





Digitized by the Internet Archive
in 2022 with funding from
Kahle/Austin Foundation

https://archive.org/details/gtu_32400002530008

L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

SUPPLÉMENT

▲

L'AMI DU CLERGÉ (ANNÉE 1928)

L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

(Trente-cinquième année)

SOMMAIRE

Instructions sur la Sainte Eucharistie. — IV. C'est bien Jésus que nous recevons, 5. — V. La communion, source de vie, 7.
Pour une prise d'habit au Carmel. — Honneur, bonheur, fécondité de la vie religieuse, 10.
Les Saints de la vieille France. — VII. La Trêve de Dien, 13. — VIII. La Féodalité, 15.

INSTRUCTIONS SUR LA SAINTE EUCHARISTIE

IV

C'EST BIEN JÉSUS QUE NOUS RECEVONS

Mes frères,

Ceux d'entre nous dont l'instruction est incomplète et la foi quelque peu vacillante, sentent passer quelquefois dans leur esprit l'ombre d'un doute sur la Réalité sainte qu'ils reçoivent dans la Communion : — Est-ce bien Jésus qui va venir, qui est venu en moi ? se demandent-ils, à certains moments, avec un sentiment de sourde ou cruelle angoisse.

Je veux ce soir, mes bien-aimés frères, affermir les certitudes de votre foi. Il me faudra sans doute revenir sur des idées et sur des paroles que j'ai maintes fois exprimées devant vous ; mais outre que : *Clou martelé n'entre que plus avant*, il est bon que ces paroles et ces idées nous soient familières. Il est toujours utile de les remettre sous les yeux de l'âme chrétienne : elles sont la lumière qui éclaire nos ténèbres.

Méditons d'abord les paroles de Notre-Seigneur à la Cène. Nous répondrons ensuite aux difficultés que soulève un doute injustifié.

I

D'abord et avant tout, m. f., si nous nous en rapportons aux paroles de Notre-Seigneur, le doute est impossible. Il l'a dit et répété : le pain et le vin consacrés, c'est lui-même.

A la Cène, il a pris du pain, l'a béni, puis rompu, et il a dit à ses apôtres : « Prenez et mangez, *c'est mon corps* livré, brisé pour vous. » Il a pris ensuite la coupe, et ayant rendu grâces, il a dit : « Buvez-en tous ; *c'est mon sang*, mon sang répandu pour le monde en rémission des péchés. »

Jamais parole plus nette, plus dépourvue d'équivoques ou d'ombrages ne fut prononcée. Le discours est simple et direct ; il est précis et fort, si fort que l'esprit le plus sceptique et le plus obstiné doit plier et se rendre.

— C'est exact, me dites-vous. Mais ces paroles sont du Christ seul. Il peut tout, lui, puisqu'il est Dieu ; mais qui m'assure que, sur les lèvres du prêtre qui n'est qu'un homme, elles ont le même effet et produisent le même miracle ?

— Oui, mais Jésus a commandé à ses apôtres : « Faites cela en mémoire de moi. » Cette parole qui a créé le sacerdoce a du même coup donné au prêtre la puissance de consacrer, et donc d'appeler sur l'autel le corps et le sang de Jésus. Elle est aussi simple, cette parole, aussi précise, aussi forte que celles qui garantissent la consécration. Donc, pour tout homme sincère, pas plus de doute sur ce second point que sur le premier.

Cette croyance, au surplus, a été celle de l'Eglise dans tous les temps, je vous l'ai prouvé naguère. Le prêtre, dans les premiers siècles chrétiens, au moment de la communion, présentait l'Hostie au fidèle, en disant simplement : « Le corps du Christ. *Corpus Christi*, » et le fidèle répondait : « Amen. C'est vrai. » En présentant le vin consacré, il disait : « *Sanguis Christi*. C'est le sang du Christ, » et le fidèle répondait : « Amen. C'est vrai. » Jamais l'Eglise primitive n'a hésité sur la réalité de la divine présence de Jésus dans l'Eucharistie.

D'où il faut nécessairement conclure, sous peine de violer la plus élémentaire logique, que les apôtres, fondateurs de l'Eglise primitive, ont pris l'ordre qui leur fut donné au sens d'un pouvoir à eux octroyé par le Maître, pouvoir par eux transmissible à leurs successeurs. Ici encore, pas de doute possible.

L'Eglise des siècles suivants n'a pas hésité davantage, et c'est ainsi que la croyance à la présence réelle est venue jusqu'à nous. Quand on pense, au surplus, que cette Eglise a les paroles de la vie éternelle, qu'elle garde le dépôt de la Révélation et que, sur ce terrain, elle est infaillible, il faut bien encore s'incliner et rejeter un doute qui n'a plus aucune raison d'être.

Ainsi nous sommes assurés de la présence de notre Dieu dans l'Hostie, et certains que c'est bien lui que nous accueillons en nous quand, dans la communion, nous le recevons avec l'Hostie consacrée.

— Soit, me dites-vous encore, il n'y a pas à hésiter ni à contester ; tout est ici trop clair. Mais que de difficultés surgissent, dès que la raison interroge !... Comment Jésus peut-il être présent et vivant sous les apparences du pain ? Et n'y a-t-il pas contradiction entre ces deux faits qu'il est dans l'Hostie tout en restant dans le ciel ?

Examinons encore cette question. Elle est diffi-

cile, car elle soulève un problème dont la solution paraît bien être impossible. Il y a là un mystère. Penchons-nous cependant sur cet abîme et essayons, selon la mesure de nos faibles forces, d'y projeter quelques rayons de lumière.

II

Nous venons de voir que c'est bien, à n'en pouvoir douter, Jésus-Christ en personne que nous recevons dans la communion. Ce dogme hardi et si plein de mystères, Celui qui nous l'impose a voulu qu'il nous apparaisse, d'un côté, comme authentiquement divin ; de l'autre, comme au-dessus de toute contestation. Cependant, on soulève des difficultés, nous venons de le voir. Comme les Juifs murmuraient : « Comment celui-là peut-il nous donner sa chair à manger ? » on dit : « Comment peut-il être présent et vivant sous les apparences du pain et, en même temps, habiter le ciel, séjour de son règne ? »

Notez premièrement, m. f., qu'il n'y a pas contradiction entre ces deux faits, que notre Sauveur continue toujours d'être au ciel à la droite de son Père, selon sa manière d'être naturelle, et que néanmoins il nous est présent en plusieurs autres lieux par sa substance et d'une manière sacramentelle. C'est là une manière d'être que nous ne pouvons qu'imparfaitement exprimer par des mots ; mais qu'elle soit possible à Dieu, nous pouvons le comprendre avec notre raison éclairée par la foi, et nous devons le croire fermement.

— Soit, mais qu'est-ce que la raison saisit dans un pareil mystère ?

— Il me faut ici, m. f., user d'un langage qui va nécessairement vous paraître obscur. Laissez-moi cependant l'employer, une fois n'est pas coutume.

On demande donc : — Qu'est-ce que la raison saisit dans un pareil mystère ?

Je réponds : — La présence eucharistique est une présence à part, qui n'a rien de commun avec les présences perçues par nos sens imparfaits et grossiers. Il est vrai : un corps, dans sa naturelle manière d'être, est présent dans un seul lieu par la relation de son étendue avec ce lieu même. C'est ainsi que le corps du Christ est au ciel d'une présence localisée et ne peut être ailleurs en même temps. Mais dans l'Eucharistie, c'est la présence d'une substance, *substantia nobis adest*, dit le Concile de Trente. Cette substance est un corps vivant et organisé, mais elle est dégagée de toutes les conséquences matérielles : ni étendue, ni dimension, ni rapport avec aucun lieu. Elle n'est localisée que par les espèces sacramentelles. *Présence sacramentelle*, dit en effet le Concile. C'est une présence effective et réelle, mais d'une autre nature, obscure et mystérieuse sans doute, concevable pourtant.

— Concevable ? C'est là la question.

— Tout dépend, évidemment, de la définition que l'on donne à ce mot : la substance. Qu'est-ce, au juste ? Si j'en crois l'étymologie, c'est ce qui est et subsiste sous les apparences. Philosophiquement, c'est le support des phénomènes, ce qui reste, ce qui ne

change pas au milieu des incessantes modifications de l'être. D'où il suit, vérité déconcertante et pourtant reconnue, que la substance d'un corps n'est ni grande ni petite. C'est une unité contenue indifféremment dans une grande ou une petite quantité. Toutes les substances de la terre et du ciel pourraient, en tant que substances, tenir sous la fine enveloppe d'une graine de millet ; toute la substance de l'air est toute entière dans la bulle d'air que vous respirez ; toute la substance de l'eau, dans chaque goutte d'eau ou de rosée ou de pluie ; toute la substance du blé, dans un seul grain ; toute la substance humaine, dans un germe humain et dans l'enfant qui vient de naître ¹.

S'il en est ainsi, pourquoi s'étonner que le corps du Christ soit tout entier dans tous les lieux où le sacerdoce l'appelle, et tout entier dans le ciboire sous chaque hostie et même dans chaque parcelle de chaque hostie ? La substance du pain y est bien, avant la consécration ; pourquoi pas, après, toute la substance du corps du Christ ?

En résumé, la présence eucharistique est une présence singulière et à part, de laquelle nous ne pouvons ni ne devons raisonner en usant des principes et des règles de la logique commune. Un corps, dans sa naturelle manière d'être, est présent en un lieu, et en un seul, par la relation de ses dimensions sensibles avec ce lieu. C'est de cette présence que le corps du Christ est présent au ciel, apparent et localisé. Dans l'Eucharistie, sa présence est celle d'une substance qui, tout en étant un corps vivant et organisé, comme nous l'enseigne la foi, est dépouillée de tous ses accidents matériels, comme le constatent nos sens. Cette substance n'a plus ni extension, ni quantité, ni dimension d'aucune sorte. Elle n'a de relation avec aucun lieu et ne se localise que par les espèces sacramentelles, en quelque endroit qu'elles se trouvent.

Voilà ce que le génie humain a trouvé pour expliquer le mystère de la multiple présence du Christ au ciel et sur la terre.

Cette métaphysique satisfait beaucoup de bons esprits ; mais j'ai hâte d'arriver à des vues moins subtiles.

J'interroge la science la plus moderne. Ne va-t-elle pas m'offrir plus de lumière ?

La science moderne, ayant cherché à pénétrer le mystère de la matière, a fait des découvertes qui semblent modifier profondément l'idée de substance. Nous savons que le caractère brut d'un corps matériel est la multiplicité. En l'analysant, nous arrivons à l'atome et à la molécule, puis à l'électron, puis à un corpuscule plus petit encore, source d'énergies formidables. Ce serait l'éther impondérable qui serait au fond de tout, et tout dans la nature ne serait que phénomène électrique.

¹ « La substance, en elle-même, n'a ni superficie, ni contours, ni longueur, ni largeur, ni profondeur. La substance en tant que substance est distincte de ses accidents, peut en être séparée et, par conséquent, affranchie des limites qui emprisonnent les corps. » S'il en est ainsi, et c'est l'opinion de l'École. « Pourquoi la toute-puissance de Dieu ne profiterait-elle pas de cette mise en disponibilité pour assigner la substance du Christ, non pas là où il y a une place à prendre, comme les corps, mais partout où il y a quelque chose de divin à faire ? » (Monsabré, *Carême 1884*).

Dès lors, ne peut-on supposer que l'omniprésence eucharistique a quelque collation avec les phénomènes qui relèvent de la nature cachée des choses ?

Pourquoi ne se passerait-il pas, par exemple, quelque chose comme ce que nous constatons dans la téléphonie sans fil ? D'un foyer sonore part un son qui va se répandre, grâce aux ondes qui l'emportent, dans l'univers entier. Partout où il y a un récepteur, à vingt lieues, à cent lieues, à mille lieues et au delà, on l'entend. Il n'y a qu'un foyer du son, et cependant, partout c'est le même son, absolument identique. De même, il n'y a qu'un corps du Christ qui est dans le ciel, et cependant, comme c'est partout le même son, c'est partout le même corps, ici, là, dans cette ville, dans un village, plus loin, jusqu'au bout du monde.

Une simple comparaison me semble encore éclairer ce profond mystère. — En ce moment, je vous parle, c'est-à-dire que la pensée qui est ici, dans mon front, j'essaie de la faire passer de mon esprit dans le vôtre. Quel est mon procédé pour aboutir à ce résultat merveilleux, la multiplication de ma pensée ? Je l'enferme et l'incarne dans la parole ; je la revêts ainsi d'une forme sensible : la voix, le son, et grâce à cette forme sensible, ma pensée arrive à vos âmes. — Expressive et profonde image, car pourquoi le Christ ne pourrait-il pas se renfermer lui-même dans le pain et le vin consacrés, comme ma pensée dans les sons ? Mais ce n'est pas tout. En vous livrant ma pensée, je ne l'exile pas de mon cerveau ; elle y demeure tout entière dans sa clarté et sa vivacité originelle. Elle parvient à votre esprit ; Elle ne quitte pas le mien. Pourquoi le Christ ne pourrait-il pas, de même, venir ici-bas sans quitter le ciel ? — Ce n'est pas tout encore. Ma pensée, grâce à ma parole, se multiplie sans se diviser. Vous qui êtes au bas de cette chaire, vous la saisissez au vol. Vous qui êtes plus loin, vous la saisissez également. Entassez mille, dix mille hommes dans cette église : vous la recevrez tous, vous la partagerez tous et vous l'emporterez tous, absolument identique, là où vous irez, c'est-à-dire dans tous les endroits où vous vous retirerez en sortant d'ici. Quelle difficulté à admettre, dès lors, que le Christ puisse multiplier sa présence au ciel et sur la terre en des millions de lieux ?

Cette explication me satisfait assez, sans me satisfaire pleinement ; mais j'espère fermement que la science nous donnera un jour la clef de bien des mystères. Que si je me trompe, je ne m'en désolerais pas pour cela : je croirai tout simplement à la parole de Jésus, et après tout, c'est le plus facile et le plus sûr.

Donc, pas de doute, m. f. ; l'hésitation même n'est pas permise ; c'est bien le corps et le sang de Jésus-Christ, c'est bien Jésus-Christ lui-même que nous recevons dans la communion eucharistique. Nous en avons pour garants la parole même du Divin Maître et la croyance traditionnelle et invariable de notre Eglise. Qu'importe que nos explications soient hésitantes et que le mystère demeure ? Contre cette double garantie les objections sont sans force.

*
* *

Jésus a choisi le pain et le vin pour le festin sacré où il se donne lui-même en nourriture. Le pain et le vin sont ici l'emblème d'un repas sain et substantiel, et en même temps le symbole du bien qu'il veut produire en nous. En se faisant réellement présent sous les apparences fragiles de cet aliment, le pain, il a réalisé une fois de plus le rêve de son amour qui est de se faire petit, pour être plus près de nous ; de se faire obscur, de se faire humble et faible, pour ne pas nous éblouir ; pour ne pas nous exalter avant l'heure de la gloire. De nouveau il s'est fait Agneau. La délicatesse, la fragilité, la simplicité des espèces eucharistiques, il les a voulues pour pouvoir se mettre à la portée de tous. Car son dessein est de nous transformer en lui, pour que nous soyons tous unis à Dieu.

Que nous faut-il de plus ? Bénissons cette bonté ; allons au-devant de cette rencontre dans la simplicité de nos cœurs ; étant si petits, jouissons de l'honneur qui nous est fait de recevoir un Hôte si grand ; approchons-nous de la Table sainte ! Ouvrons nos lèvres ; notre poitrine deviendra le palais du Roi du monde ! Ainsi soit-il.

V

LA COMMUNION, SOURCE DE VIE

Mes frères,

Notre-Seigneur a dit un jour cette parole, en promettant l'institution de l'Eucharistie : « *Panis quem ego dabo, caro mea est pro mundi vita*. Le pain que je donnerai, c'est ma chair pour la Vie du monde. » (Jo., vi, 52). Ce qui veut dire en d'autres termes : qu'il y a un pain que Jésus-Christ offre au monde, que ce pain c'est sa propre chair, et que quiconque voudra vivre, devra se nourrir de ce pain qui est lui-même.

Cette pensée, Jésus l'a exprimée plusieurs fois, avec insistance et avec une égale clarté. D'où il résulte qu'il faut bien nous mettre dans l'esprit qu'il y a pour nous, dès ici-bas, une autre vie que celle qui anime nos membres et qui actionne nos pensées, et que cette vie est entretenue par la manducation du pain qui est le Corps du Seigneur.

Etudions cette révélation aussi belle que profonde. Nous l'éclairerons en répondant aux deux questions suivantes : — 1^o Qu'est-ce que la vie et comment se conserve-t-elle dans l'être vivant ? — 2^o Qu'est-ce que cette autre vie dont le Sauveur nous parle et qu'il promet à ceux qui communient ?

I

Définir la vie est chose si difficile, qu'à ma connaissance personne n'y est parvenu. La vie garde son mystère et le gardera vraisemblablement toujours. Elle vient des profondeurs de Dieu : son secret y reste caché. On remarque seulement que la nature la veut et la cherche. Pas une créature qui n'y tende et n'y aspire. C'est l'incessant travail de

tout ce qui respire, de la conserver et de la développer, et du plus petit insecte, de l'infusoire même aux chênes des Andes, cet arbre gigantesque dont les innombrables racines vont jusqu'aux entrailles du sol puiser les sucs qui le nourrissent, tout ce qui vit fait effort pour atteindre et garder la vie.

Cet effort pour la vie, les animaux le font, quelques-uns avec une énergie sauvage, et les travaux et les sueurs des hommes n'ont pas d'autre but.

La vie naturelle, la vie matérielle, hommes et bêtes en trouvent l'aliment dans la nature et la matière. Voici les eaux où la vie pullule, dévorée par elle-même et par elle-même entretenue ; tout ce qui vit dans leurs profondeurs se nourrit de la vie répandue à foison dans ces mêmes profondeurs. Voici les prairies, où les animaux se nourrissent de plantes vivantes ou se mangent entre eux. Voici les villes et les villages, où les hommes se nourrissent des fruits de la terre ou de la chair sanglante des animaux qu'ils tuent. Ainsi, tous les vivants vivent des vivants : c'est la loi.

Faut-il mettre ce principe en plus vive lumière encore ?

J'interroge un végétal, tige de blé ou grand chêne. Si, supposant qu'il pense et qu'il parle, je lui demande : — Comment conserves-tu la vie ? — Mes racines, qui sont des bouches, répondra-t-il, vont chercher au cœur de la terre, et jusque parmi les roches arides, les sucs qui font cette sève qui est mon sang à moi. Non seulement j'attire à moi cette eau nourricière, mais par mes feuilles qui sont des bouches encore, je bois l'air, la lumière, les gaz et la rosée. C'est ainsi que j'entretiens ma vie.

J'interroge l'animal, bête des bois, des déserts ou des écuries et des étables : — Et toi, comment entretiens-tu ta vie ?

— Je mange les plantes, répondra-t-il, ou je m'empare d'une vie plus faible dont je nourris la mienne. Je la prends, je la broie et je l'engloutis. Elle devient mon sang, mes os, ma chair ; elle répare mes pertes et elle aide à ma croissance. C'est ainsi que j'entretiens ma vie !

Nous, les hommes, nous partageons le sort des vivants. Enfants, nous nous nourrissons du lait de nos mères ; et plus tard, nous mangeons le pain fait du blé de nos plaines, les plantes de nos jardins et la chair des bêtes de la terre, des airs et des eaux ; nous buvons le vin fait du raisin de nos vignes.

Voilà, si je puis m'exprimer ainsi, les jeux de la vie.

Que résulte-t-il de toutes ces observations ? Ceci : tous les êtres vivants entretiennent leur vie par la manducation et l'assimilation, c'est-à-dire par ce qu'on appelle « la communion » dans la langue religieuse. La communion est le moyen naturel, le moyen universel, nécessaire et unique de la conserver.

Il faut un aliment à toute vie. Le végétal trouve le sien dans le sol ; l'animal, dans les végétaux ou dans son propre milieu ; l'homme, dans toute la nature.

Mais l'âme spirituelle, puisqu'elle possède, elle aussi, la vie, une vie à part, où trouvera-t-elle son aliment ? Parce qu'elle est un esprit, c'est évidem-

ment dans tout ce qui est esprit, dans la pensée universelle, dans la science.

Mais il se trouve que cette nourriture est trop légère et ne lui suffit pas. Elle en appelle une autre meilleure et plus substantielle. Où la trouver ?... Jésus-Christ la lui offre.

Jésus-Christ parle souvent, je vous l'ai dit, d'une vie mystérieuse qu'il est venu apporter aux âmes : « Je suis la vie, » dit-il de lui-même. Il entretient la Samaritaine d'une « eau qui rejaillit jusqu'à la vie éternelle, » eau vive qui donne la vie. Il dit qu'il est venu pour que « les âmes aient la vie, et qu'elles l'aient plus abondamment. » Ce mot prestigieux revient à chaque instant sur ses lèvres, mais c'est surtout à propos de l'Eucharistie qu'il l'évoque : « Celui qui mange ce pain vivra éternellement. Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang aura la vie en lui. »

Il a donc trouvé le secret d'une vie nouvelle, de la vie des âmes. Il nous la donnera dans l'Eucharistie avec son corps et son sang ! Quelle merveille, et quelle reconnaissance ne lui devons-nous pas ? Nous qui aimons tant la vie, nous vivrons doublement ! Est-ce possible, et qu'est-ce que cette vie qu'il nous promet ?

C'est ce que je veux tenter de vous expliquer maintenant.

II

Qu'est-ce que cette vie dont Jésus nous parle à propos de l'Eucharistie ?

Un étonnement tout d'abord nous saisit : « Comment la vie serait-elle dans l'Hostie eucharistique, alors que rien ne déceale sa présence ? Nous ne savons pas au juste ce que c'est que la vie ; cependant nous en voyons et constatons les effets. Elle bruit dans la nature, elle court, elle s'agite, elle remplit l'univers de son mouvement effréné et sans arrêt ni repos ! »

Vous vous trompez : la vie profonde de la nature est silencieuse ; elle est calme. C'est une force secrète et d'en dessous, une activité tranquille et immuable, une fécondité en quelque sorte souterraine dont les effets seuls éclatent au jour. Elle est insaisissable, tant elle est intérieure et cachée.

Telle est aussi la vie à laquelle l'Eucharistie nous fait participer. C'est la vie de Dieu.

C'est la vie même du Christ, la vie selon son esprit, car c'est vivre la vie de quelqu'un qu'embrasser ses idées, suivre ses principes et ses maximes, marcher sur ses traces, l'imiter en tout. La vie est-elle autre chose que la faculté physique, intellectuelle et morale de se mouvoir consciemment ? Celui donc qui adoptera la manière de vivre du Christ, qui s'appliquera à se faire une mentalité conforme à la sienne, qui travaillera à former en soi un cœur, une volonté, une âme semblable à son cœur, à sa volonté, à son âme et qui y réussira, celui-là vivra la vie du Christ !

Cette vie, c'est la vie surnaturelle dont il est la source, *in ipso vita erat*, cette vie qu'il compare, dans son Evangile, à la sève qui circule du cep aux branches pour animer toute la vigne, et qui doit couler dans tous les fidèles, pour qu'ils demeurent unis.

Cette vie, c'est la grâce ; c'est dans notre âme une vie plus haute, au-dessus de la vie végétative, au-dessus de la vie animale, au-dessus de la vie simplement raisonnable, au-dessus de toutes ces vies dans leurs plus sublimes manifestations. Elle nous élève d'un nouveau degré sur l'échelle des êtres, en nous rapprochant de Dieu, en nous communiquant quelque chose de sa nature ; *divinæ consortes naturæ*.

Or, l'Eucharistie est fortement liée à cette vie, tellement liée qu'elle en est la source principale, comme elle en est le principal aliment.

Elle en est la source principale, parce qu'elle donne le Fils de Dieu, source de toute vie, auteur même de la grâce. Et ainsi l'Eucharistie est l'aliment qui nourrit notre âme.

Il me semble que c'est là une vérité facile à comprendre, bien qu'on en donne généralement des raisons étrangement compliquées.

Nous avons dit, il n'y a qu'un instant, que la vie dont il est tant parlé dans l'Evangile, c'est la vie même de Jésus-Christ, qu'elle consiste à embrasser ses idées, à suivre ses principes et ses maximes, à marcher sur ses traces, à l'imiter en tout. — Ne voyez-vous pas, du premier coup, qu'il n'est pas au monde de moyen plus efficace d'entraîner notre volonté à embrasser les idées, les principes, les maximes de Jésus-Christ, que cette communion qui nous le donne tout entier ? Je sais qu'il est là dans ma poitrine, sa chair dans ma chair, son sang dans mon sang, son âme mêlée à mon âme, et je ne concevrais pas le désir de lui ressembler, de faire ce qu'il a fait, de vivre comme il a vécu ? Si ma foi est vive et si mon amour est sincère et grand, je dirai pendant l'heure de la divine possession : « O mon Dieu, vous avez été humble et pauvre ; je veux être humble et pauvre comme vous. Vous avez été pur et chaste ; je veux, malgré la loi terrible des membres, être pur et chaste comme vous. Vous avez aimé le prochain d'un amour fidèle, tendre, dévoué, toujours en éveil ; je veux, malgré mon instinctif égoïsme, malgré les défauts et l'ingratitude des hommes, aimer mon prochain comme vous l'avez aimé, d'un même amour réel et fidèle, tendre et dévoué, et toujours attentif à ses besoins comme à ses douleurs. Vous avez souffert l'injustice, la calomnie, la trahison et l'abandon, les coups, les clous et la mort sans vous plaindre ; quand l'Ange du Jardin descendra vers moi et me présentera la redoutable coupe, je veux la boire comme vous, ô mon Maître, sans qu'un murmure s'échappe de mes lèvres ! » Je vous le demande maintenant, m. f. : Si je dis cela et si je le fais, est-ce que je ne vivrai pas la vie de Jésus-Christ ?

Mais il y a plus. — La chair du Christ est entrée en nous substantiellement. Nous sommes unis au Fils de Dieu physiquement par la communion. Il suit de là que nous participons nécessairement à sa vie. Jésus anime notre âme comme notre âme anime notre corps, et cette vie devient le principe en nous d'opérations d'un ordre qui nous était étranger, je veux dire d'opérations divines. Il n'en peut être autrement : L'aliment divin nous a fait puiser la vie divine à sa source infinie et éternelle : le Dieu in-

carné et sacrifié est venu dans l'âme affamée de lui ; il l'a élevée jusqu'à lui, il l'a transfigurée intérieurement, il a multiplié sa puissance vitale, et enfin, en vertu de la loi des transformations qui veut que le supérieur absorbe l'inférieur, il se l'est assimilée, il en a fait une autre lui-même, fondu pour ainsi dire en elle avec la Divinité entière, car, comme il l'a dit : « Il demeure en nous, et nous demeurons en lui. » De même que par l'union hypostatique à la nature divine, la nature humaine de Jésus a reçu du Père la vie divine, de même celui qui, par le sacrement de l'Eucharistie, s'unit à la personne de Jésus, est fait participant de cette même vie.

Cette Vie nous sauve de la mort spirituelle, parce que cette Vie est la Vie de Dieu et qu'il ne saurait y avoir rien de mal en Dieu. En nous élevant en Dieu, elle nous enlève à nos faiblesses, aux futilités et aux vanités terrestres, aux sensualités abaissantes et coupables, aux haines mortelles pour la charité, et en même temps elle nous détache des biens de ce monde, nous attache aux biens célestes, nous fait croître en vie intérieure et en amour, et nous oriente vers toutes les vertus.

Plus profondément, tous les effets produits par l'alimentation matérielle dans nos corps sont produits dans notre vie spirituelle par la nourriture divine reçue dans la communion.

Quels effets produit en nous l'aliment matériel que nous prenons pour nous nourrir ? Il répare, il soutient, il conserve, il accroît, il délecte.

La communion produit de même dans l'âme cinq opérations vitales.

Elle *répare* les ruines faites dans l'âme par le péché. Confessez-vous, pécheurs : retrouvez dans la pénitence la vie perdue ; et recevez l'Hostie sainte : l'Hostie sainte vous rendra l'équilibre de vos facultés troublées et égarées ; elle remettra l'ordre dans le désordre de votre intérieur ; elle vous rendra la force épuisée dans les combats où vous fûtes vaincus.

— Nous ne sommes pas des pécheurs ! protestez-vous.

— Je le veux bien, mais accordez-moi alors que vous êtes des infirmes. Il n'y a pas de grandes ruines dans votre âme ; il n'y a que des points faibles, des fissures ou des lézardes. Imperfections, péchés véniels, n'en serait-ce pas assez pour que, peu à peu, votre vie spirituelle s'écroule comme uneasure vermoulue ? Eh bien ! ces brèches, la communion les réparera plus aisément que les ruines faites par le péché grave, et le Pain divin affermira en vous tout ce qui est ébranlé ou vacille, car il ne répare pas seulement, il soutient.

La communion *soutient* l'âme dans ses luttes contre elle-même, car l'âme est égoïste et orgueilleuse, attirée par la fausse gloire et les faux honneurs. Elle la soutient dans ses luttes contre son corps, qui devient parfois pour elle un redoutable ennemi. Elle la soutient contre les attirances de la matière, contre les séductions des créatures, contre les faciles et périssables amours. Nous trouvons en elle l'énergie et le courage : « La communion, dit S. Jean Chrysostome, fait de nous des lions qu'anime

la flamme divine, et qui, sous leur regard terrible, font reculer le démon. »

La communion *conserve* la vie surnaturelle, je l'ai dit déjà, inutile d'y revenir.

Elle *accroît* cette vie, comme la nutrition accroît et intensifie la vie du corps. « L'Eucharistie, dit S. Thomas, augmente en nous la grâce et la vie spirituelle, afin que l'homme devienne parfait dans tout son être, par son union avec Dieu... Ce ne sont pas seulement des habitudes de grâce et de vertu qu'elle met en nous ; elle nous pousse à l'action, selon cette parole de l'Apôtre : « L'amour de Jésus-Christ nous presse. *Charitas Christi urget nos* ¹. »

La communion enfin *délecte* l'âme communiant. Ce n'est pas que toutes les fois que nous communions, toujours et infailliblement nous éprouvons la douceur des délectations surnaturelles. Mais qui d'entre nous ne les a ressenties au moins quelquefois ? Croyez que si vous étiez mieux préparés, m. f., vous en seriez favorisés plus souvent. Ces douceurs sont à la mesure de notre amour. N'avez-vous pas vu certains chrétiens fervents, certaines âmes chrétiennes ferventes, des religieuses, des prêtres, revenant du banquet divin tout transfigurés ? N'avez-vous pas deviné, au recueillement et à la paix répandus sur leurs traits, à l'espèce de rayonnement qui entourait leur visage comme une auréole, les délices dont leur âme était inondée ?

Or, tout cela c'est encore la vie !

Peut-être, m. f., me suis-je un peu laissé aller dans le développement d'un sujet qui me tient au cœur. Pardonnez-moi. J'achève cet entretien.

*
**

La plupart des hommes vivent du seul pain matériel, du pain fait de la farine du blé de nos plaines. Ce pain-là renouvelle leur sang, ranime leur vigueur, les entretient dans leur existence animale et vulgairement intelligente. Rien de plus. Aussi voyez-les : aucune élévation dans les idées ; le plus bas terrenaire des occupations, des préoccupations et des aspirations. Aucune force contre le mal qui les assaille au dedans et au dehors. Hommes nourris du seul pain terrestre, ils sont terrestres et n'ont qu'une vie terrestre.

Celui qui se nourrit de l'aliment divin sera tout autre. Il aura la vie du Christ en lui ; la vie du Christ se sera substituée à la sienne.

L'un de nos plus grands historiens, Fustel de Coulanges, avait cette conviction, que nous portons en nous l'âme des générations qui nous ont légué la vie, que nous en portons les traces, qu'elles vivent dans les mots de notre langue, dans les gestes de notre corps, dans les traditions de notre pensée.

Je crois qu'il avait raison, et pour moi, cette vie des ancêtres en nous est l'image de cette vie autrement élevée que la communion apporte et crée en nous.

Qu'elle est petite et fragile, notre Hostie ! Qu'elle est peu de chose, si je ne regarde que les apparences ! Qu'elle paraît près de n'être rien ! Mais elle

contient le Christ, et avec lui la Vie, une vie infinie et éternelle, cette « vie de Dieu dont l'éternité tréssaille et vibre en une ivresse toujours présente, » cette « vie de Dieu qui a fait irruption sur le néant et dont les étincelles ont créé des mondes formidables, » cette « vie de Dieu plus resplendissante que les soleils, plus solide que les colonnes du monde, plus sonore que le tonnerre et que l'Océan, plus immuable que les montagnes, plus active que les bouillonnements des torrents, plus féconde que le sein des mers, plus vaste que l'air dont vit tout ce qui respire ! La Vie totale, la Vie unique, la Vie qui serait écrasante, si elle n'était l'Amour ! »

« Si le communiant, nous dit l'orateur à qui j'emprunte ces expressions quelque peu romantiques ¹, avait conscience de la somme immense de Vie qui descend, avec l'Hostie sainte, en son âme, son corps brisé mourrait comme un vase qui vole en éclats, comme une chair mortelle succombe sous un coup de tonnerre, dose trop énorme de vie physique. »

Vous, vous ne serez pas brisés, vous ne serez pas écrasés, mais n'en doutez pas, m. f., quand vous avez communiqué, quand le corps adorable de Jésus, soustrait à toutes les lois de la matière, repose dans votre poitrine, sa vie vous possède et vous possédez sa vie. Comme S. Paul le disait dans une sorte d'ivresse sainte, vous pouvez dire à votre tour : « Ce n'est pas moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi ! *Vivo jam non ego, vivit vero in me Christus*. » Sa pensée est en moi ; sa volonté est en moi ; sa force est en moi ; sa pureté est en moi ; sa douceur est en moi ; son humilité est en moi ; sa puissance même est en moi ; et comme lui, il n'est aucune vertu, aucun héroïsme où je ne puisse me hausser : *Omnia possum in eo qui me confortat*. Ainsi soit-il.

POUR UNE PRISE D'HABIT AU CARMEL

HONNEUR, BONHEUR, FÉCONDITÉ DE LA VIRGINITÉ

O quam pulchra est casta generatio cum claritate !

O qu'elle est belle, la génération des âmes chastes !

(Sag., iv, 1).

Monseigneur,
Mes Révérendes Mères,
Mes frères,

Je n'ai pas besoin de vous faire ma profession de foi sur la possibilité du salut dans le monde. Je ne sais rien de plus touchant, de plus digne des récompenses et des bénédictions de Dieu qu'une vraie mère. Et quand je la vois traverser nos rues, entourée de ses enfants et de ses petits-enfants, et que déjà je remarque sur les jeunes fronts de ceux-ci quelque chose de la piété et de la modestie de leur mère, je ne passe pas sans m'incliner d'esprit et de cœur dans un sentiment de respect et de vénération.

Voilà ce que je tenais à dire au moment où je vais chanter un *honneur* plus grand, un *bonheur* plus doux, une *fécondité* plus sainte que celle de la

¹ *Summa Theol.*, III, q. 79, art. 1, ad 1 et 2.

¹ Bolo, *Contemplations eucharistiques*.

paternité et de la maternité : l'honneur, le bonheur, la fécondité de la Virginité.

I

Chantons l'honneur de la Virginité !

Une jeune fille a vingt ans ; elle est arrivée à cet âge où tout sourit, où l'on ne connaît les revers d'aucune chose, âge trop court où l'on vit d'illusions, de rêves et d'enchantements. Elle a un père, l'honneur même : elle le vénère et le chérit ; une mère, la bonté, la tendresse : elle l'entoure de son affection ; elle a de petites sœurs, de pieuses amies ; en un mot, toutes les joies les plus belles, les plus élevées, les plus pures, ces joies de la terre que j'appellerais volontiers les seules vraies, parce que ce sont les seules qui ne laissent à l'âme ni regret, ni remords.

Tout à coup, elle se lève ; elle va trouver son père et sa mère et leur dit : « Adieu, je vous quitte, je ne serai ni épouse, ni mère. Je veux être toute à Dieu. »

Et vainement retenue par les larmes de sa famille, elle court porter à Dieu dans sa première fraîcheur, tout son cœur, tous les trésors de ce profond amour qu'elle refusera éternellement aux hommes.

D'où cela vient-il ? Comment expliquer un tel mystère ? Qui peut arracher cette jeune fille à des liens si chers, et faire pâlir à ses yeux de si douces illusions ?

Est-ce la connaissance de la vie ? l'amère expérience des tristesses et des mécomptes de ce monde ? A-t-elle entrevu la douloureuse instabilité des affections humaines ? Est-ce le désenchantement de ce qu'elle ne connaît pas encore ? Mais non, elle a vingt ans, et son cœur est dans sa virginale fraîcheur.

Est-ce insensibilité ? Le monde le dira peut-être, mais où l'a-t-on rencontrée dans un cœur de jeune fille ?

Ouvrez la vie des saints.

Sainte Thérèse d'Avila, cette âme forte et énergique, nous dit dans son incomparable langage que, quand elle sortit de la maison paternelle, elle sentit, pour ainsi dire, ses os se disloquer par la douleur de la séparation.

Une sainte religieuse de notre époque, la Mère Marie du Divin-Cœur, nous raconte d'elle-même : « Lorsqu'il me venait à la pensée qu'un jour je devrais me séparer de mon frère, il me semblait que ce serait impossible, et, malgré ma ferme résolution de le quitter pour l'amour de Notre-Seigneur, je pensais que ce jour-là, je mourrais de douleur. Au moment de la séparation, ma nature sembla ressentir les angoisses de la mort. Jamais je ne pourrais dire ce que je souffris pendant les quatre ans qui suivirent. Je ne passais pas un seul jour sans pleurer, et quelles larmes ! Ah ! mon Jésus ! si ce n'avait été pour vous, jamais je n'aurais eu la force de vous sacrifier mon frère que j'aimais plus que moi-même. »

Comment donc expliquer ce mystère d'une jeune fille arrachée à vingt ans à sa famille, aux joies du présent, aux espérances de l'avenir ?

Ecoutez !

Un jour, la vénérable Mère de Chantal entra dans le palais des Ducs de Lorraine ; un grand nombre de dames et de demoiselles d'honneur se pressaient dans les salons du Duc. La servante de Dieu, illuminée subitement par une de ces inspirations qui sont fréquentes dans la vie des saints, s'arrêta devant une jeune fille dont la piété et la modestie l'avait frappée, et lui dit : « Mon enfant, si vous trouvez un époux meilleur que N.-S. Jésus-Christ, je vous conseille de le prendre. »

Voilà le secret de la vocation religieuse.

Oui, il y a un jour où, recueillie devant Dieu, à genoux aux pieds de son Crucifix, dans une heure d'oraison et d'illumination, elle a entendu cette parole : « Ecoute, ma fille, prête l'oreille, sois attentive ; quitte la maison de ton père, abandonne ta famille, et le Roi Eternel s'éprendra de ta beauté et de ton amour. »

Dès ce moment, son cœur est pris. Ne lui parlez plus des joies de la terre... des sacrifices de la vie qu'elle va embrasser... et vous, ô sa famille, n'essayez même pas de la retenir. Ah ! sans doute, elle souffre de vous quitter. Mais, que voulez-vous, elle aime N.-S. Jésus-Christ. Elle veut être son Epouse, unir la virginité de son cœur à la virginale beauté du sien. Quel sort ! quelle gloire !

Ah ! parmi toutes les jeunes filles du monde, il y en a qui sont bienheureuses, et d'un bonheur très légitime. Mais que sont leur gloire, leur dot, leur couronne, auprès de ce voile qui pare la tête de la religieuse, en ce jour où nous célébrons son union avec Celui qu'elle appelle, et que nous appelons tous notre Bien-Aimé !

II

Chantons le bonheur de la vie religieuse.

Faut-il parler maintenant du bonheur de la vie religieuse ?

J'étonnerais le monde si je lui disais que cette vie est heureuse ; mais je l'étonnerais bien davantage si je lui disais en quoi consiste ce bonheur.

Quand le monde regarde la vie religieuse, il ne voit rien qui ne l'effraie : des prières nombreuses, une obéissance de toutes les minutes, des grilles austères, la pauvreté, et la perpétuité de cette vie ou plutôt de cette mort. Voilà ce qui épouvante le monde, et voilà ce qui ravit l'âme religieuse.

Vous vous effrayez de cette obéissance de toutes les minutes. Ah ! sans doute, si elle voyait la créature, l'obéissance pourrait lui être lourde ; mais c'est un privilège de l'amour de faire resplendir l'objet aimé, et de faire pâlir tout le reste. Bientôt, elle ne verra plus que Jésus-Christ, elle n'entendra plus que

Jésus-Christ, elle n'obéira plus qu'à Jésus-Christ, et qu'y a-t-il de plus doux que d'obéir à celui qu'on aime ?

Vous vous effrayez de ces grilles austères. Oui, elles sont austères à la nature, mais qu'elles sont douces au cœur qui aime Jésus-Christ ! Rien ne troublera donc plus son commerce avec Celui qu'elle a choisi. Les vains bruits du monde n'arriveront plus à son oreille que comme ces grands bruits de la mer qui rendent si doux l'asile où l'on repose en paix.

Vous vous effrayez de ces sacrifices de chaque jour. Mais demandez-lui si elle consentirait à n'en point avoir. A qui est-elle fiancée ? Qui a-t-elle choisi pour Epoux ? Jésus-Christ. Or, Jésus-Christ, c'est une Crèche pauvre et une Croix douloureuse. Quand on aime, on s'unit, on s'identifie dans la douleur bien mieux que dans la joie. C'est une loi du cœur.

O douleur, tu as perdu ton aiguillon pour ces âmes qui aiment le Dieu crucifié ! Oui, tandis que les amours humains périssent les uns après les autres, que les couronnes s'effeuillent si vite au front des jeunes épouses, que tout cœur d'homme, même le meilleur, trompe, parce que, hélas ! il promet plus qu'il ne peut tenir, Jésus-Christ seul tient sous un charme qui se renouvelle sans cesse, les âmes vaillantes et intrépides qui ont eu le courage de se mettre à sa suite. Il se les attache par la douleur, et comme il est un Epoux crucifié, soit qu'il les conduise au Thabor ou au Calvaire, qu'il les comble de consolations ou qu'il les enivre de souffrances, il les béatifie toujours.

III

Chantons la fécondité de la vie religieuse.

La Virginité n'est pas la stérilité, et je dirais volontiers des Vierges ce que l'Evangile dit de Jésus-Christ, l'Epoux des Vierges : *Virtus de illo exibat...*

Oui, il y a une vertu qui sort de ces grilles austères, de ces saintes solitudes, de la beauté de ces cœurs immolés, sacrifiés à Jésus : *Virtus de illo exibat*, — la vertu de leurs prières, la vertu de leurs exemples.

La vertu de leurs prières. — L'expiation est le salut du monde. Au lendemain de la chute, que serait devenu le premier homme, si le Verbe éternel, entraîné par l'amour, n'avait point consenti à se charger des crimes de tous les siècles, et à les laver dans son sang ? Il vint donc revêtir notre chair, et offrir à Dieu cette expiation solennelle qui seule pouvait réconcilier le ciel avec la terre et relever l'homme de sa chute.

Mais tout en se dévouant pour nous, Jésus-Christ a voulu associer l'humanité coupable à son œuvre réparatrice, et il a fondé dans l'Eglise un ministère d'expiation ; et lorsque ce ministère est interrompu, la colère de Dieu se déchaîne sur nous. C'est un fléau mystérieux qui précipite par milliers des victimes dans la tombe ; c'est une crise sociale qui ébranle les empires jusque dans leurs fondements ; c'est une guerre qui fait couler le sang des braves et les larmes des mères.

Il y a en effet, — comprenez bien cette doctrine, âmes chrétiennes qui m'écoutez, — il y a deux voix

qui, à chaque heure du jour, montent de la terre vers le ciel : l'une qui provoque la justice, l'autre qui appelle la clémence ; l'une qui outrage Dieu, l'autre qui le bénit. Soit en bien, soit en mal, l'homme ne peut tirer de sa poitrine que ces deux sons : le blasphème, la louange ; le crime, l'expiation.

Le crime ! Ce sont ces outrages qui retentissent journellement contre Dieu, Jésus-Christ, l'auguste Sacrement de nos autels, la T. S. Vierge Marie. Ce sont ces erreurs qu'une presse impie et mensongère colporte partout, même dans le plus humble de nos villages, pour déraciner des âmes les convictions de la foi et corrompre les cœurs. Le crime ! C'est la profanation du dimanche, l'oubli des devoirs essentiels du chrétien ; ce sont nos fautes à nous, petites ou grandes, fautes publiques qui scandalisent, qui font tomber les âmes ; fautes secrètes dont Dieu seul et ses anges sont les témoins attristés.

L'expiation ! Ce sont les prières de tant de saintes religieuses qui, du fond de leurs cloîtres, lèvent leurs bras vers le ciel pour conjurer la vengeance divine. Ne dites donc pas, comme nous l'entendons si souvent répéter : « A quoi bon les Ordres voués à l'adoration et à la contemplation ? »

M. f., ces pieuses associations n'auraient-elles d'autre résultat que d'étouffer le cri du blasphème dans la voix de la louange et de l'adoration, la raison et la foi nous feraient un devoir de les considérer comme d'utilité, de nécessité publique.

Vous savez ce qui a été dit de sainte Thérèse ; on a prétendu que cette humble Carmélite avait converti par ses prières plus d'âmes que S. François-Xavier n'avait baptisé d'infidèles.

La vertu de leurs exemples. — Il y a autour de nous des hommes qui nient Dieu, qui prétendent qu'il est une chimère ; et voilà des âmes qui ont de Dieu une telle certitude, que pour Lui, elles quittent tout, même la famille, le foyer, le bonheur futur ! Oui, pouvons-nous dire aux incrédules, il y a en France, à l'heure qu'il est, des milliers de Vierges qui ont quitté ce qu'il y a de plus doux pour ce Dieu que vous ne connaissez plus, que vous ne saisissez plus, qui vous échappe, enténébrés que vous êtes dans les ombres des passions et de l'orgueil. Vous niez Dieu ; voyez ces milliers de Vierges qui croient à Dieu !... Quand les anciens voulaient prouver Dieu, ils levaient les yeux à la voûte du ciel, et voyant cette pluie d'étoiles, ces milliers de soleils, ils s'écriaient : « Les cieux chantent la gloire de Dieu ! »

Oui, certes, mais il y a quelque chose qui la chante bien mieux : c'est le cœur vierge d'une jeune fille qui a tout quitté pour Lui. C'est là le soleil qui resplendit au firmament de l'Eglise.

Il y a des hommes qui nient la divinité de Jésus-Christ. — Eh bien ! je leur demande : Quel est-il cet être qui, attaché à un gibet il y a dix-huit siècles, attire à lui la jeunesse, la beauté, l'amour ; qui exerce sur les âmes un ascendant si puissant, un charme si vif qu'aucune force humaine ne saurait s'y opposer ; qui fond sur elles, si je puis parler ainsi, comme un aigle sur une proie, et les enlève à leur famille pour les transporter dans la solitude ?

Celui qui fait ces choses, est-il un homme, est-il un Dieu ?

Oui, c'est un Dieu, un Dieu sacrifié, un Dieu crucifié pour nous, et ce sacrifice d'une jeune fille qui fait verser tant de larmes à une famille, c'est la réplique du cœur de l'homme au sacrifice de la Croix.

Il y a des hommes *qui nient l'Eglise*. — Et pourquoi donc seule, oui seule, engendre-t-elle des Vierges ? Pourquoi donc est-ce dans son sein, et seulement dans son sein, qu'on voit des jeunes filles quitter par milliers le monde pour offrir à Dieu leur esprit, leur cœur, leur corps virginal, leur tendresse, leur vie tout entière ?... A côté de l'Eglise, aucune secte, aucune religion n'a jamais été capable d'élever les âmes à cette beauté.

Et il en sera toujours ainsi. Et si misérables que soient les temps que nous devons traverser, si on ferme tous les monastères, jusque dans les greniers ou dans les caves, vous rencontrerez encore des Vierges qui jureront à Jésus-Christ un éternel amour, et aimeront mieux mourir que de forfaire à leurs serments.

Voilà la vertu, voilà la lumière, voilà l'arome sacré qui sort des cloîtres : *Virtus de illo exibat*.

*
* *

Cet honneur, ce bonheur, cette fécondité vont de venir votre partage.

Levez-vous, ma chère Enfant, et venez, Jésus-Christ vous attend.

Venez dans la joie de votre innocence, dans la force modeste, dans la générosité de votre sacrifice.

Anges saints, couvrez-la de vos ailes ; sainte Thérèse, prenez-la par la main ; S. François de Paule, bénissez-la, elle est de votre sang ; Bienheureuse Marie de l'Incarnation, elle vous appartient par les liens de la parenté, et elle va devenir votre Fille spirituelle ; conduisez-la, revêtez-la vous-même de ce saint habit, de ce voile sacré, emblème de modestie, de candeur et de vie cachée !

Et vous, ma chère Enfant, enveloppez-vous-en bien ; oubliez toutes les choses de la terre ; disparaissez aux yeux des créatures ; qu'aucun regard humain ne vous aperçoive plus ; ne vous voyez plus vous-même que pour vous mépriser et vous oublier... Et là, dans ce silence, dans cette séparation de toutes les choses créées, attirée par Dieu seul, prenez un si noble essor que vous ne puissiez plus vous reposer qu'en Dieu. Ainsi soit-il !

LES SAINTS DE LA VIEILLE FRANCE

VII

LA TRÊVE DE DIEU

I

La fin du ^xe siècle est l'époque la plus sombre de notre histoire. La France est la proie des prétendants et des factions. Aucun pouvoir n'est organisé ni respecté. Les rois sont en guerre, les seigneurs sont en armes, assiégeant les châteaux et pillant les

paysans. Partout l'injustice, la cruauté, la décomposition sociale, le retour à la barbarie.

C'est le Pape Jean XVI qui prit l'initiative de la restauration de l'autorité et d'une réconciliation universelle. Ethelred, roi des West-Saxons, et Richard, duc de Normandie, se faisaient une guerre acharnée. Le Pape envoya son légat Léon à Ethelred qui, « pour le bienheureux Pierre et pour le Souverain Pontife, consentit à signer la paix. » Le duc de Normandie se conforma aussi aux avis paternels du Pape et la paix fut conclue le 1^{er} mars 991.

Telle est l'origine de la Trêve de Dieu.

En même temps que Jean XVI envoyait son message de paix à Ethelred, les évêques des Gaules tenaient à Charroux un concile où ils anathématisèrent les pillards qui ravageaient le Poitou : « Anathème contre ceux qui pillent les biens des pauvres ! » (989). L'année suivante, autre concile à Narbonne, où l'on renouvelle les anathèmes de Charroux. L'Eglise veille et agit sur tous les points du territoire.

La guerre amène toujours la famine et la peste. La peste éclate à Limoges en 994 ; les évêques s'y réunissent. « A cause des rapines des hommes de guerre et de la ruine des pauvres gens, » dit Adhémar de Chabannes, le concile ordonne que, pour punir les attentats des seigneurs, les églises et les monastères cessent le culte divin. Car un peuple païen ne peut pas chanter les louanges du Seigneur.

L'idée fait son chemin, grâce à l'Eglise obstinée dans ses desseins de paix. En 996, Wido, évêque du Puy, fixe ainsi la formule définitive du « Pacte de paix, ou Trêve de Dieu, » au concile tenu dans sa ville épiscopale :

« Comme nous savons que sans la paix nul ne sera admis à la vision céleste de Dieu, nous avertissons, au nom du Seigneur, tous et chacun des fidèles d'être des fils de paix, afin que dans les évêchés et les comtés de cette province, à partir de ce jour, nul désormais ne fasse irruption dans une église ; que personne ne ravisse des chevaux, des poulains, bœufs, vaches, ânes ou ânesses, ni leurs fardeaux, ni moutons, chèvres, porcs ; que tout soit acheté à l'amiable et payé ; que rien ne soit enlevé à ses légitimes propriétaires, soit pour bâtir un château, soit pour faire le siège d'une place ;... que les clercs ne portent pas les armes du siècle ; que nul n'attaque les moines et les autres voyageurs désarmés ; que nul n'arrête les marchands ni ne pille leurs marchandises ; que nul ne moleste un villageois ou une villageoise ni ne les mette à rançon...

« Si quelque ravisseur maudit rompt cette institution de paix et refuse d'en observer les dispositions, qu'il soit excommunié, anathématisé et exclu de l'entrée de l'église. S'il vient à mourir dans son péché, on lui refusera la sépulture ecclésiastique... »

Ce fut la première promulgation de la Trêve de Dieu.

En 1023, l'évêque de Beauvais, Warin, soumet au roi Robert le serment que l'Eglise fait prêter à tous ceux à qui elle impose la Paix de Dieu. On y lisait les engagements suivants : — « Je n'enlèverai ni bœuf, ni vache, ni aucune autre bête de somme. Je

ne saisirai ni le paysan, ni la paysanne, ni les marchands. Je ne leur prendrai pas leurs deniers et ne les obligerai pas à se racheter. Je ne ferai pas en sorte qu'ils perdent leur avoir à cause de la guerre de leur seigneur, et je ne les fouetterai pas pour leur enlever leur subsistance. Depuis les calendes de mai jusqu'à la Toussaint, je ne saisirai ni cheval, ni jument, ni poulain dans les pâturages. Je ne détruirai ni n'incendierai les maisons, je ne déracinerai ni ne vendangerai les vignes, sous prétexte de guerre. »

L'Eglise veut surtout protéger les paysans et la propriété. Ces prescriptions, nous les retrouvons dans tous les conciles du temps. Dans les provinces d'Aquitaine, de Bourgogne, d'Arles et de Lyon, les conciles statuèrent enfin que, pendant les jours consacrés aux mystères de la Passion du Sauveur, c'est-à-dire depuis le mercredi soir de chaque semaine jusqu'au lundi matin de la semaine suivante, il y aurait une suspension d'armes et de querelles universelle (1030-1033).

Vingt conciles acceptent d'enthousiasme ces prescriptions, dont une famine épouvantable fit comprendre la nécessité en 1030 et les années suivantes. Le concile de Limoges en 1031 fut surtout décisif. On y excommunia solennellement les guerriers réfractaires : « Nous excommunions les hommes d'armes qui refusent à leur évêque la paix et la justice. Qu'ils soient maudits, eux et ceux qui les aident à mal faire. Maudits leurs chevaux et leurs armes ! Que leur demeure soit avec le fratricide Caïn, avec le traître Judea, avec Dathan et Abiron qui furent engloutis vivants dans les enfers ! Comme ces flambeaux s'éteignent à vos yeux, que leur joie s'éteigne à l'aspect des saints anges, s'ils ne font pas satisfaction avant leur mort et ne se soumettent à une juste pénitence ! » Et les évêques qui écoutaient debout, des flambeaux à la main, renversèrent leurs cierges et les éteignirent à leurs pieds.

Cependant le vénérable Odalric, abbé du monastère de Saint-Martial de Limoges, leur demanda : « Que ferez-vous si, malgré vos défenses, les princes et les seigneurs de ce pays rompent la paix ? » Les évêques se turent, hésitants.

— Il n'y a qu'un seul moyen efficace, reprit Odalric. S'ils refusent de souscrire les engagements de paix, mettez toute la province de Limoges en interdit. L'office divin cessera d'être célébré publiquement dans les églises. Le baptême sera donné sans solennité dans l'intérieur des maisons. A midi, toutes les cloches sonneront le glas funèbre et tous les fidèles se prosterneront, le front dans la poussière, pour invoquer la miséricorde du Seigneur et demander la paix.

Cet avis fut adopté par l'assemblée.

L'Eglise jouissait alors d'une autorité dont nous n'avons aujourd'hui qu'une faible idée dans notre société laïcisée, hostile au pouvoir spirituel ; et elle n'hésitait pas à s'en servir. Elle s'appuyait sur le peuple, qui n'avait pas d'autres défenseurs que les évêques, et qui souffrait dans ses biens, dans ses récoltes, dans sa vie. Il l'aimait parce qu'elle lui assurait la propriété et la possession de son âne, de son bétail, de sa terre et des fruits de son champ, et

il l'écoutait. Elle seule pouvait faire entendre sa voix parmi ce cliquetis d'armes, ces plaintes, ces cris d'alarme et ce chaos. Ses protestations n'étaient pas toujours efficaces ; les évêques étaient souvent persécutés eux-mêmes et maltraités par les hauts seigneurs ; ils n'en étaient que plus chers aux populations, et quand, après les épreuves de la prison ou de l'exil, ils reparaissaient sur leurs sièges, ils étaient entourés du respect que l'on accorde aux champions du droit et aux martyrs.

II

N'osant contester les immenses bienfaits de l'Eglise à cette époque, des historiens partiels ont déclaré qu'elle n'avait agi avec tant d'énergie que pour défendre ses propres intérêts.

A coup sûr, elle bénéficia de ses propres efforts ; et qui oserait le lui reprocher ? Mais ses biens, ses monastères, ses églises étaient, à cause de l'autorité dont elle jouissait, plus en sûreté que les biens des pauvres. Aussi dans ses conciles elle élève la voix surtout en faveur des humbles et des opprimés sans défense ; elle veut leur conserver « leur brebis, leur bœuf, leur âne. » C'est pour garder au peuple « sa vache, son ânesse et sa chèvre, » qu'elle lance l'excommunication sur les ravisseurs, et qu'elle les frappe d'interdit.

Elle protège avant tout le paysan. Dans un concile réuni en 1041, près de Perpignan, et présidé par l'archevêque de Narbonne, on arrête les prescriptions suivantes : — « Qu'aucun homme ne brûle ou ne détruise les demeures des paysans, les colombiers et les greniers ; qu'aucun homme n'ose tuer, frapper, blesser le paysan, le serf et sa femme, ni les prendre et les enlever, si ce n'est pour des fautes qu'ils auraient personnellement commises ; et alors on ne doit les enlever que pour les conduire devant la justice... Que les vêtements des paysans ne soient point enlevés ; que personne n'incendie ni ne brûle les charnues, les houes, les champs d'oliviers. »

Le grand souci de l'Eglise, c'est la paix, pour que les pauvres jouissent du fruit de leur labeur et pour que le travailleur ait la sécurité de sa famille et de ses outils.

L'Eglise par la Trêve-Dieu s'est protégée elle-même, mais elle a surtout protégé le peuple.

Mais, ajoutent les mêmes historiens, la Trêve-Dieu a échoué.

C'est une grave erreur. Elle a eu, comme les Croisades, des échecs partiels, mais elle a réussi dans son ensemble.

La Trêve-Dieu n'a pas été l'œuvre d'un jour : l'Eglise a lutté pendant près de deux siècles. Elle a dû changer les idées, les mœurs. Les seigneurs croyaient qu'ils avaient le droit de se faire la guerre entre eux. Comment leur persuader que ce n'était qu'un abus de la force, alors qu'ils se considéraient en état de légitime défense ? Ils étaient braves, mais grossiers, turbulents, souvent cruels, peu cultivés et peu accessibles au raisonnement. Leur raison c'était leur bonne épée. Ce qu'il fallut de patience à l'Eglise pour leur faire comprendre l'Evangile de douceur, de bonté et de justice, pour les élever, réformer leurs habitudes violentes, maîtriser leurs passions, humilier

leur orgueil ! Ce fut la lutte longue de la force morale contre la force brutale. L'Eglise y arriva cependant, grâce à son action permanente, à ses avis constants, à l'appareil imposant de ses conciles, à ses prescriptions, à ses menaces, à ses exhortations. « Les évêques, en outre, écrit Jean Guiraud, groupèrent citadins et paysans en associations armées qui se chargeaient de faire respecter, par la force de leurs milices, la Paix de Dieu, promulguée par l'Eglise. Ces associations, d'origine ecclésiastique, firent la police des campagnes, et réduisirent dans une grande mesure le nombre et la durée des guerres féodales. Au ^{xiii}^e siècle, le mouvement pacifique l'emportait décidément, lorsque la royauté intervint à son tour pour arrêter les guerres privées. Quand Philippe-Auguste et S. Louis imposèrent à tous les seigneurs la *Quarantaine-le-Roi*, qui obligeait la féodalité à soumettre, non pas au sort des combats, mais à la justice royale, le règlement de tous les différends, la royauté française bénéficiait des efforts qui avaient été faits bien avant elle par l'Eglise, dès l'an mil ¹. »

L'Eglise eut l'immense mérite de remplacer le pouvoir défaillant, presque annihilé, de maintenir l'ordre et de transmettre à la royauté enfin constituée le flambeau de la civilisation et de la paix, qui sans elle se serait éteint.

VIII

LA FÉODALITÉ

I

Nous avons vu les seigneurs en guerre continuelle les uns contre les autres, les pillages, les sièges de châteaux, les paysans qui sont l'enjeu et les victimes de leurs querelles. C'était le régime de la féodalité.

Ce régime fut-il essentiellement mauvais ?

Loin de là. Il avait dégénéré au ^x^e et au ^{xii}^e siècle, mais il avait sauvé la France.

La France a été faite par les évêques, le clergé et les moines.

« Pendant les quatre premiers siècles, écrit M. Taine, le clergé avait fait la religion et l'Eglise. » Il avait instruit les peuples, leur avait inspiré les vertus chrétiennes, rendu l'espérance et le courage. L'époque gallo-romaine fut une époque de paix, surtout depuis Constantin, et la Gaule vécut heureuse.

Vinrent les invasions des Barbares. Nous savons ce qu'est la guerre entre nations civilisées : elle est atroce. Quelles durent être les horreurs de la guerre menée par les Barbares !

« Le clergé sauve ce qu'on peut encore sauver de la culture humaine. Il va au devant des Barbares ou les gagne aussitôt après leur entrée : service énorme. Jugeons-en par un seul fait : Dans la Grande-Bretagne, devenue latine, comme la Gaule, mais dont les conquérants demeurèrent païens pendant un siècle et demi, arts, industries, société, langue, tout fut détruit. D'un peuple entier, massacré ou fugitif, il ne resta que des esclaves ; encore faut-il deviner leurs traces. Réduits à l'état de bêtes de somme, ils disparaissent

de l'histoire. Tel eût été le sort de l'Europe si le clergé n'eût promptement charmé les brutes farouches auxquelles elle appartenait. »

Le peuple doit tout au clergé : la vie, car celui-ci le couvre de sa protection. Il lui donne le pain, le vêtement, l'habitation, car le moine défriche, ressuscite l'industrie, et bâtit ; le pain de l'âme, car le prêtre étudie, parle, console, rend sensible sur terre le royaume de Dieu.

C'est donc l'Eglise qui pose la première assise de la société moderne.

Avec Charlemagne, la Gaule jouit d'une paix et d'une civilisation qu'elle n'a jamais connue. Mais « après Charlemagne tout s'effondre. Il n'y a plus d'hommes de guerre à partir de la bataille de Fontenoy. Pendant un demi-siècle, des bandes de quatre ou de cinq cents brigands, — les Normands, — viennent impunément tuer, brûler, dévaster le pays. Mais par contre-coup, à ce moment même, la dissolution de l'Etat suscite une génération militaire. Chaque petit chef a planté solidement ses pieds dans le domaine qu'il occupe ou qu'il détient ; il ne l'a plus en prêt ou en usage, mais en propriété et en héritage. C'est sa manse, sa bourgade, sa comté, ce n'est plus celle du roi ; il va combattre pour la défendre. A cet instant, le bienfaiteur, le sauveur est l'homme qui sait se battre et défendre les autres, et tel est effectivement le caractère de la nouvelle classe qui s'établit. Dans la langue du temps, le noble est l'homme de guerre, le soldat (*miles*), et c'est lui qui pose la seconde assise de la société moderne.

« Au ^x^e siècle, peu importe son extraction ! Son vent c'est un comte carlovingien, un bénéficiaire du roi, le hardi propriétaire d'une dernière terre franche. Ici, c'est un évêque guerrier, un vaillant abbé ; ailleurs un païen converti, un bandit devenu sédentaire, un aventurier qui a prospéré, un rude chasseur qui s'est nourri longtemps de sa chasse et de fruits sauvages. Les ancêtres de Robert le Fort sont inconnus, et l'on racontera plus tard que les Capétiens descendent d'un boucher de Paris. En tout cas, le noble, alors, c'est le brave, l'homme fort et expert aux armes qui, à la tête d'une troupe, au lieu de s'enfuir et de payer rançon, présente sa poitrine, tient ferme et protège par l'épée un coin du sol. Pour faire cet office, il n'a pas besoin d'ancêtres, il ne lui faut que du cœur ; il est lui-même un ancêtre. On est trop heureux du salut qu'il apporte pour le chicaner sur son titre ¹. »

C'est la féodalité qui repousse les invasions normandes et qui, un siècle plus tard, jettera deux cent mille hommes armés sur l'Asie pour conquérir le tombeau du Christ. « Pour la seconde fois, une figure idéale se dégage après celle du saint, celle du héros, et le nouveau sentiment, aussi efficace que l'ancien, groupe aussi les hommes en une société stable, » la féodalité.

« Celle-ci est une gendarmerie à demeure où, de père en fils, on est gendarme. Ce gendarme ne dort pas toutes les nuits. Sa maison est un camp où l'on veille, un refuge où l'on est protégé. « Grâce à

¹ Histoire populaire, Histoire vraie, t. 1, p. 246.

¹ Taine, L'Ancien Régime, p. 9-13.

ces braves, le paysan est à l'abri. On ne le tuera plus, on ne l'emmènera plus captif avec sa famille, par troupeaux, la corde au cou. Il ose labourer, semer, espérer ; en cas de danger, il sait qu'il trouvera un asile pour lui, pour ses grains et pour ses bœufs, dans l'enclos de palissades au pied de la forteresse. »

Le pays est presque désert, le seigneur en devient facilement souverain et propriétaire, d'autant qu'il l'a délivré des barbares. Quand la paix est rétablie, « ayant seul des avances ; il est le seul qui puisse construire le moulin, le four et le pressoir, établir le bac, le pont ou la route, endiguer l'étang, élever ou acquérir le taureau. Pour se dédommager, il en taxe ou en impose l'usage. »

Il a rendu des services, il les fait payer, non pas en argent, car l'argent est rare, mais en services personnels, comme la corvée, ou en contribution en nature, comme les dîmes et autres redevances.

II

Le seigneur féodal était donc comme un roi dans le domaine qu'il avait protégé et créé. C'était un homme rude et brave, qui faisait régner la justice, sans laquelle il n'y a pas de société habitable. Beau-douin VII, comte de Flandre, apprend qu'un noble a détourné des marchands qui se rendaient à une foire ; il le fait pendre, lui et ses complices. Rollon fait une loi suivant laquelle tout homme qui prête assistance à un voleur sera pendu comme le voleur lui-même, on sait qu'il fera observer sa loi ; aussi peut-il suspendre son bracelet d'or aux branches d'un chêne, personne n'y touchera. Il garantit leur sûreté à toutes gens qui voudraient s'établir sur sa terre et observeraient ses lois ; on accourt de partout et il se concilie non seulement le respect, mais l'affection de tous ; car le peuple a le culte de la justice.

Mais ce seigneur est un homme, avec toutes les passions et les défauts de l'homme ; il se livre à des excès, il est dur, il est partial, il est cruel. Il a toutefois aussi les qualités de l'homme, la bonté, la générosité, le bon sens. L'époque est violente, mais elle est chrétienne. On redoute l'Eglise avec ses enseignements sévères et ses excommunications. Elle s'est peu à peu emparée de l'esprit public, elle l'a pénétré de foi et de charité. Ces violents ont une foi profonde. L'Eglise leur enseigne l'amour des pauvres ; quand ils ont commis des injustices ou des cruautés, elle les blâme, elle leur reproche leurs crimes, elle leur montre le Dieu vengeur de l'innocence qui les punira. Comment échapper à la vindicte éternelle ? Par la bonté qui rapproche de Dieu, par l'aumône qui couvre la multitude des péchés.

Alors ils créent des hôpitaux pour les malades, des œuvres d'assistance pour les pauvres, par esprit chrétien et pour que Dieu leur pardonne, ait pitié de leur âme. Marguerite de Bourgogne, belle-sœur de S. Louis, construit un palais pour les malades de Tonnerre ; les sires de Montmorency élèvent auprès de Paris les Maisons-Dieu de Montmorency et de Moisselles.

Un des grands fléaux du moyen âge c'est la lèpre. Les seigneurs châtellains fondent tant de léproseries et de maladreries qu'on peut en conclure qu'ils considéraient ces fondations comme un devoir.

Le seigneur cruel a existé, mais à titre d'exception, parce que les nations, les mœurs étaient chrétiennes, et parce qu'il subissait l'influence de l'E-

glise, qui comprimait les accès et les excès de la bête humaine. Sans l'Eglise tout était à craindre de la part de beaucoup de seigneurs aux instincts dépravés, à l'esprit fier, aux passions terribles. Mais l'Eglise était là façonnant les âmes, surveillant les consciences. Elle redisait sans cesse pour les bons l'Evangile de la charité, et, pour les méchants l'Evangile de la terreur. Elle reprenait ceux-ci, les redressait, les instruisait, elle faisait d'eux des hommes sensibles à la misère des autres, bienfaisants, ou quelquefois des saints.

Ces comtes et ces barons, qui avaient toujours l'épée hors du fourreau et luttèrent contre les Normands, comme Eudes et Robert le Fort, n'avaient pas toujours eu le temps d'apprendre à lire et à écrire ; ils savaient mieux frapper d'estoc et de taille que manier la plume ; mais peu à peu ils se polissent, ils comprennent d'abord la beauté des églises qui sont un enseignement perpétuel, le charme des arts, de la parole, de l'éloquence, de la poésie même. Quand la paix règne dans le pays, les trouvères et les troubadours se rendent de châteaux en châteaux, composent des chansons de gestes qui apparaissent dès le x^e siècle. Beaucoup de troubadours sortent des grandes familles féodales du Midi. Leur poésie, dit M. Anglade, est « une poésie essentiellement courtoise et aristocratique, une poésie de cour faite exclusivement pour des milieux élégants, rarement pour la bourgeoisie, jamais pour le peuple. » Le premier qui ait donné naissance à cette poésie méridionale, c'est Guillaume, comte de Poitiers et duc d'Aquitaine, dont le règne s'étend de 1087 à 1127. Elle jette un vif éclat jusqu'à la guerre des Albigeois où la noblesse s'affaiblit et s'appauvrit.

La noblesse féodale du Nord a eu aussi ses poètes et ses écrivains, quoique moins brillants. Mathilde, femme de Guillaume le Conquérant, et sa fille Adèle, aimaient les lettres et celle-ci composait des vers. Geoffroy de Plantagenet, comte d'Anjou, second mari d'Eléonore, était très lettré ; leur fils Henri II, roi d'Angleterre, et leur petit-fils Richard Cœur-de-Lion, s'entendaient en poésie. Bientôt, voici Thibaut le Chansonnier, comte de Champagne, Villehardouin, Joinville ; la littérature française est fondée, et elle a trouvé des maîtres.

Voilà ce que fut la féodalité. Sans elle il n'y aurait pas de France. Elle défendit la France contre les Normands barbares. En défendant le pays, elle se défendait elle-même ; mais elle protégea le peuple, elle lui fournit un abri sûr dans ses châteaux, dans ses forteresses ; elle lui mit entre les mains des instruments de travail. Elle fit payer ses services ; mais l'Eglise lui enseignait la charité, et l'union régnait entre le paysan et le seigneur. Celui-ci, rude quand il se battait, et ignorant, s'adoucit et se polia peu à peu, et dès le x^e siècle, quand la Trêve de Dieu eut rendu la paix intérieure à la France, dans nombre de châteaux se tenaient des « cours d'amour » qui étaient comme des salons ou de petites Académies ¹.

¹ Voir Jean Guiraud, *op. cit.*, p. 215-241.

IMPRIMATUR

Lingonis die 4 januarii 1928.

EUG. LINDECKER, Vic. gen.

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de L'AMI DU CLERGÉ

Ami du Clergé du 12 janvier 1928

Deuxième
partie :

PRÉDICATION

SOMMAIRE

Panegyrique de S. Antoine ermite. — L'ascète et l'apôtre, 17.
Pour la fête de Notre-Dame de Pontmain. — Confiance en Marie, prier pour la France, 20.
Pour la fête des Epousailles de la T. S. Vierge. — L'origine et le sens de la fête et les leçons qu'elle nous donne, 24.
Pour la Purification de la Sainte Vierge. — La scène évangélique et ses leçons, 26.
A des Tertiaires franciscains. — [VI. L'habit du Tiers Ordre, 28.

PANÉGYRIQUE DE S. ANTOINE ERMITE

(17 janvier,

L'ASCÈTE ET L'APÔTRE ¹

Eminence ²,

Mes frères,

Qui d'entre vous n'a jamais rêvé de s'en aller au désert ?...

Accablé par la mort d'une mère ou d'une épouse très aimée, ou sous l'éroulement d'une ambition longtemps poursuivie, las de la comédie mondaine, et de l'égoïsme universel, et de l'instabilité de tout, on cherchait un coin perdu où se terrer.

Elle est déjà si apaisante, aux premiers jours de vacances, la tranquillité de la campagne !

Jadis les rois et les grands seigneurs se réservaient, parmi leurs domaines, un asile de recueillement, désert ou ermitage, tel qu'on en découvre encore dans les forêts de Marly, de Rambouillet, de Fontainebleau et d'Ermenonville. Au XVII^e siècle, c'était de bon ton d'aller à la Trappe visiter l'abbé de Rancé. A présent, nombre de fidèles demandent volontiers la guérison des blessures morales et un meilleur amour de Dieu aux sources fortifiantes des « retraites fermées. » Il y a en nous un instinct de solitude.

Mais le désert ne nous garde pas ; soit qu'un devoir d'état nous rappelle, soit que, l'impatience plus que la charité nous éloignant du monde, on ait proclamé la vanité de tout sans avoir le courage de sacrifier rien.

S. Antoine, lui, habita 85 ans le désert, sur 105 qu'il vécut. Le désert fut son foyer, sa patrie, son temple. Et, de fait, à qui possède Dieu quel bien manque-t-il ? Rien même est-il désert où Dieu demeure ?

Une parole du Divin Maître l'y conduisit. Dans l'église de son village égyptien, près de Memphis, il venait d'entendre le conseil du Christ au jeune homme riche : « Si tu veux être parfait, va, vends

tes biens, et donne le prix aux pauvres ; tu auras un trésor dans le ciel ; puis viens et suis-moi. »

Il avait vingt ans, il était riche et maître d'une belle fortune, la mort de leurs parents les ayant laissés orphelins, lui et une sœur plus jeune. Sans tarder, il règle les affaires de sa sœur, la confie à une communauté, distribue ses propres biens aux pauvres et va trouver un ermite, qui restait dans les environs, pour implorer son expérience. Le voilà bien tel que nous le verrons jusqu'à la fin de sa longue carrière, puissamment concentré sur lui-même et agissant, fait d'une seule pièce solide et bonne.

Bientôt cette demi-retraite lui parut trop rapprochée du monde, et il s'isola dans la montagne de Libye, parmi d'anciens tombeaux qu'habitaient des momies et des squelettes. Plus tard, âgé de 35 ans, rassasié de la leçon des morts, il s'enfoncera encore plus avant dans la Thébaïde, et des ruines d'un vieux château, infesté de serpents qui s'étaient enfuis à son approche, il construira une cellule où il va demeurer vingt années sans sortir. A la fin, les foules affluant vers lui, car peu d'hommes furent aussi vénérés de leur vivant (« On venait le contempler de tous les points du monde, » écrira saint Athanase), il voulut se sauver de la vaine gloire et partit vers la mer Rouge. Il s'arrêta au pied de la montagne de Quolzoum, non loin de l'isthme de Suez, et une caverne creusée là, près d'une palmeraie où courait une source, abrita les cinquante dernières années du grand solitaire.

Cette vie, toute rectiligne, toute simple, nourrie d'un seul principe et d'un unique amour, ne laisse pas moins voir en S. Antoine deux hommes : *l'ascète*, qui se mortifie et contemple, et *l'apôtre* qui communique aux âmes les fruits de ses contemplations, l'un et l'autre admirables sinon toujours imitables, très attachants quand même, comme modèles de noble vaillance au service de Dieu. Voyons à l'œuvre l'ascète d'abord, et puis l'apôtre, en S. Antoine le Grand, patriarche de la vie érémitique ; nous apprendrons certainement de son exemple à mieux aimer Dieu et nos frères.

Eminence,

Si l'on avait dit à S. Antoine dans sa Thébaïde que, plus de 1500 ans après sa mort, une paroisse de Paris se glorifierait de son patronage, il eût eu, je crois, quelque peine à l'entendre. Pourtant, Notre-Seigneur lui avait promis, en récompense de sa fidélité, de rendre son nom célèbre partout l'univers. Aujourd'hui, le patriarche des anachorètes, qui fut toujours si respectueux des évêques et des prêtres, voit du haut du ciel le cardinal-archevêque de Paris, entouré de pieux diocésains, venu réaliser la prophétie du Divin Maître et honorer sa mémoire. Tous les cœurs dévots à S. Antoine en remercient avec moi Votre Eminence.

I

Le désert !... La Thébaïde !... Du sable et du soleil !... Pas une habitation, pas un arbre, pas un cri d'oiseau, des dunes à perte de vue, si uniformes

¹ Prononcé à Paris, dans l'église St-Antoine, le 21 janvier 1928, par le P. Bernard Kohn, O. P.

² S. E. le cardinal Dubois, archevêque de Paris.

que, faute d'un point de repère, une monture lancée à toute vitesse paraît stationner sur place. Le matin, des fois, un léger brouillard se lève, dû à la fraîcheur de la nuit et celle-ci à la sécheresse de l'air ; il s'évapore aux premiers feux du jour, et le ciel demeure immuablement bleu, l'air d'une transparence de cristal. On aspire une quiétude infinie. Aux heures les plus chaudes, il arrive que le voyageur aperçoit devant lui sa propre image, mais renversée, comme s'il existait là une nappe d'eau, et plus il avance, plus elle semble fuir. Tout invite à la paix, et aussi à se défier des imaginations trompeuses, évoquées par le mirage.

S. Antoine a découvert dans cet océan de sable les ruines d'un vieux château, où jaillit une source. O Providence ! Il s'en fait un ermitage et ferme la porte avec des pierres. Quelqu'un lui apportera, tous les six mois, une provision de sel et de pain, sorte de biscuit sec et dur, comme notre pain de munition, qu'on lui jetait par-dessus le mur, sans dire un mot, et vingt années durant, il vivra là, ne voyant personne. Quand il en sortit, a remarqué S. Athanase, « ni le jeûne ne l'avait décharné, ni la réclusion alourdi. » D'une constitution prodigieusement saine, il était toujours le même sous le cilice, la tunique de peau et le manteau de laine blanche, tant c'est vrai que la contemplation ne fatigue point, transportée qu'y est la vie par-delà les sens, dans l'éternel.

Il ne prenait son unique repas, composé de pain, de sel et d'eau, qu'après le coucher du soleil. Puis commençait la veillée de nuit. Douze psaumes inspiraient sa prière du soir, douze autres celle du jour. Bientôt, docile à l'invitation intérieure, son âme suspendue à Dieu de toutes ses énergies, se délectait de l'intimité de l'Époux, si avidement que l'aurore venait l'y surprendre. Et lui de s'en plaindre : « O soleil, s'écria-t-il un jour, pourquoi me troubles-tu ? Pourquoi te montrer déjà et m'arracher à la clarté de la vraie lumière ? »

Le temps du travail commençait alors. Il lisait la Sainte Ecriture, son seul livre. Il apprit par cœur les Psaumes et l'Ancien Testament. Jamais il ne consentit à étudier les belles-lettres, encore que les professeurs égyptiens fussent, en ce temps-là, fort réputés. « Il suffit, déclarait-il, d'avoir le sens droit. »

Ainsi éloigné du monde, quelles tentations pouvaient bien l'atteindre ? Il en disait : « Le solitaire, délivré de trois ennemis, l'ouïe, la vue, la parole, n'a plus à lutter que contre son cœur. » Or, ce dernier combat lui fut très rude. Les démons l'assaillaient sous des formes tantôt terribles tantôt gracieuses : lions rugissants, léopards, reptiles, bêtes effroyables qui le déchiraient de leurs dents et de leurs griffes, ou bien créatures merveilleusement belles tâchant à le séduire. Calme comme le désert, imperturbable comme les vraiment forts, il leur disait : « Si vous aviez quelque puissance, un seul de vous suffirait à m'abattre ; vous ne pouvez épouvanter que des enfants, pas des hommes. Avec la confiance en Dieu et un signe de croix, je me ris de vous. Le vaillant lutteur acquit là une expé-

rience sans égale dans l'art de déjouer les ruses de l'ennemi, et plus d'une âme, au cours des siècles, lui devra de précieux conseils.

Il travaillait encore des mains, confectionnant des nattes et des corbeilles avec des lianes. Au pied de la montagne de Quolzoum, il fera pousser du froment et quelques légumes pour se suffire sans avoir besoin qu'on vint l'approvisionner. Il retournait donc la terre, l'ensemait, l'arrosait, et, la petite récolte amassée, faisait lui-même son pain. Mais ce n'était pas toujours lui le moissonneur. Un matin, il aperçut un troupeau d'ânes sauvages dans ses plantations. Tranquillement de leur dire : « Pourquoi me faites-vous du tort, à moi qui ne vous en fais pas ? Pourquoi mangez-vous ce que vous n'avez pas semé ? Allez-vous-en ! Au nom du Seigneur, je vous défends d'approcher d'ici. » Ils ne reparurent jamais plus.

D'autres fois, des pèlerins réussissaient à lui parler. On réclamait une prière, un conseil, ou simplement de le voir. Ainsi vint à Quolzoum un certain Paul qui, trahi par son épouse, s'enfuyait au désert pour vivre près du fameux ermite et comme lui. Le pauvre homme ne se doutait pas des mortifications qui l'attendaient, mais il fut à la hauteur de l'épreuve. Il était sexagénaire. S. Antoine lui dit d'abord : « Vous êtes trop vieux ; allez-vous-en plutôt dans un monastère, ennuyeux vieillard ! » Paul resta trois jours devant la porte fermée sans rien manger. Après quoi, Antoine le fit prier debout durant toute une nuit ; puis il lui remit des feuilles de palmier détrempées dans l'eau, pour en fabriquer des cordes ; mais Paul dut bientôt tout défaire comme mal réussi, et il était toujours à jeun. Antoine lui offrit alors de partager son pain. Avant de manger, il récita d'interminables prières, chantant douze fois de suite le même psaume, y ajouta une litanie répétée encore douze fois, puis il dit à Paul : « Vous mangerez un peu plus tard. » Et Paul s'en alla dormir. Au milieu de la nuit, Antoine le réveilla pour prier. Leur oraison se prolongea sans interruption, jusqu'à trois heures du soir. Alors Paul put manger deux petits pains. Son inaltérable patience avait gagné notre saint, qui l'établit dans une grotte de la montagne, non loin de la sienne. Il n'avait voulu que l'éprouver.

En somme, S. Antoine se préoccupait moins de surveiller et réfréner les passions que de contempler. A ses yeux, la pensée de la présence de Dieu, la prière mentale et vocale, l'intimité où Dieu se donne lui-même au-dessus de toutes les grâces, sont les incomparables trésors de l'homme, qui méritent d'occuper tout son temps. « Rien en ce monde, disait-il souvent, rien ne doit être préféré à l'amour de N.-S. Jésus-Christ. » Jeûnes, veilles, solitudes, n'étaient que les moyens d'obtenir une plus sublime liberté. Le désert, tout de sable et de soleil, réalisait bien le milieu qu'il fallait à l'âme de l'ascète dénuée des créatures, où Dieu seul régnait dans un lumineux et magnifique silence. Pendant 85 ans, chaque nuit et chaque jour, le géant du désert se mêla éperdument à la vie des Personnes divines.

II

Le cœur humain trouve, en ce monde, si peu de remèdes à ses détresses, que beaucoup de gens affrontaient l'immense mer sablonneuse pour visiter S. Antoine et lui confier leurs peines. Le bon accueil qu'il leur faisait était célèbre. N'a-t-il pas prononcé cette belle parole ? « C'est une très grande impiété (une faute contre Dieu qui est Béatitude) de mettre la tristesse dans une âme. *Maxima impietas macerem cuiquam inferre.* » Témoin de cette influence, S. Athanase en écrira : « Qui, venu à lui désolé, n'est reparti joyeux ? Qui, accablé par la mort des siens, n'a pas avec lui calmé sa douleur ? Qui, rempli de colère, n'a pas près de lui réappris l'amitié ? Qui, déprimé par la misère, après l'avoir vu et entendu, n'a pas méprisé la richesse et béni sa pauvreté ? Quel moine, arrivé dans la tiédeur, n'est reparti fervent ? Quel jeune homme, à la vue d'Antoine, n'a renoncé à sa passion, pour vivre chaste ? Qui, tenté du démon, n'a été par lui délivré ? Qui, torturé d'angoisse, n'a reconquis la paix ? »

Même l'empereur Constantin lui écrivit pour se recommander à ses prières.

L'apôtre n'est donc pas moins admirable en S. Antoine que l'ascète.

Si grande était l'affluence des voyageurs vers la montagne de Quolzoum, qu'un homme doué du génie commercial y perçut l'occasion de s'enrichir ; il s'établit loueur de dromadaires pour ceux qui voudraient faire le trajet.

De nombreux pèlerins se décidaient à rester. On vit surgir une agglomération de tentes, de cabanes, de huttes et de chapelles aux alentours de la grotte où se tenait le Saint. Il les visitait volontiers, car cinquante ans de solitude ne l'avaient point rendu sauvage. Au contraire tous reconnaissaient à son air joyeux et à ses manières affables, le patriarche descendu de la montagne des béatitudes. Un prêtre ou un diacre venait-il à Quolzoum, Antoine, qui ne fut jamais ni prêtre ni diacre, mais simple laïc toujours, s'effaçait devant lui et lui cédait l'honneur de réciter la prière. Chacun avait à demander quelque conseil, d'autant que nulle organisation matérielle, nulle règle spéciale n'étaient imposées. Tous s'adonnaient seulement aux mêmes pratiques et aux mêmes prières, les plus jeunes sous la direction d'un ancien.

Chaque dimanche et les jours de fête, les ermites se réunissaient pour entendre la messe et faire la sainte communion. C'était l'occasion de Conférences où l'âme de S. Antoine se révélait.

Avant tout, il insistait sur la pureté de la foi, d'aucuns étant venus à lui imprégnés d'idées ariennes, manichéennes ou gnostiques ; il avait rencontré au désert des Encratites, flétrisseurs du mariage, des Aquariens, qui, dans leur horreur du vin, prétendaient le remplacer par l'eau comme matière de l'Eucharistie. Et parmi les six mille ermites qui l'entouraient, au dire de Rufin, ne se glissait-il pas plus d'un caractère bizarre ? Certains rivalisaient d'austérités jusqu'à en devenir hallucinés. Il leur recommandait la « discrétion, » autrement dit la prudence, sans laquelle les autres vertus ne peuvent ni

subsister ni croître. A tous il signalait leurs défauts avec une entière et douce franchise. Du reste « un religieux, disait-il, qui ne peut pas supporter un outrage, n'a pas l'esprit de son état. »

Il avait le don d'inspirer le mépris des choses de ce monde. Nulle rhétorique dans ses discours, nul art de composition ou de style, mais des sentences courtes, nettes, frappées au coin du bon sens et de l'expérience. L'un s'entendait rappeler de « tout faire patiemment ; » l'autre : « Tâche que chacun puisse dire du bien de toi ; » un troisième : « Dis-toi : je n'ai que ce jour à vivre sur terre, et tu ne pécheras pas. » Une phrase de ses Conférences résume bien les principes de direction de S. Antoine : « En premier lieu ayons l'humilité. L'humilité fait accepter la doctrine ; la doctrine engendre la foi ; la foi, l'espérance ; l'espérance, la charité ; la charité, l'obéissance ; et l'obéissance, la constance dans le bien. » C'est le programme de l'avenir.

Le désert lui amena, un jour, l'homme de son cœur, S. Athanase, patriarche d'Alexandrie. Tous deux étaient faits pour se comprendre ; caractères décidés, intrépides, prêts à souffrir la mort dans la défense de la foi, aimant N.-S. Jésus-Christ plus qu'eux-mêmes, sobres de paroles, mais les disant précises et chargées de réflexion. L'évêque avait plus d'instruction et de génie, le moine plus d'expérience des voies mystiques. La noblesse de leur vie, l'allure de toute leur personne en imposaient tellement aux foules, que l'acclamation populaire nommait chacun d'eux « le grand, » et vraiment, ils furent deux grands chefs.

S. Athanase venait de temps à autre restaurer son âme près de son saint ami ; deux fois, S. Antoine quitta le désert pour aller à Alexandrie.

Le bruit d'une persécution de l'empereur Maximin étant arrivé jusqu'en Thébaïde, où notre Saint vivait alors, et peu après, la nouvelle du martyre de l'évêque, prédécesseur de S. Athanase, Antoine dit à quelques-uns de ses disciples : « Allons nous aussi combattre ! » Dans la capitale, ils visitèrent les confesseurs de la foi et les accompagnèrent au supplice, quoique eux-mêmes fussent exposés entre tous. Mais les persécuteurs visaient, semble-t-il, les autorités locales, évêques et prêtres ; ils se contentèrent d'expulser les moines.

Cinquante ans plus tard, S. Antoine retournait à Alexandrie, mandé par S. Athanase, pour combattre l'arianisme. Il avait alors 104 ans et pas une infirmité ; sa vue était excellente, aucune de ses dents n'était tombée ; sa démarche toujours admirable le désignait aux yeux de tous ; son arrivée fit sensation. La foule l'entourait, éblouie du rayonnement de son visage, émerveillée devant ce vieillard, immortel et immuable, qui semblait sorti du ciel, où les élus de Dieu ne font plus rien qu'être heureux. Des hérétiques et des philosophes païens voulurent discuter avec lui ; son ferme bon sens eut vite fait de les confondre. « Votre religion, leur disait-il, n'a jamais été persécutée ; on l'honore partout, tandis qu'on persécute les chrétiens ; néanmoins, c'est notre religion qui prospère, la vôtre qui périclite. » Afin de

mettre en pleine évidence l'inanité de leurs principes et agissements, il les pria de délivrer des possédés du démon qu'on lui avait amenés. Eux se refusèrent. Alors Antoine guérit les possédés d'un signe de croix. Les Ariens stupéfiés, honteux, quittèrent la place, sans dire un mot. Un grand nombre de dissidents se convertirent et le vaillant apôtre, prenant congé de S. Athanase, regagna la solitude de Quolzoum, pour y mourir.

Tel fut ce grand homme ; grand parce qu'il vécut d'une idée unique, d'une idée essentielle, dont chaque jour il traduisait en actes les conséquences : l'idée du renoncement à tout pour suivre Jésus-Christ. Il quitta le monde afin de la réaliser pleinement, et y revint pour la prêcher, portant au désert et au monde le témoignage d'une immense joie dans son sacrifice.

Vos pères vous ont confiés à son patronage ; vous êtes ses clients préférés ; vous êtes ses enfants. Il vous aime entre tous. Quels bienfaits pouvez-vous attendre de son intercession près de Dieu en ce jour de fête ? Que demanderez-vous à l'ascète incomparable, au splendide apôtre ? — Au moins deux grâces : la grâce d'une foi sérieusement réfléchie, et la grâce d'une volonté intrépide au service de Dieu. Il ne convient pas aux fils d'un si vigoureux penseur de se laisser absorber par les soucis matériels. Priez-le de vous apprendre à méditer l'Evangile, fût-il nécessaire pour cela de vous réfugier parfois dans une « retraite fermée ; » priez-le de vous donner quelque chose de sa fermeté inébranlable, afin que, désormais, vous n'ayez plus peur de vivre votre foi au grand jour.

Les paroissiens de S. Antoine n'ont pas seuls besoin de son aide. Tout Paris devrait venir ici l'invoquer pendant cette Octave. Sans doute, mille excuses en seront données : le soin de la famille, les embarras du métier, les distractions de la capitale, l'effarement des dangers que l'on y court, et ses trépidations, et ses rumeurs, tout ce qui peut tirer l'homme hors de soi-même. Ah ! que nous sommes loin de la Thébéide !... Venez, du moins, aux jours de désarroi, de tentation, de péché, quand l'âme se désagrège, venez ici demander la cohésion mentale et l'amour de Dieu par-dessus tout à S. Antoine le Grand, au sublime patriarche du désert, à l'homme qui, pendant 85 ans, vécut d'une parole du Sauveur.

POUR LA FÊTE DE N.-D. DE PONTMAIN

(17 janvier)

CONFIANCE EN MARIE ; PRIER POUR LA FRANCE ¹

Messeigneurs ²,

Mon Révérendissime Père ³,

Mes frères,

Il est des lieux choisis pour être le théâtre des manifestations surnaturelles et des miséricordes di-

vides et qui, à cause de cela, méritent notre respect et notre amour.

Lorsqu'il plut au Fils de Dieu de revêtir notre nature, il jeta les yeux sur un coin du globe, la Palestine, où il s'était gardé un peuple fidèle, dépositaire de ses promesses à l'humanité coupable. Cette terre privilégiée qui a entendu sa voix, qui a été témoin de ses prodiges, de ses douleurs, de ses triomphes, est la terre sainte par excellence, et les âmes chrétiennes sont venues en foule couvrir de leurs baisers et arroser de leurs larmes ce sol que les pieds du Sauveur avaient foulé et que son sang rédempteur avait consacré.

Mais, en dehors de cette terre sanctifiée par la plus haute des manifestations de Dieu, l'Incarnation du Verbe, il y a, sur toute l'étendue de l'univers catholique, des lieux de dévotion qu'une intervention divine, que des marques extraordinaires de la bonté de la T. S. Vierge et des saints ont désignés à la confiance des peuples.

Tantôt, c'est la puissance de Dieu qui attache une vertu particulière à quelque statue de Marie.

Tantôt, comme ici, c'est une vision de l'éternité qui apparaît à des regards mortels, et fait connaître aux hommes les volontés du Ciel.

Nous sommes, m. f., sur une terre sainte. Baignons-nous dans l'atmosphère surnaturelle qui s'en dégage ; respirons à pleins poumons cet air vivifiant qui nous vient du Ciel. Marie est ici, qui abaisse sur nous son doux regard et qui incline son cœur vers ses enfants. *Elegi et sanctificavi locum istum, ut permaneat oculi mei et cor meum ibi cunctis diebus.*

Cependant, ne nous contentons pas de jouir de cette douce impression. Demandons-nous pourquoi nous sommes venus ici, en cette solennité de votre sixième pèlerinage votif, tribut de votre reconnaissance envers Marie après l'épouvantable guerre. Je ne me le suis pas demandé longtemps, après avoir lu attentivement la lettre de votre évêque annonçant la fête de ce jour. J'ai vu resplendir en ces pages deux noms qui en résument le programme : Marie et la France.

Nous venons donc :

1^o *Ranimer notre confiance en Marie, distributrice de la grâce acquise par Jésus crucifié ;*

2^o *Prier pour la France, dont les besoins actuels se traduisent par ces trois mots — je cite textuellement ou à peu près : — l'union des cœurs, un renouveau de foi vive et agissante, un immense et persévérant effort pour le recrutement sacerdotal.*

Telles sont les pensées que je vais développer, après avoir salué dans votre ciel, avec amour, Celle dont le tendre et sublime Lacordaire disait dans une naïve effusion de son âme à son auditoire d'hommes de la cathédrale de Paris : « Marie, Messieurs, est la Reine de mon cœur, » — après avoir salué aussi, sur la terre, la brillante couronne d'évêques et de prélats accourus pour cette solennité et parmi eux,

Lesbi ; de La Villerabel, évêque d'Annecy ; Normandière, prélat de Sa Sainteté.

³ Le Révérendissime Père Abbé de La Trappe de Port du Salut.

¹ Allocution prononcée à la grand'messe du Sixième Pèlerinage votif du diocèse de Laval, le 23 juillet 1924, par M. le chanoine MILLOR, vicaire général de Versailles.

² Nosseigneurs : Grellier, évêque de Laval ; Bruley des Vaux, archevêque de Clermont ; Maurice, évêque de

en mon nom et au nom du cher évêque de Versailles, le premier Pasteur de ce diocèse et son bon peuple qui l'entoure, en ce moment, de sa vénération et de son amour.

I. — *Nous sommes venus ranimer notre confiance en Marie, distributrice de la grâce acquise par Jésus crucifié.*

Sortons, m. f., des miévreries ordinaires et entrons en plein dans notre beau dogme catholique sur la T. S. V. Marie.

1. — Il est une Femme si grande et si haute qu'elle reste un idéal pour les meilleurs de l'humanité ; si puissante que Dieu lui-même est aux ordres de ses supplications, *omnipotentia supplex* ; si glorieuse que le firmament constellé pâlit devant elle ; si belle qu'elle résume, en les éclipsant, toutes les splendeurs de la création ; si pure que la neige n'est pas assez immaculée pour la figurer ; si gracieuse, si douce et si bonne qu'elle attire les plus indifférents et subjugue les plus rebelles ; si compatissante que l'humanité se réfugie instinctivement dans son sein ; si miséricordieuse que pour les plus grands pécheurs elle n'a que des sourires ; une créature, en un mot, si parfaite et possédant la grâce dans une telle plénitude qu'elle confine à la divinité. Qu'ajouterai-je ? Une Vierge, et quelle Vierge ! — une Mère, et quelle Mère ! — Mère de Dieu et Mère des hommes, Marie !

Or, un jour, cette Femme prononça une parole étrange : « *Toutes les générations me proclameront bienheureuse,* » c'est-à-dire : « Partout et toujours l'humanité célébrera ma gloire ; dans cent ans, dans mille ans, aussi longtemps que le monde existera, toutes les générations chrétiennes se prosterneront à mes pieds pour m'acclamer et pour me bénir. »

Et cette parole s'est réalisée avec une exactitude qui ne laisse place à aucun doute. Depuis la première des générations chrétiennes à genoux devant l'image de Marie peinte sur les parois des catacombes, jusqu'à la dernière l'acclamant devant les roches Massabielle ou dans cette église, toutes les générations chrétiennes ont proclamé Marie bienheureuse et lui ont donné leur amour. Aucun peuple ne lui est resté étranger : Orient, Occident, Midi, Septentrion, je vous écoute, vous la chantez ; rois et sujets, hommes de science et hommes de peine, enfants, adolescents, hommes mûrs, vieillards, tous ont uni leurs cœurs pour l'aimer et leurs voix pour l'acclamer. Depuis dix-neuf siècles, l'humanité s'entretient avec elle, lui confie ses secrets les plus douloureux, lui érige des autels, lui bâtit des temples, célèbre des fêtes en son honneur, vit pour elle et, au besoin, meurt pour elle.

2. — D'où vient donc cette acclamation universelle du genre humain, de l'humanité chrétienne à l'égard de Marie ? Sans doute, elle vient d'une admiration sans borne pour sa puissance, ses grandeurs, ses privilèges et ses vertus. Mais elle vient aussi, et surtout, d'une confiance illimitée en son titre de distributrice de la grâce acquise par Jésus crucifié.

Sans doute, il faut le dire tout de suite et bien

haut, il n'y a qu'un Rédempteur. Toute grâce vient de lui, toute lumière qui illumine l'intelligence humaine, toute force qui transforme nos volontés à sa source dans le cœur, dans les plaies et dans le sang du Christ. Et quiconque prétendrait le contraire mériterait les anathèmes de l'Eglise.

Mais Jésus-Christ a voulu associer sa Mère à sa grande œuvre.

Mgr d'Hulst disait : « C'est ne pas comprendre la dévotion à Marie que d'en faire un accessoire de la piété. La dévotion à Marie doit avoir dans la vie la part que Marie a eue dans l'œuvre de Dieu. Quelle est cette œuvre ? C'est l'Incarnation, la Rédemption, la Sanctification des élus. Or Marie a part dans ces trois phases. »

Marie a coopéré à l'acquisition de la grâce en consentant à l'Incarnation, « tant il était nécessaire, dit Bossuet, que Marie eût désiré le salut des hommes, qu'elle l'eût voulu. »

Marie a coopéré à l'acquisition de la grâce en donnant au Rédempteur la matière de son sacrifice, son corps ; « le Corps de Jésus est le Corps de Marie, » dit S. Augustin.

Marie a coopéré à l'acquisition de la grâce en s'immolant avec Jésus-Christ ; elle offrait ses larmes lorsque Jésus-Christ offrait son sang : « C'était, dit Arnould de Chartres, un enlacement de tendresse, de pitié, de souffrance entre Jésus et Marie, et leur commune prière et supplication s'offrait à Dieu pour apaiser la justice éternelle. »

Marie a coopéré à l'acquisition de la grâce en immolant Jésus-Christ avec le Père éternel. Comment oser demander pareille chose à une mère : immoler son propre fils ! Dieu qui savait la générosité d'âme de Marie, n'hésita pas un instant, et Marie offrit son Fils à la justice divine. Avec le Père éternel, elle l'immola pour nous ; son amour pour les âmes fut plus fort que sa douleur.

Elle n'était pas au Calvaire comme une mère qui a droit de voir agoniser son enfant et de le consoler à son heure dernière ; elle était là comme acteur de ce drame sublime, elle offrait son Fils à la justice de Dieu.

3. — En coopérant ainsi à l'acquisition de la grâce, Marie en est devenue la dispensatrice. « Elle est, dit M. Olier, comme le sacrement de la grâce universelle. » Le Cœur de Jésus est la source de la grâce et le Cœur de Marie est l'aqueduc sacré qui nous l'amène. « O femme, s'écrie le Dante, tu es si grande et si puissante que celui qui veut une grâce sans recourir à toi, veut que son désir vole sans ailes ! » Notre grand Bossuet nous l'affirme aussi : « Dieu ayant voulu nous donner Jésus-Christ par Marie, les dons de Dieu sont sans repentance et cet ordre ne change plus. Il est et sera toujours véritable qu'ayant reçu par sa charité le principe universel de la grâce, qui est Jésus-Christ, nous en recevons encore par son entremise les différentes applications dans les divers états qui composent la vie chrétienne.

Il est donc vrai que la grâce coule sur l'humanité par Marie. Pas une grâce, — ce n'est pas encore

de foi, mais l'idée est en marche, — pas une grâce ne tombe dans une âme sans passer par ses mains virginales. Le Sang de Jésus-Christ reste encore sa propriété, il est vraiment à elle dans sa source ; elle l'a offert sur le Calvaire, et ce Sang, du Cœur de Jésus, s'élance dans son âme comme dans un réservoir, il l'imprègne tout entière pour la sanctifier, et il s'en va ensuite jusqu'à nous par les canaux mystérieux de la prière et des sacrements.

Cette vérité, est-ce que notre Vierge de Pontmain ne nous la montre pas d'une façon saisissante dans ce Crucifié sanglant qu'elle présente aux regards des enfants douloureusement émus ? Ce Crucifié, c'est son Fils. Elle est la maîtresse de son Corps, et son rôle est de nous présenter son Jésus, de nous le donner et d'appliquer à nos âmes les fruits de sa sanglante Rédemption.

Un peintre, très chrétiennement inspiré, a représenté S. Augustin entre Marie qui nourrit Jésus enfant et Jésus qui meurt sur la Croix. D'une main, le saint tient cette inscription : « *Hic ab ubere lactis*, là je goûte la douceur du lait ; » de l'autre main il tient cette autre inscription : « *Hic a vulneris pascor*, là je reçois la force du sang. » Et au-dessus de sa tête, on peut lire : « *Positus in medio quo me vertat, nescio*, placé entre ces deux attraites, où me tourner, je ne sais. » Et au bas, enfin, « *Dicam ergo*, Je m'écrierai donc : *Jesus, Maria !* Jésus, Marie ! » Cette image est touchante, elle exprime d'une façon ravissante les deux amours indissolubles qui doivent remplir nos cœurs de chrétiens, mais elle demande à être complétée par cette formule, que le Bieuh. Grignon de Montfort a fait chanter partout dans vos provinces de l'Anjou, du Maine, de la Vendée et de la Bretagne :

Pour aller à Jésus,
Allons, chrétiens, allons à Marie,
Marie est le secret des élus.

II. — Nous sommes venus prier pour la France

Vous l'avez dit, Monseigneur, et je crois pouvoir traduire ainsi votre prière : O Marie, accordez aux Français l'union des cœurs, — aux chrétiens une foi vive et agissante, — à l'Eglise de France les prêtres dont elle a besoin !

1^o O Marie, accordez aux Français l'union des cœurs ! — Ici, je serai bref et discret, comme il convient. Que Dieu donne à mes lèvres des paroles libres et réservées.

L'amour de la patrie nous oblige à travailler de tout notre pouvoir à la grandeur matérielle et morale du triomphe de la France. Or, les haines, les discordes, l'antagonisme des partis sont autant de causes d'affaiblissement à l'intérieur et de déconsidération aux yeux de l'étranger. On disait naguère à l'Académie : L'étranger est toujours là qui nous regarde ; toutes nos discussions lui fournissent contre nous des armes morales ou lui causent une maligne joie. Ne nous calomnions pas, ne nous déchirons pas nous-mêmes. Le moyen âge avait institué la trêve de Dieu ; que notre société moderne pratique

du moins — en attendant mieux — la trêve de la Patrie. »

Oui, qu'elle s'étende partout cette trêve bienheureuse de la patrie. Ne sommes-nous pas tous des enfants de la France ? Nos pères n'ont-ils pas versé ensemble leur sang sur ses champs de bataille, n'ont-ils pas mis en commun leur intelligence, leur activité, leurs labeurs pour agrandir son empire, faire rayonner son nom et asseoir sa fortune sur le roc inébranlable de la liberté ? N'avons-nous pas tous notre part dans ses joies et dans ses deuils, dans ses erreurs et dans sa gloire ? Nos mains ne s'unissaient-elles pas naguère toutes d'une égale ardeur pour porter son drapeau comme nos voix pour l'acclamer ? Pourquoi nous injurier, nous calomnier, nous déchirer ? Souvenons-nous plutôt de tous les liens qui nous unissent et que ce siècle voie enfin tous les enfants d'une même patrie unis par la tolérance dans la vraie fraternité. C'est le vœu de mon cœur de prêtre, de patriote et de Français.

O Marie, aux jours difficiles, aux heures sombres de notre histoire nationale, vous vous êtes montrée auxiliaresse bienfaisante, et vous nous avez sauvés. Ne nous laissez pas mourir sous votre regard dans les divisions et les luttes intestines. Nous vous appartenons, nous et notre nation. Redites encore une fois cette parole d'espérance : « Dieu vous exaucera en peu de temps, mon Fils se laisse toucher. »

2^o O Marie, accordez aux chrétiens une foi vive et agissante ! — Dans le monde, au milieu duquel vous vivez, il y a des hommes vraiment étranges.

Ils croient, et ils vivent comme s'ils ne croyaient pas ;

Ils croient en Dieu, et ils ne lui rendent aucun hommage ;

Ils croient en Jésus-Christ, et ils rougissent de se montrer ses disciples ;

Ils croient à la sainte Eglise, et ils ne lui obéissent pas.

Ils croient à leur baptême et, sans souci de leur honneur, ils en violent les promesses ;

Ils croient à l'efficacité de la Pénitence, et, bien que chargés de péchés, ils n'inclinent jamais la tête sous la main qui peut les absoudre ;

Ils croient à l'Eucharistie, et les années se succèdent sans qu'ils renouvellent, à la divine Table, la fête de leur première communion ;

Ils croient au Jugement, et ils ne s'inquiètent pas du compte redoutable qui leur sera demandé ;

Ils croient à l'Enfer, ils en ont peur, et ils marchent par les voies qui y conduisent.

Ces gens-là prennent un nom qui ne leur appartient pas, le nom de chrétiens. *Usurpatores Christiani nominis.*

Un jour, Alexandre le Grand rencontre un soldat signalé par sa mollesse et sa lâcheté : « Comment te nommes-tu ? lui demanda-t-il. — Alexandre. — Alexandre ! Il ne convient pas que tu t'appelles ainsi. Change de mœurs, ou change de nom. *Aut muta mores, aut muta nomen.* »

Ne soyez pas de ceux-là, m. f. ! Les vrais chré-

tiens, ce sont des hommes qui croient et qui traduisent leurs idées en vertus courageuses.

Ayez à honneur de représenter dignement le Maître que vous déclarez servir. Faites par vos discours, par vos exemples, cesser cette anomalie de deux sociétés opposées par les professions de foi contraires, l'une affirmant, l'autre niant le Christ, — vivant cependant toutes deux de même, aussi intéressées, aussi frivoles, aussi scandaleuses l'une que l'autre. En sorte que l'on peut se demander à quoi sert de professer de bouche le christianisme si l'on doit, toute sa vie, agir comme un mécréant.

Priez, allez crânement à la messe, confessez-vous, communiez, fuyez les sectaires, les lectures impies et corruptrices, faites-vous violence pour rester chastes. Si vous tombez, relevez-vous avec pleine confiance dans la miséricorde divine.

En un mot, faites en sorte qu'il y ait unité parfaite dans votre vie. Que l'intelligence, le cœur, la volonté, la conscience se fondent dans une complète harmonie. Agissez comme vous croyez. Soyez dans toute la force du terme des chrétiens, c'est-à-dire des fidèles de la foi.

O Marie, nous vous supplions d'accorder à notre chère France des chrétiens à la foi vive, agissante et conquérante ! Oui, qu'à côté de cette génération énervée, voluptueuse, incroyante, que façonnent d'un commun accord l'impiété et les passions, il s'en élève une autre qui croit, qui espère, qui aime, qui prie. bercée dans les bras de l'Eglise, réchauffée sur son cœur, nourrie du Corps du Christ, régénérée sans cesse par la pénitence, elle sera, nous en avons l'espérance, la revanche des scandaleux triomphes de l'incrédulité. Nous ne serons sauvés que par cette génération baptisée, transformée et comme sacrée dans les sueurs, les larmes et le sang de l'Eglise sa mère.

30 O Marie, donnez à la France les prêtres dont elle a besoin ! — Un des évêques qui ont le plus et le mieux travaillé à la reconstruction de l'Eglise de France au lendemain de la Révolution fut, sans contredit, le cardinal Fesch, archevêque de Lyon et oncle de Napoléon Ier. C'est à lui que le diocèse de Lyon doit l'institution des manécanteries ou maîtrises paroissiales qui ont donné tant de prêtres à ce diocèse. Il fut aidé dans cette tâche par un de ses vicaires généraux, M. Courbon.

L'impérial neveu connaissait si bien, pour les avoir allégées par ses largesses, les préoccupations du Cardinal, qu'il disait quelquefois de lui : « Passez mon oncle à l'alambic, il en sortira des séminaires. » Je m'excuse, m. f., de citer cette parole un peu triviale, mais ne trouvez-vous pas qu'elle exprime admirablement cette idée, que la première de toutes les préoccupations d'un évêque, celle à laquelle il doit tout rapporter, tout subordonner et au besoin tout sacrifier, c'est celle qui a pour but de donner à son Eglise des prêtres nombreux et saints ?

« Je n'aime rien tant que mes bons curés, disait S. François de Sales, je suis le curé des curés, je suis l'évêque de ces multitudes de qui je dois rendre compte à Dieu. Par qui les atteindrai-je ? Par vous,

ô prêtres. C'est vous que je dois rendre saints pour sanctifier les autres : vous êtes ma paroisse. »

Si vous assistiez, m. f., aux conseils que les évêques de France tiennent chaque semaine avec leurs vicaires généraux afin de pourvoir aux postes vacants de leurs diocèses, vous feriez de bien douloureuses constatations dans les deux tiers au moins des départements de notre pays.

Ici, c'est une paroisse qu'il faut priver d'un prêtre résident et mettre en desserte, au grand détriment des âmes. Là, c'est un curé qui doit évangéliser plusieurs milliers d'habitants et à qui on refuse un vicaire.

Ici, c'est un vétéran du sacerdoce à qui on demande de sacrifier un repos bien mérité et de rester sur la brèche, avec la conviction qu'il y mourra épuisé de fatigue. Là, c'est une maison d'éducation qu'il faudrait fonder et pour laquelle on n'a pas le personnel suffisant, et toujours le refrain douloureux retentit : « Nous n'avons personne, nous n'avons pas de prêtres ! »

Je connais bien la géographie de notre France en ce qui concerne la rareté présente et future des prêtres, et je ne crains pas de déclarer que, d'ici trente ans, malgré les efforts héroïques qui pourront être déployés, dans vingt de nos diocèses, les deux tiers au moins des paroisses seront abandonnées. Les Chinois catholiques auront plus de prêtres à leur service, proportion gardée, que les catholiques français.

Ah ! si le prêtre venait à disparaître de notre pays, emportant dans les plis de sa soutane la foi, la grâce, le Décalogue, l'Evangile, laissant les intelligences sans principes, les cœurs sans espérance, les volontés sans énergie, les consciences sans frein, un tel désespoir s'emparerait des âmes, de si affreux désordres s'établiraient au soleil que les impies eux-mêmes viendraient demander à l'Eglise de leur rendre le sacerdoce catholique. « Laissez un pays vingt ans sans curé, disait le saint Curé d'Ars, et on y adorera les bêtes. » Et à cette parole, une pauvre femme d'un village du diocèse de Versailles faisait écho, il y a quelques années, en disant à Mgr Gibier : « Monseigneur, donnez-nous un curé, nous devenons des sauvages. »

O Marie, donnez-nous des prêtres nombreux, des saints prêtres, qui viennent se joindre à notre phalange diminuée et avec nous rétablir le règne de votre Fils sur la terre française, illuminer les âmes des clartés de son Evangile et les transfigurer par la vertu des divins sacrements ! Jetez à profusion l'appel divin dans les âmes de jeunes gens, et les hésitants — il y en a peut-être ici — s'ébranleront, et les généreux — il y en a sûrement ici qui m'écoutent — bondiront, et notre clergé renouvelé retournera à ses victorieux apostolats qui ramèneront un jour la France à l'amour de votre Jésus.

C'est par cette pensée d'espérance que je veux terminer. Et, en l'exprimant, je suis obsédé par un souvenir de notre histoire nationale.

Lorsque la Gaule fut envahie par les barbares, beaucoup tremblaient en ne voyant que les maux de l'invasion et la destruction de la puissance de Rome. Mais les évêques et les prêtres devinèrent les desseins de Dieu. A travers l'embrasement du vieux monde, ils virent rayonner une cité nouvelle. Ils allèrent la main tendue vers cette nation des Francs qui, dit Bossuet, « s'avancait audacieuse, agile et rude au combat. » Ils se placèrent entre elle et les Gallo-Romains en ministres de conciliation, et ils parvinrent à former des deux races un seul peuple. Dieu pouvait donner à son Eglise le signal des grandes choses : la France existait.

Ne désespérons donc pas de notre pays en nos jours de lutte et de transformation sociale. Le bras de Dieu n'est pas raccourci ; la vertu du ministère sacré n'est pas épuisée. Travaillons de toutes nos forces à former un clergé nombreux et saint, et le sacerdoce, évêques et prêtres, refleurira, connaissant son peuple, groupant son peuple, agissant sur son peuple, aimant son peuple. Et s'il est vrai de dire que les évêques firent autrefois la France, il sera aussi vrai de constater, dans quelque cinquante ans, que la France chrétienne aura été refaite par la sainteté et le dévouement, dans les sueurs et les larmes des évêques et des prêtres du ^{XX}^e siècle.

O Vierge Marie, ô Notre-Dame de Pontmain, protégez nos évêques, multipliez nos prêtres, et bénissez votre peuple ! Ainsi soit-il ¹.

POUR LA FÊTE DES EPOUSAILLES DE LA T. S. VIERGE

(23 janvier)

L'ORIGINE ET LE SENS DE LA FÊTE ET LES LEÇONS QU'ELLE NOUS DONNE

Mes frères,

Marie, vers la fin de son séjour au Temple, apprit, suivant une respectable tradition, qu'elle devait se préparer au mariage. En raison de son attrait et de l'engagement qu'elle avait pris de rester vierge, elle trouva cette nécessité très pénible ; néanmoins elle se soumit, s'efforçant de plaire de plus en plus à Dieu en toutes choses et lui abandonnant le soin de tout son avenir. Remplie donc d'humilité et d'obéissance, elle se disposa à embrasser la vocation qui semblait lui être destinée par les voies providentielles.

Toutefois, avant de se prononcer définitivement, elle attendit qu'elle eût avec Joseph un entretien pour s'ouvrir à lui de ce qu'elle avait si avant dans le cœur et entendre, en retour, de son fiancé lui-même les pensées les plus intimes de son âme. Bientôt eut lieu l'entrevue dans laquelle Marie et Joseph purent se communiquer leurs sentiments. Marie, avec cette simplicité, cette dignité et cette délicatesse qui lui étaient propres, exposa à Joseph comment, par suite d'un attrait dominant dans son âme, elle s'était donnée au Seigneur et lui avait voué

sa virginité pour toujours, et l'immense désir qu'elle ressentait de pouvoir tenir cette promesse. Sur le champ, Joseph lui déclara qu'elle pouvait éloigner toute crainte de son âme, car dans son cœur il avait pris le même engagement, et toutes ses aspirations étaient de le tenir jusqu'à son dernier souffle.

En accueillant les confidences de Joseph, Marie était transportée de joie : elle admirait les voies de Dieu, elle débordait de reconnaissance pour sa providence si attentive et si bienveillante. Elle témoigna à Joseph combien son dessein lui agréait et combien elle était heureuse et honorée de lui confier sa personne.

Pour rappeler ce saint mariage de la T. S. Vierge, l'Eglise a institué la fête que nous célébrons aujourd'hui. Je voudrais vous dire brièvement 1^o l'origine et le sens de cette fête, et 2^o les leçons qu'elle nous donne.

I. — L'origine et le sens de la fête

La fête des Epousailles de la Sainte Vierge et de S. Joseph s'appuie sur le récit évangélique de cette union, nouée ou du moins décidée avant le message de l'archange Gabriel à Marie, et formellement ratifiée depuis, dans la vision angélique qui éclaire S. Joseph sur son rôle vis-à-vis de la Sainte Vierge et de l'Enfant Jésus.

Historiquement, elle se rattache au développement du culte de S. Joseph. Pour répondre aux pieuses intentions d'un chanoine de Chartres, qui avait prescrit dans son testament que chaque année, au jour anniversaire de son décès le Chapitre ferait solennellement la mémoire du grand patriarche, le célèbre chancelier Gerson composa un office des Epousailles de la Sainte Vierge et de S. Joseph. L'office fut approuvé ; et la date du 23 janvier, choisie pour la célébration, semble coïncider effectivement avec celle de la mort du chanoine fondateur.

A partir de la fin du ^{XVII}^e siècle, la fête fut concédée à beaucoup de régions. Benoît XIII l'adopta en 1725 pour les Etats pontificaux.

L'objet de la solennité est clairement indiqué par le nom français d'*Epousailles*. Nous fêtons, non pas de simples fiançailles, mais ce pacte sacré, qui, sans porter la moindre atteinte à la virginité de la Reine des vierges, fit de Marie la véritable et légitime épouse de S. Joseph. Cet événement est tout à l'honneur du patriarche : il lui assigne sa place dans l'économie de la rédemption et dans le royaume des cieux. Cependant, la fête est liturgiquement dédiée à Marie, à ce point que la commémoration de S. Joseph ne peut se faire sans un indult particulier. (S. C. des Rites, 5 mai 1756).

Joseph n'était pas un vieillard lorsqu'il devint l'époux de Marie.

— Mais pourquoi, dira-t-on, les peintres et les sculpteurs représentent-ils ordinairement Joseph sous la figure d'un vieillard vénérable, et Marie, au contraire, sous celle d'une toute jeune fille, presque d'une enfant ? — Plusieurs l'ont fait, sans doute, pour se conformer aux données des évangiles apocryphes et de quelques anciens auteurs ; mais génè-

¹ Voir, Notre-Dame de Pontmain, seize Lectures pour le Mois de Marie dans notre *Prédication* de 1912.

ralement la pensée qui les inspirait était plus haute. Ils voulaient éloigner de ce couple sacré toute pensée profane, qui fût devenue sacrilège. Ils voulaient de plus représenter en Marie la pureté, l'innocence immaculée ; et les traits de l'enfance se prêtent mieux que ceux d'un âge plus avancé à exprimer l'idéal de l'innocence et de la pureté sans tache. Joseph, de son côté, doit être le type de la sagesse, de la prudence, de toutes les vertus qui peuvent se développer dans l'homme avec le temps ; et les traits d'un vieillard droit et plein de vie, mais profondément vénérable, étaient ce qui convenait le mieux pour rendre cette idée.

Que penser d'un semblable mariage ? N'est-il pas une fiction plutôt qu'une réalité ? Chacune des parties retire, en quelque sorte, ce qu'elle semble accorder ; une clause secrète annule d'avance les résultats du pacte qui va être conclu. — Non, cette condition tacite n'enlève rien à la vérité ni à la validité du contrat. Il demeure exact de dire que les époux se font une donation de leurs corps autant que de leurs cœurs. La virginité de l'un devient la propriété de l'autre ; et si jamais elle venait à être violée d'un côté, le droit de l'autre partie se trouverait lésé. En en voilant le mystère, c'est son trésor que chacun tient à l'abri des regards indiscrets. Le lien formé est si réel qu'il rend impossible toute autre union, qu'il rendrait coupable tout autre contrat ; il est si fort qu'il donne à Joseph, non seulement une paternité légale, mais un véritable droit sur Jésus, en vertu des justes revendications qu'il peut exercer sur la personne de Marie. L'Evangile appelle Joseph l'époux de Marie, *vir ejus*. Son mariage est bien réel ; sa paternité seule est putative.

II. — *Les leçons qu'elle nous donne*

1. Le mariage de Joseph et de Marie présente à quelques âmes d'élite une leçon d'héroïsme.

L'exemple de Marie et de Joseph n'est pas resté sans imitateurs. Après eux, on a vu d'autres époux imposer les mêmes conditions à leur vie commune. Sainte Pulchérie est honorée comme une vierge par l'Eglise, bien qu'elle ait accepté la main de Marcien pour donner un chef à l'empire. L'empereur S. Henri était marié à sainte Cunégonde, et, d'un consentement mutuel, ils se conservèrent l'un à l'autre un trésor qu'ils mettaient à un plus haut prix que la perpétuité de leur race. D'autres personnages, dont l'histoire nous a gardé l'édifiant souvenir, ne pensaient pas avoir détruit, ni même diminué leur union en lui donnant ce caractère angélique. Ce que leur chasteté soustrait aux sens, elle le reverse dans les cœurs, et y renforce leur affection conjugale.

La virginité perpétuelle dans le mariage est si haute et si difficile que S. Paul n'osait pas la conseiller même aux chrétiens si fervents de la primitive Eglise. Il serait donc téméraire aux époux d'entrer dans cette voie sublime sans un appel spécial de Dieu, et présomptueux de leur part de se croire assez forts pour se maintenir toujours dans la réserve des relations de frère et sœur, et de former des vœux

qu'ils risqueraient de ne pouvoir tenir. Avant d'embrasser une vocation aussi exceptionnelle, il faut qu'une longue et sérieuse épreuve leur donne une certitude morale de persévérance. Encore est-il sage et prudent de s'abstenir de tout engagement formel et définitif, et de se réserver la liberté de changer de vie au cas où ils changeraient de dispositions.

2. Si les époux ordinaires n'ont pas à imiter complètement l'exemple de Marie et de Joseph, ils ont du moins à s'en inspirer pour pratiquer la chasteté conjugale que comporte leur état ; car le mariage aussi a sa pudeur, ses lois sacrées, ses sacrifices nécessaires, ses abstentions volontaires, que des chrétiens dignes de ce nom doivent respecter. Que chacun reste dans l'état de vie où Dieu l'a placé et s'y sanctifie

Le mariage de Marie fut une très belle et très sublime chose. Il eut des caractères qui ne se rencontrent pas dans les mariages ordinaires. Trop souvent, en effet, les époux ne se dégagent pas assez des inclinations inférieures. Rarement ils échappent à ces influences qui finissent par placer l'âme au second rang, lorsqu'elle devrait toujours rester au premier. Alors les aspirations vers tout ce qui est du domaine divin, deviennent difficiles, et, la vie surnaturelle perdant de sa vigueur, tout le cours des pensées, des sentiments et des œuvres s'abaisse. Parfois les âmes les plus délicates par nature se transforment, dans le mariage, au point d'être méconnaissables, tant elles deviennent vulgaires. Il n'y a qu'un remède à ces dangers : c'est celui d'une vertu chrétienne peu commune, qui permette de garder, intacts et profondément enracinés dans le cœur, l'enthousiasme pour Dieu, l'élan pour son amour, un culte pour tout ce qui le touche ; et de faire accepter, embrasser et pratiquer le mariage d'une manière toute surnaturelle.

3. La célébration du mariage de Marie est un modèle à reproduire et pour l'esprit surnaturel et pour la modération extérieure dans lesquels elle eut lieu. Il est tant d'événements dans lesquels le caractère religieux devrait tout dominer, et qui, dans la pratique, deviennent si profanes par les excès et les abus divers qu'on y introduit. Ainsi en est-il généralement des mariages, des baptêmes, des premières communions, des fêtes chrétiennes et même des sépultures. Dans ces circonstances souvent les accessoires temporels prennent des proportions telles que ces cérémonies toutes saintes revêtent un esprit plutôt terrestre, sensuel et païen. Alors le charme divin disparaît, les sentiments élevés sont absents et les fruits de grâce ne sont pas produits ou se dissipent bien vite. Il faut sans doute des réjouissances extérieures qui accompagnent les fêtes de l'âme ; mais la mesure et la réserve doivent en être la règle, afin de ne pas obscurcir ou avilir ce qui doit toujours garder un caractère surnaturel et divin.

4. Cette fête nous donne enfin une leçon de confiance absolue en la Providence.

Ce qui arriva pour Marie prouve que, sur cette terre, ce qui, même dans les choses les plus graves, a nos préférences, n'est pas toujours ce que Dieu

veut pour nous. Lorsque nos rêves les plus chers sont ainsi contrariés d'En-Haut, il ne convient pas d'en ressentir une tristesse exagérée, de se laisser aller au découragement et surtout de s'agrir et de s'irriter. Après s'être assuré qu'on ne saurait passer outre sans contrevenir aux intentions divines, il n'y a qu'à se résigner avec une humble soumission. Toujours on reconnaîtra ensuite par l'expérience que les voies providentielles sont les meilleures et que l'intervention de Dieu à l'encontre de nos plus chers désirs procure notre plus grand bien.

*
*
*

Marie contracte avec Joseph un mariage très réel, mais uniquement pour plaire à Dieu ; elle y entre avec les dispositions les plus parfaites pour y vivre à l'égard de Joseph dans le dévouement, l'obéissance et l'affection ; son vœu de virginité ne fait que rendre son union plus parfaite.

Demandons à cette Bonne Mère si vraiment admirable dans son mariage avec Joseph, d'obtenir à tous ceux qui sont appelés à cet état, des dispositions très élevées pour l'embrasser et encore plus parfaites pour y vivre saintement. Ainsi soit-il.

POUR LA PURIFICATION DE LA SAINTE VIERGE

LA SCÈNE ÉVANGÉLIQUE ET SES LEÇONS

Mes frères,

Quand Dieu résolut de créer l'univers, il vit d'un même regard et la beauté de son œuvre au sortir de ses mains et l'effroyable catastrophe qui la jetterait, tout à coup et bientôt, dans un désordre naturellement irréparable. Le péché s'introduirait dans le monde, l'homme se séparerait de Dieu dans un mouvement insensé de sensualité, d'orgueil et de révolte ; et sa race, perdue avec son premier père, demeurerait à jamais détachée et ennemie de son Créateur. Sur toutes les plages de la terre, les fils d'Adam multiplieraient à l'infini les sacrifices et les holocaustes : des milliards de bêtes innocentes seraient égorgées, ils i raient, pour apaiser Dieu irrité, jusqu'à égorger des enfants, des jeunes filles, des prisonniers de guerre, mais tout serait inutile. Les relations seraient interrompues, brisées ; et l'humanité, par ses propres moyens devrait renoncer à les rétablir, car il lui était impossible d'expier et d'effacer une offense véritablement infinie, puisqu'elle avait été faite à l'infinie Majesté.

C'est alors que, au sein de l'éternité et dans l'éternelle prévision de notre chute originelle, le Verbe s'offrit à son Père par ces paroles qui sauvaient le monde avant même qu'il fut perdu : *Hostiam et oblationem noluit. Corpus autem aplasti mihi : tunc dixi : Ecce venio ut faciam, Deus, voluntatem tuam ;* » Vous n'avez agréé ni l'hostie ni le sacrifice. Mais vous m'avez donné un corps. Et maintenant je vous dis : Me voici pour accomplir votre volonté. » (Hébr., x, 5).

Ainsi, par sa désobéissance, l'homme était déchu de l'état de grâce où Dieu l'avait élevé en le créant ;

le Verbe fait homme et devenu l'Homme-Dieu le relèvera de sa chute profonde par le sacrifice de son obéissance.

Or la parole annonciatrice de la Rédemption et du salut, cette parole prononcée une première fois au sein même de l'adorable Trinité, dont Adam entendit l'écho, qui fit tressaillir Abraham sous sa tente de pasteur nomade, que David a redite et chantée plus tard, cette parole, Notre-Seigneur la répète aujourd'hui dans le Temple de Jérusalem. Apporté là sur les bras de sa divine Mère, il s'offre en victime et renouvelle son sermon d'obéissance parfaite et d'entier abandon à la volonté de son Père. Il dit aujourd'hui sur la terre ce que le Verbe, auquel il s'identifie, a dit dans le ciel : « Me voici, ô Tout-Puissant, prêt à faire votre volonté ! »

Racontons la scène que cette fête évoque devant les yeux de la foi, et voyons s'il nous est possible de tirer de ce fait évangélique quelques utiles leçons.

I

Ouvrons notre Évangile et contemplons, m. f., le ravissant et tragique tableau où S. Luc nous retrace cette belle scène de la Présentation de Jésus au Temple.

Vous savez que, selon la loi juive, le premier-né de toute créature vivante et à l'usage de l'homme, devait être offert à Dieu. Cette offrande était une sorte de rachat pour lequel on devait payer, lorsqu'il s'agissait d'un enfant, cent oboles, et présenter au prêtre, pour le sacrifice, un agneau, si l'on était à l'aise, une paire de tourterelles, si l'on était pauvre.

Marie et Joseph ne voulurent pas se soustraire au rite ; ils emmenèrent Jésus à Jérusalem et, dès leur arrivée dans la ville sainte, ils se présentèrent au pied des degrés, en face de « l'autel de l'oblation. » Là, ils donnèrent les oboles et, parce qu'ils n'étaient pas riches, les deux tourterelles.

C'est là que l'Enfant fut offert à Dieu, ou plutôt qu'il s'offrit lui-même à son vrai Père, comme il l'avait fait, hors du temps, au sein de l'adorable Trinité. Il redit, Dieu-Homme, les paroles qu'avait entendues l'éternité : « Vous m'avez donné un corps ; me voici pour accomplir votre volonté ! »

On s'imagine souvent que ces choses se passèrent dans le secret et dans le silence de la maison de Dieu. Mais non. C'était l'heure du culte public, et une foule de gens étaient là, les uns offrant un sacrifice, les autres apportant leurs offrandes comme Marie et Joseph ; d'autres faisaient leurs ablutions ou récitaient des prières. Des femmes aussi étaient présentes, attendant leur tour de purification. La divine Mère prit place au milieu d'elles.

Aux termes mêmes de la loi de Moïse, la Vierge sans tache n'était pas soumise à l'humiliante cérémonie. Mais l'obéissance ne discute pas : la Vierge sans tache se soumet à la règle commune et la subit. Elle s'agenouille aux pieds du Grand-Prêtre, et le Pontife la confond, dans ses prières d'expiation, avec les femmes qui ont contracté la souillure légale.

Mais quelle est cette voix qui s'élève près d'elle ? Un vieillard a pris l'enfant dans ses bras ; son

regard prophétique a percé les nuages qui lui voilaient les mystérieuses épreuves de la vie de son Jésus, le Calvaire et les douleurs qui l'attendent elle-même. Il chante : « Je puis mourir ; j'ai vu mon Sauveur ! » Il ajoute ces mots mémorables qu'il adresse directement à Marie : « Femme, cet enfant est destiné à la ruine et à la résurrection de beaucoup en Israël. Il sera un *signe de contradiction*, et votre âme sera percée d'un glaive. » C'est la prédiction des souffrances de la Mère et du Fils, et une nouvelle affirmation inspirée par l'Esprit-Saint que le Messie sera une Victime, la grande Victime du salut pour Israël et pour le genre humain.

Voilà, m. f., moins quelques détails que d'ailleurs vous connaissez, comment se passa cette scène si prenante de la Présentation de Jésus au Temple. Ce n'est pas sans émotion que je l'ai évoquée devant vous. Tout ici est si touchant et si grand, si divinement pathétique !

Goûtez-la cette émotion, elle est sanctifiante. Mais mon but n'est pas de vous émouvoir, c'est de vous instruire et de vous exciter à devenir meilleurs chrétiens. Voyons donc, avant de finir, quelles conclusions pratiques nous pouvons tirer de ce récit de l'Evangile.

II

Il y a, dans la scène que je viens de décrire, d'assez nombreux personnages qui, tous, si nous voulions les étudier, nous diraient quelque chose d'utile à nos âmes.

Il y a la Vierge Marie, qui se montre si méritoirement humble et obéissante, et dont l'avenir douloureux se dévoile si brusquement.

Il y a Joseph, qui, lui aussi, se montre respectueux de la loi divine et qui, à ce point de vue, s'offre à nous tous comme modèle.

Il y a la foule, qui envahit les abords du Temple et qui nous donne l'exemple d'une scrupuleuse observance des pratiques de la religion.

Il y a le vieillard Siméon, que sa docilité aux impulsions de l'Esprit-Saint transforme en prophète de l'Ancien Testament, et qui surtout se sent pénétré de tendresse pour ce Sauveur qu'il a reconnu et qu'il salue avec une joie enthousiaste. Un vrai et magnifique modèle encore pour nous, qui connaissons Jésus et qui, peut-être, n'apprécions pas assez notre bonheur...

Je laisse de côté tous ces personnages ; je ne veux fixer ma pensée, mon attention, le regard de mon âme que sur Jésus seul.

Jésus s'offre à son Père, et ce qu'il lui offre, c'est sans doute son âme, mais c'est surtout cette chair mortelle que le Verbe a prise pour pouvoir souffrir et mourir. C'est par l'entremise de cette chair passible dont il vient de se revêtir, qu'il accomplira la tâche sublime qu'il s'est imposée de racheter les hommes dont il est devenu le frère. Depuis sa miraculeuse naissance dans l'étable, il a déjà souffert dans sa chair fragile d'enfant nouveau-né, et il s'apprête à supporter d'autres douleurs, jusqu'à ce qu'il consomme enfin son sacrifice sur la Croix et que sa voix mourante, dans ce grand cri qui ébranla le

ciel et fit trembler la terre, il ait prononcé le *consummatus est*, qui en proclame le suprême achèvement.

C'est là qu'est la leçon, m. f.

Nous aussi, nous devons nous offrir à Dieu, dont nous sommes les fils par nature et par grâce. Nous aussi, nous devons lui offrir notre âme, mais aussi, ne l'oublions pas, avec notre âme, notre chair, par conséquent accepter la souffrance physique aussi bien que la souffrance morale. Penser que le Christ, notre Sauveur, a souffert pour nous et que son divin martyre suffit à tout, est une idée anti-chrétienne. Incorporés à Jésus par le baptême et unis à lui par la foi, il est légitime et nécessaire que nous le prenions pour modèle : il a souffert, nous devons souffrir à notre tour. Sa destinée est la nôtre, ou si vous l'aimez mieux, notre destinée doit ressembler à la sienne, notre vie doit copier et reproduire sa vie. Les disciples ne sont pas plus que le Maître, et il nous appartient, dit S. Paul, de compléter ce qui manque à la Passion du Christ. Que manque-t-il donc à la Passion du Christ ? Notre coopération au salut qu'il nous a mérité en versant son sang pour nous, autrement dit l'appoint de notre souffrance ajoutée à sa souffrance. Voilà ce qui manque aux douleurs de Jésus, et c'est ce complément qu'il exige de nous comme preuve de notre assentiment à sa doctrine et de notre volonté de ne faire qu'un avec lui.

S'agit-il donc de courir au-devant des coups, des meurtrissures, des blessures et de la Croix ? Nous devons porter notre croix et suivre notre Maître, c'est écrit ; mais il n'est pas nécessaire de rechercher ces épreuves ; il suffit de les accueillir, quand elles viennent, avec résignation, et de les supporter avec patience en union avec notre Sauveur. Agir comme lui, en un mot, cela seulement est exigé de nous par notre foi, et c'est cela qui constitue notre offrande.

Au surplus, vous n'avez pas à rechercher la souffrance ; elle vous guette et vous pouvez être sûrs qu'elle viendra à son heure, soit qu'elle vous envahisse lentement, soit qu'elle tombe sur vous comme la foudre...

Profitions, m. f., de cette fête de la Présentation de Jésus au Temple pour entrer dans la grande et sainte pensée qu'elle nous suggère. Jésus s'offre à son Père, âme et chair, pour notre salut, pour que ne soit pas inutile sa sublime offrande. Acceptons d'avance, comme lui et avec lui, tous les chagrins, toutes les peines, toutes les plaies, toutes les maladies, toutes les douloureuses surprises qui nous attendent, et ce dernier coup enfin qui s'appelle la mort. Promettons que nous supporterons tout avec patience, avec résignation et, s'il le faut, avec amour.

Agneau de Dieu, doux Agneau immolé sur le gibet rédempteur, Jésus était innocent et nous sommes tous coupables ! Pécheurs repentants, prenons notre part de l'expiation, cette part complémentaire que le Juge attend de notre liberté et que personne ne peut prendre pour nous. Pour le chrétien, la vie est un Chemin de croix qui aboutit au Calvaire, comme celui qu'a suivi Jésus ! Marchons, comme Jésus et

à sa suite, sur ce rude chemin. La dernière heure venue, nous pourrions soupirer, comme lui et avec lui, *In manus tuas commendo spiritum meum* : « Père, dirons-nous à notre tour, dans les sentiments de la plus absolue confiance, je remets mon âme entre vos mains. »

Admirable et bienheureuse fin ; mourir ainsi, c'est entrer au ciel ! Ainsi soit-il.

A DES TERTIAIRES FRANCISCAINS

VI

L'HABIT DU TIERS ORDRE

Induamur arma lucis.

Revêtons les armes de lumière.
(Rom., xiii, 42).

Le Tiers Ordre étant un Ordre véritable, il doit en avoir tous les éléments constitutifs : une hiérarchie régulière, un but déterminé, des moyens propres à atteindre ce but, une Règle approuvée. Aucun de ces éléments ne fera défaut à la Milice séraphique. Par sa dépendance à l'égard du premier Ordre, elle aura avec l'Eglise Romaine un lien d'union tout particulier ; la Règle indiquera les moyens qui permettront à chaque membre de réaliser le programme de sainteté que tout Tertiaire doit se proposer¹.

Or, la première des dispositions de la Règle est relative à l'usage de porter *le saint habit*. Ce point est assurément d'une importance souveraine pour le salut et la sanctification des membres de l'Institution séraphique, puisqu'il est, dès le principe, signalé à notre attention. Le mot de S. Paul aux Romains ne sera pas déplacé dans la bouche du bienh. Père S. François : « *Induamur arma lucis*. Soyons revêtus des armes de lumière. »

Chaque Ordre, voire même chaque confrérie a ses livrées, ses insignes, ses couleurs. La ceinture de cuir de la famille des Prêcheurs évoque le souvenir de la rude ceinture que portait le Précurseur dans le désert ; la couleur blanche convient à la candeur immaculée. Le vêtement spécial du Tertiaire de la Pénitence de S. François d'Assise est celui qui fut toujours l'honneur de la famille religieuse à laquelle il se rattache, à savoir : la bure franciscaine et le cordon séraphique.

Le texte de la Règle, modifié par Léon XIII dans sa Constitution *Misericors Dei Filius*, du 30 mai 1883, est libellé en ces termes : « Les membres du Tiers Ordre porteront, selon l'usage, le petit scapulaire, ainsi que le cordon. » Il ne faudrait point conclure de ces termes que le Tiers Ordre est amoindri et que le vêtement, en ces formes réduites, perd son trait distinctif. Cet habit reste digne de toute vénération.

Il n'est pas, en effet, un simple insigne ; il est autre chose qu'une livrée pieuse ; il est le *memento*

du vieil habit de S. François et il en conserve le caractère. Aux jours des assemblées générales, dans les Fraternités parfaitement organisées, les Tertiaires revêtent l'habit complet : celui des Frères n'est autre que celui des Pères du premier Ordre, à l'exception du capuce ; celui des Sœurs rappelle l'habit des Religieuses du deuxième Ordre ; les uns et les autres auront le privilège de se faire ensevelir avec cet habit vraiment saint².

Les réflexions que nous sommes appelés à faire sur le port du saint habit s'appliquent donc de plein droit à la pratique de le remplacer par un scapulaire de dimensions plus ou moins grandes. Or, nous résumerons notre pensée en trois mots : Les Tertiaires doivent porter leur habit : — avec respect, en raison de son *honorabilité* ; — avec fidélité, en raison de son *utilité* ; — avec piété, en raison de sa *sainteté*.

La parole de Pierre en ses successeurs, nous frayera la voie que nous avons à parcourir ; l'exemple des Tertiaires nos devanciers illuminera notre chemin.

I. — Honorabilité

Constante a toujours été la vénération dont la bure franciscaine a été honorée à travers les âges. On ne saurait compter toutes les illustrations qui ont, dès le principe, regardé comme un titre de gloire de revêtir l'habit du Tiers Ordre. Dans le monde ecclésiastique comme dans le monde séculier, il y eut une sainte émulation à se placer sous le patronage de S. François d'Assise³.

Ce mouvement de piété séraphique s'est soutenu à travers les âges ; le témoignage du cardinal Gabriel de Trejo en fait foi. Dans la lettre, en date du 3 juillet 1621, qu'il écrivit, après sa réception dans le Tiers Ordre, au P. Luc Wadding, il s'exprime en ces termes : « Le cordon de S. François ne mérite-t-il pas de ceindre la pourpre même royale ? S. Louis, roi de France, sainte Elisabeth de Hongrie et plusieurs autres souverains et souveraines, princes et empereurs l'ont porté. De nos jours, Philippe III, roi d'Espagne, a voulu être revêtu de l'habit de S. François avant sa mort. Quelque temps auparavant, la reine Elisabeth, femme de Philippe IV, et la sœur de ce monarque, la très noble princesse Marie, se sont enrôlées dans la Milice séraphique⁴. »

¹ Les Tertiaires, morts sans être vêtus de leur tunique, en seront revêtus après leur mort et on les ceindra de leur corde ; puis, si les circonstances le permettent, ils resteront exposés sur leur lit, tenant leur Règle et une petite croix de bois entre les mains. On ne les enfermera dans la bière que peu de temps avant la levée de corps. » (*Manuel des FF. et des SS. du T. O. de la Pénitence*,... publié par l'ordre du R^{me} P. SALVATOR d'OZIERI, Min. gen. O. M. C., 1860, p. 340).

Le droit accordé aux Tertiaires de se faire ensevelir avec leur grand habit n'est pas compris dans la défense du canon 703, par conséquent on peut continuer d'en user. (P. EUGÈNE d'ORSY, *Manuel du T. O. de S. François*, 1975, p. 89-90).

³ « Floreat hoc tempore Tertius Ordo Penitentium a sancto Francisco constitutum mirum in modum, compluresque Patritii viri ac Principes eum habitu induebant, sanctasque Leges amplexi magna voluptate ac religione illius subiebantur. » (WADINGS, *Annales Minor.* ad ann. 1239, LIII, p. 277).

⁴ « Anne indignus est Francisci fanis quo regia purpura cingatur ? Eo precinctus Ludovicus rex Gallie, Elisabeth Ungarie princeps, in sanctorum numerum relati, Imperatrices, reges, reginæ, principes viri, quorum numerum, tempore mortis suæ, devotissime habitum suscipiens, auxit hoc anno,

¹ « Hujusmodi Tertiarum, inquit Benedictus XIII, licet seculares, instar Regularium habendi sunt cum illorum institutum sub titulo Tertii Ordinis a S. Francisco fundatum fuerit atque ab hac sede approbatum. » (BENEDICTUS XIII *ad nostram auctoritatem*, XI kalend. Augusti, 1728. — C. P. HILARIUS, *Elb. Tert. Ordin.*, p. 278).

Vers cette époque, trois princes avaient revêtu la bure séraphique dans la réforme des Mineurs Capucins. Ils dressèrent, avec le concours de précieux dévouements, l'arbre généalogique de toute la famille franciscaine ; l'un d'eux, le prince d'Arenberg, le publia en 1650 ; on peut constater que 128 têtes couronnées avaient fait profession dans le Tiers Ordre ; le créateur de l'œuvre cite les noms, donne les portraits et reproduit les armoiries ⁵.

Entre les diverses cours européennes, la maison de France fit preuve d'une vénération particulière à l'égard de l'habit du Tiers Ordre. Depuis S. Louis jusqu'à Anne d'Autriche et à Marie-Thérèse, épouse de Louis XIV, nombreux sont les princes du sang français qui ont voulu revêtir la bure.

Notre génération a été témoin du même spectacle d'édification que les âges antiques. Si, du XIII^e siècle au XVIII^e, sept Papes avaient été Tertiaires, il faut en compter cinq depuis Pie IX : lui-même et ses successeurs qui, tous, se sont glorifiés d'appartenir au Tiers Ordre. Dans l'encyclique *Sacra Propediem*, Benoît XV s'exprimait en ces termes : « Nous aimons à nous rappeler qu'en 1882, alors que le centenaire de sa naissance suscitait parmi les fidèles un renouvellement de ferveur envers François d'Assise, Nous voulûmes, Nous aussi, Nous ranger parmi les fidèles du grand Patriarche et régimes régulièrement le saint habit des Tertiaires dans la célèbre église de l'Ara-Coeli, au Capitole, desservie par les Frères Mineurs ⁶. »

Les appels réitérés des Souverains Pontifes en faveur du Tiers Ordre ne sont pas restés lettre morte. Nous pouvons garantir les faits que nous choisissons entre cent. Dans une retraite ecclésiastique, après une modeste conférence, 25 prêtres se présentaient pour être admis à la vêtue. Mgr de Ligonnès voulut bien, dans une de ses retraites sacerdotales, parler du Tiers Ordre ; 60 prêtres répondirent à son appel. En cette présente année 1927, dans un diocèse du Centre, une Fraternité sacerdotale a été créée ; elle comprend 110 membres, dont dix archiprêtres, désignés par leur qualité pour être les directeurs des groupes autonomes dont se compose la Fraternité.

La parole du Pape a eu un réel retentissement dans le monde intellectuel et dans l'élite sociale. Un grand tertiaire, Georges Helleputte, qui fut en Belgique ministre d'Etat, a dit cette parole mémorable : « Les Tertiaires sont l'élite dans l'Eglise de Dieu ; aux élites sont réservés les plus rudes combats et est promise la victoire ⁷. » Parmi les illustrations contemporaines, nous nommerons Mgr le

comte et Mme la comtesse de Chambord ⁸, ainsi que le duc d'Alençon, qui disait explicitement dans son *Testament* : « Je désire être enseveli revêtu de l'habit de Tertiaire ⁹. »

Les Souverains Pontifes ont prouvé en quelle estime ils tenaient l'habit du Tiers Ordre par la sollicitude qu'ils ont témoignée pour en assurer le caractère religieux.

Il est évident que, pour répondre au but de son institution, l'habit de la pénitence devait, par la matière qui le compose, par la forme qu'il affecte, par la couleur qui le caractérise, être un emblème de pénitence. Le Pape Paul III le faisait remarquer en ces termes : « Il sera confectionné avec un drap vil, qui ne se recommande à l'attention ni par le prix, ni par la couleur. » Nul doute qu'un tel habit « ne soit vraiment cher au Christ. » C'est celui qui convient à l'état de pénitence dont les Tertiaires font profession ¹.

Jules II et Sixte IV insistèrent toutefois pour que l'habit des Tertiaires ne fût pas absolument semblable à celui des religieux du premier Ordre. Dans l'élan d'un zèle plus fervent que discret, des Tertiaires réguliers voulaient imiter les religieux qui usaient des sandales, la pratique fut réprouvée par Paul V ².

Nicolas IV avait, dès le principe, recommandé aux membres du Tiers Ordre d'éviter les couleurs voyantes : le blanc, en raison de son éclat, et le noir, en raison de sa teinte sombre. Le gris cendré fut indiqué par Sixte IV. Paul V daignait fixer les proportions du noir et du blanc dont se composerait ce gris, à savoir quatre pour un ³.

Longtemps le costume fut porté extérieurement ; mais, insensiblement, à mesure que l'esprit chrétien s'affaiblissait parmi les peuples, cette pratique tomba en désuétude. Les Souverains Pontifes agréèrent que les Tertiaires revêtissent un scapulaire et ceignissent leurs reins d'une corde sous les vêtements séculiers. Jules II avait nettement approuvé cette pratique, et Benoît XIV déclara que cet habit était bien celui du Tiers Ordre. Déjà la S. Congrégation avait, dès 1703, donné au scapulaire le nom de « petit habit ⁴. »

Ce scapulaire, dans les débuts, était de dimensions assez larges et assez longues. Pour rendre le Tiers Ordre accessible à toutes les bonnes volontés, Léon XIII a autorisé une forme plus réduite. Ce petit scapu-

⁸ Règle du T. O. sculter de S. F., par un Père des FF. Min. Cap. de la Prov. de Lyon, 1897, p. 433.

⁹ Cf. *Un prince contemporain*, par d'ISNÉ, p. 249.

¹ « De panno abjecto et vili tam in pretio quam in colore. (Talis enim habitus) Christo charior. » PAULUS III, *ad fructus uberes* ; P. III, Lib. T. O., p. 264.

² « Quia Summus Pontifex [statuit] quod ipsi Tertiarum portent ubique talem quod distinguatur a Fratribus Primi Ordinis. » (DE GUBERNATIS, *Orbis Seraph.*, II, p. 159 ; — *Bullar. Capuc.*, v, p. 7-8 ; — JULIUS II, *Visis*, 15 maii 1508. — Cf. P. III, Lib. T. O., p. 266).

³ « Non proreus albo vel nigro. » NICOLAUS IV, *Reg. T. O.*, Titul. III) — « Ex quatuor lana naturaliter et absque tinctura nigra et ex una parte lana naturaliter alba. » (PAULUS V, *Er infuctis*. Cf. *Bull. Cap.*, v, p. 6).

⁴ « Etiam si parvus habitus seu parvum scapulare, ut sæpe sæpius ipsum sic appellatur a S. Congregatione tum a summis Pontificibus et signanter in causa veniente inter Capucinos et Minores de Observantia regni Sardiniae... S. Congregatio Ep. et Regul. die 18 Nov. 1701, respondendo ad quæsitum vocat ipsum scapulare seu habitum parvum quod et confirmant Clemens XI, const. *Emanant nuper*, et Benedictus XIII, const. *Ratio Apostolici muneris*. » (FERRARIS, *Prompta Biblioth. canonica*, Vo *Tertiar.*, n° 35, vol. VII, col. 325-6).

Philippus III Hispaniarum et, paulo postante, serenissima Hispanie regina, Elisabeth, Philippi IV Domini nostri uxor, et nobilissima princeps Maria, ejusdem Philippi IV germana soror, que etiam hunc Tertiarum Religionis nomen dederunt. » (Ep. Card. Gab. de Trejo, in *Oper. S. Francisct*, edit. a J. de LA HAYE, p. 21).

⁵ P. HILARION DE NOLAY, *Les Gloires du T. O.*, II, p. 24 ; — P. EUGÈNE, *Les Capucins Français*, broch., p. 29.

⁶ « Anno enim MDCCCLXXXII, cum honorum erga Assinatem essent vulgo inflammata studia ob secularem celebrationem natalis ejus, grate meminimus Nos quoque inter alumnos magni Patris numerari voluisse, atque ad Mariæ in Capitulo, cujus quidem illustris ædis sacra p. curant Minoritarum, sanctum habitum Tertiariorum rite suscepisse. » (Encycl. *Sacra Propediem*).

⁷ *Petit Messager de S. François*, nov. 1925, p. 297.

laire, à l'instar du grand, reste un diminutif de l'habit traditionnel ; il sera, lui aussi, le petit habit au port duquel sont attachées les plus précieuses faveurs. Habit vraiment vénérable, il doit être porté avec respect.

II. — Utilité

Que l'habit du Tiers Ordre, même en sa forme réduite de petit scapulaire, soit digne de vénération, nous ne saurions en douter ; mais y a-t-il une utilité réelle à porter ce vêtement honorable ? La réponse résulte des documents pontificaux : par leur fidélité à observer ce point de leur Règle, les Frères et les Sœurs se mettent à même de bénéficier des avantages attachés à leur qualité de Tertiaires ; la négligence, au contraire, serait une brèche pratiquée dans le canal qui leur apporte l'affluence des biens de la grâce.

Le texte qui énonce cette vérité est libellé en ces termes dans la constitution *Misericors* de Léon XIII : « Les membres du Tiers Ordre porteront, suivant l'usage, le petit scapulaire ainsi que le cordon ; sans cela ils seront privés des privilèges et droits accordés ⁵. » La pensée de l'Eglise est donc de contraindre ceux qui veulent participer aux avantages de la vocation franciscaine à porter les saintes livrées du séraphique Patriarche.

Il y aurait une étude intéressante à faire sur les droits et privilèges accordés aux Tertiaires, dans le cours des âges, par la munificence du Saint-Siège. Benoît XIII, dans sa constitution *Paterna Sedis Apostolicæ Providentiæ*, en date du 10 décembre 1725, approuvait et renouvelait toutes les concessions faites par ses prédécesseurs ⁶. Pie IX, de vénérée mémoire, faisait sienne la déclaration de Benoît XIII et accordait aux Tertiaires communication des mérites du Premier et du Deuxième Ordre ⁷. La Constitution nouvelle de Léon XIII ne mentionnait pas cette faveur ; l'immortel Pontife daigna la concéder, en termes explicites, le 7 juillet 1896, pour une durée de cinq ans ⁸. L'expérience dut paraître concluante, car Pie X la renouvelait formellement, écartant les barrières de toute restriction ⁹.

Le dogme de la Communion des Saints, bien compris, projette ses vives lumières sur la réalité des faits et nous permet de nous rendre compte des richesses dont se compose le trésor dans lequel les enfants de S. François peuvent puiser à pleines mains, sans crainte de le voir s'amoinrir. Ce trésor se compose des mérites acquis dans les siècles antérieurs, et il s'enrichit chaque jour du fruit des laheurs apostoliques, fournis par le I^{er} Ordre, du prix des expiations volontaires offertes par le II^e Ordre, du concours des prières faites dans le III^e Ordre.

⁵ « Adlecti in sodalitatem scapulare parvum unaque ciogulum gerant ; nigresserint statim privilegiis iuribusque careant. » (*Regula*, cap. 1, § 3).

⁶ BENEDICTUS XIII, *Paterna Sedis Apostolicæ Providentiæ*, 10 déc. 1725, in qua § 4 omnia privilegia a summis Pontificibus T. O. sancti Francisci concessa approbantur et renovantur. (FERRARIUS, *Vo Tertiarum*, n° 56 ; vol. VII, col. 823).

⁷ « Declaravit omnes et singulas indulgentias, privilegia communicationes Tertiaris S. Francisci a glorioso... Benedicto XIII concessas extendi ad omnes Tertiaris. » (14 ap. 1856. PRINZIVALLI, *Descr. Auth.*, DCXII).

⁸ *Breve* VII^o Julii 1896. (Cf. *Analecta O. M. C.*, 1896, XI, p. 257).

⁹ Pie X, *Litt. ad Min. gen. lottus Ord.*, 5 mai 1909, dans *Anal. Ord. Min. Cap.*, 1909, p. 225.

Le vrai créateur de ce patrimoine n'est autre que le Séraphin de l'Alverne ; c'est lui qui a fait la première mise de fonds de ce trésor ; c'est lui qui l'a constitué. Il l'a créé par sa vie consacrée au service de Dieu ; il l'a créé par les sueurs de sa carrière apostolique ; il l'a créé par le sang dont les gouttes perlent aux buissons de la Portioncule ; il l'a créé par la consommation du martyre d'amour, à l'Alverne ; s'il a ajouté ce qui manquait à la Passion du Christ pour la rendre fructueuse, c'est d'abord en faveur de ses enfants.

Et comment redire les accroissements de ce trésor à travers les âges ? Rappelons, pour mémoire, l'effusion du sang des martyrs franciscains au Maroc, au Japon, en pays protestants, sans oublier la sanglante hécatombe de la Révolution. Faut-il parler des larmes des Vierges qui ont nom Claire, Colette ou Véronique ? Avec elles, ont rivalisé les Bernard de Corléon, les Félix de Cantalice, les humbles frères lais qui déchiraient leurs chairs dans la plus dure flagellation, pour payer la rançon des âmes. Vivifiés par ces exemples, les membres du Tiers Ordre ont, à la suite de S. Louis et de sainte Elisabeth, marché vaillamment sous l'étendard de la pénitence.

Et l'holocauste se continue. Le prêtre montera au saint autel chaque jour et les fruits de l'auguste sacrifice seront particulièrement réservés pour ses Frères de S. François. Le mérite des victimes volontaires de Saint-Damien n'est point amoindri, et des millions de Tertiaires continuent à élever leurs mains suppliantes vers le ciel, pour eux et pour leurs Frères en S. François. Tel est le trésor de la famille religieuse au sein de laquelle le nouveau profès est admis ; son habit lui confère le droit de participer aux mérites de tous et de chacun.

Ces données posées, il est plus facile de s'expliquer la munificence dont les Souverains Pontifes ont usé à l'égard des Tertiaires. Non seulement, ils leur ont, par des actes d'une haute bienveillance, accordé le bienfait d'une participation spéciale aux mérites du premier et du second Ordres, mais ils ont voulu leur octroyer de particuliers témoignages de bonté. Quelque temps avant de mourir, Léon XIII dictait, dirons-nous, son testament en faveur du Tiers Ordre. L'immortel Pontife employait ces expressions : « Nous voulons offrir aux âmes avides de gains spirituels un pieux appât » de faveurs spirituelles ¹.

Enumérer ces faveurs nous entraînerait trop loin. Dans sa Constitution *Misericors*, Léon XIII en avait publié une première liste ; par le Bref *Qui multa*, en date du 7 septembre 1901, il accorda de nouvelles concessions. Un *summarius* de la S. Congrégation parut le 17 septembre 1901 ; chacun put constater la richesse de ce trésor ². Il devait s'ac-

¹ « Quum vero catholici homines maxime trahunt spiritualium bonorum premio, Nos velut currentibus incitamenta illuc volumus animum et cogitationem intendere unde illi ad Tertium Ordinem citius possent adduci. » (*Breve* 17 sept. 1901. — *Anal. O. M. C.*, 1901, p. 790).

² En outre des indulgences plénières énumérées dans ce catalogue, il y est fait mention du privilège personnel de l'autel privilégié, dont jouissent les prêtres tertiaires, trois fois par semaine et chaque fois qu'ils célèbrent pour un confrère défunt. Il y est également question du privilège de l'Absolution générale, pour laquelle des latitudes sont concédées. Rien n'est changé

croître encore par le privilège de la communication, non seulement des biens spirituels en général, mais aussi, en particulier, des indulgences accordées au premier et au deuxième Ordre ; en fait il s'est accru en des proportions telles qu'il semble que la munificence du Saint-Siège ait voulu rendre ce trésor inépuisable.

Une réflexion s'impose : la négligence, en ce qui concerne le port du saint habit ou scapulaire, priverait le Tertiaire de ces grâces précieuses. Par contre, il n'est pas déplacé d'en faire l'observation : les indulgences étant applicables aux âmes du Purgatoire³, les membres du Tiers Ordre fidèles à leur devoir ont toute facilité de venir en aide à ces chères âmes et de procurer leur délivrance.

Un Tertiaire doit donc se faire un devoir de porter fidèlement le saint habit. L'usage du petit scapulaire a prévalu ; ce scapulaire à formes réduites suffit pour le gain des indulgences. Il faut cependant encourager la pratique d'un scapulaire plus grand, voire même le port de la petite tunique. Selon le rituel, l'usage de faire la profession avec le grand habit est des plus louables⁴.

On ne saurait trop encourager la pratique en honneur dans les Fraternités ferventes : un Frère, une Sœur sont-ils en danger de mort, sans tarder leur grand habit est mis à leur disposition ; s'ils ne s'en revêtent à ce moment, ils le garderont près d'eux pour en être revêtus tout aussitôt après leur mort. Des indulgences spéciales étaient attachées à cette pratique ; Léon X accorda même une indulgence plénière à tout fidèle qui témoignerait pareille dévotion⁵.

III. — Sainteté

Quelque précieux que soient les avantages dont nous venons de vous entretenir, ils ne constituent point cependant le motif primordial que nous devons invoquer pour inviter les Tertiaires à porter religieusement le saint habit de l'Ordre ; ce motif, nous le connaissons si nous prêtons l'oreille à la formule que l'Eglise met sur les lèvres du postulant au moment de sa vêtue. A la question du prêtre : « Que demandez-vous ? » il répond : « Je demande humblement l'habit du Tiers Ordre pour obtenir plus facilement avec cet habit le salut éternel⁶. »

L'habit du Tiers Ordre est donc un vêtement de protection et de salut. La prière que le prêtre récite en bénissant le scapulaire est des plus expressives : « Nous vous supplions, Seigneur Jésus-Christ, de daigner bénir et de sanctifier ces vêtements que le B. François a imposés à ses frères d'armes du

T. O. en signe de pénitence et comme une armure puissante contre le monde, la chair et le démon, afin que vos serviteurs ou servantes, en les recevant avec dévotion, s'inspirent bien de vos sentiments, qu'ils persévèrent avec humilité et fidélité jusqu'à la mort dans la voie de vos commandements⁷. » Le scapulaire est donc comme une cuirasse d'or qui protège ceux qui le portent, contre les traits empoisonnés de l'enfer. Le cordon, d'autre part, est un lien béni qui relie le Tertiaire au service de Dieu. En le lui imposant, le prêtre a prononcé ces paroles : « Que Dieu vous ceigne du cordon de la pureté et qu'il éteigne en vous les ardeurs de la concupiscence pour qu'en vous demeurent la continence et la chasteté !⁸ »

Dès le premier instant, le prêtre avait tracé au néophyte qui recevait l'habit, tout un programme de sainte vie : « Que le Seigneur, disait-il, vous revête de l'homme nouveau qui a été créé à l'image de Dieu dans la justice et la sainteté de la vérité !⁹ » Pour réaliser ce programme, le Tertiaire peut avec la plus grande utilité méditer les leçons symboliques que lui rappelle constamment la bure dont il est revêtu.

La première de ces leçons n'est autre que celle qui retentit sur les rives du Jourdain : « *Pœnitentiam agite*. Il faut faire pénitence. » La bure grossière dont est confectionné le scapulaire est un mémorial permanent qui rappelle à celui qui le porte ses engagements sacrés : il est enrôlé sous la bannière de la Pénitence.

Ce n'est pas sans motif que le divin Sauveur fit l'éloge du vêtement grossier du saint Précurseur. Voué à la pénitence, il pouvait en faire entendre les accents austères ; ses appels furent entendus et l'Evangile témoigne de la vie mortifiée que menaient les disciples de S. Jean-Baptiste. L'Eglise reconnaît à notre Père S. François une mission analogue. Lui aussi a groupé autour de lui des frères d'armes et leur a donné un habit vil et de drap grossier, comme emblème de la pénitence selon laquelle ils doivent régler leur vie tout entière.

De pieux auteurs ont vu dans la forme qu'affecte le scapulaire un symbole du joug du Seigneur auquel le Tertiaire s'est spontanément soumis ; cette deuxième leçon mérite également d'être prise en considération. Il ne faudrait pas faire du terme « austérité » le synonyme de tristesse. Les enfants de S. François en font chaque jour la constante expérience : suave est le joug du Seigneur et léger son fardeau.

Nous comprenons l'affectueux respect des Tertiaires fervents qui, chaque matin, baisent leur scapulaire en demandant à Dieu, avec instance, de ne point permettre que leur conduite soit en contra-

nour le privilège de la Bénédiction Papale, qui reste réglé par le § viii du chap. I du catalogue joint à la bulle *Misericors*, publiée le 30 mai 1883. — Cf. *Anal. O. M. C.*, oct. 1901, p. 290 et seq.

³ « Omnes et singulæ indulgentiæ hucusque relatæ... sunt etiam applicabiles animabus defunctorum in purgatorio defunctis. » (Const. 30 mai 1883 ; *Breve* 7 sept. 1901. Cf. *Anal. O. M. C.*, ut supra, p. 295).

⁴ Le novice se revêt, s'il est possible, du grand habit de l'Ordre, ou du moins il porte, par dessus ses vêtements ordinaires, le scapulaire et la corde. (*Cérémonial*, art. III. Cf. P. LIBERT, *Manuel complet du T. O. séculier à l'usage des Directeurs*, p. 62).

⁵ P. PETRUS MOCCHEGIANI A MONSANO, *Collectio Indulgent.*, 1897, n° 4158, Note.

⁶ « Pater, ego humiliter postulo habitum Tertii Ordinis de Pœnitentia, ut cum eo salutem æternam facilius consequi valeam. » (*Cérémoniale*, art. II).

⁷ « Immensam tuæ clementiæ largitatem suppliciter rogamus ut hæc indumenta quæ idem B. Franciscus ad pœnitentiæ indicium ac pro valida contra sæculum carnem et demone armatura commilitones suos Fratres de Pœnitentia in Tertio Ordine portare constituit benedicere et sanctificare digneris ut hic famulus tuus, ea devote suscipiens, te ita induat ut in spiritu humilitatis viam mandatorum tuorum ad mortem usque percurrat. » (*Ibid*).

⁸ « Præcingat te Dominus cingulo puritatis et extinguat in lumbis tuis humorem libidinis ut maneas in te virtus continentie et castitatis. » (*Ibid*).

⁹ « Induat te Dominus novum hominem qui secundum Deum creatus est in iustitia et sanctitate Veritatis. » (*Ibid*).

diction avec le vêtement de pénitence qu'ils portent. Aux membres du Tiers Ordre de se souvenir que l'élégance trop luxueuse est réservée pour le palais des rois.

L'insigne du cordon exprime également de salutaires leçons. Le religieux franciscain peut voir dans sa corde l'emblème qui lui rappelle le lien des vœux de chasteté, de pauvreté et d'obéissance qui l'enchaînent au service de Dieu. Tout chrétien doit assurément se regarder comme lié par les préceptes du Décalogue ; et il l'est effectivement. A cette obligation commune à tous les fidèles, le Tertiaire a voulu ajouter non pas le lien des vœux comme le religieux, mais le lien moral d'une promesse de fidélité faite aux pieds des autels ; il vivra d'esprit de dépendance, d'esprit de détachement, d'esprit de continence, conforme à son état. Voilà pourquoi, en béniissant le cordon, à la cérémonie de vêture, le Père Directeur prononce ces paroles : « Que celui qui reçoit ce cordon se reconnaisse, ô mon Dieu, à jamais enchaîné à votre service ¹. »

Il est une troisième leçon que comportent la cérémonie de vêture et le port du saint habit du Tiers Ordre. L'Apôtre n'hésiterait point à dire à ce sujet : « *Adhuc excellentiorem viam vobis demonstro*. J'ai encore à vous révéler l'excellence d'une voie plus parfaite. » (I Cor., XII, 31). Pur est l'idéal qui resplendit à nos yeux, sublime le but à atteindre, saints sont les moyens qui nous sont proposés pour atteindre le but et réaliser l'idéal. L'Eglise n'hésite cependant point à proposer aux novices qui se revêtent des livrées franciscaines cette leçon de perfection séraphique.

Nous devons nous revêtir du Christ. Ce sont d'abord les avertissements de la crèche qui sont proposés à l'admiration et à l'imitation des nouveaux Tertiaires. « Seigneur Jésus-Christ, dit le prêtre en béniissant le saint habit, vous avez bien voulu vous revêtir de notre chair mortelle, vous avez daigné agréer que les membres de votre humanité fussent enveloppés dans la crèche de pauvres langes, nous vous supplions de bénir et de sanctifier ces vêtements ². » Voilà le modèle que le fils de S. François devra reproduire sa vie durant, le Christ, qui a, selon l'expression du séraphique Père, épousé dans la crèche la P. Pauvreté, le Christ qui a abrité les splendeurs de sa divinité sous les traits d'un tout petit enfant.

Lorsqu'il s'agit du cordon, l'Eglise évoque les scènes de la douloureuse Passion ; elle nous demande de ne point perdre de vue que c'est par amour pour nous que le Christ a été chargé de liens ³. Le prophète n'avait-il pas dit : « *Christus Dominus captus est in peccatis nostris*. Ce sont nos péchés qui ont fait du Christ, Notre-Seigneur, un prisonnier. » (Thren., IV, 20). Voilà les liens dans lesquels sa charité veut retenir captive la postérité d'Adam ; puisqu'il nous a aimés jusqu'à présenter ses bras pour être lié comme un criminel, ayons à cœur de

lui témoigner notre reconnaissance en portant saintement le cordon séraphique.

Une observation a été faite que nous ne voulons point passer sous silence. S. François eût pu adopter pour l'habit la couleur blanche, pour rappeler à ses enfants d'avoir à se garder de toute souillure ; il eût pu leur recommander la méditation des leçons austères en leur donnant les couleurs du deuil : le gris cendré, le brun lui ont paru préférables, parce qu'avant tout il voulait en faire des laborieux qui travailleraient à se rapprocher du divin Modèle par les exercices de la pénitence. La robe sans couture du Christ était brune de couleur ; le sang coagulé l'avait teinté du brun foncé, du brun rougeâtre, de *Bosra* ⁴. La leçon ne demande aucun commentaire. Nous portons les couleurs du Christ en sa douloureuse Passion pour que le souvenir de ses douleurs soit en nous constant. Nous voulons nous en revêtir et en vivre pour pouvoir dire avec l'Apôtre : « Je vis ; mais non, c'est le Christ qui vit en moi. »

Nous devons vénérer et aimer le saint habit du Tiers Ordre ; nous devons le porter avec esprit de foi, avec confiance, convaincus qu'il nous assurera les plus précieux avantages ; outre le gain de très nombreuses indulgences, il nous procurera des sécurités au point de vue du salut éternel, il sera pour nous le mémorial le plus efficace qui nous rappellera, et le jour et la nuit, la sainteté de notre vocation séraphique.

Nous emprunterons, encore une fois, les nobles accents du cardinal Gabriel de Trejo : « L'habit cendré de S. François est aussi propre à orner les rois et les cardinaux que la pourpre ; que dis-je ? Il est véritablement de pourpre, puisqu'il est teint dans le sang du Christ et que la foi en sa Passion en avive les couleurs, puisque S. François, qui représente le Christ, a rougi cet habit par l'effusion du sang de ses stigmates ⁵. »

Nos historiens, nos commentateurs de la Règle, les écrivains de l'Ordre, n'ont qu'un cœur et qu'une âme pour faire écho à cette parole autorisée ; à leurs yeux, l'habit du Tiers Ordre est un vêtement saint et doit être porté saintement. Il a contribué grandement à la sanctification des saints qui l'ont porté ; il reste pour tous un vêtement de salut ici-bas, pour se transformer un jour, dans l'éternelle patrie, en vêtement de splendeurs ⁶. Ainsi soit-il.

⁴ « *In pago Parisiacensi Capa salvatoris nostri in monasterio Argentoliti revelatione divina reperta est, inconsutis et subruhi coloris, bruno foncé, brun rougeâtre.* » (GUÉRIN, *La Sainte Tunique d'Argenteuil*, p. 248, Cf. P. HIL., *L. T. O.*, p. 264, note 3).

⁵ « *Nonne clericus habitus Franciscus vere purpureus est quo ornari possit Regia et Cardinalitia dignitas ? Vere purpureus est quem Christi signavit cruor, et passionis ejus coloribus fides et quem, Christi vice, proprio sanguine et sacris stigmatibus effluente erubescit Franciscus.* » (In *Oper. S. F.*, p. 29).

⁶ « *E quibus supradictis plurimi virtutum laude, miraculorum gratta et sanctitatis gloria conspicui evaserunt, ac in dies continue evadunt, ut videre est apud Antonium de Sillis, Wadigum, Mirandum, Petrum Antonium de Venetis, Chronicas Minor., omnesque de hoc mirifico Tertio Ordine P. M. F. scriptores et regulæ expositores.* » (FERRARIS, *V. Tertiarii*, n° 44, vol. VII, col. 829).

IMPRIMATUR

Lingonis die 11 januarii 1928.

EUG. LINDECKER, Vic. gen.

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de L'AMI DU CLERGÉ

¹ « *Qui hoc poenitentiae ligamine praecingitur tuis obsequiis alligatus se cognoscat.* » (Ibid.).

² « *Dominus Jesu Christe qui tegumen nostrae mortalitatis induere et in praesepe pannis involvi dignatus es, ... haec indumenta... benedicere et sanctificare digneris.* » (*Ceremoniale*, art. II).

³ « *Deus qui ut servum redimeres, Filium tuum per manus impiorum ligari voluisti.* » (Ibid.).

Ami du Clergé du 19 janvier 1928

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Cours de prônes sur le Credo. — XLVIII. L'arrestation de Jésus, 33.

Instructions sur la Sainte Eucharistie. — VI. Autres effets de la communion, 34. — VII. Jésus désire s'unir à nous dans la communion, 37.

Allocutions mensuelles à la L. P. D. F. sur le règne social du Christ. — IX. Le Christ roi de la société, 40.

Pour la Purification de la Sainte Vierge. — Selon la loi, 42.

Conférences aux hommes. — X. La Ligue de l'Enseignement, 44.

COURS DE PRONES SUR LE CREDO

XLVIII

L'ARRESTATION DE JÉSUS

Mes frères,

La douloureuse Passion de Jésus commença le Jeudi Saint vers les dix heures du soir au Jardin des Oliviers. Je vous ai parlé de la cruelle agonie par laquelle elle débuta ; je vais vous redire aujourd'hui la trahison par Judas et l'arrestation de Notre-Seigneur.

I

Il y avait plus d'une heure que notre divin Sauveur priaît la face contre terre, et à la fin, sous l'empire de la violente anxiété, de la terreur qui oppressait son cœur, une sueur de sang coulait de tout son corps. Revenant une dernière fois vers ses apôtres, après un suprême acquiescement à la volonté de son Père, et les trouvant toujours accablés de sommeil, il leur dit : « Dormez maintenant et reposez-vous, » avant l'arrivée de celui qui doit me trahir.

Ils ne devaient pas jouir longtemps de ce repos. Déjà, en effet, Judas avait quitté Jérusalem et traversait le Cédron avec sa troupe. Il connaissait bien le jardin de Gethsémani, car Jésus s'y était rendu souvent avec lui et ses disciples. Il était accompagné d'un détachement de soldats romains commandés par un tribun ; de plus, les pontifes, les pharisiens, les scribes et les Anciens avaient envoyé des serviteurs et des policiers munis de lanternes et de torches et armés d'épées ou de simples bâtons. Le traître leur avait donné ce signe : « Celui que j'embrasserai, c'est lui ; saisissez-le et prenez vos précautions pour l'emmener. »

Les ennemis du Sauveur, on le voit, ont pris toutes les précautions pour réussir. Ils se sont fait accompagner de soldats empruntés à la garnison romaine de la tour Antonia ; ces soldats leur prêteront main-forte au cas où les partisans de Jésus voudraient défendre leur Maître, et leur présence donnera à son arrestation un caractère plus officiel.

Ils ont choisi le milieu de la nuit pour causer moins d'émotion dans la population. Les valets se sont munis de lumières pour fouiller, si besoin est, tous les recoins du jardin rendus obscurs par l'ombre épaisse des oliviers. — D'autre part, comme ni les soldats ni la plupart de ceux qui sont venus arrêter Jésus ne le connaissent, Judas s'est chargé de le désigner par ce signe : « Celui que j'embrasserai, c'est lui, saisissez-le. » Il était d'usage chez les Juifs de s'embrasser chaque fois qu'on se revoyait ; y manquer était une marque d'indifférence, comme on le voit par le reproche qu'adresse Notre-Seigneur à Simon le lépreux qui ne lui a point donné le baiser d'usage à son entrée chez lui. Le baiser que Judas se proposait de donner à Jésus ne devait donc étonner personne. Au contraire, par cette marque d'affection, il espérait bien détourner de lui tout soupçon de trahison. — Il avait ajouté, parlant à ses complices : « Quand vous l'aurez saisi, tenez-le bien ! » Il se souvient, en effet, que plus d'une fois Jésus a échappé miraculeusement à ceux qui voulaient le faire mourir, et il ne tient pas à ce qu'il puisse encore échapper cette fois avant que lui-même n'ait reçu le prix de sa trahison.

II

Mais voici Judas arrivé à l'entrée du Jardin. Jésus, en l'entendant, réveille ses apôtres : « C'est assez, leur dit-il, l'heure est venue où le Fils de l'Homme va être livré aux mains des pécheurs, réveillez-vous, allons ; celui qui doit me trahir est tout près d'ici. » Et, loin de fuir, Jésus s'avance vers l'entrée de l'enclos, où le traître donnait à ses complices ses dernières instructions. A la vue du Maître, Judas demeure interdit et ne sait que dire. « Qui cherchez-vous ? » demande Jésus. — « Jésus de Nazareth, » répondent les compagnons du traître, qui ne connaissant pas Jésus ne savent à qui ils parlent. — « C'est moi, » reprend Jésus. Il n'avait pas plus tôt dit ces mots que, reculant épouvantés, tous tombent à la renverse. Jésus voulait par ce prodige montrer qu'il restait le Maître, et que s'il s'abandonnait aux mains de ses ennemis, c'était, comme il le dira tout à l'heure à S. Pierre, parce qu'il le voulait bien. Comment ce prodige n'ouvrit-il pas les yeux de ceux qui en furent l'objet ? Comment, en les convertissant, ne les jeta-t-il pas aux pieds de Jésus repentants et croyants ? Ah ! c'est que les miracles eux-mêmes ne convertissent pas les hommes que la passion aveugle. Ce prodige n'était pas le premier que Jésus accomplissait sous les yeux des Juifs ; il ne devait pas être plus efficace que les précédents.

« Qui cherchez-vous ? » demande de nouveau Jésus. Ses ennemis savent bien cette fois qui est devant eux et quel est Celui qui leur parle. Encore tout effrayés par l'acte de toute-puissance qui vient de les terrasser, ils n'osent lui dire : « C'est toi-même ! » Mais, comme la première fois, ils lui répondent : « Jésus de Nazareth. — Je vous l'ai dit : Jésus de Nazareth, c'est moi. » Notre-Seigneur se livre une seconde fois à ses ennemis par ces paroles ; mais en même temps, ne voulant compromettre que

lui-même et sauver ses apôtres, il défend de toucher à aucun d'eux : « Si c'est moi que vous cherchez, ajoutez-il, laissez ceux-ci se retirer. » Et en effet aucun des apôtres ne tomba entre leurs mains, et ainsi se réalisa sa promesse : « Père, je n'ai perdu aucun de ceux que vous m'avez donnés.

III

Cependant, cette scène ne pouvait se prolonger. Les soldats et toute la troupe, regardant Judas, attendaient le signal convenu. Judas s'approche alors et donnant à Notre-Seigneur son criminel baiser, lui dit : « Maître, je vous salue. » Judas pouvait tromper les hommes par ce salut hypocrite, il ne trompait pas Celui qui lit au fond des cœurs. « Mon ami, est-ce pour cela que tu es venu ? lui dit le Sauveur. Eh quoi ! Judas, c'est par un baiser que tu trahis le Fils de l'Homme ? »

Les complices de Judas, s'avancant alors, mirent la main sur Jésus comme pour se saisir de lui. Les apôtres qui étaient encore à ses côtés, voyant ce qui allait se passer, lui dirent : « Seigneur, si nous frappons de l'épée ? » Au même moment, Simon Pierre portant la main à l'épée qu'il avait, en frappa un serviteur du Grand-Prêtre nommé Malchus et lui coupa l'oreille droite. Mais Jésus arrêtant Pierre : « En voilà assez, lui dit-il, remets ton épée au fourreau, car tous ceux qui prendront l'épée périront par l'épée. Penses-tu que je ne puisse pas prier mon Père, qui m'enverrait plus de douze légions d'anges pour me défendre ? Mais comment s'accompliraient les Ecritures, qui marquent que tout doit se passer ainsi ? ne faut-il pas que je boive le calice que m'a présenté mon Père ? » Et touchant l'oreille de Malchus, il la guérit : ce fut son dernier miracle, le seul de ce genre dont il soit fait mention dans les Evangiles.

Pendant ce temps, les princes des prêtres, les fonctionnaires du peuple et les Anciens s'étaient rapprochés de la bande soudoyée par eux. Les interpellant : « Vous êtes venus à moi, leur dit Jésus, comme après un brigand, armés d'épées et de bâtons pour m'arrêter. Tous les jours j'étais au milieu de vous, enseignant dans le Temple, et vous n'avez pas mis la main sur moi pour m'arrêter. Mais c'est en ce moment votre heure et les puissances des ténèbres ont tout pouvoir.

Alors tous ses disciples l'abandonnèrent et s'enfuirent. Seul, un jeune homme s'attachait aux pas de Jésus. Habitant sans doute le voisinage de Gethsémani et éveillé par le bruit il était accouru, simplement recouvert du drap dans lequel il s'était enroulé pour dormir. En le voyant suivre le Sauveur et soupçonnant qu'il était sans doute un disciple de Jésus, la troupe qui emmenait celui-ci voulut se saisir de lui, mais laissant entre leurs mains son drap, il s'enfuit et réussit à leur échapper.

*
* *

Comme toute cette scène de l'arrestation de Jésus montre bien la bonté de son cœur ! Sans doute, sa divinité y éclate dans les prodiges qu'il accomplit en

terrassant ses ennemis et en guérissant Malchus miraculeusement ; mais c'est surtout sa bonté qui resplendit. Il est bon pour ses apôtres, à qui il assure la liberté et la vie. Il est bon pour le serviteur du Grand-Prêtre qu'il guérit et qui peut-être, pour tout merci, tout à l'heure, le soufflettera et lui crachera au visage. Il est bon pour Judas ; à l'instant même où celui-ci le trahit et le livre à la mort, Notre-Seigneur l'appelle son ami, veut le sauver et lui laisse entendre qu'il est prêt à lui pardonner s'il consent à se repentir. Il est bon pour les soldats, qu'il ne terrasse qu'afin de leur manifester sa divinité et d'ouvrir leurs yeux aux lumières de la foi. Il est bon même pour ceux qui ont tramé sa perte, les pharisiens et les princes des prêtres ; il les avertit charitablement qu'ils font l'œuvre du démon et cherche à les sauver en leur inspirant l'horreur de leur crime.

Mais, surtout, il est bon pour nous, car pouvant si facilement échapper à la mort, il se livre volontairement à ses ennemis pour nous sauver. Redisons donc avec la plus vive reconnaissance les paroles de S. Paul : « *Dilexit me et tradidit semetipsum pro me.* Jésus m'a aimé, et voilà pourquoi il s'est livré pour moi, » et à notre tour aimons-le de tout notre cœur. Ainsi soit-il.

INSTRUCTIONS SUR LA SAINTE EUCHARISTIE

VI

AUTRES EFFETS DE LA COMMUNION

Mes frères,

En vous montrant la merveilleuse apothéose de l'âme nourrie par l'Eucharistie, je ne vous ai pas tout dit, et il me semble que je dois aujourd'hui revenir sur les effets de la communion. Ils sont si nombreux, si grands et si beaux que je m'en voudrais de ne pas vous les dire tous. On les pressent quand on voit, dans une église, les longues files ou les petits groupes de communiantes s'acheminant vers la Sainte Table pour recevoir le Pain de vie. Hommes, femmes, enfants, on les sent tous, à cette minute, pénétrés de gravité et de piété, contrits et résolus à des efforts généreux d'obéissance aux lois de Jésus et tout animés d'un ardent désir de mieux faire.

C'est pourquoi je veux montrer aujourd'hui, en me plaçant à un point de vue particulier, trois effets psychologiques de la Communion auxquels je n'ai pu faire dans ma dernière instruction que des allusions. Je viens vous dire : 1^o La Communion est illuminatrice. 2^o La Communion est excitatrice de charité. 3^o La Communion est génératrice de pureté.

I

La Communion est *illuminatrice*. Je veux dire par là que le contact de l'âme avec Jésus-Christ produit en elle un accroissement de lumière. Tous les observateurs de ce qui se passe dans les âmes communiantes, ont fait et noté cette remarque. L'âme qui communie a une exceptionnelle intelligence des vérités éternelles. Les autres sont plus ou

moins ignorantes ou aveugles ; elle, au contraire, vous la trouverez étonnamment clairvoyante dans tout ce qui concerne le salut. Plus que cela : « Quand une âme vraiment pure et humble s'approche de la Sainte Table, elle a parfois une vue de Dieu et des mystères de la religion qui étonne ¹. » Ce que je dis là, je ne l'invente pas, et vous-mêmes, m. f., vous avez pu l'expérimenter, certain jour où vous êtes venus à la Sainte Table dans des dispositions plus parfaites. Votre esprit était calme ; dans votre cœur les passions s'étaient apaisées ; votre âme purifiée s'ouvrait, vous semblait-il, comme une fleur à la rosée du matin. Vous avez communiqué. Et après, dans votre âme, où Jésus reposait, de vives et pénétrantes clartés se sont levées comme une aurore. Ce que vous n'aviez pas encore compris jusque là, vous l'avez compris. Peut-être n'auriez-vous pas pu le définir dans le langage humain ; mais c'était comme si des yeux intérieurs s'étaient ouverts tout à coup sur des horizons éblouissants. En tous cas, les préjugés s'étaient évanouis, les doutes s'étaient dissipés, et votre *Credo* vous paraissait un énoncé de vérités toutes simples dans un éblouissant rayonnement d'évidences.

Ce que vous avez éprouvé dans ces occasions-là, d'autres l'ont éprouvé comme vous, et c'est ce qui fait que les habitués de la Sainte Table ont, en général, un sens si aigu du vrai dans l'ordre des croyances et de la morale religieuse. Combien de fois n'ai-je pas été étonné de constater, dans de très simples chrétiens, une intelligence supérieure des vérités surnaturelles ! C'étaient des jeunes gens sans grande instruction, des jeunes filles de condition modeste, des ouvrières, des mères de famille, des bonnes femmes, des hommes du peuple ou de la petite bourgeoisie. Sur tout ce qui touche à Dieu et aux choses de Dieu, ils proféraient des jugements aussi profonds qu'élevés. Qui donc les avait instruits ? Où avaient-ils pris ces connaissances supérieures ? Dans leurs rapports avec le divin Maître. C'est lui qui les avait enseignés dans le secret des saintes rencontres. La Communion avait été pour eux l'école de la plus haute des sciences.

II

La Communion est *excitatrice de charité* ; elle avive la flamme dans nos cœurs du double amour dont ils doivent être dévorés. Faut-il s'en étonner, quand le Dieu qu'on y reçoit porte le nom même de l'Amour, *Deus charitas est* ? Il va de soi qu'il ne peut s'approcher d'une âme ni se donner à elle sans lui donner du même coup ce qu'il est, et par conséquent sans l'embraser.

Jésus-Eucharistie enflamme d'abord les âmes qui le reçoivent d'amour pour lui-même. « Il existe un miracle que nos ennemis mêmes ne peuvent nier. C'est qu'un homme, mort dans un petit pays, il y a vingt siècles, mort dans l'ignominie, sur une croix, a tellement passionné le monde, que des âmes innombrables, depuis deux mille ans, non seulement pensent à lui, mais l'aiment avec tendresse indicible.

Vous, m. f., à peine serez-vous morts, qu'on vous oubliera. Les plus grands hommes eux-mêmes ne laissent qu'un nom plus ou moins retentissant ; mais de l'amour, aucun d'eux ne peut l'espérer. Est-ce que jamais vous avez fait un acte d'amour pour César ou Charlemagne ? Non ; Jésus-Christ seul, par une exception inouïe est aimé, aimé par-dessus tout, aimé jusqu'au sacrifice de la vie ¹. » Je sais bien que ce sont là des idées rebattues, usées oratoirement ; pourtant il faut les redire, parce qu'elles sont vraies et que nous ne devons pas laisser prescrire la vérité. Cet amour pour le Christ s'est manifesté tout le long des siècles. « Ils l'aimaient, ces martyrs, ces enfants, ces vieillards qui pour lui couraient à la mort comme à une fête. » Ils l'aimaient, tous ces saints et toutes ces saintes dont le calendrier ne peut parvenir à aligner tous les noms, parce qu'ils sont innombrables, toute cette élite du christianisme qui, du quatrième siècle à nos jours, a rempli les thébaïdes, les couvents et les monastères.

Cloîtres silencieux, voûtes des monastères,
C'est vous, sombres caveaux, vous qui savez aimer !

Ils l'aiment, ces jeunes gens, ces jeunes filles qui, chaque jour, s'arrachent des bras de leur père, de leur mère, qui, dans la plénitude de la vie, disent adieu à tout, à la fortune, au plaisir, aux plus belles espérances du monde et s'en vont, les uns vers les rivages lointains pour y parler de lui à ceux qui ne le connaissent pas, les autres dans le silence des cloîtres, pour ne penser qu'à lui, les autres au lit des malades pour panser les plaies de ses membres souffrants. Ils aiment Jésus-Christ, ces chrétiens, ces chrétiennes qui, au milieu de toutes les séductions, lui gardent un cœur pur, auraient horreur d'une seule pensée qui pourrait lui déplaire. » C'est là, personne ne le niera, un fait aussi réel qu'extraordinaire. Comment l'expliquer ? Où donc ces martyrs, ces apôtres, ces vierges, ces saints vont-ils puiser cet amour ; où vont-ils chercher cette ardeur de sacrifice et cette joie de l'immolation ? Ou, m. f. ? A l'autel, sur le Cœur de Jésus-Christ. C'est là que tous les beaux dévouements prennent naissance ; c'est là que, sous le souffle de l'Agneau virginal, toutes les vertus s'éveillent et grandissent ². »

Mais ce n'est pas tout.

C'est là aussi que s'allume l'autre nécessaire amour, l'amour du prochain. « L'Esprit du Christ que vous aurez puisé chaque matin au saint Autel, au Calvaire, nous dit un pieux évêque de notre temps, parfumerait votre âme. Il l'emplirait, il la pénétrerait ; et la paix, la sérénité, l'onction, la joie, la bonté, l'aménité, l'affabilité, le renoncement, le dévouement, toutes les vertus de Jésus couleront à pleins bords de votre cœur embrasé d'amour ³. Quoi de plus compréhensible, j'allais dire de plus naturel ? Ce Christ que vous recevez dans la Communion, il n'est venu, il n'a vécu sur la terre, cette terre qui lui fut si inhospitalière, que par amour pour les hommes. Que dis-je ? il n'a pas seulement

¹ Mgr Laroche, loc. cit.

² Ibid.

³ Mgr de Gibergues, *La Messe et la Vie chrétienne*.

¹ Mgr Laroche, *Œuvres oratoires*, t. II.

vécu pour eux, il est mort pour eux. Comment voulez-vous que l'âme qui le reçoit et qui participe à sa vie, n'ait pas pour le prochain une étincelle au moins de cette dévorante charité ? Aussi, voyez ces prêtres, ces religieux, ces religieuses, ces simples fidèles qui se dévouent aux œuvres sociales et au soulagement des misères humaines : tous communient, et tous vous diront que c'est à la Sainte Table qu'ils puisent le courage et la force, parfois héroïque, de se dévouer comme ils le font journellement.

— Pure affirmation que tout cela, me direz-vous. Qui vous prouve que c'est Jésus-Christ qui allume ces deux amours ?

Ce qui le prouve, c'est que ces deux amours, je ne les vois que dans ceux qui communient. Trop souvent dans d'autres prétendus bienfaiteurs de l'humanité, je ne vois que vanité, égoïsme caché, ambitions dissimulées, duperie et comédie. Et puis leurs intentions ne sont que fugitives. Dans ceux qui communient, l'amour du prochain est installé à demeure et dure toute la vie, si ardent, si épuisant qu'il y en a qui en meurent...

III

La Communion est enfin *génératrice de pureté*. Vous comprenez tout de suite, m. f., que cela doit être. Jésus, dans la Communion, ne s'unit pas seulement à notre esprit et à notre cœur : sa chair s'unit à notre chair, son sang se mêle à notre sang et coule et roule dans nos veines. Comment, à ce contact divin, le feu de nos passions ne s'éteindrait-il pas ? Comment ne s'amortirait-il pas pour le moins ? Le Corps du Christ est pur ; comment ne purifierait-il pas notre corps ? Son Sang est pur ; comment ne purifierait-il pas notre sang ?

Quand l'Eucharistie a rétabli la vie surnaturelle dans une âme, elle l'y maintient. J'ai connu des âmes obsédées, tourmentées de passions tumultueuses et ardentes, emportées, à travers des ténèbres, sur des chemins glissants, *Via illorum tenebrae et lubricum*. J'ai connu ces jeunes gens, — j'en connais encore, — débordant de vie et que tout invite au plaisir. J'ai connu, — j'en connais encore, — des jeunes filles exposées aux plus faciles et lamentables chutes. J'ai connu, — j'en connais encore, — des pères et des mères de famille chargés des plus graves soucis et des plus austères devoirs. Ces jeunes gens ne succombent pas ; ces jeunes filles ne succombent pas ; ces pères et ces mères de famille portent sans murmure leurs lourds fardeaux et, quand tant d'autres se jettent dans tous les désordres, gardent leur dignité de chrétiens et de chrétiennes. Où trouver l'explication d'un phénomène aujourd'hui si rare ? Suivez-les, le matin, alors qu'ils sortent de leur demeure. Où vont-ils ? A l'église. Qu'y font-ils ? Ils y communient. Voilà l'explication du mystère.

Voulez-vous une autre preuve de cette génération de la pureté de vie par la Communion ? Dans toutes nos paroisses, il y a chaque année une Communion solennelle. Vos enfants, ce jour-là, sont admirables. Mais après cette Communion solennelle, une sorte de sélection se fait. Le plus grand nombre, hélas !

— respect humain, esprit d'indépendance, mauvais exemples, attrait du vice, — délaissent leurs plus essentiels devoirs et perdent vite leur candeur. Bientôt même vous les voyez profaner leur jeunesse dans les plus basses débauches. Les autres, — le petit nombre, *pusillus grex*, — sont restés vraiment jeunes ; le souffle du mal les a respectés. D'où vient cette différence ? Les uns ne communient plus et se perdent ; les autres communient et ils se conservent.

Ce sont là des faits. Nous portons en nous ce « vieil homme » dont S. Paul sentait si douloureusement la présence en lui ; la Communion le paralyse. Nous sommes dans une atmosphère de flamme, comme les Enfants dans la fournaise : la Communion rafraîchit les feux de la concupiscence. Nous sommes dans la fosse aux lions, comme Daniel, les passions grondent autour de nous et en nous : la Communion fait taire ces monstres et leur coupe les crocs et les griffes ! Elle apaise nos rébellions intimes ; elle nous soustrait à la tyrannie des désirs, elle peut aller jusqu'à modifier les dispositions du tempérament qu'elle rétablit dans un heureux équilibre. C'est ainsi, m. f., que l'expérience confirme avec éclat ce que la raison nous fait supposer. S'il est une vérité démontrée, c'est qu'il n'y a pas de vie pure sans communion.

Vous le voyez, vous le sentez, il y a dans le contact de la chair virgine du Christ une grâce d'innocence et de pureté et, dans sa présence dans l'âme humaine, une sorte de consécration et de sanctification de la chair qui, facilement et joyeusement soumise à l'esprit, se dégage de ses inclinations aux plaisirs sensuels et demeure dans le calme.

Bien entendu, la chair et le sang du Sauveur ne sont une source de pureté que pour ceux-là seuls qui les reçoivent dignement ; et pour être digne de les recevoir, il faut lui être uni par la foi et par la grâce. Mais pour ces âmes croyantes et pénétrées de la grâce, cette chair et ce sang divin ne manqueront jamais de produire ces effets d'heureux apaisement.

Retenez, m. f., les trois précieuses indications que je viens de vous donner, et mettez à profit l'apport certain des trois bienfaits que cet entretien vous a signalés. Ames que les ténèbres risquent de submerger, agenouillez-vous à la Table Sainte : vous y trouverez la lumière. Ames tentées de relâchement spirituel, âmes sans ferveur, âmes froides et dénuées d'amour de Dieu et du prochain, agenouillez-vous à la Sainte Table : vous y trouverez la double flamme de la charité divine et humaine. Ames que de basses passions assaillent et tourmentent, agenouillez-vous à la Table Sainte : vous y trouverez la pureté nécessaire pour le salut, car vous le savez, « rien d'impur n'entrera dans le ciel ».

Qu'est-ce à dire au fond ? C'est-à-dire, m. f., que, croyants éclairés, aimants et purs, vous aurez, grâce à la Communion, cette sainteté que Dieu récompense en la couronnant, et c'est la grâce que je vous souhaite. Ainsi soit-il.

VII

JÉSUS DÉSIRE S'UNIR À NOUS DANS LA COMMUNION

Mes frères,

Je veux vous dire aujourd'hui les merveilles de l'amour de Jésus-Eucharistie dans la Communion, et avant toutes choses, son tendre et infini désir de s'unir à nous. Notre terre lui est chère, parce que, devenu homme comme nous, il l'a habitée ; les hommes lui sont chers parce qu'il leur est lié par les liens de la fraternité charnelle, puisqu'il est devenu fils d'Adam comme nous ; nos âmes surtout lui sont chères, parce que s'il est né, s'il a souffert, s'il est mort en versant tout son sang, c'est pour elles. De là sa résolution magnanime de demeurer à jamais ici-bas, de rester à jamais notre hôte dans ses tabernacles terrestres, et surtout de se donner et de s'unir à nous dans son sacrement. Il est, vis-à-vis de nous, comme un ami qui tend les bras vers son ami ; tout son Cœur s'élance vers nous. Il nous invite, il nous appelle, il nous presse, comme si, son bonheur du ciel ne lui suffisant pas, il sentait le besoin de le compléter et de l'achever en mêlant sa vie à la nôtre. En toute vérité, l'amour dont il brûlait pour nous durant ses jours mortels, cet ineffable amour le dévore encore.

Son désir de s'unir à nous se manifeste dans ses paroles, par le fait de sa présence au milieu de nous, et parfois même par des miracles. Quelques mots vous le montreront.

I

Je dis que le désir que Notre-Seigneur éprouve de s'unir à nous se manifeste d'abord dans ses paroles.

Voyez comme il s'exprime quand il annonce l'institution de son Eucharistie. A chacune des phrases qu'il prononce alors, le mot *vie*, *vie éternelle*, lui vient sur les lèvres. Et, il nous dit encore, complétant sa pensée, qu'il n'est venu sur la terre que pour nous donner la vie, la vie pleine et surabondante : *Veni ut vitam habeant et abundantius habeant.* (Jo., x, 10). S'il est venu sur la terre pour nous donner la plénitude de la vie, et si l'Eucharistie nous donne la plénitude de la vie, il n'a donc pas de plus vif, de plus ardent désir que de nous voir recevoir son Eucharistie, autrement dit que de nous voir communier.

Une autre parole de Lui nous laisse voir dans son âme ce même désir, et cette fois avec un accent où l'on sent vibrer sa généreuse impatience de se donner. *Desiderio desideravi hoc pascha manducare vobiscum.* « J'ai désiré d'un immense désir, dit-il à ses apôtres un peu avant la Cène, de manger cette Pâque avec vous. » (Luc, xxii, 15). Cette Pâque, c'était le festin de ses adieux, mais c'était aussi le festin eucharistique, car c'est au cours de ce repas pascal qu'il consacre le pain et le vin pour la première fois et qu'il communique ses apôtres. Ne dites pas, que, ce disant, il ne s'est adressé qu'aux privilégiés qu'il nourrit de sa chair au Cénacle ; par-

dessus la tête des Douze, il s'adresse à l'humanité entière, et la disposition dans laquelle il était au soir du Jeudi Saint a persisté en lui et persistera jusqu'à la fin des siècles. Toujours il nous dit : « J'ai désiré d'un immense désir de manger cette Pâque avec vous, » et toujours il nous attend près de la table toujours servie.

Il trahit encore son désir par ce cri d'appel qui a précipité vers lui tant d'âmes tourmentées et malheureuses : *Venite ad me omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos.* « Venez à moi, vous tous qui êtes chargés et fatigués, et je vous referai. » (Mt., xi, 28). Et où irons-nous Seigneur, pour vous trouver ? A Jérusalem ? Vous n'y êtes plus et le tombeau où vous fûtes déposé est vide depuis vingt siècles ! Au ciel où vous êtes monté ? Le ciel nous est inaccessible ! Il n'est qu'un lieu où je puisse aller à vous, c'est la Table Sainte. Là, je vais à vous et vous venez à moi. Que dis-je ? Vous êtes à moi et je suis à vous, et c'est là vraiment que, fatigué et accablé, je trouve le repos que vous m'avez promis.

Enfin la grande preuve qu'il désire que nous communions, c'est que, par un ordre positif, il nous en fait un devoir.

« Lorsque le divin Sauveur, nous explique le P. Monsabré, en nous offrant le pain qu'il vient de changer en son corps, nous dit : « *Accipite et comedite !* Prenez et mangez ! » il ne nous adresse pas une simple invitation que nous puissions refuser sans courir d'autres risques que de manquer aux convenances chrétiennes ; c'est un ordre auquel il faut obéir. Jésus-Christ fait de la manducation de sa chair la loi de notre vie spirituelle, loi confirmée par un serment, sanctionnée par la peine de mort. Car, entendons-le bien, ces deux mots : « Prenez et mangez ! » ne sont que le corollaire de ces paroles bien autrement solennelles et expressives : « En vérité, je vous le dis, si vous ne mangez la chair du Fils de l'Homme, vous n'aurez pas la vie en vous. » « Qui mange ma chair et qui boit mon sang, a la vie éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour. »

Toutes ces paroles du divin Maître, m. f., sont des appels auxquels il est impossible de se méprendre. Toutes proclament que son amour est impatient de se communiquer aux âmes.

II

Je vous ai dit qu'en second lieu le fait de la présence perpétuée de Jésus au milieu de nous était encore une preuve de son désir de s'unir à nous par la Communion. Aucune vérité n'est plus facile à établir.

Au point de vue de notre foi et pour tous les croyants, c'est un fait que Jésus descend sur l'autel, qu'il est vivant sous les apparences de l'Hostie et qu'il reste à demeure dans le tabernacle. Nous nous attendrissions au spectacle de cette bonté et de cette générosité d'un Dieu souvent abandonné dans la solitude de nos temples, dans de pauvres églises sans gloire, lui que les légions des anges acclament éter-

nellement et dont le trône domine les mondes. Des saints ont pleuré de reconnaissance à la pensée de ces incroyables abaissements. Mais pourquoi ce Christ glorieux, roi du ciel et de la terre, a-t-il fixé sa présence dans ces temples, dans ces tabernacles, dans ces hosties ? Pourquoi s'est-il multiplié à ce point que l'homme peut le rencontrer partout ? Vous l'êtes-vous demandé ?

Est-ce seulement pour que nous allions l'y adorer, l'adoration lui étant due ? Non, car l'adoration ne suppose pas nécessairement la proximité ou le voisinage. Pour accomplir ce devoir, il nous eût suffi de lever les yeux vers le ciel où nous savons qu'il règne pour l'éternité, assis à la droite de son Père !

Est-ce seulement pour que nous puissions lui adresser nos prières de plus près ? La prière est plus facile et plus instante quand la puissance que nous sollicitons est proche de nous !... Non, car nous savons bien que Jésus peut entendre notre moindre soupir, serait-il à des millions de lieues ! Tout lui est présent, et l'espace n'a pas de secret pour Celui qui a créé l'espace. Du ciel, comme il entendrait vos prières, il verrait vos agenouillements, le frémissement de vos lèvres, vos larmes, les pensées mêmes de votre esprit ou les sentiments de votre cœur. Non, encore une fois, il ne reste pas si près de nous pour que nous le priions de plus près. Pourquoi alors ?

La réponse s'impose. C'est pour se donner à nous dans le pain consacré, qu'il demeure parmi nous, et si tel est son but, son désir est de l'atteindre.

Mais j'ai dit que ce généreux et tendre désir, il l'a manifesté plus d'une fois par des miracles. Quelques mots encore, et vous en aurez la preuve.

III

Où, par des miracles. Tantôt Jésus-Eucharistie s'élance de lui-même vers l'âme qui aspire à le recevoir ; tantôt il va vers l'âme qui doute pour la confirmer dans la foi à sa réelle présence dans l'Hostie ; tantôt il vient apporter la lumière à celui qui cherche sa route et la guérison de ses maux, à celui qui souffre.

J'ai dit que, parfois, Jésus-Eucharistie s'élance de lui-même vers l'âme qui aspire à le recevoir. Bien entendu, il ne le fait pas pour tous, ce serait alors le miracle à jet continu et nous ne serions plus dans notre monde où les lois naturelles doivent généralement s'appliquer. Mais qu'il se présente une âme exceptionnellement tendre, aimante, passionnée : il la favorisera de quelques prodiges par lesquels s'attestera la réciprocité de son amour.

Un exemple. François Malevolti raconte qu'il a vu sainte Catherine de Sienne communier : « Je la vis, dit-il, communier. Or, à l'instant où le prêtre allait lui donner le corps de Notre-Seigneur, alors qu'il était éloigné d'elle d'une palme environ, je vis la sainte Hostie s'échapper de ses mains et s'élancer comme une flèche sur les lèvres de la vierge.

J'ai dit que, parfois, Jésus-Eucharistie va de lui-même vers l'âme qui doute pour la confirmer dans la foi en sa présence réelle dans l'Hostie. Le saint

Curé d'Ars raconte textuellement : « J'ai connu un homme qui avait des doutes sur la présence réelle. Il disait : « Qu'en sait-on ? Ce n'est pas sûr. La Consécration, qu'est-ce que c'est ? Que se passe-t-il sur l'autel à ce moment-là ? » Mais il désirait croire, et il pria la Sainte Vierge pour obtenir la foi. Ecoutez bien ça ; *je ne dis pas que c'est arrivé quelque part, je dis que ça m'est arrivé à moi.* Au moment où cet homme se présentait pour recevoir la Communion, la Sainte Hostie s'est détachée de mes doigts, quand j'étais encore à une bonne distance ; elle est allée elle-même se poser sur sa langue. »

J'ai dit que Jésus-Eucharistie apporte parfois la lumière à qui cherche sa route ou l'ignore, et la guérison de ses maux à celui qui souffre.

La lumière. Combien de prêtres, combien de religieux, combien de religieuses ont eu la révélation de leur vocation exceptionnelle le jour même où ils ont communifié pour la première fois !

La guérison. Les faits de guérison opérés par Jésus-Eucharistie au moment de la Communion sont nombreux. On en trouvera notamment plusieurs dans l'histoire des prodiges qui s'accomplissent chaque année à Lourdes, cette ville des miracles. Je n'en veux citer qu'un, mais tellement caractéristique et éclatant, qu'il suffit à lui seul à démontrer l'infinie bonté du Sauveur-Hostie dans son sacrement.

Voici intégralement le rapport de M. l'abbé Lambert, supérieur du Petit Séminaire de Versailles, adressé à son évêque, en 1844, après un fait prodigieux qui eut pour théâtre la chapelle de sa maison.

— « Renault Pierre, né à Paris le 3 juillet 1825, est entré au Petit Séminaire de Versailles au mois d'octobre 1838. Pendant l'été de 1843, il fut tourmenté de palpitations de cœur et alla passer quelque temps chez lui. Il voulut reprendre ses études à la fin des vacances de cette même année, mais bientôt il éprouva encore des crises violentes et des convulsions affreuses, durant lesquelles quatre hommes avaient peine à le contenir. Le médecin de notre établissement n'épargna rien pour le guérir. Tout fut inutile. Les crises se renouvelaient d'une manière effrayante et le docteur crut ne pas devoir me laisser ignorer la gravité du mal. Il m'avertit qu'il y avait danger continu d'épanchement au cerveau, et ne craignit pas de me dire que, pour opérer la guérison du malade, il lui faudrait un autre cœur, ce qui surpassait la puissance de la médecine. Malgré les soins les plus assidus, l'état du malade allait toujours s'aggravant et le 1^{er} avril, les battements convulsifs du cœur, comparés par notre médecin à de violents coups de piston, déterminèrent un épanchement au cerveau d'où résulta une paralysie du nerf optique. De là, cécité complète et insensibilité absolue de la pupille, à tel point que le docteur y portait les doigts sans que le malade ressentit la moindre impression. Les paupières retirées laissaient à découvert le globe de l'œil et le montraient immobile comme celui d'une statue de marbre. Pendant trois jours et trois nuits, le pauvre patient éprouva des douleurs qui lui arrachaient des gémissements à déchirer le cœur. Le médecin en chef de l'Hôpital

civil de Versailles, docteur d'une grande réputation et d'une expérience consommée, vint en consultation le vendredi 4 avril. Il l'examina, jugea que, probablement il ne recouvrerait jamais la vue, dit qu'il avait au cœur une maladie qui ne pardonnait pas, et ajouta que nous pouvions nous attendre à le perdre, un peu plus tôt, un peu plus tard.

« Désolés, nous tournâmes nos regards vers le ciel. Ce même jour, vendredi 4 avril, une neuvaine à la Sainte Vierge fut entreprise par toute la communauté. Le samedi 5, une crise prolongée et l'extrême faiblesse du malade nous déterminèrent à lui donner l'Extrême-Onction, un peu avant une heure après midi. Pendant ce temps, les élèves réunis à la chapelle récitèrent le *Miserere*. Quant au malade, il était sans connaissance, les yeux fixes et entièrement ouverts. Il semblait ne plus respirer et nous nous hâtions de peur qu'il ne rendit le dernier soupir avant la fin de la cérémonie. Sa mère était là, fondant en larmes.

« Environ un quart d'heure après avoir été administré, Renault revint à lui et témoigna qu'il ne souffrait plus. Lui qui, depuis si longtemps, était resté couché sans pouvoir prendre de nourriture, à la suite d'une entière prostration de forces, demanda à se lever ; dès ce jour-là même, il put se promener dans l'infirmerie.

« Il ne souffrait plus, mais il était toujours aveugle.

« Nous n'avions plus qu'un seul espoir pour la vue.

« La neuvaine devait finir le samedi 12 avril ; notre cher malade communia ce jour-là, mais la vue ne revint pas. Dès lors, nous comprîmes qu'il fallait nous résigner, et il fut décidé que le pauvre enfant nous quitterait le lundi 14, de 9 à 10 heures du matin.

J'ai voulu vous lire, m. f., tout ce détail de circonstances si consciencieusement notées par le plus autorisé des témoins, pour que vous voyez bien la portée de ce qui suit.

« En ce jour fixé pour son départ, continue le narrateur, il entendit la première messe, il parla à son confesseur. Il lui exprima combien il lui était pénible de penser que plusieurs de ses jeunes condisciples pourraient être ébranlés dans leur foi, en voyant que, malgré leurs ferventes prières, il était resté aveugle. Il le supplia de leur parler pour ranimer leur confiance. Ensuite, il voulut assister à la messe de communauté une dernière fois dans la chapelle du Petit Séminaire.

« Au moment de la Communion, l'infirmier lui donnant le bras, le conduisit à l'autel. Je déposai sur sa langue le Corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Je donnai la Communion à plusieurs autres personnes et j'achevai ma messe. De retour à la sacristie, je bénis un crucifix que notre aveugle avait déposé avant la messe, et qu'il devait emporter avec lui.

« A ce moment, la porte s'ouvrit, et je vis avec une surprise et une joie indicibles le jeune Renault descendre les six marches qui joignent le sol de la sacristie à celui de la chapelle, puis venir se précipiter dans mes bras et se presser sur mon cœur.

Partageant sa reconnaissance et son admiration je mêlai mes larmes aux siennes et je lui dit :

— Qu'avez-vous éprouvé, cher enfant, et que vous est-il donc arrivé ? Quoi ! la lumière vous est rendue ?

— Oui, me répondit-il, lorsque j'étais à genoux au pied de l'autel, et attendant la sainte Communion, une voix me disait : « Crois-tu ? Crois-tu ? » et je répondais : « Oui, Seigneur, je crois que vous pouvez faire un miracle. Vous m'avez ôté la vue, vous pouvez bien me la rendre. » Dès que la sainte Hostie eut touché ma langue, je me suis trouvé ébloui ; je voyais tout et je ne voyais rien. Comme je restais immobile, l'infirmier me poussa légèrement, pour m'avertir de me lever. Alors j'aperçus distinctement la marche de l'autel. En me retournant, je vis un banc vers lequel je me dirigeai en repoussant le secours de mon guide. Il y avait là plusieurs livres ; j'en pris un et l'ouvris pour éprouver jusqu'à quel point je voyais clair. C'était une *Imitation de Jésus-Christ* ; les caractères étaient très fins, je passai plusieurs feuilles qui contenaient l'Ordinaire de la messe et je tombai sur ces paroles que je lus distinctement : *Qui sequitur me non ambulat in tenebris, dicit Dominus*. Alors je fermai le livre et je me mis à prier... »

Voilà le fait, m. f. ; deux cents élèves, sans compter leurs maîtres, en ont été témoins. Le supérieur du Petit Séminaire nous donne de plus, dans un rapport, cette attestation qui montre que ce miracle a amené dans le malade une guérison radicale. « Depuis qu'il a été guéri, nous dit-il, d'une façon si étonnante, Renault voit et se porte comme s'il n'avait jamais été malade ni aveugle. Il n'y a pas eu de convalescence et le retour à la lumière a été subit et parfait comme le retour à la santé ¹.

Ce récit est un peu long, mais en revanche, il n'en est pas peut-être qui montre avec plus d'éclat l'infinie bonté du Christ Eucharistique.

*
**

Terminons cette instruction, m. f., par un acte de foi, par un acte d'amour et de reconnaissance, mais aussi par une résolution bien arrêtée et ferme de répondre au désir de notre Dieu. Il s'offre à nous ; il veut que nous allions à lui ; il veut s'unir à nous ; voilà l'aspiration de son Cœur adorable. Il le veut pour la satisfaction de sa tendresse ; il le veut surtout afin de nous transmettre et de nous infuser la vie surnaturelle, sa Vie ! Répondons à son appel. Le miracle étant un fait exceptionnel, il n'en fera sans doute pas en notre faveur. Il n'en sera pas moins l'animateur de nos vertus, la lumière de notre conscience, notre consolation dans nos peines, le promoteur enfin de notre sainteté et de notre salut. Ainsi soit-il.

¹ V. *Les miracles en France au XIX^e siècle*.

ALLOCUTIONS MENSUELLES A LA L. P. D. F. SUR LE RÈGNE SOCIAL DU CHRIST

IX

LE CHRIST, ROI DE LA SOCIÉTÉ

*Melius est duos esse quam unum ;
habent enim emolumentum societa-
tis suæ.*

Mieux vaut être deux que seul.
car les deux tirent avantage de
leur société. (Eccle., iv, 9).

Mesdames,

L'homme n'est pas fait pour vivre en isolé : « Il n'est pas bon qu'il reste seul. » (Gen., ii, 18). Nous avons déjà rappelé ce principe au sujet de la famille, mais ce ne sont pas seulement les liens du sang qui tirent l'homme de son isolement. Si Dieu voulut positivement lui donner une auxiliaire dans son épouse, il lui ménagerait d'autres secours dans les hommes, ses frères. Autour et en dehors de la famille se noueront d'autres relations, plus ou moins étroites, de nécessité, d'utilité ou de convenance, de justice, d'intérêt ou d'amitié, qui feront de l'ensemble des hommes ainsi rapprochés et reliés entre eux, la société.

Plus ou moins restreinte à ses débuts, elle-même devra, par la force des choses, s'étendre et s'unir à d'autres groupements similaires pour former un tout plus vaste, une cité, un peuple, une nation. Elle exigera alors la protection, la direction et l'autorité d'un pouvoir central, l'Etat, avec son gouvernement, son code et ses sanctions. Nous y reviendrons.

Bornons-nous à considérer aujourd'hui la société en soi, constituée par les rapports nécessaires des hommes entre eux. Pour la soumettre à son tour au sceptre du Christ-Roi, il nous suffira de prouver qu'elle tient de Dieu et du Christ son origine et ses lois.

Nous dirons donc : 1^o Comment Dieu la voulut dans son origine et en est l'auteur et le Maître ; 2^o Comment le Christ en restaura les lois et doit en être encore aujourd'hui le Législateur et le Roi.

Qu'il veuille bien m'aider, Mesdames, à vous le faire comprendre.

I

La société, dans son origine, fut voulue par Dieu.

Redisons et complétons notre texte du début, car il en expose toute la raison et le Saint-Esprit s'y complait à la développer : « Mieux vaut être deux que seul, car les deux trouvent avantage à leur société. Si l'un tombe, l'autre peut le relever. Malheur, au contraire, à celui qui est seul ; s'il trébuche, il n'a personne pour le secourir. De même, si deux couchent ensemble, ils se réchauffent mutuellement, mais celui qui est seul, comment aura-t-il chaud ? Un isolé subira la violence de son agresseur ; deux lui pourront résister. Un câble à trois fils ne se rompt pas facilement : *Funiculus triplex difficile rumpitur.* » Plus brièvement, le proverbe dit : L'un non fait la force.

Dans son admirable Encyclique *Immortale Dei*,

Léon XIII a résumé notre thèse en quelques lignes : « Oui, dit-il, l'homme est né pour vivre en société, car ne pouvant, dans l'isolement, ni se procurer ce qui est nécessaire et utile à la vie, ni acquérir la perfection de l'esprit et du cœur, la Providence l'a fait pour s'unir à ses semblables en une société, tant domestique que civile, seule capable de fournir ce qu'il faut à la perfection de l'existence. »

Le grand Pape indique en ces lignes que l'aide attendue n'est pas seulement d'ordre matériel, mais d'ordre intellectuel et aussi d'ordre moral, puisqu'elle doit assurer « la perfection totale de l'existence. » Cette dernière est faite, en réalité, de multiples éléments, que chacun ne peut trouver tous en lui-même et qu'il recevra d'autrui.

Au point de vue matériel d'abord, nul ne saurait se suffire. L'exemple d'industriels Robinsons n'est pas pour contredire cette assertion, bien au contraire. Toute leur ingéniosité ne put que parer aux exigences primordiales de la vie. De même qu'ailleurs, le besoin crée l'organe, la nécessité est mère de l'industrie. Tous les inventeurs furent stimulés par les besoins sans cesse grandissants de notre pauvre humanité toujours indigente. Mais que d'inventeurs innombrables il fallut pour nous donner les jouissances de notre civilisation moderne ! Ils s'aidèrent les uns les autres et travaillèrent pour tous. Ce fait, à lui seul, prouve la thèse que nous soutenons.

De là mille professions, mille métiers divers où chacun, se spécialisant, offre une chose à ses frères pour en recevoir une autre : la nourriture pour le vêtement, la matière première pour l'objet manufacturé, le produit de la terre pour celui de l'usine. L'un donne ses bras, l'autre sa direction ; celui-ci son champ, celui-là son outil ; tel son argent, tel autre son génie.

De ces échanges continuels, dans la société la plus restreinte comme dans la plus vaste, dans le vallon retiré des montagnes, comme à travers les océans, surgissent d'innombrables relations entre les individus et les peuples. Ainsi, sur le terrain matériel, déjà le voulait la nature.

Au point de vue intellectuel, l'homme a beaucoup plus encore besoin de ses semblables. Les premières notions des choses lui viennent par ses propres sens, qui sont en vérité la source initiale de ses connaissances. Ainsi le veut le vieil adage scolastique :

Rien n'est dans l'intelligence qui ne soit d'abord dans les sens. » En comparant ces notions premières, en les analysant, la réflexion et le raisonnement peuvent en dégager, par induction ou déduction, des idées générales et s'en former une ébauche de science. Mais qui ne voit que, si chacun reste livré à ses propres moyens, bien peu dépasseront le cercle restreint des connaissances élémentaires. Il suffit, pour s'en convaincre, de songer aux populations sans contact pendant des siècles avec les peuples civilisés, ou même, parmi nous, aux ignorances phénoménales de la foule et au nombre des illettrés, malgré toutes nos écoles obligatoires.

Pour s'élever à quelque degré de culture, il faut à l'enfant, au jeune homme, à l'âge mûr, des maî-

tres qui les fassent profiter de l'acquit des générations passées et des siècles antiques. Ne vivons-nous pas encore aujourd'hui de la Grèce et de Rome ? Le dépôt sacré des lettres, des arts et des sciences nous fut transmis de siècle en siècle comme le flambeau des coureurs antiques. La flamme en a pu vaciller aux âges de fer, et s'aviver en d'autres plus heureux. Dans sa résultante dernière, le patrimoine de l'humanité s'est fait d'appoints successifs. Seule, la société, par voie d'échange ou d'hérédité, nous permet d'en bénéficier.

Nous devons encore y reconnaître une loi de nature telle que Dieu la voulut.

Une troisième preuve en sera dans la vie morale et religieuse de l'humanité.

La loi morale est inscrite, comme d'instinct, au fond de toute âme humaine, et la vie morale, qui en dépend, a sa base première dans la conscience de tout homme doué de raison. Mais la conscience doit être formée. Livrée longtemps à elle seule, en butte à l'assaut des passions, elle s'émousse et se fausse. L'éducation, le milieu, l'estime ou le blâme l'éclairent et la soutiennent. Elle n'a d'ailleurs son plein développement et ses principales applications que dans la vie sociale. S'il s'agit de lois positives, elles n'ont pu se transmettre, comme toutes les autres connaissances humaines, que par une tradition aussi ancienne que l'humanité ; donc encore par la société, qui ne meurt pas.

Enfin, comme chrétiens, nous ne pouvons faire abstraction de la fin surnaturelle de l'homme, objet d'une révélation explicite. Venu de Dieu, l'homme doit retourner à Dieu. C'est un fait qui domine toute l'histoire, que cette croyance à l'homme pécheur relevé de son péché ; rejeté par Dieu et adopté par lui ; dépouillé d'innocence et rempli de promesses et d'espairs, de dons qui le dépassent et de droits à un bonheur que de lui-même il n'aurait pu rêver.

Or, si Dieu s'en ouvrit au premier homme et à quelques privilégiés, patriarches et prophètes ; si son Fils vint lui-même confirmer cette doctrine, seules encore des voix sociales purent nous transmettre ce nouvel héritage d'idées sublimes et d'espairs transcendants. Bien mieux, Dieu lui-même en confia la garde d'abord à une société spéciale, le peuple juif ; puis, après le Christ, à une autre société nouvelle, l'Eglise, pour assurer le salut de tous et de chacun.

C'est assez dire que la société, nécessitée par la nature de l'homme, fut voulue par Dieu pour que tous ses enfants y trouvent une entraide mutuelle, un secours fraternel : *Habent enim emolumentum societatis suae*.

De par Dieu encore, cette entraide fraternelle devra en inspirer toutes les lois sous la tutelle du Christ-Roi.

II

Comme son origine, la société tient de Dieu ses lois, de Dieu et de son Christ qui vint les restaurer.

Les adversaires de toute suprématie divine cherchent à ces lois d'autres bases. Pour les disciples de Jean-Jacques Rousseau, la société est née d'un con-

sentement mutuel, puisque tous les hommes sont égaux. C'est là le Contrat social d'où viennent toutes les lois. Aux antipodes, d'autres les attribuent à la volonté despotique d'un seul, le plus puissant, le plus fort.

Nous en verrons les conséquences plus tard, quand nous considérerons, dans l'Etat, le pouvoir qui doit régir toute société organisée. Dès maintenant, nous devons démontrer que, pour régler les relations mutuelles de ses membres, la société possède, avant tout contrat social, avant toute usurpation despotique, des lois qui découlent de sa nature et de son origine c'est-à-dire de Dieu, son auteur.

L'ouvrage, en effet, dépend de l'ouvrier ; l'horloge, de l'horloger qui en calcula les rouages et leur harmonie, qui en régla les engrenages et le mouvement. Nous l'avons dit de l'homme en tant qu'individu : créature de Dieu, il dépend de lui et reste soumis à ses lois. Il faut dire de même de l'homme constitué en société. Donc, comme lui, née de Dieu, la société doit en recevoir sa loi.

Combien plus si l'on regarde notre fin surnaturelle. Sur ce terrain même, nous l'avons dit, l'homme doit encore trouver dans la société, et par elle, des secours qui le rendent capable d'atteindre sa perfection. Mais, ici plus qu'en toute autre chose, c'est à Dieu de faire la loi, puisque lui seul put poser les conditions et les exigences de cette fin suprême. La société, pour rester dans son rôle et sa raison d'être, devra donc s'y conformer et les seconder.

Les droits de Dieu passent au Christ, car le Christ est Dieu : Verbe éternel, il était à l'origine de la société comme à celle de l'individu, puisque « rien de ce qui a été fait, n'a été fait sans lui. » (Jo., 1, 3). Verbe incarné, il reçut, par surcroît, de son Père les nations en héritage. Comme Dieu, en même temps qu'il donna à la société sa nature, il lui donna ses lois. Comme homme, il les rappela, les précisa, les perfectionna. « Il n'est pas venu pour détruire les lois de nature, mais pour les parfaire ou les restaurer. » (Mt., v, 17).

Deux mots les résument, ces lois : Justice et Charité. Avant lui qu'étaient-elles devenues dans le monde païen et même chez les Juifs ?

Dans le monde païen, la justice légale était toute au service du plus fort ; déjà la force primait le droit, ou, chose plus terrible, elle faisait le droit. Que comptait, en face d'elle, celui des faibles, des petits et des humbles ? Même dans les civilisations les plus parfaites, à Rome comme en Grèce, il suffit d'évoquer, dans la famille, le sort de la femme et de l'enfant en face du père de famille, et, dans la cité, le sort des ilotes ou des esclaves en face des autres castes sociales.

Comment la justice, selon sa définition, eût-elle pu « rendre à chacun le sien, » alors que le droit social n'accordait rien en propre à tant d'êtres humains qui même ne s'appartenaient pas ? Ils n'étaient pas des personnes maîtresses d'elles-mêmes, mais des choses qui s'achètent et se vendent.

Chez les Juifs, sous l'empire du Décalogue, les lois de la justice étaient mieux observées. Plus

sévère entre eux, elle était parfois très large vis-à-vis de l'étranger, que beaucoup, par usure ou contrat plus qu'onéreux, eussent volontiers dépouillé sans scrupule. En matière d'offense et de vengeance, ils auraient rendu à chacun son dû jusqu'à la cruauté : « Œil pour œil, dent pour dent. » (Mt., v, 38).

La justice des disciples du Christ devra « surpasser de beaucoup celle des scribes et des pharisiens, sous peine de ne pas entrer dans le royaume des cieux. » (Mt., v, 20). Il leur faudra respecter la vie et les biens du prochain, son corps et son âme, sa femme et son honneur. Jésus le rappelle au jeune homme avide de perfection : « Point d'homicide, ni de vol, ni d'adultère, ni de faux témoignage. » (Mt., xix, 18). Il faut relire ici, dans le Sermon sur la montagne, le parallèle établi entre la loi ancienne et la nouvelle, pour voir tout le progrès que Jésus demande aux siens.

Combien plus quand il s'agit de la charité ! La loi du Christ est loi d'amour. Il faut abjurer toute rancune, renoncer à toute vengeance, accorder le pardon des injures, répondre à la haine par l'amour, aimer ses ennemis, rendre le bien pour le mal, céder même son droit, abandonner la tunique à qui prend le manteau, faire l'aumône à l'indigent, être doux à tous, s'aimer les uns les autres, s'aimer en frères dont le Père commun n'acceptera nulle offrande s'il les voit désunis, bref, faire de la charité le complément nécessaire de la justice, faire de la loi d'amour la loi de toute sa vie.

Ainsi, de par le Christ, il n'est plus de distinction entre l'homme libre et l'esclave, entre le riche et le pauvre, le puissant et le faible, sinon pour adoucir les inégalités sociales inévitables, rappeler aux puissants leurs devoirs plus que leurs droits, remédier à la misère imméritée, proclamer l'éminente dignité des pauvres devant Dieu, rapprocher dans un même amour tous les fils du Père commun qui est aux cieux.

Ainsi devront, entre chrétiens, s'établir sous cette double loi de justice et de charité toutes les relations des maîtres et des serviteurs, des patrons et des ouvriers, des employeurs et des employés, des industriels et des commerçants, des bourgeois et des prolétaires, des syndicats et des corporations, des professions et des métiers, des classes et des castes sociales qui se partageront les humains.

Ainsi cesseront les heurts entre le capital et le travail ; les luttes de classes et les conflits sociaux. Et, toujours sous la double influence de ces deux vertus bénies, on verra s'harmoniser tous les droits, se concilier tous les intérêts, se résoudre tous les différends, se compenser toutes les inégalités, se fondre tous les occurs. Les grands et les petits, les pauvres et les riches, les heureux de ce monde ou les infortunés, plus conscients de leurs devoirs que jaloux de leurs droits, se soutiendront, s'entraideront, en faisant ainsi la grandeur et la force de la Cité sociale. La promesse est du Saint-Esprit lui-même : *Frater qui adjudicatur a fratre quasi civitas firma.* (Prov., xviii, 19).

Ainsi la société justifiera son existence et ses lois. Ainsi le Christ régnera sur la société.

*
* *

Malheur à ceux qui ne l'auront pas voulu, parce que désespérés de leur condition malheureuse, ou trop fiers de leur heureuse fortune, ils se seront soustraits d'eux-mêmes à leur rôle social comme au règne du Christ, qui leur en fera grief au jour du jugement. Aux uns il pourra dire : Que n'avez-vous compris les causes de béatitude que je vous offrais : « Bienheureux les pauvres, parce que le royaume des cieux est à eux. Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés. Bienheureux ceux qui ont faim, parce qu'ils seront rassasiés. » (Mt., v, 3-6). Vers les autres il se retournera : « J'avais faim, dira-t-il, j'avais soif, j'étais nu, et vous ne m'avez pas secouru, parce que, si vous l'avez refusé aux plus humbles, c'est à moi que vous l'avez refusé » en ne suivant pas mes lois. (Mt., xxv, 42).

Combien plus doux sera-t-il de l'entendre dire à ceux qui seront à sa droite : « Vous qui avez secouru les plus petits d'entre mes frères, venez, vous êtes les bénis de mon Père. » Ainsi soit-il.

POUR LA PURIFICATION DE LA SAINTE VIERGE

SELON LA LOI

Mes frères,

Un mot me frappe dans le texte de l'évangile de la Purification. C'est celui-ci : *selon la loi*. Si Marie se soumet au rite de la Purification, c'est par conformité à la loi ; si Joseph et Marie portent l'Enfant Jésus à Jérusalem et le présentent au Seigneur, c'est afin d'accomplir la loi.

I. — Marie obéit à la loi

Selon la loi de Moïse, la mère qui avait donné naissance à un enfant devait, pendant un certain temps, ne point paraître en public, garder sa demeure, puis se rendre au Temple pour s'y purifier ; et si son enfant était du sexe masculin et le premier-né, il devait être en même temps présenté au Temple et racheté.

Ces deux prescriptions obligeaient tous les Juifs ; toutefois elles ne pouvaient concerner ni Marie ni l'Enfant Jésus. Marie était devenue mère dans des conditions tellement pures et saintes, et avec un tel respect de sa virginité, qu'elle n'avait nul besoin de subir la moindre purification. Quant à son Enfant, il était souverainement inutile de le présenter au Seigneur, puisque, dès le premier instant de son existence, lui-même, comme Prêtre suprême et unique, s'était offert à son Père et qu'il ne cessait jamais de s'offrir. Il n'était pas davantage nécessaire de le racheter, attendu qu'il était lui-même le Seigneur qui n'appartenait à personne et auquel tout appartenait. Toutefois il n'y eut pas l'ombre d'une hésitation entre Marie et Joseph pour décider qu'on se conformerait de tout point à la Loi, en ce qui regardait cette double cérémonie.

Ce fut pourquoi, au jour marqué, Marie se trouvait aux abords du Temple, l'Enfant Jésus dans ses

bras, et accompagnée de S. Joseph portant deux tourterelles, car ils étaient trop pauvres pour offrir l'agneau des riches. Et ensemble ils s'avancèrent à la porte du Temple. Alors un prêtre s'approchant aspergea Marie de sang, et elle offrit les deux tourterelles, et ainsi l'enfant fut racheté et la mère se trouva relevée de la déchéance qu'elle était censée avoir contractée aux yeux des hommes, restant devant Dieu toute pure et toute sainte comme elle avait toujours été et comme elle devait être toujours.

Pleine d'une foi qui perceait les ombres, elle était, pendant ce temps, toute saisie par la pensée que Dieu était si infiniment saint, si infiniment pur que l'éclat de sa sainteté et de sa pureté pouvait faire pâlir ce qu'il avait dans ce genre départi de plus ineffable à ses créatures. Elle gardait, au plus intime de son cœur, la toute suave confiance que, par la grâce de son Dieu, il n'y avait rien en elle qui pût contrister son regard trois fois saint. Toutefois elle était heureuse de se soumettre à cette cérémonie de la Purification, afin que sa pureté en fût encore accrue et devint plus agréable à Celui qui est essentiellement et souverainement pur. Elle aimait encore à subir cette cérémonie de la Purification en se reportant à la multitude innombrable et à la grandeur infinie des outrages infligés à la Majesté toute sainte de Dieu par les péchés des hommes.

II. — Son obéissance condamne notre révolte

Depuis le péché de notre premier père, qui fut un péché de révolte, nous portons en nous une tendance marquée à l'indépendance. Or, voyez comme l'exemple de Marie nous confond. En tant que Mère de Dieu, elle possédait une véritable autorité sur l'auteur même de la Loi, elle avait tous les titres d'exemption que peut revendiquer une créature. Mais la raison d'après laquelle Marie nous paraît dispensée de la loi, est précisément celle pour laquelle Dieu veut qu'elle s'y assujétisse. L'exemple de Marie deviendra ainsi la condamnation de notre révolte.

Cet exemple est pour nous *un encouragement*. Ne se sent-on pas, en effet, puissamment aidé, lorsqu'on voit la T. S. Vierge oublier sa dignité, son autorité et se plier à une prescription dont elle était exemptée ?

Une leçon. Marie nous apprend comment nous devons obéir, c'est-à-dire voir Dieu dans les hommes qui nous commandent, et élever notre obéissance jusqu'à Dieu.

Un sujet de confusion. Car c'est chose vraiment étrange de voir combien le joug de la loi divine nous pèse, alors que nous ne faisons aucune difficulté de dépendre des hommes ! Ne rougissons pas de dépendre de Dieu.

III. — Elle en condamne les prétextes

Si quelqu'un était exempté de la loi relative à la purification des mères, c'était certainement Marie. Sans doute, elle était mère, mais ne l'avait-elle pas été par l'opération du Saint-Esprit ? Celui qu'elle avait mis au monde n'était-il pas l'Auteur de toute sainteté ? La prescription de la loi concernant les mères supposait le péché ; elle y avait sa cause pre-

mière, son explication, son appui, elle rappelait inévitablement le désordre qui se mêle depuis la révolte de nos premiers parents à toute naissance humaine. Dès lors elle n'était point faite pour l'immaculée Vierge, exempte, même à son origine, de toute tache.

Outre cette exemption, il y avait d'ailleurs des motifs d'un ordre supérieur pour empêcher Marie de passer outre. « Se soumettre à la loi, se présenter comme impure aux fidèles toujours nombreux à l'entour du Temple à l'heure des cérémonies, puis aux prêtres, ... n'était-ce pas plus cacher, pour le présent et pour l'avenir, et cette virginité à laquelle elle tenait plus qu'à tout, et sa maternité divine, et par suite l'enfantement miraculeux de son Fils, preuve de sa divine et éternelle génération ? N'était-ce pas plus que dérober au monde tous ces mystères de gloire pour Jésus et pour elle, de sanctification et de salut pour tous ? N'allait-elle point les couvrir de ténèbres et en rendre par là la créance plus difficile et la négation plus aisée ? » (Mgr Gay).

Ainsi donc les raisons ne manquaient pas à Marie pour s'abstenir. Elle ne s'y arrêta pas et se soumit à la loi. — N'est-ce pas la condamnation évidente de ces dispenses abusives que nous nous accordons, de ces vains prétextes par lesquels nous les justifions, de ces exceptions du droit commun que nous excusons par une prétendue nécessité, de ces détours hypocrites par lesquels nous éludons la loi, nous en changeons le sens, nous en atténuons l'obligation ? ... Quelle est celle que nous n'essayons pas de contourner afin de nous y soustraire ? Quelle est celle pour l'exemption de laquelle nous ne trouvons pas quelque raison ?

*
*
*

Que nous sommes loin, m. f., de la simplicité de l'obéissance de Marie ! Le *Non serviam*, « Je n'obéirai point, » qui primitivement retentit parmi les phalanges angéliques révoltées et qui n'eut que trop tôt sa répercussion dans le Paradis terrestre, prolonge son écho de génération en génération. L'orgueil est, en effet, le premier venu de nos vices et le dernier qui s'éteint. Voilà pourquoi l'obéissance est le plus pénible de nos sacrifices, parce qu'elle est l'immolation de l'orgueil. Renoncer aux biens de la fortune, à la liberté corporelle, à la vie même, c'est relativement facile, du moins aux grandes âmes, surtout quand il s'agit de servir une cause glorieuse, parce qu'ici c'est la volonté personnelle qui vient elle-même faire cette libre immolation, et que par là elle se rehausse et se glorifie à ses propres yeux. Tandis qu'obéir, c'est renoncer à soi-même. C'est de plus, dit-on, « abdiquer sa personnalité et se réduire à un vil esclavage. » Non, l'obéissance par devoir et surtout par amour n'a point ce caractère dégradant qui convient seulement à l'esclave, qui ne se soumet que par contrainte ou lâcheté. Non, l'obéissance n'enlève pas à l'homme sa personnalité, elle en est même la plus haute expression, puisque c'est librement qu'il abandonne son jugement personnel et soumet ses actions à une volonté étrangère. Non, l'obéissance n'humilie pas l'homme, mais elle le relève et le fait plus grand que nature. Celui qui se

soumet au bon vouloir divin peut être assuré d'avance qu'il cheminera toujours dans la voie de la vérité et de l'honneur. Il se grandit de toute la distance qui sépare les hauteurs du ciel des bas-fonds de la terre. Tel est le chrétien dans la simplicité de son obéissance.

O Marie, par votre conduite dans la double cérémonie de la Purification et de la Présentation, vous nous donnez une grande et importante leçon d'obéissance ! Veuillez nous obtenir la grâce d'être pénétrés de la conduite que vous tenez dans ces mystères et de la leçon qui y est renfermée, afin que nous prenions l'habitude, dans nos décisions et dans nos actions, d'incliner toujours de préférence vers le parti de l'obéissance et de l'humilité. Ainsi soit-il.

CONFÉRENCES AUX HOMMES

X

LA LIGUE DE L'ENSEIGNEMENT

Messieurs,

Lors de notre dernière réunion, quand je vous ai annoncé mon intention de vous parler aujourd'hui de cet ennemi de l'Eglise qui est le socialisme, quelqu'un de vous m'a dit : « Et la Ligue de l'Enseignement ? »

Je remercie bien vivement ce quelqu'un. Il m'a évité un oubli bien regrettable. A peine rentré chez moi, je me suis hâté de chercher dans mes notes, et je n'ai pas été longtemps avant de constater l'énorme part que cette Ligue a eue dans les transformations audacieuses et criminelles qui ont bouleversé chez nous l'éducation nationale et qui ont abouti à ces lois scolaires que nous avons étudiées l'an dernier et dont nous avons dénoncé l'hypocrisie et l'impiété.

Cette part énorme est constatée par l'historien éminent et impartial qui se nomme M. Hanotaux dans son *Histoire de la Troisième République* (t. IV, p. 454), quand il écrit ces mots : « Deux institutions actives et puissantes, la Franc-Maçonnerie et la Ligue de l'Enseignement, avaient préparé l'esprit aux solutions les plus énergiques et les plus fortes. »

Ce que nous allons dire nous fera voir que cette appréciation n'est nullement exagérée. Nous y verrons une fois de plus avec quelle ténacité les ennemis de l'Eglise ont préparé leurs assauts ; dans cette continuité d'efforts qui ne perd jamais de vue le but visé, nous reconnaitrons une fois de plus la main de la Franc-Maçonnerie, qui, ainsi que nous l'avons dit, cherche sans cesse, tout en restant dans l'ombre, à créer des associations qui s'inspirent de son esprit et étendent, sous des noms variés, son action destructrice.

Nous avons trois points à étudier : 1^o l'histoire de la Ligue de l'Enseignement ; 2^o sa campagne dans le domaine de l'éducation nationale ; 3^o les résultats funestes qu'elle a obtenus.

I. L'histoire de la Ligue de l'Enseignement

Le fondateur de cette Ligue est Jean Macé, né à Paris en 1815. Professeur et journaliste, il quitta

Paris, après le coup d'Etat du 2 décembre 1851, devint directeur du pensionnat du Petit-Château, à Beblenheim (Haut-Rhin) et fit paraître plusieurs livres de vulgarisation scientifique, entre autres l'*Histoire d'une bouchée de pain*, laquelle eut un succès considérable. Dans ces divers ouvrages, il décrit les merveilles de la nature, mais se garde bien d'en signaler l'auteur qui est Dieu. C'est déjà le type de cette neutralité scolaire qui sera adoptée depuis, pour le plus grand malheur de l'enfance française, et qui combattrait la croyance en Dieu en affectant de ne pas parler de lui.

En 1862, Jean Macé s'occupe de la création des bibliothèques communales dans le Haut-Rhin, et en 1866 il fonde la Ligue de l'Enseignement. Grâce à l'appui tacite du ministre Duruy, qui était libre-penseur, la nouvelle Ligue eut de rapides développements ; la première section importante fut fondée à Metz par le Vénérable de la Loge de cette ville, le fr.-maç. Vacca. (Bulletin de la Ligue de l'Enseignement, 1894, p. 236).

La conception de cette Ligue était des plus habiles, si l'on admet que l'hypocrisie est une habileté. Elle avait pour but apparent de combattre l'ignorance, et ce but pouvait paraître des plus légitimes et des plus louables à une époque où l'instruction n'était pas obligatoire ; mais c'était en réalité pour combattre l'influence de l'Eglise dans l'éducation nationale.

Sous le couvert de ce mensonge et grâce à la bienveillance de Duruy, la Ligue comptait déjà, deux ans plus tard, 4.000 adhérents ; vers la fin de 1877, elle avait 400 sections locales et 60.000 membres.

Voici l'explication de cette rapide diffusion.

Jean Macé est franc-maçon, et le grand-maître de la Franc-Maçonnerie, le général Mellinet, s'empresse de recommander la Ligue, par circulaire officielle, à toutes les Loges ; le *Bulletin de la Ligue* annonce que la Fr.-Maç. est entièrement favorable à la Ligue ; le Directeur général du ministère de l'Instruction publique, Charles Robert, l'aide de tout son pouvoir ; le 4 décembre 1868, le ministre Duruy l'approuve officiellement ; les procureurs impériaux, préfets, fonctionnaires et professeurs de l'Etat, la propagent, l'aident à établir des bibliothèques, des cours, des conférences ambulantes, des *leçons circulantes* pour les femmes, les jeunes filles, les hommes, les jeunes gens, dans les mairies, dans les lycées, et qui comblent la Ligue de faveurs gouvernementales, jusqu'en Algérie ; si bien que Jean Macé pourra dire dans son *Rapport sur la première année de propagande de la Ligue en France* que tous les départements, sauf douze, sont enrôlés dans la Ligue. Il est vrai aussi, ce que Jean Macé ne disait pas, que parfois les proviseurs et les professeurs des lycées impériaux y faisaient entrer leurs élèves.

Il ne faut pas croire, MM., que toute cette propagande, favorisée par l'Empire d'abord, puis par les gouvernements radicaux de la République, se soit développée sans rencontrer d'obstacles. Des voix éloqu岸tes s'élevèrent pour signaler le danger, et entre autres, celles de deux écrivains illustres, des évêques de Metz et d'Orléans.

Dès 1868, Mgr Dupont des Loges, le grand prélat qui, à Metz, après l'annexion de la Lorraine à l'Allemagne, s'acquît l'admiration universelle par sa fierté patriotique, écrivit son Mandement de Carême sur cette question :

« Il n'est pas douteux, y disait-il, que cette Ligue se rattache par son inspiration, son esprit, et son principal fondateur ou organisateur, à une ligue semblable, créée, il y a quelques années, en Belgique, à l'usage des solidaires, et introduite ou essayée en Alsace, en 1866. »

En conséquence, l'Evêque de Metz condamnait formellement la Ligue, et, au nom de son autorité pastorale, il défendit à tout catholique d'en faire partie, et ordonna à tous ceux qui y étaient déjà entrés de s'en retirer.

L'année suivante, le 8 janvier 1869, le grand Evêque d'Orléans, Mgr Dupanloup, prenant occasion de ce qu'un journal de la ville, qu'il ne voulait pas nommer, proposait d'introduire dans notre cité la Ligue de l'Enseignement, écrivit aux curés de son diocèse, une de ces lettres où l'ardeur du polémiste égale la vigilance du pasteur. Il y disait :

« Pour vous éclairer sur ce qu'est cette ligue, je n'aurai qu'à vous en redire l'histoire.

« Vous vous y tromperiez, si vous la jugiez d'après le nom qu'elle se donne.

« Ce n'est point une ligue pour l'enseignement ; c'est une ligue contre la religion. Son nom n'est qu'un masque pour cacher son but. L'enseignement, c'est le masque ; l'irreligion, l'anti-christianisme, c'est le but. Mais le masque fait des dupes, qui deviennent complices d'un détestable but. »

Mgr Dupanloup cite ensuite les preuves de l'affiliation de la Ligue à la Franc-Maçonnerie, en reproduisant ces lignes du *Monde Maçonnique* (1867, février) :

« Les Maçons doivent adhérer EN MASSE à la Ligue bienfaisante de l'Enseignement, et les Loges doivent étudier, dans la paix de leurs temples, les meilleurs moyens de la rendre efficace. Leur influence sera des plus utiles. Les principes que nous professons sont EN PARFAIT ACCORD avec CEUX QUI ONT INSPIRÉ LE PROJET du fr.-maç. Macé. »

Mgr Dupanloup allait plus loin, et, avec une liberté tout apostolique, s'adressait plus haut ; il dénonçait M. Duruy à l'Empereur lui-même.

Napoléon III avait dit, quelque temps auparavant, dans une réception : « Les félicitations du clergé me touchent toujours profondément. On peut voir par ce qui se passe combien il est indispensable d'affirmer les grands principes du christianisme, qui nous enseignent la vertu pour bien vivre et l'immortalité pour bien mourir. »

Et l'Evêque d'Orléans d'ajouter :

« Certes, ces paroles sont nobles et dignes du souverain d'une grande nation chrétienne.

« Mais quel malheur qu'à côté de telles paroles, d'autres prononcent, sans être démentis, des paroles si contradictoires. Bossuet déplorait autrefois le sort des princes qui trop souvent ignorent ce qu'ils devraient savoir. Pour moi, jedis dans le même sentiment : quelle compassion ne méritent pas les souverains, condamnés à se voir trompés dans leurs plus religieuses intentions, et à trouver parfois à leur service des hommes qui ont la hardiesse d'insulter leur maître, en prétendant que ses actes démentent à ce point, ses paroles ! »

Et il concluait, comme Mgr Dupont des Loges, en défendant d'entrer dans la Ligue. Je ne résiste pas au désir de vous lire cette belle page :

« Eh bien, ce que j'ai à dire ici, Messieurs, et ce que vous devez redire autour de vous est bien simple. Non, absolument non, on ne doit pas s'enrôler dans cette Ligue ; il ne faut pas donner l'appui de son nom, de son honorabilité, de sa position, de son influence, et de son argent, à une œuvre qui travaille pour le but que nous savons.

« Propager l'enseignement, à la bonne heure ! C'est ce que la religion a toujours voulu, c'est ce que l'Eglise a toujours fait, c'est ce que nous voulons tous. A Malines, j'ai dit assez haut que je voulais l'enseignement pour tous, et j'ai réclamé des écoles d'adultes, bien avant que le Ministre de l'Instruction publique et les municipalités en eussent fait bruit ; toutefois pas avant que les Frères des Ecoles chrétiennes, qui sont l'objet de tant de calomnies et d'injustices, eussent commencé ; ce qui n'empêchera pas qu'on ne dise encore que je veux, que nous voulons l'ignorance du peuple. Non, nous voulons, autant et plus que qui que ce soit, l'enseignement et la liberté de l'enseignement, la concurrence dans l'enseignement, mais une concurrence loyale. Ce que nous ne voulons pas, c'est l'enseignement tel que l'entend cette Ligue ; c'est l'enseignement séparé de la religion ; c'est la religion chassée de l'enseignement ; ce que nous ne voulons pas, c'est l'insulte et la persécution aux instituteurs religieux ; c'est la coopération, sous prétexte d'enseignement, au but antichrétien que l'impétié fournit.

« Poussez, Messieurs, les hommes qui veulent bien vous écouter, à favoriser, à développer l'instruction dans toutes les classes, mais non pas en entrant dans cette Ligue ; faites-leur comprendre qu'ils ne peuvent pas, à moins de trahir la religion, se faire, même sous l'honnête prétexte de l'enseignement, LES DUPES ET LES COMPLICES de ceux qui travaillent à ruiner, sous couleur d'instruction, dans notre pays et dans le peuple, toute religion.

« Messieurs, je n'ai assurément envie, ici, à Orléans, de faire la guerre à qui que ce soit. Il m'est très dur, je le répète, d'interrompre de chères et pacifiques études pour repousser de telles attaques. Mais quand on vient frapper à la porte de mon bercail, si on s' imagine que je ne crierai pas, on se trompe ! »

De tels accents auraient dû être écoutés, et du pouvoir impérial et de l'opinion publique ; ils ne le furent pas, même quand Jean Macé eut jeté le masque dont il avait commencé par se couvrir. Après lui, la Ligue se montra telle qu'elle était. En 1881, elle voulut symboliser son action par un buste de la République qui, inauguré le 21 janvier, à la Loge maçonnique de Saint-Germain, devait être adopté par tous ses cercles. Son *Bulletin* (1880, p. 468) décrivait en ces termes le dessin du socle :

L'ignorance et la superstition, symbolisées par un moine mitré, sont étranglées par un cordon sur lequel on lit : Ligue de l'Enseignement. Le rideau aux emblèmes maçonniques couvre la partie gauche. Voltaire le soulève et rit aux progrès qu'ont fait ses idées.

Je n'ai pas vu ce socle ; mais ce doit être charmant !

En 1883, Jean Macé devint sénateur. Quand il présida le Congrès de Cahors, il s'écria avec orgueil : « Louis XIV disait : L'Etat c'est moi ! En République, nous devons dire : L'Etat, c'est nous ! Il faut que chaque jour qui s'éteint emporte avec lui les restes, les débris des croyances mortes !

Ainsi qu'il arrive à tous ceux qui prophétisent la

fin prochaine de la religion, Jean Macé mourut avant d'avoir vu l'accomplissement de ses prédictions. Ce fut, je crois, en 1899. Le *Bulletin de la Ligue* entonna, à cette occasion, un chant de triomphe et s'écria : « Pauvre clergé ! Il a beau tonner contre la Ligue de l'Enseignement et contre la Franc-Maçonnerie, elles lui survivront. Peu nous importent, au surplus, les derniers grognements de la bête expirante ! »

Nous verrons, dans notre troisième partie, quelle réponse les événements ont donné à cette présomptueuse apostrophe...

II. — Les campagnes de la Ligue de l'Enseignement

Ainsi favorisée par les gouvernements successifs, la Ligue fut bientôt une véritable puissance, et il faut reconnaître que son président-fondateur, Jean Macé, lui imprima une activité infatigable. Ce qu'il voulait, lui, franc-maçon, c'était la destruction de toute influence religieuse dans l'éducation de l'enfance, et, par suite, dans la vie humaine et dans la société française. Comme le disait Mgr Dupanloup, il n'avouait pas ce but secret, mais il le masquait dans les apparences d'un grand dévouement à l'enseignement populaire. En représentant l'Eglise catholique comme l'adversaire de l'instruction, il la faisait haïr, et c'est ainsi qu'il atteignait son but.

Quels moyens indiquait-il à la Ligue pour cela ? Les voici :

1^o *Les Sociétés républicaines d'instruction.* Partout où l'on peut, on fonde ces associations où entrent avec empressement tous ceux qui espèrent obtenir, soit un mandat électoral, soit une distinction honorifique. Ces sociétés reçoivent des mots d'ordre du comité central de la Ligue et s'appliquent à les suivre.

2^o *Les Bibliothèques.* C'est par là que Jean Macé a commencé en Alsace ; sous son impulsion on établit partout de ces bibliothèques où sont réunis les volumes des auteurs connus pour leur incrédule et leur impiété. Des livres qu'on rougirait de nommer y sont offerts à la jeunesse avide de lecture ; elle est incapable de discerner les mensonges qui s'y dissimulent ; elle accepte sans discussion les falsifications les plus effrontées ; elle perd la foi, en s'imaginant s'instruire. Nous avons, à Orléans, une de ces bibliothèques ; elle est établie au n^o 25 de la rue des Pensées, dans l'immeuble occupé autrefois par les Frères des Ecoles chrétiennes ; elle a été fondée en 1882 par la Société Républicaine d'Instruction laïque, et elle a pour président M. Fernand Rabier. On m'a montré, un jour, un livre qu'on y prête, et qui était capable de faire rougir un singe.

3^o *Les pétitions.* Au lendemain de la guerre de 1870, la Ligue, sans perdre un instant, crée le mouvement national du *sou* contre l'ignorance. On organise un vaste pétitionnement pour la réforme des lois scolaires, et on recueille, en 1872, 848.000 signatures, et en 1873, 1.250.000 ! Ces pétitions sont apportées en grand étalage à l'Assemblée Nationale, et prépareront le vote des lois scolaires du 29 mars 1882.

A l'Exposition de 1878, la Ligue obtenait une mé-

daille d'or, accompagnée d'une lettre très élogieuse de M. Jules Ferry.

4^o *Les conférences.* En 1902, la Ligue avait fait donner 13.676 conférences, 40.000 cours d'adultes avaient été créés, 5.000 associations d'anciens élèves et 2.700 sociétés rattachées à la Ligue.

J'ai là, sous les yeux, un n^o du *Progrès du Loiret* du 24 mars 1902, où on rend compte d'une conférence donnée au théâtre, sous les auspices de la Société de la Bibliothèque de la rue des Pensées et la présidence de M. Fernand Rabier, assisté de M. Estienne, directeur de l'Ecole Normale d'instituteurs et délégué officiel de la Ligue de l'Enseignement. Il est à présumer que les élèves des Ecoles Normales d'Orléans y avaient été amenés.

Malgré ce renfort appréciable, M. Fernand Rabier montra un peu de mauvaise humeur en voyant le petit nombre des assistants ; cette mauvaise humeur fut sans doute la cause pour laquelle il commença par lâcher une bourde : « A l'heure, dit-il, où l'éducation laïque est à ce point attaquée, il appartenait à la Ligue de l'Enseignement de présenter non pas sa *défense*, mais son *apologie* ! » Si j'avais été là, je lui aurais demandé s'il a jamais vu des *apologies* qui ne soient pas des *défenses*.

Le conférencier, M. Berquier, instituteur parisien, fit l'histoire de la Ligue de l'Enseignement en exaltant son œuvre ; M. Estienne le remercia ; M. Fernand Rabier remercia M. Estienne, et le tout se termina par la quête.

Cependant, MM., même quand une conférence est un demi-échec, comme celle dont je viens de vous parler, il en reste toujours quelque chose dans l'esprit des auditeurs ; et quand la Ligue, en 1902, en accuse 13.676, il faut convenir qu'elle n'a pas perdu son temps.

5^o *Les fêtes.* Un autre moyen employé était de célébrer des fêtes chaque année dans les écoles et dans les salles de réunion, en l'honneur de quelque grand homme de la laïcité.

C'est ainsi que le 19 juin 1904 eut lieu, sur la demande de la Ligue et par ordre du Ministre de l'Instruction publique, une fête en l'honneur de Jean Macé. Naturellement, les instituteurs étaient invités à prendre la parole devant leurs élèves et leurs familles pour glorifier la Ligue, son fondateur et ses résultats. On peut bien imaginer tout ce que cette circonstance permettait de répandre de mensonges audacieux.

Quand cette fête eut lieu, une personne alla entendre le discours et m'en donna la copie, sans que je l'en eusse chargée.

Voici ce que j'y trouve, entre autres perles :

« L'instruction obligatoire et laïque répondait aux principes de la Révolution ; mais jusqu'ici on n'avait pu y arriver : l'Eglise était l'obstacle. Elle avait bien consenti à allumer une petite veilleuse pour éclairer les masses populaires, tout juste assez pour qu'elles puissent voir leurs maux et se résigner à les supporter en attendant la vie éternelle. »

Plus loin il dit :

« Il fallait que l'enseignement fût *laïque*. C'était le devoir de l'Etat de donner l'instruction à ses enfants, de leur enseigner leurs droits et leurs devoirs, contrai-

rement à ce que pense l'Eglise qui croit avoir la mission de pétrir et de former les âmes. Il fallait enfin établir les choses ce qu'elles doivent être, c'est-à-dire la science à l'Ecole et l'instruction religieuse à l'Eglise. »

Vous voyez, MM., que dans cette circonstance comme dans bien d'autres, la neutralité scolaire, so-lennellement inscrite dans la loi, a passé un mauvais quart d'heure. Le brave homme qui avait prononcé cette harangue s'écria pour finir :

« C'est à la ténacité, à l'esprit d'organisation et d'initiative de Jean Macé que nous devons cette conquête. Honneur à Jean Macé ! »

Dites-vous que ces paroles, et beaucoup d'autres plus hardies, furent ce 19 juin 1904 prononcées devant toute la population scolaire de la France et devant quantité de familles et convenez qu'il n'en faut pas tant pour détruire la foi dans beaucoup d'âmes !

Le 11 mars 1923, autre fête. C'est au Trocadéro qu'elle a lieu. La Ligue de l'Enseignement a fait appel à la Ligue des Droits de l'Homme, à celle de la République, au Grand Orient de France, et enfin aux Bleus de Bretagne. Il s'agit de célébrer le centenaire de Renan. Six orateurs, dont M. Anatole France, prirent la parole pour exalter le renégat. Il y eut des chants, des défilés de Bretonnes en costume de leur pays et des joueurs de biniou ; mais cette fin, dit l'*Humanité* (12, 3, 23) fut un peu expédiée parce que les orateurs avaient parlé trop longtemps et que chacun avait hâte de s'en aller.

En tout cas, la Ligue avait montré une fois de plus sa haine de la religion catholique.

6° Mais le plus puissant moyen d'action de la Ligue furent ses congrès, ces fameux congrès qui réunissaient tous les ans, dans une ville quelconque de la France, tous les dirigeants des sociétés affiliées, pour leur donner les consignes à faire exécuter par leurs adhérents. Congrès dans lesquels se faisaient entendre les orateurs les plus fameux du parti ; congrès qui, bien souvent ont préparé les mesures législatives restrictives de la liberté et qui ont dicté au Parlement la ligne de conduite à suivre.

Citons les principaux :

Le XVI^e congrès eut lieu en 1906 à Angers et on y entendit des discours contre les croyances religieuses et sur la divinisation de l'homme... : rien que cela !...

En 1919, un congrès se réunit à Amiens. On est au lendemain de la guerre et la Ligue se réorganise pour entreprendre de nouvelles campagnes.

Mais le congrès le plus retentissant est celui qui eut lieu à Valence, au commencement de novembre 1924 ; il avait été préparé par une *Semaine de Défense laïque*, organisée par la Franc-Maçonnerie, du 26 au 30 décembre 1923. Ce 40^e congrès de la Ligue, fut terminé par un discours de M. François Albert, président de la Ligue et ministre de l'Instruction publique. Il parla de « l'offensive cléricale contre les lois laïques, » du rétablissement de l'ambassade au Vatican, des Jésuites, de l'appel à la guerre civile, de l'embrigadement de la jeunesse, etc... En un mot, il déclara la guerre au catholicisme.

Il allait un peu vite, car le ministère Herriot dont il faisait partie ne tarda pas à être renversé, et lui-même, le pauvre M. François Albert, perdit en Poitou son siège de sénateur.

Toutefois on ne peut nier que ce congrès, comme les autres, reproduit par les mille voix de la presse, était un merveilleux instrument d'influence, et intensifiait dans tous les coins de la France l'activité des ligueurs.

7° Enfin, il y a un dernier moyen dont la Ligue de l'Enseignement, fidèle en cela à son affiliation maçonnique, n'a pas hésité à se servir, moyen vil et méprisable : la *délation*.

Au 40^e congrès de la Ligue, M. François Albert disait « qu'il ne prétendait imposer aucune doctrine officielle. » Mais quelque temps auparavant, le 9 août 1924, il avait envoyé à ses inspecteurs primaires une circulaire que ceux-ci transmirent aux instituteurs, en ces termes :

Note confidentielle adressée aux instituteurs. — « Par application de la circulaire ministérielle du 9 août dernier, vous êtes prié de me faire connaître dans les cinq jours s'il y a dans votre commune des fonctionnaires qui confient l'éducation de leurs enfants à des écoles privées (indiquer s'il y a lieu leur nom et leur fonction). »

Un groupement de fonctionnaires affilié à la C. G. T. releva aussitôt le ministre du péché de paresse en publiant une réponse dont j'extraits ces quelques phrases :

« Si les chefs hiérarchiques ont le droit de s'occuper des questions relatives au service et à la discipline dans les locaux administratifs, et au travail du personnel, nous leur refusons totalement le droit de s'occuper de nos affaires personnelles privées, politiques ou religieuses. »

« Les simples citoyens ont le droit actuellement de choisir le genre d'enseignement convenant à leurs enfants, sans intervention des préfets ou des chefs, nous demandons la même faculté pour les fonctionnaires. »

Pour ordre du Conseil fédéral, CHARENTAIS.

De son côté, la Fédération des professeurs de lycée blâma également le ministre qui s'en tira comme il put, c'est-à-dire piteusement.

La délacion ne s'arrêtait pas là, elle s'étendait même aux maîtresses et aux maîtres, témoin cette question posée par la Commission de défense laïque :

17° Existe-t-il un groupement de *Davidées* ? Nombre d'adhérentes ? Rôle ? Provoque-t-il des entrées dans les Ecoles normales, en vue de préparer du personnel pour les *Ecoles libres* ?

La même question fut posée de nouveau au congrès de Valence. Mais cette fois encore on trouva en face de soi une attitude fière et énergique, et il fallut baisser pavillon.

La Ligue de l'Enseignement n'avait pas moins endossé la honte d'avoir essayé des moyens réprouvés par l'honneur et attentatoires à la liberté.

III. — Les résultats funestes qu'a obtenus la Ligue de l'Enseignement

Ces résultats, nous les connaissons déjà par ce qui précède, ce sont les lois néfastes qui ont chassé Dieu de l'éducation nationale. De ces résultats, la Ligue de l'Enseignement s'est toujours vantée. Lisez son

Bulletin de 1894, et, à la page 488, vous trouverez ceci :

« Le Pape et le clergé catholique ont accusé la Franc-Maçonnerie de la révolution qui s'est accomplie dans les idées et dans le système scolaire de ce pays. Il m'a toujours paru qu'il y avait là une méprise, et comme un reste de superstition à l'endroit du rôle qu'on prêtait jadis aux sociétés secrètes. L'Eglise se serait moins trompée si elle avait rendu responsable des lois scolaires la Ligue de l'Enseignement. »

L'Eglise ne se trompait pas du tout puisque nous avons vu que la Ligue de l'Enseignement et la Franc-Maçonnerie étaient deux têtes sous un même bonnet, et que l'œuvre de l'une était aussi l'œuvre de l'autre.

Au reste nous avons la déclaration de Paul Bert, qui, dans son discours du 6 avril 1882, reportait à la Ligue tout le mérite des lois scolaires votées, et célébrait : « cette Association qui a tant travaillé sous l'Empire et à laquelle nous devons, pour la plus grande part, le bon mouvement d'opinion qui nous a permis de doter ce pays de l'instruction gratuite, laïque et obligatoire. »

Il est loisible à la Ligue et à ses adhérents de se glorifier de ce résultat ; pour nous, nous n'avons qu'à répéter qu'elle a fait là œuvre mauvaise et néfaste, injurieuse pour Dieu dont elle méconnaît les droits imprescriptibles, criminelle envers l'enfance dont elle pervertit l'âme, désastreuse pour la France au nom de laquelle ces attentats ont été accomplis et dont elle a pour longtemps détruit l'unité morale.

Si seulement la Ligue de l'Enseignement avait, à côté de ces méfaits, procuré quelques progrès ! Si elle avait, par exemple, fait reculer l'ignorance, puisque l'Enseigne qu'elle arbore et sa première raison d'être !

Hélas ! il n'en est pas ainsi, puisque le nombre des illettrés croît de jour en jour d'une manière déconcertante. Cela, ce n'est pas moi qui le constate, c'est M. Soulet, président de la Ligue pour l'instruction post-scolaire obligatoire qui, en 1913, a fait entendre un long cri d'alarme. Cela, ce qui le constate encore, ce sont les examens, pourtant bien simples qu'on fait passer aux conscrits à leur arrivée dans les régiments et qui dénotent de leur part une ignorance stupéfiante.

Si la Ligue avait vraiment souci de combattre l'ignorance, ne devrait-elle pas stimuler le zèle des commissions scolaires qui doivent veiller sur la régularité des enfants et sont armées pour cela. Mais les parents de ces enfants négligents sont peut-être des électeurs qu'il ne faut pas mécontenter. On les laisse bien tranquilles et la Ligue ne dit rien.

Si la Ligue avait vraiment à cœur l'instruction populaire, elle devrait tendre la main aux écoles libres et les soutenir dans leur tâche qui répond aux mêmes aspirations qu'elle. Pourquoi les combat-elle avec tant d'acharnement ? C'est donc que la lutte contre l'ignorance n'est pas son véritable idéal !

Si la Ligue avait vraiment à cœur l'instruction populaire, elle ne permettrait pas le gaspillage des fonds qui lui sont affectés, et par conséquent se prononcerait contre les écoles sans élèves, où les maîtres reçoivent de gros traitements pour se tourner les

pouces. Loin de là, elle exige qu'il y ait des maîtres partout. Et savez-vous à quel résultat elle aboutit ? Un journal va nous le dire dans un curieux entrefilet que je vais vous lire :

L'écolier le plus cher de France

Certains journaux ont organisé autrefois un concours pour désigner « la plus belle femme de France. » Aujourd'hui, nous sommes heureux de présenter au public « l'écolier le plus cher de France. »

C'est à l'école de Saint-Jean-sur-Vilaine (Ille-et-Vilaine) que revient l'honneur de l'avoir élevé.

En trente ans, les deux écoles laïques, l'une de garçons, l'autre de filles, de ce village n'ont eu qu'un unique élève, le fils du cantonnier.

Les frais de cette éducation exceptionnelle atteignent le chiffre respectable de 212.000 fr.

Nous avons pu nous procurer l'adresse de ce jeune phénomène et nous lui avons demandé une interview par écrit. Malheureusement, nous avons appris qu'il fallait renoncer à l'espoir de recevoir jamais sa réponse : l'écolier le plus cher de France est complètement illettré.

Si seulement enfin la Ligue de l'Enseignement avait agi, selon son but qui est de soutenir l'école, pour que les instituteurs publics s'abstinssent de politique ; pour qu'ils fussent toujours respectueux des croyances de leurs élèves et déferents envers leurs chefs hiérarchiques.

Hélas ! nous savons trop que leurs syndicats ont adhéré à la C. G. T., que la plupart de leurs délégués au Conseil départemental sont socialistes, et qu'un bon nombre même sont communistes, c'est-à-dire opposés à l'idée de propriété et à l'idée de patrie.

Il y a plus : à présent, dans 80 départements, ce ne sont plus les inspecteurs qui commandent, c'est le syndicat.

Un exemple vraiment incroyable en donnera la preuve ; je le trouve dans l'*Action Catholique* de l'abbé Bergey.

« Les époux Bouet, instituteurs à Lézigné (Maine-et-Loire), communistes, anti-militaristes et anti-religieux, auteurs de discordes dans le pays, avaient indigné par leurs actes et leurs propos, les pères de famille de la commune.

« M. Herriot prit un arrêté, non pas pour leur lever le droit d'enseigner, mais pour les envoyer dans une autre commune. (Arrêté du 23 sept. dernier).

« Les époux Bouet ont refusé de quitter Lézigné, soutenus par les syndicats communistes, et c'est M. Herriot qui a été obligé de rapporter son arrêté ! »

Je ne dis pas que la Ligue de l'Enseignement soit responsable de toutes ces choses, mais je dis qu'elle y a aidé en favorisant les passions sectaires, loin de les empêcher comme c'était son devoir puisqu'elle prétend avoir pour but de soutenir l'école publique.

L'instituteur dont je parlais tout à l'heure terminait son petit discours par ces mots : « Honneur à Jean Macé ! » ... Moi, je le dénonce, ainsi que tous ceux qui l'ont suivi, comme les auteurs criminels de tout le mal qui a été fait, depuis cinquante ans, à l'enfance française !

IMPRIMATUR

Lingonis die 18 januarii 1928.

EUG. LINDECKER, Vic. gen.

Le gérant : F. FROSSARD.

Ami du Clergé du 26 janvier 1928

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Cours de prônes sur le Credo. — XLIX. Le Jugement de Notre-Seigneur, 49.

Instructions sur la Sainte Eucharistie. — VIII. Merveilleuse apothéose de l'âme, 51. — IX. Le bonheur dans la communion, 54.

Pour la fête de S. Eubert. — L'intégrité de la foi et la sainteté, conditions de l'apostolat chrétien, 56.

Sermon pour une prise d'habit. — L'état religieux et la vocation, 58.

Les Saints de la vieille France. — IX. S. Odilon de Cluny, 61. — X. Brunon, évêque de Toul, 63.

COURS DE PRONES SUR LE CREDO

XLIX

LE JUGEMENT DE NOTRE-SEIGNEUR

Mes frères,

Quand Jésus se fut, au Jardin de Gethsémani, abandonné aux mains de ses ennemis, ceux-ci l'emmenèrent triomphants à Jérusalem. Pour s'y rendre, ils suivirent la route qui mène à la colline de Sion ; ils franchirent le torrent de Cédron, puis, traversant le cimetière juif qui occupe les flancs du mont Moriah, ils pénétrèrent dans la Ville Sainte.

I

Ils conduisirent tout d'abord leur prisonnier chez Anne, qui avait été grand-prêtre pendant vingt ans. Déposé l'année précédente par les Romains, il conservait néanmoins une grande influence. C'était d'ailleurs son gendre Caïphe qui lui avait succédé. Anne était l'ennemi le plus acharné du Sauveur. Son palais était voisin de celui de Caïphe. Avant d'entrer chez ce dernier, le cortège qui amenait Jésus s'arrêta chez l'ancien grand-prêtre, sûr de flatter ainsi l'orgueil de ce sectaire et de lui faire plaisir. Cet arrêt permettait de plus à Caïphe de rassembler son Conseil pour juger l'auguste prisonnier.

Anne interrogea donc Jésus sur ses disciples et sur sa doctrine. Jésus lui répondit : « J'ai parlé publiquement au monde, j'ai toujours enseigné dans la Synagogue et dans le Temple où tous les Juifs se réunissent et je n'ai jamais parlé en secret. Pourquoi m'interrogez-vous ? Interrogez ceux qui m'ont écouté. » Cette réponse était très sage. Si Jésus avait lui-même rapporté les enseignements qu'il avait prêchés, on aurait pu suspecter sa sincérité, tandis qu'en interrogeant ceux qui l'ont entendu Anne serait renseigné de façon exacte.

Vexé, Anne n'insista pas ; mais un de ses valets, voulant venger l'affront fait à son maître, dit à Jésus en le soufflant : « Est-ce ainsi que tu réponds au Pontife ? » Se tournant vers lui, Jésus lui dit avec autant de dignité que de douceur : « Si j'ai mal parlé, fournis la preuve que j'ai tort ; mais si j'ai bien parlé, pourquoi me frappes-tu ? »

Satisfait de la déférence qu'on lui avait témoignée et d'autre part, averti sans doute que Caïphe et son Conseil étaient prêts à juger le prisonnier, Anne le leur envoya. Pour se rendre à son tribunal, Jésus n'avait qu'à traverser la cour qui séparait le palais du gendre de celui du beau-père. Or, dans cette cour venait de se produire un incident profondément douloureux.

Curieux de connaître le sort qu'on allait faire à son Maître, Pierre l'avait suivi de loin. Il avait pénétré dans la cour du grand-prêtre et s'était approché du feu qu'y avaient allumé les valets et les soldats. A la lueur des flammes, une servante le reconnut : « N'es-tu pas, toi aussi, des disciples de cet homme-là ? lui dit-elle. Tu étais avec Jésus de Nazareth ! » Mais Pierre le nia devant tout le monde et dit : « Femme, je n'en suis pas ; je ne le connais pas... » Puis il sortit hors de la cour. A peine était-il devant la porte que le coq chanta.

Comme tous ses compatriotes de Galilée, Pierre avait un accent de terroir très prononcé. Aussi, comme il était rentré quelques instants après, l'un des gardes, l'entendant parler, l'interpella de nouveau : — « Certainement tu es un disciple de Jésus, car tu es galiléen, ton langage te fait reconnaître. — Homme, je ne sais pas ce que tu dis, répondit S. Pierre, reniant son Maître une seconde fois. — Mais si ! insiste un des serviteurs du grand-prêtre, parent de Malchus à qui Pierre avait coupé l'oreille, je t'ai vu dans le jardin avec lui ! » Se sentant reconnu et se croyant perdu, cette fois, pour tout de bon, Pierre se mit à protester et à jurer : « Je ne connais pas cet homme dont vous parlez ! »

Il n'avait pas achevé que le coq chantait de nouveau. Notre-Seigneur sortait sans doute en ce moment de chez Anne pour se rendre chez Caïphe. En traversant la cour il jeta sur Pierre un regard plein de tendre reproche et d'infinie tristesse. Pierre se souvint alors de la parole du Maître : « Avant que le coq chante deux fois, tu me renieras trois fois. » Confus et désolé, il sortit et versa des larmes qui ne devaient plus cesser de couler jusqu'à sa mort.

II

Caïphe, cependant, entouré de tout le sanhédrin moins quelques membres favorables au Sauveur qu'on n'avait pas convoqués, attendait l'accusé. — Lorsqu'il fut devant son tribunal, des faux témoins soudoyés par les ennemis du Sauveur se présentèrent et assurèrent l'avoir entendu proférer des paroles de scandale. Deux en particulier l'accusèrent d'avoir dit :

Je puis détruire le Temple de Dieu et le reconstruire en trois jours. » Les grands-prêtres connaissaient bien le vrai sens de ces paroles, eux qui le lendemain devaient aller les redire à Pilate et le prier de faire garder le sépulcre de leur victime pour l'empêcher de ressusciter. Comme Jésus gardait le silence, Caïphe lui dit : « Tu ne réponds rien aux accusations que ceux-ci portent contre toi ?... » Mais Jésus se taisait toujours. Se tenant alors debout et sommant Jésus de lui répondre : « Je t'adjure par le Dieu vivant, lui dit-il, dis-nous si tu es le Christ le Fils du Dieu béni. — Tu l'as dit, oui je le suis,

répondit Notre-Seigneur. Et un jour vous verrez le Fils de l'Homme assis à la droite de Dieu et venant sur les nuées du ciel... »

Simulant l'indignation, le grand-prêtre déchira alors ses vêtements en disant : « Il a blasphémé ! qu'avons-nous encore besoin de témoins ? Vous venez d'entendre le blasphème ; que vous en semble ? » Et tous, de préférer cette sentence : « Il est digne de mort... »

Quel aveuglement de la part des princes de la nation juive. Ils ont devant eux le Sauveur promis au monde... Celui-ci leur affirme qu'il est bien le Messie prédit par les prophètes et attendu pendant quatre mille ans par le peuple de Dieu. Cette affirmation, du reste, il l'a prouvée cent fois par les plus étonnants prodiges. Et, au lieu de se jeter à ses pieds et de l'adorer, Caïphe le condamne à mort et tous ses assesseurs ratifient son jugement inique. Après un pareil jugement, ils peuvent se retirer et aller prendre leur repos : il en est temps d'ailleurs, car il est trois heures du matin. S'ils dorment, ce ne sera certainement pas du sommeil du juste.

Pendant les trois heures qui devaient s'écouler avant le retour du jour, Jésus fut gardé par les valets du grand-prêtre. Trois heures de torture pour le divin prisonnier. Ceux qui le gardaient, dit S. Matthieu, se moquaient de lui et le frappaient. Plusieurs lui crachaient au visage et le souffletaient. Ils lui jetèrent ensuite un voile sur la tête et de la main le frappaient au visage en disant : « Devine, Christ, quel est celui qui t'a frappé... » Pendant toute cette scène ignoble Jésus se taisait. Lui, qui aurait pu foudroyer ces misérables, il acceptait ces dérisions et ces mépris pour expier nos susceptibilités et notre orgueil.

Les Juifs avaient jugé Notre-Seigneur la nuit. Mais les séances de nuit étaient illégales. Dès le matin du vendredi, les juges qui l'avaient condamné se réunirent donc de nouveau chez Caïphe pour procéder à un nouvel interrogatoire. Tout de suite on en vint à la question capitale : « Si tu es le Christ, dis-nous-le, lui demanda Caïphe. — Si je vous le dis vous ne me croirez pas, répondit Jésus. Si d'autre part je vous interroge, vous ne me répondrez pas et ne me renverrez pas. Le Fils de l'Homme ne s'en asseoir pas moins à la droite de la majesté de Dieu. » Ils lui dirent : « Tu es donc le Fils de Dieu ? — Vous l'avez dit, répondit-il, je le suis. Ils dirent alors : « Qu'avons-nous besoin de témoignage ? nous venons de l'entendre nous-mêmes de sa bouche. » Et le cri de mort retentit de nouveau.

Malheureusement, depuis la conquête romaine la peine de mort ne pouvait plus être prononcée que par le gouverneur romain. Force fut donc aux Juifs de conduire leur prisonnier à Pilate et de lui demander de ratifier leur sentence et d'en ordonner l'exécution.

III

Quand il les vit arriver poussant devant eux Jésus chargé de chaînes, Pilate sortit de son prétoire et vint au-devant d'eux. « Quelle accusation apportez-vous contre cet homme ? » leur demanda-t-il. Les

princes des prêtres, qui venaient chercher en Pilate, non pas un juge mais un exécuteur de leur cruelle sentence, répondirent avec insolence : « S'il n'était pas un malfaiteur, nous ne vous l'aurions pas livré. — Eh bien ! prenez-le vous-mêmes, leur dit Pilate. et jugez-le suivant votre loi. — Il ne nous est pas permis de mettre à mort qui que ce soit, » répondirent-ils. Et pour obtenir que Pilate ordonne ce qu'eux-mêmes n'ont pas le droit de faire, ils se mettent à accuser Jésus en disant : « Nous l'avons trouvé agitant notre nation, défendant de payer le tribut à César et disant qu'il est le Christ-Roi. »

Si Jésus se fût rendu coupable de ces crimes, Pilate en eût certainement été informé par sa police. Elle n'avait pu le faire, puisque Jésus avait enseigné tout le contraire de ce que lui reprochaient les Juifs. Pilate procéda cependant à l'interrogatoire de Jésus. Ne trouvant en lui rien de répréhensible : « Je ne trouve en cet homme aucun sujet de condamnation, » dit-il aux accusateurs. Mais ceux-ci de s'acharner de plus en plus contre leur victime : « Il soulève le peuple par son enseignement dans toute la Judée, à commencer par la Galilée, jusqu'ici. — Ah ! cet homme est Galiléen, dit Pilate ; dans ce cas ce n'est pas de moi qu'il est justiciable, mais d'Hérode tétrarque de Galilée ; et comme il est justement à Jérusalem en ce moment pour les fêtes de Pâques, conduisez-lui votre prisonnier.

En voyant celui dont on lui avait conté les prodiges, grande fut la joie d'Hérode. « Pour se concilier mes bonnes grâces et obtenir son acquittement, se dit-il, il ne pourra manquer de faire quelque prodige devant moi. » Mais sa curiosité fut déçue. Notre-Seigneur ne daigna pas même répondre un seul mot à cet impudique, qui, pour échapper aux justes reproches de S. Jean-Baptiste, lui avait fait trancher la tête. Tout mortifié par ce dédain, Hérode fit, par dérision, affubler Jésus d'une robe blanche telle qu'en portaient les grands personnages dans les cérémonies d'apparat, comme s'il ne voyait en lui qu'un pauvre dément atteint de la folie des grandeurs, puis il le renvoya à Pilate. Cet acte de mutuelle défiance eut du moins un résultat : ce fut de réconcilier ensemble Hérode et Pilate qui, d'ennemis qu'ils étaient, devinrent amis.

Lorsqu'il vit revenir Jésus, Pilate sentit renaître son embarras, d'autant que sa femme Claudia Procula venait de lui faire dire : « Ne faites rien contre ce Juste, car cette nuit, dans une vision, j'ai été très tourmentée à son sujet. » Mais comment arracher ce juste à la bande de forcenés qui demande sa mort ? Comme c'était l'usage de délivrer un prisonnier à l'occasion de la fête de Pâques, au choix des Juifs, Pilate envoie chercher en prison un scélérat très dangereux et très redouté, du nom de Barabbas, et le présentant à la foule en même temps que Jésus : « Lequel voulez-vous que je vous délivre ? demande-t-il, Barabbas ou bien Jésus ? » Quelle que soit leur haine contre Jésus, se disait-il, ils ne voudront tout de même pas lui préférer Barabbas dont la mise en liberté serait un danger public. Et cependant c'est celui-ci que réclama la foule, stylée par les princes des prêtres : « Barabbas, déli-

vrez Barabbas, et crucifiez Jésus ! — Mais je n'ai rien trouvé en lui qui mérite la mort ; je vais le châtier puis je le renverrai. »

Espérant apitoyer ainsi les accusateurs, Pilate ordonne donc de flageller Jésus. On le dépouille brutalement de ses habits ; on l'attache à une colonne et pendant un long moment les coups frappent violemment son corps adorable, faisant jaillir son sang et voler sa chair en lambeaux. Après quoi les soldats lui remirent sa robe ; ils jetèrent sur ses épaules un haillon de pourpre en guise de manteau royal ; ils enfoncèrent sur sa tête une couronne d'épines aux pointes acérées, et ils placèrent en sa main un roseau en guise de sceptre, et, pour se moquer de ce roi de théâtre, ils fléchissaient les genoux devant lui en disant : « Salut, Roi des Juifs. » Ils le présentèrent ensuite à la foule massée devant le prétoire. « Voilà l'homme, » dit Pilate, en montrant Jésus tout ensanglanté et défiguré. En effet c'était bien « l'homme de douleurs et rassasié d'opprobres » prédit par le prophète.

Loin d'être attendris et désarmés par ce douloureux spectacle, les ennemis de Jésus se mirent à crier de plus belle : « Crucifiez-le ! Crucifiez-le ! » Ils ajoutaient les menaces aux clameurs : « Si vous le déliez, vous n'êtes pas l'ami de César, car quiconque se fait roi est l'ennemi de César. »

Cette fois, les Juifs ont trouvé l'argument décisif. Tremblant d'être dénoncé à César et de perdre sa place, Pilate se fit apporter de l'eau et, se lavant les mains, il dit : « Je suis innocent du sang de ce Juste. » Tout en proclamant ainsi son innocence, il abandonna Jésus aux Juifs pour être crucifié.

« Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants ! » crient les Juifs, assumant de ce crime la responsabilité que déclinait en vain Pilate. Hélas ! leur horrible souhait s'est réalisé. Voilà dix-neuf siècles que le peuple juif errant par le monde expie son forfait et sent peser sur lui, comme une malédiction, le sang de Jésus. Quant à Pilate, sa lâcheté ne lui servit de rien. Trois ans après la mort de Jésus, en l'an 36, il fut destitué à la suite d'un massacre des Samaritains, et exilé par l'empereur Caligula à Vienne, dans les Gaules, où de désespoir il se suicida.

Cependant le bruit de la condamnation de Jésus était parvenu aux oreilles de Judas. Il avait espéré, en livrant son Maître, que celui-ci échapperait à ses ennemis comme il l'avait fait tant de fois. Voyant qu'au contraire il était condamné, il fut saisi de remords et rapporta les trente pièces d'argent, prix de sa trahison, aux princes des prêtres et aux anciens en disant : « J'ai péché en livrant le sang du Juste. » Il les leur jeta à la face et alla se pendre.

*
* *

Qui ne tremblerait, m. f., en voyant tous ceux qui contribuèrent à la condamnation de Jésus, punis dès cette vie et finir tragiquement ! C'est toujours le sort de tous les malheureux qui au cours des siècles persécutèrent Jésus en la personne de son Eglise et de ses ministres.

Ne soyons jamais de ceux-là et que notre nom ne soit jamais cloué au pilori, comme le resteront jusqu'à la fin des temps ceux d'Anne et de Caïphe, ceux de Judas et de Pilate ! Ainsi soit-il.

INSTRUCTIONS SUR LA SAINTE EUCHARISTIE

VIII

MERVEILLEUSE APOTHÉOSE DE L'ÂME

Mes frères,

Je ne vous étonnerai pas en vous disant que l'Eucharistie nous élève au-dessus de nous-mêmes, au-dessus de notre condition d'hommes faibles, mauvais, pécheurs. Cette élévation de vous-mêmes au-dessus de vous-mêmes, vous l'avez expérimentée toutes les fois que vous avez reçu la Sainte Communion. C'est être élevé au-dessus de soi-même que d'être l'hôte d'un chef ou d'un prince ; à plus forte raison est-ce un honneur au-dessus de tous les honneurs que d'être l'hôte d'un Dieu. Mais je vais vous étonner sûrement en développant devant vous cette pensée inattendue de plusieurs, et pourtant fondée en théologie, à savoir, que l'Eucharistie nous divinise, fait de nous des dieux : *Dii estis*.

— « De tristes dieux ! direz-vous. L'homme qui communie ne garde-t-il pas toutes les infirmités de sa nature ? Il est pauvre, il reste pauvre. Il est malade, il reste malade. Il est laid, il reste laid. Hélas ! ne gardera-t-il pas encore et malgré tout, faible qu'il est, beaucoup de ses faiblesses ? Ne portera-t-il pas jusqu'au tombeau le poids de l'épaisse et lourde matière dont il est formé ? Infini dans ses vœux tant que vous voudrez, mais combien borné dans ses possibilités et ses perfections ! ».

— Rien de plus juste. Non, l'homme ne peut cesser d'être homme ; jamais il n'arrivera, quelle que soit son ambition, à égaler Dieu. En dépit de son fougeux et passionné désir, Lucifer ne l'a pu, et Adam, dans son naïf orgueil, ne l'a pu davantage. Mais si nous ne pouvons devenir Dieu, nous pouvons être investis de quelque chose de Dieu, et c'est là ce que l'on veut dire, quand on enseigne que l'Eucharistie nous divinise.

Permettez que j'essaie d'éclairer avec vous et pour vous une idée vraie, trop souvent présentée sous une forme bien obscure.

Nous verrons d'abord que cette sorte d'apothéose de l'âme chrétienne fait partie de l'enseignement de l'Eglise.

Nous verrons ensuite comment cette doctrine se justifie.

I

Nous lisons dans le psaume : *Ego dixi : Dii estis, et filii Excelsi omnes. Vos autem sicut homines moriemini, et sicut unus de principibus cadetis*. Vous êtes des dieux, vous êtes tous des fils du Très-haut ; vous mourrez cependant comme meurent les hommes, comme meurent les princes eux-mêmes, sans éclat et sans gloire. » (Ps. LXXXI, 6-7). Notre-Seigneur cite ce texte dans l'un de ses discours, pour prouver aux Juifs qu'il a le droit de prendre le

nom de Dieu, quand surtout il montre par ses miracles que de Dieu il a la puissance. (Jo., x, 32-38).

La formule du psaume ne me semble pas dépasser la portée d'une assimilation comparative. Elle signifie : « Vous êtes, vous, hommes, comme des dieux ici-bas, maîtres de tout sur la terre comme Dieu l'est au ciel. Nés de Dieu, c'est de lui que vous tenez un tel pouvoir, mais vous n'en êtes pas moins des créatures périssables, de pauvres dieux qui mourront. » Quant au rappel qu'en fait Notre-Seigneur, c'est ce qu'on appelle un argument *ad hominem*, qui ne paraît pas modifier le sens primitif.

Ce n'est donc pas de ce texte célèbre que je ferai sortir l'idée qui fait l'objet de ce discours. Mais ce texte n'est pas le seul, et il en est d'autres d'où il faut conclure, cette fois légitimement, une sorte d'investissement de l'homme par la divinité.

C'est Jésus-Christ lui-même qui nous parle d'une étroite unité, laquelle, existant entre lui et son Père, s'établit entre lui et nous. C'est encore lui qui nous dit : « Celui qui se nourrit de ma chair et qui s'abreuve de mon sang, celui-là demeure en moi, et moi je demeure en lui. » (Jo., vi, 55). Il y a ici plus qu'un voisinage, une compénétration et une sorte d'identification. C'est S. Jean qui nous dit à la première page de son Evangile (i, 12), parlant du Verbe fait chair : « Tous ceux qui l'ont reçu, il leur a donné le pouvoir de devenir fils de Dieu. C'est S. Pierre enfin qui écrit cette parole si expressive : « Nous sommes participants de la nature divine. *Divinæ consortes naturæ.* » (II Petr., i, 4). Et il y a enfin toute la haute doctrine de S. Paul, qui enseigne que le Christ s'est fait notre frère en humanité, pour nous élever jusqu'à lui et nous faire ses frères en divinité, devenus que nous sommes des fils de Dieu comme lui, non par voie de filiation naturelle, mais par voie d'adoption.

Tous les Pères, tous les théologiens sont entrés dans cette audacieuse idée. Tous vous diront que l'homme, ami de Dieu, participe à la nature divine, que l'homme est déifié par la grâce. S. Grégoire de Nysse, S. Athanase, S. Grégoire de Naziance, S. Cyrille d'Alexandrie, S. Basile, S. Thomas, toutes ces lumières de l'Eglise expriment la même pensée qui serait choquante s'ils n'avaient souci d'y apporter les correctifs nécessaires : — Nous sommes déifiés, nous sommes des dieux en un certain sens ; mais nous ne sommes pas Dieu ; le Dieu personnel, distinct de ses créatures, reste en dehors et au-dessus de nous, Dieu unique, qui nous fait participer à sa vie par la foi et la grâce, mais qui garde pour lui seul sa vie immense, infinie, sans commencement et sans terme.

Nous trouvons dans les ouvrages des Pères de l'Eglise, comme illustration de cette idée, des passages d'une force que j'oserais qualifier de stupéfiante. En voici quelques-uns :

S. Maxime dit : « Par cette sainte Communion, le chrétien participe au pur et vivifiant sacrement qui scelle entre Dieu et lui, autant que cela est permis aux mortels, une véritable alliance ; bien plus, par une sorte d'identification, l'homme obtient de se transformer en Dieu ¹. »

S. Augustin fait dire au Christ : « Je suis l'aliement des forts ; aie la foi et unis-toi à moi par l'Hostie ; tu ne me changeras pas en toi, c'est toi qui seras transformé en moi ². »

S. Léon dit : « La participation au corps et au sang du Christ ne produit en nous d'autres effets que de nous transformer en Celui que nous recevons ³. »

Plus près de nous, le saint pape Pie X dit : « L'Eucharistie vous élève au-dessus des saints anges, à qui n'a pas été donnée la grâce de se nourrir de Jésus-Christ ; vous ne faites plus qu'une même chose avec lui, vous lui êtes unis au point de vous approprier en quelque manière sa nature divine et ses perfections infinies. Cet aimable Sauveur donne à notre intelligence la vérité, la justice et la sainteté à notre volonté, la bonté à notre cœur. En toute vérité, le fidèle qui communie peut redire avec saint Paul : « Jésus-Christ est ma vie, » je pense ce qu'il pense, je veux ce qu'il veut, j'aime ce qu'il aime ; « je vis ; non, ce n'est plus moi qui vis ; c'est lui, le Christ, qui vit en moi ! (Phil., i, 21 ; Gal., ii, 20) ⁴. »

Le saint Pape dit encore, exaltant avec un véritable lyrisme cette transfiguration de l'âme par l'Eucharistie : « Si Dieu est la pureté sans tache, l'âme qui s'unit à Jésus-Christ dans la sainte Communion, telle la colombe innocente qui s'élève au-dessus des eaux sombres, va d'un vol se réfugier au sein de Celui qui est plus pur que les neiges immaculées dont se couronnent les montagnes. Si Dieu est la beauté infinie, celui qui s'unit à Jésus-Christ attire à lui les regards et l'admiration des anges qui, s'ils pouvaient souffrir quelque passion, voudraient à tout prix partager son sort. Si Dieu est la charité par essence, le fidèle uni à Jésus-Christ est comme ravi en une bienheureuse extase ; la charité irradie dans tout son être, elle se trahit dans son extérieur et jusque sur son visage, se manifeste dans les aspirations secrètes de son cœur, comme dans la suavité de ses paroles. »

Quiconque a la foi ne peut s'étonner de cette doctrine, car enfin, si Dieu s'unit à notre âme, si lui, le Créateur, il se rapproche de sa créature au point de la pénétrer et de l'envahir toute, est-il possible qu'il n'opère pas en elle une transformation merveilleuse ? Il doit y avoir de l'esprit de Dieu dans son esprit, du cœur de Dieu dans son cœur, des effusions de vie divine dans sa vie !

Dans ces conditions, est-il difficile de comprendre que l'Eucharistie, venue en nous par la Communion, augmente en nous cette vie que Dieu nous communique ?

Je veux essayer de vous l'expliquer.

II

Il s'agit de voir, m. f., comment l'Eucharistie, au sens que je viens d'indiquer, nous divinise.

Une chose bien visible d'abord, c'est que ce sacrement nous met avec Jésus Fils de Dieu et Dieu

² Confes., vii, 4.

³ De Passione, xii, 7.

⁴ Discours du 14 avril 1912.

¹ Mystag., col. 703-710.

même, dans un rapport d'intimité on ne peut plus profonde.

Le prêtre a pris le ciboire, il élève l'Hostie au-dessus de la coupe d'or ; il s'approche de vous, et il dépose le Pain sacré sur votre bouche. La chair du Christ a touché votre chair. Premier contact.

Maintenant l'Hostie est dans votre poitrine. Jésus, en vous, est uni à votre être physique, mêlé à votre vie. Comme le dit un Docteur oriental : « L'âme s'unit à l'âme, le corps au corps, le sang au sang du Christ ; les éléments mortels sont absorbés par la vie du Christ ressuscité. » Y a-t-il donc identification de l'homme avec Dieu ? L'homme est-il devenu Dieu, selon le vieux rêve de l'orgueil humain ?... Non. Nous demeurons ce que nous sommes, mais notre vie est transformée comme celle de l'olivier sauvage dont la greffe a fait un arbre producteur de beaux et bons fruits. Une sève nouvelle coule en nous, et c'est une sève divine !

Le même Docteur oriental compare l'âme unie au Christ dans la communion à une goutte d'eau mêlée à un océan de parfum. L'assimilation est précieuse, assez juste cependant, car la goutte d'eau, dans l'océan, reste bien elle-même tout en se métamorphosant en une substance supérieure et exquise.

En résumé, nous ne perdons dans la communion ni notre personnalité, ni notre identité. Alors que nous recevons le corps du Christ à l'état sacramentel seulement, c'est-à-dire à la manière des substances, nous gardons notre corps et notre sang propres, dans leur constitution physique normale. Notre être physiologique demeure intact. Ce qui est modifié en nous, c'est la vie profonde.

Que se passe-t-il donc en ces moments pleins de merveilles ? « Comme le pain, dont se nourrit votre corps se change en un sang généreux qui, du cœur, s'élance à tous les organes et porte à chacun d'eux la vie qui lui est propre, au bras la vigueur, aux pieds l'agilité, au visage la beauté, ainsi, par la communion, Jésus-Christ s'unit à toutes les facultés de votre âme et communique à chacune d'elles la vie qui lui convient, à l'intelligence la foi, au cœur la charité, au corps la pureté ¹. »

Il se fait entre vous et lui une profonde unité. Il vit en vous et vous vivez en lui. Il vit en vous, non seulement parce qu'il est physiquement dans votre cœur, mais parce qu'il prend possession de toutes vos puissances. Vous devenez un autre lui-même. Il pense avec votre intelligence ; il veut avec votre volonté ; il sent, désire et aime avec votre cœur, il prie par votre âme et par vos lèvres. Il vit en vous et vous vivez en Lui !

« Le pain ordinaire, broyé par nos dents, est bientôt, grâce à l'activité vitale de nos organes, transformé en un sang neuf qui va régénérer nos tissus et réparer nos forces altérées par l'usure de la vie. Ainsi, nous nous l'assimilons, nous le transformons en notre chair, nous l'élevons à la dignité de substance humaine. Dans l'Eucharistie, il se passe un phénomène analogue, mais en sens inverse. C'est bien toujours le principe le plus noble qui assimile l'autre. Mais ici, ce principe n'est pas l'homme, c'est

l'aliment divin, c'est le Christ. Ce n'est donc pas nous qui transformons Jésus en notre chair, ce serait l'abaisser, mais c'est lui qui nous transforme en lui-même et par là nous élève et nous divinise ¹. » C'est cette métamorphose profonde que S. Augustin exprime, quand il fait dire au Dieu de l'Eucharistie parlant à l'âme : « Je ne serai pas changé en toi, mais c'est toi qui seras changée en moi ! »

Jésus est en vous, il est venu à vous, mais il n'est pas venu seul : toute la Divinité l'a suivi. Vous n'avez pas uniquement en vous sa personne adorable, son cœur, son âme, sa sainteté et sa gloire ; vous avez le Verbe à qui il est uni indissolublement et, avec le Verbe, le Père et l'Esprit-Saint. Avec l'Hostie divine vous possédez l'infini...

Mais c'est fini de l'union physique établie par la communion. Les espèces altérées, le Christ s'évanouit, comme au soir de la première Pâque, il s'évanouit aux yeux des disciples d'Emmaüs. Il n'est plus là, matériellement, mais il reste quelque chose de ce rapide et doux passage. Quoi ? La charité, un accroissement quelquefois prodigieux de charité. Et la charité c'est la vie de Dieu en nous : « *Deus caritas est, et qui manet in caritate, in Deo manet et Deus in eo*. Dieu est charité, et celui qui demeure dans la charité, celui-là demeure en Dieu et Dieu en lui. »

Demeurer en Dieu, pour l'homme c'est être divinisé ; et posséder Dieu en soi, c'est encore être divinisé.

*
* *

Chrétiens qui communiez à l'Eucharistie, comprenez-vous, après ce que je viens de dire, à quelle grandeur la communion vous élève ? « Vous serez comme des dieux, » avait murmuré le tentateur à nos premiers parents. Ils l'ont cru ; ils ont mangé le fruit, les infortunés, et leur rêve d'orgueil impie n'a abouti qu'à l'immense misère humaine. « *Eccce Agnus Dei*, dit l'Eglise, voici le fruit permis du nouveau Jardin. Prenez et mangez, vous deviendrez semblables au Christ qui vous le donne ; vous vivrez dans le bien comme des dieux et, toujours comme des dieux, un jour vous vous asseoiront sur les trônes éternels. »

Vous êtes changés, transformés en Jésus. Ah ! souvenez-vous-en désormais, vos mains sont les mains de Jésus ; vos yeux sont les yeux de Jésus ; votre langue est la langue de Jésus ; tous vos sens et votre corps même sont à lui. A lui aussi toutes vos puissances, votre intelligence, votre mémoire, votre cœur, toutes vos opérations et vos sentiments. Sur vous, comme sur Jésus même, le Père se penche, et de vous, comme de lui, il dit sa parole d'amour :

Voici mon fils bien-aimé, l'objet de mes complaisances. »

Pensez donc désormais comme Jésus, agissez comme Jésus, car ce n'est plus vous qui vivez, c'est Jésus qui vit en vous. *Diu estis...* Ainsi soit-il.

¹ Mgr Laroche.

¹ Coubé, *Gloire et bienfaits de l'Eucharistie*.

IX

LE BONHEUR DANS LA COMMUNION

Souvent, m. f., vous avez entendu vanter le bonheur que l'âme croyante trouve dans la communion. On vous dit, par exemple, que les chastes délices, les plaisirs véritables dont elle inonde l'âme fidèle, sont au-delà de toutes les pensées et de toutes les paroles et ne peuvent se comprendre que par l'expérience qu'on en fait. — On vous dit, avec l'Eglise, que dans la participation au sacrement se trouve toute douceur, *omne delectamentum*. On vous cite les paroles du livre de la Sagesse : « Vous avez donné à votre peuple, Seigneur, la nourriture des anges. Vous lui avez envoyé du ciel un pain mystérieux, un pain qui renferme toutes les suavités, un pain qui prend au goût toutes les saveurs du désir. » Rassemblant tous les textes de l'Ecriture que la tradition applique à la communion, vos prédicateurs évoquent d'innombrables et délicieux symboles. L'Eucharistie est un banquet nuptial, on y sert une chère délicate et un vin exquis, un pain du plus pur froment. C'est un miel savoureux, une nourriture succulente ; c'est le festin du Roi ; c'est une table chargée de douceurs, un calice enivrant...

Mêmes expressions pleines de force et de lyrisme dans les Pères. L'un, Clément d'Alexandrie, compare le Christ Eucharistique « à une abeille qui a déposé sous les blanches espèces, un miel exquis. » Un autre, S. Augustin, le compare à une source à laquelle l'âme puise les douceurs d'une inénarrable suavité : « Celui, dit-il, qui se nourrit avec ferveur de ce Pain céleste, y trouve la vérité, la justice, la béatitude, la joie et la vie éternelle. » Je pourrais vous citer cent textes où, sous des images variées, la même idée se retrouve.

Si j'interroge les saints et les saintes, particulièrement les mystiques, les termes s'échauffent encore et les mots deviennent brûlants. « L'unique peine de la vie, dit un S. Jean Bouche-d'or, c'est d'être privé du pain de Dieu. » « S'il fallait marcher pieds nus sur un chemin de flammes, dit sainte Marguerite-Marie, pour aller à Jésus, j'affronterais gaiement cette souffrance pour jouir de mon Sauveur. » « Par la vertu du Sauveur, dit sainte Catherine de Sienne, je suis tellement remplie de joie, que je ne puis plus me contenir et que je m'étonne de ne pas voir tout mon être se dissoudre.

Ces témoignages sont-ils sincères ? Est-il vrai que l'âme trouve tant de bonheur dans sa rencontre avec le Christ Eucharistique ? Cherchons, m. f., cherchons les raisons de ce bonheur et, si nous ne l'éprouvons pas personnellement au même degré que les saints, essayons de savoir pourquoi.

I

Il n'y a pas à en douter, ces témoignages sont sincères : ceux qui nous les apportent ont éprouvé le bonheur qu'ils nous dépeignent et parlent d'expérience. C'est que, tous, ils avaient une foi vive, sincère, profonde en la présence de Jésus-Christ dans

l'Hostie et qu'ils allaient à lui comme à un Vivant, comme à leur Dieu. Or, comment avoir cette foi et n'être pas éperdûment heureux de communier ?

« La communion chrétienne n'est pas une simple participation à la grâce, a écrit Mgr Gerbet, mais à la substance même de l'Homme-Dieu s'incarnant en chacun de nous, pour purifier notre âme et la nourrir. C'est l'union avec Dieu élevée, si l'on peut parler ainsi, à sa plus haute puissance, et parvenue au dernier degré qu'il soit possible d'atteindre dans les limites de l'ordre présent ; au delà, c'est le ciel. »

Pesez ces paroles.

Qu'un personnage qui nous dépasse par la situation, l'intelligence, la science, le génie, nous distingue et nous donne un témoignage d'estime, c'est pour nous une cause de joie. Il arrive que notre cœur se gonfle de fierté, que toute notre âme s'exalte. Nous nous sentons grandis, ennoblis. C'est donc déjà, pour le croyant sincère qui reçoit la visite de son Dieu dans le sacrement, un bonheur singulier que cette merveilleuse attention de la part de cette Majesté que louent les Anges, que les Dominations adorent, que les Puissances révèrent dans un frémissement de respect et de crainte. En fait d'honneur, impossible ici-bas d'en recevoir de plus haut. C'est pourquoi je dis qu'en avoir conscience est déjà un bonheur.

Et remarquez que ce bonheur, fait de légitime fierté, s'enrichira tout de suite de la douceur d'un profond attendrissement, quand vous réfléchirez que vous ne méritez aucunement l'honneur qui vous est fait. En frappant votre poitrine et en disant avec le Centurion : « Je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison ! » des larmes vous monteront aux yeux, des larmes de reconnaissance, des larmes de tendresse, des larmes d'amour. Or, je le demande, une pareille émotion n'est-elle pas du bonheur encore ?

Sous l'influence de la communion, il fut des saints, nous dit un pieux évêque, qui, comme S. Antoine, S. Dominique, S. François d'Assise, portaient une figure constamment épanouie et heureuse, ainsi qu'on aime à rêver celle des esprits angéliques. Leur physionomie rayonnait la joie et l'allégresse intérieure, comme un nuage transparent qui laisserait passer les rayons adoucis de l'astre du jour. » C'est que les saints, m. f., avaient dans l'esprit toutes les convictions, et dans le cœur tous les sentiments que je viens de vous énumérer et de décrire...

II

Vous me dites : « Je sens que le bonheur dont vous venez de nous donner les raisons doit être réel. D'où vient donc que personnellement je n'en éprouve rien ? »

Je m'empresse de vous dire que vous n'êtes pas les seuls à ignorer les douceurs que d'autres ont goûtées, que d'autres goûtent encore, peut-être à vos côtés. Comme vous, il y en a qui demeurent froids, qui ne sentent rien. Leur cœur ne s'émeut pas. Il leur semble que leur être reste inerte et comme sans

vie, au moment même où la vie divine coule en eux, puissante, ardente, immense, totale.

Il se peut que cette insensibilité soit une épreuve, infligée à de bonnes âmes en punition de quelques infidélités, ou en vue d'accroître les mérites de leur foi. Mais elle peut venir aussi de la légèreté et de l'irréflexion. Pour que la sensibilité s'éveille et s'exalte, il faut que la pensée la précède. Comment pourriez-vous, par exemple, sympathiser à quelque grande douleur, si vous en éloignez vos yeux ? Comment vous réjouirez-vous de la présence de votre ami le plus cher, si vous oubliez qu'il est près de vous ? Les esprits légers et distraits font les cœurs secs, et vous ne serez jamais émus de rien, si vous détournez votre attention de ce qui est émouvant, ou si vous négligez d'y prendre garde. C'est là certainement le cas de beaucoup de chrétiens qui communient par convenance ou par habitude, ou qui apportent à ce grand acte de la vie religieuse des préoccupations étrangères, ou même je ne sais quelle insouciance étourdie, quelle nonchalante indolence qui les rend incapables de fixer leur pensée !

Quand vous communiez, m. f., chassez loin de vous toute préoccupation étrangère, écarter les distractions, ramenez votre esprit, qui veut s'échapper malgré vous, à ce qui doit être l'objet unique de vos soins actuels. Pas de distractions, pas de vaines rêveries. Fixez les regards de votre esprit et de votre foi sur ce Christ qui vient à vous, qui vit en vous. Réfléchissez à ce qu'il est, à ce que vous êtes. Aussitôt vous verrez : les sources du sentiment s'ouvriront pour vous, et comme les meilleures âmes, ou du moins comme les plus tendres, vous goûterez les suavités de l'union divine.

Dites-vous bien, au surplus, que vous pouvez faire une communion sainte et féconde, sans les consolations émotives éprouvées par les âmes plus sensibles. Il existe un bonheur dont la source est plus haute peut-être, un bonheur qui vient surtout de la raison. Ceux qui le ressentent jouissent dans leur intelligence des douceurs du mystère, des profits spirituels qu'ils en retirent, de la vraie vie dont ils sentent que leur âme est pleine. C'est cette façon de jouir de la communion qui est la plus commune parmi nous. Nous ne sommes pas toujours frémissants, enivrés, baignés de larmes. Et pourtant, il y a au fond de nous-mêmes un contentement qui, sans s'élever jusqu'aux délices et à l'extase, constitue cependant une satisfaction intérieure, profonde et vraiment douce. « Qui que nous soyons, il y a eu, dans notre vie, de ces jours heureux où nous avons goûté ces joies eucharistiques. Un grand bien-être, un doux rassasiement s'est produit dans notre cœur ; les passions se sont tuées ; le monde nous fut en dégoût ; nous nous sommes sentis épris d'un amour invincible pour la vertu ; nous avons éprouvé une ferveur nouvelle, un zèle pour le bien que nous ne connaissions pas. Dégagés des liens du siècle et de l'affection au péché, recueillis aux pieds de Jésus, nous avons compris les grandes et délicieuses choses qu'il venait d'opérer en nous. Nous l'avons vu nous donnant son corps en nourriture, son sang en breuvage, son âme pour notre rangon, sa divinité pour notre consola-

tion, sa grâce pour notre vie, son paradis pour notre récompense. Nous l'avons contemplé éclairant notre esprit, fortifiant notre cœur, développant en nous la vie divine, enracinant les vertus, assurant notre persévérance. Nous l'avons admiré purifiant notre intérieur, mortifiant nos sens, éteignant en nous le feu des passions, affaiblissant la convoitise, émoussant les traits du tentateur, liant le pouvoir de nos invisibles ennemis et détournant de dessus nos têtes les dangers qui nous menaçaient. Et nous avons été touchés, et nous avons été réjouis, et ces jours furent pour nous des jours heureux, de ceux dont le Prophète a dit : « Un jour passé dans vos tabernacles, ô Seigneur, vaut mieux que mille jours passés sous la tente des pécheurs ! ¹ »

Ces paroles sont aussi basées sur l'expérience, et il n'est personne ici qui ne sente et reconnaisse à quel point elles sont fondées.

*
* *

Et maintenant achevons ce discours.

Si vous m'avez compris, m. f., vous savez maintenant qu'à la Table sainte l'âme peut trouver le bonheur le plus vrai et le plus profond et qu'elle l'y puise comme à sa source. Mais vous vous rendez compte que, pour en jouir, il faut s'approcher de l'Hostie dans un grand sentiment de foi en la présence du divin Maître, avec, dans le cœur, au moins quelques petites flammes d'amour.

Heureux celui qui communie ainsi avec foi et ferveur ! Il goûte dans cette rencontre adorable des joies auxquelles rien ne peut se comparer. Ne me parlez pas des satisfactions que les passions nous apportent. — L'avare tressaille, à la vue de ses richesses, d'aise et de fierté ; par la communion je suis plus riche que lui, car je possède le Créateur de l'univers. — L'orgueilleux se complaît dans les honneurs et se dilate au parfum de ces vaines fumées qui l'enivrent ; par la communion j'atteins à l'honneur suprême, étant uni à Dieu et transformé en lui. — Ceux qu'on appelle « les jouisseurs » recherchent les jouissances physiques, celles qui font vibrer les nerfs ou flattent la chair en comblant l'avidité de ses instincts. Jouissances étourdissantes, ivresses rapides, souvent suivies de longues amertumes ! Par la communion, je jouis d'un bonheur aussi profond et paisible qu'il est pur, et dont l'impression se prolonge en embaumant toutes mes heures. Je dis avec S. Augustin, ce grand esprit que réchauffait et illuminait un si grand cœur : « Je vous en prie, Seigneur, que tout au monde me devienne amer : que mon âme ne trouve de douceur qu'en vous, en vous la douceur inestimable qui adoucit toutes les amertumes !

C'est ma prière en finissant cet entretien ; que ce soit aussi la vôtre... Ainsi soit-il.

¹ Chan. Rolland, *Le Paradis sur terre*, t. II.

POUR LA FÊTE DE S. EUBERT

(1^{er} février)L'INTÉGRITÉ DE LA FOI ET LA SAINTETÉ,
CONDITIONS DE L'APOSTOLAT CHRÉTIEN*In omnibus teipsum præbe exemplum bonorum operum, in doctrina, in integritate.*

En toutes choses montrez-vous un vivant modèle des bonnes œuvres, dans la doctrine, dans l'intégrité.

(Tit., II, 7).

Mes frères,

L'œuvre religieuse de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans le monde fut plus qu'une évolution : ce fut une révolution. Sans doute, la religion chrétienne faisait suite à la religion de Moïse ; mais elle comportait une nouvelle révélation de mystères jusqu'alors inconnus ; mais elle proposait aux hommes un code de loi universelle dont la sainteté semblait vouloir décourager les plus épris de bien et de vertu. Et cette religion s'est présentée aux hommes sans autre apparat que la force de persuasion inhérente à la vérité et à la sainteté, sans autre point d'appui que la grâce de Dieu et le souvenir des merveilles qu'avait opérées Jésus et dont les Apôtres avaient été les témoins. Et cependant, m. f., cette religion a conquis le monde. Partout la révolution religieuse s'est opérée par la force mystérieuse de la vérité et de la sainteté du christianisme. Le peu que nous savons de la vie de S. Eubert est un chapitre de cette merveilleuse propagation ; et puisque chaque année votre dévotion vous ramène nombreux auprès de votre saint Patron, du moins, m. f., que le souvenir de ce qu'il fut et de ce qu'il fit dans l'Eglise catholique vous fasse mieux encore comprendre ce que vous devez être pour mériter de devenir, à son exemple, des apôtres de la bonne parole de l'Evangile.

I

La vie de S. Eubert, m. f., nous reporte à la fin du III^e siècle de l'ère chrétienne, à cette époque cruelle où la religion, déjà plusieurs fois persécutée, allait recevoir un nouvel assaut, plus terrible encore que les précédents, de la part de l'empereur Dioclétien. Chose extraordinaire, c'est l'époque où le christianisme déborde de partout, hors des limites de l'empire romain. On dirait que la persécution lui donne plus de vigueur que jamais. Les parties les plus éloignées du monde alors connu reçoivent la visite d'évangélistes intrépides. Le Nord de la France, à cette époque la Gaule-Belgique, devient le théâtre du zèle apostolique de S. Eubert et de ses compagnons.

Ce que fut la prédication de cet ardent apôtre du Christ, je l'ignore, l'histoire n'ayant laissé aucun document suffisant pour nous l'apprendre. Mais elle dut refléter le caractère général de la prédication du christianisme à la fin du III^e siècle, telle que l'histoire de l'Eglise nous la fait connaître.

A cette époque, m. f., on peut dire vraiment que la propagation du christianisme tient du prodige. Ce n'est plus l'époque de la première expansion, l'époque apostolique, qui vit accourir vers la religion du

Christ toutes les âmes d'élite qu'avaient dégoûtées l'incohérence et l'absurdité des doctrines du paganisme, et qui surtout s'éloignaient instinctivement de l'immoralité basse et grossière dans laquelle crouissait la société en décomposition. Humainement parlant, on pourrait à la rigueur comprendre que la belle morale de Jésus, la hauteur de vue doctrinale du christianisme, l'attrait même du martyre, si noble pour les cœurs élevés, ait pu recueillir l'adhésion d'un certain nombre d'âmes d'élite. Plus tard, au V^e siècle, lorsque l'Eglise aura pris une extension suffisante pour devenir majorité au sein de l'empire, la raison d'Etat dictera au gouvernement une attitude tellement favorable au christianisme, que la religion chrétienne, persécutée jusque-là, deviendra, par un revirement admirable, la seule religion officiellement reconnue et autorisée. Dans ces conditions, on serait tenté, ici encore, de vouloir humainement expliquer son emprise sur les peuples.

Mais pour en arriver là, il a fallu que le christianisme fît sa trouée à travers les masses païennes ; il a fallu que, non plus seulement les âmes d'élite, mais les âmes ordinaires et vulgaires fussent conquises à la religion, à cette religion qui contredisait des cultes plusieurs fois séculaires, qui s'opposait à la vie immorale partout acceptée, à cette religion qui combattaient les pouvoirs publics, et qui semblait devoir succomber sous les coups de tant d'adversaires réunis. C'est là le miracle, humainement inexplicable.

Comment un tel prodige a-t-il pu être réalisé ? Je ne veux pas nier la possibilité d'influences purement naturelles. Des historiens prétendent même que l'Eglise a su adapter au culte du vrai Dieu certains rites antiques qui tenaient le plus au cœur du peuple et amener ainsi la masse des pompes païennes aux solennités chrétiennes. Quoiqu'il en soit du fait, que je ne veux ni affirmer ni révoquer en doute, j'établis en principe qu'il y eut très certainement d'autres causes à la conversion des peuples, et que ces causes ne sont pas d'ordre naturel. Que dis-je ? m. f., les influences naturelles ne peuvent s'être exercées qu'à la condition d'avoir été dirigées par des motifs expressément surnaturels. Avant tout, en effet, l'Eglise devait imposer sa doctrine, implanter sa morale. Or, vous le savez, les dogmes ne sont pas le produit de notre intelligence ; ils nous sont venus directement du ciel par l'intermédiaire de la révélation divine. Impossible d'en changer la moindre parcelle. Telles qu'elles sont, les vérités révélées s'imposent à notre foi ; il faut les accepter toutes et chacune, si l'on veut être chrétien. Quant à la morale chrétienne, c'est une morale, humainement parlant, impossible à pratiquer. L'homme, blessé dans les forces vives de son être par le péché originel, a trop de tendances au mal pour pouvoir, sans la grâce de Dieu, accomplir tous les préceptes de la loi. C'est là un dogme de notre foi. Sur ces deux points de la doctrine et de la morale, nulle adaptation, nulle concession possible : la vérité doit rester la vérité ; la sainteté ne peut être falsifiée ; vérité et sainteté ont toujours dû diriger toutes les adaptations possibles, et conserver, au milieu de toutes les conjonctures, leur caractère essentiellement surnaturel.

Comment donc expliquer leur influence victorieuse ? Comment admettre que les aveugles du paganisme ont vu clairement la lumière chrétienne ? Comment les âmes taries et déchues du III^e et du IV^e siècle ont-elles soudain été purifiées et entraînées vers les sublimes sommets de la sainteté ?

Ne l'oublions pas, m. f., vérité et sainteté viennent de Dieu, et, si on les présente au peuple sans les déformer, dans leur intégrité native, elles emportent avec elle quelque chose de la toute-puissance divine. La grâce de Dieu les accompagne et, en leur compagnie, fait des merveilles dans le monde. Là où le savant et le moraliste ont échoué malgré leurs démonstrations rigoureuses et leurs leçons magnifiques, la prédication de l'Evangile, offerte aux plus humbles et aux plus ignorants, produit des merveilles et vainc toutes les difficultés. Ce fut là, m. f., l'histoire de la transformation du monde au III^e siècle, de notre région du Nord avec S. Eubert, comme de toutes les autres parties de l'empire romain avec les autres missionnaires de l'Evangile. Humainement parlant, le dogme et la morale chrétienne devaient échouer. Mais, parce que c'étaient le dogme chrétien et la morale chrétienne, ni les ténèbres du paganisme, ni l'habitude de l'immoralité, ni les coutumes séculaires, ni les persécutions hypocrites ou sanglantes, n'ont pu les arrêter dans leur marche victorieuse. Une fois de plus, la vérité avait délivré le monde.

II

Quel exemple sublime et précieux pour nous, m. f., pour nous qui voulons, au XX^e siècle, nous faire, au milieu d'une société redevenue presque païenne, les apôtres de la cause de J.-C.

Je ne vous dirai pas ici — vous la connaissez tout aussi bien que moi — l'atmosphère d'anarchie intellectuelle et morale qui nous enveloppe de toutes parts. Depuis qu'aux droits de Dieu on a substitué les droits de l'homme, depuis qu'à l'obligation religieuse on a substitué la prétendue liberté de conscience, c'est-à-dire la liberté de n'en point avoir, tous les concepts de la saine justice et des devoirs envers Dieu sont bouleversés ; et Dieu n'étant plus à la base de la société, l'ordre moral, appuyé désormais sur la base fragile de la raison humaine, commence lui-même à s'écrouler.

Que faire pour remonter le courant et endiguer le torrent ?

Ah ! m. f., l'exemple des premiers Apôtres est toujours là pour nous servir de modèle ; et les paroles de S. Paul à son disciple Tite demeurent toujours notre ligne de conduite : *In omnibus teipsum præbe exemplum bonorum operum, in doctrina, in integritate*. Soyons des apôtres, oui, mais soyons-le en maintenant l'exemple d'une doctrine parfaite, d'une intégrité de vie, c'est-à-dire d'une sainteté évangélique.

Une doctrine parfaite, tout d'abord. Le Psalmiste se plaignait déjà avec amertume de la diminution que les hommes vains et sans scrupules avaient fait subir à la vérité. Notre siècle, m. f., est le siècle de la diminution de la vérité. Sous prétexte de conventions sociales, on voile la vérité religieuse aux

personnes en bonne santé ; sous le couvert d'une prudence exagérée, on refuse de la dire aux mourants, et, parce que les faveurs du jour ne sont distribuées qu'à ceux qui recueillent les applaudissements de la majorité de la foule, pour obtenir cette majorité, on plie encore la vérité au caprice populaire. Ah ! m. f., je sais bien que tel n'est pas votre cas ; mais, de grâce, dans toutes vos relations avec le prochain, demandez-vous toujours si vous conservez intacte la vérité catholique intégrale ; demandez-vous si, dans vos œuvres sociales, dans votre légitime recherche de l'influence ou des honneurs de ce monde, vous gardez pure de tout alliage la doctrine catholique enseignée par le Christ. Si oui, allez avec confiance, Dieu est avec vous, comme il était avec les pionniers de l'Evangile aux III^e et IV^e siècles, et si des obstacles passagers entravent votre œuvre, ne vous laissez pas décourager : l'heure de la victoire sonnera, annoncée et amenée par la seule force de la vérité divine.

Ne séparez pas l'intégrité de la doctrine de l'intégrité de la vie. Comme il y a un modernisme doctrinal, celui qui diminue la vérité, il y a aussi un modernisme moral et social, celui qui oublie une partie des vertus enseignées par le Christ, les vertus intérieures, pour ne s'attacher qu'aux vertus extérieures ; celui qui ne voit de réel progrès que dans le perfectionnement de la société, et qui oublie que le progrès doit commencer par le perfectionnement de l'individu. Ah ! m. f., soyez des catholiques intègres, et rappelez-vous toujours que, quelles que soient les évolutions actuelles de la société, il y a une chose qui n'évolue pas, c'est la forme de la sainteté fondamentale, telle que N.-S. J.-C. l'a enseignée, et qui consiste, avant tout, à rechercher, soit dans notre vie intérieure, soit dans notre vie extérieure, non pas ce qui plaît aux hommes, mais ce qui plaît à Dieu...

* *

In doctrina, in integritate. Par la doctrine et la sainteté, voilà bien le programme de l'apostolat chrétien. Qu'il s'agisse, m. f., de l'apostolat au III^e siècle avec S. Eubert et ses compagnons ; qu'il s'agisse de l'apostolat au XX^e siècle, peu importe. Il pourra y avoir des adaptations de détail, de forme extérieure, qui varieront selon les circonstances, les lieux et les personnes ; mais, de grâce, conservez toujours intact le dépôt que vous avez reçu de Dieu. Soyez toujours, non seulement inébranlables dans votre foi personnelle, mais ardents à propager cette foi, sans diminution et sans compromission. Soyez toujours, non seulement inflexibles sur les règles d'une morale austère, que vous pratiquerez avec le secours de Dieu, mais n'ayez pas l'orgueil très humain de choisir, pour le succès de votre apostolat, des formes extérieures de vertus exclusives de la sainteté intégrale. Ah ! m. f., si tous les catholiques de l'heure actuelle étaient purement et simplement catholiques, mais catholiques dans toute la force du terme, la face de notre pauvre monde serait bien vite régénérée. Comment donc se fait-il que les S. Eubert, les S. Piat, et autres Confesseurs de la foi, ont converti en quelques années d'immenses régions, alors

que nous, nous restons souvent impuissants ? N'en cherchez pas d'autre cause que dans le précepte de l'Apôtre qu'il appliquait à la lettre. Pour être victorieux, nous aussi, il nous faut revenir à la sainteté et à la foi intégrale. Amen.

SERMON POUR UNE PRISE D'HABIT

L'ÉTAT RELIGIEUX ET LA VOCATION ¹

Si vis perfectus esse, vade, vende quæ habes, et da pauperibus... et veni, sequere me.

Si tu veux être parfait, va, vends ce que tu possèdes, donne le prix aux pauvres... puis, viens et me suis.
(Mt., xix, 21).

Monseigneur,

Ma chère enfant,

C'était probablement aux approches du printemps de l'an 30 ; Notre-Seigneur traversait une dernière fois la Pérée,* par delà le Jourdain. Un jeune homme l'aborda. « Mon Maître, dit-il, que dois-je faire pour posséder la vie éternelle ? » Jésus répondit : « Si tu veux entrer dans la vie, garde les commandements. » Tu les connais : « Eviter l'adultère et l'homicide, le vol et le parjure ; honorer ton père et ta mère, aimer le prochain comme toi-même. » L'adolescent répliqua : « Maître, j'ai observé tous ces préceptes depuis ma jeunesse. Que me manque-t-il encore ? » Notre-Seigneur fixant alors sur ce jeune homme un regard plein de tendresse, lui dit : « Une seule chose te manque. Si tu veux être parfait, va, vends tout ce que tu possèdes, distribue le prix aux pauvres... ; puis viens et me suis. » Renoncer à tous ses biens, — et le jeune homme en avait beaucoup, — quel sacrifice pour cette âme de juif ! En face de cette perspective, son courage défailloit : il s'éloigna plein de tristesse, *abiit mœrens* (Marc, x, 22).

L'appel du Sauveur à la vie parfaite n'avait pas trouvé d'écho chez celui qui l'avait provoqué. Mais il devait être recueilli par les générations à venir. Les âges chrétiens ont reçu la parole de Jésus comme la charte de la vie religieuse et comme l'invitation générale qui ouvre toutes grandes les avenues de la perfection aux libres élans des âmes généreuses.

L'écho de cette parole du Maître est arrivé jusqu'à vous, ma fille. Par quels préludes mystérieux et lointains a-t-il frappé d'abord vos oreilles d'adolescente ? Avec quels accents s'est-il fait entendre au jour béni où vous avez trouvé le trésor de la vérité catholique, acheté, au prix de l'effort et du sacrifice, cette perle précieuse ? Comment, répondant, sans doute, à l'intercession de Marie, la Providence divine est-elle allée vous prendre aux terres lointaines de votre patrie bien-aimée, pour vous conduire jusqu'au seuil de l'Annonciade de Langres ? C'est le secret de Dieu ; c'est le vôtre, ma fille, celui du prêtre pieux et zélé qui dirige votre conscience depuis tant d'années, celui des deux âmes d'élite dont l'affection dévouée vous a entourée de maternelles sollicitudes.

¹ Allocution de votre prononcée à l'Annonciade de Langres, le 8 février 1923.

Ce secret, je ne le trahirai point, non, pas même pour faire admirer, une fois de plus, à ceux qui m'entendent, la sagesse et la puissance de Dieu au service de son amour. J'en ai dit assez pour que tous nous nous associations à l'action de grâces qui monte, émue, de votre cœur reconnaissant en ce jour de vos célestes fiançailles.

C'est bien, en effet, le jour de vos fiançailles. Jésus, aujourd'hui vous offre sa main, et, en vous la présentant, il vous redit, avec la même tendresse qu'à l'adolescent de l'Evangile : « *Si vis perfectus esse, vende... et veni, sequere me.* Tu veux devenir mon épouse ? Voici la loi de notre alliance et le principe de sa fécondité : renoncer aux biens et aux plaisirs terrestres, à la libre disposition de tes actes, me réserver ton cœur, me consacrer ta vie. Le veux-tu ? Le veux-tu vraiment ? Réfléchis et prie, éprouve tes aptitudes et tes dispositions ; dans un an, je viendrai chercher ta décision, la réponse de ta foi, la réponse de ton cœur. »

Telles sont les propositions de Jésus, ma chère enfant. Souffrez que j'en précise les termes. Du même coup, je vous aurai rappelé la nature de l'état religieux et l'économie de la vocation. Ces données vous sont connues, mes chères filles. Mais peut-être, de ce côté des grilles, se trouve-t-il une ou plusieurs âmes auxquelles ma parole pourra fournir quelque lumière. Pour qu'elle ait cet heureux résultat, pour qu'elle porte des fruits de vie, priez Dieu de la bénir.

I

« *Si vis perfectus esse.* » L'idée de perfection est intimement liée à la notion de l'état religieux. Il implique, dans son concept, le plein épanouissement de l'existence chrétienne ; la vie religieuse, c'est la vie surnaturelle évoluant vers sa perfection.

Mais qu'est cette vie surnaturelle, elle-même ? Si on l'envisage dans son principe, ce n'est autre chose que la grâce habituelle, avec le cortège des énergies et des dons sanctifiants qui l'accompagnent : ensemble harmonieux qui pénètre la nature, la purifie, l'élève et la transforme ; organisme délicat et sensible, que doit mettre en branle la touche discrète des lumières et des bons mouvements actuels. Dans cette économie de l'être surnaturel la grâce joue le rôle de substance, de seconde nature ; les vertus infuses, la foi, l'espérance, la charité et les autres, sont comme les facultés ; quant aux dons, ils constituent des aptitudes à obéir au souffle de l'Esprit, notamment en matière d'héroïsme chrétien. La mise en œuvre des facultés surnaturelles, l'activité de la foi, de l'espérance, de la charité surtout, c'est la vie surnaturelle dans son exercice. Elle a pour terme et pour effet l'union avec Dieu. Cette union se réalise particulièrement sous l'action de la charité. En provoquant les élans affectifs de notre cœur, l'amour céleste nous porte vers Dieu, et tout ensemble le rend idéalement et physiquement présent au plus intime de notre être, comme objet de notre pensée aimante et principe des forces surnaturelles qui la produisent. En même temps, la charité s'assujettit les énergies impératives de notre volonté pour les soumettre au bon plaisir du Seigneur. Elle tend

ainsi à exercer son empire sur chacun de nos actes libres ; et, de la sorte, elle devient, suivant la gracieuse comparaison de S. François de Sales, la sève vivifiante qui communique à nos actions le parfum du Christ et la saveur du mérite céleste. Dans l'âme qu'elle anime se réalise la parole de l'Apôtre : « Ce n'est plus moi qui vis ; c'est le Christ qui vit en moi. »

Vous le voyez, m. f., la vie surnaturelle se ramène, en quelque façon, à l'exercice de la charité ; comme Dieu, le christianisme est amour ; c'est l'amour affectif et agissant pour Dieu et pour le prochain, envisagé dans le rayonnement des complaisances divines.

S'il en est ainsi, la perfection de la vie chrétienne ne saurait se concevoir sans le plein épanouissement de la charité. Or, c'est précisément à procurer cette expansion libre et complète de l'amour divin que la vie religieuse est ordonnée. Elle y tend, soit en écartant les obstacles qui s'opposent au développement de la charité, soit en le provoquant de façon positive.

Les trois vœux de religion visent à éloigner les effets de la triple concupiscence qui s'oppose dans l'âme humaine au règne de l'amour céleste : la concupiscence des yeux, la concupiscence de la chair et l'orgueil de la vie. Dans le plan divin, les biens d'ici-bas sont un moyen ; nous en faisons une fin ; ils doivent nous servir et nous devenons leurs esclaves. Pour les acquérir, pour les conserver, le mondain, la mondaine sacrifie son temps, sa santé, sa conscience, sa vertu, les plus strictes exigences de l'amour pour Dieu. Le plaisir n'est pas moins tyrannique. Dans l'ordre providentiel, il ne doit être que le stimulant et le condiment des activités légitimes. L'homme trop souvent poursuit la jouissance pour elle-même, pour elle seule : il immole, pour se l'assurer, la paix de son âme et l'amitié de son Dieu. Quant à l'orgueil, dérèglement d'une tendance en soi légitime, qui nous pousse vers l'excellence et la grandeur, il a pour aboutissement normal la révolte, l'insubordination. *Non serviam* : telle est sa devise. « Je ne servirai pas, je ne servirai personne, pas même Dieu. » C'est, ma fille, pour écarter de votre âme ce triple obstacle à l'épanouissement de la charité, qu'au jour de votre profession vous renoncerez à la libre disposition des biens terrestres, que vous captiverez votre cœur et vos sens sous le joug de la chasteté parfaite, que vous enchaînerez votre liberté dans les liens d'une continuelle obéissance. Pour vous prémunir mieux contre la contagion du monde, où la triple concupiscence règne en souveraine, vous mettrez entre ce monde et vous le mur d'une clôture austère.

Mais la vie religieuse ne tend pas seulement à écarter ce qui peut donner la mort à la charité ou gêner son expansion dans l'âme ; elle en procure, de façon directe, le développement. Elle réservera, ma chère fille, pour Dieu et pour son Christ les affections de votre cœur. Elle ne se bornera pas à soumettre votre volonté aux préceptes de Jésus ; elle la mettra en harmonie avec ses conseils, avec toutes les manifestations, dûment contrôlées, du divin bon plaisir. Elle s'emparera de toute votre activité

pour la vouer entièrement au service exclusif de Dieu dans une vie de prière. Elle fera, de la sorte, de toute votre existence comme un perpétuel holocauste sur l'autel de la charité.

C'est en raison de cette éminente charité de l'âme religieuse, de l'intime union avec Dieu qui en résulte, que cette âme est dite « l'épouse du Seigneur. » Du moins est-ce la raison essentielle et profonde de cette appellation ; car il en est une autre, secondaire, tirée du renoncement, pour des noces mystiques, aux joies des épousailles terrestres.

Ce titre d'épouse, la profession religieuse vous le vaudra, m. f., à un titre tout spécial. Mais ce sont les attrait du Verbe Incarné qui ont ravi votre cœur et l'ont gagné à l'amour de l'invisible beauté divine, comme nous le fait chanter l'Eglise ; c'est à la contemplation de ses mystères que doit être ordonnée, d'une façon particulière, votre vie d'oraison. Nous saluerons donc en vous, à juste titre, l'Élue du Christ, l'épouse de Jésus.

Votre union, m. f., ne sera pas inféconde. Épouse du Christ immortel et glorieux, vous aurez à remplir le rôle de mère à l'endroit des membres de son corps mystique. Jésus, en effet, en remontant aux cieux, a laissé ici-bas des héritiers de son autorité et de sa mission. Le prêtre est, par vocation, le héraut de sa parole, le dispensateur de ses sacrements. Mais, de même que le Sauveur a daigné associer Marie à son œuvre rédemptrice, il a voulu placer auprès du prêtre, comme auxiliaire, la vierge chrétienne. L'intercession est son rôle ; la prière son essentielle mission. Au prêtre il appartient particulièrement de servir de canal à la grâce ; à la vierge, à la religieuse contemplative surtout, d'en faire ouvrir abondante, la source, par ses supplications. Des deux interventions, qui dira quelle est la plus puissante ? Qui d'entre nous, prêtres du Christ, conscient de l'économie des choses divines, ne le constate ? Bien souvent, le plus souvent, peut-être, l'efficacité de notre parole, la fécondité de notre action sont dues aux prières ignorées de quelque Thérèse de Jésus, de quelque Marie-Victoire cachée dans l'ombre d'un cloître solitaire, âmes d'élite dont la sainteté ravit le cœur de Dieu et fait descendre les bénédictions célestes sur le ministère sacerdotal.

II

Vous avez entendu, m. f., les propositions de votre céleste fiancé. Vous connaissez la nature et les conditions de l'alliance qu'il vous offre. Je sais les dispositions de votre âme. Le « oui » aspire à jallir de votre cœur pour tomber de vos lèvres émus. Le moment n'est pas venu, cependant, de le faire entendre. L'Eglise, au nom de Jésus, vous impose une année de réflexions et de prières, une année d'épreuve. Quel sera le but de ces réflexions et de ces prières, quel l'objet de cette épreuve ? Vous le saisirez mieux, si, d'abord, j'esquisse devant vous l'économie de la vocation à la vie religieuse.

La vie religieuse n'est pas, comme le sacerdoce, un état réservé. Par ses invitations réitérées, Jésus a ouvert tout grand le sentier des conseils aux âmes éprises de la perfection. En soi, quiconque en a le

courage peut, appuyé sur la grâce divine, s'y engager sans autre appel. Il n'a pas à craindre d'usurper ainsi un privilège qui ne serait pas fait pour lui. C'est la conclusion qui se dégage nettement de l'enseignement de S. Thomas et des grands théologiens d'antan. Il ne saurait donc être question ici de vocation *élective*, au sens strict du terme.

Mais il reste que Dieu, maître de ses dons, distribue, comme il lui plaît, les aptitudes et les inclinations et les répartit en vue du rôle auquel elles préparent. Arbitre des événements, il en ordonne le cours au gré de ses desseins providentiels. Les conduites extérieures de la Providence offrent ainsi une indication de la volonté divine. Les aptitudes et les attraites sont, à leur façon, un appel. C'en est un encore, et plus manifeste, que les lumières et les motions surnaturelles, par lesquelles le Seigneur se réserve d'engager plus efficacement certaines âmes dans la voie de la perfection. L'état religieux comporte donc vraiment son genre de vocation, vocation *dispositive*, dirais-je volontiers pour en préciser la nature, puisqu'elle procède d'une double préparation providentielle.

Pas plus que l'appel au sacerdoce, la vocation à la vie religieuse ne crée une obligation directe. L'âme qui en est favorisée n'a pas, en soi, par cela seul, le devoir d'y répondre. *Si vis*, a dit le Maître. La réponse demeure essentiellement *une question de libre générosité*, d'amour humble et courageux. Partant, si, par ignorance, par illusion, par légèreté, par faiblesse même et lâcheté véritable, quelqu'un a négligé ou refusé de répondre à l'appel divin, il n'est pas nécessairement, pour toujours, un « dévoyé », irrémédiablement voué à un strict minimum de grâces et en péril imminent de damnation éternelle. Présenter ainsi les choses serait fausser l'enseignement de l'Eglise. Mais, après avoir rendu à la vérité ce juste et nécessaire hommage, j'ai hâte de l'ajouter : à défaut d'obligation directe, la prudence surnaturelle intervient pour faire un devoir, plus ou moins strict suivant les cas, de répondre à l'appel de Dieu. C'est qu'en effet on ne se met pas sans danger au travers des desseins providentiels. On s'expose ainsi à se voir privé de grâces plus abondantes. Par une première lâcheté, on se met sur une pente fatale, où, de défaillance en défaillance, de chute en chute, on court risque de rouler jusqu'à l'abîme. De plus, dans l'ordre des perspectives terrestres, on s'expose aux reprises providentielles. Quel directeur de Séminaire, quel supérieur de communauté n'a connu de ces jeunes gens, de ces adolescentes qui présentaient tous les indices d'une vocation certaine et qui, après avoir reculé devant les efforts et les sacrifices que comportent le sacerdoce et la vie religieuse, ont trouvé l'épreuve là même où ils escomptaient le bonheur ?

Ceci dit, m. f., vous comprendrez sans peine quel doit être l'objet de vos réflexions, sur quoi doit porter l'épreuve au cours de votre année de noviciat.

Vous éprouverez d'abord vos aptitudes, physiques, intellectuelles et morales. Vous vous demanderez si votre santé, votre tempérament s'accommoderont de la vie religieuse, du genre spécial d'existence que comporte l'Annonciade. En cette matière, vos mères

et vos compagnes seront les meilleurs juges et vous pourrez sans crainte vous reposer sur leur décision.

Vous éprouverez ensuite vos goûts et vos inclinations. Les attraites révèlent les aptitudes ou les complètent. A ce point de vue, ils offrent des indications utiles, d'autant plus précieuses qu'elles résident moins dans les sens que dans l'esprit. Quand des attraites présentent les caractères voulus d'élévation, de fermeté, de constance, il y a lieu d'en tenir grand compte. Mais il ne faut pas le perdre de vue : comme tout ce qui est subjectif, l'attrait, surtout sensible, est aisément fallacieux. D'autre part, son absence, au moins initiale, ne saurait être une preuve suffisante contre la réalité d'une vocation. J'irai plus loin : une vocation très réelle peut coexister avec une répugnance vive et profonde, dans la partie sensible de l'âme, à l'endroit des efforts et des sacrifices que la vie religieuse impose. C'est le cas, par exemple, de certaines personnes qui ont fait la douloureuse expérience des périls du monde et de leur propre faiblesse et qui reconnaissent, à la lumière d'En-Haut, que, pour assurer leur salut éternel, elles ont besoin de se défendre contre le monde par l'isolement du cloître, contre elles-mêmes, par ses austérités. C'est le cas encore d'âmes vives, ardentes, élevées, hantées par des rêves de fortune, de gloire, de tendresse, capables d'ailleurs de comprendre la beauté du don de soi et la noblesse du sacrifice, auxquelles des clartés intimes révèlent progressivement que Dieu leur demande ce don d'elles-mêmes et le sacrifice de leurs rêves. La croix les effraie et les fascine tout ensemble. Ce n'est qu'au prix d'un effort généreux qu'elles vont se jeter à ses pieds en triomphant des répugnances de la nature sensible.

L'effort généreux, c'est toujours là qu'il faut en revenir, en matière de vie religieuse. Aussi, m. f., ce que vous devrez, par-dessus tout éprouver, en vue d'en assurer le développement, c'est la générosité de votre amour.

Ne rêvez pas, dans cette vue, d'actes éclatants de vertu, de sacrifices héroïques pour un avenir plus ou moins problématique. Mettez-vous, sans cesse, en face des humbles réalités du devoir présent, pour redire devant chacune d'elles : « Je suis la servante du Seigneur... *Fiat*. » Ce mot doit être la devise de votre année de noviciat. Que la charité, humble et généreuse, active et soumise, soit la loi de votre conduite et qu'elle vous fasse adhérer en simplicité filiale à chacune des manifestations du bon plaisir de Dieu.

Ce bon plaisir céleste vous apparaîtra derrière la lettre des constitutions et des règles, derrière les ordres et les conseils de vos supérieurs, derrière toute direction autorisée. Sachez l'y découvrir, avec le regard de la foi, pour l'embrasser affectueusement.

Au « oui » de l'action, joignez le *fiat* de la patience. La vie en commun, dans l'état présent de la nature déchue, est l'occasion de mille souffrances, le plus souvent menues, mais auxquelles la constance peut donner maintes fois une véritable acuité. Ces souffrances vous trouveront, m. f., toujours douce et paisible, et même autant que possible, aimable et joyeuse. Pour cela vous considérerez habituellement

vos sœurs dans le rayonnement de l'amour que Jésus leur porte.

C'est dans la même lumière des complaisances divines qu'il faudra, ma chère fille, vous envisager vous-même. Car vous serez votre premier fardeau. Toucher en effet, du doigt, chaque jour, presque à chaque heure, la limite, si bornée, de ses forces physiques et morales, constater, chaque semaine, le retour des mêmes surprises, des mêmes lâchetés, dont la persistance semble défier les meilleurs propos, sentir en soi, toujours vivace, un foyer d'aspirations coupables, un fond indestructible d'égoïsme pervers, ici paresseux ou sensuel, là plus raffiné et doublé de superbe, quelle souffrance pour une âme que la grâce a touchée ! Cette souffrance, m. f., vous l'accueillerez sans surprise, sans irritation ni trouble, comme une épreuve, objet de la permission ou du bon plaisir de Dieu.

A cette épreuve inévitable, née de la vie commune ou de votre misère, plaira-t-il au Seigneur d'en joindre d'autres ? Permettra-t-il que vous soyez visitée par quelque infirmité persistante, que vous passiez, au moins temporairement, par les affres de la désolation ? Si vous deviez connaître ces heures particulièrement douloureuses, m. f., ne perdez pas courage. Demandez au Père d'éloigner le calice, — j'y consens, l'amertume en est si grande ! — mais ajoutez toujours, avec l'agonisant de Gethsémani : « Cependant, mon Père, non pas ma volonté, mais la vôtre : *non mea voluntas, sed tua fiat* ! »

Fiat, je vous le répète, ce doit être le mot de votre vie durant ces douze mois. C'est ainsi que vous vous préparerez à dire le « Oui » décisif au jour de votre profession, quand Jésus viendra chercher, l'année prochaine, la réponse de votre foi, la réponse de votre amour.

* * *

En attendant ce moment béni, nous demandons tous à Notre-Seigneur de faire descendre sur vous, m. f., au cours de cette année de noviciat, les grâces de paix et de joie intérieure, de générosité et d'abandon confiant, d'amour affectif et agissant. De ces faveurs divines vous avez reçu, ma chère fille, le gage précieux dans cette bénédiction apostolique qu'à la demande d'un frère aimé, le Souverain Pontife vous envoie, d'un cœur paternel, à l'occasion de votre vêtue et qu'il étend au monastère tout entier.

A cette bénédiction, vous daignerez, Monseigneur, joindre la vôtre.

LES SAINTS DE LA VIEILLE FRANCE

IX

I. ODILON DE CLUNY (962-1049)

I

Pendant les guerres et les tourmentes du x^e siècle, seuls les monastères jouissaient d'un peu de paix. La féodalité les respectait, et, si les moines étaient menacés par les barbares, ils se réfugiaient dans leurs maisons plus tranquilles de l'est ou du midi. Les communautés nombreuses qui ressortissaient de Cluny paraissent avoir bénéficié d'une certaine sécurité,

parce qu'elles étaient gouvernées par un seul Abbé, que cet Abbé vivait longtemps, et qu'il avait eu soin, en temps propice, de se choisir un successeur. S. Bernon avait choisi S. Odon ; S. Odon, l'Abbé Aymard ; et celui-ci S. Mayeul. C'était une suite d'hommes vénérables et prudents, qui avaient aussi l'oreille des rois.

S. Mayeul, né en Provence (906), avait été chassé de ses domaines par une invasion de Hongrois et de Sarrazins. Il vint à Mâcon chez un de ses parents, et l'évêque Bernon le fit étudier à Lyon. Professeur distingué, célèbre même, il refusa l'archevêché de Besançon et entra à Cluny, où l'Abbé Aymard le nomma bibliothécaire, puis le choisit en 948 pour son successeur. Ami des lettres, il se souvint du songe de S. Jérôme, et écarta les poètes profanes pour porter ses religieux vers l'étude de l'Ecriture Sainte et des Pères. Très bien vu à la cour d'Othon le Grand et de sainte Adélaïde, il réforma les monastères de son Ordre dans leur Etat. Othon II, leur fils, voulut le faire nommer pape ; mais il n'accepta point la tiare. On voit quelle influence exerçait alors un Abbé de Cluny. C'était une puissance, respectée des rois et des papes.

Trois ans avant de mourir, S. Mayeul se donna pour successeur S. Odilon, qui gouverna les nombreux monastères de Cluny pendant près de soixante ans.

Né en Auvergne en 962, d'une famille de saintes, tout enfant il se trouva perclus de tous ses membres. Sa nourrice l'ayant laissé un instant à la porte d'une église dédiée à la Mère de Dieu, il se traîna comme il put auprès de son autel qu'il embrassa étroitement. Soudain ses membres se dénouèrent et il se mit à courir dans le sanctuaire. Toute sa vie, en souvenir de ce miracle, il eut une grande dévotion à la Sainte Vierge.

A 26 ans, il se présente à S. Mayeul, qui le reçoit à Cluny et qui le désigne trois ans après comme son successeur, malgré sa grande jeunesse. Mayeul était tombé malade à Souvigny, en Bourbonnais. Il eut l'intuition que seul Odilon pourrait continuer son œuvre. Celui-ci fut ordonné prêtre par Leutalde, archevêque de Besançon, puis installé dans la chaire abbatiale en 991. Il agrandit et embellit Cluny, fit un cloître magnifique orné de colonnes de marbre, bâtit de nouveaux monastères et groupa autour de lui un grand nombre de saints et savants religieux. Il donna l'exemple de la piété, de la vigilance. Il fut surtout un grand serviteur de Marie. Toutes les fois qu'il entendait prononcer ce nom prédestiné, son âme, comme celle de S. Bernard, en tressaillait d'allégresse et d'amour.

Il gardait une pureté exquise et sa charité était sans bornes. Pendant la famine de 1030, qui dura trois ans, il épuisa toutes les ressources de Cluny, qui étaient grandes, pour nourrir les pauvres affamés qui se présentait en foule. Il pourvut à leurs besoins avant même de songer à ceux de ses religieux, qu'il laissait, disait-il, entre les mains de la Providence. Dieu n'abandonna pas ceux qui chaque jour lui demandaient le pain nécessaire. Quand il eut distribué toutes les provisions, il vendit les vases d'or et d'argent, avec la couronne d'or que l'empereur

S. Henri avait donnée à Cluny, puis il se mit à quêter de château en château, de ville en ville. La Providence encourageait sa charité par de mystérieuses multiplications et de nombreux miracles, les pains surtout se multipliaient, et, dans les celliers, le vin coulait sans s'épuiser.

Il faisait beaucoup prier dans son Ordre pour les âmes du purgatoire.

Un religieux français revenant des Lieux Saints fut jeté par la tempête dans une île voisine de la Sicile. Il fut recueilli par un ermite qui, apprenant qu'il était français, lui demanda des nouvelles de Cluny et de son illustre Abbé, dont la renommée était universelle, puis il lui dit :

— J'ai vu souvent ici, tout près, des flammes effroyables sortant comme d'un volcan, et j'ai entendu des milliers d'âmes qu'elles dévorent, leurs plaintes, et les hurlements des démons furieux de ce que nombre de ces âmes leur étaient ravies avant le temps pour être conduites au ciel en triomphe, grâce aux prières, aux pénitences, aux sacrifices des fidèles, mais surtout grâce aux mortifications et aux supplications ferventes de l'Abbé de Cluny et de ses religieux. Quand vous serez de retour en France, allez trouver l'Abbé Odilon et dites-lui de continuer à prier et à faire prier ses religieux pour la délivrance des âmes du purgatoire. Leurs prières mettent les démons au désespoir.

Ce religieux se rendit à Cluny, raconta ce qui lui avait été dit par le pieux ermite, et l'abbé Odilon institua, pour ses monastères, les prières du lendemain de la Toussaint, pour la Commémoration de tous les fidèles défunts. Le pape Sylvestre II trouva cette dévotion si belle qu'il l'étendit à toute l'Eglise.

II

Cette époque du ^xe siècle était particulièrement violente, injuste, persécutrice, traversée par les guerres continuelles que se faisaient les seigneurs. Ceux-ci exerçaient leur « influence exécrationnelle » pour faire nommer des évêques indignes qui devinssent leurs complices. Les monastères n'étaient pas épargnés, on les rançonnait, on les pillait, on persécutait les Abbés. Le pape Jean XX, informé sans doute par l'Abbé Odilon, en écrivit à Robert le Pieux. Il lui rappelait que son devoir de roi était de faire triompher la vérité et la justice, pour que les bons devinssent meilleurs et que les méchants fussent ramenés dans la voie du bien. « C'est un devoir imposé aux rois par le serment de leur sacre, » disait-il. Puis il signalait les violences commises contre les plus vertueux personnages, et en particulier contre Odilon... « Sachez, ajoutait-il, que nous avons adressé à notre bien-aimé fils Odilon, pour lui et ses successeurs à perpétuité, un privilège revêtu de notre autorité apostolique, dont nous transmettons un exemplaire à votre Sublimité royale, afin qu'elle lui donne force de loi dans ses Etats et le fasse notifier à tous les évêques et à tous les seigneurs, en sorte que quiconque, soit prince, soit évêque, oserait le transgresser, tombe à la fois sous le coup de l'anathème apostolique et sous la vindicte des décrets royaux.

Odilon avait donc la faveur des papes et des rois.

On le nomma archevêque de Lyon, mais il refusa pour rester dans sa famille religieuse. Le pape Benoît IX lui avait envoyé cependant par avance le pallium et l'anneau pontifical ; mais il ne se plaisait qu'avec les moines, sur lesquels il exerçait une influence telle que, dans ses voyages, ils accouraient de partout pour le voir, entendre ses avis, contempler la flamme de ses yeux qui jetaient un éclat extraordinaire. Fulbert de Chartres l'appelait « l'Archange des religieux. »

Les miracles venaient confirmer son autorité, mais il les attribuait à S. Mayeul, parce qu'il avait soin de faire boire les malades dans le calice de son saint prédécesseur. Il ne fut pas à l'abri des entreprises des voleurs. Un de ces malheureux voulut une nuit lui prendre son cheval, mais il fut tout à coup maintenu immobile, par une force supérieure, à la porte de l'abbé qui le surprit le lendemain au point du jour dans cette posture embarrassée.

— Mon ami, lui dit en souriant Odilon, il n'est pas juste que vous ayez ainsi perdu toute une nuit à garder mon cheval.

Et il lui donna quelques pièces de monnaie. Seuls les saints savent mettre ainsi de l'esprit dans leur charité.

Les dernières années de sa vie furent éprouvées par de grandes souffrances. Il était très vieux ; il crut qu'il était arrivé au terme de ses jours. Il voulut se rendre à Rome pour y mourir auprès du tombeau des Saints Apôtres. Il y fut en effet très malade pendant quatre mois ; mais réconforté par les visites du pape Clément II et de Laurent d'Amalfi, qui tous deux l'aimaient comme un frère, il recouvra la santé et put revenir à Cluny. Il annonça à ses religieux sa mort prochaine et son désir de se retirer au monastère de Souvigny, près de Moulins, où S. Mayeul avait rendu le dernier soupir. Là il continua à exhorter ses frères et même à prêcher au peuple pour le préparer aux fêtes de Noël. Pendant un de ses discours, il éprouva une douleur très violente ; on le rapporta dans sa cellule où il reçut la Sainte Eucharistie et les onctions saintes. Il donna le baiser de paix à chacun des religieux, puis il prit entre ses mains le crucifix. Alors, comme saint Martin, il aperçut l'horrible figure du démon : « Eloigne-toi, serpent maudit, s'écria-t-il. La croix de Jésus-Christ est ma vie ; pour toi elle est la mort. Elle est mon refuge ; je la bénis, je l'adore. C'est entre les mains de Dieu que je veux remettre mon âme.

Cependant il revint de cette crise, et la veille de Noël il se fit porter dans la salle du chapitre. Là il parla aux Frères avec feu, avec suavité aussi, des joies de Noël, et les consola de son départ. Dieu voulut qu'il passât encore toute l'Octave de Noël sur terre.

— C'est en la fête de la Circoncision, dit-il, qu'est mort le vénérable abbé Guillaume de Dijon, l'ami de ma jeunesse et le modèle de ma vie. C'est ce jour-là aussi que Dieu me redemandera mon âme.

On lui demanda de choisir son successeur :

— Je laisse ce soin, dit-il, à la Providence de Dieu et aux suffrages des frères.

Il eut une syncope. Les religieux le déposèrent sur un cilice recouvert de cendres. Il reprit connaissance : « Où suis-je ? » demanda-t-il. — Le frère Bernard lui répondit : « Vous êtes sur le cilice et la cendre. » — *Deo gratias !* fit-il.

Ses yeux se fermèrent doucement et il expira.

Un de ses fils qu'il avait admis à Cluny, et dont on avait dit, le jour où il se présenta jeune homme : « Quel trésor reçoit aujourd'hui l'église de Cluny ! » Hugues, fils du comte de Semur, était alors en mission en Germanie. Quand il apprit la mort d'Odilon il se hâta de revenir, et c'est en pleurant qu'il se fit raconter les derniers moments de son bienheureux Père. C'est lui qui, malgré sa jeunesse, — il avait vingt-cinq ans, — fut désigné comme Abbé de Cluny. On le porta de force sur le trône abbatial.

Dans l'assemblée se trouvait Hildebrand, le sous-diacre de l'Eglise romaine. On lui avait donné un siège d'honneur. On le vit tout à coup se lever et se placer près de l'Abbé dans une attitude de profond respect. On lui demanda ensuite pourquoi il avait quitté son siège.

— J'ai vu, dit-il, j'ai vu apparaître le Seigneur Jésus. Il s'est tenu à la droite du nouvel abbé, et il semblait lui dicter chacune de ses paroles. Alors je suis venu me placer à côté de mon Souverain Juge. L'ai-je vu, des yeux du corps ou de ceux de l'esprit, je l'ignore ; mais j'ai vu le Souverain Juge assister le vénérable Abbé de sa personne et de ses conseils.

S. Odilon avait, dans la personne de Hugues de Cluny, un successeur doux et fort, digne de lui.

X

BRUNON, ÉVÊQUE DE TOUL (1002-1054)

I

Brunon naquit le 21 juin 1002, sur les confins de la douce Alsace, *in dulcis Elisatiæ finibus*, sans doute au château d'Egisheim. Son père, Hugues, comte d'Egisheim, était le cousin germain de l'empereur Conrad le Salique, et sa mère Helwide, comtesse de Dabo, appartenait à la famille de Gérard d'Alsace, duc de la Haute Lorraine.

A sa naissance, son corps apparut marqué de petites croix, ce qui inspira à sa mère pour lui une sorte de vénération. Quand il eut cinq ans, elle le confia à l'évêque de Toul, Berthold, qui le fit instruire dans son école épiscopale. Il y rencontra son parent, Adalbéron, fils du duc de Luxembourg, un peu plus âgé que lui, et qui était le modèle des étudiants. Les deux enfants rivalisèrent de savoir et de piété, et ils demeurèrent amis pour la vie.

Un soir d'été, à Egisheim, un animal d'une espèce demeurée inconnue, pénétra par la fenêtre ouverte et fit au jeune Brunon d'horribles blessures au visage. Il saisit cette bête et la rejeta sur le coussin. Les serviteurs accoururent à ses cris et ne la retrouvèrent pas. Au bout de deux mois de grandes souffrances, il fut guéri miraculeusement par une apparition de S. Benoît.

Le successeur de Berthold, Hérermann, persécuta les religieux bénédictins du monastère de Saint-Epvre. Brunon, qui faisait partie déjà du corps des cha-

noines, se retira à la cour de Conrad le Salique. Là il était à la source des honneurs, mais il résolut de n'accepter jamais que le service d'une pauvre église. Conrad faisait alors la guerre à la ville de Milan. L'évêque de Toul lui envoya, suivant la coutume, son contingent d'hommes, mais ne put les accompagner. C'est Brunon qui fut chargé de les conduire ; il le fit avec l'habileté et la prévoyance d'un vieux capitaine. Hérermann mourut en 1026, et l'église de Toul envoya une députation à Conrad, pour réclamer comme évêque Brunon, qui avait grandi dans son sein et laissé des souvenirs inoubliés d'intégrité, d'énergie et de sainteté. Conrad, qui était très attaché à celui qu'il aimait à appeler « son doux neveu, » refusa d'abord. L'Eglise de Toul était humble et sans éclat. Brunon ayant accepté un ministère obscur dans son pays, Conrad céda : « Je n'ai pas la force de résister à la voix de Dieu, dit-il. Allez où Dieu vous appelle. Mon affection vous suivra partout. »

Brunon partit donc pour Toul. On le prévint que les Lombards avaient disposé des embuscades pour s'emparer de sa personne :

— Je suivrai la voie royale, dit-il. Le Dieu qui nous conduit saura bien écarter les embûches. Si nous avons à souffrir pour sa gloire, ce sera pour nous un grand bonheur.

Il prit l'avance sur ses compagnons. Ceux-ci furent en effet arrêtés par les Lombards, mais il avait déjà franchi la frontière d'Italie et gagné la Bourgogne transjurane. Toute la population se porta au-devant de lui et l'accueillit triomphalement. L'évêque de Metz, Théoderic, le prit par la main et le conduisit au siège épiscopal. C'était le jour de l'Ascension 1026 : Brunon n'avait que vingt-quatre ans. Mais Poppon, l'évêque de Trèves, son métropolitain, qui était l'ennemi secret de Conrad, refusa de le sacrer. Conrad, qui devait recevoir du pape Jean XX la couronne impériale à St-Pierre de Rome, voulut que son neveu y reçût le même jour la consécration épiscopale. Cette fois, ce fut Brunon qui refusa, par amour pour la paix.

A son retour de Rome l'empereur se rendit à Trèves, emmenant avec lui l'évêque nommé de Toul. Le métropolitain n'osa résister à l'empereur et détermina lui-même le jour du sacre. Mais, dans l'intervalle, il publia une ordonnance métropolitaine en vertu de laquelle le suffragant devait prêter serment de ne prendre dans son diocèse aucune décision doctrinale, administrative ou disciplinaire, sans l'avoir soumise au métropolitain. Aucun évêque ne pouvait accepter ces exigences qui annihilèrent l'autorité épiscopale. Conrad intervint encore. Brunon promit de recourir aux conseils de l'archevêque de Trèves et il fut sacré le 9 septembre 1027, parmi l'allégresse et les acclamations universelles. Jusqu'à la mort de Poppon, survenue vingt ans plus tard, non seulement aucun nuage ne subsista entre les deux évêques, mais ils vécurent dans la plus étroite amitié.

II

Son ministère à Toul, dit son biographe, Wibert, fut plutôt d'un ange que d'un homme mortel. »

Il avait une taille élevée, qui rappelait celle de Charlemagne. C'était la même grâce et la même majesté. Sa voix était une musique. Il savait conduire les affaires comme un homme politique consommé et discuter, exposer comme un théologien. On l'aimait parce qu'il était affable et que sa charité était inépuisable. Il donnait de ses mains aux pauvres et demeurait humble, bon pour les autres, animé toujours de l'esprit de sacrifice. Mais sa bonté n'était pas aveugle. Il y avait des Abbés indignes dans certains monastères ; il les déposa, avant même d'avoir reçu la consécration épiscopale, pour en finir aussitôt avec ce haut désordre, et il chargea le pieux Abbé Widric de ramener à la discipline bénédictine les maisons qui se relâchaient. Son zèle réfléchi et son indomptable volonté du bien lui créèrent des ennemis, qui cherchèrent à lui faire perdre les bonnes grâces de l'empereur Conrad. Ils ne parvinrent pas à leurs fins ; alors ils lui suscitèrent un adversaire puissant dans le comte de Champagne, Eudes, qui envahit la Lorraine et fit une guerre féroce. Il fut tué près de Verdun, alors qu'il se préparait à se porter sur Toul. L'évêque s'occupa alors de rebâtir les villages dévastés, de nourrir les malheureux, et il y mit tant d'activité et de sollicitude qu'il tomba malade et fut bientôt aux portes de la mort. Il se fit porter au pied de l'autel de S. Blaise. Le saint lui apparut, toucha les points douloureux, et, une fois de plus, le miracle le rendit à ses chers diocésains qui se fondirent en actions de grâces quand ils virent qu'il se relevait de sa couche de douleur pour célébrer les saints mystères.

Cependant la pieuse Helvide, sa mère, avait saintement rendu le dernier soupir, demandant qu'on distribuât aux pauvres l'argent qu'on eût consacré à ses funérailles, et ne voulant pour elle que les funérailles des pauvres. Elle fut fidèlement obéie de son mari, le comte Hugues. Brunon pleura sa mère et puisa dans ses exemples et ses exhortations la résolution d'appartenir de plus en plus à Jésus-Christ et à l'Eglise.

Chaque année il se rendait au tombeau du Prince des Apôtres, accompagné d'une multitude avide de faire avec lui ce pieux voyage. Il advint que la contagion se mit dans les rangs des pèlerins ; le saint guérit les malades en leur faisant boire du vin dans lequel il avait plongé une relique de S. Epvre. On accourait à lui de tous les points de la Romagne pour le voir et pour implorer ses prières. En chemin, dit Wibert, les malades venaient lui demander leur guérison. « Il passait la nuit à recevoir les comtes, les patriciens, des hommes de toute classe et de toute condition qui se pressaient autour de sa tente à la lueur des torches et des flambeaux. Au matin l'homme de Dieu les renvoyait consolés et guéris. Son nom était ainsi en bénédiction à Rome et dans toute l'Italie. »

Cependant l'anarchie régnait à Rome. Les Othons avaient passé comme de brillants météores. S. Henri, mort très jeune (1024), ne soutenait plus la papauté de sa main puissante. Conrad de Franconie, dit le Salique, son successeur n'avait pu empêcher le comte de Tusculum, patrice de Rome, de mettre sur le siège pontifical un enfant, Benoît IX (1033-1045), qui n'était même pas dans les Ordres, et qui déshonorait la tiare. Lui-même meurt le 4 juin 1039, prince d'ailleurs juste et bon, mais incapable de maîtriser les événements. Son fils Henri III, dit le Noir, lui succède. Il y a trois papes à Rome. Henri

le Noir réunit un concile à Sutri pour les juger. Deux sont déposés canoniquement ; le troisième, Grégoire VI, se démet volontairement, et l'on nomme pape Suidger, évêque de Bamberg, sous le nom de Clément II (1046), qui ne dure que neuf mois. Damase II règne moins de temps encore, de juillet à décembre 1046. Mais Clément II a eu le temps de prendre, de concert avec le clergé de Rome, une décision importante. En sacrant le roi, Henri III, il le nomma patrice de Rome, et lui conféra le droit de confirmer l'élection des papes et celle des évêques. Désormais nul pape ne pourrait être sacré s'il n'avait obtenu auparavant la sanction impériale. C'était un privilège dangereux, mais cet acte était commandé par les circonstances.

La mort de Damase II (20 décembre 1047) consterna les Romains. Comme l'empereur avait le droit d'élection, ils lui envoient des ambassadeurs le priant de désigner lui-même un pontife. Aucun évêque de Germanie ne consentit à venir à Rome. Alors l'empereur réunit une diète à Worms pour le mois de décembre 1048 et il y convoque les évêques et les princes de l'Empire.

La confusion régnait dans les esprits. Beaucoup n'avaient pas accepté sans arrière-pensée l'élection de Damase II, qu'ils appelaient « un envahisseur du Saint-Siège, » parce qu'il devait sa promotion à l'empereur. Ils croyaient que celui-ci lui avait donné l'investiture, et ils ne lui reconnaissaient pas ce droit. Aussi bien l'empereur Henri ne l'avait pas usurpé, il n'avait fait qu'user, pour le bien de l'Eglise, du privilège qui lui avait été conféré à Sutri. Il n'avait pas élu le pape, il n'avait fait que le désigner au choix des Romains. Les meilleurs esprits, comme Hildebrand, gardaient cette prévention dont fut victime quelque temps l'évêque de Toul.

Quand Brunon parut à la diète, l'assemblée consultée s'écria tout d'une voix : « Brunon, évêque de Toul, est seul capable de porter la charge apostolique ! » Il ne s'était rendu à Worms que par obéissance, et son humilité lui interdisait de croire qu'on pût penser à lui. Il refusa hautement un honneur dont il se sentait indigne. On le supplia : il résista. Enfin il demanda trois jours pour réfléchir. Pendant ces trois jours, il ne prit aucune nourriture et demeura dans une longue oraison. Quand il reparut devant l'assemblée, il maintint son inflexible résolution et pour prouver sa profonde indignité il fit la confession publique de toutes les fautes de sa vie. Cette confession, où il accusait comme des crimes des manquements qui n'étaient pas même véniels, et qu'il accompagnait de sanglots édificia au contraire l'assemblée.

— A Dieu ne plaise, dirent les évêques, que le fils de tant de larmes soit perdu pour le service de l'Eglise !

— Puisque vous le voulez, déclara-t-il enfin, j'irai à Rome. Là, si le clergé et le peuple font librement choix de ma personne, j'accepterai d'être pape. Sinon je considérerai cette élection comme nulle.

L'assemblée applaudit, connaissant d'avance l'assentiment des Romains.

IMPRIMATUR

Lingonis die 25 januarii 1928.

EUG. LINDECKER, *Vic. gen.*

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de L'AMI DU CLERGÉ

Ami du Clergé du 2 février 1928

Deuxième

partie :

PRÉDICATION

SOMMAIRE

Cours de prônes sur le Credo. — L. Le crucifiement et la mort de Notre-Seigneur, 65. — LI. La sépulture et la descente aux enfers, 67.

Conférences de Carême sur les superstitions contemporaines. — I. Une époque de superstition, 68.

Deux plans de sermons pour la fête de l'Apparition de N.-D. de Lourdes. — I. Ce qu'est Lourdes, 71. — II. La source de la grâce, 71.

Conférences aux hommes. — XI. Le Socialisme, 72. **Les Saints de la vieille France.** — XI. S. Léon IX, 77. — XII. Le Bienh. Lanfranc, 79.

COURS DE PRONES SUR LE CREDO

L

LE CRUCIFIEMENT ET LA MORT DE N.-S.

Mes frères,

Lorsque, par leurs menaces, les princes des prêtres eurent extorqué à la faiblesse de Pilate la sentence de mort qu'ils souhaitaient contre Jésus, pleins de joie, ils se hâtèrent de la faire exécuter. La fête de Pâques allait en effet commencer, et ils voulaient que tout fût fini auparavant, de peur que le cadavre de Jésus exposé sur la croix ne souillât cette fête.

I

Les soldats, enlevant à Jésus le haillon de pourpre dont ils l'avaient affublé, lui remirent ses vêtements, mais en lui laissant la couronne d'épines qui lui déchirait la tête. Ils placèrent sur ses épaules une lourde croix, probablement celle qui était primitivement destinée à l'assassin Barabbas, puis le cortège funèbre se mit en route. En tête marchait un centurion à cheval, derrière lui quatre soldats entourant Jésus et deux malfaiteurs que, pour humilier davantage le Galiléen, on allait exécuter avec lui. Les princes des prêtres et les scribes venaient ensuite, harcelant Jésus comme des fauves acharnés contre leur proie. Enfin se pressait en arrière une foule nombreuse attirée par la curiosité.

La route à parcourir depuis le prétoire de Pilate jusqu'au Calvaire où devait avoir lieu l'exécution, mesurait six à sept cents mètres. C'était peu ; mais c'était beaucoup pour Jésus, exténué par les mauvais traitements endurés depuis la veille et par tout le sang qu'il avait répandu. Aussi la tradition raconte qu'au cours du trajet il succomba à trois reprises sous le bois de son supplice et que les bourreaux furent obligés de réquisitionner un étranger, Simon de Cyrène, pour l'aider à porter sa croix. Sans doute, Jésus eût pu faire un miracle pour soutenir sa nature humaine défaillante, il aurait pu aussi appeler les anges à son secours. Il préféra accepter l'aide d'un

homme, afin de nous apprendre que pour avoir part aux mérites de sa Passion, nous devons porter à sa suite les croix que Dieu nous envoie, unir nos souffrances aux siennes, et expier avec lui les péchés dont il nous a rachetés par sa croix.

Aidé par le Cyrénéen, Jésus avançait péniblement dans les rues de Jérusalem, lorsque tout à coup un spectacle douloureux s'offre à sa vue : il vient de reconnaître sa pauvre Mère, la T. S. Vierge... En apprenant l'arrestation de son Fils, Marie avait dû chercher aussitôt à se rapprocher de lui. Elle avait pu, sans doute, car l'accès du tribunal romain était ouvert à tous, assister aux horribles scènes de la flagellation, du lavement des mains et de la condamnation. Elle avait vu le départ pour le Calvaire, et en prenant une ruelle parallèle à la Voie douloureuse, elle attendit le passage de Jésus... Quel regard désolé durent échanger la mère et le fils, et comme les souffrances de l'un durent encore augmenter celles de l'autre ! Comme les cris de mort proférés contre Jésus devaient retentir douloureusement dans le cœur de Marie ! Heureusement, noyés parmi ceux qui les profèrent, il se trouve cependant quelques cœurs compatissants, sainte Véronique en particulier. Ecartant courageusement la foule et s'approchant de Jésus, la pieuse femme essuya d'un linge son visage tout couvert de sang et de poussière. Vous savez comment Notre-Seigneur l'en récompensa en imprimant sur son linge sa face adorable, la Sainte Face, dont l'original est gardé à Rome sous la coupole de St-Pierre, et qui, multipliée à l'infini, est aujourd'hui vénérée dans l'Eglise entière.

Sainte Véronique n'était pas seule à compatir aux souffrances de Jésus et à la désolation de sa Mère. A la suite du divin Condamné venait une grande foule de peuple et de femmes qui gémissaient et se lamentaient sur lui. Se tournant de leur côté : « Filles de Jérusalem, leur dit Jésus, ne pleurez pas sur moi, mais pleurez sur vous et sur vos enfants ; car si c'est ainsi qu'est traité le bois vert, comment sera traité le bois sec ? » c.-à-d., si c'est ainsi que vous traitez l'Innocent, quel sera le sort de ses meurtriers ? Bienheureuses furent ces pieuses femmes, si elles profitèrent du charitable avertissement du Sauveur et méritèrent, par leur pénitence, d'échapper aux horreurs du siège de Jérusalem, que Jésus leur prédit une fois de plus, et qui eut lieu trente-sept ans plus tard.

II

Mais voici le cortège parvenu au sommet du Golgotha. Avant de le clouer sur la Croix, les soldats présentèrent à Jésus du vin mêlé de myrrhe et d'infusion de pavots. On offrait ce breuvage aux condamnés, afin de paralyser en partie leur sensibilité et d'atténuer les horreurs de leur supplice. Jésus goûta de ce breuvage, pour en sentir l'amertume, mais il n'en voulut point boire, afin de se priver du soulagement qu'il eût pu en espérer. Puis les bourreaux le dépouillèrent à nouveau de ses vêtements. Ceux-ci s'étaient collés à son corps meurtri par la flagellation. Aussi, en les arrachant brutalement, rouvrirent-ils d'un seul coup toutes ses plaies, en lui

causant d'horribles souffrances. Ils l'étendirent ensuite sur la Croix, l'y clouèrent, puis dressèrent celle-ci à l'aide de cordes. De chaque côté on crucifia pareillement deux voleurs. Au-dessus de la Croix de Jésus, les bourreaux fixèrent un écriteau indiquant, dans les trois langues alors parlées à Jérusalem, hébreu, grec et latin, le sujet de sa condamnation : « Jésus de Nazareth, roi des Juifs. » Cette inscription était aussi injurieuse pour les Juifs que pour leur victime. Aussi les princes des prêtres se hâtèrent-ils de demander à Pilate de la remplacer par celle-ci : « Voici celui qui s'est donné pour le roi des Juifs. » — « Ce qui est écrit est écrit, » leur répondit le gouverneur. Et c'est ainsi que, au plus fort de ses humiliations, la royauté du Christ-Roi fut proclamée par la plus haute puissance d'alors, celle de Rome, qui ainsi monte la garde à ses côtés.

Humiliés et furieux, les ennemis du Sauveur se vengèrent alors sur lui et lui firent chèrement payer ce titre de Roi qu'on les forçait à lui laisser. Passant et repassant devant sa Croix et le regardant souffrir, avec une joie féroce, ils secouaient la tête et l'interpellaient en disant : « Toi qui détruis le temple de Dieu et le rebâtis en trois jours, sauve-toi donc, si tu es le Fils de Dieu, si tu es le Christ, le Roi d'Israël, descends donc de la Croix et nous croirons en toi. » Les insensés, c'est au contraire parce qu'il demeure sur la Croix qu'ils doivent croire en lui et le reconnaître comme le Messie prédit par les prophètes ; s'il en était descendu, les prophéties n'auraient pas été accomplies ; ce miracle que le divin Crucifié pouvait évidemment réaliser eut anéanti tous les autres. En insultant Jésus comme ils le faisaient et en vérifiant ainsi les prophéties du saint roi David, ses ennemis prouvaient au contraire que Jésus était le vrai Messie.

III

Quand les soldats eurent crucifié Notre-Seigneur, ils se partagèrent ses vêtements. Comme ils étaient quatre, ils en firent quatre parts qu'ils tirèrent au sort. Restait sa tunique, cette tunique que la T. S. Vierge avait amoureusement tissée et qui était sans couture, « Ne la déchirons pas, dirent-ils, mais tirons au sort à qui elle appartiendra, » accomplissant ainsi, une fois de plus, ce que les prophètes avaient prédit. Les amis du Sauveur rachetèrent sans doute sans tarder ces précieuses reliques ; elles sont venues jusqu'à nous, et à Trèves, Argenteuil et ailleurs, elles continuent d'être un objet de vénération.

S'étant ainsi partagé les dépouilles de Jésus, les soldats s'assirent au pied de la Croix pour le garder, lui et ses deux co-suppliciés, jusqu'à ce qu'ils aient tous trois rendu le dernier soupir. Et eux aussi, l'injuriaient en disant : « Si tu es le Roi des Juifs, sauve-toi donc ! » Les larrons eux-mêmes mélaient leur voix à ce concert d'outrages. « Si tu es le Christ, sauve-toi donc toi-même et nous avec toi ! »

Admirez, m. f., la mansuétude héroïque de Jésus. A toutes ces injures, il ne répond que par une prière de pardon : « O mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font ! » Tant de charité ou-

vrit les yeux à un des deux larrons. Se tournant vers Jésus, non plus pour l'insulter, mais pour le prier : « Seigneur, gémit-il, souvenez-vous de moi quand vous serez dans votre Royaume. » — « Aujourd'hui même, répondit Jésus, vous serez avec moi en Paradis. » Aujourd'hui, quelle promptitude ! Avec moi, quelle compagnie ! dans le Paradis, quel repos ! C'est ainsi, ajoute Bossuet, que Jésus exauce, promet et donne sur le champ. Serions-nous aussi criminels que les compagnons de supplice de Jésus, ne désespérons donc jamais, m. f., d'un Sauveur si enclin à écouter, si prompt à exaucer, si généreux pour donner.

Cependant le Sauveur était à peine cloué sur la Croix et élevé entre le ciel et la terre, qu'un spectacle étrange se produisait sur le Calvaire. Quoiqu'on ne fût encore qu'au milieu du jour, et qu'aucune éclipse ne fût possible, puisqu'on était en pleine lune, voilà que tout à coup le soleil s'obscurcit et des ténèbres s'étendirent sur la terre. C'était la nature qui prenait le deuil de son Créateur. On raconte qu'à la vue de ce prodige, visible bien au-delà de la Judée, S. Denys l'Aréopagite qui voyageait en Egypte s'écria : « C'est le Dieu de la nature qui souffre, ou bien c'est le mécanisme de l'univers qui se détraque. » Les ennemis du Sauveur sentirent alors leur arrogance s'effondrer. Epouvantés eux-mêmes, ils quittèrent, l'un après l'autre, le Calvaire pour rentrer à Jérusalem. La Mère du Sauveur, et ses amis qui jusque là par prudence avaient dû se tenir à distance, purent alors s'approcher de la Croix et consoler par leur présence la Sainte Victime qui agonisait. Quand donc Jésus vit sa Mère, et, près d'elle le disciple qu'il aimait, il dit à sa Mère : « Femme, voilà votre Fils, » et à S. Jean : « Voici ta mère, » et à partir de ce moment le disciple prit Marie avec lui, lui rendant tous les honneurs et tous les services qu'un enfant doit à sa mère. Ce n'est pas à S. Jean seul que Jésus donne sa Mère, c'est à tous les hommes. Sur les lèvres de Jésus mourant cette parole : « Voici ta mère, » a la même vertu créatrice que cette autre prononcée la veille : « Ceci est mon corps. » Par la volonté de Jésus expirant Marie devient la mère des hommes aussi véritablement que le pain est devenu le corps du Sauveur. En offrant, du reste, son Fils sur la Croix pour effacer nos péchés, elle nous a réellement donné la vie. Mais à quel prix ! et comme, sur le Calvaire, elle nous a vraiment enfantés dans la douleur !

Vers la neuvième heure, Jésus s'écria d'une voix forte : « Eli, Eli, lamma sabachtani, » ce qui veut dire : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? » — « J'ai soif, » ajouta-t-il peu après ; ému de compassion, un soldat lui présenta une éponge imbibée de vinaigre. Ce soldat accomplissait ainsi la dernière prophétie touchant la Passion du Rédempteur. Voyant donc toutes les prophéties accomplies, le péché réparé, la justice de son Père satisfaite, l'homme réconcilié avec Dieu et le ciel ouvert à nouveau, Jésus dit : « Tout est consommé. » Sa tâche de Rédempteur étant parfaitement accomplie, Jésus pouvait mourir. Il s'écria donc d'une voix forte : « Mon Père, je remets mon

âme entre vos mains, » et, inclinant la tête, il expira.

Terminons cette instruction, m. f., en nous prosternant en esprit devant Jésus en Croix et redisons-lui cette prière que nous faisons à chaque station du Chemin de la Croix : « Nous vous adorons et nous vous bénissons, ô Christ Jésus, vous qui avez daigné nous racheter et racheter le monde entier par votre Sainte Croix. Ainsi soit-il.

LI

LA SÉPULTURE ET LA DESCENTE AUX ENFERS

Mes frères,

A peine Jésus avait-il rendu le dernier soupir sur la Croix que les prodiges se multiplièrent autour de son lit funèbre. Le voile du Temple se déchira en deux depuis le haut jusqu'en bas, comme pour indiquer que le grand sacrifice du Calvaire venait de mettre fin aux sacrifices antiques qu'on y offrait et qui n'en étaient que la figure. La terre trembla ; les rochers se fendirent, et aujourd'hui encore on montre dans l'église du St-Sépulchre une crevasse ouverte par ce cataclysme. Les tombeaux s'ouvrirent et plusieurs corps des saints qui étaient endormis ressuscitèrent, et S. Mathieu ajoute même qu'après la résurrection de Jésus ils vinrent dans la Ville sainte et furent vus de plusieurs.

I

Le centurion romain fut le premier à s'incliner devant ces prodiges. Retenu par sa consigne, il était resté au pied de la Croix, avec ses hommes, pour garder les trois crucifiés. Mais quand il sentit la terre trembler et qu'il vit le Christ mourir en jetant un si grand cri, inexplicable chez un homme épuisé et qui agonise, la crainte de Dieu le saisit, il ouvrit les yeux à la vérité et rendit gloire à Dieu : « Ah ! vraiment, cet homme était juste, s'écria-t-il, c'était le Fils de Dieu, » et son exemple entraînant les légionnaires : « Vraiment, oui, répétèrent-ils, c'était le Fils de Dieu ! »

Cet acte de foi de païens en face du Christ expirant était la condamnation des Juifs qui venaient de le faire mourir. Ceux d'entr'eux qui étaient encore là le comprirent, et, effrayés eux-mêmes par ce qui se passait, ils se retirèrent en se frappant la poitrine. Bientôt, il ne resta plus sur le Calvaire que les soldats, la T. S. Vierge, S. Jean et les Saintes Femmes. Comme c'était le vendredi, afin que les corps ne demeuraient pas en croix le jour du sabbat, qui était un jour très solennel, les Juifs demandèrent à Pilate qu'on leur brisât les jambes pour les achever s'ils n'étaient pas encore morts, et qu'on les enlevât. Des soldats envoyés par le gouverneur arrivèrent donc et brisèrent les jambes des deux voleurs crucifiés de chaque côté de Jésus. Pour celui-ci, voyant qu'il était mort, ils ne lui brisèrent pas les jambes, mais l'un des soldats lui ouvrit le côté d'un coup de lance, et il en sortit de l'eau et du sang, preuve évidente que la mort avait fait son œuvre.

Ils s'apprétaient à détacher les trois cadavres et

à les enterrer avec les instruments de leur supplice comme le voulait la loi, quand survint un noble décurion nommé Joseph, d'Arimathie ville de Judée. C'était un homme riche, bon et juste, disciple de Jésus, mais en secret, par crainte des Juifs, et vivant dans l'attente du royaume de Dieu. Il obtint facilement du centurion qui avait confessé la divinité de Jésus, de surseoir pendant quelques instants à la sépulture de celui-ci. Tandis qu'on enfouissait à proximité les cadavres des deux larrons et les trois croix, que retrouvera la mère de Constantin, sainte Hélène, trois siècles plus tard, Joseph se rendit en hâte chez Pilate et lui demanda le corps de Jésus, afin de lui donner une sépulture plus honorable. Pilate le lui accorda, heureux, peut-être, d'atténuer un peu, par cet acte de complaisance, son iniquité du matin.

Le sabbat n'était pas encore commencé. Les étoiles qui en marquaient l'ouverture ne brillant pas encore, Joseph acheta en ville un suaire de lin et des bandelettes pour l'ensevelissement du Maître, puis remonta au Calvaire où, aidé des disciples, il détacha Jésus de la Croix. Avec quel amour, mais aussi quelle désolation, Marie le reçut sur ses genoux, le serra dans ses bras, l'arrosa de ses larmes et le couvrit de ses maternels baisers ! Son bien-aimé Fils avait fini de souffrir, mais sa passion à elle continuait. Avec combien plus de vérité que le prophète gémissant sur les ruines de Jérusalem, elle pouvait redire : « O vous tous qui passez par le chemin, regardez et voyez s'il est une douleur pareille à ma douleur ! »

Un autre membre du sanhédrin, Nicodème, disciple secret, lui aussi, de Jésus, ne tarda pas à arriver, encouragé par l'exemple de Joseph d'Arimathie. Il apportait cent livres d'aromates pour embaumer le corps de Jésus. On en oignit tous les membres que l'on recouvrit de longues bandelettes. Selon la coutume des Juifs, un suaire enveloppa la tête, et, ainsi embaumé à la hâte, car le sabbat commençait, Jésus fut porté au tombeau. Celui-ci était tout prêt. Joseph d'Arimathie possédait sur le Calvaire même un jardin où il s'était fait creuser dans le roc une grotte funéraire où personne n'avait encore été enseveli : il y offrit une place au divin Maître. On roula à l'entrée une lourde pierre, puis tous se retirèrent, S. Jean emmenant avec lui et s'efforçant de consoler la T. S. Vierge que Jésus lui avait confiée.

II

Voilà donc, m. f., le corps de N.-S. pieusement enseveli. Comme nous le chantons au soir du Vendredi Saint : — « *In pace in idipsum dormiam et requiescam,* » son corps adorable dort sur sa couche funèbre et se repose des fatigues et des affreux tourments qu'il vient d'endurer. Quant à son sang, on pourrait en retrouver les traces au jardin de Gethsémani, dans le prétoire de Pilate, sur le pavé des rues de Jérusalem et surtout au Calvaire où, par les plaies qui ont déchiré son corps, celles surtout des pieds, des mains et de son côté, il s'est écoulé jusqu'à la dernière goutte.

Mais son âme et sa divinité, où sont-elles ?

Son âme, dit le Symbole des Apôtres, est descendue aux enfers. Le mot enfer est un terme générique qui signifie « lieu inférieur. » Or, il est plusieurs lieux inférieurs où vont les âmes au sortir de ce monde.

Le premier, et le plus profond de tous, est celui où brûlent et brûleront éternellement les âmes des damnés. Notre-Seigneur est-il descendu dans cet enfer ? C'est possible, puisque notre Symbole parle des enfers. Il y est descendu alors pour y confondre les démons et les réprouvés, comme la présence d'un monarque outragé confond et épouvante des sujets traîtres et rebelles.

Le second lieu « inférieur » est le purgatoire, où sont retenues pour un temps les âmes de ceux qui meurent en état de grâce, mais qui sont cependant encore souillées de quelque faute vénielle, ou redevables à la justice divine de quelque satisfaction temporelle. L'âme de Notre-Seigneur est-elle descendue en ce lieu d'expiation pour appliquer aux saintes prisonnières qui s'y trouvaient les mérites de sa Passion et les délivrer ? C'est également possible, mais ce n'est pas de foi.

Il est enfin un troisième lieu « inférieur, » c'est celui où allaient les âmes des saints morts avant Jésus-Christ. Quoique ces âmes fussent pures et dignes du ciel, elles ne pouvaient y entrer cependant, parce que les portes en étaient fermées depuis le péché d'Adam et que Notre-Seigneur ne devait les rouvrir qu'au jour de son Ascension. Elles étaient donc dans ce lieu, ces saintes âmes, attendant l'heure de la Rédemption et l'appelant de tous leurs vœux. Ce lieu s'appelle ordinairement « les limbes, » et, dans les Saintes Ecritures, le « sein d'Abraham. » C'est ainsi que nous lisons dans S. Luc que l'âme du pauvre mendiant Lazare fut portée par les anges dans le sein d'Abraham, où elle fut vue par le mauvais riche enseveli dans les flammes de l'enfer.

C'est dans cet enfer que descendit l'âme de Notre-Seigneur et qu'elle demeura depuis le vendredi soir jusqu'au matin de Pâques. Mais qu'allait-il y faire ? Il allait y consoler les saintes âmes qui y étaient et leur annoncer l'heureuse nouvelle de la délivrance. Là se trouvait S. Joseph, son père nourricier, mort entre ses bras quelques années auparavant ; là se trouvaient S. Joachim et sainte Anne, ses pieux ancêtres, S. Jean-Baptiste, son précurseur, et ses parents sainte Elisabeth et Zacharie ; là se trouvaient les saints rois David, Ezéchias, Josias et Josaphat, les saintes femmes Judith, Esther et Débora, les prophètes Isaïe, Jérémie, Ezéchiel et Daniel, et tous les autres voyants d'Israël ; là se trouvaient les saints patriarches Noé, Abraham, Isaac et Jacob ; là enfin se trouvaient nos premiers parents Adam et Eve.

Toutes ces âmes étaient là depuis de longues années, quelques-unes depuis de longs siècles. Sans doute, elles n'éprouvaient aucune douleur sensible, mais elles souffraient cette peine qui naît de l'attente d'un grand bien, d'un bien sûr, mais éloigné encore. Quelle joie pour elles quand Jésus vint les visiter et qu'en le contemplant elles ressentirent comme un avant-goût du Paradis.

Car, l'âme de Jésus se présentait à elles, unie à la divinité. Si le corps de Jésus fut déposé dans le tombeau, si son âme descendit aux limbes, sa divinité, elle, demeura unie à l'un et à l'autre en vertu de l'union hypostatique, que la mort elle-même ne pouvait rompre. Elle demeura unie à son corps ; c'est donc Dieu lui-même qui fut enseveli et mis dans le tombeau avec le corps de Jésus-Christ. Avec quel respect les anges invisibles durent veiller sur cette dépouille sacrée durant les quelques heures qu'elle passa dans le sépulcre ! Elle demeura aussi unie à son âme. C'est donc également Dieu qui avec l'âme de Notre-Seigneur descendit aux limbes, en sorte que pendant quelques heures les justes qui s'y trouvaient purent jouir de la vision béatifique. Pendant quelques heures seulement, car, pas plus que son corps dans le tombeau, son âme ne doit demeurer longtemps dans les limbes ; par sa toute-puissance, la divinité restée avec l'une et l'autre va bientôt les réunir et la parole du Roi-Phète va se vérifier : « Ma chair reposera en paix, parce que vous ne laisserez pas mon âme dans les enfers, et vous ne permettrez pas que votre Saint voie la corruption. » Ainsi soit-il.

CONFÉRENCES DE CARÊME SUR LES SUPERSTITIONS CONTEMPORAINES

I

UNE ÉPOQUE DE SUPERSTITION

Messieurs,

Il est prouvé que nous ne pouvons pas vivre sans religion. Pas d'exemple d'un homme absolument incrédule ; pas d'exemple d'un peuple sans foi. Toujours l'humanité s'est tournée vers le mystère et l'au-delà, respectueuse et tremblante, se sentant dominée par des forces souveraines.

Devant la nature pleine de Dieu, « tout l'être s'émeut, depuis ses racines les plus profondes jusqu'à ses sommets les plus hauts. C'est le sentiment religieux qui nous envahit. Il ébranle toutes nos forces. » Mais, remarque judicieusement Barrès, « craignons qu'une discipline lui manque, car la superstition, la mystagogie, la sorcellerie apparaissent aussitôt ¹. » Rien n'est plus vrai. On a vu des générations perdre leurs croyances, mais non perdre toute croyance. En réalité, elles ne les perdaient pas ; elles en changeaient. Tels les Grecs et les Romains de la décadence ; tels aussi les Français libres-penseurs d'aujourd'hui.

Les époques finissantes de Rome et d'Athènes virent la ruine du paganisme organisé comme religion nationale ; notre époque voit l'affaissement du Christianisme ; mais, de même que le départ des dieux amène l'invasion de toutes les magies de l'Orient, le Christianisme, dont la multitude semble se dépendre sous les influences que l'on sait, laisse la place à la superstition. C'est ainsi que la mer,

¹ *La Colline inspirée.*

en se retirant, laisse derrière elle les rochers visqueux, les algues arrachées et mortes et, çà et là, des tas d'épaves. Bien légers ou bien naïfs les philosophes qui s'étonnent que, dans le naufrage de la religion, la superstition ou plutôt les superstitions surnagent et survivent ! Cette survivance est une nécessité, car il est dans la nature de l'homme de croire à quelque chose, et dès là que sa croyance s'égare, elle ne peut s'égarer que dans la superstition. Notre âge incrédule est un âge superstitieux ; — les raisons de cette recrudescence de la superstition : — tels sont les deux points qu'il nous sera utile d'examiner et d'établir tout d'abord.

I

Il n'est pas, Messieurs, de sommeil absolument tranquille dans l'incrédulité, même totale ; et je vous défie de rencontrer un homme, fût-il le plus intrépide des négateurs, qui, en présence de ces phénomènes qui déconcertent la raison, n'éprouve un petit frisson d'inquiétude et ne se dise involontairement dans le secret de sa conscience : « Si pourtant c'était vrai, qu'il y eût un Dieu ! » Grattez le sceptique ou l'athée : sous la couche de scepticisme et d'athéisme dont il s'enveloppe, vous trouverez le croyant. Il n'admet plus ni Dieu ni diable, il repousse l'Eglise, il ne veut plus entendre parler de la messe ; mais il fréquente chez les tireuses de cartes ou chez la somnambule extra-lucide, et lui qui refuse créance aux prophéties de la Bible et de l'Evangile, il accorde une foi imperturbable aux oracles des devineresses.

On voit, à ces époques de décadence religieuse, un réveil de la vieille magie, et les plus brillantes civilisations elles-mêmes connaissent toutes ces humiliaisons retours, cette funeste et creuse nourriture des âmes réduites à l'indigence. Telles, encore une fois, l'antique Egypte et la Rome sceptique en ses siècles d'agonie. Magie noire, magie blanche sévissent en semble ; on use de procédés ridicules pour mater les forces naturelles ; on cherche des remèdes aux maladies dans des pratiques empiriques et charlatanesques ; on croit aux sorciers, à la sorcellerie, aux ensorcelés !

L'absence de religion appelle la superstition comme le vide appelle le plein. Dans une fine et profonde étude de nature et de mœurs, un de nos meilleurs écrivains de l'heure présente marquait fortement cette tare des âmes sans croyances positives, dans une région qu'il connaît pour y être né et y avoir vécu. Parlant donc de sa région, il disait :

« Aucun pays de France, sauf les vignobles de Bourgogne ou les vergers gascous, n'a ainsi oublié le christianisme. Aucun, en revanche, pas même la Bretagne, n'a conservé en cachette tant de superstitions. Le *drac*, qui est une manière de tarasque, et le *lébérrou*, qui est le loup-garou, jouent dans les campagnes un rôle considérable ; les sorciers n'ont guère pâti de l'éducation civique et de la libre-pensée ! Sans doute, les terres de granit nourrissent-elles des fantômes, malgré tous les exorcismes laïques ! Ajoutons que la méfiance rustique corrobore la croyance aux sorcelleries mieux encore que le goût du surnaturel. J'ai vu des visiteurs innocents accusés de maléfices, dans des demeures isolées où l'on

a dressé le chien à mordre quiconque n'est pas le facteur. J'ai vu le mari d'une accouchée interdire l'accès de sa maison, tant qu'elle n'avait pu se lever pour accomplir un pèlerinage à je ne sais quelle fontaine. La conviction la plus générale est que l'âme des morts habite l'eau, les glaces, les murailles : aussi doit-on vider les seaux, couvrir les miroirs et se garder de balayer les chambres où quelqu'un vient de trépasser. Sur les hauts plateaux, les ménies de fantômes sont encore censées galoper et hurler avec le vent. Les tempêtes de neige, en hiver, qu'on appelait jadis des *écirros*, transportent leurs lamentations. C'est pour se garantir contre leurs rencontres autant que pour ne s'égarer point, que l'on dresse tant de croix aux cols des carrefours. Ces croix, parfois ornées d'une statuette de porcelaine, sont en général flanquées d'une fourche grossière qui simule la lance et l'éponge dont le Crucifié a souffert ¹. »

Cette croix du Christ est un souvenir de la religion perdue, et flotte comme une épave au-dessus de l'épaisse couche d'ignorance et d'indifférence qui a tout envahi et submergé.

Ce qui se voit dans ce Limousin de granit et de landes, se voit un peu partout dans les campagnes sans prêtre et dans les hameaux éloignés du centre religieux qu'est la paroisse. Ce qui ne veut pas dire que, dans la paroisse même, paysanne ou urbaine, de nombreux esprits ne soient aussi emportés dans cette dérive.

Dans une sphère plus savante, les vieilles mystagogies se réveillent également. Une certaine littérature accorde une part et une importance considérable au subconscient, aux rêves nocturnes, aux esprits désincarnés, à des entités psychiques, éons et phantasmes occultes. Les âmes, travaillées de curiosités malsaines et d'inquiétudes angoissées, se forment une sorte de mystique sans Dieu dont des esprits, pourtant instruits, ne voient pas l'absurdité.

Voilà où en sont beaucoup de nos contemporains.

L'humanité contemporaine, écrivait, il n'y a pas longtemps, un penseur d'une valeur réelle, n'aura nié Dieu et la Providence que pour sombrer dans le spiritisme, les tables tournantes, les fakirs, les mages et autres sorciers et sorcières. Les hommes ne sauraient échapper à l'Invisible, qui est une réalité objective attestée par l'histoire de tous les peuples, sous une forme ou sous une autre, par la science, par la raison, en un mot par toutes les traditions et connaissances de l'esprit humain. De cet Invisible ils ont toujours plus ou moins conscience ; mais si aucune autorité traditionnelle et éclairée ne les guide dans la voie sûre, ils deviennent individuellement la proie des « esprits de l'air » dont parle S. Paul, esprits de ténèbres dont les mauvaises suggestions, souvent sous des formes séduisantes, et d'autant plus redoutables, — telles la libre-pensée et la démocratie, conduisent leurs malheureuses victimes à toutes les aberrations intellectuelles, puis, par voie de conséquence fatale, à tous les désordres moraux, individuels et sociaux ¹.

Il suffit d'ouvrir les yeux pour constater combien tout cela est vrai. Les superstitions ont besoin, pour se développer, d'un certain milieu. Elles n'apparaissent, comme les mauvaises herbes dans nos champs,

¹ André Thérive, *Le Limousin*.

² Voir le *Gaulois* du 30 octobre 1906.

comme dans le corps humain la tuberculose et le cancer, que là où leur germe peut prendre racine et se nourrir. Or, ce milieu, historiquement, a toujours été une société ignorante, sans foi et sans mœurs. Là, parce qu'il n'y a plus de règle de la croyance et que tout est livré aux caprices du cœur, de l'imagination et de la chair, elles s'implantent et ne tardent guère à envahir tout l'organisme social, ajoutant un désordre de plus à tous les désordres déjà existants.

Je jette un regard sur le monde qui nous entoure, et je me pose cette question : « En sommes-nous là ? »

II

Où, nous sommes bien, Messieurs, aujourd'hui, à l'une de ces époques troubles où germent et prospèrent les superstitions.

La masse du peuple est devenue matérialiste, là même, hélas ! où elle a conservé quelques parcelles de la foi des anciens jours. La croyance qui domine toutes les autres, c'est la croyance à la souveraine puissance de l'argent ; le culte le plus commun et le mieux reconnu c'est le culte du Veau d'or ; c'est encore l'amour effréné du plaisir dans la licence la plus débridée. Le nombre des hommes et des femmes sans religion, sans foi et partant sans loi, augmente dans des proportions effrayantes. On a voulu délivrer les consciences d'un joug nécessaire ; on a surtout déchaîné les vices !

Aucune règle ne s'impose plus à la vie. En même temps que les gens s'emploient à emplir leurs poches, ils s'empressent à toutes les jouissances, sans plus se préoccuper des dictées de la conscience que si, en eux, la conscience était morte. Voyez ce luxe, plaie des nouveaux riches et des riches anciens, qui ne savent pas se défendre contre ces grossiers emportements ; plaie des ouvriers et des paysans eux-mêmes, pour qui rien n'est trop beau. Voyez cette ruée au plaisir, cette société qui ne songe qu'à s'amuser et qui s'amuse basement, follement, éperdument. L'esprit, dans un tel monde, bat la breloque ; l'homme perd son équilibre moral et jusqu'à son bon sens.

Où en est la famille ? Elle fut des siècles, chez nous, la cellule dont le pullulement faisait la patrie forte et la religion florissante ! Aujourd'hui, « elle se désagrège ; le vice, la passion y prennent la place du véritable amour et de l'austère devoir conjugal ; les divorces vont, chaque année, se multipliant ; la stérilité volontaire constitue pour la France un élément de faiblesse, et même de dissolution et de mort ¹, » et, pour l'Eglise qui y recrutait ses fidèles, un déficit affreux.

La barbarie la plus cruelle est prête à entrer dans les foyers. Ne va-t-on pas bientôt voter une loi qui permettra au conjoint de répudier son conjoint atteint d'un cancer, ou de tuberculose, ou de telle maladie incurable, et de convoler à d'autres noces !

Les murs de la maison familiale se lézardent de plus en plus et croulent de toutes parts sous les

coups répétés de la franc-maçonnerie, aussi implacablement ennemie de la Patrie que de l'Eglise !

L'école laïque répand et multiplie le malaise et le déséquilibre des âmes par la diffusion de doctrines négatives qui les dépeuplent, de toutes les idées élevées dont ont vécu les générations anciennes. Une instruction *psittaciste*, comme dit Junius, qui ne forme ni la raison ni le caractère, qui fait, des élèves, des esclaves aveugles de l'Etat et, des citoyens, des espèces d'ilotes sans pensées personnelles, produit une sorte de vide où se précipiteront toutes les folies.

Les libres-penseurs, devant certains faits, s'élèvent sottement contre l'Eglise qui les condamne, et demandent que l'on multiplie les écoles où l'on apprend à l'âme populaire à ne voir partout et en tout que des causes naturelles. « De l'instruction, et toujours de l'instruction, » s'écrient-ils ! Bien entendu, de l'instruction purement laïque ! Ils oublient que l'instruction laïque ne supprimera jamais le besoin de surnaturel qui est en nous, et que, le surnaturel chrétien chassé, l'autre viendra, le faux surnaturel, le surnaturel stupide, et parfois féroce, des superstitions.

Le spectre millénaire n'a jamais disparu de la scène du monde, et « nous aurons beau, écrit un publiciste, verser à flots l'instruction primaire, surtout si cette instruction est infatuée de sa supériorité et de son infaillibilité, les illuminés, les convulsionnaires, les possédés et les envoûtés connaîtront encore de beaux jours ! En fait de superstitions, la première à éviter, c'est l'école ! ² » Et en effet, le peuple est gavé de superstitions aussi ridicules que tenaces : la superstition de la science, la superstition de la République, celle de la démocratie, et combien d'autres ! N'est-ce pas encore une superstition, que ce *millénarisme* qui promet le bonheur parfait des nations à une échéance plus ou moins prochaine, bonheur qui sera fait de l'abondance économique et de tous les plaisirs terrestres dans la jouissance, jamais troublée, de la paix universelle ?

L'esprit révolutionnaire, fait d'orgueil et d'envie, nourri de chimères et de sophismes, achève de troubler les cerveaux. Il les détraque d'autant plus aisément que l'ignorance est plus grande et qu'une foule de gens n'ont aucun principe à lui opposer. La religion qui, à défaut de la science sociale et de l'instinct de conservation, les pourrait éclairer, n'est plus qu'un système d'idées abandonné, et qu'on ne connaît ni ne veut connaître. Par une grande partie du peuple, par le prolétariat, par les meneurs du prolétariat, par les politiciens, par les bourgeois jouisseurs, toute croyance est rejetée avec mépris ; la doctrine catholique est repoussée, exilée, objet d'une inexpiable haine. Désorientée, l'âme populaire tâtonne, bute et tombe, et, parce qu'elle est sans foi, elle est sans force et ne sait plus où elle va.

Superstitions d'un autre ordre : n'avons-nous pas vu des hommes politiques lancer des formules à effet, sans objectivité et parfois même dénuées de tout sens perceptible ? Ces formules se changeaient aussitôt en

¹ Card, Maurin, Mandement de Carême 1925.

² *Journal des Débats*, janv. 1926.

mythes sacrés, auxquels il n'était pas permis de toucher sans sacrilège¹ : sortes de stupéfiants mystiques ou virulents poisons qui endormaient la conscience populaire, en lançant les foules à l'assaut des institutions qu'on voulait détruire. Ces superstitions durent encore, cristallisées dans une masse d'esprits médiocres, et nul ne sait quand nous en serons débarrassés !

Nous laissons de côté, Messieurs, ces superstitions idéologiques, pour ne nous occuper que de celles qui touchent de plus près à nos croyances. Vous verrez que, sous l'influence de toutes ces causes, la religion positive, soumise à des règles, et règle elle-même, s'est graduellement affaiblie ; son empire s'est de plus en plus restreint ; ses disciples éclairés et dociles se sont vus de plus en plus réduits numériquement. Or, — c'est un principe historique incontestable, — quand la religion s'en va, la superstition arrive et prend sa place. D'où je conclus que nous sommes parvenus à une époque qui doit être nécessairement et comme fatalement livrée au fléau de la superstition. Au surplus, il n'est pas nécessaire d'être un observateur bien avisé pour en voir, chez nous, les progrès inquiétants.

Désarmé contre toutes les poussées de la passion et du vice, contre le vol, le crime sexuel, et le crime du sang, le peuple s'adonne de plus en plus aux superstitions proprement dites, entendez aux pires déviations de l'idée religieuse, et c'est là ce que je désirerais démontrer dans une prochaine conférence.

La tâche est considérable, mais vous jugerez qu'il est utile de l'entreprendre. Peut-être ne vous apprendrai-je pas grand chose. Ne vous suffit-il pas d'ouvrir les yeux pour saisir sur le fait nombre de ces déviations religieuses en notre temps ? N'importe ! Il est nécessaire d'avertir les nôtres et de les mettre en garde. C'est un devoir que je m'impose et que je remplirai de mon mieux.

A bientôt, Messieurs : je vous entretiendrai jeudi du faux surnaturel.

DEUX PLANS DE SERMONS POUR LA FÊTE DE L'APPARITION DE N.-D. DE LOURDES

(11 février)

I

CE QU'EST LOURDES

L'Eglise a institué une fête liturgique pour rappeler les apparitions de Lourdes. Lourdes, le lieu béni où Dieu répand sur la France et sur le monde les plus grandes grâces ! Lourdes, les « lieux saints » de l'Occident ! Lourdes, la cité de prédilection de Marie ! Disons quels sont les caractères de ce pèlerinage.

I. LOURDES EST LE PAYS DU MIRACLE. — C'est un miracle permanent, que la source de la grotte. De l'avis de tout le pays, avant le 25 février 1858, cette source n'existait pas. A la voix de l'Apparition, elle se met à couler. — C'est un miracle que des foules de malades infectés des maladies les plus graves

puissent chaque année se réunir sans qu'il se produise aucune épidémie. — Et par l'eau miraculeuse, par les prières ardentes des fidèles, par les bénédictions de Jésus-Hostie, les guérisons de toutes sortes s'opèrent ! C'est la reproduction des miracles évangéliques... miracles innombrables, médicalement constatés.

II. LOURDES EST LE SANCTUAIRE DU SURNATUREL. — Notre siècle ne voit que les choses de la terre : il a perdu de vue les réalités supérieures et les intérêts éternels.

Dieu, qui veut notre conversion et notre vie, a suscité pour nous sauver les prodiges de Lourdes. A Lourdes, le surnaturel reçoit la confirmation la plus tangible, la plus saisissante : miracles... action de la Providence... irrésistible efficacité de la prière... gloire et puissance de Marie... dogme de la communion des saints... présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie... conversion de nombreux pécheurs : tout à Lourdes manifeste le surnaturel.

III. LOURDES EST LE VESTIBULE DU PARADIS. — Dans tous les sanctuaires de Marie les chrétiens éprouvent une dévotion plus facile et plus tendre que partout ailleurs. Ils se sentent pénétrés par une atmosphère de douce et consolante piété qui les envahit. A Lourdes particulièrement on oublie ses misères, on s'oublie soi-même, pour n'éprouver qu'un sentiment, celui qu'on est enfant de Dieu, enfant de Marie. « A Lourdes, a dit le cardinal Pie, on se croit aux trois quarts de route du Paradis » ; quelque chose de la transfiguration du visage de Bernadette semble s'y refléter sur tous les fronts ; les préoccupations vulgaires de la vie terrestre n'y comptent plus pour rien... Il semble qu'ici l'on ne se touche que par les côtés de l'âme, et que l'entassement de la multitude y apporte, comme dans la Jérusalem céleste, la joie de la participation de tous à la félicité de chacun. »

Faisons souvent le pèlerinage spirituel au sanctuaire de Lourdes. Aïmons à nous représenter, pour notre édification, l'apparition de Lourdes dans tous ses détails : elle est pleine des plus touchantes leçons.

II

LA SOURCE DE LA GRÂCE

La Sainte Vierge a fait jaillir de Lourdes deux sources. Une seule est visible, il est vrai ; mais l'autre, pour être mystérieuse et cachée, n'en est pas moins réelle ; et la plus précieuse des deux, ce n'est pas celle qui tombe sous les sens, mais bien celle qui leur échappe. La première est de l'ordre naturel, la seconde de l'ordre surnaturel ; la première coule sur le corps, la seconde ruisselle sur les âmes ; l'une guérit des infirmités physiques, l'autre des maladies morales ; l'une répand ses eaux sur la terre, l'autre les fait remonter jusqu'à la vie éternelle.

Parlons de cette dernière.

I. ON TROUVE A LOURDES UNE AUGMENTATION DE FOI. — Vous avez bien la foi, sans doute, puisqu'elle vous détermine à ce pèlerinage ; vous croyez les vérités, les mystères de la religion. Mais vous pouvez toujours dire comme les Apôtres : « Seigneur, augmentez ma foi ! *Adauge nobis fidem.* » A Lourdes, quand on se trouve en présence de ces foules innombrables qu'un élan de confiance a transportées devant cette grotte, et qui sont là frémissantes sous le souffle de la grâce, on sent sa foi se réveiller, s'affermir et s'accroître, surtout si l'on est témoin de quelqu'un de ces prodiges, de quelqu'une de ces guérisons qui s'opèrent dans la piscine miraculeuse.

II. ON Y TROUVE L'ESPRIT DE PRIÈRE. — Ici nous prions, mais nous pouvons répéter, nous aussi, après les Apôtres : « Maître, enseignez-nous à prier. *Do-*

¹ Exemples : la défense républicaine, les lois intangibles, etc.

mine douce nos orare. » A Lourdes, en voyant ces multitudes recueillies à genoux, prosternées devant la grotte dans l'attitude de la plus humble supplication ; en voyant ces âmes absorbées qui prient avec une foi à transporter les montagnes, avec une persévérance que rien ne peut lasser, une sorte d'illumination se fait en nous : on soupçonne ce que c'est que prier et on se met à prier ; et on prie vraiment, on prie avec effusion, de toutes les puissances de son âme. On prie avec foi, avec humilité, avec confiance, avec tous les sentiments dont doit s'inspirer une prière qui veut être exaucée.

III. ON Y TROUVE L'ESPRIT DE FERVEUR. — Ailleurs, on est facilement tiède, froid, insensible. A Lourdes, on ne peut pas l'être. Il règne là je ne sais quel enthousiasme religieux qui saisit et subjugué les âmes les plus indifférentes. Lourdes est le pays de la dévotion. Le respect humain n'y est pas connu. Les foules y prient avec transport. Est-ce possible de rester froid quand on a autour de soi tant de cœurs embrasés ? Il faut nécessairement subir cette influence communicative de la ferveur.

IV. ON Y TROUVE L'AMOUR ENVERS LA SAINTE VIERGE. — Partout Marie est bonne, sans doute, et partout on se sent attiré vers son cœur. Mais à Lourdes, les témoignages de sa tendresse sont plus grands, les preuves de sa bonté et de sa miséricorde envers ses enfants sont plus frappantes, et on se sent davantage incliné à l'aimer. A Lourdes, tout prêche la dévotion envers la Sainte Vierge : la foi, l'ardeur de ces peuples qui sont venus de loin pour l'invoquer, l'image de l'Apparition penchée sur le bord de la grotte, cette pierre qui servit d'escabeau à la Reine des cieux, cette piscine du sein de laquelle sort le miracle, ces eaux sur lesquelles plane constamment la puissance de Marie. Comment se défendre alors d'aimer cette bonne Mère et de lui adresser des accents attendris.

Tous, sans exception, peuvent boire et puiser largement à la fontaine invisible des eaux surnaturelles. Chacun s'inspire de ses besoins pour adresser ses requêtes particulières à la Sainte Vierge. L'un lui demande l'extirpation d'un défaut qui le domine ; l'autre, l'acquisition d'une vertu qui lui manque ; celui-ci, la connaissance de sa vocation, la persévérance dans le bien ; celui-là, une conversion qui lui est chère.

Si nous le pouvons, allons à Lourdes puiser à la source de la grâce de Dieu, dont Marie est la dispensatrice.

Cela n'a rien qui doive nous surprendre. Si les socialistes n'avaient pas d'autre dessein que celui de propager un système qu'ils croient vrai, ils pourraient garder une certaine tolérance à l'égard de ceux qui ne pensent pas comme eux ; les principes libéraux qu'ils affichent en toute occasion leur en feraient même un devoir, puisqu'on ne peut avoir droit à la liberté que si on la respecte chez les autres. Mais ils sont aussi un parti politique. Leurs dirigeants aspirent aux fonctions électives les plus élevées, et pour y parvenir ils ont un moyen assez facile qui est d'égarer le peuple.

Depuis l'établissement du suffrage universel, l'immense majorité des électeurs dans les villes est constituée par le monde des travailleurs. En faisant luire aux yeux de ceux qui peinent pour gagner leur pain, le mirage d'une société où ils n'auront plus de mal à se donner, où tous les riches seront dépossédés pour que leurs biens soient mis en commun, et où tous les citoyens seront égaux, on ne peut que les séduire, s'ils ne sont pas défendus contre l'erreur, et on trouvera chez eux la majorité électorale qui assurera le succès. Le calcul, s'il n'est pas très honnête, est certainement exact, et les socialistes l'ont fait ; c'est dans ce but qu'ils se sont efforcés de répandre leurs journaux parmi le peuple des ouvriers ; qu'ils ont tout fait pour les exciter contre les patrons, représentés comme des exploités ; qu'ils ont fomenté des grèves violentes, et qu'ils ont même, à plusieurs reprises, tenté d'arrêter les services publics.

Dans tout ceci, les socialistes ne rencontraient guère qu'un obstacle : c'était l'Eglise catholique avec ses notions précises et inflexibles de ce qui est permis ou qui ne l'est pas, de ce qui est défendu ou qui ne l'est pas, de ce qui est utile au bonheur du peuple ou qui ne l'est pas. Après cela, il n'est pas surprenant que le socialisme ait toujours été l'ennemi de la religion catholique, — ennemi que nous allons tenter de démasquer ce soir en parlant : 1^o de l'histoire du socialisme, 2^o de la doctrine du socialisme, et 3^o de la fausseté du socialisme.

Après chacune de ces trois divisions, je serai, Messieurs, heureux de répondre à vos questions et d'écouter vos observations.

CONFÉRENCES AUX HOMMES

XI

LE SOCIALISME

Messieurs,

Ne vous étonnez pas que je range le socialisme parmi les ennemis de l'Eglise. Il n'est pas seulement un parti politique qui exerce depuis longtemps, et surtout depuis quelque vingt-cinq ans, une influence considérable sur notre vie nationale ; il est surtout une doctrine directement opposée aux enseignements de l'Eglise. Il est, par suite, amené logiquement à la combattre, et il l'a fait depuis son origine. Parcourez le *Journal Officiel*, et parmi les députés qui ont toujours voté avec ensemble et avec persistance contre la religion catholique, vous trouverez toujours le groupe socialiste.

I. — L'histoire du socialisme

La société humaine, telle que nous la voyons autour de nous, est basée sur le principe de la propriété privée.

Ce principe est vieux comme le monde.

Le premier homme qui a cassé une branche d'arbre pour s'en faire un bâton a regardé ce bâton comme lui appartenant ; celui qui a tué un animal sauvage a regardé comme étant à lui la chair et la peau de cette bête ; celui qui a défriché le premier coin de terre a regardé ce champ et ce qui y poussait comme son bien propre. A mesure que l'homme a fait des progrès dans l'agriculture, l'industrie et le commerce, le principe de la propriété privée a progressé avec lui. Les alliances qu'il a conclues avec ses semblables, et les luttes qu'il a soutenues contre

eux, n'ont pas eu, et n'ont pas encore d'autre but que d'agrandir ou de défendre ses possessions.

A l'origine, c'était l'égalité dans la fortune ; mais du jour où un homme a possédé un bâton, il est devenu plus riche que ceux qui n'en avaient pas. Les plus intelligents, les plus laborieux et les plus économes sont devenus ainsi plus fortunés que les autres ; l'invention de la monnaie, destinée à favoriser les échanges, a encore ajouté à la richesse une forme nouvelle qui s'est perpétuée jusqu'à nos jours. Ainsi, dès les premiers jours de l'humanité, la société s'est constituée dans sa structure actuelle, les uns moins riches, les autres plus riches, mais tous possédant quelque chose qui était à eux et pas aux autres.

Cela ne veut pas dire qu'il n'y ait pas eu, dès le commencement, des ennemis de la propriété privée. Si, dès le commencement, on a senti le besoin d'enclore son champ, de fermer sa porte, et de cacher ses objets précieux, c'est parce que les voleurs ont toujours existé. Mais les voleurs ne sont pas des adversaires irréconciliables de la notion de propriété, puisque, s'ils dérobent le bien d'autrui, c'est pour se l'adjuger à eux-mêmes.

Le premier qui s'élève contre l'ordre établi, au nom des principes, c'est Platon, qui en l'an 392 avant Jésus-Christ compose son livre de la *République*, où il montre que tous les biens devraient être mis en commun.

L'idée est reprise en 1518 par un anglais nommé Thomas More. Dans un ouvrage qu'il appelle *Utopie*, il fait le procès des vices de son temps qu'il attribue à une seule cause : la propriété personnelle. Il imagine ensuite une île lointaine dans laquelle tout appartient à tous et où toutes choses se passent le mieux du monde.

Dans le même siècle, un dominicain italien, Campanella, mort à Paris en 1568, écrit un livre, *La Cité du soleil*, où il reprend et développe les idées de Platon.

Ces trois auteurs ne sont guère que des rêveurs, dont l'influence ne fut pas très considérable. Il en est autrement de Jean-Jacques Rousseau, cet homme néfaste dont on trouve les idées à la base de tous les désordres sociaux. Ses ouvrages sont remplis des deux idées fondamentales du socialisme, à savoir, que tous les hommes sont égaux et que la société humaine, corrompue par les cupidités humaines, doit revenir aux conditions primitives pour redevenir équitable.

C'est au siècle dernier que le socialisme devient une école qui prend son essor après 1830. Cette école réclame l'émancipation de la raison humaine, la suppression des dogmes religieux, la suppression de la propriété privée, l'éducation égale pour tous, l'émancipation de la femme et l'organisation d'ateliers corporatifs où les jeunes gens entreraient selon leurs goûts et leurs aptitudes.

Un homme paraît alors dont les écrits retentissants font connaître au public les doctrines socialistes. En 1840, il publie son célèbre mémoire intitulé : *Qu'est-ce que la propriété ?* question à laquelle il répond : « La propriété, c'est le vol. Il ajoute : « Dieu,

c'est le mal ; le pouvoir, c'est la tyrannie... » Et ainsi il se montre comme l'aïeul des socialistes, des révolutionnaires et des anarchistes. Belle descendance qui suffit à juger son œuvre ! Cet homme, c'est Proudhon.

Cependant, ce n'est pas lui qui est le principal docteur du socialisme ; il a été dépassé par Karl Marx, un allemand, mort à Argenteuil en 1883. Dans son fameux ouvrage *Le Capital*, il soutient que la seule valeur réelle, c'est le travail ; pour le prouver, il emploie cet argument : — Si le diamant se trouvait à fleur de sol comme les cailloux, il n'aurait aucun prix. — Il oublie que si le diamant est estimé, c'est parce qu'il est rare, élément indépendant du travail qu'il faut pour l'extraire, et qui précisément explique la peine qu'on se donne pour le découvrir.

La conséquence de cette théorie, c'est qu'on vole les travailleurs en ne leur distribuant pas *tous* les bénéfices des exploitations industrielles, commerciales ou agricoles. De là ces revendications qui sont proclamées par les feuilles et les orateurs socialistes : La mine aux mineurs ! L'usine aux ouvriers ! La ferme aux laboureurs !

Il est facile de réfuter cette théorie par trop exclusive, en observant que toute entreprise, quelle qu'elle soit, comporte, non pas un, mais trois éléments qui sont indispensables les uns aux autres, à savoir : la direction, le capital et le travail.

La direction : j'entends par là la part des ingénieurs qui apportent les plans aussi nécessaires pour faire marcher une mine que pour bâtir une maison. Est-ce que ce n'est pas du travail aussi ? Le travail de la tête est aussi sacré que celui du bras, et je ne vois pas pourquoi on voudrait le sacrifier.

Le capital : il est nécessaire pour acheter les machines, construire les ateliers, payer les ouvriers avant les premières ventes d'objets fabriqués. Sans lui, le travailleur n'aurait que ses ongles pour sa tâche, puisque le moindre marteau est du capital. D'ailleurs, c'est par le travail que le capital a été réalisé. Le capital est du travail accumulé ; donc il est aussi sacré que le travail de l'ouvrier.

Ce sont là des vérités élémentaires qui sautent aux yeux. Mais Karl Marx ne s'en embarrasse pas ; pour toute réplique, il dit aux prolétaires : « Vous êtes le nombre, et par conséquent la force. Vous êtes exploités et vous ne voulez plus l'être, voilà votre justice et votre droit. Allez donc à l'assaut du pouvoir, soit par le vote, soit par la révolution !

En prononçant ce mot : *le vote*, Karl Marx invitait le socialisme à devenir un parti politique. Cet appel n'a pas manqué d'être entendu. Tous les politiciens, avides des mandats électoraux et des avantages nombreux qui en résultent, se sont mis à exploiter ce filon. Ils ont prêché la lutte des classes, excité la haine des ouvriers contre ceux qu'on a appelés les *exploiteurs* ; on a parlé de ceux qui « s'enrichissent de la sueur du prolétaire » ; on a surexcité les passions populaires ; et c'est ainsi qu'on a pu voir et qu'on peut voir encore des millionnaires se déclarer socialistes, encore qu'ils fussent bien opposés à l'idée de partager les biens ; et certains autres se

faire attribuer, à nos frais, de grasses sinécures, soit à la tête de nos colonies, soit à la Société des Nations.

Depuis un certain temps, le parti socialiste a acquis une grande importance, non pas tant par le nombre de sièges qu'il possède que par l'activité et le tapage de ses membres. Les gouvernements qui se sont succédé, imbus de l'erreur du laïcisme, pour ne pas s'appuyer sur la droite, ont été obligés de mendier le concours des socialistes, qui lui font payer leur appoint, si bien que, tout en restant en dehors du gouvernement, le parti impose souvent ses conditions, pour le plus grand mal du pays.

Ceci, Messieurs, suffit amplement à justifier la définition que donne M. Henri Brun, dans son beau livre *Le Catéchisme du citoyen* (p. 167) :

« Le socialisme — véritable hérésie des temps modernes — est une monstrueuse doctrine qui consiste à spéculer sur l'envie et sur la haine qu'ont trop souvent les classes inférieures pour celles qui sont au-dessus d'elles, dans l'espoir de réaliser le plus rapidement possible le but de ses constants efforts, à savoir : la suppression de la propriété privée, l'anéantissement de la famille chrétienne, la socialisation de tous les biens entre les mains de l'Etat ; en d'autres termes, la révolution et le bouleversement intégral de la société. »

II. — La doctrine du socialisme

« *Monstrueuse doctrine.* » vient de dire M. Henri Brun. Ceux qui ne voient dans le socialisme que les apparences, c'est-à-dire le souci pour les classes laborieuses et le désir d'alléger les misères humaines, peuvent trouver que cette qualification est injuste. Il suffira de parcourir les ouvrages des docteurs du socialisme pour voir qu'elle est pleinement méritée. Examinons ce qu'ils enseignent.

1^o *Sur l'origine et la nature de l'homme.* — L'homme, disent-ils, n'est pas une créature de Dieu. Bebel, qui fut longtemps le chef des socialistes allemands, a écrit cette phrase : « Ce ne sont pas les dieux qui ont créé les hommes, mais les hommes qui ont créé les dieux. »

L'homme ne serait qu'un animal qui s'est plus perfectionné que les autres ; donc il n'y a pas à s'occuper de son âme, de sa conscience, de sa liberté et de sa grandeur morale.

2^o *Sur la destinée de l'homme.* — Ne parlez pas au socialiste de la vie future destinée à réparer les cruautés et les injustices de celle-ci. Pour lui, le bonheur consiste uniquement dans la possession des biens matériels et dans les jouissances terrestres. Le paradis, il faut le chercher ici-bas, et la croyance au ciel est funeste parce qu'elle peut détourner les masses des revendications sociales¹.

L'idéal que les chrétiens placent dans la recherche du royaume de Dieu et de sa justice, le socialisme le place dans le culte de la science, et dans la poursuite de cette société chimérique dans laquelle tous

les hommes seront égaux et jouiront pareillement de tous les biens.

En attendant que cette égalité soit réalisée, le socialisme exclut de cette fraternité qu'il prône, tous ceux qui, à un titre quelconque, détiennent l'autorité. Ceux-là, il faut les combattre à outrance. En face du catholicisme, doctrine d'union et d'amour, le socialisme dresse le *Credo* de la haine et de la vengeance.

3^o *Sur l'Eglise.* — Le socialisme la regarde comme une ennemie, parce que sa doctrine et son influence sont pour lui des obstacles. Il sait que l'Eglise ne transigera pas sur les questions de dogme et de morale ; donc il la combattra par tous les moyens en son pouvoir. Pour cela, il excitera contre elle l'animosité de ses adeptes, en la représentant comme vendue aux riches et aux patrons, pour leur asservir les pauvres et les travailleurs qu'elle abrutit en leur promettant des biens futurs imaginaires qui leur font perdre de vue les biens réels de la vie présente, et en leur prêchant la résignation qui les empêche de faire valoir leurs droits². En conséquence, le socialisme sera l'allié naturel de toutes les organisations antireligieuses³, et surtout ne pardonnera pas à l'Eglise de défendre le droit de propriété et de faire respecter l'autorité civile. Il voilera ses desseins en disant qu'il n'en veut qu'au clergé, accusé par lui d'avoir déformé la doctrine du Christ. En réalité, c'est bien à cause de ses enseignements qu'il combat l'Eglise.

4^o *Sur la famille.* — D'après le socialisme, la famille telle que le christianisme l'a établie, doit être remplacée par l'union libre, chacun suivant son instinct sans autrement s'enchaîner ; dans son système, l'intérêt de la famille est subordonné à celui de l'Etat. Ainsi l'éducation des enfants devrait être enlevée aux parents, pour qu'ils soient élevés aux frais et d'après les méthodes de l'Etat socialiste⁴.

Le socialisme, par voie de conséquence, est opposé à ce que les enfants héritent de leurs parents, parce que le patrimoine ainsi acquis est le commencement de la propriété capitaliste.

Au reste, Messieurs, nous pouvons ici toucher du doigt cette influence du socialisme dont je vous parlais tout à l'heure. Voyez combien, depuis quelques années, se sont élevés les droits à payer en matière de succession. C'est vraiment une confiscation à peine déguisée. Et pour achever la mesure, n'a-t-il pas été question, dans ces derniers temps, de donner à l'Etat une part égale à celle des enfants dans les héritages ?

5^o *Sur la propriété.* — Alors que l'Eglise nous apprend que la propriété est un dépôt que Dieu nous confie pour l'administrer selon ses lois et pour sa gloire, le socialisme oppose à cette doctrine la théorie suivante :

¹ « La religion est l'opium du peuple. » (Karl Marx).

² « Notre but sur le terrain politique est la république ; sur le terrain économique, le socialisme ; et sur ce qu'on appelle le terrain religieux l'athéisme. » (Bebel, Discours au Reichstag, 31 déc. 1881).

³ « L'important est d'abolir radicalement l'autorité du père et sa puissance quasi royale dans la famille... Les enfants ne sont-ils pas autant que les parents ? Pourquoi les commander ? De quel droit ? Plus d'obéissance sans quoi plus d'égalité. » (Benoît Malon, *Le socialisme intégral*).

⁴ « Le propre de toute religion positive, c'est, au nom d'un bonheur et d'une justice transcendents, de négliger le bonheur et la justice immanents. » (Edouard Berth, *Dialogues socialistes*, p. 126 et 127).

— Le désir de posséder devient la cause de toutes les exploitations.

— Le droit de propriété a créé le capitalisme, qui tend à réserver la richesse au petit nombre.

— Les prolétaires étant les plus nombreux doivent s'emparer du pouvoir par le vote ou par la violence.

— Une fois au pouvoir, les socialistes attribueront à l'Etat les propriétés foncières et industrielles.

— Une fois l'Etat socialiste devenu seul propriétaire, il distribuera à chacun sa tâche et son profit. Et ce sera la justice parfaite.

En théorie, peut-être. En réalité, non. Pour le démontrer, nous n'avons qu'à nous rappeler ce qui avait été décidé dans une récente grève des chemins de fer. C'était un employé conducteur qui était désigné pour les fonctions de chef de gare. Quant au chef de gare, on le chargeait du soin de pousser les wagons. Ce détail suffit pour nous montrer comment, dans l'Etat socialiste, on saurait utiliser les compétences.

6^o *Sur le rôle de l'Etat.* — L'Eglise nous enseigne que l'autorité civile tient de Dieu son pouvoir et qu'elle doit l'exercer pour le bien moral et matériel des sujets.

Le socialisme, au contraire, prétend que l'Etat dépend seulement du nombre de ceux qui ont voté pour lui. L'Etat actuel, étant le produit du capitalisme, doit disparaître avec lui. Il sera remplacé par une société internationale qui mettra fin aux patries et aux guerres.

Cette nouvelle société sera, ou bien *égalitaire*, l'Etat se chargeant de répartir également le travail et les profits, ou bien *communiste*, c'est-à-dire fondée sur des associations libres de travailleurs, ou bien *libertaire*, c'est-à-dire anarchiste, et alors le rôle de l'Etat se bornera à laisser chacun faire ce qu'il veut. Jolie société !

En tout cas, quelle que soit la formule choisie, il y aura quelque chose qui sera accompli tout de suite : ce sera la mise hors la loi de tous les citoyens ou groupes de citoyens suspects de capitalisme, et la confiscation de leurs biens.

Deux citations à l'appui de ce que je viens de dire :

La première est du citoyen Paul Lafargue (*Almanach socialiste*, 1896) :

« Le socialisme proclame qu'aucun changement bénéficiaire aux travailleurs de l'atelier, du champ et du bureau ne pourra être réalisé, tant que la direction politique et administrative du pays sera monopolisée par la classe capitaliste, et tant que les producteurs organisés en parti de classe ne se seront pas emparés des pouvoirs publics, ce premier et plus puissant instrument des réformes sociales.

La seconde est du citoyen Léon Jouhaux, secrétaire général de la C. G. T. :

« De même que le syndicalisme lutte contre l'oppression patronale, il lutte également contre l'oppression de l'Etat. Nous savons que, tant que l'autorité de l'Etat subsistera, aucun changement profond ne sera apporté ⁵. »

⁵ *Le Syndicalisme français*, Discours prononcé, le 6 décembre 1911, à la Maison du peuple de Bruxelles, pp. 32 et 34.

7^o *Sur le travail.* — L'Eglise a toujours glorifié le travail manuel, qui était autrefois réservé aux seuls esclaves, et que le Fils de Dieu a réhabilité en lui consacrant la majeure partie de sa vie ; mais elle met sur le même rang le travail intellectuel. De même qu'il y a les Trappistes, il y a les Bénédictins.

Le socialisme se contredit lui-même au sujet du travail. Tantôt il l'exalte et prétend qu'il est seul à posséder des droits. Tantôt il le diminue en durée pour permettre aux prolétaires de développer leur instruction. En dépit de cette contradiction, il veut que les travailleurs renversent le pouvoir actuel afin d'instaurer la société nouvelle.

Alors ce sera l'âge d'or !

« Dans la société nouvelle, écrit Benoît Malon, le travail sera un divertissement hygiénique, un devoir nettement accepté, où l'on ira en théories amicales, musique et bannières en tête, comme à une fête, dans un entraînement à la fois affectueux et social ⁶. »

Comment voulez-vous qu'un travailleur qui vient de peiner durement à la forge, à l'établi ou à la charrue, ne soit pas séduit par d'aussi mirifiques perspectives ? Cela rappelle, à s'y méprendre, la fable *Le loup et le chien* de notre immortel La Fontaine. Le chien dit au loup qui n'avait que les os et la peau :

Quittez les bois, vous ferez bien :

Vos pareils y sont misérables,

Cancres, hères, et pauvres diables.

Dont la condition est de mourir de faim...

Le loup reprit : — Que me faudra-t-il faire ?

— Presque rien, dit le chien, donner la chasse aux gens

Portant bâtons, et mendiants ;

Flatter ceux du logis, à son maître complaire,

Moyennant quoi votre salaire

Sera force reliefs de toutes les façons,

Os de poulets, os de pigeons,

Sans parler de mainte caresse.

Le loup déjà se forge une félicité

Qui le fait pleurer de tendresse...

Oui, pauvres dupes du socialisme, forgez-vous cette félicité suprême qu'on vous promet ; mais ne consultez pas trop votre conscience et votre bon sens, car vous verriez bientôt qu'on vous entraîne vers la plus tyrannique, la plus trompeuse et la plus inique des utopies !

III. — La fausseté du socialisme

Ce serait trop long, Messieurs, d'entreprendre la réfutation de toutes les erreurs du socialisme que nous venons d'exposer. Mais puisque la base de ce système est la négation de la propriété individuelle, c'est sur ce point que nous ferons porter nos remarques.

1^o Le socialisme reconnaît que le désir de posséder est naturel à l'homme et domine toutes ses actions.

Ceci, en effet, n'est pas niable. Voyez le petit enfant qui n'a pas encore atteint l'âge de raison : quand il veut quelque chose, il le demande avec des cris et des larmes. Donnez-le-lui, il serrera l'objet convoité dans ses petites mains, et il se mettra en co-

⁶ *Précis du Socialisme*, p. 347.

lère si on veut le lui reprendre. Il mettra dans son lit ses jouets préférés, et il ne s'endormira que s'il les tient bien serrés contre lui. Qu'est-ce cela, sinon l'instinct de la propriété, prévenant l'effort de l'intelligence qui n'est pas encore éveillée ?

De ces petits faits que tous les papas peuvent constater, deux conclusions découlent :

D'abord, que ce n'est pas l'éducation qui donne à l'homme l'idée de la propriété, puisqu'il l'a avant même d'avoir pu recevoir aucune éducation ;

Ensuite, que si cette idée est aussi instinctive, c'est donc qu'elle fait partie intégrante de notre nature, et, par conséquent, qu'il est aussi déraisonnable de vouloir nous en dépouiller que de vouloir nous empêcher de respirer.

2^o Tout le monde, y compris les socialistes, admet que nous avons la propriété de notre corps, de nos membres, de nos facultés. Or, quand nous fabriquons quelque chose, que ce soit un poème ou une table, un tableau ou une charrue, nous y mettons quelque chose de nous-mêmes, et plus le travail est important, plus nous nous y dépensons ; plus nous avons mis dans cet ouvrage d'intelligence et de force, d'adresse et d'habileté, plus nous en sommes fiers. Cela est si vrai que les artisans d'autrefois signaient avec orgueil leurs productions. Mais si j'ai fait passer dans mon œuvre ce que j'ai de meilleur en moi, pourquoi ne la réclamerais-je pas pour ma propriété, au même titre que mon cerveau ou mon bras ?

3^o Enlever à l'homme le stimulant de la propriété, c'est le priver d'un élément puissant d'activité. C'est ce qui condamne les ateliers nationaux. Quand M. Alexandre Martin, maire d'Orléans en 1848, entreprit la démolition des remparts de la ville et l'établissement du boulevard qui porte actuellement son nom, il put constater que les ouvriers embauchés pour ce travail ne se donnaient pas grand-peine. Les brouettes qu'on leur confiait leur semblaient des sièges très commodes. Le maire venait parfois les exhorter à l'ouvrage ; peine perdue ! ils criaient : « Vive M. Martin ! » et c'était tout.

Croyez-vous que, si ces braves gens avaient été occupés à défoncer un terrain bien à eux, ils n'auraient pas travaillé davantage ?

C'est un fait d'expérience que ce qui appartient à tout le monde est généralement assez mal entretenu ; ce qui est à soi est, au contraire, l'objet de soins constants et actifs. Et comme la prospérité nationale est faite des prospérités particulières, plus un pays possède de propriétaires et plus il est fortuné. Le jour où l'Etat sera seul propriétaire, ce sera le gaspillage et la ruine.

En voulez-vous une preuve ?

Dans un patronage, le directeur apporta un jeu de tonneau. Grande joie ! Tout d'abord on s'amusa bien à lancer les palets de fer et à compter les points gagnés. Mais bientôt on en eut assez, et alors on s'exerça à casser la grenouille à coups de palets. Le pauvre directeur était navré ; il eut heureusement une idée géniale :

Gustave, dit-il à l'un des gamins, c'est pour toi que j'avais apporté ce jeu de tonneau. Prends garde qu'on l'abîme !

Il n'eut pas à le dire deux fois. Gustave se jeta sur le tonneau, fit à la grenouille un rempart de son corps en criant :

— C'est à moi ! C'est à moi ! Je ne veux pas qu'on la casse !

Merveilleux effet de la propriété ! Du moment que la grenouille lui appartenait, elle était sauvée !

4^o Le socialisme trompe encore ses adeptes quand il les excite contre l'Eglise catholique, qu'il accuse de soutenir les agissements injustes des patrons contre les revendications légitimes des travailleurs.

C'est une pure calomnie.

La vérité est que l'Eglise a toujours été du parti des humbles et qu'elle les a toujours défendus par sa doctrine, son influence et son action. Nous disions tout à l'heure que son fondateur, N.-S. Jésus-Christ, a consacré au travail manuel la majeure partie de sa vie ; l'Eglise ne l'a jamais oublié et il suffit de feuilleter son histoire pour en avoir la preuve.

Qui a fait disparaître du monde cette lèpre hideuse qui s'appelait l'esclavage antique et qui asservissait les trois quarts de l'humanité au dernier quart de maîtres impitoyables ? L'Eglise.

Qui, au moyen âge, a défendu les serfs et par ses commandements leur ménageait de fréquents jours de repos ? L'Eglise.

Qui a inspiré l'établissement des corporations ouvrières, dont les règlements étaient si sages au point de vue de l'apprentissage, de la limitation de la production, et des secours à donner aux vétérans et aux invalides du travail ? L'Eglise... La Révolution a détruit ces corporations et s'est emparée de leurs biens, qui étaient ceux des ouvriers, et pendant plus d'un siècle les ouvriers ont été réduits à l'état de poussière sans défense. A qui la faute ? On a essayé, depuis 1901, de remplacer ces corporations par les syndicats. Mais si ces syndicats sont trop souvent des organisations tyranniques et révolutionnaires, à qui la faute ?

Qui a, dans ces derniers temps, proclamé, à la face du monde la vraie charte des travailleurs ? N'est-ce pas l'Eglise par la bouche infallible de l'immortel Léon XIII ? En 1880, l'empereur d'Allemagne Guillaume II, récemment monté sur le trône, avait convoqué à Berlin une conférence internationale pour étudier la question sociale. Cette conférence s'en alla en fumée. Pendant ce temps-là, le Pape demandait aux principaux sociologues chrétiens, les de Mun, les Lorrain, les Decurtins, de se réunir à Fribourg et d'examiner cette question si grave. Il lisait leurs rapports et s'en aidait pour cette fameuse Encyclique *De Conditione opificum*, c.-à-d. *Sur la condition des ouvriers* (16 mai 1891), dans laquelle il fixe les principes d'une manière immuable et détermine avec une précision rigoureuse les droits et les devoirs des travailleurs. Depuis lors, les catholiques n'ont pas cessé d'étudier et de répandre cet enseignement suprême, et c'est la tâche que se sont notamment imposée les magnifiques *Semaines sociales* qui vont, chaque année, porter de ville en ville les notions de la vérité et de la justice. J'ai pu assister à l'une d'elles, et je vous assure, Messieurs, que les socia-

listes feraient bien d'y aller voir un peu ; ils y apprendraient comment les catholiques regardent les ouvriers comme leurs frères et ne cherchent qu'à améliorer leur sort en toute loyauté et en toute équité.

50 Il nous reste, Messieurs, pour achever cette réfutation du socialisme, à dire un mot du mal qu'il a fait en France ; car il en a fait et beaucoup.

Les socialistes, je l'ai dit, n'ont pas la majorité à la Chambre, mais ils forment un parti compact et discipliné ; et pour avoir son appoint, les gouvernements radicaux sont bien obligés de subir ses exigences. C'est ainsi qu'il a fallu renoncer à céder les monopoles qui sont pour la France une cause de déficit, alors qu'entre des mains particulières ils seraient une source de profits considérables. Les lois sur les loyers ont été pendant longtemps d'inspiration socialiste. Enfin, ils ont accrédité dans le peuple la théorie de l'Etat-Providence qui doit se charger de subvenir à tous les besoins de ses sujets.

Il suffit d'ouvrir les yeux pour voir les ravages que le socialisme a introduits dans nos mœurs publiques. Autrefois, le peuple français était économe ; dans les beaux jours il mettait de côté pour les mauvais. Au contraire, à quoi ont servi les salaires élevés que nous avons connus dans les dernières années ? A réaliser la doctrine du socialisme qui enseigne qu'il faut faire son paradis sur la terre. L'habillement, la nourriture, les divertissements ont pris dans le budget des familles ouvrières qui obéissent à cette doctrine une place telle qu'il ne reste plus rien pour les jours difficiles du chômage ou de la maladie.

Quelles sont les conséquences de cet état d'esprit ? Elles sont multiples et des plus fâcheuses.

D'abord les campagnes sont de plus en plus désertées ; on vient à la ville pour y trouver une vie plus facile et plus agréable. Étonnez-vous après cela que le blé augmente !

Ensuite, la France, qui autrefois était le banquier du monde grâce à l'épargne de ses familles, est devenue l'esclave du change des autres nations.

Enfin, quand arrive, comme maintenant, ce chômage qu'on n'a pas su prévoir, que se passe-t-il ? Les syndicats, s'ils étaient fidèles à l'héritage des corporations, devraient puiser dans leurs caisses pour subvenir aux besoins de leurs adhérents. Mais leurs caisses, qui s'ouvrent si facilement et si largement en cas de grèves, sont fermées pour le chômage. De qui viendra le secours ? De l'Etat, puisque c'est lui qui doit pourvoir à tout. Mais si l'Etat ne le peut pas ? Alors, sous la poussée des meneurs, ce sera la Révolution !

*
* *

Quelle sera, Messieurs, la conclusion de cette rapide étude sur le socialisme ?

Je l'emprunterai au livre que j'ai déjà cité, le *Catéchisme du citoyen*, par M. Henri Brun (p. 168-169). Voici ce que j'y lis :

« — Quel serait le résultat certain, si par hasard le socialisme triomphait ?

— Le résultat certain, si par hasard le socialisme

triomphait, serait de plonger la société dans un état de profonde anarchie, car l'anarchie est son aboutissement normal.

— *Que faire, dans ces conditions, pour éviter cette menaçante éventualité ?*

— Pour éviter cette menaçante éventualité, qui compromettrait l'avenir social de tous les peuples, il faut, de toute urgence, opposer au socialisme l'union de toutes les puissances d'ordre et de défense sociale, au premier rang desquelles la religion, qui ordonne d'être soumis et d'obéir au pouvoir légitime, de ne rien entreprendre de sédition, qui prescrit de respecter les biens et les droits d'autrui, et qui fait un devoir aux riches de venir en aide à ceux qui sont dans l'infortune. »

LES SAINTS DE LA VIEILLE FRANCE

XI

SAINT LÉON IX (1048-1054)

I

Brunon célébra les fêtes de Noël à Toul, et, au commencement de l'année 1049, il partit à pied pour Rome. Une foule considérable l'accompagnait, mais il devait se heurter à beaucoup de préjugés. Plusieurs prétendirent qu'il était Pape par la grâce de l'empereur Henri III, et qu'il n'était qu'un nouvel envahisseur de l'Eglise. Hugues de Cluny vint le saluer à Besançon, amenant avec lui Hildebrand, sous-diacre de l'Eglise romaine. En chemin celui-ci dit à l'abbé :

— Père, n'allons pas plus loin. Ce n'est pas un apostolique, mais un apostatique, que nous allons voir à Besançon. Il va s'emparer du souverain pontificat par ordre de l'empereur.

Hugues ne manqua pas de rapporter ce propos au nouveau Pape ; tout en lui vantant les grandes vertus d'Hildebrand. Brunon, qui avait pris le nom de Léon IX, les fit venir et eut avec eux un long entretien. Hildebrand ne déguisa point ses craintes, mais des explications loyales les dissipèrent. Ce n'est pas l'empereur qui l'avait élu ; mais, en vertu du droit qu'il avait reçu, il le proposait seulement au choix de l'Eglise, et il veillerait sur l'élection afin qu'elle ne fût pas troublée par les factions romaines. Hildebrand consentit donc à le suivre à Rome.

En passant à Aoste, sur la frontière d'Italie, le Pape entra dans l'église et il y pria avec ferveur. Pendant son oraison il crut entendre la voix d'un ange qui lui chantait ces paroles des Livres Saints :

Le Seigneur dit : Mes pensées sont des pensées de paix et non d'affliction : *Ego cogito cogitationes pacis et non afflictionis*. Vous m'invoquerez et j'exaucerai vos prières et je ferai cesser partout la captivité de mon peuple. » Comme il sortait, tout réconforté, une femme chrétienne lui glissa ces mots : « Quand vous mettrez le pied sur le seuil de la basilique de Saint-Pierre de Rome, ne manquez pas de dire : Paix à cette demeure et à ceux qui l'habitent ! » Il écouta la voix de l'humble femme du peuple, comme il avait écouté celle de l'ange, car il y vit un double avertissement du ciel.

La population romaine se porta à sa rencontre en chantant des hymnes. Il entra à Saint-Pierre, le bâton de pèlerin à la main, l'escarcelle sur l'épaule, et il se prosterna sur le tombeau du Prince des Apôtres. Puis il convoqua le clergé et le peuple à la basilique pour le lendemain, et il leur dit :

« Hommes et frères et très chers amis, je sais que vous avez envoyé des délégués à l'empereur et je n'ignore point ses intentions. Mais ce n'est pas cela qui a déterminé mon voyage. Je suis venu en pèlerin, par dévotion au Prince des Apôtres, pour visiter son tombeau, suivant ma coutume. Maintenant, c'est à vous, frères bien-aimés, de pourvoir à la trop longue vacance du Siège apostolique ; à vous de la faire cesser, et d'élire canoniquement, en toute paix et concorde, un pasteur digne d'être l'évêque de vos âmes. » Le clergé et le peuple répondirent tout d'une voix, par acclamation :

— C'est vous seul que nous voulons et élisons pour Pontife !

Quand le silence fut rétabli, l'archidiaque monta sur l'ambon et dit :

— Le bienheureux Pierre a élu le seigneur Brunon !

Les acclamations redoublèrent et l'on porta en triomphe le nouveau Pape.

Les scrupules d'Hildebrand étaient apaisés. Léon IX était un pontife selon son cœur, « le lion de la tribu de Juda, » l'homme nécessaire pour lutter contre la simonie et l'impiété. Car l'Eglise était dans un état déplorable, après l'inconduite de Benoît IX. Le peuple avait résisté à la corruption et aux mauvais exemples ; il avait gardé sa foi avec ses habitudes de travail et de vertu, mais de très nombreux prêtres étaient concubinaires et simoniaques. Il fallait d'abord guérir la tête. Ce fut la grande œuvre de S. Léon IX.

II

Dans un livre retentissant, *Liber Gomorrhæus*, S. Pierre Damien lui expose la situation morale de l'Eglise : « Le trésor est dilapidé, les biens de l'Eglise sont aliénés, les Normands de Robert Guiscard ravagent l'Apulie. » Le nouveau Pape fait face à tout. Il nomme Hildebrand administrateur de l'Eglise romaine, et convoque les évêques d'Italie, de France et d'Allemagne à un concile qui se tiendra à Saint-Jean de Latran après les fêtes de Pâques, 1049. En attendant, il va en Apulie pour négocier lui-même avec les envahisseurs de l'Italie. Partout il est accueilli avec respect et avec enthousiasme.

Seul des évêques des Gaules, Halimard se présente au concile ; les autres, se sentant coupables, tremblent et s'abstiennent. Il dépose Quilinus, évêque de Sutri, qui résiste et jure qu'il n'est pas simoniaque. La vengeance divine foudroie ce malheureux. Il destitue des évêques, des abbés, des cardinaux même, et défend à tout ministre de l'Eglise de cohabiter avec des femmes. Dans ce même concile il accorde aux archevêques de Trèves le privilège de Primat des Gaules et de la Belgique, parce que Eucharius, Valère et Maderne, ont été envoyés par S. Pierre pour évangéliser cette cité, mais il maintient les droits acquis

de la primatiale de Lyon. Les femmes perdues qui ont séduit des prêtres sont détenues en servage au palais de Latran.

Puis il visite lui-même les Eglises, à l'exemple de S. Pierre, et, dès le 14 mai, il ouvre à Pavie un nouveau concile, pour y promulguer les décrets du concile de Rome. Au mois de juin il est à Cluny, où il convoque un concile à Reims pour le 1^{er} octobre suivant. Le 29 juin il est à Cologne, où il rencontre l'empereur Henri III, et excommunique Geoffroi le Barbu, duc de Lorraine, qui a brûlé l'église de Verdun. De là il se rend à Toul pour la fête de l'Exaltation de la Sainte Croix, et le 28 septembre il est à Courmelois, aux portes de Reims.

Le 2 octobre on fait la translation solennelle des reliques de S. Rémi dans la basilique que le Pape a consacrée la veille, et le concile s'ouvre le lendemain dans la basilique abbatiale. Le roi de France Henri n'y paraît pas, parce que les évêques simoniaques lui ont persuadé de se récuser, sous le faux prétexte que jamais un roi de France n'avait permis à un Pape de présider un concile dans ses Etats.

Léon IX, au concile, commence à ordonner aux évêques et aux abbés de déclarer, sous peine d'anathème, ce qu'il pouvait y avoir eu de simoniaque dans leur élection. Beaucoup purent, comme Halimard, Hugues de Cluny et Hérimar, abbé de Saint-Rémi, affirmer qu'ils étaient innocents de toute simonie ; l'archevêque de Reims, Gui de Châtillon, demanda qu'on l'entendît en entretien particulier ; quatre, dont Hugues de Langres, se reconnurent coupables ; d'autres gardèrent le silence, comme Arnold, abbé de Pothières qui fut déposé ; Hugues de Langres prit la fuite ; la cause de l'archevêque de Reims fut renvoyée au concile de Rome.

Infatigable, le Pape se rend à Metz pour consacrer l'église de Saint-Arnoul et le 19 octobre il préside à Mayence un synode où il poursuit la simonie et l'adultère. L'empereur est à ses côtés. Puis il s'en va prendre un peu de repos dans sa douce Alsace, à Andlau et à Altorf où il vient prier sur la tombe de ses parents.

Au commencement de 1050, retour à Rome, puis second voyage dans l'Apulie, dont les Normands ravagent toujours la province. En avril, autre concile à Saint-Jean de Latran, où l'archevêque de Ravenne Humfroi est frappé par la main divine. Hugues de Langres fait l'humble aveu de ses fautes et il est accueilli en enfant prodigue ; Gui de Châtillon était absent. Les erreurs de Bérenger sur la Sainte Eucharistie furent réprouvées, mais on ajourna la condamnation définitive au concile de Verceil, en septembre suivant.

La vie de Léon IX est prodigieusement active : il va d'Apulie à Venise, de concile en concile, toujours doux et miséricordieux, suivant sa devise : *Misericordia Domini plena est terra*, mais juste et inexorable pour le crime. Les erreurs sacrilèges de Bérenger l'inquiètent vivement. Après les avoir frappées à Verceil, il envoie, en 1054, Hildebrand, en qualité de légat, pour les achever au concile de Tours.

Mais, son souci le plus cuisant, ce sont toujours les Normands. Il a obtenu à la diète de Worms l'as-

surance que Henri III franchirait les Alpes au commencement de 1054 pour les chasser d'Apulie. Il revient tout heureux à Mantoue pour un nouveau concile contre les concubinaires et les simoniaques. Ceux-ci organisent une émeute contre lui, à la basilique même. L'armée attendue se met en marche. Un conseiller du roi, Gebéhard, lui fait rebrousser chemin en exagérant les dangers de cette expédition. Il deviendra Pape sous le nom de Victor II, et, lui aussi, connaîtra les revers. Alors, il s'écriera avec remords : « J'expie la faute dont je me suis rendu coupable envers le seigneur Léon mon maître ! » L'armée du Pape est taillée en pièces à Dragonara, impuissante à lutter contre tant d'ennemis. Le Pape est enfermé à Civitella. Il en fait ouvrir les portes et se présente aux Normands. Ces farouches guerriers, frappés de sa magnanimité majesté, se prosternent à ses pieds, lui promettent d'être désormais de fidèles enfants de l'Eglise et le ramènent en triomphe à Bénévent.

En même temps, Michel Cérulaire, patriarche de Constantinople, opère la scission définitive de l'Eglise d'Orient (1054). Le cœur de l'auguste Pontife est abreuvé de toutes les amertumes. Seuls, les Normands lui prodiguent tous les soins avec les consolations de leur repentir. Il a su par révélation que l'heure de sa mort est proche : alors il se fait transporter de Bénévent à Rome. Quand il sentit qu'il allait mourir, il ordonna qu'on le portât devant le tombeau de S. Pierre : « C'est à vous, Seigneur, que je remets votre Eglise, » dit-il. Il pria pour ceux qu'il avait dû frapper, demanda à Dieu d'ouvrir les yeux à ceux qui s'étaient égarés et fit sa confession aux évêques ; puis il reçut le Corps et le Sang du Sauveur et dit : « Faites silence ! Il me semble que je vais dormir. » Il s'endormit, en effet, mais du sommeil éternel. (19 avril 1054). Il avait cinquante ans.

Ce fut un pontife très pieux, d'un zèle illassable, juste et doux, qui voulait l'Eglise sans tache ni rides, et qui fut prodigieusement éprouvé. C'est une des plus pures gloires de la France.

XII

LE BIENH. LANFRANC (1005-1089)

I

Dans ce onzième siècle, l'époque la plus sombre de l'Eglise, on aperçoit cependant, comme de rares étoiles dans un orage épouvantable, des lumières indéfectibles et qui font espérer : Lanfranc, Fulbert de Chartres, S. Anselme, et la plus brillante de toutes, S. Grégoire VII, le seul qui n'ait jamais désespéré de l'Eglise du Christ ni de l'avenir.

Lanfranc naquit à Pavie, vers 1005, d'une famille sénatoriale. Il étudia les lettres et la jurisprudence dans les plus célèbres écoles d'Italie, afin de succéder à son père comme magistrat. Ses succès l'enivrèrent et firent naître dans son âme une ambition effrénée. L'Italie ne lui offrant qu'un champ trop restreint, il passa en France et enseigna dans les villes qu'il traversait. Les disciples accouraient en

foule et lui faisaient la plus glorieuse des renommées. Il se fixa à Avranches, toujours applaudi et adulé. Un jour il vit la vanité de l'encens et des honneurs qu'on lui prodiguait et il se dit : « Que sert de plaire aux hommes, si l'on n'est pas en faveur auprès de Dieu ? Or, jusqu'ici, qu'ai-je fait pour le service de Dieu ? »

Il quitta donc Avranches, avec un fidèle disciple, et chercha une solitude où il pût se faire oublier des hommes et se consacrer à la prière et à un travail ignoré, comme faisaient les moines. Il prend la route de Rouen et arrive à la forêt de l'Ouche, près de la Risle. Des brigands le dépouillèrent de tout ce qu'il possède, lui lièrent les mains derrière le dos, et rabattèrent son manteau sur sa tête. Il les rappelle, espérant les attendrir et leur dit : « Prenez encore mon manteau ! » Il se souvenait de l'histoire, racontée par S. Grégoire le Grand, d'un homme à qui des voleurs avaient pris son cheval, et qui leur avait ensuite offert le fouet qu'ils oubliaient. Ils lui avaient rendu sa monture. Mais les brigands de l'Ouche furent moins généreux. Ils l'attachèrent à un arbre, lui et son disciple, et emportèrent son manteau. Il passa ainsi toute la nuit. Alors il essaya de prier. Mais, lui, qui avait tant étudié, ne savait pas son psautier comme les moines : « Seigneur, dit-il, délivrez-moi ; j'apprendrai alors à vous louer et à vous servir. »

Le matin, des voyageurs le délivrèrent. Il les pria de lui indiquer le plus pauvre des monastères du voisinage : « Il n'y en a pas de plus pauvre, dirent-ils, que celui que construit un homme de Dieu, tout près d'ici. » Et ils le conduisirent à l'abbaye de Sainte-Marie du Bec. L'abbé Herluin bâtissait un four : « Dieu vous bénisse, dit Lanfranc, » — « Que Dieu vous conserve ! » répondit l'abbé sans quitter son travail. « Que voulez-vous ? » — « Me faire moine. » Herluin ordonna au frère Roger de remettre à cet étranger le livre de la règle de S. Benoît. Lanfranc le lut en silence et dit : « Avec la grâce de Dieu, j'espère l'observer ponctuellement. » L'abbé le reçut au nombre des frères, et le nouveau moine se courbant, lui baisa les pieds par l'ouverture du four. (Milo Crispinus, *Vita Lanfr.*, I).

Herluin descendait de la famille des ducs de Flandre. Lui aussi, dégoûté du monde, avait cherché un monastère et, les sachant tous contaminés, il en avait bâti un dans sa terre de Bourneville, avec sa mère, la pieuse Héloïse. Lui aussi ignorait le psautier, mais Herbert, évêque de Lisieux, le lui apprit ainsi que le latin, et lui donna la bénédiction abbatiale. (24 mars 1034). Il demeura six ans dans son monastère, qui devint un jour la proie des flammes. Il le transporta alors à une lieue de là, sur les bords du Bec. Là il aurait au moins de l'eau qui lui manquait à Bourneville, et c'est en ce lieu que Lanfranc le rencontra. (*Vita S. Herluini Abbatis Becensis primi*).

Herluin comprit bientôt que Dieu lui avait envoyé un trésor de science et d'humilité. Il lui manquait, à lui, la brillante éducation, l'érudition profonde de Lanfranc, et il l'admirait, parce que le jeune novice n'en faisait point parade, et qu'il cherchait surtout

à être ignoré. Il était plutôt fait pour la vie active. Or, il devait faire de nombreux voyages pour son œuvre qui s'agrandissait ; il lui fallait un homme pour le remplacer pendant ses absences, un prieur qui entretenait la piété dans la jeune communauté. N'était-ce point dans ce but que la Providence avait dirigé vers le Bec ce grand savant, qui ne voulait être que le dernier de tous les religieux ? Lanfranc, de son côté, était stupéfait, lorsqu'il entendait parler le saint Abbé. Il disait : « Quand j'écoute cet homme, qui fut si longtemps laïque et illettré, je comprends la parole du Maître : « L'Esprit souffle où il veut. » Ils s'estimaient et s'aimaient. Herluin finit par obtenir du nouveau moine qu'il acceptât la charge de prieur. Cela mettrait sans doute en relief celui-ci, mais dans son cloître il resterait inconnu des hommes et uniquement occupé d'apprendre son psautier, ses offices de jour et de nuit, *officia diurna et nocturna*, et de faire son salut dans l'humilité.

II

Cependant sa disparition avait laissé un grand vide parmi les lettrés et les savants d'Italie et de France. Ses disciples se demandaient dans quelle retraite solitaire il continuait à se cacher. Ils finirent par la découvrir. « Ce fut un cri de joie d'un bout à l'autre de l'Europe, dit son biographe. On ne parlait partout que de l'abbaye du Bec, illustrée par un grand philosophe et un saint chevalier. » Sa présence, son enseignement, donnèrent du relief à l'abbaye et la rendirent célèbre. Les disciples accoururent des Gaules, de l'Italie, de l'Allemagne, de l'Angleterre ; parmi eux, Anselme de Lucques, Yves de Chartres, S. Anselme, Guibert de Nogent, le futur historien des Croisades. « Il faisait revivre, dit Ordéric Vital, Hérodote pour la grammaire, Aristote pour la dialectique, Cicéron pour l'art oratoire, Augustin et Jérôme pour l'explication de l'Ecriture Sainte et l'exposition des dogmes catholiques. » L'éloge est sans doute exagéré ; il montre, toutefois, combien grand était le mérite, et brillante la réputation de Lanfranc. (Ordéric Vital, *Hist. Eccles.*, IV, 10).

Or, il y avait alors à Tours un professeur des plus distingués, un élève de Fulbert de Chartres, doué d'une grande éloquence et d'une imagination séduisante. Il s'appelait Bérenger. Adelman de Liège, son condisciple, lui rappelait, dans une lettre de 1045, leur commun maître Fulbert, qu'il comparait à Socrate ; ses entretiens confidentiels le soir, près de la chapelle de la ville ; les larmes qui lui échappèrent au milieu d'un discours, quand son cœur débordait d'amour divin. « Platon, disait-il, remerciait la nature de l'avoir fait naître du temps de Socrate, homme et non brute. Mais, dans notre maître nous avons vu une vie plus sainte ; de lui nous avons reçu la doctrine plus salutaire du christianisme et de l'Eglise catholique. » (*De veritate Corp. et Sang. Christi*).

Or, cet homme si bien doué et si applaudi n'était qu'un vulgaire orgueilleux. Lui, tout gonflé de sa science, respectait peu son saint et éminent maître, et méprisait la scolastique, qui eût discipliné son esprit porté aux opinions singulières. Il apprit qu'il y

avait au Bec un docteur, jusque-là sans rival ; il eut l'ambition de lui ravir le sceptre de la science, et vint discuter avec lui sur le terrain littéraire et théologique, dans un de ces tournois d'éloquence que l'on aimait à cette époque. Il fut vaincu par la dialectique serrée du professeur du Bec. Sa défaite fut complète et sa confusion inexprimable, dit Guitmond, évêque d'Aversa. Revenu à Tours, il vit le désert se faire autour de lui ; ses disciples le quittèrent pour aller suivre les leçons de Lanfranc. (*De Eucharistia*, 1). Il en conçut autant de honte que de dépit ; et, pour ramener sur lui l'attention et la faveur, il voulut étonner son époque par la nouveauté de ses doctrines et la hardiesse de ses thèses.

C'est le vrai précurseur de Luther. Mais hâtons-nous de dire que, s'il était exalté par l'orgueil de l'esprit, il gardait la pureté de ses mœurs ; c'est pourquoi il obtiendra la grâce d'une conversion sincère.

Il attaqua d'abord le Pape S. Léon IX : « Ce n'est pas un *pontifex*, disait-il, mais un *pompifex*, un *pulpifex* (un comédien). Tous les papes sont des hérétiques. L'Eglise romaine est le conciliabule de la vanité, la synagogue des maléfices. Elle se fait appeler apostolique, mais elle est le siège de Satan. »

Les sacrements : « Le baptême est une cérémonie symbolique qu'il est impie de pratiquer sur les enfants, et qu'il faut réserver aux adultes qui seuls sont capables d'en comprendre le mystère. »

Le sacrement de mariage est une invention purement humaine. Il n'y a qu'une seule loi divine : le commerce libre entre l'homme et la femme, sans lien ou entrave d'aucune manière.

Surtout il blasphémait l'Ecriture et la Sainte Eucharistie : « Les paroles des Livres Saints, disait-il, doivent s'entendre suivant le sens rationnel, et nullement suivant la lettre. Ainsi, quand il est dit du Christ ressuscité qu'il entra au Cénacle, les portes étant closes, cela signifie qu'il n'avait plus de corps, et que son être tout entier était esprit.

Par la même raison, le pain et le vin consacrés à l'autel ne sont nullement le vrai Corps et le vrai Sang du Christ, mais leur ombre, leur figure et leur symbole.

Il prétendait s'appuyer sur les ouvrages de Scot Erigène, qui était venu d'Irlande en France sous le règne de Charles le Chauve. Mais il n'hésita pas, pour accréditer ses erreurs, à composer, sous le nom de ce docteur, un ouvrage dont le titre est *De cœna Domini*. Il distribuait de l'argent aux écoliers pauvres pour les gagner à ses doctrines, et l'on croit que, pour faire des grandes largesses, il puisait dans la caisse royale de Henri Ier, qui était ouvertement hostile au pape. Il était soutenu par les évêques et prêtres simoniaques, alors très nombreux, nous le savons, dans les Gaules.

Le danger était grand. L'Eglise va se lever pour le conjurer, et elle trouvera dans Lanfranc un auxiliaire déterminé.

IMPRIMATUR

Lingonis die 1 februarii 1928.

EUG. LINDECKER, Vic. gen.

Le gérant : F. FROSSARD.

ANNUÉES. — Imprimerie de L'AMI DU CLERGÉ

Ami du Clergé du 9 février 1928

Deuxième

partie :

PRÉDICATION

SOMMAIRE

Conférences de Carême sur les superstitions contemporaines. — II. Le faux surnaturel, 81. —

III. Signes et présages, 83.

Lecture de Carême sur la journée du chrétien.

— I. Le réveil, 86. — II. Le lever, 87.

Instructions sur la Sainte Eucharistie. — X.

Dispositions prochaines à la communion, 88. — XI.

La confession, la foi, 90.

Conférences aux hommes. — XII. Le Communisme, 92.

CONFÉRENCES DE CARÊME SUR LES SUPERSTITIONS CONTEMPORAINES

II

LE FAUX SURNATUREL

Messieurs,

On trouve d'abord, parmi les innombrables superstitions acclimatées dans le peuple, et jusque dans un monde que l'on croirait au-dessus de telles petites intellectuelles, des idées et des pratiques d'origine religieuse. Altérées et dépravées, ces idées et ces pratiques se sont déformées et corrompues, et le tout a été poussé jusqu'à l'absurde, quelquefois même jusqu'à l'odieux.

Ces sortes de superstitions sont généralement le partage de pauvres âmes peu ou mal instruites de la religion, et qui ne voient en elles rien de plus qu'un moyen mystérieux de parvenir à certains buts difficiles à atteindre naturellement.

On ne parle plus guère des envoûtements, quoique la pratique n'en soit ni complètement abolie, ni complètement oubliée. On ne parle plus guère, non plus, des sabbats qui firent frémir tant de fois les pauvres gens du moyen âge. Il n'y a plus, semble-t-il, dans les forêts, les landes ou les montagnes, de ces réunions nocturnes que présidait le diable en personne, assis sur un trône d'or, sous la forme tantôt d'un prince, tantôt d'un laquais ou d'un animal. Il est rare qu'on se livre à lui corps et âme, qu'on fasse le serment de lui appartenir et de lui obéir, et qu'on signe cette promesse de son sang, bien que de telles aberrations ne soient pas inouïes, à notre époque et chez nous. Le diable a d'autres endroits où prendre les âmes et d'autres moyens de les porter à la révolte et au mal¹.

¹ Ce qu'on n'a pas assez vu, c'est que « les sabbats auraient eu leurs initiés et leurs crédules, ces derniers adoptant un culte qui n'était pour les initiés qu'une protestation. Les orgies comportaient deux parties : l'une tout extérieure, toute de jol, de plaisir et d'ivresse ; l'autre moins accessible au vulgaire ; c'était la révolte qui s'affirmait nettement contre la société. Dieu avait donné aux uns la richesse et l'abondance, aux autres la pauvreté et la misère ; pour le punir, le peuple le reniait, adorait le diable son ennemi ; le prêtre était conquis, le pouvoir maudit et méprisé. Contre l'ordre établi, contre le roi, la noblesse, le clergé, se dressait une multitude livide qui, la nuit, montrait le poing au ciel, jetait une menace avec un blasphème. » (*Missionnaires et Mystiques en*

Je veux vous signaler seulement, dans cet entretien, quelques faits où la religion apparaît ridiculement déformée, rabaisée au rôle d'une sorte de magie.

I

Ce sont nos passions qui, plus souvent encore que notre faiblesse d'esprit, sont la cause de nos erreurs et de nos fautes. Les passions nous aveuglent ou, si elles ne nous aveuglent pas, elles nous hallucinent et nous illusionnent au point de déplacer complètement à nos yeux les rapports des êtres et des choses. C'est pourquoi les troubles de la chair et du cœur, dans certaines âmes, une aspiration violente au mariage en d'autres âmes, jouent un grand rôle dans les usages superstitieux. Le désir, trouvant devant lui un obstacle trop fort pour qu'il le puisse renverser, après avoir découvert que rien dans la nature ne viendra à son aide, se tourne vers le surnaturel ou l'extranaturel, et met en lui une confiance aussi véhémement qu'aveugle.

Je me souviens que, pendant la guerre, une jeune fille, une ouvrière, vint me trouver chez moi, un soir, après sa journée de travail.

— Vous seul, me dit-elle *ex abrupto*, pouvez me sauver...

— Qu'y a-t-il donc de si grave, mon enfant, lui répondis-je avec bonté, que vous vous croyiez perdue ?

Elle me raconta qu'elle avait fait la connaissance d'un blessé en traitement dans l'un de nos hôpitaux, qu'ils se voyaient depuis des mois, qu'il lui avait promis de l'épouser et que maintenant...

— Eh bien ! maintenant ?

La malheureuse pleurait à chaudes larmes ; des sanglots désespérés la secouaient, la tordaient littéralement.

— Voyons, mon enfant, remettez-vous ! Qu'est-il arrivé ?

— Maintenant, Monsieur, il m'a abandonnée, et il va avec une autre ! Sauvez-moi, je vous en supplie, faites-le-moi revenir !

— Mais je ne le connais pas !

— Ça ne fait rien. On m'a dit que vous aviez des secrets, des moyens, et qu'avec des prières vous changeriez ses dispositions, et qu'il redeviendrait ce qu'il a été pour moi.

— Pauvre enfant, je ne suis ni un saint ni un sorcier. Je prierai pour vous de toute mon âme, et je demanderai à Dieu qu'il vous éclaire et vous console lui-même...

Elle sortit, sans même me saluer, fâchée, persuadée que, par mauvaise volonté, je me refusais à faire un miracle pour elle !

Elle s'imaginait sans doute qu'il y avait en moi cette puissance, qui n'appartient qu'à Dieu, de retourner une volonté libre, et par un mot, par un geste, par un simple signe peut-être, de faire renaître un sentiment mort, de rallumer un feu éteint ! C'est bien la superstition qui me l'avait amenée.

Basse-Bretagne au XVII^e siècle, par L. Kerbirion, *Etudes*, 5 décemb. 1926, p. 587). En somme, sous une autre forme, le socialisme, le communisme, le bolchevisme, avec, comme aujourd'hui, des meneurs et des menés, des initiés et des crédules, des exploités et des dupes.

Croyez bien, Messieurs, que de pareilles histoires n'arrivent pas qu'à moi. En voici la preuve.

Il n'y a pas longtemps, à la suite des fêtes de Pâques, un bon curé des environs de Paris voyait arriver chez lui une jeune fille qui lui demandait, toute troublée, l'un des clous du cierge pascal !

Quel mystère d'erreurs se cachait-il sous cette étrange demande ?

Sans lui refuser ni le lui promettre, le prêtre interrogea la jeune fille sur l'usage qu'elle en voulait faire. Elle, naïvement, lui répondit qu'elle désirait se marier, que le clou du cierge pascal lui assurerait le mariage désiré. En conséquence, elle le suppliait de le lui remettre.

Paternellement, le prêtre essaya de l'éclairer. Impossible. Il finit par lui dire :

— Ecoutez... Je ne peux pas vous donner l'un des clous de cette année, mais je pourrai peut-être retrouver ceux de l'année dernière...

Mais elle voulait un clou de l'année, pas un autre, et n'attribuait aucun pouvoir à ceux des années précédentes !

Alors il lui demanda :

— Mais pourquoi croyez-vous au pouvoir d'un clou pascal ? N'est-ce pas parce qu'il est béni ?

— Oui, Monsieur le Curé.

— Eh bien ! ceux de l'année dernière le sont comme ceux de cette année-ci.

Elle ne répondit rien, mais ne se laissa pas convaincre. Elle s'obstinait dans son idée.

Le bon curé fit un dernier effort pour avoir le secret d'une aberration si fortement ancrée dans l'âme de sa jeune visiteuse. Après lui avoir fait subir sur ses habitudes religieuses un petit examen auquel elle répondit respectueusement et loyalement, il découvrit ceci : elle ne pratiquait pas, n'allait pas à la messe, ne communiait pas, ne se confessait pas, mais ne manquait jamais, le vendredi, de se rendre dans une église pour y faire le Chemin de Croix ¹...

Son absurde et superstitieuse idée de s'attacher un cœur avec un clou du cierge pascal venait donc bien d'une profonde ignorance en matière religieuse !

Les jeunes filles qui désirent se marier, qui ont quelque difficulté à trouver un mari, ou qui voudraient hâter l'heure de leur union, ont encore, dans certains pays, des moyens infailibles, croient-elles, pour arriver à leur fin. Ici, elles boivent de l'eau d'une source ; là, elles jettent une pièce de monnaie dans une fontaine ; ailleurs, elles piquent une épingle dans le vêtement de la Vierge ou d'un saint. Innocents enfantillages si l'on veut, mais qui supposent tout de même une foi détournée de son sublime objet, je veux dire une foi qui prétend atteindre son but par des moyens purement mécaniques.

Vous souriez, Messieurs, au récit de ces histoires ; je ne vous en blâme pas : moi aussi je souris, mais c'est de pitié. Je plains ces pauvres âmes à qui la superstition fait perdre le bon sens, qui courent après les chimères, et à qui la foi bien entendue et bien pratiquée apporterait de plus sûrs secours et de plus efficaces consolations.

¹ Maurice Talmeyr, *La nouvelle légende*.

II

Une autre cause de superstition, c'est la crainte du danger, de la maladie et de la mort.

L'homme sans foi ou irrégulier sent, comme le croyant, que la vie est un bien précaire et que les biens de la vie ne sont pas assurés. Faible et désarmé comme il l'est devant tous les périls de toute nature qui l'entourent, comment se défendra-t-il contre eux ? A quels moyens recourir ? Quelle puissance invoquer ? Le chrétien, lui, prie et se résigne, s'il ne peut faire autrement. Il appelle à son aide les forces surnaturelles authentiques : Dieu, Jésus, la Vierge, les anges et les saints. Ses appréhensions et ses épouvantes mêmes trouvent dans la bonté paternelle du Créateur et de ses amis un refuge et un appui. Mais lui, l'homme sans foi, encore un coup, à qui s'adressera-t-il ? Il ne croit ni à Dieu, ni à Jésus, ni à la Vierge, ni aux anges, ni aux saints. Il ne les prie pas. S'il a connu leurs noms autrefois, au jour de son enfance, il y a bel âge qu'il les a oubliés et qu'ils ne lui disent plus rien. Encore moins peut-être croit-il au diable, qui pourtant le possède. Qui, encore une fois, va-t-il invoquer dans l'effroyable détresse physique ou morale dans laquelle il se débat ?

Est-ce qu'il n'y a pas là, pour le rassurer et le sauver au besoin, les mascottes et les porte-chances de toute espèce ? Craint-il un accident d'automobile ? Il suspendra à sa voiture une poupée habillée de couleurs vives, laquelle à chaque chaos se balancera au bout de sa ficelle. Et avec cela notre homme sera tranquille !

Mais cette matière est trop riche pour que nous puissions l'épuiser ce soir ; nous y reviendrons dans quelques jours. Insistons un peu plus sur certaines pratiques cachées.

S'il s'agit d'une maladie dont on souffre et qu'on tient à guérir, on ira peut-être d'abord trouver le médecin ; mais si le mal s'obstine à tourmenter le patient malgré les ordonnances, on recourra aux fétiches dont nous parlerons, ou à des remèdes d'une étonnante puissance !

Ces remèdes sont nombreux. Il y a d'abord des formules écrites en un latin qui n'a rien de classique ni même d'intelligible, ou en français baroque et barbare, sortes de prières défigurées, dépouillées de leur sens et transformées en un obscur bafouillage. L'homme qui les récitera devra être né le Vendredi Saint, ou être le septième, sans interruption, des enfants mâles d'une famille. Il y aura toute une mise en scène, le plus souvent une parodie de quelque cérémonie religieuse.

Le *devin* arrive (ainsi s'appelle le guérisseur). Il examine le malade, l'interroge, lui ordonne de se coucher et de commencer une neuvaine. « On dressait, raconte un marinier qui fut témoin de ces scènes dans sa famille, on dressait près du lit une table sur laquelle on mettait une nappe, un crucifix, de l'eau bénite, de la cire d'un cierge pascal et des feuilles contenant les formules. Puis, à neuf heures du matin, on commençait à travailler le malade en jetant de l'eau bénite dans tous les coins de la cabine.

On lui en touchait le front, les mains, les pieds, les cheveux, tout le corps, et ainsi toute la journée en se relayant, jusqu'à neuf heures du soir. Le lendemain, on refaisait la même chose et on recommandait pendant neuf jours. Alors, le neuvième jour, un grand événement devait arriver. On entendait dans le bateau un grand coup, tout y était secoué et tous ceux qui se trouvaient dessus poussés et précipités les uns sur les autres. Ensuite, on n'entendait plus rien, tout se calmait et le malade était soulagé. » Il va de soi que ce coup n'était pas frappé, ou que, s'il l'était, il l'était par le devin.

D'autres devins usent de la baguette de noisetier, laquelle doit avoir été coupée avec un couteau vierge, le 1^{er} mai. On la met sur sa main, on lui pose des questions sur le malade, elle répond en tournant et on doit faire ce qu'elle dit. Si elle ne tourne pas, c'est que le malade ne guérira pas... Cette baguette est plus qu'une baguette magique qui transforme tout ce qu'elle touche, elle sait l'avenir ; c'est une prophétesse. Interrogez-la sur telle ou telle affaire qui vous préoccupe, vous aurez une réponse, — fausse naturellement.

Les variétés de ces sortes d'exploitation de la naïveté populaire sont innombrables.

Il n'y a pas longtemps, dans un canton de notre région, vous auriez pu voir, à la porte d'un café, une queue de plusieurs centaines de personnes qui se pressaient pour entrer. Y avait-il dans cette maison vente publique, danse, ou scène de cinéma ? Non, ces gens allaient chercher un numéro de passe, en vue d'avoir à leur tour une consultation du devin. Il y en avait, dans cette foule, qui venaient de dix lieues à la ronde. C'est que la réputation de ce guérisseur tenait du prodige. Simple paysan, sans instruction, il avait eu le génie d'inventer des remèdes *fluidiques*. Ces remèdes, il les composait lui-même, et voici comment. Il achetait chez les pharmaciens qui, de ce fait, désiraient ménager leur client, des drogues inoffensives ; il en mettait quelques gouttes dans une petite bouteille, aromatisait ce mélange et le colorait de couleurs variées. Après, le spécifique n'avait plus qu'à attendre le malade. — Mais le fluide ? me direz-vous. — De fluide, pas d'autre que la malice du bonhomme.

Jusqu'ici, il n'y a dans cette affaire que la rouerie, mais voici où apparaît la superstition.

Le malade, à son tour de passe, se présentait chez le devin, dans la chambre qui était son cabinet de consultation. Le guérisseur l'interrogeait, lui choisissait un flacon, le lui donnait — pour dix francs et ajoutait en lui présentant une image :

— Ceci est un portrait de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. Après avoir usé du remède selon mon indication, vous aurez soin d'appliquer cette image sur le mal, après l'avoir mise entre des linges blancs ou dans un sachet de même couleur. N'oubliez pas, c'est essentiel !

Le malade s'en allait, allégé de son billet, mais content, avec sa petite bouteille et son image, le *portrait*, comme disait l'autre, d'une petite sainte charmante, dont il ignorait tout, la vie et les vertus.

Après cela, il guérissait ou ne guérissait pas ; mais quelques-uns tout de même, sans que le fluide y fût pour rien, s'en *sauvaient*. On publiait alors le prétendu miracle, et cet heureux hasard, en augmentant la réputation du thaumaturge, avait encore pour lui cet avantage de lui faire gagner, voler serait plus juste, son billet de mille pour le moins tous les samedis !

Dans la paroisse que j'ai gouvernée pendant dix ans, ce n'était pas un guérisseur, c'était une guérisseuse, qui avait capté la clientèle des médecins. Tous les samedis, jour du marché, elle venait dans la ville et y passait la journée dans une chambre. Elle procédait à peu près comme le vieux malin dont je viens de citer les prouesses, et comme lui s'en allait le soir son sac-à-main bourré de billets !

— Ces excentricités se voyaient autrefois, me direz-vous ; mais aujourd'hui que la science a fait tant de progrès, que ses lumières sont répandues partout, qu'il y a une école dans tous les villages, même là où il n'y a pas d'élèves, que venez-vous nous conter ? C'est impossible.

— Non seulement cela n'est pas impossible ; cela est.

Quand dans certaines campagnes, et parfois à la ville même, un malade a été abandonné par son médecin, parce qu'il a été jugé incurable, j'ai vu, non pas une fois, mais vingt fois, de bonnes gens, de pauvres gens, recourir à ces guérisseurs aventureux, je devrais dire plutôt aventuriers. Vous-mêmes n'avez-vous pas rencontré de ces cas dans votre entourage ? Non ? Ouvrez les yeux, alors, vous ne tarderez pas à être fixés.

Mais je n'ai pas encore tout dit sur cette question des guérisseurs. On guérit par paroles, on guérit encore par *signes*, et c'est un nouveau champ qui s'ouvre à nos recherches.

De ces signes, nous parlerons bientôt. Il va sans dire qu'au point de vue de l'efficacité, ils sont aussi nuls que les pratiques dont nous venons de nous entretenir. Mais il est bon que vous soyez renseignés sur eux comme sur tout le reste. La superstition est une maladie contagieuse, et pas un homme, même parmi les plus forts esprits, ne peut se vanter d'échapper à son action, en certaines circonstances douloureuses, s'il n'est instruit de l'inutilité et de la culpabilité de ces recours à des puissances plus qu'illusoires, inexistantes. Les paroles d'un homme ne dépassent pas la puissance de l'homme ; elles ne peuvent impressionner l'ordre des lois physiques, qui n'obéissent qu'à Celui qui les a posées, c'est-à-dire qu'à Dieu seul. Quiconque prétend le contraire est un halluciné, un dément ou un imposteur.

Principe sévère, mais juste, que vous retiendrez tous, et qui vous sauvera de déplorables, ridicules, et, parfois aussi, coûteuses méprises. Ainsi soit-il.

III

SIGNES ET PRÉSAGES

Messieurs,

Nos populations déchristianisées, devenues plus superstitieuses qu'elles ne le furent même au moyen âge, croient aux présages et aux signes. Ces pré-

sages et ces signes sont des faits ou des actes tout naturels, par lesquels on découvre et prédit l'avenir. C'est ainsi qu'un coup de tonnerre éclatant à gauche était autrefois, chez les Romains, l'indice certain d'un malheur. Beaucoup de pauvres gens en sont revenus à ces enfantillages.

Je me souviens que, pendant la guerre de 1870, des bruits couraient dans le peuple qu'en Alsace et en Lorraine on avait vu des signes dans le ciel. Au commencement des tueries de 1914-1918, de même. Les moins crédules frissonnaient, malgré eux, au récit qui leur en était fait. Dans la vie habituelle et quotidienne, les présages n'ont pas pareille envergure, c'est évident, et les hommes sont moins portés à ces sortes d'hallucinations qu'à l'approche, ou sous le coup des grands fléaux appelés à jeter la désolation dans le monde ; malgré tout, beaucoup en demeurent hantés et disposés à en voir partout et en tout.

Examinons les principaux de ces prétendus signes : d'abord les *faits*, ensuite les *gestes*, enfin les *nombres*. Il y a, dans ce triple sujet, une mine que je ne prétends pas épuiser, mais dans laquelle, même sans creuser profondément, nous trouverons un trésor de remarques utiles et de leçons instructives.

I

Lés hommes de sens droit, et à plus forte raison les chrétiens instruits, ne verront jamais dans les phénomènes naturels, quels qu'ils soient, des marques d'intervention surnaturelle.

Ils savent que tout, dans le monde, obéit à des lois posées par Dieu dès le commencement, et que, sauf exceptions excessivement rares, tout s'accomplit ici-bas par l'action ou l'effet des causes secondes.

L'homme superstitieux en juge autrement : en toutes choses, il y a un mystère, une puissance cachée, généralement capricieuse et malfaisante, toujours prête à faire quelque mal ou quelque malheur !

Le croiriez-vous ? Nos déchristianisés reviennent, de nos jours, à la vieille superstition des augures, depuis si longtemps abolie. Les oiseaux les inquiètent, comme s'ils étaient des êtres de mystère en possession des secrets de l'avenir !

Dans nos campagnes, de braves gens reçoivent un coup au cœur, quand, par hasard, une pie vient à traverser leur chemin, passant devant eux de droite à gauche. Par contre, si le passage se fait de gauche à droite, ils se réjouissent : quelque chose d'heureux les attend !

J'en ai même connu qui raffinaient sur ce faux principe, en y mêlant la superstition propre aux nombres : les pies passant en nombre pair de gauche à droite augmentaient les chances de bonheur ; passant en nombre impair de droite à gauche, elles augmentaient les chances de malheur.

Et ce n'est pas seulement le vol de l'oiseau qui a un sens fatidique, c'est aussi son chant. Le hululement d'une chouette dans la nuit, cri sinistre dont le superstitieux frissonne, sentant un froid de glace lui courir dans les reins, ce hululement annonce l'embûche et la mort.

Si un corbeau volète autour de vous en croassant, il croasse de lugubres augures, c'est la conviction générale en certains cantons.

Et ne croyez pas que, seuls, les esprits simples soient soumis à ces étranges erreurs de jugement !

C'est en 1871, pendant le siège et le bombardement de Paris par les Prussiens. On n'a plus rien à manger. Edmond de Goncourt, qui vient de perdre son frère, raconte ses fringales ; il est faible, il a faim.

« N'ayant pas le courage d'aller à Paris, écrit-il, et n'ayant rien à manger, je tue un merle dans le jardin pour mon dîner.

« Le merle jeté, les ailes raides, sur ma table, — je ne suis pas métempyscosiste, — il me vient, je ne sais pourquoi et comment, la pensée de mon frère et l'association de son souvenir avec l'oiseau.

Je me rappelle l'arrivée de l'oiseau tous les soirs, au jour tombant, et le sifflement aigu par lequel il semblait s'annoncer, et les deux ou trois traversées qu'il faisait du jardin, de son joli vol rapide et balancé. Je me rappelle sa pause de quelques secondes sur une branche toujours la même, une branche d'un sycomore tout proche de la maison, et du haut de laquelle il la regardait immobile et énigmatique, puis tout à coup son évanouissement dans l'ombre de la nuit.

« Il s'est glissé en moi, alors, comme une croyance superstitieuse, qu'un peu de mon frère avait passé en cette petite bête ailée, en cet oiseau de deuil de l'air, et j'ai eu le vague effroi d'avoir détruit, avec mon coup de fusil, quelque chose d'au-delà de ce monde et d'ami, qui veillait sur la conservation de ma personne et de ma maison ¹. »

Faute d'accepter les directions de l'Eglise et ses enseignements, voilà où en viennent des hommes de quelque célébrité, et qui seraient stupéfaits et indignés si quelqu'un osait leur dire qu'ils sont des naïfs !...

Il est d'autres signes qu'il est extrêmement utile d'observer, car, au dire de nos gens, ce sont des avertissements et des pronostics qu'on aurait le plus grand tort de négliger.

Voulez-vous des exemples ?

Deux sœurs ne doivent pas se marier le même jour : des malheurs s'ensuivraient.

Le jour du mariage, il faut casser un verre ou déchirer un vêtement.

Une araignée aperçue le matin, se promenant sur ses longues pattes ; une belette qui vous coupe le chemin ; une pie qui, comme je l'ai déjà dit, s'envole à votre gauche : autant de signes de malheur.

Présage de malheur encore, deux objets qui se trouvent par hasard en croix : fourchettes croisées sur la table, brins de paille en croix sur laquelle on marche par inadvertance.

Renverser la salière annonce une catastrophe.

Casser une glace, de même.

Ne vous avisez pas de tuer un chat ; on ne sait vraiment pas ce qui pourrait arriver !

Dans notre Afrique française, au Mزاب en particulier, il faut se garder de poser le pied sur des che-

¹ Journal des Goncourt, t. 1, p. 191.

veux tombés à terre : des maux de tête ou d'oreilles s'ensuivraient. Il serait encore plus imprudent de les brûler. Qu'en faire ? On dépose dans les trous de murailles la dépouille des toisons qui s'éclaircissent, et les oiseaux en profitent au temps des nids. Chez nous, ce sont les dents arrachées ou tombées qu'on enterre, dans la crainte qu'à la place il ne vous pousse des dents de chien !

Sur quoi reposent ces croyances, encore une fois, nul ne le sait. Elles viennent du fond des siècles ; elles dorment dans l'inconscient, toujours prêtes à se réveiller ; elles envahissent l'esprit qui n'a ni assez de foi positive ni assez de raison pour les repousser ou en rire.

Au surplus, ne cherchez pas à savoir : il est trop clair, sans plus d'examen, que les terreurs excitées par ces signes sont insensées.

II

Certains gestes involontaires peuvent être aussi des signes, et présager le malheur. Comment ? Pourquoi ? Rien fin encore celui qui pourra nous donner le mot de l'énigme. C'est comme pour les phénomènes que nous venons de signaler : rien n'explique la puissance cachée attribuée à des mouvements de soi tout à fait indifférents.

Dans son joli chapitre *La Croix sur les eaux*, Maurice Talneyr nous transporte dans une chambre où une bonne Sœur fait le catéchisme aux enfants des marins qui habitent avec leurs parents les lentes péniches que l'on voit circuler sur la Seine. Tout d'un coup, pendant que la sainte femme développe une explication, elle voit son jeune auditoire pâlir et l'écouter avec des figures bouleversées. Elle s'interrompt et demande ce qu'il y a.

— Oh ! ma Sœur, lui répond l'un d'eux tout effrayé ; c'est que vous faites tourner cette chaise ! Ne la faites plus tourner, ou il vous arrivera malheur !

Tout en procédant à son explication, la Sœur avait en effet machinalement fait tourner une chaise sur un de ses pieds, et l'une des superstitions des marins est qu'on attire inévitablement ainsi la mort sur soi dans les vingt-quatre heures.

— Comment, s'écrie la Sœur en apprenant ce qui trouble les enfants et en se moquant de leur frayeur, vous croyez que je vais mourir parce que je fais tourner une chaise ? Tenez, je vais encore la faire tourner, jusqu'à ce que nous sortions... Nous verrons bien demain si je suis morte !

L'épouvante grandit et c'est avec une vraie terreur que les enfants supplient :

— Ma Sœur, finissez !... Ma Sœur, arrêtez-vous, ne la faites plus tourner !

La Sœur ne les écoute pas, continua à faire tourner la chaise, et le lendemain ou le surlendemain, en la voyant mieux portante que jamais, les petits marins crurent qu'ils venaient d'assister à un miracle !

Il n'est pas jusqu'à l'innocent et irrésistible éternuement qui ne soit un mauvais présage, et c'est

pour conjurer la fatalité hostile qu'il est recommandé aux gens polis de dire : « Dieu vous bénisse ! »

Vous changez de linge ou étrennez un vêtement un vendredi : malheur ! malheur !

Vous appuyez les mains sur la table, les paumes en dehors : catastrophe ! Etc., etc.

III

Enfin, il faut encore faire entrer les nombres et les dates dans la classe des signes et des présages.

Une manifestation récente de cette superstition, contre laquelle les âmes pieuses ont elles-mêmes à se défendre, ce sont des feuilles manuscrites que des mains mystérieuses déposent dans nos églises, auprès des statues, sur les degrés de l'autel, sur les chaises ou sur les bancs, des feuilles qu'on vous envoie par la poste, ou qu'on jette simplement dans votre boîte aux lettres.

Sur ces pages, d'abord une prière banale que n'apostille aucune approbation de l'autorité. Après les dernières lignes vous lisez ces mots : « Récitez cette prière *neuf jours*, copiez-la et déposez-la dans *cinq églises*, ou envoyez-la à *cinq personnes* différentes. Vous êtes sûr d'obtenir les grâces demandées.

On vise ainsi à instituer une sorte de chaîne que rien ne doit briser. Aussi lit-on, avec un frémissement d'effroi, la menace des plus effrayants malheurs à l'adresse de ceux qui oseraient interrompre la continuité ou la succession de ces prières ineptes !

Pourquoi neuf jours ? Pourquoi dans cinq églises ? Pourquoi cinq personnes ? Superstition des nombres !

Il y a des nombres fatals. Le plus néfaste est le nombre *treize*. Chose curieuse, il fut considéré en certaines contrées et à certaines époques comme favorable ou de bon augure. C'est ainsi qu'autrefois, en Limousin, « dans les commodes, il y avait toujours dans un verre *treize louis* qu'on n'aliénait sous aucun prétexte, et qui formaient les lars et l'emblème du bien familial ¹. » Exception oubliée. Aujourd'hui, la superstition fait du nombre *treize* le nombre pernicieux par excellence.

Cette idée saugrenue vient d'un souvenir religieux : c'est la Cène qui l'inspira. N'étaient-ils pas treize dans le Cénacle, et la mort du Fils de Dieu n'a-t-elle pas suivi de près ce dernier repas du Christ avec les siens ? — Je n'ai pas à montrer ici ce qu'il y a de puéril dans une pareille déduction. D'ailleurs, beaucoup ignorent l'origine de cette superstition séculaire. On y croit, cela suffit. Et l'on voit des maîtresses de maison s'ingénier à écarter le treizième convive : on ne sera que douze, ou bien on sera quatorze ! Elles prendront même des précautions pour parer à l'imprévu, car qu'advierait-il si quelqu'un venait à manquer, ou s'il survenait un convive qu'on n'attendait pas ? Il faut éviter à toute fin le nombre fatal ! Et ce sont des combinaisons inextricables, d'où l'on sort pourtant à force de génie !

Même des hommes d'esprit, très affranchis des préjugés, cèdent à cette peur enfantine. Quand Charles

¹ Voir le *Correspondant* du 25 nov. 1907.

¹ André Thérive, *Le Limousin*.

Nodier recevait à l'Arsenal, les intimes venaient quand cela leur plaisait, mais si quelqu'un arrivait le treizième, il dînait à la petite table, à moins de survenance d'un quatorzième ¹.

Vers la fin du Second Empire, des écrivains notoires et peu catholiques choisirent, par bravade peut-être, le vendredi pour se réunir. On dînait ensemble dans un restaurant notable. Or, voyez la contradiction : dès qu'on se trouvait treize à table, ces fortes têtes se troublaient aussitôt, et comme chez Nodier, il fallait appeler un quatorzième, lequel était le plus souvent un collégien, le fils même de l'hôtesse ².

Certains gens d'aujourd'hui croient de même, dur comme fer, que se trouver treize autour de la même table est un présage funèbre ; sûrement, l'un des convives mourra dans l'année !

Parfois tout un public est pris de cette phobie du nombre fatal : une Compagnie anglaise n'a-t-elle pas cru dernièrement devoir supprimer, sur ses wagons, le n° 13 et le remplacer par le 14 *bis* ! Chez nous, on a constaté une baisse considérable du nombre des voyageurs le 13 de chaque mois ³.

Il arrive que le vendredi tombe un 13 ; alors pour les superstitieux c'est là une rencontre effrayante !

Mais ce qui serait le comble de la malchance, ce serait de se voir treize à table un vendredi 13 !

Ainsi, vous trouverez des gens qui ne consentiront jamais à voyager à cette date sinistre, à entreprendre une affaire en ce jour marqué par la fatalité ! Le chemin de fer déraillerait, l'automobile déraperait, l'affaire tournerait mal !

De même qu'il y a des jours maudits, il y a des mois funestes. Vous voulez vous marier ? C'est fort bien ; mais gardez-vous de vous marier pendant le moi de mai. — Pourquoi ? — Votre mariage serait sûrement malheureux !

Il y a aussi des nombres qui apportent avec eux des promesses heureuses : le nombre 7, par exemple.

Chose plus curieuse ; le nombre 13, aux yeux de certains, change de caractère et devient propice. Une aviatrice célèbre, Miss Ruth Elder, qui partit de New-York pour Paris et qui tomba dans la mer à quelques centaines de milles des Açores, a prétendu lui devoir d'avoir été repêchée et sauvée !

Et combien d'autres cas vous pourrais-je citer où le nombre a encore une influence déterminante, heureuse ou néfaste !

Vous souffrez du mal de reins : mettez trois marons d'Inde dans votre poche droite, et vous serez guéri ! Trois, pas quatre !

Deux personnes sont mortes dans la même maison ou dans la même rue ou dans le même village : attendez-vous à ce qu'une troisième soit frappée à son tour. « Jamais deux sans trois ! »

* *

Voilà à quelles puérilités l'on tombe, Messieurs, quand on joint l'ignorance de la religion à un esprit

¹ Victor du Bled, *Les salons littéraires de Paris au XIX^e siècle*.

² Ces écrivains étaient les Goncourt, Paul de St-Victor, Flaubert, etc.

³ Dans beaucoup de théâtres, il n'y a pas de fauteuil n° 13. Dans beaucoup d'hôtels, il n'y a pas de chambre portant cet infortuné n°.

superstitieux. On vit comme entouré de fantômes, ennemis invisibles toujours prêts à vous faire du tort, à vous contrarier, à vous malmenier de toutes façons, à vous tuer, si c'est leur caprice. Une vague terreur et, parfois, une précise et formidable épouvante vous envahit, vous paralyse, vous accable. Il n'y a plus de sécurité nulle part, en rien, car partout et en tout, vous pouvez rencontrer ces forces adverses dressées contre vous. N'y a-t-il pas partout des araignées, des belettes, des pies et des chouettes, et n'êtes-vous pas exposés tous les jours à renverser la salière ou à casser votre glace ? N'êtes-vous pas exposés à chaque instant à faire quelqu'un des gestes regardés comme fatals ? Pouvez-vous éviter d'agir le vendredi ? Etes-vous maîtres des jours et des mois ?

Par contre, les signes prometteurs de chance, de délivrance et de bonheur, vous entretiennent dans des illusions qui peuvent vous être funestes. Parce que vous comptez sur la réalisation automatique de ce qu'ils sont censés annoncer, vous vous refusez à l'effort nécessaire au succès ; vous laisserez la maladie, sans remède scientifique et efficace, s'enraciner dans votre chair et s'aggraver ; vous attendrez un bonheur qui ne viendra pas, et ce bonheur vainement attendu vous fera souffrir comme un malheur.

Redisons-nous une fois de plus, Messieurs, qu'au fond de toutes ces aberrations, il y a une foi démentie à des puissances inexistantes. Notre bonheur et notre malheur sont entre les mains de Dieu seul ; c'est à la seule Providence qu'il faut nous adresser, avec elle seule qu'il nous faut compter, sur elle seule qu'il nous faut fonder nos craintes et nos espoirs.

Vivons en chrétiens et restons en paix. Ainsi soit-il.

LECTURES DE CARÊME SUR LA JOURNÉE DU CHRÉTIEN

I

LE RÉVEIL

In hora surgendi non te trices.

Ne t'attarde pas quand l'heure de te lever sera venue. (Eccl., xxxii, 15).

Le réveil ! Il semble que voilà un sujet qui n'est guère du ressort de la chaire chrétienne. Et cependant, en parlant du lever de l'homme, dans le texte que je viens de vous citer, le St-Esprit nous prouve que, pour Dieu, il n'y a pas de petits détails dans la vie. Et S. Paul confirme cette doctrine en signalant les deux plus vulgaires actions humaines, le boire et le manger, comme étant susceptibles d'être surnaturalisées par la foi. Et il ajoute : « Soit que vous fassiez quelque autre chose aussi ordinaire, faites tout pour la gloire de Dieu. » Or, le réveil, ce me semble, est bien du nombre de *ces autres choses* dont parle S. Paul et où l'esprit de foi trouve toujours matière à procurer la gloire de Dieu. Commençons donc, très rationnellement d'ailleurs, cette série de lectures sur la journée chrétienne en parlant du réveil et de la manière de le sanctifier.

Il se passe, chaque matin, pour nous un mystérieux phénomène de résurrection. Vous étiez là, dans le sommeil, gisant dans l'obscurité et l'impuissance, ainsi qu'un cadavre dans un tombeau. Tout à coup, à un rayon qui brille, à une voix qui murmure au dehors ou à une autre voix inconsciente qui vous avertit au dedans, votre corps tressaille, votre âme revient de ses lointains et parfois étranges voyages et instantanément se retrouve chez elle : c'est le réveil ! « *Ephpheta*, ouvrez-vous, » semble vous redire le divin Maître, comme jadis aux sens engourdis du sourd-muet. Tout s'ouvre, en effet, tout renaît en vous. Dieu vous remplit de nouveau la coupe de la vie pour cette journée encore. A qui allez-vous en offrir les premières gouttes ?

Je viens vous demander de les offrir à Dieu. C'est votre premier devoir et il est facile d'en comprendre les raisons.

C'est d'abord une raison d'amour. La première pensée est naturellement pour ce que l'on aime le plus. Le mondain pense à ses plaisirs, le négociant à ses affaires, l'ambitieux à ses honneurs et le chrétien, lui, pense à son Dieu. C'est d'ailleurs ce qui doit être, si, comme l'exige la loi divine, nous aimons Dieu par-dessus toutes choses. Dans un passage de l'Apocalypse, Dieu se compare lui-même à un voyageur matinal qui se tient debout à la porte et y frappe pour qu'on lui ouvre. *Ecce sto ad ostium et pulso*. Que votre première parole, à votre réveil, soit pour lui dire d'entrer.

C'est aussi une raison de reconnaissance qui doit nous porter à offrir à Dieu les prémices de notre journée. Car enfin, si vous vous réveillez, c'est que vous vivez encore. Mais combien d'autres hommes se sont endormis comme vous sur leur oreiller de repos, qui, ce matin, se sont réveillés entre les bras de la mort, et qui demain iront dormir le sommeil éternel sous la froide pierre des tombeaux ! A qui devez-vous le privilège d'avoir échappé à ce sort funèbre ? A la seule volonté et miséricorde de Dieu. *Misericordia Domini quia non sumus consumpti*, comme disait le prophète Jérémie. Votre premier mouvement au réveil doit donc être de dire à Dieu : Merci !

Enfin, une dernière raison de sanctifier le réveil par l'offrande de votre âme au Seigneur c'est votre intérêt et la bonne direction de votre journée toute entière. Vous connaissez le proverbe : « *Primo occupanti*, la place est au premier occupant. » Il importe donc, si vous voulez que Dieu ait la première place dans votre journée, qu'il en soit le premier occupant. C'est du réveil que dépend tout le reste du jour. C'est l'heure décisive qui donne l'impulsion aux heures suivantes : c'est là un fait d'expérience. Vous souvenez-vous, par exemple, qu'hier vous fûtes maussade, amer, insupportable aux autres et à vous-même ? Pour l'expliquer ou essayer d'excuser ce fâcheux état vous avez dit vous-même, ou l'on a dit de vous, que vous vous étiez « levé du mauvais côté. » Le mauvais côté, c'est évidemment le côté de Satan, où vous ne voulez certainement pas vous ranger. Mettez-vous donc, dès le réveil, du côté de Dieu, et que sa pensée soit votre première impression

du jour nouveau que vous commencez. Votre âme, à son retour à la vie sensible, est comme une page blanche sur laquelle rien n'a encore été écrit. Quel nom y mettez-vous le premier ? Quelle image y graverez-vous d'abord ? Ecrivez-y le nom béni de Dieu, le nom de J.-C., placez-y son image, imprimez-y sa croix, et alors la page restera sainte, cette page qui portera en tête cette signature divine : *In capite libri scriptum est de me*.

Et, pour terminer par quelques suggestions immédiatement pratiques, en quoi ferez-vous consister cette *dédicace du réveil*, si je puis ainsi parler ? Le voici :

D'abord, aussitôt réveillé, vous ferez sur vous le signe de la croix posément et pieusement, en invoquant les trois personnes divines. Le signe de la croix est l'arme du chrétien. A l'aurore de la bataille quotidienne qu'exige votre salut éternel, soldats de Jésus-Christ, debout, et prenez aussitôt vos armes !

Puis, au nom de la Trinité adorable, vous ajouterez celui de votre mère du ciel, Marie, la T. S. Vierge, et en vous affirmant ainsi son enfant, vous la chargerez de veiller sur vous pendant la journée. Vous vous mettrez aussi, par une courte invocation, sous la garde de votre bon ange et de l'époux glorieux de Marie, S. Joseph. Puis, le cri d'actions de grâce qui sert dans les communautés religieuses comme de sonnerie du réveil : « *Benedicamus Domino ! Deo gratias !* Bénissons le Seigneur et rendons-lui grâces. » Et notre réveil ainsi sanctifié sera parfait.

Notre vieil écrivain et illustre compatriote bordelais, Montaigne, raconte que son père le faisait réveiller chaque matin par une douce musique, afin de ne lui inspirer que des pensées calmes et riantes. Cela, c'est le réveil épiqueurien et sybarite. Vous, m. f., si vous faites ce que je viens de dire, vous vous réveillerez doucement aussi, mais, comme les bergers de Bethléem, aux sons des concerts angéliques. Ce sera le réveil chrétien, celui que je vous souhaite. Ainsi soit-il.

II

LE LEVER

Surge velociter.

Lève-toi vite (Act., xii, 7).

Après le réveil, le lever ! « *Surge velociter.* » C'est l'invitation que l'ange adressait à S. Pierre dormant enchaîné dans les prisons de Jérusalem ; c'est celle aussi que votre ange gardien vous adresse, au nom de Dieu, lorsque vous vous éveillez le matin en secouant les lourdes chaînes du sommeil. Vite ! debout ! *Surge velociter*. Dès que vous êtes bien réveillés et qu'en pleine possession de vous-mêmes vous avez offert votre cœur et votre journée à Dieu, il faut vous lever sans retard. Tout délai serait une honte ou un danger, et le plus souvent les deux à la fois. Ecoutez sur ce sujet un maître de la vie spirituelle, au siècle dernier, Mgr Gay, l'illustre évêque d'Anthédon. « J'affirme, dit-il, que rester au lit le matin, soit qu'on y dorme, soit, chose assez peu rare, qu'on n'y dorme pas, est une habitude

déplorable et qui doit être impitoyablement bannie de toute vie et de toute éducation chrétienne. Si l'on dort, c'est une honte, si l'on ne dort pas, c'est un danger. Le corps devient alors aisément ce serviteur dont parle le Sage qui, pour être trop bien traité, prend du large et fait l'insolent (Prov., xix., 21). Les rêves vains et scabreux naissent comme spontanément parmi ces somnolences sensuelles et s'épanouissent de suite en tentations, lesquelles trop souvent produisent leur fruit voulu et naturel, le péché. Le démon qui, comme Dieu, a le goût des prémices, surveille assidûment ces premières heures du jour ; et si, cédant à son inspiration on les livre à la mollesse, il fait aisément et souvent de magnifiques butins. » (*Confér. à de jeunes chrétiens, 8^e Confér.*).

La première qualité que doit avoir le lever, c'est donc d'être *prompt*, sans molles tergiversations ni sensualités d'aucune sorte, et c'est pour éviter toute lâche jouissance qu'en second lieu il doit être *courageux*. Oui, j'ai bien dit : courageux. Il faut du courage, en effet, parfois, pour s'arracher aux douceurs du sommeil ou, en hiver surtout, à la tiède et agréable température d'un lit où l'on se trouve si bien. Cela coûte, je le sais, et à qui cela ne coûte-t-il pas ? Mais, tant mieux ! si cela vous coûte ; vous n'en aurez que plus de mérite à offrir cette première action de votre journée en sacrifice à Dieu. Regardez le crucifix de votre chambre, car, je pense bien que, vous disant chrétiens, vous lui avez donné une place d'honneur dans ce lieu de votre repos quotidien ; et en regardant la croix, vous y verrez votre Maître étendu sur un lit de douleurs. N'aurez-vous pas honte, après avoir contemplé ce spectacle, de vous complaire encore sur votre lit de délices ?

Une autre qualité du lever c'est d'être *matinal*. Lève-vous de bonne heure. Le Psalmiste ne vous invite-t-il pas à chanter dès l'aurore les louanges du Très-Haut et à tourner vers lui un regard vigilant et matinal ? *Deus, Deus meus, ad te de luce vigilo*. Et ce n'est pas seulement les voix inspirées du ciel qui vous conseillent le lever de bonne heure, mais l'exemple même de votre Dieu, de J.-C. dans l'Evangile. S. Marc ne nous dit-il pas qu'un jour

Jésus se levant de grand matin sortit et se mit en chemin ? Et S. Jean écrit de même : « Jésus vint dès le matin au temple.

A ces diverses invitations, la simple raison et expérience humaine vient mêler sa voix et vous dire, par la bouche d'un païen, Sénèque, « que c'est une honte d'avoir l'habitude de faire du jour la nuit et de la nuit le jour. » S. Ambroise s'adressant aux fidèles de Milan leur disait la même chose que Sénèque et presque dans les mêmes termes : « C'est une honte, leur disait-il, que « le premier rayon du jour vous trouve dans l'inaction du lit, et que la pleine lumière vienne frapper des yeux encore engourdis dans une somnolente langueur. » Plus près de nous, le P. Olivaint, un des martyrs de la Commune, disait à des jeunes gens : « La vie intellectuelle et morale d'un jeune homme (et cela est tout aussi vrai d'une jeune fille) qui se lève tard, est

frappée d'impuissance, comme celle des Romains à Capoue. »

Je pense que toutes ces autorités divines et humaines vous auront amplement convaincus de la nécessité du lever matinal. On a dit avec raison : « Le monde appartient à ceux qui se lèvent tôt. » C'est vrai, mais j'ajouterai, en terminant, que ce n'est pas suffisant de se lever de temps en temps de bonne heure. Il faut que cette vigilance soit habituelle ; il faut, en d'autres termes, *se lever à heure fixe* chaque jour. La régularité de l'heure du lever n'est pas moins nécessaire que sa fixation à une heure matinale. En cela, comme en toute chose dans la vie spirituelle, il faut éviter le caprice et l'inconstance. Consultez, si vous le voulez, votre médecin avant de déterminer cette heure, pour savoir quelles sont sur ce point les exigences véritables, et non supposées, de votre tempérament particulier. Si ce médecin a des lettres, du bon sens et de la conscience, outre son talent médical, il vous répondra sans nul doute par ce vers de la sagesse antique, que cite Marcel Prévost dans ses *Lettres à Françoise* : « *Vix pigris septem, nemini concedimus octo,* » ce qui veut dire : nous accordons sept heures de sommeil aux paresseux, et tout juste encore, mais nous ne permettons à personne de dormir huit heures. Le poète latin est peut-être trop sévère. Certains tempéraments, sans être paresseux, souvent même parce qu'ils ne le sont pas et que leur activité dévorante a besoin de plus de repos, certains tempéraments, dis-je, peuvent réclamer, même habituellement, huit heures de sommeil. Qu'ils les prennent donc ces huit heures ! Mais alors, qu'ils se couchent assez tôt pour que leur lever ne dépasse pas 6 h. en hiver et 5 h. 1/2 en été, par conséquent, qu'ils se couchent entre 9 h. 1/2 et 10 h. du soir. Mais qu'ils se lèvent à l'heure fixée une fois pour toutes, après s'être également couchés la veille à l'heure déterminée par leur règlement de vie.

Il est raconté dans l'Evangile que Jésus étant venu près du lit de la jeune fille de Jaïre pour la ressusciter, il lui prit la main en lui disant : « Jeune fille, lève-toi, *Adolescens, tibi dico, surge.* » Voilà ce qu'il fait, m. f., chaque matin auprès de votre lit. Il vous commande de vous lever, mais il vous aide en même temps. Sa main divine vous est tendue. Saisissez-la, adorez-la et surtout obéissez-lui. Et un jour, la même voix de Jésus se fera entendre, la même main se tendra vers vous à cette heure, la dernière du monde, où vous serez couchés dans le lit funèbre du tombeau. Et ce sera alors le grand lever de la résurrection, à l'aube de la récompense éternelle promise aux vigilants et aux mortifiés du lever matinal. Ainsi soit-il.

INSTRUCTIONS SUR LA SAINTE EUCHARISTIE

X

DISPOSITIONS PROCHAINES A LA COMMUNION

Nous oublions trop, m. f., que des dispositions particulières et sérieuses sont nécessaires à qui veut

profiter des grâces infinies que la communion nous apporte. Dieu, dans la Genèse, dit à Adam : « Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front. » *In sudore vultus tui vesceris pane.* Cette loi universelle s'applique tout aussi strictement à celui qui veut se nourrir du pain sacré de l'Eucharistie. Le pain que mange votre famille est un pain laborieusement gagné ; le pain qui vous attend à la Table Sainte, comme l'autre, doit être laborieusement gagné.

D'abord, il faut penser à le mériter.

Ensuite, il faut le mériter réellement, grâce à de généreux efforts.

Quand enfin vous vous serez ainsi préparés, vous pourrez vous présenter à la Table Sainte et recevoir avec confiance ce pain de Dieu.

I

La première de toutes les dispositions qui assurent une communion surnaturellement féconde, c'est la préoccupation antécédente de la bien faire. Il est donc nécessaire de penser d'avance à la grande action que l'on a l'intention d'accomplir.

Les longues préparations mentales, en toute affaire, sont la condition du succès. On ne réussit dans une science qu'à force de réfléchir à ce qui en fait l'objet. Un soldat ne devient un grand général sur un champ de bataille qu'à force d'avoir réfléchi en lui-même, solitairement, avec application et longuement, aux règles de la stratégie et de la tactique, anciennes, modernes, possibles. Un homme d'affaires, un commerçant même, devra mûrir ses entreprises, se peiner de ne pas les mener à bonne fin. Il en est de même du chrétien qui veut communier ; il faut qu'en y pensant, il ouvre les voies à la grâce prête à couler en lui.

Puisque vous voulez vous approcher de l'Eucharistie, ne faites rien d'indigne de l'Eucharistie. Expulsez de vos cœurs toute aversion et toute haine. Faites la paix avec votre prochain avant d'approcher de l'autel, selon le commandement de Celui-là même que vous allez recevoir. Ne repoussez pas les malheureux. Soyez doux, indulgents, patients dans votre intérieur. Pas de sensualité, pas d'excès, pas d'impuretés.

Avant d'aller rendre visite à une personne que vous honorez, vous prenez vos plus beaux habits. Vous vous lavez, vous vous peignez, vous faites tout, — et avec quelle attention, et quelquefois quelle vanité et fatuité ! — pour que cette personne soit flattée de vous avoir reçu chez elle. Faites de même en allant rendre visite à votre Dieu ; moralement, spirituellement faites vous beaux !

Faites tout en vue de la communion, nous conseillons un saint prêtre ; qu'elle soit le pivot de votre journée, le centre de votre vie, d'où tout vienne, où tout aboutira ; que tout vous soit préparation à recevoir Notre-Seigneur. » Ainsi, ajoute-t-il, « toutes vos actions se réunissent pour former un bouquet que vous offrirez à votre Sauveur la prochaine fois qu'il viendra en vous, après-demain, demain même ! »

Pensez à votre communion dès l'aurore du jour

où vous devez la faire. Pensez-y la veille au soir en vous endormant, de telle sorte que vous puissiez dire comme dans le *Cantique* : « Je dors, mais mon cœur veille. »

Pensez-y à votre réveil, en ouvrant les yeux à la clarté d'un si beau jour. Il est raconté que, dès le matin, l'épouse-reine du roi d'Egypte entraînait dans la chambre du trône et, comme salut à son royal époux, d'un geste plein de grâce, versait sur son épaule l'exquis parfum dont était rempli un vase d'albâtre.

Ame chrétienne, en sortant du royaume du sommeil, pense au Roi qui t'attend au tabernacle ; cours en pensée au pied de son trône, et verse sur son cœur ta prière embaumée. Il aimera cette pensée première et pure, et toi, elle te préparera à la divine rencontre qui, dans quelques heures, te précipitera dans ses bras. Cette pensée constante creusera dans votre cœur la place que Jésus y viendra occuper, et disposera votre âme à le recevoir avec tout le sérieux et toute la tendresse qu'il attend de vous.

II

Il ne suffit pas de penser à la communion que vous avez l'intention de faire ; il vous faut, grâce à de généreux efforts, vous appliquer à en mériter l'inappréciable bienfait.

C'est là, en même temps qu'un devoir, une tâche qui réclame, non seulement de la bonne volonté, mais une volonté décidée et énergique.

Il faut, avant de recevoir l'Hostie, nous offrir nous-mêmes comme hosties : *Offerre spirituales hostias, acceptabiles Deo.* (I Petr., II, 5). *Exhibeatis corpora vestra hostiam viventem, sanctam, Deo placentem.* (Rom., XII, 1). C'est S. Paul qui nous donne cette règle : « Il vous faut, dit-il, faire des sacrifices spirituels, afin de devenir agréables à Dieu ; surtout, il vous faut lui présenter vos corps comme des hosties vivantes, saintes et qui lui plaisent.

Qu'est-ce à dire ? sinon que vous devez veiller à la fois sur les mouvements de votre âme et de votre corps pour les garder et les élever dans la sainteté chrétienne ; — et que vous devez éviter, cela va sans dire, le péché mortel qui tue l'âme, et les péchés véniels eux-mêmes, qui l'alourdissent et l'engourdissent, petites indécidées qui, pour être légères, n'en trahissent pas moins une défaillance de l'amour.

Mais ce n'est pas tout : « *Exhibeatis corpora vestra hostiam viventem, sanctam, Deo placentem.* Présentez vos corps à Dieu comme des hosties vivantes, saintes et qui lui plaisent.

Ne vivez pas dans la mollesse. Ne vous permettez rien qui donne à la chair l'empire sur l'âme, ou qui paralyse ses élans. Mortifiez-vous, selon la prudence et la sagesse : sobriété, frugalité, travail sans excessives fatigues. On vous a dit peut-être que la chair est maudite ; c'est inexact. Dieu n'a rien maudit dans sa création. Ce qui est vrai, c'est que la chair est ennemie de l'esprit, et que l'Adversaire se sert des bas instincts qui dorment en elle pour détourner l'âme des hautes pensées et de Dieu lui-même. Donc, en résumé, veiller sur nos facultés, sur notre imagination, sur notre sensibilité, sur notre

sensualité, étouffer les désirs bas ou même simplement vulgaires, nous priver, multiplier les bonnes actions, surtout celles qui nous coûtent, tels sont les moyens qui nous permettent d'offrir à l'Hôte divin « des victimes spirituelles » et de faire de notre corps prêt à s'unir au corps divin, « une hostie vivante et sainte qui lui soit agréable. » La loi, c'est qu'il faut donner du nôtre, pour que Jésus nous donne du sien, et que, plus nous donnerons du nôtre, plus il nous donnera du sien.

Ces moyens, prenez-les, m. f., et vous ne vous plaindrez plus de vos froideurs, de vos tiédeurs, de vos insensibilités, de l'espèce de léthargie et d'engourdissement spirituel dont vous avez souffert au moment de vos rencontres passées avec Jésus-Christ.

III

Après avoir, comme je vous l'ai dit, longuement pensé à votre communion et l'avoir préparée par le sacrifice, allez à la Table Sainte avec confiance : vous êtes prêts. Vous êtes prêts, parce que vous avez tout fait pour l'être.

Vous êtes prêts parce que l'acte sacré que vous allez faire, n'est pas un simple geste d'impulsion ou d'habitude, mais l'aboutissement d'un désir profond, d'une détermination sage, la consommation d'une conviction raisonnée et la satisfaction d'un sentiment longuement couvé et mûri.

Vous êtes prêts, parce que votre communion a été la préoccupation principale de votre âme, sinon depuis longtemps, du moins au cours des heures qui l'ont précédée, et que, accomplissant une grande action en connaissance de cause, vous avez mis de votre côté toutes les chances d'en recueillir les fruits.

Vous êtes prêts, parce que, esprit, cœur et sens, toutes vos puissances sont purifiées et apaisées, et qu'il n'y a d'union possible avec Dieu que dans la pureté et la paix.

Vous êtes prêts, enfin, parce que vous vous êtes sacrifiés vous-mêmes au grand Sacrifié et qu'une harmonie s'est établie entre Lui et vous, qui ne peut manquer de réaliser entre vous et Lui la plus intime entente.

A moins d'exceptions très rares, tous les effets du Sacrement, vous les éprouverez. Il n'y aura dans votre âme aucun obstacle à la grâce ; la grâce se précipitera en vous comme un flot qui déborde.

Vous pouvez donc vous approcher de Jésus avec confiance : vos dispositions actuelles, qui supposent autant d'amour que de foi, vous garantissent, de la part du divin Maître, le plus tendre accueil et vous assurent, du même coup, ses plus opulentes bénédictions.

Telles sont, m. f., les dispositions qui doivent précéder et accompagner vos communions. Prenez-les ; vos rencontres avec Jésus, je vous le répète en l'affirmant avec toute la force d'une conviction absolue, porteront leurs fruits.

Avec son corps, avec son sang, avec son âme, avec sa divinité, Jésus, par son auguste et douce présence, vous communiquera quelques reflets de ses divines vertus. Sa sainteté se réfléchira en vous. Comme les

saints, vous serez des *Porte-Christ*. Le Christ reparaîtra dans votre regard, dans la décence de votre maintien, dans l'aménité et la loyauté de vos paroles, dans la perfection de vos actes.

Et heureux serez-vous, car, sanctifiés par l'Humanité sainte, pénétrés de sa vie, vous goûterez dans sa plénitude la douceur du don divin. Froideur, tiédeur, insensibilité, vous ne connaîtrez plus cette misère des âmes mal préparées, et si l'on chante devant vous ce cantique, dont les paroles paraissent à quelques-uns excessives : *Le ciel a visité la terre...*, vous ne pourrez vous défendre d'une impression vraiment céleste. « C'est vrai, direz-vous, en se donnant à moi, mon Dieu m'a transporté dans le vestibule du Paradis ! » Ainsi soit-il.

XI

DISPOSITIONS PROCHAINES : LA CONFESSION, LA FOI

Mes frères,

Ces joies de la communion, dont je vous parlais dimanche dernier, se conquièrent, comme la plupart des joies de ce monde qui en général sont le fruit de l'effort. De même, — c'est là encore une vérité tout à la fois d'observation et d'expérience, — la participation au sacrement de l'Eucharistie demeure stérile en beaucoup d'entre nous faute de préparation.

Il y a des gens qui communient, — quelquefois même fréquemment, — et qui n'en sont pas meilleurs pour cela. J'ai connu un gentilhomme qui communiait tous les matins et qui, revenu chez lui, semblait n'avoir pas d'autre occupation que de faire souffrir sa famille par les continuelles sorties d'un caractère ataviquement irritable. J'ai connu une femme du monde qui avait fait élever une chapelle dans son parc, qui y faisait dire la messe tous les jours, qui communiait à cette messe, et qui traitait son mari si durement que le malheureux, pour avoir la paix, devait fuir sa maison et passer sa vie dehors. Dans une sphère plus humble, j'ai vu des femmes n'être jamais de plus mauvaise humeur qu'après une communion. J'ai vu enfin des jeunes gens et des hommes et des jeunes filles et des femmes rester, malgré leur communion, les esclaves de leurs habitudes coupables, pas plus sérieux, hélas ! après qu'avant...

Comment expliquer ce déplorable phénomène ? Toute douceur, toute foi, toute vertu est dans l'Eucharistie ; d'où vient que ces âmes n'en retirent rien de ce qui y est, et que d'autres savent trouver en abondance ? Il n'est pas nécessaire d'en aller chercher les raisons bien loin : les communions de ces gens-là sont stériles parce qu'elles ne sont pas faites dans les conditions voulues.

Pour communier fructueusement, il faut d'abord purifier sa conscience, donc se confesser loyalement et avec un cœur contrit. Puis, il faut communier avec foi.

Ce sont les deux conditions essentielles. Je vous en ai déjà dit un mot, mais il est nécessaire que j'insiste : j'insisterai.

I

Il faut, pour communier fructueusement, purifier sa conscience et faire une bonne confession.

Tout ce qui entre en contact avec l'Eucharistie doit être pur. L'autel doit être sans tache ; la nappe qui le recouvre doit être blanche ; le corporal doit être blanc comme la neige fraîchement tombée ; le calice doit être net d'une netteté étincelante ; les mains du prêtre, ses mains consacrées, ses mains sacerdotales, ses mains appelées à toucher et à distribuer l'Hostie, doivent avoir été purifiées par l'eau, et le sont, en effet, au cours même du sacrifice. Il va de soi que l'âme, qui doit entrer dans le plus intime des contacts avec Jésus, doit être, elle aussi, sans souillure ni tache. Or, le moyen, pour une âme, d'être sans souillure ni tache, c'est le recours au sacrement de Pénitence. Ce sacrement est la piscine où l'âme se lave, cette piscine probatique où, de toutes ses infirmités, l'âme malade sort guérie. C'est la halte où elle dépose le fardeau de ses misères. C'est le bain sacré où elle laisse ses impuretés et où elle retrouve sa jeunesse et sa beauté. C'est aussi, en même temps, le foyer où elle se réchauffe. Le péché refroidit notre cœur qui ne bat plus pour Dieu. L'amour baisse en lui, comme le feu dans le foyer qu'une épaisse et âcre fumée étouffe et qui s'éteint sur les bûches noircies. Le péché enlevé, la flamme repart, rallumée par une étincelle tombée d'en-haut. Donc, avant tout, purifier sa conscience par une confession sérieuse, sincère, humble, généreuse.

Je dis une confession sérieuse et non une confession qui soit un simple geste d'habitude. J'ai lu quelque part que certaines dames « pratiquent, comme elles rendent des cartes de visite. N'y en a-t-il pas, parmi nous, qui font ainsi les gestes de la vie chrétienne sans les vivre vraiment ? N'y en a-t-il pas qui ne procèdent avant la communion qu'à une purification rapide, à une confession incomplète, qui laisse dans leur conscience, sinon le péché lui-même, au moins quelque chose comme le goût et l'odeur du péché ?...

Je dis : une confession sincère, humble, généreuse, où l'âme *entière* se dévoile. Nous avons étudié, épluché notre conscience. En avant. Elle est si simple, la démarche à faire ! Vous dites vos fautes à un prêtre, un homme qui, là, n'est plus un homme, mais le représentant de Dieu, et qui vous écoute dans le recueillement et le silence comme un père écouterait son enfant. Vous exposez le désordre de votre âme, et il vous remet dans l'ordre, et c'est tout. Allez donc. Pas de respect humain ! Rien de caché ! Vous vous relèverez plein d'une paix joyeuse, de cette paix dont Jésus a dit que le monde ne peut la donner.

Voilà le devoir. Si vous voulez être digne, souvenez-vous-en ; il faut que votre confession soit une démarche réfléchie, posée, pénétrée, en un mot, religieuse. Il faut que votre confession soit sincère. Il faut que vous ayez analysé votre âme, vu clairement ce qu'elle renferme de mauvais dans ses replis et dans son fond ; que vous ayez promené sur le détail de sa vie morale le clair flambeau d'un esprit dé-

taché de tout mal, même du mal le plus véniel. Alors, vous serez dans la lumière, et, je le répète, dans l'ordre et dans la paix.

Ah ! le doux, ah ! le beau calme ! Votre âme sera apaisée, tranquille, comme la campagne quand, par un soir pur de juin, par exemple, l'astre des nuits avance dans l'espace, en laissant courir à travers la plaine la longue traîne de sa robe blanche. Dans cette sérénité de tout votre être, vous pouvez vous approcher de votre Dieu. Il y a assez de pureté en vous pour qu'il s'unisse à vous, assez de silence pour que vous entendiez sa voix, une sensibilité assez éveillée pour que vous goûtiez les délices de sa présence.

II

Etre pur n'est pas tout. Si vous voulez que votre communion soit féconde, il faut porter au Seigneur un cœur plein de foi. Quand je dis un cœur plein de foi, j'entends évidemment que vous devez, quand vous allez à Jésus-Christ dans la communion, l'honorer d'une adhésion générale aux vérités de sa religion ; mais la foi que je vous demande, c'est surtout celle qui a pour objet particulier l'Eucharistie. Jamais vous ne recueillerez de votre communion des fruits appréciables, si vous n'avez pas, vive et profonde, cette foi-là. Vous avez dû le remarquer en lisant son Evangile ; Jésus fait de la foi la condition *sine qua non* de ses miracles et de ses bienfaits. Rappelez-vous la Chananéenne. Jésus évangélise les frontières de Tyr et de Sidon. Une païenne l'aborde en suppliant : « Seigneur, ayez pitié de moi ; ayez pitié, Fils de David, de ma fille cruellement tourmentée par le démon. » Les disciples essaient d'écarter l'importune. Elle continue à crier, confiante dans la puissance du Sauveur. « O femme, dit alors Jésus, votre foi est grande ; qu'il soit fait selon votre désir. » Et à l'heure même, l'enfant est guérie. — Madeleine est à ses pieds ; elle pleure la misère de son âme, demandant le pardon par ses soupirs. Jésus lui dit : « Allez, votre foi vous a sauvée. » Quelle que soit la grâce demandée, le Seigneur ne l'accorde qu'à la foi. Il exige cet hommage, parce que l'on n'est vraiment à lui que si l'on croit en lui.

Vous comprenez dès lors que cet hommage, il l'exige aussi, et à plus forte raison, quand il s'agit, non pas d'une guérison, mais du don suprême de son corps et de son sang, de son âme et de sa divinité. La foi est une disposition fondamentale pour aborder le Mystère de la foi, *Mysterium fidei*. Ici, la raison ne perçoit rien, les sens ne perçoivent rien du Christ ; son humanité même se dérobe : *latet et humanitas*. Pour pénétrer à travers le voile épais des apparences jusqu'aux divines réalités, il n'y a que le regard de la foi. Vous ne croyez pas ? A vos yeux, le Christ n'est pas là ? Que pouvez-vous attendre de lui ? Vous croyez ; il est là près de vous, devant vous, en vous : demandez, vous recevrez.

Retenez bien ceci encore : plus votre foi sera profonde et ardente, plus profondément et plus ardemment vous éprouverez les douceurs de la communion, et plus abondamment vous en recevrez les

grâces. C'est parce que les saints furent les plus convaincus des croyants, qu'ils en furent inondés.

Purifiez donc vos consciences, m. i. ; excitez donc votre foi. Pureté et foi, voilà les deux dispositions que je vous supplie de réunir quand vous devrez communier. Vous verrez alors quel coup de soleil elles jetteront dans votre être. Il se passera en vous quelque chose comme ce que nous ressentons, les soirs, à cette époque de l'année où l'automne près de mourir grelotte déjà aux approches de l'hiver qui maintenant ne tardera guère à venir. Il fait noir de bonne heure ; le vent du nord secoue les dernières feuilles et se glisse sous les portes. Vous allumez un grand feu, un bon feu. Et aussitôt, avec la belle flamme qui jaillit, la pièce où vous êtes devient joyeuse. Tout ce qu'elle renferme brille et paraît comme rassuré. Vous éprouverez quelque chose comme cela. Pureté et foi seront pour vous clarté spirituelle, rassérénement et sécurité. Un feu s'allumera dans votre cœur : l'amour de Dieu dans la volonté de le servir. A peine aurez-vous à attiser en vous ces flammes de l'amour divin. Elles s'allumeront d'elles-mêmes, et ces joies divines que vous vous plaignez de ne pas ressentir vous seront accordées, précieuse récompense d'une âme dégagée et confiante, et prémices, en même temps, des joies éternelles. Ainsi soit-il.

CONFÉRENCES AUX HOMMES

XII

LE COMMUNISME

Messieurs.

Le socialisme, dont nous avons parlé dans notre dernière causerie et que nous avons rangé parmi les ennemis de l'Eglise, a un fils qui est pire que lui : le *Communisme*, ou pour lui donner son nom russe : le *Bolchevisme*.

Le bolchevisme, en effet, n'est pas spécial à la Russie. On aurait tort de croire que Lénine et Trotsky l'ont créé de toutes pièces. « En réalité leur système social, dit M. Eberlé, n'a en soi rien d'original ; il appartient au fonds commun du socialisme international, à celui de Karl Marx, n'en déplaît aux orthodoxes du socialisme français ¹.

De son côté, M. Bokanowski, déclare : « Le bolchevisme ne présente pas une forme particulière et nouvelle du socialisme, mais tout au contraire, il n'est qu'un nom de guerre employé pour désigner une théorie ancienne, parfaitement connue depuis longtemps, à savoir le *marxisme* ².

Un autre auteur qui a beaucoup étudié ces questions, Mgr Pons, écrit : « Le bolchevisme est un des nombreux essais révolutionnaires, le dernier en date qu'a tenté l'homme pour se libérer des injustices et des inégalités sociales, et atteindre le bonheur parfait dont le rêve ne cesse de le hanter ³.

Si le socialisme et le communisme sont si proches

parents, d'où vient qu'ils se combattent souvent ? — Cela vient de ce qu'ils sont l'un et l'autre des partis politiques. Le communisme se présente comme la surenchère du socialisme, et c'est par ses outrances qu'il tente d'accaparer les suffrages du peuple. Il n'y réussit que trop, surtout lorsqu'il s'agit d'empêcher l'élection de candidats modérés ; c'est alors qu'on voit, comme dans une récente élection à Paris, les socialistes et même les radicaux faire bloc avec lui, sous prétexte de discipline. Le résultat de ces coalitions est paradoxal, puisque ces alliances de frères ennemis ont pour résultat de porter au gouvernement de la société, des gens qui se déclarent les ennemis de la société.

Les communistes, peu nombreux encore, forment un parti remarquablement organisé et remarquablement agissant ; il est déjà redoutable, et comme il menace l'Eglise catholique en même temps que la société, il sera bon de l'étudier ici.

Nous le ferons en disant quelques mots de son *histoire*, en exposant quelques traits de sa *doctrine*, et enfin en montrant le *danger* réel qu'il constitue pour la religion et pour la patrie.

I. — L'histoire du communisme

Le communisme étant l'enfant direct du socialisme, il a les mêmes aïeux que lui. Nous les avons cités dans notre dernière causerie, et je n'y reviens pas. La principale différence qui les sépare est que le socialisme veut que la propriété individuelle soit anéantie et que tous les biens fassent retour à l'Etat qui les administre, tandis que le communisme, pareillement ennemi de la propriété individuelle, veut que tous les biens soient mis en commun et administrés par les associations. Ainsi, dans une commune, ce serait le conseil municipal qui, gérant de tout ce qui se trouve sur le territoire de cette commune, assignerait à chaque habitant sa tâche quotidienne, s'occuperait de la vente des produits, et en retour fournirait à chacun ce qu'il lui faut en fait de logement, de vêtements, de nourriture et même de plaisirs. C'est alors, comme le disait le citoyen Benoit Malon, « que le travail serait un divertissement hygiénique, un devoir nettement accepté, où l'on irait en théories amicales, musique et bannières en tête, comme à une fête, dans un entraînement à la fois affectueux et social ¹. » Nous avons, le mois dernier, répondu que malheureusement les choses ne se passeraient pas ainsi, parce que, si l'on supprimait l'attrait de la propriété privée, ce sera à qui travaillera le moins : l'expérience est là pour le démontrer.

Comment se fait-il, d'autre part, que le communisme qui prétend faire briller devant les yeux de l'humanité des horizons aussi enchanteurs, se soit toujours montré, dans l'histoire, avec un cortège sinistre de massacres et de ruines ? Voilà qui est bien fait pour éclairer les gens de bonne foi sur toutes ces déclamations, et qu'il sera bon de rappeler au commencement de notre étude.

Depuis le x^e siècle, les communes de France avaient revendiqué le droit de pourvoir elles-mêmes

¹ *L'Ecole et la vie*, 11 octobre 1919, p. 49.

² *Annexe au procès-verbal de la séance du 13 juin 1919 de la Chambre des députés*, p. 9.

³ *Jésus chez les Juifs d'hier et chez les chrétiens d'aujourd'hui*, 2^e vol., p. 11.

⁴ *Précis du socialisme*, p. 347.

à leurs intérêts, et c'était tout naturel à cause de la difficulté qu'il y avait à communiquer avec le pouvoir central. Tous les habitants se réunissaient, ordinairement à l'église, pour élire les magistrats municipaux, fixer les impôts, entretenir les chemins et organiser la police. Mais tout cela se passait pour le bien public, et en respectant la propriété privée. Ce fut la Commune de Paris en 1789 qui, la première, se posa en pouvoir insurrectionnel et, imposant sa volonté aux assemblées législatives, amena le régime de la Terreur.

La même prétention fut reprise par la Commune de Paris en 1871. Sous les yeux des Allemands vainqueurs, elle se révolta contre le gouvernement de M. Thiers et le força de se retirer à Versailles. Son but était d'organiser une fédération de toutes les communes de France, rattachées à la commune centrale de Paris par des délégués qui auraient mission de veiller à l'intérêt général. La Commune de France, ainsi organisée, devait entraîner tous les peuples du monde dans une vaste fédération communale. Vous savez, MM., comment cette insurrection — deux fois criminelle, puisque pour se manifester elle profitait de la défaite de la France — fut vaincue, et comment, avant de succomber, elle acheva de se déshonorer par l'incendie des plus beaux monuments de Paris, la démolition de la colonne Vendôme et le massacre des otages.

Il fallut attendre quarante-six ans pour assister au réveil du communisme. Il eut lieu en Russie, en octobre 1917, et l'événement est présent à toutes vos mémoires.

C'était au cours de la grande guerre, en cette année 1917 où les Allemands, pour ruiner le moral de l'armée française, soudoyaient les menées défaitistes, l'année du *Bonnet Rouge* envoyé par ballots à nos soldats dans les tranchées, l'année la plus inquiétante pour l'issue de la lutte mondiale, car si l'armée française se laissait démoraliser, la victoire de l'Allemagne était certaine et facile.

En même temps que les Allemands se livraient à ces tentatives sur le front ouest, ils ne restaient pas inactifs du côté russe. Là, leur besoin était plus aisée.

Du 7 au 12 mars 1917, une révolution avait éclaté chez nos alliés ; le tzar Nicolas II avait été renversé par Kerensky, homme à la fois violent et faible, qui avait établi dans les régiments des comités de soldats chargés de surveiller les chefs ; il avait, en même temps, décrété le partage des terres, et les soldats paysans désertaient en masse pour en profiter.

C'est alors que l'Allemagne fit venir de Suisse, où il s'était réfugié, un révolutionnaire trop fameux nommé Ouroussof, plus connu sous le nom de Lénine. On lui envoya un train spécial et il traversa l'Allemagne en wagon plombé. Arrivé en Russie, il eut tôt fait d'organiser la révolution. Elle éclata le 6 novembre 1917 avec ce programme : distribution des terres et paix immédiate. Kerensky renversé à son tour dut prendre la fuite, et la paix de Brest-Litovsk, aussitôt conclue avec l'Allemagne aux conditions les plus déshonorantes, permit à nos ennemis

de concentrer toutes leurs forces contre nous, et à Lénine d'accomplir tous ses projets en Russie.

Aussitôt tout fut démocratisé, c'est-à-dire que le pouvoir, au lieu de résider en haut, résida en bas. Il y eut des soviets partout, dans toutes les organisations, dans toutes les entreprises, et même dans les écoles.

Un Russe qui a composé un recueil des articles de la compagne de Lénine écrit ceci : « Le contrôle d'en bas est exercé au moyen d'une institution spéciale qui se nomme Conseil de l'instruction publique. Il est formé de délégués envoyés par les organisations professionnelles, dans les mêmes proportions que les délégués dans les conseils administratifs locaux (soviets). A ces délégués sont adjoints des instituteurs, au nombre d'un tiers du chiffre total, ainsi qu'un tiers d'élèves. »

« Afin, dit M. l'abbé Vidal, curé de St-Louis des Français à Moscou, heureusement échappé de Russie, afin d'initier les jeunes enfants à l'organisation soviétique, de les former, de les éduquer socialement, les bolchevistes ont institué le *soviet scolaire*, en lui laissant le droit d'intervenir dans les travaux de l'école ⁴. »

M. J. Honorat, ancien professeur à l'Ecole de droit de Pétrograd : « Il ne paraît pas sans intérêt de dire encore que les pédagogues de l'école travailliste sont élus, non seulement par les serveurs de l'école et les habitants du quartier, mais encore par tous les élèves ⁵. »

Il est facile de voir, MM., tout ce que ce système a de dangereux pour n'importe quelle école et n'importe quelle industrie. Ce sont les plus mauvais ouvriers et les plus mauvais écoliers qui acquièrent l'influence, parce que ce sont eux qui parlent le plus fort. C'est l'anarchie dans toute son horreur.

Si seulement cette organisation soviétique n'avait pas commis tant de crimes pour s'établir et pour se maintenir ! Mais les atrocités de la Révolution française ont été dépassées par le communisme russe : il est impossible de dire les massacres, les pillages, les ruines dont il s'est rendu coupable. Toutes les règles de la justice ont été violées par la *Tchéka*, qui était la police secrète du régime ; les dénonciations et les arrestations arbitraires ont rempli les prisons ; les fonctions de bourreau ont été parfois remplies par des femmes, dont la cruauté a atteint les derniers degrés de l'horrible ; les services publics se sont trouvés désorganisés ; à plusieurs reprises, des provinces entières ont été ravagées par la famine. Le régime soviétique ne s'est maintenu que par la terreur ; on a fait appel à des Tartares pour dompter les révoltes de l'esprit public. Il y eut là une période dont l'histoire épouvantera les générations à venir.

Pour nous, en France, n'oublions pas que le communisme russe nous a trahis en pleine guerre, qu'il a permis aux Allemands de ramener contre nous toutes leurs armées, et que, non content de cela, il a plongé dans la misère un grand nombre de nos concitoyens, en refusant de reconnaître les dettes nationales de la Russie.

⁴ *La pédagogie des Bolchevistes*, par M. J. Renault, p. 9.
⁵ *L'école bolcheviste*, p. 7 — Voir aussi Jacques Lyon, *La Russie soviétique*, in-12 de 323 p., 18 f., Paris, Alcan (1927).

Telle est, MM., à grands traits, l'histoire du communisme. On a reproché jadis aux Bourbons d'être rentrés en France dans les fourgons de l'étranger; si le communisme s'installait jamais chez nous, c'est qu'il y serait entré par la porte de la trahison. Cela devrait suffire, je pense, pour que tous les bons Français lui fussent à jamais opposés.

II. — La doctrine du communisme

Une autre raison encore plus décisive pour lui fermer nos portes, ce sont les idées abominables qu'il entend faire prévaloir. Le communisme s'attaque à tout ce que nous révérons, à tout ce que nous respectons, à tout ce que nous aimons : Dieu, l'Etat et la famille.

1^o LE COMMUNISME ATTAQUE DIEU. — Vous vous souvenez de cette parole de Karl Marx que nous avons citée il y a un mois : « La religion est l'opium du peuple ! » Cette phrase, dont je n'ai pas besoin de vous montrer l'impénétrabilité, Lénine l'a fait inscrire sur les églises russes, qu'il a pillées et dépouillées de leurs richesses.

Le même Lénine a écrit : « Tout Dieu, si pur, si idéal soit-il, est un mensonge. Dans les pays les plus libres, on abêtit le peuple et les ouvriers précisément par l'idée d'un Dieu pur, spirituel, constuit de toutes pièces par l'esprit. Comme toute idée religieuse, toute idée d'un Dieu, toute coquetterie avec l'idée divine est une infamie tolérée et souvent accueillie avec bienveillance par la bourgeoisie démocratique; elle représente l'ignominie la plus dange-reuse, la contagion la plus abominable ⁶. »

Pourquoi ce déversement d'outrages ? C'est parce que l'idée religieuse, en affirmant le droit à la propriété individuelle et en enseignant la soumission à l'autorité, est en opposition directe avec les doctrines communistes. De là, la haine de Lénine contre la religion, haine qui s'est manifestée par la persécution qu'il a déchaînée contre l'Eglise orthodoxe russe, dont beaucoup de ministres ont été emprisonnés et même mis à mort.

2^o LE COMMUNISME ATTAQUE L'ETAT. — A la différence du socialisme, qui veut conquérir le pouvoir par les moyens légaux, c'est-à-dire par le suffrage universel, le communisme est résolu à employer tous les moyens, même la révolution.

Le citoyen Boukharine, dans le *Programme de l'Internationale communiste*, nous fait connaître ce que sera la dictature du prolétariat : — « Cela signifie, dit-il, un pouvoir de fer, un pouvoir qui n'épargne pas ses ennemis. Dictature de la classe ouvrière, cela signifie le pouvoir d'Etat de la classe ouvrière qui étrangle la bourgeoisie et les propriétaires fonciers, détruit l'Etat bourgeois et le pouvoir bourgeois et bâtit sur leurs ruines le pouvoir du prolétariat lui-même.

Quand on sait combien il est facile de donner à quelqu'un le nom de « bourgeois, » cela promet de beaux jours aux Français.

D'ailleurs, pour qu'aucune illusion ne puisse encore être conservée, le communisme dévoile ses projets au grand jour.

« Nos emblèmes sont nets et tranchants comme des couperets ! » lit-on dans l'*Humanité* du 24 novembre 1924.

A peine arrivés à cette dictature qu'ils veulent établir par la force, les communistes installeront immédiatement un tribunal révolutionnaire qui jugera « les crimes commis par le capitalisme français, les responsables de la guerre, les chefs militaires, les assassins galonnés, les militants de l'Union nationale, tous les bourgeois en vue, les gens d'Eglise, les prêtres, etc. »

Ne croyez pas, MM., que le communisme se contentera de quelques otages, comme la Commune de 1871. Non, ce sera le chambardement général.

« Nous ne sommes pas un instrument de paix, mais de guerre ! » C'est le Congrès féminin communiste, de Reims qui s'exprime ainsi le 16 novembre 1924.

« C'est à coups de fusil que vous prendrez la terre des grands propriétaires oisifs. Préparez-vous à nationaliser leurs biens, les armes à la main. » C'est dans l'*Humanité* du 15 novembre 1924 que vous lirez ces lignes si bien en rapport avec son titre !

« Combattez avec tout ce que vous avez de haine dans le cœur ! » Ces mots ont été prononcés au Congrès communiste, le 16 novembre 1924.

Vous voyez, MM., que le bolchevisme a trouvé en France des admirateurs qui n'aspirent qu'à devenir des imitateurs !

3^o LE COMMUNISME ATTAQUE LA FAMILLE. — Il fallait bien s'y attendre. Pour former selon leurs vues révolutionnaires la jeunesse française, il faut d'abord la soustraire à l'influence de la famille; on n'y a pas manqué. Voici la doctrine communiste sur ce point. Ecoutez bien cela : — « Le prétendu droit des parents sur les enfants n'a aucun fondement, » proclame l'*A B C du communisme*. « L'individu n'appartient ni à lui-même ni à ses parents, mais à la société, au genre humain. Par conséquent, la société a le droit primordial de donner l'éducation aux enfants et doit à tout prix combattre la pratique des parents de former leurs enfants selon leurs idées stupides, pleines de superstitions et de préjugés sociaux. »

Bien entendu, quand on parle ici de la société, cela veut dire le parti communiste, qui entend parler au nom du genre humain. Au reste, voici ce qu'il fera de vos enfants quand il vous les aura arrachés comme en Russie.

On abolira l'école primaire « bourgeoise » qui ne forme qu'une armée « d'obéissants, » qui « apprend aux enfants le crime de toucher à la propriété privée, la nécessité de la développer et de la défendre, et surtout le respect des chefs et des lois, donc du Parlement, sous forme d'enseignement de la morale, du civisme, du patriotisme, du militarisme, de la religion, etc. » A la maison même, « l'enfant fait ses devoirs, abrutissants et inutiles pour la plupart, dans un milieu très souvent dépourvu de la moindre commodité; il s'ennuie, se fatigue, et s'abrutit de plus en plus; il est forcé d'aider ses parents; »

L'éducation communiste changera tout cela. Elle

⁶ Le *Matin communiste*, 4 juillet 1924.

formera d'abord des hommes « n'ayant aucun respect pour la propriété capitaliste et pour les lois et pour les chefs qui la protègent ; sachant, au moment propice, désobéir à ces chefs et à ces lois ; sachant ce qu'il faudra détruire et ce qu'il faudra conserver, des communistes sachant manier hardiment et avec justesse la faucille, le marteau et le fusil ? »

Voilà, MM., ce qu'on fera de vos enfants, si le communisme vient à triompher.

Voyons maintenant ce qu'il entend faire de la femme française, cette créature digne de tout respect qui a, pendant la guerre, conquis par son courage et sa vertu l'admiration des armées alliées. Je m'excuse de certaines citations que je vais être obligé de faire ; il est bon que vous sachiez jusqu'où l'on veut rabaisser celles que le catholicisme a faites si grandes dans l'accomplissement de leurs devoirs quotidiens :

« Toute tentative révolutionnaire est vouée à l'échec certain si elle n'est pas soutenue par la femme, » dit *l'Humanité* du 16 novembre 1924.

« La famille est une invention bourgeoise inventée par l'Eglise ; il faut détruire la famille. » Cette conclusion a été adoptée par le Congrès, le 16 nov. 1924.

« La femme ne doit plus subir le joug de la maternité, » dit *l'Humanité* du 8 nov. 1924.

« Il faut détruire en elle le sentiment égoïste et instinctif de l'amour maternel. La femme n'est qu'une chienne, une femelle, si elle aime ses enfants. » (Congrès, 16 nov. 1924).

« Il faut l'affranchir de tout joug religieux qui fait des résignées. Il nous faut des révoltées. » (*Ibid.*).

« Dans la cité communiste, la femme sera libérée des travaux du ménage ».

Affranchie du joug familial,

Affranchie du devoir de la reproduction,

« Débarrassée de l'amour maternel qui la rapproche de la bête,

« Alors elle sera libre.

« Elle ira, comme l'homme, militer dans les réunions publiques, etc. »

Arrêtons là ces citations écœurantes ; celles-ci sont plus que suffisantes pour montrer à quel degré d'abjection le communisme voudrait rabaisser la compagne de l'homme, l'élu de ses vingt ans, la mère auguste de ses enfants.

Et aussi, hélas ! à quel degré d'abjection sont tombées les femmes qui ont adhéré aux doctrines communistes !

Il est incompréhensible que des créatures humaines acceptent une telle déchéance et se ravalent au-dessous des bêtes, qui aiment leurs petits jusqu'à se faire tuer pour les défendre.

Incompréhensible aussi, que les pouvoirs publics ne se redressent pas contre une agitation qui va aussi directement et aussi impudemment contre les intérêts sacrés du pays. Chaque progrès réalisé par le communisme est une défaite pour la France, et le gouvernement ne dit rien !

Il est vrai que si les religieux se mettaient à ouvrir des écoles il retrouverait alors toute son énergie...

⁷ Thèse votée au Congrès national des dirigeants des groupes de pupilles (Paris, 16 octobre 1924).

⁸ Qui est-ce qui les fera ?

III. — Le danger du communisme

Il semblerait, MM., que des doctrines aussi horribles que celles dont vous venez d'entendre l'exposé, ne dussent rencontrer qu'une réprobation indignée. Si jamais le qualificatif de *canaille* a pu être attribué à un programme, c'est bien à celui-là !

Mais nous touchons ici un des résultats les plus frappants et les plus lamentables de la laïcité scolaire. Non pas que ses fondateurs les aient voulus ; je suis persuadé du contraire. Mais quand on enlève à l'éducation populaire le principe religieux et qu'on proclame l'indépendance de la morale, on ne doit pas s'étonner que chacun se fasse la sienne et arrive à des conclusions qu'on aurait dû prévoir. Ceux qui ont chassé Dieu de l'école publique peuvent bien dire, en voyant les progrès infâmes du communisme : « Nous n'avons pas voulu cela ! ». Nous leur répondrons que Guillaume II a dit la même chose à la fin de la guerre, et que la conscience universelle ne l'en rend pas moins responsable des ruines accumulées et du sang versé !

Or, le communisme, loin de soulever la réprobation, fait des progrès inquiétants : il serait puéril de le nier.

« Partout, dans le monde entier, écrit M. Cachin dont le père était gendarme, partout un cri monte, c'est celui du communisme ! »

A quoi sont dus ces progrès ? Je vais vous le dire.

1. Ils sont dus d'abord à ce que le communisme exploite toutes les passions humaines :

— L'orgueil, en répétant aux prolétaires qu'ils ne doivent plus être les esclaves, mais les maîtres ;

— La haine, en les soulevant contre ceux qui dirigent et ceux qui possèdent ; ceux-là, on les représente comme des oisifs et des parasites qui vivent aux dépens des travailleurs ;

— La convoitise, en promettant aux adeptes de la société future l'exemption de toutes les peines et la possession de toutes les jouissances.

Et comme on pare toutes ces choses du masque de la justice, en disant que le communisme va enfin faire disparaître les iniquités sociales en ramenant l'égalité parfaite entre les hommes, on détermine chez les adeptes, et surtout chez les jeunes, une sorte de ferveur mystique qui leur tient lieu de religion ; on leur dit qu'ils sont les apôtres de l'Evangile nouveau, et on suscite en eux un prosélytisme infatigable. Qu'il y ait un communiste dans une mine, on peut être sûr qu'il n'épargnera rien pour conquérir à son parti tous les ouvriers qui travaillent avec lui ; et il le fera avec davantage encore de zèle s'il est sincère dans son égarement. Je n'en dirai pas autant de tous les millionnaires qui sont à la tête du parti par ambition et qui, eux, n'ont à invoquer aucune circonstance atténuante.

2. Une autre raison de ces progrès du communisme, c'est la discipline de fer à laquelle se soumettent ses adhérents. « Personne d'entre nous, dit Trotsky, ne veut et ne peut avoir raison contre son parti. Le parti, tout compte fait, a toujours raison, parce que le parti est l'unique instrument donné par

l'histoire au prolétariat pour lui permettre d'atteindre ses objectifs principaux⁹. »

Les communistes poussent des cris de révolte si on leur dit que le Souverain Pontife est infaillible, mais ils acceptent cette infaillibilité de leurs dirigeants, et ils obéissent aveuglément aux ordres qui leur sont donnés.

Le citoyen Treint, capitaine des soviets, a dit : « La vertu essentielle de tout bon communiste doit être le courage de la poche. » En conséquence de cette parole, tous les adhérents du parti doivent verser à la caisse centrale une cotisation parfois très lourde, et ils n'y manquent pas.

Un exemple : — Les députés communistes de Paris, sur leur traitement de 45.000 f., n'ont droit qu'à des appointements de 1.600 f., plus 300 f. d'indemnité fonctionnelle, plus 250 f. pour charges fiscales : soit 2.250 f. — Ceux de province reçoivent 200 f. de plus ; ce qui fait que la trésorerie centrale du parti encaisse chaque année une assez jolie somme.

Récemment le député Baranton, pour avoir émis quelques critiques pourtant bien modérées, a été exclu du parti. On ne badine pas chez les communistes, et c'est une force considérable pour le parti.

3. Une autre cause de ces progrès, c'est l'organisation remarquable du communisme :

M. Edouard Soulier, député, disait à Montauban, le dimanche 20 mars 1927 : « La propagande communiste s'est répandue à travers la France, perfide et ténace. *Pas de commune sans un propagandiste, sans une distribution de tracts, sans une cellule. Le paysan, qui trop souvent est sans défense, est berné et embrigadé ; son mécontentement, ses déceptions, le guident et le rendent crédule.* »

Ce que M. Soulier dit des communes, doit se dire aussi des usines, des grandes entreprises et même des écoles : partout des cellules sont créées. Les pupilles communistes sont groupés et nombreux. On multiplie les congrès, les conférences, les réunions, surtout dans les centres ouvriers : Tourcoing, Lille, Roubaix, Valenciennes, Grenoble, Rouen, Le Creusot, etc.

Il y a à Paris, au 120 de la rue Lafayette, des écoles léninistes-marxistes où l'on forme les officiers, et ces écoles (qui se retrouvent encore dans les régions entamées) n'admettent, dit l'*Humanité* du 7 nov. 1924, « que les révolutionnaires qui luttent et veulent trouver des armes pour se mieux battre encore. »

Au reste, la révolution est préparée. Au moment propice, ce sera « l'émeute, la terreur rouge, la fusillade en gros. » Femmes et enfants doivent savoir tirer. Rien qu'à Paris, il y a 20 centres de formation de tir. « Nous faisons tous partie de l'armée rouge, » a-t-on dit au meeting du 9 nov. 1924. Tout est prévu pour l'action sanglante. Par décision du parti, en date du 24 septembre 1924, on a fait le recensement des armuriers, des dépôts d'essence, des garages, etc. Et le massacre de la rue Darnémont a prouvé que toutes ces dispositions n'attendent qu'un signal pour être mises en œuvre.

⁹ Le *Matin communiste*, 4 juillet 1924.

De qui viendra ce signal ?

De Moscou !

Un ex-bolcheviste, nommé Badian, ancien dirigeant soviétique, a avoué que 62 pour 100 du budget de l'Etat russe sont dépensés pour la propagande extérieure. Si ces subsides venaient à manquer, le communisme français serait tué du coup. Mais ils ne manquent pas, et le bolchevisme qui a envahi la Chine et l'Inde, menace tous les peuples occidentaux. C'est le plan de la Commune de 1871 qui se réalise ; c'est une révolution universelle qui peut éclater d'un moment à l'autre, révolution auprès de laquelle toutes les précédentes ne seraient que des jeux d'enfants¹.

Que faire pour éviter ces redoutables éventualités ? Quels moyens employer ?

En voici un que je trouve dans la *Croix* du 11 mars 1927 :

Au Chili, le gouvernement a décidé de débarrasser son territoire des communistes, en leur donnant la facilité de mettre ailleurs leurs théories en pratique.

Les communistes notoires, arrêtés en bloc, ont été condamnés purement et simplement à la déportation avec ceux des membres de leurs familles qui seraient désireux de les accompagner.

Le transport *Angamos* les a emmenés jeudi...

— Où ? A la cabane Bambou ?

Précisément. L'*Angamos* les a déposés à l'île de Robinson, ou plus exactement d'Alexandre-Selkirk, appelée aujourd'hui l'île Mas-a-Fuera.

Le paquebot transportait également des matériaux de construction, des graines, des plantes, des vaches et d'autres animaux domestiques.

Le terrain de l'île est réputé pour sa richesse ; la pêche des homards sur son littoral est très fructueuse.

Il dépendra de leurs institutions qu'ils y soient heureux.

Ceci évidemment n'est pas à la portée de tout le monde. Pour nous qui n'avons pas entre nos mains le moyen d'imiter la République du Chili, n'avons-nous rien à faire ?

Nous avons à notre disposition une force qui est la seule capable de tenir contre l'invasion communiste. C'est la force catholique. Le temps vient, de plus en plus, où il n'y aura en présence que deux camps extrêmes : les révolutionnaires et les chrétiens. En face de toutes les menaces qui troublent l'horizon social, les esprits les plus éloignés se rapprochent de nous. N'est-ce pas M. Aulard, le farouche anticlérical qui, le mercredi 16 mars 1927 déclarait à Paris, dans la salle de l'Institut Océanographique : « Une force morale se lève sur le monde pour la paix, c'est la force catholique ! »

Si nous voulons que les hommes d'ordre, à quel que parti qu'ils appartiennent et quel que soit leur passé, viennent à nous, soyons des catholiques sincères, des catholiques complets, des catholiques agissants, et Dieu, une fois de plus, sauvera la France !

¹ Voir Gastave Gautherot, *Le monde communiste*, in-8 de 304 p., 15 f., Paris, Spes, (1927) ; — *Revue des Deux Mondes* du 15 déc. 1927, *Le Jubilé des Soviets* (p. 883-904).

IMPRIMATUR

Lingonis die 8 februarii 1928.

EUG. LINDECKER, Vic. gen.

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de L'AMI DU CLERGE

Ami du Clergé du 16 février 1928

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Cours de prônes sur le Credo. — LII. La résurrection de Notre-Seigneur, 97.

Conférences de Carême sur les superstitions contemporaines. — IV. Les fétiches, 99. — V. Bonne aventure et chiromancie, 102. — VI. Cartomancie et somnambules, 104.

Lectures de Carême sur la journée du chrétien. — III. La prière du matin, 106. — IV. La méditation, 108.

Conférences aux hommes. — XIII. La famille, 108.

COURS DE PRÔNES SUR LE CREDO

LII

LA RÉSURRECTION DE NOTRE-SEIGNEUR

Mes frères,

Notre-Seigneur avait résolu de faire de sa résurrection la base de sa religion. C'est à ce miracle qu'il en appelait quand ses ennemis le sommaient de leur donner une preuve de sa divinité. Il aurait pu en appeler aux innombrables prodiges qu'il accomplissait tous les jours sous leurs yeux en rendant la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la parole aux muets, en se montrant le Maître des éléments et de la nature, en ressuscitant les morts. Il le faisait de temps en temps : « Si vous n'en croyez pas mes paroles, du moins croyez-en les miracles que j'accomplis, » disait-il parfois. « Afin que vous sachiez que le Fils de l'Homme a le pouvoir de remettre les péchés, » donc qu'il est Dieu, « lève-toi et marche, » dit-il au paralytique. — Mais, il insistait surtout sur le miracle de sa résurrection comme étant celui qui devait surpasser tous les autres, comme s'il eût été le seul vraiment décisif. « Vous me demandez un signe, une preuve de ma divinité, dit-il aux Juifs ; eh bien ! vous n'en aurez pas d'autre que celui du prophète Jonas. De même qu'il est demeuré trois jours dans le ventre d'un monstre marin et qu'il en est sorti vivant le troisième jour, ainsi le Fils de l'Homme demeurera trois jours dans le sein de la terre et il en sortira vivant le troisième jour. »

Ce signe qu'il avait annoncé aux Juifs, Notre-Seigneur l'a-t-il accompli ? Cette preuve qu'il avait promise de sa divinité, l'a-t-il fournie ? Oui, m. f., et il a pris soin de l'entourer de toutes les garanties possibles de certitude. La conduite de ses ennemis, ses apparitions nombreuses, les hésitations de ses apôtres à croire à sa résurrection, puis leur courage invincible à la prêcher, nous sont autant de garants que Jésus-Christ est vraiment ressuscité.

I

La conduite de ses ennemis, d'abord.

Ayant obtenu la mort de Jésus, ayant eu la joie cruelle de le voir expier dans d'affreux tourments,

il semble qu'ils auraient dû être satisfaits et ne plus rien craindre. Il n'en est rien. A peine Jésus est-il dans la tombe qu'ils se rappellent ses prédictions et courent chez Pilate : « Seigneur, lui disent-ils, nous nous sommes souvenus que cet imposteur a dit pendant qu'il vivait : « Après trois jours je ressusciterai. » Ordonnez donc que son sépulcre soit gardé jusqu'au troisième jour, de peur que ses disciples ne viennent le dérober et ne disent au peuple : « Il est ressuscité. » Les ennemis de Jésus conviennent, vous le voyez, que, si Jésus sort vivant de son tombeau, sa divinité sera indiscutable et resplendira plus que jamais. Pilate leur répondit : « Prenez des gardes, allez, et gardez-le comme vous l'entendrez. » Ils allèrent donc, s'assurèrent que le corps de leur victime était bien dans le sépulcre, et pour empêcher qu'on n'ouvrît celui-ci, ils en scellèrent la pierre et postèrent autour des soldats romains.

Les princes des prêtres auraient voulu rendre impossible tout doute touchant la résurrection de Jésus, ils auraient voulu la faire constater officiellement, qu'ils n'auraient pas agi autrement. Les précautions qu'ils prennent, en effet, ne vont servir qu'à rendre cette résurrection plus certaine et plus indiscutable.

L'aurore commençait à peine, le matin de Pâques, lorsque Marie-Madeleine, Marie mère de Jacques et Salomé, chargées de parfums, se rendaient au sépulcre pour y achever l'embaumement de Jésus. Elles en approchaient et déjà elles se demandaient comment elles en enlèveraient la pierre, quand, tout à coup, la terre trembla sous leurs pieds. L'ange du Seigneur descendit des cieux et s'approchant roula la pierre qui fermait le sépulcre. Il était déjà vide, car Jésus était ressuscité avant l'aurore et sans éclat. L'ange s'assit sur la pierre. Son visage parut plus brillant que l'éclair, ses vêtements d'une blancheur de neige. Les gardes en furent tellement saisis qu'ils tombèrent comme morts et bientôt s'enfuirent à Jérusalem. Les princes des prêtres, en les voyant et en les entendant, comprirent comment toutes les précautions qu'ils avaient prises se retournaient contre eux et voulurent à tout prix faire taire des témoins si gênants : « Si nous les laissons raconter dans le public ce qu'ils ont vu, se dirent-ils, tout le monde croira que Jésus de Nazareth est Dieu et courra après lui, et, nous, qui l'avons crucifié nous serons couverts d'infamie. » Ils offrirent donc de l'argent aux gardes pour qu'ils racontent à qui voudrait les entendre que pendant leur sommeil les disciples de Jésus étaient venus enlever le corps de leur Maître.

Invention absurde ! Comment croire que tous les gardes se soient endormis à la fois ? Comment admettre qu'on ait pu, sans les éveiller, rouler l'énorme pierre qui fermait le sépulcre ? Comment supposer que les apôtres, qui avaient abandonné leur Maître vivant, étaient capables de risquer leur vie pour lui mort ? Quel intérêt, du reste, pouvaient-ils avoir à s'emparer de son corps ? — Non ! Leur invention est absurde. La façon dont ils le présentent ne l'est pas moins. « Insensée, dit S. Augustin, vous en êtes

réduits à invoquer le témoignage d'hommes qui dormaient ? Mais vous dormez vous-mêmes pour oser parler comme vous le faites. Ou bien vos soldats veillaient quand les disciples sont venus faire cet enlèvement, et alors, pourquoi ne les ont-ils pas arrêtés ? ou bien ils dormaient, et alors, comment peuvent-ils savoir qu'ils sont venus ? S'ils veillaient, pourquoi n'avez-vous pas puni ces soldats qui ont trahi leur consigne en laissant enlever un corps qu'ils avaient mission de garder ? et s'ils dormaient, pourquoi récompensez-vous leur négligence par une forte somme d'argent ? Si les disciples du Galiléen ont vraiment enlevé le corps de leur Maître, s'ils ont pour cela rompu les sceaux de l'Etat, méprisé l'autorité publique, violé la sainteté des tombeaux, pourquoi ne les poursuivez-vous pas devant les tribunaux ? Pourquoi, lorsque dans quelques jours ils prêcheront publiquement la résurrection de Celui que vous avez crucifié, les reprendrez-vous si mollement, et n'essaierez-vous pas de les confondre, chose extrêmement facile, en produisant le corps de Jésus ou les témoins de son enlèvement ? Ah ! c'est que la vérité est trop évidente et qu'au lieu de l'étouffer vos précautions n'ont fait que la rendre plus lumineuse. Jésus est ressuscité comme il l'avait prédit. *« Resurrexit sicut dixit. »*

II

Notre-Seigneur, du reste, va infliger un éclatant démenti aux mensonges de ses ennemis. La meilleure preuve qu'il puisse donner de sa résurrection, c'est de se montrer plein de vie. Or, c'est ce qu'il va faire, non pas une fois, mais maintes fois, non pas un jour, mais pendant 40 jours, non pas à une personne seulement mais à des centaines, non pas au même endroit, mais à beaucoup d'endroits différents.

Dès le matin de Pâques, il apparaît à Marie-Madeleine dans le jardin même où se trouve son tombeau. Sur la route de Jérusalem au Calvaire il apparaît aux autres Saintes Femmes venues pour l'embaumer ; il apparaît à S. Pierre accouru avec S. Jean pour voir si le sépulcre était réellement vide comme les Saintes Femmes le leur ont annoncé. Le soir du même jour, il apparaît aux disciples qui retournent à Emmaüs, fait route et converse avec eux depuis Jérusalem ; il accepte leur hospitalité, s'assoit à leur table et se fait reconnaître d'eux à la fraction du pain. En hâte ceux-ci retournent à Jérusalem pour faire part de cette bonne nouvelle aux Apôtres. Or, tandis qu'ils faisaient leur récit, voici que tout à coup Jésus apparut dans le Cénacle où ils étaient réunis. *« La paix soit avec vous ! »* dit-il aux disciples, dont le premier sentiment fut l'épouvante. C'était bien le Maître qu'ils avaient devant les yeux ; c'étaient bien ses traits, le son de sa voix, le même salut qu'il avait coutume de leur adresser. Mais, toutes les portes de la maison où ils se trouvaient étaient barricadées par crainte des Juifs. Comment avait-il pu pénétrer au milieu d'eux, sans qu'aucune se soit ouverte ? N'était-ce pas un fantôme ? Mais Jésus les rassura : *« C'est moi, dit-il, ne craignez*

point ; regardez mes mains et mes pieds, c'est bien moi, » puis, soufflant sur eux, comme pour leur transmettre la puissance qu'il allait leur conférer : *« Recevez le St-Esprit, leur dit-il, les péchés seront remis à qui vous les remettrez et ils seront retenus à qui vous les retiendrez. »*

Or, Thomas, l'un des Douze, n'était pas avec eux en ce soir de Pâques. A son retour, tous lui dirent joyeux : *« Nous avons vu le Seigneur ! »* mais lui, de leur répondre : *« Si je ne vois dans ses mains l'empreinte des clous, et si je ne y enfonce mes doigts, si je ne plonge la main dans la plaie de son côté, je ne croirai pas. »* Dans notre intérêt, autant que dans celui de S. Thomas, Notre-Seigneur daigna condescendre aux exigences de son apôtre incrédule. Huit jours après il apparaissait de nouveau dans le Cénacle. S. Thomas s'y trouvait cette fois. Quelle ne fut pas sa confusion en entendant Jésus lui dire : *« Mets ici ton doigt, Thomas, et vois mes mains ; approche ta main et enfonce-la dans mon côté, et ne sois plus incrédule, mais croyant. »* Plein de regret, Thomas ne sut que se jeter aux pieds de son Maître et s'écrier : *« Mon Seigneur et mon Dieu. »* — *« Tu as cru, Thomas, parce que tu as vu, lui dit Jésus ; bienheureux ceux qui croient sans avoir vu. »*

L'Evangile mentionne encore trois apparitions de Jésus ressuscité : deux en Galilée, et la troisième le jour de l'Ascension. Mais il n'est pas douteux que Notre-Seigneur se montra en bien d'autres circonstances durant les quarante jours qu'il passa sur la terre après sa résurrection et qu'il ne remonta au ciel que quand, pleinement convaincus, tous ceux qu'il aimait redirent l'acte de foi des Apôtres : *« Surrexit Dominus vere !... Le Seigneur est vraiment ressuscité ! »*

III

Cette conviction ne s'établit pas sans peine dans l'esprit des Apôtres et des disciples. Alors que les ennemis de Jésus se rappellent tout de suite ses prédictions et font tout pour empêcher sa résurrection, ses amis semblent les avoir oubliés ou n'y pas croire. Les Saintes Femmes songent à embaumer le corps de Jésus comme s'il avait à craindre la corruption. Les disciples d'Emmaüs reviennent de Jérusalem tout consternés, comme si c'en était fait du Messie et de ses promesses. Quand les Saintes Femmes viennent annoncer aux Apôtres qu'elles ont vu le Seigneur, ceux-ci les traitent de visionnaires et refusent de croire à leur témoignage. Quand Jésus leur apparaît dans le Cénacle, nous l'avons vu tout à l'heure, ils croient avoir devant eux un fantôme, et Jésus est obligé de leur montrer, de leur faire palper son corps ressuscité, pour qu'ils croient à sa réalité. Dieu a permis ces hésitations, cette défiance, ces précautions excessives des Apôtres avant de croire, afin que leur témoignage ait plus de force et que nous nous inclinions devant lui plus volontiers. Car, qu'elles ont dû être fortes, convaincantes, décisives, les preuves de la résurrection de Jésus, que les Apôtres ont eu sous les yeux pour être transformés

comme ils l'ont été ! Eux qui éprouvaient tant de répugnance à croire à cette résurrection, les voilà qui en deviennent les hérauts. Le jour de la Pentecôte, S. Pierre la prêche devant des milliers de Juifs de Jérusalem et de toutes les régions. « Enfants d'Israël, leur dit-il, le Jésus que vous avez crucifié et mis à mort, Dieu l'a ressuscité en le délivrant des douleurs de la mort... » Quelle audace, m. f., et comme il fallait que S. Pierre et ses compagnons soient bien sûrs de ce qu'ils affirmaient pour oser parler ainsi, cinquante jours seulement après la mort de Jésus, devant ses bourreaux ! Les princes des prêtres les jettent bien en prison, les font battre de verges, leur enjoignent de se taire ; mais ils ne les accusent pas de mentir et de tromper le peuple. Ils n'accusent pas les Apôtres d'altérer la vérité ; ils veulent seulement l'étouffer. C'est en vain. S. Pierre leur répond : « Nous ne pouvons pas ne pas parler et prêcher ce que nous avons vu et entendu... » Et, à peine remis en liberté, ils recommencent à prêcher cette vérité que plus tard ils signeront de leur sang.

Remercions Dieu, m. f., d'avoir appuyé de tant de preuves et d'avoir entouré de tant de certitude cette résurrection de Jésus, base et fondement de notre foi. « Si Jésus n'est pas ressuscité, écrivait S. Paul aux Corinthiens, nous sommes les plus malheureux des hommes, car vaine est notre foi et perdue la peine que nous nous donnons pour la prêcher. » Après ce que nous venons de dire, il nous est permis de retourner cette phrase de l'Apôtre et de dire : Que nous sommes heureux ! Notre-Seigneur est vraiment ressuscité, *surrexit Dominus vere* ; donc, notre foi est vraie, donc, notre sainte religion est divine et pour ressusciter nous-mêmes glorieux un jour, nous n'avons qu'à la pratiquer fidèlement. Ainsi soit-il.

CONFÉRENCES DE CARÊME SUR LES SUPERSTITIONS CONTEMPORAINES

IV

LES FÉTICHES

Messieurs,

La superstition attribue une puissance malfaisante, purement chimérique, à des choses qui sont en elles-mêmes d'une innocuité parfaite ; mais ce n'est pas tout. Par une disposition contraire et qui pourtant procède de la même grossière erreur, elle attribue une puissance bienfaisante, tout aussi chimérique, à des choses qui, en soi, n'ont aucune vertu ni heureuse ni malheureuse. Le temps des talismans guérisseurs est loin d'être passé ; on en peut trouver encore dans nos campagnes, comme on en trouve en plein Sahara, chez les populations à moitié sauvages. Là-bas un chapelet de vingt-sept grains de corail de la grosseur d'une balle de neuf millimètres, enfilés dans une ficelle assez fine, le tout terminé à la façon des chapelets musulmans, est un remède infaillible pour la guérison des plaies de toutes sortes et de toutes les maladies, à moins qu'un sorcier doué du mau-

vais œil n'en paralyse les heureux effets. Chez nous, une patte de taupe cousue dans l'ourlet de votre gilet vous préservera de toute malchance !

Talismans et fétiches sont innombrables, et il ne sera pas inutile d'en faire une rapide revue. Cette information acquise, nous jugerons.

I

Ces talismans et fétiches semblent se partager en plusieurs classes : il y a les préservateurs, les curatifs et les sauveurs. Tous, dans l'esprit de ceux qui en usent, sont naturellement souverains.

Voici, en vrac, ceux que j'ai pu relever ces derniers temps, dans différentes régions.

Dans le monde élégant, on retrouve la superstition des pierres précieuses, douées chacune, paraît-il, d'une propriété bienfaisante particulière.

Les talismans guérisseurs des sauvages sont remplacés, parmi nos civilisés, par ce qu'ils appellent des « porte-bonheur, » amulettes au mystérieux pouvoir, préservatrices de tous les maux, dispensatrices de toutes les chances. L'agate noire, veinée de blanc, garde de tout péril quiconque la porte sur soi, et lui donne la victoire sur ses ennemis.

Le corail rouge sur lequel on grave la figure d'un homme armé d'un glaive a, comme la cornaline, la vertu de protéger la maison contre les épidémies. Broyé et semé entre les arbres, il les préserve de la grêle.

Le grenat, sur lequel on grave un lion, conserve la santé, protège en voyage et préserve des contagions.

L'onyx procure des songes effrayants ; au contraire la sardoine, montée en or, favorise la fortune, surtout si un aigle y est gravé.

Le jaspé préserve des morsures venimeuses.

La sélénite ou pierre lunaire, d'un vert d'herbe, et sur laquelle on grave une hirondelle, procure à ceux qui la portent des relations bienveillantes avec tout le monde.

Enfin, la calcédoine préserve des dissensions et des procès.

Par ces folles croyances, nous revenons au temps de la Renaissance où Jean ou Jacques de la Taille, — je ne sais plus, — préconisait en vers la vertu des pierres précieuses ¹.

Quoi qu'il en soit, une foule de gens portent à la chaîne de leur montre ou dans leur porte-monnaie des bijoux prétendument salutaires.

Faites l'inventaire de ce que contient la bourse en mailles d'argent d'une grande mondaine : vous y trouverez, sous le mouchoir de batiste, à côté d'une médaille « d'heureux voyage » à l'effigie de S. Christophe, une olive d'or qui procure la paix, un petit scarabée d'un vert bleuâtre, une petite main où sont

¹ Lisez ces lignes : « Quelque extraordinaire que paraisse la chose, l'influence bénigne ou maléfique des pierres, fleurs, parfums, sur chaque individu est un fait prouvable scientifiquement. Si vous ne voulez pas me croire sur parole, je suis prêt à faire devant vous certaines expériences, sur des sujets hypnotiques, qui vous mettront dans l'impossibilité de conserver en votre esprit le moindre doute sur cette question mystérieuse et troublante. » (Elber No, *Journal de la Santé*, 41 mai 1902).

gravés des caractères orientaux, menus et élégants porte-bonheur sans lesquels on n'oserait pas affronter les périls d'une randonnée, ni les chances de la vie quotidienne. Une jeune femme, un jour qu'elle montrait un morceau de peau de serpent, le laissa tomber sur le tapis ; vainement cherchait-on ; la plus grande épouvante se peignit sur le visage de la malheureuse et des larmes lui vinrent aux yeux. C'était, sans aucun doute, un épouvantable désastre, à court délai ! Par bonheur, on retrouva le fétiche !...

Les rois eux-mêmes ne sont pas à l'abri de ces faiblesses. Un des derniers rois de Grèce fut l'objet d'une tentative d'assassinat. La balle qu'on avait tirée sur lui frappa sa voiture, s'y fixa, et fut retrouvée quelques mois plus tard, pareille à un petit champignon. Le roi se souvint de la maxime d'après laquelle le même destin ne frappe pas deux fois le même homme. Il recueillit précieusement la balle et la fit monter en breloque pour lui servir de talisman !

Chacun veut avoir son fétiche. Léon Gozlan raconte que Balzac avait écrit sur le piédestal d'une statue en plâtre de Napoléon I^{er} ces mots : « Achevez par la plume ce qu'il a commencé par l'épée, » et que le romancier illustre attribuait à cette statue une influence heureuse sur le succès de ses œuvres. Plus près de nous, Massenet avait placé dans la bibliothèque vitrée, où il renfermait ses manuscrits, une monie couchée, statuette égyptienne ; il croyait à son influence heureuse sur tout ce qu'il entreprenait. Paul Adam ne commençait jamais à travailler, paraît-il, avant de consulter les cartes d'un mystérieux tarot. Daniel Lesueur n'écrivait pas une ligne, si elle n'avait devant les yeux, sur la table, trois fleurs. Un de nos meilleurs acteurs conserve précieusement, affirme M. Paul Acker, trois bouchons de champagne ; ils sont à demeure dans un tiroir de sa loge, et il est persuadé qu'il leur doit ses succès ¹.

Tout comme les auteurs et les artistes à la mode, les criminels ont des fétiches. Les folles filles aussi. Deux de ces dernières arboraient récemment dans leurs chignons, l'une un mouchoir rouge, l'autre un mouchoir vert, qu'elles avaient reçu de deux jeunes bandits, assassins d'un garçon de recettes ; elles gardaient précieusement, comme des talismans, ces régnants souvenirs.

Je lis dans l'un de nos journaux, dont le tirage est le plus fort, qu'il « y a chez une chiromancienne à la mode, disséminés sur les étagères, dans les encognures et sur les tables, soixante-deux éléphants.

« Pour attirer le bonheur sur soi et dans la maison, il n'y a pas de meilleur fétiche. Il faut avoir un éléphant comme on a un Christ, un éléphant blanc, et surtout pas en ivoire. » La susdite dame assure que l'ivoire porte malheur, aussi bien que l'opale ².

Folies !...

On se donne beaucoup de mouvement à notre époque ; mais la locomotion est devenue d'autant plus dangereuse qu'on voyage davantage et qu'on marche plus vite. L'automobile dévore les routes goudronnées, l'avion coupe le ciel à une vitesse que ne

saurait atteindre l'aigle lui-même. Eclatements de pneus, rencontres, embardées et capotages, d'un côté ; chutes, écrasements, incendies et carbonisations, de l'autre. Dès qu'on part tout est à craindre. De là, naturellement, la pensée d'une protection à assurer.

Les croyants se recommandent à S. Christophe, brave protecteur céleste en qui on peut avoir confiance, puisqu'il est un ami de Dieu ; mais les autres, à qui ? Ils auront un fétiche ou un talisman. L'automobile de maître sera ornée à l'intérieur d'un gri-gri quelconque ou de ces pantins ridicules, *Nénette* et *Rintintin*, importés pendant la guerre, de quelque tribu sauvage, et qui firent fortune à Paris et partout où, comme dit l'autre, il y a des nigauds !

Même faiblesse chez nombre d'aviateurs. Védérines, le hardi aviateur, a fait une chute terrible ; il s'est à moitié défoncé le crâne ; malgré tout, il a pu être sauvé. Comment ? Pourquoi ? Lisez cet autre journal : « Il y a un an, Mérovack, l'homme ou mieux le peintre des cathédrales, avait remis à l'aviateur un dessin, lui disant : « Gardez-le précieusement, c'est un porte-bonheur ! »

Le malheureux Nungesser qui a tenté en mai 1927 le voyage de Paris à New-York en avion, avait fait peindre sur une aile de son biplan un cercueil entre deux cierges, et au-dessous, une tête de mort surmontant deux tibias croisés, le tout disposé dans un écusson en forme de cœur. Avec cela, il devait traverser l'océan sans danger. — Vous savez ce qu'il advint !

Quand l'illustre Lindberg, fin mai 1927, plus heureux que Nungesser, réussit le raid New-York-Paris, les journaux publièrent avec empressement que, lui aussi, il avait sa mascotte : c'était une petite chatte noire. Il ne l'avait pas emmenée avec lui, dans la crainte qu'elle souffrît du froid glacial des hauteurs de l'air, mais il l'avait remplacée par un « os de poulet. » Renseignements pris, le jeune héros portait simplement sur lui une médaille du saint qui est devenu le patron de tous ceux qui voyagent sur terre, sur l'océan et dans les airs, S. Christophe déjà nommé.

Cet empressement flatteur des feuilles publiques à signaler cette crédulité des intéressés est un signe des temps où triomphe l'inepte superstition ³.

Et combien d'autres superstitions à signaler encore !

Entre les feuillets d'un carnet ou d'un livre vous trouverez un trèfle à quatre feuilles, simple curiosité naturelle ; une crédulité puérile l'a mise là, parce qu'elle prête à ce trèfle des vertus merveilleuses.

Vous êtes malade ? Enfoncez un clou dans la maîtresse poutre de votre maison, vous serez guéri ! Ce clou est le remède souverain ! Au printemps, fleurissez-vous de muguet : le muguet porte bonheur. Si vous voulez avoir un chat pour chasser les souris ayez un chat noir : le chat noir dans une maison vaut mieux qu'un paratonnerre pour la garder de la foudre, de la maladie et de tous les maux. Rencon-

¹ Paul Acker, *L'Éclair*, 6 mai 1909.

² V. L'Univers, qui cite ce trait de mœurs, 3 mai 1912.

³ « Il a été envoyé au Bourget, par un atelier de femmes de Paris, quatre petites poupées de peluche, blanche pour Drouhin, bleue pour Givou et Corbu, tango pour Tarascon et Laulhé, verte pour Costes et Le Brix, autant de fétiches assortis aux couleurs des avions. » (*Écho de Paris*, 17 août 1927).

trier un fer à cheval sur son chemin est un heureux présage ; on le ramasse ; on l'emporte chez soi ; on est sûr désormais des sourires de la fortune. Un jeune homme se fit écraser dernièrement pour obtenir ces inmanquables faveurs !

On est sûr aussi de conjurer le *mauvais œil* en touchant du fer. Quand une fille de mœurs légères rencontre un ecclésiastique, elle a le pressentiment d'un malheur. Aussitôt elle regarde autour d'elle, inquiète, et vous la voyez se précipiter vers une grille, un anneau de fenêtre, voire un tuyau de gouttière. Elle touchera le métal et elle s'en ira joyeuse, persuadée que le malheur ne peut plus rien contre elle !

Si vous pouvez vous procurer un bout de corde de pendu, ne manquez pas de l'avoir toujours dans votre poche. Vous serez sûr alors d'être à l'abri de toutes les peines et de tous les maux, et que rien ne vous arrivera que de parfaitement heureux ! « Je connais une jeune femme, raconte Paul Acker, qui se prétend délivrée de toutes les pieuses croyances de son enfance et se vante, par snobisme intellectuel, de ne se soucier ni de Dieu, ni du diable, saintes et puériles inventions de vieilles dames. Cependant, elle ne sort jamais sans avoir sur elle, dans la poche de son porte-monnaie, un bout de corde de pendu, un peu de peau de serpent et une pièce de 50 cent. fausse. » On attache à la possession de ces gris-gris une importance de premier ordre. Il faut toujours les avoir sur soi, et ne pas les perdre, sinon tout peut arriver !

Enfin, il existe jusqu'à des fétiches pour les morts ! C'est ainsi que j'ai relevé ce fait dans la paroisse de Berey. Une vieille femme est morte. On a déposé son pauvre vieux corps dans un cercueil. On va refermer la longue boîte de bois blanc, lorsque, solennellement, devant la famille assemblée, le fils aîné s'avance et place une pièce de cent sous dans l'une des mains de la défunte. Et tous les assistants de dire : « Elle a bien travaillé toute sa vie ; elle mérite qu'on lui donne de quoi payer le voyage ! » Est-ce un souvenir de la barque à Caron, souvenir vivant de l'antique paganisme ? Est-ce un signe en vue d'apaiser les puissances d'outre-tombe ? Qui le dira ? Mais j'achève cette effarante nomenclature, et j'arrive à la conclusion.

II

Si nous demandons la raison de cette croyance à la vertu de choses par elles-mêmes inertes et sans autre action que celle qu'elles exercent sur les sens, nous tombons dans un grand embarras. Des raisons raisonnables, on aura beau en chercher, on n'en trouvera pas. Quel rapport de cause à effet peut-il exister entre ces pierres, ces osselets, ces bibelots, cette corde, cette peau de serpent, cette pièce fausse, ce lambeau d'habit qui fut à l'usage de quelque bandit plus ou moins célèbre, et les bienfaits qu'on en attend ?

— On accorde bien, m'objecte-t-on, un pouvoir salutaire à des remèdes qui, eux aussi, sont totalement étrangers à l'organisme humain, et qui, pourtant, suc des plantes ou mêmes simples combinaisons

minérales, exercent sur nous une influence bienfaisante !

— Je sais qu'il y a des remèdes que la médecine emprunte à tous les règnes de la nature, que ces remèdes peuvent exercer une action heureuse sur nos organes, opérer des guérisons. Cela se voit tous les jours. Mais, dans ces remèdes, il y a des substances chimiques capables d'agir sur nos tissus. Dans les fétiches, rien. Il faut que l'on suppose qu'un esprit y est renfermé. Quel esprit ? Personne ne le sait, et du reste on ne se le demande pas. On se contente de se fier à sa puissance.

Remarquez que tous ces dévots aux fétiches sont des indifférents ou des incrédules qui se croiraient déshonorés, s'ils pratiquaient la religion dans laquelle ils sont nés ; des esprits forts, libérés de toute attache aux dogmes. Mais il leur faut une foi, une force surnaturelle quelconque, qui les aide à se garer contre les surprises de l'inconnu. Faute de mieux, ils recourent à ces talismans et à ces fétiches, objets grossiers chez les sauvages de l'Afrique, objets fantaisistes pour les civilisés de l'Europe, une breloque ou un vieux doigt de gant, peu importe, le caprice ou la mode en décide !

Vous direz : « Leur foi est légère, incertaine. Ils n'y attachent pas plus d'importance que cela ! » — Quelques-uns peut-être ? mais la plupart sont pénétrés jusqu'au fond de leur croyance inepte.

Les hommes, comme je crois vous l'avoir déjà dit, ne sont jamais aussi superstitieux que lorsqu'ils ne sont plus religieux. Et c'est ici que je trouve la vraie solution du problème. L'individu se sent faible, toujours menacé, toujours exposé, toujours sous le coup de douloureuses surprises. Il fuit devant le malheur, comme à travers la forêt le cerf poursuivi par la meute. Il se voit à chaque instant près d'être forcé, traqué, par les revers, l'accident, la maladie, la mort. Sa peur éperdue veut un secours, et l'âme ignorante ou affolée s'adresse à n'importe quoi ! N'est-ce pas une grande misère que tant de gens, en pleine civilisation, descendent à de si ridicules pratiques ! La religion n'est-elle pas assez vengée de l'oubli où la foule la laisse et des affronts immérités qu'un peuple soi-disant émancipé lui inflige ? On repousse la foi catholique, et on tombe dans l'abrutissement.

Que nos pratiques chrétiennes, Messieurs, sont plus simples et raisonnables ! Nous, nous mettons chaque chose à sa place : la bête à sa place de bête, la pierre, fut-elle le diamant le plus brillant du monde, à sa place de minéral inerte ; les amulettes à leur place de vains colifichets. Nous savons que, pour éviter le malheur, il nous faut user de prudence et, pour le supporter, user de patience, et que Dieu seul, Maître des causes secondes, peut arrêter ou détourner l'adversité sous quelque forme qu'elle vienne à nous. Notre arme contre l'épreuve : c'est la prière ; notre refuge, c'est le Cœur de Dieu ; notre espoir, c'est sa miséricorde et sa bonté. Votre attitude est ainsi celle d'êtres doués de raison, car quoi de plus raisonnable que de recourir dans notre faiblesse à la seule Puissance qui peut quelque chose, que dis-je ?

qui peut tout pour les pauvres créatures que nous sommes. Entre nous et ces esprits ignorants, indifférents ou simplement légers, qui se laissent aller à un fétichisme de sauvages, il y a toute la distance de la raison à la déraison. Méprisez, Messieurs, ces errements et ces modes. Obéissez à votre foi qui vous les interdit. Restez des chrétiens pour rester des civilisés. Ainsi soit-il.

V

BONNE AVENTURE ET CHIROMANCIE

Messieurs,

C'est un des caractères des peuples qui ont rompu avec leur foi traditionnelle, d'être tourmentés de curiosités malades et vaines, de vouloir percer l'avenir, de chercher à connaître ce que la nature nous cache et se refuse à nous découvrir. C'est ainsi que les Romains de la décadence interrogeaient les divinateurs de Chaldée et tentaient les sorts babyloniens. Ce prurit du mystère vient sans doute de ce que les époques irréligieuses sont des époques malheureuses, où l'on sent au-dessus de soi des menaces vagues que l'on voudrait conjurer, où l'on souhaite d'échapper au présent que l'on trouve mauvais et pour lequel on éprouve un secret dégoût ; mais il vient avant tout de ce que les âmes sont vides, sans appui et sans espérances, veuves des certitudes qui consolent des infinies tristesses de la vie.

C'est le cas, aujourd'hui, de cette partie du peuple de France que l'action irréligieuse des sectes et d'un gouvernement impie a peu à peu déchristianisée.

Une autre manifestation de la superstition moderne, après celles que j'ai déjà signalées, est dans la croyance aux visionnaires et aux devineresses, tireuses de cartes, sonnambules, nécromanciens et nécromanciennes, diseurs et diseuses de bonne aventure, sibylles ou pythonisses, oracles de toutes sortes.

L'une des plus populaires, parmi ces pratiques superstitieuses, est la chiromancie, ou science de l'avenir d'après l'étude et la connaissance des mains.

Constatons d'abord le fait, et voyons ensuite en quoi consiste cette industrie, particulièrement en ce qui concerne la chiromancie. Nous porterons notre jugement à la fin.

I

Oui, Messieurs, l'antique chiromancie fait encore merveille, et les chiromanciennes font toujours de bonnes affaires. Dans toutes nos villes et sur tous nos champs de foire, vous trouverez des exploiteuses de la crédulité publique, jeunes ou vieilles, qui se chargent de vous dévoiler votre avenir d'après les lignes de votre main. Des paysans et des paysannes, des ouvriers et des ouvrières les consultent ; et pas seulement ces gens généralement peu instruits : on en voit d'autres entrer dans les baraques ou franchir le seuil de la maison plus ou moins cachée où la pythonisse attend la clientèle.

Un romancier de ce temps, habile observateur des mœurs contemporaines, dit d'une de ses héroïnes

qu'elle était « fétichiste et superstitieuse comme tant de parisiennes intelligentes » (intelligentes ?), qu'elle ne passait pas de semaine sans consulter des « diseuses d'avenir, » et que, « bien qu'affranchie de toute croyance au surnaturel, » elle croyait à ces vaines prédictions qui faisaient sur elle une profonde impression d'espérance ou d'effroi ¹. »

Lisez les journaux mondains : vous verrez, à la sixième page, des colonnes d'adresses de mages, de prophétesses, de chiromanciennes. Une reine des voyantes fait réussir en tout et pour tout. Une autre, sur mandat de 5 ou 10 francs, vous envoie un secret infailliable pour se faire aimer. Celle-ci emploie les cartes, celle-là le marc de café, le thé, l'eau pure. D'autres lisent dans un miroir, la plupart lisent dans la main votre destinée, tout cela « sans duperie ni charlatanisme, » bien entendu !

La statistique suivante me tombait naguère sous les yeux. Elle en dit long sur la folie dont je parle en ce moment. La voici :

La préfecture de police de Paris a établi récemment qu'il y a, dans la capitale, *trois mille quatre cent soixante cabinets* de pythonisses, auxquelles la clientèle verse *chaque jour* une moyenne de plus de *deux cent mille francs* de cachets. « Ces cabinets, ajoute la Préfecture, font de la consultation d'astrologie, de magnétisme, de poule noire, de jeu de piquet, de graphologie, de chiromancie et d'occultisme. Ils sont tenus généralement par des femmes appelées « diseuses de bonne aventure. » Ces femmes vous prédisent tout ce qui vous arrivera dans la vie, bon ou mauvais, et à ce jeu gagnent, bon an mal an, tous gains réunis, *soixante-treize millions* ! Et certains journaux encaissent chaque année *trois cent mille francs* d'annonces de cette sorcellerie.

Assez souvent il arrive à ces prophétesses une chose qu'elles n'ont pas lue dans leurs mains, c'est qu'on les arrête pour escroquerie, qu'on les juge et qu'on les fourre en prison ! Ce sont les risques du métier. Mais ce métier est bon, et cette pègre continue à tromper impudemment des gens qui, peut-être, au fond, sont contents de l'être et, en tous cas, méritent bien d'être bernés.

Voyons maintenant en quoi consiste cette industrie et où elle mène.

II

La chiromancie est, comme je vous l'ai déjà dit en commençant, une science de l'avenir d'après l'étude et la connaissance de la main, ou encore l'art de deviner ce qui arrivera d'après les lignes de la main. Observez la paume de votre main : vous constaterez qu'elle est divisée en lignes et en protubérances ; les lignes sont formées par les plis que fait la main en se fermant ; les protubérances sont les parties charnues encadrées par ces lignes : c'est comme une carte géographique, avec ses fleuves et ses montagnes.

« Parmi les lignes qui sillonnent la main, quatre se rencontrent dans tous les individus, et forment la base de la théorie chiromancienne ; d'autres sont particulières à quelques-uns et complètent le sys-

¹ Marcel Prévost, *La Princesse d'Erminge*.

tème ¹. » Chaque détail de la carte aura son nom. « La première ligne commune naît entre le pouce et l'index, et longe la racine du pouce jusqu'au bas de la main : c'est la *ligne de vie* et de toutes la plus importante, car elle décide, à ce qu'on assure, la durée de la vie et sa direction. — La seconde appelée *ligne de tête*, d'esprit ou encore de *santé*, se rattache à la ligne de vie, et traverse dans sa largeur le milieu de la main : ses qualificatifs donnent la mesure de son influence. — La troisième, la *ligne de cœur*, part de la base de l'index et court le long des autres doigts parallèlement à la ligne du milieu : elle fait la part du bonheur ou de l'infortune. — La quatrième marque le passage du bras à la main et est dite, comme de juste, *ligne du poignet* ou de jointure ; mais elle présage, en outre, par la diversité de ses formes, les chances de bonne ou mauvaise fortune. — Beaucoup de mains ont une cinquième ligne, dite du *triangle*, laquelle coupe les lignes de cœur et de tête, en se dirigeant du milieu du poignet vers la racine du petit doigt ; on lui attribue de fortes influences sur la destinée. »

Passons aux protubérances, appelées en chiromancie des *monts*. « Les monts ou les protubérances charnues sont ainsi réparties : Jupiter revendique celui qui porte l'index ; Saturne, celui qui est sous le médium ; Apollon réclame le mont de l'annulaire ; Mercure, celui du petit doigt ou de l'auriculaire ; Vénus se réserve la masse charnue qui est sous le pouce ; Mars a la région qui fait face à celle-ci et qui s'étend depuis l'extrémité de la ligne de cœur sous l'auriculaire, jusqu'à la ligne de vie à la racine du pouce ². »

Vous avez dans ces divers signes, le secret du passé et surtout de l'avenir d'un homme. Il s'agit seulement de déchiffrer. C'est le talent de la chiromancienne. La chiromancienne lit une main comme un livre. Ligne de vie, ligne de chance, ligne de tête, ligne de cœur, elle débrouille toutes vos tendances d'après les rides de la chair. Intelligence, mysticité, volonté et logique, tout cela est marqué. Elle découvrira, d'un simple coup d'œil, la *croix du mariage* ; et pour elle, pas une seule des stries qui se croisent et s'entrecroisent sur la paume ou sur les phalanges, qui ne soit un signe et qui n'ait une signification. La forme des doigts elle-même, carrée, pointue, spatulée, conique, lui parle. Pas un trait qui ne soit un indice de raison, de rêve, de travail ou d'indépendance. Bref, la main, c'est tout l'homme, — ou toute la femme — passé, présent et avenir !

Y a-t-il dans cette divination un grain de vérité ? C'est, Messieurs, ce que nous allons voir, maintenant que nous connaissons les principes et la méthode de cette science prétendument divinatrice.

III

Qu'il existe une certaine science de deviner le passé d'une personne d'après les lignes de la main, rien d'impossible. Ce ne serait là qu'une sorte de graphologie particulière, interprétative de signes spé-

ciaux, tracés, non sur le papier par la plume, mais dans la chair par l'âme elle-même. Que d'après le passé lu dans la main, on puisse pressentir l'avenir d'un homme, cela peut se concevoir à la rigueur, avec cette réserve que les pronostics, contrariés par d'inévitables contingences, n'ont rien de sûr ¹. Mais qu'il y ait des gens qui se croient capables de lire les choses futures dans une main tendue, et d'autres gens capables de leur faire une clientèle, c'est une preuve d'aberration de l'esprit populaire.

Théoriquement, il est clair qu'une telle divination est impossible, tout futur contingent étant humainement imprévisible. Pratiquement, on peut ajouter que les prédictions dont nous parlons, à moins d'un concours de circonstances des plus hasardeuses, sont toujours fausses.

C'était à l'époque où beaucoup de bons Français avaient mis leurs espoirs patriotiques dans le général Boulanger. « Croyez-vous à la chiromancie » ? demandai-je un jour à un certain monsieur qui s'occupait de cette « science » et même se mêlait de prophétiser d'après les signes de la main. — « J'y crois, répondit-il, comme au jour qui nous éclaire, comme au besoin de manger ! La chiromancie est une science infaillible, quand elle est pratiquée loyalement et sérieusement. »

Là-dessus, il donna une consultation à son interlocuteur, un général de notre temps, un instant fameux, consultation extrêmement flatteuse que les événements se hâtèrent de démentir avec éclat.

— Volonté ferme, résolue, allant au but avec une persévérance sans égale. Pensée forte, vive, hardie, et ne connaissant pas d'obstacle. Caractère opiniâtre, aimant la lutte, jusqu'à la provoquer, pour avoir le plaisir de vaincre. Inflexibilité que rien ne détourne du but. Obstination dans l'idée à son dernier degré.

Et ce n'est pas tout.

— « Le Général, exposé à de grands périls, les vaincra tous ; » et finalement, tous les problèmes agités depuis longtemps auront trouvé leurs solutions. L'accord et l'apaisement des partis seront faits et la France victorieuse imposera la paix au monde. » Tout cela devait arriver en 1899.

Or, le fameux général se révéla comme un homme sans volonté ni résolution, dénué de toute persévérance, pauvre de pensées, incapable de lutter, lâche au point de se tuer sur la tombe d'une femme. Quant à la victoire qui devait rendre la paix à la France et au monde, ce n'est pas lui qui la gagna en 1899, c'est Foch, en 1918 !...

Quand la chiromancienne « tombe au droit » comme on dit, c'est qu'il y a supercherie ou coup du hasard.

Voici ce qui m'est arrivé, raconte un homme bien connu. J'étais avec un ami à la fête de Saint-Cloud. Nous nous promenions. J'avise une baraque où l'on disait la bonne aventure et j'y entre.

— « Madame, demandai-je à la chiromancienne, combien me prendrez-vous pour me dire la bonne

¹ Ribet, *Mystiq. div.*, t. 3.

² *Ibid.*

¹ Dans ce cas, au surplus, il serait plus logique d'appeler cet art *chirologie*, la chiromancie impliquant une divination de ce qui sera.

aventure en lisant les lignes de la main ? — Cela dépend, monsieur, me répondit-elle : un franc pour le petit jeu, trente sous pour le grand. » (Ces chiffres vous disent que mon histoire date d'avant-guerre). — Eh ! bien, je vais vous donner cent sous ; seulement vous direz tout ce que je vais vous raconter à la personne qui viendra après moi. Je fis répéter à cette femme ce que je lui avais dit, pour être certain qu'elle ne se tromperait pas et je sortis disant à mon ami : « C'est extraordinaire ! c'est incroyable ! Cette femme m'a dit des choses étonnantes ! Elle m'a raconté tout mon passé. »

Mon ami, curieux, sceptique, poussé par moi, entra dans la baraque. Quand il en redescendit, il était tout pâle.

— Cette femme, m'affirma-t-il, m'a dit des choses connues de moi seul. Elle n'a eu qu'à lire les lignes de ma main, pour deviner mon passé et me prédire l'avenir.

Dans son trouble, il oubliait que ces choses connues de lui seul, je les connaissais aussi...

Depuis, j'ai eu beau lui raconter ma plaisanterie, c'est un fervent convaincu. Quant à moi, vous devez comprendre que je doute un peu du grand jeu !

Tout homme instruit et réfléchi sera de l'avis de mon conteur. Combien de gens cependant vont présenter leur main à ces diseuses de bonne aventure, écoutent l'oracle avec une foi tremblante et s'en reviennent avec la joie illusoire qu'un bonheur va leur arriver ! Vous pensez bien, en effet, que nos pythoïsses se gardent de prédire le malheur : c'est trop dangereux ! Le client déçu ou irrité, ou effrayé, ne reviendrait plus ! Elles annoncent donc le bonheur, et la dupe s'en va contente, avec, dans les yeux, la perspective ravissante d'un horizon rose et doré !

Rien de surnaturel dans tout cela, rien de diabolique non plus, à moins qu'on ne regarde la malhonnêteté et la naïveté comme inspirées par le mauvais Esprit !

Il fallait, Messieurs, que ces choses fussent dites et que vous fussiez édifiés sur la vanité des procédés divinatoires qui ne font rien deviner.

Vous saurez désormais qu'il est encore plus ridicule que coupable de s'abandonner à de si basses et si folles superstitions ; vous ne cherchez pas à pénétrer l'impénétrable mystère de votre avenir ; vous vivrez en honnête homme et en bon chrétien, et vous laisserez à votre Dieu le soin de vous diriger dans cette vie et de vous sauver dans l'autre. Voilà l'avenir que je vous souhaite en finissant. Ainsi soit-il.

VI

CARTOMANCIENNES ET SOMNAMBULES.

Mes frères,

La superstition s'est forgé des instruments innombrables, au point qu'il est quasi impossible de les étudier et de les faire connaître tous. Au surplus, des moyens nouveaux d'investigation extranaturelle sont inventés et mis à la mode tous les jours. C'est ainsi que nous avons, depuis quelque temps, la *Gra-*

photaroancie, art de découvrir et d'annoncer l'avenir par l'étude de l'écriture. Une lettre d'une page ou deux, sur papier non réglé, autant que possible la date de votre naissance et la bande ou le no d'abonnement au *Journal de la Santé* : avec cela on soulèvera tous les voiles et l'on vous dira tout ce que vous pouvez désirer savoir !

On a trouvé mieux ou plus fort. Une lady anglaise n'a-t-elle pas inventé, il y a quelques années, la « scarabéomanie » ? On a un tableau représentant les diverses cartes. On le pose à plat. On met un scarabée dessus, et l'on regarde ensuite marcher la petite bête. Selon qu'elle va d'un côté ou de l'autre, cela veut dire qu'on sera heureux ou malheureux, qu'on fera un riche mariage ou qu'on restera célibataire, qu'on deviendra ministre ou simple expéditionnaire à cent francs par mois !

Il existe encore d'autres tours ; mais, de tous, c'est la cartomancie qui est le plus connu, le plus vulgarisé, le plus répandu. Vous trouverez sur les foires, ou à demeure dans les villes, nombre de cartomanciennes dont la roulotte ou le cabinet regorge de clients. A côté d'elles, dans d'autres roulettes ou dans d'autres salons, les somnambules extralucides vous attendent. Et les unes et les autres se chargent de satisfaire votre véhément désir de percer la nuit du mystère. Elles verront tout, elles vous diront tout ce qui vous intéresse, et ce que vous avez à devenir, vous le saurez comme si Dieu même vous parlait !

Ces deux genres de superstition sont si répandus dans le peuple que je ne puis pas ne pas en parler dans nos conférences.

I

Les cartomanciennes devinent ce qui vous arrivera d'après les cartes qu'elles tirent. Chaque carte a sa signification augurale, de l'as au roi, et la carte tirée indique l'avenir. Les nuances sont marquées par les diverses combinaisons des figures et des couleurs. De leurs fortuites dispositions, on conclut à la production certaine de tel ou tel événement intéressant la fortune, le cœur ou la vie. En somme, on demande au hasard des prédictions qu'on ne peut obtenir de l'intelligence ou de la science.

Cette année même, vous avez pu constater, au cours de notre Exposition du mois de juillet, l'empressement du peuple vers ces antres de devineuses. Dans un coin de notre vieille cité reconstituée pour quelques semaines, on avait dressé une baraque dont le portail était surmonté d'une banderole sur laquelle on lisait ces mots en lettres rouges : ICI L'ON VOUS DIRA TOUT CE QUI VOUS ARRIVERA ! Des gens passaient, regardaient l'inscription, entraient, et bientôt vingt personnes, trente personnes faisaient la queue, attendant leur tour. Un soir que je regardais, — un peu étonné, je l'avoue, — le groupe impatient qui stationnait devant la porte close, une femme se détacha et vint à moi :

« Vous n'y croyez pas ? interrogea-t-elle.

— Non, madame, pas du tout !

— Si vous saviez ce que j'ai déjà souffert ! Mon mari m'a quittée, j'ai perdu mon fils à la guerre.

J'ai été vraiment trop malheureuse : je veux savoir ce qui peut m'arriver encore... »

J'allais lui dire qu'elle n'apprendrait rien et qu'il vaudrait mieux pour elle qu'elle prie et se confie à Dieu ; mais déjà elle m'avait quitté et était rentrée dans le rang.

Ce qui vous étonnera le plus, c'est que cette femme était une femme sérieuse et qui passait pour avoir quelque bon sens.

Des milliers et des milliers de braves gens font aujourd'hui en France ce qu'a fait cette femme. — Quelques-uns, parmi eux, disent : « C'est pour nous amuser que nous consultons les cartes. » Ce n'est là qu'une défaite, inspirée par une secrète honte. Au fond, l'on se demande s'il ne serait pas vrai qu'il y eût une puissance cachée capable de dévoiler l'avenir, à condition qu'on la force à parler. Le moyen employé est bizarre ? Evidemment, mais est-ce qu'on sait ? — D'autres ne doutent même pas ; ils croient que les cartes révèlent le secret de tous les mystères, et quand ils quittent la cartomancie, ils sont sûrs d'emporter la totale révélation de leur destinée. Rien n'arrivera de ce qui leur aura été prédit ? Ils ne s'en apercevront même pas ; et, à la prochaine occasion, ils retourneront consulter le même oracle menteur.

Outre les professionnels de la cartomancie, il y a les amateurs. Il n'est pas rare que, dans des réunions de famille ou d'amis, une personne se rencontre qui connaît tous les secrets de cet art. Elle prend un jeu de cartes, elle le présente aux assistants, elle prie que l'on veuille bien tirer une carte, et la voilà partie à vous dire les secrets de votre cœur et de votre avenir. Ce n'est le plus souvent qu'un amusement ; on veut se distraire ou rire ; soit ! Mais prenez garde : il est des âmes naïves que cet amusement trouble, qui ne sont pas loin de croire à ce qu'on leur annonce, et qui, quelquefois même, y croient. L'amusement est dangereux, comme vous voyez, et peut être générateur de superstition.

Telle est, sous ses deux manifestations habituelles, cet art de pronostiquer l'avenir par le moyen des cartes.

2. Aux cartomancie, les somnambules extralucides font une rude concurrence. Comme moi, vous avez dû, Messieurs, vous en rendre compte, car elles sont aujourd'hui en nombre considérable. On ne les compte plus à Paris, et elles se promènent de foire en foire dans toutes les provinces.

Ce sont des femmes que l'on endort par des passes ou par le rapprochement de quelque objet brillant. Une fois endormies, elles voient à distance ; elles lisent les lettres fermées et cachetées ; elles épèlent ce qu'il y a d'écrit sur les feuillets du portefeuille enfoui dans la poche de votre habit ; elles perçoivent à travers les murs ce qui se passe dans la maison ; par-dessus tout, elles lisent dans l'avenir et vous prédisent ce qui vous arrivera. Nous avons eu pas loin d'ici, durant les mois d'été, l'une de ces prophétesses, et même la plus célèbre de notre époque. Elle habitait une petite maison de campagne dans une ville voisine. Bonne femme au demeurant, qui

dans sa vie ordinaire ne se distinguait par rien de trop excentrique. Son métier de prophétesse lui avait valu une fortune rondelette dont elle jouissait sans faste.

J'en ai connu une autre qui habitait une maison toute proche de la mienne. Je surprenais souvent des jeunes femmes voilées tirant la sonnette, toujours les mêmes, il est vrai. La malheureuse a-t-elle vu dans son sommeil translucide ce qui devait lui arriver ? Je l'ignore. Je sais seulement qu'un beau matin on la trouva pendue à l'espagnolette de sa fenêtre. Celle-là n'avait pas fait fortune !

C'est que les personnes qui se livrent à ces métiers hors cadre sont généralement des déséquilibrées qui gèrent leurs affaires plutôt mal. Il n'en reste pas moins qu'elles attirent une multitude de pauvres gens crédules et qu'elles leur soutirent pas mal d'argent. Le défilé des dupes ne cesse ni ne se ralentit. Dans ces dernières années, des foules énormes ont passé dans les salons de Mlle Couesdon, chère à l'ange Gabriel, et de Mme de Thèbes, la grande liseuse d'avenir. Intellectuels, femmes du monde, neurasthéniques mal contents de leurs médecins, savants curieux du mystère, s'y pressaient journellement, poussés dans les salons luxueux de ces modernes sibylles par la presse du boulevard, qui devint tout à coup croyante dès qu'il s'agit de ce merveilleux frelaté. Du peuple, je n'en parle pas ! Et pour quel résultat, grand Dieu !

II

Ai-je besoin de vous dire, Messieurs, qu'à moins de coïncidences toutes fortuites, l'avenir prédit aussi bien par les somnambules que par les cartomancie, ne se réalise jamais ?

Des gens vous raconteront le plus sérieusement du monde que ce qui leur avait été annoncé par l'un ou par l'autre de ces moyens, cartomancie ou somnambulisme, leur est arrivé, et que si tout le monde avait vu ce qu'ils ont vu, éprouvé ce qu'ils ont éprouvé, expérimenté ce qu'ils ont expérimenté, tout le monde y croirait comme eux ! N'en croyez rien. Ces gens-là sont des imaginatifs ou des suggestionnés. Tout s'est passé dans leur esprit.

Pour la cartomancie, c'est incontestable. Pourquoi ? — Parce que le Hasard n'est pas une sorte de Puissance vivante, un dieu bienveillant prêt à répondre, toujours et à n'importe qui, aux interrogations qu'on lui pose. Le Hasard n'est rien de plus qu'une combinaison adventice de circonstances : il est impossible, raisonnablement, d'admettre que ces circonstances soient prévisibles. Etant adventices et fortuites, elles sont imprévisibles par définition. La cartomancie est donc une simple comédie intéressée chez les professionnels, intéressante, si l'on veut, chez les amateurs, mais toujours vaine.

Pour ce qui est des somnambules extralucides, il se peut qu'elles aient quelquefois une espèce de don de seconde vue. Certains faits prouvent de leur part une pénétration extraordinaire. Un homme distingué que j'ai connu et dont la sincérité est pour moi hors de doute, m'a raconté ceci que je retrouve, du reste, imprimé dans ses *Souvenirs*.

Un jour, il fut entraîné par des camarades dans une grande salle de cette ville où l'on assurait qu'une somnambule faisait merveille. Sur son chemin, il entra dans un bureau et acheta des cigarettes que la marchande enveloppa dans un morceau de journal. Sceptique, il pensait bien n'assister qu'à une comédie plus ou moins bien jouée. Il pénétra dans la salle ; elle était comble. Sur une estrade, une femme assise. Près d'elle, un homme. La séance commença. L'homme endormit la femme par des passes devant les yeux. « Si quelqu'un veut bien approcher, dit ce barnum, s'adressant à la foule, cette femme endormie lira, lettre ou papier imprimé, ce qu'il aura d'écrit, soit dans sa poche, soit dans son porte-monnaie ! » Sûr de prendre en défaut la prétendue liseuse de pensée, le spectateur dont je parle s'élance sur l'estrade et accepte le défi. Il songe à ce morceau de journal qui enveloppe ses cigarettes, le tire de sa poche, se retire dans l'ambrasure d'une fenêtre de façon que lui seul puisse lire ce papier de rencontre dont il ignore lui-même le contenu, et se met à lire des yeux, sans prononcer une parole, sans même remuer les lèvres. A sa stupéfaction profonde, à mesure qu'il lit, la femme redit tout haut les phrases qu'il a sous les yeux. Quand il hésite, l'impression étant défectueuse, elle hésite comme lui, et elle le suit ainsi mot à mot, phrase à phrase, jusqu'au bout de sa lecture. Il ne peut plus nier ; le truquage a été impossible, et il s'en va troublé, mais croyant à l'étrange phénomène.

Voilà un fait caractéristique et qu'on ne peut révoquer en doute, quand on connaît l'homme qui le raconte. Comment l'expliquer ? Je ne m'en charge pas. Mais ce que j'affirme, c'est que si la double vue est possible et même assez courante, la vue et la prédiction certaines de l'avenir ne se produisent jamais.

Pourquoi ? — Parce que, si bonne vue que l'on ait, on ne peut voir ce qui n'existe pas. Dieu le peut, lui, étant l'acte pur, existant dans un présent éternel, sans passé ni avenir. Il sait tout, il voit tout, et c'est ce qui fait qu'il peut inspirer ses prophètes. Mais l'homme réduit à ses puissances naturelles, non ! Le voile d'une nuit impénétrable lui cache ce qui sera non seulement dans mille ans ou un an, mais demain, que dis-je ? dans une minute !

Croire aux vaticinations des cartomanciennes et des somnambules est donc purement insensé.

Votre foi, m. f., vous interdit de consulter ces prétendues devineresses et voyantes. Laissez les incrédules obstinés recourir à ces oracles distributeurs d'impostures. « Sans religion, écrit un poète italien, la vie est un délire intermittent ou continu, stupide ou tragique ¹. » Laissez-les, puisqu'ils refusent de nous entendre, chercher des consolations stériles dans des niaiseries contre lesquelles le simple bon sens proteste. Ils prouvent que la superstition est incrustée au cœur des hommes sans croyances positives comme une plante indéracinable.

Vous, dites-vous que personne au monde, — sauf peut-être quelque saint difficile à trouver, car les saints sont rares, — n'est capable de vous révéler votre avenir. Révéler l'avenir par des moyens naturels

est métaphysiquement, théologiquement, physiquement impossible, personne ne pouvant découvrir et voir ce qui n'est pas. Vous ne vous donnerez donc pas le ridicule d'aller consulter des charlatans qui ne peuvent rien vous apprendre. Votre avenir, vous le ferez vous-mêmes avec la grâce de Dieu. Confiez-vous à la divine Providence, qui, si vous êtes fidèles chrétiens, saura bien vous bénir sur la terre et, après les combats et les épreuves de cette vie, vous donner le seul avenir qui compte, c'est-à-dire le ciel et ses bienheureuses récompenses. Ainsi soit-il.

LECTURES DE CARÊME SUR LA JOURNÉE DU CHRÉTIEN

III

LA PRIÈRE DU MATIN

*Unum offeretis sacrificium mane,
et alterum ad vesperam.*

Vous offrirez à Dieu un sacrifice
de prière le matin et un autre le soir.
(Num., xxviii, 4).

Mes frères,

Dans l'ancienne Loi, le devoir des Hébreux était d'offrir tous les jours au Seigneur le sacrifice du matin et le sacrifice du soir. Dans la Loi nouvelle le devoir du chrétien est d'offrir, au commencement et à la fin de chaque journée, ce sacrifice d'adoration et de louanges qui s'appelle la prière du matin et la prière du soir. Pour ne pas abuser trop longtemps de votre aimable attention, je ne vous parlerai que de la prière du matin, ou plutôt de la prière en général, car ce que je vous dirai de la prière du matin peut aussi bien se dire, avec les variantes nécessaires, de la prière du soir, et même de n'importe quelle prière. Je vous propose donc, sur ce sujet, les deux réflexions suivantes : 1^o *Pourquoi* devons-nous prier ? et 2^o *Comment* devons-nous prier ?

I. — Pourquoi prier ?

Et d'abord *pourquoi* devons-nous prier, le matin surtout ? Parce que c'est là un devoir impérieux, non pas seulement de religion catholique, mais même simplement de religion naturelle, à tel point qu'un homme qui ne prie jamais n'est pas véritablement homme ; car ce n'est pas un être humain, m. f., que cet être automatique et muet qui le matin se lève comme un simple animal et s'en va ensuite reprendre sa tâche, tête baissée, comme les animaux, sans regarder le ciel et sans entendre la triple voix qui lui conseille et chante la prière : la voix de la création, la voix de l'humanité et la voix de Dieu lui-même.

Ah ! quand vous vous réveillez, ou quand, déjà levés, vous vous penchez peut-être à votre fenêtre pour jouir de la fraîcheur matinale ou des premiers rayons du soleil, n'entendez-vous pas d'abord à ces premiers moments du jour le sublime Invitatoire que vous adresse la création tout entière : *Venite, adoremus Dominum qui fecit nos !* C'est la voix des montagnes et des vallées ; c'est la voix des

¹ G. Pascoli, *Primi Poemati*.

grandes eaux dont parle le Psalmiste ; c'est la voix du vent du ciel dans les solitudes de l'air ou dans les forêts profondes ; ce sont toutes ces voix de la nature qui s'éveillent et s'unissent pour célébrer leur divin Auteur. L'univers tout entier s'anime comme un temple qui vient de se rouvrir. Les plantes donnent l'encens de leurs parfums ; le soleil rallume ses feux comme un flambeau sacré ; les créatures vivantes font entendre leurs cris et leurs chants, et, au-dessus de vos têtes, selon la parole du Psalmiste, les cieux eux-mêmes prêchent à leur manière la gloire de Dieu : *Cœli enarrant gloriam Dei*. Et vous, lorsque tout prie et vous dit de prier, lorsque tout dans la nature chante à Dieu la prière du matin, vous refuseriez de faire la vôtre ? Non, cela est impossible, car cela serait un déshonneur pour l'homme en même temps qu'un crime contre Dieu. Vous seriez les excommuniés de la nature, puisque toute la nature prie à sa manière et selon que Dieu l'a voulu. Et je puis bien ajouter que vous seriez aussi les excommuniés de l'humanité.

Car l'humanité en masse fait, elle aussi, partout, sa prière du matin. Rappelez vos souvenirs, interrogez l'histoire, consultez les voyageurs qui ont parcouru les régions les plus éloignées et vous apprendrez que chaque matin la prière monte de partout. Elle s'égare parfois et se trompe d'objet. Mais ce n'en est pas moins une prière, c'est-à-dire un acte par lequel l'homme affirme sa croyance et le besoin qu'il a de la divinité. Cette universelle prière monte des pagodes de l'Inde et des mosquées de la Turquie, des cloches de nos églises sonnant l'*Angelus* et des minarets de l'Orient où la voix du muezzin appelle le musulman au sacrifice matinal. Certes, m. f., vous voilà, sinon en bonne, du moins en grande, en universelle compagnie, et à l'heure où, le matin, vous tombez à genoux en la présence de Dieu, vous pouvez par la pensée parcourir tous les siècles, visiter tous les pays et contempler toutes les nations. Tout ce qu'il y a eu et tout ce qu'il y a encore de sage, de grand, de bon, de vraiment intelligent dans l'humanité passée et présente est à genoux, comme vous, devant Dieu !

Entendez enfin, m. f., et écoutez surtout maintenant la voix de Dieu qui vous parle par les auteurs inspirés. Que vous dit-il d'abord dans l'Ancien Testament ? *Offer holocaustum matutinum* : « offrez le sacrifice du matin : c'est le grand sacrifice, » est-il écrit au IV^e Livre des Rois (xv, 16). Et le saint homme Job se levait au point du jour, nous dit l'Écriture, pour offrir à Dieu cet holocauste matinal : *Consurgens Job diluculo offerebat holocausta*. Le Psalmiste s'écrit à son tour : « Seigneur mon Dieu, c'est dès l'aurore que je m'adresse à vous. *Deus Deus meus ad te de luce vigilo*. » Et si, après l'Ancien Testament, vous consultez le Nouveau, et surtout le texte sacré de l'Évangile, vous y voyez Notre-Seigneur lui-même joignant l'exemple au précepte et, après avoir passé la nuit en prière, *erat pernoctans in oratione Dei*, se rendre dès le matin dans le temple où ses disciples venaient le rejoindre et prier avec lui. Ne voulez-vous pas être de ces disciples-là ?

II. — Comment prier ?

Et maintenant, m. f., comment devez-vous prier ? Votre catéchisme indique quatre qualités que doit avoir toute prière en général, et la prière du matin en particulier. Elle doit être faite avec *attention, humilité, confiance et persévérance*. Je n'insisterai pas sur ces qualités dont on a dû vous parler déjà. Mais je vous en indiquerai trois autres moins générales, et spéciales à la prière du matin.

D'abord quand ferez-vous votre prière ? Je réponds sans hésiter : faites-la *sans retard*, aussitôt habillés et avant toute action capable de vous en distraire et surtout de vous la faire oublier. Milton dans son *Paradis perdu* montre le premier homme ravi d'admiration dès qu'après sa création il ouvre les yeux à la lumière et aperçoit au-dessus de sa tête le radieux firmament, et il fait dire à Adam : « Je bondis vers le ciel comme pour l'atteindre. » Vous aussi, m. f., dès que vos yeux réveillés contemplent le beau soleil de Dieu, que votre cœur reconnaissant bondisse dans votre poitrine et que l'hymne d'amour pour Dieu monte à vos lèvres dans la prière du matin.

En second lieu, *en quel endroit* ferez-vous cette prière ? N.-S. s'est chargé de la réponse quand il nous dit dans l'Évangile : « Lorsque vous voulez prier, entrez dans votre chambre à coucher et là fermez la porte et priez votre Père dans le secret. » C'est donc là-même où vous vous êtes réveillés, dans votre chambre, la porte fermée et avant d'en être sorti pour vaquer à quoi que ce soit, que vous devez offrir à Dieu votre holocauste matinal d'une prière recueillie et fervente.

Enfin *en quels termes* devez-vous faire votre prière du matin ? Est-il obligatoire de vous servir d'une formule consacrée, de celle par exemple qu'indique pour cet acte votre catéchisme ou votre paroissien ? Non, certes. Mais il est de toute évidence que vous devez utiliser surtout pour cette prière, et autant que possible, les prières officielles de l'Eglise : d'abord et avant tout la divine formule du Notre Père, du *Pater*, composée par J.-C. lui-même ; puis la Salutation angélique, l'*Ave Maria*, dont le nom seul indique la céleste origine. Ajoutez-y votre profession de foi : le *Credo*, les actes de foi, d'espérance et de charité, et enfin un acte de repentir, de contrition pour vos fautes passées, et, au besoin, les commandements de Dieu et de l'Eglise, afin de vous rappeler vos devoirs envers Dieu, envers le prochain et envers vous-mêmes pour la journée qui commence ; et ce sera, sinon parfait, du moins très suffisant.

Surtout n'omettez pas de terminer votre prière du matin par l'offrande de toutes vos actions journalières. Servez-vous pour cela de la formule de l'Apôtre de la prière qui fait passer cette offrande par le Cœur de Jésus. Et, vous relevant de la place où vous vous êtes mis à genoux pour faire cette prière matinale, allez ensuite à vos travaux et à vos affaires, l'âme joyeuse et le cœur disposé à bien faire, en répétant avec le Psalmiste : « *Ecce venio*

ut faciam Deum voluntatem tuam. Me voici, Seigneur, pour faire aujourd'hui votre sainte volonté. » Ainsi soit-il.

IV

LA MÉDITATION

Et in meditatione mea exarscet ignis.

C'est en méditant que s'enflammera en moi le feu de la charité divine. (Ps. xxxviii, 41).

Mes frères,

A la suite de la prière du matin, tout bon chrétien doit se livrer à l'exercice salutaire de la méditation ou, pour parler le langage des auteurs ascétiques, à l'*oraison*. « Donnez-moi une âme qui fasse tous les jours un quart d'heure au moins d'oraison, disait sainte Thérèse, et je lui promets le ciel. »

Mais qu'est-ce que c'est que l'*oraison* ? L'étymologie du mot va nous l'apprendre. *Oraison* vient d'un mot latin qui signifie *discours*. L'*oraison* ou *méditation* au sens spirituel du mot n'est donc pas autre chose qu'un discours, mais un discours intérieur et sans paroles, au moins essentiellement, puisque c'est, somme toute, un discours de l'âme à Dieu. Mais tout discours suppose d'abord une *préparation*, car parler sans savoir ce qu'on va dire est une imprudence, quand ce n'est pas une sottise et une orgueilleuse suffisance qui expose l'orateur à tous les déboires et à toutes les maladresses. Aussi le St-Esprit nous avertit-il qu'il faut préparer son âme avant l'*oraison* : *Ante orationem præpara animam tuam...*

Et en quoi consiste cette préparation ? En deux choses : 1^o savoir *sur quoi* l'on va méditer, et 2^o *comment* on doit méditer son sujet.

I

D'abord il faut, généralement parlant, préparer son sujet de méditation et savoir sur quoi l'on va méditer. Ce choix du sujet est laissé absolument à votre initiative privée et c'est à chacun de suivre sa propre inclination ou les conseils du directeur de sa conscience, pour prendre tel ou tel sujet d'*oraison* qui convient mieux à son état d'âme ou à ses sentiments personnels. Les uns auront une dévotion spéciale aux scènes de la Passion de Notre-Seigneur ; d'autres méditeront de préférence les mystères de l'enfance ou de la vie cachée du Sauveur ; quelques-uns éprouveront le désir de réfléchir sur eux-mêmes et leurs besoins spirituels ; quelques autres aimeront mieux étudier telle ou telle vertu. Libre à eux de méditer à leur gré le sujet qui leur conviendra. Mais, quel que soit ce sujet, qu'ils en étudient à l'avance les grandes lignes et qu'à cette préparation purement *intellectuelle*, si je puis ainsi parler, ils ajoutent aussi et surtout la *préparation morale*. Celle-ci consistera, après s'être mis en présence de Dieu par un acte d'adoration, à purifier son âme par un acte de repentir et à invoquer les lumières du St-Esprit.

II

Cette préparation une fois accomplie, alors le chrétien pourra commencer son discours intime à Dieu, et ce discours, comme il convient en matière spiri-

tuelle, devant se tourner à aimer Dieu pratiquement, devra comporter trois actes principaux : *regarder*, *aimer* et *imiter*.

Regarder d'abord. Que faut-il donc contempler ainsi en la méditation ? Le P. Lacordaire nous le dit en son admirable langage : « Consacrez l'aube virginale à la méditation de cette aube plus splendide et plus pure qui est la parole de Dieu ¹. » Et la parole de Dieu, m. f., c'est l'Evangile et les scènes adorables qu'il raconte. Regardez-les ces scènes avec les yeux du cœur plus encore qu'avec les regards de l'esprit. Tâchez de ressembler à ces deux petits anges contemplatifs qui sont au bas du célèbre tableau de Raphaël appelé la Madone de Saint-Sixte, et qui semblent suspendus à la vision de la Vierge et du divin Enfant.

Puis rappelez-vous, tout en regardant et en étudiant votre sujet d'*oraison*, la grande parole de sainte Thérèse : « Pour avancer dans le chemin de la méditation, l'essentiel n'est pas de penser beaucoup, mais d'aimer beaucoup. » Comment ne pas aimer N.-S., la T. S. Vierge, les saints et la sainteté, lorsque le regard de l'âme s'est arrêté un certain temps et sérieusement sur eux ? Tel doit être, en effet, le résultat de la concentration de votre esprit, à l'exemple de ces lentilles de cristal qui en concentrant les rayons du soleil finissent par enflammer certains objets. Si, en méditant les mystères ou les vertus de la foi chrétienne, vous vous animez à aimer Dieu davantage, Dieu sera content de vous, et le but de votre oraison sera atteint puisque ce but est justement d'augmenter en vous la divine charité.

Enfin, le troisième acte de l'*oraison*, qui en sera la conclusion pratique, ce sera d'*imiter* ce que vous aurez regardé et aimé en J.-C. ou en ses saints. Vous savez que dans le monde physique la lumière se transforme en chaleur, la chaleur en force, et la force en mouvement. Ainsi en doit-il être dans votre vie spirituelle. Quand la réflexion aura fait la lumière surnaturelle dans votre esprit, et quand votre esprit ainsi éclairé sera épris d'amour pour la vertu et pour Dieu, et que votre âme sera devenue chaude sous les effluves de la grâce, vous vous sentirez remplis d'une force nouvelle pour le bien et vous ne demanderez qu'à marcher conformément à vos convictions raffermies. Avec le Psalmiste vous sortirez de l'*oraison* en vous écriant : *Dixi, nunc cæpi*, Seigneur, je commence de suite à tenir ce que je vous ai promis dans ma méditation. Ainsi soit-il.

CONFÉRENCES AUX HOMMES

XIII

LA FAMILLE

Cette année, Messieurs, nous étudierons ensemble un grand et beau sujet : *la famille*.

Hélas ! ici encore nous aurons à dénoncer de bien criminels attentats ; ici encore l'impiété de nos adversaires a fait son œuvre de ruine et de mort.

Aujourd'hui, nous tracerons le tableau de la fa-

¹ Lacordaire, *Lettres à un jeune homme*, 11^e lettre.

mille telle que la réclament *voire raison, voire cœur et voire âme.*

I. — *La famille devant la raison*

C'est, Messieurs, une vérité évidente que Dieu aurait pu se réserver à lui seul le pouvoir de communiquer la vie. Au lieu de vouloir que les êtres dépendissent les uns des autres par le moyen de la génération, il aurait pu créer les uns après les autres tous les êtres qui devaient successivement, au cours des siècles, peupler la terre.

Dieu n'a pas agi ainsi. Il a donné à ses créatures le droit extrêmement glorieux de se reproduire, et il a fait de ce pouvoir une des lois fondamentales du monde.

Voyez quelle merveilleuse fécondité il a répandue autour de nous ! Les végétaux, depuis le brin d'herbe jusqu'au chêne géant, ne vivent que pour produire des graines qui donneront naissance à d'autres végétaux également semblables.

Chez les animaux, l'instinct de la conservation de l'espèce est si fort qu'il les rend furieux quand ils y rencontrent quelque obstacle. Il y a, dit-on, des insectes qui ne vivent qu'un jour ; soyez sûrs que ceux-là, à la fin de leur brève existence, ne mourront pas sans avoir accompli leur fonction vitale. Nous sommes ici en face d'une loi qui ne souffre aucune exception.

Chez l'homme, doué de raison, d'autres forces plus élevées et plus conscientes d'elles-mêmes agissent dans le même sens. Le désir de se survivre d'abord. Quand le poète antique ayant achevé son chef-d'œuvre s'écriait avec une joyeuse fierté : « Je ne mourrai pas tout entier !... », il ne faisait que traduire un sentiment inné dans toute âme humaine, celui de ne pas disparaître du monde sans laisser de soi un souvenir durable. Et quel chef-d'œuvre, je vous le demande, Messieurs, peut être comparé à celui de l'homme qui a le pouvoir sublime d'appeler à la vie un être semblable à lui, qui perpétuera son nom, ses traits et son souvenir ?

N'est-ce pas le cas, MM., de rappeler les beaux vers de Victor Hugo, chantant la naissance du petit roi de Rome ? Vous y verrez dépeints en un magnifique langage les sentiments que nous venons de dire. Le poète a commencé par exprimer les émois des peuples dans l'attente de l'événement espéré. Puis il continue ainsi :

Comme ils parlaient, la nue éolante et profonde
S'entr'ouvrit, et l'on vit se dresser sur le monde

L'homme prédestiné.

Et les peuples béants ne purent que se taire,
Car ses deux bras levés présentaient à la terre

Un enfant nouveau-né !

Et Lui ! l'orgueil gonflait sa puissante narine ;
Ses deux bras, jusqu'alors croisés sur sa poitrine,

S'étaient enfin ouverts !

Et l'enfant, soutenu dans sa main paternelle,
Inondé des éclairs de sa fauve prunelle,

Rayonnait au travers !

Quand il eut bien fait voir l'héritier de ses trônes
Aux vieilles nations comme aux vieilles couronnes,

Éperdu, l'œil fixé sur quiconque était roi,
Comme un aigle arrivé sur une haute oîme,

Il cria tout joyeux, avec un air sublime :

— L'avenir ! l'avenir ! l'avenir est à moi !

Rien plus, l'homme qui est père ne se contente pas que son enfant lui ressemble ; soumis, peut-être à son insu, à la loi du progrès que Dieu a mise en nous, il veut que ses descendants soient meilleurs et plus grands que lui. Il rêve pour eux d'une existence plus facile, plus féconde et plus haute ; il voudra mettre entre leurs mains des instruments de travail plus perfectionnés que les siens ; il leur procurera une instruction plus complète que celle qu'il a reçue, et c'est pour cela qu'il travaillera lui-même jusqu'au bout de ses forces, sans regret, pour leur laisser un avenir meilleur.

Enfin, s'il est chrétien, comme vous, Messieurs, il obéit à un motif encore plus élevé, celui de se soumettre à Dieu qui a dit : « Croissez et multipliez-vous ! » C'est-à-dire : « Je vous ai choisis pour mes collaborateurs dans l'œuvre de la vie ; soyez fidèles à cette mission que je vous confère, et soyez dignes de l'honneur que je vous fais ! »

Comment, après cela, ne pas s'écrier avec Lamar-tine :

O famille ! ô mystère ! ô cœur de la nature !

Où l'amour dilaté dans toute créature

Se resserre en foyer pour couvrir des berceaux,

Goutte de sang puisée à l'artère du monde

Qui court de cœur en cœur toujours chaude et féconde,
Et qui se ramifie en éternels ruisseaux !

Et tout de suite, Messieurs, la raison nous montre les heureuses conséquences de la famille pour le bien de l'humanité en général.

D'abord, l'homme sera fixé en un point du pays, parce qu'il lui aura fallu acquérir ou construire un toit pour abriter la famille dont il est le chef. Il travaillera là où il est pour assurer la subsistance du présent et la sécurité de l'avenir ; il rendra par ses efforts la terre meilleure productrice et ainsi la fortune générale sera augmentée. Vous en avez la preuve, Messieurs, quand vous voyagez. Par la portière des compartiments vous apercevez la campagne semblable à un damier. Les champs s'y juxtaposent et s'y entrecroisent à l'infini ; mais chacun d'eux est cultivé avec amour ; n'étaient les longues routes qui les coupent de leur vaste bande jaune, vous ne verriez pas un seul mètre carré qui soit sans culture. Cela ne serait pas possible si les possesseurs de tous ces champs n'habitaient pas à proximité, et ce qui les attache à leurs biens, c'est la famille.

Voyez aussi quelle garantie nécessaire il y a là pour la paix nationale. Les gens qui ont une famille sont intéressés à garantir l'ordre dont ils ont besoin pour accomplir leur tâche. Attachés à leur besogne quotidienne, ils ne dérangent personne, mais ne veulent pas non plus qu'on les dérange. Il leur faut la tranquillité pour pouvoir vaquer à leurs occupations, nécessaires au pain des leurs. Au contraire, les fauteurs de troubles sont ceux qui n'ont jamais eu de foyer ou qui l'ont quitté. Ceux-là sont sortis de l'ordre commun et n'ont aucun intérêt à le maintenir. Au contraire, leur seule ressource est de le troubler, comme ces braconniers qui n'ayant pas de forêts à eux vont chasser chez les autres, ou comme

ces voleurs qui, ne voulant pas travailler pour gagner leur vie, mettent le feu à la maison d'autrui pour y prendre ce qui s'y trouve.

Voilà, Messieurs, ce que la raison nous dit pour nous démontrer la nécessité de la famille, et cela suffit déjà pour nous faire voir qu'elle est indispensable au bonheur de l'humanité.

II. — La famille et le cœur de l'homme

L'homme n'est pas seulement un cerveau ; il est aussi un cœur. Par son cerveau, il pense ; par son cœur, il aime ; et les jouissances qu'il y trouve dépassent de beaucoup celles que peut lui procurer son esprit. A ce titre, la famille est une source inépuisable de bonheur. Au contraire, quand on dit que quelqu'un est sans famille, on évoque par là l'idée d'un être bien malheureux.

Sans doute, l'homme a trouvé au foyer où il est né des affections que rien ne peut surpasser ; son père, avec son autorité toujours conseillée par le souci de notre bien ; notre mère surtout, à qui nous avons coûté tant de sollicitudes depuis le jour de notre naissance, et dont rien n'a jamais pu lasser la tendresse et le dévouement :

Oh ! l'amour d'une mère ! amour que nul n'oublie !
Table toujours servie au paternel foyer !
Chacun en a sa part, et tous l'ont tout entier !

En plus, l'homme a eu des frères et des sœurs qui ont partagé ses jeux et dont les souvenirs se confondent avec les siens. Il a eu des amis qu'il a choisis et qui ont augmenté encore l'agrément de sa vie.

Mais vient un moment où cela ne suffit pas. Le regard du jeune homme se surprend à chercher hors de la famille. Une inquiétude mal définie et qu'il ne comprend pas toujours lui-même, le porte à examiner autour de lui. Que veut-il donc ?

Ce qu'il veut, c'est une compagne avec qui il commencera une vie nouvelle dans laquelle il prendra ses responsabilités ; une compagne avec qui il créera une famille nouvelle... Cela, c'est l'attrait mystérieux d'une nature que Dieu a faite pour communiquer la vie, et qui ne peut plus résister à la grande loi du monde.

Quand il s'est rendu compte de cela, le jeune homme n'a plus d'autre pensée. Mais l'élue, quelle est-elle ? Bien des physionomies défilent devant ses yeux ; beaucoup même lui sont présentées. Il ne se décide pas ; autour de lui on s'impatiente ; et c'est parfois une circonstance fortuite, une rencontre dans la rue qui le frappe ; c'est comme si une voix d'en-haut* lui disait : « C'est celle-là ! »

Et alors, que d'émois dont il se souviendra toute sa vie avec un sourire qui ne sera pas sans douceur ! Il a fait son choix. Mais le sentiment qui l'a inspiré sera-t-il partagé ? Minutes délicieusement pénibles ! Car il ne saurait y avoir rien de plus parfait que celle qu'il a ainsi discernée. D'aimables illusions lui cachent ses défauts et embellissent ses qualités, et c'est pourquoi il tremble de ne pas être agréé.

Il l'est : quelle joie ! Alors c'est le temps des fiançailles pendant lequel on échange de si doux

rêves. Les difficultés ? Il n'y en aura point ; ou, s'il y en a, elles seront si facilement surmontées !

On sourit peut-être autour de lui ; on a tort, car si la réalité sera forcément moins riante que ces rêves, elle sera beaucoup plus belle.

La réalité ce sera, après l'échange des serments solennels dans lesquels on met toute sa foi, la vie en commun avec toutes ses puissantes et exquises fidélités.

La réalité ce sera le père de famille rentrant chez lui, le soir, après des fatigues épuisantes et des tourments parfois plus épuisants encore, et trouvant la maison accueillante, bien rangée, pleine de paix et d'affection. Oh ! il peut bien se reposer sur sa compagne ! Pendant qu'il peinait au dehors, elle peinait au dedans pour que rien n'y manquât à personne, et à lui moins qu'aux autres. Elle a peut-être aussi bien des soucis ; mais elle se garde de les laisser voir, pour ne pas augmenter ceux qu'elle devine. Avec un tact admirable, elle attendra qu'on les lui dise, et alors elle sera la consolatrice délicatement encourageante dont on a besoin ; elle saura mettre du baume sur les souffrances intimes, et le lendemain, le père de famille réconforté retournera à son labeur avec un nouveau courage.

Tenez, permettez-moi un souvenir. C'était pendant la guerre. Je croisais dans la rue deux poilus en permission, et l'un d'eux disait à l'autre : « Mon vieux, les femmes, c'est épatant ! J'arrive chez moi ; il y avait une nappe sur la table, et j'ai été reçu comme un roi ! »

Evidemment le langage de ce brave n'était pas académique, mais comme il montre bien la douceur du foyer quand on y est reçu par une compagne aimante, et comment il suffit d'un peu d'affection pour faire oublier les plus grandes misères ! Cet homme avait sans doute bien souffert dans les tranchées ; il avait sans doute couru bien des dangers ; mais tout cela il l'acceptait parce que c'était pour défendre l'intérieur où il se sentait si fidèlement aimé.

Et puisque je viens de parler de la guerre, MM., comment ne pas rappeler la conduite admirable des femmes françaises, à cette époque douloureuse ? Laisées seules au logis par leurs maris mobilisés, on les vit prendre en main la direction des maisons de commerce les plus importantes et des fermes les plus considérables. Cela dura pendant plus de quatre ans, et quand les hommes revinrent, rien n'avait péri. La France a été fière de ses soldats ; elle peut l'être tout autant de leurs femmes, qui n'avaient pas montré moins de vaillance que les hommes.

Oui, c'est un grand bonheur d'être ainsi aimé. Pourtant là n'est pas encore tout ce que le cœur de l'homme attend de la famille. Comme l'a dit le poète :

O la plus étrange des lois !
Est-on seul ? A deux l'on veut être ;
Est-on deux ? On veut être trois !.

L'enfant, voilà la grande joie du foyer, la joie qui paie de tous les labeurs et qui console de toutes les peines. Quand il vient de naître, on le contemple dans son berceau ; quand il commence à sourire, c'est un

bonheur ; et quand il tend les bras à l'arrivée de son père, vous le savez, Messieurs, c'est une émotion délicieusement douce. Avec quelle sollicitude on guette tous ses progrès ! Avec quelle impatience on voit se développer en lui l'intelligence qui s'éveille peu à peu, et quelles prévisions déjà fières on forme pour son avenir !

L'enfant est tout dans la maison et un auteur fameux, Emile Augier, a pu dire :

Nous n'existons vraiment que par ces petits êtres
Qui dans tout notre cœur s'établissent en maîtres,
Qui prennent notre vie et ne s'en doutent pas,
Et n'ont qu'à vivre heureux pour n'être point ingrats¹.

Laissez-moi, Messieurs, vous citer encore les vers fameux de Victor Hugo :

Lorsque l'enfant paraît, le cercle de famille
Applaudit à grands cris ; son doux regard qui brille
Fait briller tous les yeux,
Et les plus tristes fronts, les plus souillés peut-être,
Se dérident soudain à voir l'enfant paraître,
Innocent et joyeux...
Il est si beau, l'enfant, avec son doux sourire,
Sa douce bonne foi, sa voix qui veut tout dire,
Ses pleurs vite apaisés,
Laisant errer sa vue étonnée et ravie,
Offrant de toutes parts sa jeune âme à la vie
Et sa bouche aux baisers !
Seigneur ! préservez-moi, préservez ceux que j'aime,
Frères, parents, amis, et mes ennemis même
Dans le mal triomphants,
De jamais voir, Seigneur, l'été sans fleurs vermeilles,
La cage sans oiseaux, la ruche sans abeilles,
La maison sans enfants !²

L'enfant, voilà en effet où le cœur de l'homme atteint son maximum d'amour. Pour l'enfant, il se privera de tout, et pour lui il acceptera sans murmure toutes les fatigues, il affrontera tous les périls. Rappelez-vous l'épisode fameux du lion de Florence. Un fauve s'est échappé d'une ménagerie et parcourt en bondissant les rues de la ville. Devant lui, tout le monde s'enfuit terrifié. Une femme en courant laisse tomber son enfant. Le lion le saisit dans ses crocs redoutables. Alors la femme se jette à genoux et lui crie dans son désespoir : « Rends-moi mon enfant ! » La bête féroce est vaincue par ce cri et se laisse reprendre sa proie. N'est-ce pas l'image de ce qu'un père, de ce qu'une mère sont capables de faire pour arracher leurs enfants au danger ?

Vous me permettez, Messieurs, à l'appui de ce que je viens de dire, de citer une belle page de Mgr Bougaud :

« La famille vient de quelque chose de plus noble que les sens, de meilleur que l'esprit, de plus pur, de plus profond. Elle vient du cœur. C'est le cœur qui est l'architecte de ce sanctuaire auguste qu'on appelle la famille.

« Le cœur ! c'est-à-dire le besoin d'aimer ; le besoin, non pas de briller, mais de s'oublier ; non pas de jouir, mais de se sacrifier, de se donner tout entier, à une seule condition, qui est de ne se reprendre jamais.

« Et non seulement c'est le cœur qui crée la famille, mais il la crée par un acte qui est le plus parfait de tous ses actes ; par une affection qui surpasse toutes les autres en élévation, en profondeur et en durée. Chose singulière ! on dirait que le cœur,

en quête d'affection, dérive autour de lui je ne sais quels cercles concentriques qui vont toujours en se resserrant ; et qu'à mesure que le cercle se resserre, l'affection grandisse et devienne plus intense. D'abord, c'est la foule immense des hommes sur lesquels mon cœur se repose dans un sentiment de bienveillance. Puis, au milieu de cette foule, en voilà que je reconnais, que je salue : ce sont ceux que la langue française, qui dit tout avec tant de délicatesse, appelle mes connaissances, comme pour indiquer qu'il n'y a encore que mon esprit qui soit en jeu. En voici d'autres maintenant, moins nombreux, plus intimes, plus tendrement aimés : ce sont mes amis, vous voyez que le cercle se resserre et que l'affection grandit. Je regarde encore, et, plus près de moi, touchant davantage mon âme, faisant comme partie de ma vie, voici ma mère, mes frères et mes sœurs. Est-ce tout cette fois ? Non, le cercle achève de se resserrer ; le cœur monte encore, et, arrivé au sommet de cette auguste pyramide, il vient un moment où le cœur dit : *Vous seul !* et, ayant dit : *Vous seul !* il ajoute aussitôt : *Pour jamais !*

« Eh bien ! c'est là, à ce point exquis du cœur, c'est de ce sentiment, le plus humain et le plus divin de tous, que naît la famille. Hélas ! on aime si peu aujourd'hui et si mal ; on aime pour si peu de temps, si peu dans la solitude sacrée de l'unité, que quelques-uns de nos lecteurs souriront peut-être de la naïveté de ma théorie. Mais les âmes élevées et délicates, les cœurs purs la défendront. Ils diront que quand on est monté à un certain degré sur ce Thabor des grandes affections, il y a un mot qui sort du cœur naturellement, invinciblement : *Vous seul et pour jamais !* C'est ce mot qui crée la famille¹. »

III. — La famille et l'âme de l'homme

Nous avons, Messieurs, constaté comment la raison et le cœur de l'homme réclament la famille et le portent invinciblement à la créer. Mais il ne suffit pas de la créer, il faut la maintenir, et ici la raison et le cœur de l'homme ne suffisent plus, parce que la famille est une institution qui doit durer et qu'ils sont changeants.

« Il a donc fallu, dit encore Mgr Bougaud, monter plus haut. Et partout, c'est au pied des autels que les jeunes gens sont venus se réfugier quand ils ont voulu fonder une famille. C'est à Dieu qu'ils ont demandé la grâce de s'aimer, de s'aimer longtemps, de s'aimer toujours, de porter dans un cœur mortel un amour qui ne sentit pas le poids du temps. »

Ce besoin religieux de s'adresser à Dieu quand on veut constituer une famille, il était ressenti dans cette partie supérieure de l'esprit humain que j'appelle l'âme de l'homme.

Rien de plus naturel.

Ce n'est pas seulement le catéchisme, c'est la philosophie, c'est-à-dire notre raison, qui affirme et qui démontre que rien ne se passe dans le monde sans la permission de Dieu. Quand, tout à l'heure, je vous parlais de ces rencontres qui rapprochent deux cœurs pour toujours et qui semblent dues au hasard, je m'exprimais comme on le fait couramment ; en réalité, ce n'était pas le hasard, qui n'est rien, c'était Dieu qui ménageait ces rencontres.

Puisque c'est Dieu qui ainsi prédestine l'âme du jeune homme et celle de la jeune fille à se choisir

¹ *Gabrielle*, v, 5.

² *Feuilles d'automne*.

¹ *Le Christianisme et les temps présents*, t. 1, ch. V, § I.

l'une l'autre, interrogeons Dieu sur ses desseins ; nous les trouvons dans les premières pages de la Bible, à la naissance même de l'humanité, et qu'y lisons-nous ? — « Il n'est pas bon, dit le Seigneur Dieu que l'homme soit seul : faisons-lui une aide qui soit semblable à lui. » (Gen., II, 18).

La femme est créée, et Adam inspiré par Dieu dit : « Voici maintenant l'os de mes os, et la chair de ma chair. C'est pourquoi l'homme quittera son père et sa mère et s'attachera à son épouse ; et ils seront deux en un. »

Voici, Messieurs, la vraie charte de la famille. C'est la première institution de Dieu. La raison et le cœur de l'homme, en la voulant, comme je vous l'ai dit, n'ont fait que se soumettre à l'autorité divine.

Je vous l'ai dit aussi, cette raison et ce cœur sont changeants, surtout quand ils se soustraient à la loi d'en-haut. Dieu avait dit : « Faisons à l'homme une aide qui lui soit semblable. » L'homme, abusant de sa force, n'a pas tardé à traiter la femme en esclave, et c'était la ruine de la famille telle que Dieu la veut et qu'elle doit être. Le christianisme a donc dû lui rendre ses droits. Un poète de grande envergure, Henri de Bornier, l'a dit en termes excellents :

Mais quelqu'un est venu briser ce joug infâme,
Il a mis une étoile au front blanc de la femme !
Il a fait d'elle, au lieu de l'esclave dompté,
L'éternelle vertu, l'immortelle bonté ;
Et pour forcer enfin l'ironie à se taire,
A l'homme dont l'orgueil la courbait jusqu'à terre,
Il dit : Au haut du ciel, à l'ombre du saint lieu,
Regarde ! C'est la Mère à côté de ton Dieu !¹

Et ce n'est pas, Messieurs, le seul service rendu par la religion chrétienne à la famille. Sous l'influence des passions encouragées et déifiées par le paganisme, le mariage avait perdu sa noblesse avec la polygamie et le divorce. Le Christ, de sa parole souveraine, lui a rendu son unité et son indissolubilité.

Bien plus, il en a fait un de ses sacrements, c'est-à-dire une de ces sources spirituelles où l'âme du chrétien puise les forces dont elle a besoin pour rester dans le bien. Les serments que les fiancés échangent au pied de l'autel, c'est Dieu qui les reçoit ; c'est lui qui, en bénira ou qui en vengera l'observation ou la violation ; mais c'est lui aussi qui aidera à les tenir dans les moments où la nature humaine inconstante et ennemie de l'effort les trouvera trop lourds. C'est alors que la vertu du sacrement vient au secours de l'homme et lui fait franchir les mauvais pas.

Ici d'ailleurs, comme partout, les lois divines qui peuvent parfois nous paraître gênantes, n'ont pas d'autre but que de sauvegarder notre bonheur perpétuellement mis en danger par nos fautes. Il y a là un fait d'expérience quotidienne.

La nécessité de la religion dans la famille apparaît encore plus quand on envisage les rapports entre le père et les enfants. Dieu a mis au front du père une auréole ; il en a fait son représentant officiel. Le père tient la place de Dieu ; de même que Dieu

s'est servi de lui pour donner la vie, il se sert de lui pour donner aux enfants la formation dont ils ont besoin ; par conséquent, quand le père commande, c'est en vertu des pouvoirs divins qu'il a reçus ; lui désobéir, lui manquer de respect, c'est désobéir et manquer de respect à Dieu même, c'est commettre une faute que Dieu vengera. Voilà la majesté que la religion donne au père ; et le père de famille qui n'élève pas ses enfants dans la religion, se découvre lui-même et se ravale au triste rôle qu'on a ainsi défini : « Le père est un banquier donné par la nature. »

* *

Voilà, Messieurs, le tableau de la famille telle que Dieu la veut, telle qu'il l'a faite au commencement et que le Christ l'a refaite. C'est la première de toutes les sociétés, et nul n'en pourrait ébranler les assises sans ébranler en même temps les assises de la patrie.

Or, nous venons de le voir, la famille tire toute sa grandeur de la religion ; c'est là sa force unique et nécessaire. Lui enlever cette base, c'est la vouer à toutes les ruines. Nous ne le verrons que trop plus tard, quand nous étudierons les attaques portées contre elle.

Contentons-nous aujourd'hui, pour finir cette causerie, de citer encore une belle page de Mgr Bougaud ; ce sera la meilleure des conclusions à ce que nous venons de dire et la meilleure préface à ce que nous dirons plus tard :

« Vous chassez la religion, et vous vous imaginez follement que vous pourrez créer une famille ! Une famille, grand Dieu ! un foyer ! un lieu où l'on pourra s'aimer toujours ; où le soir, après les fatigues, les douleurs et les déceptions de la vie, on pourra apporter son cœur meurtri ; où l'on aura une couche honorée, des berceaux heureux ! Ah ! les patients eux-mêmes appuyaient leur foyer à l'autel ; et il faut vivre dans des temps aussi troublés que les nôtres pour qu'il soit venu à l'esprit de certains hommes de se passer de Dieu dans une entreprise aussi redoutable. Mais aussi que voit-on ? Quelles tristesses et quels désenchantements ! quelles victimes traînées à l'autel et couronnées de roses amères ! quelles catastrophes inattendues, mêlées de sang quelquefois, dont je ne voudrais pas que le récit souillât ces pages, et dont j'ose à peine me permettre le souvenir ! »

Vous trouviez sans doute la famille trop heureuse, le foyer trop pur, les mœurs trop saintes ! on abusait, n'est-ce pas ? du bonheur de s'aimer, de s'aimer longtemps et sans nuages, que vous vouliez chasser Dieu de la famille ! Mais Dieu chassé, les anges tutélaires du foyer conjugal mis à la porte, que vous restera-t-il ? Le cœur, dites-vous. Oui, il restera, mais pour votre punition. Il restera avec ses faiblesses, avec ses orages. Et la famille détruite, le sanctuaire conjugal violé, le lit nuptial déshonoré par les plus tristes mœurs, le cœur de la femme meurtri, les enfants absents, les berceaux vides, vous prouveront une fois de plus que l'irréligion, comme l'a dit un des vôtres, n'est bonne qu'à une chose : « à dépeupler le ciel et à désenchanter la terre. » (Loc. cit.).

IMPRIMATUR

Lingonia die 15 februarii 1923.

EUG. LINDBCKER, Vis. gen.

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de L'AMI DU CLERGÉ

Ami du Clergé du 23 février 1928

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Instructions de Carême sur la religion. — I. Ce qu'on dit et ce qu'on lit, 113. — II. L'autre son de cloche, 115.

Pour les dimanches de Carême. — I. La miséricorde de Notre-Seigneur envers la Chananéenne, 118. — II. La miséricorde divine dans la parabole de l'Enfant prodigue, 120.

Lectures de Carême sur la journée du chrétien. — V. L'assistance à la messe, 122.

Sujets de circonstance. — Le devoir présent des femmes catholiques, 124.

INSTRUCTIONS DE CARÊME SUR LA RELIGION

I

CE QU'ON DIT ET CE QU'ON LIT

Messieurs,

La religion, — la nôtre, — a toujours été combattue ; elle le sera toujours. N'est-il pas écrit de son fondateur qu'il « sera un signe de contradiction » ? Mais, si elle doit être toujours combattue, cela ne veut pas dire qu'elle sera vaincue. Or, parmi les hommes de notre temps, il en est qui s'imaginent que sa fin approche. Vous lisez ces sortes d'affirmations dans les livres, les revues, les journaux, les romans même. Vous les entendez sur les lèvres des conférenciers et de certaines personnes avec qui vous conversez. Si profonde que soit votre foi, il se peut qu'elle en soit ébranlée, tout au moins qu'elle s'en trouble ou s'en inquiète. Pour raffermir cette foi, peut-être tremblante à certaines heures, j'entreprends de contredire ces assertions que, hardiment, je déclare fausses.

La tâche est lourde. Pour nos adversaires, dans bien des cas, alors qu'ils veulent détruire une vérité ou la discréditer dans la pensée des hommes, il suffit d'une phrase ou d'un mot ironique. Ils ont pour complices tous les mauvais instincts de l'humanité, et aussi l'étonnante insuffisance intellectuelle des nouvelles générations. Rétablir la vérité, montrer ses titres, la relever aux yeux de l'opinion, est chose plus difficile, car ici, nous avons contre nous les préjugés et les passions. De plus les choses de la religion touchent à ce qu'il y a de plus profond, de plus obscur et quelquefois de plus complexe dans l'âme humaine. Pour éclairer les esprits, une franche et puissante lumière est nécessaire. Mon but, Messieurs, est de vous l'apporter.

Dans ces très simples conférences, nous étudierons donc le fait religieux en général, et l'avenir du catholicisme en particulier.

Aujourd'hui, nous nous contenterons d'écouter certains esprits forts plus ou moins en vue, qui prétendent et affirment dogmatiquement que les temps de

la religion sont finis et que l'heure va sonner où hommes et sociétés ne s'en occuperont plus.

Nous verrons dans une conférence suivante ce qu'il en faut penser, en écoutant un autre son de cloche.

I

Vous savez, Messieurs, qu'à notre époque, l'idée religieuse, sous quelque forme qu'elle se présente ou même qu'on la suppose exister, est considérée comme n'étant plus digne d'attirer et surtout de retenir l'attention des hommes intelligents. Rationalistes et positivistes la rejettent comme une futilité, comme une inutilité, comme une fausseté. A les en croire, Dieu n'existe pas, ni par conséquent le miracle, ni le surnaturel ; tout ici-bas est le produit des causes et des lois de la nature. Un certain déterminisme psychologique a créé les religions, lesquelles ne sont, en fin de compte, et uniquement, que le résultat de l'activité humaine individuelle ou collective. Utiles, à ce titre, elles ont pu l'être, et il n'est pas vrai, comme le croyait Voltaire, qu'elles aient toutes été inventées par un sacerdoce oppresseur ; mais un courant invincible vers l'affranchissement entraîne aujourd'hui la pensée humaine tout entière, et désormais la raison laïque, délivrée des besoins religieux, suffit à expliquer la nature, la vie, la morale et tout ce qui fut appelé du nom troublant de mystère ¹.

Voilà ce que l'on dit et enseigne.

Vous remarquerez que les principales préoccupations de l'esprit humain, à l'heure actuelle, — en apparence du moins, — ne vont plus aux choses religieuses. Les vérités d'ordre religieux, dogmes ou principes de morale révélée, n'ont plus de prise ; non seulement on les oublie et néglige, mais encore on les considère comme non avenus ; en réalité, pour un grand nombre de nos contemporains, ils sont comme s'ils n'étaient pas. C'est vers la science positive et vers les progrès matériels que se portent toute l'attention et toute la réflexion. Voilà ce qu'on nous dit.

Il semble que partout en Europe, « les trois grands rameaux du christianisme aient perdu leur contact avec la multitude. » « Les foules et les églises se regardent, — plus ou moins, — comme des étrangères ². » L'anticléricalisme sévit dans toutes les nations, également ardent, bien que sous des formes diverses. Il n'est pas jusqu'à l'Empire ottoman lui-même, lui si longtemps immobile et figé, qui ne s'ébranle et, avec les jeunes turcs, ne transporte à son tour ses luttes politiques sur le terrain religieux. Voilà ce qu'on nous dit.

Des écrivains, à qui l'incrédulité fait tout de suite une réputation, d'ailleurs éphémère, traitent du plus grave de tous les sujets avec la plus audacieuse légèreté. L'un d'eux écrit un « *Manuel d'histoire ancienne du Christianisme* » qu'une certaine badauderie moderniste accueille d'abord avec enthousiasme et qu'après examen la science éclairée rejette avec un formidable éclat de rire ³.

¹ V. Salomon Reinach, *Orpheus*.

² Comte de Romanones, *Questions relig.*, p. 27.

³ M. Guignebert.

Un autre publie son « *Orpheus*, » prétendue histoire générale des religions. Ce juif qui, comme tous ceux de sa race, cherche avant tout le succès et l'argent, flatte l'incrédulité contemporaine, la rasure, l'exalte tout frétilant du scandale qu'il suscite. « C'est en historien, écrit-il, que je m'occupe des religions. » Il veut nous en faire accroire, car il n'écrit en réalité qu'un long pamphlet avec une plume sectaire. Sans même se donner la peine de nous apporter des preuves, à l'aide de sophismes grossiers et usés, il affirme que la religion est une illusion pure, « produit infiniment curieux de l'imagination des hommes et de leur raison encore dans l'enfance. » Par-dessus tout il s'attache à prouver que Jésus est un mythe et le déicide une fable, et que la venue du Christ a été plutôt un malheur pour le monde !¹

D'autres constatent (quelques-uns avec tristesse) que l'esprit religieux s'est considérablement affaibli dans les temps modernes. Nos ancêtres, disent-ils, étaient plus pieux que nous, et, il faut l'avouer à notre honte, les païens eux-mêmes donnaient à leur culte une part que nous ne savons plus donner au nôtre. « Aujourd'hui, écrit un incrédule, les pratiques religieuses se mêlent à peine, même chez les croyants, au train ordinaire de la vie. Je mets à part les circonstances solennelles de la naissance, du mariage et de la mort, et il s'en faut bien que, dans ces occasions mêmes, la religion soit aujourd'hui ce qu'elle était dans l'antiquité. Par exemple, le culte de la famille et des morts était dans le monde ancien une si grande chose, qu'on a pu concevoir et soutenir cette thèse que la cité reposait tout entière sur cette religion du foyer et du tombeau². A part donc la naissance, le mariage et la mort, et, si l'on veut, les cérémonies de la Première Communion, à l'entrée de l'adolescence, la religion a ses heures et le monde a les siennes. » Quant au culte public, il n'existe plus, l'Etat s'étant déclaré athée. Vaincue, la Patrie ne sait plus supplier le ciel ; victorieuse, la Patrie ne sait plus lancer vers le ciel les grandes strophes du *Te Deum*. La première pierre des monuments n'est plus bénite par les prêtres ; les chefs d'Etat, en certains pays, affectent de ne plus entrer dans les temples : du haut en bas de l'échelle sociale on constate le même détachement de tout ce qui touche à la religion.

Voilà ce qu'on dit, voilà ce qu'on lit dans une foule de publications. Ce sont là des constatations où tout n'est pas faux. Aussi ces auteurs, parce qu'ils donnent à leurs ouvrages une certaine apparence scientifique, ont-ils du succès. Leurs idées font fortune ; les simples sont éblouis, conquis, et voilà des milliers d'âmes enfoncées plus profondément dans le parti-pris et l'aveuglement. Conséquence redoutable dont il est nécessaire que nous disions un mot.

II

Je viens de vous faire entendre, Messieurs, les opinions des hommes qui prétendent que l'esprit reli-

gieux est appelé à disparaître de plus en plus, jusqu'au jour où il n'en sera plus question.

Leur influence, ai-je besoin de le dire ? est des plus néfastes. Impressionnés par leurs allégations pessimistes, nos contemporains se laissent glisser à l'indifférence. Que dis-je ? Un grand nombre devient même résolument hostile à toute idée religieuse, de quelque forme qu'elle soit revêtue. Ignorants, bourrés de préjugés, aveuglés aussi bien souvent par leur intérêt et leurs passions, ils en arrivent à considérer la religion, non seulement comme une institution négligeable, mais comme une institution ennemie. Pour ceux-là, c'est la réprobation haineuse et rageuse, capable, — nous l'avons vu de nos jours, — de se faire persécutrice. N'avons-nous pas été persécutés sous le Combisme, et le Mexique n'est-il pas, à l'heure où je vous parle, tout rouge du sang des martyrs de la libre-pensée ? Sans aller si loin ni évoquer des scènes aussi tragiques, combien de sectaires travaillent aujourd'hui chez nous à détruire les croyances ! Combien de braves gens les laissent faire sans protester ! Combien d'honnêtes prolétaires se laissent endoctriner par les militants de l'irréligion et de la haine, et deviennent des sectaires, eux aussi, à moins qu'endormis dans la plus complète inconscience, ils ne descendent jusqu'à une vie purement animale.

— Il ne faut plus s'occuper de religion, disent-ils. A quoi cela mène-t-il ? Contentons-nous de vivre et de vivre le mieux, c'est-à-dire le plus heureusement possible ! Telle est la conséquence pratique que la plupart tirent des verdicts portés par les pontifes laïques contre la religion.

Ainsi un positivisme grossier nous a jetés en plein utilitarisme. Satisfaire, par tous les progrès de l'industrie, tous les appétits de la bête humaine, telle est l'universelle visée de beaucoup de nos contemporains. Hormis l'utile, ils ne voient rien de bon dans la vie ; à leur sens, sa réalisation est l'unique but à poursuivre et la seule chose qui importe. De là le rôle de plus en plus tyrannique de l'argent, source de tous les plaisirs.

Vraiment, l'humanité a tellement changé depuis quelque temps qu'on la reconnaît à peine. Jusqu'à nos jours, le ressort intime de tous ses actes était un idéal, parfois chimérique, je l'avoue, mais, parce qu'il tendait les plus nobles facultés, toujours noble par quelque endroit. Comme l'antiquité avait ses jeux olympiques, les peuples avaient leurs pompes religieuses, leurs pèlerinages, et toujours c'était une pensée supérieure à leur existence finie qui réunissait les hommes. Aujourd'hui les fêtes de l'humanité sont les grandes assises de l'industrie, ces expositions universelles où l'Europe et le monde entier accourent voir des marchandises étalées, et comparer des produits matériels ! Je ne dis certes pas qu'il y ait là une tendance mauvaise ; je dis seulement qu'elle est trop exclusive et que cet amour passionné de l'utile, sans hautes ambitions, vulgaire parce que trop positif, est une erreur et un malheur.

D'un autre côté, nos contemporains ne songent qu'à faire des affaires et à gagner de l'argent, n'importe par quels moyens ; c'est l'unique but de leur vie, et il semble qu'ils ne soupçonnent pas qu'il y en ait

¹ Revue Augustinienne, 15 mai 1909.

² Fustel de Coulanges, *La Cité antique*.

un autre. Rien au-dessus, rien au-delà ! A ne voir que ce qui peut servir et satisfaire les appétits, les hommes se déprennent des préoccupations et des occupations élevées ; cet idéal, dont vécut nos ancêtres, ils s'en détachent ; l'art et la poésie, ces choses ailées et charmantes, ne leur disent plus rien, et ils en viennent à négliger ce qui, au-dessus de l'art et de la poésie, est la vérité la plus belle, la religion. L'idolâtrie matérialiste chasse Dieu des âmes !

Ce fut l'erreur du *xix^e* siècle « scientiste. » C'est encore l'erreur de toute une partie arriérée des citoyens du *xx^e*, de croire que la religion est dans les sociétés un rouage inutile qu'il faut briser, une maladie qu'il faut guérir, une faiblesse provisoire de l'esprit dont il faut sortir. C'est pourquoi vous entendez souvent parler « d'émancipation religieuse, » et proclamer que désormais la science doit suffire à tout. Son de cloche qui veut prendre l'accent tragique d'un tocsin ou d'un glas, jeté à tous les échos pour nous effrayer et nous décourager.

Gardons-nous d'avoir peur, Messieurs, et ne nous laissons pas impressionner. — soit que nous les entendions dans les conversations, soit que nous les lisions dans les journaux, les revues ou les livres, — par les affirmations péjoratives des sceptiques, des incrédules ou des sectaires. Ils disent peut-être une partie de la vérité, mais ils ne disent pas toute la vérité. Ils tirent une cloche ; moi, j'en tirerai une autre jeudi prochain ; vous entendrez alors un autre son.

II

L'AUTRE SON DE CLOCHE

Messieurs,

Je vous ai mis loyalement sous les yeux, dimanche dernier, les prédictions des faux prophètes sur l'avenir de la religion, et je vous ai montré les conséquences, auprès de nos contemporains, de leur apostolat de défaitisme religieux. Aujourd'hui, je viens vous faire entendre l'autre son de cloche et vous montrer que, si le mal réalisé est malheureusement trop réel et trop grand, néanmoins il n'est pas tel que la religion ne compte plus dans le monde, ni qu'il faille trembler pour elle.

Vous connaissez l'histoire des moutons de Panurge ; un mouton se jette à l'eau, tout le troupeau se précipite dans la rivière et s'y noie. C'est là un symbole d'une actualité éternelle. Combien d'hommes du peuple, depuis plus d'un siècle, sont devenus irréligieux parce qu'ils ont vu et entendu un demi-savant, ou simplement un politicien quelconque, dénigrer la religion ou s'en passer !

Mais regardez-y de plus près ; étendez votre regard ; franchissez les frontières et observez, non pas une province, non pas une nation, mais le monde, et vous constaterez que les hommes religieux demeurent l'immense majorité, mieux, la presque totalité du genre humain.

Mon but, dans cet entretien, est de vous en donner la preuve.

Frappé par l'hostilité grandissante de certains hommes publics contre la religion et de la désaffec-

tion populaire qui se manifeste çà et là, des esprits, qui ne sont pas de ceux qui se montrent toujours prompts à embrasser n'importe quelle opinion pourvu qu'elle soit mauvaise, ont prétendu voir clair dans cette question d'une irrémédiable déchéance. Ils ont voyagé, observé, étudié, publié leurs observations. Or, une étude attentive, consciencieuse et positive démontre juste le contraire de ce que les incrédules voudraient nous faire croire.

Je pourrais remonter au commencement du siècle dernier, vous montrer le prodigieux réveil de la foi dans notre pays après les jours sinistres et sanglants de la Révolution ; je pourrais vous montrer les grands mouvements religieux qui se sont manifestés dans le monde au cours du *xix^e* siècle ; je préfère m'en tenir à l'époque où nous vivons.

Dès le commencement de ce siècle, un ministre protestant d'une haute intelligence écrivait : « La religion est un fait capital, individuel et social, et non une imposture et une maladie. *Cela commence à être acquis* ¹. » Et le fait est que jamais peut-être la religion n'a plus préoccupé et occupé les âmes que de nos jours, et cela, non pas seulement en France, mais dans tous les pays du monde.

Le premier symptôme de ce fait, ce sont les études que les savants consacrent à la religion. En commençant son *Enquête internationale, sur la question religieuse*, M. Frédéric Charpin écrivait : « Il est incontestable que les études religieuses ont pris, durant ces dernières années, un développement extraordinaire ; jamais peut-être, depuis la Réforme, on n'avait montré une telle curiosité pour tout ce qui concerne la religion, un tel travail d'érudition, de critique, de propagande. C'est la publication, dans tous les pays, d'ouvrages de premier ordre sur les questions religieuses ; c'est la création et l'extension de revues consacrées à la philosophie religieuse, à l'histoire des religions, à la polémique ; c'est enfin le nombre toujours plus grand de conférences et de cours réguliers où l'on étudie l'idée religieuse dans toutes ses manifestations. » — « Faut-il rappeler, ajoutait notre enquêteur, les enseignements qui sont donnés en France, au musée Guimet, à l'Ecole pratique des Hautes études, au Collège de France, à l'Ecole d'anthropologie, au Collège libre des sciences sociales, dans les écoles professionnelles, dans nos diverses Facultés, et particulièrement la création récente, à la Sorbonne, de plusieurs chaires d'histoire religieuse ? ² »

Le même auteur constate, vers la même époque, 1907, « au sein de chaque confession et de chaque groupe philosophique, une sorte d'effervescence. » Sans aucun doute, un grand nombre de ceux qui se livrent à ces études spéciales y apportent, avec des sentiments très divers, des préjugés de plus d'une sorte. Si certains conférenciers et prétendus historiens s'occupent de la religion, c'est quelquefois pour la combattre, appliqués qu'ils sont à faire voir en elle un fait exclusivement naturel qu'expliquent l'ignorance et les passions. On ne peut nier, cependant, qu'il y ait là une attestation éclatante de la persistance du

¹ Wagner, *Jeunesse*, p. 66.

² F. Charpin, *La question religieuse*.

sentiment religieux, en même temps que des aspirations et des réclamations de la conscience humaine. On comprendrait que quelques savants, épris du passé, se plussent à étudier un phénomène évanoui; ce mouvement général et passionné qui entraîne certains esprits hostiles ou favorables, est une preuve que le phénomène est toujours actuel et vivant. On ne soutient que ce qui vit; on ne veut tuer que ce qui n'est pas mort!

Vous remarquerez que le problème religieux, malgré les tendances matérialistes que je viens de signaler, reste toujours néanmoins l'une des préoccupations les plus impérieuses de la plupart des esprits. Vainement la science et le positivisme essaient de l'écarter; il se présente et se pose quand même, et (principalement en France et en Angleterre), grâce à l'étude passionnée de ce problème, nous avons vu les hommes de la plus haute culture revenir au catholicisme, ou pour le moins s'en rapprocher. Les Bourget, les Brunetière, les Coppée, les Rotté ont adopté intégralement son *Credo*, et les Taine et les Duherme en sont arrivés à le considérer comme la vérité morale, historique et sociale. Ces retours à une religion positive sont la preuve manifeste que le sentiment religieux subsiste toujours au fond des âmes, que sa sourde impulsion les travaille toujours, et qu'en somme, malgré certaines apparences trompeuses, rien n'est changé¹.

L'importance de l'idée religieuse ou de la religion s'affirme encore, avec un éclat que seuls les aveugles sont à ne pas voir, dans les luttes politiques et sociales.

Pas de peuple qui ne professe une religion et, dans sa masse, n'y soit profondément attaché. Pas de pays civilisé, barbare ou même sauvage, qui ne pratique un culte. Nulle part l'être humain ne consent à vivre absolument comme les bêtes, à passer en troupeau sur cette terre, sans autres horizons que les horizons d'ici-bas, sans foi, sans espérance, sans Dieu. Les croyances sont attaquées, mais elles se défendent, et elles sont assez fortes pour résister et durer.

Voyez ce qui se passe en Russie soviétique: c'est une lutte à mort que le bolchévisme a entreprise contre l'Eglise, le clergé et les sentiments religieux eux-mêmes. La religion, d'après les hommes d'Etat, — si on peut donner un pareil titre à des monstres! — doit être anéantie; ils le proclament à la face du monde. « La religion est le dernier rempart de la bourgeoisie, il faut la détruire, coûte que coûte. » Tel est le mot d'ordre de leurs journaux. Les évêques orthodoxes, les prêtres, les moines ont été par milliers torturés, exilés, assassinés; les églises ont été fermées, violées, transformées en clubs et en lieux de blasphème; une propagande antireligieuse et sacrilège a prêché avec acharnement l'in-

crédulité la plus impie et en même temps la plus basse débauche. Le peuple russe est-il devenu incrédule? Non. Malgré tout, « cette propagande n'est pas arrivée à extirper la foi du cœur du peuple russe. Au contraire, la résistance qu'il a trouvée sur son chemin a forcé le gouvernement des soviets à reculer; actuellement il cherche une voie de transaction¹. » Demain, il devra s'avouer vaincu par un sentiment plus fort que lui.

Voyez le Mexique. La terreur sanglante y règne depuis plus d'un an. Quoiqu'un silence inhumain semble être la consigne des organes de grande information, nous savons ce qui s'y est passé et ce qui s'y passe: des centaines de martyrs sont tombés sous les balles, en confessant leur croyance, face aux pelotons d'exécution. Malgré tout, le Mexique, odieusement opprimé, garde sa foi.

Nos missionnaires parcourent tout le globe. Partout où les porte leur zèle héroïque, dans les Indes, dans la Chine pourtant si troublée, dans les îles de l'Asie et de l'Australie, partout ils rencontrent la religion et le sentiment religieux. Nulle part, fût-ce chez les peuplades les plus sauvages, cette flamme et cette lumière ne se sont éteintes.

Sans aller si loin, voyez ce qui se passe chez nous. Depuis cinquante ans nous avons eu contre nous les sectes et les pouvoirs publics. Tous les moyens ont été pris pour nous affaiblir, nous user, nous anéantir. Ils ont rallié à la cause de l'incrédulité les déchets du peuple; la partie la plus intelligente est restée fidèle et se multiplie à vue d'œil.

Aussi peut-on conclure, avec l'écrivain que j'ai déjà cité, que, « dans toutes les nations européennes, et l'on pourrait presque dire dans toutes les nations civilisées, la question religieuse est passée au premier plan. »

Voilà le fait, comment s'explique-t-il?

II

Bien des causes, Messieurs, ont contribué à produire dans les esprits droits et éclairés cette juste réaction. On a été pris de dégoût devant les manifestations grossières de la mentalité incrédule; on a été épouvanté des misères morales et des crimes de générations qui se disaient sans Dieu; on a compris, aux troubles qui nous secouaient, aux catastrophes qui menaçaient la société, que l'ordre et la paix sociale ne pouvaient exister sans religion; surtout, on est rentré en soi-même et l'on y a vu, toujours vivant, l'invincible attrait de l'âme à croire, à adorer, à prier, en un mot à se mettre en relation avec la force cachée, et pourtant sensible, qui régit le monde.

Enfin on a découvert « que l'homme est le plus dans le vrai quand il est le plus religieux et le plus assuré d'une destinée infinie; que la religion est certainement la plus haute et la plus attachante manifestation de la nature humaine; qu'entre tous les genres de poésie, — à supposer qu'elle ne soit qu'une poésie, — c'est la religion qui atteint le mieux le but essentiel de l'art, qui est d'élever l'homme au-dessus de la vie vulgaire et de réveiller en lui le sentiment

¹ On a pu noter dans ces derniers temps qu'un certain retour à l'esprit religieux s'est manifesté parmi l'élite de nos penseurs et de nos écrivains. Nul n'a oublié ces conversions reluisantes des Coppée, des Brunetière, des Bourget, et de tant d'autres, et l'on connaît les arbres que les Boissier, les Rod, les Faguet et les Barrès ont donnés au christianisme. Il est tout à fait évident que les esprits sérieux et doués de quelque profondeur, — ils sont moins rares qu'on ne le croit, — perçoivent mieux et la nécessité sociale de la religion et la divine sagesse de l'Evangile.

de son origine céleste ¹. » « Il faut reconnaître, a écrit un philosophe, qu'il y a dans l'esprit et dans le cœur de l'homme un instinct secret, et comme une force naturelle, qui l'entraîne vers Dieu ². » Cette inquiétude angoissée de toute âme qui pense, en présence du mystère, étroit nos contemporains, ainsi et tout autant que les hommes du passé. « Aujourd'hui comme autrefois, écrivait un publiciste en 1907, toute âme qui pense cherche à connaître l'infini et à communiquer avec lui par la religion. » M. Ribot exprime la même pensée : « Il est certain, dit-il, que les préoccupations religieuses, faibles il y a un demi-siècle, ont envahi la génération actuelle et s'affirment par la formation de sociétés multiples, par la propagande et les polémiques, par des livres et articles de plus en plus nombreux. »

Maurice Barrès, enfin, constatait naguère ce même fait dans un de ses beaux discours à la Chambre. « Il y a dans l'âme, disait-il, une part, la plus profonde, que le rationalisme ne rassasie pas. Demandez aux maîtres de ce grand courant de libre-pensée qui nous emporte tous ; allez rue Monsieur-le-Prince, vous y trouverez l'église ouverte par Auguste Comte ; allez en Provence, vous y verrez l'oratoire des Stuart Mill, que Gladstone appelait le Saint du radicalisme. Tous ne construisent pas un oratoire ou n'ouvrent pas une église, mais tous, au terme de leurs travaux, constatent un inconnaissable. Et comme ils ne prennent pas leur parti de vivre sans contact avec lui, ils laissent se développer en eux les forces plus profondes du sentiment et de la vénération qui les guident et qui les font participer à cet inconnaissable.

« Cette tristesse au milieu du labeur, c'est celle d'Albert Dürer dans sa *Mélancolia*, au-dessous de laquelle on pourrait écrire : « Insuffisance de la science pour contenter une grande âme » ; c'est l'aventure de Faust, de tous les Fausts. Cette inquiétude n'est pas le privilège des esprits supérieurs : elle existe chez chacun de nous.

« Sans doute les médiocrités de la vie et nos chétives préoccupations empêchent que ce souci chez nous atteigne à l'angoisse d'un Pascal ; mais il suffit d'une naissance, de la fondation d'une famille, d'une maladie incurable, d'une mort, pour que chacun de nous se sente émouvoir et soit atteint par le sentiment de l'injustice profonde et inévitable de la vie. Et le gémissement de la vieille femme agenouillée et courbée sur la dalle de la petite église de village, traduit la même inquiétude que la méditation d'un savant ou d'un poète.

« C'est qu'aussi bien quelques mots de plus ou de moins n'y font rien. C'est toujours le même animal à fond religieux, encerclé, battu par les vagues de cet océan dont le vieux Littré disait que, pour nous y diriger, nous n'avons ni barque ni voile.

Ceux qui ont étendu la méthode expérimentale aux choses de l'esprit, les psychologues du sentiment, vous disent que c'est de cette masse profonde du sentiment que surgissent toutes les intuitions de l'homme, celles que la raison peut contrôler, comme les autres.

« Il y a tout au fond de nous un domaine obscur, religieux, d'où surgissent toutes nos pensées claires ; elles émergent à la surface, mais leurs plus profondes stratifications sont sous la mer. C'est un fait, que la présence, chez tout homme, de cet esprit sentimental et religieux, et tous les esprits scientifiques s'en préoccupent ¹. »

C'est si vrai, ce que vient de nous dire le grand écrivain, que pas une doctrine, en nos jours, n'a contrebalancé l'influence de la religion, qu'en se donnant elle-même l'apparence d'une religion.

Hugo, atteint déjà de la maladie des religions imprécises, s'écriait en vers sonores :

Oui, c'est un prêtre que Socrate,
Oui, c'est un prêtre que Caton,
Quand Juvénal fuit Rome ingrate
Nul sceptre ne vaut son bâton.
Ce sont des prêtres, les Tyrtées,
Les Solons aux lois respectées,
Les Platons et les Raphaëls !
Fronts d'inspirés, d'esprits, d'arbitres.
Plus resplendissants que les mitres
Dans l'aurole des Noëls !

Evidemment la tirade est d'un vague désespérant. Si vague qu'elle soit, on y distingue pourtant cette idée qu'il existe une masse de prêtres, une masse d'autels, une masse de religions.

Nous avons assisté à cet étrange pullulement.

On avait voulu arracher ses croyances à tout un grand peuple, et on se flattait d'y avoir réussi ; mais, à vrai dire, on n'a abouti qu'à les déplacer. Le besoin de croire, détourné de son objet naturel, s'est reformé autour d'autres idées, d'autres doctrines, et le sens même du mystère s'est réintégré dans ces systèmes dont le premier article est la négation du mystère ².

Le sentiment religieux égaré a créé la religion de la Science, la religion de la Révolution, la religion de l'Humanité, la religion de la Beauté, la religion de l'Etat, la religion du Moi, qui n'est que l'adoration de soi-même, plusieurs autres religions encore ³.

A toutes ces choses, — science, révolution, humanité, etc., — l'homme dit moderne « croit » absolument, aveuglément, et il y croit d'autant plus qu'il croit moins à d'autres choses ; c'est, en vérité, comme s'il entraînait nécessairement une quantité déterminée de croyance dans la composition même de l'esprit humain, et qu'il fallût, d'une manière ou d'une autre, qu'elle se retrouvât toujours. On ne se débarrasse pas du besoin de croire. La négation ne le détruit pas ; elle ne réussit qu'à le dénaturer. On en peut bien quelque temps interrompre le cours, on ne saurait en dessécher la source. Si vous ne croyez pas à la parole de Dieu, vous croirez à celle de l'homme ; si vous ne croyez pas au surnaturel, vous croirez au merveilleux ; et si vous ne croyez pas à l'esprit, vous croirez à la matière, que d'ailleurs vous ne con-

¹ V. *L'Univers*, 1^{er} janvier 1911.

² Brunetière, *Les besoins de croire*.

³ Voir Paul Barbier, *Les dieux de l'irréligion*, chez Leithellieux, Paris. Les libres-penseurs, ne voulant rélever que de leur raison individuelle, se forment à eux mêmes leur philosophie et leur croyance. Cas très rare. Le plus souvent ils livrent leur liberté à une autorité quelconque ou à un quelconque système qui leur procure un *Credo* tout fait.

¹ Voir Renan, *Etudes d'Hist. Relig.*, p. vi.

² J. Simon, *La religion naturelle*.

naissez pas davantage, et aux esprits par-dessus le marché ¹. »

Le résultat de cette résurrection d'une sorte de paganisme, on le connaît : c'est la dégradation dépeinte par Ruskin, « d'un peuple sans Dieu, qui, du palais de son ancienne foi, tombe jusqu'aux pâturages où se nourrissent les bêtes. » Et ce phénomène, si curieux et si désolant, montre encore l'ineluctable nécessité du sentiment religieux, son indéracinable présence dans l'âme humaine. C'est une vérité dont il faut convenir sous peine de nier l'évidence.

En résumé, le sentiment religieux, quoi qu'il paraisse, n'a pas cessé, ne cesse pas de se manifester au sein des peuples. La religion est toujours la puissance qui les domine, au-dessus des contingences politiques ou autres ; elle demeure, au fond, la directrice de leurs pensées et de leur vie, le principe de leur activité individuelle, familiale et sociale.

Et maintenant, Messieurs, vous avez entendu l'autre son de cloche. La religion, le sentiment religieux n'ont ni péri, ni disparu. Ceux qui vous disent que l'humanité en progrès abandonne toute croyance, ou ne se livrent qu'à des enquêtes insuffisantes, ou se trompent, ou trompent le public. Ce qui est vrai, c'est qu'il y a, particulièrement chez nous, une minorité de gens qui, pour des causes diverses, se passent de religion, mais que devant le genre humain, et comparativement aux multitudes croyantes, cette minorité est infime. Voilà ce qui est vrai.

Je vous montrerai dans une prochaine conférence, qui sera une étude sur le sentiment religieux, qu'au point de vue général la religion et le sentiment religieux n'ont rien à redouter de l'avenir. Je compte, Messieurs, sur votre présence comme sur votre persistante sympathie.

POUR LES DIMANCHES DE CARÊME

I

LA MISÉRICORDE DE NOTRE-SEIGNEUR ENVERS LA CHANANÉENNE

Le saint temps de carême dans lequel nous sommes entrés est un temps de pénitence durant lequel l'Eglise, empruntant les paroles du prophète Joël, nous invite à pleurer nos péchés et à les expier par le jeûne et de saintes austérités, « *convertimini ad me in toto corde vestro et in jejuniis et in fletu et in planctu* » (II, 12), mais c'est aussi un temps de miséricorde et de pardon durant lequel Dieu nous ouvre plus largement ses bras et invite le pécheur à s'y jeter avec confiance « *quia benignus et misericors est, patiens et multa misericordiae et prae stabilitis super malitia*. » C'est qu'en effet, continue le même prophète Joël (II, 13), dans l'épître de la solennité des Cendres, que nous lisons mercredi dernier, notre Dieu est un Dieu bon et compatissant, patient et riche en miséricordes et il est le premier à s'affliger du mal que nos péchés l'obligent à nous infliger.

C'est de cette miséricorde de Dieu que je veux vous entretenir pendant ce carême. Je ne ferai en cela qu'imiter l'Eglise qui, chaque semaine de cette sainte quarantaine, nous met sous les yeux une page d'évangile où cette miséricorde éclate tout particulièrement. Je n'aurai qu'à vous commenter cette page pour vous montrer le sein de Dieu ouvert et ses bras tendus pour vous recevoir et vous pardonner.

I

En cette première semaine de carême, l'Eglise dans l'évangile de jeudi prochain nous raconte le miracle opéré par Notre-Seigneur en faveur de la Chananéenne et de sa fille. En apparence ce divin Sauveur s'y montre sévère pour cette pauvre femme ; en réalité, il s'y montre infiniment bon et pour elle et pour nous. Il nous y apprend, en effet, comment, pendant ces jours de grâces, nous devons prier avec ferveur pour nous et pour tous ceux que nous aimons, afin d'être délivrés du démon.

Poursuivi par la haine de ses ennemis, Notre-Seigneur était venu se reposer quelques jours dans le pays de Tyr et de Sidon. C'était une région peuplée par les descendants de Cham plongés dans l'idolâtrie. Le démon y régnait en maître et y faisait sentir durement son empire en entrant dans le corps de certaines personnes qu'il tourmentait cruellement. Malgré cela, ayant résolu de limiter son action personnelle à la Palestine peuplée par les adorateurs du vrai Dieu, Jésus désirait vivre dans le silence et la retraite les quelques jours qu'il se proposait de passer dans ce pays et n'y accomplir aucun prodige. Mais il avait compté sans la bonté de son cœur qui ne sait demeurer insensible à aucune affliction ni résister à aucune prière. Aussi bien, toute la Syrie savait qu'un prophète, fils de David, illustrait alors le pays de Juda ; aussi sa présence ne put-elle demeurer longtemps ignorée.

Un jour qu'il passait sur une route voisine de Tyr, une femme païenne, une Chananéenne, une descendante de Cham le fils maudit de Noé, apprit sa présence. Sa fille, possédée du démon, s'agitait dans des transports furieux. Sans hésiter, elle accourt vers le Sauveur, se jette à ses pieds et avec larmes lui demande la délivrance de sa malheureuse enfant.

Admirez, m. f., l'empressement de cette femme à venir implorer Notre-Seigneur. Que nous lui ressemblons peu ! Les occasions de salut se présentent à nous : c'est une retraite, une mission, un jubilé, c'est ce saint temps de carême. Nous les laissons échapper ; nous attendons des circonstances plus favorables et pendant ce temps les moments de la grâce disparaissent, le temps des visites du Seigneur fuit, nos projets de conversion s'évanouissent, notre rentrée en grâce avec Dieu ne s'opère point et nous restons jusqu'à la mort esclaves du démon, en attendant que nous devenions éternellement ses victimes en enfer.

II

Si les ordres que Jésus a reçus de son Père ne lui permettent pas d'aller chercher les Gentils, sa bonté ne lui permet pas non plus de les repousser. Courant comme un bon pasteur après ceux qui le fuient,

¹ Brunetière, *loc. cit.*

comment fuierait-il ceux qui viennent à lui, et les rebuterait-il ? Non, l'intention de Notre-Seigneur n'était pas que tout le monde ignorât son passage dans cette région de Tyr et de Sidon. Il savait qu'il y avait là une âme digne d'intérêt, une âme qui avait besoin de lui, et qui sait s'il ne vient pas en ce pays uniquement pour elle, avec la secrète intention de l'exaucer ? Mais il veut qu'auparavant elle mérite par la ferveur, par la persévérance, par l'humilité de sa prière, la grâce qu'elle sollicite.

« S'étant jetée aux pieds de Jésus, dit l'Evangile, cette pauvre femme se mit à crier en disant : Seigneur, fils de David, ayez pitié de moi ; ma fille est fort tourmentée du démon. » Prière bien touchante, m. f., et que nous ne saurions trop redire pendant ce carême, soit pour nous-mêmes, soit pour les pécheurs de notre entourage.

Comment Notre-Seigneur répond-il à une prière si confiante et si fervente ? Le croirez-vous ? m. f., eh bien ! il y paraît insensible, il n'y répond pas, il ne tourne même pas les yeux vers celle qui l'invoque avec de si grands cris ; il oppose à ses instances une indifférence apparente plus capable de rebuter qu'un refus. Qu'est-ce que cela signifie, mon Dieu ? mé-ricierai-je avec un écrivain des premiers siècles chrétiens, Origène, frappé, lui aussi, de ce silence : une mère désolée prie, pleure, conjure et fait résonner l'air de ses lamentations et de ses cris ; le peuple, spectateur de cette scène, en est touché ; vos apôtres même en sont attendris et vous, mon aimable Sauveur, vous si bon, si tendre, si affectueux pour tout le monde, vous demeurez insensible et indifférent ! Serait-ce donc à cause du sang maudit, du sang de Cham qui coule dans ses veines ?

Non, répond S. Jean Chrysostome, ce silence du Sauveur n'est pas un trait de la dureté de son cœur, mais c'est, au contraire, une marque d'intérêt et une preuve d'affection qu'il donne à cette femme. Il veut lui offrir l'occasion d'étaler au grand jour sa confiance et sa foi ; il veut ainsi la faire connaître, la faire valoir et la faire admirer de tous les siècles à venir. Ne nous décourageons donc pas lorsque parfois Dieu semble rester sourd à nos prières. Il veut par là nous faire estimer ses dons, exciter l'ardeur de nos desirs, rendre nos prières plus ferventes et ainsi accroître nos mérites et notre récompense.

Ne nous décourageons pas, mais imitons plutôt la Chananéenne. Elle ne perd pas confiance, mais, criant toujours plus fort sa prière, « Seigneur, Fils de David, répète-t-elle sans cesse, ayez pitié de moi. » En vain Jésus, pour se dérober à ses instances entre-se cachier dans une maison ; elle l'y poursuit de ses cris et de ses supplications ; elle redouble d'instance près des apôtres demeurés au dehors. Fatigués de ses cris et touchés de compassion ceux-ci se font ses médiateurs près du divin Maître : « Seigneur, lui disent-ils, ne l'entendez-vous pas nous poursuivant toujours de sa présence et de ses cris ? De grâce, exaucez-la donc et qu'elle en finisse : vous la rendrez heureuse et en même temps vous vous débarrasserez de ses importunités. »

Qui sait, dit S. Augustin, peut-être était-ce pour donner lieu à cette intercession des apôtres que

Notre-Seigneur ne répondit rien tout d'abord à cette femme, voulant par là nous apprendre que l'intercession des saints est aussi nécessaire pour obtenir les grâces de Dieu.

Mais le moment n'est pas encore venu pour Jésus d'exaucer cette requête. « Non, non, répond-il, il n'y a pas de grâce pour les Chananéens ; ils sont païens ; or, je n'ai été envoyé que pour sauver les brebis perdues d'Israël. »

III

Une réponse aussi dure était bien faite pour décourager la pauvre mère. Eh bien, non ! Prise d'une sainte hardiesse, elle pénètre de vive force dans la maison où s'est réfugié Jésus « *at illa venit et intravit*, » va droit à lui et se jetant à ses pieds lui renouvelle sa prière devenue plus instante. Le Sauveur va-t-il se laisser toucher cette fois ? Pas encore. Simulant toujours la même indifférence et la même froideur, « Non, non, dit-il, il n'y a pas de miracle pour toi, car il n'est pas convenable, il n'est pas juste que je prenne le pain de mes enfants et que je le jette aux chiens... »

Oh ! prodige d'humilité et de persévérance ! Loin de s'offenser de ce nom flétrissant, la pauvre mère s'en empare pour s'en faire un argument : « Vous avez raison, Seigneur, je ne suis qu'une pauvre chienne, une pauvre païenne ; mais c'est précisément à cause de cela que vous ne pouvez me refuser la grâce que je sollicite. Les chiens restant sous la table ne mangent-ils pas le pain que leur jettent les enfants ? ne ramassent-ils pas les miettes qui tombent de la table de leurs maîtres ? Vous m'appellez chienne, eh bien ! Seigneur, je vous prends au mot, ne me refusez pas quelques miettes de vos bienfaits et de vos miséricordes. »

Ah ! cette fois, Notre-Seigneur n'y tient plus. Donnant libre cours à sa bonté et à sa tendresse que, pour la plus grande gloire de cette femme et notre instruction à tous, il avait comprimée jusque-là, « Que ta foi est grande, ô femme, lui dit-il, va-t-en donc satisfaite et heureuse et qu'il te soit fait selon tes desirs ; va, ta fille est guérie. »

Voilà, m. f., comment il faut que nous priions pendant ce carême, si nous voulons obtenir le pardon de nos fautes. Si Dieu, de prime abord, semble ne pas nous écouter, priions avec plus d'instance ; s'il semble nous rebuter, ne nous laissons pas pour cela de prier ; s'il a l'air de nous reprocher le nombre et la gravité de nos fautes, convenons-en humblement ; si, pour éprouver notre foi, il nous laisse entendre que le Paradis n'est pas pour des pécheurs comme nous, répondons-lui : « Vous avez raison, Seigneur, mais vous êtes venu non pas tant pour les justes que pour les pécheurs ; vous êtes venu guérir les malades, délivrer les possédés, sanctifier et sauver ceux qui croient en vous ; ayez donc pitié de nous et pardonnez-nous. »

Voilà également comme il faut que nous priions pour ceux au salut desquels nous nous intéressons. C'est ainsi que pria pendant de longues années sainte Monique demandant à Dieu la conversion de son fils Augustin. « Courage, lui disait S. Ambroise,

le fils de tant de prières et de tant de larmes ne saurait périr. » Et en effet, non seulement Augustin se convertit, mais il devint un grand saint. Tôt ou tard, nous aussi, nous verrons nos prières récompensées par la conversion de ceux qui en auront été les heureux bénéficiaires. Ainsi soit-il.

II

LA MISÉRICORDE DIVINE DANS LA PARABOLE
DE L'ENFANT PRODIGE

Dans l'histoire de la Chananéenne que nous avons méditée dimanche dernier, nous avons vu avec quelle générosité Notre-Seigneur exauce les prières que nous lui adressons pour nous-mêmes ou pour les pécheurs auxquels nous nous intéressons. Dans l'évangile de samedi prochain ce divin Sauveur met sous nos yeux une magnifique parabole qui nous montre avec quelle miséricorde Dieu accueille le pécheur repentant. C'est l'histoire d'un jeune homme fuyant la maison paternelle pour se livrer à ses passions et qui, victime de celles-ci, revient repentant se jeter dans les bras de son père qui lui pardonne et l'accueille avec bonté. En entendant ce récit, combien d'entre nous peut-être reconnaîtront leur propre histoire ! Puisions-nous, si nous avons imité ce malheureux prodigue dans ses égarements, l'imiter également dans son repentir !

I

Un homme, dit Notre-Seigneur, avait deux fils qui jusque là avaient vécu heureux en sa compagnie sous le toit paternel. Désireux de liberté et d'indépendance, amateur de plaisirs, trompé sans doute aussi par les conseils, entraîné par les exemples de mauvais camarades, le plus jeune dit un jour à son père : « Mon père, donnez-moi la portion d'héritage qui me revient. » Ce langage était bien audacieux de sa part ; son père étant encore vivant il demeurait l'unique propriétaire de ses biens ; sa succession n'était pas encore ouverte et ses fils n'avaient aucun droit immédiat sur elle. Réclamer son lot d'héritage était de la part de ce mauvais fils souhaiter la mort de son père et trouver qu'il vivait trop longtemps.

M. f., nous condamnons sévèrement la conduite de ce malheureux, et cependant, ne l'aurions-nous pas plus ou moins imitée ? Vous souvient-il de ces heureuses années qui ont précédé et suivi votre Première Communion ? Ah ! laissez-moi vous rappeler cette heureuse époque de votre vie. Alors vous étiez vraiment les enfants bien-aimés de Dieu ; vous étiez heureux de venir à l'église, maison de votre Père céleste ; vous étiez heureux d'assister à nos cérémonies saintes et de vous approcher des sacrements. Puis, tout à coup vous avez changé. Est-ce à la suite de mauvais conseils, de mauvaises fréquentations, est-ce sous l'empire des tentations ou l'influence de mauvais exemples ? Toujours est-il qu'un jour, vous, enfant de si bons parents, vous qui aviez reçu une éducation si chrétienne, vous avez dit, sinon de bouche du moins en fait : « J'ai 15 ans... j'ai

18 ans... voilà assez longtemps que je pratique la religion ; je veux maintenant m'amuser, je veux jouir de la vie, je veux satisfaire mes passions. » Sans doute, Dieu nous a créés pour nous rendre héritiers de son bonheur. Mais, comme le prodigue, vous avez réclaté avant l'heure votre part d'héritage, vous avez voulu jouir dès ici-bas du bonheur qu'on ne peut trouver qu'au ciel, en voulant posséder le Paradis sur la terre, vous avez renoncé au titre d'enfant de Dieu en ce monde et au royaume des cieux dans l'autre.

Et Dieu, notre Père, qui ne veut pas d'un hommage forcé, Dieu qui aurait pu vous refuser ce bonheur d'ici-bas en vous enlevant la santé, la fortune, la vie, Dieu vous a laissé poursuivre ce que vous désiriez avec tant d'ardeur. Ce furent pour vous quelques moments d'ivresse, de joie, de plaisirs entremêlés et suivis de beaucoup de regrets, de beaucoup de remords, de beaucoup de déceptions et d'un vide affreux.

Tel est, en effet, le sort qui attendait notre prodigue. Ayant obtenu la part d'héritage qu'il réclamait, il quitta son père, son frère, son pays, et partit bien loin. Pourquoi donc bien loin ? Mais afin d'être plus libre de vivre à sa guise, sans avoir à redouter les remontrances de ceux qui l'aiment, sans avoir à craindre leurs regards, leur contrôle et leurs muets reproches.

Ah ! m. f., c'est bien ainsi qu'agissent le jeune homme et la jeune fille qui ne veulent plus rester fidèles aux promesses de leur baptême et aux serments de leur Première Communion, qui veulent vivre leur vie et se livrer aux plaisirs coupables. Ils fuient les pieuses réunions, les compagnies édifiantes ; ils évitent la rencontre du prêtre qui les a élevés, de leurs amis restés pieux, des parents qui pourraient leur donner de bons conseils ou leur adresser de charitables reproches. Pour s'étourdir, ils marchent à grands pas dans la voie de l'iniquité qui les éloigne toujours davantage de l'église, des sacrements et des devoirs religieux.

Voilà donc notre prodigue parti bien loin, bien loin. Et que fait-il donc en ce lointain pays ? En quelques jours, dit l'évangile, il y eut dissipé tout son bien dans la débauche et l'impudicité. *Ibi dissipavit substantiam suam vivendo luxuriose.* « Il est un péché, disait du haut de la chaire de Notre-Dame le P. Monsabré prêchant précisément sur l'enfant prodigue, il est un péché qui plus que tous les autres fait le vide dans notre vie et dans notre riche nature. Dieu permet que nous y tombions pour nous punir des superbes prévarications qui nous ont éloignés de lui, et quelquefois, je devrais dire le plus souvent, c'est pour le commettre que nous adressons à notre Père des cieux cette insolente sommation : « *Da mihi portionem substantiæ* ; donnez-moi ma part de biens. » Vieillards, hommes mûrs, jeunes gens, j'en appelle à votre sincérité. Si vous avez rompu avec les pieuses habitudes de vos premières années, si vous avez recherché avec empressement ces lointains où règne l'oubli de Dieu, n'est-il pas vrai que c'était pour vivre selon la chair ? Vous croyiez pouvoir régler les redoutables plaisirs

qu'elle vous demandait... Malheureux ! vous n'avez fait qu'exciter ses voraces appétits. Il a fallu ou il faudra lui sacrifier tout, jusqu'à ce qu'elle succombe elle-même victime de ses jouissances meurtrières. Ah ! croyez-le bien, le vice impur dévore plus que les biens de la fortune et de la réputation. En même temps qu'il épuise le corps et le remplit de maux précoces, avant-coureurs d'une mort honteuse, il hébète l'esprit, flétrit le cœur, paralyse toute générosité et engage la liberté dans le plus misérable des esclavages... Et l'on voit se traîner, dans les divers âges de la vie, des êtres déshonorés et impuissants sur le front desquels on peut lire cette sinistre accusation : « *Dissipavit substantiam suam vivendo luxuriose.* »

Quand le prodigue eut dissipé tous ses biens, Dieu permit qu'une famille survint dans le pays où il était. N'ayant plus rien pour acheter du pain, il eut faim. Cette faim, le pécheur l'éprouve aussi à sa façon : c'est le remords, c'est le vide que Dieu laisse en se retirant, c'est l'impuissance où sont les plaisirs coupables de rassasier le cœur de l'homme, c'est l'abîme sans fond que le péché creuse dans l'âme, c'est le ver rongeur qui poursuit le coupable et auquel il ne peut échapper.

Pour ne pas mourir de faim, notre prodigue se mit au service d'un habitant du pays. Celui-ci l'envoya dans sa ferme pour paître les pourceaux. Il en était à désirer de s'emplit l'estomac avec les gousses que mangeaient ceux-ci, mais personne ne lui en donnait. Quelle déchéance ! m. f., mais pas plus grande que celle du pécheur qui a abandonné Dieu. Le démon lui donne à paître à lui aussi, dit Lésêtre, le troupeau de ses honteuses passions, mais ne lui procure rien qui le puisse rassasier et ce fils de Dieu en est réduit à envier le sort des bêtes qui trouvent une grossière félicité dans la satisfaction de leurs appétits. Ne voyant pas d'autre perspective pour lui que la honte et la misère en ce monde, et l'enfer avec ses éternels supplices dans l'autre, il en vient à souhaiter, à envier la destinée de la brute, à désirer n'avoir comme elle point d'âme, afin de retourner tout entier comme elle dans le néant après cette vie. Mais c'est en vain : « *El nemo illi dabit;* » nul ne peut lui procurer cette affreuse assurance, cette triste sécurité. Qu'il le veuille ou non, il est immortel.

II

C'est quand le pécheur en est réduit à cette extrémité que la grâce l'attend. Heureux s'il sait en profiter ! Le plus grand malheur du pécheur, en effet, n'est pas d'avoir abandonné Dieu, de s'être égaré dans les voies de l'iniquité, d'avoir préféré aux pures joies de la vertu les coupables jouissances des passions. Non, le plus grand malheur de l'homme c'est de persévérer dans ses égarements, c'est de croupir dans le péché, c'est de renoncer à l'espoir d'en sortir. Tel fut le crime de Lucifer, l'ange déchû qui persévéra dans son orgueil ; tel fut le crime de Caïn, et de Judas qui se perdit de désespoir. C'est ce qui fait dire à un Père de l'Eglise que tomber dans le péché c'est un effet de l'humaine

faiblesse, mais que persévérer dans le péché, c'est le propre du démon. « *Peccare humanum est, sed perseverare diabolicum.* »

S'il se trouvait parmi ceux qui m'entendent un pauvre pécheur qui désespère ainsi de la miséricorde de Dieu et du pardon de ses fautes, qu'il imite notre infortuné prodigue, qu'il se jette dans les bras de Dieu et celui-ci l'accueillera comme le père du prodigue accueillit son fils repentant.

Dans son malheur notre pauvre jeune homme se prit à réfléchir. Il revit dans son souvenir la maison paternelle qu'il avait quittée et où il avait joui pendant de longues années d'un bonheur si pur. Il repassa dans son esprit la suite de ses égarements et la triste condition à laquelle ceux-ci l'avaient réduit. Et rentré en lui-même il se dit : « Combien de mercenaires dans la maison de mon père ont du pain en abondance, et moi, ici, je meurs de faim ! »

Pauvres pécheurs qui m'entendez, voilà ce qu'il vous faut faire, vous aussi, pendant ce saint temps de carême : réfléchir... Réfléchir sur le bonheur qui était le vôtre quand vous serviez Dieu, quand vous viviez dans sa sainte amitié, quand vous marchiez dans la voie de ses commandements. Comme vous aviez la conscience en paix ! Comme vous étiez rassurés sur l'avenir ! Ce bonheur est encore le partage de ceux qui sont restés fidèles à Dieu. Oh ! que leur sort est enviable, comparé au vôtre !

Le prodigue ne se contente pas de réfléchir. Il prend une excellente résolution : « *Surgam et ibo ad patrem...* Je me lèverai, dit-il, et je retournerai vers mon Père... » Et je lui dirai : « Père, j'ai péché contre le ciel et contre vous ; je ne suis plus digne d'être appelé votre fils ; traitez-moi comme un de vos mercenaires. » Pécheurs qui êtes ici, quel bel exemple vous donne ce fils égaré, mais vraiment repentant ! Il ne se contente pas de formuler un souhait, il prend une résolution, qu'il va mettre sans tarder à exécution. C'est ainsi qu'il vous faut faire. Ne dites donc pas : « Je voudrais bien changer de vie, me convertir, revenir au Dieu de mon baptême et de ma Première Communion, mais dites résolument : « Je veux pour tout de bon me convertir et sauver mon âme ; non pas dans 20 ans, dans 10 ans, non pas même l'année prochaine, mais cette année même. Cette année, je veux me confesser et faire mes pâques. »

Et en effet, se levant aussitôt, le prodigue reprit le chemin de son pays et retourna vers son père. Oh ! qu'il a raison de ne pas tarder. S'il eût attendu au lendemain, peut-être n'en eût-il plus eu le courage ; peut-être n'en eût-il plus eu la force et serait-il mort là de misère et de faim. Mais il se lève sans tarder et retourne à son père : « *Surgens venit ad patrem.* » — Que de chrétiens, en entendant la parole de Dieu dans un temps de jubilé, de mission ou simplement de carême comme celui-ci, ont formé de belles résolutions et voulu sincèrement se convertir ; mais, parce qu'ils ont hésité et différé leur conversion quand la grâce parlait à leur cœur, ils sont morts dans leur péché et sont aujourd'hui dans les tourments éternels. La plupart de ceux qui sont en enfer, dit un Père, n'étaient pas des impies, des in-

crédules. C'étaient des chrétiens négligents, qui se proposaient bien de se convertir un jour, de se confesser avant de mourir, mais qui, pour avoir toujours remis cette grande affaire à plus tard, n'ont pas pu la mettre à exécution, parce qu'il était trop tard. Ah ! m. f., profitez de l'expérience des autres, ne vous exposez pas au même malheur !

Depuis de longs mois le prodigue avait quitté le toit qui avait abrité son enfance et cependant son père continuait de songer à lui, ne pouvant se consoler de son départ. Comme le patriarche Jacob inconsolable de la disparition de son fils Joseph, on l'entendait seul, à l'écart, le jour et la nuit, soupirer après son malheureux enfant : « Mon fils, mon fils, qui me rendra mon fils ? » Comme la mère de Tobie, chaque soir il montait sur les hauteurs voisines pour regarder s'il ne le verrait pas revenir. Déçu bien des fois, il ne se décourageait pas. Sa persévérance finit par être récompensée. Un jour qu'il interrogeait l'horizon comme de coutume, il aperçut un homme qui avançait péniblement couvert de haillons et offrait l'apparence de la plus grande misère. C'était son fils. Quoiqu'il fût loin encore, son père le reconnut. Tout ému de pitié, il accourut à sa rencontre, tombe à son cou et l'embrasse.

C'est bien là, m. f., l'image, l'attendrissante image de Dieu et de sa miséricordieuse bonté. C'est lui qui est ce bon père dont parle notre parabole. Oui, pendant ce temps de grâce qu'est le saint temps de carême, du haut du ciel il jette les yeux sur nous, pauvres enfants prodigues que nous sommes. Il nous voit venir de loin, de bien loin ; il voit nos secrets désirs de conversion ; il voit les résolutions que nous prenons de revenir à lui, les efforts que nous faisons pour les mettre à exécution. C'est en vain que sa justice cherche à l'arrêter, sa miséricorde le presse de venir au devant de nous et il le fait en nous donnant sa grâce pour réaliser nos saints désirs, en plaçant sous nos yeux de pieux exemples qui nous entraînent, en mettant sur notre chemin une âme sacerdotale qui nous accueille avec bonté et nous facilite une démarche et un aveu que nous croyions impossible.

Se jetant aux pieds de son père le pauvre prodigue pénitent lui redit la phrase qu'il a préparée : « Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre vous... » Mais le père, sans lui laisser le temps d'achever, sans lui adresser le moindre reproche, commande à ses serviteurs : « Apportez, leur dit-il, sa plus belle robe d'autrefois ; mettez-lui un anneau au doigt et à ses pieds des chaussures neuves ; puis, allez choisir dans l'étable le veau gras, tuez-le, mangeons et faisons fête, car mon fils que voici était mort et il revit, il était perdu et le voilà retrouvé. »

M. f., dans ces préparatifs et cette fête vous reconnaissez facilement les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie que l'Eglise vous invite à recevoir à la fin de cette sainte quarantaine. L'accueil fait au pauvre prodigue vous est assuré. Agenouillés aux pieds du prêtre qui tient la place de Dieu, et à qui du reste vous donnez comme à lui le doux nom de père, vous redirez, vous aussi : « Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre vous... » Et le prêtre,

sans vous adresser le moindre reproche, tout heureux au contraire d'être l'instrument des miséricordes de Dieu à votre endroit, prononcera sur vous les consolantes paroles de l'absolution que Dieu ratifiera aussitôt dans le ciel en vous ouvrant ses bras et son cœur. Sur son ordre, ses anges vous revêtiront à nouveau de la robe d'innocence que vous aviez reçue au baptême ; ils vous passeront au doigt l'anneau symbole de l'amitié de l'alliance renouée entre Dieu et vous. Montant au saint autel le prêtre y immolera la divine Victime, et au matin de Pâques vous aurez l'immense bonheur de prendre part au banquet sacré en vous agenouillant à la sainte Table.

Oh ! m. f., procurez-vous cette joie à vous-mêmes. Procurez-la à tous ceux qui vous aiment et qui s'intéressent à votre salut. Procurez-la au ciel lui-même, puisqu'il y a, dit N.-S., plus de joie au ciel pour un seul pécheur qui se convertit que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui persévèrent, et que Dieu, vous montrant à ses anges et à ses saints, puisse leur dire : « Réjouissez-vous, car votre frère que voici était mort et il revit, il était perdu et le voilà retrouvé. » Ainsi soit-il.

LECTURES DE CARÊME SUR LA JOURNÉE DU CHRÉTIEN

V

L'ASSISTANCE À LA MESSE

Tibi sacrificabo hostiam laudis.
Seigneur, je vous offrirai en sacrifice avec le prêtre l'hostie de louange et de gloire pour vous.
(Ps. cxv, 17).

Mes frères,

Pour le chrétien qui s'unit à Dieu dans l'oraison matinale chaque jour, l'assistance à la messe quotidienne devient vite une conclusion naturelle de sa méditation et un besoin impérieux pour son âme. Mais, je le sais, hélas ! les exigences de la vie et parfois même des nécessités plus impérieuses encore, au point de vue surnaturel, des devoirs d'état, ne permettent pas à toutes les âmes chrétiennes l'assistance journalière au saint sacrifice de la messe. Loin de moi, par conséquent, la pensée de vouloir en faire une obligation absolue de la journée chrétienne. Cependant elle en est, d'ordinaire, tellement inséparable que je ne crois pas pouvoir l'exclure du programme que je me suis proposé en vous décrivant les différents exercices de la journée du véritable chrétien. Et je veux dans cette instruction vous dire quel est le genre d'assistance au saint sacrifice de la messe qui seul est capable d'en faire un acte véritablement chrétien.

Il y a, en effet, m. f., une manière dérisoire d'entendre la messe et qui, loin de faire du saint sacrifice une hostie de louange et de gloire à Dieu, comme le chantait le Psalmiste dans le texte que je vous citais en commençant, en ferait plutôt un acte d'impénétrable, si elle était pleinement consciente, et non pas seulement le résultat de la légèreté. Tertullien disait

du sacrificateur païen, à cause de son attitude : « *Sacrificat an blasphemat ?* Sacrifie-t-il ou bien blasphème-t-il ? » Hélas ! m. f., Dieu veuille que les anges du sanctuaire n'aient jamais eu à se poser pareille question à votre sujet, en contemplant votre attitude pendant la messe. En tout cas, pour vous corriger, s'il y avait lieu, de cette faute, ou plutôt, je l'espère, pour vous en préserver à l'avenir, voyons ensemble comment un chrétien digne de ce nom doit assister à la messe.

On peut envisager trois manières de bien entendre la messe, selon qu'on y considère le *type*, le *rite* ou bien les *fins* du sacrifice divin. Voici quelques suggestions sur chacune de ces méthodes d'assistance à la messe.

I

Considérez d'abord, si vous le voulez, le *type* primordial de la messe, c'est-à-dire le sacrifice de la Croix dont celui de l'autel est la représentation non sanglante et la continuation à travers les siècles. Dans quelles dispositions auriez-vous voulu vous trouver, s'il vous eût été donné d'avoir le douloureux privilège d'assister à l'immolation même du Christ ? A quel groupe d'acteurs ou de spectateurs auriez-vous voulu appartenir ? Car il y avait trois groupes d'assistants au grand sacrifice de Jésus sur le Calvaire.

Il y avait d'abord, hélas ! des *blasphémateurs* et des *bourreaux*, ceux qui branlaient la tête dans leur incrédulité, ou qui fixaient le Christ à la croix. Ce groupe, je l'espère, n'aura jamais de représentant parmi vous, bien que, parfois, il se trouve dans nos églises des fidèles dont il est permis de se demander, à leur attitude quelconque et peu digne, s'ils croient vraiment à la religion qu'ils semblent professer extérieurement.

Il y avait ensuite les *indifférents* et les *tièdes*, ceux qui, d'après l'Evangile, bien qu'ils fussent soi-disant des amis du Christ, *noti ejus*, se tenaient à distance de peur de se compromettre. Leur place n'a pas changé. Entrez dans une de nos églises, le dimanche, et vous les verrez près de la porte, arrivés les derniers et les premiers sortis, *hac videntes, a longe*. De ceux-là encore j'aime à croire qu'il n'y a pas de représentants ici.

Enfin, il y avait à la messe du Calvaire un petit groupe d'assistants recueillis et désolés, parce qu'ils étaient unis de toute leur âme à Celui qui mourait sur la croix. Ce groupe se composait de Marie, de St. Jean, l'apôtre bien-aimé, de Madeleine, le repentir incarné dans l'amour, du bon larron, le converti sublime, et du centurion qui se frappait la poitrine en son nom et au nom de l'humanité pécheresse. Vous avez là, m. f., dans ce dernier groupe, les modèles de tous les sentiments qui doivent animer votre âme pendant le saint sacrifice : l'amour virginal de Marie et de St. Jean, l'amour repentin de Madeleine, l'amour repentant du bon larron et du centurion romain, joints à la foi la plus vive. C'est dans ce groupe que doit être votre place ; mais, en vous y plaçant, souvenez-vous que noblesse oblige et rappelez-vous la parole de sainte Madeleine-Sophie

Barat, l'illustre fondatrice des Dames du S.-C. : « On n'est bien venu au pied de l'autel que lorsqu'on y sacrifie. » Puisque Jésus s'immole pour vous, immolez-vous avec lui.

II

Si les considérations que je viens de vous faire vous paraissent trop élevées et trop difficiles à réaliser, vous avez à votre disposition une seconde méthode pour bien entendre la messe, c'est de vous *unir au rite*, c'est-à-dire aux prières et aux cérémonies liturgiques du saint sacrifice. Je ne puis dans une instruction aussi courte que celle-ci vous les décrire toutes. Je me borne à vous en indiquer les grandes lignes, comme qui dirait leurs divisions architecturales. Le rite de la messe se compose essentiellement de trois parties : 1^o la *préparation* du sacrifice, 2^o l'*action* et 3^o la *conclusion* ou *action de grâces*.

La *préparation* c'est cette belle suite de prières, de psaumes, de lectures de l'Ancien et du Nouveau Testament, qui va du signe de croix initial du prêtre jusqu'à la fin de l'Evangile, ou, quand on le récite, du Symbole de la Foi de Nicée, et qui dispose au sacrifice par des actes de foi, d'humilité, de louange et de supplication. C'est comme le portique, le vestibule du Saint des saints de la messe, c'est-à-dire de l'*Action* même du sacrifice qui, elle, comprend trois parties, les plus solennelles de la messe : l'*Oblation* ou Offertoire, la *Consécration* et la *Communion*, et pendant lesquelles toute votre religion doit se résumer en ces trois actes : croire, adorer et aimer.

Enfin la messe se conclut par l'*Action de grâces* ou dernières prières, oraisons et bénédictions, dont l'harmonie s'achève sur le magnifique évangile de St. Jean.

Cette triple disposition de l'économie de la messe exige de vous une union plus facile que celle de la première méthode. Cette union consistera à lire les prières de la messe, ou à les chanter, selon que l'Eglise le prescrit dans l'ordre de sa liturgie.

III

Enfin, une troisième manière de vous unir au divin sacrifice et d'y bien assister, sera de vous *conformer* dans les sentiments de votre esprit et de votre cœur aux *quatre fins* principales de la messe qui sont : d'*adorer* Dieu, de *remercier* Dieu, de *satisfaire* à Dieu et de *demander* à Dieu les grâces spirituelles dont vous avez besoin. Ces quatre actes naturels, vous les accomplirez, comme vous le demande l'Eglise à la fin de toutes ses prières de la messe : *Per Dominum nostrum Jesum Christum*, par Jésus-Christ, avec Jésus-Christ et en la personne de J.-C. s'immolant jadis sur la Croix à cette quadruple intention, et continuant à le faire sur l'autel jusqu'à la consommation des siècles. Je n'insiste pas davantage pour aujourd'hui sur cette dernière méthode qui est la plus parfaite de toutes, mais qui, par sa perfection même, est peut-être moins accessible aux âmes qui n'ont pas déjà une certaine habitude de la piété.

En tout cas, m. f., quelle que soit la méthode que vous choisissiez parmi les trois que je viens de vous indiquer, rappelez-vous qu'au fond une seule chose importe pour bien entendre la messe : c'est de s'unir, non seulement de corps mais aussi d'esprit et de cœur, à la grande immolation que J.-C. accomplit sur l'autel par les mains du prêtre. Si vous faites cela, quelle que soit votre méthode, vous fussiez-vous bornés même, comme tant de pauvres femmes du peuple ne sachant pas lire, à réciter votre chapelet avec dévotion, vous aurez bien entendu la messe ; et quand le prêtre aura congédié l'assistance par le salut traditionnel, « *Ite missa est*, allez-vous-en, la messe est finie, » c'est sans remords, et l'âme remplie d'une sainte allégresse, que vous répondrez avec le servant ou que vous chanterez vous-même : « *Deo gratias !* » Oui, merci mon Dieu ! Ainsi soit-il.

SUJETS DE CIRCONSTANCE

LE DEVOIR PRÉSENT DES FEMMES CATHOLIQUES !

Pourquoi êtes-vous venues si nombreuses aujourd'hui ? Vous avez protesté, ce matin, contre le projet qui mobilise toute femme en temps de guerre ;... mais, vous êtes mobilisées pour quelque chose qui ressemble un peu à une lutte. Vous vous êtes arrachées ce dimanche après midi à vos foyers, à vos Vêpres, à vos Conférences, pour écouter des discours intensifs et puissants... Demain, votre besogne sera encore plus lourde : vous ne pouvez laisser les hommes lutter toujours tout seuls. Ils ont bien travaillé, depuis trois ans, dans la Fédération Nationale Catholique. Mais dans votre diocèse, vous les avez suivis de près, et vous êtes, m'a-t-on dit, environ 25.000. Il en reste encore 25.000 à gagner. Il faut vous passionner à cette conquête pacifique !

I. — *Les raisons d'agir*

C'est que la femme doit aujourd'hui sortir de cette timidité qui l'enfermait dans son foyer, de cette discrétion mal comprise qui la tenait séparée de la vie publique. Elle doit entrer dans la dure bagarre de l'action au grand air, puisqu'il y a une crise familiale, crise sociale, crise civique, crise religieuse, et que la France se débat à travers ces fléaux, et que votre titre de chrétiennes demande que vous soyez prêtes à tout pour les reconquêtes nécessaires !

I. CRISE FAMILIALE. — Et tout d'abord la famille, c'est votre grande préoccupation, est en péril. Parmi les campagnes d'anarchie qui tourmentent notre pays, il y en a peu de sataniques comme celle qui s'attaque à la famille : elle vise au cœur l'œuvre du Christ !

Aujourd'hui, c'est le renversement de nos traditions familiales, c'est la volonté d'en finir avec la doctrine du mariage indissoluble, et la décadence est déjà

rapide. Si cette œuvre de dépravation continue par le jeu des danses, par le dessin des modes, par la liberté des propos et des lectures, la jeune fille ne sera plus dans quelques années quelqu'un à respecter, — je le dis presque brutalement, elle sera quelque chose à convoiter ! Il n'y aura plus en elle cette noblesse d'âme qui, par avance, préservait le grand amour chrétien, le seul qui parvienne à satisfaire pleinement les aspirations d'un cœur délicat. Car ce mot « aimer » n'a de sens que lorsqu'il s'unit à cet autre : aimer « toujours. » Mais, avec l'effroyable dégradation morale qui peu à peu contamine même des familles honnêtes, qui cherche à s'introduire dans nos foyers chrétiens, qui déjà détruit dans les cœurs ce sentiment de l'amour fidèle, de l'amour créateur de vie, l'institution divine de la famille aura vécu !

Chaque fois que l'Eglise a touché à ces questions délicates, elle se heurte, même en des milieux chrétiens, à cette réponse : « Oh ! vous êtes trop sévère ! » — Non ! Ne dites pas que l'Eglise est sévère, elle est maternelle ! Elle prévoit le danger. Elle ne veut pas que trop tard vous pleuriez sur des ruines irréparables. Elle sait aussi que c'est la femme surtout qui sera victime, parce qu'étant la plus faible, elle ne pourra jamais pleinement égaler l'homme, et tombera un jour victime des passions.

Et c'est pourquoi on a raison de vous dire : « Sortez donc de votre foyer pour le défendre, car à vous enfermer uniquement dans vos tâches domestiques, vous ne préserverez pas cet enclos sacré contre toutes les propagandes qui le profaneront et finiront par vous enlever votre meilleur espoir. Les hommes ont défendu la frontière des Vosges, aux femmes de défendre la France dans les foyers chrétiens ! »

II. CRISE SOCIALE. — Cette crise familiale s'aggrave d'une crise sociale. Vous avez entendu dire à certains jours qu'une révolution monte. Et il y a des répétitions de la grande émeute dans les rues de Paris, comme nous l'avons encore constaté il y a quelques semaines. Marseille reverra-t-elle les tueries qui ont ensanglanté ses rues ? La vague russe va-t-elle déferler à travers l'Europe Centrale ? Nos usines seront-elles livrées aux horreurs de l'incendie ? Et vos petits enfants ?... Ah ! rien que de prononcer leurs noms, je vois vos visages s'assombrir. Pourquoi déjà la vision des petits berceaux où ils dorment insouciant fait-elle passer dans vos cœurs une inquiétude ? Vous vous dites : « Mais oui, qu'en adviendra-t-il d'eux ? Si cela continue, vers quels abîmes de mort un jour ne seront-ils pas emportés ? »

Pourquoi ai-je jeté ici ces prévisions ? Ce n'est point pour vous faire peur, pour vous déprimer, mais pour vous armer de courage, puisque, les difficultés ne sont pas faites pour abattre, mais pour être abattues. Certains peuples sont actuellement voués à l'anarchie, parce qu'ils n'y ont pas pensé. Croyez-vous que si les femmes russes des milieux riches avaient passé une partie de leur vie à faire ce que vous faites, croyez-vous qu'on verrait des filles d'archiduc gagner quelques misérables sous par jour à poinçonner des tickets de Métro, jusqu'à ce qu'un jour,

¹ Discours prononcé par M. l'abbé Thellier de Poncheville au Congrès d'Epinal le 28 octobre 1927.

victimes de cet atmosphère, elles s'en aillent mourir sur un grabat d'hôpital ?

Joseph de Maistre n'a pas manqué de bienveillance pour la société de l'Ancien Régime, et cependant, lorsqu'il décrit la mort de la princesse de Lamballe, lorsqu'il voit cette tête encore poudrée portée au bout d'une pique, il s'attendrit. Sans doute il pense à toutes les belles jeunesse de salons qui furent ainsi massacrées, mais le justicier fait son œuvre, et il ajoute ce mot rapide et vrai : « Il y a bien des innocentes parmi ces victimes ! Moins qu'on ne croit, parce que toutes étaient coupables ! » Comment ? Par leurs abstentions. Parce qu'elles n'avaient pas fait leur devoir social, alors qu'avec des dévouements on aurait pu organiser un sort meilleur à ces peuples ! *Il y a des évolutions qui ne deviennent des révolutions que parce que ceux qui auraient dû en être les préservateurs, s'en sont désintéressés !* Et de même aujourd'hui, dans les meilleurs milieux, il se fait une transformation. Si nous persistons à ignorer cette transformation, nous serons les victimes d'une crise politique et sociale qui peut tourner très mal. Nous serions bien aveugles de ne pas ouvrir les yeux, bien superficiels de ne pas changer notre méthode d'action, et de ne pas nous décider à empêcher que tout ne s'achève en catastrophe, — en y mettant beaucoup de cœur, pour que cela s'achève en apothéose !

C'est le peuple, surtout, qui est ainsi secoué par les convulsions d'un malaise dont il recherche les responsables. Ce peuple, vous le savez, a du cœur ; mais il faut travailler à en prendre le chemin. Ce n'est pas à coups de violence qu'on l'empêchera de s'agiter et quelque jour se révolter. C'est à coups de dévouement qu'on le délivrera d'une agitation stérile, par une action dont il bénéficiera ensuite ! Quand on vous parle de catholicisme social, on ne veut pas vous imposer un devoir nouveau. Un catholique social, ce n'est pas un socialiste un peu timide qui mettrait le mot catholicisme à côté de l'autre pour l'adoucir, c'est tout le contraire : un catholique ne réalise bien la doctrine du Maître que s'il donne son cœur et ses forces au bien, au salut des autres, en un mot, que s'il devient *social*.

III. CRISE CIVIQUE. — La France, déchirée par ces luttes, se trouve en péril. Elle a un grand besoin de votre dévouement. La Patrie crie au secours. Pendant la guerre, vous vous êtes déjà tant dévouées, vous avez tant fait, non pas dans les tranchées de première ligne, mais à l'arrière, dans le foyer dépeuplé, le travail de l'usine ou du bureau, et dans les champs... pendant que vos frères et vos fils étaient des héros sur les champs de bataille. Ah ! je comprends ce mot qu'une Canadienne jetait dans une de nos conférences : « Ah ! les beaux soldats ! il n'y a que les femmes de France pour avoir de tels fils ! »

Aujourd'hui, ce n'est plus sur les champs de bataille que se décide le sort de la France, c'est dans le dévouement civique. Déjà on vous a annoncé qu'un bulletin de vote vous serait donné, cela ne peut pas tarder beaucoup pour les élections municipales. Il faudra donc l'utiliser. Vous serez électrices, ayant

alors autant que vos frères des responsabilités qui pèseront dans la balance électorale. Vous ne serez pas excusables de ne pas vous y préparer, car s'il n'y a pas une ligue d'honnêtes femmes catholiques, il passera dans vos campagnes ce meneur, elle passera, cette propagandiste d'une Ligue des Droits de la femme, pire que celle des Droits de l'homme, recrutant des bonnes volontés non prévenues ; et, par conséquent, des femmes honnêtes se laisseront prendre, à moins que, les premières, vous ne soyez passées par là. Le terrain est encore nouveau, mais les autres travaillent. Il faut vous y mettre tout de suite, sous peine de vous laisser devancer par l'adversaire. Nous avons su en guerre ce qu'il en coûtait pour reprendre cette crête d'un bois, cette tranchée où l'ennemi avait réussi le premier à s'implanter. Combien de vos fils ou de vos frères ont versé leur sang pour racheter la faute d'imprévoyance qu'avaient commise leurs prédécesseurs ! Il en serait de même sur ce terrain électoral où la femme va être jetée. Si vous n'êtes pas la première, vos filles qui viendront après vous vous reprocheront d'avoir manqué d'initiative, car il leur en coûtera beaucoup de réparer tant de fautes qu'aujourd'hui l'on pourrait éviter.

Vous dites que les choses vont mal ; mais vous, qui dites cela, que faites-vous pour qu'elles aillent mieux ? Vous direz, le 11 Novembre : « Vive la France ! » évoquant le grand drame d'hier. Mais qu'allez-vous faire pour que la France revive dans votre petite paroisse, dans votre faubourg ? Sur ce terrain encore, la France a besoin de vous, en Lorraine surtout plus qu'ailleurs. C'est ici que Dieu a appris une fois de plus à notre Patrie qu'ayant ses faiblesses, quelquefois ses heures de décadence, il suffit qu'une petite fille de la campagne laisse tomber ses outils et prenne une épée pour retirer sa Patrie d'un abîme d'épouvante. *Dieu n'a pas fini d'étonner le monde par les merveilles que pour son salut la France fera encore avec l'aide de ses femmes !*

IV. CRISE RELIGIEUSE. — Et cette crise familiale, sociale, civique, s'aggrave d'une autre crise qui s'appelle la crise religieuse.

Ah ! nous ne sommes pas en persécution tout à fait, les mitrailleuses ne sont plus en action ; mais elles restent-toutes en position. Et si certaines lois pour la liberté de l'enseignement chrétien ne jouent plus à fond, ces batteries anticléricales sont toujours prêtes à recommencer le ravage, et l'on pourrait revoir avec les élections prochaines un nouveau Président du Conseil monter à la tribune et recommencer de tenir des paroles qui équivalurent, il y a quatre ans, à une déclaration de guerre ! Et ce serait la France déchirée par cette affreuse lutte religieuse. Et nos Communautés tremblent. Vous rappelez-vous les Clarisses d'Alençon, les Carmélites d'Evian qu'on faillit jeter à la porte ? Mais, qui donc les protégera ? Vous ne feriez rien maintenant pour monter la garde autour de ces Communautés sur lesquelles demain peut-être de nouvelles menaces de dispersion, d'exil s'abattront ? Ne laissez pas les hommes seuls protéger les libertés religieuses.

Vous voudrez plus que d'autres apporter votre concours à la croisade qui doit faire rentrer la Paix

entrevue dans la cité française, croisade sur laquelle il faut concentrer nos énergies pour qu'elle arrive à la puissance.

Il n'en est qu'Un qui soit le Véritable Restaurateur de la Patrie, à qui la France doit sa beauté : c'est Celui qu'une fête nouvelle depuis un an a proclamé avec son grand titre et que, dans huit jours, vous célébrerez encore en la fête glorieuse du Christ-Roi !

Eh bien aussi, puisque vous croyez que les femmes ont aujourd'hui le devoir de faire quelque chose, ne vous contentez pas de dire : « Dans mon bon vieux temps, du temps de nos grand'mères, on ne se déplaçait pas pour aller à des réunions de canton, et les choses allaient bien mieux. » Votre grand'mère avait bien raison de ne rien faire si on ne lui demandait rien, mais aujourd'hui on vous demande autre chose. *Réjouissons-nous d'être aux prises avec des temps troublés où nous n'avons pas le droit de nous enfermer chez nous ! Il est bon d'appartenir à une époque qui contraint le catholique d'être généreux.*

Un soldat en permission, entre deux batailles, disait à sa mère qui, le sachant ardent, lui recommandait la prudence : « Vous savez bien qu'en guerre on ne fait jamais plus que son devoir, et pour vraiment le faire, mon devoir, je le ferai deux fois ! » Et vous aussi, vous avez un devoir qu'il faut faire deux fois, je me permets de vous y inviter avant de vous dire de quelle manière vous remplirez ce devoir.

Dans une tranchée, des soldats s'interrogent : « Lequel d'entre eux va tomber le premier ? » D'un geste énergique, ils ont planté au canon de leur fusil leur baïonnette, et dans leur conscience ils ont planté l'indomptable volonté de faire tout leur devoir. Un prêtre passe et, sous la visière du casque qui projette une ombre un peu dure, voit des yeux brillants ; dans ces yeux il lit une interrogation : « Vous viendrez avec nous, n'est-ce pas ? — Pourquoi ? Je n'ai pas de poudre, je n'ai pas d'armes, qu'irai-je faire dans la cruauté de la bataille ? — Vous viendrez avec nous ! » Pourquoi cette insistance ? Ce n'est pas qu'ils aient peur ; mais tout de même, en de pareils moments, cela leur fera du bien de sentir près d'eux un cœur sympathique à leur cœur, une pitié, un dévouement maternel, une présence sacerdotale : « Vous viendrez nous relever si nous tombons, et à nos membres déchiquetés par la mitraille, vous mettrez la douceur du premier pansement ; vous mettrez à notre front, si la mort l'a glacé, le baiser qu'auraient voulu y mettre les lèvres d'une vieille maman ; vous donnerez à nos âmes affolées l'espérance du pardon, la promesse d'une gloire éternelle... Vous viendrez avec nous, n'est-ce pas, mon Père !... » Et ils sont partis ensemble, ce prêtre soldat et ces combattants ! Il en est parti tant et tant, que des milliers des nôtres ne sont pas revenus. Quatre mille portaient au front le signe sacré du sacerdoce qui sont restés sous la terre de France !

A cette heure, la Cité de Dieu vous adresse le même appel. Je suis sûr que déjà votre réponse est prête dans vos cœurs. Pour défendre vos foyers, pour apaiser la crise sociale, pour redresser la France

et remettre debout le Christ, vous viendrez avec nous !...

II. — Un programme d'action

Mais que ferez-vous, quand vous serez toutes ainsi mobilisées ? Cela n'engage pas beaucoup d'avoir donné son nom ni même son argent, encore qu'on vous en demande bien peu (2 francs, je crois ; à votre place, je proposerais tout de suite 5 francs, car une œuvre vaut dans la mesure où elle coûte). Ne vous contentez pas d'avoir votre nom couché sur les listes de la Fédération diocésaine féminine, car lorsqu'on a son nom couché quelque part, on est exposé à s'endormir ! Il est arrivé ailleurs qu'après avoir vu des masses compactes comme celle-ci, on se disait : « Comme il y a du monde, comme cela va ronfler ! » Et cela a ronflé très fort en effet, puisque le lendemain on s'est endormi sans agir !

On se groupe d'abord pour se grouper, puis pour se former, et pour se dévouer.

I. SE GROUPEUR. — En arithmétique, on nous a enseigné qu'un plus un cela fait deux. Mais l'action n'additionne pas, elle multiplie ! Une femme et une femme qui s'entendent, cela vaut autant que dix, divisées ! Quelques hommes peuvent maintenir une foule ; mais deux femmes, c'est extraordinaire ce qu'elles sont capables de réaliser ! Tant que les hommes sont restés à l'état de grains de sable, ils furent poussière, le vent a tout balayé ; réunis maintenant en force, ils arrêtent l'offensive anticléricale. Des gouttelettes d'eau, des femmes dispersées, cela ne sert pas à grand'chose ! Même groupées simplement chacune dans sa paroisse, dans une association n'ayant pas son centre à Epinal, elles pourraient bien peu de chose ! Et encore votre Fédération diocésaine, si elle n'est point groupée avec les autres dans une grande Fédération nationale, ne donnerait pas encore son plein rendement ! Quand elle serait réalisée, cette entente sur la terre de France, il faudrait, même au-dessus des frontières, tâcher de tendre les mains à d'autres Liges, puisque le grand courant dévastateur qui passe par le monde passe au-dessus des frontières des peuples ! Ce n'est pas seulement à Paris qu'il faut prendre l'offensive, c'est à Berlin, à New-York qu'il faut combattre les modes dégradantes de la femme. Combien de choses se feraient si nous nous groupions !

Augagneur disait un jour : « Je voudrais me faire catholique pour apprendre à ces gens-là à s'organiser. » Il avait raison. Il savait très bien que nous représentons plus de valeur que les autres : valeur du nombre : c'est vrai, je crois, du moins pour les femmes ; mais sûrement la valeur intellectuelle et morale ! Il savait cela, et il disait : « Si ces gens-là savaient se servir de leur puissance, ils seraient les maîtres de la France. »

Il faudra donc nous grouper, par conséquent trouver ceux qui ne sont pas avec vous, et les amener à se joindre à vous. Vous rentrerez ce soir grisées de votre Congrès. N'attendez pas à demain. Frappez aux portes de vos amies. Il faut arriver à ne laisser

aucune force isolée, parce qu'elle ne sert à rien. C'est si bon de penser que la petite action que chaque femme peut exercer dans sa vie, dans son bureau ou son usine, s'encadre dans de grandes actions que font des milliers d'autres femmes dans le même instant et le même sens ; que tout ce qui est fait ici est fait partout à travers le monde !

C'est ce qui a fait la force de notre armée. Ce soldat qui était dans son pauvre trou d'obus, pour-quoi tenait-il ? Ce n'était qu'un point perdu, mais il avait le sentiment d'être l'anneau d'une chaîne ! Il sentait que pour sa part il faisait le guet, et que, s'il fléchissait, toute la chaîne pouvait être rompue. On est fort quand on se sent soudés les uns aux autres ! Faites du recrutement. Ce sera reprendre notre vieille tradition chrétienne. Même si Herriot n'avait pas brandi des armes menaçantes, il aurait fallu nous grouper, et, nous catholiques, faire partie de la Communion des Saints, trop peu connue et que l'on représente à l'enfant en un mystère qui se déroule dans l'azur du ciel où les anges viennent recevoir de Notre-Seigneur lui-même le pain de l'Eternité ! Nous ne nous rappelons pas assez que les saints c'est nous, que ce devrait être nous, et que la communion des saints, c'est l'union constante de nos services.

II. SE FORMER. — Nous nous instruirons. Je travaillais un jour sur la banquette d'un chemin de fer... où je passe ma vie ! Un homme m'interroge : « Comme cela, M. le Curé, vous travaillez encore à vos âges ? C'est peut-être, ajouta-t-il, que vous seriez comme qui dirait en retard dans vos études !... » Mgr Dupanloup se plaignait déjà que la femme cessait de travailler à l'âge où elle était en état de le faire plus utilement. Seize ou dix-sept ans, c'est le moment où l'intelligence féminine, plus prompte que celle de l'homme dans bien des circonstances, se virilise et peut se faire un jugement sur des paroles qu'elle n'avait pas pleinement comprises ! Vous avez des Cercles d'Etudes. Profitez-en vous surtout, Mesdemoiselles ! Une jeune fille qui n'aurait point étudié avant ses fiançailles s'exposerait à payer largement cette faute le jour où quelqu'un viendra lui demander sa main, car si elle a beaucoup de cœur, mais pas grand'chose dans l'esprit, après les conversations charmantes des premiers jours, le jeune homme se fatiguera, rêvera du bureau, de l'auberge où l'on discute de toutes les questions, et c'est par la séparation des esprits que commence le divorce des cœurs.

Jeune fiancée de demain, armez-vous de savoir pour faire du bien chez vous. Vous êtes plus qu'une tendresse, il faut que vous soyez une lumière ! On vous saura gré d'être instruite, car celui qui viendra aura peut-être besoin de réapprendre avec vous son catéchisme, à condition que vous sachiez le faire avec délicatesse et compétence.

C'est à force de travailler qu'on se fait un tempérament de propagandiste. Quand on a gagné de l'argent dans son labeur, l'argent dit aux doigts qui le tiennent : « Gardez-moi bien ; si vous me donnez, vous ne m'aurez plus. » Mais quand on a travaillé pour gagner la science, la vérité dit à l'âme : « Donne-

moi aux autres, tu me possèderas encore davantage. » La chrétienne qui a passé les belles années de sa jeunesse penchée sur un livre sérieux, ne peut pas garder pour elle le bonheur qu'elle a de croire, elle ira recruter des jeunes filles auxquelles elle donnera son savoir.

Il faut former cette élite féminine. Ouvrières, jeunes filles employées des administrations, il s'en trouve parmi vous. Pas assez ! N'acceptons pas que nos groupements se recrutent principalement dans des milieux qui ont été formés dans de bons pensionnats ! Pensons à cette masse à demi abandonnée ! C'est là que je souhaiterais voir se former des équipes sociales où des jeunes filles iraient dire à leurs compagnes : « Nous ne venons pas partager notre fortune, mais ce que nous avons de meilleur, notre Foi. » Cela, on peut le partager sans s'en appauvrir, et au-dessus des médiocres (il y en a partout), des « tarées » (il y en aura toujours), se fera une élite de jeunes filles de la bourgeoisie, du petit commerce, du monde populaire émergeant et se préparant chacune à faire belle besogne pour le bien de tous.

Que d'œuvres à organiser ainsi ! Des Semaines rurales, des Ecoles normales sociales (telle que celle de Paris où l'on se forme à la pratique de l'action sociale et civique), des cours, des conférences, des cercles d'études, des bibliothèques paroissiales avec une femme ou plusieurs se tenant au courant des livres parus, des revues intéressantes, et connaissant pour chacun l'article, le passage, le chapitre, le tract utile à distribuer en telle circonstance. — Et, par-dessus cette formation déjà si précieuse, la grande formation religieuse des Retraites fermées ! Heureuses diocésaines que vous êtes ! Depuis tant d'années, un prêtre qui est mort presque victime de son dévouement avait mis tout son cœur à vous doter d'une maison qui ne cesse de se remplir, puisque l'an dernier elle a vu plus d'un millier de retraitantes. Trouvez trois jours, deux jours, car le temps ne manque pas ! Quand on n'en a pas, on en fait. Allez donc voir ce que c'est qu'une bonne retraite fermée. J'entends encore ce cri de joie d'un petit domestique de ferme à la fin d'une retraite qui avait été dans sa vie la minute dont le souvenir ne s'oublie plus :

Ah ! mon Père ! comme je suis content ! La retraite, elle m'a appris à connaître Notre-Seigneur, je ne le connaissais pas. Il n'était pour moi qu'un crucifix, un morceau de plâtre sur un morceau de bois, et maintenant Jésus c'est un soleil dans ma vie et c'est un amour dans mon cœur. » Un amour dans son cœur ! Il restera pour ensoleiller toute sa vie. Il devient apôtre !

III. SE DÉVOUER. — Vous vous dévouerez. Car ce n'est pas un devoir nouveau que l'action qu'on vous propose ! Elle n'était pas chrétienne la parole de cette femme disant : « Je ne manque pas de charité, je ne m'occupe de personne. » Mais une chrétienne, disait le P. Gratry, « c'est une âme à qui Dieu a confié toutes les autres âmes. » Votre devoir chaque matin serait de faire votre examen de prévoyance : « A qui vais-je faire du bien aujourd'hui ? » Et le soir : « N'ai-je pas omis une occasion d'être serviable, bienfaisante, utile ? »

De quelle manière ? Par des œuvres très simples. La première est celle du bon caractère : la sympathie, la bonne humeur d'un sourire, d'un rayon de soleil que vous promèneriez avec vous dans les mansardes, dans les familles tristes et endeuillées. Ayez cette clé de la bonté qui ouvre toutes les portes, à laquelle même les serrures anticléricales ne résistent pas ! Si chaque chrétienne disait : « Venez donc à moi, vous qui êtes accablée ! » dans beaucoup de milieux aujourd'hui empreints d'indifférence passerait demain un premier courant de foi ; j'en ai pour garantir une lettre que m'écrivit un jour une jeune fille :

« Monsieur l'Abbé,

« Je suis désolée, mais je me suis faite communiste, parce que j'espérais trouver dans ces idées l'idéal dont j'ai été privée toute ma vie.

« Orpheline, je n'ai rencontré un seul secours auprès de mes parents et amis, et je suis partie chez les communistes, espérant être mieux soutenue. Ce qui me garde un peu près de vous, c'est le souvenir d'une parole de mon père qui disait : « Ils ont si peu l'esprit du Christ ! » Et je garde dans mon cœur cette pensée, qu'il doit y avoir chez vous quelque chose de très beau, mais qu'on interprète très mal. »

Je ne juge pas ; il se peut qu'elle eût tort de comprendre ainsi ses parents, mais il est quelque chose de vrai : si nous étions logiques avec notre admirable Evangile, il n'y aurait pas tant de haine chez ceux qui sont passés de l'autre côté de la barricade.

Vous ne savez pas la puissance d'un mot de bonté, d'un petit service rendu, la portée des petits riens ! Il faut qu'on vous reconnaisse au signe du dévouement de la femme qui s'étudie pour plaire, qui chaque matin s'en va comme une chasseuse d'âmes, qui accepte toutes les besognes dont personne ne veut ; ou de cette jeune infirmière qui s'en va à la mairie recueillir les noms des petits enfants des quartiers pauvres, dont on a fait la déclaration de naissance ; elle va voir si on n'a pas besoin d'elle, ce qu'elle peut faire. Et elle le fait si délicatement que les pauvres gens auprès de qui elle apporte un premier espoir lui disent : « Vous êtes trop bonne » ; et elle, de répondre d'un geste : « Ne dites pas cela ; dites : Qu'il est bon le Dieu qui m'envoie vers vous ! »

Et il y a une œuvre qui est spécialement votre affaire : la lutte contre le taudis. La femme devrait prendre à cœur cette grande besogne, ne pas tolérer qu'une seule mère n'ait pas un toit convenable pour recevoir le bébé qu'elle a le courage de donner à notre France ! S. Paul disait : « C'est votre loi chrétienne de porter mutuellement vos fardeaux. » Un berceau d'osier avec quelques langes de misère, c'est un poids bien lourd pour une femme. Elle ne peut pas le porter seule. Il faut que nos mains se tendent et que des mutualités familiales s'organisent.

Occupez-vous des allocations familiales. Obtenez qu'il n'y ait pas un commerçant, pas un industriel, pas une administration qui refuse une aumône nécessaire pour fournir un pain suffisant à nourrir la nichée.

On n'essaie pas de faire un barrage pour arrêter le torrent, on ne ferait que rendre sa fureur plus destructible ; ce qu'on peut faire, c'est d'aménager son cours, de niveler son lit. A voir, dans l'heure historique où nous sommes, monter le flot, à le voir déborder et s'en aller à travers nos grands centres industriels, ce serait folie d'imaginer qu'on arrêterait tout cela. Il faut que le mouvement syndical soit soutenu par votre esprit chrétien, quels que soient les ennuis, les dangers même auxquels vous vous exposez pour cela ; il y a une imprudence pire que ces ennuis : c'est de ne vouloir pas tenir assez compte d'un changement, d'un progrès d'organisation social désirable partout, jusqu'en Chine, en Afrique Centrale.

A Genève, c'est un ouvrier Hindou qui présidait une assemblée du Bureau International du Travail : il y avait là un symbole éclatant de l'évolution qui s'est faite. Ce peuple ne veut plus être traité comme un enfant ; il en a le droit, reconnu par l'Eglise. A nous de favoriser le beau développement du syndicalisme chrétien ! Et ainsi, par ces œuvres de paix et de progrès, vous prouverez que l'Eglise n'est pas, comme on le dit en certains milieux populaires, une protectrice d'égoïsmes, mais une promotrice de dévouement ; qu'il n'y a pas à avoir peur de l'influence à laquelle elle prétend, car chaque liberté qu'on lui reconnaîtra se traduira par un bienfait de plus, car sa seule ambition est de faire régner la Charité, la vie du Christ dans notre mort !

* * *

Permettez-moi de vous jeter dans un dernier mot un appel qui résume les leçons de votre Congrès.

J'ai vu mourir un jeune Alsacien, engagé dans les rangs de notre armée sous un nom d'emprunt : il s'appelait « Pourcelle. » Il se battit comme un lion ; il voyait déjà, par delà les hautes cimes des Vosges, les plaines d'Alsace ensoleillées ! Une balle le frappe en pleine poitrine. On lui demande son nom : « Pourquoi as-tu choisi ce pseudonyme ? » Alors, il se redresse et il dit : « Vous ne m'avez pas compris ? Mais si je me suis engagé librement parmi vous, si je me suis battu avec courage et si je meurs avec joie, c'était en pensant à ma petite patrie, que mon nom seul faisait remonter de mon cœur à mes lèvres ; c'était pour l'Alsace, Pour Elle !... »

On vous demandera pourquoi vous, jeunes filles, qui pouvez consacrer vos belles années à vous amuser, vous vous êtes données au labeur de l'étude et puis au devoir du dévouement ? On vous demandera, mères, pourquoi à vos charges familiales vous avez ajouté ces besognes civiques et sociales ? Vous répondrez avec le mot du jeune Alsacien : « C'est pour la Patrie ! la Patrie commune, la France notre Patrie terrestre, et l'Eglise l'éternelle Patrie. C'était Pour Elle ! »

IMPRIMATUR

Lingonis die 22 februarii 1928.

EUG. LINDECKER, Vic. gen.

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de L'AMI DU CLERGÉ

Ami du Clergé du 1^{er} mars 1928

Deuxième

partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Instructions de Carême sur la religion. — III. Nature du sentiment religieux, 129. — IV. Fausse origine attribuée au sentiment religieux, 131.
Pour les dimanches de Carême. — III. La bonté de Notre-Seigneur envers la Samaritaine, 133. — IV. Sa miséricorde pour la femme adultère, 135.
Panegyrique de sainte Colette. — La servante du Seigneur, 137.
Sermon pour une profession. — La religieuse, héritière de la mission de la Vierge Mère, 141.
En lisant. — Le mois de S. Joseph, 144.

INSTRUCTIONS DE CARÊME SUR LA RELIGION

III

NATURE DU SENTIMENT RELIGIEUX

Messieurs,

Nous avons vu, dans nos premiers entretiens, qu'en dépit des apparences et contrairement aux idées et aux enseignements de certains prétendus savants ou penseurs, le sentiment religieux n'est pas mort dans l'humanité. Il nous faut maintenant, je vous l'ai d'ailleurs promis, étudier ce sentiment, nous rendre compte de ce qu'il est, autrement dit de sa nature et de ses énergies.

Nous allons donc d'abord le définir ; nous constaterons ensuite qu'il existe dans tous les hommes, universel, fort, indestructible.

I

Il existe dans l'âme des hommes un sentiment spécial, si naturel qu'on le trouve chez tous les humains et dans tous les temps ; si profond aussi, qu'il peut s'atrophier, mais ne disparaît jamais complètement. Ce sentiment s'appelle le sentiment religieux. C'est une aspiration de notre être vers l'infini, adoré et redouté ; la croyance à *Quelqu'un* d'au-dessus de nous, souveraine puissance de qui nous dépendons et à qui nous devons obéissance ; une certitude innée, qu'il existe un ordre de choses invisibles auquel notre suprême bien est de nous adapter harmonieusement ; la sensation, à la fois vague et profonde, que nous sommes liés à quelque chose de plus grand que nous, à quoi nous ne saurions être étranger et qui peut nous venir en aide.

Un écrivain illustre parle quelque part de « ce besoin passionné d'entrer en contact avec l'invisible, besoin qui lui-même suppose au plus profond de l'âme une faculté et des antennes ¹. » N'est-ce pas là la définition du sentiment religieux ?

¹ M. Barrès, *Une enquête aux Pays du Levant*. « Entre l'invisible et nous, il y a une correspondance secrète et comme dominante qui, à la rencontre soudaine de son objet, se réveille en un instant et paraît à l'imprévu. Telle une étincelle qui sort entre les cendres et qui met le feu à tout l'être. Cette puissance existe chez tous en principe, quelque le plus souvent étouffée et presque atrophiée. »

C'est, avant toute réflexion, un élan de tout l'être au-delà de ses limites vers une bonté capable de s'incliner à l'appel de toute faiblesse, de toute infirmité, de toute douleur, et de donner à ceux qui souffrent le soulagement ou, pour le moins, le courage et la force de souffrir.

C'est, avant toute réflexion, un élan de tout l'être vers une justice réparatrice de toutes les iniquités et vengeresse de tous les crimes. Les hommes de tous les temps en ont appelé des iniquités dont ils ont été victimes ou simplement les témoins à un Juge infaillible et suprême dont la loyauté tient en ses mains les justes balances. L'instinct de leur âme blessée s'est adressé à lui, l'est allé chercher dans son ciel, l'a sommé de se montrer et de parler à son heure.

C'est, avant toute réflexion, un élan de tout l'être vers une beauté plus belle, seule capable de satisfaire le désir, parce qu'elle est au-dessus de lui.

C'est l'affirmation, sans hésitation ni doute, d'une certitude sans nuages ni ombre : la certitude que le visible n'est pas l'unique réalité, que la Grande Cause réside quelque part en une région soustraite à nos sens, que tout vient d'elle et qu'elle dirige tout ; que rien n'échappe à son regard ni ne résiste à son influence, que le mouvement du monde est réglé par elle et qu'il n'est rien qui ne soit soumis à sa dépendance.

C'est un état d'humilité sincère, naïve, profondément sentie, devant le mystère du monde. Autant que notre esprit, c'est notre sensibilité qui s'émeut devant la vision entr'aperçue d'une souveraineté consciente et redoutable, immanente aux choses visibles qu'elle gouverne. C'est un sentiment de dépendance et de crainte, mélangé d'effroi et de vénération en face de l'Inconnu vivant !

Même pour le chrétien, le sentiment religieux garde ce caractère. L'Inconnu, il est vrai, pour lui est devenu le Connu, mais le mystère subsiste. Il sait l'origine du monde, la nôtre, notre destinée, tout ce que Dieu a révélé ; mais il ne sait pas tout, et sa foi s'incline avec une humilité tremblante, quoique confiante et joyeuse, devant Celui dont nulle intelligence n'a jamais surpris ni ne surprendra jamais l'abyssal secret.

C'est plus que cela : c'est le cri de la raison criant au fond de nous-mêmes qu'il existe quelque part une Cause infinie de la nature et de l'Humanité, un Créateur du monde, un Père des âmes intelligentes et volontaires, Puissance et Sagesse transcendantes, Intelligence souveraine, Grandeur inaccessible, devant laquelle l'homme se sent si petit et si dépendant que son néant l'accable.

C'est encore autre chose : c'est dans le sentiment intime, profond, parfois tragique, de cette impuissance et de cette dépendance, l'instinctif appel à une Miséricorde qui, seule, peut quelque chose pour notre relèvement.

D'un mot, le sentiment religieux est, avant toute étude et même toute connaissance réfléchie, une instinctive aspiration vers Dieu, en même temps que le pressentiment que l'être humain tout entier, esprit

et cœur, trouvera en lui tout ce à quoi son être aspire. C'est la conscience que Dieu nous a faite pour lui, et que nous ne pouvons trouver de repos qu'en lui ¹.

Voilà, Messieurs, ce qu'en soi est le sentiment religieux ; mais vous n'en auriez pas encore une juste idée, si je ne vous montrais le trésor d'énergie qu'il renferme.

II

Je constate d'abord, Messieurs, que le sentiment religieux n'est pas exceptionnel, c'est-à-dire le partage de quelques-uns seulement, non de tous ; mais qu'il fait partie de notre nature, et qu'étant naturel, il est en même temps universel.

L'homme, tous les hommes capables de réflexion éprouvent ce sentiment qui surgit, du fond des cœurs troublés, au premier coup d'œil de l'être intelligent sur le mystérieux spectacle du monde. L'âme humaine s'élance d'un mouvement spontané, et comme par l'essor naturel de ses ailes, vers la Puissance qu'elle conçoit au sommet des choses, et qu'elle considère comme la Puissance ultime. Quelquefois elle se la représente et la nomme ; quelquefois elle ne voit en elle qu'un être indéterminé et anonyme ; quelquefois, en essayant de la préciser, elle la fractionne et, pour ainsi dire, l'adore par morceaux ; mais que l'âme éclairée adore en connaissance de cause, ou qu'elle s'égare aux suppléances ou aux images, cette puissance est toujours à ses yeux la Puissance au-dessus de laquelle il n'y en a pas d'autre. Elle rassemble comme en un faisceau tous ses sentiments et toutes ses forces intimes, et elle les lance vers ce but suprême ; adoration, prière, action de grâces, sacrifice, amour, crainte, appels, élans, toute l'âme, tout l'homme n'est plus qu'un seul et unique sentiment qui est le sentiment religieux.

Tout homme normal éprouvera ces élans instinctifs vers l'être qu'il considère, ou plutôt que sa nature lui révèle comme la Cause suprême de tous les êtres et de lui-même. Ne me dites pas qu'il y a des hommes qui ne croient à rien, et dont l'âme est complètement étrangère au sentiment dont je parle et que je décris. Je vous répondrai qu'il y a dans la nature des êtres incomplets et des monstres ; que, de même qu'il y a des boiteux, des manchots, des aveugles, des sourds, des débiles et des décrépits, des hydrocéphales et cent autres sortes d'infirmités, il n'est pas étonnant qu'il y ait des ignorants, des orgueilleux, des corrompus et même des hypocrites qui, par intérêt, cachent les aspirations qu'ils combattent et qu'ils refoulent. Que de tels hommes se rencontrent, cela n'empêche pas l'humanité d'éprouver le sentiment religieux, et chacun de ses membres, de le sentir vivre dans son cœur.

C'est que le sentiment religieux est étrangement fort. Rien au monde n'égale sa puissance dominatrice et obstinée, si ce n'est peut-être le sentiment de l'amour, d'où il semble résulter, car, au regard de

la nature, ils sont l'un et l'autre des nécessités vitales, chacun dans son ordre. Non seulement il s'impose à l'âme, sitôt que l'âme prend conscience d'elle-même, mais il l'inquiète et l'assujétit tant qu'elle est capable d'une pensée. Ecarté, il repart et revient dans l'homme, sans que l'homme s'y attende ; déraciné, il repousse ; détruit, il renaît de lui-même. Né avec nous, son germe subsiste en nous indestructiblement. Il peut changer de formes et de formules, jamais il ne change en son fond. Ceux qui prétendent s'en être affranchis en restent possédés à leur insu. Il se défigure, il s'altère, il se corrompt, il s'endort : il ne s'évanouit pas. Tels qui croient agir à leur gré, ne font qu'obéir à la poussée de son invincible énergie. Il y a plus : les peuples comme les hommes subissent son empire. Il les travaille et les soulève, tel un ferment puissant déposé dans leur sein. C'est lui qui fait leur caractère, lui qui leur imprime leur orientation, lui qui détermine les plus notables événements de leur existence, lui qui les fait civilisés ou barbares, forts ou faibles, grands ou petits, heureux ou malheureux, à ce point que leur histoire, dans sa trame profonde, n'est que l'histoire de leur sentiment religieux et de ses manifestations successives.

Et cette force, veuillez le remarquer, ne se manifeste point par des explosions passagères, rapides et violentes comme des crises ; c'est une force toujours vivante, à demeure dans l'âme des hommes qu'elle habite et d'où l'on peut dire que le sentiment religieux n'est jamais sorti.

Si loin que nous remontions dans le passé, nous le trouvons existant et actif. Les religions anciennes révèlent sa présence dans l'âme des peuples anciens. Il s'épanche et se traduit, à ces époques lointaines, en un fatras étrange de mythes, de superstitions et de recettes magiques. Il se traduit chez les sauvages par des cultes grossiers et déraisonnables. Evidemment tout cela est grotesque et ridicule, absurde... Mais examinez de plus près ces usages et voyez l'esprit qui les a inspirés et maintenus : vous serez surpris de trouver, sous ces enveloppes grossières, l'idée belle et pure, voilée mais présente et vivante. Ainsi parvient-on à découvrir quelquefois, dans un amas de terre, de sable ou de fumier même, la paillette précieuse ou la pièce d'or cachée. Cette idée, c'est l'idée d'un commerce possible avec la puissance suprême, et c'est le sentiment religieux qui la provoque et qui l'éveille.

Existant dans l'antiquité, il n'est pas moins existant dans les temps modernes, nous l'avons constaté dans notre dernier entretien. C'est donc qu'il fait partie de notre nature. Faisant partie de notre nature, il est indestructible comme elle.

Le sentiment religieux, qui prend sa source dans le cœur de l'homme, ne périra donc jamais, parce qu'il ne se peut pas que jamais le cœur humain soit étouffé tout à fait. — « Ah ! monsieur, écrivait une grande chrétienne au sceptique Sainte-Beuve, vous soumettez votre croyance à votre raisonnement et jamais à votre cœur ! Il est des choses qu'il faut comprendre par l'émotion. Esprits bornés,

¹ « Domine, fecisti nos ad te, et inquietum est cor nostrum, donec requiescat in te. » (S. Aug., *Conf.*, l. 1, c. 4, n. 4).

nous voulons analyser l'infini et quand notre vue myope ne perce pas les nuages, nous nous drapons avec orgueil et sécurité dans notre aveuglement, comme César dans son manteau pour mourir ! Ah ! venez être ému un jour ! Cela tue tous les raisonnements ! ¹ » Cette femme a raison, et ne parle pas autrement que les plus profonds philosophes. Il y aura toujours des heures où les hommes, malgré eux, se sentiront émus et, à ces heures-là, malgré eux, ils ouvriront leurs âmes au sentiment religieux.

Mais d'où vient en nous l'existence de ce sentiment si étrangement fort, qu'il a été de tous les pays et de tous les temps, et si profondément humain que ceux-là même qui s'en veulent défaire ne le peuvent jamais complètement ? Quelle en est, avant tout, l'origine ou la source ?

Quelques-uns disent : « C'est la peur ! » d'autres : « C'est l'orgueil ! » Ont-ils raison ? Nous examinerons cette question d'une capitale importance dans notre conférence prochaine. Vous voudrez être fixés sur un point qui emporte de si grandes conséquences, c'est pourquoi je vous dis, Messieurs : à dimanche !

IV

FAUSSE ORIGINE ATTRIBUÉE AU SENTIMENT RELIGIEUX

Mes frères,

Je vous le disais dimanche dernier : l'existence du sentiment religieux dans l'humanité et dans le cœur de tous les hommes est un fait incontestable. Il est tellement incontestable qu'il n'est pas contesté. Matérialistes, positivistes, libres-penseurs, parmi lesquels on rencontre souvent, il faut bien le dire, des fanatiques sans bonne foi, ne peuvent se refuser à un aveu que toute l'histoire du passé, du commencement à nos jours, et le spectacle même de la vie contemporaine chez tous les peuples du monde, les contraignent de formuler, bien que cela leur soit très dur.

Cela leur est dur, très dur, pour cette raison que, — ils l'ont compris depuis longtemps, — si le sentiment religieux est, comme je vous l'ai dit, un sentiment universel parce que naturel, un instinct foncier de l'être humain, la nature ne pouvant nous tromper et un sentiment ne pouvant exister sans objet, la Divinité est prouvée par ce seul fait et leurs doctrines croulent.

Ce serait pour eux la fin de tout. Aussi ont-ils essayé de trouver une autre origine à cet élan du genre humain vers un Être qui le dépasse. Pour eux la source de cet élan, c'est la peur ; c'est la recherche du bien-être ; c'est l'orgueil, le sentiment de notre misère, un intérêt individuel, un intérêt social.

Sont-ils dans le vrai ? C'est la question à laquelle je me propose de répondre ce soir.

I

Un poète ancien a résumé la première explication des athées dans un vers célèbre : « *Primus in orbe*

deos fecit timor. C'est la peur qui a inventé les dieux ! ¹ »

L'explication est simple, et en même temps frappante. Que vaut-elle ? Nous le verrons plus loin. Il nous faut d'abord la bien comprendre, et ce sont les modernes qui vont nous fournir, à son sujet, tous les renseignements désirables. Car, cela va sans dire, l'idée du poète a été recueillie avec avidité par nos savants et philosophes libres-penseurs. Obligés de reconnaître la présence du sentiment religieux dans l'humanité, — puisque cette présence n'est pas niable, — ils ont été heureux de trouver dans cette formule, en apparence si pleine, un argument censé sans réplique et suffisamment terre à terre, car ces gens, eux aussi, ont peur, — peur de rencontrer Dieu à la racine des phénomènes, et d'être ainsi forcés de le reconnaître ! Lisons donc avec attention leurs commentaires variés, et tâchons de ne pas trop nous en laisser imposer par le tintamarre de leur phraséologie prétendument scientifique.

Voici, d'abord, le commentaire d'un romancier contemporain, qui se pique d'être aussi quelque peu un penseur : « La foudre, la nuit, l'orage, l'inondation brusque, l'avalanche, écrit Paul Adam, inspirèrent aux familles anthropoïdes d'irrépressibles inquiétudes. Elles recherchèrent la cause de ces phénomènes terrifiants et ne la découvrirent pas. Elles concurent seulement l'existence de Forces supérieures, destructrices et léthifères, aux mobiles inconnus. Cet inconnu et ses manifestations, on les nomma « les dieux ! » La première religion fut donc une foi commune en l'évidence de Causes mystérieuses, omnipotentes, éternelles. Le fétichisme fut la science graphique de symboles aptes à désigner ces Forces, ou des effigies perpétuant l'hommage d'une humanité faible devant elles. Comme le vaincu se prosterne devant le vainqueur en signe de soumission définitive, geste qui parfois sauvait la vie, de même un rite de prosternation, d'attitudes et de prières fut élaboré, que l'on crut, par analogie, devoir aussi pacifier la menace des éléments. » — Cette explication de l'origine du sentiment religieux est courante, à cette heure, dans un monde qui se dit et qui se croit savant. On suppose, — car on n'en sait absolument rien, — que l'homme a d'abord été un anthropoïde, c'est-à-dire un singe en train de s'élever à l'humanité. On le place en face des phénomènes les plus terribles de la nature, on le montre tremblant d'effroi, tombant à genoux. Et d'une série d'affirmations malhonnêtes, parce qu'elles sont sans preuves scientifiques, on conclut sans droit le principe que la religion est née de la Peur. Certains anthropologistes expliquent de même le fétichisme des Papous et des Bassoutos, lesquels ne s'élevèrent pas au-dessus de la terreur que le chien ressent à l'aspect du fouet ou de la canne de son maître !

Donc, la peur, telle est l'origine, d'après les libres-penseurs de tous les temps, de ce sentiment religieux que l'histoire et l'expérience constatent dans l'humanité à toutes les époques. Cette explication, qui à la rigueur pourrait suffire à leur insuffisance, n'est ce-

¹ M^{me} d'Arbouville.

¹ Silius Italicus.

pendant pas la seule qu'ils aient trouvée. D'autres philosophes de leur clan croient en avoir découverte une meilleure.

Pour l'un de ces prétendus oracles, l'origine psychologique du sentiment religieux et de la religion serait la *recherche du bien-être* dont la nature fournissait ou refusait les conditions. « L'homme, dit-il, personnifia les phénomènes naturels, les conjurant ou les bénissant suivant les circonstances. » Ce qui veut dire qu'il tentait de se concilier la nature, la suppliant et la remerciant tour à tour, avec l'espoir, dans les deux cas, de se la rendre favorable. Le sentiment religieux et la religion seraient issus d'un calcul. L'orgueil, ajoute-t-il, a fait le reste. Chaque peuple a voulu avoir sa religion, son dieu ou ses dieux nationaux, et de là sont venus l'idolâtrie et le monothéisme.

Un autre nous assure que tout vient du sentiment de notre misère, que le sentiment religieux allège, ce qui le ramène à n'être encore qu'un calcul d'intérêt individuel.

L'école de sociologie positiviste, enfin, donne pour origine au sentiment religieux un *intérêt social*. Les croyances et les rites dont se composent les religions sont des opinions et des coutumes sociales élaborées par les clans au cours des siècles pour se conserver ; chacun des membres s'y est naturellement soumis pour se conformer à son ambiance. Le sentiment religieux ne jaillit pas des consciences individuelles ; il est déposé dans l'âme humaine par la pression sociale.

Voilà ce que la libre-pensée, obligée de se prononcer sur l'origine du plus grand fait de l'histoire du monde, a trouvé pour en donner raison. Ce fait, à l'en croire, est parfaitement simple et explicable, et rien n'est plus inutile que d'aller chercher dans le surnaturel des explications vaines...

Ces inventions paraissent plausibles à beaucoup d'hommes de notre temps, qui les acceptent sans réflexion et qui les répètent à tout venant comme des vérités indubitables désormais acquises. Vous les avez entendu énoncer, vous surtout qui vivez dans un monde où l'on a la prétention d'être instruit. Peut-être en avez-vous été émus, peut-être avez-vous été tentés de les accepter à votre tour. C'est pourquoi il nous faut en éprouver la solidité ou la faiblesse. Nous allons le faire, Messieurs, en répondant à cette question : Que devons-nous penser des solutions que la libre-pensée et les libres-penseurs donnent au problème de l'existence du sentiment religieux, vivant dans tous les siècles et partout, au cœur de l'homme normal ?

II

Une chose à remarquer avant toute discussion, c'est le flottement et l'incertitude de ces hommes dans leur tentative d'explication naturaliste. Les uns disent que le sentiment religieux vient de la peur, les autres de l'orgueil, les autres du sentiment de notre misère, les autres de l'intérêt individuel, les autres de l'intérêt social. Ils ne s'entendent pas, preuve qu'ils se trouvent dans un grand embarras et qu'ils n'expriment que des hypothèses flottantes sans autre va-

leur que le caprice de ceux qui les émettent. Mauvais signe quand on multiplie les explications : c'est qu'on n'est pas sûr d'en avoir une seule bonne !

Si nous réfléchissons, nous constatons ensuite que ces explications, frappantes pour des esprits inattentifs et simplistes, ne sont que des suppositions assez vaines aux yeux des savants qui étudient ce troublant phénomène plus à fond. Elles sont, d'ailleurs, radicalement incomplètes : le sentiment religieux est plus riche qu'ils ne le disent et qu'ils ne le voient ; il contient des éléments plus nombreux qu'ils ne le pensent, et autres que ceux qu'ils signalent. Réduit à ces formules étroites, il ne se comprend plus.

Le sentiment religieux (et la religion par conséquent) est né de la peur. C'est leur première explication.

Je réponds : — Non, car la religion, née d'un tel sentiment, serait inexplicable. Qu'il y ait, dans le sentiment religieux, une certaine crainte envers l'Être invisible et formidable dont l'homme sent la présence dans l'univers, il ne peut en être autrement. Mais cet Être ne nous apparaît pas seulement comme redoutable ; il nous apparaît encore comme grand d'une grandeur magnifique, bon d'une bonté qui va jusqu'à la tendresse, beau d'une beauté ineffable. Il est apparu sous ces traits aux païens eux-mêmes qui prêtaient ces attributs à leurs faux dieux et qui, s'ils les craignaient, ne les adoraient pas moins et allaient jusqu'à les aimer, même quand ils faisaient figure de monstres. Il ne se peut donc pas que la crainte, seule, ait éveillé un sentiment si complexe.

De plus, la crainte ne peut qu'engendrer le tremblement et susciter la fuite. A certain degré, elle inspirera même la haine contre la Puissance hostile, génératrice des phénomènes terrifiants et des fléaux meurtriers. Est-ce avec cela que pourra se former un culte ?

Evidemment non, nous répondront nos adversaires. Mais cette peur portera nécessairement l'homme qui l'éprouve à supplier la Force hostile de ne pas se montrer inexorable, d'avoir pitié de sa faiblesse et de sa détresse, de l'épargner, de lui garder la vie et les biens de la vie.

— Mais alors, la source du sentiment religieux n'est pas la peur, comme vous le disiez ; c'est bien plutôt l'intérêt et le désir du bien ou du mieux être.

— C'est cela.

— Eh bien ! cette vue n'est pas plus exacte que la précédente. Non qu'il n'entre quelque intérêt dans le sentiment religieux ; mais il renferme bien autre chose ! Il y entre l'amour le plus désintéressé, le besoin spontané de se sentir en communion avec la Toute-Puissance, la beauté suprême et l'idéal réel, ce qui fait, nous dit un écrivain, que le sentiment religieux ne doit pas être réduit à un ou deux sentiments déterminés, qu'il ressemble plutôt à une gamme intérieure où la crainte et l'amour, l'admiration et le respect, la terreur tragique et la volupté mystique se font entendre tour à tour et même simultanément¹. » Preuve nouvelle que l'intérêt n'en est pas l'unique source.

¹ Le Docteur Strauss, par J. Soury (1878).

Est-ce l'orgueil ? L'orgueil est une estime déréglée de soi-même, qui fait qu'on se préfère à tous, à tout et à Dieu même. Vouloir tirer le sentiment religieux d'un pareil état d'âme est purement insensé. Aussi insensée l'idée que l'orgueil a fixé les dieux et les cultes nationaux. A ce compte, l'orgueil qui les créa aurait dû les conserver, et nous verrons que les cultes ont été, comme tout en ce monde, en perpétuelle évolution. Il y a donc dans cette interprétation rationaliste une nouvelle et flagrante erreur.

A en croire certains protestants, le sentiment religieux naît de l'impression que font sur nous nos propres misères. Notre vie intérieure est pleine de contradictions. Je veux connaître, je me brise au mystère ; être heureux, je me heurte à la douleur ; je ne fais pas le bien que j'aime et je fais le mal que je hais. D'où viendra la délivrance ? Sentiment de détresse intime qui appelle un soulagement. Le sentiment religieux lui répond et le lui donne...

Ce n'est là encore qu'une explication partielle. Que le sentiment religieux réponde, comme on le dit, à l'angoisse de la pauvre âme humaine en proie à ses tourments, tout le monde en conviendra. Mais qui ne voit qu'il s'élève en nous une foule d'autres aspirations qui appellent le secours d'un être supérieur et tout-puissant ? Je sens, nous sentons notre petitesse, notre insuffisance, notre misère, et nous cherchons en Dieu notre appui, oui ; mais nous sentons aussi notre grandeur, notre destinée supra-terrestre, notre immortalité, et nous l'implorons pour qu'il nous donne après la vie le bonheur pour lequel notre instinct d'homme nous dit que nous sommes faits. Ce n'est donc pas le sentiment de notre misère qui, seul, inspire le sentiment religieux, et le soutenir est encore une erreur.

Quant à la dernière explication, celle des sociologues positivistes, bien que leur école se recommande de noms très à la mode dans le monde laïque d'aujourd'hui, il faut la qualifier hardiment d'hypothèse inintelligente et puérile. Ce n'est pas la société qui a créé le sentiment religieux, par la bonne raison que la société est composée d'hommes et qu'il n'y a rien dans celle-là qui ne soit préalablement dans ceux-ci. Je ne conteste pas le caractère social du sentiment religieux et de la religion qu'il enfante ; ils ont été tout le long de l'histoire la sauvegarde des tribus, des clans, des races et des nations. Mais, non seulement je conteste, mais je nie que la société ait créé le sentiment religieux et les religions ; il serait plus juste de dire que c'est le sentiment religieux et les religions qui ont groupé les hommes, grâce aux liens puissants dont un même culte enchaîne les consciences ¹.

*
*
*

Donc, Messieurs, ni la peur, ni l'intérêt, ni le désir du mieux-être, ni l'impression des misères inhé-

rentes à la vie humaine, ni l'orgueil, ni la nécessité sociale ne sont les causes génératrices de la religion dans l'humanité, et ce ne sont là que des explications fausses ou du moins incomplètes. C'est dommage pour les théoriciens de la libre-pensée, car si telle eût été l'origine de la croyance, on pouvait considérer le sentiment religieux comme « factice et pas naturel. » Ce sentiment n'était plus ni indestructible, ni indéradicable, et il était permis d'attendre, après le règne de la croyance, celui de l'incroyance. Il faut abandonner cet espoir. Le besoin de croire a des sources plus profondes. Nous les chercherons, et je vous garantis que nous les trouverons.

En attendant, vous le voyez, Messieurs, le sentiment religieux ne découle pas des sentiments bas ou vulgaires auxquels veulent le rattacher des poètes et des philosophes puérils. Ce ne sont pas seulement deux ou trois impressions, telles que la peur, l'intérêt ou la vue de nos misères, qui lui donnent naissance. Il jaillit de sources multiples et diverses. Il résulte de la crainte et aussi de l'espoir et de l'amour, de la claire vue de notre dépendance, et aussi de la noblesse et de la fierté profonde de notre nature, de notre inquiétude devant le mystère du monde et de la vie, et aussi du besoin de croire à un Être meilleur et plus grand, du sentiment de notre petitesse et aussi d'un naturel essor de toutes nos puissances vers l'ordre, la justice, le parfait, l'absolu, l'infini. En somme, il est l'aboutissement et comme la fleur de tous les sentiments humains, l'accord de cette gamme si merveilleusement riche, l'aspiration première et dernière de l'âme qui appelle Dieu au commencement de tout, dans tout et à la fin de tout. On comprend dès lors sa force irrésistible et universelle, sa persistance, son omniprésence au cœur des hommes, dans l'histoire et dans la vie. Il fait partie de l'être humain lui-même ; l'être humain ne peut pas plus le rejeter qu'il ne peut se séparer de sa propre substance. Perdre le sentiment religieux, c'est supposer qu'une telle monstruosité soit possible, c'est cesser d'être homme.

Ces vérités éclateront plus lumineuses encore, quand nous aurons cherché, trouvé et sondé les véritables sources de cet attrait irrésistible et universel. Ce travail, nous le ferons ensemble, Messieurs, dans notre prochaine conférence.

POUR LES DIMANCHES DE CARÊME

III

LA BONTÉ DE N.-S. ENVERS LA SAMARITAINE

Il y a quinze jours, nous avons vu Notre-Seigneur exauçant les prières d'une pauvre mère demandant la délivrance de sa fille possédée du démon. Dimanche dernier, nous l'avons vu ouvrant avec amour ses bras au prodigue repentant. Dans l'évangile de vendredi prochain l'Eglise nous le montrera allant à la recherche d'une pauvre âme pécheresse, comme le bon pasteur court à la recherche de sa

¹ Les hommes qui professent des croyances communes éprouvent toujours le besoin de se réunir pour exercer un culte extérieur, partager les mêmes émotions, communier aux mêmes idées, pratiquer les mêmes rites. Mais il y a loin de ce fait à la thèse qui ne voit dans la religion que le retentissement, à une époque donnée, des traditions et des usages de la collectivité dans l'âme des individus, sujets passifs.

brebis égarée. Cette brebis égarée, cette âme pécheresse, c'est la Samaritaine.

I

Pour venir au secours de cette pauvre âme, le divin Maître a dû faire une longue route, car l'évangile mentionne expressément qu'il est fatigué. Étant venu non loin de Sichem, capitale de la Samarie, près d'un puits creusé jadis par le patriarche Jacob pour se procurer l'eau nécessaire à ses troupeaux, il s'assit sur la margelle de ce puits afin de se reposer. Aussi bien, était-ce là que sa miséricorde attendait la coupable qu'elle voulait sauver.

L'Esprit de Dieu ne tarda pas à l'y amener. Vers la sixième heure, c'est-à-dire vers midi, voici qu'une femme, la tradition la nomme Photine, apparut une cruche sur l'épaule et se dirigeant vers le puits. Les femmes d'Orient n'ont point coutume d'aller ainsi puiser de l'eau au milieu du jour ; redoutant quelque outrage, elles ne se montrent près des fontaines qu'ensemble et au coucher du soleil. Mais celle-ci était une Samaritaine de mauvaise vie ; elle avait perdu toute retenue et elle s'approcha du puits sans s'inquiéter de la présence de Jésus. Celui-ci ne s'en offense pas. Après tout, ce ne sont pas surtout les justes qu'il est venu chercher, mais les pécheurs. Afin de gagner la confiance de celle-ci, il commence par lui demander un service : c'était faire appel à ce qu'il y avait de généreux dans le cœur de cette pauvre pécheresse, c'était lui ménager cette sorte de supériorité que le bienfaiteur croit avoir sur son obligé et lui faire sentir cette joie dont N.-S. a dit lui-même : « Il y a bien plus de bonheur à donner qu'à recevoir. » — « Donnez-moi à boire, » lui dit-il, lorsqu'elle eut rempli son urne. Ah ! sans doute c'était son corps qui avait soif, de ce divin Sauveur, son corps fatigué par la route, brûlé par les ardeurs du soleil de midi : mais c'était surtout son cœur qui était dévoré de la soif des âmes, de la soif de notre salut, et l'eau qu'il réclame à cette femme perdue, c'est moins l'eau du puits où elle est en train de puiser que l'eau de ses yeux, les larmes de sa pénitence et de son repentir.

La Samaritaine regardant cet étranger, à ses vêtements sans doute et à son accent le reconnut pour un Juif. « Comment, dit-elle, vous, Juif, me demandez-vous à boire à moi qui suis Samaritaine ? Les Juifs n'ont point de relations avec les Samaritains. » C'était un refus, rendu plus offensant par l'ironie, et pour en comprendre la dureté, il faut se rappeler avec quel empressement les Bédouins eux-mêmes rendent au voyageur altéré ce précieux service.

A cette réponse méchante Jésus n'opposa que la douceur. « Si vous saviez le don de Dieu, dit-il, et quel est celui qui vous dit : « Donnez-moi à boire, » peut-être lui en eussiez-vous demandé vous-même et il vous aurait donné de l'eau vive. » Quelle est donc, m. f., cette eau mystérieuse dont parle le Sauveur ? C'est celle qui coula de son Cœur sacré lorsque la lance du centurion le lui eut ouvert, c'est celle qui jaillit de ses plaies sacrées, c'est son précieux sang. Attaché à la croix vers la sixième heure,

c'est-à-dire vers midi, justement à l'heure où quelques mois plus tôt il parlait à la Samaritaine, il laissera tomber sur l'humanité cette onde pure et vivifiante qu'il promettait à la femme coupable de Samarie. Ses mains, ses pieds et son Cœur transpercés deviendront comme autant de sources d'eau vive et de fontaines dont les flots jailliront jusqu'à la vie éternelle, jusqu'à la consommation des siècles. Et de fait, après dix-huit siècles, cette source d'eau vive, dont les sacrements sont les canaux, jaillit toujours. C'est elle qui au baptême purifie du péché originel les enfants nouveau-nés ; c'est elle qui au saint tribunal lave nos âmes maculées par le péché ; c'est à cette source que dans la sainte Communion nous allons boire pour éteindre en nous le feu des passions et puiser les forces pour pratiquer le bien.

II

Mais n'y boit pas qui veut à cette fontaine de vie. Pour tomber sur une âme dans la communion, le sang de Jésus-Christ doit la trouver belle et pure ; pour tomber sur une âme dans le sacrement de Pénitence, le sang de Jésus-Christ doit au moins trouver cette âme repentante et avouant ses fautes dans une humble, dans une bonne et sincère confession.

C'est ce que Notre-Seigneur fait comprendre à la Samaritaine et à chacun de nous en sa personne.

Intriguée par l'offre du Sauveur, « Donnez-moi de cette eau, » lui dit la Samaritaine. — « Non, répondit le Sauveur, allez auparavant appeler votre mari et venez ici. »

Notre-Seigneur qui sonde les reins et les cœurs connaissait bien la réponse qu'aurait dû faire à cette demande son interlocutrice si elle eût été sincère. Il savait bien que cette femme était une courtisane, une femme de scandale, un instrument de débauche, puisque c'est cette immense misère à soulager qui l'avait attiré de si loin. Mais d'elle-même la pauvre Samaritaine n'eût jamais osé avouer sa honte et confesser ses fautes. C'est pour l'y aider, c'est pour l'y amener que N.-S. lui fait cette demande.

Il enseignait ainsi à ses futurs ministres à aller au devant des pauvres pécheurs qui n'osent avouer leurs fautes, il leur apprenait à faire le premier pas vers eux, à leur poser des questions que vous jugez peut-être indiscrettes, mais qui, soyez-en bien sûrs, n'ont d'autre but que de vous faciliter un aveu pénible que vous savez être obligés de faire, que vous voulez faire, mais que la honte, que la timidité fait expirer sur vos lèvres.

Troublée par la demande du Sauveur, la Samaritaine rougit, et répondit hésitante : « Seigneur, je n'ai point de mari. »

C'était un premier aveu. Sans doute, elle avoue sa faute, mais elle ne l'avoue qu'à moitié. Que de pauvres pécheurs comme elle avouent leurs fautes, mais ne les avouent que d'une façon voilée, avec des réticences qui en atténuent la gravité, qui en dissimulent les circonstances et rendent la confession imparfaite !

Heureusement que N.-S. lit dans le fond des cœurs. Tout indulgent et miséricordieux, il complète

l'aveu de sa pénitente, et la prenant au mot : « Vous avez raison, dit-il, d'affirmer que vous n'avez pas de mari, car vous en avez eu cinq et celui que vous avez maintenant n'est pas votre mari ; vous avez dit bien vrai. » Vainement la Samaritaine avait tenté de se dérober par une réponse ambiguë : « De mari je n'en ai point, » Jésus la poursuit et développant les replis de sa conscience y lit et la force à y lire tout un passé coupable : le divorce plus que la mort la livrant successivement à cinq époux, l'infidélité dégénérant en libertinage, en unions scandaleuses qu'aucune formalité légale ne protégeait plus, voilà ce que cette pauvre femme n'osait révéler et que N.-S. l'amène doucement à avouer.

III

M. f., le prêtre, le ministre de Jésus-Christ ne possède pas la science de son divin Maître ; il ne lit pas comme lui au fond des cœurs, mais il est une chose qu'il sait bien : c'est que nous sommes tous de pauvres pécheurs, que nous avons tous en nous le germe des sept péchés capitaux, que tous nous sommes exposés aux tentations et pouvons dire avec S. Augustin : « Il n'est pas de faute que je ne me sente capable de commettre si la grâce de Dieu venait à m'abandonner un seul instant. » Ce que le prêtre sait bien, c'est que nous ne sommes pas plus forts que Samson et Samson fut vaincu, pas plus saints que David et David a péché, pas plus sages que Salomon et Salomon a prévarié. Ne craignons donc pas d'avouer nos fautes et nos faiblesses au ministre de Jésus-Christ, convaincus qu'aucune ne saurait l'étonner.

Toute confuse de sentir sa conscience mise à jour, la Samaritaine ne nia rien, et ne rien nier, de sa part, c'était tout avouer. Mieux que cela : devinant plus qu'un homme dans le personnage qui lui parle, elle se jette à ses pieds et joignant les mains : « Ah ! dit-elle, je vois bien que vous êtes un prophète, car je sais que le Messie doit venir, s'il n'est déjà venu. — « Le Messie, répondit le Sauveur, c'est moi qui vous parle. » Puis, quoique l'Evangile ne le dise pas, élevant sur elle sa main divine, il fit tomber sur son âme la sainte absolution, cette eau vive, cette eau jaillissante qu'il lui avait promise et qui maintenant lavait ses fautes, avouées et confessées.

Comme la Samaritaine, m. f., dans le prêtre qui nous parle, qui nous interroge, qui nous aide à faire une bonne confession, voyons plus qu'un homme, nous aussi ; voyons le ministre de Jésus-Christ, voyons le Christ lui-même plein de miséricorde et de bonté. Son image d'ailleurs est devant nous lorsque nous nous confessons. Nous sommes agenouillés devant le crucifix appendu dans le confessionnal. Eh bien ! oublions le prêtre à qui nous parlons pour ne voir que Jésus mourant pour nous et versant son sang pour effacer nos péchés. Confessons-nous comme nous le ferions si nous lui parlions, à lui qui connaît les replis de notre âme les plus cachés et, comme la Samaritaine, nous nous relèverons chaque fois convertis et purifiés. Ainsi soit-il.

IV

LA MISÉRICORDE DE NOTRE-SEIGNEUR POUR LA FEMME ADULTÈRE

Combien est grande la miséricorde de Dieu ! Dans l'évangile que l'Eglise nous faisait lire hier, 3^e samedi de carême, à la sainte messe, nous voyons Notre-Seigneur, non plus seulement pardonner au pécheur repentant et l'accueillir dans ses bras miséricordieux, mais prendre devant les hommes la défense d'une pauvre femme gravement coupable et l'arracher à la mort affreuse qu'on allait lui infliger.

I

Ce divin Sauveur, après avoir passé la nuit en prières sur la montagne des Oliviers, venait d'arriver au Temple de Jérusalem. Déjà une foule nombreuse l'entourait et écoutait ses enseignements, quand tout à coup un mouvement se produit dans son auditoire. Ce sont les scribes et les pharisiens qui lui amènent une pauvre femme plus morte que vive qu'ils ont surprise en flagrant délit d'inconduite. La plaçant devant N.-S. : « Maître, lui dirent-ils, cette femme vient d'être surprise en adultère. Moïse nous a commandé dans la Loi de lapider la femme coupable de ce crime. Pour vous, qu'en dites-vous ? »

La loi de Moïse frappait en effet de mort la femme coupable d'adultère, et le supplice qu'on lui infligeait était bien celui de la lapidation. Moïse voulait par là inspirer une vive horreur pour une faute qui offense Dieu très gravement et constitue pour le mari trompé et pour les enfants légitimes une souveraine injustice. Quand un cas de ce genre se présentait, la Loi réglait que la première pierre devait être jetée par les témoins du crime ; on choisissait d'habitude pour cela une lourde pierre capable de blesser à mort du premier coup le criminel. Mais, depuis que les Romains étaient maîtres du pays, le Sanhédrin n'avait plus le droit d'exécuter aucune sentence capitale. Du reste, depuis qu'Hérode régnait sur une partie de la Palestine et donnait le premier, en compagnie d'Hérodiade sa belle-sœur, l'exemple de l'inconduite, les crimes contre les personnes et contre les mœurs s'étaient tellement multipliés que le Sanhédrin lui-même avait renoncé à en poursuivre la répression selon la rigueur des lois.

Aussi était-ce moins le désir de venger la vertu outragée qui poussait ces scribes et ces pharisiens à amener cette femme coupable devant Jésus, que le désir de tendre un nouveau piège au Sauveur, dont ils avaient juré la perte. Si Notre-Seigneur ne condamnait pas cette femme à être lapidée, ils l'accuseraient de violer la loi de Moïse et de vouloir lui substituer la loi romaine, qui ne portait pas contre ce crime la peine de mort ; ils le rendraient ainsi odieux en le présentant comme partisan du joug détesté des étrangers et comme méprisant les institutions nationales. Au contraire, si Jésus ordonnait de s'en tenir à la loi de Moïse, quoique tombée en désuétude, ils l'accuseraient de cruauté près du

peuple, et ils le dénonceraient au gouverneur romain comme usurpant son autorité, puisque seul ce gouverneur avait le droit de prononcer la peine de mort.

Ils espéraient bien que N.-S. ne pourrait se tirer indemne de cette embarrassante affaire. Peu leur importe, d'ailleurs, que la réputation et la vie d'une malheureuse femme soient en jeu. Ils ne s'inquiètent pas de la honte dont ils la couvrent en l'amenant et en l'accusant devant toute cette foule, du déshonneur qui va rejaillir sur sa famille et toute sa parenté à la suite d'une pareille accusation. L'affreux supplice qu'ils réclament pour elle les laisse insensibles...

Ah ! m. f., que voilà bien l'image des gens du monde ! Tant qu'il s'agit de pervertir, de porter au désordre, d'entraîner dans le vice ceux et celles qui jusque-là le fuyaient, ils sont pleins d'indulgence pour le mal. Vous connaissez leurs beaux principes : « Il faut que jeunesse se passe... Il faut bien que la jeunesse s'amuse... » et les amusements auxquels ils convient sont presque toujours tels qu'on ne peut s'y livrer sans voir sa vertu sombrer. Mais a-t-on eu le malheur de suivre leurs conseils, et en les suivant l'inévitable s'est-il produit, est-on tombé dans le déshonneur ? Oh ! alors, il faut les entendre s'ériger en vengeurs de la morale, il faut les voir déchirer leurs malheureuses victimes, les piétiner, les traîner dans la boue, crier leurs fautes sur tous les toits et leur enlever l'honneur et la réputation ! Ce misérable monde, N.-S. l'a maudit parce qu'il ne vit que de scandales : *Vae mundo a scandalis*... Oh ! comme nous devrions le maudire nous aussi, et ne jamais prêter l'oreille ni à ses suggestions perfides ni à ses potins scandaleux !

II

Tout d'abord, N.-S. ne sembla pas entendre la requête qu'on lui adressait. Se penchant vers le sol, il se mit à écrire du doigt sur le sable, comme quelqu'un qui veut s'abstraire de la foule pour mieux penser et réfléchir. Quelles pensées pouvaient bien l'occuper ? Il voyait la malice de ces hommes debout devant lui, il lisait dans leur cœur leur duplicité, leur hypocrisie qui sous l'apparence d'un saint zèle n'avait en vue que le mal, il voyait surtout leur corruption intime.

Les scribes et les pharisiens, voyant que N.-S. ne répondait rien, le crurent embarrassé. Encouragés par ce silence, s'imaginant être déjà sûrs de leur triomphe, ils redoublèrent leurs instances et leurs clameurs, pressant Jésus de parler, de s'expliquer, de rendre le jugement qu'ils lui avaient déferé et de prononcer la sentence qu'ils sollicitaient. Les fourbes ! ils eussent mérité que Jésus parlât en effet, non pour prononcer la condamnation de leur victime, mais la leur ; ils eussent mérité que Jésus, dévoilant devant tout le peuple la corruption de leurs cœurs, les couvrit de honte publiquement. Mais, même pour eux, N.-S. voulait être miséricordieux.

Se redressant et plongeant dans les yeux de ces

hypocrites son regard qui scrute les reins et les cœurs : « Que celui d'entre vous qui est sans péché, leur dit-il, jette à cette femme la première pierre. » Et se penchant à nouveau vers la terre, il se remit à écrire. Et qu'écrivait-il donc ainsi dans la poussière ? Si l'on en croit une curieuse variante de cette page de S. Jean, il y écrivait les fautes secrètes des accusateurs de cette femme, fautes aussi graves, plus graves même peut-être que celle qu'ils lui reprochaient.

Vous devinez, m. f., qu'en lisant leur confession ainsi écrite sur le sol et étalée sous les yeux de tous, ils se gardèrent bien d'insister. Pour ne pas s'exposer à une humiliation plus grande et par peur que le Sauveur ne précisât davantage, couverts de honte, ils se retirèrent l'un après l'autre, à commencer par les plus vieux, sans doute parce que se livrant au mal depuis plus longtemps, leurs iniquités étaient plus nombreuses.

M. f., si Dieu venait à révéler au grand jour, comme il le fera à la fin du monde, la conduite privée, les fautes secrètes de tant de gens qui sont sans pitié pour les faiblesses du prochain, combien seraient aussi humiliés, aussi confus que le furent les accusateurs de la femme adultère ! Ne les imitons pas. Soyons pleins d'horreur pour le mal, tâchons d'en inspirer l'horreur aux autres en leur en montrant les dangers et les funestes suites ; mais en même temps soyons pleins d'indulgence pour les malheureux qui ont pu le commettre, surtout s'ils ne l'ont fait que par surprise et par faiblesse. Pour cela, nous n'avons qu'à faire spontanément ce à quoi N.-S. obligea les Scribes et les Pharisiens ; nous n'avons qu'à faire un retour sur nous-mêmes. N'avons-nous pas nous-mêmes à rougir de déplorables chutes et d'humiliantes faiblesses ? Et si nous ne sommes pas tombés aussi bas que tels pécheurs dont les scandales défraient l'opinion, à qui le devons-nous, sinon à la grâce de Dieu qui nous a soutenus ? Qui sait ! peut-être serions-nous tombés plus bas qu'eux si nous avions été tentés aussi fortement, si nous nous étions trouvés exposés aux mêmes dangers, aux mêmes occasions... Oh ! comme nous serions miséricordieux pour les autres, si nous nous souvenions combien nous avons nous-mêmes besoin d'indulgence ! Et comme nous mettrions en pratique ces recommandations de N.-S. : « Ne jugez pas et vous ne serez pas jugés, ne condamnez pas et vous ne serez pas condamnés ! »

III

N.-S., avons-nous dit, s'était donc remis à écrire penché sur le sol, et ses ennemis, profitant de ce qu'il ne les regardait pas, s'étaient prudemment éclipés. Bientôt, au milieu de la foule que le divin Maître évangélisait avant l'arrivée des Pharisiens, il ne resta plus que Jésus et la femme coupable, « l'extrême misère et l'extrême miséricorde, » selon le mot de S. Augustin. La pauvre femme avait vu avec grande joie ses accusateurs se retirer l'un après l'autre. Toutefois, elle n'était pas pour cela rassurée.

Quelle sentence N.-S. allait-il prononcer contre elle ? La loi de Moïse était formelle et loin de la déclarer périmée, Jésus ordonnait tout à l'heure aux Phariséens de l'exécuter : « Que celui qui est sans péché lui jette la première pierre, » avait-il dit ; ne va-t-il pas l'ordonner de nouveau ? Tout au moins ne va-t-il pas lui reprocher durement sa faute et devant toute cette foule l'humilier sans pitié ?

Eh bien ! non, le bon Maître lui épargnera et la mort et la honte. Jésus se relevant et ne voyant plus ni Scribes ni Pharisiens : « Femme, dit-il, où sont donc vos accusateurs ? Personne ne vous a-t-il condamnée ? — Non, Seigneur, personne, » répondit-elle. Quelle délicatesse dans la demande de Jésus et qu'elle met à l'aise cette pauvre pécheresse ! Comme il lui épargne la honte et fait renaître l'espoir dans son cœur ! Mais surtout quelle n'est pas sa joie quand elle entend Jésus ajouter : « Eh bien ! moi non plus je ne vous condamnerai pas. Allez en paix et ne péchez plus. » Eh quoi ! il y a un instant seulement, elle était à deux doigts de la mort la plus honteuse et la plus cruelle, il lui semblait déjà sentir les pierres justicières et vengeresses pleuvoir sur elle, l'accabler sous leurs coups et sous leur poids ; et voilà qu'il n'en est rien ? Celui que ses accusateurs ont établi son juge veut bien ne pas la condamner, à la seule condition, oh ! combien douce ! qu'elle ne pèche plus ? Quel bonheur est le sien !

Si vous le voulez, m. f., ce bonheur sera le vôtre à vous aussi, pauvres pécheurs qui avez offensé Dieu et mérité la mort éternelle. Dieu en effet ne veut pas la mort du pécheur, mais bien plutôt qu'il se convertisse et qu'il vive. Ce bonheur sera le vôtre surtout à vous, pauvres âmes pécheresses qui, comme la femme de l'Evangile, vous êtes laissées aveugler par la passion, que l'attrait du plaisir a entraînées, que les séductions de la chair peut-être ont fait tomber dans des fautes honteuses dont vous rougissez et que vous n'osez pas confesser. Ah ! pourquoi craindre ? On ne vous demande pas de vous accuser publiquement, vous n'avez pas à affronter une foule hostile et sans pitié, vous n'avez pas à craindre d'être lapidé, si nombreuses et si graves que soient vos fautes, seraient-elles de celles que la justice humaine qualifie de crimes et qu'elle punit sévèrement. Tout ce que N.-S. vous demande pour vous les pardonner et vous réhabiliter devant Dieu et à vos propres yeux, c'est que ces fautes vous les regrettiez dans l'amertume de votre âme, c'est que vous les accusiez humblement et sincèrement dans le secret du confessionnal. Se souvenant de l'indulgence de ce divin Sauveur pour les pauvres pécheurs, le prêtre vous dira : « Celui dont je suis le ministre, celui dont je tiens la place n'a point condamné la pécheresse qu'on lui amenait ; eh bien ! moi non plus je ne vous condamnerai pas. Allez en paix et ne péchez plus ! » Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE DE SAINTE COLETTE

(8 mars)

LA SERVANTE DU SEIGNEUR

Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundum verbum tuum.

Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole. (Luc, I, 38).

Depuis de nombreuses années, les Pontifes Romains qui se succèdent sur le siège de Pierre ne cessent de convier les peuples à un retour sérieux aux principes chrétiens sous les auspices de S. François d'Assise. Pour répondre à l'appel du Pape, et faciliter la réalisation de ses vues, des études sérieuses ont été faites sur l'institution du Tiers Ordre, l'œuvre géniale du Poverello. Ces premiers labeurs demandent un couronnement : car rien n'est efficace autant que l'exemple vécu. Voilà pourquoi il nous a semblé qu'il y aurait un intérêt particulier à contempler quelques-unes des grandes figures de la Famille franciscaine, pour constater comment ces saintes âmes surent comprendre l'idéal séraphique et le réaliser.

Dans cette galerie, dont la richesse nous ravit, sainte Colette de Corbie, réformatrice de l'Ordre de S. François, se détache avec un singulier relief. Si nous recherchons la cause première de la puissance de notre Sainte, nous la trouverons dans le titre que lui reconnaissent ses premiers biographes¹. Elle se déclare elle-même la petite servante du Seigneur : *Ecce ancilla Domini* ; toute son ambition consiste à faire la sainte volonté de Dieu : *Fiat mihi secundum verbum tuum*.

Les princes de l'éloquence se sont fait un devoir d'exalter son mérite ; et les essais de biographie qui ont été tentés à diverses reprises accusent la place qu'elle occupe dans l'histoire². Pour étudier en elle la servante du Seigneur les sources historiques ne feront donc pas défaut.

Ce titre recèle des splendeurs ; mais, avant que la formule sacrée ne tombât de ses lèvres, vive fut la lutte entre la nature et la grâce ; le redire c'est retracer l'histoire de la vocation séraphique de la Bienheureuse. Enfin, elle a accepté la sainte volonté

(1) « Je l'appelle la petite ancelle, c'est-à-dire la petite servante de Notre Seigneur, pour certaine cause qui est en ma cognoissance ; car je sais que devant Dieu elle a esté ainsi dite et nommée. » (Ms. des PP. CC. de Thonon, p. 1 ; — *Acta Sanctorum*, t. 1 Mart., p. 539 ; — A. Germain, *Sainte Colette de Corbie*, p. vi).

(2) Alphonse Germain a tracé un tableau des sources historiques qui demanderait à être complété ; E. Sainte-Marie Perrin rend hommage aux travaux historiques du P. Ubald d'Alençon, qui a publié le texte original de Pierre de Vaux, confesseur de la sainte, et de Sœur Perrine sa compagne. La bibliographie donnée dans l'*Histoire abrégée de l'Ordre de sainte Claire d'Assise* a son mérite. Le chanoine U. Chevalier fournit, dans son *Répertoire des sources historiques*, des indications qui n'ont pas été utilisées ; lui-même, d'ailleurs, passe sous silence des travaux dignes d'être cités ; nous aurons à mentionner l'une ou l'autre de ces études.

de Dieu ; la suivre dans le fidèle accomplissement de sa mission, c'est recueillir les leçons les plus salutaires.

Puissent nos louanges n'être point trop indignes !

I. — La vocation séraphique

Sainte Colette est née à Corbie, en Picardie, le 13 janvier 1381. Son père se nommait Robert Boellet ; il exerçait les fonctions de charpentier. Celle qui devait se dire, à l'exemple de la Vierge de Nazareth, la servante du Seigneur aura, dès le berceau, un premier trait de ressemblance avec elle. Ses parents étaient âgés ; sa mère paraissait condamnée à la stérilité lorsqu'elle vint au monde : tels S. Joachim et Ste Anne à la naissance de la B. Vierge Marie. Répétons le mot de S. Jean Damascène : « *Natura tantisper expectavit dum gratia fructum suum produceret.* » Les ardeurs de la nature s'étaient éteintes pour que le fruit de la grâce fût plus beau. (*Orat. I de B. Mariae Nativ.*).

Un autre prodige devait marquer l'adolescence de la fille de Robert Boellet. Selon ses biographes, elle était petite de taille : *parvam corpore*. Dans un mouvement de méchante humeur, le père fit, à ce sujet, une réflexion pénible. Le reproche alla droit au cœur de l'enfant. Confiante en Dieu, elle se mit en prière ; or, voici qu'elle se trouve soudain grandie, au point de dépasser la taille des personnes de son âge³.

La Vierge Immaculée était souverainement belle ; S. Denis ne s'est-il pas écrié : « Si je ne savais qu'elle reste pure créature, je me prosternerai en sa présence pour lui offrir les hommages qui ne sont dus qu'à la divinité. » La grâce avait reflété en la vierge de Corbie quelque chose de cette beauté céleste. La modeste jeune fille pouvait l'ignorer ; la parole imprudente d'un jeune étranger, en lui révélant la réalité, lui apprenait que la beauté n'était pas sans danger. Sa résolution est prise ; elle fera violence au ciel pour obtenir qu'en sa physionomie disparaisse tout ce qui pourrait altérer la pureté angélique. Elle fut exaucée⁴.

On l'a comparée à S. Jean-Baptiste. En vérité, les témoins des vertus dont elle donnait l'exemple pouvaient répéter le mot de la vallée d'Hébron :

« Que pensez-vous que sera cette enfant ? la main de Dieu s'est visiblement reposée sur elle. » Elle n'est encore qu'une enfant et déjà les horizons de la vie réparatrice s'ouvrent devant elle. L'oraison devient pour elle un besoin et il faut qu'elle ensanglante ses chairs soit en ceignant ses reins de cordes grossières, soit en affligeant son corps par de rudes disciplines.

Elle a confié à Sœur Perrine le secret des faveurs célestes dont elle fut comblée en ses premières années. Déjà elle en a pleine conscience : l'holo-

causte de la Réparation demande l'intensité du foyer de l'Ordre séraphique.

Souvent, avant de prendre la résolution décisive qui doit orienter leur vie, les grandes âmes connaissent l'heure de l'angoisse. Le divin Maître ne s'est-il pas soumis lui-même à l'épreuve de la tentation ? Colette éprouvera les anxiétés de l'incertitude. Elle peut avoir 21 ans ; elle a perdu son père et sa mère ; pauvre orpheline, que va-t-elle devenir ? Déjà elle a frappé à la porte des Béguines de Corbie, des Urbanistes de Pont-Sainte-Maxence, et encore à celle d'une communauté de Bénédictines. Après un essai généreux, chaque fois la jeune novice était obligée de reconnaître que la volonté de Dieu n'était pas telle qu'elle l'avait cru. *Ecce ancilla Domini*. La servante du Seigneur ne pouvait vouloir que la volonté de Dieu.

Lorsque l'étoile de la vocation semble disparaître dans la profondeur des cieux, le devoir de l'âme chrétienne est d'interroger le représentant de l'autorité divine : le prêtre. La pieuse Colette voyait trop dans son père spirituel l'ange conducteur qui devait lui révéler les voies voulues de Dieu, pour ne pas le consulter. « Oui, a répondu nettement le P. Pinet, supérieur de la custodie franciscaine de Picardie, oui vous serez recluse. » Son premier soin fut de recevoir l'humble pénitente dans le Tiers Ordre de S. François⁵.

C'est l'heure où Dieu va manifester ses volontés. Une fois de plus l'oracle est vérifié : « *Ducam eam in solitudinem et loquar ad cor ejus* » (Os., II, 14), Dieu conduit dans la solitude les âmes qu'il veut mûrir pour de grandes œuvres. Le Seigneur va révéler à sainte Colette la mission spéciale qui lui est réservée.

Mais quelle vie que celle d'une recluse et quelle réclusion que celle de la vierge de Corbie ! Prière et pénitence, voilà le fond de son existence. Heureusement, par la petite fenêtre de sa recluserie, elle a vue sur le tabernacle. Bientôt les labeurs de cette âme vaillante sont récompensés ; Dieu lui fait comprendre en une vision la nécessité de la réparation. Elle voit en esprit le monde plongé dans l'iniquité ; les âmes criminelles tourbillonnent comme des feuilles mortes emportées par la tempête aux derniers jours d'automne.

Inutile de dire ce que furent les supplications de la sainte pour la conversion des pécheurs. Or, voici que le Seigneur daigne lui révéler que la réforme des Ordres de S. François sera le remède aux maux qui désolent la terre. Son cœur s'ouvre à l'espérance ; ces espoirs ne tardent pas à se transformer en anxiétés poignantes. Quel sera l'instrument dont Dieu se servira pour ce grand œuvre ? Serait-elle le jouet de l'ange de ténèbres qui se transforme en ange de lumière ? Elle vient de se reconnaître dans la femme que S. François, sous les auspices de Marie, présente au Christ pour opérer la réforme de la famille séraphique.

Impétueux fut tout d'abord le refus de l'humble recluse. La main de Dieu s'appesantit sur elle : pen-

(3) *Acta SS.*, p. 541, n. 11.

(4) « Elle, qui était de couleur blanche et vermeille, et mieux célestinne que terrienne, et angélique que humaine, devint blanche et de couleur morne par la face, par les mains et par le corps, et ainsi demeura toute sa vie. » (Sœur Perrine. Cf. Sainte-Marie Perrin, *La Belle Vie de Sainte C. de Corbie*, p. 59).

(5) *Acta SS.*, p. 543, n. 19 ; et p. 603, n. 13.

dant trois jours, l'usage de la parole lui est ravi, elle est muette comme Zacharie après l'apparition de l'ange. Elle ne se rend point encore ; elle perd alors la vue également pendant trois jours. Enfin, elle s'avoue vaincue et prononce la parole libératrice : « *Ecce ancilla Domini ; fiat mihi secundum verbum tuum,* » voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole.

Dieu entend consoler et reconforter sa servante. Voici qu'un arbre merveilleux vient de surgir dans la recluserie ; ses fleurs sont odoriférantes et ses fruits magnifiques. Soudain, de petits arbrisseaux se détachent de cette tige et se multiplient. O stupéur ! La voix divine a prononcé l'arrêt qui, fixe les destinées : « Cette tige c'est toi ; ces arbrisseaux seront tes enfants. » Mais, à l'instant, le Seigneur la rassure en ajoutant : « Plus l'instrument est vil, plus aussi l'œuvre sera manifestement d'origine divine. »

Ces faits remontent à l'année 1405 ; l'ère de la réparation était ouverte.

II. — La mission réparatrice

Pour comprendre l'étendue de la mission qu'allait remplir sainte Colette, il faudrait rappeler l'état de la chrétienté à l'aurore du xve siècle. La robe sans couture de l'Épouse immaculée du Christ a été scindée ; le schisme d'Occident désole et divise les nations chrétiennes. La grande famille franciscaine se ressent encore des troubles des Spirituels ; l'idéal séraphique tend à s'obnubiler de plus en plus ⁶. La France, plus particulièrement, souffre de cet état de choses et son unité nationale sera mise en danger, à la suite des bouleversements et agitations politiques de l'époque.

Dans l'état lamentable où se trouvait la chrétienté, la réformatrice s'adressa à Benoît XIII pour faire authentifier sa mission et recevoir les pouvoirs dont elle avait besoin pour s'en acquitter dignement ; Corbie était dans le territoire soumis à l'obédience du Pontife.

Écoutez la sainte exposer elle-même la mission spéciale qui lui est échue du ciel. Il faut, dit-elle, qu'elle soit tout d'abord autorisée « à prendre l'état évangélique et à entrer dans la famille des Pauvres Dames dont sainte Claire fut la première. » Il faut ensuite qu'elle soit autorisée « à réformer les trois Ordres institués par S. François, en faisant revivre la règle primitive. » Tels sont les termes de la requête qu'elle présenta. Elle en fait l'observation : la règle des frères et la règle des sœurs étaient l'une et l'autre extraites de l'Évangile, établissant les âmes dans le même état de perfection évangélique.

Qui aurait pu prévoir l'extension merveilleuse qu'allait prendre la réforme, en voyant cheminer humblement les premiers artisans de ce grand œuvre ? L'échec de Corbie n'a-t-il pas donné à réfléchir ? La sainte réformatrice, comme le Christ, a été méconnue par ses concitoyens ; elle s'éloignera de sa ville na-

tale comme il s'éloigna de Nazareth : *In propria venit et sui eum non receperunt.*

Le vrai berceau de la réforme fut la Franche-Comté. Sans doute des essais ont été tentés en Picardie et en Savoie ; mais Besançon a fourni, en 1410, à la sainte son premier couvent, et la vénérable fondatrice a multiplié les miracles dans la cité, voire même, elle a ressuscité des morts ⁷. La fondation de Poligny restera à jamais célèbre ; le monastère héritera un jour du précieux dépôt du corps de la vénérable fondatrice ⁸. Orbe complètera les créations comtoises ⁹.

La Bourgogne n'avait pas tardé à imiter l'exemple de la Franche-Comté ; la fondation d'Auxonne avait même précédé celle de Poligny ; Seurre eut son monastère en 1422. Le Nivernais, le Languedoc, l'Auvergne, le Velay rivalisent de zèle ¹. La réforme s'étend au-delà des frontières françaises. Dès 1419, la sainte est en Suisse ; les vocations se multiplient et le couvent de Vevey devient extrêmement prospère. Les Flandres feront à la réformatrice un accueil enthousiaste ; Hesdin est fondé en 1442, et Gand en 1443. Le Palatinat recevra également les Filles de sainte Colette à Heidelberg. D'après le témoignage d'historiens dont le nom fait autorité, la réforme se répandit en Italie, en Espagne, au Portugal, en Allemagne ². La dernière fondation fut celle d'Amiens : la Picardie ouvrait enfin ses portes.

Cette splendeur ne saurait nous faire oublier que la mission de sainte Colette n'était pas limitée aux seuls monastères du second Ordre : elle a une mission à remplir à l'égard des religieux du premier Ordre ; elle n'y faillira point. Le couvent des Franciscains de Dôle fut le premier à bénéficier de l'heureuse influence de la sainte. Les religieux de la communauté s'enrôlèrent d'enthousiasme sous l'étendard de la réforme. En 1458, les religieux Coletins comptaient 11 couvents ; ils étaient particulièrement prospères dans les Flandres.

L'histoire a consacré le titre donné à sainte Colette : réformatrice des trois Ordres de S. François ; il lui est reconnu dans la bulle de canonisation. Son action en ce qui concerne la milice du Tiers Ordre, se

(7) La date de 1410 est certaine. Cf. *Archives du Doubs, Clarisses de Besançon, Titres généraux*, 1re liasse 1305-1463, original et copies de la charte de fondation (1410) ; — DORNIER, *Sources de l'hist. francisc. en Franche-Comté*, p. 2.

(8) FODERE parle d'une bulle de Martin V, donnée en 1415 pour la fondation de Poligny (*Narration historique... Descript. des mon. St Claire* (sic) de la prov. S. Bonav., p. 40). Il y a erreur, Martin V ne fut élu qu'en 1417. Richard, dans son *Histoire des diocèses de Besançon et de Saint-Claude*, II, p. 100, donne la primauté à Poligny sur Besançon.

(9) P. THADDÉE FERRÉ, *H. de l'Ordre de S. François*, p. 329.

(1) L'ordre chronologique des fondations serait : Besançon, 1410 ; — Auxonne, 1412 ; — Poligny, 1415 ; — Seurre, 1422 ; — Aigueperse, 1423 ; — Decize, 1424 ; — Vevey, 1425 ; — Orbe, 1428 ; — Castres, 1429 ; — Lezignan, 1431 ; — Le Puy, 1432 ; — Béziers, 1433-44 ; — Hesdin, 1442 ; — Gand, 1443 ; — Heidelberg, 1444 ; — Amiens, 1445. La Sainte prépara la fondation de Pont-à-Mousson, mais ne vit pas l'achèvement du monastère. (*H. chron. de l'O. de St Claire*, II, p. 386).

(2) MARC DE LISBONNE, *Chron. des FF. Mineurs*, IIIe Partie, p. 211.

(6) Cf. P. RENÉ, *H. des Spirituels*, p. 342 ; — P. UBALD, *Leçons d'hist. francisc.*, p. 50.

révèle dans la prospérité qu'il connut alors. Sur les traces de la duchesse de Bourgogne et de la comtesse de Savoie, « princes et princesses, nobles et bourgeois, riches et pauvres, fidèles de tout rang, de toute classe, de toute condition, prenaient l'habit du Tiers-Ordre. »

Quel fut le secret de la fécondité de la réforme inaugurée par la pieuse servante du Seigneur ? Faut-il en rechercher la cause dans les relations qu'elle put entretenir avec les puissants du jour ? On ne saurait disconvenir que, lors de ses démarches auprès de Benoît XIII, la baronne de Brissay et la comtesse de Genève aient été de puissants appuis. Il est non moins vrai qu'elle était écoutée comme un oracle à la cour de Bourgogne. Louis de Bavière, et Mahaut son épouse, furent subjugués au point de promettre de consacrer à Dieu dans la réforme le premier enfant fruit de leur union. La plus belle des conquêtes fut incontestablement celle de Jacques de Bourbon et celle de son fils Claude d'Aix : après avoir pris l'habit du Tiers-Ordre, ils devaient finir l'un et l'autre par entrer dans la famille des Colettins. Ces beaux noms attestent la magnificence de la floraison du palmier séraphique, mais ne l'expliquent pas.

Faut-il attribuer la puissance de l'action de sainte Colette à l'éclat des dons surnaturels dont elle était enrichie, aux miracles qu'elle a opérés ? Certes, les extases dont les foules furent témoins, par exemple à son entrée à Besançon³, ne contribuèrent pas peu à étendre son renom de sainteté. Les malades qu'elle a guéris ne se lassaient pas de publier ses louanges. Toutefois, pour arracher la société de ces temps agités à la frénésie des passions malsaines, il fallait autre chose.

Le P. Henri de la Beume sera pour elle l'auxiliaire providentiel le plus éclairé et le plus dévoué. Elle trouvera auprès du Saint-Siège le réconfort qu'elle peut espérer ; le général de tout l'Ordre de S. François, Guillaume de Cazals, dûment éclairé, lui prêtera son concours ; S. Jean de Capistran qui, un instant, a semblé vouloir absorber l'œuvre de sainte Colette, reconnaîtra dans la réformatrice l'envoyée de Dieu. Toutes ces autorités ont pu contribuer à l'expansion de la mission réparatrice de Ste Colette ; mais il faut chercher en dehors d'elles le principe de sa vitalité.

Le grand mérite de sainte Colette est d'avoir, comme le séraphique Père, compris l'appel du Christ. « Va, disait la voix divine à François, répare ma maison qui tombe en ruines. » Pour cette restauration le *Poverello* a arboré l'étendard de la pauvreté. C'est cet étendard qui a passé entre les mains de la vierge de Corbie ; elle sera toute-puissante par les énergies de la pauvreté.

Sœur Perrine l'atteste : à la mort de ses parents sainte Colette ne se réserve aucun bien ; elle veut que tout soit distribué aux pauvres. En partant pour Rome, elle n'a cure d'emporter la moindre obole

pour la dépense d'un si long voyage. Voyez la robe qu'elle porte : elle est rapiécée en cent endroits divers. La pauvreté, voilà le trésor qu'elle légua à ses filles, en leur recommandant l'observance exacte de la Règle et des Constitutions.

C'est la pauvreté qui la constituait hostie d'agréable odeur. Vous voulez reconnaître le fruit de cet héroïsme ? Souvenez-vous de la rencontre de sainte Colette et de sainte Jeanne d'Arc. L'une pria et se consumera devant l'image du crucifix, pendant que l'autre bataillera et Dieu donnera la victoire. Souvenez-vous surtout des entretiens de la servante du Seigneur avec S. Vincent Ferrier. Ensemble, à Poligny, ils ont rédigé la lettre qu'ils vont adresser aux Pères du concile de Constance, les suppliant de mettre fin au scandale du schisme. Or, le 11 novembre suivant, Martin V était élu. Colette ne verra pas, sur cette terre, le terme de cette épreuve redoutable ; mais elle l'obtiendra par la consommation de son sacrifice. Deux ans après la mort de sainte Colette, Amédée de Savoie, le dernier antipape, donnait sa démission.

La meilleure preuve de la vitalité de l'œuvre de la sainte réformatrice, c'est qu'à quatre siècles de distance les saintes filles qui ont embrassé, sous son égide, la vie séraphique ont conservé la vigueur de son esprit et son amour de la pauvreté⁴. Nous ne saurions trop bénir la Providence d'avoir, malgré toutes les vicissitudes et toutes les révolutions, conservé à la France ces foyers de vie séraphique⁵. N'en doutons pas : si, lors des derniers événements tragiques au cours desquels les existences ont été fauchées par milliers, le plateau de la miséricorde l'a emporté sur celui de la justice, en faveur de la France, nous le devons aux âmes vaillantes formées à l'école de sainte Colette ; en union avec toutes les âmes réparatrices, elles ont plaidé la cause de la patrie, et elles ont été exaucées.

* * *

Au moment où la T. S. Vierge laissait tomber de ses lèvres la parole bénie : « *Ecce ancilla Domini*, Voici la servante du Seigneur, » les cieux étaient attentifs ; l'ineffable mystère de l'Incarnation s'opérait en son sein ; elle devenait Mère de Dieu. Mais elle se vouait aussi à Dieu pour être un jour, au prix de toutes les douleurs, co-rédemptrice du genre humain. Contemplons encore une fois la vierge de Corbie aux pieds du Vicaire de Jésus-Christ. Les origines divines de sa vocation séraphique ont été reconnues ; elle a fait profession entre les mains du Pape. La voici proclamée Abbessse, la voici investie de la mission de réformer les trois Ordres de S. Fran-

(3) Le P. Louis Antoine, dans son œuvre magnifiquement illustrée, *Saint François*, reproduit p. 307 le dessin d'une fresque, due à Ed. Baille, laquelle représente Ste Colette en extase. La scène se déroule sur la route d'Auxonne à Besançon.

(4) Il ne faudrait pas conclure, du fait que le nom de Colettin n'a pas survécu, que l'œuvre de la Réformatrice, en ce qui concerne le premier Ordre, a été éphémère. Elle avait prédit que sous cette forme spécifique la Réforme dudit premier Ordre durerait peu ; mais elle savait aussi que sa pensée serait comprise et réalisée sous une autre dénomination ; elle aurait donc prévu qu'une réforme, qui aurait avec la sienne les plus grandes affinités, hériterait du bon renom et de l'esprit de ses fils les « Colettins. »

(5) P. LOUIS ANTOINE, *S. François*, p. 307 ; — P. THADDÉE FERRÉ, *H. de l'O. de S. F.*, p. 335.

gois. L'orgueil n'enflera pas son cœur ; elle se dira toujours, même dans les actes officiels, la servante du Seigneur. Il n'est pas moins vrai qu'elle porte l'anneau d'or de l'alliance nuptiale et qu'elle est parée de la croix ornée de bijoux précieux, présents qu'elle a reçus du ciel ; mais elle sait aussi qu'elle doit connaître les douleurs de l'enfantement : à l'école de la Vierge des douleurs, elle apprendra à être hostie avec Jésus-Hostie.

Nos temps ont plus d'une analogie avec l'époque troublée dans laquelle elle vécut. Les mêmes maux demandent les mêmes remèdes. Ses saintes filles seront fidèles au pacte qui les consacre victimes de réparation, et tous ceux qui se réclament de son patronage auront les yeux fixés sur son étendard, pour conserver l'idéal séraphique dans sa pureté, dans sa splendeur et dans toute sa puissance.

De nos jours, où les œuvres de réparation se multiplient, il nous paraît souverainement opportun de proposer sainte Colette à la vénération de tous et, plus spécialement, de révéler en elle, aux âmes réparatrices, un modèle parachevé de perfection. Vous voulez travailler au grand œuvre de la restauration ? Souvenez-vous que la servante du Seigneur puisait les énergies pour l'holocauste dans la contemplation des plaies de Jésus crucifié ; elle fut aussi une des initiatrices de la communion fréquente, pour ne pas dire quotidienne.

A votre tour, sachez dévorer le livre amer de la mortification, et, pour vous aussi, « ce qui paraît amer sera changé en douceur. » En union avec les âmes vaillantes qui restent au pied de la croix, vous aurez contribué au relèvement de la patrie chrétienne et au triomphe de l'Eglise. Amen !

SERMON POUR UNE PROFESSION

LA RELIGIEUSE, HÉRITIÈRE DE LA MISSION
DE LA VIERGE-MÈRE ¹

*Ecce ancilla Domini, fiat mihi
secundum verbum tuum.*

(Luc, I, 38).

Ma chère enfant,
Vénérés confrères,
Mes frères,
Mes chères filles,

C'est par ces mots bénis que Marie donnait, à Nazareth, son adhésion aux desseins du Seigneur. Ces mêmes paroles montent spontanément de votre cœur à vos lèvres, mes filles, pour traduire, en ce moment, vos dispositions intimes et l'acceptation des vues de Dieu sur vous. Quelles sont ces vues ? Quelle sera votre mission ? Continuer celle de Marie.

Aux jours de la primitive innocence, Dieu avait donné au premier homme une auxiliaire semblable à lui ; Eve devait seconder Adam, de son concours physique et moral, pour maintenir l'humanité dans les privilèges de l'élévation et la propager en une descendance sainte. Tel était le plan divin. Par l'astuce du démon, l'histoire des origines nous en offre

la douloureuse contre-partie. Mais la sagesse divine a su prendre sa revanche et réparer son œuvre. Un autre Adam est apparu ici-bas, principe de vie surnaturelle pour tous ceux qui par la foi aimante deviendront ses enfants. Après de lui il fallait une Eve nouvelle : ce fut l'objet de la prédestination de Marie. — Jésus en quittant la terre y a laissé des héritiers de sa mission. Le prêtre est le continuateur de son action, son représentant, un autre lui-même, *sacerdos alter Christus*. Aux côtés du prêtre il y a place pour une auxiliaire, héritière du rôle de Marie. Cette auxiliaire voulue de Dieu, c'est la vierge chrétienne, celle surtout que des vœux publics consacrent officiellement au Seigneur ; c'est vous, ma chère enfant. Peut-être, quelque jour, avez-vous, comme Thérèse de l'Enfant-Jésus, rêvé du sacerdoce, envié l'honneur de continuer, autant qu'il est possible ici-bas à un simple mortel, le Verbe fait chair, l'Homme-Dieu ; consolez-vous, votre mission providentielle est grande et noble aussi : vous continuerez Marie, la plus parfaite des pures créatures.

Marie est la Vierge-Mère. La première des vierges, elle en demeure la Reine et le modèle. Mère de Jésus suivant la nature, elle l'est des chrétiens suivant l'esprit, épuisant ainsi la plénitude de sens dont est susceptible le nom de Mère du Christ : *carne mater capitis nostri, spiritu mater membrorum ejus* (S. Augustin). Sous ce triple aspect, vous êtes appelée, ma fille, à continuer de quelque manière son auguste mission.

Vous le savez. Aussi mes paroles tendent-elles seulement à affermir vos convictions, à aviver dans l'esprit de vos compagnes l'estime de leur vocation, à faire naître et grandir cette estime dans quelqu'une des âmes qui m'écontent de ce côté des grilles. La grâce divine seule peut lui donner cette efficacité salutaire ; demandons-la tous ensemble, par l'intercession de Marie Vierge-Mère : *Dignare me laudare te, Virgo sacra* !

1

Vous savez, ma fille, — vos études vous l'ont appris, — quel était le sort de la femme dans le monde antique : esclave de l'homme, instrument de son plaisir. Telle est encore, plus ou moins, sa situation dans les peuplades sauvages et dans toutes les contrées soumises au joug de l'Islam. Objet théorique d'un respect religieux dans quelques nations plus civilisées, la virginité était pratiquement partout méconnue, enveloppée dans un commun opprobre avec la stérilité. Même les filles de Juda aspiraient à s'en libérer par le mariage et, dans un foyer trop longtemps polygame, à l'emporter sur leurs rivales par une particulière fécondité. La première, Marie comprit la noble beauté, l'héroïsme méritoire de la chasteté intégrale persévéramment gardée pour l'amour de Dieu. Ses aspirations, développées par l'Esprit-Saint, se fixèrent en un vœu absolu quand elle fut assurée sur ce point du bon plaisir du Seigneur. La Sainte Vierge leva ainsi l'étendard de la virginité religieuse. Derrière lui devaient se dresser des légions de vierges chrétiennes, dont l'exemple attesterait quelle force victorieuse la grâce ménage à l'âme pour

¹ Allocution prononcée au monastère de l'Annonciade de cinville, le 1^{er} juin 1926.

assurer sur la chair le triomphe de l'esprit. Et tandis qu'elles gurgissaient et que s'opérait cette transformation morale, un bouleversement profond, une véritable révolution se réalisait dans la condition sociale de la femme. Au regard de l'homme sa physionomie s'idéalisait. Un rayon détaché de l'aurole de Marie venait nimbier son front. A son endroit le mépris faisait place au respect, la passion brutale à l'amour pudique, et l'esclave du foyer en devenait la reine par son ascendant affectueux.

Cette action bienfaisante de Marie, la vierge chrétienne la doit continuer, celle surtout qui, par l'état religieux, fait profession officielle de chasteté intégrale. Sa vie est une protestation, éloquente, contre les sophismes qui déniaient à l'homme, même aidé de la grâce, la possibilité de faire en lui-même régner l'esprit sur les sens. Son exemple est un appel incessant à l'héroïsme moral. Sans doute, l'élite seule la suivra jusque sur les sommets, dans l'âpre sentier de la perfection ; mais elle arrachera le grand nombre, parmi les chrétiens sincères, à l'enlèvement des bas-fonds et les entraînera jusqu'à mi-côte, dans la voie commune du précepte et l'observance de la chasteté conjugale. Sa fidélité à Jésus prêchera à la femme mariée, envers son époux, le respect de la foi jurée.

Leçons de tout temps opportunes, mais d'une singulière actualité aujourd'hui, en face du paganisme renaissant qui des mœurs gagne jusqu'à l'esprit, en présence de la glorification de la chair qui s'affiche au théâtre, au cinéma, dans le roman et le feuilleton, sous le ciseau ou le pinceau, et dans les nudités des modes indécentes.

Rappelant les mondaines au respect de la chasteté, vous leur enseignerez de plus, ma fille, par votre exemple, comment on sauvegarde sa vertu.

Pour défendre la vôtre contre la contagion d'un monde où la concupiscence règne en souveraine, vous avez mis entre le monde et vous le mur d'une clôture austère. Non seulement vous respecterez exactement les prescriptions ecclésiastiques en cette matière, mais vous serez scrupuleusement fidèle aux exigences de votre quatrième vœu. Si parfois ces exigences vous paraissent rigoureuses, vous penserez aux personnes du monde exposées volontairement ou malgré elles à l'occasion du péché ; en retour de vos sacrifices, vous demanderez pour elles à Notre-Seigneur la lumière qui leur fera comprendre le péril des relations, des exhibitions, des lectures dangereuses, l'énergie morale pour se dégager de l'ambiance fâcheuse ou triompher de ses atteintes, s'il faut la subir.

Nous portons le trésor de notre chasteté en des vases d'argile. Vous le savez, ma fille, et vous n'ignorez pas quels ennemis intérieurs la mettent en péril. C'est pour vous prémunir contre la rébellion des sens que vous avez embrassé librement les austerités de votre vie, ses pénitences, prête même, sous le contrôle du guide de votre âme et de vos Supérieurs, à ajouter encore à ses macérations. Et par là vous rappellerez aux femmes du monde que la recherche passionnée des aises, la poursuite avide du bien-être, le souci exagéré du confortable préparent

les révoltes intimes, en accroissent la violence et disposent l'âme aux pires capitulations.

Enfin vous défendrez votre chasteté virginale, ma fille, contre un troisième adversaire, Satan, si habile à peupler notre imagination de fantômes troublants, si expert à utiliser les éléments matériels de notre être, à tirer parti de nos malaises physiques, de notre fatigue, de nos surexcitations nerveuses. Vous ferez appel contre lui au secours de Marie ; vous invoquerez la Vierge avec une filiale tendresse, vous vous serrerez contre elle, blottie sous sa maternelle protection, et l'Immaculée, une fois de plus, écrasera de son pied virginal la tête de l'inférieur serpent.

II

La virginité de Marie était ordonnée, à l'encontre des apparences humaines, à sa maternité. Le prophète Isaïe l'avait annoncé : c'est d'une Vierge-Mère que devait naître l'Emmanuel, Dieu avec nous. C'est encore à préparer la Mère du Messie que tendait la Conception Immaculée, les grâces et dons sanctifiants dont la plénitude faisait de l'âme de la Vierge un paradis spirituel, objet d'ineffables complaisances pour le regard de l'Eternel.

L'heure est venue où les célestes desseins doivent se réaliser. L'archange a formulé à la Vierge la proposition du ciel ; il l'a rassurée pleinement sur le caractère surnaturel de la conception annoncée. Marie, par un acte de foi héroïque, adhère à la parole divine qui va se réaliser en elle ; dans un élan d'amour humble et généreux, elle accepte une mission dont elle perçoit les responsabilités en même temps que les sublimes grandeurs, dont la connaissance des Ecritures lui laisse entrevoir les douloureuses amertumes : *Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundum verbum tuum* ! Préparée pour Jésus, elle ne vivra plus que pour Lui, et en Lui pour Dieu, dont Jésus est le Fils en même temps que le sien.

Par ailleurs cette vie, extérieurement, est celle de l'humble épouse d'un pauvre charpentier : vie obscure, ignorée, faite de vertus modestes, d'occupations vulgaires. Au regard humain rien n'en révèle l'ineffable mérite. Le principe de sa grandeur morale réside dans le souffle d'amour qui la pénètre tout entière, dans la perpétuelle et parfaite adhésion de Marie au bon plaisir de Dieu... de Dieu, en qui, par un mystère que sa raison adore sans le comprendre, elle aime son enfant.

Et vous aussi, ma fille, vous êtes, dans le plan providentiel, ordonnée à Jésus. Vous allez devenir, non sa mère, mais son épouse. Epouse de Dieu, vous le serez non pas seulement au sens commun qui convient à toute âme sanctifiée, mais d'une façon toute particulière, en raison de l'intensité de votre charité, par l'exclusion en votre cœur de tout partage entre le Christ et un époux terrestre, par la consécration de toutes vos affections et de toutes vos énergies à Jésus, à son amour et à son service. C'est ce que devra vous rappeler sans cesse votre nom « Françoise du Sacré-Cœur... »

Sans doute, il ne vous sera pas donné de fournir, comme Marie, de votre plus pure substance, au Verbe de Dieu, les éléments matériels de l'humaine

nature. Mais encore vous ne resterez pas étrangère au mystère de l'Incarnation rédemptrice. En méditer sans cesse les mystères de sagesse et de puissance, d'abaissement et d'amour, en rendre à la Trinité Sainte d'incessantes actions de grâces, c'est l'objet propre de votre vocation.

Sans doute encore, vous n'aurez pas, comme le prêtre, le bonheur de faire descendre Jésus sous les voiles de l'Hostie. Mais le Verbe-Eucharistie entend habiter sous votre toit ; c'est à ses pieds, près de son autel, que vous passerez une grande partie de vos journées ; chaque matin vous vous unirez à son immolation mystique et vous ferez de votre poitrine son tabernacle. C'est à confectionner, à réparer les linges et les ornements eucharistiques, que vous consacrerez, avec bonheur, tous les instants laissés libres par la prière et les nécessités de la vie.

Votre vie, comme celle de la Vierge-Mère, sera sans éclat extérieur. Vous serez pour le monde une ignorée et, pour ceux même qui vous ont connue, bientôt une oubliée. Votre existence se consumera dans la monotone récitation des mêmes prières, l'assujettissement à des occupations vulgaires, l'exercice caché de vertus humbles, parfois méconnues. Et cependant cette vie peut et doit, dans les vues providentielles, vous porter aux plus hautes cimes de la grandeur morale, si, comme Marie, vous savez la pénétrer tout entière du souffle de la divine charité, si de toutes vos pensées, de tous les battements de votre cœur, de tous les vœux de votre libre arbitre, vous faites un perpétuel *Amen* au bon plaisir de Dieu, un acte incessant d'amour pour votre Jésus : *Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundum verbum tuum !*

III

Mère de Jésus, Marie est aussi la nôtre et cette maternité d'adoption forme l'harmonieux complément de sa maternité suivant la nature.

Le Très-Haut a prédestiné ses élus à porter en eux la ressemblance de son Fils. En tout chrétien un autre Jésus doit naître sous l'action de la grâce et grandir sous la collaboration du libre vouloir humain avec les lumières et bons mouvements actuels. Ne trouverons-nous pas Marie en ce Nazareth de nos cœurs, témoin de la mystérieuse croissance qui doit porter nos âmes à la plénitude de l'âge du Christ ? Les desseins de Dieu sont marqués au cachet de l'unité. Une première fois il est venu à nous par Marie ; il y veut venir encore par elle, dans les mystérieuses effusions de la grâce. C'est logique. C'est justice aussi. La grâce est le fruit du sacrifice de Jésus ; mais la chair immolée au Calvaire c'est la chair de Marie ; le sang répandu au Golgotha c'est son sang. Il y a plus : la Vierge-Mère était debout auprès de la croix de Jésus, offrant au Père qui le lui avait donné ce fruit de ses chastes entrailles ; elle unissait ses propres souffrances à celles de la divine Victime, elle les présentait aux mêmes intentions que se proposait le Souverain Prêtre, pour le rachat et le salut du monde. Le *Fiat* du Calvaire continuait l'œuvre du « Oui » de Nazareth et mettait le sceau à la libre collaboration de Marie à l'œuvre rédemptrice. Pouvait-elle dès lors rester

étrangère à l'application des fruits du sacrifice ? Dieu ne l'a pas voulu ; il l'a constituée économe, dispensatrice des grâces du Rédempteur, après son divin Fils et avec Lui, médiatrice d'intercession entre la terre et le ciel. La grâce forme la substance de notre être surnaturel ; c'est en nous la donnant que Dieu devient, au sens évangélique, notre Père ; Marie devient notre Mère en nous l'obtenant. Et cette maternité mystique, je le répète, est le prix de ses souffrances, de sa douloureuse Compassion au pied de la Croix.

Jésus, en nous quittant, a laissé ici-bas des héritiers de sa mission. Il a chargé le prêtre de continuer son action ; il lui a spécialement confié, en même temps que le pouvoir de perpétuer son oblation médiatrice, le soin de dispenser aux hommes ses enseignements, la grâce de ses sacrements. Mais, pour que la semence jetée par la parole de l'apôtre germe, se développe, il faut qu'elle soit fécondée par la rosée du ciel. Pour que la grâce sacramentelle trouve accès dans les âmes, il est nécessaire que les avenues en soient libérées de tout obstacle ; et elle s'y répandra d'autant plus abondante qu'elle en trouvera les capacités dilatées par de meilleures dispositions. Tout cela sera l'œuvre des lumières, des bons mouvements actuels. Qui les fera descendre dans les esprits et dans les cœurs ? Le prêtre encore, sans doute ; mais avec lui son auxiliaire providentielle, la Vierge du Seigneur, celle surtout qu'une consécration liturgique constitue Orante officielle, investie du ministère de la prière publique. C'est ainsi que la religieuse contemplative remplit auprès du prêtre le rôle de collaboratrice tenu par Marie auprès de Jésus.

Voilà votre mission, ma fille ; la prière est votre essentielle fonction. Par elle vous êtes associée à l'œuvre rédemptrice. Pensez-y, toujours, mais spécialement quand le temps de l'oraison s'écoulera lentement au gré de la nature, quand l'office divin semblera se prolonger indéfiniment, quand les prières vocales multipliées engendreront une sorte de lassitude et presque de dégoût. Songez aux âmes, aux détresses physiques et morales, sans nombre, qui attendent, qui escomptent les fruits de votre généreuse intercession.

C'est par ses souffrances surtout et sa Passion que Jésus a réalisé son action médiatrice ; c'est par ses douleurs que Marie s'y est trouvée associée. Au ciel où il ne cesse d'interpeller pour nous, le Christ présente à son Père les cicatrices de ses plaies, muet mais éloquent appel à la miséricorde divine en faveur de l'humanité. Ici-bas, c'est par un mémorial effectif de son holocauste qu'il perpétue son oblation rédemptrice. Comme le prêtre, la vierge chrétienne doit donc être prête à prendre sur elle les souffrances, les épreuves par lesquelles le corps mystique du Christ doit s'unir à son chef auguste. C'est par le sacrifice, par la souffrance, que vous assurerez, ma fille, la fécondité de votre intercession.

La souffrance, vous la trouverez, d'abord, dans la nature même de votre existence, dans les austérités qu'elle comporte, dans l'assujettissement qu'elle implique l'état religieux. L'obéissance, — et par là j'entends non pas une plasticité plus ou moins passive, mais

une soumission active et généreuse, une soumission qui suppose l'adhésion de l'esprit en même temps que l'acceptation de la volonté, une soumission réfléchie, voulue, surnaturelle, qui derrière l'intimation de la règle et l'ordre du supérieur humain sait reconnaître, pour l'embrasser amoureusement, le bon plaisir de Dieu. — L'obéissance ainsi comprise est une source de sacrifices, d'autant plus méritoires que l'élévation de l'intelligence et la fermeté du caractère tendent à affirmer davantage la personnalité.

La souffrance, vous la rencontrerez, ma fille, dans les exigences de la vie commune. Sans doute c'est chose bonne et douce que le conviège fraternel, et l'Esprit-Saint en a chanté la fécondité comme les charmes. Mais encore, dans les conditions présentes de la nature déchue, la vie en commun est l'occasion de mille épreuves, le plus souvent menues, auxquelles toutefois leur constance peut donner souvent une véritable acuité.

La souffrance, vous en trouverez, ma fille, le principe en vous-même. Vous serez pour vous le premier et le plus lourd, peut-être, des fardeaux. Toucher du doigt chaque jour, presque à chaque heure, la limite de ses forces physiques et morales ; constater chaque semaine le retour des mêmes surprises, des mêmes lâchetés, dont la persistance semble défier les meilleurs bons propos ; sentir en soi, toujours vivace, un foyer d'aspirations coupables, un fond indestructible d'égoïsme pervers, ici paresseux ou sensuel, là plus raffiné et doublé de superbe : quelle épreuve douloureuse pour une âme que la grâce a touchée !

Cette épreuve, comme les souffrances nées de la vie religieuse et du conviège, vous l'accepterez, ma fille, d'un cœur généreux. Vous unirez, comme Marie, vos douleurs à celles de l'Homme-Dieu. Chaque matin, en assistant au saint sacrifice, vous mettrez vos souffrances sur la patène, vous y mettrez, en esprit, votre personne ; vous vous offrirez au Père, avec Jésus-Hostie, unie par la pensée et l'intention au pontife vénéré qui présidait, il y a un an, votre vêtue, aux prêtres qui vous sont rattachés par les liens du sang ou de la paternité spirituelle. Et c'est ainsi que vous continuerez le rôle de Marie au pied de la Croix et ferez, pour votre part, descendre sur les âmes les grâces de la Rédemption.

En dehors de ces souffrances communes, plus ou moins inévitables, Dieu se réserve-t-il de vous en ménager d'autres ? Vous enverra-t-il quelque maladie douloureuse, quelque infirmité précoce et persistante ? Vous soumettra-t-il à ces épreuves intérieures, si douloureuses, par lesquelles s'achève, dans les âmes d'élite, la purification des sens et de l'esprit ? C'est le secret de la Providence. Si quelque jour, en apparence du moins, le ciel se ferme sur votre tête comme une voûte d'airain, si vos cris de détresse se perdent dans le vide, si nulle rosée divine ne descend sur votre âme desséchée, si nulle clarté d'En-Haut n'illumine ses ténèbres, si elle semble livrée en proie aux incertitudes, aux anxiétés, aux scrupules angossants, aux idées obsédantes, et que même le doute crucifiant sur les vérités fondamentales vienne la frôler, je vous en conjure, ma fille, ne perdez pas courage. Du sein de votre agonie morale jetez les

yeux sur Gethsémani ; dans un cri d'intense supplication jetez au Père l'appel du Divin Délaié : « Père, s'il est possible, que ce calice s'éloigne ! » Oui, demandez que la coupe soit écartée, j'y consens, l'amertume en est si grande ! Mais aussitôt, ajoutez avec Jésus : « Cependant non ma volonté, mais la vôtre, *Non mea voluntas, sed tua fiat !* » Et souvenez-vous que pour sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus la « pluie de roses » a suivi de près l'acuité de détresse intime et l'assaut des doutes sur la vie éternelle.

*
* *

Apôtre de la chasteté par la profession de vie et par l'exemple personnel, religieuse vouée au Verbe Incarné par le don exclusif de toutes vos affections et de toutes vos énergies, auxiliaire du prêtre dans l'intercession et le sacrifice, à ce triple titre héritière de la mission de Marie, telle est, ma fille, le rôle que Jésus vous offre, en ce moment, avec sa main. Acceptez, avec une humble fierté et une gratitude profonde. Faites appel à toute votre foi, rassemblez toutes les énergies d'un amour généreux et dites au Christ : « Jésus, mon bien-aimé, vous daignez me demander ma vie, vous mon Dieu, à moi, votre pauvre créature ; Seigneur, je suis votre servante, me voici : je me donne à vous sans réserve ni partage, sans arrière-pensée. En retour daignez, s'il en était besoin encore, faire miséricorde à l'âme de ma mère, à l'âme de mon père ; veillez, je vous en prie, sur l'avenir de ma sœur. Je suis vôtre, ô mon Jésus ; je le suis officiellement pour les trois ans de ma profession temporaire ; mais par la disposition de l'âme, je le suis, mon Bien-Aimé, vous le savez, pour toujours : *Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundum verbum tuum !*

EN LISANT

LE MOIS DE SAINT JOSEPH

En ce mois de mars qui est spécialement consacré à S. Joseph, pensez souvent à l'invoquer. Sa dévotion doit vous être chère à bien des titres. — Vous êtes et voulez être purs et innocents ; or, S. Joseph est le *Patron des âmes chastes*. — Vous êtes chrétiens et catholiques, soucieux des intérêts de notre Mère la Sainte Eglise, de nos jours si combattue ; n'oublions pas que S. Joseph est le *Patron de l'Eglise Universelle*. — Vous êtes chefs du foyer que vous voulez édifiant et religieux ; or, S. Joseph est le *Patron des familles chrétiennes*. — Vous souhaitez, enfin, pour vous et ceux qui vous sont chers, la grâce des grâces : *celle d'une bonne mort* ; or, S. Joseph est le *Patron de la Bonne Mort*.

Où, priez beaucoup durant ce mois le Père Nourricier de Jésus. Ayez une entière confiance en lui. Vous recevrez les faveurs les plus signalées.

IMPRIMATUR

Lingonis die 29 februarii 1928.

EUG. LINDECKER, *Vic. gen.*

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de L'AMI DU CLERGE

Ami du Clergé du 8 mars 1928

Deuxième

partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Instructions de Carême sur la religion. — V. Les vraies sources du sentiment religieux, 145. — VI. (*Suite*). Le besoin de se mettre en relation avec Dieu, 148.

Pour les dimanches de Carême. — V. La résurrection de Lazare, 150.

Lectures de Carême sur la journée du chrétien. — VI. Le travail, 153.

Conférences de Carême sur les superstitions contemporaines. — VII. Les sorciers, 154. — VIII. Les guérisseurs, 156.

Pour la fête de S. Joseph. — A des jeunes gens, 158.

INSTRUCTIONS DE CARÊME SUR LA RELIGION

V

LES VRAIES SOURCES DU SENTIMENT RELIGIEUX

Messieurs,

Je vous ai montré, dans notre dernier entretien, que les ennemis de la religion se trompent ou veulent nous tromper, en assignant, comme origine ou source du sentiment religieux, la peur, l'intérêt, le désir du mieux-être, l'impression des misères inhérentes à la vie humaine, l'orgueil, la nécessité sociale. Leur but, en nous proposant ces explications laborieuses et fausses, est de nous persuader que les croyances sont des idées tout à fait adventices, sans racines profondes dans la nature, et que l'homme, parvenu à la hauteur des progrès modernes, doit les arracher de son âme enfin mieux éclairée. Leur but est manqué ; leurs hypothèses sont sans fondement ; les sources du sentiment religieux ne sont pas là où ils veulent qu'elles soient.

Où sont-elles ? — C'est ce que j'entreprends de vous dire aujourd'hui.

Si nous analysons le contenu du sentiment religieux, nous constatons qu'il n'est, en somme, que la synthèse de plusieurs autres sentiments aussi profonds, aussi impérieux et aussi indéracinables qu'il l'est lui-même. C'est d'abord une certaine inquiétude de l'esprit et de l'âme tout entière devant le mystère qui est le fond de toutes choses ; c'est ensuite le sentiment d'une réelle dépendance de l'homme vis-à-vis d'un pouvoir plus haut qui, seul, peut lui être un appui ; c'est le besoin de croire ; c'est enfin le besoin d'aimer un Être meilleur et plus grand que lui. Ces quatre sentiments, unis à des doses diverses, se fondent pour n'en plus former qu'un seul ; le sentiment religieux existe alors, et voilà les sources que nous cherchons.

I. — Inquiétude devant le mystère

Tant que le mystère pèsera sur la pensée humaine, à écrit Pasteur, des temples seront élevés au

culte de l'Infini. Qu'il s'appelle Brahma, Allah, Jupiter ou Jésus, sur les dalles des temples, nous verrons des hommes agenouillés et prosternés. »

Dans ces quelques paroles, si simples mais si profondes, l'illustre savant spiritualiste et catholique a exprimé avec le plus rare bonheur la première cause rationnelle de la naissance et de la persistance du sentiment religieux dans l'homme et dans l'humanité.

Il est évident, en effet, que l'homme s'inquiète devant le mystère. Dès qu'il le voit se dresser en face de son esprit, il tombe en arrêt, si l'on peut dire ; il flaire la cause et la cherche. Il y met une telle passion qu'il n'a pas de repos qu'il ne l'ait trouvée. Il interroge la philosophie, l'expérience, la science, sa propre raison. Il les somme de lui répondre. A l'extrême bout de la chaîne des êtres, il découvre une Cause des causes, un générateur universel, Dieu. Mais ce qu'est en lui-même ce Dieu qui a tout créé et qui l'a fait lui-même, pourquoi il l'a fait, lui et le monde, le pourquoi de la vie, de la douleur et de la mort, s'il survivra, âme impérissable, au dernier spasme qui immobilisera son corps, lequel ne sera plus le corps d'un vivant à partir de l'effrayante minute où il rendra le dernier soupir, ce qui l'attend dans l'au-delà s'il survit : tout cela, il l'ignore. Aux anxieuses questions qu'il pose, ni la philosophie, ni l'expérience ne répondent. Il n'a plus qu'une ressource : s'adresser à la religion, et c'est ce qu'il fait¹. Le sentiment religieux entre ainsi en action.

Ce n'est pas là, comme vous le voyez, dans la pensée de l'humanité un sentiment libre, que l'on peut avoir ou ne pas avoir, exprimer ou taire ; c'est un sentiment nécessaire et qu'il faut traduire en actes ; elle a conscience de remplir en cela un devoir de justice, d'acquitter une dette et de poursuivre la réalisation de ses plus hauts intérêts. Tant que la pensée, avide d'infini, voudra connaître, je ne dis pas seulement le « comment, » mais le « pourquoi » du monde et de la vie, pénétrer les principes et découvrir les fins, embrasser la totale ordonnance des choses ; tant que le cœur cherchera autre chose que ce que la création visible ou sensible lui donne, et que l'élan naturel de ses aspirations et de ses intuitions dépassera la sphère où il s'agit comme en une prison ; tant que la conscience sentira en elle et en dehors d'elle l'étreinte des lois supérieures qui s'imposent à elle malgré elle, l'âme humaine éprouvera ce frémissement sacré qui l'incline à l'adoration et qui est proprement le sentiment religieux.

II. — Sentiment de la dépendance humaine

La deuxième source du sentiment religieux chez l'homme est le sentiment, fort comme une sensation, de sa dépendance vis-à-vis d'un pouvoir qui le dépasse ; c'est la sensation même de sa dépendance vis-à-vis d'un pouvoir plus haut. Qui ne comprend

¹ « Toute la force de la religion, dit M^{re} Seipel, vient de ce qu'elle résout ou affirme résoudre les grands problèmes de l'univers, surtout le problème de la vie humaine, qui intéresse au plus haut point les hommes. » (*Discours aux étudiants catholiques de Prague*).

que la constatation instinctive ou raisonnée de l'état de subordination où il se trouve au regard de la Cause souveraine, n'engendre en lui l'humilité, la crainte, le respect, l'amour même, tous sentiments qui entrent pour une grande part dans le sentiment que nous étudions ?

L'homme, de tout temps, fut orgueilleux. Se sentant appelé à devenir le maître de la terre, il s'en est toujours considéré comme le roi ; de là, sa répugnance à se soumettre à toute force qui veut l'asservir ou même le diriger. D'instinct, il tend à ne pas reconnaître d'autre loi que sa volonté ni d'autre lumière que celle de sa raison. Il en fut ainsi dès les premiers jours du monde ; il en est encore ainsi aujourd'hui ; peut-être même l'orgueil de l'homme moderne est-il encore plus exalté et plus effréné à raison des progrès étonnants qui ont été réalisés par sa géniale adresse. — Malgré tout, dans le passé et même de nos jours, l'homme est bien forcé de s'avouer que son empire est limité, qu'il n'est pas l'unique maître des êtres et des choses, que son activité, comme son génie lui-même, ne peut pas tout, que s'il dirige avec succès quelques petites mécaniques sur le globe qui lui a été assigné pour demeure dans un humble coin de l'univers, il est emporté, quoi qu'il fasse, dans le mouvement de l'immense machine qu'est le monde, et que, même lui, il est dominé et dirigé par *quelque chose* ou par *quelqu'un* de plus puissant que lui. De là, dans la partie intelligente de l'humanité, l'idée d'un maître et d'un régulateur suprême de tout et de l'homme même et, dans l'homme, le juste et profond sentiment de son inéluctable dépendance. Ce sentiment engendre, au plus intime de son cœur, le respect, la crainte, l'adoration, et se transforme ainsi en un sentiment plus large et plus élevé qui est le sentiment religieux.

Et ce n'est pas tout, car non seulement l'homme sentit de tout temps et, aujourd'hui encore, sent qu'il est dépendant, mais il sentit aussi toujours et il sent encore aujourd'hui son impuissance.

Regardez-le et voyez sa misère. Il est de toute part entouré de périls et d'ennemis. Périls et ennemis au dehors, périls et ennemis au dedans. Il est sous la perpétuelle menace des forces hostiles de la nature ; les êtres et les choses elles-mêmes semblent ligués contre lui, depuis la foudre qu'il croit avoir domptée, et qui le tue quand même, jusqu'à l'invisible microbe dont les ravages plus lents n'en sont pas moins implacables. Ses plus intelligentes et ses plus fécondes inventions, trouvailles de sa science, se retournent contre lui et se vengent d'une maîtrise supportée à contre-cœur : le Progrès fait plus d'hécatombes que la guerre et la peste. Ses prévoyances ne lui servent de rien ; il est frappé comme en traître, au moment où il s'y attend le moins. Comment se défendre contre ces attaques brutales ou sournoises ? Il fait ce qu'il peut, mais il a conscience que son pouvoir est moins grand que n'est grande son impuissance. — Un sentiment semblable, et plus vif encore peut-être, s'empare de lui quand c'est au dedans de lui-même que le péril s'installe

et que l'ennemi le menace. C'est la maladie qui mine sa chair et contre laquelle aucun remède ne peut rien ; ce sont les souffrances morales qui lui étouffent le cœur, sans qu'il puisse espérer de personne le plus léger soulagement. Inquiétudes, dégoûts, humiliations, remords, effroi de l'heure qui vient, de l'avenir temporel et de l'éternel au delà, toutes ses souffrances intimes le trouvent sans défense. Il n'est pas même maître de ses passions qui, plus fortes que lui, l'emportent où il ne voudrait pas aller. Ainsi désarmé, il sent qu'il est condamné à périr s'il ne rencontre quelque part un appui qui soutienne sa faiblesse.

Or, nous savons par l'histoire que l'homme, depuis le commencement, a toujours cherché cet appui à son impuissance dans la religion, et que, seul, le sentiment religieux l'a sauvé du désespoir. En dépit des conquêtes de la civilisation, son dénuement devant la souffrance et le malheur demeurant le même, il éprouve aujourd'hui encore l'inéluctable besoin du même nécessaire appui, il l'éprouvera demain encore et toujours par la fatalité des choses et de la vie, et l'on peut conclure de là que le sentiment religieux, indissolublement lié à la destinée humaine, durera autant qu'elle. Les épreuves de notre vie le cherchent, l'appellent, le trouvent ; elles le créeraient au besoin.

III. — Le besoin de croire

Il est une autre source du sentiment religieux, dont on a beaucoup écrit et parlé dans ces derniers temps, et que l'on a désignée sous ce nom : *le besoin de croire*. Il est hors de doute, en effet, que la croyance est un aliment nécessaire à notre vie intellectuelle et morale. La foi est comme l'atmosphère hors de laquelle l'âme ne respire plus.

Le besoin de croire, a écrit un noble et sagace esprit ¹, est si inhérent, si essentiel à la nature humaine, que toutes les sectes transforment leur système en croyance ; elles en font une religion. L'histoire elle-même n'y échappe pas ; il y a la religion de la Révolution, et cette religion a même son apocalypse. Nous ne sentons pas seulement le besoin de croire pour nous-mêmes ; tandis que les passions et les intérêts nous divisent, les croyances nous rapprochent, non seulement de ceux qui vivent, mais aussi de ceux qui ont vécu et de ceux qui ne vivent pas encore. Il faut donc croire ; car tout besoin non apaisé devient une souffrance. Mais à quoi ? Le besoin impérieux que la nature nous a donné comme un avertissement et comme un guide serait-il satisfait si nous nous arrêtons à ces objets mobiles et errants, comme l'oiseau qui se pose sur un toit ?

La conscience est comme le cœur, a dit Scherer, il lui faut un au-delà. Le devoir n'est rien s'il n'est sublime, et la vie devient frivole si elle n'implique des relations éternelles. » De là, dans ce besoin particulier qui nous travaille, des exigences multiples.

¹ Discours de M. Henri Barboux pour sa réception à l'Académie Française, le 20 février 1908. Il y succédait à Ferdinand Brunetière. (*Questions Actuelles*, t. xcv, p. 272).

Avant tout, nous éprouvons le besoin de croire en Dieu. Il est presque banal de dire aujourd'hui que l'homme a des aspirations transcendantes. Je crains, il est vrai, que la fameuse déclaration de Musset : « *Malgré moi l'infini me tourmente* ¹, » n'émeuve plus aussi profondément les nouvelles générations qu'elle ne l'a fait alors qu'elle sonna, pour la première fois, aux oreilles françaises. L'infini ! qui s'en soucie de nos jours ? Et pourtant, quoi qu'on dise, quoi qu'on fasse, il est toujours là, au fond de nous-mêmes, qui nous sollicite à notre insu.

Toujours, notre intelligence qui est la faculté de connaître, éprouve un inexprimable besoin de voir et de savoir. Elle cherche sans repos, contente d'avoir trouvé, malheureuse de n'avoir pas trouvé davantage, de n'avoir pas été plus loin, de n'avoir pas pénétré plus avant. Soit absurde, semble-t-il, que rien, — aucune découverte, aucune vérité acquise, — n'apaise, et que rien, nous le sentons, n'apaisera jamais, sinon l'infini lui-même enfin saisi, vu et possédé.

Toujours notre cœur, qui est la faculté d'aimer, éprouve un inexprimable besoin d'amour. En vain, nous lui offrons ce qu'il demande : il veut davantage. C'est un gouffre que nous ne pouvons combler, et qui s'élargit et s'approfondit au contraire à chaque objet que l'on y jette. Le désir satisfait ne se calme un instant que pour bouillonner l'instant d'après plus impérieux et plus âpre. Une pauvreté irrémédiable, une détresse incurable habite en lui, qui tend toujours des mains avides, et toujours des voix montent de ses profondeurs, des voix douloureuses, des voix angoissées, des voix désespérées de meurt-de-faim ! Vainement l'instinct rusé de la nature nous porte à voir, dans ce que nous aimons, toutes les beautés et toutes les perfections réunies ; notre cœur, plus perspicace que la nature, ne tarde pas à découvrir la supercherie, et il continue à souffrir et à appeler éperdûment. Que réclame-t-il donc encore ? Rien de moins que l'infini ici-bas, l'impossible infini de l'amour !

Toujours notre imagination, qui est en nous la faculté de concevoir le beau, éprouve le besoin d'une beauté plus complète et plus achevée. Poésie, peinture, sculpture, musique, n'importe, aucun art ne parvient jamais à réaliser notre idéal. D'Homère à Lamartine, d'Apelle à Raphaël, de Phidias à Michel-Ange, de Mozart à Gounod, l'œuvre du génie même nous paraît misérable et ses plus immortels chefs-d'œuvre au-dessous de notre rêve. « Plus la beauté entrevue est grande, plus elle laisse l'âme inassouvie ². » — De là cette mélancolie qui suit les contemplations les plus ardentes et les enthousiasmes les plus sincères. Que signifient ces étranges exigences ? Kant l'a dit excellemment : « Le beau est le reflet de l'infini à travers le fini. C'est Dieu entrevu. »

Ainsi, par ses plus nobles facultés, l'homme s'élance vers l'infini, l'appelant, le cherchant, le voulant d'un vouloir qui va jusqu'à la souffrance, et

qui proclame à quel point il a besoin de croire en lui. Nous ne voyons pas Dieu, nous ne pouvons l'approcher ni le saisir, nous n'arrivons même pas à le concevoir. Les preuves que nous offre la philosophie ne nous le montrent pas toujours dans une lumière suffisante. Mais si nous ne le voyons pas, si nous ne nous le prouvons pas par des raisons claires et péremptoires, nous le sentons et nous le croyons. De là, l'affirmation populaire : « Il y a quelqu'un au-dessus de nous ! » De là aussi, tant de témoignages échappés à des âmes cultivées, privées du bienfait de la foi positive.

Le peuple croit d'instinct ; d'instinct il rapporte tout ce qui lui arrive d'heureux ou de malheureux à la Puissance souveraine qui gouverne tout. Dans ses épreuves et ses souffrances, il se retourne vers Dieu qui seul peut adoucir ses maux ; dans ses maladies, il prie Dieu de le guérir ; dans ses périls, il prie Dieu de le sauver ¹ ; dans ses triomphes, il chante à Dieu des *Te Deum*. Il se sent ébranlé jusqu'aux moelles par le souffle du divin dans toutes les circonstances de sa vie. Le divin lui est si naturel qu'on dirait qu'il le respire. Sauvage, ou déchristianisé comme une partie du peuple de nos jours, il est des heures où il se retrouve croyant ; sa foi éclate et emporte tout.

Les esprits cultivés en sentent le besoin avec non moins de force. C'est Mme de Staël qui disait : « Je ne sais pas trop précisément à quoi il faut croire, mais je crois qu'il faut croire. L'esprit humain vit de croyance. » Rien de plus vrai que ce mot de la grande intellectuelle.

Notre besoin de croire a donc Dieu pour premier objet ; mais cette croyance qui, pourtant, englobe et entraîne toutes les autres, ne lui suffit pas encore : il postule la croyance à l'âme et à l'immortalité. Qu'il n'y ait rien au-delà de la vie et que l'homme à la mort péricule tout entier, c'est ce que l'homme normal n'a jamais admis et n'admettra jamais. Sa volonté de vivre outrepassé la tombe, et sa soif de bonheur et de justice réclame une autre existence. A-t-il jamais exigé des preuves logiques et claires de l'existence en lui d'un principe spirituel et de la survivance de cet esprit dans un au-delà ? Aucunement. Civilisé ou sauvage, il admet d'élan et il y croit d'instinct. Il ne parvient à en douter que par un effort qui violente la nature et si, matérialiste borné et buté, il ose aller jusqu'à nier l'une et l'autre, son propre bon sens, avec la raison universelle, proteste contre sa grossière erreur. Il contrarie son besoin inné de croire à l'âme et à l'immortalité, il ne le détruit pas. De cette conviction naît en lui la certitude de sa responsabilité morale ; une voix lui dit qu'il n'est qu'un voyageur ici-bas et qu'il trouvera un juge au bout de la route, et c'est de nouveau le sentiment religieux qui fait son apparition au plus profond de lui-même.

Enfin notre besoin de croire prend une dernière

¹ *Poésies nouvelles*, L'Espoir en Dieu.

² Alfred Tonnelé, *Fragments sur l'art et la philosophie*.

¹ « Des marins à terre peuvent devenir des esprits forts comme tout le monde ; mais ce qui déconcerte la sagesse humaine, ce sont les périls ; l'homme dans ce moment devient religieux, et le flambeau de la philosophie le rassure moins au milieu de la tempête que la lampe allumée devant la Madone. » (Chateaubriand, *Itinéraire*).

forme. Ephémères passants, jetés sur cette terre où, avec quelques rares joies, ne nous attendent que des peines et des travaux, nous éprouvons le besoin d'une certaine explication du monde et de la vie. Qu'est-ce que cet univers dont nous sommes un atome ? Qu'est-ce que ce globe où s'écoule notre rapide destinée ? Que sommes-nous venus faire sur ce théâtre d'agitation et de douleurs ? Pourquoi la vie ? Pourquoi tant d'épreuves ? Pourquoi la mort ? Autant de questions au milieu de bien d'autres que nous nous posons à nous-mêmes, non sans angoisse, et dont la réponse nous importe à ce point qu'il n'est pas de paix pour nous jusqu'à ce qu'elle se soit fait entendre. Or, cette explication des causes profondes et dernières, ni la philosophie ni la science ne peuvent nous la fournir. Il faut s'en passer, ce à quoi le genre humain ne se résignera jamais, ou les demander à la foi. Avidé de lumière, l'âme humaine se sent poussée, emportée irrésistiblement vers les explications transcendantes que lui donne la religion et, une dernière fois, le sentiment religieux est engendré en nous par le besoin de croire.

C'est ainsi que, du besoin de croire, le sentiment religieux, par des voies diverses, prend naissance dans l'âme humaine.

*
* *

Voilà, Messieurs, quelques-unes des véritables sources du sentiment religieux. Il en est une autre non moins importante dont je vous parlerai prochainement : mais celles que je viens de vous indiquer suffiraient largement à l'expliquer et à le légitimer aux yeux de tout homme réfléchi et de bonne foi. Nous voyons par elles que le sentiment religieux fait partie de l'homme même, que son origine n'est pas en dehors de lui, mais en lui, au plus profond de son esprit et de son cœur, et que, par conséquent, il durera autant que l'homme lui-même durera. Autant dire qu'il est immortel. Immortel comme tous les besoins instinctifs et vitaux, physiques, intellectuels, moraux, comme le besoin de respirer et de manger, comme le besoin de comprendre et de penser, comme le besoin de sentir et d'aimer. D'un mot, immortel comme la vie...

VI

LES VRAIES SOURCES DU SENTIMENT RELIGIEUX :

Le besoin de se mettre en relation avec Dieu

Messieurs.

L'inquiétude de l'esprit et de l'âme tout entière de l'homme devant le mystère formidable qui l'entoure, le sentiment de sa dépendance vis-à-vis d'un pouvoir plus haut qui, seul, peut lui être un appui, le besoin de croire, autant de sources du sentiment religieux.

Je pourrais me contenter de ces raisons, — elles sont solides, — mais il est une autre source de ce même sentiment qu'il est de mon devoir, il me semble, de vous découvrir encore. Au besoin de croire, s'ajoute dans l'homme le besoin de se mettre en rapport avec l'objet de sa croyance.

Cette vérité incontestable fera l'objet de notre entretien d'aujourd'hui. Nous verrons d'abord que l'homme tient absolument à entrer en relation avec Dieu. Nous constaterons ensuite que son âme aspire à l'approcher, à le toucher, à en vivre.

I

Partout, toujours, quelles que soient les circonstances de temps, de lieu et de culture, les hommes ont senti au fond d'eux-mêmes une insatiable aspiration vers le divin, un tyrannique désir de s'approcher de lui, de le saisir, de l'arrêter, de le pénétrer, de se mêler à lui et, si j'ose dire, de se l'incorporer.

Cette aspiration, cette soif et cette faim instinctives de l'âme se trahit violemment chez les peuplades sauvages tant visitées et tant étudiées de nos jours par les missionnaires et les explorateurs. Dans leur animisme, leur magie, leur polythéisme, dans leur totémisme, leurs superstitions, leurs mythologies, leurs théogonies, sous tant de puérilités d'apparence si étrange, si grossière, si incohérente, perce le besoin de vie religieuse et d'intime union à l'Être souverain qui en est le mystérieux objet. Les civilisés ont beau faire, ils leur ressemblent. En dépit des airs émanicipés que parfois ils prennent, dans le tourbillon affolant de la vie intense où tous les intérêts et toutes les passions se liguent contre le surnaturel, volontairement ou involontairement ils lui demeurent soumis, parce qu'ils sentent, comme tous les hommes depuis qu'il y a des hommes, qu'il les domine et parce qu'ils sont séduits par son attrait. Ils lui donnent d'autres noms ; ils l'appellent l'Inconnaissable, la Science, le Devenir, l'Humanité, la Raison ; mais, au fond de leur esprit et de leur cœur, l'observateur attentif retrouve toujours la même tendance.

Parlant des femmes : « Celles qui ne croient plus en Dieu, écrit une romancière connue, se refont une religion avec l'amour, car nous avons toutes besoin d'adorer quelqu'un ou quelque chose... un amant ou un enfant à défaut d'un Dieu ¹. » Fine observation qui ne visé que les femmes, mais qu'il faut étendre aux hommes, dans l'un et l'autre sexe la nature étant la même.

Une psychologie attentive n'a-t-elle pas saisi la présence du sentiment religieux jusque dans les terribles bouleversements politiques que l'on appelle des révolutions ? La Révolution de 1789 ne fut-elle pas « une religion naissante, grandissante et triomphante avec ses premiers fidèles, ses fanatiques, ses dupes, avec ses docteurs, ses pontifes, son Inquisition, avec ses sacrifices, ses rites, ses dogmes, ses dieux ? ² »

Cette religion n'a-t-elle pas encore eu depuis, n'a-t-elle pas encore aujourd'hui ses croyants et ses fidèles ? Quel républicain de gauche n'est pas à genoux devant les « Grands Ancêtres, » ne proclame pas sa foi dans la *Déclaration des droits de l'homme*, n'admire pas comme des grands hommes,

¹ Marcelle Tinayre.

² L. Madelin, *Le règne de la vertu*, dans *Revue des Deux Mondes*, 15 février 1911.

voire des saints, les monstres sanglants de cette sinistre époque ?

N'avons-nous pas vu, après que les enseignements des philosophes athées du XVIII^e siècle eurent porté leurs fruits, en pleine Terreur, alors que la Commune de Paris décrochait des clochers « les breloques du Père éternel » pour en faire des canons et des sous ; qu'on abolissait par un décret solennel le ciel, le purgatoire et l'enfer, en proclamant la mort « un sommeil sans réveil » ; qu'on soufflait au peuple la haine de toutes les religions, — n'a-t-on pas vu s'organiser le culte païen de la Raison et de la Liberté ; puis Robespierre s'investir lui-même d'un véritable sacerdoce, instaurer le culte de l'Etre suprême, prêcher devant le peuple et pontifier, au son des fanfares, au milieu « des tendres mères, des pures jeunes filles, des vieillards vénérables ; des soldats héroïques, » dans une fête colossale où cent mille voix entonnèrent l'Hymne au Très-Haut, Père de l'Univers ? ¹

N'avons-nous pas vu, de nos jours, des hommes destinés de toute croyance positive se créer des cultes nouveaux ? Ils offraient leur encens à l'Humanité, à la Science, à la Vérité, à la Justice ; ils célébraient dans leurs salles de réunions, comme dans des temples ; leurs chants prenaient malgré eux l'accent des cantiques, et leurs appels pleins d'espérance, la forme grave et ardente de la prière. Vous entendez bien que je parle des disciples d'Auguste Comte !

N'avons-nous pas vu, à Ivry, un député instituer le baptême et le mariage civils, consacrer les enfants à l'Humanité et lier les époux dans la libre-pensée et dans la libre-union, en de grandes fêtes municipales, où la musique jouait ses airs les plus entraînants ?

Ne voyons-nous pas enfin, à intervalles irréguliers ou annuellement, de grandes assises religieuses, tels que les *Congrès des religions* ou le *Congrès du Progrès religieux*, chercher les conciliations impossibles entre les cultes de vérité et d'erreur, mais attester cependant par tant d'infructueuses tentatives la force, la constance et la présence-toujours vivante d'un sentiment immortel ? Tant il est vrai que l'âme humaine proteste instinctivement contre l'irrégion absolue, qu'elle a besoin d'une croyance et d'un culte quelconque et qu'à la place des croyances détruites, elle ne peut se défendre d'en inventer des contrefaçons et de s'attacher à des simulacres. Si l'orgueil ou la sottise des puissants proscrit le vrai Dieu, aussitôt le peuple appelle une divinité quelconque et se met en relations avec elle. Voilà ce que nous enseigne l'histoire.

Qui que nous soyons, un impérieux besoin nous pousse à l'adoration et à la prière. Au milieu de nos passagers bonheurs, au milieu de nos tristesses renaissantes et de nos deuils multipliés, une force intérieure invincible nous contraint à lever les yeux, pour bénir ou pour implorer. Instinct mystérieux, permanent, irrésistible. C'est du fond de notre être que monte notre cri vers Dieu ; il nous échappe

malgré nous ; l'impie lui-même, au moment où il s'y attendait le moins, le trouve sur ses lèvres habituées au blasphème.

Et ce n'est pas tout : à ce besoin d'entrer en relations avec Dieu, s'en joint un autre, celui de posséder Dieu. Les profondeurs de l'âme humaine l'appellent et s'en veulent remplir. L'âme ne se contente pas d'un Dieu entrevu par la raison grâce aux efforts de la dialectique ; elle prétend que Dieu vienne à elle ; comme Madeleine, elle aspire à le toucher, et, comme les chrétiens dans la communion, à s'en nourrir.

II

Pour peu que l'on étudie les diverses manifestations du sentiment religieux dans l'histoire des peuples et du monde, il est facile de voir que l'homme ne se contente pas de viser à être en relations avec la Puissance suprême ; il est évident qu'il veut plus, et qu'il aspire à l'approcher, à la toucher, à en vivre.

Ce désir, cette volonté, ce besoin se trahit dans des faits symptomatiques et permanents.

Tout sentiment profond et sincère se traduit au dehors, et prend des formes dans lesquelles, en quelque sorte, il s'incarne ! Le sentiment religieux, de tous les sentiments le plus profond et le plus sincère, a donc pris un corps, pour ainsi dire, dans les rites des religions diverses qu'il a enfantées ; mais dans toutes ces religions positives, qu'elles soient aujourd'hui mortes et disparues ou qu'elles soient vivantes, il demeure toujours lui-même. Il est au fond des doctrines qu'elles préconisent et des croyances qu'elles imposent, au fond des règles de conduite auxquelles elles plient les volontés humaines, au fond des rites et des pratiques qui établissent les relations de l'homme avec la Puissance souveraine qu'il adore. De tout cela, il est l'âme, la sève, la vie.

Or, il n'existe pas un seul culte qui n'ait pour but d'appeler Dieu, de le faire descendre parmi les hommes, de l'unir aux hommes.

L'acte premier et fondamental du culte religieux, c'est la prière. Qu'est-ce que la prière, sinon l'âme humaine qui s'élève vers la Divinité, qui se met face à face avec elle pour l'adorer, l'implorer, la remercier ? Prier, c'est monter, en invitant Dieu à descendre. Prier, c'est demander à Dieu de mettre la main sur notre corps malade et, par son invisible attouchement, d'en diminuer les souffrances et d'en guérir les plaies. Prier, c'est demander à Dieu d'entrer dans notre cœur meurtri et d'en enlever passions, angoisses, hontes, soucis, remords, toutes les douleurs secrètes qui le torturent. Prier, c'est rejoindre Dieu pour lui dire merci dans nos joies. Elan instinctif et, dans certaines conditions, irrésistible. Nous le connaissons, nous, Messieurs, ce soulèvement de l'âme qui va chercher Dieu ! Nous prions tous les jours, matin et soir. S'il nous arrive un bonheur ou une peine, aussitôt notre âme bondit pour ainsi dire pour remercier ou implorer Celui qui dispense à l'homme tour à tour les biens et les maux. Croyez que nous ne sommes pas les seuls à éprouver ce besoin. Le musulman, le bouddhiste, le

fétichiste sauvage lui-même le ressent comme le chrétien, et je vais plus loin : parce que l'instinct religieux est un élément de la nature humaine et que l'instinct peut s'endormir mais ne saurait mourir, l'incrédule lui-même se surprend à appeler à son secours Celui en qui il affirme ne pas croire, ou qu'il nomme l'Inconnu ou l'Inconnaissable. Qui de nous n'a su que tel ou tel anticlérical, sectaire farouche alors qu'il se portait bien, tombé malade, a fait des neuvaines, a confessé ses péchés, est revenu, sous la menace de la mort, au Dieu qu'il avait nié et combattu toute sa vie ? N'avons-nous pas vu aussi de pauvres hommes, hier sans foi, au chevet d'une femme ou d'un enfant qu'ils voyaient s'enfoncer dans les ombres d'où l'on ne revient pas, affolés de douleur, orier à Dieu de les épargner, de ne pas leur écraser le cœur en brisant leur vie ? Ce sont là des faits de tous les jours. Ils prouvent bien que le sentiment religieux veille toujours au fond de nous et que, tel un foyer couvert de cendre, il suffit d'un coup de vent pour le rallumer.

La prière, besoin instinctif, universel, inamissible, prouve que l'homme aspire naturellement à s'approcher de Dieu.

Le second acte du culte religieux, c'est le sacrifice. Comme la prière, le sacrifice se rencontre dans toutes les religions, et vous savez que, dans presque toutes, il est sanglant.

Quelques-uns s'imagineraient volontiers que ce rite a disparu dans nos temps modernes. Qu'ils se détrompent ! Des sacrifices sont encore offerts partout sur le globe. Le sacrifice eucharistique est offert dans les églises catholiques, et les catholiques sont au nombre de trois cent trente millions ; dans les églises orthodoxes, et les orthodoxes sont au nombre de cent quarante-quatre millions. Le sacrifice du pain et du vin, sans consécration valide, il est vrai, est offert dans les temples de millions de protestants. Le sacrifice sanglant est encore offert dans les synagogues juives, et les juifs sont quinze millions. Enfin, le sacrifice, sous des formes diverses, souvent tragiques, quelquefois répugnantes, est le rite principal de la religion aussi bien chez les mahométans, qui sont deux cent trente-cinq millions, que chez les bouddhistes qui sont deux cent millions, chez les deux cent dix-sept millions des autres sectes hindoues que chez les sectes taoïstes, shintoïstes et animistes qui forment encore une multitude considérable. Or, que signifient ces offrandes et ce sang répandu ?

Le sacrifice est un moyen d'apaiser et de se concilier la Divinité justement irritée contre les hommes pécheurs. C'est l'abandon d'une vie ou d'un bien précieux en compensation du mal accompli. C'est surtout un effort pour rapprocher Dieu de l'homme et l'homme de Dieu. Plus que cela : c'est la manifestation d'un désir d'union intime entre Dieu et l'homme, car il n'est pas de sacrifice sans une communion, c'est-à-dire une compénétration ou une fusion plus ou moins intime et complète de l'homme et de Dieu.

Or, ce phénomène du sacrifice religieux est de

tous les temps, de tous les pays, pratiqué par toutes les races ; c'est donc que lui aussi est dans la nature et c'est encore que les hommes ont le besoin et le désir d'une présence plus proche et plus intime que la présence générale dont Dieu remplit le monde.

Enfin il est des âmes privilégiées chez qui le sentiment religieux s'élève à sa plus haute puissance. Ce sont les âmes mystiques. Quelle est leur aspiration première, sinon unique ? C'est *l'amour*, l'amour qui les porte à se dégager de tout ce qui n'est pas Dieu, l'amour exigeant qui veut jouir de Dieu pleinement et se reposer en lui dans la vie unitive consommée. Cette aspiration se réalise quelquefois, et il arrive que certaines de ces âmes, une sainte Thérèse par exemple, et combien d'autres ! se sentent enveloppées de la divine essence, fondues dans l'immensité de Dieu, mystérieusement éclairées des lumières de la vérité éternelle. Preuve nouvelle que le sentiment religieux, non seulement cherche la Divinité, mais tend à s'unir à elle.

* *

Vous le voyez donc, Messieurs, le besoin de se mettre en relations avec la Divinité est encore une des vraies sources du sentiment religieux.

Peut-être même en est-il la principale. C'est pourquoi j'ai voulu vous en parler avec quelque développement. Désormais, toutes les explications naturalistes s'attestent médiocres, incomplètes, fausses. Il faut creuser plus avant que la couche psychologique où se trouvent la peur, l'orgueil ou l'intérêt individuel ou social ; il faut descendre jusqu'à cette région plus profonde où se rencontrent l'inquiétude de l'esprit humain devant le mystère du monde, le sentiment de notre dépendance, notre besoin de croire et d'être secouru, notre besoin de nous mettre en relations avec la Divinité, aspirations qui montent du fond même de la nature humaine, et par conséquent à jamais indestructibles.

Nos adversaires ne se rendent pas à cette évidence : — « La Science aura raison du sentiment religieux et de la religion ; c'est une question de temps, » nous affirment-ils. Nous verrons, Messieurs, dans notre prochaine conférence, que c'est là encore une prédiction qui ne se réalisera pas.

POUR LES DIMANCHES DE CARÊME

V

LA RÉSURRECTION DE LAZARE

Mes frères,

Dans l'évangile de vendredi dernier, l'Eglise nous fait lire le touchant récit de la résurrection de Lazare. Par ce miracle Notre-Seigneur veut, avant de mourir, donner aux Juifs une preuve éclatante de sa divinité ; mais, en l'accomplissant, il nous a surtout fourni une nouvelle preuve de sa bonté. Or, cette bonté qu'il a témoignée à Lazare en le ressuscitant et à ses sœurs en leur rendant un frère

aimé et profondément regretté, il la témoigne chaque jour aux pauvres pécheurs en les ressuscitant à la vie de la grâce. On dirait, en lisant cette page vraiment adorable, que N.-S. ait voulu y épancher toutes les tendresses de son cœur pour mieux nous révéler avec quelle compassion il ressuscite les âmes que le péché a fait mourir à la grâce et risque de plonger dans la mort éternelle.

Etudions ensemble les particularités de cette résurrection miraculeuse ; nous y verrons la grande bonté de Dieu pour les pécheurs, par quels moyens il prépare leur conversion et par quels moyens il l'opère.

I

Notre-Seigneur avait depuis quelque temps quitté Jérusalem pour fuir l'hostilité des Princes des prêtres, et il prêchait l'Evangile au-delà du Jourdain, quand un jour un messager arriva de Béthanie, village proche de Jérusalem, et dit au Sauveur : « Seigneur, celui que vous aimez est malade. Lazare, l'ami de Jésus, était souffrant depuis quelque temps, son état venait sans doute de s'aggraver, et ses deux sœurs en informaient en toute hâte Notre-Seigneur. Elles pensent qu'il est suffisant de l'avertir, car son cœur leur est connu. Marie surtout, nous le verrons dimanche prochain, en avait éprouvé la tendresse miséricordieuse, le jour où elle avait oint ce divin Sauveur de parfums et avait essuyé ses pieds de ses cheveux. Nul doute qu'il n'accourût aussitôt et ne conjurât le danger qui menaçait leur frère.

Première leçon que nous donne cet évangile : il apprend aux justes à prier comme Marthe et Marie-Madeleine pour leurs frères les pécheurs, et ceux-ci à mettre leur confiance dans la miséricorde de Dieu que sollicitent pour eux tant de saintes âmes.

Notre-Seigneur aurait évidemment pu guérir ou ressusciter Lazare spontanément. Il ne le fait pas, mais il attend, pour accorder cette faveur, que ses sœurs la lui demandent. Il nous rappelle par là le devoir qui nous incombe à tous de prier pour la conversion de notre prochain. Qui que nous soyons, nous avons tous des frères selon l'esprit, et peut-être même selon la chair, qui sont morts à la grâce et à tout instant exposés à la mort éternelle de l'enfer. Notre-Seigneur veut les sauver, car il les aime : n'est-ce pas pour eux comme pour les justes qu'il est venu sur la terre ? n'est-ce pas pour eux comme pour les justes qu'il a souffert et qu'il est mort sur la croix ? Or, lui-même l'a dit : « On ne saurait mieux prouver à quelqu'un qu'on l'aime qu'en mourant pour lui.

Notre-Seigneur aime donc les pauvres pécheurs ; il ne veut pas leur mort, leur perte éternelle, mais il désire de tout son cœur qu'ils se convertissent et qu'ils vivent, et il est tout prêt à les ressusciter à la vie de la grâce. Mais il veut que, comme Marthe et Marie-Madeleine, nous soyons auprès de lui les solliciteurs, les négociateurs, les coopérateurs de cette résurrection spirituelle. Dieu qui nous a créés sans nous, ne nous sauvera pas sans nous ; mais le pécheur ne pouvant ou ne voulant pas demander lui-

même son salut, Dieu veut que nous le demandions pour lui et lui méritions ainsi la grâce de le vouloir à son tour. C'est parce que S. Etienne mourant pria pour S. Paul que celui-ci s'est converti et de persécuteur des chrétiens devint l'apôtre des nations ; c'est parce que pendant de longues années sainte Monique pleura sur les égarements de son fils Augustin et pria pour sa conversion que ce fils de tant de larmes, comme l'appelait S. Ambroise, sortit de sa vie scandaleuse et devint la lumière et l'édification de l'Eglise.

Eh bien ! m. f., à l'exemple de tous les saints, prions pour la conversion des pécheurs. La Sainte Vierge nous rappelait ce devoir à Lourdes, lorsque par trois fois elle demandait à Bernadette : « Priez pour les pécheurs, priez pour les pécheurs, priez pour les pécheurs ! » A l'exemple de Marthe et de Marie-Madeleine, disons à N.-S. en le priant pour ceux au salut desquels nous nous intéressons : « Seigneur, celui que vous aimez est malade ! » Peut-être ne nous exaucera-t-il pas sur-le-champ. Peut-être même semblera-t-il ne pas nous exaucer du tout et laissera-t-il mourir dans une apparente impénitence ceux pour lesquels nous l'aurons prié, comme il laissa mourir Lazare malgré les prières de ses sœurs. Dans notre douleur peut-être serons-nous tentés comme elles de lui adresser d'affectueux reproches... Ce sera à tort. Vos prières, croyez-le bien, n'auront pas été vaines, et au grand jour de la Résurrection vous aurez l'heureuse surprise de retrouver parmi les vivants et les saints ceux que vous trembliez de voir parmi les morts et les réprouvés. En considération de vos prières, Dieu leur aura donné la grâce de se reconnaître avant de mourir et de se jeter dans les bras de sa miséricorde.

Où, priez pour les pécheurs, vous qui avez le bonheur d'être resté dans la grâce de Dieu. Et vous qui avez perdu cette grâce, vous dont l'âme chargée de fautes graves risque à tout instant d'être vouée à la mort éternelle, reprenez confiance à la pensée de tant de saintes âmes qui prient pour vous. Comme il faut que Dieu vous aime pour leur faire une obligation de s'intéresser ainsi à votre salut ! C'est une mère, c'est une épouse, une sœur, une enfant peut-être qui vous aiment tendrement, qui veulent votre bonheur non seulement en ce monde, mais en l'autre, qui tremblent à la pensée du danger que court votre âme. Depuis des années elles prient pour que vous reveniez au Dieu de votre baptême et de votre Première Communion. Ne comblerez-vous pas enfin leurs vœux et ne les rendrez-vous pas enfin complètement heureuses ?... C'est votre Mère la sainte Eglise surtout qui, en ces jours de pénitence, redouble d'instances près de Dieu et invite tous ses enfants à se joindre à elle pour demander votre conversion... Oh ! m. f., ne résistez pas à tant de prières, que votre cœur se laisse toucher par tant de marques d'intérêt, par tant de témoignages d'affection !

II

Notre-Seigneur ne répondit pas tout de suite à l'invitation des sœurs de Lazare. Il demeura encore

deux jours dans le lieu où il était. Cependant, l'impatience était grande à Béthanie et, des hauteurs où est situé ce village, bien des fois sans doute les regards de Marthe et de Marie-Madeleine durent fouiller la route par laquelle devait venir le Sauveur pour voir s'il n'arrivait pas enfin. Vaine attente : Lazare mourut avant que Jésus n'ait paru.

Selon la coutume de l'Orient, le corps lavé, entouré de parfums et de bandelettes, fut aussitôt porté dans la grotte funéraire et le deuil commença. Il attira beaucoup de monde, car Lazare était riche et considéré. Pendant trois jours, les lamentations ordinaires retentirent dans la maison mortuaire et près du sépulcre. Marthe et Marie, les pieds nus, la tête voilée, se tenaient assises à terre et gémissaient, tandis qu'autour d'elles, amis, voisins, pleureuses s'unissaient à leur deuil. Au troisième soir, l'âme, d'après les croyances juives, cessant de voltiger autour du cadavre, le sépulcre de Lazare fut visité pour la dernière fois, le linceul ramené sur son visage et une pieuse femme ferma pour toujours « la maison de son éternité, » c'est-à-dire son tombeau.

C'est alors que N.-S. dit à ceux qui l'entouraient : « Lazare est mort, retournons en Judée. S'étant mis en route avec ses Apôtres, il arriva le lendemain à Béthanie et s'arrêta à l'entrée du village. Sa présence fut bientôt connue, et aussitôt Marthe d'accourir et d'adresser à Jésus ce tendre reproche : « Seigneur, si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort. Mais je sais que même à présent Dieu vous accordera tout ce que vous lui demanderez. — Votre frère ressuscitera, lui dit Jésus. — Je le sais, répondit Marthe, il ressuscitera lors de la résurrection au dernier jour. » Marthe comprenait mal les paroles de N.-S., mais celui-ci en précise le sens en rappelant à Marthe sa toute-puissance : « Je suis, dit-il, la Résurrection et la Vie. Celui qui croit en moi, quand même il serait mort, vivra. Et celui qui vit et qui croit en moi, ne mourra point à jamais. Le croyez-vous ainsi ? — Oui, Seigneur, je crois que vous êtes le Christ, le Fils de Dieu, qui est venu en ce monde.

Cependant Marthe s'en alla avertir sa sœur de la présence du Maître. Marie accourut à son tour et ses premiers mots furent pour adresser à N.-S. la même plainte douloureuse que Marthe lui a déjà fait entendre : « Seigneur, si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort ! » Elle n'en dit pas plus ; ses larmes en disaient assez et parlaient plus éloquentement que toutes les prières.

Tant de désolation, tant de foi et de confiance émurent Jésus. Il frémit en son esprit et se troubla en lui-même. « Où l'avez-vous mis ? » dit-il. On le conduisit devant le tombeau de Lazare. Parvenu là, il ne put retenir ses larmes, il pleura, si bien que les Juifs qui assistaient à cette scène se disaient entre eux : « Voyez comme il l'aimait !

Je suis la Résurrection et la Vie ! » quelles paroles consolantes et comme elles sont bien propres à faire renaître l'espoir dans le cœur des pauvres pécheurs que le nombre et l'énormité de leurs fautes décourage et remplit de craintes ! Car ces paroles

s'adressent surtout à ceux qui sont morts à la vie de la grâce. Sans doute, N.-S. a le pouvoir de ressusciter les corps, mais, comme le faisait remarquer sainte Marthe, ce pouvoir il ne l'exercera qu'à la fin du monde, et s'il en fait usage quelquefois avant ce temps, ce n'est qu'exceptionnellement. Ici-bas N.-S. est surtout la vie et la résurrection des âmes, qu'il aime infiniment plus qu'il n'aimait le corps de Lazare, puisque leur mort lui a fait verser non seulement des larmes, mais tout le sang de ses veines. Ceux auxquels il rend la vie et qu'il ressuscite à tout instant, ce sont les pauvres pécheurs. — Et que leur demande-t-il pour cela ? Qu'ils croient en lui, qu'ils aient confiance en lui, qu'ils croient en son pouvoir de remettre les péchés, en son immense désir de sauver tous les hommes ; qu'ils orient aux mérites de sa passion et de sa mort ; qu'ils aient confiance en sa miséricorde et en sa bonté. Moyennant cela, quels que soient leurs péchés, quels qu'en soient le nombre et la gravité, ils sont assurés du pardon. Peut-être sont-ils morts à la grâce depuis de longues années, peut-être ont-ils été un sujet de scandale pour ceux qui vivaient à leurs côtés, peut-être leurs mauvais exemples devenant contagieux ont-ils répandu autour d'eux une odeur de mort ; n'importe ! S'ils veulent croire à la miséricorde de Dieu et recourir à elle, ils ressusciteront du tombeau de leurs péchés et revivront. Oh ! m. f., que Dieu est bon de nous offrir un pardon si facile !

III

Quand Jésus eut donné libre cours à sa douleur, s'adressant à ceux qui l'entouraient : « Otez la pierre, » leur dit-il. Mais Marthe s'y opposa : « Maître, il sent déjà mauvais ; il y a quatre jours qu'il est mort. — Ne vous ai-je pas dit, répondit Jésus, que si vous croyez, vous verrez la gloire de Dieu ? » La pierre fut donc roulée loin du sépulcre et le cadavre apparut. Après une courte prière, Jésus cria d'une voix forte : « Lazare, viens dehors ! » Et le mort sortit à l'instant, les pieds et les mains liés de bandelettes, le visage enveloppé d'un suaire. A cette vue, tous demeuraient muets d'épouvante :

Déliez-le, dit Jésus à ses Apôtres, et laissez-le aller. » On débarrassa donc Lazare de son suaire et de ses bandelettes et il apparut plein de vie.

Voilà bien ce qui se passe chaque fois que N.-S. ressuscite un pécheur. Qu'est-ce que ces remords qui vous tourmentent, vous qui avez abandonné le bon Dieu depuis de longues années ? Qu'est-ce que ces regrets que vous éprouvez quand vous songez à l'heureux temps où vous serviez Dieu et viviez en sa sainte grâce ? Qu'est-ce que cette crainte qui vous fait trembler quand vous songez à la mort et à l'épouvantable malheur qui serait le vôtre si elle vous surprenait dans l'état où vous êtes ? Qu'est-ce que toutes ces prédications dans lesquelles l'Eglise en ce saint temps de Carême vous parle de la miséricorde de Dieu et vous invite à revenir à lui ? Qu'est-ce que tout cela, sinon la voix de N.-S. qui de mille manières vous crie : « Lazare, *veni foras* ! O pécheur que j'aime et dont je désire si vivement le

salut, allons, secoue ta torpeur, réveille-toi de ton sommeil de mort, sors du tombeau de tes péchés où tu demeures enseveli depuis trop longtemps ! Pâques approche, c'est la fête de la résurrection, la fête de la vie ; ressuscite toi aussi, et renais à la vie de la grâce ! »

A Béthanie N.-S. chargea ses Apôtres de délier Lazare et de le débarrasser des bandelettes qui entravaient ses mouvements. Il a donné le même pouvoir à ses prêtres en faveur des pauvres pécheurs : « Tout ce que vous lierez sur la terre, leur a-t-il dit, sera lié dans le ciel ; tout ce que vous délierez sur la terre sera également délié dans le ciel. » Que le pécheur se présente à eux, qu'il leur confesse humblement ses péchés, et bientôt les liens qui le retenaient dans la mort et l'enchaînaient au démon seront brisés.

Quelle ne fut pas la joie de Marthe et de Marie lorsqu'elles revirent plein de vie celui dont elles avaient tant pleuré la mort ! Avec quel bonheur elles ramenèrent sous le toit familial celui qu'elles avaient cru perdu pour toujours ! Cette joie, ô vous qui êtes éloignés de Dieu, procurez-la à ceux qui vous aiment et qui prient pour vous depuis si longtemps. Mettez fin à leurs angoisses, ne les laissez pas plus longtemps trembler pour votre salut et pleurer sur vos égarements. Disposez-vous à faire prochainement une bonne confession, et qu'en vous voyant à leurs côtés à la sainte Table au matin de Pâques, vos parents, vos amis et l'Eglise toute entière remercient Dieu de votre résurrection ! Ainsi soit-il.

LECTURES DE CARÊME SUR LA JOURNÉE DU CHRÉTIEN

VI

LE TRAVAIL

Dignus est operarius mercede sua.

Quiconque travaille mérite une récompense. (Luc, x, 7).

Mes frères.

Dès la création, et avant même la chute originelle, l'homme a été soumis à la loi du travail. La Bible nous apprend, en effet, que Dieu avait placé Adam au Paradis terrestre *ut operaretur*, afin qu'il travaillât. Mais ce travail édenique n'avait rien de pénible, au contraire. Il était plutôt une récréation destinée à satisfaire ce besoin inné d'action qui constitue la vie de tout homme sain et vigoureux, comme devait l'être notre premier père.

Mais, dès que le péché eut tout bouleversé dans le plan divin primitif à l'égard de l'homme, le travail cessa d'être un plaisir pour devenir un châtiment et une peine. « Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front, » dit le Seigneur à Adam, après le premier péché. Et, dès lors, le travail, en prenant la forme pénible qu'il a toujours eue depuis, a pris aussi le caractère d'une sorte d'obligation péniten-

tielle. De récréatif et facultatif en quelque sorte qu'il était à l'origine, il est devenu un *dévoir*, parce qu'il est une *dette* vis-à-vis de la justice divine pour l'expiation de nos péchés. *Dévoir* et *dette* sont synonymes, en effet, et s'expriment en latin par le même mot *debitum*, ce qui est dû.

Vous devez donc travailler, m. f., et si le mode, la nature, les genres divers de travail sont absolument laissés à votre choix, dès que vous êtes en âge de choisir une carrière, l'obligation de travailler, elle, n'est pas l'effet de votre volonté, mais elle vous est imposée par toutes les lois divines et humaines qui, d'ailleurs, vous en récompenseront un jour ou l'autre. En tout cas, si le monde, lui, laisse parfois vos efforts sans récompense, Dieu qui vous impose le travail n'entend point qu'il reste sans profit même en ce monde, car il prescrit un salaire pour les travaux de la terre, en attendant qu'il se charge lui-même de récompenser définitivement notre travail dans les cieux : *Dignus est operarius mercede sua*.

A la lumière des quelques considérations qui précèdent, je veux simplement vous montrer maintenant que le travail est une obligation sacrée, parce que c'est une *dette*, un *dévoir* autrement dit, 1^o envers Dieu, 2^o envers le prochain, 3^o envers vous-mêmes.

I

Envers Dieu d'abord, comme je vous l'ai déjà indiqué par les considérations préliminaires que je viens de faire ; car, si le travail est devenu, de par la volonté divine, une des expiations nécessaires du péché, vous n'avez pas le droit de vous y soustraire, puisque vous êtes tous plus ou moins pécheurs et par suite obligés d'expier vos fautes, sous peine de ne pas en obtenir le pardon.

Mais à cette raison, déjà suffisante et péremptoire par elle-même, nous pouvons en ajouter une autre tirée de la bonté de Dieu à notre égard. Fussiez-vous les êtres les plus déçus de la terre, sans intelligence, sans vigueur et sans fortune, vous n'en devriez pas moins votre existence à Dieu. Et Dieu, qui ne peut et ne veut rien faire d'inutile, n'a pas eu en vous créant l'intention ni la volonté de créer des zéros humains. Votre vie lui appartient puisqu'il en est l'auteur, et vous lui devez compte de l'emploi de cette vie. Il faut donc lui donner un emploi à cette existence et un emploi digne de Celui qui vous l'a octroyée, c'est-à-dire utile et saint. Et si Dieu vous a départi avec plus de largesse ses bienfaits, si, comme tout semble me l'indiquer, vous êtes de ceux qui ont reçu du Créateur tous les dons de l'esprit et du cœur, peut-être même aussi de la fortune, ce n'est certes point, sachez-le bien, pour en jouir en égoïste ou les enfouir dans une oisiveté inutile, comme le mauvais serviteur de l'Evangile, mais pour les faire fructifier et en doubler au moins la valeur, comme le bon serviteur qui, ayant reçu cinq talents, en remit dix à son maître. Encore une fois, choisissez le genre de travail qui vous plaît, à moins bien entendu que le bon Dieu ne vous en impose un de son choix par une vocation spéciale ; mais rendez à Dieu ce qui appartient à Dieu, c'est-à-dire

toutes les énergies de votre corps et de votre âme, en accomplissant de votre mieux la grande loi du travail. Dieu le veut, d'abord !

II

Et ensuite j'ajoute que le *prochain*, lui aussi, a droit à votre travail. Par *prochain* j'entends surtout la *société* et la *famille*.

Pour ce qui est de la *famille*, j'espère bien qu'il n'est pas nécessaire de démontrer aux parents qui m'écoutent, que leurs enfants ont droit au travail des auteurs de leurs jours, car cela est nécessaire à leur vie matérielle, et le droit à la vie est un droit strict et sacré entre tous. Mais ici, l'amour paternel et maternel est trop d'accord avec la loi divine et la loi naturelle pour que j'aie besoin d'insister. Tout au plus, m'adressant en ce moment à ceux qui n'ont pas encore de famille à eux par le mariage, leur ferai-je remarquer qu'ils ont peut-être quelque chose à faire pour aider leurs parents à accomplir leur travail et que ce serait une honte, en même temps qu'une faute, de vivre dans l'oisiveté pendant qu'un père ou une mère se consume de soucis ou de travail pour assurer leur présent et leur avenir.

La *société*, elle aussi, a droit, m. f., à ce que vous travailliez d'une manière utile et profitable à toute la communauté humaine. Dans la société, en effet, en pays quelconque, tout travaille autour de nous et tout travaille *pour* nous. La société humaine est une vaste ruche dont chaque membre doit être une abeille ouvrière. Il n'y a pas d'abeille inutile dans une ruche, car s'il y en a, ses compagnes la font périr et s'en débarrassent. Il ne doit pas y avoir non plus dans la cité humaine de citoyen inutile. Comment admettre que tous les membres d'une société n'aient été créés que pour subvenir aux nécessités et surtout aux jouissances d'un égoïsme d'oisif, qui ne serait le roi de ce beau royaume qu'est le monde, que pour en être le roi fainéant ? Mais ce serait une monstrueuse et révoltante iniquité ! Et j'ajoute que ce serait aussi une honte. Car de tout temps le monde a flétri les paresseux et les inutiles. Un poète plaignait dans ce beau vers la jeunesse qui reste oisive : « Donnez-moi vos vingt ans si vous n'en faites rien ! » On n'est vraiment *quelque chose* d'utile dans le monde que lorsqu'on est personnellement et véritablement *quelqu'un*. Et pour être cela il n'y a qu'une voie : le travail ! *Celui qui ne fait rien, n'est rien !*

III

Enfin, m. f., le travail est un devoir *envers* vous-mêmes, parce qu'il est le gardien et le salut de tous vos autres devoirs personnels. Le Saint-Esprit l'a dit en termes formels : « *Multam malitiam docuit otiositas* » (Eccli., xxxiii, 29) ; ce qui se traduit exactement par ce proverbe français : « *L'oisiveté est la mère de tous les vices*. » Donc il est très dangereux pour le salut éternel de ne rien faire, c'est-à-dire de ne pas travailler. Par contre, le travail est la meilleure sauvegarde de la vertu. Que le démon, disait un saint, vous trouve toujours occupé

à faire quelque chose et il ne pourra rien sur vous. *Semper te diabolus inveniat occupatum.*

Donc, m. f., je vous en conjure, au nom de Dieu, au nom de votre famille, au nom de la société, au nom de votre âme enfin, travaillez ! travaillez ! Que votre devise soit celle qu'un empereur romain donnait comme dernier mot d'ordre à ses troupes, le jour même où il mourut : *Laboremus*, travaillons ! C'est le travail qui lui avait donné la couronne impériale ; c'est le travail aussi qui sera votre salaire un jour dans l'éternité en vous obtenant, non plus une couronne de la terre, toujours périssable, mais la couronne la plus belle de toutes, parce qu'elle est éternelle, celle des laborieux et des saints. — Ainsi soit-il !

CONFÉRENCES DE CARÊME SUR LES SUPERSTITIONS CONTEMPORAINES

VII

LES SORCIERS

Messieurs,

Si vous le voulez bien, parlons ce soir des sorciers. — Des sorciers ! pensez-vous peut-être, il y a longtemps qu'il n'y en a plus ! C'était bon au moyen âge, à ces lointaines époques d'obscurantisme, où la science n'avait pas encore éclairé les esprits !

— Je vais vous montrer dans cette conférence que vous vous trompez. Non qu'il y ait beaucoup d'individus qui se donnent au diable pour obtenir une participation de sa puissance. Je veux dire seulement qu'il arrive souvent encore aujourd'hui que l'on rencontre des hommes et des femmes qui se prétendent investis d'un pouvoir surnaturel, et une foule de gens pour le croire.

Constatons le fait d'abord : nous verrons ensuite si ce nom de sorcier, qui veut dire *jeteur de sort*, est justifié.

I

Un sorcier, s'il faut en croire nos dictionnaires modernes, est « une personne que le peuple *autrefois* croyait en société avec le diable pour faire des maléfices. » Ces mêmes dictionnaires ajoutent que « la croyance aux sorciers n'a pas entièrement disparu chez les *peuples sauvages*. » — Ces définitions porteraient à penser que le peuple d'aujourd'hui ne croit plus aux sorciers, et que les peuples sauvages eux-mêmes commencent à se dégager de ces superstitions. La vérité est que, malheureusement, il n'en est rien. Chez les sauvages, excepté là où les missionnaires catholiques ont pu semer la civilisation chrétienne, il y a encore de nombreux sorciers. On en trouve même dans les régions où les protestants sont censés porter l'Evangile. Ces sectes, en effet, n'imposent à leurs adeptes qu'un minimum de croyances dans un minimum de morale. « Le sorcier, dans ces populations crédules, est une puissance. On le craint, on le croit, on lui obéit, même en ses exigences cruelles. On l'entretient : c'est un

excellent métier, le roi des métiers ¹. » Les pays sauvages restent ouverts à tous les faux mysticismes et la sorcellerie y connaît encore de beaux jours.

On ne peut dire évidemment que les sorciers sont aussi nombreux chez nous qu'ils le sont, par exemple, au Congo ; mais on peut affirmer qu'il y en a encore chez nous, et plus qu'on ne pense ². Je vois d'ici une grande région de notre Centre où il n'est pas de jour que des gens ne se plaignent qu'on ait jeté un sort sur leurs poules, leurs vaches, leurs chevaux ou leurs moutons, sur leurs vignes, sur leurs champs, sur leur ferme, parfois sur eux-mêmes et sur leurs enfants. Qui a jeté ce sort ? On ne le sait pas toujours. On murmure des noms ; on n'est pas sûr ; mais un sorcier est certainement quelque part qui a fait le coup !

Savoir exactement quel est cet ensorceleur est chose difficile. Il se peut que ce soit un homme aisé, même riche ; mais l'attention du peuple se porte généralement sur quelque pauvre hère, vieux, négligé et hirsute. Quelle que soit d'ailleurs sa situation sociale, le sorcier est toujours un être jaloux, vindicatif et méchant.

Plusieurs sorciers se trouvent quelquefois dans le même pays. Vous remarquerez qu'ils ne se regardent jamais en face. D'ailleurs, comme ils sont généralement de force égale, ce que l'un fait, l'autre peut l'empêcher ou le défaire. D'un mot, ils ont le pouvoir de se neutraliser réciproquement ! C'est du moins ce que nous affirment ceux qui y croient.

Des faits ? J'en pourrais rapporter par centaines. — Je connais un village où une femme qui lit le *Dragon rouge*, livre de sorcellerie, passe pour jeter des sorts sur les animaux. On raconte qu'elle commande à ses poules d'aller dans tel champ, et elles y vont. Si un homme est là capable de la prendre sur le fait, elle leur défend de sortir et les poules ne sortent pas. D'autre part, il lui suffira de passer devant une étable pour qu'une vache ou un veau y crève la nuit ou quelques jours après ! — Dans tel hameau que je vois d'ici, il y a un vieil homme resté pauvre, alors que la plupart des campagnards, ses voisins, se sont enrichis. Il a une longue barbe blanche négligée ; il porte des habits usés, rapiécés ; il est quelque peu sordide, et sous ses sourcils hérissés, son regard semble mauvais. C'est un sorcier. Un jour, une épidémie de clavelée éclate dans le hameau ; les femmes se changent en furies et jettent le malheureux dans une mare.

Dans certains villages, la croyance aux sorciers est générale, et l'on croit voir partout et à chaque instant leur funeste intervention. — Une femme trouve un jour des sous sur l'appui de sa fenêtre. Elle les prend sans en penser plus long, et elle les distribue à des enfants qui reviennent de l'école. Elle réfléchit alors. D'où ces sous peuvent-ils ve-

nir ? Aussitôt sa conviction est faite : c'est un sorcier qui les a déposés là. Si elle n'y avait pas touché, elle aurait été indemne ; mais elle y a touché, elle est ensorcelée, plus rien à faire ! Depuis, elle est atteinte de la phobie de la solitude et toujours malade ! — Il y a une épidémie sur la basse-cour ; les poules, les canards et les oies crèvent ensemble et tour à tour. C'est un sort. Les pauvres volatiles, selon l'expression toujours courante, c'est le sorcier qui les a « empicassés » ! — La vermine s'est emparée de l'écurie ou de l'étable : chevaux et vaches sont dévorés par des insectes en nombre incalculable qui courent sur leur peau et leur mangent le sang. C'est le sorcier qui les a ensorcelés !

Tout fait qui sort de l'ordre le plus ordinaire est un sort jeté, et l'on vous racontera les histoires les plus étranges sur cet homme doué d'un pouvoir merveilleux, surtout pour le mal. L'on vous assurera, le plus sérieusement du monde, que l'un d'eux a fait courir à travers les rues un homme à qui il en voulait, tout nu, jusqu'à la place publique ; qu'il n'a qu'à regarder une voiture pour la faire verser ; qu'à sa volonté les bêtes s'immobilisent, incapables d'avancer d'un pas. Il n'a qu'à donner mentalement un ordre : un homme au manteau bleu suivra jusqu'au matin le voyageur nocturne. De même, il fera sortir on ne sait d'où un grand cheval blanc qui sautera par-dessus les ceps d'une vigne, toute une nuit, avec un bruit épouvantable ; le lendemain la vigne sera intacte, sans trace aucune de l'effrénée cavalcade dont elle fut l'hippodrome dix heures durant !

Je m'arrête, Messieurs, dans ces fantastiques évocations, non parce que la matière me manque, mais parce qu'il nous faut nécessairement nous borner. Discutons maintenant ce cas des sorciers.

II

Il est utile que nous nous posions encore une fois la fameuse question : Que penser de tout cela ? Ces sorciers redoutés dans nos campagnes ont-ils un réel pouvoir ? Sont-ils les auteurs véritables et responsables des maux dont on les accuse ?

En thèse générale, on peut répondre hardiment : Non.

Il y a des hommes dont on dit qu'ils sont des sorciers, des femmes dont on dit qu'elles sont des sorcières, qui ne sont pas plus passés maîtres en sorcellerie que vous et moi. Ce sont tout simplement les victimes d'un préjugé populaire. Des gens ignorants et bornés, qui ne sont pas capables de trouver les causes naturelles des maux qui les affligent, n'ayant aucune idée de l'action des causes secondes, ne pouvant s'expliquer le préjudice qui leur est causé que par l'hostilité ou la malice d'un être vivant, trouvent plus simple d'accuser un innocent des dommages qu'ils subissent. Ces sorciers-là sont des sorciers malgré eux.

À côté de ceux-là, il faut reconnaître que d'autres ont un titre plus sérieux à la qualification qu'on leur donne. Ceux-là acceptent très bien qu'on les appelle des sorciers et qu'on les redoute. Se sont-ils

¹ *Études*, 20 sept. 1925, Bulletin des Missions.

² Les livres de sorcellerie sont nombreux. Vendus autrefois par les porte-balle, ils sont vendus aujourd'hui dans les baraques foraines, dans les kiosques et dans certaines petites librairies. Ce sont, outre le *Dragon rouge*, les *Admirables secrets d'Albert le Grand*, le *Petit Albert*, les *Clavicules de Salomon*, etc. Grimoires absurdes, aussi pleins de turpitudes que d'inepties.

donnés au diable comme ceux d'autrefois, qui se vouaient au Malin pour avoir richesse, plaisir, savoir, puissance ? Sont-ils simplement encore des vaniteux, fiers de faire parler d'eux et de laisser croire qu'ils n'ont qu'à vouloir pour punir et se venger ? Ce sont le plus souvent ces dernières suppositions qu'il faut admettre.

Quant à ceux qui s'effraient de l'étrange puissance qu'ils attribuent à ces jeteurs de sort, ou qui se prétendent victimes de leurs maléfices, ce sont des gens ignorants, crédules et superstitieux ! Notez que la plupart ne croient pas en Dieu, ou pour le moins se soucient peu de lui plaire ou d'obéir à ses lois. Ils ne croient pas en Dieu, mais ils croient au diable. Ils ressemblent à ces sauvages dont nous parlions tout à l'heure, qui n'ont de religion que pour les esprits mauvais, plus effrayés d'être persécutés ou malmenés par eux qu'heureux d'être bénis et protégés par les bons esprits. Leur culte est renversé, inversé : c'est le Diable qui est devenu l'Être suprême et la Puissance redoutée !

Je me garderai bien de nier qu'il y ait intervention diabolique dans certains cas ; mais dans les cas ordinaires, tant du côté des soi-disant sorciers que du côté de leurs victimes, il n'y a que prestiges et illusions. Dans les cas ordinaires toujours, le sorcier est un malheureux qui a pu vouloir le mal, mais qui n'a pu le faire par un simple acte de volonté, et la victime se trompe : ce n'est pas le sorcier qui a fait mourir ses poules, crever ses vaches, tomber le feu du ciel sur ses meules de blé ou sur ses maisons ! Tenez votre basse-cour et votre étable bien propres, installez un paratonnerre sur votre toit ; le sorcier pourra vous jeter tous les sorts dont il assure qu'il possède le secret : sauf accident, vous verrez qu'il y aura perdu son temps et sa peine !

Les histoires qui courent sont, la plupart du temps, des légendes et des contes dont tous les traits sont inventés. Il suffit de réfléchir un instant pour en avoir la certitude. De plus, le sens chrétien nous avertit qu'il ne se peut pas que Dieu laisse les suppôts de Satan maîtres de la vie et des biens des individus et des familles. Une telle permission d'une part, et de l'autre un tel abandon, ne se comprendraient pas. Le moins que nous ayons à faire, en présence des sorciers et de leurs sorcelleries, est donc de réserver notre jugement, si les faits nous paraissent sérieux, et d'en sourire quand ils s'avèrent purement imaginaires. De toutes façons, ne craignons rien des malheureux dont la puissance, à supposer qu'elle existe, est nulle contre les vrais croyants. Craignons seulement, comme nous l'a dit notre Sauveur, « Celui qui, après la mort, a le pouvoir de nous jeter dans la géhenne. » Lui seul est à redouter.

VIII

LES GUÉRISSEURS

Je reviens, Messieurs, à ces *guérisseurs* dont je vous ai déjà parlé, mais sur lesquels je suis loin de vous avoir tout dit. Dans certaines régions, outre

qu'ils font un tort considérable aux médecins, ces empiriques sans scrupules entretiennent cette superstition que je combats et contre laquelle je voudrais tant vous mettre en défiance.

Il s'agit aujourd'hui des *guérisseurs par paroles*.

Vous savez que, de tout temps, les hommes superstitieux ont attaché à certaines formules une sorte de puissance automatique. C'est ainsi que les anciens Egyptiens pensaient que certains mots, prononcés en préparant un remède ou en l'administrant, en renforçaient et hâtaient la vertu. Quelquefois, la parole suffisait ; quelquefois, elle devait être accompagnée de certains gestes. Dans les deux cas, l'effet devait être infailible !

Il est facile de constater que cette vieille idée n'est pas morte, loin de là, et qu'on la retrouve vivante dans la tête de nombre de pauvres gens de notre époque. Les faits sont nombreux qui le prouvent. En tout pays, d'ailleurs, on rencontre des *Codex* de formules guérisseuses, comme on rencontre des guérisseurs à l'aide de formules, avec ou sans gestes.

Entretenons-nous, Messieurs, de cet intéressant sujet. Voyons d'abord où en est, à cette heure, cette sorte de magie ; nous verrons ensuite ce qu'il faut en penser.

I

La parole, Messieurs, ce don admirable octroyé à l'homme, et à l'homme seul, pour exprimer sa pensée et traduire ses sentiments, a une puissance extraordinaire. Elle est la principale révélatrice de ce qui se passe au plus profond de notre être ; c'est l'organe de la prière et du commandement ; elle persuade, elle charme, elle éclaire, elle entraîne ; et l'on a vu souvent des foules et jusqu'à des peuples entiers obéir à ce souffle de la bouche, à ce bruit des lèvres pourtant si faible, et pour l'avoir entendu, se ruer à des actions grandioses ou à d'étranges aventures. Cette puissance de la parole, la superstition l'a remarquée et elle a prétendu l'utiliser pour ses fins. Pourquoi ne pourrait-on pas, par ce moyen, asservir le sort, traquer le mal comme une bête malfaisante, ou pour le moins le détourner et le fléchir ?

De là, l'idée des incantations, des adjurations, des formules prétendument salvatrices. Pratiques qui datent de loin et qui persistent, comme je l'ai dit.

Imaginez que, dans les temps modernes, depuis Simon le Magicien qui voulut acheter le pouvoir surnaturel des Apôtres, les miracles opérés à la parole par Jésus et par les saints, ont également inspiré à certains esprits détraqués l'idée qu'ils pourraient, eux aussi, accomplir des merveilles, si seulement ils trouvaient les formules opérantes.

Que ma supposition soit exacte ou non, le fait est là : il y a eu, et il y a encore des *guérisseurs par paroles*.

Qui ne connaît ces « marcou » auxquels je faisais allusion l'autre jour ? Un *marcou* est le septième gargon d'une famille qui ne compte que des garçons. De cette circonstance il tient un pouvoir surnaturel de guérir certaines maladies ou infirmités. C'est du moins ce que le peuple croit dans certaines

régions. — Je me souviens d'en avoir connu un dans mon enfance, dont la renommée s'étendait à dix lieues à la ronde. C'était un brave homme qui avait en son pouvoir la même foi que ses clients. Un attouchement sur le mal, quelques mots prononcés avec componction : le malade assurait qu'il ne sentait plus rien et qu'il était guéri.

Ce marcou avait la spécialité des entorses et des brûlures ; d'autres guérissent surtout les écouelles. Ceux-là habitent dans certaines régions marécageuses qui n'ont pas encore été assainies.

Je parle d'il y a cinquante ans. Aujourd'hui, comme le septième garçon sans interruption de filles est un produit plutôt rare, avec les progrès affreux du malthusianisme dans notre pauvre pays, on comprend qu'il y en ait de moins en moins. Ils n'en sont que plus recherchés et l'on va les consulter parfois de très loin ¹.

Tout comme autrefois, pour réussir dans leur entreprise de guérison, il faut qu'ils jeûnent trois ou neuf jours, selon la gravité du mal à guérir, et ce n'est qu'à certains jours qu'ils peuvent opérer. Ces paroles et ce jeûne plus ou moins prolongé montrent bien le fond superstitieux et de la croyance populaire aux marcou et des pratiques de ceux qui en portent le titre.

Il y a d'autres guérisseurs par paroles. Leur puissance, à ceux-là, ne tient pas à leur personne, comme on prétend que cela existe pour les marcou ; elle tient à la vertu de certaines formules, qui sont en général composées de mots ou de bouts de phrases de latin d'Eglise, sans aucune espèce de signification.

Dans la Sologne, les maux de dents se guérissent par la formule suivante : « *Stagiles jalcesque dentatis dentium dolorem personate.* » Ces mots, pour qu'ils opèrent, doivent être écrits sur un carré de papier blanc, sans rayures, et suspendus ensuite au cou du patient par un fil aussi de couleur blanche.

Dans une autre région, pour guérir les tranchées des chevaux on prononce ces paroles :

Letnos les averisses :

De quelque colique ou tranchée rouge

Qu'elle soit dentée guérie.

Et le bien de saint Eloi.

Ce jargon suffit, paraît-il, pour opérer le miracle !

Il y a d'autres procédés de guérisons que les formules cabalistiques et les prières burlesques. Un geste parfois suffira. C'est ainsi que pour guérir les fics, — ces grosses verrues qui poussent sur la robe de certaines bêtes, — le guérisseur ouvre l'écorce d'un chêne vierge, y enserme des cheveux du propriétaire ou des poils de l'animal, referme comme il faut. La verrue disparaîtra au fur et à mesure que le

¹ La presse a signalé dernièrement (décembre 1927) la présence et l'action de l'un de ces marcou au petit village de Moulhard (Eure-et-Loir) Il serait le dernier d'une lignée de neuf garçons et doté de 700 pouvoirs ! « Deux fois par semaine, le mardi et le vendredi, c'est son jour de réception... On vient le voir des cantons voisins, des départements limitrophes, de très loin parfois — n'est-on pas venu de Metz et de Tarascon ? — Et comme on n'y peut venir à pied, on y vient en auto... Ces temps derniers, un autocar venait régulièrement de Châteaudun, chargé au complet... Tel jour, plus de trente voitures ont amené 120 clients. » (ECHO de Paris, jeudi 1^{er} déc. 1927).

poil poudra sous l'écorce. Une autre fois, il passera la main sur l'échine du malade, et le mal devra s'évanouir aussitôt. Ou bien, il prendra de la corne au pied de la bête et la lui mettra dans l'oreille : guérison immédiate.

Ces pratiques et d'autres approchantes, datent d'un lointain passé ; mais on est en droit de s'étonner qu'elles subsistent de notre temps. Un effort aussi persévérant que désastreux a enlevé la foi chrétienne à beaucoup d'âmes ; la superstition, non pas. Pour rappeler une profonde parabole de l'Evangile : les mauvais moissonneurs ont arraché le blé, mais ils ont laissé l'ivraie dans le champ dévasté du père de famille.

II

Cette idée qu'il est possible de guérir les malades par paroles vient d'une confusion. On a cru, lorsqu'on a vu une guérison soudaine, opérée à la parole, que la parole en était la cause, alors que l'auteur en était directement ou indirectement l'homme qui avait proféré la parole.

Je m'explique. Certains médecins guérissent quelquefois les maladies nerveuses par suggestion. Pour parvenir à ce but, ils parlent ; mais ce ne sont pas leurs paroles, en tant que formules ou assemblage de mots, qui opèrent ; c'est leur volonté qui s'empare d'une volonté plus faible et qui l'incite à l'effort libérateur.

De même, d'innombrables saints et saintes ont guéri des malades à la parole. Notre-Seigneur l'a fait combien de fois ! « Allez, vous êtes guéri, » disait-il, et le malade, fiévreux ou paralytique, quittait sa couche et se levait et marchait. S. Pierre, à la porte du Temple de Jérusalem, voit un boiteux qui lui demande l'aumône. Il fixe les yeux sur le malheureux : « Regarde-nous, » lui ordonne-t-il. L'homme le regarde. Alors l'apôtre reprend : « Je n'ai ni or ni argent, mais ce que j'ai, je te le donne. Au nom de Jésus de Nazareth, lève-toi et marche ! » Au même instant, ses pieds et ses chevilles deviennent fermes, d'un bond il est debout, et marchant et sautant, il entre, avec Pierre et avec Jean qui l'accompagnaient, dans le Temple où il remercie Dieu... Est-ce la parole qui a opéré le miracle ? Non, c'est Dieu même, par l'intermédiaire de son apôtre.

Dans toutes les autres merveilles opérées au cours des siècles par les serviteurs et les servantes de Dieu, les choses se sont toujours passées de même. La parole, en somme, n'est rien de plus, dans tous ces cas, qu'un son qui exprime une pensée, mais qui par elle-même est sans action sur le malade. L'action vient de plus haut ; elle vient de Dieu tout-puissant. En résumé, la parole annonce ou constate le fait ; elle ne le produit pas.

Seule, la parole de Dieu est créatrice. Nous lisons, à la première page de la Bible, dans l'admirable récit de la Création, que ce grand Dieu n'a eu qu'à parler pour faire sortir le monde des profondeurs du néant :

Dieu dit : « Que la lumière soit, » et la lumière fut. Dieu dit : « Qu'il y ait une étendue entre les eaux, » et Dieu appela cette étendue le ciel. Dieu dit :

« Que les eaux qui sont en dessous du ciel se rassemblent et que le sec apparaisse. » Cela fut ainsi, et Dieu appela le sec la terre, et l'amas des eaux, la mer. Dieu dit : « Que la terre produise de la verdure, des herbes avec de la semence, des arbres qui portent des fruits. » Et il en fut ainsi. Dieu dit : « Qu'il y ait des luminaires dans le ciel pour séparer le jour d'avec la nuit, marquer les époques, les jours et les années. » Et il en fut ainsi. Dieu dit : « Que la mer produise en abondance des êtres vivants ; et l'air des oiseaux. » Et Dieu vit que tout cela était bon. Dieu dit : « Que la terre produise des animaux terrestres. » Et cela fut ainsi. Enfin Dieu dit : « Faisons l'homme à notre image selon notre ressemblance, et qu'il soit le dominateur. »

Chaque parole de Dieu produit son effet, mais faites-y attention : d'abord, c'est le Dieu tout-puisant qui parle ; et puis, cette parole qui fait tout de rien et qui réalise ce miracle immense qu'est l'univers, ce n'est pas un son des lèvres vibrant au souffle d'une poitrine, c'est le Verbe, c'est-à-dire une Personne vivante, qui agit non par des mots, mais par la vertu d'une puissance infinie.

Telle n'est pas la parole de l'homme, et c'est pourquoi, dans la bouche d'un guérisseur par parole, si réputé soit-il, elle sera à jamais inefficace.

Croire aux marcoux est déraisonnable : leur soi-disant privilège ne s'appuie sur rien de sérieux ni de solide. Pourquoi le septième garçon au lieu du premier ou du huitième ? Pourquoi les fils, plutôt que les filles, reçoivent-ils cette faveur ? De plus, si ce don est naturel, il devrait constamment se rencontrer dans tous les septièmes garçons ; or c'est ce qui n'est pas. Est-ce une causalité surnaturelle qui s'affirme dans cet homme ? Non plus. Dieu peut sans doute bénir les grandes familles, mais ses bénédictions ne se traduiront point par des excentricités qui trahissent la superstition. On doit regarder les marcoux comme des illuminés ou des exploiters, et leur réputation comme une réputation usurpée.

Il faut penser de même de tous les empiriques « qui opèrent, non par des moyens naturels et proportionnés au mal, mais par des formules cabalistiques ou des prescriptions ridicules ¹. »

Je sais que des malades assurent avoir recouvré la santé par l'intervention de ces étranges médecins ; que d'autres proclament bien haut qu'ils ont cicatrisé leurs plaies, séché leurs humeurs froides, apaisé la cuisson de leurs brûlures. L'imagination « tient un grand rôle dans ces cures prétendument surnaturelles. Le plus souvent, du reste, les récits qu'on en colporte sont controuvés. Les auteurs catholiques qui se sont occupés de ces questions voient généralement dans l'usage des *paroles guérisseuses* une imposture, et le théologien Suarez n'hésite pas à y signaler des jongleries entremêlées de remèdes humains ².

De tout temps, il y eut de ces exploiters de la misère humaine et de la crédulité publique. Au xvi^e siècle, ce sont les praticiens de l'*Art de Saint-Anselme* ; en Espagne, ce sont les *Saludadores* qui furent jadis en renom. Aujourd'hui et chez nous, ce

sont les exploiters que je vous ai signalés dans cet entretien. Ne croyons pas en leur illusoire puissance, et détournons d'eux les pauvres gens qu'ils abusent. Pour ce qui nous concerne, nous garderons notre santé, — elle est le premier de nos biens, — par une vie vertueuse et réglée, et si quelque accident nous arrive ou si quelque maladie nous éprouve, nous nous en remettons, pour notre salut corporel, à quelque consciencieux médecin, et pour le salut de notre âme, à Dieu, notre Père et Sauveur. Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DE SAINT JOSEPH

A DES JEUNES GENS

Mes chers amis,

Quel spectacle plein de contrastes, de simplicité et de grandeur se présente aujourd'hui à nos regards ! D'un côté, c'est un pauvre charpentier dont le nom est à peine cité dans l'Evangile, dont l'existence s'est écoulée humble et cachée dans une bourgade de la Galilée, qui a gagné son pain à la sueur de son front, qui a connu bien des souffrances, des tristesses, des épreuves, des privations peut-être ; et qui enfin a terminé par une mort sans éclat une vie que rien d'extraordinaire n'avait signalée à l'attention, à l'admiration des hommes ses contemporains. D'un autre côté, c'est la Sainte Eglise qui, faisant sortir cette physionomie de l'ombre, la place devant les yeux des peuples émus et attendris en leur disant : « Voilà votre père, votre modèle, votre protecteur ; aimez-le, invoquez-le.

Ecoutons ce soir cette voix de notre mère, et puis-que S. Joseph vous a été donné comme modèle, recueillons dans sa vie quelques-unes des vertus qui peuvent être plus particulièrement proposées à votre imitation : 1^o l'obéissance, 2^o le travail, 3^o la pureté.

I. — L'obéissance

Il avait donc été résolu dans les conseils divins que l'homme serait sauvé par le Fils de Dieu lui-même, que le Verbe engendré de toute éternité dans le sein de son Père, serait engendré dans le temps et naîtrait d'une vierge choisie parmi les femmes d'Israël.

Mais, ô mon Dieu, qui donc va être constitué le gardien et le soutien de la mère et de l'enfant ? Est-ce un ange, est-ce un homme ? C'est l'un et l'autre. Car celui sur qui s'est arrêté le regard divin a su garder son corps et son âme dans une pureté angélique, pour se rendre digne de veiller sur les deux plus virginales créatures qui aient jamais paru sur la terre.

Lisez maintenant l'Evangile et voyez comment Joseph obéit à la voix de Dieu qui l'a appelé à remplir cette sublime et délicate mission.

Jésus vient de naître à Bethléem dans une étable. Malgré ses recherches, malgré sa bonne volonté,

¹ Ribet, *Mystique divine*, t. III.

² *Ibid.*

Joseph n'a pu trouver un autre palais au Roi de gloire ; mais ce qu'il peut du moins lui donner, ce sont les chaudes effusions de son cœur : *Tu natum Dominum stringis*. Voyez-le près de la crèche ; il est là, prosterné dans l'adoration et dans la prière ; serviteur obéissant, il garde le berceau de son Sauveur comme les anges du ciel gardent le trône de leur Dieu.

Mais voici la persécution qui se déchaîne. Un roi cruel veut faire mourir Jésus. Un ange apparaît alors à Joseph pendant son sommeil : « Prends l'enfant et sa mère, et fuis en Egypte. » Et Joseph obéit, et Marie se hâte de partir en pressant sur son cœur son cher Jésus qu'on voudrait lui arracher ; et Joseph est là près d'elle, prévoyant tous les dangers, pourvoyant à toutes les nécessités ; et tandis que dans Bethléem les mères inconsolables pleurent leurs petits enfants égorgés, Joseph et Marie atteignent le sol hospitalier de l'Egypte, où, à l'abri de la fureur d'Hérode, ils peuvent attendre des jours meilleurs.

En Egypte, à Nazareth, Joseph se livre à un dur métier pour nourrir son fils adoptif, il l'entoure de tous les soins délicats qu'un père prodigue à son enfant. Sa vie est donc une vie d'obéissance, il répond à l'appel de Dieu par une fidélité aveugle, absolue.

A l'exemple de Joseph, mes enfants, pratiquez l'obéissance. Il faut avouer que ce n'est pas la vertu dominante à notre époque. La discipline, l'obéissance, on n'en veut plus. Pas de maître, pas de soumission ; on ne rêve qu'indépendance, liberté, licence ; aussi la révolte est partout. On désire s'affranchir du joug d'une légitime autorité pour agir suivant ses caprices.

Et n'est-ce pas d'ailleurs la pente légitime de votre cœur ? Interrogez-vous vous-mêmes : n'est-il pas vrai que le premier mouvement de votre nature contrariée dans ses goûts est de s'irriter, de s'insurger contre ceux qui gênaient ses inclinations ? Et si malheureusement l'enfant a trouvé dans ses parents, non pas l'indulgence qui sait quelquefois pardonner, mais la faiblesse qui lâche la bride à tous les penchants, qui capitule devant toutes les fantaisies même les plus déraisonnables, à dix ans déjà c'est un tyran, mutin, fier, arrogant, insolent, irascible, qui ne veut pas rencontrer d'obstacle sur son chemin, qui ne peut pas supporter un refus.

Dans cette maison qui est aussi une famille, vous retrouvez comme au foyer domestique l'affection et la tendresse. On vous aime, sans doute, mais on ne vous gâte point. Vous devez plier votre volonté aux exigences d'un règlement que des hommes éminents qui avaient l'expérience de la jeunesse, ont mis en harmonie avec vos aspirations légitimes et avec vos besoins ; d'un règlement qui, vous prenant à l'heure de votre lever pour vous conduire durant la journée, du dortoir à l'étude, de l'étude en classe et en récréation, assigne à chaque exercice son objet, ne laisse aucune heure sans but déterminé, de manière à faire tourner au profit de l'âme et du corps toutes vos occupations.

Observez-le fidèlement. C'est en s'accoutumant de

bonne heure à se plier à une règle, qu'on se prépare à l'accomplissement des devoirs plus graves, plus étendus. L'obéissance est le principe de toute force, de toute grandeur, de toute vie vraiment féconde, utile ; l'obéissance est le principe de toute liberté. L'enfant qui a grandi dans l'habitude d'obéir est vraiment libre, car il s'est affranchi de toutes les servitudes de l'orgueil, de la paresse, du vice, des passions les plus dégradantes. Il peut répondre comme ce paysan à qui Henri IV demandait quel était son maître : « Sire, mon maître, c'est moi ! »

II. — Le travail

Une des manifestations de cette obéissance doit être le travail. — Retournons à Nazareth. Fils de rois et de prophètes, de patriarches et de pontifes, Joseph comptait parmi ses aïeux tout ce que la tribu de Juda avait eu de plus illustre. Mais depuis le retour de la captivité, les tribus étaient confondues. Les partages faits autrefois par Josué ne subsistaient plus. La révolution de l'Etat avait changé toutes les fortunes particulières. Prince par sa naissance, Joseph se trouvait réduit à la simple condition d'un artisan. Au lieu d'habiter les riches campagnes assignées autrefois à sa tribu, il demeurait dans la petite ville de Nazareth. Là, sans biens, sans héritage, il subsistait du travail de ses mains.

Voyez-le, travaillant dans son modeste atelier. Jésus devenu grand est près de lui pour l'aider. Il exerce ses mains divines, qui en se jouant ont créé l'univers, au rude métier de son père adoptif ; il façonne des jougs pour les bœufs et des bois de charrue.

A la fin de la journée, Joseph fatigué s'approchait de la table et disait à Jésus : « Asseyez-vous à ma droite ; puisque vous vous êtes revêtu d'une chair mortelle, il faut soutenir votre corps ; prenez ce pain que j'ai gagné à la sueur de mon front ; j'ai travaillé aujourd'hui, je travaillerai encore demain afin de vous nourrir, vous et votre mère.

Et Jésus prenait avec amour le pain qui était le fruit des sueurs de Joseph. Et ainsi, par le travail dur et pénible de l'humble charpentier, Jésus arrivait à cette taille d'homme qui lui convenait pour sauver le monde.

Mes enfants, il est une loi universelle qui oblige tout homme venant en ce monde, qui est une des fins de notre création. Cette loi, Dieu l'avait proclamée au Paradis terrestre bien avant la chute ; mais alors son observation était un plaisir, un repos, tandis que maintenant elle est devenue un devoir pénible, un châtement, une expiation. C'est le travail.

Le travail ! A ce mot la nature frémit ; n'aspirant qu'à la jouissance, au bien-être, elle ne peut se courber sous le joug, elle ne peut condamner son imagination à des études arides.

Voyez l'enfant à 10 ans, 11 ans, 12 ans ; il est en étude, en classe, tenant entre ses mains un livre qu'il tourne, qu'il retourne avec une insouciance désolante ; qu'il ouvre avec dégoût, qu'il ferme avec

eunui. Les heures qu'il doit consacrer à ses devoirs et à ses leçons lui semblent longues comme des siècles. Au lieu de développer son intelligence par une application sérieuse, il la laisse s'engourdir, il la laisse se rouiller comme les rouages d'une machine qui ne sont plus en mouvement. Où donc est son esprit ? Il est au jeu, à la dissipation, aux souvenirs de la veille, à la promenade, à la sortie du lendemain, quand il n'est pas à des rêves coupables, aux souvenirs dangereux d'une mémoire trop fidèle.

Et en attendant, les années s'écoulent, l'élève grandit. C'est un jeune homme. Que deviendra-t-il, s'il n'a pu s'accoutumer de bonne heure au travail, s'il ne s'est pas préoccupé de l'avenir ?... S'il est riche, il jettera les plus belles années de sa vie aux plaisirs qui énervent l'esprit et corrompent le cœur. S'il est pauvre, et qu'il doive se faire sa position lui-même, il ne pourra arriver à rien, les carrières étant encombrées et conquises par ceux-là seuls qui s'en donnent la peine ; et il aboutira fatalement à la misère, au vice, au déshonneur.

Mes chers enfants, travaillez pour obéir à la loi de Dieu qui vous commande de mettre en œuvre les ressources de votre nature ; pour développer les facultés qui vous ont été départies. Travaillez pour vous créer dans la société des positions honorables qui assureront votre avenir. Et quelle que soit la fortune dont il vous sera donné de jouir plus tard, rappelez-vous que vous aurez à vous tracer un règlement de vie dans lequel le travail, la charité, les œuvres, devront trouver leur place, suivant ces paroles d'un grand chrétien du siècle dernier, le vicomte Armand de Melun, à son fils : « Pour toi, mon cher enfant, lui écrivait-il, que ton activité, ton intelligence ne condamneront pas à cette vie oisive et si souvent inutile de l'homme qui vit de ses revenus, les dépense à ses plaisirs et tue son temps à la chasse ; pour toi à qui je souhaite l'ambition des grandes idées et des grandes choses, je ne demande pas les hautes dignités, les fonctions brillantes de l'Etat ;... mais je prie Dieu de t'inspirer la pensée de te dévouer aux Œuvres, d'être l'homme des pauvres et de la charité ¹.

III. — La pureté

La pureté, telle est la troisième vertu que vous prêchez la vie de S. Joseph.

C'est la pureté qui nous approche de Dieu. On le vit bien le jour où Dieu lui-même se fit chair et habita parmi nous ; car à partir de ce moment, la pureté suit ses démarches et lui fait en tout lieu un cortège fidèle. C'est elle qui le reçoit en ce monde dans les bras de Marie. C'est elle qui le porte à Nazareth, en exil en Egypte par les mains de Joseph ; c'est elle qui repose religieusement et tendrement sur son cœur à la Cène avec Jean le disciple bien-aimé. C'est elle qui lui garde la fidélité suprême au Calvaire, à la Croix, et reçoit son dernier soufle avec l'apôtre vierge et la Vierge Marie. Après Marie, une des plus pures créatures fut sans contre-

dit S. Joseph : Tout en lui, dit sainte Thérèse éclairée des célestes lumières de l'extase, tout en lui était virginal et angélique.

Si S. Joseph n'avait pas été un ange de pureté, croyez-vous que Dieu l'eût constitué gardien de la virginité de Marie ? croyez-vous que Jésus eût consenti à l'appeler du doux nom de père, à vivre dans sa compagnie, à causer familièrement avec lui, à recevoir ses caresses et ses soins, à reposer sur son cœur, à être bercé dans ses bras et couvert de ses baisers ?

La pureté, mes enfants, n'est-ce pas pour vous la vertu par excellence ? et le vice contraire n'est-il pas votre plus mortel ennemi ?

Jeunes gens qui m'écoutez, où en êtes-vous ?

Vous, mon cher enfant, vous ne songez même pas qu'il pourra y avoir pour vous un moment dangereux. Vous êtes tranquille et heureux ; mais l'heure de la lutte viendra pour vous comme pour les autres. Prenez garde : Satan qui assure de loin ses triomphes est déjà à l'œuvre sous la figure d'un camarade dont vous ne vous défiez pas. Veillez !

Vous, mon ami, vous n'êtes pas encore un jeune homme ; mais vous n'êtes plus un enfant. Vous avez 14 ans, 15 ans. C'est l'âge le plus dangereux de la vie : vos facultés ne sont pas équilibrées : les sens et l'imagination dominant. Vous approchez de l'instant redoutable. C'est à vous surtout de munir votre âme. Voyez, votre volonté est efféminée ; vous n'êtes ni assez laborieux, ni assez pieux ; vos lectures sont faciles, vos conversations sensuelles. Habituez votre âme à la lutte par la pratique du sacrifice de vos caprices journaliers.

Et à vous qui êtes aux prises avec la tentation, que vous dirai-je ? Le mal est entré en vous peu à peu, et maintenant vous allez de la vertu au péché avec une facilité désolante. Aujourd'hui vous vous humiliez aux pieds du prêtre, et vous implorez sincèrement le pardon divin. Et le lendemain vous retombez, presque sans efforts, dans les mêmes faiblesses... A vous, mes chers enfants, je dirai : — Courage ! Ne vous découragez jamais. Ne dites jamais : « Je ne puis pas, c'est plus fort que moi ! » Oui, c'est plus fort que vous si vous ne comptez que sur vos propres forces ; mais si vous vous appuyez sur Dieu, c'est moins fort que vous !

Mes chers enfants, je me hâte de chasser de mon esprit ces pensées attristantes : vous êtes, aujourd'hui, tous beaux, purs, innocents, résolus au bien ; et en vous voyant ainsi tout resplendissants de la grâce divine que la communion vous a apportée abondamment ce matin, je me plais à penser que vous lutterez avec courage pour rester toujours dignes de vous-mêmes et dignes de Dieu comme votre saint Patron. Ainsi soit-il.

IMPRIMATUR

Lingonis die 7 martii 1928.

EUG. LINDECKER, Vic. gen.

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de L'AMI DU CLERGÉ

¹ Sa Vie, par Mgr Baudard (Paris, Poussielgue).

Ami du Clergé du 18 mars 1928

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Instructions de Carême sur la religion. — VII. La science ne détruira pas le sentiment religieux, 161. — **VIII.** La religion est nécessaire à l'homme, 164. **Lectures de Carême sur la journée du chrétien (An).** — **VII.** Les repas, 167. — **VIII.** La soirée, ou le respect du soir, 169. — **IX.** Le coucher, 170. **Conférences de Carême sur les superstitions contemporaines.** — **IX.** Les songes, 172. — **X.** Magnétisme et hypnotisme, 174. **En II-ant.** — Je ferai mes Pâques ! 176.

INSTRUCTIONS DE CARÊME SUR LA RELIGION

VII

LA SCIENCE NE DÉTRUIRA, PAS
LE SENTIMENT RELIGIEUX

Messieurs,

La plus fréquente objection, celle qui impressionne le plus et le plus fâcheusement les âmes ignorantes et faibles, est celle-ci : « Le flambeau de la science dissipera les ténèbres de la foi. Plus la science fera de progrès, plus le nombre des croyants diminuera. Un jour viendra où la science aura tué la croyance. Alors le surnaturel n'aura plus de partisans sur la terre ; les religions, mortes, ne seront plus qu'un souvenir ! »

Cette idée saugrenue a fait un chemin étonnant dans les esprits. Maints philosophes du dernier siècle, tout en reconnaissant la légitimité du sentiment religieux et la nécessité de la religion, ont prétendu que, malgré tout, « la religion n'est qu'un premier stade dans le développement humain. A l'âge religieux succédera l'âge de la raison et de la science. La science et la philosophie deviendront les guides éclairés des esprits et des consciences ¹. » C'est catégorique.

Ecoutez ce que nous affirme un écrivain qui eut quelque renommée dans le monde libre-penseur : « Au terme de l'évolution sociale que la science opérera sûrement, écrit-il, toute conception surnaturelle s'évanouira. La religion aura vécu. Quant au sentiment religieux, il disparaîtra évidemment avec la dissolution de l'idée religieuse. Peut-être, pendant un certain temps, verra-t-on les hommes s'arrêter à quelques conceptions plus ou moins bâtarde, mi-spiritualistes, mi-matérialistes, du monde ; mais à leur tour ces survivances sont condamnées à disparaître. Le progrès de l'humanité apporte avec lui l'arrêt de mort de l'idée et du sentiment religieux ². »

On va plus loin ; on nous assure que la science remplacera la religion. Il n'y aura plus que des dogmes scientifiques, plus qu'une morale scientifique ; l'homme ne sera plus, selon la définition du

philosophe ancien, un animal religieux : il sera un animal savant, et cela lui suffira !

Ces prédictions pessimistes qui, encore un coup, ne laissent pas d'impressionner le peuple, se réaliseront-elles ? — Si étrange et si osée que paraisse une pareille assertion à une époque où le matérialisme semble triompher sur toute la ligne, je réponds hardiment : *Non !* Il faut sourire de ces prédictions puériles. Elles prouvent que les philosophes, comme le vulgaire, croient volontiers ce qu'ils désirent, et que leur fierté n'est pas médiocre d'apparaître enfin, aux yeux des hommes, comme les flambeaux qui éclairaient leur route.

C'est un rêve. Science et philosophie manquent d'autorité pour jouer un pareil rôle.

Je vais vous montrer, Messieurs, 1^o que la science ne peut rien contre le sentiment religieux ; et 2^o qu'elle ne saurait suppléer la religion, ni s'y substituer, ni la détruire.

I

Je vous ai dit, dans l'un de mes derniers entretiens, que le sentiment religieux vient de l'inquiétude de l'esprit humain devant le mystère du monde, du sentiment de notre dépendance vis-à-vis d'un Être suprême, de notre besoin de croire, de notre besoin de nous mettre en relation avec Dieu. Ce sont là les véritables sources du sentiment religieux. Toutes ces aspirations et tous ces besoins font partie de la nature même de l'homme. La question revient donc à celle-ci : La science pourra-t-elle jamais changer la nature de l'homme ?

Vous sentez tout de suite que c'est impossible.

1. Et d'abord l'inquiétude qui saisit l'homme devant le mystère du monde et dont tous les hommes sont pénétrés, cette inquiétude, rien ne peut nous en délivrer. — Nous sommes jetés à notre naissance dans un univers qui est fait d'une multitude quasi infinie d'éléments et qui est un prodige de puissance et d'ordre. Vous n'avez qu'à ouvrir les yeux pour le constater. C'est le monde des infiniment grands, ces astres dont le ciel est peuplé et que la science elle-même, étoiles, nébuleuses spirales ou gazeuses, planètes, situe à des centaines de millions de lieues, soleils lointains et innombrables dont on ne peut, sans vertige, se figurer la grandeur et la rapidité d'élan dans le vide des incommensurables espaces. C'est le monde des infiniment petits, celui en particulier des électrons tourbillonnant avec une vitesse égale à la moitié de celle de la lumière, molécules en désordre, où, pourtant, la science a découvert un ordre merveilleux. Au centre, le monde organique, végétal, animal, humain. Et au faite, l'esprit.

Voilà, en gros, l'ensemble des phénomènes que nous avons sous les yeux, dès que nous voulons bien les ouvrir. Or, la science qui les constate, les explique-t-elle ?... Elle n'explique rien du tout. Elle découvre des effets, elle ne peut connaître la cause dernière et suprême, et du reste elle ne s'en soucie pas, les vérités supérieures n'étant pas de son domaine.

¹ Etienne Vacherot, *La Religion* (1868).

² G. Plékhanoff, *La Question religieuse*, p. 71.

Voilà la vérité.

Il n'est pas vrai que la science ait supprimé le mystère. Ni elle ne l'a supprimé, ni elle ne le supprimera. Après avoir montré que la substance de l'univers échappe à nos prises, Sully-Prudhomme a écrit : « A supposer que l'œuvre des sciences positives fût achevée, c'est-à-dire que les lois découvertes aient été restreintes au moindre nombre possible, ces lois mêmes ne seraient en réalité que des faits très généraux qui demeureraient inexpliqués et inexplicables par tous les instruments de connaissance dont dispose l'esprit humain (entendez, par la conscience ou le sens intime en nous, et hors de nous, par l'observation et l'expérience). L'humanité est donc condamnée à ignorer ce qui, au fond, lui importe le plus de connaître, à savoir : l'origine et la fin de l'univers et partant celles de l'humanité même, et comment sera satisfait son besoin de justice, de récompense et de réparation ³. » C'est l'évidence même.

Si le mystère subsiste, s'il doit subsister toujours, toujours aussi l'esprit humain, parce que c'est une nécessité pour lui qui résulte de sa nature et de sa constitution même, cherchera la cause proportionnée des phénomènes prodigieux qu'il découvre dans l'univers, et toujours il la trouvera dans une Puissance et une Sagesse souveraines. Pour que le sentiment religieux fût supprimé ou périmé, il faudrait que la science prouve qu'il n'y a pas de Dieu : ce qui lui sera à jamais impossible.

La science, laissant subsister, quoi qu'elle fasse et découvre, le mystère et l'idée de l'existence de Dieu, sera par conséquent dans l'impossibilité absolue de nous enlever le sentiment de notre dépendance. Les hommes, j'entends les hommes normaux, sentiront toujours qu'ils sont tout petits sur une terre toute petite, et qu'il y a au-dessus d'eux *Quelqu'un* qui les domine et qui rit de leur génie et de ses inventions...

2. De même, la science ne supprimera pas notre besoin de croire.

Dans les sciences, l'acte de foi est à la base de toutes les recherches, au point de départ de toutes les découvertes. Il faut, en effet, que le savant croie à la réalité et à l'objectivité des choses, réalité et objectivité qui s'imposent à notre esprit, mais que rien ne prouve. Ce qu'est la matière, si elle est conforme substantiellement à l'idée que nous nous en faisons, il l'ignore. Il n'en agit pas moins comme s'il savait, et agir ainsi, c'est croire. Et il y a plus, il est forcé de constater les lois invariables qui gouvernent le monde, de compter avec elles et de s'en servir, et qu'il le veuille ou non, il fait un acte de foi implicite au suprême Législateur. « La Science a pour fondement la croyance, » et « dans les affirmations de la science expérimentale elle-même, s'enveloppe ou s'implique l'affirmation fondamentale du mystère de toutes les religions ⁴.

3. Enfin, cet autre besoin, si profond en nous, de nous mettre en relation avec Dieu, la science ne le supprimera pas plus que les autres besoins de notre

nature. Pourquoi ? Parce que, pour que la science le supprime, il faudrait qu'elle supprime la souffrance physique, la douleur morale, les joies profondes, tout ce qui projette l'âme en haut, et la provoque à l'adoration, à la prière, à l'action de grâces.

De toutes ces impossibilités où est la science de supprimer les sources du sentiment religieux et de prouver qu'il n'y a pas de Dieu, il résulte donc ceci qu'il est bon de retenir, à savoir, que les hommes, qui ont cru, croiront toujours, que le sentiment religieux est indestructible et que, sous une forme ou sous une autre, ou sous plusieurs formes à la fois, la Religion durera jusqu'à la fin des temps, — et que la Science n'y peut rien !

II

J'ajoute, Messieurs, que la science ne peut en aucune façon suppléer le sentiment religieux, ni s'y substituer, ni le détruire.

La religion est née dans le monde avant la science ; elle est née avec l'homme même, parce que le premier sentiment que l'homme a éprouvé est le sentiment de sa dépendance.

Science et Religion, du reste, n'ont pas le même but, remarquons-le. La Science répond aux besoins de l'esprit, avide de connaître ce monde où l'homme est destiné à vivre sa vie rapide, et désireux d'adapter les forces qu'il y rencontre à son bien-être et au progrès de l'humanité. La Religion répond à des besoins autres, mais plus profonds encore. Il n'y a pas seulement en nous un élément intellectuel, il y a un élément sentimental et moral ; toute une sphère de notre être ne serait pas remplie, si la religion n'existait pas. Un Herbert Spencer en convenait à la fin de sa vie, en se reprochant d'avoir trop recherché l'interprétation rationnelle des croyances, et tous les penseurs l'avouent aujourd'hui : il y a en nous un attrait naturel et invincible, un sens qui postule la religion, sens aussi exigeant que les autres sens, et qui réclame implacablement sa satisfaction.

En présence de cet univers qui nous déborde et nous écrase, dans l'impérieux pressentiment de l'Etre Créateur et Dominateur qui l'a créé, avant même toute adhésion à une religion positive quelconque, nous sentons notre infinie petitesse, et nos genoux se ploient d'eux-mêmes pour l'adoration. L'aveu de notre néant nous précipite dans l'humilité, et l'humilité veut s'abaisser devant quelqu'un de vivant. Ce *Quelqu'un* ne peut être la science, qui n'est qu'une abstraction de l'esprit, et guère plus qu'un mot. Il ne peut être que Dieu, vers qui la science peut nous conduire, mais qu'elle ne saurait remplacer. Elle ne peut donc se substituer au sentiment religieux ni, à plus forte raison, le détruire.

A un autre point de vue, la science se meut dans l'ordre des choses visibles et tangibles et ne les dépasse pas. A elle, la création dans sa matière et dans ses lois ; au delà, ses regards se voilent, ses ailes se brisent. La religion, elle, éclaire ces grands problèmes que le génie humain, dans ses plus laborieux efforts, arrive seulement à poser sans

³ Sully-Prudhomme, *La Question religieuse*, p. 177.

⁴ Brunetière, *Le besoin de croire*.

parvenir à les résoudre ⁵. » C'est donc toujours vers la religion que se tournera l'inquiétude humaine, parce que, en elle seulement, elle trouve la lumière qu'elle cherche. Et non seulement la science ne détruira pas la religion, mais elle lui servira d'appui et de tremplin.

Enfin, un certain élan nous emporte en haut, au-dessus de la nature insensible dont la beauté et les munificences ne nous suffisent pas. S'il y a en nous une sorte d'appétit scientifique qui nous pousse à sonder le mystère des choses et à en chercher les lois, il y a aussi en nous une sorte d'appétit du divin et de l'au-delà, qui y engendre des aspirations par lesquelles l'homme tend à se dépasser. C'est là un fait antique, perpétuel, universel, impossible à nier. « Ce qui est certain, écrit un philosophe, c'est que la science positive ne suffira jamais à l'humanité, qui a d'autres besoins vitaux que les besoins matériels. L'homme ne se contentera jamais de ce qu'il voit et de ce qu'il touche ⁶. » Un autre, regardant les générations actuelles, y trouve la confirmation de ces paroles : « Il y a quelque chose de changé, dit-il, dans la direction du courant. Je ne parle pas de la réaction qui rejette les hautes classes, par peur du socialisme, dans les bras des confessions les plus conservatrices ; je fais allusion à l'attitude des lettrés, des savants, des sociologues, parfois même des hommes politiques, qui parlent aujourd'hui de l'idée et du sentiment religieux comme certainement ils ne l'auraient pas fait il y a trente ans. A l'hostilité et surtout au dédain de la génération précédente pour tout ce qui relevait de la religion, ont succédé non seulement un mélange de tolérance, de curiosité et de respect pour les manifestations sincères et spontanées de l'instinct religieux, mais encore une tendance à rechercher et même à favoriser ce que cet instinct peut produire de juste et de fécond ⁷. » N'est-ce pas dire que le sentiment religieux prime la science et que la science ne saurait remplacer la religion ?

Quant à remplacer les dogmes de la religion par ses propres dogmes, la science en est bien incapable, par cette bonne et unique raison qu'il n'y a rien de fixe en elle. A mesure qu'elle progresse, ses principes évoluent ; ceux d'hier ne sont plus ceux d'aujourd'hui ; ceux d'aujourd'hui ne seront pas ceux de demain.

Même incapacité de la science dans l'ordre de la morale. Voilà presque un siècle que des incrédules, révoltés contre la loi de Dieu, essaient d'y substituer des préceptes purement scientifiques. Ils n'en ont pas trouvé un seul qui se puisse imposer légitimement à la conscience. Et c'est bien explicable. La science ne peut que constater les faits qui tombent sous les sens et pronostiquer les lois qui les régissent ; la nature de l'âme et les lois de la conscience lui sont inaccessibles. De plus, pour imposer ses devoirs à l'homme, il faudrait qu'elle eût une autorité fixe et universellement reconnue. Or, nous savons

bien qu'elle change tous les jours et que, n'étant pas une personne, mais un simple assemblage de notions variables, il lui est interdit de légiférer dans l'ordre des devoirs. Enfin, pour assurer l'exécution de ses lois, il serait nécessaire qu'elle pût imposer des sanctions aux coupables. Or, des sanctions, elle n'en peut imposer ; cet article-là ne se trouvant pas dans son bagage. Elle peut faire des recommandations ; commander et punir lui est interdit ⁸.

Et que peut-elle pour la satisfaction des besoins profonds de notre âme ? Peut-elle nous donner le secret de l'origine de l'univers et de tous les êtres qui le composent ? Peut-elle apaiser l'inquiétude de l'esprit plongé dans les ombres de tous les mystères ? Peut-elle nous enlever le sentiment de notre dépendance ? Peut-elle étouffer en nous le besoin de croire ? Peut-elle nous empêcher de vouloir connaître l'auteur de tout ce qui existe ? Peut-elle anéantir le besoin d'adorer, de prier, d'aimer qui est notre nature même ? Peut-elle nous donner le bonheur dont nous sommes avides et que nous voulons éternel ? — Nous savons bien que non !

Qu'on ne nous dise donc pas que le rôle de la religion est maintenant fini et que c'est à la science, désormais, à procurer le bonheur de l'humanité par la vérité et la justice sociale ! Ce sont là des prétentions injustifiées ; la science, si parfaite qu'on la suppose, ne peut répondre aux tendances fondamentales de l'être humain. Celui-ci, sentant sa faiblesse et l'impuissance de ses désirs, veut être sauvé ; il veut être heureux ici-bas, dans l'au-delà, toujours. La science ne peut lui donner que le bien-être, elle ne saurait lui donner le salut ni le bonheur. Qu'elle progresse tant que l'on voudra, qu'elle multiplie les moyens de nous satisfaire : rien ne sera fait. Nos désirs la défient, car plus elle leur donnera de satisfactions, plus ils s'exaspéreront en nous. Nous sommes ainsi faits que la douleur se mêle à nos voluptés les plus enivrantes, que notre imagination perçoit des joies plus vives, que notre cœur et notre esprit ne sont jamais contents de ce qui leur est offert, parce que l'objet de leur rêve n'a pas de mesure. La science ne peut nous donner le bonheur ici-bas, c'est clair. Pour ce qui est du bonheur dans l'au-delà, sur quoi s'appuierait-elle pour nous le promettre, à plus forte raison pour nous le donner ?

* *

Vous le voyez, Messieurs, ni le sentiment religieux, ni la foi n'ont rien à redouter de la science et des savants. Il n'y a pour le dire, que des demi-savants, ou des politiciens anticléricaux, audacieux exploiters de la naïveté des simples. Dès que l'on réfléchit, on constate avec certitude que le sentiment religieux est un sentiment primitif, nécessaire, imposé à l'homme par la nature, et auquel il ne peut renoncer qu'en renonçant à son titre d'homme.

La science a fait de nombreux et stupéfiants progrès. Ma conviction est qu'elle n'est encore que

⁵ Tolstoï, *Souvenirs*.

⁶ Alfred Fouillée.

⁷ Comte Goblet d'Alviella, dans *Revue de Belgique, La Question religieuse*.

⁸ « La morale ordonne et oblige ; la science renseigne. Elle dit ce qui est, ce qui se fait, et non ce qui se doit. Elle ne prescrit pas, elle inscrit. Elle ne proscriit ni ne pardonne, elle constate et explique. » (Taine, *Philos. de l'art*).

dans l'enfance, qu'aucune de ses découvertes ou de ses affirmations n'est définitive, qu'elle parviendra à dompter les forces énormes et l'énormité des forces du monde, bref, que nous ne sommes qu'à l'aurore de son règne et que ceux qui vivront dans les âges futurs verront des choses qui dépasseront tous les rêves traités aujourd'hui d'utopies. C'est, je le répète, ma conviction. Mais c'est ma conviction aussi, celle-là appuyée solidement sur les raisons que je vous ai dites, que la science ne peut rien contre le fond même de l'homme ; que, jusqu'au dernier des jours qu'il passera sur la terre, il ne cessera de se tourmenter et d'interroger la grande nuit qui l'entoure de toute part ; qu'il ne pourra s'empêcher de lever les yeux vers le ciel où se trouve la solution du redoutable problème. Une Pensée créatrice et ordonnatrice lui apparaîtra toujours et inéluctablement comme une Réalité supérieure inévitable, et plus les recherches sur l'univers et ses lois seront dans l'avenir poussées soit en étendue, soit en profondeur, plus l'existence de cette Pensée créatrice et ordonnatrice s'imposera à son intelligence.

N'ayons pas d'inquiétude, Messieurs, et sourions des affirmations de ces prophètes à courte vue qui proclament l'anéantissement de la religion par cette science dont ils sont stupidement idolâtres. La science est une chose, la religion en est une autre, et vous pouvez croire que si l'une d'elles doit jamais périr, ce ne sera pas la religion.

La parole de Jésus : « L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu, » est et sera toujours vraie. Au sein de la civilisation la plus matérielle, comme au sein de la plus repoussante dégradation, il sentira toujours qu'il n'est pas absolument une bête, qu'il a une âme, et que son âme n'est pas uniquement de ce monde. La structure de l'être humain ne sera jamais modifiée au point qu'il n'ait que des préoccupations terrestres. « Misère de l'homme sans Dieu, » disait Pascal. Cette misère est trop tragique, l'homme voudra toujours en sortir. Il entendra une voix dans la nuit ; il cherchera une arche parmi les vagues battantes du déluge. Il voudra la vie de l'esprit ; il lui faudra des espoirs, du ciel. On n'éteindra pas les étoiles ; on ne fera pas faire la vieille chanson.

Il y a plus : on peut affirmer que tant que ce sentiment habitera le cœur des hommes, les hommes auront une religion, c'est-à-dire un ensemble de croyances et d'actes provoqués par la conscience que l'être humain est en relations personnelles avec les Puissances supérieures qui agissent souverainement dans l'univers dont il est l'hôte passager. Ce qui revient à affirmer que la religion, sous l'une ou l'autre de ses multiples formes, est une chose immortelle.

Quelles que soient donc les prétentions et les affirmations des faux philosophes et des faux savants, le sentiment religieux durera malgré la science, et puisque, ne pouvant mourir, il ne peut vivre qu'en s'alimentant de la religion, il y aura toujours une religion. La religion est immortelle !

VIII

LA RELIGION EST NÉCESSAIRE À L'HOMME

Messieurs,

Du fait que tous les peuples ont été des peuples religieux, nous avons conclu à l'existence, dans la race humaine, d'un sentiment spécial que nous avons appelé le sentiment religieux, et de l'existence de ce sentiment qui demande impérieusement une satisfaction, à la nécessité d'une religion quelconque. Jamais, en effet, les hommes ne cesseront d'avoir une foi ; jamais ils ne cesseront de lever les yeux en haut ; l'idée de l'Infini n'est pas seulement une expression métaphorique inventée par les philosophes et exploitée par les poètes ; c'est une idée qui s'impose à tous, et le sentiment qu'elle éveille est l'un des plus puissants de la nature. Pour répondre à cette idée et pour satisfaire ce sentiment, il est nécessaire que la religion existe ; si elle n'existait pas, l'homme l'inventerait.

Elle est nécessaire, parce qu'un instinct rationnel nous en démontre, avec une éblouissante évidence, l'inéluctable et raisonnable nécessité. « La religion étant partie intégrante de la nature humaine, dit Renan lui-même, est vraie dans son essence, et au-dessus des formes particulières du culte, nécessairement entachées des mêmes défauts que les temps et les pays auxquels elles appartiennent, il y a la religion, signe évident chez l'homme d'une destinée supérieure. » Le genre humain, qui ne fut jamais sans religion, ne pourra donc jamais s'en passer, et c'est dire que la religion ne mourra jamais. Et quand on affirme que l'homme moderne, de plus en plus civilisé, connaissant mieux le monde où il vit, en ayant démêlé les forces, s'affranchira un jour d'un joug qu'il porta trop longtemps, on se trompe, car ce joug, il est sur lui de naissance, il fait partie de son âme elle-même, et il ne peut pas plus s'en débarrasser qu'il ne peut se débarrasser de sa nature. Le sentiment religieux, a écrit Benjamin Constant avec profondeur, est « intime et nécessaire comme celui de la conservation. » Il est, en effet, le sentiment de la conservation dans une âme qui se sent dépendante et qui, voulant vivre, s'élève d'elle-même vers l'Etre qui est la source de la vie. L'homme est donc religieux dans la mesure où il veut vivre, qui est une mesure sans mesure.

Cette preuve de la nécessité d'une religion, à elle seule suffirait à la démonstration que nous avons entreprise ; mais il en est d'autres tout aussi frappantes et qu'il est bon d'énoncer à leur tour. Veuillez donc, Messieurs, m'accorder encore un peu d'attention : vous verrez de plus en plus clairement que le rêve de ceux qui veulent détruire toute religion est un rêve insensé, une folle chimère qu'ils ne réaliseront jamais.

Nous allons, du reste, faire un pas de plus en avant. L'existence du sentiment religieux nous a prouvé la nécessité d'une religion en général ; les raisons que nous allons apporter maintenant à l'appui de notre thèse prouveront la nécessité d'une

religion existante et organisée, avec tout ce qu'il faut pour guider l'esprit de l'homme vers le vrai et son cœur vers le bien. Pour tout dire en quelques mots, ce n'est pas une religion quelconque qui nous est nécessaire, c'est une religion positive.

Nous montrerons, dans nos entretiens, qu'une religion est nécessaire à l'homme considéré individuellement ; à l'homme considéré collectivement, c'est-à-dire au peuple et à la société ; à l'homme considéré dans son expression la plus générale, c'est-à-dire à l'humanité.

Pour commencer par le commencement, parlons aujourd'hui de la nécessité de la religion pour l'homme individuel.

I

L'homme considéré individuellement a besoin d'une religion. Les raisons de cette nécessité sont nombreuses, et très profondes.

La première de toutes, c'est que l'âme humaine éprouve de la religion un besoin plus qu'impérieux, un besoin essentiel et comme vital. L'histoire, nous l'avons vu, illustre cette vérité grandiosement, par l'universalité et la constance du fait religieux qu'elle constate dans tous les temps et chez toutes les races de l'univers ; mais le point de vue particulier n'est pas moins symptomatique. L'homme normal, en effet, — j'entends par là l'homme laissé à sa simple et droite nature, — par le plus naturel élan de son esprit et de son cœur, est poussé vers l'adoration avec une force qui le domine, l'emporte, qu'il sent invincible et que d'ailleurs il ne songe pas à combattre. Son esprit, avant tout raisonnement, s'élance jusqu'à une cause qui, pour lui, est transcendante et divine ; son cœur, en quête de bonté et d'amour, dépasse d'un bond toute bonté créée et tout amour mortel ; sa conscience, avide et tourmentée par le désir du bien, réclame une règle et un législateur qui le commande et dirige. Tout son être se hausse d'un mouvement irrésistible vers une Puissance qui n'a pas son égale sur la terre, assez bienveillante pour s'intéresser à son sort, assez forte pour le soutenir contre toutes les forces adverses qu'il rencontre ici-bas et qui menacent à chaque instant de l'écraser. Ce besoin est une faim qui exige un aliment ; c'est une soif irrésistible qui exige un breuvage. Tel a toujours été l'homme, tel il est encore, tel il restera : être ainsi, c'est sa nature. Où donc trouvera-t-il l'assouvissement de cette faim ? Où le contentement de sa soif ? Dans la Religion seule, c'est bien évident, puisqu'il est elle que son être appelle de toute sa force. Pour cette première raison, la religion est donc nécessaire à l'homme ¹.

¹ « La critique de notre siècle, écrit un philosophe, ne croit pas que tout soit dit quand on a rangé l'institution religieuse parmi les superstitions de l'ignorance ou les rêves de l'imagination. La vertu morale, la grandeur sociale, la longue durée des religions, dont on a dit avec tant de vérité qu'elles sont les nourrices et les institutrices du genre humain, ne permettent pas une pareille fin de non-recevoir. Nous ne pouvons plus expliquer d'aussi grands effets par d'aussi pauvres causes. Comment une institution aussi populaire, aussi permanente que la religion pourrait-elle être considérée comme un accident dans le développement de la civilisation générale, auquel elle a présidé jusqu'ici ? N'est-ce pas là la preuve certaine qu'elle tient aux racines mêmes de l'humanité ? Si la religion n'est qu'une illusion de l'imagination, une erreur naïve de l'enfance de l'esprit humain, comment persiste-t-elle,

La religion est encore nécessaire à l'homme individuel pour une autre raison : c'est que, sans elle, il ne saurait avoir la paix, parce qu'elle seule donne un sens à la vie. Il ne peut pas ne pas se demander ce qu'il est venu faire au monde, le pourquoi de son existence, l'aboutissement de sa destinée. De ce problème, si grave pour lui, il s'inquiète. Il sent bien qu'il n'est pas né seulement pour manger, boire, travailler, se reproduire, souffrir, mourir. Mais pourquoi alors, et qu'est-ce que l'on veut de lui ? Sa raison, qu'il consulte, le lui dit trop vaguement, et le plus souvent il ne sait pas l'interroger ou il est incapable d'entendre sa réponse. Pour qu'il sache et qu'il soit tranquille, il faut qu'une voix extérieure s'élève et lui parle clairement et avec autorité. La Religion est cette voix ; il n'en existe pas d'autre. Seule elle lui dit son origine, ses devoirs et son avenir, et c'est pourquoi il ne peut se passer de son secours.

Un autre besoin de l'homme individuel appelle la religion : le besoin étrange, et pourtant si réel qu'il peut devenir une souffrance atroce, de s'élever au-dessus de soi-même. Dès que l'homme pense, il sent les limites qui, de tous côtés, bornent son être. Son esprit se heurte à la cloison du mystère, son cœur à la misère de ses amours, sa conscience à sa faiblesse et à ses instinctives perversités. Ce sentiment l'accable et le désespère. Possesseur d'une force intérieure capable de franchir toutes les barrières, il est comme un prisonnier entre les murs épais d'un cachot : il s'agite, il fait effort pour renverser le mur, il se tourmente en une inquiétude sans fin. Il a cette infirmité sublime de vouloir penser, aimer, agir au-dessus de lui. Qui donc renversera le mur, ou tout au moins ouvrira la porte ? Qui lui permettra de voir clairement l'idéal auquel il aspire et de s'élancer à sa rencontre ? C'est encore la religion et la religion seule. Elle seule lui procure cet agrandissement de son moi qu'il rêve avec une force de désir dont il n'est pas maître ; elle seule le met en rapport avec l'infini et l'éternel, elle seule lui montre la perfection et la félicité, elle seule l'emporte dans les régions divines.

Tout ce que je viens de vous dire, Messieurs, démontre que l'esprit de l'homme individuel trouve dans la religion la lumière et la plénitude de vie qu'il cherche, attend, exige. Mais ce n'est pas tout. Elle n'est pas moins nécessaire à l'homme individuel dans l'ordre de la conscience et de l'action.

II

Pour vivre, Messieurs, il ne suffit pas de connaître certaines vérités essentielles ; il est nécessaire aussi que nous ayons des principes de vie et de conduite. Ces principes, qui nous les donnera ?

La religion, car la religion n'est pas seulement un ensemble de dogmes, elle est aussi une règle.

À l'âge de la raison virile, chez tant d'hommes aussi distingués par l'intelligence que par la science ? Le sentiment religieux ne serait-il pas un besoin de l'âme, alors même que le symbole ne satisfait pas la raison ? La foi n'aurait-elle pas ses droits sur la nature humaine aussi bien que la science, en s'adressant à un autre côté de la nature ? En un mot, si les religions passent, la religion elle-même ne serait-elle pas éternelle ? (Vacherot, *La Religion*).

Toujours « la religion, de quelque genre qu'elle soit, a été le facteur dominant pour déterminer, chez les humains, une conduite noble et vertueuse ². » Qu'on ne dise pas que « si les hommes n'étaient pas meilleurs que leurs religions, le monde serait un enfer. » Ce mot est une boutade ou un paradoxe, généralisation antiscientifique, qui manque de profondeur et même de sérieux. Il a existé des religions malfaisantes, c'est incontestable, mais en revanche, on en a connu et on en connaît au moins une qui, loyalement pratiquée, produit des saints, c'est-à-dire les plus nobles et les meilleures des créatures. J'irai même plus loin et j'affirmerai que, dans toute religion, il y a des éléments de bien et de bonheur, car c'est là justement ce qui rend la religion chère à l'homme et nécessaire à sa vie.

On objecte que les religions ont quelquefois inspiré le crime. On rappelle les sacrifices humains des anciens cultes de l'Asie et de l'Afrique, nos guerres atroces de l'époque de la Réforme. — Personne ne pense à nier ces faits déplorables, nous moins que personne. Mais si l'on veut être vrai, il faut dire que ces tueries sont des exceptions dans l'histoire, que plus souvent, au moins dans les temps modernes, la religion fut le prétexte et la politique la raison, et que, généralement parlant, toutes les religions ont maintenu les individus sous l'empire d'une morale plus ou moins pure, toujours relativement bienfaisante.

« Plus de religion ! » clament les philosophes rationalistes d'aujourd'hui. « Nous n'admettons plus que la morale soit une consigne imposée du dehors, un décret arbitraire promulgué par un être qui n'a pas à se justifier devant nous ³. » Donc, plus de morale ou une morale sans religion et sans Dieu ! Et les malheureux ne s'aperçoivent pas que la religion bannie, tout se corrompt en eux et autour d'eux, que la vertu disparaît, que le vice pullule et que l'individu, livré à toutes les forces de mort, vit et finit dans la boue ! Preuve par l'absurde que ce que je dis est la vérité même.

Un penseur, purement laïque pourtant, a protesté contre ces prétentions insensées. La conscience morale, a-t-il écrit, « si on l'entend à la manière classique, comme conscience d'un devoir, d'une destinée, d'une responsabilité, est une donnée religieuse dans ses origines, ses principes et ses conditions. La morale doit sa réalité, son développement, sa force et son efficacité au principe religieux qui en fait le fond ⁴. »

Il faut une religion à l'homme pour qu'il accomplisse le bien et conséquemment pour qu'il évite le mal. Or, on peut mettre en fait que dans celui qui a tué dans son cœur le dernier germe de la croyance, il se creuse un vide énorme que rien ne peut combler. Il n'a plus de règle ; les vagues lumières de sa raison vacillent et ne suffisent plus à le guider, il se sent mutilé ou il ne se sent plus ; il n'est pas seulement un malheureux, il devient plus

ou moins une brute. C'est à ce point que l'homme sans religion paraît sortir de l'humanité !

Voilà ce que ne comprennent pas nombre d'hommes de notre époque ; voilà ce que ne comprend pas l'Etat lui-même, qui décrète la neutralité et affiche l'indifférence religieuse la plus absolue. Ils ne comprennent pas que la morale, ainsi que l'a écrit un de nos plus distingués prélats, « sans principes divins et sans divines sanctions n'est pas un barrage suffisant contre la crue incessante des mauvaises passions et des révoltes sauvages. »

Combien d'autres ont tenu le même langage ! — Jean-Jacques Rousseau a écrit : « Je n'entends pas qu'on puisse être vertueux sans religion. Sans religion, pas de probité. » — D'Alembert a écrit : « Lorsque les jeunes gens n'ont pas de religion, ils envoient la morale à tous les diables. » — Diderot a écrit : « La première connaissance essentielle est celle de la religion, qui est l'unique base de la morale. Pour bien élever ma fille, après bien des recherches, je n'ai rien trouvé de mieux que le catéchisme. Je m'en suis servi et je le tiens pour le traité le plus sûr de pédagogie. » — Combien de sénateurs et de députés anticléricaux, combien d'incrédules, quand il s'agit de leurs enfants, pensent et agissent comme Diderot, et confient leurs filles aux religieuses et leurs fils aux prêtres ! — Enfin, maints francs-maçons de marque n'ont-ils pas été obligés d'avouer que le progrès de la criminalité dans l'enfance et parmi les adolescents « est un fait général » aujourd'hui ? Et un membre de l'Institut n'a-t-il pas dit courageusement le pourquoi de cette déplorable faillite de la morale dans notre jeunesse ? « Il ne peut échapper à aucun homme sincère, a-t-il écrit, que, cette effrayante augmentation a coïncidé avec les changements apportés dans l'organisation de l'enseignement ⁵. »

Vous le voyez donc, Messieurs, une religion est nécessaire pour maintenir l'homme à un certain niveau moral. Elle l'aide à dompter les instincts de la brute toujours prompts à se réveiller dans son cœur ; elle lui fournit un idéal plus ou moins parfait qui lui devient une sorte de règle, elle lui procure le moyen d'être et de rester plus homme. Et de fait, c'est à la religion que l'humanité doit de ne pas s'être rapprochée de l'animalité au point de se confondre avec elle ⁶.

III

La religion est encore nécessaire à l'homme à un autre point de vue : elle est son soutien, et généralement son soutien unique, au cours des multiples épreuves qu'il lui faut inévitablement subir. L'homme

² Et il ajoute : « Si le mal n'est pas plus grand, c'est grâce aux écoles libres qui ont conservé en France un noyau d'hommes qui craignent et servent Dieu » (M. Guillot, Juge d'Instruction au Tribunal de la Seine, membre de l'Institut).

³ Le saint Curé d'Ars disait : « Laissez une paroisse sans prêtre pendant quarante ans, ils adoreront des bêtes. » — Au lendemain de la Révolution, Fiévée, préfet de la Nièvre, écrivait : « Dans ce département, comme dans beaucoup d'autres, les paysans tombent dans l'abrutissement, fante de orêtres pour les instruire, et la mort, à laquelle ils n'attachent plus aucune idée religieuse, ne leur inspire aucun effroi. Dans beaucoup de communes, qui souffrent du manque d'ecclésiastiques, les paysans s'entrent sans aucune formalité et quelquefois sans prévenir le maire. » (Voir le *Correspondant*, nov. 1927 : *Pendant la Révolution*, par Noël de Clazan).

² O. Browning. *La Question relig.*, p. 83.

³ Séailles, *Les affirmations de la Conscience moderna.*

⁴ E. Boutroux, *Bull. de la Société franç. de Philos.*, fév. 1909.

a besoin de la religion pour ne pas plier sous le poids de ses lourds devoirs. Il a besoin de savoir que s'il se sacrifie, il ne se sacrifie pas en vain ; que s'il fait le bien à la sueur de son front, ses sueurs ne seront pas perdues et qu'il ne sera pas dupe. Or, cette assurance, qui la lui donne ? La religion, et la religion seule. Quelques sophistes de notre temps ont prétendu que l'accomplissement du devoir portait avec lui sa récompense. Il suffit à chacun de regarder dans son cœur et dans sa vie, pour constater que ces sophistes se moquent de nous. Nous savons trop que le devoir est souvent très dur, et souvent aussi sans joie ni récompense ici-bas.

Nous avons besoin aussi d'être consolés, au milieu de ces luttes de la vie où nous recevons tant de blessures, où nous avons tant d'occasions de pleurer et de nous désespérer. Où nous réfugier ?

Goethe a écrit : « Qui possède l'art et la science n'a pas besoin de religion ; mais celui qui ne possède ni l'un ni l'autre, qu'il ait de la religion ! » C'est donc dans l'art et dans la science que le grand allemand place le remède à tous les maux. Il est vrai qu'il laisse la religion à la masse du genre humain pour qui la science et l'art sont et seront toujours des étrangers. Mais qui ne voit que, même pour ceux qui possèdent l'une et l'autre, comme il dit, son idée est une idée d'homme heureux qui ne s'est jamais rencontré avec la souffrance profonde ?

Il n'existe pas d'autre asile pour l'âme blessée que la religion, et c'est pourquoi l'homme recourra toujours à ses bienfaits. Il faut qu'il apaise la soif de ses fièvres ; il faut qu'il trouve un baume à ses plaies ; il faut qu'un amour et une espérance soient près de lui et qu'il leur donne la main. Là, où il souffre, s'il n'existait aucun culte, il en créerait un de toutes pièces ⁷.

Enfin, dernière circonstance où l'homme sent que la religion lui est nécessaire : c'est la mort, cet insondable mystère d'épouvante. Il faut qu'il meure, et il ne veut pas mourir. Il tient à vivre toujours, et il ne sait ce qui l'attend au delà de la vie. Qui lui donnera la certitude de l'immortalité ? Qui lui révélera les secrets de la tombe ? Les arguments de la raison abandonnée à elle-même, pour prouver la survivance de l'âme, sont pour le grand nombre obscurs et faibles. Pour ce qui est de décrire ce qui se passe par delà l'existence terrestre, elle y est tout à fait impuissante. Qui donc, encore une fois, nous éclairera ? La religion et la religion seule, car ses arguments, à elle, dépassent l'ordre logique et s'imposent comme étant la volonté du mystère.

Que l'on anéantisse les religions existantes, « la vie inventera une autre religion ou restaurera les anciennes, pour qu'elles consolent l'homme de vivre en le faisant croire à sa persistance éternelle ⁸.

⁷ Lazare Hoche, le général fameux des armées révolutionnaires, écrivait dans son testament moral : « Je désire que mon enfant connaisse un culte. Souvent, oui, souvent la religion nous console. Il est des instants dans la vie où l'âme cherche encore à se persuader la réalité d'un Etre tout-puissant. Malheur à celui qui n'écoute pas la voix intérieure qui atteste à tous les mortels son existence ! » (Voir *Le Mariage de Hoche*, dans la *Revue des Deux Mondes* du 1^{er} décembre 1927).

⁸ Il serait facile de recueillir des milliers d'aveux semblables.

⁹ M. Miguel de Unamuno, *La Question relig.*, p. 44.

En résumé, une religion est nécessaire à l'homme, pris individuellement, pour diriger sa conduite, répondre à son besoin d'idéal, le consoler dans les épreuves de la vie et surtout peut-être, pour éclairer à ses yeux le sombre mystère de l'inévitable mort.

Tout cela est incontestable. Rêver et prédire la disparition de toute religion est donc un rêve insensé et une prédiction folle. Vous rencontrerez sans doute, Messieurs, quelques hommes qui exprimeront devant vous cette prédiction saugrenue. Peut-être vous diront-ils, en se donnant comme exemples, qu'ils sont eux-mêmes absolument irréligieux, et qu'il faut voir en eux les exemplaires humains de l'avenir. Cette sorte d'hommes crânent devant la galerie. Seuls avec leur pensée, quand ils en ont une, ils se retrouvent semblables aux autres, c'est-à-dire à tout le monde. Une chose certaine pour les temps futurs comme pour les temps passés, c'est que la religion étant nécessaire à l'homme, l'homme aura toujours une religion.

Nous verrons, dans notre prochaine conférence, que la même nécessité s'impose à la société, ou si vous l'aimez mieux, aux peuples.

LECTURES DE CARÊME SUR LA JOURNÉE DU CHRÉTIEN

VII

LES REPAS

Sive ergo manducatis, sive bibitis..., omnia in gloriam Dei facite.

Soit que vous mangiez, soit que vous buviez,... faites tout pour la gloire de Dieu.
(I Cor., x, 31).

Mes frères,

Le texte que je viens de vous citer vous indique le sujet de cet entretien : les repas.

Mais est-ce bien là un sujet digne de la chaire chrétienne, et une fonction aussi vulgaire que celle de boire et de manger, laquelle nous est commune avec les animaux, peut-elle rentrer dans les actes surnaturels dont se compose la journée du chrétien ? Sans doute, m. f., puisque S. Paul l'y rattache par les paroles que je vous rappelais tout à l'heure, en vous invitant à faire de vos repas un hymne à la gloire de Dieu. D'ailleurs, les repas ont bien leur importance dans la vie morale de l'homme, puisque c'est dans des festins que se sont accomplis les plus grands crimes comme aussi les plus belles actions et les faits les plus considérables de l'humanité. Pour n'en citer que quelques exemples, c'est à table qu'Absalon tue son frère, que Balthazar profane les vases du temple et reçoit son arrêt de mort de la main d'un ange invisible, que Salomé obtient la tête de S. Jean-Baptiste. Mais c'est à table aussi qu'Abraham reçoit les anges, que les Juifs célèbrent la Pâque, qu'Esther obtient la punition d'Aman et le salut des Juifs, que J.-C. change l'eau en vin, qu'il pardonne à Madeleine, et c'est à la fin d'un repas, pendant qu'on est encore à table, *cœnantibus illis*, que Notre-Seigneur institue le plus adorable de

tous les sacrements et change le pain et le vin en son corps et en son sang.

Ces quelques exemples suffisent largement pour vous montrer que l'action des repas peut tenir une grande place dans la journée d'un chrétien, et qu'à ce titre elle mérite bien que nous méditions aujourd'hui pendant quelques instants sur la manière de la sanctifier.

Voici, m. f., comment vous ferez de vos repas une action surnaturelle et même sainte. Ce sera en invitant toujours comme convives supplémentaires et invisibles ces trois hôtes de choix qui s'appellent la religion, la pénitence et la charité.

I

La religion d'abord. C'est par un acte de religion, en effet, que tous vos repas doivent commencer et finir, si vous les voulez saints et utiles à la gloire de Dieu. Apprenez donc par cœur, si vous ne les savez déjà, les deux courtes prières qu'on appelle l'une le *Benedicite* (du premier mot qui la commence en latin), et la seconde les *Grâces* ou remerciements, et ne manquez jamais de les réciter avant et après chacune de vos réfections quotidiennes. Notez bien que ce que je vous demande, en ce moment, n'est pas du spiritualisme ou du mysticisme, mais simplement du christianisme. Vous n'êtes pas des animaux sans raison et il s'agit de le prouver en faisant de vos repas, non pas l'action bestiale qu'elle est en elle-même, mais une action raisonnable, je dirai même humano-divine, car N.-S. l'Homme-Dieu a mangé lui aussi, mais de quelle manière ! Ouvrez l'Evangile et vous y verrez que, non seulement à la dernière Cène, mais aussi en d'autres circonstances, ses repas furent un acte religieux qu'il offrit à son Père par l'élévation des yeux et du cœur, *elevatis oculis in cœlum*, avant de prendre sa nourriture, et par l'action de grâces après, *gratias agens... et hymno dicto*. Faites comme N.-S., m. f., mangez non seulement humainement, mais saintement aussi, et pour cela mangez religieusement.

II

La seconde invitée de tous vos repas doit être la *pénitence*. Est-ce trop vous demander, m. f., que d'être jusqu'au bout, dans vos repas, les disciples du divin Pénitent, qui eut faim au désert après son jeûne de quarante jours, et qui eut soif sur la Croix où il mourut pour vous ? Ah ! sans doute, je ne vous demande pas un pareil héroïsme et je n'exigerai pas de vous l'abstinence continue d'un trapiste ou d'un chartreux. Mais, sans rien vous refuser de ce qui est nécessaire, et parfois même, en certaines circonstances (vous voyez que je suis condescendant), de ce qui est superflu, ne pourriez-vous pas, au moins de temps en temps, retrancher à vos repas quelque chose sur la durée, quelque chose sur la quantité et surtout quelque chose sur la qualité ? Certes, m. f., je vous veux tous beaux et robustes pour que vous soyez mieux aptes à tous vos devoirs d'état. Mais je songe quand même involontairement, en voyant les excès de table de nos jours, que cela n'est nullement nécessaire à la santé physique de

notre humanité. Je me remémore même invinciblement l'histoire de ces trois jeunes Hébreux fidèles à la loi de Dieu, qui, pour avoir pratiqué une abstinence héroïque, furent trouvés au bout du temps d'épreuve qu'ils s'étaient assigné, plus beaux, plus gras, plus florissants de santé et de vie que les convives habituels de la table royale, pourtant si fastueuse, de Nabuchodonosor. Faites comme eux, m. f., pratiquez les abstinences que votre foi, les règles de l'Eglise et surtout votre esprit de pénitence vous suggéreront. Soyez sûrs d'avance, comme je le suis moi-même, que vous n'y perdrez rien, pas plus en santé corporelle qu'en santé spirituelle, bien au contraire, car c'est un axiome, bien connu chez les médecins, que la bonne chère a tué plus d'hommes que le canon.

III

Enfin invitez toujours à vos repas, m. f., votre aimable sœur divine : la *charité*. Je ne parle pas ici de cette forme exquise de la charité qui s'appelle la *politesse* et les *bonnes manières*, et que l'on attend de toute personne bien élevée, spécialement dans les repas. Ce serait vous faire injure que de supposer, même un instant, que vous puissiez manquer à cette charité-là. Mais la charité dont je vous recommande la pratique pendant les repas, c'est la charité banale (si tant est qu'elle puisse l'être), la charité ordinaire, celle dont il est question dans le catéchisme et qui consiste à ne rien faire et surtout à ne rien dire qui puisse blesser l'âme ou la réputation du prochain. Hélas ! à ce point de vue, que de péchés comportent nos repas modernes ! C'est à croire parfois que les gens qui nous invitent, ou que vous avez invités vous-mêmes, ont voulu en faire le rendez-vous de tous les vices. Je ne parle pas des toilettes outrageusement indécentes qu'on étale dans certains dîners de gala et même dans certaines réceptions soi-disant familiales et intimes, qui blessent la pudeur et la charité par les péchés qu'elles font commettre ; je parle surtout des conversations, de ces conversations que redoutait jadis S. Augustin quand il avait fait graver sur les murs de son *cenaculum* ce distique bien connu :

*Quisquis amat dictis absentum rodere vitam,
Hanc mensam vetitam noverit esse sibi.*
Quiconque des absents déchire la conduite
Doit regarder pour lui cette table interdite.

C'est sans doute pour rappeler les convives à la pratique de cette belle vertu qu'est la charité, ou plutôt, pour leur apprendre que les repas ne doivent être qu'une des manifestations de la fraternité chrétienne, qu'on donnait aux repas, dans la primitive Eglise, le beau nom d'*agapes*, c'est-à-dire d'*amour* ou de *charité*. Pratiquez donc la charité dans les repas que vous offrez à vos amis ou auxquels vous assistez vous-mêmes. Soyez polis, aimables et discrets. Evitez les racontars, les papotages, les cancanes et surtout les calomnies. N'y déchirez jamais la réputation du prochain à belles dents, car les dents qui déchirent le prochain, sachez-le, vous surtout, Mesdames, qui tenez tant à la beauté des vôtres, ne sont jamais belles. Je voudrais plutôt,

m. f., que tous les repas soient semblables à cet idéal que décrit si bien un délicat écrivain, M. Léon Gautier, l'auteur de la *Chevalerie*, dans une page charmante, qui sera la meilleure conclusion de cette instruction et que vous m'excuserez de vous citer en entier malgré sa longueur.

« Connaissez-vous, dit-il, rien de plus honnêtement délicieux qu'un repas d'amis chrétiens, un repas entre deux signes de croix, un repas simple et à un seul service ? C'est là seulement qu'on rit du vrai rire ; partout ailleurs le rire est une grimace ; partout ailleurs on bavarde ; c'est là seulement qu'on parle. On s'élève sans efforts des petits sujets aux grandes questions ; on s'entretient de l'Eglise, de ses ennemis, de ses défenseurs. On cause aussi des pauvres et des moyens de les secourir. On aborde la littérature et l'art ; s'il y a du café, on ira jusqu'à la philosophie ; le café éclaire, dit-on, les idées, et la philosophie a tant besoin de clarté ! Ah ! si Platon pouvait revenir en ce monde et s'asseoir à un de nos repas chrétiens, en vérité Platon ne mangerait pas. — Et que ferait-il ? — Ce qu'il ferait ? Il écouterait et prendrait des notes. »

Je ne vous dirai pas, m. f., si chrétiens que soient vos repas désormais, je l'espère, de faire comme Platon et d'y prendre des notes au lieu d'y manger. Ce serait, d'ailleurs, aller contre la parole de S. Paul : « *Manducate quæ apponuntur vobis : mangez ce qu'on vous sert.* » Mais, en mangeant, souvenez-vous que vous n'êtes pas seuls avec vos parents et vos amis, et qu'il y a au milieu de vous Dieu présent, quoique invisible, avec trois aimables invitées : la religion, la pénitence et la charité. Et pour finir par le texte que je vous citais au début de cette instruction : « Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, faites tout pour la gloire de Dieu. » Ainsi soit-il !

VIII

LA SOIRÉE, OU LE RESPECT DU SOIR

Offeretur holocaustum mane et vespere.

On doit offrir un sacrifice à Dieu le matin et le soir.

(II Paralip., xxxi, 8).

Mes frères,

Un philosophe a écrit ces paroles profondes : « Le soir ! Le respect du soir ! La consécration du soir ! Quelle grave question pratique ! Que devient ce temps ? Que sont nos conversations du soir, nos réunions, nos jeux, nos sorties ? Il y a là un emporte-pièce de nos meilleures heures sur la vie véritable. »

La sagesse humaine que vous venez d'entendre, s'accorde pleinement ici avec la volonté divine dont je vous citais l'expression dans mon texte, il n'y a qu'un instant. Ce n'est pas seulement les premières heures du jour qui doivent nous être sacrées au point de vue chrétien, mais aussi les dernières. Au sacrifice du matin qui est obligatoire, nous l'avons vu, doit s'ajouter nécessairement l'holocauste du soir,

ainsi que Dieu le prescrivait jadis aux Hébreux. Seulement le sacrifice a changé de nature. Ce n'est plus d'un agneau, comme au temps de la Pâque, ni d'un animal quelconque, que chaque soirée doit voir l'immolation à Dieu. C'est nous-mêmes qui devons nous offrir à notre Créateur, aux dernières minutes du jour, comme nous devons le faire aux premières lueurs de l'aurore. Mais, en quoi consiste cette offrande de nous-mêmes et comment devons-nous l'accomplir ? Voilà, m. f., ce que je veux vous apprendre en quelques mots bien simples.

J'aurai suffisamment exprimé ma pensée qui n'est pas la mienne d'ailleurs, mais celle de tous les moralistes et de tous les auteurs spirituels, en vous disant d'un seul mot que, selon l'expression du philosophe dont je vous citais en commençant les belles paroles, il faut *respecter* le soir, ou, si vous préférez, il faut que la soirée soit un temps *sacré* et non un temps *profané*, ce qui revient à dire que pour les chrétiens les soirées, contrairement aux usages du monde, ne doivent pas être des heures de plaisir, mais des heures sérieuses ; sinon, les soirées mal employées seront pour vous la ruine de l'*intelligence*, la ruine de la *piété* et la ruine de la *vie de famille*.

La ruine de l'intelligence d'abord. Je parle surtout ici à la jeunesse et à l'âge mûr, à ceux, autrement dit, à qui le travail de l'esprit, l'étude en général, s'impose.

Comment voulez-vous que votre jeune homme et votre jeune fille prennent goût aux grammaires, aux lettres, à l'histoire, aux mathématiques, s'ils courent, le soir, grâce à votre fâcheuse complicité, à ce qu'on est convenu d'appeler *les succès mondains* ? Quel temps pourrait-il leur rester pour des études sérieuses, après une journée d'essayages, après une nuit de fièvre, un lever tardif, une classe manquée peut-être ? Quelle lucidité d'esprit peut-on avoir pour traduire du grec ou du latin, apprendre des leçons, ou résoudre des équations compliquées, lorsqu'on est rentré à trois ou quatre heures du matin, épuisé par la fièvre des danses et peut-être hélas ! des passions, et qu'on tombe de sommeil et de fatigue à l'audition, monotone souvent, d'un professeur, ou sur les lignes désespérément énervantes d'une leçon ou d'un devoir ?

Non, ne me parlez pas d'études sérieuses après des soirées de plaisirs et de fêtes. Une fois en passant, peut-être ; mais, si cela se répète simplement à intervalles assez rapprochés, je l'ai dit et je le maintiens, et croyez-en l'expérience d'un ancien professeur, c'est la ruine certaine de l'intelligence, même la mieux douée, et par suite, de tout savoir, et qui sait ? par voie de conséquence, la ruine peut-être de tout avenir !...

II

Les soirées de plaisirs et de fêtes sont encore la ruine de la piété et du salut des âmes.

Comment voulez-vous qu'ils aiment Dieu et qu'ils prient, ces pauvres esprits en l'air, que le tourbillon du monde secoue et emporte comme un fétu de

paille au gré de toutes les sensations éprouvées pendant ces nuits orageuses ? Comment voulez-vous qu'ils se recueillent après cette dissipation ? C'est un fait d'expérience que ceux qui se passionnent pour les salons, les théâtres et les cinémas désertent l'église ou s'y déplaisent quand, pour une raison ou une autre, ils sont contraints d'y aller. Enfin, comment voulez-vous que la jeunesse surtout conserve intacte cette fleur délicate qui s'appelle l'innocence, au milieu de cet air empesté du monde dont S. Jean a dit qu'il était « entièrement plongé dans le mal ? *Mundus totus in maligno positus est.* » Oui, m. f., j'avais raison de le dire avec tous les auteurs spirituels, les soirées mondaines, les fêtes et les plaisirs qui profanent presque quotidiennement de nos jours, et surtout à certaines époques de l'année, ces grandes heures du soir qui devraient être des heures sacrées d'étude et de recueillement de l'âme, tout cela c'est la ruine de la piété pour vous, et pour vos enfants surtout.

III

Enfin, les sorties du soir, les plaisirs nocturnes sont la ruine de la vie et de l'esprit de famille.

Avec l'existence agitée qu'on mène à notre époque pendant les heures du jour, avec la fièvre des affaires, les allées et venues commerciales, les occupations absorbantes du bureau, de l'usine, de l'atelier ou du magasin, à quel moment un père ou une mère de famille pourront-ils jouir de leur foyer et y goûter ensemble le bonheur de se voir, de causer dans l'intimité, et de s'aimer surtout, sinon le soir, lorsque toutes affaires terminées, au coin du feu pendant l'hiver, ou dans une promenade à la belle saison, ils pourront vraiment être tout entiers l'un à l'autre et à leur famille ? Si, au contraire, le mari ou l'épouse emploie la soirée en distractions mondaines, alors même qu'ils s'y rendraient ensemble, ils n'y pourront jamais goûter les joies familiales. Les usages du monde en de telles circonstances les sépareront infailliblement l'un de l'autre. Quant à leurs enfants, garçons ou filles, ils ne pourront point en jouir non plus ; et quant à les surveiller dans leurs ébats, souvent si dangereux pour leur vertu, je mets bien au défi les parents de le faire, par le temps qui court, d'une manière vraiment efficace.

C'est là, à mon avis, le côté le plus mauvais des réunions mondaines ou des fêtes du soir. Avec les études et le genre de vie actuel que mène la jeunesse, si les enfants sortent le soir, fût-ce même avec leurs parents, c'en est fait pour eux de la vie de famille, puisque la soirée serait le seul moment libre qu'ils eussent pour voir leurs parents, causer avec eux, recevoir leurs avis et au besoin leurs leçons, jouer avec leurs frères et sœurs à des jeux qui seraient, ceux-là, innocents, mener en un mot ce qu'on appelle la vie de famille et s'imprégner ainsi des traditions et de l'esprit, que je suppose excellent, bien entendu, de leur foyer.

* * *

Ah ! m. f., je vous en conjure, en ce moment, au nom de vos intérêts les plus chers, ne soyez pas vous-mêmes les premiers et les véritables destruc-

teurs de votre foyer et de votre bonheur conjugal et familial. Pères de famille, votre place n'est pas au cercle ou au café, le soir, mais chez vous près de votre femme et de vos enfants, si vous en avez. Mères et épouses chrétiennes, n'abandonnez pas, même une seule soirée, votre mari aux dangers de l'isolement, pour courir seule, même sous prétexte de devoir social, à une fête où votre mari ne vous accompagnerait pas. Quant à vos enfants, ne leur laissez pas la liberté de leurs soirées et sachez en tout cas toujours, et jusque dans les moindres détails, où ils la passent et ce qu'ils en font. A moins que le milieu familial ne soit pour eux un danger, j'aime autant les voir passer la soirée en famille que dans le meilleur des patronages ou des cercles.

Restez chez vous le soir, tous tant que vous êtes, parents et enfants. Vous avez, pour vous le conseiller avec moi, d'illustres exemples et parmi eux je vous citerai, en terminant, celui du grand Racine dont son fils, le poète de la *Religion*, Louis Racine, décrit ainsi l'intérieur familial :

« Mon père n'était jamais si content que lorsque, libre de quitter la Cour, il venait passer quelques jours avec nous. En présence même des étrangers, il osait être père ; il était de tous nos jeux et je me souviens des processions dans lesquelles mes sœurs étaient le clergé, où j'étais le curé, et où l'auteur de *Britannicus* et d'*Athalie* chantant avec nous portait la croix. »

Malgré ce qu'en pourront dire les pauvres petits esprits de notre époque, imitez, parents et enfants qui m'écoutez, le grand Racine et son fils. Amusez-vous le soir en famille et non pas en dehors de votre foyer. Ce sera beaucoup plus intelligent et surtout beaucoup plus moral et plus chrétien. Ainsi soit-il.

IX

LE COUCHER

In pace in idipsum dormiam et requiescam.

Je dormirai et prendrai mon repos dans la paix du Seigneur. (Ps., iv, 9).

Mes frères,

Nous voici à la fin de notre journée chrétienne. L'heure est venue de prendre un repos qui, je l'espère, a été bien gagné par le bon emploi de notre temps. Faut-il, comme de simples animaux, nous jeter brutalement sur une litière quelconque, fermer les yeux et nous endormir ? Ce serait vous faire trop injure que de vous supposer capables d'agir de la sorte. Non, la journée du chrétien, qui, nous l'avons vu, doit commencer par un *bonjour* à notre Père céleste, doit se terminer de même par un *bonsoir* de notre âme à Celui qui, pendant la journée qui vient de s'écouler, a daigné nous conserver la vie et nous donner sa grâce avec le pain de chaque jour.

L'hommage que vous devez offrir à Dieu avant de prendre votre repos de la nuit me paraît se résumer dans les deux actes suivants : 1^o l'examen de conscience, et 2^o une prière dite *prière du soir*.

I

Et d'abord, m. f., faites chaque jour (et le meilleur moment pour cela sera certainement les dernières minutes qui précéderont votre coucher), faites votre *examen de conscience*. Ceux d'entre vous qui ont fait des études classiques savent que cet exercice salutaire était déjà fortement recommandé, même avant J.-C., par un célèbre philosophe païen, Socrate, qui le résumait en cette formule bien connue : « Connais-toi toi-même. » Et plus tard un empereur philosophe, Marc-Aurèle, le recommandait comme le moyen le plus efficace de perfectionnement moral pour l'humanité. Il n'est pas étonnant, après cela, que les Pères de l'Eglise, S. Augustin et S. Jean Chrysostome, renchérissant encore sur les sages du paganisme, en fassent presque une obligation pour tous les bons chrétiens. Ecoutez à ce sujet les réflexions suivantes de S. Jean Chrysostome, à titre d'exemple : « Vous avez, disait-il à ses fidèles de Constantinople, vous avez un registre sur lequel vous inscrivez vos recettes et vos dépenses de chaque jour et vous ne voudriez pas vous endormir le soir sans avoir établi vos comptes. Mais votre conscience, elle aussi, n'est-elle pas un livre ouvert où vous devez chaque soir enregistrer en détail vos pertes et vos profits ? Chaque soir donc, avant d'entrer dans le fort de votre sommeil, prenez ce livre et dites-vous : « Allons, mon âme, comptons. Qu'avons-nous fait de bien aujourd'hui ? Qu'avons-nous fait de mal ? »

Oui, m. f., ne manquez jamais de terminer votre journée, si vous la voulez vraiment chrétienne, par l'examen de conscience : rien n'est plus important, je dirai même plus *nécessaire*, a) pour vous *connaître*, b) pour vous *accuser* et vous *repentir* devant Dieu, c) pour vous *corriger*.

a) Pour vous *connaître*, d'abord, car c'est là la sagesse chrétienne, nous dit S. Augustin, dans cette phrase célèbre : « *Noverim me ut despiciam me ; noverim te, Deus, ut amen te.* O mon Dieu, que je me connaisse afin de me mépriser, et que je vous connaisse afin de vous aimer. » On ne se connaît bien soi-même, en effet, que lorsque, connaissant Dieu d'abord, on se méprise soi-même par comparaison avec la sainteté infinie. Mais cela demande justement un retour sur soi-même, un examen de conscience sérieux et quotidien. « L'homme se fuit parce qu'il se craint, écrivait Pascal, et redoutant d'avoir à se juger, il aime mieux ne pas se connaître. » Mais est-il sage, et je dirai même, est-il possible de se fuir ? Donc, m. f., examinez chaque soir votre conscience pour mieux vous connaître.

b) J'ajoute : examinez-vous aussi pour vous *accuser*, vous condamner et vous repentir. « Celui qui s'humilie sera élevé, » c'est-à-dire pardonné, a dit N.-S. dans l'Evangile. Et quelle est donc la journée dans notre vie où nous n'avons rien à nous faire pardonner par le Juge suprême qui, plus clairvoyant que les hommes, sonde, comme nous dit l'Ecriture, les cœurs et les reins ? Sans compter que le jour où vous vous présenterez à son tribunal d'ici-bas, c'est-à-dire au tribunal sacré de la Pénitence pour vous confesser, vous saurez mieux à quoi vous en

tenir sur l'état de votre âme. Et peut-être que, vous étant jugé déjà vous-même et vous étant repenti, vous n'aurez plus alors qu'à faire ratifier par le prêtre l'absolution que Dieu vous aura déjà accordée. Et si la mort vous surprenait pendant le sommeil que vous allez prendre, votre examen de conscience, bien fait déjà, vous permettrait, malgré vos fautes passées, de paraître sans trop de crainte devant l'éternelle Justice.

c) Enfin si vous *voulez vous corriger* de vos défauts, je ne connais pas de moyen plus efficace que l'examen quotidien de votre conscience. C'est le grand remède du péché, avec, bien entendu, la grâce de Dieu. Est-il possible, en effet, de revenir chaque soir sur le fond de notre misère sans en rougir d'abord et la détester ensuite ? On ne se dit pas chaque jour : « Je fais le mal, je suis mauvais, je mérite l'enfer, » sans ajouter à la fin : « Cela ne peut pas durer ! Il faut que je sois bon, que je fasse le bien, que je mérite le ciel. »

II

Et maintenant, l'examen une fois fait, tout naturellement la prière jaillira de votre cœur contrit et repentant, et ce sera la prière du soir qui terminera la journée chrétienne, comme la prière du matin l'avait commencée. Cette prière du soir comprendra d'abord la conclusion logique de l'examen qui l'aura précédée, c'est-à-dire un bon acte de *contrition*, un très humble *mea culpa*. Ce sera la première des trois paroles qui doivent composer cette prière finale de la journée.

Puis, votre seconde parole de la prière du soir sera une parole de *remerciement*. « Mon Dieu, direz-vous, vous m'avez donné cette journée de plus dans ma vie avec ses joies, avec son poids de grâces mais aussi de responsabilités ; je la dépose à vos pieds avec mes sentiments de profonde gratitude. Mon Dieu, je vous en remercie et vous en bénis. *Deo gratias !* »

Enfin, m. f., la troisième parole de votre prière du soir sera celle-ci, ou à peu près : « Mon Dieu, voici l'heure de mon sommeil. Le sommeil est le frère de la mort et il renferme parfois bien des surprises tragiques pour le corps et pour l'âme. Je remets l'une et l'autre entre vos mains divines ; assistez-moi, veillez sur moi et défendez-moi : *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum.* » Ce sera votre dernière parole, une parole de *supplication* filiale et confiante.

Puis, vous quitterez vos vêtements avec la décence et le respect qu'on doit à l'invisible présence du Dieu que vous venez d'invoquer. Si, comme je l'espère, vous avez de l'eau bénite dans le bénitier qui orne la tête de votre lit, vous vous en munirez par un grand signe de croix et, après avoir pieusement invoqué les noms bénis de Marie et de Joseph, de votre patron ou patronne et de votre bon ange gardien, endormez-vous sous leur céleste garde. Soyez tranquilles ! Vous êtes en sûreté avec eux et vous les retrouverez au réveil. Ainsi soit-il.

FIN

CONFÉRENCES DE CARÊME SUR LES SUPERSTITIONS CONTEMPORAINES

IX

LES SONGES

Messieurs,

J'aborde aujourd'hui, — non pour vous la faire connaître, car vous l'avez déjà rencontrée maintes fois dans votre milieu, — une des superstitions les plus répandues dans le peuple, aujourd'hui comme hier. Je veux parler de l'interprétation des songes et des oracles que l'on en croit tirer pour la connaissance de l'avenir et la conduite de la vie. Il y a là plus d'un danger sérieux : l'âme crédule prendra une illusion pour une révélation de Dieu, et les faibles d'esprit, si quelque malheur leur est prédit, risquent, poussés par l'imagination, cette folle du logis, de se précipiter d'eux-mêmes dans les maux dont on leur a dit qu'ils sont menacés.

Essayons donc d'approfondir quelque peu cette question des songes, et, en même temps, de nous faire une opinion sur la valeur des certitudes qu'on prétend en tirer.

I

La croyance superstitieuse aux songes a été de tous les temps, l'homme s'étant toujours étonné des visions de son sommeil. Dans le sommeil, le cerveau ne reste pas inactif, il travaille, et c'est comme s'il travaillait seul, sans le concours de l'âme. L'âme, qui sent bien qu'elle n'est pour rien dans ce qui se passe, a cependant conscience des actes qu'elle a vu vaguement se dérouler sous son regard. De là son étonnement. Elle s'interroge : « Puisque ce n'est pas elle qui a agi, qui, se demande-t-elle, a produit ces scènes étranges dont je n'ai été que le témoin et dont j'ai gardé un tel souvenir ? Ne serait-ce pas un Dieu ou un esprit, quelque puissance surnaturelle en un mot ? » Cette idée parut la plus probable, et c'est ce qui porta les anciens à embrasser cette croyance, universellement répandue parmi eux, que les songes avaient une origine surhumaine et qu'ils étaient souvent des avertissements et des prophéties. Ils les regardaient comme des présages que leur communiquait une divinité, présages d'une importance capitale quand ils se produisaient dans le dernier tiers de la nuit. Le sacerdoce idolâtrique en fit une branche de son culte, et c'est ainsi que, dans les sanctuaires dédiés à Esculape, à Epidaure, à Cos, à Tricca, à Pergame, les malades endormis par quelque narcotique recevaient en songe l'ordonnance des remèdes qui devaient infailliblement les guérir. — On pense bien que les songes étaient loin d'être toujours clairs, il faut même dire carrément qu'ils ne l'étaient jamais. Il était donc nécessaire de les interpréter. Cette interprétation était confiée à des spécialistes, dont les plus renommés étaient les oniromanciens de Chaldée. Toute une littérature enseignait l'origine des songes, en démontrait l'inspiration divine, donnait les secrets de les comprendre. Artémidore a écrit cinq livres sur ces divers points d'une

même doctrine, et Philon cinq pareillement, dont trois sont perdus.

— Mais, nous dit-on, il n'y a pas que les païens qui aient cru aux songes, les Hébreux y ont cru comme les idolâtres. Est-ce que, dans la Bible, Dieu ne révèle pas au roi de Gêrare, Abimélech, le danger qu'il court pour avoir introduit Sara dans son harem ? Est-ce que Joseph n'a pas deux songes prophétiques, annonciateurs de son étonnante et glorieuse destinée ? Lui-même, Joseph, n'a-t-il pas expliqué les songes de l'échanson et du grand panetier du roi ? N'a-t-il pas expliqué de même les deux songes du Pharaon, celui des vaches maigres et des vaches grasses, celui des épis maigres ou pleins ? Gédéon, Daniel, Mardochee, Judas Machabée n'ont-ils pas eu des avertissements pendant leur sommeil ? Mais il y a plus : l'Evangile lui-même autorise la croyance aux songes. S. Joseph reçoit en songe l'injonction d'avoir à garder Marie ; un songe encore lui ordonne de fuir en Egypte avec l'Enfant et sa Mère, et un autre songe de revenir en Palestine, et un autre de se retirer en Galilée. Les Mages apprennent en songe qu'ils doivent retourner dans leur pays par un autre chemin...

— Tout cela est exact. Mais une remarque est à faire : c'est que pour la Bible il y a songes et songes. Elle distingue entre les songes ordinaires et les songes extraordinaires. Un passage de l'un de ses livres met cette nécessaire distinction en pleine lumière. Le voici textuellement (Eccl., xxxiv, 1-8) :

Les songes excitent l'attente des sots.

C'est vouloir saisir une ombre et prendre le vent

Que de s'arrêter à des songes.

Une chose d'après une autre, c'est ce qu'on voit en [songe.

C'est comme l'image d'un homme en face de son visage. Divinations, augures et songes sont choses vaines ;

S'ils ne sont envoyés de Dieu par une visite du [Très-Haut.

N'y porte aucune attention ;

Car nombreux sont ceux que les songes ont égarés.

A s'appuyer sur eux l'espérance est déçue.

Pour la Bible, il y a donc deux sortes de songes : les songes naturels qui ne sont que divagations de l'imagination dans l'âme endormie, et les songes surnaturels, envoyés, comme s'exprime l'auteur sacré, par une visite du Très-Haut.

Le tout est de distinguer les uns des autres. Quels sont ceux qui sont naturels ? Quels sont ceux qui sont surnaturels ? Comment les discerner ? A quels signes les reconnaître ?

On les reconnaît à trois signes qui sont autant de garanties : au caractère du personnage qui en est favorisé ; — à leur conformité avec les enseignements divins ; — à leur réalisation.

Au caractère du personnage qui est favorisé du songe. Le songe surnaturel ne peut être envoyé, en effet, à n'importe qui. Il est à la fois une grâce et un miracle, donc un phénomène exceptionnel. Comme tel, il ne doit être envoyé que dans quelque circonstance grave, à une individualité exceptionnelle.

A leur conformité avec les enseignements divins. Cela va de soi : ce qui vient de Dieu ne peut être contre Dieu.

A leur réalisation. Cela va encore de soi ; une prophétie qui ne se réalise pas n'est pas une prophétie. Le songe alors ment.

Or, si l'on étudie les songes racontés dans la Bible, on constate que tous remplissent cette triple condition. Tous les personnages qui ont eu des songes divins sont des hommes extraordinaires qui ont eu une influence déterminante sur les destinées du peuple élu et du monde. Leurs songes sont toujours dans la ligne de la doctrine naturelle et révélée. Et tous ces mêmes songes se sont réalisés avec éclat.

Nous sommes loin, ici, des rêves et rêveries des païens de l'antiquité, loin également des fantasmagories de l'oniromancie moderne et contemporaine. Et c'est ce que nous allons voir.

II

Vous vous tromperiez grandement si vous vous imaginiez que, de notre temps, personne ne croit plus aux songes. On vante le progrès des lumières : ce progrès est contestable ; en tout cas, de ce côté, les lumières ne brillent pas d'un bien vif éclat, ou, pour mieux dire, elles n'ont pas éclairé les esprits autant qu'on pourrait le penser.

Il est peu de personnes qui, en s'éveillant, n'éprouvent un vague sentiment d'inquiétude au souvenir d'un rêve qu'elles ont fait la nuit, si ce rêve, surtout, semble leur annoncer un malheur. Même parmi celles qui affirment bien haut qu'elles ne croient ni à Dieu ni à diable, la plupart s'émouvant, troublées jusqu'au fond de l'âme... Elles ne se disent pas : « Puisqu'il n'y a pas de Dieu ni de démon, ni de bons ni de mauvais esprits, je n'ai rien à craindre. » Ce serait raisonner, et ces gens-là ne raisonnent pas. Ils subissent l'impression, et attendent dans le trouble ce qui va arriver ¹.

Remarquez que, le plus souvent, il n'arrive rien, ou que, s'il arrive quelque chose, c'est justement le contraire de ce qu'ils avaient prévu ! N'importe : au prochain rêve ils retomberont dans les mêmes illusions et dans les mêmes craintes.

Une jeune femme a rêvé qu'elle voyait un chat. C'était le chat de la maison, mais de noir il était devenu blanc. Au réveil elle est prise d'une crise de jalousie ; elle est persuadée que ce songe est le signe que son mari l'a trahie ou va la trahir... J'ai vu cela !

Une autre rêve que la richesse afflue dans la maison. Des inconnus y entassent des sacs d'or et d'argent. Au réveil, elle réfléchit et la voilà devenue sombre et inquiète. Cela dure depuis plusieurs semaines, jusqu'à ce qu'enfin son mari lui arrache son secret : elle a rêvé qu'ils étaient riches et c'est le signe que leurs affaires vont mal !

Des pensées de foi dans ces âmes sans foi se mêlent à ces insanités. Vous rêvez à un mort : c'est qu'il demande des prières ; vous le voyez joyeux, c'est qu'il est en paradis ; triste, il est en enfer !

Il y a aussi des songes qui annoncent des joies.

¹ « Le vulgaire, et beaucoup de gens qui se croient au-dessus du vulgaire, donnent souvent plus d'importance aux songes de la nuit qu'aux rêves réfléchis de la veille et y cherchent des avertissements mystérieux de ce qui doit leur advenir. » (Ribet, *loc. cit.*)

Ne riez pas ; vous rêvez qu'on vous apporte des pantoufles : c'est signe que vous allez goûter un bon repos dans une satisfaction complète.

Il est possible, d'ailleurs, de provoquer des songes-annonciateurs de bonheur ou de succès. En Suède, le jour de la fête de S. Jean, les jeunes filles s'en vont dans la nuit claire cueillir sept herbes ou fleurs différentes pour les placer sous leur oreiller. Les rêves qu'elles feront ensuite ne pourront manquer de leur révéler leur futur. Nous avons des superstitions semblables.

Comme on n'est pas toujours capable d'interpréter soi-même les songes qui vous troublent, on va consulter une devineresse, ou le plus souvent on achète un livre dans lequel la plupart des cas sont prévus et commentés. Ces livres aujourd'hui sont innombrables, et ils s'achètent de plus en plus. Outre la *Clef des Songes*, une clef qui n'ouvre aucune porte, je pourrais vous citer beaucoup d'ouvrages traitant du même sujet. Les vendeurs de pilules eux-mêmes en publient pour attirer l'attention de la clientèle !

Il n'y a pas longtemps, je fus appelé près d'une jeune femme gravement malade. Elle habitait avec son mari et ses enfants une petite maison de vigneron, dans le Val de la Loire, en face des plaines boisées de la Sologne. Quand j'arrivai, tout le monde pleurait : on la croyait et on la disait perdue. Perdue, pourquoi ? N'était-elle pas jeune et vigoureuse ? La Providence n'était-elle pas là qui pouvait la secourir ?... Non, elle devait mourir ! Elle avait fait un rêve, et ce rêve, interprété, la condamnait. Pas moyen d'y échapper !... Je vis en effet sur une table, à côté du lit, un petit livre nouvellement édité ; je lus sur la couverture, en lettres rouges, le titre fatidique : la *Clef des Songes*, et je reconnus que la superstition était là. Heureusement, la clef des songes n'ouvrit pas à la jeune malade la porte du tombeau ; elle se porte aujourd'hui à merveille.

Dans ces livres, généralement, tout ce qui est susceptible d'être vu dans les rêves, est rangé par ordre alphabétique : abandon, abattoir, abcès ; cadavre, cadeau, café, etc. Si vous voulez que je vous cite des exemples :

Abandon signifie que ceux que vous aimez, vous aimeront davantage.

Abattoir signifie bombance.

Abcès veut dire bonheur et santé.

Cadavre veut dire longue vie.

Chanter, mort ou chagrin.

Presque toujours le rêve contrarie la réalité exprimée par le mot qui le traduit. Ce qui prouve qu'il n'y a ici qu'un procédé facile et que les inventeurs de ce procédé se moquent du monde.

* * *

Laissez à d'autres, Messieurs, ces pratiques ridicules et sans effet. Songes, rêves, fantômes, visions surgies dans le sommeil, il n'y a rien à bâtir là-dessus, rien à en craindre, rien à en espérer. Il est peu probable que Dieu vous parle par ces images qui vous passent dans le cerveau pendant le repos de la nuit. Vos songes ne seront jamais que des songes, c'est-à-dire des représentations incohérentes de choses

vues et arrangées par une imagination que la raison ne contrôle plus. Inutile de consulter de prétendus devineurs ou devineresses qui ne peuvent rien vous dire de sensé ; plus inutile encore de feuilleter la *Clef des Songes* ou n'importe quel ouvrage du même genre ; ils ne peuvent rien vous apprendre de ce qui échappe naturellement à toute prévoyance humaine. Dieu nous parle ouvertement et hautement par l'Evangile, par l'Eglise et par notre conscience ; notre avenir, c'est là qu'il est écrit et là que nous pouvons le lire, sans avoir besoin d'interprètes étrangers. Que cela vous suffise, Messieurs. Toute autre voix vous tromperait ; celles-là ne vous tromperont jamais !

I

MAGNÉTISME ET HYPNOTISME

Messieurs,

Hypnotisme, spiritisme, magie, telles sont les trois formes que prend aujourd'hui la superstition scientifique qui, pour le plaisir de nier Dieu, ou de se soustraire à ses lois, en arrive à croire à d'extravagantes folies. Les temps du fameux « Baquet de Mesmer » sont revenus, et peut-être plus fâcheux. Tout un fourmillement de petits Mesmers et de petits Cagliostros dévore littéralement le corps social affolé. Et ce n'est là ni un rêve ni une exagération, mais une simple réalité, un fait de la plus rigoureuse exactitude. La science a beau battre son plein, l'heure actuelle est un sabbat ! Cette remarque est faite par un publiciste contemporain dont le regard aigu a sondé notre société dans toutes ses plaies, et dont les affirmations n'admettent pas le doute ¹.

Parmi les sciences occultes aujourd'hui à la mode, il en est deux dont je ne vous ai encore rien dit, et sur lesquelles il me semble qu'il sera utile que je vous donne quelques renseignements : c'est le *magnétisme* et l'*hypnotisme*. Si on les considère en eux-mêmes, ils échappent à la superstition, n'étant que des expériences curieuses et rien de plus. Mais vous allez voir qu'ils s'y rattachent par certains côtés, ce qui fait qu'ils rentrent l'un et l'autre dans notre sujet.

Mon but est 1^o de vous les faire connaître, et 2^o de vous en signaler les dangers.

I

Le magnétisme n'est au fond qu'une des forces mystérieuses de la nature, dont les troublantes manifestations déroutent la pensée. C'est un fluide comme l'électricité, mais un fluide qui a gardé le secret de sa nature et de ses lois. C'est là, du moins, l'opinion généralement reçue. Pour moi, je ne me prononce pas ; le mot de *fluide*, inventé pour caractériser une cause inconnue que personne n'a encore pu saisir, ne dit rien de net à mon esprit et me laisse une certaine inquiétude.

Quoi qu'il en soit et quelque explication qu'on en donne, le magnétisme existe et peut être constaté dans ses effets. Il a été étudié et pratiqué dans ces derniers temps par des savants distingués, incapables de supercherie ; j'en ai vu moi-même les prin-

cipaux phénomènes dans des conditions telles que toute simulation était impossible, et beaucoup ont fait les mêmes expériences.

Tout le monde sait que le magnétisme est le genre dans lequel on renferme un certain nombre de phénomènes spécifiques dus à des influences dites fluidiques. C'est ainsi que le magnétisme fait tourner les tables. Le fluide invisible qui s'échappe des personnes qui concourent à l'action imprime au meuble des mouvements variés. Le fait, constaté des milliers de fois, est étrange et inexplicable ; mais ce n'est là toutefois que le premier degré de ce mystérieux pouvoir. Quand la table, par des nombres de coups convenus d'avance, répond aux questions qu'on lui pose, le mystère de cette force inconnue qui se révèle intelligente est déjà plus troublant. Il existe néanmoins, de cette science occulte, une forme autrement inquiétante ; je veux parler de celle que l'on a baptisé du nom d'*hypnotisme*. Ici, nous nous enfonçons dans une insondable nuit, et c'est le cœur battant d'angoisse et presque de terreur que nous assistons à ces phénomènes où la raison déconcertée souffre un tel étonnement qu'elle se prend à douter d'elle-même.

On choisit un sujet, généralement une personne malade, femme languissante ou hystérique, jeune homme nerveux ou débile. Soit par des passes magnétiques devant ses yeux, soit par la présentation sous son regard d'un objet brillant, on l'endort. A partir de ce moment, il vous appartient tout entier : il est votre chose. Plus de volonté en lui autre que votre volonté ; plus de liberté, plus de conscience de soi. Il semble qu'il soit devenu une autre personne, et cette autre personne, c'est vous-même, vous qui lui commandez. Il pense ce que vous lui ordonnez de penser ; il fait ce que vous lui ordonnez de faire. Il y a en lui aliénation totale du *moi* ; son *moi*, c'est votre *moi*. Il verra ce que vous lui direz de voir ; il entendra ce que vous lui direz d'entendre ; il accomplira ce que vous lui direz d'accomplir, fût-ce un acte absurde et même un crime ; il sentira ce que vous lui direz de sentir, plaisir ou douleur. Son obéissance à vos ordres est absolue et prend, avec une mesure quasi plastique, la forme voulue de vous. Elle est illimitée en même temps : suggérez-lui de tuer, il tuera ; de se tuer, il se tuera.

Rien n'est plus poignant que de voir cet être, tout à l'heure encore conscient et libre, après le geste qui l'a endormi de l'étrange sommeil, parler et agir sous l'impulsion de la pensée étrangère qui s'est emparée de lui et qui le domine. Pour ma part, j'ai toujours devant les yeux ce grand jeune homme blond, sur lequel nous faisons des expériences d'hypnotisme, il y a nombre d'années, dans une petite ville de province. C'était le soir, dans un étroit salon du premier étage qu'une forte lampe éclairait d'une lumière blanche très vive. Nous étions là une demi-douzaine d'hommes et quelques dames. On causait d'abord de choses et d'autres. Puis, à un moment donné, l'un d'entre nous fixait ses yeux dans les yeux de l'adolescent dont les paupières se mettaient à battre et qui s'endormait presque instantanément. Celui que, dans son sommeil, il appe-

lait « son maître, » lui dictait alors les suggestions les plus invraisemblables. « Tu vas voir passer, lui disait-il, la musique et défiler les pompiers. Tu battras la mesure en fredonnant et tu nommeras ensuite les pompiers que tu connais. » Il lui ordonnait d'ouvrir les yeux et le jeune homme fredonnait une marche en battant la mesure avec sa main ; puis citait, au passage imaginaire de la compagnie des braves sapeurs, les noms de ceux qu'il connaissait. — « Tu as des tranchées terribles, et tu souffres horriblement. » Il se couchait sur le tapis, s'y roulait convulsivement et poussait des hurlements de douleur. — « Te voilà sur le bord de l'enfer : regarde au fond, dans les flammes. Qui reconnais-tu parmi les damnés ? » Il s'agenouillait et se penchait comme sur un abîme. Ses traits bouleversés, ses yeux hagards exprimaient une épouvante infinie ; puis il nommait lentement et en frémissant tous ses amis et finissait par ce cri d'un égoïsme bien humain : « Quelle chance de n'être pas tombé là-dedans avec eux ! » Je voulus voir si, dans cet état, son intelligence, avivée, aiguisée, surnaturalisée peut-être, pourrait nous donner sur les grands problèmes de la pensée quelque lumière inattendue. Il répondit des banalités, en annonçant, comme un bachelier de la veille qu'il était. D'où je conclus qu'il n'y avait pas de grandes découvertes à attendre de l'hypnotisme, du moins de ce côté-là. Ce qui dans ces scènes me frappa surtout, c'est l'étrangeté du spectacle : ce jeune homme privé momentanément de sa vie personnelle, ce visage pâle, où les impressions les plus violentes ne paraissaient être que des reflets, ces actes imposés qu'il accomplissait comme une machine, avec un air d'égaré et de folie. Sa personnalité était si visiblement absente de tout ce qu'il disait et faisait, qu'il me semblait voir un mort agir et parler.

D'autres expérimentateurs sont allés plus loin, ont obtenu des résultats plus extraordinaires. En 1885, M. Focachon, près de Nancy, produisait des vésications sur la peau d'un somnambule. Vers la même époque, deux médecins de La Rochelle obtenaient quelques gouttelettes de sang sur un sujet hypnotisé.

Ces faits et d'autres semblables avaient déjà attiré l'attention du monde savant, et désormais on se prit à les étudier avec passion. Les amphithéâtres de quelques praticiens célèbres se changeaient en théâtres où l'on exhibait toutes les excentricités de l'hypnose.

Le but de nos savants docteurs n'était pas tout à fait désintéressé. Matérialistes et incrédules pour la plupart, ils travaillaient à forger des armes contre la religion, et déjà ils publiaient à son de trompe les prétendues conséquences de leurs scientifiques recherches. Tout ce qui avait paru surnaturel dans la vie des saints, et du Christ lui-même, était naturel : naturelle, la sueur de sang au Jardin des Oliviers ; naturelle, la stigmatisation d'un S. François d'Assise et de tant d'autres. C'était jugé et prouvé par voie expérimentale. Le surnaturel était supprimé définitivement : restait en face de l'homme la nature toute seule, avec ses forces mystérieuses qu'un jour, sans doute, on finirait par connaître mieux !

La libre-pensée triomphait : l'occultisme et l'hypnose lui fournissaient, à elle, si pauvre de raisons, des motifs certains de ne pas adhérer au christianisme. Et comme on croit volontiers ce que l'on désire, elle fut persuadée qu'elle avait trouvé enfin un terrain solide où s'établir sur les ruines de la foi...

La libre-pensée s'est trompée une fois de plus, elle en a été pour sa courte joie.

Sans doute, l'imagination et l'hypnose sont capables de produire, en certains cas, dans certains sujets, des résultats analogues à ceux que produit la sainteté. La théologie le reconnaît, et Benoît XIV écartait de la classe des miracles avérés ces phénomènes étranges, comme les exsudations sanguines. Mais les phénomènes de la mystique se distinguent des phénomènes hypnotiques et ne peuvent se ramener aux lois de l'hypnose.

Ce n'est pas ici le lieu de discuter cette question, d'un si haut intérêt pourtant. Je n'ai voulu que montrer l'un des tendances les plus accusées de l'esprit moderne, plus que jamais avide de science, porté plus que jamais vers l'étrange et l'extraordinaire, et toujours disposé à chercher et à trouver l'explication de tout dans les forces purement naturelles. Mais il est une remarque que je me reprocherais de n'avoir pas faite : c'est que ces pratiques de l'hypnotisme, qui ne prouvent rien contre la foi catholique, constituent un grave danger pour la moralité et pour la raison elle-même.

II

Oui, m. f., magnétisme et hypnotisme sont un danger sérieux à plusieurs points de vue, et c'est la principale raison pour laquelle j'ai voulu les faire entrer dans nos conférences sur la superstition.

Le premier danger, c'est d'inspirer aux esprits débilés cette croyance qu'il existe dans la nature des forces inconnues qui, mieux connues, autoriseront un jour l'homme à se passer de Dieu, comme si Dieu n'était pas le Créateur de ces forces-là comme de toutes les autres. C'est en même temps de porter ces mêmes esprits à consulter les tables tournantes et à croire à leurs prétendues révélations, comme les superstitieux croient aux horoscopes ou aux prophéties des chiromanciennes, des cartomanciennes, des magiciens et des magiciennes de tout nom et de toute nuance.

Un second danger, c'est que le sommeil hypnotique laisse le patient sans aucune conscience de ses actes. Littéralement, il ne sait plus ce qu'il dit, il ne sait plus ce qu'il fait, il ne sait plus ce qu'on lui fait faire. Il est ainsi livré à toutes les suggestions, même aux pires ; plusieurs procès retentissants l'ont démontré. Pouvez-vous, dans ces conditions, confier à un hypnotiseur votre femme ou votre enfant malade ? Pouvez-vous vous confier à lui ? Vous me dites : « Parmi ces guérisseurs par l'hypnose, il en est d'honnêtes ! » Je réponds : Oui, il y en a. Mais connaissez-vous le fond des cœurs et le fond des vies ? Non. Défiez-vous donc !

En troisième lieu, ce même sommeil hypnotique, sommeil contre nature, altère et détraque incontestablement le cerveau, et c'est à ce point que l'on

peut dire que *tout sujet qui a été endormi par les procédés de l'hypnose est un candidat à la folie*. C'est là une vérité aujourd'hui acquise. Elle se résume pour moi dans l'aventure déplorable du jeune sujet que je vous ai montré en état d'hypnose au cours de cette conférence. Je l'ai connu tout jeune ; il était charmant. Il appartenait, au surplus, à une excellente famille et son éducation avait été parfaite. À partir du jour où il se prêta aux expériences qui étaient alors à la mode, il apparut tout changé. Son caractère ouvert jusque-là se fit taciturne, il se dégoûta du travail et devint une lourde charge pour les siens. Il fallut s'avouer qu'il était incapable de gagner sa vie. Il végéta quelque temps, puis il donna des signes d'affaiblissement cérébral, et il finit par mourir à 22 ans, n'ayant plus aucune volonté, pas même celle de vivre !

Ces cas ne sont pas rares. À ce point de vue encore, défiez-vous de l'hypnotisme : sa pratique est funeste.

Le quatrième danger enfin, c'est de se faire outrageusement voler par des exploiters sans scrupules. Il y a des guérisseurs par le magnétisme et l'hypnotisme, comme il y en a par la parole et par les gestes. Il existe encore aujourd'hui, et plus encore aujourd'hui qu'autrefois, de véritables cliniques de thaumaturgie soi-disant scientifiques où l'on prétend nous délivrer de nos maladies par des passes, des mômeries et des attouchements cabalistiques. Dans certaines antichambres vous verrez « sur des chaises ou des banquettes une trentaine ou une quarantaine de femmes en cheveux, d'hommes en casquettes et en gilets, qui ont l'air d'hommes de peine ou de femmes de ménage, de journalières et de journaliers, languissant d'attendre leur tour. Dans une chambre proche, vous apercevez dans un coin un malheureux ou une malheureuse perdu dans une pose extatique ou hébété, la tête levée ou penchée, mais l'œil fixe, les membres abandonnés, et souriant ou haletant sous le regard et les gestes d'un impérieux et solide gaillard qui, à d'autres instants, tripote vigoureusement son patient ou sa patiente¹. Quelques pauvres mères ont apporté des linges, pour que l'opérateur les regarde de son œil magique et les imbibe d'une vertu guérissante. Le résultat : une journée de salaire perdue et la déception de se retrouver, le lendemain, et plus souvent le jour même, avec tout son mal !

* *

Donc, Messieurs, et c'est par là que je finis, ne vous livrez pas aux expériences dangereuses que je viens de vous signaler ; ne permettez pas que vos enfants s'y livrent. Si l'on veut vous traiter, vous ou les vôtres, alors que vous êtes malades, par ces moyens exceptionnels, entourez-vous de toutes sortes de garanties.

Dites-vous qu'au fond, dans tous ces moyens plus ou moins magiques de connaître l'avenir et de guérir, il y a plus de charlatanisme que de vérités utiles et que, là où il y a quelque réalité, elle n'est bonne qu'à détraquer les esprits et les âmes. Dites-

vous surtout que, derrière le décor, il y a le matérialisme qui prétend se substituer à la religion. Là est le grand point et la grande menace.

Il y a encore autre chose dans ces vaines auscultations de l'invisible et de l'inconnu.

J'ai ouï raconter que Villiers de l'Isle-Adam, un écrivain visionnaire († 1889), disait un jour à propos des vagues sons que l'oreille percevait à l'intérieur des cloisons et des murs : « C'est le bruit de l'infini ! » On peut dire moins poétiquement, mais plus vraiment, que toute cette ardeur de nos contemporains à vouloir soulever les voiles de l'au-delà est excitée par la silencieuse rumeur de l'infini au fond des âmes.

L'infini appelle, et il faut lui répondre ; on lui répond par la culture de ces sciences fausses et stériles qui trompent en nous l'appétit du divin. Ces inventions sont la foi de ceux qui ne croient à rien, la religion de ceux qui n'en ont pas.

Et au fond de tout, enfin, il y a ceci : que, ne voulant ni plier le genou ni s'imposer aucun sacrifice, les hommes d'aujourd'hui cherchent un Dieu qui ne réclame aucun holocauste et qui respecte leur orgueil et toutes leurs passions.

De telles tendances ne peuvent être celles des chrétiens que nous sommes, et c'est pourquoi nous les réprouvons. Nous n'avons pas à interroger les oracles, nous, et ce n'est pas dans le sommeil hypnotique que nous irons chercher des lumières. Nous avons deux flambeaux pour éclairer notre route : la foi et la raison. Ces deux flambeaux nous suffisent, d'autant mieux que là où ils ne brillent pas, il n'y a que des lueurs troubles ou de profondes ténèbres.

EN LISANT

JE FERAI MES PAQUES !

Oui, je les ferai, parce que :

1^o Vous me le demandez, mon Dieu ; et je dois écouter votre voix. — *C'est juste !*

2^o L'Eglise l'ordonne, et obéir à l'Eglise, c'est obéir à Dieu. — *C'est simple !*

3^o En homme de parole, je veux être fidèle aux engagements de mon Baptême et de ma Première Communion. — *C'est honnête.*

4^o Je veux vivre comme je désire mourir, en bon chrétien. — *C'est logique.*

5^o Je veux trouver dans les Sacrements la purification de mes fautes, la lumière et la force. — *C'est raisonnable.*

6^o Je veux donner à mes enfants, auxquels je fais dire leurs prières, suivre les offices, apprendre le Catéchisme, l'exemple sans lequel nos enfants ne produiraient rien. — *C'est prudent.*

7^o Je veux, au milieu des timides qui n'osent plus professer une religion qu'au fond ils estiment et vénèrent, faire acte de loyauté et de courage et montrer qu'un homme de cœur ne se courbe pas devant les idoles du jour. — *C'est fier.*

IMPRIMATUR

Lingons die 14 martii 1928.

EUG. LINDECKER, Vic. gen.

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de L'AMI DU CLERGÉ

¹ Maurice Talmeyr.

Année du Clergé du 22 mars 1928

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Instructions de Carême sur la religion. — IX.
La religion est nécessaire aux peuples, 177. — **X.** La religion est nécessaire à l'humanité, 179.
Pour les dimanches de Carême. — VI. Miséricorde de Notre-Seigneur envers Marie-Madeleine, 182.
Conférences de Carême sur les superstitions contemporaines. — XI. Le spiritisme, 184. — **XII.** Magie noire et satanisme, 187.
Pour la Compassion de la T. S. Vierge. —
Comment il nous faut compatir, 191.

INSTRUCTIONS DE CARÊME SUR LA RELIGION

IX

LA RELIGION EST NÉCESSAIRE AUX PEUPLES

Messieurs,

Il est une raison qui montre, peut-être avec plus d'éclat que toutes les autres, que la religion est nécessaire, que les hommes ne sauraient s'en passer, et par conséquent qu'elle ne peut périr. C'est que, sans religion, la société ne peut exister ni persister durablement. La religion est un rouage indispensable à la vie des peuples ; elle est socialement nécessaire.

Je connais la chanson des faux prophètes qui nous montrent la marche à l'étoile de l'humanité sans Dieu. Elle s'avance à travers les siècles, disent-ils, fécondant la surface de la terre, améliorant les races, abolissant la guerre, consacrant l'industrie et le travail, apportant une éducation profonde et sans réserve, agrandissant la morale détachée des préoccupations égoïstes, surpassant les conceptions chrétiennes, inaugurant le règne idéal de la fraternité et de la solidarité sociale !¹ Lyrisme dans le vide, enthousiasme à faux qu'un homme sensé ne peut s'empêcher de trouver burlesque.

Nous allons remettre les choses au point, et pour cela nous n'aurons que ces deux vérités à mettre en lumière : 1° Sans religion un peuple ne peut se constituer ; 2° Sans religion un peuple ne peut durer.

I

C'est un tort de considérer la religion comme un fait purement individuel ; la religion est le plus puissant et le plus fécond des principes d'association. Elle crée entre les hommes une commune manière de penser et de sentir, une sorte de communion intellectuelle et morale, et, il faut bien en convenir, il n'existe pas de lien plus étroit et plus fort². Supprimez la religion : une société se morcelle ; autant de citoyens, autant de façons de comprendre

¹ Marcelin Berthelot, *Science et Morale* (1896).

² Religion est un terme dérivé de *religere*, *retire*, disent quelques-uns ; de *reeligere*, *être de nouveau*, affirment quelques autres. Il est plus naturel de le faire venir de *religare*, *relier*, puisqu'elle fut de tout temps un lien entre les hommes.

et d'agir ; vous n'avez même plus une société, vous n'avez qu'un tas de poussière ! Faites rentrer la religion : la société se coordonne, se rassemble, s'unit ; vous avez un tout compact, un arbre vigoureux et vivant, dont toutes les branches sont animées de la même sève et frémissent au même souffle.

Les esprits les moins catholiques ont senti cette nécessité sociale de la religion, ont vu dans la religion la grande assembleuse d'hommes, constaté sa puissance de cohésion et l'ont préconisée comme seule capable de constituer fondamentalement les sociétés.

C'est bien par la religion, au surplus, que les peuples ont été formés, l'histoire l'atteste. Dans tous les pays du monde, les fondateurs de peuples sont des prêtres ou pour le moins des personnages religieux. Alors que les Hébreux n'étaient qu'un assemblage hétéroclite de tribus, c'est Moïse, le grand Prophète de Dieu, qui a fait d'eux le peuple et la nation d'Israël. Quand les premiers Romains, dont les fils devaient devenir les citoyens du plus vaste empire, n'étaient encore qu'une troupe de brigands campés sur les bords du Tibre, c'est Numa Pompilius, inspiré surnaturellement, dit la légende, par la nymphe Egérie, laquelle les lui dicta dans les bois d'Aricie, qui institua les lois de la cité. Les Grecs anciens doivent leur cohésion au poète Orphée, et il suffit de lire les poèmes orphiques, d'une élévation religieuse si étonnamment pure, pour se convaincre que, chez eux aussi, la religion a joué, au temps de leurs origines, un rôle de premier plan. L'Égypte primitive est gouvernée par des prêtres. Les Mèdes et les Perses se réclament de Zoroastre, fondateur de la religion mazdéenne dont le culte relevait des Mages. L'Inde se réclame des Brahmanes et de Bouddha ; l'Afrique, de Mahomet ; la Gaule primitive, des Druides ; notre France, de Clovis converti, de sainte Clotilde et de S. Remi, sans compter les pontifes qui, pendant plusieurs siècles, ont concouru à son établissement, si bien qu'on a pu dire que « les évêques ont fait la France, comme les abeilles font la ruche. » Les peuples des Balkans ont unifié leur langue et assis leurs foyers nationaux sous l'influence de S. Cyrille et de son frère S. Méthode. L'Allemagne rhénane est redevable de son unité à S. Boniface ; l'Irlande, à S. Patrice ; la Hongrie, à S. Etienne. L'Espagne moderne s'est constituée grâce à sa lutte religieuse contre les Musulmans envahisseurs...

J'arrête ici, Messieurs, cette nomenclature ; mais vous pouvez la poursuivre vous-mêmes et la compléter par l'étude. Vous devez reconnaître qu'il y a une loi qui se révèle et s'affirme dans tous les temps et dans tout l'univers, chez tous les peuples, sauvages ou civilisés : c'est que partout et toujours, ce sont des hommes religieux qui rassemblent les peuples et fondent les nations, et que la religion est le lien qui tient le faisceau et le ciment qui consolide l'édifice.

Les peuples sentent si bien que la religion est le lien social par excellence, qu'ils sont attachés à leurs croyances ethniques et à leur culte autant et plus qu'au sol de la patrie. Ils combattront et ils mour-

ront pour leurs autels comme pour leur foyer, *pro aris et focis*, instinctivement convaincus qu'ils seront perdus comme race et comme peuple le jour où leur foi aura changé. Dans l'antiquité, les peuples chassés de leur territoire par un ennemi implacable emportaient leurs dieux avec eux et leur faisaient partager les amertumes de leur exil. Et de nos jours encore, il n'est pas de peuple qui ne tienne à sa religion comme à un élément ou à une condition de sa vie. C'est qu'il n'est pas de peuple qui ne soit averti par une sorte d'instinct que, sans la religion, il n'aurait jamais existé, et qui n'ait le pressentiment de sa dissolution, si la religion venait à lui manquer.

Il est facile d'établir cette dernière vérité, aussi évidente que la première.

II

Je viens de vous montrer, Messieurs, que les peuples ont été formés par la religion, lien primitif qui a fait l'union entre les hommes d'une race ou d'un pays. J'ajoute qu'elle maintient les peuples dans l'existence, et qu'il n'y a de durée que pour les peuples religieux. La religion n'est pas seulement pour eux un principe de vie ; elle est aussi une condition *sine qua non* de leur existence. Un individu, à la rigueur, peut vivre sans religion, bien qu'un tel phénomène soit contre nature ; une société, un peuple ne le peut pas.

Cette impossibilité, pour la société ou pour le peuple, de durer sans religion, ne vient pas seulement de ce que la religion fait de toutes les âmes prises isolément un bloc vivant, en en faisant comme une seule âme religieuse. Elle vient de ce que j'appellerai une *nécessité vitale*.

C'est une nécessité vitale, pour une société ou pour un peuple, que l'ordre règne dans son sein. Le désordre libère l'instinct individuel qui subsiste toujours dans les masses, et il n'y a plus de société ni de peuple là où l'instinct individuel triomphe. Or, la religion prévient le désordre et crée l'ordre.

Dans toute religion, il y a tout ensemble un lien et un frein : un lien qui unit les hommes entre eux dans une certaine communauté d'idées sur les plus sérieux problèmes de la vie, et un frein qui entrave plus ou moins le brutal essor des passions antisociales. Du lien, j'ai parlé ; c'est du frein qu'il s'agit maintenant.

Veuillez y réfléchir, Messieurs : un peuple sans loi religieuse ne peut être gouverné que par la loi politique, code des volontés de la foule comme dans les républiques, ou des volontés d'un roi comme dans la monarchie. Mais la loi politique, sans la loi religieuse qui est son assise, succombe, car elle n'a plus où s'appuyer. Un peuple sans loi religieuse est donc aussi un peuple sans loi politique stable. Et qu'est-ce qu'un peuple sans loi d'aucune sorte ? Ce n'est plus un peuple, c'est une horde.

On a dit : « Sans religion l'esprit est sans règle, le cœur sans frein, le vice sans crainte, la vertu sans espérance, le malheur sans consolation, l'autorité sans appui, la fidélité sans garantie. » Comment des

hommes rassemblés pourront-ils rester unis, dans cette pénurie de vertus et ce foisonnement de vices ? Vous sentez que c'est impossible, et ce que vous sentez, les peuples le sentent comme vous. C'est pourquoi l'histoire enregistre constamment et infailliblement le fait que voici : quand une nation, dans une de ces crises criminelles qui bouleversent les Etats, a renié et rejeté sa religion, comme cela est arrivé au cours de la Révolution française et sous le régime abominable des Soviets en Russie, la nation y revient d'elle-même, poussée par ce besoin inéluctable qui n'est au fond que l'instinct de conservation tout à coup réveillé.

D'après Jean-Jacques Rousseau lui-même « il doit y avoir une religion civile, une religion nationale, une religion à laquelle on doit croire comme citoyen, parce qu'il importe à la cité que les citoyens y croient. Cette religion comporte la croyance en Dieu, la croyance à l'immortalité de l'âme et aux récompenses et aux châtiments d'outre-tombe, le dévouement au contrat social qui unit et oblige tous les citoyens ³. » Ce n'est là sans doute qu'un minimum, mais ce minimum appelle un complément, et ce complément, la force des choses l'apportera lentement peut-être, mais sûrement, soyez-en persuadés.

C'est le sentiment religieux, par conséquent la religion elle-même, qui a maintenu debout les sociétés païennes. Sans ce sentiment, elles se fussent dissoutes. Et si l'antiquité a pu produire, malgré ses vices et ses crimes, tant de grands hommes et tant de belles actions, c'est que, de loin mais avec fidélité pourtant, elle a suivi les traditions religieuses héritées des premiers jours du monde. Il en est de même aujourd'hui, avec cette différence que notre religion, vraie, parfaite et définitive, inspire des vertus sociales que nulle autre religion n'a connues ni ne connaît.

Je sais qu'à ceux qui n'ont pas de loi religieuse reste toujours la loi morale naturelle. Mais cette loi, qui part du dedans, est combattue par les passions qui sont intérieures comme elle, et par elles bientôt vaincue et étouffée. Socialement, elle est comme si elle n'était pas. Le processus qui se développe alors est des plus simples : à la destruction de l'autorité religieuse succède l'anarchie intellectuelle ; de l'anarchie intellectuelle sort, inéluctable conséquence, l'anarchie morale ; de ces deux anarchies sortent, comme deux terribles sœurs jumelles, l'anarchie politique et l'anarchie sociale ; une fois là, la société entre en dissolution et bientôt n'existe plus.

Notre époque illustre d'une clarté quasi sinistre une vérité si évidente. Voyez cette Russie soviétique que j'évoquais tout à l'heure, son impiété, ses crimes et toute sa misère. Voyez, plus près de vous, cette partie de notre peuple sans foi, livrée à la plus plate et à la plus sordide animalité, les foyers dispersés ou sans enfants, l'envie et la haine au cœur des moins bien partagés, les menaces qui grondent, la révolution qui peut venir et qui vient... Comme tout cela démontre avec éclat la nécessité du frein religieux !

³ Emile Faguet, *La Politique de J.-J. Rousseau*.

Un professeur au King's College de l'Université de Cambridge écrivait naguère : « Je crois que l'Angleterre est une contrée profondément religieuse, et que si jamais elle cesse d'être religieuse, elle cessera d'être grande ⁴. » On en peut dire autant de tous les pays du monde, en ajoutant que tout pays qui cessera d'être religieux, non seulement perdra sa grandeur, mais cessera en même temps d'être uni et vivant.

Et ce n'est pas seulement l'avis des philosophes ; je ne crois pas qu'il existe un seul homme d'Etat, digne de ce nom, qui ne l'ait proclamé.

On a souvent remarqué « qu'il est impossible de traiter un peu profondément de la politique sans toucher aux questions religieuses. » Mais pourquoi cela ? « Parce que la société sans religion est une pure abstraction, une absurde chimère qui n'a jamais existé. La pensée humaine est une, et elle est à la fois sociale et religieuse, c'est-à-dire qu'elle a deux faces qui se correspondent et s'engendrent mutuellement ⁵. »

De là vient qu'on peut dire justement : Telle religion, tel peuple. La religion, en effet, est comme l'âme d'un peuple ; lien entre les individus (et le lien le plus puissant, le seul solide peut-être), elle le forme et en quelque sorte elle le crée. Esprit et vie, elle l'anime, le conduit et le pousse. Elle grandit, il grandit ; elle décroît, il décroît ; elle tombe, il meurt.

Qu'une religion, quelle qu'elle soit, — car il y a une sagesse dans toutes les religions, — perde du terrain chez un peuple donné, la morale s'affaiblit proportionnellement, jusqu'à s'anéantir, si la religion disparaît. C'est si vrai que tous les sociologues vous le diront : mieux vaut, socialement parlant, une religion fausse que pas de religion du tout.

Essayez, d'ailleurs, de concevoir une société sans religion, un peuple athée dans toutes les couches sociales. « Un tel peuple, disait brutalement Napoléon, on ne le gouverne pas, on le mitraille. » Parole digne d'un tyran, si vous voulez ; mais profonde quand même. Napoléon voulait dire que le peuple serait ingouvernable. Et c'est vrai.

La religion est le frein nécessaire aux passions humaines, le contre-poids nécessaire à la liberté, l'obstacle nécessaire aux abus de la force. Là où elle n'est plus, la machine se détraque, l'ordre périçite et péricite, la vie s'en va. Bacchanales, débauches de toutes sortes, assassinats, nés des convoitises déchaînées, suicides nés du dégoût de l'existence, anarchie dans les idées, dans les actes et jusque dans le gouvernement, la nation ainsi jetée hors de la nature connaît toutes les plaies des races finissantes ; elle se dissout dans le désordre démagogique, ou bien elle succombe au césarisme appuyé sur la soldatesque, elle râle sous le talon de la force brutale qui l'épuise et la déchire ; elle meurt enfin, parce que, s'étant mise hors des lois de la vie, elle n'est plus digne de vie.

*
* *

Vous le voyez maintenant, Messieurs, aussi bien que moi : la religion est nécessaire aux peuples comme aux individus. Elle n'a pas seulement un rôle social ; elle est aussi une *nécessité sociale*. Vous voyez en même temps non seulement l'erreur, le crime, inconscient peut-être, mais matériellement réel, des hommes et de la secte qui depuis si longtemps travaillent chez nous à désaffectionner notre pays de la religion. En s'efforçant de ruiner les croyances, en s'acharnant à combattre l'Eglise qui les défend et les maintient, en détournant le peuple de sa foi séculaire et du Christ à qui il doit tout, jusqu'à son existence nationale, ils activent sa désagrégation, et leur action aussi imprudente que funeste ne tend à rien moins qu'à sacrifier et anéantir la patrie. Rompu le plus fort des liens qui unissent les citoyens entre eux, disparue la raison sur laquelle s'appuie le devoir, la porte est ouverte : l'étranger, — et croyez qu'il y compte et s'y prépare, — pourra entrer quand il voudra...

La religion est donc nécessaire au peuple, mais je vais plus loin ; j'ajoute qu'elle est également nécessaire à l'humanité. C'est là le large point de vue que nous envisagerons dans notre prochaine conférence.

X

LA RELIGION EST NÉCESSAIRE A L'HUMANITÉ

Messieurs,

Nécessaire à l'homme pris individuellement, nécessaire aux peuples, qui ne peuvent se passer d'elle sans se dissoudre et mourir, la religion est nécessaire pour les mêmes raisons et d'autres encore, plus hautes, à l'humanité.

Sans doute, cette multitude innombrable d'hommes qui composent l'humanité, depuis les jours où régna la religion primitive, ne fut jamais unie dans une croyance et dans un culte unique. Aujourd'hui encore, des religions diverses se partagent le monde. Il est même infiniment probable, malgré le rêve d'unification que semble autoriser le progrès moderne, qui tend à ne faire de l'univers qu'une seule province, que jamais le genre humain ne réalisera le magnifique accord de toutes les âmes dans une même foi. Quand le Christ, en son Evangile, nous dit que : « il n'y aura qu'un seul troupeau et qu'un seul pasteur, » il parle de son royaume qui est l'Eglise, et non de l'immense masse humaine ; cette masse fut, est et restera divisée. Mais, si divisée qu'elle soit, il faut qu'elle demeure religieuse, sous peine de n'être plus une humanité.

C'est ce que ne voient pas nos libres-penseurs modernes à larges vues, idéologues un peu ridicules, qui appellent de tous leurs vœux une humanité dégagée de tous les dogmes religieux. Que serait cette humanité ? Se le sont-ils demandé ? J'en doute. Sûrement, ils reculeraient d'horreur devant l'épouvante d'un pareil songe.

⁴ Oscar Browning, *La Question religieuse*, p. 83.

⁵ J.-E. Fida, *Pierre Leroux*.

Que serait, en effet, une humanité sans religion ?

Je n'hésite pas à répondre : — Ce serait une humanité sans civilisation, bientôt barbare et sauvage, que dis-je ? au-dessous de la barbarie et de la sauvagerie elles-mêmes !

1^o La religion est la mère de la civilisation. 2^o Pas de civilisation sans religion. — Telles sont les deux idées que je voudrais simplement et rapidement développer devant vous dans cette conférence.

J'ajouterai quelques mots de conclusion.

I

Une humanité sans religion serait une humanité sans civilisation. Toute civilisation, en effet, est fille de l'idée religieuse : élevée, si la religion est pure ; médiocre, si la religion est imparfaite. Mais, même imparfaite, une religion hausse toujours les hommes au-dessus du niveau où ils resteraient sans elle. D'où il suit que sans religion, même médiocre, l'humanité, ayant comme perdu son âme, tomberait au-dessous d'elle-même et peut-être au-dessous de tout. Elle ne deviendrait pas seulement sauvage et barbare : les barbares eurent une religion, les sauvages en ont une ; elle deviendrait un immense troupeau à l'esprit plein de ténèbres, aux instincts proches de ceux de la brute.

Qu'est-ce qu'une civilisation ? — Une civilisation est un état social qui favorise le développement des hautes facultés humaines et qui, en même temps, impose un frein et un joug aux dangereux instincts de notre nature. Cet état suppose donc deux choses : un certain idéal de perfection, et un ensemble de règles morales qui permette de l'atteindre.

Or, cet idéal de perfection, qui le propose ? Cet ensemble de règles morales, qui l'impose ?

Ce n'est pas la philosophie, qui, si l'on étudie les systèmes qu'elle a enfantés, dans l'antiquité et dans les temps modernes, en France, en Allemagne ou ailleurs, n'est qu'une Babel où les plus grands esprits ne s'entendent plus.

Ce n'est pas la science ; la science n'est le partage que du petit nombre, et d'ailleurs, dans son ordre, ne fait que constater les phénomènes de la nature et les expliquer, mais ne nous donne aucune lumière sur la destinée humaine et ne nous commande rien.

Pour élever l'homme au-dessus de lui-même et faire une humanité civilisée, il n'y a au fond que la religion seule, l'histoire le proclame comme la raison.

La religion met sous les yeux des hommes des héros et des dieux, sinon le Dieu unique. Ces héros et ces dieux ont des défauts, certes, parfois même des vices ; malgré tout, ils personnifient toujours à quelque degré et sous certains aspects quelque noble aspiration de l'homme. Que si ce Dieu est le Christ, il est la perfection même. L'âme éroyante a devant elle un objectif qui l'appelle et l'attire, elle se dégage d'elle-même, s'élance et se surpasse. Noble effort, souvent inconscient, parfois involontaire, mais qui est le résultat d'une atmosphère religieuse donnée, qui élève et maintient les âmes à une hauteur relative, et qui sera la source des plus prodigieux progrès.

D'un autre côté, la religion impose un code de lois morales. Dans le paganisme, ces lois ne seront pas toujours pures ni justes, c'est entendu. Il y aura des lois morales profondément, radicalement immorales. Dans l'ensemble, pourtant, elles seront restrictives des grands abus, et elles maintiendront dans une certaine mesure l'idée du bien qui, sans elles, disparaîtrait.

Combes, le proscripteur des Congrégations religieuses en France, le proclamait à la tribune au milieu des hurlements des sectaires de la Chambre, au commencement de ce siècle : « Je regarde l'idée religieuse, s'écriait-il, comme une des forces morales les plus puissantes de l'humanité. » Le misérable a eu le courage de cet aveu...

Que si l'on parle du christianisme, cette vérité devient si évidente que, selon l'expression vulgaire, elle crève les yeux. C'est lui qui a transfiguré la civilisation gréco-latine en lui infusant une sève divine et un sang nouveau et a créé la civilisation occidentale ; c'est de lui que les nations vivent encore à leur insu ; c'est lui qui a fait surgir les élites qui maintiennent dans le monde le niveau intellectuel, moral, social, à une certaine hauteur ; lui qui vivifie la masse humaine.

Pour que la civilisation existe et se maintienne, il faut, en effet, qu'elle renferme des élites qui aient le sentiment vivant du devoir, capables de dévouement, qui donnent l'exemple du bien en fournissant au peuple des modèles de vie. Il faut qu'il y ait partout des âmes animées d'un idéal supérieur et qu'elles le fassent rayonner autour d'elles, qui combattent, par leur désintéressement et l'oubli de leurs satisfactions personnelles, l'égoïsme trop naturel aux humains ; des âmes d'abnégation et de courage qui réalisent l'harmonie des esprits et des cœurs, au moins dans une assez grande mesure. — Ces élites, vous ne les trouverez pas en dehors du monde religieux.

Pour que la civilisation existe et se maintienne, il faut que l'art y demeure vivant. Or, la grande inspiratrice de l'art, de tous les arts, c'est la religion. Nous en avons la preuve dans les monuments que nous ont laissés les anciens et dans les chefs-d'œuvre modernes, soit en littérature, soit en sculpture, soit en peinture.

Pour que la civilisation existe et se maintienne, il faut qu'une certaine hiérarchie subsiste parmi les hommes et dirige les multitudes. C'est encore la religion qui sacre les hiérarchies en rendant l'autorité sacrée. Pas de religion, pas d'autorité : la tyrannie, l'anarchie.

Ces quelques considérations suffisent, Messieurs, à fonder notre certitude que la religion est la mère de la civilisation et qu'une humanité sans religion ne serait pas une humanité civilisée.

Allons jusqu'au bout ; poussons notre démonstration plus loin.

II

Donc, pas de civilisation sans religion. Alors, qu'advierait-il de l'humanité devenue irréligieuse, athée, impie ? — Nous avons la solution approxi-

mative de ce problème sous les yeux. Nous l'avons dans deux grands pays : la Russie et la France.

Ne parlons pas de la France, où l'irréligion, grâce au nombre encore considérable des catholiques, n'a encore produit que des désastres partiels. Portons nos regards sur cette malheureuse Russie, tombée si bas depuis sa tragique et ruineuse révolution. N'est-il pas vrai que toute civilisation y a péri ?

Les bolchevistes se sont déclarés, à peine parvenus au pouvoir, les ennemis de Dieu et de toute croyance. Ils ont tout fait pour anéantir le christianisme, doctrine de résignation, de justice et d'espoir supraterrestre, avec laquelle il ne peut y avoir de révolte contre les inégalités sociales. En vue d'atteindre leur but, ils ont emprisonné, torturé, massacré des milliers d'évêques et de prêtres orthodoxes. Ils ont transformé les églises en clubs et en lieux de blasphèmes. Ils ont organisé une propagande sacrilège chargée, au moyen de conférences et de journaux spéciaux, de ridiculiser Dieu. Ils ont fondé des écoles d'athéisme pour la jeunesse communiste.

Résultat : plus de christianisme, mais un foisonnement de superstitions et de cruautés inouïes.

Résultat : destruction des familles. Plus de mariage, l'union libre sans limite ; la femme qui tient à élever sa progéniture, considérée « comme une chienne » ; les enfants abandonnés à l'Etat, ou plutôt à la rue ; une immoralité effrayante dans la jeunesse ; des enfants et des jeunes gens qui se nourrissent des immondices arrachées aux grandes caisses à ordures, pourris de vices, atteints de maladies infâmes, voleurs, assassins. Socialement, c'est encore un désordre inénarrable.

Ecoutez Boukharine, un des chefs les plus en vue du bolchevisme russe ; il constate froidement ce qu'il voit : « Les palais impériaux sont aménagés, écrit-il, en cliniques ouvrières, mais les rats dévorent les enfants dans les hôpitaux de Moscou. Nous construisons des stations radio-télégraphiques, mais des multitudes de mioches passent la nuit dans les fosses à ordures. L'Institut consacré à Lénine lance vers le ciel sa fière façade, mais à côté règnent l'ignorance, la misère pouilleuse, les pires pratiques de sorcellerie. Nous introduisons l'électricité dans les villages, mais à côté, des campagnards remuent la terre à l'aide d'un gourdin. La classe ouvrière est au pouvoir, mais des foules de chômeurs engorgent les villes. Nous offrons des cinématographes aux ha-meaux, mais il est des coins en Russie où les habitants n'ont jamais vu de roue ¹... » Tous ces maux viennent de l'impéritie des gouvernants, mais aussi et surtout du désordre des âmes soustraites à toute discipline religieuse.

Le tableau que je viens de dérouler sous vos yeux est encore incomplet ; l'avenir y ajoutera des traits plus tragiques ou plus répugnants.

Plus de religion, plus de civilisation en Russie.

Qu'on ne se fasse pas d'illusion : la même cause engendrera partout et toujours les mêmes effets ; les mêmes principes produiront partout et toujours les mêmes inéluctables conséquences. Je vois d'ici une

humanité tout entière athée ; ce serait une Russie plus vaste et plus misérable, un assemblage d'hommes au-dessous de l'homme ; et c'est alors que le fameux anthropopitheque qui n'a jamais existé, ferait son apparition sur ce globe !

Pas de religion : ce serait le surgissement de tous les vices, la bête humaine déchaînée, tous les crimes et toutes les infamies, la société impossible, la vie de la jungle.

Pas de religion : ce serait la fin de tous les arts.

Pas de religion : ce serait la fin de toute autorité dans une anarchie monstrueuse.

Beau rêve, comme vous voyez !... Maintenant, quelques mots de conclusion.

III

La religion est nécessaire à l'homme, à la société, à l'humanité. Elle est nécessaire à l'homme, parce que le sentiment religieux est un besoin de l'âme, parce que la nature le réclame, et parce que nous ne pouvons, sans religion, vivre pleinement notre vie. Renan lui-même en dut convenir : « Le but de l'espèce humaine étant la plus haute contemplation de l'univers, ou en d'autres termes, l'acte le plus parfait d'adoration de Dieu ¹, » le but de l'espèce humaine est avant toute chose un but religieux ; la religion est la première loi et la première besogne de l'homme, conséquemment des peuples et de l'humanité entière.

Les hommes néfastes qui, depuis près d'un demi-siècle, s'acharnent chez nous à la destruction de l'idée religieuse ², se sont jetés dans une entreprise, non seulement immorale, mais encore impossible. Leurs efforts sont des contre-bon-sens.

Les philosophes comme Anatole France, « pour qui toute religion n'est qu'une mystification et qui en considèrent les humbles dupes du haut de leur indulgente ironie, » sont des esprits bien légers et des penseurs à la raison bien courte. Ils devraient se souvenir que tout n'est pas mensonge dans les intuitions du cœur, et qu'il n'y a que des sots pour mépriser ce qui est nécessaire à la vie des hommes.

Ceux qui, comme certains politiciens, décrètent « que tout homme religieux est un halluciné ou un vésanique, » que « les croyances aux saints, aux anges, aux démons, aux guérisons miraculeuses, à l'existence d'un enfer et d'un paradis, doivent être

¹ Renan, *Nouv. Etud. d'Hist. relig.*, p. 469.

² Tout le monde connaît l'appel frénétique lancé il y a quelques années par l'un des chefs de la libre-pensée, le fameux Alphonse Arlaud :

« Tout libre-penseur veut détruire la religion. Détruire la religion a été le but plus ou moins avoué de ces philosophes du XVIII^e siècle dont se réclame tout le parti républicain français, tant modéré qu'avancé, tant bourgeois que démocrate. « Détruire la religion, c'est ce qu'ont voulu les politiques dirigeants de la première République. »

« Hommes libres du XIX^e siècle, serons-nous plus pusillanimes que ces hommes du XVIII^e ? Cachérons-nous notre dessein sous des formules équivoques, sous des promesses qui l'amoindrissent et nous dégradent ? Continuerons-nous à dire que nous ne voulons pas détruire la religion, quand nous sommes obligés d'avouer, d'autre part, que cette destruction est indispensable pour fonder rationnellement la nouvelle cité politique et sociale ? »

« Point d'équivoque ! Ne disons plus : « Nous ne voulons pas détruire la religion. » Disons au contraire : « Nous voulons détruire la religion. » Nous voulons la détruire dans les âmes, par la paix, la persuasion, par la fraternité, par l'instruction publique, par la liberté des cultes et la liberté de conscience. »

considérées comme des conceptions délirantes et relèvent de la pathologie mentale, » qu'il faut, avec Diderot, considérer les religions comme des folies, et qui prétendent en guérir l'humanité, ceux-là sont des sectaires inintelligents, qui ignorent ou méconnaissent le fait le plus constant et le plus important de l'histoire du monde.

Au surplus, ils travaillent contre la patrie, car s'il est vrai qu'un peuple ne peut vivre sans religion, la France gardera sa foi ou périra. Elle gardera sa foi, car on n'en a pas d'autre à lui offrir ; ou si elle ne la garde pas, elle périra, car il est contre nature qu'elle se passe de croyance.

Enfin, tout en se vantant de préparer le bonheur de l'humanité, ils préparent son abaissement, sa dégradation, sa corruption, sa ruine, et son malheur.

Voilà ce que devraient se dire les francs-maçons, les libres-penseurs, les politiciens athées qui font cette lâche et funeste besogne, s'ils réfléchissaient et raisonnaient tant soit peu.

Une deuxième conclusion à tirer de cette étude, est celle-ci : — Il n'y a que les esprits médiocres pour s'imaginer que la croyance n'est dans la vie des hommes qu'un accessoire. Elle est un instinct de la nature ; elle fait partie de l'ordre établi ; elle est la force active de l'humanité. C'est elle qui lui donne le mouvement et l'énergie féconde, car rien de grand ne s'accomplit que par la foi ¹.

Une autre conclusion d'un ordre plus élevé, c'est que le sentiment religieux étant naturel, il nous vient de Dieu : « Dieu lui-même, écrit Louis Veuillot, a placé en nous ce besoin de croire, car l'âme est faite pour croire comme l'œil pour voir et la main pour toucher ; c'est sa nature, c'est son essence ; l'homme n'y peut rien changer... Il peut avilir, poursuit le grand écrivain catholique, abaisser, détourner cette faculté divine du cours naturel qui l'entraîne à Dieu, mais il ne peut l'étouffer. Celui qui se vante d'être incrédule, ment ; il n'est qu'imbécile ou fou. Nier, ce n'est pas ne rien croire ; c'est, au contraire, professer la plus difficile, la plus impossible des croyances ; c'est croire à rien ! c'est croire comme l'huître vit ! Certes, il y a là un bien redoutable miracle de la vengeance suprême, que l'intelligence humaine qui peut ouvrir le ciel, entendre les anges et contempler Dieu, puisse ainsi choir dans cette brutalité ! »

Enfin, dernière conclusion : il existe dans l'homme un sens particulier qui est le sens religieux. Ce sens et ce sentiment, faisant partie de la nature humaine, sont indestructibles comme elle et ne pourront disparaître que lorsque elle-même disparaîtra. Leur rôle est d'établir et de maintenir entre l'âme humaine et Dieu un rapport nécessaire. Ils sont, en soi, souverainement raisonnables, bienfaisants, utiles, indispensables à la vie des individus et des peu-

ples. De là, dans tous les hommes, l'obligation morale de respecter en eux et dans les autres le sens religieux, dont l'ablation constituerait une mutilation criminelle et stupide ; de là, le devoir de respecter et de cultiver le sentiment religieux, qui appelle sa satisfaction avec l'irrésistible force d'un instinct, et dont le légitime assouvissement peut, seul, nous assurer le repos et le bonheur en préservant et en resserrant autant que possible le lien harmonique qui doit rattacher l'homme à l'Auteur de l'univers.

Mais je m'arrête, Messieurs. Votre conviction est faite : vous voyez maintenant clairement que la religion est une nécessité universelle à laquelle ne peuvent et ne pourront jamais se dérober ni les individus, ni les sociétés, ni l'humanité. On ne l'arrachera pas du cœur des hommes : elle est indéracifiable ; on ne la détruira pas : elle est indestructible ; on ne la fera pas mourir, de quelque moyen que l'on use : elle est immortelle !

Ici, une question se pose : — A quelle religion devons-nous nous attacher de préférence ? Quel sera son caractère principal ? Une religion vague ? Une religion positive ? Vous devinez déjà quelle sera ma réponse, mais il importe que j'en développe devant vous les raisons. Je le ferai dans notre réunion prochaine.

POUR LES DIMANCHES DE CARÊME

VI

MISÉRICORDE DE NOTRE-SEIGNEUR ENVERS MARIE-MADELEINE

Mes frères,

L'Eglise semble avoir à dessein réservé pour ces derniers jours du Carême le récit de la conversion de sainte Madeleine, que nous lisions jeudi dernier à la messe. Aucun n'est plus capable de décider les pécheurs qui, doutant encore de la miséricorde de Dieu, hésiteraient à se jeter dans ses bras et à se convertir.

Si coupables que nous soyons, nous ne le sommes pas plus que ne le fut cette illustre pénitente ; si nombreuses et si graves qu'aient été nos fautes, elles ne l'ont pas été plus que les siennes. Ses désordres en avaient fait une pécheresse publique qu'on se montrait du doigt et dont on se détournait avec mépris. Et cependant Notre-Seigneur lui a pardonné ; il a pris sa défense et l'a réhabilitée devant les hommes ; lui-même l'a honorée de son estime jusqu'à recevoir l'hospitalité sous le toit qu'elle habitait avec son frère Lazare et Marthe sa sœur. Mieux que cela : il a prédit que cette pécheresse deviendrait une grande sainte dont on célébrerait les louanges par tout l'univers.

N'y a-t-il pas là de quoi exciter notre confiance en la miséricorde divine ? Je suis sûr que quand nous aurons examiné la vie de péché, la pénitence et le pardon de cette femme, vous vous direz tous :

Sainte Marie-Madeleine fut une pécheresse comme

¹ « Si, de tout temps, la religion a exercé une si profonde influence sur la vie, les sentiments, les actions des individus et des sociétés, c'est apparemment qu'elle est une énergie, une chose vivante, et non pas seulement un système de formules et d'abstractions ; elle ne concerne pas seulement le penser, mais l'être. Elle est essentiellement un moteur, une source d'amour, de volonté, de force. » (Emile Boutroux, *Morale et Religion*).

moi, et même beaucoup plus coupable que moi ; avec la grâce de Dieu, je puis, si je le veux, devenir un grand saint comme elle. »

I

Un pharisien nommé Simon, dit l'Evangile, invita un jour Notre-Seigneur à sa table. Les pharisiens n'étaient pas précisément les amis de Jésus, car celui-ci démasquait en toute occasion leur hypocrisie, et eux, pour se venger, épiaient toutes ses paroles et toutes ses démarches pour le perdre. Était-ce à un mobile de ce genre qu'obéissait le pharisien Simon en invitant Jésus ? Ou bien était-ce plutôt par estime et par affection pour le grand et le puissant thaumaturge qu'acclamaient les foules ? Toujours est-il que Notre-Seigneur, plein de condescendance même pour ses adversaires, accepta son invitation.

L'usage en Palestine était de donner le baiser de paix aux invités qu'on recevait, de leur offrir de l'eau à leur arrivée pour laver leurs pieds, chaussés seulement de sandales, leurs mains et leur visage tout couverts de poussière. On versait ensuite sur eux des parfums destinés à neutraliser l'odeur désagréable qui sous le brûlant soleil d'Orient se dégage du corps en sueur. Simon se dispensa de toutes ces prévenances, estimant sans doute que Notre-Seigneur était déjà suffisamment honoré de recevoir l'hospitalité chez lui.

Humble et modeste, le divin Sauveur ne s'en plaignit pas, et étant entré dans la salle du festin, se mit à table étendu sur un lit et ses pieds en arrière, selon l'usage des Grecs et des Romains.

Or, dit l'Evangile, il se trouvait alors dans la ville une femme pécheresse. Ses désordres étaient publics et faisaient le scandale de tous. Par respect pour l'héroïque pénitente qu'était devenue cette pécheresse lorsqu'il écrivit son Evangile, S. Luc ne la nomme pas. Mais les traditions les plus vénérées dans l'Eglise, confirmées par les historiens juifs eux-mêmes, nous disent que cette femme de mauvaise vie n'était autre que Marie-Madeleine, sœur de Marthe et de Lazare. Les historiens juifs décrivent la beauté de son visage et de sa chevelure, ils énumèrent ses richesses et racontent ses égarements. Nous savons par eux que cette infortunée avait été mariée à un docteur de la Loi, Pappus, fils de Juda, qui poussait la jalousie jusqu'à l'enfermer lorsqu'il quittait sa demeure. La fière juive s'affranchit bientôt de cette contrainte. Abandonnant son mari légitime, elle s'attacha à un officier de Magdala, le suivit dans cette ville et y étala de tels désordres qu'elle en garda son nom de « la Magdeleine. » (Fouard).

De combien de malheureux et de malheureuses n'est-ce point là l'histoire à notre époque ! Combien qui, pour ne pas s'enchaîner par les liens indissolubles du mariage ou pour s'en être affranchis, vivent comme Marie de Magdala dans une situation irrégulière et font de leur vie entière une longue suite de péchés ! Ils peuvent bien braver l'opinion, malheureusement aujourd'hui trop indulgente pour ces sortes de fautes ; ils ne sauraient étouffer complètement le remords au fond de leur cœur, ni empêcher

la honte de monter parfois à leur front. Ils s'imaginent peut-être que leur situation est sans issue et leur péché sans rémission. Qu'ils se détrompent ! Ils peuvent, s'ils le veulent, renoncer à leur vie de péché comme va le faire Marie-Madeleine, et comme elle mériter à nouveau l'amitié de Dieu et l'estime des hommes.

II

Marie-Madeleine avait-elle entendu Notre-Seigneur parler du malheur éternel auquel s'expose le pécheur ? L'avait-elle entendu prononcer quelque une de ces paraboles où éclate de façon si touchante sa miséricorde pour ceux qui se repentent ? L'avait-elle même vu pardonner à quelque grande pécheresse comme elle ? Nous ne savons pas au juste. Toujours est-il que depuis quelque temps elle rougissait de son inconduite, et résolue à changer de vie, elle appelait de ses vœux l'occasion qui lui permettrait d'aller se jeter aux pieds de Jésus pour y pleurer ses désordres et obtenir son pardon.

Voilà enfin que cette occasion s'offre à elle. Ayant appris que Jésus prenait son repas chez le pharisien Simon, elle s'y rend, emportant avec elle un vase d'albâtre rempli de parfums. — Ne nous étonnons pas de sa démarche. En Orient, aujourd'hui encore, c'est l'usage de laisser ouverte la salle du festin, y entre qui veut, et la plupart du temps une foule nombreuse entoure les convives et converse avec eux. Cet usage, qui facilitait la démarche de Marie, la rendait aussi plus humiliante, puisqu'une foule nombreuse en allait être le témoin. Mais cette considération n'arrête pas notre pénitente ; au contraire, ses scandales n'ayant eu que trop de témoins, elle veut que sa conversion en ait de plus nombreux encore. Elle ne cherche pas, dit Bourdaloue, à parler en secret à Notre-Seigneur, elle veut que ce soit au milieu d'une nombreuse assemblée. Elle ne craint point ce qu'on en dira, au contraire elle veut que le bruit s'en répande de toute part. Elle prévoit tous les raisonnements qu'on fera, toutes les railleries qu'elle s'attirera, et c'est précisément ce qui l'engage à rendre son changement public. Pourquoi ? Afin de glorifier Dieu par sa pénitence autant qu'elle l'a déshonoré par son désordre ; afin de gagner à Dieu autant d'âmes par sa conversion qu'elle en a perdu par son libertinage ; afin de se mieux confondre et de se mieux punir elle-même, par cette confusion, de tous les faux éloges et de tous les hommages qu'elle avait reçus et goûtés avec tant de complaisance. C'est pour cela qu'elle entre dans la maison de Simon le pharisien, remplie d'une sainte audace. Elle n'avait rougi de rien lorsqu'il s'agissait de satisfaire sa passion, et maintenant elle ne rougit de rien lorsqu'il s'agit de faire au Dieu qu'elle aime une solennelle réparation. On l'avait vue dominer dans les compagnies, et maintenant elle veut qu'on la voie prosternée en posture de suppliante.

Et en effet, se tenant derrière Jésus et à ses pieds, continue l'Evangile, elle commença par les arroser de ses larmes, puis, les essuyant de ses cheveux, elle les baisait et y répandait son parfum. Oppressée par le regret et l'émotion, brûlante du

plus saint amour, la pécheresse n'ose pas articuler un mot, mais quelle éloquence dans ses actes ! Ses yeux, coupables de tant de regards, sont devenus une double fontaine de larmes et arrosent pieusement les pieds du Sauveur. Ses cheveux, ornement de ses criminelles vanités, instrument de séduction pour tant d'âmes, flottent maintenant épars et sans ordre, en signe de son humiliation profonde et de son immense douleur, et les voila qui servent à essuyer les pieds qu'inondent ses pleurs. Sa bouche, souillée par la luxure, se purifie au contact de la chair virginale du Sauveur, tandis que son cœur se brise dans les sanglots du repentir et de l'amour. Ses parfums dont elle embaumait une chair flétrie qu'elle érigeait en idole, elle les verse sur les pieds très purs qu'elle baise avec tendresse. Ainsi, tout ce qui a contribué à ses criminels plaisirs est offert en sacrifice.

III

Une pénitence aussi sincère, une contrition aussi parfaite ne pouvait manquer de toucher Notre-Seigneur et de mériter à Marie-Madeleine un généreux pardon. Le divin Maître va le lui accorder, mais auparavant il tient à la réhabiliter aux yeux de l'assistance et à prouver qu'elle est digne du pardon dont elle va bénéficier.

Simon le pharisien, témoin de la scène que nous venons de raconter, s'en trouvait fort scandalisé. « Si Jésus était un prophète, pensait-il en lui-même, il saurait qui est celle qui le touche et que c'est une pécheresse. »

Le pharisien se trompait. Madeleine n'était plus une pécheresse, mais une pénitente admirable. Jésus était un prophète et plus qu'un prophète, car il voyait les secrètes pensées de Simon. Quant à celui-ci, il s'ignorait lui-même en se mettant bien au-dessus de cette femme. Cette triple erreur, Notre-Seigneur la redresse pour la confusion de son hôte trop peu humble et charitable, et pour la gloire de la pécheresse dont il fait l'apologie la plus victorieuse, et aussi pour l'enseignement des siècles futurs.

Prenant donc la parole, il dit à Simon : « J'ai quelque chose à te dire. — Maître, parlez, repartit le pharisien. — Un créancier, continua Jésus, avait deux débiteurs ; l'un qui lui devait cinq cents deniers, et l'autre cinquante. Comme ils n'avaient pas de quoi payer, il remit à chacun sa dette. Des deux, lequel l'aime davantage ? » Simon répondit : « Sûrement, c'est celui à qui il a le plus remis. — Tu juges bien, reprit Jésus. » Alors se tournant vers Madeleine, il dit à Simon : « Tu vois cette femme ? Je suis entré dans ta maison et tu ne m'as point donné d'eau pour mes pieds ; elle, au contraire, a lavé mes pieds de ses larmes et les a essuyés de ses cheveux. Tu ne m'as point donné de baiser ; elle, au contraire, depuis qu'elle est entrée, n'a cessé de baiser mes pieds. Tu n'as point répandu d'huile sur ma tête ; elle, au contraire, a baigné mes pieds de parfums. C'est pourquoi je te le dis : beaucoup de péchés lui sont remis parce qu'elle a aimé beaucoup ; mais celui à qui on remet moins, aime moins. » Puis, se tournant vers Madeleine : « Vos

péchés vous sont remis, » lui dit-il. Oh ! la douce et consolante parole ! Madeleine en a donc fini avec le mal, la divine miséricorde efface d'un mot tout le passé de honte qui pesait sur sa tête. En vain les spectateurs se scandalisent de cette indulgence : « Qui est cet homme, disaient-ils entre eux, qui remet les péchés ? » Mais Jésus ne s'émeut pas de ces murmures, il achève de consoler et de relever le courage de Madeleine : « Votre foi vous a sauvée, lui dit-il, allez en paix. »

Oh ! qui dira le bonheur de l'humble pénitente en entendant ces paroles ! Il n'a d'égal que la générosité avec laquelle elle va continuer de pleurer ses péchés, quoique pardonnés. Elle a étonné le monde par ses voluptés, elle va l'étonner davantage par la rigueur de son expiation. Partout nous la retrouvons sur les pas de Jésus : au milieu des Galiléennes qui l'accompagnaient et le servaient ; à Béthanie avec Lazare son frère et Marthe sa sœur, et là, assise aux pieds du Sauveur, écoutant ses paroles, elle l'entend dire qu'elle a choisi la meilleure part ; à Béthanie encore où ses prières et ses larmes obtiennent l'éclatant miracle de la résurrection de son frère mort depuis quatre jours ; au Calvaire à côté de Marie et de Jean, où elle recueille le dernier soupir de Jésus ; au sépulcre enfin où, après avoir rendu les derniers devoirs au corps du divin Crucifié, c'est à elle qu'est réservée la gloire de voir la première son divin Rédempteur sorti victorieux du tombeau.

Si nous avons imité les fautes de cette grande sainte, imitons également sa généreuse pénitence. Voici venu le moment d'aller comme elle nous jeter aux pieds de Jésus, d'aller confesser nos péchés au prêtre son ministre et de les pleurer avec les larmes d'une sincère contrition. Acquittons-nous généreusement de cette obligation en cette semaine dans laquelle nous allons entrer et qui nous rappelle la Passion et la mort de notre Sauveur. Jésus nous accueillera nous aussi avec bonté, et quand dimanche prochain, à l'heure même où il apparaissait vivant et glorieux à Madeleine, il se donnera à nous dans la sainte communion, nous lui promettons nous aussi de l'aimer d'autant plus à l'avenir que nous l'avons davantage offensé dans le passé. Ainsi soit-il.

FIN

CONFÉRENCES DE CARÊME SUR LES SUPERSTITIONS CONTEMPORAINES

XI

LE SPIRITISME

Messieurs,

La superstition, qui fait l'objet de nos études, a trouvé de notre temps une merveilleuse ressource dans les Esprits. Quels esprits ?

J'ai connu des gens qui ne se couchaient jamais avant d'avoir inspecté leur chambre et regardé sous leur lit. S'ils ne s'étaient livrés à cette originale précaution, ils n'auraient pas fermé l'œil. Quand je leur demandais : « Quels esprits redoutez-vous donc

tant ? » ils me répondaient qu'ils ne savaient pas, mais qu'ils étaient sûrs que certains esprits rôdaient autour d'eux la nuit, qui leur voulaient du mal. Ces gens étaient hantés par une sorte d'idée fixe et agissaient sous son empire, sans savoir au juste pourquoi. Mais il en est d'autres pour qui la croyance aux esprits, croyance chrétienne, est devenue une doctrine antichrétienne ; j'ai nommé le *Spiritisme*.

Il n'est peut-être pas aujourd'hui de question plus actuelle. Les Allan Kardec, les Edouard Schuré, les Léon Denis l'ont mise à la mode, et par leurs ouvrages qui prônent et exaltent cette religion prétendument rationnelle et scientifique, ils sont parvenus à en multiplier les adeptes et les pratiques au point que l'on en trouve partout, dans les villes et jusque dans les villages les plus reculés de nos provinces.

Disons d'abord ce qu'il faut entendre par le spiritisme. Nous verrons ensuite comment il rentre dans la notion de superstition. Et nous porterons enfin sur lui un jugement équitable.

I

Le spiritisme est une doctrine, qui semble avoir pour but de se substituer à la doctrine catholique. Ses sectateurs croient en Dieu et à la survivance des âmes, mais ils rejettent le Christ et l'Eglise. Le Dieu qu'ils reconnaissent est, au surplus, peu gênant. C'est, disent-ils, *l'Âme du monde*, mais ils ne spécifient pas ce qu'ils entendent exactement par ces mots. Pour ce qui est de l'âme humaine dont ils affirment la survivance, elle a, toujours selon leur doctrine, préexisté au corps, qu'elle anime seulement pour un temps ; elle est moitié spirituelle, moitié matérielle, et après sa séparation d'avec l'organisme, elle est enveloppée dans une sorte de fourreau léger, aérien, qu'ils appellent le *périsprit*. Ainsi revêtue, elle s'en va dans l'espace, se réincarne si elle n'a pas été sage, ou monte de sphère en sphère jusqu'au soleil, qui, paraît-il, est le dernier et le suprême aboutissement de la destinée de l'homme et le séjour des bienheureux.

Cette façon de comprendre l'Au-delà supprime naturellement l'enfer, et c'est probablement la peur des tourments éternels qui a inspiré aux auteurs et propagateurs du système l'idée d'une construction idéologique si rassurante, mais en même temps si peu cohérente et, à certains égards, si folle.

La morale spirite n'a qu'un seul précepte : la charité universelle, emprunt à l'Évangile.

En résumé, le spiritisme est une réaction contre le matérialisme qui nie l'existence de Dieu, la spiritualité de l'âme et l'immortalité, et un refoulement du catholicisme que l'on trouve trop austère. Tout cela s'appuie sur des interprétations scientifiques plutôt bouffonnes.

On représente cette théorie comme la religion de l'avenir ; le matérialisme étant grossier et antisocial : le catholicisme n'ayant plus chance d'être supporté par les générations modernes.

Telle est, en résumé, la doctrine des Esprits. Elle est composée d'emprunts au christianisme et à la métempsychose ; elle prône une morale élevée, mais

appuyée sur des sanctions si lointaines qu'elles encouragent plutôt la licence ; elle pose enfin devant l'homme les perspectives d'un avenir heureux, mais d'un bonheur si vague qu'on ne peut le définir.

Telle quelle, elle est une doctrine comme il y en a tant d'autres, et nous ne nous en occuperions pas ici, si elle n'avait une autre face.

En effet, le spiritisme n'est pas seulement une doctrine philosophico-religieuse à prétentions grandioses, elle est aussi une superstition, même l'une des plus dangereuses superstitions de notre temps. Nous allons le voir.

II

La superstition dans le spiritisme, c'est la croyance qu'il est possible, par certains moyens appropriés, de percer les mystères d'outre-tombe, d'évoquer les morts, de les faire parler et même de les faire apparaître.

Ces moyens, ce sont les tables tournantes, auxquelles on impose un alphabet, et qui répondent aux questions qu'on leur pose par des mouvements et des battements de pieds convenus. Ce sont des crayons déposés dans des corbeilles et qui, sans qu'aucune main les tienne et qui les dirige, écrivent les réponses aux questions posées. Ce sont des apports d'objets dans une salle, des fleurs, par exemple, sans que l'on ait vu personne entrer et les déposer là où on les trouve. Ce sont des sonnettes qu'on entend tinter tout à coup. Ce sont des guitares qui se mettent à vibrer. Ce sont des lueurs qui apparaissent dans les ténèbres, des flambeaux qui se dressent et qui passent, des apparitions qui se matérialisent. Ce sont des morts illustres que l'on appelle et qui viennent, et dont on sténographie les discours.

Manifestations abracadabrantes dont les auteurs sont les morts, à ce que l'on nous affirme !

Le plus souvent, ces âmes désincarnées se révèlent et parlent par l'entremise d'un truchement : le *médium*. C'est un homme, et plus souvent une femme, dont le système nerveux est plus apte à recevoir et à enregistrer la pensée des esprits. Le médium entre en transe ou en sommeil, et alors il voit et il entend, ou mieux une âme pénètre en lui, s'incorporant à lui, et s'exprime par sa bouche. Il y a plus fort : le médium « pourrait fournir à son Invisible » un corps visible provisoire, emprunté au sien propre, mais distinct de lui. Une sorte de substance nébuleuse, émanant du médium, reconstituerait à ses côtés une forme humaine, et celle-là se mouvrait, parlerait, agirait pour son compte, jusqu'au moment où elle se résorberait dans l'organisme qui l'avait extériorisée ¹. C'est ce qu'on appelle le *ectoplasme*.

C'est ici que la superstition se montre, dans la foi des spirites aux médiums et à leurs révélations. Car voici ce qui se passe.

L'esprit parle par l'intermédiaire du médium. Que dit-il ? Au milieu de précisions plus ou moins exactes sur sa vie terrestre, il fait des confidences sur sa vie actuelle dans l'autre monde. Or, il ne

¹ Subaru. Ce qu'il faut penser du Spiritisme.

manque jamais de confirmer la doctrine enseignée par la secte. D'où il suit qu'une erreur doctrinale, affirmée par un être qui vient d'au-delà de la vie, entre dans l'âme de ceux qui l'entendent et, de ce fait, les détourne de la vraie croyance. On croira encore en Dieu, un Dieu vague et peu gênant ; mais on rejettera le Christ et le christianisme, le catholicisme à plus forte raison ; on se moquera de l'enfer et des démons, et l'on vivra à sa guise sans avoir rien à redouter de ces réincarnations successives, d'autant moins redoutables qu'on n'y subira que des châtiements dont on n'aura pas conscience.

Le spiritisme veut être une religion, une *religion à côté* ; ce qui est la définition même de la superstition. C'est, au surplus, être superstitieux que de croire à des interventions surnaturelles incapables d'action ; c'est donc être superstitieux que de croire aux prétendues révélations des esprits.

Je dis : les *prétendues révélations des esprits*, car vous allez voir que le doute sur ces agissements étranges est tout ce qu'il y a de plus légitime.

III

Que faut-il penser du spiritisme ? — Je réponds : C'est la superstition la plus dangereuse de notre époque.

Certes, il est par bien des côtés ridicule. Ces tables tournantes, ces crayons qui écrivent, ces objets qui traversent l'espace et qui arrivent dans une salle venant on ne sait d'où, ces lumières, ces lueurs, ces matérialisations, ces fantômes, ces ectoplasmes, vapeurs étranges qui prennent la forme de corps diaphanes que l'on croirait vivants, tout cela sent furieusement la prestidigitation et le charlatanisme. Dans les discours que les morts viennent faire à leurs amis spirites, on reconnaît, de plus, une inspiration si banale qu'il est impossible de l'attribuer à des esprits. On devine, sous les paroles prétendument surnaturelles, je ne sais quelle dictée apprise par cœur. Et cette fois, cela sent la fourberie et la plaisanterie sacrilège. Enfin il a été prouvé que les médiums ne sont pas toujours des honnêtes gens et, au cours d'expériences retentissantes, d'authentiques savants les ont plus d'une fois pris au piège et démasqués. Echees catastrophiques qui depuis 1921, nous dit l'auteur le plus et le mieux documenté sur l'occultisme, après les enquêtes les plus scientifiques, accablent les as de la médiumnité : Kathleen Goligher, Ejner Nielsen, Franck Kluski, et, en dernier lieu, Eva Carrière à la Sorbonne en 1922 ².

Rien de plus facile, d'ailleurs, que de tricher. En effet, l'ordre est toujours donné de supprimer les flambeaux et de faire la *chaîne*, sous prétexte que les esprits craignent la lumière et que le courant qui circule à travers la chaîne vivante des assistants aide aux activités invisibles. Il s'ensuit qu'il n'y a aucun contrôle scientifique possible, et l'on s'explique aisément par ce seul point que « tous les grands médiums, sans exception, ont été pris, une fois ou l'autre, en flagrant délit de fraude ³. »

Au surplus, les révélations spirites ou médiumniques sont tout ce qu'il y a de plus banal, et l'on ne comprend pas vraiment pourquoi des esprits se débarrassent pour venir nous débiter des pauvretés si misérables. « Elles vont depuis le bafouillage d'enfants idiots ou vicieux, en passant par le commérage des portières, jusqu'au verbiage prétentieux de simili-savants ou de simili-moralistes qui rééditent des passages mal digérés de lectures mal comprises. Rien, jamais, dans ce flot de paroles (tapées, écrites ou prononcées), n'a pu être retenu comme une indication utile, menant à un progrès scientifique ⁴. »

Malgré cela, — et c'est là le très sérieux péril, — des âmes bonnes et de bonne foi se laissent séduire, embrassent le *Credo* et les principes spirites, et sont perdues pour la vérité. Dès qu'elles entrent dans les cercles où se font les expériences macabres de l'évocation des morts, elles sont enivrées, hypnotisées, aveuglées, fanatisées, et, — le mot, croyez-moi, n'est pas trop fort, — véritablement aliénées.

Il suffirait que ceux qui fréquentent ces assemblées se regardent entre eux et s'observent : à leurs yeux hagards, à leur air tombé de la lune et hébété, ils verraient tout de suite qu'ils se sont égarés dans un milieu d'où non seulement le sens commun, mais le bon sens lui-même, est banni. Loin de s'observer, ils ne se voient pas et ils vivent leur rêve, saturés d'illusions, hors la vie, en compagnie d'irréels fantômes, insatiables des fortes émotions, du frisson terrible qui les secoue quand ils croient, dans l'obscurité de la salle d'expérience, voir leurs morts et entendre leur voix.

J'en ai connu un grand nombre que ces évocations ont rendus littéralement fous. Les uns affirmaient voir, chaque nuit, leur père, leur mère, leur enfant enterré depuis vingt ans, entrer dans leur chambre et les entretenir comme lorsqu'ils étaient vivants. Les autres attendaient la fortune et le bonheur sur l'assurance d'un désincarné inconnu, descendu de l'espace à leur appel. A d'autres, la table tournante avait annoncé un prochain malheur. Bonheur et malheur sont naturellement encore à venir.

Les livres spirites sont farcis d'histoire de ce genre et d'autres plus déconcertantes encore.

* *

Si vous me demandez maintenant, Messieurs, si je crois au spiritisme, je vous répondrai que, si je le considère au point de vue général, je suis plutôt sceptique. Je sais que quelques-uns voient du surnaturel dans les inexplicables phénomènes qu'il manifeste et, dans les apparitions qu'il provoque comme dans les idées émises par les désincarnés, des interventions démoniaques. « *Quelqu'un* a dû viser, nous disent-ils, pour tomber toujours si exactement à côté des solutions justes. *Quelqu'un* qui a intérêt à fourvoyer les âmes... *Quelqu'un* qui connaît à fond les secrets de notre nature physique et mentale, et qui en joue avec un art consommé, puisque, malgré la diversité des moyens, il aboutit toujours au même but. *Quelqu'un* qui a l'habitude du mensonge, puisqu'il s'enveloppe ici de fourberies sans nombre où

² Lucien Roure, *Au pays de l'Occultisme*.

³ Lucien Roure, *op. cit.*

⁴ Jubaru, *op. cit.*

seul il peut « se retrouver. » *Quelqu'un* enfin qui a la passion d'effacer Dieu, — ce qui est bien le résultat ultime de toutes les révélations spirites, — ne fût-ce qu'en se masquant derrière un nuage d'entités et de fantômes vaguement manifestés⁵. » Je ne dis pas non, bien que, en vérité, je ne reconnaisse guère, dans ces fantasmagories et surtout dans ces révélations de portée si nulle, la finesse et la malice du diable.

Possible donc que tout ne soit pas supercherie et mensonge dans les pratiques occultistes et dans leur résultat ; mais qu'on ne s'y trompe pas : aucun de ces phénomènes, qu'ils soient l'œuvre de charlatans ou l'expression sincère de réalités invisibles, ne ruine le crédit de la religion véritable ; ils la confirment plutôt. Si les esprits viennent à notre appel et nous parlent, c'est donc que nous ne sommes pas matière uniquement et que l'homme ne meurt pas tout entier. Nous avons donc une âme immortelle, et c'est là justement l'un des enseignements les plus positifs du catholicisme.

Pour moi, après avoir étudié la question et m'être renseigné auprès de ceux-là mêmes qui pratiquent le spiritisme en adeptes convaincus, je suis plutôt disposé à n'y voir qu'une comédie funèbre. Je ne vous en invite pas moins, de toutes mes forces, à vous détourner des milieux où l'on s'adonne à l'occultisme et à ce spiritisme qui en est l'une des variétés les plus dangereuses. L'Eglise, très sage, vous en fait un devoir.

Pourquoi ? — Parce que vous pourriez être entraînés hors de la vérité par l'attrait du mystère. Beaucoup, cédant à une curiosité qu'ils croyaient légitime, sont entrés dans ces chapelles fermées où l'on assure que les morts reviennent et parlent, ont été pris à l'appât, et y ont perdu leur foi chrétienne.

Pourquoi ? — Parce que, comme je vous l'ai dit, en cultivant cette prétendue science, vous risquez de perdre la raison avec la foi. Beaucoup, détraqués par des émotions trop vives, finissent dans l'idée fixe et l'imbécillité.

Pourquoi ? — Parce que, à supposer que le démon, comme quelques-uns le croient, joue un rôle dans ces cénacles, c'est là une compagnie qu'il ne nous appartient pas de rechercher.

Dites-vous bien enfin que si par hasard vous étiez tentés par le désir de revoir le visage d'un être cher disparu, vous ne le reverriez sûrement pas. C'est une loi que les morts qui sont dans l'au-delà n'en reviennent pas pour obéir à nos caprices ou à nos volontés.

Prions pour les morts, Messieurs ; ne les évoquons pas !

XII

MAGIE NOIRE ET SATANISME

Messieurs,

Ceux d'entre nous qui ne sont plus tout à fait jeunes (et vous savez que je suis de ceux-là), se rappellent la fureur d'occultisme qui domina étran-

gement la fin de notre XIX^e siècle, par ailleurs si profondément matérialiste. L'occulte s'agitait autour de nous, comme l'onde de quelque invisible et monstrueux océan de ténèbres. Enquêtes, interviews, articles de journaux et de revues, brochures et publications mensuelles rivalisaient de zèle pour informer le public de faits extraordinaires ; satanisme, luciférianisme étaient à l'ordre du jour¹.

Dans ce mouvement qui entraîna longtemps la crédulité publique aux plus évidentes folies, il y eut des exploiters, comme toujours. La retentissante aventure d'un Dr Bataille et d'un Leo Taxil, les inventions grotesques de ces deux imposteurs qui parvinrent à duper tant de bonnes âmes, doivent faire réfléchir quiconque ne veut pas être mystifié. Il n'en demeure pas moins vrai que le satanisme a existé et existe encore.

J'en sais qui en doutent et qui seraient bien près de le nier. Cependant, il est des phénomènes que l'on ne peut expliquer par les lois naturelles, ni par le surnaturel divin, et qui par conséquent relèvent d'un autre ordre de causes. C'est pourquoi je commence cet entretien en faisant un acte de foi à l'existence et à l'action du démon et des mauvais esprits. Cette foi est celle de l'Eglise et elle est appuyée sur la Bible, l'Evangile et la Tradition. Chaque jour, le matin, après la messe, tous les prêtres du monde affirment cette croyance dans une prière éloquente, qui nous fut dictée et imposée par Léon XIII : « Par votre force divine, Seigneur, repoussez en enfer Satan et les autres esprits malins qui courent dans le monde à la perte des âmes. »

Nous croyons donc à Satan et aux malfaiteurs spirituels qu'il dirige ; mais ce n'est pas pour les voir en tout et partout, et pour leur prêter une puissance égale à celle de Dieu. Nous sommes entourés de surnaturel divin et de surnaturel satanique, oui, mais ce dernier surnaturel est limité et ne s'exerce jamais que sous l'empire et avec la permission du Seigneur tout-puissant, seul Maître des êtres et des choses.

Ceci dit, bien entendu et bien compris, j'aborde le sujet que j'ai l'intention de traiter ce soir. Nous sommes loin, en effet, d'avoir épuisé la matière de nos conférences sur les superstitions. Au spiritisme, au mystérieux et dangereux sommeil dont on endort les médiums, aux évocations de spectres et aux conversations avec les morts, il faut joindre la pratique de la magie noire qui est en passe de devenir l'une des croyances de notre époque détraquée. « Ce qu'il y a de curieux, constatait naguère le Dr Le Bon, c'est que la magie antique qu'on croyait ruinée par le progrès des méthodes scientifiques, a reparu de nos jours, en changeant de nom, sans se modifier beaucoup. » Il nous faut donc en parler.

Qu'est-ce que cette magie noire ? Est-elle réellement pratiquée de nos jours ? Que devons-nous en croire ? — La réponse à ces trois questions nous renseignera suffisamment, du moins je l'espère.

¹ *Lib-bos*, de Huysmans, parut en 1891 ; *Les petites religieuses de Paris*, de Jules Bois, en 1894 ; *Le satanisme et la magie*, du même, en 1895.

⁵ Cf. Lucien Roure, *Le Spiritisme hier et aujourd'hui*.

I

J'ai dit que le sabbat, tel qu'il se pratiquait au moyen âge, n'était plus à la mode, et c'est vrai. Il ne faudrait pas croire cependant que le diable, à qui l'on ne croit plus, nous répète-t-on souvent, ne joue plus aucun rôle dans les superstitions de notre temps. On affirme qu'on n'y croit pas ; de fait on y croit tout de même un peu, parfois beaucoup. On n'y croit pas pour le redouter, pour repousser les suggestions de son esprit, pour se détourner du mal qu'il conseille ou qu'il inspire ; mais on y croit pour utiliser sa puissance. A quelle fin ? A des fins coupables, naturellement ; en vue de se procurer de l'argent, des plaisirs, des vengeance ; d'un mot, en vue de satisfaire ses passions.

Les plus basses passions, la jalousie, l'envie, la haine, la vengeance ont de tout temps poussé certains hommes à chercher des moyens sûrs de les satisfaire. Abandonné à ses propres ressources, l'individu est faible, impuissant à renverser les obstacles à son action. Il ne peut faire le mal qu'il rêve, et que, autant que possible, il souhaiterait atroce. Ah ! si quelqu'un pouvait lui prêter la force victorieuse, la force qui permet au plus dénué de parvenir à son but ! Le malheureux que sa passion enfievrée et dévore cherche autour de lui si par hasard il ne trouverait pas quelque allié puissant. Personne ! car il n'ose faire part de ses desseins à ses semblables, qui le mépriseraient et se détourneraient de lui avec horreur. C'est alors qu'il pense au diable. L'idée de l'appeler à son secours devient une idée fixe, et un beau jour, ou plutôt une belle nuit, il passe le contrat et signe le pacte.

Le recours au démon dans un but intéressé, par des procédés secrets, voilà justement ce qui constitue l'essence de la magie noire et du satanisme.

Le principal de ces procédés est *l'envoûtement*. C'est une opération magique qui consiste à diriger des coups ou des maléfices sur une personne, par l'intermédiaire d'une effigie extérieure quelconque, mannequin, peinture, figure de cire ou de toute autre matière. Coups et maléfices se répèrent infailliblement sur la personne visée. C'est ce qu'enseignent les rituels de magie, et c'est ce qu'affirment ceux qui prétendent avoir été témoins de ce phénomène extraordinaire. On peut appeler ce procédé « l'ensorcellement à distance. » La pratique en remonte aux âges les plus reculés. L'antique Chaldée l'a connue ; Horace, Ovide et Apulée, et nombre d'auteurs anciens nous en parlent, soit par allusion, soit dans des récits circonstanciés.

Chez les Thraces, dont les descendants sont les Bulgares de notre temps, en prononçant certains vers, on enfonce un tison dans l'œil de son ennemi, et cela sans le toucher. On le blessait, on le tuait au besoin, à distance.

En Thessalie, province de Grèce, les magiciennes, au moyen d'images de cire à l'effigie de ceux qu'elles voulaient maléficer, images qu'elles transperçaient avec des aiguilles, parvenaient à enlever à des hommes qu'on leur désignait la santé, la vigueur, la vie.

Dans l'Arabie, un individu fabriquait avec n'importe quelle matière l'image de celui dont il voulait se venger ou se débarrasser. Il prononçait ensuite quelques paroles sur cette image, posée devant lui. Il soufflait dessus, il crachait dessus, et en même temps il récitait la formule maléfique. Aussitôt l'effet se produisait, brusque et terrible comme la foudre : le magicien avait fait tomber du coup sur la victime le mal qu'il lui avait souhaité.

On retrouve les mêmes pratiques dans l'histoire moderne, en France et ailleurs, et l'on nous assure qu'elles sont encore en usage de nos jours et chez nous. Vous avez entendu le Dr Le Bon nous l'affirmer tout à l'heure. — On nous affirme encore que, « non pas des malades ou des fous, mais des gens qui se portent très bien, que l'on rencontre dans la rue, qui sont comme tout le monde, se lient ou essaient du moins de se lier avec les Esprits des ténèbres, pour assouvir leurs désirs d'ambition, de haine ou d'amour, en un mot, pour faire le mal. » Il y aurait donc encore, comme l'on disait autrefois, des personnes qui se donnent au diable ?

Une telle affirmation a de quoi surprendre et elle m'a surpris tout le premier. Était-elle fondée oui ou non ? Était-il vrai que l'envoûtement, cette principale et redoutable expérience de magie noire, était encore tenté de nos jours ? Cette question posée, j'en ai cherché la solution, et cette solution, la voici.

II

On peut dire, sans crainte de se tromper, que l'envoûtement est encore pratiqué.

Nous avons d'abord des témoignages certains sur son existence à la fin du siècle dernier. Symptôme significatif du désordre mental d'un siècle matérialiste, on vit alors la résurrection de la magie noire, cette vieille pratique occulte qui consiste dans un pacte avec le démon en vue d'obtenir des connaissances surnaturelles ou d'opérer des actes prodigieux. Qui le croirait ? Nous avons dans Paris de nombreux disciples de Zoroastre, lesquels pratiquaient avec ferveur la théurgie et la goétie des Alexandrins. Et qu'on n'aille pas croire que ces mages nouveaux étaient de pauvres hères, ignorants et miséreux, comme nos sorciers de campagne ! C'était des hommes de lettres, des rédacteurs de revues à la mode, c'était Paul Adam, le Sâr Péladan, et d'autres gens qui eussent été très étonnés si l'on avait mis en doute leur intelligence et leur esprit. Ces messieurs renouelaient toutes les pratiques des vieux occultistes du moyen âge, sans en excepter l'envoûtement. En 1893, au moment des scandales de Panama, l'opinion fut un instant distraite de ces hontes patriotiques par la mort soudaine du Dr Boulan, grand pontife de la sorcellerie moderne, frappé à Lyon par les maléfices des adeptes de la magie noire. C'est du moins ce que prétendaient les initiés.

L'envoûtement, pratiqué il n'y a pas longtemps, l'est-il encore ? Rarement ; telle est du moins mon opinion personnelle. C'est que l'on a aujourd'hui des moyens plus expéditifs de se venger et, au besoin, de se débarrasser des gens. Quand on peut si aisément,

avec un couteau ou un browning, blesser ou tuer un homme, on n'a pas besoin de recourir à un mannequin et à des aiguilles : on frappe directement et de près.

Il est vrai que l'auteur du crime peut être découvert, pris, emmené en prison, jugé, alors que l'envoûteur ne sera jamais connu et échappera à la justice. Il accomplit son acte en secret ; personne ne peut l'accuser ; l'effigie qu'il a faite de son ennemi peut être détruite aussitôt l'effet obtenu ; rien ne saurait le trahir, tandis que le criminel doit toujours trembler. Il est vrai qu'en notre temps le plus scélérat des assassins n'a-t-il pas le droit de compter sur l'indulgence du jury ?

N'importe. Il est naturel que le vieux système magique dont nous parlons ait cessé de plaire et ne soit plus guère employé.

Malgré tout, il n'est pas complètement abandonné. — D'abord, le fait que les ouvrages de magie noire trouvent encore des acheteurs est déjà un indice. Or, les libraires vous diront qu'il s'en fait toujours un assez gros commerce. — Mais il y a plus que des indices, et l'on peut assurer que la pratique de l'envoûtement n'est pas seulement, de nos jours, un souvenir du passé. J'en ai pu relever quelques preuves. L'opération est tantôt imprégnée de superstition religieuse, tantôt purement laïque. Deux exemples : l'un d'une espèce, l'autre d'une autre.

Dans le Berry, quand on veut se venger, on fait brûler un cierge devant la statue d'un saint. On a eu soin, avant de l'allumer, de piquer dans la cire une ou plusieurs aiguilles, en accompagnant l'opération de l'idée d'une maladie ou d'un malheur. Quand la flamme touche l'aiguille, la maladie ou le malheur prévu tombe (du moins c'est la foi populaire) sur celui ou celle qu'on veut atteindre ! — Il est étrange, plus que cela, absurde, de faire servir la statue d'un saint à une action de méchanceté. C'est là une idée qui déçoit ou une complète ignorance religieuse, ou une intention sacrilège. Mais l'un des caractères de la superstition est justement d'utiliser les choses saintes à des buts répréhensibles.

Dans mon autre exemple la religion n'a rien à voir ; c'est l'envoûtement purement laïque. J'ai lu ceci, d'une publicité digne de foi :

« En 1908, il y avait à Paris un laboratoire de magie noire, rue de l'Echiquier, et un magasin de sorcellerie, rue de Mazagan. Un même sorcier tenait les deux officines et vendait, plutôt cher, ce qu'il appelait « l'eau fatale. » Trois gouttes de cette eau jetées sur un ennemi vous en débarrassaient pour une semaine au moins. Les mal-mariés se précipitaient en foule vers cette fontaine bénie ! ¹ »

Boulan, successeur de Vintras, prétendait que les envoûteurs ne le laissaient jamais tranquille. Il

montrait sa jambe traversée jusqu'à l'os par les effluves sataniques, et des balles de pistolets fluidiques qui avaient creusé davantage encore son ascétique poitrine ².

Enfin, il arrive souvent que, dans certaines de nos provinces, des personnes affligées de maladies imprévues ou victimes d'accidents subits, se croient frappées invisiblement par une influence maléfique, lancée contre elles par les procédés de la magie noire.

Tels sont les faits que j'ai recueillis soit dans mes voyages, soit dans mes lectures. Il s'agit maintenant de nous prononcer sur la valeur de ces procédés magiques.

III

D'abord, je dois vous dire, Messieurs, que je n'ai vu nulle part que l'envoûtement ait produit son effet. Il y a eu, il y a encore des malheureux pour user de ce procédé intentionnellement abominable ; mais comment constater qu'ils sont arrivés à leur but ?

Je sais qu'on raconte que l'on a trouvé des cadavres percés d'autant de coups de poignards que leur effigie avait été percée de coups d'aiguilles ; que certaines personnes ont perdu un bras ou une jambe parce que leur effigie avait été mutilée dans les membres correspondants ; que grâce à certaines formules prononcées à distance sur leur photographie, d'autres étaient tombées malades. Et cent autres histoires semblables. Mais ces affirmations, à ma connaissance, n'ont jamais été appuyées sur des preuves solides ou claires.

Pour être franc, je n'y crois guère. Les grands pontifes de la magie moderne ont trop l'air d'habiles saltimbanques ou de déments à idées fixes. Un exemple. Jamais homme enragé de notoriété ne poussa plus loin l'art de la réclame que le Sâr Péladan. Lui-même était à lui-même sa propre réclame, une réclame ambulante et truculente. Laisant pousser sa barbe et ses cheveux s'embroussailier, il s'était fait une tête assyrienne, pour rappeler ses lointains ancêtres, les mages d'Assyrie ou de Chaldée. Pour achever la ressemblance, il se couvrait d'oripeaux et ornait sa casaque voyantée de sequins brillants et sonores. Pas de pudeur, au surplus, dès qu'il s'agissait pour lui de mettre sa personne en avant, de se faire saillir soi-même en un puissant relief. Il chantait lui-même ses propres louanges ; il racolait lui-même ses admirateurs ; il les aurait payés s'il l'eût fallu. Et c'est ainsi, par ces procédés grossiers en somme, qu'il s'imposa à une masse de gens qui prirent au sérieux ce personnage de comédie qui s'imposait au public avec des procédés de Barnum !

Pas une célébrité de France n'a tant fait rire les Français, et nous autres qui l'avons connu, nous rions encore au souvenir de ses *Mandements* à l'Europe et au monde, de ses *Bulles d'excommunication* contre Carnot et le cardinal Richard, de sa menace de faire tomber la foudre sur les officiers de recrutement !

¹ D'après Jules Bois

² Le sorcier s'appelait Moorys-Tal-Hazac. Voir l'*Univers*, 21 octobre 1908. — « Ce Talazac (autre orthographe) se faisait appeler « le sorcier rouge. » Il a donné des représentations chez des ministres, des personnages éminents et même au palais de l'Élysée. Si, dans cette auguste demeure, on n'a pas gardé son souvenir, c'est que la fête où il a paru avait été organisée par un entrepreneur qui fournissait à la fois le champagne, les chanteuses et le mage. » (J. Mantenay, *Univers*, 4 juillet 1909).

Sous ses airs de bonté, le Sâr cachait une âme étrangement vindicative. Personne n'a pu constater cependant que sa prétendue puissance sur les mauvais esprits ait servi ses vengeances. On en peut dire autant de ceux qui, depuis qu'il a disparu, se sont vantés comme lui de pouvoir punir leurs ennemis par les mêmes moyens.

Ce que l'on a de mieux à faire en général, c'est de rire des sorciers et de la sorcellerie, des mages et de la magie, car le plus souvent nos prétendus sorciers et mages ne sont que des mystificateurs et des plaisantins. Les pratiques de cet art, — qui n'est guère que l'art d'exploiter et d'étonner, — ne sont pas plus sérieuses aujourd'hui qu'elles ne l'étaient aux âges les plus obscurs de l'humanité.

Ce Talazac, l'inventeur dont j'ai évoqué le nom et l'invention tout à l'heure, « cette eau fatale » avec laquelle on pouvait se débarrasser si aisément d'un ennemi, fut inculpé d'escroquerie. On étudia le liquide : c'était de l'eau pure. Ce qui n'empêche pas que, lorsque l'on consulta la correspondance du sauveur avec ses clients, on trouva, parmi les signataires, une foule d'esprits forts et de libres-penseurs des deux sexes !

De ces constatations à affirmer l'inefficacité absolue de la magie, il y a une distance que je ne franchirai pas.

Charles Sainte-Foi a affirmé « qu'en aucun temps l'action du démon n'a été plus puissante qu'elle l'est actuellement ; que ses monstruosité épouvantables ont lieu dans les antres ténébreux du crime ; que le culte de Satan est formellement établi en Europe ; qu'il s'est allié à la démagogie, et recrute des adeptes parmi ceux qui veulent renverser les institutions divines et humaines. »

Bizouard démontre qu'il n'est pas permis à un esprit informé de nier les prodiges diaboliques, et que le démon a dans notre société ses ministres, son organisation et ses fidèles³.

Donc, je ne nie rien, mais ce que je dirai hardiment, c'est que l'impiété et la révolte contre l'Eglise forme le fond des pratiques dont nous parlons.

C'est ainsi que dans la pratique de l'envoûtement au crapaud, les envoûteurs prennent un crapaud mâle ou femelle, selon le sexe de la personne qu'ils veulent atteindre, le baptisent (vous entendez bien, le baptisent) comme un enfant, selon les rites sacrés, et lui donnent les noms de leur ennemi. Ce Dr Boulan dont j'ai raconté la mort mystérieuse et qu'on appelait le roi des exorcistes, si, craignant le malheur d'un envoûtement, vous l'alliez consulter, il commençait par endormir une voyante, et dès qu'elle était prise du sommeil somnambulique, vous faisiez expliquer la nature du sortilège subi. Si le cas était

grave, il recourait « au sacrifice de gloire de Melchisédec » sur un autel composé de bois en forme de maisonnette, surmonté d'une croix cerclée sur le fronton par la figure du Tétragramme. Il fait alors apporter le calice d'argent, les pains azymes et le vin. Puis ayant revêtu des habits sacerdotaux, une longue robe vermillon serrée à la taille par une cordelière blanche et rouge et un manteau blanc découpé sur la poitrine en forme de croix renversée, il commence à lire les prières du sacrifice. Le consultant est placé près de l'autel. Continuant ses oraisons, le prêtre pose sa main gauche sur votre tête, puis étendant son autre main, il supplie l'archange S. Michel de l'assister et adjure les glorieuses légions des anges d'enchaîner les esprits du mal. Enfin vient la prière déprécatrice, et l'officiant la clame par trois fois, après avoir posé votre main sur l'autel. Le pain azyne et le vin sont ensuite offerts à ce dernier, et le sacrifice prend fin.

Il est trop visible que tout cela sent la parodie, la révolte, l'impiété et le sacrilège.

*
* *

Et maintenant, Messieurs, concluons.

Que l'on prenne ou non au sérieux ces hommes et ces choses, il est un fait certain : c'est que la grande question de l'occulte domine étrangement notre siècle matérialiste ; c'est que, fatiguée de l'incrédulité, l'âme moderne, avide de croire, s'acharne à plonger, afin d'en rapporter une foi quelconque, dans cet invisible océan de ténèbres qui l'entoure ; c'est que ce besoin de la foi la tourmente et l'affole ; en fait la proie facile du charlatanisme des docteurs en occultisme, des pratiques et des chimères les plus dangereuses non seulement au point de vue de la religion, mais même au point de vue du bon sens public. Je sais fort bien que les âmes atteintes de cette maladie de l'occultisme ne forment dans le pays qu'une infime exception ; il n'y a guère, pour fréquenter les petites officines du mystère, que des écrivains plus ou moins déséquilibrés, des romanciers en travail de quelque livre à sensation, des mondaines désœuvrées, et des ignorants extrêmement bornés. Il n'y en a pas moins lieu de trembler. Si le péril n'est pas dans le nombre des professionnels, il est dans l'ignorance religieuse des hommes les plus intelligents de notre époque et, tout ensemble, dans cette tendance malade de l'âme humaine à rechercher les émotions violentes que lui donnent les fables sombres ou les noires réalités du surnaturel diabolique.

Toutes ces théories étranges sont fausses ou funestes. Tous ces mages hirsutes, tous ces vulgarisateurs de la science occulte et des petites recettes de la kabbale qui prétendent peser l'impondérable et toucher l'intangible, attentent à la santé morale du peuple et font une mauvaise œuvre. Philtres d'amour, talismans, élixir d'immortalité emprunté à Cagliostro, pierres merveilleuses assurant la réussite en tout, ésotériques, moyens de faire de l'or, les effigies et les aiguilles : vaines imaginations qui enflamment les faibles têtes et empoisonnent les faibles

³ On ne saurait nier, dit l'abbé Thiers, qu'il y ait des magiciens ou des sorciers (car ces deux mots se prennent ordinairement dans la même signification), sans contredire visiblement la Sainte Ecriture, la tradition sacrée et profane, les lois canoniques et civiles et l'expérience de tous les siècles et sans rejeter avec imprudence l'autorité irréfutable et infaillible de l'Eglise qui l'a si souvent les foudres de l'excommunication contre eux. — Le P. Hurter admet les actes magiques, mais il n'admet pas un art magique tel qu'on puisse produire ces actes prodigieux d'une manière constante et certaine.

cœurs ! Nos mystagogues peuvent s'appeler pompeusement du nom impudent « d'apôtres de la Rédemption par la perversité » : s'ils sont apôtres, ce sont de mauvais apôtres, et la rédemption par la perversité n'est qu'une ridicule et prétentieuse antithèse, la corruption ne pouvant rien sauver ⁴.

POUR LA COMPASSION DE LA T. S. VIERGE

COMMENT IL NOUS FAUT COMPATIR

*O vos omnes qui transitis per viam,
attendite et videte si est dolor sicut
dolor meus !*

O vous tous qui passez par ce chemin,
arrêtez et voyez s'il est une douleur
semblable à ma douleur !

Mes frères,

Vous avez obéi à cette invitation, que l'Eglise met aujourd'hui sur les lèvres de la T. S. Vierge. Vous vous êtes arrachés pendant quelques instants à vos occupations, vous avez suspendu pendant quelques heures vos travaux pour venir en cette antique chapelle de N.-D. de Pitié honorer les douleurs de Marie et la remercier d'avoir bien voulu les accepter pour votre salut.

Ces douleurs, le nom même de la fête que nous célébrons nous en fait connaître la nature. Cette fête des douleurs de Marie s'appelle la « Fête de la Compassion, » parce que les douleurs de la T. S. Vierge ont précisément consisté dans la part qu'elle a prise aux souffrances de son divin Fils, dans la compassion qu'elle lui a témoignée pendant son effroyable Passion.

Or, m. f., voulez-vous savoir la meilleure manière d'honorer ces douleurs de notre Mère du ciel ? C'est de les partager ; c'est d'être comme elle, nous aussi, pleins de compassion pour les souffrances que N.-S. a endurées sur le Calvaire, et de nous affliger à la vue des persécutions dont ce divin Sauveur et sa sainte Eglise sont l'objet aujourd'hui encore.

I

Lorsqu'on veut représenter les saints martyrs qui ont souffert et versé leur sang pour Jésus-Christ, on les montre tenant en mains l'instrument de leur supplice. C'est ainsi que l'apôtre S. André est représenté avec la croix en forme d'X sur laquelle il fut attaché, S. Paul avec le glaive qui servit à lui trancher la tête, notre patron S. Barthélemy avec le couteau dont on usa pour l'écorcher vif. C'est ainsi que nous reconnaissons le diacre S. Laurent au grill sur lequel il fut étendu, la vierge sainte Catherine à la roue brisée sur laquelle on voulait la faire mourir, le martyr S. Mammès au lion couché à ses pieds et auquel on l'avait jeté en pâture, et ainsi des autres.

Notre-Dame de Pitié, elle, on la représente te-

nant sur ses genoux le corps inanimé de son Fils. Voilà quel fut l'instrument de son supplice à elle. Son Fils mis à mort au milieu des plus affreux tourments, voilà quelle fut la cause de son martyre : *Vidit suum dulcem natum moriendo desolatum, dum emisit spiritum*. Et ce martyre, c'est dans son cœur qu'elle l'a ressenti : voilà pourquoi on la représente le cœur percé par le glaive de douleur annoncé par le vieillard Siméon. Tous les coups infligés au corps adorable de son Fils, Marie en a ressenti le contre-coup dans son âme si sensible, et la douleur qu'elle en a éprouvée fut telle qu'elle en serait morte sans un miracle. Car les douleurs morales font mourir aussi bien que les douleurs physiques. Notre-Seigneur, au jardin des Oliviers, alors qu'aucun mauvais traitement n'avait encore été infligé à son corps, disait déjà à ses apôtres : « *Tristis est anima mea usque ad mortem*. Mon âme est triste jusqu'à la mort. » A la vue des supplices qui l'attendaient, il endurait déjà une agonie telle qu'il serait mort dès ce moment si sa divinité n'avait soutenu son humanité défaillante.

Eh bien ! m. f., c'est une agonie semblable qu'endura la T. S. Vierge à la vue de son Fils montant au Calvaire au milieu des menaces et des mauvais traitements. C'est un martyre analogue qu'elle subit au pied de la croix, où, sans qu'elle pût le soulager, agonisait son Fils bien-aimé. Les épines qui plongeaient dans son front béni, la croix qui meurtrissait ses épaules, les pierres du chemin qui déchiraient ses genoux à chacune de ses chutes, les clous qui perçaient ses mains et ses pieds et sur lesquels son corps pesait de tout son poids, la lance qui transperça son cœur de part en part, c'étaient là autant de glaives de douleurs qui déchiraient le cœur de Marie, tant était grande la pitié qu'elle ressentait pour ce Fils bien-aimé, tant était grande la compassion dont son cœur maternel était rempli à la vue de ses épouvantables souffrances !

Ah ! m. f., qui pourrait ne pas pleurer en voyant la Mère de Jésus endurer un pareil supplice ? *Quis est homo qui non fletet ?*... Qui pourrait ne pas sentir son cœur rempli de tristesse, en contemplant la Mère de Jésus souffrant avec son Fils ? O Mère pleine d'amour, faites que je ressente votre douleur et que je pleure avec vous ! *Fac ut tecum lugeam !*

Oui, m. f., la manière d'honorer les douleurs de la T. S. Vierge, c'est de les partager.

Vous en faites vous-mêmes l'expérience quand vous êtes dans la peine et dans le deuil, quels sont ceux qui alors vous procurent le plus de consolation ? Ceux qui prennent part à votre peine, qui s'en attristent et pleurent avec vous... Nous sommes précisément dans les jours qui nous rappellent les souffrances de Notre-Seigneur. Méditons-les et laissons-nous attendrir en voyant combien elles furent affreuses. Les saints, S. François d'Assise en particulier, fondaient en larmes chaque fois qu'ils méditaient sur ce douloureux sujet, chaque fois surtout qu'ils songeaient que nos péchés en ont été la cause : *Pro peccatis suae gentis, vidit Jesum in tormentis et flagellis subditum*. M. f., n'avons-nous pas le même

⁴ Cf. J. Ribet, *La Mystique divine*, t. III (Paris, de Gigord).
— Deux livres surtout marquèrent, à la fin du siècle dernier, la préoccupation des choses invisibles : *Les petites religions de Paris*, de Jules Bois (1894), et *La-bas*, de Huysmans (1891).

motif que ces saints de compatir aux souffrances de Notre-Seigneur ? N'est-il pas notre Sauveur à nous aussi ? N'a-t-il pas souffert et n'est-il pas mort pour nous comme pour eux ?... Ne soyons donc pas insensibles à ses souffrances, et demandons à la T. S. Vierge de remplir notre cœur de la compassion dont le sien débordait ! *Fao me teum pie flere, Crucifixo condolere, donec ego vixero !*

II

Mais ce n'est pas assez, m. f., de compatir aux souffrances que notre divin Sauveur a endurées il y a dix-neuf cents ans et aux larmes que la Sainte Vierge a répandues au pied de sa croix. La Passion de Notre-Seigneur continue, et l'apparition de Notre-Dame à la Salette est une preuve que les offenses faites à son Fils lui font encore verser des larmes.

Aujourd'hui comme au jour du premier Vendredi Saint, Notre-Seigneur est insulté, outragé, bafoué. Les insulteurs, ce sont les blasphémateurs, vos maris, peut-être, vos fils, vos serviteurs. Eh bien ! je vous le demande, ces blasphèmes retentissent-ils douloureusement dans vos cœurs de chrétiennes ? Faites-vous votre possible pour les empêcher ? Avez-vous soin du moins, quand vous les entendez, de consoler Notre-Seigneur par un acte d'amour ? Ah ! quand sur le Calvaire les Juifs insultaient leur victime expirante, combien la Sainte Vierge devait souffrir en voyant leurs ricanements et en entendant leurs sarcasmes !

Aujourd'hui comme au jour du premier Vendredi Saint, Notre-Seigneur est dépouillé de ses vêtements. Il l'est en la personne des religieux, dont on a pris les couvents et fermé les écoles ; il l'est en chacune de nos paroisses et en la personne de nos églises, dont on a pris les biens ; il l'est en la personne de nos morts, dont on a confisqué les fondations sacrées. Toutes ces spoliations sacrilèges excitent-elles votre indignation ? Eprouvez-vous de la douleur en voyant Notre-Seigneur ainsi dépouillé des biens que la pitié de vos ancêtres ou la vôtre lui avaient confiés ? Oui, certainement, si vous aimez N.-S. comme la Sainte Vierge l'a aimé. Qui dira la douleur qu'elle éprouva quand elle vit dépouiller son Fils bien-aimé de la robe sans couture qu'elle lui avait si amoureuxment tissée !

Aujourd'hui comme au jour du premier Vendredi Saint, les ennemis de Jésus-Christ vocifèrent : « *Nolumus hunc regnare super nos !* » Nous ne voulons pas qu'il règne sur nous ! » Ces ennemis, ce sont tous ceux qui ont chassé le crucifix des écoles, des hôpitaux et des prisons ; ce sont tous ceux qui, en demandant le maintien des lois impies, refusent de rendre à la religion et à Jésus-Christ sa place dans la société. Tous ces attentats nous affligent-ils ? Eh bien ! montrons-le en redisant avec plus de ferveur les paroles du *Pater* : « *Adveniat regnum tuum !* Que votre règne arrive, ô mon Dieu ! » Montrons-le surtout en travaillant de toutes nos forces à faire régner Jésus-Christ dans nos familles, dans notre paroisse et dans la société toute entière.

Aujourd'hui, enfin, comme au jour du premier Vendredi Saint, Notre-Seigneur est crucifié et mis à mort. Qu'ils sont nombreux ceux qui le tuent dans les âmes par leurs discours, leurs écrits, leurs mauvais exemples !... Grâce à Dieu, vous n'êtes pas de ceux-là ; vous souffrez, au contraire, quand vous êtes les témoins de ces scandales. Vous souffrez quand vous entendez mal parler de la religion et assistez à des conversations qui peuvent ruiner la foi dans les âmes. Vous souffrez quand on vous dit que dans les mauvais journaux il y a des attaques contre la religion capables d'ébranler les faibles ; quand vous voyez de mauvais chrétiens travailler le dimanche et par leur exemple en entraîner d'autres à faire de même ; quand vous voyez le désordre s'étaler autour de vous et causer la perte des âmes. C'est très bien, mais il faut faire mieux encore. Il faut prémunir contre ces scandales ceux qui dépendent de vous, vos maris, vos enfants, vos serviteurs. Il faut tâcher d'empêcher ces mauvais exemples en faisant de charitables remontrances à ceux qui les donnent ; il faut faire taire ces conversations, interdire votre maison à ceux qui les tiennent, fermer votre porte aux mauvais journaux et les remplacer par des bons. Pour sauver les âmes, il faut déployer autant d'ardeur qu'en déploient pour les perdre les ennemis de la religion.

Voilà, m. f., comment vous compatierez vraiment aux souffrances de Notre-Seigneur et aux douleurs de Notre-Dame ; c'est en les partageant, en les atténuant dans la mesure du possible, c'est en travaillant à en supprimer la cause.

*
* *

Oh ! m. f., si c'est ainsi que se traduit notre dévotion envers N.-D. de Pitié, quand nous quittons ce monde, nous n'aurons rien à redouter des jugements de Dieu. Vous prendrez notre défense, ô bonne Mère, au tribunal de Dieu, afin qu'il ne nous condamne pas aux flammes éternelles : *Flammis ne urar succensus, per te, Virgo, sim defensus in die judicii...* Et vous, Seigneur, reconnaissant en nous des enfants de votre Mère désolée, vous souvenant que, comme l'apôtre S. Jean, sainte Marie-Madeleine et les saintes Femmes qui sur le Calvaire la consolèrent par leur affectueuse sympathie, nous avons honoré les douleurs de votre T. S. Mère, vous nous accorderez la palme des élus : *Christe, cum sit hinc exire, da per Matrem me venire ad palmam victoriae*. De même que Marie reçut dans ses bras votre corps sacré descendu de la croix, vous lui permettrez de recueillir notre âme au sortir de notre corps et de l'emporter en paradis. Ainsi soit-il.

IMPRIMATUR

Lingonis die 21 martii 1928.

EUG. LINDECKER, Vic. gen.

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de l'AMI DU CLERGÉ

Année du Clergé du 29 mars 1928

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Instructions de Carême sur la religion (An).

— XI. Nécessité d'une religion positive, 193.

Conférences de Carême sur les superstitions contemporaines (An). — XIII. La superstition contre la religion, 195.

Pour le Vendredi Saint. — I. Les mystères douloureux du Rosaire, 197. — II. Les sentiments d'un vrai chrétien, 201.

Sermons pour Pâques. — I. Le tombeau glorieux, 202. — II. La paix du Christ, 204.

Les Saints de la vieille France. — XIII. Lanfranc et Bérenger, 206.

En lisant. — L'amour de Jésus crucifié, 208.

INSTRUCTIONS DE CARÊME SUR LA RELIGION

XI

NÉCESSITÉ D'UNE RELIGION POSITIVE

Messieurs,

Une religion est nécessaire ; ni un individu, ni un peuple, ni l'humanité ne peuvent s'en passer : la religion est un besoin et une condition de la vie humaine, sous quelque forme qu'on l'envisage. Mais quels caractères devra posséder cette religion nécessaire ? Sera-t-il suffisant que chacun ait sa croyance, tout le monde étant libre de croire ce que bon lui semble ? Faudra-t-il abandonner le sentiment religieux à lui-même, sans se préoccuper de l'éclairer et de le guider ? S'il fallait s'en rapporter à Renan et à sa postérité de penseurs dilettantes, la vraie religion, âme flottante non fixée à un corps, n'est que le sentiment religieux dégagé de toute forme, vide de tout contenu. Une religion ainsi comprise remplira-t-elle le rôle vital qu'elle est appelée à jouer parmi les hommes ?

Est-il vrai que toutes les religions sont bonnes ? « Ce n'est pas assez, insiste un écrivain de notre temps, ce n'est pas assez de souffrir toutes les religions ; il faut les honorer toutes, croire que toutes sont saintes, qu'elles sont égales entre elles par la bonne foi de ceux qui les professent, que semblables à des traits lancés de points différents vers un même but, elles rejoignent le sein de Dieu ¹. »

Ce sont là, Messieurs, de purs sophismes.

Il nous faut une religion à forme définie. Il nous faut une religion qui nous soit une règle de vie.

Ce qui revient à dire qu'il faut à l'homme, aux peuples et à l'humanité une religion positive.

Je m'apprête à vous le démontrer.

I

La première question que nous avons à examiner est celle-ci : — Une religion sans forme définie,

¹ Anatole France, *Sur la pierre blanche*.

âme sans corps, est-elle la religion qui est nécessaire à l'homme, aux peuples, à l'humanité ?

Je réponds : Non ! Une telle religion, sans dogmes, sans culte, sans rites, n'a plus de la religion que le nom. Elle se volatilise jusqu'à n'être plus qu'un rêve et qu'une ombre.

Chose digne de remarque : le sentiment religieux abandonné à lui-même est incapable de trouver l'aliment qui lui convient. L'homme sent naturellement qu'il doit croire quelque chose, et qu'il doit accomplir certains devoirs pour atteindre sa destinée. Mais que doit-il croire ? Quels sont ses devoirs ? Il cherche, et le plus souvent reste perplexe. S'il est intelligent, il pourra découvrir par lui-même les trois ou quatre grandes vérités qui sont le fond de toute religion ; il n'ira pas plus loin. Tel Jouffroy, l'un des philosophes les plus pénétrants et l'une des âmes les plus hautes du siècle dernier. Pendant vingt-cinq ans d'un travail acharné, il s'est livré à une recherche inquiète et douloureuse. A la fin, pour couronner cet effort, rien, que les principes insuffisants de la religion naturelle. C'était trop peu ; aussi en conçut-il une sorte de tristesse tragique, voisine du désespoir, dont il finit par mourir. On conçoit que ceux qui sont moins doués et moins instruits n'arrivent même pas à ce maigre résultat, et l'on peut affirmer que ces millions d'être humains qui vivent courbés sur la glèbe ou l'outil, luttant pour la vie du matin au soir jusqu'à leur dernier jour, ne puissent parvenir à faire la moindre lumière sur ce qu'il leur importe avant tout de connaître. Ils désirent savoir — et avec quelle force d'aspiration ! — qui a créé ce monde où ils se trouvent vivre ; pourquoi ils sont venus, et envoyés par qui ; ce qu'ils ont le devoir d'y faire ; ce qu'il adviendra d'eux après la mort ; s'il existe des sanctions par delà la vie ; quel est enfin le secret du bonheur ici-bas et ailleurs, s'il y a un ailleurs. Ces problèmes, ils sont incapables de les résoudre par eux-mêmes, la science est muette, et il n'y a que la religion qui puisse leur donner les solutions qu'ils réclament.

Il faut donc à ces millions d'êtres humains une religion toute faite, qu'ils puissent embrasser de confiance et qui soit à leurs pauvres âmes tourmentées et anxieuses un flambeau, un appui et un guide, autrement dit, il leur faut une religion positive.

Mais il y a plus : le sentiment religieux, toujours, bien entendu, abandonné à lui-même, est plus que tout autre porté à s'égarer ; il n'y a pas un seul instinct en nous qui soit plus facile ni plus prompt à l'erreur. S'il n'est pas dirigé, il se déprave, il excède, il tombe dans les sottises et dans les monstruosité de la superstition. Sous l'empire du besoin de croire, l'homme se forge des dieux, et le paganisme est né ; il déforme une religion pure, et nous avons dans le passé toutes les excentricités de la Gnose, et dans le présent toutes celles des sectes anglo-saxonnes ; il se lance à toute bride dans le champ de la croyance, sans autre règle que le libre examen, et nous avons la religion diminuée et presque anéantie du protestantisme allemand ; il s'exagère la puissance des symboles, et nous avons la crédulité naïve et superstitieuse de certaines régions

catholiques ; il outre la portée d'un dogme, et nous avons toutes les supercheries et toutes les folies du spiritisme.

La vague religion que nous recommandent les sophistes dont je parlais en commençant, n'empêchera jamais l'incertitude des esprits et le flottement des âmes aux prises avec de si hauts problèmes. Les hommes ont besoin de formules et de dogmes où attacher leur foi, d'images à quoi attacher leur cœur. Qui nous donnera et imposera ces formules ? Qui dressera ces images devant notre pensée ? Où, enfin, trouverons-nous le guide qui nous dirigera dans le ténébreux maquis des doctrines et des erreurs ? Qui nous arrachera aux hésitations, aux doutes, aux perplexités, aux négations imprudentes, aux aberrations du sentiment religieux égaré ?... Il n'y a, pour atteindre ce but, qu'une religion positive, officielle, une religion qui dise clairement et en détail ce qu'il faut croire et pratiquer. C'est vous dire qu'en même temps qu'une dogmatique définie, elle doit offrir aux âmes une morale également précise. Et ceci, Messieurs, m'amène à la seconde partie de notre entretien.

II

La religion est toujours une certaine illumination de l'esprit ; mais elle est aussi autre chose : elle est une règle morale, et à ce point de vue encore il faut qu'elle ait un caractère positif, qu'elle soit autre chose qu'une confuse aspiration ; autrement dit : il faut qu'elle soit un organisme formel, vivant et agissant.

Pour que la religion joue son rôle de religion, il est nécessaire que, en même temps qu'elle impose des croyances à l'esprit, elle impose des règles à la vie. Historiquement, toutes les religions, même les plus fausses, ont imposé des dogmes et une morale. Tous les peuples de la terre, même les plus dévergondés, ont reconnu des lois supérieures devant lesquelles le devoir était de s'incliner. C'est qu'il est dans la nature qu'il en soit ainsi. Une religion sans préceptes moraux obligatoires et dont les exigences sont dépourvues de sanctions, est une religion inutile, aussi inutile que l'est une morale sans religion. Toutes les morales dites laïques, morale sans Dieu, morale scientifique, morale atavique, morale de la solidarité, art moral rationnel, tous ces systèmes, que de prétendus penseurs se sont donné tant de mal à inventer et à mettre debout, se sont révélés, à l'usage, d'une stérilité absolue. Pourquoi ? Parce que le lien ou le rapport qui crée l'obligation fait défaut. De même, une religion sans lois n'a aucune force pour atteindre la conscience et diriger la conduite. L'individu, les peuples et l'humanité même, n'ont ni joug ni frein, ni direction : ils ne peuvent vivre.

J'en conclus qu'il est nécessaire, pour que la religion, dont l'être humain ne peut se passer, atteigne ses fins, qu'elle promulgue des lois et des sanctions. Elle devra dresser le catalogue des vertus à pratiquer, promulguer des prohibitions, exercer des contraintes.

Or, qu'est-ce qu'une religion ainsi conçue, sinon une religion positive ?

De ces raisons accumulées, il faut conclure, Messieurs, qu'une religion est nécessaire aux hommes, aux peuples et à l'humanité, et que cette religion ne doit pas être l'expression vague du sentiment religieux, mais une religion définie, précise en son fond comme en ses formes, rigoureuse dans ses enseignements, officielle en quelque sorte, et pour tout dire d'un mot, positive.

À la fin de *La Colline inspirée*, l'un des plus beaux livres de Maurice Barrès, l'auteur institue un dialogue entre une prairie et la chapelle qui la domine. La prairie, c'est l'espace où l'on court, où l'on joue, où l'on rêve, où l'on est libre ; la chapelle, c'est le sanctuaire clos où l'on subit les lois du rite et de la prière.

La prairie dit : « Je suis la Prairie, l'esprit de la terre et des ancêtres les plus lointains, la liberté, l'inspiration. »

La chapelle répond : « Je suis la règle, l'autorité, le lien ; je suis un corps de pensées fixes et la cité ordonnée des âmes. »

La prairie : « J'agiterai ton âme... »

La chapelle : « Visiteurs de la Prairie, apportez-moi vos rêves pour que je les épure, vos élans pour que je les oriente. »

Belle allégorie, et profonde. Il faut que les pensées, les désirs et les croyances mêmes des hommes soient soumis à une discipline ; il faut que l'âme humaine et surtout l'âme religieuse entre dans un cadre, accepte une autorité, obéisse à des règles ; en un mot, qu'elle se donne à un corps religieux qui la limite et la contienne. Mais pour un moderne, quel sera ce corps religieux organisé ? Quelle, cette religion positive où il devra entrer ?

C'est ce que je vous dirai dans une autre série de conférences. Mais ne le devinez-vous pas ? L'histoire, la révélation, la raison, l'expérience, la science même, tout vous dit que cette religion positive et vraie, c'est le catholicisme, la religion dans laquelle vous êtes nés et à laquelle vous appartenez par toutes les fibres de votre âme, à la vie et à la mort.

Je n'ai voulu, dans les entretiens que nous avons eus ensemble depuis un mois, que vous mettre en garde contre l'idée laïque et libre-penseuse que le sentiment religieux et la religion, par conséquent, peuvent et doivent un jour disparaître du cœur des hommes et de l'humanité. Vous savez désormais que cette disparition est une impossibilité, le sentiment religieux étant naturel et inamissible, et que la religion, qu'on le veuille ou ne le veuille pas, est une nécessité absolue dans tous les ordres, contre laquelle rien ne peut rien.

Hommes religieux, emportez d'ici ces certitudes consolantes. Elles vous permettront de juger à leur valeur les assertions de tant de gens qui parlent de la faillite de la religion sans en connaître les fondements immortels, et d'avoir quelque pitié pour ces penseurs rationalistes dont la raison est si courte. Vous considérerez leurs prophéties comme des facéties ou de vains épouvantails. Vous n'en serez pas émus. Vous garderez au fond de vos âmes l'heureuse sérénité d'hommes qui savent qu'en étant religieux ils sont dans l'ordre, et que, s'il est quelque part

des gens qu'il faut considérer comme « des hallucinés et des vésaniques relevant de la pathologie mentale, » ce n'est pas vous, mais ceux qui ignorent ou méconnaissent l'une des lois les plus inviolables de la nature humaine.

FIN

CONFÉRENCES DE CARÊME SUR LES SUPERSTITIONS CONTEMPORAINES

XIII

LA SUPERSTITION CONTRE LA RELIGION

Messieurs,

Il me serait facile de continuer notre enquête sur l'intéressante et assez redoutable question qui a fait l'objet de nos conférences ; facile également d'ajouter des faits nouveaux à ceux que j'ai rapportés. Il faudrait encore parler des religions nouvelles à tendances médicales, les unes niant la maladie, les autres refusant les remèdes : les *Christian scientifics* américains, les *théosophes* indous, les *Antonistes* belges, toutes les religions qui prétendent unir la science à la foi et par ce mélange arriver à établir enfin le bonheur sur la terre, grâce à la suppression de tous les maux ! J'en ai dit assez, je l'espère du moins, pour vous édifier sur la « mentalité » des déchristianisés de notre temps. Je n'ai donc plus qu'à tirer la conclusion de notre trop rapide étude.

Cette conclusion, c'est que la superstition envahit de plus en plus des populations qui n'ont plus de croyance positive ; c'est ensuite que la superstition s'attaque à la religion, la défigure et la fait oublier ; enfin nous prendrons la résolution de combattre de toutes nos forces cette funeste source d'erreur.

I

Je vous ai dit, au cours de nos conférences, où l'on en est arrivé, au xxe siècle, dans cette France intelligente, plutôt sceptique, la patrie des esprits forts. On se moque des dogmes chrétiens, on raille la croyance aux mystères religieux, on rit des scapulaires et des chapelets, dévotions, assure-t-on, de vieilles femmes et de petites filles ; et l'on admet les ridicules arcanes de la cabale ; on se soumet à des pratiques et à des singeries vaines, semblables à celles des grands sorciers et des grands fétichistes de l'Inde ou de l'Arabie ; on recourt aux devins, aux mages, aux fakirs, aux somnambules ; on fait appel aux oracles, aux augures, aux sibylles et aux pythonisses ; on prend peur des jours et des nombres, et l'on se couvre de prétendus porte-bonheur.

Il n'est plus de mode d'être sceptique en ces matières. Personne ne raille plus. Il fut un temps où les gens superstitieux n'allaient consulter *médiums* et *voyants* qu'en cachette ; ils n'auraient pas osé avouer cette faiblesse à leurs amis et à leur famille. Aujourd'hui, c'est publiquement, sans honte aucune, qu'on entre dans leur salon de consultation, et de grandes dames les invitent à dîner ; que dis-je ? ces gens sont convoqués solennellement dans les cabinets

des juges d'instruction et interrogés sur les opérations de justice ! Nous avons été témoins de cet invraisemblable comble !

Les observateurs avisés l'avouent ou le constatent : une partie de ce peuple vit dans un surnaturel sans règle et sans bon sens.

« Les sectes les plus bizarres foisonnent et prospèrent partout, écrit Clément Vautel. Le spiritisme, l'occultisme, la théosophie et dix autres folies du même genre recrutent d'innombrables adhérents. Il y a un monde fou, vraiment fou, chez les sorciers, somnambules, tireuses de cartes, sibylles et autres voyantes extralucides.

« Des bouquins traitant de magie, d'occultisme, de satanisme se vendent à des centaines de milliers d'exemplaires, et quand un jeune fumiste de village fait du bruit dans sa cave, des myriades de badauds, des légions de journalistes, des brigades de gendarmerie vont contempler, en tremblant, la « maison hantée. »

« La crédulité publique et privée n'a jamais été plus grande ¹. »

« D'année en année, écrit un autre témoin des folies de ce temps, la fortune des cartonanciennes, des somnambules extralucides et des autres diseuses de bonne aventure n'a cessé de m'émerveiller et de m'écœurer. De toute évidence, le monde des lectrices et des lecteurs que l'école républicaine a affranchis de toute foi métaphysique et surnaturelle, se délecte de plus en plus aux opérations les plus sordides du sous-mysticisme le plus épais ². »

Qui se serait attendu à voir de pareilles superstitions dans un siècle rationaliste et libre-penseur ? Serait-il donc vrai que les plus crédules des hommes sont justement ceux qui ne croient à rien ? Les âmes, comme la nature, auraient-elles horreur du vide ? La croyance qu'on chasse serait-elle fatalement remplacée par une autre qui ne la vaut pas, et aurait-il donc raison, le chroniqueur qui affirmait, il y a quelques années, que nos contemporains ont « une invincible tendance à compenser en eux l'évanouissement de la religion par la divinisation de n'importe quoi » ?

Une chose certaine, c'est qu'on ne fut peut-être en aucun temps plus superstitieux qu'à notre époque. « Dans les rangs les plus hauts de la société, on voit maints esprits cultivés, prétendument intelligents, se lancer à corps perdu dans un surnaturel extravagant dont ils masquent la folie sous le nom d'une science menteuse. Et dans le peuple, à mesure que la croyance au démon tentateur et la crainte du mal qui en était l'excellent résultat, s'affaiblissent dans l'âme, on devient plus disposé à chercher ce diable auquel on ne croit pas, dans les sorcelleries d'un ridicule invraisemblable ³. »

Voilà le fait indéniable, le fait attesté par tous ceux, quelle que soit d'ailleurs leur croyance ou leur philosophie, qui ont des yeux pour voir. Si une telle folie n'entraînait pas de graves conséquences, il n'y aurait qu'à déplorer la faiblesse mentale des étranges

¹ *Le Journal*, janvier 1926.

² *Action franç.*, janvier 1926.

³ François Veuillot.

dévôts de la superstition, et à hausser les épaules. Malheureusement, la superstition oblitère ou fait dévier le sentiment religieux et détourne les âmes de la religion même. Là est son principal danger.

II

Depuis que la religion chrétienne a pris possession du monde et l'a civilisé, elle a toujours été combattue et contrecarrée par des sectes désireuses de lui arracher les âmes. Pour y parvenir, ces sectes se présentent avec quelques parties de notre doctrine, vérités tronquées ou déformées qui donnent aux croyants qu'elles séduisent l'impression de n'être pas trop dépayés dans un milieu religieux nouveau. C'est un stratagème du Mauvais.

De même, l'homme ayant besoin de surnaturel, des individus surgissent qui lui fournissent une sophistication et des postiches de surnaturel, lesquels relèvent le plus souvent de la prestidigitation et de l'imposture. C'est encore un stratagème du Mauvais, et, comme nous l'avons vu, c'est le plus fréquent, du moins chez nous.

La superstition rejoint l'hérésie dans son effort pour égarer le sentiment religieux et anéantir la vraie religion. Comme l'hérésie, la superstition s'attaque à la pure croyance, qu'elle défigure et déforme. Ce sont deux sœurs qui se prêtent un mutuel concours, depuis vingt siècles que le christianisme a pris racine dans le monde. Beaucoup d'hérésies furent purement intellectualistes, mais combien d'autres ne furent qu'illuminisme et fanatisme, plus ou moins mêlés de divination et de magie ! Tout le monde sait quel merveilleux terrain le protestantisme, avec son principe du libre-examen qui libère de toute règle l'imagination et la raison elle-même, offre, depuis qu'il existe, à la crédulité. Mais ce n'est pas seulement chez les protestants que germent et s'épanouissent ces fleurs empoisonnées, c'est partout où le christianisme ne subsiste plus qu'à l'état de coutume, sans lumière et sans âme.

Là, si on conserve les noms sacrés de Dieu et de Jésus-Christ, c'est en les vidant de leur sens de Roi tout-puissant et adorable du monde et des âmes. Si l'on croit encore au diable, c'est pour le mettre sur le trône suprême, à la place, lui le Mauvais, du Très-Bon ; lui le Très-Bas, à la place du Très-Haut, et implorer ses grâces. Si l'on espère des miracles, on les demande à des pratiques vaines et à des puissances inintelligentes ou inexistantes.

De là, le danger de la superstition ; elle ne peut s'accorder avec la foi, et en détournant les âmes des vraies forces surnaturelles, elle la fait perdre.

Il a pu exister un temps où religion et superstition pouvaient sinon s'entendre, du moins se souffrir. On l'a vu au moyen âge, et même plus tard dans nos campagnes. Mais alors l'autorité ecclésiastique veillait et, parce qu'elle était écoutée, remettait les choses au point et en place. Aujourd'hui, l'Eglise n'a plus d'autorité auprès des déchristianisés ; ils l'ignorent ou ils ne font aucun cas de ses directions. Tombés dans la superstition, ils y demeurent donc, et ils ne peuvent que s'y enfoncer toujours davantage. C'est ce que nous avons constaté dans nos con-

férences, et c'est ce que vous pouvez constater vous-mêmes en observant ce qui se passe autour de vous à ce point de vue.

Danger extrêmement grave qui risque d'entraîner nombre d'âmes jusqu'à l'idolâtrie. On verrait alors ce spectacle déconcertant et lamentable : au milieu d'une civilisation matérielle en plein progrès, une civilisation intellectuelle et morale en pleine subversion, décadence et décrépitude.

N'exagérons rien. Il y a encore trop de vrais et sincères croyants en France pour que nous en soyons là. Mais dites-vous bien que si l'effort de déchristianisation poursuivi si longtemps par la Maçonnerie et la Libre-Pensée, sa fille, aboutissait à détacher ce pays du Christ et de l'Eglise, cette étrange antinomie deviendrait fatalement une réalité. La superstition prendrait la place de la religion, et vous verriez un peuple en possession des plus belles conquêtes de la science, esclave des plus basses chimères et victime des plus audacieux mensonges, livré à des croyances aussi ineptes que funestes à la société.

C'est pourquoi il est de notre devoir de nous mettre en travers du mouvement qui emporte tant d'âmes de ce temps vers l'abîme que je vous signale.

III

Que faire pour combattre et vaincre un fléau qui humilie la raison et défigure la religion ?

La Frano-Maçonnerie répond avec son fiel connu et dans sa phraséologie coutumière : — « Si nous voulons que cette ombre meurtrière de la pensée humaine, complice de tous les crimes qui laissent dans l'histoire une longue traînée de sang, ne puisse s'étendre et s'épanouir sur le monde, si nous voulons préserver les générations d'un fatal enlèvement intellectuel sous la sujétion des dogmes, des préjugés et des superstitions, détruisons l'Eglise, ce symbole apostolique d'horreur et d'épouvante, ce foyer de malaisance universelle et reprenons l'âpre combat de toujours au cri renouvelé de Voltaire : « Ecrasons l'in-fâme ! »

Ainsi, à en croire les sectaires francs-maçons, la cause des superstitions, ce serait l'Eglise ! Pour qu'il n'y ait plus de superstitions, il faut détruire la religion !

Eh bien ! voilà plus d'un siècle et demi que cette secte travaille avec une ardeur satanique, plus funeste encore à la patrie qu'à l'Eglise, à paralyser le catholicisme chez nous et à tuer le sentiment religieux dans les âmes. Ce sont eux, les francs-maçons qui ont, pour ne pas remonter plus haut, réclamé et obtenu d'un Combes la séparation des Eglises et de l'Etat ; eux qui ont entravé le recrutement sacerdotal par la loi des curés sac au dos ; eux qui ont inspiré et réalisé l'abominable saccage des biens des Congrégations et du clergé ; eux qui ont mis la main sur l'école et déchristianisé les trois quarts des enfants de France... Et que voyons-nous ? La superstition plus vivante et plus répandue que jamais, vivante et répandue jusque et surtout parmi les adeptes de la secte et les malheureux qu'elle a conquis à son ignoble et haineux matérialisme !

Chateaubriand a révélé la vraie cause de la su-

perstitution : « Lorsque le peuple, a-t-il écrit, sera *irréligieux*, il ira interroger la bohémienne ou chercher sa destinée dans les bigarrures d'une carte. On est bien prêt de tout croire quand on ne croit à rien, on a des devins quand on n'a plus de prophètes, des sortilèges quand on renonce aux cérémonies religieuses, et l'on ouvre les antres des sorciers quand on ferme les temples du Seigneur. » Paroles profondes, confirmées par toute l'histoire, y compris l'histoire de notre temps. D'où il suit qu'il faut retourner contre les francs-maçons, ces imbéciles ennemis de l'Eglise, leur dénonciation injuste et dire : « Si nous voulons que cette ombre de la pensée humaine, source de toutes les aberrations et de toutes les folies, complice ou mieux inspiratrice de tant de crimes sanglants, ne puisse s'étendre et s'épanouir sur le monde; si nous voulons préserver les générations d'un fatal enlèvement intellectuel sous la sujétion des dogmes de la libre-pensée et de ses préjugés, détruisons la Contre-Eglise, cette école de haine et d'ignorantisme, ce foyer de malfaisance universelle, et engageons et soutenons contre elle une lutte à mort et sans merci. »

L'homme en général et l'homme moderne lui-même, ne peut se passer du surnaturel, qui lui est nécessaire comme l'air qu'il respire. Notre société ne croit plus, tout en gardant l'impérieux et irrésistible besoin de croire. Telle la société romaine quand le Christ parut. Tandis que le christianisme attirait à lui l'élite des esprits et des caractères, la magie, la théurgie asservissait le reste. Pour un qui croyait en Jésus-Christ, mille croyaient aux prêtres d'Isis et aux sorcières égyptiennes. Ainsi chez nous. La foi semble disparaître, elle ne fait que changer; elle se gâte et ne meurt pas. Même quand on ne croit plus qu'à la nature, on veut du surnaturel. Nos sceptiques et nos athées qui rejettent le surnaturel divin, troublés par le besoin de croire quelque chose, n'importe quoi, vont d'instinct au surnaturel des diseuses de bonne aventure. Mais il y a un surnaturel et surnaturel : il y a le surnaturel authentique et le surnaturel contourné. Celui-là accrédite des pratiques absurdes et provoque dans les esprits un désordre intolérable, contre lequel il nous appartient de protester. Protestons, pour que notre orgueilleuse et folle société moderne ne perde pas tout bon sens !

Le devoir des catholiques, en présence des recrudescences de la superstition, est avant tout de ne pas en partager les erreurs, de protester par leur conduite, dégagée et libre, contre ses pratiques vaines et, pour arriver à cette juste indépendance, de s'instruire fortement des vérités chrétiennes. La religion bien entendue exclut la superstition, car la superstition n'a d'autres sources que l'instinct religieux naturel s'agitant et se développant dans l'ignorance.

Ils se riront de la prétendue vertu des pierres et des nombres; ils sauront qu'il n'y a ni jours fastes ni jours néfastes; qu'il n'y a que les ignorants et les sots pour croire à l'efficacité des « porte-bonheur, » et que les nécromanciennes et les somnambules ne sont que de hardies exploiteuses de la crédulité publique.

Ils se riront des inventeurs de religions nouvelles, de tous les illuminismes et de tous les illuminés,

sachant bien qu'il n'est qu'une seule religion vraie, celle que Jésus a fondée et que maintient et propage l'Eglise.

Ils suivront le conseil de l'apôtre S. Jean, qui les avertit qu'il ne faut pas se fier à toute sorte d'esprit (I Jo., iv, 1). Il existe des *voyantes* et des *voyants* qui n'ont jamais rien vu, et des *révélations* et des *prophéties* qui sont de pures fariboles. Ils seront des croyants, non des crédules. Qu'avant tout, ils attendent le contrôle de leurs chefs religieux.

Qu'ils aient toujours les yeux fixés sur leur clergé; ils verront que presque toujours il se tient sur la réserve ou, pour mieux dire, sur la défensive. Gardien de la vérité révélée, ils le verront hésitant et circonspect, plutôt lent à donner son adhésion même aux miracles avérés que l'esprit de Dieu suscite. Il sait trop que le surnaturel prodigieux n'est qu'une exception et que l'intervention directe et prochaine de Dieu dans les affaires de ce monde ne peut être journalière.

Possible, à la rigueur, que quelques ecclésiastiques révèlent une tendance à accepter le merveilleux; mais en général, les prêtres demeurent sur leur garde et attendent que l'autorité souveraine se soit prononcée sur ces prodiges, qui ne sont souvent que des prestiges.

Le premier devoir est donc la défiance.

Le second, — et celui-ci s'impose à ceux qui dirigent les esprits, — c'est d'éclairer les masses, car c'est seulement en les éclairant qu'on les arrachera à la superstition. C'est ce dernier devoir que j'ai essayé de remplir auprès de vous dans nos conférences; à vous, Messieurs, de montrer par votre attitude devant un si grand mal, que je m'en suis acquitté utilement.

FIN

POUR LE VENDREDI SAINT

I

LES MYSTÈRES DOULOUREUX DU ROSAIRE

Christus passus est pro nobis, vobis relinquit exemplum.

Jésus-Christ a souffert pour nous, en vous laissant sa Passion en exemple. (I Petr., II, 24).

Mes bien chers frères,

Appelé par l'aimable invitation de votre zélé pasteur à vous parler ce soir de la Passion de N.-S. Jésus-Christ, je me sens incapable de vous dépendre dignement les souffrances inexprimables de l'Homme-Dieu. Aussi, sans entrer dans de longues considérations qui seraient inutiles, car le seul récit de ce drame divin est assez éloquent par lui-même; je me propose de méditer très simplement avec vous les cinq mystères douloureux du Rosaire, qui sont comme un résumé de toute la Passion. Les Souverains Pontifes en ces dernières années ont beaucoup recommandé la dévotion à ces touchants mystères, comme étant très apte à produire dans les âmes des fruits admirables de salut. Voilà pourquoi

j'ai pensé qu'il était bon de méditer avec vous ce soir les cinq mystères du Rosaire qui s'occupent des douleurs de l'Homme-Dieu pendant sa Passion et qui sont, comme vous savez, l'Agonie au jardin des Oliviers, la Flagellation, le Couronnement d'épines, le Portement de Croix et le Crucifiement. Et nous joindrons à cette méditation, comme conclusions pratiques, quelques réflexions sur ce qu'on appelle le *fruit* de chaque mystère, c'est-à-dire sur la contrition, l'humilité, la mortification, la soumission à la volonté de Dieu, et enfin la pénitence et la conversion.

Daigne donc la T. S. Vierge Marie, la grande coopératrice de Jésus-Christ dans l'œuvre de la Rédemption, nous obtenir, par les mérites de son adorable Fils et par ses immenses douleurs, la grâce du repentir et de la conversion ! Puisse également la Croix sainte du Sauveur, cette Croix glorieuse que nous adorons tout particulièrement en ces jours bénis, intercéder pour nous auprès de Dieu ! En commençant cette méditation, saluons-la, cette Croix divine, car elle est aujourd'hui plus que jamais notre unique espérance : *O Crux, ave, spes unica !*

1^{er} MYSTÈRE : *L'Agonie de Jésus.*

FRUIT DU MYSTÈRE : *La conversion.*

Le premier acte de la sanglante tragédie de la Passion eut lieu au jardin des Oliviers, à Gethsémani.

Jésus venait d'instituer l'adorable Eucharistie. Il venait de léguer aux siècles futurs ce testament immortel et sublime de son amour pour nous. Il semblait qu'après ce don complet de lui-même, après cet anéantissement ineffable, l'immolation du Christ était bien finie. Mais non, m. f. ; elle ne faisait, au contraire, que commencer.

Suivons en effet Jésus au sortir du Cénacle. Il gravit les pentes du mont des Oliviers et arrive à ce jardin de Gethsémani où l'attendait la justice divine. Là, il tombe à genoux et se met en prière. Alors, fondant sur lui comme les eaux tumultueuses d'un torrent, selon la belle expression de nos Saints Livres, se déroulèrent devant son âme très sainte, en un tableau épouvantable et dans une horrible vision, tous les crimes de l'humanité. Depuis le péché d'Adam jusqu'au dernier forfait qui souillera la terre, il se vit chargé de tout, absolument tout, Lui, l'Innocence même, la Pureté même, la Justice et la Sainteté mêmes !... Selon l'énergique expression de S. Paul, Dieu le fit péché pour nous et responsable de tous nos crimes. Et l'expiation fut atroce, car Dieu hait souverainement le péché. Il fut donc sans pitié pour son Fils en qui il ne vit plus dès lors que les iniquités qu'il devait expier.

Accablé d'une tristesse, d'une honte et d'une horreur indicibles, Jésus tombe la face contre terre. Son agonie est si épouvantable qu'une sueur de sang s'échappe de son corps et il se sent défaillir. Par trois fois il appelle son Père à son secours et le conjure d'éloigner, si c'est possible, le calice affreux de nos crimes, mais son Père semble ne pas l'entendre et le divin Maître reste seul, et bien seul, en

face de nos péchés maudits. Son amour pour nous est plus fort cependant que la souffrance, et réconforté par la mystérieuse apparition d'un ange, il se résigne à boire le calice jusqu'à la lie, puisque cela est nécessaire à notre salut.

Ah ! m. f., nous disons parfois peut-être en nous laissant aller au péché : « Après tout, qu'est-ce qu'un péché ! J'en ai commis déjà beaucoup dans ma vie et quel mal en ai-je ressenti ? *Peccavi, quid mihi accidit triste ?* » (Eccl., v, 4). De grâce, m. f., si vous vous sentiez disposés à le faire, ne blasphémez pas ainsi. Si vous comptez pour rien les ravages épouvantables que le péché, même véniel, fait dans vos âmes, du moins n'insultez pas à la douleur de votre Dieu. Les grandes douleurs sont toujours respectables et l'on doit s'incliner avec émotion devant elles. Mais les douleurs d'un Dieu, surtout quand c'est nous qui en sommes la cause, doivent nous être doublement sacrées. C'est plus que de la pitié que nous leur devons : c'est un profond repentir et une conversion sincère. Oui, en face de cette innocente Victime, agonisant ainsi pour expier ces péchés que nous commettons si facilement et si fréquemment peut-être, tombons, nous aussi, à genoux et supplions l'Agneau divin de nous pardonner ses souffrances : *Parce, Domine, parce populo tuo !*

2^e MYSTÈRE : *La flagellation.*

FRUITS DU MYSTÈRE : *La patience, l'humilité.*

L'agonie de Gethsémani n'était pour notre divin Sauveur que le prélude de tortures plus horribles encore.

Sa prière était à peine finie que Judas, l'infâme Judas, arrive conduisant une troupe de gens sans aveu comme lui. Il leur livre par un indigne baiser son Maître et son Dieu. Jésus, après avoir prouvé à ses bourreaux, par deux miracles éclatants, qu'il ne se laissait prendre que parce qu'il le voulait bien, est amené d'abord chez le grand-prêtre Anne, puis chez Caïphe où une soldatesque effrénée le bafoue et l'outrage. On le traîne ensuite jusqu'au palais de l'Antonia pour y être jugé par Pilate, le proconsul romain.

Je regrette, m. f., de ne pouvoir pas, faute de temps, méditer avec vous les détails de ce procès à allure politique, mais en réalité inspiré uniquement par la haine, que les Juifs firent subir pour la forme à notre divin Sauveur. Je me borne à vous faire remarquer que dans ce simulacre de procès toutes les règles les plus élémentaires du droit et de la justice furent indignement foulées aux pieds, et que Jésus-Christ s'y trouve seul en face de ses ennemis acharnés. Ses apôtres et ses disciples l'ont trahi ou abandonné. Personne n'est là pour le consoler et le défendre. Pierre lui-même, le chef des Apôtres et le premier des papes de sa future Eglise, Pierre le renie par trois fois au chant du coq et à la voix d'une servante, et comme-si ce n'était pas assez de tant de souffrances morales, Jésus, après un interrogatoire dérisoire, est condamné par Pilate à être flagellé.

Alors, nous dit S. Jérôme sur la foi d'anciens

documents, alors six bourreaux s'avancent. Deux sont armés de lanières de cuir noué, deux de verges aiguës et deux de chaînes de fer. Ils s'acharnent avec une rage féroce sur leur victime sans défense. Les coups pleuvent de toutes parts sur la personne sacrée du Sauveur. Bientôt, selon la prophétie d'Isaïe, de la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête, le corps du divin Maître n'est plus qu'une horrible plaie. Ses chairs volent en lambeaux, le pavé est inondé de sang et la divine Victime qui, sans se plaindre, a souffert tout cela pour nous, tombe presque inanimée sur les sol. Ses bourreaux la relèvent à coups de poing et à coups de pied, lui crachent au visage, l'insultent de toutes manières et lui font « ces plaisanteries teintes de sang » dont parle éloquentement Bossuet. Et pendant cette orgie cruelle, que faisait donc notre Sauveur ? L'Evangile n'a qu'un mot pour nous le dire, mais ce mot est sublime : « Jésus se taisait, *Jesus autem tacebat.* »

Ah ! quel magnifique exemple de patience, m. f. ! Quelle leçon pour nous si enclins à l'impatience ou même à la colère, si jaloux de nos droits et si durs à les faire respecter ! La moindre injure nous fait bondir et que de fois, peut-être, la rancune ou la haine nous ont portés à des actes que réprouvait notre conscience ! Quel exemple admirable aussi d'humilité de la part du Sauveur ! Lui, le Roi du ciel et de la terre, est bafoué par une troupe de gens infâmes et il n'use point de sa toute-puissance divine pour réduire en poussière ses vils blasphémateurs. Il consent au contraire à subir les plus grossières injures et les traitements les plus cruels. Il a été saturé d'opprobres, lui, le Roi immortel des siècles à qui, selon la parole de S. Paul, sont dus tout honneur et toute gloire, et il a tout accepté, tout souffert par amour pour nous. Et nous, m. f., nous serions encore, après cela, orgueilleux et vindicatifs ? Nous oserions rechercher les honneurs et les louanges quand notre divin Maître n'a reçu, lui, que des mépris et des outrages sanglants ? Non, non, cela est impossible ! Notre-Seigneur lui-même a déclaré dans l'Evangile que le disciple n'est pas au-dessus du Maître et que seule, pour nous comme pour lui, l'humilité sera le principe de l'élévation et de la gloire. *Qui se humiliat, exaltabitur.*

3^e MYSTÈRE : *Le couronnement d'épines.*

FRUIT DU MYSTÈRE : *La mortification.*

Quand les bourreaux furent fatigués de frapper l'innocente Victime dont la patience exaspérait leur fureur, ils inventèrent un nouveau supplice pour torturer davantage le divin Maître. Prenant les branches épineuses d'une espèce d'aloès qui croissait dans les jardins avoisinant le prétoire, ils les entrelacèrent et en formèrent une sorte de couronne qu'ils enfoncèrent sans pitié dans la tête de Jésus-Christ. Ces épines longues et acérées firent au front du Sauveur de cruelles blessures. Le sang ruisselle encore et cette nouvelle torture augmente les douleurs déjà effroyables du divin Maître. Puis les soldats lui jettent sur les épaules un manteau couleur de pourpre, lui mettent dans les mains un roseau

en guise de sceptre, et fléchissant les genoux, le saluent ironiquement du titre de Roi des Juifs.

Ah ! m. f., les épines du Sauveur nous parlent, si nous savons le comprendre, un langage bien éloquent. Elles nous prêchent la correction de nos mauvais penchants, ces épines de notre âme qui ont blessé déjà si souvent notre aimable Jésus. Elles nous disent ce qu'ont coûté à notre divin Rédempteur nos immortifications, nos sensualités, nos désordres peut-être, épines bien cruelles pour le cœur de J.-C. Ecoutez, m. f., écoutez cette voix toute divine. Soyez désormais plus attentifs à corriger en vous tout ce qui, de près ou de loin, pourrait vous entraîner au péché. N'allez pas vous joindre, comme des enfants ingrats et rebelles, à ces soldats brutaux qui se jouaient indignement de la personne sacrée du Sauveur. Devenez, au contraire, les fidèles serviteurs et les amis dévoués de Jésus, et que vos âmes soient pour lui comme des roses sans épines qu'il puisse cueillir un jour pour ses célestes jardins !

4^e MYSTÈRE : *Le portement de croix.*

FRUIT DU MYSTÈRE : *La résignation.*

En livrant Jésus au cruel supplice de la flagellation, Pilate avait espéré, semble-t-il, adoucir un peu la férocité des ennemis du Christ et les apitoyer sur le sort de leur Victime. Il fit donc ramener le Sauveur, au prétoire et le présenta à la foule en lui disant : « *Ecce homo !* Voilà l'homme ! » Mais le peuple qui, le dimanche des Rameaux, faisait pourtant à Jésus un cortège triomphal et lui criait ses *Hosanna* de gloire, le peuple, travaillé et soulevé par les Pharisiens, s'écria avec furie : « *Tolle, tolle ! Crucifige eum.* » Otez-le, ôtez-le de notre vue ! Qu'il soit crucifié ! » Vainement Pilate tente de les apaiser. Tout est inutile. Les cris redoublent : « A mort le Christ ! Délivrez plutôt Barabbas ! » Alors Pilate, l'homme du respect humain, le magistrat au caractère faible, le juge à l'âme vénale, qui sacrifie à son ambition sa conscience et la vie d'un innocent, Pilate vaincu livre Jésus à ses pires ennemis en le condamnant au supplice de la croix et s'imagine se réhabiliter aux yeux de la postérité en déclarant qu'il s'en lave les mains.

Le voici ce doux Sauveur, chargé de sa croix ! Sa croix, sa véritable croix, ce n'est pas la croix de bois qu'on lui met sur les épaules et qui est bien lourde cependant pour un moribond comme lui. Sa croix la plus cruelle, ce sont nos fautes, nos péchés sans nombre qui l'accablent. « Si encore, pense-t-il en prenant l'instrument de son supplice, si encore mes souffrances devaient profiter à tous les hommes ! Si, dans la suite des siècles, il ne devait plus y avoir qu'un seul troupeau et un seul pasteur ! Mais non ! Pour beaucoup, pour la plupart peut-être, ma croix sera un objet d'horreur et de scandale ; pour beaucoup elle sera inutile, et l'enfer se peuplera, malgré mes tortures, d'une multitude de damnés. » Oh ! l'horrible pensée pour le cœur si aimant de Jésus ! Elle l'accable tellement qu'il tombe par trois fois sur la voie douloureuse et qu'on est obligé de lui donner un aide en la personne de Simon le Cyrénéen.

Soyons nous aussi, m. f., d'autres Simon de Cyrène. Aidons Jésus à porter sa croix, en partageant ses souffrances et en acceptant avec résignation les peines et les épreuves qu'il plaira à Dieu de nous envoyer. Ne murmurons pas contre la divine Providence, puisque le Sauveur Jésus nous a donné, le premier, l'exemple de la soumission. Et pour mieux affirmer notre amour de la croix, en même temps que pour demander à cette croix bénie du Sauveur la grâce de nous aider à bien supporter les nôtres, saluons-la une fois encore, cette croix adorable, et disons-lui avec la plus entière confiance : « O Crux, ave ! »

5^e MYSTÈRE : *Le crucifiement.*

FRUIT DU MYSTÈRE : *La pénitence.*

Jésus-Christ continue sa marche douloureuse vers le dernier supplice. Chacun de ses pas est marqué par des incidents qui ajoutent de nouvelles souffrances à ses tortures déjà si grandes. La piété chrétienne en a composé cet exercice si touchant qu'on appelle le *Chemin de la Croix*. Ce sont les chutes répétées du Sauveur, ces chutes dont je vous parlais tout à l'heure et qui sont l'expiation et le remède des nôtres. C'est l'entrevue, si douloureuse pour leurs âmes aimantes, de Jésus et de Marie, sa divine Mère. C'est la courageuse action de Véronique essuyant le visage meurtri du divin Maître, action qui fut aussitôt récompensée par le miracle du voile de la Sainte Face. C'est la rencontre des filles de Jérusalem pleurant sur les douleurs de l'Homme-Dieu et auxquelles Jésus-Christ fait remarquer qu'il faut d'abord pleurer sur les causes de ses souffrances, c'est-à-dire sur nous et sur nos fautes. « Car, ajoute le divin Maître, si le *bois vert*, c'est-à-dire si l'innocence même, est ainsi torturée par le péché, comment au jour du jugement la justice divine traitera-t-elle le *bois sec*, le bois mort, c'est-à-dire ces âmes coupables qui se sont contentées de pleurer sur mes douleurs sans chercher à les adoucir par la pénitence et une sincère conversion ?

On arrive enfin au sommet du Calvaire. Alors commence le dernier acte de ce drame épouvantable de la Passion. Ce sera le plus cruel de tous, car c'est le *Crucifiement* !

Les soldats se saisissent du Sauveur et lui arrachent brutalement sa tunique qui s'était collée à ses plaies sacrées. Le sang ruisselle encore et ce nouveau supplice n'arrache pas une plainte à la divine Victime. Puis les bourreaux étendent Jésus sur la croix et lui enfoncent à grands coups de marteau, dans les mains et dans les pieds, des clous énormes dont j'ai eu le bonheur de vénérer une relique authentique dans l'église Ste-Croix de Jérusalem à Rome. Quelle torture, m. f., que ce crucifiement ! Il est impossible de nous faire aujourd'hui, à vingt siècles de distance, une idée, même approximative, de ce supplice de la croix, imaginé par la cruauté païenne, mais il fallait qu'il fût bien atroce et bien humiliant pour que les lois antiques défendissent d'y condamner un citoyen romain. C'était le supplice réservé aux pires malfaiteurs et surtout aux esclaves, et

Jésus-Christ, m. f., voulut être jusqu'au bout l'esclave de son amour pour les hommes.

Une fois en croix, le divin Sauveur entre dans une seconde agonie plus terrible encore que la première. Tous ses sens vont être successivement torturés pour expier nos sensualités de toutes sortes.

Ses *main*s et ses *pi*eds d'abord se déchirent sous le poids de son corps et laissent échapper par des plaies béantes les dernières gouttes de son sang, afin d'expier ces actions et ces démarches criminelles qui font entrer le péché dans un si grand nombre d'âmes.

Les *oreilles* de J.-C. souffrent, elles aussi, des grossières injures qu'elles entendent, afin de racheter ces blasphèmes épouvantables qui ont retenti dans les siècles passés et qui retentissent de tous côtés, aujourd'hui surtout, afin d'expier aussi ces entretiens et ces discours où la foi, la morale et la charité sont si souvent indignement outragées.

Les *yeux* du Sauveur auxquels ses souffrances inexprimables ont déjà arraché tant de larmes, pleurent enfin sur tant de regards indiscrets et coupables qui ont fait déjà et feront encore, dans le cours des siècles, entrer le péché dans un si grand nombre d'âmes qui, sans cela, seraient restées innocentes.

Mais une douleur dominera toutes les autres, et c'est elle qui arrachera à la sainte Victime cette plainte déchirante : « *Sitio*, j'ai soif ! » — « J'ai soif ! » s'écrie Jésus. Ah ! m. f., ce n'était pas tant la soif ordinaire et physique qui arrachait au Sauveur ce cri d'angoisse et de douleur. Cette soif ardente qui le torturait sur la croix, c'était celle de nos âmes, de ces âmes pécheresses que sa mort laisse trop insensibles. Il les voyait, par delà les siècles, assister froidement, ou presque, à son agonie, sans songer qu'elles en étaient les véritables bourreaux. Jésus avait soif de vos âmes, m. f., et comme à la Samaritaine coupable il vous disait à l'avance : « *Da mihi bibere*. Donnez-moi à boire ! » O âmes chrétiennes, rachetées par le sang d'un Dieu au prix de pareilles souffrances, entendez donc retentir aujourd'hui au plus intime de vous-mêmes le *Sitio* de la croix, ce cri divin d'amour qui a traversé les siècles, et donnez à boire à Jésus un peu de la pitié affectueuse qu'il vous demande, en vous convertissant sincèrement et pour toujours !

Et pendant cette longue et horrible agonie de trois heures sur la croix, Jésus-Christ achève de se sacrifier pour nous. Par un testament sublime, il lègue à Marie, sa Mère, son amour pour l'humanité pécheresse et la T. S. Vierge consent, au milieu de sa douleur et de ses larmes, à devenir la Mère des assassins de son divin Fils. Jésus-Christ, une fois encore, demande à son Père le pardon pour ses bourreaux et pour tous les pécheurs de l'univers ; il recueille le peu de forces qui lui reste pour accueillir le repentir du bon larron et lui ouvrir le ciel ; il appelle son Père au secours de son humanité défaillante par cette lamentation déchirante, au ton presque désespéré : « *Eli, Eli, lamma sabachtani ?* » il annonce que tout est consommé ; il remet son âme entre les mains de son Père. Puis, jetant un grand cri pour montrer qu'il était le maître de la mort

aussi bien que de la vie, et inclinant ensuite doucement la tête, il expire pour nous : *Et inclinatus capite, emisit spiritum.*

*
* *

Je m'arrête, m. fr. Il est des choses qui se sentent au plus profond de l'âme, mais qui ne se décrivent pas. Le spectacle de votre Dieu expirant sur la croix pour racheter vos péchés sera, sans nul doute, plus éloquent que toutes mes paroles. En voyant ce divin cadavre, pendu à ce gibet d'ignominie où l'ont attaché nos crimes et son amour pour nous, nous sentirons nos cœurs chrétiens au fond, je l'espère, malgré toutes nos fautes, remplis d'une immense pitié et d'une immense contrition. Comme le centurion romain, converti par la mort sublime du Christ, nous quitterons cette église, nouveau Calvaire où J.-C. s'immole chaque jour sur l'autel, en nous frappant la poitrine et en nous écrivant nous aussi : « *Vere Filius Dei erat iste !* Vraiment Jésus, le supplicié du Calvaire, était bien Dieu ! » Et nous nous promettrons tout bas d'aimer désormais davantage ce Dieu qui nous a tant aimés.

Et puis, demain, en allant, à l'occasion de la grande fête de Pâques qui s'approche, recevoir l'absolution de vos fautes et accomplir votre principal devoir de chrétiens, vous vous rappellerez avec une pieuse émotion le grand drame dont je viens de dérouler les principaux actes devant vous. Vous ferez, dans le secret de votre conscience et dans l'amertume de vos âmes, l'examen sérieux de votre vie et de vos fautes et vous vous souviendrez de ce qu'elles ont coûté à J.-C. La guerre, m. fr., une guerre terrible comme celle que nous avons subie il y a quelques années, la guerre est une chose atroce, parce qu'elle fait couler bien des flots de sang humain et coûte une multitude de vies qui nous sont chères. Mais le péché qui fait la guerre à Dieu et qui le tue, le péché qui a fait couler jusqu'à la dernière goutte du sang divin dans la Passion et sur le Calvaire, et qui finalement a fait mourir Jésus-Christ sur la croix, le péché est encore une chose plus atroce. Aussi, pleins de repentir, vous vous prosternerez, pendant ces jours bénis, aux pieds du Sauveur expirant et, avec Madeleine, vous verserez, selon la belle expression de Bossuet, vos larmes avec vos prières. Puis vous vous relèverez, purifiés de vos souillures, l'âme blanche comme le lys des vallées et tout resplendissants de beauté et de grâce intérieures. Le sépulcre de vos défauts et de vos fautes s'ouvrira. Les chaînes de la maladie et de la mort spirituelles tomberont à la voix du prêtre et vous vous élancerez, plus forts et plus généreux, vers les régions sereines du devoir et de la vertu. Foulant aux pieds le suaire de vos défaillances passées, vous reprendrez une vie nouvelle avec le Christ, votre Modèle et votre Maître adoré. Et ce sera alors véritablement pour vous et pour notre chère France qui se meurt de sensualisme et d'impiété l'aube radieuse de la Résurrection. Et quand viendra le grand jour de Pâques, assis ensemble, dans la touchante et sublime fraternité de la foi, au même banquet eucharistique, nous jouirons, comme les Apôtres

et les Saintes Femmes, de notre Dieu ressuscité. Ah ! ce sera alors la fête triomphale, l'*Alleluia* de l'amour et de l'espérance, qui, j'en ai la douce certitude, n'aura plus d'interruption ici-bas jusqu'au jour où, entrant par la mort dans la céleste patrie, nous entrerons avec le divin Crucifié du Calvaire, devenu notre Roi et notre Récompense, les ineffables harmonies du *Te Deum* éternel. Ainsi soit-il.

II

LES SENTIMENTS D'UN VRAI CHRÉTIEN

Je vous remercie d'être venus si nombreux. Les jours où nous vivons peuvent être mauvais, l'impiété triomphante peut s'écrier dans son délire : « C'est fini, nous sommes les maîtres et nous viendrons à bout du christianisme. » Il y a toujours un reste des anciens adorateurs, il y a toujours des âmes courageuses et fidèles qui ne fléchissent pas devant Satan et qui portent leurs tendresses et leur dévouement aux causes délaissées et en apparence vaincues.

Je dis : en apparence vaincues ; car elles sont toujours victorieuses.

Un jour, dans une enceinte fameuse, un libre-penseur disait : « Croyez-vous pouvoir arrêter le flot des revendications populaires ? Le règne du Christ et de l'Eglise est fini : allez donc sur vos côtes de Bretagne voir les vagues de fond déferler contre les rochers ! » — Un catholique lui répondit : « J'y suis allé, j'ai vu les vagues furieuses se briser en effet contre les hautes falaises et les dépasser même de leur écume blanchissante ; sans cesse les vagues revenaient à l'assaut, mais sans cesse elles s'en retournaient pour obéir à la parole qui leur a été dite à l'origine : Tu viendras jusqu'ici, mais tu n'iras pas plus loin ! »

Les vagues en furie, c'est la libre-pensée ; les rochers immobiles et plus puissants que la tempête, c'est votre foi, c'est votre religion.

Oui, j'en jure par tout ce que vous avez de plus cher, — par la pureté de vos enfants encore humides de l'eau du baptême ; par le courage de vos vieillards que l'onction sainte et le viatique rendent intrépides en face de la mort ; par la terre bénite où vos parents reposent comme une semence immortelle à l'ombre de la croix ; par cette église où vous venez dans toutes les grandes circonstances de votre vie ; par les quatorze siècles de gloire et de grandeur que le christianisme a donnés à notre pays ; par tous les saints que la terre de France a produits pour la patrie du ciel ; par les services que la nation française a rendus à Dieu, au Christ et à l'Eglise romaine ; — oui, je le jure, Dieu aura pitié de nous et ne permettra pas que la France apostasie jamais !

Vous êtes venus contempler Marie au pied de la croix : *Stabat Mater dolorosa, juxta Crucem lacrymosa, dum pendebat Filius.* Vous lui dites : *Juxta Crucem tecum stare, et me tibi sociare in planctu desidero.*

Vous êtes venus contempler la Victime des péchés du monde et vous fortifier par ce spectacle dans la haine du mal et l'amour de Dieu.

Oui, haine au mal ! à Judas qui trahit, à Hérode qui se moque, à Caïphe qui calomnie, à Pilate qui se lave les mains en face de l'injustice, à ce peuple qui, après avoir acclamé, insulte et crucifie.

Amour à Dieu qui par amour se livre, souffre et meurt. *Christus dilexit nos et tradidit semetipsum pro nobis.* (Triple mobile : la force, l'intérêt, l'amour). *Dilexit* : c'est l'amour ici qui explique tout. *Oblatus est quia ipse voluit.*

Dilexit et tradidit se : voilà la marque de l'amour !

*
* *

La triple résolution que vous devez emporter ce soir, c'est la foi, l'amour et le dévouement.

Plus il s'abaisse, plus il est grand. *Exinanivit semetipsum factus obediens... propter quod et Deus exaltavit illum...*

Comment répondre à l'amour si ce n'est par l'amour ?

Dévouement à Jésus-Christ : dans son Eglise, dans son Vicaire, dans ses prêtres, dans les pauvres, dans les âmes... C'est pour elles que le Christ est mort...

SERMONS POUR PAQUES

I

LE TOMBEAU GLORIEUX

Et erit sepulchrum ejus gloriosum.
Et son tombeau sera glorieux !
(Isaïe, XI, 10).

Mes frères,

Quand le vieux prophète Isaïe termina par cette dernière parole le portrait du Messie futur, j'imaginais qu'il dut éprouver un combat dans son âme : un tombeau glorieux, est-ce que ces deux mots sont faits pour aller ensemble ?

J'entends bien que l'humanité, pour célébrer ses grands hommes, s'évertuera à leur élever des sépultures fastueuses ; l'Egypte dressera sur les ossements de ses rois des montagnes de pierre ; et à Napoléon, quand ses cendres seront ramenées en triomphe de Sainte-Hélène, la France fera une couronne suprême du dôme doré des Invalides. Mais au fond de tous ces monuments, il y aura la dépouille mortelle de tous ces héros, vaincus par la mort, et subissant, comme les autres hommes, l'humiliation définitive de la défaite commune.

Glorieux, ces sépultures-là ? Non pas ! La victoire de la mort y est plus éclatante qu'ailleurs, et voilà tout !

Tel assurément ne serait pas le tombeau de gloire que le prophète, plusieurs siècles d'avance, avait promis au Messie. Mais ce Messie, quel était-il ?

I

Quel était-il ? Les Pharisiens, et Caïphe en tête, à la veille de Pâques, n'en savaient absolument rien.

Ce dont ils étaient bien sûrs, par exemple, c'est qu'il n'était pas ce prophète de Galilée, ce Jésus de Nazareth, que l'on venait de crucifier au sommet du Calvaire.

Quel effondrement !... Cet homme que les docteurs les plus subtils n'avaient jamais pu prendre en défaut ; cet ignorant qui interprétait les Ecritures mieux que les rabbis les plus renommés ; ce thaumaturge qui avait commandé en maître à la nature, à la maladie et à la mort elle-même ; cette idole populaire dont, cinq jours auparavant, la foule en délire jonchait de verdure le chemin et acclamait la venue ; cet adversaire redoutable qui lisait dans tous les cœurs et dénonçait toutes les hypocrisies, il venait d'être abattu en un jour, et avec lui son prestige grandissant, et de plus en plus inquiétant.

Cela n'avait pas été tout seul. Pour éviter un soulèvement, il avait fallu soudoyer un traître ; c'était la chose la plus facile, et elle n'avait pas coûté trop cher. Puis il avait fallu recruter des faux témoins ; dépense inutile, car ces gens s'étaient contredits piteusement. Il avait fallu ensuite soulever le peuple contre son prophète favori ; on y était arrivé avec un succès qui avait dépassé toutes les espérances. Enfin il avait fallu venir à bout des scrupules de Pilate ; par bonheur, on le savait ambitieux, et en agitant le spectre de la disgrâce, on était venu à bout, sans trop de mal, de sa conscience de courtisan. En somme, le plan assez compliqué avait réussi de point en point.

Et maintenant Jésus de Nazareth, trahi, condamné, flagellé, couvert d'outrages, tourné en dérision, abandonné par ses disciples et par le peuple, crucifié entre deux voleurs à la vue de toute la multitude accourue de partout pour les fêtes de la Pâque, Jésus de Nazareth était enseveli à tout jamais dans la honte, dans la défaite et dans l'oubli. On a mis les scellés sur le sépulcre d'emprunt où l'on a porté sa dépouille sanglante, et des gardes veillent jour et nuit pour empêcher toute tentative d'enlèvement. Ah ! ce n'est pas son tombeau à celui-là qui sera glorieux !

Mais quel est ce bruit qui, tout à coup, au matin de Pâques, vient troubler la quiétude joyeuse des Princes des prêtres ? Quels sont ces pas précipités, ces gens qui accourent essouffés ?

Ce sont les soldats qu'on avait postés près du sépulcre où le Christ était déposé. Avec les marques de l'effroi le plus vif, ils racontent que ce matin, à l'aube, ils ont été secoués par un violent tremblement de terre ; une apparition terrifiante, un ange, est descendu du ciel, il a déplacé aussi facilement qu'un fétu de paille la pierre énorme qui fermait le tombeau et s'est assis tranquillement sur elle.

Alors les gardes épouvantés sont tombés comme morts, puis ils se sont ressaisis et se sont enfuis pour venir annoncer aux Princes des prêtres ce qui venait de se passer.

Que faire ? Reconnaître que le Christ est ressuscité ? Mais ce serait avouer qu'il était Dieu, qu'il a été condamné injustement, et que tout ce qu'il a dit était vrai ; et de cela les Princes des prêtres ne voulaient à aucun prix. « Racontez plutôt, di-

sent-ils aux gardes, que, pendant que vous dormiez, cette nuit, les partisans de Jésus sont venus et ont enlevé son corps. Tenez, voici de l'argent, beaucoup d'argent ; allez et ne craignez rien. »

L'expédient était piètre, et comportait des invraisemblances criantes, rendues plus frappantes encore par les précautions multiples qu'on avait prises contre tout enlèvement. Mais on n'avait pas le choix des moyens, et il fallait bien prendre celui-là puisqu'on n'en avait pas d'autre. Par malheur, il ne devait pas tarder à se retourner contre ceux qui l'employaient.

Car Jésus ressuscité se montre à Marie-Madeleine, aux Saintes Femmes, à Pierre, aux deux disciples d'Emmaüs, aux Apôtres réunis dans le Cénacle, aux cinq cents disciples qui le voient en Galilée, à tous ceux qui assistent à son Ascension. Il parle, il montre ses plaies, il se laisse toucher, il mange avec ses amis. En même temps, il se transporte en un clin d'œil d'un endroit à un autre, il entre dans les maisons les mieux fermées, il donne de telles preuves de son éclatante résurrection que nul événement historique ne sera plus certain que celui-là ; si certain que les Apôtres, à la face des Juifs, en feront la base de leur prédication ; si certain qu'ils supporteront tous les outrages et qu'ils se laisseront mettre à mort plutôt que de le démentir.

Mais alors le voilà, ce tombeau plein de gloire qu'avait annoncé Isaïe ! Son éclat ne lui vient pas du faste dont les hommes entourent la sépulture de leurs héros, et qui n'est, après tout, qu'un effort impuissant. Alors que les autres tombeaux sont des monuments de défaite, celui-là seul est un monument de victoire ; alors que les autres sont le séjour de la mort, celui-là seul a germé la vie ; alors que les autres sont humains, celui-là seul est divin !

Et maintenant accourez, peuples de tous les temps, de tous les lieux et de toutes les races ! Venez vous prosterner devant ces quelques pierres qui furent témoins du prodige le plus éclatant qui eut lieu jamais ! Venez vénérer l'endroit où fut, pendant quelques heures, déposée la dépouille sacrée de votre Dieu ! Et toi, Isaïe, exulte dans ta tombe : ta prophétie est accomplie !

II

Si les Pharisiens avaient cru aux paroles du Christ, ils se fussent épargné la honte de leur crime, car il avait dit cette phrase qui ne pouvait sortir que de ses lèvres divines : « Je suis la résurrection et la vie ! » Est-ce qu'on peut empêcher la vie de vivre ? Est-ce qu'on peut empêcher la résurrection de jaillir d'un tombeau ?

Et surtout ils n'auraient pas oublié, ces ennemis acharnés de Jésus, qu'en travaillant contre lui, ils travaillaient contre eux-mêmes et contre nous tous ; car, s'il ressuscite, ce n'est pas tant pour reprendre la vie que pour la rendre aux hommes quand ils l'ont perdue.

Jésus est la vie de nos âmes. Il est le cep et nous sommes les branches. Son amour pour nous est tel qu'il veut que nous ayons la même sève que lui, afin de produire comme lui des fruits pour la vie éter-

nelle. Malheur au sarment qui se détache de lui ! il n'est plus bon qu'à être coupé tout à fait et jeté au feu.

Hélas ! c'est trop souvent ce qui nous arrive. Combien de fois le Dieu de toute bonté qui veut vivre en nous, ne voit-il pas se renouveler dans notre âme le drame décisif de la Passion ! La trahison de Judas s'y retrouve avec notre ingratitude, la haine de Caïphe avec nos passions, l'abandon des Apôtres avec nos imprudences, les capitulations de Pilate avec notre respect humain, le crucifiement avec le péché grave commis par nous. Jésus, qui ne peut plus mourir, s'en va, et c'est notre âme qui meurt.

Elle meurt et elle est ensevelie aussitôt dans sa faute. Oh ! sa tombe est bien gardée, plus gardée encore que celle de Jésus. Les bandelettes qui la paralysent, c'est l'habitude qui, peu à peu, multiplie ses liens autour d'elle. Les scellés qui y sont apposés, c'est la honte qui ferme ses lèvres. Les gardes qui veillent, c'est Satan qui ne veut pas laisser échapper sa proie. La pierre énorme qui ferme le sépulcre, c'est la terreur de l'effort qu'il faudrait tenter pour se délivrer. L'âme coupable ne peut plus rien par elle-même, puisqu'elle est morte. Quoi donc ? n'y a-t-il plus rien à espérer pour elle ?

Rassure-toi, mon frère. Jésus n'est pas ressuscité pour t'abandonner, toi, dans ton tombeau de honte et de désespoir. De même qu'il y avait des Saintes Femmes qui venaient visiter son sépulcre et y apporter des parfums avec leurs larmes, de même il a mis près de toi des âmes aimantes et fidèles qui ont prié et pleuré pour toi. Pendant longtemps peut-être, elles ont demandé ta grâce. Elles l'ont obtenue enfin : Dieu t'a envoyé le frisson sauveur du repentir. Tu as brisé les scellés qui cadenassaient tes lèvres ; tu as rompu tes bandelettes ; tu as projeté au loin la pierre qui fermait ta tombe ; Satan s'est enfui épouvanté. Et maintenant tu revis dans la paix, dans la lumière et dans l'amour. Entends les anges du ciel qui s'unissent aux anges de ton foyer pour chanter ta résurrection. Allons ! à toutes ces voix aimées mêle aussi ta voix, et célèbre avec elles le Christ vainqueur qui t'a rendu la vie : *Alleluia !*

Source de résurrection pour les âmes, le tombeau de Jésus l'est aussi pour les corps.

L'Histoire sainte nous apprend que des gens qui portaient un mort en terre, effrayés par des brigands qui survenaient, le jetèrent dans le sépulcre d'Elisée ; mais à peine le mort avait-il touché les ossements du prophète qu'il revint à la vie. (IV Rois, XIII, 21).

Une gloire incomparablement plus éclatante est réservée à la tombe du Christ, puisque ce sont tous les corps qui, par sa vertu, ressusciteront au dernier jour. De même qu'un ange descendit du ciel pour écarter la pierre du tombeau divin, de même les anges de Dieu viendront alors ouvrir la porte de nos tombes. Fussent-ils dispersés à l'infini, nos éléments se réuniront pour répondre à l'appel du Tout-Puissant. Notre dépouille mortelle, associée aux luttes et aux expiations de notre âme, la rejoindra pour être associée à son bonheur éternel. Comme celle de Jésus, notre chair se revêtira de lumière, d'impassi-

bilité et d'incorruptibilité. Ce sera notre être tout entier qui, reconstitué sous le regard de Dieu, entrera, à la suite du Sauveur, dans le royaume de l'immortalité. Vous semble-t-il, m. f., que ce soit assez de gloire pour le sépulcre divin auquel nous devons tout ce bonheur ?

III

Ce n'est pas tout, car le tombeau de Jésus, source de résurrection pour les âmes et pour les corps, l'est aussi pour les peuples, et ceci doit augmenter encore notre admiration pour lui.

Nous vivons à une époque bien angoissée. Notre chère France, victorieuse dans une guerre effroyable, est sortie de la lutte prolongée qu'elle a dû soutenir, glorieuse mais meurtrie et épuisée. Il lui faudrait refaire ses forces rapidement. Or, de tous côtés s'élèvent des cris d'alarme qui signalent les causes de ruine qu'elle porte en elle-même : un luxe effréné, le goût des plaisirs jusqu'à l'excès, la grève des berceaux, la lutte des classes, l'affaiblissement des consciences professionnelles, que sais-je encore ? Et comment relever ce peuple qui court ainsi, en chantant, à sa perte ?

La fête d'aujourd'hui répond à cette question : c'est du tombeau du Christ, et de là seulement, que peut venir le salut.

Les nations vivent de trois choses sans lesquelles elles ne peuvent que tomber dans l'abîme : la vérité, la justice et l'amour.

La vérité, le tombeau de Jésus la donne, car il est la preuve que le Christ était vraiment le Fils de Dieu et que sa doctrine est la seule qui mérite notre foi. « Si le Christ n'est pas ressuscité, notre prédication, dit S. Paul, ne repose sur rien, et votre croyance est sans fondement. » Mais Jésus est ressuscité, donc ses paroles s'imposent à tous les esprits sincères et à toutes les âmes de bonne volonté. Arrière donc toutes les erreurs dont on veut remplir l'âme du peuple ! Arrière toutes les incrédulités et tous les mensonges qui s'efforcent de détruire l'Evangile ! Arrière toutes les tentatives de reconstruction qui ne s'appuient pas sur la vérité chrétienne, c'est aller au-devant de la faillite et du bouleversement : « Quiconque, a dit Jésus, écoute mes paroles, et ne les suit pas, ressemble à l'insensé qui a bâti sa maison sur le sable ; la pluie est venue, les fleuves sont arrivés, les vents ont soufflé et se sont jetés sur cette maison ; elle s'est écroulée, et sa ruine a été complète. » Puissent ceux qui nous gouvernent et puissent tous les bons Français ne pas oublier cet oracle !

La justice n'est pas moins nécessaire que la vérité pour le relèvement des peuples, et le tombeau de Jésus, en nous proclamant l'existence d'une autre vie, nous apprend qu'il faut compter avec les sanctions éternelles. Il nous apprend encore qu'il ne faut pas craindre les jugements humains qui sont si souvent sujets à l'erreur, qu'il faut savoir supporter l'injustice des hommes quand nous avons un devoir à remplir, et enfin que les grandes épreuves sont la condition indispensable des grandes béatitudes.

Mais surtout c'est l'amour que prêche le glorieux

tombeau du Christ. S'il y est descendu après avoir souffert une Passion où aucune douleur, aucune humiliation, aucune désolation ne lui furent épargnées, c'est parce qu'il nous a aimés, et aimés jusqu'à la mort. Le sacrifice de soi pour le bonheur et le salut des autres, le dévouement complet au bien public, voilà la grande leçon du sépulcre divin. Nos petits soldats l'ont reçue de lui, peut-être sans s'en douter ; que ceux qui leur survivent s'en inspirent comme eux, qu'ils aiment leurs frères au lieu de les détester, qu'ils les aident au lieu de les combattre, et la France, qui a besoin plus que jamais de l'union de ses enfants, sera sauvée !

*
*
*

L'Evangile nous dit, m. f., que le tombeau du Sauveur était tout nouvellement creusé dans le roc.

Puisse cette fête de Pâques nous donner à tous des âmes nouvelles, animées du désir sincère de mener une vie meilleure que par le passé, et fermement résolues à ne plus retomber dans les indifférences, dans les ingratitude et dans les infidélités d'autrefois !

Puisse notre décision de mieux servir et de mieux aimer notre divin Sauveur avoir la solidité du roc pour résister aux tentations de négligence et de découragement qui, demain peut-être, viendront nous assaillir !

« Le Christ ressuscité d'entre les morts, a dit S. Paul, ne meurt plus. » Qu'il vive à jamais dans nos cœurs qui se donnent aujourd'hui à lui, tout entiers, pour le temps et pour l'éternité ! Ainsi soit-il.

II

LA PAIX DU CHRIST

Paix vobis !
Que la paix soit avec vous !

Mes frères,

La paix !... Immense bienfait, apporté par le Christ-Sauveur au monde désarmé ; c'est le grand don qu'il a fait à la terre. Paix entre les hommes coupables et Dieu offensé... Paix entre les hommes divisés par les égoïsmes et les appétits... Paix pour l'homme lui-même, tiraillé par le bien qu'il voudrait et le mal qui l'attire...

La paix !... Les anges l'avaient annoncée déjà, la nuit de Noël, en même temps que la naissance du Messie. Le moment venu, Jésus a proclamé bienheureux ceux qui la cherchent et la favorisent. Il disait à ses disciples : « Je vous donne ma paix ; je vous laisse ma paix... »

La paix !... C'était son salut, quand après sa Résurrection il se montrait à ses apôtres : « *Paix vobis*. »

Cette paix, il la voulait dans l'union : dans l'union des âmes avec Dieu : « Demeurez en moi et moi en vous » ; et dans l'union des hommes entre eux : « Qu'ils soient un ! »

L'union des hommes entre eux ! Ah ! m. f., dites : que nous sommes loin de l'Evangile ! La paix sociale n'existe plus. Nous en souffrons. Sauf

ceux qui ont intérêt à cette souffrance et qui l'entretiennent, le monde en souffre, sans vouloir reconnaître que c'est l'Evangile qui lui manque, et qu'il serait sauvé, s'il consentait à revenir à l'Evangile et à écouter le Christ Jésus.

I. — La doctrine du Christ

Au lieu de cela, au lieu de favoriser cette union, voulue par Dieu, on la combat. Les petits intérêts s'entrechoquent ; les appétits se dressent contre les égoïsmes qui se cabrent. On ne veut plus reconnaître que deux classes d'individus, — je dis bien : d'individus, car la famille ne compte plus, la patrie pas davantage. — Il n'y a plus que des riches et des pauvres ; ceux qui possèdent trop et ceux qui ne possèdent pas assez. Et c'est la lutte, la « lutte des classes, » qui met en péril la société, et qui est en train de mettre à sang l'univers.

C'est logique : on n'a plus voulu de l'Evangile...

Ah ! oui, si l'on voulait écouter le Christ !

Que dit-il donc, le Christ ? Il a d'abord posé les principes : « Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice... Aimez-vous les uns les autres. »

Alors, il s'adresse aux riches, à qui il donne de graves avertissements : « Vous avez d'immenses responsabilités. Si votre fortune est mal acquise, elle ne vous appartient pas ; vous rentrez dans la catégorie de tous les voleurs, et vous devez restituer. Si elle est légitime, c'est bien, gardez-la : le Bon Dieu vous l'a confiée, et nul n'a le droit de vous en ravir le dépôt. Mais vous n'en êtes, ne l'oubliez pas, que les dépositaires. Vous pouvez en user, mais non en abuser. Vous êtes les économes du Bon Dieu, ni plus ni moins. Quand, suivant votre rang, vos fonctions, vous avez pourvu à votre nécessaire, le reste est pour les pauvres. Et vous n'avez pas le droit de mépriser les pauvres. — Le pauvre, celui qui vous tend la main, ou celui que l'on appelle du beau nom de travailleur ; le pauvre, celui qui se tient à la porte de votre demeure et qui sollicite de quoi apaiser sa faim, ou celui qui vous sert pour gagner son pain de chaque jour ; le pauvre vous vaut : il a une âme comme vous ; il a le même Père céleste que vous, le même Rédempteur que vous ; il participe au même Banquet eucharistique que vous ; il est appelé au même Ciel éternel que vous. Il est votre égal. Ne le traitez donc pas comme un vil bétail, ni même, à vrai dire, comme un inférieur. Ne croyez pas que le travail des mains de l'homme soit une marchandise qui se paie tant par jour. Non, l'ouvrier est votre collaborateur, menant son existence souvent pénible et toujours méritoire, là où le Bon Dieu l'a placé, et comme le Bon Dieu l'a réglée pour lui. N'allez donc pas l'éclabousser de votre dédain, exciter son envie par un luxe inutile et criminel. Aimez-le : il ne vous haïra pas. — Si vous n'y consentez pas, alors : Malheur à vous, riches, car vous avez reçu votre consolation ! Malheur à vous, repus, car vous aurez faim ! Et au dernier jour, le Fils de l'homme vous rejettera loin de Lui, au feu éternel préparé pour le démon et pour ses anges. »

Puis il se retourne compatissant, souriant, aimant, vers les déshérités, les malchanceux, ceux qui suent et ceux qui peinent, ceux qui, victimes parfois d'une réelle injustice sociale, se trouvent, selon l'expression du grand Léon XIII, dans une condition de misère imméritée. Ah ! il ne leur prêche pas la « lutte des classes, » ni le « Grand Soir, » ni la suppression du propriétaire ou du patron. Il leur dit : « Je vous aime, comptez sur moi. Ceux qui ont faim et soif de la justice seront rassasiés. Vous avez le droit de vouloir votre place sur la terre, et de chercher à y être heureux, mais conquérez-la honnêtement ; ne croyez pas que l'on puisse supprimer l'injustice à coups d'injustices. La justice parfaite, celle à laquelle vous aspirez, vous ne la rencontrerez jamais ici-bas, jamais, quoi qu'on vous en dise. Mais je vous promets qu'elle sera réalisée un jour et pour toujours. En attendant, prenez patience. Tenez, regardez-moi donc : voyez mon front, il a sué comme le vôtre ; voyez mes mains, elles ont durci comme les vôtres ; voyez mes pieds, ils ont, comme les vôtres, couru après le travail ; voyez mes vêtements, ils étaient grossiers comme les vôtres. Je suis l'un de vous, ouvrier, pauvre, autant que vous. J'ai mangé mon pain de chaque jour, moi aussi, à la sueur de mon front. Et j'ai eu ma Mère à ma charge. Même joug, voyez-vous, même fardeau ; je les ai portés avant vous ; je les ai acceptés. Acceptez-les : mon joug est doux et mon fardeau léger. Aimons-nous donc. Moi, je vous aime. Et si, quelque jour, vous êtes dans le malheur, si vous n'en pouvez plus, venez à moi, et je vous soulagerai.

Voilà la doctrine du Christ, reprise intégralement et inlassablement, à travers les siècles, par celle que nous avons raison d'appeler notre Mère l'Eglise. A la mettre en pratique, on aurait vite la paix sociale ; seulement, voilà, c'est la bonne volonté qui manque, et la paix, celle-ci comme les autres, n'a été promise qu'aux hommes de bonne volonté.

II. — La pratique de l'Eglise

Belles paroles, disent nos philosophes modernes qui passent à la porte de l'Eglise en haussant les épaules. Des mots ! » Et ils s'en vont répétant, dans leurs meetings à l'adresse des adultes, et dans leurs manuels à l'usage des enfants : « L'Eglise n'a jamais rien fait pour le peuple ! » La masse, qui n'a pas le temps d'étudier, ni les moyens de contrôler, les croit !

Eh bien ! ce sont des menteurs. L'histoire, — la vraie, celle qui repose sur les documents et non celle que l'on a frelatée pour la mettre au service de la Franco-Maçonnerie et de la Libre-Pensée, — l'histoire est pleine de ce que l'Eglise a fait pour le peuple.

Qui donc, alors que personne n'y songeait, a affranchi l'esclave et rendu à la femme sa dignité ? L'Eglise.

Qui donc, avant tous les autres, — car enfin cette belle civilisation romaine, si orgueilleuse d'elle-même, avait ses portiques, ses arcs de triomphe, ses thermes, ses théâtres, ses arènes, et s'était magnifique, mais l'archéologie n'a pas encore découvert ses ailes, ses

hôpitaux ni ses orphelinats, — qui donc s'est penchée sur l'enfant pour l'instruire, sur le pauvre pour le secourir, sur le malade pour le soigner ? L'Eglise.

Qui donc, parce que personne n'en prenait pitié, a ramassé dans la rue les petits abandonnés, et soulagé les prisonniers ? L'Eglise.

Qui donc, la première, pour parer aux conflits toujours possibles entre le Capital et le Travail, s'est occupée des ouvriers et a organisé, dans l'intérêt de tous, les « métiers » ? L'Eglise.

Qui donc, pour épargner le sang trop souvent versé en des guerres incessantes, a imposé la « Trêve de Dieu » et autres institutions aussi salutaires ? L'Eglise.

Qui donc, ne reculant ni devant les difficultés, ni devant les rebuffades possibles, a pris soin, à domicile, des pauvres honteux ? L'Eglise.

Qui donc, par ses hommes d'Etat ou ses vrais *démocrates*, a provoqué les lois sur les syndicats et les retraites ouvrières, a fondé ces coopératives de production, ces caisses rurales, ces banques de crédit agricole, ces caisses de retraites agricoles pour la vieillesse, ces assurances agricoles contre l'incendie, ces jardins ouvriers, ces écoles ménagères... qui sont d'un si grand secours pour tous ceux qui travaillent, soit à la terre, soit à l'usine ? L'Eglise.

Elle n'a tout de même pas trop mal servi le peuple, l'Eglise !

Et vous, qui prétendez le servir seuls, montrez-nous donc ce que vous avez fait pour lui ; montrez-nous vos réalisateurs et vos réalisations. Oh ! nous entendons bien vos discours violents, qui poussent à la haine et à la guerre civile ; nous voyons bien vos hommes, qui se font du peuple qui travaille, qui sue et qui pleure, un tremplin pour « arriver », s'enrichir, s'acheter des villas au bord de la mer ou se bâtir des châteaux...

Mais est-ce qu'ils sont vôtres les François d'Assise, les Vincent de Paul, les Jean-Baptiste de la Salle, les Dom Bosco, les Ozanam, les Léon XIII, les Lavigerie, les Harmel, et tant d'autres, — tant de morts et tant de vivants ?

Est-ce qu'ils sont vôtres, les Frères des Ecoles chrétiennes, les Frères de Saint-Jean de Dieu, les Sœurs de Charité, les Petites Sœurs des Pauvres, les Petites Sœurs de l'Assomption..., qui se dépensent, sans compter et sans espoir d'aucun gain, au service de ceux qui triment et qui souffrent ?

Oui, qui se dépensent. Et vous, depuis que vous êtes les plus forts, vous qui pouviez, par conséquent, tellement améliorer le sort du peuple, qu'avez-vous fait ? De l'anticléricalisme.

Cette Eglise qui, mettant en pratique les leçons de son divin Maître, s'efforçait de rendre la vallée des larmes habitable aux malheureux, afin d'y faire régner la paix du Christ Sauveur, — au lieu de la bénir, de l'encourager, de la protéger, vous l'avez persécutée ; vous l'avez détournée ; vous lui avez volé son argent, ses maisons et jusqu'à sa dernière bouchée de pain !...

Ah ! l'Eglise, ainsi dépouillée, aurait pu rentrer sous sa tente et vous dire : « Vous m'avez pris mes asiles, mes fondations de charité ; je n'ai plus

rien... Vous avez exilé ceux et celles de mes enfants qui avaient voué leur vie au soulagement des porteurs de croix ; je n'ai plus personne. Eh bien ! tenez, voici les milliers et les milliers d'enfants pauvres que j'instruisais, de malades que je soignais, de vieillards que j'avais recueillis, d'orphelins à qui je servais de mère, prenez-les ; arrangez-vous ; moi, je ne pouvais que tendre la main au nom de la Charité du Christ ; vous pouvez, vous, la mettre dans la poche d'autrui, au nom de la solidarité laïque : faites mieux que moi ! »

Mais non, elle ne pouvait pas : à cause de l'amour puisé dans le Cœur Sacré du Maître adoré, c'est plus fort qu'elle. Elle a compté sur la Providence et elle a continué.

Et elle continue...

* *

Quelqu'un a osé dire, récemment, à la tribune française : « Le socialisme remplacera le christianisme. » Pauvre insensé ! Il existe un pays où l'on a, en effet, tenté cette substitution, où l'on a fait disparaître les crucifix et dressé une statue à Judas, où l'on a convié le peuple — « les damnés de la terre » — à se rassembler, pour gagner le « paradis, » à l'ombre d'un étendard couleur de sang. Résultat : des assassinats par centaines de mille, la famine, la terreur, la saleté... : une grande nation qui s'écroule dans la honte et la ruine !

Ah ! croyez-vous que la société du moyen âge, qui se soumettait à l'Eglise, — et qui n'était pas aussi perdue dans les « ténèbres » qu'on voudrait le faire croire, — n'était pas plus heureuse ? Sans doute, on ne connaissait ni la vapeur, ni l'électricité, mais du moins on s'aimait, on s'aidait. On s'enrôlait aussi sous un étendard sanglant, mais c'était celui de la Croix sur laquelle l'Amour avait cloué le Fils de Dieu, et au pied de laquelle l'Amour avait convié toute l'humanité régénérée. Puisse ce temps revenir et nous apporter « la paix du Christ dans le Règne du Christ ! » Ainsi soit-il.

LES SAINTS DE LA VIEILLE FRANCE

XIII

LANFRANC ET BÉRENGER

I

Les erreurs de Bérenger, surtout ses blasphèmes contre la sainte Eucharistie, produisirent dans toute l'Eglise une impression d'horreur. Jamais on n'avait attaqué avec pareille violence le dogme fondamental, le testament consolateur de l'amour de Jésus-Christ pour les hommes. L'évêque de Liège, Desduin, dénonce ce scandale au roi de France Henri I^{er}. Hugues de Langres écrit à Bérenger lui-même en faveur de ce « sacrement auguste, que les fidèles seuls connaissent, qui est la vie pour tous et pour chacun d'eux. » « Les sens s'y trompent, dit-il, mais non la foi. » Adelman, son ami, lui rappelle les souvenirs touchants de leur jeunesse, quand ils étaient ensemble disciples de Fulbert de Chartres : « Je voudrais par la miséricorde de Dieu, par la très

douce mémoire de Fulbert, notre commun maître, vous conjurer de ne pas troubler la tranquillité et la paix du monde catholique. La nuit qui précéda sa douloureuse passion, le Christ offrit ce pain et ce breuvage céleste aux Apôtres en disant : « Ceci est mon corps, ceci est mon sang. » Point d'ambiguïté ni d'équivoque dans ces paroles ! » A ces lettres l'hérétique répondit par des arguties et des injures.

Enfin Lanfranc publia un livre qui ne nous est malheureusement point parvenu. Ordéric Vital, qui l'a lu, porte ce jugement : « Armé du glaive de la vérité, l'illustre et pieux moine frappa d'un coup mortel la secte naissante et vengea la foi catholique, si indignement outragée. L'hérétique se sentit atteint en plein cœur et les fidèles poussèrent des cris de joie en voyant confondus les misérables novateurs qui avaient déjà porté le ravage et la mort dans tant d'âmes. »

Bérenger lui répondit en s'appuyant sur Scot Erigène dont il avait travesti les écrits : « Il paraît que vous traitez d'hérétiques les propositions de Scot Erigène, parce qu'elles diffèrent de celles de Paschase Radbert, que vous défendez. S'il en est ainsi, vous déshonorez le génie vraiment admirable que Dieu vous a donné... Il ne me déplairait pas de vous entendre discuter ces matières dogmatiques avec des hommes compétents. »

Cette lettre trouva Lanfranc à Rome où il s'était rendu pour assister à un concile convoqué par le pape Léon IX. Il y répondit que cette lettre avait été lue en concile : « Après cette lecture une sentence de condamnation unanime fut portée contre vous. On sépara de la communion de l'Eglise celui qui veut priver l'Eglise de la sainte Communion. Après quoi le Pontife convoqua un autre concile pour septembre prochain (1050), à Verceil. Vous y avez été nommément cité, afin d'y être entendu en personne. Pour moi, le Souverain Pontife me retint à ses ordres jusqu'à cette époque. »

Mais Bérenger n'eut garde de se rendre à Verceil : « Les canons, disait-il, ne m'obligent point à sortir de ma province pour aller répondre aux questions des Italiens. » Il parcourut la France pour y propager sa doctrine, et circonvinrent en sa faveur Guillaume le Bâtard, duc de Normandie. Celui-ci était très attaché à la foi catholique. Il réunit un certain nombre d'évêques et de docteurs à Brionne, près du Bec, pour y entendre Bérenger. L'hérétique fut confondu, quitta la séance et s'enfuit à Chartres, où il fut mal accueilli. Mais il ne comparut pas à Verceil. On y condamna le livre attribué à Scot Erigène, et dont il était l'auteur. « Invité à dire mon sentiment, lui manda Lanfranc, je soutins la foi de l'Eglise catholique en la Présence réelle, telle que je la professe et l'ai toujours professée ; à l'unanimité cette doctrine fut confirmée par le synode. Deux clercs, qui se dirent vos envoyés, essayèrent de vous défendre ; mais, dès le début de leur argumentation, ils se troublèrent, se contredirent et furent réduits au silence. »

Le roi Henri I^{er} de son propre chef réunit un synode à Paris, dans l'espoir de trouver Bérenger innocent ; mais les charges étaient trop fortes ; il dut menacer l'hérétique de prendre contre lui des

mesures militaires. Puis, trois ans après, en 1054, un concile réuni à Tours et présidé par Hildebrand le condamna de nouveau. Pendant ce temps, Léon IX mourait. Son troisième successeur, Nicolas II, fit comparaître au concile de Latran, en 1059, Bérenger qui y rencontra Lanfranc et fut de nouveau confondu et condamné. Il se rétracta, mais seulement de la plume, non du fond du cœur. Alexandre II insista, mais en vain.

Enfin la grâce toucha le cœur de cet hérétique obstiné. A la fin de sa vie, retiré à Tours, dans l'île de Saint-Cosme, il abjura ses erreurs et donna l'exemple d'une pénitence austère. Couvert d'une robe de moine, dit Malmesbury, il pria et pleura dans sa retraite. Il distribua ses grands biens aux pauvres. Nulle femme n'avait accès auprès de lui. Plusieurs chanoines de Saint-Martin regurent de ses mains l'habit monastique et se placèrent sous sa direction. Il avait conservé la pureté de ses mœurs : c'est, nous l'avons dit, ce qui lui valut sans doute les grâces de son édifiante conversion.

II

Lanfranc n'était pas venu au concile de Latran pour y confondre de nouveau Bérenger. Il s'y trouvait comme ambassadeur du duc Guillaume de Normandie. Celui-ci s'était fiancé en 1049 avec la princesse Mathilde, âgée de sept ans, petite-nièce de Richard II, duc de Normandie, sa proche parente. Léon IX, au concile de Reims, avait interdit le mariage, sous peine d'excommunication. Guillaume le Bâtard l'épousa quand elle fut nubile en 1058. Nicolas II mit toute la province en interdit. Lanfranc consulté se prononça contre le duc, qui lui ordonna de quitter le Bec et les terres de Normandie. Comme il s'éloignait de son abbaye, sur un mauvais cheval boiteux, il rencontra Guillaume accompagné d'une brillante suite de cavaliers. Le duc lui demanda où il allait : « Je me hâte d'exécuter vos ordres, dit Lanfranc ; mais, avec cette pauvre monture, ce sera long. Si vous tenez à être obéi plus tôt, faites-moi donner un de ces beaux chevaux de votre escorte. » Le duc se mit à rire. Ils s'entretenirent un instant de l'irrégularité du mariage avec Mathilde, et des moyens à prendre pour le réhabiliter. Guillaume, touché des explications du docteur, l'embrassa, le renvoya avec de grands honneurs dans son abbaye et le pria d'aller à Rome assurer le pape qu'il était prêt à se soumettre et à accepter la pénitence qui lui serait imposée, si le Saint-Siège, lui, daignait accorder les dispenses nécessaires. Arrivé à Rome, l'Abbé du Bec assista au concile, puis il obtint les dispenses demandées, mais à la condition que le duc fonderait un monastère d'hommes, et la duchesse un monastère de femmes, « où des serviteurs et servantes de Dieu prieraient jour et nuit pour leur salut et travailleraient à l'éducation des enfants de la Neustrie. » (*Vita B. Lanfr.*). Lanfranc fut reçu en triomphe à son retour. Guillaume fonda aussitôt le monastère de Saint-Etienne de Caen, et l'en nomma Abbé en 1063, et quand il eut conquis l'Angleterre, il le fit élire, en 1071, archevêque de la primatiale de Cantorbéry. Il se rendit aussitôt à Rome pour recevoir

le pallium des mains de son ancien élève du Bec, Anselme de Lucques, devenu le pape Alexandre II. Celui-ci quitta son trône, vint à lui et lui dit : « Ce n'est point à l'archevêque de Cantorbéry que je rends cet hommage, mais au maître fameux dont j'ai été le disciple et de la bouche duquel j'ai recueilli tout ce que je sais. » Lanfranc, alors, s'agenouilla pour lui baiser les pieds.

Il revint en Angleterre revêtu d'une autorité plus grande encore, et comme Guillaume le Conquérant aimait à demeurer dans sa chère Normandie, il était alors le vrai régent du royaume. Il l'administrait et commandait aux princes. Il demeura attaché à S. Grégoire VII dont il prit le parti contre l'antipape Wibert, la créature de l'empereur Henri IV. Mais il n'eut pas toujours à se louer du Conquérant, qui prétendait régenter l'Eglise, et défendait aux conciles anglais de promulguer leurs statuts sans qu'il les eût revus et approuvés. L'archevêque, le sachant très pieux, usait d'indulgence à son endroit. Grégoire VII s'en plaignit, et lui écrivit : « Avertissez-le de ne empêcher ni votre Fraternité, ni aucun autre évêque de faire sa visite canonique au Saint-Siège. » Il répondit aussitôt : « Hélas ! de concert avec votre légat Hubert, j'ai présenté le mieux que j'ai pu vos observations au roi, mon Seigneur. J'ai conseillé, je n'ai pu persuader, *suasi, sed non persuasi*. »

Cependant Guillaume se soumit ; il permit aux évêques d'Angleterre et de Normandie de se rendre à Rome au concile de 1080. Son fils aîné ne le valut pas. Robert Courte-Heuze, en effet, se révolta contre lui, comme Absalon contre David, et s'attira une lettre sévère du pape.

Le Conquérant mourut pieusement le 9 septembre 1087, deux ans après S. Grégoire VII, laissant la Normandie à son fils aîné Robert et le trône d'Angleterre à son second fils Guillaume le Roux, qui fut sacré par Lanfranc. C'était alors Urbain II qui occupait le siège de S. Pierre. Le nouveau pape écrivit à l'archevêque de Cantorbéry pour le prier de l'aider de ses avis et de son concours, *consilii et auxilii*, mais le jeune roi, cupide, cruel et jaloux, lui avait déjà retiré l'administration des affaires pour la confier à un évêque plus complaisant, Carilof, évêque de Durham. Ses prédications s'accomplissaient : après la mort du Conquérant, il n'y aurait plus de paix dans le royaume. Il reprocha au roi de ne pas tenir les engagements qu'il avait pris le jour de son sacre :

— Quel est donc le mortel qui pourrait tenir toutes ses promesses ? répondit Guillaume le Roux.

Alors Lanfranc fut pris d'une grande tristesse et tomba malade. Sa maladie ne laissa bientôt plus d'espoir. Les médecins lui donnèrent un remède désespéré ; avant de le prendre il voulut recevoir le Saint Viatique et l'onction des mourants. Puis il prit le breuvage, qui hâta sa fin. Il paraissait heureux de mourir. Jusqu'à sa mort il exhorta ceux qui l'entouraient, les consola, remerciant Dieu de lui garder la plénitude de ses facultés. Il rendit sa grande âme à Dieu le 28 mai 1089, pleuré de tous, sauf du roi qui s'écria : « Enfin, me voilà donc archevêque de Cantorbéry ! »

Et il jura que ce serait le dernier primat d'Angleterre.

Lanfranc, cette lumière du onzième siècle, fut inhumé dans la basilique de la Sainte-Trinité qu'il avait bâtie.

EN LISANT

L'AMOUR DE JÉSUS CRUCIFIÉ ¹

Le Mercredi Saint, je méditais la Passion du Fils de Dieu incarné et je m'efforçais de chasser toute autre pensée de mon esprit, afin de mieux me recueillir dans la Passion et dans la mort du Fils de Dieu. Je n'avais qu'un souci, je n'avais qu'un désir, trouver le moyen de mieux emplir mon âme de cette Passion, de cette mort du Fils de Dieu. Tandis que je me livrais à ces réflexions, une parole divine retentit tout à coup dans mon âme : « Mon amour pour toi n'a pas été un mensonge ². » Cette parole me frappa d'une douleur mortelle. Les yeux de mon âme s'ouvrirent aussitôt et je compris que cette parole était vraie. Je voyais ce que cet amour avait fait et ce qu'il avait enduré. Je voyais tout ce que le Fils de Dieu avait fait à cause de son amour. Je voyais tout ce que le Dieu-Homme souffrant avait supporté dans sa vie et dans sa mort par l'effet de son indicible et débordant amour. Voyant ainsi en lui toutes les marques d'un amour très vrai, je comprenais la parfaite vérité de cette parole qu'il ne m'a pas aimée par moquerie mais d'un amour complet, absolu ; je voyais en revanche que c'était en moi tout le contraire, que mon amour pour lui était un mensonge, que je ne l'aimais pas en vérité. Et cette vue était pour moi un chagrin mortel, une douleur si intolérable que je croyais mourir.

Aussitôt d'autres paroles vinrent augmenter ma douleur. Les voici. Quand il m'eut dit : « Mon amour pour toi n'a pas été un mensonge, » quand j'eus compris que c'était vrai et que c'était en moi tout le contraire, quand enfin j'eus ressenti tant de douleur que je croyais mourir, il ajouta : « Je ne t'ai pas servie par simulation. » Puis : « Je ne t'ai pas aimée comme une absente » ; ces paroles accrurent encore ma peine, ma douleur mortelle... Ces paroles éveillèrent dans mon âme le désir de ne vouloir sentir, voir, dire rien qui pût offenser Dieu. C'est là ce que Dieu réclame spécialement de ses fils ; dès lors qu'il les a appelés et choisis pour le sentir, le voir et converser avec lui, il les invite à éviter tout ce qui en détourne. Dès le début, lorsqu'il me montra les caractères distinctifs de ses fils, il me dit : « Tous ceux qui seront les amants, les suivants de ma pauvreté, de ma douleur et de mon abaissement, sont mes fils légitimes et les tiens, les autres ne le sont pas. Ceux qui auront l'esprit fixé sur ma Passion et sur ma mort, en dehors desquels il n'y a pas de vrai salut, sont mes fils légitimes et les tiens, les autres ne le sont pas. »

¹ Extrait du *Livre de l'expérience des vrais fidèles*, par Ste Angèle de Foligno, édité par M.-J. Ferré (Paris, Editions Droz, 1927), p. 339. — Cf. *Le Livre de la Bienh. Sœur Ang. de Foligno*, par le P. Doncoeur (Paris, Art catholique, 1926), p. 239.

² Hello traduit : « Ce n'est pas pour rire que je t'ai aimée. » — Le P. Doncoeur : « Moi, je ne t'ai fait point par farce. » — Le latin porte : « Ego te non amavi per triffam. »

IMPRIMATUR

L'Angon le 28 martii 1928.

EUG. LINDECKER, Vic. gen.

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de L'AMI DU CLERGÉ

Ami du Clergé du 5-12 avril 1928

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

A des Tertiaires franciscains. — VII. L'Office quotidien du Tiers Ordre, 209.

Cours de prônes sur le Credo. — LIII. L'Ascension de Notre-Seigneur, 213.

Panégyrique de S. Benoît-Joseph Labre. — Vocation, pèlerinages, trépas, 215.

Pour une Communauté solennelle dans un Pensionnat féminin. — A la Messe : La sainte communion, 218. Aux Vêpres : La piété, 220. Consécration à la Sainte Vierge, 221.

En lisant. — Présentation d'un diocèse, 221. Le bon pasteur, 223.

A DES TERTIAIRES FRANCISCAINS

VII

L'OFFICE QUOTIDIEN DU TIERS ORDRE

Bonum est... psallere nomini tuo, Altissime.

Il est bon, ô Très-Haut, de glorifier votre Nom ! (Ps. xci, 1).

Parmi les obligations de la vie religieuse, celle de la récitation de l'Office divin est une des plus importantes. S. François, dans chacune des Règles qu'il a données au premier Ordre et au deuxième, insiste sur ce grave devoir. Pour associer les membres du Tiers Ordre à la sainteté de vie de ces deux premières créations, le séraphique Père a voulu qu'ils fissent partie, eux aussi, des phalanges vouées à la prière.

Léon XIII, en sa Constitution *Misericors*, a formulé en ces termes cet article de la Règle : « Les Tertiaires clercs qui récitent l'Office divin chaque jour, ne sont pas obligés à réciter un autre Office. Les Tertiaires laïques qui ne disent ni l'Office canonial, ni le petit Office de la Sainte Vierge, devront dire chaque jour douze *Pater*, *Ave* et *Gloria*, à moins qu'ils n'en soient empêchés par l'infirmité. »

C'est une des gloires de nos anciens Tertiaires d'avoir toujours eu le culte, même du Bréviaire ; ou, à défaut des Heures canoniales, leur joie était de réciter l'Office de la B. V. Marie ; et s'ils ne pouvaient avoir cette consolation, ils se faisaient un devoir de réciter fidèlement leur Office des *PATER*, quelque long qu'il pût être.

Il leur était doux de redire avec le psalmiste : « *Bonum est... psallere nomini tuo, Altissime.* Il est bon, ô Très-Haut, de glorifier votre Nom ! » Les plus humbles membres de la famille séraphique avaient la satisfaction d'être associés à la prière officielle de l'Eglise.

Le Saint-Siège, en raison des exigences de la vie contemporaine, a jugé opportun d'offrir aux Frères et aux Sœurs du Tiers Ordre de plus grandes facilités pour s'acquitter du devoir de

l'Office. Il ne faudrait point que l'un ou l'autre en prit occasion pour laisser s'amoindrir le zèle qu'il doit avoir. Chacun, au contraire, doit avoir à cœur de conserver intact l'héritage de piété légué par nos devanciers.

A cette fin, nous devons nous prémunir contre un double écueil : 1° celui de ne pas avoir pour l'Office du Tiers Ordre une estime assez grande, et 2° celui de le réciter d'une manière défectueuse. — Pour nous prémunir contre ce double danger nous nous poserons deux questions : 1° Pourquoi l'Office a-t-il été institué ? 2° Comment faut-il le réciter ?

Lorsque vous aurez compris le but sacré de son institution, vous aurez, comme les anciens, le culte de l'Office ; lorsque vous vous serez rendu compte des conditions d'une récitation sainte, avec l'aide de Dieu, vous saurez les remplir.

I. — Pourquoi l'Office a-t-il été institué ?

Au sortir des mains du Créateur, l'homme, après avoir embrassé d'un regard de roi les beautés de la terre et les splendeurs des cieux, laissait jaillir de son cœur l'hymne de l'amour et le chant de la reconnaissance ; sa prière montait ardente vers le Père Éternel ; il demandait à l'Auteur de la vie sa bénédiction. Ces accents n'auraient jamais dû s'éteindre sur les lèvres des enfants d'Adam. Mais, dans la réalité des faits, qu'en est-il ? Quelle tristesse pour le prêtre lorsque, passant devant les grandes usines, les vastes magasins dans lesquels hommes et femmes s'engouffrent par centaines et par milliers, il est obligé de se dire : « En cette fourmilière de l'activité ouvrière, qu'il en est peu qui aient dit ce matin : *Notre Père qui êtes aux cieux !* »

Qu'advierait-il si la prière était bannie de notre vallée de larmes ? Répondre à cette question, c'est dire pourquoi l'Eglise a voulu constituer les phalanges de la prière. C'est au prêtre tout d'abord que revient la mission d'être, auprès du trône de Dieu, un avocat pour ses frères : « *Pro hominibus constituitur in iis quæ sunt ad Deum ut offerat dona et sacrificia pro peccatis.* » (Hébr., v, 1). Nous devons nous féliciter aussi que, derrière les grilles du cloître, il y ait des vierges saintes pour chanter les louanges de l'Agneau immaculé ; c'est par elles que la colère de Dieu est désarmée.

Mais il importe, Tertiaires de S. François, de vous en rendre compte : lorsque vous vous acquittez de l'Office prescrit par la Règle, vous remplissez également une mission sacrée. C'est l'Eglise qui place sur vos lèvres la louange, c'est l'Eglise qui fait entendre par vous la supplication, c'est l'Eglise qui met dans votre bouche l'expression de la gratitude, c'est l'Eglise qui, par vous, fait monter vers le ciel le cri du repentir. Vous devez adorer pour ceux qui n'adorent point ; vous devez remercier pour ceux dont le cœur ingrat rend les lèvres muettes. S'il faut faire fléchir le plateau de la miséricorde, à vous de vous associer aux pieuses

lamentations du monastère ; la prière franciscaine s'élèvera alors, empruntant aux vagues de la mer leur puissance et leur retentissement ¹.

La musique sacrée peut avoir son caractère de majesté et la beauté de ses harmonies ; la psalmodie convient mieux à la simplicité dont font profession les enfants du Pauvre d'Assise.

Les prêtres tertiaires qui voudraient avoir un lien plus particulier d'intimité avec leurs frères en S. François ont la faculté de se servir du Bréviaire en usage dans le Premier Ordre, si les nécessités du saint ministère leur en laissent la possibilité. Quoi qu'il en soit, ils doivent aimer leur bréviaire pour une double raison : parce que prêtres et parce que franciscains. Prêtres, ils seront fidèles aux traditions du vieux clergé français, pour qui le bréviaire était l'ami dont on ne se séparait jamais ; fils du *Poverello*, ils se souviendront que cet amant de la pauvreté, qui demandait à ses enfants un dépouillement d'ordre pratique si grand, a fait une exception pour le Bréviaire, qu'il concède à ses frères et qu'il veut selon le rite de l'Eglise Romaine.

Il est à remarquer que les grands tertiaires, alors même qu'ils n'étaient point dans les Ordres sacrés, ont aimé à réciter l'Office canonique. Geoffroy, confesseur de S. Louis et son historien, signale la fidélité de son illustre pénitent à dire le saint Office ². Le Bienh. Robert Malatesti, seigneur de Rimini, récitait également avec attention les Heures canonicales ³. La même pratique était observée dans les plus humbles conditions, témoin le Bienh. Nevolos, cordonnier ⁴. Les Sœurs ont fait preuve d'un zèle non moins grand ; qu'il suffise de nommer sainte Elisabeth de Hongrie ⁵ et sainte Marguerite de Cortone ⁶. L'un des exemples les plus beaux que l'on puisse citer, c'est celui de S. Elzéar et de la Bienh. Delphine son épouse, qui récitaient ensemble les Matines au milieu de la nuit ⁷.

Relisons le texte de la Règle approuvée par Nicolas V ; il sera facile de conclure que la récitation des Heures canonicales n'était pas une singularité ou une exception, mais au contraire une pratique généralement observée ⁸.

La récitation du Bréviaire, l'assistance régulière aux heures canoniques ne peut être, en nos temps d'activité flévreuse, adoptée d'une manière générale par les Tertiaires. Nicolas V avait déjà prévu l'impossibilité pour plusieurs de dire l'Office liturgique. Pour leur permettre d'être associés à la prière officielle de l'Eglise, il les autorisait à dire l'Office concédé aux illettrés. Ce qui alors était l'exception, est devenu le fait ordinaire : l'Office dit des *Pater* est aujourd'hui d'une pratique usuelle. Pour donner des facilités encore plus grandes, Léon XIII a réduit cet Office à la récita-

tion de 12 *Pater*, *Ave* et *Gloria Patri*, au lieu des 54 que demandait l'ancienne Règle.

Il importe d'en faire l'observation : cette récitation n'est pas une pratique de piété ordinaire, elle constitue un véritable Office, désigné dans les anciens actes sous le titre d'*Office dominical*.

L'origine de cet office paraît assez ancienne : il était en usage avant le séraphique Père ¹. C'est bien cet Office que S. François dès les débuts de l'Ordre fit réciter à ses premiers disciples ². Le pape Nicolas IV en régla, en faveur des Tertiaires, les dispositions.

Le rôle des Tertiaires qui récitent l'Office des *Pater* est celui des humbles Frères laïcs qui, après avoir assisté au commencement de l'Office canonique, se retirent du chœur pour aller, soit auprès du tabernacle, soit au pied de quelque autel, payer eux aussi le tribut de louanges que Dieu réclame de leur bonne volonté.

Avec quelle ferveur les saints Félix de Cantalice, les Pascal Baylon unissaient leurs prières à celles des Pères qui psalmodiaient le saint Office ! Telle est la mission qui échoit aux frères et aux sœurs du Tiers Ordre, lorsqu'ils récitent les 12 *Pater* prescrits par la Règle.

L'immortel Pontife Léon XIII a laissé un exemple digne de mémoire : pour s'assurer un lien d'union avec tous les membres de la grande famille séraphique, et surtout avec les plus humbles, le grand Pape récitait chaque jour les 12 *Pater*, *Ave* et *Gloria Patri* ³.

A bien lire le texte de la Règle, peut-être pourrait-on y trouver une suggestion. Pour s'acquitter du devoir réglementaire de l'Office, les Tertiaires aujourd'hui ont le choix entre le grand Office canonique, la récitation des 12 *Pater*, ou le Petit Office de la T. S. Vierge. Le Saint-Père agréé que ce tribut des prières mariales, c'est le nom qu'il leur donne, soit réputé Office du Tiers Ordre. La pratique serait donc à mettre en honneur.

En fait, les Fraternités fortement constituées se font un devoir dans leurs réunions mensuelles de psalmodier, au moins en partie, cet office pieux ; si les exercices ont lieu le matin, on récite les Matines ou les Petites Heures ; le soir, on psalmodie Vêpres et Complies. De ferventes Tertiaires ont même, en quelques localités, contracté la louable habitude de se réunir quelquefois, par exemple le dimanche après les Vêpres, pour offrir à la Vierge cet hommage de leur piété toute franciscaine.

Ils ne sont point, d'ailleurs, aussi rares qu'on pourrait le croire, les Tertiaires qui, jouissant de quelques loisirs, sont heureux de se conformer à cette pratique. Dans leur ferveur, ces dignes enfants de S. François croiraient qu'il manquerait quelque chose à l'intégrité de leur vie franciscaine si, pouvant dire en leur particulier le Petit Office de la T. S. Vierge, ils négligeaient de le faire.

¹ S. August., *Confes.*, lib. IX, c. vii, 15-6.

² *Acta Sanctorum*, 25 august., v, p. 350.

³ *Ibid.*, 10 octobr., v, p. 147.

⁴ *Ibid.*, 27 julii, vi, p. 497.

⁵ P. Hilar., *Lib. T. O.*, p. 438.

⁶ *Acta Sanctorum*, 22 febr., iii, p. 306.

⁷ *Ibid.*, 27 sept., vii, p. 547.

⁸ *Regula*, cap. viii.

¹ Il était en honneur dans la milice des Templiers. (P. Hilar., *Lib. T. O.*, p. 447).

² Thomas de Celano, p. 47 (recensuit P. Eduardus).

³ Lui-même l'attesta dans son Allocution du 18 décembre 1884.

Quel que soit l'office adopté, office canonique ou prières mariales, redisons avec S. Alphonse de Liguori : « Cent prières privées n'ont pas la valeur d'une seule faite pendant l'Office ¹. » Nous pouvons entendre de l'Office même des *Pater* les termes laudatifs dont se sert S. Bonaventure : « Par la récitation de l'Office, les hommes sont associés au ministère des anges qui louent le Seigneur ; par l'Office nous pouvons témoigner dignement à Dieu notre reconnaissance, sanctifier chacune de nos journées, entretenir en nous la dévotion, rallumer sans cesse le feu de la charité ². » S'il s'agit de la psalmodie publique de l'Office du jour ou de celle du Petit Office de la T. S. Vierge, notre exemple aidera les fidèles à s'élever vers Dieu et contribuera à la splendeur du culte catholique.

II. — Comment faut-il réciter l'Office ?

La deuxième question que nous avons à étudier n'est pas moins digne d'intérêt ; après avoir établi le but de l'institution de l'Office, il faut examiner comment il faut réciter celui-ci pour que, par cette récitation sainte, nous puissions atteindre le but proposé.

1. La première qualité requise est l'*exacte fidélité*.

La Règle demande le tribut quotidien ou des Heures canoniques, ou du Petit Office de la Vierge, ou des 12 *Pater*, *Ave* et *Gloria Patri*. Pour la distribution de ces Oraisons dominicales au cours de la journée, aucune prescription ne la détermine. L'ancienne Règle avait, au contraire, des précisions très nettes : 12 *Pater* pour Matines et 7 pour chacune des autres Heures. C'est assurément dans la même pensée que, dans une audience accordée le 7 juillet 1883 aux Généraux de l'Ordre, Léon XIII daignait, sans en faire une obligation, indiquer comment il convenait de distribuer les 12 *Pater*, *Ave* et *Gloria* prescrits aujourd'hui, à savoir : 6 pour l'Office de la nuit, c.-à-d. 5 pour Matines et 1 pour Laudes, — 6 pour l'Office du jour, c.-à-d. 4 pour chacune des Heures : Prime, Tierce, Sexte, None, Vêpres et Complies. De même toutefois que le prêtre peut dire plusieurs Heures en une seule récitation, ainsi le tertiaire peut, selon la facilité que lui en laissent ses occupations, ordonner pour le mieux la récitation des *Pater* de son Office.

Le rappel des Heures canonicales a certainement pour but d'établir une union plus étroite entre tous les enfants de S. François dans l'hymne perpétuel qui doit monter de la terre vers le ciel. Aux Matines, nous entendrons la répercussion du cri du psalmiste : « *Media nocte surgebam ad confitendum tibi*. Je me levais au milieu de la nuit pour chanter vos louanges. » (Ps. cxviii, 62). Est-il besoin de faire ressortir le charme de cette prière, alors que les voix monacales interprètent

la louange de l'univers : « *Laudate eum, sol et luna, laudate eum omnes stellæ et lumen*. Louez Dieu, soleil et lune, louez-le, étoiles du ciel et lumière du firmament ! » (Ps. cxlviii, 3). Voilà la prière à laquelle s'unissent les Tertiaires par la récitation de leurs propres Matines.

Nous pouvons considérer Prime et Complies, l'une comme la prière du matin, l'autre comme la prière du soir. Ces Heures rappellent les deux offrandes de parfums qui avaient lieu dans le Temple, l'une au point du jour et l'autre au coucher du soleil. Quelle consolation pour les Tertiaires de faire cette offrande en union avec les hommes apostoliques du premier Ordre et avec les religieuses, Filles de sainte Claire !

2. La deuxième condition requise pour une récitation digne, c'est l'*attention*. Tout chrétien doit prier avec attention ; mais lorsqu'il s'agit de la prière officielle de l'Eglise, il est élémentaire que tout, dans l'attitude de l'ambassadeur, exprime le respect le plus profond à l'égard de la Majesté du Roi des rois.

L'écueil pour les membres du Tiers Ordre, surtout lorsqu'il s'agit de la récitation uniforme du *Pater*, est de se constituer, inconsciemment peut-être, une routine. On finit par s'accoutumer à la répétition de la même formule et on récite l'Office par manière d'acquiescement, laissant son esprit ouvert à toutes les distractions.

Ce n'est point à dire que la bonne volonté vous affranchira de la grande misère de la mobilité de l'esprit humain : les meilleurs eux-mêmes n'échappent pas à la multitude des pensées inutiles. Les saints ont connu eux aussi les surprises de la nature et les défaillances de l'esprit. On raconte que S. François, psalmodiant Tierce, fut un jour préoccupé par la pensée d'un vase de bois qu'il avait confectionné de ses propres mains ; l'office terminé, il se saisit de l'objet et le jette dans les flammes en s'écriant : « Puisqu'il a empêché le sacrifice de la louange, qu'il soit lui-même sacrifié ! » Bel exemple, qui prouve une fois de plus que, si les saints étaient exposés comme nous aux misères, tristes fruits de la déchéance originelle, mieux que nous ils savaient réparer un oubli.

Pour nous prémunir contre les écarts de notre imagination, prêtons l'oreille aux conseils de l'Esprit-Saint : « *Ante orationem præpara animam tuam*. Avant la prière, préparez votre âme. » (Eccli., xviii, 23). Sachons nous recueillir avant de commencer notre Office ; bien belle la prière que l'Eglise nous conseille : « Ouvrez, Seigneur, mes lèvres et purifiez mon cœur de toutes pensées perverses et étrangères... » Si malgré une préparation sérieuse votre âme, comme la frêle nacelle, est emportée à la dérive, ne pactisez pas avec les distractions ; ramenez avec patience votre esprit à la pensée de la prière. Si vous dites l'Office canonique ou celui de la Vierge, votre piété comprendra, sans qu'il soit nécessaire d'insister, l'hommage réparateur offert à la Très Sainte Trinité dans la prière du *Sacrosanctæ*.

¹ La *vérité*, épouse de J.-C., xxiv, § 3.

² Cf. Des six ailes des Séraphins, dans *Œuvres*, trad. BERTHAUMIER, t. II, p. 612.

3. Notre attention ne saurait être religieusement soutenue si nous n'étions animés de l'esprit de piété. Aussi les maîtres de la vie spirituelle, les commentateurs de la Règle insistent-ils plus particulièrement sur une troisième qualité requise pour une récitation sainte : elle doit être *dévot*.

Il ne sera pas déplacé de faire observer qu'une sagesse consacrée a présidé à la répartition des poésies sacrées au cours des Heures canoniales, et les Tertiaires qui ne disent que l'Office des *Pater* pourront facilement s'inspirer des mêmes pensées pour rendre leur récitation plus religieusement attentive. Au lever du jour, à Prime, que demandons-nous à Dieu ? « *Visum fovendo contegat, ne vanitates hauriat*. Que sa grâce nous protège contre l'indiscrétion du regard, pour qu'il n'introduise pas en nous les vanités. » A Tierce, l'heure où l'Esprit-Saint descendit sur les Apôtres, c'est l'écho qui redit la prière du Cénacle : « *Os, lingua, mens, sensus, vigor confessionem personent*. » Nous demandons à être, comme les Apôtres, revêtus de l'esprit de force. C'est à l'heure de Sexte que S. Pierre, montant sur la terrasse de la maison, fut éclairé sur la vocation des Gentils ; le soleil darde ses feux brûlants : que l'ardeur des convoitises n'éteigne pas en nous le flambeau sacré de la foi : *Extingue flammam ultimum*. A la neuvième heure, S. Pierre et S. Jean se rendent au temple ; le boiteux soudain, à la parole du prince des Apôtres, s'est redressé, il est guéri. Nous nous dirigeons vers notre éternité et nous demandons à Dieu de nous accorder le *præmium mortis sacræ*, la récompense d'une sainte mort, qu'il n'y ait plus de défaillances !

Notre intention n'est point de signaler ici les méthodes multiples dont une âme pieuse peut se servir pour rendre sa prière plus fervente¹. Toutefois, celle qui consiste à se pénétrer du sens des paroles prononcées ne peut être que souverainement utile s'il s'agit de la récitation des 12 *Pater*, *Ave* et *Gloria Patri*. On trouvera dans les commentateurs les plus belles élévations : bornons-nous à cueillir quelques fleurs dans ce riche parterre.

S. Thomas l'a dit d'un mot : « L'autorité du Christ doit suffire pour établir l'excellence de l'Oraison dominicale. » Avec S. Augustin, le saint Docteur fait observer que telle est l'économie et la richesse de la prière enseignée par le Sauveur, que toutes les requêtes que nous pouvons avoir à formuler y sont exprimées et chacune en son lieu et place². Les disciples de S. François et leur Père ont fait revivre la scène évangélique, lorsque ceux-ci l'entourant, comme les Apôtres entouraient le Divin Maître, s'écriaient à leur exemple : « Apprenez-nous à prier ! » et S. François de répondre en se souvenant de l'Evangile : « Vous prierez ainsi, et vous direz : *Notre Père qui êtes aux cieux* »³.

La réflexion en a été faite utilement : l'*Ave Maria* se compose des plus belles paroles adressées à Marie par l'archange Gabriel et sa cousine Elisabeth. A retenir le mot de la T.^{re} S. Vierge à sainte Gertrude : « Toutes les fois que sur la terre une âme récite pieusement l'*Ave Maria*, je répands comme une nouvelle rosée de joie sur les Anges et sur les Saints, et en même temps cette âme reçoit un très grand accroissement de grâces spirituelles⁴. »

S. Bonaventure, pour encourager le pieux usage d'une inclination prolongée au *Gloria Patri*, rapporte que la T. S. Vierge daigna révéler à un ancien Frère combien cette pratique lui était agréable : le bon Frère vit en effet l'auguste Mère de Dieu présenter elle-même son Divin Enfant à chacun des Religieux qui se conformait à cette pratique⁵. C'est à toute sa famille religieuse que le Séraphique Père a demandé d'honorer d'un culte fervent la Très Sainte Trinité.

Un dernier mot : nos anciens commentateurs, s'inspirant d'ailleurs du Docteur séraphique, suggèrent aux Tertiaires de se souvenir que chacune des heures de la journée a été sanctifiée par le Christ en sa douloureuse Passion⁶. « Voilà, disait S. Bonaventure, le vrai bouquet de myrrhe de l'épouse du Cantique des cantiques⁷. » A vrai dire, c'est bien le vœu de Pie X, de sainte mémoire⁸, et c'est bien la pensée de S. Augustin, qui dans la psalmodie croyait entendre la voix du Christ clamant sa détresse au jardin des Olives, répondant dignement à la barre de Pilate, jetant aux échos du Calvaire son cri de désolation : « Mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? » *Christi vocem in omnibus psalmis audiebat*⁹.

* *

Concluons. Avons-nous du saint Office l'estime que nous devrions avoir ? En avons-nous le culte ? Le réciter, est-ce pour nous une joie ? Aurions-nous contracté des habitudes de négligence ou de légèreté ? Que le ciel nous garde de faire l'œuvre de Dieu négligemment !

S. Jean, dans le livre mystérieux de l'Apocalypse, nous montre l'ange de la prière balançant devant le trône de Dieu l'encensoir d'or d'où s'échappe le parfum de la prière des saints. (Apoc., viii, 3). Cette pensée pourra vous être de quelque utilité : que la récitation de votre office ait un parfum d'encens ! Que votre prière s'élève vers le trône de l'Eternel !

Si vous vous voyez contraints de ne réciter que l'Office des *Pater*, gardez-vous de croire que les considérations d'ordre mystique sont trop élevées pour vous. Souvenez-vous plutôt de l'exemple de

¹ Manuel du prêtre Tert., p. 282.

² S. Bonav., ad Novit. I, 15, dans Opera, xiii, p. 39.

³ A Matines, est l'auteur de notre sauvement Lié, craché à Prime, et condamné à Tierce ; Sexte l'attache en croix. None le corps lui perce ; Vespère l'oste, et le met Complier au monument.

(Règle du Troisième Ordre, Mussard, 1606, p. 150. Cf. P. Hilari., Lib. T. O., p. 442, note).

⁴ Ignatius Vilca, in Op., v, p. 394.

⁵ De Divino Officio, 1911. Cf. in Brevar., in psalm. xli, 1.

¹ Cf. S. Thomas, II-II, q. lxxxiii, art. 13. "

² Loc. cit., art. 9, concl.

³ Thomas à Celano, p. 47.

S. Louis roi de France. Devenu prisonnier des fils d'islam, il éprouvait toute l'amertume de la désolation d'être privé de son Bréviaire. Mais son compagnon de captivité qui était religieux de lui dire : « Pourquoi vous attrister à ce point ? Nous dirons ce dont nous pourrions nous souvenir, et nous avons toujours la ressource de dire le *Pater Noster* ¹. »

Sans doute, c'est à l'Office canonique qu'il faut appliquer les éloges des saints Docteurs rappelés par Pie X. En lui nous trouvons la synthèse des divines Ecritures, le psautier est comme le jardin de délices où nous reconnaissons la variété des fruits épars dans les autres livres sacrés. L'Office de la Vierge est bien le plus beau chant à la gloire de Marie. Toutefois le Tertiaire contraint de se borner à la récitation de l'Office des *Pater* ne sera pas exclu du concert séraphique. Lui aussi participera au sacrifice des louanges, il pourra mêler sa voix suppliante à celle de ses frères dont les lèvres s'ouvrent pour glorifier le saint nom de Dieu. (Hébr., xiii, 15).

Avant de commencer notre Office, pénétrons-nous de ces saintes pensées. Ayons conscience que nous allons remplir un ministère angélique : *In conspectu Angelorum psallam tibi*. C'est en présence des anges, ô mon Dieu, que je vais m'acquiescer de cet Office. (Ps. cxxxvii, 1). Nous sommes alors, selon l'expression énergique de S. Basile, la voix de l'Eglise dont la psalmodie retentit sans cesse devant le trône de Dieu : *canitur assidue ante sedem Dei et Agni*. Soyons assurés que notre louange est digne du Dieu de toute sainteté, puisque Dieu est l'auteur de ces prières inspirées : *laudavit se ipse Deus*, comme le dit si bien S. Augustin.

Ce n'est point assez dire. En récitant la prière *Aperi, Domine*, nous avons uni notre psalmodie à celle du Christ, car le Christ a psalmodié à Nazareth, avec Marie et Joseph ; il a psalmodié sur la montagne ; il a psalmodié sur la croix ; les échos du Calvaire ont retenti de la clameur du *Lamma sabacthani* : « Mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? » et le rocher du Golgotha a été fendu. Par son office, le Tertiaire continue lui aussi la prière et la psalmodie du Christ.

Le dernier mot de la prière canonique n'est point autre. S. Louis était pénétré de cette vérité lorsque sous les murs de Tunis, couché sur la cendre, il s'associait à la prière liturgique et redisait : « *In manus tuas Domine, commendo spiritum meum*. Mon Dieu, je remets mon âme entre vos mains ! » Que telle soit notre ambition suprême : nous éteindre en murmurant une fois encore : « *In te, Domine, speravi, non confundar in æternum* ». En vous, Seigneur, j'ai espéré ; je ne serai pas confondu. » *Amen* !

COURS DE PRONES SUR LE CREDO

LIII

L'ASCENSION DE NOTRE-SEIGNEUR

Mes frères,

Il y avait quarante jours que Notre-Seigneur était ressuscité. Ces quarante jours, Jésus les avait employés à convaincre par des apparitions multiples ses apôtres de la vérité de sa résurrection. Pendant ces jours, il avait complété leur instruction, institué les sacrements de Pénitence et de Baptême, réhabilité S. Pierre et confirmé son titre de chef de l'Eglise. Le moment étant venu pour lui de retourner à son Père, il réunit une dernière fois ses apôtres au Cénacle pour un repas d'adieux. Celui-ci achevé, il les emmena sur le mont des Oliviers où il s'entreteint encore quelques instants avec eux. Elevant les mains, il les bénit, et voilà que, tandis qu'il les bénissait, ils le virent s'élever au ciel par sa propre vertu jusqu'à ce qu'une nuée le dérobat à leurs regards. Les disciples, cependant, continuaient de fixer le coin du ciel par où il venait de disparaître, espérant le voir encore. Au lieu de Jésus, ils virent deux anges revêtus de formes humaines descendre vers eux et leur dire : « Hommes de Galilée, pourquoi restez-vous là à regarder le ciel ? Ce Jésus qui vient de vous quitter pour remonter au ciel en reviendra un jour comme vous l'avez vu y monter. » (Luc, xxiv, 58).

C'est à ce récit de l'Evangile que nous faisons profession de croire quand nous récitons le sixième article du Symbole : « *Qui est monté aux cieux, qui est assis à la droite de Dieu,* » que nous allons expliquer.

I

Et d'abord, que signifient ces paroles « qui est monté au ciel » ? Elles signifient que Jésus-Christ est monté au ciel par sa propre puissance et sans secours étranger. Quoiqu'elle ne soit pas de foi comme l'Ascension de N.-S., c'est une croyance presque universellement admise que la Sainte Vierge est montée au ciel quelques jours après sa mort, mais elle y est montée, enlevée, emportée par la puissance de Dieu ; c'est pourquoi on dit « l'Assomption de Marie, » tandis qu'on dit « l'Ascension de Jésus. » Le prophète Elie est monté au ciel, lui aussi, mais emporté sur un char de feu. Le prophète Habacuc, le diacre S. Philippe s'élevèrent également dans les airs et furent miraculeusement transportés d'un endroit à un autre, mais ce fut par le ministère des anges. Pour Notre-Seigneur, il est monté au ciel, lui, par sa propre puissance et sans le secours de personne. Avant son Ascension, il y était déjà comme Dieu, puisque comme Dieu il est partout. Il y était après son incarnation comme avant, et avant son ascension comme après. Au jour de son Ascension, il y monte comme Homme-Dieu avec son corps et son âme. Après sa résurrection son Humanité sainte reçut les qualités des corps glorieux : la clarté, l'impassibilité, la subtilité, l'agilité. En vertu de cette dernière, son corps obéissait sans résistance à

¹ *Acta SS.*, 25 august., v, p. 424.

son âme, était comme spiritualisé et pouvait se transporter d'un endroit à un autre avec la rapidité de la pensée, et c'est ainsi qu'il remonta au ciel par sa propre vertu et sans l'aide de qui que ce fût.

Jésus-Christ n'est pas monté seul au ciel le jour de l'Ascension. Tous les justes que nous l'avons vu aller visiter et consoler dans les limbes, tous les saints de l'Ancien Testament, depuis Abel jusqu'au bon larron, y sont montés avec lui. Jusque-là les portes du ciel étaient fermées par le péché ; en ce jour Notre-Seigneur les rouvre à notre humanité rachetée ; il les franchit le premier, comme un Roi victorieux, et, lui formant un cortège d'honneur, les milliers de saints arrachés par lui au démon y pénètrent à sa suite.

II

C'est alors que s'accomplit la prophétie du saint roi David que nous chantons tous les dimanches à Vêpres : « *Dixit Dominus Domino meo, sede a dextris meis,* » « Le Seigneur Dieu, le Père éternel a dit à mon Seigneur son Fils, Dieu comme lui : Asseyez-vous à ma droite. » L'honneur ainsi accordé à Notre-Seigneur nous révèle l'éminente dignité de son Humanité sainte, car, dit S. Paul, « auquel des anges Dieu a-t-il jamais dit : « Asseyez-vous à ma droite ? » Quel honneur pour nous aussi, m. f., de voir notre nature humaine élevée au-dessus des Trônes et des Dominations et de tous les chœurs des Anges, et assise sur le trône même de Dieu !

Est-ce à dire que Jésus-Christ dans le ciel demeure immobile et perpétuellement assis ? Evidemment non, et la preuve c'est qu'il apparaît debout au premier martyr S. Etienne pour l'encourager dans ses souffrances, c'est que, dans l'Apocalypse, S. Jean nous montre les vierges « lui formant un cortège d'honneur et le suivant partout où il va. » Nous disons, explique très bien S. Ambroise, que Jésus est assis dans le ciel parce qu'il y règne et y jouit d'un repos parfait, et nous disons qu'il y est debout parce qu'il nous y protège et y plaide notre cause ; de ces deux expressions, l'une marque son autorité, l'autre sa bonté ; toutes les deux manifestent sa gloire.

Jésus, dans le ciel, est assis à la droite de Dieu son Père. Non pas que Dieu ait une droite ou une gauche, puisqu'il est un pur esprit ; mais cette expression signifie qu'au ciel Jésus-Christ est à la place d'honneur. La droite est, en effet, la place qu'on offre ici-bas à ceux qu'on veut honorer ; c'est la première place auprès du maître de la maison. Or dans le ciel, Notre-Seigneur comme Dieu a la même puissance que son Père et partage le même trône, et comme Homme-Dieu il est élevé au-dessus de toutes les créatures. « Dieu le Père, nous dit S. Paul dans son épître aux Ephésiens (I, 20), ayant ressuscité Jésus-Christ d'entre les morts, l'a placé à sa droite dans le ciel au-dessus de toutes les Principautés et de toutes les Puissances, de toutes les Vertus et de toutes les Dominations, de toute dignité et de tout nom qui peut se nommer non seulement dans le siècle présent mais encore dans le siècle à venir ; il a tout mis sous ses pieds... »

III

Et pourquoi Jésus-Christ est-il monté au ciel ?

Jésus-Christ est monté au ciel tout d'abord afin d'y prendre possession de la gloire qu'il avait méritée comme Homme-Dieu. Il allait y recevoir la récompense de tout ce qu'il avait fait pour glorifier son Père et sauver les hommes, depuis le premier instant de son incarnation jusqu'à sa mort, la récompense de toutes ses prières, de toutes ses bonnes œuvres, de toutes ses humiliations, de toutes ses souffrances. Il s'était fait obéissant jusqu'à la mort et à la mort de la croix ; aujourd'hui Dieu l'exalte et l'élève jusqu'au plus haut des cieux. Lui-même le déclare aux disciples d'Emmaüs que sa Passion et sa mort déconcertaient : « Ne saviez-vous pas qu'il fallait que le Christ souffrit tout cela pour entrer dans sa gloire ? »

Jésus-Christ est monté au ciel, encore, pour y être notre avocat près de son Père. C'est pour nous et notre salut qu'il était descendu du ciel : « *Propter nos et propter nostram salutem.* » C'est également pour nous et pour notre salut qu'il y est remonté. Ecoutez plutôt S. Jean nous exposer cette consolante doctrine : « Mes petits enfants, écrit-il aux chrétiens de son temps, je vous écris ceci pour que vous ne péchiez pas. Cependant, si quelqu'un pèche, sachez-le bien, nous avons pour avocat, auprès du Père, Jésus-Christ le Juste et il est lui-même propitiation pour nos péchés » ; ce que Bossuet explique ainsi dans un sermon sur le sujet que nous traitons : « Un ambassadeur négocie, un sacrificateur intercède, un avocat presse, sollicite, persuade qu'il faut accorder la grâce demandée. Ainsi Jésus, au ciel, ne prie pas seulement le Père Eternel de nous faire miséricorde, mais il pense qu'il doit, qu'il est obligé de nous faire miséricorde. Et quelle raison emploie-t-il ce grand, ce charitable avocat ? — Ils vous devaient, mon Père, mais j'ai satisfait, j'ai pris sur moi toutes leurs dettes et je vous ai payé beaucoup plus que vous ne pouviez exiger. Ils méritaient la mort, mais je l'ai soufferte à leur place. Il montre ses plaies et le Père, se ressouvenant de l'obéissance de son Fils, s'attendrit sur lui, et pour l'amour de lui nous regarde avec des yeux pleins de miséricorde. C'est ainsi que plaide notre avocat, car, il n'est pas nécessaire qu'il parle, c'est assez qu'il se présente devant son Père avec ses glorieuses cicatrices pour désarmer son courroux. « Jésus-Christ, dit S. Paul, est entré dans le Saint des saints, c.-à-d. dans le ciel, afin de paraître pour nous devant la face de Dieu » (Hébr., IX, 24) ; ce qui veut dire que la seule présence du Sauveur nous rend Dieu propice. »

Enfin, Jésus-Christ est monté au ciel pour nous y préparer une place et nous donner l'espérance de l'y suivre. C'est lui-même qui nous l'assure. Voyant ses apôtres attristés par l'annonce de son départ, il leur dit, pour les consoler : « Il y a beaucoup de demeures dans la maison de mon Père, et par conséquent, il y a place et pour vous et pour moi. Eh bien ! je vais vous y préparer une place. » Et en effet, en remontant au ciel, Jésus nous en a d'abord rouvert les portes, comme je le disais tout à l'heure ;

il nous en a frayé le chemin en y marchant le premier. Et puis, n'est-il pas notre chef et ne sommes-nous pas ses membres ? Là où est le chef, la tête, est-ce que là aussi ne doivent pas être les membres et le corps tout entier ? « O mon Père, ne cesse de répéter au ciel Jésus-Christ, je veux que là où je suis, là soient aussi ceux qui m'auront bien servi : *Volo, Pater, ut ubi ego sum, illic sit et minister meus.* » Puissions-nous, m. f., être tous de ceux-là ! Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE DE S. BENOÎT-JOSEPH LABRE

(18 avril)

VOCATION, PÈLERINAGES, TRÉPAS

Infirma mundi elegit Deus ut confundat fortia.

Dieu a choisi l'infirmité du monde pour confondre la force.
(I Cor., I, 27).

Le mois dernier, nous contemplions la réformatrice des trois Ordres de S. François, sainte Colette, irradiée des splendeurs de sa mission réparatrice¹. Au mois d'avril, la sainte liturgie offre à notre admiration une figure séraphique non moins caractéristique, S. Benoît-Joseph Labre². Il y a cependant une différence entre la Vierge de Corbie et le pauvre mendiant d'Amettes : celui-ci n'a point groupé autour de lui des disciples au cœur ardent pour les former à la vie religieuse ; personnellement, il n'est même pas tertiaire ; il appartient toutefois à la famille franciscaine par le cordon qui ceignait ses reins ; il s'est montré si parfaitement digne de son affiliation qu'il mérite d'être proclamé patron de l'archiconfrérie des Cordigères.

A l'époque où vécut notre saint, un homme incarnait l'esprit d'impiété et emplissait le monde des lettres de son cri de révolte : « Ecrasons l'Infâme ! » La Providence a coutume de répondre à l'arrogance des superbes par l'ironie des événements et des choses, selon le mot de S. Paul : « *Infirma mundi elegit Deus ut confundat fortia.* Dieu choisit l'infirmité du monde pour confondre la force. » S. Benoît-Joseph Labre sera la réplique du christianisme à Voltaire et à son école.

On l'a dit à juste titre, le patriarche de Ferney devait préparer les voies à la Révolution française, dont l'histoire redira le triple attentat : la négation des droits de Dieu, le renversement de l'ordre social chrétien, et la rupture de tout lien avec l'Eglise romaine. En regard de ces projets d'enfer, étudions la vocation spéciale du plus humble des hommes, nous y trouverons la plus belle proclamation des droits imprescriptibles de Dieu. Suivons le pèlerin dans ses pérégrinations incessantes, partout il se révèle le témoin inconfusable de Jésus-Christ, Roi éternel des siècles. Assistons enfin au bienheureux trépas du saint pauvre à Rome ; en présence de ses restes précieux, nous pourrions conclure : le philosophisme a été vaincu.

Nous n'oublierons pas qu'il entre dans les destinées de l'Eglise d'être militante ; la vie de notre saint renferme les leçons les plus réconfortantes ; il revient à la famille des enfants de S. François d'en faire un plus particulier profit.

I. — Vocation spéciale

Les charmes d'un berceau ont une suavité qui réjouit la piété. L'Eglise note avec un soin particulier la parfaite honorabilité des parents du futur émule de S. Alexis. Au sujet de Jean-Baptiste Labre, son père, et de sa mère Anne-Barbe Grandsire, on eût pu répéter l'éloge décerné à S. Zacharie et à sainte Elisabeth : « Ils étaient recommandables par leur fidèle observance de la loi divine, et leur union était sans nuage. » (Luc, I, 6). L'enfant naissait à Amettes, dans la province d'Artois, le 26 mars 1748.

Voltaire, né à la fin du XVIII^e siècle, en 1694, était alors dans la force de l'âge. Il en a fait l'aveu : il n'a pas connu les douceurs d'un foyer honoré. Longtemps le mystère a plané sur le lieu de sa naissance ; celui de ses origines généalogiques n'est peut-être pas encore complètement éclairci³. Quoi qu'il en soit, on chercherait vainement dans les livres sortis de la plume satirique du fils de François Arouet le mot de reconnaissance pour sa mère : il n'y est pas ; c'est l'absence totale de piété filiale. Pour son père, il en fera un trésorier de la Chambre des comptes, alors qu'il était simplement « payeur des épices. »

Reportons notre pensée sur le foyer de J.-B. Labre. Il fut enrichi des bénédictions du ciel et il reste le type du foyer français où les rejetons pullulaient comme ceux du saule. Benoît-Joseph Labre fut l'aîné d'une famille qui devait compter quinze enfants. L'histoire mentionne l'obéissance respectueuse et la déférence affectueuse dont il donna toujours le bon exemple.

La période de l'adolescence fournit plus d'un contraste entre les deux sujets qui suivront des voies si opposées l'une à l'autre. A retenir certains traits anecdotiques, la lèvres dédaigneuse du philosophe en germe aurait, de bonne heure, décoché le trait de l'impiété blasphématoire : pour lui, Platon et Lucifer sont synonymes ; la réalité du dogme de l'enfer ne mérite pas plus de créance que les descriptions d'ordre mythologique. Au contraire, le jeune Benoît-Joseph met ses délices dans la lecture du Père Lejeune ; les sermons sur l'enfer font sur son esprit et sur son cœur une impression profonde.

Une des premières leçons à retenir de l'une et l'autre vie, est l'importance qu'il faut attacher à l'éducation. — Deux ecclésiastiques ont, de leurs mains pures, cultivé le beau lis d'Amettes, l'honneur de leur famille. Le premier, Jacques-Joseph Vincent, n'était pas encore prêtre lorsqu'il initia son neveu à la piété et lui inspira le zèle de la maison de Dieu. A treize ans, ledit neveu était confié au curé d'Evin,

³ Voltaire, homme d'esprit, a écrit cette parole lourde de sous-entendus :

« Et je suis bien éloigné, ma foi, »

« D'avoir une vierge pour mère ! »

(Cité par MAYNARD, *Voltaire, sa vie et ses œuvres*, t. I, p. 21).

¹ Voir la *Prédication* du 4^{or} mars.

² Né en 1748, † à Rome le 16 avril 1783 ; béatifié en 1860, canonisé le 8 décembre 1881.

l'abbé François-Joseph Labre, qui était également son oncle et qui, en plus, était son parrain. Le saint jeune homme était à bonne école pour apprendre les leçons de la charité chrétienne. Pendant l'épidémie qui désola la contrée, il partagea les labeurs du prêtre dévoué qu'il vit tomber martyr de la charité. — Pourquoi faut-il, par contre, avoir à mentionner l'influence néfaste de génies malfaisants qui n'ont pas peu contribué à frayer les voies de l'iniquité au jeune Voltaire ? Le crime des initiateurs au mal fut d'autant plus grand qu'il s'agissait de perversité intellectuelle. Le nom des Gedoyes et des Chateaufort doit être flétri ; ce sont eux qui introduisirent leur protégé dans les fameuses bonnes compagnies des Ninon et des Vendôme, ce sont eux qui ont inoculé à l'adolescent le virus philosophique.

N'écoutant que les inclinations perverses de son cœur, Voltaire, au sortir du collège, ne tardait pas à se lancer dans une série d'aventures qui accusaient autant de folie que de perversion. Finalement, c'est dans la société bachique des habitués du Temple qu'il se formait à la philosophie épicurienne ; là aussi, dans l'orgie assaisonnée d'impiété, il se forgeait sa langue impie et obscène. — Ce n'est point ainsi que Benoît-Joseph Labre comprendra l'orientation de la vie ; il n'a au cœur qu'une pensée : se consacrer à Dieu et reconnaître son souverain domaine.

Nous ne suivrons pas le pieux jeune homme dans chacune des maisons religieuses où il espérait trouver l'accomplissement de la volonté de Dieu. Chez les Chartreux de Neuville, chez les Trappistes de Septfonds, il donnera l'exemple de la piété la plus édifiante ; mais hélas ! il lui faut s'éloigner de ces sanctuaires bénis. Nous soulignerons une simple observation : la vocation de Benoît-Joseph était d'une nature spéciale ; ce n'était point trop du concert des voix les plus autorisées pour en reconnaître les origines célestes.

Sa voie, il la trouvera dans la sainte maison de Lorette. Au moment où il prend le bâton de pèlerin, Voltaire hanté, selon le mot de d'Alembert, de la folie de la destruction chrétienne, signait parfois des lettres « Christ-Moque. » On raconte qu'un jour, au collège, le jeune impie ayant décoché une nouvelle flèche empoisonnée, le P. Le Jay l'appréhenda au collet et, le secouant vivement, lui cria à plusieurs reprises : « Malheureux, tu seras un jour l'étendard du déisme en France ! » Mais à l'heure où cet étendard s'agite, surgit le grand contempteur du monde et de ses vanités : le Siècle-Moque. La Révolution pourra venir, elle passera ; la fidélité du Serviteur de Dieu à répondre à l'appel de sa vocation spéciale restera comme une protestation : les droits de Dieu sont imprescriptibles.

II. — Pérégrinations incessantes

Maintes fois, Voltaire a exposé ses vues ambitieuses et impies. Dévoré de l'esprit d'orgueil, il aspire à substituer au christianisme une vague déisme dans lequel les philosophes rempliront l'office de pontifes. Pour mettre en échec la sagesse de ce vieillard astucieux, Dieu a donc jeté les yeux sur un

jeune homme inconnu hier et dont aujourd'hui la catholicité célèbre les louanges.

Dans sa lutte contre la religion, l'écrivain déploiera toutes les ressources du génie humain, toutes les ruses d'un esprit fécond, toutes les séductions d'un style magique. D'ailleurs, toutes les armes lui sont bonnes : « Mentez, mes amis, a-t-il dit à ses affidés ; il faut mentir comme un diable, non pas timidement, non pas pour un temps, mais hardiment et toujours. » Le voici à la tête des Encyclopédistes, dont d'aucuns rêvent d'étrangler le dernier des rois avec les entrailles du dernier des prêtres. Les franc-maçons ne pouvaient manquer de saluer en lui un auxiliaire précieux ; les fêtes données à Paris en son honneur tirent du délire.

Que sera l'antagoniste que le ciel a préparé pour les rudes combats ? Il ne paraît avoir effleuré la plus modeste culture intellectuelle que pour être initié à la science des saints ; il va descendre dans l'arène avec le plus léger bagage des sciences humaines. Le secret de sa force n'est pas dans l'habileté de discours persuasifs artistement coordonnés ; il est dans l'humilité et la folie de la croix. Eclairé des lumières de l'Esprit-Saint, il va se produire sur la scène de ce monde pour y donner, sous le patronage du Séraphique Patriarche, l'exemple du dénuement séraphique. Et une fois de plus il sera établi que, par la toute-puissance de Dieu, *ce qui est* est confondu par *ce qui n'est pas*.

Le chef des conjurés se promettait une facile victoire sur le christianisme. En 1757, il écrivait à d'Alembert : « Il suffit de cinq ou six philosophes qui s'entendent pour renverser le colosse. » Benoît-Joseph Labre avait neuf ans lorsque ces paroles étaient écrites ; à treize ans de distance, le voici qui surgit en haillons comme un étendard de contradiction. C'est le combat de David contre le Goliath des temps nouveaux qui va s'engager. David, du moins, avait sa fronde et les cinq pierres du torrent ; le nouveau lutteur se présente dans le dénuement évangélique ; il semble même que son dénuement l'emporte sur celui de la crèche : là du moins, si les langes étaient pauvres, ils n'étaient pas en loques.

C'est aux pieds de S. François que Benoît-Joseph voulut ceindre son baudrier d'honneur ; c'est auprès du tombeau du Patriarche d'Assise qu'il recevait, des mains du P. Temple, le cordon du bienheureux Père qu'il gardera jusqu'à la mort. Armé ainsi chevalier du Christ, l'humble mendiant ira, sous les cieus les plus divers, donner le spectacle de l'Evangile vivant, malgré toutes les théories et les déclamations du philosophisme.

Le coryphée de l'impiété a, lui aussi, franchi la frontière ; les terres brumeuses où règne le protestantisme ou le schisme auront ses préférences ; on le verra en Angleterre, en Hollande, en Russie et en Prusse. Il espère bien faire du roi Frédéric un conjuré. On sait comment la friponnerie et le mensonge finirent par le rendre odieux au philosophe couronné : il dut s'éloigner de Berlin. — Pendant ce temps, le nouvel Alexis poursuivait ses pérégrinations incessantes, choisissant de préférence les régions catholiques. Lui fallait-il traverser quelque

pays protestant, le pèlerin éprouvait un réel malaise. Son bonheur était de gagner les sanctuaires consacrés à Marie ; on le vit trois ou quatre fois à Einsiedeln, plusieurs fois à Mariastein. La France, la catholique Espagne conservent, avec une piété reconnaissante, les souvenirs matériels du passage du Serviteur de Dieu. La vénération chrétienne attendait à Rome le pèlerin français. D'ailleurs, partout il sera une des expressions les plus pures de la perfection séraphique.

Il importe d'en faire l'observation : au XVIII^e siècle, deux doctrines se heurtaient dans la personne des porte-fanions : la doctrine de haine de la philosophie, et la doctrine de charité chrétienne de l'Eglise catholique. C'est au cri impie : « Ecrasez l'Infâme ! » que Voltaire rallie ses troupes. Il répète jusqu'à trois fois de suite l'horrible blasphème dans une lettre à d'Alembert. « Il faut, dit-il, rendre l'infâme ridicule, et ses auteurs aussi. » Et ce père incontesté de la Révolution aura pour le peuple ce mot de cruel dédain : « Il faut abandonner l'Infâme, comme de raison, aux cordonniers, aux laquais et aux servantes qu'on n'a jamais entendu éclairer, c'est le propre des Apôtres ⁴. »

Et voici que c'est un pauvre mendiant qui a façonné son cœur sur celui du pauvre d'Assise, qui relève le gant. Il pratique, avant d'en confier à un confident le secret, la maxime : « Il faut avoir pour Dieu un cœur de feu, pour son frère le prochain un cœur de chair, et pour soi-même un cœur de bronze. » Cœur de feu pour Dieu, Benoît-Joseph Labre l'avait lorsqu'il gravissait la *Scala Sancta* en méditant sur les humiliations du Lithostrotos, et lorsqu'il passait des nuits entières dans les églises désertes, tenant les bras en croix. Cœur de chair pour le prochain, il en fit preuve lorsque, sans savoir nager, à Gray, il se jetait à l'eau pour sauver un enfant qui se noyait ; lorsque, touché de l'infortune des détenus, il se met à chanter sous la fenêtre de leur prison les litanies de la Sainte Vierge pour apitoyer les passants, recueillir en son vieux chapeau leurs aumônes et les remettre aux prisonniers. Cœur de bronze, l'a-t-il été en ses pénibles pérégrinations, lorsqu'il n'avait pour toute nourriture que des épluchures de pommes de terre, et pour tout breuvage que l'eau bourbeuse des fossés ! Que dire du cilice d'insectes pédiculaires qui rongeaient ses chairs vivantes ? N'était-ce pas là un martyr d'autant plus méritoire que la douleur incessante était plus prolongée ?

Un jour cependant, les disciples de Voltaire purent croire les espoirs du Maître et les leurs réalisés. La Révolution avait effacé du frontispice de la Constitution française le nom béni du Christ ; les institutions religieuses, fruits des siècles de foi, étaient ruinées ; l'ordre social chrétien paraissait à jamais renversé... Aujourd'hui, avec le recul des âges, la perspective est suffisante pour asseoir un jugement historique : le grand vaincu des heures des ténébres, c'est le philosophisme. Qu'est-il resté des systèmes successifs imaginés pour remplacer le chris-

tianisme ? Le souffle de la tempête les a balayés et la Révolution, véritable Saturne, a dévoré ses propres enfants. Est-ce que le philosophisme regarderait comme une victoire l'installation, sur les autels du Christ, de la déesse Raison incarnée sous les traits d'une prostituée pour recevoir les adorations des fils de Voltaire ? Les folies de ces saturnales étaient un premier châtiment ; puis les échafauds se dressèrent. Fille de Satan, la Révolution ne pouvait finir que dans la boue et le sang.

Benoît-Joseph Labre avait vu en esprit la terrible catastrophe et avait annoncé les châtiments de la divine colère. Nous en avons pour garants l'abbesse des Clarisses de Montelapone et le confesseur du saint, l'abbé Marconi : carnages, incendies et massacres, tout avait été prédit ⁵. Les événements n'ont que trop justifié, à la confusion des impies, les vues prophétiques de l'homme de Dieu.

III. — *Bienheureux trépas*

Briser le lien de l'unité romaine fut le but primordial que recherchait la Révolution, héritière des desseins de Voltaire ; lui-même, au cours de sa longue carrière, n'a cessé de poursuivre de sa haine et de ses injures grossières le Vicaire de Jésus-Christ. Le bienheureux trépas de S. Benoît-Joseph Labre, à Rome, auréolé de splendeurs, sera l'annonce de la protection divine aux jours mauvais : l'Eglise sortira glorieuse de l'épreuve.

Il ne sera pas superflu de constater que la dernière heure fut, au contraire, pour l'organisateur du complot antichrétien, l'heure des suprêmes confusions. Il avait écrit en 1758 : « Dans vingt ans, l'Infâme aura beau jeu. » Effectivement, vingt ans plus tard, le blasphémateur agonisait ; le Galiléen, une fois de plus, avait vaincu ; Voltaire mourait dans la rage du désespoir, approchant de ses lèvres immondes l'impureté de ses propres immondices ⁶.

Détournons-nous de ce spectacle d'horreur ! Si la mort des pécheurs est affreuse, le trépas des justes est précieux devant le Seigneur. Il ne convenait point que le pèlerin qui se révéla toujours, à l'exemple de S. François, particulièrement attaché au Pontife romain, rendit sa belle âme à Dieu ailleurs que dans la capitale du monde chrétien. Les faits se déroulèrent en 1783, cinq ans après la mort scandaleuse à Paris du prince de l'impie.

Rome ! Comme ce nom résonnait délicieusement aux oreilles du pèlerin français ! Après y être venu dès l'aurore de sa vie errante, après y avoir fait divers séjours, il s'y était fixé dès 1777. Le peuple, après l'avoir contemplé adorant le St-Sacrement, le désignera sous le nom expressif de « le *Pauvre des Quarante-Heures*. »

Nous n'en pouvons douter : ce qui l'attirait à Rome, c'est son amour pour le Pape, qu'il appelait le vice-Dieu sur la terre. Il n'eût pas fallu qu'en sa présence la critique essayât de s'exercer sur les actes et l'administration du chef visible de l'Eglise, Benoît-Joseph ne l'eût pas permis.

⁴ Lettre à d'Alembert, 6 déc. 1757 ; — à Diderot, 25 sept. 1762 ; — à Madame d'Epilay, 1759.

⁵ *Le Saint Pèlerin d'Amettes*, par un Père Mariste, p. 161-5.

⁶ Cf. *Ami* 1908, p. 1158, 1^{re} col. — C'était le 26 mai 1778.

Demanderez-vous ce qu'il venait faire à Rome ? Suivez-le au Colisée, et avec lui méditez les leçons que donnent les arènes rougies du sang des martyrs. A l'école des martyrs, il a appris la science des sciences. Selon la belle parole d'un grand évêque : « Il sera le révolutionnaire retourné, la contre-révolution en personne, l'homme du XVIII^e et du XIX^e siècle au rebours ! » Son ambition est de reproduire le Christ dans ses abaissements et ses humiliations. *Ecce Homo !*

Consummatus in brevi, explevit tempora multa. (Sag., IV, 13). Brève fut sa carrière et combien remplie ! Plusieurs existences n'y suffiraient point. Et cependant ce saint, en sa suprême confession, laisse ruisseler des torrents de larmes, et son confesseur de conclure que l'astre touchait à son zénith. Tout à l'heure il tombera sur les degrés extérieurs de Sainte-Marie des Monts, son église de prédilection, et le boucher François Zaccarelli le recueillera pour le transporter chez lui. Et c'est au moment où les amis accourus commençaient les litanies de N.-D. de Lorette que le saint, hostie pure, exhalait son âme en un dernier soupir. Sa peau, d'une extrême finesse, devenait blanche comme le lait.

Alors qu'à Paris les amis de Voltaire accumulaient les mensonges pour cacher au public l'ignominie de la fin du grand homme, à Rome, la sainteté du trépas du pauvre du Christ était publiée par la bouche des enfants qui parcouraient les rues en clamant : « Le Saint est mort ! Le Saint est mort ! » A Lorette, c'était encore un enfant, le petit Joseph, âgé de cinq ans, qui disait à ses parents : « N'attendez pas Benoît, Benoît est mort, Benoît est en paradis ! »

L'Eglise devait ratifier cette béatification anticipée. Alors que les restes du philosophe deviendront on ne sait quoi, fournissant un thème aux démonstrations les plus grotesques, le peuple chrétien viendra se prosterner devant le corps du Serviteur de Dieu et manifester sa foi en sa sainteté.

Mgr Pie en a fait la très juste observation : à l'heure où, en France, la Révolution préludait au renversement de la monarchie, à l'heure où « la plus ancienne dynastie du monde descendait les marches du trône pour gravir celles de l'échafaud, Benoît-Joseph, par une mort prématurée et par les prodiges accomplis autour de sa tombe ou dus à son invocation, commencera à monter les degrés de l'autel sur lequel il doit être honoré. »

Le triomphe d'une béatification, d'une canonisation est aussi celui de la Papauté. Béatifié en mai 1860 par le Pape du *Syllabus*, Pie IX, Benoît-Joseph fut canonisé, le 8 décembre 1881, par le Pontife immortel qui devait baptiser la démocratie chrétienne. Les trompettes d'argent pouvaient sonner ; et dans le camp des ennemis de l'Eglise chacun pouvait répéter : « *Ergo erravimus !* Nous nous sommes donc trompés ! »

* *

Lé voici donc, l'humble mendiant, revêtu des splendeurs de la gloire dans la cité des saints !

La parabole du mauvais riche et du pauvre La-

7 MGR PIE, *Panégyr. de Benoît-Joseph Labre.*

zare serait peut-être à méditer ; nous devons, toutefois, laisser au livre scellé des jugements de Dieu ses terribles secrets. De personne, pas même de Voltaire, nous ne prononcerons l'arrêt : « *Et sepultus est in inferno*, et il est descendu dans la profondeur de l'enfer. » Par contre, nous pouvons contempler le vrai pauvre dans le sein d'Abraham et nous avons la douce confiance qu'il a une mission providentielle à remplir.

En ces temps où tout a été employé pour faire perdre aux masses populaires la notion des droits de Dieu, de la sainteté du règne du Christ, de l'étendue de la mission de l'Eglise, S. Benoît-Joseph Labre apparaît comme un porte-fanion qui doit révéler les voies de salut.

Une des pierres de touche de l'orthodoxie sera toujours la dévotion à la T. S. Vierge. Grande fut la joie du pieux pèlerin en arrivant à Rome, parce que les images honorées de la Madone surgissaient à tous les carrefours. Toutefois, c'est surtout aux pieds de Notre-Dame de Lorette que son cœur restera rivé. Il fit jusqu'à onze fois le pèlerinage au célèbre sanctuaire qui abrite la maison de Nazareth.

La plume satirique de Voltaire essayait alors de jeter la boue sur la robe de la Vierge, et le philosophe suggérerait au prince hérétique l'idée d'un vol sacrilège⁸. Hélas ! une main française commettra les dégradations auxquelles s'était alors refusé le fils de Luther. ...Rassurons-nous : les martyrs de Castelfidardo ont lavé la tache dans leur sang ; la rançon de la France a été payée. La nation mère de tels héros n'est point une nation finie.

Nous voulons l'espérer : sous les auspices de S. Benoît-Joseph Labre, l'Eglise et la France retrouveront « d'admirables retours de jeunesse et de virilité. » La grande famille franciscaine recueillera avec amour l'héritage de pauvreté. Est-ce que déjà N.-D. de Lorette n'enveloppe pas dans l'irradiation de son triomphe son fidèle pèlerin ? Et Benoît-Joseph, c'est l'enfant de la patrie française, c'est le fils de l'Eglise romaine.

Quare fremuerunt gentes ? Les nations peuvent ourdir leurs vains complots ; la France, qui produit des saints, reste fille aînée de l'Eglise, et l'Eglise a pour elle-même les promesses de la vie éternelle. Amen !

POUR UNE COMMUNION SOLENNELLE DANS UN PENSIONNAT FÉMININ

A la Messe

LA SAINTE COMMUNION

Ma bien chère enfant,

Grâce à Dieu, la communion que vous allez faire ne sera pas la première. Bien des fois déjà vous

⁸ Le 8 juin 1770, l'année même où Labre arrivait à Lorette, Voltaire écrivait à son royal ami Frédéric II : « ...Plût à Dieu que vous ne fussiez pas si loin de Notre-Dame de Lorette ! »

« Il est beau de savoir railler

« Ces arlequins, faiseurs de bulles,

« J'aime à les rendre ridicules, »

« J'aimerais mieux les dépouiller. »

(Cf. EDMOND LAFOND, *Lorette et Castelfidardo*, p. 283).

avez eu le bonheur de vous approcher de la Sainte Table : presque chaque jour votre cœur repose sur le Cœur du divin Maître. Ce n'est pas souvent que l'on a l'occasion de faire cette constatation en un jour de Communion solennelle : je n'éprouve qu'une plus grande joie à vous en féliciter.

Quelle différence y a-t-il donc entre cette communion d'aujourd'hui et toutes celles que vous avez déjà reçues ? A vrai dire, aucune, puisque, par celle-ci comme par toutes les autres, c'est N.-S. Jésus-Christ que vous recevrez. On l'entoure de plus d'apparat, cependant, parce qu'elle partage votre vie, ou plutôt parce qu'elle marque, pour ainsi dire, votre entrée dans la vie. Et c'est peut-être pour vous, ma chère enfant, une occasion de bien réfléchir, de toute votre âme, de tout votre cœur, sur ce grand bienfait qu'est la communion.

* *

Pourquoi donc Jésus veut-il, — car il le veut, — se donner ainsi à nos âmes ? Pour que nous vivions. Pour que nous vivions, non pas d'une façon quelconque, mais de sa vie à lui. Il a dit et répété : « Je suis la vie... Je suis venu pour qu'ils aient la vie et qu'ils l'aient abondante... » Voilà le principe ; il est nettement posé. Mais de quelle manière sera-t-il notre vie ? Eh bien ! de la même manière que la nourriture matérielle est la vie du corps. Il se fait la nourriture de nos âmes. Cela encore, il l'affirme : « Voici le Pain descendu du ciel ; celui qui en mange ne meurt pas... C'est moi le Pain vivant descendu du ciel. Quiconque mange de ce Pain vivra éternellement : et le Pain que je donnerai, c'est ma chair pour la vie du monde... » La conclusion, c'est encore Jésus qui la tire : « Si vous ne mangez pas la chair du Fils de l'Homme, et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous. Qui mange ma chair et qui boit mon sang a la vie éternelle... Car ma chair est vraiment une nourriture et mon sang vraiment un breuvage... »

J'aurais beau, mon enfant, édifier les plus beaux raisonnements ; je n'arriverais pas à être plus net que le Christ Jésus lui-même. Pour vivre de sa vie, c'est-à-dire, en somme, pour vivre chrétiennement, il faut communier. Et celui qui ne communie pas n'est ni plus ni moins qu'un cadavre.

* *

Mais alors, comment se fait-il donc que tant d'âmes communient sans être meilleures ? Soyons plus précis : comment se fait-il donc que nous autres qui communions si souvent, restons toujours les mêmes, avec les mêmes défauts et les mêmes fautes ? Comment se fait-il que nous ne vivions pas aussi surnaturellement que nous devrions ?

Faut-il en imputer la cause à la Sainte Eucharistie ? Mais non, n'est-ce pas ? Notre-Seigneur vient, lui, avec toute sa force, avec l'abondance de sa grâce, puisqu'il est l'auteur même de la grâce. L'Eucharistie n'est pas, à vrai dire, comme les autres sacrements qui ne sont que les canaux de la grâce : elle en est la source.

Alors, comment donc se fait-il, encore un coup, que nous restions si souvent nous-mêmes quand nous

avons communie, au lieu de nous changer en Jésus, de nous perfectionner, par conséquent ?... Mon enfant, n'allons pas chercher bien loin et avouons-le sans détour : c'est notre faute. Nous ne sommes pas prêts à recevoir Jésus. Nous nous croyons en mesure de communier et de profiter de la communion, quand nous sommes exempts de péché mortel, quand nous avons passé un quart d'heure à nous préparer et un quart d'heure à remercier. N'est-ce pas à cela, la plupart du temps, pour ne pas dire toujours, que se bornent nos dispositions ? Or ces dispositions, qui sont nécessaires, sont insuffisantes.

Il en est une autre sur laquelle je voudrais attirer votre attention, et aussi, puisque l'occasion s'en présente, l'attention des communicantes qui vous entourent. J'avoue qu'on n'y insiste pas souvent ; je ne sais d'ailleurs pas pourquoi : elle paraît tellement évidente !

La voici d'un mot : pour vivre, il faut mourir. Oui, la vie, en général, — c'est un fait d'expérience courante, — n'éclôt et ne se développe que grâce à une sorte de mort. Est-ce que le grain de blé germait, si d'abord il n'est jeté en terre pour y mourir ? Est-ce que, partout, la corruption de la matière n'est pas source de vie nouvelle ? Il en est de même absolument dans l'ordre intellectuel et l'ordre moral ; il en est de même aussi dans l'ordre surnaturel. Pour vivre, l'immolation est nécessaire.

Et cette loi se vérifie spécialement lorsqu'il s'agit de la sainte communion.

Elle se vérifie du côté de Jésus : n'est-il pas anéanti sur l'autel, dans son Eucharistie, plus encore qu'il ne l'était sur le Calvaire ? L'Eucharistie n'est-elle pas un sacrifice qui renouvelle le sacrifice de la croix ? *Hostie* ne signifie-t-il pas *Victime* ?

Et Jésus n'a-t-il pas dit, à la dernière Cène : « Ceci est mon Corps qui va être livré pour vous ; ceci est mon Sang qui sera répandu... » ?

Dès lors, croyez-vous que la communion est vraiment une communion, c'est-à-dire une intimité parfaite, s'il n'y a que Jésus qui s'unisse à l'âme et si l'âme ne s'unit pas à Jésus ? Mais l'âme ne peut pas s'unir à Jésus autrement qu'à Jésus Victime, avec la volonté de devenir victime elle-même. Il est certain que Jésus ne nous communiquera sa vie que dans la mesure où il trouvera en nous de généreuses dispositions au sacrifice. Voilà ce que, par malheur, nous oublions trop et trop souvent quand nous communions. Nous ne voulons ni nous sacrifier nous-mêmes, ni sacrifier quoi que ce soit de ce qui nous plaît. C'est ce qui rend nos nombreuses communions stériles.

* *

Prenez donc, ma chère enfant, en ce qui vous concerne, — puisqu'aussi bien c'est surtout de vous qu'il s'agit aujourd'hui, — prenez donc la résolution, tout à l'heure, quand Jésus sera en vous, de ne faire jamais que des communions profitables, de vivre de toutes vos forces du Pain de vie, en vous renonçant vous-même, en vous offrant à Jésus avec la même générosité qu'il met, lui, à se donner à vous. Ainsi soit-il.

Aux Vêpres

LA PIÉTÉ

Vous allez, ma chère enfant, promettre à Jésus, au Jésus de vos communions, de vivre et de mourir pour lui.

Ce sera votre programme, demain ici, et après-demain, où que vous soyez. J'y compte ; nous y comptons tous.

Ordinairement, dans une cérémonie comme celle-ci, nous autres, pasteurs d'âmes, qui ne voyons pas sans angoisse s'éloigner les petits que nous avons formés, parce que nous savons d'expérience, hélas ! que beaucoup, peu de temps après leur Communion solennelle, abandonneront le Bon Dieu, — ordinairement donc nous insistons pour qu'ils persévèrent dans les gros devoirs chrétiens et nous les mettons en garde contre les multiples obstacles qu'ils auront à vaincre : le mauvais exemple, le respect humain, les entraînements malsains, et tant d'autres, tant d'autres !...

Avec vous, dans cette maison, non, vraiment, je n'éprouve pas le besoin de développer ce thème. Non pas que le monde ne réussisse pas, deci delà, à se glisser avec ses préjugés dangereux ; mais enfin, à côté du mal, il y a le remède ; et s'il vous arrivait de tomber, assez de mains vigilantes se tendraient pour que vous ne restiez point par terre. Et de cela, mon enfant, qui est un immense bienfait, — un bienfait dont sont privées, à notre triste époque de dévergondage, tant de jeunes filles, — vous devez remercier le Bon Dieu de toutes vos forces.

Aussi bien, il ne saurait s'agir pour vous, ma chère enfant, d'une vie chrétienne ordinaire. A cause de l'éducation que vous avez le bonheur de recevoir, à cause des innombrables grâces actuelles qui vous ont été prodiguées, vous devez — je dis : vous devez — avoir un autre idéal. La vie chrétienne, pour vous, doit être, sans moins, une vie pieuse. C'est le sens que je vous engage à donner à votre serment.

* *

Qu'est-ce donc, être pieuse ? Oh ! ce n'est pas compliqué : c'est tout bonnement aimer N.-S. Jésus-Christ de tout votre cœur, de toute votre âme, de tout votre esprit, de toutes vos forces. C'est l'aimer d'un amour vrai, intense, désintéressé.

Or cet amour-là, mon enfant, ne se dit pas tant qu'il se prouve. Vous le prouverez, justement, si vous êtes disposée, en toutes occasions, « à vivre et à mourir » pour Jésus, au sens plein de ces deux mots.

Laissez-moi entrer dans les détails.

* *

Quand on aime quelqu'un, avant tout l'on évite, tant qu'on peut, de lui faire de la peine.

Or vous savez ce qui cause de la peine à Dieu : c'est le péché. Je dis le péché, donc n'importe quel péché : mortel ou véniel. Si vous aimez vraiment Notre-Seigneur, vous éviterez le péché ; vous ferez en sorte de ne pas le commettre de gaité de cœur, sous prétexte qu'il n'est pas grave, de ne pas garder une affection au péché véniel. Vous vous souviendrez que lamoinde faute, quelle qu'elle soit, est,

par le fait, une désobéissance, donc une offense à Dieu, un mépris de sa Majesté souveraine, une ingratitude envers sa Bonté infinie.

* *

Quand on aime quelqu'un, on s'ingénie par tous les moyens à lui faire plaisir.

Pouvez-vous faire plaisir à Jésus ? Mais oui. Quand vous vous gênez, précisément, pour lui rester fidèle ; quand vous vous efforcez de vivre en sa présence et que vous pensez à lui ; quand vous venez le visiter, toute seule, ici, au pied du tabernacle ; quand vous lui confiez vos peines et vos joies, comme à l'Ami qui ne trompe pas ; quand, à cause de lui, vous êtes exacte au devoir ; quand, pour vous unir à lui davantage, dans le courant de la journée, vous lui offrez quelques petits sacrifices ; quand vous acceptez, par amour pour lui, les entraves que la discipline met forcément à votre liberté... et tant d'autres moyens que trouvera votre affection, si elle est sincère..., vous faites plaisir à Jésus !

* *

Quand on aime quelqu'un, on cherche sans relâche à le faire aimer. Cette preuve est aussi à votre disposition. Même ici, ne trouverez-vous pas l'occasion d'exercer votre apostolat ? Une compagne qui n'est pas assez fervente, qui pourrait l'être davantage, ne le deviendrait-elle pas si vous l'y aidiez, charitablement, fraternellement ? En tout cas, vous avez un moyen tout indiqué : le bon exemple, le bon exemple en tout et toujours.

Et puis, rappelez-vous, ma chère enfant, qu'il y a des âmes malheureuses qui sont animées de bonnes intentions, qui voudraient servir Dieu et qui ne le peuvent pas, à cause des obstacles multiples que les suppôts de l'enfer dressent sur leurs pas. Songez à elles ; priez pour elles.

Il y en a d'autres qui ont, comme vous, reçu une éducation très chrétienne, qui, à votre âge, étaient très ferventes, et qui n'ont pas su résister au danger, qui ont secoué le joug de Jésus, qui se sont laissées entraîner dans le chemin du mal et de la perdition. Songez à elles ; priez pour elles.

Il y a celles qui n'ont pas le bonheur de recevoir, comme vous, Jésus, parce qu'elles ne le connaissent pas, parce que jamais encore on ne leur a parlé de lui. Songez à elles ; priez pour elles.

Soyez apôtre. La vraie piété, rappelez-vous cette parole, mon enfant, la vraie piété ne va pas, ne peut pas aller sans l'apostolat.

* *

Enfin, quand on aime quelqu'un, on va jusqu'au bout, et l'on donne sa vie pour lui. Cela, c'est la perfection de l'amour, au dire de Jésus lui-même.

Or, il y a deux manières de mourir pour Jésus.

Mourir d'un coup, comme les martyrs. Aurez-vous jamais à envisager cette hypothèse ? Mon Dieu, à voir la tournure que prennent les événements en notre pauvre pays de France, je n'oserais pas vous dire hardiment : Non.

Mais il y a l'autre manière, qui est à la portée de tout le monde : mourir petit à petit, donner sa vie goutte à goutte, en s'oubliant soi-même chaque jour davantage, afin de ne vivre que pour Jésus.

C'est en somme ce que vous allez lui promettre. Faites-le, mon enfant, sans hésitation, de tout votre cœur.

Vivez pour Jésus, pleinement, ici-bas, et vous vivrez avec lui, éternellement, au ciel. Ainsi soit-il.

Consécration à la Sainte Vierge

Nous voici donc arrivés, ma chère enfant, au soir de cette belle journée, dont nous garderons tous un bien doux souvenir.

Avant de la terminer tout à fait, vous allez vous consacrer à la T. S. Vierge, afin de vous mettre, vous et toute votre vie chrétienne, et votre vie de piété, sous sa puissante et maternelle protection.

Avec Marie, ma chère enfant, vous serez et vous demeurerez pieuse : il sera impossible que vous ne le soyez pas.

N'est-elle pas, en effet, le modèle le plus accompli de la vraie piété, telle que nous la définissons dans la précédente instruction ?

N'est-elle pas la « Voie » qui conduit directement à Jésus ?

* *

Faut-il que je vous rappelle comment et combien la Sainte Vierge aime le Bon Dieu ?

Personne ne l'a aimé comme elle, ni sur la terre ni au ciel. S. Bernard ne dit-il pas que les séraphins auraient pu descendre du ciel et venir apprendre d'elle la manière d'aimer Dieu ?

De fait, y a-t-il créature qui ait, comme elle, aimé Dieu par-dessus tout ? Voyez donc ! Elle l'aima plus que la patrie et la famille, pour s'enfermer dans son temple et se consacrer au service de ses autels ; elle l'aima plus que toutes les joies et tous les biens de la terre, puisqu'elle les foula aux pieds pour ne s'attacher qu'à la suprême joie, au Bien suprême qu'on ne rencontre qu'en lui ; elle l'aima plus que sa liberté, puisqu'elle lui donna sans réserve, par son vœu de virginité, son cœur, son corps, son être tout entier.

Admirez en outre la perfection de cet amour.

Je le vois parfaitement désintéressé : elle aime Dieu pour lui-même, parce qu'elle le sait infiniment aimable. Je le vois parfaitement efficace : son amour lui fait produire des actes uniques de sainteté ; elle reçoit des grâces abondantes et aucune ne reste stérile ; elle n'a qu'un souci : faire le bon plaisir de Dieu. « Si elle a montré une pureté si parfaite, une humilité si profonde, un oubli d'elle-même si total, un esprit de sacrifice si admirable, c'est son amour pour Dieu qui lui a tout inspiré et lui a donné la force de tout exécuter. »

Ah ! comme je comprends cette parole du saint Curé d'Ars, dans ses catéchismes : « Il n'y a que la Sainte Vierge qui ait accompli le premier commandement : *Un seul Dieu tu adoreras et aimeras parfaitement*. Elle l'a accompli dans son entier... »

* *

Je vous disais, ma chère enfant, que quand on aime vraiment le Bon Dieu, on s'efforce de le faire aimer. Alors imaginez quel zèle doit déployer la Sainte Vierge auprès de nos âmes, dont elle est la

Mère, pour que, à l'exemple du sien, notre cœur appartienne au Bon Dieu.

Sans doute, nous ne pouvons pas avoir la prétention de reproduire parfaitement le Modèle. Elle le sait bien. Du moins, efforçons-nous que la copie se rapproche le plus possible de l'original.

Soyez certaine qu'elle vous y aidera. Ayez confiance en elle. Tous les efforts que vous ferez, surtout si vous les faites avec persévérance, elle les bénira. Elle secondera votre bonne volonté ; elle mettra sa puissance au service de votre faiblesse.

C'est certain. Nous savons que la Sainte Vierge, à cause de sa qualité de Mère de l'humanité, a un cœur très bon pour nous ; et qu'à cause de sa qualité de Mère de Dieu, elle obtient tout ce qu'elle veut. Nombreuses sont les grâces temporelles attribuées à juste titre à l'intercession de Marie. Mais si elle vient ainsi à notre aide dans nos besoins temporels, qui sont tellement secondaires, à combien plus forte raison prêtera-t-elle son concours à nos besoins spirituels : à notre piété, à notre sanctification, à notre union toujours plus intime avec Notre-Seigneur !

Comme elle le fut sans cesse depuis l'Incarnation, Marie est le lien qui unit Jésus à nos âmes : elle nous le donne et elle nous donne à lui. C'est par Marie qu'on va à Jésus.

Où, mon enfant, c'est par Marie qu'on va à Jésus. Laissez-moi reporter votre pensée aux tout premiers temps du christianisme, à l'époque de l'Eglise naissante. A ce moment-là, personne n'a le droit d'en douter, Marie, qui avait été avec les Apôtres au Cénacle et avait avec eux, mieux qu'eux, reçu le Saint-Esprit, exerçait une grande influence. On aime à imaginer les visites que lui faisaient les Saintes Femmes, et puis les autres femmes et jeunes filles gagnées à la foi par S. Pierre et ses compagnons. Comme la conversation de Marie, Mère de Jésus, devait, n'est-ce pas ? éclairer et transformer leurs cœurs et y allumer l'incendie de l'amour divin qui consumait le sien !

Allez à Elle, vous aussi, ma chère enfant. Si vous l'honorez fidèlement, elle gardera votre innocence. Tournez-vous vers elle avec une confiance toujours accrue, un amour toujours plus fervent, et elle vous réservera ses faveurs de choix, et, particulièrement, une piété de plus en plus ardente. Ainsi soit-il.

EN LISANT

PRÉSENTATION D'UN DIOCÈSE

On nous demande bien souvent des modèles d'allocutions pour présenter une paroisse à l'Evêque en tournée de confirmation. Nous n'en donnons pas volontiers, parce que c'est à chaque curé à dire la vérité... plus ou moins enveloppée. Mais on ne lira pas sans plaisir la « présentation d'un diocèse » faite par M. le chanoine Royer dans le toast qu'il prononça lors du sacre de Mgr Feltin, à Besançon, le dimanche 11 mars (Revue Catholique de Troyes, du 23 mars) :

Eminence, Messigneurs, Messieurs,

Les orateurs précédents ont tous — et avec quel intérêt ! — traité le même sujet, chacun avec sa

note personnelle, selon l'aspect que lui faisaient préférer ses souvenirs et son affection ; chacun nous révélant dans la vie de Mgr Feltin des mérites, des vertus et des œuvres qui nous donnent à nous, Troyens, la plus entière confiance en la fécondité de son Episcopat chez nous.

Mais aussi, en raison de ces louanges si unanimes et si vraies, de cet attachement que lui témoignent tous ceux qui ont le bonheur de le connaître plus intimement, je comprends combien doivent être grands les regrets du diocèse de Besançon et de la paroisse de Sainte-Madeleine, et nous leur demanderions volontiers pardon de leur prendre un prêtre et un pasteur qu'ils eussent voulu garder longtemps encore, et de le prendre... pour le diocèse de Troyes !

Pauvre diocèse de Troyes ! Il a si mauvaise réputation à distance, que ceux qui vous aiment, Monseigneur, tout en applaudissant de toute leur foi et de tout leur cœur à votre élévation à l'épiscopat, se sont dit, lorsque la grande nouvelle leur a été connue : « C'est bien, c'est juste, mais c'est dommage que ce soit pour le diocèse de Troyes. »

Je voudrais, Monseigneur, — non pas pour vous qui ne l'avez jamais pensé, ni admis, — réfuter, juguler comme il le mérite, ce vilain et déplaisant *c'est dommage*, non pas pour vous, encore une fois, mais pour ceux qui ne nous connaissent pas, ou qui nous connaissent mal, afin que, mieux renseignés, ils nous fassent un peu confiance, pour l'honneur de ma Champagne, dont je suis fier et que j'aime, afin que, la vérité étant rétablie, tous sachent bien que, si vous devez rencontrer chez nous, comme partout ailleurs sur le chemin de l'apostolat, des angoisses et des douleurs, vous y trouverez aussi, nous vous le promettons, des joies sacerdotales, des consolations et votre part de bonheur.

* *

Vous aurez donc un diocèse qui n'est pas excellent, mais qui en vaut d'autres et qui vaut mieux que beaucoup d'autres. Le Champenois de l'Aube participe aux qualités et aux défauts du Français de l'Est ; il est prudent, réfléchi, tenace dans ses jugements, trop réservé peut-être et dédaignant de se faire valoir ; attaché à la terre qu'il cultive et qu'il a rendue riche et fertile, car la Champagne Pouilleuse, dans l'Aube du moins, c'est une légende des temps passés. Au point de vue religieux, le vent mauvais de l'indifférence a passé sur nos plaines plus facilement que dans vos montagnes, mais la foi de ceux qui croient chez nous participe à la solidité et à la ténacité des caractères ; nous avons des élites qui se servent de leur foi pour en tirer, au point de vue dévouement, générosité et action religieuse, les conclusions pratiques qu'elle comporte. Ceux qui croient, chez nous, ne donneront jamais, comme il arrive par une contradiction singulière en d'autres régions, leurs suffrages à des hommes ennemis de leur foi ; ils savent que la trouée de la frontière est le plus souvent préparée par la trouée des luttes religieuses et des dissensions intestines, et j'aime à faire remarquer, laissant d'ailleurs de côté le point de vue purement politique, que dans un département qui passe pour être si mauvais, nous n'avons eu, depuis

la guerre, pour nous représenter à la Chambre, que des hommes dévoués au relèvement du pays, dans l'ordre social, la paix religieuse et l'union nationale.

* *

Vous aurez pour ville épiscopale la ville aux usines innombrables, la ville aux vieilles rues, mais aussi aux belles églises, si nombreuses et si belles que, dans un article récent de la *Revue des Deux Mondes*, Louis Bertrand plaçait Troyes au troisième rang des villes de France pour le nombre et la beauté de ses églises.

Vous aurez le secours surnaturel des prières et des œuvres de vos Communautés religieuses, si nombreuses aussi, que je ne sache pas que beaucoup de villes de France en possèdent, à population égale, un nombre plus considérable. Chaque matin, — je ne parle pas des églises paroissiales, — la Divine Victime est offerte à la messe dans plus de 30 chapelles de communautés, de séminaires, d'hospices, de maisons de famille et d'orphelinats. A l'Evêché, résidence commode, toute neuve, située dans une rue qui porte bien son nom, la rue du *Cloître-Saint-Etienne*, car elle est en grande partie peuplée de couvents, vous aurez pour voisine immédiate la maison mère d'une grande Congrégation : le *Bon-Secours* de Troyes qui, par ses 80 maisons filiales, porte au loin, jusqu'en Afrique et en Amérique, le rayonnement de la charité du Christ envers les pauvres et les malades.

Vos prêtres ne sont pas assez nombreux, mais ils seront si heureux de se multiplier pour répondre aux appels de dévouement et d'apostolat que vous leur adresserez et dont vous leur donnerez l'exemple ! Ils ne sont pas riches, mais dans bien des diocèses on est plus pauvre encore. Chez nous, un prêtre est-il malade, nous lui remboursons, s'il le demande et s'il en a besoin, les dépenses de sa maladie, en totalité ou en partie ; lui prescrit-on une saison aux eaux, nous lui venons en aide largement ; doit-il supporter les frais d'un déménagement lointain et coûteux, nous lui venons en aide également. Après 50 ans, nous augmentons par de petites allocations progressivement plus importantes, le modique traitement de nos prêtres, dont les besoins peuvent s'accroître avec les infirmités et les exigences de la vieillesse.

Nos Séminaires ne sont pas assez peuplés, mais sous votre impulsion, les vocations surgiront, préparées d'ailleurs par la croisade de prières que suscite, par ses sonneries de quinzaine, notre vénérable vicaire général nonagénaire, Mgr Massé, et vous serez secondé, je l'entends dire partout, moralement et matériellement. L'an dernier, après les moissons, M. le chanoine Poissenot, ici présent, a inauguré le système du ravitaillement en nature, à l'aide d'un camion automobile qui recueille dans les paroisses, averties au prône le dimanche précédent, les denrées que les fidèles veulent bien offrir pour nos Séminaires. Et bien qu'un petit coin du diocèse seulement eût été visité, il a fallu s'arrêter au bout de quelques semaines, tant les provisions recueillies étaient abondantes et pour de longs mois suffisantes.

Nous possédons une autre œuvre très belle et que beaucoup de diocèses peuvent nous envier ou copier

sur nous : l'Œuvre du vestiaire de nos séminaristes. De nombreuses dames du monde se réunissent pour y travailler plusieurs fois par semaine ; elles entretiennent et raccommode les vêtements des élèves pauvres et pourvoient au besoin ceux-ci, grâce à des dons généreux, des vêtements neufs qui leur sont nécessaires.

Je ne parle que pour mémoire des Œuvres et Associations innombrables qui existent dans le diocèse de Troyes ; leur seule énumération demanderait des pages. Elles n'aspirent qu'à s'épanouir dans la pleine effervescence à laquelle sauront les amener vos directions et vos encouragements.

* *

Et maintenant, Monseigneur, nous allons voir venir avec bonheur le jour prochain de votre arrivée parmi nous.

Lorsque votre pénultième prédécesseur, Mgr de Pé-lacot, fit son entrée à Troyes, venant de la chrétienne ville du Puy-en-Velay, dont les habitants, les Ponots, lui avaient fait une ovation semblable à celle qui a été faite ici à S. E. le cardinal-archevêque de Besançon et à Votre Grandeur ; quand il se vit, au sortir de la gare de Troyes, entouré d'une foule immense qui l'acclamait et le portait en triomphe, il s'écria, dans l'enthousiasme et l'émotion de sa joie débordante : « *Enfoncés les Ponots !* ». Je ne sais pas, Monseigneur, si vous aurez à dire, le 24 mars : « *Enfoncés les Bizontins et les Bousbots !* » mais je suis sûr que vos prêtres et vos fidèles de Troyes et du diocèse vous feront aussi un magnifique accueil. Et quand vous pénétrerez dans votre splendide cathédrale, précédé de la martiale escorte de nos cinq grandes œuvres de jeunesse catholique : l'Alerte, l'Alliance troyenne, le Foyer de Saint-Martin, la Jeune Garde des Trévois, la Jeanne d'Arc ; quand vous la verrez toute remplie de la multitude des six mille personnes qu'elle peut contenir ; quand, sous l'éclat de ses magnifiques vitraux, vous verrez tous les fronts s'incliner sous votre première bénédiction, alors, vous vous sentirez vraiment notre Pasteur, le Pasteur d'un bon et grand troupeau. Et nous serons fiers d'être les brebis pour lesquelles vous avez promis de donner votre vie. Et nous comprendrons pourquoi vous avez voulu nous faire figurer dans vos armoiries, car l'agneau de vos armes, c'est — je laisse de côté les interprétations héraldiques et mystiques — c'est tout simplement, n'est-il pas vrai ? le mouton de Champagne, le bon mouton champenois, doux, patient, couché aux pieds de son maître, le suivant du regard pour voir dans quel sentier très sûr le conduira la houlette pastorale ou quel pâturage savoureux elle lui montrera ; c'est le mouton silencieux qui écoute et qui obéit, qui ne bèle pas à propos de tout et à propos de rien ; c'est le mouton généreux qui donne sa toison à son maître quand celui-ci la lui demande et en a besoin ; c'est pour ce mouton-là, ô notre bon et déjà très aimé Pasteur, que vous donnerez l'activité de votre jeunesse, la plénitude de vos forces, le sang de votre âme, et il vous donnera de son côté tout ce que Dieu a mis en lui de meilleur : son fidèle dévouement, sa confiance seraine et son filial amour !

LE BON PASTEUR

Voici maintenant le « corps » du discours prononcé par Mgr Feltin à la cathédrale de Troyes lors de son intronisation, le samedi 24 mars, d'après une sténographie (*Revue catholique de Troyes*, du 30 mars) :

...Si vous me demandez, m. f. : « Que venez-vous faire ici ? » je vous répondrai :

Je suis ici d'abord pour répondre à l'appel de l'Esprit-Saint, car je me plais à voir dans ma nomination, oh ! certes très inattendue pour vous et encore plus pour moi, je me plais à voir l'inspiration divine. C'est pour répondre à cet appel de Dieu que je suis ici.

C'est aussi pour répondre à l'ordre de la Sainte Eglise Catholique, Apostolique et Romaine, qui m'a désigné — je ne sais encore pourquoi — afin d'être au milieu de vous son représentant officiel.

Je suis ici pour être un Père, oui, d'abord ; pour être un Chef, oui, vous l'avez dit.

Je suis ici pour être, et ce mot me semble résumer et la paternité et l'autorité, je suis ici pour être au milieu de vous le Bon Pasteur.

J'ai tenu à ce que cette pensée soit symbolisée au premier chef de mes armes.

J'ai tenu à ce que la volute de ma crosse rappelât cette pensée du Bon Pasteur.

Or, le Bon Pasteur, que fait-il ?

L'Evangile nous le dit.

D'abord, il connaît ses brebis et ses brebis le connaissent, et si, tout à l'heure, je me tenais debout dans la voiture, c'est précisément pour que mes Brebis désormais me connaissent, et mon rôle, dès mes premières activités, devait tendre à vous connaître. Vous connaître d'abord, vous, chers Messieurs, prêtres d'aujourd'hui, prêtres de demain, mes collaborateurs, non pas mes serviteurs, mais mes amis.

Ah ! déjà, j'ai eu l'occasion de vous connaître quelque peu par les correspondances que depuis trois mois nous avons échangées les uns et les autres, et j'ai déjà perçu toutes les richesses spirituelles qui sont en vous, chers Messieurs. J'ai vu votre esprit de foi, votre dévouement, dans les lignes que vous écriviez, et j'en ai été profondément touché.

J'ai senti percer aussi vos peines, vos douleurs, vos lassitudes... et tout mon rôle, aujourd'hui et dans les jours suivants, sera de vous connaître, de mieux comprendre ces richesses que vous possédez, afin qu'ensemble nous puissions mieux les exploiter, pour la gloire de Dieu ; de mieux comprendre aussi vos souffrances, afin de pouvoir les soulager dans la mesure de mes moyens.

Vous connaître particulièrement les uns et les autres, et vous connaître dans ces œuvres si vivantes, dont j'ai pu constater le dévouement dans ce défilé d'aujourd'hui, défilé au sujet duquel je dois exprimer à une municipalité bienveillante ma profonde gratitude. Vous connaître dans ces œuvres, œuvres d'hommes, œuvres de femmes, de jeunesse surtout, car vous travaillez pour l'avenir ; vous connaître dans toutes les ressources mises ici en œuvre pour exercer un apos-

tolat. Mieux vous connaître, vous aussi, fidèles nombreux qui remplissez cet édifice, vous, les laïcs dévoués qui êtes les auxiliaires indispensables du clergé dans l'apostolat moderne, vous connaître, hommes d'œuvres, femmes d'œuvres ; vous connaître, le riche et le pauvre, l'enfant et le vieillard ; vous connaître tous, savoir vos besoins afin de pouvoir y satisfaire : voilà mon programme.

Vous connaître, vous aussi, qui n'êtes pas de notre catholicisme et qui vous trouvez dans cet édifice en simples curieux peut-être, à l'heure actuelle ;

Vous connaître, afin de mieux comprendre les aspirations de vos cœurs, afin de mieux comprendre vos rancœurs, peut-être vos haines, afin d'en discerner la raison, ou tout au moins le prétexte ;

Vous connaître, afin de mieux vous aimer et de vous prouver que, représentant du Christ, je vous aime tous.

Mais connaître, ce n'est pas l'unique rôle du Pasteur. Le Bon Pasteur veille sur son troupeau et le soigne et le nourrit. En un mot, *il le sert*.

Et si vous voulez connaître le second point de mon programme, le voici : — Je viens ici à vous, à vous tous, pour servir, et vous servir tous... Pour servir vos intelligences, afin de leur communiquer cet Evangile si méconnu, et dans lequel cependant on trouve la solution de toutes nos inquiétudes, qui s'adresse aussi bien à l'esprit le plus subtil qu'à l'intelligence la moins ouverte. Apaiser les inquiétudes de votre intelligence en vous faisant connaître l'Evangile, voilà encore un point de mon programme.

Apaiser les inquiétudes de vos cœurs en vous conduisant, autant que faire se peut, à Celui qui est Amour et qui vous a donné la plus belle marque d'amour en offrant sa vie tout entière au sommet du Golgotha ; en vous conduisant à Celui qui a dit : « Venez à moi, vous qui ployez sous le fardeau » ; à Celui qui vous attend tous, m. f., et qui n'a qu'un désir, c'est de pouvoir dire un jour : « Venez, bénis de mon Père, j'avais soif et vous m'avez donné de l'eau, j'étais isolé et vous m'avez visité, car tout ce que vous avez fait au plus petit d'entre vos frères, c'est à moi que vous l'avez fait. »

Je viens encore pour servir vos corps eux-mêmes, car le Christ, mon Maître, n'a pas négligé les soins d'ordre matériel. Il a nourri la foule qui se pressait sur son passage ; il a rendu la vue à l'aveugle ; il a fait entendre le sourd ; il s'est penché sur toutes les misères humaines pour les soulager.

Nourrir vos frères par les œuvres de charité, par les organisations ; vous servir dans vos intelligences, dans vos cœurs, dans vos corps : voilà mon programme.

Mais, entendons-nous : servir dans l'esprit de la Sainte Eglise Catholique, Apostolique et Romaine ; n'ayant qu'un désir, c'est que vous vous souveniez, quelles que soient vos préférences politiques et sociales, qu'il n'y a pas de Vérité en dehors de Celui à qui Jésus a dit : « Qui vous écoute, m'écoute ; » — n'ayant qu'un désir : c'est que vous, qui êtes éloignés de notre catholicisme, vous compreniez qu'il

n'y a de véritable bonheur ici-bas et l'assurance de bonheur pour l'éternité, qu'en se conformant à toutes les directives et à l'esprit de la Sainte Eglise.

Mais je viens pour vous servir aussi dans un esprit de Paix. Le bon Pasteur n'est pas celui qui rejette les brebis égarées plus loin encore. Le bon Pasteur est celui qui abandonne même les quelques brebis fidèles pour courir à travers la montagne à la recherche de l'égarée.

Je ne viens pas ici pour faire la guerre, mais je viens ici vous souhaiter cette paix que les anges chantaient sur le berceau de Jésus, que le Seigneur apportait à ses apôtres dans son dernier entretien avant de monter au ciel.

Je ne viens pas pour creuser des fossés, mais pour combler les fossés qui peuvent exister, pour jeter des ponts — c'est le rôle du pontife — sur les fossés qui ne peuvent pas être comblés, et pour le maintien des droits absolus de Dieu et des droits de la Sainte Eglise Catholique, Apostolique et Romaine.

Je viens servir dans la paix religieuse, sans doute avec un esprit d'apostolat et de conquête en faveur de notre catholicisme, mais dans un esprit de conquête fait, comme celui du Christ, de patience, de douceur, de mansuétude.

Je viens pour servir dans la paix sociale. Ah ! nous avons trop souffert, n'est-ce pas, vous le savez, vous qui avez fait la guerre, les mois si pénibles que nous avons vécus ! Vous avez trop souffert, vous qui êtes restés à l'intérieur ou qui aviez quelqu'un sur le front, pour que nous puissions souhaiter revoir ces jours néfastes.

Souhaitons la paix entre les nations, mais souhaitons aussi la paix dans les nations.

Efforçons-nous d'être, les uns et les autres, des artisans de la paix sociale. Cherchons, non pas à ce que les individus et les classes de la société entrent en lutte, mais cherchons, au contraire, à ce que ces individus et à ce que ces classes sociales vivent dans le maintien des droits de chacun et dans l'accomplissement des devoirs qui reviennent à chacun.

Voilà mon programme !

Vous connaître, les prêtres d'abord, les fidèles ensuite, sympathisants, indifférents, ennemis aussi.

Vous servir, dans vos intelligences inquiètes, dans vos cœurs attédis, dans vos corps malades, et vous servir dans l'esprit de l'Evangile qui est l'esprit de la Paix.

Oh ! ce programme n'ira pas sans exiger parfois une certaine fermeté. C'est précisément la Tour de mes armes. Elle rappelle la force et elle est le mémorial de mes origines.

La réalisation de ce programme ne se fera pas sans souffrances, et c'est bien pourquoi, vous l'avez dit, cher Monsieur le Doyen, j'ai tenu à mettre la Croix dans mes armoiries.

Mais cette Croix est aussi un souvenir de mon ancienne paroisse, dont elle était l'emblème.

Mais je m'efforcerai de conserver toujours cette espérance, cette confiance que j'ai voulu également symboliser par l'Ancre de mes armoiries...

IMPRIMATUR

Lingonis, die 11 aprilis 1928.

EUG. LINDECKER, Vic. gen.

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de l'AMI DU CLERGÉ

Ami du Clergé du 19 avril 1928

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Cours de prônes sur le Credo. — LIV. Le jugement particulier, 225.

Ouverture du Mois de Marie. — La vraie dévotion à Marie, 226.

Pour la fête de N.-D. du Bon Conseil. — Histoire et pratique, 230.

Instructions sur la sainte Eucharistie. — XII. Le jeûne eucharistique, 232. — XIII. La préparation prochaine à la communion, 234.

Conférences aux hommes. — XIV. Mariage civil et union libre, 236.

COURS DE PRONES SUR LE CREDO

LIV

LE JUGEMENT PARTICULIER

Mes frères,

Notre-Seigneur venait de remonter au ciel. Espérant le revoir encore, ses apôtres et ses disciples debout sur le mont des Oliviers tenaient leurs regards fixés sur le nuage qui venait de le dérober à leurs yeux, quand un ange vint leur dire que leur espoir était vain : « Ce Jésus qui vient de vous quitter pour remonter au ciel, leur dit-il, en reviendra comme vous l'avez vu y monter. *Hic Jesus qui assumptus est a vobis in cœlum, sic veniet.* »

Et pourquoi en reviendra-t-il donc ? Le septième article du Symbole nous le dit : « Il en reviendra pour juger les vivants et les morts, *inde venturus est judicare vivos et mortuos.* » Le Symbole de Nicée affirme la même vérité : « *Et iterum venturus est judicare vivos et mortuos, cujus regni non erit finis.* » Jésus-Christ descendra de nouveau du ciel sur la terre pour juger les vivants et les morts. Il reviendra cette fois en roi victorieux exercer son pouvoir de Juge souverain et son règne, ainsi que la sentence qu'il prononcera, seront éternels. Cet article de notre Symbole nous oblige donc à croire qu'il y aura un jour un jugement général auquel comparaitront tous les hommes ensemble : nous en parlerons dans notre prochaine instruction. Comme, avant ce jugement, il y en aura un autre pour chacun de nous au sortir de ce monde, appelé jugement particulier, c'est de celui-ci que nous nous entretiendrons aujourd'hui.

I

« *Statutum est hominibus semel mori, post hoc autem judicium.* Dieu a décidé, écrivait S. Paul aux Hébreux, que tout homme mourra une fois, et qu'après sa mort il sera jugé. » (Hébr., ix, 27). Voilà qui est clair. Les différents passages de l'Evangile où Notre-Seigneur affirme cette vérité ne le sont pas moins. Notre-Seigneur y compare l'homme à un ouvrier qu'un maître a pris à son service. Durant tout le jour celui-ci doit travailler pour le

maître qui l'a loué, et le soir il reçoit le salaire de sa journée. La journée de l'homme au service de Dieu, c'est la vie qui lui est donnée, plus ou moins longue, et le soir de la journée, c'est la mort, la nuit du tombeau où nul ne peut plus ni travailler ni rien gagner. Comme l'ouvrier, la journée finie, paraît devant le maître pour recevoir son salaire, ainsi l'homme, une fois mort, paraît devant Dieu pour être jugé et y recevoir la récompense ou le châtiment qu'il a mérité. — Notre-Seigneur nous enseigne cette vérité par d'autres comparaisons encore, celle de la semaille par exemple, lorsqu'il nous dit que l'homme à la mort moissonnera ce qu'il aura semé pendant sa vie.

Mais c'est surtout dans l'histoire du pauvre Lazare et du mauvais riche que le divin Maître affirme clairement ce dogme si important. « Il y avait, dit Notre-Seigneur, un homme riche, qui était vêtu de pourpre et de fin lin et qui faisait chaque jour grande chère. Il y avait aussi un mendiant nommé Lazare, lequel était couché à sa porte ; il était tout couvert d'ulcères et désirait se rassasier des miettes qui tombaient de la table du riche, et personne ne lui en donnait ; mais les chiens venaient lécher ses ulcères. Or, continue Notre-Seigneur, il arriva que le mendiant mourut et il fut porté par les anges dans le sein d'Abraham. Le riche mourut aussi et il fut enseveli dans l'enfer. » (Luc, xvi, 19-22).

Vous le voyez, m. f., Dieu n'attend pas le jugement général pour fixer le sort de ces deux hommes ; il le fait aussitôt leur mort. A peine a-t-il expiré sur son fumier que le pieux Lazare est immédiatement porté par les anges dans le sein d'Abraham, c'est-à-dire au séjour des justes. A peine a-t-il expiré, peut-être à la suite d'une orgie, que le mauvais riche voit son sort fixé, lui aussi, mais combien différemment, puisqu'il est enseveli dans l'enfer ! Pourquoi une destinée si contraire accordée à l'un et à l'autre, sinon parce qu'ils ont été jugés tous les deux aussitôt après leur sortie de ce monde, et qu'à chacun Dieu a fixé le sort qu'il méritait ?

II

Où et quand aura lieu ce jugement particulier ? Il aura lieu au moment même de notre mort, quand notre âme, brisant les liens qui l'unissaient à notre corps, sortira de celui-ci. Nos parents et nos amis, accourus pour consoler notre agonie et nous soutenir par leurs prières, entoureront notre lit funèbre ; ils se demanderont, hésitants, si nous respirons encore, s'ils ont devant eux une personne vivante ou seulement un cadavre, que déjà nous serons devant notre Juge. Aussitôt sortie de la prison de son corps, notre âme se trouvera en face de lui, puisqu'il est partout, et c'est là, près du lit où reposera notre cadavre sans vie, dans la chambre même où nous serons morts, qu'aura lieu notre jugement et que sera prononcée notre sentence. Pensons-y, m. f., quand nous assistons à la mort de quelqu'un des nôtres ; tout en donnant libre cours à notre douleur et à nos larmes, lorsqu'ils rendent le dernier soupir, songeons que c'est à ce moment et tout près de nous que se décide leur sort éternel et prions

avec ferveur le Souverain Juge de leur faire miséricorde.

Et quel sera le *juge* qui présidera à ce jugement ? Le même que celui qui présidera au jugement général : ce sera Notre-Seigneur Jésus-Christ. Cet honneur lui est bien dû, à lui qui par amour pour nous a voulu être accusé, jugé et condamné au tribunal des hommes. Mais, qu'il sera différent de ce qu'il était sur la terre, et de ce qu'il est encore aujourd'hui dans le ciel où il se fait notre avocat près de son Père ! Ce ne sera plus le Dieu de la crèche nous tendant affectueusement ses bras ; ce ne sera plus le bon Pasteur qui court après ses brebis perdues et les rapporte amoureusement sur ses épaules ; ce ne sera plus le doux agneau immolé sur le Calvaire pour notre salut. Ce sera le lion de Juda, le Dieu qui juge les justes et qui fait trembler les rois ; ce sera le Dieu qui lance la foudre dans sa colère ; ce sera un Dieu sans pitié, parce que le temps de la miséricorde sera passé.

Ce sera un Dieu incorruptible que rien ne pourra plus fléchir, dont plus rien ne pourra apaiser le courroux. Ce sera un juge impartial, traitant avec la même rigueur le riche et le pauvre, le savant et l'ignorant, le maître et le serviteur, le roi et le sujet. Ce sera un juge éclairé, qui aura tout vu, tout entendu et scruté jusqu'à nos plus secrètes pensées.

III

Et qui donc témoignera *contre nous*, devant ce Juge redoutable ? Le démon, sans doute, qui sera là et rappellera tous les péchés qu'il aura réussi à nous faire commettre depuis notre plus tendre enfance jusqu'à notre dernier jour. Mais ce seront surtout ces péchés eux-mêmes. Prenant la parole, dit S. Bernard, ils s'écrieront : « Nous reconnais-tu ? Nous sommes ton ouvrage ; c'est toi qui nous as enfantés ; en vain voudrais-tu nous répudier, nous ne te quitterons plus : *Tu nos egisti, non te desermus.* » Ce sera notre conscience, que pendant notre vie nous aurons peut-être étouffée, dont nous aurons fait taire la voix afin de nous livrer au mal sans remords ; au jour du jugement, elle se réveillera et remettra sous nos yeux toute notre vie passée ; elle nous reprochera nos résistances multiples à la grâce et à la voix du devoir.

Et quelle sera la *matière* de ce jugement ? Je viens de le dire, ce sera notre vie toute entière. Nous serons jugés sur le mal que nous aurons fait personnellement et sur celui que nous aurons fait commettre aux autres par nos conseils et nos mauvais exemples. Nous serons jugés sur le bien que nous n'aurons pas fait et sur celui que nous aurons mal fait, sur nos prières faites sans attention, sur les sacrements reçus sans préparation. Nous serons jugés sur les grâces que nous aurons reçues et dont nous n'aurons pas profité, sur les dons de la nature que Dieu nous aura départis et dont nous n'aurons pas fait un bon usage.

Enfin, quelle sera la *sentence* qui couronnera et sanctionnera ce jugement ? — Celui qui sera reconnu coupable, ne serait-ce que d'un seul péché mortel non pardonné, sera condamné à l'enfer. Oh !

c'est alors que le *pécheur* constatera avec épouvante combien il est horrible de tomber entre les mains du Dieu vivant, quand il l'entendra prononcer contre lui cette épouvantable sentence : « Retirez-vous de moi, maudit, allez au feu éternel ! » — Celui qui ne sera coupable que de péchés véniels, celui qui ayant commis des péchés mortels ou véniels en aura obtenu le pardon, mais n'en aura pas suffisamment fait pénitence, sera condamné au purgatoire. Il devra y demeurer plus ou moins longtemps, selon qu'il sera plus ou moins redevable à la justice de Dieu. — Celui enfin qui mourra exempt de tout péché mortel ou véniel et qui aura parfaitement satisfait à la justice de Dieu, celui-là, seul, sera immédiatement admis en Paradis. Qu'il lui sera doux d'entendre Notre-Seigneur lui dire : « Venez, ô béni de mon Père, venez prendre possession du royaume que je vous ai préparé. »

* *
* *

Puisse cette consolante sentence être la nôtre à tous, m. f., et pour la mériter, aimons et servons Dieu de tout notre cœur. Je se sais plus quel saint était sur le point de mourir. Comme ceux qui l'entouraient s'étonnaient de le voir si calme et si rassuré au moment de paraître devant Dieu : « Pourquoi tremblerai-je ? leur répondit le mourant, est-ce que je ne vais pas être jugé par celui que j'ai beaucoup aimé ? » — Méritons cette sentence aussi en aimant notre prochain comme nous-même pour l'amour de Dieu. Soyons charitables envers lui dans nos pensées et nos paroles ; ne jugeons point et nous ne serons pas jugés, ne condamnons point et nous ne serons pas condamnés. Soyons charitables aussi en exerçant envers lui, selon nos moyens, les œuvres de miséricorde spirituelles et corporelles, puisque Notre-Seigneur a spécialement promis une sentence favorable à ceux qui lui auront donné à manger et à boire en la personne des pauvres. Ainsi soit-il.

OUVERTURE DU MOIS DE MARIE

LA VRAIE DÉVOTION A MARIE

Mes frères,

Après la personne du Sauveur, la créature souverainement digne de nos respects, de notre vénération, de notre amour, est sans contredit sa Mère, la T. S. V. Marie, qui fut l'instrument de l'œuvre la plus merveilleuse qui se soit jamais accomplie sur la terre, l'Incarnation du Fils de Dieu. Aussi a-t-elle toujours vécu dans la pensée et dans le cœur des peuples. Les générations qui l'ont précédée l'ont attendue comme la mère de Celui qui devait sauver le genre humain, et celles qui l'ont suivie l'ont bénie et la bénissent encore comme la source de toutes les grâces.

Il importe donc que notre dévotion à son égard possède tous les caractères qui conviennent à sa dignité, à ses privilèges et à sa maternité surnaturelle à l'égard de nos âmes.

Je traduirai ainsi ma pensée : — La dévotion à Marie exige de nous 1^o des convictions, 2^o des affections, et 3^o des actes.

I. — Des convictions

Il n'y a, m. f., de véritable et forte dévotion que celle qui plonge ses racines dans le dogme, c'est-à-dire dans la vérité ; les autres sont toutes insuffisantes ou défectueuses, elles manquent de base solide. Plus une âme est instruite sur les choses de la foi, plus facilement et plus réellement elle est pieuse.

1. Or, c'est un fait certain, beaucoup de catholiques ne connaissent la T. S. Vierge que d'une manière imparfaite. Trop peu au courant des choses de la foi, ils ne possèdent sur elle qu'une idée insuffisante qui ne répond certes pas aux pratiques de leur piété. Dociles enfants de l'Eglise, ils la suivent dans les honneurs qu'elle rend à la Mère de Dieu, sans pénétrer ni même soupçonner la raison intime de ces hommages.

Ignorant et la place que Marie occupe dans le plan divin, et la valeur du consentement qui a décidé de sa maternité, ils sont surpris du langage des saints, et, peu convaincus par les arguments apportés en faveur des privilèges de Marie, les louanges de la liturgie leur semblent comme des expressions enthousiastes qui dépassent la réalité.

C'est dans cette ignorance qu'il faut chercher, en grande partie, la cause de certaines dévotions qui n'ont de la dévotion que le nom et quelques vaines apparences : dévotions mièvres, faites principalement de sentimentalité, répondant à quelques formules de prières, à quelques pratiques extérieures auxquelles on attribue une importance qu'elles n'ont pas, ou une vertu qu'elles ne possèdent pas.

2. Cherchez donc à bien connaître la T. S. Vierge. Pour cela, m. f., aimez à lire les ouvrages qui vous parlent de ses grandeurs et de sa bonté. On ferait d'immenses bibliothèques avec les livres qui ont été composés pour faire connaître Marie. Les auteurs chrétiens, évêques, prêtres, docteurs et même simples fidèles ont célébré à l'envi les gloires et les bienfaits de la Vierge bénie, leur Mère !

Je vous signalerai particulièrement S. Alphonse de Liguori, qui, dans son beau livre des *Gloires de Marie*, a résumé tout ce que les docteurs avaient écrit avant lui ; et le Bienh. Grignon de Montfort, qui a composé ce merveilleux traité de la *Vraie dévotion à la Sainte Vierge*. Allez à eux ; cherchez dans leurs livres moins les sentiments qui émeuvent, que les fortes pensées qui éclairent. Choisissez quelques idées seulement, celles qui vous auront le plus frappés ; mais qu'elles soient vigoureuses et capables de produire les résolutions salutaires.

Développez ces notions par des réflexions personnelles, jusqu'à ce que vous parveniez à les graver dans votre esprit, à vous les assimiler, à en faire, en un mot, des principes directeurs de notre piété.

S'il en est ainsi, vous ne témoignerez jamais assez votre reconnaissance à Dieu pour un pareil bienfait : la bonne pensée est un trésor, et en particulier

bien penser sur la Sainte Vierge, c'est un bonheur immense.

3. Vous acquerez ainsi des convictions qui exerceront la plus salutaire influence sur votre vie pratique. On peut dire que ce qui est profondément gravé dans notre intelligence a sa répercussion dans les habitudes de notre vie morale. Les saints n'ont fait de grandes choses pour Dieu que parce qu'ils avaient de fortes convictions ; ce sont elles qui les déterminaient aux actes héroïques. En écartant de cette expression le sens qui rappelle le déséquilibre, on peut dire qu'ils ont été des hommes à idées fixes.

C'est pour cette raison que l'Eglise, si portée à l'indulgence et au pardon quand il s'agit des fléchissements de conduite de ses enfants, est d'une sévérité extrême pour réprimer les écarts de doctrine. Elle sait l'importance qu'il y a à sauvegarder la foi dans les âmes. Elle sait qu'aussi longtemps qu'une âme pensera bien et juste, pensera fortement et persévéramment, elle trouvera en elle-même le principe de son retour à Dieu, quelquefois après les plus grandes fautes. Si, au contraire, dans l'intelligence humaine, la lumière de la vérité s'éteint et fait place aux ténèbres de l'erreur et du mensonge, tout est compromis.

4. Heureux le chrétien qui a des convictions saines et fortes concernant la T. S. Vierge ! Sous l'étreinte des passions, dans l'enivrement des plaisirs mauvais, il pourra connaître bien des faiblesses et des chutes, mais s'il garde la pensée de Marie dans son esprit ou quelque reste de dévotion envers la bonne Mère, tout espoir de salut ne sera pas perdu pour lui.

Souvent cette même lumière, qui tôt ou tard ramène les pécheurs, suffit pour conserver en d'autres l'innocence et la ferveur de l'amour ; de bonnes convictions sur cette Vierge bénie sont le trésor du temps et de l'éternité.

II. — Des affections

Nous sommes quelquefois étonnés, m. f., en lisant la vie des saints, de la simplicité de leurs rapports avec la T. S. Vierge. Il nous semble que c'est le respect qui devrait dominer dans les manifestations de leur piété envers elle. C'est une erreur. Le véritable esprit du christianisme est un esprit d'amour. Vivons donc avec Marie de la vie d'intimité.

1. La maternité de la Sainte Vierge à l'égard de nos âmes réclame de nous la vie d'intimité.

La Sainte Vierge est vraiment notre Mère. Elle a accepté généreusement cette charge, sachant bien quelles en étaient les conséquences et les responsabilités. Elle connaissait d'avance tout ce qu'elle aurait à souffrir à cause de nous, et elle s'est dévouée cependant avec un oubli total d'elle-même pour coopérer avec son Fils à l'œuvre de notre rédemption et de notre sanctification. Nous devons donc, en revanche, vouloir nous comporter à son égard comme de vrais enfants et régler notre conduite sur ce titre si doux. La maternité établit entre le fils et la mère une amitié d'un genre particulier. L'intimité la plus complète doit exister dans les rapports qui les unissent. Cette intimité se manifeste dans

les paroles et dans les actes. Un fils ne parle pas à sa mère, ne la prie pas comme il parlerait à une autre personne, lui fût-elle unie par les liens de l'amitié la plus tendre et la plus étroite. En vertu de sa maternité, notre mère a droit de notre part à un langage spécial qui indique les relations d'affection profonde qui existent entre son cœur et notre cœur.

2. Nos rapports avec Marie doivent se ressentir de notre intimité avec elle. L'amour vrai est ingénieux. Son désir de se manifester et de provoquer en retour des preuves d'affection est tel, qu'il a recours à des familiarités, à des intimités, à des ingéniosités, qu'il est impossible d'exprimer. Il va quelquefois jusqu'à des audaces que la raison calme blâmerait. Il se permet des enfantillages, des naïvetés qui semblent étranges à ceux qui ne connaissent pas le cœur à cœur de l'amour réciproque. Ce sont les folies de l'amour qui, non seulement se pardonnent entre des cœurs qui s'aiment passionnément, mais qui constituent comme l'aliment nécessaire de l'intimité, de la vie d'union.

Ce qu'il nous faut dans notre vie d'union avec Marie, ce ne sont pas des sentiments compassés, des expressions élégantes, des considérations élevées ; tout cela, pesé au seul poids du respect et de la vénération, ne suffirait pas. Ce qu'il nous faut, ce sont surtout des sentiments et des expressions d'une affection filiale, tendre, expressive, l'affection du petit enfant pour la plus aimante et la plus aimée des mères !

Avouons-le franchement : nous sommes trop « philosophes » avec Dieu et avec notre « douce Mère » ; et voilà pourquoi il n'y a pas dans notre vie intérieure cette intimité qui repose, délasse et ravit que l'on rencontre dans la vie des saints.

3. Pour tout dire en un mot, ayons pour Marie un amour d'enfant. Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus disait : « Que je l'aime, la Vierge Marie ! Si j'avais été prêtre, que j'aurais bien parlé d'elle ! On la montre inabordable, elle est plus Mère que Reine. »

Aimer Marie, c'est pour nous, pauvres enfants, aller à la Sainte Vierge comme nous allons à notre mère, à celle à qui sur la terre nous devons la vie et vers laquelle nous entraîne l'instinct de la nature.

C'est qu'elle est réellement notre Mère, la Sainte Vierge, la Mère de notre âme. Dieu nous l'a donnée pour Mère, et nous sommes sûrs de trouver en elle et par elle tout ce que demandent et notre âme et notre cœur. Cet amour pour Marie est un amour d'instinct divin. Car l'âme a des instincts comme le cœur. « Voyez, dit René Bazin, voyez l'enfant. Quand il a peur, il ne se précipite pas tout d'abord vers son père, la timidité le retient ; c'est vers sa mère qu'il tend ses petits bras ; et il n'est rassuré, et ses larmes ne cessent, et son cœur ne se dégonfle que lorsqu'il a caché sa tête dans le sein maternel. »

De rencontrer partout sur notre chemin, de voir toujours penchée sur nous cette vision souriante, voilà ce qui rend la piété catholique si confiante, si expansive, si joyeuse et, pour tout dire d'un mot, si aimante. Là où Marie n'est pas connue, Dieu ne trouve à son service que des cœurs secs, ombrageux,

resserrés. Dans notre religion elle-même, à mesure que diminue la piété envers Marie, la charité envers Dieu baisse d'autant. « Pour moi, dit Newman, à parler franchement, je ferais assez peu de cas d'une tendresse toujours soucieuse de la mesure et ne se permettant jamais, dans ses expressions, quelque-une de ces mille folies où le cœur aime naturellement à s'épancher. Mais cela même, pour n'être ni choquant, ni ridicule, a besoin de n'être pas froidement étalé devant les yeux des indifférents ou des étrangers. Tels soupirs embrasés d'une âme que l'amour de Dieu transporte hors d'elle-même, mis dans un livre en forme de méditations ou d'exercices, perdent tout ce qui les rendait explicables et ne sont plus alors qu'une vaine et déplaisante exagération ¹. »

4. Ne craignons pas de trop aimer Marie. Craignons de ne pas l'aimer assez. N'ayons pas peur de dépasser les limites. Tout ce que la piété filiale a de plus doux et de plus tendre, tous les sentiments affectueux qu'elle excite, toutes les paroles délicates qu'elle inspire, toutes les effusions du cœur le plus aimant, offertes à Marie, ne seront jamais assez dignes de notre bonne Mère du ciel.

Aimons bien Marie de toute l'énergie de nos cœurs. Tout ce que nous ferons dans l'intention de lui plaire la contentera ; tout ce que nous lui dirons pour lui exprimer notre amour, elle l'écouterà. Par amour nous accepterons alors facilement tout ce que les saints nous disent sur les prérogatives de la Sainte Vierge, même si elles ne se présentent pas avec la certitude des vérités de foi. Nous pouvons légitimement les admettre sans exiger de démonstration rigoureuse. Pourquoi, lorsqu'il s'agit de la Sainte Vierge, ne présumerions-nous pas que cette admirable prérogative de la maternité divine lui a valu, de la part de Dieu, toutes les qualités propres à glorifier celle qui devait être la Mère de son Fils ?

III. — Des actes

« Je désire voir ici du monde, » disait la Vierge de Lourdes à Bernadette Soubirous. Ce désir a été exaucé. Les âmes chrétiennes sont venues nombreuses prier en ces lieux où la Reine du Paradis avait daigné poser son pied virginal. Tous les jours, même en hiver, des pèlerins viennent la saluer et lui payer le tribut de leur amour.

Par cette parole, Marie montrait une fois de plus le désir qu'elle a de voir ses enfants manifester publiquement leur dévotion pour elle.

1. Le vrai serviteur de Marie célèbre pieusement les fêtes établies en son honneur. Notre-Seigneur a dit cette parole profonde : « Notre cœur va où est notre trésor. » Les âmes légères et frivoles aiment le monde et ses fêtes parce que là est leur trésor. Les vrais enfants de la Sainte Vierge, au contraire, se distinguent par leur empressément à prendre part aux solennités qui ont pour but de glorifier leur Mère du ciel, qu'ils aiment plus que tout ce qui est au monde. Avant la Révolution, beaucoup de fêtes de Marie en France comportaient la cessation du

¹ *Du culte de la Sainte Vierge dans l'Eglise catholique*, p. 93-94 ; Téqui, éditeur.

travail et l'obligation d'assister à la messe. Il n'en est plus ainsi; presque toutes les solennités en l'honneur de la Sainte Vierge ne sont plus que des fêtes de dévotion. Ayons à cœur cependant de donner ces jours-là une part aussi large que possible aux exercices de la piété chrétienne; préparons-nous-y par quelque mortification; sanctifions-les par la réception des sacrements. C'est ainsi qu'ont fait tous les vrais enfants de Marie. On sait que le samedi de chaque semaine est consacré à Marie. Depuis l'âge de six ans jusqu'à sa mort, sainte Rose de Lima jeûna tous les samedis. S. Louis, roi de France, réunissait le samedi un certain nombre de pauvres et les servait lui-même à table. Il avait désiré mourir un samedi et il fut exaucé.

Les fêtes de la Sainte Vierge sont des jours de grâce, il convient de s'y préparer par une neuvaine de prières.

2. Le vrai serviteur de Marie aime à prier devant ses autels. La foi nous apprend que dans nos églises réside Notre-Seigneur caché au tabernacle sous les fragiles apparences d'un peu de pain. Aussi, le premier devoir d'un bon chrétien, en entrant dans le temple de Dieu, est-il d'aller se prosterner devant l'autel où Jésus est présent pour lui rendre ses devoirs d'adoration, de confiance et d'amour. Mais avant de se retirer, il lui reste un devoir bien doux à remplir : c'est celui d'aller saluer la statue vénérée de Marie, et là, d'épancher son cœur dans le cœur de la meilleure des mères. Quel guide excellent pour l'accomplissement de ce devoir que le livre si pieux de S. Alphonse de Liguori, où nous trouvons, auprès des plus touchantes considérations sur Jésus Eucharistie, les effusions les plus tendres à l'égard de Marie ! Dans les prières à l'usage des fidèles, l'*Ave Maria* ou l'oraison à Marie suit immédiatement le *Pater* ou l'oraison à Dieu, et habituellement l'une ne va pas sans l'autre. Unissons ainsi Jésus et Marie dans les actes religieux que nous accomplissons à l'église; et nous éprouverons bientôt que, si Jésus est toujours attentif à nos prières, ce n'est jamais en vain non plus qu'on honore Marie et qu'on l'invoque.

3. Le vrai serviteur de Marie se fait un pieux devoir de coopérer à embellir les sanctuaires qui lui sont dédiés, d'orner ses autels, de prêter son concours aux solennités qui se célèbrent à sa gloire. S'il est riche, il donne beaucoup; s'il est pauvre, il donne moins, mais il donne; et s'il ne peut disposer que de son savoir-faire, de ses mains, de sa voix, de son travail, il les met généreusement au service de Marie sans jamais se lasser ni se rebuter.

4. Le vrai serviteur de Marie aime à participer aux pèlerinages qui sont établis en son honneur. Si la Mère de Dieu n'est pas corporellement présente dans ces lieux bénis qui lui sont spécialement consacrés, on peut dire qu'elle s'y trouve en esprit, qu'elle les visite, qu'elle y habite par les grâces qu'elle y dispense à ses fidèles.

Pour quelles raisons Marie se plaît-elle à répandre ses grâces d'une façon particulière dans certains lieux privilégiés ? De nombreux avantages expliquent ce choix. Nous avons l'occasion d'acquiescer là

plus de mérites, à cause des sacrifices que nous devons nous imposer. Ces manifestations publiques sont des affirmations solennelles de la foi chrétienne et contribuent à son accroissement. Enfin, le souvenir des bontés de Dieu, les exemples d'édification des pèlerins provoquent dans les âmes des prières plus ferventes, plus confiantes et par conséquent plus sûrement exaucées.

5. Le vrai serviteur de Marie aime à réciter des prières en son honneur. Et que de prières s'offrent à notre choix ! Parmi elles, c'est le chapelet qui est certainement la plus répandue. J'ose ajouter qu'il n'en est point que la Sainte Vierge aime davantage. Comme sainte Gertrude achevait un jour de dire le chapelet, elle vit au pied de la croix de son oratoire autant de grains d'or qu'elle avait prononcé d'*Ave Maria*. Jésus s'approcha alors des grains d'or, et, les ayant recueillis, il les déposa dans les mains de la Sainte Vierge, qui elle-même les donna à sa fidèle servante Gertrude, en lui promettant autant de grâces que l'on comptait de grains. Soyons donc d'une fidélité scrupuleuse à réciter notre chapelet en tout ou en partie tous les jours.

Après le chapelet, signalons la prière de l'*Angelus*, si aimée de nos pères. Trois fois chaque jour, l'Eglise, par le son de la cloche, nous invite à élever nos cœurs vers la Reine du ciel, à lui présenter nos louanges; pas de paroisse, si humble et si pauvre soit-elle, dans laquelle ne retentisse cette solennelle invitation. Ne restons pas sourds à l'appel qui nous est fait.

Il y a encore beaucoup d'autres prières par lesquelles nous pouvons prouver notre amour à Marie. Il n'est pas d'ouvrage sur la Sainte Vierge, ni de revue mariale qui ne raconte des merveilles de l'ordre physique ou de l'ordre moral obtenues par une pratique qui paraît avoir peu d'importance. Ce seront trois *Ave Maria* récités matin et soir; ce seront quelques dizaines de chapelet ou quelques *Souvenez-vous*. Un pécheur qui revient à Dieu à l'heure de la mort, révèle à son confesseur qu'il n'a jamais manqué de dire un *Ave Maria* à son lever et à son coucher. C'est peu, et cependant la Mère miséricordieuse s'en est contentée. Elle s'est servie de ce petit hommage qu'un pauvre pécheur lui a offert chaque jour, pour intercéder en sa faveur et lui obtenir le Paradis.

* *

En terminant, m. f., laissez-moi me tourner vers notre bonne Mère du ciel pour lui dire en votre nom et au mien : — O Marie, celui-là ne s'aime pas lui-même qui n'a pas de dévotion pour vous. Tous ceux qui désirent vivre dans la justice et mourir avec espérance doivent vous aimer. Il ne périra pas le chrétien qui se tournera vers vous et sur qui tombera votre regard. Mais celui qui se détournera de vous et que vous ne regarderez pas périra nécessairement. « Si j'aime Marie, disait S. Jean Berchmans, j'obtiendrai tout ce que je voudrai et je suis assuré de la persévérance. Il est impossible, disait aussi S. Alphonse de Liguori, qu'un serviteur de Marie soit damné.

Je veux être du nombre de ces prédestinés. Pressé

par ma foi, je vous aimerais donc, ô bonne Mère, après Dieu et Jésus, de tout mon cœur, de toute mon âme, de toutes mes forces, me rappelant ces paroles que la Sainte Eglise vous applique dans sa sainte liturgie : « Celui qui me trouve trouve la vie, et le Seigneur le sauvera. » Ainsi soit-il !

POUR LA FÊTE DE N.-D. DU BON CONSEIL¹

(28 avril)

HISTOIRE ET PRATIQUE

Mes frères,

Par un décret du 22 avril 1903, la S. C. des Rites a ordonné d'ajouter aux Litanies de la Sainte Vierge cette invocation : « *Mater boni Consilii, ora pro nobis.* Mère du Bon Conseil, priez pour nous. »

Le décret² énumère à ce propos les titres divers que possède Notre-Dame à cette invocation : son adhésion d'esprit et de cœur aux desseins éternels de Dieu dans le mystère de l'Incarnation, son rôle de conseillère obéie aux noces de Cana, l'aide et les conseils qu'elle donna durant sa vie aux apôtres, aux âmes pieuses et aux disciples du Seigneur, enfin la direction toute maternelle qu'elle fut chargée d'exercer sur S. Jean par le Sauveur lui-même expirant sur la Croix : or, la tradition des Pères de l'Eglise déclare que Jean représentait alors tous les chrétiens. Aussi l'invocation de Marie sous le titre de « Mère du Bon Conseil » est-elle très ancienne dans l'Eglise. Léon XIII l'a vivement encouragée durant son pontificat, et à diverses reprises par d'insignes faveurs. Le décret du 22 avril conclut en ces termes : « Enfin, pour étendre davantage l'honneur et le culte de la Sainte Vierge sous le titre ci-dessus énoncé, Sa Sainteté a décidé et décrété qu'aux litanies de Lorette, après cette invocation : *Mère admirable*, soit ajoutée cette autre : *Mère du Bon Conseil, priez pour nous* ; espérant fermement que, au milieu de tant de calamités et de ténèbres, cette pieuse Mère, appelée par les saints Pères « trésorière des grâces célestes et conseillère universelle, » se montrera à tous la Mère du Bon Conseil, si elle est invoquée partout sous ce titre, et qu'elle nous obtiendra cette grâce du Saint-Esprit qui illumine les cœurs et les âmes, à savoir, le don de bon conseil. »

Dans les oraisons de la fête de Notre-Dame du Bon Conseil, deux pensées sont à retenir et à méditer pour notre édification. 1^o Il est question d'abord de la merveilleuse apparition d'une image de Marie : *speciosam imaginem, mira apparitione clarificare dignatus es.* 2^o L'Eglise demande à Marie de nous obtenir, par son intercession, de voir toujours ce que nous devons faire et d'avoir le courage de l'accomplir : *ea quæ agenda sunt jugiter videre faciat, et ad implenda quæ viderint convallescant.*

I

Il s'agit d'abord d'une merveilleuse apparition, *mira apparitione.*

¹ Cette fête se trouve au Supplément du Bréviaire et du Missel Romain, le 28 avril.

² On le chercherait en vain dans la Collection authentique. Voir le texte dans l'Ami 1903, p. 536.

Sur les confins du Latium, un peu à l'est de l'antique cité de Préneste ou Palestrina, se trouve la petite ville de Genazzano, célèbre dans les annales religieuses de l'Italie par son antique dévotion envers Marie. Les historiens locaux font remonter au pontificat de Sixte III, au ve siècle, l'érection dans cette ville d'un sanctuaire construit sur un terrain appartenant à la basilique de Sainte-Marie-Majeure et placé sous le vocable de Notre-Dame du Bon Conseil. Au milieu du xive siècle, en 1356, le prince Pierre Colonna, seigneur suzerain de Genazzano et de son territoire, confia le service de ce sanctuaire aux religieux Augustins établis par lui dans un couvent attenant à l'église. Cette fondation fut confirmée par le pape Sixte IV en 1475, et depuis cette époque les religieux Augustins n'ont pas cessé d'en être les gardiens.

Déjà très fréquenté par les populations d'alentour, le sanctuaire de Genazzano le devint bien davantage lorsqu'une nouvelle église, aux proportions plus vastes, eut pris la place de l'ancienne, qui depuis longtemps déjà menaçait ruine. Une pieuse veuve, nommée Petruccia, vendit tous ses biens pour subvenir aux dépenses considérables nécessitées par cette construction. Sa pieuse libéralité reçut sa récompense dans un prodige attesté par un grand nombre de témoins, et maintes fois confirmé, depuis plus de quatre siècles, par une tradition non interrompue de grâces extraordinaires, spirituelles et temporelles, qui ont fait de Genazzano un des pèlerinages les plus fréquentés de toute l'Italie.

Le 25 avril 1467, dans l'après-midi du jour où l'on célébrait la fête de S. Marc, et tandis qu'une foule nombreuse se tenait sur la place de l'église, un peu avant l'heure des vêpres, une céleste harmonie se fit entendre dans les airs, et peu après une nuée blanche descendit sur l'autel d'une chapelle dédiée à S. Blaise. Quand elle se fut dissipée, on aperçut contre la muraille une image de la Sainte Vierge, qui tenait dans ses bras l'Enfant Jésus.

Or, la même année, et à pareil jour, disparaissait soudainement d'une église de Scutari, en Albanie, une image de la Sainte Vierge qu'on y vénérât depuis longtemps. Les Turcs avaient envahi le pays. En vain, l'héroïque Georges Castriote, surnommé Scanderberg, avait multiplié les prodiges de valeur pour repousser les infidèles. Après vingt-quatre années de luttes incessantes, il était mort à Lissa, au mois de janvier 1467. Ce funeste événement avait désorganisé la défense, et dans le cours de cette même année les troupes de Mahomet II se rendirent maîtresses de tout le pays.

Ce fut peu de temps avant que leur conquête ne fût consommée, et comme si la Providence avait voulu soustraire à une profanation inévitable l'image de la Madone de Scutari, que celle-ci fut miraculeusement transportée à Genazzano, où depuis cette époque elle n'a pas cessé d'attirer les foules et de provoquer d'innombrables manifestations de la plus ardente piété.

A partir de ce moment, les Papes qui se sont succédé sur la chaire de S. Pierre, et particulièrement Sixte IV, Urbain VIII, Innocent XI, ont en-

richi de privilèges et d'indulgences le sanctuaire de Genazzano.

Ils ont approuvé l'établissement d'une association de prières ou « Pieuse Union, » destinée à propager au loin la dévotion à N.-D. du Bon Conseil. Le savant pape Benoît XIV donna à cet effet le Bref *Injunctæ nobis*, en date du 2 juillet 1753, et voulut que son nom figurât le premier sur le registre des associés.

En 1777, le pape Pie VI concéda un office propre de l'Apparition.

On se rappelle encore à Genazzano le pèlerinage accompli par Pie IX, qui s'y rendit depuis sa résidence de Castel-Gandolfo, accompagné d'un nombreux cortège, le 15 août 1864.

Un des premiers actes de Léon XIII, après son élection au souverain pontificat, fut de se faire inscrire dans la Pieuse Union. Il a également revêtu de son approbation un office propre de Notre-Dame du Bon Conseil, que nous avons obtenu de pouvoir insérer dans notre liturgie diocésaine en 1885.

C'est donc une tradition remontant à près de cinq cents ans que le Souverain Pontife a consacrée par le décret qui ajoute aux Litanies de la Sainte Vierge l'invocation : « Mère du Bon Conseil, priez pour nous ! »

Telle est la céleste origine de la dévotion à Notre-Dame du Bon Conseil, d'après la tradition et les témoignages historiques, que S. E. le cardinal Perraud a si bien résumés. Mais donnons encore quelques détails intéressants sur la douce et sainte Image de Notre-Dame du Bon Conseil. Ils augmenteront notre confiance et notre dévotion.

Depuis le jour, en effet, où cette image miraculeuse est apparue à Genazzano, dont elle a jusqu'ici écarté tous les fléaux, trois prodiges éclatent en permanence autour d'elle.

1^o Cette fresque de 46 centimètres de hauteur, œuvre d'un artiste inconnu, est peinte sur une mince couche de simple plâtre. Il y a déjà plus de 400 ans qu'elle est là, au-dessus de l'autel latéral de gauche, contre le mur, sans le toucher. Entourée d'un cadre en métaux précieux enrichi de pierreries, elle occupe encore la même position, n'ayant aucun point d'appui, ni par derrière, ni sur les côtés. On peut dire qu'elle demeure suspendue et n'est supportée en aucune façon. C'est un miracle constaté plusieurs fois avec soin.

L'incomparable peinture, unique en son genre, représente la Mère de Dieu avec son divin Enfant. De son bras droit, Jésus entoure familièrement le cou de Marie, tandis que de la main gauche il tient le bord de son corsage. Il appuie avec une tendresse filiale sa tête blonde contre la joue de sa Mère inclinée vers lui. Leurs regards, doux et tristes, qui se rencontrent, expriment l'amour et la compassion. La physionomie des deux personnages est conforme à la tradition orientale ; une ressemblance parfaite se remarque dans les visages. La Mère et l'Enfant sont enveloppés dans les plis du même manteau, bleu clair ; la robe de Marie est d'un vert azuré ; celle de l'Enfant Jésus, rouge. Un nimbe cerclé d'or entoure chacune des deux têtes, que surmonte, en

guise de baldaquin, une sorte d'auréole aux couleurs de l'arc-en-ciel. Impossible de donner une idée de la beauté surhumaine qui se dégage de l'ensemble. Malgré le temps, le coloris est d'une ravissante fraîcheur, et les traits demeurent fortement accusés.

2^o Ce qui étonne encore davantage, ce sont les changements continuels qui se produisent dans l'expression du visage de la Sainte Vierge, comme l'attestent de nombreux pèlerins, sous la foi du serment. Tantôt il est triste, tantôt joyeux ; tantôt pâle et terne, tantôt illuminé d'un reflet incarnat, selon les dispositions du visiteur qui vient prier, selon que sa requête est plus ou moins bien accueillie. La nuance et l'éclat des yeux subissent les mêmes modifications, au dire de plusieurs témoins.

3^o Jamais un artiste quelconque, soit peintre, soit même photographe, n'a pu reproduire l'idéale beauté de cette image et se rapprocher, ne fût-ce que de loin, du céleste original. C'est l'opinion de Tosi, un des maîtres en peinture de Rome au xvi^e siècle, d'après son expérience personnelle.

On appelle encore Notre-Dame du Bon Conseil la « Madone des Papes, » à cause de la filiale et tendre dévotion qu'ont toujours professée envers elle les Vicaires de Jésus-Christ. Il suffira de citer Paul II, qui reconnaît l'authenticité de la translation miraculeuse de l'Image vénérée ; Sixte IV, qui fait rebâtir le couvent et l'église de Genazzano ; Urbain VIII, qui vient comme pèlerin au célèbre sanctuaire ; Innocent XI, qui ordonne le couronnement solennel de la Madone ; Benoît XIV, qui approuve la Pieuse Union érigée en l'honneur de la Vierge albanaise ; Pie VII, qui console sa captivité de Fontainebleau par la vue d'une petite image de Notre-Dame du Bon Conseil ; Pie IX, qui célèbre sa première messe devant la Vierge augustinienne à Rome, donne son nom à la Pieuse Union, visite Genazzano le 15 août 1864, et conserve toujours la douce image sous ses yeux ; Léon XIII, qui, jeune enfant avec sa mère, et plus tard ecclésiastique, pendant les vacances, a fait plusieurs fois le même pèlerinage, s'est inscrit comme membre de la Pieuse Union, a voulu recevoir le nouveau scapulaire blanc approuvé par lui, et a tenu en permanence jusqu'à sa mort la sainte Image à la place d'honneur sur son bureau, a composé à sa louange trois distiques délicieux, a daigné écrire de sa main, au bas d'un tableau, ce texte admirablement choisi : « *Fili, acquiesce consiliis ejus*, Mon fils, suivez les conseils de votre Mère » ; et, sans parler d'autres hommages éclatants, a terminé sa glorieuse carrière en inscrivant officiellement son invocation dans les Litanies de la Sainte Vierge pour tous les siècles à venir. Quel beau legs fait à l'Eglise ! Quel radieux fleuron ajouté à la couronne de Marie ! ¹

II

Adressons à Marie une prière fervente pour connaître toujours notre devoir et pour l'accomplir courageusement : *Ea quæ agenda sunt videre faciat, et ad implenda quæ viderint convalescant* ².

¹ Tous les détails que nous avons donnés ici sont extraits d'une étude très complète sur la question, parue dans le *Petit Messager du Cœur de Marie*, novembre 1908.

² Postcommunien de la messe de N.-D. du Bon Conseil.

1^o Demandons à Marie de bien connaître notre devoir. — Dieu, qui veut le salut de tous les hommes et qui leur fournit, dans sa bonté infinie, les moyens nécessaires pour y parvenir, nous a pourvus, pour toutes les circonstances difficiles de la vie, d'un puissant moyen de sanctification, dans le don de conseil.

Ce don nous porte à recourir à l'Esprit-Saint pour obtenir de lui la lumière dans nos doutes, et la connaissance de ce qu'il nous convient de faire, pour plaire à Dieu et pour sauver notre âme. L'Esprit-Saint, comme un tendre père, écoute le cri de notre cœur, et dans son infinie bonté il envoie un rayon céleste qui éclaire notre âme, dissipe ses doutes, lui montre la voie qu'elle doit suivre, et répand dans tout son intérieur, avec cette sainte sécurité, une paix profonde. Notre âme peut alors s'écrier, avec le Psalmiste : « Le Seigneur est ma lumière et mon salut, qui craindrai-je ? Le Seigneur est le protecteur de ma vie, de qui aurai-je peur ? »

Qu'il est précieux, le don de conseil ! Demandons-le à Dieu avec humilité et persévérance.

De même que celui qui a recours aux conseils d'une personne sage est en voie de salut, ainsi celui qui néglige de s'instruire court à sa perte. Le châtiment que Dieu inflige d'ordinaire aux individus et aux peuples qui, de propos délibéré, foulent aux pieds la loi divine et violent l'ordre de la justice éternelle, consiste à les soustraire à l'influence dirigeante de l'Esprit-Saint, et à les abandonner à leurs désirs pervers.

La conséquence forcée du manque du don de conseil est une précipitation téméraire, à laquelle nous voyons les impies s'abandonner ; cette précipitation est d'ordinaire un signe précurseur de ruine et de mort. L'homme charnel, qui ne désire que les biens de la terre et les voluptés des sens, est poussé, par un instinct aveugle, à en rechercher la jouissance ; tôt ou tard, cependant, ces mêmes biens l'emporteront fatalement comme un tourbillon, et il périra misérablement.

Gardons-nous, m. f., de prétendre nous guider nous-mêmes dans la voie du salut, et de mépriser les lumières de l'Esprit-Saint. Ayons souvent recours, au contraire, par l'intermédiaire de Notre-Dame du Bon Conseil, avec foi et humilité, à l'auteur de tout bien, disant avec le Prophète : « J'écouterai ce que me dira le Seigneur Dieu, car il parlera de paix avec son peuple. »

2^o Demandons à Marie la force de bien accomplir notre devoir. — La force est une vertu cardinale qui nous rend moralement supérieurs aux difficultés. Commandant à la crainte comme à l'audace, prête à endurer comme à agir, à soutenir le choc ennemi comme à prendre l'offensive, elle suit, sans abatement comme sans témérité, la droite ligne du devoir le plus élevé. Les dangers où il y va de la vie, la font briller dans tout son éclat ; elle est, pour cette raison, la gloire propre des martyrs.

Dans l'homme, cette vertu revêt une spéciale beauté, parce que l'homme est naturellement faible et physiquement incapable de dominer bien des forces contraires.

Tous, nous pouvons devenir forts. Quels sont les

moyens ? — La prière, ardente, soutenue, la considération attentive de la Passion du Christ et des douleurs de Marie. — L'éducation de la volonté : on l'exerce à faire ce qui coûte, on l'habitué à persévérer, même dans de petites choses. Quel prix n'ont pas, à ce seul point de vue, les humbles sacrifices de chaque jour, les renoncements spontanés à certaines jouissances ! — Surtout, la victoire sur la difficulté présente. Nous sommes tous aux prises avec une difficulté ; elle peut être intérieure, extérieure, corporelle, intellectuelle, morale. C'est-à-dire que tous nous nous trouvons devant une tâche qui nous paraît ingrate ou malaisée. Cédons-nous, fléchissons-nous moralement ? Nous reculons, et nous ouvrons la voie à de nouvelles défaites. Sommes-nous décidés à l'emporter ? La victoire est sûre, et elle nous mènera à de plus beaux triomphes. Oui, cette lutte avec la difficulté présente est un appel de Dieu à vaincre un ennemi, à triompher d'un obstacle. Et cette victoire, que Dieu nous rend possible, nous disposera à des actions plus éclatantes, pour lesquelles la vaillance et l'aptitude nous manquent encore.

Agissons, sans retard, dans cette direction ferme. Au lieu de laisser tomber les bras ou de pencher la tête, relevons le front, pleins de confiance en Dieu ! Ce qui semble nous abattre est destiné à nous aguerir. N'est-ce pas en ce sens même que des Saints Pères ont expliqué la parole de Dieu à S. Paul : « La vertu se déploie dans la faiblesse » ?

* *

Prions donc souvent Notre-Dame du Bon Conseil et adressons-lui cette touchante supplication approuvée par la Sainte Eglise : — « O très glorieuse Vierge Marie, choisie par le Conseil éternel pour être la Mère du Verbe incarné, la Trésorière des grâces divines et l'Avocate des pécheurs ; moi, le plus indigne de vos serviteurs, je recours à vous, afin que vous daigniez être mon guide et mon conseil dans cette vallée de larmes. Obtenez-moi, par le très précieux Sang de votre divin Fils, le pardon de mes péchés, le salut de mon âme et les moyens nécessaires pour l'acquérir. Obtenez à la Sainte Eglise le triomphe sur ses ennemis et la propagation du règne de Jésus-Christ sur la terre. Ainsi soit-il ¹. »

INSTRUCTIONS SUR LA SAINTE EUCHARISTIE

XII

LE JEUNE EUCHARISTIQUE

Vous savez tous, m. f., que parmi les dispositions physiques que la sainte Communion exige de nous, le *jeune eucharistique* est considéré comme l'une des principales. Le catéchisme l'a enseigné à notre enfance. « Pour recevoir dignement la sainte Eucharistie, nous dit ce petit livre, il faut être à jeun depuis minuit ². » Ce jeûne est obligatoire aussi bien pour le prêtre que pour le fidèle ; si tardive soit la messe qu'il doit dire ou chanter, le prêtre

¹ Cent jours d'indulgence (Léon XIII, 23 nov. 1880).

² La loi du jeûne se trouve formulée dans les rubriques du Missel et dans le Rituel romain. Elle est expliquée par le Catéchisme du Concile de Trente (*De Euch. sacr.*, n. 58).

n'aura pas le droit de prendre aucune nourriture, de boire aucun breuvage, fût-ce même une seule goutte d'eau, avant d'avoir consommé l'Hostie et achevé le sacrifice. Au surplus, cette obligation du jeûne eucharistique est un devoir universellement connu parmi nous, et, comme on l'a dit très justement, il fait partie de la *mentalité chrétienne*. La pratique en date de loin, probablement des premiers jours de l'Eglise, car il semble que S. Paul le recommandait aux Corinthiens, quand il leur écrivait : « Si quelqu'un a faim et que dans son impatience il ne veuille pas attendre les autres, qu'il reste à la maison et y mange sa nourriture terrestre, mais qu'il ne vienne pas ensuite partager l'Eucharistie ¹. » Ainsi le jeûne avant la communion remonterait aux temps apostoliques. Mais je ne veux pas établir une dissertation sur ce sujet ; mon intention est simplement de vous montrer les convenances d'un usage dont l'Eglise a fait une loi sacrée.

Disons d'abord en quoi consiste exactement le jeûne eucharistique. Nous nous rendrons compte ensuite combien il est raisonnable qu'il soit imposé.

I

Le jeûne, au point de vue le plus général, consiste dans une abstinence forcée plus ou moins longue. Ce jeûne-là, c'est le jeûne des pauvres qui n'ont pas de quoi manger, des populations que la famine éprouve, des prisonniers qui font la grève de la faim. Il existe un autre jeûne, inspiré par l'esprit de mortification.

Il n'y a guère de religion qui n'ait connu cette sorte de jeûne pénitentiel. Les Juifs l'ont pratiqué comme une mortification méritoire et agréable à Dieu ; c'était à leurs yeux un moyen d'apaiser les colères du ciel et d'obtenir le pardon de leurs fautes. Les musulmans, le neuvième mois de leur année lunaire, jeûnent tous les jours du lever au coucher du soleil ; ils appellent ce jeûne le *Ramadan*. Chez nous aussi, nous avons un jeûne rituel qui a un caractère de pénitence, c'est le jeûne du Carême, des Quatre-Temps, des vigiles. Ses règles nous sont connues.

Le jeûne eucharistique n'est pas un jeûne de pénitence ; c'est un jeûne de convenance. Dans l'esprit de l'Eglise, la sainte Eucharistie doit être la première nourriture prise par le communiant. Il n'admet en principe aucune atténuation. Il ne dure pas au-delà de la communion ; mais jusque-là, il faut n'avoir rien pris. La loi est absolue.

Je sais que l'autorité des Pontifes a apporté dans certains cas quelques adoucissements à une loi de sa nature inviolable. L'Eglise ne veut pas que les malades, les infirmes, les moribonds surtout soient privés de l'Hostie sainte par l'obligation trop rigoureuse de la loi. Elle ne se reconnaît pas le droit de les priver de ce bonheur et de cette force. Malgré tout, elle maintient l'ancienne discipline. Cette ancienne discipline durera vraisemblablement autant que la religion et le monde, car elle est profondément raisonnable, comme nous allons nous en rendre compte.

II

J'ai dit que le jeûne eucharistique est avant tout un jeûne de convenance, et c'est vrai. Sans doute il n'est pas mauvais qu'avant de s'unir au Dieu qui jeûna quarante jours et quarante nuits sur la montagne, à la Victime qui cria la soif sur le gibet, l'âme goûte un peu à la souffrance. N'en est-il pas parmi nous pour qui quelques heures d'abstinence ou d'attente sont un assez dur sacrifice ? Vous en connaissez sans doute ! — Mais cette pénitence n'est pas le but poursuivi par l'Eglise en imposant l'obligation dont je vous parle. Cette obligation est l'expression du respect qui est dû par les fidèles au Sacrement qui contient Dieu même.

« Il a plu à l'Esprit-Saint, nous dit S. Augustin, que par vénération pour un si grand Sacrement, dans la bouche du chrétien le corps du Seigneur prévint toute autre nourriture. » Voilà exprimée en quelques mots la raison profonde du jeûne eucharistique. Raison de convenance.

Voyez d'ici quelque bon catholique, riche, habitué à ses aises. Il veut communier, c'est son devoir. Pâques est venu avec le printemps. Mais la cérémonie est longue, l'église est loin, l'air est humide et froid. Il faut se lester un peu avant de partir ! On mange, on boit. Et notre homme part pour la sainte Table.

Ce n'est là qu'une supposition, mais ne la sentez-vous pas odieuse ? Votre sentiment des convenances n'est-il pas blessé ? Un tel renversement de l'ordre vous paraît-il tolérable ? L'homme qui va communier doit penser d'abord au Dieu qu'il va recevoir, et cet homme pense d'abord à soi ! Celui qui va communier va accomplir l'acte le plus élevé qu'un être humain puisse accomplir, un acte spirituel, et il commence par se plonger dans la matière, par en charger son corps qui, dans un instant, va être uni au corps si proche de l'Esprit pur qu'est le corps ressuscité de Jésus !

C'est ce qui révolta la foi de S. Paul et son amour pour Jésus-Christ quand il apprit ce qui se passait dans la jeune chrétienté de Corinthe. En ces commencements de l'Eglise, chaque fidèle apportait avec lui son repas et son offrande, car le festin eucharistique avait encore conservé, en ces jours-là, la forme de la primitive Cène au Cénacle. S. Paul apprend qu'à Corinthe les uns, les riches, apportaient vivres et boissons en abondance, tandis que les autres, les pauvres, ont à peine un morceau de pain. L'inégalité est blessante ; elle peut exciter les jalousies. Mais ce n'est pas tout. Les premiers ayant pris leur abondant repas, sont ivres ou presque, tandis que les autres ont faim ! D'un côté comme de l'autre, déplorables conditions pour bien communier ! Aussi l'Apôtre indigné proteste-t-il de toutes ses forces : « Il faut être sobre ; il ne faut pas exciter l'envie des pauvres ; il faut s'éprouver soi-même, et se rendre compte que l'on est digne. Autrement, on sera coupable envers le Corps du Seigneur, et l'on mangera et l'on boira sa propre condamnation en introduisant en soi, dans sa chair et dans son âme, Celui qui sera notre Juge à tous. » (I Cor., xi, 17-34).

¹ C'est le sens qu'un grand nombre de Pères et Docteurs donnent au verset 33 du chap. xi de la 1^{re} Epître aux Corinthiens.

C'est vraisemblablement à partir de cette lettre sévère du grand apôtre que la discipline des premiers jours évolua et que l'usage du jeûne eucharistique fut introduit et établi partout. Partout, les chrétiens sentirent qu'il y aurait une sorte de grossière incivilité à communier sans être à jeun, et que la plus simple bienséance réclamait impérieusement, au moins jusqu'au moment de la communion, l'abstinence la plus absolue.

Tout cela est clair et juste, me semble-t-il.

Une autre convenance plus élevée s'impose encore à la piété chrétienne : c'est qu'il est nécessaire que l'homme, s'il veut que le Sacrement opère en lui, garde la liberté de son esprit. Or, c'est un fait d'expérience que l'esprit n'est jamais plus libre que quand le corps n'est pas chargé de cette lourde matière que nous appelons la nourriture. C'est quand nous sommes à jeun que notre faculté de penser joue le plus aisément. C'est donc quand nous serons à jeun que notre âme pourra le plus aisément penser à Notre-Seigneur qui a tant souffert pour nous quand, Hostie ensanglantée au dernier acte de son affreuse Passion, il voulut mourir sur la Croix.

* *

Mais il est temps que j'achève cet entretien. En le terminant, je n'ai pas besoin, m. f., de vous exhorter à vous soumettre à l'usage vingt fois séculaire du jeûne eucharistique. Vous le pratiquez sans murmure ; vous continuerez à le pratiquer dans les mêmes dispositions d'obéissance à l'Eglise et de respect pour notre Dieu. Vous souffrirez un peu ? Acceptez courageusement cette légère épreuve. Sans parler des curés de campagne qui, en ces matins de dimanches accablants où ils disent la messe dans deux des paroisses par eux desservies, ne prennent jamais aucune nourriture avant midi, et plus tard quelquefois, je connais des étudiants et des soldats qui, n'étant libres qu'à midi, jeûnent jusqu'à midi pour avoir le bonheur de communier. Ce sont, à leur manière, des héros de l'Eucharistie. Imitiez leur énergie, ou pour mieux dire leur vertu. Que jamais le sacrifice de ne rien prendre avant la communion ne vous détourne de la communion ! Pour éviter un petit inconvénient, vous vous priveriez d'un trop grand bien ! Suivez les inspirations de votre foi et de votre piété, et rendez-vous à l'appel de ce Sauveur qui vient à vous parce qu'il vous aime et qu'il veut vous faire partager sa vie dès ici-bas et se révéler à vous pleinement dans la vie éternelle. Ainsi soit-il.

XIII

LA PRÉPARATION PROCHAINE A LA COMMUNION

Mes frères,

Voulant communier, vous avez purifié votre conscience ; vous avez excité votre foi, trop souvent confuse, languissante ou même endormie. Votre préparation est-elle complète ? N'avez-vous plus d'efforts à tenter ?

La communion, c'est une fête pour l'âme croyante. Dites-vous que la fête sera d'autant plus belle et

douce qu'elle sera mieux préparée. Que font les gens du monde, quand ils savent qu'une fête s'approche ? Plusieurs jours à l'avance, quelquefois plusieurs semaines et même plusieurs mois, ils y pensent. Et quand ils sont enfin à la veille de ce qu'ils considèrent comme un événement, ils préparent leurs beaux habits et leurs robes neuves, on sort les bijoux, et l'heure venue, on s'en va paré de tout ce que l'on possède de plus précieux.

Il faut vous préparer à cette fête spirituelle que doit être votre communion, avec plus d'attention, de soin et d'amour encore.

— Qu'avons-nous donc à faire ? me demandez-vous.

— D'abord, vous devez offrir au Seigneur des arrhes, je veux dire des gages et comme des avances, en multipliant vos efforts pour lui plaire.

Ensuite, le moment approchant de vous rendre à la Table sainte, vous devez vous recueillir. Ensuite, prier. Enfin, aller à Jésus avec confiance.

Quand vous aurez fait cela, je vous le promets, votre âme ira à son Dieu d'un mouvement aussi aisé que le fleuve, entre ses belles rives, court et se précipite à la mer.

* *

1. — D'abord, pour communier avec fruit, apportez à votre Dieu au moins quelques présents qu'il attend de votre générosité. Les Mages, accourus de Perse ou de Chaldée pour le voir dans sa crèche, lui offrirent de l'or : Jésus ne tient pas à votre or, et s'il est heureux que vous le donniez à ses pauvres, lui n'en a que faire ! Ils lui apportèrent aussi de l'encens et de la myrrhe : Jésus n'a aucun besoin de ces denrées précieuses. Ce qu'il veut que vous lui offriez, c'est, avec la pureté du cœur et la foi, les preuves de votre bonne volonté et votre résolution de le bien servir. Ce qu'il désire par-dessus tout, ce qu'il attend de vous, c'est l'offrande des efforts méritoires que vous aurez faits avant la communion pour vous en rendre moins indignes. Celui qui, en vue de se présenter à la Table sainte, aura combattu ses défauts, évité courageusement les péchés qu'il commet d'habitude, qui, porté à la colère, se sera montré doux, conciliant, tolérant, bon ; orgueilleux, se sera montré humble et modeste ; sensuel, se sera montré mortifié ; ami du plaisir, l'aura sacrifié : celui-là, quand il vient à Jésus, lui apporte les présents qui lui plaisent.

Préparez de même votre âme pour le banquet spirituel qui est sa fête exquise. Gardez-vous de n'orner pour cette fête que votre extérieur, et de n'apporter à Jésus qu'une âme dénuée, négligée, impure. Que lui importe vos beaux habits, à lui qui ne regarde que les cœurs ? Venez, comme s'exprime un saint, « avec les pierres précieuses, l'or et l'argent des vertus ; » vous vous retirerez chargé de richesses.

2. — Ensuite, il faut vous recueillir. Chassez les pensées étrangères, expulsez les pensées mondaines, faites le silence en vous et autant que possible la solitude.

Vous savez ce que vous faites les jours d'été, quand

le soleil trop ardent darde ses rayons éblouissants et brûlants en plein dans vos fenêtres. La terre est sèche ; le vent soulève la poussière de la route et semble promener des flammes. Alors vous fermez vos volets, et derrière les volets clos, vous goûtez la fraîcheur et la paix, dans vos chambres doucement obscures.

Faites de même pour votre âme. Fermez-la aux bruits et aux fièvres du dehors. Dieu aime à descendre dans les âmes pacifiées et il y fait son séjour.

Il faut se recueillir pour bien accueillir l'Hôte béni de nos âmes, car sans le recueillement, comment réveiller en nous les deux sentiments absolument exigés pour la communion digne et féconde ?

Rappelez-vous votre Evangile. Quand Notre-Seigneur voulut instituer l'Eucharistie et appeler ses apôtres à l'honneur et à la douceur de le recevoir dans l'Hostie, pour préparer la salle du festin merveilleux, il envoya devant lui Pierre et Jean, autrement dit la Foi et l'Amour. C'est la Foi et l'Amour qui décorèrent le Cénacle ; c'est la Foi et l'Amour qui doivent orner votre intérieur. Or, ni l'une ni l'autre ne vivifieront votre cœur, si votre cœur est troublé. Recueillez-vous donc !

Votre âme est pure. Comme ces plateaux de cuivre que le vert-de-gris avait mordus et salis, vous avez par la confession nettoyé énergiquement votre conscience, et de même que le métal redevenu clair reflète à présent tout ce qui l'entoure, les arbres, les nuages, le ciel, de même votre âme reflète Dieu.

Vous avez réveillé votre foi ; votre âme maintenant voit la sainte Présence aussi nettement que vos yeux de chair voient les marches de cet autel.

Ne perdez pas le bénéfice de ces dispositions heureuses.

Recueillez-vous et dites : « Mon Dieu, mon âme est telle que vous la voulez. Comme du fer rougi au feu la rouille tombe ; au feu de votre indulgent amour, mes souillures sont tombées. Rien ne nous sépare plus ! »

Recueillez-vous et dites : « Mon Dieu, je crois que vous vivez parmi nous ; que vous habitez l'église, votre temple ; le tabernacle, votre chambre royale. L'Hostie muette et sans vie apparente, c'est vous ! Un voile vous cache à mes yeux ; je ne vois pas votre beauté, mais c'est vous qui êtes là sous ce voile. Je ne crois pas au témoignage de mes sens ; je crois au témoignage de votre parole. Peu m'importe l'état d'humiliation chétive où vous ravalez votre grandeur : plus vous vous rapetissez, plus ma foi vous hausse, car je sens que c'est pour vous rapprocher de notre néant que vous vous anéantissez ! Secourez ma foi, mon Dieu, afin qu'elle ne défaille jamais ! »

Recueillez-vous et dites : « Seigneur, je vous aime et je viens à vous. Je vous aime parce que vous êtes bon et que vous m'aimez. Je vous aime parce que je crois en vous et que, croyant en vous, je ne puis pas ne pas tout vous donner ! »

Ainsi votre recueillement, vous permettant d'être tout à vous-même et tout à Dieu, aura fécondé en vous les sentiments et les dispositions nécessaires, et

rien ne vous sera plus facile que de prier et de vous abandonner aux douceurs d'une sainte confiance.

3. — Oui, dans ce silence et dans cette solitude, fortement établie par vous dans votre âme, priez et excitez-vous à la confiance.

Priez, car malgré votre bonne volonté et tous les efforts que vous avez faits jusqu'ici, vous n'êtes pas encore digne. Priez avec l'humilité qui convient au pauvre, au faible que vous êtes, au coupable que vous fûtes peut-être. Dites à Dieu ces belles paroles que j'ai trouvées dans un beau livre : « Je sais, ô mon Dieu, que je suis tout à fait misérable, que chaque jour je ne fais que multiplier mes fautes ; je sais que devant votre sainteté infinie, je suis moi-même comme de la boue devant le soleil ; mais je me prosterne devant vous ; par la grâce, je suis un membre du corps mystique de votre Fils ; votre Fils m'a donné cette grâce, après m'avoir racheté par son sang ; maintenant je lui appartiens, ne me rejetez pas de devant votre face ¹. »

Quand vous aurez ainsi prié, laissez-vous envahir par la confiance. Manquer de confiance au moment d'aller communier serait pure folie. Vous n'avez à vous préoccuper que d'être pur, le reste n'a aucune importance. Vous êtes pauvres ou du moins des petits d'ici-bas ? Jésus a reçu les bergers obscurs et rustiques de Bethléem, et avant la Cène dans le Cénacle il s'est humilié jusqu'à laver les pieds de ses apôtres. Et vous seriez craintifs, et vous auriez peur ? Certes, il est nécessaire que vous soyez respectueux ; il n'est pas moins nécessaire que vous alliez au divin Maître avec une assurance confiante.

Le Dieu de l'Eucharistie n'est pas le Dieu terrible du Sinaï et des Prophètes hébreux. Jéhovah conduisait son peuple, à la fois têtue et mobile, avec la verge de fer ; il faisait pleuvoir le feu sur les villes coupables ; il entr'ouvrait la terre sous les pieds des sacrilèges. Mais le Dieu de l'Eucharistie, c'est le Fils de Dieu fait homme, c'est Jésus, c'est le Jésus de la Crèche, le Jésus de tant de miracles, le Jésus du Cénacle et du Calvaire, le Jésus de nos églises et du tabernacle, le Jésus qui, pour notre amour, se condamne à la solitude, au silence et à l'apparente mort de l'Hostie, le Jésus de douceur et de suavité qui n'a point de tonnerre, qui n'a que des tendresses !

Une préparation sérieuse dans le silence, la prière et la confiance augmente nos bonnes dispositions, nous rend plus aptes à coopérer à la grâce du sacrement et à y trouver les énergies spirituelles dont il est la source. Il s'agit pour nous de devenir meilleurs, c'est-à-dire plus solidement attachés à Dieu, plus dociles à sa volonté, plus actifs dans son service ; d'avoir, en un mot, dans la pratique de tous nos devoirs, plus de vigueur et plus de cœur. Or tout cela, amour de Dieu, docilité et soumission, activité et virilité morale, tout cela est dans l'Eucharistie ; mais nous ne l'y trouverons jamais si, par la prière et la réflexion, nous n'avons pas rendu notre âme attentive ; si, par l'excitation du désir, nous ne l'avons pas rendue plus profonde. On creuse les réservoirs pour que les eaux du ciel s'y amas-

¹ Le Christ de l'âme, p. 179.

sent ; on approfondit les puits pour que les eaux souterraines y élèvent leur niveau...

4. — Enfin, le moment venu de vous avancer vers la Sainte Table, levez-vous et, tout en marchant modestement à la rencontre du divin Ami, dites dans votre cœur : — « Je viens à vous, Seigneur, avec confiance, plein de foi en votre présence, plein d'amour pour votre bonté. Je viens à vous avec le désir de m'unir à vous pour toujours, résolu à vous glorifier par mes pensées, mes paroles, mes actes et par toute ma vie. Je viens à vous avec le regret de mes péchés si nombreux et si graves, confus de mon indigence spirituelle, moi qui ne vous ai jamais servi comme je le devais ; mais je viens avec l'espoir que mon Médecin me guérira, et que sanctifié par votre passage en mon âme, je serai désormais moins indigne de vous. »

*
* *

Je vous adjure en finissant, m. f., de suivre les conseils que mon zèle et mon affection viennent de vous donner. Cette surprise pénible de vous sentir toujours aussi imparfaits après vos communions, vous ne l'éprouverez plus. Plus de ces tristesses, plus de ces mélancolies d'une âme qui se sent encore malade après avoir bu à la source de la vie ! Vous vous sentirez renouvés, refaits, accrus, fortifiés, débordant de forces et d'énergies surnaturelles ; et vous rentrerez chez vous, contents, comblés, enrichis de bons désirs et de résolutions viriles, apaisés, en harmonie avec Dieu et avec vous-mêmes.

Vous vous retrouverez tout autres dans la vie que vous n'étiez avant ce simple et grand événement : la communion que vous avez bien faite. Vous serez courageux, laborieux, patients, doux dans vos relations, affectueux au sein de la famille.

Et tels vous serez dans vos foyers, tels vous serez également dans le monde. Vos efforts pour vous montrer vertueux ne vous demanderont pas grand'peine : rien ne coûte quand on agit par amour... Ainsi soit-il.

CONFÉRENCES AUX HOMMES

XIV

MARIAGE CIVIL ET UNION LIBRE

Messieurs,

Dans notre dernière causerie, nous avons parlé du mariage tel que le conçoivent, le désirent et le réclament votre raison, votre cœur et votre âme.

Imaginez, en vous reportant par la pensée aux siècles de foi, une cathédrale en construction. On est allé chercher dans les entrailles de la terre tout ce qu'il y a de plus riche, de plus pur et de plus beau en fait de matériaux ; l'art humain s'est attaqué à ces blocs informes pour les polir, les ciseler, les ajuster, et leur surajouter une valeur nouvelle. Puis quand l'édifice a été élevé et qu'il dresse jusque dans les nues ses flèches élancées, le pontife est venu et a consacré le travail humain par la bénédiction divine. Désormais l'œuvre est complète,

et les générations à venir pourront, les unes après les autres, s'agenouiller sur ces dalles et sous ces voûtes ; c'est le tabernacle de Dieu parmi les hommes.

De même pour le mariage. L'humanité va chercher dans son cœur les sentiments les plus exquis et les plus forts ; elle les affine à mesure que sa civilisation devient plus parfaite ; et quand c'est fait, Dieu vient consacrer ses serments et bénir son foyer. Désormais l'homme pourra s'y reposer dans l'union des cœurs, sous le regard attendri du Père commun qui est dans les cieux.

Nous avons essayé de dépeindre la douceur et la force qui résultent d'une union ainsi comprise et qui s'assure, pour l'accomplissement d'une œuvre chère entre toutes, toutes les énergies humaines jointes aux énergies divines.

Cela c'est le bonheur ; le bonheur le plus sûr dans le devoir le plus sacré. Pardonnez-moi si quatre vers me reviennent encore à la mémoire. C'est Victor Hugo qui les a mis sur les lèvres de Charles-Quint lorsque celui-ci remet à Hernani la Toison d'or :

Mais tu l'as, le plus beau et le plus doux collier,
Celui que je n'ai pas, qui manque au rang suprême,
Les deux bras d'une femme aimée et qui vous aime !
Ah ! tu vas être heureux ; moi, je suis empereur...¹

Oui, c'est bien vrai : fût-on empereur, et maître, comme Charles-Quint, d'un royaume immense, puisqu'il pouvait dire que le soleil ne se couchait jamais sur ses Etats, si l'on n'a pas un foyer affectueux et chaud, le cœur humain ne saurait être heureux.

Ce foyer affectueux et chaud, Dieu, nous l'avons vu, l'assurait à l'homme. Mais cela était trop beau pour ceux qui ne se plaisent que dans le mal ; et maintenant il nous reste à étudier tous les coups qui furent successivement portés contre la famille.

Le premier est *l'institution du mariage civil*, dont nous allons parler aujourd'hui et dont nous dirons les conséquences funestes.

I. — Quelques mots d'histoire

La première trace du mariage civil contracté devant un officier de l'état civil, avant toute cérémonie religieuse, remonte à l'année 1746, dans les Etats confédérés de Belgique et de Hollande. Le pape Benoît XIV consulté répondit que cette démarche ne constituait pas un vrai mariage.

Jusqu'à cette époque, dans les pays dont je parle et partout ailleurs, même en France jusqu'à la Révolution, l'acte que dressait le curé après le mariage faisait foi devant les tribunaux civils, de même que les actes de baptême tenaient lieu d'actes de naissance, et les actes de sépulture d'actes de décès.

En 1787, Louis XVI avait dispensé les protestants de faire enregistrer leurs mariages par le curé catholique et leur avait donné la permission de le faire constater par l'autorité civile.

Dès le début de la Révolution, la sécularisation de l'état civil avait été mise à l'ordre du jour. Réclamée par Bailly, maire de Paris et président de l'Assemblée Constituante, elle fut l'objet d'un vote de

¹ *Hernani*, acte IV, scène IV.

principe le 27 août 1791. Mais c'est seulement le 22 février 1792 que l'Assemblée Législative s'occupa de cette question. Le député Muraire, qui en fut le rapporteur, proclama le droit incontestable qu'a la société de connaître l'état civil de ses membres, et le devoir pour elle de tenir les registres nécessaires à cet égard. A qui appartiendrait cette fonction ? Aux municipalités, et non plus au clergé¹. Muraire présentait cette mesure comme une victoire sur les empiétements de la puissance ecclésiastique. Victoire qui était un écrasement, puisque la loi, qui ne fut votée que le 20 septembre 1792, la veille du jour où l'Assemblée Législative voyait expirer son mandat, interdisait aux prêtres de tenir aucun registre et de faire aucune publication de bans. « Les municipalités seules, disait l'article 5 du titre VI, recevront les actes de naissance, mariages, décès, et conserveront les registres. Défenses sont faites à toutes personnes de s'immiscer dans la tenue de ces registres et dans la réception de ces actes. »

Mais comment se faisaient les mariages devant l'officier d'état civil chargé de les enregistrer ? Sur ce point, les documents nous manquent. Il est probable que les futurs se contentaient de déclarer leur intention de s'unir. Il y avait probablement un petit discours du maire ; après quoi, il ajoutait sans doute : « Au nom de la République, une et indivisible, vous êtes mariés, » et c'était tout.

C'est le code Napoléon, publié en 1803, qui devait régler le petit cérémonial que vous connaissez. Je le trouve ainsi formulé à l'article 75 :

« Le jour désigné par les parties, après les délais des publications, l'officier de l'état civil, dans la maison commune, en présence de quatre témoins², parents ou non parents, fera lecture aux parties des pièces ci-dessus mentionnées relatives à leur état et aux formalités du mariage, et du chapitre VI du titre *Du Mariage* sur les droits et les devoirs respectifs des époux (art. 212 à 226). — Il recevra de chaque partie, l'une après l'autre, la déclaration qu'elles veulent se prendre pour mari et femme ; il prononcera, au nom de la loi, qu'elles sont unies par le mariage, et il en dressera acte sur-le-champ. »

En réglant ce cérémonial, l'empereur Napoléon passait outre aux réclamations de l'Eglise.

En 1801, vous le savez, Napoléon qui était alors premier consul avait signé avec le pape Pie VII le Concordat entre l'Eglise et la France. Vous savez aussi qu'il fit suivre ce traité d'articles organiques qui en dénaturaient singulièrement la lettre et l'esprit. Le 54^e de ces articles était ainsi conçu : « Les curés ne donneront la bénédiction nuptiale qu'à ceux qui justifieront, en bonne et due forme, avoir contracté mariage devant l'officier civil.

Le Souverain Pontife protesta contre cette prétention, et le 10 août 1803, le cardinal Caprara écrivit à M. de Talleyrand, ministre des Affaires étrangères :

« Les pasteurs appelés par les époux pour bénir leur union ne peuvent le faire, d'après l'article 54, qu'après les formalités remplies devant l'officier d'état civil ;

cette clause restrictive et gênante a été jusqu'ici inconnue dans l'Eglise. Il en est résulté deux espèces d'inconvénients.

« L'un affecte les contractants, l'autre blesse l'autorité de l'Eglise et gêne ses pasteurs. Il peut arriver que les contractants se contentent de remplir les formalités civiles, et qu'en négligeant d'observer les lois de l'Eglise, ils se croient légitimement unis, non seulement aux yeux de la loi, quant aux effets purement civils, mais encore devant Dieu et devant l'Eglise.

« Le deuxième inconvénient blesse l'autorité de l'Eglise et gêne les pasteurs, en ce que les contractants, après avoir rempli les formalités légales, croient avoir acquis le droit de forcer les curés à consacrer leur mariage par leur présence, lors même que les lois de l'Eglise s'y opposeraient.

« Une telle prétention contrarie ouvertement l'autorité que Jésus-Christ a accordée à son Eglise, et fait à la conscience des fidèles une dangereuse violence. Sa Sainteté, conformément à l'enseignement et aux principes qu'a établis pour la Hollande un de ses prédécesseurs, ne pourrait voir qu'avec peine un tel état de choses. Elle est dans l'intime confiance que les choses se rétabliront en France sur le même pied sur lequel elles étaient d'abord, et telles qu'elles se pratiquent dans les autres pays catholiques ; les fidèles, dans tous les cas, seront obligés d'observer les lois de l'Eglise, et les pasteurs doivent avoir la liberté de les prendre pour règle de conduite, sans qu'on puisse, sur un sujet aussi important, violenter leur conscience. Le culte public de la Religion catholique, qui est celle du consul et de l'immense majorité de la nation, attend ces actes de justice de la sagesse du gouvernement.

« Sa Sainteté voit aussi avec peine que les registres de l'état civil soient enlevés aux ecclésiastiques, et n'aient plus pour ainsi dire d'autre objet que de rendre les hommes étrangers à la religion, dans les trois instants les plus importants de la vie : la naissance, le mariage et la mort. Elle espère que le gouvernement rendra aux registres tenus par les ecclésiastiques la consistance légale dont ils jouissaient précédemment. Le bien de l'Etat l'exige presque aussi impérieusement que celui de la religion. »

Ces observations restèrent sans résultat. Bien plus, l'empereur aggrava encore l'attitude qu'il avait prise, en décrétant des peines contre les ecclésiastiques qui ne tiendraient pas compte de l'art. 54 des organiques. Je lis dans le Code pénal :

Art. 199. — Tout ministre d'un culte qui procédera aux cérémonies religieuses d'un mariage, sans qu'il lui ait été justifié d'un acte de mariage préalablement reçu par les officiers de l'état civil, sera, pour la première fois, puni d'une amende de 16 francs à 100 francs.

Art. 200. — En cas de nouvelles contraventions de l'espèce exprimée en l'article précédent, le ministre du culte qui les aura commises, sera puni, savoir : — pour la première récidive, d'un emprisonnement de deux à cinq ans ; — et pour la seconde, de la détention.

Cet article 200 a été porté par la loi du 28 avril 1832, et c'est sous ce régime que nous vivons encore.

On aurait pu croire que ces dispositions draconiennes prendraient fin à la séparation de l'Eglise et de l'Etat. MM. les abbés Gayraud et Lemire, le lundi 3 juillet 1905, déposèrent un amendement tendant à la suppression des deux articles du Code pénal que j'ai cités. Leurs raisonnements ne manquaient pas de valeur :

Vous avez inscrit en tête de votre loi, disait l'abbé Gayraud : « La République ne reconnaît aucun culte. » J'en tire cette conséquence : elle ne doit pas connaître le mariage religieux. Donc supprimez l'article 199 du Code pénal !

¹ PIERRE DE LA GORGE, *Histoire religieuse de la Révolution française*, tome III, p. 36.

² Deux seulement depuis la loi du 9 août 1919.

« Jamais, disait l'abbé Lemire, on n'a appliqué ces deux articles du Code pénal à d'autres cultes que ceux reconnus par l'Etat. Or, à partir du vote de cette loi, il est entendu qu'il n'y aura plus de culte reconnu par l'Etat. Par conséquent, il me semble que la logique la plus élémentaire veut que nous ne subissions pas la conséquence d'un état qui n'est plus le nôtre. »

Tout cela était irréfutable. Aussi ce ne fut pas réfuté, mais repoussé à une grande majorité. La Fontaine a dit : « La raison du plus fort est toujours la meilleure. » C'est toujours vrai !

Et voilà pourquoi, MM., quand vous vous mariez, on vous remet pour nous à la mairie un papier qui porte un timbre de 3 f. 50 et deux dixièmes en plus. C'est toujours autant de gagné pour le fisc !

Voyons maintenant si cette prétention de l'Etat est conforme à la raison et à la justice.

II. — Que faut-il penser du mariage civil ?

Tout n'est pas condamnable dans la démarche imposée aux futurs de se présenter devant l'autorité civile.

Il est tout naturel, en effet, que l'Etat soit averti d'un contrat aussi important. Nous l'avons dit, la famille est la cellule primordiale de la nation. Cela est évident, et M. Herriot n'est pas d'un autre avis quand il écrit : « Une nation n'est pas une collection d'individus qui se juxtaposent. C'est un groupement de familles qui s'enchaînent. L'unité organique, c'est la famille. »

D'autre part, les unions matrimoniales donnent toujours lieu à des conventions soit tacites, soit notariées. Ces conventions, l'Etat aura la charge de les faire respecter si elles étaient violées, et cela d'autant mieux que ces stipulations n'entrent en vigueur que lorsque le mariage est réellement contracté. Si le mariage, pour une cause quelconque, n'a pas lieu, elles deviennent caduques. Donc, il est tout naturel que l'Etat soit informé que le mariage a été réellement accompli.

Jusque-là, rien de mieux. Mais où l'Etat sort de son rôle et commet un abus de pouvoir, c'est quand il vient dire aux époux : « A mes yeux, le mariage n'est qu'un contrat comme un autre, et quand je vous aurai déclaré, au nom de la loi, que vous êtes mariés, vous serez mariés, complètement mariés. »

Ceci est faux, totalement faux, puisque pour les catholiques il n'y a là aucune espèce de mariage.

Les catholiques ont-ils raison de parler ainsi ? Oui. Et voici pourquoi.

Non, il n'est pas vrai que le mariage soit un contrat comme un autre. Comment ! on ose assimiler à n'importe quelle convention humaine de vente, de louage et d'association commerciale ou industrielle, l'union sublime de deux cœurs et de deux âmes ! Deux cœurs et deux âmes, sont-ce là des choses qui relèvent du pouvoir civil ? L'Etat peut bien réglementer ce qui est extérieur, ce qui paraît, ce qui peut avoir un effet pour la société ; mais ce qui est intime et sacré, non !

Autre chose : la famille a existé avant la société, et le mariage qui scelle la famille est antérieur au pouvoir civil. L'Etat n'a donc pas le droit d'en modifier l'essence, et de dire : « Sans moi, il n'y a pas de mariage, il n'y a pas de famille. » Parler ainsi, c'est de la part de l'Etat une usurpation sans excuse.

Autre chose encore : jamais jusqu'ici le mariage n'a été purement civil. Comment se fait-il que les hommes qui n'ont jamais senti le besoin d'une cérémonie religieuse pour acheter ou louer une maison, ne se sont jamais mariés sans recourir à la Divinité ? N'est-ce point parce qu'ils ont senti qu'en ce faisant, ils avaient besoin d'elle plus que partout ailleurs ? « Si tu pars en voyage, dit un proverbe arabe, fais une prière ; si tu vas à la guerre, fais-en deux ; si tu te maries, fais-en trois ! » Pourquoi cela ? sinon parce qu'ici le bonheur de l'homme est en jeu avec la sécurité de toute sa vie et l'honneur de son nom. « Si le Seigneur, dit le Psalmiste, ne bâtit pas la maison, c'est en vain que travaillent ceux qui la construisent. » Voilà ce que toute l'humanité a senti, et ce sentiment universel ne peut être que l'expression de la vérité.

Enfin, aux yeux des catholiques, le mariage civil entre chrétiens est radicalement nul. C'est, comme le dit l'expression populaire, un cataplasme sur une jambe de bois. On aura beau déclarer qu'au nom de la loi, les futurs sont réellement mariés ; on aura beau en faire le récit dans les journaux ; on aura beau organiser des réceptions pompeuses, faire imprimer des lettres de faire-part, avoir des cartes de visite, etc. ; il n'y aura rien de fait. Tel est l'enseignement de l'Eglise ; telle est sa conduite envers ceux qui ne sont mariés que civilement, puisqu'elle les regarde comme des pécheurs publics ; telle est sa pratique journalière, puisque, à l'arrivée d'un couple qui sort de la mairie, nous ne disons pas à la fiancée : « Madame »... mais : « Mademoiselle, » comme si rien ne s'était passé.

Ainsi que l'observe Mgr Gibier, dans son beau livre sur la *Désorganisation de la famille* : « Il y a trois grands actes dans l'existence : la naissance, le mariage et la mort. On vient au monde, on s'y marie, on en sort ; l'Etat prend note des noms et des dates. Mais il ne marie pas plus qu'il ne fait mourir. C'est Dieu seul qui unit les époux, comme c'est lui seul qui donne la vie et qui la reprend. C'est son Eglise seule qui a qualité pour répandre sur le seuil de la chambre nuptiale, comme sur le berceau et la tombe, les bénédictions efficaces. » (P. 32).

Reste une question : — Comment concilier avec ce que nous venons de dire, les droits de la société civile à connaître l'établissement des nouvelles familles, ces droits que nous avons reconnus formellement au début de cette discussion ?

Ce serait très simple : imiter ce que font les autres peuples.

En Angleterre, par exemple, les prêtres protestants de la Haute Eglise qui est l'Eglise officielle sont *registrars*, c'est-à-dire que les actes de mariage dressés par eux sont valables aussi bien au point de vue civil qu'au point de vue religieux. C'est la même

situation que celle des prêtres français avant la Révolution, et l'Angleterre ne s'en porte pas plus mal.

Pour les Eglises qui ne sont pas officielles, par exemple pour l'Eglise catholique, les fonctionnaires anglais viennent à la sacristie, et là, après la cérémonie, prennent acte du mariage qui vient d'être célébré. Ne vont à la mairie que ceux qui entendent se passer de tout culte religieux. De la sorte, la liberté et les convictions de tout le monde sont respectées. Croyez-vous, Messieurs, que la France perdrait quelque chose à suivre cet exemple ?

Citons aussi ce qui s'est passé en Australie. Le Parlement de Victoria a résolu la question du mariage d'une façon aussi satisfaisante que possible. Il se trouvait en face d'une population de tous les pays, de toutes les religions. Les opinions émises se ramenaient aux deux suivantes : 1^o Le mariage est un contrat purement civil ; 2^o Le mariage est un contrat purement religieux qui peut devenir aussi contrat civil.

Pour faire droit à la première opinion, le Parlement institua un officier civil, appelé le *Registrar* ; tout contrat passé devant lui est considéré comme contrat civil et accepté au *for* civil comme suffisant, valide et légal.

Le Parlement, d'autre part, tint compte des réclamations de ceux qui insistaient sur la nécessité du mariage religieux. Il les laissa libres de choisir le culte suivant lequel ils désiraient s'unir, et reconnut à ce contrat passé devant le ministre de ce culte, toutes les conséquences du contrat civil. Le prêtre catholique ou tout autre ministre a donc le droit et le devoir de délivrer un certificat constatant que les conjoints ont contracté un mariage religieux : ce certificat dûment signé suffit pour valider tous les actes civils subséquents.

La seule formalité imposée aux officiers religieux du mariage (prêtres et pasteurs) est la notification de leur nomination à l'administration civile. Donc, lorsqu'un prêtre est admis dans un diocèse au ministère paroissial, l'évêque avertit le gouverneur et fait inscrire le nom de ce prêtre parmi ceux des officiers autorisés pour la célébration des mariages. C'est une mesure de prudence indispensable.

Les prêtres catholiques et les pasteurs protestants sont tenus, en outre, d'adresser tous les 3 mois à l'administration civile, le relevé exact des mariages qu'ils ont célébrés, ainsi qu'un exemplaire du contrat religieux. Cette clause a sa raison d'être, puisque le contrat religieux produit les effets du contrat civil. Il est tout naturel que l'administration ait connaissance des mariages religieux et les enregistre.

Mgr Bougaud, après avoir traité ce sujet avec son habituelle éloquence, ajoute : « Une telle réforme a déjà été proposée par des jurisconsultes éminents. Il serait digne des magistrats et des députés chrétiens de ce temps de l'appuyer de leur autorité et d'en poursuivre auprès de qui de droit la réalisation ¹. »

Malheureusement je crains bien qu'il ne s'écoule encore beaucoup de temps avant que ce vœu pourtant si libéral soit réalisé !

III. — Les conséquences de l'établissement du mariage civil

Notre-Seigneur l'a dit : « On reconnaît l'arbre à ses fruits. Un bon arbre ne peut pas produire de mauvais fruits, ni un mauvais arbre de bons. » Mauvais dans son principe, qui est la négation des droits de Dieu sur la constitution de la famille, le mariage civil ne pouvait avoir que des effets pernicieux.

Ces effets, je dois le reconnaître, n'ont pas été aussi désastreux qu'ils auraient pu l'être, parce que la France est encore chrétienne dans ses mœurs, lesquelles valent mieux que ses lois. Cependant ces effets, pour être encore limités, n'en sont pas moins regrettables et inquiétants pour l'avenir.

On a vu, rarement il est vrai, un misérable feindre des sentiments religieux, ou au moins tolérants, qui, au sortir de la mairie où il venait d'être soi-disant marié légalement, donnait l'ordre aux voitures de tourner le dos à l'église et forçait sa jeune femme, par crainte du scandale, à accepter une vie de concubinage légal contre laquelle se révoltait sa conscience.

Si ces cas sont rares, ce qui est toujours vrai, c'est qu'on a offert aux masses peu éclairées et peu chrétiennes l'appât d'un mariage sans autel et sans religion. Nous avons vu l'année dernière que la religion est sans cesse combattue par des ennemis qui ne désarmeront jamais ; leurs efforts, nous l'avons vu aussi, en visant l'Eglise atteignent toujours la France. En instituant le mariage civil, on a jeté dans le mauvais plateau de la balance le poids de la puissance publique. En agissant ainsi, on a affaibli dans une foule d'âmes la vraie notion du mariage ; on l'a assimilé aux contrats les plus vulgaires et on a, comme nous le verrons plus tard, préparé sa dissolution. On a donc ébranlé les assises de la famille française, et par voie de conséquence directe, celles de la société et de l'Etat.

Les ennemis de l'Eglise qui, nous le répétons, sont aussi les ennemis de la grandeur nationale, l'ont bien compris, et voilà pourquoi, nous le disions l'an dernier, la Libre-Pensée a fait tant d'efforts pour populariser les mariages civils. On n'a rien négligé pour leur donner de l'éclat : fleurs, musique, discours, relations enthousiastes dans les journaux de la secte, lesquels célébraient à l'envi l'intelligence des époux qui s'émancipaient des croyances et des pratiques périmées, tout fut prodigué pour jeter de la poudre aux yeux, et il faut constater que l'on n'y a que trop réussi, dans les milieux ouvriers surtout.

Ce danger de seconder les efforts des ennemis de l'ordre public a été compris par les Etats qui ont repoussé l'établissement du mariage civil, notamment la Hongrie en 1914, et l'Australie, comme nous le disions tout à l'heure.

Il est un autre danger non moins grave : c'est que le mariage civil non seulement tend à la suppression du mariage religieux qui est le seul vrai et réel, mais encore à la suppression de tout mariage, c'est-à-dire à l'*union libre*, à cette situation immorale que le langage populaire, en sa crudité significative, appelle *collage*, et où aucun lien ni religieux ni civil n'assure la solidité du foyer.

A cela, le mariage civil tend de deux manières.

D'abord par sa vulgarité trop fréquente. Qu'il ait lieu, en beaucoup d'endroits, avec une certaine tenue, je ne le nie pas. Mais en beaucoup d'autres, quel sans-gêne ! Ecoutez un écrivain, qui n'est pas

suspect, Clément Vautel, décrivant un mariage civil dans un arrondissement populaire de Paris :

Les noces, quelque peu enchevêtrées dans l'escalier et le vestibule, sont reçues par un appariteur qui lance, d'une voix autoritaire :

— Par ici, m'sieurs et dames, pour les signatures !

Dans une espèce de retrait de couloir, sur des tables improvisées, mal couvertes d'une étoffe élimée et tachée, s'étalent les registres de l'état civil. Un employé est assis là...

— Vous êtes le marié ? Signez sous la petite croix... La mariée à côté. Les témoins ? Signez... Aux suivants !

Car on commence par signer ; le « oui » qui devrait précéder cette paperasserie ne vient qu'après.

Les noces sont aiguillées sans vains égards, sans protocole superflu, vers la salle des mariages. Elles deviennent des numéros qui attendent l'arrivée de l'officier de l'état civil.

L'huissier appelle comme un receveur d'autobus :

— Le numéro un !...

Prestement, il fait asseoir le couple des témoins, les parents, lance d'une extrémité à l'autre du bureau les actes déjà signés, dont un secrétaire donne lecture en bredouillant. M. l'adjoint se lève, mâchonne les articles du Code et pose les questions rituelles... Si, à ce moment, un « non » s'élevait, on se demande quel en serait l'effet, car tout est signé, paraphé, enregistré, définitif.

Quête pour les pauvres, et voilà... Au numéro 2, en vitesse !¹

Est-ce que, MM., cette insignifiance du mariage civil, accompli en de telles conditions, peut laisser dans les âmes un souvenir profond ? Et peut-elle inspirer une haute idée des engagements qu'on y a pris ?

Le mariage civil tend à l'union libre d'une autre façon qui, elle, est inexorable.

Il y a dans les choses une logique intrinsèque qui invite à pousser jusqu'au bout les conséquences des principes qu'on a posés. Quand on ébranle l'autorité de l'Eglise, on ébranle du même coup l'autorité de l'Etat ; en sapant le mariage religieux, on a sapé pareillement le mariage légal. Vous avez invité la foule à mépriser l'union consacrée par les prêtres, vous l'amenez semblablement à dédaigner celle qui est proclamée par le maire.

De ceci j'emprunterai la démonstration à une pièce qui fut jouée au théâtre du Vaudeville en 1908, pièce tirée du célèbre roman de Paul Bourget intitulé *Un Divorce*. L'auteur met en scène un beau-père, Darras, remarié après avoir divorcé, et Lucien, son beau-fils, qui veut épouser une fille-mère :

LUCIEN. — Alors pour toi, dans les rapports entre l'homme et la femme, c'est une formalité qui fait les honnêtes gens ? Une signature au bout d'un papier ; la syllabe : *Oui*, prononcée devant un monsieur ceint d'une écharpe ? Allons donc ! Tu appelles cela du sens social, toi ! Ce n'est qu'un préjugé et bien méprisable, quand on songe à toutes les compromissions qui s'abritent derrière.

DARRAS. — Il ne s'agit ni de préjugé ni de formalité. Il s'agit du respect de la loi.

LUCIEN. — Et la loi, pour toi, c'est ce qui est écrit dans le Code ?

DARRAS. — Oui, parce que en dehors du Code, il n'y a pas de société.

LUCIEN. — Je voulais te le faire dire. Et que devient ton respect pour la conscience individuelle ? Car enfin, si je la trouve injuste, moi, cette loi ?

DARRAS. — Tu as les moyens légaux de la faire changer.

LUCIEN. — Ah ! oui ! le vote, les débats parlementaires ! Et si, en attendant, j'ai manqué ma vie ? Non, non, la superstition de ce Code, fabriqué nous savons comment, et par qui, est le pire des pharisaïsmes de ce temps. Tu ne l'as pas, et tu ne peux pas l'avoir. Il n'y a qu'une loi respectable, et c'est toi qui me l'as enseigné : celle que notre conscience trouve juste ; et, du moment que deux êtres sont persuadés que l'union libre est la forme supérieure du mariage, ils sont parfaitement estimables, en vivant dans la logique de leurs idées. Quant aux honnêtes gens qui prétendent confondre dans une même proscription ces unions-là et le libertinage, moralement ils sont bien bas !

Vous aurez remarqué, MM., dans ce dialogue émouvant, cette phrase : « C'est toi qui me l'as enseigné ! » C'est bien ce que je vous disais : les auteurs des faux principes ne veulent pas aller jusqu'au bout de leurs conséquences, d'autres y vont !

Nombreux, plus nombreux en effet tous les jours, les gens qui méprisent le mariage civil et vivent dans l'union libre. Ils y sont encouragés par les littérateurs sans scrupule qui s'entendent si bien à recourir d'une prose brillante des maximes perverses, et par les journalistes qui propagent dans l'opinion publique les idées les plus subversives. En voulez-vous une preuve ? Je la trouve dans un article de M. Lucien Victor-Meunier paru dans le *Progrès du Loiret* du 16 novembre 1902. J'y lis des phrases comme celles-ci :

« Je me hâte de déclarer que mon opinion de principe n'a pas changé ; au point de vue moral (*sic*), je persiste à considérer l'état d'union libre comme infiniment préférable à celui du mariage légal.

« Je dis seulement que le nombre sans cesse croissant, je crois, des unions irrégulières ne permet pas d'éluder le problème. Je constate que nous nous trouvons en présence, d'une part, du mariage légal qui est une véritable prison (*sic*), en raison de l'insuffisance reconnue des dispositions relatives au divorce, et, d'autre part, de l'union libre qui n'offre à l'amie aucune garantie et ne saurait, par là-même, satisfaire l'honnête homme. »

Je sais bien que M. Lucien Victor-Meunier dans cet article prétend ne pas vouloir autre chose que l'élargissement des facilités du divorce ; mais d'autres y verront une invitation à reconnaître légalement l'union libre, et alors, le mariage civil aura vécu. Ce n'est pas moi qui le regretterai !

* *

En constatant ces choses, M. Ernest Sermet, dans la savante *Revue catholique des Institutions et du Droit*², conclut ainsi : — « De la sorte, le développement logique de l'erreur conduira indirectement au triomphe de la vérité, et il sera vrai de dire qu'en l'espèce, l'excès du mal aura engendré le bien. Ne nous en étonnons pas. C'est presque une loi de l'histoire religieuse de l'humanité et la manière dont Dieu se plaît à humilier l'orgueil humain, quand il se dresse contre lui et prétend l'ignorer. Il laisse l'erreur se détruire elle-même et s'en remet à elle du soin de le venger. »

¹ *L'Illustration théâtrale*, 4 avril 1908, p. 19.

² Janvier 1911.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 18 aprilis 1928.

EUG. LINDECKER, *Vic. gen.*

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de L'AMI DU CLERGÉ

Ami du Clergé du 26 avril 1928

Deuxième

partie :

PRÉDICATION

SOMMAIRE

Cours de prônes sur le Credo. — LV. Le jugement général, 241.

Pour la fête de sainte Jeanne d'Arc. — I. La formation et la vie d'une sainte, 243.

Entretiens sur la vie chrétienne. — CXIV. Le sacrement de l'Ordre, 247.

Les Saints de la vieille France. — XIV. S. Bruno, 251. — XV. La Chartreuse, 253.

En lisant. — Réponses aux objections contre la communion des petits enfants, 255. — La mort du roi Ferdinand de Roumanie, 256.

COURS DE PRONES SUR LE CREDO

LV

LE JUGEMENT GÉNÉRAL

Mes frères,

Nous serons tous jugés au sortir de ce monde, et la sentence qui sera alors prononcée sur nous fixera notre sort pour l'éternité. Ce jugement, nous le subirons isolément, l'un après l'autre, et dans l'ordre où Dieu nous rappellera à lui et nous citera à son tribunal. C'est pourquoi on l'appelle le jugement particulier. Mais outre ce jugement, nous aurons à en subir un autre bien plus solennel, le jugement général, ainsi appelé parce que pour celui-là, tous les hommes comparaitront simultanément, le même jour, à la même heure et au même lieu, devant le tribunal de Dieu.

I

1. *Il y aura un jugement général.* C'est Notre-Seigneur lui-même qui l'affirme dans son Evangile : « Quand le Fils de l'Homme viendra dans sa majesté avec tous ses anges, alors il s'assera sur le trône de sa gloire, et toutes les nations étant rassemblées devant lui, il séparera les bons d'avec les méchants comme le pasteur sépare les brebis d'avec les boucs. » (Mt., xxiv, 31).

S. Paul n'est pas moins explicite dans sa seconde épître aux Corinthiens : « Nous devons tous comparaître devant le tribunal du Christ, leur écrit-il, et y être examinés, afin que chacun reçoive ce qui est dû aux bonnes et aux mauvaises actions qu'il a faites pendant qu'il était revêtu de son corps. » (v, 10).

Enfin, les différents Symboles catholiques nous proposent tous cette vérité comme un article de foi. « Jésus reviendra du ciel pour juger les vivants et les morts, » nous dit le Symbole des Apôtres. Celui de Nicée s'exprime de même. « A l'avènement du Christ, tous les hommes ressusciteront avec leur corps et rendront compte de leur vie, » dit pareillement le Symbole de S. Athanase.

2. *Quand aura lieu ce jugement ?* Dieu seul le sait. Notre-Seigneur a déclaré que les anges du ciel eux-mêmes n'en connaissent ni le jour ni l'heure. Il a bien voulu, cependant, de lui-même ou par ses apôtres, nous faire connaître les signes avant-coureurs qui précéderont ce jugement et qui l'annonceront.

Le premier signe sera la propagation de l'Evangile dans le monde entier. « Cet Evangile du Royaume sera prêché dans le monde entier, nous dit Notre-Seigneur en S. Mathieu, pour être un témoignage à toutes les nations, et alors viendra la consommation. » (xxiv, 14).

Le second signe sera l'apostasie générale de toutes les nations et l'apparition de l'Antechrist. « Le jour du Seigneur, écrivait S. Paul aux Thessaloniciens, ne viendra pas avant que l'apostasie ne soit arrivée et que n'ait paru l'homme de péché, le fils de perdition, qui se posera en ennemi et qui s'élèvera au-dessus de tout ce qui est appelé Dieu, se faisant passer lui-même pour Dieu. » (II Thess., II, 1). Avant S. Paul, le Sauveur avait déjà indiqué ce signe avant-coureur de la fin du monde et du jugement général : « Comme il est arrivé aux jours de Noé, ainsi en sera-t-il aux jours du Fils de l'Homme. Les hommes mangeaient et buvaient, ils se mariaient et mariaient leurs filles, jusqu'au jour où Noé entra dans l'arche, et le déluge vint qui les fit périr tous. Ainsi en sera-t-il au jour où le Fils de l'Homme sera révélé. » (Math., xxiv, 57). — Cette apostasie sera l'œuvre de l'homme de péché, de l'Antechrist, qui se déclarant ouvertement contre Jésus-Christ, attaquera avec une violence extrême la religion chrétienne.

Le troisième signe avant-coureur du jugement général sera la conversion des Juifs ; évangélisés par le patriarche Hénoch et le prophète Elie revenus miraculeusement sur la terre, ils se convertiront en masse à la foi chrétienne.

Le jugement dernier sera également précédé par des cataclysmes qui amèneront la fin du monde. « Il y aura, nous dit Notre-Seigneur, des pestes, des famines, des guerres qui décimeront les hommes habitant alors sur la terre. Aussitôt après ces jours d'affliction, le soleil s'obscurcira, la lune ne donnera plus sa lumière, les étoiles tomberont du ciel et les puissances des cieux seront ébranlées. Alors apparaîtra dans le ciel le signe du Fils de l'Homme venant sur les nuées du ciel avec une grande puissance et une grande majesté. Et il enverra ses anges avec la trompette retentissante, et ils rassembleront ses élus des quatre vents, depuis une extrémité du ciel jusqu'à l'autre : « O morts, levez-vous, diront-ils, et venez au jugement ! »

II

Voilà, m. f., les principaux signes qui annonceront le jugement général. Se produiront-ils bientôt ? C'est le secret de Dieu, je le répète, mais ce n'est pas probable. Il s'est passé six ou huit mille ans avant le premier avènement de Jésus-Christ, il est vraisemblable qu'il se passera beaucoup plus de temps après

l'Incarnation, qui a rétabli l'état normal de l'humanité. Ne nous fions pas aux prétendues prophéties qui annoncent la fin du monde : il n'en a paru et il n'en paraîtra jamais aucune qui soit digne de foi, puisque Jésus-Christ a déclaré que son Père n'avait révélé cette date à personne. — C'est là, après tout, une question parfaitement oiseuse. Si proche que puisse être la fin du monde, la fin de notre vie l'est certainement davantage encore ; si imminent que paraîsse le jugement général, il en est un qui l'est bien plus encore : c'est le jugement particulier, qui nous menace à chaque seconde et dont le jugement général ne fera que confirmer la sentence. C'est celui-là surtout qu'il faut redouter, c'est à celui-là surtout qu'il faut nous préparer, ou plutôt, qu'il faut être toujours prêt, selon le charitable avis de Notre-Seigneur : « *Estote parati, quia nescitis neque diem neque horam.* »

Que faut-il entendre par « les vivants et les morts » dont parle le Symbole ? — Les vivants et les morts, d'après S. Jean Chrysostome, signifient les bons et les méchants, ceux qui au jour du jugement posséderont la vie de la grâce et ceux qui en seront privés. — On peut aussi entendre par « les vivants et les morts » ceux qui au dernier jour seront morts et ceux qui vivront encore. Bien que tous les hommes doivent mourir, selon cette sentence de l'Apôtre : « Il a été décidé que tous les hommes mourront, » cependant ceux qui seront vivants au dernier jour mourront et ressusciteront si vite qu'on pourra les regarder comme n'étant pas morts, car ils ne seront ni ensevelis ni placés parmi les morts, mais en un clin d'œil ils mourront et ressusciteront pour une vie qui ne finira plus. C'est ce que laisse entendre S. Paul en parlant de ceux que la fin du monde trouvera vivants : « Nous autres qui sommes vivants, dit-il, et qui serons demeurés au monde jusqu'alors, nous serons emportés avec eux dans les nuées pour aller au devant du Seigneur dans les airs, et ainsi nous serons tous pour jamais avec lui. » (I Thess., iv, 17).

III

Mais pourquoi un jugement général, puisque nous aurons été jugés au seuil de l'autre vie et que ce jugement particulier fixera notre sort d'une manière irrévocable ? — Ce sera pour la manifestation de la gloire et de la justice de Dieu, pour le triomphe des saints et la confusion des méchants.

1. Pour la manifestation de la gloire et de la justice de Dieu, d'abord. Le saint roi David nous affirme et nous croyons tous que Dieu est juste et que ses jugements sont pleins d'équité : *Justus es, Domine, et rectum judicium tuum.* Mais Salomon remarque avec raison que les événements, trop souvent, semblent prouver le contraire : « J'ai vu, dit-il, que toutes choses arrivent également à l'homme de bien et au méchant, à celui qui adore et à celui qui blasphème. » (Eccl., ix, 2). Les bons en gémissent et sentent parfois à cette vue leur foi chanceler ; les méchants, au contraire, en prennent occasion pour

nier l'existence de Dieu et se moquer des bons chrétiens qui se gênent pour le servir.

Mais quand les uns et les autres verront Dieu paraître sur les nuées du ciel dans la splendeur de sa gloire, quand il leur révélera les voies admirables de sa justice et la sagesse de sa Providence, tous, bons et méchants, seront bien obligés de rendre gloire à Dieu et de s'écrier : « Oui, Seigneur, vous êtes juste et vos jugements sont pleins d'équité, vous avez fait toutes choses avec sagesse ! »

Le jugement général manifesterà la justice de Dieu d'une autre manière encore. Le bien ou le mal accompli par chacun de nous n'est pas terminé à l'heure de la mort, il ne le sera qu'à la fin du monde. En effet, nos actions bonnes ou mauvaises sont comme une semence de bien ou de mal, et quelques-unes continueront de produire des fruits bons ou mauvais longtemps peut-être après notre mort. Voyez Voltaire, J.-J. Rousseau et tous les écrivains impies : que de mal leurs livres continuent de faire à tous ceux qui les lisent ! que d'âmes ils ont perverties et pervertiront encore, hélas ! dans la suite des âges ! Il faut en dire autant de Luther, de Calvin et de tous les hérésiarques qui ont entraîné hors de l'Eglise des nations entières ; que d'âmes perdues par leur faute ! Au contraire, voyez S. Vincent de Paul, S. J.-B. de la Salle : le bien opéré par eux ne s'est pas terminé à leur mort, ils continuent de convertir les pécheurs, de soigner les malades, de recueillir les orphelins, d'instruire les enfants du peuple par les institutions qu'ils ont fondées et les familles religieuses qu'ils ont établies. Ce n'est qu'à la fin du monde que le bien et le mal imputable aux uns et aux autres sera complètement réalisé. N'est-il pas naturel qu'à ce moment ait lieu un nouveau jugement, public et solennel, celui-là, où seront proclamés les mérites ou les démérites de chacun et où la récompense des bons et le châtement des méchants seront augmentées en proportion du bien et du mal posthume de chacun ?

Enfin, le jugement général manifesterà la justice de Dieu en associant notre corps à la récompense ou au châtement mérité par notre âme. Au jugement particulier, notre âme seule sera jugée, seule elle sera récompensée ou punie, alors que notre corps est cependant son auxiliaire ou son complice dans l'accomplissement du bien et du mal. C'est pour cela que Dieu qui est juste le ressuscitera, c'est pour cela qu'il procédera à la fin du monde à un nouveau jugement où le corps, cette fois, comparaitra en même temps que l'âme et recevra comme elle la récompense ou le châtement qu'il aura mérité.

2. Le jugement général, ai-je dit, aura lieu pour le triomphe des saints et la confusion des méchants. Ici-bas, trop souvent, les impies triomphent ; habiles à dissimuler leurs turpitudes, ils lèvent la tête effrontément. Les justes, au contraire, sont opprimés et, aussi empressés à cacher leurs vertus et leurs mérites que les premiers le sont à cacher leurs vices, ils acceptent humblement les injustices dont ils sont l'objet et le ridicule dont on les couvre. Mais attendez le jugement général ! Alors toutes les consciences

seront mises à jour. Les vertus des justes paraîtront avec éclat, surtout celles qu'ils auront mis le plus de soin à dissimuler, surtout celles que le monde aura le plus ignorées ou le plus méconnues. Leurs fautes, leurs défaillances seront connues, elles aussi ; mais la pénitence qu'ils en auront faite en effacera la honte et même leur procurera un surcroît de gloire. Ah ! comme ils s'applaudiront alors de s'être fait violence, d'avoir bravé les railleries et les persécutions des méchants pour rester fidèles à Dieu ! — Combien les méchants, au contraire, seront consternés quand ils verront leur conscience dévoilée, tous leurs péchés cachés étalés au grand jour, toutes leurs injustices, toutes leurs turpitudes secrètes révélées au monde entier ! La honte les accablera tellement qu'ils erieront aux montagnes : « Tombez sur nous ! » mais en vain. En voyant le triomphe des saints, ils s'écrieront avec dépit : « Voilà donc ceux qui étaient l'objet de nos moqueries, le but ordinaire de nos outrages ! Insensés ! nous regardions leur vie comme une folie et leur fin comme un opprobre, et les voilà comptés parmi les enfants de Dieu et leur part est parmi les saints. » (Sag., v, 3-5). Quelle humiliation pour eux et quel triomphe pour les saints !

* *

Avec lesquels voulons-nous être, m. f., au grand jour du jugement général ? Avec les saints, sans aucun doute. Eh bien ! profitons du temps que le bon Dieu nous laisse encore ici-bas, pour nous juger nous-mêmes afin de n'être pas jugés un jour avec rigueur. Demandons pardon de nos péchés passés, tandis que nous le pouvons encore : « *Iuste Iudex ultionis, donum fac remissionis ante diem rationis.* » Et que la fréquente pensée du dernier jugement, qui effrayait tous les saints, nous remplisse nous-mêmes tellement de crainte que nous n'osions plus offenser Dieu à l'avenir : *Confige timore tuo carnes meas, a judicis enim tuis timui.* Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DE SAINTE JEANNE D'ARC

I

LA FORMATION ET LA VIE D'UNE SAINTE

Mes frères,

Jeanne d'Arc nous apparaît, dans notre histoire nationale, comme l'incarnation du patriotisme français qui s'éveille, comme l'expression surnaturelle d'une providence spéciale veillant sur notre pays. Et c'est parce qu'ainsi se trouvent réunis en elle le sentiment patriotique et le sentiment religieux, que Jeanne d'Arc est la figure douce et attirante autour de laquelle se fera l'union de tous les bons Français.

Mais il faut entrer plus avant dans l'intelligence de ce que fut Jeanne d'Arc : son patriotisme, sa mission providentielle ne sont que les manifestations extérieures d'un sentiment plus intime, qui l'attache plus particulièrement à l'Eglise catholique, je veux dire de sa sainteté. En ce jour où nous célébrons, avec toutes les pompes de la liturgie sacrée, la fête

de la Sainte Pucelle, il convient sans doute d'admirer la grande Française et d'exalter l'envoyée de Dieu ; mais il faut surtout comprendre et aimer la sainte. Ce que fut la sainteté de Jeanne d'Arc, voilà donc, m. f., ce que je veux vous rappeler aujourd'hui, en vous montrant comment notre sainte s'est formée dans le calme de Domremy et comment, au milieu de la vie la plus active et la plus extraordinaire, elle est toujours restée fidèle à la sainteté éclose à l'ombre de son clocher natal.

I

L'église de Domremy ! la chapelle de Notre-Dame de Bermont ! Deux noms que vous devez graver profondément en votre mémoire, si vous voulez bien comprendre la sainteté naissante de Jeanne. C'est dans la petite église de Domremy que Jeannette, fille de Jacques d'Arc et d'Isabelle Romée, fut baptisée, le 6 janvier 1412. Le modeste sanctuaire n'a guère changé d'aspect : sans doute, l'orientation de l'édifice, depuis un siècle, a été modifiée¹ ; mais, malgré les nombreuses restaurations qu'elle a subies au cours des âges, l'église de Domremy reste substantiellement la même qu'au temps de Jeanne², pauvre église de village, obscure et basse, et dans laquelle on n'entre que le cœur saisi d'une émotion respectueuse. La maison du père de Jeanne était toute voisine : de la petite fenêtre de sa chambrette, — oh ! combien froide et nue, la cellule de l'humble enfant ! — elle apercevait le temple de Dieu à quelques pas d'elle. Qui dira les muettes adorations de Jeanne, parvenue à l'âge de raison, et déjà dévorée d'amour pour le Dieu de l'Eucharistie !

Car, de l'aveu de tous, — on l'a su au procès de réhabilitation, — elle était bonne et pieuse, se confessant régulièrement et communiant souvent. Son curé, messire Guillaume Fronte, la tenait en singulière estime. Jeanne était naturellement sérieuse ; mais bien qu'elle n'ait jamais avoué à son confesseur les faveurs célestes dont elle était objet, l'influence salutaire de celui-ci devait néanmoins se faire sentir sur cette enfant, assez réservée, à l'âge de treize ans, pour ne plus vouloir se mêler aux danses, pourtant bien innocentes, de ses compagnes autour de l'arbre légendaire des fées, assez parfaite pour se consacrer à Dieu par le vœu de virginité perpétuelle. Je le crois sincèrement, la France et l'Eglise doivent beaucoup au pauvre curé de Domremy, dont le nom seul a été préservé de l'oubli.

A trois kilomètres au nord de Domremy, toute blanche au milieu des vertes forêts, s'élève et se détache la chapelle de Notre-Dame de Bermont³. Primitivement dédié à S. Thiébaut de Provins,

¹ Exactement en 1824.

² « Les substructions qui portent l'église de Domremy, la grande voûte, les colonnes, quelques pierres des deux contreforts et la base de la tour qui en forment l'appui, sont contemporains de la Pucelle. » Abbé BOURGAUT, curé de Domremy, *Guide et souvenirs du Pèlerin à Domremy*, Nancy, 1878 (ouvrage épuisé). — Les fonts baptismaux actuels, une antique statue de sainte Marguerite et le bénitier sont aussi contemporains de Jeanne d'Arc.

³ Sur l'histoire de Bermont, voir la brochure *Notre-Dame de Bermont*, notice historique publiée par l'Association des Amis de Jeanne d'Arc, Saint-Dié, 1907, Cuny ; et le *Grand*

Bermont, à partir du XIII^e siècle, fut consacré au culte de la Mère de Dieu. Déjà, au moment où Jeanne d'Arc paraît dans l'histoire, le chœur et une partie de la nef actuelle existaient ; le vénérable crucifix, suspendu à la pointe de l'ogive du chœur, étendait déjà ses bras, comme pour bénir les fidèles ; autour de lui, la Madone et trois autres statues étaient déjà adossées au mur ; déjà la croix antique surplombait l'édifice au côté nord, tandis qu'à l'opposé était placée la cloche dont le son argenté égale encore si poétiquement le silence des grands bois. Tout cela existait au temps de Jeanne, et voilà pourquoi Bermont est précieux à l'égal de l'église de Domremy. Tout, jusqu'aux dalles du chœur sur lesquelles l'humble paysanne s'agenouilla tant de fois, tout y respire encore le parfum de ses vertus.

C'est au procès de réhabilitation que Bermont est nommé comme un des attrait de Jeanne d'Arc, et, il faut le reconnaître avec l'histoire, le vif amour que la Vierge de Domremy portait à ce lieu béni, les témoignages de véritable piété et d'indiscutable sainteté qu'elle y avait donnés, ont été l'un des principaux motifs apportés pour convaincre d'imposture les juges de Rouen.

Les douze témoins, choisis parmi les plus honorables familles de Greux et de Domremy, sont unanimes à le proclamer : Jeanne était pour eux une sainte, et la meilleure preuve qu'ils en pouvaient fournir, c'est qu'elle allait chaque samedi à Bermont, y faire brûler des cierges en l'honneur de la Sainte Vierge et de sainte Catherine ⁴.

Une vie régulière, faite de travail et d'obéissance à ses parents ; une piété sincère dirigée par un prêtre aux vœux surnaturels ; l'amour de l'Eucharistie dans l'église de son baptême ; le culte de la Sainte Vierge dans une chapelle de préférence ; voilà donc Jeanne d'Arc enfant. Et je m'empresse d'ajouter : voilà la sainteté naissante de la future Libératrice de la France ; et les contemporains eux-mêmes de Jeanne d'Arc ne s'y sont pas trompés.

Qu'est-ce donc que la sainteté ?

La sainteté, m. f., n'est pas autre chose que la conformité de notre volonté à la volonté de Dieu, conformité parfaite, persévérante, toujours résolue malgré les difficultés, toujours fidèle malgré les épreuves. Analysez la vie des saints : quelles qu'aient pu être les diversités de surface ; quelque différentes que se soient présentées les circonstances dans lesquelles ils ont évolué ; qu'ils aient apparu dans la pleine activité de la vie extérieure ou dans le silence recueilli du cloître ; qu'il s'agisse d'un missionnaire, comme S. François-Xavier, d'un anachorète, comme S. Antoine, d'un savant, comme S. Thomas d'Aquin, d'un pauvre ignorant, comme S. Alphonse Rodriguez ; qu'ils aient vécu d'une vie cachée et ignorée, comme S. Benoît-Joseph Labre, ou que leur existence ait tenu du prodige, comme celle de notre Jeanne d'Arc, toujours vous trouverez, comme fond unique de tant de

diversités apparentes, le soin de conformer en tout sa volonté à la volonté divine.

A cause de cette conformité parfaite, les Saints acceptent toutes les situations qu'il plaît à Dieu de leur envoyer ; et, si la Providence les destine à un poste exceptionnel, à des travaux considérables qui doivent mettre leur personne en relief, quelles que soient leurs répugnances personnelles, ils n'hésitent pas et répondent avec S. Martin : « *Non recuso laborem, Je ne refuse pas ce fardeau.* » Mais tant que Dieu le leur permet, ou aussitôt qu'il les y autorise, ils se dégagent instinctivement du monde, de ce monde qui n'a pour eux que pièges et embûches, et auquel ils pourraient risquer — faiblesse humaine ! — de laisser leur cœur s'attacher. Ils s'en dégagent et, dans la solitude de leur âme, se placent en face de Dieu seul, de Dieu, leur unique maître, l'objet unique de leur amour. Ainsi attentifs, sans que rien vienne les distraire, ils entendent mieux l'appel d'En-Haut, comprennent mieux la volonté du ciel, et savent mieux se diriger, loin des obstacles du monde, pour rester fidèles à Dieu en toutes choses.

Quelles délices, pour Jeanne adolescente, de se recueillir en Dieu, dans sa solitude de Domremy, ou sous le regard de la Madone de Bermont ! Elle s'y prépare, dès sa plus tendre enfance, à faire en tout la volonté du ciel. Dès l'âge de douze ans, elle a la maturité des grands saints. Lorsque, pour la première fois, la veille de l'Ascension 1424, la Voix se fait entendre : « Jeanne, sois bonne et pieuse ; va souvent à l'église, » Jeanne, malgré sa surprise et son émotion, n'a cependant qu'un seul cri : « Seigneur, manifestez-moi votre volonté ! » ⁵ Eh ! oui, petite Jeanne, Dieu va te manifester, par l'intermédiaire de S. Michel, de sainte Catherine et de sainte Marguerite, les adorables desseins qu'il te faudra réaliser. C'est toi, pauvre paysanne, que le ciel a choisie pour sauver ton pays : « Va, Fille de Dieu, lève-toi, il te faut faire sacrer le Roi à Reims, et chasser l'étranger du royaume ; il le faut : Dieu te sera en aide ! » Et pendant cinq ans, les Voix se feront de plus en plus pressantes, et à mesure qu'elles dévoileront davantage à l'enfant son extraordinaire mission, l'humble vierge, malgré les répugnances de son humilité, malgré la timidité et la faiblesse de son âge et de son sexe, sera de plus en plus résolue à l'accomplir : « Dussè-je user mes jambes jusqu'aux genoux, je partirai ! » Et quand l'heure fixée par Dieu a sonné, son impatience ne connaît plus de bornes : « Plutôt aujourd'hui que demain, plutôt demain qu'après-demain ! » ⁶ Mais, en attendant que cette heure sonne, elle s'entretient avec le ciel, pour la mieux comprendre, de cette volonté de Dieu qu'il lui faut accomplir : à la terre, elle ne demandera rien que l'isolement et le silence, et elle ira les chercher près de la Vierge de Bermont.

Où les rencontrerait-elle d'ailleurs mieux que là ? Bermont, à cette époque déjà, était français, puisque la limite de la France s'avancait jusqu'à Domremy

Almanach du Monde catholique de 1912, Lille, Dasclee. — La chapelle historique est actuellement la propriété de l'Association des Amis de Jeanne d'Arc.

⁴ *Procès*, II, p. 389-390.

⁵ Mgr DEBOUT, *La Bienheureuse Jeanne d'Arc*, 2^e éd., t. I, p. 61.

⁶ Voir MARCUS SEPET, *Jeanne d'Arc*, 2^e éd., pp. 65-71, *passim*.

même, et Bermont était un sanctuaire que nul bruit du monde ne venait troubler. Pouvait-elle mieux choisir que ce poste avancé de la patrie française, que cette chapelle bénie, pour y venir à la fois prier, se recueillir en Dieu, et s'entretenir, avec S. Michel et les saintes du paradis, de ses patriotiques espérances ? Et puis, la Madone de Bermont répondait aux aspirations mêmes de Jeanne : à Bermont, la Vierge que l'on honore, c'est une Reine, une Reine couronnée, tenant fièrement, de sa main droite, le sceptre du commandement. N'était-ce pas la Reine qui commandait silencieusement à Jeanne de se porter au secours du roi de France, de lui rendre son sceptre, de lui reconquérir sa couronne ?

Voilà bien la sainteté naissante de Jeanne, cette sainteté qui, éclore dans la simplicité, va s'épanouir dans une existence merveilleuse, que sa sublimité rend exceptionnelle entre toutes. Le théâtre d'action changera : l'humble enfant se transformera en guerrière ; les triomphes de la victoire et les humiliations de la défaite succéderont à la vie calme et uniforme de Domremy ; la sainteté de Jeanne, elle, ne changera pas. Les convictions écloses au pays natal ne se démentiront pas un seul instant dans sa vie admirable, et la gloire et l'ignominie ne seront pour Jeanne que de nouvelles occasions de les faire éclater aux yeux de tous.

II

Ce qui fait la grandeur des saints, ce ne sont pas les actions d'éclat auxquelles parfois Dieu les destine. Les théologiens ont coutume de distinguer deux sortes de grâces accordées par Dieu aux hommes : les grâces gratuitement données, qui ne confèrent, au sujet qui les reçoit, que la puissance d'opérer certains prodiges, pour réaliser les desseins de Dieu, et les grâces d'ordre tout intérieur, qui rendent agréable à Dieu l'âme qui en est ornée. Souvent ces deux sortes de grâces se trouvent réunies ; mais, parfois aussi, elles peuvent être séparées. Tel, qui est pécheur insigne, et par conséquent devant Dieu indigne, peut recevoir transitoirement ces grâces gratuitement données, dans certaines circonstances qui les rendent opportunes.

La mission de Jeanne d'Arc, envoyée de Dieu pour sauver la France, ses visions et ses révélations extraordinaires, l'assistance spéciale qu'elle recevait du ciel au milieu des batailles, toutes ces grâces gratuitement données peuvent et doivent exciter notre admiration et notre reconnaissance envers Dieu qui, par la main d'une faible femme, a frappé un ennemi puissant⁷ ; mais nous devons confesser bien haut que ce ne sont pas ces grâces-là qui ont rendu Jeanne agréable à Dieu. Si S. Augustin a pu dire avec raison de la T. S. Vierge, « qu'elle est bienheureuse, non point parce que le Verbe s'est fait chair en elle et qu'il a habité parmi nous, mais parce qu'elle a gardé pieusement toute parole de Dieu et a strictement accompli la volonté du Père » ; si cela, dis-je, est vrai de la Vierge Marie, nous pou-

vous également sans crainte affirmer de Jeanne la même vérité. Ce qui fait sa grandeur aux yeux de Dieu, c'est beaucoup moins sa mission extraordinaire, dans laquelle elle n'apparaît que comme un instrument docile de la Toute-Puissance divine, que la docilité même avec laquelle elle remplit sa mission, cherchant, à tous instants, à accomplir, en tous points, la volonté de Dieu.

Le cadre est changé, mais la sainteté demeure. Au milieu des triomphes et des défaites, à Reims comme à Compiègne, Jeanne reste fidèle à ses principes. C'est toujours la petite sainte de Bermont que nous retrouvons dans la Victorieuse d'Orléans ou la Martyre de Rouen. Les événements extérieurs sont peu de chose pour Jeanne : ce qui est tout, c'est d'accomplir la volonté du ciel.

Et voilà précisément ce qui fait sa véritable grandeur, aux yeux de Dieu et de l'Eglise catholique !

Je pourrais multiplier les témoignages : tous proclament bien haut cette sainteté de Jeanne d'Arc. Je n'en rapporterai que deux, parce que ces deux paroles de notre Sainte sont admirables entre toutes. C'était à l'attaque des Tourelles, au siège d'Orléans. Jeanne, vers l'heure de midi, le 7 mai 1429, reçut un trait d'arbalète qui lui traversa l'épaule. On l'emporte à l'écart, et quelques hommes d'armes, qui pensaient savoir un peu de magie, lui offrirent de la guérir en « charmant » sa plaie. Elle refuse : « J'aimerais mieux mourir, dit-elle, que de commettre un péché : la volonté de Dieu soit faite ! »⁸ Et lorsque, plus tard, l'inquisiteur Jean Beaupère, dans la troisième séance publique de son procès, pose à Jeanne cette question terrible : « Etes-vous en état de grâce ? » — « Si je n'y suis, répond-elle humblement, Dieu m'y mette ; si j'y suis, Dieu m'y tienne. Je serais la plus malheureuse du monde, si je savais que je ne fusse pas en la grâce de Dieu ».⁹

De telles paroles, prononcées avec l'accent d'une sincérité dont il n'est point permis de douter, affirment hautement la sainteté de Jeanne. Mais cette sainteté se traduit par des actes. Jeanne sait qu'elle a une mission à remplir. Si, à la rigueur, elle eût pu s'acquitter de son devoir strict en assurant le succès matériel des batailles et la délivrance du pays, dans sa foi ardente, dans son parfait amour de Dieu, la sainte fille veut faire davantage encore.

C'est peu de rendre un royaume terrestre à Charles VII, elle veut reconquérir les âmes à Dieu ; et pour commencer, elle donne l'exemple. Elle a son chapelain qui la suit partout ; chaque matin, elle se confesse, entend la messe et communie¹, et c'est par la piété qu'elle rétablit la discipline dans l'armée. Deux fois par jour, le matin et le soir, les prêtres s'assemblent, par son ordre, autour d'une bannière représentant Jésus crucifié ; Jeanne entonne avec eux des antiennes et des hymnes à la Sainte Vierge. Les soldats accourent pour se mêler au pieux groupe et prendre part à ses chants, mais

⁸ *Procès*, III, p. 100.

⁹ *Procès*, I, p. 65.

¹ *Procès*, III, p. 104.

Jeanne ne les souffre pas, qu'ils ne se soient confessés : « Confessez-vous, leur disait-elle, et vous serez admis dans notre confrérie ². » Dominée par l'irrésistible influence de cette enfant, qui sans cesse priait, se confessait, communiait, en un mot, prêchait d'exemple, l'armée changea bientôt d'aspect. Tous ces vieux brigands Armagnacs se sentirent vaincus, s'humilièrent, se frappèrent la poitrine, firent pénitence. Ils se confessèrent, ils communiaient à leur tour. Toutes les occasions de péché grave furent sévèrement bannies du camp : Jeanne se montra, sur ce point, impitoyable, et, tant que son inspiration fut dominante, on craignit de s'enivrer, de jouer, de piller, de se livrer à la luxure ; La Hire lui-même se contraignit jusqu'à ne jurer que par son bâton ! ³

Tout pour Dieu et avec Dieu ! telle semblait être la devise de Jeanne d'Arc, et il n'est point jusqu'au roi, vis-à-vis duquel cependant elle se montrait si réservée, qu'elle ne pliât à cette règle sévère. Lui aussi dut se confesser et communier ; bien plus, elle lui demanda un jour, au nom du Christ, de lui donner son royaume tout entier, et, comme Charles avait accepté de faire ce don, elle le lui rendit au nom de Dieu, lui rappelant par là que, si les rois et les grands de ce monde détiennent les rênes du commandement, ce n'est que pour gouverner au nom d'un Roi plus puissant qu'eux, de qui vient tout pouvoir, de qui descend toute autorité ⁴.

Ayant ainsi irradié de sa sainteté personnelle tous ceux qui l'approchaient, Jeanne courait de victoire en victoire. Elle avait désormais un roi, des chefs, une armée, tels que Dieu les voulait. Ce fut la délivrance d'Orléans ; ce fut la marche triomphale vers Reims ; ce fut le sacre, dans la cathédrale de la cité de S. Remi ! Mais ce furent aussi les acclamations du peuple, les adulations de la foule en délire ! Pour tout autre que pour une sainte, c'eût été une tentation terrible d'orgueil ; pour Jeanne, ce fut l'occasion de s'effacer davantage.

Il faut lire, à ce sujet, dans son Procès, tout l'interrogatoire du 3 mars, où ses juges lui reprochent précisément de s'être laissé rendre des honneurs presque divins. Jeanne répond avec une humilité qui déconcerte ses accusateurs ; si elle revendique fièrement un droit, c'est pour son étendard seul : il avait été à la peine, il était juste qu'il fût à l'honneur !

A l'honneur ! C'avait été aussi le partage de Jeanne au pied de l'autel de Reims ; hélas ! bientôt après, elle devait être de nouveau à la peine. Et quelle peine ! C'est la prison ; ce sont les tortures morales sans nombre ; c'est la violence de ses gardiens brutaux ; ce sont les interrogatoires hypocrites, où des juges, rompus à toutes les subtilités de la dialectique, essayent de dérouter la simple et naïve enfant ; ce sont les pièges de toutes sortes tendus à sa pureté. Et tandis qu'au milieu des camps elle avait, pour affermir sa sainteté et préserver sa vertu, l'aide des sacrements et de la messe, ici on lui sup-

prime tout secours religieux. Les habits d'homme, seuls, lui restent pour toute sauvegarde au milieu des soldats grossiers qu'on lui donne pour gardiens : et encore lui fera-t-on un crime de porter ces vêtements !

Qu'importe ! l'héroïque Vierge restera ce qu'elle a toujours été, fille obéissante de l'Eglise, prenant tout en gré, comme elle le dit elle-même, pourvu que ce soit « volonté de Dieu et bon plaisir de son conseil céleste, » redoutant de dire quoi que ce soit contre la foi chrétienne, s'affirmant en tout bonne catholique : « Toutes mes œuvres, dit-elle, tous mes actes sont en la main de Dieu : je m'en rapporte à lui, et je vous certifie que je ne voudrais rien faire ou rien dire contre la foi chrétienne. Je serais bien courroucée d'aller contre la volonté de Dieu. J'aime Dieu, je le sers, je suis bonne chrétienne, et je voudrais aider et soutenir la sainte Eglise de tout mon pouvoir ⁵. »

Et lorsque la mort lui est présentée comme inévitable, ce n'est pas la mort qui l'effraye ; ce qui la préoccupe, c'est de mourir saintement. Malade, en prison, elle réclame instamment la confession et la communion ; sur le point d'être conduite au bûcher, elle éprouve une agonie semblable à celle de Jésus au Jardin des Oliviers : « Hélas ! peut-on me traiter si cruellement ! Quoi ! mon corps net et entier, qui ne fut jamais corrompu, sera aujourd'hui consumé, réduit en cendres ! Ah ! j'aimerais mieux être décapitée sept fois que d'être ainsi brûlée... » Mais, si elle se lamente, elle ne perd pas courage ; si elle souffre, elle est remplie d'espérance ; si son corps semble défaillir, son âme reste forte et unie à Dieu. Elle communie une dernière fois, avec une piété telle, avec un amour si profond, que le dominicain, témoin au procès de réhabilitation, dit qu'il faut renoncer à les décrire. « N'avez-vous pas foi en Dieu ? » lui demande encore un de ses juges. Ecoutez la dernière réponse de Jeanne ; elle est sublime et nous révèle sa sainteté tout entière : « Oh ! oui, j'ai confiance, je serai ce soir en paradis... » ⁶

Puis, ce sont les dernières recommandations : « Vous tous qui êtes ici, pardonnez-moi comme je vous pardonne ; prêtres, dites une messe pour le repos de mon âme... » Elle demande une croix, non pas la croix de bois qu'un Anglais lui fait avec deux bâtons, mais la croix processionnelle, la croix de l'église. Elle veut mourir en adorant Jésus une dernière fois, et en priant avec l'Eglise. Sa dernière parole est encore un acte de foi et un acte d'amour : « Non, mes Voix ne m'ont pas trompée !... Jésus ! Jésus ! Jésus !... » Elle n'avait pas vingt ans ; mais elle montait au ciel, le 30 mai, veille de la fête de Notre-Dame de Bermont.

En vérité, une telle perfection dans les sentiments religieux, une telle préoccupation de sauvegarder sa vertu, une telle humilité, une telle confiance en Dieu,

² Procès, III, p. 104-105.

³ Procès, III, p. 206.

⁴ P. Ayrolles, I, p. 57-58.

⁵ Procès, I, p. 162-175, *passim*.

⁶ Voir Mgr Debout, *ouvrage déjà cité*, t. II, p. 761-765, et tous les auteurs.

⁷ Procès, III, p. 194.

une telle résignation, en un mot, une telle soumission de la volonté propre à la volonté de Dieu, ne peuvent se résumer qu'en une expression : LA SAINTETÉ.

Caïphe, prophète sans le savoir, avait dit du Christ : « Il est bon qu'un seul meure pour le salut de tous. » Voici qu'un ennemi de Jeanne prophétise à son tour, et l'Eglise aujourd'hui, par la voix de Benoît XV, a consacré la prophétie du soldat anglais : « Nous avons brûlé une sainte ! »

* * *

Une sainte ! Ah ! combien ce mot est vrai de Jeanne d'Arc, lorsqu'on parcourt, sans parti-pris, son admirable histoire ! Sans doute, son patriotisme héroïque en fait la figure aimée de tous les Français, sans distinction de religion. Mais, parce que son patriotisme n'était que la forme de sa sainteté, sa vocation étant de « bouter, en nom Dieu, les Anglais hors de France, » Jeanne la sainte est à l'Eglise du Christ, auteur de toute sainteté, plus qu'à qui que ce soit.

Elle est à l'Eglise catholique tout entière, sainte Jeanne d'Arc, parce que ses vertus resplendissent dans l'Eglise comme un sublime modèle de la conformité parfaite d'une volonté humaine à la volonté divine, au milieu des circonstances les plus extraordinaires et les plus déconcertantes.

Elle est plus particulièrement à l'Eglise de France, sainte Jeanne d'Arc, non seulement parce qu'elle est Française, mais parce que sa sainteté est une sainteté française, créée, pour ainsi dire, par Dieu, pour le relèvement d'une nation parvenue au bord de l'abîme.

Mais elle est plus particulièrement, — permettez-moi de revendiquer ce titre d'honneur pour nos compatriotes, — à la Lorraine, à Domremy et à Bermont, sainte Jeanne d'Arc, parce que c'est là, dans ce coin de terre privilégiée, qu'elle s'est formée tout d'abord à la sainteté.

Et c'est pourquoi j'ai voulu vous y conduire, afin de vous faire mieux comprendre cette sainteté de Jeanne, et pour que, la comprenant mieux, vous l'aimiez davantage et preniez la résolution de l'imiter.

Il le faut, d'ailleurs, m. f., si vous voulez encore sauver notre pays. Aujourd'hui comme autrefois, il y a grande pitié au royaume de France. La religion est partout battue en brèche ; l'idée de patrie semble sombrer dans l'internationalisme et l'anarchie. Or le Pape a consacré, en Jeanne d'Arc, le double idéal qui doit unir nos cœurs : l'amour de la religion, l'amour de la patrie. Ce rapprochement ne manquera pas de jeter la confusion sur ceux qui nous accusent, nous, catholiques, d'antipatriotisme, parce que nous obéissons au Pape, notre chef spirituel ; mais qu'importent leurs attaques, pourvu qu'à l'imitation de Jeanne nous fassions notre devoir de bons chrétiens et de bons Français ?

Nous voulons le salut de la France : rappelons-nous la leçon que nous donne Jeanne d'Arc. Nous n'y réussirons qu'à la condition de mettre à la base de toutes nos entreprises la sainteté. Il le faut, si nous voulons être vainqueurs.

Soyons des saints, nous, prêtres, dans le ministère des âmes.

Soyez des saints, hommes catholiques, dans vos familles et dans la société ; montrez-vous, avant tout, dignes de votre nom de chrétiens.

Soyez des saintes, épouses chrétiennes, mères de famille. Ne cédez en rien à l'esprit du siècle, lorsqu'il s'agit de votre salut et du salut de vos enfants.

Soyez des saints, jeunes gens et jeunes filles, vous surtout, qui êtes si exposés aux entraînements des faux plaisirs ; dites souvent comme Jeanne : « Je serais le plus malheureux du monde, si je savais n'être pas en état de grâce. »

Soyez des saints, vous tous qui voulez le triomphe de la cause de Dieu ; puis, marchez alors en confiance à la lutte. Une fois de plus, « les gens batailleront, et Dieu donnera la victoire. » Ainsi soit-il.

ENTRETIENS SUR LA VIE CHRETIENNE

XCIV

LE SACREMENT DE L'ORDRE

Pro hominibus constituitur in illis quæ sunt ad Deum.

Le prêtre est établi pour les hommes en ce qui regarde le service de Dieu. (Hébr., v, 1).

N.-S. Jésus-Christ a institué sept sacrements. Ces sept sacrements peuvent se répartir en deux groupes. — Le premier groupe comprend les cinq sacrements établis en vue des individus pour leur assurer les grâces nécessaires à leur sanctification personnelle. Ces sacrements sont ceux que nous avons étudiés dans les entretiens précédents. — Le second groupe se compose des deux sacrements dont nous n'avons pas encore parlé, savoir : l'ordre et le mariage. Ces deux sacrements ont été créés, non plus pour le bien particulier des personnes qui les reçoivent, mais pour le bien général de l'Eglise. L'ordre donne à l'Eglise le sacerdoce dont elle a besoin. Le mariage garantit sa perpétuité en suscitant des générations qui, à l'avenir, remplaceront dans son sein les générations présentes.

Nous allons étudier successivement ces deux sacrements.

Je viens de dire que l'Eglise a besoin d'un sacerdoce. Ce besoin résulte des relations qu'elle entretient avec Dieu et fait partager à ses enfants : relations qui se résument dans la prière, le sacrifice et les sacrements. L'Eglise et ses enfants prient : il leur faut des prêtres pour enseigner la prière et pour la présider. L'Eglise et ses enfants offrent un sacrifice : il leur faut des prêtres pour le célébrer. L'Eglise et ses enfants reçoivent des sacrements : il leur faut des prêtres pour les administrer. Jésus-Christ leur donne ces prêtres par le sacrement de l'ordre.

Je vous exposerai dans cet entretien les principales

questions de caractère doctrinal auxquelles ce sacrement peut donner lieu.

I

Première question : *Qu'est-ce que le sacrement de l'ordre ?*

On appelle *ordres*, dans le sens particulier que prend ici cette expression, les charges ou fonctions spirituelles existantes dans l'Eglise catholique. Ainsi dit-on des hommes promus à ces charges ou fonctions qu'ils ont reçu les saints *ordres*. Ainsi dit-on encore, quand ils s'acquittent de ces charges ou remplissent ces fonctions, qu'ils exercent leurs *ordres*. Et les cérémonies solennelles au cours desquelles ces charges ou fonctions sacrées leur sont imposées et où les pouvoirs surnaturels nécessaires à leur exercice leur sont conférés s'appellent *ordinations*.

Le sacrement de l'ordre a été institué par N.-S. Jésus-Christ la veille de sa mort, quand, après avoir consacré le pain et le vin, il dit à ses Apôtres : « *Faites ceci en mémoire de moi.* » (Luc, xxii, 19). Par cette parole, il leur a donné la mission et la puissance de réaliser après lui le miracle qu'il venait d'accomplir. — Trois jours après, il complétait, dans la personne des Apôtres, les pouvoirs du sacerdoce en leur confiant le ministère de la rémission des péchés : « *Recevez l'Esprit-Saint*, leur disait-il ; *les péchés seront remis à qui vous les remettrez, et retenus à qui vous les retiendrez.* » (Jo., xx, 22-23). — Beaucoup pensent qu'il ajouta à ces deux facultés essentielles l'autorisation de créer telles fonctions subalternes dont l'Eglise pourrait avoir besoin dans la suite des âges.

Ce besoin s'est manifesté peu après le retour du Sauveur dans les cieux. Le livre des *Actes des Apôtres* raconte comment ceux-ci ont été amenés, dès le début de leurs prédications, à instituer l'ordre des *diacres* (vi, 1-6). D'autres créations ont, à peu de distance, suivi celle-là. Aujourd'hui et depuis le premier siècle chrétien, les ordres existants dans l'Eglise catholique et dont la gradation constitue la hiérarchie établie par le sacrement de l'ordre sont au nombre de sept. (Concil. Trid., Sess. xxiii, cap. 3).

Les quatre degrés inférieurs portent ensemble le nom d'*ordres mineurs*. Les fonctions propres à ces ordres sont aujourd'hui à peu près tombées en désuétude ; mais autrefois les circonstances les rendaient assez actives. — Le plus humble d'entre eux est l'*ordre des Portiers*. « Le portier doit annoncer les offices par le son des cymbales ou des cloches, ouvrir le lieu saint et la sacristie, et ouvrir le livre au prédicateur ¹. » — Au-dessus de ce premier ordre, vient celui des *Lecteurs*. « Le lecteur doit lire, dans l'assemblée des fidèles, les textes dont la prédication fera le commentaire, chanter les leçons de l'office divin, bénir le pain et tous les fruits nouveaux. »

Le troisième ordre est celui des *Exorcistes*. L'exorciste a pour fonctions de chasser les démons des lieux et des corps qu'ils possèdent, d'écartier de la Table sainte les personnes qui ne veu-

lent point recevoir la sainte Eucharistie, et de fournir l'eau nécessaire à l'exercice du ministère. » — Le quatrième des ordres mineurs est l'ordre des *Acolytes*. L'acolyte doit porter les cierges dans les cérémonies ecclésiastiques, allumer les lampes du lieu saint, servir le vin et l'eau dont il est besoin pour l'Eucharistie. »

Les ordres mineurs n'imposent aucun engagement à qui les reçoit. Ils n'obligent donc ni à garder le célibat, ni à rester toute la vie dans l'état ecclésiastique.

Les trois ordres les plus élevés s'appellent *ordres majeurs*. Ce sont le *sous-diaconat*, le *diaconat* et le *sacerdoce*.

Diaconat vient d'un mot grec qui signifie *service*. Le diacre et le sous-diacre sont, à l'autel et dans la célébration solennelle du saint sacrifice, les serviteurs du prêtre. Les diacres servent au premier rang ; les sous-diacres au second rang. « Le sous-diacre a pour office de préparer l'eau pour le ministère de l'autel, de servir le diacre, de laver les pales et les corporaux, d'offrir le calice et la patène nécessaires au sacrifice. » C'est encore lui qui chante l'Épître. — « Le diacre a pour fonctions propres de servir à l'autel, de baptiser et de prêcher. » — Il est à remarquer, ici, que les engagements ecclésiastiques se contractent à l'ordination du sous-diaconat, en un rite que nous exposerons tout à l'heure.

L'ordre des *prêtres* comprend deux degrés superposés : au degré inférieur, il se nomme simplement la *prêtrise* ; au degré supérieur, il s'appelle l'*épiscopat*. Le simple prêtre ne possède point, comme l'évêque, la plénitude du sacerdoce. Il est deux sacrements, la confirmation et l'ordre, qu'il n'a point le pouvoir d'administrer. L'évêque, au contraire, peut administrer tous les sacrements, sans aucune réserve. Il jouit ainsi de tous les pouvoirs que peut donner le sacrement de l'ordre.

Les ordres sacrés se reçoivent l'un après l'autre, en commençant par les plus humbles et en montant de degré en degré sans en omettre aucun. Les lois ecclésiastiques sont, à cet égard, précises et rigoureuses. — L'Eglise ne ressemble donc point à ces royaumes où certains enfants apportent en naissant la qualité de princes. Ici, personne ne monte en haut qui n'ait d'abord été en bas. Les Souverains Pontifes eux-mêmes ont occupé les derniers rangs ; ils ont gravi, sans en manquer un seul, tous les degrés de la hiérarchie.

Je dois nommer maintenant, quoiqu'elle ne fasse aucunement partie des ordres sacrés, une cérémonie par laquelle doit passer quiconque a l'intention de les recevoir un jour. Cette cérémonie est celle de la *tonsure*. Elle a été instituée par l'Eglise pour accomplir, dans la jeunesse catholique, une première sélection et séparer des autres ceux qui aspirent à entrer plus tard au service des autels. Elle les introduit dans les rangs du clergé, les autorise à revêtir l'habit ecclésiastique et les oblige à porter cette tonsure qui rappelle l'usage observé par les clercs d'autrefois, de se dépoiler de leur chevelure ou de n'en garder qu'une couronne.

¹ Pontifical.

II

Seconde question : *Quels sont les éléments du sacrement de l'ordre ?*

On appelle *éléments* d'un sacrement l'acte et la parole dont l'union constitue le sacrement. Dans le sacrement de l'ordre, l'acte constitutif du sacrement est l'imposition des mains faite par celui qui administre le sacrement, et la parole est celle qu'il prononce pendant cette imposition.

Ces deux éléments sont prescrits par les enseignements apostoliques. Lisez le livre des *Actes* : vous y verrez que les Apôtres ont ordonné par l'imposition des mains : d'abord, les premiers diacres (vi, 6), puis S. Paul et S. Barnabé (xiii, 3). — Lisez les épîtres de S. Paul. Vous y verrez que le grand apôtre ordonna par le même moyen son disciple Timothée (I Tim., iv, 14), et que, quand il veut engager celui-ci à n'ordonner personne avant de l'avoir étudié à fond, il lui dit : « *Ne soyez pas trop prompt à imposer les mains.* » (I Tim., v, 22). Les Apôtres se faisaient, n'en doutez point, une loi rigoureuse d'observer, dans la transmission des pouvoirs spirituels, les rites employés à leur égard par Notre-Seigneur. Il est donc bien à croire que le divin Maître leur a donné à eux-mêmes l'investiture sacerdotale par l'imposition des mains. C'est pourquoi la plupart des théologiens ne tiennent pour ordinations *sacramentelles* que celles où se fait l'imposition des mains, c'est-à-dire : l'ordination des diacres, celle des prêtres et celle des évêques. On peut donc regarder les ordinations aux grades moins élevés comme étant, non point des sacrements, mais de simples cérémonies ecclésiastiques destinées à rapprocher graduellement du sacrement les ministres inférieurs.

III

Troisième question : *Qui peut recevoir le sacrement de l'ordre ?*

Dans le culte du vrai Dieu, l'exercice du sacerdoce a toujours été réservé aux hommes, à l'exclusion des femmes. Durant l'ère patriarcale, les pères de famille étaient non seulement les chefs, mais aussi les prêtres de leur foyer. Quand Moïse leur retira les fonctions cultuelles pour en faire le lot exclusif d'une seule tribu, il les confia, non pas aux femmes de cette tribu, mais seulement aux hommes. Le christianisme, dont le sacerdoce l'emporte en excellence sur le sacerdoce patriarcal et sur le sacerdoce lévitique, ne pouvait pas rompre avec cette tradition. Notre-Seigneur n'a jamais ordonné que des hommes. Aussi bien, a-t-il enseigné aux Apôtres à n'ordonner que des hommes. S. Paul en donnait les raisons, quand il faisait remarquer que l'homme a été créé le premier (I Tim., ii, 13) et n'a pas été, comme la femme, séduit par le démon (I Tim., ii, 14). Il aurait pu ajouter que la femme avait été créée à titre d'« *auxiliaire* » (Gen., ii, 18), par conséquent, pour remplir un rôle secondaire. Certes, cet auxiliaire sera de très grande utilité et par suite de très haut prix, non seulement dans la famille et

dans la société, mais encore dans l'exercice du ministère sacré et dans les labeurs de l'apostolat. La femme chrétienne pourra ainsi s'associer aux gloires et aux mérites des ministres sacrés. Mais, dans ce qu'il a d'essentiel, de plus auguste, de divin, le sacerdoce chrétien restera réservé à l'homme. Le sacrement de l'ordre se distinguera donc de tous les autres sacrements par ce trait spécial qu'il ne pourra s'administrer qu'à des hommes.

Encore ces hommes devront-ils satisfaire à certaines conditions. Ainsi la force des choses exige qu'ils soient baptisés du baptême catholique et confirmés. Il serait contre nature de donner pour prêtres aux catholiques des hommes qui ne seraient pas eux-mêmes catholiques ou que le sacrement de confirmation n'aurait pas encore sortis de l'enfance spirituelle et élevés à l'âge viril des parfaits chrétiens. L'Eglise exigera aussi des aspirants aux ordres sacrés un âge déterminé, une instruction religieuse plus avancée que celle des simples fidèles, et des mœurs assez vertueuses pour faire d'eux plus tard les modèles des troupeaux dont ils seront les pasteurs (canons 968 et 974). Elle les obligera, pour acquérir cette science et ces vertus, à s'enfermer dans un séminaire pendant un certain nombre d'années (can. 972). Enfin, il va de soi que le sacrement de l'ordre demande à être reçu en état de grâce. On ne peut pas donner des morts pour chefs aux vivants : aussi bien n'est-il point permis de donner pour pasteurs aux chrétiens des âmes mortes par le péché.

IV

Quatrième question : *Qui peut administrer le sacrement de l'ordre ?*

Il appartient, dans toute société, aux chefs chargés de son gouvernement de donner une partie de leur autorité à ceux qu'ils appellent à partager avec eux l'exercice du pouvoir. Cette loi trouve d'autant mieux son application dans l'Eglise qu'en celle-ci l'autorité vient non d'en bas, mais d'en haut. On a pu, à certaines époques, consulter les fidèles sur le choix des pasteurs. Mais cette consultation servait uniquement à désigner les personnes ; elle ne conférait aucune puissance spirituelle. Cette puissance se donnait par le sacrement. Et le sacrement était toujours administré par les chefs de l'Eglise, c'est-à-dire par les évêques. Aujourd'hui comme toujours, chaque évêque est, dans son diocèse, le ministre normal du sacrement de l'ordre. — Cependant, le Souverain Pontife et même la coutume autorisent parfois d'autres personnages dépourvus du caractère épiscopal à conférer, soit la tonsure, soit les ordres mineurs. Mais ces ordres, nous en avons déjà fait la remarque, s'administrent sans imposition des mains et, par suite, sont généralement tenus pour étrangers au sacrement.

V

Cinquième question : *Quels sont les effets du sacrement de l'ordre ?*

Ils sont au nombre de trois.

Le premier consiste dans l'investiture, conférée à

celui qui le reçoit, de la dignité, du ministère et des pouvoirs surnaturels propres à l'ordre administré. Ainsi, l'ordination au diaconat fait du sous-diacre un diacre ; l'ordination à la prêtrise fait du diacre un prêtre ; l'ordination à l'épiscopat fait du prêtre un évêque. Chacune de ces ordinations les élève d'un degré dans la hiérarchie sacerdotale devant Dieu et devant les hommes ; chacune leur confie des fonctions plus importantes et plus sacrées ; chacune leur donne, avec la faculté d'accomplir efficacement ces fonctions, une participation plus large de la toute-puissance divine. Et tout cela s'affirme dans un caractère, ou marque distinctive qui affecte la substance même de leur âme. On pourrait voir dans ce caractère un second effet du sacrement, mais je le rattache au premier, parce qu'il en est le signe et comme le rayonnement extérieur. Ce caractère restera éternellement, comme le caractère du baptême et le caractère de la confirmation, imprimé sur les âmes. Il remplira, dans la vie future, le même rôle que remplissent, dans la vie présente, les insignes propres à chacun des saints ordres ; je veux dire ; il distinguera à tout jamais ceux qui les ont reçus de ceux qui ne les ont pas reçus.

Je nommerai en second lieu, parmi les effets du sacrement de l'ordre, un *accroissement plus ou moins considérable de la grâce sanctifiante*. Ce sacrement, comme il vient d'être dit, exige l'état de grâce. Quiconque le recevrait sans être en cet état, le profanerait ; ce serait son premier châtiment d'être plus coupable après l'avoir reçu qu'il ne l'était avant de le recevoir. Mais quiconque le reçoit en état de grâce en est récompensé par une augmentation de grâce. Son union avec Dieu en devient plus intime, plus large et plus solide. Non content de le promouvoir à de nouvelles grandeurs, le sacrement le rend plus pur et plus saint. Et parce que cette sanctification se mesure aux dispositions personnelles de chacun, elle se fait d'autant plus parfaite qu'on apporte à l'ordination plus de foi et plus de piété.

Le troisième effet du sacrement de l'ordre regarde l'avenir. Il consiste dans une *grâce qui dispose le nouveau ministre des autels à remplir saintement les devoirs dont il assume la charge et qui lui donne le droit aux secours divins dont il aura besoin à cet effet*. Cette grâce est essentiellement une *grâce d'état*. Elle ressemble de près à la consolante promesse d'assistance que le divin Maître faisait à ses Apôtres, quand il leur disait : « Allez et enseignez : ...je serai avec vous tous les jours, jusqu'à la consommation des siècles. »

VI

Sixième et dernière question : *Avec quelles cérémonies s'administre le sacrement de l'ordre ?*

Si vous me le permettez, je vous inviterai à vous transporter par la pensée dans une église cathédrale, à l'heure fixée par l'évêque diocésain pour la collation des saints ordres à tous les degrés de la hiérarchie.

La cérémonie commence par l'entrée processionnelle de tous les ordinands, c'est-à-dire de tous les

clercs qui doivent recevoir un ordre quelconque. Chacun d'eux occupe le rang auquel lui donne droit le degré auquel il est déjà parvenu dans la hiérarchie, et il en a revêtu les insignes. Tous portent pliés sur le bras gauche les ornements propres à l'ordre auquel ils vont être élevés. Ils tiennent un cierge de la main droite. Et ils chantent ensemble l'hymne à l'Esprit-Saint : *Veni, creator Spiritus !* L'évêque, accompagné de ses assistants, vient après tous les autres.

A mesure que la procession aborde le sanctuaire, chacun s'arrête à l'endroit désigné par avance. Puis, l'évêque commence la célébration du saint sacrifice de la messe.

Quand a été chanté ou récité le *Kyrie eleison*, l'archidiacre avertit, au nom de l'évêque, tous les ordinands d'approcher de l'autel. Ils viennent et s'agenouillent autour du prélat, en forme de couronne. Alors l'archidiacre leur déclare à haute voix que, sous peine d'excommunication, aucun d'eux ne pourra se présenter à un ordre quelconque s'il n'est point dans les conditions fixées par le droit, et que tous devront, avant de se retirer, attendre la fin du saint sacrifice et recevoir la bénédiction épiscopale. — Cela dit, tous regagnent leurs places.

Puis le prélat procède à la collation des ordres mineurs. — Ces ordres sont, comme je l'ai rappelé, au nombre de quatre. Chacun d'eux a son ordination distincte ; mais toutes sont conçues sur le même plan. Ceux qui vont les recevoir s'approchent de l'autel et se mettent à genoux. L'évêque leur adresse une courte allocution sur l'ordre auquel ils vont être promus et leur remet entre les mains les instruments de leurs nouvelles fonctions. Puis il fait pour eux une prière.

Entre ces quatre ordinations, la célébration du saint sacrifice s'est continuée par degrés.

Les ordinations aux ordres majeurs se font avant l'Evangile. Elles sont plus longues que les précédentes et aussi plus impressionnantes.

La première est celle des aspirants au *sous-diaconat*. Sur l'appel nominal fait par l'archidiacre, ces aspirants approchent de l'autel et se tiennent debout, à quelques pas du gradin inférieur. L'évêque les accueille par un avertissement de la plus haute gravité. Il leur rappelle que l'ordre auquel ils se présentent emporte avec lui l'abandon définitif des carrières séculières, la consécration de toute la vie au service de Dieu, l'obligation d'un célibat rigoureux et perpétuel. Puis, il ajoute : « Réfléchissez pendant qu'il en est encore temps ; et, si vous persévérez dans vos saintes résolutions, approchez ! » Alors, ceux qui persévèrent font un pas en avant. C'est un pas comme on n'en fait pas deux dans une existence humaine ! Il symbolise l'engagement perpétuel qui va être consommé par l'ordination et qui équivaut aux vœux et aux serments les plus absolus et les plus solennels. — Alors, l'archidiacre invite les ordinands au diaconat et à la prêtrise à se joindre aux futurs sous-diacres ; et tous ensemble se prosternent la face contre terre. L'assistance et le pontife lui-même tombent à genoux et récitent ou

chantent sur eux les Litanies des saints... Rien n'est émouvant, surtout quand les ordinands sont en grand nombre, comme le spectacle de ces hommes couchés côte à côte sur le pavé du temple dans une immobilité de mort. A les contempler, à se rendre compte des pensées et des sentiments dont ils sont pénétrés, à deviner l'émotion qui les étreint, les cœurs s'attendrissent et les yeux se remplissent de larmes...

Quand les Litanies des saints sont terminées, les aspirants au diaconat et à la prêtrise retournent à leurs places. Et l'évêque ordonne les sous-diacres. Cette ordination débute par une allocution appropriée. Elle continue par la remise aux ordinands : d'abord, des instruments de leurs fonctions : un calice avec sa patène, les burettes remplies l'une de vin et l'autre d'eau ; puis, des insignes propres à leur ordre et du livre des Epîtres. Entre ces deux remises, l'évêque invite l'assistance à prier pour ceux qu'il vient d'ordonner et fait lui-même une prière.

Après l'épître, qu'un des nouveaux sous-diacres a dû chanter, commence l'ordination des *diacres*. A l'appel nominal qui les y invite, les aspirants au diaconat viennent à l'autel et se mettent à genoux. L'archidiacre prie l'évêque de les ordonner. Celui-ci demande à l'archidiacre s'il les en sait dignes. Sur sa réponse affirmative, le prélat s'adresse aux assistants et somme quiconque aurait des objections à faire contre leur promotion de les formuler. Si personne ne s'y oppose, le prélat rappelle aux ordinands l'excellence et les devoirs de l'ordre qui va leur être conféré. Puis, il invite l'assistance à prier pour eux et le fait lui-même assez longuement. L'imposition de sa main droite, qui fait du diaconat un sacrement, s'exécute ensuite, avec cette parole ou forme sacramentelle : « Reçois l'Esprit-Saint, pour être fort et résister au démon et à ses tentations. Au nom du Seigneur ! » L'imposition des mains se fait d'abord à chacun des ordinands, puis à tous ensemble, pendant que la prière à l'Esprit-Saint continue. L'évêque revêt ensuite aux nouveaux diacres l'étole et la dalmatique, insignes de leur ordre, et leur fait toucher le livre des Evangiles. Cette ordination s'achève par deux dernières prières.

L'ordination des *prêtres* suit de près celle des diacres. Ici encore l'évêque demande à l'archidiacre si ces aspirants au sacerdoce sont dignes de leur promotion, et aux assistants si quelqu'un a contre eux de justes griefs. Il rappelle ensuite aux ordinands les grandeurs et les devoirs du sacerdoce. Puis, il impose en silence ses deux mains sur la tête de chacun d'eux. Les prêtres présents en font autant. Ensuite, tous ensemble tendent leur main droite vers le groupe des ordinands, pendant que l'évêque demande à Dieu pour ceux-ci les grâces qui font les bons prêtres. Suit une longue prière, après laquelle le prélat impose aux nouveaux prêtres l'étole et la chasuble, insignes de leur ordre. Après une autre prière, il entonne le *Veni creator*. Pendant que le chœur chante cette hymne, il fait une large onction sur les deux mains ouvertes de chaque ordinand, en demandant pour eux la puissance de bénir. Il

leur fait ensuite toucher les vases sacrés qui servent à la sainte messe et contiennent le pain et le vin. En même temps, il leur transmet le pouvoir d'offrir le saint sacrifice. Le chant de l'Evangile, puis l'offerte se font alors ; et, à partir de ce moment, la messe reprend son cours. Il est à remarquer que les nouveaux prêtres la célèbrent conjointement avec le pontife, en récitant avec lui à haute voix toutes les formules, et consacrant avec lui la sainte Eucharistie. Après la Communion, le prélat leur dit qu'ils ne sont plus, pour le Christ, des serviteurs, mais des amis. Il leur fait réciter le Symbole qu'ils doivent prêcher. Il leur impose une seconde fois les mains en leur communiquant, avec l'Esprit-Saint, le pouvoir de remettre les péchés. Il leur demande une promesse de respect et d'obéissance et leur donne le baiser de paix, suivi de sa bénédiction, de quelques conseils et d'une indication prescrivant quelques prières à tous les clercs qui ont pris part à l'ordination.

Je devrais, pour achever l'exposé des rites propres au sacrement de l'ordre, décrire maintenant le sacre des évêques. Mais cette cérémonie est trop rare pour que sa description soit utile au grand nombre, et trop longue pour trouver place dans nos entretiens.

Au surplus, le spectacle des cérémonies propres aux ordinations dont nous avons parlé, considéré avec foi, intelligence et piété, suffira largement pour produire dans l'âme de ses témoins cette conviction que, par le sacrement de l'ordre, les ministres sacrés sont vraiment élevés au niveau des choses divines : « *in iis quæ sunt ad Deum*, » et établis à la fois représentants de Dieu auprès des hommes et représentants des hommes auprès de Dieu.

LES SAINTS DE LA VIEILLE FRANCE

XIV

SAINT BRUNO (1030-1101)

Un nom illustre vient se placer de lui-même à côté des noms célèbres de Gerbert et de Lanfranc, c'est celui de S. Bruno. Il égale ces maîtres par sa science, son enseignement, sa belle parole, mais il les surpasse, parce que non seulement il donna les préceptes, mais il y ajouta des exemples magnifiques. Elle en avait besoin, son époque relâchée, dissolue, dont les mœurs, au dire de S. Pierre Damien, rappelaient celles de Gomorrhe. Alors que tout cédait à l'injustice, à l'argent, à la volupté, que le clergé était atteint dans ses sources vives, et qu'on y rencontrait surtout des illettrés, des concubinaires et des simoniaques, il fonda un ordre austère qui repose sur la pénitence, l'humilité et la pauvreté, et qui est destiné à apprendre aux chrétiens la pratique trop oubliée de la perfection évangélique.

Quoiqu'il soit né à Cologne, c'est un saint français, car il étudia en France, et c'est en France qu'il établit, dans les montagnes du Dauphiné, sa Chartreuse placée si haut, semble-t-il, pour être plus près

du ciel. Aussi bien ses religieux n'avaient-ils que des pensées et des aspirations célestes.

I

Bruno, né vers 1030, de la noble famille des Harenfast, étudia dans l'école métropolitaine de Cologne, où il fut distingué par l'archevêque Annon pour sa vertu, son intelligence pénétrante et ses brillants succès. Les lettres et les sciences avaient pour lui un égal attrait. Plus il apprenait, plus il voulait apprendre. Il y avait alors à Reims un maître renommé, Hérimann. Bruno vint à quinze ans étudier au pied de sa chaire, et il se trouva si bien en France qu'il y resta : « Terre des Gaules, dit un poète du temps, mère et nourrice des héros, Bruno fut ton fils, ce docteur qui versa les flots de sa science sur le monde et sur l'Eglise.

Car Hérimann, âgé déjà, prit sa retraite ; et quand l'archevêque Gervais de Château-du-Loir voulut lui donner un successeur en 1056, tout le monde lui désigna Bruno que l'on comparait à Virgile et à Platon, et qu'on appelait le docteur des docteurs, *doctor doctorum fuit*. Il enseigna donc la théologie et l'Ecriture Sainte et il compta alors parmi ses disciples Odon de Châtillon, le futur pape Urbain II.

C'est alors sans doute qu'il composa son *Exposition des Psaumes* : Il est très difficile, disent les auteurs de l'*Histoire littéraire de la France*, de trouver un écrit de ce genre qui soit à la fois plus solide et plus lumineux, plus concis et plus clair. On y reconnaîtrait aisément un auteur instruit de toutes les sciences et rempli de l'esprit de Dieu. Après avoir expliqué dans une courte préface ce qu'on entend par psautier, et les divers sens qu'on doit distinguer dans les psaumes, c'est-à-dire le littéral, le moral et le spirituel ou mystique, il passe à l'explication du texte. Il y suit ce plan de telle sorte qu'en rendant le sens littéral, il le rapporte toujours au sens spirituel, qui est celui que le Saint-Esprit a eu plus particulièrement en vue dans les psaumes. Par cette méthode, il y montre partout Jésus-Christ et ses membres spirituels, Jésus-Christ et son Eglise. (T. ix, 245).

On y voit qu'il avait étudié S. Ambroise ainsi que S. Augustin, et qu'il savait l'hébreu.

A l'archevêque Gervais succéda Manassès de Gournay, un simoniaque, de mœurs barbares, un tenant de l'antipape Wibert, et un ennemi du pape S. Grégoire VII. Il fit raser la maison de Bruno qui était chancelier, chassa les autres chanoines restés fidèles à la foi et à l'Eglise, confisqua leurs biens et tenta de les faire assassiner. Le comte Ebol de Roucy leur offrit un abri dans sa forteresse. Bruno y passa quatre ans (1076-1080) avec Manassès de Châtillon, prévôt de la cathédrale, et Raoul le Verd, qui devinrent tous deux archevêques de Reims. Dans l'infortune où ils étaient réduits, ils se réfugiaient dans l'oraison et se consolaient par de pieux entretiens. Bruno, plus tard, du fond de la Calabre, rappellera à Raoul le Verd ce temps plein d'épreuves où ils mûrissaient leur vocation :

« Vous souvenez-vous, lui écrivait-il, du temps

où nous étions avec nos compagnons d'exil abrités dans la forteresse du comte Ebol de Roucy ? Vous souvenez-vous de l'entretien que nous eûmes dans le jardin du seigneur Adam sur la frivolité des joies et des richesses de ce monde périssable, sur les éternelles félicités de la gloire des cieux ? Dans la ferveur de l'amour divin qui embrasait nos cœurs, nous fîmes au Saint-Esprit la promesse et le vœu de renoncer le plus tôt possible au monde et de prendre l'habit monastique. Nous aurions sur-le-champ réalisé ce projet, sans l'absence d'un d'entre nous, Fulcy le Borgne, qui était alors à Rome. »

Fulcy assistait en effet, en 1078, au concile de Rome où était jugé l'archevêque simoniaque Manassès. L'intervention du roi de France, Philippe Ier, son cousin, fit traîner la cause en longueur jusqu'en 1080. Il fut alors condamné et Bruno recouvra sa liberté.

II

Sa science, sa sainteté, sa belle parole le désignaient pour le siège archiepiscopal de Reims. Le légat apostolique, Hugues de Die, le recommanda instamment à Grégoire VII ainsi que Manassès de Châtillon. Bruno réussit à écarter ce fardeau qu'il redoutait, et Châtillon fut choisi. Il reprit sans doute ses cours à Reims, hésitant toujours sur sa vocation. Il s'accuse même de tiédeur dans sa lettre à Raoul le Verd : « Les feux du divin amour s'éteignirent peu à peu, nos âmes s'attédièrent, notre ferveur s'évanouit. » Il fut réveillé tout à coup par un coup de foudre.

« L'an de l'Incarnation du Seigneur 1082, » un docteur de Paris, Raymond Diocrès, vint à mourir. C'était un homme éminent en savoir et qui passait pour saint. On exposa son corps dans la grande salle de l'école, en une bière découverte, et le lendemain matin, en présence de l'Université parisienne, des scolastiques et des docteurs, on procéda à la levée du corps. Alors le mort souleva sa tête, se dressa sur son séant, et, d'une voix qui terrifia l'assemblée, il dit : « Par un juste jugement de Dieu, j'ai été accusé ! » Et il reprit sa rigidité cadavérique. Tous sont bouleversés, épouvantés. Que faire ? On décida de surseoir aux funérailles jusqu'au lendemain. Une foule accourut, immense. Comme on allait enlever le cercueil pour porter le mort à l'église, il se dressa de nouveau, et, d'une voix qui glaça tous les cœurs, il cria : « Par un juste jugement de Dieu, j'ai été jugé ! » On retarda encore les funérailles. Le jour suivant, toute la ville en émoi accourut. Le mort releva encore la tête et, avec un accent d'indicible effroi, il prononça : « Par un juste jugement de Dieu, j'ai été condamné ! »

Bruno était présent. Bouleversé jusqu'au fond de l'âme, il se tourna vers ses amis : « Que ferons-nous, mes bien-aimés ? dit-il. Courrons-nous encore à notre perte ? Si l'on traite ainsi le bois vert, que fera-t-on du bois sec ? Vous venez d'entendre la voix d'un homme qui fut grand par la science, et que l'on regardait comme un saint ! Allons au désert, chercher l'arche du salut !

Ils l'écoutent, pleins de componction, puis ils se dirigent ensemble d'abord à Sexfontaines, prieuré du diocèse de Langres, qui venait d'être donné à S. Robert de Molesmes. Robert songeait à réformer les Bénédictins, ce qu'il fit à Cîteaux ; Bruno attendait des lumières divines pour créer un Ordre austère. Les deux saints s'entretennent de leurs projets et s'en vont à Molesmes pour réfléchir et prier. Bruno est accompagné de six de ses amis : Landuin, qui lui succédera ; deux chanoines, Etienne, de Bourg, et Etienne, de Die ; le prêtre Hugues, et deux frères convers, André et Guarin. Ils eurent un soir un long et solennel entretien. Bruno se retira ensuite à l'église, où il se mit en oraison. Vaincu par la fatigue, il s'endormit. Trois anges lui apparurent et lui dirent : « Va, ton œuvre sera bénie et Dieu est avec toi.

Cette œuvre, il en entrevoyait déjà la beauté et les sublimes rigueurs. Robert de Molesmes avait pour ami Hugues de Châteauneuf, évêque de Grenoble, dans le diocèse duquel il y avait d'âpres et pieuses solitudes. Hugues avait été sacré par Grégoire VII lui-même, malgré sa résistance. C'est ce grand et saint évêque qu'ils vont trouver avec la recommandation de Robert de Molesmes. La veille de leur arrivée, l'évêque de Grenoble, la nuit, se vit conduit en songe dans un désert de montagnes de son diocèse, qu'on appelait *Carthusia*, la Chartreuse. Il vit sept étoiles brillantes qui le précédaient sur la route bordée de rochers, et, au fond, un temple que Dieu bâtissait lui-même. Le lendemain, quand Bruno se présenta à lui, il le reconnut : c'était son ancien maître dont il avait suivi les legons, à Reims. Lui et ses compagnons, c'étaient bien les sept étoiles qu'il avait vues, et que devait-il faire que de les conduire lui-même au désert de la Chartreuse que Dieu lui avait indiqué comme le lieu du repos de leurs âmes ?

Il les garda quelques jours auprès de lui, s'entretenant avec eux de leurs projets, de leur ardent désir de pénitence, de prière et de travail, et, ravi des paroles de Bruno qui ne respiraient que le sacrifice pour l'amour de Dieu, que la doctrine de l'immolation pour sauver leurs âmes et pour donner à l'Eglise des exemples, des lumières qui touchent et convertissent tant de malheureux, simoniaques, voluptueux et indignes, il partit avec eux pour le désert. Ils franchissent des torrents et des précipices, s'ouvrent des chemins avec la hache à travers les broussailles, parmi les hurlements des bêtes féroces, symbole de la rage des démons ; car ceux-ci voyaient arriver des saints, des hommes mortifiés qui luttaient contre eux, contre le mal, des vainqueurs. L'évêque bénit leur future demeure, ces lieux incultes et sauvages où s'épanouissent tant de fleurs de sainteté, puis il reprend le chemin de Grenoble.

Bientôt il revient. Déjà Bruno a bâti des cabanes de branchage et une chapelle en l'honneur de la Mère de Dieu, *Sancta Maria in Casalibus*. L'évêque y ajoutera des constructions de bois, plus solides, et il aime tellement ce désert où l'on prie si bien, loin du monde, où la parole du fondateur est si douce, si enflammée, si céleste, qu'il veut y demeurer. Mais

Bruno lui dit : « Retournez au troupeau qui vous est confié. Remplissez les devoirs de votre charge pastorale. »

Et l'évêque obéit comme un enfant, mais il laisse son cœur dans cette heureuse et terrible solitude.

XV

LA CHARTREUSE

I

La Chartreuse de S. Bruno était le séjour de la pauvreté, de la mortification, de la prière orale, de la méditation et du travail. Le costume des religieux consistait en une chemise de laine grossière, une robe de bure avec un cordon de cuir, un scapulaire et un capuchon blancs. Le fondateur, qui avait été un brillant professeur, voulut que l'étude eût la place principale dans la vie des Chartreux, c'est pourquoi l'Ordre produisit tant d'ouvrages, de manuscrits, tant de copies et de documents précieux pour l'histoire. Depuis l'Exaltation de la Sainte Croix jusqu'à Pâques on n'y fait qu'un repas par jour. Chacun a sa cellule et on lui apporte sa portion de nourriture par une sorte de tour. Les Matines et les Vêpres sont chantées à l'église. Les moines prennent leur repas en commun les dimanches et les jours de fête ; à des jours désignés, ils font ensemble leurs promenades, sur les montagnes et parmi les rochers qui ont entendu les prières et les exhortations de S. Bruno. Cet Ordre est le seul qui n'ait jamais eu besoin de réforme. Le fondateur n'écrivit cependant pas ses règlements, ils se perpétuèrent par des coutumes qui furent recueillies par Guigues, le cinquième prieur des Chartreux, et augmentées en 1258 par Bernard de Latour.

La ferveur était grande dans la jeune communauté où le père de S. Hugues de Châteauneuf, Odilon, voulut finir ses jours. Il se fit chartreux à 70 ans, et comme il y avait alors peu de monastères de femmes, sa pieuse épouse vécut de la vie religieuse et fit ses vœux de religion dans la demeure de l'évêque de Grenoble, son fils.

La petite communauté vivait heureuse depuis cinq ans, dans cette solitude austère, mais toute fleurie de sacrifices et de vertus, quand un jour le fondateur leur apparut, le front triste, et la figure bouleversée. Un de ses anciens disciples de Reims, Odon, de Châtillon-sur-Marne, avait été élevé sur le siège de S. Pierre sous le nom d'Urbain II. L'antipape Wibert, qui se faisait appeler Clément III, soutenu par l'empereur Henri IV, était entré à Rome et, le 8 juin 1089, il avait pris possession de la basilique de Saint-Pierre, où il avait tenu un concile d'évêques schismatiques et rédigé une sorte d'Encyclique pour annoncer *urbi et orbi* que l'Eglise de Dieu était enfin délivrée, par la grâce impériale, des pontifes intrus Grégoire VII, Victor III et Urbain II. Celui-ci, réfugié dans l'île du Tibre et défendu seulement par quelques fidèles, avait résolu de parcourir les diverses provinces du monde chrétien pour les rallier à la cause de la justice et de la vé-

rité, et il écrivait à S. Bruno, le pressant de venir à Rome, afin de l'aider de ses lumières, de l'autorité de sa parole et de ses vertus.

Quand le fondateur lut à ses frères le rescrit pontifical, ils ne purent retenir leurs larmes, et lui-même fut saisi d'une immense douleur.

— Frères bien-aimés, leur dit-il, tout mon désir serait de rester avec vous. Aucune séparation ne peut m'être plus cruelle. Mais, vous le savez, tout fidèle doit obéir à l'appel apostolique. Retenez donc vos larmes et n'ajoutez pas à ma douleur le spectacle déchirant de la vôtre. Demeurez en cette solitude où il a plu à Dieu de se construire par nos mains une maison où il daigne habiter. Le vénérable évêque Hugues de Grenoble vous dirigera et vous protégera jusqu'au jour où je reviendrai joyeux dans le désert avec la bénédiction apostolique. L'absence même ne nous séparera point. Car je serai toujours présent d'esprit, sinon de corps, au milieu de vous.

A ces mots ils se récrièrent :

— Père, vous êtes notre espérance, notre consolation, notre conseil. Que deviendrons-nous sans vous ? Emmenez-nous, emmenez-nous avec vous ! »

Bruno ne put résister à leurs larmes. Il remit la Chartreuse entre les mains de Séguin, abbé de la Chaise-Dieu, un de leurs principaux bienfaiteurs, et il partit avec douze de ses frères. Urbain II fut heureux d'avoir auprès de lui son ancien maître, il le consulta en toutes choses et l'employa aux négociations les plus délicates. Après quelques mois, Bruno demanda au Pape de lui permettre de retourner dans sa sévère et douce solitude, mais le Pontife avait besoin de lui, il demeura inexorable. Les frères durent se résigner à rester orphelins. Saint Bruno leur donna pour prieur Landuin, son premier disciple, et ils revinrent à la Chartreuse où ils persévérèrent dans leur vocation, priant pour leur père qui combattait pour l'Eglise, et d'ailleurs encouragés par ses lettres nombreuses qui leur apportaient lumière et joie. Ces lettres sont malheureusement perdues.

Ils eurent bien à subir encore une forte tentation suscitée par le démon, ennemi de leur belle œuvre naissante. Il leur suggéra qu'ils n'étaient pas dans leur voie, que dans cet horrible désert où ils seraient la proie de l'ennui, du climat, des privations, ils ne pourraient rendre aucun service à l'Eglise. Comme ils se redisaient cela avec amertume, un vieillard vénérable leur apparut et leur dit : « Soyez sans inquiétude. La Bienheureuse Vierge Marie vous protégera, si vous récitez chaque jour en son honneur les sept heures de son Office. » Ils s'y engagèrent et la paix intérieure leur revint, avec l'allégresse spirituelle. Ils pensèrent que ce vieillard était S. Pierre en personne, et ils en eurent comme la certitude, quand Urbain II, au concile de Clermont, recommanda cet Office à tout le clergé.

II

S. Bruno accompagna le pape Urbain II dans sa vie errante à Capoue, à Salerne, à Tarente, au concile de Bénévent le 27 mars 1091, et il obtint

enfin la permission de retourner dans sa chère solitude. Il se disposait à partir, quand l'archevêque de Reggio vint à mourir. Les habitants supplièrent le Pape de placer S. Bruno à la tête de leur Eglise, et Urbain II y consentit avec bonheur, car il pourrait l'avoir ainsi plus fréquemment auprès de lui. C'est ce que le saint cénobite redoutait : il voulait être tout entier à sa vocation, tout entier à Dieu. Sachant qu'Urbain II se rendrait bientôt en France pour y prêcher la croisade, il s'abstint de retourner près de ses compagnons de la Chartreuse, car le pontife pourrait l'engager à sa suite en France et peut-être lui imposer quelque évêché. C'est pourquoi il se décida à se retirer au désert de la Torre, en Calabre, dans le diocèse de Squillace. Sa liberté lui fut rendue le 12 octobre 1092, il s'empressa d'en profiter et il partit avec quelques disciples, avides comme lui de recueillement et de solitude avec Dieu. Sa lettre à Raoul le Verd nous peint son bonheur. Il remercie son ami des lettres très suaves que celui-ci lui prodigue ainsi qu'à ses frères. Il le rassure touchant sa santé physique, qui est bonne : « Plût à Dieu, ajoute-t-il, que l'âme soit aussi vaillante ! »

« En compagnie de fervents religieux, quelques-uns fort instruits, mais tous faisant courageusement la veillée des armes pour attendre le retour du Seigneur et se trouver prêts à lui ouvrir quand il frappera à la porte, j'habite sur les frontières de la Calabre un désert suffisamment éloigné de toute habitation humaine. Le charme de ce séjour, la pureté de l'air, la beauté de ce vallon protégé par un rempart de montagnes, couvert de prés fleuris et de verdoyants pâturages ne peut se décrire... La solitude a d'autres jouissances que celles-là, les jouissances de la divine contemplation ; mais, dans le spectacle des merveilles de la création terrestre, il repose et relève son esprit fatigué par les labeurs de l'étude et l'austérité de la discipline. C'est l'arc qui ne peut toujours rester tendu. Quels trésors de joie procurent la solitude et le silence ! Ceux-là seuls qui en font l'expérience peuvent le savoir. Ici les hommes vaillants ont le bonheur de pouvoir rentrer en eux-mêmes, habiter leur âme, la cultiver, y semer les germes de toutes vertus, y recueillir les fruits du paradis, la récompense de la lutte et des combats. Dieu donne à ses athlètes la paix tant désirée, cette paix que le monde ignore, et la joie dans l'Esprit-Saint. Là est cette part très excellente que Marie a choisie par prédilection, et qui ne lui sera point enlevée. »

Sa solitude fut troublée un jour par les ébats et les clameurs d'une chasse bruyante. Les chiens arrivent près des cellules, et se mettent en arrêt. Leur maître accourt et aperçoit des hommes pauvrement vêtus qui prient de tout leur cœur, les yeux levés au ciel. C'était Roger de Sicile, comte de Calabre. Saisi de respect, il descend de cheval et s'entretient avec eux. Pourquoi sont-ils dans ce désert ? Que font-ils ? Bruno lui explique leur vocation, leur vie de prière et de travail, leur souci de plaire à Dieu et de vivre en modelant leur vie sur celle de Jésus-Christ. Le comte est tellement touché de ces paroles

humbles et ardentes qu'il leur donne une église dédiée à sainte Marie et à S. Etienne, et depuis il vint souvent les visiter.

Une nuit, Bruno lui apparaît tout éploré et lui dit : « Levez-vous, prenez vos armes, prévenez vos ennemis. » Roger assiégeait Capoue, et Serge, un de ses capitaines, avait promis de le livrer aux assiégés dans une sortie. Il se lève, et trouve en effet les conjurés prêts à le trahir. Sa présence les déconcerte. A la tête de ses hommes d'armes, il les met en fuite et s'empare de la ville. Rentré à son château de Squillace, il tombe malade et Bruno va le visiter avec quatre de ses disciples. Le prince lui raconte la vision qui l'a sauvé, et le remercie vivement :

— Ne m'attribuez pas cette faveur, lui dit le pieux solitaire, mais à l'ange qui veille sur votre vie.

Roger ne persiste pas moins à croire que c'est à la protection du saint qu'il doit son salut et il lui donne le monastère de Saint-Jacques, avec son château et ses dépendances, pour la subsistance de ses religieux.

Cependant tous ses compagnons de France étaient morts loin de lui, Landuin le premier. Urbain II était mort aussi. Bruno les pleura amèrement, mais une voix intérieure l'avertissait qu'il irait bientôt les rejoindre. Un dimanche d'octobre 1101, les moines de ses deux monastères de Calabre étaient réunis autour du pauvre lit de planches, couvert de cendres, où il attendait la venue du Maître. Il leur faisait ses adieux de sa voix pénétrante et claire, et les exhortait à rester fidèles. Tout à coup il se tut, défaillant. Puis, reprenant ses forces, il commença à faire à haute voix sa confession générale. Quand il l'eut terminée, il leur demanda :

— Croyez-vous qu'après cela je sois digne de recevoir l'Eucharistie ?

Ils répondirent par des sanglots ; sa confession en effet avait été si édifiante ! Ils le soulevèrent avec tendresse dans leurs bras, il reçut avec une foi très vive le saint Viatique et s'endormit doucement dans le Seigneur, pendant qu'autour de lui tous pleuraient silencieusement leur père qu'ils ne reverraient plus, qu'ils n'entendraient plus. Mais ses paroles, ses exemples demeuraient. Ils vivraient de son esprit et ils seraient sauvés par les douces rigueurs de la règle qu'il leur laissait.

EN LISANT

RÉPONSES AUX OBJECTIONS CONTRE LA COMMUNION DES PETITS ENFANTS

De Mgr Ruch, dans le *Bulletin ecclésiastique du diocèse de Strasbourg*, no du 15 janvier 1928, reproduit dans *Hostia* d'avril 1928 (Toulouse, 9, rue Montplaisir; mensuelle, 7 f. 50 par an, Etranger 11 fr.) :

On dit : « Les enfants qui viennent d'avoir l'âge de raison ne peuvent RECEVOIR DIGNEMENT la communion. » En réalité, personne ne peut recevoir dignement la communion. Mais tout fidèle est autorisé à s'approcher de la Table sainte, s'il est en état de

grâce et s'il a l'intention droite. Cette dernière disposition est officiellement définie par l'Eglise. Il y a intention droite, si le communiant ne se laisse conduire ni par l'usage, ni par la vanité, ni par quelque raison humaine, mais veut satisfaire le bon plaisir de Dieu, s'unir plus étroitement à lui par la charité et par ce divin médicament remédier à ses infirmités et à ses défauts. (Décret de la Sacrée Congrégation du Concile du 20 décembre 1905). Or, cet état de grâce et cette intention droite, un enfant peut les avoir avant treize ans, dès qu'ayant l'âge de raison il est suffisamment instruit des vérités religieuses. Cet état de grâce et cette intention droite, il peut même les avoir plus parfaitement à huit ans qu'à treize.

On dit : « Les connaissances du petit enfant ne seront pas précises, il ne saura pas ce qu'il fait. » L'Eglise exige non seulement que l'enfant ait l'âge de raison, mais encore « qu'il connaisse à sa manière au moins les mystères de la foi qui sont de nécessité de moyen pour le salut, et qu'il s'approche de la Sainte Eucharistie avec la dévotion qui répond à la faiblesse de son âge. » (Canon 854, § 3). L'intelligence de l'enfant n'est pas aussi grande que celle d'un adulte. Chacun a de l'Eucharistie l'idée qu'il peut avoir. Personne, d'ailleurs, pas même le plus grand génie, ne la comprend. Quant à la piété, à coup sûr, elle sera celle d'un enfant, donc encore toute simple et naïve, mais elle peut être aussi vive que celle d'un adulte, elle peut l'être davantage. En fait, il en est plus d'une fois ainsi. Personne ne peut le nier.

On dit : « La première communion faite à treize, quatorze ans, laissait de plus profonds souvenirs. Rien n'empêche de très bien préparer la première communion des petits enfants. Sans doute, on doit réserver pour la rénovation des promesses de baptême certaines cérémonies extérieures. Mais il n'est pas défendu de faire précéder la première communion des petits enfants d'une retraite de plusieurs jours. C'est même ce que recommande le décret *Quam singulari*, 50. Qui sait même si, faite plus tôt, à un âge où l'enfant est moins distrait par des préoccupations d'études, où son cœur n'a encore été ni effleuré ni gâté par le contact du monde, où son imagination et sa mémoire sont plus fraîches, cette première communion ne le frappera pas davantage et ne sera pas mieux retenue ? Au reste, même si cet avantage était compromis, il est largement compensé. Le don de la grâce et de la présence de Jésus ne l'emportent-ils pas sur tout autre profit ?

On dit : « N'y a-t-il pas danger de voir l'enfant recevoir une moins bonne formation religieuse ? C'est tout le contraire qui est vrai. Comme le disent nos Statuts, art. 305, « avant d'admettre l'enfant à la première communion, le curé doit acquérir la certitude morale qu'il poursuivra son instruction catéchétique jusqu'à l'âge de la rénovation solennelle des vœux du baptême. Le curé peut même exiger une promesse écrite, s'il le juge opportun, et il la conservera soigneusement dans les archives de la paroisse. » Dans ce diocèse, d'ailleurs, en raison des lois sco-

laïres, ce danger ne peut guère exister. Et alors, si ce péril est écarté, ne faut-il pas, au contraire, affirmer que rien ne sera plus efficace pour la formation morale et religieuse de l'enfant que la réception précoce et fréquente du sacrement de l'Eucharistie ?

On dit : « *La communion solennelle n'a plus de raison d'être.* » C'est une erreur. Cette cérémonie de la rénovation des engagements de baptême au moment où l'enfant, plus intelligent, plus instruit, prêt à entrer dans la vie, connaît mieux les dangers du monde et la fragilité de son âme, a une très grande utilité. Bien préparée, bien faite, elle peut exercer sur l'orientation de la vie une influence profonde et décisive. Il importe seulement que le sens de cet acte soit vraiment compris de l'adolescent. Il faut qu'on l'ait bien instruit de l'importance de sa démarche et du caractère sacré de son engagement. A coup sûr, la cérémonie n'a plus la signification qu'elle avait jadis, lorsqu'elle était accompagnée de la première communion. Mais elle a une raison d'être suffisante, elle demeure très utile. Et même l'attention de l'adolescent qui, autrefois, était dispersée sur deux objets : première communion et renouvellement des vœux de baptême, peut désormais être dirigée tout entière sur la pensée du serment de fidélité et de persévérance. Les communions antérieures à cet acte doivent aussi le préparer. On peut d'ailleurs donner à ce renouvellement une pompe extérieure très capable d'impressionner l'enfant et de l'aider à bien préparer, à saintement accomplir, à retenir toujours ce grand acte.

On dit : « *Dans les grandes paroisses, où il y a beaucoup d'enfants, le clergé déjà surmené ne peut préparer les tout petits à la première communion.* » Cela peut être vrai. Il faut alors chercher des collaborateurs, des catéchistes volontaires. On en trouve dans des villes de France beaucoup moins pieuses que celles d'Alsace et où le clergé paroissial ne peut pas faire appel à des religieux ou à des religieuses. Donc, dans ce diocèse aussi, ces catéchistes volontaires peuvent être facilement découverts. Le prêtre n'aura plus qu'à se réserver ce qui ne peut être fait que par lui et ainsi la loi de l'Eglise sera respectée.

En un mot, que les prêtres apportent à l'exécution de ce devoir toute leur intelligence, tout leur cœur et toute leur énergie, et alors, tout le monde le constatera bien vite, l'accomplissement de la loi de l'Eglise, loin de causer le plus petit dommage aux familles ou aux paroisses, sera pour les fidèles et le clergé une source de grâces et de bénédictions.

LA MORT DU ROI FERDINAND DE ROUMANIE ¹

Ce spectacle d'un deuil public et national, je l'avais trouvé à Vienne, le 20 juillet ² ; le 25, il attristait Budapest ³, et j'allais le retrouver en Roumanie,

¹ Extrait d'une Conférence faite à Rome, le 11 décembre 1927, par Mgr d'Herbigny et reproduite dans les *Etudes* du 20 janvier 1928 sous le titre : *Une visite aux Patriarches Orientaux*.

² A la suite des essais de révolution du 15 juillet.

³ Causé par la mort, le matin du lundi 25 juillet, au palais épiscopal d'Eztergom, de l'archevêque de Gran, le cardinal Czernoch, primat de Hongrie.

où le roi Ferdinand venait de mourir ⁴. Là, quelques constatations, assez inattendues, s'imposèrent à mon attention. Dès le 26, dans le premier diocèse du rite roumain-uni, à Oradea Maré, en l'absence de Mgr Frentiu, retenu encore à Bucarest par les funérailles royales, j'apprends que les autorités civiles et orthodoxes ont tout fait pour cacher au peuple que son roi, catholique de naissance et resté catholique ⁵, est mort catholique. Il a pourtant regu plusieurs fois la sainte communion durant sa maladie ; sur sa demande, un prêtre catholique allait assez souvent dire la sainte messe devant lui au palais, mais son peuple n'avait le droit d'en rien savoir. De son testament furent coupées — matériellement arrachées — les paroles où il disait que, fidèle à sa foi, il mourait en enfant de l'Eglise catholique. Le télégramme du Saint-Père, ses condoléances ne furent pas publiés, parce que le peuple y aurait appris que son roi, vénéré comme l'unificateur de la nation, avait été un grand serviteur de la Roumanie, tout en gardant sa foi catholique.

Comme je l'ai su positivement, le malade, l'agonisant souffrit profondément de ces dissimulations ; elles l'humiliaient. Mais sa volonté, depuis assez longtemps, ne pouvait plus s'imposer, même dans le cercle intime de la famille. En cette détresse, le malheureux souverain voyait pieusement une expiation ; il priait pour ses enfants. « Une éducation catholique et pieuse répétait-il à quelques intimes, eût armé contre le scepticisme et contre les passions une jeunesse inexpérimentée, elle eût servi le pays et la dynastie, mieux que toutes les faiblesses. » Repentant, pardonné par l'Eglise, ce père offrait chrétiennement ses souffrances, en union avec la Passion de Notre-Seigneur, spécialement pour le bien spirituel de ses enfants. La prière catholique suivit la pauvre âme outre-tombe, mais le clergé catholique dut s'abstenir de toute participation aux cérémonies religieuses des funérailles. Les dissidents, n'ayant pu l'avoir vivant, l'accaparaient mort.

⁴ A Sinaia, le mercredi 20 juillet.

⁵ Sous la pression de la Russie et par la volonté de son oncle Carol I^{er}, Ferdinand laissa baptiser ses enfants dans l'Eglise roumaine schismatique et fut excommunié. Dès 1918 il demanda sa réconciliation avec l'Eglise catholique, rempli en 1921 les conditions exigées par le Saint-Siège et le dimanche de la Trinité, 22 mai de cette même année, reçut la communion des mains du Nonce apostolique, dans une cérémonie solennelle à la cathédrale de Bucarest. (Nous empruntons ces détails à la *Docum. cath.* du 27 août 1927, col. 317).

En vente à nos Bureaux

Retraites de Communion solennelle. On en trouvera dans les années 1904 (8 f.), 1921, 1922 et 1926 (10 f. chacune) de notre *Prédication*. En vente à nos bureaux (années en fascicules ; port en sus).

Pour votre Confession. Examen de conscience à l'usage des enfants de la Communion solennelle, suivi d'un *Chemin de Croix*. 48 p. in-32, *franco* 0 f. 30 ; les dix, 2 f. 25 ; les 50, 10 f. 45 ; le cent, 20 f. 55.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 25 aprilis 1928.

EUG. LINDECKER, Vic. gen.

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de l'AMI DU CLERGÉ

Ami du Clergé du 3 mai 1928

Deuxième

partie :

PRÉDICATION

SOMMAIRE

Cours de prônes sur le Credo. — LVI. Qu'est-ce que le Saint-Esprit, 257.

Pour la fête de sainte Jeanne d'Arc. — II. Jeanne d'Arc et l'Eucharistie, 259.

Panégyrique de S. Jean-Baptiste de la Salle. — Sa vie et son œuvre, 266.

COURS DE PRONES SUR LE CREDO

LVI

QU'EST-CE QUE LE SAINT-ESPRIT

Mes frères,

S. Paul évangélisant l'Asie Mineure venait d'arriver à Ephèse. Il y trouva un petit groupe d'une douzaine de disciples ; pensant qu'ils étaient chrétiens, il leur demanda s'ils avaient après leur baptême reçu le Saint-Esprit, c'est-à-dire le sacrement de confirmation. Et eux de lui répondre : « Nous n'avons même pas entendu dire qu'il y ait un Saint-Esprit. — Quel baptême avez-vous donc reçu ? » leur demanda l'apôtre. Ils n'avaient reçu que le baptême de pénitence qu'administrait Jean-Baptiste sur les bords du Jourdain. S. Paul se hâta de les instruire de la religion chrétienne, leur donna le baptême au nom de Jésus-Christ, puis leur imposant les mains fit descendre sur eux le Saint-Esprit. (Act., XIX, 1-6).

Grâce à Dieu, m. f., vous êtes mieux instruits que les disciples de Jean-Baptiste, et vous connaissez le Saint-Esprit que vous avez reçu au jour de votre confirmation. Vous le connaissez mieux encore quand nous aurons expliqué le huitième article du Symbole : « Je crois au Saint-Esprit. » Par cet article, nous faisons profession de croire qu'il y a un Saint-Esprit, — que ce Saint-Esprit est Dieu, — et qu'il procède à la fois du Père et du Fils.

I

Et d'abord, il y a un Saint-Esprit, autrement dit, il y a en Dieu une troisième Personne appelée le Saint-Esprit. Les Saintes Ecritures nous en parlent fréquemment. Dans l'Ancien Testament, nous voyons David adresser à Dieu cette prière : « *Et Spiritum Sanctum tuum ne auferas a me.* Ne me retirez pas, Seigneur, votre Esprit-Saint. » (Ps. I, 13). L'auteur du livre de la Sagesse dit pareillement au Seigneur : « Comment connaître vos pensées si vous ne donnez la sagesse, et si vous n'envoyez du haut du ciel votre Esprit-Saint ? » (Sag., IX, 17).

Mais c'est surtout dans le Nouveau Testament qu'il est parlé de cet Esprit-Saint. C'est par la vertu du Saint-Esprit que la Vierge Marie conçoit le Fils unique de Dieu : « L'Esprit-Saint viendra sur vous,

dit l'ange à Marie, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre. » C'est le Saint-Esprit qui révèle à sainte Elisabeth le mystère de l'Incarnation et qui purifie du péché originel S. Jean-Baptiste avant même sa naissance : « Dès qu'Elisabeth eut entendu le salut de Marie, l'enfant tressaillit dans son sein et elle fut remplie du Saint-Esprit. » C'est le Saint-Esprit qui, sur les bords du Jourdain, descend du ciel sur Notre-Seigneur que Jean-Baptiste vient de baptiser. C'est en son nom, en même temps qu'au nom du Père et du Fils, que Notre-Seigneur ordonne aux apôtres de conférer le saint baptême : preuve évidente que le Saint-Esprit est une personne divine distincte comme le Père et le Fils. A maintes reprises, Notre-Seigneur le promet à ses apôtres comme l'Esprit de vérité qui leur enseignera toutes choses, comme le Paraclet qui les consolera de son départ. Et cette promesse il la réalise le jour de la Pentecôte : dix jours après l'Ascension, cet Esprit que le Maître leur a promis descend sous forme de langues de feu sur les apôtres réunis dans le Cénacle.

Ces signes visibles sous lesquels le Saint-Esprit s'est montré n'étaient pas, ai-je besoin de vous le dire ? le Saint-Esprit lui-même, mais des symboles par lesquels il manifestait sa présence et ses opérations. La *colombe* dont il emprunte la forme au baptême de N.-S. signifiait l'innocence, la pureté, la fécondité des bonnes œuvres dont le Saint-Esprit est l'inspirateur. La *nuée* dans laquelle il se cache au jour de la Transfiguration représente la protection dont le Saint-Esprit couvre les âmes qui lui sont chères. Les *langues de feu* indiquaient l'intelligence ; la *lumière*, le don des langues, l'amour de Dieu, l'ardeur de la charité dont il venait embraser les apôtres et tous les hommes.

Oui, tous ces signes sous lesquels le Saint-Esprit s'est montré n'étaient que des symboles ; pour lui, comme son nom l'indique, il est un pur esprit. Mais pourquoi ce nom d'Esprit, de Saint-Esprit lui est-il donné plutôt qu'au Père et au Fils, qui en tant que personnes divines sont eux aussi de purs esprits et infiniment saints ? Les trois personnes de la Sainte Trinité ne peuvent porter le même nom ; autrement on ne les distinguerait pas. Les deux premières ayant entre elles des relations qui permettent de leur donner des noms qui leur sont propres, ceux de Père et de Fils, celui d'Esprit, de Saint-Esprit, est resté à la troisième personne comme son nom spécial. Il lui convient du reste admirablement. Le mot *esprit* signifie *souffle*. Or, n'est-ce pas en soufflant sur ses apôtres dans le Cénacle, le soir de Pâques, que Notre-Seigneur leur donna le Saint-Esprit en leur disant : « Recevez le Saint-Esprit ; les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez... » — De même que dans l'ordre physique le souffle, la respiration sont les moteurs des corps, ainsi dans l'ordre spirituel la volonté est le moteur qui fait agir les âmes raisonnables. Or, c'est précisément en s'aimant l'un l'autre par un acte éternel de leur volonté, que le Père et le Fils produisent le Saint-Esprit, terme essentiel, produit éternel et substantiel de leur amour réciproque.

II

Il y a un Saint-Esprit. De même que Dieu le Père n'a jamais pu exister sans se connaître et que cette connaissance éternelle et substantielle est le Fils, de même jamais le Père et le Fils n'ont pu subsister sans s'aimer, et cet amour éternel et substantiel lui aussi constitue le Saint-Esprit. Or ce Saint-Esprit, troisième personne de la Sainte Trinité, est Dieu comme le Père et le Fils ¹.

En plus de vingt-cinq endroits du Nouveau Testament, remarque un théologien (Hurter), non seulement il est fait mention du Saint-Esprit, mais son nom est associé à celui du Père et du Fils, et cela sur le pied de l'égalité. Or cette mention si souvent répétée de l'Esprit-Saint en la compagnie du Père et du Fils, nous oblige à croire que le Saint-Esprit est lui aussi une personne divine, de condition, de dignité égale à la leur. Ce serait une impiété, remarque S. Athanase, de considérer le Saint-Esprit comme un être créé et ayant eu un commencement, alors que les Saintes Ecritures le mettent partout sur le même rang que le Père et le Fils et lui rendent les mêmes honneurs.

Non seulement, dans l'Evangile, le Saint-Esprit est mis sur le même pied que le Père et le Fils, mais dans les Actes des Apôtres il reçoit expressément le nom de Dieu. Dans la ferveur de leur charité, les premiers chrétiens vendaient leurs biens et en remettaient le prix aux apôtres pour le faire servir aux besoins de tous. Deux époux, Ananie et Saphire, ayant vendu un champ, prétendirent en verser le prix total, tout en en gardant une partie. A cette occasion S. Pierre leur adresse ce reproche qui ne laisse aucun doute sur la croyance de l'apôtre et des fidèles de son temps en la divinité du Saint-Esprit : « Ananie, pourquoi Satan a-t-il rempli ton cœur au point que tu mentes au Saint-Esprit et que tu retiennes quelque chose du prix de ce champ ? Ne pouvais-tu pas, sans le vendre, en rester possesseur ? Et après l'avoir vendu, n'étais-tu pas maître de l'argent ? Comment as-tu pu concevoir un pareil dessein ? Ce n'est pas à des hommes que tu as menti, mais à Dieu. » Pour S. Pierre, et S. Pierre parlait et écrivait sous la dictée de Dieu, mentir au Saint-Esprit c'est mentir à Dieu. Le Saint-Esprit est donc Dieu.

Du reste, les Saintes Ecritures attribuent au Saint-Esprit les prérogatives et les perfections infinies de Dieu.

Il en a la *sainteté*, non pas une sainteté accidentelle, partielle, reçue d'ailleurs, mais la sainteté essentielle, source de toute la sainteté que reçoivent les créatures. Toutes les fois que les Saintes Ecritures parlent de lui, elles l'appellent l'Esprit-Saint d'une manière absolue, c'est en quelque sorte son nom propre. — Il en a l'*immensité*. Il le faut bien, dit S. Ambroise, pour habiter dans le cœur de tant de fidèles répandus dans le monde entier. — Il en a la

science infinie. « Le Consolateur, l'Esprit-Saint que mon Père enverra en mon nom, dit Notre-Seigneur aux apôtres, celui-là vous enseignera toutes choses et vous rappellera tout ce que je vous ai dit. » Pour enseigner toutes choses, il faut que sa science n'ait point de limite. Pour rappeler aux apôtres tout ce que N.-S. leur a enseigné, il faut qu'il ait la même science infinie, donc qu'il soit Dieu comme lui. — Il en a la *toute-puissance*. Au jour de l'Ascension, N.-S. dit à ses disciples : « Voici que je vais vous envoyer ce que mon Père a promis ; pour vous, restez dans la ville jusqu'à ce que vous soyez revêtus de la puissance d'En Haut. » (Luc, xxiv, 49). Et quelle sera donc cette puissance ? Les Actes nous le disent : « Lorsque le Saint-Esprit descendra sur vous, vous serez revêtus de force et vous me rendrez témoignage à Jérusalem, dans toute la Judée et la Samarie et jusqu'aux extrémités de la terre. » (I, 8).

III

Enfin, quand nous récitons le 8^e article du Symbole : « Je crois au Saint-Esprit, » nous faisons profession de croire que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils. Cette croyance, nous l'exprimons d'une façon plus explicite dans le Symbole de Nicée que nous chantons à la messe : « Je crois au Saint-Esprit, Seigneur et auteur de la vie, qui procède du Père et du Fils, qui est adoré et glorifié conjointement avec le Père et le Fils, qui a parlé par les prophètes. »

Que le Saint-Esprit procède du Père, tout le monde en convient ; mais les Grecs schismatiques n'admettent pas qu'il procède également du Fils. Sous prétexte que le Symbole de Constantinople et celui de Nicée ne le disent procéder que du Père et que l'expression *Filioque* ne fut ajoutée au Symbole de Nicée qu'après coup, les schismatiques grecs la rejettent.

A la vérité, cette expression *Filioque* ne fut ajoutée au Symbole de Nicée que successivement. Elle le fut tout d'abord en Espagne en 477, pour protester contre l'erreur des Goths ariens qui prétendaient que le Saint-Esprit est une créature du Fils. Elle fut ajoutée ensuite en Allemagne, puis en France. Longtemps l'Eglise romaine s'abstint de l'adopter, non pas qu'elle n'admit point la procession du Saint-Esprit du Fils comme du Père, car plus d'une fois elle professa le dogme que cette expression affirme, mais elle évitait d'ajouter le *Filioque* au Symbole de Nicée par respect pour ce Symbole, et par obéissance aussi pour le concile d'Ephèse, qui avait défendu de composer aucun Symbole autre que celui de Nicée. Aussi, au IX^e siècle, Charlemagne ayant demandé au pape Léon III d'approuver cette addition, ce pontife refusa. Mais la coutume d'ajouter le *Filioque* ne s'en maintint et ne s'en répandit pas moins, et elle finit par devenir si universelle dès le XI^e siècle qu'en 1064 l'empereur S. Henri ayant demandé au pape Benoît VIII de la laisser chanter à Rome, celui-ci le permit. Au second concile de Lyon et à celui de Florence elle fut définitivement approuvée par les Latins et les Grecs qui faisaient partie de ces con-

¹ Au IV^e siècle, l'évêque arien Macedonius, que l'empereur Constance avait contre tout droit placé sur le siège de Constantinople, nia la divinité du Saint-Esprit. Il fut condamné en 381, lui et ses adeptes, par le Concile de Constantinople.

ciles. Le concile de Florence, en particulier, définit solennellement, en 1439, « comme une vérité de foi que tout chrétien doit croire, recevoir et professer, que le Saint-Esprit est éternellement du Père et du Fils, qu'il a son essence et son être subsistant du Père et du Fils tout ensemble, et qu'il procède éternellement de l'un et de l'autre, comme d'un seul principe et d'une seule spiration. »

En autorisant, mieux que cela, en prescrivant cette adjonction, l'Eglise n'a pas introduit un nouveau dogme; mais pour confondre les novateurs qui niaient une vérité qu'elle avait toujours crue, elle a seulement ordonné de la professer d'une façon plus explicite. Les Pères du concile de Nicée n'avaient pas agi autrement en composant leur Symbole, où se trouve affirmée en termes plus clairs que dans le Symbole des Apôtres la divinité de Jésus-Christ niée par Arius.

Cette procession du Saint-Esprit du Père et du Fils se trouve en effet affirmée en de nombreux endroits des Saintes Ecritures. Notre-Seigneur y affirme que le Saint-Esprit procède du Père : « Je vous enverrai le Saint-Esprit qui procède du Père. » (Jo., xv, 26). Ailleurs il l'appelle l'Esprit du Père : « Ne vous inquiétez pas, dit-il à ses disciples, de ce que vous répondrez devant les tribunaux, car ce n'est pas vous qui parlerez, mais c'est l'Esprit de votre Père, le Saint-Esprit, qui parlera par votre bouche. » (Math., x, 20). S'il est l'Esprit du Père, c'est parce qu'il vient du Père, qu'il procède du Père. Enfin le Père envoie le Saint-Esprit : « Le Consolateur, le Saint-Esprit que le Père vous enverra en mon nom, vous enseignera toute chose. » Or, ajoute Bossuet, par quelle autorité le Père envoie-t-il le Saint-Esprit, si ce n'est par l'autorité de principe et d'origine ?

Notre-Seigneur affirme que le Saint-Esprit procède du Père, mais il déclare aussi qu'il procède du Fils : « Le Consolateur que je vous enverrai de la part de mon Père, rendra témoignage de moi. » (Jo., xv, 26). S. Paul en plusieurs endroits appelle le Saint-Esprit l'Esprit de Jésus-Christ : « Qui n'a point l'Esprit du Christ n'est point au Christ. » (Rom., viii, 9). « Dieu a envoyé dans vos cœurs l'Esprit de son Fils qui crie : *Abba, ô Père !* » (Gal., iv, 6). « Paul et ses compagnons, lisons-nous dans les Actes (xvi, 6), voulaient passer en Bithynie, mais l'Esprit de Jésus ne le leur permit pas. »

Le Saint-Esprit procède donc du Père et du Fils, et il en procède comme d'un principe unique. Ceci en réponse à l'objection des Grecs schismatiques qui rejettent la doctrine catholique sous prétexte qu'en faisant procéder le Saint-Esprit à la fois du Père et du Fils, elle attribue deux principes au Saint-Esprit. Dans l'Evangile de S. Jean (xvi, 15) Notre-Seigneur lui-même répond à cette objection : « Tout ce que mon Père a, dit-il, est à moi. C'est pourquoi j'ai dit qu'il (le Saint-Esprit) recevra de ce qui est à moi. » Comme s'il disait : « Mon Père et moi ne faisons qu'un, tout nous est commun, ce que j'ai c'est de mon Père que je le tiens. Ce que le Saint-Esprit reçoit de moi, c'est donc de mon Père qu'il le reçoit. » « De même, dit S. Augustin, que le Père

et le Fils ne font qu'un seul Dieu, ne constituent qu'un seul et même Créateur et Maître de toutes les créatures, ainsi ils ne constituent qu'un seul et même principe du Saint-Esprit. »

*
* *

Telles sont, m. f., les vérités que l'Eglise nous enseigne sur le Saint-Esprit. Elles sont bien abstraites et, pour la plupart, bien au-dessus de notre intelligence. Elles n'en sont pas moins certaines, puisqu'elles nous ont été révélées. Croyons-les donc et n'ayons tous tout à l'heure en chantant le *Credo* qu'une voix et qu'un cœur pour adorer le Saint-Esprit et le glorifier avec le Père et le Fils, puisqu'il ne fait avec eux qu'un seul Dieu, un seul Seigneur qui vit et règne dans tous les siècles : *Qui cum Patre et Filio simul adoratur et conglorificatur. Amen.*

POUR LA FÊTE DE SAINTE JEANNE D'ARC

II

JEANNE D'ARC ET L'EUCCHARISTIE

Mes bien chers frères,

La fête nationale de sainte Jeanne d'Arc nous oblige à tourner aujourd'hui nos regards vers le passé, et à considérer la grande et pure figure qui domine notre histoire. Une telle considération ne doit pas être sans enseignement pour notre vie chrétienne, et c'est cet enseignement que je me propose de faire ressortir devant vous.

Mon intention est simple et précise : je voudrais vous exposer l'œuvre surhumaine accomplie par cette humble fille de France, et, comme il y a une évidente disproportion entre cette œuvre et l'ouvrière qui l'a réalisée, vous en donner l'explication, en vous montrant la source où Jeanne d'Arc est allée puiser force et lumière : la divine Eucharistie.

I. — L'œuvre et l'ouvrière

Lorsque sainte Jeanne d'Arc entendit pour la première fois ses voix célestes, qu'était donc notre pays de France ? Ce n'était plus qu'une province du royaume d'Angleterre, une province dévastée, mise au pillage par les hommes d'armes. Il fallait refaire la France.

Cela est si vrai qu'à peine la tombe de Charles VI était-elle fermée que, sous les voûtes de la vieille basilique de Saint-Denis, où nos rois dormaient leur dernier sommeil, Henri VI d'Angleterre, fort de ses conquêtes et du honteux traité de Troyes, se faisait proclamer roi de France. Et il était là, et près de lui, comme pour sanctionner par sa présence cette fin de la France, il y avait la femme du roi défunt, la mère de Charles VII ; il y avait les Etats généraux du royaume, le Parlement et l'Université, tous les grands corps de l'Etat. Du grand et beau pays que gouvernaient ses aïeux, il ne restait au malheu-

reux Dauphin qu'une étroite bande de terre ramassée sur la Loire, d'Orléans à Bourges, le Languedoc, le Dauphiné et le Lyonnais. C'était tout.

Et encore il était à la veille de perdre ces derniers débris de sa couronne royale, car les Anglais, comprenant que la partie allait être définitivement gagnée, avaient mis le siège devant Orléans. Orléans pris, toute la Loire était à la merci de l'envahisseur. Le Dauphin ne pouvait qu'être bien vite rejeté de la petite cité de Bourges, qui lui servait de capitale... Rejeté ? Oui, mais où ? Hors de France et pour toujours.

Cela pouvait se faire d'autant plus facilement que tout espoir, toute confiance dans l'avenir avait disparu de l'âme de ceux qui étaient et voulaient être quand même la France. Charles VII était découragé. Il n'osait même plus croire en lui, rongé qu'il était par des scrupules sur la légitimité de sa naissance, par conséquent de ses droits à la couronne qui lui échappait. Les hommes d'armes, lassés de la fortune des Anglais, commençaient à se dire que, la chance étant définitivement pour les envahisseurs, mieux valait s'incliner et en finir tout de suite. Le peuple enfin, à regret sans doute, mais ne voyant que ses souffrances et impuissant à changer les événements, se résignait à ce nouvel état de choses.

Vous le voyez, m. f., en 1429 la France était à l'une des heures les plus critiques de son histoire. Il fallait la reconstituer, la refaire. C'était l'œuvre qui s'imposait. — Œuvre surhumaine ; car enfin, pour la réaliser, il fallait rendre au Roi, malgré tout, la confiance en lui-même et en l'avenir de la France, exciter le patriotisme dans tous les cœurs qui renfermaient encore quelques gouttes de sang français, s'imposer aux forces vives de la nation et les détourner de la puissance étrangère qui cherchait à les conquérir. Il fallait prendre la tête d'une armée fatiguée, découragée, vivant dans l'indiscipline et le relâchement des mœurs, se faire accepter des chefs, d'autant plus ombrageux qu'ils étaient sans autorité, souvent sans valeur, et divisés entre eux par des rivalités jalouses. Il fallait combattre enfin un ennemi plus fort, mieux organisé et jusqu'ici victorieux ; il fallait lui enlever ce qu'il avait mis près de cent ans à conquérir.

Oui, à prendre les choses comme elles se présentaient, je dis que cette œuvre était humainement impossible. Elle demandait un siècle d'efforts continus et ordonnés, une suite ininterrompue d'hommes de génie, de cœurs courageux, de volontés audacieuses, dont aucun événement malheureux ne serait venu contrecarrer ou arrêter l'action ; et encore on aurait pu dire que le doigt de Dieu apparaissait visiblement dans le travail de restauration qui s'était ainsi lentement accompli, tant le mal était grand, l'abîme profond, les ressources épuisées, et tout espoir à jamais perdu !

On en était là en 1429. En 1453, — moins de vingt-cinq ans après, — les Anglais étaient chassés de France et notre pays libéré du joug séculaire de ses ennemis, pacifié à l'intérieur, uni plus que jamais, confiant dans ses destinées reconquises, replacé

à la tête de l'Europe et de la civilisation occidentale, sûr d'échapper aux serres de l'hérésie protestante qui allait se lever, en marche vers de nouveaux règnes glorieux et fidèle à son passé. Oui, la France allait se montrer au sein de l'humanité le bras de Dieu, *gesta Dei per Francos*, la fille aînée de l'Eglise, l'initiatrice, dans le monde, de tout ce qui s'y fait de grand, de beau, de généreux, de noble...

Qui donc a paru ? Qui donc est venu ? Quel être providentiel a surgi ? Quel est l'incroyable ouvrier de cette œuvre de salut ?

Regardez, m. f. ! A l'heure qui semble marquer l'agonie de la France, — car le roi vient encore de subir un nouvel échec à Rouvray, aux portes d'Orléans, — vers midi, le 6 mars 1429, quelques hommes d'armes se présentent devant Chinon où se trouvait le Dauphin et la Cour. Ils n'étaient pas nombreux : six cavaliers en tout, mal équipés, montés sur de mauvais chevaux. Ils venaient de Vaucouleurs, c'est-à-dire des marches de Lorraine ; ils avaient dû se glisser à la dérobée à travers les armées bourguignonnes et anglaises qui occupaient le pays.

Ils servent d'escorte et entourent pour la protéger une toute jeune fille de dix-sept ans, simple comme une enfant de village, timide dans son regard, douce dans ses gestes, qui a bien plus l'air d'une « bergère », comme on l'appelait en son pays, que d'un soldat, dont elle a essayé de prendre l'allure par des vêtements d'homme qui lui vont mal, par une trop lourde épée qui pend à son côté, et par un gros cheval de labour sur lequel elle a peine à se tenir, tant elle est peu habituée à pareille monture.

Et cette enfant demande à voir le Roi. On hésite. Elle insiste, disant qu'elle a des secrets à livrer au Dauphin. Finalement celui-ci la reçoit, et vous savez, m. f., dans quelles circonstances. Déroutant les embûches, elle va droit à lui, le salue en le nommant par son nom, apaise d'un mot les tourments qui agitent son esprit, calme ses inquiétudes et fait tressaillir son cœur ; et quand elle a ainsi donné ce premier témoignage de sa mission, elle se jette à ses pieds et lui dit en suppliant :

— Gentil Dauphin, je m'appelle Jeanne la Pucelle, et je suis envoyée de Dieu ici pour vous porter secours à vous et à votre royaume. Le Roi du ciel vous commande par ma voix de vous faire sacrer et couronner dans votre ville de Reims, et vous deviendrez le lieutenant du Roi du ciel comme tout vrai monarque de France doit l'être.

Cela dit, elle demande des armes, des gens de guerre et le pouvoir de commander l'armée pour la conduire à la victoire. Charles comprit bien que l'enfant qu'il avait devant lui ne venait pas d'elle-même, qu'elle lui était vraiment envoyée par Dieu. Il fut conquis.

Cependant, si désemparé que l'on fût, pouvait-on remettre les destinées de la France en d'aussi faibles mains ? N'était-il pas invraisemblable de confier à une jeune fille, qui jusque là n'avait gardé que les moutons de son père, le commandement de toute une armée ? Il fallait être prudent ; on le fut à l'excès, malgré le découragement général, malgré les dangers

menaçants, malgré le besoin que l'on avait d'un secours immédiat et qu'on ne pouvait trouver nulle part.

On réunit à Poitiers un conseil de gens d'Eglise, qui reçut l'ordre d'étudier la mission de Jeanne. L'épreuve fut longue et difficile ; elle dura trois semaines. Jeanne eut réponse à tout. Elle fit preuve d'un rare bon sens, d'un esprit ouvert et d'une grâce alerte et vivante, qui étonna ceux qui l'examinaient. Hautement, fermement, elle affirma à nouveau qu'elle était envoyée de Dieu pour sauver la France et la rendre à son roi. Sur ce point, son témoignage ne variera pas, ne variera jamais. Elle l'avait dit dès la première heure au sire de Baudricourt, à Vaucouleurs. Ce fut son premier mot à Charles VII à Chinon. Elle le répète sous mille formes aux examinateurs de Poitiers. Elle le dira bientôt à ses troupes avant de les engager dans la bataille. Elle l'écrira aux Anglais et au duc de Bourgogne. Elle l'affirmera à ses juges de Rouen en face de la mort. Elle le criera sur le bûcher.

L'œuvre qu'elle veut entreprendre n'est pas son œuvre. Elle ne l'a pas choisie, elle lui a été imposée. Elle est vraiment envoyée par Dieu. « Tout ce que je fais, dit-elle, je le fais par ordre de Dieu. »

— Mais, lui objecte-t-on, où avez-vous appris cela ?

— Ah ! Messieurs, répond-elle, il y a dans les livres de Notre-Seigneur plus long qu'aux vôtres.

— Et quels sont vos moyens ?

— Je n'en ai point, avoue-t-elle simplement. Je ne sais ni A ni B, mais c'est la volonté de Dieu.

Et comme en fin de compte on lui demandait quelque miracle pour prouver qu'elle disait la vérité :

— Je ne suis pas venue, répondit-elle, pour faire des miracles à Poitiers. Conduisez-moi seulement à Orléans, avec si peu d'hommes d'armes que vous voudrez, et là vous verrez des miracles.

— Mais si Dieu veut sauver la France, qu'a-t-il besoin d'hommes d'armes ?

— Eh ! mon Dieu, repartit Jeanne en souriant, les hommes d'armes batailleront, et Dieu donnera la victoire !

Et ce fut vrai. Acceptée par le roi, mise à la tête de l'armée, elle partit pour Orléans. Le 29 avril 1429, sur les huit heures du soir, elle entra dans la ville, acclamée par le peuple ; elle ranima le courage des soldats, la confiance des assiégés, organisa la défense, si bien que huit jours après, le dimanche 8 mai, les Anglais précipitamment levaient le siège et s'en allaient.

Jeanne alors ne s'arrête plus. Elle est venue pour bouter les ennemis hors du royaume de France. Il faut qu'ils partent. Orléans délivré, c'est Jargeau, Beaugency, Troyes, Châlons-sur-Marne, Reims où, dans la vieille cathédrale, elle fait sacrer Charles VII ; Laon, Soissons, Montmirail, Compiègne, Senlis, Saint-Denis sont enlevés d'assaut ou se rendent. Tout cela s'accomplit en quatre mois. Paris aussi aurait été emporté si Charles VII, moins confiant dans les politiciens jaloux qui l'entouraient, n'eût renoncé à s'emparer à cette heure de sa capitale. L'armée se replia sur la Loire et le roi rentra à Bourges.

Vous savez, m. f., la suite de cette merveilleuse

histoire : Jeanne, trahie par les siens, fut faite prisonnière à Compiègne. Traînée de prison en prison, elle fut livrée aux Anglais. Conduite à Rouen, elle y fut jugée, condamnée et brûlée en place publique. C'était le 30 mai 1431. Elle avait dix-neuf ans et quatre mois et demi !

Et voici, m. f., où apparaît vraiment la mission providentielle de Jeanne d'Arc. Loin de consommer la ruine de son œuvre inachevée, son supplice en marque la reprise et en inaugure la phase définitivement triomphale. Du point même où Jeanne est tombée à son service, la cause royale, la cause de la France rebondit. La ville de Compiègne tient bon et, par sa résistance victorieuse, elle brise enfin toutes les tentatives de l'ennemi. « Parce que Compiègne ne s'est pas rendu, a écrit le meilleur historien de Jeanne d'Arc, Philippe de Bourgogne ne sera pas régent de France pour le compte de Henri VI, et celui-ci ne viendra pas à Reims pour s'y faire sacrer. » Trois mois, après la mort de Jeanne, les Bourguignons signent une trêve qui prépare la paix d'Amiens. Richemont et Dunois, ces fidèles compagnons de la Pucelle, reprennent sa campagne contre les Anglais et rendent à Charles VII Paris, Meaux, Pontoise et Rouen. Et vingt ans après le bûcher de Rouen, la victoire décisive de Formigny, selon la prophétie même de Jeanne, mettait fin à l'occupation anglaise de la France !

Voilà donc l'œuvre de Jeanne d'Arc !... Eh bien ! dites-moi, y a-t-il proportion entre l'œuvre et l'ouvrière ?

Vous avez vu ce qu'il y avait à faire ; vous avez vu avec quelle rapidité, quelle sûreté, quel succès cela a été accompli. Pouvez-vous donc croire que c'est cette enfant de dix-huit ans qui a pu toute seule réaliser tout cela ?

Mais cette enfant n'est qu'une pauvre bergère, qui n'a jamais quitté son village et la maison de son père, qui ne sait ni A ni B, comme elle l'avoue simplement, mais son *Pater*, son *Ave* et son *Credo*. Ah ! sans doute elle a des qualités naturelles et des vertus chrétiennes. Ses contemporains l'ont affirmé et nous pouvons en juger par les détails de son procès, elle est fine, elle est intelligente, elle a de la réflexion et de la mesure, elle est saine de corps et nullement accessible aux suggestions qui troublent l'esprit et le cœur, elle est bonne et charitable, dévouée aux siens et aux pauvres à qui elle abandonne parfois son lit et son pain, elle a de la volonté et de l'initiative dans le cercle très étroit où se meut sa vie humble d'enfant des champs. Mais tout cela ne donne pas le dernier mot d'une aussi prodigieuse destinée. C'est donc ailleurs qu'il faut chercher le secret qui a fait cette grande âme et ce cœur vaillant, qui leur a permis d'accomplir une œuvre immense, surhumaine...

Oui, si ce n'est ni la chair, ni le sang, ni la puissance de l'homme qui a fait Jeanne d'Arc rédemptrice de la patrie, qu'est-ce donc ? Sous quelles influences mystérieuses Jeanne s'est-elle éprise pour notre douce France d'un merveilleux et suprême amour ? Qui a suscité en cette petite fille des

champs ce patriotisme large et éclairé, qui n'a de haine pour personne, mais qui veut son pays libre ? Qui lui a donné sur la situation de la France, sur l'affaiblissement de l'autorité royale, sur les divisions intestines qui paralysaient les efforts des chefs de l'armée, sur la grande pitié qui était au royaume au-delà des horizons de Domremy, sur l'occupation des Anglais et leurs projets ambitieux, et par-dessus tout sur les moyens de remédier à tous ces maux, oui, qui lui a donné sur tout cela des vues si claires et si précises, un plan si net et si lumineux pour sauver son pays ? Qui surtout a mis en ce cœur d'enfant tant de confiance, tant d'énergique volonté, tant de pureté et de piété, tant de fidélité et de constance, tant de vertu héroïque même aux heures les plus douloureuses de son martyre ? Oui, enfin, qui a fait cette jeune fille dont la beauté et la grandeur morale saisissent, cette guerrière intrépide et avisée, cette martyre dont la force d'âme et la sérénité dominant ses juges, épouvantent ses bourreaux et font pleurer tout un peuple ?

Ecoutez, ô mes frères ! A cette heure de notre histoire où tout semblait perdu, il y avait quelqu'un qui pensait à nous. Il y avait celui-là même qui, depuis Clovis, dans nos Chroniques nationales, était appelé « le Christ qui aime les Francs. » Oui, il y avait le Christ Jésus et c'est de lui que le salut allait venir, c'est lui qui allait préparer, façonner à sa manière en vue de sa mission, instruire et envoyer cette enfant qu'il avait choisie pour être l'instrument de ses miséricordes sur nous.

En vérité je le dis, et j'ai bien le droit de le dire, en regardant Jeanne d'Arc : il n'y a pas un peuple dans le monde qui ait dans ses annales une manifestation aussi incontestable et aussi magnifique de l'action du Christ qui aime les peuples comme il aime les individus. Trop souvent, hélas ! nous nous figurons que Notre-Seigneur, qui est le Fils de Dieu fait homme, s'est contenté, une fois venu parmi nous, de parler et d'agir comme nous pourrions le faire, puis de faire recueillir ses paroles et ses actes en quelques pages qu'on pourrait lire et méditer jusqu'à la fin des temps, et que c'est tout. Nous, pauvres êtres humains, nous en sommes réduits à cela. Mais Dieu est celui qui ne meurt pas. Dieu est celui dont les dons sont sans repentance. Le Christ Jésus est venu pour être le Sauveur, non seulement de chaque individu, mais il a entendu saisir sous sa Providence toutes les âmes des peuples, et ces âmes il les aime.

Or nous avons, m. f., le bonheur et l'honneur d'avoir été baptisés les premiers parmi les peuples chrétiens dans le sang du Christ Jésus et prédestinés, — l'histoire religieuse de notre pays en fait foi, — pour être une terre d'élection et d'action divine. Voilà pourquoi tout le long des siècles, chez nous, ceux qui écoutaient en eux et regardaient autour d'eux le retentissement de l'action du Christ dans le monde disaient : « Le Christ Jésus aime les Francs ! » Voilà pourquoi devant la détresse suprême et pour l'œuvre immense que je vous signalais tout à l'heure, à ce moment où, tous ayant perdu courage et confiance, la France restait comme désespérée d'elle-

même, le Christ Jésus pensait à nous, agissait pour nous, pour que nous puissions une fois de plus dire en toute vérité : « Regardez, c'est bien Lui qui a fait cela ! »

II. — *L'Eucharistie dans la vie de Jeanne d'Arc*

Mais Jésus-Christ, m. f., où était-il ? D'où partait son action ? Du ciel, oui, évidemment, puisque tout don vient d'en haut, selon le mot de S. Paul. Mais Jésus-Christ n'est pas seulement au ciel. Il est encore et toujours sur terre. Il y est depuis le jour où, l'Ascension nous ayant privés de sa présence visible, les Apôtres nous ont rendu sa présence invisible, en consacrant, selon sa recommandation, le pain eucharistique. Du tabernacle où il consent à demeurer parmi nous, *usque ad consummationem sæculi*, comme d'un trône il régit et gouverne le monde ; il domine les nations qu'il a reçues en héritage et exerce sur elles sa toute-puissante autorité. Il est le principe et la cause de leur prospérité et de leur gloire, la source de tous les biens qui les font grandes et bienfaites, parce qu'il est au milieu d'elles et qu'il demeure leur Roi.

Qui dira, m. f., l'influence de cette présence réelle du Christ Jésus dans l'Eucharistie sur l'humanité en général et sur chaque peuple en particulier, sur sa vie, sur son action dans le monde, sur la réalisation de ses destinées providentielles ?

Dans l'ordre purement naturel, dans les rapports qu'ont entre elles les choses créées, c'est le soleil, vous le savez, qui est la principale de toutes les causes secondaires. C'est lui qui répand, excite, soutient et fait la vie. Rien n'échappe à son action, *nec est qui se abscondat a calore ejus*, dit la Sainte Ecriture.

Dans l'ordre des rapports de l'homme avec Dieu, dans le domaine des intentions de Dieu sur ses créatures intelligentes prises en particulier, individuellement ou comme société, il en va de même. Le soleil, c'est l'Eucharistie. Tout part de l'Eucharistie, et il n'y a pour les peuples comme pour les individus ni une grâce ni une bénédiction ni une faveur qui ne sorte d'elle comme de sa source. La lumière qui fait briller la vérité dans les intelligences, la force qui rend les volontés capables de tous les héroïsmes, les joies les plus douces et les meilleures, les vertus les plus humbles comme les plus hautes, les secours inespérés aux heures difficiles, les inspirations qui assurent le succès dans les entreprises, que sais-je encore ? tout cela, j'ose le dire, est un effet de la présence de Dieu parmi nous, un effet de la sainte Eucharistie.

Sans doute nous savons cela, nous croyons à cela. Mais nous ne vivons pas assez de ces vérités.

L'insecte, qui dans les entrailles de la terre se sent revivre grâce à la douce influence de la chaleur qui pénètre le sol, se rend-il compte que cette puissance il la doit aux rayons du soleil ? La graine que vous avez jetée en terre et qui va germer, grandir, donner sa fleur et son fruit, la feuille qui s'ouvre en frémissant et qui boit en quelque sorte la lumière, la terre assoiffée qui reçoit la goutte d'eau

puisée par le soleil dans la mer ou dans les fleuves, prennent-ils conscience de ce qu'ils doivent à cet astre, providence créée par la Providence éternelle de Dieu ? Et nous, êtres humains, nous ressemblons, malgré notre intelligence et notre cœur, à ces créatures inférieures. Peuples, individus, nous marchons dans la vie sous les rayons infiniment plus puissants et plus riches en bénédictions, plus bienfaisants en tout ordre de choses de l'Eucharistie, qui met et retient Dieu, cause première de tout, sans cesse et réellement à côté de nous. Nous jouissons de tant de grâces surnaturelles, grâce à elle, et nous semblons en ignorer la source !

Les peuples eux aussi reçoivent de la Sainte Eucharistie la lumière, la prospérité, la paix, la gloire, et ils vivent sans reconnaître trop souvent que tout cela leur vient de Celui qui habite sans cesse au milieu d'eux et qui, parce qu'il est la voie, la vérité, la vie, est l'unique cause de tout ce qui leur arrive de bon et d'heureux.

Un jour viendra, ô m. f., où sous vos yeux affranchis des distractions et des obscurités de la terre, Dieu, pour venger l'honneur de son Fils méconnu et lui rendre ce à quoi il a droit, étalera devant nous, devant les peuples assemblés les bienfaits sans nombre, les bénédictions infinies dans leur variété, leur importance et leur grandeur, qui nous sont venues par l'Eucharistie. Quel étonnement alors, et quelle reconnaissance !

La France, — c'est notre joie de le savoir et notre consolation de le dire, — a toujours été, depuis son appel à la grâce de l'Evangile, la terre par excellence de l'Eucharistie. Que de témoignages je pourrais vous apporter en confirmation de cette vérité ! Le doux pauvre d'Assise en avait été lui-même frappé, puisqu'au dire de ses biographes, lorsqu'il distribua le monde à l'apostolat de ses premiers disciples, il se réserva la France, parce que, disait-il, « c'est le pays où le sacrement de l'Eucharistie est le plus honoré et le mieux aimé. » N'est-ce pas un fils de France, devenu pape sous le nom d'Urbain IV, qui institua la fête du Saint-Sacrement ? N'est-ce pas à Troyes, sur notre sol français, que s'est élevé le premier temple en l'honneur de la divine Eucharistie ? N'est-ce pas à la France, pour qu'elle en soit l'apôtre dans le monde, que furent faites les grandes révélations du Cœur de Jésus dans l'Eucharistie ? N'est-ce pas chez nous que prirent naissance toutes les manifestations les plus belles du culte eucharistique : adoration réparatrice, adoration perpétuelle, congrès nationaux et internationaux, confréries et processions du Saint-Sacrement ? N'est-ce pas enfin notre pays qui a été et qui est toujours, depuis la Sainte-Chapelle jusqu'à Lourdes, le théâtre des plus beaux et des plus grands miracles de l'Eucharistie ?

Est-il donc surprenant, dès lors, que, dans ce fait le plus admirable de notre histoire et qui prouve le mieux et jusqu'à l'évidence l'intervention du Christ Notre-Seigneur dans notre vie nationale, l'Eucharistie ait eu sa large part et que ce soit du tabernacle que soit partie la grâce divine qui a fait Jeanne d'Arc, l'élue de Dieu pour le salut de la France,

comme les grâces multiples qui l'ont préparée, inspirée, soutenue, jeune fille, chef de guerre et martyre dans l'œuvre qu'elle devait accomplir ?

Voyez vous-mêmes, m. f., vous n'avez qu'à lire dans sa vie.

D'abord elle est l'enfant du bon Dieu. Au jour de son baptême, comme si ses parents chrétiens eussent voulu la consacrer deux fois, elle avait été portée sur l'autel, là, bien près du tabernacle, et elle avait été consacrée à la Sainte Vierge. A Jésus par Marie, c'est l'ordre et c'est la voie la plus sûre et la plus directe. A peine son âme s'est-elle éveillée qu'elle est saisie par le grand mystère de l'autel. Pourquoi, — je vous le demande, — alors qu'elle est tout enfant, à l'âge où l'on préfère les distractions et les jeux extérieurs, aime-t-elle tant à aller à l'église, matin et soir, à y passer de longs moments ? Pourquoi, quand elle est au milieu des champs et ne peut répondre à l'appel de la cloche pour la messe, s'agenouille-t-elle près de son troupeau, tournée vers le clocher de l'église et perdue dans une contemplation dont Dieu garde le secret ? Pourquoi encore dans la maison paternelle a-t-elle choisi pour chambre le pauvre réduit proche de l'église et la retrouve-t-on souvent recueillie à la petite fenêtre d'où elle peut voir la lampe du sanctuaire ? N'est-ce pas pour communiquer plus facilement avec le divin Maître et permettre à toute son âme de s'envoler vers lui ?

Vous voyez bien, m. f., que cette enfant est réellement sous une action particulière de l'Hôte divin du tabernacle.

Et comme elle lui est fidèle et sait s'en rendre digne ! Elle est bonne, simple, pieuse ; elle sait déjà ce qu'est la vie intérieure, puisqu'elle aime le silence et la solitude où l'on entend mieux les voix d'en haut. Et avec cela elle est aimable, douce, gaie, riieuse. Ceux qui l'ont connue enfant déposeront qu'elle n'avait pas sa pareille dans les villages des alentours. Ainsi préparée, elle fait sa Première Communion. Nous ne savons rien de ce premier cœur à cœur de Jeanne avec le Christ Jésus, mais nous pouvons supposer que l'impression fut profonde et le souvenir très doux, puisqu'elle aimait tant à rappeler plus tard à ses compagnons d'armes, pour les engager à communier, les émotions qu'elle-même avait éprouvées ce jour-là.

Elle avait treize ans quand ses voix lui révélèrent la volonté de Dieu sur elle. « Tu communieras souvent, » lui dit S. Michel ; et Jeanne, fidèle à sa promesse, vit dès lors de l'Eucharistie. Chaque matin, elle assistait à la messe, regrettant, avouerait-elle un jour, que sa pauvreté ne lui eût pas permis de faire célébrer le saint sacrifice à son intention et affirmant que si elle avait eu des économies, elle les aurait employées pour cela.

Dans son premier voyage à Vaucouleurs, elle entendait chaque matin plusieurs messes et restait longtemps en prières pour son action de grâces. Et quel soin, quelle délicatesse pour se tenir toujours dans la grâce que la communion lui apportait ! Malgré son extrême innocence de cœur, elle voulait purifier sans cesse sa conscience et se confessait tous

les huit jours. Plus tard, dans le tumulte de la vie des camps, les dangers étant plus nombreux et plus grands, elle le fera deux fois par semaine.

On se moquait bien parfois au pays de cette piété qu'on trouvait singulière. Cela prouve que Jeanne en cela ne suivait pas l'entraînement, si facile à cet âge, mais un secret instinct de son cœur, le besoin particulier de son âme que Notre-Seigneur attirait à lui dans l'Eucharistie, pour se l'unir plus intimement et la préparer à sa grande mission. On disait autour d'elle qu'elle était trop dévote. Jeanne n'en éprouvait aucune confusion et cela ne l'arrêtait pas. Elle savait à qui elle avait donné son cœur et sa foi.

Elle vient d'avoir dix-sept ans ! Les voix se sont faites plus pressantes. L'ordre auquel on ne peut résister a été donné : « Va, fille de Dieu, va ! Va trouver le roi et sauve la France ! » Il faut partir, il faut tout quitter, la douce chaumière, les moutons paternels, le fuseau de sa mère, les frères, les sœurs, les joyeuses compagnes. Tout le monde s'oppose à ce départ. Pour aller où ? Dans un milieu dont sa virginale pudeur lui inspire l'horreur, pour être homme d'armes et vivre dans les camps ! Que de difficultés, de peines, de sacrifices, d'efforts en perspective !... Mais qu'importe ? Voilà six ans qu'elle se nourrit du Pain des forts. « Quand j'aurais eu cent pères et cent mères, dira-t-elle à ses juges, je n'aurais pas pu ne pas partir ! » « Je partirai quand même, dit-elle au sire de Baudricourt, dussai-je user mes jambes jusqu'aux genoux. » Elle trouvera d'ailleurs dans l'Eucharistie, qui l'a préparée à sa rude mission, la force de faire son œuvre malgré tous les obstacles, sans se décourager jamais, et le secret de rester au milieu de cette vie, si nouvelle pour elle, un soldat intrépide, rompu au métier des armes, un chef de guerre instruit de la science des batailles mieux et plus que les meilleurs capitaines qui l'entourent, et avec cela une humble et pure jeune fille, à l'âme naïve et simple, pieuse et gaie, sensible et bonne, telle qu'on l'avait connue à Domremy.

Lorsqu'elle partit de Chinon avec sa petite escorte, Jeanne, pendant ce long voyage, n'avait qu'une peine : celle de ne pouvoir entrer dans les églises près desquelles elle passait, pour visiter Notre-Seigneur. Quand elle arrivait de bon matin dans un village : « Ah ! disait-elle, si nous pouvions entendre la messe, comme nous ferions bien ! » Hélas ! souvent il fallait en faire le sacrifice. Le temps pressait et le pays était infesté d'ennemis. Aussi pour se dédommager, quand elle arrive au premier bourg soumis au roi de France, elle entendit trois messes le même jour.

A Chinon, même piété. A Orléans, raconte Dunois, tous les soirs, à l'heure du crépuscule, Jeanne se retirait dans les églises et faisait chanter des hymnes. Elle passait ensuite de longs moments devant le tabernacle, à genoux par terre, pour connaître la volonté du Christ Jésus sur elle. « Vous avez été à votre conseil, dira-t-elle un jour en souriant aux chefs de l'armée, et moi j'ai été au mien ! » Et ce conseil, c'était l'Eucharistie.

Elle était, dit un chroniqueur, perpétuellement en prières et entendait la messe tous les jours. Quand

Charles VII eut mis à sa disposition un aumônier, le frère augustin Paquerel, elle entendait alors plusieurs messes chaque matin, et lorsqu'elle devait aller au combat, elle priait le religieux de se lever de meilleure heure pour ne pas être privée de la messe.

A l'élévation, affirme son page, Louis de Coutes, elle répandait d'abondantes larmes. Nous savons aussi qu'elle communiait plusieurs fois par semaine et, délicatesse touchante, comme pour grandir son innocence au contact de la leur, elle aimait à s'approcher de la sainte Table avec les jeunes enfants confiés aux monastères. C'est son confesseur qui a témoigné qu'elle voulait savoir le jour où les petits enfants faisaient la sainte communion, afin que ce jour-là elle la reçût avec eux. Ce qu'elle fit à plusieurs reprises.

Devant Orléans délivré, elle envoya chercher une table, fit dresser un autel et célébrer deux messes, qu'elle entendit avec dévotion, entourée de toute l'armée. Avant l'assaut elle avait fait communier ses hommes pour que Dieu leur vienne en aide et leur assure la victoire. Rapprocher de Dieu les soldats par la confession et la communion avait d'ailleurs été son premier souci, en se mettant à leur tête et la première réforme qu'elle avait voulu introduire dans l'armée. N'avait-elle pas menacé de ne pas admettre à la bataille ceux qui ne se seraient pas confessés et qui n'auraient pas communie ? Mais elle tenait surtout à donner elle-même l'exemple.

Ne cherchons pas ailleurs l'explication de ce courage héroïque, de cette force d'âme, de cet ascendant sur son entourage, de ces inspirations de génie au milieu des combats, de cette assurance de la victoire. Quand une âme est dans la paix avec Dieu, quand elle vit de lui ou mieux quand c'est lui qui vit en elle, — oui, quand entre celui qui est le Maître divin et de qui tout dépend et nous, il n'y a que de la paix divine, que de la bénédiction qui descend, que de la fidélité et de l'amour qui monte, nous sommes mieux éclairés et plus forts pour tout ce que nous avons à entreprendre. L'être humain, si petit, si faible soit-il, — serait-il un enfant comme Jeanne, — quand il est trempé de vertu divine, peut tout oser, parce qu'il peut tout réussir. Il n'y a pas d'obstacle pour lui.

Voilà pourquoi Jeanne, qui savait cela, allait elle-même et menait chefs et soldats à cette source des grâces divines qu'est la sainte communion. Elle pouvait après cela, avec eux, affronter tous les combats ; il en sortirait la victoire.

La voilà prisonnière ! C'est le chemin du Calvaire qui commence. Jeanne aura à supporter toutes les trahisons, tous les abandons, toutes les injustices et toutes les injures, toutes les souffrances qui lui donneront tant de traits de ressemblance avec le divin Martyr ! N'est-elle pas venue, elle aussi, pour sauver ? Mais si, à cette heure, comme son maître le Christ Jésus, elle reste, malgré tout, telle que nous l'avons vue jusqu'ici : douce, résignée, confiante, n'en voulant à personne, ni au roi Charles VII, ni à ses soldats, ni au peuple qu'elle sauve et qui l'oublie, — si elle pardonne si généreusement à ses juges et à

ses bourreaux, si elle est si belle et si grande sur le chemin du bûcher et au milieu des flammes, croyez-le bien, m. f., c'est encore parce que son âme n'a cessé de se tourner vers l'Eucharistie et qu'elle a pu puiser, — non pas, hélas ! autant qu'elle l'aurait voulu ! — dans la communion et l'assistance au saint sacrifice la force de tout accepter, de tout supporter, l'abnégation d'elle-même et la confiance en Dieu qui lui enlèvent le souci de sa propre vie, les inspirations qui triomphent de l'astuce et de l'hypocrisie de ses juges, la vertu héroïque enfin d'aller à la mort comme au dernier acte de fidélité qu'elle doit à ses voix, c'est-à-dire au Christ Jésus qui l'a envoyée.

C'est au pied de l'Eucharistie qu'elle reçoit la première révélation de sa fin prochain. A Compiègne, un jour qu'elle avait communie à l'église Saint-Jacques et qu'elle avait prolongé son action de grâces dans la prière et les larmes, en sortant de l'église, elle dit à des enfants rassemblés pour la voir : « On m'a vendue et trahie ; je serai bientôt livrée à la mort. »

Le jour où elle fut prise, elle avait entendu la messe et communie. Après cette communion, des larmes abondantes avaient encore coulé de ses yeux.

Trainée de prison en prison, elle dut attendre longtemps pour qu'une pareille grâce lui fût accordée. C'est au Crotoy qu'une dernière fois la terre de France lui fut douce. Sur ses vives instances, elle put assister à la messe, se confesser et communier.

Enfermée dans la cage de fer du cachot de Rouen, que va-t-il advenir ?

Il n'y a plus d'espoir du côté des hommes, mais elle reste fidèle à Dieu et Dieu ne l'abandonne pas. Dans les ténèbres de la nuit, dans l'inaction de ses longues journées, dans le silence qui l'enveloppe, au milieu de ses appréhensions, de ses angoisses, de ses terreurs de la mort, — que voulez-vous ? elle n'a que dix-neuf ans, — c'est vers l'Eucharistie que se tournent sa pensée et son cœur. Elle souffre d'être privée du bonheur d'assister à la messe et de recevoir le divin sacrement. Avec quels accents elle réclame ce bonheur !... Quand elle sortait des douloureuses séances de son jugement, elle avait un instant de joie profonde. Sur le passage de sa prison à la salle des interrogatoires s'ouvrait la porte de la chapelle du château. Elle demanda à l'huissier qui la conduisait : « Ci est le corps du Seigneur ? »

Ne croirait-on pas entendre sainte Marie-Madeleine après la résurrection ? Et sur la réponse affirmative, affamée de son Dieu, heureuse de le trouver enfin, elle se jeta à genoux près de la porte, priant si doucement, avec tant de larmes et des paroles si pénétrantes, que l'huissier n'eut pas le courage de lui refuser les autres jours cette consolation. Parfois même il la laissait entrer dans la chapelle.

Mais ses juges intervinrent. La haine a des instincts divinateurs comme l'amour ! Ils menacèrent l'huissier compatissant de le faire jeter à la Seine, s'il répondait encore aux désirs de leur prisonnière. Ne pressentaient-ils pas que c'était du tabernacle que venaient à Jeanne cette pureté, cette force, cette grâce

et ces lumières qui les confondaient et qui les accusaient ?

A la fin cependant, ils se laissèrent émouvoir. Que pouvaient-ils craindre ? Elle était condamnée. Jeanne put communier avant de mourir. Dieu le permit, afin de fortifier sa servante pour les derniers combats qu'elle avait à livrer et les dernières victoires qu'elle devait remporter, sans doute aussi pour qu'on pût opposer ce dernier acte de sa vie à ses juges comme la condamnation de leur propre jugement. N'était-ce pas en effet une étrange contradiction que cette permission donnée à une excommuniée qui allait être brûlée comme hérétique et relapse ?

Jeanne reçut le pain divin. Elle était rayonnante, affirmèrent les témoins de ces moments suprêmes. Elle avait une telle piété que son confesseur, le dominicain Martin Ladvenu, déposa sous la foi du serment à deux reprises que les expressions lui manquaient pour le dire. Avant son supplice, elle se recommanda aux prières de ceux qui l'entouraient, et sa dernière pensée fut encore une pensée de foi au mystère de la Sainte Eucharistie : elle demanda aux prêtres qui l'assistaient de célébrer la messe pour elle après sa mort.

Et soutenue par l'hostie qu'elle venait de recevoir deux heures auparavant, elle rendit son âme à Dieu en répétant le nom de celui qu'elle avait tant aimé et si bien servi : « Jésus ! Jésus ! »

* * *

N'avais-je pas raison, m. f., de vous présenter Jeanne d'Arc comme une des âmes eucharistiques les plus belles, les plus ferventes, les plus fidèles, et de vous montrer dans l'aliment de nos tabernacles ce qui a été le principe et le soutien de sa sainteté, comme jeune fille, comme guerrière et comme martyre ?

D'autres, plus autorisés que moi, l'ont pensé et l'ont dit. C'est dans l'Eucharistie que, durant toute sa vie, Jeanne d'Arc a puisé la force de rester fidèle à sa vocation divine. C'est pourquoi l'Eglise, dans l'oraison qui termine la messe de la fête de sainte Jeanne d'Arc, nous fait demander à Dieu le triomphe sur nos ennemis par la grâce du pain céleste, dans lequel elle a trouvé le secret de toutes ses victoires.

Tous, comme Jeanne d'Arc nous avons une mission à remplir, une vocation à laquelle il nous faut être fidèle, en dépit de toutes les difficultés, de toutes les peines, de tous les obstacles, de toutes les souffrances que nous pouvons rencontrer sur notre chemin. N'oublions pas que notre sainte Jeanne d'Arc a puisé dans la Sainte Eucharistie la lumière, la force, la vertu qui lui étaient nécessaires pour accomplir sa tâche. Allons donc boire à la même source, réparons nos forces par le même pain divin, et comme Jeanne d'Arc nous pourrions affronter les combats de la vie. Le Dieu de l'Eucharistie nous conduira, par des chemins douloureux peut-être, mais sûrement, vers la victoire éternelle ! Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE DE S. J.-B. DE LA SALLE

(15 mai)

SA VIE ET SON ŒUVRE ¹

Sapientiam ejus enarrabunt gentes, et laudem ejus enuntiabit Ecclesia.

Les peuples rediront sa pensée,
et l'Eglise publiera sa louange.
(Eccli., xxxix, 14).

Messieurs,

Existe-t-il, dans nos Saints Livres, une parole mieux appropriée à celui dont j'ai, en cette solennité, à prononcer l'éloge devant vous ? Je ne le crois pas. Depuis plus de deux siècles déjà, en effet, les peuples le connaissent dans ses enfants disséminés sur toutes les plages, et bénissent l'œuvre de lumière et de civilisation qu'il a entreprise ; et voici qu'aujourd'hui l'Eglise catholique, déposant sur son front la plus auguste des couronnes, jette son nom à tous les échos : — « Jean-Baptiste de la Salle, nous dit-elle, est digne des hommages de l'univers ; élevez-lui des autels ; peuples, à genoux : priez-le ; il règne avec le Christ ; il est saint dans l'assemblée des saints !... » Le jour de la pleine gloire s'est ainsi levé sur cet homme, dans l'incomparable apothéose de la Canonisation, qui est le dernier et définitif triomphe des grandes âmes.

Certes, si quelqu'un doit être surpris du bruit que fait à cette heure, sur toute la terre, ce nom de « Jean-Baptiste de la Salle, » c'est bien notre héros ! Vivant, ce bruit l'eût effrayé ; mort et devenu citoyen de la Cité d'en haut après avoir été l'un des plus utiles citoyens de notre pays et du monde, il n'en revient pas encore, j'en suis sûr, — car, en toute vérité, humble parmi les humbles, ce prêtre ne rêva jamais pour lui-même que le labeur obscur des plus obscurs serviteurs de Dieu. Et pourtant, Messieurs, cette gloire lui est due et ce triomphe est juste : par sa vie, Jean-Baptiste de la Salle fait honneur à l'humanité chrétienne, et par son œuvre il mérite d'être compté parmi ses plus illustres bienfaiteurs. Grand saint et grand homme, ayant été à la peine, il fallait donc que, lui aussi, il fût à l'honneur ; c'est pourquoi il surgit devant nous, à la fin de ce siècle, le front ceint d'une double auréole et deux fois conquérant : conquérant du ciel par ses vertus, conquérant de la postérité par les inappréciables services qu'il lui a rendus et que, du fond de son tombeau, il continue à lui rendre. Que le temps s'écoule ; que les siècles s'entassent : protégé par l'admiration et la reconnaissance, son nom, gravé dans toutes les mémoires, ne s'en effacera plus : les peuples à jamais rediront sa pensée, et l'Eglise à jamais publiera sa louange, *Sapientiam ejus enarrabunt gentes, et laudem ejus enuntiabit Ecclesia.*

Mais laissons là ces généralités : elles sont trop vagues ; et voyons, à la clarté de l'histoire, ce que furent sa vie et son œuvre.

Sa vie fut celle d'un saint. Son œuvre, elle fut l'une des plus belles, des plus hardies et des plus fécondes qu'ait inspirées le génie de l'Evangile.

Permettez-moi, Messieurs, de développer devant vous ces deux idées. Quand je l'aurai fait tant bien que mal, vous connaîtrez mieux ce grand ouvrier et sa grande œuvre ; vous serez plus fiers d'appartenir à cette généreuse race française dont il est sorti et à la Religion qui l'inspira, et vous aurez plus de considération encore — si c'est possible — pour l'Institut qu'il a fondé et qui, depuis deux cents ans, vit de son souvenir et de son âme !

I

Tous nous avons deux vies, Messieurs : une vie extérieure qui se déroule en événements plus ou moins notables sous les yeux du public, et une vie intime, cachée dans l'âme, qui se développe en secret sous l'œil de la conscience et sous le regard de Dieu. Voulez-vous connaître un homme ? Voyez-le d'abord tel qu'il apparaît au grand jour. Mais ne vous contentez pas de ce superficiel examen : ouvrez son âme ; descendez dans son cœur ; saisissez là, au sanctuaire mystérieux et sacré de son être, l'esprit qui l'anime, la passion qui le soulève et l'emporte, le ressort dont la détente produit ses actes. Alors vous le connaîtrez, vous saurez ce qu'il est et ce qu'il vaut, et vous jugerez de quoi il est digne : de votre mépris, de votre indifférence ou de votre estime...

Si maintenant, Messieurs, vous vous livrez à cette double expertise sur S. Jean-Baptiste de la Salle, que trouvez-vous ? — Dans le cadre d'une vie extérieure très grande en sa simplicité, une vie intérieure sublime, dont l'activité surnaturelle éclate en actions d'un incontestable héroïsme.

Sa vie extérieure, d'abord. La voici, telle qu'elle s'est manifestée aux yeux des contemporains.

Il vient au monde dans la vieille ville de Reims, à l'ombre de cette cathédrale où les Francs de Clovis furent baptisés après Tolbiac, et où l'on peut dire que notre patrie a commencé d'être en commençant d'être chrétienne : celui à qui la France doit tant naît ainsi dans le berceau même de la France !

Sa famille est riche, et il est de race aristocratique. C'est quelque chose, quoi qu'on dise. Là n'est pas cependant la meilleure bénédiction de sa naissance. Il trouve mieux dans son berceau que des titres de noblesse ou des titres de rente ; il trouve la foi la plus décidée, les vertus les plus solides, les traditions les plus pures, — et c'est là la véritable noblesse, le réel trésor et l'incomparable héritage.

Il fait son entrée dans la vie l'an de grâce 1651, en plein milieu de ce XVII^e siècle qu'on a justement appelé « le grand siècle » et qui fut comme l'été vigoureux de notre génie national. La terre de notre pays pousse sa moisson d'hommes immortels, et c'est alors que la France est vraiment le premier pays du monde. Or, regardez-le bien, Messieurs, cet enfant qui vient d'ouvrir les yeux au jour : lui aussi, il est un prédestiné de la gloire ; lui aussi, il ajoutera au

¹ Ce panégyrique fut prononcé dans l'église de Commeny (Allier), le 24 juin 1900, par M. l'abbé Paul Barbier, premier aumônier du Pensionnat Saint-Euverte d'Orléans.

lustre de son temps et de son pays. Quelle place prendra-t-il donc parmi tant d'illustrations ? Que sera-t-il ? Un homme d'Etat comme Richelieu et Mazarin ? Un guerrier comme Turenne et Condé ? Un orateur comme Bossuet ? Un savant et un penseur comme Pascal ? Un poète comme Corneille et Racine ? Moins et plus, Messieurs. Mais qui pourrait à cette heure présager la destinée de ce frère baptisé qui vagit dans ses langes ? Laissez-le grandir : vous verrez bientôt de quel côté de l'horizon ce nouvel aigle orientera son vol...

En attendant, il montre, dès sa plus tendre enfance, une piété très vive. Il prie avec une ferveur angélique. Le nom de Dieu et l'image de Jésus-Christ produisent sur lui une impression extraordinaire : quand il pleure, on met un crucifix devant ses yeux d'où roulent ces grosses bonnes larmes que versent nos premières douleurs ; il s'apaise aussitôt, et ses larmes sèchent tout à coup au rayon d'une céleste joie, évaporées dans un sourire. Dès qu'il sait lire, il lit avec une sorte de passion la Vie des Saints. Un peu plus tard, il se plaît à servir la messe : il aime déjà le voisinage de l'autel, et c'est avec un bonheur profond et contenu qu'il répond, à genoux et mains jointes, aux versets du psaume et conclut les suppliants oraisons par la claire interjection des « amen. »

Enfant béni, Dieu, n'en doutez pas, l'a marqué de son signe !

Hors du temple où se complaisent sa piété et son innocence, il travaille à cultiver son esprit, et il y réussit à merveille. Il fait ses études comme on les faisait alors, avec une application convaincue que nos étudiants ne connaissent plus guère. Auteurs latins, auteurs grecs, théologie, il apprend tout : il nourrit son intelligence de la moelle des lions, et puise dans cette instruction robuste cette vue juste des choses et ce bon sens intrépide qui ne l'abandonneront jamais.

Cependant, il est arrivé à l'âge où le jeune homme doit choisir une carrière. L'inquiétant problème de l'avenir se pose : que fera-t-il de sa vie ? Il se consulte ; il demande au ciel aide et lumière ; il se décide. Il existe un état, Messieurs, saint entre les plus saints ; un état dont les fonctions redoutables écrasent la nature, mais qui force l'âme à un éternel face à face avec Dieu ; un état de prière, de pureté, d'immolation, de dévouement aux hommes ; un état qui est l'état même du Christ : c'est celui-là qu'il choisit. O divin sacerdoce, comme il te désire ! comme il t'appelle ! et quelle ivresse pour lui, quand ton glorieux fardeau tombera sur ses épaules ! Pour s'y préparer, il abandonne généreusement ses espérances mondaines ; aîné de la famille, il ne vend pas son droit d'aînesse comme Esaü, il y renonce sans compensation ; il prend la soutane, livrée austère ; il courbe la tête sous le ciseau sacré, ses cheveux tombent : le voilà couronné de la mystique couronne des clercs, et, quoique jeune encore, il se mêle, dans le chœur de l'antique cathédrale, à la grave assemblée des vénérables chanoines.

Quelques années plus tard, après un séjour trop

court à son gré au Séminaire de Saint-Sulpice de Paris, nous le retrouvons à Reims, dans la maison paternelle d'où l'on a emporté coup sur coup deux cadavres : d'abord celui de sa mère, puis celui de son père. Ah ! il souffre et il pleure, le bon jeune homme ! Perdre une mère, c'est perdre le meilleur amour ; perdre un père, c'est perdre le meilleur soutien ! Mais il est vaillant déjà, et lui que ces deux grandes douleurs ont brisé, il relève son foyer en ruines, il console ceux que la mort a épargnés, il remplace, pour les siens, les amours qu'aucun amour ne remplace, et se faisant père et mère à la fois, — père par la sagesse, mère par la tendresse, — il veille sur ses sœurs orphelines et sur ses frères orphelins.

Au milieu de ces douleurs et de ces soucis, le temps a marché : il a vingt-sept ans. L'heure, depuis si longtemps désirée, sonne : il est prêtre !

Il peut alors, s'il le veut, couler des jours paisibles ; riche et sans inquiétudes au sujet de l'avenir, se contenter, comme tant d'autres le font à cette époque, de remplir l'office de la prière publique, et passer le reste de son temps dans une agréable et pieuse oisiveté. Mais non, il a de plus hautes et de plus généreuses ambitions : il veut que son sacerdoce soit utile à ses semblables ! Il se jette hardiment dans l'action. En 1678, il commence à s'occuper des écoles populaires. C'est sa mission providentielle. Une fois entré dans cette voie, il y demeure, et ne cesse plus de travailler pour l'enfance et la jeunesse. Pendant trente-cinq ans, au milieu de toutes les difficultés et de toutes les contradictions, il se voue à cette œuvre ingrate avec une abnégation et un courage infatigables, et il meurt enfin à soixante-huit ans, épuisé, non de jours mais de labeur, laissant, pour lui survivre et le continuer, un Institut d'hommes formés à son image, et que, pendant des siècles, son souvenir et son exemple animeront à toutes les vertus...

Voilà, Messieurs, en quelques mots, ce que fut la vie extérieure de S. Jean-Baptiste de la Salle : une vie pieuse, laborieuse et éprouvée, sans éclat, sans aucun de ces grands coups qui signalent souvent à l'attention du monde la vie héroïque des saints.

Mais ce n'est là que l'aspect secondaire de cette noble existence. De même que sous les flots de la mer circulent des courants invisibles ; de même que sous les floraisons de la nature la sève travaille dans les entrailles du sol ; de même il y a dans l'homme une seconde vie, vie cachée qui est la source de l'autre et que l'autre ne fait que traduire : c'est la vie de l'âme. Chez la plupart des hommes, cette vie n'est faite que de pensées et de sentiments vulgaires et sans élévation ; chez les meilleurs d'entre nous, elle est faite d'aspirations vers le bien, souvent contrariées par des chutes et des rechutes ; chez les âmes d'élite, elle est faite de foi soutenue, d'efforts tranquilles et pourtant puissants vers la vertu absolue. Saluez ces âmes-là, Messieurs ; ce sont les saints ! Les saints sont des âmes qui montent. Ils ne se contentent pas, comme nous, du terre à terre

des vertus médiocres. Toujours haletants vers la perfection, toujours mécontents d'eux-mêmes jusqu'en leurs plus grands triomphes, tendant toujours au mieux par l'effort infatigable de leur volonté généreusement opiniâtre, acceptant le travail avec enthousiasme, la souffrance avec tendresse, recherchant les humiliations, les immolations et les croix, ils marchent vers le Christ, leur douloureux et radieux modèle ; ils marchent jusqu'à ce qu'ils l'aient rejoint, jusqu'à ce qu'ils aient réalisé en eux sa divine ressemblance.

Telle est la vie intime des saints, Messieurs, et telle est la vie intime de S. Jean-Baptiste de la Salle. Il n'a qu'un amour, ce prêtre : l'amour de Jésus-Christ ; il n'a qu'une volonté : la volonté de Jésus-Christ ; il n'a qu'un désir : ressembler à Jésus-Christ. Et il entreprend cette rude montée vers l'idéal où chaque pas hausse et grandit l'âme, en même temps qu'il la rapproche du terme divin qu'elle veut atteindre.

Fixez les yeux sur Jésus-Christ, Messieurs, puis regardez vivre et agir son imitateur, et voyez comme celui-ci reproduit en soi les traits surhumains de celui-là.

Jésus-Christ est le grand Adorateur : il aime son Père qui est au ciel, et il vit de sa pensée et de son amour dans un cœur à cœur indissoluble. De même Jean-Baptiste de la Salle vit de la pensée et de l'amour de Dieu. Ses journées ne sont qu'un perpétuel élan, qu'une aspiration continue, qu'une longue prière, qu'une interminable adoration. Que dis-je ? les journées ne lui suffisent pas : comme Jésus-Christ se retirait sur la montagne quand les ombres étaient descendues sur les collines judéennes, Jean-Baptiste de la Salle s'isole à la nuit tombante dans le sanctuaire de l'église cathédrale, et là encore, prie et médite devant Dieu, jusqu'à ce que les clartés de l'aube dans les vitraux anciens lui annoncent que le jour est revenu, et que c'est l'heure de se remettre au travail pour Dieu !

Jésus-Christ est la Pureté même : il s'élève comme un grand lys dans les champs souillés de l'histoire du monde. Telle fut la netteté de sa vie que jamais homme raisonnable ne l'a offensé d'un soupçon, et que l'humanité, ployant les genoux, adore en lui une vertu qu'elle sent à jamais au-dessus d'elle. Jean-Baptiste de la Salle, quoique fils de la nature déchue comme nous tous, parvient, avec la grâce de Dieu, à rester pur comme son Maître ; et quand, à soixante-huit ans, il meurt, ce vieillard emporte dans sa tombe son innocence d'enfant !

Jésus-Christ est la Pauvreté même. Riche de tous les biens d'une création qui sortit de ses mains divines, il foule aux pieds toute cette opulence qui lui appartient. Pour toucher le pauvre peuple qu'il évangélise, il se fait pauvre comme le peuple : « Le fils de l'Homme n'a pas une pierre où reposer sa tête ! » Jean-Baptiste de la Salle se fait pauvre comme Jésus-Christ. Il possède un hôtel seigneurial : il le quitte, et va s'installer dans une étroite maison louée, pour y vivre avec d'humbles maîtres d'école. Ce n'est pas assez : son patrimoine lui reste, —

200,000 francs de revenu ¹, — il le vend, et il en distribue le prix aux nécessiteux. Et un jour vient où ce millionnaire est si pauvre qu'il est forcé de mendier un morceau de pain ; il n'a plus rien à lui que ses vêtements, et encore son manteau est si misérable que des voleurs, après le lui avoir pris, le lui rendent, parce qu'ils n'en peuvent rien faire...

Jésus-Christ est la Charité même : il chérit les hommes, et parmi les hommes, les plus petits, les plus délaissés, les plus déshérités, toute cette foule obscure dont l'existence se passe à lutter contre toutes les misères. Dès qu'il la voit, cette foule malheureuse, son cœur s'ouvre et sa tendresse jaillit en un cri sublime : *Misereor super turbam*, j'ai pitié de cette multitude !... De même, Jean-Baptiste de la Salle. Après Dieu, ce qu'il aime le plus, ce qu'il aime uniquement au monde, ce fils de la vieille aristocratie française, c'est le peuple et les enfants du peuple, et jusqu'à son dernier souffle, c'est pour eux qu'il travaillera, qu'il se dévouera, qu'il s'usera.

Jésus-Christ est l'Humilité même : il s'abaisse volontairement et s'oublie lui-même pour instruire le peuple des secrets du céleste Royaume. Or, de le voir ainsi confondu avec les gens de rien, les scribes et les pharisiens se scandalisent ; les honnêtes gens de Jérusalem haussent les épaules ; les princes des prêtres l'excommunient et le menacent : — il accomplit imperturbablement son divin ministère !... Jean-Baptiste de la Salle s'oublie à son exemple. Jamais homme ne fut plus dégagé des soucis de l'ambition. A l'époque où il vit, noble et riche comme il l'est, il peut aspirer aux plus hautes dignités de l'Eglise ; loin de vouloir monter, il fait tout pour descendre. Il quitte l'aumusse du chanoine, et, simplement, il rentre dans les rangs de ce que j'oserais appeler, en y mettant une idée de respect infini, le prolétariat du sacerdoce. Il rêve d'être le dernier des prêtres, et il parvient presque à le faire croire. Et quand il s'est mis ainsi au niveau du peuple, qu'il est devenu peuple, alors il se consacre au peuple. Le monde ne comprend rien à cette sublime folie. On le blâme : il s'incline humblement sous le blâme ; on le raille : il s'incline humblement sous la raillerie ; on le dénigre : il s'incline humblement sous le dénigrement ; on le calomnie : il s'incline humblement sous la calomnie ; on le persécute : il s'incline humblement sous la persécution ; malheureux ? non pas ; heureux au contraire d'être traité comme le rebut du monde ! Il savoure l'âpre douceur des humiliations avec une sorte de volupté surnaturelle, fier, dans son humilité, de ressembler par là au Maître divin qui essuya tous les mépris sans murmure, et qui a dit un jour que, pour produire cent pour un, il fallait que le grain de blé — entendez l'âme humaine — fût foulé aux pieds et comme écrasé dans la poussière !

Enfin, Jésus-Christ est la grande Victime : il s'immole toute sa vie, et couronne ses immolations en mourant sur la croix, pour le peuple ; c'est le der-

¹ Jean-Baptiste de la Salle possédait exactement 40,000 livres de rente, soit 200,000 francs environ au taux actuel du numéraire (estimation de 1900).

nier et sublime effort de son amour. Jean-Baptiste de la Salle s'immole, lui aussi, toute sa vie, dans une pénitence qui accable, mate et crucifie son corps sans trêve ; après s'être donné, comme Jésus-Christ, sans calculer ses forces, il succombe à la peine, et il meurt d'épuisement, victime, comme Jésus-Christ, de son amour pour les enfants du peuple ; il meurt, ce grand ami du peuple, — la mort a de ces délicatesses pour les serviteurs de Dieu, — le même jour que son Maître, un Vendredi Saint !

Et maintenant vous le connaissez tout entier, Messieurs, notre héros ! Envisagée au point de vue extérieur, sa vie est d'abord celle d'un enfant pieux, puis d'un jeune homme généreux, puis d'un prêtre actif et zélé ; au point de vue intérieur, c'est, dans toute sa beauté austère, la vie d'un saint. La vie d'un saint, car l'esprit qui l'anime, c'est l'esprit de Jésus-Christ ; car la passion qui le soulève et l'emporte, c'est l'amour de Jésus-Christ ; car le ressort dont la détente produit tous ses actes, c'est le désir, la volonté d'imiter Jésus-Christ. Sa pensée et son cœur, comme la pensée et le cœur de Jésus-Christ, ont deux patries : en haut, le ciel, où sa foi trouve le Dieu qu'il aime et qui le soutient dans ses glorieux combats ; en bas, la foule des malheureux, le peuple, dont l'amour le conduit à tous les dévouements, et qui tout à l'heure va lui inspirer des prodiges. Amour du peuple, amour divin aussi, flamme immortelle née au souffle de l'Evangile, mot sacré dont on abuse parce qu'il sonne bien ; mais qu'il a connu, lui, et qu'il a pratiqué en vrai disciple de l'éternel Maître ! Croyez-moi, on ne les compte pas par milliers les Jean-Baptiste de la Salle ! Vous trouverez des hommes qui se disent les amis du peuple, qui plaident sa cause par la plume et par la parole, qui affirment en toute occasion qu'ils n'ont pas de plus chère ambition que de le servir et d'améliorer sa destinée. Sont-ils sincères ? Peut-être ; sait-on ? Mais des hommes qui quittent tout pour le peuple ; des hommes qui vendent leurs biens pour en donner le prix au peuple ; des hommes qui se font peuple pour améliorer le sort du peuple ; des hommes qui, pendant toute une vie, travaillent pour le peuple et qui meurent à la tâche, usés par leur dévouement au peuple, ceux-là sont rares, et j'ai beau chercher, je ne les rencontre que dans la phalange des saints. Il n'y a que l'amour de Jésus-Christ pour élever les âmes jusque-là. Souhaitons qu'à notre époque de démocratie, Messieurs, le ciel multiplie ces âmes admirables parmi nous, pour le plus grand bien de la société.

II

Voyons à présent, s'il vous plaît, quelle œuvre a été le fruit d'une vie dominée tout entière par de si puissantes amours. Cette œuvre doit être grande, car c'est Dieu qui agit par les saints, et dans tout ce qu'ils font, il faut reconnaître l'empreinte de cette main souveraine qui a créé le monde et qui le transforme à son gré.

L'œuvre de S. Jean-Baptiste de la Salle, Messieurs, c'est d'avoir organisé, christianisé et propagé l'in-

struction populaire en France, et, par la France, dans le monde. Sans doute, ce saint d'un génie si étonnamment pratique a eu bien d'autres initiatives : il a mis en exercice l'instruction professionnelle, — commerciale, industrielle et artistique ; — il a établi des écoles correctionnelles ; il a eu l'idée des patronages de jeunes gens ; il a fondé des classes d'adultes ; dans tout ce qui concerne l'enfance et la jeunesse, notre société actuelle vit de sa pensée. Mais ce qui le préoccupa et ce qui l'occupa surtout, c'est l'éducation et l'instruction populaire ; c'est dans cet ordre d'idées qu'il est incomparable, et qu'il mérite, en même temps que la reconnaissance de tous les bons citoyens, l'admiration de tous ceux qui ont quelque souci de voir les lumières pénétrer dans la classe des travailleurs.

A la vérité, l'instruction populaire existait avant lui. C'est l'honneur de l'Eglise, Messieurs, — il n'y a pour l'ignorer que les hommes sans culture, — d'avoir été la première institutrice du genre humain ; c'est l'honneur de l'Eglise d'avoir fait la première aux enfants du peuple la belle aumône de la science ; c'est l'honneur de l'Eglise d'avoir fondé pour eux des écoles, — alors qu'aucun homme ni aucune institution n'y avait songé jusque-là, — dès que les tyrans lui en laissèrent la liberté après les persécutions sanglantes, et d'avoir transformé en écoles, durant tout le cours du moyen âge, ses presbytères et ses cloîtres, les sacristies de ses cathédrales et jusqu'aux tours de ses clochers. Qu'on le nie tant qu'on voudra, on n'étouffera pas la voix de l'histoire : l'instruction moderne, comme toute la civilisation moderne, est fille du christianisme, et cette Eglise que des sectaires sans bonne foi appellent impudemment la mère de l'obscurantisme a été le premier et longtemps le seul flambeau allumé sur la terre pour éclairer les petits. Souvenez-vous de cela, chrétiens, sans orgueil, mais avec une juste fierté : le monde ne savait pas ce que c'est qu'un instituteur populaire avant qu'il y eût des prêtres et des moines !

Il faut le dire pourtant : à l'heure où paraît S. Jean-Baptiste de la Salle, l'instruction est en souffrance, et les maîtres manquent aux enfants du paysan et de l'ouvrier. Il y a deux sociétés en France, en ce beau dix-septième siècle. En haut, vous voyez une société radieuse, qui rayonne de toutes les splendeurs du génie ; une société savante, polie et prospère, qu'un grand roi gouverne, que de grands guerriers étendent ou défendent, que de grands penseurs inspirent, que de grands poètes enchantent. Notre Paris est devenu Athènes, et l'univers entier a les yeux tournés vers la ville illustre, reine du monde par le succès des armes et par le prestige des arts et des lettres. Cette société-là a besoin qu'on la moralise, non qu'on l'instruise... Mais au-dessous de cette société brillante, il y en a une autre, celle-là aussi déshéritée de tous les biens que la première en est comblée : il y a le peuple des villes qui travaille et que la misère tient à la gorge ; il y a le peuple des campagnes qui, courbé sur les sillons dévastés par la guerre civile et par la guerre étrangère, n'a pas même le temps de prêter l'oreille aux fanfares

triomphales qui portent jusqu'aux nues la gloire du pays ; il y a le peuple qui ne peut plus envoyer ses enfants aux « petites écoles paroissiales, » parce que les huguenots ont décimé le clergé et détruit les monastères et les églises ; le peuple, dont les fils errent par les rues et par les champs, sans qu'on se soucie de former leur esprit et leur cœur, et qu'on laisse pousser à l'aventure, végétation d'hommes qui grandit sans foi, sans mœurs, sans respects, péril redoutable pour la France de demain, moisson perdue pour le salut éternel.

Eh bien ! Messieurs, ce malheureux peuple à qui personne ne pense, Jean-Baptiste de la Salle pense à lui, et il prétend, avec la grâce de Dieu, le tirer de l'ignorance profonde dans laquelle il s'abrutit. O Bossuet, ô Bourdaloue, ô Massillon, prêchez devant le grand Roi ; instruisez la ville et la Cour des hautes vérités chrétiennes ! Vous laisserez à la postérité des modèles de géniale éloquence !... L'humble prêtre de Reims se fera, lui, l'instituteur et l'éducateur des pauvres : il rassemblera autour de sa chaire les petits vagabonds et les petits déguenillés, les jeunes gens ignorants et vicieux, et il leur donnera des maîtres pour leur enseigner la lecture, l'écriture, le calcul, tout ce qui est indispensable à un homme pour gagner honnêtement sa vie, et surtout cette science religieuse sans laquelle l'autre n'est qu'une prétentieuse et fallacieuse vanité !

Rude entreprise, Messieurs, car une telle idée est nouvelle en ce temps-là, et les plus sages y voient des sujets d'alarmes. Aussi quelles luttes et que de déboires ! Mécomptes du côté des élèves qu'il recueille, mécomptes du côté des maîtres qu'il essaye de former, tracasseries et persécutions du côté de sa famille et de l'autorité même qui devrait le soutenir, et qui ne comprend pas la grandeur de son dessein : aucune épreuve ne lui est épargnée. N'importe ! Il sait que toute œuvre utile au salut des âmes est un enfantement douloureux, que le Christ a enfanté l'Eglise dans le sang de la croix, et que c'est dans les tortures physiques et morales que les saints enfantent aussi leurs œuvres, — et il continue à marcher vers son but malgré les déceptions, malgré les dégoûts, malgré les préjugés, malgré les inimitiés, malgré les persécutions, malgré tout, avec la placidité d'une sainte et irréductible obstination. Il marche vers son but, Messieurs, et il opère, cet homme pacifique, l'une des plus grandes révolutions dont ait bénéficié le peuple.

Jean-Baptiste de la Salle, je le dis hardiment, eut le génie de la pédagogie.

Il comprit d'abord que, pour que l'enseignement fût vraiment efficace, il était nécessaire de former un corps enseignant ; de cultiver, dans les instituteurs, les aptitudes professionnelles ; de les apanager de méthodes rationnelles et suivies ; en un mot, de leur apprendre leur métier. Il réunit donc quelques hommes et quelques jeunes gens de bonne volonté, et se chargea de leur donner lui-même des leçons pédagogiques. Ces leçons, il les donna dans son hôtel familial. Cet hôtel subsiste, Messieurs. Si jamais, à Reims, vous passez devant son seuil, découvrez-

vous : cette maison d'un saint est la première Ecole normale française !

Il comprit ensuite que l'Education est une sorte de sacerdoce, et qu'il n'y a que des hommes ayant un haut sentiment du devoir qui soient dignes de la donner, et qui la puissent donner avec fruit. De là son idée de faire de ses instituteurs des religieux, — des religieux, pour qu'ils voient dans l'enfant une âme immortelle et un être sacré ; des religieux, pour qu'ils le traitent avec amour et respect ; des religieux, pour qu'ils se livrent à l'enseignement tout entiers, sans distractions, sans préoccupations de famille, sans soucis de fortune et d'avenir ; des religieux, pour qu'ils puissent pénétrer les jeunes âmes de l'esprit de l'Evangile autant par l'exemple que par la parole ; des religieux, enfin, pour qu'ils soient tout à la fois des éducateurs et des apôtres !

Ce sont là déjà, Messieurs, des idées très belles et très fécondes ; mais le Saint ne s'arrêta pas là. Il comprit encore que, pour élever la jeunesse selon les traditions de notre pays, il fallait, d'une part, inculquer fortement à cette jeunesse la foi chrétienne, et, d'autre part, adapter l'enseignement aux nécessités des temps modernes.

Il plaça donc en première ligne, dans son système d'éducation populaire, l'instruction religieuse. Comme prêtre, il le devait, je l'avoue ; mais c'est comme éducateur qu'il agit ici. Outre que cette instruction religieuse fait partie de la science et qu'il appartient à tout instituteur digne de ce nom de la professer, il est certain aussi — et c'est ce qu'a vu Jean-Baptiste de la Salle — qu'elle est d'une nécessité absolue dans la formation de la jeunesse. Supprimez la religion de l'instruction populaire, Messieurs, l'éducation périt. Comment en serait-il autrement ? Ces enfants qu'on vous confie, vous avez le devoir, vous, éducateurs, de former leur conscience en leur apprenant la distinction du bien et du mal : sans religion, vous ne le pouvez plus, car cette distinction du bien et du mal, c'est la religion seule qui l'enseigne. Vous avez le devoir, vous, éducateurs, de les aider à déraciner de leur cœur ces vices dont nous apportons tous le germe avec la vie : sans religion, vous ne le pouvez plus, car sans la religion qui met en nous, par la crainte de Dieu, le seul frein que nos convoitises ne brisent pas, nul n'est maître de ses vices. Vous avez le devoir, vous, éducateurs, de les pousser à la vertu, d'en faire des âmes honnêtes, pures, loyales, énergiques, ardentes à toutes les nobles tâches : sans religion, vous ne le pouvez plus, car sans la religion, source de toute autorité et de toute obligation, vous n'avez pas le droit d'exiger d'un enfant un seul effort moral, et il n'y a aucune raison pour l'enfant de tenter cet effort. Que ferez-vous donc ? Rien de bon, je l'affirme. La jeunesse entre vos mains, impuissante à devenir meilleure, deviendra pire ; vous la verrez grandir sans crainte comme sans espérance, sans loi comme sans foi, et quand elle aura grandi, vous constaterez, avec une stupeur pleine d'épouvante, que vous avez abaissé le niveau moral de votre pays, que les crimes se multiplient, que toute la société tremble sous les pas de ces en-

fants d'hier qui, élevés sans Dieu, sont aujourd'hui des hommes sans Dieu, et que tout se précipite à une barbarie qui, pour être savante, n'en est pas moins la barbarie !

L'homme qui, le premier, a compris cela fut un sage, Messieurs, autant qu'il fut un saint.

Enfin, Jean-Baptiste de la Salle n'oublie pas que la raison d'être de l'école est l'instruction proprement dite ; et il donne, en effet, à l'instruction un développement qu'elle n'eut jamais avant lui. Il inaugure l'étude de la langue nationale, mise en second plan pendant tout le moyen âge ; il établit l'enseignement simultané, la plus rationnelle de toutes les méthodes, celle que tous les corps enseignants ont fini par adopter, et pour que les enfants se donnent à l'étude avec toute l'ardeur voulue, il combine, dans une mesure pleine de tact, les châtiments et les récompenses, et tient ses élèves en haleine par un système de sanctions admirablement adaptées à leur âge.

Ainsi, toutes les bases de l'enseignement populaire sont désormais établies par S. Jean-Baptiste de la Salle, et ces principes, si simples et si clairs, sont si infaillibles que ceux qui les appliqueront docilement deviendront du premier coup les premiers maîtres d'école du monde.

Et de fait, Messieurs, par sa rapidité aussi bien que par son extension, le succès de l'œuvre fondée par S. Jean-Baptiste de la Salle tient du prodige.

A l'heure où il la commence, cette œuvre fameuse des *Frères des Ecoles chrétiennes*, combien a-t-il de maîtres sous sa direction ? Douze. C'est peu. Combien d'écoles ? Une seule, dans sa ville natale. On ne peut en avoir moins. Mais la ville, — les magistrats civils les premiers, — est enthousiasmée du bien que réalise cette unique école ; d'autres villes demandent des Frères ; et voilà que le jeune Institut se développe et marche vers les plus brillantes destinées. Il essaima déjà dans toutes les directions : il s'enracine à Rouen ; il s'implante à Paris ; il fleurit à Marseille et à Boulogne, à Grenoble et à Calais. Toute la France le connaît et l'appelle !

Arrivé sûr le bord de la tombe, le Saint peut montrer à ses détracteurs vingt-deux communautés en plein exercice et une organisation assez puissante pour défier tous les orages. Son œuvre a eu la miraculeuse fortune du grain de sénévé dont parle l'Evangile : la frêle tige est devenue un arbuste ; puis un arbre ; le tronc s'élance et monte ; les branches s'étendent et couvrent des villes entières, et des légions de petits enfants, comme des volées d'oiseaux, viennent pépier et chanter dans son immense feuillage !...

L'impiété du plus incrédule des siècles de notre histoire est elle-même impuissante à entraver cet essor : en 1789, quand la Révolution éclate, l'Institut des Frères compte cent vingt et une maisons en France et six à l'étranger, mille Frères et trente-six mille élèves.

La Révolution, il est vrai, abat cette construction merveilleuse. Les Frères dispersés montent sur l'é-

chafaud ou vont mourir en exil : des cent vingt-sept maisons fondées, il n'en reste que deux dans je ne sais quel coin de l'Italie. C'est la ruine !... Eh bien, non ! Il suffit d'une étincelle pour allumer un incendie ; il suffit de quelques Frères animés de l'esprit de leur saint Patriarche pour que soit relevée l'œuvre détruite. Elle se relève en effet, et, depuis cent ans, elle s'est développée dans des proportions inouïes.

A l'heure où je vous parle, Messieurs, l'Institut mobilise une armée de près de vingt mille religieux ; il abrite ses membres dans quinze cent trente maisons ; il dirige mille neuf cent trente-quatre écoles populaires et soixante-quinze pensionnats, et donne l'instruction, enfin, à trois cent seize mille trois cent soixante-seize élèves. Les Frères des Ecoles chrétiennes sont établis en France, en Angleterre, en Belgique, en Espagne, en Italie, à Constantinople, en Egypte, en Palestine, à Madagascar, sous l'Equateur, en Océanie, dans les deux Amériques, et il n'est plus un pays de liberté dans le monde où l'on ne voit, debout sur le seuil de l'école, pour accueillir les enfants de toutes les races, l'homme à la robe noire et au rabat blanc, l'Ignorantin héroïque et modeste, le fils dévoué de S. Jean-Baptiste de la Salle !

Comment expliquer ces développements extraordinaires ?

Rien n'est plus aisé, Messieurs.

D'abord Dieu bénit toujours les œuvres entreprises pour sa gloire : il leur donne la vigueur, la durée et la force d'expansion, et je ne sais rien de plus remarquable dans l'histoire que cette sorte de pérennité et de fécondité qui s'attache aux institutions dont la Religion fut le principe et reste la base. On les dirait fondées et enracinées dans le granit ; nées de celui qui est l'Eternel, il semble qu'elles lui empruntent quelque chose de son éternité. Rien ne peut rien contre elles : tels Ordres religieux, fondés au vie siècle, comme l'Ordre de Saint-Benoît, ou au xiii^e siècle, comme ceux de Saint-François et de Saint-Dominique, sont encore debout et pleins de vitalité, alors que tout s'est écroulé autour d'eux sous la faux du temps ou la sape des révolutions. Elles meurent, nos pauvres créations humaines ! Celles-là vivent et prospèrent parce que le souffle qui les anime est un souffle divin. Sortie de ce souffle et vivifiée par lui, l'œuvre de S. Jean-Baptiste de la Salle a de même bravé les âges et s'est développée de même : Dieu est en elle et avec elle.

Une autre raison de son succès, c'est qu'elle gagne invinciblement la sympathie des familles. Les pères et les mères, soit par instinct, soit par réflexion, sentent qu'en confiant à des religieux leurs enfants, — ce qu'ils ont de plus cher au monde, — ils ne peuvent les confier à des hommes plus dévoués et plus dignes de les instruire et de les élever ; ils sentent que ceux-là, en cultivant leur esprit, n'oublieront pas de cultiver leur âme ; ils sentent que plus que d'autres, si honorables et si habiles soient-ils, ils ont des chances d'en faire, en même temps que de bons

chrétiens, des bons fils, des hommes éclairés et des bons citoyens.

Enfin, Messieurs, il y a une troisième raison : c'est que l'œuvre de S. Jean-Baptiste de la Salle répond aux besoins de nos temps modernes avec une merveilleuse opportunité. Nos temps modernes veulent des générations instruites : où l'humble science primaire est-elle mieux donnée que dans les écoles de S. Jean-Baptiste de la Salle ? Nos temps modernes, temps de liberté, d'indépendance et de licence, ont besoin de générations respectueuses au foyer, paisibles dans la vie politique, morales dans la vie sociale : où ces grandes et nécessaires notions sont-elles mieux enseignées que dans les écoles de S. Jean-Baptiste de la Salle ? Nos temps modernes, temps de discussions religieuses et de libre-pensée, ont besoin, pour que tout ne s'écroule pas dans les abjections du matérialisme, de générations croyantes, nourries d'espérances célestes, et capables de supporter avec courage et sans révolte les duretés du sort et toutes les épreuves de la vie : ici, le Crucifix, livre divin dans lequel les plus jeunes et les plus simples peuvent lire, reste accroché à la muraille, — et où les jeunes générations apprendraient-elles mieux que dans les écoles de S. Jean-Baptiste de la Salle, la vaillance et la résignation, plus nécessaire encore à l'homme que le courage ?

C'est ainsi que les Ecoles chrétiennes, parties de rien, ont prospéré de siècle en siècle, protégées par le ciel, encouragées par les familles, et soutenues par l'instinct de conservation qui veille toujours au cœur des sociétés, si démoralisées qu'on les suppose.

Et voilà l'œuvre de S. Jean-Baptiste de la Salle, Messieurs : c'est la fondation des Ecoles normales d'instituteurs ; c'est la création d'un Institut de religieux exclusivement consacrés à l'instruction de l'enfance populaire ; c'est l'organisation de l'enseignement méthodique, basée sur une psychologie délicate et avisée ; c'est l'élan initial de ce grand mouvement qui a fait surgir des écoles jusqu'en nos moindres villages, et qui répand la lumière jusqu'à la profondeur enténébrée des dernières couches sociales. Œuvre sublime : il n'en est pas de plus grande, de plus noble, de plus utile, de plus patriotique, de plus humaine, de plus chrétienne ! Tous les penseurs doivent s'incliner devant elle, et le peuple, s'il est juste, gardera une reconnaissance éternelle à ce serviteur de Dieu qu'il faut placer au premier rang des serviteurs du peuple...

* *

Telles sont, Messieurs, la vie et l'œuvre de l'humble prêtre que l'Eglise a placé sur les autels, le 24 mai dernier : vie d'un véritable Saint ; œuvre d'un véritable ami du peuple.

Vénérons le Saint ; soutenons son œuvre.

Vénérons le Saint, parce qu'il a passé, comme le Maître, en faisant le bien ; parce qu'il a pratiqué les plus hautes vertus de l'Evangile ; parce qu'il a donné un exemple immortel de ce dévouement aux petits, de cette solidarité divine, prêchée par le Christ, et qui est l'un des fondements de la vie

sociale ; parce que, Français, il a manifesté plus qu'aucun autre de nos grands hommes ces instincts généreux de notre race qui est une race d'apôtres, et qu'il a contribué à conserver à notre pays cette foi chrétienne sans laquelle nous ne pouvons pas vivre ; parce qu'il est pour nous tous, enfin, un admirable modèle : votre modèle, mes enfants, par sa piété et son ardeur à l'étude aux jours de sa jeunesse ; votre modèle, nobles et riches, par son détachement et sa bonté ; votre modèle, ô travailleurs, parce que s'il a travaillé autrement, il a travaillé autant et plus que vous ; votre modèle, ô prêtres, par son amour de Dieu et des âmes !

Soutenons son œuvre, parce que son œuvre est en elle-même bonne, utile et progressive ; parce que, à notre époque d'universelle défaillance, elle est une œuvre de christianisation et de civilisation, une œuvre de lumière et de salut.

Et vous, humbles Frères des Ecoles chrétiennes, soyez fiers d'avoir un tel Père, et, sous ses bénédictions devenues plus puissantes, accomplissez votre mission ; vivez votre vie saintement obscure et rude, et quoi qu'il advienne, marchez !

Marchez, mes Frères ; continuez l'œuvre de S. Jean-Baptiste de la Salle : le passé est beau ! Des générations et des générations vous ont dû les hauts principes de foi et de morale qui font les vies honnêtes, et aussi les humbles et nécessaires connaissances qui permettent aux pauvres de gagner leur pain. Marchez, les peuples vous ont bénis !

Marchez, mes Frères ; continuez l'œuvre de S. Jean-Baptiste de la Salle : le présent est beau ! La France et le monde rendent justice à votre dévouement et à vos vertus ; on sait que vous êtes des hommes de bien et que vous faites le bien. Marchez, les peuples vous bénissent !

Marchez, mes Frères ; continuez l'œuvre de S. Jean-Baptiste de la Salle : l'avenir est beau ! Votre sort est lié au sort de la Liberté ! Si pourtant l'on vous persécute, souvenez-vous que vous êtes de la lignée des Saints ; comme votre Fondateur, travaillez malgré tout et quand même à la formation des jeunes âmes ; semez, ô modestes semeurs, la foi et la science ! Marchez, les peuples vous béniront !

Et puissions-nous voir, Messieurs, grâce à tant d'efforts, la science et la foi s'étendre de plus en plus dans le peuple et, pour l'honneur, le bonheur et la paix du monde, les jeunes générations grandir, — comme le souhaite l'illustre initiateur dont je viens de vous redire la vie et l'œuvre, — dans le respect de la vérité, de la justice et de l'ordre ; dans l'amour de Dieu, de Jésus-Christ, de l'Eglise et de la France. Ainsi soit-il !

IMPRIMATUR

Lingonis, die 2 maii 1928.

EUG. LINDECKER, Vic. gen.

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de L'AMI DU CLERGE

Ami du Clergé du 10 mai 1928

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Cours de prônes sur le Credo. — LVII. Les bienfaits du Saint-Esprit et nos devoirs envers lui, 273.

Sermon pour l'Ascension. — Ce que sera le bonheur du ciel, 275.

Panegyrique de S. Pascal Baylon, Patron des Œuvres eucharistiques. — Sa vie eucharistique, 279.
Pour une Confirmation. — La nouvelle Pentecôte, 284.

Pour la fête de Notre-Dame Auxiliatrice. — Marie, secours de l'Eglise, de la France et des âmes, 285.

En lisant. — Labeur et bonheur, 288.

COURS DE PRÔNES SUR LE CREDO

LVII

LES BIENFAITS DU SAINT-ESPRIT ET NOS DEVOIRS ENVERS LUI

Mes frères,

Dans notre dernière instruction, nous avons vu ce qu'est le Saint-Esprit en lui-même, comment il existe, comment il est Dieu comme le Père et le Fils, et comment il procède de l'un et l'autre comme d'un principe unique. Nous allons voir aujourd'hui ce qu'il est par rapport à nous.

I

L'Eglise attribue la création au Père, la rédemption au Fils et la sanctification au Saint-Esprit. Cet Esprit divin accomplit son œuvre en nous gratifiant de ses dons, qui embellissent notre âme et la rendent une demeure digne de lui. Ces dons, qu'énumère le prophète Isaïe, sont l'esprit de sagesse et d'intelligence, l'esprit de conseil et de force, l'esprit de science et de piété et l'esprit de crainte du Seigneur. Ce sont autant d'habitudes surnaturelles qui nous disposent à recevoir et à suivre promptement les inspirations ou les mouvements du Saint-Esprit pour notre salut. Dans l'énumération de ces dons divins, dit le Vén. Bède, le prophète commence par la sagesse et finit par la crainte de Dieu, et c'est bien ainsi qu'il faut les envisager quand on les considère dans Notre-Seigneur. Mais si nous les considérons dans l'homme, nous devons partir de la crainte pour arriver à la sagesse, puisque, au dire du Psalmiste, « le commencement de la sagesse est la crainte de Dieu. » C'est donc en partant de ce premier don que nous allons les étudier, afin d'en mieux apprécier le prix infini.

La crainte de Dieu est un don qui nous porte à suivre promptement l'inspiration de l'Esprit-Saint pour éviter avec la crainte la plus filiale tout ce qui pourrait déplaire à Dieu et nous séparer de lui. « Craignez Dieu, dit l'Ecclésiaste, et observez ses

commandements, car c'est là tout l'homme. » (XII, 13). Je dis : avec la crainte la plus filiale ; car il est une autre crainte, la crainte servile, qui nous fait redouter de déplaire à Dieu par crainte de ses châtiments. Bien que moins parfaite, cette crainte est très utile à nos âmes, parce que « la crainte du Seigneur est le commencement de la sagesse, » et « le salut du Seigneur est absolument proche de ceux qui le craignent. » (Ps. LXXXIV, 9). — Bien plus agréable à Dieu, toutefois, est la crainte filiale, qui nous fait craindre de déplaire à Dieu parce qu'il est bon. C'est la crainte respectueuse qu'un fils a pour son père. — L'une et l'autre nous sont très utiles pour nous inspirer une vive horreur du péché et nous aider à persévérer dans la vertu. « La crainte du Seigneur chasse le péché, et celui qui est sans crainte ne pourra devenir juste. » (Eccl., I, 27-28).

La piété est un don qui nous porte à suivre promptement l'inspiration du Saint-Esprit pour traiter avec Dieu comme avec notre père, surtout dans nos exercices de dévotion. Il nous fait goûter une grande douceur dans ces exercices et quelque chose du bonheur que ressentaient les apôtres sur le Thabor quand S. Pierre s'écriait : « *Bonum est nos hic esse*. Oh ! Seigneur, qu'il est bon pour nous d'être ici en votre douce société ! »

Le don de science est celui qui nous incline à suivre promptement l'inspiration de l'Esprit-Saint pour discerner et prendre les moyens qui conduisent au salut, et repousser tout ce qui nous en écarterait. Combien ce don est nécessaire de nos jours, où l'erreur est si répandue et la vérité attaquée avec autant d'acharnement que d'habileté ! « Ceux qui sont conduits par l'Esprit-Saint, disait le saint Curé d'Ars, ont des idées justes. Voilà pourquoi il y a tant d'ignorants qui en savent plus que les savants. » Voilà pourquoi aussi tant de savants prétendus sont si ignorants dès qu'ils s'aventurent sur le terrain religieux. Car « vains sont tous les hommes, dit le Sage, en qui n'est pas la science de Dieu, et qui par les biens visibles n'ont pu comprendre Celui qui est, et, en considérant les œuvres, n'ont pas connu quel était l'ouvrier. » (Sag., XIII, 1).

Le don de force est celui qui nous porte à suivre promptement l'inspiration de l'Esprit-Saint quand il s'agit de surmonter les obstacles que présente la pratique de la vie chrétienne, et en particulier quand il s'agit de vaincre le respect humain, d'affronter les persécutions, même d'endurer les supplices et la mort plutôt que d'abandonner la foi de Jésus-Christ. C'est ce don qui éclata tout particulièrement dans les apôtres lorsqu'ils eurent reçu le Saint-Esprit le jour de la Pentecôte. Eux jusque-là si timides, on les vit dès lors affronter courageusement les menaces, les persécutions et même la mort la plus affreuse, sans se troubler ni s'émeouvoir. Bien plus : ils se réjouissaient d'être trouvés dignes de souffrir quelque chose pour Jésus-Christ. (Act., V, 41). C'est également ce don de force qui permit aux martyrs, à des tout jeunes gens comme S. Mammès, à des vierges délicates comme sainte Océile, sainte Catherine et tant d'autres, d'endurer les supplices les plus cruels. Voilà

jusqu'où l'Esprit-Saint peut élever la faiblesse humaine.

Le don de *conseil* nous porte à suivre promptement l'inspiration de l'Esprit-Saint pour nous faire discerner et choisir ce qui convient le mieux à la gloire de Dieu et à notre salut. Ce don est nécessaire à tous les chrétiens, mais il l'est tout spécialement à ceux qui sont chargés de la conduite des autres, comme le sont les pères et mères et tous les supérieurs.

Le don d'*intelligence* est celui qui nous incline à suivre promptement l'inspiration de l'Esprit-Saint pour pénétrer les vérités de la foi et en avoir une connaissance intime, lumineuse, affectueuse et pratique. C'est ce don qui éclaire pour nous les mystères de la foi et, en particulier, les mystères de la vie de Jésus-Christ. C'est lui qui nous fait saisir l'harmonie des Saintes Ecritures, le sens des livres de piété, et retirer de leur lecture des fruits abondants ; c'est lui qui nous fait connaître notre propre voie et comprendre combien sont sages et miséricordieux les dessein de Dieu sur nous.

Le don de *sagesse*, enfin, est un don qui nous porte à suivre promptement l'inspiration de l'Esprit-Saint pour juger et goûter les choses de Dieu et nous détacher du monde. Celui qui le possède sent le danger des richesses, des biens terrestres, il les craint et les dédaigne, bien différent en cela des insensés qui, parce qu'ils en sont dépourvus, appellent bien ce qui est mal et mal ce qui est bien, ne voient de vrai bonheur que dans la possession des biens de ce monde, et oublient la parole du Sauveur : « Que sert à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme ? »

II

De même qu'un arbre produit des fruits, ainsi les dons que répand en nous le Saint-Esprit produisent certains pieux mouvements qui se nomment *fruits du Saint-Esprit*. Il y en a douze, suivant l'apôtre S. Paul. Je ne fais que les énumérer brièvement :

La *charité*, qui consiste ici dans la pratique des actes de cette vertu : « La charité est patiente, elle est douce ; la charité n'est point envieuse, elle ne cherche point son propre intérêt » (I Cor., XIII, 4) ;

La *joie*, qui naît de la charité et qui consiste dans le bonheur qu'on éprouve à voir que Dieu est si bon et si parfait. C'est cette joie que recommandait S. Paul aux Philippiciens quand il leur écrivait : « Réjouissez-vous sans cesse dans le Seigneur ; je le dis encore une fois : réjouissez-vous » (Phil., IV, 1) ;

La *paix*, qui consiste dans notre soumission à Dieu et notre union avec le prochain : « Bienheureux les pacifiques, parce qu'ils seront appelés les enfants de Dieu » (Math., v, 9) ;

La *patience*, qui fait supporter les adversités par amour pour Dieu : « C'est par votre patience que vous posséderez vos âmes » (Luc, XXI, 19) ;

La *longanimité*, qui consiste à être patient aussi longtemps que dure l'épreuve, sans exclure toutefois le désir d'en voir arriver la fin ;

La *bonté* ou inclination à faire du bien au prochain, à lui être agréable ;

La *bénignité*, c'est-à-dire la courtoisie, l'affabilité, la douceur dans les paroles et les actions ;

La *mansuétude*, qui endure et supporte sans esprit de vengeance les peines qui viennent du prochain ;

La *foi*, qui signifie ici la véracité dans les discours et la fidélité dans les promesses ;

La *modestie*, qui est l'ordre dans tout notre extérieur ;

La *continence*, qui consiste à s'abstenir même des plaisirs licites et à se mortifier en toutes choses ;

La *chasteté*, enfin, qui consiste à réprimer les désirs déréglés de la chair.

Tous ces dons et tous ces fruits du Saint-Esprit sont de précieux témoignages de son amour pour nous. Mais bien plus précieuse encore est la grâce sanctifiante, dont l'effusion dans nos âmes est spécialement attribuée au Saint-Esprit : *Charitas Dei diffusa est in cordibus nostris per Spiritum Sanctum qui datus est nobis* (Rom., v, 5). C'est par cette grâce sanctifiante qu'il nous justifie, qu'il nous rend justes et saints, qu'il nous communique la vie surnaturelle. C'est là le sens du mot « *vivificantem* » par lequel le Symbole de Nicée le qualifie d'Esprit vivificateur. Et cette vie qu'il nous donne n'est pas autre que lui-même ; car, selon S. Paul, le juste est « le sanctuaire du Dieu vivant, le temple du Saint-Esprit. » (I Cor., III, 16).

III

Eh bien ! m. f., cet Hôte divin de nos âmes, respectons-le en nous et dans les autres ; ne le contristons point par le péché véniel délibéré ; surtout, ne le chassons pas de nos cœurs par le péché mortel.

Invoquons-le souvent pour lui demander ses lumières, ses conseils dans nos doutes et nos embarras, sa force dans nos tentations ou nos découragements. Empruntons pour cela les paroles de la belle prose *Veni, Sancte Spiritus*, que l'Eglise chante en la messe de la Pentecôte, ou bien encore celles de l'hymne *Veni Creator*. A l'exemple des apôtres, préparons-nous chaque année à la solennité de la Pentecôte par la neuvaine au Saint-Esprit prescrite par le Souverain Pontife, et profitons-en pour demander instamment à ce divin Esprit de renouveler dans nos âmes l'effusion de ses sept dons que nous avons reçus au jour de notre confirmation par l'imposition des mains de l'Evêque. Oui, invoquons souvent le Saint-Esprit.

Le comte de Quatrebarbes raconte que le général de Lamoricière, l'illustre défenseur des Etats pontificaux, après lui avoir confié un commandement important à Ancône, termina par ces mots les instructions qu'il lui laissait en le quittant : « Maintenant, adieu ; si vous êtes embarrassé, priez le Saint-Esprit ; je crois qu'on ne le prie jamais assez, que trop facilement on l'oublie. C'est ma ressource à moi ; il vous viendra en aide. » En effet, peu de temps après, le noble comte se trouva tout à coup placé dans une situation très difficile. « Alors, dit-il, le conseil que Lamoricière m'avait donné me revint à l'esprit. Je me mis à réciter le *Veni Creator*, et je répétai pendant une demi-heure cette admirable prière.

Ce ne fut pas en vain, car je ne tardai pas à recevoir un secours inespéré. » M. f., imitons ces illustres soldats, nous nous en trouverons bien. Ainsi soit-il.

SERMON POUR L'ASCENSION

CE QUE SERA LE BONHEUR DU CIEL

Et absterget Deus omnem lacrymam ab oculis eorum.

Au ciel il n'y aura plus de larmes, car Dieu les essuiera des yeux des élus. (Jo., xxi, 4).

Mes frères,

Notre religion chrétienne impose, à ceux qui lui accordent leur foi et leur amour, des préceptes sévères, et fait retentir à leurs oreilles parfois de dures et terribles vérités.

Elle demande à l'homme de n'avoir point d'autre dieu que Dieu, de respecter et de sanctifier le jour qu'il a réservé à son culte, de détourner sa main du bien d'autrui et son cœur des plaisirs défendus. Elle lui commande le bien et lui défend jusqu'à la pensée du mal. Et puis, souffrance, abnégation, croix, mort, jugement, damnation éternelle, tels sont encore les mots qui, il faut l'avouer, reviennent le plus souvent sur les lèvres de ses ministres. Mais en revanche, et grâce à Dieu, à côté de ces commandements et de ces avertissements qui étonnent et font frémir la nature, elle a de divines consolations et de non moins divines espérances. « Il n'y aura plus de larmes, nous dit-elle, car Dieu les aura essuyées. Plus de mort, plus de deuils, plus de plaintes, plus de douleurs, jamais, parce que l'épreuve aura passé. *Et absterget Deus omnem lacrymam ab oculis eorum, et mors ultra non erit, neque dolor erit ultra, quia prima abierunt.* » Un jour se lèvera où l'homme qui souffre et qui pleure aujourd'hui sera consolé.

Ce jour, m. f., ne peut être que celui qui se lève au ciel. Cette fête de l'Ascension, ce Dieu qui monte dans les hauteurs, ces profondeurs inconnues qui s'entrouvrent, c'est une invitation à vous parler du ciel. Permettez que je n'y résiste pas, et que je vous entretienne de ce sujet merveilleux.

Le ciel ! A ce mot qui nous fait tressaillir, les impies branlent la tête, parce qu'ils n'y croient pas et qu'ils n'y comprennent rien. Ils sont à plaindre ; la vie est lourde à qui n'a pas cette consolante perspective ! Pour nous, à qui une si douce espérance est donnée, bénissons le Seigneur de cet inappréciable bienfait, et, frères exilés sur la même terre étrangère, comme les Juifs aux rives du fleuve de Babylone, entretenons-nous ensemble de la Patrie absente, mais inoubliée.

Personne dans cette assemblée ne doute de l'existence du ciel. Du reste, depuis six mille ans qu'elle se presse aux portes du tombeau, l'humanité n'en a jamais douté. Bornons-nous donc à expliquer quel sera pour notre âme ce bonheur qui l'attend, si elle l'a mérité, dès le seuil de la vie future.

S. Thomas définit le ciel en trois mots : « *Clara*

notitia cum laude. C'est une claire connaissance et en même temps une louange. » Si c'est une connaissance, c'est donc une lumière ; si c'est une louange, c'est que ce que l'on voit dans cette lumière est admirable, par conséquent digne d'amour. Il faut y ajouter l'éternité. Et dans ces trois mots : *lumière, amour, éternité*, nous avons en effet tout le ciel.

Je mets cet entretien, m. f., sous la protection de la Vierge bénie que nous invoquons sous le titre de Reine du ciel : « *Regina cœli, ora pro nobis.* »

I. — Lumière

La lumière ! A une heure ou à une autre, quel homme vraiment homme n'a pas gémi sur cette terre en s'agitant dans les ténèbres qui nous entourent ? Quel esprit, fatigué d'ouvrir les yeux et de ne rien voir que de l'ombre, n'a pas crié comme un grand homme à son dernier instant : « De la lumière ! De la lumière ! »

En vérité, il semble que nous soyons ici-bas dans une de ces nuits sans sommeil qui affligent les vieillards et les malades. Nous nous tournons et retournons sur notre couche, attendant, au sein de la souffrance et de l'ennui, que l'aurore se lève enfin.

Mais patience : l'horizon bientôt va blanchir ! Ames chrétiennes qui avez vécu de foi dans cette vallée de pleurs, l'heure approche où vos yeux verront le jour de l'éternité et en seront éblouis.

Hélas ! que puis-je en dire de ce jour céleste, moi qui ne l'ai pas vu ? S. Paul, qui, lui, l'a contemplé, avait, dans sa stupéfaction, l'impuissance du langage humain à traduire de pareilles splendeurs : « L'œil de l'homme n'a rien vu, répétait-il, son oreille n'a rien entendu, son intelligence n'a rien compris, son cœur n'a rien goûté qui approche de ce que Dieu destine à ceux qui l'aiment. » Et c'est pourquoi je tremble de ne pas répondre à vos espoirs et à vos pressentiments. Il est une parole toutefois qu'il m'est permis de poser en affirmation et qui, dans sa brièveté, dit tout. Ce mot qui est un éclair dans notre nuit, nous le devons à S. Jean. C'est celui-ci : « *Videbimus eum sicuti est.* Nous verrons Dieu tel qu'il est, » c'est-à-dire en lui-même et dans ses œuvres.

DIEU EN LUI-MÊME. Nous verrons Dieu. Nous n'oserions jamais concevoir une pareille espérance, si l'Esprit-Saint ne nous l'avait dit lui-même par la bouche de l'Apôtre bien-aimé. Dieu nous est presque inconnu dans cette vie. Nous savons qu'il est : notre raison le proclame, et d'ailleurs son nom nous apparaît inscrit sur chacune des pages de ce grand livre qui est la nature. Mais dans la faiblesse de notre esprit, lorsqu'il s'agit de définir ou d'expliquer son essence, nous ne faisons plus que bégayer comme des enfants et nous disons mieux ce qu'il n'est pas que ce qu'il est.

Nous essayons parfois de réunir en faisceaux les rayons que nous donnent le monde, la science et la révélation, pour les projeter sur son Etre et l'apercevoir enfin. Inutiles efforts. Au moment où nous croyons l'avoir saisi, nous n'avons dans les yeux

qu'une face toujours divine, il est vrai, mais aussi toujours pleine d'ombre et de mystère.

C'est que le jour n'est pas encore venu. Il viendra. Et alors tous les voiles qui déroberont le Seigneur du ciel aux regards de notre âme se déchireront au coup de griffe de la mort, et nous le verrons dans le parfait éclat de sa vérité. « *Videbimus eum sicuti est*. Nous le verrons tel qu'il est. »

O abîme d'être et de lumière, qui donc pourrait dire ce que vous êtes dans cet éclat de votre vérité ? Qu'y a-t-il, au sein de cet univers ténébreux et borné, qui puisse vous être comparé ?

J'ai vu tout ce qui, sur ce globe, passe pour être digne de l'admiration des hommes. J'ai vu cette voûte profonde où voyagent les étoiles. J'ai vu la mer immense ; mon regard cherchait quelque barrière à cette immensité, et l'horizon ne m'offrait jamais que des flots, toujours des flots. — Malgré tout, je savais que l'univers n'est pas sans limite, et qu'au delà de toutes ces étoiles, il y en a une qui marque la frontière de la Création. De même, quand je regardais la mer, je savais que là-bas on trouverait la rive. Mais vous, mon Dieu, vous êtes l'infini sans fond et sans rivage !

J'ai vu la beauté qui ravit le cœur des hommes. Mais déjà elle portait sur son front le stigmate de sa caducité, signe précurseur des flétrissures du tombeau. Et vous, mon Dieu, vous qui ne seriez pas si vous n'étiez la perfection absolue, vous êtes sans comparaison la Beauté même et beau éternellement !

J'ai vu la science, et la science se plaignait de son ignorance. J'ai vu la vertu, et la vertu avait des faiblesses. J'ai vu la sagesse, et la sagesse se trompait. J'ai vu la justice, et la justice avait deux poids et deux mesures. J'ai vu la puissance, et la puissance abusait de son prestige et de sa force. J'ai vu la bonté, et la bonté n'était pas toujours bonne. Vous, mon Dieu, vous êtes toute la science, toute la vertu, toute la sagesse, toute la justice, toute la puissance, toute la bonté. Et nous vous verrons tel que vous êtes ! *Videbimus eum sicuti est*.

Nous verrons Dieu, et nous pénétrerons l'intime secret de son être et de sa vie. Nous verrons d'une claire vision, *clara notitia*, ce que sur la terre nous avons cru d'une foi vive.

Nous verrons Dieu, c'est-à-dire l'unité de la nature divine dans la Trinité mystérieuse de ses trois Personnes : Dieu le Père, engendrant de toute éternité son Fils égal à lui-même ; et ce lien de leur mutuel amour, le Saint-Esprit, aussi Dieu que le Père et le Fils : la Puissance créatrice, l'Intelligence infinie et l'Amour éternellement fécond. Et si vous me demandez comment s'accompliront ces ineffables espérances, c'est S. Justin qui soulèvera un coin du voile qui nous cache ces secrets divins : « Nous serons semblables, a-t-il dit, à Dieu en Jésus-Christ. » Et en effet, Jésus nous prêtera son regard et, élevés avec lui à une hauteur surhumaine, nous comprendrons par lui ce qui aujourd'hui est pour nous l'incompréhensible.

Ah ! pauvre intelligence humaine toujours perdue dans les ténèbres, toujours hésitante dans le doute,

voilà la lumière qu'il te faut ! Celle-là, du moins, ne sera pas une de ces timides et trompeuses lueurs qui t'égarent si souvent. Ce sera la lumière de Dieu, ce sera Dieu lui-même, en qui tu verras tout ce que tu peux désirer voir !

Mais ce n'est pas tout. S. Paul a écrit : « *Omnia propter electos*, tout pour les élus. » Si donc tout a été fait pour les Elus, il en faut conclure qu'au ciel nous aurons aussi le spectacle de toutes les œuvres de Dieu. Or Dieu a fait deux grandes œuvres, deux mondes : le monde de la nature et un autre monde incomparablement supérieur au premier, le monde surnaturel.

DIEU DANS SES ŒUVRES ! *Le monde surnaturel !* Au centre de ce dernier monde, âme qui le vivifie, foyer qui l'éclaire et l'échauffe, nous verrons notre Christ, le Verbe fait homme, éternellement immolé devant son Père, comme nous l'apprend S. Jean ; et autour de lui, groupés dans l'ordre admirable décrit par ce même Apôtre, les anges dans la triple hiérarchie qui les unit et dans les sublimes ministères qui les distinguent. Au-dessus des anges, celle qui est appelée leur Reine, Marie, créature unique, admirable chef-d'œuvre des mains divines, nous apparaîtra aussi dans la gloire de sa conception immaculée, de son enfantement virginal et de son impérissable royauté. Enfin notre regard embrassera encore la multitude des saints de l'ancienne et de la nouvelle Loi, qui forment l'Eglise triomphante, et cette autre multitude qui n'en est pas encore au triomphe, mais qui s'y achemine dans les combats et les larmes, saintes âmes des justes de la terre qui sèment ici-bas en pleurant ce qu'elles récolteront au ciel dans une joie indicible.

Nous contemplerons dans l'Eglise triomphante la vie de la gloire, et dans l'Eglise militante la vie de la grâce, c'est-à-dire Dieu vivant dans l'une et dans l'autre d'une même vie, mais dans la première pour la béatifier, et dans la seconde pour la soutenir et la conduire au terme de sa destinée.

Voilà ce que nous offre le monde surnaturel, fait, comme tout le reste, pour le peuple des Elus : *Omnia propter electos*.

Il n'est personne d'entre vous, m. f., qui n'ait regretté, en lisant l'Evangile, de n'avoir pas assisté à l'une de ces scènes adorables où le Sauveur nous apparaît conversant avec les hommes. Il devait être si beau dans sa simplicité, lorsqu'assis au puits de Jacob il révélait à la Samaritaine les mystères de la vie éternelle, ou lorsqu'il s'entretenait à Béthanie avec Lazare, Marthe et Madeleine !... Oui, sans doute, il y avait dans ces scènes une grandeur et une beauté inexprimables ; mais croyez-moi, quelque touchantes que soient ces conversations extérieures dont la seule évocation nous attendrit, elles n'égalent pas en suavité et en éclat les doux épanchements auxquels il s'abandonne dans le secret d'une âme. Et si, au lieu de contempler Jésus vivant dans une seule âme, nous le considérons dans son mystérieux commerce avec toutes les âmes, c'est un spectacle d'une telle harmonie que la voix de l'homme ne peut que s'éteindre dans l'étonnement et l'admiration.

Un jour luira donc, ô mon Maître, où nous contemplerons votre face auguste, jadis pour nous soufletée et couronnée d'épines, et maintenant rayonnante de tant de gloire ! Ah ! laissez-moi le saluer, ce jour béni entre tous les jours, de toute l'ardeur d'un cœur chrétien, pour moi et pour cette foule qui m'écoute ! Et vous, Marie, Mère de tous ceux qui croient en Jésus ; vous, Apôtres à qui, après Jésus et Marie, nous devons l'inestimable bienfait de notre foi ; vous, Martyrs, Pontifes, Confesseurs, Vierges, laissez-nous vous dire combien nous serons heureux de nous réunir à vous, en Dieu notre pure et éternelle lumière !

Le monde de la nature. — Mais pour être transplantés dans un monde supérieur, nous n'aurons pas perdu de vue ce monde matériel qui fut le théâtre et le témoin de notre première vie, de nos longues souffrances, de nos luttes sans fin et de nos mérites pour le ciel.

Du sein de l'immuable repos, la terre nous apparaîtra perdue au milieu des espaces sans limites, emportant dans sa course tout ce qui jadis a ravi notre âme et lui fut cher. Les parents, les amis qui nous auront survécu, ceux que nous avons connus, les noms les plus obscurs comme les plus glorieux, les plus petites choses comme les plus grandes, Dieu nous montrera tout, en se montrant lui-même.

Ah ! au siècle où nous sommes, s'il est une soif, une fièvre qui nous dévore, c'est la soif de la science. La voûte céleste, les entrailles de la terre et des astres, l'espace, le temps, l'œil de l'homme veut tout interroger. Il lui reste tant de problèmes à résoudre ! Dites-nous donc, ô savants, qu'est-ce que cet univers que vous étudiez depuis si longtemps ? Où sont les bornes qui le commencent ? Où, celles qui le finissent ? Qu'est-ce que la matière ? Qu'est-ce que tout cela, et qu'est-ce que nous-mêmes ? Qu'est-ce que c'est que la pensée ?... Partout des nuages ; partout des voiles ; mystère partout.

Au ciel, notre ardent désir de voir sera satisfait. Voiles, images, mystères, tout sera dissipé ; l'ensemble de l'univers nous apparaîtra dans son harmonieuse unité, dans sa radieuse splendeur.

En ce jour de la lumière, le soleil de là-haut nous pénétrera de ses rayons, et la main de Dieu élargira ces horizons dont notre œil supporte impatiemment l'importune barrière. Et alors, le plus humble d'entre nous, le plus ignorant, celui-là même qui ne savait que son *Pater* et que regardaient de si haut ceux qui se croyaient des savants, en saura mille fois plus que le plus illustre d'entre eux. Et il jouira de cette science surnaturelle des choses de la création visible, jusqu'à l'heure où les vertus des cieux seront ébranlées et où sur les débris du monde en ruines Dieu fera un ciel nouveau et une terre nouvelle en harmonie avec la vie d'éternelle gloire.

II. — *Amour*

Voir, c'est quelque chose dans le bonheur du ciel, mais ce n'est pas tout. L'intelligence a sa part ; le cœur réclame la sienne. L'intelligence a la vision ; au cœur il faut l'amour !

L'amour, c'est là, m. f., un mot prestigieux et c'est aussi, hélas ! une réalité que nous ne pouvons jamais étreindre et posséder aussi étroitement que le voudrait notre nature. Quand il s'agit d'aimer, le cœur de l'homme se creuse et s'élargit comme un abîme. Vous y jetteriez l'univers qu'il l'engloutirait, et ne serait pas comblé.

L'avare dit aux richesses : « Venez, apportez-moi le bonheur ! » et lorsqu'elles sont venues et qu'il en a plein les mains et plein sa demeure, quand il voit étinceler ses trésors et qu'il en a assez pour nourrir cent vies comme la sienne, il n'est pas encore heureux et il ne peut que pousser ce gémissement : « Mon cœur est vide ! »

L'orgueilleux dit aux honneurs : « Je vous veux, venez à moi ! » Et lorsqu'il a atteint le but de ses désirs, fût-il au sommet des grandeurs humaines ; lorsque, levant la tête, il ne voit plus personne au-dessus de lui, il n'est pas heureux encore, et comme l'avare il ne peut, lui aussi, que pousser ce même gémissement : « Mon cœur est vide ! »

Le voluptueux dit aux objets de ses désirs : « Apportez-moi le bonheur ! » Mais au sein des plus enivrants plaisirs, arrivé au comble de ses vœux, que dis-je ? même au milieu du rapide enivrement des sens, il n'est pas heureux, et il n'a, comme les autres, qu'à pousser ce gémissement, le même éternellement : « Mon cœur est vide ! »

J'en appelle à tous ceux qui ont connu les passions. Il n'est pas un homme qui n'avoue, s'il est sincère, qu'il n'a jamais senti son cœur pleinement satisfait, l'abîme pleinement comblé !

Eh bien ! m. f., ce complet bonheur dans l'amour que vainement vous demandez à la terre, au nom de mon Dieu, je vous le promets pour le ciel.

A des âmes que ce Dieu a faites pour lui, il faut Dieu, c'est-à-dire l'infini. Or, au ciel, Dieu se donnera à nous et comblera, étant seul assez grand pour le remplir, ce cœur de l'homme que rien ne peut satisfaire ici-bas.

Dès cette terre, il se donne à nous, et en se donnant à nous, il apporte avec lui, quand nous le recevons avec une foi sincère et vive, une conscience nette et un cœur pur, les plus suaves douceurs que jamais cœur d'homme ait ressenties. Eucharistie, Eucharistie, je tiens à proclamer à cette heure tes délices, délices dont s'enivrent les âmes saintes ! Mais je dois dire aussi que ce bonheur, qui va parfois jusqu'à l'extase, n'est qu'une ombre, comparé aux tressaillements éternels. C'est que la foi ne franchit pas les portes du ciel, et que là-haut, de même que ce sera la vision claire, ce sera aussi l'amour à découvert. Là, Dieu ne se soumettra plus aux nécessités de l'épreuve : *prima abierunt*, et comme ici-bas il ne se contentera plus de nous apporter seulement sa présence adorable mais voilée ; il nous apportera tout ce qu'il possède de perfection, d'amour et de félicité. Votre cœur est si vaste que Dieu seul peut le remplir : Dieu viendra à vous et, d'un seul coup, rassasiera votre immense faim de bonheur : *Ecco venio cito, et merces mea mecum est*. Et votre bonheur, ce sera lui-même : *Ego merces tua magna nimis*.

Ainsi, l'amour béatifique descendra comme un torrent des hauteurs de la Divinité jusqu'aux abîmes de l'infirmité humaine, balayera tout ce qu'il y a en nous d'inquiet et de troublé, et nous fera entrer, sans résistance de notre part, dans l'immense courant de sa vie.

Non, j'ai beau faire ; notre esprit n'a point de pensées et notre langue point d'expressions ni d'images pour traduire les transports de l'âme ainsi emportée par le flot de l'amour !

Délivrée qu'elle est de toutes les misères de cette vie, que resterait-il à cette âme bienheureuse, sinon de s'abandonner tout entière à ce Dieu qui se donne à elle tout entier ?

Du reste, tout en conservant le complet usage de sa liberté, elle se sentira attirée vers lui par un attrait invincible, car éternellement elle aura devant elle la Bonté et la Beauté infinies, divins charmes auxquels on ne résiste pas, même en ce monde. Éternellement donc, nos bras s'étendront pour étreindre cet Etre adoré et aimé, meilleur et plus beau que tous les êtres. Et, vainqueurs pour jamais du péché, cette maladie des âmes ici-bas, nous pourrions appeler toutes les créatures des cieux et de la terre, pour les défier de nous séparer jamais de l'amour de notre Dieu.

Et ainsi cet amour, à peine commencé et entrevu dans les ténèbres de cette vie, s'épanouira dans notre cœur à la pleine vision béatifique, et c'est alors que sera accomplie cette fusion mystérieuse de Dieu et des âmes dont parle l'Évangile, suprême consommation du suprême amour, c'est-à-dire du suprême bonheur...

Est-ce tout, cette fois ? Non.

III. — Éternité

Il est un mot devant lequel notre faible raison, habituée à ne voir, dans ce milieu borné qu'est notre milieu terrestre, que des êtres caducs et des existences éphémères, recule dans un étonnement qui va jusqu'à la stupeur : c'est le mot *Éternité*.

Éternité, c'est-à-dire toujours et jamais : toujours le chemin, jamais le terme ; toujours la pleine mer, jamais le rivage ; toujours le commencement, jamais la fin ! L'éternité n'est pas une longue durée, c'est une durée sans mesure, où le temps ne marque plus les heures.

Le doute là-dessus ne nous est pas permis. Notre divin Maître nous a dit en effet formellement : « Les méchants iront au supplice éternel. *Ibunt hi in supplicium æternum*. Mais les justes iront à la vie éternelle, *justi autem in vitam æternam*. » Aux uns, toujours les ténèbres, les douleurs et les gémissements ; aux autres, toujours la lumière, toujours l'amour, toujours les saintes extases. Aux uns, la mort de l'âme ; aux autres, la vie indéfectible et bienheureuse. Les méchants, malgré la défense de Dieu, se sont fait à eux-mêmes de cette vie un nouveau paradis terrestre ; il faut que Dieu et sa loi soient vengés : à eux donc l'enfer éternel. Les justes ont monté péniblement, les pieds en sang et le front

en sueur, la douloureuse montagne dont Jésus nous a montré le chemin : il faut que Dieu tienne sa parole ; à eux le ciel éternel !

Et c'est juste, après tout. A quoi bon tant travailler, tant lutter, tant souffrir, tant se dévouer, tant pleurer, si le bonheur gagné par de si grands efforts doit finir un jour, finir comme celui de la terre, et si une heure doit sonner où, dépouillés de tous les biens, il nous faudra dire aux joies divines un adieu sans retour ?

Comment, ô glorieux Apôtres, vous qui avez traversé le monde pour le gagner à Dieu et qui avez abouti à être crucifiés comme Pierre et André, ou décapités comme Paul ; Martyrs qui, les bras tendus vers le ciel, avez senti votre chair se déchirer et vos os se briser dans des supplices divers, mais d'une atrocité égale ; Vierges qui vous êtes ensevelies, en la fleur de vos jeunes ans, dans ces solitudes que le monde regarde comme des tombeaux ; vous tous, âmes saintes, qui avez accepté chrétiennement et sans faiblesse les austères vérités et les durs devoirs, — après avoir atteint le terme de votre course magnanime, vous verriez se lever un jour où la couronne tomberait de votre tête et les palmes de vos mains !

Non, non, c'est impossible, j'en jure par la justice de Dieu ! Quand une fois vous tenez votre bonheur, il ne saurait vous échapper. La vision divine et le bienheureux amour vous sont acquis pour jamais. Vous n'avez plus à redouter d'être arrachés à la béatifiante étreinte ; et vous pouvez pousser ce cri triomphant de l'apôtre : « *Sic semper cum Domino erimus*. Nous serons avec Dieu pour toujours ! »

Au reste, quiconque se connaît sait bien qu'il y a au fond de lui-même un désir, un besoin, un instinct invincible de vie et d'immortalité. Cet instinct, ce n'est pas nous qui nous le sommes mis dans le cœur. C'est donc l'Auteur de la nature, et s'il nous l'a donné, il doit le satisfaire. Et puis, comment concevoir le bonheur du ciel sans l'Éternité ? Dans la crainte de se le voir ravi pour toujours, les Elus trembleraient malgré eux ; cette appréhension empoisonnerait leur joie et deviendrait même une telle souffrance qu'elle ne laisserait plus de place au bonheur.

Non, mon Dieu, douter est impossible. La foi et la raison s'unissent pour nous proclamer l'éternité nécessaire : « *Sic semper cum Domino erimus*. Nous serons, Seigneur, avec vous pour toujours ! »

* * *

Je viens de vous rappeler, m. f., les enivrantes espérances que vous prêchez notre religion. Maintenant, repassez toutes vos tristesses, supprimez toutes vos douleurs, toutes vos larmes, toutes les tortures de votre chair, toutes les agonies de votre âme ; et dites-moi si tout cela peut compter auprès de ce poids immense de gloire promis à ceux qui vivent et souffrent pour Dieu. Levez donc les yeux vers le ciel resplendissant déjà de tant d'étoiles et de tant d'auréoles, et demandez au Seigneur une place dans cette gloire.

Mais soyez sincères avec vous-mêmes, et que votre

volonté soit assez ferme pour résister aux entraînements qui risqueraient de vous éloigner du but. Combattez vaillamment les combats de l'épreuve ; les lutteurs seuls entrent dans la Patrie, *violenti rapiunt illud*.

Ah ! je le sais, et tout homme le sait comme moi qui a assez vécu pour connaître les faiblesses de son cœur : ce qui vous retient, ce qui vous trouble, ce qui vous désarme, c'est l'impatience de jouir. Nous nous sentons si bien faits pour le ciel que nous voudrions à tout prix en hâter les délices. Mais ne vous y trompez pas : en vous abandonnant, vous sacrifieriez votre éternité à quelques heures de folles joies et de douteux enivressements. Résistez à cette impatience, je vous en adjure au nom d'un meilleur et plus sûr bonheur !

J'avoue qu'il en coûte de dire tous les jours aux passions impétueuses et affamées : « Non ! j'attends l'éternité ! » Mais c'est l'unique condition que Dieu mette à notre salut ! *Serva mandata*.

Observez donc les commandements. Si, jusqu'à cette heure, votre vertu a parfois faibli, si vous avez parfois cédé au mal, si vos pas se sont égarés dans le sentier des abîmes, rebroussez chemin, car il n'y aura jamais dans le ciel que des justes, c'est-à-dire des vainqueurs : « *Qui vicerit, possidebit hæc*. Celui qui vaincra possédera les biens éternels. »

Ce sont ces biens, m. f., qu'en finissant, je vous souhaite de tout mon cœur. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE DE S. PASCAL BAYLON

Patron des Œuvres eucharistiques

(17 mai)

SA VIE EUCHARISTIQUE

In loco pascuæ, ibi me collocavit.
C'est au sein des beaux pâturages
qu'il m'a placé. . (Ps. xxii, 2).

Mes frères,

Par ses encycliques remarquables, par ses œuvres géniales, Léon XIII a conquis dans l'histoire le nom de *Pontife immortel*. Heureuse fut entre toutes l'inspiration qui déterminait le grand Pape à assigner à chacune des œuvres catholiques un patron spécial qui, par son crédit auprès de Dieu, en assurerait la vitalité : à S. Thomas d'Aquin, la protection de la jeunesse studieuse ; à S. Vincent de Paul, le patronage des institutions dues à la charité ; à S. Camille de Lellis et à S. Jean de Dieu, l'assistance aux créations qui ont pour but le soin des malades.

Restait à pourvoir à la prospérité des œuvres eucharistiques. Sur quel saint du paradis se fixera le choix du Vicaire de Jésus-Christ ? Chaque famille religieuse peut revendiquer ses gloires. Toutefois, la dévotion envers l'auguste Sacrement de l'autel est particulièrement en honneur dans la famille du Pauvre d'Assise ; le séraphique Père a légué cet héritage à ses enfants ; c'est parmi eux que sera choisi le modèle de la dévotion envers la T. S. Eucharistie.

Brillante est la procession des saints de l'Ordre de

St-François qui se sont révélés fervents adorateurs du T. S. Sacrement : S. Bonaventure, l'émule de l'Ange de l'école, a été communiqué de la main des anges ; S. Antoine de Padoue a contraint la mule de l'hérétique à ployer le genou devant la divine Hostie ; sainte Claire tenant en main le saint Ciboire a mis en fuite les Sarrasins. Et combien d'autres encore pourraient retenir l'attention par leur dévotion profonde ! De préférence, la pensée de Léon XIII est allée, sans l'ombre d'une hésitation, à un humble frère lai, S. Pascal Baylon.

Ce fut pour plusieurs une surprise. Mais bientôt, des études sérieuses démontraient qu'entre tous les saints, l'humble Frère Mineur était un modèle parachevé de dévotion envers le T. S. Sacrement. Sur ses lèvres, la parole du Roi psalmiste : « *In loco pascuæ, ibi me collocavit*, Dieu m'a placé au sein des beaux pâturages eucharistiques, » exhalait un parfum d'une incomparable suavité¹. Les traits que l'on peut trouver épars dans les diverses vies des saints se trouvent dans la sienne groupés en un faisceau lumineux.

Nous pouvons nous en convaincre sans nous écarter de la trame des événements historiques. Avant d'entrer en religion, il garda les troupeaux : modeste berger, il se révèle déjà modèle de dévotion envers la T. S. Eucharistie ; dans l'Ordre séraphique, fervent religieux, il deviendra l'apôtre inconfusable du dogme eucharistique ; après sa mort, thaumaturge puissant, il semble se survivre pour glorifier encore Jésus-Christ dans le Sacrement de son amour.

I. — Modeste berger, il est un modèle de dévotion envers le T. S. Sacrement

La remarque a été faite maintes fois : le nom donné à un enfant lors de sa naissance, exprime souvent, s'il s'agit d'un élu de Dieu, les vues de la Providence sur l'heureux prédestiné. Le nom de Pascal donné sur les fonts baptismaux au futur Patron des œuvres eucharistiques ne marquait pas seulement la simple coïncidence de son baptême avec la fête de la Pentecôte, appelée en Espagne la Pâque du Saint-Esprit ; il exprimait très heureusement l'étroite dépendance dans laquelle cette âme régénérée devait vivre avec l'Esprit Sanctificateur.

Ses parents, de modeste condition mais de grande foi, sont aujourd'hui enveloppés dans la gloire de leur enfant, qui a rendu le nom de Baylon plus illustre que celui des rois à cette époque. Disons-le à

¹ Cf. S. Pascal Baylon, *Patron des Œuvres eucharistiques*, par le P. Louis Antoine de Porrentruy, Définitur gén. des FF. Mineurs Capucins, in-8 avec grav., Paris, Plon, 1899. Léon XIII daigna agréer la dédicace de l'ouvrage, pour lequel l'auteur put utiliser le *Processus canonisationis Beati Pascalis Baylon*, conservé dans les archives des Mineurs Alcantarins espagnols. Les Bollandistes ont donné la vie écrite par le P. Ximenes, que le saint avait conduit au couvent et qui fut une des gloires de l'Ordre Séraphique ; ils ont donné également le travail du P. Christophe d'Arta. Le R. P. Louis avait sous la main ces richesses et d'autres encore ; peut-être eût-il pu y faire encore l'un ou l'autre emprunt. L'auteur cite également le P. Antonio Panes qui, cataloguant, comme en un dictionnaire de médecine, les maux qui peuvent fondre sur l'humanité, narre sous diverses rubriques les guérisons multiples obtenues par l'intercession du saint et conclut : « Ce volumineux travail n'est qu'un abrégé : à elle seule, chaque série d'infirmités aurait pu fournir la matière de plusieurs volumes. »

la gloire de sa mère Elisabeth, c'est à elle que notre saint fut redevable de sa grande dévotion envers le T. S. Sacrement. L'histoire a conservé le souvenir du premier rayonnement de la divine Eucharistie sur l'âme de l'enfant. Un beau dimanche, la mère, portant dans ses bras son petit Pascal, a pénétré dans l'église au moment où le prêtre montait à l'autel. Lorsque le célébrant élève au-dessus de son front la sainte Hostie, l'enfant semble la dévorer des yeux ; toute sa vie est en germe dans ce premier regard.

On put comprendre à quel point son cœur avait été subjugué, lorsque, quelques mois plus tard, il sembla se dérober aux caresses de sa mère pour aller, encore petit enfant, jusqu'à l'église en se traînant sur ses mains. Sa mère éplorée, à l'exemple de la Vierge, le cherche dans sa parenté ; hélas ! les recherches restent infructueuses. A son tour, Elisabeth finit par se dire que l'enfant pourrait bien être dans la maison de Dieu : elle l'y trouve en effet, à demi accroupi sur les marches de l'autel, les yeux fixés sur le tabernacle. Heureux prédestiné de Jésus-Eucharistie !

Les moindres indices dans la vie des saints sont parfois symboliques. Il advint qu'à la suite d'un vœu, un enfant de son âge fut revêtu de l'habit des Frères Mineurs. Il n'en fallut pas davantage pour que notre petit Pascal recherchât la compagnie de ce fortuné camarade. Or, un jour, les saintes livrées étaient au pied du lit, leur propriétaire étant souffrant ; s'en revêtir à la dérobée fut pour le pieux Pascal l'affaire d'un instant ; le voici allant et venant avec cet habit, grave comme un moine et répétant à tous : « Je veux me faire Frère. » On eût dit qu'il pressentait quelle serait la famille dans laquelle il devait faire de sa vie un hymne d'amour au T. S. Sacrement.

L'enfant a grandi et son père n'hésite pas à le vouer à une vie de travail. Que peut faire un enfant de sept ans ? Il sera petit berger. Oui, mais pendant qu'il conduira ses brebis en de gras pâturages, il se sentira attiré vers l'Agneau de Dieu perpétuellement immolé sur l'autel. Si le prophète royal, en parlant des ouailles du Bon Pasteur, a entendu parler de l'Eucharistie, le nouveau berger pourrait emprunter les accents du Psalmiste pour redire avec lui : « *In loco pascuæ, ibi me collocavit*, Il m'a placé au milieu de gras pâturages. »

Lorsqu'après la mort du serviteur de Dieu, il fut question de sa béatification, ses anciens compagnons accoururent des diverses provinces de l'Espagne pour lui rendre témoignage. Ils dirent sa réserve angélique, son austère pénitence, ses jeûnes rigoureux, sa piété envers la T. S. Vierge. Sur toutes choses, ils magnifièrent sa dévotion à la T. S. Eucharistie.

C'est surtout en ce qui concerne le saint sacrifice de la messe que l'humble berger fit preuve d'une piété soutenue. Le chef des bergers, Navaro, a déposé en ces termes au procès de béatification : « A diverses reprises, Pascal me demanda la permission d'aller à la messe ; je la lui accordai toujours de bonne grâce, m'estimant heureux de pouvoir ainsi favoriser sa dévotion. Lorsque les circonstances le privaient de cette douce consolation, le saint savait y

suppléer : initié à tous les tintements de la cloche du monastère, ce pieux amant de l'Eucharistie suivait en esprit tous les mouvements du prêtre à l'autel. »

A sa dévotion à la Sainte Eucharistie, Pascal joignait une tendre piété envers la T. S. Vierge. Son bonheur fut d'abord de dresser sa tente sur les terres de Notre-Dame de la Sierra et de faire paître son troupeau à l'ombre de son sanctuaire. Plus tard, il renouvellera les mêmes témoignages de foi et de confiance à l'égard de N.-D. de Lorette. Son patron, Martinez Garcia, s'exprimait à ce sujet en ces termes : « Tous les jours que le bon Dieu a faits, je trouve mon petit berger devant le soleil et à genoux, la face tournée vers N.-D. de Lorette. » En vain le vent pouvait-il lui fouetter le visage, en vain pouvait-il pleuvoir, en vain pouvait-il être mouillé jusqu'aux os : il restait immobile, absorbé dans le plus profond recueillement ; l'on eût dit un ange adorateur.

Il est une particularité que nous ne devons point passer sous silence, à savoir, la ferveur du bienheureux adolescent dans la sainte communion. Son biographe en témoigne : encore attaché à la garde de ses troupeaux, il venait fréquemment à l'église des Mineurs pour y recevoir le Dieu qui fait les forts.

Dieu devait récompenser cette ferveur sésaphique par une faveur inouïe dans les trésors de l'hagiographie. Un jour qu'il gardait ses moutons, Pascal entend la cloche du monastère annoncer l'approche de la consécration. Transporté d'amour, il n'y tient plus et laisse échapper de son cœur embrasé l'exclamation : « Seigneur, faites que je vous voie ! » A l'instant, une étoile radieuse apparaît dans le firmament. Pascal la suit du regard, elle semble s'enfoncer dans la profondeur de l'espace. Soudain les cieux s'entr'ouvrent et Pascal peut admirer les anges prosternés dans l'attitude de l'adoration. Effectivement, ils adorent la sainte Hostie qui émerge du calice. Il tombe la face contre terre ; mais bientôt il relève son front pour contempler la merveille. Dans sa candeur, il veut associer ses compagnons à sa joie et à son bonheur. Ceux-ci, toutefois, ont beau scruter, de leurs yeux à la flamme vive et à l'acuité pénétrante, la profondeur du ciel, la merveille échappe à leurs regards. Ils ne sont pas moins convaincus de la vérité des dires de leur saint camarade et de la vérité des faits : « Tous, atteste le majoral, se prosternent et adorent. »

O François, ô Père dont le cœur a dicté sur l'Eucharistie des lettres si parfumées d'une piété sésaphique ; ô Claire, qui avez entendu Jésus Hostie vous dire : « Je vous ai toujours gardées, je vous garderai toujours ! » ne trouvez-vous point que ce dévot au T. S. Sacrement est vraiment digne de faire partie de votre bercail ? Pascal l'a confié à son compagnon un peu plus âgé que lui, Jean Apparicio : à quelques pas de Permitage de l'Alioncela, S. François et sainte Claire étaient apparus au serviteur de Dieu pour l'inviter à quitter le monde et à entrer en religion. Et quelques jours après, ils lui apportaient un habit de couleur gris cendré, semblable à celui des Frères de la Réforme.

En vérité, le cœur du gardien de brebis battait à l'unisson des cœurs du Séraphin de l'Alverne et de la Vierge d'Assise : il était digne de porter leur bure immortelle pour s'embraser de nouvelles ardeurs.

II. — *Fervent religieux, il devient un apôtre inconfusable de l'Eucharistie*

Lorsque Pascal se présenta au couvent de N.-D. de Lorette, singulier était son aspect ; son regard, il est vrai, n'était point de la terre ; mais les voies extraordinaires par lesquelles il marchait, étaient-elles marquées du sceau divin ? Les Supérieurs jugèrent prudent d'ajourner leur décision : le postulant dut subir un délai de deux ans. Pendant ce temps, les religieux purent voir à l'œuvre leur futur confrère. Ils ne tardèrent point à apprécier sa charité inlassable : fallait-il du lait pour les malades ? le bon gardien de brebis en avait toujours, et en le fournissant, il refusait toute rétribution.

C'est surtout au pied des autels que les Frères admiraient le fervent adorateur de l'Eucharistie. Volontiers chacun eût redit le mot d'Etienne Lopez, un des bergers qui gardaient avec lui les troupeaux : « Je me demandais si je me trouvais en face d'un ange qui avait pris une forme humaine. » Et son confesseur, qui était lui-même un saint, laissa échapper un jour cette exclamation : « Ce petit berger est un ange ; je ne puis lui donner une pénitence dépassant un *Pater* et un *Ave*, tout de suite il entre en extase. »

Le 21 novembre 1565, l'année du noviciat expirée, le frère Pascal Baylon faisait enfin ses vœux solennels au couvent de N.-D. de Lorette. Sa devise fut dès lors : *Cœur de feu, cœur de mère, cœur de juge*. Cœur de feu pour Jésus dans le sacrement de son amour ; cœur de mère dévouée pour le frère le prochain ; cœur de juge inexorable pour lui-même. Cœur de juge sans pitié à son endroit, il en fera preuve en vouant sa chair à toutes les macérations. Cœur de mère tendre et dévouée, il l'aura pour soulager toutes les misères qui l'entourent, et Dieu justifiera l'indiscrétion de toutes ses largesses pour les pauvres en multipliant les miracles par les mains de son serviteur. Mais c'est surtout son cœur embrasé d'amour pour l'Eucharistie que nous voulons étudier.

A cette époque, l'hérésie arborait les bannières de la révolte, s'efforçant de créer la haine du papisme et de l'Eucharistie. Que fera notre bienheureux pour endiguer le torrent dévastateur ? Il connaît la puissance de la prière ; il se donnera pour mission de gagner chaque jour l'indulgence de la croisade de pieuses supplications organisées pour obtenir la conservation de la catholique Espagne dans la pureté de l'orthodoxie.

Quelle n'était pas l'ardeur de sa prière ! Il fallait le contempler à genoux devant le Saint-Sacrement, les mains jointes à la hauteur du front ; il perséverait parfois des heures entières immobiles en cette position. Un Jeudi Saint, il resta ainsi sans bouger jusqu'à cinq heures durant. En d'autres circonstances, il était soulevé au-dessus du sol et tombait en ravissement. Un frère le surprit un jour dans

un état extatique ; il en éprouva une confusion mortelle. Le berger avait trouvé en religion les gras pâturages de la piété séraphique.

Le saint sacrifice de la messe a toujours été pour les protestants un objet de plus spéciale exécution. Par contre, S. François d'Assise, que S. Bonaventure appelle « l'homme catholique, » recommandé à ses enfants d'avoir une dévotion particulière à la sainte messe ; notre bienheureux ne pouvait l'oublier. Son bonheur était de prêter ses humbles services aux prêtres pour la confection des redoutables mystères : on le vit servir jusqu'à huit ou dix messes dans la même matinée, et à chaque messe c'était un nouvel accroissement de ferveur.

On peut présumer ce que devait être pour lui la sainte communion. D'ailleurs, les splendeurs qui illuminaient son front, la rougeur qui empourprait son visage, les reflets qui donnaient à sa personne une beauté céleste, trahissaient le mystère de son union intime avec le Dieu de l'Eucharistie. On eût pu répéter à son sujet l'éloge que le Docteur séraphique décerne au patriarche d'Assise : « Après la sainte communion, il était comme un charbon embrasé. »

Héritier de la piété de son bienheureux Père, S. Pascal Baylon devait pareillement être animé des flammes de son zèle pour la maison de Dieu. Nommé portier, il devait chaque matin ouvrir l'église et la fermer chaque soir. On l'a dit à juste titre : les clefs dont il avait la garde « lui semblaient précieuses et sacrées comme celles du paradis¹. » Quelle joie pour son cœur de convier ses frères à la prière chaque matin par la formule d'or : « *Laude-tur dulcissimum Nomen boni Jesu !* Béni soit le nom très doux du bon Jésus ! »

Il méritait donc, à plus d'un titre, de devenir le Patron des œuvres eucharistiques. S. S. Léon XIII, dans la lettre sur les congrès et associations eucharistiques, en proclamant S. Pascal Baylon Patron de ces œuvres et congrès, a souligné un titre nouveau : « Il professa, dit-il, en face des hérétiques la vérité de l'Eucharistie, ce qui lui attira de graves persécutions. Emule du martyr Tarcisius, il fut menacé plusieurs fois de la mort². »

Les faits méritent d'être racontés ; les circonstances mémorables de ces scènes tragiques ont d'ailleurs été fidèlement consignées par les contemporains, qui en avaient obtenu le récit de la bouche même du bienheureux. En ces temps troublés, les hérétiques occupaient en maîtres et souverains une partie des provinces françaises. Or, le Frère Pascal avait reçu la mission de porter un message de son Supérieur Provincial en Espagne au Père Général de l'Ordre, qui se trouvait à Paris. Pour parvenir jusqu'à lui, l'intépide voyageur avait à traverser les terres hérétiques.

Ses jours furent plus particulièrement mis en danger dans un village de l'Orléanais, où il fut cerné par la populace et arrêté. « Papiste, hurle la foule,

¹ P. Louis Antoine de Porrentruy, *S. Pascal Baylon*, p. 77.

² Le texte latin est d'une grande beauté et d'une énergie rare : « *idem Eucharistia veritatem publice palamque professus, inter hæreticos multa et gravia perpassus est, ac Tharcisii æmulus, ad necem quoque crebro petitus.* » (Bref du 27 novembre 1897).

crois-tu que Dieu est dans le Sacrement que vous appelez la messe ? » S'imagineraient-ils que l'athlète du Christ, pour sauver sa tête, va fléchir ? « Oui, je le crois ! » répond le confesseur de la foi avec l'accent des martyrs. Ce courage en impose à la meute déchaînée, les pharisiens de la secte se promettent un triomphe plus facile : quelle bonne aubaine de confondre ce simple aux pieds nus, dans une conférence publique ! Les voici qui tentent de l'accabler sous le fatras de citations qu'étale pompeusement leur érudition de mauvais aloi. Ils avaient compté sans l'assistance du Saint-Esprit promise aux apôtres de la vérité évangélique. C'est bien l'Esprit-Saint qui parle par la bouche de l'humble Frère ; l'hérésie est confondue.

Le triomphe sera complet, et l'apôtre inconfusable en portera sur son épaule le glorieux trophée. A défaut d'arguments, les ennemis de la foi s'arment de pierres et les font pleuvoir sur le Serviteur de Dieu. L'une d'entre elles l'atteint à l'épaule, qui en fut meurtrie pour le reste de ses jours.

Une autre fois, c'est dans un château dont le seigneur était protestant que le courageux voyageur est retenu prisonnier. Il eût été sûrement exécuté si un ami, saisissant l'instant favorable, n'eût facilité son évasion. Dieu veillait sur son serviteur fidèle ; le Frère Pascal échappa à tous les dangers ; il put remettre heureusement son message et regagner non moins heureusement sa province. Mais l'homme de Dieu regretta vivement de n'avoir pu cueillir la palme du martyr, et il disait humblement : « Je n'étais pas digne de cette couronne, elle s'éloignait au moment où j'allais la cueillir. » En vérité, Dieu lui réservait un autre diadème de gloire.

III. — *Puissant thaumaturge, il se survit pour glorifier l'Eucharistie*

La mort la plus sainte devait couronner la vie du pieux serviteur du T. S. Sacrement. Chacun put comprendre que Dieu lui en avait fait connaître l'approche, lorsque, tombé malade, il demanda au frère infirmier de lui laver les pieds avec le plus grand soin pour qu'il fût prêt à recevoir le sacrement de l'Extrême-Onction. D'ailleurs, telle fut l'impression de ceux qui l'observèrent avant qu'il ne gagnât l'infirmier ; on l'avait vu pleurer à chaudes larmes pendant qu'il servait la messe, puis le lendemain c'était le plus gracieux sourire qui s'épanouissait sur ses lèvres. Françoise Sébastiana, tertiaire, avait eu raison de conclure : « Il n'y a que la nouvelle de son prochain départ pour le ciel qui puisse causer pareille joie au frère Pascal. »

Une remarque a été faite, lors du procès d'information, à Orihuela : le bienheureux devait s'endormir du dernier sommeil le jour anniversaire de sa naissance, à savoir, le dimanche de la Pentecôte. Plusieurs fois il avait protesté qu'il ne mourrait pas avant le samedi. Le frère infirmier avait obtenu d'être averti lorsque l'heure du suprême départ sonnerait, pour revêtir le vénéré malade du saint habit dont on l'avait dépouillé sur l'ordre du médecin. Il le fut effectivement, mais d'une manière singulière.

Dès l'aube du dimanche de la Pentecôte, Frère Pascal réunissant ce qui lui restait de forces s'est glissé hors de sa couche pour reprendre les saintes livrées que ses frères, malgré ses supplications, n'avaient point osé lui donner, tant était grande sa faiblesse. L'infirmier entre à cet instant et trouve le malade gisant à terre, ses forces l'avaient trahi. Il n'y avait plus à en douter, l'heure suprême ne pouvait tarder.

C'est donc couvert de la bure bénie qu'il va l'attendre. Sur ses instances pressantes, on lui administre les derniers sacrements. Il possède le viatique sacré pour le grand départ ; encore quelques instants et son âme sainte pourra prendre son essor. En vain le dragon infernal a-t-il essayé de troubler la sérénité des suprêmes instants ; l'invocation du nom de Jésus l'a mis en fuite. Soudain le vénéré malade demande : « A-t-on sonné la grand'messe ? » Sur la réponse affirmative qui lui est faite, le saint manifeste la joie la plus vive. Il savait donc par révélation que c'était pour lui l'instant précis de la délivrance. Effectivement, alors que la cloche tinte annonçant l'élévation, le mourant de murmurer : « Jésus ! Jésus ! » Puis saisissant la main de son confesseur, et fixant sur le représentant de Dieu un dernier regard, il s'endort paisiblement dans le baiser du Seigneur.

Il mourait le saint jour de la Pentecôte, à 52 ans. Au moment où il expirait, deux serviteurs de Dieu qui se trouvaient à deux extrémités du royaume de Valence voyaient simultanément l'âme du bienheureux Frère emportée vers le ciel sur un char de feu. La réflexion a été faite au procès d'Orihuela : « Il convenait que celui qui fut dès son berceau consumé des feux de l'Esprit-Saint fût, par lui, comme un nouvel Elie, emporté vers les cieux sur un char de feu. »

Le Seigneur, d'ailleurs, n'allait point tarder à glorifier son serviteur, fidèle adorateur de l'Eucharistie. La première faveur fut la préservation des ravages que la mort exerce sur les corps qu'elle a touchés de son sceptre. Le saint roi David a chanté l'incorruptibilité de la chair du Christ ; pendant sa vie religieuse, le frère Pascal avait eu la garde de la maison de Dieu ; le Seigneur ne voulut point que ses mains, qui avaient si longtemps tenu les clefs de sa demeure, fussent la proie de la corruption et des vers. Que dis-je ? Le saint semble se survivre : ses membres ne connaissent pas la rigidité du trépas ; les chairs restent tendres et molles comme celles d'un enfant ; on eût dit, tant les couleurs du visage étaient vives, que le sang circulait encore dans les veines, et une sueur miraculeuse perlait sur le front du bienheureux.

Un prodige inouï va couronner ces merveilles. Léon XIII a signalé en ces termes l'événement qui devait, à lui seul, suffire pour illustrer la mémoire de S. Pascal Baylon : « L'affectueuse ardeur de sa piété parut se prolonger au-delà de sa vie mortelle. » Déjà des miracles avaient été opérés auprès de sa précieuse dépouille¹. Le paralytique guéri a rejeté ses béquilles, et maintenant c'est une pauvre enfant qui, minée par une tumeur maligne, depuis l'âge de

¹ Le P. Ximenès en parle longuement. Voir les *Acta Sanctorum*, tome 7 de mai, p. 76-8.

sept ans, demande sa guérison. Or, voici qu'au moment de l'élévation, le saint, qui dort le grand sommeil, ouvre les yeux ; suivez la direction de son regard : il contemple l'hostie que le prêtre élève au-dessus de son front. Les yeux se ferment un instant, mais à l'élévation du calice, la merveille se renouvelle. L'enfant, témoin du miracle, sera guérie ; sa mère qui a lavé les plaies avec la sueur miraculeuse épongée sur le front, a vu fondre sous sa main les mauvaises tumeurs. Elle aussi témoignera de l'un et de l'autre prodiges.

Les miracles se multiplièrent, et 16 ans après son pieux trépas, Pascal Baylon était, en 1618, proclamé bienheureux. Du haut du ciel, il continuera la mission d'apôtre de l'Eucharistie, en manifestant sa puissance de thaumaturge d'une manière presque ignorée jusqu'ici dans l'hagiographie.

Custos, quid de nocte ? Jusque dans le sommeil de la mort, le bienheureux restait la sentinelle vigilante qui annonce l'approche de l'ennemi ou la joyeuse nouvelle d'un événement heureux. Dans la châsse en laquelle son corps était enfermé, retentissaient à certaines époques, ou des coups terribles qui répandaient l'effroi, ou des coups harmonieux qui emplissaient l'âme d'allégresse. Ils débutèrent en 1606, époque où la cause de béatification commençait à évoluer à Rome.

Le P. Christophe d'Arta a consacré trois chapitres de son étude sur la vie du Bienheureux pour exposer ces merveilles ; avec raison il distingue les coups qui annonçaient les événements publics d'avec ceux qui avaient pour but la consolation ou l'édification de quelques âmes en particulier. Un religieux faisait-il un acte de vertu, comme le P. Joseph qui déposait sur la châsse un bouquet de jasmins en hommage et symbole d'un sacrifice d'amour-propre, le saint paraît se retourner dans sa châsse et des coups extrêmement doux se font entendre. Celui-ci, qui doit éveiller les Frères pour les matines, l'a-t-il invoqué pour savoir s'il est minuit, douze coups retentissent à la châsse comme douze coups d'horloge. Parfois, ces coups étaient pour les délinquants un avertissement : deux étourdis sont venus s'installer près de la châsse et déchirent à belles dents la réputation du prochain ; des coups terribles se font entendre, et les coupables de demander pardon de leur indifférence envers le T. S. Sacrement ¹.

Mais voici que les reliques et les images paraissent douées de la même vertu. Citons un fait entre cent. Un jeune négrillon avait été acheté sur le marché par le vice-roi de Valence. Placé sous le patronage de S. Pascal, l'enfant n'avait pas tardé à demander le baptême, il reçut sur les fonts baptismaux le nom d'Antoine Pascal, et son bienfaiteur lui donna une relique de son saint Patron que le nouveau chrétien se mit à porter dévotement. Or il advint que si l'enfant présentait son reliquaire ou répétait la louange à l'Eucharistie : « Loué soit le T. S. Sacrement de l'autel ! » des coups miraculeux se faisaient entendre. Un jour, l'enfant est demandé par le vice-roi et présenté par lui à l'évêque de Valence. Invité à mon-

trer son reliquaire et à dire sa prière, Antoine Pascal le fait en grande simplicité ; mais à peine a-t-il prononcé la formule : « Loué soit le T. S. Sacrement de l'autel ! Louée soit Marie conçue sans péché ! » que les coups se font entendre. L'archevêque en compta jusqu'à quinze en trois séries. Laisant coulant ses larmes et baisant le reliquaire, il concluait : « Vraiment Dieu est admirable dans ses saints. »

* *

Les merveilles qui emplissent la vie du glorieux thaumaturge, qui resplendissent à son saint trépas, qui ne cessent de rendre sa mémoire célèbre, préparent la plus splendide apothéose.

Il est vrai qu'un intervalle assez long s'écoula entre la béatification de 1618 et la canonisation, dont le décret parut en 1690. Cependant, un rapport éloquent avait été présenté par le cardinal Bellarmin, et quatorze miracles insignes avaient été reconnus par la S. Congrégation, et le Consistoire avait entendu l'acclamation enthousiaste : « Depuis que le monde existe, on n'a jamais ouï chose pareille. »

Enfin, le 16 octobre 1690, Alexandre VIII promulguait dans la basilique de St-Pierre le décret qui plaçait le bienheureux au nombre des saints. Par une attention de la douce Providence, alors que les étendards de S. Laurent Justinien, de S. Jean Capistran, de S. Jean de Dieu, de S. Jean de Faconde, canonisés avec S. Pascal, étaient dispersés, suspendus à la voûte, en face des chapelles latérales, son étendard à lui était déployé en face de l'autel du T. S. Sacrement.

Il continue son œuvre d'apostolat. Au cours de sa vie mortelle, il avait fait preuve en de pieux entretiens d'une science infuse qui stupéfiait les théologiens ; il avait même écrit deux livres sur les questions les plus ardues de la science sacrée. Sa mission n'est point terminée. Auprès de lui les doctes peuvent trouver lumière et réconfort. En nous conformant aux vœux de Pie X, qui nous demande de contempler la sainte Hostie au moment de l'élévation, souvenons-nous de l'exemple du bienheureux.

Il était réservé à Léon XIII de couronner l'œuvre de ses prédécesseurs. Pour infuser aux œuvres eucharistiques une vitalité nouvelle et en assurer la pérennité, le Pontife immortel les a placées sous le patronage de S. Pascal Baylon, bien assuré que celui-ci plaiderait leur cause devant Dieu et obtiendrait pour leurs membres les plus riches bénédictions du ciel. Quelle plus magnifique survivance !

Quelle exultation pour son âme que la magnificence des Congrès eucharistiques dont il est également le Patron ! Puisse la pratique de Villaréal, inaugurée en son honneur, se propager : lorsque la cloche tinte annonçant l'élévation, en plein champ le laboureur, en pleine rue l'ouvrier se découvrent et s'agenouillent pour bénir le T. S. Sacrement. Grâce à S. Pascal, la louange à l'Eucharistie ne s'éteindra pas et les fidèles adorateurs rediront toujours avec amour : « Loué soit à jamais Jésus-Christ au T. S. Sacrement de l'autel ! » Ainsi soit-il.

¹ Cf. *Acta SS.*, loc. cit., p. 404, 407, 409.

POUR UNE CONFIRMATION

LA NOUVELLE PENTECÔTE

Monseigneur,

Mes frères, Mes bien chers enfants,

Il est raconté dans les Actes des Apôtres que le diacre Philippe, obligé de quitter Jérusalem et de fuir la persécution qui avait déjà fait mourir le diacre S. Etienne, descendit dans une ville de Samarie et y prêcha l'Evangile. Les foules, disent nos saints Livres, prêtaient grande attention à ce qu'il annonçait ; elles accouraient pour l'entendre et voir les miracles qu'il opérait, car, sur son ordre, beaucoup d'esprits impurs sortaient en criant des corps qu'ils possédaient, et grâce à ses prières un grand nombre de paralytiques et de boiteux recouvraient l'usage de leurs membres.

Il n'en fallait pas tant, mes enfants, vous le devinez bien, pour toucher les cœurs et les convertir. Aussi nombreux furent les Samaritains qui embrassèrent la religion de Jésus-Christ. Le saint diacre les instruisait, puis les baptisa et en fit des chrétiens.

Mais là se bornaient ses pouvoirs. Sa qualité de ministre inférieur ne lui permettait pas de leur donner davantage et d'en faire des chrétiens complets, des chrétiens achevés. Seuls les apôtres, qui possédaient la plénitude du sacerdoce, pouvaient leur conférer le complément de grâces sacramentelles qui en feraient de parfaits chrétiens. S. Pierre et S. Jean, qui étaient demeurés dans la Ville Sainte malgré la persécution, ayant appris les consolants succès qu'avait obtenus la parole du saint diacre Philippe, se rendirent donc de Jérusalem en Samarie, en parcoururent les villes et les bourgades, imposèrent les mains aux nouveaux baptisés et firent descendre sur eux le Saint-Esprit.

I

Mes chers enfants, la même scène se renouvelle aujourd'hui. Comme le diacre Philippe, nous, vos curés, nous vous avons baptisés quelques jours après votre naissance et avons fait de vous des chrétiens. Comme lui, nous vous avons instruits de notre mieux sur les bancs du catéchisme, nous vous avons appris à connaître et à aimer le Seigneur Jésus.

Et parce que, en vertu de notre ordination sacerdotale et malgré notre indignité, nous sommes plus que n'était le diacre Philippe, parce que nous sommes non seulement des diacres, mais des prêtres, nous vous avons pardonné vos péchés par le sacrement de pénitence, nous vous avons consacré la sainte Eucharistie et vous l'avons donnée dans la sainte communion.

Mais, pour être plus étendus que ceux du diacre Philippe, nos pouvoirs ont cependant des limites, nous ne pouvons pas faire de vous de parfaits chrétiens. Voilà pourquoi, m. e., comme autrefois S. Pierre et les apôtres, c'est-à-dire le premier Pape et les premiers Evêques, descendaient de Jérusalem et parcouraient les bourgades de Palestine pour y administrer le sacrement de confirmation, Mgr l'Evêque, successeur des Apôtres au milieu de nous, est descendu lui

aussi de la ville de Langres, de sa ville épiscopale, et parcourt nos bourgs et nos villages pour administrer ce sacrement à ceux que nous avons baptisés et catéchisés.

Cette démarche du premier Pasteur du diocèse est bien faite, m. e., pour vous donner une haute idée du sacrement que vous allez recevoir. La dignité du Ministre qui va vous le conférer vous montre combien ce sacrement est grand. Seul un Evêque, seul un successeur des Apôtres, un Pontife de la sainte Eglise, seul le chef du diocèse a le pouvoir ordinaire de vous le conférer. Combien devez-vous donc apprécier la grande grâce que vous allez recevoir !

D'autant plus, m. e., que cette grâce, ce sacrement vous ne le recevrez qu'une fois en votre vie. La plupart des autres sacrements, vous pourrez les recevoir plusieurs fois ; il en est même, comme la sainte Eucharistie, que vous êtes invités à recevoir souvent : le désir de la sainte Eglise comme celui de Notre-Seigneur, vous le savez, serait qu'il vous en rapprochât tous les jours. Mais il n'en est pas de même de la confirmation. Ce sacrement, parce qu'il imprime dans l'âme un caractère ineffaçable, ne peut être reçu qu'une fois. En sorte, m. e., que tout à l'heure, quand le sacrement vous aura été conféré, ce sera fini pour toujours, vous ne pourrez plus le recevoir jamais.

Il importe donc de vous y bien préparer. Vous l'avez fait déjà, aidés de vos bons pasteurs. Faites-le encore durant les quelques instants qui vous restent avant d'aller vous agenouiller aux pieds du Pontife. Le sacrement de confirmation est un sacrement des vivants. Si donc vous aviez omis de déclarer quelque faute grave, ou si vous en aviez commis quelque autre depuis votre dernière confession, demandez-en pardon du fond de votre cœur, et faites un acte de contrition parfaite, afin que rien ne s'oppose en vous à la venue du Saint-Esprit.

Puis, maintenez-vous bien dans le recueillement. Il vous est bien permis, certes, d'admirer les belles cérémonies auxquelles vous assistez et dont la rareté dans nos églises de campagne provoque votre légitime curiosité. La splendeur de ces cérémonies, du reste, ne peut que contribuer à votre préparation. La magnificence de cette église si bien parée, la beauté des chants que vous allez entendre, la solennité des invocations qui vont appeler en vous le Saint-Esprit, la majesté du Pontife qui va vous imposer les mains et marquer vos fronts du saint Chrême : tout cela ne peut qu'impressionner favorablement vos âmes et les disposer à la grande grâce que vous allez recevoir. A une condition, toutefois : c'est que pendant toutes ces cérémonies vous demeurerez bien recueillis et prierez de tout votre cœur.

Vous savez, m. e., qu'avant de leur envoyer l'Esprit-Saint, Notre-Seigneur commanda à ses apôtres de se préparer à sa venue. Fidèles à sa recommandation, ceux-ci s'enfermèrent dans le Cénacle pendant les dix jours qui s'écoulèrent entre l'Ascension et la Pentecôte et passèrent ces dix jours en prières. Imitiez leur recueillement et leur dévotion. A peu de jours près, vous allez recevoir le Saint-Esprit à l'é-

poque même où les apôtres l'ont reçu, puisque nous sommes dans l'octave de l'Ascension et la neuvaine au Saint-Esprit préparatoire à la fête de la Pentecôte. Que cette église soit donc vraiment pour vous un nouveau Cénacle, et cette solennité une nouvelle Pentecôte.

Sans doute, le Saint-Esprit ne descendra pas visiblement en vous comme il est descendu visiblement en eux ; vous ne l'entendrez pas, comme eux, venir du ciel et remplir cette église du bruit d'un vent impétueux ; vous ne le verrez pas, comme eux, se reposer sur chacun de vous sous forme de langues de feu ; il ne vous donnera pas comme à eux la connaissance de diverses langues, il ne vous communiquera pas le don de prophétiser ni le pouvoir de faire des miracles, parce que vous n'avez pas comme eux à convertir le monde. Mais il vous communiquera quelque chose qui vous sera bien plus utile : ses dons de sagesse et d'intelligence, de conseil et de force, de science et de piété et de crainte de Dieu, lesquels dons, si vous le voulez, vous aideront à devenir, comme eux, des saints.

II

Votre confirmation aura un autre trait de ressemblance avec la leur.

S. Luc, dans le livre des Actes, nous dit qu'en même temps que les apôtres se trouvaient au Cénacle, le matin de la Pentecôte, Marie, mère de Jésus, et quelques femmes, sans doute les mères et les parentes des apôtres. Oui, la T. S. Vierge était là qui priait avec les apôtres, et c'est à ses prières, nous n'en saurions douter, que les apôtres durent de recevoir le Saint-Esprit et si tôt et si abondamment.

M. e., la T. S. Vierge est ici également, au milieu de vous. La voilà qui du haut de son trône magnifique, tout resplendissant de lumières, tout embaumé de fleurs, préside cette cérémonie et abaisse sur vous ses regards maternels. C'est au milieu du beau mois de mai qui lui est consacré que vous allez être confirmés ; dans une église qui lui est dédiée, dont elle est la titulaire, la reine, la patronne ; par les mains d'un Pontife qui lui est particulièrement dévot, puisque son sceau nous le montre agenouillé devant son image bénie et que la devise de ses armes, que vous pouvez lire en tête de vos catéchismes, est une prière à cette bonne Mère : « *Sub tuum, o Maria, præsidium.* » Comment Marie ne serait-elle pas ici, priant avec vous et pour vous, priant pour que vous receviez bien, vous aussi, ce sacrement de confirmation et deveniez de parfaits chrétiens ?

En même temps que votre Mère du ciel, vous avez ici, comme les apôtres, vos mères de la terre. Elles ont voulu vous accompagner à cette cérémonie et vous présenter elles-mêmes au Pontife qui va vous confirmer. Qu'elles imitent la T. S. Vierge ; qu'elles fassent monter comme elle vers le ciel leurs ardentes prières pour que le Saint-Esprit descende en vous avec l'abondance de ses dons. Qu'elles imitent la T. S. Vierge jusqu'au bout : après la Pentecôte, la Sainte Vierge n'abandonne pas les apôtres ; se souvenant que Notre-Seigneur les lui avait

confiés avant de mourir et qu'elle était devenue leur mère sur le Calvaire, elle s'intéresse à eux, continue de les instruire en leur révélant les mystères de la naissance et de la vie cachée du Sauveur qu'elle était seule à connaître, elle les soutient dans les persécutions et relève leur courage au milieu des difficultés de leur apostolat.

Voilà, m. e., ce que devront faire vos **bonnes mères** si elles vous aiment et ont à cœur votre persévérance. Elles ne seront pas de ces mères qui se réjouissent de voir leurs enfants faire leur Communion solennelle et recevoir le sacrement de confirmation afin de n'avoir plus à les envoyer au catéchisme, aux exercices de piété et aux saints offices du dimanche. Se souvenant, au contraire, que les dangers auxquels vous allez être exposés vont être d'autant plus nombreux et plus grands que vous allez d'avantage avancer dans la vie et vous mêler au monde, elles veilleront sur vous afin de vous préserver des mauvaises compagnies et de vous tenir éloignés des amusements coupables ; elles veilleront sur vous afin que vous restiez fidèles aux saintes pratiques de votre enfance et continuiez à vous approcher souvent des sacrements. Pour vous en laisser le temps, il leur faudra peut-être s'imposer quelques sacrifices, quelques fatigues, verser en plus quelques gouttes de sueur. Ces gouttes de sueur seront moins amères que les larmes qu'il leur faudrait verser sur vous le jour où, vous surtout les jeunes filles, vous cesseriez d'être pieuses et chasseriez de votre cœur le Saint-Esprit de votre confirmation.

Qu'elles demandent donc à ce divin Esprit qu'elles ont reçu, elles aussi, au jour déjà lointain de leur propre confirmation, de les aider à vous maintenir toujours dans le chemin de la vertu, et toujours vous serez la joie de vos parents, l'honneur de vos familles et l'édification de vos paroisses. C'est la grâce que je vous souhaite avec la bénédiction de Monseigneur. Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DE N.-D. AUXILIATRICE

(24 mai)

MARIE, SECOURS DE L'ÉGLISE, DE LA FRANCE
ET DES AMES

Mes frères,

Le divin Sauveur, après avoir racheté les âmes sur la Croix, ne les a pas abandonnées à elles-mêmes : pour mettre à leur portée tous les secours qu'il leur a préparés, il leur a donné une Mère qui est la T. S. Vierge.

Quel suave mystère que la maternité spirituelle de Marie ! Quel sentiment délicieux de confiant abandon et de respectueuse familiarité il fait descendre dans les cœurs chrétiens !

Dieu est notre Père ; mais sa majesté infinie reste redoutable au pécheur. Jésus-Christ est notre frère ; mais il est en même temps notre juge. « Le Fils a sa justice, aimait à répéter le saint Curé d'Ars, la Mère n'a que son amour. Dieu nous a aimés jusqu'à mourir pour nous ; mais si dans le cœur de Notre-

Seigneur il y a la justice, qui est un attribut de Dieu, dans celui de la T. S. Vierge il n'y a que la miséricorde. »

La maternité spirituelle de Marie s'exerce à l'égard de l'Eglise, que Jésus lui a confiée ; des sociétés, qui se consacrent à elles ; et de tous les chrétiens. La fête d'aujourd'hui nous rappelle cette vérité. Redisons donc les faveurs de Marie Auxiliatrice pour l'Eglise, pour notre France et pour nos âmes.

I. — Marie est le secours de l'Eglise

C'est surtout en faveur de l'Eglise que la T. S. Vierge fait éclater la puissance de son bras. Le démon poursuit la ruine de l'Eglise ; à chaque siècle, sans se lasser, il varie ses ruses, il tente de nouveaux efforts pour l'anéantir. Mais Marie, la gardienne vigilante, est là ; elle paralyse ses efforts, renverse ses entreprises, et donne la victoire à la société fondée par son divin Fils.

C'est Marie qui mina les fondements mêmes de l'empire de Satan quand elle a consenti, au jour de l'Annonciation, à devenir la Mère du Sauveur du genre humain, de Jésus le vainqueur du prince de ce monde.

C'est Marie qui a triomphé des hérétiques, des Arius, des Nestorius, des Eutychès, des Luther et des Calvin, et a repoussé leurs pernicieuses doctrines.

C'est Marie qui a frappé d'une irrémédiable défaite les mécréants qui voulaient anéantir par les armes la civilisation chrétienne, notamment à Lépante et à Vienne.

C'est Marie qui a vaincu la Révolution française, en faisant rouvrir, après de trop longues années d'impiété, les temples sacrés, et en ramenant à Rome le Souverain Pontife, violemment arraché à la Ville éternelle.

C'est Marie qui, au dernier jour du monde, assurera le triomphe final dans la lutte suprême contre l'enfer, personnifié par l'Antechrist.

L'office liturgique d'aujourd'hui nous fournit une preuve authentique et officielle de ces interventions secourables de la T. S. Vierge en faveur de l'Eglise, dans la 3^e leçon du second Nocturne. Voici cette leçon, qui nous donne en même temps l'histoire de l'institution de la fête de Notre-Dame Auxiliatrice :

« Le peuple chrétien a souvent ressenti les effets de la protection invincible de la Mère de Dieu contre les ennemis de la religion. C'est pourquoi le très saint pontife Pie V, après l'insigne victoire remportée sur les Turcs, dans les îles Ioniennes, par l'intercession de la Bienh. Vierge Marie, voulut que, dans les litanies de Notre-Dame de Lorette, on ajoutât à la louange de la Reine des cieux cette invocation : *Secours des chrétiens, priez pour nous*. Mais un fait non moins digne d'admiration et qui doit être regardé comme un miracle, c'est que le Souverain Pontife Pie VII, après avoir été arraché du Siège apostolique de S. Pierre par les complots et les armes des impies, et détenu pendant plus de cinq ans à Savone, dans une étroite captivité, toutes les voies lui étant entièrement fermées pour qu'il lui fût impossible de gouverner l'Eglise (genre de persécution dont il n'y a point d'exemple dans les annales du passé), tout à coup, et contre l'attente générale, le

saint Pontife fut replacé, aux applaudissements et en quelque sorte par les mains de tout l'univers, sur le trône pontifical. Ce prodige se renouvela une seconde fois ; car une nouvelle tempête s'étant élevée, Pie VII fut de nouveau obligé de sortir de Rome et de chercher un asile en Ligurie, avec le Sacré Collège des cardinaux ; mais par un bienfait évident de la protection divine, cette tempête qui menaçait Rome d'un horrible bouleversement s'arrêta soudain, et le Pontife suprême rentra dans la Ville sainte, aux applaudissements universels. Auparavant, pour réaliser ce qui avait été son ardent désir et dont sa captivité avait empêché l'exécution, il déposa lui-même, de ses propres mains, une couronne d'or sur la célèbre image qu'on honore à Savone sous le titre de Notre-Dame de Miséricorde. Convaincu que ces merveilleux événements étaient dus à l'intercession de la T. S. Mère de Dieu dont il avait imploré et fait implorer le puissant secours, Pie VII institua une fête solennelle en l'honneur de la B. V. Marie, Mère de Dieu, sous ce titre : *La B. V. Marie, secours des chrétiens*, fête qui doit être célébrée à perpétuité le 24 mai, jour anniversaire de son heureux retour dans la Ville sainte ; de plus, il approuva un office propre à cette solennité, afin que la mémoire d'un si grand bienfait et les actions de grâces qui étaient dues à Marie fussent impérissables au sein de l'Eglise. »

II. — Marie est le secours de la France

A cette heure, en France, l'armée du mal s'avance audacieuse et terrible. Et néanmoins, en dépit d'attaques aussi savantes qu'acharnées et malgré de sinistres prévisions, la France chrétienne nourrit au fond du cœur une espérance indomptable de relèvement et de triomphe. D'où lui vient cette confiance ? Le cardinal Pie, de glorieuse et vénérée mémoire, va nous le dire :

« Les voyez-vous, ces caravanes saintes que des centaines de chars emportent à toute vapeur vers les sanctuaires célèbres, vers les lieux marqués par les apparitions et les miracles de la puissance divine ? Quel est cet ébranlement subit, qui prend les proportions d'un phénomène social, et qui entraîne dans un élan commun tous les âges, tous les sexes, toutes les conditions ? Hier encore étrangers à nos mœurs, voici qu'en plein XIX^e siècle les pèlerinages renouvellent et dépassent, moyennant les facilités modernes de la locomotion, tout ce qu'avait produit en ce genre la simplicité naïve des siècles de foi. Et quel est donc le ressort caché, quel est le sentiment intime qui conduit et qui pousse ces multitudes de riches et de pauvres, de lettrés et d'illettrés, de particuliers et d'hommes publics ?

« La pensée de toutes ces âmes, en qui se personnifie la société chrétienne, je la trouve au livre d'Es-ther, laquelle, nous dit l'historien sacré, priait et conjurait le Seigneur Dieu d'Israël, en disant : « Seigneur, ô vous qui êtes notre unique roi (le descendant de David était en exil) : *Domine, qui rex noster es solus*, venez à mon aide dans mon isolement : *adjuva me solitarium* ; car en dehors de vous, il n'est personne pour me secourir, *adjuva me solitarium cujus præter te nullus est auxiliator alius*. »

« Ces foules qui se mettent en marche vers de renommés sanctuaires pour implorer le secours divin, elles emploient auprès de Dieu l'entremise de

sa Mère ; elles vont à Marie comme à leur meilleur refuge. Quoi de plus légitime et de plus justifié ? L'Écriture et la tradition sacrée ne nous ont-elles pas appris que toute la famille chrétienne, en la personne du disciple bien-aimé, a été confiée par Jésus mourant aux soins de sa propre Mère, devenue la mère de tous les membres de son corps mystique ? Et l'expérience souvent renouvelée des siècles passés, nous venons de le voir, ne nous montre-t-elle pas la Vierge Marie, au jour des grands périls et dans les moments suprêmes, prenant en main la cause de l'Eglise et de la chrétienté ?

« Et dans la chrétienté, la France n'occupe-t-elle pas une place de choix ? »

« La Vierge Marie est la reine du monde entier. Toutes les nations, en même temps qu'elles l'appellent bienheureuse, la proclament leur souveraine. Toutefois, elle a un peuple préféré ; c'est le peuple français. C'est avec raison que S. Bernard a écrit : « Le royaume de France, c'est le royaume de Marie. » Plus de six siècles après S. Bernard, un Souverain Pontife, Benoît XIV, reprenait la même parole et la faisait suivre de cette affirmation si consolante pour nous : « Ce royaume ne périra pas. »

« Après avoir veillé sur le berceau de la France, après avoir suivi et secouru notre patrie à tous les points de sa marche, après l'avoir plusieurs fois sauvée quand tout semblait perdu, la Vierge continuera sa mission tutélaire. Sans doute l'on va trop loin lorsqu'on dit que la France ne périra pas parce que Dieu a besoin de la France : toutes les nations ont besoin de Dieu, mais Dieu n'a besoin d'aucune nation. Si la France ne périt pas, c'est qu'elle est le royaume de Marie. »

III. — *Marie est le secours de nos âmes*

C'est là une vérité qu'il n'est pas besoin de prouver par des paroles ; les faits journaliers suffisent à montrer que la T. S. Vierge mérite à tous égards ce titre si doux.

Vers qui se tournent instinctivement les créatures humaines qui souffrent, qui pleurent, qui luttent ? Vers Marie.

Vers qui vous tournez-vous vous-mêmes ? C'est vers Marie.

L'instinct de l'humanité la pousse irrésistiblement vers Marie.

Nous savons qu'il y a au ciel une créature privilégiée, la bien-aimée de Dieu, l'Immaculée, préservée du péché originel, enrichie de toutes les grâces, Mère de Jésus ; Reine, puisque son Fils est Roi ; Reine toute-puissante, puisque son Fils est Dieu.

Nous savons aussi que cette Reine du ciel est Reine de la terre, que cette Mère de Dieu est également la Mère des hommes ; et alors nous allons à elle en toute confiance, comme des fils très aimants vont à leur mère.

La mère, c'est le dévouement, c'est un dévouement inlassable qui s'allume en elle aussitôt qu'elle est mère, et dont la flamme ne s'éteindra plus jamais.

Vous venez à elle, vous qui souffrez, parce que vous trouvez en Marie une mère qui a souffert comme

vous, plus que vous. Sur le mur circulaire de l'antique église St-Etienne le Rond, à Rome, on a peint, dans tous leurs émouvants détails, les supplices infligés aux martyrs durant les persécutions. Puis, à la fin de cette sanglante série de tableaux, la Reine des vierges est représentée le cœur percé de sept glaives, pour montrer que ses douleurs ont résumé et condensé toutes les tortures des martyrs¹. Vous venez donc en pleine confiance lui exposer vos peines, quelles qu'elles soient ; elle les a connues toutes ; elle sait y compatir et peut les consoler.

Vous venez à elle, époux chrétiens : virginales épouse de Joseph, elle garde à votre foyer l'honneur et la vertu.

Vous venez à elle, parents chrétiens, lui confier vos enfants : mère, elle a connu vos angoisses, vos soucis, vos responsabilités.

Vous venez à elle, âmes chrétiennes, qui avez conservé intacte l'innocence de votre baptême : elle est l'Immaculée ; comme Jésus, elle se plaît parmi les lys, et veille sur eux avec une spéciale dilection.

Vous venez à elle, âmes tentées de quitter la maison du divin Père de famille : vous avez raison ; c'est la mère qui retient au foyer ses enfants. Deux saints anachorètes venaient de lire ensemble la belle parabole de l'enfant prodigue : « Il ne manque rien à cet admirable tableau de la famille, disait l'un. J'y trouve le fils avec ses folles présomptions, le père avec sa tendresse persévérante, le frère aîné avec ses prétentions jalouses ; mais quelqu'un y manque : j'y cherche partout une mère, et je ne la trouve point. — Mais, mon frère, répondit l'autre, qui était un vieillard, s'il avait eu une mère, l'enfant prodigue eût-il quitté la maison maternelle ? »

Vous venez aussi à elle, âmes coupables ; oh ! que vous avez raison ! Les pécheurs les plus endurcis ont une douceur dans leurs regards quand ils contemplent son image. Il leur semble qu'elle les enveloppe de son innocence et qu'ils sont moins misérables, qu'elle les abrite sous sa prière et qu'ils ont moins à craindre, qu'elle étend sa blancheur sur leur cœur infect et que le Sauveur va pouvoir y renouveler son sacrifice. Ils se laveront dans le sang de l'Agneau et ils recouvreront l'espérance.

Faut-il s'étonner de cette attirance des âmes vers Marie ? Non, m. f. Ne savons-nous point, par toute notre expérience catholique, que l'attachement au culte marial signifie parmi nous progrès, harmonie intérieure, pureté, tendresse de cœur, générosité, zèle et paix qui rayonne ? « Je l'atteste par mon expérience des âmes, écrit le P. de Ravignan, quand un cœur a reçu du ciel le don de recourir à Marie dans ses peines, ses épreuves et ses dangers, ce cœur est toujours pacifié, reposé, béni. La voie d'une âme qui se confie habituellement à Marie est toujours une voie plus libre, plus paisible et plus simple². »

Dans tous les cas, si l'on est allé à Jésus sans Marie, c'est lui qui nous conduit à elle ; si l'on va d'abord à elle ou si Jésus y mène, elle nous reconduit à lui, car c'est lui qui est le terme. Marie en

¹ P. Tissot, *Discours choisis et Entretiens*, t. 1, p. 374.

² *Entretiens spirituels*, p. 122.

possession de notre âme ne la garde pas ; Marie n'existe pas pour elle-même ; comme cette Vierge d'Albert que les Allemands ont jetée bas, elle tend son Fils et se confond tout entière en lui seul. Ce qu'elle reçoit, elle le prend pour son Fils ; ce qu'elle donne, c'est de la part de son Fils ; elle est le canal, le lien, le secours pour que le salut nous vienne. « Qui me trouve, trouve la vie, » lui fait dire la liturgie en empruntant les paroles de la Sagesse (Prov., VIII, 35) ; mais afin qu'on ne croie pas qu'elle s'attribue le salut par elle-même, le texte ajoute : « et celui-là obtient le salut du Seigneur. »

* *

Vous rappelez-vous le beau dessin d'Abel Faivre paru pendant la guerre ?

C'est le jour des Morts. Les cimetières sont comblés de gens qui sont venus prier sur des tombes... Mais, dans la petite chambre que nous représente le dessin, la mère en deuil et son petit enfant sont restés... Où iraient-ils ?... Le père a été tué à la guerre et le corps n'a pas été retrouvé...

Alors, on a paré la table comme un autel : le portrait du papa, abrité de quelques fleurs, en est le seul ornement... Et l'enfant, les mains jointes, blotti sur les genoux de sa mère, demande :

— Où faut-il prier pour papa, puisqu'il n'a pas de tombe ?...

— Sur mon cœur, mon petit !...

Nous sommes tous les « petits » de Marie ; allons prier et pleurer, mais aussi croire, espérer pour l'Eglise, pour la France, pour nos âmes, là où elle nous appelle : sur son cœur¹.

O Notre-Dame Auxiliatrice, du sein de la gloire où vous réglez, regardez l'Eglise, la France et nos âmes ; regardez votre famille de la terre qui vous chante et vous implore aujourd'hui ! O Vierge secourable qui êtes chargée de notre avenir, quand vous passez devant l'Eternel, prononcez notre nom avec votre accent si pur et si aimant ! O Vierge immaculée, sublime rêve de notre Dieu créateur, profitez du charme où vous tenez votre Père, votre Fils et votre Epoux dans les célestes parvis pour obtenir en notre faveur tous les décrets de miséricorde !

Nous nous réfugions, infortunés pêcheurs, en votre cœur très saint. Les âmes, à notre époque, ont grand besoin d'être séduites par une beauté divine et servies par un dévouement divin ; soyez, ô Notre-Dame, leur admiration et leur secours !

Chacun de nous vous dira aujourd'hui ses joies et sa misère ; écoutez-nous et souriez-nous ! Ainsi soit-il.

EN LISANT

LABEUR ET BONHEUR

Notre premier père et notre première mère venaient d'être chassés du paradis terrestre.

La terre était maudite : elle ne portait que des ronces, et il n'y avait pas une fleur dans ce pays d'exil. Eve s'en affligeait, car elle se rappelait les fleurs impérissables qui embellissaient les vallons de

l'Eden. Adam allait travailler. Pendant toute la journée, il ouvrit le sillon et y versa ses sueurs : les premières sueurs qui tombèrent du front de l'homme. Un ange les recueillit et alla les présenter comme une libation amère, devant le trône de Dieu. Dieu répondit : « C'est bien ! » Et les gouttes de sueur se changèrent en une rosée fécondante qui, durant la nuit, tomba doucement dans le sillon.

Aussi, quand vint l'été, le champ se couvrit d'une riche moisson. Mais il n'y avait parmi les épis mûrs aucune fleur qu'Adam pût porter à son épouse afin de réjouir son cœur, en lui montrant un sourire de la bouche de Dieu.

Notre mère, de son côté, travaillait tout le jour sous son abri de feuillage. Elle prit le froment, le broya sous la pierre, le pétrit avec l'eau de la source voisine, et elle fit le pain, soutien de la vie de l'homme.

Son front se mouilla de sueurs : les premières sueurs de la femme, plus amères que celles de l'homme.

Ce que Dieu ayant vu, il eut compassion de sa créature chérie.

A l'heure du repas, Adam et Eve s'assirent l'un près de l'autre au bord de la fontaine où se refléchissaient les feux rouges du soir. Eve apporta le pain qu'elle avait cuit sous la cendre. Adam le prit, le bénit, le rompit, le partagea avec sa compagne aimée, et, quand ils en eurent goûté, ils se dirent entre eux :

Je ne savais pas que le goût des sueurs fût si doux ! Ils s'entretenirent de leur travail de la journée.

— Il ne m'a pas fatigué, dit l'homme. Je pensais, en liant les gerbes, que je travaillais pour toi.

— Et moi non plus, répondit la femme, car je savais que ce pain je le romprais avec toi.

Ils restèrent longtemps ainsi, louant et bénissant Dieu de ce qu'il les avait laissés l'un à l'autre, et de ce que, dans sa justice, il s'était souvenu de sa miséricorde.

Ils se disaient : « Depuis l'Eden nous jouissons l'un avec l'autre et nous étions heureux sous le regard de Dieu. Mais souffrir l'un pour l'autre, c'est meilleur et plus grand encore. Nous ne le savions pas ! »

En se disant cela, ils pleurèrent ensemble. Ce furent les premières larmes de bonheur qui, depuis l'Eden, tombèrent des yeux de l'homme ; car de telles larmes sont rares. Et la terre les regut. Lorsque, le lendemain, Adam et Eve revinrent à la même source, une moisson de fleurs en tapissait les bords.

C'étaient les premières fleurs que la terre portait depuis la malédiction. Elles étaient nées, la nuit, sous cette rosée de larmes tendres et douces.

C'est ainsi que, depuis ce temps-là, sont nées toutes les fleurs de la vie.

Mgr BAUNARD.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 9 mai 1928.

EUG. LINDECKER, Vic. gen.

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de l'AMI DU CLERGÉ

¹ Chanoine Duplessy, article sur l'Assomption dans la *Croix* de Paris.

Ami du Clergé du 17 mai 1928

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Cours de prônes sur le Credo. — LVIII. Qu'est-ce que l'Eglise, 289.
Sermon pour la Pentecôte. — L'esprit de Dieu et l'esprit du monde, 291.
Pour la fête de Marie Médiatrice. — Ce que signifie ce titre, 293.
Pour l'Adoration perpétuelle. — L'Eucharistie, relique de la Sainte Vierge, 297.
Allocutions de mariage. — I, 298.
Entretiens sur la vie chrétienne. — CXV. Les devoirs des fidèles envers leurs prêtres, 300.

COURS DE PRONES SUR LE CREDO

LVIII

QU'EST-CE QUE L'ÉGLISE

Mes frères,

Notre-Seigneur est venu sur la terre pour sauver les hommes ; mais comme son dessein n'était pas de toujours demeurer parmi nous, avant de remonter au ciel il prit soin de fonder une société qui continuerait sa mission. Cette société est celle dont il a établi S. Pierre le chef quand il lui dit : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les puissances de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. » C'est la sainte Eglise catholique.

Le Symbole des Apôtres nous demande d'affirmer notre foi en elle, immédiatement après que nous avons affirmé notre foi au Saint-Esprit, sans doute parce qu'elle est née le jour même de la Pentecôte, quand les apôtres remplis de ce divin Esprit firent entendre leurs premières prédications et que S. Pierre, en particulier, procura à l'Eglise naissante ses premiers membres en convertissant trois mille personnes.

I

Considérée au point de vue historique, l'Eglise se divise en Eglise *patriarcale*, en Eglise *mosaïque* et en Eglise *chrétienne*. En effet, d'Adam à Moïse et de Moïse à Jésus-Christ, le dogme, la morale, le culte furent essentiellement les mêmes qu'aujourd'hui. Les fidèles d'alors reconnaissaient comme nous un Dieu créateur et un Messie Sauveur. « Jésus-Christ, dit S. Paul, était hier, il est aujourd'hui et il sera le même dans tous les siècles. » (Hébr., XIII, 8). La religion des patriarches fut comme l'enfance de l'Eglise, la religion de Moïse en fut comme l'adolescence, le christianisme en est l'âge parfait.

Considérée d'après la situation de ses membres, l'Eglise se divise en Eglise *triomphante*, en Eglise *souffrante* et en Eglise *militante*. — La première habite au ciel. Elle est composée des élus qui sur la terre ont remporté la victoire sur le monde, sur la chair et sur le démon, qui est leur adversaire le

plus acharné. Ils jouissent maintenant au ciel du fruit de leur victoire. Entièrement affranchis des misères de cette vie, couronnés de gloire et d'honneur, ils constituent l'Eglise triomphante, la Jérusalem céleste que le Seigneur découvrit un jour à S. Jean : « Elle était, nous dit-il, toute brillante de la clarté de Dieu et parée comme une épouse qui se pare pour son époux. » — La seconde, l'Eglise souffrante, habite le purgatoire. Elle se compose des âmes auxquelles il reste quelque chose à expier avant d'entrer au ciel. Leur entrée au ciel n'est que retardée, elles subissent un arrêt plus ou moins long durant lequel elles achèvent de se purifier. — Enfin la troisième, l'Eglise militante, se compose de tous les fidèles qui vivent encore sur la terre. Elle est appelée *militante* parce que ses membres doivent lutter sans trêve ni merci contre les ennemis de leur salut : le démon qui sans cesse rôde autour de nous, cherchant à nous perdre ; la chair, qui sans arrêt fait sentir à notre âme troublée son cruel et honteux aiguillon ; et le monde enfin, dont les maximes perverses, les exemples pernicieux, les fêtes et les plaisirs ébranlent et entraînent au mal nos volontés.

Ces trois groupes de fidèles, bien que placés dans des situations et des lieux si différents, ne constituent néanmoins qu'une seule Eglise, parce qu'ils ont le même chef, Jésus-Christ. Nous verrons, en parlant de la Communion des Saints, les liens qui unissent, les relations qui font communiquer entre elles ces différentes parties de l'Eglise. Aujourd'hui et dans nos prochaines instructions nous parlerons exclusivement de l'Eglise militante.

II

Prise en ce sens restreint, l'Eglise est la société des fidèles qui font profession de la même foi et participent aux mêmes sacrements sous la conduite des pasteurs légitimes, dont le chef visible est le Pape, évêque de Rome, successeur de S. Pierre et vicair de Jésus-Christ sur la terre.

L'Eglise est la *société des fidèles*, c.-à-d. la société de ceux qui croient en Jésus-Christ. Le mot « fidèle » vient en effet du mot latin *fides*, foi, et désigne les croyants, ceux qui ont la foi. Non pas que Jésus-Christ ait limité le nombre de ceux qui doivent faire partie de son Eglise. Quand il la fonda, il dit à ses apôtres : « Allez, enseignez *toutes* les nations, baptisez-les au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, leur apprenant à garder tout ce que je vous ai commandé. » Notre-Seigneur est venu sauver tous les hommes, et son désir est que tous fassent partie de son Eglise, hors de laquelle il n'y a pas de salut. Toutefois, en fait, ne font partie de l'Eglise que les fidèles, c'est-à-dire ceux qui font profession de la foi catholique.

L'Eglise est en effet la société des fidèles qui font profession d'une même foi. Voilà pourquoi, avant d'admettre quelque nouveau membre dans sa société et de lui conférer le saint baptême qui fera de lui un enfant de Dieu et un membre de l'Eglise, celle-ci commence par lui demander une profession de foi aux vérités contenues dans le Symbole des

apôtres : « Croyez-vous en Dieu le Père tout-puissant, créateur du ciel et de la terre ? Croyez-vous aussi en Jésus-Christ, son Fils unique, qui est né et a souffert ? etc. », lui demande-t-elle. Et ce n'est que quand le catéchumène, de lui-même ou par la bouche de ses parrain et marraine, a répondu *Oui* à toutes ces questions, qu'elle lui confère le baptême et lui ouvre ses rangs. Et cette foi nécessaire pour entrer dans l'Eglise, l'est également pour y demeurer : l'Eglise chasse de sa société les hérétiques qui rejettent ses dogmes ou qui les altèrent. Elle est encore la société des fidèles *qui participent aux mêmes sacrements*. Pour devenir un de ses membres il faut tout d'abord recevoir le sacrement de baptême. Il faut aussi, quand les circonstances l'exigent, recevoir les autres. C'est ainsi que le chrétien qui contracte une union coupable sans recevoir le sacrement de mariage, celui qui à l'heure de la mort refuse de recevoir le prêtre et les derniers sacrements, cesse de faire partie de l'Eglise. La même peine frappait jadis celui qui refusait de recevoir le sacrement de l'Eucharistie au moins à Pâques. C'est en effet par la participation aux sacrements que les fidèles sont incorporés à Jésus-Christ et unis entre eux pour former la même société.

Sous l'autorité des pasteurs légitimes, ai-je dit enfin. A la tête de son Eglise Notre-Seigneur en effet a placé des chefs, les apôtres et leurs successeurs, auxquels, comme nous le verrons, il a conféré un triple pouvoir : le pouvoir d'enseigner, en leur disant : « Allez, enseignez toutes les nations » ; — le pouvoir de sanctifier les âmes, en leur disant : « Recevez le Saint-Esprit, les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez » ; — le pouvoir enfin de gouverner les fidèles en leur imposant des lois, lorsqu'il leur dit : « Tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel. »

A la tête de ces pasteurs Notre-Seigneur mit un pasteur suprême, S. Pierre, en lui disant : « Confirme tes frères dans la vérité... Pais mes agneaux, pais mes brebis, » c'est-à-dire les fidèles et les pasteurs mêmes de mon Eglise.

Cette autorité conférée aux apôtres et à S. Pierre n'a pas pris fin avec eux. Elle est passée à leurs successeurs, aux évêques successeurs des apôtres, et au Pontife romain successeur de S. Pierre, parce qu'elle leur avait été donnée par Jésus-Christ non point pour eux personnellement, mais pour l'Eglise, qui doit subsister toujours et par conséquent aura toujours besoin de pasteurs légitimes.

III

Cette Eglise fondée par lui, Notre-Seigneur l'a dotée de magnifiques privilèges...

Il a voulu d'abord qu'elle soit *visible*, c.-à-d. qu'elle apparaisse aux hommes comme une société fondée par lui. Ce premier privilège lui est refusé par les protestants. Comme les catholiques leur demandaient où était l'Eglise de Jésus-Christ avant Luther, ils prétendaient se débarrasser de cette question importune en affirmant que la vraie Eglise est invisible. Selon eux, l'Eglise serait exclusivement la

société des élus et des prédestinés ; or Dieu seul connaît ceux-ci ; la société formée par eux n'est donc visible que pour lui et invisible aux hommes.

Il est vrai que les prédestinés sont la portion la plus noble de l'Eglise. Tous font ou feront tôt ou tard, avant leur mort, partie de l'Eglise hors de laquelle il n'y a point de salut. Mais l'Eglise de la terre n'est pas exclusivement la société des seuls prédestinés, des seuls élus. Elle est présentement, selon l'Evangile et les Saints Pères, composée de paille et de bon grain, de bons et de méchants ; ce n'est qu'à la fin du monde que, débarrassée des méchants, elle deviendra la société des seuls prédestinés.

Contrairement aux prétentions des protestants, l'Eglise est donc bien une société visible. Nous en trouvons la preuve dans la Sainte Ecriture. L'Eglise, suivant Isaïe, est la montagne préparée pour la demeure du Seigneur et vers laquelle les peuples afflueront pour y apprendre la loi du Très-Haut ; c'est le soleil où Dieu a placé son tabernacle ; c'est la cité située sur la montagne, la lampe placée sur le chandelier, le bercail dont Jésus-Christ est le Pasteur. Autant de noms qui indiquent bien que l'Eglise est une société visible.

Du reste, sa mission exige qu'elle le soit. Jésus-Christ l'a établie pour continuer ici-bas son œuvre, à savoir, instruire les hommes, les sanctifier, leur imposer des lois dont l'observation les conduira à la vie éternelle. Mais tout cela suppose que l'Eglise est une société visible, que les hommes peuvent la voir, l'entendre, reconnaître son autorité divine, recourir à son magistère et à son sacerdoce. Si l'Eglise n'était pas visible, comment les hommes seraient-ils obligés d'en faire partie sous peine de damnation ?

Un second privilège accordé par Notre-Seigneur à son Eglise est la *perpétuité*, grâce à laquelle elle durera jusqu'à la fin des temps. Notre-Seigneur a promis en effet d'être avec elle jusqu'à la fin des temps ; c'est donc qu'elle doit durer jusque-là.

Un troisième privilège, c'est l'*indéfectibilité*, en vertu de laquelle elle conservera toujours immuablement tout ce qu'elle a reçu de Jésus-Christ, ses dogmes, sa morale, ses sacrements, son organisation sociale. « Les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle, » a promis Notre-Seigneur. L'Eglise a bien pu, dans le cours des siècles, admettre des changements disciplinaires, commandés par le bien des âmes ; elle n'a jamais rien changé à ce qui la constitue essentiellement.

Son quatrième privilège, c'est l'*infaillibilité*, c'est-à-dire que, grâce à une assistance particulière de Jésus-Christ et du Saint-Esprit, elle ne peut ni se tromper ni nous tromper lorsqu'elle nous enseigne la doctrine catholique. « Allez, enseignez toutes les nations, a dit le Sauveur à ses apôtres, apprenez-leur à garder tout ce que je vous ai confié. Voici que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles. » Jésus-Christ demeure donc dans son Eglise et lui prête une perpétuelle assistance dans l'exercice de son ministère. Or, comment croire qu'un enseignement dirigé par Celui qui est la vérité même, puisse faillir et tomber dans l'er-

reur ? « L'Eglise de Dieu est donc, comme le dit S. Paul, la colonne et le fondement de la vérité. » (I Tim., III, 15). Il le faut bien, du reste. Jésus-Christ nous oblige d'écouter l'Eglise comme lui-même : « Celui qui vous écoute, m'écoute. » Il déclare que « ceux qui n'écoutent pas l'Eglise doivent être regardés comme des païens et des publicains, » pour lesquels il n'y a pas de salut à espérer. Or, il n'est pas possible que Jésus-Christ nous oblige à écouter une autorité capable de se tromper. Ce serait nous obliger à partager ses erreurs et nous mener de vive force en des pâturages empoisonnés ; ce qui répugne à son infinie sagesse et à son infinie bonté.

* *

Voilà, m. f., ce qu'est l'Eglise. Nous allons étudier avec amour tout ce qui la concerne, car elle est notre Mère. A notre naissance nous sommes devenus ses enfants par le saint baptême ; sur les bancs du catéchisme elle nous a instruits des vérités du salut ; chaque jour elle nous purifie et nous sanctifie par ses sacrements ; quand approchera notre heure dernière, elle accourra à notre chevet, nous consolera et nous fortifiera par son extrême onction, elle répandra à pleines mains sur nos cœurs désabusés son pardon et ses précieuses indulgences ; la mort venue, elle embaumera de son encens notre dépouille mortelle et par ses prières hâtera l'entrée de notre âme au paradis. Oh oui ! étudions bien ce neuvième article du Symbole qui nous parle de notre sainte Mère l'Eglise, car mieux nous la connaissons, plus nous l'aimerons. Ainsi soit-il.

SERMON POUR LA PENTECOTE

L'ESPRIT DE DIEU ET L'ESPRIT DU MONDE

Bonum depositum custodi per Spiritum Sanctum.

Gardez avec soin le dépôt si précieux de la foi qui vous a été donné par l'Esprit-Saint.

(II Tim., I, 14).

Mes bien chers frères,

On peut dire de la Pentecôte qu'elle est la fête de l'institution solennelle et officielle du christianisme : c'est de ce jour que date son existence publique ; il naquit à la vie active sous le souffle de l'Esprit divin descendant sur les apôtres.

Jésus-Christ par sa prédication, par ses miracles, par sa mort, avait réuni tous les éléments du grand corps qui devait porter son nom. Il avait jeté les bases, tracé les lignes, dessiné le plan de ce vaste édifice qui devait être son Eglise. Mais à cet édifice il fallait donner vie et réalité. A ce corps il fallait infuser une âme qui le fasse vivre. C'est ce que fit le Saint-Esprit. Telle est son action dans les desseins providentiels.

Envoyé par le Père et par le Fils dont il procède et dont il est l'amour substantiel, partageant leur nature divine et formant la troisième personne de l'adorable Trinité, il est véritablement, dans sa mani-

festation temporelle, l'âme vivifiante de la religion chrétienne, devant à jamais rester en elle et avec elle, jusqu'à ce que ses destinées soient accomplies sur la terre, c'est-à-dire jusqu'à la fin des temps.

Esprit de force, c'est lui qui a soutenu et soutient toujours la sainte Eglise dans ses luttes contre les persécutions, les schismes, les hérésies, lui assurant tôt ou tard la victoire finale. Esprit de vérité, c'est lui qui, par son assistance incessante, donne à l'Eglise et à son chef de ne pas errer dans l'enseignement de la doctrine sacrée, leur conférant ce grand et mystérieux privilège de l'infaillibilité. Esprit de sainteté, c'est lui qui, de son souffle inspirateur toujours en action dans le christianisme, a produit ces incomparables prodiges de vertu, de dévouement, de pureté, d'héroïsme de tous genres que nous appelons les saints et qui sont la gloire de notre foi chrétienne et la preuve de sa divinité.

Mais aujourd'hui, m. f., il ne manque pas de gens pour trouver que cette œuvre du Saint-Esprit est bien vieillie et que nos temps modernes ont besoin d'un esprit moderne. Il a déjà commencé à souffler sur nos sociétés, et au nom de cet esprit, on ne nous demande rien de moins que d'abandonner le vieux christianisme.

En ce jour anniversaire de l'institution définitive de l'Eglise, après avoir jeté un regard sur cette grande œuvre de l'Esprit de Dieu et sur ce que cet esprit moderne, cet esprit du monde, nous offre à la place, je réponds : « Non ! je garde mon trésor, le dépôt si précieux de la foi que j'ai reçu par l'Esprit-Saint, et je reste fidèle à la religion chrétienne. »

I

Notre christianisme, — et c'est là sa grandeur et sa force et ce en quoi il se révèle avec évidence l'œuvre de l'Esprit de Dieu, — est tout à la fois une doctrine, une morale, un culte et une société.

C'est une doctrine. Il répond à tous les problèmes que pose notre raison humaine et à toutes les aspirations qui font battre notre cœur humain. Dans son action, il embrasse les individus, les familles, la société toute entière. Son enseignement donne satisfaction aux esprits les plus exigeants, aux génies habitués aux hautes visions et il reste accessible aux intelligences les plus humbles et les plus primitives.

C'est une morale. Elle est certes très élevée, mais elle reste proportionnée à nos forces humaines, et en même temps qu'il indique les devoirs, le christianisme fournit les moyens de les accomplir.

C'est un culte. Il a des cérémonies qui plaisent à l'imagination et qui attirent les foules pour les retenir dans la prière aux pieds des autels.

C'est une société enfin. Il a une organisation, une hiérarchie, un chef suprême, et il constitue à travers les siècles et par-dessus les frontières des peuples un groupement humain commandé par une autorité et régi par des lois.

Bref, le christianisme nous apparaît comme l'édifice le plus imposant qui puisse être offert à l'admiration de l'artiste, du savant, du penseur, comme du plus pauvre travailleur.

Ajoutez, m. f., que le christianisme a pour lui la consécration des siècles, qui lui donne une incomparable majesté, qui en montre la force de résistance et de durée, en même temps que l'action incessante dans le monde.

Oui, c'est bien là une œuvre divine, et je puis dire : ou bien l'Esprit de Dieu n'est nulle part, ou bien il est toujours actif, quoique invisible, dans cette institution chrétienne, et en lui demeurant fidèle, je fais preuve de sagesse.

II

Car enfin, m. f., à la place de tout cela, qu'at-on à nous offrir au nom de cet esprit nouveau, de cet esprit du monde, qui est, dit-on orgueilleusement, l'esprit de l'avenir et de l'affranchissement de l'humanité, et qu'il serait plus juste d'appeler l'esprit de révolte contre Dieu, aussi vieux que Lucifer ?

1. Ainsi, au lieu et place de notre dogme si lumineux, que prêche-t-on ? A-t-on un symbole, une règle de croyances, qui résolve les grands problèmes de la destinée humaine ? Sur quoi sont donc d'accord nos penseurs affranchis de la foi et qui ne prient plus l'Esprit de Dieu de les éclairer ? Quel point capital ont-ils donc mis hors de doute ?

O philosophes, apôtres de cet esprit nouveau d'incrédulité, j'ai entendu vos discours, j'ai lu vos livres ; et la vérité sur vous, c'est que vous n'avez pas de doctrine, mais seulement des systèmes et des opinions. Incapables de rien nous affirmer de certain, vous ne savez que soulever des doutes, vous n'êtes que des négateurs et vos doctrines se réduisent en définitive à zéro !

2. Le christianisme, œuvre de l'Esprit de Dieu, esprit de sainteté et de sagesse, nous offre une morale, la loi sainte de tous les devoirs, sanctionnée par un Dieu, maître et juge suprême.

L'esprit du monde, lui, ne veut plus de l'Evangile. Il l'arrache des mains de l'enfance, à qui il fait un délit de le lire. Mais quelle morale, quelle loi nouvelle a-t-il à enseigner à l'humanité pour la diriger dans ses destinées ?

On parle de morale indépendante. Qu'est-ce que cette loi sans base, sans autorité, sans sanction finale et sans principes fixés ? — La morale indépendante, c'est une conscience individuelle, libre de toute autre loi que la sienne, une volonté irresponsable de ses actes. Croit-on, par hasard, avec cette morale vague, flottante, conserver dans les consciences et dans l'humanité toutes ces choses que le christianisme et l'Esprit de Dieu y avaient mises : dignité, pureté des mœurs, stabilité des familles, réciprocité des droits et des devoirs au foyer domestique, respect de la vie, charité pour tout ce qui est faible et malheureux, honnêteté dans les transactions, loyauté, garantie des propriétés, justice sociale ? Ou bien pense-t-on qu'en perdant tout cela, en foulant tout cela aux pieds, en apprenant à mépriser ces vertus comme trop entachées de morale religieuse, on puisse rester une société civilisée, prospère, ayant pour elle l'avenir, tout l'avenir ? Oh ! en vérité, m. f., si un zéro est le symbole des croyances de l'esprit mo-

derne, son Décalogue se réduit à une feuille de papier blanc !

3. Le christianisme, œuvre de l'Esprit créateur et organisateur, qui planait aux jours primitifs sur le chaos, le christianisme a multiplié partout les fondations les plus utiles, les plus charitables, les plus solides. Et pour n'en citer qu'une, il nous ouvre de toutes parts ses temples, qui sont la grande école sociale de respect, de vertu, de charité, de goût même et d'amour du beau.

Sous les cintres majestueux de leurs voûtes, au son de l'orgue, au chant des hymnes sacrés, dans les cérémonies les plus touchantes, il réunit tous les âges et toutes les conditions, fraternisant sous le souffle du même Esprit qu'on sent ici passer sur soi.

Plus d'églises ! C'est le mot d'ordre de cet esprit moderne, qui travaille à en détourner les fidèles.

Et alors, quand on aura désappris à l'homme, à la femme, à l'enfant le chemin de l'église, où les conduira-t-on ? De quels temples nouveaux va-t-on leur rouvrir les portes ? Le théâtre, le cinéma, la Bourse, sont-ce là les basiliques futures de l'humanité réformée par cet esprit moderne ? Et l'argent et le plaisir seront-ils donc les suprêmes divinités qu'il nous y fera encenser ? L'on ne tardera guère à les trouver décevantes.

4. Enfin, au sommet de toutes choses, comme le principe, le centre et le terme de toute existence, le christianisme inspiré par l'Esprit infini nous montrait du doigt la Divinité, non pas la divinité froide et abstraite des philosophes, mais le Dieu vivant et incarné de la Crèche et du Tabernacle.

Au faite de nos édifices, sur tous les grands chemins de la vie, il avait planté sa croix, étendard de paix et signe d'espérance. Cette croix, cet autel, ce Christ-Dieu sont le scandale de l'esprit moderne. Les abattre et les supprimer, voilà son programme.

Et puis, à la place, que mettra-t-il ? Qui va devenir le point de départ et le point d'arrivée de notre vie, l'alpha et l'oméga de la création ?

Dieu qui est l'Etre par essence étant ôté, que reste-t-il ? Le néant ! Oui, le néant final où, avec mon cadavre, enroulée dans le même linceul, disparaîtra bientôt ma personnalité tout entière et seront ensevelies toutes mes espérances, — le néant, abîme sans fond et sans clarté que je vois s'entr'ouvrir et s'élargir sous mes pas, lorsqu'on môte le terrain solide et les visions lumineuses de la foi chrétienne.

Non, m. f., je ne puis y songer sans qu'un frisson ride ma chair et contracte mes muscles. Il me semble, comme dans un cataclysme qui bouleverse tout, que tout s'écroule autour de moi, que tout se dérobe sous moi, que tout s'obscurcit au-dessus de moi.

Mes yeux regardent et cherchent à voir ; et ils ne voient que la nuit du néant. Mes oreilles écoutent et cherchent à entendre ; et elles ne perçoivent que le silence du néant. Mes doigts veulent s'accrocher à quelque solide espérance ; et ils ne saisissent que le vide du néant.

Et dans ce silence sombre et glacial, moi, créature humaine emportée à l'aventure par l'esprit moderne,

je tourbillonne, j'oscille, éperdu, affolé entre ces deux énigmes : un berceau, un tombeau, ignorant d'où je viens et où je vais.

Non, ce néant me fait trop peur. J'en repousse la vision comme un cauchemar affreux. Je me détourne de la doctrine qui veut me le faire croire. en me le présentant comme un dogme. Je veux au contraire garder comme le plus précieux trésor de ma vie cette foi et ces espérances qu'a mises en moi l'Esprit de Dieu : *Bonum depositum custodi, per Spiritum Sanctum.*

* * *

Et vous ferez comme moi, n'est-ce pas, m. f. ? Vous conserverez votre foi chrétienne. Elle vous apprendra à garder votre âme haute et votre cœur pur, au milieu des bassesses et des perversions de l'esprit du monde. Elle vous protégera contre les orages des passions et contre les déceptions et les découragements de la vie. A ceux qui vous parleront d'être modernes et vous répéteront des conseils d'apostasie, vous répondrez hardiment : « Non, nous gardons notre foi religieuse ! »

Est-il besoin de vous donner tout spécialement ce même conseil, Mesdames ? Quelle est celle d'entre vous qui ne voit pas, qui ne sent pas que la religion chrétienne est son honneur, sa force, la sauvegarde de sa dignité et de ses droits ?... Qui donc oserait vous arracher votre foi chrétienne et faire de vous des femmes impies, incrédules, c'est-à-dire des monstrosités ?

Et vous, Messieurs, vous laisserez-vous gagner par cet esprit moderne, par cet esprit de doute, d'indifférence, qui avant la guerre a fait dans notre pays tant de victimes ? Non, vous resterez fidèles à la religion que vous ont léguée soixante générations et qui est le plus beau patrimoine, le plus riche héritage qu'elles vous aient laissé. Vous vous attacherez à elle, non seulement pour la croire, mais pour la pratiquer. Votre courage sera à la hauteur des circonstances et à ceux qui tenteraient de vous détourner de vos principes, vous répondrez de ce ton qui ne souffre pas d'insistance : « Non, nous gardons notre foi religieuse ! »

Que le Saint-Esprit, de qui nous tenons ce don précieux, nous le conserve et que, venant en nous en ce jour comme il est venu sur les Apôtres au jour de la première Pentecôte, il nous rende comme eux ardents et intrépides dans la profession de notre religion chrétienne et dans la pratique de nos devoirs. Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DE MARIE MÉDIATRICE

(31 mai)

CE QUE SIGNIFIE CE TITRE

Mes frères,

Dans l'année qui précéda sa mort, Benoît XV, de douce et glorieuse mémoire, a accompli un acte important pour le culte de la Sainte Vierge ; répondant aux instances du cardinal Mercier et de l'épiscopat belge, il reconnaissait authentiquement à Marie le

titre de Médiatrice de toutes les grâces, et accordait aux Eglises de Belgique et à toutes celles de la chrétienté qui lui en feraient la demande, un office et une messe propres en l'honneur de Marie Médiatrice ¹. La plupart des diocèses de France ont obtenu l'autorisation de célébrer cette nouvelle fête de la Sainte Vierge, qui est fixée au 31 mai.

Marie est médiatrice universelle et dispensatrice de toutes les grâces. C'est là une vérité que le peuple chrétien reconnaît sans doute, mais trop confusément peut-être ; le Souverain Pontife l'a proclamée par un acte officiel, car, selon l'axiome admis dans l'Eglise, la règle de la prière est la règle de la foi : *Lex orandi, lex credendi.*

L'institution de la fête de Marie Médiatrice peut devenir un premier pas vers une définition dogmatique désirée ; en tout cas, c'est un encouragement à une pieuse croyance déjà plusieurs fois séculaire, affirmée par les Papes à la suite des meilleurs théologiens, lesquels s'appuyaient sur la Sainte Ecriture et la Tradition.

Savourons donc ce titre de Marie, Mère de la divine grâce et Médiatrice de nos âmes.

I. — Marie a coopéré à l'acquisition de la grâce comme co-rédemptrice du genre humain

1. En appelant Marie co-rédemptrice du genre humain, nous ne prétendons pas l'égaliser au Rédempteur : ce serait une abominable idolâtrie ! Jésus-Christ suffisait à payer nos dettes, et Jésus-Christ seul, à parler strictement, « ayant été fait pour nous malédiction, nous a rachetés de la malédiction. » (Gal., III, 3).

Nous ne saurions trop le répéter : il n'y a qu'un seul Rédempteur du monde ; il n'y a, dans le sens strict et rigoureux du mot, qu'un seul Médiateur entre Dieu et les hommes, et c'est Jésus-Christ, le Fils du Dieu vivant. C'est de lui, et de lui seul, que découle sur l'humanité, comme de sa source, toute lumière, toute grâce, toute force, tout mérite, tout pardon, toute fidélité. Si élevée, si parfaite que puisse être une créature, elle n'est telle que par un effet de la bonté du Christ ; toute grandeur surnaturelle n'est qu'un reflet de sa dignité suréminente ; toute vertu n'est qu'un rejaillissement de sa sainteté ; toute prière n'a d'efficacité que par son sang ; toute action méritoire n'a de prix et de valeur que par son sacrifice.

Voilà le dogme catholique dans toute sa rigoureuse précision, et l'Eglise jetterait l'anathème au front de quiconque amoindrirait la clarté de cette vérité capitale.

2. Et cependant N.-S. Jésus-Christ a voulu associer sa Mère à son œuvre rédemptrice.

¹ C'est le 12 janvier 1921 que l'office et la messe propres, demandés par tout le clergé belge en 1913, furent accordés à tous les diocèses de Belgique ; la fête, double de seconde classe, est fixée au 31 mai. Au mois d'avril suivant, le cardinal Mercier adressait aux évêques du monde entier une lettre les invitant à solliciter, chacun pour son Eglise, la concession de la fête, que le Pape se déclarait prêt à accorder à tous les évêques qui le demanderaient à la S. C. des Rites. (Cf. *Documentation catholique* du 4 juin 1921). — Nous avons en vain cherché dans les *Acta Apostolicae Sedis* quelque mention de cet acte si intéressant pour toute la chrétienté.

C'est Jésus-Christ qui voulut, dans son zèle pour la gloire de son Père, que l'expiation répondit de tout point à l'offense, et qu'à la prévarication de l'Eve ancienne succédât la réparation de l'Eve nouvelle. C'est Jésus qui voulut, dans son amour pour sa Mère, qu'elle fût la vaillante collaboratrice de son grand œuvre, et conquît ainsi avec lui et comme lui, par la douleur, la royauté du monde, qu'il désirait partager avec elle. C'est Jésus qui voulut, dans son amour pour nous, que la mère du Chef devînt la vraie mère des membres, et qu'ainsi dans l'ordre sur-naturel où il nous faisait entrer, nous ayons aussi une Mère véritable à qui recourir en toute confiance.

Le Verbe de Dieu subordonna notre rachat à la libre coopération de Marie, et Marie, en pleine connaissance, en toute liberté, accepta et prit sa part de douleurs à la Rédemption du monde.

3. Marie a consenti librement à être co-rédemptrice du genre humain. La maternité divine devant être pour Marie, en même temps qu'une source de joie et d'honneur, une cause d'indicibles angoisses et d'incomparables douleurs, il était convenable qu'elle n'entrât pas dans cette voie si dure de la souffrance sans savoir ce qui l'attendait et sans s'y soumettre à l'avance.

Pour s'incarner, le Fils de Dieu avait besoin de son consentement : ni son honneur ni celui de sa Mère ne pouvaient s'en passer, et il daigna le solliciter par un message officiel.

Un jour vint, dans le cours des âges, où la Rédemption des hommes fut suspendue aux lèvres de la fille de David, « tant il a été nécessaire, dit Bossuet, que Marie eût désiré leur salut. »

Qu'allait-elle répondre à la volonté du Très-Haut ? Les anges, amis des hommes, avaient les yeux fixés sur ses lèvres ; les saints patriarches et les prophètes, enfermés dans leur sombre demeure des Limbes, attendaient sa parole ; toute créature gémissait dans l'attente de la libération.

La bouche de Marie fut fidèle comme son cœur, et l'archange put emporter aux cieux, avec le *Fiat* de l'humilité, l'assurance que les hommes ne périraient pas.

C'est ce *Fiat* généreusement consenti, sorti du cœur et des lèvres de la plus humble des vierges, qui saisit dans les splendeurs du ciel le Verbe de Dieu et l'abaisa jusqu'au sein de la Vierge, où le Saint-Esprit le revêtit de notre nature humaine.

4. Marie a coopéré à l'acquisition de la grâce en fournissant au Rédempteur la matière de son sacrifice. La parole de S. Augustin sur ce sujet est très claire : « La chair du Christ est la chair de Marie. »

Le corps qui souffrit sur la croix est celui-là même qui a été formé de son sang très pur et à qui elle a donné, comme les mères le font ordinairement, les accroissements naturels voulus par la divine Providence. C'est son lait qui le nourrit pendant les premiers mois de son existence terrestre ; c'est sa maternelle sollicitude qui lui prépare et lui donne, pendant tant d'années, la nourriture que Joseph avait gagnée à la sueur de son front.

L'Eglise le chante souvent dans ses cantiques ; et

particulièrement lorsque la divine Eucharistie vient d'être exposée sur nos autels, elle nous demande de nous prosterner devant elle pour saluer le vrai corps qui est né de la Vierge Marie : *Ave, verum corpus natum de Maria Virgine.*

Comme cette considération exalte magnifiquement le rôle de Marie dans l'œuvre de la Rédemption du monde !

5. Marie a coopéré à l'acquisition de la grâce en s'immolant elle-même avec Jésus. Elle n'a répandu que le sang de son âme cruellement torturée ; mais, s'il l'avait fallu, elle eût donné aussi tout le sang de ses veines. Le jour où elle avait présenté Jésus au Temple, le saint vieillard Siméon lui avait prédit les douleurs sans nom qui devaient s'abattre sur elle : « Cet enfant est établi pour la ruine et pour la résurrection de plusieurs. Il est posé comme un signe auquel on contredira, et votre âme sera transpercée d'un glaive. »

Cette parole fut le glaive qui transperça son âme. La plus mortelle angoisse s'empara de son cœur et jamais ne s'en éloigna. Ce souvenir mêla à toutes ses joies une amertume toujours présente. Elle fut toujours en face de cette pensée qui l'angoissait sans cesse : « Mon Fils bien-aimé sera un jour la victime d'un grand sacrifice. Ces petites mains innocentes que je presse tendrement dans les miennes seront percées de clous aigus ; ce front que je baise avec amour sera couronné d'épines ; ce doux visage sera couvert de sang et de crachats. »

La sagesse de Dieu ne permet pas que nous sachions à l'avance les souffrances qui doivent nous atteindre. Pour Marie, qui devait dans le plan de Dieu réaliser la plus grande somme de mérites, il n'en fut pas ainsi : elle put savourer à l'avance le calice de douleurs que Dieu lui réservait.

Et que dire de la réalité ? Comment comprendre l'immensité de la souffrance qui la submergea lorsque, debout auprès de la croix de son Fils bien-aimé, elle put savourer le mystère d'ignominie de sa Passion et s'enivrer de la croix et du sang de Jésus ? Ces paroles n'ont rien de forcé ; elles sont simplement l'écho de celles que l'Eglise nous fait chanter devant la Mère douloureuse pleurant auprès de son Fils mourant sur le Calvaire : « *Fac me cruce inebriari et cruore Filii.* Faites que je m'enivre de la croix et du sang de votre Fils ! »

6. Marie a coopéré à l'acquisition de la grâce en immolant elle-même Jésus-Christ. Une mère peut-elle être appelée à accomplir un sacrifice plus grand que celui-là ? Et cependant Dieu n'hésita pas à le lui demander, sachant ses dispositions parfaites de soumission amoureuse à la volonté divine. Marie offrit donc à Dieu son Fils pour la Rédemption du monde, et elle s'unit ainsi intimement aux intentions de la sainte Victime.

On comprend alors la sublimité de son rôle au Calvaire. Elle était là comme le prêtre à l'autel, incomparablement plus grande que tous les témoins de ce drame auguste, et se rendant seule un compte exact des grandes choses qui s'accomplissaient sous ses yeux. « Les Juifs et les païens, dit Collet, ne

virent en Jésus qu'un homme qu'ils haïssaient et qu'ils méprisaient ; les femmes de Galilée n'y virent qu'un juste qu'on faisait mourir cruellement ; Marie seule, représentant toute l'Eglise, y vit un Dieu souffrant pour les hommes. »

Mais on comprend aussi toutes les souffrances que son cœur endurait en consentant à cette immolation. C'est le plus haut degré de l'héroïsme. C'est à ce prix qu'elle est devenue notre Mère ; c'est dans cette douleur qu'elle nous a enfantés : notre vie lui a coûté beaucoup plus que sa propre vie, elle lui a coûté la vie de son Fils unique.

II. — *Par sa coopération à l'acquisition de la grâce, Marie est devenue notre Médiatrice*

1. Il convenait qu'il y eût encore entre Jésus et nous un médiateur de grâce, qui n'eût à exercer que le rôle de la miséricorde. Où Dieu va-t-il choisir ce médiateur ? Parmi les anges ? Il est vrai que leur nom est synonyme de douceur ; mais cependant nous voyons que Dieu leur a confié quelquefois des missions terribles où ils étaient les instruments de sa justice. N'est-ce pas l'ange du Seigneur qui, sur l'ordre de Dieu, s'arma du glaive et mit à mort les premiers-nés d'entre les Egyptiens ? N'est-ce pas les anges qui flagellèrent le sacrilège Héliodore ?

Il faut donc que le médiateur soit tiré d'entre les hommes, pour qu'il soit plus accessible à l'homme pécheur. Qui sera-t-il ? Un juste ? Chez le juste, l'ardeur du zèle l'emportera quelquefois sur la compassion.

Dieu aura pitié de notre faiblesse ; il sait, combien le sentiment de nos misères morales nous rend honteux et craintifs, et il choisira la femme comme médiatrice de grâce auprès du Médiateur de justice. La femme, quand elle est bonne, est un inimitable composé de bonté, de délicatesse, de dévouement, de patience. Ses larmes sont une arme toute-puissante à laquelle Dieu ne résiste pas.

2. Marie est notre Médiatrice. Elle est la plus belle et la meilleure des femmes. En elle se trouvent réunis tous les charmes physiques capables de nous séduire, sans nous troubler, et toutes les beautés morales capables de nous remplir d'admiration, en nous attirant et en nous rassurant. Elle porte le titre de Mère de Dieu, notre juge, et cependant, par un acte de miséricorde ineffable, elle est aussi notre mère. Elle a voix au conseil suprême, mais jamais pour condamner. Toutes les fois que Dieu peut céder de ses droits, c'est à sa prière toute-puissante qu'il le fait. Mère des accusés, elle défend ses enfants jusqu'à l'heure où elle doit s'incliner, en adorant, devant l'arrêt irrévocable de la justice divine.

Est-il possible de trouver une réconciliatrice mieux adaptée à son rôle, plus saintement jalouse de la gloire de Dieu, plus aimée de lui, plus capable de concilier les droits de la justice et de la miséricorde ? Est-il possible, pour les pécheurs, de trouver auprès de Dieu une avocate plus éloquente et plus persuasive, d'autant plus puissante sur le cœur de leur juge qu'elle est sa mère et peut enlacer dans

une amoureuse étreinte les bras qui portent le glaive ?

La médiation de Marie obtient l'accord parfait des droits inaliénables de Dieu et des intérêts des pauvres humains. Dieu seul, qui est tout charité, peut avoir trouvé cette invention admirable.

III. — *Marie remplit les conditions d'une Médiatrice parfaite*

1. Marie connaît nos désirs et nos besoins. Il est certain que les saints voient en Dieu tout ce qu'ils ont intérêt à savoir. Etant à la source de toute science, ils ne peuvent ignorer les choses qui les regardent. L'Eglise a toujours enseigné cette doctrine, et telle a été aussi la croyance des fidèles qui, à cause de cela, ont eu de tout temps recours à leur intercession. — S'il en est ainsi pour les saints, que dire de la science de Marie ? Jésus voit en Dieu tout ce qui a trait au salut des hommes, parce qu'il est le Rédempteur universel. Marie, étant la mère des rachetés, doit connaître parfaitement tout ce qui intéresse le bien de leurs âmes, leurs besoins, leurs prières, leurs désirs.

Sa sainteté réclame aussi cette connaissance. La vision des bienheureux est d'autant plus parfaite que leur sainteté est plus grande. Plus parfaite que les saints, Marie doit contempler mieux qu'eux la beauté divine et toutes les merveilles de l'ordre surnaturel qui s'y reflètent. Par conséquent, elle connaît de notre âme et les désirs et les prières et les besoins. Le Bienr. Amédée de Lausanne l'a dit suavement : « La très glorieuse et très douce Vierge Marie siège au royaume de l'éternelle lumière, sur un trône d'une gloire incomparable, la première après son divin Fils. Là, elle intercede continuellement pour nous d'une prière toute-puissante. Eclairée par cette lumière pour laquelle tout est à découvert, elle voit tous nos périls, toutes nos nécessités, et, d'un cœur doux et clément, elle nous regarde en pitié... Plus elle plonge profondément son regard dans le cœur du Roi des rois, mieux elle sait voir les affligés, compatir à leurs peines et porter secours aux misérables. »

2. Marie est toute-puissante. Cette assertion ressort de tout ce que nous avons déjà dit des grandeurs de Marie. Nous nous contenterons ici de citer quelques textes des Pères, des Docteurs et des saints. — S. Jean Damascène : « Qui donc défend comme vous les pécheurs ? Grâce à votre autorité maternelle sur Dieu lui-même, vous obtenez miséricorde pour les plus désespérés des criminels. Vous ne pouvez pas ne pas être exaucée, car Dieu condescend en toutes choses et pour toutes choses aux volontés de sa véritable mère. » — Le saint et savant diacre S. Ephrem, une des gloires de l'Eglise d'Orient au IV^e siècle : « Prenez compassion de mes infirmités, Vierge sans tache... Qui donc peut aller avec la même assurance que vous à Celui qui est né de vous ? Vous pouvez tout en qualité de Mère de Dieu ! Rien, si vous le voulez, ne vous est impossible. Ne dédaignez pas mes soupirs et ne confondez

pas mon attente. Par vos prières maternelles, faites violence à la miséricorde de votre Fils. Vierge qui surpassez toute louange, tout ce que vous voulez, vous le pouvez auprès du Dieu que vous avez enfanté. »

C'est donc avec raison que Marie a été appelée « la toute-puissance suppliante, » toute-puissance qui se fonde sur la bonté divine et sur l'amour de Jésus pour sa mère.

3. Marie est toute bonne. La bonté de Marie nous est révélée par une foule de témoignages des saintes Lettres et de la tradition. Jésus mourant nous donna tous à sa Mère comme des fils adoptifs. Les paroles du Sauveur sur la croix furent efficaces : elles mirent au cœur de la Vierge pour nous un amour, une tendresse en rapport avec la fonction maternelle qui lui était confiée.

Depuis le sacrifice du Calvaire, Marie voit les hommes comme inondés du sang que Jésus a versé pour eux. Il lui est impossible de ne pas aimer des âmes si chères au cœur de son Fils.

Craignez-vous que cet amour se soit refroidi, parce que la Sainte Vierge au ciel est comme perdue en Dieu, dans l'extase de la jouissance divine ? Le penser serait ignorer ou méconnaître singulièrement la nature du bonheur dont elle jouit. La charité des bienheureux pour leurs frères de la terre est proportionnée à celle qu'ils ont pour Dieu, parce que le premier sentiment n'est qu'une extension du second. Plus est grand l'amour de Marie pour Dieu, plus vive et plus tendre aussi est l'affection qu'elle nous porte. Non, le ciel n'est pas le séjour de l'indifférence et de l'oubli ! Au ciel, Marie nous connaît, nous aime, et conserve notre souvenir dans son cœur maternel. Elle voit nos besoins et nos misères, et c'est pour cela que sa bonté revêt surtout les caractères de la miséricorde.

IV. — De par la volonté de Dieu, Marie est donc la dispensatrice de la grâce

1. Marie, de par la volonté de Dieu, est la dispensatrice de toutes les grâces, des plus éminentes comme des plus communes ; par conséquent nul chrétien, sous quelque prétexte que ce soit, ne peut se dispenser de la dévotion à Marie.

Pour se convertir, pour sortir du péché et revenir à la vie, il faut une grâce, souvent d'autant plus énergique qu'on est tombé plus bas. Il n'est au pouvoir de personne, quelque bonne volonté qu'on y mette, de se convertir et de rentrer en grâce avec Dieu. Un homme coupable d'un péché mortel, de soi est déjà un damné ; s'il revient à la vie, ce sera par un miracle de la toute-puissance divine, par un effet de la grâce. Or, la grâce de la conversion, qui en dispose ? C'est Marie. Pour qu'elle en dispose en votre faveur, il faut le lui demander, donc pratiquer la dévotion à son égard. De même que Dieu, par droit de nature, est la cause efficiente de la grâce, et que Jésus-Christ, par le droit de sa mort, en est la cause méritoire, de même Marie, par le droit de sa maternité et par privilège spécial, en est

la cause dispensatrice. Tous les biens de Dieu sont confiés en ses mains, Dieu lui-même s'y abandonne, elle est comme la Souveraine du Cœur sacré, et rien ne nous arrive du ciel que par son intermédiaire.

Après les jours de notre exil, c'est elle encore qui nous ouvrira les portes de la patrie et qui à jamais nous montrera le fruit béni de son sein. Car la gloire n'est que l'efflorescence de la grâce, et elle est soumise aux mêmes lois : éternellement elle viendra de Dieu par le Christ et du Christ par Marie.

2. O Marie, comme l'on vient à vous ! Le prêtre, le missionnaire, la sœur de charité viennent vous demander la force, le courage, le dévouement sans lassitude et sans fin. N'êtes-vous pas la Reine des martyrs ?

L'homme d'étude et de science vient vous demander de bénir, de féconder, de surnaturaliser ses travaux. N'êtes-vous pas le Siège de la sagesse ?

Le malade vient vous demander la guérison ; l'âme inquiète, la paix ; le cœur angoissé, la résignation et le calme ; l'esprit tourmenté, un peu d'espérance. N'êtes-vous pas le Salut des infirmes, la Porte du ciel, la Cause de notre joie ?

A vous le jeune homme demande la vaillance dans ses luttes ; l'homme fait, le courage pour marcher dans le chemin du devoir ; la mère, le dévouement sans mesure ; la jeune fille, la grâce de ne jamais détourner ses regards de votre image bénie.

A vous, ô Marie, on vient toujours, on vient pour toutes choses, on vient de partout !

*
* *

M. f., on raconte ¹ qu'un grand pécheur, esclave de Satan, vint un jour trouver S. Bernard. Accablé de remords, il versait un torrent de larmes, disant qu'il avait perdu la grâce du bon Dieu par la multitude et l'énormité de ses crimes, et qu'il désespérait de la retrouver jamais. « Non, mon fils, lui dit le saint, il ne faut pas désespérer ; car si vous craignez de ne pas retrouver la grâce auprès de Dieu, vous devez espérer que vous la retrouverez auprès de Marie. Serait-ce sans raison qu'elle est appelée pleine de grâce ? » Alors le saint ouvre l'Evangile, et montre du doigt au pécheur ces paroles de l'archange Gabriel : « Ne craignez pas, Marie, car vous avez trouvé grâce » ; et jouant aimablement sur les mots, détournant pieusement le texte de son vrai sens, il continue : « Mon fils, comprenez-vous ces paroles ? L'ange ne dit pas que Marie a trouvé, pour elle, la grâce qu'elle n'avait pas perdue, qu'elle ne pouvait perdre ; mais il dit qu'elle a trouvé grâce. On peut trouver ce que d'autres ont perdu, quand on n'a rien perdu soi-même. Eh bien ! mon fils, la grâce que vous avez perdue par vos péchés, Marie l'a retrouvée pour vous. Levez-vous donc, et allez vers la Mère de Dieu ; jetez-vous à ses pieds, et dites-lui : O Mère de la grâce divine, abaissez un regard de compassion sur le malheureux qui est devant vous ! J'ai perdu la grâce, et vous l'avez retrouvée. O ma Mère, rendez-moi la grâce que j'ai

¹ P. Antoine Denis, *Le Mois de la Reine du ciel*, p. 67.

perdue ; réconciliez-moi avec votre divin Fils, et aidez-moi à ne plus l'offenser ! »

Et de fait, continue le candide narrateur, la bonne Vierge avait retrouvé la grâce perdue par ce pauvre pécheur ; car, à peine eut-il obéi au saint et se fut-il jeté aux pieds de Marie, qu'une amère douleur de ses péchés lui transperça le cœur. Animé du plus profond repentir, il fit une bonne confession qui lui rendit la joie des enfants de Dieu, et il persévéra si bien que jamais plus il ne perdit la grâce qu'il avait retrouvée par Marie.

O Marie, mère de la divine grâce, priez pour nous ! Ainsi soit-il.

POUR L'ADORATION PERPÉTUELLE

L'EUCARISTIE, RELIQUE DE LA SAINTE VIERGE

Ave, verum corpus natum de Maria Virgine.

O Jésus, je salue votre Corps sacré, né de la Vierge Marie.

Mes frères,

S. Césaire d'Arles raconte qu'un religieux de haute vertu célébrait un jour la sainte messe. Il venait de prononcer les paroles de la consécration et se prosternait devant l'adorable Victime qu'il tenait entre ses mains tremblantes, lorsque tout à coup les apparences de l'Hostie s'évanouirent et à leur place il aperçut la T. S. Vierge portant son divin Fils Jésus.

De cette miraculeuse apparition, je ne prétends évidemment pas conclure, m. f., que la Sainte Vierge soit physiquement et personnellement présente avec son Fils dans l'Eucharistie. Mais du moins elle m'explique et me fait mieux comprendre les paroles de l'*Ave verum* que je viens de vous citer, et par lesquelles l'Eglise salue Notre-Seigneur lorsqu'il sort de son tabernacle ou s'apprête à y rentrer : *Ave, verum corpus natum de Maria Virgine*. Cette apparition me fait me souvenir que si la Sainte Eucharistie ne renferme pas la T. S. Vierge, du moins elle renferme quelque chose de la T. S. Vierge et constitue la plus précieuse relique que la terre ait conservée de cette bonne Mère.

M. f., en vous parlant de Marie en même temps que de N.-S. Jésus-Christ, je suis sûr de vous être agréable, car vous les aimez bien tous les deux. J'en ai la preuve, et dans le bon goût avec lequel vos jeunes filles ont décoré l'autel de Marie pour ce mois de mai qui lui est consacré, et dans l'empressement avec lequel vous êtes venus adorer Notre-Seigneur au T. S. Sacrement, dans cette solennité de l'Adoration perpétuelle. Je suis donc sûr de retenir votre attention en vous montrant dans la Sainte Eucharistie le plus beau souvenir, la plus précieuse relique que Marie nous ait laissée d'elle.

I

Le corps de la T. S. Vierge, vous le savez, n'est pas demeuré sur la terre. Trois jours après l'avoir quitté, son âme très sainte venait l'animer de nou-

veau et l'arracher au tombeau, et c'est en corps et en âme qu'au jour de l'Assomption Marie fit son entrée au ciel, portée sur les ailes des anges. D'elle, comme de Notre-Seigneur, il ne nous reste donc rien, rien qu'un sépulcre vide.

A la vérité, la piété des fidèles vénère bien ça et là quelques objets que Marie sanctifia par sa présence ou son contact. C'est ainsi qu'à Lorette le pèlerin s'agenouille devant la sainte Maison où elle vécut à Nazareth ; dans la cathédrale de Chartres on conserve précieusement un voile qui lui a appartenu, et ailleurs quelques-uns de ses cheveux ; à Lourdes, les foules baissent avec respect le rocher qu'elle a effleuré de son pied virginal ; à La Salette, la montagne qu'elle arrosa de ses larmes. Mais enfin, si précieux que soient tous ces objets et ces lieux bénis, toutes ces reliques ne sont pas la T. S. Vierge ni quelque chose d'elle-même.

Alors que l'Eglise recueillit avec respect la poussière des saints, place leurs ossements sacrés dans des reliquaires d'or et les expose sur nos autels à la vénération des fidèles, le saint corps de Marie sera donc le seul privé de ces hommages et de ce culte ?

Dieu, en nous laissant les ossements bénis de ses saints, veut bien leur accorder la vertu d'opérer des miracles. Ces reliques précieuses protègent ceux qui les gardent, sanctifient ceux qui les vénèrent, guérissent ceux qui en approchent et qui les touchent. Il n'y aura donc que devant les restes bénis de notre Mère du ciel que nous ne pourrions pas nous agenouiller, il n'y aura qu'eux que nous ne pourrions pas vénérer, qu'à eux que nous ne pourrions pas recourir dans nos besoins ?

Rassurons-nous, m. f., remercions plutôt le bon Dieu de la grande bonté qu'il nous a témoignée. Non seulement il nous a laissé des reliques de la T. S. Vierge, mais ces reliques précieuses il a voulu en faire présent à toutes les paroisses, à toutes les églises et même à chacun de nous en particulier.

— Comment cela ? direz-vous.

— D'après le langage des Saintes Ecritures, inspiré par Dieu lui-même, les enfants sont les reliques de leurs parents. Ainsi, à l'homme juste qui n'offense personne et vit en paix avec tout le monde, le Psalmiste promet qu'il aura des reliques, c'est-à-dire une belle lignée d'enfants dans lesquels on le verra comme revivre : *Sunt reliquiae homini pacifico*. (Ps. xxxvi). Au contraire, le même oracle déclare à l'impie que ses reliques périront, c'est-à-dire que sa race sera exterminée : *reliquiae impiorum peribunt*. Les enfants sont donc comme autant de reliques vivantes que laissent après eux les parents, en sorte qu'en mourant ils peuvent répéter le mot du poète, mais avec bien plus de vérité : « *Non totus moriar*, je ne mourrai pas tout entier. »

Eh bien ! m. f., si les enfants sont les reliques les plus précieuses et les plus nobles que des parents puissent laisser après eux, la T. S. Vierge nous a laissé son Fils dans la Sainte Eucharistie, Jésus-Christ véritablement présent et vivant sur nos autels et dans nos tabernacles, Jésus-Christ cachant sous

les voiles de l'Hostie le corps sacré et le précieux sang qu'il a reçus de Marie. Voilà donc l'adorable relique que la T. S. Vierge nous a laissée d'elle-même. « Oui, dit S. Augustin, quand vous vous prosternez devant la chair adorable de Jésus-Christ, c'est devant la chair immaculée de Marie que vous vous prosternez. *Caro Christi, caro Mariae.* » Avec bien plus de raison qu'Adam montrant Eve tirée d'une de ses côtes, Marie pourrait nous redire en nous montrant son divin Fils sur l'autel : « Voilà l'os de mes os et la chair de ma chair ! » Et cela est d'autant plus complètement vrai que Jésus ayant Dieu pour père et une vierge pour mère, c'est de Marie seule qu'il reçut la chair et le sang de sa nature humaine.

II

Ne nous plaignons donc plus à Notre-Seigneur de nous avoir pris sa mère et de l'avoir emportée au ciel ; autrement ce divin Sauveur nous répondrait ce qu'il répondit un jour à S. Philippe. Dans un élan d'édieuse curiosité, cet apôtre disait au Sauveur : « Montrez-nous donc votre Père dont vous nous parlez si souvent ! » Et Notre-Seigneur de lui répondre : « Philippe, celui qui me voit, voit mon Père. » Notre-Seigneur pourrait nous en dire autant en parlant de sa Mère : « Celui qui me voit, voit ma mère, puisque je suis sa chair et son sang. » Et qu'y a-t-il d'étonnant en cela ? fait remarquer Bossuet ; Marie, c'était Jésus commencé ; Jésus, par son humanité sainte, c'est Marie continuée.

Le saint tabernacle, l'ostensoir d'or qui rayonne en ce moment sur l'autel au milieu des lumières et des fleurs, voilà donc les précieux reliquaires où sont renfermées les reliques vivantes de la T. S. Vierge ; voilà où il faut les chercher ; voilà où il faut venir les vénérer. Et c'est afin de nous en faire souvenir qu'en présentant la sainte Hostie à nos adorations, la sainte Eglise nous invite à la saluer comme étant le corps véritable que Jésus reçut de Marie : *Ave, verum corpus natum de Maria Virgine.*

Ne l'oublions pas, m. f., et ne séparons jamais le souvenir de Marie de celui de son cher Fils Jésus. Quand Notre-Seigneur eut institué l'adorable sacrement de l'Eucharistie, donnant à ses apôtres le pouvoir de renouveler ce qu'il venait de faire lui-même, il leur dit : « Faites ceci en mémoire de moi. *Hoc facite in meam commemorationem.* » Eh bien ! la Sainte Vierge nous en dit autant : « *Hoc facite in meam commemorationem.* Assistez à la sainte messe, recevez la sainte communion en souvenir de moi, puisqu'en recevant mon divin Fils, c'est ma chair et mon sang que vous recevez. A votre tour, devenez les vivants reliquaires de mon Fils et les miens. »

Je ne crains pas d'affirmer que notre dévotion envers le St-Sacrement ne pourrait que s'accroître, si nous avions soin d'apporter au pied du tabernacle et à la sainte Table le souvenir de Marie. Notre amour pour Notre-Seigneur se doublerait de toute l'affection que nous ressentons pour sa Mère, devenue la nôtre par un effet de la divine bonté.

Il est raconté au livre de la Genèse que Jacob, afin d'échapper à la colère de son frère Esaü, s'était

rendu chez Laban, le frère de sa mère Rébecca. Cette sœur, Laban l'aimait tendrement ; aussi, dès qu'il apprend l'arrivée de son plus jeune fils, il court au-devant de lui, il se jette à son cou, le presse dans ses bras et sur son cœur et le couvre de baisers, tellement il aimait sa sœur dont Jacob était la vivante image. (Gen., xxix, 13).

Si nous aimons la Sainte Vierge, nous aussi, nous aimerons son Fils Jésus, car lui aussi, comme homme, est la vivante image de sa Mère. Si nous aimons la Sainte Vierge, nous nous réjouirons de posséder son Fils au milieu de nous et nous reporterons sur ce divin Sauveur toute l'affection que nous ressentons pour sa divine Mère.

C'est, du reste, le plus sûr moyen de plaire à Marie. J'en appelle aux mères qui sont ici et qui m'entendent : est-ce que le plus sûr moyen de vous rendre heureuses n'est pas de s'intéresser à vos enfants, de les louer, de les admirer, de les caresser et de les aimer ? Une mère est plus sensible aux marques d'intérêt dont son enfant est l'objet qu'à celles qui lui sont destinées. Le cœur de la Sainte Vierge n'est pas fait autrement que celui des autres mères. A Bethléem, Marie conservait précieusement dans son cœur tout ce que les bergers et les Mages disaient de son divin Fils : *Conservabat omnia verba hæc in corde suo.* Soyez persuadés, m. f., que tout ce que vous ferez pour Notre-Seigneur dans l'Eucharistie, ira pareillement droit au cœur de Marie. Soyez non moins assurés que le souvenir aimant que vous aurez pour sa mère vous vaudra de Notre-Seigneur, chaque fois que vous viendrez l'adorer dans le T. S. Sacrement, des bénédictions plus abondantes. C'est la grâce que je lui demande et pour vous et pour moi. *O Jesu dulcis, o Jesu pie, o Jesu Fili Mariae, tu nobis miserere. Amen.*

ALLOCUTIONS DE MARIAGE

I

Mademoiselle, Monsieur,

L'Evangile, votre livre de prédilection à l'un et à l'autre, ne donne guère de détails au sujet du sacrement que vous allez recevoir. Vous auriez aimé, n'est-il pas vrai ? à y trouver énumérés et précisés vos nouveaux devoirs d'état. Cherchez cependant. Ils y sont. Notre-Seigneur s'est plu à se comparer au semeur qui jette partout le bon grain, et non pas au jardinier qui apporterait une plante parvenue au dernier état de sa croissance. Ses paroles sont autant de germes qu'une terre riche fait éclore et grandir. Les mêmes enseignements du Sauveur qui ont protégé et dirigé votre adolescence, vous dicteront vos obligations d'époux chrétiens. Et si nous ne pouvons pas étudier le mariage dans l'Evangile, il nous est permis de comprendre le mariage selon l'Evangile. En une ligne, S. Jean nous le fait entrevoir : *Jésus fut invité aux noces, ainsi que ses disciples.*

Comme les époux de Cana, mes chers amis, vous avez convié les disciples de Jésus. A la vérité, peu de

cérémonies nuptiales rassemblent d'aussi bons chrétiens que ceux qui sont venus s'associer à vos joies et qui tout à l'heure prieront pour votre félicité.

En m'invitant à bénir votre union, Mademoiselle, vous m'avez soigneusement recommandé de ne point trop verser dans le genre laudatif, si fréquent en ces sortes de discours. Donc, point de panégyrique ! Tous ceux qui sont ici apprécient et ne désirent qu'un seul éloge, — et ils le désirent parce qu'ils le méritent : ce sont des chrétiens. Des chrétiens de vieille roche, les membres de famille qui vous ont conduits auprès de cet autel et à qui vous serez à jamais reconnaissants de vous avoir donné l'éducation chrétienne dont vous appréciez les bienfaits. Chrétiens aussi, les nombreux amis qui, ces jours derniers, pensaient avec tristesse que vous alliez vous éloigner d'eux, mais dont les regrets s'évanouissent en ce moment à voir votre tranquille abandon à la Providence et qui leur commande une confiance égale.

Et notre admirable dogme de la Communion des Saints nous avertit de l'invisible présence à ce contrat de bien d'autres âmes chères. J'évoque le souvenir de ceux que Dieu a rappelés à lui, dans le passé, et tout récemment encore, et qui, nous voulons l'espérer, ce matin, intercedent au ciel pour leurs enfants bien-aimés.

Mais ce qui donne à votre mariage un trait de plus parfaite ressemblance avec celui de l'Evangile, c'est que vous avez invité Jésus. Et vous l'avez invité, mes chers amis, de très longue date : ce qui veut dire que vous ne vous êtes pas engagés dans le mariage sans une sérieuse et chrétienne préparation.

L'un et l'autre, vous étiez décidés à ne lier votre vie qu'à qui partagerait votre foi. Avec raison, vous jugiez par trop précaires ces unions où des jeunes gens prétendent se donner tout entiers l'un à l'autre, qui cependant réservent chacun pour soi leurs habitudes de pensée et leurs sentiments sur les problèmes essentiels de l'existence. Comment se comprendre si l'on pense différemment ?

Vous estimiez que pour traverser ensemble les épreuves qui forment ici-bas le lot de toute créature humaine, vous deviez l'un et l'autre reconnaître à ces épreuves une même origine et une même fin, et il ne vous semblait pas que vous fussiez capables de les affronter à moins de savoir tous les deux vous agenouiller pour vous relever animés d'un même courage. Avec autant de sagesse, vous ne croyiez pas possible de collaborer loyalement à l'éducation des enfants, si vous ne puisiez à la même source les mêmes principes directeurs de cette œuvre de la plus haute importance.

Vous avez invité Jésus, avant de savoir où, quand et même si jamais vous vous rencontreriez. Avant de vous connaître, vous étiez résolus, chacun de votre côté, à ne vous associer qu'à une âme chrétienne, de convictions et de pratique, et vous aviez confié à Dieu ce désir fondamental qui était en même temps une irrévocable décision. Dieu vous a exaucés, puisqu'il a rapproché vos deux destinées.

Inviter Jésus à ses noces, vous aviez compris encore que cela signifie : offrir au cœur que Dieu

vous enverrait un cœur pareillement pur. Je craindrais de diminuer votre vertu en en faisant étalage. Toutefois je ne saurais me retenir de vous louer d'avoir fait litière des sophismes que le monde répand pour couvrir ses lâchetés, d'avoir cru que la fidélité conjugale n'est pas seulement une vertu postérieure aux engagements de vie commune. Le ciel ne peut pas ne pas vous bénir, Monsieur, vous qui pouvez offrir votre vie, selon le mot de S. Paul, en spectacle à Dieu, aux anges et aux hommes. Le Sauveur nous a parlé d'un lapidaire consciencieux qui voyageait en quête de perles fines ; en ayant trouvé une d'un grand prix, il retourna chez lui et vendit tous ses biens afin de l'acheter. N'êtes-vous pas cet heureux négociant, qui depuis longtemps avez distingué la perle précieuse qui vaut bien tous les sacrifices ?

Quelle joie pour deux époux de se savoir dignes l'un de l'autre ! Vous sentez aujourd'hui tout le prix de ce bonheur et vous avez la conviction qu'une initiative aussi sérieuse est un garant pour l'avenir.

Vous avez invité Jésus, mes chers amis. Le divin Consolateur ne vous quittera pas. Mesurez, je vous prie, tout ce que sa présence vous apporte de force et de joie.

* *

Epoux chrétiens, vous aurez avec vous Celui qui a révélé au monde le précepte de l'amour. Vous vous rappelez la page de l'Evangile de S. Jean que l'Eglise nous fait lire le Jeudi Saint : « Comme il avait aimé les siens qui étaient dans le monde, il voulut leur donner une preuve suprême de son amour. » Et sur ce solennel préambule, l'Evangéliste nous raconte l'humble fonction dont s'acquitta le Sauveur, en lavant lui-même les pieds de ses Apôtres, car celui qui aime entend servir, et non pas être servi. L'amour chrétiennement compris est le continuel service de ceux qu'on aime. Je n'ai pas dit *servage*, mais *service*, avec tout ce que ce mot comporte d'esprit chevaleresque et d'héroïsme.

Pour vous, il n'existe pas de biens plus précieux que votre foi et votre idéal catholique. Le premier service que vous vous devez mutuellement est de vous aider à les conserver. La vie commune n'est pas nécessairement la vie terre-à-terre : il vous appartiendra de le prouver. Et vous y parviendrez en vous associant contre un certain laisser-aller, une certaine tendance au prosaïsme, où peut conduire parfois la monotonie de l'existence quotidienne. — Je vous vois prier ensemble, recevoir ensemble l'Eucharistie, méditer ensemble les enseignements du Sauveur, rechercher sans cesse vos devoirs et vos responsabilités, travailler d'un commun accord à la formation des petites âmes que Dieu, je le souhaite, confiera à vos soins, et que vous élèverez comme vous l'avez été vous-mêmes. Heureux enfants à qui des parents éclairés et généreux communiqueront leur flamme d'idéal ! Voilà surtout ceux que vous aurez à servir, avec toute votre affection, et aussi toute votre clairvoyance.

Renouvelant dans une incessante communion d'esprit vos raisons de vivre, chacun de vous sera pour l'autre un encouragement continu à l'œuvre de dé-

vouement que vous devez accomplir. Le dévouement, tel est bien le service conjugal par excellence. S. Paul nous a conservé une parole de Notre-Seigneur que les autres Evangélistes n'ont pas recueillie : « Il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir. » S'attacher à quelqu'un, en effet, c'est s'oublier ; c'est proprement renoncer à sa liberté pour se consacrer à la personne aimée ; c'est savoir se priver, quand notre privation doit être pour elle la condition d'un mieux-être ; c'est gagner la faveur de son intimité au prix de nos renoncements. L'on voit trop de ces ménages où l'un seulement a compris la beauté du dévouement : ils restent unis parce que c'est le même qui se soumet toujours. Ils sont unis, mais sont-ils *l'un à l'autre* ? Non, ils ne peuvent l'être que si chacun rivalise de bonté, que si chacun vit pour l'autre, se donne sans compter : « Il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir. » Conservez dans nos cœurs ce conseil de notre Maître. Il réduira au minimum les peines qui proviennent inévitablement du contact journalier de deux caractères, malgré tout, dissemblables. — Souvenez-vous surtout de votre œuvre d'éducateurs : tâche sublime, que déclarent ingrate ceux-là seuls qui cherchent leur satisfaction personnelle et égoïste, au lieu de s'oublier pour ne chercher que le bien de l'enfant.

Ce dévouement, vous soupçonnez bien qu'il entraîne après lui des sacrifices nécessaires. Avec Jésus entre vous, vous sentez aussi que vous y êtes prêts.

Il est atrocement pénible, alors que l'on croyait bien faire, de s'entendre désavouer par celui qui incarne l'idée pour laquelle on luttait. Apprenez de là que dans la famille la plus unie il peut survenir des mésintelligences, que l'on se trompe parfois avec les meilleures intentions du monde, qu'il faut souvent, en vue du bien, savoir renoncer à son propre jugement ; qu'il n'y a pas de vrai dévouement sans humilité.

Il n'y a pas non plus de vrai dévouement sans sacrifice. L'épi de blé vous le rappellera, l'épi de blé qui dressait fièrement sa tête vers les cieux. La nature lui ordonne un jour de s'incliner vers la terre, de laisser échapper les grains dorés qu'il resserrait avidement ; les grains s'éparpillent et l'épi vide pâlit. A-t-il achevé son œuvre ? Non pas : car son œuvre profonde va commencer. Les grains pénètrent dans le sol, ils y meurent ; mais, suivant la parole du Sauveur, pour porter des fruits le grain de blé doit mourir en terre. Ainsi les efforts de vos deux jeunes n'ont pas été perdus. Patientez, vous apprendrez un jour ce qu'ont produit les autres grains de l'épi. Vous aurez par vous-mêmes et par ce que votre action extérieure y aura gagné, appris que la rude épreuve est en fin de compte un bienfait. Attendez-vous donc pareillement aux épreuves à venir. Vous ne vous élèverez et vous n'élèverez les autres que si d'abord vous vous abaissez. On ne fait le bien qu'en supportant la peine. S'oublier, c'est souffrir. Mais quelle revanche de voir la souffrance se changer en accroissement d'activité, en accroissement de bonheur !

Le bonheur est en vous, mes chers amis, parce

que vous avez invité Jésus. Le chrétien n'attend pas son bonheur des choses ni des gens. Il sait qu'il dépend de lui-même et de la façon dont il se soumet à la volonté de Dieu.

Ce matin, il vous semble que le vôtre soit comblé. N'en croyez rien. Plus vous avancerez dans la vie, plus vous reconnaîtrez que le miracle de Cana s'est renouvelé pour vous. Les convives n'en revenaient pas de ce que leur hôte eût réservé le meilleur vin pour la fin du repas. Pareille surprise vous attend. Il est tant d'époux par le monde qui boivent d'abord le meilleur vin, et qui souffrent ensuite d'une lassitude que rien ne désaltère plus ! Quand on s'est cherché soi-même, quand on n'a pas pris le Christ pour inspiration de sa vie, c'est la mort fatale. Mais les époux chrétiens qui ont pénétré la sainteté et la grandeur de leur mission vont d'enchantement en enchantement ; leur capacité de bonheur s'accroît et leur bonheur aussi. Les années de vieillesse sont les plus douces, ou plutôt on ne vieillit pas, car chaque jour, le vin que verse la Providence est meilleur que celui de la veille.

* *

J'ai terminé, mes chers amis. Recueillez-vous. L'Esprit-Saint va descendre en vos âmes. Dans un instant, c'en sera fait : vous serez unis jusqu'à la mort ; et votre trait d'union, c'est Jésus lui-même, puisque vous l'avez invité. Vous allez prononcer vos serments devant l'image de la Vierge Marie, Celle qui obtint le miracle de Cana. Puisse cette Sainte Mère, Mère très pure et Vierge fidèle, demeurer votre sauvegarde ! Ainsi soit-il.

ENTRETIENS SUR LA VIE CHRETIENNE

CXV

LES DEVOIRS DES FIDÈLES ENVERS LEURS PRÊTRES

Sic nos existimet homo, ut ministros Christi et dispensatores mysteriorum Dei.

Que les hommes se fassent de nous cette idée, que nous sommes ministres du Christ et dispensateurs des mystères de Dieu. (Hébr., iv, 1).

Je n'étonnerai personne si, après avoir expliqué la doctrine catholique du sacrement de l'Ordre, je dis que ce sacrement impose de graves devoirs tout ensemble à ceux qui l'ont reçu et à ceux qui ne l'ont pas reçu. — Il en impose à ceux qui l'ont reçu : car les fonctions sacrées dont il les investit exigent de grandes et surhumaines vertus, avec un absolu dévouement à leurs ouailles. — Il en impose à ceux qui ne l'ont pas reçu : car il met les ministres sacrés à leur service, et tout service doit être justement apprécié et payé de retour. — Je laisse aux prédicateurs des assemblées ecclésiastiques le soin de rappeler à leurs auditeurs ce qu'ils doivent aux Ordres dont ils sont honorés. Mais la composition de mon auditoire m'invite à parler uniquement ici des obligations propres aux personnes qui n'ont

point reçu l'auguste sacrement. Et comme, parmi tous les ministres sacrés, les prêtres sont ceux avec lesquels vous êtes le plus souvent en relation, ceux à qui vous avez habituellement recours pour l'accomplissement des pratiques religieuses, c'est en particulier de vos devoirs envers les prêtres, et spécialement les prêtres chargés de vos paroisses, que je dois et veux vous entretenir.

Ces devoirs sont assez variés ; mais tous peuvent, si je ne me trompe, se ramener à deux principaux. — Le premier vous demande *de prendre une idée juste de la dignité de vos prêtres*. S. Paul tenait à cette idée juste comme à quelque chose d'essentiel. Vous en avez la preuve dans la parole que je viens de lui emprunter et dont j'ai fait choix pour servir de texte à cet entretien. — Le second de vos devoirs envers vos prêtres vous pressera *de leur prêter la collaboration dont vous êtes capables et dont ils peuvent avoir besoin*.

I

S. Paul avait raison quand il attachait une importance considérable à l'idée que les hommes se feraient du prêtre. Car les hommes traitent les personnes et les choses suivant l'opinion qu'ils en ont. Quelle idée donc devez-vous vous faire du prêtre ? Ecoutez !

L'apôtre S. Paul a plusieurs fois pris à tâche d'inspirer à ses chrétiens une haute idée de sa personne et de son ministère. Pour y réussir, il faisait valoir deux sortes de raisons : d'une part, les droits *naturels* qu'il croyait tenir *de son origine et de son passé* ; et d'autre part, les droits *suraturels* inhérents à son *caractère sacré et à ses divines fonctions*. — Il pouvait tenir ce langage sans offenser l'humilité ; car il avait en vue non point sa propre gloire, mais la gloire de Jésus-Christ.

Je m'inspirerai des mêmes sentiments et m'appuierai sur les mêmes raisons pour vous dire quelle idée vous devez avoir de vos prêtres.

1. — Avant tout, S. Paul en appelait à son *origine et à son passé*. — « *Ce dont nos ennemis se glorifient, disait-il, je m'en glorifierai moi-même. Ils sont hébreux ; moi aussi. Ils sont israélites ; moi aussi. Ils sont fils d'Abraham ; moi aussi.* » Puis, il énumérait les travaux qu'il s'était imposés et les persécutions qu'il avait subies. (II Cor., xi, 17 et suiv.).

Les prêtres catholiques représentent, comme S. Paul, des ancêtres illustres et un passé glorieux.

La lignée dont ils sortent n'est pas moins noble que celle d'Héber, d'Abraham ou d'Israël. Elle a commencé quand l'Homme-Dieu a fait prêtres ses apôtres, et s'est continuée dans le sacerdoce catholique. Elle dure depuis près de deux mille ans. Elle a produit des légions de saints, de docteurs, de martyrs, de savants et même de nombreux hommes d'Etat. Elle a arraché le monde aux absurdités, aux infamies, aux cruautés de la barbarie et du paganisme, supprimé l'esclavage, relevé l'enfant et la femme de leur longue déchéance, adouci les rigueurs de la guerre, instruit et moralisé cent générations,

rempli nos contrées d'institutions bienfaisantes, créé enfin cette civilisation chrétienne dont nous sommes si fiers. Rien de grand, rien de beau, rien de bon ne s'est fait ici-bas, depuis vingt siècles, sans son concours. Elle en a été fort souvent l'initiatrice et l'a toujours aidé de sa puissante et généreuse collaboration. — Voilà de quelles gloires vos prêtres sont, parmi vous, les héritiers directs et quel noble patrimoine ils ont reçu de leurs aïeux. Si donc les ignorants et les hommes vicieux les méprisent ou les insultent, vous, saluez-les avec respect. Cet hommage vous honorera plus qu'il ne les honorera eux-mêmes, car il montrera que vous savez l'histoire et appréciez avec équité les mérites auxquels elle rend témoignage.

Laissez-moi l'ajouter : la plupart de vos prêtres tiennent de leurs origines immédiates, je veux dire de leurs familles, des grandeurs également dignes de considération. Leurs familles sont assez rarement des familles opulentes, illustres, de haute situation sociale ; mais elles se distinguent habituellement par leur valeur morale. C'est un fait constaté que, chez tous les peuples catholiques, le clergé se recrute dans l'élite de la nation. Ce fait se vérifie aujourd'hui surtout dans notre France. Car, plus un pays fait au sacerdoce des conditions d'existence difficiles, plus aussi les familles donnent une preuve éclatante de leur foi et de leur religion quand elles conduisent à l'autel un de leurs enfants. Nos chefs de famille le savent fort bien : la carrière ecclésiastique n'est pas, humainement parlant, une carrière enviable. Elle assure à peine l'entretien de ceux qui l'embrassent. Elle a perdu tous les privilèges dont l'avaient gratifiée nos législations anciennes. Elle expose, sur une partie du territoire, à recevoir plus d'antipathies que de sympathies. Elle prend, aux yeux de tous, l'aspect d'une carrière ingrate et, le mot n'est pas trop fort, largement déficitaire. Aussi, quand un enfant exprime le désir de devenir prêtre, cette déclaration jette-t-elle souvent ses parents dans un trouble profond. Elle renverse tous leurs projets et fait crouler toutes leurs espérances ; ils avaient rêvé, pour leur fils, un autre avenir et d'autres destinées. Si, après cela, ils acceptent de le donner à Dieu ; s'ils le lui abandonnent sans regret ; si même ils applaudissent à sa vocation : n'en doutez point, ce père et cette mère possèdent de grandes âmes. Leur sacrifice ressemble de près à celui d'Abraham : car eux aussi immolent leur fils au bon plaisir divin. Les prêtres issus de ce sacrifice méritent donc d'être respectés. Ils héritent légitimement de son mérite. Et ainsi ils se présentent à vous avec le prestige d'un héroïsme dans lequel vous devez admirer l'une des manifestations les plus élevées du sentiment religieux.

Mais cet enfant lui-même n'a-t-il pas, en grandissant et depuis qu'il a grandi, donné des preuves de sa valeur personnelle ?

La première de ces preuves se trouve dans le fait même de ses aspirations au sacerdoce. Le temps est passé, et il ne l'ignore pas, où l'on pouvait se faire prêtre en vue d'arriver à la fortune ou aux honneurs. Aujourd'hui, le sacerdoce n'offre d'autres at-

traits que ceux d'une vie sainte et d'un sublime, mais laborieux apostolat. L'enfant dont je parle a vu à l'œuvre cet apostolat dans la personne des prêtres de sa ville ou de son village. Ce spectacle, fécondé par une grâce due, sans doute, à l'intercession des élus qui représentent sa famille dans les gloires du paradis, et peut-être aux prières de sa pieuse mère, a exercé sur lui une séduction puissante. Il a compris qu'il serait grand, qu'il serait beau, qu'il serait bon pour lui de faire plus tard ce qu'il voyait faire au clergé de son pays. Certes, il aurait pu réussir en toute autre carrière : il se sentait, pour cela, assez d'intelligence et assez de forces. Mais il s'était épris d'un autre idéal. Un jour vint donc où il se dit : « Et moi aussi, je serai prêtre ! » Parole admirable, dans laquelle je salue un miracle de grâces et l'écho fidèle des plus glorieuses prédestinations.

La seconde preuve que cet enfant vous offre de sa valeur morale se reconnaît dans sa préparation au service des autels. Cette préparation lui demandait les douze ou quinze plus belles années de sa jeunesse. Il les lui a données, en les consacrant à des études austères et sous une discipline rigoureuse. On a bien cherché à l'en distraire. On lui a dit et répété qu'il y aurait avantage, pour lui, à connaître le monde et à vivre quelque peu de sa vie. Cette expérience, ajoutait-on, éclairerait son choix, éprouverait et mûrirait sa vocation. Vivre à la manière du monde ! c'était offenser et peut-être faire évanouir son idéal. Quant à connaître le monde, ses vacances annuelles, puis son service militaire le mettaient assez en contact avec les mondains pour lui faire pressentir en quoi consiste ce qu'on appelle *la vie du monde*. Ce qu'il en apprenait ainsi ne lui inspirait pas le désir d'en savoir davantage. Il en éprouvait, au contraire, un tel dégoût qu'au jour fixé par ses supérieurs, il revenait avec enthousiasme à son séminaire bien-aimé, à ses nobles études, à son régime austère, à ses pieux exercices. Et quand, au jour de son sous-diaconat, son évêque lui rappela l'étendue, la durée, la rigueur des engagements ecclésiastiques, et lui dit : « Si vous persistez à vouloir les prendre, approchez ! » il fit joyeusement ce pas solennel qui disposait de sa vie tout entière. Puis, se prosternant sur le pavé du sanctuaire, il achevait de mourir au monde et de se donner à Dieu. — Il y a là, convenez-en, une jeunesse qui n'est pas vulgaire, une jeunesse d'incomparable beauté morale. Il vous suffira de la mettre en face des jeunesses dont vous êtes si souvent les témoins écoeürés, pour en mesurer toute la supériorité...

Cette supériorité s'affirme, en troisième lieu, par le rôle que remplit ce jeune homme depuis son accession au sacerdoce. — Il a aimé, longtemps à l'avance, les âmes auxquelles la Providence le destinait ; il a beaucoup prié pour elles. Mais le jour où ses supérieurs lui ont dit, au nom du Pasteur suprême : « Voilà vos brebis ! » il s'est donné à elles avec une ardeur où s'absorbaient toutes ses puissances de dévouement et d'amour. Il faut avoir passé par ces heures propres aux nouveaux prêtres pour comprendre les sentiments et les espérances auxquelles

elles donnent lieu. Pour moi, je les admire et les glorifie ; je ne leur ferai qu'un reproche : c'est d'être souvent quelque peu présomptueuses et de ne pas tenir toujours assez compte des difficultés à vaincre pour gagner les âmes. Mais ces présomptions ont leurs avantages ; elles encouragent un jeune apôtre, lui donnent de l'élan, favorisent les débuts de son laborieux ministère. Depuis lors, il a vécu pour ses paroissiens. Il s'est fait tout à tous. Il a enseigné les vérités et les lois chrétiennes à toutes les conditions et à tous les âges. Il a consolé toutes les douleurs, purifié toutes les consciences qui ont eu recours à lui, porté secours à toutes les faiblesses, aidé qui l'a voulu à bien vivre et à bien mourir. Il a été, parmi ses concitoyens, l'animateur de la vie religieuse. C'était le centre auquel se rattachait d'instinct quiconque essayait de devenir meilleur et entendait servir les grandes causes de l'ordre public, du progrès moral et de la civilisation. Avec un prêtre digne de ce nom, les populations possédaient le plus puissant élément de bonheur et de salut qui soit et qui puisse être.

Les graves événements qui ont affligé, dès ses premières années, notre *xx^e* siècle, ont ajouté à l'aurore de notre clergé un rayon nouveau, dont je dois faire mention. — Chacun sait de quelles persécutions l'Eglise catholique a été l'objet de la part des sectaires que le malheur des temps avait, dans notre France, portés au pouvoir. Ils lui ont retiré la maigre indemnité que l'Etat s'était engagé à lui verser en réparation des vols commis par la Révolution. Ils l'ont dépouillée des propriétés dont l'avait pourvue le dévouement des fidèles. Ils lui ont ravi jusqu'aux fondations des morts. Ils ont rendu la vie impossible aux Congrégations et ont obligé leurs membres à émigrer sous d'autres cieux. Or, quand a éclaté la guerre de 1914, au lieu de dire à la France, comme l'illustre exilé dont parle l'histoire l'avait dit à sa ville natale : « Ingrate patrie, tu n'auras pas mes os ! » tous les prêtres français d'âge militaire répandus à travers le monde ont quitté les cloîtres et les missions de l'étranger, pour venir au secours de leur pays. Les prêtres restés sur le sol natal ont, de leur côté, répondu fidèlement aux appels de l'armée. Tous ensemble, ils ont accompli leur devoir et plus que leur devoir. Les combattants ont versé leur sang et donné leur vie sur les champs de bataille. Ceux qui survivaient cultivaient, dans les tranchées et dans les camps, par la parole et par l'exemple, le patriotisme des soldats. D'autres soignaient, dans les ambulances, le corps et l'âme des blessés et des mourants. Ceux des régions envahies venaient en aide aux opprimés et aux expulsés. Ceux que le nombre des années excluait du service militaire soutenaient, d'un bout à l'autre du pays, le moral de la nation. C'est pourquoi les chefs de l'armée ont attribué au clergé, en si grande abondance, les honneurs réservés aux braves... Et depuis lors, quand, à certains jours, les prêtres anciens soldats vont ensemble prier sur la tombe du Soldat inconnu, la population parisienne se presse sur leur passage et, enthousiasmée par le spectacle de tant de poitrines sacerdotales constellées de croix et de médailles, applaudit avec admiration.

Elle n'aurait jamais cru que ces prêtres, dont on lui disait tant de mal, fussent capables à la fois d'un pardon si généreux et de tant d'héroïsme !

Mais je n'ai fait valoir encore que le moins impérieux des titres que vos prêtres possèdent à votre estime et à votre vénération. Je dois ajouter, pour vous inspirer d'eux une idée juste, des considérations plus élevées et plus décisives.

Ces considérations se tirent de leur sacerdoce ; je veux dire, du caractère dont le sacrement de l'Ordre les a revêtus et des puissances surnaturelles dont il les a investis.

2. — Quand l'Evêque procède à l'ordination des prêtres, il prend soin de définir en termes précis le ministère dont ils seront chargés : « Il faut, dit-il, que le prêtre *offre le sacrifice, bénisse, préside, prêche et baptise.* » — Je vais expliquer rapidement chacune de ces expressions. Vous pourrez apprécier, en m'écoutant, la sublimité, disons mieux, la divinité des fonctions sacerdotales. Vous remarquerez aussi, sans que j'y revienne, combien ces fonctions vous sont utiles et qu'elles vous rendent les plus utiles et les plus éminents services.

Le prêtre doit offrir le sacrifice. — Il s'agit là, vous le comprenez, du saint sacrifice de la messe : sacrifice où l'Homme-Dieu s'immole, sous les apparences du pain et du vin, comme il l'a fait autrefois sur la croix. Cette immolation du Christ exige évidemment sa présence. Il faut donc, avant tout, le rendre personnellement présent sur l'autel où elle s'accomplira. A cet effet, le prêtre renouvelle, en union avec le Christ lui-même, le miracle sans égal de l'institution eucharistique. Il revêt la personne même du Sauveur. Il prend, comme lui, entre ses mains un peu de pain, et sur ce pain il redit en son nom sa toute-puissante parole : « *Ceci est mon corps.* » Puis il prend le calice, dans lequel il a mis un peu de vin mêlé d'eau, et sur ce mélange il dit, au nom du Sauveur : « *Ceci est mon sang.* » Et la foi nous assure que ce pain est devenu le corps de Jésus, et que ce vin est devenu son sang. — Connaissez-vous un miracle plus grand que celui-là ? Il n'y en a pas ! Or, la parole qui le réalise est à la fois la parole du Christ et la parole du prêtre. Celui-là a parlé par les lèvres de celui-ci.

Le prêtre doit bénir. — Au cours de son ordination, le prêtre a présenté à l'Evêque ses deux mains grandes ouvertes. Le prélat a versé sur elles un flot d'huile consacrée dont il a fait une onction abondante et large. Et il disait : « *Seigneur, daignez consacrer et sanctifier ces mains par cette onction et par notre bénédiction, afin que tout ce qu'elles béniront soit béni, et que tout ce qu'elles consacreront soit consacré et sanctifié. Au nom de N.-S. Jésus-Christ.* » Et le jeune prêtre, ravi de recevoir pleine puissance de bénir ses frères, répondait : « *Ainsi soit-il !* » — Rappelez-vous donc tous, quand il vous bénira, vous ou les vôtres, ou ce qui est à vous, que dans la bénédiction du prêtre Dieu a mis sa propre bénédiction !

Le prêtre doit présider. — Il arrive souvent aux fidèles des paroisses privées de prêtre résidant, de se réunir en certain nombre dans le lieu saint pour

prier en commun. Certes, leur prière a sa valeur. Pourtant, ils sentent eux-mêmes qu'il lui manque quelque chose. C'est la prière d'une famille sans père, d'un troupeau sans pasteur, et je dirais volontiers : d'un corps sans chef. L'intercession en est affaiblie et déprimée. Donnez-lui, pour la présider, un prêtre : vous aurez l'impression de doubler son crédit.

Le prêtre doit prêcher. — Ici encore Jésus-Christ parle par son prêtre. N'entre-t-il pas dans les traditions de l'Eglise d'appeler *parole de Dieu* la parole des prédicateurs ? Et S. Paul n'a-t-il point approuvé les Thessaloniciens d'avoir écouté sa prédication comme une parole divine : « *ce qu'elle est vraiment,* » ajoutait-il ? (I Thes., II, 13).

Le prêtre doit baptiser. — Le baptême a reçu un complément dans le sacrement de pénitence. L'un et l'autre ont pour but et pour effet la rémission des péchés. Or, dans l'un et dans l'autre, les prêtres représentent Jésus-Christ. Ils purifient les âmes en son nom, et cela par une parole qui est à la fois la sienne et la leur. Les saints Docteurs affirment que quand S. Pierre baptisait, le Christ baptisait ; que, quand S. Jean baptisait, le Christ baptisait ; que si Judas avait baptisé, le Christ aurait baptisé même par Judas ¹. Le Christ baptise donc par ses prêtres. — Aussi bien, lorsqu'au saint tribunal le prêtre prononce sur un pécheur contrit la sentence sacramentelle : « *Je t'absous de tes péchés,* » cette sentence n'efface les péchés que parce qu'elle tombe non seulement des lèvres du prêtre, mais aussi des lèvres de Jésus-Christ.

Voilà ce qu'est et ce que fait le prêtre ! Si donc vous disiez, avec les mécréants : « Le prêtre est un homme comme les autres, » vous commettriez une erreur grossière. Car, pour juger de ce qu'est le prêtre, il faut se souvenir qu'il se compose non seulement, comme tous les autres hommes, d'un corps et d'une âme, mais encore des pouvoirs spirituels dont il est investi, des célestes fonctions qu'il remplit, du caractère dont il est marqué : caractère qui fait de sa personne une personne sacrée et l'élève au niveau de ses pouvoirs et de ses fonctions. Envisagé sous cet aspect, le prêtre doit être tenu pour un homme à part, pour un homme différent des autres, pour un homme que son sacerdoce porte à un rang divin.

Je m'empresse d'expliquer maintenant quelles obligations ces graves vérités vous imposent.

II

Les apôtres, dans leurs écrits, rappellent souvent et en termes variés les devoirs des chrétiens envers leurs prêtres. Ces devoirs sont assez nombreux. Si, parmi eux, j'entreprends de discerner celui dans lequel se résument tous les autres, celui dont l'accomplissement répondrait le mieux aux désirs des pasteurs, celui enfin qui, sagement rempli, attirerait sur les paroisses les plus fécondes bénédictions, mon choix s'arrête sur le devoir de la *collaboration*. C'est aussi, parmi ces devoirs, celui qui s'impose par le motif le plus étranger à toute considération hu-

¹ S. Augustin, *Tract. 6 in Joannem.*

maine et par conséquent le plus élevé. Il fait des fidèles, suivant une parole de l'apôtre S. Jean, « les coopérateurs de la vérité, *cooperatores veritatis* » (III Jo., 8).

La collaboration au ministère du prêtre, telle que les chrétiens et les chrétiennes peuvent la lui apporter, est susceptible de revêtir des formes différentes. Permettez-moi de vous signaler rapidement les principales.

Je nommerai en premier lieu celles qui touchent à l'*entretien personnel* du prêtre. — Ainsi, donnerai-je aux personnes vouées à son service et au soin de sa maison l'assurance qu'elles ont une part considérable dans ses mérites. Il leur doit, en grande partie, le temps et les forces qu'il consacre à la culture des âmes et au service du divin Maître. Dieu leur doit, de son côté, une compensation généreuse pour la modicité de leur salaire et la générosité de leur dévouement. — Je profite aussi de l'occasion pour rendre de justes actions de grâces aux personnes dont les offrandes permettent aux chefs de nos diocèses de faire vivre leur clergé. Il y a là un ensemble de libéralités assez abondantes, je ne dirai pas pour satisfaire à tous les besoins, mais pour donner à Dieu et aux hommes la preuve que la vraie France n'est point avec les spoliateurs.

Parmi les collaborations au sacerdoce, je compte en second lieu celles qui prennent leur objet dans l'*entretien et la décoration* des églises. — Cet entretien, cette décoration rentrent dans la fonction du prêtre. Il lui est difficile de l'accomplir par un travail personnel et presque toujours d'en supporter seul les dépenses. D'où la nécessité, pour lui, de solliciter le concours des fidèles. Tout ce qu'ils voudront bien faire en réponse à son appel, Dieu le regardera comme fait à lui-même ; car ce sera fait pour embellir sa demeure et la rendre moins indigne de sa souveraine majesté.

Signalons en troisième lieu la collaboration aux *œuvres du prêtre*. — Ici, le champ d'action est de très grande étendue. Aujourd'hui, les œuvres sacerdotales ne se comptent plus. Ce sont les catéchismes pour les enfants de tous les âges, les écoles catholiques, les patronages, les cercles d'études, les associations pieuses, les œuvres de bienfaisance chrétienne, la bonne presse, les fédérations de défense religieuse, les missions en pays civilisé ou chez les peuples sauvages. Prendre une part quelconque aux œuvres de cette sorte, c'est bien, suivant le mot de l'apôtre S. Jean, « *coopérer à la vérité*, » puisque toutes ces œuvres ont pour but de la faire mieux connaître et d'établir plus largement son règne. Ce sont, en définitive, des œuvres d'apostolat.

Je dois aussi faire mention d'une forme de collaboration au ministère sacerdotal plus excellente encore : celle qui consiste à participer avec le prêtre aux *actes du culte divin*. J'ai dit : aux actes du culte divin, car les simples fidèles peuvent s'associer de bien des manières à la célébration même des saints offices. Les fonctions d'enfants de chœur, de chantres ou de chanteuses, de sacristains ou de sacristines, d'organistes, de surveillants, et d'autres encore dont je ne prends pas le temps de faire men-

tion, leur sont parfaitement accessibles. Qu'ils les accomplissent, et leur action s'unira à celle du prêtre pour composer avec elle un même tout, digne des plus précieuses bénédictions.

Enfin, il serait à souhaiter que les catholiques fassent habituellement *cause commune avec leur pasteur*. Ne devraient-ils pas s'intéresser comme lui à la prospérité de leur paroisse, prêter à son apostolat l'encouragement de leurs sympathies et, quand ils le peuvent, de leur concours, assister à ses offices, suivre avec faveur ses prédications, user volontiers de ses pouvoirs spirituels, obéir docilement à ses conseils, n'écouter qu'avec une défiance sévère les médisances, les calomnies et même les critiques dont il peut être l'objet, prier pour lui et pour le succès de son ministère ? Toutes ces manifestations, en affirmant l'union des paroissiens avec leur chef, soutiendraient son zèle, aviveraient ses ardeurs, féconderaient ses travaux, contribueraient même à sa sanctification ; car rien ne maintient à son niveau normal la mentalité du prêtre comme le développement de son apostolat et l'exercice constant de ses augustes fonctions.

* * *

Il me reste, pour achever cet entretien, à rappeler deux vérités essentielles.

La première est une vérité d'ordre doctrinal. Elle enseigne que les devoirs envers le prêtre obligent aussi et plus rigoureusement encore envers les supérieurs du prêtre ; je veux dire envers l'évêque diocésain et surtout envers le Souverain Pontife. Il en va dans l'Eglise catholique comme dans toute société sagement organisée : plus une autorité occupe un degré élevé dans la hiérarchie, plus aussi ses droits sont étendus, impérieux et sacrés.

La seconde vérité est une vérité de fait. Elle constate que, dans la plupart de nos diocèses, les prêtres ne sont plus assez nombreux pour satisfaire aux exigences du service paroissial. Cette insuffisance expose nos populations aux pires dangers : le danger de perdre la foi, le danger d'une démoralisation croissante, le danger d'abandonner toutes les vertus dont se compose la civilisation chrétienne, le danger d'un rapide retour à la barbarie. En présence d'un pareil état de choses, le premier devoir des fidèles, devoir qui prime tous ceux dont je parlais tout à l'heure, est de se donner des prêtres. Qu'ils évitent donc avec grand soin de combattre les vocations sacerdotales. Qu'au contraire ils les demandent à Dieu par de ferventes prières, les favorisent et leur viennent en aide de tout leur pouvoir. Obtenir ou donner à l'Eglise un prêtre, un bon prêtre de plus, c'est travailler à la fois pour Dieu, pour les âmes et pour le bien public ; c'est s'assurer à l'avance une large part dans les mérites de ce prêtre ; c'est se rendre digne, en cette vie et dans l'autre, des meilleures récompenses.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 16 maii 1928.

EUG. LINDECKER, Vic. gen.

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de L'AMI DU CLERGÉ

Ami du Clergé du 24 mai 1928

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Cours de prônes sur le Credo. — LIX. Les marques de la vraie Eglise : l'unité, 305.

A des Tertiaires franciscains. — VIII. La pénitence séraphique, 307.

Allocutions de mariage. — II, 309. — III, 310.

Entretiens sur la vie chrétienne. — CXVI. Le sacrement de mariage : *Ses grandeurs*, 311.

Les Saints de la vieille France. — XVI. S. Robert de Molesmes et de Cîteaux, 316. — XVII. Le Bienh. Albéric, 317.

Pour une fête d'Anciens d'un Patronage. — Œuvre nécessaire qu'il faut aider, 319.

COURS DE PRONES SUR LE CREDO

LIX

LES MARQUES DE LA VRAIE ÉGLISE : L'UNITÉ

Mes frères,

Notre-Seigneur a fondé son Eglise afin qu'elle continue sa mission de salut dans le monde. Mais cette Eglise, quelle est-elle ? Toutes les sociétés religieuses qui reconnaissent Jésus-Christ pour chef prétendent qu'elles sont la véritable Eglise. Les Grecs schismatiques, les luthériens, les calvinistes, les protestants d'Angleterre, les innombrables sectes d'Amérique revendiquent ce titre. Comme ces différentes sociétés religieuses ont des pratiques et des croyances diamétralement opposées, toutes ne peuvent pas être dans la vérité, ni par conséquent être l'œuvre de Jésus-Christ. Du reste, Notre-Seigneur ne nous parle pas de plusieurs Eglises, il ne nous parle que d'une seule quand il dit à S. Pierre : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai *mon Eglise*. » Comment donc, parmi tant de sociétés chrétiennes, discerner la véritable Eglise, celle que Notre-Seigneur a fondée ? Nous aurait-il laissés dans l'incertitude sur un point d'une telle importance, d'où dépend notre salut éternel ?

Non, m. f., Jésus-Christ a doté son Eglise, celle qu'il a fondée, de marques qui permettent de la reconnaître facilement et de la distinguer de toutes les contrefaçons sorties des mains des hommes. Ces marques sont au nombre de quatre. Le Symbole des apôtres n'en énumère que deux : la sainteté et la catholicité, *Credo... SANCTAM Ecclesiam CATHOLICAM* ; mais le Symbole que nous chantons à la messe les mentionne toutes les quatre : *nam, sanctam, catholicam et apostolicam Ecclesiam*.

Nous allons voir comment ces quatre marques ont été voulues par Jésus-Christ pour être les notes distinctives de son Eglise, comment elles se rencontrent dans l'Eglise romaine dont nous avons le bonheur de faire partie et ne se rencontrent qu'en elle seule.

Et d'abord, Notre-Seigneur a voulu que son Eglise soit UNE, c'est-à-dire ait l'unité de chef, l'unité de

foi et l'unité de culte. « *Unus Dominus, una fides, unum baptisma*, » comme l'écrivait S. Paul aux Ephésiens en les invitant à ne pas troubler cette unité. (Eph., iv, 5).

I

L'UNITÉ DE CHEF, *unus Dominus*. Tant qu'il demeura sur la terre, ce chef unique de l'Eglise ne fut pas autre que Notre-Seigneur lui-même. « C'est lui, dit S. Paul, que le Père éternel a établi chef sur toute l'Eglise qui est son corps. » (Eph., i, 22). « Je suis le bon Pasteur, déclare le Sauveur, je connais mes brebis et mes brebis me connaissent. J'ai encore d'autres brebis qui n'appartiennent pas encore à ce bercail, mais je les y amènerai, et il n'y aura plus qu'un seul troupeau et qu'un seul Pasteur. » Notre-Seigneur ne pouvait guère affirmer en termes plus expressifs sa volonté de ne fonder qu'une seule Eglise, soumise à un chef unique.

Remonté au ciel, il demeure toujours le chef unique de l'Eglise. Mais comme il est devenu invisible et que cependant à une société visible il faut un chef visible, avant de quitter la terre il donna à son Eglise ce chef visible en la personne de S. Pierre. Mais il ne lui en donna qu'un, et encore ce chef visible ne sera que son vicaire et ne fera qu'un avec lui. Il est en effet de l'essence du vicaire qu'il ne fasse qu'une seule personne hiérarchique avec celui qu'il représente, qu'il en exerce toute l'autorité sans la diviser.

Vous savez, m. f., en quelle circonstance Notre-Seigneur donna ce chef visible et unique à son Eglise et créa cet autre lui-même. C'était quelques jours avant l'Ascension, sur les bords du lac de Tibériade. Jésus s'adressant à S. Pierre en présence des autres apôtres, lui dit par deux fois : « Simon, fils de Jean, m'aimes-tu ? — Oui, Seigneur, vous savez que je vous aime, » répond S. Pierre. — « Pais mes agneaux, » lui dit Notre-Seigneur. — Une troisième fois il l'interpelle : « Simon, fils de Jean, m'aimes-tu ? — Seigneur, répondit S. Pierre avec une humilité mêlée de tristesse, vous savez toute chose, vous savez que je vous aime. — Pais mes brebis, » dit cette fois Jésus.

C'est en ces termes que l'Evangile nous rapporte l'institution du premier Pape. Voulant assurer l'unité de son Eglise, Jésus-Christ lui donne dans la personne de Pierre un chef suprême, sur qui tout repose et à qui tout doit obéir. Ainsi, tout dans l'Eglise du Christ est confié à Pierre, et sa houlette qui est aussi un sceptre s'étend sur tous. Il paît les agneaux et les brebis, les petits et les mères, et les pasteurs eux-mêmes ; car, comme dit Bossuet, pasteurs vis-à-vis des peuples, ils sont brebis vis-à-vis de Pierre.

Notre-Seigneur a voulu aussi que son Eglise ait l'UNITÉ DE FOI, *una fides*. « Enseignez toutes les nations, dit-il à ses apôtres, et apprenez-leur à garder tout ce que je vous ai confié. » « C'est, dit S. Paul, afin que tous les fidèles aient la même foi et ne se laissent pas emporter à tout vent de doctrine, que Jésus-Christ a pourvu son Eglise de pasteurs et de docteurs. » Notre-Seigneur a tellement

recommandé cette unité de foi que le même S. Paul déclare maudit et excommunié, fût-il même un ange, quiconque enseignera des doctrines contraires à celles qu'il a prêchées. Quant à l'apôtre S. Jean, il recommande aux fidèles de ne pas recevoir dans leurs maisons et de ne pas même saluer ceux qui auraient des opinions opposées aux vérités qu'il leur a enseignées.

Notre-Seigneur a voulu enfin que son Eglise ait l'UNITÉ DE CULTE, *unum baptisma*, c'est-à-dire que tous ses membres participent aux mêmes sacrements. Il en fait même la condition du salut : « Celui qui croira et sera baptisé, dit-il, sera sauvé ; celui qui ne croira pas sera condamné. » « Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez. » « Ceci est mon corps, ceci est mon sang, dit-il à ses apôtres en instituant la Sainte Eucharistie, prenez et mangez-en tous, buvez-en tous... Celui qui mangera ma chair et boira mon sang aura la vie en lui, celui qui ne mangera pas la chair du Fils de l'Homme n'aura pas la vie en lui... » Il enseigne à tous la même formule de prière, l'Oraison dominicale : « Quand vous prierez, vous direz ainsi : Notre Père qui êtes aux cieux... » Il institue un seul et même sacrifice qui sera offert partout du couchant à l'aurore.

Notre-Seigneur a donc voulu que son Eglise possède l'unité de chef, l'unité de foi et l'unité de culte.

II

Or, cette triple unité, nous la trouvons dans l'Eglise romaine.

Nous y trouvons l'UNITÉ DE CHEF. Aujourd'hui comme au lendemain de l'Ascension, le Pape, vicaire de Jésus-Christ, en est le chef unique, le chef souverain, le véritable monarque ; il possède, dit le concile du Vatican, le pouvoir de gouverner toute l'Eglise. Grâce à lui, la plus admirable unité règne dans l'Eglise entière : dans chaque paroisse, les fidèles sont réunis ensemble sous l'autorité de leur curé ; les différentes paroisses du diocèse le sont sous l'autorité de l'évêque ; et tous les évêques du monde, tous les diocèses qui composent l'Eglise, le sont sous le pontificat suprême et unique du Pape. Oui, la chaire de Pierre, selon le langage de Bossuet, est la source de l'unité, l'Eglise mère qui tient en sa main la conduite de toutes les autres Eglises, la chaire principale, la chaire unique en laquelle seule tous gardent l'unité.

Dans l'Eglise romaine nous trouvons aussi l'UNITÉ DE FOI. En effet, tous les membres qui la composent croient et professent les mêmes vérités, le même Symbole. Ils sont différents d'origine, de tempérament, de langage, de caractère, de mœurs, d'institutions civiles et politiques, et cependant tous répondent aux vérités définies et proposées à leur foi par la même confession : « *Credo*, je crois. » Le catéchisme où s'instruisent le Chinois, le Peau-Rouge, le nègre, le sauvage, est le même que le nôtre, et le nôtre est le même que celui qu'on apprend à Rome, à Jérusalem et dans tout l'univers catholique. Vérités fondamentales, mystères, vertus, devoirs, tout est

clairement et uniformément enseigné, tout est unanimement accepté, cru et proposé. Et l'Eglise romaine est tellement jalouse de maintenir cette unité de foi qu'elle retranche impitoyablement de sa communion quiconque rejette opiniâtrément ou altère sciemment une seule des vérités qu'il faut croire.

Et cette unité de foi dans l'Eglise romaine ne date pas d'hier. Le *Credo* que nous chantons, les premiers chrétiens l'ont chanté dans les catacombes, proclamé devant les tribunaux des proconsuls romains et dans les amphithéâtres sanglants ; on le retrouve sur les lèvres et dans les écrits des grands docteurs, S. Augustin, S. Ambroise, S. Basile, S. Jean Chrysostôme ; ce *Credo* que vous allez chanter tout à l'heure, c'est le même dont nos pères du moyen âge faisaient retentir les voûtes de leurs cathédrales et que les générations à venir chanteront jusqu'à la fin des temps.

Dans l'Eglise romaine enfin nous trouvons l'UNITÉ DE CULTE. Allez en n'importe quelle partie du monde qu'il vous plaira, entrez dans une église catholique qui reconnaît le Pape comme chef : vous y trouverez des fonts baptismaux, un confessionnal, une table sainte, un autel. Partout c'est le même baptême qui engendre les enfants de Dieu et donne de nouveaux membres à l'Eglise ; partout c'est par la même imposition des mains que l'évêque fait descendre le Saint-Esprit en ceux qu'il confirme ; partout c'est la même absolution qui absout les pécheurs et les réconcilie avec Dieu, la même onction qui fortifie le moribond et le purifie de ses fautes, partout c'est le même sacrement de mariage qui unit les époux. Pendant la dernière guerre, des catholiques romains sont venus d'Amérique pour nous défendre ; il en est venu d'Angleterre, d'Ecosse, d'Irlande ; il en est venu d'Afrique et d'Extrême-Orient : tous ils assistaient à nos offices, fréquentaient nos églises sans se trouver le moins du monde dépaysés, nos cérémonies saintes leur étaient connues et familières. Tout cela, grâce à l'unité de culte qui règne dans l'Eglise romaine tout entière, en même temps qu'y règne l'unité de foi et l'unité de gouvernement.

III

En est-il de même dans les autres Eglises chrétiennes ? Prenons-en quelques-unes et voyons.

Une des plus anciennes est l'Eglise schismatique grecque, qui se sépara de Rome au IX^e siècle à l'instigation de Photius, et consumma son schisme en 1054 sous Michel Cérulaire. A-t-elle l'unité de foi et l'unité de culte ? Non, car les différentes fractions qui la composent passent leur temps à s'excommunier mutuellement. Mais surtout elle n'a pas l'unité de gouvernement : elle est partagée en douze Eglises indépendantes, sans liens entre elles, sans autorité suprême pour juger en dernier ressort sur les matières de doctrine et de discipline. En Russie, tout reposait jadis sur la volonté du Czar ; aujourd'hui c'est pis encore : l'Eglise orthodoxe est aux ordres des bolchevistes.

Quant aux protestants, eux non plus ne possèdent l'unité d'aucune façon. — Ils n'ont pas l'unité de

foi. Le libre examen, qui est la liberté laissée à chacun de se faire une croyance par la lecture de la Bible, a amené parmi eux des variations et des divisions sans nombre dans la doctrine. « Le diable est parmi nous, disait Luther, il y a presque autant de croyances que de têtes. » Et cependant alors le protestantisme n'était qu'à ses débuts ; que dirait Luther aujourd'hui ! — Ils n'ont pas l'unité de culte. Chaque secte a ses cérémonies, ses prières, qui ne sont pas les mêmes dans la secte voisine. — Ils n'ont pas surtout l'unité de gouvernement. Les chefs varient avec chaque pays. Autant de sectes, autant de chefs, qu'aucun lien ne relie entre eux, si ce n'est la haine de l'Eglise catholique romaine.

*
* *

La véritable unité ne se trouve donc que dans celle-ci, qui est donc seule la vraie Eglise du Christ, puisque seule elle possède les marques d'authenticité que Notre-Seigneur a données à son Eglise.

Remercions Dieu, m. f., de nous avoir fait naître et grandir dans cette Eglise, hors de laquelle il n'y a point de salut. Soyons soumis à son chef le Souverain Pontife ; suivons ses enseignements ; allons puiser aux sources de la grâce dont elle est dépositaire. L'Eglise catholique romaine sera ainsi pour nous la voie sûre qui nous conduira au ciel. Ainsi soit-il.

A DES TERTIAIRES FRANCISCAINS

VIII

LA PÉNITENCE SÉRAPHIQUE

Pœnitentiam agite : appropinquavit enim regnum cœlorum.

Faites pénitence, car le royaume des cieux approche. (Math., iv, 17).

Un des grands avantages de la vocation séraphique dans le Tiers Ordre est d'initier les enfants de S. François à la science de la prière. Toutefois, ce n'est point là leur unique trésor ; l'esprit d'oraison appelle et réclame en eux l'esprit de pénitence. C'est leur titre nobiliaire : ils sont les Tertiaires de la Pénitence.

Entre les préceptes de la loi divine, l'un des plus méconnus par notre société contemporaine, même par les personnes qui font profession de piété, est bien celui que le divin Maître a promulgué, lorsqu'il a répété, après le Précurseur : « *Pœnitentiam agite : appropinquavit enim regnum cœlorum.* Faites pénitence, car le royaume des cieux approche. » Les illusions de la piété purement affective et les erreurs du siècle ne rendent que trop nécessaire la création d'une phalange qui aura pour mission plus spéciale de ne pas laisser s'oblitérer les maximes de l'Evangile.

Faut-il vous rappeler les déplorables contradictions évoquées pour se soustraire à la loi ? D'une part, parce que l'on ne verra dans son existence aucun des crimes qui impriment sur le front le stigmate de la flétrissure, on estimera que l'on n'a pas besoin

de faire pénitence. D'autre part, au contraire, loin de regarder la pénitence comme le lot des âmes coupables, on la verra avec une auréole d'une telle splendeur qu'on en fera l'apanage des âmes héroïques dont l'existence s'écoule derrière les grilles d'un cloître ; en vérité, ses pratiques ne sont point pour des personnes qui vivent dans le monde. Ces raisonnements, et autres de même nature, ne sont que trop fréquents.

De là, l'obligation pour les Tertiaires d'étudier le devoir de la pénitence, tel que la Règle le propose. Cette pénitence, nous l'appelons non seulement chrétienne, mais bien *séraphique*, parce que la pénitence que nous devons pratiquer est celle que le séraphique Père nous a recommandée et dont il nous a donné l'exemple.

Nous étudierons tout d'abord la *nécessité* impérieuse de ce devoir ; nous constaterons ensuite que la *pratique* en est, tout à la fois, facile et consolante.

I. — Sa nécessité

Ce n'est point parmi les Tertiaires que nous sommes exposés à rencontrer les orgueilleux du jour qui, fièrement drapés dans le manteau de l'honnêteté, prétendent ne pas avoir besoin de faire pénitence. Frères et Sœurs ont trop souvent entendu les échecs de la chaire de vérité répercuter les accents austères du Jourdain, pour méconnaître que la pénitence est nécessaire à quiconque veut entrer dans le royaume des cieux. C'est précisément parce que vous étiez convaincus de cette vérité que vous avez revêtu les livrées de la pénitence.

Il faut plaindre les sourds volontaires qui s'obstinent à ne pas entendre les appels de Dieu, et qui se persuadent qu'ils ont découvert une voie facile qui leur permettra de parvenir au ciel sans effort. Aux prétendus honnêtes gens de son temps, les Pharisiens superbes, S. Jean-Baptiste répondait avec indignation : « Qui vous a prouvé que vous échapperiez à la colère de Dieu ? Sachez-le : la hache du bûcheron est déjà levée ; l'arbre qui ne porte pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu. » (Math., iii, 7-10). Le divin Maître n'a pas désavoué son Précurseur ; il a résumé sa propre mission dans ces paroles : « Je suis venu appeler les pécheurs à la pénitence. *Veni vocare peccatores ad pœnitentiam.* » (Luc, v, 32). S. François a été suscité de Dieu pour rappeler la grande leçon évangélique, ainsi que le fait remarquer Léon XIII : « Avec une constance et une simplicité admirables, dit-il, il entreprit, par ses paroles et par ses actes, de placer sous les yeux du monde vieillissant l'image accomplie de la perfection chrétienne. » (Encycl. *Auspicato*).

Prêtons un instant l'oreille à quelques-uns des accents que le zèle dictait à cet ouvrier tout apostolique : « Faisons donc de dignes fruits de pénitence ; aimons notre prochain comme nous-même ;... pratiquons la charité et l'humilité et répandons nos aumônes, car ce sont elles qui lavent nos âmes de la souillure de nos péchés. » (*Opusc., Epist.* II, cap. 5-6). Le saint Précurseur n'eût pas désavoué ce langage.

La pensée de notre sanctification personnelle serait un motif suffisant pour nous déterminer à embrasser les labeurs de la pénitence ; il est cependant un autre motif qui faisait sur le séraphique Père la plus vive impression : c'est celui qu'évoquait le divin Maître lorsqu'on vint lui annoncer que Pilate avait fait égorger plusieurs Galiléens au moment où ils immolaient les victimes du sacrifice, en sorte que leur sang avait été mêlé à celui des agneaux. « Croyez-vous, s'écriait le Sauveur, que ces malheureux étaient plus coupables que leurs compatriotes ? Nullement ; mais leur mort renferme une leçon, à savoir : Si vous ne faites pénitence, tous vous serez enveloppés dans le même châtement. » (Luc, XIII, 1-3).

Les châtements dont notre génération a été frappée, renferment la même leçon. Il ne s'agit pas simplement d'un navire assailli par la tempête dont les passagers sont submergés, d'une catastrophe, du déraillement d'un train dont les voyageurs sont broyés, de tremblements de terre, ou d'inondations qui ravagent des provinces ; nous voulons parler des horreurs de la guerre dans laquelle les existences humaines ont été fauchées par millions. Hélas ! qui a compris les leçons de la guerre ? Il revient du moins aux Tertiaires de la Pénitence de s'en pénétrer : « Est-ce que les malheureuses victimes étaient plus coupables que nous ? » La fleur de la jeunesse est tombée... Faisons pénitence pour épargner à la France et au monde tout entier de nouveaux châtements.

Pour déterminer les villes criminelles à faire pénitence, Notre-Seigneur fulminait les plus terribles menaces : « Malheur à toi, ville de Corozain, malheur à toi, cité de Bethsaïde ! Si les villes de Tyr et de Sidon avaient vu les merveilles opérées en votre faveur, elles auraient fait pénitence dans le cilice et la cendre. Et toi, Capharnaüm, qui portes ta tête orgueilleuse jusqu'au ciel, tu descendras jusqu'au fond de l'abîme, car si Sodome qui a été détruite par la pluie de soufre et de feu avait vu les miracles opérés en ton sein, elle se fût soustraite par la pénitence aux fléaux de la divine colère. » Enfants de S. François, plus que les simples fidèles vous avez le devoir impérieux de vous rendre compte de cette vérité, que les crimes d'apostasie d'une nation doivent être expiés en ce monde. S. Benoît-Joseph Labre a vu en esprit les horreurs de la Révolution française et les a prédites. Nous sommes-nous corrigés ? Le Seigneur, à la prière d'Abraham, eût pardonné aux villes criminelles, si les dix justes eussent été trouvés. Si nous voulons que le plateau de la miséricorde l'emporte sur celui de la justice, il faut apporter dans ce plateau le poids des expiations volontaires de la pénitence séraphique.

II. — Sa pratique facile et consolante

S. Pierre venait de représenter aux Juifs l'horreur du déicide ; cinq mille hommes élevèrent la voix et s'écrièrent : « Homme de Dieu, vous avez raison, nous devons faire pénitence, mais qu'avons-nous à

faire pour remplir ce devoir ? » Et le Prince des apôtres de répondre : « *Pœnitementi*. Repentez-vous et que chacun d'entre vous lave la souillure de ses iniquités dans l'eau sainte du baptême. » (Act., II, 37-38). C'est là le fondement de la pénitence chrétienne : l'esprit de componction. Ils étaient animés de cet esprit les premiers Frères Mineurs, à savoir, Fr. Egide et son compagnon, qui arrivèrent à Florence. A ceux qui les interrogeaient : « Qui êtes-vous ? » ils répondaient modestement : « Nous sommes des pénitents venus d'Assise. »

C'est bien l'esprit qui doit caractériser les Frères et les Sœurs du Tiers Ordre de la Pénitence. Chacune des associations qui sont l'honneur de l'Eglise de Dieu a sa raison d'être, et les membres qui la composent doivent s'efforcer d'en atteindre le but ; le nom de *Tiers Ordre de la Pénitence* dit par lui-même le but spécial que s'est proposé le séraphique Père ; les adoucissements ou sages tempéraments apportés par Léon XIII n'ont en rien modifié la nature de l'Institution, qui reste un Ordre voué à la pratique de la pénitence.

La fréquentation des sacrements sera toujours un des moyens les plus efficaces d'entretenir en nous l'esprit de pénitence. Le sacrement de pénitence n'est-il pas la planche de salut offerte à l'âme repentante ? C'est bien alors que le pénitent s'approche du tribunal sacré, qu'il lave la souillure de ses iniquités et qu'il est purifié par l'application des mérites infinis du sang du Christ. Si les pratiques austères de l'ancienne Règle ont été tempérées par la sagesse du Saint-Siège, d'après le texte nouveau de la Règle, la confession mensuelle est demandée aux Tertiaires. Ils doivent donc s'efforcer d'accroître en eux l'esprit de componction, si les circonstances les obligent à une discrétion plus grande en ce qui concerne les mortifications extérieures.

D'ailleurs, le principe des pénitences qui affligent le corps est maintenu dans la Règle, puisque les Tertiaires doivent jeûner la veille de la fête de S. François et la veille de la fête de l'Immaculée-Conception. D'ailleurs, ceux d'entre les membres du T. O. qui voudraient observer les prescriptions primitives, par exemple, celles qui concernent l'abstinence du mercredi, y sont encouragés. Telles sont cependant les conditions d'existence de la vie moderne que pour sauvegarder l'esprit, il était nécessaire de modifier la lettre.

Le saint Précurseur voyait lui aussi les foules accourir et à ceux qui l'interrogeaient : « Comment ferons-nous pénitence ? » après avoir recommandé le devoir de l'aumône, après avoir tracé aux soldats la ligne de conduite la plus sage, il répondait aux publicains : « Faites bien ce qui vous est commandé. » Ces paroles ne s'appliquent-elles pas à tous les fidèles ? La vraie pénitence consiste dans la réforme de la vie, dans le retour aux principes chrétiens. Tout Tertiaire qui voudra s'imprégner de l'esprit de la Règle deviendra un parfait pénitent, un chrétien modèle.

Repas licencieux, élégance trop luxueuse, divertissements dangereux, le législateur écarte avec la plus

grande sollicitude toutes ces pierres d'achoppement. Il pourra en résulter une certaine austérité de vie, une certaine dignité de maintien, un certain éloignement de la vie mondaine. Mais quel est le Frère ou la Sœur du T. O. qui ne puisse et qui ne doive répéter le témoignage que le séraphique Père se rendait à lui-même : « Ce qui me paraissait amer au début de ma conversion fut changé pour moi en douceur pour l'âme et pour le corps. » C'était d'ailleurs la réalisation de la promesse de Notre-Seigneur : « Soumettez-vous à mon joug et acceptez mon fardeau ; léger est le fardeau et le joug est suave. »

Toutefois, des disciples fervents s'étaient groupés autour du saint Précurseur ; l'honneur du T. O. est d'avoir, à l'exemple du premier Ordre et du deuxième, fourni toute une phalange de héros de la pénitence. Entre tous ces saints, brille comme un miroir de perfection sainte Marguerite de Cortone ; elle a mérité d'être proclamée la Madeleine de la famille franciscaine. On peut la suivre dans les étapes qu'elle a parcourues avant de parvenir aux sommets resplendissants de la perfection séraphique. Au début de sa conversion, elle entend gronder les foudres de la divine colère, plus tard elle agréera toutes les expiations ici-bas pourvu qu'il plaise à Dieu de lui épargner l'acuité des souffrances du purgatoire ; mais maintenant elle s'oublie elle-même ; elle n'a au cœur qu'une ambition : ajouter ce qui manque à la Passion du Christ pour la rendre fructueuse et arracher ainsi les âmes à la damnation éternelle.

S'il ne nous est point donné de suivre les aigles dans la sublimité de leur vol, nous pouvons du moins, par l'esprit de pénitence, cueillir la fleur des sacrifices obscurs, et le Père céleste qui voit dans le secret des cœurs daignera agréer les hommages de notre bonne volonté. Notre travail, les croix de Providence, voilà les moyens que le ciel met à notre portée pour nous rendre plus facile l'accomplissement du devoir de la pénitence.

* *

S. Bonaventure rend à S. François ce témoignage : « Il a été, à l'exemple du Précurseur, prédestiné à prêcher autant par son exemple que par ses paroles la pénitence. *Ut, tam exemplo quam verbo, poenitentiam prædicaret* ¹. » C'est le devoir de la pénitence qu'il enseignait à ses Frères lorsqu'à Rivo-Torto il plantait la croix au milieu d'eux, pour graver en leur esprit la leçon de l'Apôtre : « *Qui sunt Christi, carnem suam crucifixerunt cum vitiis et concupiscentiis*. Les serviteurs du Christ ont crucifié leur chair avec ses vices et ses concupiscences. » (Gal., v, 24). C'est ce devoir qu'il a placé à la base de la vie séraphique pour les Tertiaires eux-mêmes, puisqu'ils seront les Tertiaires de la Pénitence.

C'est dans la pensée de pouvoir mieux remplir ce devoir que vous avez revêtu les livrées qui vous orientent vers une vie pénitente. Chacun de nous doit se frapper la poitrine, et nul d'entre nous ne peut se désintéresser de l'avenir de la patrie chrétienne.

Souvenons-nous des larmes du Christ sur la ruine

de Jérusalem. Lorsque le Christ est obligé de laisser libre cours à la justice divine, il verse les larmes de la désolation. Pouvons-nous nous assurer que ces larmes n'ont pas été versées sur la France qui marche dans les voies de l'apostasie ? A Dieu ne plaise que je parle le langage de la défaillance ! Je veux me souvenir que le Christ a versé sur la tombe de Lazare les larmes de la compassion, gage de la résurrection.

Sachons imiter le séraphique Père qui, selon le beau langage de S. Bonaventure, offrait sur l'autel des holocaustes le sacrifice des mortifications qui affligeaient son corps, comme le jeûne et les macérations, et qui sur l'autel d'or des parfums, c'est-à-dire en son cœur, brûlait les parfums de la plus suave odeur, se consumant dans les sentiments du plus parfait amour ¹.

Nous aurons contribué, en union avec les âmes séraphiques, à la prolongation du temps de la miséricorde et nous aurons trouvé pour nous-même le secret du salut. Un jour, nous pourrions répéter dans la cité des saints la parole de S. Pierre d'Alcantara apparaissant à sainte Thérèse : « Bénie soit la pénitence qui m'a valu une pareille élévation dans la gloire ! » Ainsi soit-il.

ALLOCUTIONS DE MARIAGE

II

Mademoiselle, Mon cher frère,

Est-ce bien l'heure et le temps d'un long discours ? Vous ne le croyez pas. Non, je ne retarderai pas longtemps l'instant béni où, devant Dieu et devant les hommes, vous serez unis pour le temps et pour l'éternité, et où je pourrai dire moi-même « Ma sœur » aussi bien que « Mon frère. »

Vous permettrez pourtant à ma double affection, fraternelle et sacerdotale, de jeter avec vous un regard sur le passé et sur l'avenir : sur le passé pour vous aider à dire votre merci à Dieu, sur l'avenir pour lui demander avec vous de bénir vos espoirs.

* *

Merci à Dieu, n'est-ce pas ? d'avoir fait se rencontrer vos deux âmes. Merci à Lui de vous avoir fait grandir l'un pour l'autre dans deux foyers choisis, où chaque jour vous avez eu l'exemple vivant de parents dont la devise pourrait être : *Foi et travail*.

Combien, à pareil jour, j'aimerais à les voir tous présents à vos côtés, ces parents bien-aimés ! Mais que dis-je ? Ils y sont tous, même s'ils échappent à nos regards humains, et de là-haut, j'en suis sûr, le père regretté qui nous quitta, il y a treize mois, appelle les bénédictions divines sur cette union dont il eut, le premier peut-être, l'idée, et qu'il avait — je puis bien le dire — rêvée et prédite.

Et si maintenant je porte mon regard vers l'avenir, je n'aurai qu'à vous dire : Soyez ce que vous avez été. Vous êtes jeunes et vous avez devant vous un

¹ *Legenda S. Francisci*, Prologus.

¹ *Op. cit.*, cap. ix.

long avenir. Vous ne serez pas de ceux, combien nombreux, hélas ! qui rivent bien vite leurs pieds à la terre et ne savent plus lever les yeux vers le ciel. Vous participerez côte à côte aux mêmes sacrements et vous apporterez une fidélité commune à pratiquer dans son intégrité le même devoir chrétien. Vous tiendrez à honneur de donner au bon Dieu la première place dans toute votre maison. Nul doute qu'il ne la bénisse et qu'il ne bénisse vos entreprises, et si l'épreuve même vient un jour ou l'autre vous visiter, l'esprit de foi vous soutiendra.

Vos âmes qui s'unissent dans la fraîcheur de leur printemps se garderont l'une à l'autre l'affection d'aujourd'hui. Votre amour sera chaste, il sera indéfectible, il sera patient et rempli de ces mille prévenances qui facilitent le support et maintiennent l'entente parfaite. Votre fidélité sera mutuelle et elle unira vos cœurs jusqu'au-delà de la tombe.

Point n'est besoin de vous rappeler plus longuement des devoirs que vous connaissez bien et auxquels vous avez mûrement réfléchi. Laissez-moi plutôt vous dire mes espoirs. Si les parents, et combien cela est naturel ! aiment à revivre dans leurs enfants, les oncles, quand ils sont prêtres, aiment à revivre dans leurs neveux. Ah ! que le bon Dieu peuple votre foyer de nombreux berceaux, et qu'il daigne faire entendre son appel à l'un au moins de vos chers petits pour en faire plus tard son élu et son prêtre !

* *

Approchez maintenant pour prononcer les deux *Oui* qui vont sceller votre union. De toute mon âme de frère et de prêtre, je vais appeler sur vous les bénédictions d'En-Haut. Puissent-elles s'y répandre abondantes et puissiez-vous voir se réaliser pour vous ce souhait que l'Eglise mettra tout à l'heure sur mes lèvres dans une de ses prières : « Qu'ils voient tous deux les enfants de leurs enfants jusqu'à la 3^e et la 4^e génération, et qu'ils arrivent à une heureuse vieillesse, pour gagner enfin le repos des saints et le royaume du ciel. » Ainsi soit-il. »

III

Mademoiselle, Mon cher ami,

En 19..., à quelques semaines d'intervalle, deux enfants naissaient à X... Dès que leurs petites jambes leur permirent de se rencontrer, ils s'affectionnèrent. Ensemble ils partagèrent des jeux communs ; ensemble ils s'assirent sur les bancs de l'école ; ensemble, chaque jeudi, ils arpentèrent, trois années durant, les lacets de la route de M..., où les attendaient les excellents catéchismes du bon abbé B... Ensemble, un jour de 1^{er} mai, ils s'agenouillèrent pour recevoir sur leurs lèvres enfantines l'Hostie divine. Toujours ensemble, l'église de X... les vit recevoir le sacrement de Confirmation.

A ce rappel de souvenirs, mon cher ami, tu nous as reconnus tous deux. Oui, depuis lors, nous avons grandi l'un et l'autre, travaillant chacun dans la voie où la Providence nous appelait. Nous nous

sommes conservés l'un à l'autre, l'estime de jadis. Et quand, au mois de juillet dernier, l'ordination sacerdotale vint consacrer toutes mes aspirations de jeunesse, tu fus de ceux qui me fêtèrent. Et voilà qu'au jour où tu unis ta vie à celle d'une aimable compagne, tu as voulu non seulement que je prenne part à votre joie, mais qu'usant pour la première fois à cet égard de mes pouvoirs sacerdotaux, je reçoive vos serments et bénisse votre union. Laissez-moi vous dire combien cette attention délicate m'a touché. Merci à tous deux et à vos familles de m'avoir procuré ce plaisir et cet honneur ! Merci à votre pasteur, Monsieur le curé d'E..., de m'avoir donné la délégation nécessaire.

* *

Je ne vous connais que d'hier, Mademoiselle. Des voix plus autorisées que la mienne pourraient dire vos mérites. Tout ce que je sais, moi, c'est que vous portez un nom dont vos ancêtres ont fait le synonyme de bienfaisance et d'honneur. Vous avez de quoi tenir, mademoiselle, et c'est en héritière d'un riche patrimoine moral que vous viendrez à V... Vous y continuerez de nobles traditions.

Mais auparavant, mes chers amis, venez tous deux vous prosterner devant l'autel qui vit tous les grands événements religieux de la vie de l'un d'entre vous. Venez-y tous deux pour rendre grâce à Seigneur qui a fait se rencontrer vos deux âmes, car elle est vraie, cette parole de nos Saints Livres : « Ce sont les parents qui fournissent maison et richesses, mais une épouse prudente est vraiment le don de Dieu ! »

Venez consacrer votre union et la mettre sous la protection divine. Vous connaissez la gravité de l'acte que vous allez accomplir. C'est un sacrement que vous allez recevoir, et, au témoignage de S. Paul, « un grand sacrement devant le Christ et l'Eglise. » Grand sacrement, parce qu'il figure l'alliance du Verbe divin avec l'humanité, l'union de Jésus-Christ avec l'Eglise ; grand sacrement, parce qu'il donne le droit et qu'il impose à ceux qui le reçoivent le devoir de participer à la paternité même de Dieu, parce qu'il donne le pouvoir de peupler le ciel d'élus.

Soyez fiers du sacrement que vous recevez, mes chers amis, et soyez fidèles à la grâce qui va descendre abondante sur vous. Que le Christ qui va vous unir demeure le lien de vos cœurs. « Là où se trouvent deux cœurs, dit excellemment Tertullien, là aussi se trouve le Christ, et là où se trouve le Christ, le mal ne saurait paraître. » La participation, côte à côte, aux mêmes sacrements, la fidélité commune à observer le même devoir chrétien dans son intégrité, vous maintiendront dans cette union au Christ.

* *

Permettez-moi, à cet effet, de vous rappeler brièvement quelques-uns des devoirs que créera pour vous l'état du mariage. Ces devoirs, j'en emprunte l'expression à l'épître même de la messe de mariage dont vous entendrez tout à l'heure la lecture.

Tout d'abord, *amour mutuel*, amour chaste, amour fort, amour indéfectible. « Epoux, dit S. Paul, ai-

mez vos épouses comme le Christ aime son Eglise et s'est livré pour elle. Celui qui aime son épouse, s'aime lui-même. » Amour patient et rempli de ces prévenances qui facilitent le support et maintiennent l'entente parfaite.

Ensuite *fidélité mutuelle* qui doit unir le cœur de l'un au cœur de l'autre jusqu'au bord de la tombe. L'homme, vous le savez, ne peut point séparer ce que Dieu a uni.

Entr'aide charitable où chacun doit apporter sa part pour le plus grand bien de tous deux et de la famille. Protection et secours de la part du mari, qui dans le foyer doit jouer le rôle de chef ; obéissance affectueuse et prévenante chez l'épouse. Tel est l'ordre voulu par Dieu, car, dit S. Paul, « le mari est le chef de la femme, comme le Christ est le chef de l'Eglise. »

Education chrétienne des enfants, si le Seigneur vous en envoie. Vous soignerez leur corps, mais vous soignerez aussi leur âme, et surtout vous leur donnerez le bon exemple.

* *

Et pour vous montrer combien est grande la sollicitude de l'Eglise à l'endroit de ceux qui s'unissent par les liens du mariage, laissez-moi vous traduire en partie, pour que vous la savouriez davantage, la prière qu'en latin l'Eglise adressera à Dieu tout spécialement en faveur de l'épouse, lors de la bénédiction après le *Pater* : « O Dieu, regardez avec bonté votre servante ici présente, qui, avant d'être unie à son époux, vous demande avec instance le secours de votre protection ; faites que son joug soit un joug d'amour et de paix ; faites que, chaste et fidèle, elle se marie en Jésus-Christ, qu'elle se rende aimable à son mari comme Rachel, qu'elle soit sage comme Rebecca, qu'elle jouisse d'une longue vie et qu'elle soit fidèle comme Sara ; que l'auteur du péché ne puisse rien trouver de lui en elle ; qu'elle soit toujours fortement attachée à la foi et à la pratique de vos ordonnances ; qu'unie à son seul mari, elle s'interdise tout ce qui est défendu ; qu'elle soit grave par sa modestie, vénérable par sa pudeur ; qu'elle s'instruise de ses devoirs dans la doctrine de Jésus-Christ ; qu'elle obtienne de vous une heureuse fécondité ; qu'elle mène une vie pure et irréprochable ; et qu'elle arrive au repos des saints et au royaume du ciel. » Priant ensuite pour tous deux l'Eglise continue : « Qu'ils voient les enfants de leurs enfants jusqu'à la 3^e et 4^e génération, et qu'ils arrivent à une heureuse vieillesse. »

Ce sont ces vœux-là, n'est-ce pas, Mademoiselle, que vous êtes allée déposer au mois d'août dernier aux pieds de la grotte de Massabielle. La bonne Mère de Lourdes a dû vous sourire, et les joies qui inondèrent votre cœur sur cette terre bénie, ont dû vous dire que vos vœux seraient exaucés.

* *

Mes chers amis, j'ai fini. Vous permettrez pourtant à mon amitié et à mon caractère sacerdotal de vous faire, en terminant, une petite confidence.

A cette heure solennelle où parents et amis vous

entourent comme pour ratifier vos serments de leur présence, il me semble, à moi, voir planer, pardessus les corps visibles des présents, l'âme des absents, et parmi eux celle d'un grand-oncle, l'abbé X..., se pencher doucement vers vous et vous dire : « Mes enfants, pourquoi ne renoueriez-vous pas une tradition de famille, en demandant à Dieu de peupler votre foyer de nombreux berceaux, et de s'y choisir, s'il lui plaît, un prêtre ? »

Votre esprit de foi, Mademoiselle, joint à celui de la famille à laquelle vous vous unissez, peut mériter cette grâce d'En-Haut. Pourquoi tous deux, ne la demanderiez-vous pas, à pareil jour ? Moi du moins je la demanderai pour vous, et je vous laisse à deviner quelle joie ce serait pour celui qui bénit aujourd'hui votre union, si aux portes du Petit Séminaire il vous accueillait un jour, venant confier à ses soins l'un de vos fils.

Approchez maintenant, mes chers amis, et venez vous unir pour le temps et pour l'éternité.

ENTRETIENS SUR LA VIE CHRÉTIENNE

CXVI

LE SACREMENT DE MARIAGE :

Ses grandeurs

Sacramentum hoc magnum est.
Ce sacrement est grand.

(Eph., v, 32).

Vous éprouverez bien quelque surprise, si je vous dis que le sacrement dont l'Ecriture Sainte parle en ces termes est le sacrement de mariage. Cette parole serait vraie de tout autre sacrement ; mais l'apôtre S. Paul et l'Esprit divin qui l'inspirait ont cru opportun de l'écrire à propos de celui-là. Ils ont eu raison. Car, d'une part, le mariage est chose à la fois très importante et très sainte, comme nous le verrons bientôt ; et d'autre part, son importance et surtout sa sainteté ont été rarement appréciées par les races humaines. Les premiers hommes ont profané le mariage dans ces alliances contractées par les fils des enfants de Dieu avec les filles des enfants des hommes et dont sont sorties les générations perverses qui ont mérité le déluge. Les patriarches n'ont pas toujours été sans reproche à son égard. Les Juifs ont eu besoin, par là dureté de leur cœur, que Moïse atténât les lois auxquelles Dieu l'avait soumis à l'origine. (Math., xix, 8). Les peuples païens l'ont tous transformé en une tyrannie odieuse et en une honteuse débauche. Les chrétiens eux-mêmes devaient trop souvent le tourner en dérision et en enfreindre les prescriptions. Et le temps devait venir, — il est venu aujourd'hui, — où des hommes, animés du désir satanique de détruire tout ce dont se compose la civilisation évangélique, osent dire, écrire, publier que le mariage est une institution, contre nature, quand au contraire ses lois expriment les pures exigences de la nature. Il est vrai que ces hommes-là tiennent pour contraire à la nature tout ce qui sou-

met à une règle normale l'usage des facultés humaines et interdit d'en faire abus. — Dans cet état de choses, S. Paul a cru nécessaire de dire un mot pour inviter les enfants de l'Eglise au respect du mariage, pour leur rappeler son vrai caractère, enfin pour les avertir que, quand ils aborderaient son étude, comme nous le faisons en ce moment, ils devraient y apporter des pensées assez élevées et des sentiments assez dégagés des choses d'en bas pour que cette étude fût à la hauteur de son objet. Voilà la raison d'être et la portée de cette parole : « *Le mariage est un grand sacrement.* »

J'exposerai, dans cet entretien, les principaux points de l'enseignement catholique sur le mariage chrétien. Permettez-moi de ne point annoncer à l'avance les différentes parties de cet exposé ; elles ressortiront assez d'elles-mêmes dans la suite du discours.

I

Commençons, comme il convient, par la définition du mariage chrétien.

Le sacrement de mariage peut se définir : *le contrat passé devant Dieu et la sainte Eglise entre deux époux chrétiens dans le but de fonder une famille.*

Je reprends et explique les différentes parties de cette définition.

Le sacrement de mariage est *un contrat*. — Ce contrat n'est point celui dans lequel sont stipulées les conditions matérielles du mariage, comme les apports des époux et les autres conventions de même sorte. Ce n'est pas davantage l'échange de consentements que provoque l'union civile des époux et dont l'acte figure sur les registres de l'Etat. Mais c'est l'expression de la volonté de s'unir par les liens du mariage chrétien : expression que les époux formulent en réponse aux questions du prêtre. Le prêtre demande à chacune des deux parties si « elle veut prendre l'autre pour époux ou épouse, suivant le sacrement de la sainte Eglise » ; et l'une et l'autre répondent affirmativement. Le *Oui* qu'elles prononcent alors constitue le contrat auquel se rapporte la définition du mariage religieux. C'est celui-là que Jésus-Christ a élevé à la dignité de sacrement.

J'ai ajouté que ce contrat *est passé devant Dieu et la sainte Eglise*. — Le mariage chrétien est, en effet, au plus haut degré, un acte religieux. Il se contracte au pied des autels ; Dieu le consacre ; l'Eglise le ratifie. Le prêtre les y représente et le bénit en leur nom. Et Dieu a fait de ce contrat, comme de tous les sacrements, un instrument de sanctification, une source de grâces, un moyen de rendre plus étroite l'union des âmes avec lui.

J'ai dit que ce *contrat se passe entre époux chrétiens*. — La raison en est que les deux époux doivent être chrétiens, c'est-à-dire baptisés du baptême chrétien, pour recevoir ce sacrement. Le mariage dans lequel aucun des deux époux ne serait baptisé ne serait pas un sacrement. Et le mariage d'une partie chrétienne avec une partie non chrétienne ne peut l'être qu'avec une dispense de l'Eglise.

Enfin, le contrat conjugal a *pour but de fonder*

une famille. — Telle est, en effet, l'essentielle fin du mariage. Le Christ l'a institué pour assurer la perpétuité de son Eglise, comme il a institué le sacrement de l'Ordre pour lui donner des prêtres et des chefs. Par là, le contrat de mariage se distingue de tout autre contrat. Par là, il s'oriente directement vers l'avenir ; il est fait non seulement pour les époux, mais aussi pour leurs enfants. Par là enfin il s'élève infiniment au-dessus de ces unions criminelles où la satisfaction d'instincts honteux est tout l'objet poursuivi, et qu'une stérilité voulue et concertée fait si souvent descendre à des abjections inconnues des animaux sans raison...

Je ferai ici une remarque importante.

Parmi les différents genres de vie entre lesquels peut choisir la personne humaine, il n'en est que deux dans lesquels elle entrera par le moyen d'un sacrement : c'est le sacerdoce, et c'est l'état conjugal. Ce n'est pas que ce dernier l'emporte sur tous les autres états par son excellence. L'état virginal élève plus haut que lui le jeune homme ou la jeune fille, puisqu'il rapproche leur vie de la vie des anges. Aussi, quand l'un ou l'autre d'entre eux embrasse l'état virginal pour y rester toujours, l'Eglise célebre à cette occasion l'une de ses fêtes les plus solennelles et les plus touchantes. Rien n'est émotionnant, par exemple, comme le spectacle de ces vierges qui entrent dans le lieu saint au bras de leurs pères, vêtues des couleurs de l'innocence, couronnées comme de pures fiancées, et qui, l'instant d'après, quittent toutes ces parures, comme si elles ne les avaient revêtues une dernière fois que pour avoir le plaisir de s'en dépouiller ; puis, reviennent habillées d'une robe de bure et prononcent des vœux où leur cœur se donne à Dieu avec le serment de ne se reprendre jamais. Oui, il y a là un spectacle souverainement attendrissant. Les cœurs les moins sensibles en éprouvent une émotion profonde et les yeux les plus avertis de leurs larmes se surprennent à pleurer... Cependant, la consécration des vierges n'est qu'une cérémonie ; elle n'est point un sacrement.

Pourquoi l'Homme-Dieu a-t-il favorisé le mariage au point de l'ériger en sacrement, quand il a refusé cette distinction à un genre de vie plus parfait ? J'en donnerai deux raisons principales.

La première se tire de l'importance et des besoins du mariage. — Le mariage, nous l'avons vu tout à l'heure, a pour but de créer une famille. Or, les familles sont, suivant une expression toute moderne, mais très exacte, les *cellules* du corps social. Comme nos corps se composent de cellules de chair, aussi bien les sociétés, c'est-à-dire les nations et l'Eglise, se composent de familles. Or, la valeur des composés correspond à la valeur des éléments dont ils sont formés. Nos groupements civils ou religieux vaudront donc ce que vaudront nos familles. Ainsi, les familles décident de la valeur morale et, par là, des destinées des populations. Si elles mènent une vie chrétienne, si elles élèvent sagement leurs enfants et les habituent à pratiquer les vertus auxquelles est attachée la prospérité des nations, Dieu sera bien servi et les

peuples seront heureux. S'il en va autrement, Dieu sera trahi et les peuples seront maudits. Le rôle des familles est donc un des plus graves qui puisse se trouver ici-bas. — C'est, au surplus, un rôle délicat et difficile. Les obligations propres à la vie chrétienne composent un fardeau toujours lourd à porter. Le mariage n'allège pas ce fardeau ; il y ajoute, au contraire, des devoirs nouveaux : les devoirs inhérents à la vie commune, les devoirs relatifs à la gestion des intérêts d'une famille, les devoirs imposés par la surveillance et l'éducation des enfants. Pour satisfaire à ces exigences réunies, les époux auront grand besoin de Dieu. Il leur faudra souvent plus de grâces qu'il n'en faut aux religieux ou aux religieuses renfermés dans leurs cloîtres... N.-S. Jésus-Christ a justement apprécié ces différences entre les deux états, et voilà pourquoi il a fait, du contrat qui crée les familles, un sacrement...

Ma seconde raison s'emprunte au caractère propre du Nouveau Testament. — Le Nouveau Testament jouit, personne ne l'ignore, d'une grande supériorité sur l'Ancien Testament. Les mystères que l'Ancien Testament avait figurés, le Nouveau Testament les réalise ; et les institutions que l'Ancien Testament avait ébauchées, le Nouveau les perfectionne. Quand Notre-Seigneur a fait du contrat conjugal un sacrement, il a obéi une fois de plus à cette loi. — Rappelez-vous quelle avait été, à l'origine de l'espèce humaine, l'action de Dieu dans l'institution du mariage. Dieu avait créé Adam et l'avait placé dans le paradis terrestre. Bientôt, il se dit : « *Ce n'est pas bon que l'homme soit seul. Faisons-lui un aide qui lui ressemble !* » Alors, il envoya au premier homme un sommeil profond, une extase, disent les saints Docteurs, extase toute remplie de visions prophétiques. Pendant ce ravissement, Dieu, voulant que toute personne humaine, sans excepter notre première mère, sortit de l'unité du premier homme, ouvrit la poitrine d'Adam, prit un des ossements les plus voisins du cœur et, passez-moi le mot, en « *construisit* » une femme. Je conserve ce mot *construire* : d'abord, parce que l'Écriture l'emploie ; et puis parce qu'il exprime à merveille comment le Créateur fit d'Eve une œuvre d'art et quel rayonnement de beauté il alluma sur son visage. Puis, il l'amena à Adam et la lui donna pour épouse. (Gen., II). Ils reçurent ensuite de lui, peut-être sans en mesurer toute la portée, la première des bénédictions nuptiales. Le mariage de l'Ancien Testament était fondé. — Le mariage du Nouveau Testament devait l'emporter sur celui-là. Le Christ devait donner à ses disciples un mariage où se reproduirait l'intervention divine et la bénédiction qui avaient honoré celui d'Adam et d'Eve, mais sous une forme plus parfaite. Il accomplit ce progrès en faisant du mariage de ses disciples un sacrement ; c'est-à-dire en donnant au contrat conjugal la vertu de produire par lui-même l'action divine avec toutes les grâces qu'à l'origine Dieu y avait attachées, augmentées de celles qu'a méritées la médiation effective du Christ.

Notre-Seigneur tenait au plus haut point à cette transformation du mariage. Nous en avons pour

preuve l'empressement avec lequel il l'a réalisée. Elle a été sa première institution et il a fait en sa faveur son premier miracle. C'était aux noces de Cana. Jésus, alors au début de sa vie publique, y assistait avec sa sainte mère. Cette fête nuptiale lui offrit l'occasion de donner à l'union des époux sa consécration définitive en l'élevant à la hauteur d'un sacrement. Puis, pour illustrer cette innovation, il changea l'eau en vin, comme l'Évangile le raconte. (Jo., II). C'était une image expressive du grave et heureux changement qu'il venait d'opérer en faveur du mariage chrétien.

II

A ces premières grandeurs, le mariage chrétien en ajoute une autre, et celle-ci lui est propre : c'est que les époux en sont eux-mêmes les *ministres*.

On appelle *ministres* d'un sacrement les personnes investies par Jésus-Christ du pouvoir divin de le réaliser, de l'effectuer et, comme l'indique le mot de *ministres*, de l'*administrer*. Le ministre d'un sacrement accomplit son rôle en prononçant la parole sacrée à laquelle nous donnons le nom de *forme sacramentelle*. Dans le mariage chrétien, la forme sacramentelle consiste dans ce *Oui* par lequel s'exprime, en réponse aux interrogations du prêtre, le contrat conjugal. Or, qui prononce ce *Oui* ? C'est, l'un après l'autre, chacun des deux époux. S'ils prononcent eux-mêmes la parole qui constitue la forme du sacrement, ils produisent donc eux-mêmes le sacrement, ils se l'administrent en même temps qu'ils le reçoivent. Il y a là une fonction d'ordre divin, un acte de véritable sacerdoce, par conséquent une grandeur nouvelle. Et, je le répète, cette grandeur est propre au mariage ; elle ne se retrouve dans aucun autre sacrement.

III

J'en viens aux *effets* du mariage chrétien.

1. — Il produit, premièrement, un ensemble de grâces du plus haut prix dont les époux ont grand besoin.

D'abord, c'est un *accroissement de l'état de grâce*. Personne n'ignore que le sacrement de mariage exige l'état de grâce. Il est d'assez haute sainteté pour qu'avant de le recevoir il faille se purifier de toute faute grave. D'ailleurs, quiconque prétend fonder une famille doit se rendre digne d'en être le chef, par conséquent le modèle. Enfin, les futurs pères et mères auront toujours si grand besoin des bénédictions et du secours de Dieu qu'ils ont tout intérêt à se réconcilier avec lui, s'ils l'ont offensé, et cela avant même de contracter mariage. Les époux doivent donc, quand ils viennent recevoir ce sacrement, être dans l'amitié divine. Or, les sacrements qui exigent l'état de grâce ont tous pour effet de l'augmenter, et cela dans la proportion des dispositions avec lesquelles on les reçoit. Il en va de même du sacrement dont nous nous entretenons. Pieusement reçu, il rend plus parfait l'état moral des époux. Quand ils sortent du sanctuaire où se sont célébrées leurs noces, ils sont en un degré de plus haute sainteté qu'ils n'étaient en y entrant.

A cette première grâce, le mariage chrétien en

ajoute d'autres plus conformes à son caractère. Ce sont celles qui seront nécessaires aux époux pendant le cours de leur union : telles la grâce de corriger leurs défauts de caractère et de vivre en bon accord, la grâce d'une heureuse paternité, la grâce d'élever chrétiennement leurs enfants, la grâce de vaincre leurs difficultés et leurs épreuves, la grâce de faire ensemble leur salut éternel, et même la grâce d'une bonne santé et d'une heureuse prospérité ; enfin, le droit à l'assistance divine, quand ils en auront besoin.

2. — Le second effet du sacrement de mariage consiste dans la création, entre les deux époux, du lien conjugal. Désormais, et jusqu'à la mort de l'un des deux, ils seront unis devant leur propre conscience, devant les hommes et devant Dieu, et il ne dépendra d'aucun d'eux de rompre cette union. Dans un mariage vraiment chrétien, les époux ne font qu'un. Ils se sont donnés l'un à l'autre, non seulement *en principe*, mais encore *en vue de la pratique*. Le cœur, les forces, les travaux, la fortune, le rang social, la vie de chacun des deux appartient à l'autre.

3. — Le troisième effet du mariage chrétien est le droit à la paternité. Et par ce mot de paternité, j'entends aussi la maternité. Comme nous sommes ici en présence de vérités généralement oubliées ou mal comprises ; comme nous touchons au point sur lequel la déchéance originelle a exercé et exerce encore ses plus puissantes et plus déplorables répercussions, je me permettrai d'exprimer un peu plus longuement ma pensée.

S. Paul enseigne que « soit dans les cieux, soit sur la terre, toute paternité vient de Dieu. » (Eph., III, 15). Si toute paternité vient de Dieu, Dieu possède évidemment le droit de l'organiser et d'en fixer les lois. Il l'a fait dans toutes les catégories d'êtres où la matière est appelée à vivre et à se reproduire ; c'est-à-dire : dans le monde végétal, dans le monde animal, dans le monde humain. — Dans ce dernier, le seul dont j'aie à m'occuper ici, Dieu a voulu que les générations naissent l'une de l'autre. C'était répondre par avance aux communes aspirations de leur cœur ; car c'était donner à chacune d'elles, pour les deux moitiés de son existence, quelqu'un à aimer et quelqu'un qui l'aimerait, savoir : des parents, puis des enfants. — D'abord, un mot des parents. Dieu a voulu que chaque individu eût à la fois deux parents ; en d'autres termes, un père et une mère. C'était une décision de haute sagesse ; car la paternité humaine est une tâche assez compliquée, assez laborieuse, d'assez longue durée, pour devoir être partagée entre deux personnes. Ne comprend-elle pas deux sortes de travaux : les travaux du foyer et les travaux du dehors ? Et n'impose-t-elle pas deux ministères bien distincts : le ministère de l'autorité et le ministère de l'amour ? D'ailleurs, ce partage des charges paternelles entre deux personnes offrait l'avantage de rendre plus rares parmi les enfants l'affreux malheur d'être orphelin. — Un mot aussi des enfants. Dieu n'a pas créé la paternité pour servir de jouet aux viles passions de l'humanité déchuë. Il en a fait, au contraire, une chose souverainement digne de respect ; car elle as-

socie les parents à une œuvre divine. Lorsque Dieu donna au premier homme une épouse, il prononça cette grave parole, qui s'applique à tous les époux honorés du privilège de la fécondité : « *Ils seront deux dans une même chair.* » (Math., XIX, 5). L'être en qui le père et la mère se retrouvent dans l'unité d'une même chair, c'est l'enfant. Mais la parole divine n'est-elle pas, en un sens, aussi vraie de Dieu, d'une part, et, d'autre part, des parents, que du père et de la mère ? L'enfant se compose d'un corps et d'une âme. Si les parents lui donnent son corps, Dieu lui donne son âme. Et ces deux créations se rejoignent, elles aussi, dans la même personne. La paternité met donc en contact Dieu et les parents, et cela conformément à la parole divine, « *dans l'unité d'une même chair.* »

Envisagé de cette hauteur, le droit à la paternité est digne d'être mérité, par conséquent mis à certaines conditions. Ces conditions sont celles que lui fait le mariage chrétien : l'unité, l'indissolubilité, et d'autres encore dont nous parlerons bientôt. Quand un jeune homme et une jeune fille acceptent ces conditions, et cette acceptation se réalise en contractant mariage, ils se rendent dignes, celui-là d'être père, celle-ci d'être mère. Ils donnent, en effet, à Dieu et à son Eglise, sous la foi des serments les plus sacrés, les garanties exigées par les intérêts de l'enfant et par ceux des époux eux-mêmes. Dès lors, la paternité devient pour eux cette chose non seulement légitime, mais grande, mais méritoire, mais capable de s'élever, sous l'action des hautes pensées et des sentiments chrétiens qu'on y mettra, au niveau des plus sublimes vertus. Au contraire, en dehors des conditions du mariage chrétien, la paternité n'est que l'abus sacrilège d'une faculté quasi divine. C'est une faute très grave contre la loi des bonnes mœurs. C'est l'usurpation criminelle d'un droit qu'on n'a point, parce qu'on ne s'est pas mis dans les conditions voulues pour le mériter. Enfin c'est un préjudice irréparable causé à ses victimes. Car il compromet en elles tout un ensemble de choses souverainement dignes d'être sauvegardées, savoir : l'honneur du père, l'honneur et l'avenir de la mère, l'honneur et l'avenir de l'enfant. J'ai dit : l'honneur du père : c'est désormais un homme disqualifié et dépourvu de valeur morale ; — l'honneur de la mère : c'est une femme déchuë et, comme telle, indigne de tout mariage honorable ; — l'honneur et l'avenir de l'enfant : malgré son innocence, ce pauvre petit apportera en naissant une tare ou, si vous l'aimez mieux, un second péché originel, dont il lui faudra rougir pendant toute sa vie. Et puis, qui subviendra à son entretien et à son éducation ? Il court grand risque d'être renié par ses auteurs et odieusement abandonné à l'assistance publique... Une paternité comme celle-là n'est pas seulement un crime ; c'est une honte. Elle attire et attirera toujours le mépris public...

IV

Il ne me reste plus qu'à dire un mot des cérémonies propres au sacrement de mariage.

Le mariage a toujours été, pour les époux dont il consacre l'union, pour leurs parents et leurs amis, l'occasion d'une fête plus ou moins solennelle, mais toujours joyeuse. C'est avec raison. Car il résout d'angoissantes questions d'avenir, fixe des destinées jusque-là incertaines ; et fait à cet avenir et à ces destinées des promesses auxquelles croient tous les intéressés et dont ils se réjouissent. Comment pourraient-ils s'empêcher de donner un libre essor à leur allégresse, de célébrer leurs espérances, de remercier Dieu des heureux auspices sous lesquels se fonde la nouvelle famille, de la mettre sous sa protection par d'ardentes supplications ? L'Eglise, qui est une bonne et tendre mère, s'associe avec empressement à leur joie, à leurs actions de grâces et à leurs prières. Elle leur ouvre largement la porte de ses temples. Elle délègue ses prêtres pour recevoir leurs serments. Elle leur donne ses meilleures et plus sincères bénédictions.

Les époux sont là, dans son sanctuaire, avec leurs témoins, leurs familles et les familles de leurs amis. Ils se rapprochent du prêtre. Celui-ci commence par une exhortation destinée à leur rappeler l'importance et la sainteté du sacrement qu'ils vont recevoir, les dispositions dont ils ont besoin pour en être dignes, les nouveaux devoirs dont ils vont assumer la charge. — Je ne me permettrai ici qu'une remarque ; elle aura pour objet de signaler l'idée fausse qu'on se fait habituellement de cette allocution. On lui demande souvent de prendre les allures d'un panégyrique à la gloire des deux époux et de leurs familles. C'est bien à tort. Le prêtre n'est point là pour distribuer des louanges, mais pour donner un enseignement et faire entendre une exhortation. Si les époux, ou leurs parents, ont accompli des œuvres dignes de donner lieu à des encouragements particuliers, le prêtre peut les exploiter. Aller plus loin serait hors de propos.

Quand le prêtre a terminé son allocution, il demande à chacun des deux fiancés s'il veut prendre l'autre pour époux. Ceux-ci répondent, l'un après l'autre, par ce *Oui* dans lequel s'exprime le contrat qui, comme nous l'avons dit, constitue l'essence du sacrement. Ce consentement mutuel des deux époux bien constaté, le prêtre les engage à se donner la main droite ; et, sur ces deux mains réunies, il dit : « *Je vous unis par les liens du mariage, au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit.* » Puis il bénit l'anneau qui sera, entre eux et aux yeux de tous, le signe de leur union, et il le remet à l'époux qui le place au doigt de son épouse. Pendant cette imposition de l'anneau conjugal, le prêtre trace de nouveau sur les époux le signe sacré de la croix, et répète : « *Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit.* » Enfin, il récite l'Oraison dominicale, et après quelques invocations une prière où il demande, pour le mariage contracté conformément à l'institution divine, la protection du Tout-Puissant.

Je rappelais tout à l'heure comment N.-S. Jésus-Christ assista, dès son entrée dans la vie publique, aux noces de Cana. L'Eglise entend qu'il intervienne aussi bien et mieux encore dans le mariage de ses

enfants. A cet effet, elle offre, tout après sa célébration, le divin sacrifice de la messe. Là, l'Homme-Dieu descend sur l'autel, auprès des époux. Là, il prie pour eux, et pour la famille dont ils viennent de jeter les fondements. Là, il s'offre à Dieu son Père pour leur obtenir toutes les grâces dont ils auront besoin durant cet avenir long et obscur dans lequel ils viennent d'entrer. Là, il veut que leur soit donnée en son nom la solennelle bénédiction connue sous le nom de *bénédiction nuptiale*.

La bénédiction nuptiale se donne aux deux époux, mais spécialement à l'épouse. Elle consiste en une prière des plus belles et dans laquelle l'Eglise a mis tout son cœur. Cette prière rappelle à Dieu comment il a établi le mariage au premier jour de l'espèce humaine, comment il l'a béni d'une bénédiction qui a survécu et à la chute d'Adam et aux malédictions du déluge, comment il en a fait une image de l'union du Christ avec son Eglise. Elle le supplie de prendre sous sa protection la jeune femme et de lui accorder les grandes vertus des saintes d'autrefois, particulièrement les vertus propres à son nouvel état. Enfin, elle lui demande, pour les deux époux, une heureuse vieillesse avec le bonheur de voir les enfants de leurs petits-enfants. Les époux s'agenouillent, pour recevoir de plus près cette bénédiction, sur les marches de l'autel. — Ce n'est pas tout. Comme si toutes ces bénédictions ne suffisaient point à satisfaire sa sollicitude et son amour, l'Eglise veut que le prêtre, avant de bénir l'assistance, à la fin de la messe, bénisse encore une fois les époux et demande au Dieu des patriarches Abraham, Isaac et Jacob, d'accomplir en eux ses bénédictions et de les conduire à la vie éternelle.

*
* *

Ne trouvez-vous pas, maintenant, que S. Paul a exprimé une vérité quand il a écrit, à propos du mariage, que c'est « *un grand sacrement* » ? Oui, le mariage chrétien est grand : grand par son caractère, grand par le rôle vraiment sacerdotal qu'il prête aux époux dans sa célébration, grand par les droits qu'il confère, grand par les grâces qu'il apporte, grand par les devoirs qu'il impose, grand par les bénédictions dont l'Eglise l'honore. Et, laissez-moi l'ajouter, sa sainteté égale ses grandeurs.

Traitez donc désormais le mariage avec respect ! Cessez d'en parler, comme on le fait trop souvent, sur un ton de plaisanterie et de badinage ! Revenez un peu à la manière de dire de nos aïeux, qui se plaisaient à l'appeler « *le saint état du mariage.* » Vous qui avez déjà embrassé ce saint état, reprenez à son égard la haute appréciation dont il est digne ! Et vous qui vous croyez appelés à y entrer un jour, préparez-vous au mariage comme à la plus grave et la plus auguste des démarches que vous ayez encore à faire pendant votre séjour ici-bas ! Ainsi soit-il.

LES SAINTS DE LA VIEILLE FRANCE

XVI

S. ROBERT DE MOLESMES ET DE CÎTEAUX (1017-1110)

Dans ces temps troublés où S. Grégoire VII s'appliquait avec une incroyable énergie à rétablir l'antique discipline de l'Eglise, où les princes et les rois nous apparaissent sans mœurs et sans frein, livrés à des guerres incessantes qu'essaie de paralyser la trêve-Dieu, on rencontre à la fois des désordres effroyables et une foi puissante. Cluny même, trop riche, se relâche, les monastères ne sont plus des sanctuaires qui abritent l'austère vertu, et les âmes éprises de sacrifice et de perfection se réfugient dans des ermitages solitaires.

Alors Dieu suscite un grand réformateur, Robert de Molesmes, qui sera aussi le fondateur de Cîteaux, l'abbaye rivale de Cluny.

I

Robert naquit aux environs de Troyes en 1017. On raconte que sa mère Ermengarde, lorsqu'elle le portait, vit en songe la Vierge Marie qui lui présentait une bague d'or en lui disant : « Je veux que l'enfant à qui tu donneras le jour me soit fiancé par cet anneau. » Cet enfant prédestiné appartenait à une très noble famille, mais il s'éloignait des plaisirs du monde et n'aimait que l'étude, la piété, la contemplation, la solitude.

A quinze ans, il revêt l'habit bénédictin à l'abbaye de St-Pierre de la Celle, dont il devient prieur. Sa renommée de sainteté se répand et les religieux de St-Michel de Tonnerre le choisissent pour abbé. Mais ils étaient atteints eux-mêmes de la contagion du siècle ; après quelque temps Robert les quitte pour rentrer à la Celle, d'où il fut envoyé comme prieur à St-Ayoul de Provins, qui dépendait de la Celle.

Pendant qu'il dirigeait cette abbaye, un jour deux frères traversaient la forêt de Colan, deux chevaliers impies et ambitieux. Ils eurent tous deux la même pensée scélérate : « Si je tuais mon frère, j'hériterais seul de la fortune paternelle et je ne l'aurais pas comme rival au prochain tournoi. » Ils y résistèrent, mais ils en gardèrent du remords, et se confessèrent à un ermite prêtre qu'ils rencontrèrent. La grâce les toucha, ils se confièrent leur faute, se demandèrent pardon et prièrent l'ermite de les recevoir comme disciples. Plusieurs vinrent s'adjoindre à eux et, connaissant les goûts et la sainteté de Robert, ils le supplièrent de diriger leurs âmes, qui voulaient expier et se donner tout à Dieu. Comme ils avaient de hautes influences, ils lui en firent donner l'ordre par le pape Alexandre II.

D'autres les rejoignirent, en particulier Albéric, qui devait être le deuxième abbé de Cîteaux, et ils se trouvèrent réunis au nombre de treize. Ils cherchèrent dans la forêt de Colan, près de Tonnerre, l'endroit le plus solitaire, choisirent sur les bords de la Laigne un lieu appelé *Molismus*, ou Molesmes,

qui appartenait au jeune comte de Vermandois, Simon de Crépy, et se trouvait sous la juridiction de l'évêque de Langres, Raynald, de Bar-sur-Seine.

Ils abattent des arbres, construisent des cellules avec des branchages, défrichent, sèment, travaillent, prient, dans la joie de la contemplation et de la pauvreté. Ils trouvaient le ciel dans leurs humbles cabanes. Un jour, l'évêque de Troyes, Hugues de Dampierre, les visite en passant, ils ne peuvent lui offrir que des légumes et des fruits. Mais une paix si douce rayonnait sur les fronts qu'il s'en retourna ravi. Il s'en souvint, car, l'année suivante, étant sans provisions, sans ressources ni argent, ils vinrent à Troyes dans un dénuement qui excitait la pitié ; l'évêque apprenant leur arrivée les accueillit et les renvoya avec un chariot chargé de vivres.

En ce moment arrivait un jeune Anglais, d'une famille noble et opulente, Etienne Harding, élevé au monastère de Shirburn, qui était venu perfectionner ses études en France et en Italie. Il cherchait une retraite fervente où il pût s'adonner aux choses de Dieu ; on lui parla de Molesmes. Il s'y rendit avec un ami, poussé par une inspiration divine, et il y demeura. Son ami ne voulut pas y rester avec lui, et Etienne, le voyant s'éloigner, dit son biographe, « éprouva un déchirement de cœur semblable à celui qu'il avait ressenti à Shirburn, le jour où revêtant l'habit bénédictin, il avait quitté son père, sa mère, sa famille et ses richesses. »

Robert, Albéric et Etienne Harding seront les trois premiers abbés de Cîteaux.

II

L'évêque de Langres avait donné à Robert le prieuré de Sexfontaines. C'est là qu'un jour il reçut la visite de S. Bruno, qui, converti à la vie religieuse par un grand coup de la grâce, était en quête d'une solitude retirée et sauvage pour y vaquer au salut de son âme. Robert était l'ami de Hugues de Châteauneuf, évêque de Grenoble ; il lui adressa le jeune et brillant converti qui s'en alla fonder l'Ordre des Chartreux dans les montagnes abruptes du Dauphiné. Pour lui, il eut la douleur de voir ses moines se relâcher de leur ferveur première. Le monastère était devenu riche, à la suite de généreuses libéralités, et le fondateur gémissait parce que l'esprit de pauvreté diminuait. Il réunit ses religieux et leur dit : — « Nous ne pratiquons pas intégralement la règle de notre père, le patriarche Benoît. Nous négligeons le travail manuel, que tous les Pères du désert ont tenu en grand honneur ; et auquel s'adonnait S. Paul lui-même. Quoi ! nous mangerons la substance des autres et nous participerons ainsi aux péchés des hommes ? Est-ce là ce que vous êtes venus chercher au désert ? Revenons dans la voie suivie par nos pères et nous conquerrons ainsi la couronne promise aux généreux soldats du Christ. Travaillons pour gagner notre habillement et notre nourriture. Renonçons aux fourrures et attachons-nous aux exemples donnés par S. Maur au monastère de Glanfeuil. Maintenons les coutumes des Gaules, telles qu'elles sont observées à Cluny, à Tours et dans toutes les Congrégations régulières. »

Ce discours déplut à la majorité des religieux. Alors S. Robert prit le parti de déposer sa crosse abbatiale, et il quitta Molesmes emmenant avec lui Albéric et Etienne Harding, qui voulurent le suivre dans sa solitude d'Or ou Haur, parmi des moines pieux et austères, très attachés à leur règle.

Bientôt les religieux de Molesmes reconnurent leur faute. N'osant le prier de revenir, ils manifestèrent leur repentir au Pape et le supplèrent de leur renvoyer leur fondateur. Le Souverain Pontife accueillit leur requête, et par un bref il ordonna à Robert de reprendre le gouvernement de Molesmes. Le bon religieux ne savait qu'obéir : il revint avec ses compagnons et la paix régna comme autrefois. Mais les germes de division subsistaient, avec les souvenirs d'indépendance. Etienne en souffrait ; il confia sa peine à Albéric et ils résolurent de bâtir une abbaye où la règle de S. Benoît serait observée dans toute son intégrité et sa beauté. Ils s'en ouvrirent à Robert, qui les approuva. Alors ils quittèrent Molesmes, avec toutefois la permission du Siège Apostolique, représenté par Hugues, archevêque de Lyon et légat du Pape, qui leur remit une lettre exposant nettement les motifs de leur départ.

Le saint abbé Robert partit donc, n'emportant qu'un livre d'offices pour le copier, avec les vêtements et les vases sacrés nécessaires pour célébrer la messe. Vingt et un moines l'accompagnèrent.

Ils parcoururent la forêt de Cîteaux, cherchant un endroit propice pour leur abbaye. Une légende prétend qu'arrivés à cinq ou six lieues de Dijon, Robert entendit une voix mystérieuse qui lui dit : « *Siste hic*. Arrête ici ! » De là le nom de Cîteaux. Ce lieu qui dépendait du diocèse de Chalon-sur-Saône appartenait à Eudes Borel, duc de Bourgogne, qui le céda à Robert. Celui-ci l'accepta au nom de la Vierge Marie. Il fut élu abbé, et il choisit Albéric comme prieur, et Etienne Harding comme sous-prieur.

Les moines se mirent à défricher et à assainir, car c'étaient des marécages où croissaient des joncs et des glaïeuls ; la prière retentit parmi les forêts avec le chant des oiseaux, et les âmes s'épanouirent à l'aise sous le soleil de Dieu, dans une atmosphère heureuse de grâce et de paix.

Ceux de Molesmes recoururent de nouveau au Pape pour obliger leur fondateur toujours regretté à retourner parmi eux. Le pape était Urbain II, un Français ; il remit cette affaire à Hugues de Lyon, qui persuada au bienheureux d'obéir au désir du Siège Apostolique.

Robert revint donc à Molesmes avec deux religieux, mais jamais il n'oublia ses fervents disciples de Cîteaux. « Je vous affligerais trop, leur mandait-il, si ma langue pouvait servir de plume, mes larmes d'encre et mon cœur de papier... La distance ne sépare pas ceux que la charité réunit dans le Christ Jésus... Que Molesmes ait mon corps, puisque l'obéissance l'a voulu ; mais mon âme est à vous ; son amour et ses désirs sont à Cîteaux... »

« L'obéissance l'a voulu ! » Cet homme qui n'avait fait qu'obéir toute sa longue vie eut enfin la joie de voir ses religieux de Molesmes lui obéir en

toutes choses, et observer en toute allégresse sa chère règle de S. Benoît. Quand il mourut, la nuit du 21 mars 1110, en la fête de S. Benoît, on vit deux arcs-en-ciel qui se rejoignirent et, au point de jonction, une croix lumineuse avec un nimbe de couleurs brillantes et variées. C'était le symbole de Cîteaux qui devait, comme un astre radieux et bien-faisant, éclairer, réchauffer et sanctifier des milliers d'âmes.

XVII

LE BIENHEUREUX ALBÉRIC

Le bienheureux Albéric fut le deuxième abbé de Cîteaux.

Jeune il s'était attaché à S. Robert, et il quitta avec lui Molesmes, à cause de la conduite relâchée des moines. Ceux-ci n'étaient pas de mauvais religieux, mais des religieux tièdes, sans ferveur, aimant les aises de la vie. Ils appelèrent une première fois leur abbé qui, sur l'ordre du Pape, revint, ramenant ses fidèles compagnons Albéric et Etienne Harding. Les moines n'avaient pas changé, ils n'observaient point la règle bénédictine. Les deux amis déclarèrent à l'abbé qu'ils ne se supportaient plus dans cette solitude, où ils étaient venus pour se conformer strictement aux observances fixées par le patriarche Benoît, et qu'ils voulaient mener vraiment la vie de moine dans une autre retraite. Le légat du Pape, Hugues, archevêque de Lyon, les félicita de leur noble dessein et leur donna une lettre qui leur permettait de l'accomplir.

S. Robert vint donc avec ses deux compagnons s'établir dans un endroit retiré et sauvage appelé *Cistercium* ou Cîteaux. Ce lieu appartenait au pieux duc de Bourgogne, Eudes Borel, qui leur accorda une forêt inculte, leur demandant seulement le secours de leurs prières. L'évêque de Chalon-sur-Saône, Gauthier, bénit leur entreprise et ils bâtirent quelques huttes faites de branches entrelacées, qu'ils appelèrent le Moutier Neuf, *monasterium novum* ; Robert en fut l'abbé.

C'était en 1098, le 21 mars, pendant la première croisade.

I

Le costume fut ramené à la simplicité austère de la règle, et à la couleur primitive, la couleur gris-noir. Ils ne voulurent posséder ni prieurés, ni domaines, ni fermes, « s'engageant pauvres dans la royale pauvreté du Christ. » Ils vivaient du travail de leurs mains, dormaient sur la planche nue, tout habillés, et se levaient au milieu de la nuit pour chanter « la louange perpétuelle, » les Matines ; puis, quand l'aube blanchissait le ciel, les Laudes, Prime et la messe. Ils jeûnaient depuis les ides de septembre (l'Exaltation de la Sainte Croix) jusqu'à Pâques, tous les jours, sauf les dimanches. C'était la vraie vie de pénitence qu'ils avaient rêvée. Ils chantaient le chant ambrosien, mais leurs âmes chantaient un chant supérieur, des mélodies angéliques, elles débordaient des allégresses du sacrifice ; nulle part il n'y avait plus de félicité spirituelle, parce

que nulle part Dieu n'était mieux loué, nulle part la mortification librement recherchée n'était plus joyeuse.

Ce bonheur ne dura guère qu'un an. Les moines de Molesmes, eux, ne connaissaient point cette heureuse allégresse, parce qu'ils vivaient en dehors de la règle, en dehors de l'ordre. Ce n'étaient pas des religieux pervers ; mais si de grandes grâces sont attachées à la vie religieusement ordonnée, où l'on fait sans cesse la volonté de Dieu, où l'on obéit toujours, où l'âme est constamment en haleine, active, vigilante, ces pauvres moines en étaient privés.

S. Robert leur avait laissé pour abbé un bon religieux, Geoffroy, qui tenait à l'honneur du monastère et à la perfection des âmes. Il excita en eux des sentiments de repentir, et ils envoyèrent une députation au pape Urbain II, le priant de faire revenir une seconde fois leur fondateur. Le Pape manda à Hugues de Lyon « qu'il lui serait agréable de voir le vénérable abbé quitter son désert de Cîteaux et retourner à Molesmes. » Mais l'opinion était montée contre ces moines versatiles, le légat dut réunir deux conciles pour régler cette question. Enfin S. Robert put accomplir le désir du pape et revenir à Molesmes. Albéric fut élu abbé de Cîteaux et reçut de l'évêque de Chalon la bénédiction abbatiale.

Il demeurait à Cîteaux avec treize religieux, ne se consolant point du départ de S. Robert, son maître, son ami, son conseiller, le père de son âme et la lumière de sa vie. On avait bâti un sanctuaire dédié à la Sainte Vierge ; il se mit à construire des édifices réguliers alentour, creusant des fondations, coupant des arbres pour les charpentes, portant sur ses épaules vieillissantes du bois, des pierres, du mortier, tout en récitant des psaumes de David. Et quand les frères se reposaient, il continuait encore ses saintes oraisons. A peine s'était-il étendu sur sa planche que le temps était venu de se rendre aux Matines. Ce qui soutenait la jeune communauté, c'était le culte de la Sainte Vierge : « Elle était la lumière du pieux abbé, disent les Annales de Cîteaux ; et lui, il était la lumière du bienheureux Etienne Harding, et celui-ci était la lumière des frères, et les frères qui recevaient la lumière obéissaient sans retard à ceux qui étaient la lumière. »

Jusque là ils portaient le vêtement austère de S. Benoît. « Or, une nuit, pendant que le bienheureux Albéric et ses religieux chantaient en chœur les Matines, la Vierge, mère de Dieu, environnée d'une légion d'esprits célestes, apparut dans une auréole lumineuse. Elle portait dans ses mains un manteau d'une éclatante blancheur et s'arrêtant devant Albéric, elle le lui présentait. Quand la vision disparut, ils se virent tous revêtus d'habits blancs. » (Boll.).

Ce fait est raconté par nombre d'auteurs graves et l'on ne voit pas pourquoi il serait nié ou révoqué en doute. Dans toutes les communautés naissantes on en signale de semblables. Ceux qui embrassent ce genre de vie sont animés au plus haut point de l'esprit de sacrifice ; ils sont prêts à souffrir avec courage les pénitences, la dureté des intempéries, les jeûnes et les disciplines ; mais ils sont hommes,

après tout, et Dieu connaît la mesure des endurance humaines. Il les traite comme des enfants généreux qui ont tout abandonné pour lui ; il se manifeste à eux sous des formes que le monde ne comprend pas, dont il sourit même, car il ne comprend pas la paternité divine, et que les vrais enfants de Dieu ont besoin de ces prodiges intimes, de ces douces apparitions, de ces gâteries surnaturelles pour les soutenir dans leur rude vie et l'envelopper des charmes nécessaires. Une des grandeurs de Dieu, c'est de se faire petit et caressant pour ses dévots serviteurs.

II

Les treize religieux de Cîteaux étaient en butte à mille difficultés, aux prises avec la jalousie et la haine, même de leurs frères de Cluny, et de presque tous les Bénédictins de France. C'était un Ordre nouveau qui se formait, jeune, avec la fraîcheur d'une foi à transporter les montaignes, des fondateurs dont on exaltait les vertus, des faveurs célestes merveilleuses qu'on se racontait de maison en maison ; il y eut une sorte de conspiration contre lui, conspiration de persiflage, de mépris peut-être, cette conspiration des gens de bien qui s'attaquent non pas aux personnes, ce que la charité leur interdit, mais à une société dont on suspecte le zèle, les manières, les intentions. Tentations fréquentes, qui flattent l'amour-propre, et dont on ne perçoit pas le danger. On y succombe inconsciemment, avec d'autant plus de facilité que les consciences finissent par s'accommoder de ces subtilités coupables. N'est-ce pas à ces agissements que Cîteaux naissant dut de n'avoir pas un seul novice pendant neuf ans ? Albéric s'en affligeait et s'en plaignait avec larmes à la Sainte Vierge. Elle lui apparut un jour, dans son angoisse, et lui dit : « Ne crains pas. Cet Ordre se propagera d'une façon merveilleuse. Je le protégerai et je le défendrai moi-même jusqu'à la fin des siècles. »

Il eut alors la pensée de solliciter l'approbation du Siège apostolique, afin d'obtenir les faveurs que le pape Urbain II avait accordées à Molesmes. Les deux frères, Jean et Ilbod, allaient partir pour Rome quand les deux cardinaux Jean de Sainte-Anastasie et Benoît de Sainte-Eudoxie, légats du Saint-Siège, s'arrêtèrent à Cîteaux. Ils furent frappés de la ferveur de la communauté et remirent aux deux envoyés une lettre pour le pape Pascal II. Hugues de Lyon et Gauthier, évêque de Chalon-sur-Saône, y joignirent de flatteuses attestations : « Les frères de Molesmes, qui n'ont pas eu le courage de suivre leur exemple, disait Hugues de Lyon, et d'autres religieux du voisinage, — il visait Cluny, — ne cessent de les harceler et de les persécuter injustement, *eos infestare et inquietare*. » Le Souverain Pontife s'émut de cette persécution et les plaça sous la protection immédiate du Saint-Siège : « Non seulement vous avez renoncé aux délices du siècle, leur disait-il, mais vous avez trouvé trop douces encore les coutumes d'un monastère dont l'austérité même vous paraissait un relâchement. » Et il menaçait d'excommunication quiconque « enfreindrait ce décret d'immunité. »

Pendant ce temps, la jeune communauté de Cîteaux pratiquait la règle dans toute sa rudesse. Albéric

sougeait aux moyens d'accueillir convenablement les voyageurs et les pèlerins, de secourir la misère du peuple, et il s'était adjoint des frères convers qui l'aidaient à défricher, à semer, à récolter. Ils n'assistaient pas au chant des offices, et pendant la journée ils travaillaient dans les champs. Quand ils entendaient la cloche, ils laissaient un instant leur outil de travail pour se recueillir et prier, puis se remettaient à leur labeur, et chaque année un sillon s'ajoutait aux sillons cultivés.

En l'année 1104, un clerc de Vendœuvre qui achvait ses études à Lyon eut une vision. Il vit la Jérusalem céleste dans toute sa splendeur, mais il ne pouvait l'atteindre parce qu'elle était entourée d'un fleuve profond. Il aperçut alors sur la rive douze pauvres qui lavaient leurs tuniques. Il demanda qui ils étaient. Celui qu'il interrogeait répondit : « Ce sont de pauvres pénitents. Ils lavent leurs péchés dans les eaux de la pénitence et je les aide. Je suis le Fils de Dieu et ils ne peuvent rien sans moi. Quand ils auront lavé leur tunique, ils entreront dans cette belle cité qui est le paradis où je règne. »

Le clerc raconta sa vision à l'évêque de Chalon-sur-Saône. Le prélat pensa qu'il était appelé à la vie religieuse et l'envoya à Cîteaux. La porte du monastère était une claie d'osier à laquelle était suspendu un marteau qui frappait sur une barre de fer. Il leva le marteau, le portier accourut. Dans ce portier il reconnut l'un des douze pauvres qu'il avait vus sur la rive du fleuve. Il courut se jeter aux pieds d'Albéric, le suppliant de l'admettre au nombre de ses religieux. Ce fut le premier novice.

D'autres vinrent plus tard, nombreux et fervents. La Sainte Vierge, à laquelle l'Ordre s'était voué, leur apparaissait souvent pendant leur office, ou dans les champs, les encourageant à chanter ou à labourer, et même essuyant le front des moissonneurs. Un jour, un des frères eut une autre vision. Comme leur esprit était toujours tourné vers le ciel, l'heureuse pensée du ciel leur revenait volontiers pendant leur sommeil. Les cieux étaient ouverts, sur des trônes étincelants il aperçut les anges, les patriarches, les apôtres, les saints, et des religieux de tous les Ordres. Il chercha vainement parmi eux des Frères cisterciens, et comme il s'en plaignait à Marie leur patronne : « Ils me sont si chers, mes fils de Cîteaux, dit-elle, que je les garde sur mon cœur. » Et entr'ouvrant son ample manteau, elle lui montra une foule de religieux de sa famille.

Le Bienh. Albéric pouvait mourir en paix. Il avait reçu les leçons de S. Robert de Molesmes, il les avait pratiquées et fait pratiquer par ses religieux ; il avait beaucoup souffert des vexations du dehors, de la pénurie des novices ; mais ses moines étaient dociles, mortifiés, animés de cet esprit d'humilité qui prévient les divisions et fonde les âmes dans la paix et la joie ; la Sainte Vierge l'avait rassuré sur l'avenir de l'Ordre. Cet avenir de mérites et de gloire, il ne le verrait pas, mais il avait confiance en Marie, et c'est en prononçant cette invocation : *Sancta Maria, ora pro nobis*, qu'il rendit sa belle âme à Dieu le 26 janvier 1109. Il apparut plusieurs fois à ses

religieux, au chœur, à l'oraison ou dans les champs. Son souvenir, son image planait toujours sur Cîteaux pour y maintenir les saintes traditions.

POUR UNE FÊTE D'ANCIENS D'UN PATRONAGE

ŒUVRE NÉCESSAIRE QU'IL FAUT AIDER

Mes bien chers frères,

Le Directeur d'un des plus grands et meilleurs patronages de Paris, a écrit dans son bulletin : « Qu'est-ce qu'un patronage ? Cela dépend ! Pour des voisins tranquilles, c'est un voisinage bien incommode et bien bruyant. Pour les sonnettes de la rue, une perpétuelle menace. Pour les grandes sœurs, un travail peu rémunérateur, mais périodiquement assuré : des pièces nombreuses à mettre aux culottes des petits frères. Pour les mamans occupées, un bon débarras et un casse-tête de moins pendant quelques heures. Pour la bourse des bienfaiteurs, une belle occasion de s'alléger. Pour le Directeur, des cheveux blancs et des rides précoces. » Et il ajoute : « On peut aller ainsi jusqu'à la huitième page du journal, sans qu'on ait rien défini. Mais pour ceux qui voient les choses d'un peu haut, le patronage c'est une école, une grande et sainte école d'honneur et de vertu, l'école où l'on fait non des savants, mais des hommes. »

C'est ce que je veux tout simplement vous rappeler ce matin, en redisant une fois de plus comment le patronage aide l'éducation du jeune homme, et comment le Directeur, les familles, les jeunes gens doivent lui apporter leur coopération.

I

Si l'enfant a besoin d'être instruit, il a plus besoin encore d'être élevé. Or l'œuvre de l'éducation, qui commence au sein de la famille dès le plus jeune âge, doit se poursuivre jusqu'à la maturité. La famille se fait aider pour cela par les maîtres de l'école ; et combien sages, les familles qui confient leurs enfants à des vrais maîtres qui, par leur foi chrétienne et leur zèle, savent mener de pair la culture des intelligences et la culture des âmes dont ils ont la responsabilité !

Après l'école, c'est le patronage qui continue l'œuvre commencée. Œuvre qui devient de plus en plus difficile et en même temps de plus en plus capitale.

C'est de 13 à 25 ans que l'enfant devient un homme physiquement et moralement. Or, c'est pour le jeune homme l'âge des grandes crises.

La crise de la foi. Sorti de l'école, sorti du catéchisme, l'enfant est lancé dans le monde du travail. Qui rencontre-t-il aux bureaux, au magasin, dans l'atelier ? Des enfants, des jeunes gens, des hommes qui n'ont jamais eu ses croyances, qui les ont abandonnées ou qui les combattent.

S'il vient à l'église, s'il vient au patronage, l'enfant est moqué. Et n'oubliez pas que l'enfant a besoin d'un courage plus grand pour dominer une moquerie que pour répondre à un coup de poing par la riposte. Et quand la moquerie et le sarcasme se renouvellent chaque jour, l'enfant se lasse vite de lutter et le respect humain est capable d'engloutir cette petite âme-là dans la foule de toutes celles qu'il a déjà perdues.

A la moquerie se joint souvent le blasphème. On essaie de convaincre le jeune homme qu'il n'est qu'un sot, que les mystères religieux sont des duperies, des histoires pour les enfants, et par le mensonge on infuse dans les âmes le doute.

Ajoutez à cela la tendance de l'enfant qui préfère le plaisir à l'effort, le jeu à la piété, et vous comprendrez combien facilement le jeune apprenti abandonnera la prière, l'assistance à la messe et tous ses devoirs de chrétien.

La crise des sens. La famille a préservé comme un trésor la pureté de son petit garçon. Le catéchisme a recommandé et ordonné à celui-ci de chasser les pensées, d'éviter les conversations, de fuir les compagnies qui pouvaient diminuer la pureté limpide de son âme. Et voici que devant les questions qui se posent à sa curiosité, le jeune homme croit trouver leur solution dans les conversations de camarades éhontés qu'il rencontre inévitablement sur son chemin. N'est-il pas vrai, m. f., que tout conspire contre la pureté de nos enfants ? Il nous est impossible de leur dire : « Vous ne verrez pas, » quand les affiches qui s'étalent sur nos murs sont couvertes de titres évocateurs. Il nous est impossible de leur dire : « Vous n'entendrez pas, » quand les conversations du lundi matin à l'atelier, au magasin, au bureau, sont trop souvent des récits dont les moindres termes vous feraient rougir.

Alors, si l'enfant ne trouve pas près de lui un père ou une mère qui l'éclaire, un prêtre ou un véritable ami qui lui dise : « Prends garde ! » et lui montre la vraie route, cette âme de jeune homme va s'égarer, va sombrer, et peut-être ne pourra plus jamais se relever. Et c'est elle qui fera entendre une fois de plus cette plainte amère : « Ah ! si j'avais su ! »

La crise du cœur. Chers parents, ne vous étonnez pas de ce que je vais dire. Il arrive un âge où votre affection ne suffit pas à vos enfants. Ne vous en faites pas de chagrin. Le cœur de l'enfant se développe comme son corps et son esprit ; et un jour viendra où cette puissance d'aimer sera si grande qu'elle voudra se déverser et remplir en quelque sorte de jeunes âmes qui en auront besoin : les âmes de vos petits-enfants. Et c'est pour cela qu'il est une heure dans la jeunesse où le jeune homme se cherche des amis. Il a besoin de donner quelque chose de son cœur. Heure grave entre toutes ; car l'ami c'est un autre soi-même, et malheur au jeune homme qui ne choisit pas ses amis parmi les meilleurs ! Malheur surtout à celui qui croirait satisfaire plus vraiment son besoin d'aimer en recherchant l'affection d'une jeune fille ! Cette affection est d'autant plus dangereuse qu'elle commence trop tôt, qu'elle est plus secrète, et qu'elle n'a pas d'autre motif que de se sentir aimé.

Et à notre époque il y a toute une jeunesse qui a perdu ou qui peut-être n'a jamais eu le sens moral de la dignité. Voyez de ces gamins et ces gamines de quinze à vingt ans qui gaspillent le meilleur de leur âme, qui se font des promesses d'affection éternelle, mais qui en réalité profanent le grand don de l'amour. Aussi ne vous étonnez pas si après-demain, quand ils auront bâti leur foyer, celui-ci s'écroule dans la discorde et le divorce : ils ne lui avaient apporté pour assises que des cœurs déjà remplis de cendres.

Or, ces crises morales, m. f., tout jeune homme les connaît à un moment ou à l'autre. Qui va le soutenir, le défendre, l'éclairer, le relever, lui rendre confiance en lui-même après un égarement ? Le patronage ! Le patronage, qui dans ses causeries, ses conférences, ses cercles d'étude, entretiendra et défendra sa foi. Le patronage, qui par ses jeux honnêtes éloignera les dangers du dehors et soutiendra le jeune homme dans la lutte contre les passions. Le patronage, qui lui criera : *Cassé-cou !* quand il le verra s'incliner vers des affections dangereuses, et lui procurera des amis véritables, ceux qu'il gardera pour sa vie entière, et qui l'aidera à se façonner un cœur d'homme pour le jour où il devra fonder son foyer.

II

Et maintenant, m. f., je vous rappellerai que le patronage doit être une œuvre collective.

Le patronage, c'est l'œuvre du Directeur. Et vous savez le temps, la fatigue, la patience, le dévouement qu'il y apporte. « On a dit parfois, écrit le Directeur des Œuvres du Rosaire à Plaisance, que

les patronages étaient des groupements de jeux où le Directeur passait son temps à préparer des séances et à organiser des fêtes. Ceux qui ont dit cela n'ont jamais mis le pied dans nos œuvres ; ils n'ont jamais senti les angoisses que nous éprouvons en voyant les âmes assiégées par l'irréligion et l'immoralité. Ils n'ont pas compris que ce qui nous use dans nos patronages, c'est le combat journalier qu'on livre pour pénétrer des lumières de la foi les âmes auxquelles nous avons donné notre vie. »

Le patronage, c'est l'œuvre des familles. Certains ont pensé, quand on a fondé ces œuvres, que le patronage détruit la vie de famille. C'est faux ! Quand la famille peut garder l'enfant près d'elle, celui-ci doit y rester, il est dans le milieu providentiel et il ne devrait pas y en avoir de meilleur pour lui. Mais aujourd'hui où la vie est toute à l'extérieur et où la famille ne peut pas toujours garder l'enfant, le patronage est pour le jeune homme l'extension de la famille et par conséquent un moyen providentiel que Dieu lui offre.

La famille a donc intérêt à soutenir le patronage, et c'est son devoir. Que les parents ne croient pas trop à l'immunité de leurs enfants contre les crises que je viens de signaler ; qu'ils n'excusent pas le jeune homme quand le Directeur leur fait part d'un écart, d'une faiblesse ; qu'ils soutiennent l'autorité de celui-ci. Si le jeune homme soupçonne que ses parents donnent tort à M. l'Abbé, c'est fini. Du coup les parents ont ruiné l'action morale du prêtre et de l'œuvre qui aurait pu leur rendre de si grands services.

Le patronage, c'est l'œuvre des jeunes gens eux-mêmes. Combien de fois, chers amis, je vous l'ai dit : « Le patronage, c'est vous ! » ce qui veut dire que le Directeur, fût-il le plus habile, le plus dévoué, ne peut rien faire s'il a devant lui des jeunes gens égoïstes, indisciplinés et sans cœur. — Egoïstes : jeunes gens qui ne pensent qu'à eux et dont vous connaissez la formule : « Moi d'abord ! Que les autres se débrouillent, ça les regarde ! » — Indisciplinés : jeunes gens qui prenant au patronage ce qui leur plaît, viennent à leur guise, font ce qu'ils veulent, partent quand ils sont prêts, et habituellement gênent tout le monde. — Sans cœur : jeunes gens auxquels tout est dû, incapables d'efforts, de dévouement, naturellement de reconnaissance, et dès lors incapables d'être chrétiens.

Heureusement, m. f., vous n'êtes pas de ceux-là ; et nous en avons la preuve dans la fidélité de nos chers anciens, qui reconnaissent et sont prêts à dire hautement qu'ils doivent au patronage les heures les meilleures de leur jeunesse, que les efforts consentis pour lui être fidèles leur ont mérité des joies très douces, des amitiés inaltérables, et que c'est lui qui les a préparés et aidés à devenir des hommes.

Et je me permettrai d'ajouter que le patronage de Saint-Paul a lieu d'être fier de ses aînés.

* *

M. f., remercions Dieu d'avoir suscité les œuvres de jeunesse pour sauver nos enfants des grands périls que leur âge, le monde, le démon dressent devant leurs pas. Prions-le pour qu'il donne aux prêtres qui se consacrent à ces œuvres de dévouement les grâces dont ils ont si grand besoin. Demandons-lui de susciter de généreuses vocations, car il faut des apôtres pour les jeunes.

Pour notre part, considérons comme un devoir de soutenir par tous les moyens spirituels et matériels nos œuvres de jeunesse : ce sera travailler pour notre paroisse, pour nos jeunes gens et pour la gloire de Dieu. Ainsi soit-il.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 23 maii 1928.

EUG. LINDEKER, Vic. gen.

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de l'AMI DU CLERGÉ

Ami du Clergé du 31 mai-7 juin 1928

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Panégryrique de S. Antoine de Padoue. — Un modèle de piété séraphique, 321.

Triduum d'Adoration perpétuelle. — I. Le jour de l'Eucharistie, 325. — II. Le temple de l'Eucharistie, 328.

Conférences aux hommes. — XV. Le divorce, 331.

PANÉGYRIQUE DE S. ANTOINE DE PADOUE

UN MODÈLE DE PIÉTÉ SÉRAPHIQUE

*Israel germinabit sicut lilium,
et erumpet radix ejus ut Libani.*

Israël germera comme le lis ;
il s'élancera comme la racine du
Liban. (Osée, xiv, 6).

A étudier les gloires de la famille franciscaine, une des premières figures, et l'une des plus belles qui puisse, qui doive retenir l'attention, est celle de S. Antoine de Padoue. Après le séraphique Père, il n'est peut-être aucun saint de l'Ordre des Mineurs qui ait laissé dans l'histoire une trace plus lumineuse que le célèbre thaumaturge.

Les voix les plus éloquentes ont chanté ses louanges ; elles ont redit, avec la magnificence de l'art oratoire, l'illustration de son berceau, la puissance de son apostolat, la richesse de ses bienfaits. Le thème est inépuisable. Conformément au but d'édification fraternelle que nous nous sommes proposé, et pour répondre à vos propres désirs, nous étudierons en S. Antoine le modèle de piété séraphique.

La sentence du prophète Osée que nous avons citée, résume très heureusement les merveilles que nous avons à admirer dans la vie du saint, l'honneur de ses frères : « *Israel germinabit sicut lilium, et erumpet radix ejus ut Libani.* Israël germera comme le lis et s'élancera avec la puissance de la tige du Liban. » C'est par son incomparable piété que le saint de Padoue, *Il Santo*, a réalisé l'idéal prophétique.

C'est en effet par la pratique de la piété la plus suave que S. Antoine de Padoue se prépare à la plus sainte des vocations, la *vocation séraphique*. Vase d'élection, il sera porteur de la bonne nouvelle, Dieu confirmera sa parole par les miracles les plus extraordinaires ; c'est encore la piété qui fécondera son apostolat. Dans la splendeur de la cité des saints, il reste investi de la même puissance ; la piété explique toujours l'étendue de son crédit ; il est enrichi des bénédictions promises à ceux qui la cultivent avec amour.

I. — La vocation séraphique

Le lis figure souvent dans le blason des maisons royales, notamment dans les armoiries de la maison de France ; dans l'Ancien Testament, déjà, Dieu

ordonne de multiplier les fleurs de lis dans l'ornementation du temple. La raison ? C'est que le lis est le symbole de l'honneur immaculé et de la vertu sans tache. Nous nous expliquons dès lors pourquoi l'iconographie place entre les mains de S. Antoine de Padoue la tige d'un lis fleuri : il sera le lis de la famille séraphique.

Si nous parlons du lis des grandeurs humaines, les illustrations n'ont point fait défaut à son berceau. Par sa mère, la noble Thérèse Tavera, il avait en ses veines le sang de la lignée des princes d'Asuries ; par son père, Martin de Bouillon, il appartenait à la race illustre des Bouillon, dont Godefroy, roi de Jérusalem, fut l'honneur et la gloire.

Oublions le lis des grandeurs humaines ; s'il ne doit se corrompre, il peut se flétrir ; les splendeurs de notre lis sont immortelles. C'est sous les auspices de la Reine du ciel que germera la tige qui illustrera sa famille. L'enfant fut en effet baptisé dans l'église cathédrale de Lisbonne, dédiée à la Vierge Marie ; il reçut sur les fonts baptismaux le nom de Ferdinand.

Honneur à Thérèse Tavera ! elle sut comprendre le prix du trésor confié à sa tendresse maternelle, et l'enfant répondit aux espérances de ses pieux parents. Tel le lis qui s'élève vers le ciel avec une dignité princière. On remarquera en effet que, tout jeune, notre saint s'éloignait des sociétés bruyantes et se complaisait en l'église, aux pieds de la Madone ; d'autres fois, il dirigeait ses pas vers quelque monastère, et son âme s'ouvrant à la compassion, il aimait à verser ses aumônes dans le sein des pauvres.

La vertueuse mère comprit bientôt que ce beau lis, destiné au sanctuaire, avait besoin de la culture que seules peuvent donner des mains sacerdotales ; elle confia l'éducation de son fils aux chanoines de la cathédrale de Lisbonne. Nous aimons à contempler le jeune Ferdinand dans les blanches couleurs de son costume de clerc et nous pensons à celui dont le prophète a dit : « *Israel germinabit sicut lilium.* Israël germera comme le lis. »

Il ne faudrait point croire que la vertu s'acquière sans labour. Les premiers biographes insistent sur l'énergie dont le pieux adolescent fit preuve pour soumettre le corps au joug glorieux de l'esprit. Le lis qui croît au milieu des épines apparaît plus étincelant. Vaincu, l'enfer en vint à un projet monstrueux : le démon apparaît au pauvre petit clerc sous une forme hideuse ; il se précipite sur lui comme pour l'étouffer. Mais l'enfant s'est souvenu des leçons de sa vertueuse mère : de son doigt tout frêle, il a tracé sur la pierre le signe de la croix. O merveille divine ! sous la pression de ce doigt angélique la pierre a molli et la croix y est restée incrustée. Le pèlerin, qui monte au chœur de la cathédrale de Lisbonne, peut encore admirer l'empreinte sacrée, témoin de la victoire du saint, encore à l'aurore de la vie.

Nous ne serons donc pas surpris de voir le saint jeune homme s'éloigner du monde et venir, dans la fleur de ses premiers avrils, — il avait quinze ans, — sous les voûtes antiques de l'abbaye de

St-Vincent ; il y reçut avec une humble dévotion l'habit de chanoine régulier de St-Augustin. Son séjour toutefois ne devait point y être prolongé. Notre beau lis craignait-il que quelquel papillon doré de la cour ne vînt ternir sa candeur ? Epris du désir de la solitude, voulait-il être encore plus seul avec Dieu seul ? Peut-être. Toujours est-il qu'il demanda et obtint la permission de se retirer au monastère de Sainte-Croix de Coimbre.

C'est à l'ombre de ces cloîtres qu'il va continuer les études solides auxquelles il a été initié par les chanoines de Lisbonne. Pendant les longues années qu'il vécut en cette solitude, le jeune religieux se révéla un modèle de piété. Ses confrères ont conservé le souvenir de son zèle à scruter les Saintes Ecritures, de ses heureuses compilations patristiques ; l'athlète se préparait pour les futurs combats. Disons-le aussi, c'est là que notre saint gravit successivement les degrés de l'autel et, finalement, le lis sacerdotal s'épanouit dans toute sa splendeur, lorsqu'il fut ordonné prêtre.

Voici qu'une flamme nouvelle brûle au cœur du serviteur de Dieu. Le descendant des Bouillon est venu frapper à la porte du couvent de St-Antoine des Oliviers ; il demande aux Frères Mineurs qui l'habitent la faveur de revêtir la bure franciscaine et d'échanger son nom trop illustre contre celui du protecteur de cette solitude, contre celui d'Antoine sous lequel il sera désormais connu dans l'histoire. Est-ce l'ange de la chasteté qui a allumé au cœur du nouveau fils de François la flamme séraphique ? N'est-ce pas plutôt l'ange de l'amour ? Devant les reliques des cinq frères Mineurs martyrs, ramenés du Maroc, notre beau lis a ambitionné l'honneur d'être, lui aussi, impourpré du sang des martyrs.

II. — Apostolat fécond

La piété a fait germer le lis séraphique ; elle fécondera les labeurs de l'apôtre. Avant de s'élancer avec la puissance de la tige du Liban, le nouveau Mineur s'applique à la pratique de l'humilité. Il avait sans doute apporté du monastère de Sainte-Croix sa Bible surchargée de notes extraites des Pères ; mais, au témoignage de S. Bonaventure, dans ses premières années de vie franciscaine, il aimait mieux laver les écuelles que faire parade de science.

Cependant, les Supérieurs, se rendant à ses vœux, lui ont promis de l'embarquer pour la terre inhospitalière des Maures. Bientôt, il doit reconnaître que la volonté de Dieu l'appelle sous d'autres cieux moins meurtriers. Antoine, en effet, succombe non pas frappé par le cimeterre musulman, mais touché par le doigt de Dieu. Il se sent consumé par les ardeurs de la fièvre ; force lui est bien d'abandonner sa voile au souffle de l'Esprit-Saint.

Il abordait sur les côtes de la Sicile et de là se rendait à Assise au moment du Chapitre général. Inconnu, il peut se dérober et cacher son savoir. Aussi lorsque les Frères se dispersèrent, nul ne se préoccupa de lui. Il demanda au Provincial de la

Romagne de le recevoir en quelque couvent désert où il pût servir Dieu en vaquant aux plus humbles emplois. Le Père Provincial lui assigna la solitude de Monte-Paolo. Le grain de sénévé se cache dans la profondeur du sol.

Voici en quelles circonstances Dieu révéla l'homme de sa droite. Chargé d'accompagner quelques-uns de ses Frères à Forlì pour l'ordination, Antoine vint avec eux demander l'hospitalité aux FF. Prêcheurs. Selon l'usage monastique, l'un des Frères devait adresser à la vénérable assemblée quelques paroles d'édification ; chacun de déclinier cet honneur. Le Supérieur ordonne à Antoine de dire ce que l'Esprit-Saint lui suggérera. Vainement essaye-t-il de prétendre que jusqu'à ce jour il n'a manié que les instruments de la cuisine. L'autorité a parlé, elle insiste ; il faut obéir. Au début, la parole du saint est extrêmement simple, mais bientôt le ton s'élève et des flots d'éloquence s'échappent de ses lèvres inspirées.

Alors, les Frères de s'entre-regarder, et de se demander comment, jusqu'à cette heure, ils ont pu ignorer pareil trésor. La bonne nouvelle remonte de vallée en vallée jusqu'à François. Le bienheureux Père a compris le mystère : le nouvel apôtre vient de s'élancer avec la puissance de la tige du Liban, parce que le sang des martyrs du Maroc a fécondé la terre ; dans le ravissement, il salue dans son fils sa gloire, sa couronne, son Evêque.

La famille franciscaine voulut être la première à percevoir les fruits du palmier qui venait de se révéler. Les Frères d'Antoine demandèrent que le saint fût chargé de leur enseigner la théologie et le bienheureux Père y consentit. La Providence préparait l'athlète pour les luttes futures. On a vu longtemps qu'il avait parachevé ses études sous la direction du savant abbé de Verceil ; présentée sous cette forme, l'observation est erronée. S. Antoine eut, il est vrai, les rapports d'intimité avec le célèbre Thomas Gallo qui était effectivement abbé de Verceil ; ils ont sûrement échangé leurs vues, mais l'un ne fut pas le maître de l'autre. Le témoignage que rend à Antoine l'auteur de *La Hiérarchie céleste* n'est pas moins précieux. « L'amour, dit-il, fait souvent pénétrer des mystères devant lesquels s'arrête le savoir humain ; j'en ai fait l'expérience dans mes relations amicales avec le Fr. Antoine, de l'Ordre des Mineurs. Quoique moins versé dans les Lettres profanes, par la pureté de son cœur, la flamme de son esprit, selon ses vœux, il a bu à longs traits à la source des mystères divins. »

Il importe d'en faire l'observation : ce n'est pas dans l'obscurité d'une modeste cellule qu'Antoine enseignait. Il a été proclamé à bon droit premier lecteur de l'Ordre, c.-à-d. enseignant en public. C'est pour nous une joie d'insister pour rappeler que la France fut appelée en ces circonstances à jouir des savantes leçons du pieux docteur. D'après des traditions, dont on trouve trace sur divers points du territoire, Antoine dut enseigner à Montpellier, à Vienne et jusqu'à Châtillon-sur-Seine.

Un épisode de son séjour à Montpellier explique

pourquoi nous invoquons S. Antoine pour retrouver les objets perdus. Nous savons qu'il avait consigné le fruit de ses veilles dans sa Bible manuscrite surchargée de notes. Le manuscrit était d'un prix inestimable ; or, une main sacrilège lui a dérobé son trésor. Que fera Antoine ? S'abandonnera-t-il à la désolation ? Nullement ; il se prosterne aux pieds de la Madone, confie à son cœur maternel ses anxiétés et quelques instants après le voleur était aux pieds du saint, lui rendant le précieux manuscrit et implorant son pardon.

Sur toutes choses, S. Antoine devait être apôtre ; telle sera l'action puissante qu'il exerça que ses contemporains l'acclamèrent le marteau des hérétiques. Nous ne sommes point surpris que les protestants de nos jours méconnaissent dans le thaumaturge l'orateur au grand cœur et à la piété suave. Qu'il suffise de dire que le fils de François, digne du séraphique Père, laissa entrevoir les splendeurs de l'Immaculée Conception, sous la richesse des figures bibliques qu'il exposa ; qu'il défendit avec une sainte ardeur la vérité de l'Assomption de Marie en corps et en âme dans le ciel, et enfin qu'il fut un précurseur du dogme de l'Infaillibilité du Pape. « La Vérité, disait-il, c'est le Christ et son Vicaire sur la terre. » Il est vrai que les Pontifes eurent à cœur de glorifier le serviteur de la papauté ; Grégoire IX l'appela l'arche du Testament, le Tabernacle des Saintes Écritures.

Lumineuse est la trace de S. Antoine ; Dieu se plaît à confirmer la parole de l'apôtre par les miracles les plus éclatants. Au Puy-en-Velay, il prophétise ; il annonce à un notaire qu'il mourra martyr de la foi et les événements réalisèrent l'oracle ; à Bourges, il accepte le défi de l'hérétique et la mule se prosterne en présence de la divine hostie que le thaumaturge tient entre ses mains. C'est à cette occasion que nos Pères lui décernent le beau titre : Marteau de l'hérésie. A Arles, le jour de l'Exaltation de la Sainte Croix, Antoine, prenant pour texte le titre de la croix : « Jésus, Roi des Juifs, » expose à ses frères la magnificence de la royauté du Christ ; à l'instant le frère Monald aperçoit S. François dans les airs qui bénit l'assemblée. Nous ne parlerons pas des morts ressuscités, des poissons qui accourent des profondeurs de la mer au bord du rivage pour entendre la parole du saint ; les miracles ont été si nombreux que les biographes ont pu publier le *Liber miraculorum*, le livre des miracles de S. Antoine.

Nous n'aurions qu'une idée bien incomplète de l'action de l'homme de Dieu, si nous négligions de parler de son zèle à conserver l'œuvre du séraphique Père dans la pureté de l'idéal originel. On a peine à comprendre la critique qui a tenté de transformer le fidèle disciple du pauvre d'Assise en sectateur du fameux frère Elie. La vérité est que, de concert avec les fervents observateurs de la Règle, il fit triompher la cause de la Sainte Pauvreté en présence de Grégoire IX.

C'est ce grand amour pour la pauvreté, dont S. Antoine faisait profession, qui fit tomber les armes des mains du terrible Ezzelin. Il avait donné l'ordre

à ses sicaires de poignarder sans merci l'apôtre franciscain, si celui-ci acceptait le moindre présent, et de respecter au contraire sa liberté s'il repoussait leurs offres dans un esprit de détachement apostolique. Informé de l'indignation de l'homme de Dieu, le tyran comprit qu'il n'avait qu'à écouter respectueusement le langage intrépide du thaumaturge.

Nous n'avons point encore nommé la cité dont le nom doit être glorieusement uni à celui de S. Antoine. A Padoue, déjà il a multiplié les miracles, déjà il a opéré les conversions les plus signalées. Aujourd'hui la ville acclame son libérateur. C'est par milliers que les auditeurs se pressent autour de sa chaire. On dirait que les peuples ont le pressentiment que l'astre va disparaître ; le Carême de 1231 produisit les fruits les plus merveilleux.

Une dernière particularité doit être signalée : aux côtés de François, nous admirons la Vierge séraphique, comme au Golgotha nous voyons l'Eve nouvelle près du nouvel Adam ; la grande figure du saint de Padoue enveloppe dans l'irradiation de sa gloire l'angélique Vierge Enselmini.

III. — Le puissant crédit

Le bienheureux trépas de S. Antoine fut ce qu'avait été sa sainte vie : la dernière strophe d'un hymne d'amour. C'est au milieu de ses frères, voués au service des Pauvres Dames de l'*Arcella*, que le serviteur de Dieu devait rendre le dernier soupir. A l'heure suprême, il reçoit la sainte communion ; encore une fois il entonne son cantique de prédilection à la Reine des anges : « *O gloriosa ! O glorieuse souveraine !* » son regard se fixe dans l'immobilité et de ses lèvres s'échappe le cri d'allégresse : « Je vois mon Seigneur Jésus, qui m'invite à aller à lui... » C'était le 13 juin 1231 ; Antoine avait 36 ans.

Il ne serait pas superflu de faire observer que le principe de la fécondité de son apostolat n'était autre que la piété séraphique. Quelles que fussent les instances de ses frères, jamais il ne voulut monter dans aucune chaire, avant de s'y savoir appelé par la volonté formelle du séraphique Père. Il en réalisa les vœux : éclairant les esprits, embrasant les cœurs, faisant converger toutes les études au développement de l'esprit d'oraison et à l'union avec Dieu. C'est pareillement par l'esprit de prière qu'il obtient les grâces les plus signalées et qu'il opère les prodiges les plus extraordinaires. Les grottes de Brive en France et l'arbre touffu de Campietro en Italie attestent l'amour du saint pour la solitude.

L'heure de la récompense a sonné ; les cendres du bienheureux n'étaient point encore refroidies que Dieu manifestait la sainteté de son serviteur par les miracles les plus éclatants. Le pleux chanoine de Coimbre a vu l'âme d'Antoine s'élever, à l'instant de la sortie de ce monde, en traversant le purgatoire, sous la forme d'un oiseau d'une extrême beauté. Moins de deux ans après sa mort, Antoine était inscrit au catalogue des saints.

Je ne vous redirai pas comment la ville de Padoue parvint à s'assurer le trésor des reliques du saint ;

j'attirerai de préférence votre attention sur la reconnaissance canonique des restes précieux du bienheureux faite par S. Bonaventure. Le saint Docteur a trouvé intacte la langue de l'apôtre, elle était fraîche et vermeille comme celle d'un homme vivant. Et le Docteur séraphique, en prenant entre ses mains la sainte relique, de s'écrier : « O langue bénie, qui avez constamment béni le Seigneur, et l'avez fait bénir par les autres, c'est maintenant qu'on peut juger de quel prix vous êtes devant Dieu ! »

La tige évangélique, devenue le grand arbre à la forte ramure, abrite sous son riche feuillage les oiseaux du ciel ; Antoine, semblable au térébinthe des Saintes Ecritures, exercera du haut du ciel le patronage le plus réel et le plus puissant. Innombrables sont les grâces obtenues par son intercession. La critique rationaliste a trouvé monotone la nomenclature des bienfaits dus à l'intercession du grand thaumaturge ; elle ne s'est pas aperçue que son romantisme littéraire desséchait la source des véritables enthousiasmes.

La piété chrétienne n'a pas été troublée du persiflage des philosophes ; elle continue à chanter sa reconnaissance, en redisant le répons attribué à S. Bonaventure : « Vous voulez des miracles ; voici la mort, l'erreur, les calamités en déroute ; le démon s'enfuit ; la lèpre disparaît, et debout se dressent les malades guéris ; la mer courroucée s'apaise ; les fers sont brisés ; l'usage des membres est recouvré et retrouvées sont les choses perdues ; vieillards et jeunes gens, vous avez demandé, vous avez été exaucés ; les périls ont cessé et la dure angoisse de l'extrême besoin a été dissipée. Publiez ces merveilles, vous qui en avez fait l'expérience, vous surtout habitants de Padoue, célébrez les gloires de votre saint. »

Les œuvres créées pour magnifier S. Antoine sont l'honneur du génie chrétien. Le pinceau d'Angelico aura toutes les délicatesses, les bas-reliefs de Donatello, les fresques du Titien, les bronzes de César Franco sont les dignes embellissements du poème de pierres qu'est la basilique du saint à Padoue.

Or, voici qu'au cours du XIX^e siècle, la dévotion à S. Antoine revêt une forme nouvelle et affecte un caractère d'universalité ; l'œuvre du pain des pauvres, qui eut pour berceau l'arrière-boutique d'une petite marchande de lingerie à Toulon, devait révéler aux déshérités de la terre le nom de leur bienfaiteur du ciel. Quelle est aujourd'hui l'église qui ne possède, avec la statue du saint, le tronc pour le pain des pauvres ? Nous pouvons donc conclure que cette œuvre éminemment catholique par son caractère et son extension a fourni du bon pain blanc à des millions de malheureux. En vérité, le térébinthe couvre la terre entière de ses rameaux protecteurs.

* *

Lorsqu'Osée s'écriait : « Israël germera comme le lis, et il s'élancera avec la puissance de la tige du Liban, » son regard se reportait sur le Christ. La gloire de S. Antoine de Padoue est d'avoir reproduit le divin modèle, tel que le prophète l'a contemplé : il l'a reproduit dans l'humilité de sa vie cachée, dans

l'éclat de sa vie publique et aujourd'hui il est associé aux splendeurs de l'apothéose céleste.

En vérité, notre saint a germé comme le lis dans chacune des étapes de sa vocation ; grâce à sa piété il a répandu partout où il a porté ses pas le parfum du lis de Nazareth ; revêtu de la bure il restera la bonne odeur du Christ. A l'instar du Sauveur, il doit être évangéliste, sur lui s'est reposé l'Esprit de Dieu qui l'emplira de la richesse de ses dons et surtout de celui de piété. C'est en effet la piété qui a illuminé son intelligence et son cœur ; il est devenu maître en Israël ; c'est la piété qui a avivé en son cœur la soif des âmes, et Dieu a daigné confirmer la parole de son apôtre par des miracles dont le nombre et l'éclat rappellent la parole du divin Maître : « *Opera quæ ego facio et ipse faciet et majora horum faciet.* » Son verbe ardent fait sortir les brigands de la forêt et bientôt on les voit se frapper la poitrine. On vit réunis autour de sa chaire jusqu'à trente mille auditeurs.

Il est un gracieux épisode de sa vie que nous ne pouvons passer sous silence ; c'est peut-être le plus beau et le plus riche en espoirs. Au témoignage de Wading, le fait s'est passé dans le Limousin et la tradition locale lui assigne Châteauneuf pour théâtre ; je veux parler de l'apparition de l'Enfant Jésus. Antoine est au déclin de sa carrière et l'Agneau de Dieu, qui se plaît au milieu des lis, veut récompenser son pieux apôtre. Antoine priaît au milieu de la nuit ; soudain il se voit enveloppé dans l'irradiation d'une lumière céleste. L'Enfant-Dieu est debout sur son livre de prières ; il vient le combler de caresses et lui peut s'abandonner à toutes les effusions de l'amour.

Nous pouvons comprendre pourquoi, à l'occasion du VII^e centenaire, la catholicité a tressailli. La France et l'Italie rivalisèrent de zèle, et le Portugal célébra cet anniversaire de la naissance de S. Antoine comme une fête nationale. A vrai dire, de tous les points du globe, l'hymne de l'amour et de la gratitude montait vers le trône du saint, l'ami des pauvres. Si l'art chrétien a mis entre ses mains, en guise de sceptre, un lis étincelant, le ciel a ceint son front du diadème de la bienfaisance.

Chantez, anges de Dieu, le lis séraphique, l'honneur de sa famille religieuse ! Chantez, anges de Dieu, le Docteur, l'Apôtre, le Thaumaturge, modèle de la piété chrétienne ! Oui, aux affamés il donnera le pain matériel ; mais, avec ce pain, il faut au peuple un autre pain, il lui faut le Pain vivant, le pain descendu du ciel. C'est ce pain qu'apporte à tous l'apôtre de l'Eucharistie. Héritière de l'égoïsme et du sensualisme du XIX^e siècle, notre génération avait besoin de voir se lever l'étendard de la restauration ; cet étendard brille entre les mains de S. Antoine, porte-fanion d'Israël ; il renferme dans ses plis étincelants la sentence de vie : « Bienheureux les cœurs purs, parce qu'ils verront Dieu. » Plaise à Dieu d'octroyer à S. Antoine de conduire les vaillantes phalanges groupées sous son patronage jusqu'au triomphe suprême de la béatitude éternelle ! Amen !

TRIDUUM D'ADORATION PERPÉTUELLE

I

LE JOUR DE L'EUCARISTIE

Sanctus dies Domini est.

C'est le jour saint de Notre-Seigneur. (II Esdr., VIII, 10).

Mes bien chers frères,

Je viens vous annoncer la fête de l'Adoration perpétuelle, et pour vous exhorter à la célébrer avec piété selon les désirs de l'Eglise, je me contenterai de vous dire, sachant votre foi et votre amour de l'Eucharistie : « Le jour de l'Adoration, c'est le jour par excellence de Notre-Seigneur réellement présent dans le sacrement de l'autel, *sanctus dies Domini est.* »

Pourquoi donc, en effet, dans le cycle de nos fêtes liturgiques, l'Eucharistie n'aurait-elle pas sa fête à elle ?

Dans les traditions si touchantes de l'Eglise, il y a des jours consacrés à honorer le souvenir de chacun des grands mystères de la vie de notre Sauveur, comme sa naissance, son Epiphanie, sa mort, sa Résurrection, son Ascension. De même certains jours sont consacrés à la mémoire de la T. S. Vierge, et des apôtres, et des martyrs, et des confesseurs, et des vierges, en un mot, de tous les saints. Pourquoi donc, encore une fois, l'Eucharistie, ce mystère des mystères, n'aurait-elle pas son jour à elle ?

Sans doute, m. f., tous les jours de l'année sont consacrés à l'honorer. Elle est le centre autour duquel convergent et rayonnent tout notre culte, toutes nos prières liturgiques, tous nos rites sacrés. Mais il est bon, vraiment bon qu'il y ait un jour plus spécialement consacré à ce culte de l'Eucharistie, afin de nous apprendre à mieux remplir nos devoirs envers elle, afin aussi de bien marquer à tous la place qu'elle tient dans notre religion et que nous devons lui faire dans notre vie personnelle.

Bien que, depuis longtemps, l'Eglise ait institué la fête solennelle du Saint-Sacrement, ce n'est pas sans de justes et décisives raisons qu'elle a étendu pour ainsi dire cette fête à toute l'année, en choisissant pour chaque paroisse un jour spécial, le jour de l'Adoration perpétuelle, le jour que j'appellerai le jour par excellence de l'Eucharistie, *sanctus dies Domini est*, et il mérite ce nom pour les motifs que je vais vous dire :

En ce jour, le Saint-Sacrement étant plus solennellement exposé à nos regards, nous nous efforçons avec l'Eglise de répondre par nos prières de reconnaissance aux bontés de notre Dieu perpétuellement présent parmi nous ; par notre culte et nos hommages de vénération, aux abaissements d'un Dieu perpétuellement anéanti pour nous ; par nos adorations réparatrices et les expressions de notre amour, aux tristesses de notre Dieu perpétuellement oublié et trop souvent offensé dans ce divin mystère.

I

Dieu a voulu demeurer avec nous. Nous avons, — et c'est là, m. f., un insigne privilège de notre nature humaine, — nous avons inspiré à Dieu, notre Créateur et notre Père, un amour tel que tout Dieu, tout infini et si puissant et si riche qu'il soit, il ne peut, pour ainsi dire, se passer de nous, il a besoin d'être avec nous et de nous avoir avec lui.

Bien avant l'institution de la Sainte Eucharistie, ce désir d'être avec nous avait déjà porté le Verbe éternel de Dieu, la seconde personne de la Sainte Trinité, à accomplir de grandes et merveilleuses choses, comme d'abandonner les prérogatives qui lui venaient de sa sainteté et de sa divinité, de descendre du ciel et de se mêler à notre vie en se revêtant de notre nature corporelle. Mais ce n'était pas assez pour satisfaire pleinement son amour.

Dans l'Eucharistie, il a trouvé le secret d'être au-dessus de lui-même et de toucher aux extrêmes limites de son infinie bonté. Il est donc resté avec nous, tout en remontant dans les cieux auprès de son Père. Il est resté avec nous, non seulement par sa parole, non seulement par sa grâce, non seulement par son autorité et par tout le sacerdoce qui continue sa mission parmi l'humanité, mais il y est resté d'une manière encore plus immédiate, plus réelle ; il y est resté substantiellement dans la réalité de sa double nature, avec son corps, avec son âme, avec sa divinité. Il y est resté et non pas pour un instant, mais pour toujours, comme il l'a promis, jusqu'à la consommation des siècles, — et c'est là ce qu'il y a de merveilleux et de touchant dans cette présence, ce qui doit faire, au plus profond de nous-mêmes, vibrer nos cœurs humains de joie et de reconnaissance.

Oui, toujours, — et non point par intervalles, à des dates déterminées, avec des absences et des retours successifs, comme un ami qui fait de rares visites, mais en résidence continue, avec la solennelle promesse de ne pas nous quitter. Toujours, et ainsi, quelque soit le moment de la journée ou de la nuit où nous ayons besoin de lui, nous savons avec certitude qu'il est là près de nous, et prêt à nous recevoir ou à répondre à notre appel ; notre cœur peut donc être sans appréhension : Notre-Seigneur n'est pas de ces amis d'un moment qui se dérobent à l'heure de la tristesse et de l'infortune. Toujours, et voilà que bien des siècles se sont écoulés depuis que la T. S. Vierge Marie l'a donné au monde, dont il voulait être le maître et le sauveur ; mais si large que soit l'intervalle que ces siècles mettent entre son existence et la nôtre, nous n'avons pas à envier à ses apôtres et à ses disciples l'honneur et la joie de le posséder ; il est toujours là avec nous. Toujours, et il sera bien long peut-être encore, et il aura sans doute encore dans l'avenir des phases bien pénibles, le pèlerinage de la sainte Eglise à travers les âges ; mais dût-il se prolonger durant des milliers et des milliers d'années, à aucune époque elle ne sera privée de cette présence auguste et sainte, qui est sa vitalité, sa gloire et sa consolation.

Demanderez-vous maintenant, ô m. f., le pourquoi de l'institution de cette fête de l'Adoration perpétuelle ?

Mais c'est la réponse de nos cœurs au don incomparable qui nous a été fait ; c'est le cri d'une reconnaissance plus émue et d'un amour plus intense que nous jetons à Celui qui nous a tant aimés. En ce jour-là, nous serrant aux pieds des tabernacles et faisant à Notre-Seigneur une garde d'honneur, nous donnons à notre gratitude quelque chose d'unanime et de continu, comme sa présence perpétuelle parmi nous.

Il a voulu être là toujours ; eh bien ! il y aura toujours quelqu'un avec lui. La nuit même ne pourra interrompre cette sainte faction. On se fera un devoir et un bonheur de se partager les heures et de se succéder sans jamais laisser de place vide.

Dans les cieux où est son premier trône, son éternel tabernacle, l'hymne d'adoration ne se tait pas devant lui. Il ne doit pas davantage se taire devant les tabernacles d'ici-bas. L'Eglise de la terre doit rivaliser d'ardeur avec l'Eglise du ciel. L'éternité n'est qu'un jour d'adoration sans fin ; le temps, lui, n'a que des jours bien courts, bien limités ; mais notre ingénieuse piété saura les changer en une adoration perpétuelle, et par la distribution des paroisses, la fin d'une adoration en un lieu donné marquera le commencement de la même adoration dans un autre lieu.

Chantez donc, ô anges du ciel, ô élus de l'éternité bienheureuse, ô saints adorateurs du Christ glorieux, chantez donc vos plus beaux hymnes de triomphe ! Nous répondrons, nous, à vos *Alleluia* par un cantique sans cesse renouvelé, et toujours vivant avec nous comme parmi vous, le Christ Jésus sera toujours adoré par nous comme par vous, par la terre comme par les cieux !

II

Parlant de l'incarnation de Notre-Seigneur, cette autre présence de Dieu parmi nous, réelle et voilée tout à la fois comme la divine présence eucharistique, S. Paul a dit : « Il s'est anéanti jusqu'à revêtir la forme d'un esclave ; il s'est fait obéissant jusqu'à la mort de la croix... Mais, ajoute-t-il, c'est pour cela que Dieu l'a exalté en lui donnant un nom plus glorieux que tout nom, afin qu'au nom de Jésus tout ce qu'il y a dans le ciel, et sur la terre, et dans les enfers, tout fléchisse le genou devant lui, et que toute langue confesse le Seigneur Jésus. »

Merveilleuse émulation entre le Père qui aime son Fils et le Fils qui, pour réparer l'injure faite à son Père, s'anéantit devant lui ! Plus le Fils s'abaisse, plus le Père le grandit. Le Fils voulant se mettre au-dessous de toute créature humaine, choisit ce qu'il y a de plus discrédité, de moins convoité dans le monde : la pauvreté, la souffrance, l'ignominie du supplice de la croix. Le Père, jaloux d'honorer ce Fils d'autant plus qu'il s'efface et qu'il s'immole, choisit pour lui ce qu'il y a de plus sublime dans l'éternité : il le fait asseoir à sa droite, il le constitue roi des siècles et juge suprême de l'humanité.

Ainsi les honneurs augmentent à proportion des abaissements.

C'est quelque chose de semblable que l'Eglise se propose dans l'institution de ce jour d'Adoration perpétuelle, et qu'elle nous engage à faire avec elle à l'égard de Notre-Seigneur qui s'est ainsi abaissé pour nous.

Dans ce mystère de la Sainte Eucharistie, il est vraiment le Dieu caché, *vere Deus absconditus*. Nous, dans cette fête et par cette fête d'une solennité incomparable, nous nous efforcerons de lui rendre, sinon tout, du moins une partie de ce dont il s'est volontairement dépossédé. Il descend du ciel : nous lui dresserons, pour le recevoir, un trône, et le plus beau sera encore bien au-dessous de sa majesté divine. Il cache ses splendeurs, il voile sa divinité, il s'enveloppe d'ombre : nous l'entourerons, en l'exposant sur nos autels, de clartés et de lumières, qui, pareilles aux étoiles du firmament, publieront ses gloires. Il ne craint pas de demeurer dans des habitations qui rappellent la pauvreté, le délabrement, la misère de l'étable de Bethléem : nous emprunterons à la nature et aux arts tout ce qu'ils possèdent de richesses pour parer ses tabernacles et orner son ostensor. Il vient et il reste là humblement voué à un éternel silence : nous lui ferons des ovations, nous le porterons en triomphe dans nos processions ; autour de lui, nous ferons retentir toutes les voix de la prière, toutes les acclamations de l'enthousiasme fidèle ; nos hymnes les plus suaves et les accents les plus puissants de l'orgue animeront les pierres de ce sanctuaire ; et par tout cet éclat, toute cette allégresse, toutes ces harmonies, toutes ces magnificences, nous annoncerons à toute la terre que, derrière ces apparences infimes, comme sous les langes de l'enfant de la Crèche, en dépit de nos sens incapables de voir, il y a plus que tous les souverains présidant aux destinées des nations, il y a plus que tous les législateurs édictant des codes et que tous les magistrats veillant sur la justice, il y a plus que tous les savants dans leurs chaires et que tous les généraux à la tête de leurs armées : il y a quelqu'un qui est avant tous, au-dessus de tous, survivant à tous, le Fils de Dieu lui-même !

Oh ! de nouveau je comprends et j'admire la pensée de ce jour de l'Adoration perpétuelle ! Il donne une forme sensible aux plus nobles sentiments du cœur chrétien, en nous offrant l'occasion de relever Jésus-Christ abaissé. Et comme il n'y a pas un moment où il ne soit dans le même obscurcissement, l'Eglise a voulu qu'il n'y ait pas un moment où le peuple fidèle, se relevant de paroisse en paroisse, ne l'honore par ses glorifications.

O m. f., entrons dans cette pensée ! Que nos hommages en ce jour aient pour mesure les humiliations de notre Sauveur, et en nous agenouillant en ce sanctuaire où nous viendrons l'adorer, que ne pouvons-nous nous anéantir pour lui comme il s'anéantit pour nous ! Que ne pouvons-nous appeler ici tous les enfants de cette paroisse, tous les habitants de cette cité, tous les peuples de la terre, et offrir à ce Dieu d'amour, avec les nôtres, les vœux et les hom-

mages du monde entièrement converti à sa foi, fidèle à ses enseignements et totalement gagné à son amour !

III

Il est, m. f., une chose bien attristante pour tout homme de foi. Notre divin Sauveur, qui a tant aimé notre pauvre humanité, n'a pas été compris de tous, même dans le don incomparable qu'il leur a fait de lui-même. Et lui, qui n'est au tabernacle que pour réparer les injures faites à son Père, y reçoit à tout instant des outrages qui appellent eux-mêmes une réparation. La méchanceté humaine transforme tous les jours le mystère de l'amour en un mystère de douleur. En se faisant nôtre, Notre-Seigneur semble être devenu notre victime ; son autel est souvent une autre Croix, et son temple un nouveau Calvaire.

Ainsi le Christ Jésus a voulu, m. f., demeurer avec nous, attendant nos hommages. Et pourtant, qu'il est grand le nombre des indifférents, le nombre de ceux qui, baptisés dans son sang, passent des années sans entrer dans une église, sans s'agenouiller devant un tabernacle !

Le Christ Jésus s'offre chaque jour sur les autels, victime volontaire de son amour, rançon de nos péchés et prix de notre éternité. Par ce sacrifice, nous désarmons la colère de Dieu, nous soldons la dette que nous lui devons. L'Eglise a fait de la messe du dimanche une obligation grave. Et pourtant, avec quelle facilité l'on s'en dispense ! La moindre raison de voyage, la plus légère indisposition, la mauvaise saison, la longueur des offices, une partie de plaisir, une fête voisine, une invitation, tout sert de prétexte pour esquiver ce devoir sacré.

Le Christ Jésus, dans le sacrement de l'Eucharistie, a porté la condescendance jusqu'à se faire l'aliment de nos âmes. Témoin de nos tentations, médecin de nos maladies, compatissant à toutes nos faiblesses, il nous a préparé et il nous offre dans la communion le remède qui guérit, le contre-poison qui préserve, la nourriture qui répare les forces amoindries, le breuvage qui neutralise le feu des passions. Combien, hélas ! ne veulent pas profiter de ce secours surnaturel et font fi de ce don divin ! On vit pendant des années sans s'approcher des sacrements. La première communion est pour quelques-uns la seule et unique de leur vie. D'autres ne viennent s'asseoir au banquet divin que par routine, mentant à Dieu et aux hommes, en n'apportant à ce grand acte qui les unit à Dieu aucune des dispositions de foi et d'amour que réclame la réception d'un Dieu.

Ces outrages, ces dédains dont Notre-Seigneur est victime dans la Sainte Eucharistie ne nous créent-ils pas, à nous ses fidèles, une obligation de les réparer dans la mesure du possible ? — Oui, et c'est ce que nous voulons faire, c'est ce que nous ferons en ce jour d'Adoration perpétuelle, car la réparation des outrages au Dieu de l'Eucharistie est un de ses buts et de ses caractères distinctifs.

Autrefois, quand l'hérésie est venue contester la réalité de ce don divin fait à notre pauvre humanité, prétendant ne plus laisser que des images vides

et des rites inefficaces dans nos tabernacles et sur nos autels désormais sans Dieu et sans sacrifice, le peuple fidèle a répondu à ces négations en donnant un nouvel éclat aux solennités consacrées au culte de la présence réelle de Notre-Seigneur. Le Fils de Dieu, sous ces voiles qui le couvrent, fut promené en triomphe dans les rues des cités chrétiennes, il fut exposé aux regards de tous sur les tabernacles, et tout cela, pourquoi ? Pour que tous puissent mieux affirmer leur foi en la Présence eucharistique.

Eh bien ! voilà, m. f., les belles et chrétiennes traditions que nous continuons. Les oublis, les dédains se sont accrues ; les outrages se sont multipliés. Nous avons voulu de notre côté que s'accroissent, en proportion de l'indifférence des uns et de l'hostilité des autres, les hommages de notre reconnaissance et de notre amour.

Non, ce n'est plus assez de quelques jours de fête ramenés lentement chaque année par la marche du temps. Il faut à notre piété une fête qui soit vraiment la réparation des injures et des oublis ; il faut que nous, fidèles, plus vaillants que les disciples endormis durant les tristesses de l'agonie au Jardin de Gethsémani, nous montrions au Christ délaissé, méprisé, insulté, que nous sommes capables de veiller avec lui, autour de lui, heureux de se faire ses anges consolateurs, désireux d'effacer si possible en lui, — comme la sainte femme qui essuya son visage ensanglanté sur le chemin du Calvaire, — par nos prières, par nos protestations de reconnaissance et d'amour, par nos louanges et nos acclamations, les mépris de tant d'indifférents et les outrages de tant d'impies.

* *

Oui, m. f., le jour de l'Adoration perpétuelle, c'est bien le jour par excellence de l'Eucharistie. C'est pourquoi, vous qui aimez tant ce mystère de l'Eucharistie, vous vous disposerez dès maintenant à cette fête, mettant votre âme en harmonie avec les intentions de l'Eglise par l'assistance à nos instructions préparatoires. D'avance pensez à ce jour comme on pense à une fête ardemment attendue ; que le souvenir de Notre-Seigneur, de son amour, de ses grandeurs, remplisse vos âmes de saintes émotions ; et quand ce jour-là se sera levé, vous viendrez nombreux, fervents, empressés, apporter au Dieu de l'Eucharistie l'hommage qu'il attend de vous.

Sans doute, tous les autres jours de l'année nous pouvons visiter Notre-Seigneur, pleurer et prier à ses pieds, lui offrir nos hommages et nos adorations, communier à son corps, à son âme, à sa divinité ; mais jamais comme en ce jour choisi par l'Eglise, jamais avec la même solennité, jamais avec la même certitude d'être agréables à Notre-Seigneur.

C'est pourquoi, m. f., vous vous ferez un devoir de consacrer ce jour au culte de l'Eucharistie, et ce jour passé dans la piété, le recueillement et l'intimité de Notre-Seigneur présent dans le mystère de son amour, ce jour sera vraiment pour vous un jour de fête et d'allégresse, un jour de sainteté et de grâce. Ainsi soit-il.

II

LE TEMPLE DE L'EUCARISTIE

*Quam dilecta tabernacula tua,
Domine virtutum !*

**Qu'ils sont aimables, ô mon
Dieu, vos saints tabernacles !**

(Ps. LXXXIII, 2).

Mes bien chers frères,

Hier nous disions quel était le jour de l'Eucharistie. Aujourd'hui, si vous le voulez bien, nous dirons quel en est le lieu.

Le jour par excellence de la Sainte Eucharistie, c'est la fête de l'Adoration perpétuelle, à laquelle nous nous préparons. Le lieu par excellence de l'Eucharistie, c'est l'église, c'est le temple chrétien, qui est un vaste tabernacle, comme le tabernacle où sont renfermées les saintes espèces est l'église en raccourci.

L'église, voilà donc le lieu de l'Eucharistie.

En effet, dès lors que Notre-Seigneur voulait rester avec nous sous une forme sensible par une présence en quelque sorte localisée, il était non seulement de convenance, mais de toute nécessité qu'un lieu spécial fût assigné pour conserver ce dépôt sacré, le plus précieux qui pût nous être laissé. Et c'est là, m. f., la grande raison d'être de l'église au milieu d'une population chrétienne, ce qui donne à cet édifice sacré sa signification, ce qui en fait un lieu à part et unique. Elle n'est pas seulement un local de réunion pour le peuple des fidèles, désireux de fraterniser ensemble ; elle n'est pas seulement une école où est enseignée la doctrine révélée ; elle n'est pas seulement un lieu de prière et d'adoration où l'on vient s'agenouiller devant le Créateur de toutes choses et le Maître de toute destinée. Elle est tout cela sans doute ; mais elle est plus que tout cela : elle est le tabernacle de l'Eucharistie, elle est l'Arche d'alliance de la Nouvelle Loi où est contenu et où réside Celui qui est la Loi éternelle et vivante, notre alliance substantielle avec Dieu ; elle est, dans toute la vérité du terme, la maison de Dieu, notre Dieu y étant par le sacrement aussi localement présent que nous le sommes, nous, dans les maisons que nous avons bâties et où nous habitons.

Nos temples sont le lieu de l'Eucharistie, la maison du Christ Jésus, et c'est ce qui rend nos églises si pleines de poésie et si pleines de grâces.

Borçons-nous aujourd'hui, m. f., à ces deux remarques, d'où sortira pour nous plus d'une conclusion pratique et édifiante, en harmonie avec la fête à laquelle nous nous préparons.

I. — Il est plein de poésie

Nos temples sont les maisons du Dieu de l'Eucharistie, et c'est cette présence réelle et mystérieuse de Notre-Seigneur qui donne à nos églises tant de poésie.

Oui, m. f., il y a de la poésie, et de la vraie, dans nos églises... Et qui donc en a jamais franchi le seuil sacré sans avoir ressenti quelque chose de l'émotion du Prophète, alors que, dans l'extase de son âme, il chantait les ravissantes splendeurs et les enchante-

ments célestes des tabernacles du Dieu vivant : *Quam dilecta tabernacula tua, Domine virtutum !*

Elles sont si belles, nos églises, avec leur robe séculaire de pierre, avec leur demi-jour aux reflets multicolores des vitraux, avec leurs hautes voûtes qui montent vers le ciel, avec leurs lointaines perspectives qui se perdent dans l'invisible, avec leurs flèches s'élançant dans les nues comme une aspiration de l'humanité vers l'infini ! Dans cette atmosphère de recueillement, où l'on respire un parfum de foi et de prière, le plus indifférent est remué et malgré lui l'impie, l'athée est mal à l'aise, tout baigné qu'il est dans le divin. Comment, en voyant tout cela, en éprouvant tout cela, ne serait-il pas remué jusque dans les fibres les plus intimes de son être ?

Et ce ne sont pas seulement nos cathédrales, nos basiliques, nos sanctuaires de pèlerinage, ces merveilleux et gigantesques monuments de la foi des vieux âges, qui nous donnent par leurs proportions cette sensation d'immensité en laquelle on est plongé et comme perdu. La plus modeste église de nos villages cachée dans un bouquet d'arbres plus haut que son toit, la chapelle solitaire dont quelques pèlerins pieux sont seuls à connaître le chemin, exhalent dans leur enceinte consacrée je ne sais quels parfums de poésie, de paix, d'idéal, qui laissent dans l'âme une indéfinissable émotion.

Seul, imprégné par cette ambiance de silence et de recueillement, on éprouve une incomparable douceur à méditer dans le calme qui se dégage de leurs voûtes, de leurs murs, de leurs pavés. On y devient tout autre. Tout ce qu'il y a de grossier dans les sens s'y purifie. Tout ce qu'il y a de noble dans le sentiment s'y exalte.

Oh ! oui, comme on est bien dans une église ! Et lorsque du fond de la nef muette, nos yeux attendris viennent se fixer sur le tabernacle que l'on aperçoit dans le recul du sanctuaire, on peut dire avec le Prophète : « Je sens mon cœur se liquéfier en quelque sorte dans ma poitrine et ma chair et mes os tressaillir d'allégresse, *concupiscit et deficit anima mea in atria Domini.* »

Et d'où vient donc ce charme exquis et sans pareil de nos églises ?

Est-il besoin de le dire, ô mes frères ? Il vient de ce que le Christ Jésus est là, les emplissant de sa divine présence et de tous les attraits de sa personne.

Oui, il est là, dans cette église, non plus seulement comme il est dans tout l'univers par la nécessité de son être infini, non plus comme Dieu était autrefois dans le Temple par des signes extérieurs de sa puissance ou par des symboles vénérables sans doute, mais vides et matériels, mais il est là dans le tabernacle, centre de l'église, par une présence réelle, vivante, voulue par lui.

Il est là, lui, Jésus, le même Jésus qui était à Bethléem et à Nazareth et dont le peuple chrétien va chercher les traces bénies dans ces lieux si justement appelés saints. Il est là, et que dis-je ? Non seulement nos églises n'ont rien à envier à la demeure de Nazareth, mais n'ont-elles pas sur ces lieux saints

un avantage incomparable ? Après tout, Bethléem, Nazareth, la Palestine n'ont possédé et abrité le Dieu incarné que temporairement. Nos sanctuaires le possèdent en résidence permanente ; ils sont sa dernière, son unique, son immuable demeure. Il s'y est fixé et il nous a donné l'assurance qu'il ne voudrait jamais les quitter.

C'est cette présence dont nous nous sentons enveloppés de toutes parts, dans laquelle nous sommes comme noyés, c'est cette présence dont ces murs, ces piliers, ces arcades, ces voûtes sont comme imprégnées, dont cette atmosphère est vivifiée, c'est cette présence, dis-je, qui donne à nos églises cette surnaturelle poésie qui est leur caractéristique et qui fait leur attrait, cette poésie à laquelle aucune autre ne ressemble, à laquelle aucune âme n'échappe.

Otez du tabernacle le ciboire ; éloignez ainsi le Dieu de la Sainte Eucharistie ; éteignez la lampe qui veillait dans l'ombre et qui marquait sa présence : l'église n'est plus une église. Elle devient froide, vide, obscure ; elle n'est plus qu'un lieu profane, une maison inhabitée. En y entrant, on éprouve cette sensation de malaise et de tristesse que donne toute demeure ruinée par quelque catastrophe. Quelque chose lui manque ; la vie n'y est plus ; c'est un temple mort.

Mais au contraire, dans le tabernacle remettez la Sainte Eucharistie. Le Maître divin de la maison en a repris possession. Avec lui sont rentrés la lumière, le mouvement, la vie. Un rayonnement de la divinité passe dans toutes les pierres, les ensoleille, les vivifie. Le Christ Jésus est ici présent et vivant. Tout se transfigure. La construction humaine semble disparaître. Les murs s'élargissent, les voûtes s'élèvent, tout l'édifice prend des proportions immenses. L'église apparaît plus grande et plus belle que tous les fastueux palais habités par les riches, les princes, les rois, plus grande et plus belle que tous les splendides monuments consacrés aux arts, aux sciences, à la justice, aux assemblées des nations, plus grande et plus belle que tous les magnifiques panoramas de la nature. C'est que le Christ Jésus est là... L'église est devenue sa demeure ; le tabernacle est son trône, à lui le Roi des rois, que des milliers d'anges entourent de leurs adorations invisibles.

L'église ? mais, m. f., c'est une nouvelle crèche de Bethléem où, toujours Sauveur, notre Christ Jésus naît et renaît sans cesse pour nous. L'église est un nouveau Calvaire où il meurt encore pour nous, victime divine toujours en état d'immolation, pour appliquer à chacun de nous les mérites de son sang rédempteur. Elle est le vestibule du ciel traversé par une lumineuse traînée d'espérance et par des visions de gloire éternelle, car c'est le même Christ qui est ici-bas et qui est là-haut, qui est avec nous dans les tabernacles de nos églises terrestres et qui se révèle à ses élus dans les splendeurs bienheureuses de l'éternité !

II. — Il est plein de grâces

Nos églises sont donc la demeure permanente du Christ et c'est, m. f., cette présence mystérieuse et

réelle de Notre-Seigneur dans l'Eucharistie, qui fait nos églises si pleines de grâces.

Si la venue et le séjour d'un personnage influent, d'un souverain par exemple, sont considérés dans la maison ou la cité où il a bien voulu s'arrêter comme une source de faveurs pour tous les habitants de cette maison, pour toute la population de cette cité, quel trésor et quel avantage ne doit pas être pour nous la présence de notre Dieu et de notre Rédempteur dans nos églises dont il a fait sa demeure !

Car enfin, lui si riche par nature, si généreux par sentiment, ne peut pas être et rester là, gardant pour lui ses richesses et ses grâces d'un cœur avare et d'une main serrée. S'il s'est comme emprisonné dans nos tabernacles, ce n'est pas pour assister indifférent à nos luttes quotidiennes et rester étranger à notre vie et à nos peines.

Aux jours de sa vie mortelle, il sortait de lui, nous dit l'Evangile, une vertu qui guérissait et sauvait quiconque s'approchait de sa personne. Partout où il allait, il se plaisait à marquer son passage par des bienfaits. Le salut et la grâce entraient avec lui dans les demeures qui l'accueillaient. Il n'a rien perdu de ses puissances, ni de ses bontés. Hôte constant de nos églises, il les enrichit de ses grâces comme il les embellit de ses charmes. Nous ne pouvons douter que derrière la porte du tabernacle, il ne nous perd pas du regard, toujours prêt à venir à notre aide, à écouter notre prière, à répondre à notre cri de détresse.

Sans doute, le tabernacle est un trône de bonté et d'amour, d'où il distribue à pleines mains ses divines largesses. Certes, on lui fait une sensible injure en ne venant pas lui rendre les adorations auxquelles tout lui donne droit. Mais on lui fait bien plus de peine, on le blesse vraiment au cœur en ne recourant pas à sa miséricorde, en le forçant à garder pour lui ces grâces et ces faveurs qu'il est si désireux de répandre sur nous.

Oh ! m. f., que ne comprend-on mieux l'asile que Dieu a ouvert dans nos églises à toutes les infortunes ! Mon esprit est encore tout plein des vœux et des actions de grâces de ceux qui, sans nombre, ont trouvé ici la consolation, la force, la paix, le salut, l'espérance, le pardon, et j'ose l'affirmer, il n'est ni une tentation, ni une peine, ni une tribulation dont le remède efficace ne soit au tabernacle et dans l'église et ne se trouve dans une fervente visite à Celui qui y réside.

Et c'est ce qu'il ne faut cesser de redire à ceux qui souffrent et qui luttent ici-bas, c'est-à-dire à tous : l'église sera toujours le premier lieu où il faut entrer quand on éprouve le besoin de se recueillir, en s'arrachant à la fournaise de nos existences modernes.

Ainsi sentons-nous notre cœur se refroidir dans notre vie chrétienne, dans nos œuvres de zèle ou de charité ? Vite approchons-nous du tabernacle et, comme les disciples d'Emmaüs, bientôt un flux nouveau et plus ardent circulera dans nos veines réchauffées par ce foyer sacré.

Ainsi sommes-nous tentés ? Le tabernacle sera toujours le rempart le plus sûr contre les assauts du

démon. Le vainqueur de l'enfer, le Dieu de toute sainteté n'est-il pas là ? C'est pourquoi, m. f., nous aimons à réunir si souvent dans nos églises, aux pieds des autels, ceux qui, étant plus jeunes, moins expérimentés, sont plus exposés aux séductions du mal. Heureuse l'enfance, heureuse la jeunesse qui grandit près de cet abri protecteur ! Ce ne sera jamais sans péril qu'à cet âge on oublie le chemin de l'église. Et plus avancés dans la vie, ne dédaignons pas de venir ici retremper nos âmes peut-être ébranlées par de violentes tentations, tombées dans cet état de prostration morale où laissent les luttes de l'organisme et du cœur. Pieusement agenouillés dans le recueillement de la prière, nous retrouverons bientôt le calme que l'orage avait un instant troublé, et nous nous en irons, emportant de nouvelles forces pour de nouvelles résistances.

Ainsi encore sommes-nous dans la tristesse et dans le chagrin ? Quelque peine douloureuse est-elle venue mordre notre cœur et la mort a-t-elle jeté son voile noir sur notre vie, en arrachant à notre affection un être bien-aimé ? Oh ! bien vite, accourons à l'église. Venons verser devant l'autel les larmes qui remplissent nos yeux ; c'est les rendre plus saintes et plus douces. Est-ce qu'on ne se sent pas consolé, encouragé, fortifié, quand on épanche sa peine dans le cœur même de Dieu, quand on prend le Christ lui-même, si miséricordieux, pour confident de nos rêves déçus, de nos espoirs effondrés, de nos amours brisées par la mort ? Notre chagrin s'atténuera, notre douleur s'adoucir, notre croix sera plus légère, quand nous entendrons notre Sauveur nous parler de la sollicitude que notre Père céleste a pour nous, et le souvenir vivant de ses exemples, à lui, le Christ Jésus, nous donnera la force de supporter le lourd fardeau de nos misères humaines.

Enfin, sommes-nous coupables ? C'est ici dans l'église, dans le tabernacle, que demeure notre Rédempteur. Son corps divin, dont il a fait la rançon de nos péchés en le livrant à la souffrance et à la mort, son corps divin crie pardon et miséricorde plus haut, plus fort que toutes nos fautes ne crient vengeance.

O enfant prodigue, ne t'obstine donc pas dans ta faute ! Désespéré, ne dis jamais : « Je suis allé trop loin du devoir, trop avant dans le mal, » ton Sauveur n'est-il pas ici, dans ce sanctuaire, attendant patiemment ton retour et, sur un simple geste de repentir, prêt à tout oublier ? Et toi, ô Madeleine, ne cours plus à travers la cité, couverte de ta honte et suppliciée par ton remords. Viens ici te prosterner sur les degrés de l'autel, au pied du tabernacle. Ton Libérateur y est comme jadis chez le Pharisien. Arrose ses pieds de tes larmes, et de sa bouche tu entendras la consolante parole qui pardonne les péchés et qui rendra la paix divine à ton âme.

Ah ! qui pourra jamais, ô mes frères, chanter tous les bienfaits de nos églises et de nos tabernacles ? Il en sort, semble-t-il, une vertu toute puissante, qui endort les douleurs et qui ferme les blessures. Ces pierres, qui semblent si froides, recèlent

un feu mystérieux qui réchauffe les âmes alanguies. Ces voûtes distillent comme une rosée céleste qui rafraîchit et qui reconforte. L'air qu'on y respire est plus pur et il y règne une paix divine qui pénètre les âmes fatiguées des tumultueuses agitations du dehors. Oui, c'est ici la source de toute grâce, le refuge de toute peine, c'est ici le port de tous les naufragés de la vie, la vraie porte du ciel, car c'est ici que nous trouvons et que nous possédons le Sauveur du monde, le pain de vie et le Dieu de l'éternité.

Elle est donc profondément raisonnable la pensée de bâtir des sanctuaires partout où il y a un groupe d'hommes, afin qu'ils ne soient pas déshérités de leur Dieu et de leur Sauveur. Une église, c'est le centre de toute agglomération humaine. Un village sans église est comme un corps sans âme. Cela donne une impression de désert, de pays sauvage. Les maisons des hommes ont besoin d'être groupées autour de la maison de Dieu, d'être dominées et comme protégées par la maison de Dieu. Ainsi le premier monument d'une cité sera toujours le temple où demeure le Christ Jésus, le Dieu de l'Eucharistie.

C'est donc justement que nous voulons que nos églises soient vastes, hautes, belles, imposantes, dignes par leurs proportions et leurs splendeurs de la majesté de l'Hôte divin qu'elles doivent abriter. Il faut qu'elles portent jusqu'au ciel le magnifique témoignage de notre foi. Comprend-on une église délabrée, mal tenue, n'offrant que l'aspect d'une ruine, d'une demeure abandonnée, aux murailles noircies de poussière, aux autels tombant de vétusté, plus dénudée que le réduit d'un indigent ? Une population qui oserait ne donner qu'un asile aussi misérable à son Dieu, serait indigne de vivre et mériterait de voir fondre sur elle tous les malheurs.

Prêtres de Jésus-Christ, ayons donc le zèle de la maison de Dieu ; et vous, ô mes frères, chrétiens fidèles et fiers de votre foi chrétienne, aimez que vos églises soient belles, qu'elles soient un objet d'admiration pour l'étranger comme un sujet d'édification pour vous. Tout ce qui est grand et élève l'âme est digne du Dieu des tabernacles. De son temple il ne faut bannir que ce qui est laid, mesquin ou ridicule.

Et vous plaindrez-vous de la loi religieuse qui vous oblige à venir à l'église au moins une fois par semaine, au jour marqué par Dieu, le dimanche ? Oh ! elle serait bien chancelante, la foi qui considérerait ce devoir comme trop onéreux et bien négligente l'âme qui résolument s'en affranchirait ! Quels reproches ne mériterait-il pas celui qui, ayant du temps pour tout, pour ses promenades et pour ses amusements, ne trouverait pas une heure à donner le dimanche à Dieu, se montrant partout le soir, et jamais le matin à l'église ! N'est-ce pas une honte que ce vide de nos églises en certaines de nos campagnes françaises ? Si un hérétique venait parmi nous, n'aurait-il pas le droit de demander si nous croyons encore, véritablement, à la présence de Dieu dans nos églises laissées désertes ?

Ah ! honneur à vous, ô mes frères, qui dans cette assistance êtes de ceux qui ne passent pas un jour

sans visiter, ne fût-ce qu'un instant, Notre-Seigneur dans sa demeure, dans son église, comme on se fait un devoir et un plaisir de rendre visite à un ami qui serait retenu chez lui !

Et ne demandez plus pourquoi ce respect et ce silence qu'on attend de vous dans le temple chrétien, pourquoi vous ne devez y entrer que le front découvert... C'est que vous êtes ici tout près de la Sainte Eucharistie, tout près du Christ Jésus. Il faudrait manquer non seulement de foi, mais de savoir-vivre pour affecter dans l'église une tenue inconvenante, qui ne serait pas tolérée dans un salon du monde, il faudrait être un mal élevé. « A la porte donc, Monsieur, ou à genoux ! Vous êtes ici dans la maison de notre Père, le bon Dieu ! »

* *

Pour moi, m. f., je le confesse, je ne puis passer près d'une église sans être attiré vers elle par une sorte de magnétisme spirituel et je ne puis y entrer sans qu'une émotion profonde ne me saisisse au plus intime de mon être. Que de fois j'ai senti mes yeux se mouiller de larmes aux souvenirs les plus chers de ma vie, qui se réveillent en moi à la simple vue du tabernacle !

Souvenirs d'enfance, alors que tout petit et conduit par ma mère, je venais, les mains jointes, m'agenouiller devant l'autel. Souvenirs d'adolescence et de jeunesse, alors qu'après une longue attente, admis à communier au corps et au sang de mon Sauveur, j'ai éprouvé comme tant d'autres la plus inoubliable joie de l'existence. Souvenirs de ma vie sacerdotale, alors que les heures s'envolaient si rapides aux pieds du Maître qui du fond de son Tabernacle m'apprenait à vivre pour lui et pour les âmes qu'il a rachetées. Souvenirs de ma première messe, où je montai au saint autel comme je fusse monté au ciel. Souvenirs de toutes nos belles fêtes chrétiennes où Dieu nous fait goûter davantage sa présence et boire à son calice, avec son sang, les grâces les plus enivrantes.

Souvenirs, oui, mais souvenirs mêlés des plus douces espérances, — espérance de toujours demeurer près de lui, près de ses tabernacles au service desquels il m'a consacré ; espérance d'être visité par lui à ma dernière heure, quand il quittera son sanctuaire pour venir à moi et se faire encore ma force et mon salut à mon entrée dans l'éternité !

Oh ! tous ces souvenirs et toutes ces espérances m'enflamment d'enthousiasme et sentant vos cœurs, tous vos cœurs, ô mes frères, battre à l'unisson du mien, je m'écrie, avec vous et avec le Prophète : « Qu'ils sont beaux, qu'ils sont aimés, ô mon Dieu, ô Christ Jésus, Dieu de l'Eucharistie, qu'ils sont beaux, qu'ils sont aimés vos saints tabernacles ! *Quam dilecta tabernacula tua, Domine virtutum !* » Amen.

CONFÉRENCES AUX HOMMES

XV

LE DIVORCE

Messieurs,

Permettez-moi, en commençant, de vous faire part d'une impression. — Il m'a semblé, lorsque nous avons parlé, le mois dernier, du mariage civil, que vous étiez étonnés de me voir traiter ce sujet et placer cette cérémonie au premier rang des ennemis de la famille. Le mariage civil est tellement passé dans nos mœurs qu'il semble maintenant tout naturel. Pourquoi s'élever contre lui ? — Je sais bien, Messieurs, que des chrétiens comme vous n'attachent pas à cette démarche plus d'importance qu'elle n'en mérite. Vous savez que le vrai mariage ne se contracte pas à la mairie et qu'il n'y a rien de fait tant que les serments réciproques n'ont pas été échangés au pied des autels. Mais tout le monde n'a pas votre foi, et, comme le faisait remarquer le nonce Caprara à M. de Talleyrand dans la lettre que je vous ai citée : « Il peut arriver que les contractants se contentent de remplir les formalités civiles, et qu'en négligeant d'observer les lois de l'Eglise, ils se croient légitimement unis. »

En écrivant ces mots, le nonce apostolique démasquait le but caché des promoteurs du mariage civil, qui était et est encore de laisser la famille dans son acte constitutif. S'ils n'y ont pas pleinement réussi, « c'est, comme l'observait Mgr Bougaud, que la France est chrétienne jusqu'aux moelles et que ses mœurs valent mieux que ses lois. »

Mais si le mal n'a pas été total, il a été partiel, et il s'étend tous les jours davantage avec l'affaiblissement de la foi dans les classes populaires. Nous avons dit tout cela, et je n'y reviens pas.

Nous avons également signalé une conséquence directe du mariage civil, en disant qu'il conduit logiquement à l'union libre, cet état infamant qui rapproche l'homme des animaux, et que les romanciers ainsi que les communistes s'efforcent de mettre tous les jours davantage à la mode.

Ce n'est pas tout. Le mariage civil a à son passif un méfait beaucoup plus déplorable, parce que plus répandu de jour en jour : je veux parler du divorce, cette monstruosité légale qui est la honte des codes modernes, monstruosité qui est un attentat aux droits les plus sacrés, véritable crime commis contre les enfants, qui sont sacrifiés sans pitié aux passions et aux caprices de leurs parents dénaturés.

Ici encore, Messieurs, nous nous trouvons en face d'une disposition légale qui est entrée dans nos mœurs. On s'y est habitué et on n'en voit plus la perversité. Presque chaque jour les journaux nous servent sous la rubrique : *Les drames du divorce*, le récit d'attentats sanglants bien faits pour soulever l'horreur ; mais on y est tellement accoutumé qu'on n'y fait plus attention.

Nous, MM., faisons-y attention et étudions cette question néfaste, afin de n'être pas victimes des sophismes qui sont le paravent complaisant d'une chose infâme ; et voyons ensemble : 1^o l'histoire du divorce, 2^o les *mauvaises raisons* sur lesquelles il s'appuie, et 3^o les *conséquences* déplorables qu'il entraîne.

I. — L'histoire du divorce

Nous avons vu, MM., de quel magnifique idéal la religion catholique avait paré le mariage, faisant de lui à la fois le plus beau des actes humains et le plus sacré des engagements. Mais l'éternelle ennemie de l'Eglise était là pour le rabaisser. En quelque pays que ce soit, dès que la Maçonnerie arrive au pouvoir, elle s'efforce de lui substituer le mariage civil, comme transition à l'état d'union libre, et elle proclame le divorce légal.

Les philosophes maçons du XVIII^e siècle, Voltaire, Rousseau, d'Alembert, Helvétius avaient exalté cette réforme. Leurs disciples de la Constituante et de la Convention s'empressèrent de la réaliser en 1790 et 1792. Le Premier Empire la laissa dans nos codes, mais en 1816 la Restauration l'abolit.

Sous Louis-Philippe, on essaye, mais inutilement, de le rétablir. En 1848, le juif Crémieux ne réussit pas davantage. Le Second Empire arrive et semble repousser très loin les visées de la Fr.-Maç. Ne croyez pas pourtant que celle-ci désarme ; elle cède dans le secret de ses loges des mariages maçonniques, au cours desquels le dialogue suivant a lieu entre le Vénérable et le Premier Surveillant :

— Que pensez-vous de l'indissolubilité du mariage ?

— Qu'elle est contraire aux lois de la nature et de la raison ; de la nature, parce que les convenances sociales ont souvent uni des êtres que la nature avait séparés par des antipathies qui ne se dévoilent que par le mariage ; de la raison, parce que l'indissolubilité fait une loi de l'amour et prétend asservir le plus capricieux et le plus involontaire des sentiments.

— Et quel doit en être le correctif ?

— Le divorce. Il est dans nos mœurs, en attendant qu'il soit dans les lois et devienne légal¹.

Ne croyez-vous pas, MM., que ce dialogue devait donner bonne bouche aux mariés ? Si, après cela, ils avaient encore confiance dans les serments qu'ils échangeaient, c'est qu'ils avaient l'estomac solide !

Avec la Troisième République, les espérances maçonniques se réveillent. En 1875, le fr. Barré, membre du conseil de l'Ordre, s'écrit à la réunion des Suprêmes Conseils du rite écossais : « L'heure est venue de modifier nos mœurs ! » — Un autre frère, un nommé Zaniaski, en 1872, à la loge *Chaîne d'Union*, déclare : « Affirmons que le mariage n'étant qu'un contrat entre des personnes de sexe différent, dans le but de vivre en commun et d'élever des enfants, est *dissoluble* en certains cas comme tout autre contrat. La séparation de corps et de biens est contraire à l'ordre de la nature et à la morale. »

Vous vous souvenez, MM., que c'est des Loges que partent les campagnes contre l'Eglise. Celle qui ré-

clamait le rétablissement du divorce fut menée avec une persévérance que rien ne put lasser par Alfred Naquet, juif, franc-maçon et athée, bien connu par ses idées subversives de toute morale.

Aussitôt nommé député du Vaucluse en 1876, il dépose son projet ; sa proposition est accueillie par les rires de la Chambre. Après le Seize-Mai, le 21 mai 1878, nouvelle proposition ; la Chambre prend le projet en considération et nomme une Commission favorable. En attendant la discussion, Naquet et ses deux amis Taquet et Savaria parcourent le pays et font des conférences le plus souvent accueillies par des rires et des bagarres.

En 1880, par trois fois, la Chambre refuse d'ouvrir la discussion. Elle s'y décide enfin, le 5 février 1881. La droite s'abstient habilement, car la gauche est divisée. Gambetta refuse de présider. On voit avec surprise des modérés comme Léon Renault et de Marcère soutenir le projet, et un radical fameux, Henri Brisson, le combattre. Il s'écrit : « Prenez garde ! vous allez ébranler notre institution maîtresse, la véritable molécule sociale de ce pays-ci, le seul élément solide autour duquel vous puissiez grouper vos autres institutions ; vous allez vous livrer à une expérience sur l'unique molécule sociale qui vous reste, la famille !... Ce n'est pas le fait d'hommes politiques. » On se trouve à la veille des élections. La Chambre donne raison à Henri Brisson, et le divorce est repoussé pour la cinquième fois par 261 voix contre 225.

Naquet ne se décourage pas. Le 11 novembre 1881, il dépose un troisième projet. Une Commission favorable est nommée, et, chose lamentable ! c'est M. de Marcère, dont les sentiments catholiques sont connus, qui accepte d'être le rapporteur.

Les débats commencent à la Chambre le 6 mai 1882. Deux délibérations successives ont lieu. Mgr Freppel intervient avec son éloquence indignée :

« Vous avez contre vous, s'écrit-il, la France presque tout entière. — Le divorce, de votre propre aveu, est une déchéance, une rétrogradation sur l'échelle de la civilisation. Vous n'avez pas le droit d'infliger une pareille déchéance à ce pays qui tient à l'indissolubilité du mariage comme à un titre d'honneur, comme à une marque de supériorité morale. — Le divorce est une diminution, un amoindrissement des forces morales, politiques et sociales du pays. Vous n'avez pas le droit d'y introduire une pareille cause de dissolution. — Le divorce est une atteinte au droit naturel, une attaque directe et formelle contre les croyances et les institutions de la très grande majorité du peuple français. Vous n'avez pas le droit de sacrifier la très grande majorité de vos concitoyens à une faible minorité. — Prenez garde ! Vous enlevez une barrière que la loi civile, d'accord avec la religion et les mœurs, élevait entre le devoir et la passion... En opposant la liberté individuelle à l'indissolubilité du mariage, vous ne tarderez pas à aller plus loin que la loi de 1803, plus loin encore que la loi de 1792 ; vous arriverez à la doctrine de l'union libre, c'est-à-dire à la ruine de la société domestique. »

Malgré ces accents éloquentes, la Chambre vota le divorce à une majorité de 331 voix, le 19 juin 1882.

Pendant deux ans le projet dormit dans les bureaux du Sénat. Alfred Naquet se fait nommer sénateur

¹ Deschamps, *Les Sociétés secrètes*.

teur pour défendre sa loi. Des voix respectées, celles de MM. Jules Simon, Allou, Chesnelong, Denormandie, Lenoël, combattent la loi, que défendent Naquet, de Marcère et le garde des sceaux Martin-Feuillée. Le 24 juin 1884, elle est votée par 153 voix contre 116.

A cause de certaines modifications introduites par le Sénat, le projet revient devant la Chambre. Une dernière fois, Mgr Freppel demande la parole pour prouver que la loi n'est pas seulement anticatholique, mais antifranaise et antidémocratique. « Car enfin, MM., dit-il, qui est-ce qui vous demande le divorce ? Sont-ce les populations de nos campagnes ? Le divorce leur fait horreur. Ce n'est pas non plus l'ouvrier des villes ; car, je le dis à sa louange, l'ouvrier de nos villes entend maintenir à son foyer domestique, si pauvre, si modeste soit-il, l'honneur de sa femme et de ses enfants... Qui donc vous a demandé le divorce ? Quelques femmes écervelées ; quelques romanciers qui se font un jeu des mœurs et des lois... Et ils se sont appuyés pour réussir sur une poignée d'Israélites... Le mouvement qui va aboutir est, dans le véritable sens du mot, un mouvement sémitique qui a commencé à Crémieux pour finir à Naquet, à travers toute une série d'Israélites, fauteurs et promoteurs du divorce... Allez, si vous le voulez, du côté d'Israël ! Allez vers les Juifs ! Nous restons, nous, du côté de l'Eglise et de la France ! » (19 juillet 1884).

Rien ne put arrêter les partisans du projet. Il fut voté, et la loi parut à l'*Officiel* le 27 juillet 1884. Il y avait huit ans qu'Alfred Naquet poursuivait son but. Rien ne l'avait découragé dans son œuvre de dissolution ; en dépit de tous les échecs, il avait continué sa campagne et avait fini par aboutir, pour le malheur de la France.

Qu'il me soit permis de regretter que les députés catholiques n'aient pas la même énergie pour revendiquer, quand il s'agit de nos religieux et de nos écoles, les droits de la justice et de la liberté !

II. — *Mauvaises raisons sur lesquelles s'appuient les partisans du divorce*

Bien entendu, MM., quand on propose une loi qui bouleverse les traditions d'un peuple, et qui va aussi directement que le divorce à l'encontre de ses croyances religieuses, il faut trouver des raisons pour expliquer ce changement.

Et plus les bonnes raisons font défaut, plus les mauvaises raisons qu'on allègue sont nombreuses. A la qualité on s'efforce de suppléer par la quantité. Nous allons voir cela réalisé à propos du divorce.

1^o On a dit, au cours des discussions parlementaires : Le divorce rendra moins fréquentes les infidélités conjugales, puisque les époux auront la liberté de se quitter quand ils ne se conviennent plus. — Mauvaise raison ! En effet, puisque l'adultère est une cause de divorce, on le commettra sans scrupule pour rompre le lien conjugal devenu trop gênant ; et ainsi le divorce devient une prime au mal qu'on prétend guérir.

2^o On prétend supprimer les violences entre époux qui ne s'entendent plus. — Mais ces violences deviennent précisément une raison de divorcer ; et on a vu des ménages s'arranger de façon à se maltraiter devant témoins, pour obtenir la rupture de leur union sans avoir besoin d'alléguer des motifs beaucoup moins avouables.

3^o On a dit que par le divorce on adoucira le sort des enfants obligés de vivre dans des ménages mal assortis. — Hélas ! leur sort devient mille fois plus lamentable quand le divorce est prononcé, comme nous le verrons tout à l'heure. Ce n'est pas de temps en temps, c'est toujours que les enfants des divorcés sont malheureux.

4^o « Par le divorce, a-t-on encore dit, nous diminuerons dans la société le nombre des crimes passionnels. On n'aura plus de motif de se tuer, quand on sera libre de vivre à sa guise. » — Erreur grossière ! Est-ce que le divorce n'est pas, au contraire, la cause de beaucoup d'attentats qui se commettent et qui sont jugés par les tribunaux ? Quand il est prononcé aux torts de l'un des époux, qui pourrait garantir que le condamné ne cherchera pas, à un moment ou à l'autre, à se venger ? Et quel est l'homme ayant un peu de cœur qui pourrait sans frémir voir au bras d'un autre homme la femme qui a été la fée de sa jeunesse ? Il l'a peut-être trahie, c'est possible ; mais est-ce que cela peut effacer les souvenirs qui sont les meilleurs et les plus doux de sa vie ? Et si cet homme n'a plus de frein religieux pour se contenir, sera-t-il étonnant qu'il voie rouge et qu'il tue ?

Au surplus, la plupart des inconvénients signalés pouvaient être évités par la séparation de corps, qui est permise par la religion et qui existe toujours dans nos codes.

5^o A cette affirmation que la séparation de corps est suffisante dans les cas allégués, les partisans du divorce répondent que la séparation n'est pas un remède au point de vue social. Les époux séparés ne peuvent se remarier et sont fatalement entraînés à des unions illégitimes. — Ceci est faux. On rencontre des personnes séparées qui vivent dans une parfaite dignité de vie. Ceux qui se remarient après leur divorce créent de nouvelles familles, c'est vrai ; mais ces nouvelles familles ne sont pas un bien pour le pays, comme nous le verrons tout à l'heure.

6^o Arrivons à la grande raison qu'on met en avant pour légitimer le divorce : c'est le *droit au bonheur*.

Un ménage est malheureux. Une femme, comme dans le livre de Bourget, a épousé un homme qui se livre au vice dégradant de l'ivrognerie. Sa vie est une succession de dégoûts. Pourquoi n'aurait-elle pas le droit d'être heureuse comme tant d'autres femmes ; et pourquoi, ayant divorcé d'avec un être indigne, ne referait-elle pas sa vie avec un autre homme qui lui offre une existence honorée et choyée ?

Telle est bien, MM., l'objection qui est développée copieusement par les romanciers et mise sur la scène par les auteurs dramatiques.

Permettez-moi d'abord de vous faire observer que

ce principe, le droit au bonheur, est celui qui est mis en avant par tous les ennemis de la société ; les communistes, quand ils prêchent la lutte des classes, n'en ont point d'autre ; et les voleurs, quand ils s'emparent du bien d'autrui, ne font que le mettre en pratique.

La vérité, c'est que le bonheur n'est pas un droit, et qu'il faut le gagner. Un industriel, un commerçant se retirent des affaires après fortune faite ; ils sont heureux, mais ils ont obtenu ce bonheur par toute une vie de labeur acharné.

C'est Dieu qui a fait le devoir et qui a fait le bonheur. Il les a faits l'un pour l'autre, et on ne peut avoir l'un sans l'autre. Le devoir est quelquefois pénible, celui de la vie conjugale comme les autres ; mais vouloir être heureux sans remplir le devoir, c'est un rêve chimérique. On pourra éviter des sacrifices douloureux et avoir des jouissances ; mais cela n'est pas le bonheur, parce que le bonheur réside dans la conscience, et que quand la conscience est en faute, il n'y habite pas.

Or, le devoir impérieux, le devoir intangible pour les époux, c'est l'éducation des enfants jusqu'à ce qu'ils puissent se diriger eux-mêmes dans la vie. Pour cette tâche auguste qui est le but même du mariage, l'action du père et de la mère est également indispensable ; il faut qu'ils collaborent conjointement à cette œuvre, le père par l'autorité, la mère par la tendresse, et tous les deux par le travail. Si l'un des deux est écarté, l'enfant qui est innocent sera la victime de la séparation, et, ce qui est pis encore, il sera amené à juger l'un ou l'autre, et peut-être même les deux êtres qu'il n'aurait dû que respecter toujours. Le droit véritable, le voilà, c'est celui de l'enfant, et celui-là est violé odieusement par le divorce. Les animaux guidés par leur seul instinct respectent ce droit, et ce n'est ni un honneur ni un bonheur pour les époux de le méconnaître !

Non, le mariage n'est pas un contrat comme un autre qu'on puisse résilier à son gré, parce qu'il y a ici un tiers qui est intervenu et dont les époux sont les défenseurs naturels. Ce sont eux qui l'ont appelé à la vie, et tant qu'ils n'ont pas achevé leur mission sacrée près de lui, ils sont ses débiteurs, et rien au monde ne peut les dispenser de leur dette !

Ajoutons que quand il y a dissensiment grave entre les époux, il arrive 99 fois sur 100 qu'il y a des torts des deux côtés. Dans son beau livre : *Les yeux qui s'ouvrent*, M. Henry Bordeaux montre un homme qui a été trahi par sa femme. C'est un savant passionné pour ses études et qui s'indigne que sa confiance ait été trompée. Mais, au cours du procès, il réfléchit ; il se demande s'il n'a pas été un égoïste en délaissant par trop sa compagne pour sa science. Il se rend compte qu'il n'a pas cherché assez le bonheur de celle qui lui avait apporté le charme de sa jeunesse. Ses yeux s'ouvrent, et il pardonne... Si chacun faisait ainsi son examen de conscience, il y aurait beaucoup de ruptures évitées.

Pour des chrétiens comme vous, MM., il y a quelque chose de plus décisif que toute cette discussion que nous venons de faire. C'est la parole formelle

de N.-S. Jésus-Christ. Je cite l'Evangile de S. Matthieu, au chap. xix :

Un jour, des Pharisiens s'avancèrent vers lui pour le tenter, et lui dirent : « Est-il permis de renvoyer sa femme pour n'importe quelle cause ? » Il leur répondit : « Qu'est-ce que Moïse vous a ordonné ? »

— Moïse, dirent-ils, a permis d'écrire un acte de divorce et de répudier. »

Jésus leur répondit : — N'avez-vous pas lu que Celui qui a créé l'homme au commencement, a fait un homme et une femme ? Et il dit : C'est pourquoi l'homme quittera son père et sa mère, et il s'attachera à sa femme, et ils seront deux en un. C'est pourquoi ils ne sont plus deux, mais une seule chair. Donc ce que Dieu a uni, que l'homme ne le sépare pas !

— Pourquoi, dirent les Pharisiens, Moïse a-t-il prescrit de donner à une femme l'acte de divorce et de la renvoyer ?

— C'est, répondit-il, à cause de l'endurcissement de vos cœurs qu'il vous a permis de renvoyer vos épouses. Mais moi je vous dis que quiconque renvoie sa femme et en épouse une autre commet un adultère, et que quiconque épouse une femme répudiée se rend adultère.

Le Christ a dit : « Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point. » Celles que je viens de citer demeureront éternellement pour la condamnation du divorce et des divorcés.

III. — Conséquences déplorables du divorce.

Avant même que fut promulguée la loi fatale du divorce, la Fr.-Maç. fit entendre un cri de triomphe. La Loge *Régénération* de Bar-le-Duc adressa au T. ch. Fr. Naquet ce message de félicitations :

« C'est contre le principe du divorce que bataillait l'Eglise catholique ; et par conséquent, celle-ci vient de subir un grave échec. Les lois divines ont cédé le pas aux lois humaines. L'esprit clérical avait triomphé devant la Chambre monarchique, le 8 mai 1816 ; il a été vaincu devant le Sénat républicain, le 30 mai 1884. La victoire de la raison sur la fiction religieuse est éclatante... C'est une revanche de l'Etat sur l'Eglise, et un acheminement à la séparation de ces deux vieux conjoints, d'humeur si incompatible, de caractères si contraires, et que le Concordat a mariés malgré eux. C'est aussi le premier pas vers le divorce de cette union mal assortie ¹. »

Malheureusement, si le coup porté à l'Eglise par la loi Naquet a été sensible, il a été beaucoup plus cruel pour la France, qu'il a profondément démoralisée.

Les auteurs de la loi avaient affirmé que le premier de ses effets serait de diminuer les adultères ; nous avons vu qu'elle tend plutôt à les multiplier. En effet, dans son texte primitif, l'époux coupable ne pouvait pas se marier avec son complice. Mais la jurisprudence, d'une manière non moins illégale que coupable, ne tenait pas compte de cette restriction et le Sénat, le 13 décembre 1904, l'abrogea. Désormais le vice n'a plus rien qui le gêne.

On avait dit aussi que le nombre des divorces serait peu considérable et irait même en diminuant. Or, c'est le contraire qui est arrivé : en 1886, 2,950 ; en 1896, 7,051 ; en 1906, 11,088 ; et ainsi de suite.

¹ Lettre du 22 juillet 1884, publiée par le *Voltairre* et citée par Lecanuet, p. 212.

Ajoutons que les juges sont d'autant plus portés à accueillir favorablement le divorce, qu'« ils se sont dégagés de certaines barrières légales qui contenaient leur action. » La procédure, en effet, est en partie éludée. Pour être édifié sur ce point, il suffit de lire le récit suivant fait par M. Morizot-Thibault :

Entrez, à Paris, à l'audience de la quatrième Chambre civile qui a la spécialité de dissoudre les mariages. Elle est encombrée d'affaires. On inscrit, par an, à son rôle, 2.300 demandes en divorce, et, comme elle connaît des accidents, elle a encore à juger un nombre considérable d'affaires de ce chef. Il faut aller vite. L'enquête sur la demande en divorce a été faite et elle est rapportée à la barre. L'avocat du demandeur présente sa plaidoirie. Quand il s'agit d'un procès simple et ordinaire : « Inutile, maître, lui dit le président, d'entrer dans de longs détails. Lisez l'enquête ; votre confrère nous donnera connaissance de la contre-enquête et le Tribunal statuera... » On a dit au ministère public : « Le temps pressé, » et il a gardé le silence.

Si le procès est engagé par la voie de l'assistance judiciaire, on ne fait pas d'enquête ; le commissaire de police prend des renseignements auprès d'un domestique ou d'une concierge, et, d'après ces notes, on dissout les mariages.

On comprend dès lors qu'il soit possible, par suite de l'absence de procédure, de rendre, en une seule audience, d'abord 169 jugements de divorce, puis 242.

Le jeudi 15 décembre 1898, la susdite quatrième Chambre prononçait 294 jugements de divorce en une seule audience de quatre heures, soit plus d'un par minute. De tels faits se passent de commentaires.

En effet, si l'on songe que ce qui est détruit ainsi, c'est la famille française, « notre institution maternelle, la véritable molécule sociale de ce pays-ci, le seul élément solide autour duquel on puisse grouper les autres institutions, » comme disait Henri Brisson, on ne peut être qu'épouvanté !

Scrutons encore davantage les profondeurs du mal.

Il est d'abord dans les âmes mêmes des divorcés.

« J'étais jeune, me disait un jour une femme, j'étais pauvre ; j'ai été éblouie par le mirage d'une vie opulente ; je me suis mariée avec un divorcé ; à présent je voudrais bien sortir de là. Que faire ? Si j'offrais d'abondantes aumônes ? »

Hélas ! l'argent ici ne peut rien ; il n'y a qu'un moyen : se séparer le plus vite possible.

Une autre me disait :

— Ne pouvez-vous rien pour ma sœur ? Elle est divorcée et remariée à un divorcé.

— Les deux premiers époux sont-ils encore vivants ?

— Oui.

— Qu'on se sépare !

— Mais il y a des enfants.

— Alors, il n'y a rien à faire !

Relisons un passage de la célèbre comédie de Bourget :

GABRIELLE. — Je porte ton nom, j'habite avec toi, je suis la mère de ton enfant. Et... nous ne sommes pas mariés !

DARRAS. — Nous ne sommes pas mariés ?

GABRIELLE. — Non. Ecoute-moi. Quand tu m'as proposé, il y a douze ans, de refaire mon existence avec toi, je n'ai pas accepté sans lutte. J'avais été si malheureuse ; je t'aimais. Je me suis laissé tenter. Je le savais bien pourtant qu'il n'y a pas de vrai mariage hors de l'Eglise. Non, il n'y en a pas. Je n'avais pas le droit d'être ta femme, puisque j'étais, puisque je suis la femme d'un autre devant Dieu.

DARRAS. — Tu crois cela ? Tu le crois ?

GABRIELLE. — Ma douleur m'a trahie. Mais tôt ou tard, tu aurais toujours tout appris. Je crois, tout simplement : le mariage est un sacrement et ineffaçable. Je l'avais reçu, je n'étais plus libre. Nous avons passé outre. Nous sommes punis justement !¹

En effet, dans quelle horrible impasse se mettent les divorcés qui se remarient ! Ils sont désormais hors de la vie de l'Eglise ; pour eux, plus de sacrements ; leurs enfants pourront faire leur première communion, les parents ne pourront pas les accompagner à la Table sainte. Et s'ils meurent sans s'être rétractés devant témoins, point de sépulture ecclésiastique !

Et avec cela, que de désordres dans les familles ! Citons encore un passage de la tragédie de Bourget. La femme divorcée puis remariée, Gabrielle, à un entretien avec un religieux à propos de la première communion de sa fille qu'elle devra renoncer à accompagner :

LE PÈRE. — Ayez le courage de reconnaître que cette loi humaine dont vous avez profité est, tout au contraire, la loi dure, la loi inique. Oui, dure, car sous son apparente bonté, elle sacrifie la famille, c'est-à-dire la société entière, à l'individu ; inique, car elle lui donne le faux bonheur que, tôt ou tard, il devra cruellement expier. Et vous-même, Madame, pourquoi souffrez-vous maintenant, et depuis si longtemps ? Je le devine... Je devine que vous cachez cette renaissance de vie religieuse à votre mari. Vous vouliez m'interroger là-dessus, n'est-ce pas, pour savoir si vous devez ou non tout lui avouer ?

GABRIELLE. — Oui.

LE PÈRE. — Que cette épreuve est légère à côté de celles que j'ai vu d'autres ménages traverser, des ménages fondés, comme le vôtre, à l'encontre de cette loi divine qui est aussi, dans son apparente rigueur, une loi de sagesse et de préservation ! J'ai vu des haines fratricides entre les enfants du premier et du second lit ; des pères et des mères, jugés et condamnés par leurs fils et par leurs filles ; ici, des heurts meurtriers entre un beau-père et un beau-fils ; là, entre la seconde femme et la fille du mari. J'ai vu des luttes horribles entre le premier mari et son ancienne femme, autour des maladies de leur enfant, ou, une fois grandi, de ses folies de jeune homme, si c'est un fils ; de son mariage, si c'est une fille. Et toujours, et partout, l'autorité du père et de la mère détruite dès le premier conflit².

Ces paroles si nettes dans leur concision vous font entrevoir, MM., les drames intimes de douleur, de honte et de regrets amers qui se jouent fatalement, à un moment ou à l'autre, dans les foyers où le divorce est entré. Il en est d'autres plus terribles encore.

Il y a partout des natures vicieuses et exemptes de scrupules. La loi de 1884 les a déchaînées et leur

¹ Un Divorce, acte II, scène VII.

² Ibid., acte I, scè e XI.

a rendu possible la chasse aux maris et aux femmes des autres. Il n'y a plus rien qui retient leurs passions, et, pourvues comme elles le sont souvent d'une triste puissance de séduction, elles n'épargnent rien pour arriver à leurs fins odieuses. Que leur importe de ruiner des foyers et de mettre du désespoir et de la honte dans des cœurs, pourvu qu'elles remportent leurs triomphes maudits !

Seulement, ceux qui sont ainsi blessés dans leurs plus chères affections et dans leur honneur ne sont pas toujours des résignés qui subissent ; ce sont parfois des vengeurs qui tuent. Où l'on avait mis de la boue, ils mettent du sang !

D'autres fois, les victimes sont incapables de supporter le coup qui les frappe au cœur, et sombrent dans le suicide ou la folie. Voici une statistique qui a été dressée sur les suites du divorce en Allemagne. Ecoutez ces chiffres : sur un million d'habitants, 61 suicides de femmes mariées, et 348 de femmes divorcées ; 386 suicides d'hommes mariés, et 2.834 de divorcés. En Wurtemberg, dans les asiles d'aliénés, sur 1.136 folles, 676 divorcées ; sur 3.307 fous, 2.024 divorcés. Est-ce assez effrayant et assez clair ?

Il nous reste, MM., à décrire le dernier et le plus épouvantable effet du divorce : c'est le sort fait à l'enfant ; à l'enfant pour qui l'on doit tout sacrifier, puisqu'il est le but du mariage et qu'il est innocent. Or, c'est lui qui est le grand et pitoyable sacrifié.

Vraiment, ils n'ont donc plus d'entrailles, ceux qui laissent là dans le foyer déserté ces petits qui sont la chair de leur chair ? Ils n'ont donc plus de cœur, ceux qui livrent ces petits à tous les désespoirs ? On les oblige à prendre parti pour l'un ou pour l'autre de ceux à qui ils doivent la vie ! Et quelle existence sera la leur désormais ?

Une jeune fille me disait : « Je vais chez ma mère, et j'y trouve un homme qui n'est pas mon père ; je vais chez mon père, et j'y trouve une femme qui n'est pas ma mère ! » Quelle détresse dans ces paroles ! Et comment s'étonner que ces enfants ne se sentant plus chez eux nulle part, s'en aillent à l'aventure, seuls dans la vie, plus à plaindre que des orphelins, exposés à toutes les séductions et à tous les désespoirs ? Comment s'étonner après cela qu'il y ait des êtres livrés au mal, et ayant la haine de cette société qui leur a refusé ce que la nature accorde aux animaux, c'est-à-dire un nid pour abriter leur faiblesse et mettre un peu d'amour dans leur cœur ?

* *

Après ce que nous venons de dire, MM., j'espère que vous reconnaîtrez que la loi qui autorise le divorce est une loi maudite, une loi satanique, la honte des nations civilisées, et une malédiction pour les peuples qui l'ont adoptée en un jour de folie.

Et s'il faut un trait saisissant pour mettre encore davantage en relief cette vérité éclatante, écoutez cette confession ; je l'emprunte aux mémoires de Mgr Augouard, l'illustre missionnaire du Congo, et voici ce qu'il raconte ¹ :

En juin 1913, me trouvant en Normandie, mon itinéraire devait me faire passer par Messei, chef-lieu de canton de l'Orne et résidence de M. de Marcère, ancien ministre et sénateur inamovible.

Quelques jours avant mon passage, je reçus une fort aimable lettre de M. de Marcère me priant de lui faire l'honneur de déjeuner chez lui en passant à Messei. Je ne connaissais pas personnellement M. de Marcère que je n'avais jamais vu. Cependant je ne crus pas pouvoir décliner cette invitation.

Au jour dit, j'arrivai chez M. de Marcère qui me fit le plus aimable accueil. C'est un homme de haute stature, qui joint à la finesse normande l'aisance du parfait gentilhomme.

En mon honneur il avait invité une douzaine de convives, et le déjeuner fut plein d'entrain, selon l'habitude de l'hospitalière Normandie.

Au dessert, M. de Marcère me porta un toast aussi délicat que flatteur. Homme politique, il déclara sincèrement n'avoir jamais regretté le pouvoir. Il ajouta :

— Cependant, Monseigneur, aujourd'hui pour la première fois je regrette de ne plus être ministre, car il m'eût été très doux de vous féliciter officiellement de tout ce que vous avez fait pour l'Eglise et la France.

On passa ensuite au salon et, naturellement, la conversation roula sur la politique où les souvenirs personnels de M. de Marcère étaient du plus haut intérêt.

J'eus la courtoisie de lui adresser quelques félicitations et de regretter son trop court passage au pouvoir. Il m'interrompit brusquement en me disant :

— Oh ! Monseigneur, je ne mérite pas vos louanges, car j'ai commis une bien grande faute lorsque j'étais ministre de la Justice.

— Avec votre âme si droite et si loyale, cela m'étonne.

— Ecoutez d'abord, Monseigneur, vous jugerez ensuite. Lorsque j'étais ministre de la Justice, c'est à moi qu'incomba la charge de présenter aux Chambres l'odieuse loi du juif Naquet sur le divorce, et j'eus la triste satisfaction de réussir. A ce moment j'étais déprimé par l'ambiance et je ne voyais pas les énormes conséquences de ma faute pour l'avenir de la France. J'en fus du reste terriblement puni, car j'ai été la première victime de cette loi que j'ai depuis si souvent regrettée. Ma fille que vous voyez dans ce salon est divorcée et mon fils est en train d'en faire autant ! Quelque amère que soit la douleur, je ne me plains pas cependant et je l'accepte comme un châtimement bien mérité, demandant seulement à Dieu de me faire miséricorde !

La scène était vraiment poignante et j'avais le cœur étreint en voyant deux grosses larmes couler des yeux de ce grand et noble vieillard qui se courbait si chrétiennement sous la main de Dieu.

Puissent tous ceux qui ont contribué à la loi du divorce et tous ceux qui en ont profité, éprouver le même repentir !

En vente à nos Bureaux

Chanoine ROLLAND : *La Reine du Paradis, ou le Mystère de la T. S. Vierge exposé au point de vue historique, liturgique, dogmatique et moral, en 123 discours pouvant servir d'instructions, de lectures pieuses et de sujets de méditation.* — 11^e édition, revue et augmentée. — Deux forts vol. in-12 de xix-588 et 711 p. — Prix franco : 12 fr. 50, Etranger 17 fr. 20.

Du MÊME : *Le Vestibule du Paradis, ou le Purgatoire étudié au point de vue dogmatique, liturgique et moral, en 56 discours pouvant servir d'instructions, de lectures pieuses et de sujets de méditation.* — Un vol. in-16 de xiv-426 p. — Prix franco : 5 fr. 75, Etranger 7 fr.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 6 junii 1928.

EUG. LINDECKER, Vic. gen.

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES.—Imprimerie de L'AMI DU CLERGÉ

¹ *Croix*, 12 et 13 mai 1918.

Ami du Clergé du 14 juin 1928

Deuxième
partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Triduum d'Adoration perpétuelle. — III. Le ministre de l'Eucharistie, 337.

Cours de prêches sur le Credo. — LX. Les marques de la vraie Eglise : la sainteté, 340.

Entretiens sur la vie chrétienne. — CXVII. Le sacrement de mariage : *Les lois du mariage chrétien*, 342.

Allocutions de mariage. — IV, 347.

Pour une Première Messe. — I. Ce qu'est le prêtre, 348.

Les Saints de la vieille France. — XVIII. S. Etienne Harding, 350.

En lisant. — Présentation d'une paroisse à l'Evêque en visite pastorale, 352.

TRIDUUM D'ADORATION PERPÉTUELLE

III

LE MINISTRE DE L'EUCCHARISTIE

Sacerdos Dei altissimi.
Voici le prêtre du Dieu
Très-Haut. (Gen., xiv, 18).

Mes bien chers frères,

Pour vous préparer à la fête de l'Adoration perpétuelle, je vous ai dit dans nos précédentes instructions quel était le jour par excellence et le lieu vraiment choisi de la Sainte Eucharistie. Je voudrais ce soir vous montrer dans le prêtre le ministre de ce sacrement d'amour.

Oui, le ministre de la Sainte Eucharistie, c'est le prêtre. Il a été consacré pour cette mission : produire à l'autel le corps sacramentel du Christ Jésus et l'offrir à Dieu en sacrifice. C'est là ce que signifient les paroles prononcées par le divin Maître quand, dans la soirée du Cénacle, il a consacré lui-même les premiers prêtres, instituant tout à la fois avec l'Eucharistie le sacrement et le sacerdoce, — quand il a dit : « Ceci est mon corps, » et quand il ajouta : « Faites ceci en mémoire de moi. »

« Ceci est mon corps, » voilà le sacrement, voilà l'Eucharistie. « Faites ceci en mémoire de moi, » voilà le sacerdoce, voilà le prêtre.

Il y a donc une liaison étroite entre le sacrement et le sacerdoce, entre l'Eucharistie et le prêtre. L'Eucharistie est tellement la raison d'être du sacerdoce, que sans elle il n'y aurait plus de vrais prêtres ; et de même, sans le sacerdoce, le Christ Jésus cesserait de demeurer parmi nous, d'habiter dans les tabernacles de nos églises et de s'offrir en sacrifice sur nos autels. Sans l'Eucharistie, il pourrait y avoir des apôtres portant partout la parole évangélique ; des docteurs, ayant la garde de la Révélation et la mission de l'expliquer ; une hiérarchie dans le gouvernement du peuple fidèle et des ministres placés à sa tête. Mais ni l'apostolat, ni la juridiction, ni la mission d'enseigner, ni celle de gouverner ne constituent le sacerdoce et ne font le prêtre.

La notion de sacerdoce découle essentiellement de celle de sacrifice que le prêtre a mission d'offrir à la divinité. Qui dit prêtre dit un autel et une victime immolée à Dieu par lui. Et c'est tout cela, sacrifice et victime, qu'est l'Eucharistie dans sa réalité la plus substantielle comme la plus sublime, car aucun sacrifice, aucune victime ne peuvent être comparés à l'Hostie eucharistique offerte à la sainte messe. Et c'est cela qui constitue le sacerdoce chrétien dans sa fonction primordiale et essentielle, d'où découlent par la suite tous les autres ministères.

De même ces deux choses, sacerdoce et Eucharistie, sont si étroitement liées qu'on ne peut porter atteinte à l'une sans frapper l'autre. Ainsi, m. f., quand l'hérésie protestante a nié la présence réelle, elle a détruit du même coup chez elle le sacerdoce. Elle a gardé ses ministres, qui ne sont que des hommes comme les autres, des pasteurs ; mais elle n'a plus de prêtres, c'est-à-dire des hommes séparés du monde, consacrés par une onction indélébile, portant en eux le sceau d'un caractère divin. Et pourquoi en aurait-elle, puisqu'elle n'a plus ni sacrifice ni communion ?

Le prêtre, c'est donc le ministre par excellence de l'Eucharistie, et c'est là ce qui fait la grandeur et la puissance du sacerdoce catholique. Telles sont les deux idées que je me propose de développer devant vous.

I. — *Grandeur du sacerdoce catholique*

M. f., ce qui fait la grandeur d'une institution ou d'un homme, c'est d'une part son rapprochement de Dieu et d'autre part son rapport avec le Christ Notre-Seigneur. Voilà la double mesure ou plutôt, pour mieux dire, voilà l'unique et véritable mesure des êtres, de leur sublimité comme de leur valeur.

De fait, il n'y a d'absolument grand que Dieu et après lui que le Christ Jésus, son divin Fils, Dieu au ciel et le Christ Jésus sur la terre, Dieu dans l'éternité et le Christ Jésus dans le temps. Eux seuls sont le principe de toute grandeur.

On est grand, par cela seul qu'on s'approche de Dieu et du Christ en les servant, en se faisant les instruments de leurs desseins, en se vouant à leur cause. On est d'autant plus grand qu'on leur appartient davantage et plus immédiatement, fût-on d'ailleurs dépourvu de tout ce qui brille aux regards humains, si aisément fascinés.

Aux yeux de la foi, qui sont ceux de l'éternelle et absolue vérité, il n'y a que cela de grand. Tout le reste, quelque cas qu'en fasse l'homme, dès lors que cela est séparé de Dieu et éloigné de son Christ, ne mérite de la grandeur que le nom. Tout cela, en réalité, n'est que vanité, bagatelle, petitesse, hochets d'enfant, et nous ne nous y laissons prendre que parce que nous sommes de grands enfants.

Et maintenant, ô mes frères, comprenez et mesurez à quelle hauteur s'élève le sacerdoce. Sa grandeur ? Mais c'est celle de Dieu même et du Christ Jésus, dont il s'approche si près, si près qu'il semble comme autorité et comme ministère se confondre avec la divinité elle-même.

Voulez-vous vous faire une juste idée de cette sublimité du sacerdoce ? Contemplez un instant le prêtre à l'autel dans la célébration d'une messe solennelle, aux jours de nos grandes fêtes chrétiennes. La foule des croyants a envahi l'église. Tout est dans le silence et dans le recueillement comme dans l'attente d'un grand événement. Le prêtre sort de la sacristie. Il est revêtu de ses ornements sacerdotaux, qui disent la fonction qu'il va remplir. Il s'avance escorté d'autres prêtres et d'enfants de chœur, qui sont là pour le servir. Le voilà qui gravit les marches de l'autel. Les orgues emplissent la nef d'harmonie, des chants sacrés retentissent. Lui se tient debout devant la table du sacrifice. Ne vous rappelle-t-il pas Abraham sur la montagne de l'holocauste ou Moïse sur le Sinaï ? Par les pages sacrées qu'il lit, par les prières liturgiques qu'il récite, il se prépare à accomplir les rites essentiels de son œuvre sacerdotale.

Le moment solennel approche. Il l'a annoncé au peuple en lui recommandant d'élever son cœur jusqu'à Dieu : *Sursum corda !* Les chants se taisent. On n'entend plus dans le lointain que les frémissements adoucis de l'orgue. Tous les fronts s'inclinent et les respirations sont comme suspendues. Et lui, à demi penché sur l'autel, tenant entre ses doigts le pain mystique, laisse tomber de ses lèvres les paroles sacramentelles : « *Hoc est enim corpus meum, Ceci est mon corps.* »

Il a dit ; et les cieux s'entr'ouvrent ; plus rapide que la pensée, le Verbe éternel, en qui réside la plénitude de la divinité, obéissant à cette parole humaine, descend et vient se revêtir de ces apparences infimes. Ce pain sur l'autel, ce vin dans le calice, ce n'est plus du pain, ce n'est plus du vin. Ils ont été changés au corps et au sang du Christ Jésus. Et lui, notre Dieu, notre Rédempteur, il est là, réellement, substantiellement. Et celui qui a opéré cet incomparable prodige et qui possède l'extraordinaire pouvoir de le renouveler tous les jours, c'est le prêtre.

J'ai donc raison de dire : il est le ministre de l'Eucharistie, il produit Notre-Seigneur dans son être sacramentel. Non seulement il a la garde de son corps, non seulement il doit le distribuer comme pain de vie aux âmes qui ont faim, mais il le produit réellement par la puissance qui a été donnée à ses paroles.

En vérité, m. f., comment ne pas être dans la stupéfaction devant un tel prodige ?... Un homme commande à Dieu et Dieu se met à la disposition de cet homme, et cela chaque jour. Un homme parle comme s'il ne faisait qu'un avec le Dieu incarné, s'identifiant à lui jusqu'à appeler sien le corps qu'il offre en son nom sur l'autel. Un homme réalise par sa parole ce que S. Thomas d'Aquin nomme « le miracle des miracles » : le corps et le sang du Verbe incarné ; et cet homme, c'est le prêtre à l'autel.

Non, il n'y a au ciel et sur la terre aucune dignité, aucune puissance, aucune grandeur comparable à celle-là. Les anges eux-mêmes, si élevés qu'ils soient par leur nature et leur science, sont inférieurs aux prêtres par cette puissance sacrée qu'ils ne possèdent pas. Au-dessus du prêtre à l'autel, il n'y a

que Dieu et que le Christ Jésus ; et le prêtre, dans l'exercice de ses fonctions sacerdotales, c'est le Christ lui-même continuant à s'incarner et à s'immoler.

Le prêtre, ministre de l'Eucharistie, est donc grand de la grandeur même de Dieu.

Voilà ce que comprennent les saints, et c'est pourquoi ils ont tant exalté le sacerdoce catholique, l'appelant à l'envi, avec S. Ambroise, une dignité surhumaine, une profession divine, *ingens dignitas, deifica professio* ; — montrant, avec Tertullien, la divinité mêlée à l'homme dans le prêtre, *homo Deo mixtus* ; — se plaisant, avec S. Ignace martyr, à voir dans le ministère sacerdotal le sommet de toutes choses et de toute dignité, *omnium est apex sacerdotium*. — S. François d'Assise concevra une si haute idée de cette fonction que, s'en croyant indigne, dans son humilité, il ne consentira jamais à être ordonné prêtre. C'est lui qui disait que, rencontrant un ange et un prêtre, des deux c'est le prêtre qu'il saluerait le premier. Et il en donne cette raison qui est la nôtre : Parce qu'il consacre le corps et le sang de Jésus-Christ et qu'il distribue aux âmes le pain de vie.

Le prêtre, ministre de l'Eucharistie, est grand de la grandeur même de Jésus-Christ.

Voilà ce que comprend l'Eglise, et c'est pourquoi elle traite avec tant de respect ses prêtres, jalouse de leur inspirer et à eux-mêmes et aux fidèles la plus haute idée et la plus profonde estime du sacerdoce. C'est pour cela qu'elle prend tant soin de l'éducation des futurs prêtres. Voyez comme elle veille sur eux depuis leurs plus tendres années, comment elle les sépare du monde, pour les tenir à l'écart de tout ce qui pourrait souiller leur cœur et leur esprit, comme elle les prépare dans un long et sérieux noviciat à leur mission sacerdotale, ne voulant les consacrer prêtres qu'alors qu'elle peut se rendre le témoignage qu'ils sont dignes d'un si grand ministère. Et avant de verser l'huile sainte sur leurs mains, elle les enchaîne aux autels par les vœux les plus solennels. Ne faut-il pas en effet que le prêtre, ministre de l'Eucharistie, n'appartienne plus qu'à Jésus-Christ, ne vive plus que pour Jésus-Christ, n'aime plus que Jésus-Christ et ait les lèvres et les mains aussi pures que l'Hostie immaculée que chaque jour il doit consacrer et offrir à Dieu ?

Et voilà aussi ce que doivent comprendre les fidèles et pourquoi ils doivent environner le prêtre de respect. Pour quiconque a la foi, la personne du prêtre est sacrée comme la personne même de Jésus-Christ, comme son corps divin que l'on garde dans le ciboire du tabernacle. Qui d'entre nous voudrait porter sur l'hostie sainte une main sacrilège ? Une telle profanation révolte jusqu'aux plus indifférents. N'y a-t-il pas quelque chose de ce sacrilège à porter la main sur le ministre du Dieu de l'Eucharistie ? Dans le prêtre méprisé, calomnié, sali, n'est-ce pas Jésus-Christ que l'on insulte et que l'on bafoue ? Il nous l'affirme lui-même en s'identifiant avec ses prêtres et en disant : « Qui vous méprise, me méprise. » Ainsi donc, m. f., vous distinguerez toujours le vrai fidèle à son respect du prêtre en qui il salue Jésus-Christ lui-même. Il ne sera pas de

ceux qui sont toujours à rapetisser le sacerdoce, cherchant dans la vie du prêtre les moindres imperfections pour lui en faire un crime, demandant que le prêtre soit sans faiblesse ou de caractère ou d'esprit ou de cœur ou de parole, ne lui pardonnant rien, alors que pour soi-même on est si large et si indulgent.

Sans doute, il serait à souhaiter que la consécration sacerdotale ne laisse au prêtre rien d'humain. Mais Dieu ne l'a pas voulu ainsi. Les vrais fidèles le savent et, distinguant l'homme du prêtre, ils ne font jamais retomber sur le ministère de celui-ci les fautes de celui-là. Les vrais fidèles parlent et agissent toujours comme l'empereur Constantin, disant dans une mémorable circonstance : « Si je voyais un ministre de Dieu tomber dans quelque faute, loin de la publier, j'irais moi-même le couvrir de mon manteau impérial. »

Nobles sentiments, qui doivent être les vôtres, m. f., car après tout, ces prêtres ce sont vos prêtres. Ils sont la tête d'un corps dont vous êtes les membres. Vous ne faites qu'un avec eux. Les voir grands, les faire grands, c'est encore vous honorer et vous grandir vous-mêmes... Assez d'autres, en ce siècle, les poursuivent de leur haine, de leurs insultes, de leurs imputations calomnieuses, assez d'autres les couvrent de boue. Que du moins ils trouvent en vous, dans votre confiance et dans votre respect, ce qui les consolera de toutes ces haines et les vengera de toutes ces calomnies.

II. — *Sa puissance invincible*

Le prêtre, ai-je dit, est le ministre de l'Eucharistie, et je vous ai montré que c'est là ce qui fait la grandeur du sacerdoce. Il me reste à vous dire que c'est là ce qui en fait la force invincible.

Quel incompréhensible spectacle que celui qui nous est offert par la longue histoire du sacerdoce catholique ! Drame émouvant, toujours renaissant, de la faiblesse désarmée aux prises avec les forces coalisées du mal, et, après mille péripéties, se dénouant par l'éclatante victoire de cette impuissance apparente !

Regardez-le plutôt, m. f., ce prêtre catholique jeté au milieu du monde. Regardez-le, il est seul, sans ressources humaines, ne pouvant compter que sur des appuis précaires, entouré trop souvent de malveillance ou de suspicion, épié par les uns jusque dans ses moindres paroles, critiqué par les autres pour telle ou telle de ses démarches, exposé tout comme d'autres aux tentations de la nature déchue, dont ne le dépouillent pas les engagements sacrés qu'il a contractés et qui est toujours prête à prendre sa revanche des devoirs austères auxquels on l'assujettit.

Regardez-le, ce grand corps sacerdotal, destiné, semble-t-il, à périr, par les conditions mêmes de son existence qui l'obligent à toujours se renouveler du dehors, sujet, comme toutes les institutions d'ici-bas, et même plus que toutes les autres, par suite de la sublimité des devoirs imposés, à subir toutes les désagréments qui avec le temps ont amené la ruine de tant d'œuvres qui paraissaient immortelles.

Regardez-le, se débattant sous l'étreinte de toutes ces forces ennemies et finissant toujours par sortir victorieux de la lutte engagée ; — triomphant de tous les persécuteurs et les amenant, un jour ou l'autre, au repentir, revenant de tous les exils et refléurissant dans tous les pays qui l'ont un moment proscrit ; — triomphant du monde, qu'il force, en dépit des haines et des suspensions, au silence, au respect, à l'admiration ; — triomphant du temps, aussi vigoureux après vingt siècles d'existence qu'aux jours de sa jeunesse, alors qu'il s'élançait, plein d'ardeur et d'enthousiasme, à la conquête du monde ; — triomphant de tous les obstacles apportés à son renouvellement, réparant chaque année les vides que fait la mort dans ses rangs, s'adjoignant sans cesse de généreuses recrues que n'effraient ni les inquiétudes du présent ni les menaces de l'avenir et pour lesquelles les privations et les sacrifices sont de nouveaux attraits ; — triomphant des défaillances et des rébellions d'une nature qui n'est jamais totalement soumise et, malgré les séductions inférieures, donnant toujours l'exemple du dévouement, du zèle et de la vertu, enfantant toujours des saints qui n'ont pas dégénéré de ceux des anciens jours.

Où donc est la force du sacerdoce catholique ? — Où, m. f. ? C'est ici, dans l'Eucharistie ; c'est ici, à l'autel où le prêtre monte chaque jour et d'où il descend, comme Moïse de la montagne sainte, l'âme transfigurée, le visage rayonnant d'une vie nouvelle ; c'est ici, dans cet aliment substantiel dont il se nourrit chaque matin et qui lui met au cœur, au front, aux bras, dans les veines, dans tout son être une vaillance surhumaine.

Par l'Eucharistie, dont il est le ministre et le gardien, le Christ Jésus est avec lui et lui est avec le Christ Jésus, s'identifiant l'un avec l'autre. Et quand on a avec soi, en soi, pour soi, le Maître du monde, le vainqueur de l'enfer et de la mort, l'auteur et la source de toutes les grâces, peut-on ne pas se sentir invincible et ne faut-il pas s'écrier avec l'Apôtre : « Je suis capable de tout avec celui qui est ma force, *omnia possum in eo qui me confortat.* »

Oh ! oui, si le sacerdoce n'était qu'une institution humaine, j'aurais peur en sentant le sol frémir sous mes pieds et en voyant les orages s'amonceler sur ma tête. J'aurais peur d'entrer en lutte avec ces passions qui mordent leur frein et attisent en moi leurs convoitises. J'aurais peur de vouer ma vie entière, sans bénéfice aucun, à l'accomplissement des fonctions les plus humbles, dans le renoncement de tout ce qu'ambitionne la nature. J'aurais peur de m'enfermer seul dans un presbytère de campagne, sans aucune joie humaine. J'aurais peur de franchir les mers et d'aller me perdre dans des forêts lointaines, dans des régions inexplorées, pour apprendre à des sauvages dégénérés que Dieu existe et qu'il nous a envoyé son Fils pour nous sauver.

Mais non, m. f., le prêtre est quelque chose de plus qu'un homme vulgaire. Ministre de l'Eucharistie, il a le droit de compter sur son divin Maître, sur le Christ Jésus. Fort de cette force divine, il est capable de tout, capable de devenir un Charles Borromée et un Vincent de Paul, capable d'être un

Louis Bertrand et un François-Xavier, capable d'aller jusqu'au martyre.

Dans ces villages perdus où le prêtre est comme abandonné, dans ces régions inhospitalières où missionnaire il s'en va, sans espoir de retour, porter l'Evangile du Christ, le prêtre n'a que le tabernacle et son autel. Mais cela, c'est tout pour lui, c'est sa consolation, son bonheur, son honneur. Ne dites pas qu'il est seul. Il a le Christ Jésus avec lui.

Il est des cœurs timorés qui tremblent parfois devant l'explosion toujours possible des haines anti-religieuses qui se déchaîneraient contre le sacerdoce. Gens de peu de foi, rassurez-vous donc ! Est-ce que le Christ Jésus est un Dieu mort ? Est-ce que le tabernacle est vide ? Est-ce que le prêtre n'est plus le ministre du Dieu tout-puissant de l'Eucharistie ?... Non ! Non ! grâce au ciel jamais le sacerdoce ne fut plus digne de son divin fondateur, plus fidèle à son sublime ministère. C'est bien ce qui irrite et ameute l'enfer contre lui. Mais c'est ce qui lui assure une nouvelle et éclatante victoire sur les forces du mal !

* *

Produire le Christ Jésus à l'autel et le donner au monde, voilà le prêtre, voilà sa fonction, sa grandeur, sa force. Voilà aussi ce qui fait du prêtre catholique un homme nécessaire, la grande force de notre société humaine.

Le prêtre, c'est l'homme de Dieu toujours avec nous par l'Eucharistie.

Ils ne savent donc pas ce qu'ils font, où ils vont et où ils nous mènent ceux-là qui s'acharnent contre le sacerdoce catholique, s'efforçant tantôt de le dépouiller de ce qu'il possède, tantôt de le discréditer dans les esprits pour mieux le réduire à l'impuissance, et ne cachant pas leur intention d'en finir un jour avec lui ?

Oter le prêtre du monde, mais c'est ravir à celui-ci le Dieu de l'Eucharistie ; c'est lui fermer, avec les tabernacles et les églises, la source première de toutes les grâces, de toutes les vertus, de toutes les espérances ; c'est rompre ce courant incessant de bénédictions que l'Eucharistie établit entre le ciel et la terre, c'est faire disparaître tout ce qui met du divin dans le monde d'ici-bas et d'infini dans le temps et dans l'espace.

Oh ! le jour où l'impiété triompherait, où elle briserait la dernière pierre du dernier autel, après l'avoir arrosé du sang du dernier prêtre, qu'arriverait-il ? M. f., ce serait le suprême triomphe de l'erreur et du mal...

Mais non, à quoi bon ces suppositions inutiles ? On ne supprime pas ce que Dieu a fait éternel. Dieu a dit à ses ministres comme à son Fils dont ils continuent la mission, dont ils représentent la personne et dont, sur l'autel, ils produisent le corps : « Vous êtes prêtres pour l'éternité, *tu es sacerdos in æternum* ! » Entendez-vous bien, m. f. ? *In æternum*, pour toujours, jusqu'à la consommation des siècles, dans le présent, dans l'avenir et au-delà de tous les temps, dans l'éternité, *in æternum* !

Que l'enfer rugisse donc, que l'impiété écume, qu'ensemble ils ourdissent leurs complots, qu'ils édic-

tent des persécutions, qu'ils dressent des échafauds ; ils ne prévaudront pas contre la promesse de Notre-Seigneur. Éternellement il sera avec nous dans ses tabernacles ; éternellement son sacerdoce demeurera pour le donner au monde : *Ecce vobiscum sum usque ad consummationem sæculi*.

Allez donc, ô prêtres du Dieu de l'Eucharistie, forts de ces divines promesses. Continuez votre mission de paix et de salut. Priez pour ceux-là mêmes qui vous haïssent et qui vous persécutent. Offrez chaque matin le sacrifice rédempteur. Prenez entre vos mains consacrées par l'onction sainte l'hostie de toute bénédiction et de toute grâce et élevez-la vers Dieu pour en recevoir les lumières, les forces, les joies, les consolations, que vous répandrez à flots sur le peuple agenouillé.

Oui, continuez votre mission, et s'il vous fallait, comme aux jours de la primitive Eglise, descendre dans de nouvelles catacombes, ou, comme aux époques de tourmente révolutionnaire et de persécution, chercher dans les bois quelque clairière écartée pour y célébrer les saints mystères, allez, emportez avec vous votre calice proscrit, et comme le Pontife prisonnier d'autrefois, n'auriez-vous plus comme autel que votre poitrine, offrez-y encore la divine Victime, et ainsi jusqu'au bout, *in æternum*, gardez à la terre le Dieu qui est notre espérance et notre salut !

COURS DE PRONES SUR LE CREDO

LX

LES MARQUES DE LA VRAIE EGLISE : LA SAINTETÉ

Mes frères,

La seconde marque attachée par Jésus-Christ à son Eglise pour la faire reconnaître parmi les mille contrefaçons dont elle devait être l'objet, c'est la *sainteté*. La société religieuse en qui nous la constatons sera donc la véritable Eglise de Jésus-Christ. Celles qui en sont dépourvues ne sont que des Eglises fausses, désavouées par Jésus-Christ, dépourvues des moyens de sanctification établis par lui, et dans lesquelles par conséquent on ne peut devenir saint ni faire son salut.

I

J'ai dit que Notre-Seigneur a voulu que son Eglise soit sainte. C'est pour cela qu'il est venu sur la terre, qu'il a mené lui-même une vie très sainte, *pro eis sanctifico meipsum*, pour mériter aux membres de son Eglise les grâces qui feraient d'eux des saints, et pour leur fournir en sa personne un modèle de sainteté : *Exemplum dedi vobis ut quemadmodum ego feci, ita et vos faciatis*. C'est pour que son Eglise soit sainte qu'il lui a pendant trois ans enseigné la « science des saints, » qu'il a souffert et qu'il est mort. « Jésus-Christ, dit S. Paul, a aimé son Eglise, et il s'est livré pour elle à la mort afin de la sanctifier. »

Non seulement Notre-Seigneur a voulu que son Eglise soit sainte, mais il a voulu qu'elle soit une école et une source de sainteté. Il ne l'a même fon-

dée que pour cela, pour continuer son œuvre de sanctification dans le monde. S'il choisit des apôtres, c'est pour en faire des professeurs de sainteté : « Allez, enseignez toutes les nations, leur dit-il, apprenez-leur à observer tout ce que je vous ai commandé. » Et qu'est-ce donc que ce divin Maître a commandé à ses apôtres ? De vivre en saints, en évitant le mal et en faisant le bien : « Vous ne commettrez pas d'adultère, vous ne déroberez pas, vous ne mentirez pas, vous n'aurez pas de haine pour vos ennemis... » Au contraire, « apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur ; vous ferez du bien à ceux qui vous haïssent, vous aimerez ceux qui vous persécutent. On reconnaîtra que vous êtes mes disciples, si vous vous aimez les uns les autres... » Mieux que cela : « Si vous voulez être parfaits, vendez ce que vous possédez et suivez-moi » de plus près encore dans la voie de la sainteté, car « bienheureux les pauvres, bienheureux les doux, les cœurs purs, les pacifiques, c'est à tous ceux-là qu'appartient le royaume des cieux, » c'est en pratiquant toutes ces vertus que vous deviendrez des saints.

C'est pour que son Eglise soit une source de sainteté que Notre-Seigneur a établi sept sacrements, dont il lui a confié l'administration. Grâce à ces sept sacrements, l'Eglise sanctifie par le baptême l'enfant qui vient de naître ; par la confirmation, l'adolescent que le monde et ses passions vont obliger de combattre ; par la pénitence, le pécheur qui a perdu l'amitié de Dieu. Par l'Eucharistie, elle sanctifie l'âme et le corps du communiant, en lui donnant en nourriture le Dieu trois fois saint ; par l'Extrême-Onction, elle sanctifie le mourant qui va quitter ce monde ; par le sacrement de l'Ordre, elle sanctifie ses ministres ; et par le mariage, les foyers des nouveaux époux.

Oui, Notre-Seigneur a tout fait pour que son Eglise soit sainte et capable de répandre à pleines mains la sainteté dans le monde.

II

Or, parmi les sociétés chrétiennes qui revendiquent l'honneur d'être la véritable Eglise de Jésus-Christ, quelle est celle qui possède cette sainteté dont le Sauveur a doté son Eglise ?

1. Est-ce l'Eglise schismatique grecque ? Non.

Ses fondateurs, d'abord, furent loin d'être des saints. Photius et Michel Cérulaire ne se séparèrent de l'Eglise romaine que pour satisfaire leur ambition et leur soif de domination. Son clergé actuel, mal préparé à ses fonctions, vit dans un état d'abjection et d'avilissement qui lui enlève toute considération auprès des fidèles, ainsi que l'influence dont il aurait besoin pour en faire des saints.

Sans doute, l'Eglise grecque a conservé les sacrements institués par Jésus-Christ. Si l'on excepte un ou deux articles, elle continue de prêcher le même *Credo* et la même morale que prêchaient les apôtres. Mais, séparée de l'Eglise de Rome par le schisme, elle est comme une branche d'arbre qui serait séparée du tronc qui la portait et qui n'en recevrait plus ni la sève ni la vie.

Aussi cette glorieuse Eglise qui jusqu'au IX^e siècle, époque de sa séparation d'avec Rome, avait produit tant de saints illustres, S. Jean Chrysostome, S. Basile, S. Grégoire de Naziance et combien d'autres, n'en produit plus depuis cette époque. Et non seulement elle n'en produit plus, mais elle n'en revendique plus, avouant ainsi qu'elle a cessé d'être une école et une source de sainteté. Allez à Constantinople, à Moscou, ouvrez ses livres liturgiques : elle chante, elle honore tous les saints qu'elle a eus quand elle était unie à l'Eglise romaine ; mais depuis, c'est à peine si elle a osé en inscrire deux ou trois nouveaux dans son Martyrologe.

2. Peut-être l'Eglise protestante est-elle mieux partagée ? Pas davantage.

Elle non plus n'a pas eu de saints comme fondateurs, bien au contraire. Luther, Calvin, Henri VIII, les auteurs de la Réforme, se sont signalés par tous les vices. « Jamais le monde, dit l'historien protestant Cobbett, ne vit dans un même siècle une collection de misérables tels que Luther, Calvin et Zwingli. Le seul point de doctrine sur lequel ils étaient d'accord était l'inutilité des bonnes œuvres, et leur vie sert à prouver combien ils étaient sincères dans ce principe. »

Luther était un moine catholique qui, pour se venger de ce que son Ordre n'avait pas été choisi par le pape pour répandre certaines indulgences, s'éleva contre la Cour de Rome, et après avoir été excommunié se mit à attaquer les dogmes de la religion. Oubliant ses vœux, il se maria avec une religieuse qu'il fit sortir de son couvent. A partir de ce jour, il perdit toute dignité et mena une vie toute crapuleuse à laquelle mit fin la plus triste mort.

Calvin, qui chassé de France à cause de son inconduite s'était réfugié à Genève, n'était pas plus recommandable.

Quant à Henri VIII, qui introduisit le protestantisme en Angleterre, quel triste personnage lui aussi ! Comme il voulait répudier après de nombreuses années de mariage son épouse légitime, Catherine d'Aragon, pour épouser une dame d'honneur de celle-ci, le pape s'y opposa, comme c'était son devoir. Henri VIII se déclara alors seul pape dans son royaume, fit tomber les têtes de ceux qui refusaient de lui obéir, et épousa Anne de Boleyn qu'il fit monter plus tard sur l'échafaud pour en épouser une troisième. Cette dernière eut le même sort que la précédente, et son supplice permit à Henri VIII de se marier une quatrième fois. Ce prince d'abord pieux, puis transformé en monstre par ses passions, mourut après quinze ans d'un règne exécré.

Voilà ce que furent les principaux fondateurs du protestantisme. Comment les sociétés religieuses fondées par de tels hommes seraient-elles des écoles de sainteté et la véritable Eglise de Jésus-Christ, cette Eglise sainte, sans ride et sans tache, dont parle S. Paul ? Elles devinrent au contraire de véritables écoles du vice. « On ne saurait nier que les résultats de la Réformation, dit le protestant Rotteck, tels qu'ils se présentent du premier abord à notre vue, ne soient affligeants et effrayants. » — « La gra-

majorité de ceux qui se sont attachés à la Réforme, dit un autre écrivain protestant, ne s'est proposé que de secouer le joug de la pénitence pour s'abandonner librement à l'entraînement de leurs passions charnelles. » Luther lui-même était obligé d'avouer : « Tous les genres de vices et de turpitudes sont portés partout bien plus loin aujourd'hui qu'ils ne le furent jamais sous le papisme. »

Tous les moyens de sanctification dont Jésus-Christ avait enrichi son Eglise, les protestants les ont bannis de la leur. Ils ont mutilé son *Credo* en rejetant une partie de ses dogmes. Ils ont mutilé sa morale, en retranchant tout ce qui gêne les passions et en autorisant le divorce et la polygamie. Ils ont mutilé son culte, en rejetant la plupart de ses sacrements et surtout l'adorable sacrifice de la messe. Ayant tari ainsi toutes les sources de la sainteté, quoi d'étonnant si leurs Eglises, elles non plus, ne produisent plus de saints ? Pour ne parler que de l'Angleterre, quel changement chez elle depuis la Réforme ! Jadis, on appelait ce pays l'île des Saints. Et en effet, que de saints n'a-t-elle pas produits jusqu'au XVII^e siècle : S. Edouard, S. Alfred, S. Bède le Vénérable, S. Thomas de Cantorbéry, et combien d'autres ! « Depuis, dit Mgr Bougaud, elle a eu des orateurs, des écrivains, des hommes d'Etat célèbres, des amiraux illustres, mais des saints, pas un. »

III

L'honneur d'être sainte et le bonheur de produire des saints n'appartient qu'à l'Eglise catholique romaine.

Les douze apôtres que Notre-Seigneur a choisis pour en être les douze colonnes sont tous devenus saints. Ils ont tout quitté pour suivre Jésus-Christ, tous ont prêché l'Evangile au prix de mille fatigues, tous ont donné l'exemple des plus héroïques vertus, tous sont morts martyrs de leur foi et de leur charité.

Et parmi les chefs, les pasteurs de l'Eglise romaine, que de saints ! Depuis S. Pierre jusqu'à Pie XI actuellement régnant, on compte plus de 260 papes. Or, parmi eux 72 sont saints, et la plupart des autres ont laissé à la postérité le souvenir d'une vertu plus qu'ordinaire. Les saints ne sont pas moins nombreux parmi les évêques et les prêtres.

Alors que les Eglises fausses ont rejeté les moyens de sanctification confiés par Jésus-Christ à son Eglise pour communiquer la grâce aux âmes et les conduire au ciel, l'Eglise catholique romaine les a conservés comme un précieux dépôt. Dans ses dogmes, dans ses préceptes moraux, dans son culte et sa discipline, tout est pur et irréprochable. Elle ne nous enseigne et ne nous commande rien, on peut le dire, qui ne soit propre à nous sanctifier. Elle reste bien l'école de la sainteté et la recruteuse et la pourvoyeuse du paradis. Que de saints n'a-t-elle point produits, de tout âge et de toute condition ! Ils sont si nombreux qu'impuissante à les honorer tous individuellement, elle a dû instituer une fête commune, la Toussaint, pour les honorer tous ensemble. Tous les martyrs du christianisme lui appartiennent. Ce sont ses enfants qui depuis dix-neuf siècles, sur toutes les plages, versent leur sang pour la foi de

Jésus-Christ et l'expansion de l'Evangile. C'est elle qui a formé tous ces héros qui sont la gloire du christianisme. Ce sont ses enseignements et ses secours qui ont fait S. Bernard, S. Dominique, S. François d'Assise, S. Charles Borromée, S. François-Xavier, S. Vincent de Paul, sainte Claire, sainte Thérèse et tant d'autres, qui sont morts après avoir vécu dans la pratique des plus sublimes vertus. C'est la soumission aux lois de l'Eglise romaine, la docilité à ses conseils, la réception de ses sacrements, qui aujourd'hui encore, au milieu de la corruption universelle, suscite des merveilles de piété, de patience, de mortification, de sacrifice et de dévouement comme le Saint Curé d'Ars, sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, et tant de bienheureux et de bienheureuses qu'en ces dernières années l'Eglise vient de placer sur les autels.

Et pour montrer que cette sainteté de l'Eglise catholique romaine et de ses membres est véritable, Dieu l'authentique et la confirme par les plus éclatants prodiges. Les miracles n'ont jamais cessé dans l'Eglise catholique. Dans tous les siècles, Dieu lui a donné le pouvoir surnaturel d'en faire, et les canonisations et les béatifications auxquelles l'Eglise procède presque chaque année et pour chacune desquelles elle exige plusieurs miracles dûment constatés, prouvent que Dieu lui confère ce pouvoir de faire des miracles aussi généreusement maintenant que par le passé. C'est sans doute parce qu'elle s'en montre aussi digne aujourd'hui qu'autrefois. Ce que S. Antoine, S. Hilaire, S. Martin de Tours faisaient aux premiers âges, ce que S. Dominique, S. François d'Assise, S. Vincent Ferrier faisaient au moyen âge, les prodiges que sainte Thérèse, S. Philippe de Néri, S. François-Xavier et une foule d'autres faisaient à une date plus récente, la sainte Carmélite de Lisieux le fait de nos jours.

En honorant, en mettant en évidence, en récompensant ainsi la sainteté de ces enfants de l'Eglise catholique romaine, Notre-Seigneur proclame bien haut que cette Eglise qui les a formés est vraiment sainte, et par conséquent la véritable Eglise fondée par lui.

Efforçons-nous donc, m. f., d'être ses enfants fidèles. Ecoutons ses enseignements, obéissons à ses directions, usons des moyens qu'elle met à notre disposition pour nous sanctifier, et de nous aussi elle fera des saints. Ainsi soit-il.

ENTRETIENS SUR LA VIE CHRÉTIENNE

CXVII

LE SACREMENT DE MARIAGE :

Les lois du mariage chrétien

Habitacula iustorum benedictar.

Les maisons des justes seront bénies.
(Proverb., III, 33).

Les grandeurs du mariage chrétien, que nous avons glorifiées dans notre dernier entretien, ont une grave et austère contre-partie dans les exigences ou, si vous l'aimez mieux, les lois propres à ce sacrement.

Les fidèles ont aujourd'hui un extrême besoin qu'on leur rappelle ces lois. D'abord, beaucoup d'entre eux ne les ont jamais bien connues. Ils, n'ont guère suivi que des catéchismes élémentaires. Or, dans ces catéchismes, on parle peu du mariage ; ils s'adressent à de jeunes enfants, et traiter devant eux pareil sujet semble généralement prématuré. D'autre part, après avoir connu ces lois, beaucoup les ont oubliées. Je ferai donc, en les expliquant dans cet entretien, œuvre souverainement opportune.

Le code chrétien du mariage comprend deux sortes de lois. Les lois de la première sorte sont des lois *negatives* ; elles ont pour objet d'interdire certains mariages, et leur opposent ce que nous appelons des *empêchements*. Les lois de la seconde sorte sont des lois *positives* ; elles fixent les conditions impératives auxquelles Dieu a soumis le mariage chrétien.

Nous nous occuperons successivement des unes et des autres.

I

Le christianisme n'est pas la première des religions qui aient frappé d'empêchement quelques mariages. Le culte mosaïque l'avait fait avant lui. Nous en avons la preuve dans les livres de Moïse (Lévitique, XVIII). Et peut-être les empêchements que ces livres promulguent remontent-ils à l'époque des patriarches. Plusieurs d'entre eux peuvent même, comme l'empêchement de proche parenté, être pris pour des lois naturelles. Quoi qu'il en soit, l'Eglise s'est toujours attribué le droit de promulguer de nouveau les empêchements dont la loi mosaïque fait mention et d'en établir d'autres (Concile de Trente, sess. XXIV, *De matrimonio*, can. 3). C'est avec raison ; car, en faisant un sacrement du consentement réciproque des époux à leur union, le Christ a donné au mariage un caractère religieux ; et ce caractère le soumettait à l'autorité religieuse avec tout l'ensemble des questions auxquelles il peut donner lieu.

D'après la discipline actuelle de l'Eglise, les *empêchements* au mariage sont, les uns, *dirimants*, les autres, *prohibitifs*. — Les premiers *rendent le mariage nul*. Les époux qui contracteraient mariage avec un empêchement de cette sorte sans l'avoir fait lever, ne seraient point mariés. Leur union ne peut être réelle et valide que si, avant de la contracter, ils ont obtenu de l'autorité ecclésiastique la dispense voulue. — Les empêchements *prohibitifs* ne rendent pas le mariage *nul* ; mais ils le rendent *illicite*. Les époux qui le contractent sans dispense sont vraiment et valablement mariés ; mais ils ont commis une faute grave contre les lois de l'Eglise.

Voici quels sont, parmi les empêchements en vigueur dans l'Eglise catholique, ceux qui se rencontrent le plus souvent.

1. — Je signale d'abord les empêchements *dirimants*.

Disons, avant tout, que le droit ecclésiastique exclut du mariage les personnes trop jeunes pour être admises à le contracter. Il déclare que ne peuvent valablement contracter mariage aucun jeune homme avant d'avoir achevé sa 16^e année, ni aucune jeune fille avant d'avoir 14 ans révolus. Encore ajoute-t-il le conseil de n'entrer dans l'état conjugal, même après avoir

atteint ce nombre d'années, qu'à l'âge déterminé par les usages du pays qu'on habité. (Code can., canon 1067). — L'Eglise, par cette loi, répond au vœu de la nature. Car il est dans l'ordre naturel, des choses que les arbres grandissent avant de porter du fruit. N'est-ce point aussi un peu dans ce sens qu'il faut entendre la parole adressée par Dieu à nos premiers parents, et par eux à toutes les générations humaines : « *Croissez et multipliez-vous !* » (Gen., I, 28), c'est-à-dire : grandissez d'abord ; et, quand vous aurez grandi, il sera temps de fonder une famille. — De plus, l'Eglise a voulu, par l'empêchement que j'explique, réagir contre une coutume païenne des plus tyranniques. Dans le monde païen, les pères mariaient souvent leurs enfants dès les plus jeunes années. Quand ces petits avaient grandi, ils étaient obligés de se soumettre à ces dispositions, quoiqu'elles eussent été prises sans eux, et n'avaient point la liberté de s'y refuser. Il y avait là un abus d'autorité digne de toutes les malédictions et que le christianisme se devait de corriger. — Enfin, le mariage est une chose trop importante pour que des enfants puissent la traiter sagement, avec compétence et sans exposer leur avenir aux pires déceptions. — Quant au conseil d'attendre l'âge fixé par les coutumes du pays : d'abord, c'est un simple conseil ; puis, il se justifie par ce fait que, le plus souvent, les mariages trop hâtifs soulèvent d'innombrables critiques et causent une sorte de scandale.

Je nommerai, en second lieu, l'empêchement de *parenté*.

On distingue deux parentés : la *parenté du sang*, et la *parenté par alliance*.

La *parenté du sang*, ou *consanguinité*, est celle qui existe entre personnes de même sang. *Consanguinité* signifie en effet *communauté de sang*. — Quand ces personnes sont nées l'une de l'autre, on dit qu'elles sont parentes *en ligne directe*. Ainsi sont parents en ligne directe un père ou une mère avec leurs enfants et petits-enfants. Lorsque, sans être nées l'une de l'autre, ces personnes ont, en remontant de génération en génération, un ancêtre commun, on les dit parentes *en ligne collatérale*. Tels, les cousins qui ont un même aïeul ou un même bisaïeul. Dans les deux lignes, directe ou collatérale, les degrés de parenté se chiffrent d'après le nombre des générations qui séparent les consanguins de leur ancêtre commun. — Ceci exposé, la consanguinité annule le mariage à tous les degrés *en ligne directe*, et jusqu'au troisième degré *en ligne collatérale*. (Code can., can. 1076). L'Eglise ne dispense jamais de cet empêchement en ligne directe. En ligne collatérale, elle dispense au second et troisième degré, par exemple entre *cousins germains* ou *cousins issus de germains*, si les raisons alléguées pour obtenir cette dispense lui paraissent justifier une dérogation à ses lois. Aux degrés plus éloignés, les parents peuvent s'épouser librement et sans dispense. — L'empêchement tiré de la communauté du sang a sa raison d'être dans la nature. C'est un fait très souvent constaté que les enfants issus de proches parents apportent en naissant des infirmités de corps ou d'esprit de la plus haute gravité. Quand il y a eu, dans une

mille, plusieurs mariages successifs entre consanguins, cette famille court à une dégénérescence presque inévitable ; elle risque de s'éteindre bientôt dans le rachitisme ou l'imbécillité. Aussi, la plupart des peuples civilisés ont-ils imité l'exemple de l'Eglise et inséré dans leurs Codes des articles qui interdisent aux citoyens le mariage entre proches parents.

La *parenté par alliance* est une sorte d'extension, d'un époux à l'autre, du lien qui l'unit aux membres de sa famille. Elle fait que ceux-ci deviennent les parents de son conjoint. Nous exprimons cette parenté en donnant à ces parents le nom de *beaux-parents*. Ainsi, le père et la mère de l'époux s'appellent *beau-père* et *belle-mère*, et les frères et sœurs de l'épouse deviennent *beaux-frères* et *belles-sœurs* de l'épouse du mari. Cette parenté d'alliance porte le nom d'*affinité*. Elle annule, sauf dispense, le mariage à tous les degrés en ligne directe et jusqu'au second degré en ligne collatérale (Code can., can. 1077). — L'empêchement d'affinité a été établi pour des raisons de haute moralité. L'Eglise a voulu qu'en entrant dans une famille, les nouveaux mariés soient tenus d'y rendre à tous, et certains d'y recevoir de tous, les marques de respectueuse réserve qui doivent toujours s'échanger entre habitants d'un même foyer.

Signalons, dans la *crainte* ou *contrainte*, un troisième empêchement capable d'annuler le mariage. — L'Eglise entend que ses enfants soient absolument libres et de choisir leur genre de vie, et, s'ils se croient appelés au mariage, de choisir leur conjoint. Parmi les causes matrimoniales portées devant les Congrégations romaines, les mariages conclus sous l'empire d'une contrainte quelconque sont assez nombreux. Or, quand est bien démontrée la réalité et la gravité de cette contrainte, le mariage est toujours déclaré nul. Le vulgaire dit que la cour de Rome « casse » les mariages et brise le lien conjugal ; c'est complètement faux. La Cour de Rome, dans les décisions de cette sorte, ne casse aucun contrat et ne brise aucun lien ; elle constate seulement que le contrat a été nul dès l'origine et que le lien conjugal n'a jamais existé.

Dans les contrées où des gouvernements ennemis de l'Evangile ont établi le divorce civil, il est souverainement opportun de rappeler un autre empêchement : c'est celui qui interdit à toute personne ayant contracté un mariage religieux valide, d'épouser qui que ce soit avant la mort de son conjoint. Le divorce civil, ne l'oubliez jamais, ne peut briser que l'union créée par le mariage civil ; il n'a aucune puissance sur le lien créé par le sacrement. Celui-ci reste, après ce prétendu divorce, ce qu'il était auparavant. Comme personne ne peut contracter un second mariage tant que dure un mariage antérieur, les divorcés au civil sont obligés d'attendre, pour convoler valablement à un second mariage religieux, le décès du conjoint qu'ils ont abandonné. Toute alliance contractée avant ce décès serait radicalement nulle, même si, à force de dissimulations et de subterfuges, on avait obtenu qu'elle fût honorée de la présence d'un prêtre et accompagnée des cérémonies ecclésiastiques.

Il peut être utile de rappeler ici que le mariage d'une personne *baptisée* avec une personne *non baptisée* est, lui aussi, nul et de nul effet. (Can. 1070). La raison en est que les sacrements sont exclusivement destinés aux chrétiens.

Enfin, personne n'ignore que, pour être valide, le mariage contracté entre chrétiens doit être célébré en présence : 1^o du curé ou de l'évêque d'un des conjoints, ou d'un prêtre délégué par l'un d'eux ; et 2^o de deux témoins. L'Eglise veut que le mariage de ses enfants soit public et assez connu pour que leur vie commune ne puisse donner aucun scandale.

2. — Un mot maintenant des empêchements qui, sans rendre le mariage nul, le rendent, s'ils n'ont pas été levés par une dispense régulière, illicite et coupable de péché.

A ce point de vue, c'est une faute : — de contracter mariage sans dispense quand on s'est enlevé, par le vœu de chasteté ou de célibat, la liberté de disposer de soi-même (can. 1058) ; — d'épouser sans dispense un hérétique ou un schismatique ; — d'omettre sans dispense les trois publications que l'Eglise prescrit de faire avant la célébration des mariages, afin d'en découvrir les empêchements ; — de célébrer des noces sans autorisation pendant les temps prohibés, c'est-à-dire pendant l'Avent jusqu'à l'Epiphanie, et depuis le mercredi des Cendres jusqu'au premier dimanche après Pâques. — Ces défenses s'expliquent par les raisons qui commandent aux personnes appelées au mariage de tenir compte de leurs vœux ou engagements antérieurs ; de sauvegarder leur foi et leurs pratiques religieuses ; de rendre leur union publique ; enfin de respecter les époques consacrées par l'Eglise à la mortification et à la pénitence.

Il convient aussi de remarquer comment les empêchements au mariage s'inspirent tous d'un vif désir d'assurer aux futurs époux la liberté de leur décision et de leur choix, de les préserver de ce qui pourrait compromettre leur vertu, enfin de leur faire éviter ces alliances néfastes qui donnent si souvent naissance à une postérité dégénérée. Les empêchements sont donc établis dans l'intérêt des époux et de leurs enfants.

La recherche de ces empêchements, l'étude des raisons pour lesquelles on peut se croire en cas d'en obtenir dispense, le discernement des organismes ecclésiastiques auxquels il faut la demander, la forme précise dans laquelle cette demande doit être faite, toutes ces choses sont délicates, minutieuses, compliquées et parfois difficiles à traiter. Aussi les fidèles feront-ils bien, quand ils soupçonneront leurs projets de mariage de se heurter à quelque empêchement, de soumettre ce soupçon au clergé de leur paroisse. Je leur conseille en outre, mais avec les plus vives instances, de dire au prêtre la vérité avec une entière franchise. Si, par mensonge ou dissimulation, ils aboutissaient à faire un mariage nul, ils se mettraient dans l'état moral le plus déplorable et le plus dangereux. Car les personnes dont le mariage est invalide ne sont, ni en conscience, ni devant Dieu, aucunement mariées. Elles n'ont aucun des droits que le sacrement confère aux époux. La vie conjugale est pour elles une vie criminelle, et leur

cohabitation leur est une occasion continuelle de péché. Il y a là une situation excessivement difficile à résoudre, surtout si l'empêchement dissimulé est un de ceux dont l'Eglise ne peut pas dispenser. Cette situation, tout chrétien quelque peu soucieux de son état moral et de son salut éternel doit l'éviter à tout prix.

J'en viens aux conditions dans lesquelles se contracte le mariage chrétien.

II.

Le mariage chrétien est soumis à trois lois souverainement impérieuses, dont aucune autorité humaine ne peut l'affranchir et qui lui sont imposées, non par l'Eglise, mais par Dieu lui-même. Ces lois sont : 1^o la loi de l'unité ; 2^o la loi de l'indissolubilité ; et 3^o la loi de la fidélité. L'origine divine de ces trois lois, leur importance, la légèreté avec laquelle le monde les apprécie, me font un devoir d'appeler sur leur exposé votre plus sérieuse attention.

1. — La première de ces lois est la loi de l'unité. Cette loi veut que le mariage chrétien ne se contracte jamais qu'entre un seul époux et une seule épouse.

Dieu a enseigné cette unité quand il a établi l'union conjugale. Le mariage d'Adam et d'Eve, tel que l'histoire sainte le raconte, fut le mariage d'un seul époux et d'une seule épouse. Or, Notre-Seigneur, dans son Evangile, nous propose cette institution du mariage comme une règle à laquelle doit se conformer le mariage chrétien. Quand il dit du divorce : « *Il n'en a pas été ainsi au commencement* » (Mt., xix, 8), il rend hommage à ce commencement comme à l'expression d'une loi faite pour ses disciples comme pour Adam lui-même. Or, cette loi interdit de prendre plusieurs époux ou plusieurs épouses, aussi bien qu'elle interdit de rompre leur union. Si donc Dieu a toléré, pour activer le développement de l'espèce humaine, que les premiers hommes épousent simultanément plusieurs femmes, ce n'a été qu'à la condition de revenir, quand le motif de cette tolérance aurait cessé d'exister, à ce qui s'est fait au commencement, par conséquent à l'unité d'époux et à l'unité d'épouse.

Tel est, d'ailleurs, le vœu de la nature. Elle en donne la preuve dans ce fait constaté de génération en génération que le nombre des naissances est à peu près égal dans les deux sexes. S'il naît autant d'hommes que de femmes, n'est-il pas contre nature qu'un seul homme épouse plusieurs femmes ? Et si on prétendait que, ce faisant, il obéit aux lois naturelles, je me croirais en droit d'accuser la nature d'illogisme, car elle devrait mettre au monde un plus grand nombre de femmes.

Au surplus, l'homme n'est pas fait pour plusieurs femmes. Quand il a vraiment donné son cœur à une épouse, il n'y a plus, dans ce cœur, de place pour aucune autre. Ce que je dis de son cœur, je pourrais le dire de ses autres facultés. Ainsi, par exemple, l'entretien d'une épouse et des enfants qu'elle peut donner ne suffit-il pas à absorber les produits du travail d'un homme ? Seules, les fortunes exception-

nelles pourraient satisfaire aux exigences d'autres épouses et d'autres enfants.

Enfin, la pluralité des épouses, ou polygamie, a contre elle l'expérience faite par les premiers hommes, ceux-là mêmes dont je viens de rappeler le souvenir. Ces anciens chefs de famille ont vu s'élever à leur foyer, d'une part, entre leurs femmes, et d'autre part entre les enfants de ces femmes, des jalousies, des dissensions, des haines toujours douloureuses et parfois implacables. Leur vie en fut profondément troublée. Par là, la polygamie s'est montrée contraire au vœu de la nature. — Il faut ajouter que ses inconvénients ont largement contribué à déchaîner, sur la femme et sur l'enfant, l'effroyable tyrannie dont ils ont tant souffert avant la conversion du monde au christianisme. Les hommes à plusieurs épouses, impuissants à faire régner la paix sous leur toit au moyen de la persuasion, se sont bientôt vus obligés de l'imposer par la force. De là ces abus d'autorité qui progressivement sont devenus des violences et ont réduit à un véritable esclavage les épouses et leurs enfants... Tenez donc pour infiniment plus rationnel et plus humain le type sacré de la famille chrétienne : un époux unique avec une unique épouse, l'un roi et l'autre reine à leur foyer ; tous les deux s'aimant avec tendresse et se respectant, parce que chacun sait son conjoint digne d'estime et d'amour ; — et, entre eux, leurs communs enfants faisant d'eux, par leur piété filiale et par leurs vertus, des parents profondément heureux.

2. — La seconde des lois propres au mariage chrétien est la loi de l'indissolubilité. Elle interdit de briser, tant que vivent les deux époux, le lien créé entre eux par le mariage. La réception du sacrement marque l'heure à laquelle commence à peser sur les époux la loi d'indissolubilité ; à partir de cette heure-là, les époux ne peuvent plus rompre leur union, si ce n'est pour entrer en religion dans un Ordre à vœux solennels ou par une dispense expresse du Souverain Pontife. Mais lorsque la vie conjugale a consommé son œuvre, l'indissolubilité du mariage devient absolue et définitive. Personne ici-bas ne possède le droit d'en affranchir les époux. Ils resteront unis l'un à l'autre jusqu'à la mort de l'un des deux.

Telle est la doctrine de l'Evangile. Notre-Seigneur l'a promulguée quand il a dit aux Juifs, à propos de l'union conjugale : « *Que l'homme ne sépare point ce que Dieu a uni !* » (Mt., xix, 6). L'Eglise catholique a toujours observé avec une fidélité rigoureuse cet enseignement du Sauveur. Et l'histoire raconte qu'elle a mieux aimé laisser tomber dans le schisme de grandes et puissantes monarchies, plutôt que d'autoriser un seul de leurs souverains à répudier son épouse.

L'Eglise a bien fait de se montrer, sur ce point, d'une inflexible sévérité. Car l'indissolubilité du lien conjugal dans les conditions précisées tout à l'heure est une loi naturelle. Elle répond aux exigences de l'éducation des enfants. Les petits des animaux ne demandent que pendant peu de temps les soins de leurs mères. Au contraire, les enfants des hommes ont besoin des soins maternels pendant l'enfance.

années. Ils sont, jusqu'à un âge assez avancé, incapables de se suffire ; et quand ils pourraient, à la rigueur, subvenir à l'entretien de leur vie corporelle, ils seraient encore très loin d'avoir achevé leur éducation. Si donc, au lieu de n'avoir qu'un enfant, une femme en a plusieurs, elle restera nécessaire aux plus jeunes jusqu'aux approches de la vieillesse. Son mari ne saurait raisonnablement prétendre au droit de la renvoyer pendant cette période ; car il compromettrait au plus haut point la formation morale et peut-être la santé de ses enfants. Mais ce droit ne peut pas davantage lui être donné plus tard : ce serait une injustice et une cruauté sans nom de chasser loin de son foyer une personne flétrie par ses maternités, fatiguée par ses soucis et ses labeurs, exposée à subir bientôt toutes les infirmités d'un âge avancé, et qui a mérité, par son amour, son dévouement et ses services, d'avoir une vieillesse tranquille, heureuse et respectée. Les célibataires qui ont voté la loi du divorce, — et ils étaient nombreux au Parlement de cette triste époque, — ont-ils pesé ou seulement soupçonné toutes ces choses ? Ont-ils compris aussi quelles destinées ils préparaient aux enfants, en autorisant un divorce qui devait les arracher à leur père ou à leur mère ? En tout cas, ils n'ont rien trouvé de mieux, pour parer à ces inconvénients, que d'envoyer successivement les enfants chez l'un, puis chez l'autre. Mais ils ne semblent pas avoir prévu que, chez leur père, ils apprendraient à détester leur mère, et que chez leur mère ils apprendraient, tout au moins du spectacle de ses malheurs, à détester leur père. Ainsi, les enfants d'époux divorcés n'ont plus de famille ; ils ne sont de chez personne ; ce sont littéralement des orphelins, dans le sens le plus douloureux du mot. Je n'ai jamais pu recevoir les confidences d'un seul d'entre eux sans constater avec une évidence absolue que le divorce offense violemment tout ensemble et la religion, et la civilisation, et le droit naturel.

3. — La troisième loi du mariage religieux est la loi de la *fidélité conjugale*. Cette loi peut se définir : celle qui oblige chacun des deux époux à observer le don rigoureusement exclusif qu'il a fait à l'autre de sa propre personne en vue de la création d'une famille.

La loi de fidélité conjugale a toujours été regardée comme une loi divine. Au temps d'Abraham, l'un des rois du pays de Chanaan parlait de sa violation comme d'une grande faute ¹. — Peu de temps après, l'ancien Joseph, celui même qui devait devenir maître de l'Egypte, refusait d'en être le complice : « *Comment, disait-il, pourrais-je pécher ainsi contre mon Dieu ?* » ². — Le saint homme Job, qui vivait deux cents ans avant Moïse, tenait le même langage : « *Cette faute, déclarait-il, ne doit pas être nommée ; c'est une très grande iniquité* » ³. Et peut-être devrais-je traduire sa parole en disant : « *C'est la plus grande des iniquités.* » — Lorsque Moïse promulgua la loi du Sinaï, Dieu lui inspira d'y faire, sur dix commandements, place à deux défenses relatives à la

fidélité conjugale. La première s'exprime dans le 6^e commandement ; elle interdit, vous le savez, toute impureté, par conséquent l'infidélité des époux. Et pour montrer que la fidélité du cœur doit ici s'ajouter à la fidélité de la conduite, Moïse et le Dieu dont il était inspiré faisaient, dans le 9^e commandement, une défense supplémentaire qui prohibait même les infidélités de *désir* ⁴. — Les sages du paganisme, malgré la honteuse licence de leurs mœurs, professaient la même doctrine ; et quand leurs poètes décrivaient la famille de leurs rêves, ils la représentaient comme docile aux lois de la chasteté ⁵, lois dont le premier précepte est celui de la fidélité conjugale.

La fidélité conjugale s'est donc toujours imposée aux époux. Mais elle s'impose aux époux chrétiens plus rigoureusement encore qu'à tous les autres. Car ils y sont obligés non seulement par les lois divines, mais encore par leurs engagements personnels. N'avez-vous pas remarqué, quand vous avez assisté à la célébration d'un mariage, qu'après avoir provoqué et reçu le consentement des époux à leur union, le prêtre a fait à tous les deux ensemble cette grave question : « *Promettez-vous, l'un et l'autre, de vous garder réciproquement la foi du mariage ?* » La *foi du mariage*, c'est la fidélité réciproque des deux époux. A cette question, jamais aucun nouveau marié, jamais aucune nouvelle mariée n'ont osé répondre : « *Non !* » Mais, en répondant affirmativement, ils ont tous fait, devant Dieu, devant l'Eglise, devant la société, devant leur conscience, une promesse solennelle, un serment, un vœu, qui s'ajoutaient au contrat comme une stipulation expresse et la condition du don de sa personne fait par chaque époux à son conjoint. Chacun des deux se donnait à l'autre à condition que celui-ci lui restât fidèle. De là vient que l'infidélité entre époux constitue une double faute, je veux dire : une faute contre la loi de Dieu, et une faute contre le plus sacré des engagements qui puisse se conclure entre personnes humaines, deux fautes de très haute culpabilité.

Ces deux fautes s'aggravent souvent d'autres fautes encore. N'est-ce point, par exemple, un crime d'offrir aux baisers d'un père de famille un enfant qui n'y a aucun droit ? N'est-ce point un crime d'introduire, parmi les héritiers d'une famille, un enfant qui n'en est pas ?... Mais les manquements à la fidélité conjugale n'ont aucun besoin de ces aggravations pour mériter toute l'exécration des hommes et toutes les colères divines. Par eux-mêmes et quel que soit leur auteur, ils doivent être tenus pour dignes des pires châtimens. Et laissez-moi le dire : les mondains se trompent grossièrement quand ils ne témoignent pas, sous ce rapport, les mêmes exigences aux deux époux, et se montrent moins sévères pour l'époux que pour l'épouse.

* *

Si les conditions auxquelles Dieu a soumis le mariage chrétien vous semblent rigoureuses, reconnaissez, du moins, qu'elles ont leur raison d'être dans la nature des choses. Leur bien-fondé devrait suffire à

¹ *Induxeras super nos grande peccatum.* (Gen., xxvi, 10).

² *Quomodo possum hoc malum facere et peccare in Deum meum ?* (Gen., xxxix, 9).

³ *Hoc enim nefas est, et iniquitas maxima.* (Job, xxxi, 41).

⁴ *Non desiderabis uxorem ejus (proximi).* (Exod., xx, 17).

⁵ *Casta pudicitiam servat domus.* (Virgile, Géorgiques, II).

les faire approuver, admettre, observer par tous les époux. Vous comprendrez aisément que, si tous avaient la sagesse de s'y soumettre, les dissensions dont souffrent tant de familles n'existeraient pas, et la paix règnerait en souveraine dans le plus grand nombre de nos foyers.

D'autant plus que cette fidélité attirerait sur eux, sans aucun doute, les faveurs divines. Dieu a fait les plus magnifiques promesses aux familles fondées sur l'observation de ses lois, et particulièrement de celles dont je viens de vous rappeler le souvenir. Il bénit les époux qui ont créé ces familles ; il bénit leurs entreprises ; il bénit leur postérité ; il les bénit dans la vie et dans la mort. Tout cela est renfermé dans ce mot qu'on rencontre souvent, sous une forme ou sous une autre, quand on lit les Saintes Ecritures : « Les maisons des justes seront bénies. *Habitacula justorum benedicentur.* » Ainsi soit-il.

ALLOCUTIONS DE MARIAGE

IV

Chers jeunes gens,

Attirés l'un vers l'autre par une sympathie qui depuis plusieurs années ne s'est pas démentie, vous voulez, avec l'approbation de vos deux familles, sceller par le sacrement de mariage votre mutuelle affection, et vous m'avez demandé qu'oubliant pour un instant et le poids déjà lourd des années, et les dangereux caprices d'une santé bien altérée, je vienne recevoir vos serments et vous apporter le gage des bénédictions divines.

Je réponds bien volontiers à votre appel. Mais, laissez-moi vous le dire, ce n'est pas sans une profonde émotion que je remplis en votre faveur ce ministère, auquel m'autorise la bienveillance de votre dévoué pasteur.

Je ne puis, en effet, écarter de ma pensée le souvenir et l'image d'une cérémonie analogue, à laquelle aussi je présidais à cette même place, dans cette même église, il y a de cela vingt-trois ans. Et cette cérémonie préparait celle d'aujourd'hui, puisque je bénissais alors l'union de ceux à qui tu dois l'existence, mon cher neveu. Hélas ! que de vides déjà dans les rangs de ceux qui participaient à cette fête joyeuse, qui auraient été heureux de s'associer à la présente solennité ! A ta pauvre mère si vite disparue, à tes tantes si affectionnées, à ta sœur fauchée à la fleur de l'âge, il est bien juste, n'est-ce pas ? que nous payions en ce moment le tribut d'un affectueux et douloureux souvenir.

Vous me pardonnez, ma chère fille, ce retour un peu égoïste vers un passé encore récent, et si vous avez de votre côté, ce que j'ignore, des absences pénibles à déplorer en ce jour, je joins vos regrets aux nôtres à l'égard de nos chers morts.

Mais ce n'est point l'heure de s'attrister, et ces défunts aimés ne sont pas sans doute si absents qu'ils peuvent le paraître de cette solennité. Que dis-je ? J'ai toute confiance qu'avec la permission de Dieu, leurs âmes planent en ce moment au-dessus

de nous dans cette enceinte, témoins invisibles et approbateurs de vos engagements sacrés, unissant leurs vœux et leurs prières aux nôtres pour appeler les célestes bénédictions sur le nouveau foyer que vous allez fonder.

* *

Fonder un foyer ! Quelle grave parole pour des jeunes gens à peine sortis de l'adolescence, et quelles sérieuses réflexions elle suscite ! Il n'est pas nécessaire d'être maçon de profession pour savoir qu'une maison ne saurait être solide et durable que si elle repose sur un roc, naturel ou artificiel, qui en forme le fondement inébranlable, capable de résister à toutes les intempéries, à toutes les tempêtes. Eh bien ! à cette maison que vous voulez édifier, — je ne dis pas matérielle, mais morale et sociale, — quel fondement allez-vous donner ?

La richesse ? Non, assurément. Vous n'êtes pas des privilégiés de la fortune, et puis... la fortune est si inconstante !

Le travail ? Oui, il le faut. Mais pour que le travail soit actif, persévérant et fructueux, il est indispensable que la santé, les forces physiques et morales favorisent et soutiennent la bonne volonté ; or, forces et santé ne répondent pas toujours à nos vœux.

L'affection mutuelle et profonde des époux ? C'est là, je le reconnais, une base aussi sérieuse qu'essentielle. Mais, hélas ! l'expérience ne le confirme que trop, il en est de l'amour comme de toutes les choses humaines : il n'est pas immortel, et, si sincère et ardent qu'il se manifeste, il est sujet à des défaillances, il a ses éclipses, ses syncopes, si je puis ainsi parler ; de sorte que ce fondement pourtant solide n'est vraiment inébranlable que quand il repose lui-même sur une assise plus ferme encore qui maintienne sa vigueur et assure sa persévérance.

Le véritable fondement, le seul qui puisse tenir contre tous les ouragans, vous le connaissez et je vous le rappelle : c'est *la foi et la piété chrétiennes*. Voir en Dieu l'auteur et le législateur du mariage, le fondateur et le conservateur de la famille humaine ; se soumettre à l'ordre et aux lois qu'il a lui-même établis ; recourir à lui pour tous les besoins, l'invoquer dans toutes les difficultés, accepter généreusement les charges et les devoirs qu'il impose, savoir le bénir et l'adorer même dans les épreuves qu'il envoie ou qu'il permet, et mettre toute confiance en sa Providence : voilà, n'est-ce pas ? le programme d'une famille vraiment chrétienne, le fondement indestructible sur lequel vous pouvez bâtir en pleine assurance.

Que ce programme soit le vôtre, mes chers amis, je n'en saurais douter. Les traditions de vos deux familles, qui non seulement ont toujours affirmé leurs convictions de croyants et de pratiquants sincères, mais encore considèrent comme un honneur de contribuer au service de l'Eglise, à la décoration des autels ; vos dispositions personnelles à tous deux, à vous en particulier, ma chère enfant, qui se sont manifestées par votre dévouement à l'ornementation du lieu saint, et dont je suis heureux de vous féliciter en ce moment ; tout m'est garant que vous voulez être avant tout des chrétiens.

Eh bien ! oui, chers jeunes gens, restez

de bons, de fervents chrétiens, et donnez-nous une famille nouvelle foncièrement chrétienne ; une famille où la fidélité envers Dieu facilite et assure la fidélité mutuelle des époux ; une famille qui, loin de le redouter, tient à accepter de Dieu et à former pour lui de nouveaux membres de sa grande famille spirituelle. C'est là, n'en déplaise à certaine opinion, un des signes les plus manifestes des bénédictions divines.

Ces bénédictions, je les appelle de tous mes vœux, et avec moi tous ceux qui vous entourent et qui vous aiment, sur cette maison que vous allez fonder. Que Dieu vous accorde des années nombreuses et prospères ; qu'il vous donne de voir, comme je le lui demanderai tout à l'heure au cours de la messe, les enfants de vos enfants jusqu'à la 3^e et 4^e génération ; qu'il couronne de succès vos efforts ; qu'il vous fasse la grâce de vivre toujours en son amour, afin qu'après vous être aimés en lui et pour lui ici-bas, vous puissiez vous retrouver un jour, que je souhaite le plus lointain possible, réunis dans l'éternel bonheur.

POUR UNE PREMIÈRE MESSE

I

CE QU'EST LE PRÊTRE

Mes frères,

Quand la T. S. Vierge alla visiter Elisabeth sa cousine, celle-ci, en la voyant, ressentit une joie inaccoutumée ; elle s'inclina avec respect devant cette jeune fille, et l'enfant qu'elle portait dans son sein tressaillit. Que s'était-il donc opéré en Marie ? De grandes choses. Dieu lui-même s'était fait son enfant, et ses chastes entrailles renfermaient le Sauveur du monde. C'est pourquoi ses lèvres s'ouvrirent et ravie en Dieu elle chanta son beau cantique : « Mon âme glorifie le Seigneur, parce que le Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses. »

Nous avons en ce moment sous les yeux un spectacle semblable. Hier, ce lévite passait dans vos rues comme inaperçu ; et aujourd'hui vous l'entourez, vous vous pressez dans ce temple pour le voir et vous incliner sous ses premières bénédictions. Que s'est-il donc passé en lui ? De grandes choses aussi. Il s'est prosterné sur le pavé du sanctuaire ; l'évêque a appelé sur lui l'Esprit divin, a versé sur ses mains quelques gouttes de l'huile sainte et l'a consacré prêtre pour l'éternité. Et c'est pour chanter le cantique de l'action de grâces que nous sommes réunis aujourd'hui. Comment, en effet, ne pas bénir Dieu ?

Il y a treize ans, mon cher ami, un prêtre qui prend part à cette fête dans l'allégresse de son âme, discerna votre vocation et dirigea vos premiers pas vers le sanctuaire. Il fallut vaincre bien des difficultés ; ceux qui voulaient vous procurer l'honneur du sacerdoce durent s'imposer bien des sacrifices. La Providence vous donna de surmonter tous les obstacles, et il y a quelques jours, Dieu mettait le comble à ses grâces en faisant de vous son ministre.

C'est ce bienfait que vous m'avez demandé de rap-

peler aujourd'hui à cette assemblée de prêtres, de fidèles et d'amis, en célébrant les gloires du sacerdoce catholique et en répondant brièvement à cette question : — Qu'est-ce qu'un prêtre ? Un prêtre, c'est un homme 1^o choisi par Dieu, 2^o consacré à Dieu, 3^o immolé pour Dieu.

I. — Un homme choisi par Dieu

C'est Dieu seul qui choisit ses prêtres : « Venez avec moi, dit Jésus-Christ à ses apôtres, et je vous ferai pêcheurs d'hommes. » Là-dessus, ils quittent leurs filets et leur famille et ils se mettent à sa suite. Pas de doute sur leur vocation. « Ce n'est pas vous, leur dit-il, qui m'avez choisi, c'est moi qui vous ai choisis. Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie. » Dieu va prendre ses prêtres partout. Il ne dit point aux riches : « Je ne veux que des pauvres ; » aux pauvres : « Je ne veux que des riches ; » aux lettrés : « Vous êtes trop pleins d'orgueil ; » aux ignorants : « Vous êtes sans lettres, je vous exclus à jamais. » Il ne dit même pas au pêcheur : « Retire-toi, tes mains sont indignes ! » Non, Dieu parcourt toutes les sphères de l'humanité, et humiliant les grands, élevant les petits, éclairant les ignorants, transformant les pêcheurs, il en fait des prêtres.

Dieu va prendre ses prêtres partout, et bien que ses dons soient gratuits, ils vont de préférence du côté où les attire quelque secret mérite. Je veux dire que d'ordinaire Dieu prend ses prêtres dans des familles qui lui sont fidèles. Il fait germer les vocations dans des foyers vénérables où il est honoré et servi. Quand une maison exhale le parfum de la bonne réputation, quand le travail y fait alliance avec la probité, quand la religion y est respectée, il est rare que la Providence n'y prédestine pas un ou plusieurs enfants au service de Dieu et des âmes.

Remerciez Dieu, mon cher ami, d'avoir reçu de sa bonté cette grâce insigne d'une famille chrétienne qui a protégé les germes de votre vocation et en a favorisé l'épanouissement. Remerciez Dieu d'avoir rencontré, penchée sur votre berceau, une mère tendre et pieuse qui a été auprès de votre jeune âme la messagère de Dieu et le canal providentiel de la vocation sacerdotale.

Le prêtre est un homme choisi par Dieu. C'est aussi

II. — Un homme consacré à Dieu

Il est, comme le temple, soustrait aux choses profanes, voué aux choses divines.

1. *Il est soustrait aux choses profanes.* Son cœur est vierge. Il n'a ni épouse à aimer, ni enfants à élever, ni famille à établir. Semblable aux hommes dont il connaît toute la faiblesse, il est encore plus semblable aux anges dont il doit avoir toute la pureté. Aussi, que ne fait pas l'Eglise pour préserver son prêtre de la terrestre poussière et de la boue du chemin ! Elle le revêt d'un habit de pénitence ; elle lui interdit certains amusements trop mondains ; elle lui impose des réserves, des précautions destinées à sauver de la contagion ces pieds qui montent à l'autel, ces mains qui touchent le corps du Christ, ces

yeux qui le regardent, cette bouche et ces lèvres qui s'abreuvent de son sang adorable. Avez-vous vu ce solennel moment où le jeune lévite, revêtu de l'aube blanche, s'avance vers l'autel d'un pas résolu et se couche de toute la longueur de son corps mortifié aux pieds de son évêque pour immoler à jamais les convoitises de la chair ? L'avez-vous vu se relever, le front pâle, les yeux mouillés de larmes, le visage illuminé d'en-haut ? Saluez : cet homme est à jamais soustrait aux usages profanes.

2. Et pour toujours il est voué aux choses divines. Il a le pouvoir d'enseigner : « Allez, enseignez toutes les nations. Qui vous écoute m'écoute. »

Le pouvoir de sanctifier. Ouvrez, mon cher ami, ouvrez le ciel au petit enfant que sanctifie l'eau du baptême. Pardonnez au pécheur repentant qui s'humilie à vos pieds. Bénissez la famille qui se constitue sous le regard de Dieu devant les autels. Versez l'huile sainte sur les membres des malades.

Le pouvoir de consacrer. Dites sur le pain : « Ceci est mon corps, » et sur le vin : « Ceci est mon sang. »

Mes frères, avez-vous bien compris ? Rien n'est beau comme la vérité : « Allez, dit le Christ à ses ambassadeurs, portez ma parole par toute la terre, ma parole est vraie. » Rien n'est suave comme la pureté : « Allez, ô mes prêtres, distribuez ma grâce, elle pare les âmes du blanc manteau de l'innocence. » Rien n'est sublime comme le sacrifice : « Allez, ô mes prêtres, immolez-moi sur la pierre non sanglante de mes autels, je suis votre victime. » Rien n'est tendre comme la paternité : « Allez, ô pères suivant l'Esprit, engendrez les âmes par les ardeurs de votre zèle. »

Pères, sacrificateurs, distributeurs de la grâce et de la vérité, quels titres et quelles sublimes fonctions pour de faibles mortels ! Oui, le prêtre est tout cela.

Vous devez donc, m. f., vous incliner devant cet homme que le Christ a sacré son ministre et son représentant ; vous pouvez, sans en être humiliés, écouter sa parole, entendre sa messe, recevoir son absolution : dans les pouvoirs qu'il exerce, l'homme n'est rien, c'est Dieu qui est tout.

Oh ! je comprends les paroles de S. François d'Assise : « Si je rencontrais un ange et un prêtre, je saluerais d'abord le prêtre, parce que Dieu lui a confié un pouvoir qu'il n'a pas accordé aux esprits célestes. » Je comprends le respect des fidèles pour le prêtre ; il est pauvre, et cependant on réserve sa place au milieu des grands ; il est jeune, et on lui attribue la sagesse d'un vieillard ; il est faible, et on lui reconnaît la puissance d'un Dieu. Je comprends le prestige et l'influence du prêtre : quand il paraît, on salue sa présence, ne fût-ce que par un blasphème, ce qui est encore un hommage à son caractère sacré.

Le prêtre est un homme consacré à Dieu. C'est enfin

III. — Un homme immolé pour Dieu

Lacordaire a donné du sacerdoce cette belle définition : « Le sacerdoce est l'immolation de l'homme ajoutée à celle de Dieu. » Oui, c'est cela.

Le prêtre est et doit être un homme immolé. Dans les ardeurs de la piété, il médite les grandeurs, les bienfaits, les justices, les miséricordes, l'amour de Dieu. Il étudie la science sacrée, non seulement pour en instruire les autres, mais pour s'échauffer lui-même à ce brûlant foyer. Il récite le saint Bréviaire, il se prosterne devant le tabernacle, et là il purifie ses yeux, ses mains et son cœur ; il examine sa conscience, et il gémit de se trouver si imparfait et si peu digne des sommets où se passe sa vie.

Un jour, le cardinal de Cheverus conversant avec un protestant sur l'Eucharistie, l'entendit déclarer : « Ah ! que vous devez être saint, vous, Monsieur, qui croyez à la Présence réelle ! » Et le cardinal se troubla, rougit, baissa les yeux et laissa tomber les pleurs de son humilité...

Ainsi fait tout prêtre. Il est, il doit être, il voudrait être un homme immolé dans les ardeurs de la piété et dans les labeurs du zèle. Il va partout : dans le palais et dans l'atelier, dans les salons et dans l'usine, dans la prison et dans la cabane. Il s'adresse à tous : au savant, à l'ouvrier, à la grande dame, au paysan. Il aborde tous les âges de la vie et toutes les conditions sociales. Comptez, si vous le pouvez, les temples et les écoles que ses mains ont bâtis, les générations que sa bouche a instruites, les consciences qu'il a réhabilitées, les enfants, les pauvres, les malades, les pécheurs qui lui doivent le pardon, l'innocence, le soulagement, le réconfort. Il fait des ingrats, on le néglige, on le blâme, on le repousse, on le critique, on l'oublie, on le méprise ; il poursuit quand même son chemin, arrosé de ses sueurs et de ses larmes. Il s'immole.

Et tout cela est caché. Toutes ces ardeurs de piété sont silencieuses, tous ces labeurs de zèle sont inaperçus. Il s'immole dans l'humilité. Il y a dans l'Eglise des ministères brillants, qui ne sont pas d'ailleurs les moins crucifiants. La plupart sont obscurs, ils n'en sont que plus beaux : « *Quod minimum est, minimum est ; sed fidelem esse in minimis, magnum est.* Les petites choses sont de petites choses ; mais être fidèle dans les petites choses, c'est une grande chose. »

Oui, le prêtre est un homme immolé pour Dieu dans les ardeurs de la piété et les labeurs de l'apostolat.

* *

Le prêtre est un homme choisi par Dieu. Croyons fermement que Dieu continuera à semer dans notre France des germes de vocations sacerdotales. En 1860, quand parut la *Vie de Jésus* de Renan, Proudhon écrivait : « Que les âmes dévotes prennent leurs passeports d'avance, parce qu'avant dix ans il ne leur restera plus un seul prêtre pour leur administrer les saintes huiles. » Proudhon est mort, Renan est mort, et la grâce de Dieu réagissant contre la malice des hommes, l'Eglise de France a conservé et augmenté ses recrues ! Croyons à la vitalité du sacerdoce : le passé nous répond de l'avenir.

Le prêtre est un homme consacré à Dieu. Fidèles, respectez les prêtres, obéissez-leur ; ils ont mission et grâce pour vous conduire à travers les orages...

temps jusqu'aux rivages de l'éternité. Aidez les prêtres ; vous ne pouvez pas vous sauver sans eux, mais seuls ils ne peuvent suffire à toutes les exigences de leur saint ministère, aidez-les. Et surtout, priez pour les prêtres, ô fidèles, priez pour nous ! Soutenez nos mains qui tremblent et nos genoux qui fléchissent... Ne soyez pas à notre égard des indifférents, des murmureurs, des mécontents ; soyez des amis dévoués, des fils dociles, des intercesseurs fervents.

Enfin *le prêtre est un homme immolé pour Dieu*. Prêtres, mes frères, qui m'écoutez, demandons à Dieu de conserver toujours toute la jeunesse, toute la générosité de notre zèle, toute la fraîcheur de nos premières années et les ardeurs du matin de notre première messe. Choisis par Dieu et consacrés à lui, immolons-nous silencieusement pour lui. Qu'importe notre place dans la hiérarchie sacrée ? La plupart des artistes qui ont travaillé à la construction et à l'embellissement de nos cathédrales sont demeurés inconnus. Ils ont sculpté amoureuxment les bas-reliefs, les chapiteaux, les statues merveilleuses, les fleurons dentelés, les gargouilles fantastiques. Ils ont mis là leur talent, leur génie, leur foi, leur vie même, tout, excepté leur nom. Ils ont travaillé loin du regard des hommes, et il leur suffisait que leur chef-d'œuvre fût admiré par les anges et les oiseaux du bon Dieu. Le ciel leur souriait doucement, ils étaient contents.

Ainsi nous. Si faibles ouvriers que nous soyons, travaillons à la construction de l'édifice sacré, à l'embellissement de l'œuvre divine. La pierre sculptée par nous sera peut-être cachée aux yeux des hommes ; qu'importe ! Dieu nous voit, Dieu nous sourit, Dieu nous bénit, Dieu nous récompensera. O prêtres de Jésus, mes vénéralés frères, quoique n'ayant aucun titre pour vous donner des conseils, je veux cependant user du droit que m'accorde votre sympathie pour vous dire : « Travaillons beaucoup sous le regard du bon Dieu et ne nous décourageons jamais. Laissons venir les années qui altèrent la vigueur physique, mais ne laissons jamais pénétrer dans notre âme le froid qui glace le zèle et immobilise l'apostolat. »

Mes frères, j'ai fini.

Un dernier mot pourtant, mon cher ami. Vous n'êtes pas prêtre seulement pour consacrer, mais pour bénir. Vos mains sont pleines de bénédictions. Bénissez-nous !

Bénissez vos parents et surtout votre père et votre mère ; ils ne vous aiment plus seulement comme leur fils, mais ils vous vénèrent comme leur prêtre.

Bénissez le prêtre dont vous êtes la joie et la couronne, qui a été l'instrument de la Providence à votre égard. Il reçoit aujourd'hui la récompense la plus douce qu'il puisse ambitionner : celle de penser que ses labeurs seront prolongés ici-bas par un autre lui-même, fils de son cœur.

Bénissez ce cher J..., cette paroisse que vous aimez tant et dans laquelle — la cérémonie de ce jour le prouve bien — vous et les vôtres comptez tant de sympathies.

Bénissez vos amis, les présents et les absents, dont

les cœurs battent en ce moment au rythme de votre cœur.

En retour, nous vous aiderons à remercier le Dieu infiniment bon qui vous a protégé pendant les années de votre préparation sacerdotale, et qui vous a conduit heureusement jusqu'au saint autel ; nous acquitterons avec vous la dette pesante de votre gratitude, et cette cérémonie s'achèvera saintement comme elle a commencé, dans un cri d'allégresse et de reconnaissance. Ainsi soit-il.

LES SAINTS DE LA VIEILLE FRANCE

XVIII

SAINT ÉTIENNE HARDING

— La voilà donc renversée, la pierre fondamentale de notre Ordre ! s'écriaient en pleurant les moines de Cîteaux, auprès du corps inanimé du Bienh. Albéric.

Et leurs larmes étaient justifiées. Leur fondateur, S. Robert, était la bonté, la paternité, et peut-être les religieux tièdes de Molesmes en avaient-ils abusé ; c'est pourquoi il avait dû deux fois les quitter. Il était revenu parmi eux sur l'avis ou l'ordre du Saint-Siège, et sa bonté appuyée sur son exemple les avait définitivement conquis. Albéric était plutôt la fermeté ; il précisa la règle, et la fit appliquer avec une rigoureuse ponctualité. Les volontés s'y formèrent, et loin d'être une gêne, elle fut comme l'armature qui maintenait la communauté forte, dans la joyeuse obéissance. Elle était devenue une seconde nature. Aussi quand il mourut sur sa pauvre planche nue, avec le visage transfiguré des bienheureux, les religieux ne purent contenir leurs sanglots. Cet homme de devoir, qui prêchait sans cesse le devoir, s'était fait aimer.

I

Etienne Harding, qui était prieur, lui succéda comme Abbé. Il réunit le Chapitre et consola par de tendres paroles les moines affligés :

« Notre douleur à tous est égale dans la perte de celui qui était notre trésor commun, dit-il. Comment vous pourrais-je consoler, moi qui ai besoin de tant de consolation ? Vous avez perdu un père vénéré, le pasteur de vos âmes ; moi j'ai perdu non seulement un père et un pasteur, mais un ami, un compagnon d'armes, un athlète dans le combat de Dieu, nourri dès l'enfance par le vénérable Robert dans la discipline religieuse, la piété et la science des saints. Et voilà qu'il nous manque ! Dieu l'a pris auprès de lui. Mais non, il ne nous manquera pas. C'est le privilège des saints de se survivre quand ils ont quitté la terre. Leurs reliques deviennent nos trésors. Nous les possédons, ces reliques de notre bien-aimé père. Il vit dans notre cœur, comme nous vivons dans son affection au ciel. Retourné à Dieu, il nous demeure uni et nous sommes avec lui dans la communion divine. Pourquoi pleurer, puisqu'il est

dans la gloire ? Il prie ardemment pour nous, afin que notre fin soit semblable à la sienne. Prions-le afin qu'il nous protège contre l'ennemi de nos âmes.»

L'année suivante, S. Robert mourait à Molesmes âgé de 83 ans. C'était un protecteur de plus pour l'Ordre.

Le nouvel abbé de Cîteaux s'était pénétré de leur enseignement et de leur esprit. Il était venu d'Angleterre, jeune étudiant. Il était riche et il avait soif de pauvreté. Il pouvait s'accorder toutes les jouissances de la vie, mais S. Robert lui en fit comprendre la vanité, et il fut séduit par la beauté de la vie de sacrifice. Il apportait dans la jeune communauté un élément nouveau : l'esprit calme, pondéré et méthodique de sa race, avec cette ardeur latente qui ne faiblit jamais. L'Ordre, calomnié, continuait à manquer de novices, mais le nouvel Abbé avait foi en l'avenir, foi dans les promesses de la Sainte Vierge. Il reprit la règle déjà élaborée par le Bienh. Albéric et la compléta, afin qu'elle pût être appliquée plus tard à de nombreuses communautés, et il commença par assurer la liberté de Cîteaux. La présence fréquente des princes et des bienfaiteurs était la plaie des maisons, car elle troublait la paix : c'était le monde qui envahissait le désert. Les hauts barons venaient y prier sans doute, mais après les affaires de Dieu, dit M. d'Arbois de Jubainville, venaient les affaires du siècle. « On y trouvait une excellente hospitalité, et, grâce au droit de gîte, cette hospitalité souvent ne coûtait rien. Le tumulte des chiens, des chevaux, des valets, des faucons, des éperviers, ne s'accommodait guère avec le silence d'un lieu consacré à la prière et à la méditation ¹. »

L'Abbé réunît ses frères dans un grand conseil et il fut décidé d'une voix unanime que ni le duc de Bourgogne, leur souverain immédiat, ni quelque autre prince ne pourrait tenir cour plénière dans les maisons de leur Ordre ; et pour supprimer les occasions et les attraites, il fut résolu que dans les églises cisterciennes il n'y aurait aucun ornement d'argent ou d'or. Des croix de bois, des chandeliers de fer, des encensoirs de cuivre ; seuls les calices seraient d'argent et dorés à l'intérieur. Ces réformes de pauvreté scandalisèrent encore ceux de Cluny, qui leur reprochaient toujours d'avoir commis une sorte d'apostasie en s'éloignant de Molesmes.

Tout cela empêchait le recrutement. Il n'y avait toujours pas de novices. Le moral de l'Abbé en était ébranlé. Pour comble de malheur, une peste qui ravagea la Bourgogne en 1112 décima les pauvres religieux. Comme l'un d'eux était sur le point de mourir, emporté par le fléau, Etienne s'approcha de lui et lui dit devant tous les frères, qui priaient agenouillés :

— Vous savez, fils bien-aimé, toutes nos tribulations, depuis notre arrivée en ce désert où nous observons strictement la règle de S. Benoît. Il ne nous est pas démontré que notre genre de vie soit agréable à Dieu, surtout parce que tous les moines d'alentour sont contre nous et nous traitent de novateurs

téméraires, de fauteurs de scandales et de schisme. Chaque jour quelqu'un de nous est emporté par la mort, et notre institut menace de s'éteindre au berceau. Au nom de Jésus-Christ, pour l'amour de qui nous sommes entrés dans cette voie qu'il recommandait à ses disciples, je vous ordonne en vertu du vœu d'obéissance, de revenir vous-même nous visiter, afin de nous éclairer sur les desseins de la Providence.

— Seigneur Père, dit le mourant, j'aurai grande joie à vous obéir, si par vos prières j'obtiens la grâce d'accomplir l'ordre que vous me donnez.

Puis il rendit son âme à Dieu.

Quelques jours après, les frères travaillaient dans les champs, et Etienne était avec eux. Il donna le signal d'interrompre le travail pour reposer l'âme et le corps dans une courte méditation. Il s'assit à l'écart, le capuchon ramené sur son visage. Il vit alors le moine défunt s'avancer vers lui, entouré d'une lumière céleste. Ses pieds ne touchaient pas le sol.

— Quel est votre sort éternel ? lui demanda l'Abbé.

— Très doux Père, je suis dans la joie du ciel. C'est à votre enseignement, c'est à votre discipline que je dois d'avoir été introduit dans la félicité des saints. Je viens, suivant l'ordre que vous m'avez donné, vous annoncer, ainsi qu'à mes frères, que la miséricorde de N.-S. Jésus-Christ s'est reposée sur vous. Votre genre de vie est saint et agréable à Dieu. Soyez donc sans inquiétude. Le temps est proche où des fils spirituels viendront peupler votre solitude. Leur nombre sera si grand qu'ils vous diront : « Ce lieu est trop étroit, faites-nous de l'espace pour de nouvelles demeures. » (Is., XLIX, 20). Le Seigneur vous enverra des légions de disciples, des nobles, des docteurs, des apôtres. Ils rempliront tellement cette maison qu'ils devront, comme des essaims d'abeilles, s'envoler au loin pour fonder de nouvelles colonies de moines. La semence de bénédiction que Dieu a déposée en ce lieu germera au centuple et produira dans tout l'univers des moissons d'âmes saintes. »

Il ne voulut point remonter au ciel sans avoir reçu la bénédiction du pieux Abbé.

Or, quelques mois après, au printemps de 1112, un jeune homme suivi de trente compagnons frappait avec le marteau de la claie d'osier sur la barre de fer. C'était S. Bernard.

II

L'épreuve était terminée. Etienne maintenant réconforté poursuivait son œuvre avec confiance, ne négligeant rien, ni le travail de l'esprit, ni la piété, ni le travail des mains. Il fit une copie de la Bible en quatre volumes in-quarto, après avoir collationné les meilleurs manuscrits, et consulté des Juifs savants qui lui expliquèrent le texte hébreu. Ce fut le commencement de la magnifique bibliothèque de Cîteaux. Une paix surnaturelle et sans mélange régnait dans le monastère, d'autant plus intense et profonde que l'avenir était paré d'espérances certaines. Des maisons nouvelles se créèrent et se multiplièrent à La Ferté-sur-Grosne, à Pontigny, à Clair-

¹ Histoire des ducs et comtes de Champagne, t. II, p. 73.

vaux, à Morimond. Ces quatre premières filles de Cîteaux créèrent de nombreuses filiales. Etienne eut la joie de voir s'établir une centaine de maisons religieuses. Chaque maison était visitée tous les ans. L'Abbé institua des Chapitres généraux qui se tenaient régulièrement. Dans celui de 1119, il publia des statuts qu'on a appelés *Charte de charité*, et qui furent approuvés l'année suivante par le pape Calixte II. Il laissa aussi des recueils des cérémonies et des coutumes de Cîteaux, afin que ce fût comme un Code observé partout chez les Cisterciens. Il fit écrire enfin une histoire des commencements de Cîteaux ; il songeait à l'avenir.

Il avait une piété méthodique et raisonnée. Chaque soir, après la lecture de la *Collation* ou conférence de Cassien, il se rendait avec la communauté à l'église. Il s'arrêtait quelques instants à la porte et y appuyait fortement les doigts. Un des frères lui demanda l'explication de ce geste. Il répondit :

— Dans cette minute de recueillement, je bannis de mon esprit les préoccupations qui l'ont absorbé tout le jour dans les soins de mon ministère. Je leur interdis de franchir le seuil du sanctuaire et je les fixe à la porte où elles doivent m'attendre jusqu'au lendemain.

Car il avait le sentiment de sa responsabilité et des devoirs de sa charge. Il n'y recherchait d'ailleurs ni l'éclat ni les honneurs. Les jours de fête, par esprit de pauvreté, il ne portait qu'un simple bâton en bois recourbé dans les offices et les processions.

Les religieux étant devenus nombreux, un jour il y eut disette à l'abbaye. C'était la veille de la Pentecôte. Comment dînerait-on le lendemain ? Quoique épuisés par la faim, ils chanterent l'office, confiants dans la Providence qui sait ce dont nous avons besoin. La messe terminée, il leur arriva de divers côtés cette nourriture dont Dieu ne prive même pas les humbles passereaux.

Une autre fois, il n'y avait plus à l'abbaye que trois deniers, et l'on manquait de tout. Etienne dit à un frère de prendre trois charrettes attelées chacune de trois chevaux et d'aller les faire charger de bois, de farine et d'étoffes : « Nous n'avons que ces trois deniers, lui dit-il. Prenez-les et achetez ce qu'il faut. » Le frère écoutait, incrédule et inquiet : « Jésus-Christ dans sa miséricorde, dit l'Abbé, pourvoira au reste. Il enverra son ange devant vous pour vous préparer les voies. » Le jeune religieux partit, peu rassuré. Il entra dans la maison d'un ami des Cisterciens, à qui il confia son embarras. Un riche voisin se mourait qui faisait de grandes aumônes. Cet ami courut chez lui et rapporta une grosse somme. Quand on vit arriver au monastère les trois voitures chargées, l'Abbé revêtu de ses ornements sacrés et suivi de ses moines vint recevoir en procession, avec la croix et l'eau bénite, ces dons extraordinaires de la bonté de Dieu.

Après avoir gouverné Cîteaux pendant plus de vingt ans, Etienne vieillit et cassé se démit de ses fonctions en 1133. Il mourut l'année suivante. Quelqu'un lui dit qu'il pouvait paraître avec assurance devant Dieu :

— Je vais à Dieu, répondit-il, avec autant de crainte que si jamais je n'avais fait aucun bien. Sais-je si j'ai bien correspondu à la grâce ?

Sa gloire a pâli sans doute devant celle de S. Bernard, mais il fut peut-être le vrai fondateur de Cîteaux.

EN LISANT

PRÉSENTATION D'UNE PAROISSE A L'ÉVÊQUE

Après les cérémonies liturgiques, M. le Curé, ayant offert à Sa Grandeur ses hommages respectueux et ceux de toute l'assistance, fit l'exposé de l'état religieux de la paroisse.

Elle compte 205 habitants, dont 34 enfants au-dessous de 7 ans.

La messe du dimanche y est fidèlement suivie par une centaine de personnes, dont 28 hommes et jeunes gens. Aux Vêpres, se retrouvent les trois quarts de l'assemblée du matin ; les Complies, chantées à la fin de la journée et suivies d'une instruction, réunissent encore 40 à 50 personnes.

4.000 communions environ sont distribuées chaque année. Les petits enfants participent tous au banquet eucharistique dès l'âge de raison. M. le Curé donne encore d'autres détails, qui montrent que le culte de l'Eucharistie est en grand honneur dans la paroisse.

Il énumère de plus, avec chiffres à l'appui, les diverses Confréries et Œuvres pieuses auxquelles sont agrégées un grand nombre de personnes. — Il rappelle que la paroisse a donné à Dieu 2 prêtres, 4 religieuses et 3 séminaristes, sans compter les espérances de l'avenir.

Les catéchismes ont lieu avec succès et comme le veulent les règlements diocésains. Les offices sont chantés à deux chœurs, suivant la méthode grégorienne.

Chaque dimanche du mois, se tient une réunion spéciale à chaque catégorie de personnes : demoiselles, jeunes gens, mères chrétiennes, Union paroissiale des hommes.

Enfin, M. le Curé rend hommage à la générosité de ses paroissiens, soit pour l'entretien du presbytère, soit pour le Denier du Culte, auquel s'ajoutent des dons personnels que Dieu connaît et récompensera.

À côté de cette très nombreuse élite, il y a bien quelques âmes hésitantes, qui ont la foi, mais sans la pratique intégrale des devoirs religieux. Quelques-unes même ont pu s'éloigner plus ou moins complètement de Dieu et de l'Eglise, mais sans hostilité ouverte. En tout cas, l'... est actuellement une vraie paroisse, non pas de nom seulement, mais dans la force du terme, et l'avenir est encore plus riche de promesses.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 13 junii 1928.

EUG. LINDECKER, Vic. gen.

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de l'AMI DU CLERGÉ

Ami du Clergé du 21 juin 1928

Deuxième

partie :

PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour la fête de S. Pierre et S. Paul. — I. La papauté, 353. — II. La vie de S. Paul, 355.

Cours de prêches sur le Credo. — LXI. Les marques de la vraie Eglise : la catholicité, 358.

Pour la fête de N.-D. du Perpétuel Secours. — Le recours confiant à Marie, 360.

Pour la fête de la Visitation. — Charité et humilité de Marie, 362.

Pour une Première Messe. — II. Le sacerdoce, source de bonheur, 365.

POUR LA FÊTE DE S. PIERRE ET S. PAUL

I

LA PAPAUTÉ

Tu es Petrus

Mes frères,

Il existe sur terre une puissance étrange, étrange par son origine, étrange par sa durée, étrange par son influence, étrange encore et surtout par les moyens qu'elle emploie : c'est la Papauté.

Devant elle, des centaines de millions d'hommes se prosternent ; mais aussi, contre elle l'insulte s'élève, bruyante et haineuse ; pour elle beaucoup, et nous en sommes, seraient prêts à mourir, et d'autres voudraient l'anéantir ; pour les uns, elle est le seul et authentique représentant de Dieu sur terre, et pour les autres elle est la fille de l'enfer ; ceux-là la proclament l'insigne bienfaitrice de l'humanité, et ceux-ci ne veulent voir en elle que la pire ennemie de l'homme et du bonheur humain.

Et elle, voyez-la : pendant que les uns la bénissent et que les autres la maudissent, elle poursuit, dans la fermeté et dans l'amour, avec la plus majestueuse tranquillité et une ardeur qui ne se dément jamais, son œuvre gigantesque à travers les siècles. Malgré toutes les vicissitudes, elle reste identique à elle-même, se développe, mais ne change pas. Même à ses pires ennemis elle ouvre les bras avec tendresse et les invite à venir à elle ; elle proclame tous les hommes ses enfants et se déclare leur mère ; à tous, sans distinction de race ni de pays, elle offre sa bienfaisante protection, les lumières de son enseignement, la force des grâces qu'elle prétend avoir reçues du ciel en dépôt ; et son but, son but unique, car elle ne s'en connaît pas d'autre, est bien simple : c'est d'aider les hommes à bien vivre, afin de les amener à bien mourir.

Il faut donc, bon gré mal gré, s'arrêter devant cette institution prodigieuse. L'indifférence à son égard n'est guère possible à tout homme qui pense et réfléchit ; et puisque, d'une part, cette puissance existe depuis dix-neuf siècles et affirme qu'elle durera toujours ; puisque, d'autre part, elle aspire à la domination des intelligences et des volontés, au gouvernement moral, — je dis *moral* et non *politique*, — des peuples et des individus, et qu'elle se dit en

possession des seuls moyens capables d'assurer à l'homme, avec une vie agréable à Dieu en ce monde, le bonheur éternel et la justification devant le Souverain Juge, la curiosité la plus légitime en même temps que l'intérêt le plus immédiat font à chacun un devoir de s'enquérir des titres de cette puissance à la vénération et à la soumission des peuples.

Ce devoir, je le sais, est surtout celui des incroyants. Cependant pour nous, fils soumis, si nous voulons que notre foi et notre obéissance soient mieux éclairées et justifiées, il sera avantageux de demander, aussi brièvement que possible, à la Papauté ce qu'elle est, ce qu'elle a fait.

I

Ce qu'elle est ? Si je prête l'oreille d'un certain côté, j'entends des réponses étranges. « Rome, s'écrient les ennemis de toute religion et de toute croyance, c'est la citadelle du fanatisme, la forteresse de l'erreur, la Babylone des temps nouveaux. Il faut lui courir sus, et à cet effet organiser contre elle la coalition du monde entier. »

D'autres disent : « Rome est une puissance occulte, tyrannique et malfaisante, qui veut dominer les peuples, dans un accès d'ambition effrénée, et prétend les asservir. Les siècles passés sont remplis des méfaits perpétrés par ses pontifes, sous le masque de l'hypocrisie religieuse. »

« La papauté repose sur une illusion, proclament-on ailleurs. Sans doute, le christianisme est divin, mais c'est par erreur que les papes se sont crus institués par Jésus-Christ pour gouverner l'Eglise, et investis du privilège de l'infaillibilité personnelle. Le pape est un évêque, et c'est tout. » Vous reconnaissez, à ce langage, les hérétiques et les schismatiques anciens et modernes.

Rome enfin, d'après une autre catégorie, est une œuvre purement humaine, œuvre surprenante et grandiose sans doute, mais soumise quand même aux fluctuations, aux vicissitudes des choses humaines. En elle rien d'éternel, de divin, de surnaturel. La papauté a connu les misères humaines, les intrigues politiques, les défaillances morales, et si elle projette encore sur le monde quelques rayons de gloire, elle n'en est pas moins décadente ; ces rayons ne sont guère que comme les jets de lumière que nous envoie le soleil couchant.

O Pierre, toi que nous honorons en ce jour comme le premier des papes, toi qui assistas à la naissance de Rome chrétienne dont tu fus vraiment le père à jamais vénéré, toi qui donnas ton sang en bénissant la Ville et le Monde, *Urbi et Orbi*, dis-nous-le : ont-ils raison, ceux qui osent tenir un pareil langage ? Tu vécus avec le Christ, tu reçus les oracles sortis de sa bouche, tu entendis ses paroles : que disaient-elles donc ?

Ces paroles, m. f., disaient : « Tu es Pierre, et c'est sur cette pierre que je construirai mon Eglise. Tu auras les clefs du royaume des cieux, et tout ce que tu lieras ou délieras sur terre sera lié ou délié au ciel. Pais mes agneaux, pais mes brebis. Affermis tes frères ; car j'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille point. »

C'était, en quelques mots, la théologie complète du Souverain Pontificat, tombée des lèvres du Docteur des docteurs. Pierre était investi d'une puissance qui devait durer autant que les siècles, durer comme devait durer l'Eglise et l'œuvre rédemptrice. Aussi longtemps qu'il y aurait des hommes à affranchir du péché et à conduire au ciel, Pierre serait leur libérateur et leur guide.

Pierre avait la primauté sur toute l'Eglise, c'est-à-dire sur tout l'univers, puisque l'univers doit aller au Christ, et que l'Eglise est le royaume du Christ. Le pape Anaclel n'exagérait donc pas, quand il disait, peu après la mort de Pierre : « Ce siège apostolique, qui est le pivot et la tête de toutes les Eglises, a été établi par le Seigneur et non par un autre. Et de même que la porte roule sur le pivot, de même, par la disposition de Dieu, toutes les Eglises sont gouvernées par le Saint-Siège. »

Pierre était établi juge de la foi, et Innocent Ier ne faisait que répéter la parole du Maître, quand il disait aux évêques d'Afrique : « Quand on traite de quelque question sur la foi, je pense que mes frères et co-évêques ne doivent en référer qu'à Pierre, c'est-à-dire à l'auteur de leur nom et de leur dignité. » — Et ce juge ne devait pas pouvoir se tromper. Le pape infallible était nécessaire à l'Eglise, et ceux qui s'indignent contre ce privilège vraiment surhumain sont des ingrats envers le Christ et leur sagesse ne leur fait pas honneur. Elle brise la parole du Christ; elle méconnaît l'impérieux besoin que l'homme a d'une vérité religieuse possédée avec certitude; elle oublie que la vérité doit exister quelque part, et que, puisqu'elle existe, c'est dans l'Eglise du Christ et dans le représentant le plus complet du Christ qu'on doit la trouver. Si les hommes ne peuvent aller demander à Rome la vérité, franchement, où voulez-vous qu'ils la trouvent ? Pour moi, je suis de l'avis du grand Evêque qui disait : « Puisque c'était le conseil de Dieu de permettre, pour éprouver les fidèles, qu'il s'élevât des schismes et des hérésies, il n'y avait pas de constitution ni plus ferme pour se soutenir ni plus forte pour les abattre. » (Bossuet).

Pierre, chargé de lier et de délier, avait la charge des consciences, la garde de la loi divine, le soin de la faire observer. Il pouvait commander et défendre, selon que le demandaient les intérêts du Christ, et ses sentences étaient ratifiées au ciel.

En un mot, et pour tout résumer, sa mission venait de Dieu, avait pour terme Dieu et devait s'exercer avec le secours de Dieu. Elle était, elle est et restera vraiment divine et surnaturelle.

II

Oui, m. f., la papauté est restée une œuvre divine. Le grain de sénévé qu'elle était, lorsque le divin Sauveur la jeta sur terre, et que Pierre, inspiré d'En-Haut, emporta à Antioche, puis à Rome, ne s'est pas desséché, n'est pas demeuré infécond. Il a été planté au cœur du monde civilisé, arrosé de sang, et il est devenu un arbre gigantesque, et nous, croyants et disciples du Sauveur, nous sommes heureux de nous rafraîchir et de nous reposer sous ses mystérieux ombrages.

Du reste, jugeons l'arbre par ses fruits, la papauté par ses actes.

Elle s'est montrée divine, car *elle a duré*. Parmi toutes les puissances contemporaines de sa naissance, elle seule a survécu. La caducité a eu vite raison de l'Empire romain, de tous les pouvoirs, de toutes les institutions qui existaient autour du berceau de Rome chrétienne. Et Rome chrétienne seule est restée debout; elle a même vu, depuis lors, bien d'autres changements.

Une institution qui reste à ce point vivace après dix-neuf siècles n'est pas l'œuvre de l'homme, surtout quand les hommes ont tout fait pour la renverser et la détruire, et Dieu sait s'ils s'y sont épargnés ! Qui a eu plus d'ennemis que Rome ? Qui, de nos jours encore, excite plus qu'elle l'envie, la jalousie, la colère et la haine des mauvais ?

Vous me direz que les titulaires de cette auguste fonction souvent se sont montrés tels que des hommes ordinaires, avec les communes passions humaines. — Que m'importe ! car je vous réponds en vous demandant fièrement comment il se fait que ce qui mine les fondements des empires et les précipite à la ruine, n'ait pas nui au maintien de celui-ci, et que la papauté, comme dit le poète, « est jeune encoeur de gloire et d'immortalité » ? Et ma foi, au lieu de s'arrêter à ces misères qui rendent plus sensible l'assistance de Dieu, me fait bénir la Providence d'avoir disposé cette série d'hommes, commençant à Pierre pour aboutir à Pie XI, série unique dans l'histoire, où se pressent les saints, les savants, les pénitents, les docteurs, les orateurs, les artistes, les négociateurs, les meneurs de peuples et les martyrs, pris parmi la foule des humbles ou sur les marches du trône, pour acheminer par des voies diverses, mais toujours sûres et opportunes, l'humanité à la conquête du ciel.

Oui, c'est l'humanité que Rome veut conduire à Dieu. Le monde lui avait été confié, elle a pris la sollicitude du monde; partout où des hommes vivent, elle a envoyé des missionnaires, des évêques, des religieux. Elle a pris soin du sauvage comme du civilisé, de l'Indien comme de l'Européen; elle a été vraiment catholique, comme le voulait le Rédempteur de tous les hommes, et Pie IX avait raison lorsque, un jour de l'année 1864, bénissant cinq évêques qui allaient partir dans toutes les directions du monde, et se dressant de toute sa hauteur, il prononça avec majesté ces paroles :

« Le monde me dispute ce grain de sable sur lequel je suis assis; mais ses efforts seront vains. La terre est à moi : Jésus-Christ me l'a donnée. A lui seul je la rendrai, et jamais le monde ne pourra me l'arracher. — Vous, archevêque de Saragosse, allez porter à l'Espagne en révolution des paroles de paix et de vérité. Je vous l'ordonne, allez, le monde est à moi. — Vous, allez au Mexique, et soutenez les droits méconnus. Je vous le commande au nom de Jésus-Christ. — Evêque d'Edimbourg, allez achever de conquérir l'Angleterre à Jésus-Christ. — Vous, allez étonner la Prusse par l'exemple de toutes les vertus. — Pour vous (Mgr Mermillod), mon frère et mon fils, allez me gagner cette Genève

qui ne craint pas de s'appeler la Rome protestante. Bénissez ces peuples qui peuvent être ingrats, mais qui sont mes enfants. Consolez la grande famille catholique, et convertissez ceux que l'hérésie retient encore loin du bercail du Seigneur. »

Victorieuse de l'espace et du temps, la papauté a été victorieuse de l'erreur. Elle a gardé dans son intégrité la vérité catholique, l'a préservée de tout alliage. C'est à Rome toujours que sont allés les doutes pour être éclaircis et dissipés, les erreurs pour être redressées, les opinions dangereuses pour être réformées. Et quand l'erreur a voulu s'opiniâtrer, l'anathème est tombé sur elle, venant de Rome, des assemblées conciliaires présidées par le pape ou par ses légats, en tout cas toujours sanctionnées par l'autorité indéfectible de Pierre. « Pierre a parlé par Léon ; Pierre a parlé par Agathon ; Léon nous préside comme le chef préside à ses membres ; les lettres de notre père Célestin nous ont forcés à prononcer cette sentence » ; ainsi ont parlé les évêques de tous les siècles, et la papauté n'a jamais failli à son devoir. Quiconque ne croit pas avec elle et comme elle, ne croit pas comme Dieu veut que l'on croie, et elle peut s'écrier comme S. Paul défendant son Evangile : « Quand même un ange venu du ciel vous prêcherait un Evangile différent de celui que je vous ai prêché, qu'il soit anathème ! » (Gal., I, 8).

En même temps qu'elle a défendu et développé le dogme, Rome a été la vengeresse de la morale, chaque fois que la morale a été méconnue, outragée, que ses contempteurs fussent des princes de la science ou des chefs de peuples. Elle n'a pas admis deux morales, l'une, sans pitié, à l'usage du faible et du pauvre, l'autre, plus facile et plus indulgente, à l'usage du fort et du riche. Faut-il citer Robert Ier, Philippe-Auguste, Philippe le Bel, rois de France ; Henri IV et Frédéric Barberousse, empereurs d'Allemagne ; Henri VIII d'Angleterre, pour me borner, puisque le temps m'y force, aux têtes couronnées ?

III

Est-ce là toute l'œuvre de la papauté ? Non, bien qu'un tel rôle, rempli sans défaillance depuis dix-neuf siècles, malgré tous les obstacles, toutes les menaces, toutes les persécutions que l'on sait, et avec, comme appui, la seule force morale, suffise à lui mériter à jamais la reconnaissance des peuples.

Il s'est trouvé, en effet, et cela devait être, qu'en travaillant pour le ciel, la papauté a travaillé aussi pour la terre. Qui dira ce qu'elle a fait pour soulager la misère, guérir l'ignorance, rapprocher les classes sociales, augmenter les saines libertés et répandre le bien-être ? Il faudrait citer toutes les œuvres charitables nées de sa généreuse initiative, tous les instituts et les associations religieuses qu'elle a encouragées et patronnées, faire, en un mot, l'histoire de la charité dans le monde entier.

Les peuples comme les individus lui sont redevables aussi ; car elle n'a pas craint de protester contre la tyrannie, d'affranchir les sujets de l'obéissance de chefs indignes ; de prêcher la concorde entre les princes, la fuite de la guerre ; de condamner, en retour, les sujets qui fomentaient des désordres dans

leur patrie et travaillaient à sa ruine. La papauté, alors, était puissante, et elle comptait dans les conseils des conducteurs de peuples. Depuis que ceux-ci veulent s'en passer, à quoi aboutissent-ils ? L'histoire le dira, et l'exclusion de la papauté des conférences de La Haye pour la paix n'a guère tardé, hélas ! à porter ses fruits sanglants...

Rome, enfin, a travaillé pour les lettres, les sciences et les arts. Elle y a travaillé magnifiquement, et je n'en veux apporter comme témoignage que celui d'un grand historien du siècle dernier : « Nous ressentons tous les jours l'influence des biens immenses que le monde entier doit à la cour de Rome. Cette cour s'est presque toujours montrée supérieure à son siècle. Elle avait des idées de législation de droit public, elle connaissait les beaux-arts, les sciences, la politesse, lorsque tout était plongé dans les ténèbres des institutions gothiques. Elle ne se réservait pas exclusivement la lumière, elle la répandait sur tous ; elle cherchait à adoucir nos mœurs, à nous tirer de notre ignorance, à nous arracher à nos coutumes grossières ou féroces. Les papes, parmi nos ancêtres furent des missionnaires des arts, des législateurs chez les sauvages. C'est donc une chose assez généralement reconnue que l'Europe doit au Saint-Siège sa civilisation, une partie de ses meilleures lois, et presque toutes ses sciences et tous ses arts. » (Chateaubriand).

* *

Telle est la papauté et telle fut son œuvre. Devant ce spectacle, un seul sentiment est possible : l'admiration. Admironz le chef-d'œuvre de Dieu, et pour mieux l'admirer encore, étudions-le davantage.

Mais puisque Rome chrétienne est faite pour le monde, puisque nous jouissons des bienfaits qu'elle a semés sur la route des siècles, la reconnaissance est un devoir.

La soumission en est un autre. Puisque Pierre est le chef de l'Eglise, sachons reconnaître son autorité ; nous n'avons rien à craindre, puisque cette autorité est elle-même dirigée par l'Esprit de Dieu. Obéissons avec amour et empressement au Pape et à tous ceux qui commandent sous ses ordres, et à qui il a partagé le monde pour le régir en son nom.

Enfin, puisque cette œuvre est l'œuvre de Dieu, ayons foi et confiance. Prions, mais toujours assurés que nos prières pour l'Eglise et son Chef seront exaucées ; et quand nous voyons la nef de Pierre ballottée sur les flots, quand l'attaque devient plus audacieuse, espérons quand même contre toute espérance, car Dieu saura bien diriger le sort des événements, veiller sur les destinées de la papauté, la conduire dans la voie qui pourra bien être parfois la voie douloureuse, mais qui finalement sera la voie triomphale. Ainsi soit-il.

II

LA VIE DE SAINT PAUL

Mes frères,

Plus favorisée que beaucoup d'autres, notre paroisse possède deux Patrons au ciel, S. Pierre et S. Paul. Bien des fois déjà, je vous ai parlé du premier. En cette vingtième fête patronale que je

célèbre avec vous, je veux vous entretenir du second de nos saints protecteurs, S. Paul, et vous montrer comment, d'acharné persécuteur des chrétiens qu'il était, il devint le plus zélé des apôtres.

I

S. Paul naquit à Tarse, ville de Cilicie, en Asie-Mineure, à peu près à la même époque que Notre-Seigneur. Bien que résidant en un pays païen où ils avaient été sans doute amenés par leurs intérêts et leur négoce, ses parents, qui étaient Juifs, étaient demeurés fidèles au vrai Dieu et s'étaient bien gardés de s'unir en mariage avec des infidèles. Aussi plus tard leur fils, persécuté par ceux de sa race, pourra-t-il se vanter d'être aussi bon et aussi pur Israélite qu'eux, étant hébreu et né de parents hébreux.

Huit jours après sa naissance, en même temps que la circoncision il reçut un double nom. Parce qu'il était juif et de la tribu de Benjamin, comme Saül le premier roi d'Israël, on l'appela *Saul* ; parce que, sans doute en récompense de services rendus, ses parents étaient citoyens romains, il reçut également le nom romain de *Paul*. Il portera tantôt l'un, tantôt l'autre, selon qu'il exercera son ministère parmi les Juifs ou parmi les Romains.

Ses parents furent, comme c'est le devoir des pères et mères, ses premiers maîtres. Dès son plus jeune âge, ils lui apprirent à bégayer ces paroles de nos Saints Livres qui étaient la prière par excellence des Juifs : « Ecoute, ô Israël : le Seigneur notre Dieu est un. Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de toutes tes forces. » Dès qu'il en fut capable, il ne manquait pas, chaque sabbat, d'accompagner les siens à la synagogue. — Quoique sa famille le destinât à être rabbin, fonction qui consistait alors à interpréter les Livres sacrés comme ministre de la religion, à rendre la justice comme interprète de la Loi, à plaider comme avocat devant les tribunaux d'Israël, elle lui fit néanmoins apprendre un métier manuel, celui de fabricant de tentes, et c'est lui qui, au cours de ses voyages apostoliques, lui permettra de gagner sa vie sans être à charge à personne.

Lorsqu'il eut atteint l'âge de 12 ans, ses parents l'envoyèrent à Jérusalem pour y faire ses études. Une de leurs filles y était mariée. Paul vint habiter chez elle, et de là suivit les cours du célèbre docteur de la Loi, Gamaliel. A son école il devint un ardent zéléteur de la religion de Moïse, plein de dévouement, dès cette époque, pour procurer la gloire de Dieu et le salut des âmes.

Aussi, une fois ses études terminées, il se mit à parcourir l'Asie-Mineure, l'Egypte et la Grèce, afin d'y soutenir dans la religion de leurs pères ses compatriotes disséminés dans ces pays pour y exercer le négoce, afin surtout d'amener à cette religion, qui jusque-là était la seule religion vraie, les païens si nombreux encore plongés dans l'idolâtrie. Il avait alors une trentaine d'années. C'était le moment où, quittant Nazareth où jusque-là il avait vécu ignoré et caché, Notre-Seigneur recevait le baptême de S. Jean-Baptiste et commençait sa vie publique.

Absent de Palestine, S. Paul n'entendit point ses prédications, ne vit point ses miracles, n'assista point à sa douloureuse Passion, ignora tout de la nouvelle religion que Notre-Seigneur venait prêcher et qui désormais allait remplacer celle de Moïse. C'est ce qui explique l'acharnement qu'il va déployer contre cette religion et les premiers chrétiens.

A son retour à Jérusalem, après l'Ascension du Sauveur, il n'apprit à connaître le christianisme que par ses ennemis, par ceux-là mêmes qui avaient crucifié son divin Fondateur et qui continuaient de poursuivre ses apôtres et ses disciples. Trompé par eux, il ne tarde pas à partager leur haine et même à la dépasser. Il siège comme juge dans le tribunal qui condamne S. Etienne à être lapidé ; quoique ce saint diacre ait été son condisciple, il vote pour qu'il soit mis à mort et préside même son martyre. Muni de pleins pouvoirs que lui ont donnés les Pontifes, il perquisitionne dans les maisons, parcourt les synagogues, y arrête tous les chrétiens qu'il découvre, et sous peine de la prison et même de la mort les oblige à apostasier. Epouvantés, les chrétiens de Jérusalem s'enfuient dans les villes voisines ; mais Saul les y poursuit de sa rage. Ayant appris qu'il s'en trouvait jusqu'à Damas, plein de menaces et ne respirant que le sang et le meurtre, il y court, afin d'arrêter tous les chrétiens qu'il pourra découvrir et de les amener garrottés à Jérusalem.

Il approchait de la ville, quand tout à coup une grande lumière venant du ciel l'enveloppa, lui et ses compagnons. « Je vis, raconta-t-il lui-même plus tard, une lumière plus étincelante que le soleil. » Et cependant, à cette heure de midi et sous ce ciel d'Orient, les rayons que dardait le soleil étaient déjà singulièrement éclatants. Foudroyés par ce soudain éclat, Saul et ses compagnons tombèrent par terre. Au même instant, Saul entendit une voix qui lui disait : « Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ? -- Qui êtes-vous, Seigneur ? » questionne Saul tout tremblant. — « Je suis Jésus de Nazareth que tu persécutes, » reprend la voix. — « Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? » demande humblement le farouche persécuteur, subitement transformé. — « Lève-toi, lui dit le Sauveur, entre dans la ville, là on te dira ce qu'il faut que tu fasses. » Saul se releva ; ses compagnons, qui n'avaient rien entendu, en firent autant ; mais quand il voulut se remettre en route, c'est en vain qu'il regarda devant lui pour chercher son chemin : il était devenu aveugle. Ses compagnons durent le prendre par la main pour le guider, et c'est conduit par eux qu'il entra dans Damas.

Cette première partie de la vie de S. Paul nous offre un grand enseignement. — Dieu fait un miracle pour tirer S. Paul du chemin de l'erreur et l'amener à la vérité. C'est d'abord par égard pour sa bonne foi, car si S. Paul a persécuté l'Eglise, il l'a fait par ignorance, persuadé qu'en cela il était agréable à Dieu et défendait sa gloire. Combien, aujourd'hui encore, m. f., sont les ennemis de la religion et la persécutent eux aussi par ignorance ! Ils sont nés de parents indifférents ou athées, ils ont grandi sans instruction religieuse, dans un mi-

lieu hostile, peut-être, à la religion, ils ne lisent probablement que des livres et des journaux qui l'attaquent, ils ne connaissent l'Eglise que par les calomnies de ses adversaires ; quoi d'étonnant s'ils deviennent ses adversaires eux aussi ? Au fond, ils sont moins coupables qu'ils ne paraissent ; ils ont surtout besoin d'être éclairés, et c'est à les éclairer que tend la presse catholique pour laquelle on sollicite votre générosité, c'est à les éclairer que tendent ces conférences et ces réunions innombrables qu'organisent les chefs de l'Union catholique sur tous les points du pays de France. Contribuons selon nos moyens à instruire ces ennemis de notre foi quand l'occasion nous en est donnée, et surtout prions pour eux. Tandis que S. Etienne endurait son douloureux supplice, imitant le divin Maître qui sur la croix priaient pour ses bourreaux, il priaient aussi pour ceux qui le lapidaient : « Seigneur Jésus, disait-il, ne leur imputez pas ce péché. » Sa prière fut magnifiquement exaucée ; nul doute qu'elle n'ait mérité pour une grande part à S. Paul la grâce de la conversion : « Si Etienne n'avait pas prié, dit S. Augustin, l'Eglise n'aurait pas eu le grand Apôtre. »

II

Mais revenons à Damas où notre futur apôtre vient de faire une entrée si différente de l'entrée triomphale qu'il avait rêvée. Tandis qu'il y pénètre, conduit par la main par ses compagnons, Dieu apparaît à un chrétien nommé Ananie et lui dit : « Lève-toi et va dans la rue qu'on appelle *Droite*, cherche, en la maison de Judas chez qui il est descendu, un homme nommé Saul de Tarse, car voilà qu'il prie. » Aussi hésitant que surpris, Ananie répondit : « Seigneur, j'ai entendu parler de cet homme en bien mauvais termes ; on m'a dit combien il a fait de mal à vos saints qui sont à Jérusalem, et il vient ici, paraît-il, muni de pleins pouvoirs du grand-prêtre pour emmener prisonniers tous ceux qui croient en vous. » Mais le Sauveur de le rassurer : « Va, car cet homme est un instrument que j'ai choisi pour porter mon nom devant les païens, devant les rois et devant les enfants d'Israël. Je lui montrerai combien il doit souffrir pour mon nom. »

Cette prophétie va se réaliser à la lettre : Saul va devenir aussi ardent apôtre de Jésus-Christ qu'il avait été jusque là acharné persécuteur de sa religion.

Ananie lui imposa les mains : aussitôt il tomba de ses yeux comme des écailles, et il recouvra la vue. Puis il fut instruit sommairement que Jésus était le Messie annoncé par les prophètes d'Israël, et il reçut son baptême et le prêcha dans les synagogues. Bientôt Dieu l'appela dans la solitude, et là Notre-Seigneur voulut l'instruire lui-même de toutes les vérités qu'il doit croire et qu'il devra enseigner. Au bout de trois ans, il revient à Damas, où les Juifs veulent le faire mourir ; il leur échappe, descendu dans une corbeille le long des remparts, monte à Jérusalem présenter ses hommages à S. Pierre le chef des apôtres, et conférer avec lui et S. Jacques, le premier évêque de la Ville Sainte. Mais il n'oublie pas que Dieu l'a choisi pour être l'apôtre des nations et le grand convertisseur des peuples païens.

Quittant donc Jérusalem, il se met à parcourir les différentes contrées avoisinantes ; Tarse sa patrie, Antioche de Pisidie, la Pamphylie, la Galatie, et toute l'Asie-Mineure entendent d'abord sa parole enflammée. Il parcourt ensuite la Macédoine, la Grèce où il prêche à Athènes devant l'Aréopage et convertit S. Denis, le futur apôtre de Paris ; il évangélise Corinthe, Salonique, Ephèse, et toutes les principales villes de l'Orient, voire même les îles de la Méditerranée, entre autres celles de Chypre et de Rhodes, et partout il fonde des chrétientés florissantes. En chaque endroit il laisse des évêques et des prêtres chargés de continuer son œuvre. Obligé de porter le flambeau de la foi à d'autres régions, il n'oublie pas pour cela les contrées qu'il a évangélisées ; il leur envoie de longues lettres dans lesquelles il achève de les instruire et de les affermir dans la foi. Quatorze d'entre elles sont parvenues jusqu'à nous, et ce sont des fragments de ces lettres que nous lisons à la messe sous le nom d'épîtres.

Mais les ennemis de Jésus et de sa religion, dont Saul avait jadis si bien partagé et servi la haine, ne voyaient pas sans dépit sa conversion et les fruits abondants de ses prédications. Aussi mettaient-ils tout en œuvre pour entraver sa mission et le perdre lui-même. Une première fois à Damas, ils avaient échoué ; après de nombreuses tentatives infructueuses, ils réussirent enfin à s'emparer de lui, un jour qu'il était venu à Jérusalem prier au Temple. Livré au gouverneur romain comme Notre-Seigneur l'avait été à Ponce-Pilate, il allait être comme lui victime de la haine des Juifs, quand, se souvenant qu'il était citoyen romain, il en appela à César et demanda d'être conduit à Rome pour y être jugé par l'empereur lui-même. C'était son droit. « Tu en as appelé à César, lui répondit le gouverneur, eh bien ! tu iras à César. » C'était tout ce que désirait S. Paul, non pas tant pour sauver sa vie ou la prolonger que pour avoir l'occasion d'évangéliser la capitale du monde civilisé d'alors.

Il fut donc embarqué sur un vaisseau en partance pour l'Italie. En cours de route, ce vaisseau fit naufrage, mais les passagers purent gagner à la nage l'île de Malte. C'est là, en ramassant du bois pour faire du feu et se sécher, que S. Paul, à la grande stupéfaction des habitants de l'île, fut mordu par un serpent très dangereux, sans qu'il lui en arrivât aucun mal. Un nouveau navire l'ayant recueilli, S. Paul put enfin parvenir à Rome. Il attendit deux ans le jugement de César, enchaîné à un soldat qui ne le quittait pas un instant, mais libre de circuler comme il voulait. Il en profita pour prêcher l'Evangile avec plus de zèle que jamais, d'abord à Rome même, puis, après sa libération, en Italie, en Gaule, et même jusqu'en Espagne, si l'on en croit la tradition.

Durant plus de trente ans, il se dépensa pour le salut des âmes et travailla de toutes ses forces à étendre le royaume de Jésus-Christ. Au printemps de 67, à Rome sans doute, il fut arrêté de nouveau en même temps que S. Pierre. D'après S. Jean Chrysostome, ce fut pour avoir converti à la foi chrétienne une courtisane qu'aimait passionnément l'em-

pereur Néron, dont le nom est resté synonyme de monstre. Après quelques mois de captivité qu'ils achevèrent au fond de la prison Mamertine, cachot souterrain que l'on montré encore à Rome, les deux apôtres furent condamnés à mort. Le 29 juin, ils étaient conduits au supplice. Tandis que S. Pierre se dirigeait vers la colline du Vatican pour y être crucifié à l'exemple de son divin Maître, mais la tête en bas par humilité, S. Paul était emmené en dehors de Rome, à une heure de marche de la porte d'Ostie, pour être décapité comme citoyen romain. On dit que sa tête en tombant fit trois bonds, et qu'aux trois endroits où elle toucha le sol jaillirent les trois fontaines qui existent encore. Son corps fut enseveli à quelque distance et aujourd'hui sur son tombeau comme sur celui de S. Pierre s'élève une magnifique basilique.

* *

Quel honneur et quel bonheur pour nous, m. f., d'avoir pour patrons deux saints aussi illustres, deux saints si pleins de mérites et par conséquent si puissants au ciel ! Prions-les de tout notre cœur, en ce jour de leur fête, pour nous, pour nos familles, pour toute cette paroisse qui leur est confiée, pour toute la Sainte Eglise dont ils sont les colonnes inébranlables. Restons fidèlement attachés à la religion qu'ils ont prêchée, pratiquons-la de notre mieux, et protégés par eux nous mériterons d'aller un jour au ciel partager leur gloire. Ainsi soit-il.

COURS DE PRONES SUR LE CREDO

LXI

LES MARQUES DE LA VRAIE EGLISE : LA CATHOLICITÉ

Mes frères,

Le troisième signe dont Notre-Seigneur a marqué son Eglise, afin de nous permettre de la reconnaître et de la distinguer des Eglises fausses, est sa catholicité, en vertu de laquelle elle s'étend à tous les temps et à tous les lieux.

Etant venu sur la terre pour sauver tous les hommes, non seulement ceux de son temps et de son pays, mais tous ceux qui devaient se succéder dans le monde entier jusqu'à la fin des siècles, l'Eglise par le ministère de laquelle il voulait opérer ce salut ne pouvait être renfermée entre les frontières d'une seule nation ni même de plusieurs ; elle devait s'étendre à toutes et être aussi vaste que le monde lui-même.

I

1. Dès l'Ancien Testament, cette catholicité de l'Eglise de Jésus-Christ est prédite par une multitude d'oracles les plus clairs. David adresse de la part de Dieu ces paroles au Messie : « Demandez, et je vous donnerai les nations pour héritage, et votre domaine s'étendra jusqu'aux extrémités de la terre. » (Ps. II, 8). Prévoyant l'accomplissement de cette promesse divine, le même Roi-Prophète nous décrit le règne du Messie et il dit : « Il dominera d'une mer à l'autre et du Fleuve aux extrémités de la

terre... Tous les rois se prosterneront devant lui, toutes les nations lui seront soumises. » (Ps. LXXI, 8 et 11). Donc, l'Eglise de Jésus-Christ, qui est son véritable royaume sur la terre, doit comprendre toutes les nations, commander à tous les peuples, se soumettre tous les rois, s'étendre jusqu'aux extrémités de l'univers.

Isaïe lui aussi avait en vue Jésus-Christ et son Eglise, lorsqu'inspiré par l'Esprit-Saint il disait : « Voilà que je t'ai établi la lumière des nations, pour que tu portes le salut qui vient de moi jusqu'aux extrémités de la terre, et toutes les régions de la terre verront le salut qui vient de Dieu. » L'œuvre du Sauveur ne doit donc pas avoir de limites, ni dans le temps, ni dans l'espace, et l'Eglise qu'il a fondée doit s'étendre jusqu'aux confins de la terre. Aussi, témoin prophétique de ce merveilleux événement, le même prophète salue-t-il d'avance cette nouvelle Jérusalem que sera l'Eglise de Jésus-Christ : « Lève-toi, Jérusalem, sois brillante de clarté parce que ta lumière a paru et que la gloire du Seigneur s'est levée sur toi... Lève les yeux et regarde autour de toi : tes fils viendront de loin et tes filles se lèveront de tous côtés. Alors, tu verras une abondance qui te surprendra et qui dilatera ton cœur de joie, car les peuples d'au-delà des mers viendront à toi, et des nations puissantes se joindront à toi. »

C'est enfin le prophète Malachie qui annonce cette catholicité de la future Eglise de Jésus-Christ quand il écrit : « Du lever du soleil à son couchant, le nom de Dieu sera grand parmi les nations, et en tout lieu on offrira et on sacrifiera à son nom une oblation pure. »

2. Jésus-Christ confirme ces prophéties si claires en elles-mêmes, dans les termes les plus affirmatifs. Parlant à ses disciples des signes qui doivent précéder sa seconde venue à la fin du monde, il leur dit : « Mon Evangile sera prêché dans tout l'univers, pour que toutes les nations connaissent la vérité. » (Math., xxiv, 14). Se trouvant un jour dans la maison de Simon le lépreux, il prend la défense d'une femme qui avait répandu sur son corps un parfum précieux et il ajoute : « Je vous assure que partout où cet évangile sera prêché, et il le sera dans le monde entier, on racontera à la louange de cette femme ce qu'elle vient de faire. » Après sa résurrection, il fait connaître le vrai sens des Ecritures à ses apôtres en leur disant : « Il est écrit qu'il fallait que le Christ souffrit, qu'il ressuscitât le troisième jour et qu'en son nom on prêchât à toutes les nations la pénitence et la rémission des péchés. » Sur le point de remonter au ciel, il leur commande de se disperser par toute la terre, de prêcher l'Evangile à toute créature, de lui rendre témoignage dans Jérusalem, la Judée, la Samarie et jusqu'aux extrémités de la terre. Enfin, il envoie ses apôtres évangéliser et baptiser toutes les nations ; preuve évidente qu'il voulait que son Eglise s'étendît par toute la terre.

II

Or, de toutes les sociétés chrétiennes, quelle est celle qui réalise le dessein de Notre-Seigneur ?

1. Sont-ce les Eglises grecques schismatiques ? Non.

D'abord elles ne s'étendent pas à tous les temps. Elles n'existaient pas avant le ix^e siècle, et il est permis d'espérer qu'elles ne dureront pas jusqu'à la fin du monde. Dieu, exauçant les vœux ardents des papes ses vicaires et les prières multipliées des fidèles, finira bien par faire rentrer ces Eglises dans le bercail de l'Eglise romaine.

Elles ne s'étendent pas non plus à tous les pays. Elles restent cantonnées dans une partie de l'Orient, principalement en Grèce, en Russie et en Turquie. Chez elles, nul désir d'expansion, elles ne possèdent aucun missionnaire et aucun membre de leur clergé n'éprouve le besoin de quitter son pays pour aller prêcher au loin l'Evangile et étendre le royaume de Dieu.

2. Les sectes protestantes ne possèdent pas davantage la catholicité.

Elles non plus ne s'étendent pas à tous les temps. On ne les connaissait pas avant Luther, et le temps n'est peut-être pas éloigné où les adeptes de quelques-unes, ouvrant enfin les yeux, finiront par revenir à l'Eglise de leurs ancêtres, à l'Eglise romaine. L'Angleterre, en particulier, a comme la nostalgie du vrai bercail de Jésus-Christ. Prions pour qu'elle y rentre bientôt.

Le protestantisme n'a pas davantage la catholicité du nombre et de l'espace. Il ne s'étend qu'aux pays où la violence l'a imposé. Il est presque inconnu en Espagne, en Italie et en Autriche. Ses adeptes sont relativement peu nombreux en France, en Grèce, en Turquie et en Russie. Dans les autres pays, si l'on excepte les Indes et les Etats-Unis, ils existent à peine. A la différence des schismatiques grecs, il est vrai, ils font du prosélytisme et dépensent de nombreux millions pour recruter de nouveaux adeptes dans les pays païens. Mais leur prosélytisme n'est pas, comme celui de l'Eglise catholique, inspiré par l'amour de Dieu et des âmes, mais bien plutôt par l'esprit de lucre et de domination. Leurs missionnaires sont plutôt des commerçants que des apôtres. Aussi si la concurrence qu'ils font à nos missionnaires catholiques est parfois redoutable, la gloire de Dieu et le salut des âmes n'y gagnent rien.

D'ailleurs, le protestantisme se partage en une telle multitude de sectes qu'il n'y a pas, à proprement parler, d'Eglise protestante, mais des luthériens, des calvinistes, des zwingliens, des anglicans, des méthodistes, des presbytériens, des baptistes, des mormons, etc., dont les croyances et les rites sont tout différents. Ils constituent autant de sociétés religieuses, autant d'Eglises différentes, circonscrites chacune dans le pays où elles ont pris naissance : les luthériens en Allemagne, les calvinistes à Genève et en France, les anglicans en Angleterre, les presbytériens en Ecosse, les mormons en Amérique, etc. Les membres de toutes ces sectes réunis sont moitié moins nombreux que les catholiques ; à plus forte raison chaque secte séparée ne peut-elle supporter la comparaison avec l'Eglise romaine. Aucune d'elles, du reste, ne prétend à l'universalité et ne revendique le nom de catholique.

III

Seule, l'Eglise romaine a cette audace. Seule, elle ose s'appeler catholique, et cela dès ses débuts. Avant de quitter Jérusalem et de se séparer, les apôtres dressent un abrégé de la foi qu'ils ont reçue, un Symbole des principales vérités qu'ils doivent prêcher. Dans ce Symbole, ils parlent de l'Eglise fondée par Jésus-Christ. Or comment l'appellent-ils ? *Credo sanctam Ecclesiam catholicam*. Ils l'appellent l'Eglise *catholique*. Elle n'est cependant encore qu'un grain de sénévé ; elle n'existe encore guère qu'à Jérusalem, et déjà ils l'appellent l'Eglise *universelle*, parce qu'ils savent par la parole du Maître qu'elle doit le devenir, parce que, remplis des invincibles énergies du Saint-Esprit, ils sentent en eux une force d'expansion qui les pousse jusqu'aux extrémités du monde, et qu'ils transmettront à leurs successeurs.

Mais est-il bien vrai que cette Eglise n'est encore qu'un grain de sénévé ? Non. Par une disposition admirable de la Providence, ce grain de sénévé, dix jours seulement après l'Ascension du Sauveur, est déjà devenu un grand arbre qui étend ses rameaux dans presque toutes les contrées de l'univers civilisé. Le jour de la Pentecôte, S. Pierre a prononcé son premier sermon. Or, parmi ses auditeurs, et parmi les trois mille Juifs qu'il convertit et baptise, se trouvent des hommes de toutes les nations venus à Jérusalem pour y célébrer la Pentecôte. Il y a là des Parthes, des Mèdes, des Elamites, des Mésopotamiens, des Egyptiens, des Lydiens, des Crétois, des Arabes. Rentrés dans leur pays, ils en seront les premiers chrétiens et prépareront leurs compatriotes à recevoir les messagers de la Bonne Nouvelle.

Car le moment est venu pour les apôtres d'obéir à l'ordre du Maître qui leur a dit : « Allez, enseignez toutes les nations... » Tandis que S. Pierre établit son siège à Antioche, en attendant qu'il le transfère définitivement à Rome, S. André va évangéliser la Scythie, S. Jean l'Asie-Mineure, S. Jacques le Majeur l'Espagne, S. Jacques le Mineur Jérusalem, S. Jude la Mésopotamie, S. Simon l'Egypte, S. Thomas la Perse, S. Barthélemy les Indes et l'Arménie, S. Mathias les vastes contrées de l'Afrique, et S. Mathieu l'Ethiopie. Quant à S. Paul, l'apôtre des nations, son zèle s'exerce partout, depuis l'Asie-Mineure jusqu'à Rome. Tous ces hérauts de l'Evangile parcourent le monde alors connu, le monde barbare aussi bien que le monde romain ; partout ils fondent des chrétientés, si bien que S. Paul peut écrire en vérité aux fidèles de Rome : « Je rends grâces à mon Dieu pour vous tous, par Jésus-Christ son Fils, de ce que votre foi est annoncée dans le monde entier. » Du vivant même des apôtres, l'Eglise vérifie son titre de *catholique*.

Elle continue de le mériter dans les siècles suivants. — « Nous ne sommes que d'hier, écrit Tertullien, et déjà nous remplissons tout l'empire. » — « L'Eglise, dit à son tour S. Augustin, s'élève et s'étend dans tout l'univers, et elle ne cessera pas de croître jusqu'à ce que les promesses soient accomplies et qu'il n'y ait plus un seul lieu dans le monde

où l'on ne trouve l'Eglise de Jésus-Christ. » — S. Cyrille de Jérusalem avait dit avant S. Augustin : « Si vous arrivez dans une ville que vous ne connaissez pas, ne demandez pas seulement : Où est l'Eglise ? mais demandez : Où est l'Eglise catholique ? Car voilà le nom propre de l'Eglise de Jésus-Christ. On la nomme catholique, parce qu'elle a seule le privilège d'avoir des sujets dans toutes les parties du monde et d'être connue dans tout l'univers. »

Si les écrivains des premiers siècles pouvaient parler de la sorte, que ne doit pas être la catholicité de l'Eglise aujourd'hui, après dix-neuf siècles d'apostolat ! Car depuis lors, le zèle de l'Eglise romaine ne s'est pas ralenti ; ses missionnaires n'ont cessé de parcourir le monde pour y gagner de nouveaux enfants à Dieu, et à l'Eglise de nouveaux fidèles. En sorte, on peut le dire, qu'il n'y a plus aujourd'hui de contrée si reculée, de rivage si inabordable, de plage si inhospitalière, où la voix des missionnaires catholiques n'ait retenti, où n'ait été plantée la croix de Jésus-Christ, où ne se dresse un autel et où le saint sacrifice de la messe, cette oblation pure prédite par le prophète Malachie, ne soit offert du couchant à l'aurore. Comme l'avait prévu le prophète Isaïe, les princes et les chefs d'Etat affluent à Rome des régions les plus reculées, du Japon, de l'Abyssinie, de l'Afghanistan et de la lointaine Amérique, aussi bien que des capitales de la vieille Europe, et viennent s'incliner devant le chef de l'Eglise catholique, devant le Pape, successeur de S. Pierre et vicaire de Jésus-Christ.

Oui, l'Eglise romaine est bien l'Eglise universelle, l'Eglise catholique que Notre-Seigneur a voulu fonder ; elle est par conséquent la véritable Eglise, celle en dehors de laquelle il n'y a pas de salut.

* *

Bénéissons Dieu d'avoir placé notre berceau au sein de cette Eglise et soyons-en fiers. Oui, imitons S. Pacien, évêque de Barcinon, qui disait : « Je ne veux pas qu'on m'appelle seulement chrétien, mais catholique. Chrétien est mon nom, et catholique est mon surnom. » Ce glorieux surnom signifie en effet que la religion à laquelle nous appartenons compte deux cents millions de fidèles et que la foi que nous professons est répandue dans le monde entier. Soyons donc très fiers de notre titre de catholiques et honorons-le par toute notre conduite. Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DE N.-D. DU PERPÉTUEL SECOURS

(27 juin)

LE RECOURS CONFIAIT A MARIE

Mes frères,

Dans beaucoup de nos églises de France, on peut voir exposée à la vénération des fidèles la reproduction d'une image de la T. S. Vierge que son antiquité et les merveilles qu'elle a accomplies ont rendue célèbre¹. Les fils de S. Alphonse, les religieux du T. S. Rédempteur ont propagé son culte partout

où ils ont donné les exercices spirituels des missions. C'est Notre-Dame du Perpétuel Secours.

Notre-Dame du Perpétuel Secours ! Y a-t-il un titre plus capable de ranimer dans nos âmes une confiance inébranlable, et de nous rappeler que la dévotion à Marie est le plus doux, le plus facile et le plus efficace des moyens de persévérance dans la vertu ?

Je voudrais à ce sujet développer devant vous les deux pensées suivantes : 1^o ayons confiance dans le perpétuel secours de Marie, et 2^o recourons au perpétuel secours de Marie.

I. — Ayons confiance dans le perpétuel secours de Marie

Pourquoi ? Tout simplement parce que Marie est toute-puissante sur le cœur de Dieu.

1. Marie est toute-puissante sur le cœur de Dieu, parce qu'elle a le droit de lui commander. Je ne dis pas un droit strict et rigoureux ; mais un droit basé sur la nature, les convenances et la piété filiale. Aussi le divin Sauveur lui fut-il soumis : « *Erat subditus illis !* » L'Evangile, qui a omis tant de faits, tant d'événements importants dans la vie de Jésus, n'a pas voulu laisser ignorer ce détail : Marie ordonne et le Seigneur obéit ! « Que faut-il admirer davantage, s'écrie S. Bernard, ou la très douce condescendance du Fils de Dieu, ou la très excellente dignité de sa Mère ? Des deux côtés la stupéfaction, des deux côtés le prodige : et que Dieu obéisse à une femme, humilité sans exemple ; et qu'une femme commande à Dieu, sublimité sans pareille. Nous chantons à la louange des vierges qu'elles suivent l'Agneau partout où il va ; de quelles louanges n'êtes-vous pas digne, ô Marie, qui ne suivez pas l'Agneau, mais le précédez ! »

Nous pouvons donc affirmer avec les saints que tout est soumis à l'empire de Marie, sans excepter Dieu lui-même, et qu'elle jouit d'une puissance d'intercession sans bornes. Quoi d'étonnant que Jésus, pour l'honorer, ait déposé entre les mains de sa Mère tous les fruits de la Rédemption et qu'elle soit la dispensatrice de toutes les grâces ?

2. Marie est toute-puissante sur le cœur de Dieu, à cause de sa fonction. Quelquefois on nous demande comment comprendre que la Vierge Marie soit puissante. Je demanderai, moi, comment concevoir qu'elle ne le fût pas. Quoi ! Dieu a mis partout l'ordre et l'harmonie dans la première création, et vous voudriez que Dieu ait fait une seconde création sans ordre et sans harmonie ! Et vous ne voyez pas que la plus haute fonction sans la puissance serait dans la T. S. Vierge un malentendu, une contradiction palpable ? Comment ! lorsque Dieu n'appelle pas un seul être à la plus petite fonction sans lui donner la puissance de la remplir, vous voudriez que Dieu ait appelé la Sainte Vierge à la fonction la plus haute, et qu'il ne lui ait pas donné la puissance ? Comment ! elle a eu la fonction de produire avec Jésus-Christ le salut du monde, le flot régénérateur a passé tout entier par elle pour se répandre sur le monde, et vous voudriez que maintenant le grand

¹ Sur l'histoire de cette image, voir neuf « Lectures pour le Mois de Marie » dans notre *Prédication* de 1923.

fleuve qui régénère le monde se détournât de son cours et passât tout entier en dehors d'elle ? Cela ne se peut point ; il ne se peut que la Sainte Vierge soit reléguée dans les profondeurs du ciel avec une majesté sans puissance et une dignité d'apparat. Non ! cela ne se peut. La foi, qui est contre vous ; la raison, qui est contre vous ; Dieu, qui est contre vous, tout nous dit qu'il faut à Marie une puissance égale à sa dignité et à sa fonction !

3. Marie est toute-puissante sur le cœur de Dieu, *parce que le Cœur de Jésus déborde d'amour filial pour Marie*. Cet amour est formé surtout par ce sentiment d'incomparable attachement, d'affection et de tendresse qui porte tout enfant vers celle qui lui a donné la vie, sentiment plus fort et plus irrésistible que celui qui porte vers le père, et aussi plus délicat et plus étendu.

Or, qui pourrait dire ce qu'est cette piété filiale d'un Dieu fait homme envers sa Mère ? Nulle parole n'est capable de l'exprimer. C'est vraiment la plus grande perfection, le chef-d'œuvre par excellence, le plus haut sommet de cette inclination aimante de l'enfant vers celle qui lui a donné le jour.

L'enfant, en outre, estime sa mère, quelle qu'elle soit en réalité devant les hommes ; et pour lui, à son point de vue personnel, sa mère, parce qu'elle est sa mère, est au-dessus de toute autre femme. Qui dira, sous ce rapport, la pensée intime de Dieu qui s'est incarné en Marie et est devenu par là son enfant véritable ? D'autant plus que, dans son estime pour sa Mère, en tant qu'elle lui a donné le jour, il ne peut se mêler, venant du dehors, rien qui, au moindre degré, amoindrisse la force et l'étendue de l'estime, du respect et de la vénération qu'il ressent pour elle, puisqu'elle est toute parfaite, toute pure et toute sainte.

Enfin, dans l'amour filial il y a le mouvement spontané d'une reconnaissance très vive pour la source vivante qui s'est entr'ouverte pour donner naissance à l'enfant. Quelle n'est pas cette reconnaissance dans le Dieu-Homme, quand, se considérant dans son humanité, il voit que tout ce qui la constitue lui a été donné par Marie, qu'il est par conséquent son réel débiteur pour son existence !

Aussi cet amour filial de Dieu pour Marie est tout ce qu'il y a de plus beau, de plus doux, de plus fort, de plus merveilleux, de plus incompréhensible.

Lorsque l'enfant est bon et vertueux, cet amour filial, comme tout autre amour du reste, mais beaucoup plus encore, a une pente toute particulière à entrer dans la volonté de la mère et à s'y conformer, sans avoir même besoin de penser au devoir de l'obéissance, et il trouve dans cette pente la plus grande jouissance. Donc N.-S. Jésus-Christ étant l'enfant de Marie, pour être enfant parfait, doit réaliser cet idéal ; et le réalisant, que peut-il faire, sinon condescendre à toutes les volontés de Marie, se montrer incapable d'y résister, et par conséquent, donner tout ce que sa toute-puissance peut accorder ? Pratiquement, c'est donc Marie disposant de la toute-puissance de son enfant qui est à ses ordres maternels.

II. — Recourons au perpétuel secours de Marie

1. Recourons au perpétuel secours de Marie *dans nos tentations*. Pour vivre en chrétiens, nous avons des difficultés à vaincre. Notre pauvre cœur se lasse si vite de la vertu ! Nous trouvons sur notre route bien des tentations, des exemples mauvais, des occasions d'offenser Dieu. Lorsque la tentation se présentera à nous, faisons jaillir le nom de Marie de notre cœur et de nos lèvres, poussons vers elle un cri de détresse, jetons-nous entre ses bras ; le péché ne viendra pas nous prendre sous sa toute-puissante sauvegarde : on ne tue pas un fils entre les bras de sa mère.

2. Recourons au perpétuel secours de Marie *après nos chutes*. Marie est le refuge des pécheurs ; allons donc à ses pieds demander asile et protection. Nous pensons bien qu'elle est la Vierge immaculée et que nous ne pouvons lui présenter, de notre côté, que les hommages d'un cœur souillé par le péché ; mais tout pécheurs que nous sommes, nous n'avons pas cessé de compter au nombre de ses enfants ; et maintenant que nous sollicitons notre pardon, la honte sur le visage et le regret dans le cœur, nous ne pouvons pas être repoussés. Quelle est la mère qui n'a pitié du repentir de son enfant ? Encouragés par ces réflexions, nous revenons à l'espérance de notre réhabilitation.

3. Recourons au perpétuel secours de Marie *dans nos souffrances*. Elle a souffert comme nous, plus que nous. Sur le mur circulaire de l'antique église de St-Etienne du Mont Cœlius, à Rome, on a peint, dans tous leurs émouvants détails, les supplices infligés aux martyrs durant les persécutions. Puis à la fin de cette sanglante série de tableaux, la Reine des Vierges est représentée le cœur percé de sept glaives, pour montrer que ses douleurs ont résumé et condensé toutes les tortures des martyrs. Venez donc en pleine confiance lui exposer vos peines, quelles qu'elles soient ; elle les a connues toutes ; elle saura y compatir et pourra les consoler.

Marie est comme un hospice public, ouvert à tous les genres de misères et de souffrances, dans lequel, si l'on n'est pas toujours guéri, on trouve du moins quelque adoucissement à ses maux. « Je suis, disait Marie à sainte Brigitte ¹, la Mère de tous les pécheurs qui veulent se convertir, et comme une mère charitable protège son fils menacé, ainsi suis-je résolue à prendre sous ma défense tout pécheur qui ne veut plus offenser Dieu. Lorsqu'une mère voit son fils désarmé, assailli par des ennemis qui dirigent contre sa poitrine leurs glaives aigus, ne brave-t-elle pas tous les dangers pour préserver son fils, l'arracher aux mains de ses ennemis, et le serrer amoureusement dans ses bras ? C'est ainsi que je fais pour tous les pécheurs qui demandent miséricorde à mon Fils avec une sincère contrition et un véritable amour. »

4. Recourons au perpétuel secours de Marie *à l'heure de notre mort*. Ah ! c'est dans ce jour sur-

¹ Révélat., liv. IV, ch. 138.

tout et à cette heure, ô Marie, que nous vous supplions de prier pour nous, à cette heure de lutte suprême d'où dépend notre éternité ! Priez, abaissez un regard de compassion sur nous ; ayez pitié, ô Mère, venez chercher vos enfants, les consoler, les sauver ! Alors nous ne pourrions plus prononcer votre nom béni ; nos yeux éteints ne pourraient plus voir votre image ; notre cœur tremblant poussera dans la douleur ses derniers gémisséments. Oh ! ayez alors pitié de nous ! Donnez-nous un dernier regard de miséricorde et d'amour, venez nous assister et remporter sur votre ennemi la victoire suprême !

Que votre doux nom soit, avec celui de Jésus, notre dernière pensée, notre dernière plainte et notre dernier soupir !

5. Recourons au perpétuel secours de Marie *en toute occasion*. Allons à elle avec cette prière de S. François de Sales : « O Vierge Marie, ne dites pas que vous ne pouvez pas me secourir, puisque vous êtes toute-puissante. Ne dites pas que vous ne voulez pas, puisque vous êtes toute bonne ! » Et pour nous exciter à ce secours perpétuel, lisons avec foi ces paroles de la Sagesse que l'Eglise met sur les lèvres de Marie dans les offices célébrés en son honneur : « Bienheureux celui qui prête l'oreille à ma voix, et qui chaque jour sollicite mon appui. Celui qui m'aura trouvée, trouvera la vie et il puisera abondamment les eaux du salut qui viennent du Seigneur. Je suis la Mère de la belle dilection, de la crainte filiale, des célestes lumières et de la sainte espérance. En moi réside tout espoir de vie et de vertu. J'aime ceux qui me chérissent, et ceux qui recourent à moi avec empressement sont sûrs de me trouver. Avec moi on possède les richesses, la gloire, les ressources inespérées, la justice. Je comble de tous ces trésors mes vrais serviteurs, et je donne satisfaction à tous leurs désirs. »

* *

Les Annales de l'Ordre séraphique nous disent que Frère Léon, l'ami et le confesseur du séraphin d'Assise, vit en songe deux échelles qui, partant de la terre, se perdaient dans les nues. La première était d'or, elle resplendissait comme un soleil, et au sommet se tenait Jésus-Christ dans tout l'éclat de sa majesté. La seconde était blanche comme neige, et à son extrémité apparaissait la Mère du Sauveur, tenant dans ses mains le sceptre de la Miséricorde. Et voilà que des millions d'hommes, allant à l'échelle d'or, essayaient de la gravir. Mais du front de Jésus-Christ jaillissaient des éclairs, et ils retombaient à terre sans courage et sans espoir. Et alors on entendit une voix suave, et cette voix disait : « Courez à l'échelle blanche ! » et la foule désespérée se hâta d'y courir, et la Vierge compatissante, s'inclinant vers la terre, tendit la main à ses enfants et les attira jusqu'au ciel.

Nous aussi, m. f., courons à l'échelle blanche ; courons-y à l'heure de la lutte et de la tentation, à l'heure des ennuis et de la tristesse, à l'heure plus désolante encore de la défaillance et de la chute ; courons-y à toute heure et pour toutes nos nécessités, et Marie se penchera vers nous, et soutenus par sa main puissante, nous arriverons certainement un

jour au paradis et nous bénirons éternellement la Mère de la divine grâce, Notre-Dame du Perpétuel Secours. Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DE LA VISITATION

CHARITÉ ET HUMILITÉ DE MARIE

Mes frères,

Peu après que le mystère de l'Incarnation se fut accompli, Marie quitta Nazareth pour se rendre en toute hâte, accompagnée probablement par S. Joseph, à une centaine de kilomètres de là, non loin de Jérusalem, à la maison de campagne où sa cousine Elisabeth se trouvait avec son époux, le grand-père Zacharie.

Prévenues l'une et l'autre des grâces divines, Elisabeth et Marie en se rencontrant éclatent en merveilleux transports ; et depuis des siècles, les lèvres de tous les chrétiens redisent les paroles d'Elisabeth, en les associant aux paroles de l'archange : « Vous êtes bénie entre toutes les femmes, et béni est l'Enfant de votre sein. »

Mais voici que l'heureuse Vierge prend la parole à son tour, et, répondant aux félicitations de sa cousine, dans l'extase de son humilité et dans l'élan de sa reconnaissance, elle chante son *Magnificat*.

De toute la vie de l'auguste Mère de Dieu, ce fait est un des plus riches en enseignements partiques et en pieuses réflexions. Parmi les vertus qui nous y sont mises en exemple, je veux aujourd'hui vous en signaler surtout deux : la *charité* et l'*humilité*.

I. — La charité

Marie a reçu l'ambassade de l'ange, et le Verbe de Dieu est descendu en elle... Quelle sera, pensez-vous, la première action de la mère d'un Dieu ? Une extase, une longue prière, une retraite absolue ? Il devait être si doux de se recueillir et de se renfermer pour méditer et revivre les grandes choses qui venaient de se passer ! Non, sa première action sera un acte de charité fraternelle. Marie est chargée de nous donner la première leçon du commandement du Christ, du commandement nouveau : « Aimez-vous les uns les autres. » Elle nous apprend que, aux jours de nos plus grandes joies, il ne faut pas nous oublier, même dans le bonheur de l'adoration, si le prochain a besoin de nous, mais qu'« il faut savoir quitter Dieu pour Dieu, pour le retrouver tant mieux dans le service de nos frères. »

C'est ce que fait Marie. « Bien loin de se regarder comme la merveille du monde auprès de qui chacun se doit empresser, elle va chercher elle-même sa cousine sainte Elisabeth ; et plus soigneuse de se réjouir des avantages des autres que de considérer les siens, elle prend part aux grâces dont le ciel avait honoré la maison de sa parente ¹. »

Entre Marie et Elisabeth, malgré la grande différence d'âge, régna bientôt, promptement, la plus vive et la plus parfaite amitié. Si auparavant leurs rap-

¹ Bossuet, 3^e sermon pour la Conception de la Sainte Vierge.

ports n'avaient rien eu d'extraordinaire et de sail-
lant, c'était que l'occasion avait fait défaut. Mais
après les épanchements de la première entrevue,
ces deux âmes s'étaient senties une inclination toute
surnaturelle l'une vers l'autre ; de là des confi-
dences qui révélèrent la similitude de leurs pen-
sées, de leurs sentiments et de leurs aspirations.
Bientôt elles se fondirent l'une dans l'autre, se vou-
lurent le plus grand bien et furent prêtes à tout pour
s'entraider et se consoler. Dans cette grande inti-
mité, la jeune Vierge puisa de suaves joies et de
sages conseils, et la mère du Précurseur une abon-
dance de grâces de toutes sortes. Et ce commerce si
élevé et si bienfaisant dura aussi longtemps que le
séjour de Marie près d'Elisabeth. Il semble que ce
fut un dessein tout particulier de la bonté de Dieu
de ménager ainsi aux deux amies ce repos, cette
halte au début des carrières de leurs enfants, afin
qu'elles pussent s'éclairer et se fortifier en vue de
l'accomplissement généreux de tout ce qui leur se-
rait demandé.

En même temps que les bons offices de l'amitié,
du zèle et de la charité dans l'ordre le plus
élevé, Marie rendit à sa cousine, pendant tout son
séjour près d'elle, des services extérieurs. Elle voulut
épargner à l'âge et à l'état d'Elisabeth les travaux
et les fatigues nécessités par la conduite d'une mai-
son ; malgré sa haute dignité, elle ne dédaigna pas
de mettre la main à tous les soins domestiques pour
ménager sa vieille et sainte amie. Rien ne seyait
mieux à la divine Vierge qui, en montant sur le
sommet des honneurs, croissait toujours en humilité
dans son propre cœur.

Enfin, Marie, tout en se donnant intimement à
Elisabeth et en se dépensant dans les soins domes-
tiques, exerça la plus heureuse influence sur toute
la maison de Zacharie et sur tous ceux avec lesquels
elle eut quelques relations. Par l'effet de ses propres
vertus et l'influence du Verbe qui rayonnait d'elle
sur tous, la vue et la parole de Marie disposaient les
âmes au bien et les inclinaient à aimer et à servir
Dieu avec plus de générosité.

II. — *L'humilité*

La charité fut donc le motif de la visite de Marie
à sa parente. Mais en elle cette vertu a pour com-
pagne inséparable l'humilité. Ces deux vertus sont
comme les deux ailes qui ont fait planer son âme
très pure au-dessus des misères morales de ce bas
monde et qui, tout en la laissant habiter parmi les
hommes que son contact sanctifiait, la rapprochaient
sans cesse de Dieu.

Certes, Marie, qui a conscience des dons incompa-
rables de nature et de grâce que la Trinité sainte
a déposés en elle, au jour de son immaculée concep-
tion ; Marie, qui a été honorée de la visite d'un
messager céleste, député près d'elle tout exprès pour
la saluer en qualité de Reine du ciel et de la terre,
la proclamer bénie entre toutes les femmes et solli-
citer humblement son concours dans l'œuvre de l'In-
carnation du Verbe ; Marie, qui a eu l'ineffable hon-
neur d'être choisie pour mère de ce Verbe Sauveur ;
Marie, dis-je, pour toutes ces causes et d'autres

encore, aurait pu se croire dispensée d'aller la pre-
mière vers sa cousine Elisabeth. Il nous semble
même, à ne juger que d'après les vues et les idées
qui gouvernent les hommes, que sa sublime éléva-
tion lui commandait d'attendre les hommages d'au-
trui et surtout de ne point paraître avilir sa di-
gnité de Mère de Dieu jusqu'à rendre d'humbles ser-
vices à une vieille parente. Mais que nos jugements
humains diffèrent de ceux de Dieu et de ses saints !

Marie, dans son humilité, ne fait aucune de ces
considérations, et elle ne s'embarrasse non plus d'au-
cun obstacle. Elle sait que dans sa position Elisa-
beth a besoin d'être aidée, et elle accourt, sans se
laisser arrêter, ni par sa dignité dont elle laisse à
Dieu seul le souci, ni par sa propre situation, ni
par la longueur du voyage, ni par la difficulté des
chemins, ni par les dangers que les routes solitaires
créent à une jeune femme. Elle ne sait et ne veut
savoir qu'une chose : c'est que son prochain a be-
soin d'elle, et elle va, à la garde de Dieu.

Non contente de faire les premières démarches,
elle salue la première également sa cousine, oubliant
qu'elle est mère de Dieu, bénie entre toutes les
femmes, et qu'à ce titre elle a droit à tous les égards.

Quelle humilité plus prodigieuse encore dans le
silence qu'elle garde sur le grand événement dont
elle seule a le secret ! De la visite de l'ange, de
la miraculeuse Incarnation du Messie, des mer-
veilles qui se sont opérées en elle, de tout ce qui
lui a été prédit de la royauté de son divin Fils,
elle ne dit rien. Les motifs les plus pressants sem-
blaient demander qu'elle parlât. Pour la gloire de
Dieu et la consolation d'Israël ne le devait-elle
pas ? Mais son Fils, son Dieu est là en elle qui
s'abaisse ; pourrait-elle s'élever ? Il se tait ; com-
ment parlerait-elle ? Il se cache ; pourquoi voudrait-
elle se manifester ?

C'est Elisabeth qui, instruite par le Saint-Esprit,
prend elle-même la parole pour la féliciter de sa foi
à la parole de Dieu, la proclamer bénie entre toutes
les femmes, et se déclarer confuse de l'honneur qui
lui est fait de se trouver visitée par la Mère de son
Dieu.

L'humilité de Marie peut souffrir de cette révé-
lation, mais elle la sacrifie à la volonté de Dieu.
Au reste, elle y trouve le moyen de s'humilier da-
vantage encore. On dirait que la révélation faite par
le ciel de ses glorieuses destinées la plonge dans une
sorte d'anéantissement. Maintenant que le Seigneur
a trahi son secret, elle n'a plus à garder le silence.
Elle parle, mais c'est pour reporter à Dieu toute la
gloire qu'on lui attribue, ne voulant pour elle que
cette bassesse que le Seigneur a daigné regarder et
qui, plus profonde en elle qu'en toute autre créa-
ture, l'a fait élever par Dieu à la plus sublime di-
gnité.

III. — *A l'exemple de Marie, sachons nous oublier et nous donner*

Nous oublier. Ce n'est donc point pour obtenir un
renom de bienfaisance, une popularité utile ou flat-
teuse à l'amour-propre ; ce n'est même pas pour sa-
tisfaire un penchant naturel, un besoin inconscient

du cœur, que le chrétien doit exercer la charité. Mais c'est par pur et surnaturel dévouement, en suivant l'inspiration de cet amour que Jésus, l'Amour fait homme, est venu apporter au monde et allumer dans les cœurs ; amour qui descend de Dieu, son premier et principal objet, jusqu'à l'homme en qui reluit l'image de Dieu. Notre-Seigneur n'a-t-il pas dit que le second commandement : « Vous aimerez votre prochain comme vous-mêmes, » est semblable au premier qui prescrit l'amour dû à Dieu ?

Nous donner. Marie n'a pas attendu l'appel d'Elisabeth. Non plus, la charité n'attend pas qu'on réclame son assistance, que la misère s'étale lamentablement sous ses yeux. Mais elle va spontanément là où elle sait qu'elle pourra rendre service. Sans préférence, sinon pour les plus malheureux, elle se dévoue indistinctement à tous, amis ou ennemis ; comme parlait S. Paul, elle se fait tout à tous pour les donner tous à Jésus-Christ.

Elle met de l'empressement dans son assistance, *cum festinatione*, sachant que la promptitude dans le secours en double la valeur et même souvent en fait tout le mérite. Outre que bien des souffrances, des tribulations peuvent être épargnées par la rapidité avec laquelle on vient en aide au besoin, le cœur, d'autre part, est d'autant plus touché que plus rapide, plus spontanée a été l'assistance.

Elle se donne, et non pas seulement elle donne. C'est-à-dire qu'elle ne se borne pas à faire distribuer ses aumônes et ses secours par une main mercenaire ou étrangère ; mais elle y va de sa propre personne, *abiit*.

Elle ne se demande point si cette promiscuité avec les pauvres et nécessiteux est de bon ton ; si elle ne nuira pas à sa réputation de femme du monde ; si ses sens délicats et affinés ne seront pas mis à une trop rude épreuve dans ces mansardes où la malpropreté mêle son relent à l'odeur nauséabonde des malades. Non, elle va, et au besoin foule aux pieds sa réputation mondaine, marche sur son propre cœur pour accomplir, sinon toujours le précepte, au moins le conseil de la charité.

Elle se donne. C'est peu de donner son or quand le cœur se retient. Et c'est parce que tant de riches n'ont ouvert que leur bourse sans la moindre échappée du cœur, que le prolétaire s'est senti humilié de l'aumône jetée à sa misère, comme un os à un chien affamé. L'orgueil d'en-haut ne rencontrant que l'orgueil d'en-bas, les deux se sont heurtés et de ce heurt, comme du choc de deux aciers, a jailli une étincelle de haine qui a allumé la guerre entre les classes sociales.

La vraie charité chrétienne efface entre les hommes toutes ces distinctions et ces inégalités de surface ; pour elle, il n'y a ni patriciens ni plébéiens, il n'y a que des hommes, tous frères en Dieu et tous égaux devant le Père qui est aux cieux. Et si un hasard aveugle ou mieux une mystérieuse Providence a décidé qu'un petit nombre seulement auraient les dons de la fortune, la religion veut que ceux-ci ne s'en considèrent que comme les dépositaires et deviennent les pourvoyeurs de leurs frères déshérités. Dès lors l'aumône, revêtant comme une forme de la jus-

tice sociale, cesse d'humilier la dignité et de froisser la fierté de celui qui la reçoit.

« Je ne vous appelle pas mes serviteurs, mais bien mes amis. » Voilà la vraie parole qui a révolutionné le monde, parce qu'elle est sortie du cœur. Et quand c'est un Dieu qui la formule à l'adresse de pauvres créatures humaines, oserions-nous bien refuser ce titre à ceux-là mêmes que Dieu en a honorés ? C'est donc comme amis et non comme obligés que nous considérerons les pauvres et les malheureux et que nous irons les visiter. Et notre affection, vraie parce que chrétienne, passera de notre cœur sur nos lèvres qui se feront souriantes, sur toute notre physionomie qui s'imprènera d'une bonté engageante, et jusqu'en nos moindres gestes qui seront comme de fraternelles caresses.

Une visite amicale, une pièce d'or ou d'argent, s'accompagnant d'aimables et réconfortantes paroles, épuisent-elles l'idéal de la charité contenu en ces mots si touchants et si précis : « Elle se donne » ? Demandez-le à la Vierge Marie ; demandez-le à ses filles, ces admirables Petites Sœurs des Pauvres, qui se font les humbles servantes de ceux qu'elles vont visiter et soigner. La Mère de Dieu ne s'est assurément pas bornée à se faire la dame de compagnie de sa cousine Elisabeth ; mais elle s'est mise tout simplement à s'occuper du ménage et à rendre à sa vieille parente tous les services sans exception que son état réclamait, et cela pendant des mois.

* *

Voulons-nous, comme Marie, pratiquer la charité parfaite ? Comme elle, portons Dieu avec nous.

« Comment faites-vous donc pour être si aimable ? » disait-on à une femme à qui Dieu avait donné, ce semble, la puissance du bonheur. — « C'est bien simple, répondit-elle. Avant de faire une visite, de me rendre même à nos réunions de famille, je regarde au fond de mon âme pour voir si elle est en paix avec Dieu. Si je la trouve telle que je la désire : Bien, me dis-je, Dieu est avec moi, c'est lui qui fera tous les frais. Ce n'est pas moi qui suis aimable, c'est Dieu à qui je me prête. J'ai beau avoir du chagrin, il se cache derrière le bon Dieu. Comment voulez-vous, par exemple, que le jour où j'ai communiqué, on accueille mal Jésus qui est en moi, qui me dit : « Aime, sois bonne, dévoue-toi, » et à qui j'obéis ? N'est-on pas toujours aimable et ne rend-on pas heureux, quand on aime et qu'on se dévoue ? Un prêtre m'avait dit, il y a longtemps : « Portez Jésus auprès de tous ceux que vous approchez, ils seront bien méchants s'ils n'éprouvent pas un peu de bonheur. » Et j'agis ainsi... Toute ma science consiste à ne pas laisser sortir Jésus-Christ de mon cœur. »

Imitons cette sainte âme. Soyons tous pleins de Dieu, et la vraie charité, la charité qui s'oublie et se donne, débordera de notre cœur sur tous nos frères. Ainsi soit-il.

POUR UNE PREMIÈRE MESSE

II

LE SACERDOCE SOURCE DE BONHEUR

Et ducit illos in montem excelsum seorsum solos.

Et Jésus conduisit ceux-là, et ceux-là seuls, sur une montagne d'une haute élévation.

(Marc, ix, 4).

Mon cher ami, Mes frères,

Ces paroles s'adressent à vous, mon cher abbé, et elles ont été aussi écrites pour vous.

Le sacerdoce est un sommet : c'est le sommet de la confiance que Dieu accorde à ceux qu'il a choisis, et c'est le sommet des pouvoirs qu'il leur confère.

Le sacerdoce du prêtre n'est pas distinct du sacerdoce du Christ, mais il le prolonge et s'identifie avec lui ; et les pouvoirs que le prêtre reçoit de son évêque sont les pouvoirs mêmes que le Christ a reçus de son Père.

Et ces pouvoirs renferment tout, *omnia* : tout.

Vous voilà parvenu sur ce sommet !

Les joies de l'arrivée vous y font-elles oublier les fatigues de la montée ? Je le souhaite pour vous. La facilité d'oublier est une des forces de la jeunesse. Qu'importe l'étroitesse de son nid à l'oiseau désormais sûr de ses ailes !

Pour moi, parvenu à ce moment de la vie où le passé qu'on laisse derrière soi l'emporte de beaucoup sur l'avenir qui peut être devant, je me replie sur mes souvenirs comme vous vous élancez vers vos espérances ; et ce matin, mon retour dans cette paroisse, ma présence dans cette chaire, la cérémonie qui m'y ramène, éveillent dans mon âme un monde de souvenirs aussi visibles pour moi que les réalités qui m'entourent.

Je vous revois petit enfant à mon arrivée dans cette paroisse, heureux de me rencontrer quand je visitais votre grand-mère malade et de me montrer votre adresse au tir *Eurêka*, plus heureux encore lorsque vous pouviez me rendre service en me faisant quelques petites commissions.

Je vous revois le jour de votre première communion... Puis je me revois proposant à votre mère de commencer l'œuvre que nous terminons aujourd'hui, et j'entends encore ses objections. Objections éternelles des mères ! objections éternelles des veuves !

S. Jean Chrysostome, dans son traité du Sacerdoce, rapporte l'entretien qu'il eut avec sa mère, lorsque celle-ci eut pénétré son dessein de recevoir le sacerdoce et de se faire prêtre. « *Mon enfant, lui dit-elle, j'ai peu joui de la vertu de ton père, ce bonheur me fut bientôt ravi par la divine Providence. Il te laissa orphelin et il me laissa les maux du veuvage, maux que peuvent seules connaître les femmes qui les ont éprouvés. Je trouvais une consolation dans mes malheurs en contemplant sur ton visage le fidèle et vivant portrait de celui qui n'était plus. Tu fus, sans le savoir, le consolateur de ta mère. Je ne te demande qu'une chose : c'est de ne pas*

me plonger dans un second veuvage en t'éloignant de moi. »

Pour dissiper ces craintes, point n'était besoin de recourir à des subterfuges, la simple vérité suffisait.

La vérité est que les parents ne gardent vraiment pour eux que les enfants qu'ils donnent à Dieu. Ceux qu'ils donnent au monde par le mariage, le monde les prend tout entiers. Mais lorsqu'une mère a cru sacrifier son fils en le donnant à l'Eglise, Dieu renouvelle pour elle le miracle d'Abraham, il retient son bras, et, se contentant de sa bonne volonté, il lui rend plus affectueux et plus tendre le fils qu'elle croyait perdu.

Vous entrâtes au Séminaire. Et ce fut la longue série d'études qui allait pour vous de la 5^e classique à la 4^e année de théologie, de la traduction du *De Viris* au commentaire du *Pontifical*, immense ruban de route, encore allongé par les obligations anticanoniques du service militaire, vaste parcours le long duquel on voit tant de traînards qui ont abandonné, tant de fuyards qui ont changé de direction.

Cependant la préparation du sacerdoce est nécessairement une épreuve de durée, et les besoins les plus impérieux d'après-guerre n'ont pu la transformer en course de vitesse.

Dans cette épreuve où l'on ne peut porter du fruit que par la patience, vous étiez marqué pour réussir, car vous êtes au fond d'une famille de forestiers.

S. Bernard a écrit : « *Aliquid amplius invenies in sylvis quam in libris.* Il y a plus à apprendre dans les bois que dans les livres. » Ce quelque chose que les arbres nous enseignent mieux que les livres, c'est la patience. Rien ne remplace le temps, le temps n'épargne pas ce qu'on a fait sans lui. Il faut savoir attendre : c'est la science du forestier. Elle s'apparente si bien avec la science de la liturgie qu'elles usent toutes deux du même vocabulaire. Dans le parler forestier, un « ancien » c'est un arbre qu'on a laissé atteindre son plein développement ; dans le langage ecclésiastique, l'ancien, c'est le *presbyter*, c'est le prêtre, c'est le jeune homme qui a atteint la plénitude de l'âge du Christ. Votre grand-père a été le bon forestier de l'Etat, vous le continuerez en devenant le bon forestier du Bon Dieu.

Si je m'attarde à ces souvenirs personnels, manquant ainsi à la règle fondamentale de l'humilité qui interdit de parler de soi, c'est que je veux tirer de votre cas particulier une vérité générale.

Et cette vérité, c'est que, aujourd'hui comme autrefois, la parole du Christ justifie le mot sous lequel on l'a d'abord désignée : elle est toujours la *bonne nouvelle*, et c'est d'une bonne nouvelle que je veux me faire le messenger, en vous disant A VOUS que le bonheur qui vous inonde ne sera pas un bonheur passager, un beau jour aussi court que les autres, mais que les joies de votre première messe se renouvelleront tous les matins et que votre bonheur ira s'accroissant de tous les efforts qu'il vous faudra faire pour rester fidèle à votre vocation ; et en disant A CETTE FOULE venue pour partager votre bonheur que l'allégresse dont elle tressaille est une allégresse justifiée, car le Sacré-Cœur de Jésus, si riche qu'il

soit en miséricordes, n'a pas dans tous ses trésors un bien plus précieux que celui qu'il donne aux populations en leur envoyant un bon prêtre.

Le sacerdoce, bonheur *du prêtre* qui le reçoit, bonheur *des fidèles* sur qui il s'exerce ; tel sera le sujet de cette instruction que je place sous la protection de Notre-Dame que vous avez tant priée. Invoquons-la. *Ave Maria.*

I. — Le Sacerdoce, bonheur du prêtre qui le reçoit

Voilà, m. f., une affirmation qui pourrait vous faire croire que les prédicateurs sont comme les astronomes, qu'ils vivent dans la lune, ou tout au moins que leur effort vers un idéal céleste leur a fait perdre tout contact avec les réalités terrestres.

Le bonheur du prêtre, mais où donc en trouvez-vous les éléments ?

1. Est-ce dans un traitement avantageux ou tout au moins satisfaisant ?

Ah ! certes non. Et je vous prie de croire que sous ce rapport, non seulement nous ne nous faisons pas d'illusions, mais qu'il nous est même impossible de nous en faire.

Le miroir favorise les illusions, et tel laideron peut, en se regardant dans une glace, se dire comme le berger de Virgile : « *Nec sum adeo informis.* Je ne suis pas encore si mal que cela. »

L'esprit humain est aussi une source d'illusions. Les gens intelligents doutent parfois de leur esprit, les imbéciles n'en doutent jamais, ils en sont toujours sûrs.

Mais le porte-monnaie interdit toute illusion ; quand il est vide, impossible de s'imaginer qu'il est garni. Or le nôtre est toujours nécessairement vide : et la pauvreté que les circonstances imposent au clergé séculier n'est-elle pas plus stricte parfois que celle imposée aux religieux par leurs Règles ?

Si, pour apprécier le sacerdoce et sa valeur sociale, on tient compte des études que nous avons faites, de la culture que nous nous sommes donnée, de nos efforts vers une dignité de vie en harmonie avec la perfection que nous devons prêcher aux autres, si l'on tient compte de tout cela, nous ferons encore dans le monde quelque figure.

Mais, si l'on juge les gens, comme c'est la tendance aujourd'hui, d'après l'argent qu'ils gagnent, alors je reconnais que nous sommes au-dessous de tout : au-dessous d'un chauffeur et d'un graisseur, au-dessous d'un cantonnier et d'un terrassier, au-dessous d'un manœuvre, au-dessous de tout.

Et c'est vrai non seulement des débutants, comme notre nouveau confrère, mais des curés déjà chevronnés et galonnés comme moi.

Sous l'Ancien Régime, l'Eglise attirait les cadets de famille par les riches bénéfices dont elle disposait ; au siècle dernier, les curés concordataires excitaient encore la jalousie des populations au milieu desquelles ils vivaient, par le genre de vie simple, mais convenable, que leur permettaient leurs diverses ressources ; aujourd'hui le clergé, qui jadis faisait envie, ne peut plus que faire pitié, et si nous savons nous rendre aussi pauvres par le détachement de

l'esprit que nous le sommes en réalité par les spoliations dont nous avons été victimes, le royaume des cieux ne nous échappera pas, il nous est d'avance assuré.

2. Ce que nous avons perdu en avantages matériels, l'avons-nous retrouvé en considération morale ?

Oui, mais en partie seulement, et dans un certain monde.

Certes, il y a des gens qui estiment le prêtre pour ce qu'il est, pour un homme que son sacerdoce a élevé en le séparant, pour un homme qui, semblable aux autres par son origine, est supérieur aux autres par la consécration qu'il a reçue et qui a fait de lui un autre Christ, pour un homme sur qui pèsent des responsabilités formidables, et dont il faut, s'il en a, voiler les faiblesses, car il ne relève que du jugement de Dieu.

Oui, il y a des gens qui comprennent ainsi les mystères du royaume de Dieu. Mais ces gens, autour du Maître, ne formaient qu'un petit troupeau et ce troupeau ne s'est guère accru. Et encore, dans ce milieu restreint, la considération dont nous jouissons est plus apparente que réelle, et telle bourgeoise bien pensante, qui chez elle donne au prêtre la première place, serait suffoquée si on lui demandait de mettre son fils au Séminaire et d'en faire un curé de campagne.

En dehors de ce cercle étroit, c'est la masse des indifférents, des personnes qui n'ont de rapports avec nous que pour les mariages et les enterrements, et qui, à part ces occasions, touchent du fer quand elles nous rencontrent, pour conjurer le mauvais sort.

Enfin, il faut noter, avec les progrès du communisme, le nombre sans cesse croissant des gens qui nous haïssent et qui ne cachent pas leurs desseins de mettre des curés partout, en coupant par morceaux ceux qui existent. L'ère de persécution est dans l'Eglise ce que les volcans sont dans la nature : on peut la croire éteinte, elle n'est jamais qu'assoupie et ses réveils sont d'autant plus terribles que l'accalmie a été plus longue.

3. En ce qui concerne les plaisirs, le prêtre doit s'interdire non seulement tous les plaisirs coupables, non seulement tous les plaisirs dangereux, mais encore certaines distractions honnêtes que l'on permet à tout le monde, mais que l'on trouverait choquantes et déplacées chez le prêtre. La soutane du prêtre n'est vraiment à sa place que dans les œuvres de dévouement et de sacrifice.

Où donc, ô mon Dieu, trouvera-t-il le bonheur que vous lui avez promis ?

4. Où il le trouvera ?

Mais là !

Dans ce terrain en apparence aride et pierreux du dévouement et du sacrifice, mais où l'on trouve, quand on y creuse, le trésor caché de l'Evangile, trésor si précieux qu'on fait encore un bon marché en vendant tout pour l'acquérir.

Sans nier le bonheur qu'on trouve ordinairement à recevoir, il faut proclamer avec l'apôtre S. Paul qu'il y a un bonheur plus raffiné que celui-là, c'est le plaisir de donner : « *Melius est dare quam accipere.* »

Vous l'avez compris, mon cher Abbé, et sur l'i-

mage que vous m'avez donnée en souvenir de votre sous-diaconat, vous avez inscrit cette parole de l'office du Sacré-Cœur qui n'est elle-même qu'une reproduction de la prière que David fit à Dieu quand il intronisa son fils Salomon : « *Lætus obtuli universæ*. Je suis heureux parce que j'ai tout donné. »

Mettre au service de Dieu tout ce qu'on a reçu de lui, c'est là qu'est le bonheur. Et il me sera facile de vous le montrer, parce que cette vérité ne relève pas seulement de la plus haute spiritualité, mais encore de la plus vulgaire expérience.

Et par exemple, de deux mères de famille dont l'une, toute dévouée aux siens, est toujours assez vêtue, assez nourrie, assez reposée lorsque son mari et ses enfants ne manquent de rien ; et dont l'autre, moins oublieuse d'elle-même, se laisse volontiers entourer d'attentions et de prévenances ; quelle est celle, — je ne dis pas que vous voudriez être, la réponse serait trop certaine, — mais qui vous semble la plus heureuse ? N'est-ce pas celle qui se dévoue ? Dans le portrait que l'Écriture trace de la femme forte et dans l'éloge qu'elle en fait, il y a tout un chapitre employé à dire ce qu'elle fait pour son mari, pour ses enfants, mais il n'y a pas un verset employé à dire ce qu'elle fait pour elle-même. C'est qu'en réalité elle ne fait rien, tout son bonheur consiste à se dévouer pour les autres.

Et de deux artistes, dont l'un, absorbé par son art, ne travaille que pour produire les chefs-d'œuvre qu'il porte en lui, et dont l'autre, plus soucieux de tirer de son pinceau ce qu'il peut contenir de décorations et d'argent, vise surtout à plaire au public, quel est celui, — je ne dis pas qui a le plus de chance de passer à la postérité, c'est trop sûr, — mais à qui son travail procure le plus de plaisir ? N'est-ce pas encore l'artiste désintéressé ? Car la réalité, si brillante qu'elle soit, n'est jamais aussi belle que nos rêves.

Et de deux riches bourgeois, dont l'un comprenant le rôle social de la richesse se laisse absorber par les œuvres qu'il dirige ou qu'il subventionne, et dont l'autre plus égoïste ne se dérange que pour donner des ordres à son chauffeur ou à sa cuisinière, quel est celui, — je ne dis pas qui a le plus de chances de faire son salut, la parabole du mauvais riche est trop explicite là-dessus, — mais qui est encore le plus heureux ? N'est-ce pas le philanthrope ? Pourquoi ? Le philosophe matérialiste Taine a écrit : « *Tout le secret d'une vie consiste à s'incorporer à quelque chose de plus grand que soi*, » et cette parole pourrait servir de commentaire à ce verset de l'Évangile : « *Qui vult animam suam salvam facere...* » Celui qui veut vivre sa vie la gâche, et celui qui consent à sacrifier sa vie l'embellit en la sacrifiant. »

Celui qui se cherche, se trouve ; mais en se trouvant, il ne trouve qu'un sujet d'ennui. Celui qui s'oublie pour chercher tout ce qui est vrai, tout ce qui est beau, tout ce qui est bien, trouve avec ces nobles choses le Dieu qui les a faites, et en Dieu il trouve le bonheur. Si je développe cette thèse sans hésitation, c'est que je ne crains pas que l'avenir lui donne jamais un démenti. Notre ministère nous met en rapport avec des gens de toutes conditions et

de toutes classes sociales. Il n'est pas rare de rencontrer des gens mécontents de la profession qu'ils ont choisie, et se promettant bien d'orienter leurs enfants dans une autre voie ; je n'ai jamais rencontré de prêtre, jamais, qui se repente de s'être laissé imposer les mains, et qui regrette, dans la médiocrité de sa condition, les situations brillantes auxquelles ses talents lui permettaient d'aspirer.

Le bonheur ne consiste ni dans les richesses, ni dans les honneurs, ni dans les plaisirs, mais dans le dévouement et le sacrifice ; et le prêtre est un homme heureux parce que son ministère le met dans l'obligation constante de se dévouer et de se sacrifier.

II. — Le Sacerdoce, bonheur des fidèles

J'ai dit en second lieu que le sacerdoce, qui fait le bonheur du prêtre qui le reçoit, fait aussi le bonheur des fidèles sur qui il s'exerce, et que c'est avec raison que les théologiens rangent la grâce du sacerdoce parmi les grâces qu'ils appellent *gratis datae*, parce qu'elles sont données à chacun de nous non point pour son avantage personnel, mais pour le bien commun de tous. — Et ceci est étrange et contraire à ce que l'on voit tous les jours. Ordinairement, la richesse des uns est faite de la misère des autres et le proverbe qui dit qu'« *il n'y a pas de si grand malheur que quelqu'un n'en profite*, » a comme corollaire cette autre maxime qu'« *il n'y a pas de si grand profit que quelqu'un n'en pâtisse*. » Mais il n'en va pas des biens spirituels comme des temporels. Les biens temporels sont pareils aux eaux d'une citerne dont le niveau baisse, quand on y puise ; les biens spirituels sont ces sources d'eaux vives dont rien n'épuise l'abondance.

C'est ainsi que le bonheur du prêtre, loin de s'opposer au bonheur des fidèles, lui est au contraire indispensable. Indispensable, voilà, m. f., un adjectif dont vous ne connaîtrez jamais, du moins je vous le souhaite, toute la signification.

Vous ne la connaîtrez jamais, parce que l'homme est ainsi fait qu'il n'apprécie que ce qu'il n'a plus ; et qu'ici vous aurez toujours un curé. Vous aurez toujours un curé parce que l'importance de cette paroisse et son esprit religieux la maintiendront toujours au premier rang de celles qu'il faut pourvoir.

Mais non loin d'ici s'étend une région dont on peut dire qu'elle est, au point de vue spirituel, un véritable désert. Dans cette région les curés sont chargés de deux, souvent de trois, et quelquefois même de quatre ou cinq paroisses ; et comme il faut aller dans le désert pour savoir la valeur de l'eau, c'est dans ces paroisses qu'il faut aller pour savoir la valeur du prêtre.

Un père de famille me disait un jour : « J'ai six enfants, nos moyens ne me permettent pas de les mettre en pension, comment voulez-vous que je les élève si on nous laisse sans curé ? » — Je lui répondis, en lui montrant un tas de pierres qui se trouvait sur l'accotement de la route : « Vous voyez ces pierres ? Eh bien ! le Bon Dieu est assez puissant pour susciter avec ces pierres des enfants à Abraham ; mais tant qu'il n'aura pas communiqué

cette puissance à nos évêques et qu'ils ne pourront avec ces pierres faire des prêtres selon l'ordre de Melchisédech, il leur sera impossible de donner satisfaction à toutes les demandes qu'ils reçoivent. Vous vous plaignez que le diocèse ne donne pas de prêtre à votre paroisse, mais combien votre paroisse a-t-elle déjà donné de prêtres au diocèse ? » — Et ce fin à son tour de ne pouvoir répondre.

Ce que vous ne saurez jamais par expérience, m. f., essayons de vous le faire comprendre par des paroles. Le saint Curé d'Ars a dit : « *Laissez une paroisse pendant vingt ans sans curé, on y adorera les bêtes.* » L'esprit prophétique qui l'animait, ne lui avait cependant révélé qu'une partie de la vérité. Dans les paroisses privées de prêtres, ce ne sont pas les bêtes qu'on finit par adorer. Les gens n'y adorent plus rien, pour cette bonne raison qu'il n'y a plus ni gens, ni bêtes. Les meilleures familles s'évadent d'un pays où elles ne peuvent plus faire élever chrétiennement leurs enfants, et comme elles sont l'ossature d'un pays, elles disparaissent, tout le reste disparaît. Il ne reste plus rien, c'est le désert. Les évêques, du temps des invasions ont mérité le beau titre de « *defensor civitatis.* » Si les curés de campagne ne se constituent pas les défenseurs du village, nos villages disparaîtront, ruinés au sens complet de ce mot, puisqu'il n'en restera que des ruines.

Il y a des barrières que le prêtre seul peut poser.

S. Jean-Baptiste disait au roi Hérode : « *Non licet !* Cela n'est pas permis ! » Il y a des interdictions, des *Non licet* auxquels le prêtre peut seul donner le caractère d'une barrière infranchissable. Car au nom de quoi, je vous le demande, au nom de quoi les morales laïques pourraient-elles refuser ce que les passions d'une voix furieuse réclament ?

S'il n'y a pas de Dieu, pas de jugement de Dieu, pas de ciel pour récompenser les bons, ni d'enfer pour punir les méchants, alors c'est ici-bas qu'il faut vivre sa vie ; l'anarchiste a raison, et sa logique devient ici plus redoutable que ses bombes. Le prêtre seul peut porter des interdictions, parce que seul il parle au nom de Celui qui a droit de dire : « *Ego Dominus.* »

Et le rôle du prêtre ne se borne pas à entourer le peuple chrétien d'une barrière protectrice. A l'intérieur de cette barrière, il dispose tout pour que le troupeau fidèle puisse s'appliquer cette parole du psalmiste « *Et nihil mihi deerit in loco pascue ubi me collocavit.* » Le prêtre s'occupe de tout : des naissances pour les recommencer et faire renaître dans l'eau et l'Esprit-Saint ceux qui ne possèdent encore que la vie de la chair et du sang ; des petits enfants pour leur donner, comme l'apôtre S. Paul aux Corinthiens, le lait de la doctrine, en attendant qu'ils puissent réclamer eux-mêmes le pain de la vérité intégrale. Et au fur et à mesure que les enfants grandissent, à la violence des passions qui les assègent, il oppose la constance de ses efforts, et par les œuvres de jeunesse, il empêche les jeunes gens d'aller s'égarer dans ces régions lointaines où l'enfant prodigue ne trouve que la misère et la faim, et il empêche les jeunes filles de s'endormir, comme des vierges folles, sans avoir à portée de leur main l'huile mystérieuse qui leur permettra d'aller au-devant de l'époux.

Et lorsque les jeunes gens ainsi préservés auront fondé une famille, le prêtre s'en constituera le gardien, défendant la maison contre les forces conjuguées d'une législation dissolvante et d'une presse corrompue, trop heureux quand il constatera que la vie qui on tapisse les murs est dans la réalité, comme dans son Psautier, le symbole de la fécondité intérieure.

Enfin, lorsque la vieillesse ou la maladie avertiront ces gens que le temps de partir est proche, il leur montrera, par delà l'enclos étroit où ils ont

vécu, les espaces infinis qui leur sont promis et les aidera à y être admis.

C'est ainsi que le rôle du prêtre justifie la définition qu'en a donnée un saint : « *Le Sacerdoce, c'est l'amour du Christ Jésus.* »

Et cet amour est la raison de la haine dont le démon et tous ses suppôts nous poursuivent. « *Lorsqu'on veut détruire la religion, a dit encore le saint Curé d'Ars, on commence par attaquer le prêtre, car là où il n'y a plus de prêtre, il n'y a plus de sacrifice, et là où il n'y a plus de sacrifice, il n'y a plus de religion.* »

Pourquoi faut-il qu'ici encore il faille appliquer la parole du Christ : « *Filii hujus saculi...* Les enfants de ce siècle sont plus prudents dans la conduite de leurs affaires que les enfants de lumière ? Car, tandis que nos adversaires faisant de l'anticléricalisme leur cri de ralliement, lançaient contre nous toutes les forces dont ils pouvaient disposer, nos catholiques même pratiquants nous défendaient mollement, quand ils n'allaient pas jusqu'à pactiser avec nos ennemis.

Les avertissements du Christ et la parabole des loups déguisés en bergers ont été pour vous lettre morte. Vous n'avez pas compris qu'entre un impie sectaire affichant son dessein de détruire toute religion, et un anti-clérical doucereux, affectant de ne vouloir s'opposer qu'aux empiétements du cléricalisme, vous n'avez pas compris qu'entre ces deux hommes il n'y a que la différence qui sépare le loup vêtu de la peau de brebis d'un loup vêtu au naturel, et que tous deux ont le même but : pénétrer dans la bergerie pour tout saccager et tout perdre.

Cela, c'est le passé.

Aujourd'hui, instruits par l'expérience, avertis par les craquements qu'on entend de toutes parts, vous dites volontiers aux prêtres qui vivent au milieu de vous la parole des disciples d'Emmaüs : « *Restez avec nous parce qu'il se fait tard, et que le soir, le grand soir de l'anarchie et de la révolution, obscurcit le ciel et nous menace tous de son ombre.* »

Nous ne resterons pas sourds à cette prière, nous demeurerons avec vous pour vous consoler et vous protéger.

* *

Au cours de ma vie, j'ai, comme d'autres, donné dans bien des erreurs, et j'ai, plus que d'autres, commis bien des fautes.

Il y a cependant une erreur dans laquelle je ne suis jamais tombé : je n'ai jamais méconnu le rôle du prêtre et sa valeur sociale ; et il y a une faute que je n'ai jamais commise : je n'ai rien négligé pour donner à la sainte Eglise de bons prêtres.

Lorsque je paraîtrai devant Dieu, je pourrai reprendre le plaidoyer que le prophète Néhémie avait composé pour lui-même : « *Souvenez-vous de moi, ô mon Dieu, à cause de ce que j'ai fait pour ce peuple, et n'effacez pas les actes de piété que j'ai faits pour la maison de Dieu et pour son service.* »

Et s'il faut des appuis pour étayer ma requête, je sais que vos prières, mon cher abbé, et les vôtres aussi, m. f., ne me feront pas défaut. Elles me protégeront dans l'avenir comme elles m'ont protégé dans le passé. Ainsi soit-il.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 20 junii 1928.

EUG. LINDECKER, Vic. gen.

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES.—Imprimerie de l'AMI DU CLERGE

Ami du Clergé du 28 juin 1928

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Cours de prônes sur le Credo. — LXII. Les marques de la vraie Eglise : l'apostolicité, 369.
Pour la fête de N.-D. du Mont-Carmel. — Le saint scapulaire, 374.
Allocutions mensuelles à la L. P. D. F. sur le règne social du Christ. — X. Le Christ roi des nations, 373.
Panegyrique de sainte Véronique Giuliani. — La copie fidèle du divin Rédempteur, 375.
Les Saints de la vieille France. — XIX. Pierre l'Ermite, 380. — XX. Le Bienh. Urbain II, 382.

COURS DE PRONES SUR LE CREDO

LXII

LES MARQUES DE LA VRAIE ÉGLISE : L'APOSTOLICITÉ

Mes frères,

Nous allons considérer aujourd'hui la quatrième marque donnée par Jésus-Christ à son Eglise pour permettre de la reconnaître sûrement. C'est l'*apostolicité*. Nous verrons que ce divin Sauveur ayant confié à ses apôtres le soin de fonder son Eglise, la véritable Eglise ne peut être que celle qui remonte aux apôtres, celle dont les pasteurs sont les successeurs des apôtres et dont la doctrine est la doctrine même qu'ont prêchée les apôtres.

I

C'est aux apôtres que Notre-Seigneur a confié le soin de fonder son Eglise. Nous l'avons déjà dit : parmi les milliers de disciples qui le suivaient pour entendre sa parole, Notre-Seigneur en choisit douze auxquels il donna le nom d'apôtres. Avant de retourner à son Père, il leur dit : « Toute puissance m'a été donnée dans le ciel et sur la terre ; allez donc et enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, et leur apprenant à observer toutes les choses que je vous ai commandées. Voilà que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles ; comme mon Père m'a envoyé, moi je vous envoie. » Puis s'adressant à S. Pierre, il l'établit son représentant visible sur la terre, le chef de son Eglise : « Tu es Pierre, lui dit-il, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. Je te donnerai les clefs du royaume des cieux ; tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans le ciel, tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans le ciel ; pais mes agneaux, pais mes brebis. »

Obéissant à ces ordres du Maître, les apôtres se répandirent par le monde et fondèrent partout des Eglises. C'est de ces Eglises que toutes celles qui ont été fondées plus tard, et que toutes celles qui

seront formées dans la suite des temps, ont reçu ou recevront la vérité. C'est l'ensemble de toutes ces Eglises particulières qui constitue l'Eglise de Jésus-Christ que les apôtres ont reçu mission de fonder et qu'ils ont réellement fondée en l'arrosant de leurs sueurs et de leur sang. Aussi est-ce avec raison que l'apôtre S. Paul nous dit que « nous sommes bâtis sur les fondements des apôtres et des prophètes, unis en Jésus-Christ qui est la pierre angulaire principale de son Eglise. » C'est avec raison également que S. Jean dans son Apocalypse nous représente l'Eglise sous l'image d'une sainte et brillante cité descendue du ciel, et nous dit que le mur de cette cité a douze fondements sur lesquels sont écrits les noms des douze apôtres.

Puisque ce sont les apôtres que Notre-Seigneur a chargés de fonder son Eglise, la véritable Eglise doit donc aujourd'hui encore être la continuation exacte de celle qu'ils ont fondée, remonter jusqu'à eux, avoir des pasteurs qui sont leurs successeurs directs, une doctrine exactement semblable à celle qu'ils ont prêchée. A eux seuls, en effet, a été donnée la mission d'enseigner, de baptiser, de pardonner les péchés, de célébrer la sainte messe, de gouverner les fidèles et de les conduire dans les voies du salut. Toute Eglise qui ne tire pas d'eux son origine et ses pouvoirs ne peut pas être l'Eglise de Jésus-Christ. « Puisque N.-S. Jésus-Christ, dit Tertullien, a envoyé ses apôtres pour prêcher, il ne faut donc pas recevoir d'autres prédicateurs, parce que personne ne connaît le Père que le Fils et ceux à qui le Fils l'a révélé, et que le Fils n'a révélé qu'aux apôtres ce que son Eglise doit prêcher. »

II

Cela étant, posons-nous les mêmes questions que dans nos précédentes instructions et demandons-nous : — De toutes les Eglises chrétiennes qui se prétendent la véritable Eglise de Jésus-Christ, quelle est celle qui remonte aux apôtres ? Quelle est celle dont les pasteurs sont les successeurs des apôtres ? Quelle est celle dont la doctrine est exactement la même que celle des apôtres ?

1. Est-ce l'Eglise schismatique grecque ? Non.

Elle ne remonte pas aux apôtres, mais seulement au IX^e siècle. L'ambitieux Photius ayant usurpé le siège de Constantinople en déposant l'évêque légitime, qui était le patriarche S. Ignace, voulut obtenir du Souverain Pontife l'approbation de son acte ; mais en vain. C'est alors qu'il rompit avec le Siège apostolique et qu'il entraîna l'Orient dans ce malheureux schisme grec qui dure encore. L'Eglise grecque ne remonte donc pas aux apôtres, mais seulement à Photius.

Dès lors, ses pasteurs ne sont pas les successeurs des apôtres, mais de Photius. Et comme celui-ci était un usurpateur, qui avait pris sans droit et même contre tout droit la place du pasteur légitime, du véritable successeur des apôtres qu'était S. Ignace, que son élévation au patriarcat de

Constantinople ne fut jamais approuvée par le Chef de l'Eglise, jamais il ne fut lui-même successeur des apôtres. Ses successeurs ne peuvent l'être davantage.

Enfin, la doctrine de l'Eglise schismatique grecque n'est pas intégralement la doctrine des apôtres, puisqu'elle nie la procession du St-Esprit du Père et du Fils, que prêchaient les apôtres, et qu'elle refuse d'obéir au Pape, dont les apôtres reconnaissaient la primauté.

2. Le protestantisme, lui non plus, ne possède pas l'apostolicité.

Il ne remonte pas aux apôtres, mais seulement au ^{xv}^e siècle. Avant, il était inconnu, ainsi que toutes ses sectes. Il n'y avait pas de luthériens avant Luther, pas de calvinistes avant Calvin, pas d'anglicans avant Henri VIII.

Ses pasteurs ne sont pas les successeurs des apôtres. Mais, en a-t-il seulement, des pasteurs ? Henri VIII ne voulait point de Pape, mais seulement des évêques ; c'est ainsi qu'il y a de prétendus évêques anglicans en Angleterre. Luther ne voulait pas d'évêques, mais seulement des prêtres. Calvin ne voulait pas de prêtres, mais seulement des ministres, des prédicateurs. Et une foule de sectes aujourd'hui ne veulent même plus de ministres ; pour elles, chacun est à soi-même son prophète, son docteur, son prêtre. Comment, avec un pareil arbitraire, les chefs des communautés protestantes seraient-ils les successeurs des apôtres ? Du reste, les protestants affirment que l'autorité de leurs pasteurs vient des fidèles ou du pouvoir politique ; eux-mêmes admettent donc qu'ils ne viennent pas des apôtres. Or, nous savons que Notre-Seigneur n'a pas chargé les fidèles ni les princes de choisir des chefs à son Eglise et de les instituer ; il les a choisis lui-même.

Enfin, la doctrine que prêchent les ministres protestants n'est pas celle des apôtres. Un simple coup d'œil jeté sur leur Symbole montre qu'il n'a plus rien de commun avec celui qui nous vient des apôtres. Ils en ont rejeté tous les articles l'un après l'autre. Avec Luther, ils nient la divinité de l'Eglise ; avec Socin, celle de Jésus-Christ ; avec Kant, ils ont disséqué la Bible ; avec Strauss, ils l'ont traitée de mythe ; avec Hegel, ils ont nié l'existence même de Dieu. Il y a à quelques années, dans un Conseil presbytéral de l'Eglise réformée, il ne s'est trouvé qu'une majorité de dix voix sur 2.500 votants pour décider qu'on pouvait être encore protestant et croire en Jésus-Christ. Aussi J.-J. Rousseau avait-il raison de dire, en parlant des ministres protestants : « Ils ne savent ce qu'ils croient, ni ce qu'ils veulent, ni ce qu'ils disent. Leur intérêt temporel est la seule chose qui décide de leur foi. Leur seule manière d'établir leur croyance est de détruire celle des autres. »

Nos frères séparés, aussi bien les protestants que les schismatiques grecs, ne sont donc pas la vraie Eglise, quoi qu'ils puissent prétendre. On peut leur redire les paroles de Tertullien aux hérétiques de son temps : « Avant d'être admis à prouver que vous appartenez au véritable trou-

peau de Jésus-Christ, indiquez-nous l'origine de vos sectes, montrez-nous une succession d'évêques qui remonte sans interruption jusqu'aux apôtres et qui ait reçu d'eux la véritable foi. »

III

Seule, l'Eglise catholique romaine peut relever ce défi.

L'Eglise romaine remonte tout d'abord aux apôtres. Une tradition constante et les témoignages les plus positifs de l'histoire prouvent, de la façon la plus péremptoire, que l'apôtre S. Pierre est venu à Rome, qu'il y a fondé l'Eglise Mère et Maîtresse de toutes les Eglises, qu'il y est mort après un pontificat de 25 années, crucifié pour la foi, et que ses reliques sacrées demeurent dans la Ville éternelle.

En second lieu, ses pasteurs sont les successeurs des apôtres. Il n'est pas un seul évêque catholique, en effet, dont on ne puisse dresser la généalogie, qui remontera ou à un apôtre ou à l'un des successeurs de S. Pierre et par là à S. Pierre, chef du Collège apostolique et établi par Jésus-Christ lui-même Pasteur des pasteurs. Ainsi, par le fait de leur institution et par la volonté de Jésus-Christ, tous les diocèses, tous les évêques de l'Eglise catholique ont une origine apostolique. — Quant au siège de Rome en particulier, il est réellement *apostolique*, nous l'avons dit tout à l'heure. Depuis S. Pierre jusqu'au Pape actuel, 262 papes s'y sont succédé sans interruption, et le Souverain Pontife Pie XI actuellement régnant est bien, comme nous le chantons dans les litanies, « le Seigneur apostolique, *Domnus apostolicus*. »

Enfin, l'Eglise catholique romaine ne croit et n'enseigne rien que ce que les apôtres ont cru et enseigné. Elle professe la même foi, elle administre les mêmes sacrements, elle possède à sa tête le même gouvernement que du temps des apôtres. « Fidèle gardienne des dogmes, dit S. Vincent de Lérins, l'Eglise n'y change rien, elle n'y retranche rien, elle évite également de supprimer le nécessaire ou d'introduire le superflu. Son grand axiome est : « *Nihil innovetur nisi quod traditum est*, ne rien innover, mais conserver précieusement la tradition qui lui est venue des apôtres. »

Sans doute, l'Eglise définit de temps en temps certains articles de foi. C'est ainsi qu'en 1854 elle définit le dogme de l'Immaculée-Conception, et en 1870 celui de l'infailibilité pontificale. Mais en définissant ces vérités, elle n'a pas la prétention d'imposer aux fidèles de nouveaux dogmes, elle ne fait que mettre en lumière des vérités déjà contenues dans le dépôt de la révélation.

* *

Saluons donc avec amour notre sainte Mère l'Eglise romaine. Elle seule est la véritable Eglise de Jésus-Christ, car elle seule possède les quatre caractères dont il a voulu que soit marquée son Eglise, les quatre signes divins qui doivent distinguer à jamais celle-ci des Eglises fausses, et la faire reconnaître par toutes les générations

comme l'unique arche du salut. Heureux sommes-nous d'être dans cette arche ! Plus heureux encore serons-nous si nous y persévérons dans une obéissance parfaite à toutes les volontés du divin nautonnier ! Nous arriverons sûrement au port de la bienheureuse éternité. C'est la grâce que je demande à Dieu et pour vous et pour moi. Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DE N.-D. DU MONT-CARMEL

LE SAINT SCAPULAIRE

Mes frères,

Il faudrait des volumes pour raconter les prodiges opérés dans le cours des âges par la vertu du scapulaire de Notre-Dame du Mont-Carmel. Grâces temporelles et faveurs spirituelles ne se comptent plus. Ce n'est qu'au ciel qu'on en pourra lire la complète et merveilleuse histoire.

Aujourd'hui, pour ranimer votre confiance, je voudrais seulement vous dire quelques mots sur l'origine du saint scapulaire.

I

C'est à un saint religieux de l'Ordre des Carmes, un anglais nommé Simon Stock et qui vécut au *xiii^e* siècle, qu'est due la pieuse institution du scapulaire. Dès l'âge de douze ans, renonçant au monde et à ses vanités, Simon s'était retiré dans le désert au sein d'une forêt, où il vécut pendant vingt ans dans le tronc caverneux d'un vieux chêne. Là, il priaît continuellement et mortifiait son corps par le jeûne et par toutes sortes d'austérités ; il ne buvait que de l'eau et ne mangeait que des herbes, des racines ou des fruits sauvages.

Il avait surtout une dévotion extraordinaire envers la Sainte Vierge ; il ne respirait que sa gloire. Souvent il demandait à cette Mère de miséricorde de lui faire connaître un nouveau moyen de l'honorer et d'obtenir ses faveurs. Il fut enfin exaucé.

Un jour, pendant qu'il était en oraison, la Sainte Vierge lui apparut, environnée d'une troupe d'anges et tenant en ses mains un scapulaire qu'elle lui présenta en lui disant : « Recevez, cher fils, le scapulaire que je vous donne, comme un gage de ma bienveillance et de ma protection, comme un signe de salut et une sauvegarde dans les dangers ; quiconque le portera pieusement et saintement jusqu'à la mort, obtiendra par mon intercession de mourir en état de grâce et ne souffrira point les feux de l'enfer. »

A peine cette pieuse institution fut-elle connue, que les personnes les plus distinguées s'empresèrent d'y entrer. S. Louis, roi de France, Edouard, roi d'Angleterre, Ferdinand, empereur d'Allemagne, les rois d'Espagne et de Portugal et un grand nombre d'autres princes et de princesses se firent une gloire de recevoir et de porter le saint scapulaire.

Mais ce qui contribua surtout à répandre cette dévotion, ce furent les prodiges éclatants opérés par la vertu de ce saint habit. Un des plus signalés fut celui qui arriva au siège de Montpellier. Un soldat reçut un coup de mousquet en pleine poitrine, mais la balle, après avoir percé ses habits, s'aplatit sur son scapulaire et s'arrêta sans lui faire aucun mal. Louis XIII, qui se trouvait présent, fut lui-même témoin du prodige, et il s'empressa de prendre le saint vêtement dont il venait de voir un effet si surprenant.

Depuis lors, le saint scapulaire s'est répandu dans le monde entier, et il est peu de vrais chrétiens qui ne tiennent à le porter comme un signe de leur dévotion à Marie et un gage de sa protection.

II

Mais, direz-vous peut-être, l'apparition de la T. S. Vierge à S. Simon Stock est-elle bien authentique ? La révélation de la grande promesse du scapulaire, est-elle historiquement certaine ? — Je vous réponds : Oui ; les documents le prouvent ; des hommes d'une grande autorité en ces matières l'affirment ; la tradition de plusieurs siècles l'atteste.

1. *Les documents*. — Le premier document auquel nous en appelons est une relation écrite par le Père Pierre Swanynghon, un Carme anglais lui aussi, ami, confesseur et secrétaire de S. Simon. Cette pièce fut déposée dans les archives du couvent des Carmes de Bordeaux, où elle resta jusque vers le milieu du *xvii^e* siècle, c'est-à-dire jusqu'à l'époque où quelques esprits chagrins (Gallicans et autres ennemis de l'Eglise) s'insurgèrent, avec une extrême violence, contre la doctrine du scapulaire. Pour mettre fin à cette tempête que l'enfer semblait avoir déchaînée, le Prieur du couvent de Bordeaux, le P. Jean Chéron, produisit et fit imprimer la relation de Swanynghon.

Un autre document, dont une copie officiellement authentiquée se trouve à la Bibliothèque Vaticane, relate l'apparition dans les mêmes termes que l'écrit précédent. Cette pièce date de la fin du *xiii^e* siècle ou du commencement du *xiv^e* ; elle a dû, par conséquent, être écrite du vivant du secrétaire de S. Simon.

2. *Les autorités*. — Le bollandiste Papebrock s'est spécialement occupé de la question. Ce savant historien, qui d'abord s'était rangé ou semblait s'être rangé à l'avis des détracteurs du saint scapulaire, avouait en finissant la controverse : « Jamais je n'ai rejeté le témoignage de Swanynghon touchant la vision de S. Simon Stock. Au contraire, j'ai toujours cru à son authenticité. » Et il ajoutait que l'on ne peut sans mauvaise foi révoquer en doute la solidité de la dévotion au scapulaire, ni les grâces et les privilèges dont elle a été enrichie et les merveilles que le ciel a multipliées en sa faveur.

Entendons maintenant le témoignage d'un saint et savant pape, Benoît XIV. « Nous croyons la vision véritable, dit-il dans son *Traité des*

fêtes de la T. S. Vierge, et nous pensons que tous doivent la tenir pour telle. Elle est, en effet, exactement rapportée par Swanyngton qui était l'ami et le secrétaire de S. Simon et qui nous dit avoir entendu le récit de la propre bouche du saint : « Cette vision, je l'écrivis, bien qu'indigne, sous la dictée de l'homme de Dieu. »

Parmi les offices récemment accordés à l'Angleterre par Léon XIII se trouve l'office de S. Simon Stock ¹. Le 16 mai, dans chaque église d'Angleterre, on dit la messe en l'honneur du Saint, et chaque prêtre, d'un bout à l'autre du pays, récite son office. La collecte de la messe et les leçons des matines sont approuvées, sanctionnées par le Chef de l'Eglise. Or, si jamais il y eut un Pape dont la sage et prudente modération fut lente à admettre dans les actes officiels se rapportant à l'histoire ecclésiastique quoi que ce soit de peu fondé, ce fut bien Léon XIII. S'il y eut jamais un zélé promoteur des investigations historiques, c'est bien encore assurément Léon XIII. Même les non-catholiques reconnaissent et admirent sa sagesse, son jugement si pondéré, sa haute culture scientifique, son diagnostic historique.

Or, dans les leçons de l'office, la vision est rapportée telle qu'elle l'a été par Swanyngton. Léon XIII faisant insérer officiellement le merveilleux récit dans le Bréviaire, voilà qui est suggestif.

A ces trois autorités, nous pourrions joindre les noms et les ouvrages d'une pléiade de docteurs éminents, de professeurs d'Universités, de membres illustres des divers Ordres religieux qui défendirent, avec autant de science que d'énergie, les privilèges du scapulaire du Carmel et qui, par conséquent, ont témoigné de leur foi en l'authenticité de la vision.

Nous pourrions citer encore la liste des Papes qui ont approuvé, loué et pratiqué la dévotion au saint scapulaire. « Aucune confrérie, dit le cardinal Vaughan, n'a jamais reçu un plus grand nombre d'approbations de la part des Souverains Pontifes que celle du scapulaire. Dix-neuf Papes l'ont confirmée et approuvée. On compte quelque quarante bulles ou rescrits en sa faveur. Nombre de Papes ont été membres de la Confrérie. Les Bénédictins, les Dominicains, les Franciscains, les Jésuites se sont unis aux Carmes pour la défendre et la propager. Lorsque la dévotion fut attaquée en 1609, le P. Acquaviva, général des Jésuites, s'en fit non seulement le champion, mais il exprima le désir que tous les membres de la Compagnie prissent le scapulaire et le recommandassent comme une des dévotions les plus agréables à la Sainte Vierge et les plus avantageuses aux fidèles. »

Or, la vision de S. Simon Stock est l'unique point de départ de cette dévotion.

3. La tradition. — Les efforts des illustres champions du scapulaire furent couronnés d'un plus consolant succès ; la dévotion qu'ils défendaient, déjà fort répandue, s'étendit encore davantage ; les Papes l'enrichirent d'importantes indulgences ; des faits prodigieux ne cessèrent de la confirmer. Alors comme aujourd'hui, il nous est facile de nous en convaincre, le scapulaire est non seulement cher aux fidèles, mais leur confiance en lui est sans limites ; ils le regardent comme un don de Marie. Les évêques le recommandent à leurs peuples, les missionnaires le prêchent, les prêtres expliquent ses privilèges, les catéchistes le font connaître aux enfants confiés à leurs soins ; tous et chacun racontent de même son histoire ; tous et chacun professent et inculquent leur absolue confiance en sa céleste origine ; tous et chacun confirment, au nom de leur propre expérience, la vérité de la grande promesse qui assure une bonne mort à quiconque est revêtu de ce saint habit ; tous et chacun attestent que tôt ou tard le pécheur endurci perd ou quitte son scapulaire.

Et toute cette tradition se baserait sur un document frauduleux fabriqué de toutes pièces par un moine menteur et faussaire ?...

Ce document, on n'a cessé de le citer, les Papes l'ont approuvé, les Congrégations romaines l'ont sanctionné, il est popularisé chez les fidèles par des milliers d'écrits et de prédications ; et ce document ne serait que le produit d'une grossière imposture ? Allons donc !...

La conclusion se dégage d'elle-même de toute cette démonstration. Oui, le scapulaire ne peut qu'avoir une origine céleste. Oui, Marie s'est manifestée à son serviteur S. Simon Stock. Oui, les merveilleuses promesses que ce Saint nous affirme avoir reçues de sa bouche, sont d'une authenticité si solidement établie qu'il faut, selon Benoît XIV, être de mauvaise foi pour oser en douter.

* *

Le martyr Théophane Vénard a écrit qu'un de ses catéchistes rencontra deux fois un tigre royal, qui avait déjà dévoré deux jeunes filles, et qu'il échappa miraculeusement au danger en attachant son scapulaire au bout de son bâton de voyage.

Mes frères, si nous avons le bonheur de porter cette sainte livrée de la Vierge, gardons-nous de jamais la quitter ; traitons-la avec le respect qu'elle mérite ; accordons-lui la confiance dont Marie est digne par sa puissance et ses promesses. Encore que nous ne soyons obligés à aucune prière spéciale, ne manquons pas de réciter chaque jour quelque prière en l'honneur de Marie. Témoignons notre foi au scapulaire par quelque pratique, ne fût-ce que de le baiser pieusement matin et soir, lui ou la médaille qui le remplace, en adressant une invocation à la T. S. Vierge.

Si jusqu'à présent nous ne l'avons pas porté, hâtons-nous de nous faire agréger à une si précieuse confrérie. Emprisonnons-nous de placer sur notre poitrine la puissante égide, afin de participer aux faveurs qu'elle procure.

¹ La fête de S. Simon Stock se célébra à Bordeaux, par concession du pape Nicolas III, dès la fin du XIII^e siècle, donc quelques années à peine après la mort du serviteur de Dieu. L'office du saint, tel qu'il se trouve aujourd'hui dans le Bréviaire carmélitain, fut d'abord en usage à Bordeaux en 1435. Plus tard, il fut approuvé par Rome et concédé à tout l'Ordre du Carmel.

Nous n'aurons sans doute jamais à nous défendre contre la dent des bêtes féroces ; mais toute notre vie nous avons à craindre les morsures du démon, notre éternel ennemi. Le scapulaire nous en préservera. Et ainsi, après nous avoir aidés à bien vivre, il nous aidera à bien mourir. Ainsi soit-il.

ALLOCUTIONS MENSUELLES A LA L. P. D. F. SUR LE RÈGNE SOCIAL DU CHRIST

X

LE CHRIST ROI DES NATIONS

Et dabo tibi gentes hæreditatem tuam.

Je te donnerai les nations en héritage. (Ps., II, 8).

Mesdames,

La nature même fait aux hommes une loi de se grouper en familles et en sociétés. Toutes deux prêtent à l'individu un appui matériel, intellectuel, moral et spirituel. Nous le savons.

Mais la Société revêt un double aspect suivant qu'on la considère, comme nous l'avons fait, dans les rapports d'égalité de ses membres entre eux, ou dans leurs rapports de subordination à l'autorité qui les gouverne.

Envisagée sous ce deuxième aspect, la société des hommes constitue la Nation, et la Nation elle-même avec son gouvernement constitue l'Etat, fait de gouvernants et de gouvernés, de chefs et de subordonnés, du prince et du peuple. Les uns et les autres trouveront-ils en eux-mêmes leur raison d'être réciproque, le fondement de leurs droits et de leurs devoirs ? La Nation a-t-elle en soi une indépendance souveraine qui l'affranchisse de toute tutelle, non seulement d'autres nations, ses égales, mais de la tutelle même de Dieu ?

En d'autres termes, Dieu doit-il y trouver place, et Jésus-Christ doit-il en être le Roi ? — Oui, conformément à la doctrine de l'Eglise, nous devons croire que le Christ, Homme-Dieu, déjà Roi de l'individu, de la famille et de la société, est aussi, et doit être le *Roi des nations*.

Nous nous bornerons à tirer notre démonstration de l'origine divine des deux éléments essentiels à tout Etat organisé, l'autorité et les lois. Les immortelles Encycliques sociales du grand Pape Léon XIII nous y aideront grandement, et nous ne craignons pas de les citer. C'est le plus magnifique commentaire qui soit du mot du Psalmiste : « Je te donnerai les Nations en héritage. »

En résumé, Jésus-Christ doit être Roi dans l'Etat parce que dans tout Etat, 1^o l'autorité ne vient que de Dieu, et 2^o les lois n'ont de valeur que par lui.

I

L'autorité d'abord. « Toute puissance, en effet, vient de Dieu. »

Il n'a pas manqué d'autres théories pour mettre à la base des Etats, comme nous l'avons vu faire à

celle de la Société, d'autres fondements : théories absolutistes des juristes, théories démocratiques de Jean-Jacques Rousseau, théories socialistes de Karl Marx ou communistes de Lénine. Théories, en deux mots, de la force ou du nombre.

Selon que l'une ou l'autre prédominait, les régimes politiques et les formes de gouvernement se sont succédé dans l'histoire des peuples. Régimes familial et patriarcal, aristocratique et féodal, despotique ou royal, impérialiste ou dictatorial, démocratique ou populaire, ici ou là, révolutionnaire ou bolchéviste, ont tour à tour courbé les fronts sous leur houlette ou leur épée. Dieu voulut laisser chaque peuple libre de se donner le régime politique de son choix, celui qu'il croit le plus en rapport avec son développement, son besoin d'indépendance ou de direction, sa culture et sa civilisation, celui qui s'adapte le mieux à son génie propre, à ses traditions, à ses coutumes. Même en chaque peuple, sous réserve de respecter le gouvernement de fait légitimement exercé, chaque individu garde le droit de préférer un autre régime à celui qu'il subit.

Les occasions n'ont pas manqué aux Papes de rappeler cette doctrine. Tout récemment, en de bien pénibles circonstances, Pie XI le disait encore en précisant les droits de certains de ses fils en révolte.

Mais, au-dessus des formes de gouvernement, plane l'idée plus haute de l'autorité qu'elles incarnent. Souveraine en toutes, elle n'est liée exclusivement à aucune, et pour toutes, et chez toutes, le chrétien doit admettre que l'autorité vient de Dieu.

Si la force et la conquête sont parfois à l'origine d'une souveraineté, si le nombre et l'élection interviennent dans les modes de transmission du pouvoir ou les formes contingentes qu'il revêt, si le peuple en désigne les dépositaires, ce ne sont là que désignations et modalités accidentelles, et non les sources de l'autorité. La variété même de ces modes, dans les diverses nations, montre à l'évidence le caractère humain de leur origine.

Il en est tout autrement de l'autorité. Comme nulle société ne saurait exister sans un chef suprême qui imprime à chacun une même impulsion efficace vers un but commun, une autorité est nécessaire à ce chef pour diriger ses sujets vers ce but. Il en résulte que cette autorité, aussi bien que la société, procède de la nature et par suite à Dieu pour auteur.

Ce raisonnement de Léon XIII dans l'Encyclique *Immortale Dei* se trouve confirmé avec évidence dans les Saintes Lettres et dans les monuments de l'antiquité chrétienne. Le même Pape les invoque dans l'Encyclique *Diuturnum*. Tels ces passages de l'Ancien Testament : « C'est par moi que règnent les rois, par moi que les souverains commandent, que les arbitres des peuples rendent la justice. » (Prov., VIII, 15). Et ailleurs : « C'est Dieu qui a préposé un chef au gouvernement de chaque nation. » (Eccl., XVII, 14).

Et dans l'Evangile, quand le gouverneur romain se vante devant Notre-Seigneur du pouvoir qu'il a de l'acquitter ou de le condamner, le Sauveur lui répond : « Tu n'aurais sur moi aucune puissance »

si celle que tu possèdes ne t'avait été donnée d'en-haut. » (Jo., xix, 11). S. Augustin expliquant ce passage s'écrie : « Apprenons ici de la bouche du Maître ce qu'il enseigne ailleurs par ses apôtres. » Et en effet la doctrine de Jésus-Christ trouve un écho fidèle dans leur prédication. On connaît l'enseignement sublime et décisif que S. Paul donnait aux Romains, bien qu'ils fussent soumis à des empereurs païens : « Il n'y a de pouvoir que celui qui vient de Dieu. » D'où l'Apôtre déduit comme une conséquence, que le souverain est le ministre de Dieu. (Rom., xiii, 4).

On doit conclure avec S. Augustin : « N'accordons à personne le droit de donner la souveraineté et l'empire, sinon au seul vrai Dieu. »

En réalité, quelle légitimité, quelle force, quelle stabilité peuvent découler de toute autre source du pouvoir ? Pourquoi respecter à jamais ce que le nombre ou la force ont fondé ? Conquête, usurpation, élection, plébiscite peuvent défaire ce qu'ils ont fait, si quelque principe supérieur ne les domine en leur laissant leur rôle secondaire de désignation ou de modalité. Rien ne peut empêcher quelque autre prétendant, usurpateur ou plébiscitaire, de se substituer, s'il le peut, au premier occupant. Si tout pouvoir vient du peuple et si, par suite, l'autorité n'appartient à ceux qui l'exercent au titre de mandat populaire, la volonté du peuple peut toujours retirer à ses mandataires la puissance qu'elle leur a déléguée, même avant l'expiration de leur mandat, et par pur caprice des foules. Bien plus, n'est-ce pas donner un stimulant perpétuel aux passions populaires qu'on verra croître chaque jour en audace et préparer la ruine publique en frayant la voie aux conspirations secrètes et aux séditions ouvertes ?

Ceux qui voient dans le consentement mutuel d'un contrat social le fondement de l'autorité, ne lui assurent pas une base plus solide que l'aveugle volonté populaire ou la sotte loi du nombre. « Chaque particulier, disent-ils, a cédé de son droit et tous se sont volontairement placés sous la puissance de celui qui concentre tous les droits individuels. » — Ils ne voient pas que la nature a précédé leur contrat et que c'est d'elle qu'ils tiennent de vivre en société. « Le pacte dont on se prévaut, dit encore Léon XIII, est une invention et une chimère, et fût-il réel, il ne donnerait jamais à la souveraineté politique la mesure de force, de dignité, de stabilité que réclament et la sûreté de l'Etat et les intérêts des citoyens. Le pouvoir n'aura cet éclat et cette solidité qu'autant que Dieu apparaîtra comme la source sacrée et auguste d'où il émane. »

Quelle grandeur et quelle force, en effet, « tout pouvoir qui vient de Dieu » n'en retire-t-il pas ! En le rappelant au prince comme aux sujets, aux gouvernants comme aux gouvernés, la grande voix de la conscience s'impose aux uns comme aux autres pour leur dicter leurs devoirs mutuels et refréner leurs passions. Comment les chefs d'Etat ne sont-ils pas les premiers à en convenir et ne sont-ils pas plus avisés pour pénétrer leurs peuples d'une si haute et si bienfaisante doctrine ! Ne semble-t-il pas qu'ils s'assureraient ainsi à eux-mêmes le paci-

fique exercice de leur autorité et à leurs sujets une facile obéissance dans la concorde et la paix ?

Nous en sommes loin, hélas ! d'autant que, s'ils ne veulent pas reconnaître en Dieu la source de leur autorité, ils ne cherchent pas davantage à subordonner leurs lois à ses lois. Trop souvent, au contraire, ils ne les promulguent, hélas ! que pour attaquer directement ses droits.

II

Toute loi humaine cependant prend en Dieu sa première source, sa force obligatoire la plus efficace et sa dernière sanction.

Qu'est-ce donc au fond que la loi, sinon l'obligation qu'impose à l'homme la raison, de prendre tels moyens pour atteindre sa fin ? Mais qui donc dicte à la raison ces moyens, ou, mieux encore, qui donc à ces moyens donna leur efficacité et les ordonna à leur fin ? Seule, en somme, la nature subordonna nativement les choses les unes aux autres, et fit que les unes sortissent des autres, et que telle cause produisit tel effet. Mais qui donc encore mit en la nature cette harmonieuse ordonnance qui de tels principes conduit à tels effets ?

Que l'on ne réduise pas cette résonance mutuelle au monde des choses matérielles. Elle s'étend aux êtres animés comme aux inanimés, aux créatures raisonnables comme aux irraisonnables, aux esprits comme aux corps. Et si l'on veut encore que chez les créatures raisonnables, la liberté affranchisse l'esprit de dépendances fatales, qui donc peut leur imposer tel but à atteindre plutôt que tel autre de leur choix, ou, pour arriver au but, qui donc rendit tel moyen efficace et sûr, et tel autre, trompeur et stérile ?

Qui donc aussi donna en privilège spécial le libre arbitre à l'homme et, le donnant, put garder sur lui quelque empire ? Qui donc peut le contraindre, puisqu'il est libre, à viser tel but, telle fin dernière, et, pour l'atteindre, à suivre telle voie plutôt que telle autre ?

Toutes ces questions resteraient insolubles si l'on ne pouvait, si l'on ne voulait répondre à toutes : C'est DIEU. Dieu, la cause première et la fin dernière de l'homme, comme de toute créature ici-bas ; Dieu, le premier moteur de ces réactions et résonances des corps et des âmes ; Dieu, le guide de l'une à l'autre, la voie du point de départ au but ; Dieu, enfin, le souverain Législateur des lois physiques comme des lois morales, comme il en sera le Juge ultime et la Sanction suprême.

Après ces réflexions, il nous est facile de rappeler, si je puis dire, la hiérarchie des lois en ce monde et leur division. Au-dessus de tout, Dieu avec ses lois divines : loi naturelle, gravée dans la nature des choses ou dans le cœur humain ; loi positive, oralement promulguée dès le Paradis terrestre, ou par écrit sur les tables de pierre du Sinaï, plus tard, dans le Sermon sur la montagne ou sur tous les chemins de la Judée et de la Galilée.

Au-dessous, les lois humaines, religieuses ou civiles. Mais pourquoi donc ces lois nouvelles ? L'homme, prêtre ou roi, osera-t-il élever la voix quand le

Maître du monde, quand le Verbe de Dieu lui-même a parlé ?

C'est que les lois divines se sont bornées aux principes très universels fondés sur la nature humaine, et comme telles sont applicables à tous les hommes de manière immuable. Mais la généralité même de ces principes laisse un vaste champ ouvert à des différences de moyens et de buts immédiats réclamés par les conditions diverses de temps, de lieu, de climats, de milieux dans lesquels les races diverses, les nations, les tribus, les familles, les professions doivent se développer, vivre et agir.

De là un nouveau besoin pour la liberté humaine, dans sa faiblesse native, de recevoir des directions particulières en rapport avec sa situation, pour ne pas agir contre la raison et contre son bien.

Ces directions, érigées en lois, enseigne l'Encyclique *Libertas*, « ne procèdent qu'indirectement du droit naturel. Elles ont pour but de préciser les points divers sur lesquels la nature ne s'était prononcée que d'une manière vague et générale. Par exemple, la nature ordonne aux citoyens de contribuer par leur travail à la tranquillité et à la prospérité publiques ; dans quelles mesures, dans quelles conditions, sur quels objets, c'est ce qu'établit la sagesse des hommes et non la nature. »

Ainsi survient la loi humaine du Pontife ou du Prince, dans le domaine spirituel ou temporel, comme l'expression d'une raison et d'une sagesse supérieures à celles de chacun, pour prononcer sur les moyens de procurer le bien commun dont chacun bénéficiera pour son propre bien et sa propre fin.

Ainsi se légitime dans les chefs d'Etat le pouvoir de faire des lois dans les limites de leur domaine et de leur but. En leur déléguant sa puissance, Dieu dut leur donner ce pouvoir avec celui de juger de l'exécution de leurs lois et d'y mettre quelque sanction. Mais il ne pouvait, dans son absolue souveraineté, renoncer à ses propres droits en les déléguant à l'homme. La délégation n'est point une abdication et elle ne confère ni l'indépendance, ni l'autonomie, encore moins un droit de schisme ou de révolte.

Les chefs et les pasteurs des peuples doivent s'en souvenir. En édictant leurs lois comme en exerçant leur puissance, ils restent sous l'étroite dépendance du Roi des rois ; de même, les lois humaines restent sous la dépendance des lois divines au point de perdre toute force si elles cessent de prendre en elles leur point d'appui. « Les prescriptions de la raison humaine, dit encore Léon XIII, ne sauraient avoir force de loi, si elles n'étaient l'organe et l'interprète d'une raison plus haute à laquelle notre esprit et notre liberté doivent obéissance, » celle de Dieu. Qu'elles soient en désaccord avec elle, toute force leur est retirée.

Que sera-ce si le désaccord se tourne en révolte, si elles-mêmes agissent en rebelles ? Elles ne devraient alors trouver en leurs sujets que révolte et résistance, car « il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes. »

De fait, où puiseraient-elles le droit et le moyen d'obliger, si ce n'était en Dieu, dans la conscience qui en relève directement, dans les sanctions divines que nul ne peut se flatter de braver ? Les gendarmes,

la prison, la violence, la torture, la mort même laissent les âmes libres de braver les tyrans.

Avons-nous assez prouvé que les lois de l'Etat n'ont de valeur que par Dieu ? Mais, en le démontrant, n'avons-nous pas trop oublié la Royauté du Christ ?

Non ! deux mots y suffiront : il est le Fils et le Verbe de Dieu. — Il est le Fils de Dieu. Toute la puissance qui vient de Dieu, vient aux chefs des nations par son Fils auquel il les donna toutes en héritage. « Pourquoi les Nations en frémissaient-elles ? Pourquoi les rois de la terre se soulevaient-ils et complotaient-ils contre Iahveh et son Christ ? » (Ps., II, 1). — Il est le Verbe de Dieu. C'est lui qui promulgua sa Loi, la Loi nouvelle après la Loi ancienne qu'il n'abolit pas, mais qu'il compléta : « Je ne suis pas venu la dissoudre, mais la perfectionner. »

* *

Saluons-le donc, comme aux veilles de Noël, Roi des Nations, pour le consoler des révoltes des peuples ou de leurs chefs.

Il n'en est que trop, hélas ! et notre France en premier lieu, qui provoquent chez ceux qui l'aiment les exclamations indignées du Psalmiste : « Pourquoi donc les peuples complotent-ils et pourquoi les Princes se dressent-ils contre lui ? » Ces révoltes et ces apostasies valent la peine que nous les exposions à part, afin de ranimer notre propre fidélité et de chercher, pour notre petite part, à y porter remède. Nous y reviendrons.

En attendant, redisons comme un souhait et comme une prière les grandes antiennes de Noël : « O ROI DES NATIONS, soyez désiré par elles, puisque vous en êtes la pierre angulaire qui peut en unifier tous les éléments ! O LÉGISLATEUR souverain, soyez leur attente pour être leur Sauveur. Oui, venez, ô Seigneur, venez pour les sauver ! » Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE DE SAINTE VÉRONIQUE GIULIANI

(9 juillet)

LA COPIE FIDÈLE DU DIVIN RÉDEMPTEUR

Portemus et imaginem cœlestis.
Portons l'image de l'homme céleste.
(I Cor., xv, 49).

Le Christ, Fils de Dieu, est le type auquel doivent être conformes tous les élus. Les justes de l'ancienne Loi, en mettant en relief par leurs actes les traits caractéristiques du Messie, en sont devenus la figure prophétique. Les saints de la Loi évangélique ont fait revivre en leur personne le même Christ, dont ils ont reproduit les vertus. C'est dans la splendeur de ce brillant cortège que nous avons à étudier une des copies les plus fidèles du divin Modèle, sainte Véronique Giuliani.

Si tous les saints de la nouvelle alliance se sont appliqués à l'imitation de Jésus-Christ, chacun d'eux s'est efforcé de cultiver avec un soin plus particulier l'une ou l'autre vertu. Dernièrement, nous admirions S. Antoine de Padoue, exhalant le suave parfum

lis de Nazareth et, comme le Sauveur, s'élançant avec la puissance de la tige du Liban, dans les labours de la vie évangélique. Quelle sera pour notre héroïne la caractéristique qui permettra de dire qu'entre toutes les filles d'Eve elle approche de plus près du Dieu de toute perfection ?

Ses panégyristes ont répondu qu'elle était éminente en toutes vertus ; aussi est-ce moins dans la pratique de telle ou telle vertu plus spéciale qu'elle est une copie conforme au modèle qui lui est montré sur le mont du Calvaire, que dans l'ensemble de toutes et de chacune. La raison de cette plénitude de vie surnaturelle, c'est qu'elle doit être la copie du divin Rédempteur, devenant, en lui et par lui, co-rédemptrice. *Portantes imaginem celestis*. La parole est pleinement vraie sur ses lèvres : « Je porte l'image de l'Homme céleste, » j'en suis l'image vivante.

C'est sur la croix que N.-S. Jésus-Christ a consommé l'œuvre de la Rédemption ; l'oblation commença dès son entrée dans la vie, et se poursuivit pendant les longues années de sa vie cachée à Nazareth. Avant que ne vienne l'heure des ténèbres, le divin Maître doit remplir le message qui lui a été confié par le Père céleste, puisqu'il est le Messie ; il s'en acquittera, au cours de sa vie publique, en évangélisant la Judée. Toutefois, le dernier mot de l'Incarnation c'est la réparation des maux causés par le péché ; Jésus doit être l'hostie pour les péchés ; il consommera son sacrifice sur la croix, au Golgotha.

Voilà le type primordial ; que sera l'exemplaire ? Voilà le modèle ; que sera la copie ? Par sa vocation séraphique, par sa vie religieuse, par les phénomènes de sa vie mystique, sainte Véronique Giuliani fera revivre la divine Victime. Pour elle aussi, l'oblation commence dès ses premières années. Sa vie religieuse est la justification du message du Verbe Incarné. Les charismes dont elle sera enrichie la révéleront ne faisant qu'un avec le divin Rédempteur, dans la consommation de l'holocauste expiatoire.

L'observation en a été faite ¹ : s'il est une chose qui puisse surprendre, c'est l'atmosphère de silence qui paraît envelopper la sainte. Prévenue de grâces sans nombre, enrichie de bienfaits insignes, elle reste peu connue. C'est un devoir de lui assigner, dans l'hagiographie franciscaine, la place qui lui convient ².

¹ P. DESIRÉ DES PLANCHES, O. M. C., ex-Provincial, *La Passion renouvelée, ou Sainte Véronique Giuliani*, p. 5-6. Cette étude est une œuvre de sincérité ; c'est le chant d'un barde enthousiasmé de son sujet. Les humbles, dont parle l'Evangile, trouveront dans ce livre un aliment sain pour leur piété ; les doctes pourront y admirer la belle tenue littéraire et la rare élévation de pensée ; ils devront y reconnaître une lecture consciencieuse du *Diario* de la Sainte et des actes du procès de canonisation. Le *Diario* a été publié, en majeure partie, sous le titre : *Un tesoro nascosto ossia Diario di S. Veronica Giuliani in Cella di Castello scritto da lei medesima, pubblicato e corredato di note dal P. Pietro Pizzicardi*. On peut donc contrôler le récit de l'auteur, lequel d'ailleurs appelle de ses vœux un ouvrage plus étendu, où les discussions d'ordre critique trouveront leur place, et où il sera donné satisfaction aux exigences de l'école historique (cf. p. 8) — L'ouvrage, in-12 de 304 p., est en vente à Paris, Librairie St-François.

² Il semble que, de nos jours, les princes de l'école mystique aient à cœur de faire connaître la grande mystique de la Réforme capucine. M. l'abbé A. Saudreau a écrit à l'auteur de *La Passion renouvelée* : « Puisque vous avez lu

I. — Sa vocation séraphique rappelle l'oblation du Christ en sa vie cachée

Les victimes de l'ancienne Loi devaient être sans tache ; elles étaient les ombres figuratives de la grande Victime d'expiation. Telle sera pareillement notre pieuse Véronique.

Il est à remarquer qu'en daignant prendre la nature humaine, le Christ voulut être d'extraction royale ; son ancêtre, le Roi-Psalmiste, avait chanté les splendeurs du plus beau des enfants des hommes. Il semble pareillement que le ciel se soit complu à prodiguer à notre sainte tous les biens que convoitent les humains : la distinction du rang ; son père deviendra surintendant des finances du duché de Parme ; les trésors de la fortune et l'éclat d'une beauté radieuse lui susciteront de nombreux admirateurs ; mais, dans la fleur de ses dix-sept avrils, elle sacrifiera tout au Dieu d'amour.

Née le 27 décembre 1660, elle reçut au saint baptême le nom d'Orsolla, Ursule. Un mot résume sa pieuse enfance, c'est celui de S. Luc au sujet de l'Enfant-Dieu : « *Puer crescebat et confortabatur plenus sapientia, et gratia Dei erat in illo*. L'enfant croissait et se fortifiait. La grâce de Dieu était en lui. » Véritable ange céleste, cette enfant de bénédiction est toujours gracieuse ; elle semble ignorer les caprices de l'âge ; ni pleurs, ni cris n'altèrent la sérénité de l'atmosphère de son berceau. On peut déjà pressentir que sa voie sera la voie royale de la croix ; les jours consacrés par la piété à la pénitence, on la voit détourner la tête du sein maternel ; ses lèvres se refusent à absorber la moindre goutte de lait, comme si elle avait déjà murmuré en son cœur la prière du Verbe Incarné à son entrée dans la vie : « Père, vous n'avez plus voulu d'holocauste, me voici pour être la grande hostie d'expiation. »

L'enfant n'a que cinq mois qu'on la voit se dégaizer des bras de sa mère. Où va-t-elle ?... D'un pas assuré, elle se dirige vers un tableau qui représente la T. S. Trinité, et c'est le jour même de la fête de la T. S. Trinité. Vivement elle s'est mise à genoux ; on la croirait dans l'attitude de l'extase. Quelques mois plus tard, devant un marchand fraudeur, sa bouche s'ouvre pour réclamer : « Faites justice, Dieu nous voit ! » C'est à l'âge de trois ans qu'elle assiste à la sainte messe pour la première fois ; à l'élévation elle laisse échapper un cri de joie : l'Enfant Jésus vient de lui apparaître rayonnant de gloire.

A s'en tenir aux termes du journal dans lequel elle consigna les souvenirs de sa première enfance, il faut conclure qu'elle vécut dans une intimité incroyable avec l'Enfant-Dieu. La voici au jardin, Jésus est devant ses yeux, il a prononcé ces paroles : « Je suis la fleur, » et il a disparu. La voilà qui se met à sa recherche. Contemplons-la devant l'image de la divine Mère, entendons-la clamer sa requête : « Donnez-moi votre enfant ! » D'autres

mon *Etat mystique* (2^e éd.), vous avez vu que je cite volontiers cette très grande sainte. Je l'ai citée aussi dans les dernières éditions de mes *Degrés de la vie spirituelle*. Je partage tout à fait votre admiration pour cette grande mystique. » (Lettre du 28 mai 1923).

fois le colloque s'engage avec l'Emmanuel : « Je suis tout à vous ; vous êtes tout à moi » ; Jésus de répondre : « Je suis tout pour toi et toi tu es tout pour moi. » La Vierge Marie avait ouï le vieillard Siméon lui annoncer le rôle qu'elle aurait dans le drame du Calvaire ; c'est elle qui révèle à Orsolla les mystères de l'avenir : « Mon Fils, a-t-elle dit, t'aime d'un amour inconcevable ; prépare-toi à lui appartenir pleinement ; il veut être ton époux. » Son époux, il le sera mais époux de sang. L'enfant n'a que huit ans, et prosternée devant l'image de Jésus crucifié, elle l'entend lui dire distinctement : « Je veux être ton époux et ton guide. » Désormais la croix l'attire et elle veut, comme Jésus, porter la croix sur ses épaules.

Les merveilles succèdent aux merveilles ; chacun peut comprendre que l'enfant qui voyait l'autel illuminé de splendeurs célestes et Jésus rayonnant dans l'hostie, n'était pas le jouet d'une exaltation malade : sa foi était éclairée. Au moment où le prêtre pénétrait, apportant le saint viatique, dans la chambre de la mère de notre sainte, celle-ci demande à communier. Sur la réponse du prêtre : « Je n'ai qu'une hostie, » elle a répliqué : « Qui vous empêche de la briser ? Est-ce que mon miroir brisé en deux ne reproduirait point ma figure deux fois ? » Avant de mourir, la pieuse mère avait assigné chacune des plaies du Sauveur à chacune de ses cinq filles ; à notre héroïne elle avait réservé la plaie du Cœur.

C'est au jour de la première communion, le 2 février 1670, que fut échangé le premier baiser de fidélité. Notre sainte se sentit embrasée et elle eut pleine conscience que Dieu prenait pleine possession de tout son être ; le souvenir qu'elle gardera de ces premières impressions de la grâce, sera celui de célestes fiançailles.

Impérieux est l'appel de Dieu. A mesure qu'elle grandit, la jeune fille se sent attirée vers le cloître ; elle comprend que c'est là seulement qu'elle pourra vraiment être crucifiée avec l'Amour crucifié. Deux de ses sœurs vont s'éloigner de la maison paternelle pour entrer dans le monastère des Clarisses de Mercatello. Quand donc sonnera pour elle-même l'heure du départ ?

Il fallait que la vocation de cette victime volontaire passât par le creuset de l'épreuve. Lorsque la brillante fille du sous-intendant des finances vit se multiplier les séductions préparées par l'amour égaré de son père, elle eut l'intelligence de l'avis qu'elle avait entendu jadis : « Guerre ! Guerre ! » Son père dut s'avouer vaincu, à la déclaration énergique de sa fille : « Mon époux est Jésus-Christ ; je n'en veux pas d'autre. »

Ce n'est point à dire que l'adolescente inexpérimentée n'ait connu, comme le séraphique Père, l'heure des frivolités et des illusions. Elle aussi rêvera d'être, pour la gloire du Christ, guerrière ; elle manie le fleuret à ravir ; elle aussi trouve quelque complaisance dans les fêtes mondaines, et plus tard elle déplorera ces heures de faiblesse !...

C'est par l'oraison que la sainte sortit victorieuse de toutes les embûches et parvint enfin à faire agréer

son entrée au couvent des religieuses Capucines de *Città di Castello*, où elle fit profession solennelle le 1^{er} novembre 1678. Elle avait reçu à la vêtue du saint habit le nom de Véronique.

Il n'en est pas du nom des élus comme de ceux qui sont créés par le caprice du hasard ; extraits des trésors de la sagesse de Dieu, ils expriment d'ordinaire les vues de prédestination du Seigneur. La pieuse femme qui, sur la voie du Calvaire, essuya le visage du Christ est connue dans l'histoire sous le nom de Véronique, dont l'étymologie grecque signifie « image, » parce que les traits du Sauveur restèrent imprimés sur son voile. Héritière du nom de sa devancière, notre nouvelle Véronique sera elle-même l'image de Jésus crucifié, *vera et unica*, la véritable, l'unique, a dit l'évêque qui lui imposa ce beau nom.

Réparer les injures faites à la sainteté du Nom de Dieu, en s'associant aux expiations de la Passion douloureuse, tel sera désormais le but de sa vie.

II. — *Sa vie religieuse justifie le message du Verbe Incarné*

Avant de consommer l'œuvre de la Rédemption sur l'arbre de la croix, le Verbe Incarné devait remplir un message ; Messie, il est envoyé par le Père céleste pour s'acquitter de sa mission d'évangéliste. Sainte Véronique sera associée à la grande expiation du Golgotha ; selon le langage de l'Apôtre, elle ajoutera à la Passion du Christ ses mérites personnels, contribuant ainsi à la rendre fructueuse. Le divin Maître lui a marqué toutefois qu'avant la consommation de son propre holocauste, elle aurait une mission spéciale à remplir. « Je t'ai élue, lui dit-il, pour de grandes œuvres, mais tu auras beaucoup à souffrir pour mon amour. »

Le Christ se prépara dans le désert à la vie évangélique, permettant, après son rude jeûne, à Satan d'approcher en tentateur de sa personne. Si, un jour, notre vaillante athlète doit pouvoir dire comme le Sauveur : « *Me oportet operari opera ejus*, Je dois accomplir les œuvres commandées par le Père céleste, » maintenant, au noviciat, elle doit connaître, elle aussi, l'épreuve de la tentation. Elle fut frappée en plein cœur lorsque la droiture de ses vœux fut mise en suspicion ; ne voulait-on point lui interdire l'ouverture d'âme avec son guide et père spirituel ? En vain, toutefois, le démon a-t-il déployé les ruses les plus infernales, en vain a-t-il essayé de l'effrayer, en vain a-t-il renversé sa victime, lui assénant des coups formidables ; Véronique sortit victorieuse de toutes ces luttes, et, après trois années de noviciat, elle pourra s'écrier : « Le désir de souffrir se ranimait en moi à chaque fête, comme aussi ma volonté était d'aimer le Seigneur de plus en plus. »

Telle sera la vie de la fervente Capucine que, par ses œuvres et ses vertus, elle sera la justification du message du Verbe Incarné.

Avant toutes choses, le Christ est venu révéler aux hommes la réalité de l'au-delà. Sans doute, la raison peut démontrer et démontre qu'il y a un Dieu

rémunérateur ; sans doute, le mosaïsme, comme le christianisme, enseigne la vérité du dogme du ciel et de l'enfer. Toutefois, c'est l'Evangile qui a illuminé de splendeurs divines le problème angoissant des fins dernières de l'homme. Or, pour peu que nous parcourions la vie de sainte Véronique, nous constatons que les vérités de la foi y deviennent pour ainsi dire tangibles, et nous ne croyons pas que le génie humain ait jamais usé d'expressions plus saisissantes ; c'est un souffle qui n'est pas de la terre.

Comment ne pas toucher du doigt l'intervention divine, p. ex. dans l'invasion des insectes parasites qui se sont abattus sur le jardin du monastère, menaçant de tout dévorer ? Véronique a prié, Véronique a commandé, et la légion malfaisante a obéi à sa voix ; tous sont là, amoncelés en tas ; sur un signe de la thaumaturge, ils s'élèveront dans les airs, obscurcissant le soleil, tant est compacte la nuée qu'ils forment, et ils disparaissent.

L'enfer existe-t-il ? Véronique en personne en est la démonstration fulgurante. Ce qu'elle a vu, ce qu'elle a souffert, ce dont elle atteste la vérité, la réalité, l'horreur, sont autant de témoignages qui donnent à la description évangélique un relief d'une singulière puissance.

S'il y a un enfer, il y a aussi un ciel. Véronique en trouvera comme un avant-goût dans l'Eucharistie. Le mot a été dit : « Son âme a bondi au sein de Dieu. L'hymne du Cantique des cantiques elle l'a vécue ; elle l'a chantée ; son âme est pour Dieu un jardin de délices. »

Le message du Christ était aussi un message d'espérance. A tous le Christ a dit : « Voyez le lis de la vallée, il n'a point appris à coudre, et Dieu lui a donné pour vêtements une riche parure ; voyez le passereau, il n'a pas confié son grain au sillon, et le Père céleste le nourrit, » et il conclut : « Cherchez le royaume de Dieu et sa justice, le reste vous sera donné par surcroît. » Les Capucines de *Città di Castello* avaient fait de la maxime évangélique la loi fondamentale du monastère, et, sous la houlette de leur sainte abbesse, elles firent la douce expérience de l'exactitude de la promesse divine. La T. S. Vierge, aux fêtes mariales, pourvoyait miraculeusement aux besoins des saintes religieuses.

C'est surtout dans l'ordre du salut éternel que le Bon Samaritain a dit : « Venez à moi, vous tous qui souffrez ; venez à moi, les blessés de la vie ; apprenez que je suis doux et humble de cœur ; venez à moi, je vous soulagerai, je guérirai vos plaies, je vous rendrai votre vigueur première. » Combien fut consolante la mission de sainte Véronique dans le grand œuvre de la conversion des pécheurs et de la sanctification des âmes !

Mais au prix de quelles souffrances a-t-elle obtenu grâce pour les criminels ? Elle obtiendra d'être constituée la porte de l'enfer, pour en intercepter l'accès ; alors elle est mordue par les flammes, tourmentée par les démons. Nous redisons volontiers avec son biographe : « Elle ferme l'enfer, en subissant en toute vérité les supplices de l'enfer. »

Il n'y a rien à atténuer dans la mission auxiliaire qui lui est reconnue et qu'elle exerça en faveur

des âmes du purgatoire. Si le Christ a déclaré que les âmes auront à solder à la justice divine jusqu'à la dernière obole, Véronique dira aux âmes souffrantes : « Montez au ciel ; j'expiérai en votre lieu et place. »

Le message du Christ, au-dessus de tout, était un message d'amour et de vie. « Je suis venu, dit-il, pour qu'ils aient la vie et pour qu'ils l'aient dans une plus grande abondance. » Ici surtout la raison reste confondue devant cet océan d'amour, cette plénitude de vie, ce déluge de grâces qu'est la vie de sainte Véronique. Cette vie, elle l'a inculquée à ses novices, dont elle fut la mère maîtresse pendant de si longues années ; cette vie, elle la communiquera à ses sœurs, dont elle est devenue, sur l'ordre de Clément XI, la Mère abbesse ; à preuve le beau salut qu'elle inaugure : « Que faites-vous, ma sœur ? » Et l'interpellée de répondre : « J'aime Dieu, ma sœur ! » Cette vie, la sainte abbesse la fera rayonner, et tous n'auront qu'une voix pour la bénir.

III. — *En sa vie mystique les scènes de la Passion sont renouvelées*

La plus grande preuve d'amour, a dit le Maître, est de mourir pour ceux que l'on aime, et cette preuve il nous l'a donnée en mourant pour nous sur la croix. L'ambition de S. François fut de rendre au Christ amour pour amour, vie pour vie, sang pour sang ; du haut de l'Alverne, il jetait à tous les échos son cri d'amour : « Que je sois crucifié pour mon amour crucifié ! » Il légua à tous ses enfants l'amour de la croix ; mais parmi ses filles, celles-ci devaient plus particulièrement avoir pour le Christ homme de douleurs un culte plus spécial, qui s'appelleront Filles de la Passion et qui, en se plaçant sous la direction des Capucins, empruntèrent le nom de leur Réforme et devinrent les Religieuses Capucines.

C'est au sein de cette famille que Véronique est venue s'embraser des flammes de l'amour séraphique. A l'instar du séraphique Père, elle veut être crucifiée avec son amour crucifié ; ses vœux seront exaucés au-delà de toute espérance. Ce sera le fruit des 35 dernières années de sa vie, au cours desquelles elle atteindra la sainteté la plus sublime et deviendra une image vivante de Jésus crucifié.

Le Sauveur commence par allumer en sa servante une soif inextinguible de la souffrance. On l'entendait s'écrier : « Quand sera-ce, ô mon Dieu, qu'il me sera donné de boire à votre calice ? Je ne veux que ce que vous voulez ; mais vous voyez ma soif. J'ai soif, j'ai soif, non pas de consolations, mais bien d'amertume et de souffrances. » Or, voici qu'une nuit le Sauveur lui apparaît tenant en main le calice d'amertume : « Il est pour toi, lui dit-il, mais l'heure n'est point venue d'y tremper tes lèvres. » Dieu demande le plein assentiment de la victime volontaire. La T. S. Vierge, au jour de son Assomption, ayant sainte Catherine et sainte Rose à ses côtés, présente le calice à Véronique : « Je vous fais ce don, lui dit-elle, au nom de mon Fils. »

La préparation s'achevait ; c'est Notre-Seigneur

qui exhorte l'héroïne : « Prends courage, je suis ton soutien. » Et voici qu'il se montre à elle, les épaules dénudées, ensanglantées, tel qu'il était après la sanglante flagellation. Et, au nom de ses plaies béantes, il invite Véronique à boire le calice amer. Déjà, elle avait vu la liqueur contenue dans le calice bouillonner, se répandre par-dessus bord, et les anges de Dieu recueillaient, en des coupes d'or, cette liqueur pour l'offrir au Père céleste. Elle comprend quel est le mérite des amertumes dont elle sera abreuvée ; comment se récuser ?

Qu'y avait-il dans ce calice amer ? Il y avait la dénonciation au Saint-Office, il y avait les horreurs du cachot dans lequel elle sera renfermée, il y avait la verge de fer qui brisera ses membres, il y avait la privation des privations, la privation de la sainte communion. Qu'y avait-il encore ? Il y avait le mépris de ses sœurs : elle n'est plus pour elles qu'une sorcière et une possédée ; il y avait les épreuves impitoyables auxquelles la soumettront les représentants de Dieu, et ces représentants c'est le saint évêque Mgr Eustachi, qui la traite d'infâme, c'est le savant Père Cappelletti, qui ne veut plus voir en elle qu'une folle.

La victime était bien digne de monter sur la croix pour y être crucifiée avec le Christ. Sans doute, on peut trouver dans la vie des saints des faits d'ordre mystique analogues à ceux que l'Eglise signale à notre admiration au sujet de sainte Véronique. Toutefois, alors qu'en la multitude des autres saints ces faits sont épars, en l'humble abbesse du monastère de Città di Castello nous les retrouvons tous, et avec quelle fréquence, avec quelle profondeur aussi le burin a sculpté, dans ses chairs vives, les traits de la divine ressemblance !

On se surprend dans l'effarement lorsqu'on se trouve en face des chiffres, que l'on serait tenté de croire fantastiques, au sujet des phénomènes avérés dont la sainte fut l'objet. Cinq cents fois elle éprouva la douleur de la transfixion ; trente-trois fois elle subit en règle les tourments de la Passion ¹.

Est-ce que jamais les faits ont reçu, pour aucune sainte, la consécration solennelle de la reconnaissance authentique faite par l'Eglise, comme les choses se produisent pour sainte Véronique ? Le P. Joseph-Marie Crivelli, de la Compagnie de Jésus, a été envoyé de Rome pour procéder à un examen en bonne et due forme. Il ordonne que la sainte subisse les tourments de la Passion. C'est le supplice de la flagellation : la sainte est dans l'attitude du Christ attaché à la colonne ; la trace des cordes est visible sur ses membres ; les coups commencent à pleuvoir et le corps est projeté contre la muraille. Maintenant, au supplice du couronnement d'épines, auquel succède celui du portement de la croix et du crucifiement... Les bras s'allongent, les spasmes commencent... Un ordre : « Assez ! » arrête la mort qui paraît prête à achever la victime.

Mgr Eustachi vient d'accourir... Les scènes douloureuses recommencent en sa présence. Ces juges qui paraissent inexorables, seront les témoins les

plus résolus et les avocats les plus enthousiastes de la vérité des faits.

Pourquoi ces phénomènes mystiques ? Véronique est une victime volontaire, et Notre-Seigneur l'a choisie pour l'associer à sa mission rédemptrice. C'est S. François qui a été son guide et son modèle, Notre-Seigneur lui-même a daigné le lui assigner pour patron. Délicieuse est la scène. En présence du sésaphique Père, le Sauveur a dit à la sainte : « M'aimes-tu comme ce sésaphin ? » Et comme elle se tait, Notre-Seigneur répond pour elle : « Ta fille, ô François, est la plus chère de mes épouses. » Comme son Père, elle sera pour l'Eglise, elle sera pour les âmes, victime d'amour.

Nous croyons ne pas outrepasser les limites de la vérité en disant que sainte Véronique a participé dans la plus large mesure à la plénitude de grâces dont la T. S. Vierge fut enrichie. Marie a été proclamée par les Pères de l'Eglise la Corédemptrice du genre humain, l'Eve nouvelle, la véritable mère des vivants, parce qu'Hostie avec son Jésus Hostie, elle a uni le martyre de son cœur à l'holocauste divin. Sainte Véronique, à l'école de Marie, pénétra on ne peut plus avant dans la grande science de la réparation. Si elle a porté en ses chairs les stigmates sanglants de la Passion, elle aussi a connu toutes les tortures d'âme ; les glaives de douleur de la Vierge seront tous les sept gravés en son cœur. Elle aussi, sous le patronage de Marie, sera victime d'expiation, hostie d'agréable odeur, l'une des plus pures, l'une des plus saintes, l'une des plus aimées, l'une des plus aimantes des âmes vouées au Cœur de Jésus.

* *

Avec un pieux auteur, on peut résumer en deux traits de lumière les merveilles de grâce dont est remplie la vie de sainte Véronique Giuliani : dans la première partie de son existence, sa vie est cachée dans le secret de la Face du Christ ; dans la deuxième, c'est la propre vie du Christ qui est en elle manifestée. Nous devons ajouter qu'en sa mort elle sera la copie fidèle de Celui qui, pour nous, s'est rendu obéissant jusqu'à la mort et à la mort de la croix.

Sur la croix, le Christ avait voulu éprouver les effets du délaissement angoissant de la part de Dieu. Le cri de la divine Victime a ébranlé les échos de Jérusalem : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? » Ne soyons pas surpris de cette épreuve suprême que Dieu réserve à certaines âmes qui lui sont particulièrement chères, mais qu'il a associées d'une manière plus spéciale à sa mission de rachat. Notre sainte n'a-t-elle pas demandé à subir les peines de l'enfer pour en obstruer l'entrée ? L'heure du suprême délaissement a sonné ; comme le Sauveur sur la croix, elle sent ses os se déboîter ; ses entrailles sont consumées par la soif la plus inextinguible, et par-dessus toutes choses la nuit envahit son âme ; dans l'obscurité des ténèbres, elle aussi s'écrie : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? »

Au Golgotha, tout fut pour le Rédempteur une cause de déchirement. A sa plainte amère : « J'ai soif ! » la soldatesque n'a rien trouvé de mieux à

lui offrir que du vinaigre ; déjà, d'ailleurs, les Juifs lui avaient présenté la coupe empoisonnée par l'amertume du fiel. Et voici les quolibets qui s'entre-croisent : « Il s'est dit le Fils de Dieu, qu'il descende donc de la croix ! » L'élève n'est pas au-dessus du maître ; mais il faut que la copie ressemble au modèle. Ce n'est pas dans un motif de haine raffinée que ceux qui entourent la victime de *Città di Castello* tentent d'adoucir l'acuité de ses souffrances. Un ordre prohibitif a été formulé par ses confesseurs : pas une goutte d'eau ! Sœur Gabrielle veut offrir un fruit, le fruit est confisqué. Ce n'est point assez ; les termes les plus humiliants tombent des lèvres qui doivent s'ouvrir pour la consolation et le pardon : « Hypocrite ! lâche ! sotte ! imbécile ! » La ressemblance avec Jésus sur la croix se parachève.

Les Pères de l'Eglise, soulignant l'expression de S. Luc narrant la tentation du Sauveur au désert : « Après quoi, le diable s'éloigna, jusqu'aux temps déterminés, *usque ad tempus*, » enseignent que ces temps étaient ceux dans lesquels le Verbe Incarné devait consommer la Rédemption. S. Augustin, d'ailleurs, montre dans Satan le grand agent de la consommation de toutes souffrances ; c'est Satan qui a clamé par la bouche des Juifs : « Crucifiez-le ! crucifiez-le ! » c'est Satan qui, par la main des bourreaux, cloue à la croix la divine Victime ; c'est Satan qui, pris d'appréhension à la vue des merveilles du Golgotha, redoute que ce soit la consommation des consommations, la fin de son empire et qui tente, dans un effort suprême, de faire descendre de la croix le Sauveur pour empêcher la Rédemption.

Salut à la noble victime, copie vivante de Jésus crucifié ! Elle connaîtra toutes les horreurs du suprême combat contre les puissances infernales ; mais par l'Epoux de sang, le Christ Jésus, elle sera victorieuse. C'est par la bouche des prêtres que Satan au Golgotha insultait la divine Victime ; à *Città di Castello* il prend la figure de l'évêque et signifie à la victime agonisante de reconnaître que sa vie a été un tissu d'erreurs, d'illusions et de mensonges, alors que d'autres démons, sous des formes hideuses, essayent de jeter la mourante dans l'épouvante.

O Mort, où est ta victoire ? Enfer, où est ton aiguillon ? J'entends, au contraire, la victime pousser le cri du triomphe final : « Voyez-vous, a-t-elle dit à ses filles en pressant le crucifix contre son cœur, l'Amour s'est laissé prendre, et voilà le secret de mes souffrances ; et voici le secret de mes joies : j'ai trouvé l'Amour. »

Que lui reste-t-il à faire ? Tout est consommé et déjà elle a remis son âme entre les mains de son Dieu créateur. Que dis-je ? Jésus, Marie, Joseph sont auprès de sa couche, transformée en lit de parade, S. François et sainte Claire sont là également : n'est-elle pas leur fille ? Il semble que l'appel de Marie soit formel : « *Veni, columba...* Viens, colombe du Seigneur, viens recevoir ta couronne ! » Qu'attend cette âme sainte pour prendre son essor ?... Soudain le Père Guelfi se souvient qu'au cours de son existence, Véronique a déclaré vouloir mourir dans un acte suprême d'obéissance ; il comprend

maintenant ce qu'il y a dans le regard de la mourante qui, les yeux tournés vers lui, paraît implorer. L'ordre tombe de ses lèvres sacerdotales : « Moi, ministre de Dieu, si tel est son vouloir, je vous l'ordonne, sortez de ce monde, » et à l'instant Véronique incline la tête et rend le dernier soupir ; son âme s'envole dans le sein de Dieu ; c'était le vendredi 9 juillet 1727.

S. Bernard expliquant pourquoi le côté du Christ fut transpercé, formule cette conclusion : « Par cette ouverture, nous pouvons pénétrer jusqu'au Cœur de Jésus et remonter ainsi au foyer qui seul explique les excès d'amour de la douloureuse Passion. » L'autorité ecclésiastique voulut que la science procédât à l'autopsie du corps virginal de la sainte ; son cœur fut ouvert. Là, on devait trouver l'explication de son long martyre. Au cours de sa vie, elle avait dessiné l'image des instruments de la Passion qu'elle disait reproduits en son cœur. O merveille divine ! la description concordait de point en point ; c'est ce que révéla l'autopsie. La croix était plantée au milieu de son cœur, surmontée de flammes d'amour, accostée, à droite, de la colonne de la flagellation et des clous de la crucifixion ; à gauche, du marteau, de la lance et du roseau soutenant l'éponge, ainsi que des tenailles ; sous la croix, les sept glaives de Notre-Dame de Pitié.

Voilà le trésor que sainte Véronique laisse à sa famille religieuse et à l'Eglise. Tous, comme elle, vouons un amour ardent au Christ Rédempteur ! Que l'idéal dont elle a arboré l'étendard soit l'héritage des saintes Filles qui vivent sous son patronage, et rayonne par elles sur la catholicité toute entière ! Qu'elles se lèvent pour Dieu, pour la France et pour l'Eglise, les âmes vaillantes qui continueront l'holocaste d'amour ! Plus que personne elles auront, en découvrant pour elles-mêmes le secret de la sainteté, contribué au relèvement de la patrie chrétienne et au triomphe de l'Eglise. *Amen !*

LES SAINTS DE LA VIEILLE FRANCE

XIX

PIERRE L'ERMITE (1053-1115)

I

Pierre l'Ermite, — Pierre d'Achères, de son nom de famille, — naquit vers le milieu du x^e siècle à Amiens ou près d'Amiens. Issu de parents nobles, doué d'une intelligence vive et instruit, il devint le précepteur de Godefroi de Bouillon ; puis épousa Béatrix de Roussy, dont il eut deux enfants. Elle mourut jeune ; il était plein de foi et de piété, il se fit prêtre et s'enferma dans une solitude, au diocèse de Liège.

Il nourrissait un ardent désir d'aller prier sur le tombeau du Christ à Jérusalem. Il était petit de taille, d'apparence chétive, mais il avait une âme de feu, des résolutions hardies, une éloquence entraînante. Il partit donc pour les Lieux-Saints, entra à

Jérusalem, malgré les exigences et les vexations des Turcs, et reçut l'hospitalité chez un chrétien qui avait lui-même souffert pour le nom de Jésus-Christ et qui lui raconta les cruautés que les musulmans fanatiques exerçaient sur les fidèles, et en particulier sur les pèlerins. Ils étaient pillés en route et rançonnés ; et comme la plupart n'avaient plus le ducat d'or nécessaire pour pénétrer dans la cité sainte, ils mouraient de faim aux portes de la ville, et leurs cadavres demeuraient sans sépulture. Ceux qui réussissaient à entrer étaient l'objet d'avanies sans nom. Un jour, raconte Guillaume de Tyr, les infidèles se jetèrent sur le patriarche Siméon, le traînèrent par les cheveux et par la barbe dans les rues, et le jetèrent dans un cachot où il resta jusqu'à ce que les chrétiens l'eussent racheté au poids de l'or.

Pierre eut avec lui plusieurs conférences, à l'aide d'un interprète, et il fondit en larmes en entendant le récit navrant des misères des serviteurs du Christ. Il lui demanda si l'on ne pourrait pas y mettre un terme, et quels moyens employer.

— Nos péchés, répondit le patriarche, nous ont fermé sans doute le Cœur miséricordieux du Seigneur. Mais si les nations d'Europe voulaient nous prêter un concours fraternel, nos calamités prendraient fin.

L'ermite réfléchit un instant en silence et répondit :

— Les princes d'Europe ne savent pas. S'ils, connaissent vos malheurs inouïs, n'en doutez pas, ils s'empresseraient de vous secourir. Ecrivez donc au seigneur Pape et aux rois d'Occident des lettres revêtues de votre sceau patriarcal. Pour l'amour du Christ et pour le salut de mon âme, je les porterai moi-même aux princes, je parcourrai toute l'Europe, je redirai vos douleurs, votre infortune immense dont j'ai été le témoin, et j'adjurerai les chrétiens de s'armer pour votre délivrance.

Le patriarche Siméon écrivit donc une circulaire dont le texte ne nous a pas été transmis, mais on en devine l'accent. Si l'on en croit Paul-Emile de Vérone qui écrivit au *xvii* siècle l'*Histoire des Gestes des Francs*, il exposait l'audace des Turcs, leurs exactions, leurs instincts de sang, leur fanatisme capable de toutes les horreurs : « Quelle chrétienté dans tout l'univers peut se promettre un lendemain ? disait-il. Pas un jour ne se passe sans que l'un de nous soit déponillé, ou flagellé, ou n'ait la tête tranchée par le cimeterre ou ne meure en croix. Nous restons ici parce qu'il serait lâche de désertir notre poste, et nous le garderons. C'est un honneur de mourir pour le Christ, mais considérez nos malheurs et ayez pitié de nous ! »

Une nuit que Pierre était en prière au Saint-Sépulchre, il s'endormit de fatigue et de chagrin. Le Sauveur lui apparut et lui dit : « Pierre, lève-toi et poursuis ta mission. Je serai avec toi. Le temps est venu où les Lieux-Saints seront purifiés. Je viendrai au secours de mes serviteurs ! »

Il partit aussitôt et aborda à Bari, où il fut accueilli par Bohémond, fils de Robert Guiscard, et de là se dirigea sur Rome. Il dut y arriver vers la fin de l'automne 1093. Le pape Urbain II, persécuté par Henri IV et par son antipape Wibert, venait d'y

rentrer. Pierre lui raconta les cruautés des Turcs, reçut sa bénédiction et se mit à prêcher la croisade en Italie et en France, avec un succès inouï, quoique Philippe I^{er}, excommunié pour sa conduite adultère avec Bertrade, se fût dérobé. « Je l'ai vu, dit Guibert de Nogent, entouré de telles multitudes, acclamé par tant de témoignages rendus à sa sainteté, que jamais, je crois, homme mortel ne fut l'objet de telles démonstrations. Nu-pieds, une tunique de laine sur la peau, sur les épaules une cuculle qui lui descendait jusqu'aux talons, et sur le dos un manteau de bure ; il ne mangeait que du pain et ne buvait pas de vin. » Son extérieur était humble, comme celui de S. Paul ; mais quand il parlait, son ardente conviction le transfigurait, et les foules éclataient en applaudissements ou en sanglots.

Urbain II convoqua un concile à Plaisance pour le 1^{er} mars 1095. C'est là qu'il improvisa, dans un élan de piété enthousiaste, la préface de la Sainte Vierge : « *Et te in veneratione Beatae Mariae semper Virginis collaudare...* Il est juste, Seigneur, de vous louer, bénir et exalter en ce jour où nous vénérons la bienheureuse Vierge Marie, qui par l'opération du Saint-Esprit a conçu votre Fils unique, et tout en conservant la gloire de sa virginité, a donné au monde la lumière éternelle Jésus-Christ Notre-Seigneur. » Les députés de l'empereur Alexis Comnène vinrent y redire les horreurs des Turcs, et y crier leur misère, car Constantinople était menacée. Les princes et les peuples étaient gagnés à la cause de la Croisade. Mais Urbain II pensa qu'il ne pouvait rien faire sans la France sa patrie, où il y avait tant de foi et d'ardeurs, tant de capitaines hardis et croyants. Il vint donc dans le Dauphiné et la Provence, de là à Cluny dont il consacra la basilique, puis au concile de Clermont en Auvergne.

II

La sainte assemblée se réunit le 18 novembre 1095, avec un concours immense d'évêques et de guerriers. Pierre l'Ermite était là, dans son humble rang hiérarchique. Mais quand, à la dixième session, il se leva pour parler de Jérusalem, à la droite d'Urbain II, il fut salué par de vives et respectueuses acclamations. Il se prosterna d'abord aux pieds du pontife et le supplia de prendre en mains la cause des chrétiens de Jérusalem. On eût dit Jérémie racontant les malheurs et peignant les ruines de la sainte cité. Le Pape fit ensuite un long discours où il fut sévère pour les chevaliers qui se faisaient des guerres acharnées : « Etes-vous vraiment les chevaliers du Christ ? Cessez d'être les soldats de la discorde pour devenir les chevaliers de Jésus-Christ. La sainte Eglise vous appelle à son secours. Voici une guerre légitime qui sollicite votre vaillance. Allez, dans votre force invincible, tirez le glaive et frappez les ennemis de Jérusalem ! Dieu le veut ! »

Ce mot fut accueilli par des cris enthousiastes et répercuté par cent mille voix. Adhémar de Monteil, évêque du Puy, vint s'enrôler pour le saint voyage. Les chevaliers suivirent, on distribua des croix en étoffe par milliers ; Urbain II promit le pardon des péchés à ceux qui défendraient la cause du Christ ;

il fixa à trois ans la durée de l'expédition, excommunia par avance ceux qui profiteraient de l'absence des guerriers pour molester leurs familles ou s'emparer de leurs biens, indiqua les prières publiques à réciter chaque jour, et consacra le samedi à la bienheureuse Vierge Marie, la Reine de la Croisade. L'expédition était décidée.

Les Croisés partirent par centaines de mille, hommes, femmes, vieillards, jeunes filles et enfants, non pas pour combattre tous, mais pour gagner la couronne du martyre et conquérir le ciel. C'est la foi, une foi à transporter les montagnes, plus que l'esprit de conquête qui les animait tous. Les armements et les provisions étaient considérables, l'itinéraire bien dressé. Les Croisés formaient des armées distinctes, commandées par Godefroi de Bouillon, Hugues de Vermandois, Bohémond, Tancred, le comte de Toulouse. Le rendez-vous était à Constantinople.

Pierre l'Ermite savait manier l'épée, et c'est lui qui avait donné à Godefroi de Bouillon les premières leçons de l'art militaire ; mais il ne prit aucun commandement, il ne voulut être que le chef spirituel des soixante mille guerriers, ou plutôt pèlerins, qui le suivaient. Le 8 mars 1096, cette armée s'ébranla dans la direction de Cologne, où elle arriva le Samedi Saint 12 avril, pour y célébrer les fêtes pascales. Elle remonta le Rhin jusqu'à Mayence, suivit le Mein, gagna à Ratisbonne le Danube, puis Belgrade. La marche se fit en bon ordre jusqu'à Semlin, où les Hongrois et les Bulgares leur avaient dressé un guet-apens. Pierre l'Ermite alors se souvint qu'il savait se servir de l'épée avant qu'il fut prêtre ; il fit sonner les trompettes et livra l'assaut. Il trouva dans la ville des provisions en abondance. A Naïsse, les Bulgares mirent le feu à sept moulins ; les habitants imputèrent aux Croisés cet incendie et prirent les armes. Dix mille pèlerins succombèrent. Il fallut ensuite déjouer les perfidies de l'empereur Alexis. Pierre, à Constantinople, le subjuguait par son éloquence, sa simplicité, et son œil de flamme quand il exposait les souffrances endurées par les chrétiens, ses certitudes de la victoire. Il attendit deux mois dans cette cité les autres Croisés.

Deux ans après, en octobre 1098, ils pouvaient envoyer à Urbain II leur bulletin de victoire, leurs exploits à Nicée, à Dorylée, à Antioche ; le cœur du Pontife en fut fortifié et consolé, tout l'Occident tressaillit de joie et d'orgueil. Enfin, le 2 juin 1099, Tancred arrivait de Nicopolis en vue de la Ville Sainte. « Une immense acclamation d'allégresse se fit entendre : *Jérusalem ! Jérusalem !* dit Guillaume de Tyr. Les hommes à pied détachèrent leurs chaussures, les chevaliers mirent pied à terre, et tous prosternés, fondant en larmes, ils adorèrent Dieu dont la miséricorde les avait conduits à la Sainte Sion. »

Mais les Turcs avaient coupé tous les arbres, empoisonné les fontaines, converti la Judée en désert. Tancred découvrit une vallée pleine de beaux arbres que la malveillance avait oubliés ; on fabriqua des tours roulantes pour le siège. On fit une grande procession autour des murs pour implorer l'aide de

Dieu ; Pierre l'Ermite, pieds nus, sur la montagne des Oliviers, harangua l'armée et prêcha la réconciliation, car plusieurs chefs s'étaient divisés ; on échangea le baiser de paix. Nicopolis et Siloé avaient fourni de l'eau ; les vaisseaux de Joppé des vivres ; les Croisés étaient pleins de confiance, on choisit le 14 juillet pour livrer le suprême assaut. Godefroi de Bouillon lança la plus haute tour contre les murailles, abaissa le pont-levis, fit brûler des sacs de coton qui aveuglèrent les Sarrazins, et, à la faveur de la fumée, sauta par-dessus les remparts avec ses plus vaillants chevaliers. Jérusalem fut prise, dix mille ennemis furent massacrés dans les rues, et lui, l'héroïque chef, se porta au Saint-Sépulchre pour remercier Dieu. On le proclama roi de Jérusalem, et comme on voulait ceindre son front du diadème :

— A Dieu ne plaise, dit-il, que je porte une couronne d'or là où mon Sauveur reçut une couronne d'épines !

Il n'accepta que le titre de baron du Saint-Sépulchre.

Les chrétiens de Jérusalem n'avaient pas oublié cet humble religieux, au visage pâle et ridé, à la parole ardente, au vêtement pauvre qui les avait visités cinq ans auparavant. C'est lui qui avait amené à Jérusalem toutes les forces de l'Europe pour la délivrer ! Ils lui baisaient les mains en pleurant de joie, ils l'acclamaient pour son zèle enflammé, ils lui disaient : « Le Seigneur est vraiment admirable dans ses saints ! C'est lui qui, contre toute espérance, a donné à votre voix cette force qui a soulevé les royaumes et les nations pour rendre la liberté à Jérusalem ! » On l'entourait d'hommages, on le comblait d'honneurs, on le vénérail comme un homme de Dieu, comme un prophète. Il ne retrouva pas le patriarche Siméon, qui s'était rendu en Chypre, dit Guillaume de Tyr, pour y mendier des aumônes en faveur de ses chrétiens.

Pierre l'Ermite avait hâte de se dérober à ces manifestations. Sa mission était remplie, il n'était plus qu'un instrument inutile. Il fut des premiers à revenir en Europe. Après avoir échappé miraculeusement à un naufrage certain, par un vœu où les passagers s'engagèrent à bâtir dans leur patrie une église au Saint-Sépulchre, il regagna sa solitude, à Huy, au diocèse de Liège. Il mourut oublié dans un cloître le 8 juillet 1115, à 62 ans, heureux, dans son humilité, du silence qui s'était fait autour de sa voix qui avait remué le monde.

XX

LE BIENH. URBAIN II

Quand S. Grégoire VII mourut en exil à Salerne (1085), chassé de Rome par l'empereur Henri IV, il laissait l'Eglise toute bouleversée par les persécutions impériales, par l'intrusion de l'antipape Wibert qui s'était établi à Rome, par les mœurs émancipées et sans frein du clergé. Il avait maintenu avec une énergie surhumaine la loi de Dieu et les prescriptions de l'Eglise, et il se demandait quelle main serait assez forte pour continuer son œuvre. Il dési-

gna pour successeurs Didier, abbé du Mont-Cassin ; Odon, évêque d'Ostie ; ou Hugues, archevêque de Lyon. Didier accepta par force, et retourna au Mont-Cassin. Il avait pris le nom de Victor III. On le ramena à Rome, d'où Wibert fut expulsé pour un moment, et il réunit un concile à Bénévent. Il était vieux, il succomba à l'âge, au chagrin et à la fatigue (1087).

Les cardinaux, le clergé et le peuple se réunirent à Terracine, et les trois évêques de Porto, de Tusculum et d'Albano, qui formaient comme la tête du concile, dirent à l'assemblée : « Odon, cardinal-évêque d'Ostie, est celui qu'il nous plaît d'élire pape. Vous plaît-il à tous ? » Une acclamation répondit : « *Placet*, il nous plaît ! *Dignus*, il est digne ! » L'élu repoussa cet honneur avec énergie. Mais on lui rappela que tel avait été le désir exprimé par S. Grégoire VII, il consentit (12 mars 1088).

I

Odon de Châtillon était né au château de Châtillon sur les bords de la Marne, d'une illustre famille. Aux honneurs du monde il préféra le cloître, devint à Reims l'élève de S. Bruno, puis se mit à Cluny sous la direction de l'abbé Hugues. « D'une taille majestueuse, dit Ordéric Vital, d'un extérieur dont la modestie unie à la dignité attirait, il joignait à une ardente piété une sagesse profonde et une éloquence irrésistible. » Ayant vécu dans l'intimité de S. Grégoire VII, il se proposa de continuer sa politique sainte et hardie, ainsi que ses éminentes vertus. Son successeur, Pascal II, célébra en lui « l'homme de Dieu, le pontife de sainte et bienheureuse mémoire, » et son nom fut placé au Martyrologe bénédictin, comme celui du promoteur de la première croisade, « d'un défenseur intrépide de la liberté de l'Eglise, » et d'un « confesseur d'une haute sainteté, *sanctitate clarus confessor*. » Sa parole était droite comme ses actes ; elle tranchait le mal comme avec un fer inflexible ; son regard terrifiait l'hérésie, il était la personnification vivante du dogme catholique. Durant ses onze ans de règne, il dut combattre à la fois Henri IV et son antipape ; Philippe, roi de France, pour son union adultère avec Bertrade ; Guillaume le Roux, roi d'Angleterre, qui usurpait les biens de l'Eglise ; enfin il fit la première croisade.

Ne pouvant d'abord s'établir à Rome occupée par Henri IV, il vint au Mont-Cassin qui le rapproche de Roger, fils du normand Robert Guiscard, qui est un défenseur habile de la papauté. De là il observe. Henri IV continue à se rendre impopulaire et odieux par les horribles traitements qu'il fait subir à sa seconde femme, Adélaïde de Lorraine, qu'il jette dans un cachot et livre à la lubricité de ses compagnons de débauche. Conrad, son fils aîné, qu'il a eu de sa première femme Berthe, quitte indigné cette cour infâme et se réfugie chez la comtesse Mathilde qui, pour donner un appui à la papauté, a épousé en secondes noces Guefle II, duc de Bavière. Une ligue se forme contre le vieux roi qui s'enferme dans une forteresse. Une peste qui ravage l'Allemagne est

considérée comme une punition de ses crimes, et tous l'abandonnent.

Urbain II est délivré de ce féroce ennemi, qui paraîtra plus tard sous le règne de Pascal II, quand son fils Henri se fera sacrer en déclarant qu'il veut se soumettre au Pape légitime. C'est en vain que l'exécrable tyran essaiera d'une réconciliation avec le Pape, à la diète de 1105 ; les légats excommunieront solennellement « Henri le Vieux, se disant empereur. » Alors il viendra s'humilier à la diète, abdiquer de nouveau ; puis il se retirera à Liège pour recommencer la guerre. Il mourut subitement le 7 août 1106 et son cadavre, transporté à Spire, fut privé de la sépulture chrétienne.

Urbain II ne vit pas ce triomphe. Il continua sa vie errante, tenant des conciles, excommuniant les simoniaques, luttant contre les mœurs licencieuses des clercs, et favorisant l'élan de ceux que la lassitude, le dégoût, la soif de la pénitence, poussaient à embrasser la vie commune dans les premiers Tiers Ordres.

Un grand scandale sollicita son intervention. Le roi de France Philippe I^{er}, épris d'un amour coupable pour Bertrade de Montfort, femme du comte d'Anjou, répudia Berthe de Hollande, son épouse légitime, dont il avait deux enfants. Il enferma celle-ci dans un château-fort, et fit enlever Bertrade de vive force. Alors il voulut faire casser son mariage avec Berthe, sous un faux prétexte de parenté, et contracter un nouveau mariage devant l'Eglise. Il s'adressa à S. Yves de Chartres, le priant d'assister à la célébration de ce mariage sacrilège. « Je ne le veux ni ne le puis, » répondit S. Yves, et il fut jeté en prison. Le roi trouva plus de complaisance dans Guillaume, archevêque de Rouen. Hugues, archevêque de Lyon, légat apostolique en France, réunit à Autun un concile où le roi fut excommunié, et l'archevêque de Rouen déposé. Philippe en appela au Pape, qui confirma la sentence.

Pendant ce temps, Berthe était morte ; mais Foulques, comte d'Anjou, époux de Bertrade, vivait toujours. Les évêques insistèrent. Philippe, emporté par ses passions, avait gardé la foi. Il promit, au concile de Nîmes, de se soumettre à la pénitence canonique, et de renoncer à la femme du comte d'Anjou. Alors Urbain le releva des censures qu'il avait encourues.

Le roi de France ne tint pas longtemps ses engagements ; il reprit Bertrade. Urbain n'était plus ; mais Lambert, évêque d'Arras, légat apostolique, ramena le roi à des sentiments chrétiens. Philippe se rendit nu-pieds à Notre-Dame de Paris et fit cette déclaration publique : « Je n'aurai même plus avec cette femme aucun entretien qu'en présence de personnes non suspectes. Je veux désormais rester fidèle à ce serment. » Bertrade fit le même serment ; ils furent absous solennellement de leurs censures, et une fois de plus les papes et l'Eglise maintinrent les droits sacrés de la morale.

II

Il y avait aussi de graves difficultés en Angleterre. A Guillaume le Conquérant avait succédé

fil cadet, Guillaume le Roux, prince sans grandeur, cupide et violent. A la mort du célèbre Lanfranc, archevêque de Cantorbéry, il s'empara de tous les biens d'Eglise, et il agit de même à toute vacance d'évêque ou d'abbé ; surtout il prolongeait la vacance. Tombé gravement malade, il se confessa à S. Anselme qui était venu fonder une maison en Angleterre, et promit de réparer tous ses torts. Il nomma même Anselme, malgré ses énergiques résistances, archevêque de Cantorbéry. Anselme exigea qu'il rendit à l'Eglise les biens usurpés à la mort de Lanfranc, et qu'il reconnût l'obédience d'Urbain II. Le roi promit tout ce qu'on voulut. Mais Urbain II ayant accordé à S. Anselme les honneurs du *pallium*, Anselme voulut le recevoir de la main du pape. Le roi réclama ce droit ; Anselme protesta et le *pallium* lui fut remis par le légat Gauthier.

Cependant Guillaume continuait à piller les biens d'Eglise. S. Anselme déclara que sur ce point il irait consulter le Pape à Rome : — « Ce voyage est contre la coutume d'Angleterre, » répondit le monarque. — « Cette coutume d'Angleterre est contraire à la loi de Dieu et à la droite raison, elle est donc nulle, » répliqua l'archevêque. Et il partit en réalité pour l'exil, visita S. Hugues à Cluny, et fut reçu partout avec le plus grand respect. Il se rendit à Rome. Urbain II soutint chaudement l'archevêque de Cantorbéry. Celui-ci cependant n'usa de son crédit que pour faire surseoir à l'excommunication du roi d'Angleterre. Alors Guillaume le Roux fut tué dans une chasse par une flèche qui ne lui était pas destinée. Son plus jeune frère, Henri, lui succéda et rappela S. Anselme pour raffermir son trône mal assuré. Quand il put se passer de son concours, sous le pontificat de Pascal II, il réclama aussi le droit de donner les investitures par la crosse et l'anneau. S. Anselme refusa avec son énergie coutumière et reprit le chemin de l'exil.

Mais la grande œuvre d'Urbain II fut la première croisade. Nous savons comment Pierre l'Ermite, à son retour de Terre Sainte, parcourut l'Europe pour raconter les horreurs dont il avait été témoin : « J'ai vu, disait-il, des chrétiens chargés de fers, traînés en esclavage, attachés à des jugs comme des bêtes de somme. J'ai vu les oppresseurs de Jérusalem vendre aux enfants du Christ la permission de saluer de loin son tombeau, leur disputer le pain de la misère et leur extorquer d'injustes tributs. J'ai vu les ministres de Dieu arrachés du sanctuaire, battus de verges et condamnés à une mort ignominieuse ! » Alors Urbain II réunit un concile à Clermont le 18 novembre 1095, où vinrent trois cents évêques, les ambassadeurs de presque tous les princes chrétiens, une multitude de seigneurs et d'hommes d'armes. Un trône fut dressé sur la grande place de Clermont ; il y monta avec Pierre l'Ermite et exposa la grande pitié de l'Eglise et de l'Europe. L'empereur de Constantinople, Alexis Comnène, placé aux avant-postes, les implorait ; Constantinople emportée, c'était une immense invasion, comme celle d'Abdrame, avec toutes les atrocités musulmanes. Or, que faisaient les princes chrétiens et les chevaliers,

depuis deux siècles ? Ils se battaient entre eux, laissant le champ libre aux implacables ennemis de la foi et du Christ : « Soldats de l'enfer, s'écria le Pape, devenez les soldats de Dieu ! Expiez tant de violences commises pendant la paix, tant de victoires cruelles et injustes ! Rappelez-vous la parole du Seigneur : Quiconque abandonnera sa maison, son père, sa mère, son épouse, ses enfants pour mon nom, possédera la vie éternelle ! »

L'assemblée soulevée par un enthousiasme irrésistible lui répond par le cri : « Dieu le veut ! Dieu le veut ! » — « Que ces paroles soient désormais votre cri de guerre ! » dit le Pontife. A sa voix se lèvent tous les hommes de foi ; tous les guerriers, tous les violents, tous ceux qui sont coupables de forfaits et veulent les expier. Ils partent, avec comme grand aumônier Adhémar de Monteil, évêque du Puy, le pieux auteur, dit-on, du *Salve Regina* ; et après des batailles terribles, des exploits inouïs, ils entrent à Jérusalem, le 14 juillet 1099, au cri de : « Dieu le veut ! Dieu le veut ! »

Urbain II ne connut point ici-bas cette nouvelle libératrice, qui ne parvint à Rome qu'après sa mort. Il rendit en effet sa belle âme à Dieu le 29 juillet. Son dernier acte fut d'excommunier les princes qui exigeaient le droit d'investiture. Au concile romain de 1099 il s'écria : « N'est-ce pas un spectacle révoltant que des mains consacrées pour un ministère que les anges eux-mêmes n'ont pas le pouvoir d'exercer, des mains qui créent chaque jour sur l'autel eucharistique le Verbe, créateur du ciel et de la terre, que de telles mains pressent en signe de servage d'autres mains immondes, des mains souillées jour et nuit d'œuvres infâmes, rougies du sang innocent, couvertes de forfaits et pleines de rapines ? » Il ne nommait personne, mais tout le monde désignait Philippe I^{er}, Guillaume le Roux, et ce monstre à face humaine qui s'appelaient Henri IV, empereur d'Allemagne. Toute l'assemblée acclama : « Qu'ils soient anathèmes ! »

Le grand Pape français n'avait jamais eu une pierre où reposer sa tête, toujours debout, parlant toujours, partout rétablissant et proclamant la vérité, intrépide et, en fin de compte, victorieux. La France lui a érigé une statue dans le château démantelé de Châtillon-sur-Marne, le 2 juillet 1887. Mgr Freppel exhorta ses nombreux auditeurs à prendre la croix : « Il faut la poser, cette croix, sur notre poitrine, la faire triompher dans les familles, dans les usines, dans les écoles, partout ! Dieu le veut ! Dieu le veut ! »

Des millions d'hommes se sont battus en 1914 autour de cette statue de granit. Les obus l'ont respectée. De son geste lapidaire elle semblait ordonner à l'ennemi d'évacuer le sol français.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 27 junii 1928.

EUG. LINDECKER, *Vic. gen.*

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES.—Imprimerie de l'AMI DU CLERGÉ

Ami du Clergé du 3 juillet 1928

Deuxième

partie :

PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour l'Adoration perpétuelle. — Les bienfaits de l'Eucharistie, 385.

Cours de prêches sur le Credo. — LXIII. Les fidèles de l'Eglise, 388.

Pauvrière de S. Vincent de Paul. — La charité personnifiée, 391.

A des Tertiaires franciscains. — IX. La pauvreté séraphique, 394.

Pour une réunion d'hommes. — La liberté, 397.

Les Saints de la vieille France. — XXI. Le Bienh. Robert d'Abrissel, 398.

POUR L'ADORATION PERPÉTUELLE

LES BIENFAITS DE L'EUCARISTIE ¹

*Accipite et manducate.
Prenez et mangez.*

Mes bien chers frères,

Dans nos entretiens préparatoires à la belle fête d'aujourd'hui, toute consacrée au Christ Notre-Seigneur réellement présent, réellement vivant dans l'Eucharistie, nous avons dit quel était *le jour* par excellence de l'Eucharistie, c'est-à-dire la fête même de l'Adoration perpétuelle ; quel était *le lieu* de l'Eucharistie, c'est-à-dire l'église où Notre-Seigneur réside au tabernacle ; et enfin, quel était *le ministre* de l'Eucharistie, c'est-à-dire le prêtre qui consacre le pain et le vin au corps et au sang de notre divin Sauveur.

Allons plus loin aujourd'hui, et disons *pour qui* a été institué ce sacrement d'amour. Ce sera vous en exposer la raison d'être, en même temps que les bienfaits.

Mes frères, le Christ Notre-Seigneur a institué la Sainte Eucharistie pour vous, pour moi, pour toutes les âmes chrétiennes, et il n'est pas sans utilité pratique de savoir ce que nous devenons quand nous avons été ainsi, par la communion, incorporés à l'Eucharistie, c'est-à-dire au Christ Jésus, au Fils de Dieu, et quels sont les incomparables résultats de ce sacrement en nous.

Je le résume en ces trois mots : — Par l'Eucharistie nous sommes *vivifiés*, nous sommes *déifiés*, nous sommes *immortalisés*.

I

L'Eucharistie, c'est pour nous la vie, la vie profonde, la vie surnaturelle de nos âmes, selon ces paroles si expressives de Notre-Seigneur lui-même : « En vérité je vous le dis, si vous ne mangez ma chair, vous n'aurez pas la vie en vous. »

En effet, nous avons en nous une double vie : la vie physique et la vie morale, la vie naturelle

et la vie surnaturelle. Nous vivons par le corps, et nous vivons aussi par l'âme. Et l'une et l'autre de ces deux vies doivent être entretenues par des aliments convenant à leur nature. Le corps, tiré de la matière, prend sa nourriture dans la matière. L'âme, émanée de Dieu, régénérée par Dieu, doit prendre sa nourriture en Dieu.

Le corps, pour conserver et renouveler sa vie, doit communier à la création visible, et il y communie par l'air qu'il respire, par l'eau qu'il boit, par le pain qu'il mange ; c'est pourquoi nous disons, de l'air qu'il est plus ou moins vivifiant, et nous appelons le pain la vie du corps, la vie de l'homme, non pas qu'il donne la vie, qu'il crée la vie, mais parce qu'il la restaure et l'entretient en nous.

Et l'âme, pour conserver la vie qui lui est propre, cette vie qui est lumière et force, vérité et amour, cette vie que mille causes affaiblissent, diminuent et parfois détruisent en nous, l'âme doit communier à celui qui est toute lumière et toute puissance, toute vérité et tout amour, c'est-à-dire à Dieu.

Or, c'est cet aliment mystérieux et divin que le Christ Notre-Seigneur nous a préparé et qu'il nous donne dans le pain eucharistique. Nous nourrir de Dieu par lui, voilà la fin suprême de ce mystère. Si Notre-Seigneur a voulu se cacher sous ces apparences, c'est non seulement pour être notre compagnon sur le chemin de la vie, pour rester avec nous jusqu'à la consommation des siècles, mais c'est surtout pour devenir notre nourriture, et c'est bien là ce que signifient le pain et le vin qu'il a choisis pour réaliser ce sacrement.

L'Eucharistie s'appellera donc le pain de vie, *pans vitæ*, le pain de l'âme, non pas qu'elle donne premièrement cette vie morale et surnaturelle, mais parce qu'elle la conserve, l'alimente, la fortifie.

Pour se nourrir du pain ordinaire, il faut déjà vivre. Pareillement, pour participer à l'Eucharistie, pour communier à la vie divine qu'elle contient, il faut déjà avoir en soi la vie de la grâce, qui nous est donnée par le baptême, qui nous est rendue, si nous avons eu le malheur de la perdre, par l'absolution du prêtre. Mais de même que si l'on ne mange pas le pain naturel, la vie du corps dépérit et s'éteint ; de même, si l'on cesse de se nourrir de ce pain divin et de recourir à l'Eucharistie, la vie surnaturelle finit bientôt par s'étioier dans l'âme et par disparaître.

Et que nul ne croie pouvoir s'en passer et être par lui-même en état de se suffire ! Dieu seul se suffit à lui-même, parce qu'il est à lui-même sa raison d'être et qu'il possède la plénitude de vie ; par suite, il se nourrit de lui-même, sans s'épuiser jamais. Mais nul être créé, si parfait soit-il, ne peut se suffire, puisqu'il n'a pas en lui la source toujours renouvelée de la vie. Il faut donc qu'il la cherche en dehors et plus haut que lui, c'est-à-dire là où elle est, en Dieu, et là où Dieu l'a mise, dans son Eucharistie.

¹ Ce sermon fait suite au *Triduum* paru dans la *Prédication* du 7 et du 14 juin.

Mais quiconque y participera sera vivifié par elle. Il recevra Celui qui est la Vie, la source de vie, la lumière de vie, le pain de vie, Celui qui est venu pour que nous ayons la vie et que nous l'ayons en surabondance. Sans doute, c'est la chair du Christ Jésus qu'il s'incorpore, mais c'est aussi l'âme unie à cette chair qui l'anime et qui le compénètre de toutes parts. Un tel homme, ainsi surélevé par cette nourriture divine, ne saurait plus s'attacher exclusivement à la terre ; il ne peut plus vivre uniquement par les sens et pour les seuls intérêts du temps présent. Nécessairement, et par l'action de cette vie divine que l'Eucharistie apporte en lui, la vie supérieure, la vie de l'âme dominera la vie du corps avec ses instincts aveugles et ses passions désordonnées. Du moins elle ne sera pas totalement submergée, même dans les plus violentes tempêtes du cœur et de la conscience. Par la communion, une sève divine se répandra jusque dans la chair viciée par le péché, pour la régénérer. Les dons que l'âme recevra seront comme une fraîche rosée qui apaisera en elle les convoitises sensuelles.

Ainsi, dans cette participation à l'Eucharistie, Notre-Seigneur, unissant sa force divine à notre faiblesse humaine, nous rend capables de résister à tout mal, de surmonter toute tentation, d'accomplir tout bien, de pratiquer toute vertu, même la plus héroïque. En pénétrant dans les profondeurs de notre être, il mêle à notre nature grossière, débile, égoïste, un élément de pureté, de force, de générosité, c'est-à-dire tout ce qui est la vie supérieure de notre âme.

Par l'Eucharistie, nous sommes vivifiés. C'est donc être ennemi de soi-même et vouloir mourir que de s'abstenir trop longtemps de ce pain de vie. Et si la vie chrétienne est en nous si débilitée, si anémique, si le péché a tant de prises sur notre volonté, si nous vivons tant d'une existence inférieure et toute matérielle, n'est-ce point parce que nous ne recourons plus à cet aliment surnaturel ?

Il serait inutile de prétexter que nous sommes indignes et que mieux vaut s'abstenir que de mal recevoir la sainte Eucharistie. Sans doute, si nous communions mal, nous changerions le pain de vie en poison de mort. Mais si nous ne participons plus à ce divin sacrement, nous nous privons de la nourriture nécessaire et nous nous laissons mourir d'inanition. Au lieu de dire : « Etant indigne, je ne communierai pas, » nous ferons mieux, nous dirons : « Je vais me mettre en état de recevoir dignement mon Dieu présent dans l'Eucharistie, » et nous viendrons ensuite à la Table sainte pour y nourrir notre âme du pain de la vie éternelle.

II

Par la communion, nous sommes aussi, m. f., en quelque sorte déifiés.

C'est ce que nous donnent à entendre les paroles de Notre-Seigneur : « Celui qui mange ma chair demeure en moi et moi en lui, *in me manet, et ego in illo,* » et ces autres paroles divines, que

l'Eglise a empruntées à une célèbre vision de S. Augustin et qu'elle a mises dans sa liturgie : « Je suis la nourriture des forts. Croissez donc, grandissez et vous me mangerez. Vous ne me changerez pas en vous, mais c'est vous qui serez changés en moi, *nec tu mutabis me in te, sed tu mutaberis in me.* »

C'est là une vérité fondamentale, non moins conforme aux pures lumières de la raison qu'à celles de la foi. Toute la destinée de la créature intelligente faite à l'image de Dieu, consiste en son union avec Dieu, principe, centre et fin de son existence, — union qui se commence sur la terre pour s'achever dans le ciel. Ce qui prouve également et la dignité de l'ouvrage et la magnificence de l'ouvrier, et l'excellence de notre nature et la bonté infinie de notre Créateur.

Cette union de Dieu avec nous et de nous avec Dieu, c'est la raison d'être et l'essence même de notre religion. Elle est un commerce de vie et d'affection avec Dieu et comme ce Dieu, aussi bon que puissant, ne veut pas faire les choses à demi, il ne se contente pas entre lui et nous d'un lien moral. Il cherche et il trouve les moyens de s'unir effectivement avec nous, si distant que soit notre être du sien.

C'est dans ce dessein que Dieu a commencé par associer dans une même personne la nature divine et la nature humaine. C'est l'Incarnation, union glorieuse sans doute et avantage incomparable pour la race humaine ainsi adoptée, ennoblie et divinisée dans cette portion d'elle-même qui forme l'humanité du Christ.

Mais cette alliance n'est pas encore assez étroite et immédiate. Elle ne suffit pas au besoin que Dieu a d'être avec nous et de nous avoir en lui. Elle est bornée au seul fils de la Vierge Marie, et Dieu a résolu de l'étendre à tous les hommes, de telle façon que chacun d'eux puisse y participer d'une manière réelle. Cela se fera par l'Eucharistie, par la sainte communion, qui met l'homme si près de Dieu et Dieu si près de l'homme, qu'il n'est pas donné à la puissance infinie d'aller plus loin.

Sans doute, cette union de Dieu avec nous sera moins étroite que celle de Dieu et de l'homme en Jésus-Christ, puisqu'elle laisse subsister la distinction des personnes. Mais après l'union hypostatique du Christ, elle est la plus réelle et la plus intime qui puisse se concevoir entre deux êtres. Elle est telle qu'elle surpasse toutes les unions de la nature, soit physiques, soit morales, et qu'il est vrai de dire, après l'Apôtre, qu'elle nous rend participants de la nature divine, *divinæ consortes naturæ.*

Par là un contrat de mutuelle donation est passé entre Dieu qui se donne et l'homme qui le reçoit. Les distances qui séparent ces deux êtres s'effacent et disparaissent ; Dieu vient avec ses perfections infinies, l'homme avec ses misères et ses besoins. Le ciel descend, la terre monte ; et si opposés qu'ils soient d'abord, ces extrêmes se trouvent associés dans une sorte d'existence unique.

L'homme ne cesse pas d'être homme, mais il est en quelque sorte déifié.

Ainsi se consomment tous les desseins de Dieu sur sa créature par excellence. Ainsi la communion eucharistique est l'acte suprême de la religion et de la vie chrétienne. Tout le reste, pratiques du culte, prières, sacrements même semblent n'être institués que pour nous préparer et nous acheminer à la communion. Ce qui faisait dire à S. Thomas d'Aquin que les autres sacrements sont ordonnés à l'Eucharistie et que l'Eucharistie en est le couronnement. La communion faite, toute la religion est accomplie sur la terre. Son but est atteint. Nous sommes unis à Dieu et l'on ne peut plus rien nous demander, sinon de persévérer dans la grâce reçue et de ne pas briser cette union divine.

Hélas ! combien, même parmi les plus fidèles, ne sentent plus le prix de ce bienfait : la communion eucharistique, et l'honneur que Dieu nous fait en nous déifiant par cette union !

Oh ! Seigneur, c'est ici que vos ministres doivent éclater en plaintes et déposer dans votre cœur leur amertume et leur douleur. Vos dons sont dédaignés ; votre table sainte est désertée ; vos enfants ne répondent à vos avances que par l'indifférence ; autant vous mettez d'empressement à vous rapprocher d'eux, autant, semble-t-il, ils mettent d'obstination à s'éloigner de vous. O Dieu de la Sainte Eucharistie, le cœur fidèle éprouve une peine profonde à vous voir ainsi traité !

Malheur donc à celui-là, ô mes frères, qui se tient ainsi volontairement à l'écart de ces communications divines ! Il brise un à un les liens de l'amour infini qui nous tiennent attachés à Jésus-Christ. Il se retranche peu à peu de l'éternelle société dont le Christ est le chef. Il éteint insensiblement en lui la flamme divine qui fait le privilège et la grandeur du chrétien. Au lieu d'être un homme déifié, il devient un homme matérialisé, voué, sans réaction possible, à toutes les misères de notre nature dégénérée.

III

Par la sainte Eucharistie, ai-je dit, nous sommes immortalisés. Oui, m. f., l'Eucharistie met en nous un principe d'immortalité bienheureuse.

Ecoutez plutôt les solennelles affirmations de Celui qui est le Maître du temps et de l'éternité : « Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang a la vie éternelle en lui, et je le ressusciterai au dernier jour... Je suis le pain de vie. Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement. »

D'où je tire cette conclusion que rien ne peut ébranler : — L'Eucharistie est le gage de notre bonheur éternel ; et non seulement le gage, mais le germe ; et non seulement le gage et le germe, mais encore le commencement et comme une anticipation. Ainsi le chante l'Eglise après S. Thomas d'Aquin : « C'est une garantie de notre gloire future qui nous est donnée, *futura gloriæ nobis pignus datur.* »

En effet, m. f., dès lors que nous participons à l'Eucharistie, nous acquérons, d'après les assu-

rances formelles de notre Sauveur, un droit plus particulier sur la félicité du ciel, — droit tel que nous serions en quelque sorte autorisés à accuser Dieu lui-même et, si j'ose dire, à plaider contre lui, si nous étions, par impossible, frustrés dans nos espérances et dépossédés de l'héritage promis.

D'ailleurs, comment en serait-il autrement, alors que par l'Eucharistie nous ne faisons avec Jésus-Christ qu'une seule et même personne morale ? Entre lui et nous, il y a identité d'intérêts, de biens, de droits, d'état ; ce qui est à lui est à nous. Est-ce que Jésus-Christ peut être partagé ? Est-ce que les membres qu'il s'est unis par des liens si étroits peuvent être séparés de lui ? Est-ce que nous ne devons pas, nous qui lui sommes incorporés, participer à ses prérogatives, aux gloires de sa résurrection et de sa vie éternelle ?

Oui, nous y participerons pleinement et Notre-Seigneur, reçu dans la Sainte Eucharistie, nous en est caution. Chaque fois que nous nous approchons de ce mystère, nous concluons avec Notre-Seigneur un pacte de salut. Nous signons à nouveau le contrat de notre éternité et nous le signons avec son sang divin dans notre chair et dans notre âme. Un tel pacte ne saurait être annulé ou vain. Cette signature divine n'est pas de celles qui sont protestées.

Bien plus, l'Eucharistie est pour nous non seulement un gage, mais encore un germe d'immortalité, germe qui est jeté dans le fond de notre substance humaine comme la graine dans la terre pour grandir, se développer, mûrir et plus tard porter ses fruits. Les communications divines ne se font jamais sans imprimer dans l'âme certains caractères de la divinité. Ainsi Dieu se révèle et parle à Moïse sur le mont Sinaï, et il en rejaillit sur le visage du prophète des rayons de lumière, dont on ne peut supporter l'éclat.

Quel sera donc en nous l'effet, non pas d'un entretien momentané de Dieu avec nous, mais de sa communication la plus substantielle, mais d'une sorte d'incarnation nouvelle de son être dans le nôtre, car, au langage même des saints, la communion eucharistique est comme une extension de l'Incarnation, *quædam Incarnationis extensio* ?... Ah ! il n'y a pas à en douter, m. f., Notre-Seigneur ne s'incarne en nous que pour y jeter, par sa chair glorifiée, ces germes vivifiants qui se développent et produisent ici-bas des fruits de sanctification et plus tard des fruits d'immortalité.

Et ce n'est pas seulement notre âme qui reçoit ce principe d'incorruption, c'est encore notre corps lui-même. Nous le croyons et nous le savons : un jour doit venir où ce corps qui est le nôtre, ressuscitera tout glorieux et triomphant de la poussière du tombeau. Et alors même que je n'aurais pas, pour me convaincre de cette vérité, tant d'éclatants témoignages, ma seule raison me dirait qu'il lui suffit de considérer l'homme s'assimilant pendant sa vie mortelle la divine Eucharistie, pour le croire immortel dans son corps ressuscité comme dans son âme créée à l'image de Dieu.

En effet, comment pourrait rester à tout jamais dans la corruption du tombeau cette chair qui a été mélangée d'une manière si intime à la chair même du Christ Jésus ? O corps nourri de la substance d'un Dieu, je ne veux plus t'appeler un composé de boue et de poussière, je ne veux plus te considérer tombant en décomposition et devenant pourriture sous l'action des infiniment petits de la terre ; mais je veux te voir tout resplendissant de gloire et de majesté et beau de l'incorruptible beauté des anges !

L'Eucharistie est en nous qui y participons un gage et un germe d'immortalité. Que dis-je ? Elle est déjà une prise de possession du ciel. Elle est l'éternité commencée, comme l'éternité bienheureuse sera une communion continuée et continuée sans fin.

Qu'est-ce en effet que le ciel, sinon la possession de Dieu remplissant toute notre âme, répondant à toutes les aspirations de notre cœur, présent à toutes nos facultés qui le saisiront dans son essence incréée et infinie ?... Alors, — et c'est là le soutien et l'espérance de notre vie chrétienne, — nous le verrons, ce Dieu, mais d'une vision claire, radieuse, face à face. Alors nous l'aimerons, mais d'un amour pur de tout trouble, de toute imperfection, de toute incertitude. Alors nous le posséderons, mais d'une possession immédiate et qui ne pourra nous être arrachée.

Oui, certes, mais enfin ce ne sera pas un autre Dieu que celui qui nous est donné dans l'Eucharistie. A l'autel comme au ciel, c'est le même Dieu, c'est le même Christ qui vient à nous, qui s'unit à nous, qui remplit notre être pour le béatifier, qui mêle sa substance à la nôtre pour la diviniser. Dans les béatitudes célestes, nous le posséderons d'une autre manière. Mais si nous sommes alors plus heureux, nous ne serons en réalité ni plus riches ni plus honorés, et participer à l'Eucharistie, communier, c'est véritablement commencer son ciel, car c'est posséder substantiellement en soi celui qui est le ciel même.

* *

Voilà donc, m. f., la raison d'être de l'Eucharistie. Nous en sommes les heureux bénéficiaires ; tout est pour nous dans ce mystère de vie et de grâce.

A nous de comprendre la grandeur du don de Dieu. A nous de nous rendre dignes de ce banquet divin auquel nous sommes conviés. A nous de nous montrer reconnaissants en rendant au Dieu de l'Eucharistie amour pour amour.

Ce que nous devons être pour lui, voulez-vous le savoir, non plus en théorie et dans un discours abstrait, mais en pratique, dans un exemple mémorable et vivant ?

Ecoutez. Ce modèle vécu du culte eucharistique, je le prends non dans les âges d'une foi plus simple, dans les temps anciens, mais en plein xix^e siècle. Je le prends, non dans le sanctuaire ou le cloître, mais dans la vie du monde, et du monde le plus occupé. Je le prends, non dans une condition quelconque, mais dans les fonctions les

plus hautes que puisse ambitionner un homme, dans celles qui le mettent le plus en évidence.

Sûrement, m. f., le nom de Garcia Moreno ne vous est pas inconnu. Qui n'a entendu parler de cet homme, porté par les vœux unanimes de ses concitoyens à la présidence de la République de l'Equateur, et acclamé, quand il tomba sous le poignard d'un assassin, le 6 août 1875, comme le libérateur de sa patrie par tous les corps de l'Etat joints au peuple ?

Or voici ce que nous lisons dans sa vie et ce qui est dit de son culte envers la sainte Eucharistie :

« Il lui rendait de fréquentes visites, prosterné devant l'autel dans un sentiment de profonde adoration. Son bonheur était de pouvoir faire la sainte communion chaque dimanche. Portait-on le saint viatique à un moribond, le Président se faisait un honneur d'escorter son Dieu, un flambeau à la main, au milieu de son peuple. Quand revenaient les processions de la Fête-Dieu, on voyait le chef de l'Etat, revêtu du costume de général en chef, marcher devant le dais comme un serviteur qui annonce son maître. On le supplia un jour de se couvrir pour ne pas s'exposer au danger d'une insolation. Mais il protesta qu'il ne se couvrirait pas devant son Dieu. »

M. f., quelle foi et quelle piété ! Quel exemple, et quel homme !... Puisse-t-il avoir beaucoup d'imitateurs ! Puisse le Dieu de l'Eucharistie compter partout, et en grand nombre, de tels adorateurs ! Et puissions-nous tous être de ce nombre ! Ainsi soit-il.

COURS DE PRONES SUR LE CREDO

LXIII

LES FIDÈLES DE L'EGLISE

Mes frères,

Notre-Seigneur a donné à son Eglise la forme d'une société. Or, dans toute société il y a des sujets et des chefs. Dans l'Eglise, les premiers portent le nom de fidèles, et les seconds celui de pasteurs. Aujourd'hui nous parlerons des premiers et nous dirons quels sont ceux qui sont membres de l'Eglise, quels sont ceux qui ne le sont pas, et comment il est nécessaire de l'être pour être sauvé.

I

Le désir ardent de Notre-Seigneur est que tous les hommes soient membres de son Eglise ; mais en même temps qu'il exprime ce désir, il affirme que malheureusement tous ne le sont pas : « Je suis le bon Pasteur, disait-il aux Juifs, je connais mes brebis et mes brebis me connaissent. J'ai encore d'autres brebis qui ne sont pas de ce troupeau ; il faut que je les amène, elles entendront ma voix, et il n'y aura qu'un seul troupeau et un seul pasteur. »

Quels sont donc ceux qui ont le bonheur de faire partie de ce troupeau et d'être membres de l'Eglise ?

Avant de répondre à cette question, il nous faut formuler une distinction. L'Eglise, étant un organisme vivant, a, comme une personne humaine, deux parties : un corps et une âme, un corps social qui constitue sa partie extérieure et visible, une âme intérieure et invisible qui donne la vie surnaturelle au corps.

Le corps social de l'Eglise est constitué par l'ensemble de tous ceux qui sur la terre ont été baptisés, professent extérieurement la vraie foi, participent aux mêmes sacrements et obéissent aux pasteurs légitimes.

On devient membre de ce corps par le saint baptême. C'est pour le marquer officiellement qu'au sortir des fonts baptismaux les parrain et marraine accompagnent le prêtre à la sacristie et, de concert avec lui, signent sur le registre de catholicité l'acte de baptême du nouveau chrétien, qui constate son incorporation dans l'Eglise catholique. De même que la déclaration de cet enfant et son acte de naissance inscrit sur les registres de l'état-civil font de lui un citoyen français, de même son baptême et son inscription sur les registres religieux font de lui un nouveau membre de l'Eglise.

L'Eglise, tout comme la société civile, ne demande que cela à l'enfant, tant qu'il n'est pas capable d'autre chose. Mais de même que l'enfant devenu grand, pour jouir de ses droits civiques, doit observer les lois de son pays, contribuer à ses charges, payer les impôts, s'acquitter du service militaire, obéir aux autorités constituées, ainsi le nouveau chrétien, lorsqu'il en est devenu capable, doit, pour rester membre de l'Eglise, croire les vérités qu'elle enseigne, respecter ses lois, recevoir ses sacrements et obéir à ses pasteurs légitimes. Cela est nécessaire et cela suffit pour faire partie du corps de l'Eglise.

Mais cela ne suffit pas et cela n'est pas non plus absolument nécessaire pour appartenir également à l'âme de l'Eglise et pour être sauvé.

L'âme de l'Eglise n'est pas autre que l'Esprit-Saint venant habiter en nous par la foi, l'espérance et surtout la charité, c.-à-d. par la grâce sanctifiante. Quiconque est en état de grâce et possède Dieu en soi, appartient à l'âme de l'Eglise ; ne lui appartient pas, au contraire, quiconque est en état de péché mortel et se trouve, de ce fait, séparé de Dieu et privé de la vie surnaturelle.

Or, vous le devinez, m. f., parmi ceux qui font partie extérieurement du corps social de l'Eglise, il en est un certain nombre qui sont en état de péché mortel. Tant qu'ils demeurent en cet état, ils n'appartiennent pas à l'âme de l'Eglise, et s'ils venaient à mourir, ils cesseraient même d'appartenir à son corps, puisqu'ils ne seraient admis ni dans l'Eglise triomphante ni dans l'Eglise souffrante. Mais tant qu'ils demeurent ici-bas et qu'ils ne rompent pas ou ne méritent pas de voir rompus les liens qui les unissent à l'Eglise, leurs péchés ne les empêchent pas d'appartenir au corps de l'Eglise militante. Celle-ci dans l'Evan-

gile est comparée à un filet qui renferme toute sorte de poissons, des bons et des mauvais ; à un champ et à une aire où le bon grain se trouve mêlé à beaucoup de zizanie et de paille. C'est bien dire qu'elle est composée de justes et de pécheurs, et que ceux-ci font partie du corps de l'Eglise aussi bien que ceux-là. Seulement, tandis que les premiers sont des membres vivants, les seconds ne sont que des membres morts ; tandis que les premiers sont sur le chemin de l'Eglise triomphante, les seconds sont sur le chemin de l'enfer.

II

J'ai dit qu'il ne suffit pas de faire partie du corps de l'Eglise pour appartenir à son âme, et je viens de le prouver.

J'ai dit aussi que cela n'était pas absolument nécessaire. On peut en effet, par exception, appartenir à l'âme de l'Eglise sans appartenir à son corps. Voyons donc quels sont ceux qui n'appartiennent pas au corps social de l'Eglise, et à quelles conditions ils peuvent cependant appartenir à son âme et aller au ciel.

1. Ce sont d'abord les *infidèles*, c.-à-d. ceux qui n'ont pas été baptisés et ne croient pas en Jésus-Christ. Tels sont les enfants et les adultes, si nombreux aujourd'hui, hélas ! même en nos pays catholiques, qui n'ont pas reçu le baptême ; les idolâtres ou païens qui rendent à de vaines idoles le culte qui n'est dû qu'au vrai Dieu ; les mahométans, qui tout en reconnaissant un Dieu, ne croient pas en Jésus-Christ et honorent un faux prophète nommé Mahomet ; les Juifs enfin, qui refusent de reconnaître Jésus-Christ comme le Messie promis à leurs pères Abraham, Isaac et Jacob.

L'infidélité de tous ces non-baptisés est *négative* ou *positive*. La première est celle des personnes qui n'ont jamais entendu parler de Jésus-Christ et de son Eglise ; la seconde, celle des personnes qui ont repoussé la foi de Jésus-Christ qui leur était offerte, et ont refusé d'entrer dans son Eglise.

Les infidèles volontairement attachés à l'infidélité ne sont pas membres de la société chrétienne, ils n'appartiennent ni au corps ni à l'âme de l'Eglise. Mais si parmi les infidèles négatifs quelques-uns ont un désir au moins implicite de connaître la vérité et de s'y attacher ; si, en outre, ils sont fidèles à suivre dans leur conduite les lumières de leur conscience, Dieu, qui ne refuse jamais sa grâce aux âmes de bonne volonté, leur donnera les lumières et les moyens nécessaires pour parvenir au salut.

2. Les *catéchumènes* sont ceux que l'on instruit des vérités de la foi et qu'on prépare à recevoir prochainement le baptême. Ils peuvent, par la foi intérieure et la charité parfaite, appartenir à l'âme de l'Eglise et être dans la voie du salut ; mais tant qu'ils n'ont pas été baptisés, ils n'appartiennent pas au corps de l'Eglise.

3. Les *apostats* sont ceux qui, après avoir embrassé la foi chrétienne, l'ont abjurée toute entière. Par le fait même de cette abjuration, quand

elle est publique et notoire, ils sont évidemment hors de l'Eglise ; ils n'appartiennent ni à son corps ni à son âme, tant qu'ils n'ont pas réparé leur faute.

4. Les *hérétiques* sont des chrétiens qui refusent obstinément de croire une ou plusieurs vérités révélées par Dieu et enseignées par l'Eglise comme article de foi. On appelle encore hérétiques ceux qui soutiennent avec opiniâtreté quelque erreur qu'ils savent condamnée par l'Eglise.

5. Les *schismatiques* sont ceux qui, tout en admettant les dogmes de la foi catholique, se séparent de l'unité de l'Eglise en refusant de se soumettre à ses lois ou de reconnaître ses pasteurs légitimes.

Les hérétiques et les schismatiques sont *publics* ou *cachés*. Les premiers sont ceux qui rejettent ouvertement quelque dogme de la foi, publient quelque erreur contraire à la foi, ou rompent de quelque autre manière et notoirement l'unité de l'Eglise. Les seconds sont ceux qui dissimulent leur hérésie et leur schisme et professent extérieurement ce qu'ils nient intérieurement.

Il est évident que les hérétiques et les schismatiques publics n'appartiennent ni au corps ni à l'âme de l'Eglise, et qu'ils sont hors de la voie du salut, à moins qu'ils ne joignent à la pratique sincère des vertus chrétiennes une bonne foi qui excuse devant Dieu leur séparation de l'Eglise catholique. — Quant aux hérétiques et aux schismatiques secrets, quoique séparés la plupart du temps de l'âme de l'Eglise, parce qu'il est difficile de les supposer dans la bonne foi, ils appartiennent toujours au corps de l'Eglise, puisqu'ils évitent de rompre les liens extérieurs de l'unité.

6. Les *excommuniés* sont des chrétiens que l'Eglise rejette de sa société à cause de leurs crimes. Ils ne font plus partie du corps de l'Eglise, c'est évident. Mais si, par suite d'une erreur de fait, ils ont été frappés injustement ; si, acceptant avec humilité la peine qui les frappe, ils se repentent des fautes qui l'ont motivée, Dieu peut leur pardonner et leur permettre d'appartenir ainsi à l'âme de l'Eglise.

III

Vous voyez dès lors, m. f., ce qu'il faut penser de la maxime : « Hors de l'Eglise il n'y a point de salut. » Cette maxime est vraie en ce sens qu'il y a obligation grave d'être du corps de l'Eglise si on le peut, d'être membre de l'Eglise visible si on la connaît comme étant la véritable et unique Eglise de Jésus-Christ. Nous en avons pour preuve les paroles de Jésus-Christ lui-même : « Quiconque ne naîtra par l'eau et le Saint-Esprit ne pourra pas entrer dans le royaume des cieux. » — « Celui qui ne croira pas sera condamné. » — « Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez ; ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez. » — « Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous. » — « Celui qui vous écoute, m'écoute ; celui qui vous méprise, me méprise... Celui qui

n'écoute pas l'Eglise, qu'il soit regardé comme un païen et comme un publicain. » Peut-on affirmer de façon plus nette la nécessité du baptême, de la foi, des sacrements, de la subordination aux pasteurs légitimes, et l'impossibilité de faire son salut sans cela ?

Les saints Docteurs ne parlent pas autrement, montrant par là que c'est bien ainsi qu'il faut interpréter les paroles du Maître. « L'Eglise, dit S. Cyprien, c'est l'arche de Noé ; tous ceux qui restèrent en dehors de l'arche périrent dans les eaux du déluge ; quiconque est en dehors de l'Eglise ne peut se sauver. » — « Nul ne saurait avoir Dieu pour père s'il n'a pas l'Eglise pour mère, » dit encore le même saint. — « On ne peut avoir le Christ pour chef, dit à son tour S. Augustin, si on n'est pas membre de son corps qui est l'Eglise. »

Toutes ces paroles sont formelles : quiconque par sa faute reste en dehors de l'Eglise, est en état de damnation. Et c'est tout naturel. Si l'Eglise n'était qu'une institution facultative, on pourrait se sauver en acceptant ou en rejetant la foi de Jésus-Christ, en suivant ou en méprisant sa loi, en recevant ou en dédaignant ses sacrements, en se soumettant ou en résistant à ses représentants : ce qui est contradictoire et absurde. Non, il n'y a pas de salut possible pour ceux qui sont hors de l'Eglise par leur faute.

Mais cette maxime ne s'applique pas à tous ceux qui se trouvent hors du corps de l'Eglise sans qu'il y ait faute de leur part, appartenant à son âme et meurent dans la grâce de Dieu. Ceux-là seront sauvés. C'est le cas des enfants nés de parents hérétiques ou schismatiques et qui, baptisés valablement, meurent avant d'avoir atteint l'âge de raison et d'avoir pu commettre aucune faute mortelle. C'est le cas des adultes qui, nés et élevés dans l'hérésie ou le schisme, y vivent de bonne foi. Ames simples et droites, ils sont plutôt privés de la plénitude de la vie chrétienne qu'infidèles à la vérité, ils reçoivent pieusement de Jésus-Christ ce qu'on leur en donne, ils cherchent sincèrement en lui leur salut et seraient tout prêts à croire tout ce qu'il veut qu'on croie, à faire tout ce qu'il veut qu'on fasse, ils seraient tout prêts à entrer dans l'Eglise catholique s'ils la connaissaient. Privés du sacrement de pénitence, ils ont soin de demander par un acte de contrition parfaite pardon de leurs fautes à Dieu. Dieu ne les rejettera certainement pas lorsqu'ils se présenteront devant lui et solliciteront l'entrée de son paradis.

Le salut n'est donc pas impossible à ceux qui vivent hors du corps de l'Eglise ; mais il est pour eux bien plus difficile, parce qu'ils sont privés des moyens si nombreux de sanctification que l'Eglise met à notre disposition. Aussi, m. f., nous ne saurions assez remercier Dieu qui nous a fait naître au sein de l'Eglise catholique et nous a rendu le salut si facile. Mettons soigneusement à profit cette facilité. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE DE SAINT VINCENT DE PAUL

(19 juillet)

LA CHARITÉ PERSONNIFIÉE

Mes bien chers frères,

« Depuis mon enfance, la miséricorde s'est acérée en moi ; elle était sortie avec moi du sein de ma mère. » Je ne crois pas qu'on puisse mieux appliquer ces paroles de Job, le patriarche de l'Écriture, qu'au grand saint dont l'Eglise catholique célèbre aujourd'hui la fête et auquel vous venez pieusement demander des leçons de charité.

Quel homme merveilleux ! Dieu l'a fait naître au siècle de nos illustrations et de nos gloires, comme pour justifier cette parole de l'Apôtre : « La plus grande de toutes les vertus, c'est la charité. » En effet, plus grand que les savants, les littérateurs, les poètes, les orateurs, les capitaines, les hommes d'Etat, les hommes d'Eglise, plus grand même que tous les saints de cet âge célèbre, S. Vincent de Paul s'élève et domine, comme la vertu divine dont il est l'admirable personnification.

Un illustre évêque français, Mgr Freppel, disait de lui dans un de ses panégyriques : « S. Vincent de Paul a fait pour la charité au XVII^e siècle ce que le Docteur angélique, S. Thomas d'Aquin, a fait au XIII^e siècle pour la science de la foi... Il a légué au monde chrétien sa *Somme*, une *Somme* magnifique, la *Somme* de ses œuvres... »

Je n'ai pas l'intention de faire resplendir ces œuvres dans un panégyrique solennel. Je me contenterai de jeter un coup d'œil sur leur ensemble, d'en chercher le principe dans la grande âme qui les a conçues et accomplies, et d'en tirer les conclusions propres à raviver dans votre vie chrétienne les lumières de l'esprit de foi et les saintes flammes de la charité.

I. — Ses œuvres charitables

« Dieu se plaît, dit l'apôtre S. Paul, à choisir pour l'accomplissement de ses grands desseins, des éléments infirmes et de basse condition, afin de confondre les orgueilleuses prétentions de nos forces naturelles. » Voulant imprimer au monde un nouvel et sublime élan vers les œuvres de miséricorde, il jeta les yeux sur un humble enfant qui faisait pâître, dans les Landes, les troupeaux de son père.

L'enfant s'appelait Vincent, nom de luteur et de conquérant, qu'il devait illustrer par les pacifiques et glorieuses victoires de la charité. La rude écorce de paysan était l'enveloppe d'une âme pure, droite, intelligente, judicieuse, ferme et tendre, dont les heureuses dispositions furent bientôt remarquées par tous ceux qui l'entouraient, par son père surtout, qui prit la résolution de le faire instruire. A cet effet, il sacrifia soixante livres par an, grosse somme en ce temps-là pour de pauvres gens. Mais il faut le dire, jamais argent ne fut mieux placé. La France, le monde entier devaient en recueillir les intérêts.

Je ne m'attarderai pas au récit des événements et des circonstances qui conduisirent Vincent jus-

qu'au sacerdoce, et du sacerdoce jusqu'au vœu héroïque, dont il fit la règle de toute sa vie.

Comme tous les saints, il passa par le creuset de l'épreuve. Captif des pirates africains, vendu comme esclave, instrument de la miséricorde de Dieu pour la conversion de ses maîtres, rendu à sa patrie, perdu à quelque temps de là au milieu de Paris, sans ressources et sans protection, accusé de vol, menacé de la prison, et enfin livré, par une généreuse substitution de sa charité, à la plus terrible et plus désespérante des tentations contre la foi, il n'entra reposé, fortifié et transfiguré, dans la voie où Dieu l'appelait, que par le vœu qu'il fit de consacrer toute sa vie à Jésus-Christ dans la personne des pauvres.

La petite paroisse de Clichy, premier théâtre de son ministère, devint bientôt, grâce à son zèle et à son dévouement, l'église des saints. Entré comme précepteur dans l'illustre famille de Gondî, il y vit comme un chartreux ; puis, effrayé de l'estime des hommes et des honneurs qu'on lui rend, il va s'ensevelir dans la petite ville de Châtillon-les-Dombes. Mais il n'y laisse pas dormir la vivante vertu de son cœur généreux. Il convertit les âmes, il appelle et groupe autour de lui les dévouements, il jette la semence destinée à devenir plus tard l'opulente moisson des confréries de charité. Rappelé par l'obéissance dans la maison de Gondî, il se décide à prendre son élan. Il multiplie les « Charités » d'hommes et de femmes. Apôtre des prisonniers et des galériens, aux pieds desquels il s'humilie et dont il touche les cœurs endurcis, il peut s'écrier, comme Job : « Je sens croître en moi la miséricorde dont j'ai ressenti, depuis mon enfance, les divins tourments. » Son universelle vocation est fixée. Arrivé à la plénitude de l'âge et sans autre dessein arrêté que d'accomplir son vœu, il va bientôt, de son quartier général de Saint-Lazare, faire face à toutes les misères humaines.

Grande misère en ce temps-là, la misère du sacerdoce ! Voici d'abord l'œuvre des Séminaires. Commencée par Vincent de Paul et conduite parallèlement par M. Olier, elle devait préparer ce clergé qui, malgré ses imperfections, put traverser sans défaillir la sanglante épreuve de la Révolution et renaître bientôt au milieu des ruines, pour l'honneur et le salut de la France et du monde entier.

Près de cette misère, et à cause de cette misère, la grande misère des pauvres gens des faubourgs et des campagnes, privés des secours spirituels qui alimentent la vie chrétienne et l'empêchent de glisser vers l'ignorance et la corruption. Au fond de son cœur charitable, S. Vincent de Paul entendit ce cri d'alarme : « *Parvuli petierunt panem et non erat qui frangeret eis*. Les petits enfants du bon Dieu réclament le pain sacré de la vérité, et personne ne vient le leur rompre pour apaiser leur faim. » — « Allons à eux ! » s'écria-t-il ; et avec une profonde humilité et une touchante bonhomie, il se mit à la portée de ces brebis délaissées du troupeau du Christ. Commencées sans autre but que de faire du bien là où l'apôtre se trouvait, les missions vont bientôt devenir l'œuvre d'une Société de prêtres, qui,

pés autour de leur Père, « s'appliqueront entièrement au salut du pauvre peuple. » Évangéliser les pauvres, c'est leur devise et leur cri de ralliement.

La Société des prêtres de la Mission sera bientôt une grande armée. S. Vincent eût voulu la voir dans tout l'Orient et jusqu'au fond de la Chine... Eh bien ! triomphez, grand saint : elle y est maintenant et elle cueille tous les jours, dans ces régions où planent encore les ombres de la mort, d'abondantes moissons d'âmes et les palmes du martyre.

Avec la misère des âmes, grande misère des corps : misère des enfants pauvres, des orphelins, des jeunes filles en péril, des enfants trouvés, des vieillards, des infirmes, des malades, des incurables, des sans-travail, des mendiants. Comment faire face à tant de maux ?... Ah ! la miséricorde grandit dans le cœur de Vincent de Paul, comme les misères humaines. Il en projette autour de lui les saintes flammes et fait sortir de leurs palais et de leurs hôtels les reines, les princesses, les nobles dames, pour les enrôler dans ses Confréries de charité. Les hôpitaux, les hospices, les refuges, les asiles, les patronages, les écoles, s'ouvrent à toutes les misères, et pour visiter, consoler, assister, servir, soulager, guérir ces misères, la grande armée des Filles de la Charité va s'ajouter à la grande armée des Prêtres de la Mission.

Pour réparer l'œuvre de perdition commencée par une femme, Dieu a voulu associer la femme à toutes les œuvres de rédemption, de salut et de perfection. Près de son fils Jésus, il a placé Marie, sa très sainte Mère ; près de Jérôme, l'admirable Paule ; près de Benoît, la douce Scolastique ; près de François d'Assise, la vaillante Claire ; près de Dominique, les trois filles de son cœur, Diane, Cécile et Aimée ; près de François de Sales, l'héroïque Jeanne de Chantal ; près de Vincent de Paul, la charitable Louise de Marillac, connue depuis son veuvage sous le nom de Mademoiselle Legras.

Secondé par cette admirable femme, Vincent de Paul commença le recrutement de cette armée de filles dévouées, dont il voulut faire les servantes de toutes les misères humaines. Il versa dans leur cœur les richesses de son propre cœur, et il eut l'audace d'espérer qu'elles auraient toutes les vertus des religieuses, en n'ayant pour clôture que l'obéissance, pour grille de cloître que la crainte de Dieu, pour voile que la modestie. Son audace lui a réussi. Les Filles de la Charité ont accompli sous ses yeux des merveilles de miséricorde. Elles sont aujourd'hui répandues par milliers dans le monde entier. Les autres nations nous les envient : « Oh ! si nous avions, comme la France, des Filles de la Charité, disait un jour un illustre ambassadeur de Russie, le général Ignatieff, il y a longtemps que l'Orient serait à nous ! »

Que n'ai-je le temps de vous raconter dans tous ses détails la lutte gigantesque entreprise par le grand charitable contre les calamités publiques ! La guerre, l'horrible guerre, avait dévasté des provinces entières. Les maladies pestilentiennes, la famine faisaient chaque jour de lugubres moissons du pauvre peuple de France dans nos plus belles contrées, en

Champagne et en Lorraine notamment, où nous voyons, en 1640, la ville de Metz envahie par une armée de quatre à cinq mille pauvres gens de tout âge et de tout sexe, qui en font comme un champ de bataille de la misère. « Ah ! que mon cœur saigne, s'écrie S. Vincent, de voir tant de maux ! » Et vite, il va se jeter aux pieds des grands en pleurant et en criant : « La paix ! La paix ! Donnez-nous la paix ! »

De tous côtés il mendie, et avec tant d'éloquence que la reine et les grandes dames de la cour laissent tomber entre ses mains leurs bijoux, et les riches d'abondantes aumônes. Il organise des convois de vivres et de secours. Il fait marcher, comme un général, ses missionnaires et ses Filles de la Charité, à travers toutes les embûches et tous les périls, vers les pays d'où lui arrivent des cris de détresse. Et lui, le plus pauvre des pauvres, trouve le moyen de dépenser, au service des sinistrés, plus de soixante-quinze millions. Faut-il s'étonner, après cela, qu'on l'ait appelé « l'intendant, le nourricier des provinces désolées, le Père de la patrie » ?

A l'âge de 85 ans, lorsque ses jambes enflées et couvertes de plaies ne peuvent plus le porter, il lance encore son cœur toujours vaillant à la poursuite des misères humaines. Enfin, accablé par l'âge et par les infirmités, il se sent pris d'un sommeil invincible : « C'est le frère, dit-il gaiement, qui vient avant la sœur. »

Elle peut venir, cette terrible sœur, qui s'appelle la mort. Pour vous, ô bon, aimable et charitable saint, elle sera douce. En vous introduisant dans votre gloire céleste, elle donnera l'essor à votre gloire terrestre. Vous avez restauré, rajeuni, grandi toutes les œuvres de miséricorde que vous a léguées le passé. Toutes les miséricordes contemporaines sont de votre lignée, et la sainte Eglise, par la voix de son chef suprême, vous a déclaré et institué Patron spécial de toutes les associations charitables qui existent dans le monde catholique, et veut qu'on vous rende les honneurs qui sont dus aux célestes patrons.

Mais je ne veux pas me contenter d'admirer vos grandes œuvres ; je veux en chercher le principe dans votre sainte âme, pour la complète édification de mes chers auditeurs.

II. — Son âme, charitable

Parmi les statues qui, au commencement de l'avant-dernier siècle, décoraient un de nos plus beaux monuments, il y en avait une sous laquelle on lisait cette inscription : « Vincent de Paul, philosophe français du XVII^e siècle. »

Les dispensateurs de gloire auxquels était due cette canonisation civile, n'ont pas eu la bonne fortune de la voir consolidée. L'Eglise, plus clairvoyante qu'eux, a trouvé dans l'âme de S. Vincent de Paul un principe plus efficace que la philosophie et a remplacé par une apothéose inoubliable l'apothéose indécente et grotesque du voltairianisme. Pendant qu'on reléguait la philosophique statue du Louvre dans le coin obscur d'un hospice, l'Eglise a

convie les fidèles du monde entier à vénérer sur les autels la statue d'un saint.

Malgré son origine obscure et toute plébéienne, Vincent de Paul était riche des dons de l'âme. Toutefois, aucune de ses facultés naturelles ne pourrait nous expliquer sa vie charitable et la fécondité surhumaine de ses œuvres, si nous ne pouvions dire de lui : « *Spiritus sanctus erat in eo*, l'Esprit de Dieu, l'Esprit-Saint était en lui. »

L'Esprit-Saint était en lui, et sa vive lumière lui fit comprendre de bonne heure le sens profond de cette parole de la Sainte Ecriture : « *Beatus qui intelligit super egenum et pauperem*, bienheureux celui qui sait comprendre le pauvre et l'indigent. »

C'est l'Esprit de Dieu qui, en ouvrant dans l'âme humaine l'œil de la foi, nous montre en la personne humiliée des malheureux, non seulement l'objet d'une providentielle sollicitude, mais Dieu lui-même, Dieu qui s'est anéanti, qui s'est en quelque sorte incarné dans le pauvre. Au regard de la foi, le pauvre, c'est le Christ lui-même, le Christ, vrai fils de Dieu, le Christ qui a dit : « Ce que vous faites au plus petit de mes frères, c'est à moi que vous le faites. »

Eclairé par l'Esprit de Dieu, Vincent de Paul l'a vu dans toutes les misères humaines, ce Christ béni, et, prosterné par l'amour à ses pieds, il lui a dit : « Vous êtes mon Maître et mon Dieu, *Dominus et Deus meus*. J'enchaîne pour toujours ma vie à votre service dans la personne des malheureux, mes frères et vos frères. »

L'Esprit de Dieu était en lui. Il le sentait si bien qu'il n'avait d'autre souci que de s'humilier et de s'anéantir pour faire mieux ressortir l'action du divin principe dont il n'était en son estime que le chétif instrument. « Je ne suis pas un homme, disait-il, mais un pauvre ver qui rampe sur la terre, ne sait où il va et cherche seulement à se cacher en vous, ô mon Dieu, qui êtes tout mon désir. » Aux témoignages d'estime et de respect des gens du monde et de sa famille spirituelle, il ne répondait qu'en rappelant son humble origine et ce qu'il nommait sa rusticité. Lorsqu'il allait au conseil de la Cour, il saluait son image reflétée dans les glaces du Louvre par cette apostrophe ironique : « Ah ! le maroufle ! » Lui, qui avait été le soutien de tous, il demandait pardon à Dieu et à sa compagnie, la priant de supporter sa vieillesse : « J'ai peine à me supporter moi-même, ajoutait-il, et il me semble que je mériterais d'être pendu à Montfaucon. » Lui qui avait été la providence de tant d'affamés, il poussait ce cri d'une effrayante humilité : « Ai-je bien le droit de vivre et de manger le pain des pauvres, moi qui ne fais rien pour gagner le mien ? » proclamant, par cette sublime confession, la souveraine action de l'Esprit-Saint en toutes ses œuvres charitables.

L'Esprit de Dieu était en lui. Et plus il en ressentait la bienfaisante influence, plus il était avide de l'accroître. Il allait le chercher surtout dans l'adorable Sacrement où notre miséricordieux Sauveur, en nous donnant sa chair, son sang, son âme si aimante, sa divinité toute-puissante, nous communique leurs richesses infinies. Entre tous ses biens, et

comme complément de tous ses biens, Jésus nous a promis son Esprit. Quand donc nous le donnera-t-il, si ce n'est au moment où nous lui sommes plus intimement unis ? Cet Esprit, il le fait descendre en nous dans le mystère de la sainte communion.

O merveilleuse, ô profonde et féconde action du Christ Eucharistique ! C'est à elle que nous devons toutes les grandes œuvres d'amour de S. Vincent de Paul. « Ne ressentez-vous pas, disait-il, le feu divin brûler dans vos poitrines, quand vous avez reçu le corps adorable de Jésus-Christ dans la communion ? Sachez-le bien, pour être charitable, il faut manger la charité. » Il l'a si bien mangée, il se l'est si bien incorporée que de jour en jour on a vu croître la miséricorde en son cœur généreux.

Un de ses historiens a pu dire de lui : « Jamais la charité, qui presse si fort ceux qu'elle remplit, ne fut plus féconde en admirables et sublimes vertus que chez celui qui fut S. Vincent de Paul. Seule la grâce divine peut produire de semblables merveilles ; jamais peut-être elle n'en a produit de plus grande. »

La charité a fait entendre, à travers les siècles, le langage éloquent de ses œuvres, et nulle part sa grande voix ne parle avec plus d'autorité que dans la vie de S. Vincent de Paul. Un apologiste, écartant les miracles évangéliques, a prétendu prouver la divinité du christianisme et de l'Eglise par le seul fait de la conversion de S. Paul. Eh bien ! moi je prétends qu'on peut étayer une pareille démonstration sur la seule vie de ce grand charitable que fut « Monsieur Vincent. »

S. Vincent de Paul, enfant de l'Eglise catholique, est l'une de ses plus grandes gloires. Quand on le contemple dans la splendeur de ses œuvres, il est impossible de ne pas croire que le Dieu de vérité habite là où il se manifeste par tant d'amour, et j'estime que l'Eglise est divine, parce que la charité produit en son sein ces êtres surhumainement féconds en œuvres sublimes, dont S. Vincent de Paul est une des plus éblouissantes personnifications.

* *

Mais, mes bien chers frères, plus profonde et plus pratique doit être en nos cœurs l'impression produite par l'exemple de ce grand saint.

Ceux qui l'ont approché se sont sentis pénétrés des flammes de sa charité, et plus que tous Louise de Marillac fut une fidèle et héroïque imitatrice de son Père spirituel, et ce Père, dans les instructions qu'il donnait aux Filles de sa Congrégation naissante, leur disait : « Mes enfants, encouragez-vous au bien en vous répétant sans cesse : Je suis fille de Mademoiselle Legras, donc je dois lui ressembler... Je ne connais pas, ajoutait-il, de religieuses plus utiles à l'Eglise que les Filles de Charité à cause des services qu'elles rendent au prochain. Elles vont le chercher, comme faisait le Sauveur, lorsqu'il allait de bourgade en bourgade, guérissant tous ceux qu'il rencontrait. »

— Qui cherchez-vous ? disait un jour le pieux et dévoué baron de Renty à une Fille de Charité qu'il rencontrait dans l'escalier d'un pauvre malade.

— Jésus-Christ, répondit simplement la religieuse.

— Et moi aussi, s'écria joyeusement le baron

Chercher Jésus-Christ dans les pauvres, le chercher jusqu'à l'abnégation, jusqu'à l'oubli de soi-même, jusqu'au dévouement le plus absolu, c'est la vocation de toute âme vraiment chrétienne. Plus que jamais, le monde a besoin de la merveilleuse et vivante apologie de l'amour chrétien, et l'unique espoir qui nous reste bien souvent est de vaincre, selon la parole de l'Apôtre, le mal par le bien, le mal de l'incrédulité par les bienfaits de la charité. De toutes parts, la foi est attaquée, persécutée, menacée de ruine, et j'entends des âmes alarmées s'écrier : « La foi se meurt ! » Non ! la foi ne mourra pas, la foi ne peut pas mourir, tant que la charité sera vivante, tant que les cœurs chrétiens obéiront au victorieux mouvement que leur a imprimé, il y a trois siècles, l'héroïque S. Vincent de Paul. Ainsi soit-il.

A DES TERTIAIRES FRANCISCAINS

IX

LA PAUVRETÉ SÉRAPHIQUE

Beati pauperes spiritu quoniam ipsorum est regnum celorum.

Bienheureux les pauvres par esprit, car le royaume des cieux est à eux. (Math., v, 3).

Le Tiers Ordre de S. François a suscité de nobles émulations, et des associations multiples ont été créées sur le type modèle de la milice séraphique. Chaque institut vit de l'esprit qui est propre à la famille religieuse à laquelle il se rattache. Or, la pauvreté étant la caractéristique du premier Ordre et du deuxième fondés par le séraphin de l'Alverne, il faut conclure à la nécessité, pour les membres du Tiers Ordre de la Pénitence, de vivre de l'esprit de pauvreté.

La sentence évangélique : *Beati pauperes spiritu, quoniam ipsorum est regnum celorum*, trouve dans la vie religieuse son application la plus heureuse. Plus l'idéal de la pauvreté évangélique rayonnera dans une famille d'âmes consacrées, plus aussi ses membres sont assurés d'avoir part à la richesse de cette bénédiction. Les Tertiaires de S. François sont donc appelés à participer à la magnificence des promesses divines, dans la mesure où ils comprendront mieux l'idéal de la pauvreté séraphique. Or, il est facile de le constater, la pauvreté, observée et enseignée par S. François, 1^o demande l'esprit de désappropriation ; 2^o inspire l'horreur de l'or ; et 3^o règle l'usage discret des choses nécessaires à la vie.

En quoi et comment les Frères et les Sœurs du Tiers Ordre peuvent-ils réaliser cet idéal, voilà ce que nous nous proposons de rechercher.

I. — L'esprit de désappropriation

S. Bonaventure fait remarquer que le premier geste de S. François, au moment où il entreprit d'orienter sa vie vers Dieu, fut un acte de dépouillement. Aussi voulait-il, conformément à la révélation

qu'il en avait reçue, même esprit de désappropriation de la part de ceux qui désiraient entrer dans sa famille religieuse. « S'il en est, écrit-il dans la Règle du premier Ordre, qui veulent embrasser cette vie... que les ministres leur disent la parole du saint Evangile : « Qu'ils aillent et vendent tous leurs biens et prennent soin de les distribuer aux pauvres. »

Les membres du Tiers Ordre ne sont point appelés à pareil renoncement aux biens de la terre. Ils doivent cependant participer aux nobles enthousiasmes du séraphique Père et vivre du même esprit de détachement.

Le bienheureux Pierre de Quintavalle voulut, avant de s'attacher aux pas de François, se rendre compte de l'esprit qui animait le serviteur de Dieu. Quelle ne fut pas son édification lorsqu'il put le contempler en prière ! Pendant toute la nuit, il l'entendit jeter aux échos son cri d'amour qui devait retentir à travers les âges, comme un cri de ralliement : « Mon Dieu et mon Tout ! » Voilà l'idéal du véritable enfant du Pauvre d'Assise : son cœur doit battre à l'unisson de celui du séraphique Patriarche, et lui aussi doit pouvoir dire : « Mon Dieu, vous êtes tout pour mon cœur ; mon Dieu, mon cœur est tout à vous ! »

La vocation séraphique n'interdit point aux Tertiaires la propriété des biens de ce monde ; toutefois, non seulement ils n'y riveront point leur cœur, mais ils se garderont de tout amour immodéré. Leur cœur brûlera des saintes ardeurs de l'amour séraphique, dans la mesure où il se videra de l'affection aux biens de la vie. Il ne faudrait point croire que ces dispositions d'ordre surnaturel fussent en opposition avec la sage administration d'un patrimoine. La vie de sainte Elisabeth de Hongrie fournit les indications les plus lumineuses sur l'harmonie des devoirs qui peuvent incomber aux membres du Tiers Ordre.

Après la mort de son époux, le duc Louis, la sainte est chassée de sa propre demeure, dépouillée de ses biens ; la voilà obligée de se réfugier avec ses enfants dans une étable à pourceaux. Sa sérénité ne sera pas troublée, elle demandera même au Père Gardien des Mineurs de faire chanter à ses Frères un *Te Deum* en action de grâces pour le trait de ressemblance que lui procure l'épreuve avec l'Emmanuel abrité dans l'étable de Bethléem. Toutefois, elle saura se souvenir que ses enfants sont nés princes et princesses ; elle mettra tout en œuvre auprès de son oncle maternel, l'évêque de Bamberg, pour se faire rendre justice ; elle y réussira si bien que le prince Henri implorera son pardon et le prince Conrad, qui avait trempé dans l'iniquité, deviendra un des admirateurs les plus fervents de la sainte.

Il est facile à chacun de comprendre la sagesse des dispositions de la Règle en ce qui concerne le testament. Nous lisons : « Ceux qui peuvent faire leur testament doivent le faire en temps utile. » Il est à remarquer que, d'après la teneur de l'ancienne règle, les Tertiaires devaient, dans les trois mois qui suivaient leur entrée dans la Fraternité, avoir disposé

de leurs biens et réglé leurs dernières volontés¹. Si la discrétion est à souligner dans le texte de Léon XIII, rien cependant n'est changé par rapport à l'esprit.

Le testateur ne se dépouille cependant pas de la faculté de modifier le testament qu'il aura rédigé, voire même de l'annuler et de lui en substituer un autre, s'il le juge sage et convenable. Ce que le législateur demande avant tout, c'est que les membres du Tiers Ordre ne s'exposent point à mourir intestats. Le bienheureux Jacques de Oldo avait bien compris la pensée du séraphique Père ; il écrivait dans le prélude de ses dernières volontés : « Qu'il veut et désire si bien régler et disposer toutes choses que la dissension et la discorde ne puissent se glisser parmi ceux à qui il veut que ses biens soient dévolus. » Il faisait ce testament le 10 avril de l'an 1404².

Mais ce n'était pas seulement pour assurer le bien de la paix au sein des familles que S. François demandait à ses enfants de prévenir les surprises de la mort. Il voulait leur inspirer à tous le détachement séraphique. Lorsqu'une âme se voit sur le seuil de son éternité, bien différentes sont ses vues sur les choses de ce monde. Alors le frère, fortuné selon le siècle, comprendra qu'il ne doit pas user des biens de la terre au gré des passions du jour ; il verra dans sa fortune le patrimoine des pauvres, et il s'efforcera d'en être le sage administrateur. Est-il au contraire du nombre des prolétaires ? Loin de se plaindre, il se souviendra que le Fils de l'Homme n'eut pas une pierre sur laquelle il pût reposer la tête.

Les uns et les autres sont pauvres par l'esprit de désappropriation. Par le cœur, ils seront vraiment tous enfants de la Très Haute Pauvreté ; eux aussi seront institués par elle héritiers et rois du royaume des cieux. L'esprit de pauvreté, voilà en vérité le trésor évangélique caché dans un champ, selon la belle parole du séraphique ; le champ ne saurait être acheté au prix de sacrifices trop grands.

II. — Horreur de l'or

L'horreur de l'or est la deuxième caractéristique de la pauvreté séraphique. Souvenons-nous du geste de notre bienheureux Père, au début de sa conversion ; il vient d'entendre la lecture du saint Évangile sur la vocation apostolique ; après la messe, il en demande humblement l'explication ; le prêtre lui redit les paroles du Christ à ses apôtres : « N'ayez ni or, ni argent, ni aucune pécune, etc. » Il lui suffit, et dans l'allégresse de son âme il s'écrie : « Voilà ce que je veux ; voilà ce que je cherche ; voilà ce que de toutes les moelles de mon être je désire réaliser³. » Ce sera là l'héritage qu'il lèguera à ses fils du premier Ordre et à ses filles du deuxième Ordre ; ceux-là seront les enfants/plus particulièrement chers à son cœur qui se révéleront

les irréductibles ennemis du maniement de la monnaie.

Mais comment, dans la pratique, les membres du Tiers Ordre pourront-ils vivre de cet esprit de désaffection de l'or et de l'argent ? L'ouvrier peut-il se désintéresser de son modeste salaire ? Lui serait-il défendu, parce qu'il chemine dans des voies âpres, de désirer pour ses enfants des voies moins dures, voire même des voies fleuries ? Sera-t-il interdit aux Tertiaires de pénétrer dans les palais où l'or et les effets de banques ruissellent ? Bref, est-il demandé aux enfants du Pauvre d'Assise de ne point s'enrichir ?

La réponse est dans le saint Évangile. Le riche Zachée a reçu sous son toit le Sauveur du monde ; pour témoigner sa reconnaissance, il s'écrie : « Maître, je donne la moitié de mes biens aux pauvres, et si j'ai fait quelques torts au prochain, je solderai au quadruple. » (Luc, xix, 8). Telle doit être la mentalité du Tertiaire de S. François ; la magnanimité en ce qui concerne les devoirs de justice, et les tendresses de mère quand il s'agit de soulager les misères du frère le prochain, seront toujours les traits distinctifs de l'âme franciscaine.

Les humbles et les modestes, tout en travaillant à assurer une modeste aisance à leur foyer, ne sauraient oublier que le culte de la justice est particulièrement en honneur dans leur famille religieuse. Qu'ils se souviennent de l'artisan modèle, le B. Pierre de Sienne. Achetait-il à un boucher des cornes de bovidés, dont il se servait pour confectionner les peignes qu'il vendait, si celui-ci n'estimait pas la marchandise à sa réelle valeur, le bienheureux s'écriait : « Vous vous trompez, ils ont une plus grande valeur, » et il versait 24 deniers au lieu de 12 que le boucher avait demandés.

Notre génération a connu les industriels au grand cœur, fils de S. François d'Assise, soucieux des responsabilités qui incombent aux détenteurs de l'or. Il y a mieux à faire que de donner d'une main dédaigneuse quelques menues pièces de monnaie au pauvre qui implore la pitié. Beau est le dévouement du fils de S. Vincent de Paul qui gravit le raide escalier de la mansarde pour faire rayonner son cœur en prodiguant ses secours. La mission plus spéciale des enfants du Pauvre d'Assise est de réaliser les vœux des Pontifes romains : l'or qui fut un instrument de ruines doit devenir entre les mains du patron chrétien un instrument de restauration sociale. De concert, patrons-et ouvriers travailleront à la prospérité de l'industrie parce que, membres de la même maison, ils en vivront dans l'harmonie et la paix⁴.

C'est une chose remarquable que les œuvres populaires dont le but était d'améliorer le sort des prolétaires et des déshérités, ont trouvé dans la grande famille franciscaine les capacités financières, nécessaires pour assurer leur prospérité. Dans les âges anciens, les monts-de-piété ont rendu les noms du B. Bernardin de Feltre et de S. Jean de Capistran

¹ « Et de bonis suis infra tres menses, post ingressum eorum immediate sequentes, ordinent et disponant » (*Regula*, cap. ix, ap. P. HILAR, *Lit. T. O.*, p. 455).

² P. HIL, *Lit. T. O.*, p. 487.

³ THOMAS DE CELANO, *S. Francisct Assistenstis vita et miracula*, edita a P. EDUARDO ALENC., p. 26.

⁴ Des Fraternités d'hommes ont pu être érigées canoniquement en quelques usines ; puisse ce bon exemple produire ses fruits !

à jamais célèbres, parce qu'ils ont arraché le peuple à la voracité de l'usure judaïque. C'est bien le même génie qui a, de nos jours, présidé à l'inauguration des caisses rurales, des banques populaires et autres œuvres similaires, à la base desquelles nous sommes assurés de trouver le dévouement des enfants de S. François.

Dans ces conditions, l'homme n'est plus l'esclave de l'or ; les effets de banques ne s'accumuleront pas pour devenir un jour la proie de l'incendie dans une émeute. Le *Mammona iniquitatis*, converti en instrument de bien, permettra l'extension bienfaisante de l'encyclique *Rerum Novarum*, et c'est encore au Pauvre d'Assise que les nations devront leur salut. Benoît XI l'a dit éloquemment, en rappelant l'exhortation du Prince des apôtres : « Soyez des modèles pour les Gentils, et vos détracteurs, remarquant vos bonnes œuvres, glorifieront Dieu au jour de sa visite. » Voilà ce que l'Eglise attend des Tertiaires, voilà ce qu'elle exige d'eux : « qu'ils soient les pionniers de l'instauration de toutes choses dans le Christ ⁵. »

III. — L'usage discret des choses nécessaires

L'usage discret des choses nécessaires à la vie, tel est le troisième caractère distinctif de la pauvreté séraphique. La vie de S. François fournit des traits nombreux qui permettent de fixer sa pensée sur la pratique de la Très Haute Pauvreté. Le voici avec le frère Macé près d'un ruisseau ; quelques croûtes de pain ont été déposées sur une pierre qui leur sert de table. Et le séraphique Patriarche d'inviter son disciple à bénir le Seigneur. Celui-ci paraît surpris de l'enthousiasme du Père ; tout aussitôt le saint célèbre, en termes qui ne sont pas de la terre, les attentions de la douce Providence pour les Pauvres de l'Evangile : « C'est Dieu, a-t-il dit, qui a projeté dans les cieux la tente constellée, c'est Dieu qui a créé l'eau limpide qui va nous désaltérer. »

Non, le sage législateur ne demandera pas à ses enfants restés dans le monde d'atteindre le détachement de ses fils du premier Ordre et de ses filles du deuxième. Toutefois, n'y a-t-il rien à retenir de la règle de conduite que le bienheureux Père trace à sainte Claire et à ses compagnes, lorsqu'il leur recommande d'imiter la pauvreté de Jésus et Marie ?

Dans la vie du Christ, la pauvreté pratiquée par la Sainte Famille ne fut pas toujours la même. A Bethléem, c'était le dénuement, la Vierge bénie n'avait que de pauvres langes pour protéger son enfant contre les morsures du froid, et le berceau dans lequel elle le déposa était le bois de la crèche. Plus tard, il fallut manger le pain amer de l'exil, arrosé de larmes. Et quand le Christ consumma sa carrière, selon la belle expression du séraphique Père, la Pauvreté, qui l'avait cloué nu sur la croix nue, lui donnait le dernier baiser de la fidélité.

Ce n'est point cet excès de pauvreté qui doit servir de modèle aux Tertiaires ; mais il y a aussi la pauvreté de Nazareth. C'est celle-là que les Frères et les Sœurs du Tiers Ordre ne sauraient trop étu-

dier ; c'est celle-là qu'ils doivent s'efforcer de reproduire. A Nazareth, la sainte pauvreté réglait le vivre et le vêtir ; dans la sainte maison, la même pauvreté régnait en souveraine, prescrivant l'usage discret des choses nécessaires à la vie. C'est bien le même esprit qui a dicté les sages dispositions de la règle pour les vêtements et pour les repas.

Léon XIII a formulé sa pensée en ces termes : « Les membres du Tiers Ordre, dans toute l'ordonnance de la vie et dans leur habillement, s'abstenant de toute élégance trop luxueuse, garderont, chacun selon sa condition, la règle d'une sage discrétion. » Quelques commentateurs ont peut-être restreint par trop la portée du texte à la question de toilette. Certes, la modération en ce qui concerne l'élégance trop somptueuse n'est pas exclue ; elle est au contraire spécialement demandée. Mais dans la pensée du Pontife immortel, la discrétion, fille de la Pauvreté, doit mettre son sceau royal sur toutes les choses nécessaires à la vie et régler toute la conduite des véritables enfants de S. François.

Un prêtre causait un jour sur le quai de la gare de Lyon, à Paris, avec le célèbre graveur Gaillard ; ayant de monter dans le train, il s'excuse de ne pouvoir monter dans le même compartiment que le grand artiste : « Je n'ai, dit-il, qu'un billet de troisième. » Mais celui-ci de répondre : « Monsieur l'abbé, j'aurai la bonne fortune de voyager avec vous ; depuis que je suis Tertiaire, je prends toujours les troisièmes ⁶. »

L'ancienne règle avait des précisions dont l'austérité était encore en vigueur dans certaines Fraternités, avant la fin du siècle dernier ; quelques-unes interdisaient même, avec les rubans de soie, tout ornement d'or et d'argent. La sagesse du Saint Père a tempéré la rigueur de ces pratiques et donné pour règle la discrétion qui convient au rang et à la condition de chacun. D'ailleurs, de tout temps, les saints de la famille franciscaine ont su allier les exigences d'une situation sociale et les aspirations de l'âme éprise des charmes de la pauvreté. Sainte Elisabeth savait paraître en présence du landgrave Louis, son époux, dans la splendeur princière ; en son absence, elle revêtait les habits de veuve.

Les sœurs du Tiers Ordre ne sauraient trop se pénétrer des recommandations de Benoît XV : « Dans leurs vêtements, dit-il, et dans toute leur manière de vivre, qu'elles soient et se montrent des modèles de sainte modestie pour les autres femmes ou jeunes filles, et qu'elles ne croient pas pouvoir mieux mériter de l'Eglise et de la société qu'en coopérant à la réforme des mœurs corrompues. »

La même sagesse qui a dicté les prescriptions qui concernent le vêtement, a pareillement formulé celles qui regardent les repas : « Les membres du Tiers Ordre, est-il écrit dans la Règle de Léon XIII, observeront la frugalité dans le boire et le manger. » Quelques-uns pourront être tentés de croire que ces dispositions sont bien éloignées de celles de l'ancienne règle, qui prescrivait l'abstinence quatre fois par semaine et le jeûne deux fois. Il n'est pas nécessaire de longues réflexions pour comprendre que la

⁵ *Encycl. Sacra Propedtem.*

⁶ Nous tenons le fait de la bouche du prêtre interlocuteur.

nécessité de dispenses devenant générale, il appartenait à l'autorité suprême de formuler une nouvelle règle de conduite ; le but à atteindre reste le même. Les Tertiaires ne perdront jamais de vue la recommandation du divin Maître : « Prenez garde que vos cœurs ne s'appesantissent par l'excès du boire et du manger et par le poids des soucis de la vie. » (Luc, XXI, 34).

* *

S. Paul a tracé aux fidèles de Corinthe le plus beau programme de vie chrétienne. Qu'y trouvons-nous à la base ? L'esprit de détachement. « Que ceux, dit-il, qui achètent ne se regardent pas comme possesseurs, et que ceux qui usent de ce monde le fassent de telle sorte qu'ils soient comme s'ils n'en usaient pas. » Cet idéal est celui que propose le séraphique Père à ses enfants. Les Tertiaires, en le réalisant, feront refluer les vertus de l'âge d'or du christianisme.

S. François, dans une parabole ravissante, a parlé des charmes de la sainte Pauvreté, la Vierge du désert qui ravit le cœur du Roi des rois. Ce n'est pas seulement d'un socle royal qu'elle marque tout ce qui est à l'usage de ses enfants ; l'empreinte est divine. Puisse chaque foyer séraphique refléter le doux éclat de celui de Nazareth ! Nous aurons une part d'autant plus grande aux richesses promises aux pauvres évangéliques, que notre amour pour la pauvreté sera plus réel et plus effectif.

Haut les cœurs ! Ne soyons pas les esclaves des biens de ce monde. S'il faut en garder la propriété, s'il faut les gérer avec sagesse, veillons à sauvegarder la liberté de notre esprit ; ne laissons pas les épines étouffer le bon grain ; reposons-nous sur la Providence, qui donne au passereau sa pâture et au lis sa parure. Que l'or ne fascine pas nos yeux ! Sachons, au contraire, faire du vil métal, instrument de perdition, l'agent auxiliaire de l'apostolat¹. Qui nous dira la puissance du génie de la pauvreté, lorsqu'il s'agit de la conquête des âmes ? L'esprit séraphique a produit la grande merveille de multiplier, au sein même de l'opulence, les vrais pauvres, selon les termes de l'Evangile : *Pauperes spiritu*, les pauvres à l'esprit détaché des biens de ce monde, qui ont su se restreindre à l'usage discret des choses nécessaires à la vie, et dont le superflu est devenu le patrimoine des indigents.

Soyez, mes frères, les héritiers de cet esprit de pauvreté, auquel est promis le royaume des cieux. Amen !

POUR UNE RÉUNION D'HOMMES

LA LIBERTÉ

Messieurs,

L'homme est un être libre. La liberté a ses racines dans les profondeurs de notre conscience. C'est une

nécessité pour la pluie d'humecter le sol et de faire germer les fleurs, et c'est une nécessité pour l'animal de suivre la loi de l'instinct. L'homme, au contraire, est essentiellement libre. Entre la détermination d'agir ou de ne pas agir, de prendre un parti ou un autre, de vouloir le bien ou de vouloir le mal, par une force intime dont il dispose à son gré, l'homme peut choisir.

I

La vraie notion de la liberté a été obscurcie par nos sophistes modernes. Prétendre que la liberté est pour l'homme le droit de contenter comme bon lui semble ses caprices, de se décider pour l'ordre quand cela lui plaît, ou pour le désordre quand il le veut, c'est une erreur ; c'est prendre la licence pour la liberté. Sans doute, l'homme est « entre les mains de son conseil, » il a la faculté de choisir. Mais encore faut-il que son choix soit rationnel. L'homme qui, au lieu d'obéir à la raison, obéit à ses instincts, n'est plus libre, et le pouvoir qu'il s'arroge d'accomplir le mal constitue, non pas une force, mais une faiblesse : un être libre impose la possession de ses actes pour le bien. Voilà la notion pure et vraie de la liberté.

De par la loi naturelle, la liberté est un privilège sacré, inviolable. Entendue comme nous venons de le dire, plus elle est complète, plus elle représente l'ordre ; mieux nous savons gouverner notre volonté dans le sens droit, plus nous sommes vraiment libres. Ce beau privilège, il convient de l'apprécier à sa juste valeur : en effet, du jour où on l'abandonne, l'élévation du caractère, le respect et la fierté de soi-même et jusqu'à la culture de l'esprit, tout se voile, tout disparaît.

*Qu'importe sous quel pied se courbe un front d'esclave ?
Joug d'or ou joug de fer n'en est pas moins honteux.*

Noble apanage de la nature humaine, la liberté entre spécialement dans le génie de notre race. Nous vivons sur un sol où la liberté s'impose. De la liberté la France a toujours abrité sous son manteau la radieuse image. Nul peuple ne l'a prêchée plus haut, nul ne l'a affirmée avec plus de constance, nul ne l'a défendue plus courageusement. Nous sommes, nous avons toujours voulu être un peuple libre. Ce serait mal connaître l'histoire que d'y contredire ; et même, au risque d'étonner quelques ignorants, les institutions populaires ne se sont jamais mieux épanouies en France que sous le règne de S. Louis.

De fait, hâtons-nous de le dire, la liberté n'est pas seulement humaine et française, elle est surtout chrétienne. Lorsque le Christ ressuscité envoya ses apôtres annoncer l'Evangile au monde, il leur donna pour mission de briser tous les esclavages et d'établir partout le règne de la vérité. « Nous ne sommes plus les enfants de la servitude, dit S. Paul, mais les fils de la liberté. » (Gal., IV, 34). Le premier drapeau de la liberté a été la croix, qui nous a tous arrachés à l'esclavage du démon. Pendant les siècles où le paganisme régna sans rival, quoique représenté par des hommes dont les noms sont restés immortels, c'était le règne de l'esclavage humain. L'Eglise, au contraire, a toujours défendu la liberté

¹ Nous signalerons en particulier l'œuvre dite des *Gla-neuses*, qui recueille les débris que l'on abandonne ordinairement au chiffonnier, et les vend ensuite au profit des missions. Pour tous renseignements, s'adresser au Directeur du *Petit Messager de Saint-François*, 69, rue Franklin, à St-Etienne (Loire).

comme un dogme. Elle la respecte à l'égal de Dieu quand sa grâce sollicite et féconde notre effort. Méprisée, combattue, violentée par les œuvres de l'injustice, la liberté se cache dans la robe de l'Eglise, gardienne de tous les droits et conseillère de tous les devoirs.

II

Il y a surtout trois libertés communes auxquelles nul pouvoir ne saurait toucher sans tyrannie.

1. *Liberté de conscience*, d'abord.

La conscience tient à la personne humaine ; c'est là un trésor inaliénable. Elle touche, comme son nom l'indique, à ce qu'il y a de plus profond dans l'âme, à des sentiments, je dirais aussi nécessaires à l'alimentation morale de l'homme que le pain est nécessaire à son alimentation physique. Quand, dans l'arène, sous la griffe des tigres et des lions, les martyrs lançaient devant le proconsul ces simples mots : « Je suis chrétien ! » c'était le cri de la liberté. Malheureusement, le sens et les mœurs de la liberté ne sont plus comprises chez nous. La liberté, on la prêche, on l'acclame, on l'inscrit en gros caractères sur la façade de tous nos édifices, et en même temps on la couvre de chaînes.

Que ne se passe-t-il pas ? Quiconque refuse de plier le genou devant Baal est ennemi. On a vu des magistrats arrachés de leurs sièges pour avoir obéi à leur conscience, et des officiers arbitrairement privés de leurs grades pour avoir osé franchir un uniforme le seuil d'une église. A un fonctionnaire tout acte religieux fut interdit sous peine de révocation ou de déplacement ; on scrutait jusqu'au secret de sa vie intime. Du premier au dernier degré de l'échelle sociale les choses se font ainsi. Pour s'être refusé à donner la main aux Loges, un homme, malgré son mérite et au mépris des règles de la justice, sera disgracié. Lorsque la tyrannie d'un politicien en sous-ordre a envahi quelque village, il n'est même pas d'incident de la vie rurale qui ne puisse donner naissance à de vulgaires rancunes.

2. En second lieu, *liberté d'enseignement*.

Le droit d'un père de famille, inviolable, est d'élever et d'instruire ses enfants comme il lui plaît. Que l'Etat ait ses écoles, ses collèges, ses lycées, l'Eglise n'y contredit pas ; elle s'y oppose si peu qu'à tous les lycées et collèges de France elle donne des aumôniers. Mais qu'à son tour l'Eglise ait ses écoles primaires et secondaires, c'est son droit et son devoir : le devoir que lui a imposé son divin Fondateur : « Allez et enseignez. » Entre ces deux écoles, de l'Eglise et de l'Etat, où la religion a sa place respectée, tout père de famille peut choisir pour son enfant.

Cette liberté, il faut la garder. Chacun de nous lit tous les jours son journal, mais on s'intéresse beaucoup plus à la chronique locale qu'aux questions de l'enseignement. Sous l'empire de la passion irréligieuse, on a fermé chez nous 25.000 écoles, c'est-à-dire tout le travail d'un siècle accompli en faveur de l'enfance. Ces écoles étaient tenues par des Frères et par des Sœurs qui souvent ont obtenu les premières places et les premiers prix aux concours généraux. Or, une aussi grave atteinte portée à la

liberté des foyers peut-elle nous laisser indifférents ? Eh quoi ! au nom de quel principe l'Etat contraind-il les familles à payer deux éducations publiques : l'une chrétienne, qu'elles veulent pour leurs enfants, et l'autre qui prétend demeurer étrangère à toute tradition religieuse ?

3. Enfin, *liberté de vocation*.

Votre vocation est d'être agriculteur ou artisan ; personne ne peut vous demander compte de ce choix. Mais si votre choix prend la forme de la charité et du dévouement, pourquoi ne jouirait-il pas de la même liberté ? De droit naturel on est libre de s'associer pour le commerce et pour l'industrie ; pareille facilité ne doit-elle pas être acquise à ceux qui veulent vivre en commun pour servir gratuitement les pauvres et soigner les malades ? Du moins, on le comprenait de la sorte autrefois. Religieux et religieuses, les Frères de St-Jean de Dieu dans les hôpitaux et les Frères des Ecoles chrétiennes, la Filles de St-Vincent de Paul et la Petite Sœur des pauvres, la Sœur qui soigne les fous et la Sœur qui ensevelit les morts, tous pouvaient consacrer leur vie au bonheur du peuple. Aujourd'hui on chasse, on exile ces admirables dévouements.

Que faites-vous donc, vous qui, par un caprice brutal, agissez de la sorte ? Vous violez une liberté. Tandis que les compagnons anarhistes et les habitués de la grève se meuvent librement sur le sol de la France, des religieux et des religieuses dont la fonction équivaut à celle du soldat comme service public, sont obligés, pour suivre leur vocation, d'accepter une patrie étrangère. Quiconque aime la liberté se range nécessairement du côté de tous ces proscrits et de toutes ces proscrites.

Hélas ! que dira-t-on de nous plus tard, le jour où, sur les tablettes de l'histoire, on lira qu'à l'aurore du xxe siècle de saints prêtres et de saintes filles, l'élite de l'humanité, ont été traînés devant les tribunaux, puis exilés, pour avoir instruit des enfants ou soigné des malades !

* *

Il est écrit des Athéniens qu'ils cesseraient de combattre pour la liberté quand le soleil changerait son cours. Voilà l'exemple à suivre. En face de tout ce qui se fait, on désapprouve, on regrette, on gémit. Ce n'est pas assez ; opposons au courant du mal des âmes libres. Un jour, Pasteur, pour rendre courage à la population croyante de son pays, ne craignit pas de se mettre à la tête d'une procession interdite par esprit de haine. Affirmons de même notre foi avec une liberté chrétienne. La liberté est immortelle comme l'Eglise : elle ne périt aujourd'hui que pour renaître demain.

LES SAINTS DE LA VIEILLE FRANCE

XXI

LE BIENH. ROBERT D'ARBRISSEL (1015-1117)

Le xie et le xiiie siècle, siècles de violences, de rapines, de cruautés et d'ambitions féroces, furent aussi une époque de foi puissante, de dévouement,

d'héroïsme, qui enfantèrent la première croisade avec des légions de saints. Simon de Crépy, Bernard de Tiron, Vital de Mortain, Guillaume Firmat, Robert d'Arbrissel, préparent S. Bernard, ce prodige d'action et de contemplation, de sainteté, d'austérité mystique et d'éloquence.

Robert d'Arbrissel mérite une mention particulière pour son zèle entraînant, son amour des âmes, particulièrement des âmes pécheresses, et pour cette disposition qui, à première vue, paraît étrange, qui consiste à placer les monastères d'hommes et de femmes sous la direction d'une abbesse.

Jésus, disait-il, était soumis à la Sainte Vierge. Avant de mourir il dit à sa sainte Mère en lui désignant S. Jean : « Femme, voilà votre fils. » S. Jean est le modèle des religieux. Il prit soin de la Sainte Vierge ; mais, comme il lui avait été confié et qu'elle était la Mère du Christ, il lui obéissait avec amour, avec joie. La famille religieuse la plus parfaite est celle qui a la Sainte Vierge pour directrice. L'abbesse représente la Sainte Vierge ; en lui obéissant, les religieux paraissent obéir à la Mère de Dieu, dont le cœur est plus tendre et le joug plus léger.

I

Robert naquit en Bretagne, au village d'Arbrissel, à quelques lieues de Rennes, en 1045. Ses parents, Damalioch et Organde, étaient de pauvres gens qui vivaient de leur travail ; mais, au moyen âge, tout enfant qui marquait des aptitudes particulières pour l'étude était recueilli par quelque abbaye voisine, qui l'élevait, l'instruisait et l'envoyait sans frais dans une des Universités nombreuses de France et d'Europe. Enfant, Robert se distinguait par sa piété, son innocence, sa candeur ; adolescent, par une soif insatiable de science. La province n'ayant plus rien à lui apprendre, il vint étudier à l'Université de Paris, le foyer de lumières le plus puissant, où enseignaient les maîtres les plus distingués.

En 1076, l'évêque de Rennes, Silvestre de la Guerche, avait besoin d'un homme éclairé et pieux pour gouverner son diocèse ; car, de laïque, presque sans transition il avait été sacré évêque. Il vint le trouver à Paris et lui dit : « Vous avez le zèle de la maison de Dieu. Venez avec moi. Vous serez mon interprète pour les consultations et les jugements ecclésiastiques. Vous parlerez par ma bouche. » Robert accepta, et pendant quatre années avec Silvestre il gouverna le diocèse, faisant régner la paix et la charité, mais luttant avec une énergie sans rivale contre la simonie et les mauvaises mœurs. Son évêque étant venu à mourir, il s'aperçut qu'il avait suscité des jalousies et des haines et que son ministère serait paralysé. Il quitta Rennes, qui ne lui était plus favorable, et vint à Angers où l'archidiacre Marbod, qui fondait une école appelée à de brillants succès, lui confia une chaire de théologie.

Le jeune professeur enseignait avec compétence et avec fruit. Mais il était attiré par la sainteté plus encore que par la science. Il portait un cilice sous ses vêtements, jeûnait et passait de longues veilles dans la contemplation. Après deux ans d'un enseignement clair, pieux et admiré, il disparut soudain.

Il s'était retiré avec Bernard, son premier disciple, dans la forêt de Craon, où il menait la vie d'ermite. On découvrit leur retraite, d'autres les suivirent en grand nombre, heureux de quitter un siècle coupable, pour être tout à Dieu. Ils construisent des huttes, plutôt que des cellules, et y vivent dans la sainte pauvreté, sous la protection de la Sainte Vierge ; car ils s'appellent les Réguliers de Notre-Dame de Roë.

Urbain II prêchait la première Croisade en France. Il approuva la fondation de Notre-Dame de Roë et demanda à Robert de l'aider dans son œuvre, alors la plus féconde et la plus nécessaire. Le fondateur résigna sa dignité abbatiale, fit élire son successeur, et prêcha la croix de Jésus-Christ « non seulement dans les diocèses voisins, mais chez les nations étrangères, » sans doute en Flandre et en Allemagne. « On vit alors un spectacle qui rappelait les prédications évangéliques du Sauveur. Des multitudes d'hommes et de femmes s'attachent à lui, le suivent, recueillent avidement ses paroles. » (*Bolland.*, 25 février).

Il ne se bornait pas à prêcher la croisade ; il prêchait la pénitence, l'amour de Dieu, la pauvreté, le mépris du monde qui passe. Il est partout, suivant le mot d'Urbain II, « le semeur du Verbe de Dieu. » Hommes, femmes, jeunes gens et vieillards marchent à sa suite. Ils renoncent à tout pour le suivre, dit l'évêque Baldéric, sa parole est accompagnée de guérisons miraculeuses et surtout de conversions. Il ne repousse personne, et les foules continuent d'accourir, demandant un abri, un monastère, une direction.

Près de Candes, où mourut S. Martin, il y avait un désert, couvert de ronces et d'épines, arrosé par une source, la fontaine d'Evrault. L'évêque de Poitiers lui en fait donation. Robert bâtit deux cloîtres à ciel ouvert, complètement séparés, l'un pour les hommes, l'autre pour les femmes. Dans chaque cloître il place une église, afin que les uns et les autres aient auprès d'eux la Sainte Eucharistie. Les femmes s'adonnent à l'oraison et à la psalmodie, sans sortir de leur cloître. On construit des cabanes. Arrivent alors de nouveaux disciples, riches et pauvres, nobles et roturiers, veuves et vierges, pénitents et pénitentes. On construit de nouvelles cabanes. Les habitants des cités et des bourgades, touchés de cette ferveur, de ces chants, de cette activité de ruche laborieuse, de cette joie qui remplissait le désert, leur apportent du pain et de la nourriture, dans les premiers temps. Robert va lui-même solliciter les aumônes pour eux et les pourvoit de vivres, de vêtements et d'instruments de travail. Les peuples, les seigneurs, les princes, les rois viennent les visiter et échangent leurs aumônes contre des prières, à leurs yeux plus précieuses que l'or. La petite église devient une basilique. Le grand cloître des femmes est divisé en trois parties, pour les veuves, les vierges et les repenties ; le monastère des hommes, à un mille de là, se partage aussi par groupes et par classes. Et cependant Robert, malgré ses soucis d'intérieur, ne se relâche point de ses prédications évangéliques. Mais en son absence le gouvernement est confié à l'une des sœurs, d'abord Hersende de Champagne,

veuve du comte de Montsoreau, puis Pétronille de Craon, veuve du baron de Chemillé, qui devient ainsi la seconde abbesse de Fontevault.

II

Ces prédications, ce spectacle d'hommes et de femmes qui accoururent par milliers à la voix de Robert, peuplant les solitudes et les forêts, cette ferveur, ces chants, ces travaux, n'allaient sûrement pas sans quelques imprudences ou quelques désordres. Ses ennemis, comme l'hérétique Roscelin, les grossissent à plaisir, et surtout les agrémentent de calomnies; ses amis eux-mêmes s'en émeuvent, comme Marbod, devenu évêque de Rennes, qui lui en écrit

« On dit que chez vous c'est un système de régénérer le monde par la femme, laquelle à l'origine perdit le monde. » S. Bernard n'avait pas encore établi la doctrine de Marie conduisant de sa main toute-puissante et toute miséricordieuse les âmes à Jésus, qui les sauve à sa prière. Marbod lui reprochait aussi un manque de vigilance, ses vêtements en haillons, sa barbe longue et peu cultivée. Un autre de ses amis, Geoffroy, abbé de la Trinité de Vendôme, ajoute : « On dit que vous avez dans le gouvernement des religieuses deux façons d'agir très différentes. Aux unes vous permettez une trop grande familiarité, vous leur montrez toujours un visage gracieux; aux autres, vous parlez d'un ton rude avec sévérité, avec reproches, les soumettant aux plus cruelles privations. S'il en est ainsi, vous dépassez la mesure d'une sage discrétion. » Il reconnaissait d'ailleurs que Robert avait accepté une charge bien rude, *duram provinciam*. Dans les choses humaines rien n'est parfait, et il n'est personne qui n'exède en quelque chose. Robert n'avait pas dépouillé cette infirmité commune, dont personne ne s'est jamais pleinement guéri; mais là se bornaient ses torts.

D'ailleurs Pierre II, évêque de Poitiers, qui était un saint, l'avait approuvé ainsi que le pape Pascal II. Dans une grave maladie, il voulut aussi consulter ses frères. Il les réunit à Fontevault et leur dit :

« Pendant que je suis encore au milieu de vous, délibérez en conscience. Voulez-vous persévérer dans votre profession actuelle? Voulez-vous continuer à vivre sous la subordination des servantes de Dieu? C'est à elles, vous le savez, que j'ai confié l'administration et le gouvernement de toutes les maisons qu'avec l'aide de Dieu il m'a été donné d'établir. Si ce régime vous déplaît, je vous laisse pleine liberté de chercher un autre ordre religieux.

— A Dieu ne plaise, père bien-aimé, répondirent-ils, que nous réclamions jamais pareille séparation! Nous renouvelons au contraire entre vos mains nos vœux d'obéissance! »

Alors il procéda à l'élection de l'abbesse. Tous les suffrages, ceux des frères et des religieuses, tombèrent sur Pétronille de Chemillé.

— Elle a supporté avec moi, dit-il, les fatigues des pèlerinages et les soucis de la pauvreté. Il me paraît juste qu'elle partage aujourd'hui les consolations et la prospérité que Dieu nous envoie.

Et il fit confirmer cette élection par Pascal II.

C'était un homme très saint et très droit, un

homme de caractère. En l'an 1100, un concile se tint à Poitiers, présidé par les légats de Pascal II, où l'on examina l'affaire du mariage adultère du roi Philippe I^{er} et de la reine Bertrade. Le concile prononça la sentence d'excommunication, mais tous les prélats n'eurent pas le courage de la publier. Des laïques, pour plaire au roi de France, firent pleuvoir des pierres sur les Pères du concile et plusieurs de ceux-ci s'enfuirent. Robert d'Arbrissel, soutenu par son ami S. Bernard d'Abbeville, abbé de Tiron, brava l'émeute et lut publiquement la sentence de condamnation portée par le concile. Quant à Bertrade, elle se soumit; elle eut des conférences avec le pieux abbé et, comprenant la grandeur de sa faute et l'énormité des scandales qu'elle avait donnés, elle résolut de quitter le monde. Elle était alors dans la fleur de l'âge et de la beauté, mais les passions n'avaient pas éteint en elle la flamme de la foi; elle demanda humblement le voile à Robert, pour sauver son âme, et elle se retira au monastère de Fontevault. On voit quelle puissance de convictions la religion avait laissée dans ces âmes plus violentes que perverses.

Robert était aussi un pacificateur. Digne précurseur de S. Bernard, il apaise les querelles, il combat les hérésies, la simonie, il réconcilie. Thibault, comte de Champagne, refuse de reconnaître l'évêque de Chartres nommé par le clergé; Robert accourt, apaise le différend, réconcilie les chanoines avec le prince, et les amène à prononcer le serment de faire disparaître toute simonie.

Il tomba malade pendant une de ses visites apostoliques et s'arrêta dans une des maisons de son ordre, à Orsan. Son ami Léodégar, archevêque de Bourges, accourut avec André son confesseur, et Pétronille. Après avoir reçu les sacrements de l'Eglise, il demanda qu'on le laissât seul avec quelques frères pour prier. Il pria pour le Pape, l'Eglise et ses docteurs, les ordres religieux, ses amis, ses ennemis. Il pria pour ses hôtes. Puis il demanda au prêtre André une relique de la Vraie Croix. A la vue du bois sacré, son visage devint rayonnant. Il fit une confession publique, et demanda une dernière absolution, suppliant le Seigneur de le retirer de ce monde où il n'était qu'un serviteur inutile. « Dieu exauça sa dernière prière, raconte le prêtre André, car peu d'heures après, il le délivra des liens de cette chair mortelle et le rappela de l'exil de la terre. » (25 février 1117).

Il avait remué tout son siècle par sa parole ardente, réveillé dans les cœurs la foi et la pénitence, arraché au monde tout un peuple, hommes et femmes, humbles et puissants, veuves et vierges, âmes pieuses comme Pétronille de Chemillé, et Madeleines repenties. « Il fut bon, dit S. Hildebert, évêque du Mans, il fut le meilleur parmi les bons, je dirais l'excellent parmi les meilleurs, s'il ne suffisait d'être bon. » C'est en effet la bonté qui nous fait semblables à Dieu.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 4 julii 1928.

EUG. LINDECKER, Vic. gen.

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de l'AMI DU CLERGÉ

Ami du Clergé du 12 juillet 1928

Deuxième
partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Pour la fête de sainte Madeleine. — I. Une triple leçon de progrès dans l'amour, 401. — II. Les effets de l'amour de Dieu, 403.

Cours de prônes sur le Credo. — LXIV. Les pasteurs de l'Eglise, 406.

Conférences aux hommes. — XVI. La dénatalité, 409.

Les Saints de la vieille France. — XXII. S. Anselme : 1. *Le moine*, 415.

POUR LA FÊTE DE SAINTE MADELEINE

I

UNE TRIPLE LEÇON DE PROGRÈS DANS L'AMOUR

Mes frères,

Il y a, dans l'Evangile, trois Marie dont il semble que les traits se soient fondus pour nous donner la physionomie traditionnelle de sainte Marie-Madeleine : Marie la pécheresse, pardonnée par Jésus chez Simon le pharisien ; Marie de Magdala, que le Sauveur avait délivrée de la possession du démon et qui fut l'une des saintes femmes admises à suivre le divin Maître ; et Marie, la sœur de Marthe et de Lazare, qui vécut dans l'intimité du Sauveur. Quelles que soient les difficultés à concilier, la plupart des Pères et des prédicateurs de l'Eglise latine ont admis que ces trois femmes sont en réalité la même personne, celle que la tradition appelle Marie-Madeleine, celle que vous honorez comme la patronne de votre paroisse, celle que les auteurs les plus vénérables représentent comme une pécheresse convertie.

Je veux m'efforcer de vous montrer en Marie-Madeleine l'image de l'âme rachetée et purifiée dans le sang de Jésus, et appelée par Dieu à gravir successivement les degrés de la perfection chrétienne. Aussi bien, les ravissantes et consolantes scènes que nous a laissées le saint Evangile sur cette femme bénie et sanctifiée, projettent une lumière éblouissante sur la voie où nous appelle l'amour de Dieu. C'est, en effet, une *triple leçon de progrès dans l'amour* que nous a donnée Marie-Madeleine. Elle commence l'œuvre de son salut personnel par un amour de pénitence qui la dégage du péché ; elle poursuit sa sanctification dans un amour de dévouement et d'obéissance qui l'attache à Jésus ; elle consomme son union à Dieu dans un amour de contemplation qui lui donne, dès ici-bas, un avant-goût des ravissements célestes. Quelle leçon pour nous ! Et comme cet exemple nous trace notre devoir !

I

Fixons quelques instants nos regards sur la scène touchante que seul S. Luc nous a gardée dans le chapitre VII^e de son Evangile. Jésus est invité à dîner par un pharisien, Simon, plus

curieux de recevoir le divin Maître que de lui rendre les devoirs de l'hospitalité. Jésus accepte, et, étant entré dans la maison du pharisien, se met à table. Pour bien comprendre la scène qui va suivre, rappelons-nous l'attitude des convives dans une maison de quelque importance : leurs jambes et la partie inférieure du corps sont étendues de toute leur longueur sur un divan, pendant que la partie supérieure, légèrement relevée et supportée par le coude gauche, repose sur un coussin. Le bras droit et la main droite sont ainsi rendus libres pour prendre les aliments. La table est placée au centre de l'hémicycle formé par les divans, et chaque convive a les pieds en dehors, du côté de l'espace vide par où circulent les serveurs.

Tout à coup, une femme, tristement connue par sa conduite scandaleuse, une « pécheresse, » dit S. Luc sans la nommer davantage, ayant appris que Jésus mange chez le pharisien, pénètre dans la salle, portant un vase d'albâtre rempli de parfums. Tout récemment, sans doute, sous l'influence de la prédication du Sauveur, la malheureuse avait compris l'ignominie de sa conduite, et touchée par la grâce, elle avait promis à Dieu, elle s'était promis à elle-même, de réformer son existence. Et tout d'abord, elle veut témoigner publiquement sa gratitude à celui auquel elle devait sa conversion.

Elle entre donc, et se plaçant derrière Jésus, elle arrose de ses larmes les pieds du Sauveur, les essuie avec ses cheveux, les baise avec amour en répandant sur eux ses parfums.

Spectacle étonnant, dont les anges sont ravis, mais que ne peut supporter Simon le pharisien ! « Si celui-ci était prophète, pense-t-il, il saurait qui et de quelle espèce est la femme qui le touche. » Mais Jésus, qui lit au fond des cœurs, dévoile les sentiments qui ont amené vers lui cette pécheresse. Simon, qui l'avait invité à manger, ne lui a rendu presque aucun devoir de l'hospitalité orientale : il ne lui a point donné le baiser coutumier ; il ne lui a pas fait laver les pieds par ses serveurs ; il ne lui a pas oint la tête de parfums ; tandis que la pécheresse, mue par un amour que rien ne pouvait arrêter, a versé ses parfums, répandu ses larmes et baisé les pieds de Jésus. Elle a beaucoup aimé : il lui sera beaucoup pardonné... « Vos péchés vous sont remis, » lui déclare simplement Jésus.

Amour pénitent de Madeleine, quelle leçon tu donnes à notre orgueil pharisaïque ! Tu nous apprends la miséricorde infinie du Maître et son exquise bonté à l'égard des pécheurs. Tu nous enseignes qu'à l'exemple de Jésus, il ne faut repousser personne, refuser aucun pardon... Mais tu nous prêches surtout le moyen d'obtenir, pour nos propres péchés, un véritable pardon. Tu nous dis hautement que le repentir salutaire procède de l'amour de Dieu. Il ne suffit pas de regretter ses péchés par crainte, par honte, par remords : Jésus exige de nous un autre sentiment. Notre cœur, que nous avons donné au monde par le péché, il

le veut pour lui ; il veut notre amour, et pour obtenir l'absolution de nos crimes, il faut que notre amour ne se laisse rebuter par aucune difficulté, et qu'il brise tous les obstacles pour nous rapprocher de Jésus. L'amour pénitent, m. f., est à la fois ardent et rempli de confusion : ardent, parce qu'il veut Jésus à tout prix ; rempli de confusion, parce qu'il ne saurait oublier les fautes qui nous éloignaient de Jésus et dont il sollicite le pardon...

Jésus, sans doute, n'est plus visiblement parmi nous, et nous ne pouvons plus, à l'exemple de Madeleine, arroser ses pieds de nos larmes de repentir et lui donner le baiser de notre amour. Mais les prêtres de Jésus continuent son œuvre et sa personne sur la terre : c'est vers eux qu'il faudra porter le regret de nos fautes avant d'exprimer à Jésus, présent dans le tabernacle, les sentiments de notre amour. La scène exquise qui s'est jadis déroulée chez Simon le pharisien peut se reproduire pour nous chaque fois que nous le voudrons. Allons trouver Jésus, m. f., au tribunal de la Pénitence ; venons baiser ses pieds dans le mystère ineffable de l'Eucharistie.

II

Mais ce mouvement initial de conversion ne suffit pas. Il faut persévérer. Ici encore, chrétiens, vous avez l'exemple de Marie de Magdala. Avec le péché, sept démons étaient sortis de son corps, et dans sa reconnaissance, Marie-Madeleine s'était jointe aux autres saintes femmes, guéries elles aussi par le divin Maître ; et leur petit groupe suivait Jésus et les apôtres dans leurs tournées apostoliques, pour leur procurer tous les soins matériels dont ils pouvaient avoir besoin. Ces femmes, pour la plupart, étaient riches, et c'est grâce à leur générosité toujours renouvelée que rien ne manquait, du vivre et du vêtement, à la troupe des apôtres, et que le Christ pouvait faire l'aumône aux pauvres. Jusqu'à sa mort les saintes femmes accompagneront Jésus, et nous retrouvons encore au pied de la croix la pieuse pénitente de Magdala. Elle n'a pas quitté Jésus pendant sa vie ; elle ne le quittera pas à l'heure de la passion et du trépas sanglant, tant sa reconnaissance est sincère, tant son attachement est profond. Elle ne s'éloignera du sépulcre que lorsque les restes précieux du Sauveur y seront renfermés. Son amour inquiet la ramène au tombeau le matin du dimanche ; mais le tombeau est ouvert. violemment émue, Madeleine court vers Pierre et Jean et s'écrie : « Ils ont enlevé le Seigneur du sépulcre, et je ne sais où ils l'ont mis !... » O Madeleine, pourquoi pleurer près du sépulcre vide ? Regarde : les anges eux-mêmes viennent sécher tes pleurs et te rassurer. Jésus, ton Seigneur, Jésus vient se manifester à toi : il est là, devant toi, sous les traits du jardinier, et tu ne le reconnais pas. Mais sa voix se fait entendre et t'appelle : « Marie ! » A ce mot, à ce nom, les yeux de Marie-Madeleine s'ouvrent et reconnaissent le Maître : « *Rabboni*, Mon Maître ! » s'écrie-t-elle... Elle se précipite ; elle veut baiser les pieds de Jésus, avec

un mélange de respect et de tendresse... Mais Jésus l'arrête, car sa vie terrestre est terminée, et il est temps que Marie-Madeleine comprenne que s'attacher à Jésus sur la terre en le suivant partout et en le servant, n'est pas le but dernier de l'amour. Il faut monter plus haut encore, et aspirer à la joie de la possession céleste...

Avant de suivre Marie-Madeleine dans la dernière ascension de son amour, méditons, m. f., sur l'exemple qu'elle n'a cessé de nous donner pendant le temps de la vie publique du Christ. Arrachée au péché, libérée du démon, elle a su s'attacher à Jésus, le suivant jusqu'à la croix, le servant jusqu'à la mort. N'est-ce pas là ce que doit réaliser en chacun de nous l'amour divin, fait d'attachement et d'obéissance à notre Sauveur ? « Si quelqu'un m'aime, a dit le bon Maître, qu'il prenne sa croix et me suive. » Et comment suivre Jésus, comment l'aimer, et l'aimer jusqu'à la folie de la croix, sinon en nous renonçant, pour faire, coûte que coûte, sa divine volonté ; sinon en acceptant avec une joie surnaturelle les contradictions, les souffrances, les renoncements humiliants inhérents à la pratique parfaite de l'obéissance chrétienne ? Voilà jusqu'où doit nous conduire l'amour d'attachement à Jésus.

Ah ! m. f., si tant de pécheurs convertis, à l'instar de Madeleine, ne savent pas, comme elle, persévérer, c'est qu'ils n'ont pas su aimer Jésus d'un amour d'attachement parfait et d'obéissance absolue. La première difficulté rencontrée sur le chemin de la perfection les a rebutés : ils ont alors perdu de vue Jésus, et au lieu de le chercher avec l'anxiété et le désir de Madeleine pleurant près du tombeau vide, ils se sont découragés, ils se sont éloignés et sont retournés à leurs errements. Et pourtant la grâce de Dieu ne leur a pas fait défaut. Plus d'une fois peut-être, ils ont encore entendu en leur cœur l'appel secret de Jésus : s'ils avaient insisté, Jésus se serait manifesté complètement à eux et aurait vaincu, une fois de plus, leur aveuglement.

III

Nous ne pouvons savoir, m. f., toute la sublimité et toute la suavité de l'amour de contemplation que Dieu donnera à ses élus dans le ciel. Tous les autres amours doivent converger vers celui-là, le seul capable de nous rassasier pendant l'éternité. Toutefois, il semble que Notre-Seigneur ait voulu nous en donner un avant-goût et y attacher notre cœur en inspirant à S. Luc de nous retracer la scène suave de Béthanie. Et c'est encore Marie, sœur de Marthe et de Lazare, qui servira de thème à cette sublime leçon.

Jésus est reçu dans la maison de ses amis de Béthanie. Mais tandis que Marthe s'agite, pour faire au Maître une réception digne de lui, Marie demeure assise aux pieds du Sauveur, et elle se contente d'écouter ses paroles. Que de sentiments intimes et profonds laissent deviner ces derniers mots : *elle écoutait !* Marthe, l'active, sert le Maître ; Marie, la contemplative, l'écoute, et

écouter le Maître lui suffit. Pour elle, tout est là, et Jésus l'approuve pleinement, car « elle a choisi la meilleure part. » L'amour de Marie pour Jésus ne trouve qu'une manière de s'exprimer : il écoute... Et Jésus encourage cet amour muet et de pure contemplation, puisqu'il le propose comme modèle.

Cet amour contemplatif ne se rencontre sur la terre que chez les âmes qui se sont élevées, par la pratique constante de la perfection, à un degré extraordinaire d'union intérieure avec Dieu. Pour ces âmes d'élite, le sentiment de la présence intime de Dieu domine tout autre sentiment, dirige toutes leurs actions, inspire toutes leurs démarches. Ainsi en était-il, à Béthanie, de Marie, sœur de Marthe et de Lazare. Cette sainte amie de Jésus avait senti tout le prix de l'amitié dont le Maître l'honorait, elle et sa famille, et ce sentiment la dominait toute, elle se tenait prosternée aux pieds de Jésus, et dans ce contact intime et muet de l'âme du Sauveur et de son âme, trouvait l'unique raison d'être de son existence, cet « unique nécessaire, » dont l'Evangile nous dit que, dès ici-bas, il constitue la meilleure part du chrétien. Dans l'épreuve humaine la plus terrible qui puisse briser son cœur, — je veux dire la mort de son frère Lazare, — Marie demeurera sous l'empire du saint amour qui l'embrase. Alors que Marthe va au devant du Christ, restant debout devant lui et exhalant sa douleur en des plaintes amères, demandant expressément au Sauveur de lui rendre son frère, Marie, à l'intérieur de la maison, tout abîmée dans son chagrin, attend que Jésus l'appelle. Sa douleur est muette comme son amour. Mais dès que l'appel de Jésus s'est fait entendre, elle accourt, s'approche de son Dieu, et tombe à ses pieds, proférant ces simples mots : « Seigneur, si vous aviez été là, mon frère ne serait pas mort. » Et pour toute prière, elle sanglote... O saintes larmes, inspirées par le double amour du frère disparu et du Maître présent, larmes que l'amour plus encore que la douleur rend toutes-puissantes, votre muette prière, plus éloquente que d'ardentes supplications, va droit au cœur de Jésus qui frémit et se trouble !...

Dans le ciel, m. f., dégagé de tout autre sentiment qui pourrait en diminuer l'intensité ou en ternir la pureté, cet amour de l'âme unie à son Dieu se trouvera réalisé en chacun de nous d'une façon très parfaite : il sera le partage des saints, et nul ne pourra jamais le leur ravir. L'amour contemplatif de Marie-Madeleine, prosternée en silence aux pieds de Jésus, n'est qu'une pâle image de ce que sera l'amour béatifiant du paradis... Il nous invite du moins à porter nos espérances jusque-là, et à y fixer nos désirs.

* *

Encore une fois, m. f., je ne sais si la pécheresse du festin de Simon, si Marie de Magdala, si Marie sœur de Marthe et de Lazare sont la même et unique personne. Mais en rapportant au même sujet les traits évangéliques que nous avons médités, notre piété ne s'est certainement pas trom-

pée. Elle a tracé le modèle de notre conversion, de notre persévérance, de notre couronnement dans le ciel. Le pardon accordé par Jésus à la pécheresse nous fait comprendre que l'amour de pénitence doit nous rendre vainqueurs de l'esprit du mal, et c'est là le commencement de notre perfection. La fidélité de Marie de Magdala à servir Jésus, à le chercher et à le retrouver dans la persécution, nous montre que notre vie chrétienne doit être faite d'obéissance, de renoncement, d'efforts continuels : à ce prix nous saurons garder en nos âmes l'amour qui attache à Jésus. La muette contemplation de la sainte de Béthanie nous enseigne que les aspects mouvants de notre vie surnaturelle doivent un jour disparaître : la terre n'est pas le séjour auquel on peut s'attacher. En haut les cœurs ! Au ciel, là où l'amour nous unira parfaitement à Jésus, devenant la règle de toutes nos affections, l'inspirateur de tous nos sentiments, et le principe de toutes nos jouissances ! Ainsi soit-il.

II

LES EFFETS DE L'AMOUR DE DIEU

Dilexisti multum.
Elle a aimé beaucoup.

Mes frères,

Voici cette incomparable sainte qui, la première, s'est adressée au Sauveur pour lui faire connaître les plaies de son âme et en obtenir la guérison. Tous les autres, jusqu'à elle, n'avaient imploré le secours de Jésus de Nazareth que pour des besoins corporels. C'est Marie-Madeleine qui, la première de tout le christianisme, a fait pénitence publique de ses péchés, qui a donné le premier modèle de la vie contemplative, qui, la toute première, a pris la liberté de parfumer les pieds et la tête de Jésus, et qui enfin a mérité, la première de tous les disciples, de le voir après sa résurrection glorieuse.

Appelé à vous entretenir de cette illustre pénitente, je veux vous faire simplement le récit très abrégé de sa vie. Vous la connaissez déjà, j'en suis sûr. Cependant, je ne crains pas de vous la redire : elle vous intéressera beaucoup plus que tout ce que je pourrais imaginer, parce qu'il n'y a rien qui nous entraîne plus vers Dieu, rien qui nous le fasse mieux goûter, que les exemples des saints.

I

1. Ses parents étaient riches, dit la tradition ; ils avaient des biens à Jérusalem, à Béthanie et en Galilée. Marie hérita des biens de Galilée, et en particulier du château de Madgala, ce qui la fit surnommer Madeleine ; Lazare, son frère, fit son héritage à Jérusalem et aux environs, et Marthe obtint celui qui était situé à Béthanie.

Ce partage fut cause que Marie, plus éloignée de son frère et de sa sœur, se laissa emporter à des dérèglements qui la firent appeler la Pécheresse. Mais Dieu eut pitié de son âme. Pour lui faire reconnaître l'état déplorable où elle était plongée, il permit qu'elle fût possédée par sept démons qui, sans la tourmenter toujours, lui faisaient souvent éprouver

la rigueur de leur tyrannie. Dans ce malheur, qu'elle n'eût point de dévotion, elle fut contrainte d'avoir recours à Notre-Seigneur qui, en ce temps-là, parcourait les villes de Galilée, rendant la vue aux aveugles, ressuscitant les morts, guérissant les malades et chassant le démon du corps des possédés. Son recours ne fut pas inutile : elle trouva auprès de cet adorable médecin le remède à son mal, et, par sa parole toute-puissante, elle fut délivrée des démons qui la torturaient si cruellement.

Délivrée des démons, elle ne l'était pas encore de ses péchés. Reconnaissant que c'était de Notre-Seigneur seul qu'elle devait en attendre le pardon, elle résolut de lui faire une confession publique de ses désordres, et de se mettre à ses pieds dans un état si humiliant qu'elle pût mériter, par son abaissement, la grâce et la miséricorde dont ses fautes la rendaient indigne. Apprenant donc que Jésus était chez Simon le pharisien, elle y accourt, portant avec elle un vase rempli de parfums précieux ; et, se jetant aux pieds du Sauveur, elle les arrose de ses larmes, les essuie de ses cheveux, les baise avec un profond respect et répand sur eux ses parfums.

Quelle sainte audace, et, en même temps, quelle humilité ! quelle pénitence et quel amour !... Oh ! oui, l'amour est fort comme la mort, son zèle est inflexible, et rien ne peut éteindre l'ardeur de ses flammes !

Le pharisien ne porta pas ce jugement. Il méprisa Madeleine qu'il regardait comme indigne de paraître en sa maison, et d'approcher les gens de bien au nombre desquels il se mettait en première ligne, et il condamna le silence de Jésus auquel il ne comprenait rien. Mais le Sauveur lui fit voir, par une persuasive parabole, que la pécheresse dont il faisait si peu de cas, était plus juste et plus agréable à Dieu que lui parce qu'elle avait plus d'amour, et que ses péchés lui avaient été remis parce qu'elle avait beaucoup aimé. Ensuite, se tournant vers elle, il lui dit ces deux paroles pleines de consolation et de grâce : *Vos péchés vous sont pardonnés ; et : Votre foi vous a sauvée, allez en paix !*

Oh ! m. f., quelle transformation dut opérer dans cette âme si ardente un pareil oracle !... C'est un Dieu qui parle ! c'est un Dieu qui pardonne ! c'est un Dieu qui donne la paix !

2. La sainte pénitente, se voyant délivrée du fardeau de ses crimes, commença une vie aussi édifiante et pleine de bonnes œuvres, que sa vie précédente avait été libertine et scandaleuse. Aussi, sentant son âme se détacher de toutes les choses sensibles et s'embraser de nouvelles flammes de l'amour divin toutes les fois qu'elle entendait les sermons ou les entretiens du Sauveur, elle résolut de le suivre dans ses voyages et de ne plus se séparer de lui que le moins possible.

Bientôt elle eut, avec Lazare son frère et Marthe sa sœur, la consolation de recevoir Jésus dans leur maison de Béthanie. Quelle joie pour ces saintes personnes de posséder ce Maître adorable que les anges se font gloire de servir ! Marthe, vous le savez, se mit en devoir de préparer toutes choses pour le bien traiter. Madeleine, au contraire, voulant profiter

d'une occasion si précieuse, s'assit aux pieds de Jésus et écoutait sa parole ; et elle était tellement ravie de la doctrine de ce Maître céleste, qu'elle était toute hors d'elle-même ; et, oubliant l'obligation de le nourrir corporellement, elle ne pensait qu'à se nourrir elle-même spirituellement des discours qui sortaient de sa bouche divine. C'est pourquoi, malgré les reproches respectueux de Marthe, Notre-Seigneur se prononça en faveur de Madeleine : « Elle a choisi la meilleure part, qui ne lui sera pas enlevée ; » laissant aux générations nouvelles cette importante leçon que la vie intérieure et de recueillement est la plus parfaite, préférable même à la vie active qui sert Dieu dans ses membres.

L'Evangile ne parle plus de Madeleine jusqu'au grand miracle de la résurrection de son frère ; je ne dirai rien de ce prodige, dont toutes les circonstances vous sont connues. Suivons notre sainte au Calvaire et au tombeau de Jésus. Il est certain qu'elle n'imita point la lâcheté des apôtres et des disciples, et qu'elle demeura constamment au pied de la croix, tout le temps que Jésus y fut attaché. Elle avait assisté à son crucifiement, elle fut aussi présente lorsqu'on descendit son corps, qu'on essuya ses plaies sacrées, qu'on l'embaumait, qu'on l'ensevelit et qu'on le porta au sépulcre. Ce n'était point assez pour elle ; en effet, le lendemain du sabbat, dès le grand matin, elle accourt pour répandre de nouveaux parfums sur le corps de Jésus. Elle sait que le sépulcre est environné de soldats, qu'on a fermé l'entrée avec une pierre extrêmement pesante, que les prêtres des Juifs y ont mis leur sceau, afin que personne ne puisse y toucher impunément ; elle devrait savoir que c'est une chose bien nouvelle de remuer un corps mort, dans son tombeau, et de le dépouiller de ses suaires pour l'embaumer, et qu'enfin, si cette action est faisable, elle appartient aux apôtres plutôt qu'à elle, qui n'est qu'une simple fille, sans caractère ni autorité...

Mais son amour ne raisonne point, il est saintement aveugle et téméraire, il croit pouvoir tout ce qu'il veut, et dans cette pieuse présomption, Madeleine n'hésite pas à entreprendre ce que les apôtres et les disciples réunis n'auraient jamais osé faire.

La voilà donc qui cherche parmi les morts celui qui n'y est plus, mais qui est vivant d'une vie glorieuse et immortelle ; elle le cherche et elle ne le trouve pas !... Alors, n'écoutant que sa douleur, elle entre résolument dans la grotte sépulcrale et y trouve un ange qui s'efforce de la consoler : « Mais, pense-t-elle, je ne cherche pas des anges ; je cherche celui qui est le seul objet de mon amour ; celui qui a guéri mon âme, qui en a fermé les plaies, qui m'a fait participante de sa grâce, et dont les divines leçons étaient ma joie et mes délices ! » Elle sort épouvantée, court porter aux apôtres la nouvelle de la disparition du corps de Jésus ; puis elle revient au tombeau, croyant que la persévérance lui fera retrouver le trésor inestimable qu'elle a perdu. Les larmes lui coulent abondamment des yeux, les soupirs et les sanglots l'étouffent. Enfin, elle mérite, par sa constance, de voir, la première de tous les disciples, ce cher Maître sans lequel elle ne peut

vivre. Il se découvre à elle, en l'appelant par son nom : « Marie !... » Alors, avec une joie inexprimable, elle se jette à ses pieds et ne peut lui dire autre chose que ce mot : « Maître !... » Mais ses yeux, mais son cœur, mais son amour parlent. Elle prend la hardiesse d'approcher ses lèvres des pieds sacrés de Jésus ; mais il lui dit que ce n'est pas le temps et que cette grâce lui est réservée pour l'éternité, et il l'envoie annoncer à ses disciples sa Résurrection et sa prochaine Ascension.

3. Le texte sacré ne parle plus, après cela, de notre sainte ; il faut consulter la tradition pour savoir ce qu'elle devint et quelles furent sa conduite et sa vie jusqu'à sa mort.

Comme il est dit au chapitre VIII des Actes des apôtres, une grande persécution éclata, avec violence, contre l'Eglise naissante. Madeleine, Marthe et Lazare qui, une première fois, avaient évité la fureur des Juifs, furent arrêtés, puis exposés sur un vaisseau délabré, dépourvu de toutes les choses nécessaires à la navigation, qui les conduisit miraculeusement à Marseille. Lazare devint évêque de cette ville, en même temps que Maximin, qui avait été exilé comme lui, le fut de la ville d'Aix. Marthe assembla à Tarascon une communauté de vierges dont elle fut la mère et la supérieure. Pour Madeleine, qui était accoutumée à la vie contemplative, elle choisit le désert et la solitude. La grotte de la *Sainte Baume* fut sa dernière demeure ici-bas. C'est là qu'elle passait les jours et les nuits en prières. La parole de Dieu, la contemplation de ses grandeurs, la méditation des mystères de Jésus-Christ et les larmes de la pénitence étaient tout son pain et sa nourriture. Elle vécut ainsi pendant 30 ans ! — Quelle leçon pour nous, qui comptons avec impatience les minutes d'un exercice religieux ou les heures d'une petite retraite ! — Un jour, les anges la transportèrent dans l'oratoire de S. Maximin, qui lui donna la sainte communion ; après quoi son âme se détacha doucement, et alla rejoindre Celui qu'elle avait si tendrement aimé et recherché avec tant d'ardeur !

Et maintenant, n'est-il pas vrai de dire que toute la vie de notre sainte, et que sa mort même se résument dans cette parole de l'éternelle Vérité : « L'amour est fort comme la mort ; le zèle de l'amour est inflexible comme l'enfer, ses lampes sont des lampes de feu et de flammes que rien ne saurait éteindre ! » (Cant., VIII, 6).

Mais c'est aussi à cet oracle de l'Esprit-Saint que je veux rattacher les enseignements que vous attendez de moi, et qui ne sont, du reste, que la conséquence de ce que vous avez entendu.

II

Comme Marie-Madeleine, nous devons aimer Dieu, si nous voulons jouir de Dieu, et même si nous voulons être heureux ; car, retenez-le bien, la mesure de notre bonheur, c'est la mesure de notre amour pour Dieu.

Qu'est-ce donc qu'aimer ?

« Aimer, a-t-on dit, c'est vivre par le cœur, c'est-à-dire par l'endroit le plus vif et le plus consolant de notre être, là où nous sentons que nous ne

sommes pas seuls et qu'il y a une autre présence que la nôtre qui nous émeut ¹. »

Or, quelle sera l'émotion d'une âme éprise de la présence de Dieu en elle ! Qui peindra ses transports lorsque, en face pour ainsi dire de Celui qui fait le ravissement des anges, elle oublie tout pour se jeter dans cet amour divin qui se promet, se donne et fait de l'objet aimé et de l'âme aimante une seule et même chose ? Qui pourra nous raconter ses délices et nous faire comprendre ce cri de son bonheur : « Oui, j'en suis certain, ni la vie ni la mort, ni les puissances ni la force, ni le présent ni l'avenir, ni aucune créature, quelle qu'elle soit, ne pourra me séparer de la charité de Dieu qui est dans le Christ Jésus ! »

Et cependant, il faut bien le dire, le monde ne comprend pas l'enthousiasme ni les splendeurs de l'amour divin. Lui qui s'arrête à l'aspect d'une fleur, qui dresse des autels et élève des statues à ses idoles, qui s'agenouille devant une beauté d'un jour, il n'admet pas qu'on puisse être touché de celle de Dieu, et qu'on le préfère à tout, même à la vie !

Assurément, si le monde de plaisir, ce monde condamné par l'Evangile, tombait seul dans cette erreur, il n'y aurait pas lieu de beaucoup s'en étonner. Mais, chose étrange ! des catholiques sincères, des gens vertueux n'arrivent pas toujours à se faire une idée juste et exacte, une notion vraie de l'amour de Dieu. En voulez-vous une preuve ?

Une mère a une fille qu'elle a élevée avec beaucoup de soin, et, disons-le, avec succès. Celle-ci est aimable, instruite, prévenante, pieuse et dévouée. Cette mère est prête aux plus grands sacrifices pour assurer l'avenir de sa fille. Cet avenir se dessine : la frêle jeune fille, l'orgueil de ses parents, l'appui de leur vieillesse, les quittera pour aller peut-être dans des pays inconnus, à des milliers de lieues. N'importe, elle est demandée en mariage, et ses parents la donnent avec joie, ou du moins sans se plaindre. Ils appellent les amis absents, la famille dispersée ; ils convient tous les arts, tous les plaisirs à partager ces fêtes ; fêtes courtes, hélas ! mais où ils ont cru retrouver les illusions de leur propre jeunesse, où ils ont salué le commencement de leurs espérances, la récompense de leurs travaux.

S'agit-il de donner la même enfant, non plus à un homme, fût-il un génie ou un saint, mais à Dieu, au Fils de la Vierge Marie, au Roi du ciel et de la terre, à l'ami toujours fidèle, à l'époux éternellement généreux ?... Oh ! alors c'est tout autre chose. C'est le découragement, la désolation, des angoisses inouïes, une douleur qui tient du délire. Puis, on fait intervenir la conscience, et on se demande, appuyé que l'on est par des amis bien complaisants, si, par faiblesse, on doit consentir au malheur de son enfant ? si l'on doit froidement signer son arrêt de mort et sceller au tombeau d'un couvent ou d'un cloître tant d'inexpérience, d'ardeur et de vie ? si l'on doit consentir à faire de son enfant une esclave ?...

Non, non, le monde ne comprend pas ce que c'est qu'aimer Dieu ! Et pourtant, l'amour de Dieu n'est pas une idée abstraite, ce n'est pas un jeu de l'ima-

¹ Lacordaire, 1^{re} Conf. de Toulouse.

gination, un mot vide de sens ! L'amour de Dieu est plus qu'une idée, c'est un sentiment ; c'est plus qu'une affection idéale, c'est une affection personnelle ; c'est plus qu'une aspiration, c'est un mouvement qui nous porte vers Dieu, nous fait trouver Dieu pour l'aimer comme un être vivant que nous tenons dans nos bras, qui nous parle, nous répond et nous dit : « Je t'ai aimé le premier ! »

Ah ! sans doute, ce mot : « Je vous aime ! » est trompeur dans la bouche de l'homme ; il est souvent trahi, plus souvent oublié ! Mais enfin, s'il est dit à Dieu sincèrement ; si, avec la grâce divine, il est dit avec la pensée qu'on ne le retirera jamais ; Dieu à son tour, dans la prière, dans l'action de grâces après la communion, souvent dans la journée, Dieu le dit à l'âme, le lui répète, et ce mot remplit d'une immensité de bonheur toute notre existence ; il apporte à tous les jours de notre exil ici-bas les douceurs de l'espérance, le commencement des joies de l'éternité ; et il crée, au fond de notre âme, dans une grande profondeur, cette irrésistible puissance qui nous ferait donner notre vie pour rien. Et si un jeune homme, à l'âge de dix-huit ans, a pu dire qu'il était heureux de se faire tuer pour la gloire de la France, celui qui aime est autrement heureux de tout sacrifier pour la gloire de son Dieu.

En effet, l'amour de Dieu a besoin de s'épancher, de se manifester ; car il est une vie, et rien de ce qui est vivant en Dieu, n'est stérile. Cette fleur immortelle de l'amour divin a non seulement un éclat, un parfum ; elle a aussi un fruit, fruit divin : c'est l'immolation de soi à l'objet aimé, à Dieu. Quiconque ne va pas jusque-là n'aime pas Dieu véritablement ; qui aime Dieu se dévoue, se sacrifie, parce que tout sentiment vrai, tout sentiment pur aspire au sacrifice volontaire : il en a besoin.

O mon Dieu, imprimez donc bien avant et fortement dans notre âme que votre amour est fort comme la mort, que son zèle est inflexible comme l'enfer, et que rien ne peut éteindre l'ardeur de ses feux et de sa flamme ! Faites-nous comprendre qu'il nous faut nous dépouiller de nous-mêmes, renoncer, mourir à nous-mêmes enfin, pour vivre en vous et avec vous, crucifiés au monde et ensevelis avec vous dans la tombe !

Mais pour que cette vie de sacrifice soit vraiment heureuse, il faut que le sacrifice soit entier, c'est-à-dire qu'il n'y ait pas, comme s'exprime le Prophète, de rapine sur l'autel de notre cœur ; non, il ne faut point de réserve ni de partage dans l'holocauste et le don de notre cœur à Dieu.

Ah ! ils avaient tout donné à Dieu, ils aimaient Dieu par dessus tout, et ils étaient heureux, ces chrétiens de tout âge, de tout rang, de toute condition, jeunes hommes et vieillards, vierges et veuves, princes et esclaves, qui étaient entassés dans des prisons fétales, déchirés par des ongles de fer, mutilés par les coups de massue, ensevelis sous terre entre les suppliciés d'hier, les suppliciés d'aujourd'hui et les suppliciés de demain, et qui chantaient le *Magnificat*, parce qu'ils avaient été dignes de souffrir pour le Crucifié du Calvaire !

Et depuis dix-neuf cents ans, « Jésus-Christ de-

mande des apôtres et des martyrs à toute postérité qui se lève, et trouve des apôtres et des martyrs au sein de toutes les générations. » De nos jours, comme aux jours des Catacombes, en effet, on meurt pour le nom de Jésus-Christ chez les peuples à lui conquérir ; on meurt au service de la vérité dans les fatigues de l'apostolat ou du sacerdoce ; on souffre et on meurt dans tous les dévouements et les œuvres de charité qui enveloppent comme d'un manteau divin le monde de la douleur, de l'ignorance et de la faiblesse !

* *

C'en est assez, ce me semble, pour vous convaincre que l'amour n'est pas un vain mot, que ce n'est pas un jeu de l'imagination, quelque chose d'impuissant et de vide comme un songe. C'en est assez pour vous convaincre qu'il n'y a pas d'amour de Dieu sans sacrifice, et que plus nous ferons de sacrifices, plus nous aimerons Dieu et par conséquent plus nous serons heureux.

Donc, faisons des sacrifices.

M. f., la jeunesse passe, la santé passe, la beauté passe... Mais il y a une chose qui ne passe pas, dont le souvenir demeure vivant, même au milieu des oublis de l'âge et des glaces de la vieillesse... Qu'est-ce donc ?... C'est l'heure où, pour l'amour de Dieu, on a fait un sacrifice : sacrifice d'une passion, sacrifice d'un penchant ou d'une liaison ; sacrifice de sa liberté, sacrifice de ses goûts, de ses aises, de ses opinions ; sacrifice de sa bourse pour venir au secours des pauvres ; sacrifice de son repos, de sa santé et de sa vie pour un père, une mère, un parent, un ami... Non, cette heure-là ne passe pas ; elle demeure, sonore et retentissante, et plus d'une fois fait jaillir tout à coup une larme de bonheur, alors même que le cœur presque épuisé a perdu la faculté de s'émouvoir, ou que les yeux trop affaiblis ont perdu leurs rayons ou leurs pleurs !

Puissent ces heures être nombreuses dans votre vie, vous réjouir au milieu des angoisses et des amertumes inévitables de ce monde, en même temps qu'elles vous mériteront, pour l'éternité, des siècles sans fin de joie et d'amour en compagnie de celle qui a beaucoup aimé ! Ainsi soit-il !

COURS DE PRONES SUR LE CREDO

LXIV

LES PASTEURS DE L'ÉGLISE

Mes frères,

Si dans toute société bien constituée il doit y avoir de l'ordre et de l'organisation, de l'autorité et de la subordination, des chefs et des sujets, nous devons retrouver tous ces éléments dans l'Eglise qui, fondée par Jésus-Christ lui-même, doit être la plus parfaite des sociétés. Et en effet, nous avons vu dans notre dernière instruction quels en sont les *sujets* : ce sont les fidèles qui la composent. Nous allons voir aujourd'hui quels sont ses *chefs*. Nous dirons d'abord comment Notre-Seigneur a établi ces chefs en la personne des apôtres ; nous dirons ensuite quels sont les successeurs légitimes de ceux-ci.

I

« Jésus étant monté sur une montagne, dit S. Marc, il appela ceux que lui-même voulut, et ils vinrent à lui. Il en établit douze pour les avoir avec lui et pour les envoyer prêcher, avec le pouvoir de guérir les maladies et de chasser les démons. C'étaient Simon, à qui il donna le surnom de Pierre ; puis Jacques, fils de Zébédée, et Jean, frère de Jacques ; André, Philippe, Barthélemy, Mathieu, Thomas, Jacques, fils d'Alphée, Thaddée, Simon le Zélé et Judas Iscariote qui le trahit. » (Marc, III, 13-19). Jésus s'attacha d'une manière particulière ces douze hommes auxquels il donna le nom d'apôtres ; pendant trois ans il les forma au sublime ministère qu'il leur réservait ; le Jeudi Saint, après l'institution de la sainte Eucharistie, il leur donna la plénitude du pouvoir sacerdotal par ces paroles : « Faites ceci en mémoire de moi » ; il les investit du pouvoir de commander aux fidèles en disant : « Celui qui vous écoute, m'écoute ; celui qui vous méprise, me méprise » ; il leur conféra le droit suprême de remettre les péchés en ces termes : « Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez » ; il les établit juges suprêmes des fidèles avec le pouvoir de punir et de gracier : « Ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel, ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel. » Enfin, à ces douze apôtres il adjoignit soixante-douze disciples pour les aider dans leur ministère.

Afin d'établir dans son Eglise une unité plus parfaite, Notre-Seigneur, parmi ces douze apôtres, en choisit un pour être le chef de tous les autres. C'est S. Pierre, à qui il conféra la juridiction suprême. « Jésus étant venu dans le territoire de Césarée de Philippe, écrit S. Mathieu, il demanda à ses disciples : « Qui dit-on qu'est le Fils de l'Homme ? » Ils lui répondirent : « Les uns disent que vous êtes Jean-Baptiste, d'autres Elie, d'autres Jérémie ou quelqu'un des prophètes. » — « Et vous, leur dit-il, qui dites-vous que je suis ? » Simon Pierre, prenant la parole, dit : « Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant ! » Jésus lui répondit : « Simon, fils de Jean, tu es heureux, car ce n'est pas la chair et le sang qui te l'ont révélé, mais c'est mon Père qui est dans les cieux. Et moi je te dis que tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. Et je te donnerai les clefs du royaume des cieux, et tout ce que tu lieras sur la terre sera lié aussi dans les cieux, et tout ce que tu délieras sur la terre sera délié aussi dans les cieux. » (Mt., XVI, 13-19).

Dans le langage de l'Ecriture, les portes de l'enfer signifient les puissances infernales, dont les œuvres sont le schisme et l'hérésie ; les clefs sont le symbole de la puissance de gouverner ; le pouvoir de lier marque la puissance de commander et de porter des lois ; le pouvoir de délier indique la puissance d'absoudre. Selon cette promesse, S. Pierre sera donc établi le fondement ou le chef de toute l'Eglise, il aura sur tous les membres de l'Eglise une autorité

souveraine, le pouvoir de les gouverner, de leur commander et de les absoudre.

Mais ces paroles ne constituent encore qu'une promesse, car Notre-Seigneur parle au futur : « Je te *donnerai*... » Or, cette promesse, il l'accomplit après sa résurrection. « Simon, fils de Jean, dit-il un jour à S. Pierre, m'aimes-tu plus que ne font ceux-ci ? — Oui, Seigneur, répondit Pierre, vous savez que je vous aime. — Pais mes agneaux, » lui dit Jésus. Puis il lui demanda à nouveau : « Simon, m'aimes-tu ? » Et Pierre lui répond : « Oui, Seigneur, vous savez que je vous aime. » Jésus lui dit : « Pais mes agneaux. » Enfin il lui demanda une troisième fois : « Simon, fils de Jean, m'aimes-tu ? » Pierre, affligé de ce que son Maître semblait douter de son amour, lui dit : « Seigneur, vous connaissez toutes choses, vous savez bien que je vous aime. » Jésus lui dit : « Pais mes brebis. » (Jo., XXI, 15-17). Voilà donc S. Pierre établi le pasteur non seulement des agneaux, c'est-à-dire des simples fidèles, mais encore des brebis, c'est-à-dire des pasteurs auxquels obéissent les agneaux ; le voilà établi le chef suprême de l'Eglise toute entière.

Mais pour combien de temps S. Pierre est-il établi par Jésus-Christ chef de l'Eglise ? Pour combien de temps les autres apôtres sont-ils établis pasteurs de l'Eglise sous ses ordres ? Pour toujours, jusqu'à la fin des temps. Ecoutez plutôt Notre-Seigneur. Sur le point de remonter au ciel, leur apparaissant, il résume en ces termes les pouvoirs et la mission qu'il leur a confiés : « Toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre. Comme mon Père m'a envoyé, moi je vous envoie. Allez donc, enseignez toutes les nations, baptisez-les au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, et apprenez-leur à observer tout ce que je vous ai prescrit. Et voilà que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles. »

Mais les apôtres vivront donc jusqu'à la consommation des siècles ? Ils ne mourront donc pas ? Non, m. f., tel n'est pas le sens des paroles de Notre-Seigneur, qui au contraire prédit aux apôtres qu'ils seront mis à mort pour son nom et que S. Pierre sera élevé de terre, c'est-à-dire crucifié. Lorsqu'il affirme qu'il sera avec ses apôtres jusqu'à la fin des siècles, quoique ceux-ci doivent mourir, il montre par là qu'ils se survivront en des successeurs auxquels ils transmettront leurs pouvoirs.

Quels sont ces successeurs et quelles conditions sont requises pour qu'ils soient les successeurs légitimes des apôtres, c'est ce que nous allons dire.

II

Le successeur de S. Pierre est l'évêque de Rome, le Pape, qu'on appelle encore le *Saint Père*, parce qu'il est le père commun des pasteurs et des fidèles ; le *Souverain Pontife*, parce qu'il est le prince des pontifes, l'évêque des évêques ; le *Patriarche œcuménique* ou universel, parce que sa juridiction s'étend sur le monde entier.

C'est un fait historique que S. Pierre, après avoir momentanément établi son siège à Antioche, quitta cette ville pour venir à Rome, où il transféra le

siège du gouvernement de l'Eglise universelle. Il fut le premier évêque de Rome et il y mourut crucifié la tête en bas en l'an 66. Tous ceux qui lui succèdent sur ce siège de Rome sont les héritiers de ses pouvoirs. Mais comme il n'était pas seulement évêque de Rome, mais chef de l'Eglise toute entière, ses successeurs sont également non seulement évêques de Rome, mais chefs de l'Eglise entière, pourvu qu'ils aient été canoniquement élus. Vous savez comment se fait cette élection. Lorsqu'un pape meurt, le Sacré-Collège des cardinaux se réunit en conclave et là, après avoir invoqué les lumières du Saint-Esprit, ceux qui le composent votent pour désigner le successeur du pape défunt. Dès que le nombre de voix requis est réuni sur quelqu'un et que celui-ci accepte, il est élu, il reçoit immédiatement et directement tous ses pouvoirs de Jésus-Christ. Aussi le Pape ne peut-il être déposé par personne.

Le Sacré-Collège, chargé de l'élection du Souverain Pontife, est formé par l'ensemble des cardinaux. Le nombre de ceux-ci a été fixé par le pape Sixte-Quint à soixante-dix, qui sont divisés en trois ordres : 6 cardinaux-évêques, 50 cardinaux-prêtres et 14 cardinaux-diacres. Les cardinaux-évêques sont ainsi nommés parce qu'ils sont les évêques des six sièges qui entourent Rome : Ostie, Porto, Palestrina, Albano, Sabine et Frascati. Les cardinaux-prêtres sont ainsi nommés parce que le titre de l'Eglise qui leur est confiée n'est que presbytéral, c'est-à-dire que cette église était administrée jadis par un prêtre ; ce qui n'empêche pas ces cardinaux d'être presque tous évêques. Enfin les cardinaux-diacres sont ainsi nommés parce que leur titre n'est qu'une diaconie, c'est-à-dire un oratoire dirigé autrefois par un diacre.

Les cardinaux sont les princes de l'Eglise ; c'est pour cela qu'ils sont vêtus de rouge, couleur de la pourpre ; ils occupent le premier rang après le Pape comme dignitaires de l'Eglise, mais non comme pasteurs, car le titre de cardinal est parfois donné à de simples prêtres ou à des diacres et même à des tonsurés ; il ne confère aucun pouvoir sacramentel, en sorte qu'un cardinal qui n'est pas évêque ne peut ni confirmer ni ordonner des prêtres, et qu'un cardinal qui n'est pas prêtre ne peut, quoique cardinal, ni dire la messe ni confesser.

Ce sont les cardinaux qui forment le conseil ordinaire du Pape. Ils sont préposés aux diverses Congrégations romaines qui se partagent, sous les ordres du Pape, les affaires du gouvernement de l'Eglise.

Les réunions du Sacré-Collège, présidées par le Pape, s'appellent consistoire ; c'est là que se traitent les grands intérêts de l'Eglise et que le Souverain Pontife « préconise, » c'est-à-dire institue canoniquement les évêques du monde entier.

III

Les évêques sont les successeurs des apôtres. De leur vivant même, ceux-ci, qui connaissaient mieux que personne la pensée de Jésus-Christ, se sont donné des successeurs et leur ont transmis des pouvoirs égaux aux leurs. Ils ont admis dans leur rang S. Paul et S. Mathias, que Jésus-Christ n'avait

pas choisis pendant sa vie. S. Paul à son tour établit Tite évêque de Crète, et Timothée évêque d'Ephèse. S. Pierre de son côté fait de S. Marc le premier évêque d'Alexandrie, et de quantité d'autres les premiers apôtres et les premiers évêques de notre pays. Ceux-ci feront de même et ainsi jusqu'à nos jours, de telle sorte que si, prenant chaque évêque d'aujourd'hui, l'on remontait la liste de ses prédécesseurs ou celle de leurs consécrateurs, toujours on arriverait à un apôtre.

Pour qu'un évêque soit un pasteur légitime, il doit avoir été institué par le Souverain Pontife et consacré par un autre évêque, assisté de deux autres prélats. En certains pays, en France par exemple au temps du Concordat, le Pape laissait au chef de l'Etat le droit de présenter à son acceptation les sujets propres à l'épiscopat ; mais cette présentation ne conférait à ces sujets aucun pouvoir, le Pape restait libre de les agréer ou de les rejeter, et c'est lui seul qui les instituait et leur conférait la dignité épiscopale, tout comme aujourd'hui.

En vertu de leur consécration, les évêques reçoivent leurs pouvoirs directement de Dieu ; aussi le Pape ne peut enlever à aucun son caractère épiscopal, faire qu'il ne soit plus évêque et ne puisse plus confirmer et ordonner des prêtres, car ces pouvoirs leur viennent de Dieu et non du pape. Seul le droit de gouverner telle portion de l'Eglise vient aux évêques par l'entremise du Souverain Pontife et peut leur être retiré par lui.

Tous les évêques sont égaux quant au caractère, tous possèdent la plénitude du sacerdoce. Toutefois, à certains sièges épiscopaux sont attachés des titres qui tantôt sont simplement honorifiques, tantôt donnent droit à une juridiction plus étendue. Ces titres sont ceux d'archevêques ou métropolitains, de primats et de patriarches.

Les *archevêques* sont les évêques qui sont à la tête non seulement d'un diocèse, mais encore d'une province ecclésiastique composée de plusieurs diocèses, dont les évêques sont les suffragants de ces archevêques. Ils président les conciles de leur province ecclésiastique, en jugent les causes en appel, en font la visite et ont le droit d'y porter le pallium.

Les *primats* sont des évêques dont l'autorité s'étend à tous les évêques ou archevêques d'un royaume ou d'une contrée déterminée. Les *patriarches* sont des évêques dont la juridiction est plus grande encore et s'étend à de vastes contrées. Aujourd'hui, les titulaires de ces deux dignités n'ont plus guère qu'une primauté d'honneur. Ainsi le primat des Gaules, qui est l'archevêque de Lyon, n'a aucune juridiction sur les autres diocèses de France. Purement honorifiques sont également les titres des *évêques titulaires*, à qui le Souverain Pontife donne le nom d'Eglises autrefois florissantes, aujourd'hui disparues ou retombées dans l'infidélité.

Les évêques missionnaires placés à la tête de chrétientés non encore érigées en diocèses par le Souverain Pontife portent le nom de *Vicaires apostoliques*. Les *Préfets apostoliques* sont des chefs de missions investis d'une certaine juridiction, mais non revêtus de l'épiscopat.

Les évêques sont aidés dans l'administration de leurs diocèses par des vicaires généraux encore appelés « grands-vicaires » ou « archidiacones, » et qui ne font avec lui qu'une même personne morale. Ils le sont également par des prêtres appelés chanoines qui constituent le Chapitre de sa cathédrale et forment son conseil. A la mort de l'évêque, les chanoines nomment un vicaire capitulaire, dont la fonction est d'administrer le diocèse jusqu'à ce que le nouvel évêque ait pris possession de son siège.

Les évêques ont comme coopérateurs les curés, proposés sous leur autorité au gouvernement des paroisses ; les aumôniers et les chapelains, chargés d'exercer le saint ministère dans les communautés et les couvents. Les uns et les autres, pour être pasteurs légitimes, doivent tenir leurs pouvoirs de l'évêque.

Voilà, m. f., quels sont les pasteurs que Dieu a établis pour gouverner son Eglise et prendre soin de vos âmes. Soyez pleins de respect pour leur dignité, de docilité pour leurs conseils, et de reconnaissance pour leurs bienfaits. Ainsi soit-il.

CONFÉRENCES AUX HOMMES

XVI

LA DÉNATALITÉ

Messieurs,

La question que nous avons à traiter aujourd'hui est extrêmement délicate ; elle est encore plus grave, si grave qu'on peut l'appeler *une question de vie ou de mort*. Permettez-moi de faire appel à toute votre sérieuse attention d'hommes, de Français et de chrétiens.

Quand Dieu, dit la Bible, institua le mariage dans le Paradis terrestre, il n'a pas dit à Adam et à Eve : « Mariez-vous pour chercher vos jouissances et éviter toute gêne. » Non. Il a dit : « Croissez et multipliez-vous, et remplissez la terre. » (Gen., I, 28). Il répète cette parole à Noé au sortir de l'arche (Gen., VIII, 17), et par là il affirme le but essentiel du mariage, qui est d'avoir des enfants.

Bien plus, Dieu donne comme un signe de sa bénédiction d'avoir une postérité nombreuse. « Sors, dit-il à Abraham, de ton pays, de ta parenté, de la maison de ton père, et viens dans la terre que je te montrerai, et je te ferai le père d'un grand peuple, et je te bénirai, et je glorifierai ton nom, et tu seras béni. » (Gen., XII, 1 et 2).

Et c'est bien, en effet, une bénédiction précieuse entre toutes que la postérité. Bénédiction pour le père et pour la mère qui voient leur amour s'incarner en de petits êtres qui reproduisent leurs traits physiques et leurs traits moraux, et qui, en élevant avec tendresse et fermeté ces âmes neuves, accomplissent l'œuvre magistrale qui laisse bien loin derrière elle les ouvrages les plus admirables des plus fameux génies. N'est-ce pas un de nos plus illustres poètes, Sully-Prudhomme, qui a dit :

Le plus heureux poème est celui de la mère ;
La mère sent Dieu même achever l'œuvre entière,
N'attend qu'un an sa gloire et n'en souffre qu'un jour !

Vous, Messieurs, qui avez reçu de Dieu l'honneur de la paternité, vous savez de quel bonheur intense votre cœur s'est rempli quand vous avez senti les premières caresses de vos enfants ; quelle a été votre joie quand vous les avez vus répondre à vos sollicitudes ; quelle fierté a été la vôtre quand vous les avez aperçus, marchant sur vos traces, se créer, à force de talent et de travail, une place dans le monde ; et quelle sécurité c'est pour vos vieux jours de penser que vous avez des enfants reconnaissants qui, après avoir veillé sur tous vos besoins, vous fermeront pieusement les yeux. Oui, c'est là la plus précieuse de toutes les bénédictions !

Bénédiction précieuse aussi pour un peuple qui a su garder, en dépit de tout, les saines traditions familiales. On pourra, ce peuple, envahir son territoire et lui ravir son indépendance ; s'il a des foyers nombreux, tôt ou tard, il dominera ses vainqueurs. C'est ainsi qu'a fait le Canada français, qui, malgré la politique anglaise et sa domination jalouse, a gardé son attachement à la France, sa mère-patrie. C'est ainsi qu'a fait la Pologne, qui, démembrée depuis un siècle, et partagée entre la Russie, la Prusse et l'Autriche, a su garder son esprit national. On a prétendu que le plus illustre de ses héros, Kociusko, définitivement vaincu à la bataille de Maciejowice, le 4 octobre 1794, aurait poussé ce cri : « *Finis Polonia !* C'est la fin de la Pologne ! » Kociusko a toujours protesté contre cette parole, et il avait raison, car, grâce à ses familles nombreuses, la Pologne n'a jamais été abattue et a fini, de nos jours, par se reconstituer telle qu'autrefois et plus forte que jamais.

Ces deux peuples n'ont pas été les seuls à comprendre leur intérêt national, et d'autres, que nous aurons l'occasion de citer, par leurs mœurs et par leurs lois, encouragent les familles nombreuses. Pourquoi faut-il que la France ne soit pas du nombre de ces peuples-là ?

Il y a trois nations chez lesquelles les naissances diminuent avec une effrayante rapidité. La première est la Russie depuis qu'elle est livrée au communisme ; la seconde est le Mexique ; et la troisième en rang d'ordre, ou plutôt de désordre, est la France.

Tous les hommes sérieux, chrétiens ou non, s'en épouvantent. On a créé des ligues pour émouvoir l'opinion, et l'on a bien fait, car le danger est des plus graves. Si vous le voulez bien, Messieurs, nous allons d'abord *le constater* ; puis nous en verrons les *conséquences*, et enfin les *remèdes*.

I. — *Constatons le mal*

En 1870, la France comptait 38 millions d'habitants et l'Allemagne 40 millions. En 1914, la France en avait à peine 40 millions et l'Allemagne 63 millions. Pourquoi cette différence énorme d'accroissement : 2 millions d'un côté et 23 millions de l'autre ?

Pourquoi ? — C'est parce qu'une doctrine abominable, aussi opposée au bonheur des familles qu'au devoir chrétien et patriotique, s'est peu à peu glissée dans notre pays et en a changé les mœurs d'une façon qu'on ne saurait trop déplorer.

Un auteur anglais, nommé Malthus, né en 1768

mort en 1834, s'occupa dans un livre fameux qu'il intitula *Essai sur le principe de la population*, du problème de la surpopulation sur la terre. Il constate que si aucun obstacle ne vient arrêter l'accroissement humain, la population est doublée en vingt-cinq ans, alors que les moyens de subsistance n'augmentent pas aussi rapidement. Au bout de 100 ans, dit-il, deux millions d'hommes auront donné naissance à 32 millions et il n'y aura à manger que pour 10 millions ; ce qui amènerait des désordres faciles à concevoir.

Cette théorie est-elle exacte ? On peut la critiquer, parce qu'elle ne tient pas assez compte des obstacles qui entravent le mouvement de la repopulation, comme les guerres et les épidémies ; ni des ressources inexploitées que la terre recèle et des espaces immenses qui sont encore sans culture. En tout cas, il faut bien spécifier que Malthus, en poussant son cri d'alarme, ne conseillait que des moyens parfaitement légitimes encore employés par certaines familles chrétiennes où, après chaque naissance, on s'abstient volontairement des relations mutuelles, pendant un certain temps que l'on détermine d'un commun accord.

Mais Malthus avait, par cette théorie, fourni des arguments à l'égoïsme humain qui est toujours porté à éviter toute charge, même quand les plus graves intérêts et les devoirs les plus sacrés sont en jeu. On ne manqua pas d'exploiter ces arguments au profit du crime et du vice. Des économistes sans conscience recommandèrent ouvertement les manœuvres anticonceptionnelles, et d'autres, en propres termes, conseillèrent les infanticides soit avant, soit après la naissance. C'est ce qu'on a appelé le *néo-malthusianisme*, mot qui fut inventé, vers 1877, par un ministre des Pays-Bas, appelé Van Houten.

Des ligues nombreuses se formèrent pour propager ces idées et ces pratiques. Beaucoup de médecins y donnèrent leur concours. Des sages-femmes criminelles s'y prêtèrent, ainsi que des matrones infâmes. Des imprimés furent distribués à profusion à la sortie des mines. Parmi les propagandistes les plus zélés se signala le fameux Paul Robin que les désordres de Cempuis ont rendu tristement célèbre et qui se suicida en 1912. Qui payait les frais de cette campagne si funeste à la France ? Si l'on en croit l'adage : *Is fecit cui prodest*, l'Allemagne n'y fut pas étrangère.

Toutes les organisations mauvaises se hâtèrent de prêter leur appui au néo-malthusianisme ; d'après le Dr Bertillon qui était loin d'être cléricale, la franc-maçonnerie y aida de tout son pouvoir¹. Le socialisme et le communisme y apportèrent leur concours le plus empressé, et un syndicaliste connu, M. Maxime Leroy, osait écrire ces lignes : « La limitation volontaire et raisonnée des naissances est une idée qui a pénétré dans la classe ouvrière par les militants anarchistes, influencés par l'initiateur et le théoricien du néo-malthusianisme, Paul Robin. Sans être statutaire, si elle doit jamais le devenir, elle tend à se transformer en une sorte d'obligation morale très précise². »

D'autres auteurs, sous prétexte de science économique, parlèrent dans le même sens, et l'un d'eux, M. de Molinari, mort en 1912, alla jusqu'à écrire qu'un étranger qu'on fait venir en France coûte moins cher à établir qu'un enfant à élever.

Comment des idées aussi révoltantes ont-elles pu pénétrer dans le peuple français si droit, si honnête et si bon ?

Ce fut l'œuvre d'une association d'apparence inoffensive, nommée la *Ligue de la régénération humaine*, fondée le 30 août 1896. Il fallait introduire dans le public cette conviction, très accessible aux gens plus préoccupés de leurs plaisirs que de leurs devoirs, que, dans l'intérêt même de la société française, ils devaient restreindre volontairement le nombre de leurs enfants ; si c'était son intérêt, c'était donc le devoir des bons Français de se conformer aux conseils donnés.

Pour atteindre leur but néfaste, les partisans de la Ligue distribuèrent, prêtèrent et vendirent des brochures et des livres, instituèrent des causeries familiales, des conférences et organisèrent des consultations. On créa des Sections départementales. On inventa des étiquettes que l'on collait partout, des cartes postales, des lettres à domicile, des cours à de jeunes ouvrières et des bazars secrets.

N'est-il pas lamentable d'avoir à citer aussi parmi les actifs propagateurs du néo-malthusianisme, un nombre trop considérable d'instituteurs et d'institutrices ? 15.000 sont affiliés au parti communiste et ont pour organe l'*Ecole émancipée*, revue à la fois sociale et pédagogique ; on y publie des articles dits de « morale prolétarienne » que les adhérents doivent traduire à leurs élèves dans leur cours de morale et d'instruction civique. Dans le no du 12 avril 1926, une institutrice, Mlle Marcelle Richard, en a décrit complaisamment les beautés en Angleterre ; et une institutrice, le 19 avril 1923, a été condamnée à 500 francs d'amende par le tribunal correctionnel de Nevers pour propagande immorale.

Toutes ces suggestions ont trouvé un appui dans la course au bien-être devenue de plus en plus générale, en dépit de la vie chère ; dans l'égoïsme honteux de beaucoup trop de propriétaires qui refusaient et refusent encore de louer leurs maisons à des familles nombreuses, parce que les enfants font du bruit et abîment les peintures ; dans l'aveuglement de certains parents qui veulent avoir peu d'enfants pour leur laisser une fortune plus considérable ; et enfin dans l'affaiblissement de la foi et des pratiques chrétiennes.

Il faut signaler aussi, comme une des causes de la diffusion désastreuse du néo-malthusianisme, l'inertie coupable des pouvoirs publics, qui n'ont presque rien fait pour réprimer cette propagande criminelle si funeste à la nation. Les jurys ont montré une faiblesse inexcusable et scandaleuse en acquittant, comme ils l'ont fait si souvent, les mères dénaturées qui avaient tué leurs enfants, ou en condamnant à des peines légères les femmes odieuses qui exerçaient le métier infâme de « faiseuses d'anges. » C'est ainsi qu'on détruit dans un peuple la notion du crime, et qu'on transforme les attentats

¹ *La Dépopulation en France*, 1911, p. 225.

² *La Coufume ouvrière*, 1903, t. I, p. 265-270.

les plus révoltants en délits insignifiants qui deviennent, pour la curiosité publique, de simples faits divers.

Il y a quelques années, on jugeait, devant la cour d'assises d'Orléans, une cause de ce genre. Les jurés, par une heureuse exception, se montrèrent à la hauteur de leur tâche sociale, et les coupables furent condamnés comme ils le méritaient. L'avocat qui avait plaidé pour eux sortit furieux, en répétant : — En voilà un jury !

— Qu'est-ce que c'est qu'un bon jury ? lui demanda quelqu'un.

— C'est celui qui acquitte ! répondit-il.

Eh bien, non ! car les jurys qui acquittent toujours, travaillent contre le bien public en même temps que contre leur conscience !

Toutes ces causes expliquent, Messieurs, comment, de toutes les nations, c'est la France qui a le plus souffert des ravages du néo-malthusianisme. Quelques chiffres en montreront l'étendue.

De 1801 à 1810, il y avait par an pour 1.000 habitants, 32 naissances 5 dixièmes ; — de 1811 à 1820, 31,6 ; — de 1821 à 1830, 30,5 ; — de 1831 à 1840, 28,9 ; — de 1841 à 1850, 27,4 ; — de 1851 à 1860, 26,7 ; — de 1861 à 1870, 26,4 ; — de 1871 à 1880, 24,5 ; — de 1881 à 1890, 23,8 ; — de 1891 à 1900, 22,1 ; — de 1901 à 1910, 20,5 ; — de 1911 à 1913, 18,8.

En 1800, il y avait en moyenne par famille régulière, 4 enfants 24 ; — en 1820, 4,08 ; — en 1840, 3,26 ; — en 1860, 3,04 ; — en 1880, 3,09 ; — en 1900, 2,95 ; — en 1910, 2,46.

Vous voyez comment, depuis plus d'un siècle, la natalité n'a jamais cessé de décroître chez nous.

Pour le premier trimestre de 1927, les statistiques officielles accusent un excédent de 32.252 décès sur les naissances, ce qui ferait pour l'année entière 129.000 Français de moins, plus que si une grande ville tout entière était engloutie par un cataclysme. N'y a-t-il pas là de quoi épouvanter ?

Voilà, Messieurs, des constatations qui ont ouvert les yeux à beaucoup de gens qui jusqu'alors n'y prêtaient aucune attention. Le Dr Bertillon a écrit ces paroles effrayantes : « La mort de la France sera un des faits marquants du XIX^e et du XX^e siècles. Le mal est absolument spécial à notre pays. »

« La population de la France, disait le journal japonais le *Taiyo* (octobre 1904), diminue de jour en jour, et il n'est point déraisonnable de croire que la France disparaîtra du rang des nations vers la fin du XX^e siècle ¹. »

Ces sinistres prophéties s'accompliront-elles ?

Oui, si l'on ne veut pas voir les conséquences désastreuses de la restriction volontaire des naissances, et les remèdes à employer pour la faire cesser.

II. — Les conséquences

Nous venons de voir, Messieurs, comment s'est organisée et comment n'a que trop réussi la campagne menée contre les naissances nombreuses.

Sur ce point vital, l'opinion de la grande majorité des Français est complètement égarée. On croit faire

œuvre de sagesse en limitant la vie au foyer qui a été fondé par Dieu pour répandre la vie. On s' imagine même avoir le droit de blâmer ceux qui restent fidèles à leur mission providentielle.

« Presque partout en France, dit le P. Vuillemet, et cela ne date pas d'hier, les familles nombreuses sont mises au pilori par l'opinion. On sourit quand on voit une femme accompagnée de nombreux enfants, c'est une mère *Gigogne*. Il faut entendre les réflexions que suscite son passage. C'est tout juste si on ne taxe pas d'inconduite ce couple qui veut faire son devoir. On ne se prive pas de dire que ce sont des naïfs et surtout des maladroits. S'ils sont pauvres, les parents féconds ne doivent pas attendre beaucoup de pitié. Pourquoi, dira-t-on, se permettent-ils d'avoir tant d'enfants ? Quand on ne gagne que 3 ou 4 francs par jour, on n'a pas le droit de se payer un tel luxe... ¹ »

C'est en vertu d'une telle sagesse que les jeunes ménages, après la première naissance qu'on permet et qu'on attend même avec joie, sont assaillis de conseils de prudence qu'apportent les belles-mères ou d'autres personnes empressées, empressément qui se change en inquiétude quand une seconde naissance est annoncée, et qui tourne en reproches acrimonieux et en fureur si on a le malheur de passer outre. Ceci est de l'histoire quotidienne ; ce qui n'empêche pas que toutes ces personnes s'en vont ensuite, la conscience légère, s'agenouiller à l'église et prendre place dans la confrérie des Mères chrétiennes !

Or, ces personnes qui se croient irréprochables, sont tout simplement des criminelles qui encourent une responsabilité écrasante non seulement devant Dieu, mais encore devant les hommes ; et vous le comprendrez, Messieurs, quand nous aurons dit les conséquences désastreuses qu'entraîne la restriction volontaire.

Examinons ces conséquences.

1^o *Pour les enfants*. — C'est sous prétexte de ménager une vie plus facile et plus heureuse aux rares enfants qu'on a, que l'on ne veut pas en avoir davantage. C'est un calcul qui a l'apparence de la sagesse et qui aboutit à un résultat tout contraire à celui qu'on cherche.

En effet, il ne semble pas niable que les enfants uniques sont, en général, fort mal élevés. Ce sont des idoles dont on satisfait autant qu'on peut tous les caprices, et que l'on habitue ainsi à suivre leurs passions.

« S'il y en a d'excellents et de très virils, affirmait très justement M. Deslandres, à la *Semaine sociale* de Rouen, combien en trouve-t-on qui ne sont pas des hommes, parce que, pour être un homme, il faut se faire soi-même, et que l'on ne se fait que sous l'empire de la nécessité de faire sa vie. »

Le grand cardinal Mercier est du même avis quand il écrit ces lignes si fermes : « Le plus détestable service que les parents puissent rendre à leurs enfants, c'est de les exempter, je ne dis pas de la loi, car la loi est supérieure à leur volonté, mais de la nécessité du travail, sans lequel il n'y a ni âmes viriles ni peuples forts. »

¹ *La dépopulation de la France*, 1911, p. 2, 3 et 13.

¹ *Le suicide d'une race* (1912), Paris, Lethiellieux.

Même lorsque, dans les familles ouvrières, le fils unique est obligé de travailler pour gagner son pain, il reste qu'il est mal préparé par son éducation à la terrible lutte pour la vie. Habitué à être aidé par ses parents à chaque difficulté, il ne développe pas suffisamment les ressources qui sont en lui. « Les fils des familles nombreuses, dit encore le cardinal Mercier, sont mieux armés pour réussir dans les luttes économiques. Rompus dès leur jeune âge à une vie laborieuse, habitués à l'endurance, formés à l'économie, doués d'un caractère qui s'est adouci au frottement quotidien du commerce fraternel, en possession d'une volonté plus disciplinée et plus forte, ils ont en main les meilleures chances de l'avenir ¹. »

Il est, en effet, incontestable que la direction d'une famille nombreuse oblige les parents à avoir une main plus ferme, et que les enfants s'entendent merveilleusement, même avec des arguments frappants, à se guérir mutuellement de l'égoïsme. — J'ajouterai que dans les familles nombreuses les enfants sont gais, tandis que les enfants uniques sont tristes, comme s'ils prévoyaient que, leurs parents disparus, ils ne pourront plus compter sur cet appui si cher et si précieux qui s'appelle l'affection d'un grand frère ou d'une grande sœur.

2^o Pour la famille, les conséquences ne sont pas moins regrettables. Sans doute, ce que je vais dire n'arrive pas toujours, mais cela arrive si souvent que tout le monde doit le craindre.

Ce fils unique à qui on a voulu laisser une belle situation, qui ne connaît pas le prix de l'argent et qui n'a pas appris à refréner ses passions, quel usage fera-t-il de la fortune qui lui a été donnée ? Est-ce qu'il saura la conserver et la développer ? Est-ce qu'il n'y aura pas à craindre, au contraire, qu'il la dissipe ? Cela se voit tous les jours ; et alors, quelle douleur pour les parents qui voient ce fils qu'on a tant choyé et qui aurait pu si bien réussir, gâcher la vie qui lui avait été faite si belle et aboutir à la misère ! Les parents pourront lui faire des reproches ; n'en auront-ils pas à se faire à eux-mêmes ?

Autre cas qui n'est pas chimérique. La mort ne respecte pas toujours ces enfants uniques qui étaient tout dans le foyer. Et alors, quels désespoirs ! Je revois encore ces deux vieillards qui s'éteignaient solitaires, au milieu de leurs richesses, et qui me disaient : « Nous étions tous les deux enfants uniques ; notre fils unique est mort, et il n'y a plus personne autour de nous ! »

Et cette femme qui, au chevet de sa fille unique qui venait de mourir, disait à son mari devant un de nos vicaires : « C'est de ta faute ! Je t'avais bien dit que Dieu nous punirait !... » Quel drame sous ces paroles !

3^o Pour la patrie, conséquences également effrayantes.

D'abord, qui dira de combien d'hommes de valeur, de génie peut-être, la France est privée par la restriction volontaire ? Au congrès de psychiatrie d'Amsterdam, on faisait cette remarque incontestable, bien que non expliquée, que le premier enfant est rare-

ment le plus sensible et le plus intelligent. Sur 74 hommes et femmes de génie, écrivains, poètes, musiciens, hommes d'Etat, 10 seulement étaient des aînés. Balzac était le troisième enfant, Napoléon le deuxième, Franklin le dernier de dix-sept, Rembrandt le sixième sur dix, Wagner le septième, Mozart également. S'il est vrai qu'un grand homme, un Pasteur par exemple, est pour la France une gloire inappréciable, de combien de richesses notre pays peut-il être ainsi privé ?

Et puis, il y a la question économique. Les campagnes se dépeuplent, et pour cultiver nos riches plaines, il faut faire appel à des étrangers : Polonais, Belges, Tchéco-Slovaques, etc., qu'il faut payer fort cher, et qui envoient chez eux, chaque mois, leurs salaires. Il y a comme cela des sommes considérables qui sortent de chez nous. Je sais bien qu'il y a eu la guerre, qui nous a privés de 1.500.000 hommes ; mais si la restriction n'avait pas sévi avant cette guerre, les adolescents d'alors seraient aujourd'hui des hommes nombreux et capables de mener la charrue paternelle. Faute de cela, nous sommes envahis par les étrangers, ce qui est pour eux une manière de nous conquérir. Qui dira que c'est un bien pour la France ?

Enfin, il y a une considération beaucoup plus sérieuse encore pour notre pays : c'est celle de sa sécurité et de son indépendance. Citons, Messieurs, une publication officielle, le *Bulletin des Armées de la République*. Je recommande à toute votre attention ce grave document, dû à la plume du docteur Bertillon :

« Jamais les Allemands ne nous auraient attaqués si notre pays avait, comme le leur, 68 millions d'habitants. Or, ces 68 millions d'habitants, la France les aurait si elle l'avait voulu. Autrefois, en effet, elle était plus peuplée que l'Allemagne ; encore en 1851, les deux pays avaient une population égale (35 millions d'habitants). Notre pays est aussi étendu que l'Allemagne (sauf une différence insignifiante) et son sol est plus fertile. Mais la population allemande s'est développée, comme s'est développée la population de tous les pays civilisés ; la France seule a presque complètement cessé de s'accroître. Or, cesser de grandir, quand tous les autres grandissent, c'est devenir petit.

Nous sommes restés grands par l'héroïsme, — cela, on ne le savait pas assez ; nous ne le savions pas assez nous-mêmes ! — mais nous sommes devenus petits par le nombre. Cela on le savait. Et c'est à notre petit nombre que nous devons la guerre actuelle. Si vous en doutez, ouvrez le *Livre jaune* publié par le ministère des Affaires étrangères en décembre 1914 sur la guerre européenne. Dès la première page, on y voit M. Jules Cambon, notre ambassadeur à Berlin, attirer l'attention du gouvernement sur un admirable rapport écrit, le 15 mars 1913, par notre attaché militaire, le colonel Serret.

Le colonel prévoit une guerre prochaine déclarée par l'Allemagne, parce que, dit-il, « l'opinion publique trouve que, pour nos 40 millions d'habitants, nous tenons au soleil une place vraiment trop grande. » Et le colonel insiste à plusieurs reprises sur cette opinion allemande : « Les plus modérés, dit-il, soutiennent couramment que la France, avec ses 40 millions d'âmes, n'a pas le droit de rivaliser avec l'Allemagne. » Et ailleurs encore : « Les Allemands ont toujours besoin de débouchés, d'expansion économique et coloniale. Ils estiment qu'ils y ont droit parce qu'ils grandissent tous les jours. Ils nous regardent, avec nos 40 millions d'habitants, comme une nation secondaire. » Nous pour-

¹ Cf. la *Croix* du 14 mai 1912.

rions multiplier les citations ; nous n'en ajouterons qu'une, empruntée au livre célèbre du général Bernhardi, bien connu pour ses attaches avec la cour allemande : « On ne peut pas raisonnablement s'attendre à ce que l'Allemagne avec ses 63 millions d'habitants permette qu'on la mette sur le même pied que la France qui n'a que 40 millions d'habitants. »

Voilà une des causes profondes de la guerre ! C'est l'illusion où les Allemands étaient que, n'étant que 40 millions (même pas), nous étions incapables de défendre nos mines, nos ports, nos colonies, nos usines, et que, par conséquent, eux, étant au nombre de 68 millions, avaient le droit de nous les voler. Nous leur avons prouvé qu'ils se trompaient. Il aurait mieux valu le leur prouver avant. Ils nous auraient laissés tranquilles.

Après la victoire, quand la lutte industrielle succéderait à la lutte commerciale, le problème restera le même ; il sera même plus redoutable encore. A outillage égal, 40 ouvriers ne peuvent pas produire autant que 68. Et sur ce terrain, nos alliés ne nous aideront guère, car, tout en restant nos amis, ils deviendront nos rivaux ¹. »

Voilà des paroles assez sérieuses pour nous faire réfléchir. Chacun sait d'ailleurs que, sans l'appui de nos alliés, nous n'aurions pas pu soutenir la lutte. Et qui nous dit que dans une autre guerre nous les aurions encore ?

D'autant plus que les Allemands ne sont pas gens à ne pas chercher leur revanche. Ils la cherchaient même pendant la guerre, témoin cette lettre qui fut adressée à M. René Bazin par un combattant français :

« Monsieur, la lecture de votre article *Des enfants* me rappelle une autre lecture, bien suggestive, que j'ai faite il y a un peu plus d'un an. C'était au mois d'avril 1915, mon escouade occupait à flanc de coteau, dans le fameux « Ravin de la mort, » un gourbi qui avait été construit et habité par des Boches. Dans une anfractuosité, entre les rondins du plafond, un homme avait découvert un petit carnet de notes. Celui qui avait rédigé ces pages devait être un lettré, car il y avait quelques morceaux de poésie allemande assez bien tournés. L'un d'eux avait précisément pour titre : *Des enfants*, et disait à peu près ceci : « Les femmes allemandes sont courageuses et fécondes : ma mère a eu six garçons et six filles. Les six garçons sont à la guerre, quatre déjà sont morts, le cinquième est sur le front russe, et moi, le sixième, je serai peut-être tué demain. Mais qu'importe, si c'est pour la grandeur de l'Allemagne ? Et ma mère n'a-t-elle pas derrière elle le cortège angélique de ses six filles, et qui seront à leur tour des épouses fécondes, et qui donneront de nouveaux fils à notre patrie bien-aimée ? »

Et ce ne sont pas là des paroles en l'air, car voici ce que je lis dans *Les Familles Françaises*, no du 29 novembre 1923 :

Un négociant hollandais signalait ces jours derniers le fait suivant : « En Hollande, depuis la guerre, neuf sur dix des domestiques sont allemandes... Chose curieuse, ce ne sont pas de vulgaires filles de campagne, mais des jeunes filles parfois assez instruites, qu'on s'étonne un peu de voir là. Et comme dernièrement je questionnais l'une d'entre elles sur ce point, confiante en ma qualité de Hollandais, elle me dit : « Je suis venue ici, parce que le florin vaut quatre mille marks. J'y resterai autant de temps qu'il me faudra pour économiser la somme suffisante pour me marier et pour avoir six enfants. »

« Je cherchai, je me renseignai, je questionnai, et là, comme ailleurs, partout où il y a une domestique allemande, j'entendis le même son de cloche : Tant de

florins..., tant de marks..., retour en Allemagne... mariage et six enfants !

« Or, en poussant l'une de ces filles aux confidences, j'appris qu'elles sont envoyées chez nous par les soins d'une organisation secrète, et qu'elles ont toutes fait le serment de revenir se marier et d'avoir six enfants, afin que le Reich puisse un jour prendre sa revanche et submerger définitivement ses voisins. »

Citons enfin cette prophétie de Fehrenbach, président du Reichstag : « Les femmes allemandes enfanteront, et elles briseront ainsi les chaînes de l'esclavage ! »

Ce sont là des paroles bien menaçantes... Aux femmes françaises d'y répondre !

III. — La lutte contre la dénatalité

La réponse des femmes françaises, elle dépendra de trois éléments : l'élément politique, l'élément économique et surtout l'élément moral.

1° *L'élément politique.* — Nous avons tout à l'heure signalé l'inertie coupable des pouvoirs publics envers la propagande criminelle qui pousse à la restriction volontaire des naissances. Disons plus : le gouvernement a semblé longtemps la favoriser.

En 1926, le congrès des Libres-Penseurs, composé de la fine fleur du parti qui depuis 40 ans est à la tête du pays, a voté une adresse à M. Herriot, alors président du conseil, demandant « au gouvernement des gauches de considérer que le surpeuplement et la procréation aveugle ne peuvent avoir que de fâcheux résultats pour l'émancipation intellectuelle et matérielle des classes productrices. » Parler de surpeuplement quand les naissances françaises ne cessent de diminuer et sont moins nombreuses que les décès !!!

Nous avons vu que l'Ecole émancipée, organe des instituteurs communistes, conseille nettement le néomalthusianisme. Pour avoir écrit dans cette revue des articles criminels, une institutrice publique, Mlle Henriette Alquier, fut poursuivie devant le tribunal correctionnel de Saumur, et elle fut acquittée. « Si les écrits de notre camarade, disait l'Ecole émancipée, tombaient sous le coup de la loi de 1920, pourquoi verrions-nous en circulation, exposés aux bibliothèques des gares et en vente partout, des ouvrages qui soutiennent la même thèse ? » Le tribunal de Saumur, en adoptant cette manière de voir et en acquittant Mlle Alquier, a condamné le gouvernement qui ne remplit pas son devoir en ne réprimant pas cette propagande abominable.

Et pourquoi le gouvernement montre-t-il une telle inertie ? Sans doute parce qu'il est à la remorque des Loges maçonniques, et aussi parce que nos principaux dirigeants sont ou bien célibataires, ou bien n'ont pas d'enfants.

Que faut-il pour changer cela ? — Que nous ayons le vote familial, c'est-à-dire que chaque père de famille dispose d'autant de bulletins de vote qu'il a d'enfants.

En France, il y a 11 millions d'électeurs ; 2 millions sont des chefs de familles nombreuses ; 8 millions n'ont pas ou n'ont que peu d'enfants. Ce sont ces derniers qui l'emportent, alors que les premiers qui représentent 25 millions de Français sont perpétuellement en minorité.

Réclamons le vote familial, et les droits sacrés de la famille seront enfin défendus au Parlement.

2^e *L'élément économique.* — Il est incontestable que les parents doivent se préoccuper de faire vivre leurs enfants, et que la vie chère a pu leur inspirer de légitimes inquiétudes.

Trop longtemps les pouvoirs publics se sont désintéressés de cette question. Personne ne tendait la main, de la part de l'Etat, aux familles nombreuses. La campagne admirable du capitaine Maire, si combattue à l'origine, a fini par obtenir de sérieux résultats qu'il est bon de signaler.

MM. Lamy et Cognacq-Jay ont institué des prix de vertu que décerne l'Académie tous les ans. 25.000 francs qui tombent dans le budget d'une famille nombreuse ne peuvent que lui apporter un secours puissant. — L'Etat et les communes votent des allocations très appréciables en faveur des familles peu fortunées. Un ménage touchera 360 f. par an s'il a 4 enfants de moins de 13 ans ; 720 s'il en a 5 ; 1.080 s'il en a six, et ainsi de suite. Ce n'est pas une loi d'assistance, mais d'encouragement national. — Le nombre des enfants entre dans le calcul qui détermine les classes militaires et la retraite des fonctionnaires. — L'Etat et beaucoup d'industriels ont institué le salaire familial, qui est accru selon le nombre des enfants. — L'Etat et les communes encouragent les Sociétés qui construisent des immeubles pour les familles nombreuses et en construisent eux-mêmes. — Il y a sur les chemins de fer des diminutions de tarif selon le chiffre des enfants. — Un certain nombre de commerçants acceptent des réductions de prix dans les mêmes conditions.

Il y a encore beaucoup d'autres avantages, qui ne sont malheureusement pas toujours connus par les intéressés. C'est leur rendre un grand service que de les renseigner sur leurs droits.

3^e *L'élément moral.* — C'est le plus important de tous, puisqu'il s'agit ici de la volonté. On n'a pas d'enfants parce qu'on ne veut pas en avoir. Comment faire pour arriver à établir la volonté contraire ?

Dans cette intention, l'Etat a institué des distinctions honorifiques, médailles de bronze, d'argent ou d'or décernées aux mères de familles nombreuses et qu'on leur remet solennellement. C'est très bien. La maternité étant le service militaire des femmes, il est tout naturel qu'elles aient aussi leur croix de guerre.

Mais cela ne suffit pas, et je crois bien que cette mesure, qui est fort juste en elle-même, est bien incapable de changer sur ce point une volonté.

Ce qu'il faut, c'est la conviction d'une mission auguste à remplir, mission reçue d'une autorité souveraine qu'on ne saurait frauder impunément, mission pour laquelle cette autorité souveraine s'est engagée à donner tous les secours nécessaires.

Sans doute, pour obéir à cette autorité, il y aura des sacrifices à faire et du mal à se donner ; mais ces sacrifices eux-mêmes seront plus que compensés par les joies qu'ils donneront ; tous les pères et toutes les mères de famille nombreuse sont là pour l'attester, et le beau livre de Jacques Péricard, *J'ai huit enfants*, le prouve avec éloquence.

Mais tout cela, qu'est-ce qui l'enseigne et le commande ?

C'est la religion, qui seule peut donner à nos pauvres âmes la pensée et le courage du devoir austère.

Et voilà pourquoi les régions où fleurit encore la religion sont celles où la population ne décroît pas.

Et voilà comment, encore une fois, quand on s'attaque à la religion, on s'attaque à l'honneur et aux forces vives de la France.

Permettez-moi, Messieurs, de vous donner lecture d'un excellent billet de Junius, paru dans *l'Echo de Paris* en août 1913. On ne peut pas mieux dire :

« Monsieur, me dit l'autre jour un vieux paysan, homme de sens avec qui j'aime à causer pendant les vacances, nous voilà avec la loi de trois ans, et je trouve que c'est très bien fait. Je me souviens de la guerre et je n'ai pas envie de revoir les malheurs de ce temps-là. Mais il y a une chose qui me tourmente. Puisque les Allemands ne font que deux ans, comment sommes-nous obligés, pour leur tenir tête, d'en faire trois ? » J'expliquai à ce brave homme, avec des chiffres qui le firent sursauter, que l'effrayante et continue diminution de notre natalité était la raison du lourd sacrifice qui nous était imposé. Je lui citai l'exemple de sa propre commune, où, à côté de quelques familles comme la sienne, qui est de six enfants, il y a de nombreux ménages qui n'en ont qu'un, d'autres qui n'en ont pas du tout, et même des hommes de 30 ou 40 ans, qui, pour être plus sûrs de n'avoir pas d'enfants, ne se marient pas et tournent à la débâche. « C'est pourtant vrai, me dit-il, et c'est tout de même un peu fort que nous, bons pères de famille, nous soyons obligés de payer pour la faute des autres, en envoyant nos gars un an de plus au régiment. » La conversation une fois sur ce ton, mon vieil ami me dit : « Mais, enfin, Monsieur, qu'est-ce qu'on va faire pour empêcher ça ? Car, avec tout ce que vous me dites, la France, à ce train-là, finira par être dépeuplée, et, alors, qu'est-ce qui arrivera d'elle ? » J'essayai de lui raconter qu'il y avait une Commission de deux ou trois cents membres, nommés par le gouvernement, tous gros bonnets de la science, qui avait travaillé toute l'année pour chercher le remède, mais qu'on ne savait pas encore au juste à quoi elle avait abouti. Il riait en dessous. Je lui expliquai aussi qu'on allait faire des avantages d'argent à ceux qui voudraient bien avoir des enfants, et que, même, il était question d'établir un impôt énorme sur les célibataires. J'avais justement dans ma poche une petite brochure, reçue le matin même, dont l'auteur, un des membres de la fameuse Commission, M. Georges Rossignol, inspecteur d'Académie de l'Indre, après avoir énuméré les statistiques effrayantes, les ravages de l'alcool et ceux de la propagande néo-malthusienne, demande contre les célibataires une loi de fer : « Trois enfants ou la bourse ! » J'en lus des morceaux au bonhomme. Il hochait la tête, riant toujours en dessous. A la fin il me dit : « Monsieur, m'est avis que tout ça n'y fera rien du tout. Voyez-vous, dans ma petite jugote, je me dis, moi, qu'il y a autre chose. Dans les temps, on nous apprenait que Dieu avait établi le mariage pour fonder la famille, et qu'il bénissait les familles nombreuses. Nous étions élevés avec ça ! Nos pères avaient beaucoup d'enfants ; ils nous ont donné l'exemple. Le mien, à moi qui vous parle, en a eu douze. Et nous nous disions : « Comme nos pères ont fait nous ferons, c'est la loi de Dieu et il nous bénira. » A présent, on a changé ; on n'apprend plus ces choses-là à la jeunesse ! On ne lui parle que de son intérêt. C'est peut-être là qu'est le mal, et j'ai idée que, si on se remettait tout bonnement à apprendre aux enfants le catéchisme et les commandements de Dieu, ça ferait plus que toutes les promesses d'argent et tous les impôts. Vous devriez dire ça à ce monsieur qui écrit si bien et qui est, à ce que vous me dites, quelque chose dans le gouvernement des écoles. »

Ayant dit, le vieux prit un temps et il ajouta : « Tenez, nous sommes punis. Nous ne voulons plus

avoir d'enfants, un ou deux au plus, et on nous les prend au régiment pour trois ans au lieu de deux. C'est dur, mais c'est justice. Voyez-vous, le bon Dieu finit toujours par avoir raison.»

J'admire ce sage et son commentaire de la parole sacrée : *Deus non irridetur.*

* *

Je pense, Messieurs, n'avoir pas à insister davantage sur la gravité tragique de la question que nous venons de traiter.

Prenons la résolution de combattre les doctrines malsaines toutes les fois que, sous une forme quelconque, elles se produiront devant nous. Un mot dit par nous peut avoir une influence décisive dans les débats de conscience dont nous pouvons être les témoins.

Et plus que jamais, unissons dans un même amour notre religion, notre patrie et nos foyers !

LES SAINTS DE LA VIEILLE FRANCE

XXII

SAINT ANSELME (1033-1109)

I. — *Le moine*

Génie très élevé et très pur, qui se rapproche de S. Augustin, esprit à la fois vaste et pénétrant, qui retenait tout ce qu'il avait appris, et qui était une bibliothèque vivante, S. Anselme avait en même temps une piété profonde et douce, un caractère calme, ferme, inébranlable, quand il s'agissait de la défense des droits de la vérité. C'était un saint, un homme de conscience conduit par la charité.

I

Né à Aoste, sur les frontières des royaumes de Lombardie et de Bourgogne, il avait, comme le comte de Maistre, la simplicité et la clarté françaises. Son père Gondulf, d'origine lombarde, avait épousé Ermenberga, de la famille des comtes de Maurienne. Riche des biens de ce monde, il donnait largement, et même follement, et s'abandonnait au plaisir, à la jouissance de vivre. Ermenberga était la femme prudente et bonne, généreuse, mais sachant conduire sa fortune, d'une piété élevée et d'un cœur d'or. Elle eut sur son fils une influence qui le préserva des grands écarts, car il était, comme son père, porté vers les joies de la vie. Mais sa mère, en des entretiens qu'il aimait à rappeler, lui parlait du ciel d'une manière saisissante. Il se le figurait comme un magnifique palais, bâti au sommet des montagnes qui dominent la vallée de l'Aoste, aux faites dorés par le soleil. Il en rêvait. Une nuit, il s'y vit transporté, le Roi des mondes l'accueillit avec une bonté infinie et lui fit goûter d'un pain qui avait une saveur d'inexprimable suavité.

Il s'attacha ainsi aux choses célestes. On l'appliqua à l'étude des lettres ; il comprenait et devinait tout. Mais son âme, ensoleillée par sa mère, ne se demandait qu'une chose : Quelle était la meilleure manière de servir Dieu ? Une voix intérieure lui répon-

daît que c'était de se faire moine ; mais l'abbé à qui il se présenta à quinze ans refusa de le recevoir sans que son père donnât son consentement. L'adolescent alors demanda à Dieu de lui envoyer une maladie très grave, afin qu'il pût au moins mourir avec l'habit religieux. Il fut exaucé. Quand il vit sa fin prochaine, il manda l'abbé. Un mieux se produisit, on différa ; il guérit et recouvra une santé exubérante qui le disposait aux entraînements d'une jeunesse folle. Il laissa l'étude, aima le plaisir et écouta moins sa mère. Or celle-ci vint à mourir, jeune et attristée. Le jeune homme la pleura ; mais il se sentit plus libre. Ce fut son père qui l'arrêta sur la pente du désordre, avec une sévérité telle qu'il quitta la maison paternelle, renonçant à son héritage et à sa patrie. C'était sans doute sa mère qui avait demandé à Dieu pour lui cette épreuve.

Il part avec un serviteur, accompagné d'un âne qui portait leur modeste bagage. Il se dirige vers la France. En traversant le Mont-Cenis, il est sur le point de mourir de froid, de faim et de soif. La neige qu'il porte à sa bouche ne peut éteindre la fièvre qui le dévore, et il n'a plus de provisions. Il ordonne à son serviteur d'ouvrir le sac de voyage, et, à sa grande surprise, il voit un pain frais et blanc que le Roi des mondes y avait sans doute déposé. Ses forces se raniment ; il gagne la France ; le goût de l'étude lui est revenu, il fréquente les écoles les plus célèbres, et après trois ans, attiré par la renommée des professeurs de droit qui enseignent à Avranches, il se rend dans cette ville. Là il entend parler de Lanfranc, abbé du Bec, dont les leçons font courir toute l'Europe ; il se glisse parmi ses auditeurs, et il est remué par son éloquence, par sa doctrine élevée qui le ravit et le subjugue : « Voilà l'homme, pense-t-il, qui me fera retrouver ma voie ! »

La question se reprend à l'assiéger qui l'a tourmenté enfant : Quelle est la meilleure manière de servir Dieu ? Et, revenu de ses illusions d'enfant prodigue, il écoute la voix intérieure qui lui redit de se faire moine.

Mais il n'est pas encore désabusé des vanités du monde, il garde une secrète et vive ambition : « Où me ferai-je moine ? se dit-il. A Cluny ? Pourrai-je y être occupé suivant mes aptitudes ? Car la discipline de l'ordre est sévère... Au Bec ? Mais la prodigieuse supériorité de Lanfranc me relèguera toujours à un rang inférieur. » — « Ainsi, écrit-il, raisonnait alors ma vanité. Je cherchais un théâtre où je pusse être mis en lumière et faire éclater mon prétendu savoir. »

Puis, revenant aux pensées éternelles, il ajoutait, se parlant à lui-même : « Quoi ! tu veux renoncer au monde à la condition d'être honoré par le monde, comblé d'honneurs, de dignités et de gloire ? Et tu appelles cela te faire moine ? Non, non, la vie religieuse est le détachement absolu de tout et principalement de soi-même. » Ne croirait-on pas lire une page de S. Augustin ?

Il apprit alors que son père Gondulf était mort saintement, dans une abbaye, après avoir revêtu l'habit monastique. Quelle décision allait-il prendre ? Il courut chez Lanfranc :

— Maître, lui dit-il, je ne sais si je dois me faire moine dans une abbaye, ermite dans un désert, ou retourner dans ma patrie pour partager l'héritage paternel avec ma sœur Richera et en donner la meilleure part aux pauvres.

Lanfranc, n'osant se prononcer, l'emmena à Rouen pour consulter l'archevêque, le bienheureux Maurille, qui lui dit : « Restez comme moine à l'abbaye du Bec. » Il obéit. Trois ans après, Lanfranc ayant été nommé abbé de Saint-Etienne de Caen, le vénérable Herluin donna à Anselme la charge de prieur et d'écolâtre à l'abbaye du Bec. Il avait 31 ans. Il gouverna cette abbaye pendant dix-huit ans, et son enseignement fit pâlir même celui de son maître Lanfranc, promu à l'archevêché de Cantorbéry.

II

Lanfranc mourut en 1089, et son archevêché demeura vacant par la volonté de Guillaume le Roux, second fils de Guillaume le Conquérant, et roi d'Angleterre. En 1092 Anselme fut mandé en Angleterre par Hugues de Chester, qui voulait établir un monastère bénédictin sur ses domaines. Sa réputation l'y avait précédé, et tout le monde le désignait comme le futur archevêque de Cantorbéry. C'est pourquoi il différa de s'y rendre. Mais Hugues, malade, le pressait d'arriver ; il dut s'embarquer à Boulogne en septembre 1092, avec deux moines, Eustache et Baudoin. Il régla l'affaire de Chester et demanda une audience au roi pour le prier de remettre à ses religieux des impôts vraiment exorbitants. Guillaume y consentit de bonne grâce, mais voulut le garder en Angleterre. A Noël, le monarque tenait sa cour à Glocester, les seigneurs le supplièrent d'ordonner des prières publiques afin que l'église de Cantorbéry cessât d'être veuve. Les évêques insistèrent et il céda. Quelqu'un lui proposa de nommer Anselme, qui certainement n'avait aucune ambition, mais que tout le monde acclamerait :

— Ni lui ni un autre ne sera archevêque, excepté moi, répondit-il sèchement.

Comme si la main de Dieu l'eût frappé, il tomba soudain malade et fut à l'extrémité. On pria Anselme de venir l'assister à ses derniers moments. Il accourut ; le prince se confessa aussitôt, promit de réformer sa vie et ordonna des mesures de justice, comme la remise des dettes fiscales et la délivrance de certains prisonniers. Ce fut une joie dans tout le royaume. Un des seigneurs lui parla alors de la nécessité de pourvoir le siège de Cantorbéry :

— Quel est l'homme, demanda-t-il, qui vous paraît le plus digne de ce grand honneur ?

— C'est à vous seul, lui fut-il répondu, qu'il appartient de le désigner.

Le roi se recueillit un instant et dit : « L'abbé Anselme est le plus digne ! »

Aussitôt les évêques avertissent le prieur du Bec et veulent l'emmener au lit du mourant, pour que Guillaume lui remette, avec le bâton pastoral, l'investiture de l'archevêché.

— Que faites-vous ? leur dit-il. Je ne suis pas l'homme capable de porter cette charge. J'ai soixante ans. Allez-vous atteler une vieille et faible brebis avec un taureau indompté ? D'ailleurs, je ne puis quitter le Bec sans l'autorisation de l'archevêque de Rouen au spirituel, et sans celle du duc de Normandie au temporel. Mes moines aussi ont droit sur moi. Enfin, je reconnais l'obédience du pape Urbain II, à laquelle le roi ne paraît pas favorable. Je mourrai plutôt que de me soustraire à l'autorité du pontife légitime de la sainte Eglise romaine.

Les évêques l'entraînent malgré lui auprès du roi, à qui ils font part de ses résistances :

— Pourquoi, Anselme, m'exposer à la damnation éternelle ? dit le monarque. Rappelez-vous la grande

amitié que mon père et ma mère eurent toujours pour vous, et l'attachement dont vous leur avez donné tant de preuves. Ne laissez pas leur fils se perdre corps et âme. Car je suis certain d'être perdu pour l'éternité, si je meurs en retenant sous mon domaine l'archevêché de Cantorbéry. Ayez pitié de moi, et acceptez ce pontificat qui sans vous me vaudra l'enfer.

Pour ces âmes dures, mais tourmentées par la foi, la crainte de l'enfer était le commencement de la sagesse. Anselme aussi était en proie à une immense angoisse. Il se tourne vers Eustache et Baudoin et leur dit :

— Pourquoi ne prenez-vous pas ma défense ?

— Si telle est la volonté de Dieu, répondent-ils, qui sommes-nous pour y mettre obstacle ?

— Hélas ! s'écrie Anselme, voilà que le bâton sur lequel je m'appuyais se casse aussi dans ma main !

Les évêques le supplient, ils lui mettent de force un bâton pastoral dans la main, et l'approchent du malade. L'investiture est faite, bien qu'il proteste que cet acte est nul. On le conduit à l'église au chant du *Te Deum*, on l'assied sur le trône pontifical. Les cérémonies achevées, on le ramène auprès du roi mourant :

— Seigneur roi, lui dit Anselme, je vous annonce de la part de Dieu que vous ne mourrez pas de cette maladie. Je dois vous prévenir que vous aurez le droit d'annuler tout ce qui vient d'être fait, parce que je n'y ai pas consenti, et que je n'y consens pas encore.

C'était le premier dimanche de Carême, 6 mars 1093.

Le roi revint à la santé, mais non à la raison. Sa maladie l'avait plutôt exaspéré. Mais avant d'être sacré, Anselme lui déclara qu'il n'accepterait pas l'archevêché de Cantorbéry sans conditions : « Je ne m'y résoudrai pas, dit-il, si vous ne restituez pas à l'église de Cantorbéry, sans difficulté ni procès, toutes les terres qu'elle possédait au temps de l'archevêque Lanfranc, et même celles dont avant lui elle a pu être injustement spoliée. En tout ce qui regarde Dieu et la religion, j'exigerai que vous teniez compte de mes conseils. Au temporel je vous traiterai comme mon seigneur et mon défenseur ; mais au spirituel vous me traiterez comme le père de votre âme. Le pape légitime Urbain II, dont vous n'avez pas jusqu'ici reconnu l'obédience, est pour moi le seul véritable Apostolique ; vous lui rendrez et ferez rendre l'hommage et le respect qui lui sont dus. »

Le roi négocia, discuta, et finit par accepter. Anselme fut donc sacré le 4 décembre 1093, à Cantorbéry, au milieu de l'enthousiasme universel. Mais quand il fit son entrée solennelle dans sa ville archiepiscopale, un officier du roi se présenta à lui en pleine rue, au milieu de son cortège, et le cita à comparaître devant le tribunal royal, au sujet des domaines revendiqués par la couronne.

L'archevêque n'était pas homme à céder un seul droit de l'Eglise. Il exigea de plus pour les évêques la liberté de se réunir en concile : « Vous ne me dites jamais que des choses désagréables, lui dit le roi. Je ne ferai jamais rien pour vous ! »

Tel était Guillaume le Roux. « Il craignait Dieu fort peu, et les hommes pas du tout, » dit Guillaume de Malmesbury. Mais il craignait et haïssait le doux et ferme archevêque.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 11 julii 1928.

EUG. LINDROKER, *Vic. gen.*

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES.—Imprimerie de l'AMI DU CLERGÉ

Ami du Clergé du 19 juillet 1928

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour la fête de sainte Anne. — Récit de sa vie et conclusions pratiques, 417.

Panégrique de S. Désiré. — Quelques leçons de sa vie, 419.

Pour la fête de sainte Marthe. — I. Deux pages d'Evangile, 422. — II. Un modèle de femme chrétienne, 424.

Les Saints de la vieille France. — XXIII. S. Anselme (suite) : 2. L'Evêque, 429. — XXIV. 3. Le Docteur, 431.

POUR LA FÊTE DE SAINTE ANNE

RÉCIT DE SA VIE ET CONCLUSIONS PRATIQUES

Inspice et fac secundum exemplar.
Regardez, et imitez le modèle qui
vous est proposé. (Ex., xxv, 40).

Mes frères,

On ne peut pas donner une idée plus noble et en même temps plus juste du mérite extraordinaire et des vertus éclatantes de sainte Anne, qu'en disant qu'elle est la mère de la Mère de Dieu. Cette qualité auguste renferme tous les titres d'honneur et vaut, à elle seule, tous les éloges ; et comme l'Esprit-Saint n'a pu rien affirmer de plus grand de Marie qu'en disant : « C'est d'elle qu'est né Jésus-Christ, de qua natus est Jesus, » de même ne saurait-on rien dire de plus glorieux de sainte Anne qu'en rappelant que c'est d'elle qu'est née la Vierge Marie.

I

Cette grande sainte, que les Pères de l'Eglise appellent « la consolation des enfants de Dieu qui soupiraient après la venue du Messie, » vint au monde à Bethléem. Ses parents étaient tous deux recommandables par leur naissance, par leur exacte probité et par l'éclat d'une vie exemplaire.

Sa sagesse, sa modestie et sa piété la faisaient admirer et aimer de tous. Mais le monde, charmé de ses belles qualités, eut beau avoir pour elle des empressements ; elle n'eut jamais que de l'éloignement pour le monde. La retraite avait pour elle, en effet, de merveilleux attrait, et les amusements les plus innocents et les plus naturels aux filles de son âge et de sa condition ne purent jamais lui plaire. Assidue à la prière, elle n'eut d'autre préoccupation, dès ses premières années, que d'être agréable à Dieu, dont elle préférait toujours le bon plaisir. Recherchée en mariage par ce qu'il y avait de plus considérable dans la nation, elle fut enfin accordée à Joachim, qui demeurait à Nazareth, et qui était de la famille de David. Ce fut par cette heureuse alliance que la race sacerdotale se trouva réunie dans la même famille avec le sang royal, pour donner naissance à celle qui devait être un jour la Mère du Messie.

Les vertus qui avaient brillé dans sainte Anne lorsqu'elle était fille, parurent avec un nouvel éclat

dès qu'elle fut devenue l'épouse de l'homme le plus saint qui fût alors. Du reste, jamais mariage ne fut mieux assorti : mêmes inclinations, même penchant pour la vertu, même pureté dans les mœurs, même innocence.

Et ces deux cœurs que la main de Dieu avait faits l'un pour l'autre, étaient enchaînés l'un à l'autre par les liens de la plus chaste et de la plus tendre affection ; ils étaient un modèle parfait : Joachim sur la montagne, dit S. Epiphane, offrait sans cesse des vœux au ciel pour accélérer la rédemption d'Israël ; et Anne, dans la retraite de sa maison, s'immolait continuellement au Seigneur dans la ferveur de sa prière. Après avoir donné à Dieu ce qui lui est dû, elle sanctifiait le reste de son temps par le travail et l'exercice des bonnes œuvres. La charité lui fit toujours regarder les pauvres comme ses propres enfants ; et ce qui la consolait dans sa stérilité, c'est qu'il y avait des pauvres. Quoique les biens temporels ne répondissent pas à la noblesse de sa condition et de sa race, l'ardeur de sa charité suppléait à la médiocrité de sa fortune, et il suffisait d'être affligé ou d'être pauvre, pour trouver auprès d'elle une mère et avoir droit à ses bienfaits.

Cependant sainte Anne, mariée depuis de longues années, n'avait point la consolation d'être mère ; et, chez les Juifs, cette privation était une espèce d'opprobre et d'infamie. Néanmoins, elle était parfaitement soumise à la volonté de Dieu, et endurait avec patience les amertumes de son état, tout en portant envie à celles dont les désirs étaient exaucés.

Mais Dieu, touché de ses larmes, eut pitié d'elle, et comme autrefois à la mère du prophète Samuel, il lui donna l'assurance qu'elle obtiendrait bientôt ce qu'elle souhaitait. S. Joachim et sainte Anne ne songèrent qu'à remercier le Seigneur et lui promirent de lui consacrer et de destiner au service du temple l'enfant qui devait être enfin le fruit béni de leur sainte union.

Cette enfant, c'était la Sainte Vierge Marie.

Oh ! comme le ciel dut retentir de cantiques de joie en voyant paraître sur la terre cette créature bienheureuse, conçue sans péché, et, au témoignage des docteurs, plus agréable aux yeux de Dieu, dans ce premier moment, que tous les saints ne devaient l'être au dernier moment de leur glorieuse vie !

Et quel surcroît de perfection cet événement prodigieux dut apporter à sainte Anne ! Car, si à l'instant que S. Jean fut sanctifié dans le sein de sa mère, la sainteté du fils rejaillit si fort sur sainte Elisabeth, il est aisé de concevoir quel trésor de bénédictions et quelle abondance de grâces la Sainte Vierge, au moment de son immaculée conception, procura sans aucun doute à sa sainte mère. De quelles faveurs célestes ne fut pas enrichie sainte Anne ! De quelles lumières surnaturelles son esprit ne fut-il pas éclairé ! De quels sentiments, de quels transports de piété et d'amour son cœur ne fut-il pas embrasé, puisqu'elle portait dans son sein celle qui devait porter dans le sien le salut du monde !... Aussi la vie de sainte Anne ne fut-elle plus, dès lors, qu'une continuelle contemplation, et sa conversation ne fut plus que dans le ciel !

Il est facile de comprendre quels furent les soins, les empressements, et quelle fut la tendresse de sainte Anne pour sa fille. Instruite bientôt, sans doute, des incomparables destinées de cette bienheureuse enfant, elle s'aperçut que son éducation était plutôt l'œuvre du Saint-Esprit que la sienne propre. Toutefois, elle ne négligea rien de ce qui pouvait rendre son auguste fille plus digne du choix de Dieu ; et c'est ainsi que sainte Anne, pour accomplir son vœu, fit recevoir parmi les vierges du temple qui servaient le Seigneur sous les ordres des prêtres, celle qui était les délices de son cœur et la joie de son âme.

Sainte Anne et S. Joachim ne pouvant s'éloigner de leur chère fille, qui faisait toute leur consolation, vinrent s'établir à Jérusalem auprès du temple. S. Joachim ne survécut pas longtemps à la consécration que sainte Anne et lui avaient faite à Dieu de Marie. On assure qu'il mourut peu après, plein de jours et de mérites, à l'âge de 80 ans.

Quant à notre sainte, elle passa les années de son veuvage dans une retraite encore plus parfaite et dans une plus grande ferveur. Sa vie ne fut plus qu'une oraison continuelle ; et son cœur, embrasé des plus pures flammes de l'amour divin, ne renfermait d'autre désir que celui de posséder Dieu, son souverain bien et sa fin dernière.

Enfin, après avoir eu la consolation, durant onze ans, de voir croître en sagesse, en vertu et en toutes sortes de perfections, à mesure qu'elle croissait en âge, sa sainte fille, sainte Anne rendit son âme à son Créateur, à l'âge de 79 ans, et fut enterrée auprès de S. Joachim.

L'Eglise appelle la mort de sainte Anne un « doux sommeil, » pour faire entendre avec quelle douce tranquillité cette bienheureuse s'endormit dans le Seigneur.

II

Quelles sont les conclusions pratiques à tirer de ce que vous venez d'entendre ?

1. Vous, Mesdemoiselles, à l'exemple de la grande sainte que vous invoquez en ce jour, *n'aimez pas le monde ni les choses du monde* : c'est la recommandation de l'apôtre S. Jean.

Mais qu'est-ce que le monde ? — Certes, ce ne sont pas ces réunions de famille où règnent la modestie, la charité, les convenances et l'édification réciproque. Loin de les blâmer, la religion les approuve ; c'est là que l'esprit se délasse, que les liens de bonne société se forment et se resserrent et que le cœur s'épanche.

Le monde que Jésus-Christ condamne et maudit, c'est le monde des conversations légères, des faux principes, des fausses maximes, de la demi-religion ; c'est le monde des sens, de la jouissance et des passions.

À votre âge, les passions commencent à s'éveiller ou grondent déjà depuis longtemps ; votre sang court plus chaud dans vos veines ; votre cœur bat plus fort ; un rien le fait tressaillir ; un rien, un souvenir, une image, une visite, une lecture, une fête le bouleverse et l'agite !...

« O mon Dieu ! devez-vous vous écrier, faites que nous n'aimions que vous seul ! Apaisez vous-

même la soif de curiosité, de bonheur qui est en nous ! Ne permettez pas que nous soyons assez malheureuses pour nous livrer, comme de pauvres enfants prodiges, à ces périssables idoles de la vanité, des faux plaisirs et de l'amour profane ! »

Mesdemoiselles, dans ce siècle qui tend si fort vers le paganisme par ses mœurs et ses pensées, vous verrez une foule de jeunes personnes refuser à Dieu les sentiments de la piété et de l'adoration, pour reporter leurs préoccupations et leurs affections sur des créatures imparfaites et vaines qui deviennent alors le dieu de leur culte idolâtre !... Oh ! de grâce, n'allez point les imiter, afin de ne point encourir les châtimens qui tombent sur la tête de ces jeunes mondaines ! Voyez-les : elles recherchent et aiment la créature de préférence à Dieu ! Insensées ! elles reviennent bientôt de leurs illusions, elles en rougissent, elles renversent l'idole et la brisent. Et puis, elles en cherchent une autre ; car il faut rassasier ces desirs du cœur, il faut atteindre ce bonheur vers lequel les portent tant d'aspirations violentes ; et elles roulent dans un nouveau vide, trompées encore une fois et brisées de désespoir !

Ah ! si c'est là un peu votre histoire, plaise à Dieu de vous désabuser, de vous éclairer de sa divine lumière, de purifier vos affections, afin que vous puissiez élever vers lui le pur hommage de votre cœur, et lui dire comme aux jours de votre innocence et de votre fervente piété : « Nous sommes à vous d'abord et avant tout ! »

2. Quant à vous, Mesdames, qui êtes venues dans ce sanctuaire pour y honorer celle que cette maison prie et bénit comme sa meilleure Patronne après Marie et Joseph, quelles sont les réflexions pratiques qui peuvent vous être appliquées ?

Il y en aurait de plus d'une sorte ; je me borne aux suivantes.

Dieu, qui est la source de toute paternité au ciel et sur la terre (Eph., iii, 15), est amour : *Deus charitatis est*, est la source de tout amour. Voilà pourquoi de l'océan immense de son amour, il a laissé tomber quelques gouttes dans le cœur de l'homme et surtout dans le cœur de la mère, qui est un des plus beaux chefs-d'œuvre sortis de ses mains, et l'expression manifeste et vivante de son propre cœur. Et cet amour qui est au fond du cœur de la mère, ou plutôt qui le remplit et le pénètre, n'est point chimérique ni stérile ; il est puissant et efficace, et donne souvent, même à la femme la plus commune, des forces qui ne sont plus de la terre, et participent, pour ainsi dire, à la force même de Dieu.

Est-ce que vous n'avez pas entendu parler de cette mère désolée qui, voyant son fils emporté par une bête féroce, courut éperdue à la poursuite de ce ravisseur, et à force de cris et de sanglots attendrit le monstre, qui abandonna sa proie et se sauva épouvanté ?...

Or, ce n'est pas seulement pour la vie du corps que Dieu vous a donné des forces merveilleuses, mais c'est surtout pour la vie de l'âme, pour l'âme de vos enfants qu'il a mis dans votre cœur et comme dans vos mains le pouvoir de faire de vrais miracles.

Et si ces derniers miracles, ceux qu'une mère doit

opérer pour l'âme immortelle, pour le salut de ses enfants, sont moins nombreux que les prodiges dont elle est capable pour sauver la vie naturelle qui, après quelques années, va s'éteindre dans la nuit d'un tombeau, c'est que sa foi n'est pas assez grande, son amour pas assez fervent ; c'est qu'elle oublie son premier devoir, qui est de donner à ceux qu'elle a mis au monde l'intelligence et le goût des choses de Dieu, en un mot, les habitudes et les sentiments de la piété.

Oh ! Mesdames, ne l'oubliez pas ; votre préoccupation dominante doit être celle-là, et s'il n'en est pas ainsi, vous êtes au-dessous de votre mission. Ne perdez jamais de vue que les pratiques de piété, comme la prière et les sacrements, sont en quelque sorte la respiration de l'âme, et que l'âme ne peut pas plus vivre sans religion que le corps sans respirer l'air qui le vivifie. — D'où il suit que la piété est l'élément essentiel de votre existence et de l'existence de vos enfants, puisque sans elle, comme l'enseigne l'Eglise, nos œuvres resteront sans récompense. — Si donc vous avez vraiment à cœur les intérêts de vos chers enfants, si vous voulez qu'ils ne perdent pas leur temps ici-bas, instruisez-les, autant qu'il dépend de vous, de leurs immortelles destinées, et laissez-leur surtout pour héritage cette conviction produite par vos conseils et vos exemples : *c'est que l'unique but de la vie présente est de préparer le bonheur de la vie future. C'est là l'unum necessarium.*

3. Enfin, j'arrive à vous, mes chères Sœurs, qui êtes souvent les dernières dans ce monde, mais qui serez les premières dans l'autre. Car c'est à vous surtout que Notre-Seigneur a promis le centuple, quand il a dit : « Celui qui abandonne pour moi son père, sa mère, sa patrie, ses amis, tous ses biens, recevra le centuple ici-bas, en grâces et en bénédictions, et la vie éternelle. » C'est encore tout particulièrement à vous qu'il s'adresse, quand il ajoute : « Tout ce que vous aurez fait au plus petit d'entre les miens, c'est à moi-même que vous l'aurez fait. »

Donc, ô vous qui par goût et par vocation continuez, sous ce toit béni, le rôle si difficile de la mère de famille, pénétrez-vous surtout de l'esprit qui dirigeait votre douce et glorieuse Patronne sainte Anne ! Nul doute qu'elle ne fût conduite par l'Esprit de Dieu dans les premières leçons qu'elle donna à Marie, et nul doute que ces leçons n'eussent pour objet la loi divine et la connaissance du souverain Seigneur de toutes choses.

C'est le caractère de votre mission sainte, et c'est aussi sa gloire, de mettre en première ligne l'étude et la science de la religion de Jésus-Christ ; et à ceux qui pourraient craindre que cette étude et cette science, auxquelles vous donnez la place d'honneur, n'affaiblissent l'intelligence et ne rétrécissent le cœur de vos chères enfants, vous pouvez montrer les succès publics qu'elles obtiennent et l'estime que l'on fait d'elles lorsque, rentrées dans leurs familles, elles finissent par être connues.

Du reste, et c'est une vérité historique incontestable, la religion élève, ennoblit, purifie et consacre tout ce qu'elle touche et tout ce qu'elle dirige. Voilà

pourquoi, mes chères Sœurs, nous fondons les plus belles et les plus légitimes espérances pour l'éducation de la jeunesse sur les inspirations éclairées de votre dévouement, sur les ressources ingénieuses de votre zèle, et sur cette inaltérable patience que vous puisez dans la vie religieuse et votre amour pour Dieu.

Daigne Notre-Seigneur vous récompenser et vous bénir ! C'est le vœu que forment pour vous, j'en suis sûr, les mères et les enfants, et c'est celui dont je désire, à mon tour, de tout mon cœur, le glorieux accomplissement. Ainsi soit-il !

PANÉGYRIQUE DE SAINT DÉSIRÉ

(27 juillet)

QUELQUES LEÇONS DE SA VIE

Filii sanctorum sumus, et vitam illam expectamus quam Deus daturus est illis qui fidem suam nunquam mutant ab eo.

Nous sommes les enfants des saints, et nous attendons cette autre vie que Dieu réserve à ceux qui lui seront restés fidèles. (Tob., II, 18).

Mes bien chers frères,

Les saints dont l'Eglise honore la mémoire sur la terre goûtent dans le ciel les joies de l'éternel triomphe, parce qu'ils ont été durant leur vie mortelle les serviteurs dévoués et les amis fidèles de Dieu. Guidés en effet par la foi, ils ont su mettre à profit cette parole de l'Evangile : « Que sert à l'homme de gagner l'univers entier, s'il vient à perdre son âme ? » Ils ont compris qu'en réalité l'homme n'a point été placé ici-bas pour faire ce qu'il veut, pour vivre à sa guise et chercher simplement des satisfactions, des jouissances passagères, mais pour faire la volonté souveraine de son Créateur ; et, les uns dans une condition, les autres dans une autre, ils se sont appliqués avant tout à plaire à Dieu. Voilà pourquoi Dieu à son tour les a accueillis Là-Haut, les récompensant avec magnificence, pendant que l'Eglise se fait un devoir de les vénérer sur ses autels.

Les exemples que nous ont laissés les saints doivent, m. b. e. f., nous servir de leçons. Car tous, tant que nous sommes, nous avons en ce monde la même fin. Tous, tant que nous sommes, nous avons notre âme à sauver, le ciel à gagner, et dans ce but nous devons, comme les saints, aimer et servir Dieu généreusement. Souffrez donc qu'en vous parlant ce matin de S. Désiré, votre glorieux Patron, j'essaie de vous rappeler quelques-uns des enseignements qui découlent de ce que l'on sait de sa vie.

I

S. Désiré, nous disent ses biographes, naquit à Lons-le-Saunier, sur la fin du IV^e siècle, à l'époque où cette ville n'était encore qu'une petite bourgade. Sa famille était gallo-romaine, et ce qui la distinguait, ce n'était pas seulement la noblesse du rang, mais aussi une foi profonde, un attachement sincère, inébranlable au christianisme, qui était

implanté dans nos contrées au milieu des erreurs païennes. Comme son nom l'indique, l'enfant avait été longtemps attendu au foyer par le père et la mère, qui demandaient au ciel de la façon la plus instante, la plus suppliante, de vouloir bien bénir leur union par l'envoi d'un nouveau-né. Leurs prières avaient fini par être exaucées.

On juge de la joie que cette naissance apporta dans la famille. Cette joie devint encore plus grande et plus douce quand les parents purent constater que Désiré montrait dès la plus tendre enfance d'édifiantes dispositions. Ses premières années, en effet, s'écoulèrent sous leur regard vigilant, au milieu des soins dévoués dont l'entourait surtout sa bonne mère. Celle-ci s'appliqua à l'élever avec toute la sollicitude qui caractérise une femme chrétienne. Sans rien négliger pour le corps, elle tenait en même temps à s'occuper activement de l'âme, et elle fit tout ce qui était en son pouvoir pour inculquer à cet enfant de bénédiction le goût de la prière, l'amour de Dieu et l'horreur du péché, veillant à éloigner de lui en toutes circonstances ce qui pouvait être un danger pour son innocence, un écueil pour sa vertu.

Et l'enfant avait on ne peut mieux répondu à tous ces soins. Tout petit, à mesure que s'ouvraient son intelligence et son cœur, il ne demandait qu'à tourner ses pensées vers le bon Dieu, il ne se plaisait qu'à entendre parler de lui. Sa piété se développant et s'affermissant ainsi au foyer durant ses jeunes années, on conçoit la consolation qu'il procurait à ses parents ; d'ailleurs, partout où l'on pouvait le voir, il ne disait rien, il ne faisait rien qui n'engageât tout le monde à l'admirer et à l'aimer. L'éducation chrétienne dans cette âme d'enfant avait produit ses fruits.

Qu'il me soit permis, m. b. c. f., d'attirer votre attention sur ce point capital. Il faut qu'on le sache bien : l'éducation religieuse et chrétienne des enfants doit être dans toute famille le premier souci, la première préoccupation des parents. Et si de nos jours, dans de nombreux foyers, on y pense médiocrement, si sous ce rapport, par suite de diverses considérations, on se relâche beaucoup, disons-le, c'est un malheur, un très grand malheur. Car il ne faut pas, il ne faut jamais perdre de vue ceci, pères et mères : c'est que vos enfants vous ont été donnés par Dieu pour que vous en soyez les gardiens dans le vrai sens du mot. Vous ne devez pas être comme ceux qui semblent oublier que la vie est le chemin de l'éternité ; vous devez, au contraire, vous rappeler, et vous rappeler sans cesse, que la terre est un lieu de passage où l'on ne reste que le temps nécessaire pour se sanctifier et mériter d'être admis aux jouissances ineffables du paradis. En d'autres termes, vous devez vous rappeler que pour vos enfants comme pour vous-mêmes, l'important, l'essentiel n'est pas de vivre en ce monde de longues années, dans les meilleures conditions possibles, avec une agréable situation, avec de la fortune, beaucoup d'or et d'argent ou des titres de rente ; mais que, pour vos enfants comme pour vous-mêmes, l'important, l'essentiel est d'arriver au salut pour être heureux dans l'éternité.

Vous connaissez le beau langage de la reine Blanche à son fils S. Louis. Eh bien ! on cite d'une Chinoise convertie des paroles à peu près semblables. Je les ai recueillies dans une revue des Missions. Cette femme, veuve d'un riche mandarin, avait une fille unique encore toute jeune. Un jour, elle la conduisit dans son oratoire, et là, après une fervente prière auprès du crucifix, elle lui dit : « Dieu seul sait combien je t'aime, ma chère fille. Tu es mon unique bien sur la terre et le seul gage que ton père en mourant m'ait laissé de sa tendresse. Cependant, si je croyais que tu dusses jamais abandonner Jésus-Christ ou perdre ton innocence, je prierais le Seigneur de te prendre à Lui et de te retirer aussitôt de ce monde. Bien loin de me désoler de ce deuil et de verser des larmes, je me parerais au contraire de mes habits de fête et je regarderais ta mort comme une grande grâce du bon Dieu. »

Voilà, m. b. c. f., comment pensent et raisonnent les parents chrétiens. Voilà comment vous devez penser et raisonner vous-mêmes, si vous voulez remplir à l'égard de vos enfants le rôle que la Providence vous a confié. Partant de là, votre première préoccupation, comme je le disais tout à l'heure, votre plus grand souci doit être d'élever vos enfants pour le ciel, en leur apprenant dès le jeune âge à aimer Dieu et à craindre de l'offenser, suivant l'exemple donné autrefois par la pieuse mère de S. Désiré. Et en effet, c'est aux mères surtout que revient cette œuvre, ce travail dans la famille.

Mères chrétiennes, si dès leur âge le plus tendre vous vous appliquez à déposer dans le cœur de vos enfants le germe de ces convictions religieuses dont on a grand besoin par le temps qui court ; si de bonne heure vous les habituez à prier ; si vous mettez tous vos soins à leur enseigner qu'il y a un Dieu, Créateur et souverain Seigneur de tout ce qui existe, que ce Dieu est présent partout, qu'il voit tout, qu'il sait tout, puisqu'il pénètre jusqu'à nos plus secrètes pensées, qu'il jette en enfer, pour y brûler éternellement, ceux qui transgressent ses commandements, pendant qu'il récompense pour toujours en paradis ceux qui lui sont fidèles, c'est-à-dire ceux qui l'aiment et le servent bien en ce monde ; si d'autre part vous prenez souvent à tâche de leur parler souvent, souvent, du Fils de Dieu fait homme, Jésus-Christ qui a bien voulu venir sur la terre, y vivre trente-trois ans d'une vie pauvre, misérable, mortifiée et mourir enfin sur une croix pour nous racheter et nous sauver ; si vous leur dites que ce même Jésus-Christ est encore dans le tabernacle de nos églises, qu'il y demeure caché jour et nuit dans la sainte Hostie, et qu'il est heureux quand on vient causer, s'entretenir avec lui, lui confier ses peines, ses ennuis, ses chagrins et lui demander aide et consolation ; qu'il est heureux aussi quand on s'approche de la Table sainte où son désir est de se donner en nourriture à nos âmes souvent, le plus souvent possible ; si vous leur parlez en même temps de la Sainte Vierge, de S. Joseph, de l'Ange gardien ; croyez-vous que l'exposition de ces vérités fondamentales passera sur ces jeunes cœurs sans y marquer aucune empreinte ? Assurément non ! Toutes ces

choses, tous ces enseignements se graveront dans l'âme de vos enfants, et d'autant plus fortement, d'autant plus profondément que vous aurez eu soin de commencer ce travail dès le tout bas âge, et d'y mettre beaucoup de patience et de persévérance.

Il pourra arriver, je l'avoue, qu'un enfant ne reste pas toujours fidèle aux principes qu'il a reçus dans la famille. Il pourra arriver qu'un enfant élevé par une excellente mère succombe aux dangers qui assaillent la jeunesse, et qu'il oublie Dieu pour s'abandonner au libertinage. Hélas ! la chose n'est pas rare dans le monde, aujourd'hui surtout. Mais ne croyez pas que tout soit perdu en pareille circonstance. La bonne éducation en effet garde tous ses droits, et l'on peut presque assurer que cet enfant, à l'heure voulue de Dieu, reviendra de ses écarts ; on peut presque assurer qu'un jour ou l'autre il se ressouviendra des leçons de sa mère, du Dieu de ses premières années, des joies de sa Première Communion, et qu'il consolera enfin, par un heureux retour aux habitudes chrétiennes, ceux qu'il aura peut-être affligés et désolés pendant longtemps par sa déplorable conduite.

II

Mais revenons à notre saint. Elevé d'abord, comme je l'ai dit, dans la famille où l'on avait pris grand soin de former son cœur à la vraie piété, l'enfant arrivait à l'âge où ses parents devaient songer aussi à le faire instruire. A cet effet, ils n'hésitèrent pas à s'en séparer pour l'envoyer dans une école cléricale qui méritait leur confiance. L'envoyèrent-ils à Lyon dans l'école d'Ainay, qui était déjà célèbre et florissante à cette époque, ou bien à Besançon dans la communauté des clercs qui était également en renom dans la région ? C'est un détail sur lequel les auteurs restent partagés. En tout cas, ce qui est certain, c'est que l'enfant contenta ses maîtres, comme il avait contenté ses parents dans la famille : il grandit à l'école tout à la fois en science et en sagesse. Il avait là, comme au foyer, les exemples les plus capables de le porter à la vertu. Il les mit à profit pour devenir lui-même un modèle consommé d'édification.

Jeune homme enfin, il vit venir le moment de choisir l'état qu'il devait définitivement embrasser. Le monde sans doute pouvait par quelque côté le tenter, en lui offrant les plus riantes espérances. Mais il sentit que Dieu l'appelait, le voulait à lui ; et sans marchander, il renonça au monde pour entrer dans les ordres sacrés.

M. b. c. f., comme les parents de S. Désiré, tous assurément vous tenez à donner à vos enfants l'instruction convenable, dès qu'ils sont en âge de la recevoir. Mais pour la leur donner, pour la leur procurer, n'oubliez pas que devant Dieu et devant votre conscience, vous n'êtes pas libres de les confier à n'importe quels maîtres ; vous n'avez pas le droit de les envoyer dans n'importe quelle école. Votre devoir est de les confier à des maîtres dont vous êtes sûrs, à des maîtres qui non seulement ne risquent pas de les détourner de la religion et de déformer leur âme tout en cultivant leur intelligence, mais qui s'appliqueront eux aussi à leur faire aimer Dieu ; votre

devoir est de ne les envoyer que dans des écoles où ils n'ont rien à craindre, où ils ont au contraire tout à gagner, pour leur formation morale et religieuse. Autrement, quelle que soit votre bonne volonté, quels que soient vos efforts dans la famille pour assurer à vos enfants une éducation chrétienne, cette œuvre importante, capitale, sera compromise par votre faute, et vous en porterez tristement la responsabilité. Parents, sachez donc faire à cet égard votre devoir !

J'ajoute une considération pour les jeunes gens et les jeunes personnes. La jeunesse, nul ne l'ignore, est le temps le plus critique de la vie, parce que c'est le temps où, d'une part, les passions grondent le plus violemment au fond du cœur humain ; le temps où, d'autre part, le monde avec ses jouissances et ses plaisirs offre le plus de séductions. Pourtant je n'ai nullement l'intention de dire aux jeunes gens et aux jeunes personnes : « Vous aussi, vous devriez sous quelque habit religieux vous donner, vous consacrer à Dieu ; c'est là seulement que vous trouverez le salut. » Qu'ils se tranquillisent, je me garderai bien de leur tenir ce langage, car la vie religieuse est une vocation privilégiée dans toute l'acception du mot, et Dieu n'y appelle que le tout petit nombre. Mais je leur dirai ceci : — Défiez-vous toujours de votre âge et de ses illusions. Défiez-vous des dangers et des entraînements auxquels vous êtes journellement exposés. Défiez-vous des maximes qui ont cours autour de vous. Défiez-vous surtout de cette parole qui trouve facilement un écho dans les âmes sans expérience et qui cause leur malheur : *Il faut que jeunesse se passe !* Cette parole mise en pratique à quoi aboutit-elle ? Elle fait que l'on ravit à Dieu les plus belles années de sa vie en les employant, en les consumant, pour mieux dire, dans la dissipation, les amusements dangereux, la fréquentation des compagnies pernicieuses, dans l'oubli de la prière, l'abandon des offices, de la confession et de la communion. Jeunes gens et jeunes personnes, prenez-y bien garde ! Sans doute, il faut que jeunesse se passe, mais il faut qu'elle se passe chrétiennement. Il ne faut pas qu'elle se passe dans les vains amusements, dans les divertissements qui séduisent, au détriment de la piété et de la vertu, dans les occasions si nombreuses qui conduisent au péché. Il faut qu'elle se passe dans la crainte de Dieu et dans la pratique de la retenue chrétienne. Autrement, c'est le ciel qui se ferme pour laisser s'ouvrir l'enfer.

III

S. Désiré, au cours de ses études, s'était senti appelé par Dieu à la cléricature, et répondant à cet appel, il avait gravi les divers degrés du sacerdoce, il était devenu prêtre. C'était à l'époque des excursions dévastatrices des Vandales dans la Séquanie. Son zèle et sa charité trouvèrent facilement l'occasion de s'exercer au milieu des populations que venait d'éprouver le passage des barbares, et il en résulta que la réputation de ses vertus se répandit bien vite dans toute la province. Rien d'étonnant qu'après quelques années on eût songé à lui pour le siège épiscopal de Besançon, rendu vacant par la mort du titulaire. Le clergé et les fidèles n'eurent

qu'une voix pour le proclamer leur élu, et notre saint eut beau essayer de se soustraire à cet honneur, il dut accepter la charge pastorale.

Le choix, du reste, ne pouvait pas être plus heureux. S. Désiré fut un évêque accompli. Uniquement préoccupé de la gloire de Dieu et du salut de son troupeau, il mettait tous ses soins et tout son dévouement à instruire les âmes, portant la parole divine dans les différentes parties de son diocèse et tout spécialement dans les campagnes, où régnait encore une grande ignorance de la religion nouvelle. Il visitait lui-même les malades et en guérissait un bon nombre, nous disent les vieilles chroniques qui parlent de son ministère. Il allait également, en pasteur charitable, voir les captifs dans les prisons pour les consoler et même les racheter, les délivrer toutes les fois qu'il le pouvait ; les pauvres, les orphelins étaient comme sa famille et excitaient sa sollicitude paternelle ; il s'attachait enfin à former de dignes prêtres, jaloux de travailler comme lui et avec lui à sauver les âmes et à étendre le règne de Dieu.

Mais une charge aussi laborieuse ne devait pas tarder à l'épuiser. La maladie l'arrêta à Lons-le-Saunier dans ses courses apostoliques ; et sentant la mort venir, avec joie il l'accepta pour s'en aller jouir au ciel de la récompense éternelle.

M. b. c. f., il y a une chose qui mérite toute notre attention chez les uns comme chez les autres, une chose à laquelle néanmoins nous ne pensons pas toujours assez : c'est que tous nous devons employer notre vie à devenir des saints. Tous en effet, comme je le disais en commençant, nous avons le ciel à gagner, et nous ne pouvons le gagner qu'à cette condition-là. Mais, pour nous sanctifier, que faut-il donc ? Il faut et il suffit que nous sachions contenter le bon Dieu dans le détail de notre conduite quotidienne, par l'accomplissement fidèle des obligations que notre qualité de chrétien et notre état nous imposent. Pas n'est besoin pour cela de faire rien d'extraordinaire. Pas n'est besoin que nous imitions absolument en toutes choses les saints qui nous ont précédés et dont la vie toute de renoncement, d'abnégation, de pénitence ou de zèle, provoque notre légitime admiration. Pas n'est besoin que nous arrivions comme eux à faire des miracles. Non ! Dieu veut seulement que nous l'aimions d'un cœur sincère, et que par amour pour lui, nous ne lésions pas, nous ne soyons pas lâches à son service. Il veut, en d'autres termes, que dans la situation respective où sa Providence nous a placés, nous nous efforcions de lui faire plaisir en remplissant de notre mieux tous nos devoirs, sans écouter les répugnances et les récriminations de notre misérable nature, et sans jamais non plus nous laisser intimider par l'opinion, sans jamais subir la triste influence du qu'en dira-t-on ?

Il peut vous en coûter, par exemple, d'être exact à prier chaque jour matin et soir. L'indifférence et la mollesse s'en mêlent si facilement pour faire négliger ce devoir, qui sert à mettre l'âme en rapport avec Dieu, pour l'adorer, le remercier, implorer ses miséricordes et obtenir ses grâces ! Il faut un effort de la volonté pour ne pas céder à la

négligence et pour montrer au bon Dieu qu'on ne veut pas être du nombre de ceux qui l'oublient, qui le traitent en inconnu ou en étranger. Cet effort, m. b. c. f., faites-le, et le bon Dieu sera content. — Il peut vous en coûter encore de donner au dimanche une place spéciale dans la semaine pour sanctifier ce jour-là comme le bon Dieu l'exige et l'employer à penser davantage à lui, en venant aux offices. Combien, hélas ! dans le monde, de chrétiens, de chrétiennes, qui transgressent ce saint jour sans grands scrupules ; de chrétiens, de chrétiennes, pour qui la question du repos à observer ou de la messe à entendre, n'a qu'une mince importance, et qui par le fait sont bien plus empressés à s'occuper de leurs affaires matérielles, à s'en aller à leurs plaisirs, qu'à donner, comme il le faudrait, satisfaction au bon Dieu ! M. b. c. f., n'agissez jamais ainsi. Ayez à cœur de sanctifier le dimanche, et dans ce but, indépendamment du respect de la loi du repos, ne vous en tenez pas à la messe, mais montrez au bon Dieu votre bonne volonté, votre désir de lui être agréable, en assistant aux autres offices de la journée. — Il en coûte à beaucoup de pratiquer la charité envers le prochain et le pardon des injures à certaines heures. Il en coûte également de lutter contre les mauvais penchants de la pauvre nature humaine et de ne jamais leur lâcher la bride. Il en coûte d'obéir aux prescriptions de l'Eglise relativement au Carême, aux jours de Quatre-Temps, au vendredi, surtout quand on n'est pas chez soi ou qu'on se trouve en compagnie. Il en coûte de recourir à la confession aussi souvent que la conscience en a besoin. Il en coûte enfin d'être fidèle à ses convictions, à ses principes chrétiens dans certains actes de la vie publique, comme dans ceux de la vie privée. M. b. c. f., soyez fermes en toutes choses, et vous n'aurez pas à le regretter.

S. Désiré votre patron vous y encourage du haut du ciel. Il vous y encourage d'autant plus que c'est faire œuvre aussi de patriotisme que de donner le bon exemple pour travailler, dans les circonstances présentes, au relèvement moral et religieux de la France. Ecoutez-le, et contents d'avoir fait chrétiennement votre devoir, vous aurez la douce assurance de le rejoindre un jour dans la bienheureuse éternité. Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DE SAINTE MARTHE

I

DEUX PAGES D'ÉVANGILE

Mes frères,

Il n'est pas dans l'Evangile entier de page plus délicieuse, plus divine et plus humaine à la fois, que celle où sont retracées les amicales relations de Jésus avec la famille de Lazare de Béthanie.

Lazare, le chef de la famille, et ses deux sœurs, Marthe, l'aînée, et Marie-Madeleine, la plus jeune, étaient profondément attachés à Jésus. L'origine de cette affection, l'Evangile ne nous la dit point : peut-être était-ce parce que Jésus avait chassé sept

démons de l'âme de Madeleine pécheresse, et qu'il l'avait convertie. S'il est vrai d'affirmer qu'au ciel il y aura plus de joie pour la conversion d'un pécheur que pour la persévérance de quatre-vingt-dix-neuf justes, nous pouvions bien penser que le cœur humain de Jésus avait été irrésistiblement entraîné vers cette famille, à qui il avait rendu l'honneur, la joie et la paix, avec la réhabilitation de Marie-Madeleine.

Celle-ci était donc, au moins pouvons-nous le conjecturer, le trait d'union entre Jésus et ses frères et sœur. C'est pourquoi l'Evangile en parle à plusieurs reprises. Sur Marthe, la sœur aînée, nous avons moins de détails ; et cependant, en ce jour de sa fête, il convient de vous esquisser rapidement les traits de cette douce et reposante figure et de faire revivre quelques instants devant vos yeux la cordiale intimité de la maison de Béthanie.

I

S. Luc, dans le chapitre x de son Evangile, nous retrace une des entrevues de Jésus avec Marthe, et, en quelques lignes, nous dépeint admirablement le caractère de cette sainte femme.

Jésus était en route pour Jérusalem. Presque à l'entrée de la capitale, il s'arrêta dans le tranquille village de Béthanie, habité par Lazare et les siens. Une femme, nommée Marthe, — c'est la sœur de Lazare, — le reçut dans sa maison. Marthe nous apparaît comme l'aînée, car c'est elle qui accueille le Maître ; c'est à elle que sont adressés les messages annonçant la venue de Jésus après la mort de son frère. Elle porte bien son nom, qui, en hébreu, signifie « maîtresse, surveillante. » Elle est la maîtresse de maison. Sans doute, Jésus était accompagné dans cette visite par la troupe de ses apôtres, et la façon familière dont il s'installe suppose des liens d'amitié déjà anciens entre lui et les habitants de cette demeure.

Le Maître et les disciples se sont installés. Marthe s'occupe à les servir ; et cette occupation lui donne bien du souci. Elle va et vient, très affairée, désireuse de servir bien et abondamment son hôte et ami.

Pendant ce temps, Marie, sa sœur, se tient assise, c'est-à-dire accroupie selon la mode orientale aux pieds de Jésus. C'était, nous disent les anciens auteurs juifs, une marque d'humilité et de respect, et dans cette posture elle écoutait Jésus. Elle l'écoutait dans une sainte quiétude, recueillant avec avidité chacune des paroles du Maître bien-aimé, de Celui qui lui avait ouvert les yeux à la lumière de la foi, et le cœur à la vie de la grâce.

Voilà donc, m. f., ces deux sœurs, profondément dévouées l'une et l'autre au Sauveur, mais chacune l'honorant par des procédés différents. Marthe, la femme active, l'ouvrière, s'ingénie et se tourmente pour servir à Jésus tout ce qu'il lui faut, lui prouvant ainsi son entier dévouement. Marie, contemplative, extasiée dans l'amour de son Dieu, ravie de la présence de son Jésus, était toute aux paroles du Sauveur et ne prêtait attention à nulle autre chose.

Et Marthe crut devoir reprendre sa sœur. Elle s'approche de Jésus ; elle s'arrête devant lui, et

avec ce langage familier que lui permettait l'amitié : « Seigneur, lui dit-elle, n'avez-vous donc pas souci que ma sœur me laisse seule servir ? Dites-lui de m'aider. » Et Jésus de répondre : « Marthe, Marthe, tu t'inquiètes et te troubles pour servir beaucoup de choses. Or, une seule chose est nécessaire. Et Marie a choisi la meilleure part, qui ne lui sera pas ôtée. »

Remarquez-vous, m. f., que chaque fois qu'en présence de Jésus on critique Marie-Madeleine, c'est toujours Jésus qui répond pour l'excuser ? C'est Jésus qui l'excuse chez Simon le Pharisien, quand on l'attaque comme pécheresse publique. C'est encore Jésus qui l'excuse chez Simon le Lépreux, quand, au dernier repas de Béthanie, le traître Judas l'accuse de prodigalité et lui reproche l'onction suave des parfums répandus. C'est ainsi que procède la véritable amitié, et si Jésus nous montre l'exemple en agissant comme un ami doit le faire à l'égard de ceux qu'il aime, nous devons, nous, pour notre propre compte, imiter Marie-Madeleine, se taisant devant les reproches à elle adressés, et laissant à Dieu le soin de la justifier. Ainsi, quand à cause de Jésus nous serons injustement attaqués, gardons le silence : si Jésus nous honore de son amitié, il saura bien, un jour ou l'autre, faire triompher notre cause.

Jésus prend donc la parole pour justifier la conduite de Marie-Madeleine vis-à-vis de la plainte de Marthe. Dans la réponse du Sauveur on a parfois vu un blâme à l'adresse de l'activité de Marthe, comme si Jésus tenait pour inutiles tout ce travail, tout cet empressement, jugeant « une seule chose nécessaire, » l'amour de Dieu. Mais, à coup sûr, c'est là singulièrement exagérer la portée des paroles du Maître : l'amour de Dieu englobe, en effet, une quantité de choses et d'actions qu'il doit vivifier ; l'activité de Marthe procédait elle-même de la charité, et Notre-Seigneur se serait contredit en opposant à la multiple forme dont l'amour se revêtait chez Marthe la muette et immobile contemplation de l'amour en Marie. Il exhorte simplement Marthe à comprendre que chez Marie, l'amour de Dieu a revêtu la forme la plus sublime. Sans doute, il n'est donné qu'à un petit nombre d'élus d'aimer ainsi Notre-Seigneur, et la plupart des hommes sont appelés à lui montrer leur amour au sein d'une vie toute d'activité. Mais Jésus veut qu'on laisse aux âmes contemplatives le droit de servir et d'honorer Dieu à leur manière. Il nous rappelle aussi que la multiplicité des actions offertes à Dieu n'est rien, si elles ne sont pas vivifiées par la seule chose nécessaire, l'amour.

Les commentateurs ont beaucoup discuté pour savoir ce qu'était cet « unique nécessaire » dont parle Jésus, et qui, dans sa pensée, semble signifier l'amour qu'on doit lui porter. Les uns ont voulu traduire : « Une seule personne est nécessaire pour le service ; laissez donc votre sœur à mes pieds. » D'autres, — et il faut avouer que c'est l'interprétation de beaucoup d'auteurs graves, tant anciens que modernes, — voudraient entendre le texte en ce sens : « A quoi bon tant de choses ? Un seul plat ne suffirait-il pas ? » Ces interprétations, peut-être trop littérales, ne semblent pas répondre parfaitement

à la pensée du Maître, qui s'exprime ensuite de façon à élever notre cœur vers l'idéal : « Marie, dit-il, a choisi la meilleure part, qui ne lui sera pas ôtée. » Or, ce que Marie a choisi, c'est l'amour divin, un amour tellement contemplatif qu'il l'absorbe tout entière et la distrait de toute occupation extérieure.

II

Mais nous ne trouvons l'explication complète des paroles de Notre-Seigneur à Marthe, qu'en nous reportant au chapitre XI de S. Jean, à cette narration sublime de la résurrection de Lazare, où derechef se trouve esquissée la figure des deux sœurs amies de Jésus.

Lazare était mort depuis plus de trois jours, et les deux sœurs, assises dans leur maison de Béthanie, recevaient la visite de nombreux Juifs, venus vers elles par sympathie. Dès que Marthe eut appris, la première, l'arrivée de Jésus, elle se leva, allant au devant du Maître et laissant sa sœur, ignorante encore de l'événement, dans la compagnie de leurs amis.

Or, Marthe dit à Jésus : « Seigneur, si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort ! » Elle se présente au Christ avec le même caractère d'activité empressée que nous lui avons reconnu dans l'Evangile de S. Luc. Dans son empressement, elle n'attend pas que Jésus lui adresse le premier la parole. Elle prend les devants : « Si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort ! » C'est là le cri de la foi, le cri de la confiance. Une longue familiarité lui a fait sans doute connaître que Jésus est le Messie. Et si elle ne l'adore peut-être pas encore comme l'Homme-Dieu, elle sait du moins qu'il touche de si près à Dieu, que Dieu ne peut rien lui refuser.

Marthe développe son acte de foi. « Cependant, ajoute-t-elle avec une insinuation pleine de délicatesse et qui embrasse tout, même la résurrection possible de son frère, cependant, maintenant même, je sais que tout ce que vous demanderez à Dieu, Dieu vous le donnera... » — Je disais tout à l'heure que peut-être Marthe ne considérait pas encore Jésus comme le Fils de Dieu. Ce qui nous porte à croire que sa foi ne s'élevait pas encore à cette hauteur sublime, c'est l'expression dont elle se sert : « Je sais que tout ce que vous demanderez à Dieu... » Cette demande faite par Jésus à Dieu semble bien n'être, pour Marthe, qu'une prière analogue à celle que nous-mêmes pouvons adresser à Notre Père qui est dans les cieux. Cette expression, en effet, marque une prière d'ordre inférieur et n'est employée nulle part ailleurs dans l'Evangile pour représenter les supplications de l'Homme-Dieu.

Mais Jésus veut lui faire exprimer un acte de foi complet et sans restriction. Et il insiste : « Ton frère ressuscitera. » Et Marthe de répondre : « Je sais qu'il ressuscitera à la résurrection, au dernier jour. » Et de nouveau, Jésus insiste : « Je suis la résurrection et la vie. Celui qui croit en moi, fût-il mort, vivra. Et quiconque vit et croit en moi ne mourra jamais. » Avec quelle délicatesse Jésus dévoile sa mission et sa divinité ! Il ouvre ainsi de nouveaux horizons à Marthe, et, après les lui avoir

ouverts, il lui pose directement la question : « Crois-tu cela ? » Fermement, sans hésiter, par une noble confession analogue à celle de Pierre, Marthe fait sa profession de foi : « Oui, Seigneur, je crois que vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant, qui êtes venu en ce monde. » Jésus n'en désirait pas davantage. Marthe avait désormais la foi, cette foi que Marie-Madeleine, à qui les péchés avaient été remis, possédait depuis longtemps. Jésus, en effet, ne demanda rien à Marie. Quand celle-ci eut connaissance de la venue du Sauveur, elle se jeta à ses pieds : « Seigneur, s'écria-t-elle, si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort ! » et elle se mit à pleurer et à sangloter... Et Jésus, qui connaissait l'âme et la foi de Marie, se troubla et pleura avec elle... Et il ressuscita Lazare...

Marthe dut alors comprendre quel « unique nécessaire » lui manquait encore un peu... Certes, elle aimait Jésus ; mais peut-être ne l'aimait-elle pas comme Marie ; peut-être ne connaissait-elle pas Jésus comme Marie... Désormais, elle le connaîtra ; elle répètera souvent au fond de son cœur sa confession de la divinité du Christ, et elle suivra son divin Maître partout, en compagnie de sa sœur, jusqu'au Calvaire.

* *

En Marthe et en Marie, nous avons les types de la vie active et de la vie contemplative. Marie a plus de ressemblance avec S. Jean ; Marthe est l'émule de S. Pierre. Marthe veut donner beaucoup ; Marie ouvre son âme pour recevoir de Jésus beaucoup... Rôles très beaux, quoique différents. Ils se complètent l'un l'autre.

La plupart des hommes sont appelés, dans la vie, à tenir le rôle de Marthe. Mais n'oublions pas cependant l'unique nécessaire qui doit vivifier nos actions : l'amour de Jésus, non pas seulement de Jésus se révélant à nous avec toutes les tendresses de son cœur humain, mais de Jésus mieux connu comme notre Dieu, comme notre Créateur, comme notre Juge. Cet amour parfait et complet, parce qu'il procédera d'une foi totale et sans restriction, sera la vie de notre vie : il sera notre bonne part, la seule qui nous restera dans l'éternité. Ainsi soit-il.

II

UN MODÈLE DE FEMME CHRÉTIENNE

Mesdames,

Une figure évangélique dans laquelle j'aime à reconnaître l'image de la femme chrétienne est celle de sainte Marthe, sœur de Lazare et de Marie-Madeleine, cette noble femme honorée de l'amitié de N.-S. Jésus-Christ.

N'est-il pas intéressant d'étudier cet idéal de la vie de la femme et de vous la proposer comme modèle dans l'accomplissement de vos devoirs quotidiens ? On parle beaucoup et souvent de sainte Marie-Madeleine, et l'on n'a pas tort : l'éclat de sa conversion, la générosité de son retour, la sincérité de son attachement à la personne de notre divin Sauveur, la sévérité de sa pénitence lui ont mérité cet honneur, que lui avait prédit Notre-Seigneur :

que partout où l'on prêcherait l'Evangile, on célébrerait son héroïsme. Mais si l'on a raison de célébrer ainsi sainte Marie-Madeleine, peut-être a-t-on tort de ne point parler assez de sainte Marthe.

Aujourd'hui regardons avec l'Evangile sa figure entourée d'une auréole moins éclatante sans doute, mais non moins belle, l'auréole de la fidélité à tous les devoirs ordinaires.

Je m'arrête donc devant cette figure typique de sainte Marthe, et l'étudiant d'après l'Evangile, je vous dirai les vertus, les périls et les gloires de sa vie. Les vertus de sainte Marthe, ce sont celles, Mesdames, que vous devez pratiquer tous les jours. Les périls contre lesquels Notre-Seigneur la préservait, ce sont les dangers dont vous devez prendre garde dans votre vie intérieure. Les gloires dont elle fut couronnée, ce sont les gloires qui vous sont réservées, si vous êtes vraiment des femmes chrétiennes.

I. — *Les vertus de sainte Marthe*

Sainte Marthe est la femme du foyer domestique. Quand l'Evangile nous la montre, elle est dans son intérieur, dans sa maison. Si elle en sort, c'est pour aller au devant de Notre-Seigneur ou sur le tombeau de son frère. Les soins ménagers, l'activité, l'amour des siens, la simplicité de vie sont les traits de sa physionomie. Ce n'est pas une reine, une Esther qui emporte tous les suffrages par son élégance ou captive les cœurs par son opulente générosité. Ce n'est pas une héroïne, une Judith s'armant pour venger son pays et courant intrépide au devant de l'ennemi. Ce n'est pas une Débora écrivant des poèmes et des cantiques, ni la prophétesse Anne enfermée dans le Temple où elle joint l'offrande de sa prière à l'holocauste de ses jeûnes, victime immolée à l'amour de Dieu, dont elle vit.

Sainte Marthe est la femme dans son rôle providentiel de chaque jour. Les autres vocations sont extraordinaires ; la vocation de Marthe est celle de toutes, c'est la vie commune, simple, j'allais dire vulgaire. Mais dans cette vie les devoirs à pratiquer ne sont pas moins nombreux ni moins sacrés, encore que plus modestes. Apprenez-le de sainte Marthe, Mesdames.

1. Ce que j'admire en elle et ce que je veux admirer dans toute femme chrétienne, c'est d'abord sa vie d'intérieur, simple et sans bruit.

Mesdames, l'intérieur de la famille, c'est votre empire. Là vous êtes reines. N'en sortez pas, car au dehors expire votre puissance. Une femme hors de son chez soi, — lorsque ce n'est ni la charité, ni la piété, ni le devoir qui guident ses pas, — perd toujours quelque chose de sa dignité et de son prestige. Dans son intérieur la femme se grandit, elle se fait entourer d'estime ; c'est là qu'on aime à la voir. Son intérieur, c'est son cloître à elle, son tribunal à elle, son palais à elle, son sanctuaire à elle. De grâce, dans son intérêt, ne la transplantez pas ailleurs ; vous lui ôtez tout son charme.

Et dans son intérieur, ce qui plaît en elle, c'est sa simplicité. Dans sa tenue, dans sa mise, dans sa conversation, dans ses rapports avec les siens, avec

les étrangers, une femme qui a vraiment le sens chrétien est toujours simple, ce qui ne nuit pas au bon goût et ce qui ajoute au vrai mérite. La simplicité est encore, sinon la plus riche, au moins la plus noble de toutes les parures d'une femme chrétienne.

Laissez-moi donc vous le dire avec le désir que j'ai de votre perfection et de votre grandeur morale : Mesdames, aimez votre intérieur.

Est-ce donc que je condamne toute relation au dehors ? — Non, la piété n'est pas ennemie du savoir-vivre. Une femme chrétienne sait allier les devoirs de sa religion avec ceux de sa position et de la société. Et ne confondons pas la société avec le monde. La société comme la famille est de Dieu. Le monde est la corruption de cette œuvre divine, c'est la falsification de la société et de la famille. Une femme peut sortir dans la société où le devoir et les bienséances la conduisent, mais comme prêtre je dois dire qu'elle ne peut pas être de ce monde qui fut condamné par Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Ce que je réproverai toujours dans une femme chrétienne, c'est cette passion mondaine d'être toujours hors de chez soi, de courir de réunions en réunions, de spectacles en spectacles. Il y a des femmes pour qui rester une journée entière dans leur intérieur serait un arrêt de mort. Il faut qu'elles sortent. L'agitation fiévreuse, le mouvement perpétuel, voilà leur élément. Elles sont de celles que l'Apôtre stigmatise par ce mot de vagabondes, *vagæ*, parce qu'elles vont porter partout leur futilité, leur babillage, leur ennui, leurs méchancetés féminines, malheureuses quand on ne s'occupe pas d'elles et se croyant au pinacle quand, par une toilette, par un ruban, par une coiffure, elles ont défrayé les conversations. O femmes, qui agissez ainsi, qui vivez ainsi, vous n'êtes pas des Marthe de l'Evangile !

2. Ce que j'admire encore en sainte Marthe et dans la femme chrétienne, c'est son activité à s'occuper des soins domestiques et des travaux sérieux.

En vous toutes, Mesdames, doit se vérifier ce verset que l'Evangile consacre à sainte Marthe : Elle était empressée à servir. Notez ces expressions : on y relève son activité ; elle n'a rien de nonchalant ; le désœuvrement n'est pas son péché ; elle ne tue pas les heures à des riens ; elle ne traîne pas, elle n'ajourne pas, elle ne gâche pas la besogne, elle ne murmure pas dans son service : elle est empressée à servir. Elle est dans sa maison comme l'abeille laborieuse dans sa ruche. Pourtant la besogne est multiple, pénible, écrasante peut-être ; en tous cas elle est de tous les instants. Il y a même des travaux rebutants. N'importe ; l'empressement de sainte Marthe ne fléchit pas, ne diminue pas, ne s'arrête pas.

Telle fut sainte Marthe. Telles on aime à la voir, Mesdames, actives dans les occupations qui sont celles de votre sexe et de votre condition, attentives à tous les soins qui incombent à une femme d'intérieur, à une mère de famille dans son ménage. Et nulle n'est exempte, ni par sa situation, ni par sa fortune, de ces vertus ménagères. C'est là votre ministère dans les vues providentielles, et ce ne doit jamais être une sinécure. D'ailleurs une femme active,

empressée à servir, pour parler comme l'Evangile, est un trésor dans un foyer de famille et rien ne peut remplacer sa douce et incessante activité.

Ne soyez donc jamais dédaigneuses de ces occupations, Mesdames; les remplir est une de vos gloires. Il n'y a que les cervelles légères qui en font fi. Certes, je ne suis pas ennemi de l'idéal; j'aime tout ce qui est beau et élevé comme les arts et la poésie; mais je flétrirai toujours la femme qui, sous couleur de poésie, trouverait trop humbles et trop terre à terre ces devoirs qui sont les siens. Que de reproches elles méritent, ces femmes qui par insouciance négligent leur intérieur! Femmes du peuple, elles n'ont ni ordre ni économie, ni propreté, ni ardeur au travail; femmes de la société, elles ne veillent ni sur leurs domestiques, ni sur leur maison, pires que des infidèles, au dire de l'Apôtre qui préconise cette vertu de vigilance et de sollicitude comme un caractère essentiel de la femme vraiment chrétienne.

3. Enfin, ce que j'admire en sainte Marthe et ce que je veux admirer dans la femme chrétienne, c'est l'amour des siens.

L'affection que sainte Marthe avait vouée à son frère Lazare, les soins qu'elle lui donne dans sa maladie nous sont assez marqués par la promptitude avec laquelle elle fait appeler Notre-Seigneur, dans sa douleur après la mort de Lazare, dans son ardente prière au Christ, maître de la vie et de la mort. L'émotion de cette sœur dévouée gagne Notre-Seigneur et lui aussi mêle ses larmes à celles de sainte Marthe sur la mort de celui qu'il appelait son ami.

Où sont donc ceux qui voudraient bannir le cœur même de la famille et faire de l'âme humaine un morceau de roche sans émotion ni tendresse? Non, la religion n'est pas hostile aux sentiments intimes. La piété la plus délicate envers Dieu peut s'allier à toutes les tendresses de la vie domestique. Loin de se nuire, tous ces sentiments gagnent par leur union, ils s'épurent et se fortifient mutuellement. Il y en a qui ont peur de la piété dans une femme chrétienne. Les sots! Ce n'est pas l'amour de Dieu qui gâte l'âme d'une épouse et d'une mère, c'est l'amour du monde. L'amour de Dieu est la sanction, la force, l'élévation de toutes nos affections légitimes.

Donc, dévouement aux siens, dévouement inspiré par une délicate tendresse, fécondé par une foi supérieure, dévouement qui veille sur tous leurs besoins, qui est attentif à prévenir tous les justes désirs, qui met son bonheur à faire plaisir, dévouement qui sait se dépenser pour alléger les souffrances d'êtres chéris, dévouement qui n'oublie pas et qui survit aux suprêmes séparations, priant pour de chers défunts, visitant leurs tombes, ayant le culte de leur mémoire, c'est là la vertu et le devoir de la femme chrétienne au milieu des siens et là son bonheur comme son honneur. Malheur à celles qui ne savent pas se renfermer dans ce cercle intime et qui ont besoin de mendier au dehors l'aumône d'une distraction! Malheur à celles qui vont dans le monde, non avec un cœur plein, mais avec un cœur vide des affections domestiques, vide du devoir et de Dieu! Qu'elles renoncent à ce calme et à ce contentement qui a sa source unique dans le devoir et dans la

vie intime! Elles sont bien près d'abdiquer cette noblesse et cette dignité que confère à toute femme le dévouement exclusif à ceux que Dieu lui a donnés.

II. — Les périls de la vie de sainte Marthe

Poursuivons, Mesdames, notre étude de la vie de sainte Marthe.

Les périls dont l'avertit Notre-Seigneur sont les dangers dont vous avez vous-mêmes à vous garder dans cette vie de famille et dans ces occupations qui sont les vôtres.

Quoi! Des périls dans une existence aussi paisible, aussi sereine; des tentations mêlées aux sentiments les plus purs qui puissent faire palpiter un cœur de femme? Ne suis-je pas dans l'erreur?

Non, Mesdames; j'ai horreur de toute déclamation qui exagère, et dans la vie pratique surtout je ne veux prendre pour mesure de mes paroles que les faits les plus avisés, comme je ne prends pour règle que les paroles et les exemples de mon Sauveur et de ses saints.

Des périls? Mais où donc, dites-moi, ne se heurte-t-on pas à des écueils et à des tentations?

La vipère se cache sous le gazon; la fleur la plus belle exhale parfois un dangereux parfum; la haine se dissimule sous un sourire; le fiel de la trahison se distille dans un cœur qui vous jure fidélité, et l'âme fidèle peut voir sa perfection et son salut en danger par ce qui peut et doit être le principe de ses devoirs, tant il est vrai que partout le mal confine au bien et que l'abus est proche de l'usage.

Donc, Mesdames, ce n'est pas seulement du monde que je vous dis aujourd'hui de vous méfier, c'est encore de vous-mêmes et de votre milieu. Et jusque dans vos occupations, — si vous n'avez une sagesse supérieure, — votre piété pourrait sombrer tout comme dans les distractions du dehors. Permettez-moi de vous signaler quelques-uns de ces périls.

1. Tout d'abord celui-ci: Trop se préoccuper, trop s'absorber dans le souci des choses matérielles jusqu'à oublier le souci des choses spirituelles. Sainte Marthe elle-même fut sur le point de donner dans ce défaut. Son esprit s'agitait, son âme se troublait, elle ne voyait plus qu'une chose, elle ne parlait plus que de son service. Incapable de s'élever plus haut que ces détails, elle ne comprenait pas que d'autres puissent s'adonner à des vertus plus spirituelles, à des obligations plus dégagées des intérêts présents. Elle se plaignait que sa sœur Madeleine choisisse une autre part, la vie contemplative et toute de prières. Notre-Seigneur est obligé d'intervenir par un rappel à l'ordre: « Marthe, Marthe, vous vous inquiétez de trop de choses, une seule suffit. »

Mesdames, cette parole est le seul correctif et l'unique condition que je mettrai à cette activité extérieure que je vous demandais tout à l'heure de déployer dans votre foyer de famille. Oui, occupez-vous beaucoup et incessamment; oui, dépensez-vous; oui, soyez toutes à vos affaires domestiques. Mais de grâce n'oubliez pas le grand, l'unique nécessaire, le salut de votre âme. Rapportez tout à Dieu. Que

la religion dirige toutes vos démarches et oriente toutes vos intentions vers l'éternité. Voilà le point capital de la vie chrétienne, en même temps que le prélude de la perfection et de la sainteté.

Ce qui perd les âmes, ce qui les détourne du chemin qui mène à Dieu, ce n'est pas la multitude des tracasseries extérieures, ni les épreuves de la vie, ni les peines qu'il faut ou supporter ou se donner. Combien de saints et de saintes furent comme écrasés par les difficultés extérieures ! Non, ce qui nuit aux âmes, c'est l'absorption, l'immersion totale du cœur dans ces soucis. Que votre âme ne se laisse pas envahir totalement par vos occupations ou vos distractions, que votre cœur se tourne sans cesse vers Dieu, comme l'aiguille aimantée, en dépit de toutes les oscillations, se tourne toujours vers le pôle.

Là, Mesdames, est le secret de sanctifier toutes vos actions et aussi de centupler le mérite de vos bonnes œuvres, de les purifier de ces mesquins sentiments qui s'y mêlent pour les vicier. Il faut agir non pas pour soi, mais pour Dieu.

D'où vient la différence, aux yeux de Dieu, entre cette femme et celle-ci ? Extérieurement rien de dissimilable ; toutes les deux ont la même position et s'occupent des mêmes œuvres, vivent dans le même monde, remplissent les mêmes devoirs. Pourquoi l'une reste-t-elle pauvre de vertus et de mérites devant Dieu, tandis que l'autre s'enrichit de jour en jour de ces richesses qui ne périssent pas ?

Ah ! c'est que celle-ci a tout fait pour Dieu ; tout en elle était vivifié par une pensée de foi et un élan d'amour. L'autre fut sans doute une honnête femme ; mais toute baptisée qu'elle fût, elle a été une honnête païenne. Si elle a fait du bien, des bonnes œuvres même, ce fut pour des motifs humains, par bienséance, par vanité, par ostentation. Son regard ne se tournait pas du côté de Dieu ; la foi et la charité étaient absentes de toute sa vie, et dès lors elle est sans mérite devant Dieu.

Mesdames, que ce soit la devise de toutes vos œuvres et de toute votre vie : *Tout pour Dieu !*

Une dame demandait un jour à Fénelon ce qu'il fallait faire pour être une sainte ; il répondit, et je vous dirai comme lui : « Faire ce que vous faites, mais le faire mieux et plus chrétiennement. »

2. Il y a un autre péril auquel peut être exposée la femme chrétienne : c'est de trop s'absorber dans l'affection des siens au point de manquer de confiance en la Providence.

Sainte Marthe n'a point commis cette défaillance, c'est vrai ; mais son excessif attachement à son frère Lazare l'a exposée à cet égarement, et Notre-Seigneur a cru bon de l'avertir et de la mettre sur ses gardes, en lui disant : « Votre frère vivra, croyez-le, et soumettez-vous aux arrêts de la Providence. »

Ah ! Mesdames, encore qu'il semble peu délicat de vous parler de l'abus possible de ce qu'il y a de plus saint dans les affections du cœur humain, pourtant je vous le dirai après Notre-Seigneur : « Prenez garde ! » On ne saurait trop s'attacher ni se dévouer aux siens, pas plus qu'à Dieu, c'est vrai, mais on peut excéder dans les actes, et une affection vraie, légitime, mais mal dirigée, peut tourner à notre

détriment. Et il peut y avoir péril pour nous de ce côté, péril de ne pas mettre Dieu à la première place, il y a droit et c'est votre avantage ; péril de sacrifier ses devoirs de femme chrétienne, de peur de déplaire momentanément aux siens ; péril pour une mère de mal aimer ses enfants jusqu'à la faiblesse qui laisse tout faire et ainsi de les mal préparer aux luttes de la vie ; péril de les aimer trop en égoïste mondaine, jusqu'à ne pas comprendre, comme sainte Marthe, une vocation supérieure et en arriver à disputer sans motif un enfant au bon Dieu ; péril de trop murmurer quand la Providence permet certaines épreuves et quand la mort prend quelques-unes de nos plus douces affections.

Alors, pleurer c'est la loi de la nature, et qui ne s'attristerait pas ne serait pas humain. Mais se résigner et toujours avoir confiance est la loi de la grâce et une femme chrétienne est forte autant qu'affligée. Dans toute âme vraiment chrétienne, à ces heures-là, il doit y avoir quelque chose d'une sainte Elisabeth de Hongrie. Quand on lui apprend la mort du duc, son mari, elle s'échappe, elle s'en va au fond de son palais, elle se presse le front contre la muraille, ne sachant que dire : Mort ! Mort ! Mort !... Puis elle se reprend et tout en pleurant, elle s'agenouille pour répéter à Dieu : Que votre volonté soit faite !

De même dans toute mère chrétienne il doit y avoir quelque chose de la grande âme de Blanche de Castille ou de la mère des de Maistre, qui disait qu'elle voulait faire de ses fils, qui lui étaient plus chers que la vie, « des hommes qui craignent Dieu et qui n'aient pas peur du canon. »

Et croyez-le bien, cette affection-là, Mesdames, n'est ni moins tendre ni moins douce, parce qu'elle est plus forte, plus élevée, plus chrétienne.

III. — Les gloires de sainte Marthe.

Après vous avoir enseigné par l'exemple de sainte Marthe les vertus à pratiquer et les périls à éviter dans votre condition, il me reste à vous dire les gloires dont vous couronnent, au regard de Dieu et des hommes, la pratique de ces vertus et la mise en garde contre ces dangers. Les gloires de la femme chrétienne furent celles de sainte Marthe, et sans les raconter toutes ici, je me contenterai d'énumérer les suivantes :

Elle eut l'honneur d'être admise dans l'intimité et l'amitié de N.-S. Jésus-Christ.

Elle fut choisie par ce divin Maître comme une auxiliaire des apôtres, dans l'œuvre de la prédication évangélique.

Elle s'éleva par ces modestes vertus que j'ai essayé de vous décrire au plus haut degré de la sainteté et elle mérita la vénération des peuples et les honneurs des autels.

Triple fleuron qui ne déparerait pas, certes, le diadème d'une reine, et que je pose sur le front de toute femme chrétienne et fidèle, comme sainte Marthe. Peut-être ces gloires ne resplendissent-elles pas toutes du même éclat. Il y a, dans les espaces infinis, des étoiles de diverses grandeurs, mais les moins visibles comme les plus flamboyantes sont au rang des clar-

tés célestes ; et ainsi, quoique à des degrés divers, c'est la même splendeur et le même mérite dans toute femme chrétienne.

1. Donc sa première gloire, comme sainte Marthe, est d'être honorée de l'intimité de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Etre aimée de notre divin Sauveur, Mesdames, quel trésor vaut cette récompense ? Cette affection, Notre-Seigneur n'en prodiguait pas les témoignages ; il fallait l'avoir vraiment méritée. De très peu de personnes, il est marqué dans l'Evangile que le Sauveur daigna leur accorder son amitié. Eh bien ! sainte Marthe fut distinguée entre toutes, et dans le passage où il est fait mention de l'attachement de Notre-Seigneur pour elle, son frère et sa sœur, c'est elle qui est nommée la toute première.

Et voilà ce qu'une femme chrétienne peut et doit se promettre dans l'accomplissement de ses devoirs, dans sa vie toute de renoncement : un amour de préférence de Notre-Seigneur à qui elle plaît par ses vertus. A défaut d'autres satisfactions, elle peut se contenter de celle-là, qui tient lieu de tout. On est fort, on est heureux, on est riche, quand on a le droit de se dire : « J'ai mon Dieu pour moi et je suis assuré de lui plaire. » Qu'importe alors à une âme chrétienne le monde, l'opinion, les succès d'une soirée, triomphes qui d'ailleurs coûtent si cher et sont si creux ? On la blâme dans sa modestie, dans sa tenue décente, dans ses œuvres ; mais elle sait qu'elle a pour elle son Sauveur et sa conscience. On fait le vide autour d'elle ; elle s'en consolera vite au pied de son crucifix et en la compagnie de son divin Maître. Elle devra s'immoler à des devoirs longs, difficiles ; mais quelle suave récompense suit ce sacrifice dans lequel elle se sent agréable à son Dieu ! Elle n'aura pas les honneurs de cette célébrité de mauvais aloi que donnent aujourd'hui les journaux aux noms des grandes mondaines ; mais elle estime que c'est un honneur et une vertu que de se passer de ces tristes gloires. Il lui suffit de se dire : « Mon Dieu me connaît et il m'estime, lui ! » Oh ! heureuses sont les femmes dont on parle peu, mais dont les anges et les saints du ciel peuvent dire comme de sainte Marthe : « Elle possède l'affection du Seigneur. »

2. Une autre gloire de sainte Marthe : elle fut appelée à l'honneur d'être l'auxiliaire de Notre-Seigneur dans l'œuvre de la conversion du monde. Cette mission, elle l'exerça dans sa famille même. Nous l'entendons, — parole symbolique, — dire à Madeleine : « Le Maître est là, il t'appelle. » Plus tard elle est adjointe à Lazare, son frère, dans l'apostolat des Gaules, et la Provence l'honore et l'invoque comme celle à qui elle doit la semence de la vérité évangélique.

Ce ministère est aussi celui de la femme chrétienne. Au regard de Dieu et de la religion, elle a cette gloire d'être le soutien de la foi, l'alliée indéfectible de la cause chrétienne, l'instrument de toutes les bonnes œuvres pour lesquelles ses mains délicates et habiles semblent avoir été faites. C'est par son influence douce et continue qu'un grand nombre d'âmes égarées, oubliées, reviennent à leurs devoirs chrétiens. En parlant des crimes commis, on a pu

dire : « Cherchez la femme ! » En parlant des retours et des progrès de la foi, il serait aussi vrai de dire, et cette fois à son grand honneur : « Cherchez la femme chrétienne ! »

C'est elle qui prépare au prêtre une entrée parfois difficile auprès d'un malade. C'est elle qui montre Notre-Seigneur à tant d'indifférents soit dans la famille, soit dans la société, leur disant comme sainte Marthe : « Dieu vous appelle... Le voici ! Voici la vérité, voici le devoir ! » Et que ne peut-elle pas, et que n'obtient-elle pas, lorsqu'elle joint la bonté et le tact au zèle et à la foi et que ses vertus en disent plus encore que ses paroles ?

Oh ! Mesdames, vous êtes de ces femmes chrétiennes ; sachez votre puissance et comprenez l'honneur auquel Dieu vous appelle. Servir ainsi à ses desseins, c'est votre plus grande gloire. Soyez-en fières et ne répudiez jamais ce ministère à la fois doux et grand.

3. Enfin, troisième et dernière gloire de sainte Marthe : elle s'est élevée à la plus haute sainteté, jusqu'à mériter les honneurs des autels.

J'aime ce culte rendu aux vertus intérieures et modestes. Les actions d'éclat, les sacrifices héroïques, les renoncements du martyre ont certes le droit d'être célébrés et exaltés hautement. Par là l'humanité se relève et s'ennoblit. Ces éminentes saintetés servent d'exemple et sont un idéal qui réveille notre lâcheté. Il est bon d'avoir toujours devant soi la vision d'une perfection supérieure à la mesure vulgaire. Mais il n'est pas moins bon d'apprendre à ceux dont la vocation est de vivre de la vie commune que les sommets de la perfection et les gloires de la sainteté ne leur sont pas interdits.

Sainte Marthe ne fit rien d'extraordinaire et pourtant elle était une grande sainte.

Mesdames, vous pouvez obtenir le même mérite, dans la même condition, par les mêmes qualités. N'est-elle pas belle et divine cette religion qui ouvre devant vous toutes une si glorieuse carrière ? Et ici le triomphe de l'une n'empêche pas le triomphe de l'autre, ici toutes peuvent être au premier rang, la femme de ménage à côté de la religieuse du cloître, l'épouse à côté de la jeune fille. Que cette pensée anime votre vaillance. Allez généreusement vers vos devoirs de femmes chrétiennes, les yeux fixés vers cette auréole qui couronne au ciel tant d'abnégations et tant de vertus. Devenez dignes de prendre place dans ces célestes légions où brillent tant de mères et tant d'épouses, l'honneur de votre sexe et de notre humanité régénérée. Comprenez-le mieux que jamais : tout le reste passe et s'évanouit, joies et vanités ; cela seul demeure qui a été donné à Dieu, la vertu, le devoir, les bonnes œuvres.

* *

Je me suis plu dans ce long entretien à mettre sous vos yeux comme modèle de la femme vraiment chrétienne, sainte Marthe ; je vous ai dit les vertus de son âme, qu'il vous faut pratiquer dans votre vie à vous, les périls de sa vie dont il faut vous garder, vous aussi, dans votre propre vie, les gloires de sa sainteté enfin, auxquelles vous êtes toutes appelées et qui seront les récompenses de vos mérites. Puissé-

je avoir réussi à vous faire estimer et aimer davantage les devoirs de votre existence quotidienne ! Si j'ai provoqué en quelques-unes d'entre vous des résolutions généreuses, qui seront suivies d'efforts sérieux et efficaces pour ressembler à ce beau modèle de la femme chrétienne, il me reste encore, en prenant congé de vous, à demander à Dieu, par l'intercession de sainte Marthe, de vous y aider par sa grâce et de vous bénir dans ces résolutions et dans ces efforts. Ainsi soit-il.

LES SAINTS DE LA VIEILLE FRANCE

XXIII

SAINT ANSELME (suite)

II. — L'Evêque

I

C'était un évêque, avec la douceur de l'agneau et la force du lion, accueillant et hospitalier, faisant les honneurs de sa table avec un charme qui rappelait S. Ambroise et S. Augustin ; mais, par son humilité, son abstinence et son amour de la règle, il restait moine. Il avait la conscience claire et la volonté tenace. Rien ne l'arrêtait quand il s'agissait de défendre les droits de la vérité. Comme le roi lui suscitait toujours de nouvelles difficultés, il demanda la permission de se rendre à Rome pour consulter Urbain II. Le roi la refusa. Le primat croyait pouvoir s'appuyer sur les évêques, ses collègues. Ceux-ci, après en avoir délibéré, craignirent de perdre les bonnes grâces royales et lui répondirent :

— Vous êtes le modèle de toutes les vertus ; mais si vous persistez à ne voir que Dieu seul, trouvez bon que nous restions fidèles au roi. »

— Vous avez bien parlé, leur dit-il avec douceur. Allez au roi votre Seigneur ; moi je m'en tiens à Dieu.

Le roi lui rappela qu'il avait juré d'observer les lois et les coutumes du royaume :

— Je l'ai juré, répondit-il, mais je me souviens très bien que j'ai ajouté : « En tant qu'elles n'ont rien de contraire à la justice et à la loi de Dieu. »

— Dans votre serment il n'a pas été question de Dieu ni de sa justice.

— Et de quoi donc aurait-il pu être question ? Est-ce qu'un chrétien peut observer des coutumes contraires à Dieu et à la justice ?

Le roi voulait qu'il fit serment de ne jamais interjeter appel auprès du pape.

— Jurer ainsi, déclara l'évêque, c'est abjurer le bienheureux Pierre. Or, qui abjure Pierre abjure le Christ.

Deux conseillers laïques lui dirent : « Allez au pape. Nous savons ce que vous nous laisserez et ce qui vous attend. »

C'était une menace. Anselme la releva :

— Dieu sait ce qui vous restera après mon départ, dit-il. Mais il peut, s'il lui plaît, me couvrir de sa protection pendant mon voyage au tombeau des Apôtres.

Ceci se passait au palais. Il se leva et sortit. Des messagers du roi le rejoignirent bientôt et lui dirent :

— Vous pouvez partir pour Rome. Sachez toutefois que le roi notre maître ne souffrira pas que vous emportiez avec vous rien de ce qui lui appartient.

— J'ai des choses qui sont ma propriété, déclarait-il. Si l'on ne me permet pas de les emporter, parce qu'on pourra prétendre qu'elles appartiennent au roi, j'irai plutôt pieds nus.

Avant de partir, il vint faire ses adieux au roi : « Je ne sais, dit-il, quand il me sera permis de vous revoir, je vous recommande donc à Dieu ; et, comme un père spirituel à un fils bien-aimé, comme l'archevêque de Cantorbéry au roi d'Angleterre, je veux, si vous ne la refusez pas, vous donner la bénédiction divine et la mienne. » Le roi n'osa la refuser.

Le lendemain, 26 octobre 1097, Anselme fit dans sa cathédrale ses adieux à ses fils spirituels, les bénit, prit sur l'autel le bâton et la gibecière des pèlerins et gagna Douvres. « Il emportait avec lui les espérances des gens de bien, dit Guillaume de Malmesbury, nul n'osa plus résister à la tyrannie royale. »

Malgré les périls de la route, il traversa la mer, la France, Lyon et l'Italie sans encombre, et arriva à Rome au commencement d'avril. Urbain II le reçut avec les plus grands honneurs dans une audience solennelle : « Nous avons enfin le bonheur de le contempler, dit-il, ce héros de doctrine et de vertu ! Pour l'élévation de son génie, la profondeur de la pensée, l'étendue de la science, nous le considérons comme un maître ; pour le rang et la dignité, nous le vénérons presque comme un égal. » Et il lui fit raconter les motifs de son voyage, avec l'histoire des malheurs de l'Eglise d'Angleterre.

Anselme offrit sa démission, mais le pape ne l'accepta point. Il le garda auprès de lui dans le palais du Latran, et écrivit une lettre à Guillaume le Roux, « lui enjoignant, au nom du bienheureux Pierre, dit Eadmer, de rendre la paix à l'Eglise d'Angleterre, et de restituer à l'archevêque de Cantorbéry tous les domaines qu'il avait usurpés. » Anselme y joignit la sienne, respectueuse et mesurée, mais ferme, à son ordinaire.

II

Urbain II avait convoqué pour cette époque un concile à Bari, où devaient se rendre des évêques grecs de Sicile qu'il voulait ramener à l'unité catholique. Anselme l'accompagna au synode, où se trouvèrent réunis 185 évêques. On avait oublié de lui assigner une place. Son humilité ne réclama point.

Le Pape ouvrit la première séance par un admirable discours sur la foi catholique. Les évêques grecs demandèrent qu'on discutât aussitôt la question de la procession du Saint-Esprit, qu'ils rejetaient. Ils discutèrent longuement. Urbain II expliqua les textes de l'Evangile, il apporta les arguments que S. Anselme avait développés dans son traité *De l'Incarnation du Verbe*, et il pria l'auteur de prendre la parole : « C'est Dieu lui-même, dit-il, qui vous a envoyé ici pour le triomphe de la vérité. » L'heure était avancée, la discussion fut renvoyée au lendemain.

Alors l'archevêque de Cantorbéry, avec son esprit lucide, sa clarté d'expression et sa vaste mémoire,

traita la question controversée : « On eût dit, déclare Eadmer, l'apparition soudaine du soleil des intelligences dissipant les nuages de l'erreur. » Ce fut un vrai traité, que le pape ordonna aussitôt à l'orateur de rédiger pour le répandre dans tout l'Orient. Anselme, dans son discours, montra la différence qui existe entre la génération du Verbe et la procession du Saint-Esprit. « Si l'Esprit-Saint procédait seulement du Père, et non du Fils, la foi chrétienne serait anéantie, et l'Evangile mentirait où Jésus-Christ dit : « Lorsque sera venu le Paraclet que je vous enverrai du sein du Père, il recevra de moi et rendra témoignage de moi. » Toute l'assemblée était suspendue à ses lèvres, et quand il eut fini, elle éclata en applaudissements : « Bénis soient votre cœur et votre génie ! s'écria Urbain II. Bénie soit votre bouche éloquent pour la parole qu'elle nous a fait entendre ! »

On examina ensuite la cause de Guillaume le Roux. Le synode fut unanime à flétrir sa tyrannie, ses actes simoniaques, ses iniques spoliations, et il décida de le frapper d'excommunication. Le Pape allait prononcer l'anathème, quand Anselme se leva de son siège et vint s'agenouiller devant lui, le suppliant de surseoir encore. « Jamais, dit Guillaume de Malmesbury, jamais spectacle plus touchant ne se vit dans une assemblée. La victime implorait la grâce du bourreau, le persécuté intercédait pour le persécuteur, le spolié pour le spoliateur. Le pape voulait passer outre ; Anselme redoubla ses prières et ses larmes, et Urbain finit par céder. On se disait que la sainteté de l'archevêque dépassait encore son génie, et qu'il était vraiment le modèle idéal de la grandeur humaine. »

Anselme retourna à Rome avec le pape. L'envoyé pontifical chargé de remettre au roi d'Angleterre sa lettre et celle d'Urbain II, revint bientôt. Guillaume avait accepté la lettre d'Urbain II, mais refusé celle de l'archevêque. Or, peu avant la fête de Noël 1098 arrivait à Rome, en qualité d'ambassadeur du roi, un clerc insolent qui voulait expliquer pourquoi la lettre d'Anselme avait été refusée : — Celui-ci, dit-il, avait quitté l'Angleterre malgré la défense formelle de Guillaume, qui de plus avait menacé de s'emparer des domaines de l'Eglise.

— Quoi ! s'écria le pape, pour proscrire et dépouiller un primat d'Angleterre votre roi n'a pas d'autre raison que la visite faite par Anselme à la sainte Eglise romaine, mère de toute la catholicité ? Je le répète, jamais les siècles passés n'ont vu pareil scandale. Partez, partez au plus vite ! Dites à votre roi que, s'il ne veut pas être excommunié, il rétablisse le primat de Cantorbéry dans ses honneurs et ses biens avant l'ouverture du concile de Rome, le troisième dimanche après Pâques.

Toutefois il accorda ensuite un sursis jusqu'à la Saint-Michel 1099.

Au concile romain, Anselme eut la place d'honneur. Le synode s'ouvrit à Saint-Pierre le 30 avril 1099. Dix-huit canons furent portés contre les simoniaques et contre ceux qui avaient reçu l'investiture royale. L'évêque de Lucques, Reinger, lut les anathèmes, puis soudain il s'interrompit :

— Nous frappons, dit-il, d'obscurs subalternes, et nous ne faisons rien contre les véritables tyrans. Le primat d'Angleterre attend depuis deux ans, qu'a-t-on fait pour lui ?

— Il suffit, frère Reinger, déclara le pape, il suffit. Justice plénière sera faite.

Et il ajouta des paroles vigoureuses qui furent couvertes d'acclamations.

Anselme regagna Lyon pour y attendre chez l'archevêque Hugues, légat apostolique, la fête de S. Michel. Mais Urbain II mourut le 29 juillet.

Le 2 août de l'année suivante, Guillaume le Roux mourait sans enfants, frappé à la chasse par une flèche qui ne lui était pas destinée. Le trône revenait à son frère aîné Robert Courte-Heuze, duc de Normandie, qui s'attardait en Apulie, revenant de la première croisade. Henri Ier, le plus jeune frère, profita de ce retard, se fit élire roi et rappela aussitôt S. Anselme. Il épousa une pieuse princesse, Mathilde, fille de Malcolm et de sainte Marguerite reine d'Ecosse, et l'on crut à un règne de justice. Robert revendiqua le trône. S. Anselme prit le parti d'Henri, qui était le roi de fait, et réconcilia même les deux frères. Mais Henri avait la ruse et la cupidité de son père ; il réclama le droit d'investiture, qui était pour lui une source de profits. L'archevêque fut le mur d'airain qui arrêta ces prétentions. Le roi envoya à Rome des évêques serviles qui prétendirent que Pascal II avait cédé. Anselme consulta le pape, qui écrivit au roi. Celui-ci refusa de recevoir le rescrit. De nouveau l'archevêque partit pour l'Italie. Le pape maintint sa défense. Henri lui envoya un ambassadeur perfide, Guillaume de Warlewast, un clerc apostat, qui essaya de surprendre la bonne foi du pontife. Il n'y réussit point. Pascal II écrivit au roi une lettre conciliante et très douce, mais il y déclarait nettement : « Les investitures sont le droit de Dieu, et non celui du roi. »

Le clerc apostat, au retour, rejoignit Anselme à Lyon, et lui signifia un nouvel ordre d'exil, et le roi Henri saisit tous les revenus de l'Eglise de Cantorbéry. Il avait un autre conseiller perfide, Robert de Meulan ; le pontife ayant acquis la certitude que c'était lui qui entraînait son maître dans la rébellion l'excommunia (mars 1105).

Anselme eut du moins la consolation d'être accueilli avec tous les honneurs à la cour de France par Philippe Ier et Louis le Gros. Là il apprit que la fille de Guillaume le Conquérant, Adèle, sœur du roi Henri, était gravement malade dans son château de Blois. Il se rendit auprès d'elle. Le danger avait disparu. Ils s'entretenirent des affaires d'Angleterre : « Le roi, dit-il, est menacé d'excommunication. Si le pape vient à la prononcer, mon devoir comme primat serait de la promulguer dans tout le royaume. » Effrayée, elle se promit de tout faire pour réconcilier le pape et son frère. En ce moment Robert Courte-Heuze débarquait en Normandie avec une armée. Elle écrivit à Henri, lui donnant rendez-vous au château de l'Aigle où se trouvait l'archevêque. Le roi y vint. On décida d'envoyer une nouvelle ambassade au pape, composée de Warlewast et du moine Baudoin, de Tournay, l'homme de

confiance d'Anselme. Le roi différa leur départ, parce qu'il préparait une armée pour achever la conquête de la Normandie. Enfin les ambassadeurs arrivèrent à Rome en 1106, et l'on conclut un pacte de réconciliation. Les investitures restaient prosrites ; mais pour les évêques qui avaient fait le serment d'hommage lige, le primat de Cantorbéry pourrait les admettre à l'épiscopat « jusqu'à ce que la grâce de Dieu et ses exhortations aient fléchi sur ce point le cœur du roi. »

Epuisé par le labeur et par le souci, S. Anselme tomba malade au Bec. Il se remit après quelques mois et rentra en Angleterre, où il fut reçu parmi l'allégresse universelle (1106).

Dans ces longues et épineuses négociations, aidé d'ailleurs par un pape aussi énergique que prudent, Anselme avait agi en évêque intrépide et saint et en diplomate consommé. Mais la prière, la patience, la résolution énergique de défendre en tout les droits de l'Eglise, avaient plus fait encore que la diplomatie.

XXIV

III. — Le Docteur

I

S. Anselme est un des plus grands docteurs de l'Eglise, un génie spontané, personnel, et qui n'appartient à aucune école. La scolastique n'était pas encore née, avec son enseignement admirablement sûr, mais rigide comme une suite de théorèmes. Il l'a précédée et annoncée ; toutefois il dérive plutôt de S. Augustin, dont il a gardé l'allure, l'expansion et l'abandon. Il n'est emprisonné dans aucun système. Il fait au cœur, au sentiment sa grande part, et cependant il s'adresse plutôt au raisonnement. Il cite abondamment l'Ecriture, qui est la base de son enseignement ; mais quoique ses œuvres soient imprégnées de l'étude des Pères, il les cite peu, préférant les preuves de raison aux preuves d'autorité.

Son principe c'est : *Fides quærens intellectum*. La foi d'abord. « Je ne cherche point à comprendre pour croire, dit-il, mais je crois afin de pouvoir comprendre. » Il accepte d'abord l'enseignement de la foi, qui représente pour lui la vérité absolue. Ensuite il explique la foi d'après les lumières de la raison, afin de la rendre plus accessible. Non pas qu'il donne à la raison le premier rôle ; elle ne saurait comprendre les mystères sublimes de la foi qui la dépassent, parce qu'ils sont divins : « Il suffit à qui contemple leurs mystères incompréhensibles, dit-il, d'arriver par le raisonnement à se convaincre de leur réalité, quoiqu'il soit impossible à notre intelligence de les comprendre. Mais s'il ne nous est point donné de contempler encore face à face cette lumière inaccessible, cependant notre raison nous montre la vérité comme dans une énigme qu'elle essaie de nous expliquer, comme dans un miroir où elle nous montre en quelque sorte son image. » (*Monolog.*, 75).

Son originalité, c'est de nous faire voir dans les dogmes du christianisme l'accord de la raison et de la foi, cette thèse admirable qui a été remise en honneur au sixième siècle et qui a réconcilié beaucoup

d'esprits sincères avec la religion catholique. S. Anselme fut donc un précurseur.

Sans cesse occupé des questions les plus ardues de la théologie et de la philosophie, il y apporte ses clartés et ses précisions. D'ailleurs, s'il écrit, c'est à la prière de ses moines qui le prient de résumer pour eux ses entretiens sur l'existence et la nature de Dieu, pour en faire l'objet de leurs méditations ; de là son *Monologue*, le premier de ses ouvrages. Il y montre en 79 chapitres que Dieu est la cause suprême, l'Etre infiniment parfait, le Créateur de toutes choses, qu'il est Père, Fils et Saint-Esprit, que l'âme raisonnable est son image, et qu'elle est faite pour le connaître et l'aimer.

Il écrit dans le même but d'enseignement son *Traité de la Trinité*, son livre *De la foi en la Trinité et de l'Incarnation du Verbe*, qu'il dédie à Urbain II, ses traités *De la vérité* et *Du libre arbitre*.

Le moine Boson lui demanda de rédiger les entretiens qu'ils eurent ensemble sur ce sujet : *Pourquoi Dieu s'est fait homme ?* De là son dialogue *Cur Deus homo ?* Il l'a écrit, dit-il, sur les instances de plusieurs personnes, « non pour arriver à la foi par la raison, mais pour avoir le plaisir d'entendre et de contempler ce qu'ils croient et de pouvoir en rendre raison aux autres... Par quelle raison, ou par quelle nécessité Dieu s'est fait homme et a rendu la vie au monde par sa mort, puisqu'il pouvait le faire par un autre, soit un ange, soit un homme, ou par sa seule volonté ? »

Il eut le bonheur de rencontrer un historien, un ami et le témoin de sa vie, qui nous a donné une idée exacte de ses travaux, de ses épreuves, qui a reproduit fidèlement sa pensée et expliqué l'occasion de ses œuvres, Eadmer. Il nous révèle que S. Anselme fut non seulement un saint, un philosophe de premier ordre, profond et subtil, mais un grand éducateur. Un abbé, d'ailleurs très pieux, se plaignait au prieur du Bec des enfants qu'on élevait dans le monastère :

— Nous les fouettons continuellement, disait-il, et ils deviennent pires.

— Et quand ils sont grands, que deviennent-ils ?

— Stupides et bêtes.

— Voilà une belle éducation, dit Anselme, qui change les hommes en bêtes ! Mais dites-moi, seigneur abbé, si, après avoir planté un arbre dans votre jardin, vous l'enfermez de tous côtés en sorte qu'il ne pût étendre ses branches, que deviendrait-il, sinon un arbre tordu, replié et inutile ?... Il faut aux enfants une juste liberté. A la suite de ces corrections constantes, il arrive que ne trouvant de votre part ni amitié ni douceur, ils n'ont point confiance en vous et croient que vous n'agissez que par haine et par envie. Plus tard, n'ayant point été nourris par la charité, ils regardent tout le monde de travers. Une âme faible a besoin d'être menée par la douceur, invitée gaiement à la vertu et supportée charitablement dans ses défauts. (Eadmer, *Vita S. Anselmi*, 30) ¹.

¹ On trouve cette Vie dans les *Acta Sanctorum* au 21 avril, et au 4. res de la P. L. de Migne.

II

Dans son *Monologue*, S. Anselme exposait les preuves de l'existence de Dieu par l'ordre de la création, par le mouvement, par la notion de l'être fini, qui suppose par conséquent l'existence de l'être infini, du Créateur, de l'ordonnateur, du moteur suprême. Il se demanda s'il n'y aurait pas un autre argument qui s'imposât à l'esprit et auquel personne ne pourrait se soustraire, parce qu'il parlerait non plus seulement aux yeux, aux sens, mais à l'âme même. Et il écrivit son *Proslogion*. Il le médita longtemps et crut avoir trouvé une solution définitive dans sa *preuve métaphysique*. Il part toujours du même point : — « Seigneur, je ne cherche pas à comprendre pour croire ; mais je crois afin de comprendre. Le premier principe de ma foi, c'est que, si je ne crois, je ne puis arriver à l'intelligence. Donc, Seigneur, vous qui donnez l'intelligence de la foi, faites-moi la grâce de comprendre que vous existez, ainsi que nous le croyons, et que votre être est tel que la foi nous l'enseigne.

« Or, par la foi nous croyons que vous êtes tel que rien ne peut se concevoir de plus grand. »

Tel est le principe. L'insensé peut dire dans son cœur : « Dieu n'est pas. » Il le dit dans son cœur, mais non dans sa pensée, et « lorsqu'il m'entend dire que vous êtes une nature telle que rien ne peut se concevoir de plus grand, il entend, il comprend ma parole, et ce qu'il comprend ainsi se trouve dans son intellect, bien qu'il n'en comprenne pas l'existence. » Il est forcé de convenir qu'il a dans l'intelligence l'idée d'une nature telle que rien ne peut se concevoir de plus grand, puisque dès qu'on énonce cette proposition, il la comprend.

« Mais ce quelque chose de plus grand que tout ce qu'on peut concevoir ne saurait être seulement dans l'intelligence ; car s'il était seulement dans l'intelligence, on pourrait le concevoir comme existant en réalité, et dès lors on concevrait quelque chose de plus grand que lui, » attendu que la réalité est plus que l'idée. Le tableau en effet est plus que la conception du tableau, car il existe ; et quand le peintre en avait l'idée, il n'existait pas.

Nous arrivons donc à la conception de ce qui est tel que rien de plus grand ne peut être pensé. Si cet Être n'existe pas, il n'est pas le plus grand. Donc il existe : « Quand on comprend que Dieu est ce qui ne suppose rien de plus grand que soi, on comprend qu'il est impossible que Dieu ne soit pas. »

Et le grand docteur conclut par cette action de grâces : — « Grâce donc vous soient rendues, ô Dieu de bonté, grâces immortelles d'avoir, par votre lumière, éclairé mon intelligence pour comprendre ce que je croyais déjà par la foi que vous m'aviez donnée, de telle sorte que ne voulant pas croire à votre existence, je suis ramené par mon intelligence à la foi. » (*Proslog.*, I-V).

C'est avec la même lucidité que S. Anselme résout la question du *libre arbitre*. La liberté est le pouvoir de faire le bien. Dieu est donc l'Être souverainement libre. Dans les anges la liberté est limitée, et dans les anges déchus elle est perdue sans retour. Dans l'homme elle est également limitée ; mais quand il l'a perdue, en faisant le mal, il peut la recouvrer par la pénitence. Pour bien user de cette liberté, la créature raisonnable a besoin d'un secours de Dieu qui l'aide à s'élever jusqu'à l'accomplissement du devoir.

La volonté est bonne quand elle se conforme au bien, qui est la volonté de Dieu ; elle est mauvaise quand elle s'en écarte. Le mal, en soi, n'est que le défaut de rectitude. Il est la négation de ce qui doit être, de la volonté de Dieu, donc la négation de l'Être, par conséquent le néant. Le libre arbitre, en soi, est bon ; il ne devient une cause occasionnelle de mal que par le mauvais usage que l'homme en fait. Mais ce n'est pas Dieu qui est l'auteur du mal, c'est l'homme, qui librement se détourne de sa fin de bonté.

Dieu a prévu l'usage bon ou mauvais que l'homme fera de son libre arbitre, mais cela n'impose aucune contrainte à l'homme et n'influe pas sur sa liberté. Dieu laisse à la volonté humaine sa libre expansion. La prédestination n'exclut pas le libre arbitre, comme le libre arbitre n'exclut pas la prédestination.

III

Nous n'avons pu donner qu'un rapide aperçu d'une vie aussi mouvementée et bien remplie, non plus que des écrits de S. Anselme. Il eut la joie de voir les droits de l'Eglise reconnus au concile de Londres de 1107, où, par acte public, le roi Henri renonça à l'investiture par la crosse et l'anneau, et même au choix des dignitaires appelés à gouverner l'Eglise. Que le roi ait été parfaitement sincère, on peut en douter ; mais il céda à l'esprit de son temps. On dit qu'il encouragea secrètement à la résistance Thomas, évêque élu d'York. Chaque titulaire devait se faire sacrer dans les trois mois qui suivaient son élection. Thomas, voyant que l'archevêque de Cantorbéry s'affaiblissait, différait, escomptant sa mort. Anselme en informa Pascal II, puis interdit à Thomas l'exercice du ministère sacerdotal, et ajouta : « Je défends, sous peine d'anathème perpétuel, à tous et à chacun des évêques de la Grande-Bretagne de prêter leur ministère pour votre sacre, et si vous allez chercher à l'étranger une consécration subreptice, je leur défends de vous recevoir comme évêque et de vous admettre à la communion chrétienne. » Anselme mourut sur ces entrefaites ; mais aucun évêque ne voulut sacrer l'évêque élu d'York. Il fut sacré par l'évêque de Londres, remplaçant le primat défunt. « Ainsi, dit Eadmer, l'archevêque de Cantorbéry émigré de ce monde faisait encore triompher la cause de la discipline ecclésiastique. »

Il se sentait mourir d'épuisement et il ne pouvait plus manger. Il mit ordre à toutes les affaires ecclésiastiques, et malgré ses infirmités il acheva son traité *Sur l'accord de la prescience, de la prédestination et de la grâce divine avec le libre arbitre humain*. Le dimanche des Rameaux, 18 avril 1108, il exhorta ceux qui l'entouraient à persévérer dans le service de Dieu.

— Seigneur père, lui dit l'un d'eux, vous vous disposez donc à nous quitter pour aller célébrer la fête de Pâques à la cour du ciel ?

— Si telle est la volonté de Dieu, j'accepte volontiers, fit-il. Mais s'il lui plaisait de me laisser encore sur la terre assez de temps pour résoudre une question qui me préoccupe vivement, celle de l'origine de l'âme, je serais reconnaissant à sa bonté. Car je ne sais si, après ma mort, il se trouvera jamais quelqu'un pour traiter ce sujet comme je le conçois.

Il mourut le 21 avril suivant, laissant ainsi inachevée une partie de sa tâche philosophique ; il n'est jamais donné à l'homme d'accomplir ici-bas tous ses projets.

S. Anselme est une des plus grandes figures de l'Eglise, une figure unique. Prieur de l'abbaye de Bec, il surpassait encore Lanfranc, dans son enseignement ordonné, lucide et profond. Sa nature le portait à la contemplation. Dans ses écrits on admire la solidité et la douceur, avec cette saveur de piété, ces épanchements de l'âme qui rappellent S. Augustin. Et il arriva que ce contemplatif, jeté dans l'action la plus tumultueuse, revêtu de l'autorité, commanda sans faiblir, sans se départir jamais non plus d'une humilité sincère, et fut un des défenseurs les plus hardis de l'Eglise. Il triompha enfin par sa foi, sa volonté et sa prudence. Ce fut un homme complet.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 18 julii 1928.

EUG. LINDECKER, Vic. gen.

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES.—Imprimerie de l'AMI DU CLERGE

Ami du Clergé du 26 juillet 1928

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Instructions sur la Sainte Eucharistie. — XIV. L'action de grâces, 433. — XV. Encore l'action de grâces, 435.

Entretiens sur la vie chrétienne. — CXVIII. Le sacrement de mariage : *Conseils pratiques*, 437.

Panegyrique de S. Dominique. — Le prédicateur, 441.

En lisant. — Pour une bénédiction de vitraux, 448. — Travailler le dimanche, c'est voler Dieu, 448.

INSTRUCTIONS SUR LA SAINTE EUCHARISTIE

XIV

L'ACTION DE GRÂCES

Mes frères,

Après qu'à la Table sainte Jésus est descendu dans votre cœur, il vous faut faire ce qu'on appelle une *action de grâces*. Je veux dire qu'il vous faut, dans le recueillement de votre âme et de toutes vos puissances, vous unir par la foi et l'amour à l'Hôte divin qui vous pénètre de sa présence sacramentelle.

Nous en voyons souvent qui, après quelques minutes de prière, se relèvent, quittent leur place, sortent de l'église, s'en vont à leurs affaires. Ceux-là sans doute sont pressés par de sérieuses et impérieuses affaires, mais cette hâte forcée est regrettable.

La présence réelle et corporelle de Jésus en nous ne dure pas longtemps : huit à dix minutes, tant que les espèces ne sont pas altérées au point de n'être plus le signe auquel nous reconnaissons qu'Il est là. Jésus, en effet, a dit : « Ceci est mon corps » ; quand *Ceci* n'est plus reconnaissable, Jésus n'est plus présent. Ainsi donc, ces instants qui suivent la communion sont des instants bénis, mais ils sont courts. Il en est du pain sacré de l'Eucharistie comme de la manne dont fut nourri au désert le peuple d'Israël. Cette blanche farine qui tombait du ciel comme des flocons de neige, ce froment léger semblable à une rosée brillante, cette poussière substantielle, on devait la recueillir de grand matin, avant qu'elle ne fût touchée des feux du soleil et de ses ardeurs ; aux premiers rayons, elle fondait et s'évanouissait comme fait la rosée elle-même. Dites-vous que l'Hôte divin que voilent les espèces saintes, lui non plus, ne restera pas longtemps, du moins physiquement, dans votre poitrine. Il faut vous hâter de jouir et de profiter de ces moments féconds où le Christ est tout à vous, où sa Majesté se contracte pour être à votre mesure, où il attend vos adorations et vous prête sa puissance.

Nous nous plaignons quelquefois que nos communions sont stériles, qu'elles ne nous transforment ni même ne nous changent. C'est notre faute. Ce serait le moment pour nous de contempler notre divin Modèle ; et distraits déjà, repris déjà que nous

sommes par les soucis et les bagatelles de la vie, nous oublions de le regarder. Ce serait le moment de lui demander ses lumières et son aide ; et nous n'y songeons pas. Ce serait le moment de parler avec lui de nos affaires, de prendre ses conseils et de nous déterminer sous son regard et d'après son inspiration ; et nous perdons notre temps en récita-tions hâtives de prières banales, plongés dans une sorte de pieuse torpeur. Nous savons qu'il est en nous, au plus profond de notre cœur, et nous nous comportons comme si nous avions chez nous un hôte indifférent et vulgaire ou même un étranger !

— C'est trop vrai, hélas ! me dites-vous. Mais que devons-nous faire ?

— Je vais vous le dire.

D'abord vous mettre à genoux et vous recueillir.

Ensuite, remercier.

Ensuite, adorer.

Ensuite, offrir.

Ensuite, demander.

Veillez écouter avec attention ces recommandations, je les estime du plus haut prix.

I

D'abord, prenons l'attitude qui convient dans la circonstance. Mettons-nous à genoux, baissions la tête, fermons les yeux. Nous n'avons plus rien à faire avec le dehors. Rien ne doit plus exister pour nous que ce Dieu qui fait sa demeure de notre âme. Il s'est donné à nous en nourriture : c'est le moment de nous assimiler sa chair et son sang, sa vie ! Ne nous agitions pas ; laissons pénétrer en nous l'aliment divin. « Tout entiers au mystère de notre union avec Jésus-Christ, jouissons aussi pleinement qu'il est possible de sa présence intime ¹. » Complète immobilité, absolu silence. Anéantissement devant le seul Grand, le seul Puissant, le seul Maître.

J'ai vu des religieux et des religieuses, j'ai vu des hommes et des femmes, parfois même des enfants, si totalement absorbés par l'intime Présence que c'est à peine si l'on percevait en eux les signes substantiels de la vie. A genoux, les mains jointes, le front penché, les yeux baissés ou fermés, on eût dit des statues de l'adoration ou de la prière.

Je vous les propose comme modèles. Rien d'affecté, rien de guindé. Un maintien digne et pénétré qui édifie les autres, mais qui surtout vous isole et permette à votre âme de se livrer librement aux sentiments qui l'envahissent.

II

Après vous être recueillis, remerciez. Remerciez le Dieu de l'Eucharistie de s'être montré si bon pour vous.

Dieu est toujours bon ; il est bon et aimable en tout. Ses perfections infinies, si nous pouvions les voir et les comprendre, nous raviraient, car il les possède toutes, et toutes méritent d'être infiniment aimées. Mais hors de lui-même, dans les manifestations extérieures de sa bonté amoureuse pour nous, amoureuse de nous, cette bonté se révèle encore im-

¹ P. Monsabré, *La Prière divine*.

mense. Que n'a-t-il pas fait pour ses enfants, les hommes, dans les deux ordres, je devrais dire dans les deux mondes de la nature et de la grâce !

Cependant je ne crains pas de l'affirmer : nulle part, en rien, il ne s'est montré plus tendre et plus généreux, plus aimant et plus aimable que dans l'Eucharistie. L'Eucharistie dépasse, complète et achève tous les biens et toutes les grâces ; elle est le sommet suprême de l'amour de Dieu pour nous !

Dieu s'est incarné pour nous, et cette démarche de bonté est magnifique. Il a habité trente-trois ans parmi nous, et ce séjour sur notre terre ingrate, au milieu d'une race au cœur dur, est encore une marque incomparable de bonté. Il est mort pour nous, et cette mort qui nous rachète est sublime, tellement sublime qu'il semble que la bonté divine ne pouvait aller au-delà.

Or, elle est allée au-delà.

Dans l'Eucharistie, et par cette communion à laquelle il nous invite avec un élan de tendresse inouïe, il se donne à nous ! Au moment du prodige invisible de la consécration, il s'est insinué sous les apparences du pain ; il s'est fait nourriture, et grâce à cette nourriture il descend dans notre cœur. Vous l'avez mangé, — je me sers de cette expression : il s'en est servi lui-même, — vous l'avez mangé : il est en vous, il est à vous, je pourrais presque dire qu'il est vous, car tous les deux vous ne faites plus qu'un. Vous voilà élevé au-dessus de vous-même, au-dessus de l'humanité, au-dessus de tout, sanctifié par la présence auguste du Sanctificateur, divinisé par la présence auguste de Dieu.

L'amour peut-il aller plus loin ? Vous le sentez comme moi : la limite est atteinte et Dieu lui-même ne pourrait la franchir ou la dépasser.

En présence et dans la jouissance d'un tel don, comment notre reconnaissance n'éclaterait-elle pas ?

Vous vous sentez impuissants à manifester votre gratitude ? Appelez à votre secours tout ce qui dans la création peut vous aider. Dites avec le Psalmiste : *Benedicite, omnia opera Domini, Domino !* Œuvres du Seigneur, bénissez-le, car il a daigné s'abaisser vers le plus misérable et le plus indigne de ses ouvrages ! Anges du ciel, bénissez le Seigneur, car il a partagé le pain de votre éternelle vie avec les mendiants de la terre ! Forces du monde, bénissez la Force infinie du Pain divin qui saisit notre âme et ses vertus, pour les grandir et les perfectionner ! Vivants de l'air et de la terre et des ondes, bénissez le Grand Vivant qui nous anime ! Sainte Eglise, véritable Israël, bénissez Celui qui, en se donnant à tous, fait de vos membres un seul corps ! Justes et saints, bénissez la source de toute justice et de toute sainteté ! Et vous, Reine des anges et du monde, modèle des justes et des saints, admirable Mère du Dieu qui s'est fait notre nourriture, vous qui l'avez porté avec tant de respect et d'amour dans votre chaste sein, bénissez-le en nous, bénissez-le avec nous, bénissez-le pour nous, et faites chanter à notre âme l'hymne de votre reconnaissance : *Magnificat anima mea Dominum !*¹.

¹ Monsabré, *ibid.*

— Mais, me dites-vous, je ne suis pas capable de ces grands élans lyriques ! je ne sais rien trouver à dire.

— Alors, ne dites rien, contentez-vous de murmurer un merci sincère et cordial : Dieu s'en contentera, car il aime avant tout les âmes et les choses simples.

III

Remerciez donc ; puis, adorez.

C'est le grand Dieu du ciel et de la terre qui habite en vous ! Il est si grand qu'il est inconcevable. Vous qui n'êtes qu'à peine un point dans l'espace, un point dans la durée, vous si proches du néant, petits comme vous êtes devant un être si grand, reconnaissez sa grandeur et votre petitesse, son indépendance infinie et votre infinie dépendance. Anéantissez-vous devant sa face dans un hommage profond, dans un abîme de silence, avec ce sentiment de l'être débordé, submergé, écrasé qui ne peut parler, qui ne dit rien, et dont l'admiration et la reconnaissance éperdues n'ont d'autre éloquence que leur impuissance à s'exprimer.

Je sais qu'il est des moments où notre âme, pesante et comme enchaînée, est inhabile aux effusions et aux ascensions. L'amour dort en elle, les ailes repliées comme un oiseau blessé ou las d'un trop long vol... Alors, rentrez en vous-mêmes ; rappelez à votre esprit les considérations et les pensées de la foi. Ce cœur de glace, frappez-le comme on bat des cailloux pour en faire jaillir la lumineuse étincelle. Il s'échauffera et il fondra de sainte tendresse...

IV

Faites ensuite un acte d'offrande.

Je sais par expérience que nous n'avons pas grand' chose à offrir à notre Dieu. Que sommes-nous ? Rien. Que possédons-nous ? Rien. Nous ne sommes riches qu'en misères et de péchés ! Nos pensées sont médiocres ; nos actions et nos œuvres sont médiocres ; nos vertus, si elles existent, sont médiocres.

Il n'y a qu'une chose qui soit bien en nous : c'est notre cœur. Or notre cœur, c'est justement la part que Notre-Seigneur convoite et désire, parce qu'il sait bien que le cœur, c'est tout l'homme. Eussions-nous des pensées sublimes, il n'y tiendrait pas : il en a de plus belles. Eussions-nous à notre actif et dans nos possibilités des actions héroïques et magnifiques, il n'en a que faire ! Eussions-nous des vertus suréminentes, que lui importe, si ce n'est pas son amour qui nous les inspire ?

Donnons-lui notre cœur ; qui donne son cœur donne tout, ses pensées, sa liberté, ses volontés, son bien, et jusqu'à son corps et ses sens. Et « engageons-nous, par une promesse formelle, à ne jamais retirer notre offrande. Cette promesse, jurons de l'accomplir en tout temps et en tout lieu, par nos actes profanes comme par nos actes religieux, dans notre vie publique comme dans notre vie privée¹. » Plus et mieux encore : parce que nous lui donnons notre cœur, sacrifions-lui ce qui, dans ce cœur, est fait

¹ Monsabré, *ibid.*

pour lui déplaire : notre orgueil, nos vanités, nos amours-propres, nos avidités, nos injustices, nos haines et nos antipathies, nos violences, nos affections déréglées, nos sensualités, nos lâchetés ! Voilà la plus belle des offrandes qu'il attend de nous.

V

Enfin, m. f., après nous être recueillis, après avoir adoré et remercié, *demandons*.

Jésus s'est donné à nous, il ne peut rien nous refuser après un tel don, et vous savez qu'il est riche de toutes les richesses et que son grand et divin Cœur est la source de toutes les grâces. N'ayons donc pas peur de demander, en ce moment des noces mystiques de notre âme avec Jésus. Demandons avec confiance la lumière pour notre esprit, la force pour notre volonté, l'amour pour notre cœur. Demandons de mieux croire, de mieux espérer, de mieux aimer. Demandons d'être plus profondément pénétrés du sentiment du devoir, de résister plus fermement aux assauts de la tentation et aux emportements de nos passions. Demandons d'être soutenus dans nos travaux, consolés dans nos peines et soulagés dans nos infirmités. Demandons, pour nous et pour tous ceux qui nous sont chers, pour la Sainte Eglise, notre pays, nos parents, nos amis vivants et défunts. Demandons pour nos ennemis. Demandons avec confiance : de façon ou d'autre, nous serons exaucés.

* *

Tels sont, m. f., les conseils que je tenais absolument à vous donner aujourd'hui.

Faisons notre action de grâces sérieusement, avec piété et amour ; prolongeons-la un peu : dix minutes ne seront pas de trop.

Mais ne nous croyons pas quittes envers Jésus-Christ après cet entretien rapide, que vont faire oublier si vite les préoccupations et les occupations de la vie de chaque jour. Gardons, dans les replis de notre cœur, au fond le plus retiré de notre âme, une retraite secrète, un refuge où le Maître demeure toujours, et dans lequel l'amour veille sans cesse comme la lampe dans le sanctuaire. Mais ceci est un autre point de vue. Nous nous en entretiendrons dimanche.

Que le Dieu de l'Eucharistie, m. f., vienne en vous et demeure toujours avec vous ! C'est la grâce des grâces, celle que je vous souhaite, vous savez de quel cœur ! Ainsi soit-il.

XV

ENCORE L'ACTION DE GRÂCES

Mes frères,

J'estime que l'action de grâces après la communion est d'une importance si capitale qu'aujourd'hui encore je veux en dire quelques mots. Vous ne pouvez pas me le reprocher, car vous sentez bien que ce qui m'inspire, c'est le désir tout paternel de vous voir profiter plus abondamment de votre intime rencontre avec le Seigneur.

Je voudrais d'abord vous suggérer quelques pen-

sées, des formules susceptibles de vous aider à occuper votre temps au cours de ces précieux instants, et vous donner ensuite un conseil dont la pratique sera pour vous, si vous le suivez, des plus douces et des plus fructueuses.

I

Il arrive quelquefois que nous nous surprenons à faire au Bon Dieu de beaux discours, comme si nous voulions lui montrer que nous avons de l'éducation et que nous savons parler à plus grand que nous ! Nous ressemblons alors à ces bons paysans qui, s'entretenant avec un châtelain ou même un député ou un sénateur, grands personnages dans notre démocratie, se torturent l'esprit pour trouver des expressions et des phrases plus relevées que celles dont ils usent dans leur langage ordinaire.

Quelle erreur, m. f., et quelle étrange prétention ! Croyez-vous que Notre-Seigneur peut être sensible à notre rhétorique ?... Non, ne cherchez pas les pensées, rares ou profondes ; n'appellez pas à vous les grands mots qui viennent plutôt de la tête que du cœur. Jésus n'attend pas que vous lui disiez de belles choses ni que vous dérouliez devant lui des phrases éloquentes ; il veut seulement que vous l'aimiez, et l'amour vrai est simple comme un cœur d'enfant.

Prenez-le pour votre confident. Confiez-lui tout ce que vous sentez. Vous ne ressemblez sans doute pas à ces âmes saintes pour qui la communion est une extase, une sorte de plongée dans le ciel, tant leurs puissances recueillies étreignent le Bien-Aimé. Il n'y a plus de temps pour elles ; leur amour est comme une grande flamme toute droite qui touche à l'éternité. Vous êtes, comme moi-même, une âme ordinaire qui a besoin de s'échauffer pour n'être pas trop froide. Excitez-vous à la tendresse, et puis laissez jaillir les mots qui viennent tout seuls, quand on aime.

Et puis, abandonnez-vous avec sincérité à votre Maître. Exposez-lui avec franchise et simplicité votre état d'âme.

Dites : — Mon Dieu, je m'unis à votre corps, à votre sang, et à votre divinité. Je m'unis à la Puissance et à la Grandeur infinie que vous êtes. Je m'unis à votre Esprit. Que votre Esprit me pénètre, qu'il spiritualise mon être animal, qu'il surélève mon être spirituel !

Dites : — Vos yeux, Seigneur, voient l'aridité, la dureté, la froideur, l'obscurité, la pauvreté misérable de mon cœur. Comment vous rendre grâces, vous bénir, vous louer et vous glorifier ? Comment vous prouver ma gratitude ? Ne fussiez-vous venu qu'une fois sur cette terre, une seule fois descendu des cieux, le monde entier ne suffirait pas à vous remercier de cette unique démarche. Et moi, je suis seul pour vous remercier de vos visites fréquentes et de vos dons incompréhensibles !

Dites : — O mon Dieu, je suis devant vous, misérable, sans force et avec ma faiblesse, sans courage et avec ma lâcheté, plein d'orgueil avec mon abjection ! Tendez-moi la main ; relevez-moi ; et que

marche dans votre voie, comme un voyageur qui a trempé ses membres dans une source vive.

Dites : — Mon Dieu, je me méprise comme quelqu'un qui a honte. Mes souvenirs, au fond de moi, me sont comme une brûlure, et c'est de vous seul que j'espère l'apaisement !

Dites : — Mon Dieu, ma vie est sans joie. Je suis seul et n'ai point de tendresse. De cet isolement, j'ai parfois le cœur plein d'amertume. Mais vous voici : vous, soyez ma tendresse et ma joie !

Dites : — Produisez en moi, ô Jésus, les vertus que votre Mystère doit faire naître dans mon âme ; guérissez mon âme de ses blessures et de ses langueurs ; faites que votre Corps précieux et votre Sang très pur me soient un remède à mes plaies intérieures ; apaisez la Justice de votre Père !

Dites : — Mon cœur est mort, ô mon Dieu ; je ne le sens plus battre pour vous. Mon pauvre amour est comme un jet d'eau sans force qui se couche et que le vent épargille. Rien en moi ne monte plus. Et pourtant, Seigneur, mon désir vous cherche et tout mon être vous appelle.

Dites : — Mon Dieu, je n'ai pas de secret pour vous ; vous savez mes soucis, mes alarmes et mes détresses, et mes blessures et mes plaies ; vous les voyez. Ce que je suis, personne ne le sait aussi bien que vous, et vous savez aussi mieux que personne et ce que je souffre et ce que j'ai à redouter de la vie. Ayez pitié de moi !

Dites : — Bien des fois, ô mon Dieu, mon âme a puisé en vous la vie ; j'étais comme un arbre dont les racines sont enfoncées dans un sol profond et qui sent ses branches s'allonger, ses feuilles se déplier, ses fleurs éclore.

Dites : — Mon Dieu, je me sens inutile. Ma vie est banale et stérile. Les heures viennent, tournent et disparaissent, et quand le soir est arrivé, je constate que je n'ai rien fait ni pour mon prochain, ni pour vous, ni, hélas ! pour moi ! Seigneur, faites-moi aimer le bien, et donnez-moi le désir, la volonté, le moyen de le faire.

Dites : — Mon Dieu, mes devoirs d'état me sont rudes. Mon orgueil est humilié des humbles et simples besognes journalières. Des ambitions bouillonnent en moi qui m'enlèvent jusqu'aux petites et légitimes satisfactions du devoir accompli. Accordez-moi d'accepter vaillamment ma vie modeste où il n'y aura jamais rien de grand que votre amour, si vous me le donnez.

Dites : — Seigneur, je vous demande pardon, car si les autres l'ignorent, moi je sais bien que je suis un pécheur ; je le sais si bien qu'à la pensée de mes fautes et de leurs conséquences connues et peut-être surtout cachées, je tremblerais d'épouvante, si, vous ayant reçu tant de fois, je ne croyais à votre mille fois infinie miséricorde.

Dites : — Je vous offre ma vie, si chétive soit l'offrande et par tant de côtés si peu mienne, ma pauvre vie que je tiens de vous, qui est à vous et pour vous, et que vous me reprendrez quand et comme il vous plaira.

Dites : — Mon Dieu, je vous apporte en offrande

mes grands désirs d'être plus fort et meilleur, le désir d'avoir toujours en moi le sentiment de votre secrète présence, le désir de n'agir et de ne vivre qu'avec vous et pour vous, le désir que vous raffermisiez mon incertain courage, le désir de vous être soumis ; le désir, non d'être heureux, mais d'être à vous ; le désir d'aimer en vous, de faire du bien à cause de vous !

Exprimez ces pensées à votre manière, en laissant votre cœur s'épancher doucement, comme s'épanche l'eau pure d'une source dans un paisible jardin.

— Malheureusement, m'objectez-vous, les mots ne me viennent guère et mes pensées sont rares et pauvres.

— Alors, et c'est le conseil que je vous ai annoncé, contentez-vous d'écouter : Notre-Seigneur vous parlera.

II

De même qu'il arrive que nous ne disons rien au Bon Dieu présent dans notre âme, de même il peut arriver que nous parlions trop. Il n'y en a que pour nous ! S'il élève la voix, nous lui coupons la parole, pour reprendre notre intarissable discours. Cette loquacité est un autre abus et une autre erreur. Quand nous avons exprimé nos sentiments avec la simplicité que j'ai dite, taisons-nous, et, sans nous tourmenter, laissons Dieu agir en nous.

Il agira dans le silence et le calme de notre âme, comme la sève vivifiante agit dans la terre, sous l'immobilité des campagnes. Il est bon de faire effort ; mais il est bon aussi de laisser faire la Suprême Puissance et la Suprême Bonté. Ouvrez votre cœur, goûtez la divine présence et tenez-vous en paix. S. François de Sales nous l'a dit : « Cet endormissement amoureux de votre esprit entre les bras du Sauveur comprend par excellence tout ce que vous allez chercher çà et là pour votre goût. Il est mieux de dormir sur cette sacrée poitrine, que de veiller ailleurs, où que ce soit ¹. »

C'est dans ce calme que Jésus nous parle. Si nous l'écoutons pendant qu'il est dans notre cœur, nous entendrons sa voix ; nous saisirons dans cette voix des approbations très tendres, des reproches très doux, des demandes pressantes encore malgré nos longs refus, parfois des sommations sévères d'avoir à renverser l'obstacle à notre union parfaite avec lui.

Parce que l'âme du chrétien en ce monde va toujours perdant de sa ferveur, comme le feu, brûlât-il de ses plus belles flammes, tend toujours à se consumer et à s'éteindre ; il vous demandera de rallumer vos générosités alanguies, lasses, près de tomber.

Il vous dira : — Mon enfant, mon ami, tu as fait des efforts pour me ressembler et me plaire, je t'en bénis ; mais tu as encore beaucoup à travailler pour t'élever à la perfection où je te veux. Ces efforts, fais-les pour l'amour de moi !

Il vous dira : — Mon enfant, mon ami, évite les occasions du péché où tant de fois tu as succombé. Tu n'es pas encore guéri de ton égoïsme et de tes sensualités. Ni dans tes paroles, ni dans tes actes,

¹ *Traité de l'amour de Dieu*, l. VI, chap. VIII.

tu ne te montres aussi charitable que tu le devrais être. Ton caractère, tu ne l'as pas encore réformé comme tu me l'avais promis : tu es resté tour à tour mou, violent, irritable, médisant, dur au prochain, léger aussi parfois dans tes pensées et dans tes propos. Corrige-toi pour l'amour de moi !

Quand il aura ainsi parlé, vous sentirez combien vous avez besoin de son secours, de son aide et de son appui, en un mot, de sa grâce. Vous reprendrez la parole, et vous lui direz : — « Restez avec moi, mon Dieu, après que l'Hostie s'est évanouie en moi ; restez en moi d'une présence continuée, aussi réelle que la réelle présence dans la communion. N'êtes-vous pas celui sans qui je ne peux rien ? Si votre main se retire, je n'ai plus d'appui ni de soutien. Si votre Cœur n'est plus en moi, mon cœur s'égaré. Si je ne puis plus me réfugier dans vos plaies sacrées, je n'ai plus d'asile. Si je souffre, si je suis malade, sans vous je sens mon âme mourir ! Restez avec moi, mon Dieu ! »

Ayant dit, vous pourrez vous retirer ; vous aurez vécu des minutes délicieuses et votre action de grâces sera féconde, parce qu'elle aura été parfaite. Ainsi soit-il.

ENTRETIENS SUR LA VIE CHRÉTIENNE

CXVIII

LE SACREMENT DE MARIAGE

Conseils pratiques

Filii sanctorum sumus, et non possumus ita conjungi sicut gentes quæ ignorant Deum.

Nous sommes les enfants des saints, et nous ne pouvons pas procéder à notre mariage comme les nations qui ne connaissent pas Dieu. (Tobie, VIII, 5).

Après vous avoir expliqué les *grandeurs* et les *lois* du mariage, je me sens pressé d'envisager ce sacrement au point de vue pratique et de vous donner, à son égard, les conseils d'ordre moral et religieux dont vous pouvez avoir le plus souvent besoin.

Je suivrai, dans ces conseils, la succession des étapes par lesquelles passent habituellement vos mariages.

I

Avant tout, je constaterai qu'à l'égard de l'état conjugal il existe aujourd'hui une différence sensible et, à mon sens, malheureuse, entre la mentalité des jeunes gens et la mentalité des jeunes filles.

Les jeunes gens redoutent le mariage. Ils le regardent comme un fardeau lourd à porter et comme un frein désagréable. En conséquence, ils ont une tendance prononcée à le retarder le plus possible. Ces retards exposent aux pires désastres leur moralité et leur religion. Car, pendant ces jeunesse qui ne finissent pas, ils courent toutes sortes d'aventures et prennent des habitudes déplorables : aventures et habitudes dans lesquelles ils perdent leur avoir, leurs

forces, leur santé, leurs croyances, leur sens moral et leur âme. Plus cette vie-là dure longtemps, et plus aussi grandit leur antipathie pour le mariage. Un jour viendra, je le crains, où ils y renonceront définitivement. — Ce faux et honteux célibat est devenu, par sa diffusion et par ses conséquences, une véritable plaie sociale.

Les jeunes filles, au contraire, ont trop souvent pour le mariage des aspirations prématurées. Elles se le représentent volontiers, et de très bonne heure, comme un affranchissement de l'autorité familiale, comme une fête continue, comme le genre de vie le plus capable de satisfaire leur soif de plaisirs et d'adulations. Et puis, une demande en mariage, faite dès leur adolescence, ne démontrera-t-elle pas devant tous leur excellence personnelle et la précocité de leurs vertus ? N'en seront-elles pas glorifiées comme d'une victoire et d'une conquête ? D'ailleurs, leurs mères partagent souvent les mêmes idées. Alors, elles pressent leurs filles de s'établir au plus vite. On croirait, à entendre ces pauvres femmes, que leurs filles les embarrassent et que leur présence au foyer leur est à charge. — Cette poursuite d'un mariage hâtif est, elle aussi, un malheur. Car elle compromet gravement l'éducation de la jeunesse féminine. Elle lui enlève dans une large mesure et l'amour du travail, et le goût des choses sérieuses, et l'esprit de piété. Elle lui inspire un souci excessif de se parer et de se faire voir. Enfin, elle mettra à la tête de nos familles des femmes irréflechies, superficielles, sans expérience, sans maturité, d'allures légères, et qui seront encore des enfants quand Dieu leur enverra des enfants à élever.

J'engagerai donc les jeunes gens et les jeunes filles à réformer, en ce qu'elle a d'erroné, l'idée qu'ils se font du mariage. Le mariage ne mérite ni le fol enthousiasme de celles-ci, ni les craintes excessives de ceux-là. — Je leur demanderai aussi de s'appliquer, à mesure que leurs années se succèdent, aux tâches propres à la période de vie qu'ils traversent et de ne point s'en laisser détourner par des préoccupations étrangères à leur âge. Instruisez-vous, leur dirai-je, quand vous êtes au temps de l'instruction. Soignez votre éducation, quand vous êtes au temps de l'éducation. Mais, lorsque vous aurez achevé votre instruction et votre éducation, lorsque l'heure sera venue pour vous d'étudier à fond le problème de vos destinées, puis de penser à réaliser la solution que vous lui aurez donnée : alors, répondez avec bravoure à l'appel divin et faites pour d'autres ce qu'on a fait pour vous.

II

Je viens de nommer le problème des destinées et de l'appel divin. L'étude de ce problème s'appelle, dans le langage de la spiritualité, *l'examen de la vocation*.

Dieu ne met pas les hommes sur la terre sous l'inspiration d'un caprice irréflechi et pour satisfaire simplement son bon plaisir. Comme l'artisan qui construit une machine compliquée assigne à chacun des organes qu'il forge pour elle une place à occu-

et une fonction à remplir, de même l'Auteur du monde donne à chacune de ses créatures, et particulièrement à chaque personne humaine, une mission particulière. Il met en elle, quand il l'appelle à l'existence, les facultés et les aptitudes dont elle aura besoin pour s'acquitter de cette mission ; et plus tard, quand elle y travaillera, Dieu ajoutera aux facultés et aux aptitudes toutes les grâces utiles.

Dans ces conditions, le premier devoir des jeunes gens et des jeunes filles, quand leur âge les invite à décider de leur avenir, est de chercher à découvrir les dispositions de la divine Providence à leur égard. — Pour quel genre de vie chacun d'eux est-il fait ? A quelle carrière est-il appelé ? En particulier, doit-il, ou non, fonder une famille ? Pour le savoir, il consultera Dieu lui-même par d'assidues et ferventes prières. Il pèsera ses capacités, ses goûts, ses attrait, du moins ceux qui sont raisonnables et de bon aloi. Il tiendra compte aussi de sa santé, des circonstances, des événements : toutes choses par lesquelles peuvent s'ouvrir ou se fermer telles ou telles voies. Enfin, il sollicitera les conseils du Sage à qui il aura confié son âme. L'emploi de ces moyens, fait dans un loyal désir de connaître la volonté divine, aboutira nécessairement à une décision qu'il devra tenir pour bonne et dont il pourra envisager l'exécution.

Or, qui, parmi nous, étudie ainsi sa vocation ? Les jeunes gens attirés vers le sacerdoce ; les jeunes filles attirées vers la vie religieuse. Ceux-là et celles-là se préoccupent de l'appel divin et s'efforcent d'en résoudre l'énigme. Mais ceux et celles qui rêvent du mariage en ont rarement la pensée. Et quand cette question se pose à leur esprit, ils se disent que la vocation au mariage étant la plus commune, elle doit être aussi la leur : réponse qui n'a rien de rationnel ; car le contraire peut parfaitement être vrai. Je m'inquiète d'autant plus de les voir contracter mariage sur la foi d'une résolution aussi mal discutée, que l'état dans lequel ils vont entrer est un état dont on ne sort pas quand on veut et dans lequel ils peuvent avoir à passer leur vie toute entière.

III

Je suppose maintenant cet examen terminé. Il a été fait avec un sincère désir de la vérité ; il a utilisé toutes les lumières opportunes ; il a laissé la conviction raisonnée qu'on est appelé au mariage. Dès lors, le mariage devient une éventualité à peu près certaine et à laquelle, même avant d'avoir fait choix d'un conjoint, il est souverainement important de se préparer.

Cette préparation se présente toujours comme assez compliquée. C'est que, pour être suffisante, elle doit répondre à toutes les exigences de la future famille. Quelles sont ces exigences ?

La création d'une nouvelle famille exige des ressources immédiates. Car cette famille aura besoin, dès son premier jour, d'un logis, d'un ensemble plus ou moins considérable de meubles et d'ustensiles de toute sorte. Sa fondation et les fêtes auxquelles elle

donnera lieu causeront aussi quelques frais. Il n'entre pas dans le rôle d'un prédicateur de rappeler ces vérités d'ordre profane et de dire aux futurs époux quelles résolutions pratiques elles doivent leur inspirer. Pourtant, il ne pourra qu'applaudir à leur prudence et à leur activité s'ils se préoccupent de cette situation et s'assurent les moyens d'y faire face. Oui ! j'applaudirai aux économies de ce jeune homme si, au lieu de gaspiller le produit de ses labeurs, il le met en réserve pour le jour de ses noces ! J'applaudirai aux prévoyances de cette jeune fille, si, de ses propres doigts, elle confectionne son trousseau ou si, au lieu de dépenser en colifichets plus ou moins grotesques ses gains d'ouvrière, elle s'en sert pour acheter les matériaux dont elle aura besoin plus tard. Tout cela rentre dans le cadre d'une bonne préparation au mariage ; et parce que tout cela est sage, il suffira d'y mettre une pensée pieuse pour le rendre chrétien.

La création d'une nouvelle famille exige qu'on lui assure des moyens réguliers et permanents de subsistance. Si les époux ne jouissent pas d'une fortune acquise suffisante à lui fournir ces moyens, ils devront les demander à leur travail. C'est dire que, pour préparer leur mariage, il leur faudra faire choix d'une profession lucrative quelconque, d'un art, d'une industrie, d'un commerce, enfin, d'un métier, en faire l'apprentissage, s'initier à ses secrets, se rendre capables de lui faire donner tout le produit dont il est susceptible. A ce point de vue, la plupart des jeunes hommes appelés au mariage auront besoin d'une préparation *professionnelle*. Il en sera de même du plus grand nombre des jeunes filles ; car c'est bien une *profession* et une profession besogneuse celle qui, à part toute occupation extérieure, les obligera, sous leur propre toit, à faire la cuisine, à tenir un ménage, à prendre soin du linge et des vêtements, à rassembler des provisions, à gouverner une maison, enfin à élever des enfants et à pourvoir à leur éducation.

La création d'une nouvelle famille exige de nombreuses et grandes *vertus*, et par là, la préparation au mariage est affaire d'ordre moral. Elle demande aux futurs époux de combattre leurs défauts et d'acquiescer les qualités contraires. Les défauts à combattre sont ceux qui, s'ils n'étaient point corrigés, leur rendraient difficile la vie commune dans laquelle ils entreront aux jours de leurs noces, ceux aussi qui ne leur permettraient pas d'être les modèles de leurs enfants. Tels, par exemple, la promptitude de caractère, la paresse, l'ivrognerie, l'amour du désordre, la prodigalité, la tendance excessive à la jalousie, la passion du jeu, des mœurs vicieuses, ou seulement ces allures légères qui font soupçonner le désordre des mœurs parce qu'elles y conduisent. Quiconque apporte au mariage l'un ou l'autre de ces défauts aura grand besoin de s'imposer une sévère et rigoureuse surveillance, s'il veut s'épargner le malheur d'être le fléau et le scandale de sa propre famille.

La création d'une nouvelle famille exige encore et par dessus tout la *bénédiction divine*. C'est dire que, pour préparer leur avenir, ceux qui se proposent

d'en fonder une doivent demander cette bénédiction et la mériter. Ils la demanderont par la prière. Ils la mériteront par leur assiduité aux pratiques religieuses et la sainteté de leur conduite. Hélas ! telle n'est pas habituellement la mentalité des futurs époux. La pensée d'embrasser un genre de vie où ils auront si grand besoin de Dieu devrait les porter à la piété. Elle les en détourne plutôt. Ils prient moins et plus mal. Ils s'éloignent des sacrements. Ils mènent une vie moins vertueuse et plus légère. Et pourtant, de qui dépend la santé, la prospérité, la longue vie et tout ce qui fait le bonheur des familles ? Tout cela dépend de Dieu et de Dieu seul...

Si, aujourd'hui, tant de mariages semblent maudits, la raison en est dans les graves lacunes dont a souffert leur préparation. On a peut-être fait la préparation matérielle ; mais on a négligé la préparation spirituelle et la préparation morale.

IV

L'acte le plus important de la préparation au mariage est assurément le choix d'un époux ou d'une épouse. Les bons choix, en cette matière, font les familles heureuses ; les mauvais choix font les familles malheureuses. Or, les mauvais choix deviennent de plus en plus fréquents. Autrefois, on se trompait beaucoup moins dans le choix des épouses que dans le choix des maris. Celles-là, en effet, étaient généralement mieux élevées que ceux-ci. Aujourd'hui que l'éducation des jeunes filles rivalise souvent d'irrégularité et de licence avec celle des jeunes gens, les choix sont exposés, d'un côté comme de l'autre, à des risques égaux. Comment échapper à ce grave et très grave danger ?

D'abord, il faut respecter les empêchements établis par l'Eglise. Et par ce respect j'entends, non seulement qu'on demandera les dispenses dont on aura besoin, mais qu'on évitera, à moins d'impossibilité, les mariages avec dispense. Car, si la dispense rend le mariage valide et légitime, elle n'écarte point les inconvénients auxquels l'Eglise a voulu parer en établissant les empêchements. Le seul moyen d'éviter ces inconvénients consiste à s'abstenir des choix qui peuvent en être la cause.

De plus, l'Eglise, en sa nouvelle législation, donne aux personnes appelées à choisir un conjoint des *conseils* de haute sagesse auxquelles elles feront bien d'obéir. Ainsi recommande-t-elle avec de vives instances de ne point épouser les personnes qui ont ouvertement abandonné les croyances catholiques, ni celles qui sont entrées dans des sociétés condamnées (can. 1065). Ne conviendrait-il pas, la plupart du temps, d'en dire autant des ennemis notoires de la religion, des débauchés, des pécheurs publics, de tous ceux qui refusent de s'approcher des sacrements avant le mariage ? Ceux-là deviendront rarement des époux chrétiens. Quiconque s'unit à eux s'expose au péril soit de leur devenir semblable, soit d'avoir à souffrir les plus douloureuses contradictions.

Pour discerner les bons partis il ne suffit pas d'observer ces règles, qui se bornent à l'exclusion des plus mauvais. Il faut aller plus loin. Ici, je ne

saurais trop engager les aspirants au mariage à prendre, sur les personnes auxquelles ils peuvent penser pour en faire leur conjoint, les renseignements les plus sérieux et les plus circonstanciés. Ils ont intérêt à savoir quelle est leur famille, quelle éducation ils ont reçue, quelles écoles ils ont fréquentées, quel a été leur passé, quelles sont leurs pratiques religieuses, leurs mœurs, leurs amitiés, et même leur parti politique. Tous ces renseignements sont nécessaires pour faire un choix rationnel et justifié. Tous contribuent à révéler la valeur morale d'une personne. Et il convient d'attacher à cette valeur morale plus d'importance qu'à la fortune, à la situation sociale, et même à l'honorabilité mondaine.

Un jeune homme ou une jeune fille a presque toujours à ses côtés des conseillers plus capables que lui-même d'étudier et de fixer son choix. Ces conseillers sont ses parents ou ses tuteurs. Il fera bien de solliciter et d'utiliser leur concours, puis de prendre en très haute considération leurs avis. S'il croit avoir de bonnes raisons de ne pas les suivre, encore doit-il les écouter avec déférence, les peser avec sagesse et s'en montrer reconnaissant. Mépriser leurs conseils, ce serait, à l'avance et pour le cas où son mariage ne serait pas heureux, se dépouiller du droit de leur faire entendre ses doléances et les affranchir du devoir de lui porter secours.

L'usage reçu dans nos pays civilisés réserve aux jeunes hommes ou à leurs familles le rôle qui consiste à leur choisir une épouse et à la demander en mariage. Cet usage doit être respecté. Les jeunes filles de bonne éducation ne mettent jamais en quête d'un mari. Pareille recherche s'harmoniserait mal avec leur dignité, offenserait leur délicatesse, coûterait à leur pudeur. Celles qui n'observent point cette réserve peuvent dire à quelles aventures, à quels marchandages, à quelles hontes peut-être ce trait d'audace les a exposées.

J'ai déploré, tout à l'heure, que les jeunes filles pieuses perdent souvent, quand elles se destinent au mariage, quelque chose de leur piété. Je déplorai maintenant que, sous l'empire des mêmes aspirations, elles affectent aussi une mondanité de mauvais aloi. Elles se nuisent alors plus qu'elles ne le pensent. Car, non seulement elles s'exposent à tous les inconvénients de leur légèreté, mais encore elles éloignent d'elles les partis les plus dignes de leurs préférences. Qui donc n'a jamais entendu formuler de vifs regrets sur ce fait, malheureusement assez fréquent, que les jeunes filles sérieuses ressemblent de trop près, par leur tenue et leur attitude, à celles qui ne le sont pas, et, par là, ne se font pas reconnaître ? Il est aujourd'hui assez de familles désireuses d'introduire à leur foyer une femme foncièrement vertueuse, pour que les jeunes filles chrétiennes ne craignent pas de rien perdre à paraître ce qu'elles sont.

V

Quand un mariage a été sérieusement étudié et définitivement résolu, il est bon de le célébrer sans retard. Les délais injustifiés n'auraient souvent

tre effet que de le compromettre. Les jaloux et les ennemis en profiteraient pour lui susciter des obstacles. L'opinion, si prompte à mal juger, deviendrait soupçonneuse. Et puis, le temps, qui exaspère ou déprime les sentiments, pourrait rendre dangereuse ou affaiblir l'affection réciproque des futurs époux. On ne compte plus les mariages qui, pour avoir été trop longtemps différés, n'ont jamais été célébrés ou l'ont été dans de mauvaises conditions.

L'Eglise offre cependant aux jeunes gens et aux jeunes filles dont l'union est absolument décidée, mais ne peut se réaliser que plus tard, un moyen d'en assurer quelque peu l'exécution. Ce moyen consiste dans ce que nous appelons les *fiançailles*.

On nomme *fiançailles* les *promesses de mariage*. Voici quelles sont, à leur égard, les dispositions du droit ecclésiastique actuel.

Il déclare nulles et de nulle valeur toutes fiançailles qui ne sont pas faites par écrit et signées des deux futurs époux et du chef de la paroisse ou du diocèse, ou de deux témoins (can. 1017, § 1).

L'Eglise n'accepte pas que l'une des deux parties puisse, en raison des fiançailles, contraindre l'autre à l'épouser, même si celle-ci se récusait sans juste raison. La partie frustrée ne peut exiger que la réparation des dommages dont les fiançailles auraient été la cause (can. 1017, § 3).

Cette loi a été inspirée à l'Eglise par son désir absolu de sauvegarder, vis-à-vis du mariage, l'entière liberté de ses enfants. Elle ne veut pas qu'ils soient rigoureusement liés même par leurs promesses et bien que ces promesses soient reconnues valides. Ainsi, les fiançailles n'ont guère d'autre sanction que dans la conscience personnelle des parties.

Je dois rappeler ici une importante vérité. Les fiançailles ne sont pas le mariage et ne confèrent aucun des droits du mariage. Ainsi les fiancés restent soumis, dans leurs relations, aux mêmes réserves que la morale évangélique impose à l'ensemble des chrétiens. Ils doivent donc éviter tout ce dont l'opinion pourrait s'autoriser pour soupçonner leur vertu, comme les sorties faites ensemble sans leurs parents, les entrevues sans témoins, les attitudes légères et autres familiarités de même sorte. Je les engagerai même à attendre, pour se donner leur cœur, l'heure à laquelle, ayant reçu le sacrement, ils seront invités par le prêtre à se donner la main. Car un mariage non célébré peut toujours se rompre. Et quand les fiancés se sont déjà épris l'un de l'autre, cette rupture leur cause des souffrances et des désespoirs souverainement douloureux.

VI

Le jour de leurs noces est, pour les époux chrétiens, non seulement un jour de réjouissance, mais encore et surtout un jour de haute sainteté. Il renouvelle en leur faveur les merveilles du jour où Jésus-Christ prit part à la fête nuptiale des époux de Cana, bénit leur alliance, accomplit en leur faveur son premier miracle. Il y ajoute même des grâces nouvelles ; je veux dire la grâce du sacrement, la grâce du sacrifice, et les maternelles bénédictions de

l'Eglise. — C'est pourquoi les fiancés, quand ce sont de vrais croyants, tiennent à s'en rendre dignes par cette longue et active préparation morale et religieuse dont nous parlions tout à l'heure et purifient à fond leur conscience en s'approchant, conformément au désir de l'Eglise (can. 1033), des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, soit le matin même de leur mariage, soit l'un des jours précédents. — C'est pourquoi leurs parents, leurs amis, leurs invités, doivent, pendant la cérémonie nuptiale, s'unir à eux dans un pieux recueillement et dans une fervente intercession. — C'est pourquoi enfin les familles vraiment chrétiennes se font un devoir rigoureux d'éloigner de leurs noces les désordres dont les mariages mondains sont si souvent l'occasion ; je veux dire les tenues indécentes, les chansons lubriques, les récréations libertines, les grossières et honteuses intempérances. Ces désordres s'accordent fort mal avec le caractère sacré du mariage et les augustes mystères auxquels donne lieu sa célébration. Ils ne peuvent aussi que porter malheur à la nouvelle famille. Dieu aime à recevoir, en toute chose, l'hommage des prémices, et il bénit ceux qui le lui offrent. Les prémices d'un foyer sont ses premières heures, celles dont se compose le jour du mariage. Saintement passé, ce jour fixera sur ce foyer la faveur divine. Si ce n'est qu'un jour de péché, craignez qu'il n'attire sur lui les coups de la foudre.

VII

Mais déjà les fêtes nuptiales ont pris fin ; leurs derniers échos se sont tus, leurs dernières clartés se sont éteintes ; les parents et les amis qu'elles avaient rassemblés ont repris le chemin de leurs demeures. Et les jeunes époux se retrouvent seuls, en face des graves devoirs dont ils ont assumé la charge. On peut dire que, si la vie sérieuse n'a pas encore, dans le passé, commencé pour eux, en ce moment-là elle commence... Je ne voudrais pas, à cette heure solennelle, leur refuser un dernier conseil. Je le leur donnerai, en appelant leur attention sur les deux principaux devoirs de l'état conjugal : celui qui résulte de la situation respective des deux époux, et celui qui regarde leurs enfants.

1. — Un mot, d'abord, de la condition respective que le mariage chrétien fait à chacun des époux.

Cette condition se caractérise : d'un côté, par la subordination de l'épouse à l'époux *en autorité*, et de l'autre côté, par l'égalité des deux époux *dans le devoir de l'amour*. — Je parle de « subordination de l'épouse à l'époux *en autorité*. » Tel est, en effet, l'enseignement des Livres saints. S. Pierre et S. Paul disent l'un et l'autre que les femmes doivent être soumises à leurs maris ¹. L'homme a été créé chef de la famille. La femme lui a été donnée comme *auxiliaire* ; c'est-à-dire, non pas comme égale, ni comme esclave, ni même comme servante, mais plutôt comme assistante, confidente, conseillère. Elle et lui se compléteront ainsi l'un l'autre. La supé-

¹ *Mulleres subditæ sint vtrīs suis* (I Pierre, III, 1 ; et Ephes., V, 22).

riorité du mari doit être, vis-à-vis de sa femme, douce et bienveillante, pleine d'égards et de délicatesse. Pourtant, elle est incontestable, et, sauf exceptions justifiées, doit être reconnue. — J'ai dit aussi : « égalité des deux époux dans le devoir de l'amour. » L'époux doit, c'est la prescription du Sauveur transmise par les apôtres, aimer son épouse¹. Il paiera ainsi l'avantage d'avoir l'autorité. Son amour sera, bien entendu, payé de retour, et la femme rendra à son mari amour pour amour.

Afin d'inculquer aux fidèles cette double notion de la supériorité de l'époux sur l'épouse et de leur égalité dans le devoir de l'amour, S. Paul leur montre, dans l'union conjugale, une image de l'auguste et sainte union établie entre Jésus-Christ et son Eglise. Puis il leur dit : « *Comme l'Eglise est soumise au Christ, aussi bien la femme sera soumise à son mari.* » Il ajoute : « *Comme le Christ aime son Eglise, aussi bien l'homme aimera sa femme.* » Et pour faire comprendre quelles doivent être la noblesse, l'élévation, la fin suprême, la générosité de l'amour conjugal, il rappelle comment le Christ s'est livré à la mort afin de purifier, de sanctifier et de sauver son Eglise. (Ephés., v, 24 et suiv.). C'est dire que dans le christianisme les deux époux doivent s'aimer en servant mutuellement les intérêts de leurs âmes et en s'aidant l'un l'autre à devenir meilleurs. Le salut des couples chrétiens devrait toujours être fait en commun.

2. — J'en viens aux devoirs des époux envers leurs enfants. Ces devoirs sont assez variés et souvent de nature délicate. Mais ceux qui tiennent directement au mariage peuvent se résumer, si je ne me trompe, dans les maximes suivantes, qu'il est nécessaire de rappeler quelquefois aux fidèles.

L'enfant est le but principal et l'essentielle raison d'être du mariage. Un mariage sans enfants est un mariage qui fait faillite à sa mission et trahit sa destinée.

La puissance et la prospérité des familles et des nations dépendent en grande partie de la fécondité de leurs mariages. Celles dont les mariages sont frappés de stérilité doivent le regretter comme un malheur. Quand cette stérilité est volontaire, elle équivaut à un suicide.

C'est un crime de faire du mariage une débauche. Le mariage chrétien a, comme le célibat, sa chasteté qui assure la fidélité réciproque des époux, soumet à l'empire de la raison l'usage du droit conjugal, évite tous les abus et toutes les fraudes.

Dès qu'une épouse se croit appelée à devenir mère, elle doit prier pour son enfant, ne serait-ce que pour lui obtenir la grâce du baptême. Elle doit aussi travailler plus activement à sa sanctification, afin que, pendant le temps où cet enfant vivra de la vie de sa mère, les vertus de celle-ci se communiquent à lui sous la forme de tendances au bien et d'heureux instincts naturels.

Les enfants appartiennent premièrement à Dieu, leur créateur ; puis à leurs parents. Ils n'appartiennent pas à l'Etat ; car l'Etat n'est pour rien

¹ *Viri, diligite uxores vestras* (Ephés., v, 25).

dans leur naissance. Le droit et le devoir de leur donner ou faire donner l'instruction et l'éducation reviennent aux parents. Ceux-ci peuvent récuser et doivent surveiller les instituteurs que leur offre l'Etat.

Les parents ne doivent négliger aucun des moyens dont ils disposent pour élever, instruire et moraliser leurs enfants. Ils utiliseront, en particulier, la vigilance, la correction et le bon exemple.

Les parents jouissent jusqu'à la mort d'une certaine autorité sur leurs enfants. Quand ils ne peuvent plus commander, ils ont toujours le droit de remontrance et de conseil.

On ne saurait trop recommander aux pères et aux mères d'établir dans leurs familles de fortes traditions de foi et de vertus chrétiennes, comme aussi de les rappeler souvent et surtout du haut de leur lit de mort. Ces traditions constitueront la meilleure partie du patrimoine qu'ils laisseront à leur postérité.

* *

Laissez-moi, en terminant, constater un fait déplorable et dont s'alarme tout observateur soucieux de notre avenir. C'est que, comme valeur morale, les nouvelles générations sont, depuis longtemps déjà, au-dessous des anciennes. Elles suivent, en se succédant, une marche descendante. Nos vieillards ont eu des fils qui ne les valaient pas. Leurs petits-fils valent moins encore. Et quand ceux-ci seront, à leur tour, pères de famille, que vaudront leurs enfants ? Cette dégénérescence progressive ne peut qu'aboutir à d'effroyables catastrophes... Il est temps et grand temps de remonter la pente que nous avons descendue. En d'autres termes, il faut que les générations actuelles et les générations prochaines produisent d'autres dont chacune réalisera un progrès sur la génération précédente. La régénération de l'espèce humaine ne peut être que dans cette ascension continue.

Quel en sera le moyen ? — Je crois l'avoir indiqué dans cet entretien et dans les deux entretiens précédents. Ce moyen consiste dans un retour général et sincère à la pratique du mariage chrétien.

PANÉGYRIQUE DE SAINT DOMINIQUE

(4 août)

LE PRÉDICATEUR¹

Dominus dedit mihi linguam eruditam, ut sciam sustentare eum qui lassus est verbo.

Dieu m'a donné une langue diserte, pour soutenir le faible par la force de mes paroles.

(Isaïe, L, 4).

Il est une sagesse supérieure qui sait départir comme il lui plaît ces talents que le monde admire. Ces lumières de l'Eglise, ces arbitres de la parole, ces hommes les oracles de la religion, sont les hommes de la prudence ; c'est elle qui les forme ;

¹ Panégyrique prononcé par Messire Jacques-François-René de Latourdupin dans l'Eglise des Dames de la Croix, rue de Charonne, faubourg Saint-Antoine, le 4 août 1745 ; et aux Jacobins du faubourg Saint-Germain en 1746.

à elle seule ils doivent rapporter leurs succès. *Dedit mihi linguam eruditam, ut sciam sustentare eum, qui lassus est verbo.*

Parmi ces hommes qui ont porté le ministère de la parole au plus haut degré de perfection, le nouvel Isaïe dont votre piété attend l'éloge, tient un des premiers rangs. Modèle, père des Prédicateurs, au seul nom de Dominique se retracent des travaux toujours multipliés et toujours glorieux. Génie vaste, sublime, orateur touchant, persuasif, il a su triompher également des préjugés de l'esprit, des passions du cœur. Paraître entreprendre l'erreur et vaincre, c'est le plan de son apostolat ; mais au faite de la gloire, avoir toujours été attentif à renvoyer à Dieu l'hommage de ses conquêtes, ce trait vous le représente encore mieux et le peint tout entier. *Dedit mihi linguam eruditam, ut sciam sustentare eum, qui lassus est verbo.*

Sa gloire en effet, Dominique ne la devait qu'à Dieu : voici donc le précis de son éloge. Un homme consacré au ministère de la parole, et dont le ciel couronne toutes les entreprises.

Dominique procurant la gloire de Dieu : voilà les travaux du prédicateur. Premier point. — Dieu procurant la gloire de Dominique : voilà le succès du prédicateur. Second point.

Ave Maria.

PREMIER POINT

Si j'étais chargé de tracer le portrait d'un Grand du siècle, plus connu par son nom que par ses vertus ; si, pour relever le faible de ses actions, il fallait emprunter les vains ornements de l'éloquence, je chercherais dans ses ancêtres ce que je voudrais trouver dans lui-même ; je couvrirais ses défauts de leur gloire ; je rendrais à sa naissance les honneurs qu'elle mérite, pour suppléer aux louanges qu'il ne mérite pas.

Dans l'éloge de Dominique, je ne m'arrête pas à ces traits de vanité. C'est le vainqueur de l'hérésie, le soutien de l'Eglise, l'oracle des prédicateurs, que je dois produire. Le Grand du siècle échappe à mes regards ; je préfère ses vertus à sa noblesse ; j'oublie que ses pères sont les Guzmans ; j'oublie ce qu'il doit à ses aïeux ; je me hâte de vous dire ce que lui doit la religion. Son zèle seul me fixe.

Zèle charitable, qui prépare Dominique au ministère de la parole.

Zèle sage, qui le seconde dans le ministère de la parole.

Zèle patient, qui le soutient dans le ministère de la parole.

Zèle charitable, qui prépare Dominique au ministère de la parole. La charité est le caractère essentiel du vrai zèle. *Zelum tuum inflammet charitas.* C'est le premier mouvement dont le cœur de Dominique soit susceptible. Mon dessein n'est pas de chercher dans ses premières actions un heureux présage de ce qu'il doit être. Dire qu'il se détache du monde avant de le connaître ; le représenter tantôt dans les ferveurs de la prière, tantôt dans l'application des études, toujours victime de la pénitence ; vous le

montrer dans les jours d'une jeunesse toujours soutenue, savant sans orgueil, modeste avec dignité : ce tableau pourrait fixer vos esprits ; il attire sur Dominique les regards de l'Espagne étonnée ; Valence le voit, l'admire. Disciple, maître, on dirait qu'il possède les sciences avant de les apprendre. Mais ne nous perdons pas dans ces premiers événements ; un trait singulier m'arrête.

Formez-vous, s'il se peut, une juste idée de ces temps malheureux ; où la terre languit dans une triste sécheresse ; où la stérilité fait réunir partout le trouble de la désolation. Jours de misère, d'affliction, où le riche semble cesser d'être riche, où l'indigent éprouve plus vivement toutes les rigueurs de l'indigence ! Jours funestes, où le peuple abattu sous le poids des souffrances, se voit forcé de céder à la calamité, s'abandonne aux mouvements d'un cruel désespoir ! Jours marqués au coin de la vengeance céleste ! Un frémissement secret s'empare déjà de votre âme ; déjà votre esprit frappé se représente un père languissant, qui reçoit dans ses bras un fils qu'il voit expirer, et que bientôt il suit au tombeau. Une mère dénaturée ravit à ses enfants le jour qu'elle leur a donné, se repaît d'une chair formée dans son sein : c'est la dernière ressource qui lui reste ; la nature n'a plus de sentiments ; l'humanité, de lois. Heureux ceux qu'une mort précipitée dérobera à la fureur du fléau ! Malheureux ceux qu'elle épargne ! Ils souffrent sans secours, presque sans espérance ; ils croient périr mille fois sans en périr une seule.

Tel, et peut-être dans une situation plus désolante encore, s'offre à la charité de Dominique le royaume de Léon. Fatale extrémité ! Mais que ne peut la charité ? Son activité la rend supérieure aux événements. Peu content de mêler ses larmes avec les larmes de tant d'infortunés, Dominique sacrifie son repos, répand ses richesses. Saintement prodigue, il cède tout ; rien n'est à lui. Dans ses biens, la religion ne lui laisse voir que le bien des pauvres. Ses livres, précieux monuments dans lesquels il puise cette science divine qui doit un jour éclairer le monde ; ses livres, il s'en dépouille, il sait les faire servir aux plus pressants besoins qui s'offrent à sa charité. Que dis-je ? Dominique se sacrifie lui-même.

Baignée dans ses pleurs, pressée de sanglots, abattue par la douleur, une femme se traîne à ses pieds, lui peint la rigueur de son sort : trop heureuse d'intéresser la charité de Dominique, de toucher son cœur. « Un frère, lui dit-elle, un frère chéri, l'appui de ma misère... Hélas ! il languit dans les fers des Infidèles : sa liberté seule peut faire mon bonheur ; sa captivité fait mon supplice. Ah ! c'en est fait, je succombe à mes disgrâces, si ce frère, dont les jours sont plus précieux que les miens, n'est rendu bientôt à mes vœux. » Ces dernières paroles sont noyées dans de nouvelles larmes. Elle finit sa plainte avant de l'avoir bien commencée. La douleur, la vive douleur ne lui permet pas de s'expliquer.

Quel spectacle pour le cœur de Dominique ! Un refus coûterait trop à sa tendresse ; ce serait irriter

des maux qu'il lui tarde d'adoucir. Mais quels seront ses bienfaits ? Il ne lui reste de ses biens que le souvenir flatteur de les avoir répandus dans le sein d'un peuple affligé. Je me trompe : il lui reste un dernier trésor, lui-même. Prodige de la plus héroïque charité, il offre ses jours, il prie, conjure, presse. Que ne peut-il forcer ! Devenir le libérateur d'un captif aux dépens de sa liberté, ah ! c'est un bonheur qu'il envie : voilà, voilà la gloire dont il est jaloux.

A de tels sentiments, je reconnais un homme digne de s'engager dans le ministère de la parole. Qu'il est bien capable de toucher, de convaincre, l'homme qui sait appuyer ses discours des plus frappants exemples ! Pauvre volontaire, que Dominique persuadera bien le mépris d'une vaine fortune ! Quel préjugé favorable, de voir dans un même homme le père des pauvres et l'oracle de la vérité, l'ornement et le défenseur de la religion ! Retracer dans soi-même les vertus qu'on veut inspirer aux autres, c'est le plus sûr garant du succès.

Mais déjà la réputation de Dominique perçait, se répand, étonne. Déjà l'évêque d'Osma l'attire dans son clergé, l'attache à son Eglise par des liens sacrés, l'élève aux premiers honneurs. Déjà Dominique marche à pas de géant de vertu en vertu : le sacerdoce donne un nouvel éclat à sa sainteté. Déjà je le vois s'engager dans la carrière de l'apostolat. L'Espagne retentit de ses premiers oracles. La France sera bientôt le théâtre de ses travaux, de ses conquêtes.

Ici mon sujet se présente sous une nouvelle face. Un zèle charitable, prudent, va le seconder. Mais pour rendre dans tout son jour le triomphe de mon héros, je dois vous tracer le caractère des ennemis qui l'appellent au combat.

Vers le milieu du x^{ix} siècle, venaient de s'élever de nouveaux hérétiques, hardis à tout entreprendre ; et trop heureux, hélas ! dans l'exécution de tout ce qu'ils avaient entrepris, leur système impie portait à la religion les coups les plus terribles. Leur parti était puissant. Soutenus par les princes, et surtout par le roi d'Aragon, ils arboraient partout l'étendard de la révolte. Guidés par l'audace, favorisés par le succès, ils semblaient menacer l'Eglise d'une prochaine ruine ; comme si l'Eglise pouvait tomber sous les coups de ses ennemis. Déjà plusieurs provinces étaient infectées de ce poison fatal. La France était le fort où l'erreur s'était retranchée. Du sein de ce vaste royaume, elle se répandait dans toutes les parties de l'Europe. Le mensonge se produisait sous les couleurs de la vérité, et prêtait à la vérité un caractère d'imposture. L'Eglise gémissait. Dans une seule hérésie, toutes les hérésies semblaient revivre.

Les mystères n'étaient plus regardés que comme de vaines superstitions, n'avaient été inventés que pour surprendre la crédulité des peuples.

L'arianisme semblait renaître de ses cendres : Jésus-Christ n'était plus égal à son Père. Regardé comme un prophète, ce n'était plus un Homme-Dieu. De nouveaux nestoriens étaient à Marie l'admirable pré-

rogative d'une Mère Vierge. On voyait se renouveler la funeste doctrine de Manès : deux princes, qui toujours se combattent, jamais ne se détruisent. Combien d'autres erreurs altéraient la pureté de la foi ? Le calvinisme s'insinuaient avant la naissance de Calvin.

J'ai peint l'hérésie des Albigeois, sans vous la nommer, Messieurs ; vous n'avez pu la méconnaître. Mais eussiez-vous pensé que ces bizarres imaginations de l'esprit auraient trouvé d'aveugles partisans obstinés ? Que dis-je ? La raison humaine se plaît quelquefois dans les ténèbres ; elle aime à s'égarer dans les routes les plus obliques. Le triomphe de l'erreur était constant : elle se multipliait sans cesse. Le vice accrédité, la vertu outragée, les autels renversés, les temples démolis : tels étaient les trophées que l'hérésie érigeait à sa gloire.

Au milieu de l'orage dont l'Eglise se voit attaquée, Dominique paraît. C'est le nouveau Jérémie, qui, comme une colonne inébranlable, doit soutenir la religion contre la fureur de ses ennemis. *Ego dedi te in columnam ferream.* (Jér., I, 18). Dominique parle. Les premiers essais de son zèle étonnent Rome même. Déjà Rome croit voir dans ce nouvel apôtre le plus ferme appui du Vatican. Mais bientôt Dominique surpasse les espérances les plus flatteuses qu'on avait conçues de son zèle. Prédicateur plein de force et de prudence, tout le monde chrétien retentit des travaux de son apostolat.

J'ai dit, Messieurs, prédicateur plein de force et de prudence. On voit souvent des hommes ardents par zèle, timides par réflexion. Ils attaquent l'erreur, mais l'attaquent avec moins d'intrépidité. On dirait qu'ils sont ingénieux à se dérober aux traits vengeurs de leurs ennemis. On dirait qu'ils redoutent le combat, lors même qu'ils s'y engagent.

Toujours circonspecte, jamais craintive, la prudence de Dominique voit les périls, elle les détourne. Ces périls mêmes semblent lui donner une activité nouvelle. Pour mieux se défier de lui-même, Dominique n'en est que plus inébranlable. Sage sans timidité, jamais le zèle de Dominique ne se hasarde dans des disputes indiscrètes : jamais il ne se refuse aux entreprises les plus hardies. Dans la grandeur des projets, ce prodige d'intrépidité s'annonce, menace, éclate. Dans l'exécution des travaux, ce prodige de sagesse prépare, agit, triomphe.

Suivre Dominique dans la rapidité de sa course, je ne l'entreprendrai pas. Quand je vous dirais que la rigueur des saisons, l'horreur des dangers, sont de faibles obstacles à l'impétuosité de son zèle ; quand je vous dirais qu'à travers les rochers, les montagnes, les précipices, les embûches, il se fraie une route facile aux cœurs qu'il veut gagner ; quand je vous dirais qu'il vole de ville en ville, de province en province, que partout il attaque l'hérésie, la couvre de confusion ; quand je vous dirais que les temples les plus vastes ne suffisent plus au nombre prodigieux de ses admirateurs : ah ! Messieurs, ne m'accuseriez-vous pas vous-mêmes de ne pas rendre dans un point de vue assez brillant l'apostolat de Dominique ? Ne me renverriez-vous dans les villes, les théâtres de ses prédications, m'ins-

truire de mille merveilles qui m'auraient échappé ? Toulouse, Albi, Carcassonne, Agen, je n'ai qu'à les interroger, chacune de ces villes m'annoncera des miracles de prudence dont le zèle de Dominique l'a rendue témoin.

Montréal le voit, dans des conférences publiques, confondre les ministres de l'erreur. En vain des juges corrompus, des juges choisis pour décider entre les deux partis, affectent un silence suspect, et font penser qu'en condamnant l'hérésie ils seraient condamnés eux-mêmes : Dominique les force par sa prudence à devenir les désintéressés panégyristes de la vérité, après avoir été ses soutiens mercenaires.

C'est, Messieurs, la prudence de Dominique, qui dans Toulouse fait sortir la lumière du sein même des ténèbres. Il sait, au milieu des plus vives disputes, laisser à ses adversaires le temps de mieux développer leur doctrine, pour les surprendre, les abîmer, les anéantir par leur doctrine même. Juge circonspect, il condamne avec force, mais avec modestie ; et par la sagesse de sa conduite, il abaisse l'orgueil des grands, détruit la prévention des peuples, enlève à l'hérésie ses plus fermes appuis, ses plus zélés protecteurs. L'hérésie ne se soutient qu'autant qu'elle s'enveloppe : le vrai moyen de la détruire, c'est de lui laisser le temps de se dévoiler.

Un vaste champ s'ouvre ici, Messieurs, au zèle prudent de Dominique. Dans Montpellier s'élèvent deux hommes capables d'imposer à la piété la plus éclairée. Unis par la conformité des sentiments et des mœurs, ils semblent se reproduire l'un dans l'autre. Mêmes entreprises, mêmes travaux, mêmes succès. Esprits faciles, brillants, habiles à charmer par les grâces de l'éloquence, ils savent cacher leur venin sous mille fleurs adroitement ménagées. Incrédules par un égarement de raison, soutiens de l'erreur par une politique d'intérêt d'autant plus dangereux qu'une sainteté apparente les met au-dessus de la critique, au-dessus même du soupçon. Arbitres souverains, oracles universellement respectés, on ne les voit que pour les imiter, on ne les entend que pour les admirer : ce sont des hommes au-dessus des autres hommes.

Qu'il est difficile d'effacer des idées avantageuses, que tout un peuple a connues ! Qu'il est difficile de pouvoir dessiller des yeux sur lesquels la prévention a mis un bandeau favorable ! Persuader à toute une ville qu'elle s'est laissé surprendre par l'imposture ; que ceux qu'elle regardait comme les apôtres de la vérité, sont ceux mêmes qui l'attaquent : un tel ouvrage est un ouvrage critique. Dominique l'entreprend, il l'exécute. Déjà dans de célèbres disputes il a démêlé les artifices de ces prétendus apôtres. Déjà dans la chaire de vérité il a censuré leur doctrine. Ses ennemis le défient au combat ; c'est là que sa prudence les attend. Fiers ministres du mensonge, vous ne pourrez éluder la honte que Dominique vous prépare : ce sera devant vos admirateurs mêmes qu'il vous démasquera, qu'il vous humiliera. Votre silence sera le plus éloquent témoin de sa victoire.

Mais tandis que je m'arrête, le fléau des Albigeois marche de combats en combats. Partout sa

parole puissante opère des prodiges ; partout on applaudit à ses talents. Ne croyez pas en effet que Dominique soit un de ces orateurs dont la réputation ne se soutient que parmi quelques personnes intéressées à le vanter. Il suffit d'entendre Dominique pour être édifié, saisi, transporté. Un suffrage universel n'est pas un suffrage équivoque. Partout se multiplient les plus éclatantes conversions. Ne croyez pas cependant, Messieurs, ne croyez pas que Dominique captive les attentions par des discours travaillés avec art. Occuper les esprits par les ornements recherchés d'une ingénieuse éloquence, c'est un genre de prédication que Dominique ne connaît pas, qu'il ne veut pas connaître. Il cherche moins à flatter l'esprit qu'à toucher le cœur. Simple avec dignité, il parle le langage des Livres saints. Il est l'interprète solide des Chrysostomes, des Ambroises, des Augustins, dont il retrace les talents, la doctrine, les vertus.

Telles sont les armes puissantes que la sagesse de Dominique sait opposer aux vaines subtilités de l'erreur. Mais l'erreur terrassée en rappelle encore. Des cendres fumantes de ce monstre écrasé, semblent naître des monstres nouveaux. Quel orage se prépare ! Quand l'hérésie peut éclater par la vengeance, sa vengeance est terrible. Elle ne se relève du sein de son tombeau que pour y précipiter son vainqueur. Ses coups sont d'autant plus redoutables qu'ils sont plus adroitement préparés.

Ou plutôt, Messieurs, que peut la fureur de l'hérésie contre la patience d'un apôtre ? Un apôtre se rit de la rage de ses ennemis. *Insultat periculis*. Il se croirait heureux de tomber sous leurs coups ; sa mort serait son triomphe. *Ridet mortem*. Son invincible courage calme les tempêtes les plus violentes. *Omnia vincit*.

Messieurs, ce n'est pas un portrait d'imagination, c'est le portrait de Dominique, que je vous trace. Il eut donc des épreuves critiques à essuyer, des persécutions à souffrir, ce prophète de la nouvelle Loi. Il fut donc attaqué par l'erreur, cet homme par qui l'erreur avait été si souvent attaquée. Mais ces jours de contradictions furent les plus beaux jours de son triomphe. Ce même homme, que la sagesse dirige dans le ministère de la parole, la patience le soutient, le couronne. Tels que parurent ces premiers héros du christianisme, toujours attaqués et toujours supérieurs aux attaques ; toujours persécutés et toujours invincibles au milieu du feu des persécutions ; plus terribles à leurs ennemis, lors même qu'ils semblaient en être les victimes : tel je me représente Dominique.

Des esprits séditieux osent s'épancher en discours satiriques. Si la vertu de Dominique est avérée, ils s'élèvent contre le projet de sa mission : la politique la guide ; la religion n'a point de part à son zèle. Déjà dans Carcassonne la calomnie l'accuse ; la crédulité le condamne ; l'injustice est prête à le sacrifier. Tranquille, toujours lui-même, Dominique souffre, et se tait. Je crois voir un nouveau Paul dans Icône, qui fait trophée de ses humiliations. Ses ennemis se lassent plutôt de l'outrager qu'il ne se

lasse d'être en butte à leurs outrages. *Signa apostolatus in patientia*. (II Cor., XII, 12).

Nouveaux revers, nouveaux prodiges de patience. Non, grand apôtre, vous ne savez pas dégénérer de votre héroïsme. Un guide infidèle vous écarte de la route que vous devez suivre. A travers les ronces, les épines, il vous engage dans un chemin oblique, impénétrable. Peu content d'avoir fait illusion à vos yeux, il ose s'ériger en railleur indiscret de votre crédulité. Mais que vois-je ? Quel changement ! Votre patience l'a fait réfléchir. Confus de sa duplicité, il se rend à vos discours : il devient le fléau de l'hérésie, après en avoir été le soutien. *Signa apostolatus in patientia*.

Avide de réparer ses pertes, l'hérésie médite un coup d'éclat. Elle ose armer des mains vénales, elle se promet de voir périr dans une route détournée le seul homme capable de suspendre la rapidité de ses progrès. Vains efforts : la foudre gronde, et ne peut éclater. Je vois aux pieds de Dominique ces mêmes hommes qui s'étaient engagés à trancher le fil de ses jours ; je les vois faire un sincère aveu de leur crime. Admirateurs de sa patience, ils en sont bientôt les conquêtes. *Signa apostolatus in patientia*.

A tant d'orages, succèdera sans doute un calme constant ? Non, Messieurs : il semble que les contradictions se multiplient à mesure que le zèle de Dominique se répand. L'Espagne, la France, l'Italie voient avec la même ardeur les mêmes épreuves. Que dis-je ? Une entreprise délicate anime contre Dominique la fureur de mille ennemis jaloux.

Je parle de ces vierges qu'une jeunesse inconsidérée, plutôt qu'un esprit de religion, avait entraînées dans les ennemis du cloître. Hélas ! la réflexion les rappelait dans le monde, qu'elles avaient quitté par légèreté. La captivité est un supplice, quand la ferveur ne sait pas en adoucir l'amertume. Rome voyait ces colombes dispersées se dédommager d'un joug importun par de scandaleuses licences. Rome se plaignait avec raison de ne plus voir dans ces monastères ce que nous admirons ici, l'humilité sincère, la pénitence sans affectation, la piété constante, l'heureux assemblage de toutes les vertus. S'engager dans le cloître, semblait être un privilège pour donner un plus libre cours à ses passions.

Un tel désordre excite le zèle des Souverains Pontifes. Honorius entreprend de l'arrêter. A qui cette réforme si difficile sera-t-elle confiée ? A Dominique. Dominique parle. Mais que d'obstacles se réunissent contre ce vaste projet ! Des amis intéressés, de puissants protecteurs, s'élèvent, menacent, tonnent. Criminels défenseurs d'une fatale liberté, ils accusent l'entreprise de Dominique d'une violence téméraire. Ils éclatent en murmures, ils lancent des traits envenimés, ils forment de coupables desseins. Que fait Dominique ? Toujours modéré, toujours guidé par la douceur, il tente, il agit, il exécute. Je vois ses ennemis forcés d'accorder à l'héroïsme de la patience la victoire qu'ils avaient disputée à l'activité de son zèle. *Signa apostolatus in patientia*.

C'est ainsi que par des prodiges de charité, de sagesse, de patience, Dominique venge, soutient la gloire de son Dieu. Et voilà ce que j'appelle les

travaux du Prédicateur. Voyons à présent Dieu procurant la gloire de Dominique : ce sont les succès du Prédicateur.

SECOND POINT

Avoir ses ennemis pour panégyristes, pour admirateur l'univers entier, l'éternité des siècles pour garant de ses triomphes ; voilà le succès le plus flatteur auquel un homme puisse aspirer. Ainsi, grand Dieu, vous couronnez le mérite de vos saints. Ainsi s'accomplissent vos oracles. Vous êtes toujours attentif à procurer la gloire de ceux qui procurent la vôtre. *Quicumque glorificaverit me, glorificabo eum*. (I Rois, II, 30).

Je ne cherche point d'autre idée, pour achever le portrait de Dominique. Succès avoués par ses ennemis ; succès dont l'univers entier retentit ; succès durables dans tous les siècles : telle est la récompense de ses travaux : telle est la nouvelle face sous laquelle je rends son éloge.

Qu'elle est solide, qu'elle est éclatante, la gloire que des ennemis même ne peuvent désavouer ! Ces hommes surtout que le schisme sépare de l'Eglise, ne rendent pas aisément témoignage au mérite d'un apôtre qui ne doit sa gloire qu'à leur confusion. Intéressés à le dégrader, souvent ils rabaissent les vertus qu'il a, lui prêtent les vices qu'il n'a pas. Il est moins difficile de vaincre les hérétiques, que de les faire souscrire à leur défaite. Leur honte irrite leur fureur. Audacieux jusque dans l'humiliation, ils trouvent toujours dans l'opposition des sentiments un spécieux prétexte pour ne pas applaudir aux succès de leur vainqueur.

Dire donc à la gloire de Dominique qu'il voit dans ses mortels ennemis les panégyristes de sa gloire, ce n'est pas une louange commune : peu d'hommes la partagent avec lui.

Des prodiges multipliés avaient signalé l'apostolat de Dominique. L'hérésie voit ces miracles ; elle ne les croit pas. Aveugle par intérêt, elle ne veut reconnaître dans ces traits divins que l'ouvrage de l'imposture. Il faut qu'elle-même prononce contre elle-même. Il faut que, trompée dans ses espérances, elle s'engage dans le précipice, lorsqu'elle y croit engager son ennemi.

Ici, Messieurs, je crois voir renaître Elie dans Dominique. Dans les Albigeois, je m'imagine voir renaître les adorateurs de Baal. Quelle heureuse conformité !

Elie voit un peuple rebelle à ses discours, se partager sur le fait de la religion. Il médite de terminer le différend. Il forme un projet hardi, digne de son zèle. Le projet est reçu, il est applaudi. *Optima propositio*. (III Rois, XVIII, 24). Deux sacrifices sont dressés, deux victimes sont préparées. La victime que le feu consumera, doit décider entre le Dieu d'Israël et Baal. Déjà le moment approche ; il est arrivé. Quel spectacle ! Les prophètes impos-teurs invoquent Baal ; Baal ne les entend pas. Impuissante divinité, ouvrage de la superstition ! Sa victime demeure ; ses adorateurs sont couverts de confusion... Mais quel autre prodige frappe, étonne ! Elie forme des vœux ; le ciel l'exauce. Le tonnerre

gronde, la foudre part, le feu descend, la victime est consumée ; il n'est plus de différend.

Miracle avéré ! Dominique le renouvelle. Vous pensez, Messieurs, à cette journée si fatale aux Albigeois, où parmi les acclamations d'une auguste assemblée la vérité triomphe de l'erreur. Déjà l'hérésie présomptueuse croit marcher à la victoire. Elle insulte déjà au zèle crédule de l'humble Dominique. Bientôt, bientôt elle changera de langage. Deux livres sont jetés au milieu des flammes. L'un renferme les prétendus oracles de l'imposture ; l'autre renferme les sacrés oracles de la foi. Celui que les flammes épargneront, doit être la condamnation de l'autre. Que vois-je déjà ? Le livre des Albigeois est réduit en poudre : le livre de Dominique est encore tout entier. Conçu dans les ardeurs de sa charité, on dirait que naturalisé aux flammes, il ne peut recevoir aucun dommage. J'admire Elie lorsqu'il fait descendre du ciel un feu qu'un miracle produit. Je n'admire pas moins Dominique, lorsque par un nouveau miracle il force le feu de suspendre son activité.

Osez à présent, ministres du mensonge, osez balancer encore sur le parti que vous devez embrasser ! *Usquequo claudicatis in duas partes ?*

Non, Messieurs, ils ne peuvent se refuser à l'éclat d'un pareil prodige. Il tombe, ce funeste bandeau qui fascinait leurs yeux. La prévention se dissipe, les conquêtes de la foi se multiplient. Mille voix unanimes annoncent le succès de Dominique. Ceux même que l'orgueil ou l'intérêt retiennent dans le sein des ténèbres, sont forcés de reconnaître en lui le dépositaire de la puissance divine. Persuadés, sans être convertis, il ne leur reste que la faible ressource de le préparer à de nouveaux combats : nouvelle source de gloire pour Dominique.

En vain, pour ramener ces hérétiques au centre de l'union, leur annonce-t-il le triste sort qui les attend ; en vain offre-t-il à leurs yeux un fleuve de sang, dans lequel doivent s'éteindre les restes malheureux de leur armée défaite, fugitive. Dans l'excès de sa fureur, l'hérésie rejette avec dédain la prédiction du Prophète. Elle voit des rois puissants armés pour sa défense. Le nombre de ses troupes soutient son audace. Il lui tarde de faire éclater sa rage, de porter dans le sein de l'Eglise le feu de la vengeance. Devant les remparts d'une place importante, elle se prépare à l'action. Elle ne se doute pas même qu'on puisse lui faire résistance. Mais, grand Dieu ! que vous lui ferez bien sentir que vous êtes le Dieu de votre peuple, et que vous êtes garant de la parole de vos saints ! Vains efforts du peuple rebelle à votre Loi ! Il attaque des murs impénétrables : le peuple que vous protégez est sûr de vaincre. Marcher au combat, c'est marcher à la victoire.

En effet, l'oracle de Dominique s'accomplit. L'armée des confédérés est battue en ruine ; ses horribles débris couvrent la campagne : et l'armée des croisés triomphante donne à Dominique toute la gloire du succès ; ses ennemis même ne la lui peuvent disputer. Je dis plus : la gloire de Dominique se répand par tout l'univers. *Nomen gloria ejus usque ad extremum terræ.* (I Mach., xiv, 10).

L'univers semble s'intéresser aux guerres de reli-

gion. Il semble que tous les peuples prennent part à la décadence de la religion qu'ils ne suivent pas, comme ils sont jaloux de voir triompher la religion qu'ils suivent. Quelle partie du monde n'a pas retenti des combats sanglants dont l'Europe fut le théâtre pendant le xiii^e siècle ? La naissance, les progrès, la ruine des Albigeois, sont des époques que l'Histoire fidèle a transmises à toutes les nations. Le nom du héros que la religion a couronné dans ces jours de troubles et d'horreurs, doit être aussi célèbre que la confusion de ses ennemis. Quel climat donc, Messieurs, où la réputation de Dominique n'ait percé ? *Nomen gloria ejus usque ad extremum terræ.*

Un événement essentiel se présente, un événement qui semble devoir assurer à jamais ou le triomphe de la vérité, ou le triomphe de l'erreur. Ce coup est unique. La défaite doit être irréparable, le succès décisif.

Représentez-vous le péril qui menaçait l'armée de Saül. Hélas ! elle allait plier sous les armes victorieuses des Philistins. L'audace présomptueuse de Goliath semblait annoncer la ruine prochaine d'Israël. Un moment change la face des choses. David paraît, une noble ardeur l'anime. Héros presque aussitôt que guerrier, il se hasarde dans un combat inégal. Seul, il soutient un royaume ébranlé. Il paraît, il agit, il est vainqueur : sa gloire est celle de toute la nation.

Ce parallèle ne vous rend-il pas déjà l'idée du tableau que je dois vous tracer ? Déjà vous vous figurez sans doute la fatale situation dans laquelle était l'armée des croisés. Hélas ! elle allait être enveloppée par la multitude des Albigeois. À la tête des novateurs, le roi d'Aragon, comme un autre Goliath, défiait les plus fiers de ses ennemis. O subite révolution ! Dominique paraît comme un autre David ; une sainte indignation excite dans son cœur un héroïsme de zèle. S'il ne peut défendre la religion par la force de ses armes, il la soutiendra par la sagesse de ses conseils.

Bientôt je vois s'élever un homme, le Macchabée des chrétiens, prodige de piété, ardent zélateur de la religion, hardi dans la grandeur de ses projets, prudent à conduire les critiques entreprises, d'une valeur au-dessus des événements, toujours modéré dans la victoire, la terreur des ennemis, l'admiration du monde chrétien : le comte de Montfort.

Mais le croiriez-vous, Messieurs ? ce héros, dont les conquêtes récentes font l'étonnement des plus fameux guerriers, ce héros ne veut s'engager dans les combats que sous les auspices de Dominique. Il semble que Dominique seul puisse assurer le succès de ses armes. Ainsi Moïse et Josué partageaient la gloire du triomphe.

Quel édifiant spectacle me présentent ces deux grands hommes ! L'un ordonne ; l'autre exécute. Le premier règle ; le second conduit. Dominique anime ; Montfort combat. L'un rassure par la force de ses discours ; l'autre excite par la grandeur de ses exemples. L'un tient en main la croix, et prédit un succès assuré ; l'autre montre une épée sanglante, et promet ou de vaincre ou de mourir. Dominique obtient la victoire par ses prières ; Montfort la rem-

porte par l'activité de son courage ; ou plutôt Dominique est le seul mobile qui fait agir Montfort. Montfort avoue qu'à la seule prudence de Dominique il doit la déroute d'une armée de cent mille hérétiques. Le Prédicateur de la Vérité est le seul par qui la Vérité triomphe. L'Eglise reconnaît Dominique pour son Libérateur.

Faut-il, Messieurs, faut-il d'autres traits pour vous faire dire avec moi, que Dominique n'a pour bornes de sa gloire que les bornes mêmes de l'univers ? *Nomen gloria ejus usque ad extremum terra.*

De nouveaux traits ! Ah ! chrétiens, mille prodiges saisissent en foule mon esprit. Mais puis-je vous les rendre avec ce merveilleux qui attire sur Dominique la confiance des peuples, le respect des prélats, l'estime des rois, l'admiration des Souverains Pontifes ?

Semblable aux Apôtres, parler en même temps aux peuples de différentes nations une langue qu'ils entendent, qu'ils croient être leur langue naturelle ; pénétrer les sentiments du cœur et les replis les plus secrets des consciences ; percer les voiles du sombre avenir ; annoncer des événements que la révolution des siècles doit amener ; commander aux éléments, et les voir soumis à ses lois : ce sont là, Messieurs, les moindres miracles qui fixent sur Dominique tous les regards. Le vainqueur des passions humaines, qui par la force de ses discours arrache au sein de la volupté un sexe dont la volupté était l'idole : voilà l'homme qui dans Florence étonne, ravit, transporte.

L'éloquent panégyriste de Marie, qui par une formule de prières dont il est l'auteur, semble animer tous les peuples à célébrer avec lui la sainteté, la gloire, la puissance de la Mère de Dieu : voilà l'homme que les François d'Assise, que les Pierre Nolasque respectent, admirent, imitent.

Le prodige de désintéressement, qui trop heureux de soutenir les intérêts de l'Eglise, se refuse avec modestie aux honneurs dont l'Eglise veut le combler : voilà l'homme que les autres hommes croient au-dessus des éloges, et dont ils ne s'empresseront jamais de suivre les exemples.

L'arbitre pour ainsi dire de la nature : voilà le héros chrétien que Rome surprise écoute comme un oracle, reçoit comme un prophète.

Rome, quel théâtre pour Dominique ! Des astres dont la lumière avait ébloui des peuples crédules par prévention, viennent souvent s'éclipser dans les villes célèbres, où des censeurs éclairés démêlent aisément les prestiges de la séduction. Une Cour accoutumée à tout examiner ; une Cour que l'intérêt de la religion rend toujours circonspecte dans les jugements ; Rome, où de faux miracles ne surprennent pas aux dépens des véritables ; Rome, où la flatterie ne se fait pas entendre aux dépens de la vérité ; Rome, où la sainteté la moins suspecte est plus longtemps étudiée pour être plus sûrement avouée ; Rome, où l'apôtre n'est reconnu que lorsqu'il s'est élevé au-dessus de toutes les épreuves de l'apostolat.

C'est dans Rome que la gloire de Dominique brille, éclate. Déjà Rome avait vu le Vicaire de Jésus-Christ, Pontife dont la sublime éloquence avait été applaudie par les maîtres de la parole, Rome avait

vu Honorius III placer au frontispice de son ouvrage le nom de Dominique, comme s'il eût voulu par cet hommage reconnaître dans Dominique le modèle des Prédicateurs. Déjà savant interprète des Livres sacrés, Dominique avait étonné Rome par la profondeur de son génie. Déjà son zèle avait ménagé à la foi les plus importantes conquêtes. Trois morts ressuscitées en présence du peuple, des religieux, des évêques, des cardinaux, du pape même : voilà les illustres témoins de sa puissance, voilà les panégyristes de sa vertu : voix éloquentes, qui publient la gloire de Dominique, je ne dis pas dans Rome, je ne dis pas en Italie, en France, en Espagne ; je ne dis pas dans toute l'Europe, mais dans toutes les parties du monde chrétien. *Nomen gloria ejus usque ad extremum terra.*

Je finis par un dernier trait, le plus brillant de cet éloge. Succès de Dominique, succès durables dans tous les siècles.

Dans ce portrait que l'Esprit-Saint a tracé de ce Macchabée célèbre, qui fit éclater son zèle pour rétablir l'exacte observation de la Loi, qui rendit au Temple sa première splendeur, qui remplit l'univers du bruit de ses exploits, dont tous les jours furent des jours glorieux ; que dis-je ? dont la gloire perça la nuit du tombeau et mérita des admirateurs dans la postérité la plus reculée, *Gloria ejus omnibus diebus* ; dans ce portrait magnifique, Messieurs, ne vous semble-t-il pas que j'aie fait le caractère de Dominique ? Non, ils ne meurent pas ces hommes, les soutiens de la religion ; ils sont après eux-mêmes. Mieux que les héros profanes, le héros chrétien doit vivre dans tous les siècles. Laissons aux premiers le frivole avantage de vivre dans leur réputation ; qu'on respecte leur gloire dans les héritiers de leur nom, qui souvent ne le sont pas de leur mérite. Je découvre dans le second un privilège plus singulier. Je vois son esprit se perpétuer d'âge en âge ; je le vois revivre dans des hommes qui sont ce qu'il a été : on dirait que c'est un autre lui-même, qui se reproduit et se multiplie. *Gloria ejus omnibus diebus.*

Messieurs, vos pensées préviennent mes paroles ; votre imagination trace déjà le plan d'un Ordre, qui dès sa naissance fut moins un Ordre nouveau qu'un apostolat renouvelé. Ouvrage immortel de Dominique ! Il en conçoit le projet. Quelle bouche assez éloquente pourrait en rendre toute l'étendue ? Des hommes qui opposent à tous les vices toutes les vertus, à la vaine science des hommes la science des saints, aux prestiges du mensonge la lumière de la vérité ; des hommes réunis par les vœux d'un généreux désintéressement, d'une pauvreté volontaire ; des hommes capables de confondre l'erreur, de soutenir l'Eglise, de porter le flambeau de la foi d'un pôle à l'autre ; des hommes dont le caractère distinctif sera d'annoncer la parole de Dieu et d'être les apôtres de l'univers : tel est le puissant secours que Dominique prépare à l'Eglise. Ce dessein est vaste ; Rome l'entend avec surprise, Rome semble douter qu'il s'exécutera. Oui, Messieurs, il s'exécutera ; le succès l'annonce dès l'origine ; le nouveau Ordre s'élève ; un Concile général le confirme. Bien-

tôt, bientôt les villes, les provinces, les royaumes s'empresrent de voir, d'entendre Dominique dans ses enfants.

Le temps s'écoule, et les prodiges se multiplient ; les disciples héritent de l'esprit du maître. Dominique n'est plus ; et son zèle triomphe encore de la fureur de l'hérésie. Dominique n'est plus ; et la foi croit le voir encore confondre l'incrédule par sa science, persuader la vertu par ses exemples. Dominique n'est plus. Hélas ! ne rappelons ce moment fatal où la mort le ravit à la religion, ne le rappelons que pour admirer l'héroïsme de ses derniers sentiments.

Dominique meurt. Ah ! que vois-je ? Couvert des armes de la pénitence, il exhorte, il anime ses disciples, non pas à marcher sur ses traces : il croit n'avoir répondu que faiblement à la grandeur de sa vocation ; mais il les exhorte, il les anime à toujours avoir pour ennemis les ennemis de l'Eglise ; il les exhorte, il les anime à tout entreprendre, à tout sacrifier pour la gloire de la religion. Dominique meurt ; mais à combien d'Elisées ce nouvel Elie transmet-il son esprit ? *Gloria ejus omnibus diebus*. Dans quel royaume les rayons de ce soleil ne se sont-ils pas répandus ?

Pierre de Vérone, l'ornement, le soutien, la victime de la foi, fait revivre Dominique dans l'Italie. La Pologne croit voir l'apostolat de Dominique dans l'apostolat d'Hyacinthe. Mais quel prodige d'érudition et de vertu donne à l'Ordre de Dominique un éclat immortel ? Génie profond, universel, supérieur, qui semble avoir donné aux sciences un nouvel être, l'aigle de la Théologie, l'Ange de l'Ecole, l'oracle du monde, l'admiration de tous les siècles, Thomas d'Aquin. Il était réservé à Dominique de donner à l'Eglise dans un humble religieux le plus savant des saints, si j'ose ainsi parler, et le plus saint des savants. Combien d'autres noms célèbres pourrais-je rappeler ici ! Voulez-vous des hommes dont les vertus instruisent tous les états ? J'admire le modèle des apôtres dans Vincent Ferrier. Dans Antonin se voit la gloire de l'épiscopat. Les Raymond, les Bertrand étonnent le cloître et le monde. Catherine de Sienne brille en Europe. En Amérique, Rose de Lima fait voir les prodiges d'une pénitence inouïe. Les Albert, les Lasitant éclairent l'Eglise des plus vives lumières. Mille noms m'échappent. Pardonnez, illustres disciples du grand Dominique, pardonnez, si je ne vous rends pas le tribut des louanges que vous méritez ! Que pourrait ajouter mon éloge au suffrage de l'univers ? Nouveaux Dominiques, je le revois en vous. Oui, Messieurs, ces hommes, les arbitres des savants, ces hommes décorés de la pourpre romaine, ces hommes qui ont soutenu la tiare avec tant de dignité : voilà, voilà ceux qui feront à jamais la gloire de Dominique. La gloire des enfants rejaillit sur le père. *Gloria ejus omnibus diebus*. Et c'est ainsi que Dieu récompense la vertu de Dominique.

Prédicateur plein de zèle, Dominique a soutenu les plus critiques épreuves, les plus pénibles travaux. O vous, appelés au même ministère, étudiez la charité, la sagesse, la patience d'un si parfait modèle. Puisse

le ciel couronner vos travaux par une gloire que la jalousie des rivaux, la corruption du monde, les siècles à venir soient forcés de respecter, afin qu'après avoir été les admirateurs de Dominique sur la terre, vous partagiez sa récompense dans le ciel !

EN LISANT

POUR UNE BÉNÉDICTION DE VITRAUX

La *Semaine Religieuse de Lyon*, du 18 mai 1928, relate ainsi la bénédiction de quatre magnifiques vitraux qui décorent l'église de Claveisolles (Rhône) :

Les sujets traités sont : l'Annonciation de la Sainte Vierge, l'Apparition du Sacré-Cœur à Marguerite-Marie, la Guérison d'un boiteux par S. Pierre, et S. Paul devant l'aréopage d'Athènes. D'une tonalité tout à la fois chaude et lumineuse, ils s'appareillent admirablement aux vitraux du chœur.

Mgr Lavallée présidait la cérémonie. Avec cette élévation de pensée et cette pureté de forme qu'il a le secret de mettre dans tous les sujets qu'il aborde, Monseigneur dégage l'idée maîtresse qui a présidé au choix de ces sujets.

Les deux premiers de ces vitraux traduisent sous une forme vivante le message du ciel à la terre, l'amour de Dieu pour les hommes. C'est l'Incarnation d'abord, puis le rappel de l'immense amour de Jésus pour nous sous le symbole du don de son propre Cœur.

Les deux autres sont la réponse de la terre au message divin. S. Pierre tire occasion du miracle accompli pour rappeler à la foule la divinité de ce Jésus qu'elle a méconnu alors qu'il vivait au milieu d'elle. S. Paul, devant les sénateurs d'Athènes, apporte le même témoignage, et l'un et l'autre consacreront leur vie à la propagation de l'Evangile de vérité.

TRAVAILLER LE DIMANCHE, C'EST VOLER DIEU

Un paysan se moquait de son voisin parce que celui-ci ne voulait pas, comme lui, passer le dimanche à travailler aux champs, mais cherchait à sanctifier le jour du Seigneur en assistant aux offices de la paroisse.

— Suppose, lui dit le voisin dans l'intention de l'éclairer, suppose que j'ai sept louis en poche et que, rencontrant un homme sur mon chemin, je lui en donne six. Que dirais-tu de cela ?

— Je te trouverais généreux et je dirais que l'homme, qui t'aurait rencontré en si bonne disposition, te devrait bien de la reconnaissance.

— Fort bien ! Mais si, au lieu de m'en savoir gré, il me jetait par terre et me volait mon dernier louis, que dirais-tu alors ?

— Le misérable ! il faudrait le pendre. Ce ne serait pas trop !

— Ami, c'est pourtant là ton histoire. Dieu t'a accordé six jours pour travailler, il ne s'est réservé que le septième, il nous a commandé de le sanctifier. Et toi, au lieu d'être reconnaissant de ses dons et de respecter sa volonté, tu lui voles le septième jour. Le cas n'est-il pas le même ? Que t'en semble ?

IMPRIMATUR

Lingonis, die 25 julii 1928.

EUG. LINDECKER, Vic. gen.

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES.—Imprimerie de L'AMI DU CLERGÉ

Ami du Clergé du 2 août 1928

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Cours de prônes sur le Credo. — LXV. La primauté du Pape, 449.

Sermons pour l'Assomption. — I. Les raisons de la mort et du triomphe de Marie, 451. — II. La royauté de Marie, 453.

Panegyrique de sainte Claire d'Assise. — Sainte Claire libératrice d'Israël, 455.

Les Saints de la vieille France. — XXV. S. Bernard : 1. *Sa vocation*, 459. — XXVI. 2. *A Cîteaux et à Clairvaux*, 460. — XXVII. 3. *Cluny et Cîteaux*, 463.

COURS DE PRONES SUR LE CREDO

LXV

LA PRIMAUTÉ DU PAPE

Mes frères,

Parmi les apôtres dont il fit les premiers pasteurs de son Eglise, Notre-Seigneur en choisit un, Simon, dont il changea le nom en celui de Pierre. Il l'établit chef des autres apôtres et en fit le pasteur suprême de son Eglise.

Cette primauté conférée à S. Pierre est-elle réelle ? Est-elle passée à ses successeurs ? En quoi consiste-t-elle ? C'est ce que nous allons dire en cette instruction.

I

On distingue deux sortes de primautés, l'une d'honneur et l'autre de juridiction. La primauté d'honneur est le droit d'occuper le premier rang parmi les autres, mais sans exercer sur eux aucune autorité. La primauté de juridiction, au contraire, donne à celui qui la possède une véritable suprématie sur les autres, et le pouvoir de leur commander, de les réprimander et de les punir.

S. Pierre a reçu la promesse de cette double primauté quand Notre-Seigneur lui dit : « Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise... Je te donnerai les clefs du Royaume des cieux... » et il en a reçu la réalité quand ce divin Maître l'a établi pasteur de toute son Eglise en lui disant : « Pais mes agneaux, pais mes brebis. » Qui oserait dire, en effet, que le rôle du pasteur n'est pas de marcher en tête de son troupeau, de lui commander, de le conduire et de sévir contre les brebis qui tenteraient de s'écarter ?

Cette double primauté, du reste, S. Pierre l'a exercée chaque fois que l'occasion s'en est présentée, et les apôtres l'ont reconnue et s'y sont soumis. — Chaque fois que l'Evangile donne la liste des apôtres, S. Pierre y est nommé le premier. — Lorsque les collecteurs d'impôt réclament le tribut à Notre-Seigneur, c'est S. Pierre que ce divin Sauveur charge d'effectuer ce versement au nom de toute la communauté apostolique. — Quand, au matin de Pâques, S. Pierre et S. Jean viennent au sépulcre, S. Jean y arrive le premier, mais il s'efface avec déférence devant S. Pierre, et quoique étant lui-même le dis-

ciple bien-aimé, l'apôtre préféré de Jésus, il laisse S. Pierre pénétrer le premier dans le tombeau et constater la résurrection du Maître. — Après l'Ascension de celui-ci, S. Pierre agit et parle partout comme chef. C'est lui qui au Cénacle propose aux apôtres, dirige et ordonne l'élection de S. Mathias en remplacement de Judas. C'est lui qui, le jour de la Pentecôte, prêche à la foule, proclame la résurrection de Notre-Seigneur, convertit et baptise les premiers fidèles. C'est lui qui accomplit le premier miracle en guérissant un paralytique à l'entrée du Temple. C'est lui qui, arrêté avec les autres apôtres, répond aux chefs de la nation juive qui veulent mettre fin à leurs prédications : « Nous ne pouvons pas ne pas parler, voyez vous-mêmes s'il vaut mieux vous obéir plutôt qu'à Dieu. » C'est S. Pierre qui juge Ananie et Saphire, et c'est condamnés par lui qu'ils tombent frappés de mort par Dieu. C'est lui qui reçoit l'ordre de baptiser le centurion Corneille et d'admettre ainsi les Gentils dans l'Eglise. C'est lui enfin qui préside le concile de Jérusalem, qui y parle le premier, propose les décisions à prendre, promulgue les décrets, et tous les autres l'approuvent.

Ainsi, dit Bossuet, Pierre paraît le premier partout, tous reconnaissent sa primauté. Paul lui-même, quoique instruit directement par Jésus-Christ, tient à reconnaître la suprématie de S. Pierre. Il vient à Jérusalem non pour apprendre quelque chose, car le Sauveur lui avait tout révélé, mais pour « voir Pierre, » pour donner la forme, c'est-à-dire l'exemple aux siècles futurs, et pour qu'il demeurât à jamais établi que quelque docte, quelque saint qu'on soit, fût-on un autre S. Paul, il faut « voir Pierre. »

Le concile du Vatican en 1870 n'a donc fait que consacrer la croyance séculaire de l'Eglise, lorsqu'il mit cette vérité au nombre des articles de foi qu'on ne peut nier sans cesser d'être catholique. « Si quelqu'un, déclare-t-il, dit que le Bienheureux Apôtre Pierre n'a pas été constitué par le Christ Notre-Seigneur prince des apôtres et chef visible de toute l'Eglise militante, ou que le même Pierre a bien reçu une primauté d'honneur, mais n'a pas reçu directement et immédiatement une primauté de juridiction propre et véritable, qu'il soit anathème. »

II

Cette double primauté est passée aux successeurs de S. Pierre et leur appartient également. « Qu'on ne dise point, affirmait le grand évêque de Meaux dans la fameuse Assemblée de 1682, qu'on ne pense point que ce ministère de S. Pierre finisse avec lui ; ce qui doit servir de soutien à une Eglise éternelle ne peut jamais avoir de fin. » Cette primauté d'honneur et de juridiction du chef des apôtres n'était pas, en effet, un privilège personnel accordé à S. Pierre seul, mais une qualité essentielle à l'Eglise et au maintien de son unité. C'était par conséquent une prérogative que devaient se transmettre tous les successeurs de S. Pierre jusqu'à la fin du monde. Il est absolument nécessaire pour l'Eglise qu'elle soit toujours appuyée sur la pierre fondamentale que Notre-Seigneur lui a donnée pour base, et que les puissances de l'enfer ne prévalent

jamais contre elle. Il est nécessaire qu'il y ait toujours dans l'Eglise un Pasteur suprême chargé de paître tout le troupeau, c.-à-d. de conduire et de gouverner l'Eglise jusqu'à la fin des temps. Les paroles de Notre-Seigneur au chef du Collège apostolique ne s'adressaient donc pas seulement à Pierre, mais à tous ceux qui devaient lui succéder dans la charge de pasteur de toute l'Eglise. Ceux-ci, dans le dessein de Jésus-Christ, devaient comme S. Pierre être la pierre fondamentale de toute l'Eglise et hériter de la suprême autorité du Prince des apôtres.

C'est ainsi, du reste, que l'ont compris tous les siècles chrétiens. C'est au successeur de S. Pierre, à l'évêque de Rome, que l'Eglise adresse ses recours et ses consultations dans toutes les circonstances difficiles où elle sent le besoin d'une autorité suprême ; c'est à cette autorité qu'elle obéit. En Orient, l'Eglise de Corinthe fondée par S. Paul demande au pape Clément d'apaiser les troubles qui se sont élevés dans son sein. L'évêque de Lyon S. Irénée conjure le pape Victor de pardonner aux évêques d'Asie qui n'acceptent pas pour la fête de Pâques le jour fixé par l'Eglise romaine, tout en reconnaissant la souveraine autorité de celle-ci. S. Athanase, évêque d'Alexandrie, persécuté par les Ariens, rappelle au pape Félix que Dieu lui a confié le soin de toutes les Eglises, et il implore le secours de sa toute puissante autorité. S. Basile invite l'évêque de Rome à visiter les églises, à se rendre compte de leur état en Orient, et à intervenir, si besoin est, par la force décisive de ses décrets. S. Jean Chrysostome en appelle à Rome contre ses ennemis. Les évêques d'Orient se rendent au premier concile de Constantinople sur l'ordre du pape Damase, et ceux du concile d'Ephèse condamnent Nestorius sur l'ordre du pape Célestin. Aussi le pape Eugène IV, rappelant aux Grecs schismatiques venus au concile de Florence ces traditions de respect et de soumission des Eglises d'Orient envers le Souverain Pontife, les presse-t-il avec raison de renouer les liens rompus avec l'Eglise romaine.

Quant à l'Occident, sa reconnaissance de la primauté du pape est si évidente qu'elle n'a pas besoin d'être prouvée. Non seulement les évêques, mais tous les opprimés et toutes les victimes de l'injustice ont recours à lui comme au Pasteur suprême des princes et des rois.

Tous les Pontifes romains, du reste, même les plus saints et les plus humbles, se sont toujours considérés comme revêtus par Jésus-Christ de la primauté d'honneur et de juridiction sur l'Eglise universelle, et ils en ont exercé les droits et les privilèges sans réclamation ni de la part des fidèles, ni de la part des évêques, ni de la part des conciles.

Aussi, ici encore, le concile du Vatican n'a fait que définir la foi de tous les siècles chrétiens lorsqu'il publia ce canon : « Si quelqu'un dit que ce n'est point par l'institution de Jésus-Christ ou de droit divin que le Bienheureux Pierre a des successeurs perpétuels dans la primauté sur toute l'Eglise, ou que le Pontife romain n'est pas le successeur du Bienheureux Pierre dans la même primauté, qu'il soit anathème ! »

III

Mais en quoi consiste cette primauté et quelles en sont les prérogatives ?

Le même concile du Vatican va nous le dire : « Si quelqu'un dit que le Pontife romain n'a que la charge d'inspection et de direction, et non le plein et suprême pouvoir de juridiction sur l'Eglise universelle, non seulement dans les choses qui concernent la foi et les mœurs, mais aussi dans celles qui appartiennent à la discipline et au gouvernement de l'Eglise répandue dans tout l'univers ; ou qu'il a seulement la principale part et non la plénitude de ce pouvoir suprême ; ou que le pouvoir qui lui appartient n'est pas ordinaire et immédiat sur toutes les Eglises et sur chacune d'elles, soit sur tous les pasteurs et tous les fidèles et sur chacun d'eux ; qu'il soit anathème ! »

D'après cette définition, le Pape est tout d'abord le centre de l'unité catholique. Du moment que le Souverain Pontife est le fondement et le chef de toute l'Eglise, le Pasteur universel du troupeau de Jésus-Christ, il est évident que nul ne peut être membre de cette Eglise ni appartenir à ce divin Bercail sans être uni au Pape par la foi et les autres liens. Dès lors, quiconque n'est point uni à ce souverain Pasteur, c'est-à-dire n'admet pas la foi du Saint-Siège apostolique, ne se soumet pas à tous ses décrets, ne reconnaît pas pour pasteurs ceux qui sont institués par le Pape et en communion avec lui, celui-là n'est pas membre de l'Eglise, il est hérétique ou schismatique, il est hors de la voie qui mène au ciel.

D'après cette définition, le Souverain Pontife a le droit de porter des décrets et de faire des lois qui obligent tous les chrétiens. En effet, son titre de chef suprême et de pasteur de tout le troupeau lui impose l'obligation de pourvoir au bien spirituel et au salut de tous les fidèles. Or il ne peut s'acquitter de cette tâche que s'il a le droit de porter des décrets doctrinaux et des règlements disciplinaires obligeant tous les chrétiens. Comment pourrait-il autrement les prémunir contre l'erreur et la corruption, lorsqu'il est impossible de réunir un concile général pour condamner celles-ci et défendre la vérité et la vertu ?

Il suit de là que tous les chrétiens, quels qu'ils soient, sont tenus en conscience de se soumettre d'esprit et de cœur aux décrets de foi et de discipline générale portés par le Souverain Pontife. — Ce droit de porter des lois comporte en même temps, pour le pape, le droit d'en dispenser lorsque le bien des âmes le réclame. — Enfin, ce pouvoir de porter des lois étant d'institution divine, ne peut être entravé ni restreint dans son exercice par aucune puissance humaine, pas même par un concile général.

Cette définition du concile du Vatican reconnaît implicitement au Pape seul le droit d'instituer et par conséquent aussi de déposer les évêques. Puisqu'il est de foi que le Souverain Pontife légitimement élu reçoit de Jésus-Christ juridiction immédiate sur toute l'Eglise, il a tout pouvoir de gouverner l'Eglise universelle, d'administrer les sacrements, de

remplir toutes les fonctions de la charge pastorale à l'égard des fidèles en général et de chacun en particulier. Mais comme il ne peut seul exercer ces fonctions de pasteur dans tout l'univers, Jésus-Christ a établi les apôtres et leurs successeurs les évêques pour les exercer avec lui sous sa dépendance, et chacun dans une portion de l'Eglise universelle fixée par lui. Ces portions de l'Eglise, appelées diocèses, c'est le pape qui les établit, qui les délimite, qui les supprime, qui en restreint ou en étend la circonscription. C'est lui enfin qui en désigne les titulaires.

* *

Voilà, m. f., quelques-unes des prérogatives que le Souverain Pontife tient de sa primauté. Reconnaissons-les et respectons-les en son auguste personne. Toutes les fois que S. Charles Borromée prononçait le nom du Souverain Pontife ou l'entendait prononcer, il se découvrait. Quand on lui présentait quelque Bref apostolique, il le recevait tête nue et le baisait avec une profonde vénération. Voilà ce que faisait S. Charles, qui était archevêque, cardinal et prince de la Sainte Eglise romaine. Imitons-le, nous qui ne sommes que de simples fidèles. et souvenons-nous que, selon le mot d'un petit pâtre italien, le Pape c'est Jésus-Christ sur terre. Ainsi soit-il.

SERMONS POUR L'ASSOMPTION

I

LES RAISONS DE LA MORT ET DU TRIOMPHE DE MARIE

Mes bien chers frères,

La fête que nous célébrons aujourd'hui doit être pour vous la fête de la piété, de la reconnaissance et de l'amour.

Renouvelez-vous dans la dévotion à Marie, pour mieux servir Dieu et ainsi mieux assurer votre assumption personnelle.

Pour vous faire entrer dans la joie de cette fête, je veux méditer avec vous le mystère qui en est l'objet et les raisons de la mort de Marie et celles de son triomphe. Puissé-je fortifier votre foi, exciter votre piété, réjouir votre cœur par tout ce que je dirai, et vous attacher davantage, en vous la rendant plus chère, à cette grande et belle religion, qui en nous présentant ses mystères, les rend si raisonnables pour notre esprit et si doux pour nos cœurs !

I. — Pourquoi la T. S. Vierge est-elle morte ?

En vos réflexions pieuses, vous vous êtes peut-être parfois demandé, m. f., pourquoi la T. S. Vierge Marie mourut, et peut-être aussi votre amour pour votre Mère, votre souci de sa gloire vous a-t-il fait lui souhaiter d'entrer au ciel sans passer par la mort.

Il n'en fut point ainsi, et vous allez admirer pourquoi la Vierge, Mère de Dieu, fut soumise à cette loi qui atteint tout homme venant en ce monde.

De même que Jésus, son Fils, notre Modèle, s'en est allé de ce monde, il était naturel que Marie, sa Mère, quittât aussi cette terre. Mais comment s'en

irait-elle ? Sa tâche finie, partirait-elle comme le prophète, emportée sur un char de feu ? Passerait-elle à Dieu dans une extase, sans qu'il y ait séparation entre son corps et son âme ? S'épanouirait-elle simplement et insensiblement dans la bienheureuse lumière de son Seigneur ? Toutes ces façons de quitter la terre eussent été possibles pour la Vierge Marie, et cette exception aux règles ordinaires n'eût point dépassé les autres privilèges que Dieu lui avait accordés. Non, certes ! Ils semblaient même l'appeler et la rendre légitime, comme tout à l'heure ils appelleront la faveur de son immédiate et triomphale Assomption. Mais Marie désira mourir et Dieu statua qu'elle mourrait de mort !

1. Mourir, en effet, était plus humble ; et aux yeux de celle qui était toute humilité, cela suffisait pour qu'elle souhaitât ne pas recevoir une grâce qui, sans nécessité, la mettrait en dehors de la commune destinée de l'humanité.

Chose admirable, m. f., et qui doit nous servir de leçon ! La T. S. V. Marie, pendant toute sa vie mortelle, eut toujours la grande préoccupation de ne point paraître plus que les autres. Elle cependant tant bénie et tant aimée, tant privilégiée par Dieu et qui le savait ; mise à part par son Créateur et appelée par lui à de si grandes choses dont elle avait conscience ; la Vierge Marie, qui en tout n'était comme personne, voulut agir en tout, extérieurement du moins, comme tout le monde, vivre comme tout le monde, se ranger et se soumettre aux lois de tout le monde, ne se singulariser en rien ! La délicatesse de son âme, sa simplicité, son abandon à la volonté de Dieu, son humilité en un mot, lui faisaient regarder comme une charge les exceptions et les faveurs ; elle recherchait les voies communes, et chaque fois qu'une occasion se présentait à elle d'agir comme tout le monde, elle s'y portait avec ardeur. Ainsi fit-elle à Bethléem pour le dénombrement commandé par l'empereur ; ainsi à Jérusalem pour la purification au Temple et l'offrande au Seigneur de son enfant ; ainsi aux jours de l'apostolat de Jésus, aux fêtes de Pâques où elle se rendait ; ainsi dans la Passion et jusqu'en cette existence retirée et solitaire qu'elle avait adoptée après l'Ascension du Sauveur. Dès lors, vous comprenez pourquoi Marie désira ne point être dispensée de la mort, la plus universelle des lois qui nous obligent tous !

Sans doute, la mort, depuis le péché d'Adam, était un châtiment, mais au Calvaire et ailleurs Marie en avait accepté bien d'autres !... Le tout était pour elle de la subir, comme son Fils, sans l'avoir personnellement méritée et encore une fois de ne pas faire exception à côté de ses ancêtres, justes ou pécheurs, qui tous étaient morts à leur heure.

2. D'autre part, si, par impossible, son humilité n'eût point parlé, son amour eût tout décidé. Quoi ! Jésus était mort, mort pour Dieu, mort pour nous, mort pour elle aussi et sous ses yeux ! Pensez-vous dès lors que, l'ayant suivi jusqu'au pied de la croix, la Vierge Marie ne fut pas possédée du désir ardent de l'imiter jusqu'au bout, jusqu'à cet excès suprême qui, finissant son existence terrestre, achevait de prouver aussi son amour et consommait son dévouement ?

sance avec le sacrifice de sa vie ? Ici les deux cœurs de Jésus et de Marie s'entendaient encore ; ils étaient bien d'accord ! D'ailleurs, à ce point de vue, la mort était pour elle un gain d'un prix trop grand pour qu'elle y renonçât.

La mort, m. f., courageusement acceptée est un acte estimé de tous. Spontanément cherchée, volontairement subie pour une cause légitime, elle inspire de l'admiration. Quand elle est unie d'intention et de fait à celle du Christ Notre-Seigneur, elle devient un acte religieux et s'appelle un sacrifice. A ce titre, elle pourrait expier toute une vie de péchés, elle couronne la vie et les mérites des justes. Lorsqu'enfin elle est endurée librement pour Dieu, elle est le chef-d'œuvre de la charité et ce témoignage héroïque se nomme le martyre.

Qu'est-elle dès lors pour celui qui s'y livre ? Elle est le dernier trait de ressemblance avec Notre-Seigneur, l'achèvement de la beauté surnaturelle, le sceau sacré de ses vertus, son droit imprescriptible à la béatitude.

S'il en est ainsi de la mort des héros et des saints, que pouvait être la mort de la Vierge Marie, qui les domine tous ? Quelle gloire, quel honneur, quelle joie une telle mort pouvait-elle apporter à Dieu et de quelles récompenses pouvait-elle être suivie pour celle qui l'acceptait ! Combien aussi cette mort de la T. S. Vierge devait profiter à l'Eglise et à tous les chrétiens ! En finissant d'offrir à Dieu, pour tous ses enfants, cette vie inappréciable qu'elle lui avait depuis si longtemps consacrée, la Vierge Marie obtenait pour la suite des siècles, pour l'Eglise et tous ceux qui en feraient partie, pour nous par conséquent, des grâces insignes et innombrables. Sa mort devenait l'exemple et le type parfait de toute mort chrétienne.

Oui, jusque-là, la T. S. Vierge se faisait notre modèle, et en mourant elle méritait d'être jusqu'à la fin du monde la protectrice et la consolatrice attitrée des fidèles qui meurent. Le peuple chrétien l'a compris, et c'est pourquoi tous les jours, en tous lieux et en toutes langues, il redit : « Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous maintenant et à l'heure de notre mort ! »

3. Toutefois, m. f., si, pour répondre à l'humilité et à l'amour de sa servante, et pour notre bien à tous, Dieu avait décrété que Marie mourrait, ce ne pouvait être qu'à certaines conditions. Là comme ailleurs, il convenait que la Vierge fût exaltée en proportion de ses abaissements et du respect dû à son titre de Mère de Dieu. Voilà pourquoi, en acceptant le désir de Marie, Dieu décréta qu'elle mourrait comme il n'a été donné à aucun homme de mourir.

En effet, Marie ne mourut ni de maladie ni de vieillesse. La maladie est fille du péché, et Marie ne l'avait pas commis ; sa jeunesse se renouvelait sans cesse et pour elle devait se vérifier à la lettre et en tous sens la parole du prophète : « Vous ne permettrez pas que votre saint soit touché par la corruption ! » Elle mourut sans souffrance, sans défaillance, sans agonie, sachant d'avance et très précisément l'heure à laquelle Dieu l'appellerait ;

elle vit avec joie venir cette heure bénie, son âme s'élevait par la contemplation, par des actes de foi, d'espérance et de charité, à des hauteurs infinies. C'était une ascension de tout son être vers la divinité ! Selon toute vraisemblance, assistée par S. Jean, la Vierge Marie communia de la main de l'Apôtre au matin du dernier de ses jours terrestres ; puis fortifiée aussi, au dire du Bienh. Albert le Grand, par l'onction des infirmes, qu'elle reçut non par nécessité, ni pour son utilité, mais par humilité, par respect pour l'institution sacramentelle et pour notre exemple ; à un moment dont Dieu s'est gardé le secret, agenouillée comme durant la nuit de l'Incarnation, la Vierge Marie entendit Jésus qui lui disait : « Viens, ma Mère, viens, tu seras couronnée ! » Et remettant par un acte libre et volontaire, comme Jésus sur la croix, son esprit entre les mains de son Créateur, la Vierge bénie passa de ce monde à l'autre, du temps à l'éternité, du sommet de la grâce au sommet de la gloire ! Appuyée sur son Fils bien-aimé, elle entra dans le séjour de Dieu.

Quelle mort, m. f., et comme, en ce jour où l'Eglise célèbre ce bienheureux trépas, il convient que nous demandions à notre Mère de mourir comme elle, du moins dans la paix du Seigneur !

II. — Pourquoi fut-elle emportée au ciel ?

Une pareille mort ne pouvait être qu'un commencement, une aurore ! Quel allait en être le jour ? Quel allait en être le lendemain ? Vous l'avez dit, en appelant ce jour et ce lendemain la glorieuse Assomption de la Vierge Marie.

A partir de ce moment, Dieu restait seul maître de toutes ses dispositions, et pour réaliser les desirs de son cœur, pour répondre aux exigences de sa sagesse, de sa justice et de sa puissance, il ne pouvait prendre conseil que de lui-même. La vie terrestre de Marie était passée ; la vie glorieuse devait commencer pour elle.

Si Dieu avait consenti à lui laisser suivre les voies communes jusqu'aux portes du tombeau, une fois ces portes franchies, la Vierge Marie cessait d'être sa servante ; elle ne pouvait plus paraître aux regards des anges et de l'humanité sauvée que comme sa mère, la première de toutes les créatures, la plus aimée et la plus privilégiée ; ses voies devenaient des voies spéciales, uniques, extraordinaires. Dieu décida donc et il fit que Marie, déposée dans son sépulcre, y reprit la vie et qu'en corps et en âme elle entrât immédiatement dans la gloire. C'est là-haut dans le ciel, près de son Fils, que désormais notre foi, notre espérance et notre amour doivent la chercher pour la trouver. Elle y est tout entière, couronnée Reine des anges et Médiatrice des hommes !

Et il convenait qu'il en fût ainsi ! Etant donné le passé et ce que Dieu avait fait, j'oserai dire que l'Assomption de Marie devenait nécessaire, qu'elle était le couronnement obligatoire de toutes les faveurs de Dieu à l'endroit de cette créature privilégiée.

Dieu, vous le savez, m. f., ne se dément jamais ; il reste invariablement fidèle à lui-même. Tous ses conseils sont fermes, affirme l'Ecriture, ses voies sont

droites et ses œuvres parfaites. Comment voulez-vous, dès lors, qu'une mort sainte entre toutes, comme celle de la Vierge Marie, ait arrêté pour elle le cours de ces privilèges dont Dieu avait fait la loi de sa prodigieuse existence ? Mise à part de toutes créatures et au-dessus de toutes, sans avoir rien fait, comment, après avoir tant fait et s'être rendue si parfaite, aurait-elle été tout à coup et sans motif remise au rang de toutes ?

Que Marie fût en quelque sorte prêtée à la mort, oui ; je viens de vous en donner les raisons admirables. Mais qu'elle lui fût complètement abandonnée, que pour l'arracher à son étreinte, son Fils tout-puissant eût attendu l'heure où sa voix appellera hors du tombeau la foule des humains, où la résurrection sera inévitable, où les réprouvés eux-mêmes sortiront de leur sépulcre, qui le croira ? Assurément, fût-il demeuré des siècles sous la terre, le corps virginal et immaculé de Marie n'y aurait point connu la corruption, châtimement et réparation du péché. Mais alors qu'eût fait là ce corps immobile et caché, privé de ces honneurs qu'en tout temps l'Eglise et ses fidèles ont rendus aux reliques des serviteurs de Dieu ? Ne voyez-vous pas que la condition de Marie eût été alors moindre que celle des Saints et des Bienheureux dont nous honorons les os glorifiés ? Et d'ailleurs, ne convenait-il pas à la gloire de Jésus que le corps et l'âme de Marie regussent avant tous, non par partie, mais en plénitude et sans délai, l'application de cette Rédemption qu'il avait accomplie pour elle d'abord et plus que pour tous les hommes ?

La gloire et la joie de sa Mère étaient elles-mêmes en cause. Ce triomphe extraordinaire n'était-il pas la récompense de sa vie et de ses mérites non moins extraordinaires du libre concours qu'elle avait donné à son Incarnation et à sa Passion, et de son amour immense ?

Que dis-je, m. f. ? La cité de Dieu, le ciel lui-même ne réclamait-il pas cette Assomption de Marie ? Il avait son Roi, depuis l'Ascension de Notre-Seigneur ; il lui fallait sa Reine. Sans elle, la fête du ciel, ces noces de l'Agneau, ne pouvaient être complètes ! Sans elle, le bonheur des bienheureux n'était point parfait, car leur faim et leur soif de voir le Christ n'eût point été totalement satisfait !

* *

Ainsi, m. f., la Vierge Marie avait sa place marquée au ciel, et, pour toutes ces raisons, elle devait l'occuper en corps et en âme, aussitôt après sa bienheureuse mort.

Et quelle joie pour notre piété ! Quelle force pour notre foi ! Quelles certitudes pour nos espérances que ce triomphe de notre Mère ! Du mystère de l'Assomption, comme du mystère de l'Ascension, nous pouvons conclure qu'il existe dans les profondeurs de l'univers un monde transfiguré qui sert dès maintenant de demeure au Christ et à sa Mère ; que par delà les mondes que nous entrevoyons à travers les pâles clartés de la nuit, au sein de ces régions inaccessibles même à nos calculs, il est un séjour qu'éclairaient des soleils qui ne se couchent jamais, qu'illuminaient des aurores éternelles. C'est là,

dans ce séjour des gloires immortelles et des félicités sans terme, près de Jésus, que Marie habite et qu'elle règne en Souveraine. C'est là que nos yeux et nos cœurs doivent la chercher et peuvent la trouver ! C'est là que notre prière doit monter ; c'est là que doit aller l'expression de nos désirs et de nos besoins, la confiance de nos souffrances et de nos épreuves ; c'est de là que sa main maternelle nous soutient, nous bénit et nous aide !

Comme elle un jour, nous mourrons. Que ce soit de sa sainte mort ! On nous portera comme elle au tombeau et comme elle nous reposerons dans le grand mystère ; plus longtemps qu'elle, parce que notre chair a connu le péché. Mais à l'heure marquée par Dieu, nous aussi, comme elle, nous nous relèverons, nous quitterons la terre, et si notre vie, comme la sienne, a été une ascension perpétuelle vers tout ce qui est bon, pur, noble et grand, vers Dieu en un mot, comme elle enfin nous entrerons en corps et en âme dans ce beau ciel dont Jésus nous a ouvert les portes et où elle nous attend, nous ses enfants, pour former avec elle et son divin Fils, les anges et les saints, la grande famille de Dieu, rachetée par le sang du Christ et qui doit le bénir et le louer durant toute l'éternité. Ainsi soit-il.

II

LA ROYAUTE DE MARIE

Mes frères,

Parmi les titres que la sainte liturgie et la piété chrétienne se plaisent à donner à la T. S. Vierge, l'un des plus usités est celui de Reine. « *Ave, Regina cœlorum* ; *ave, Domina angelorum* ! Salut, Reine des cieux ; salut, Souveraine des anges ! » chantons-nous depuis la Chandeleur jusqu'à Pâques. « *Regina cœli, latere*, » chantons-nous ensuite pendant tout le Temps pascal : « Reine du ciel, réjouissez-vous, parce que Celui que vous avez porté dans vos chastes entrailles est ressuscité ! » « *Salve, Regina, Mater misericordie* ! Salut, ô Reine, ô Mère de miséricorde, » chantons-nous durant tout l'été, chaque dimanche aux vêpres. « Reine des apôtres, Reine des patriarches, Reine des prophètes, Reine des martyrs, etc., » répétons-nous dans les litanies, comme si nous ne nous lassions pas de proclamer Marie notre Reine. Et ce soir, en cette belle fête de l'Assomption, nous chanterons dans l'antienne de *Magnificat* : « *Hodie Maria Virgo cœlos ascendit, gaudete quia cum Christo regnat in æternum*. Aujourd'hui la Vierge Marie est montée aux cieux ; réjouissez-vous, car voici que pendant toute l'éternité elle y règne avec son Fils Jésus-Christ. »

Oui, la T. S. Vierge est Reine, et cette fête de l'Assomption est précisément le jour de son intronisation, le jour de son entrée dans la plus belle portion de son royaume, le jour où Dieu l'a fait asseoir sur son trône et l'a couronnée Reine du ciel et de la terre.

I

La Sainte Vierge est Reine, et la plus glorieuse et la plus puissante des reines.

Elle est reine par sa naissance et par les merveil-

leuses alliances qu'elle a contractées. Est-ce que sur le passage de son Fils les foules enthousiastes ne s'écriaient pas : « Jésus, Fils de David, ayez pitié de nous ! » Pourquoi Notre-Seigneur était-il le fils de David, sinon parce que la T. S. Vierge sa mère était elle-même la fille du saint roi David ? Elle était la descendante d'une longue suite de rois, et un sang de noble race coulait dans ses veines.

Mais cette noblesse toute terrestre et toute charnelle n'était rien en comparaison de celle qu'elle contracta en devenant miraculeusement la Mère du Sauveur. Bossuet prononçant l'oraison funèbre de l'infortunée reine d'Angleterre, Henriette de France, la félicitait parce qu'elle était fille, épouse et mère de rois. On peut adresser le même éloge à la T. S. Vierge. N'est-elle pas la fille de Dieu le Père qui est roi, l'épouse du Saint-Esprit qui est roi, et la mère de N.-S. Jésus-Christ qui, à la question de Pilate : « *Rex es tu ? Etes-vous Roi ?* » répondait : « Oui, je le suis. » Ce sont là plus de titres qu'il n'en faut pour mériter à la T. S. Vierge le nom de Reine. Sa royauté l'emporte sur toutes les royautés de la terre autant que la royauté de Dieu sur les royautés de ce monde.

La Sainte Vierge est Reine. Mais les reines ont des palais... Ne craignez pas, m. f.; les palais ne manquent pas à la Sainte Vierge.

Elle a d'abord pour palais le ciel, lieu habituel de sa résidence, où son trône se trouve tout près de celui de son Fils. Les étoiles forment son diadème : *et in capite ejus corona stellarum duodecim* ; la lune est sous ses pieds : *luna sub pedibus ejus* ; et le soleil l'illumine de ses clartés : *mulier amicta sole*.

Mais outre ce palais, combien d'autres cette auguste Reine ne possède-t-elle pas par toute la terre ! Les rois de ce monde se croient bien riches quand ils ont quelques châteaux à leur disposition. Qu'est-ce que cela à côté des palais élevés en l'honneur de la Reine du ciel ! Comptez, si vous le pouvez, les centaines de cathédrales, les milliers de sanctuaires érigés par tout le monde chrétien en son honneur ! Vraies dentelles de pierre, leurs murs soutenus par des forêts de piliers, leurs tours imposantes, leurs flèches à jour et se perdant dans les airs dominant de bien haut les palais des rois et des reines de la terre qui se dressent à leur ombre. Et à l'intérieur de toutes ces cathédrales, de toutes ces *Notre-Dame*, quelle richesse, quelle splendeur ! que d'or et d'argent sur les autels ! Non, pas un roi, pas une reine de la terre ne peut se flatter d'avoir des palais aussi riches et aussi nombreux que la glorieuse Reine dont nous célébrons aujourd'hui le triomphe.

Et remarquez, m. f., que tous ces palais de la T. S. Vierge sont l'œuvre de l'amour et de la reconnaissance. Les palais des rois et des reines de la terre ont été bâtis à force de réquisitions et de corvées imposées à leurs sujets, à l'aide des impôts prélevés sur ceux-ci, tandis que toutes ces magnifiques cathédrales sont l'œuvre spontanées de la foi et de l'amour. Que de grâces, que de faveurs, que de miracles accordés par la Sainte Vierge raconteraient ces pierres des sanctuaires de Marie, si elles pouvaient

parler ! Elles sont en effet autant d'ex-voto pour des bienfaits obtenus par les générations au cours des siècles.

II

Salve, Regina... La Sainte Vierge est Reine, elle a des palais sans nombre. Elle a aussi sa cour royale. Au ciel, sa cour est formée par les anges et les saints qui entourent son trône. Mais elle a sa cour également ici-bas. Toute reine a autour d'elle des dames et des demoiselles d'honneur qui rehaussent par leur présence l'éclat de sa dignité, sont attentives à lui plaire, empressées à exécuter ses ordres. La Sainte Vierge a elle aussi ses dames et ses demoiselles d'honneur, elle aussi a sa cour royale. Elle est formée par ces milliers de pieuses vierges qui dans les cloîtres, dans les couvents et dans le monde, se sont consacrées à elle et vouées à son service. Beaucoup portent son nom ou le nom de quelque mystère de sa vie, pour mieux montrer qu'elles sont attachées à sa personne : telles, les Filles de Notre-Dame, les Annonciades, les Visitandines, les Assomptionnistes, les Oblates de Marie-Immaculée. Mais, sous un nom ou sous un autre, toutes sont les distributrices de ses bienfaits. De sa part, les unes recueillent les orphelins, les autres leur donnent l'éducation et l'instruction, celles-ci soignent les malades sur leur lit de douleur, celles-là se font les servantes des pauvres et des vieillards sans famille. Attentive aux besoins et compatissante aux misères de ses sujets, la Sainte Vierge ne cesse de susciter des dévouements pour leur venir en aide.

Ah ! c'est que si Marie est Reine, *Salve, Regina*, c'est une Mère aussi, *Mater misericordiae* ; c'est une Mère pleine de miséricorde qui a à cœur de remplir les fonctions de sa charge. Les rois se réservent, dans le gouvernement de leur royaume, l'exercice de la puissance et l'administration de la justice qui les oblige à de fréquents actes de rigueur. Les reines, elles, ne savent qu'exercer la miséricorde. Ce sont elles qui présentent les requêtes des suppliants, qui sollicitent le pardon des coupables. Apprenant par son oncle Mardochée la sentence de mort prononcée contre le peuple juif sur la demande de l'orgueilleux Aman, la reine Esther va se jeter aux pieds d'Assuérus, son auguste et redoutable époux, et elle obtient la grâce de son peuple. — Douze généreux bourgeois de Calais se sont dévoués pour aller porter au roi d'Angleterre Edouard VI les clefs de leur ville, et se livrer à son courroux afin de sauver leurs concitoyens. Sur l'ordre du monarque, le bourreau s'apprête à leur couper la tête, quand arrive toute éplorée la reine Philippine de Hainaut ; elle prie, elle supplie son royal époux en leur faveur et réussit à leur obtenir la vie sauve. — C'est ainsi que font les reines qui savent s'acquitter de leur mission et remplir le rôle pour lequel Dieu les a placées à la tête des peuples. Elles ne se servent de leur crédit que pour soulager les misères, consoler les infortunes, semer les bienfaits tout autour d'elles.

III

Si les reines de la terre sont si bonnes, quelle ne doit pas être la bonté de Marie ! Oh ! comme elle

aussi sait intervenir près du bon Dieu pour défendre les coupables, détourner d'eux les châtements ! Elle-même nous en fait l'aveu à La Salette : elle se tient dans le ciel près du trône de son Fils, elle y plaide notre cause, se fait près de lui notre avocate ; elle va même jusqu'à retenir son bras afin qu'il ne nous frappe pas. Compatissante envers ceux qui souffrent, elle obtient souvent de Dieu leur guérison miraculeuse. Dans nos calamités, combien de fois n'a-t-elle pas apparu, nous montrant par là que quoique invisible, elle est partout où il y a des douleurs à soulager et des larmes à sécher ! Rien qu'au siècle dernier, que de fois cette Reine bénie ne s'est-elle pas montrée dans notre pays de France, qui est de toutes les provinces de son immense empire celle qu'elle affectionne le plus : *Regnum Gallia, regnum Mariae* !

Et voyez sa condescendance et sa bonté. Quand on voit une reine de la terre oublier quelques instants sa grandeur, parcourir la campagne, s'intéresser aux paysans, leur parler de leurs affaires, s'enquérir de leurs besoins, s'arrêter près des enfants et converser familièrement avec eux, on n'a pas assez d'éloges pour vanter sa simplicité, son amour des humbles, sa sollicitude pour les moindres de ses sujets. Eh bien ! toute grande Reine qu'elle est, c'est ainsi qu'agit la Sainte Vierge. Chaque fois qu'elle descend du ciel, c'est aux humbles et aux petits qu'elle apparaît de préférence. C'est à une humble novice, Catherine Labouré, qu'elle se montre en 1830 ; en 1846, à La Salette, c'est à deux petits bergers qui gardent leurs vaches ; à Lourdes, en 1858, c'est à une petite fille des Pyrénées qui ramasse du bois mort pour alimenter le foyer de ses pauvres parents ; en 1871, à Pontmain, c'est à de petits villageois, à des enfants de cultivateurs comme les vôtres.

Oh oui ! la T. S. Vierge est bien de toutes les reines la plus populaire. Aussi, comme elle est aimée de tous ses sujets ! Les journaux se plaisent à raconter de temps en temps les ovations que les Belges, par exemple, font à leur reine et les vivats chaleureux qu'ils font retentir en son honneur. Qu'est-ce que tous ces témoignages d'affection, comparés à ceux que le peuple chrétien prodigue à sa Reine bien-aimée, la T. S. Vierge ? Ses images vénérées sont à la place d'honneur dans toutes les maisons ; on les rencontre partout, au-dessus des portes, au coin des rues, sur le sommet des collines, sur le bord des chemins, sous les ombrages des rochers et dans le creux des chênes. Il n'est pas de village dont l'église ne renferme un autel, un trône en son honneur. Et quand cette Reine daigne sortir de ses palais et parcourir les rues de nos villes ou de nos bourgs, quelles acclamations, quelles protestations d'amour retentissent en son honneur ! Ce soir, la France entière offrira ce touchant spectacle. Dans toutes les paroisses de France, en exécution du vœu de Louis XIII, qui, tout roi qu'il était, avait jugé à propos de placer son royaume sous la protection d'une Reine plus puissante que lui, dans toutes les paroisses de France, l'image de Marie sera portée en triomphe dans les rues, tandis que la foule fera monter vers elle ses chants de louanges et de supplications.

Dites-moi, m. f., s'il est au monde une reine qui soit aussi populaire, une reine qui soit aussi acclamée, aussi choyée de ses sujets que l'est la T. S. Vierge. Aimons-la donc, soyons pour elle des sujets fidèles et dévoués, et méritons ainsi d'avoir part à ses largesses sur la terre et d'aller un jour régner avec elle dans la gloire. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE DE SAINTE CLAIRE D'ASSISE

SAINTE CLAIRE LIBÉRATRICE D'ISRAËL

*Fons parvus crevit in fluvium
et in lucem conversus est.*

La petite source est devenue un
fleuve et s'est transformée en lumière.
(Esth., x, 16).

L'usage de graver sur l'airain l'éloge des personnalités célèbres remonte à la plus haute antiquité. Plus durables, toutefois, sont les sentences dans lesquelles l'écrivain inspiré met en relief les traits caractéristiques des élus du Seigneur. Parfois la parole est brève comme la note vibrante du clairon, parfois elle emprunte au ciel d'Orient son éclat et sa splendeur.

Une des sentences les plus gracieuses est celle qui contient l'éloge de la pieuse reine Esther : « *Fons parvus crevit in fluvium et in lucem conversus est.* La petite source est devenue un fleuve et s'est transformée en lumière. » Nous ne ferons pas du texte sacré une application déplacée en l'interprétant de notre bienheureuse Mère sainte Claire. Au lendemain des heures tragiques que nous avons vécues, il me semble sage d'étudier, avec vous, la gloire que la vierge séraphique d'Assise partage avec l'épouse d'Assuérus, celle d'être libératrice d'Israël.

Les Pères de l'Eglise font observer que le drame qui se dénoua par le châtement du cruel Aman était l'annonce figurative des scènes sanglantes du Calvaire, et la mission plus spéciale des saints de la nouvelle Alliance est de perpétuer à travers les âges le triomphe du Christ et de sa T. S. Mère sur l'antique ennemi du peuple de Dieu. Cette mission fut celle de Claire et de François d'Assise.

Notre intention est de vous dire comment la Bienheureuse Mère s'est préparée à sa sainte mission, comment elle l'a accomplie, comment elle l'a couronnée¹. Le texte sacré nous permet de la suivre dans les diverses étapes de sa vie : la source coule d'abord silencieuse, elle devient ensuite un grand fleuve, et enfin elle se transforme en lumière.

I. — Préparation à sa mission

Dieu, pour faire éclater en ses saints sa puissance, n'a pas besoin de la noblesse de l'extraction ; mais

¹ L'article bibliographique de M. le ch. U. Chevalier est à consulter ; il n'a cependant pas la richesse que l'on trouve ordinairement dans les sources bibliographiques du docte écrivain. Il faut citer, avec lui, les Bollandistes (II Aug., p. 739-68) mais en faisant remarquer que les savants critiques donnent une étude sur les sources primordiales. Le P. Edouard d'Alençon reconnaît dans la légende qu'ils ont publiée l'œuvre de Thomas Celano : « *Tota legenda ipsa clamat Thomæ Celano nomen.* » (*Vita S. Franc.*, p. XLVII). Parmi les biographes du XIX^e siècle, il convient de mentionner le P. Giuseppe de Madrid, *Vita di S. Chiara*, Rome 1832, dont l'ouvrage fut traduit en 1879 par Dom S. P. de l'Ordre des Chartreux ; l'abbé Demore, *Vie de Ste Claire d'Assise, première abbesse du monastère de S. Damien, Marseille 1848* ; — et Mgr qui a donné en 1895 une *Vie illustrée de la Sainte*

il plaît parfois à sa sagesse d'illuminer le berceau de ses élus de toutes les splendeurs. Claire aura, avec la noble Esther, ce premier trait de ressemblance, l'illustration de la naissance : elle appartient à la glorieuse famille des Sciffi, son père était comte de Saxo Rosso.

Le ciel, qui la prédestine à une mission spéciale, veut que son entrée en ce monde soit marquée par l'éclat du prodige signalé dans la vie des plus illustres héros du Christ. Après plusieurs années d'épreuves, Hortulane, sa mère, avait enfin par ses prières, ses jeûnes et ses pèlerinages, obtenu les bénédictions du ciel et elle pouvait chanter le cantique d'action de grâces de la mère du jeune Samuel.

S. Bernard fait remarquer que le nom des élus du Seigneur n'est pas le fruit du caprice des circonstances ; il y a toujours harmonie entre le nom qu'ils portent et la mission qu'ils doivent remplir. Nous pouvons le constater une fois de plus au sujet de la bienheureuse Mère. Pendant qu'abîmée dans la prière, Hortulane demandait au ciel de bénir l'enfant qu'elle portait en son sein, elle reçut l'assurance que sa fille serait un jour une lumière dont la clarté réjouirait l'Eglise ; de là, le nom de *Claire* qu'elle donna à son enfant.

Nous ne remarquons pas, il est vrai, dans l'enfance de sainte Claire aucun trait qui trahisse la réalité du mystère de la grâce. Souvenons-nous du saint Précurseur ; à sa naissance, il n'y eut qu'une voix dans les montagnes de la Judée : « Quel sera, pensez-vous, cet enfant ? La main de Dieu s'est reposée sur lui. » Cependant nous ne savons qu'une chose de ses premières années, à savoir, qu'il s'est enfoncé dans la solitude pour y être fortifié par l'Esprit de Dieu et se préparer à sa sainte mission. Pareillement, la fille des Sciffi apparaît comme l'humble source qui vient de jaillir, claire et limpide, de la roche vive ; rien ne trahit le secret des grâces dont elle est prévenue, si ce n'est peut-être le doux murmure de ses prières.

Contemplons-la dans le secret de la solitude qu'elle s'est constituée sous le toit paternel. Pieuse enfant, elle vient d'accumuler de petites pierres pour nombrer ses oraisons. Elle en prend une à la main et la garde pendant qu'elle récite un *Pater* ; sa récitation terminée, elle prend une seconde pierre et récite un nouveau *Pater*, et elle continuera ainsi jusqu'à ce qu'elle ait épuisé le trésor de son amoncellement. En vérité, est-ce que l'ange de la prière n'a pas recueilli le mérite de cette prière d'enfant ? Il peut balancer l'encensoir d'or devant le trône de l'Eternel : le parfum qui s'en échappe est celui de la prière des saints.

L'Esprit de Dieu, qui voulait que Claire sauvât le monde par la diffusion de l'esprit de réparation, lui révéla de bonne heure, comme au saint Précurseur, la nécessité de la pénitence. Effectivement, elle est encore dans la fleur de ses premiers avrils qu'elle aspire déjà au bonheur de livrer son corps à toutes les austérités de la pénitence.

Il y a cependant une différence entre elle et S. Jean-Baptiste, revêtu de la dure peau de chameau. A la voir couverte de soie et chamarrée d'or,

nous la prendrions plus volontiers pour la jeune Esther qui va s'asseoir sur le trône royal ; mais prenons-y garde : sous ces vêtements précieux elle porte la haire et le cilice.

Cependant l'heure approche où Dieu va lui manifester sa vocation. Nous devons le rappeler : souvent, au cours des âges, Dieu a voulu l'union de deux grandes âmes d'un saint et d'une sainte pour l'édification de l'Eglise et la sanctification de toute une postérité. L'origine première de cette loi mystérieuse est au Golgotha : la mort était entrée dans le monde par le premier Adam et l'ancienne Eve, le salut sera l'œuvre du nouvel Adam et de la véritable Mère des vivants. Cette loi, Claire et François vont la faire revivre ; à François de reproduire le Christ, à Claire d'être une copie de la véritable Esther.

A peine la bienheureuse Mère a-t-elle aperçu dans la chaire de la cathédrale d'Assise l'humble François avec sa bure et sa corde grossière, qu'elle s'est écriée : « Voilà ce que je cherche, et moi aussi je veux vivre de la pureté du saint Evangile, je veux pour trésor la pauvreté de Jésus et Marie ! »

Le dimanche des Rameaux de l'année 1212, l'évêque d'Assise remettait de sa propre main à la vierge la palme de la victoire. La nuit suivante, à travers les ténèbres de la nuit, Claire s'échappait du château de ses pères. Bientôt elle était aux pieds de François ; sous les ciseaux du séraphique Père sa chevelure tombait ; le sacrifice était accompli. Epouse du Christ, Claire éclipsait l'ancienne Esther dans sa splendeur.

II. — Accomplissement de la mission

La petite source devait devenir un grand fleuve. Ce n'était point pour elle seule que Claire avait été comblée de grâces ; elle devait, libératrice d'Israël, participer à la maternité de la Mère des vivants et enfanter au Christ une phalange d'âmes virginales, avec lesquelles elle continuera l'holocauste de la Vierge au pied de la croix. Toutefois, si les sages du jour avaient eu à porter un jugement sur la scène qui se déroula à Saint-Damien, lorsque Claire se précipita aux pieds de François, auraient-ils jamais auguré que cette enfant sans expérience devait être la Mère d'une des plus belles lignées qui attestent la fécondité inépuisable de l'Eglise catholique ?

Par quels accroissements successifs la petite source est-elle devenue le fleuve royal dont le cours impétueux réjouit la cité de Dieu ? Deux sources confondirent d'abord leurs ondes pures, deux sources vraiment sœurs : Agnès, la fille cadette des Sciffi, était digne à tous égards de partager la vie de sa sœur aînée. Je renonce à dépeindre les luttes de l'héroïque enfant ; inexprimable fut la colère de la famille lorsque la parenté apprit qu'Agnès avait rejoint sa sœur. Mais c'est en vain que la brutalité essaye d'arracher la pieuse vierge à l'asile de la prière : Dieu renouvelle en sa faveur le prodige de l'immobilité de sainte Lucie. Lorsque l'oncle de la sainte voit le bras, qu'il a levé pour la frapper, devenir inerte, force lui est bien de reconnaître l'intervention divine.

On vit alors la vérification de l'oracle du séraphique Père lorsqu'il restaurait les ruines de Saint-Damien. Du haut des murailles qui s'élevaient, il criait aux passants : « Aidez-moi à réparer ce saint asile ; il sera un jour la demeure de saintes dames dont la vie édifiera l'Eglise. » Le voilà, le sanctuaire de la réparation par excellence. C'est là que nous pouvons apprendre la grande loi qui domine le monde : la loi de l'expiation. Oui, c'est par l'expiation que Claire est devenue la libératrice d'Israël. Ce sanctuaire est encore conservé à Assise et il nous a été donné d'y vénérer les souvenirs de la sainte Fondatrice.

Parmi les premières compagnes de Claire et d'Agnès, il convient de mentionner Bona Guelfacio, qui avait accompagné Claire ; la Bienh. Aimée, admirable de simplicité, et sa sœur Balbine ; la B. Agnès de Spello, la B. Christine et tant d'autres. Les premières conquêtes de Claire furent faites au sein de sa propre parenté ; il n'est pas jusqu'à sa mère, la vertueuse Hortulane, et à la dernière de ses sœurs, la B. Béatrix, qui n'aient réclamé de vivre sous sa houlette.

Assuérus, en appelant sur le trône la pieuse Esther, lui donna une suite royale. Autrement plus heureuse, la Vierge d'Assise a pour cortège toutes ces âmes d'élite. Telle était, dit S. Bonaventure, la ferveur de St-Damien, que bientôt la tige se couvrit de fleurs et de fruits d'honneur. Le monastère de St-Damien fut trop étroit et les essaims durent désertir la ruche pour porter ailleurs le parfum des vertus séraphiques.

Agnès marqua l'accroissement du petit ruisseau qui se transforme en rivière. Qu'ils devaient être doux les épanchements des deux sœurs ! Mais l'heure de la séparation a sonné ; François a choisi Agnès pour devenir abbesse du monastère de Florence. Les fondations d'ailleurs ne tardèrent pas à se multiplier en Italie : Spello, Avezo, Arcella près de Padoue, Venise regurent les premiers essaims.

C'est pour le salut de la catholicité que Dieu a voulu la création du deuxième Ordre ; il faut donc qu'il se répande dans les diverses nations du globe terrestre. En France, la Bienh. Isabelle, sœur de S. Louis, arborera l'étendard de la pauvreté séraphique ; en Allemagne, la Bienh. Salomé et la Bienh. Cunégonde seront la gloire des créations d'outre-Rhin ; l'Espagne et la Belgique rivaliseront de zèle, et partout les filles de sainte Claire feront bénir le nom de Dieu. En vérité, la petite source est devenue un grand fleuve¹.

Il convient d'ajouter que l'héroïsme de Claire et de ses filles fut aussi prodigieux que la diffusion de l'Ordre fut merveilleuse. Permettez, RR. MM., que je rappelle à ceux qui ne sont pas initiés à la sainteté de votre vie quelle est la rigueur de votre pauvreté. Claire était bien l'héritière de François qui ne voulait pas avoir une pierre à lui pour reposer

la tête. Elle le prouva, lorsque Grégoire IX lui offrit de pourvoir à l'avenir de ses filles : sans hésiter, elle a répondu que son ambition est de leur léguer le trésor de la pauvreté.

Heureuses les âmes qui vivent de l'esprit de la sainte Fondatrice ! Elles n'ont point à craindre que Celui qui nourrit les passereaux abandonne ses enfants. En maintes circonstances, Dieu a récompensé la confiance de Claire et de ses Filles par les miracles les plus éclatants. A Spello, c'est une biche qui apparaît soudain dans le monastère éprouvé par le manque d'eau ; la messagère légère frappe de la corne et du pied la terre aride et en fait jaillir une source miraculeuse. A Assise, Claire renouvellera le miracle de la multiplication des pains et celui du prodige de l'huile opéré par le prophète Elisée.

Ces splendeurs ne doivent point nous faire oublier la raison de l'héroïsme constant de Claire et de ses Filles. A l'instar de la Vierge des Douleurs, Claire entend devenir hostie avec Jésus hostie. Ses larmes, ses sacrifices rendront féconds les labeurs de François et de ses Fils. Elle-même nous révèle comment elle réalisa sa sainte mission : « Depuis, dit-elle, que le Seigneur me fit rencontrer son serviteur François, je n'ai pas trouvé croix trop lourde, épreuves trop grandes, calice trop amer. » Le martyre a duré 42 ans, sainte Claire a ainsi reproduit la Vierge des Douleurs libératrice d'Israël.

III. — Couronnement de la mission

Le dernier trait que relève l'écrivain sacré au sujet de la pieuse Esther, c'est que le fleuve s'est transformé en lumière. Lumière, Esther le fut pour Assuérus, à qui elle révéla les projets infernaux du cruel Aman. Lumière, Esther le fut pour son peuple, puisque le jour choisi pour être celui de l'extermination, fut celui des splendeurs de l'apothéose. Ce trait n'est pas un des moins remarquables que nous ayons à relever à la gloire de notre bienheureuse Mère sainte Claire ; Dieu l'a placée dans le firmament de la religion séraphique comme le second astre en qui le Séraphin de l'Alverne réfléchit la splendeur dont, par la grâce de Dieu, il possède le foyer.

Si nous lisons avec quelque attention nos anciennes chroniques, nous pouvons constater que la Vierge séraphique fut pour le bienheureux Père lui-même une lumière. Enfants du Tiers Ordre, ces souvenirs doivent vous être particulièrement chers. Rappelons les faits.

Instruit par l'expérience, notre Père S. François savait qu'au contact du monde les âmes les plus pures se couvrent de poussière ; il voulait, en conséquence, s'ensevelir dans la solitude pour être seul avec Dieu seul. Toutefois, avant de mettre aucun projet à exécution, il a demandé le secours des prières de Claire et de ses Filles, et la Vierge séraphique lui a répondu, de la part du ciel, qu'il est de la race des rédempteurs, qu'il doit sauver le monde par la création d'une troisième milice, le Tiers Ordre de la Pénitence.

C'est au moment où la sainte Fondatrice alla

¹ Sur la diffusion de l'Ordre de sainte Claire en France, on peut consulter, outre FODERÉ, *Narration histoir et topograph. des Couv. de l'O. de S. F. et des monast. de Ste Claire, etc.*, MDCXIX, — l'*Histoire abrégée de l'Ordre de Ste Claire d'Assise*, édit. des Monastères des Clarisses Coletines à Lyon et à Tournay, 2 vol. 1896 ; — GUÉRIN, *L'auréole de Ste Claire*, 1867 ; l'auteur cite l'*Année Francisc.*, t. p. 50 ; — *Vie des prem. Cap. de Marseille*, 1764 ; — *Mém. cath.*, mai 1867 ; etc.

s'endormir du sommeil des justes qu'elle a plus particulièrement réalisé l'oracle prophétique. Elle va disparaître en projetant sur la scène du monde l'éclat de la plus vive lumière. Les cardinaux qui vinrent la visiter à son heure dernière savaient bien qu'elle était une des plus belles lumières, l'honneur de notre Mère la sainte Eglise. Le Vicaire de Jésus-Christ témoigna de son côté quel prix il attachait à la conservation de cette précieuse existence, en venant en personne recommander à la sainte sur son lit de mort les intérêts de la catholicité et en lui octroyant le bienfait de l'indulgence plénière.

D'autres splendeurs devaient illuminer le bienheureux trépas de la sainte. Entendez-la s'écrier : « Mes sœurs, à genoux ! Voici que la Reine des anges daigne visiter sa servante. » Effectivement, un cortège de vierges de blanc vêtements a traversé la cellule de l'humble abbesse ; à l'extrémité du cortège apparaît la Reine du ciel, la face resplendissante comme le soleil. Parvenue près de la sainte, elle ordonne d'étendre sur le corps virginal de la bienheureuse Mère la parure royale.

O Claire ! endormez-vous au sein de ces splendeurs ! Voici l'Epoux qui s'avance, il veut vous couronner de gloire et d'immortalité. *Iter facite ei qui ascendit super occasum !* Le psalmiste nous invite à former un cortège d'honneur aux élus qui s'élèvent des clartés du couchant. Innocent IV était tellement persuadé de l'entrée de Claire dans l'éternelle patrie, qu'il eût voulu que l'on chantât la messe des Vierges, lorsqu'on procéda aux obsèques de la sainte abbesse.

Le ciel ne tarda pas à justifier la confiance du Pontife : les miracles les plus nombreux, les plus éclatants, sont opérés par l'intercession de sainte Claire. Ici, c'est un jeune homme aveugle depuis 12 ans qui reçoit le bienfait de la vue ; là, c'est un épileptique qui est guéri ; ailleurs, c'est un possédé qui est délivré. Aussi, après enquête, Claire, deux ans seulement après sa mort, était inscrite au catalogue des saints par Alexandre IV, et quelques années plus tard Clément IV venait à Assise consacrer l'autel dédié à la sainte.

Il n'entre pas dans notre dessein de retracer l'histoire du culte de la sainte : la France, la Belgique aussi bien que l'Italie, l'Espagne et l'Allemagne, en honorant sa mémoire, saluèrent en sainte Claire la Libératrice d'Israël. La vraie gloire de notre sainte est de s'être survécue dans l'héroïsme de ses Filles à travers les âges.

Sur les plages les plus inhospitalières, elles ont, comme les Mineurs, cueilli la palme du martyre. En 1259, les Tartares égorgeaient une communauté de 60 Clarisses ; en 1291, l'année où la sainte Maison de Nazareth était portée sur les ailes des anges en Dalmatie, les Clarisses de St-Jean d'Acre succombaient sous le cimeterre musulman, renouvelant le prodige de vaillance de sainte Eusébie et de ses filles qui s'étaient coupé le nez pour soustraire à la brutalité du soldat l'intégrité du trésor virginal.

Dans la suite des siècles, l'Ordre de sainte Claire n'a cessé de rayonner dans la cité de Dieu ; témoin l'incomparable servante du Seigneur sainte Colette,

la réformatrice de la famille séraphique, qui prépara les voies à la réforme des Mineurs Capucins par la création des religieux Colétains. Dans les années qui ont précédé la guerre (1900), nous avons célébré les fêtes de la béatification de l'héroïne de la pénitence qui marcha courageusement sur les traces de sainte Véronique Giuliani, la B. Marie-Madeleine Martinengo.

Honneur au deuxième Ordre ! Son histoire démontre que Claire, dans la cité des saints, offre pour le salut de tous et le triomphe de l'Eglise l'holocauste de ses Filles ; le fleuve s'est transformé en astre radieux répandant la lumière et la vie.

* *

Que devons-nous conclure d'une vie aussi admirable, dont le mérite est couronné par une glorification aussi éclatante ? « O clarté merveilleuse, s'écrie Alexandre IV, tu brilles d'autant plus qu'on t'étudie davantage ! » Claire a brillé dans le siècle ; la source limpide est l'image de sa vertu sans tache. Claire s'est distinguée en religion ; son œuvre atteste que la petite source est devenue un fleuve au lit profond, dont les eaux impétueuses réjouissent la cité de Dieu. Claire, du haut de la gloire, illumine l'univers de ses splendeurs.

Encore quelques jours et nous entendrons l'écho répercuter le cantique des anges en l'honneur de la Reine des vierges : « Quelle est celle-ci qui s'avance avec la clarté de l'aurore ? » O séraphins, chantez aujourd'hui sur vos harpes d'or les splendeurs réservées à celle qui fut la copie vivante de votre Reine !

Mes frères, il est dans la vie de sainte Claire un trait qui doit être pour nous une lumière, au lendemain de la lutte dans laquelle nous avons vu nos adversaires d'outre-Rhin s'allier aux Turcs. Souvenons-nous des Sarrasins qui assiégeaient Assise. Ils s'apprétaient à saccager St-Damien ; déjà les échelles sont dressées le long des murs du monastère. Mais Claire s'est précipitée au pied des autels ; elle a crié sa détresse à Jésus-Hostie et, de la profondeur du tabernacle, la voix aimée a répondu : « Je vous ai toujours gardées, je vous garderai toujours. » Confiante, Claire a pris entre ses mains virginales le saint ciboire, elle apparaît au-dessus de la muraille avec son trésor ; à l'instant, les Sarrasins sont frappés de cécité, renversés du haut des échelles de l'assaut, et ils s'enfuyaient éperdus ; le monastère et la ville d'Assise étaient sauvés.

Mes frères, le salut, le voilà ! Toujours l'Eglise aura besoin des larmes de ses vierges ; toujours les vierges Filles de sainte Claire continueront l'holocauste qui détourne la foudre de la divine colère. Les RR. Mères, filles de sainte Claire, le savent par expérience : Jésus-Eucharistie a été fidèle à sa promesse ; il les a toujours gardées ; nous espérons fermement qu'il les gardera toujours. Que chaque monastère reste le palladium de la cité qui l'abrite !

O mes frères, vous voulez le triomphe de la France chrétienne ? Souvenez-vous que Claire, en sauvant ses Filles par l'Eucharistie, fut pour sa patrie la Libératrice providentielle. Par Claire, sachons retrouver le Cœur de Jésus dans l'Eucharistie, et le Sacré Cœur de Jésus une fois de plus nous sauvera. Amen !

LES SAINTS DE LA VIEILLE FRANCE

XXV

S. BERNARD (1090-1153)

I. — *Sa vocation*

Cette douce et forte figure de S. Bernard domine le xii^e siècle et elle brille comme une des plus belles étoiles dans le ciel de l'Eglise. Il nous apparaît avec l'auréole de la sainteté, mais cette sainteté elle-même était servie par des dons incomparables, piété tendre et profonde, intelligence merveilleuse, science plus inspirée encore qu'acquise, éloquence sans rivale, avec la sollicitude de toutes les Eglises.

I

Il naquit à Fontaines-lès-Dijon en 1090, dans un château d'où l'on aperçoit, tout proche, le mont Afrique ; à l'est, une vaste plaine riche et bien cultivée ; le mont Roland, qui dresse sa tête de géant ; à l'horizon, le Jura et les Alpes ; et presque aux pieds du village verdoyant, Dijon, la vieille capitale sans cesse rajeunie, jolie entre toutes les cités, et élevant vers le ciel ses belles églises, au-dessus desquelles plane la flèche de Saint-Bénigne.

Tescelin, le père de S. Bernard, était apparenté aux plus nobles familles de la Bourgogne et du Châtillonnais, et sa mère, Aleth, était la fille du puissant seigneur Bernard de Montbard. Tescelin, dit *le Sauré*, ou *le Roux*, à cause de la couleur de ses cheveux, était un fier chrétien, la justice et la loyauté même ; et Aleth était une sainte femme, généreuse et bonne, la mère des pauvres qu'elle aimait à visiter, l'infirmière des malades qu'elle voulait soigner elle-même, et heureuse de se voir entourée de sa parure de sept enfants : Guy, Gérard, Bernard, Hombeline, André, Barthélemy et Nivard. Quand elle portait Bernard, elle vit en songe un petit chien taché de roux qui poussait d'incessants aboiements. Un religieux lui dit : « Votre enfant sera le gardien de la maison de Dieu. Prédicateur éminent, il ne sera pas de ces chiens muets qui ne savent pas aboyer. » Quand il vint au monde, elle l'éleva dans ses bras très haut afin de l'offrir à Dieu. Elle ne gâtait point ses enfants, voulant qu'ils fussent robustes, durs au labeur, et très pieux ; mais elle avait une prédilection pour son troisième enfant, à qui elle avait donné le nom de son propre père.

Quand il eut huit ans, elle l'envoya à Châtillon-sur-Seine où il y avait une brillante école. Les Tescelin y possédaient un château, Bernard y demeura une douzaine d'années. Après sept siècles, son souvenir est toujours vivant dans la petite cité, son image est sur les maisons, on croit le voir encore passer dans les rues, s'arrêter auprès des eaux de la Doulix, puis entrer dans l'église de Saint-Vorles, un saint du pays qui fut curé de Marsannay au temps du roi Gontran et dont les bienfaits sont restés dans la mémoire du peuple. Une nuit de Noël, comme on se préparait à aller chanter les Vigiles à Saint-Vorles, la cloche tarda à sonner. Bernard enfant s'endormit sur sa chaise et il eut une vision : Jésus lui apparut auprès de sa mère,

petit enfant qui vient de naître, d'une éclatante beauté, avec un sourire céleste, et les deux enfants s'entretenaient ensemble. Alors la cloche sonna, Aleth interrompit l'extase et conduisit son fils à l'église revêtu de ses habits de fête. Jamais Bernard n'oublia cette heure divine.

C'était un enfant bien doué. L'étude le ravissait et il surpassait de beaucoup tous ses rivaux. Il aimait la lecture de Cicéron, de Boèce, de Virgile, d'Horace et d'Ovide. Mais s'il y goûtait les beautés littéraires, il avait plus d'attrait encore pour la piété. Il y avait à Saint-Vorles une image de la Sainte Vierge devant laquelle il aimait à prier, image aimable qui lui rappelait sans doute la vision de la nuit de Noël. Là, son âme méditative s'épanchait, son cœur s'enflammait d'une vive et tendre dévotion, et déjà il s'interrogeait sur sa vocation. Dès lors l'image de Marie resplendissait dans ses rêves d'avenir. Était-ce cet amour de la méditation qui le rendait timide et silencieux ? Quand il avait longuement prié, il redescendait du ciel, et se trouvait comme un étranger sur la terre.

Bientôt une grande épreuve vint le frapper. Il aimait sa mère avec tendresse. Elle l'avait formé, façonné, élevé ; et voilà qu'un jour elle annonça qu'elle mourrait bientôt. On n'y crut pas d'abord, mais un accès de fièvre l'obligea à s'aliter. Ce fut un grand deuil dans la maison. Toutefois elle continuait à s'occuper de tout ; elle souriait sur son lit et fortifiait les courages. Elle avait coutume de réunir le clergé pour la fête de S. Ambrosinien ; elle voulut que la réunion se fit et comme elle ne pouvait se rendre à l'église, elle se fit apporter la sainte communion. Le repas terminé, son fils Guy amena les prêtres dans sa chambre et elle leur dit qu'elle se sentait mourir. Aucune émotion sur son beau visage qui regardait le ciel. Ils récitèrent les Litanies, et après ces mots : « Par votre passion et par votre croix, délivrez-la, » elle éleva son bras pour les bénir ; le bras retomba inerte, son âme était partie. On devine l'immense douleur de Bernard, qui n'avait guère que seize ans, et qui avec elle perdait tout.

Il aurait eu tant besoin d'elle cependant, à cet âge où tout jeune homme doit subir une crise d'inquiétude et de trouble, avant de prendre la suprême décision.

II

Avec ses yeux bleus, sa blonde chevelure, son air de jeunesse immaculée, son front très pur, il attirait tous les regards par sa beauté physique où transparaissait la beauté de son âme. On le louait, on l'admirait, on lui prédisait un magnifique avenir. Ces regards qui s'arrêtaient avec persistance sur lui n'étaient pas toujours innocents. Un jour, lui-même se sentit troublé ; alors il se précipita dans un étang glacé ; la tentation disparut, et alors, à l'exemple de Job, il fit un pacte avec ses yeux pour ne plus même penser à une femme. Mais il rencontrerait partout le danger. Il résolut d'abord de se plonger dans les études littéraires pour lesquelles il avait tant d'attrait. Peut-être avait-il dans son cœur, de lui-même ignorée, une pointe d'ambition. Ses frères l'en-

geaient dans ce dessein. Le lieu des adieux fut même fixé. Comme il s'y rendait, il aperçut en chemin une église ; il y descendit pour prier, pour réfléchir. Il pensa à son âme, aux périls du monde, il pensa à sa mère. Il eut honte de ses visées terrestres, de ses hésitations, de ses attaches à la créature. La grâce parlait avec empire, ses larmes coulèrent. Il irait s'ensevelir à Cîteaux, où il serait seul enfin avec Dieu, dans la pénitence, dans la lumière.

Il s'en ouvrit à son oncle Gaudry, le frère de sa mère, qui songeait lui aussi à se faire moine. Mais il voulait amener avec lui tous ses frères, pour partager sa bénie solitude et son bonheur. Trois d'entre eux, Guy, Gérard et André, faisaient, avec leur père et leur oncle Gaudry, le siège de Grancey-le-Château. Il vint les retrouver, s'entretint avec Gaudry, et tous deux ils se présentèrent à Tescelin, lui demandant la faveur de partir à Cîteaux.

Puis il entreprit ses frères : Barthélemy d'abord, qui fut tout de suite gagné ; André, qui se croyait la vocation guerrière et rêvait de beaux coups d'épée. Celui-ci résista, mais c'était Aleth qui d'en haut conduisait cette affaire éternelle. Comme Bernard l'exhortait, lui parlait d'elle, André crut la voir : « J'aperçois ma mère ! » dit-il. — « C'est donc qu'elle approuve notre conversion ! » s'écria le jeune apôtre. Les frères étaient étroitement unis ; André s'épouvantait à la pensée qu'ils seraient séparés : « Faites donc, dit-il à Bernard, qu'aucun d'eux ne reste dans le siècle ; sinon, partagez-moi en deux, car, être loin de leur présence ou de la vôtre, m'est insupportable. »

Le plus difficile à conquérir, c'était Guy, l'aîné, qui avait épousé une femme charmante, dont il avait deux petites filles qu'il adorait. Quels arguments pressants Bernard put-il invoquer pour faire comprendre à son frère que l'âpre solitude de Cîteaux avait des charmes supérieurs à ceux de son doux intérieur ? Mais les âmes étaient animées alors d'une foi profonde et s'élevaient au-dessus des choses du temps, elles vivaient de l'éternel. Guy irait à Cîteaux, et sa jeune femme dans un cloître qui se chargerait de l'éducation des enfants. Ce qui choquerait dans notre siècle était alors d'un usage courant.

Gérard cependant, le second frère, demeurait insensible à son éloquence, et il écoutait avec un silence dédaigneux. Bernard lui dit, le doigt sur la poitrine du rebelle : « Un jour viendra, et il est proche, où une lance percera cette poitrine et y ouvrira un passage aux pensées du salut ! » Bientôt Gérard fut grièvement blessé dans un assaut et fait prisonnier. Comme on le conduisait dans un obscur cachot : « Je suis moine, s'écria-t-il, je suis moine de Cîteaux ! » Bernard accourut, mais il ne put le voir. Alors, comme il passait près de la prison, il lui cria : « Courage ! Nous allons bientôt entrer à Cîteaux ! » Le prisonnier put s'évader et rejoindre ses frères à Châtillon.

C'est là que Bernard préparait la petite troupe qu'il voulait emmener au cloître : Gaudry, ses frères, Godefroy de la Roche et Robert ses cousins, avec de jeunes gentilshommes de Châtillon qu'il entraînait

irrésistiblement, au point « qu'il était la terreur des mères et des épouses, dit son biographe. Les amis redoutaient de le voir aborder leurs amis. »

Un de ses camarades d'enfance, Hugues de Vitry, était entré dans la cléricature à Mâcon, Bernard courut aussi l'entreprendre. Hugues se mit à pleurer, et fut inconsolable pendant deux jours. Puis les pleurs tarirent, et comme Bernard s'en étonnait : « Hier, lui dit le jeune clerc, je pleurais sur vous ; aujourd'hui j'ai pleuré sur moi. Si j'ai cessé de pleurer, c'est que je connais votre âme et je comprends maintenant que c'est moi qui ai besoin de conversion, et non pas vous. » Bernard eut plus de peine à triompher des amis d'Hugues, qui voulaient, redoutant sa parole persuasive, l'empêcher de parler au jeune clerc touché, dont ils s'appliquaient à ébranler la vocation. Ils n'y parvinrent pas.

On était en octobre 1111 ; trente-deux disciples étaient réunis autour de leur jeune maître à Châtillon, et réglaient leurs affaires du siècle avant de le quitter. Deux seulement se retirèrent d'effroi, à la pensée qu'à Cîteaux ils devraient jeûner, se relever la nuit pour chanter les louanges de Dieu, travailler de jour à la campagne comme des serfs, abattre des arbres comme des bûcherons. Les autres, au contraire, rayonnaient et aspiraient au départ pour oublier le monde et ne plus vivre que pour Dieu et avec Dieu.

Ils demeurèrent six mois ainsi à Châtillon, comme dans un autre Cénacle, où ils goûtaient les grâces de lumière de l'Esprit-Saint. Au mois d'avril 1112, ils laissèrent cette douce retraite et partirent, d'abord à Fontaines-lès-Dijon, où ils firent leurs adieux à Tescelin. Celui-ci dit à ses fils :

— Soyez modérés et gardez en tout la mesure. Je vous connais : on aura toujours quelque peine à contenir votre zèle.

Le plus jeune frère, Nivard, jouait dans la cour du château avec des enfants de son âge. Il restait seul. Guy lui dit en l'embrassant :

— Voici que nous partons, mon Nivard. Tout ce domaine est à toi. Vois comme tu seras riche.

— Eh quoi ! lui répondit l'enfant, vous prenez le ciel et me laissez la terre ? Je n'accepte pas le partage !

Il voulait partir avec eux ; mais le cloître était fermé aux enfants. C'est seulement quand il eut seize ans que les portes s'ouvrirent pour le recevoir. Ce jour-là Aleth eut au ciel un accroissement de félicité, car tous ses enfants étaient sur le chemin qu'elle leur avait montré, en marche pour la vie éternelle.

XXVI

II. — A Cîteaux et à Clairvaux

S. Robert, qui avait fondé Molesme, dut se retirer à cause de la tiédeur ou de la révolte de ses religieux, et avec Albéric il choisit l'âpre solitude de Cîteaux pour y observer strictement la règle de S. Benoît. Rappelé par ses moines repentants, il revint et Albéric fut élu pour lui succéder à Cîteaux. Il y maintint des traditions d'austérité qui ef-

frayaient les visiteurs. Cluny avait accepté avec froideur la jeune communauté, si bien qu'Etienne Harding, le troisième abbé de Cîteaux, se vit à la tête d'une maison dépeuplée, sans réputation et sans avenir. Une vision releva son courage, et lui annonça que son Ordre deviendrait bientôt nombreux et florissant.

C'est alors que S. Bernard se présenta avec ses trente compagnons.

I

Après avoir médité pendant quatre jours à l'hôtellerie sur sa vocation, il fut conduit devant le Chapitre avec ses amis. Il se prosterna et Etienne lui dit :

— Que demandez-vous ?

— La miséricorde de Dieu et la vôtre, répondit-il.

L'abbé lui exposa les rigueurs de la vie du cloître ; le jeune gentilhomme déclara avec une assurance modeste qu'il était prêt à les subir.

— Que Dieu achève en vous ce qu'il a commencé, reprit Etienne Harding.

Bernard retourna à l'hôtellerie, et trois jours après ils commencèrent ensemble leur noviciat, qui dura une année.

Le vêtement était rude : une tunique de serge qui enveloppait le corps jusqu'à mi-jambes ; un manteau ou coule en laine, avec un capuchon ; une ceinture en cuir, des souliers et des chausses qui couvraient le bas des jambes. Toutefois, pendant l'année de probation ils gardèrent leurs vêtements séculiers. Comme nourriture, des légumes secs ou verts, de l'huile et du sel, une livre de pain grossier et de l'eau. Un seul repas, à la neuvième heure.

La nuit, une paille sur une planche était leur lieu de repos ; un oreiller de paille, une couverture de laine, et c'était tout. Ils dormaient tout habillés, dans une pièce commune faiblement éclairée. Bernard prenait sur son sommeil pour méditer, et le sommeil n'interrompait point son union avec Dieu. Si parfois il sentait fléchir sa ferveur, il la ranimait en se posant cette question : « Bernard, pourquoi es-tu venu ici ? *Ad quid venisti ?* » Dès lors Dieu prenait possession de son âme et l'inondait de consolations, qu'il lui retirait à quelque léger manquement. Il se laissait conduire par la grâce et la sollicitait quand elle paraissait le délaisser. Les faveurs du ciel étaient d'autant plus puissantes et douces qu'il s'abandonnait davantage aux mortifications et aux renoncements. Il y perdit sa robuste santé, mais l'intensité de sa vie intérieure s'en accrût au point qu'il ne voyait plus que Dieu, ne parlait que de Dieu et demeurait absorbé en lui. La contemplation de la beauté divine le rendait insensible aux beautés de la nature, et dans les hommes il ne regardait que les âmes.

De sa journée le Cistercien fait deux parts, l'une pour la prière, l'autre pour le travail. Il se lève à 1 heure du matin, l'hiver, pour chanter les Matines. Les Laudes se chantent à l'aurore ; puis les Petites Heures et les Vêpres s'échelonnent tout le jour, de sorte que l'esprit de prière ne quitte pas le religieux.

Entre Matines et Laudes, des lectures pieuses. Après Laudes, le Chapitre, qui n'est jamais omis,

où l'on fait la coule, suivie de la lecture du Martyrologe et des prières que l'Eglise a gardées dans l'office de Prime, depuis *Pretiosa in conspectu Domini*. Ensuite la lecture de quelques articles de la Règle de S. Benoît ; lecture aujourd'hui remplacée au bréviaire par la leçon brève. La prière prenait environ six heures dans la journée. Elle se terminait par Complies, la prière du soir.

Le travail en été commençait à 6 heures et durait trois heures ; puis reprenait à 2 heures jusqu'à 5 heures.

La messe se célébrait avant le Chapitre.

Le vrai moine, dit S. Benoît, vit du travail de ses mains. Il labourait, semait ou moissonnait, Bernard ne savait pas se servir de la faucille, où il s'en servait si mal qu'il fut prié de rester en repos. Il se mit à pleurer en voyant qu'il ne pouvait pas travailler comme les autres. Il pria pour obtenir la science de moissonner, et il devint l'un des meilleurs moissonneurs de Cîteaux. Mais il préférait sûrement l'étude au travail manuel, où toutefois il trouvait de la jouissance, car aussi bien il y gardait la présence sensible de Dieu.

Il étudiait l'Ecriture Sainte. Etienne Harding avait collationné les différents manuscrits des Livres Saints, en latin et en hébreu, avec l'aide des rabbins du voisinage, et en avait donné une édition critique dans un manuscrit auquel il était interdit de faire la moindre addition. Bernard lut ainsi toute la Bible pendant son année de noviciat, trouvant une grande saveur à goûter dans le texte authentique la pensée du Saint-Esprit.

Le repas se prenait à 3 heures du soir ; mais avec le temps la règle s'adoucit, on le ramena à midi, avec une légère collation le soir. Après les Vêpres on se réunissait pour faire en commun une petite conférence, *collatio*, ou une lecture pieuse tirée de l'Ecriture ou de la Vie des Pères. Ensuite chacun faisait ses réflexions et l'on s'abandonnait à une conversation d'où la Règle bannissait toute plaisanterie, toute parole libre.

L'année de probation terminée, qui fut pour Bernard une année de paradis, il fut admis avec ses trente compagnons à prononcer ses vœux. Ils parurent devant le Chapitre, l'abbé leur coupa les cheveux, ils reçurent la tonsure, puis ils assistèrent à la messe. Après l'évangile, Bernard se prosterna devant l'abbé, tenant en sa main un parchemin qui renfermait la formule de ses engagements. Il la prononça, y apposa une croix, la déposa sur l'autel, du côté de l'Épître, et revenu à sa place, il dit : « Recevez-moi, Seigneur, selon votre parole et je vivrai, et ne me confondez pas dans mon attente ¹. »

L'abbé et les frères lui donnèrent l'accolade. Etienne Harding le revêtit ensuite de la coule blanche : il était moine de Cîteaux.

II

Deux ans après, en 1115, Etienne Harding l'envoyait avec douze religieux fonder le monastère de Clairvaux. Parmi les douze, Bernard voyait avec

¹ Vie de S. Bernard, par l'abbé Vacandard, t. I, chap. II (Paris, Lecoffre).

bonheur son oncle Gaudry, et ses trois frères, Gérard, André et Barthélemy. L'abbé lui a remis un crucifix pris sur l'autel, et ils sont partis de l'église emportant les objets nécessaires pour le culte sacré. Ils arrivent à La Ferté-sur-Aube après deux jours de marche et se dirigent vers la « vallée de l'Absinthe » qui deviendra Clairvaux. Ils ne rencontrent que des broussailles ; mais la vallée, d'ailleurs peu étendue, reçoit les feux du soleil levant et du soleil couchant, dont l'enfilade est une garantie de salubrité. Ils regardent cette désolation avec ces espérances, et se concertent. Bernard n'est pas encore prêtre et l'évêque de Langres, Joceran, dont dépend Clairvaux, est absent. Ils décident que leur chef ira se faire ordonner à Châlons-sur-Marne par l'évêque, le célèbre Guillaume de Champeaux, ancien écolâtre de Notre-Dame de Paris. L'évêque est frappé du mérite et de la sainteté du jeune abbé, il l'élève au sacerdoce et déclare que c'est « un ange de Dieu. »

De retour dans sa triste vallée, Bernard défriche, construit une humble chapelle ; à côté, un bâtiment dont le rez-de-chaussée, dépourvu de pavé, servira de réfectoire, et l'étage supérieur de dortoir. Les frères ont pour lits douze coffres de bois qui forment comme une rangée de cerneils. A l'entrée du dortoir, la cellule de l'abbé où l'on voit le lit, avec un morceau de bois comme oreiller, un siège taillé dans le mur, sous le toit surbaissé, et une table en bois. C'est là que Bernard travaillera pendant près de trente ans.

La première année, ils vivent de misère. Des racines, des feuilles de hêtre ; les jours de fête, un plat de faines. Les Frères supplient Bernard de les ramener à Cîteaux. Gérard, le cellérier, insiste ; Bernard lui prêche la confiance en Dieu et, de fait, la Providence ne les laisse jamais manquer totalement du nécessaire. D'ailleurs l'abbé donne l'exemple, il se prive de tout. Au sel et à l'huile, ces deux assaisonnements classiques, il s'en ajoute deux autres, dit Guillaume de Saint-Thierry : « la faim et l'amour de Dieu. » Bernard leur dit qu'ils doivent s'estimer heureux d'avoir du pain bis, et il part de là pour leur retracer les obligations des moines :

« Si vous connaissiez toutes vos obligations, leur dit-il, il faudrait arroser de larmes toutes les bouchées que vous mangez. Nous sommes entrés dans ce monastère pour pleurer nos péchés et ceux du peuple. En mangeant le pain des fidèles, nous contractons pour ainsi dire l'obligation de pleurer leurs péchés comme s'ils étaient les nôtres. »

Tout d'abord sa direction est un peu âpre et exigeante. Erreur de jeunesse ! Lui-même donnant tout, il demandait beaucoup. Comme l'avait fort bien vu l'évêque de Châlons, il paraissait être doué de la nature angélique ; et il semble qu'il ait ignoré les faiblesses humaines. Les confidences de ses religieux les lui révélaient chaque semaine, et il en était déconcerté. Il songea même à renoncer à sa charge d'abbé. Mais il savait observer et réfléchir. Il comprit que les saints eux-mêmes ne sont pas des anges, et peut-être se souvint-il de la parole d'adieu de son père : « Soyez modérés et gardez en tout la me-

sure. » On remarqua que, dans la suite, il gardait cette mesure et la conseillait aux directeurs d'âmes. C'est ce qu'il appelait la « discrétion, » laquelle, disait-il, est « la mère des vertus. » D'ailleurs, entraînés par son exemple, ses disciples dépassaient la mesure et ne mettaient plus de bornes à leurs mortifications. Il dut réprimer ce zèle inconsidéré ; l'évêque de Châlons les blâma nettement, et tout rentra dans l'ordre. Le monastère devint un séjour de prière, de travail et de joie spirituelle, et c'est de ce jour qu'il changea de nom pour s'appeler *Clairvallée*, Clairvaux. Une nuit, entre Matines et Laudes, l'abbé sortit de la chapelle et se promena dans le jardin, songeant à l'avenir de sa maison. Il eut une vision ; une foule immense d'hommes de tout âge et de toute condition descendait des collines, et bientôt la vallée ne put plus les contenir. Cette vision le remplit d'espérance.

Déjà les disciples affluaient ; son père, qui était vieux, vint à Clairvaux pour y mourir sous l'heureuse direction de son fils. Hombeline s'y rendit aussi pour revoir ses frères. Elle s'était parée comme une reine : « Quoi ! lui dit durement André, est-ce que cela recouvre autre chose que de l'ordure ? » Eclairée soudain, elle répondit avec humilité :

— Oui, je ne suis qu'une pécheresse, mais c'est pour les pécheurs que le Christ est mort. Tout ce que mon frère Bernard m'ordonnera, je suis prête à le faire.

Elle était mariée. Du consentement de son mari elle entra quelques années plus tard au monastère de Jully-les-Nonnains, où elle mourut comme une sainte.

Mais déjà Clairvaux avait dû essaimer ; la ruche était trop nombreuse. Les premières fondations furent celles de Troisfontaines, de Fontenay au diocèse d'Autun, et de Foigny. Au bout de vingt ans Clairvaux comptait dix-neuf filles, ferventes et joyeuses comme leur mère.

Guillaume de Saint-Thierry, l'historien de S. Bernard, a fait cette description de Clairvaux, où il se rendit alors par la route qui vient de Bar-sur-Aube :

« La solitude où demeuraient les serviteurs de Dieu est environnée d'une forêt sombre, et resserrée entre deux montagnes qui l'étreignent de manière à lui donner l'apparence d'une grotte profonde, semblable à celle de notre père Benoît, quand il fut découvert par des bergers. En descendant à Clairvaux, on reconnaît Dieu à l'aspect des maisons, et le vallon muet publie par la simplicité et l'humilité des édifices l'humilité et la simplicité des pauvres qui l'habitent. Dans ce val, où il n'est permis à personne d'être oisif, où tous travaillent, où chacun a sa besogne particulière, règne au milieu du jour un silence pareil au silence du milieu de la nuit, interrompu seulement par le bruit des travaux ou par le chant des frères occupés à louer Dieu. Cette discipline du silence, bien connue des visiteurs, frappe tellement les séculiers eux-mêmes qu'ils n'osent plus, en pénétrant dans cette enceinte, proférer une parole qui ne soit en harmonie avec la sainteté du lieu ¹. »

¹ Vacandard, *op. cit.*, ch. III.

XXVII

III. — Cluny et Cîteaux

Les commencements de Cîteaux avaient été laborieux et durs. Mal vu de Cluny, qui depuis plus de deux siècles était la grande puissance monastique ; après avoir longtemps végété, il allait enfin prendre, avec S. Bernard, un glorieux essor. En 1118 il comptait quatre filles pleines d'avenir : La Ferté, Pontigny, Clairvaux et Morimond, qui auraient chacune de nombreuses filiales. Pour resserrer leur union, tout en accordant à chaque maison une juste liberté, elles rédigèrent alors une *Charte de Charité*, qui rompait avec les coutumes de Cluny.

Cluny dépendait directement du Pape et toute l'autorité était dans les mains du seul abbé de Cluny. Cîteaux se gouverne par les chapitres généraux annuels, dont l'abbé de Cîteaux est président ; mais chacune de ses filles a son abbé qui gouverne les filiales. Quand le siège de Cîteaux vient à être vacant, ce sont les abbés de La Ferté, Pontigny, Clairvaux et Morimond qui remplissent en commun la charge de supérieur général. La *Charte de Charité* unissait toutes les maisons, tout en décentralisant. De la sorte, Etienne Harding favorisait les initiatives ainsi qu'une sage autonomie.

I

Comme tous les Ordres qui ont un long passé, Cluny avait une tendance au relâchement ; il était riche et bâtissait des basiliques magnifiques où il déployait un grand luxe avec toutes les ressources de l'art. Rien n'était trop beau pour rehausser le culte divin. Cîteaux resserrait les règlements de discipline et pratiquait les plus rudes austérités. Ses églises étaient sévères et n'avaient que la beauté des lignes ; pas de sculptures, pas de riches métaux ; pas d'ornements ; des croix de bois. Jusqu'aux vêtements qui accentuaient le contraste : le costume des moines de Cluny était noir ; celui des Cisterciens, blanc.

S. Bernard paraissait donc s'ériger en réformateur, car c'était lui qui était le plus en vue. L'esprit de corps s'en mêla, qui croit pouvoir autoriser la critique, même aux dépens de la charité ; la critique d'ailleurs demeurant en principe impersonnelle.

L'histoire de Robert vint envenimer la querelle. Robert était le cousin-germain de S. Bernard. Tout jeune, il avait été voué à Cluny, mais ses parents n'avaient pas rédigé l'acte requis par la Règle de S. Benoît. Il vint donc à Cîteaux ; mais comme il n'avait que quatorze ans, il fut ajourné à deux ans et ne fut accepté qu'en 1114. Les austérités de Clairvaux, où il avait suivi son cousin, le découragèrent ; il pensa à la règle plus douce de Cluny. Sur ces entrefaites, en l'absence de S. Bernard, le grand prieur de Cluny, Bernard d'Uxelles, vint à Clairvaux, il vit le jeune religieux et accueillit ses plaintes avec faveur ; S. Bernard lui prête ces paroles au jeune Robert : « En quel endroit la Sainte Ecriture ordonne-t-elle de se tuer ? Qu'est-ce qu'une vie de religieux qui consiste à bêcher la terre, à scier du bois, à porter du fumier ? Pourquoi Dieu a-t-il créé les aliments, s'il n'est pas permis d'en user ? »

Bref, on emmène Robert à Cluny, dont l'abbé se fait approuver à Rome. A Clairvaux on est consterné. Bernard laisse tomber l'affaire, mais il prend avec lui l'abbé Guillaume, monte sur une colline voisine et lui dicte, au milieu d'une averse, une lettre admirable à son cher transfuge. C'est cette lettre qu'on appelle *in imbre sine imbre*, parce qu'elle aurait été miraculeusement préservée de la pluie. Elle produisit son effet, mais seulement dix ans plus tard.

Pendant ce temps, les Cisterciens poursuivaient et aggravaient leurs critiques, que justifiait aussi la conduite relâchée de Pons, abbé de Cluny. Pierre le Vénéral, qui venait de lui succéder, crut devoir écrire à S. Bernard. C'était un homme calme, ami de la paix et animé d'une grande charité. Il n'en montra pas moins quelque vivacité : « O Pharisiens, dit-il aux censeurs de Cluny, vous avez une postérité ! Vous êtes revenus au monde ! Ce sont vos fils, ceux qui se mettent hors de pair, qui s'élèvent au-dessus des autres, ceux à qui le prophète a fait dire : Ne me touchez pas ! Je suis saint ! »

Et il examine chacun des griefs. On leur reproche leur habit de couleur noire : « Nos pères les avaient adoptés par humilité. Lit-on que ce grand et admirable S. Martin, — un vrai moine, celui-là, — allât vêtu de blanc et d'une robe courte ?... »

« Vous nous reprochez de n'être pas soumis à l'autorité épiscopale. Et pour qui prenez-vous donc l'évêque de Rome ? C'est lui que nous nous glorifions d'avoir pour pasteur... »

« Vous nous reprochez de porter des pelisses et des fourrures dont il n'est point parlé dans la Règle. Mais on lit dans la Règle : « Qu'il soit donné aux frères des vêtements appropriés à la nature et au climat, davantage dans les pays froids, moins dans les pays chauds... Ne savez-vous pas qu'il y a des lois qui ne changent jamais, et d'autres qui sont plus variables, selon les temps et les lieux ? Entre les préceptes immuables, je compte l'amour du prochain, l'humilité, la chasteté, la véracité et plusieurs autres lois qui ne peuvent jamais fléchir. »

Il concluait par l'éloge de la charité, cette « mère de famille, tout entière aux soins de sa maison, qui partage le travail entre ses serviteurs, envoie les uns à la charrie, les autres à la vigne, d'autres à la forêt. »

II

Cette lettre à S. Bernard était aussi une réponse aux critiques renfermées dans celle que l'abbé de Clairvaux avait adressée à Robert. Bernard était accusé, en somme, d'être l'ennemi des moines noirs qu'il trouvait relâchés, et d'agir en pharisien intolérant. Il répliqua aussitôt par son *Apologie à Guillaume* :

« Si nous dénigrons avec une jactance pharisaïque, dit-il, des hommes qui valent mieux que nous, à quoi nous serviront tant de privations, de fatigues et de jeûnes qui caractérisent notre genre de vie ? Ne pouvions-nous donc trouver une voie plus commode d'aller en enfer ? Si nous devons y descendre, que ne prenions-nous le chemin de tout le monde ?

« Or, quel est l'homme qui m'ait jamais entendu parler contre Cluny ? Quel est celui de ses

bres que je n'aie vu avec plaisir, reçu avec honneur, entretenu avec respect, exhorté avec humilité ? Je l'ai dit et je le répète : leur genre de vie est saint, honorable, remarquable par sa pureté, inspiré par l'Esprit-Saint, éminemment propre à sauver les âmes. »

Eh, cet éloge, il le justifie par l'hospitalité qu'il a reçue dans les monastères de Cluny. Mais sur cette belle figure il y a des taches qu'il signalera hardiment, pour attirer l'attention des chefs de l'Ordre sur la réforme qui s'impose :

« Dans vos repas, pendant que la bouche s'empplit d'aliments, les oreilles se repaissent de vaines paroles ; on apporte plats sur plats ; et, pour vous dédommager de l'abstinence de viande, on vous sert d'énormes poissons à deux reprises... Chose bizarre ! à peine sommes-nous moines que nous voilà malades de l'estomac ; nous n'avons garde alors d'oublier que l'Apôtre nous conseille l'usage du vin, l'usage modéré, il est vrai, mais je ne sais pourquoi nous oublions l'épithète... »

Il y a aussi des moines qui aiment le luxe : « C'est à peine si dans nos provinces nous trouvons des étoffes dignes de nous vêtir. Le chevalier et le moine prennent chacun la moitié du même drap... Des vêtements efféminés indiquent la mollesse de l'âme. »

Et les abbés qui voyagent en grande pompe, à cheval et « entourés d'une foule empressée de valets à longs cheveux ! » — « Une telle suite suffirait à deux évêques. Je mens, si je n'ai pas vu un abbé traîner après lui soixante chevaux et plus. Vous diriez, à les voir passer, non des pasteurs de couvents, mais des seigneurs de châteaux ; non des directeurs d'âmes, mais des gouverneurs de provinces... Dès qu'ils vont à quatre lieues de chez eux, il leur faut tout leur mobilier, comme s'ils partaient pour l'armée ou qu'ils dussent traverser un désert. »

N'est-ce pas la vive peinture des équipages de Suger ou de l'abbé Pons ?

Maintenant il s'en prend à l'architecture superbe des basiliques de Cluny, de Saint-Remy de Reims, par exemple, avec leurs candélabres et leurs reliquaires d'or : « O vanité des vanités ! O folie plus encore que vanité ! L'Eglise resplendit dans ses murailles et manque de tout dans ses pauvres ! Elle revêt d'or ses pierres et laisse ses enfants nus ! » Cependant il sent qu'il est sur un terrain brûlant et il ajoute sans insister : « Je le veux ; c'est pour la gloire de Dieu. » Il comprend aussi que cette brillante architecture, ces vitraux étincelants élèvent les âmes et instruisent le peuple : « Mais nous, s'écrie-t-il, — je suis moine et je parle à des moines, — nous qui avons quitté les rangs du peuple, qui avons renoncé aux richesses et à l'éclat du monde pour l'amour du Christ, sommes-nous donc encore à l'école des œuvres du monde, et servons-nous encore ses idoles ? »

Dans les cloîtres il n'accepte pas la sculpture symbolique avec tous les ornements enfantés par une libre imagination : « A quoi bon ces monstres ridicules, ces belles horreurs, ces horribles beautés ? A quoi bon ces singes immondes, ces lions farouches, ces centaures monstrueux, ces êtres demi-humains ?... Ici vous voyez plusieurs corps réunis sous une seule tête ; là, plusieurs têtes sur un seul corps... Enfin de tous côtés apparaît une si grande et si étonnante variété de formes, qu'il est plus agréable de lire sur les marbres que sur les manuscrits, de passer des journées entières à admirer ces choses l'une après l'autre que de méditer la loi de Dieu. »

L'Apologie à Guillaume souleva des colères à Cluny. S. Bernard y avait mis de la virulence, et il y avait buriné des portraits qui révèlent en lui des aptitudes satiriques qu'on ne lui soupçonnait pas. Il avait surtout exposé des faits, mis dans un fort relief, mais on ne pouvait contester la vérité. Cluny était un Ordre devenu riche en vieillissant, pourvu de ressources considérables qu'il consacrait à nourrir les pauvres, à exécuter de magnifiques travaux d'art, et qui ajoutaient aussi au bien-être des moines. De là des relâchements et des abus.

Pierre le Vénérable avait été frappé surtout du reproche que leur avaient fait les Cisterciens de négliger le travail des mains, et il y avait répondu dans sa lettre : « La Règle n'a pas ordonné le travail pour lui-même, disait-il, mais afin de chasser l'oisiveté qui est l'ennemie de l'âme. On l'observe dans son esprit quand on se livre à un exercice qui atteint ce but. Le Christ n'a-t-il pas montré sa préférence pour les occupations spirituelles par l'exemple de Marthe et de Marie ? Croyez-vous être de meilleurs juges et de plus sûrs interprètes de la pensée de S. Benoît que S. Maur, son disciple favori, dont le monastère ne pratiqua guère le travail manuel ? » Cette explication avait son prix, Pierre le Vénérable devait la donner, mais il est douteux qu'elle l'ait pleinement satisfait lui-même, car parmi ses moines il ne voyait pas que des intellectuels. C'était un sage, un abbé prudent, sincère et réfléchi. Il étudia surtout le fond de l'Apologie, et il en conclut que les observations de S. Bernard étaient fondées. Il réunit à Cluny en 1132 les principaux représentants de l'Ordre. Il y vint 200 prieurs et 1.200 frères. Des réformes furent décidées. Le silence fut rétabli ; on renonça aux vêtements de grand prix ; on supprima l'usage de la graisse dans les aliments du vendredi, le vin mêlé de miel aux grandes fêtes, sauf pour le Jeudi Saint ; en voyage, les prieurs n'eurent plus droit qu'à trois chevaux ; enfin on remit en honneur « l'antique et saint travail des mains. » Il y eut bien quelques murmures, mais l'abbé maintint ses réformes avec la douceur et la tranquille fermeté qui le distinguaient. S. Bernard l'encouragea, et plus tard il écrivait au pape Eugène III : « En beaucoup de choses Pierre a amélioré son Ordre, par exemple dans l'observance des jeûnes et du silence, la suppression des vêtements précieux et bizarres : » (Ep. 277).

Les deux Ordres se gardèrent sans doute quelque secrète rancune ; mais l'un représentait déjà le passé, l'autre l'avenir ; — l'un se précipitait dans le sacrifice et les austérités, il restait sur le Calvaire à méditer sur les plaies et les souffrances de Jésus-Christ ; l'autre avait moins d'ardeur et demeurerait au pied du Calvaire ; — l'un comptait pour rien le corps et ne songeait qu'à l'âme ; l'autre ne négligeait point le compagnon de l'âme et se complaisait dans l'étude, les manuscrits, les œuvres d'art, plutôt que dans le travail manuel. Pour tout dire, Cluny avait des chefs déjà vieilliss, des traditions plus douces ; Cîteaux était conduit par S. Bernard qui avait besoin, disait-il, d'une plus forte dose de renoncements et de privations.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 1 augusti 1928.

EUG. LINDECKER, Vic. gen.

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES.— Im.p.in.cie de l'AMI DU CLERGÉ

Ami du Clergé du 9 août 1928

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Cours de prônes sur le Credo. — LXVI.
L'infailibilité du Pape, 465.

Sujets de circonstance. — Pour un Pèlerinage en l'honneur de la T. S. Vierge : Marie Mediatrix, 467.
— Pour une Bénédiction de cloches : Les rites et les leçons de cette bénédiction, 468.

Les Saints de la vieille France. — XXVIII.
S. Bernard (suite) : 4. Le réformateur, 471. — XXIX.
5. Le schisme d'Anaclet, 473. — XXX. 6. S. Bernard et Abailard, 475.

En lisant. — Comment établir dans une paroisse une Fraternité franciscaine, 477. — Jésus Ouvrier, 480.

COURS DE PRONES SUR LE CREDO

LXVI

L'INFAILLIBILITÉ DU PAPE

Mes frères,

En vertu de sa primauté, le Souverain Pontife a le droit de porter des décrets et de faire des lois qui obligent tous les chrétiens, et tous, tant que nous sommes, nous avons le devoir de nous incliner devant ses décisions. Ne risquons-nous pas, en acceptant ainsi, sans discuter, les enseignements et les directions du Souverain Pontife, d'être induits en erreur et de faire fausse route ? Non, m. f., parce que le Souverain Pontife est infailible et ne peut ni se tromper ni nous tromper.

I

Le Souverain Pontife est infailible : nous en avons pour garant la parole même de Jésus-Christ.

S. Pierre venait de proclamer la divinité de Jésus-Christ et de lui dire : « Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant ! » — « Tu es bienheureux, Simon, lui répondit Jésus ; car ce n'est ni la chair ni le sang qui t'ont révélé cette vérité, mais mon Père qui est dans le ciel. Eh bien ! moi, je te dis que tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. Tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans le ciel ; tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans le ciel. »

Comment ces paroles, que nous avons déjà citées bien des fois, prouvent-elles l'infailibilité de S. Pierre et de ses successeurs ? De deux façons.

Par ces paroles, Notre-Seigneur fait d'abord de S. Pierre la base et comme la pierre fondamentale de son Eglise, et cette Eglise sera tellement solide, tellement ferme, que jamais, en dépit de leurs efforts, les puissances infernales ne réussiront à l'ébranler et à la renverser. Mais d'où lui viendra cette solidité, sinon de sa base ? Pourquoi ne pour-

ra-t-elle jamais être ébranlée, sinon parce que Notre-Seigneur a fait comme cet homme sage dont parle l'Evangile de S. Mathieu (vii, 24) : il a bâti son Eglise sur une pierre solide, sur un fondement inébranlable. Mais S. Pierre serait-il cette pierre ferme, solide, résistante, serait-il ce fondement inébranlable de l'Eglise, s'il pouvait tomber dans l'erreur ? Non, évidemment. Pour qu'il soit tel qu'il le voulait, Notre-Seigneur a dû le rendre incapable d'erreur.

Jésus ajoute que tout ce que Pierre liera sur la terre sera lié dans le ciel, que chaque fois qu'il liera les intelligences par ses enseignements, Dieu du haut du ciel approuvera sa doctrine, ratifiera ses décisions. Comme Dieu ne peut approuver l'erreur et se faire le complice du mensonge, c'est donc que les enseignements de son Vicaire seront toujours vrais, que ses décisions seront toujours justes ; c'est donc que S. Pierre et ses successeurs seront infailibles.

La veille de sa mort, Jésus-Christ promet cette infailibilité à S. Pierre après avoir institué la Sainte Eucharistie dans le Cénacle. Entrevoiant les épreuves qui attendent son Eglise dans l'avenir, il se tourne vers S. Pierre et lui dit : « Simon, Simon, Satan a demandé à vous cribler comme on crible le froment ; mais j'ai prié pour toi afin que ta foi ne défaille point ; à ton tour, une fois converti, affermis la foi de tes frères. » (Luc, xxii, 31-32).

Debout, quelques jours auparavant, devant le tombeau de Lazare, Notre-Seigneur disait à son Père : « Mon Père, je sais que vous m'exaucez toujours. » (Jo., xi, 42). Puisque la prière de Jésus est toujours exaucée, elle a dû nécessairement obtenir que la foi de Pierre ne vienne jamais à défailir ; et comme cette infailibilité devait servir à affermir la foi des autres apôtres, que les successeurs de ceux-ci auraient plus besoin encore de ce soutien que les apôtres eux-mêmes, il est clair que ce privilège fut accordé à S. Pierre en sa qualité de chef de l'Eglise et a dû passer aux papes qui le remplacent.

Enfin, après sa résurrection, Jésus-Christ donne à S. Pierre la mission de paître ses agneaux et ses brebis, c'est-à-dire, comme nous l'avons vu, les simples fidèles et leurs pasteurs les évêques. Du même coup, il impose à ceux-ci le devoir de se laisser guider par le Pasteur suprême. Mais pouvait-il leur donner cette obligation, s'il n'avait pas rendu infailible le chef du troupeau ? Comment croire qu'il nous ait obligés à obéir à un homme qui se trompe, et à fréquenter à sa suite des pâturages empoisonnés ?

Les paroles de Notre-Seigneur indiquent donc clairement que S. Pierre et ses successeurs sont infailibles.

II

Telle a été, du reste, la croyance de tous les siècles. Les Pères et les Docteurs de l'Eglise ont toujours rendu hommage à l'infailibilité du Pon-

tif romain. Il serait trop long de rapporter ici leurs témoignages ; mais tous regardent le Pape comme le juge suprême et infailible des questions qui ont trait à la foi et aux mœurs, tous s'inclinent devant sa souveraine autorité et redisent à leur façon le mot de S. Augustin : « Rome a parlé, la cause est finie. *Roma locuta est, causa finita est,* » ou bien celui de S. Ambroise : « Là où est le Pape, là est l'Eglise. *Ubi Petrus ibi Ecclesia.* »

Deux faits prouvent la croyance de tous les siècles en l'infailibilité du Souverain Pontife. C'est, d'une part, le recours des Eglises particulières au Siège apostolique pour trancher les controverses qui s'élèvent parmi elles. C'est, d'autre part, le droit constant que s'attribuent les papes et que d'ailleurs personne ne leur conteste, de condamner les erreurs, les hérésies et de formuler la vérité qui doit être crue par tous, et cela sans avoir besoin de demander l'assentiment des évêques.

Les déclarations des conciles généraux ont fait de cette vérité un dogme catholique. Déjà les conciles de Chalcédoine, de Lyon, de Florence, de Vienne, avaient rendu hommage à cette infailibilité du Siège apostolique, en constatant que sans aucune défaillance il avait toujours professé et enseigné la saine doctrine. Mais c'est le concile du Vatican qui en a fait un article de foi.

Voici en quels termes, le 18 juillet 1870, entouré des évêques de tous les pays du monde, le Pape Pie IX proclamait ce dogme élaboré par les Pères du concile : « Nous attachant fidèlement à la tradition recueillie dès le commencement de la foi chrétienne, pour la gloire de Dieu notre Sauveur, pour l'exaltation de l'Eglise catholique et le salut des peuples, avec l'approbation du Saint Concile, nous enseignons et nous définissons que c'est un dogme divinement révélé que le Pontife romain, lorsqu'il parle *ex cathedra*, c.-à-d. lorsque remplissant sa charge de pasteur et de docteur de tous les chrétiens, en vertu de sa suprême autorité apostolique, il définit qu'une doctrine sur la foi ou sur les mœurs doit être tenue par l'Eglise universelle, est doué, par l'assistance divine qui lui a été promise dans la personne du Bienheureux Pierre, de cette infailibilité dont le divin Rédempteur a voulu que son Eglise fût pourvue en définissant une doctrine sur la foi et sur les mœurs ; et par conséquent que de telles définitions du Pontife sont irréformables par elles-mêmes et non en vertu du consentement de l'Eglise. Que si quelqu'un, ce qu'à Dieu ne plaise, avait la témérité de contredire notre définition, qu'il soit anathème ! »

Immense était la portée de cette définition. Aussi Pie IX en avait à peine achevé la lecture qu'une indicible émotion s'emparait de l'auguste assemblée. Se levant, tous les Pères du concile saluèrent Pie IX de longs applaudissements et d'acclamations qui, répétées par le peuple, semblaient devoir ébranler les voûtes de la basilique Vaticane. De toutes parts retentissaient des cris

de joie, des vivats redoublés : « Vive Pie IX ! Vive le Pape infailible ! » Quand, après le *Te Deum*, le Pape sortit de Saint-Pierre, on le porta en triomphe, tandis que prêtres et fidèles, arrêtant les vénérables Pères du concile, leur baisaient les mains avec un affectueux respect.

III

Mais en quoi consiste ce privilège de l'infailibilité dont jouit le Souverain Pontife ? Le concile du Vatican vient de nous le dire : il consiste en ce que, grâce à l'assistance divine qui lui a été promise et dont il est doué réellement, le Souverain Pontife ne peut se tromper lorsqu'il parle *ex cathedra*.

Le Souverain Pontife n'est donc pas infailible à cause de sa science, car il est bien rare qu'un Pape soit le plus docte théologien de son siècle ; quelques papes même n'ont eu qu'une science ordinaire. — Le Souverain Pontife n'est pas infailible à cause de sa sainteté, car un pape n'est pas toujours un grand saint ; quelques-uns même, si l'on en croit l'histoire, ont été de pauvres pécheurs tout comme nous. — Le Souverain Pontife n'est pas infailible à cause de sa prudence ni à cause de celle de ses conseillers, car cette prudence, si grande qu'on la suppose, est toujours courte par quelque endroit. — La vraie et seule cause de l'infailibilité pontificale est l'assistance particulière de Dieu, promise à tous les papes en la personne de S. Pierre, lorsque Jésus-Christ l'a établi fondement de son Eglise, pasteur de tout son troupeau, et qu'il a prié afin que sa foi ne défaille jamais. Cette assistance divine, toutefois, ne dispense pas les Papes d'employer tous les moyens humains pour connaître la vérité ; ils doivent étudier les questions sur lesquelles ils ont à se prononcer, consulter à leur sujet les théologiens et les évêques, s'informer des traditions et de la croyance des différentes Eglises, rechercher le véritable sens des Ecritures ; mais il ne reste pas moins nécessaire pour eux d'être assistés par l'Esprit-Saint, leur infailibilité ne leur vient pas d'en bas, mais d'En-haut.

Le Souverain Pontife n'est pas non plus infailible en toutes circonstances : il ne l'est que lorsqu'il parle *ex cathedra*, c.-à-d. lorsque, remplissant sa charge de Pasteur et de Docteur de tous les chrétiens, en vertu de sa suprême autorité apostolique il définit qu'une doctrine relative à la foi ou aux mœurs doit être crue par l'Eglise universelle.

Donc, deux conditions sont nécessaires pour qu'une décision du Souverain Pontife soit infailiblement vraie. Premièrement : l'objet de cette décision doit être une doctrine relative à la foi ou aux mœurs. Deuxièmement : il faut que le Pape porte cette décision en vertu de sa suprême autorité doctrinale et l'impose à la croyance de l'Eglise entière. Quand ces deux conditions se trouvent réunies, les décisions du Souverain Pontife sont définitives, irréformables, infailibles.

* *

Puisque le Pape est le Docteur infaillible de tous les chrétiens, acceptons avec une soumission entière toutes ses décisions. Nous le faisons volontiers lorsque ces décisions portent sur des vérités purement spéculatives, comme la Sainte Trinité, l'Incarnation, la grâce, l'Immaculée Conception de la T. S. Vierge ; notre siècle s'occupe peu de ces hautes vérités qui ne le gênent pas. Mais il n'en est pas de même des questions qui ont trait aux mœurs et peuvent avoir quelque rapport avec notre conduite. Que le Souverain Pontife condamne une loi mauvaise, comme le divorce ; qu'il flétrisse une doctrine impie, comme le laïcisme ; qu'il mette en garde contre des enseignements dangereux, comme ceux de l'*Action Française* ; qu'il blâme telle pratique, telle coutume comme contraire à la loi naturelle ou à l'Evangile : le monde aussitôt se trouve blessé dans ses idées les plus chères, dans son orgueil, dans sa cupidité, dans son immoralité ; il se récrie, il proteste contre l'autorité infaillible du Pape et la récuse. Dans ses journaux et ses revues il défend ses erreurs et ses préjugés, et l'on voit trop souvent des chrétiens, trompés par ces écrits et journaux mauvais, refuser d'accepter l'enseignement et les directions de la chaire de S. Pierre.

Ne soyons pas de ceux-là, m. f. ; mais acceptons humblement et absolument toutes les décisions du Pontife romain, car, dit S. Jean Chrysostome, « c'est Jésus-Christ lui-même qui parle par la bouche de son vicaire : *Os Petri, os Christi.* » Ainsi soit-il.

SUJETS DE CIRCONSTANCE

Pour un Pèlerinage en l'honneur de la T. S. Vierge

MARIE MÉDIATRICE

Et erat Mater Jesu ibi.
Et la Mère de Jésus était là.

Mes frères,

C'était à Cana en Galilée. Jésus avait trente ans et le premier fait de sa vie publique que nous rapporte l'évangéliste S. Jean, est celui d'un festin de nocces où Jésus et sa Mère ont été invités. Circonstance banale en apparence et que des critiques malveillants ont pu trouver indigne du Sauveur ; mais pour nous et pour notre foi, circonstance capitale, car elle a fourni au Christ l'occasion de « manifester sa gloire, » comme dit l'Evangile, en faisant son premier miracle, et à la Vierge sa mère l'occasion de sa première intercession.

Je n'ai pas besoin de vous rappeler la scène évangélique, dont toutes vos mémoires possèdent le souvenir et que vous relisez chaque année à l'évangile du 2^e dimanche après l'Epiphanie. Représentez-vous Jésus et Marie sanctifiant de leur présence ce repas de nocces, d'où la joie n'est point absente. Les convives devisent gaiement et font, comme il convient, honneur au menu servi par le maître d'hôtel. Seul pour-

tant, ce dernier paraît inquiet. Au bout de quelque temps son visage s'assombrit : imprévision, convives en surnombre, que sais-je ! bref, le vin va manquer. Ce sera dans un instant grande confusion pour les jeunes mariés et l'hôte imprévoyant. — Attentive et serviable, Marie a tout deviné. Elle se penche alors vers Jésus et lui dit : « Mon Fils, ils n'ont plus de vin. » Celui-ci résiste d'abord, mais sûre d'elle-même et de son Fils, Marie appelle les servants et avec une conviction qui n'admet pas de réplique, elle leur enjoint : « Tout ce qu'il vous dira, faites-le. » Jésus cesse alors toute résistance et accomplit le miracle que vous savez.

Et erat Mater Jesu ibi. Oui, vous étiez là, ô Marie, et vous inauguriez votre rôle de médiatrice qui doit durer toute l'éternité ! Bénissez, ô bonne Mère, ce peuple réuni à vos pieds et aidez-moi à lui faire comprendre le solide fondement de votre rôle médiateur et à lui en faire connaître la nature et l'étendue.

I

Qu'est-ce d'abord qu'un médiateur ? C'est un intermédiaire entre deux ou plusieurs personnes dont l'une dépend de l'autre, et qui a pour mission de présenter au supérieur les requêtes ou demandes de l'inférieur, et de transmettre à ce dernier les faveurs ou les dons du supérieur. Voilà très exactement le rôle qu'à notre endroit Marie remplit auprès de Dieu.

Mais un intermédiaire, un médiateur, pour agir efficacement et valablement, a besoin d'être qualifié, mandaté, si j'ose dire ; il a besoin de posséder des titres, des lettres de créance. Quels sont donc les titres de Marie ? Ils se résument tous dans sa maternité divine.

Lorsque Dieu voulut donner au monde un Sauveur, il choisit pour nous le donner une créature et, du consentement de celle-ci, il fit dépendre sa venue. M. f., l'instant le plus solennel de tous les temps est celui où, à la parole de l'homme qui lui annonçait l'Incarnation du Sauveur, la Vierge Marie répondit par ce *Fiat* qui la rendit du même coup Mère de Dieu et Mère des hommes.

Mère de Dieu, puisque la seconde personne de la Sainte Trinité devenait son Fils. Elle avait droit par conséquent au respect de ce Fils, à son amour, et même, sur terre, à son obéissance. Elle devenait par la part qu'elle aura à ses mystères, — part secondaire, sans doute, mais réelle, — sa collaboratrice dans l'œuvre du salut des hommes et de leur sanctification. Durant sa vie entière, Marie dont la volonté est en tout conforme à celle de Dieu comme à celle de son Fils, s'associe à l'œuvre réparatrice ; c'est elle qui élève Jésus, qui nourrit et prépare pour l'immolation la victime du Calvaire. Associée à ses joies comme à ses épreuves, à ses humbles travaux dans la maison de Nazareth, à ses vertus, elle s'unira généreusement à la passion et à la mort de son Fils. Elle redira son *Fiat* au pied de la Croix, et que de mérites n'accumulera-t-elle pas par une immolation aussi parfaite !

Mère des hommes aussi ! Car Jésus, vous le savez, est le chef de l'humanité régénérée, la tête d'un

corps mystique dont nous sommes les membres. Or Marie, Mère du Sauveur, l'engendre *tout entier*, par conséquent comme chef de l'humanité régénérée, comme tête du corps mystique. Elle engendre donc par le fait même tous les membres de ce corps, tous les régénérés, tous les chrétiens de tous les temps.

Au reste, par volonté testamentaire, le Christ a fait de nous expressément les enfants de Marie. Reportons-nous au Calvaire, à l'heure poignante où notre rédemption va s'accomplir par la mort du Sauveur. Marie et l'apôtre S. Jean sont là. Suspendu au gibet, Jésus les embrasse amoureusement du regard, et de ses lèvres bleuies par la souffrance s'échappent ces paroles suprêmes : « Mère, voici votre fils ! » et : « Fils, voilà votre Mère ! » En la personne de S. Jean, Jésus désignait tous ses disciples présents et à venir.

Aussi bien consent-elle, cette bonne Mère, à demeurer longtemps encore, après la mort et la résurrection du Christ, avec ses fils de la terre. Elle veille sur l'Eglise naissante, se trouve au Cénacle avec les apôtres au jour de la Pentecôte et accumule pour nous des mérites innombrables. Puis vient l'heure du triomphe que nous commémorons au jour si glorieux de l'Assomption : Marie entre au ciel, corps et âme, au côté de son Fils.

II

Voyons maintenant, m. f., quelle est là-haut la nature et l'étendue de sa médiation. Marie demeure au ciel Mère de Dieu et Mère des hommes. Dieu qui nous a donné en Jésus l'auteur de la grâce, mais qui nous l'a donné par Marie, Dieu continue à dispenser toutes ses grâces par Marie, qui en est en quelque sorte le canal.

D'après l'enseignement des théologiens, il n'est pas une seule grâce qui ne nous vienne de Marie. Sa médiation est *immédiate, universelle*, mais *subordonnée* à celle de Jésus.

Immédiate, en ce sens que pour chaque grâce accordée par Dieu, Marie intervient par ses mérites passés ou ses prières actuelles, sans que nécessairement la personne qui reçoit ces grâces ait prié Marie. Ce fut le cas déjà à Cana, vous vous en souvenez. Tel est l'ordre des vouloirs divins que Marie puisse obtenir sans qu'on lui demande. Néanmoins tous les dévots de Marie, et vous en êtes, ne manqueront pas de se recommander expressément à elle.

Médiation universelle, c'est-à-dire s'étendant à toutes les grâces accordées aux hommes. Marie a dans le ciel la puissance d'une mère et d'une reine, et elle veut bien s'abaisser jusqu'aux moindres détails. Rappelez-vous encore son attention délicate à Cana. Confions-lui donc sans crainte nos besoins spirituels et temporels, petits ou grands.

Médiation immédiate, universelle, ai-je dit, mais aussi, comme il convient, médiation subordonnée à celle de Jésus, en ce sens que Marie ne peut mériter ou obtenir de grâces que par son divin Fils.

M. f., pour vous faire saisir plus parfaitement cette doctrine, permettez-moi de vous présenter en terminant la faible comparaison que voici. Avez-

vous déjà réfléchi au rôle du cou dans le corps humain ? Il a pour fonction de relier la tête au tronc, et il est l'intermédiaire obligé de toutes les fonctions de la vie naturelle. Eh bien ! dans le grand corps mystique qu'est l'Eglise chrétienne, Marie forme en quelque sorte le *col* qui relie les membres que nous sommes, à la tête, au chef qui est le Christ.

Cette même comparaison nous fait mieux saisir quel culte nous devons à Marie. Dans la vie naturelle, quand on dit vulgairement de quelqu'un : « Il s'est cassé le cou, » on veut dire qu'il s'est blessé grièvement, tué peut-être ; de même en parlant d'un suicidé, l'on dit parfois : « Il s'est coupé le cou. » Transposées dans la vie surnaturelle, ces expressions demeurent très vraies. Supprimer Marie dans nos relations avec Dieu, c'est se priver de grâces ineffables, c'est souvent tuer la vie de son âme, c'est se fermer la porte du ciel. Au dire des saints, l'un des meilleurs signes de prédestination est la dévotion à Marie.

* *

Puisque votre rôle est si grand dans notre vie spirituelle, ô Marie, nous voulons avoir pour vous la plus tendre dévotion. Puisque Jésus s'est donné et continue de se donner à nous par vous, souffrez que nous nous donnions entièrement à vous et par vous à Dieu. Un de vos grands serviteurs, S. Bernard, a dit qu'un enfant de Marie était un enfant du paradis. Faites, ô bienveillante Médiatrice, que cette parole se vérifie pour chacun de ceux qui m'écoutent ! Ainsi-soit-il.

Pour une Bénédiction de cloches

LES RITES ET LES LEÇONS DE CETTE BÉNÉDICTION

Magnificat an'ima mea Dominum.
Mon âme glorifie le Seigneur.

Monseigneur, Mes frères,

En cette fête de Marie, nous osons lui emprunter ces premières paroles de son cantique pour les prêter à nos cloches et en préciser ainsi d'un mot la noble mission.

Mais est-il juste de résumer leur rôle en ce mot ? Ont-elles donc une âme qui tressaille ou gémit ? Ont-elles donc une voix qui puisse en traduire les sentiments ? Au siècle dernier, un de nos grands poètes s'écriait en face des beautés de la nature :

Objets inanimés, avez-vous donc une âme
Qui s'attache à notre âme et la force d'aimer ? ¹

Longtemps avant, un autre poète, un païen, déjà trouvait aux choses des larmes qui provoquaient les siennes : *Sunt lacryma rerum* ²... Qu'eussent-ils dit l'un et l'autre en écoutant nos cloches égrener leurs joyeux carillons ou sonner leurs funèbres glas ?

Oui, vraiment elles ont une voix, la voix de la paroisse et la voix des fidèles. Oui, vraiment elles ont une âme qui traduit de nos âmes les joies et les douleurs. Oui, vraiment leur rôle est de glorifier

¹ Lamartine, *Nouvelles Harmonies*, Milly où la Terre natale.

² Virgile, *Enéide*, chant I, 466.

Dieu : *Magnificat anima mea Dominum*. Disons mieux : elles apprennent aux hommes à le faire, elles les y invitent. La liturgie les appelle *signum*, un symbole, un signal. Symbole, elles nous disent, dès leur baptême, les conditions que demande de nous la louange divine ; signal, elles nous en rappellent, toute leur vie, le devoir continu. Elles nous enseignent ainsi ce que nous devons être, ce que nous devons faire, pour glorifier Dieu dignement.

Dans ce but, les rites de leur bénédiction liturgique les purifient d'abord, les consacrent ensuite. Comme elles, pour glorifier Dieu, nous devons nous purifier et nous sanctifier ; nous devons être purs, nous devons être saints.

Puissè-je, m. f., vous en convaincre pour que, tous, nous chantions avec nos cloches et de plein cœur : *Magnificat anima mea Dominum* !

I

Pour glorifier Dieu dignement, les cloches sont d'abord purifiées, et seront en cela le symbole de la pureté d'âme que demande de nous le service de Dieu. Elles doivent être sans souillure, dégagées de tout élément indigne, de toute servitude profane.

Tel est le sens qui, dès le début de la cérémonie à laquelle nous allons assister, ressort des premières prières, psaumes, exorcismes, oraisons.

Sept psaumes³, que j'appellerais volontiers Psalmes de pénitence, seront récités par le Pontife et ses assistants. Suivez-les dans leur texte. Leur thème à tous est le même : un appel à la pitié de Dieu, à sa grande miséricorde, à sa bonté, à son pardon : *Miserere*. « Ayez pitié, Seigneur, ô Dieu, par votre saint nom, sauvez-moi. Ayez pitié, parce que j'ai confiance en vous. Ayez pitié pour nous bénir. Hâtez-vous à notre secours. Prêtez vite l'oreille pour nous exaucer, car du fond de l'abîme j'ai crié vers vous, ô Seigneur ! »

Ne croirait-on pas entendre le pécheur supplier le Sauveur de le tirer du borborygme où l'a jeté son péché ? Le métal inerte partage-t-il donc cet opprobre ? Est-il sujet au péché ? Peut-il crier son repentir ? Non ; mais ne l'oublions pas : il est un symbole et c'est pour nous qu'il a honte et supplie. Dans sa mesure et suivant sa nature, il sera pur aussi. Autrefois déjà, les vases du Tabernacle juif devaient être de métal très pur, fût-il airain, argent ou or. De même, le métal des cloches dut passer par le feu pour se dégager de toute scorie ; l'alliage qui le compose dut se former dans une fournaise ardente, se fusionner savamment sous la morsure des flammes, pour que nul défaut, nul excès d'un de ses éléments ne le fausse, et que le bronze rêvé sorte du creuset parfaitement pur et sonore.

A cette purification naturelle, les prières de l'Eglise ajoutent la leur. Les exorcismes succèdent aux psaumes sur le sel et sur l'eau. Le sel éloignera la corruption ; l'eau lavera les souillures ; l'un et l'autre seront principes de santé et de pureté pour extirper les germes morbides et chasser les esprits immondes. Voilà pourquoi le Pontife et ses aides lave-

ront de cette eau bénite, au dehors comme au dedans, les nouvelles cloches. Comme l'eau, comme le sel, ces créatures de Dieu, devenues dociles instruments des mystérieuses opérations de la grâce divine, repousseront les maladies spirituelles, chasseront les démons, déjoueront les secrètes embûches de l'ennemi, neutraliseront les morsures du serpent infernal. C'est là ce que le Pontife demande en ses oraisons. Quand sonneront nos cloches, s'évanouiront les fantômes, les pièges, les éclairs, les tonnerres, les orages, les tempêtes. Comprenez et voyez ces effets, m. f., moins dans le monde physique que dans le domaine des âmes.

Car ce sont nos âmes qui sont en jeu, c'est nous-mêmes qui sommes visés dans ces rites sacrés. Le magnifique symbolisme de l'Eglise ne s'arrête pas aux figures. Dans leur puissante doctrine sur les sacrements, les scolastiques distinguent le signe et la réalité, *signum* et *res* ; le signe qui signifie la réalité qu'il recouvre et qu'il réalise vraiment par la grâce toute-puissante de Dieu. Les sacramentaux participent à ce symbolisme sans en avoir l'efficacité réalisatrice. Du moins, tendent-ils toujours à nous instruire et à nous pénétrer. A travers les symboles, sous les images qu'elle emploie comme une mère pour se mettre à la portée de ses enfants, c'est notre âme que l'Eglise veut atteindre. Y serons-nous insensibles ?

Dans le cas présent, quand elle fait gémir les cloches pour les purifier, quand elle les fait se repentir et demander à Dieu pitié, est-il bien difficile de comprendre que ces sentiments tout humains doivent être les nôtres, que nous devons nous reconnaître indignes de servir et de glorifier Dieu, puisque, hélas ! nous sommes tous pécheurs, et que trop souvent et trop longtemps nous croupissons dans notre péché ?

Pécheurs, nous l'étions en naissant, de ce péché d'origine qui vicia notre nature dans sa justice, sa vérité, sa beauté première. Adam ne put nous la transmettre que déformée, dégradée, corrompue. Par un nouveau bienfait de Dieu et par les mérites du Christ, le baptême a lavé la tache originelle. Ce baptême dont vous prêtez le nom à la bénédiction de vos cloches, c'est le vôtre.

Regardez-les, vos cloches, parées de la blanche robe des baptisés ; elles cachent sous la dentelle et les roses les inscriptions qui diront aux siècles futurs leur histoire naissante, leur origine et leur parrainage. Nul ne pourra effacer ces lignes sans briser les cloches elles-mêmes. Et vous, chrétiens, vous fûtes aussi marqués au baptême d'un caractère ineffaçable, celui d'enfant de Dieu. Pourquoi l'avez-vous oublié ? Pourquoi, en la place vacante du péché originel, avez-vous remis le péché personnel, le péché actuel, qui, par votre négligence, par votre oubli de Dieu, demeure habituel en vous ?

Enfants de Dieu, pouvez-vous dire à Dieu, franchement, sans mentir : « Notre Père qui êtes aux cieux » ? Songez que ces psaumes que tout à l'heure l'Eglise nous fera réciter sur les cloches sont les paroles de repentir que des cœurs d'hommes ont pen-

³ Ps. 50, 53, 56, 66, 69, 85 et 129.

sées, que des voix d'hommes ont dites sur eux-mêmes pendant des siècles. Ah ! dites-les aussi. Nos cantiques populaires les ont mises davantage, si possible, à votre portée ; rappelez-vous :

Reviens, pécheur, à ton Dieu qui t'appelle ;
Depuis longtemps il attend ton retour.
A ses bienfaits cesse d'être rebelle ;
Ecoute enfin la voix de son amour !

Vous savez l'histoire de l'Enfant prodigue ; dites avec lui :

Voici, Seigneur, voici votre prodigue,
Ma faute est grande et j'en fais l'humble aveu.

Combien de vous, m. f., ne se sont pas confessés aux Pâques dernières ? Oh ! redites le « Notre Père qui êtes aux cieux. » Mais redites-le jusqu'au bout : « Pardonnez-nous nos offenses... Délivrez-nous du mal. » Vous en chanterez avec plus de joie le *Magnificat anima mea Dominum* !

II

Quand au *Miserere* succède le *Magnificat*, quand au repentir l'action de grâces fait écho, c'est que Dieu revient dans une âme, c'est que l'âme se rend à Dieu.

Ainsi, partout où le mal disparaît, le bien retrouve libre place et Dieu reprend pleine possession de sa créature qui lui est rendue. De là, après la purification, une consécration, une sanctification positive.

Autour de la cloche, entre le Pontife et ses prêtres, un second dialogue s'engage. Cinq nouveaux psaumes ⁴ vont dire et redire à l'airain sacré son but et sa mission : *Laudabo Dominum in vita mea* : « Je veux louer Dieu toute ma vie et le chanter tant que j'existerai. Oui, louez-le, car il est bon de le chanter, il est doux de le faire, il convient de le louer. Louez Dieu dans les cieux, louez-le sur les sommets. Chantez au Seigneur un cantique nouveau ; chantez-le dans l'assemblée des fidèles. Chantez-le dans ses sanctuaires ; chantez-le dans son immensité. »

Tel sera le rôle et la vie de la cloche. Tel est le motif de sa consécration. Le Pontife va l'oindre des saintes Huiles ; de l'Huile des infirmes d'abord, pour en enlever toute faiblesse ; du Saint Chrême ensuite dont on marque les nouveaux chrétiens et les soldats du Christ, dont on sacre les Pontifes et les rois. Une première fois, une seule onction, suivie d'une oraison, lui commande d'être au service de Dieu comme les trompettes d'argent instituées par Moïse pour convoquer le peuple au sacrifice ; pour l'animer dans les combats, épouvanter ses ennemis, ou, comme à Jéricho, renverser leurs remparts ; pour annoncer enfin la victoire aux soldats valeureux.

De ce chef, la cloche est devenue la « Voix du Seigneur, » voix puissante qui dominera le bruit des grandes eaux, les éclats du tonnerre, le fracas des vents et de l'incendie, pour la gloire de Dieu et son nom trois fois saint.

« Enfants de Dieu, apportez-lui donc vos sacrifices ; apportez-lui gloire et honneur. La voix de Dieu plane au-dessus des eaux. La voix de Dieu fait trembler le désert. Le Dieu de gloire tonne. Dans son palais tout crie sa majesté. Qu'il bénisse son peuple par le don de la paix. »

Sept onctions nouvelles en forme de croix avec l'Huile des infirmes à l'extérieur de la cloche, quatre autres à l'intérieur avec le Saint Chrême, la consacrent vraiment au but sublime qui vient de lui être tracé : « Que ce signe, dit le Pontife, que cette cloche soit sanctifiée, soit consacrée, au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, en l'honneur de sainte Thérèse, en l'honneur de S. Louis, ses patrons. »

Encore une oraison, encore une cérémonie symbolique. Sous chaque cloche qu'ils vont remplir, des parfums, de l'encens, de la myrrhe brûlent dans les encensoirs et s'en échappent en fumées odorantes. Ainsi la vie du chrétien répandra-t-elle le parfum de ses vertus qui montera vers Dieu en odeur de suavité, qui pénétrera ses frères de la douce force du bon exemple.

Car nous sommes aussi, m. f., des consacrés.

Par le Baptême d'abord. Il n'efface pas seulement en nous le péché originel ; il nous rendit la vie, il nous fit enfants de Dieu et de l'Eglise. La Confirmation a fortifié cette vie pour qu'elle résiste aux assauts ennemis ; pour la défendre, elle nous fit soldats du Christ. Pour la nourrir, l'Eucharistie nous donna la chair et le sang de Jésus dont nous sommes devenus les ciboires vivants. Le Mariage qui paraît au monde profane si humain, si charnel, consacre encore les époux chrétiens en réalisant en eux le signe que l'Apôtre disait si grand, de l'union mystique du Christ et de l'Eglise. Par l'Ordre, le Christ fera plus encore ; il fera du prêtre un autre lui-même. A deux doigts de la mort enfin, les saintes Huiles viendront pour la dernière fois sanctifier nos membres à moitié glacés, en mettant en eux des germes de résurrection glorieuse.

Que de consécérations successives dans l'être infime que nous sommes, pour le donner à Dieu ! Nos cloches qui dans toutes ces circonstances sonnèrent, joyeuses ou tristes, du baptême à la mort, nous rappellent à chaque pas qui nous mène de l'un à l'autre, les devoirs qui découlent de notre consécration multiple. Elles nous ont dit ce que nous devons être ; elles veulent nous dire constamment ce que nous devons faire. Quoi donc ? Louer Dieu. Quand donc ? Toujours.

M. f., les comprendrez-vous quand, chaque matin, à midi, le soir, l'*Angelus* tintera ? Chant de prière et de travail. Quand, chaque dimanche, un triple appel se succédera : au premier coup, y pensez-vous ? au deuxième coup, préparez-vous ; au troisième coup, y venez-vous ? Oui, chacun de vous, et tous ensemble, père, mère, enfants, en famille, dans l'assemblée sainte qu'est la paroisse aux pieds des autels. A certaines aubes plus radieuses, ce sera le carillon des fêtes : Noël, Pâques, la Pentecôte, la Sainte-Marie, la Fête des Saints, la Fête des Morts.

⁴ Ps. 145, 146, 148, 149 et 150.

Plus que jamais, en de tels jours, il faut glorifier Dieu ; il faut que, tous, vous chantiez avec vos belles cloches, de tout votre cœur, de toute votre âme : *Magnificat anima mea Dominum* !

* *

M. f., en ces grands jours, manquera-t-il à l'église un seul d'entre vous ? Dites-moi, qui l'osera ? Il vous est si nécessaire à tous de prier et d'entendre la parole de Dieu !

Écoutez la dernière leçon de vos cloches, et je finirai.

Elle se dégage d'une page d'Evangile que le diacre lira pour clore notre imposante cérémonie. C'est l'épisode de Marthe et de Marie. Marthe, toute occupée des choses du ménage, va de droite et de gauche ; Marie, assise aux pieds de Jésus, est toute absorbée par son verbe divin. Marthe se plaint d'être seule au travail. Jésus répond simplement pour Marie : « Elle a choisi la meilleure part. »

Si légitime qu'il soit de songer, comme Marthe, à nos intérêts matériels, ils ne doivent jamais empêcher nos devoirs envers Dieu. Ne blâmez point ceux qui, dans leur vie, lui font très large place : ils ont choisi la meilleure part. Et qui que vous soyez, laissez-lui dans la vôtre celle qui lui revient, la première. Jeanne d'Arc disait : « Dieu soit premier servi. » Il rend au centuple ce que l'on fait pour lui. Si vous chantez bien sa gloire ici-bas, quel beau *Magnificat* vous chanterez éternellement dans les cieux ! Ainsi soit-il.

LES SAINTS DE LA VIEILLE FRANCE

XXVIII

SAINT BERNARD (*suite*)

IV. — Le réformateur

La réforme bénédictine établie à Clairvaux se répand rapidement. Elle a l'attrait du sacrifice. Elle appelle les âmes d'élite, mais en plus grand nombre encore les âmes du peuple, à la foi simple, que rien de terrestre ne retient et qui aiment à regarder le ciel. Elles accourent en foule, et vers 1130 S. Bernard peut écrire : « Le monde est plein de moines. » Les hommes marchent d'abord, les femmes viendront bientôt, quoique les vocations parmi elles soient plus rares, surtout dans les familles nobles. Hombeline et la belle-sœur du saint donneront l'exemple.

I

Cependant le pieux réformateur ne déguise point à ceux qui frappent à la porte de Clairvaux l'apreté des obligations monastiques, et il ne met pas de mousse sous leurs pas, il y met plutôt des épines. Méprisant les jouissances et les honneurs du monde, il ne se place jamais qu'au point de vue de l'éternel. La terre n'est rien ; l'or et l'argent ne sont « qu'une poussière blanche ou rouge » ; la science même n'est qu'une lumière pâle qui ne fait pousser que de « la paille de gloire. » — « Ils dormiront leur sommeil, tous les riches, ainsi qu'il est écrit, et l'on

n'aura rien trouvé entre leurs mains. » On dira d'eux qu'ils ont été riches, savants, « comme de votre palefroi, quand il sera mort, on racontera qu'il fut un bon cheval. » (*Epist. 104*).

En plaçant ses novices sur ces sommets, il obtenait tout d'eux. Il accordait le moins possible à la nature. Il ignorait et voulait qu'on ignorât les plaisirs du goût ; surtout aucune fréquentation des femmes, même pour les convers. Cependant il avait une âme tendre et le cœur indulgent. Il avait pour ses religieux une bonté de mère à l'égard des fautes qui venaient de la faiblesse humaine. « Si la miséricorde était un péché, écrivait-il, je crois que je ne pourrais pas m'empêcher de le commettre. » (*Epist. 70*).

Aussi bien Dieu le favorisait-il du don des miracles. Un jeune homme le priaît un jour, devant son frère Guy et son cousin Godefroid, de toucher son ulcère pour le guérir. Bernard qui ne savait rien refuser le fit, et s'éloigna pendant que Guy lui disait : « Quelle présomption de croire à l'efficacité de cet attouchement ! » Quelques jours après, quand ils repassèrent, le jeune homme était guéri. Il y avait ainsi des quantités de faits merveilleux.

Son oncle Gaudry était incrédule comme Guy et il ne lui ménageait ni les épigrammes ni les reproches. Il fut atteint de douleurs si aiguës qu'il le supplia à son tour de les adoucir. Bernard se fit prier, et il rappela à son oncle les reproches dont il l'avait accablé. Le malade lui fit comprendre que ces récriminations n'étaient pas de saison, à son chevet. Bernard alors lui imposa les mains et la fièvre disparut. Ces choses-là se redisaient de monastère à monastère et lui faisaient une réputation universelle « d'homme de Dieu. »

Son *Apologie* avait été lue partout et avait propagé les idées de réforme et la nécessité de revenir à l'observation plus stricte de la règle de S. Benoît. Nous avons remarqué qu'il y avait signalé ces abbés en équipage qui dans leurs voyages ressemblaient à de puissants seigneurs en expédition de guerre ou en partie de plaisir. « N'était-ce pas une honte pour l'Eglise, disait-il, que tel abbé dans ses marches se fit escorter de soixante chevaux et plus ? » Il visait l'abbé Suger qui dut se retrouver dans ce portrait peu flatté. Suger en effet, abbé de Saint-Denis, la plus illustre abbaye de France après Cluny, avait des capacités remarquables de gouvernement. Louis le Gros les reconnut et l'entraîna dans les affaires de l'Etat, sur lesquelles il lui donna la haute main. L'histoire a signalé les services éminents qu'il rendit à la France par son intègre et habile administration. Mais les soins de l'Etat lui firent négliger ceux de son abbaye. Le roi et les gens de la cour avaient leurs entrées libres dans le cloître. Si l'on en croit l'abbé de Clairvaux, la jeunesse des deux sexes y venait folâtrer ; Suger n'en avait cure. En qualité de premier ministre, il avait un train de grand seigneur et affichait « un faste insolent. » (S. Bern., *Ep. 78*). Peut-être, absorbé qu'il était par les affaires publiques, ces désordres lui échappaient ; l'*Apologie* lui ouvrit les yeux.

Aussitôt, il rompit avec le luxe du siècle, fit appliquer dans sa royale abbaye la règle de S. Benoît et s'y soumit le premier. Après quelques années la réforme était accomplie, et son monastère était devenu un séjour heureux de prière, d'ordre et de travail, qui excita l'admiration de S. Bernard. Celui-ci s'empessa de le féliciter.

« Maintenant, lui écrit-il, l'austérité, la discipline et l'étude fleurissent dans votre monastère. Le souci des affaires séculières en est entièrement banni et l'on y médite dans un perpétuel silence sur les choses du ciel. Le seul allègement aux austérités et à la rigueur de la discipline est dans la douceur de la psalmodie et du chant des hymnes. La maison de Dieu n'est plus ouverte aux gens du monde, et les curieux n'ont plus d'accès dans le sanctuaire. Plus de bavardage avec les oisifs, plus d'ébats de la jeunesse folâtre comme naguère. Les seuls enfants du Christ remplissent désormais ce lieu saint... Je suis heureux d'avoir assez vécu non pas pour jouir de ces choses, puisque je suis loin de vous, mais pour les savoir avec certitude. » (*Epist. 78*).

II

Il parle, il aboie avec force : *avidacter latravimus*, écrit-il à Suger ; il insiste surtout sur la nécessité de la réforme, et son action s'étend à toute la France. C'est un entraîneur qui crie toujours : « En avant ! *Semper ad ea quæ ante sunt !* » Cependant il y met de la mesure, il sait qu'il faut tenir compte du temps, des dispositions, des engagements pris par les religieux quand ils sont entrés au monastère, attendre le moment opportun, et ne cueillir le fruit que quand il est mûr : « Invitez-les à une vie plus austère, disait-il, ne les forcez pas. *Invitandi sunt ad vitam strictiorem, non cogendi.* » (*Epist. 82*). Aussi sa présence est-elle désirée dans les synodes et les Chapitres généraux, où l'on traite de la réforme. Lui-même se met en relation avec les grands Ordres de l'époque, comme les Chartreux et les Prémontrés.

Le vénérable Guigues, des Chartreux, lui écrit pour lui exprimer son grand désir de sa visite, et il l'accable d'éloges : « Ayez pitié de moi, répond-il, et croyez bien que je ne suis pas tel qu'on le pense et qu'on le dit. » Et il l'entretient de l'amour de Dieu. Rien n'est lumineux, exact et observé comme sa théorie :

« L'amour, dit-il, commence par la chair et finit par l'esprit. Ainsi l'homme s'aime d'abord lui-même pour lui-même, car il est chair et ne sait encore goûter que la chair. Puis, voyant qu'il ne peut se suffire, il sent qu'il lui faut un aide. Alors il cherche Dieu par la foi, et l'aime. A ce second degré, il aime Dieu, non encore pour Dieu, mais pour soi-même.

« A force d'honorer et de fréquenter ainsi Dieu par la pensée, la lecture, l'oraison et l'obéissance, pour ses propres besoins, Dieu lui devient peu à peu sensible et doux. Quand il a goûté combien le Seigneur est suave, il passe au troisième degré qui consiste à aimer Dieu, non plus pour soi, mais pour lui-même.

« On s'arrête à ce degré et je ne sais si en cette vie personne a jamais atteint parfaitement le quatrième, où l'homme ne s'aime plus lui-même que pour Dieu. » (*Epist. 11*).

Il put enfin accomplir son pèlerinage à la Chartreuse. Il passa à Grenoble où il vit l'évêque S. Hugues. Ce fut comme la rencontre de S. Paul et de S. Antoine. Leur entretien fut celui de deux saints, qui ne vivaient que de Dieu et en Dieu. Mais quand Bernard arriva à la Grande-Chartreuse, le premier mouvement des religieux fut un sentiment de stupeur. Il était monté sur un cheval magnifique et richement équipé. Était-ce donc là ce réformateur qu'on disait si humble, si détaché, si mortifié ? On lui en fit doucement la remarque. L'abbé de Clairvaux avait reçu ce cheval d'un de ses oncles et ne l'avait pas même regardé pendant tout le voyage. Alors la stupeur se changea en admiration. Pour lui, qui préférait la vie cénobitique à la vie érémitique, il fut frappé de ce mélange des deux vies si diverses. Chaque religieux a en effet sa cellule particulière, et tous se réunissent à l'église pour l'office et pour la messe. De plus, ils ont leurs jours où ils mangent et s'entretiennent ensemble. Il y retrouva l'austérité des Cisterciens, la nourriture médiocre, et, de plus, le cilice qu'on ne quitte ni le jour ni la nuit. Il fut ravi de tout ce qu'il voyait et promit de revenir, mais on ne voit pas qu'il ait pu accomplir son projet.

S. Norbert et son Ordre eut sa prédilection. Il y retrouvait observée dans toute sa rigueur la Règle de S. Augustin. Le genre de vie des Prémontrés ne se distinguait de celui des Cisterciens que par leurs occupations. Le travail manuel leur prenait peu d'heures ; ils consacraient la plus grande partie de leur temps à l'étude et à la prédication.

Quand S. Norbert se fixa dans le diocèse de Laon, S. Bernard se dessaisit en sa faveur de ses droits sur le Prémontré, dans la forêt de Coucy ; et plus tard il donna à ses disciples l'emplacement de Sept-Fontaines, au diocèse de Langres. On connaît la conversion éclatante de S. Norbert. Nul Ordre ne se développa plus rapidement que le sien ; en vingt ans il comprenait cent monastères d'hommes et de femmes. S. Bernard le vénérât : « J'ai eu le bonheur de voir sa face, écrit-il, et de puiser abondamment à ses lèvres qui sont le canal du ciel. » Plus tard la mésintelligence survint entre les deux Ordres, parce que Clairvaux avait admis deux religieux de Prémontré. S. Bernard, à son ordinaire, termina le différend par la charité. Il proteste que rien ne peut le séparer de ceux qui furent ses amis : « Qu'on m'accable d'injures, écrit-il, j'accablerai de services. Je vous en rendrai malgré tout, je vous honorerai malgré vos mépris. Et maintenant mon âme est triste, parce que je vous ai offensé pour des riens, et elle sera triste jusqu'à ce que votre indulgence la relève. » (*Epist. 253*).

En même temps il travaille à la réforme du clergé séculier, d'abord des évêques, desquels il exige avant tout la chasteté, la charité et l'humilité. Il est remarquable que lui, qui signale tous les défauts, ne

relève jamais l'incontinence dans l'épiscopat. Mais il blâme leur ambition, leur amour des honneurs, le luxe dans leurs équipages et leurs vêtements : « Dites-moi, pontifes, que fait l'or au frein de vos chevaux ? » Les chanoines séculiers abondaient dans le même vice, car l'Eglise n'ayant pas encore défini le costume ecclésiastique, chacun s'habillait à sa guise : « A l'exemple de l'Apôtre, leur écrit-il, contentons-nous de vêtements qui nous couvrent, n'en faisons pas des parures qui respirent la mollesse et l'orgueil, et qui nous donnent l'air de vouloir ressembler à des femmes, ou d'essayer de leur plaire. » (Ep. 2). Le clergé inférieur échappait à ces censures-là, mais il tombait dans le concubinage et la cupidité : « Soyez purs, leur dit-il, vous qui portez les vases du Seigneur, et ne convoitez pas l'argent. »

Son zèle de réforme ne se borne pas au clergé ; il s'étend aux laïques, aux seigneurs, au peuple. A Thibaut de Champagne, un prince très pieux et son ami, il recommande de se servir du glaive « contre les oppresseurs des pauvres. » Il lui fait ouvrir sa bourse aux nécessiteux, ses greniers aux affamés. Il s'en prend à la toilette des dames, ornées de bracelets, de boucles d'or et de pierreries, qui marchent « le cou allongé, parées à la manière d'un temple, laissant traîner après elles une queue d'étoffe la plus précieuse, qui soulève sur leurs pas des nuages de poussière. » Aux paysans il prêche la charité : « Votre voisin n'a pas de pain ? partagez votre pain avec lui. Le temps lui manque pour préparer son repas ? envoyez-lui une portion de vos légumes. » Qu'ils gardent la pureté de leur foyer, et ne se mettent pas aux mains des sorciers, dont les recettes sont également nuisibles à leur bourse et à la foi. Il insiste sur l'obligation de payer le juste impôt, et la dime qui est sacrée, car c'est Dieu qui envoie son soleil et sa pluie ; s'il ne donnait l'accroissement, le laboureur perdrait sa peine. Aussi bien les moines de Clairvaux ne donnaient-ils pas l'exemple d'une vie pure et laborieuse ? « Celui qui était riche est devenu pauvre pour nous, et les pauvres sont ses amis. » Déjà il relève « l'éminente dignité du pauvre, » et combien ses paroles, qui s'adressent à tous, aux grands comme aux humbles, ont versé de bonheur, de justice, de consolation et de paix dans la société française !

XXIX

V. — *Le schisme d'Anaclet*

Désormais S. Bernard occupe une place considérable en France et dans l'Eglise. Passionné pour la justice, il intervient auprès de Thibaut, comte de Champagne, pour faire réparer les injustices. Il prend le parti de l'évêque de Paris, Etienne de Senlis, contre Louis le Gros qui avait abusé du droit de régale. Il gêne même, par son action un peu empressée, la politique romaine et s'attire cette réprimande de Haimeric, chancelier de l'Eglise de Rome : « Il ne faut pas que des voix criardes et importunes sortent des cloîtres pour troubler le

Saint-Siège et les cardinaux. » Il rentre alors dans son cloître, mais non sans déclarer, fort de sa conscience : « J'aurai beau me cacher et me taire, cela ne fera pas cesser les murmures des Eglises, à moins que la cour romaine elle-même ne cesse de porter préjudice aux absents, par complaisance pour ceux qui l'obsèdent. » (Ep. 52). Il ignorait la diplomatie, et quelquefois la modération.

Quelques mois plus tard éclatait le schisme d'Anaclet II.

I

Honorius II allait mourir au commencement de février 1130.

Nicolas II en 1059 avait porté le décret suivant touchant les élections pontificales : « Les cardinaux évêques devraient d'abord traiter ensemble de l'élection avec le plus grand soin, puis s'adjoindre les cardinaux clercs, et requérir enfin le consentement du reste du clergé et du peuple, en sauvegardant le respect dû à l'empereur Henri (IV) et à ses successeurs. »

Deux familles se disputaient la suprématie à Rome : les Pierleoni et les Fraiapani. Les premiers voulaient placer sur le siège de Pierre un de leurs membres, Pierre de Léon, cardinal de St-Calixte. Le chancelier Haimeric, ami des Fraiapani, se mit en travers. Il fait transporter le pontife mourant au monastère de St-Grégoire, sur le mont Cœlius, et y convoque les cardinaux pour l'élection. L'on porte l'anathème contre ceux qui procéderaient à l'élection avant les obsèques d'Honorius. C'était le 11 février. Le 12, comme au dehors le tumulte allait croissant, on confie à une commission composée de huit membres le soin d'élire le futur pontife, et l'on décide que, s'il y a conflit, quelques cardinaux leur seront adjoints pour trancher la discussion. Tout élu en dehors de ces conventions est d'avance excommunié et suspendu.

Les cardinaux prêtres délèguent trois membres, dont Pierre de Pise ; et les cardinaux diacres nomment trois autres délégués, dont Haimeric.

Le 13 février, troisième séance. Une émeute éclate parce que le bruit s'est répandu que le pape est mort. On dut montrer au peuple, par une fenêtre, Honorius II, qui mourut dans la nuit.

Le chancelier fait aussitôt ensevelir le pape, puis élire par les cardinaux présents le cardinal diacre Grégoire de Saint-Ange, et conduire au Latran, sous bonne escorte, le pape défunt avec son successeur pour les cérémonies complémentaires de l'élection. Il inhume une seconde fois Honorius, puis fait acclamer le nouveau pape sous le nom d'Innocent II.

Pierre de Léon et ses amis étaient réunis à l'église St-Marc, attendant. Ils apprennent alors que Grégoire de Saint-Ange a reçu les insignes pontificaux. Alors Pierre de Léon fait appel aux cardinaux tenus à l'écart, au clergé et au peuple. Vingt-quatre cardinaux, deux évêques, treize prêtres et l'élite de la noblesse romaine, réunis à St-Marc, élisent Pierre de Léon, qui prend le nom d'Anaclet II.

Le lendemain, 15 février, les Pierleoni, ses partisans, prennent les armes ; le 16, ils attaquent le

Latran pour s'emparer d'Innocent II, qui leur échappe et se fait sacrer à Sainte-Marie-Nouvelle, le 23 février. Le même jour, Anaclet est sacré à Saint-Pierre. Les Pierleoni, par les promesses, les menaces, la force et l'argent, finissent par gagner presque toute la ville de Rome.

Quel était cependant le vrai pape ? L'Eglise universelle devait en décider.

Tous deux informent les princes chrétiens. Lothaire d'Allemagne ne répond pas. La France se recueille et se tait. Innocent II, chassé de Rome, séjourne quelques mois à Pise, puis à Gênes et vient en France. Louis le Gros assemble un concile à Etampes et y mande l'abbé de Clairvaux. Celui-ci, qui garde un souvenir douloureux des reproches du chancelier Haimeric, hésite à s'y rendre, mais une vision céleste le décide et il apparaît au milieu du concile, qui demeurait perplexe dans cette cause compliquée, comme un envoyé de Dieu.

Il est certain que Pierre de Léon avait eu la majorité des suffrages des cardinaux, mais dans la commission il n'avait obtenu que trois voix sur huit. Ses électeurs avaient négligé, ou oublié, de casser l'élection d'Innocent, chose importante, ce qui annulait leur œuvre. De plus, Innocent avait été le premier élu, il avait le premier revêtu le manteau de pourpre, le premier pris possession de son siège. S. Bernard fit valoir ensuite cette règle du droit canon posée par S. Léon : *Is alteri præponatur qui majoribus studiis juvatur et meritis*. Or Innocent avait incontestablement des mérites supérieurs. Pierre de Léon dans sa jeunesse s'était fait une réputation de « précurseur de l'Antechrist » ; c'était un ambitieux ; sa vie privée était très décriée ; tandis que le cardinal Grégoire avait toujours été d'une grande pureté de mœurs et d'une piété sincère. Mais il y avait eu tant d'illégalités et de vices de forme dans son élection ! S. Bernard établit que la supériorité morale était au-dessus de la légalité, que l'autorité des électeurs d'Innocent, et de son consécrateur, l'évêque d'Ostie, était plus grande que celle des électeurs de Pierre de Léon. L'élection d'Innocent II fut déclarée valide.

II

Pendant ce temps le Pontife avait remonté lentement la vallée du Rhône et il séjournait à Cluny, dont il consacrait la basilique (fin octobre 1130). C'est là que Suger vint lui annoncer la décision du concile d'Etampes. Il part aussitôt pour visiter les diocèses de France. Louis le Gros vient au devant de lui, avec la reine et ses enfants, à St-Benoît-sur-Loire, et incline la majesté royale devant la grandeur du chef de l'Eglise. Henri Beauclerc, roi d'Angleterre, penchait pour Anaclet ; S. Bernard se rend auprès de lui, et comme le monarque hésite, craignant d'engager sa conscience : « Songez à vos autres péchés, lui dit l'abbé de Clairvaux. Celui-ci, je m'en charge ! » Lothaire, éclairé par S. Norbert, reçoit le pape à Liège avec les plus grands honneurs, mais ces honneurs étaient intéressés ; l'empereur réclame en effet le droit d'investiture qu'avait abandonné même Henri V. Heureusement Bernard

était là ; il parla au nom d'Innocent II et convainquit Lothaire de l'injustice de ses revendications. Le prince s'engagea même à faire une expédition contre l'antipape.

Innocent II revient en France, passe la Semaine Sainte à l'abbaye de Saint-Denis, d'où il se rend à Rouen pour se rencontrer avec Henri Ier Beauclerc (mai 1131). Bernard est à ses côtés et l'emmène à Clairvaux. Les religieux viennent au devant du chef de l'Eglise, vêtus de leur grosse bure, et précédés d'une croix de bois, au chant des psaumes, sans même lever les yeux sur l'imposant cortège apostolique. La chapelle était nue et sans ornements, mais les âmes étaient si belles ; et S. Bernard tenait tant à la pieuse exécution des chants ! A table, les cardinaux durent se contenter de l'ordinaire des moines ; toutefois on avait placé un poisson « devant le Seigneur Pape. » — « Ce n'était point une réjouissance de table, dit le biographe de S. Bernard, mais la fête des vertus. »

Au concile de Reims, en octobre 1131, l'abbé de Clairvaux est encore au premier rang auprès d'Innocent II, qui ne peut plus se séparer de lui. L'œuvre de pacification avait fait un pas immense. Le pape était presque partout reconnu, grâce à S. Bernard. Il excommunia de nouveau Pierre de Léon, et repassa les Alpes.

Lothaire n'avait pu, faute de troupes, entreprendre l'expédition qu'il avait promise. Il n'avait avec lui que quinze cents hommes et trois cents cavaliers. Aussi la plupart des villes se fermaient devant lui. Innocent II, arrivé à Pise, se trouve en face de difficultés imprévues, qui l'empêchent de se diriger sur Rome. Pise et Gênes allaient se déclarer la guerre. Il mande l'abbé de Clairvaux (1033). Celui-ci accourt à Gênes et fait conclure aux deux cités rivales une alliance offensive et défensive contre Roger de Sicile et contre Anaclet : « Jamais j'en t'oublierai, ô peuple noble, nation pieuse, cité illustre, écrira-t-il l'année suivante. Matin, midi et soir, comme le prophète, je prenais la parole, et l'avidité de mes auditeurs était aussi grande que leur charité. Nous apportions des paroles de paix, et, comme nous avons rencontré des enfants pacifiques, notre paix s'est reposée sur eux. Avec quelle rapidité cette merveille s'est accomplie ! Le même jour, pour ainsi dire, j'ai semé, moissonné, et chargé sur mes épaules les gerbes de la paix ! » (*Epist. 129*).

Anaclet aux abois propose à Lothaire de déposer les deux élus et de procéder à une nouvelle élection, mais Bernard s'y oppose avec énergie : — « L'Eglise universelle a parlé, dit-il, elle s'est prononcée contre Anaclet et ses complices, la cause est jugée ! »

On arrive péniblement à Rome, où Lothaire entre le 30 avril 1133 ainsi qu'Innocent II et l'abbé de Clairvaux. Pour celui-ci, quelle joie, mais quelle déception aussi ! La ville est bouleversée, ravagée, hérissée de forteresses, habitée par des factions intraitables. Voilà donc le peuple romain ! Lothaire toutefois, le 4 juin, fait entre les mains du pape, à la basilique de Latran, — car Saint-Pierre est au pouvoir de l'ennemi, — le serment de protéger sa vie.

et sa liberté, ses droits et sa dignité papale, de défendre les fiefs de Saint-Pierre qu'il possède, et d'aider à recouvrer ceux qu'il ne possède plus. Ensuite Innocent II le couronne empereur.

Bernard retourne à Clairvaux ; mais, après le départ de Lothaire, nouvelle révolte des partisans d'Anaclet. Innocent se retire à Pise où il réunit un concile. De nouveau il fait venir l'abbé de Clairvaux qui en est l'âme. « Il assistait à toutes les délibérations, dit son biographe, et, malgré son humilité, il semblait avoir toute l'autorité du pape. » Anaclet est déposé (1035).

Milan était engagé dans le schisme. Bernard y est envoyé. Avant même qu'il arrive, la ville est convertie. A la vue de cet homme, frère comme un roseau, mais dont la voix est si puissante, et qui guérit les malades, le peuple l'acclame et veut le nommer son archevêque. Il s'enfuit à Pavie, puis à Crémone, pour continuer son œuvre de paix.

Restait Roger de Sicile, irréductiblement dévoué à Anaclet. Une troisième fois S. Bernard passe les Alpes et va le joindre à Salerne. Dans une conférence il se trouve en face de Pierre de Pise qui défend l'antipape. Pierre de Pise parle le premier, l'abbé de Clairvaux lui répond. « Il n'y a qu'une arche de salut, dit-il. Si l'arche de Pierre de Léon est l'arche de Dieu, celle d'Innocent est fausse et doit périr. Alors périront avec elle les Eglises d'Orient et d'Occident. La France, l'Allemagne, l'Espagne, l'Angleterre périront aussi. Périront les grands Ordres de Cluny, des Chartreux, de Cîteaux, de Prémontré ; cette multitude infinie de serviteurs et de servantes de Dieu sera engloutie dans le naufrage universel ! Tous les princes périront, excepté Roger ! A Dieu ne plaise que la religion de l'univers entier périsse, et que l'ambition d'un Pierre de Léon, dont tout le monde connaît la vie et les scandales, obtienne le royaume des cieux ! »

La foule éclate en applaudissements. Bernard prend affectueusement la main de Pierre de Pise et lui dit :

— Si vous m'en croyez, nous entrerons tous deux dans l'arche du salut.

Pierre de Pise était de bonne foi ; il fut touché par la grâce et par la parole du saint religieux. L'antipape Victor IV, créé par Roger, vint lui-même, la nuit, se soumettre à S. Bernard qui le conduisit au Pape.

Le schisme était fini (1038). Le lendemain, le saint abbé écrivait à Geoffroy, prieur de Clairvaux : « Je pars et j'emporte, pour prix de ma longue absence, la victoire du Christ et la paix de l'Eglise. Je pars chargé des fruits de paix. Voilà d'heureuses nouvelles, mais les choses sont encore bien meilleures. »

Le grand réformateur était encore plus grand pacificateur.

XXX

VI. — S. Bernard et Abailard

Fondateur, réformateur et pacificateur, S. Bernard était aussi comme le surveillant de la doctrine. Paris

attirait toute l'Europe par la science et le renom de ses maîtres. Les trois écoles les plus florissantes étaient l'école épiscopale, dans le cloître de Notre-Dame, celle de Saint-Victor et celle de Sainte-Geneviève. Guillaume de Champeaux avait enseigné à Notre-Dame, puis, épris de la solitude, il s'était retiré près de quelques ermites rassemblés autour d'une humble chapelle dédiée à S. Victor. Ses disciples virent le retrouver et, sur les instances d'Hildebert du Mans, il reprit ses leçons et ouvrit l'école de Saint-Victor. Pendant ce temps Abailard fondait l'école de Sainte-Geneviève.

I

Né à Pallet, en 1079, Pierre Abailard avait suivi d'abord les leçons de Guillaume de Champeaux. La querelle des Réaux et des Nominaux passionnait alors les étudiants. On appelait *Universaux* les idées générales ou universelles ; c'étaient les *Catégories* d'Aristote, dont les principales sont : le genre, l'espèce et l'individu. Tout individu fait partie d'un groupe, d'une catégorie, d'une espèce dont les caractères sont les mêmes. Le genre et l'espèce existent-ils, en dehors de l'individu, par eux-mêmes ? — Oui, disaient les Réaux. Le réel des choses consiste non pas dans l'individu qui change, mais dans l'espèce qui demeure. — Non, répondaient les Nominaux ; le genre, l'espèce ne sont que des abstractions, des concepts de notre esprit, des mots vides de sens, *nomina sine re*. Il n'y a de réalité que dans l'individu.

Les Réaux se rattachaient à Platon et à ses idées éternelles qui ont leur existence en Dieu, ainsi qu'au système spiritualiste de S. Augustin. Les Nominaux se réclamaient d'Aristote et penchaient vers le matérialisme.

Abailard avait été le disciple de Roscelin, qui professait, avec les Péripatéticiens, qu'« il n'y a rien dans l'intelligence qui n'ait été d'abord dans les sens. » Il inventa un système qu'il appela le *conceptualisme*, parce que les idées universelles, disait-il, n'étaient que des conceptions de l'esprit et donc n'existaient pas. Les Réaux, au contraire, voyaient ces idées dans l'immuable pensée de Dieu où elles existent, types immatériels de toutes les œuvres de la création. C'est pour combattre le système de Guillaume de Champeaux qu'Abailard enseigna d'abord à Melun, à Corbeil, et enfin sur la montagne Sainte-Geneviève, où sa parole brillante, sa flamme, ses hardiesses firent accourir des milliers d'étudiants dès avant 1113. Paris était devenu une autre Athènes.

Le programme des études était toujours le *Trivium* et le *Quadrivium*, avec pour couronnement la dialectique, qui comprenait la psychologie, la logique et la métaphysique. Mais la dialectique n'était que le vestibule de la théologie, la reine des sciences. On étudiait donc, avec les Universaux, les rapports de la raison et de la foi, et particulièrement le dogme de la Trinité. Quand Guillaume de Champeaux fut devenu évêque de Châlons, Hugues de Saint-Victor occupa sa chaire et s'occupa à montrer la grandeur de Dieu dans la Création et sa bonté infinie dans l'Incarnation. Doux génie qu'on a appelé le Platon

chrétien et dont la science était tout imprégnée d'amour de Dieu.

L'enseignement d'Abailard rompit avec ces pures et saines traditions. Il étudia l'Unité et la Trinité de Dieu d'après les principes de la raison humaine, sur la demande de ses disciples, qui réclamaient, dit-il, des démonstrations plutôt que des affirmations. « Ils disaient, ajoute-t-il, qu'on ne peut croire que ce que l'on comprend, *nec credi posse aliquid nisi primitus intellectum*. » On devine que c'est lui qui leur soufflait cette doctrine. Mais en ce moment, bien qu'il eût atteint la quarantaine, son cœur était plus troublé encore que son esprit. Il s'était épris à Paris d'Héloïse, la nièce du chanoine Fulbert, une merveille de beauté et d'esprit. Elle avait à peine vingt ans. Pour la séduire il se fit héberger par l'oncle et lui donna des leçons. Il eut d'elle un enfant qu'il nomma Astrolabe et qui ne vécut pas. Fulbert l'obligea à épouser sa nièce vers 1118 et tira de lui une vengeance atroce. Alors il abandonna sa chaire de Sainte-Geneviève, enferma son épouse dans le cloître d'Argenteuil et se retira à l'abbaye de Saint-Denis.

Ses ouvrages avaient attiré l'attention de l'Eglise pour les erreurs qu'ils renfermaient, et en 1121 le concile de Soissons l'obligeait à brûler son traité *De l'Unité et de la Trinité de Dieu*. Désormais il se confina dans un oratoire de roseaux et de chaume sur les bords de l'Arduzon, dans le diocèse de Troyes, qu'il dédia au Paraclet, et où ses disciples vinrent le relancer. Il songea, raconte-t-il, à fuir chez les infidèles. Il fut appelé alors à gouverner l'abbaye de Saint-Gildas de Rhuy, en Bretagne. Il ramena Héloïse en 1129 d'Argenteuil au Paraclet, où il retrouvait quelque bonheur dans ses entretiens. La nouvelle abbesse du Paraclet, « la grande sainte de l'amour, » comme l'appelle Henri Martin, ne paraît pas s'être entièrement repentie de ses égarements. Pour elle Abailard resta l'idole qu'elle ne cessa d'adorer ; idole de la science plus encore que de l'amour.

Quinze ans après sa condamnation de Soissons, en 1136, l'aventureux et séduisant docteur remontait dans sa chaire de Sainte-Geneviève.

II

De Clairvaux S. Bernard observait. Les arguties d'Abailard, ni son éloquence, ni ses nouveautés ne l'attiraient. « Que m'importe la philosophie ? disait-il. Mes maîtres sont les apôtres. Ils ne m'ont pas appris à lire Platon et à démêler les subtilités d'Aristote... Mais ils m'ont appris à vivre. » Pour lui comme pour S. Paul, vivre c'était demeurer intimement uni à Jésus-Christ. Sur l'inspiration d'Hugues de Saint-Victor, il vint trouver Abailard chez lui. Abailard professait que « l'Esprit-Saint n'est pas à proprement parler de la substance du Père et du Fils, car alors il serait engendré par eux. » — « Si nous accordons, disait-il, que le Christ est une des trois personnes de la Sainte Trinité, nous ne voulons pas dire que la personne du Christ soit une des trois personnes de la Sainte Trinité. » — « Le Fils de Dieu ne s'est pas incarné pour nous

délivrer ; l'homme n'a pas été racheté par le sang du Christ. Sa vie et sa mort n'ont eu d'autre fin que de provoquer l'homme à l'amour de Dieu. » Ces erreurs, et d'autres, laissèrent S. Bernard sceptique, quoique les conférences aient été plutôt cordiales. Mais cette entrevue avait fait du bruit ; l'affaire fut donc portée devant le concile de Sens en mai 1140.

Abailard s'y rendit avec empressement, espérant y triompher dans une brillante joute oratoire. On fit un devoir à S. Bernard d'y venir défendre l'orthodoxie : « C'est l'affaire des évêques et non la mienne, disait-il, de juger en matière de dogme. » Il y vint cependant et apporta tous ses soins à montrer les erreurs de l'éminent docteur de Paris. Celui-ci s'aperçut bientôt qu'il s'agissait non d'une discussion, mais d'un procès en règle. Il déclara alors qu'il en appelait au pape. Le sous-diacre Hyacinthe, attaché à la Curie romaine, lui apporta tout son appui et menaça l'abbé de Clairvaux des foudres apostoliques. Le procès n'en suivit pas moins son cours. Quatorze propositions furent condamnées. S. Bernard alors adresse au pape Innocent II lettres sur lettres, les évêques y ajoutent une lettre synodale. S'ils ont condamné le docteur hérétique, déclarent-ils, ils savent que leur jugement a besoin d'être ratifié par la Cour romaine, et ils supplient le pape de le confirmer, vu le danger que font courir à la foi les doctrines d'Abailard. L'abbé de Clairvaux éclaire le Saint-Siège par de nouvelles lettres aux cardinaux, pressantes, enflammées. Il attaque l'enseignement du docteur de Paris, sa personne même. Celui-ci de son côté riposte ; il accuse l'abbé de Clairvaux, dans un pamphlet, d'ignorance, de falsification, de frénésie. Ni l'un ni l'autre ne mesurent leurs coups. En même temps Abailard rassure Héloïse, au Paraclet, en ces termes :

« Ils disent, ces pervers qui pervertissent tout, que je suis éminent dans la logique, mais que j'ai failli grandement dans la science de Paul. C'est, il me semble, la prévention plutôt que la sagesse qui me juge ainsi. Je ne veux pas être philosophe à ce prix, s'il faut me révolter contre Paul. Je ne veux pas être Aristote, si je suis séparé du Christ, car il n'est pas sous le ciel d'autre nom que le sien, en qui je dois trouver mon salut. J'adore le Christ, qui est assis à la droite du Père. Telle est la foi dans laquelle je me repose. »

On ne peut douter que, malgré ses entraînements, il ne soit sincère.

Et il prend le chemin de Rome. Il s'arrête à Cluny pour prendre conseil de Pierre le Vénérable. C'est là qu'il apprend sa condamnation par Innocent II, adressée aux Pères du concile de Sens. Le pape leur « mandait de faire enfermer séparément, dans les maisons religieuses qui paraîtront les plus convenables, Pierre Abailard et Arnould de Brescia, fabricateurs de dogmes pervers et agresseurs de la foi catholique, et de faire brûler leurs livres partout où on les trouvera. »

La sentence était sévère. Elle ne fut point appliquée à Abailard parce qu'il se soumit humblement. Pierre le Vénérable lui ménagea, par l'entremise de

l'abbé de Cîteaux, une entrevue avec S. Bernard. Elle fut cordiale. L'un et l'autre avaient excédé et ils avaient hâte de le faire oublier. « Nous avons assoupi nos anciennes querelles, » mande l'hérétique repent à l'abbé de Cluny. Et il demande à celui-ci la faveur de terminer ses jours auprès de lui. Son tort fut d'être, ainsi que le dit Guillaume de Saint-Thierry, « le censeur et non le disciple de la foi, le correcteur et non l'imitateur des maîtres autorisés. » Il recherchait les opinions hardies, les aperçus nouveaux. Dans son système, ce n'est plus, comme dans celui de S. Anselme, « la foi qui cherche à comprendre, » mais l'intelligence qui veut comprendre avant de croire. Qui peut comprendre Dieu ? Toutefois il déclare dans l'*Apologie* qu'il composa ensuite, qu'« il n'a rien avancé par malice et par orgueil, » et il ajoute : « Je dois être regardé comme un fils de l'Eglise. J'accepte tout ce qu'elle enseigne, je réprouve tout ce qu'elle condamne, je n'ai jamais renoncé à l'unité de la foi, quoique je sois bien inférieur à d'autres par la dignité de la conduite. »

Il fut entraîné par l'esprit de curiosité, la méthode spéculative pour l'enseignement du dogme, l'imagination qui souvent devient une forme du rêve ; il fut grisé et par ses idées et par sa magnifique éloquence. Les erreurs du cœur jetèrent aussi un voile sur les vues brillantes de son génie. Aussi bien la doctrine n'était pas alors nettement définie comme elle le fut plus tard par l'enseignement lumineux de S. Thomas, qui ne laissa rien dans l'ombre et donna leur sens exact aux mots de la science théologique. Esprit critique, Abailard apprit dans le *Sic et Non* à préciser le sens des textes des Pères, mais il est toujours porté à la négative. Or la vérité est positive. Il pouvait construire un monument ; il n'a laissé que des débris épars. Il ne fit pas école, et lui, qui avait réuni des milliers d'admirateurs sur la montagne de Sainte-Geneviève, ne garda que de rares disciples, qui lurent quelque temps ses livres en secret, puis les laissèrent tomber dans l'oubli... Un petit nombre seulement de ses manuscrits nous sont parvenus.

« Il fut un professeur de génie, dit l'abbé Vacandard ; il ne fut pas un grand philosophe, encore moins un grand théologien. Il a touché à toutes les questions agitées de son temps, il a embrassé toutes les sciences et aidé plus que personne à leur diffusion, mais il n'a fait aucune découverte qui le range parmi les vrais éclaireurs de l'humanité. »

Il mourut pieusement à Saint-Marcel, près de Chalon-sur-Saône, le 24 avril 1142, soumis à l'Eglise et plein de foi.

EN LISANT

COMMENT ÉTABLIR DANS UNE PAROISSE UNE FRATERNITÉ FRANCISCaine ¹

La Fraternité franciscaine de Chavigny remonte au 3 octobre 1913. L'idée m'en fut inspirée par la

¹ Nous empruntons à *La Vie Franciscaine* (10 f. par an ; mensuelle ; 9, rue Marie-Rose, Paris 14^e) d'août 1923 ce Rapport lu par M. l'abbé Birkel à une « Journée Sacerdotale » à Nancy en octobre 1926.

Fraternité de la paroisse de Blamont, où je fis mes premières armes.

Convaincu des bienfaits que le T. O. pouvait procurer aux âmes, désireux de suivre les conseils et les directives du grand pape Léon XIII, j'avoue que je ne me préoccupai pas (parce que je fermai les yeux pour ne pas les voir) des obstacles que je pourrais rencontrer ; je parlai de mon projet aux quelques âmes d'élite que j'avais discernées dans le troupeau confié à mes soins, et après avoir reçu pleins pouvoirs des Pères Franciscains d'Amiens, je me suis mis en campagne avec discrétion, n'osant pas étaler au grand jour une association qui n'aurait pas été comprise par l'ensemble de mes paroissiens de cette époque.

C'est donc un peu en serre chaude que je donnai mes premiers soins à cette œuvre délicate ; je m'y reposais l'esprit et le cœur ; je me retrempais, dans ce milieu plus calme, plus silencieux, plus pieux que celui, plus bruyant, des réunions de gymnastique et de sport ou des séances théâtrales, nécessaires, elles aussi, je crois, dans un milieu composé, en majeure partie, de mineurs et ouvriers métallurgistes. Puisque c'est à mon expérience qu'il a été fait appel, laissez-moi vous dire très simplement que j'étais convaincu, pour en avoir eu la preuve à Blamont, du bien qu'une Fraternité peut faire dans une paroisse, d'où :

1^o Utilité d'une Fraternité franciscaine

Nous autres, curés, nous avons tous des congrégations de jeunes filles et de femmes, des groupements d'enfants et de jeunes gens A. C. J. F., et même d'hommes : *Patronages, Union Catholique*. Chacun de ces groupements a son caractère particulier et constitue ce que l'on pourrait appeler l'ossature de la paroisse. Ils forment un noyau, sur lequel nous devons pouvoir nous appuyer avec certitude, pour les cérémonies, pour l'assistance régulière aux offices, pour la vie paroissiale : communions plus fréquentes, assistance à la messe en semaine, œuvres de presse, ouvrages, chants, décoration des autels, processions de Fête-Dieu, et toutes les manifestations extérieures du culte. Ils groupent les éléments nécessaires au maintien des âmes dans la foi et, à plus forte raison, au progrès et à la conquête des indifférents. Ils donnent l'exemple aux autres fidèles moins convaincus, moins entraînés, et, aux côtés du prêtre, maintiennent les grands principes.

Le T. O. écrème, si je puis ainsi parler, dans toutes ces œuvres paroissiales, les âmes les plus généreuses ; il les réunit en une association qui domine toutes les autres, et dans laquelle le Directeur est plus certain de rencontrer des éléments sûrs qu'il pourra utiliser pour le bien général. *C'est que, dans le T. O., on ne se contente plus des préceptes : on vise à mettre en pratique les conseils évangéliques, et tout ce qui tend à la perfection chrétienne... dans la mesure du possible.* C'est là que le curé trouvera, notamment chez les plus âgés, l'appui sur-naturel de la prière, qui lui est nécessaire pour se soutenir lui-même aux heures difficiles et lassantes d'un ministère toujours très ingrat, et, chez les plus

jeunes, un concours qui réponde à leur besoin d'activité.

Nous ne manquons pas, en général, grâce à Dieu, d'hommes, de femmes, de jeunes gens, de jeunes filles qui acceptent volontiers de se dévouer. Mais nous savons aussi qu'un jour ou l'autre, à la suite d'un échec ou de difficultés provenant de l'intrigue, de la jalousie ou simplement de la... lassitude, on nous propose d'accepter une démission qui nous laisse seul, en présence de charges trop lourdes. Nous montrons alors la difficulté de trouver un remplaçant, une remplaçante, et nous obtenons un sursis de quelque temps, quand nous l'obtenons, à force de diplomatie et d'instances, dont la puissance et l'efficacité finissent par s'user.

Quand ces dévouements sont puisés dans le T. O., il n'est pas nécessaire de tant insister ; la diplomatie perd ses droits ; il suffit de faire appel au *surnaturel*. Le Tertiaire comprend, ou doit comprendre ce langage. Il fait, par devoir et vertu, ce qu'un autre fait souvent avec un zèle, un dévouement qui ne sont pas toujours exempts d'un grain d'ambition ou de la satisfaction d'être mis en vedette, et de tenir une place d'honneur ou de confiance. Si le Tertiaire accepte les charges, quand personne n'en veut, il pousse l'abnégation jusqu'à céder la place honorifique qu'un autre paroissien, plus sensible à la gloire d'occuper un fauteuil de président, prendrait volontiers. Le Tertiaire sent et veut comme le prêtre... et ceci est si vrai que, pour ce qui me concerne, quand j'ai fait appel à un Tertiaire : homme, femme, jeune fille, je n'ai jamais eu besoin d'insister beaucoup ; dès les premiers mots, on avait compris et on acceptait ma proposition, non parce qu'elle était flatteuse pour l'amour-propre, mais par esprit d'obéissance et souvent de sacrifice.

Dans ces conditions, inutile de dire que l'on fait tout ce qu'il faut faire, avec beaucoup plus de goût, plus de surnaturel et que, par conséquent, la fonction est mieux remplie.

Souffrez quelques exemples. A Chavigny, c'est un tertiaire, membre du *Conseil Paroissial*, qui est Président de la Société de Préparation militaire *La Jeune Alliance*. Il a accepté, aussi, d'être trésorier de la *Caisse dotale*, qu'il dirige avec un scrupule digne de tout éloge. Un autre fut mon organiste pendant plus de dix ans, et remplit sa charge sans aucune rétribution, uniquement *propter gloriam Dei*. Il a, pour lui succéder à la tribune, une Tertiaire, qui le remplace dans les mêmes conditions, et assure, pendant la semaine, les répétitions de chant, avec le souci d'un élève des Bénédictins. La même s'occupe de la sacristie et de l'église, partageant avec deux autres Tertiaires le soin d'orner les autels. Elles s'occupent de la *Bonne Presse*, se faisant rendre des comptes exacts par les *Petits Pages du Christ* chargés de distribuer les journaux, les revues, le *Bulletin paroissial*. Une autre encore dirige l'ouvrage du jeudi et inspire, par sa piété autant que par sa compétence à tirer l'aiguille, la plus grande confiance aux mamans.

Ces tertiaires de Saint François font régulièrement, avec la messe, leur méditation d'une demi-heure,

au moins ; le soir, elles passent à l'église une autre demi-heure et font l'« Heure Sainte, » le jeudi. Sans compter la lecture spirituelle, et la retraite du mois, dans la mesure où elles le peuvent.

Quant aux dames, qui sont la majorité, elles sont utilisées aussi, suivant leurs aptitudes, leurs loisirs, leurs goûts, mais toutes s'intéressent à la paroisse. Aux doyennes, je ne demande que de donner le bon exemple par leur piété et l'assistance à la messe en semaine, la visite au Saint-Sacrement, tous les jours.

Dans ce tableau rapide, je n'ai parlé que des Tertiaires. A côté d'elles, il en est d'autres, il est vrai, qui ont bien quelque mérite ; mais ce sont les Tertiaires qui les entraînent, qui les groupent, les soutiennent, parfois même les secouent, quand celles-ci, prétextant le manque de temps, aspirent à la retraite ou, tout simplement, faiblissant dans leur zèle, tenteraient de passer la main à d'autres, plus libres ou plus jeunes.

C'est parmi les Sœurs du T. O. que j'ai trouvé des dévouements assez tenaces pour s'occuper du vestiaire des enfants de chœur, de l'entretien des ornements et des tentures, du blanchissage et repassage des linges d'autel, des aubes et des surplis... Ferventes disciples et imitatrices de sainte Claire d'Assise, dont quelques-unes portent le nom, elles font cela depuis bientôt 20 ans, et tout pour la gloire de Dieu, sans qu'il ait jamais été question de la plus modeste rétribution, pas même des fournitures nécessaires.

Ecole de piété, le T. O. est donc une école de zèle et de dévouement. Il est aussi une école d'entraînement par l'exemple, pour la paroisse. Nos Tertiaires sont les premières partout et, je puis le dire, puisqu'elles ne sont pas là pour m'entendre, elles n'en tirent aucune vanité. Elles sont admirées et respectées de tous.

Dans toutes les œuvres paroissiales, elles jouent un rôle très actif. Pendant que M. le Curé s'occupe des hommes et des jeunes gens, elles dirigent le patronage des petites filles, les promenades, la bibliothèque paroissiale. Principales zélatrices de l'*Apôstolat de la Prière*, elles trouvent là l'occasion de battre le rappel pour l'assistance à la messe du dimanche, l'abonnement au bon journal, la fréquentation des catéchismes. Sans se décourager des insuccès, elles laissent toujours, après leur visite, une excellente impression, dont je recueille souvent les échos, les témoignages et aussi les résultats.

Voilà, avec preuves à l'appui, ce que peut faire une Fraternité franciscaine dans une paroisse. Voilà, du moins, ce que celle dont je parle a fait dans un centre industriel. Vous ne serez pas étonnés, si je me permets d'ajouter que le T. O. fut, et est encore pour moi, en face des difficultés que j'ai rencontrées dans ce milieu réfractaire, non seulement l'aide efficace, mais encore l'œuvre qui console de bien des déboires, parce que j'y ai trouvé l'*esprit surnaturel*, base de tout ministère qui ne veut pas se laisser arrêter, ni vaincre, par l'indifférence d'un grand nombre, l'apathie de beaucoup et l'hostilité de ceux qui sont enrôlés dans l'armée de Satan. L'exemple de la piété, de la fidélité, de la vertu et

du dévouement à l'Eglise, console des échecs et met en balance des manifestations hostiles, toujours aussi vaines qu'elles sont bruyantes parfois ; et, pourquoi ne pas le dire ? les exhortations du Directeur de la Fraternité, les exemples des grands Saints de l'Ordre, qu'il met en valeur, ne lui tracent-ils pas à lui-même une règle de conduite, dont il ne pourrait s'écarter sans être en contradiction avec son enseignement ?...

C'est donc bénéfice pour tout le monde.

2^e Obstacles qui contrarient la fondation d'une Fraternité

Un mot des obstacles que j'ai rencontrés, et qui se rencontrent partout.

Pour le T. O., ils sont de deux sortes. La question de l'habit joue un rôle important, il faut le reconnaître. Chez les hommes, pas de difficultés sérieuses ; chez les femmes, notamment chez les jeunes filles, il en est autrement : le scapulaire et la corde ne font pas bon ménage avec la mode actuelle.

On discute un peu sur les dimensions de l'habit — déjà si réduit — et on finit par emporter les dernières résistances, en faisant appel à la générosité, à l'esprit de sacrifice et aussi, suprême et décisif argument : à la modestie chrétienne. Il n'en est pas moins vrai que beaucoup se heurtent à cet obstacle et se refusent à le franchir.

Un autre obstacle, c'est l'engagement à réciter les prières de l'office. Cette condition est plus facilement acceptée et remplie : ces prières ne sont ni si longues, ni si compliquées.

D'ailleurs, les réunions mensuelles, et parfois plus fréquentes (à l'occasion des absolutions générales, ou des deux bénédictions papales), permettent au Directeur de traiter, de temps en temps, toutes ces questions d'ordre matériel, à côté de celles qui sont d'ordre spirituel, et de rappeler aux Tertiaires les obligations contractées. Si j'en juge par ce qui se passe à Chavigny, ces obstacles une fois franchis, ne se représentent plus ; je n'ai pas encore vu un seul membre du T. O. se retirer de la Fraternité (nous sommes 22) : tous sont restés exacts aux réunions, qui s'ouvrent et se terminent par les prières réglementaires.

Une Fraternité, je crois qu'elles en sont toutes un peu là, si mes observations et renseignements sont exacts, se recrute beaucoup plus facilement chez les femmes que chez les hommes, chez les anciens que chez les jeunes, chez les veuves que chez les femmes mariées, c'est évident... Cependant, notre Fraternité comprend des jeunes filles, qui y sont entrées à l'âge de 18 ans. Je dois dire que j'ai échoué souvent, dans mes tentatives auprès des jeunes gens ; il faut les excuser, car le seul fait d'appartenir au patronage les expose déjà à recevoir et à entendre tant de grossièretés, d'injures et de quolibets, que nous ne pouvons, humainement, leur en demander davantage ; mais, dans d'autres milieux, cette raison n'existerait peut-être pas. Toutefois, je n'ai pas renoncé à faire cette conquête difficile. Des travaux d'approche me laissent croire qu'on peut aboutir. Deux de mes

jeunes gens de l'Association de la Jeunesse Catholique, jusqu'à présent hésitants, finiront, je l'espère, par se laisser convaincre.

3^e Moyens à employer pour fonder une Fraternité

Le T. O. me semble être la tête ou le cœur de toutes les confréries paroissiales. C'est dans celles-ci qu'il recrutera ses membres, et naturellement parmi les meilleurs, pour les rendre meilleurs encore. Ce sera, pour les plus jeunes, un pas en avant vers la vocation religieuse et, pour les plus âgées, un moyen de pratiquer dans le monde les vertus chrétiennes, et d'accomplir les exercices de piété d'une façon régulière, plus suivie et plus exacte qu'on ne le fait dans les Congrégations : *Mères Chrétiennes* ou *Enfants de Marie*.

J'ai dit qu'au début de la fondation du T. O. je n'en parlais guère. Aujourd'hui, chacun sait ce que c'est : j'annonce en chaire les réunions, les assemblées générales, chaque fois que l'occasion s'en présente ; je cite au passage, dans le prône du dimanche, les fêtes des plus grands Saints Tertiaires, et je réserve une allusion au T. O. quand j'annonce les fêtes de S. Antoine de Padoue, de S. Louis, de sainte Jeanne d'Arc, de sainte Elisabeth de Hongrie. Chaque année, je me fais un devoir de prêcher sur S. François et sur sainte Claire.

La Fraternité lit la *Vie franciscaine*, revue mensuelle, où chacun trouve des articles intéressants, instructifs et plus encore édifiants. Je complète, dans mes instructions, en m'inspirant des articles de la *Revue sacerdotale* du T. O.

Je ne voudrais décourager aucun de mes confrères ; mais il est bien évident que celui qui songe à fonder une Fraternité doit s'attendre à des difficultés. J'estime, d'autre part, que lorsque, avec un peu de patience et de discernement, on sera arrivé à grouper, ne serait-ce qu'une demi-douzaine d'âmes ferventes, on n'aura pas à regretter sa peine ; ce sera le *pusillus grex* dans la paroisse ; mais n'est-ce pas une bonne fortune pour le prêtre, d'avoir, à côté de soi, des âmes qui comprennent mieux la religion, l'aiment davantage, et s'efforcent, en imitant des exemples comme ceux qu'ils trouvent dans le 1^{er} et le 2^e Ordre, de mener une vie plus surnaturelle ?

Nous cherchons des *élites* ; en voilà une qu'il ne faut pas négliger, puisque c'est la meilleure de toutes. A cette élite, on peut parler un langage qui ne serait pas compris de la masse ; on peut lui demander de s'associer au ministère pastoral, par des prières, des communions, des sacrifices, des mortifications ; l'élite du T. O. comprend. On peut entreprendre tout ce qui est pour le bien de la paroisse : on est sûr qu'au premier appel, le T. O. répond, et le jour où l'on pourrait grouper quelques hommes de valeur, dans une Fraternité, la puissance de leur autorité et de leur dévouement serait

¹ J'ajoute encore que les Tertiaires sont heureux de pouvoir participer aux prières, aux sacrifices, aux actes héroïques des saints et des membres de deux Ordres, qui forment avec nous une seule famille, ou l'on met en commun, pour la gloire de Dieu, la sanctification de tous ses efforts et ses propres mérites. C'est une considération sur laquelle je reviens souvent pour les entraîner plus haut et les maintenir dans le chemin de la perfection.

décuplée ; et les curés trouveraient là des ressources, autant dire incalculables, parce qu'elles s'alimentent au surnaturel, qui est inépuisable.

Je ne dis pas, encore une fois, qu'en dehors du T. O. on ne trouve pas de dévouement — puisque les Tertiaires se recrutent parmi les *bons* paroissiens et les chrétiens *pratiquants*, — mais je crois pouvoir affirmer que le T. O., grâce à tous les moyens dont il dispose, les rendra de beaucoup meilleurs et plus sûrs.

* *

Puisse la très modeste histoire de cette Fraternité encourager ceux de mes vénérés confrères, qui ne l'ont pas encore fait, à essayer d'en fonder une dans leur paroisse ; c'est, d'ailleurs, le désir des nombreux Papes qui se sont succédé sur le siège de Pierre ; cette raison devrait suffire, à elle seule, pour vaincre les dernières hésitations.

Et ma *conclusion* sera que, sachant ce que je sais, si je n'avais pas de Fraternité dans ma paroisse, j'en formerais une, sans tarder. Je répondrais ainsi au vœu exprimé par Notre Saint Père le Pape Pie XI, au cours de l'audience qu'il accorda dernièrement aux Tertiaires franciscains, et, pour attirer sur elle des bénédictions toutes particulières, je ferais dater sa fondation de 1926, anniversaire du VII^e Centenaire du « Petit Pauvre » d'Assise, notre séraphique Père S. François 1.

JÉSUS OUVRIER

...Mais Jésus, Messieurs, n'est pas seulement notre Dieu : il est notre Frère ; il n'est pas seulement au-dessus de nous : il est l'un de nous.

Il est l'un de vous, Messieurs, qui travaillez du matin jusqu'au soir pour gagner votre pain de chaque jour à la sueur de votre front. S'il est le Christ-Roi, il fut aussi le Christ-Ouvrier, ami et soutien de tous les travailleurs.

Laissez-moi vous le rappeler.

* *

Il est évident que Notre-Seigneur a fait preuve, durant son court séjour de trente-trois ans parmi nous, d'une prédilection marquée, voulue, pour les travailleurs.

Il était libre, étant le maître à qui rien ni personne ne résiste, de choisir son foyer : il a voulu que son berceau fût dressé chez d'humbles ouvriers, chez le charpentier Joseph.

Il vint sans doute pour sauver tous les hommes, tous, sans distinction de castes, de situations, ou de fortunes, parce que tous les hommes coupables en Adam avaient besoin de la Rédemption ; aussi appela-t-il à sa crèche des pauvres et des riches. Mais vous savez que les privilégiés de la première heure, pour qui les Anges chantèrent dans la nuit de Bethléem, qui furent conviés avant tous les autres à le voir et à lui présenter leurs hommages, c'était non pas les Mages, mais d'humbles bergers qui gagnaient leur vie en gardant les troupeaux.

Quand il eut grandi, qu'il fut capable de travailler, S. Joseph le prit avec soi ; il lui mit en

main la scie et la varlope, et le Créateur du monde devint apprenti charpentier.

Son père nourricier mort, c'est à lui que revint la charge de gagner tout seul le pain quotidien. Il fut obligé, dès lors, de faire ce qu'avait fait Joseph et ce que déjà, sûrement, il avait fait en sa compagnie : scier, raboter, fabriquer des jougs et des charrues, aller chez le client, le bois et les outils sur l'épaule, la tunique relevée à la ceinture, le dos ployant sous le faix. Chers Messieurs, Jésus eut, comme vous, le front ruisselant et les mains calleuses.

* *

Et maintenant, voyez-le donc dans sa vie publique.

Pour continuer son Œuvre dans le monde, il va fonder l'Eglise. A la tête de cette Eglise, de cette Société sainte, divine, « hors de laquelle il n'y a point de salut, » il placera douze hommes qu'il choisira, qu'il gardera, qu'il instruira avec soin, qu'il aimera particulièrement, qui le suivront partout, qui quitteront tout pour vivre de sa pauvre vie. Où va-t-il les chercher ? Dans la maison de Zachée, ou du jeune homme riche, ou de Joseph d'Arimathe ? Non, Messieurs ; il va les chercher parmi des gens qui, pour vivre, pêchent sur le lac de Genezareth comme S. Pierre, ou s'assoient au bureau des collecteurs d'impôts, comme S. Mathieu.

Fait-il des miracles ? C'est, la plupart du temps, en faveur des pauvres gens.

Raconte-t-il, pour faire mieux entendre sa doctrine, ses charmantes et touchantes paraboles ? Souvent le travail manuel lui en fournit le thème ; et les acteurs, il les trouve chez les travailleurs : telles les paraboles du « Semeur » et des « Ouvriers de la vigne. »

Veut-il des comparaisons pour montrer à ses Apôtres l'idée qu'ils doivent se faire de l'œuvre de salut à accomplir sur la terre ? Il dit : « La moisson est abondante, mais il n'y a guère de moissonneurs ; priez donc le Maître de la moisson d'y envoyer des ouvriers. » L'Eglise, c'est la Bergerie ; le Pape, c'est le Berger ; les autres, ce sont les brebis et les agneaux...

Songez à sa grande révélation : « Bienheureux les pauvres... Malheur aux riches ! » Songez qu'il s'est identifié avec les pauvres, les petits : « Tout ce que vous ferez à l'un de ces petits, c'est à moi que vous le ferez. »

Songez enfin que le supplice qu'il a choisi pour racheter le monde, ce fut celui des esclaves, les seuls qui, dans la société romaine, s'occupaient aux travaux manuels.

* *

Messieurs, remerciez, avec moi, Notre-Seigneur d'avoir ainsi voulu être du nombre des travailleurs, et de s'être toujours montré l'ami et le soutien de ceux qui gagnent leur vie à la sueur de leur front ; et priez-le de bénir, vous, vos travaux et vos récoltes. Ainsi soit-il !

IMPRIMATUR

Lingonis, die 8 augusti 1928.

ETG. LINDECKER. *Vin. gen*

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES.—Imprimerie de l'AMI DU CLERGÉ

Les retardataires trouveront en 1928 l'occasion d'un autre centenaire, celui de la canonisation (7 juillet 1228).

Ami du Clergé du 16 août 1928

Deuxième
partie :

PRÉDICATION

SOMMAIRE

Cours de prônes sur le Credo. — LXVII. La Communion des Saints, 481.

Panegyrique de S. Louis, roi de France. — Le baptême, source de toute sainteté, 483.

Instructions sur la Sainte Eucharistie. — XVI. Les tentations, 486. — XVII. Conditions d'une communion fructueuse, 488.

Les Saints de la vieille France. — XXXI. S. Bernard (suite) : 7, La deuxième Croisade, 490. — XXXII. 8. L'accroissement de Clairvaux, 492.

Allocutions mensuelles à la L. P. D. F. sur le règne social du Christ. — XI. L'apostasie des nations, 494.

COURS DE PRONES SUR LE CREDO

LXVII

LA COMMUNION DES SAINTS

Mes frères,

L'Eglise, avons-nous dit, est à la fois sur la terre, dans le ciel et en purgatoire. Ce sont là, en quelque sorte, les trois provinces d'un seul et même royaume, parce qu'elles sont soumises à un seul et même chef, N.-S. Jésus-Christ.

Toutefois, les habitants de ces trois provinces se trouvent dans des situations bien différentes. — Ceux qui composent l'Eglise de la terre sont encore sur le champ de bataille, soutenant le bon combat pour Jésus-Christ contre le démon, puisque, au dire du saint homme Job, « la vie de l'homme sur la terre est un combat perpétuel, *militia est vita hominis super terram*. » (Job, VII, 1). Ils forment l'Eglise militante. — Ceux qui composent l'Eglise du purgatoire sont déjà sortis victorieux de la lutte, mais blessés ; il leur faut se guérir de leurs blessures avant de jouir des fruits de la victoire. « Ils seront sauvés, écrivait S. Paul aux Corinthiens, mais en passant comme par le feu. » (I Cor., III, 13). Ils forment l'Eglise souffrante. — Enfin, ceux qui composent l'Eglise du ciel jouissent actuellement de la gloire des triomphateurs. « Qu'elle est belle, la race des chastes ! s'écrie le Sage. Couronnée dans l'éternité, elle triomphe après avoir remporté la victoire dans des combats soutenus sans la moindre souillure. » (Sag., IV, 1-2). Ces bienheureux constituent l'Eglise triomphante.

Existe-t-il des relations entre les membres de ces différentes Eglises ? Oui, m. f. Grâce à la communion des saints, il existe des relations continues entre tous les membres de l'Eglise : entre les fidèles de la terre, tout d'abord ; puis entre ceux-ci et les saints du ciel et les âmes du purgatoire. C'est ce que nous allons montrer dans cette instruction, qui terminera l'explication du IX^e article du Symbole et couronnera tout ce que nous avons dit de la Sainte Eglise.

I

Grâce à la communion des saints, il existe tout d'abord des relations de tous les instants entre les fidèles de la terre. Ils peuvent prier les uns pour les autres ; ils participent tous, dans une mesure plus ou moins grande, aux mérites infinis de Jésus-Christ, aux mérites surabondants de la T. S. Vierge et des saints, et à ceux qu'ils acquièrent eux-mêmes chaque jour par leurs prières et leurs bonnes œuvres.

Ils peuvent prier les uns pour les autres : nous en avons la preuve dans la sainte Ecriture. Moïse prie pour ses compatriotes qui ont provoqué la colère de Dieu par leur idolâtrie et leurs murmures : « Seigneur Jehovah, supplie-t-il, ne détruisez pas votre peuple, votre héritage, que vous avez fait sortir d'Egypte par votre main toute-puissante. Souvenez-vous de vos serviteurs Abraham, Isaac et Jacob, et ne regardez point à l'opiniâtreté de ce peuple. » (Deut., IX, 26). Il prie pour sa sœur Marie que Dieu a couverte de lèpre (Num., XII, 13). Et en considération de sa prière, Dieu pardonne aux Juifs et guérit Marie. Notre-Seigneur lui-même nous recommande de prier pour nos ennemis, et le premier il nous en donne l'exemple sur la croix. Fidèle à cette recommandation et à cet exemple, S. Etienne prie pour ses bourreaux et obtient la conversion de S. Paul. Les chrétiens de Jérusalem prient pour S. Pierre qu'Hérode a fait emprisonner et qui doit avoir la tête tranchée le lendemain, et Dieu envoie un ange le délivrer.

Nos prières et nos bonnes œuvres ne profitent pas seulement à nos frères quand nous les faisons spécialement pour eux. En vertu de la communion des saints, parce que nous sommes tous les membres d'un même corps social qui est l'Eglise et d'un même corps mystique dont Jésus-Christ est la tête, ils en bénéficient même sans intention spéciale de notre part, comme dans le corps humain l'œil voit, la main travaille, la bouche parle et mange pour tout le corps. Que de grâces obtenues à leurs frères par les chrétiens fervents, et la plupart du temps à leur insu !

Dans une de ses conférences en la chaire de Notre-Dame, le P. Lacordaire a raconté qu'un prédicateur célèbre fut un jour envoyé dans une ville réputée au loin par ses désordres. Si Ninive était plus grande, elle n'était pas plus coupable, et notre prédicateur eût fait comme Jonas, si l'obéissance n'eût triomphé de ses terreurs. Il se rendit au lieu de sa mission le cœur serré, comptant sur une complète déroute de son zèle et de son éloquence. Quelle ne fut pas sa stupéfaction lorsqu'il se vit entouré, dès son premier discours, d'une foule attentive et recueillie ! Il la crut attirée par sa réputation et profita de cette circonstance pour déployer ses grands moyens. Tout lui réussit à merveille. A mesure que la mission avançait, les cœurs les plus rebelles cédaient à l'action de la grâce ; quand elle fut terminée, la moderne Ninive était convertie. A la vue de ce succès prodigieux, le prédicateur éprouva un sentiment trop

humain de vanité et de complaisance ; il le payait cher. Dans une de ses oraisons, car il était aussi pieux qu'éloquent, Dieu lui montra le pauvre petit frère convers qui l'accompagnait dans ses missions et qui, pendant ses prédications, récitait pieusement le rosaire et les litanies des saints. C'était lui qui mettait le ciel en émoi pour obtenir la conversion des pécheurs ; c'était cet homme obscur qui, par la communion des saints, procurait aux pécheurs de cette ville les grâces extraordinaires sans lesquelles l'éloquence du prédicateur n'aurait produit en eux aucun fruit.

L'union que la communion des saints établit entre les fidèles de la terre en tant que membres d'un même corps qui est l'Eglise, leur est donc très avantageuse ; mais bien plus avantageuse est l'union et la communauté de mérites qu'elle établit entre eux et les membres d'élite de ce corps, je veux dire les saints, et surtout avec le chef de ce corps, Jésus-Christ. Les mérites de ce dernier sont infinis, ceux des saints et surtout de la Sainte Vierge ont été bien plus abondants que ne le réclamait le paiement de leur dette à la justice divine. Tous ces mérites réunis constituent le trésor de l'Eglise et comme un patrimoine de famille auquel tous participent dans la mesure de leurs dispositions.

Ceux qui sont hors de l'Eglise n'y ont aucun droit. Ils n'ont donc aucune part au saint sacrifice de la messe ou aux sacrements qui nous communiquent les mérites de Notre-Seigneur, aucune part non plus aux indulgences qui nous appliquent les mérites de la Sainte Vierge et des saints.

Ceux qui font partie de l'Eglise, mais sont en état de péché mortel, n'y ont qu'une part restreinte. Membres morts du corps du Christ, ils ne participent plus à sa vie ; toutefois, ils y restent encore attachés : ce qui est pour eux une grande faveur. Ils peuvent revivre et recevoir à nouveau la sève divine dont ce corps est animé. En considération des prières et des bonnes œuvres des membres vivants, Dieu peut leur pardonner et leur rendre la vie de la grâce. En attendant, ils bénéficient de la protection dont Dieu couvre tous les membres de son Eglise. Les saints du ciel et de la terre prient pour eux, ils ont sous les yeux l'exemple de leurs vertus, ils continuent d'entendre la parole de Dieu qui les invite au repentir et leur offre le pardon.

Quant à ceux qui sont en état de grâce, ils ont une large part à ces biens spirituels. Branches vertes et vivantes, ils reçoivent en abondance la divine sève, grâce aux sacrements dont ils s'approchent souvent et aux indulgences qu'ils ont soin de gagner.

II

La communion des saints ne met pas seulement les fidèles de la terre en communication entre eux ; elle établit aussi des relations entre eux et les saints du ciel ainsi qu'avec les âmes du purgatoire.

Entre eux et les saints du ciel, d'abord.

Nous les louons, nous les félicitons de leur bon-

heur, nous célébrons leurs fêtes, nous remercions Dieu qui les a couronnés de gloire, nous nous recommandons à eux. Eux, de leur côté, voyant tout en Dieu, connaissent nos misères et nos besoins, et ces misères et ces besoins les émeuvent. « Rassurés sur leur propre sort, dit S. Augustin, ils continuent d'être inquiets au sujet du nôtre. » Notre-Seigneur lui-même nous affirme qu'il y a plus de joie parmi eux pour un pécheur qui se convertit que pour 99 justes qui persévèrent. — Vous connaissez d'autre part cette vision de Judas Macchabée. Il allait livrer combat aux ennemis de sa patrie et, vu l'infériorité numérique de ses troupes, il craignait fort d'être vaincu, quand le grand-prêtre Onias lui apparut et lui montrant le prophète Jérémie agenouillé devant le trône de Dieu : « Voilà, dit-il, l'ami de ses frères et du peuple d'Israël ; voilà celui qui prie pour le peuple et toute la sainte cité, Jérémie, le prophète de Dieu. » — Ce fait n'est pas isolé. De fréquentes interventions des saints du ciel dans les choses de ce monde nous prouvent de mille manières que les Saints continuent de s'intéresser à nous. L'apôtre du Seigneur apparaît à sainte Agathe dans sa prison et la guérit miraculeusement. Sainte Agnès entourée de vierges vient du ciel consoler ses parents qui pleurent sur son tombeau. S. Sébastien apparaît à une noble dame romaine pour lui révéler l'endroit où a été jeté son corps et lui commander de le recueillir. Gamaliel se montre lui aussi en songe à l'évêque de Jérusalem, il lui indique l'endroit où se trouve le tombeau du premier martyr S. Etienne et lui enjoint de le tirer de l'obscurité et de l'oubli. S. Pierre vient du ciel prêter main-forte à son successeur S. Léon : il se montre menaçant à Attila, lui barre la route de Rome et lui ordonne de rebrousser chemin. Je ne parle pas, crainte de trop allonger cette instruction, des visites si fréquentes que la Sainte Vierge a faites à la terre. Toutes ces apparitions et bien d'autres nous sont une preuve qu'entre le ciel et la terre, entre les Saints et nous, il y a des relations continues.

Des relations non moins fréquentes nous unissent aux âmes du purgatoire.

Nous prions Dieu pour elles. « Souvenez-vous, Seigneur, lui disons-nous à la messe au *Memento des morts*, souvenez-vous de vos serviteurs et de vos servantes qui nous ont précédés avec le signe de la foi et qui dorment du sommeil de la paix. Nous vous supplions, Seigneur, de leur accorder par votre miséricorde le lieu du rafraîchissement, de la lumière et de la paix. »

Des apparitions nombreuses d'âmes du purgatoire venant solliciter des prières, d'autres venant remercier leurs bienfaiteurs et leur annoncer leur délivrance, prouvent que ces prières sont entendues de Dieu et profitables aux pauvres âmes pour qui elles sont faites. Sans doute, ces apparitions si souvent mentionnées dans la vie des Saints ne sont pas de foi, mais qui oserait dire que beaucoup ne sont pas dignes de foi ?

De leur côté, les saintes âmes du purgatoire,

qui ne peuvent point prier pour elles-mêmes, peuvent intercéder pour nous. Nombreuses sont les grâces qu'on obtient par leur intermédiaire. La gratitude les porte à prier pour ceux qui ont pitié de leur sort et travaillent à les délivrer, en sorte que c'est entre elles et nous, grâce à la communion des saints, un incessant échange de bons offices et de pieuses prières.

* *

Comme il est beau et consolant, le dogme de la communion des saints ! Comme nous devons nous estimer heureux d'appartenir à cette famille opulente et fortunée qu'est l'Eglise catholique, d'être assurés ici-bas de la protection des saints, nos frères du ciel, et de pouvoir espérer en purgatoire, s'il nous faut y aller un jour, les suffrages de ceux que nous aurons laissés sur la terre ! Quelle consolation dès maintenant, de songer que nous avons part aux prières, aux mortifications, aux bonnes œuvres de tant d'âmes saintes qui, soit dans le recueillement des cloîtres, soit dans le tumulte du monde, servent Dieu à la perfection ! Nous ne sommes peut-être que de pauvres pécheurs, en tout cas, nombreux sont les pécheurs qui nous entourent et qui provoquent la colère de Dieu. Si Dieu ne nous punit pas comme nous le méritons, s'il continue, au contraire, à nous combler de ses bienfaits, c'est à la communion des saints que nous le devons ; c'est parce que, répandues par toute la terre, des âmes saintes désarment son bras par leurs supplications et leurs pénitences, c'est parce que là-haut, entourant son trône, des saints par milliers intercèdent pour nous, c'est parce que leur Reine et notre Mère à tous, la T. S. Vierge, retient son bras pour qu'il ne nous frappe pas.

Profitions bien de cette communion des saints tandis que nous faisons partie de l'Eglise militante, et méritons ainsi de faire un jour et pendant toute l'éternité partie de l'Eglise triomphante. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE DE S. LOUIS, ROI DE FRANCE

(25 août)

LE BAPTÊME, SOURCE DE TOUTE SAINTETÉ

Mes bien chers frères,

Notre esprit humain est ainsi construit qu'en face des événements qui surgissent devant lui, en présence des faits qui retiennent son attention, il se pose toujours une question : *Pourquoi* ? Il veut savoir la raison d'être du phénomène qui l'a frappé.

Or, il y a dans la vie de l'humanité des personnages extraordinaires, qui sont comme des faits, comme des événements vivants. L'histoire les étudie ; elle en justifie l'apparition, elle en explique à sa manière l'activité, elle montre leur rôle... Ne pourrions-nous pas appliquer le même procédé d'information à l'égard des saints, les étudier comme on étudie un fait, un événement,

en nous efforçant de répondre à la question : *Pourquoi* ? sans cesse répétée, qui se pose à leur égard ?

Je vais le tenter devant vous, m. f., en prenant comme exemple une des plus grandes figures qui aient illustré l'histoire : S. Louis, roi de France. Sur lui repose pendant un long règne l'autorité qui en fait un roi ; en lui se résument pendant toute une vie les vertus qui en feront un saint.

Ces vertus de sainteté, je veux en étudier avec vous le plein épanouissement dans son âme et dans sa vie. C'est le fait d'histoire que nous constaterons ensemble. Nous remonterons ensuite des effets à la cause, et je vous dirai : l'origine première de cette vie sanctifiée, ne la cherchez pas trop loin, elle est au baptistère de Poissy.

Et de tout ce que je me propose de vous exposer, je ne vous demande que de retenir cette idée, appuyée par un grand exemple et riche d'enseignements pour toute votre vie personnelle : c'est de l'eau baptismale qu'est née la sainteté de S. Louis. Le baptême est la source de toute sainteté, parce qu'il est la source de toute grâce et de toute vertu.

I. — Les vertus caractéristiques de la sainteté de S. Louis

1. Qu'est-ce qu'un roi ? Je ne vous apporterai pas de ce mot une définition rigoureuse. Encore moins je ne vous dirai pas avec un célèbre et éloquent panégyriste¹ du saint que nous vénérons : « Un roi est un homme dont les devoirs sont aussi étendus que la puissance, qui répond à Dieu d'un peuple entier et participe par toutes ses vertus des honneurs dus au génie ; un homme qui se sanctifie par son pouvoir même, lorsqu'il rend ses sujets heureux ; un homme dont les actions sont des exemples, les paroles des bienfaits, les regards même des récompenses ; un homme qui n'est élevé au dessus des autres que pour découvrir les malheureux de plus loin ; une victime honorable de la félicité publique, à qui la Providence a donné pour famille une nation, pour témoin l'univers, tous les siècles pour juges. »

Non, je ne vous tiendrai pas ce langage solennel. Je vous dirai plus simplement : Un roi est un chef d'Etat, il a une vie publique, des charges, des responsabilités ; il appartient à son époque, témoin de son gouvernement ; il appartient à l'histoire, juge de ses actes. Et je vous dirai aussi : Un roi, c'est un homme, un homme de chair et d'os, intelligent ou borné, énergique ou sans volonté, généreux ou égoïste ; et derrière sa vie publique, il y a une vie privée, enfermée dans les murs aux lambris dorés de son palais.

Un roi a l'histoire pour juge, ai-je dit. Remarquez-le, m. f., l'histoire ne juge pas un roi seulement sur sa vie publique. Elle peut dire qu'il a été grand dans la guerre, grand dans la paix, qu'il a mené son pays à une haute destinée. Si ce roi a porté sur le trône des vices honteux ou des injustices cruelles, l'histoire impartiale fera peu de cas

¹ Le cardinal Maury.

de sa gloire ; elle se refusera à voir en lui un vrai roi digne de ce nom, car on ne sépare pas la vie intérieure et la vie extérieure sans mutiler l'unité d'une vie, et l'histoire ne se laisse pas amputer d'une vérité qu'elle doit connaître et qu'elle peut juger...

2. Si je m'arrête, m. f., ce n'est pas que j'hésite à poursuivre. On ne saurait hésiter devant l'homme et devant le chef d'Etat dont j'ai entrepris de vous parler ; mais j'hésite devant l'ampleur et le nombre des vertus que sa vie met en lumière.

Il nous le faut admirer dans ses vertus de fils, d'époux, de père.

Voyez-le tout enfant. Il écoute avec docilité les enseignements fermes et tendres tout à la fois de cette mère admirable qu'est Blanche de Castille. C'est elle qui le formera dès sa première enfance à la pratique des vertus chrétiennes qui feront de lui un saint, et de sa mère il retiendra toute sa vie la parole sublime, que nous rapportent les mémoires du temps : « Mon fils, je vous aime, et cependant j'aimerais mieux vous voir mourir sous mes yeux que de vous voir commettre un péché mortel. »

Voyez-le encore à son foyer conjugal. Il a trouvé en Marguerite de Provence l'épouse digne de lui. Unis l'un à l'autre non par les seuls liens de l'intérêt ou des conventions sociales, mais par ceux plus solides d'un mutuel amour, qui ne doit connaître ni lassitude ni défaillance, ils forment une vraie famille chrétienne, attentive à tous ses devoirs, fidèle à toutes ses obligations, plus soucieuse de réaliser ses espérances éternelles que de bénéficier de l'éphémère héritage des fortunes d'ici-bas.

Voyez-le, enfin, père au milieu de ses enfants. Il en est par nature l'éducateur et sans cesse il s'applique à les préparer à la tâche royale qui les attend. Quand il sera sur son lit de mort, il laissera à ses fils non pas seulement un passé d'honneur et de gloire, non pas seulement le haut exemple de sa vie d'homme et de roi, mais encore, comme un inoubliable testament, des paroles suprêmes qui peuvent être regardées comme la chartre des rois.

Ah ! m. f., nous sommes chrétiens et nous sommes Français. Eh bien ! parce que nous sommes chrétiens et parce que nous sommes Français, nous nous inclinons, avec une admiration mêlée de respect et d'émotion, devant les vertus de ce foyer royal, dont Dieu veut faire le berceau d'une grande race.

3. Mais S. Louis n'est pas un homme ordinaire. Il est un homme revêtu d'une dignité souveraine. C'est un chef d'Etat, c'est un roi. Il appartient à l'histoire, et dans l'histoire il apparaît grand, grand comme la justice, comme l'honneur, comme le courage.

Roi, il règne et il gouverne. Comme tel, il représente l'autorité. C'est une époque de grande violence que celle où il vit. « Tant pis pour les faibles ! » disent ceux qui sont les plus forts. Et si une telle maxime vient à prévaloir, c'en est fait de

la civilisation chrétienne du monde occidental ; elle succombera fatalement sous les coups et les assauts de la violence. Il faut à S. Louis désarmer l'orgueil féodal ; il faut délivrer la France du pouvoir arbitraire des seigneurs. Il entreprend donc cette tâche, et son règne marque un nouveau progrès vers l'unité française.

Roi, il est législateur. Comme tel, il représente la justice. Il faut organiser la France naissante. Il rédige un code de lois et de coutumes, où sont prévus les besoins de tout un peuple laborieux et où nos parlements modernes pourraient aller chercher des leçons et des exemples. Il établit une législation du travail, qui en règle la durée et assure à chacun le repos voulu par Dieu, admirables institutions qui ont mis la France à l'avant-garde des réformes sociales et qui en ont fait le pays de la justice libre et égale pour tous.

Roi, il est diplomate. Comme tel, il représente la paix. Il devient arbitre dans les contestations les plus difficiles et les querelles les plus envenimées, entre le comte de Toulouse et celui de Provence, entre le duc de Bretagne et le roi de Navarre, entre le Souverain Pontife et l'empereur Frédéric, entre le roi d'Angleterre et ses barons, et tous s'inclinent sous les décisions de sa justice, comme si à lui seul il était le délégué de toutes les puissances, incarnant en sa personne la Société des nations.

Roi, il est soldat, enfin. Comme tel, il représente la vaillance. Il nous suffit de le voir dans la bataille ou se jetant à l'assaut. Il est le plus brave, parce qu'il est le chef, et c'est ainsi qu'il nous apparaît comme le beau type du chevalier, héros magnanime qui du moyen âge s'est perpétué dans notre génération moderne. Magnanime, il l'est ; il l'est pour ses compagnons d'armes comme pour ses adversaires, il l'est dans la victoire, il l'est dans la défaite, il l'est jusque dans les fers de sa captivité.

Oh ! m. f., quel grand roi, quel beau soldat de France que S. Louis ! Quand on le contemple ne serait-ce qu'un instant, comme je viens de le faire, et avec lui tout notre passé national, on voit que le long des routes de l'histoire, sept siècles d'héroïsme, d'héroïsme dans la paix et dans la guerre, et même dans le tumulte des révolutions, sept siècles de gloire française se sont alignés sur lui.

II. — *Le baptême, source de ces vertus*

Je me hâte de vous le dire, m. f. : ne vous étonnez pas trop vite d'une aussi brillante destinée, si remplie de hauts faits et si éclatante de vertus chrétiennes.

Pour en expliquer l'apparition dans la personne de S. Louis, pour justifier la présence d'un si grand personnage dans notre histoire nationale, me parlerez-vous d'hérédité et m'en donnerez-vous pour cause la noblesse de son sang et de sa race ? J'en conviens, S. Louis est le descendant couronné d'un beau passé de gloire et d'honneur. Mais cela ne me suffit pas, et je vous mets au défi

de me donner par cette seule loi de l'hérédité une explication totale de son incontestable sainteté...

J'ai tort, m. f., de vous jeter un tel défi... J'oubliais, et je m'en excuse, que vous êtes chrétiens et que la sainteté merveilleuse que nous venons de découvrir dans l'âme d'un roi, n'est point faite pour vous étonner, car vous savez d'où elle naît et de qui elle vient.

Elle vient de Dieu, elle est le merveilleux et surnaturel effet du baptême dans une âme humaine.

Qu'est-ce donc que le baptême ? C'est un sacrement qui efface en nous le péché d'origine et nous fait ainsi chrétien, enfant de Dieu et de l'Eglise et frère du Christ. On peut donc dire qu'il est une régénération, c'est-à-dire une génération nouvelle, une naissance nouvelle de l'âme à une vie plus haute, la vie surnaturelle de la grâce.

Par le baptême, nous devenons chrétiens, nous sommes incorporés au Christ. La vie divine qui est en lui se répand en nous et nous fait vivre, et c'est en toute vérité que nous pourrions dire avec l'apôtre Paul : « Ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi. »

Alors du même coup se trouvent dissipées nos ténèbres et nos faiblesses humaines. Une lumière d'en-haut descend dans notre âme, et mieux éclairée, celle-ci comprend les réalités divines, les choses de Dieu. Une force aussi nous prend, vigueur sans cesse renouvelée, qui nous hausse à la hauteur des tâches que réclame de nous la volonté divine.

Voilà l'action bienfaisante du baptême. Elle vient s'ajouter au caractère ineffaçable qui nous apparente, par un lien que rien ne doit briser, au Christ Fils de Dieu.

Il faut savoir la reconnaître dans l'âme qui sort ainsi renouvelée, régénérée, des ondes baptismales. Et si vous la reconnaissez ainsi dans l'âme de S. Louis, au moment où il sort du baptistère de Poissy, vous ne vous étonnerez plus de la réalisation des espérances de sainteté que le sacrement avait déposées en lui.

— Mais cette âme qui monte de ce baptistère, cette âme, c'est l'âme d'un enfant... Elle est bien ignorante, et vous lui donnez la lumière de Dieu ? Elle est bien faible, et vous lui donnez la force divine ? Elle vit à peine, elle n'est qu'un souffle dans un corps débile, et vous la faites vivre de la vie même de Dieu ?

— Oui, m. f., et je m'étonne que vous soyez surpris de voir Dieu confondre notre faiblesse par sa puissance. Cet enfant régénéré par les eaux du baptême va être un saint. Il porte en lui cette lumière, cette force, cette vie divine ; tout cela à l'état naissant, comme l'étincelle qui va devenir incendie, comme la graine qui va devenir chêne ou cèdre, roi de la forêt. Qu'il grandisse et qu'en grandissant il obéisse à cet instinct divin qui est en lui ; qu'il se garde avec la plus attentive vigilance de tout ce qui pourrait retarder son accroissement ou anéantir les effets de son baptême, qu'il préfère la mort au péché mortel, la vie de l'âme à la vie du corps, l'éternité au temps, le ciel à la terre, Dieu au monde ; que cette volonté aille, en lui, en gran-

dissant, se fortifiant dans la pratique et dans l'expérience : il n'a fait qu'utiliser, par une sagesse vraiment chrétienne, le don sublime de Dieu qu'il avait reçu à son baptême, et il sera un saint.

— Oui, me direz-vous encore, mais c'est là une âme privilégiée, préparée par une attention toute spéciale de la Providence à une mission supérieure, et par suite à une sainteté en quelque sorte fatale...

— Oh ! gardez-vous, je vous en prie, de donner dans votre esprit l'hospitalité à une pareille erreur ! Non, m. f., il y a une égalité dans la naissance comme dans la mort, et nous avons même valeur au regard de Dieu. Et le sacrement de baptême met la même vie divine, la même lumière, la même force dans l'âme du riche et dans l'âme du pauvre, dans l'âme des sujets et dans l'âme du roi. Seulement, cette grâce baptismale est pareille aux talents que l'Evangile nous montre remis par le maître au serviteur. C'est à nous de la faire fructifier, d'utiliser les événements de notre existence pour développer cette lumière, faire grandir cette force, augmenter cette vie, pour croître en vertus et en sainteté.

C'est ce qu'a fait S. Louis.

Je viens de vous expliquer sa sainteté. Elle est née au baptistère de Poissy. Mais il l'a développée dans sa docilité aux leçons maternelles, dans la tendresse et la fidélité de la vie familiale, dans les labeurs de sa vie royale ; il l'a développée dans la foi, dans l'espérance, dans l'amour divin, dans la piété de toute sa vie.

* *

Puissante et magnifique leçon, m. f., pour chacun de nous, que celle qui monte du baptistère de Poissy ! N'avons-nous pas été baptisés, nous aussi ? N'avons-nous pas reçu nous-mêmes cette vie divine, cette lumière, cette force de Dieu ?

Pourquoi ne sommes-nous pas des saints, des saints à la manière de S. Louis ? Quelle excuse pouvons-nous alléguer pour essayer de justifier aux yeux des autres, à nos propres yeux, aux yeux de Dieu lui-même, notre insuffisante imitation de ce grand saint ?

Que Dieu ne nous a pas appelés sur le trône d'une nation ? Mais n'oublions donc pas qu'il nous a appelés à son service et qu'être au service de Dieu c'est être roi.

Que nous ne sommes plus au siècle des croisades ? Mais n'oublions donc pas que la vertu chrétienne est un devoir de tous les temps et de toutes les conditions, et qu'elle est exigée de Dieu dans les détails de nos obligations de chaque jour.

C'est à nous, parce que c'est à tous les hommes de tous les siècles et de toutes les patries, que s'adresse la parole de S. Paul : « Dieu veut que nous soyons des saints. »

Mes frères, à l'exemple de S. Louis, efforçons-nous de réaliser la volonté divine, et bientôt à nos fronts d'élus brillera, plus belle, plus précieuse que tous les éphémères diadèmes des rois, l'impérissable couronne de la sainteté. Ainsi soit-il

INSTRUCTIONS SUR LA SAINTE EUCHARISTIE

XVI

LES TENTATIONS

Mes frères,

Il est certain, — je vous l'ai déjà dit, et vous l'avez expérimenté vous-mêmes, — que la communion pieusement reçue atténue en nous nos naturelles tendances au mal. Elle rafraîchit l'ardeur de nos passions ; elle ranime le feu si vite étouffé de la charité chrétienne ; elle réveille nos scrupules de rectitude et de justice ; d'un mot, elle nous remet dans la voie du bien et de la paix.

Est-ce à dire que celui qui communie ne sera plus jamais tenté ? — Ne vous faites pas d'illusions. Vous serez encore tentés, d'abord parce que, pour vous être approchés de Dieu, vous n'aurez pas dépouillé la nature humaine. Il est possible même que l'ennemi de votre âme, la voyant si pure et si belle, redouble d'efforts pour la faire déchoir. Ce redoublement d'assauts n'est même pas rare et Dieu le permet : « Ceux qui communient souvent doivent s'attendre, dit S. Philippe Néri, à un plus grand nombre de tentations qu'à l'ordinaire, car le Seigneur ne laissera pas leur vertu oisive. » Vous serez invités par les luttes à soutenir, à démontrer que vos serments d'amour et de fidélité étaient autre chose que des paroles, et que c'est dans la sincérité de votre cœur que vous avez dit au Christ Eucharistique que vous avez reçu : « Je suis à vous ! »

Extrêmement variées dans leur forme, ces tentations vous solliciteront *avant, pendant et après* la communion.

I. — *Avant*

Celui qui communie sera tenté avant la communion, et sa tentation sera de ne pas communier.

Il sera tenté de ne pas communier, par paresse. Il faudra se lever de bonne heure, et cela lui coûte ! Il devra rester à jeun plus ou moins longtemps, et cela lui est pénible ! Peut-être, pour aller à l'église, sera-t-il nécessaire de faire un chemin assez long, et c'est une fatigue ! Tentation de paresse et de lâcheté.

Si ce n'est pas cela, ce sera autre chose, par exemple la peur du ridicule. On le verra passer dans la rue dès le matin, en habit des dimanches, ou du moins plus soigné qu'à l'ordinaire ; des yeux le regarderont, des visages souriront, des épaules se hausseront, des lèvres décocheront à son passage quelques moqueries. Tentation de respect humain.

Ce pourra être une tentation de découragement. Une voix que vous croirez être celle de votre conscience, murmurer au fond de votre cœur : « A quoi bon aller communier une fois de plus ? A quoi t'ont servi tes communions passées ?... Tu allais chercher à la Table Sainte de douces émotions : les y as-tu trouvées ? Rappelle-toi ; ton cœur est resté sec... Tu espérais devenir meilleur,

je veux dire plus patient, plus charitable, plus énergique dans l'accomplissement de tes devoirs d'état et de religion. L'as-tu atteint, cet idéal de vie ? Regarde-toi : tu es toujours le même, et tes progrès, s'ils existent, sont si lents et si faibles que tu dois avouer qu'ils sont nuls !... Tu disais : « J'aurai une paix plus grande dans une âme plus tranquille et plus maîtresse d'elle-même. Je serai délivré des pensées mauvaises ; je n'aurai plus à subir et à soutenir tant de combats humiliants. Le démon, paralysé par une présence auguste, n'osera plus m'approcher ! » Voilà ce que tu te disais. Or, réponds avec franchise : Qu'est-il advenu de si beaux espoirs ? Cette paix, l'as-tu obtenue ? Ces pensées, se sont-elles envolées si loin de toi qu'elles ne soient plus venues t'obséder ? Cet esprit du mal que tu pensais exorciser pour jamais, ou du moins pour longtemps, après quelques jours, hélas ! après quelques heures, n'a-t-il pas reparu, plus hardi, plus acharné, et plus habile à te jeter et à te maintenir dans le trouble ? » Et la conclusion éclatera tout à coup comme un coup de fusil parmi les murmures d'une forêt : « N'y va pas ! »

Paresse, respect humain, découragement : voilà les trois tentations les plus fréquentes suscitées dans les âmes par l'ennemi de Jésus-Christ et des âmes, et si tant de chrétiens restent éloignés du Christ Eucharistique, c'est qu'ils ont été vaincus par l'une d'elles ou par les assauts des trois.

Ce sont là, vous le savez bien, des suggestions de la mauvaise nature ou du démon. Ni la paresse ni le respect humain ne sont des raisons suffisantes de s'abstenir d'un devoir ; et il n'est pas vrai que vos communions, si vous les avez faites dans la pureté et la sincérité de votre cœur, vous aient été inutiles. Je vous dis à mon tour : Interrogez-vous, rappelez vos souvenirs, jugez votre vie : vous devez reconnaître que toutes vos communions vous ont été bienfaisantes et que, pour devenir meilleurs, vous n'auriez eu qu'à les renouveler plus souvent.

Mais je suppose que vous avez mis sous vos pieds ces vains prétextes ; n'aurez-vous plus de tentations à subir ? Dieu peut permettre que d'autres mauvaises idées vous assaillent dans des assauts plus rudes et plus pénibles. Ecoutez bien.

II. — *Pendant*

Au moment de communier, celui qui communie pourra encore avoir des luttes à soutenir. Ce sera le scrupule, ce sera le doute, ce sera le surgissement inattendu de l'esprit impur qui s'offrira soudainement à sa pensée. Il risquera d'en être épouvané, désemparé pour le moins.

Ce sera le scrupule. — L'âme est obsédée par un sentiment excessif d'humilité. « Au moment de la communion, nous raconte l'auteur de la *Vie de Marie-Aimée de Jésus*, le tentateur lui mettait dans l'esprit que Notre-Seigneur, quoique réellement présent dans l'Hostie, en était repoussé par son indignité et s'en retirait quand elle se présentait pour le recevoir ¹. » Cette Marie-Aimée était

une sainte âme. Moins saints et moins saintes qu'elle, vous, mes frères et mes sœurs en Jésus-Christ, vous pourrez éprouver aussi cette redoutable inquiétude. Elle ne pénètre, il est vrai, que dans les âmes délicates. Plus on est respectueux de l'Eucharistie et plus on l'aime, plus on est exposé à concevoir cette crainte de n'être pas digne ! Que ces âmes se disent que leur scrupule vient d'une méconnaissance de la bonté et de la bénignité de notre Sauveur. Il s'est laissé approcher par les pécheurs et par les pécheresses ; il s'est donné le Jeudi Saint aux apôtres si imparfaits et si faibles ; vous n'avez rien à craindre. Allez à lui et il viendra à vous. Il ne demande d'autre « dignité, » si j'ose ainsi parler, qu'un peu d'amour dans un cœur pur ou purifié.

Si ce n'est le scrupule qui vient vous tourmenter au moment de la communion, ce sera peut-être le doute. Dans votre état habituel, dans votre vie de tous les jours, vous croyez sans difficulté à la Présence réelle. Vous avez fait vôtres, sur ce sujet, tous les enseignements de la religion, et bien que vous sachiez qu'il y a là un grand mystère, vous n'avez aucune peine à vous soumettre au dogme. Or, voici qu'à présent, ce qui vous paraissait si clair vous est devenu obscur, ce qui vous paraissait si facile à croire vous paraît inadmissible, une croyance pour laquelle peut-être vous auriez été capables de donner votre sang : vous semble la plus vaine des chimères ! Que s'est-il donc passé ? Avez-vous réfléchi ? Non. Étudié ? Encore moins. Des raisons de nier ou de douter, en avez-vous ? Aucune. C'est donc que ce doute ne vient pas de vous. C'est l'Ennemi qui vous le souffle pour vous détourner de la source de la vie éternelle !

Cette tentation du doute est extrêmement pénible. Mais la plus horrible des tentations au moment de la communion, c'est celle qu'amène face à notre âme l'esprit impur et le repoussant cortège de suggestions étranges, de mauvais souvenirs, de mauvais désirs, tout un surgissement d'images immodestes et parfois obscènes. L'âme est alors comme un champ de bataille où deux puissances sont aux prises et sur lequel l'ennemi se rue avec une extraordinaire furie. Cette sorte de tentations est moins rare qu'on ne pense ; j'ose même dire qu'il n'est guère que les âmes absolument innocentes qui ne les connaissent pas. Si elles vous hantent, ou si elles vous assaillent quelquefois, ces tentations vraiment atroces en un pareil moment, ne vous troublez pas, demeurez calmes, et n'y attachez pas plus d'importance qu'au vol des insectes autour des fleurs qui ornent le sanctuaire. C'est encore l'Esprit mauvais qui veut vous détourner du Christ. C'est sa dernière flèche : faites un acte d'amour, elle tombera impuissante à vos pieds. Et puis levez-vous et marchez hardiment vers la Table où ne doivent s'asseoir que les purs. Vous y serez à votre place...

III. — Après

Il est possible enfin, m. f., que la tentation s'attaque encore à vous après la communion.

Ce sera la frayeur injustifiée d'avoir fait une mauvaise communion, peut-être un sacrilège. On se souviendra subitement d'un péché oublié ; il n'était pas grave, mais il apparaîtra comme extrêmement répréhensible, que dis-je ? mortel ! A cette fausse découverte, l'imagination s'affolera et l'on se dira à part soi, découragé, désespéré : « Qu'ai-je fait ? » Alors on se reprochera amèrement d'avoir osé communier. On en concevra une sombre tristesse, presque du désespoir. On devrait être heureux, et l'on est plus malheureux que jamais !

C'est là, ne vous y trompez pas, une sorte de ce scrupule que nous connaissons déjà. Crainte sans fondement qu'il faut mépriser, car elle n'a d'autre but que de vous faire perdre le fruit de votre communion dans le présent, et pour l'avenir, — pardonnez-moi cette expression, — de vous en dégoûter !

Bien entendu, à ces tentations pourront s'unir toutes celles que j'ai décrites dans cet entretien.

« Mais, me direz-vous, pourquoi donc Dieu les permet-il ? »

Oui, toutes ces tentations, en des moments si sacrés, paraissent monstrueuses ; et cependant elles sont supérieurement utiles aux âmes, dites-vous encore cela. Elles nous mettent en défiance contre nous-mêmes et contre le mauvais Esprit, car il va de soi que si nous sommes ainsi harcelés lorsque le Christ est si près de nous, nous le serons plus encore si nous le laissons s'éloigner. Au surplus, elles sont un double moyen de mérite et de purification ; vainqueurs, nous méritons la récompense due au lutteur qui a combattu le bon combat, et parce que la lutte est pénible, elle nous porte à nous rappeler nos fautes passées et provoque la contrition qui purifie. Votre résistance est par dessus tout une preuve d'amour : vous ne résisteriez pas, si vous n'aimiez pas !

Ne vous plaignez pas trop, ne vous tourmentez pas trop : écartez ces tentations importunes ou inopportunes comme on chasse, d'un coup de pied ou d'un simple geste, quelque bête malfaisante ou quelque insecte répugnant. Méprisez leurs attaques et demeurez en paix.

* *

Vous voilà avertis, m. f., et si, soit *avant*, soit *pendant*, soit *après* la communion, insinuante ou brutale, la tentation vient à vous, vous ne vous en étonnerez pas ni ne vous en alarmerez. Tentation n'est pas péché ; Dieu ne la permet que pour nous donner l'occasion de la vaincre, et c'est le cas.

Vous êtes tentés de paresse et de respect humain : réfléchissez au bien que ces faiblesses vous font perdre.

Vous êtes tentés de reculer au moment d'aller à la sainte Table, le scrupule veut vous immobiliser à votre place : levez-vous et allez résolument vers votre Dieu qui vous attend et qui vous recevra, croyez-le, avec sa plus exquise douceur.

Au moment de communier le doute vous assaille, l'esprit impur vous bouleverse : contre le doute, faites un acte de foi ; contre l'esprit impur, appe-

lez-en au Dieu de toute pureté qui va venir dans votre cœur. Il sait votre volonté de ne pas vivre selon la chair, de mortifier vos sens et d'obéir à son seul esprit. Ne vous préoccupez pas du reste.

Après la communion, vous avez peur d'avoir communiqué indignement. Votre conscience était nette, votre volonté était droite : rassurez-vous et abandonnez-vous à la joie légitime du devoir accompli et du bonheur de posséder Dieu et sa grâce.

Félicitez-vous enfin d'avoir été tentés. Pour me servir d'une comparaison de S. Pierre, vous aurez été comme l'or qui passe par le feu, et aux yeux du Très-Haut, votre âme n'en est que plus pure et plus belle. Ainsi soit-il.

XVII

CONDITIONS D'UNE COMMUNION FRUCTUEUSE

Plusieurs fois déjà, m. f., j'ai assimilé la vie de l'âme à la vie du corps. Je vous ai dit notamment que, si vous voulez que votre âme vive, il faut qu'elle se nourrisse à sa manière, tout comme pour maintenir sa vie et l'augmenter, le corps se nourrit. Je veux vous montrer de nouveau ces rapports admirables entre les deux vies, et par là vous offrir un moyen certain de vous préparer comme vous le devez à la sainte communion.

Quand vous vous approchez de la sainte Table, que voulez-vous ? Recevoir votre Dieu, évidemment. Mais pourquoi voulez-vous recevoir votre Dieu ? Pour obéir à son commandement et lui prouver votre amour, c'est encore évident. Mais n'avez-vous pas encore un autre but ? Lequel ? Vous voulez que votre communion soit pour votre âme une source de vertu, de bonheur et de salut ; vous voulez que l'aliment divin, que vous venez prendre à l'autel, profite à votre âme.

Eh bien ! l'aliment divin profitera à votre âme si elle réunit les trois conditions qui font que notre corps profite de la nourriture qu'il absorbe.

Ces trois conditions, quelles sont-elles ? C'est la *vie*, la *santé* et l'*appétit*.

Il sera intéressant et instructif pour vous, m. f., que je développe, en y insistant un peu vigoureusement, ce triple rapport.

I. — La vie

Avant tout, pour qu'un organisme profite des aliments destinés à le nourrir, il va de soi qu'il faut qu'il soit vivant. Arrosez une plante desséchée jusqu'à sa dernière racine, donnez à manger à une bête morte : ce sera peine perdue. Rosée et soleil ne peuvent rien pour la pauvre plante flétrie, et l'animal inerte ne se ranimera pas devant la pâture la plus généreusement offerte. Mais si la plante est encore vivante, sous la rosée et les rayons du soleil, vous la verrez pousser, reverdir et fleurir ; et de même l'animal, s'il est encore vivant, vous le verrez s'épanouir dans sa vigueur et dans sa beauté. Il n'en est pas autrement de nous-mêmes. Notre corps est-il vivant ? Donnez-lui de la nourriture, et cette nourriture renouvellera son sang, rajeunira sa force vitale. S'il est mort,

vous pouvez introduire dans ce cadavre les aliments les plus abondants et les plus exquis, à quoi cela servira-t-il ? L'assimilation est impossible, et vous n'aurez pas de résultat plus heureux que si vous arrosiez un arbre dans lequel la sève ne monte plus.

De même, si vous voulez que votre âme profite de l'Eucharistie, il est nécessaire que votre âme soit vivante. Qu'est-ce à dire, *vivante* ? C'est-à-dire en état de réceptivité de la grâce ; c'est-à-dire encore qu'elle doit être pure de tout péché grave et en rapport d'amitié avec Dieu. Quand Jésus institua le sacrement, il marqua par un symbole expressif la pureté que ce sacrement exige. Il quitta son manteau, il ceignit ses reins d'un linge, il prit un bassin plein d'eau et il lava les pieds de ses apôtres. Pierre protesta ; il dut se rendre, car il fallait qu'ils fussent tous purs. Mais pourquoi les pieds ? C'est ici qu'est le symbole. Pourquoi ? Parce que nos pieds touchent la terre, se souillent de la poussière et se maculent de la boue des chemins. En leur lavant les pieds, Jésus dit à ceux qui vont communier pour la première fois : — Il faut que vous soyez dégagés des souillures et des fanges d'ici-bas, c'est-à-dire des fautes, des péchés, de toutes les taches qui déshonorent en cours de route les voyageurs que nous sommes. Voilà ce que Jésus veut dire. Comprendrait-on, au surplus, qu'une âme impure et ennemie de Dieu osât s'approcher de lui ? Comprendrait-on que Dieu la fît participer à ses faveurs ? Une âme n'est vivante et n'a le droit d'aller à Celui qui se nomme le Saint des saints que si elle est pure, aimante et aimée. Si vous êtes cette âme-là, mon frère, allez communier : la nourriture divine vous sera aussi utile que délicieuse. Autrement, n'approchez pas : ce serait comme si vous vouliez alimenter un mort !

Quand Jésus était ici-bas et vivant de la vie des hommes, rappelez-vous qu'il n'a voulu s'unir qu'à des êtres ou à des choses de la plus absolue pureté. Son premier tabernacle fut le chaste sein de la plus pure des Vierges, de la seule Vierge immaculée ; et pour refuge suprême à son corps martyrisé sur la Croix, il choisit, pour qu'il y reposât enveloppé d'un linceul blanc, un sépulcre neuf. Au ciel, il ne se montre et ne se donne qu'aux âmes sans tache ou purifiées dans l'exil passager du purgatoire. C'est la même volonté qui exige de vous une âme sans péché, purifiée par la pénitence et les larmes du repentir.

Cet état de pureté vous constitue dans l'état de réceptivité surnaturelle dont je parlais. Vous recevrez le sacrement et le sacrement vous nourrira spirituellement parce que votre âme est vivante.

II. — La santé

La seconde condition pour que l'Eucharistie vous profite, c'est que vous soyez en bonne santé.

Cela encore se comprend. Il n'y a pas que les morts qui ne puissent assimiler la nourriture qu'on leur donne ; les malades en sont presque aussi incapables.

Voyez cet homme, il a quarante ans, il est en pleine vie. Hier encore il travaillait, et son travail était rude. Aussi, quand il rentrait à la maison, à midi, le soir, il tombait, comme on dit, sur la nourriture et *dévorait* ; ses forces se refaisaient aussitôt, si las, si épuisé qu'il fût, et il semblait qu'elles fussent inépuisables. Aujourd'hui un cancer lui ronge l'estomac, il ne peut plus rien prendre, ou ce qu'il prend, il le rejette. Rien à faire ! Il ne se nourrit pas, il est condamné à mourir.

Voyez ce jeune homme qui se promène au bras de sa mère attristée sur le boulevard paisible où l'ombre des ormes séculaires laisse tomber des hauts feuillages une ombre si douce. La vie autour de lui s'agite et bourdonne. Pour tous les êtres, sous ce radieux soleil de printemps, c'est une fête. Lui, les yeux brillants, les joues pâles, les jambes molles, les membres amaigris, il va sans joie dans l'universelle joie, faible comme un enfant. Et pourtant, on lui a offert avant sa promenade la plus saine nourriture, le plus généreux des vins ; il n'a pu se les assimiler. Ni l'une ni l'autre ne se sont mêlés à son sang.

Relativement à l'Eucharistie, m. f., il en sera de même pour vous, si votre âme, sans être absolument inerte, est pourtant malade. Malade, qu'est-ce à dire ? C'est-à-dire, affaiblie, languissante, dénuée de foi et de charité ; si elle se traîne dans le service de Dieu, comme ce dernier malheureux que je viens de vous dépeindre se traînant sur le boulevard ensoleillé.

Vous me demandez à quels signes vous reconnaîtrez que votre âme est malade ? Je vais vous le dire.

Une âme malade est une âme qui vit sans amour de Dieu, qui ne prie pas ou qui prie sans conviction et sans goût, qui se laisse aller à toutes les pensées et à tous les désirs, à toutes les distractions futiles, et qui y trouve un charme supérieur aux douceurs de la piété ; qui n'a aucune énergie et qui est incapable de sacrifices ; qui ne commet pas de fautes graves peut-être, mais qui ne se gêne pas pour multiplier les péchés véniels. Elle se confesse, mais c'est par habitude ou entraînement du milieu et parce que c'est son jour de confession. Elle communie, mais par habitude aussi, et non par le sentiment réfléchi et profond qu'elle a besoin de Dieu.

Une âme en cet état peut communier pendant des semaines, des mois, des années même, sans résultat et sans fruit. Elle se trouvera au bout de dix ans, de vingt ans et plus, ce qu'elle était à l'origine, aussi imparfaite, aussi faible, aussi hérissée de défauts.

Mollesse, nonchalance, glaciale froideur, égoïsme, péchés véniels, tout cela paralyse l'action de Dieu ! Il y a une faiblesse consciente d'elle-même, humble et désolée, qui cherche dans l'Eucharistie sa force et qui l'y trouve ; mais cette faiblesse-là, cette faiblesse tranquille et consolée d'avance, cette faiblesse sans ressort, incurable, contente de soi, Dieu la méprise et il l'abandonne à elle-même, autant dire au néant !

Quel bien voulez-vous que la nourriture divine lui fasse ? Comment voulez-vous qu'il y ait, entre une âme ainsi disposée et Jésus-Christ, les communications intimes d'amitié ou d'amour qui seules sont fécondes ?

Secouez cette mollesse, m. f., guérissez-vous de cette funeste maladie, retrouvez à tout prix la santé, et allez communier. Alors, je vous en réponds, l'aliment divin agira sur vous et vous en sentirez, pour votre plus grande consolation, la douce et souveraine efficacité.

III. — L'appétit

Enfin, m. f., la troisième condition pour que le sacrement produise en vous ses fruits de grâce et de force, c'est que vous le *désiriez* ; c'est que votre âme l'appelle, c'est que vous en ayez faim et soif, c'est que vous ayez ce qu'on appelle l'*appétit* de la nourriture divine.

Par l'appétit, j'entends le goût, l'attrait, le désir qui vous porte à rechercher, quand vous avez faim et soif, les aliments qui apaisent la faim et la boisson qui calme la soif. Quelle convoitise avide, pour ne pas dire quelle avidité, vous ressentiez alors au dedans de vous ! Quelle aspiration de tout votre être vers le frais breuvage, goutte d'eau ou verre de vin, jusqu'à ce que vous ayez pu y tremper vos lèvres altérées ! Vous qui avez fait la guerre, rappelez-vous les longues attentes dans les tranchées, quand les convois, arrêtés par la mitraille, retardaient leur arrivée ! C'est un désir semblable, c'est un semblable appétit que l'âme doit avoir pour la nourriture divine.

Est-ce que nos âmes, m. f., n'ont pas faim et soif de Dieu ? Est-ce qu'elles ne sont pas vides sans lui ? Est-ce qu'elles ne mourraient pas d'inanition, s'il n'existait pas pour elles un banquet riche des mets surnaturels qui seuls peuvent les soutenir et les faire vivre ?

Ouvrez, ouvrez vos âmes ! Elargissez vos cœurs ! L'homme reçoit dans sa mesure les dons de Celui qui se donne sans mesure. Plus est profond le vase qui doit recevoir la liqueur divine, plus elle y entrera avec abondance... Dans les régions desséchées, quand les nuages s'amoncellent et que la pluie vient à tomber, les malheureux altérés présentent à l'eau du ciel tous les objets susceptibles d'en retenir quelques gouttes. Quand la grâce, avec son Auteur, descend par torrent sur nos âmes, il nous faut les ouvrir toutes grandes afin de ne rien en laisser perdre.

Heureux, m. f., ceux d'entre nous qui éprouvent cette avidité sainte et qui soupirent après l'Hostie comme le cerf altéré après l'eau des fontaines ! Heureux ceux qui se lèvent joyeux, et qui vont à la Table sainte avec plus d'empressement et d'ardeur que les mondains à leurs banquets et à leurs fêtes ! Leur appétit de Dieu sera satisfait, leur sainte avidité sera comblée ; car Dieu, encore une fois, se donne à nous dans la mesure de nos désirs !

* *

Vie, santé, appétit, voilà, m. f., les trois conditions qui, réalisées, feront vos communions profi-

tables. Gardez donc jalousement votre vie surnaturelle en évitant toute faute grave, et pour éviter plus sûrement toute faute grave, en évitant toute faute même légère. Gardez votre santé spirituelle. Comme on excite l'appétit corporel par des dépenses d'énergie et notamment par le travail, excitez votre appétit surnaturel par l'effort vertueux et plus particulièrement par l'habituelle pratique du sacrifice.

Remplissez les conditions que je viens d'énumérer dans cet entretien. Jamais vous ne me direz plus que vos communions sont sans consolation et sans fruits. Ainsi soit-il.

LES SAINTS DE LA VIEILLE FRANCE

XXXI

SAINT BERNARD (*suite*)

VII. — *La deuxième Croisade (1147)*

La renommée de S. Bernard s'était répandue jusqu'en Orient, où il avait envoyé les Templiers. Par reconnaissance, le patriarche de Jérusalem lui avait fait remettre un morceau de la Vraie Croix. Or Foulques d'Anjou, gendre et successeur du roi Baudoin II, mourut en 1145 d'une chute de cheval. L'abbé de Clairvaux écrivit à la reine Mélisende : « Le petit roi Baudoin III étant encore inhabile à régner, c'est sur vous que retombe tout le poids de la royauté. Que vos œuvres fassent dire : Ce n'est pas une reine, c'est un roi ! »

I

L'émir d'Alep, Zenki, profita de la minorité de Baudoin III pour s'emparer d'Edesse, et déjà il menaçait Antioche. L'évêque de Gabala, en Syrie, se rendit à la cour du pape Eugène III, disciple et ami de S. Bernard, pour raconter ces malheurs, et de là gagner la France de Louis le Jeune et l'Allemagne de Conrad III. Le roi de France était encore torturé par les remords de l'incendie de Vitry (1143), il pria l'abbé de Clairvaux de prêcher la Croisade. L'humble moine refusa ; mais le pape qui eût voulu venir en France comme Urbain II, le chargea de le remplacer : l'abbé de Clairvaux obéit.

Le 31 mars 1146, une assemblée d'évêques et de princes réunie à Vézelay vit le roi, la poitrine ornée d'une croix que le pape lui avait envoyée, traverser l'assistance et Bernard à ses côtés. L'enthousiasme était indescriptible. Le nouveau Pierre l'Ermite, du haut d'une vaste tribune, lut la bulle d'Eugène III, puis il parla. Sa voix, dit un chroniqueur, retentissait « comme un orgue céleste. » Les auditeurs ne purent se contenir : « Des croix, donnez-nous des croix ! » crièrent-ils. Les croix manquèrent bientôt, et il dut déchirer sa robe pour en faire. Des miracles rendirent l'élan irrésistible. La reine Aliénor de Guyenne, le comte de Dreux, frère du roi, les prélats, les seigneurs se croisèrent, et Pons, abbé de Vézelay, pour conserver la mémoire de cette journée, bâtit sur la col-

line sacrée, témoin de cet admirable spectacle, une église dédiée à la Sainte Croix.

Il fut décidé qu'on entrerait en campagne l'année suivante.

Bernard ne s'arrête plus. Il parcourt les provinces ; il est à Toul le 12 mai ; il enflamme les cœurs, il remue les âmes par sa parole, par ses lettres. Il écrit au comte de Bretagne et lui raconte les massacres des Musulmans : « Le grand deuil de la Providence, dit-il, considère ces actes en silence : il veut voir s'il est quelqu'un qui cherche Dieu, qui compatisse à sa douleur et lui rende son héritage... N'abandonnez pas le roi des Francs, que dis-je ? n'abandonnez pas le Roi des cieux ! » (*Epist.* 467). Le voici à Arras, à Bruges, sur les bords du Rhin, réveillant la foi du peuple, mais apaisant ses colères, car il y a une poussée de haine contre les Juifs usuriers et leurs fortunes mal acquises. Pierre le Vénérable avait dit : « Qu'on leur laisse la vie, mais qu'on leur prenne l'argent ! » Lui il s'écrie à Mayence : « Marchez sur Sion, défendez le sépulcre de votre Christ ; mais ne touchez pas aux fils d'Israël, ne leur parlez qu'avec bienveillance, car ils sont la chair et les os du Messie. » Il fallut tout son prestige, toute sa sainteté, pour calmer les ressentiments prêts à faire explosion.

Mais quel serait le chef de la Croisade ? Bernard se souvient des périls où Pierre l'Ermite s'est engagé et du nombre de ceux qui périrent par le fer et la faim, et il invite l'empereur Conrad à prendre la croix. Il essuie un refus et songe à s'en retourner à Clairvaux, mais l'évêque de Constance le retient ; il parcourt la Suisse, Zurich, Strasbourg, d'où il se rend le 22 décembre à la diète de Spire ; dans une audience privée, il fait parler Jésus-Christ lui-même à l'empereur : « O homme, qu'ai-je dû faire pour toi que je n'ai pas fait ? » Conrad est vaincu : « Désormais, dit-il, Dieu aidant, je ne serai pas ingrat. »

Le lendemain, l'empereur, en lui frayant un passage dans la foule immense, lui présente un enfant perclus. Le saint abbé dit à cet infortuné : « Marche ! » Et l'enfant marche. Alors, se tournant vers Conrad : « C'est à cause de vous, déclare-t-il, que cette guérison a été opérée, afin que vous sachiez que Dieu est vraiment avec vous, et que votre entreprise lui est agréable. »

Après tant de travaux, S. Bernard avait besoin de revoir Clairvaux, et soif de solitude. Il quitte Spire le 3 janvier 1147, est reçu à Cologne au son des cloches et au chant des cantiques, et atteint Châlons-sur-Marne où l'attendent Louis VII et les ambassadeurs de Conrad. Il y est accueilli avec les plus grands honneurs le 2 février. Cinq jours après, il se reposait parmi ses frères. Il avait fait sortir cent mille hommes du sol allemand.

Mais il ne demeure pas longtemps à Clairvaux ; il brûle d'enrôler pour la croisade l'Angleterre, l'Espagne, l'Italie, la Bavière, et jusqu'au Danemark. Ses couvents cisterciens jalonnent sa route, ils lui serviront d'étapes. En attendant, il multiplie ses lettres, et le 16 février il assiste à l'assem-

blée d'Etampes, présidée par le roi de France. On y discute l'itinéraire de la Croisade. Conrad veut reprendre celui de Godefroy de Bouillon, et l'on décide, malgré le roi de Sicile, que les deux armées se suivront, afin qu'arrivées en Asie elles puissent agir de concert. — Mais qui gouvernera le royaume de France en l'absence de son roi ? Bernard est chargé de choisir le vice-roi. Il entre un jour dans la salle des délibérations et montrant Suger, ainsi que le comte de Nevers : « Voici deux glaives, dit-il, c'est assez. » Le comte de Nevers se refuse, disant qu'il a fait vœu d'entrer chez les Chartreux ; mais l'abbé de Saint-Denis finit par accepter. On pouvait partir : le royaume était en bonnes mains. Metz est désigné comme lieu de rendez-vous. C'est Bernard qui notifie aux Saxons et aux Moraves les décisions prises à la diète de Francfort. Dans cette ville il guérit un paralytique, et comme cet homme se lève et part tout joyeux : « Vous n'allez pas retourner ainsi chez vous les bras ballants ; emportez vous-même votre grabat, » lui dit Hugues, archidiacre de Toul. Il obéit, parmi les acclamations populaires.

Alors S. Bernard regagne son cloître.

En même temps le pape Eugène III venait en France. Louis VII le reçoit à Dijon, d'où il passe à Clairvaux. On pouvait commencer l'expédition. Conrad part de Bamberg au mois de mai 1147, avec cent mille hommes, et le 12 juin, Louis le Jeune se dirige sur Metz. On se croyait sûr de la victoire, et une allégresse indescriptible régnait en Europe.

II

Roger, roi de Sicile, se défiait des Grecs et de leur empereur Manuel, dont il connaissait l'esprit perfide. Il était opposé aussi à la marche simultanée des deux armées et s'offrait à en conduire une par mer en Asie. Ses vues étaient justes et prudentes. Il ne fut pas écouté, et ce fut la source des plus grands malheurs.

Sur les 200.000 hommes de Louis le Jeune et de Conrad, plus de soixante mille étaient incapables ou indignes de porter les armes. Le commandement était faible et la discipline manquait. Aux premiers engagements avec les Musulmans, on douta du succès. Manuel avait conclu une trêve de douze ans avec ceux-ci ; ils en profitèrent pour ramasser leurs forces et les jeter en toute sécurité sur les Croisés. Louis le Jeune, trahi, ou mal soutenu par les Grecs, vit son armée se fondre, et ne put débarquer que le tiers de ses guerriers. Antioche était menacée par Nouredin, le fils de Zenki ; c'est là qu'il fallait porter ses efforts. Or Conrad avait débarqué à Ptolémaïs, et il y avait trouvé Baudoin III, roi de Jérusalem, qui le retint en Palestine. Raymond, comte d'Antioche, fut privé de ce secours nécessaire. De son côté, il retint Louis le Jeune et il eut des relations au moins indiscretes avec la reine Aliénor. Louis VII partit, emmenant son épouse. Les dissensions intimes aggravaient les fautes politiques. On résolut alors de faire le siège de Damas. Déjà les Croisés avaient ouvert une brèche dans les remparts, quand Ray-

mond d'Antioche accueillit des propositions de paix des assiégés. On leva le siège. Conrad et Louis le Jeune, découragés, rentrèrent à Jérusalem, puis reprirent le chemin de l'Occident. En France et en Allemagne, ce fut une consternation.

« Il semble que le Seigneur, provoqué par nos péchés, écrit l'abbé de Clairvaux, ait oublié sa miséricorde et soit venu juger la terre avant le temps marqué. Il n'a pas épargné son peuple, il n'a même pas épargné son nom, et les Gentils s'écrient : Où est le Dieu des chrétiens ? Les chrétiens en effet ont péri dans le désert, frappés par le glaive et consumés par la faim. Nous annonçons la paix, et il n'y a pas de paix. Nous promettons le succès, et voici la désolation. Sans doute les jugements de Dieu sont équitables, mais celui-ci est un grand abîme. » (*De consid.*, lib. II, 1).

Alors le peuple, qui discerne mal les causes, s'en prit aux auteurs de l'expédition malheureuse, et particulièrement à S. Bernard, qui, après avoir recueilli tant d'acclamations, connut enfin la plus douloureuse des impopularités. Il se défendit dans une apologie adressée à Eugène III :

« Dans cette œuvre, dit-il, avons-nous fait preuve de témérité ou de légèreté ? Non. Nous avons marché en toute confiance, suivant vos ordres, ou plutôt, en suivant dans vos ordres les ordres mêmes de Dieu. Pourquoi donc Dieu a-t-il permis que la Croisade échouât si tristement ? »

La cause de ces malheurs, dit-il, est dans les fautes des chrétiens. Il veut bien qu'on l'incrimine lui-même, mais il n'entend pas qu'on accuse la Providence : « J'aime mieux que les murmures des hommes se tournent contre moi que contre Dieu. » (*De consider.*, lib. II, 2 et 3).

En Orient, les événements empiraient. Antioche restait assiégée ; son patriarche et Baudoin III implorèrent le secours de la France. Suger prit l'initiative d'une troisième Croisade, mais les Croisés étaient divisés. Conrad tenait pour les Grecs, et les Croisés français reprochaient à ceux-ci leurs perfidies. Non seulement Manuel les avait fait décimer par les Turcs, mais ses vaisseaux avaient attaqué les navires de Louis VII revenant en France et capturé celui d'Aliénor. Roger, roi de Sicile, était en guerre avec lui. Il n'y avait cependant qu'un espoir de victoire, c'était la réconciliation de Roger et de Conrad. S. Bernard tenta de la faire ; il échoua : Conrad s'était allié aux Grecs.

Le pape fut consulté. L'abbé de Cluny et Bernard le pressaient d'agir sur l'esprit de l'empereur d'Allemagne ; mais il redoutait pour lui-même la puissance de Roger en Italie. Il se montra tiède aux avances de l'abbé de Clairvaux et de Suger. S. Bernard l'adjure de tirer les deux glaives de S. Pierre : « Il ne faut pas s'effrayer des pertes de la première armée, lui mande-t-il, mais travailler à les réparer. Pour moi, après tant de maux, j'espère en un avenir meilleur. Pourquoi cette défiance, ô ami de l'Epoux ? » (*Ep.* 256).

Mais au concile de Chartres, les barons font défection. Le concile, espérant contre l'espérance,

nomme l'abbé de Clairvaux chef de la nouvelle croisade. Celui-ci allègue que les forces et l'habileté lui font défaut : « Qui suis-je pour ranger une armée en bataille, pour marcher à la tête des troupes ? » écrit-il à Eugène III. Alors Suger mourut, le 13 janvier 1151. L'intrépide et hardi ministre, lui, ne renonçait à rien et déjà il avait envoyé à Jérusalem des sommes considérables. Sa mort trancha les derniers espoirs. S. Bernard ne s'en consola pas, et dix-huit mois après, sur son lit de mort, il disait : « Malheur à nos princes ! Ils n'ont rien fait de bien dans le pays consacré par le sang du Sauveur, et dans leur patrie, où ils sont revenus si promptement, ils déploient une incroyable malice. »

Son jugement était trop sévère. C'est Louis le Jeune qui avait pris l'initiative de l'expédition pour garder le Saint Sépulcre et le royaume français de Jérusalem. C'était une entreprise nationale et chrétienne. Lui et Conrad furent peut-être inférieurs à leur mission, mais ils avaient le sens chrétien, avec un vrai courage. Les événements leur furent contraires et ils furent victimes de la louche duplicité des Grecs. Une troisième Croisade eût peut-être mieux réussi. Il leur reste toutefois une grande gloire, due surtout à l'action extraordinaire, aux miracles, à la parole de S. Bernard, que le pape Eugène III avait choisi pour prédicateur de la Croisade.

XXXII

VIII. — *L'accroissement de Clairvaux*

I

Revenons à Clairvaux. S. Bernard s'en absente souvent, pour le haut intérêt de l'Eglise et de la France ; mais il ne l'oublie jamais ; sa plus grande joie est d'y retourner, et il ramène toujours avec lui de nouvelles et brillantes recrues. En 1131, il accompagne le pape Innocent II à Saint-Quentin et à Cambrai ; quand il rentre à son abbaye, c'est avec trente jeunes gens des plus nobles familles, parmi lesquels Geoffroy de Péronne. Invité par Etienne de Senlis, évêque de Paris, en 1140, à parler aux étudiants, il apparaît parmi eux comme un autre Jean-Baptiste : « Mes petits enfants, leur dit-il, qui vous enseignera à éviter la colère à venir ?... Votre chasteté est en péril, au milieu des délices ; votre humilité, au sein des richesses. Fuyez du milieu de Babylone. Fuyez et sauvez vos âmes ! » Vingt-trois jeunes gens le suivent, au nombre desquels on voit Geoffroy d'Auxerre, l'ancien disciple d'Abailard.

Clairvaux demeure la grande pensée, le grand souci de sa vie. Les familles se plaignent, comme celles de Châtillon, de la séduction qu'il exerce sur leurs enfants. Tel le père de Geoffroy de Péronne. Il le rassure par les considérations les plus délicates : « Vous ne le perdez pas, au contraire, vous acquérez par lui un grand nombre de fils. Tous tant que nous sommes à Clairvaux, nous le prenons pour frère, et vous pour parent... Je serai pour lui un père, je serai une mère, je serai un

frère et une sœur... Je tempérerai tout pour lui avec une telle mesure que son âme en profitera sans que son corps en défaille. » (*Epist.* 110). C'est ainsi qu'il attirait à lui les cœurs et les âmes. Aussi son Ordre pénètre-t-il rapidement en Italie, en Allemagne, en Angleterre. La ruche de Clairvaux ne cesse de se renouveler et d'essaimer, si bien qu'il fallut l'agrandir. Les religieux, en son absence, firent des plans nouveaux qu'ils lui présentèrent ensuite. Il fallait déplacer l'abbaye ; Bernard s'insurgea contre cette idée, à cause des frais que la maison avait coûtés et des dépenses nouvelles : — Alors, lui dirent-ils, il faut renvoyer les novices que Dieu nous envoie !

Il se souvint d'une vision qu'il avait eue une nuit. Réveillé par des voix nombreuses, comme d'une multitude qui passe en chantant, il s'était levé. Les voix s'arrêtèrent près d'un lieu couvert de ronces, puis elles formèrent deux chœurs qui alternèrent leurs palmodies. Elles le conduisirent à l'endroit où devait s'élever la future abbaye. Il ne résista plus : c'est là que Dieu voulait que fussent chantées ses louanges.

Thibaut, comte de Champagne, l'aida magnifiquement. On éleva des bâtiments d'une simplicité grandiose, on y amena les eaux de l'Aube par un canal. L'église, longue de 100 mètres et large de 25, sortit de terre comme par enchantement, avec un vaste porche ou narthex, un transept d'une largeur de 54 mètres, et onze travées. Le cloître était attenant au côté sud ; puis les cellules, le cellier, les immenses greniers, la bibliothèque, le chapitre, l'infirmerie, ensuite le verger, le jardin arrosé par de petits ruisseaux dérivés de l'Aube. L'abbaye était enfermée dans une enceinte de huit pieds de haut. Sur l'Aube, un moulin, des foulons pour préparer l'étoffe des habits, une tannerie pour les chaussures. Les terres étaient enchevêtrées dans les villages d'alentour : on les partagea en *granges*. C'étaient comme de petites abbayes où résidaient les frères convers. Bernard avait commencé avec treize personnes ; à la fin il en comptait sept cents, une vraie famille où tous travaillaient pour nourrir la communauté et secourir les pauvres, où l'on priait en travaillant, où l'on travaillait en chantant, où une sage économie apportait l'abondance, sans qu'on se relâchât du travail manuel, du jeûne et de la pénitence.

On défrichait les forêts, on cultivait les terrains abandonnés, on possédait le bétail nécessaire, les harnais et la charrue ; des moines expérimentés dirigeaient le travail agricole, et les paysans s'instruisaient à voir cette culture intelligente et productive. Les réserves permirent à S. Bernard de nourrir 2.000 pauvres pendant l'année 1125, qui fut une année de disette.

Pendant que la Vallée de l'Absinthe se couvrait de verdure, de moissons et de fruits, les novices continuaient à affluer dans ce paradis qui s'appelait maintenant la Claire Vallée, attirés par le désir de sauver leurs âmes, de travailler sous l'œil de Dieu dans la grande campagne joyeuse, de prier dans la jeune église, de s'instruire par la

bibliothèque et les cours que suivaient ceux qui goûtaient les choses de l'esprit. S. Bernard ramenait toujours de ses tournées des novices ardents et choisis. En 1146, il recueille sur les bords du Rhin soixante disciples. Henri, frère du roi des Francs, archidiacre de St-Martin de Tours, vient un jour le consulter, et l'abbé lui dit au départ : « J'espère que vous ne serez pas longtemps sans éprouver l'efficacité de nos prières. » Ces paroles pénétrèrent dans son âme comme un trait de lumière, et il entre au noviciat de Clairvaux.

Mourir à Clairvaux, auprès de Bernard, c'était le grand désir et le rêve de la vie des religieux, mais l'abbaye ne pouvait les contenir tous. Alors ils partaient pour fonder d'autres maisons : Auberville et Longuay, au diocèse de Langres ; Boulangourt, au diocèse de Troyes ; et quarante autres en France. Les colonies gagnent le Hainaut et la Flandre, puis le Danemark et la Pologne. Les filles de Cîteaux, comme Morimond, se répandent à leur tour en Navarre et en Espagne. Le monde tout entier devenait cistercien : *Omnia Cistercium erat*, disait-on ; car, à la fin du xiii^e siècle, les filles de Cîteaux atteignaient le nombre de cinq cent trente.

S. Bernard ne perdait pas de vue une seule des fondations de Clairvaux ; il les encourageait, les pressait de devenir de plus en plus parfaites, et leur répétait son mot favori : « *Nolle proficere, non nisi deficere est*. Ne pas avancer, c'est reculer. »

II

On sait combien S. Bernard était attaché à sa famille. Il fut l'aimant qui l'attirait. Son père, Tescelin, nous l'avons vu, vint se placer sous sa direction vers 1120 à Clairvaux ; il voulait mourir religieux, et Bernard lui ferma les yeux. Guy, l'aîné de la famille, renonça à sa jeune femme, et par consentement mutuel ils entrèrent au cloître. Il devint abbé de Troisfontaines, puis de Cîteaux. Il revenait d'installer le monastère de la Prée quand il fut arrêté par la fièvre à Pontigny et y mourut en 1141 ou 42. Gérard mourut en 1138, à Clairvaux, à son retour de Rome.

Nous savons peu de chose sur les trois autres frères de S. Bernard, Barthélemy, André et Nivard. Ils durent être inhumés à Clairvaux. André avait été le premier portier du monastère. Bernard vit en songe Gérard et André qui se donnaient le baiser de paix. Il eut le pressentiment d'un malheur ; quelques jours après, il apprit la mort d'André (1143 ou 44).

Nivard dut mourir le dernier : c'était le plus jeune. Il fonda plusieurs monastères avec l'abbé de Clairvaux. C'est en Gérard que celui-ci avait trouvé le plus de résistance. Il le choisit comme premier cellérier, chargé des finances, des comptes, des repas, des approvisionnements, des fermes, des ouvriers et des convers. « Il me laissait le nom et l'honneur de proviseur, dira Bernard, mais c'était lui qui en remplissait l'office. Nul ne savait donner un avis avec plus de sagesse et plus d'à propos. C'étaient ses yeux qui dirigeaient mes

pas. » La mort le trouva dans ses utiles fonctions. Il n'avait pas 50 ans. Il eut sans doute la révélation de sa fin prochaine, et sur sa couche de douleur il entonna le psaume : *Laudate Dominum de cœlis*. C'était la nuit ; Bernard accourut pour voir cet homme « qui mourait en chantant, » et ne le quitta qu'à son dernier soupir, qui ne se fit pas attendre. Car, le psaume terminé, le doux religieux leva les yeux au ciel en disant : « Père, je remets mon esprit entre vos mains ! » Il redit plusieurs fois ce nom de *Père*, et se tournant vers son frère : « Que Dieu est bon, murmura-t-il, de daigner être le père des hommes, et quelle gloire pour les hommes d'être les fils de Dieu et ses héritiers ; oui, ses héritiers, puisqu'ils sont ses fils ! » Et il s'endormit doucement dans le Seigneur, en pensant à l'héritage du ciel.

Bernard ne le pleura point. Il domina son immense douleur, mais un jour qu'il commentait le *Cantique des cantiques*, il laissa échapper son profond chagrin et ses larmes : — « On m'a enlevé, s'écria-t-il, celui qui me fournissait le moyen de me livrer à mes études en Dieu. Mon courage m'abandonne. Jusqu'ici je me suis fait violence, je me suis contenu pour que la sensibilité ne parût pas en moi plus forte que la foi. Vous le savez : pendant que tout le monde pleurait, moi, j'ai suivi le convoi funèbre sans verser une larme ; sans verser une larme, je suis resté debout auprès de la fosse jusqu'à la fin des funérailles. Revêtu des ornements sacerdotaux, j'ai récité pour lui de ma propre bouche les oraisons accoutumées ; de mes propres mains, j'ai jeté, selon l'usage, un peu de terre sur le corps de mon bien-aimé qui était en voie de devenir terre à son tour. On pleurerait à me voir, et l'on s'étonnait que je ne pleurasse pas, moi aussi... »

Mais, maintenant, il faut qu'il éclate, au souvenir de ce fidèle compagnon qui lui manquera durement : « Comme j'avais besoin de lui ! Comme je lui étais cher ! » Seule la mort a pu briser les liens qui les unissaient : « D'un seul coup elle nous a tués tous deux. Ne suis-je pas bien mort aussi ? Oui, et plus que lui, car la vie qui m'est réservée est plus pénible que la mort même... »

« Maintenant, tu es au ciel, tu jouis du bonheur des anges, de l'amour de Dieu... Peut-être vas-tu m'oublier ?... Oh ! non ! l'amour au ciel ne meurt pas : tu ne m'oublieras jamais !... »

Et revenant sur cette dure séparation : — « Comme nous ne faisons qu'un seul cœur et qu'une seule âme, dit-il, le glaive a, d'un seul coup, traversé mon âme et la sienne, et, la tranchant en deux parts, en mit une moitié au ciel et abandonna l'autre moitié dans la fange. C'est moi qui suis cette malheureuse portion gisant dans la boue, tronquée, diminuée d'une part de moi-même, et de la meilleure encore ! Et l'on me dit : « Ne pleurez pas ! » On m'a arraché les entrailles, et l'on me dit : « Ne sentez pas ! » Oui, je le sens, et il faut bien que je le sente : car ma force n'est pas celle d'un rocher, et ma chair n'est pas d'airain... C'était mon Gérard, oui, mon Gérard à moi, et il

m'a quitté ! J'en souffre, je suis blessé, blessé à mort ! »

La douleur humaine a-t-elle jamais trouvé des accents plus déchirants ? S. Bernard s'en excuse, en rappelant que Jésus a pleuré sur le tombeau de Lazare ; mais dans sa plainte il n'y a pas d'amertume, pas de révolte. Dieu l'a voulu, il se soumet. La condition de l'homme est de souffrir et il a mérité de souffrir : « Je ne me révolte pas contre celui qui m'a frappé ; mais j'en appelle à son amour, j'essaie de fléchir sa sévérité. Voilà pourquoi mes paroles, si douloureuses qu'elles soient, ne renferment pourtant pas un murmure. » (*Sermo 26*).

Il s'est épanché dans le sein de ses frères, il n'a pas pu arrêter le torrent de sa douleur ; il ne l'a même pas voulu, parce que Jésus lui-même a souffert et qu'il a versé des pleurs, parce que Dieu, qui est amour, nous permet de gémir et d'exhaler nos plaintes quand le glaive nous transperce l'âme. Mais maintenant il se repent presque d'avoir si amèrement pleuré son frère, comme si pleurer était une faiblesse. Les larmes ont aussi leur pudeur. Il s'en excuse, et reprend tranquillement le lendemain son commentaire du *Cantique des cantiques*.

ALLOCUTIONS MENSUELLES A LA L. P. D. F. SUR LE RÈGNE SOCIAL DU CHRIST

XI

L'APOSTASIE DES NATIONS

*Quare fremuerunt gentes adversus
Dominum et adversus Christum ejus ?*

Pourquoi les nations se soulèvent-elles contre le Seigneur et son Christ ?
(Ps. II, 1).

Mesdames,

Malgré les droits de N.-S. Jésus-Christ que nous croyons si solidement fondés, comment se fait-il que les peuples se montrent si rebelles à son joug, et que presque partout leurs chefs se révoltent contre lui ? Loin de chercher en sa puissance l'origine de leur pouvoir, non plus que l'inspiration et la force de leurs lois, ils n'ont rien tant à cœur que de s'en affranchir et de proclamer leur indépendance, autant dire leur athéisme et leur apostasie.

Après le protestantisme du xvi^e siècle et le philosophisme du xviii^e, l'erreur libérale du xix^e en fut grandement responsable. Peu à peu, sous couleur de séparation et de neutralité, la sécularisation de l'Etat s'accroît de jour en jour, s'étendit du gouvernement à tous ses rouages, à toutes les institutions, aux masses populaires, pour arriver à un état de véritable révolte contre Dieu lui-même et Notre-Seigneur Jésus-Christ. Les nations frémissantes, les complots des rois et des princes se retrouvent comme au temps de David : *Quare fremuerunt Gentes... ?* Il nous sera profitable d'y réfléchir un peu.

Aujourd'hui le mot de *laïcité*, fort détourné de son sens primitif, résume tous ces frémissements et tous ces complots. Il est devenu un cri de haine et

de guerre, et le nom de *laïcisme* reconvre toute une doctrine de négation, d'indépendance et de révolte.

Qu'est-il donc, ce laïcisme, et que prétend-il contre Dieu ?

Qu'a-t-il donc fait en France, depuis un demi-siècle, contre le règne du Christ-Roi ?

I

Et d'abord, qu'est-il, ce laïcisme de mort ? — Répondre, c'est dire sa genèse, les erreurs qui l'ont précédé, préparé, et réalisé peu à peu.

Ces erreurs, nous les avons énumérées tout à l'heure. Reprenons-les en quelques mots. C'est le Protestantisme, avec son libre examen ; le Philosophie, avec ses droits de l'homme ; le Libéralisme, avec son esprit d'indépendance ; le Laïcisme enfin, avec son exclusivisme absolu.

Le Protestantisme d'abord, avec son principe du libre examen. En rejetant le magistère de l'Eglise et en laissant les choses de la Religion au jugement de chacun, il revendiquait l'indépendance de l'individu et ne reconnaissait plus la souveraineté de Dieu, ni l'autorité de sa parole. La raison individuelle devient la règle suprême de la vérité ; Dieu n'en est plus la source ; son Fils n'est plus son Verbe ; l'homme supplante l'un et l'autre :

Luther ne tarda point à transposer ce principe sur le terrain politique ; c'était d'ailleurs un moyen facile de se faire bien voir des seigneurs et des rois. Il érige la raison du prince en raison souveraine de ses Etats. Déjà, depuis longtemps, les légistes tentaient de dire : « Si veut le roi, si veut la loi ! » On dira bientôt : « *Cujus regio, hujus Religio*. La religion du Maître est celle du pays. » Voilà donc les princes, et bientôt l'Etat, sacrés Pontifes laïcs, Législateurs religieux, Arbitres souverains des consciences. Leur ambition grandit d'autant ; leur despotisme aussi. On le vit bien au cours des terribles guerres de religion, au mépris de tout dogme et, plus encore, de toute morale.

Comment, avec de tels despotes, la voix du Christ-Roi eût-elle été entendue ? Beaucoup en vinrent à nier non seulement son autorité, mais même sa divinité ! Comment auraient-ils pu penser à proclamer sa royauté ?

Le Rationalisme pouvait bien, dès lors, affirmer sa doctrine et sa révolte. Philosophes déistes, panthéistes ou athées, négateurs acharnés de toute révélation et de tout surnaturel, ne pouvaient laisser la moindre place dans l'Etat au Dieu qu'ils reniaient, au Christ qu'ils blasphémaient. Tempérament ou tactique, leur haine revêt un double aspect : elle est ouverte ou hypocrite. Les uns ont pour armes le dédain, le scepticisme, l'incrédulité ; les autres, la violence agressive, l'injure blasphématoire. Tour à tour, ils s'appellent incrédules, sceptiques, libertins, esprits forts, parce qu'ils rejettent toute foi, généralisent le doute, revendiquent une liberté absolue, se croient assez de force d'esprit pour s'élever au-dessus de toute croyance religieuse. Ce beau monde sera bientôt celui des philosophes encyclopédistes dont Voltaire, le plus haineux, le plus sarcastique, résumera toutes les aspirations dans son cri de

guerre : « Ecrasons l'Infâme ! » Leurs élèves et leurs fils, quelques années plus tard, pourront croire qu'ils ont à jamais expulsé le Christ en le chassant de ses temples, quand les Français, un jour, verront trôner sur l'autel de Notre-Dame de Paris une créature de débauche, la déesse Raison ! O Jésus, mon doux Roi, quand reviendrez-vous régner sur les Francs qui firent autrefois vos gestes et que vous aimiez tant ?

On eût pu l'espérer en voyant se lever, avec un nouveau siècle, une nouvelle aurore de paix et de foi religieuses. Par la volonté d'un homme de génie, le Concordat de 1802 renouait les liens quinze fois séculaires entre Rome et la France. Les églises étaient rouvertes, les autels relevés. Le sacre de l'Empereur Napoléon rendait à Notre-Dame récemment profanée les splendeurs officielles des plus belles époques ; le *Génie du Christianisme* de Chateaubriand en faisait éclater à tous les yeux les multiples grandeurs ; des pléiades de saints prêtres, revenus de l'exil ou suscités en pleine bourrasque au sein des familles chrétiennes, réveillaient dans les masses populaires une foi à peine endormie. Que serait le midi d'une si belle aurore ?

Hélas ! tout César, tôt ou tard, vise à faire de la Religion un instrument docile de son propre pouvoir ou de ses ambitions. Rencontre-t-il, en elle, résistance trop forte, il est le premier à briser son essor. Comme un écho des idées impériales, les erreurs du Libéralisme barrèrent encore le chemin à la Royauté du Christ et préparèrent la France à des apostasies nouvelles.

Le *Libéralisme*, en effet, dans son engouement pour la liberté sans limites, ne tarda pas à affirmer la complète indépendance de l'Etat dans l'ordre temporel d'abord et par voie de conséquence dans l'ordre spirituel aussi.

« En répudiant les règles surnaturelles de foi et de morale, en prétendant tout au moins qu'il n'y a pas à en tenir compte dans les affaires publiques de l'Etat, le Libéralisme faisait découler de cette doctrine, comme de sa source et de son principe, la pernicieuse erreur de la séparation de l'Eglise et de l'Etat. » C'est Léon XIII, dans son Encyclique *Libertas*, qui souligne cette genèse et cette conséquence. Et il ajoute : « Tout au plus, laissent-ils aux membres individuels de la société la faculté de vaquer en particulier, si cela leur plaît, aux devoirs de la religion ; mais ils estiment que, dans tout ce qui concerne le gouvernement de la société humaine, dans les institutions, les mœurs, les lois, les fonctions publiques, l'instruction de la jeunesse, on ne doit pas plus faire attention à l'Eglise que si elle n'existait pas. »

Le Libéralisme avait donc non seulement posé le principe de la séparation de Dieu et de l'Etat, mais il traçait au Laïcisme tout son programme.

Qu'est donc enfin le *Laïcisme* ? — Le mot « laïc » désignait autrefois tout simplement ce qui n'était ni ecclésiastique, ni religieux. Venu du mot grec *laos*, peuple, il distinguait du clerc le simple fidèle. Il marquait une distinction, et non pas une opposition ; il supposait même l'alliance de deux termes

corrélatifs, comme le père suppose le fils, et le supérieur, l'inférieur. Ainsi se comprend-il encore aujourd'hui dans le droit canonique.

Au siècle dernier, par transitions successives, il signifia une séparation, bientôt une opposition, un exclusivisme, une hostilité, un antagonisme de haine et de lutte, bref un état de guerre latente ou déclarée. La laïcité était ainsi devenue le Laïcisme, un parti, une doctrine. Nous disons bien, une doctrine « qui s'affirme comme la négation de Dieu et de ses droits, la négation de Jésus-Christ et de son Evangile, de l'Eglise et de son enseignement, de l'ordre surnaturel, de tout ce qu'un chrétien et un catholique croit, professe, pratique, tant dans sa vie privée que dans sa vie familiale et publique. C'est l'athéisme pur érigé en principe et imposé en fait dans tous les domaines, individuel, familial, social, politique, national, international. »

Il nous reste à voir, dans notre seconde partie, ce qu'il réalisa de ce programme de guerre, en notre France, depuis bientôt cinquante ans qu'il y règne et qu'il y bataille pour en exclure à jamais Dieu et son Christ : *Adversus Dominum et adversus Christum ejus*.

II

C'est, hélas ! un triste spectacle, spectacle de mort et de ruines, où Dieu fut exclu du gouvernement, des lois, des institutions, des tribunaux, des hôpitaux, de l'école, de la marine et de l'armée ; où l'on fit tout pour lui arracher la famille et la société, les traditions et les mœurs, toute la vie, toute l'âme du peuple français ; où les attaques se succéderont contre les religieux, le clergé, les évêques, le Pape, l'Eglise.

C'est le 11 mai 1877 que Gambetta jeta son retentissant cri de guerre : « Le cléricalisme, voilà l'ennemi ! » Dès 1876, Jules Ferry avait dit à la Chambre : « Il faut que l'Etat soit laïque. » Depuis 1878 le nom de Dieu ne fut plus jamais prononcé dans une harangue officielle. Un jour viendra où de sottes mutilations le feront disparaître des manuels scolaires et des chefs-d'œuvre de nos écrivains. Avant d'arriver à cette folie, le même Jules Ferry, le 15 mai 1879, déposa son projet de laïcisation générale de l'Enseignement qui en excluait les congréganistes, en son trop fameux article 7. Rejeté par le Sénat, ce projet ne sera réalisé qu'en 1901 et 1904. En attendant, l'école publique est sécularisée. Jusqu'alors le catéchisme y était enseigné par les instituteurs laïques eux-mêmes, sérieusement préparés sur ce point comme sur tout le reste, à l'Ecole normale. La loi de 1882 y met fin d'un mot, d'un seul : L'instruction « morale et civique » remplace l'instruction « morale et religieuse. » De peur qu'on ne s'y trompe, elle précise que désormais cette dernière ne pourrait plus être donnée qu'en dehors des locaux et des heures scolaires. En fin d'année, une simple circulaire ministérielle enlève des écoles tout emblème religieux. Des tonnerreux emportent crucifix et statues. Beaucoup, rachetés par des mains pieuses, sont depuis conservés, nous le savons, dans des familles chrétiennes comme des reliques avec leurs matricules qui signent leur origine.

Pour assurer l'universalité de ces mesures sacrilèges dans les écoles publiques, tout le personnel en fut aussi laïcisé en 1886.

Après l'école, la famille, où la loi du divorce, nous l'avons vu, jeta un terrible obstacle au règne du Christ.

L'armée fut privée d'aumôniers. La marine garda plus longtemps les siens. Il fallut la Grande Guerre pour que, devant la mort qui menaçait tant de Français, ils fussent rétablis, avec quelle parcimonie d'abord ! Une souscription publique permit aux volontaires d'en augmenter le nombre, et de plus, il arriva, par un retour ironique des choses et par la miséricorde de Dieu, que la haine les avait multipliés hors de toute proportion. La loi « des curés sac au dos » en avait semé tous les rangs de l'armée. Jamais monarque ou général chrétiens n'eussent pu tant en prévoir. Leur dévouement, leur héroïsme, leur mort montrèrent à tous la grandeur de leur rôle sur le champ de bataille comme dans les hôpitaux du front ou de l'arrière.

Car « les curés » étaient soldats, comme les autres, depuis la loi de 1889 qui avait astreint les séminaristes au service militaire. Ce fut d'abord pour un an seulement et dans le service auxiliaire, qui semblait respecter encore un peu leur caractère sacré ; plus tard ce sera pour trois ans, « comme les autres, » et, au mépris de toutes les lois canoniques, dans le service armé.

Que pesait le droit canonique quand les prétroires eux-mêmes avaient honte du Christ et que leur justice refusait de s'appuyer sur lui ? La grande figure du Crucifié devenait troublante pour les gardiens de lois qui l'attaquaient en tout. Certaines consciences devaient se trouver bien gênées devant lui, de rendre comme on l'a dit, des services où l'on attendait des arrêts. Si les accusés pouvaient encore espérer en Lui un vengeur, quelques témoins auraient pu trembler en jurant sur Lui de dire la vérité, toute la vérité ! Mais que sera sans lui le serment judiciaire, l'ultime garantie du témoignage, la dernière frayeur du parjure ? Qu'importe ? Du prétroire, comme de l'école, un jour, en 1904, le Crucifix dut sortir ! Que de Pilates s'en sont lavé les mains ! Par contre, de nobles magistrats ne s'y résignèrent pas et quittèrent leur toge. Les maîtres du jour y aidèrent ; ce fut « l'épuration de la magistrature. » En fut-elle plus pure depuis, plus intègre, plus juste ?

En face de tant d'attaques, l'Eglise gardait ses cadres intacts et de vaillants défenseurs dans ses congrégations religieuses, son clergé séculier, sa hiérarchie sacrée, étroitement unie à son chef suprême, le Pape.

Bien avisé, l'ennemi n'avait pas attendu les derniers combats pour y tenter des coups sombres. A l'avant-garde, les Jésuites, fiers du nom de Jésus qui les désigne aux premiers coups, furent les premières victimes. Leurs collègues furent les premiers fermés. D'autres suivirent. Les Assomptionnistes cherchaient une arme dans la bonne presse. C'était vraiment arme trop dangereuse et qu'il fallait briser. Moines d'attaque, moines d'affaires, tout prétexte était bon.

Il fallait se hâter. Un homme néfaste par l'imprévision des suites de ses actes et l'aveuglement de ses préjugés, prépara les voies aux pires sectaires. Waldeck-Rousseau, qui, dit-on, regretta amèrement les responsabilités qui bientôt l'accablèrent, fit voter contre les religieux la loi de 1901 dont Combes al-

lait tirer si terrible parti. En refusant en bloc l'autorisation qui leur eût concédé le droit de s'associer et l'existence légale, ce Tartufe apostat se vanta d'avoir fermé plus de 17.000 établissements religieux. Par surcroît, la loi de 1904 vint interdire l'enseignement, en France, à tout congréganiste quel qu'il soit, eût-il tous les grades universitaires possibles ! Pour vivre leur vie, les religieux s'exilèrent. En 1914, quand le tocsin retentit, ils rentrèrent en France pour la défendre. Ils n'en partiront plus !

Mais en ce temps-là, l'Eglise avait avec eux perdu chez nous ses meilleurs défenseurs. Il ne restait plus qu'à en briser l'ossature intérieure. Ce fut le but de la Séparation de l'Eglise et de l'Etat. Tous en connaissent trop les tristes conséquences pour nous y étendre longuement. De malheureux incidents en précipitèrent le vote. L'ambassade du Vatican fut supprimée et la loi du 9 décembre 1905 déclara que « la République ne reconnaît, ne salarie, ni ne subventionne aucun culte. » Faute de « cultuelles » qui renouelaient les erreurs de la Constitution civile du Clergé en 1791, et que, pour ce motif, Pie X dut condamner, les biens ecclésiastiques, les revenus des fondations, des fabriques et des menses tombaient en désuétude et furent confisqués. Le budget des cultes fut retiré. La guerre passa et provoqua, dans l'intérêt de la France, la reprise des relations avec le Saint-Siège et le rétablissement de l'ambassade. Mais vingt ans s'étaient écoulés quand de laborieuses négociations permirent une parcimonieuse réparation des confiscations sacrilèges. Tout récemment, une circulaire ministérielle du 10 novembre 1927, arguant de la constitution des Associations diocésaines, autorisa les Etablissements tributaires des biens ecclésiastiques à leur confier l'acquit des charges pieuses dont ils étaient grevés, en respectant enfin la volonté sacrée des morts.

* *

Signe de détente, cette mesure permet-elle des espérances de réparations plus grandes et de libertés nécessaires ? La générosité des catholiques, au lieu du Budget des cultes, pourvoit à l'entretien du clergé, des Séminaires et d'Œuvres multiples d'apostolat. C'est vrai, mais les « lois intangibles » de laïcité maintiennent leurs entraves et leurs menaces, tout en multipliant avec le temps leurs conséquences perfides. Les religieux, avec leur vaillante D. R. A. C., ont déclaré qu'ils ne partiraient plus du pays qu'ils ont arrosé de leur sang ; mais, en droit, ils restent « incapables, » paralysés, impuissants, exilés. Les écoles libres subsistent, mais végètent faute de maîtres et de subsides, sans que personne ose croire prochaine une « proportionnelle » qui peut-être les sauverait. Hélas ! l'école laïque aussi subsiste, laïque en tout, plus que jamais.

De cet ensemble les mœurs se ressentent ; la société se trouve menacée dans ses fondements essentiels. Au point de vue religieux, les infidèles se multiplient, comme aux temps païens ; au point de vue social, les anarchistes et les communistes ceinturent de rouge les grandes villes et noyautent toutes les classes et toutes les institutions. Que sera l'avenir ? Dieu le sait !

Faut-il désespérer ? — Non. Sous le drapeau du Christ Sauveur et Roi, des élites ardentes se forment et cherchent la force dans l'union et dans la grâce divine. Il saura les faire triompher quand son heure sonnera. Ne leur dit-il pas comme autrefois : *Confidite, ego vici mundum*. « Ayez confiance, j'ai vaincu le monde ! » Amen.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 15 augusti 1928.

EUG. LINDECKER, Vic. gen.

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES.—Imprimerie de l'AMI DU CLERGÉ

Ami du Clergé du 23 août 1928

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Cours de prônes sur le Credo. — LXVIII. La rémission des péchés, 497.

Instructions sur la Sainte Eucharistie. — XVIII. La communion fréquente : 1° *Le vœu de Jésus et de l'Eglise*, 499. — XIX. 2° *Réponse à une objection*, 502.

Les Saints de la vieille France. — XXXIII. S. Bernard (*suite*) : 9. *Le docteur et l'écrivain*, 504. — XXXIV. 10. *Sa mort*, 506.

En lisant. — Moyens surnaturels d'action dans les Œuvres populaires, 508. — Fermeté d'un confesseur et persévérance d'un roi, 512.

COURS DE PRONES SUR LE CREDO

LXVIII

LA RÉMISSION DES PÉCHÉS

Mes frères,

S. Luc nous apprend, au chapitre xxiv, verset 47, de son Evangile, que Notre-Seigneur apparaissant après sa résurrection à ses apôtres, leur prescrivit de « prêcher en son nom le repentir et la rémission des péchés à toutes les nations, à commencer par Jérusalem. »

Les apôtres obéirent sans tarder à cet ordre du Sauveur. Dès son premier sermon aux Juifs de Jérusalem, le jour de la Pentecôte, S. Pierre leur dit : « Repentez-vous, et que chacun de vous soit baptisé au nom de Jésus-Christ pour obtenir le pardon de vos péchés. » (Act. II, 38). Ils font mieux encore : comme ce pouvoir de remettre les péchés donné par Notre-Seigneur à son Eglise est d'une souveraine importance pour notre salut et que pour y recourir et en bénéficier il faut y croire fermement, les apôtres l'ont mentionné dans le Symbole qu'ils nous ont laissé et en ont fait le dixième article de notre foi : « *Credo .. remissionem peccatorum.* »

Notre-Seigneur a-t-il pu donner ce pouvoir à ses apôtres ? Le leur a-t-il véritablement conféré ? Quelle en est l'étendue ? La réponse à ces trois questions sera l'objet de cette instruction.

I

Notre-Seigneur a-t-il pu donner ce pouvoir à ses apôtres ? Oui, s'il possédait ce pouvoir lui-même, car nul ne peut donner ce qu'il n'a pas. Or, Notre-Seigneur possède à un double titre le pouvoir de remettre les péchés, comme Dieu et comme Homme-Dieu.

Comme Dieu, d'abord. C'est Dieu qui est offensé par le péché, c'est donc à Dieu qu'il appartient de le pardonner. « C'est moi, et moi seul, dit-il par la bouche du prophète Isaïe, qui efface vos iniquités. » (Is., XLIII, 25). Or Notre-Seigneur ne fait qu'un seul et même Dieu avec le Père et le Saint-

Esprit ; tous les pouvoirs qui sont en eux sont en lui. (Jo., xvii, 10). Il peut donc au même titre qu'eux pardonner ces péchés, puisque c'est lui aussi bien qu'eux que ces péchés ont offensé.

Il peut les pardonner également en qualité d'Homme-Dieu. Pourquoi s'est-il fait homme, si non pour prendre sur lui nos fautes et les expier à notre place ? Il a fait ce que ferait un homme charitable qui paierait la dette d'un débiteur insolvable. Cet homme a bien le droit, après cet acte de générosité, de prendre le billet qui reconnaissait cette dette et de le remettre à l'heureux débiteur en lui disant : « Vous ne devez plus rien. » Notre-Seigneur a le droit de nous remettre nos péchés, puisqu'il a satisfait pour eux à la justice de son Père. Aussi revendique-t-il hautement ce droit. Aux Pharisiens qui se scandalisent en l'entendant dire au paralytique : « Mon fils, ayez confiance, vos péchés vous sont remis, » il prouve par un éclatant miracle son droit de parler ainsi et son pouvoir de remettre les péchés : « Afin que vous sachiez, leur dit-il, que le Fils de l'Homme a sur la terre le pouvoir de remettre les péchés : Lève-toi, dit-il au paralytique, prends ton lit et va dans ta maison. » (Math., ix, 6).

Ce pouvoir, du reste, il l'exerça à maintes reprises au cours de sa vie publique. Il pardonne au paralytique dont nous venons de parler. Il pardonne à la femme adultère : « Moi non plus, lui dit-il, je ne te condamnerai pas, va et ne pèche plus. » Il pardonne à la pécheresse Madeleine et déclare à tous ceux qui l'entourent que beaucoup de péchés lui sont remis à cause de son amour repentant. Il pardonne si bien à S. Pierre son triple reniement qu'il le confirme dans sa dignité de chef des apôtres. Il offre le pardon même à Judas. Quand celui-ci vient pour le livrer à ses ennemis : « Mon ami, qu'es-tu venu faire ici ? » lui demandait-il avec bonté. Ah ! si à ce moment Judas s'était jeté dans ses bras, non pour le trahir, mais pour lui demander pardon, oui certainement Notre-Seigneur lui eût pardonné comme à S. Pierre. Jusque sur la croix il exerce son miséricordieux pouvoir de pardonner en faveur du bon larron qui lui dit son repentir et l'implore : « Oui, lui dit-il en lui pardonnant intérieurement, aujourd'hui même tu seras avec moi en Paradis. » Telle était l'infinie miséricorde de Jésus et son empressément à pardonner que ses ennemis s'en scandalisent et l'appellent avec mépris l'ami des pécheurs : « *Ecce homo .. amicus publicanorum et peccatorum.* » (Luc, vii, 34).

II

Eh bien ! m. f., ce pouvoir de pardonner que possédait Notre-Seigneur et dont il a usé si généreusement, il l'a transmis à ses apôtres et à leurs successeurs, afin qu'ils continuent à l'exercer lorsque lui-même ne sera plus sur la terre pour le faire.

Il leur a tout d'abord promis ce pouvoir : « Je te donnerai les clefs du royaume des cieux, dit-il à Pierre ; tout ce que tu lieras sur la terre sera lié

dans les cieux, et tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans les cieux. » Quelque temps après, il fait la même promesse à tous les apôtres : « En vérité je vous le dis, tout ce que vous lierez sur la terre sera lié aussi dans le ciel et tout ce que vous délierez sur la terre sera délié aussi dans le ciel. » (Math., XVIII, 18).

Ce pouvoir de pardonner qu'il leur avait promis, Notre-Seigneur le donna à ses apôtres après sa résurrection. (Jo., XX, 23). Et comment l'exerceront-ils ?

Ils l'exerceront tout d'abord par le sacrement de baptême qu'il institue et leur commande d'administrer et qui, bien plus efficacement que celui de S. Jean-Baptiste, procurera à ceux qui le recevront la rémission de leurs péchés. C'est ce qui apparaît clairement dans la première lettre de S. Paul aux Corinthiens : « Quelques-uns d'entre vous, leur dit-il, étaient du nombre des impudiques, des idolâtres, des avares, des voleurs et des ivrognes auxquels sera fermé le royaume des cieux ; mais vous avez été lavés, mais vous avez été sanctifiés, mais vous avez été justifiés au nom du Seigneur Jésus-Christ et par l'Esprit de notre Dieu. » (I Cor., VI, 11).

Dans le baptême, comme nous le verrons en expliquant ce sacrement, la rémission des péchés est pleine et entière. L'eau sainte qui coule sur le front du baptisé n'efface pas seulement le péché originel et les péchés actuels si le baptisé en a commis ; mais, pourvu qu'il se repente de ceux-ci, elle efface encore toute la peine due au péché actuel, en sorte que le baptisé au sortir des fonts du baptême est absolument pur et sans tache. « Ensevelis avec Jésus-Christ dans le baptême, écrivait le même S. Paul aux chrétiens de Colosses, vous avez été dans le même baptême ressuscités avec lui... Vous qui étiez morts par vos péchés,... il vous a rendus à la vie avec lui après nous avoir pardonné toutes nos offenses. » (Coloss., II, 12).

Mais, si efficace que soit la grâce du baptême, elle ne nous rend pas impeccables ; nous restons sujets aux faiblesses de notre nature déchue, et nous y succombons souvent. De là le besoin pour l'Eglise de pouvoir remettre les péchés autrement que par le baptême, car celui-ci ne peut être reçu qu'une fois.

Notre-Seigneur y a pourvu en instituant le sacrement de Pénitence. Apparaissant le soir de Pâques à ses apôtres réunis dans le Cénacle, il leur dit : « Que la paix soit avec vous ! Comme mon Père m'a envoyé, moi je vous envoie. » Puis, soufflant sur eux comme pour leur transmettre le pouvoir qu'il allait leur conférer, il ajouta : « Recevez le Saint-Esprit ; les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez. » (Jo., XX, 21-23).

Notre-Seigneur a institué un troisième sacrement pour remettre les péchés : c'est le sacrement d'Extrême-Onction que nous fait connaître l'apôtre S. Jacques en ces termes : « Quelqu'un parmi vous est-il malade ? Qu'il appelle les prêtres de l'Eglise et que ceux-ci prient sur lui en l'oignant d'huile

au nom du Seigneur. Et la prière sauvera le malade, et s'il a commis des péchés ils lui seront pardonnés. » Le sacrement d'Extrême-Onction, toutefois, ne remet les péchés que dans le cas où l'on ne peut recevoir le sacrement de Pénitence. Chaque fois qu'il est possible de recevoir celui-ci, on doit le faire avant de recevoir le sacrement d'Extrême-Onction.

III

Et dans quelle mesure l'Eglise a-t-elle reçu le pouvoir de remettre les péchés ? L'Eglise a reçu le pouvoir de remettre tous les péchés, si graves et si nombreux soient-ils.

Et d'abord, il n'est aucun péché, si énorme qu'il soit, que l'Eglise ne puisse remettre. Nous le voyons par la pratique de Notre-Seigneur. Il n'est guère possible de concevoir des fautes plus graves que celles du bon larron, qui avait tué et volé ; que celles aussi de la femme adultère et de la pécheresse Madeleine, qui avaient mené la vie la plus scandaleuse. Or, Notre-Seigneur, nous l'avons dit, leur a pardonné. — Nous le voyons ensuite par les paroles dont Notre-Seigneur se sert en donnant aux apôtres le pouvoir d'absoudre : « Tout ce que vous délierez sera délié, » dit-il, *tout*, sans exception, les péchés les plus énormes aussi bien que les moins graves. — « Les péchés, dit-il encore, seront remis à ceux à qui vous les remettrez. » Ces termes sont universels et ne comportent aucune réserve. Notre-Seigneur ne dit pas : « Tels péchés seront pardonnés, mais tels autres ne le seront pas ; » il dit d'une façon générale : « Les péchés, tous les péchés, quels qu'ils soient, seront remis à ceux à qui vous les remettrez. » Du moment que lui-même ne distingue pas entre péchés et péchés, nous n'avons pas le droit de distinguer nous non plus et de mettre des limites à sa miséricorde.

Et combien de fois l'Eglise pourra-t-elle remettre les mêmes péchés au même pécheur ? Autant de fois que cela sera nécessaire, c.-à.-d. autant de fois qu'il aura eu le malheur de les commettre de nouveau et qu'il s'en repentira. « Combien de fois pardonnerai-je à mon frère qui m'a offensé ? » demandait un jour S. Pierre au divin Maître ; « jusqu'à sept fois ? » S. Pierre pensait être très généreux en parlant ainsi. Mais Jésus de lui répondre : « Je ne te dis pas sept fois, mais jusqu'à soixante-dix fois sept fois, » c.-à.-d. toujours, (Math., XVIII, 22). Cette réponse indiquait à S. Pierre et aux autres apôtres l'usage qu'ils devaient faire du pouvoir de pardonner qui leur était conféré.

* *

« *Credo remissionem peccatorum*. Je crois à la rémission des péchés. » Combien ce dogme est consolant, et comme ceux-là doivent souvent redire cet article de notre Symbole qui, effrayés par le nombre et l'énormité de leurs fautes, craignent de n'en pouvoir obtenir le pardon !

« *Credo remissionem peccatorum*. Je crois à la rémission des péchés. » Oui, quand le prêtre nous a remis nos fautes, elles sont tellement effacées, anéanties, qu'elles ne subsistent plus et

qu'elles sont comme si elles n'avaient jamais existé. Nous pourrions en commettre d'autres qui, hélas ! nous feraient mériter l'enfer. Si ce malheur nous arrivait, nous serions en enfer punis pour ces nouveaux péchés, mais nous ne le serions pas pour les péchés dont nous avons obtenu le pardon, parce que le pardon du bon Dieu, comme ses dons, est sans repentance.

« *Credo remissionem peccatorum*. Je crois à la rémission des péchés. » Remercions Notre-Seigneur d'avoir confié à son Eglise un pouvoir si précieux pour nous ! Qui d'entre nous pourrait espérer se sauver sans lui, puisque nous sommes tous de pauvres pécheurs ? Mais grâce à la rémission des péchés qu'elle peut nous accorder, l'Eglise nous réconcilie avec Dieu quand nous l'avons irrité, purifie notre âme lorsque le péché l'a souillée, ferme sous nos pas l'enfer que le péché avait ouvert, et nous rouvre le ciel qu'il nous avait fermé. Ainsi soit-il.

INSTRUCTIONS SUR LA SAINTE EUCHARISTIE

XVIII

LA COMMUNION FRÉQUENTE :

1^o Le vœu de Jésus et de l'Eglise

Mes frères,

Une vérité admise par tous dans l'Eglise, c'est que l'Eucharistie tient la première place dans l'économie de la grâce, et par conséquent est le principal élément de vie pour les chrétiens. Comme s'exprime poétiquement le Catéchisme romain : « Les autres sacrements ne sont que des ruisseaux ; l'Eucharistie est la source d'où tous ces ruisseaux dérivent. » Source unique, combien large, profonde et féconde !

Il faut donc recourir à l'Eucharistie, en user, y participer, s'asseoir à la Table où elle est servie. — Mais quand et combien de fois ?

Je n'ai pas besoin de vous dire que c'est là une question extrêmement intéressante. Tous, tant que nous sommes, nous nous demandons souvent, non seulement si nous apportons à ce grand acte de la communion sacramentelle les dispositions de conduite, d'esprit et de cœur convenables, mais aussi, mais surtout peut-être, si nous nous approchons assez souvent de cette Table sainte où nos âmes sont appelées à aller chercher et à trouver la vie.

Eh bien ! m. f., je veux, sur ce sujet, vous donner loyalement l'enseignement de l'Eglise et vous manifester sa tradition séculaire et persistante.

La réponse générale à la question que j'ai posée est celle-ci : *Il faut communier autant que possible fréquemment, et le mieux serait de communier tous les jours.*

C'est le vœu de Notre-Seigneur. C'est une suggestion de notre raison éclairée par la foi. C'est le désir de l'Eglise. C'est l'avantage de l'âme et le

préservatif le plus sûr contre le péché, la grande maladie humaine.

I

Il faut communier souvent. Pourquoi ?

Je réponds : — Avant tout, parce que c'est le vœu de Jésus-Christ lui-même.

— Comment le savez-vous ?

— Oh ! c'est bien simple : ce vœu est insinué dans les paroles mêmes de l'institution eucharistique. D'après ces paroles, il est évident que Notre-Seigneur a désiré que ses disciples communient souvent et même tous les jours. S'il en était autrement, aurait-il institué l'Eucharistie sous la forme significative qu'il lui a donnée ? « Ma chair, dit-il, est une véritable nourriture... » — « Prenez et mangez ! » dit-il à la Cène, le soir du Jeudi-Saint. C'est proclamer clairement que les chrétiens, pour vivre, devront recourir journalièrement à ce réconfort spirituel.

Nos forces corporelles s'épuisent vite. Le travail, le mouvement de la vie les diminuent peu à peu, à tel point que, si on néglige de les refaire en les alimentant, la mort infailliblement s'en suivra.

N'en est-il pas de même de notre âme ? Ne s'épuise-t-elle pas, elle aussi, spirituellement et moralement ? Epuisée, elle ne perdra pas la pensée et l'activité spécifique qui la distingue, non, elle restera dans le corps du plus grand pécheur jusqu'à ce qu'il rende le dernier soupir ; mais dans l'ordre de la foi et de la vertu, cette âme sera morte ; ses relations avec Dieu seront affaiblies d'abord, ensuite coupées et supprimées. Le principe de la vie divine, la grâce ou la charité, l'aura abandonnée : elle sera morte. Pour garder sa vie, il lui faut recourir à son principe ; il faut qu'elle l'entretienne en elle, qu'elle l'y maintienne, et pour atteindre ce but, le principal moyen qui lui soit offert, c'est la communion. Là est la raison pour laquelle Jésus nous donne son corps sous forme d'aliment.

Et d'autre part, nous connaissant comme il nous connaissait, faibles, légers, faciles aux entraînements, accessibles aux passions, aux distractions, travaillés sans cesse par l'esprit du mal, journalièrement exposés à la perte de nos forces, il apparaît comme évident que c'est journalièrement qu'il a souhaité que nous prenions la réfection nécessaire, à la Table qu'il a dressée pour nous.

Voilà pourquoi Notre-Seigneur veut que nous communions souvent.

Mais un détail, peut-être encore plus frappant que les paroles que j'ai citées et commentées, doit emporter notre conviction, je veux dire *le choix de la matière* du sacrement.

Remarquez, m. f., que Jésus a choisi pour matière de l'Eucharistie, non pas quelque aliment ou mets recherché, rare et précieux, de ces mets que l'on ne voit que sur la table des riches ; pas davantage un de ces aliments que j'appellerai locaux ou nationaux, dont on n'use que sous certaines latitudes ; mais il a choisi *le pain*, le pain ordi-

naire, le pain journalier qui se rencontre sur toutes les tables, et qui fait l'essentiel de la nourriture de l'humanité. Croyez-vous qu'il ait arrêté ce choix sans dessein ? C'est impossible. L'acte crie et proclame son but. Jésus a mis, dans cette élection du pain, une pensée, une suggestion évidente, un désir formel et certain. Il a voulu nous dire, il nous a dit : « L'Eucharistie est le pain de votre âme, le soutien de sa vie, et de même que vous mangez tous les jours le pain qu'on vous sert sur la table à la maison, de même vous devez, pour que votre âme vive, communier tous les jours au pain que je vous offre. »

Et ainsi, que veut Jésus ? Que l'Eucharistie soit notre nourriture. Pour avoir sa pensée exacte, quand il nous dit dans son Evangile : *Qui manducat carnem meam*, il faut traduire : « Celui qui se nourrit de ma chair. » Il nous l'insinue d'ailleurs un peu plus loin, quand il ajoute : « Celui qui me reçoit demeure en moi et moi en lui. » Il se nourrit, il s'agit donc d'un aliment régulièrement et souvent absorbé ; il demeure, il s'agit donc d'une communion habituelle et fréquente.

Rien, ce me semble, n'est plus clair.

II

Notre raison, au surplus, dans la lumière de la foi, nous parle le même langage. « Sacrement de la nourriture divine, institué surtout en vue de notre utilité, pour conserver et augmenter nos énergies surnaturelles, réparer nos pertes de vie presque continuelles, la communion devrait être aussi fréquente que nos besoins. » Ainsi parle S. Ambroise ¹. Or, nos besoins sont de tous les jours. Tous les jours nous avons besoin de manger, de nous refaire par l'assimilation de la nourriture matérielle. Tous les jours, de même, nous avons besoin de nous nourrir spirituellement. C'est, donc tous les jours qu'il faudrait communier.

Un autre point de vue nous suggère une conclusion identique. L'Eucharistie n'est pas seulement une nourriture, elle est aussi un remède. Or, spirituellement, moralement, nous sommes tous des malades. — Nous le sommes par nature : étant finis dans nos puissances, nous ne sommes pas parfaits. — Nous le sommes par hérédité : nos premiers parents nous ont communiqué le virus du péché originel, et, à la suite du premier père et de la première mère, tous nos ancêtres ont ajouté aux mauvaises tendances qui nous portent au mal. — Nous le sommes par l'accumulation de nos propres fautes, cause d'un affaiblissement progressif et d'un état morbide plus ou moins prononcé. Ceux-ci sont spirituellement chlorotiques ; ceux-là sont ataxiques, infirmes, empoisonnés de vices, dévorés de toutes sortes de fièvres. D'autres sont couverts de plaies et rongés de gangrène... Où trouver le remède à ces maladies si graves qui nous font quelquefois si voisins de la mort ? Il n'en est qu'un seul et c'est l'Eucharistie.

Nos savants ont inventé, pour combattre nos maladies, ce qu'ils appellent le *sérum*. C'est une substance qui, mêlée à l'économie vitale, la purifie des germes meurtriers, et en même temps la fortifie. Un homme est malade, fièvre typhoïde, tuberculose : ils lui inoculent quelques gouttes du puissant et bienfaisant remède ; l'homme renaît. Retombe-t-il ? On recommence. A la fin c'est la guérison.

Traçant à un homme du monde un plan de vie chrétienne, S. François de Sales lui recommande la communion mensuelle, « car, dit-il, l'expérience m'a fait toucher, en vingt-cinq ans que je sers les âmes, la toute-puissante vertu de ce divin sacrement pour fortifier les cœurs au bien, les exempter du mal, les consoler, en un mot, les diviniser en ce monde. »

A plus forte raison la communion plus fréquente aura-t-elle cette puissante vertu.

Voilà ce que nous dit la raison éclairée par la foi.

III

En troisième lieu, la communion fréquente est le désir formel et permanent de l'Eglise. L'Eucharistie, nous dit le saint Concile de Trente, son interprète autorisé, est « le sacrement des sacrements, celui dans lequel notre divin Sauveur verse toutes les richesses de son amour » ; c'est « le centre et le résumé de toute la religion, » et il manifeste le désir, qui est l'expression officielle de l'Eglise elle-même, qu'à chaque messe les fidèles présents communient. »

C'est souvent, peut-être chaque soir, que les premiers chrétiens de Jérusalem, d'Antioche, de Thessalonique, de Rome et des autres grandes villes de l'Empire Romain, se réunissaient pour un repas en commun, et communiaient au corps et au sang du Christ. Ces premiers chrétiens donnaient à la parole du *Pater* : « Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien, » le sens de : « Donnez-nous notre Eucharistie quotidienne. » C'est-à-dire : « O notre Dieu, nourrissez-nous chaque jour de ce pain de notre âme qui est votre chair sacrée ! »

« A Jérusalem, immédiatement après l'Ascension du Christ, nous dit un auteur, les chrétiens communiaient tous les jours. Bientôt après, ne pouvant plus se réunir que les dimanches à cause des persécutions, ils communiaient tous les dimanches. Le plus ancien des catéchismes, la *Doctrina des Apôtres*, leur en faisait un précepte. »

On crut dès les premiers temps que telle était la volonté de Jésus. La sainte Eglise le croit encore, et en vous parlant comme je le fais, je ne suis que son interprète. C'est à cause de la faiblesse de la foi et de la dureté des cœurs qu'elle n'exige plus qu'une seule communion annuelle, celle de Pâques. Sachant qu'un désir de Jésus n'est pas un ordre et qu'un conseil n'est pas une loi, elle se montre tolérante et large. Mais son souhait le plus ardent serait de voir ses enfants, tous ses enfants, chaque matin à la Table Sainte.

¹ De Sacram., l. IV, c. vi.

Ce fut là incontestablement sa doctrine à toutes les époques. Vous en trouverez d'éclatants témoignages particulièrement dans la lettre de Fénelon sur la communion fréquente, et dans le traité de Bellarmin sur l'Eucharistie. Des noms illustres et des textes positifs s'y alignent où un S. Denys, un S. Justin, un S. Ambroise, un S. Chrysostome, un S. Augustin, un S. Jérôme, tous les Pères des premiers siècles et un grand nombre d'autres, s'unissent pour recommander aux fidèles l'usage quotidien, ou pour le moins très fréquent, de l'Eucharistie.

Les Papes constamment se sont faits à leur tour les interprètes très pressants de ce sage désir. Pie X, le saint Pontife, nous le rappelait naguère, en proclamant que la communion ne produit ses effets dans l'âme et ne les y maintient qu'à la condition d'être fréquemment renouvelée.

Enfin, les directeurs de consciences de tous les âges et de tous les pays ont toujours recommandé cette fréquence. Je citerai S. Liguori, apôtre de cette communion dans sa *Théologie morale* et plus pratiquement dans ces nombreuses missions qui révolutionnèrent l'Italie ; le Bienh. P. Eymard, le pieux fondateur des *Prêtres du Saint-Sacrement*, dont les ouvrages respirent un si tendre amour de Jésus-Eucharistie ; l'illustre P. Lacordaire qui disait : « On ne peut calculer l'effet d'une communion de plus ou de moins dans la vie d'un chrétien, » et qui, en 1856, pour ne pas exposer quelques jeunes gens de son collège de Sorèze à manquer leur communion du 2 février, en plein hiver et malade, n'hésita pas à faire le voyage de Paris à Toulouse ; Don Bosco qui, grâce à cette sanctifiante pratique, éleva, moralisa, christianisa des milliers de pauvres enfants qu'il ramassait un peu partout. Je pourrais ajouter à ces quelques noms, d'autres noms célèbres. Ceux-là vous suffisent sans doute ; ils vous montrent assez, ce me semble, le zèle de bons prêtres à répondre au désir de Jésus-Christ et de son Eglise.

C'est que l'Eglise, depuis vingt siècles qu'elle distribue le pain eucharistique et qu'elle en constate les bienfaits, sait qu'il n'existe pas de plus sûr moyen d'élever les âmes à une vertu solide. Vous pouvez bien vous dire, en effet, m. f., toutes les fois que vous verrez des enfants, des jeunes gens, des jeunes filles, des hommes ou des femmes dépasser notablement le niveau moral du vulgaire, toutes les fois que la pureté, la beauté, l'éclat d'une belle âme rayonnera sur un visage, vous pouvez vous dire, sans crainte de vous tromper : « Le Dieu de l'Eucharistie a passé par là ! »

IV

Enfin, il est de notre plus grave, de notre plus haut intérêt que nous communions fréquemment.

Je ne crains pas de le dire : Sans la communion, en général, il n'y a pas de vie chrétienne profonde, l'âme eût-elle conservé certaines pratiques religieuses ; et sans la communion fréquente, il ne se peut pas que cette vie ne soit plus

ou moins languissante. La vie surnaturelle ne demeure en nous que par le contact permanent avec Celui qui en est la source, et nous ne pouvons garder ce contact qu'en allant souvent à lui.

S. François de Sales, grand directeur d'âmes, conseille la communion fréquente à tous ses fidèles, sans distinction d'âge, de rang, de position sociale. « Les parfaits, dit-il, doivent communier, parce qu'ils en sont dignes ; les imparfaits, pour devenir parfaits ; ceux qui ont des loisirs, parce qu'ils peuvent plus facilement s'y préparer ; et ceux qui ont beaucoup d'affaires, parce qu'ils en ont plus particulièrement besoin. »

S. François de Sales a raison. Il n'est personne, parmi nous, qui puisse se passer sans dommage de ce secours divin. Jésus, dans son Eucharistie, est la nourriture substantielle des âmes, leur soutien, leur remède sauveur. Qui veut vivre de sa vie doit puiser à sa vie. Il est la mère qui donne la nourriture appropriée à son enfant faible ou malade, à son enfant qui sans cette nourriture mourrait de langueur.

Plus vous vous éloignez de la communion, plus vous vous éloignez de la source des grâces sans lesquelles vous ne pouvez vivre chrétiennement.

J'ajouterai encore ceci pour vous, chères âmes restées pures au milieu des souillures du monde : l'Eucharistie est un *préservatif*.

Elle nous préserve des chutes lourdes auxquelles nous expose notre constitution physique et même morale.

Notre corps, ce corps par plusieurs d'entre nous si soigné, si flatté, si dorloté, si choyé, notre corps est notre ennemi ; de lui viennent les tentations charnelles, les plus redoutables parce qu'elles sont les plus fortes, et les plus fortes parce qu'elles sont les plus instinctives et les plus brutales. Il nous faut le dompter. Il en est qui le font jeûner ; d'autres l'ensanglantent aux nœuds de la discipline, aux crins rudes des haïres et des cilices... Vous, allez à la sainte Table ; communiez avec foi et piété ; le corps pur de Jésus dans l'Hostie, cette chair vierge, divinement immaculée et toute spiritualisée, a en elle la vertu qui apaise et qui purifie. Vous sentirez en vous des énergies préservatrices et victorieuses.

L'Eucharistie nous préserve en outre des fautes, moins répugnantes mais quelquefois plus graves, auxquelles peut succomber la plus noble partie de notre être, notre âme. Notre âme, elle aussi, a ses tentations. Tentations plus subtiles, pas moins dangereuses. Pensées, désirs coupables, curiosité, aversion et haine, jalousie, envie, orgueil, des formes variées du mal pénètrent, bouillonnent et se bousculent en elle, comme les mauvais ferments, microbes ou bacilles, dans une eau souillée... Au corps pur de Jésus dans l'Hostie est unie son âme. Cette âme, la plus belle des âmes, la plus humble et la plus forte, a en elle la vertu qui assagit et qui délivre. Celui qui communie avec foi et piété sentira en lui, contre les tentations de l'âme, des énergies préservatrices et victorieuses.

Votre être récupérera la santé au contact du Christ Eucharistique. Voilà pourquoi il est souverainement utile de communier souvent.

* *

Désir de Jésus-Christ, suggestion de notre raison éclairée par la foi, vœu de la sainte Eglise, intérêt spirituel évident des âmes : telles sont, m. f., les raisons que j'ai invoquées en faveur de la pratique de la communion fréquente.

Elles sont fortes, ces raisons, pour tous les temps, fortes surtout pour notre temps. En face de ce spectacle lamentable de têtes qui se courbent avec une telle docilité désespérante devant les préjugés et les attaques du monde, et en face d'une opinion malsaine qui veut tout concilier, le sacré et le profane, le vrai et le faux, le bien et le mal, Jésus et Bélial, je le demande, où donc la volonté trouvera-t-elle la force pour résister au torrent, et en fin de compte, pour se conserver dans la vie chrétienne et y revenir, sinon dans la communion qui unit à Jésus-Christ, source de toute force ? Nos pères les premiers chrétiens ont vécu des jours mauvais. Exposés à chaque instant au martyre, menacés dans leur foi par les sophistes, dans leurs mœurs par la corruption païenne envirognante, dans leur vie par le juge et le bourreau, comment se défendaient-ils contre de trop explicables faiblesses ? Ils communiaient tous les jours, ou du moins toutes les fois qu'il leur était possible d'assister au sacrifice. Or, aujourd'hui, la foi est-elle assurée contre toute attaque ? Les mœurs sont-elles à l'abri de toute corruption ? La société est-elle si équilibrée et si bien établie dans la justice que nous puissions avoir la certitude qu'aucune persécution n'éclatera de notre vivant ?... Où donc sera notre refuge contre les dangers présents et à venir ? Dans une vie chrétienne intégrale, ardente, profonde. Or cette vie, c'est la communion fréquente qui nous la donne.

Tirez maintenant la conclusion, m. f., et agissez en conséquence. Pour moi, je prie Dieu de vous en donner la grâce. Ainsi soit-il.

XIX

LA COMMUNION FRÉQUENTE :

2^e Réponse à une objection

Mes frères,

Je vous ai montré, dans ma dernière instruction, combien il serait convenable et à quel point il vous serait utile de communier souvent et même, s'il se pouvait, tous les jours. Vous m'avez écouté avec attention ; j'ai senti que vous aviez compris mes raisons ; mais j'ai saisi en même temps, dans vos regards, une sorte d'hésitation, comme si vous disiez en vous-mêmes :

— La communion fréquente, plus particulièrement la communion quotidienne ou de tous les jours, cette communion-là est bonne pour les religieux et les religieuses ; mais non pas pour nous, gens du monde !

Cette objection est opposée par beaucoup de chrétiens, et je ne m'étonnerais nullement de la trouver dans votre esprit et même sur vos lèvres ; mais elle est sans fondement et sans force, et c'est ce que je veux vous montrer aujourd'hui.

I

Comme je vous l'ai déjà dit, il semble bien que Notre-Seigneur veuille que tous les chrétiens communient fréquemment. Ses paroles lors de l'institution de l'Eucharistie sont en effet celles-ci : « Toutes les fois que vous mangerez de ce pain... Buvez de cette coupe, car elle contient mon sang, buvez-en tous ! » *Quotiescumque*, « toutes les fois » : ces mots n'indiquent-ils pas une répétition d'un même acte ? *Omnes*, « tous » : ce mot n'indique-t-il pas l'ensemble des disciples ? Ceux qui sont appelés au banquet divin, ce ne sont donc pas seulement les prêtres, les religieux et les religieuses, les personnes pieuses libres de leur temps et favorisées d'heureux loisirs. Non, c'est « tous, » *omnes*. Jésus sait bien que l'immense foule humaine errante dans le désert de cette vie est toujours affamée, qu'elle demande toujours la multiplication des pains, qu'elle se sent toujours défaillir, si la nourriture de son âme ne lui est pas donnée. Aussi, croyez-le, ses lèvres adorables prononcent toujours au tabernacle, comme sur les pentes de la montagne en face de Capharnaüm, l'immortel et tendre *Misereor super turbam*.

Jésus appelle tout son peuple à sa table : aussi bien que les riches, les pauvres ; aussi bien que les grands, les petits ; aussi bien que les savants, les ignorants ; les maîtres et les contremaîtres, les patrons et les employés, les ouvriers de tous les états, les artisans de tous les métiers, les cultivateurs de tous les genres de culture. La raison ? C'est qu'à ses yeux tous sont égaux devant les libéralités divines ; c'est qu'à ses yeux tous ont des âmes qu'il est venu racheter et sauver et sur lesquelles il veut régner ; c'est qu'il sait que le peuple et surtout les enfants du peuple sont plus exposés, exposés plus tôt et plus constamment à la perversion et à l'impénétrabilité et que lui seul peut, par sa présence, les arracher au double danger de perdre la grâce et la foi.

C'est une erreur de croire que la communion est une dévotion comme les autres, une dévotion spéciale dont il est bon d'user à certaines grandes fêtes ou à des intentions particulières. C'est une erreur de la considérer, comme on l'a fait longtemps chez nous et comme quelques-uns s'obstinent encore à le faire, comme un but : elle est un moyen ; comme une récompense de la perfection : elle en est la condition et l'aliment !

Les prêtres expérimentés, les saints illuminés par l'Esprit-Saint, professent tous ce principe que, pour le peuple et pour ses enfants, comme pour tout le reste des croyants, la communion fréquente est le grand moyen de salut. En comparaison de ce moyen, tous les autres sont insuffisants. Bien peu d'âmes persévèrent sans le secours de la commu-

nion fréquente. C'est elle qui entretient la flamme de la foi si souvent agitée aux souffles errants du mensonge, du préjugé et de l'orgueil, par les faux raisonnements et par les exemples d'indifférence et d'irréligion, à chaque instant et partout offerts. C'est elle, la communion fréquente, qui retient les tentés dans les bourrasques de la passion ; et il y a des tentés à tous les âges, et il n'est pas d'âge qui ne soit l'âge des passions. C'est la communion fréquente qui assure la solidité des convictions et qui affermit dans la pratique des vertus. Fondez des œuvres, cercles, patronages, congrégations, écoles ; dépensez des centaines de mille francs, des millions : ces moyens matériels sont bons, certes, mais pas un seul d'entre eux ne vaut le moyen surnaturel par excellence, pas un d'entre eux ne vous procurera le résultat que vous obtiendriez sûrement par la communion fréquente. Et c'est facile à comprendre : « Celui qui mange ma chair a la vie, » a dit Jésus. Communier, c'est avoir la vie. Cela explique tout.

Vous voyez bien, m. f., que votre objection ne vaut rien. Elle est vaine, caduque, nulle. Elle ne résiste ni aux textes ni à la réflexion.

II

J'ajoute que tous les siècles chrétiens ont compris et, par la voix de nos Docteurs, ont recommandé la communion fréquente.

La communion fréquente, et même quotidienne, a été la pratique certaine des premiers chrétiens, je vous l'ai déjà dit, et cela est historiquement incontestable. Reportez-vous aux Actes des Apôtres, vous y verrez que les premiers fidèles « persévéraient dans la communion de la fraction du pain, » et que « ceux qui croyaient vivaient tous unis et allaient assidûment tous les jours au Temple en union d'esprit, *rompant le pain* tantôt dans une maison, tantôt dans l'autre. » Les termes sont formels : c'est tous les jours que les premiers fidèles communiaient.

Comme il n'y avait pas de prêtres partout, et que, de leur côté, les chrétiens pouvaient être retenus loin du lieu des réunions saintes, particulièrement dans les crises meurtrières qu'on appelait « les persécutions, » ceux qui ne devaient pas assister au Sacrifice avant quelque temps, emportaient la Sainte Eucharistie dans des paniers. Ils avaient chez eux un coffre où ils cachaient ce précieux trésor, et chacun, homme ou femme, se donnait à soi-même cette communion domestique, en attendant qu'on pût sans danger s'assembler de nouveau dans le lieu destiné à célébrer les mystères. « Plutôt que de laisser quelque temps les fidèles privés de la communion, on leur confiait à pleines corbeilles le Pain sacré, » — « Nous devons reconnaître, dit Fénelon, que l'ancienne Eglise voulait que les justes fissent un usage beaucoup plus familier de l'Eucharistie, que celui qu'on en fait parmi nous ¹. »

Après les premiers chrétiens, les Pères de l'Eglise, organes de la tradition, ont compris de même la recommandation de Jésus et l'usage de son sacrement. — S. Justin nous rapporte que les fidèles de son temps communiaient le *jour du soleil*, c'est-à-dire le dimanche. — Tertullien assure que par cette parole : « Notre pain quotidien, » nous demandons à être perpétuellement avec le Christ et à n'être jamais séparés de son corps. — S. Cyprien voit dans l'Eucharistie « l'aliment de salut et, pour tous les jours, la sauvegarde de l'âme contre le danger. » — Notre S. Hilaire de Poitiers voit dans la communion de tous les jours le plus vif désir de Dieu, et dans la demande quotidienne du pain, la demande que le Christ nous soit donné quotidiennement. — S. Ambroise reproche à ses fidèles de ne recevoir le pain quotidien qu'une seule fois l'année, comme les Grecs ; il les excite à prendre tous les jours ce qui doit leur profiter tous les jours, et à vivre de telle sorte qu'ils soient dignes de le recevoir si souvent. — S. Augustin découvre dans l'expression : « Notre pain de chaque jour, » un double sens : l'un qui exprime la nécessité de la nourriture du corps ; l'autre qui traduit la nécessité de l'aliment spirituel, et qui affirme que l'Eucharistie, comme l'autre pain, est aussi notre pain quotidien. — S. Jean Chrysostome enseigne qu'assister à la messe sans communier, c'est en quelque sorte faire au Christ l'insulte que ferait à son hôte l'invité qui ne toucherait pas aux mets servis sur la table où il a été invité, et il demande que l'on communie tous les dimanches, le dimanche étant selon lui, le *jour du pain*.

Et voici, plus près de nous, le plus fameux Concile de toute l'histoire de l'Eglise, le Concile de Trente. Il décrète que les chrétiens doivent croire et révéler le Sacrement avec une foi si ferme, avec tant de ferveur et de piété qu'ils puissent recevoir fréquemment ce pain qui est au-dessus de toute substance, « afin, dit-il, qu'il soit véritablement la vie de l'âme et la perpétuelle santé de leur esprit, et que la force qu'ils en tireront les fasse passer de ce pèlerinage jusqu'à la céleste Patrie. »

Il va plus loin : « Le sacré Concile souhaiterait, ajoutent les Pères, que les fidèles qui assistent à chaque messe y communient, non seulement en esprit et par affection, mais encore par la réception sacramentelle de l'Eucharistie, afin qu'ils reçussent un fruit plus abondant du sacrifice. »

Mais faut-il remonter si haut dans le passé pour connaître la pensée de l'Eglise ? C'est en ce siècle même que Léon XIII, dans sa belle Encyclique du 28 mai 1902, nous excite à la réception de l'auguste Sacrement dont il énumère les fruits, et c'est hier que le saint Pape Pie X renouvelait ce pressant appel à la communion fréquente.

Voilà comment nos Pères et Docteurs ont interprété les paroles et les intentions de Jésus-Christ. A leur sens, sauf impossibilités matérielles ou morales, la communion quotidienne est le repas spirituel normal de tous les chrétiens.

¹ Lettre sur la Communion fréquente.

* *

Vous le comprenez maintenant, m. f., car cette vue historique est pleine de lumière, nous sommes tous appelés à communier souvent. Pas de doute sur les principes, pas de doute sur les intentions de la sainte Eglise.

Aurons-nous le courage et surtout la piété d'entrer dans ces intentions ? C'est la question pratique finale.

— Nous le voudrions, me dites-vous, mais ce n'est guère possible pour nous !

Je vous réponds : Il y a des régions où la communion fréquente est habituellement et largement pratiquée. Je lisais naguère que la population catholique de Gibraltar est merveilleusement dévote à l'Eucharistie. Toutes les formes du culte de l'Eucharistie, confréries, adorations diurnes et nocturnes, journées mensuelles d'adoration pour les enfants, triduums, processions, s'y rencontrent et s'y succèdent ; mais le plus beau, c'est que « beaucoup de gens, des hommes même communient tous les mois, d'autres toutes les semaines et un certain nombre tous les jours ¹. »

Ce qui est possible à Gibraltar ne le serait-il pas chez nous ? Réfléchissez, m. f., priez surtout, et prenez ensuite les résolutions que vous suggérera la grâce. Le jour viendra bientôt, j'espère, où le Seigneur vous deviendra si cher que vous ne pourrez vivre sans lui, et que son ministre aura la consolation de voir chaque jour à la Table sainte, au moins quelques-unes des brebis de son troupeau.

Croyez qu'en finissant ce discours je n'ai jamais dit d'un tel cœur :

Ainsi soit-il !

LES SAINTS DE LA VIEILLE FRANCE

XXXIII

SAINT BERNARD (*suite*)

IX. — *Le docteur et l'écrivain*

S. Bernard parlait, prêchait, enseignait, à toute occasion et partout. Exempté du travail manuel à cause de sa faible santé, il s'était fait le prédicateur de son cloître. D'après la règle, l'abbé ne devait parler que seize fois par an, mais il étendit la permission. Nous possédons de lui plus de 300 sermons ou homélies sur les louanges de la Sainte Vierge, les Psaumes, le Cantique des cantiques, les martyrs ou les confesseurs.

I

Il parlait en latin, sauf dans ses instructions de chaque dimanche aux convers, qui ne comprenaient que le patois champenois. Ce patois deviendra la langue du sire de Joinville. Les sources où il puisait étaient la Bible, qu'il savait presque par cœur ; S. Augustin et S. Ambroise, qu'il appelle

« les colonnes de l'Eglise, » S. Grégoire et Cassiodore. Il s'était nourri aussi de la lecture de la Vie des Saints et des Pères du désert. Quand il voulait prononcer un panégyrique, il étudiait l'histoire du martyr ou du confesseur, la méditait longuement, puis ne prenait la parole qu'en tremblant : « Considérez plutôt, disait-il, le Dieu qui donne que le ministre qui distribue, car je ne suis que le serviteur qui mendie, pour moi comme pour vous, Dieu le sait, le pain du ciel et l'aliment de vie. » Il semble donc que cet admirable orateur ait aussi connu les affres de l'éloquence.

Le cadre de son discours était préparé avec soin, mais il ne le suivait pas toujours. Rempli de pensée et de prière par la méditation, il s'abandonnait à l'improvisation, à l'action de l'Esprit-Saint. S'il lui venait une idée nouvelle pendant son discours, il ne la rejetait pas : il la regardait comme une grâce de lumière que Dieu lui envoyait, et il la développait avec feu. Il s'affranchissait du plan qu'il avait mûri, et devenait ainsi plus spontané, plus simple et plus ardent. C'est la haute éloquence, libre, forte et naturelle. Qu'on ne cherche pas dans ses discours l'observation rigide des règles de l'art : il paraissait les ignorer. Il s'abandonnait, comme S. Augustin ; il avait l'éloquence de l'enthousiasme et du cœur, il aimait la doctrine qu'il enseignait, et si les règles formaient barrière, il les supprimait. Il ne parlait pas pour se faire admirer des siècles pour la beauté de la forme, comme Cicéron ; il était de son temps et parlait la langue de son temps, il avait le goût et les défauts de son temps, et malgré tout, il a conquis l'admiration de tous les temps. Nul n'a excellé plus que lui à faire comprendre la beauté des mots, ces vases précieux qui renferment la pensée, à faire ressortir la richesse de sens des étymologies. Celles-ci, chez lui, comme chez le comte de Maistre, sont parfois hasardées ; mais les pensées qu'elles éveillent et font jaillir demeurent vraies et vous saisissent.

Son Homélie sur le nom de Marie est dans toutes les mémoires : « Le nom de la Vierge était Marie, qui signifie étoile de la mer. » Suivent de pieuses et magnifiques considérations : « Tel un astre émet son rayon sans souffrir aucune lésion, telle Marie a mis son enfant au monde sans dommage pour sa virginité. » Cette étoile domine notre mer immense et dangereuse : « O vous donc qui flotez sur l'océan du siècle, parmi les orages et les tempêtes, plutôt que vous ne marchez sur la terre, tenez vos yeux fixés sur cette étoile, si vous ne voulez pas disparaître sous les flots. Etes-vous assaillis par les vents des tentations, jetés sur les écueils des tribulations ? Regardez l'étoile, appelez Marie. Etes-vous le jouet des flots de l'orgueil, de l'ambition, de la médisance et de l'envie ? Regardez l'étoile, appelez Marie. Si la colère, l'avarice, les désirs de la chair agitent la nacelle de votre âme, regardez Marie. Si, troublés par l'énormité de vos fautes, confus de la laideur de votre vie, effrayés de l'horreur du jugement, vous vous sentez des-

¹ *Etudes* du 20 juillet 1923, p. 734.

cedre dans le gouffre de la tristesse, dans l'abîme du désespoir, pensez à Marie. Dans le péril, dans les angoisses dans le doute, pensez à Marie, invoquez Marie. Ayez-la toujours sur les lèvres, toujours dans le cœur ; et, pour obtenir le suffrage de sa prière, ne manquez pas de suivre l'exemple de sa vie. Tant qu'on la suit, on ne dévie pas ; tant qu'on la prie, on ne désespère pas ; tant qu'on pense à elle, on n'erre pas. Avec son appui, on ne peut tomber ; sous sa protection, on ne peut craindre ; sous sa conduite, on ne se fatigue pas ; avec sa faveur on arrive. Ainsi l'on éprouve en soi-même la vérité de cette parole : Le nom de la Vierge était Marie. »

Ce n'est pas un discours, c'est un chant. Mais ce docteur d'une piété si pénétrante n'est pas moins puissant dans la dialectique. Gilbert de la Porrée, évêque de Poitiers, était un homme d'un savoir prodigieux, mais qui se perdait à planer dans les subtilités. Il disait : « La divinité est la forme de Dieu, mais elle n'est pas Dieu. » S. Bernard propose aux Pères du Concile de Reims (1148) les propositions suivantes, qu'ils adoptent :

« Je crois que la divinité est Dieu, et réciproquement.

« Je crois que les trois personnes sont un seul Dieu, une seule substance divine, et réciproquement.

« Je crois que la divinité elle-même, c'est-à-dire la substance ou la nature divine, s'est incarnée, mais dans le Fils.

« Je crois que Dieu seul en trois personnes est éternel, et que tout ce qui est en Dieu et qui est éternel en Dieu est Dieu même. »

Le vieux docteur, sommé de se prononcer, fut vaincu par cette clarté et se rétracta, promettant de corriger ses ouvrages. Il échappa ainsi à la condamnation. Suivant le génie de notre race, S. Bernard avait cette clarté limpide qui dissipe l'obscurité et les sophismes des raisonnements. En quoi il était un précurseur de S. Thomas.

II

Mais toutes les pensées, les effusions, les prédictions de S. Bernard ne vont qu'à l'amour, et il en trouve l'expression plus parfaite dans le *Cantique des cantiques*. Il n'envisage pas ce livre sacré au point de vue de l'exégèse. Pour lui, c'est un livre inspiré, composé par Salomon ; il ne le considère que comme un livre purement mystique. Il y puise la matière, de 86 sermons, ou plutôt de 86 chants où il retrace l'amour de Dieu pour l'âme, et de l'âme pour Dieu. L'Époux du Cantique, c'est Jésus, l'Homme-Dieu ; et l'Épouse, c'est l'Eglise ou l'âme fidèle.

Cette Épouse, il l'élève peu à peu ; il la prend Marthe pour faire d'elle Marie. Il va de Bethléem au Calvaire, adorant d'abord le petit enfant désiré des petits, *o Parvule parvulis desiderate*, puis Jésus crucifié avec toutes les humiliations de la Passion : « Savoir Jésus et Jésus crucifié, voilà toute ma philosophie. » (*Serm. 43*). Le seul nom

de Jésus le remplit de félicité : « Vos écrits n'ont aucune saveur pour moi si je n'y lis le nom de Jésus. Vos discussions et vos discours ne me disent rien, si je n'y entends résonner le nom de Jésus. Jésus est un miel pour la bouche, une mélodie pour l'oreille, une joie vive pour le cœur. » (*Serm. 20*).

Le cantique de l'amour, nul ne peut le chanter si l'onction ne le lui a appris. C'est l'hymne du cœur, on ne l'entend pas au dehors, personne ne l'entend que celle qui le chante et celui à qui elle le chante, l'épouse et l'époux. Ce chant nuptial, l'âme novice ne le sait pas. Pour le chanter il faut qu'elle ait atteint l'âge parfait, l'âge nubile, et que par ses vertus elle soit devenue digne de l'Époux. L'amour élève l'âme si haut qu'elle agit, pour ainsi dire, de pair avec son auteur. Elle peut dire en toute vérité : « Mon bien-aimé est à moi, et moi à lui. » — « Quelle hardiesse d'un cœur pur et d'une conscience droite, de croire que celui à qui incombe le gouvernement de l'univers passe ainsi, du soin de la création et des siècles, aux affaires, aux loisirs de l'amour, pour contenter une âme ! » (*Serm. 68*). S. Bernard a connu ces heureux moments, trop rares et trop courts, *rara hora et parva mora*. Oh ! si cette heure avait duré, c'eût été le paradis ! *O si durasset !* Alors l'âme n'est plus sujette aux tentations et au péché : « C'est en vain qu'on jette un filet devant les pieds de ceux qui ont des ailes. » (*Serm. 52*). Mais cette immunité du péché ne dure que le temps de l'extase ; ce n'est pas un état habituel, comme se le figurait Madame Guyon.

Les prédicateurs doivent prêcher ce pur amour de Dieu ; mais, pour cela, il faut qu'ils aient la science de la contemplation, la seule qui soit absolument indispensable à l'apôtre. On ne donne que de son trop-plein : « Si vous voulez être sage, faites-vous réservoir et non canal... Remplissez-vous d'abord, ensuite vous vous occuperez à répandre. »

Aimez Dieu d'abord. « La mesure d'aimer Dieu est de l'aimer sans mesure. » Puis, aimez les âmes d'un amour sincère et profond ; soyez pour elles des médecins, non des seigneurs, *medici, non domini*.

On voit combien l'expérience et la grâce avaient changé en douceur son austérité première.

L'écrivain aussi s'était perfectionné. Il était peu sensible aux beautés de la nature, qu'il ne regardait pas. De là chez lui une certaine sécheresse d'imagination et de comparaisons ; mais la foi, les sentiments, l'amour, éclatent en lui avec une vigueur, une richesse, une exubérance que nul n'a égalées. On s'en rend compte dans l'un de ses derniers ouvrages, le *De Consideratione*, qu'il a composé pour le Pape Eugène III et qui est comme l'examen de conscience d'un pape. Placé comme au centre du monde, le Pontife doit se considérer lui-même pour devenir l'homme de la vertu universelle ; puis considérer ce qui se passe autour de lui, sa maison, depuis l'intendant général jusqu'à

la *Schola cantorum*; puis les clercs qui desservent les trois cents églises de Rome; les membres du Sacré Collège, qui comptait alors 52 cardinaux. Avec quel soin il doit les choisir, écarter ceux qui courent après l'or au lieu de suivre le Christ, qui épuisent les bourses au lieu de corriger les crimes, qui s'enrichissent enfin, eux et leurs familles, avec les biens des-veuves et le patrimoine du Crucifié. » (Lib. iv, 4).

Qu'il considère ensuite l'Eglise universelle. Qu'il la garde avec soin, avec amour, mais sans exercer jamais la domination : « *Præsit ut prosit, non ut imperet.* » Il censure l'avarice des légats, les appels abusifs, les exemptions qui ruinent la hiérarchie. Les appels à Rome, avec l'or qui les accompagne, peuvent peser sur l'intégrité des juges; les abbés exempts se soustraient à l'autorité des évêques. Le Pape doit reprendre les missions interrompues par les croisades, être juste pour les Juifs qui sont paisibles à Rome, attirer les schismatiques, combattre les hérétiques. Pour lui-même, qu'il soit modeste, qu'il ne paraisse pas orné d'or et de pierres précieuses, comme un successeur de Constantin; qu'il réprime « la morgue et le faste des Romains, habiles à faire le mal, incapables de faire le bien. »

L'Etat chrétien a droit au glaive matériel, et l'Eglise aux deux glaives; mais elle ne doit que rarement brandir le glaive matériel, que l'Etat porte en son nom. Son rôle est un rôle de douceur et de modération, non de rigueur ni de faiblesse. « Si la malice est jointe à la puissance, ayez des hardiesses plus qu'humaines. Que celui contre lequel vous êtes irrité sache que ce n'est pas un homme, mais un Dieu, qui est irrité contre lui. » La Providence qui conduit tout fera le reste ¹.

Le traité *De la Considération* est un livre hardi, inspiré par les agissements d'Arnauld de Brescia, qui flattait le peuple et rêvait pour Rome une République démocratique. L'abbé de Clairvaux fait ressortir les vices de la cour romaine, sans pitié, afin qu'elle les fasse disparaître et ne se montre qu'avec des vertus. Lui seul pouvait parler avec cette vigueur, parce qu'il s'adressait à son ancien élève Eugène III, que personne ne lui attribuerait un esprit révolutionnaire, et qu'il était respecté des rois, à qui par ailleurs il rappelait leur devoir d'obéir au Souverain Pontife.

XXXIV

X. — Sa mort

Les dernières années de S. Bernard furent éprouvées par des querelles entre Cisterciens et Clunistes, par des deuils de famille et d'amis, même par d'odieuses trahisons, car il eut aussi son Judas.

I

Cîteaux avait toujours excité la jalousie de Cluny, et l'on sait quel caractère tenace revêtent

les dissentiments et les préjugés entre Ordres et monastères. Les moines noirs (clunistes) se moquaient des moines blancs (cisterciens) quand il leur arrivait de se rencontrer, et les blancs gardaient soudain devant les noirs un silence méprisant : « Est-ce que les brebis d'un même troupeau regardent si elles sont noires ou blanches ? » disait aux siens Pierre le Vénérable, abbé de Cluny. Et aux Cisterciens : « Eh quoi ! vous observez les préceptes pénibles comme de jeûner, de veiller, de travailler, de vous fatiguer; et vous ne savez pas observer un commandement facile, qui est d'aimer ! »

Sans la prudence et la charité des deux chefs, eût été une guerre ouverte et scandaleuse. Mais S. Bernard et Pierre le Vénérable avaient l'un pour l'autre une estime profonde, une grande affection, et c'étaient deux saints. L'un, plus vif, plus impérieux, formulait des exigences précises et parlait avec l'autorité à laquelle on ne réplique/pas, l'autre, plus calme, plus ondoyant, temporisait, discutait, insistait doucement sur ses droits, et cédait. Il disait : « Je cède non seulement à qui me demande, mais j'obéis à qui m'ordonne. » Le premier eût eu les avantages, si son extrême charité n'eût rétabli les droits de la justice. « Il y a longtemps que mon âme est collée à votre âme, écrivait l'abbé de Clairvaux à Pierre le Vénérable, et que de deux personnes inégales l'égalité et la charité a fait deux cœurs égaux. » (*Epist.* 367). Et l'abbé de Cluny saluait Bernard comme « la forte colonne qui soutient l'édifice entier de l'ordre monastique, » et comme un « concitoyen des anges. » Il n'y eut pas moins entre l'abbaye cistercienne du *Miroir* et le prieur cluniste de *Gigny* un procès qui fut jugé en cour de Rome.

Au printemps de l'an 1150, Hugues, abbé de Troisfontaines, fut envoyé en mission auprès d'Eugène III, qui le garda, estimant qu'il serait plus utile en Italie qu'à la tête d'une abbaye en France. C'était le voisin et le bras droit de S. Bernard, qui réclama vivement; mais le pape, jugeant que l'intérêt de l'Eglise était en jeu, fut inexorable. Leur amitié d'ailleurs n'en subit qu'une légère éclipse.

Pendant ce temps, Nicolas, secrétaire de l'abbé de Clairvaux, abusait indignement de sa confiance. Humaniste distingué, il entretenait avec plusieurs, comme Pierre de Celle et Pierre le Vénérable, un commerce épistolaire dans le style et avec le sceau de S. Bernard. Celui-ci fit frapper un second sceau, que Nicolas déroba de nouveau. Bientôt il se fit voleur et voulut prendre la fuite. On l'arrêta et l'on trouva sur lui des manuscrits, des pièces d'or et d'argent, et trois sceaux, le sien, celui de S. Bernard et celui du prieur de Clairvaux. Bernard manda au pape : « Ce Nicolas est sorti de chez nous parce qu'il n'était pas des nôtres. S'il vient à vous, — car il se glorifie d'avoir des amis jusque dans la curie, — souvenez-vous d'Arnauld de Brescia : il est pire qu'Arnauld. Personne n'est plus digne que lui d'une prison perpétuelle, rien

¹ Cf. Vacandard, *Vie de S. Bernard*, ch. xvi et xxiv.

ne lui convient mieux qu'un perpétuel silence. » (*Epist.* 284). On employa ce dernier moyen, car désormais il disparaît. Il devint sans doute un moine gyrovagant et indiscipliné. Mais son maître, qui l'avait regardé comme un ami, ne prit point son parti de cette défection.

Et puis, ses meilleurs amis tombent à ses côtés, et il reste comme un vieil arbre mutilé à qui chaque année on coupe une maîtresse branche. C'est Rainard, l'abbé de Cîteaux, en qui il perd « un père et un fils » (1150). C'est Thibaut de Champagne, le soutien puissant de l'Ordre, l'ami de tous les temps (1152). C'est surtout l'abbé Suger, l'administrateur génial du royaume, qui après avoir mené une vie mondaine, parce qu'il devait entretenir un train royal, mérita ensuite ce bel éloge que fit de lui au Pape l'abbé de Clairvaux : « C'est un homme sans reproche dans les choses temporelles comme dans les choses spirituelles. Auprès de César, on dirait un membre de la cour romaine, auprès de Dieu, un membre de la cour du ciel. » (*Ep.* 309). S. Bernard voudrait le voir encore, recevoir sa bénédiction ; mais sa santé est si frêle qu'il n'ose entreprendre le voyage : « Souvenez-vous seulement de moi, lui mande-t-il, quand vous arriverez où vous allez, afin qu'il me soit donné de vous suivre bientôt et de parvenir jusqu'à vous. » Et l'abbé de Saint-Denis de répondre : « Si je pouvais seulement voir une fois avant de mourir votre face angélique, je m'en irais avec plus de sécurité de ce siècle misérable. » (*Ep.* 471).

Sur la tombe du grand homme d'Etat, on grava ces simples mots : « Ci-gît l'abbé Suger. » Il avait le génie du bon sens, appuyé sur une volonté qui savait prévoir et agir, et sur une sainteté qui le maintenait dans l'esprit de justice. Il mourut à 72 ans, le 13 janvier 1151.

II

« Je suis brisé, écrivait l'abbé de Clairvaux à Pierre le Vénérable dès 1144 ; j'ai une légitime raison de ne plus courir. » (*Epist.* 228). Sa vie en effet n'avait été qu'une course continuelle à travers la France, en Allemagne et en Italie ; si chétif d'apparence qu'il semblait n'avoir plus que le souffle, mais, aussitôt que le devoir l'appelait, reprenant toutes ses forces, parlant d'une voix puissante, faisant prévaloir la vérité dans les conseils des rois ou des cardinaux, toujours à la chasse de l'hérésie pour la convertir ou la confondre ; puis, rendu au repos, tombant dans une prostration profonde, signe avant-coureur de la fin :

« Votre enfant est plus malade que jamais, mande-t-il au pape Eugène III en 1151. Ma vie s'en va goutte à goutte. Je ne suis sans doute pas digne de mourir en une fois, et de faire tout de suite mon entrée dans la vie. » (*Ep.* 270). A la fin de l'année 1152 il dut s'aliter, A la cour de France on s'en inquiéta. Robert, le frère du roi, vint le visiter ; Louis VII lui écrivit. Il répondit pour le

rassurer : « Il se sentait pour un temps encore échappé au péril de la mort, » et il disait à ses religieux : « Vous n'avez rien à craindre pour cet hiver. Ce sera pour l'été prochain. » Puis, comme tous les malades, il se reprit à vouloir ou du moins à espérer vivre. Au printemps une guerre éclata entre l'évêque de Metz et Mathieu, duc de Lorraine. Les Messins subirent une défaite terrible. Ils s'acharnèrent à la revanche, pendant que leurs ennemis s'acharnaient à leur perte totale. Seul Bernard pouvait arrêter l'effusion du sang ; on le supplia d'intervenir. Il se leva, presque moribond ; et se rendit à Metz. Les deux partis étaient intraitables. Il essaya de la conciliation ; les vainqueurs, avec impertinence, lui tournèrent le dos et partirent sans le saluer. Mais il ne désespérait pas de l'apaisement ; il avait à son service une puissance à laquelle on ne résiste guère, la puissance des miracles. Il opéra plusieurs guérisons qui lui gagnèrent les esprits :

— Il faut pourtant, se dirent les belligérants, que nous écoutions celui que Dieu lui-même exauce.

Mais lui, il rapportait tout à Dieu et il déclarait aux ennemis irréductibles : « Ce n'est pas pour moi, mais à cause de vous, que Dieu a accompli par mes mains ces merveilles. »

Les chefs des deux armées eurent avec lui et devant lui une suprême entrevue. Ils furent frappés du rayonnement qui s'échappait de ses traits transparents et comme transfigurés, de l'autorité de sa parole qui ne persuadait plus, parce que leur volonté était arrêtée à des exigences de parti pris, mais qui ordonnait, dominant leurs querelles. Ils cédèrent d'assez mauvaise grâce, mais ils cédèrent et signèrent. La paix était conclue.

Il revint à Clairvaux qu'il ne quitta plus. C'est là que lui parvint la nouvelle de la mort de son cher disciple Eugène III, l'un des plus grands papes du x^e siècle. Il avait épuré l'administration pontificale, fixé les revenus du Saint-Siège, étouffé la révolution romaine, pacifié la cité, gouvernée par un Sénat qui s'inspirait de sa politique de paix. Sans les désastres de la deuxième Croisade, il eût peut-être rétabli l'union entre l'Orient et l'Occident. Il avait suivi les conseils de l'abbé de Clairvaux, sauf quand ils étaient trop impétueux. Mais Bernard ne s'en froissait pas, heureux qu'on lui permit seulement de tout dire, et à la réflexion, il reconnaissait que son disciple avait raison.

Cette mort inattendue le frappa d'une langueur mortelle et comme d'un anéantissement physique. Il ne dormait plus, l'estomac usé ne supportait plus de nourriture solide. Il fallait le réconforter avec un peu de liquide, qu'il prenait avec une difficulté extrême, « mais la peine serait plus grande encore, disait-il, s'il restait complètement à jeun... » « Dans tout cela, ajoutait-il, selon l'homme intérieur, je le dis comme un insensé, l'esprit est prompt dans une chair infirme. » (*Ep.* 310).

L'esprit continuait à méditer les choses éternelles avec la même lucidité que lorsqu'il compo

sait ses instructions sur le Cantique des cantiques. Il dictait, il exhortait, et presque jusqu'au dernier jour il put célébrer la sainte messe ; seulement on remarquait que les affaires temporelles le laissaient plus indifférent ; lui qui auparavant s'intéressait à tout. L'évêque de Langres s'en étonnait.

— N'en soyez point surpris, disait Bernard, je ne suis plus de ce monde.

Ses religieux le voyaient faiblir, et, comme ceux de S. Martin, ils entouraient sa pauvre couche en lui disant :

— Père, vous n'avez donc pas pitié de ce monastère ? Comment pouvez-vous laisser votre œuvre à l'abandon, délaisser des enfants que vous avez tant aimés jusqu'à ce jour ?

Il pleurait avec eux, levant au ciel ses yeux de colombe, *columbinos oculos*, ses yeux pleins de tendresse. Il se disait partagé entre deux sentiments : la tristesse de les quitter et la joie de voir le Christ. C'était à la bonté de Dieu de décider.

Et à ceux qui avaient le plus vécu dans son intimité, il confia :

— Je n'ai guère de bons exemples de religion à vous léguer ; mais il y a trois points que je propose à votre imitation, et que je me souviens d'avoir observés suivant mon pouvoir. Je me suis toujours moins fié à mon sentiment qu'à celui des autres. Quand on m'a blessé, je n'ai jamais cherché à tirer vengeance de celui qui me blessait. J'ai évité, autant que je l'ai pu, de scandaliser personne ; et si le scandale est arrivé, je me suis efforcé de l'apaiser.

L'abbé de Cîteaux et plusieurs évêques vinrent recueillir ses dernières pensées et demander sa suprême bénédiction. Il pria qu'on lui donnât le saint Viatique et l'Extrême-Onction et mourut doucement le 20 août 1153, à l'âge de 63 ans. Ce fut un grand deuil dans la contrée environnante, dans le diocèse de Langres, où il était né et où il avait rendu le dernier soupir, dans toute l'Eglise.

Il a pris place parmi les Pères de l'Eglise pour son génie pénétrant et lumineux, et pour son zèle ardent. Il n'était pas rompu aux discussions comme un Gilbert de la Porrée ; mais comme il était supérieur à ces hommes, d'ailleurs éminents, par ses intuitions de génie et son sens catholique ! Il était doué, de plus, de la clarté française qui dissipe les nuées. Son zèle excéda parfois dans la parole, jamais dans l'action. Sa parole parfois manqua de mesure, jamais de justice. C'était l'amour qui le conduisait, l'amour qui trouve qu'on n'en fait jamais trop pour Dieu, l'amour qui chanta en des accents qui n'ont jamais été égalés le nom de Jésus, les amabilités, la puissance et les miséricordes de Marie.

EN LISANT

MOYENS SURNATURELS D'ACTION DANS LES ŒUVRES POPULAIRES¹

Eminence, Messieurs, Messieurs ;

Dissertons d'abord ce matin sur la place qu'il faut donner au surnaturel dans nos œuvres populaires. Pour nous faire des idées communes, nous allons diviser ce rapport en deux parties : 1^o Obligation de se servir des moyens surnaturels ; 2^o Emploi judicieux et adapté de ces moyens.

I

Et d'abord, y a-t-il obligation de se servir des moyens surnaturels ?

Je réponds : Telle est la volonté formelle de notre Sainte Mère l'Eglise.

Incontestablement le surnaturel doit être à la toute première place. C'est la consigne des premiers apôtres et S. Paul les représente tous quand il dit : « Tout par le Christ ! Tout pour le Christ ! Le Christ en tout et avant tout ! *Omnia et in omnibus Christus*. » Et de même c'est la consigne de tous nos Papes contemporains, aussi bien de Pie X qui a résumé tout son pontificat dans cette formule : « *Instaurare omnia in Christo*, » que de Pie XI qui a choisi celle-ci : « La paix du Christ dans le règne du Christ. » Donc, le surnaturel avant tout ; voilà le mot d'ordre certain. Et il n'est pas difficile de prouver que jamais ce mot d'ordre n'a été plus opportun.

En effet, inutile d'invoquer des statistiques pour convenir, ensemble, que la France et nos paroisses ont mal à la tête. Certes, nous avons plus d'hommes qu'il y a 50 ans dans nos églises ; mais il n'y en a pas encore assez... Et puis la guerre nous en a tant pris...

En fait, presque tous les hommes sont baptisés, beaucoup sont restés croyants, mais les pratiquants réguliers ne sont pas la majorité. Des traditions existent qui perpétuent encore le Baptême et la Première Communion, mais ces actes rituels sont assez souvent de simples habitudes, plaquées à fleur d'âme, et qui n'ont presque plus d'influence sur la vie pratique, individuelle ou familiale, et encore moins sur la vie civique.

Ouvrez, pour vous persuader vous-mêmes, l'annuaire du *Mémorial de la Loire*. Il y a dans les premières pages huit à neuf cents noms et adresses d'œuvres populaires (mutualités, coopératives, syndicats, etc.), qui, pour ma part, m'émeuvent toujours, car ils suscitent chaque fois en moi cette question : « Combien de ces œuvres sont animées d'esprit chrétien ? » J'ai renouvelé, cette semaine encore, ma petite enquête que je renforce depuis longtemps par de multiples observations. En voici le résultat : nos cercles populaires d'hommes eux-mêmes comprennent beaucoup plus d'employés et de commerçants que d'ouvriers manuels. C'est un fait ; cette démocratie chrétienne au sens évangélique du mot dont avait parlé un jour Léon XIII, n'existe presque pas. Et, parce que le christianisme amoindri des hommes tend à se dissoudre dans une sorte de paganisme inconscient, le peuple de France s'en va pour une

¹ Nous empruntons à la *Semaine Religieuse de Lyon* des 24 février et 2 mars dernier ce Rapport lu par M. le chanoine Chapelon au Congrès diocésain.

bonne part vers la démocratie laïque et du même coup vers l'incrédulité.

Oh ! j'entends bien votre réflexion : « M. le curé ne pense pas aux élites intellectuelles et sociales qui se sont constituées ces temps-ci. » Si, Messieurs, j'y pense et j'en tiens compte ; je crois même leur heureuse apparition au sein du catholicisme contemporain grosse de promesses, si elles veulent bien faire du véritable apostolat. Mais je ne puis oublier, — moi curé qui en ait souffert pendant 34 ans de vie sacerdotale tout comme les religieux et vous-mêmes, — que la loi du nombre est la reine des sociétés modernes et de notre pays tout le premier. Combien de temps ces élites seront-elles condamnées à vivre sous le joug de cette loi du nombre et à rester comme des servantes du Christ, fidèles, mais à chaque instant gênées, au milieu des majorités qui continueraient à décider de nos libertés religieuses et des droits de l'Eglise ? Voilà le grave problème.

Et cherchant la réponse, je pense à cet avis autorisé du général de Castelnau, qu'« on ne réussit une bataille aujourd'hui qu'en manœuvrant avec des masses. » Plus je vais, plus je crois que toutes nos ressources d'énergies et toutes nos forces apostoliques doivent être employées à rendre à l'Eglise de France la puissance numérique dont elle a besoin pour vivre et sauver les âmes... Et c'est pourquoi j'en arrive à conclure que la grande œuvre, l'œuvre de salut, c'est actuellement la conquête spirituelle des masses populaires.

Surtout, veuillez bien noter l'adjectif dont l'importance est capitale. J'ai bien dit : la *conquête spirituelle*. Car rien ne servirait de s'obstiner à attendre notre résurrection de moyens humains, quand tout nous dit qu'il faut la demander surtout au ferment divin.

Certains catholiques ont dit par exemple : « Mais si nous conquérons le pouvoir, par lui nous pourrions reconquérir les âmes. » Evidemment, il y a du vrai dans cette idée, puisque c'est le conseil de Léon XIII de « prendre à tâche de ramener toute constitution politique à la forme chrétienne » ; mais encore y a-t-il la manière de s'y prendre, délicate entre toutes. J'entends, en effet, Mgr d'Hulst nous dire : « L'ordre ne vient pas du dehors, mais des esprits ; quand vous aurez disposé du corps de la nation pour la conquête du pouvoir, vous aurez fait peu de choses, si vous n'avez pas saisi son âme. Voilà le véritable point. » Car ce sont avant tout les âmes qu'il faut conquérir et changer. Mais cette conquête et cette conversion sont surtout le fruit de l'apostolat chrétien et de la grâce divine. Donc, voilà le surnaturel qui revient en première place.

Mais, de plus, ne faut-il pas que cet apostolat et cette grâce exerce son influence moralisatrice, pacifiante et unitive, en dehors des compromissions et des luttes d'opinions contestables et presque incessamment contestées ? C'est pourquoi les Papes ont eu bien soin d'avertir « qu'il ne fallait pas introduire maladroitement les factions politiques dans le champ de l'apostolat, car c'est vouloir briser la concorde fraternelle et ouvrir la porte à de nombreux et funestes inconvénients. » (Léon XIII, *Cum multa*, 8 déc. 1882). Donc, voilà l'action surnaturelle en dehors et au-dessus de l'action des partis.

Et puisque il faut aller au plus pressé, ne vaut-il pas mieux, dans ces conditions, s'appliquer d'abord à imiter les premiers apôtres qui, eux, n'ont pas

songé à s'emparer du trône des Césars et à transformer le pouvoir romain, mais qui ont propagé l'Evangile, répandu le plus possible le ferment surnaturel, sans s'amuser à discuter sur le style de l'édifice terrestre où habitaient les âmes qui recevaient ce divin ferment ? Cherchons donc d'abord le royaume de Dieu, et le reste viendra par surcroît. Et n'oublions jamais l'adage de Pie X : « Le parti de l'ordre, c'est le parti de Dieu. »

Les mêmes réflexions et exigences se présentent à propos des œuvres économiques et sociales. Qui oserait critiquer ceux qui en font ? Pour les blâmer, il faudrait blâmer la charité.

Mais encore faut-il, en matière d'œuvres sociales, que le bénéficiaire en fasse bon usage. Car ces œuvres, ne l'oublions pas, sont des armes à deux tranchants qui peuvent devenir tout aussi bien un instrument de matérialisme anarchique qu'un instrument d'ordre chrétien. Combien d'œuvres sociales sont devenues socialistes !... Tant que règnera l'esprit individualiste que nous a légué la Révolution, la majorité sera tentée d'y chercher son profit en égoïste, plutôt que l'entraide mutuel et le bien commun. Et c'est pourquoi ces œuvres sont souvent en fait, suivant le mot de M. Paul Bureau, « de nouveaux accroissements de pouvoir » au service de groupements ou d'individus qui en font, suivant leur valeur morale, un emploi utile ou malfaisant.

Vous voulez améliorer la situation de vos contemporains, vous avez raison. Mais alors il faut songer aussi à améliorer leur âme. Car jamais un homme ne sera capable, ni de modérer ses désirs, ni de rester juste dans ses revendications, ni de pratiquer comme il le faut la mutualité du dévouement, tant qu'il n'aura pas une âme vertueuse. Fondez autour de telles et telles entreprises des fanfares ou des coopératives, voire même d'autres institutions économiques, ce sera quelque chose ; mais l'âme ouvrière restera quand même inquiète, malade, mécontente, affamée d'améliorations continues, tant qu'elle ne sera pas vraiment chrétienne. Car, au total, c'est l'esprit chrétien qui fait le véritable esprit social ; et seul, le christianisme est la charte vraie des relations sociales équitables. Voilà pourquoi Léon XIII déclarait les œuvres sociales excellentes, nécessaires même, « pourvu, ajoutait-il, qu'on vise avant tout à l'objet principal qui est le perfectionnement moral et religieux. » Voilà pourquoi, si nous les adjoignons à nos œuvres populaires, il faut qu'elles soient à notre service, comme la clef qui ouvre les portes et qui nous permet d'entrer facilement, de marcher tout droit aux moyens surnaturels et d'arriver à grands pas vers l'essentiel indispensable : former des chrétiens.

II

Toute la méthode, à mon avis, consiste dans l'emploi des deux procédés suivants, non moins nécessaires l'un que l'autre : 1^o attirer la masse pour la faire vivre dans une atmosphère d'esprit chrétien ; 2^o améliorer constamment cette masse par l'intermédiaire d'une élite aussi forte que possible.

Que nous ayons, en premier lieu, besoin d'attirer la masse, il me semble que cela n'est pas contestable après nos constatations sur le nombre des vrais pratiquants.

Cependant, certains catholiques critiquent encore parfois ce que j'appellerai nos œuvres de ralliement

et de conquête. On rencontre sur certaines lèvres et dans les colonnes de certaines revues des termes légèrement moqueurs sur les « cafés pieux, » les « billards chrétiens... » Eh! Messieurs, ceux-là même qui critiquent sont très heureux de pouvoir venir chercher, dans nos œuvres largement ouvertes, ou bien des lecteurs, ou bien des recrues dans les grandes manifestations religieuses ou civiques, ou bien même parfois des membres pour leurs œuvres plus fermées. Si on peut tout de suite faire entrer des indécis dans une congrégation du Très-Saint-Sacrement, par exemple, ou un Tiers-Ordre, je veux bien, quoique, à mon avis, ces œuvres n'en sont guère enrichies. Mais nous voyons tous beaucoup d'indécis en dehors des groupements de piété. Où iront-ils donc pour se faire meilleurs? Et depuis quand le geste du Bon Pasteur, qui court après la brebis perdue, est-il interdit dans l'Eglise? N'y a-t-il pas une consigne du Christ, qui a dit : « J'ai encore d'autres brebis qui ne sont pas dans ce bercail, et il faut les y amener. » Si les curés modernes sont obligés de devenir missionnaires autant que pasteurs, ayez pitié d'eux. Et de même que pour avoir de la crème il faut d'abord se procurer du lait, de même n'oubliez pas que, pour avoir des œuvres d'élite, il faut bien commencer par attirer la masse qui sera tout à la fois la source où l'on puisera cette élite, et en même temps le terrain où elle exercera son action.

Donc, qu'on blâme aussi vertement qu'on voudra une œuvre qui se dirait catholique et où le sport, les jeux de boules, le théâtre, les cartes seraient l'unique préoccupation et l'unique but des réunions, on a parfaitement raison. Mais on ne peut tout de même pas être plus sévère que l'Eglise qui nous dit par une lettre du Cardinal Secrétaire d'Etat à Mgr l'évêque de Périgueux (29 juillet 1912) qu'il est « permis d'introduire ces ressorts dans nos œuvres pour aider à la poursuite du but surnaturel, avec le caractère d'accessoire qui leur convient et dans la stricte mesure où ils peuvent être utiles. » C'est pourquoi, m'inspirant de ces sages conseils, je dirai en passant sur ce point à mes jeunes confrères et aux principaux dirigeants : — C'est entendu, les attractions sont ancrées dans les mœurs et nous ne pouvons pas en laisser le monopole à nos adversaires. Mais, de grâce, ne poussez jamais à la consommation, et ne perdez pas votre temps et votre argent à organiser des sorties lointaines ou à obtenir des succès retentissants sur la scène ou dans des concours. Votre modération ne trompera personne, car tous ceux qui viennent dans nos œuvres deviennent d'avance que « les amusements des curés » ne sont pas du genre des autres, comme disait quelqu'un ; « ils ont moins de brillant et laissent plus satisfait, » ajoutait-il. Cherchez surtout les attractions dont vous pouvez tirer quelque profit pour le bien. La musique, la poésie, les chansons, tous les arts, si vous le voulez, pourront être un plaisir et une prédication. La bonne méthode est renfermée dans cette maxime : *Per ludos ad virtutem*. Par les amusements à la vertu. Et surtout ne renoncez pas, pour primer, à ce but essentiel, qui est notre spécialité et où nous ne pouvons craindre aucune concurrence, à savoir, la formation religieuse de l'âme populaire.

Par quels moyens atteindrons-nous ce but surnaturel, au milieu de la masse qui nous entoure? En voici quelques-uns indiqués par l'expérience.

Le premier, c'est une *ambiance franchement chrétienne*. « Il ne serait pas loyal ni honorable, a dit Pie X, de dissimuler le catholicisme sous un drapeau équivoque, comme s'il s'agissait d'une marchandise avariée et de contrebande. » Aussi il est bien entendu que, si ouverte que soit une œuvre populaire, on n'y camouflera jamais son caractère catholique. Or c'est déjà quelque chose que de fréquenter un groupement au sein duquel la vertu et l'esprit chrétien sont à la mode tout naturellement et sans respect humain.

Le deuxième moyen sera : *le contact habituel avec le prêtre*. Et ici je me permets de le dire très respectueusement, mais tout haut, à mes jeunes confrères : j'estime qu'un prêtre, à l'œuvre, a mieux à faire que jouer dans un groupe et dans un coin. Le meilleur directeur sera toujours non pas celui qui affecte d'être un bon vivant et un bon enfant, mais celui qui pratiquera le mieux, en l'adaptant, cette divine chose qu'on appelle dans les séminaires et dans les couvents « la direction spirituelle » et qui consiste à suivre avec un zèle patient et affectueux chacun des membres pour l'étudier, le comprendre, l'aimer et arriver ainsi, dans d'utiles et fécondes causeries individuelles, à le cultiver, à le fortifier et à le guérir s'il le faut.

Le troisième moyen, c'est *la diffusion des vérités religieuses*. Il y a, en effet, une sorte de second péché originel dont il faut guérir les hommes : c'est cette sorte d'inaptitude à penser chrétiennement qui vient du manque d'études religieuses. Coûte que coûte, il faut donc arriver par des conférences, des causeries, par une table de lecture bien garnie, par des assemblées générales ou même des bons spectacles, du cinéma avec commentaires, etc., etc., à mettre dans l'esprit des membres de nos œuvres une lumière suffisante pour qu'ils voient clair dans les questions religieuses et sociales les plus courantes, et qu'ils soient capables de penser en chrétiens.

Le quatrième moyen, c'est de faire prendre part aux *grandes manifestations de piété collective*. On dit que les hommes n'aiment pas les sermons. Est-ce bien vrai? N'avez-vous pas constaté, à Saint-Etienne, la présence de beaucoup d'hommes aux conférences du P. Coulet sur l'Ecole, de M. l'abbé Viollet sur la Famille, du P. Sanson, de M. l'abbé Desgranges, etc.? On aurait même affluencé, à peu près sûrement, si l'on établissait partout la fête de la Famille, la fête du Travail au mois de mai, ou d'autres similaires, et si, après avoir ressuscité les anciennes associations corporatives, on les accueillait avec solennité dans nos églises, au jour de la fête de leur patron.

Enfin, cinquième moyen : quand on aura toute une masse d'hommes entre les mains, on ne manquera pas de *lui faciliter la pratique des devoirs religieux*, en la dirigeant vers une messe où les hommes sont groupés ensemble et qui peut-être sera organisée spécialement pour eux ; en la convoquant, à l'occasion de la Toussaint ou de Noël, à une retraite ouverte spécialement réservée aux hommes ; en lui rappelant la retraite pascale paroissiale et le groupe d'élite qui doit parallèlement exister partout sous une forme ou sous une autre (Confrérie, Ligue Eucharistique, etc.).

J'arrête ici cette liste des moyens susceptibles d'orienter la masse des hommes vers le surnaturel. Il y en a d'autres. L'expérience prouve qu'employés

tour à tour et à bon escient, ils donnent toujours des résultats.

III

Cependant, il faut bien l'avouer, il y a parfois dans nos œuvres populaires un vice de forme et une grosse lacune. On s'y est préoccupé de la culture du nombre, mais on n'y a pas assez employé, peut-être, le procédé conseillé par le Christ lui-même, utilisé par lui et par l'Eglise depuis vingt siècles, à savoir : la formation d'un groupement de collaborateurs, chrétiens fervents et entraîneurs, qui facilite et multiplie la puissance d'action du prêtre, en marquant de leur forte empreinte la masse pacifique des « braves gens, » masse très souvent un peu moutonnière, incapable d'initiatives et impuissante par elle-même à faire triompher une idée.

Ce n'est pas faute cependant d'avoir entendu proclamer maintes fois la théorie évangélique du ferment, et la loi éminemment chrétienne du travail en profondeur. Ce ferment divin du Christ, les socialistes eux-mêmes en ont soupçonné et envié l'action, et l'un d'eux, Hubert Lagardelle, écrivait : « Il y a dans le clan catholique une fermentation que ne connaît pas le socialisme. » Plaise à Dieu que cette « fermentation » existe partout et qu'on sache s'en servir intelligemment ! Car ce sont les cadres qui remportent les victoires. « La guerre, disait le Maréchal Joffre, à l'Académie Française, si on veut l'expliquer d'un mot, a été une guerre d'état-major gardant parmi les masses la clarté et le sang-froid. » Aussi bien, ne répètera-t-on jamais trop cette vérité expérimentale : Les œuvres sociales et toutes les œuvres populaires de nos paroisses, vaudront toujours exactement ce que valent leurs élites.

Et donc, pour donner à nos œuvres populaires ce maximum de rendement dont l'Eglise et les libertés religieuses ont un grand et rapide besoin, il y a deux règles qui s'imposent : 1^o cultiver l'élite en même temps que la masse ; 2^o ne pas les séparer, coûte que coûte.

Comme l'élite n'apparaîtra pas tout à coup avec une étoile au front, la préoccupation capitale d'un directeur d'œuvres avisé doit être de chercher dans la masse à discerner cette élite, de la faire émerger dans une atmosphère de sympathie sans avoir l'air de s'imposer, et enfin de lui procurer les moyens d'une culture spirituelle plus intensive.

A mon avis, ces moyens se réduisent à trois principaux.

1^o Il faut développer chez l'élite l'esprit de foi et le sens catholique. Il faut à cette élite une nourriture intellectuelle plus solide que des conférences, causeries, etc. Il lui faut même plus encore que la lecture régulière d'un journal et de quelques revues franchement catholiques. Il faut l'encourager à s'élever jusqu'à la lecture méditée de commentaires de l'Evangile (ex. : *Méditations sur l'Evangile*, de Bossuet, ouvrages du P. Plus, du P. Eymieu, du P. Sertillanges, etc.) et aussi de commentaires des grandes encycliques directives des Souverains Pontifes (ex. : *La Cité chrétienne*, de M. Henri Brun ; le *Code de l'Action catholique*, de l'abbé Guerry ; les ouvrages du P. Coulet, le Commentaire de l'Ecole normale sociale sur la *Rerum Novarum*, etc.). Car, Messieurs, c'est une de nos misères en matière d'action catholique de rencontrer beaucoup d'hommes intelligents et qui se croient une étoffe de chef, n'ayant

jamais lu entièrement l'Evangile ni aucune de ces très profondes, et très sages, et très modernes Encycliques où tous nous devrions aller chercher le mot d'ordre. Cela fait rire même les communistes. « Ce ne sont pas les Encycliques que nous vous reprochons, disait un jour l'un d'eux, M. Rappoport, à l'abbé Desgranges, c'est le mépris dans lequel vous tenez ces Encycliques. » Comment être les pionniers de l'idée chrétienne, si on en ignore les fondements ?

2^o Il faut décider l'élite à marcher dans une voie de piété et de vertu plus que commune. Donc il faut lui donner l'habitude de la prière fréquente et fervente, non seulement parce que c'est nécessaire pour entretenir en elle le calorique divin de la vie intérieure, mais aussi parce que, presque toujours, les œuvres populaires manquent d'un capital de prières suffisant pour leur faire rapporter de nombreux bénéfices spirituels. Et il faut aussi lui donner l'habitude de la communion fréquente, car un chrétien qui veut être de l'élite, doit chercher à être comme un autre Christ. Or, il n'y a pas de moyen plus adapté pour tendre à cet idéal, que de s'incorporer souvent Notre-Seigneur et sa vie divine et de lui incorporer notre pauvre vie, afin de fournir ainsi au Maître le moyen de faire lui-même ses copies qui doivent circuler parmi la masse.

3^o Il faut obtenir de l'élite qu'elle réserve quelques jours chaque année dans sa vie pour les consacrer à la reprise de soi-même ainsi qu'à l'examen des exigences de Dieu par rapport à sa vie religieuse, professionnelle et sociale. Or, ce tête-à-tête avec soi-même et avec Dieu ne peut se faire sérieusement que dans ces ocnacles clos où règne le recueillement complet et où ne souffle plus que l'Esprit d'en-haut. Les retraites fermées, Messieurs, sont la patrie des voyants et des forts. C'est là surtout qu'on se prépare à la vie meilleure et à la vie pour les autres, incomplète tant qu'elle n'a pas son bataillon sacré d'hommes qui sont les habitués de nos maisons de retraite. C'est là qu'achève de se préparer et de se former l'indispensable et agissante élite d'apôtres, dont les œuvres populaires ont besoin.

Enfin, avant de finir cette mise au point, il y a encore un danger à vous signaler à propos de l'élite : celui qui consisterait à garder le ferment soigneusement clos dans l'armoire murée d'un catholicisme individuel. Non, l'élite ne doit pas être une caste fermée qui s'isole et une sorte de mandarinat qui trône à part. Elle doit être une âme ouverte qui se répand et comme un fleuve d'apostolat qui féconde toutes les plantes de la plaine sur son passage. Jamais le divin Maître n'a dit qu'un apôtre devait être un spécialiste qui cultive quelques poissons rares dans un bocal isolé, mais il a très certainement dit aux siens : « *Duc in altum*, Partez pêcher en plein tas. » « *Euntes, docete omnes gentes*, Marchez toujours de l'avant jusqu'à ce que vous ayez fait disciples toutes les nations. »

Par conséquent, pour tous ceux qui veulent vraiment faire régner le Christ Roi et sa grâce divine sur notre monde contemporain, le temps doit être passé de ces petits groupes qui, sous prétexte de petites méthodes spéciales ou de différence de classes, etc., entretiennent « le culte du moi, » comme dit Barrès, « dans la cellule de leur amitié fermée, » et prennent vis-à-vis des autres des allures protectrices et dédaigneuses de « dilettanti. »

Si on tient l'élite à part, comment donc fera-t-elle

ruisseler l'esprit chrétien dans la masse et l'entraînera-t-elle dans ce grand courant dont nous avons parlé ? Pour faire lever la masse il faut, c'est évident, mêler le levain à la farine. Dès lors la vraie formule ne vous semble-t-elle pas celle-ci : *travailler la quantité par la qualité* ?

J'ajouterai que la masse des hommes indécis se côtoient dans la Paroisse. Donc la Paroisse est le champ de plus en plus indiqué par la Providence, où les dévouements doivent converger. Aussi le Pape Pie X a-t-il soin de dire aux tertiaires (Lettre aux Ministres généraux des Frères Mineurs) qu'il faut travailler au dehors, et qu'ils « méritent bien de la Religion si, après s'être enrôlés dans les sociétés catholiques, ils s'efforcent d'y poursuivre individuellement le but spécial que chacune d'elles se propose. »

Tel est le rôle de l'élite, et comme vous en êtes tous ici — sans quoi vous ne seriez pas venu vous intéresser à ces questions, — laissez-moi vous supplier de vous y appliquer de mieux en mieux. Car l'heure est grave, Messieurs. Les luttes s'accroissent et les prêtres se font rares. Tous besognent rudement et s'usent rapidement au service d'œuvres de plus en plus nombreuses et d'âmes de plus en plus variées. Plus que jamais ils ont besoin de ce que j'appellerai les « sous-officiers de l'armée du bien, » car remplir tout à la fois le rôle de capitaine et de caporal, tout le long des jours de plusieurs années, c'est beaucoup trop pour un seul. Regardez plutôt autour de vous. Dans nos villes et un peu partout, il n'y a plus de vie paroissiale sérieuse et agissante que là où le clergé surchargé se voit entouré d'un groupe de laïques profondément pieux et parfaitement décidés à le seconder avec une obéissance respectueuse. Catholiques de la classe aisée, donnez donc à nos œuvres populaires toute votre estime, un peu de votre argent, une part de vos loisirs et beaucoup de votre cœur. Catholiques employés et ouvriers, venez vous serrer autour de vos prêtres, avec un peu de discipline, une bonne dose de dévouement et beaucoup de charité dans le cœur. C'est ainsi que, tous unis, et en faisant du Christ l'*alpha* et l'*omega* de notre action, nous arriverons à faire le plus de bien possible au plus grand nombre possible. Ainsi nous réaliserons la grande œuvre du moment présent, qui est la conquête spirituelle des masses populaires.

Le temps presse, Messieurs, de se mettre à cette conquête spirituelle. Beaucoup de ceux qui cherchent à observer se demandent avec grande angoisse si tant d'activités matérielles intenses qui se multiplient ne vont pas étouffer, en nos contemporains, la personnalité pensante et la personnalité morale ; — si la brutalité des machines qui commandent aujourd'hui tant de gestes humains ne va pas domestiquer pour toujours l'esprit et les âmes ; — si les contestables nécessités de la production ne vont pas tuer les impérieuses nécessités du salut éternel ; — et si, pour résumer d'une autre manière, la majorité de demain ne sera pas le « prolétaire, » fruit du laïcisme libre-penseur, au lieu et place du « civilisé, » qui pensait et agissait en chrétien. Pour dissiper ces angoisses il n'y a qu'une solution, non pas une solution de régimes ou de réformes économiques, mais la solution surnaturelle !

Si vous vous obstinez à travailler seuls, avec vos idées humaines, « toujours courtes par quelque endroit, » vous en seriez toujours réduits à gémir comme faisaient d'abord les apôtres : « Décidément,

c'est la nuit, c'est-à-dire on n'y voit pas clair. Nous avons eu beau lancer nos filets, nous n'avons rien pris... et nous avons toujours reçu des douches !... » Mais si vous travaillez hardiment avec le Christ, et avec des idées chrétiennes et un but surnaturel, alors, soyez-en sûrs, vous apercevrez bien vite dans l'Océan contemporain pas mal d'âmes autour de vous qui ont déjà comme une nostalgie du divin, et, par vos efforts sanctifiés, se renouvelleront les miracles du lac de Tibériade.

FERMETÉ D'UN CONFESSEUR

ET PERSÉVÉRANCE D'UN ROI

M. de Lanza de Laborie raconte ainsi, dans le *Correspondant* du 10 juillet 1928, p. 106 et suiv., un épisode de la vie du comte d'Artois, le futur Charles X (né en 1757, mort en 1836) :

A seize ans, on lui fit épouser une princesse de Savoie, un peu plus âgée que lui, embarrassée, insignifiante plutôt que laide, qui lui donna deux fils et n'en fut pas moins promptement, ouvertement délaissée. Le comte d'Artois afficha des liaisons tapageuses avec des actrices, et dissimula fort peu des relations galantes avec de grandes dames ; il s'acheminait vers la basse débauche, celle où avait sombré son grand-père, quand ce don Juan fut soudain fixé par la timidité même d'une toute jeune femme qu'on présentait à la cour, la comtesse de Polastron. Il eut infiniment de mal à triompher d'une résistance qui n'était point feinte, et se piqua désormais d'une fidélité coupable sans doute, mais qui le préservait d'égarments plus grossiers...

[Après l'échec de l'invasion de 1792, il se rendit en Angleterre ; la jeune femme l'y suivit. La santé de celle-ci fut minée par le climat...]

Après avoir tenté des remèdes baroques ou rebutants, il fallut bien s'avouer que la phthisie touchait à son dernier terme. La mourante recourut au ministère d'un petit prestolet sans conséquence, que le comte d'Artois avait choisi pour aumônier précisément parce qu'on lui avait garanti qu'il ne se permettrait jamais aucune intervention indiscrète. A l'épreuve, l'abbé Latil révéla la conscience et le courage d'un prêtre digne de cette qualité : il exigea la séparation des deux amants, et ne permit au prince de rentrer auprès du lit d'agonie que tout à fait à la fin ; après avoir demandé publiquement pardon du scandale qu'elle avait causé, Mme de Polastron murmura : « Une grâce, Monseigneur ! Soyez à Dieu ! »

Le plus surprenant et le plus édifiant de l'histoire, c'est qu'au cours d'une existence qui devait se prolonger plus de trente ans, le prince demeura scrupuleusement fidèle au vœu de son amie expirante. Non seulement il se confessa dès le lendemain et fit désormais profession de piété : mais encore jeune, élégant, aimable, forcément en butte à bien des avances, il les découragea constamment sans l'ombre d'une hésitation ; bientôt veuf, il déclina des ouvertures matrimoniales mieux qu'honorables, qui auraient eu notamment l'avantage de mieux assurer la descendance de Louis XIV. Non seulement ce brusque changement de vie ne parut jamais lui coûter, mais à Goritz, sur le point de rendre l'âme à son tour, le vieux roi exilé déclarait au cardinal de Latil : « Je vous dois la résignation de ma vie et le calme dont je jouis en présence de la mort. »

Cette conversion fut donc profondément, exemplairement sincère, quoi qu'ait pu alléguer par la suite la sottise des pamphlétaires.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 22 augusti 1928.

EUG. LINDECKER, Vic. gen.

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES.—Imprimerie de l'AMI DU CLERGÉ

Ami du Clergé du 30 août-6 septembre 1928

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Cours de prônes sur le Credo. — LXIX. La mort, 513.

Instructions sur la Sainte Eucharistie. — XX.

La communion fréquente : 3^e Réponse à de nouvelles objections, 515. — XXI. 4^e Vaines alarmes, 518.

Pour la bénédiction d'un Chemin de croix. —

Les enseignements du Chemin de la croix, 520.

Les Saints de la vieille France. — XXXV. S. Thomas Becket : 4^e La première épreuve, 523. — XXXVI. 2^e L'exil, 525.

En lisant. — Le Pater d'une mère chrétienne, 527.

COURS DE PRONES SUR LE CREDO

LXIX

LA MORT

Mes frères,

Le XI^e article du Symbole propose à notre foi le dogme de la résurrection. Mais pour ressusciter, il faut auparavant mourir. Ne vous étonnez donc pas si, avant de vous parler de la résurrection de la chair, je vous parle de la mort, qui doit coucher cette chair dans le tombeau et la réduire en poussière. Ce n'est pas, j'en suis sûr, un sujet bien réjouissant ; mais par contre, combien il est salutaire ! Aussi l'Esprit-Saint nous recommande-t-il de penser souvent à notre mort : « *In omnibus operibus tuis, memorare novissima tua, et in aeternum non peccabis*. Dans toutes vos actions, souvenez-vous de vos fins dernières, jamais vous ne pécherez. » C'est le conseil que nous allons suivre en essayant de nous représenter d'avance ce qui se passera à la fin de notre vie et à l'heure de notre mort.

I

A supposer que les choses se passent pour nous comme elles se passent ordinairement, à supposer que nous ne mourions ni de mort subite ni de mort tragique, voici ce qui très vraisemblablement se produira pour chacun de nous, bientôt pour quelques-uns, tôt ou tard pour tous.

Un jour, vous vous sentirez indisposé. Plus fatigué que de coutume, mal à votre aise, vous vous mettez au lit, espérant qu'un peu de repos vous aura vite rétabli. Votre indisposition se prolongeant, on ira chercher le médecin. Tout d'abord il ne trouvera rien d'alarmant dans votre état ; après avoir pris votre température, vous avoir ausculté, tâté le poulx, il vous prescrira quelques précautions, quelques potions, quelques remèdes, puis il partira en vous promettant à vous et à votre entourage un prompt rétablissement. Personne autour de vous ne songera à s'inquiéter, vous moins que les autres ; il nous arrive si souvent d'être indisposés et de guérir au bout de quelques jours !

Cependant, cette fois, les espérances du médecin ne se réalisent pas, les remèdes ne produisent pas l'effet attendu, et votre état de santé va s'aggravant. On appelle de nouveau le médecin ; son diagnostic est moins rassurant, il vous prescrit des remèdes plus énergiques, que votre famille subitement inquiète s'empresse de vous procurer.

Le danger devenant plus menaçant, on prévient M. le Curé, qui, s'il ne l'a déjà fait, viendra vous visiter sur votre lit de douleur et, le plus doucement possible, vous invitera à recevoir les derniers sacrements. Si pendant votre vie vous avez vécu en bon chrétien, en bonne chrétienne, fréquentant l'église chaque dimanche, remplissant votre devoir pascal chaque année, cette invitation ne vous effraiera pas. Vous vous direz, ce qui est parfaitement vrai, que les sacrements ne font pas mourir, et que s'il plaît à Dieu de vous rendre la santé et de prolonger votre vie, la réception des sacrements établis pour le soulagement de l'âme et du corps ne pourra que hâter votre guérison ; que si, au contraire, le moment est venu pour vous de quitter ce monde, vous voulez mourir en bon chrétien, muni d'un passe-port bien en règle délivré par notre Mère la sainte Eglise au nom de celui qui a reçu de Jésus-Christ tout pouvoir d'ouvrir ou de fermer la porte du ciel. — Si, au contraire, vous avez passé votre vie dans l'indifférence, cette proposition du prêtre vous impressionnera peut-être. Il y aura si longtemps que vous vous serez confessé, le compte que vous aurez à rendre à Dieu sera si arriéré et si chargé !... Puissiez-vous alors avoir autour de votre lit une femme chrétienne, des enfants, des proches, des amis chrétiens qui, au lieu de gêner le ministère du prêtre, le facilitent ! Puisse la foi de votre Première Communion se réveiller à ce moment solennel ! Puisse le souvenir d'une pieuse mère, de bons parents, puisse le souvenir de leur vie et de leur mort chrétienne, puissent surtout leurs prières du haut du ciel vous faire bien accueillir les secours de la Religion et vous faire réparer par une bonne confession toute votre vie d'indifférence !

Après vous avoir confessé, le prêtre retournera à l'église chercher le saint Viatique. Pendant ce temps, votre famille disposera tout dans votre chambre pour l'arrivée de Notre-Seigneur. Sur votre lit de souffrance on étendra un drap blanc, près du lit on dressera une table recouverte d'une nappe, sur laquelle on placera un crucifix avec deux bougies, le cierge bénit, un verre d'eau bénite avec une branche de buis également bénit, une serviette et deux assiettes, dont l'une portera six boules de ouate pour l'administration de l'Extrême-Onction. En même temps une personne de votre entourage, s'il s'en trouve une ayant assez de foi pour le faire, vous préparera à la venue et à la réception du bon Dieu en vous redisant les actes avant la Communion, que vous n'aurez plus la force de lire vous-même dans votre livre.

Mais voici le prêtre qui revient, précédé d'un enfant de chœur et suivi de personnes pieuses

accourues au son de la cloche pour vous donner une marque de sympathie et prier pour vous. Il porte le bon Dieu, il le dépose sur la table préparée près de votre lit, il prend de l'eau bénite, en asperge votre lit et votre chambre en disant : « Paix à cette maison et à tous ceux qui l'habitent ! » puis, après quelques prières et une pieuse exhortation, il vous donne la sainte Communion en vous disant : « Recevez, mon frère, ou masœur, ce viatique du corps de N.-S. Jésus-Christ ; qu'il vous défende contre le démon et vous conduise à la vie éternelle. »

Ah ! m. f., avec quelle ferveur il faudrait faire cette dernière communion, et avec quels sentiments de foi, de repentir et d'amour il conviendrait de recevoir Celui au tribunal de qui bientôt vous allez paraître !

Pendant que vous adorez Notre-Seigneur présent en vous, le prêtre vous donne le sacrement d'Extrême-Onction. Avec l'huile des infirmes il marque chacun de vos sens, vos yeux, vos oreilles, vos narines, votre bouche, vos mains défaillantes que vous avez peine à soulever, vos pieds que découvre une personne amie, et en même temps il prie Dieu de vous pardonner toutes les fautes dont ces organes ont été les instruments. Enfin, il vous donne une indulgence plénière qui ne produira son effet qu'au moment précis de votre mort et vous appliquera alors, pour effacer jusqu'aux moindres restes de vos fautes, les mérites de la Passion et de la mort du Sauveur.

Le prêtre s'en retourne ensuite à l'église, vous laissant avec le bon Dieu et votre famille. Quand les malades ont ainsi pieusement reçu les derniers sacrements, il n'est pas rare que leur état s'améliore et qu'ils recouvrent la santé. Puissent-ils l'employer à servir Dieu et à l'aimer toujours davantage !

II

Mais je suppose que cette amélioration ne se produit pas. Au contraire, votre état s'aggrave de plus en plus et ne tarde pas à devenir désespéré. Tout votre entourage le constate avec désolation. Si l'on est au matin, on chuchote tout bas et l'on répète dans le pays que vous ne passerez pas la journée ; si l'on est au soir, que vous ne passerez pas la nuit. Et en effet, la fièvre augmente, votre respiration devient plus difficile, votre râle se fait plus bruyant. Déjà la mort est peinte sur votre visage qui ruisselle de sueur, tant est violente la lutte que se livrent en vous la vie et la mort ! Vos mains s'agitent et ramassent drap et couverture, comme si elles voulaient faire votre paquet pour le grand voyage ; vos parents silencieux ou en pleurs entourent votre lit et récitent à votre intention les prières si belles de l'agonie, tout en épiant vos moindres désirs pour les satisfaire, vos moindres gestes, vos moindres paroles pour essayer de les comprendre.

Qui d'entre nous n'a assisté à une scène de ce genre ? Elle se produira pour nous, soyons-en sûrs. Un jour viendra où nous agoniserons ainsi,

où nos yeux se voileront et ne reconnaîtront même plus nos proches parents, où notre bouche n'aura plus la force de parler et de répondre aux amis qui nous approcheront, où nos jambes et nos mains se refroidissant, sentiront la vie se retirer peu à peu... Enfin un dernier hoquet, un dernier râle brisera les liens qui unissaient ensemble notre corps et notre âme. Celle-ci s'échappera et retournera vers son Créateur, et notre corps devenu tout à coup immobile ne sera plus qu'un cadavre.

Dès que l'agonisant a rendu le dernier soupir, l'Eglise commande de réciter cette belle prière : « *Subvenite, sancti Dei...* Venez, saints de Dieu, anges du Seigneur, accourez, recevez l'âme de ce défunt et offrez-la au Très-Haut. » Cette belle prière se réalisera-t-elle pour nous ? Sont-ce les anges qui, quand notre âme sortira de notre corps, accourront pour la recueillir et l'emporter au ciel ? Je le souhaite de tout mon cœur, et si c'est moi qui ai la grande responsabilité de vous préparer au grand voyage, je n'épargnerai rien, je vous le promets, ni avant, ni après votre mort, pour vous ouvrir le Paradis. Mais combien je serais plus assuré de vous procurer cette grande grâce, si dès maintenant vous marchiez dans le chemin qui conduit au ciel, ou si, l'ayant quitté, vous consentiez à y rentrer ! Hâtez-vous de le faire, car la mort peut survenir à tout instant et Notre-Seigneur nous conjure d'être toujours prêts à sa visite.

Après avoir prié quelques instants pour votre pauvre âme qui à ce moment même comparait devant Dieu, vos parents surmontant leur douleur songeront à votre cadavre étendu immobile et encore chaud sur votre lit de mort. Ils procéderont à son ensevelissement, le revêtiront ou l'envelopperont d'un linceul et le déposeront sur votre lit devenu votre couche funèbre. Près de lui ils placeront un cierge allumé, symbole de l'immortalité de votre âme ; ils y mettront aussi un vase d'eau bénite, avec une branche de buis dont vos amis qui viendront prier près de votre dépouille mortelle se serviront pour tracer sur vous le signe de la croix et faire descendre sur votre âme cette goutte d'eau rafraîchissante que du fond de l'enfer le mauvais riche implorait en vain.

Mais voici les cloches qui font entendre leur glas funèbre et annoncent à la paroisse votre trépas. Ces cloches, qui ont carillonné votre baptême, chanté votre Première Communion, fêté tous les grands événements de votre vie, les voilà encore qui se font entendre pour annoncer votre départ de ce monde et implorer pour vous des prières. Ah ! puissiez-vous avoir été dociles à leur voix pendant votre vie ! Puissiez-vous avoir répondu à leur invitation chaque fois que le matin, le soir et à midi, et surtout le dimanche, elles vous conviaient à la prière ! Les prières que vous aurez dites vous-même de votre vivant seront non seulement les meilleures, mais les plus sûres, car on ne prie plus guère aujourd'hui pour les morts. Jugez-en par vous-même : quelles réflexions vous

suggère le glas funèbre quand il annonce un décès ? « Tiens, demandez-vous, qui donc est mort ? » Si c'est une personne âgée, une personne malade depuis quelque temps, vous trouvez sa mort toute naturelle. Si c'est une personne jeune, une personne qui la veille encore vaquait à ses occupations pleine de santé, pleine de vie, sa mort vous cause un certain saisissement : « Comment ! un tel est mort ? Mais je l'ai encore vu hier, ce matin encore il parcourait les rues du village... » Puis, bien vite vous vous remettez de votre étonnement, sans songer à vous dire : « Je puis mourir comme cette personne, tout d'un coup... Aujourd'hui c'est son tour, demain peut-être ce sera le mien, suis-je prêt ?... Cette pauvre âme vient d'être jetée au tribunal de Dieu et on demande pour elle des prières ; je vais donc réciter un *De profundis* à son intention. » Oui, faites cela pour tous ceux qui meurent en cette paroisse, et on le fera un jour pour vous. Durant tout le temps qui s'écoulera entre votre décès et votre enterrement, de nombreux amis se succéderont autour de votre dépouille mortelle et procureront à votre âme un secours d'autant plus précieux qu'il sera plus rapide et suivra de plus près votre mort.

III

Tandis qu'on priera ainsi pour votre âme, deux ouvriers travailleront pour vous dans la paroisse.

Le menuisier, d'abord, qui fabriquera votre cercueil. Avec quelques planches qu'il assemblera, il construira votre dernière demeure. Vous possédez peut-être aujourd'hui une maison solide et spacieuse, attenant à un beau jardin et à de vastes propriétés. Peut-être avez-vous passé votre vie à l'aménager et à l'embellir... Eh bien ! cette maison, il va vous falloir la quitter pour habiter désormais entre ces quatre planches ; cette boîte étroite et obscure, voilà quelle sera désormais votre maison. Ah ! mon frère, c'était bien la peine d'être si ambitieux pendant votre vie, de vouloir toujours ajouter les maisons aux maisons, les champs aux champs, puisque de tout cela vous n'emporterez qu'un cercueil !

Deux ouvriers, ai-je dit, travailleront pour vous. Tandis que le menuisier fabriquera votre cercueil, le fossoyeur creusera votre fosse au cimetière. C'est là peut-être qu'avaient été enterrés votre père, votre mère. Le fossoyeur, en effet, retire avec sa pelle de cette fosse un crâne et quelques ossements : c'est là tout ce qui reste de vos parents. Dans quelques années, c'est également tout ce qui restera de vous ; car, comme eux vous êtes poussière et le moment est venu pour vous de retourner en poussière.

Déjà, pour peu qu'il fasse chaud, sur votre pauvre cadavre étendu sur son lit funèbre la mort commence son œuvre de décomposition ; déjà, comme Marthe parlant du corps de son frère, vos parents disent de vous : « *Jam faëlet*, il commence à sentir mauvais, » et ils attendent avec impatience votre cercueil pour l'y enfermer. Dans un

redoublement de larmes et de sanglots, ils l'y déposeront pieusement, on refermera le couvercle, et ce sera fini, vous aurez pour toujours disparu aux regards des vivants...

Sur votre cercueil on étendra un suaire et sur ce suaire un drap mortuaire marqué d'une grande croix. La croix est l'étendard de Jésus-Christ ; de même qu'on ensevelit le soldat dans les plis du drapeau, il est juste de recouvrir de la croix le cercueil du chrétien, et l'Eglise désire qu'elle en soit l'unique ornement.

Mais voici le glas funèbre qui annonce que le clergé sort de l'église et vient chercher votre corps. Arrivé près de votre dépouille mortelle, le prêtre l'aspergera d'eau bénite et récitera le *De profundis*, puis il entonnera le *Miserere* et reprendra le chemin de l'église, précédé de la croix. Porté par des mains amies, suivi par votre famille, vos parents, vous franchirez pour la dernière fois le seuil de votre maison pour n'y plus rentrer.

A l'église on déposera votre dépouille mortelle devant l'autel, et en sa présence on célébrera la cérémonie si imposante des funérailles. Quand celle-ci sera finie, le cortège prendra le chemin du cimetière. Là, au milieu des pleurs de tous ceux qui vous aiment, on vous descendra au fond de votre fosse pour que vous y dormiez votre dernier sommeil jusqu'au jour de la résurrection. Après que le prêtre aura récité sur vous les dernières prières, il se retirera en récitant un *De profundis* pour ceux qui vous ont précédé au champ du repos ; vos parents, vos amis se retireront à leur tour ; le fossoyeur recouvrira de terre votre cercueil et ce sera fini : vous resterez là seul jusqu'au grand jour du jugement général. Que sera pour vous ce jour-là ? Sera-ce un jour d'épouvante et de désespoir, *Dies trœ. Dies illa...*, ou bien un jour de gloire et de triomphe ? Mes frères, cela dépend de vous ; vous avez encore le choix, mais vous ne l'aurez pas toujours, car la mort fixera votre sort pour l'éternité. Dieu veuille que ce soit pour l'éternité bienheureuse ! Ainsi soit-il.

INSTRUCTIONS SUR LA SAINTE EUCHARISTIE

XX

LA COMMUNION FRÉQUENTE :

3^e Réponse à de nouvelles objections

Mes frères,

Je veux consacrer l'entretien de ce jour à la réfutation de certaines autres objections que l'on oppose souvent à la réception fréquente de cette Eucharistie, dont nous avons tous senti si fortement l'utilité, pour ne pas dire la nécessité, dans tous les ordres et dans toutes les situations de la vie.

Beaucoup d'entre nous se laissent impressionner par ces objections qui ne sont que de vains préjugés. Il faut détromper les victimes d'une opinion erronée et les ramener à la vérité vraie. Les âmes de bon vouloir, voyant en pleine lumière

cette troupe fantomatique de ridicules épouvantails, changeront d'idées, je l'espère, et embrasseront avec empressement une pratique qui a fait tant de grandes âmes et tant de saints.

On dit : « La communion fréquente est inutile. » — On dit : « Je n'ai pas le temps. » — On dit : « Je n'ose pas. »

Je dis : — C'est faux. La communion fréquente est utile. Nous avons tous le temps de communier à intervalles plus ou moins rapprochés. Enfin il faut oser.

Je m'explique.

I

On dit donc : « La communion fréquente est inutile. » Et voici comment l'on établit cette erreur.

— D'abord, nous dit-on, l'Eglise n'en demande pas tant : « *Ton Créateur tu recevras au moins à Pâques humblement,* » voilà le commandement qu'elle a donné à la multitude des catholiques. Communier une fois à Pâques, cela suffit ; elle n'en exige pas davantage.

De plus, il est trop visible que ceux qui sont, selon l'expression, à la communion fréquente, ne sont pas meilleurs que les autres. Ils ont leurs défauts et leurs faiblesses comme les autres, et quelquefois ils sont pires que les autres.

On cite, à l'appui de ce principe, tel ou tel catholique de mauvais caractère, telle ou telle personne pieuse absolument dénuée de tout sentiment de charité chrétienne.

Je réponds : il est exact que l'Eglise n'exige, de précepte, qu'une communion par an, au temps de Pâques ; mais il est sûr aussi que, d'autre part, elle désire que l'on communie plus souvent, fréquemment, quotidiennement même, si on le peut. Vous m'êtes témoins que j'ai établi cette vérité solidement dans une de mes instructions. Donc l'objection tombe.

Quant à prétendre que ceux qui communient fréquemment ne valent pas mieux que les autres, je dis que c'est une bêtise, un préjugé ou une imposture. Il se peut que des personnes s'approchant de la sainte Table avec une certaine fréquence, non seulement n'en apparaissent pas meilleures, mais en soient pires. J'en ai connu deux de cette espèce : l'un était un faux religieux qui vivait d'escroqueries, l'autre un besogneux ruiné par ses vices qui voulait attirer sur lui l'attention et la munificence des catholiques. Leur cas fut d'ailleurs transitoire ; leur but atteint ou manqué, ce fut fini. Ces deux types criminels mis à part, je n'ai connu, au cours de ma longue carrière, parmi les habitués de la sainte Table, que des gens honorables et de braves et bons chrétiens, de bonnes et braves chrétiennes. Tous parfaits ? Non. Le monde qui n'a pas de vertu, voudrait que nous fussions de vertu surhumaine ; c'est trop d'exigence ! Ces chrétiens et ces chrétiennes n'étaient donc pas sans défaut. Certains ne laissaient pas d'être un peu sévères pour les autres ; mais ce n'est pas parmi eux qu'on aurait trouvé les débauchés,

les révoltés, les semeurs de scandales ! Mon expérience me permet d'affirmer que les âmes qui communient souvent sont, tout compte fait, les âmes non seulement les plus religieuses, mais les plus sages et les plus vertueuses, les meilleures en un mot.

On disait à un général que j'ai bien connu : — Vous êtes un chrétien parfait ; on vous voit souvent à l'église, et même à la Table de Communion, et malgré tout, vous vous mettez dans de terribles colères !

— C'est vrai, répondit le général, je suis irascible, bien que je communie ; mais si je ne communiais pas, il faudrait que je tue quelqu'un !

Il souriait en parlant ainsi ; sa parole n'en était pas moins profonde. Ceux qui communient peuvent garder quelques défauts ; ils auraient des vices, et souvent cent fois pires, s'ils ne communiaient pas !

« S'il en est, vous dit saint François de Sales qu'en ces matières j'aime à citer, s'il en est qui trouvent que vous communiez trop souvent, dites-leur le besoin particulier que vous avez de la communion, à raison de votre faiblesse et de votre impuissance à rien faire de bon par vous-même. Dites-leur que pour ne pas tomber, vous devez vous appuyer sur celui qui est la force et l'amour. » S'ils insistent, — et ici c'est mon conseil personnel, — dites-leur carrément que cela ne les regarde pas. On ne communie jamais trop souvent quand on communie bien.

II

Abordons maintenant la seconde objection ainsi formulée : « Communier fréquemment, impossible, je n'ai pas le temps. »

Cette objection-là est des plus répandues dans le monde croyant, mais dont la croyance manque de profondeur et la piété d'ardeur et de flamme. *Je n'ai pas le temps !* toute petite phrase, rapide, légère, qui entre dans l'esprit sans y éveiller la réflexion et qui du premier coup paraît décisive. *Je n'ai pas le temps !* c'est comme un manteau qu'on jette sur sa lâcheté pour la couvrir, mais qui est trop court pour ne pas en laisser paraître quelque chose.

Le fait est que le temps est nécessaire à l'action ; alors même que l'on aurait tout ce qu'il faut pour agir : le désir, la volonté et l'énergie, toutes les facilités matérielles, si l'on n'a pas le temps, comme on le dit par une formule qui est la formule même du désespoir, « il n'y a rien à faire. » Mais c'est là justement la question, et je prétends que le temps de communier souvent, sauf exception qui ne s'applique pas à nous, il faut que nous l'ayons, et parce qu'il faut que nous l'ayons, nous l'avons toujours.

— Je dis qu'il faut, qu'il est nécessaire que nous ayons le temps de communier souvent, et j'en donne la raison :

D'où vient, m. f., que nous n'avons pas le temps ? Vous me répondez, vous, messieurs : « J'ai

mon travail, j'ai mes affaires, j'ai ma profession. Un rentier fait ce qu'il veut, il a des loisirs ; moi, si je veux du pain et si je veux que ma femme et mes enfants mangent, il m'est interdit de perdre une heure. » Vous, mesdames, vous me répondez : « J'ai les soins du ménage ; j'ai le souci des enfants et cela n'est pas rien ; je suis retenue tout le jour comme une prisonnière et surmenée comme une esclave ! »

Si votre réponse est conforme à la vérité, c'est grave : il s'ensuit, ni plus ni moins, que Notre-Seigneur a demandé l'impossible.

La base de son enseignement, c'est qu'une seule chose est nécessaire : le salut. Or, ce salut de notre âme, il ne peut être assuré, en général, que si nous nourrissons notre âme, comme nous ne pouvons jouir de la santé que si nous alimentons notre corps. Il est donc nécessaire que nous mangions ce pain de vie qui nous est offert par le Seigneur. Si vous négligez cette nourriture divine, vous mourrez spirituellement, et peut-être, hélas ! éternellement !

L'impossible nous est-il donc imposé ? Non ! Car est-il vrai, messieurs, que vous n'ayez pas, dans une journée de vingt-quatre heures, une heure à donner à Dieu ? L'immense multitude des hommes aujourd'hui ne travaillent pas plus de huit heures, pas une minute de plus. Cette multitude dira-t-elle qu'elle n'a pas un moment à donner à Dieu ? J'admets que, dans le nombre de ceux qui n'appartiennent pas à cette foule, il y en ait dont la vie est réellement surmenée ; j'admets que certaines mères de famille, chargées d'enfants, n'aient que des loisirs bien rares ; mais est-ce là le cas de la plupart d'entre vous, messieurs et mesdames ? Réfléchissez une minute : dans votre âme et conscience, vous serez obligés de dire : « Ce n'est pas le temps qui nous manque ! » Vous pouvez donc communier de temps à autre.

Sans communier tous les jours, ne pourriez-vous communier au moins le dimanche ? Ce jour-là, vous entendez la messe ; qu'est-ce qui vous empêche de vous approcher de la sainte Table ? Le temps ne vous manque pas ce jour-là ! Allons, mes bien-aimés frères, avouez-le donc : ce qui vous manque, ce n'est pas le temps, c'est la bonne volonté, c'est la piété ; vous n'aimez pas assez Dieu !

Nous sommes de bien pauvres chrétiens ! Du temps, nous en perdons tous les jours ; nous le laissons passer comme l'eau de la rivière ou du fleuve, sans même penser que c'est la vie, et qu'une fois passé il ne reviendra plus. Du temps, nous en perdons à table, au cabaret ou au cercle, à la chasse, en conversations inutiles, au spectacle, au cinéma, etc... Or, certaines de ces heures perdues sont un vol fait à Dieu !

Il y a des hommes plus occupés que nous, m. f., « des hommes exerçant les professions les plus absorbantes, médecins, avocats, magistrats, fonctionnaires, qui, avant une journée extrêmement remplie, trouvent le temps d'aller à la messe tous

les jours et d'y communier à chaque fois¹. » Ce que ces grands chrétiens trouvent le moyen de faire, pourquoi, nous, ne le ferions-nous pas ?

Ab ! si nous comprenions comme eux que « prier Dieu, c'est déjà prendre des forces pour tous les devoirs qu'on doit accomplir ; que communier, c'est s'incorporer réellement, c'est mettre dans son âme et dans ses sens la plus grande énergie avec la plus haute lumière ! »²

Si nous comprenions, comme l'illustre Thomas Morus, que plus la dissipation est grande, plus il faut se recueillir dans la communion ; que plus les tentations sont fréquentes, plus il faut se fortifier par la communion ; que plus les affaires sont difficiles, plus on trouve de lumière dans la communion : nous n'hésiterions plus.

Disons-nous bien, toutefois, nous tous qui fuyons la Table sainte, que ce qui nous manque surtout, ce n'est pas le temps, c'est la foi et l'amour, l'amour plus que la foi. Notre Maître nous a aimés, lui : il s'est fait homme et il n'a pas trouvé que ce fût assez ; il s'est fait pain ! Nous ne sommes pas touchés par cette tendresse héroïque. Nous ne l'aimons pas !

Mais je n'ai pas fini. Une dernière objection vient à nous : « Je n'ose pas. »

III

Je n'ose pas ! Il y a une raison assez basse qui détourne, non les femmes, mais les hommes, de la communion : c'est le respect humain.

Vous savez ce qu'on appelle ainsi : « C'est l'incompréhensible faiblesse d'une âme convaincue en son fond, mais qui rougit de sa foi, et dans cette lâche trahison de la vérité, l'apparent mépris de ce qu'elle respecte et le respect apparent de ce qu'elle méprise... »³

Il faut vous guérir de cette maladie, messieurs, il y va de votre salut. C'est le Christ lui-même qui a dit : « Celui qui rougit de moi devant les hommes, je rougirai de lui devant mon Père. »

Ecoutez-moi m. f. ; vous en serez guéris, si vous en êtes atteints, aujourd'hui même. Deux pensées bien comprises y suffiront, et les voici :

1^o En communiant fréquemment, vous êtes en bonne compagnie.

2^o L'acte même de communier vous affranchira de la tyrannie de la fausse honte.

Je dis d'abord qu'en communiant et en communiant souvent, vous entrez du même coup dans l'élite du monde chrétien et par conséquent de l'humanité, car, en réalité, il n'y a pas d'autre civilisation que la chrétienne. Dans le cortège immense qui s'avance vers la Table sainte, vous emboîtez le pas aux plus honnêtes des hommes, et en même temps aux plus grands et aux plus illustres. Sans doute vous ne trouverez pas dans ce cortège les Giordano Bruno, les Etienne Dolet, les Voltaire, ni aucun des Encyclopédistes, ni Ro-

¹ P. Coubé.

² Le colonel Paqueron.

³ Paul Barbier, *La Maladie de la peur ou le Respect humain*, Lethellieux.

bespierre, ni Marat, ni Danton, ni aucun des tueurs sanglants de la Révolution ; ni ce toqué de Michelet, ni ce Victor Hugo pourri de superbe, ni ce Musset pourri de vices, ni aucun des philosophes et des libres-penseurs dont quelques-uns voudraient faire croire qu'ils sont toute la gloire des temps modernes. Non, dans la procession qui s'avance vers le Christ, vous ne trouverez pas ces glorieux et honteux malfaiteurs dont plusieurs eurent du génie et en abusèrent. Mais vous en trouverez d'autres qui, eux, ont été des hommes de bien et d'honneur et quelquefois des héros. Les nommer tous, c'est aussi impossible que citer les noms de tous les soldats d'un régiment en marche ; mais je vous en montrerai quelques-uns au passage, comme du doigt, sans remonter bien haut dans le temps.

Celui-ci, c'est Montalembert, un grand orateur, le plus magnifique des défenseurs de nos libertés. Toutes les fois qu'il monte à la tribune, il se prépare par la communion aux luttes de la parole.

Celui-ci, c'est Berryer, le plus grand des avocats. Il dit à Thiers qui le savait catholique et qui lui demande s'il l'est jusqu'au bout : « Oui, je fais mes Pâques ; je les fais même deux fois : une première fois à Paris, pour montrer à mes collègues de la Chambre et du barreau que je ne rougis pas de ma foi, et une fois à ma maison de campagne, pour l'édification de mes bons villageois d'Angerville. » Croyez bien qu'un tel chrétien ne communiait pas que deux fois.

Celui-ci, c'est Belcastel, le vaillant député catholique. Il communie tous les jours, et il s'appelle lui-même « le courrier du Saint-Sacrement, » homme d'action et de bon sens, au-dessus des bas calculs et des peurs mesquines.

C'est O'Connell, le libérateur de l'Irlande, aussi pieux qu'il est brave et ardent aux luttes politiques, qu'il soutient victorieusement avec la force que lui donne l'Hostie.

C'est Mallinckrodt, chef du Centre allemand avant Windthorst, qui assiste à la messe tous les jours, communie tous les jours, reste à jeun en voyage pour pouvoir communier à l'arrivée, et qui prépare ses plus importants discours au pied des autels.

C'est Horace Vernet, le célèbre peintre, grand converti, fidèle, lui aussi, à la communion fréquente.

Ceux-là sont des orateurs et des artistes. Voici des soldats.

Je ne fais que les nommer. C'est Drouot, le *Sage de la Grande Armée* ; c'est Lamoricière, le héros de Constantine, le vainqueur d'Abd-el-Kader, le défenseur du Pape ; c'est Sonis, le général qui commandait à Patay, le glorieux amputé qui disait que « le tabernacle était la patrie de son âme », et qui prononça la fameuse parole : « Quand on a Dieu dans son cœur, on ne capitule jamais ! »

C'est le commandant Marceau, ce marin qui disait à ses matelots, dont plusieurs avaient murmuré de le voir approcher de la Sainte Table :

« Sans la communion, je ne saurais me contenir quand il m'arrive un grave sujet de mécontentement, et, dans un moment d'impatience, je vous jetterais tous à la mer ! »

C'est le colonel Paqueron, une grande âme, qui disait : « Si le monde savait ce que c'est que la communion, à quelle hauteur elle élève l'homme et quelle dignité elle lui confère, il serait à genoux pour jamais devant l'Eucharistie ! »

C'est l'amiral Dupetit-Thouars qui, à ceux qui lui demandaient pourquoi il communiait en uniforme, répondait : « C'est ainsi que je me présente devant mes supérieurs. »

Ce sont les plus grands généraux de la Grande Guerre, les Foch, les Pétain, les Castelnau, ces sauveurs de la Patrie !

Voilà les hommes dont le souvenir nous accompagne à la Sainte Table, et vous rougiriez de paraître en si bonne compagnie ?

N'hésitez pas ; communiez à leur exemple ; il suffira que vous soyez braves devant l'opinion une fois, pour que vous vous sentiez forts contre elle, et que vous deveniez son maître. Elle est serve ; elle se tait quand on la domine. Dites-vous, au surplus, que ceux qui se moqueraient de vous sont des gens méprisables et que, ces gens-là eux-mêmes, si vous persévérez vaillamment, finiront par vous laisser tranquilles et par se trouver forcés de vous accorder davantage : leur estime.

Tels sont les moyens de vous affranchir de cette honteuse faiblesse du respect humain. Voyez avec qui vous êtes, voyez avec qui vous n'êtes pas, et vous aurez bientôt l'intrépidité qui vous manque. Ayant habituellement dans votre cœur ce Dieu dont la grâce fera que vous ne capitulerez jamais, vous aurez cette force indomptable qui est le partage des chrétiens fidèles en qui Jésus-Christ demeure. Votre âme sera rafraîchie et rassérénée par la présence divine ; même au milieu des amertumes, vous goûterez une paix, des consolations, une abondance de vie et une intensité de joie ineffables.

J'achève cette trop longue allocution, l'une des plus utiles que j'aie jamais prononcées devant vous. Méditez mes paroles, m. f., pesez mes raisons : vous verrez comme moi la vanité des objections que l'on oppose à la plus sanctifiante des pratiques chrétiennes. Vous les mépriserez et vous agirez, comme il se doit, selon le désir de Notre-Seigneur, selon le désir de l'Eglise, et selon votre intérêt spirituel le mieux entendu. Ainsi soit-il.

XXI

LA COMMUNION FRÉQUENTE :

40 Vaines alarmes

Je pensais, m. f., que les trois instructions que je vous ai données sur la communion fréquente auraient suffi à votre instruction comme à votre édification. Mais voici quelques-uns d'entre vous réclamant des renseignements sur les dispositions exigées par cette fréquente rencontre avec Dieu

qu'est la communion renouvelée souvent, répétée même chaque matin. Ils sont effrayés par la grandeur et la difficulté de l'effort moral auquel tant d'honneur les oblige. Ils se demandent quel prodigieux degré de pureté il est nécessaire d'atteindre. Ils tremblent devant la responsabilité encourue. Se repliant sur eux-mêmes et examinant leur conscience, ils disent : « Jamais je ne serai assez bien préparé pour communier, surtout pour communier tous les jours. »

Je comprends ces alarmes, mais c'est mon devoir de les apaiser, et je veux m'y appliquer de toutes mes forces dans ce dernier entretien sur un sujet qui, à vous comme à moi, nous tient au cœur.

I

Ne dites pas : « Je suis trop mal préparé à communier fréquemment, et surtout tous les jours. » Quelle préparation faut-il donc pour être, comme l'on s'exprime vulgairement, *à la communion fréquente* ? Il suffit d'avoir la conscience pure. Pas de péché mortel ? vous pouvez, vous avez le droit d'avancer vers l'autel et de demander, de revendiquer l'Hostie ! « La préparation essentielle qu'exige la présence en nous de Notre-Seigneur dans son état sacramentel n'est pas supérieure à la disposition requise pour la présence substantielle de la divinité dans nos âmes. Si l'état de grâce suffit pour l'habitation permanente de la Trinité en nous, pourquoi ne suffirait-il pas, et au même titre, pour la réception quotidienne du corps et du sang de Jésus-Christ ? »

C'est là une doctrine courante de l'Eglise, autorisée et confirmée d'ailleurs par les décrets du Saint-Siège.

Donc, rien de plus clair : dès là que vous n'avez pas offensé Dieu gravement, vous pouvez communier. Seule est requise, avec la foi, une bonne vie morale. Y a-t-il là de quoi effrayer la plupart d'entre nous ?

II

Il y en a qui croient que l'on ne doit communier que si l'on a fait des efforts pour en mériter l'honneur. La communion serait une récompense de la vertu, le prix d'un progrès dans la perfection. Eh bien ! non. Il faut être pur, sans doute : l'Eucharistie est pour les justes, c'est évident. Mais elle est aussi pour les âmes humbles et dociles qui sentent leurs imperfections et leurs faiblesses, et qui veulent s'en corriger. Qu'on n'oublie pas que le pain eucharistique est le réparateur des forces gaspillées et perdues dans le péché, le remède du péché, le préservateur des rechutes, le destructeur des habitudes coupables, l'animateur, la force, la vie de l'être surnaturel.

Je suis malade, je suis faible, je vais voir mon médecin : « Docteur, je viens vous consulter. J'éprouve une étrange faiblesse qui fait que je tombe dès que j'essaie de marcher. » — « Je comprends, me répond mon Esculape, vous êtes anémié. Eh bien ! voici mon ordonnance : mangez

le moins possible, et même ne prenez aucune nourriture. Ce sont les forces qui vous manquent : mon régime vous les rendra. » Vous vous en iriez en disant : « Ce docteur est fou, » et vous auriez raison.

Comprenez-vous mon apologue ? Il signifie que ceux qui vous détournent de la communion fréquente sont aussi fous que ce médecin dont je viens de vous faire connaître l'ordonnance insensée. Votre âme a besoin de force, nourrissez-la ; elle a besoin de grandes forces, suralimentez-la ! C'est ce que criait un jour S. François de Sales à l'un de ses correspondants : « Tenez bon, monsieur, à la communion fréquente, et croyez-moi, vous ne sauriez faire une chose qui vous affermisserait tant en vertu ¹. »

III

Sans doute, je le sais, nous le savons tous : l'Eucharistie est un sacrement des vivants ; les âmes mortes spirituellement n'y ont pas droit. Mais celui qui n'est pas spirituellement mort, si faible soit le souffle de vie qui anime son âme, s'il a la foi, s'il a la bonne volonté et la droiture du cœur, celui-là y a droit : il peut approcher.

Ne craignez pas d'abuser de la bonté de votre Dieu ; la bonté divine ressemble à ces puits profonds dont les eaux vives restent toujours au même niveau, plus fraîches à mesure qu'on y puise.

Des règles et des signes ?

Vous constatez, par exemple, que la fréquence de vos communions, loin de les affaiblir, augmente au contraire votre respect et la ferveur de votre charité ? Pas d'hésitation : communiez tous les jours.

Vous constatez que ce n'est ni par entraînement, ni par habitude, ni par vanité, ni pour quelque raison purement humaine que ce soit, que vous désirez communier quotidiennement ? Communiez tous les jours.

Votre vie spirituelle sera plus abondamment nourrie, votre union avec Jésus-Christ plus étroite, vos énergies plus vigoureuses, vos vertus plus solides, votre salut plus assuré.

IV

Communier fréquemment, c'est exposer habituellement son âme aux rayons du Soleil divin qui l'illumine, la pénètre de ses feux, la développe, la fait vivre.

Communier souvent, c'est, par la transfusion d'un sang absolument pur, apaiser les révoltes de notre sang, pacifier la chair rebelle, conquérir la pureté.

Communier fréquemment, c'est être armé puissamment pour la victoire dans le combat chrétien.

Communier fréquemment, c'est recourir au plus efficace et au plus rapide des moyens de sanctification.

Communier fréquemment, c'est, de plus, puisqu'on possède en soi Dieu lui-même, goûter le plus divin bonheur qui nous puisse visiter sur cette terre d'exil.

¹ Hugon, *La Sainte Eucharistie*.

¹ Lettre du 16 déc. 1610.

Communier fréquemment, c'est accumuler en nous les trésors de la foi et de l'amour de Dieu, dont nous devons donner l'exemple au monde en les lui faisant partager. La source du bien que nous voulons et devons faire, n'est pas en nous. Nous ne sommes que des réservoirs assez profonds ; nous sommes des réservoirs vides si Dieu ne les remplit chaque jour. C'est pourquoi la communion quotidienne donne à l'âme la surabondance qui lui permet de s'épancher dans les autres âmes et de glorifier Dieu en elles. La source est en haut, elle s'écoule en nous et, de nous, elle passe au cœur du prochain qui la déverse à son tour dans les cœurs ouverts à son action, et c'est ainsi que le règne de Dieu se propage dans le monde. Communier fréquemment, c'est devenir apôtre...

Je m'arrête, m. f., en m'excusant d'avoir peut-être trop longuement développé mes pensées. C'est que, voyez-vous, je suis convaincu de la force des raisons que je vous ai apportées en faveur de la communion fréquente ; c'est que je partage, non par simple docilité d'esprit, mais après réflexion et de mon propre mouvement, l'intime et profonde persuasion des hommes saints et illustres dont je vous ai naguère transmis le témoignage. Voyageurs et pèlerins sur cette terre, au milieu des lassitudes, des obstacles et des embûches de la route, n'est-il pas nécessaire qu'au cours de cette longue et dangereuse marche en pays hostile, à cause de nos faiblesses, de nos maladies et de nos blessures, à cause des périls de mort de tous les jours et de toutes les heures, nous ayons chaque jour, à notre portée, un viatique et un cordial ? Voici le corps et le sang de Jésus sous les espèces du pain et du vin. Prenez, voyageurs, prenez, pèlerins de la vie ; mangez et buvez. Vos forces renouvelées chaque matin vous rendront doux et facile le long et pénible voyage, et grâce à ce réconfort, vous arriverez, croyez-moi, au but qu'il vous faut atteindre sous peine d'avoir tout manqué et perdu, je veux dire la vie éternelle. Ainsi soit-il.

POUR LA BÉNÉDICTION D'UN CHEMIN DE CROIX

LES ENSEIGNEMENTS DU CHEMIN DE LA CROIX

*Vexilla Regis prodeunt,
Fulget Crucis mysterium.*
Les étendards du Roi des rois
s'avancent déployés, et le mystère de la Croix brille de tout son éclat. (Hymne de la Passion).

Mes frères,

Ce chant de triomphe, par lequel l'Eglise, au temps de la Passion, célèbre la croix de son divin Epoux, trouve à juste titre sa place dans la cérémonie à laquelle nous assistons. Tout nous parle de la croix dans les prières et les rites sacrés. Or, plus que jamais, il est opportun d'arrêter sur elle notre pensée.

De nos jours, en effet, la croix est devenue le scandale du monde, retourné au paganisme des

mœurs, sinon à celui des croyances. Nos chrétiens qui eurent, il y a quelques années, de belles indignations quand on enlevait les croix de nos écoles, de nos hôpitaux et de nos prétoires, refusent aujourd'hui à cette même croix la place d'honneur dans leurs salons et même dans leurs appartements privés. Et cependant je ne m'étonne pas outre mesure de leur conduite, car l'Homme-Dieu, l'Homme des douleurs, serait un bien gênant trouble-fête pour ces habitués du plaisir ; nécessairement il les choque, parce qu'il les condamne. Il faut à ces sybarites du siècle un évangile plus accommodant, quelqu'une de ces dévotions faciles et à la mode qu'un évêque français du siècle dernier appelait spirituellement les « sucreries de la piété mondaine. » Un Enfant-Jésus de Prague bien doré et bien habillé, à la bonne heure ! Cela n'oblige pas à grand-chose, cela émeut la fleur de la sensibilité, et surtout cela est élégant ! Mais le Christ en croix, sanglant et défiguré, non, ne leur en parlez plus ! Cette dévotion pour eux est trop austère.

Et pourtant, m. f., la dévotion à la croix a toujours été la grande dévotion de l'Eglise et des saints. Jamais l'Eglise n'a fait et ne fera pour un Enfant-Jésus de Prague, si vénérable soit-il, ce qu'elle a fait pour la croix. A aucune autre image elle n'adresse ses hommages comme elle le fait pour la croix. Aussi tous les saints se sont-ils écriés tour à tour, à la suite de S. Paul, et répéteront toujours : « Ma seule science, c'est Jésus et Jésus en croix. *Non judicavi me scire aliquid inter vos, nisi Jesum Christum et hunc crucifixum.* » (I Cor., II, 2).

C'est cette unique et admirable science, m. f., que je veux vous apprendre, ou plutôt vous rappeler, car j'aime à croire que tous vous la connaissez déjà. Le *Chemin de la croix* ! Quels sublimes enseignements s'en dégagent ! « Les méditer, s'écriait S. Bernard, voilà toute ma sagesse et c'est aussi toute ma consolation ! » Parmi ces leçons admirables, j'en choisis deux que je veux offrir à vos pieuses réflexions : le Chemin de la croix est l'école de la vertu et la source du vrai bonheur.

I. — Ecole de la vertu

Le chemin de la croix, ou, si vous préférez, la croix tout simplement, est d'abord, selon S. Augustin, une école, l'école de la vertu : « *Crux schola.* » Ou plutôt, comme l'explique ailleurs cet illustre docteur de l'Eglise, la croix, c'est une chaire d'où le Christ suspendu par ses plaies enseigna le monde : « *Lignum morientis cathedra fuit magistri docentis.* »

Et qu'enseigne le Christ du haut de cette chaire sanglante ? Qu'apprend-on à cette école sublime entre toutes ? Trois choses surtout. D'abord la haine du péché, puis le pardon des injures, enfin le courage nécessaire dans les peines et les luttes de la vie.

1. Le Christ et sa croix nous enseignent d'abord la haine du péché.

Jusqu'à présent, m. f., vous aviez cru peut-être que les grands acteurs du drame de la Passion c'étaient Caïphe, Hérode, Pilate, les sanhédrins, les pharisiens et les princes des prêtres, en un mot tous les Juifs déicides ? Oui, sans doute, mais il y a un autre acteur, le principal de tous, que vous oubliez et qui mène tout pourtant dans la tragédie du Calvaire. Ce sombre et terrible acteur s'appelle... le péché ! Et si vous en doutiez, regardez donc plus attentivement et à chaque étape du chemin de la croix, c'est lui que vous rencontrez. Voici Pilate, par exemple, sur son tribunal. Otez le masque humain ou plutôt inhumain qui le recouvre : c'est le péché qui en sa personne condamne à mort Jésus-Christ. Voici les soldats du prétoire : regardez encore de plus près, et c'est le péché sous forme humaine qui piétine, qui traîne au supplice et qui insulte le Sauveur ! Voici enfin les bourreaux et la mort hideuse qui s'avance avec eux : regardez toujours et vous verrez le péché fait homme prendre les clous, les enfoncer par l'intermédiaire des bourreaux et frapper enfin au cœur la divine Victime. « *Propter nos et propter nostram salutem*. C'est pour nous sauver du péché que le Christ est mort, » nous dit le Symbole des Apôtres. Osez affirmer après cela que le péché n'est pas le grand bourreau de J.-C. !

Mais le péché, qui donc est-il ? Ah ! m. f., voilà surtout où la leçon devient poignante ! Le péché ? Ce n'est pas une simple figure de langage, ni même un personnage allégorique. C'est bien un être réel, un être en chair et en os, car le péché, c'est tout être humain qui commet le mal volontairement, que ce soit le voluptueux ou l'orgueilleux. Le péché, m. f. !... Hélas ! hélas ! c'est moi, c'est vous, c'est nous tous ici, plus ou moins, nous, pauvres fils d'Adam et pauvres pécheurs !...

Ah ! vous cherchez peut-être quelquefois des méthodes pour vous exciter au repentir de vos fautes avant de vous approcher du tribunal sacré de la pénitence ? En voilà une, excellente et émouvante entre toutes ! Avant chacune de vos confessions, parcourez une à une les stations de la Voie douloureuse, faites le chemin de la croix, et je vous défie, si vous avez encore tant soit peu de foi et d'amour de Dieu, de rester le cœur sec et froid en contemplant dans la Passion du Christ votre triste ouvrage !

« Oui, direz-vous, ce Dieu qui monte au calvaire, courbé en deux et chancelant, c'est moi qui l'ai chargé par mon péché de cette lourde croix ! Ce visage livide, essuyé par Véronique, c'est moi qui l'ai ainsi couvert de crachats et de sang ! Ce moribond que j'aperçois, tout pantelant, sur ce gibet d'ignominie, c'est moi qui le fais mourir ! Ce cadavre étendu sur les genoux de la Mère des douleurs, c'est moi qui lui ai fait ces horribles plaies ! Je suis donc un misérable, un assassin, un bourreau ! Et quel bourreau ! Bourreau d'un Dieu ! » Ah ! rien qu'à cette pensée, la contrition jaillira de votre cœur par le repentir le plus sincère et peut-être même de vos yeux par des larmes et vous

haïrez souverainement le péché. Et ce sera là, m. f., la première leçon et le premier résultat de cette école sublime et rédemptrice de la croix.

2. Ensuite, toujours à cette même école, vous apprendrez cette vertu si difficile parfois à pratiquer qu'on appelle la charité envers le prochain et tout particulièrement le *pardon des injures*.

Que souffrez-vous, en effet, que Jésus-Christ n'ait souffert le premier ?

— Je suis accusé injustement, direz-vous. — Et lui, n'a-t-il pas été condamné en dépit de toute justice ?

— On me traîne dans la boue ! — Et lui, ne l'a-t-il pas été par ses bourreaux ?

— Je suis trahi, délaissé ! — Et lui, ne l'a-t-il pas été par ses Apôtres et surtout par Judas ? Allons ! souvenez-vous que le disciple n'est pas au-dessus du maître. Que dis-je, au-dessus ? On ne vous a pas encore comparé à Barabbas, ni crucifié comme un voleur entre deux larrons, tandis que Jésus-Christ a été mis au rang des scélérats, selon la prophétie d'Isaïe : *Et cum sceleratis reputatus est*.

— Mais il est pourtant des choses, direz-vous, que je ne puis oublier ! — Jésus-Christ, lui, a bien tout oublié.

— Mais j'ai souffert des perfidies qui ne se pardonnent pas ! — Tout se pardonne et surtout tout doit se pardonner, car Jésus-Christ, lui, a bien pardonné à ses bourreaux. Et comment pourriez-vous autrement prononcer chaque jour dans votre prière, en face du grand pardon de la croix, ces paroles du « Notre Père » : « Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés » ?

Allons ! rendez les armes, abdiquez vos rancunes, si légitimes qu'elles puissent vous paraître, et convenez avec moi que la croix est non seulement l'école de la haine du péché, mais aussi celle de l'amour du prochain et du pardon des injures.

3. Enfin, une troisième leçon que vous apprendrez à cette divine école, ce sera celle du *courage* dans les douleurs et les luttes de cette vie.

Un jour, cette jeune prédestinée qui s'appelait Olga de la Ferronnays et qu'a immortalisée le *Récit d'une sœur*, le célèbre ouvrage de Mme Augusta Craven, Olga de la Ferronnays vit qu'on lui apportait sur son lit de souffrance une potion répugnante. Le dégoût la prit. « J'aime mieux de l'eau, » fit-elle. Mais se reprenant presque aussitôt l'héroïque enfant ajouta : « J'aime mieux ?... Jésus-Christ sur la croix n'a pas dit : « J'aime mieux, » lui. Donnez-moi la potion. » Et Montalembert, plus tard, en racontant ce trait, le trouvait sublime, et il avait raison.

Lorsque dans vos peines et dans vos douleurs physiques, m. f., vous penserez à Jésus-Christ recevant la croix sur ses épaules, saignant sous les coups de fouet et sous la couronne d'épines, buvant le fiel et le vinaigre dans son agonie, mourant enfin pour vous sur son gibet d'infamie, osez-vous dire à votre tour : « J'aime mieux !...

J'aime mieux la santé, j'aime mieux le succès, j'aime mieux le plaisir, j'aime mieux surtout mes caprices et même le péché, plutôt que la volonté divine » ? Oh ! non, j'en suis certain ! Mais vous prendrez résolument la coupe de la souffrance des mains du Christ qui vous la présente après y avoir bu le premier, et, s'il le faut, vous la viderez avec courage et jusqu'à la lie.

Et si l'accablement et la douleur vous viennent non plus du dehors, mais du dedans et de vous-mêmes, si le mal n'est pas à l'extérieur, mais à l'intérieur, si avec le saint homme Job vous êtes tentés de vous écrier : « Je m'ennuie de moi-même et de la vie : *Tædet animam meam vitæ meæ*, » refaites une fois encore avec Jésus le chemin de la croix. Ramassez votre pauvre cœur gisant à terre, relevez-vous de vos chutes trois fois, comme le Christ, et plus souvent encore, si cela est nécessaire, mais courage et confiance quand même ! « Allons, mon pauvre cœur, direz-vous avec S. François de Sales, nous voilà donc tombés dans la fosse que nous avions tant résolu d'éviter. Or sus, relevons-nous, réclamons la miséricorde de Dieu et espérons en elle ! » Et, la main dans la main du Christ montant au calvaire, instruits par ses exemples et fortifiés par sa grâce, vous continuerez à gravir vous-mêmes le calvaire de votre vie et cela jusqu'à en mourir s'il le fallait : *Ascende in montem et morere*. (Deut., xxxii, 49).

II. — Source du vrai bonheur

La croix est une école, avons-nous dit, mais c'est aussi une *source*, la source de toute consolation et par conséquent du véritable bonheur : *fons totius consolationis*.

Quoique l'expression puisse vous paraître paradoxale, voulez-vous, m. f., pleurer des larmes *heureuses* quand vous souffrirez ? Allez pleurer au pied de la croix, avec Marie et les filles d'Israël, montez au Golgotha en refaisant avec Jésus le chemin de la croix : vous serez bientôt consolés et remplis d'une véritable allégresse, en voyant que par la souffrance vous devenez les amis, les aides et les consolateurs de votre Dieu crucifié.

1. Ses *amis* d'abord, car c'est lui-même qui vous l'assure en vous disant : « Si quelqu'un veut me suivre, qu'il prenne sa croix. » Or vous portez la vôtre par telle épreuve ou telle douleur qui vous accable ; donc vous êtes de la suite de Jésus. Quel honneur et surtout quel bonheur pour vous ! Ou bien encore vous êtes abandonnés et persécutés par ceux qui vous entourent, et alors entendez J.-C. vous dire : « *Quos amo, castigo*, j'éprouve ceux que j'aime. » Enfin, parfois, ce sont des souffrances et des maux physiques qui vous crucifient. Écoutez toujours la voix du divin Maître vous disant par la bouche de l'apôtre S. Paul : « Il n'y a de prédestinés que ceux qui ressemblent au Christ. » Or vous ressemblez au Christ par vos tortures physiques, puisque vous êtes une sorte de crucifix vivant. Donc vous êtes de ses prédestinés, de ses élus, de ses amis.

2. Et vous êtes aussi ses *aides*. N'avez-vous jamais envié le beau rôle de Simon le Cyrénéen et l'honneur qu'il eut d'aider Jésus à porter sa croix ? N'enviez plus, m. f., l'homme de Cyrène. Si vous le voulez, Simon le Cyrénéen, c'est vous.

Songez, en effet, que la croix de Jésus était lourde surtout du poids de l'iniquité du monde et de nos propres fautes. Si donc, par vos souffrances religieusement supportées, vous obtenez aux pécheurs de l'univers, et à vous-mêmes en tout premier lieu, des grâces de conversion qui effacent ou diminuent le poids des fautes qui pesaient jadis si lourdement sur les épaules du Christ, vous allégez d'autant la croix de Jésus, vous l'aidez efficacement à la porter. O quelle douce joie de savoir qu'on est ainsi le bon Cyrénéen du Christ !

3. Enfin, par votre générosité dans les luttes contre vous-mêmes ou dans vos souffrances, vous serez les *consolateurs* du divin Martyr du calvaire.

Vous le consolerez avec Véronique en essuyant pieusement, par vos adorations et vos réparations d'amour, les blasphèmes que l'incrédulité lui crache chaque jour à la face.

Vous le consolerez avec Madeleine, en baisant et en mouillant des larmes de votre repentir ses pieds attachés au bois sacré de la croix.

Vous le consolerez avec les saintes femmes et les filles de Jérusalem, en gémissant avec elles sur les douleurs de l'Homme-Dieu, mais surtout sur vos péchés, tristes enfants de vos passions et de vos lâchetés.

Vous le consolerez enfin et surtout avec Marie sa mère en l'accompagnant de station en station sur la Voie douloureuse et en le recevant bientôt, non plus dans vos bras comme elle, mais dans votre cœur purifié par la pénitence. Ainsi vous laverez ses plaies par votre amour, vous l'ensevelirez en vous-mêmes en le possédant en vous, et vous assisterez ensuite à son triomphe sur les ennemis et sur Satan définitivement vaincu en vous par les mérites de la croix et de la Passion du Christ.

* *

Voilà, m. f., comment le Chemin de la croix nous instruit, voilà surtout comment il nous console et nous réjouit, en même temps qu'il nous fait honorer notre Dieu crucifié. Dites-moi, après cela, si pour le vrai chrétien le chemin de la croix n'est pas aussi le chemin de la joie !

On raconte que, à son lit de mort, S. Philippe Bénéti, de ses yeux déjà à demi éteints et voilés, semblait chercher quelque chose. « Père, que voulez-vous ? » lui demandèrent ses disciples qui l'entouraient. — « Le livre ! » murmura-t-il. Et comme on lui apportait le Livre par excellence, c'est-à-dire la Bible, ses regards se détournèrent comme pour dire : « Ce n'est pas cela, » et allèrent se fixer avec insistance sur un objet appendu au mur de sa cellule et qui n'était autre que le *Crucifix*. Quand on le lui apporta à baiser, son visage devint rayonnant et il expira dans ce baiser su-

prême donné à ce livre divin où il avait appris la science de son admirable sainteté.

A l'exemple de cet illustre modèle, vous prendrez vous aussi, m. f., pour votre livre de chevet la croix de Jésus-Christ. Et si vous en étudiez souvent, tous les jours même, les quatorze chapitres qu'on appelle les stations du Chemin de la croix, vous ne tarderez pas à vous élever, non pas seulement sur le sommet rédempteur du Calvaire, mais aussi, ce qui sera plus consolant ou plus agréable pour vous, sur les cîmes radieuses du Thabor. Et vous vous prendrez à murmurer souvent, comme un cantique d'amour et d'espérance, ces beaux vers de Lamartine sur *le Crucifix* :

De la croix, où ton œil sonda ce grand mystère,
Tu vis ta Mère en pleurs et la nature en deuil ;
Tu laissas comme nous tes amis sur la terre,
Et ton corps au cercueil.

Au nom de cette mort, que ma faiblesse obtienne
De rendre sur ton sein ce douloureux soupir !
Quand mon heure viendra, souviens-toi de la tienne,
O toi qui sais mourir !

Ainsi soit-il.

LES SAINTS DE LA VIEILLE FRANCE

XXXV

SAINT THOMAS BECKET (1117-1170)

I. — La première épreuve

S. Thomas Becket naquit à Londres le 21 décembre 1117, il était donc Anglais, mais c'est en France qu'il se réfugia quand il fut persécuté par le roi Henri II ; la France lui fut secourable, comme elle le fut à tous les persécutés ; il est donc permis de lui donner une place parmi les Saints de la vieille France. Henri II était le petit-fils du roi Henri I^{er} (1100-1135), fils de Guillaume le Roux, l'indigne fils du Conquérant par sa mère, Guillaume le Roux avait persécuté S. Anselme, Henri II (1154-1189) fut le bourreau de S. Thomas Becket.

I

On raconte que Gilbert, le père de Thomas, avait été prisonnier et esclave d'un prince turc, dont la fille Mathilde s'éprit du gentilhomme anglais. Il aurait réussi à rompre ses chaînes et elle vint le retrouver en Angleterre. Elle se fit chrétienne, et il l'épousa en justes noces. Thomas tout enfant annonçait de grandes destinées : sa jeunesse fut studieuse et pure. Il fit ses études à Oxford et à Paris. Après la mort prématurée de Gilbert, il fut recueilli par Théobald, archevêque de Cantorbéry, grand ami de son père, et admis dans sa famille. Il étudia alors les lois civiles et ecclésiastiques à l'école du célèbre Gratien, professeur à Bologne, et rentré en Angleterre, bien qu'il ne fût que diacre, il devint archidiaque de Cantorbéry, puis chancelier du roi Henri II.

Il aimait le faste et la magnificence, mais il les aimait pour faire valoir son roi. Envoyé en France, quand il entra dans une ville, avec un cortège de

deux cent cinquante jeunes gens paradant et chantant des airs nationaux, avec ses chevaliers montés sur leurs chevaux de bataille, et des chariots chargés d'un luxe royal, on entendait dire sur son passage :

— Quel homme doit être le roi d'Angleterre, pour que son chancelier voyage en si pompeux équipage !

Mais la vanité n'entraînait pas dans son cœur demeuré pieux et bon, et sa vie privée était irréprochable.

L'archevêque Théobald mourut en 1161, huit ans après S. Bernard. Le roi Henri II, suivant la détestable coutume introduite par Guillaume le Roux, ne se pressa point de lui donner un successeur, parce qu'il percevait, en attendant, les revenus de l'Eglise. Enfin, après treize mois, il se décida à mander Thomas, qui était à Falaise, pour lui offrir le siège de Cantorbéry. Le chancelier refusa et lui montrant son splendide vêtement :

— Avouez, lui dit-il, que je n'ai pas trop l'apparence d'un évêque... Si j'acceptais, vous me retireriez bientôt vos bonnes grâces, et cette amitié si grande, dont vous avez la bonté de m'honorer, se changerait en une haine implacable. Je sais vos dispositions ; vous prendrez contre l'Eglise des mesures que je devrai condamner, et les envieux ne manqueront pas d'envenimer les discordes.

Tout le monde insista toutefois, et il finit par céder. Prélats et gentilshommes applaudirent ; il n'y eut qu'une parole aigre, celle de Gilbert Foliot, évêque d'Hereford, qui serait bientôt évêque de Londres :

— Notre bon roi vient d'opérer un miracle, dit-il : d'un soldat il a fait un prêtre, et d'un laïque un primat.

Thomas fut ordonné prêtre, puis sacré évêque le lendemain, le jour de l'Octave de la Pentecôte 1162. Désormais ce fut un tout autre homme ; il abdiqua tout appareil mondain, prit le règlement et l'habit d'un moine, n'eut plus qu'une table frugale et partagea son temps entre l'oraison et l'étude. Il comprit que son devoir d'évêque l'obligeait à devenir la forme, le modèle du troupeau. Comme il demeurerait chancelier, il continua à gouverner l'Etat ; mais il prévoyait bien qu'avec un prince absolu comme Henri II Plantagenet, il aurait, à l'exemple de S. Anselme, à défendre les droits de l'Eglise jusqu'à l'exil, la prison, le martyre peut-être. Cette situation dura un an ; il la conduisit avec habileté et douceur ; mais les courtisans le jalouaient, le haïssaient, le calomniaient, le représentaient comme un ambitieux qui entendait exercer le double pouvoir temporel et spirituel. Il fut mal soutenu par les évêques anglais : il devait succomber.

II

Un pape anglais, Adrien IV, venait de mourir (1159). Les cardinaux élurent à sa place Alexandre III, un homme de foi et de décision, très clairvoyant et très ferme. Frédéric Barbe-

rousse, voulant avoir un pape à sa dévotion, lui opposa l'antipape Victor III. Le vrai pape les excommunia tous deux et rallia la plupart des villes d'Italie dans la Ligue lombarde ; mais, n'étant pas en sûreté à Rome, il se réfugia en France, cette patrie toujours hospitalière à la Papauté (1162), et réunit un concile à Tours (1163). Thomas Becket s'y rendit et il y vit le spectacle d'un Pape du plus haut caractère chassé de Rome pour avoir défendu la liberté de l'Eglise. Il s'affermait dans son dessein de résistance tranquille, et, rentré en Angleterre, il donna sa démission de chancelier. Il était plus libre pour faire valoir les droits de l'Eglise. Il exigea donc la restitution des biens de l'Eglise que plusieurs barons avaient enlevés sous l'épiscopat de Théobald. La lutte était engagée.

C'était la coutume, qui remontait à Théodose, que les clercs étaient jugés par les clercs. Henri voulut la faire cesser. Il fait venir les évêques dans son palais de Westminster et leur demande sans préambule :

— Promettez-vous de respecter les anciennes coutumes du royaume ?

— Oui, répondit Thomas, sauf les droits de mon ordre.

Le lendemain il était dépouillé d'un de ses châteaux. Le roi était furieux parce que tous les évêques, sauf un, avaient fait la même réponse.

Un concile se réunit à Clarendon. A son tour, l'archevêque de Cantorbéry pose cette question : « Quelles sont les coutumes du royaume ? »

Une Commission est nommée qui les résume en quatorze articles.

Le premier déclarait : Tous évêchés, abbayes ou prieurés vacants sont à la charge du roi, qui en perçoit seul les revenus. L'élection ne se fera que sur son ordre.

Un autre portait : Tous les procès civils ou criminels où seraient engagés des hommes d'Eglise commenceront d'abord devant la justice du roi.

Pour l'amour de la paix, Thomas, pressé par les prélats, avait paru incliner vers les concessions. En revenant de Cantorbéry, soucieux et triste, il se le reprocha amèrement et, dans sa délicatesse de conscience, il cessa de dire la messe. Le pape Alexandre III, consulté, lui accorda une pleine absolution et lui ordonna de monter de nouveau à l'autel du Seigneur. On vint dire au roi qu'il avait incriminé sa jeunesse sans expérience, et qu'il voulait se rendre indépendant de son autorité. Henri II écrivit au Pape, exigeant que celui-ci acceptât les coutumes et retirât à l'archevêque le titre de légat du Saint-Siège, pour le remettre à l'évêque d'York. Alexandre III pour ne pas l'irriter céda sur la question de la légation, mais refusa de reconnaître les coutumes. Toutefois il maintenait à l'archevêque de Cantorbéry ses prérogatives de primat.

Thomas, voyant que la querelle s'envenimait, demanda au Souverain Pontife la faculté de quitter son Eglise et de passer sur le continent. Il

s'embarqua même, mais les vents contraires le ramenèrent au rivage.

Une assemblée se tint alors à Northampton le 13 octobre 1163, où le roi l'accusa de l'avoir calomnié et le fit condamner à la perte de tous ses biens, meubles et immeubles. Gilbert Foliot et plusieurs autres prélats lui conseillèrent de résigner sa dignité primatiale, mais un seul évêque osa les appuyer.

L'archevêque, toutefois, se vit perdu, et, le lendemain, avant de retourner au conseil il voulut célébrer les saints mystères. Il choisit la messe de saint Etienne. Ses clercs chantèrent et il redit avec eux : « *Sederunt principes*.. Les princes se sont assis sur leur tribunal et ils parlaient contre moi, mais votre serviteur s'exerçait dans la pratique de votre justice. » Le saint sacrifice terminé, il revêt la chape, et précédé de la croix, il se dirige vers la salle du conseil. Sur le seuil il prend la croix des mains du chapelain et se met à la tête des évêques. Robert de Hereford l'arrête et lui dit :

— Père, laissez-moi porter la croix devant vous et remplir l'office de chapelain.

— Il convient, répond-il, que je la porte moi-même, elle sera ma plus sûre protection. L'on verra quel est mon chef de guerre.

— Si le roi vous voit entrer avec de telles armes, s'écrie Foliot, il tirera son épée et vous verrez à quoi vos armes vous auront servi !

— J'ai mis mon espérance en Dieu, reprend avec calme l'archevêque.

Quand le roi le vit entrer, intrépide, il partit avec ses barons dans un appartement intérieur, puis il appela les évêques. Le primat resta seul avec quelques clercs, s'assit sur un banc et attendit, dans une attitude pleine de dignité. La voix du roi retentissait, irritée et menaçante, celles des barons plus violentes encore, faisant étalage de leur zèle bruyant et lâche. Henri s'emportait, avec des éclats de colère, contre un homme qui lui devait tout, disait-il, et contre ces barons ingrats qui se disaient ses amis, et qui n'agissaient pas. Ses paroles, ses yeux méchants étaient d'un fou. Les évêques se retiraient en silence. Roger d'York dit à ses clercs qui l'attendaient dans la première salle :

— Sortons d'ici. Nous ne devons pas être témoins de ce qui se prépare.

— Non, répondit Robert, surnommé le Grand. Je ne sortirai pas que je n'aie vu les desseins de Dieu s'accomplir ici, et comment un homme sait mourir pour Dieu.

Barthélemy d'Exeter supplia le primat d'avoir pitié de lui-même et de tout l'épiscopat ; Guillaume de Norwich joignit ses prières aux siennes.

— Fuis donc, lui dit Thomas, tu ne peux comprendre les choses de Dieu.

— En vous opposant aux coutumes, déclara Hilaire de Chichester, vous avez trahi votre serment de fidélité au roi. Nous vous disons parjure et nous ne vous obéissons plus. Le Pape terminera le différend.

— J'écoute, dit le prélat impassible.

Les évêques s'assirent à part. Les barons vinrent ensuite, le sommant d'expliquer sa conduite, « sinon, dit le comte Robert de Leicester, entendez votre sentence. »

— Ma sentence ! s'écria le primat, entendez d'abord la vôtre. J'ai servi avec affection et fidélité le roi mon maître. Il a jugé bon de me promouvoir à l'archevêché de Cantorbéry, malgré moi. Dans ma promotion, je fus déclaré absous de toute obligation envers l'Etat. Je suis donc libre. Je ne dois ni ne veux répondre à vos questions.

— Il n'en sera pas ainsi, dit le comte.

— N'oubliez pas, fit l'archevêque, que vous êtes mes enfants dans l'ordre spirituel. Or ni la loi divine, ni la loi humaine, ni la raison, ni la foi ne permettent aux humains de juger leur père. Je refuse donc le tribunal du roi, comme tout autre tribunal. Je ne relève que de Dieu, je n'accepte que le jugement de son vicaire. Devant vous tous, j'en appelle au Souverain Pontife. Je laisse l'Eglise de Cantorbéry, mon rang et ma charge à la garde de ces deux grands pouvoirs.

Quant à vous, mes frères et coévêques, puisque vous obéissez à l'homme plutôt qu'à Dieu, je vous somme de comparaître avec moi devant le Pape. Maintenant je vais partir sous la protection de l'Eglise catholique et du Pontife Romain.

Cet appel au Pape les mit en fureur. Comme d'autres Caïphes, ils ramassèrent des brins de paille sur le plancher pour les lui jeter ; l'un d'eux prononça même le mot de traître. Le sang du gentilhomme se réveilla dans le cœur de Thomas et promenant son regard sur ses insulteurs :

— Si le caractère de mon ordre ne me le défendait, dit-il, le lâche se repentirait de son insolence.

Mais il se ressaisit aussitôt. D'ailleurs sa cause ne lui appartenait plus, elle était entre les mains du pape Alexandre III.

XXXVI

II. — *L'exil*

I

Quand l'archevêque put enfin sortir du palais, il fut salué par les acclamations de la foule qui attendait. Le peuple l'aimait pour sa bonté, les services rendus, pour son affabilité et ses abondantes aumônes. Thomas comprit que sa vie était en péril et demanda la permission de quitter le sol anglais. On remit la réponse au lendemain. Alors il partit déguisé en pèlerin, et quinze jours après, trompant toute surveillance, il abordait à Gravelines.

Le roi s'empara aussitôt de ses biens et revenus.

Henri II pensant qu'il serait reçu avec honneur par Louis VII qui tenait cour à Compiègne envoya à celui-ci des ambassadeurs pour le prévenir contre l'archevêque. L'orateur parla de l'*ancien* archevêque de Cantorbéry.

— Ne l'est-il plus ? fit le roi de France : qui l'a déposé ? Je suis roi aussi bien que mon frère d'Angleterre. Je ne voudrais pas avoir déposé le dernier clerc de mon royaume.

Les ambassadeurs demandèrent que « le traître Thomas » ne séjournât pas en France.

— Je connais la loyauté du chancelier et la sainteté de l'archevêque, répondit-il. S'il lui plaisait de se retirer dans mes domaines, j'irais moi-même à sa rencontre.

Le pape Alexandre III avait établi à Sens sa cour pontificale ; les députés anglais se rendirent auprès de lui et l'évêque de Londres, Foliot, prit la parole. Citant un texte de l'Ecriture il dit : « L'impie a pris la fuite, alors que personne ne le poursuivait » :

— Pitié, frère ! s'écria le pape.

— Seigneur, vous me l'ordonnez, j'aurai pitié de cet homme.

— Ne vous y trompez pas, fit Alexandre III, ce n'est pas pour lui que je demande grâce, c'est pour vous !

L'évêque balbutia et formula l'espoir que le Pontife romain enverrait à Londres un cardinal *à latere*, et que Thomas y serait ramené afin d'y être jugé.

— Je me réserve le jugement, dit le Pape. Aussi bien, puisque l'archevêque de Cantorbéry doit arriver ici sous peu, attendez, c'est lui-même qui répondra à vos accusations.

Ils partirent le lendemain sans demander la bénédiction apostolique.

Bientôt arrivait Thomas, après avoir été reçu comme un frère par Louis VII. Il fut prié de parler devant Alexandre III, qui lui ordonna de rester assis. Il raconta comment l'ancienne affection du roi Henri s'était changée en haine, et mit sous les yeux du Pontife un exemplaire des fameuses coutumes. Le Pape les lut lentement et à plusieurs reprises.

— Consentir à de pareilles mesures, dit-il enfin, ce serait abdiquer le sacerdoce et rendre esclave l'Eglise de Dieu. Il faut savoir mourir ! L'ensemble est en pleine contradiction avec toutes les lois de la société chrétienne.

Une note fut donnée à chacun des articles. Le lendemain, Thomas obtint une seconde audience devant le Pape et les seuls cardinaux ; il offrit humblement sa démission. Quelques-uns, ne consultant que les courtes vues de la prudence humaine, étaient d'avis qu'on l'acceptât, parce que toutes les difficultés seraient ainsi supprimées ; mais Alexandre III s'y opposa :

— Nous sommes unis dans le malheur, dit-il, jamais nous ne vous retirerons notre secours. Nous vous remettons au vénérable abbé de Pontigny ; vous aurez une table simple et frugale, comme il convient à un exilé et à un athlète du Christ. Vous serez là jusqu'à ce que brille pour vous le jour de la consolation.

Soumis et reconnaissant, Thomas fut heureux d'accepter l'hospitalité de Pontigny, et il prit la

robe de bure des moines cisterciens, affirmant ainsi qu'il subissait son exil en esprit de pénitence.

Sur ces entrefaites mourut l'antipape Victor, impénitent. Il fut remplacé aussitôt par un autre pape, Pascal III, qui eut toutes les faveurs de Frédéric Barberousse. Mais les Romains se lassaient d'être privés de leur vrai pape Alexandre III, et ils lui dépêchèrent à Sens des messagers qui le supplièrent de revenir. Les difficultés du retour étaient grandes, les mers étaient gardées par les vaisseaux allemands. Aussi ne se décida-t-il qu'après mûre réflexion, après les fêtes pascales de 1165. Alors il s'embarqua résolument, non pour Ostie, mais pour Messine, trompant ainsi les croisières de ses ennemis. De là il gagna Palerme où le roi Guillaume, fils de Roger, lui fit un splendide accueil, passa à Salerne et à Gaète, puis entra triomphalement à Rome le 21 novembre.

II

Aussitôt Frédéric Barberousse réunit une assemblée à Wurtzbourg. Le roi d'Angleterre lui écrit avec empressement : « J'attendais et j'appelais de tous mes vœux l'occasion de renoncer au pape Alexandre et à ses perfides cardinaux, puisqu'ils ont l'audace de soutenir le traître Thomas, l'ancien archevêque de Cantorbéry. » Sa haine ne faisait que grandir, et son but bien défini, c'était de faire déposer le primat d'Angleterre. C'est pourquoi il envoie ses ambassadeurs à la diète de Wurtzbourg où Pascal III est proclamé seul pape légitime. A cette nouvelle, Alexandre III proteste auprès d'Henri II contre la conduite de ses ambassadeurs et lui demande de rappeler l'archevêque de Cantorbéry.

— Je ne l'ai pas chassé du royaume, répond insolemment le roi, je n'ai pas à le rappeler. Qu'il revienne de lui-même, à la condition de rendre au chef de l'Etat les hommages et les devoirs que lui doivent ses sujets.

Pour épuiser tous les moyens de conciliation, l'archevêque écrit au roi et aux évêques d'Angleterre des lettres tout empreintes d'esprit de paix et de justice, mais qui ne désarment ni leurs mauvaises intentions ni leur colère.

Alors Frédéric Barberousse paraît devant Rome avec une armée et brûle la basilique de St-Pierre. Mais Guillaume de Sicile envoie au Pape deux vaisseaux légers avec une somme considérable ; l'épidémie ravage l'armée teutonne et le monarque superbe ordonne la retraite, qui bientôt devient déroute. Thomas se réjouit avec le Pape de ces succès dus à la Ligue lombarde, mais surtout à la main de Dieu armée pour la justice. Alors Alexandre III le nomme son légat dans le royaume d'Angleterre, pour récompenser « son dévouement et sa foi, ses vertus et ses talents. » Quelle réponse à l'orgueil du roi d'Angleterre ! L'archevêque notifie sa nouvelle dignité aux évêques anglais, qui y signalent « une dérogation aux coutumes du royaume. » Mais le légat apostolique déclare de

nouveau nul le fatal écrit où ces coutumes sont exposées, et il s'applique à réformer les abus qui se sont introduits dans le royaume. Il dénonce au Pape les agissements sacrilèges du roi ; celui-ci réunit un colloque à Chinon, il commence à trembler, car il voit déjà l'interdit jeté sur ses domaines et l'excommunication qui va le frapper. Arnould, évêque de Lisieux, donne alors cet avis :

— Il n'y a qu'un remède, c'est d'en appeler à Rome contre l'archevêque avant que la sentence du légat soit portée.

Deux émissaires du clergé anglais se rendirent donc à Pontigny pour lui signifier leur appel : « Nous ne vous connaissons pas, leur dit Thomas. Vous n'apportez aucune attestation du monarque. Vous êtes vous-mêmes excommuniés, comme ceux qui vous envoient. Vous ne sauriez donc remplir le rôle d'appelants. Quant à nous, avec l'aide de Dieu, nous exécuterons l'ordre apostolique et nous le remplirons jusqu'au bout. »

L'évêque de Londres, Foliot, lui écrivit alors une lettre cauteleuse, où il lui expliquait pourquoi ils avaient dû recourir au « remède de l'appel » : « De quel front, lui répond-il, appelez-vous remède ce qui ne mérite que le nom de poison ? Quoi ! les bons sont dépouillés de leurs biens et couverts d'outrages, et vous vous taisez ! L'Eglise de Cantorbéry, votre mère, est spoliée, mise au pillage, et vous ne résistez pas ! Moi-même, votre père, je suis réduit à fuir le glaive, et vous n'en ressentez aucune douleur ! Vous ne rougissez même pas de vous associer publiquement à mes mortels ennemis, aux hommes qui persécutent Dieu et l'Eglise en ma personne ! »

Il terminait sa lettre par un appel à la paix, à la concorde, à la justice, et, pour que le roi n'eût rien à alléguer, il lui écrivit à lui-même ; il écrivit aux évêques, dans l'espoir de les éclairer et de les rappeler à leur devoir qu'ils avaient tous oublié, par peur du pouvoir. Le roi agit alors sur l'abbé de Cîteaux, pour le contraindre de chasser de Pontigny l'archevêque intrépide, en le menaçant, s'il n'obéissait pas, d'expulser d'Angleterre tous les moines cisterciens. Thomas dut quitter ce monastère où il avait pendant deux ans donné les plus hauts et les plus pieux exemples.

Cette injustice du roi, cette bassesse de l'épiscopat anglais consternèrent Louis VII, qui s'écria : « Ceux que nous estimions morts au monde redoutent la perte de leurs biens ; ils démentent leur doctrine ! » Et lui-même assigne au noble exilé, pour demeure, la ville de Sens. En attendant, Thomas devient son hôte. Quels fiers sentiments, quelles traditions d'honneur chez nos rois français ! Henri II réclama ; le roi de France répondit : « Ce n'est pas moi qui livrerai l'oint du Seigneur ! Que l'insulaire ose venir le chercher dans mon royaume ! »

Cherchant toujours la paix, Thomas écrit au roi d'Angleterre pour le supplier de se réconcilier à l'Eglise en rendant les biens dont il a dépouillé l'Eglise de Cantorbéry. Le roi, qui redoutait tou-

jours l'excommunication, envoie à Rome une nouvelle ambassade qui a pour chef un homme très rusé et perfide, Jean d'Oxford. Celui-ci circonviennent le pape, obtient que la sentence d'excommunication soit ajournée et que Guillaume de Pavie, louche et haineux comme lui, soit nommé légat. Alexandre III adjoint à la légation le cardinal Otton qui lui est très dévoué, mais Jean d'Oxford triomphe, annonçant partout que le roi est soustrait à la juridiction de Thomas, et que celui-ci sera bientôt déposé par l'autorité pontificale. Le glorieux exilé ne comprend plus, d'autant que l'or britannique a détaché quelques cardinaux, comme Jean de Naples, légat de Sicile.

Mais l'archevêque de Cantorbéry ne s'abandonne pas. Il s'assure des dispositions du cardinal Otton qui lui demeure dévoué, et s'applique à éclairer le Pape, dont la bonne foi est abusée. Il lui écrit : « Consultez Otton, il vous dira que, dans les provinces de Tours et de Rouen, sept diocèses demeurent depuis longtemps sans pasteur. Ah ! si nous avions voulu, dès le commencement, acquiescer aux coutumes, nous n'aurions besoin de l'intervention de personne ! Nous sommes entraînés de juridiction en juridiction, sans protection ni défense. Est-ce la récompense de nos labeurs ? »

Alexandre III comprit enfin qu'il était dupe de perfidies irréductibles. Il révoqua ses légats. Le roi de France, après leur départ, entreprit de réconcilier le roi d'Angleterre et le primat. Ceux-ci conférèrent ensemble devant lui. Mais Louis VII, impressionné par les violences, les récriminations, la faconde du monarque anglais et par le silence de l'archevêque, rompit l'entretien. Pendant trois jours il cessa de voir l'archevêque. Alors il le manda à sa cour. Déjà les courtisans de malheur exultaient à la pensée que Thomas allait être expulsé du royaume. Quand il entra, le roi ne se leva pas. A peine s'il invita les Anglais à s'asseoir. Le silence, un silence pénible, s'établit. Louis VII paraissait délibérer avec lui-même avant de prendre une mesure grave... Il se leva enfin, se dirigea vers l'archevêque et se prosternant devant lui :

— En vérité, mon seigneur et père, dit-il, vous seul avez vu.

L'archevêque voulut le relever.

— Oui, vous seul avez vu, poursuivit le roi. Nous, nous étions des aveugles, quand nous vous donnions le conseil d'abandonner votre cause, ou plutôt celle de Dieu, pour condescendre aux caprices d'un homme. Je me repens, père, je me repens sincèrement de cette faute. Pardonnez-moi, je vous prie, ne me refusez pas votre absolution. Ma personne et mon royaume sont désormais à vous comme à Dieu. Ni vous ni les vôtres ne manquerez jamais de rien, tant que je vivrai.

C'était l'aurore de la justice qui se levait enfin, L'archevêque bénit le roi et il s'en revint à Sens où Louis VII lui continua ses secours avec une munificence royale et une bonne grâce française qui ne subit plus d'éclipse (1168).

EN LISANT

LE « PATER » D'UNE MÈRE CHRÉTIENNE ¹

En feuilletant mes papiers, j'ai trouvé une feuille blanche en haut de laquelle étaient écrits ces mots : « le *Pater* d'une mère chrétienne, » et entre parenthèse : abbé Huvelin. J'ai cherché dans ma bibliothèque les petits volumes des conférences de l'abbé Huvelin que j'avais certainement possédés autrefois, je ne les ai plus retrouvés.

Mais je suis resté en face de ces mots ; le *Pater* d'une mère chrétienne ; et après avoir un peu réfléchi, j'ai vu que l'on pouvait sous ce titre former une instruction.

D'abord le mot « Père » appliqué à Dieu a été une des révélations les plus touchantes du christianisme. Jésus voulant apprendre à ses apôtres à prier a dit ce mot sublime comme première prière : « Notre Père qui êtes aux cieux. » Une mère chrétienne doit longuement s'arrêter à ce mot dans sa prière. Elle doit penser que Dieu est un Père pour ses enfants ; il a même été plus loin puisqu'il a dit : « Une mère peut-elle oublier ses enfants ? et si elle les oubliait, moi, je ne les oublierai pas. » Une mère devrait avoir les larmes dans les yeux en disant tous les jours son *Notre Père* : « Notre Père, ô Père de mes enfants, ne les oubliez pas ! »

« Que votre nom soit sanctifié ! » Une mère doit désirer ardemment que le nom de Dieu soit glorifié dans sa famille, que Dieu soit honoré par la famille en tant que famille, réunie en commun dans la prière. La prière du soir en famille est très désirable. Elle est peut-être plus difficile à Paris qu'ailleurs ; elle n'est cependant pas impossible. J'ai vu des familles où l'on faisait la prière en commun à 8 h. 1/2 du soir, un peu après le dîner, avant de coucher les enfants. Souvent c'était l'aîné des enfants qui récitait la prière et tout le monde à genoux répondait. Cette pratique est extrêmement touchante, elle est tout à fait à encourager.

« Que votre règne arrive ! » Mesdames, il arrive le règne de Dieu ; le royaume de Dieu s'étend tous les jours, il faut le voir, s'en rendre compte et ne pas être pessimiste. Le christianisme en ce moment se développe extraordinairement dans les pays de missions. Les missionnaires ne suffisent plus, il faut créer des prêtres, même des évêques indigènes, en Chine, au Japon, partout. Et dans notre vieille Europe, en France, le règne de Dieu s'étend admirablement dans nos villes. Les jeunes gens chrétiens, chrétiens complètement et pratiquants, sont légion maintenant. Toutes nos Enfants de Marie épousent maintenant des jeunes gens pratiquants, et en 1850, quand un de mes prédécesseurs, M. Legrand, est arrivé curé à Saint-Germain-l'Auxerrois, il nous disait qu'à ce moment-là trois hommes fréquentaient l'église. Alors, Mesdames, ne soyez pas pessimistes.

¹ Nous empruntons cette instruction aux Mères chrétiennes au *Bulletin paroissial de Saint-Germain-l'Auxerrois*, n° d'août 1928. On vend dans cette église (2, place du Louvre, Paris 1^{er}) un recueil d'instructions aux Mères chrétiennes par le curé de la paroisse, M. le chanoine Fromantin.

Ne dites pas à vos enfants : « Oh ! mes pauvres enfants, dans quel temps vivons-nous ! » Dites-leur au contraire : « Mes enfants, vous êtes bienheureux de naître et de grandir à l'époque où nous sommes, vous pourrez facilement rester chrétiens ; il y a 50 ans seulement, il fallait un courage héroïque pour l'être ; vous vivrez dans une époque bien meilleure que la nôtre. »

« Que votre volonté soit faite ! » Ici, redescendons à une sphère plus modeste : en demandant à Dieu que sa volonté soit faite, vous lui demandez simplement que vos enfants soient sages et qu'ils ne fassent pas de péchés. Mais là encore, Mesdames, vous surtout les grand'mères, ne grondez pas maladroitement. Ne dites pas : « Ah ! que les enfants sont difficiles maintenant, on n'en vient plus à bout : ce n'était pas comme cela autrefois. » Ne dites pas cela. Ce n'est pas vrai. Les enfants ne sont pas pires aujourd'hui qu'autrefois ; les enfants bien élevés que vous étiez étaient peut-être meilleurs que les enfants mal élevés dont vous vous occupez dans vos patronages, mais les enfants mal élevés d'aujourd'hui ne sont pas pires que les enfants mal élevés d'autrefois. Les anciens ont toujours voulu louer le temps passé. J'ai 75 ans ; quand j'avais 6 ans, les grand'mères disaient déjà : « Ah ! mes enfants, que c'était bien mieux autrefois ! » Ce n'est pas vrai. Ne grondez pas, ne récriminez pas contre le temps présent ; donnez à vos enfants et à vos petits-enfants des exemples vivants de vertu : cela sera plus efficace que tout, plus efficace surtout qu'un injuste pessimisme.

Avez-vous remarqué ce mot, Mesdames : que votre volonté soit faite « sur la terre comme au ciel » ? Jésus a donc rêvé que la terre soit belle comme le ciel, et il vous permet, en vous inspirant cette prière, de rêver, vous mères, à avoir une famille d'enfants belle comme la famille des anges du ciel. Rêvez, Mesdames, à faire de vos enfants des anges ; qu'ils soient beaux et purs comme les anges du ciel. Apprenez-leur la piété, faites-les communier tout petits, et embrassez-les en leur demandant de rester purs comme des anges.

« Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien. » Demandez à Dieu pour vos enfants, Mesdames, le pain, l'aisance convenable ; ne demandez pas plus. Ne demandez pas, ne souhaitez pas la grande fortune pour vos enfants. La grande fortune est pernicieuse, elle fausse le jugement et elle inspire un orgueil inconscient qui est inguérissable.

Il est parlé quelque part dans la Sainte Ecriture du pain des larmes : *cibabis nos pane lacrymarum*. Vous avez sans doute été nourries, un jour ou l'autre, Mesdames, du pain des larmes. Vos enfants y goûteront certainement. Acceptez cette condition indispensable de la vie. Malheur à ceux qui n'ont jamais goûté le pain des larmes ! Ce pain est une nourriture amère, mais qui préserve du péché et soutient les vertus.

Le pain que vous devez demander à Dieu dans le *Pater*, Mesdames, est aussi le pain surnaturel, *panem nostrum supersubstantialem da nobis hodie*. Demandez ardemment à Dieu que toute votre famille se

nourrisse du pain de l'Eucharistie, votre mari, vos fils, vos filles, toute votre maison.

« Pardonnez-nous nos offenses ! » Si bonnes que vous soyez, Mesdames, même si vous êtes très vertueuses, très profondément chrétiennes et pieuses, dites tout de même avec humilité tous les jours dans votre prière : « Pardonnez-nous ! » Les plus grands saints s'estimaient imparfaits et même coupables devant la Sainteté de Dieu. Soyez très humbles, très défiantes de vous-mêmes ; frappez-vous la poitrine comme le publicain de l'Evangile ; ne vous glorifiez pas de vos mérites ni de vos bonnes œuvres.

Mais prenez garde ; Dieu semble vous prévenir qu'il y a une condition au pardon que vous lui demandez : « Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons. » Vous acceptez que Dieu soit très bon pour vous, très indulgent, très miséricordieux et qu'il vous pardonne facilement ; mais en même temps, peut-être, êtes-vous vous-mêmes peu bienveillantes pour le prochain, peu aimables, peu miséricordieuses, peut-être êtes-vous dures, impitoyables peut-être pour certaines personnes. Souvenez-vous de cette condition posée par Jésus lui-même au pardon de Dieu, et habituez-vous à être invariablement et inlassablement bonnes, toujours et pour tous.

« Ne nous laissez pas succomber à la tentation. » Vous dites sans doute, Mesdames, que vous avez passé depuis longtemps l'âge de la tentation. Cependant plusieurs prétendent qu'il y a des tentations pour tous les âges : dans la vieillesse, la tentation de la gourmandise ; dans l'âge mûr, la tentation de l'avarice ; et les autres tentations auparavant. Mais si vos fils sont à l'âge de ces autres tentations, suppliez Dieu dans votre prière qu'il ne permette pas que l'âge de la tentation soit pour vos enfants ou petits-enfants l'âge de l'abandon des pratiques religieuses. Faites comprendre aux jeunes gens que c'est précisément à l'âge des tentations que les prêtres les attendent. C'est à cet âge surtout qu'il faut se confesser et communier. Nous soutenons avec nos sacrements les grands jeunes gens tentés, nous n'arrêtons pas toutes les chutes, mais nous enrayons le mouvement vers le mal, nous l'empêchons de devenir une habitude, nous préservons des chutes sans remède.

« Délivrez-nous du mal ! » Il faut savoir, Mesdames, qu'il n'y a qu'un mal, c'est le péché. En disant à Dieu dans votre prière : « Délivrez-nous du mal, » ne pensez pas : « Délivrez-nous des épreuves, des maladies, des soucis, des deuils. » Tout cela n'est pas le mal, tout cela est plutôt un bien qu'un mal. Il n'y a qu'un mal, c'est le péché, et en terminant votre prière dites ardemment, en pensant à votre mari, à vous-même, à tous vos enfants : « Seigneur, délivrez-nous du mal, » et restez longtemps sur ce mot, et répétez-le, répétez-le encore, répétez-le avec des larmes, avec des sanglots. C'est la prière suprême :

Seigneur, délivrez-nous du mal !

IMPRIMATUR

Lingonis, die 5 septembris 1928.

EUG. LINDECKER, *Vic. gen.*

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES.—Imprimerie de l'AMI DU CLERGÉ

Amit du Clergé du 18 septembre 1928

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Retraite à des religieuses. — *Ouverture* : La Retraite, bienfait extraordinaire, 529. — **PREMIER JOUR.** *Méditation* : La confiance, ses motifs, 531. *Première instruction* : Nos titres de grandeur, 534. *Conférence* : Les deux esprits, 538. *Deuxième instruction* : Le salut, 540. — **DEUXIÈME JOUR.** *Méditation* : La vraie conversion, 542. *Première instruction* : L'obstacle à la vraie conversion, la tiédeur, 544.

RETRAITE A DES RELIGIEUSES

Ouverture de la Retraite

LA RETRAITE, BIENFAIT EXTRAORDINAIRE

Particula boni dont non te prætereat. (Eccli., xiv, 14).

Les soldats qui reviennent du combat, portent quelque blessure, ou du moins quelques traces de la lutte affreuse qu'ils ont eu à soutenir : ils ont les mains et le visage noircis, peut-être les vêtements déchirés ou couverts de poussière...

L'âme chrétienne est sans cesse en guerre avec ses ennemis : « *Militia est vita hominis super terram.* » (Job, vii, 1). Dans ces chocs inévitables qui se produisent entre vous et le démon, m. ch. s., entre vous et le monde, entre vous et vos passions, n'avez-vous pas reçu quelque blessure plus ou moins grave ?... Votre âme n'est-elle pas couverte de cette nuisible poussière ou de ces fréquents nuages qu'on appelle les péchés ou les imperfections volontaires, qui lui ont fait perdre plus ou moins l'éclat que donne la grâce ?

C'est pour que vous vous examiniez sur ce point que la Retraite vous est donnée... Elle est donc un bienfait, et un *bienfait extraordinaire* : c'est ce que je vais vous montrer.

Après avoir compris que la Retraite est un bienfait extraordinaire, nous nous efforcerons naturellement d'en profiter ; ce sera l'objet de quelques explications.

Ainsi, en deux mots :

1° La Retraite est un bienfait extraordinaire ;

2° Quelle est la manière d'en profiter ?

Telle est la double pensée que je recommande à votre religieuse attention.

I

La Retraite est un *bienfait extraordinaire* parce que :

I. ELLE RENFERME BEAUCOUP DE GRACES.

1° Grâces de *lumière* pour l'esprit. — Dans le monde, vous êtes « *in caliginoso loco.* » (II Petr., i, 19). On peut dire du monde : « *Posuisti tene-*

bras et facta est nox » (Ps. ciii, 20). Que d'ignorance, que de ténèbres répandues sur Dieu, la religion, le salut !... L'ignorance et l'absence de réflexion ont entre elles tant de traits de ressemblance qu'on les prend, souvent, l'une pour l'autre : « *Inconsideratio et ignorantia æquiparantur.* » C'est un axiome reconnu par les juristes.

Les saintes Ecritures leur attribuent les mêmes effets, comme nous le voyons dans Job et dans Jérémie, dont l'un rejette sur l'ignorance les malheurs que l'autre attribue à l'irréflexion. « *Quia nullus intelligit, in æternum peribunt.* » (Job, iv, 20). « *Desolatio ne desolata est terra, quia nullus est qui recogitet corde.* » (Jér., xii, 11).

Certes, ce serait vous faire injure que de vous accuser d'ignorance sur Dieu, sur le péché, sur le salut et les vérités éternelles... Mais est-il téméraire de penser que l'oubli et le manque de réflexion prennent dans vos habitudes et les pratiques de votre vie une place imméritée ?... Et dès lors n'est-on pas en droit de conclure que les choses surnaturelles vous laissent plus ou moins indifférentes ? « *Nihil timent quia nihil videt,* » dit S. Ambroise. On cesse de craindre, quand on cesse de réfléchir... La foi n'est pas éteinte, non ; mais elle ne pénètre plus, mais elle n'anime plus assez la conduite. « *Nihil timent quia nihil videt.* »

Ces funestes influences ont dû vous atteindre... N'est-il pas vrai que votre foi est devenue moins vive, à mesure que la succession du temps vous éloignait de l'époque de la dernière Retraite ?...

Or, voici le moyen de réparer ces ravages et ces ruines. « *Ecce nunc tempus acceptabile ; ecce nunc dies salutis.* » (II Cor., vi, 2). C'est Dieu qui vous conduit ici : « *Ducam eam in solitudinem.* » (Osée, ii, 14)... Et près de lui, et quand il vous parlera, vous trouverez la lumière plus abondante, plus complète. « *Dominus illuminatio mea et salus mea* (Ps. xxvi, 1)... *Accedite ad eum et illuminamini.* » (Ps. xxxiii, 6)... Cette lumière jaillira de la parole divine : « *Ego qui loquor... Ego sum lux mundi.* »

2° Grâces de *force* pour la volonté. — J'ai lu sur une tombe : « *Umbra, cinis.* » C'est bien cela... Je ne suis rien. « *Ego sum vermis et non homo... nudus, pauper, servus et humilis...* »

Aussi : « *Non enim quod volo bonum, hoc facio : sed quod nolo malum, hoc ago.* » Condelector enim legi Dei secundum interiorem hominem ; video autem aliam legem in membris meis, repugnantem legi mentis meæ et captivantem me in lege peccati, quæ est in membris meis. » (Rom., viii, 19-23). « *Sine me nihil potestis facere* » (Jo., xv, 5). Mais par la Retraite Dieu me dit : « *Venite ad me, omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos* » (Mt., xi, 28).

3° Grâces de *prières*. — « *Et effundam super domum David et super habitatores Jerusalem, spiritum gratiæ et precum.* » (Zach., xii, 10)... David, c'est l'âme religieuse, l'âme choisie... Da-

vid est préféré à ses sept frères... Jérusalem c'est la Congrégation, cette maison...

4^o Grâces de *sacrements*. — Bonne confession et fervente communion... Pourquoi cette paix, cette joie à la suite d'une Retraite?... D'où viennent-elles ? — Elles sont le fruit de la Pénitence et de l'Eucharistie. « *Qui autem confessus fuerit (sceleris sui) et reliquerit ea, misericordiam consequetur.* » (Prov., xxviii, 13)... « *Qui manducat... in me manet, et ego in illo... Qui manducat me, vivet propter me.* » (Joan., vi).

5^o Grâces d'*amour de Dieu*. — Maintenant, Dieu peut me dire : « *Quomodo dicis quod amas me, cum animus tuus non sit mecum ?* »... Mais après la Retraite, je dirai comme les disciples d'Emmaüs : « *Nonne cor nostrum ardens erat in vobis, dum loqueretur in via, et aperiret nobis Scripturas ?* » (Luc, xxiv, 32).

II. La Retraite est un *bienfait extraordinaire* parce qu'ELLE EST RÉSERVÉE A DES PRIVILÉGIÉS. Combien de personnes qui en sont privées !... Comptez... Dieu n'accorde cette grâce qu'aux âmes privilégiées : « *Dilexi Jacob ; Esau autem odio habuit.* » (Malach., i, 2 3). Ah ! si telle ou telle personne eût été favorisée comme nous !... Elle ne serait pas en enfer maintenant !...

III. ACCORDÉE RAREMENT. Par intervalles... une fois chaque année... c'est une visite extraordinaire. « *Encore un peu de temps, et vous me verrez... puis encore un peu et vous ne me verrez plus.* » (Jo., xvi, 16).

IV. PEUT-ÊTRE DÉCISIVE. Oui, décisive !... Ou bien parce que, si vous n'en profitez pas, Dieu ne vous accordera plus de grâce extraordinaire ; ou bien parce que vous mourrez cette année !...

4^o Dernière grâce extraordinaire à cause de l'*abus*. Mesure des grâces comme celle de la vie : « *Numerum mensium et tempus dedit illi.* » (Eccli., xvii, 3)... « *Et videns huius arborem unam secus viam, venit ad eam ; et nihil invenit in ea, nisi folia tantum, et ait illi : Nunquam ex te fructus nascatur in sempiternum. Et arefacta est continuo ficutinea.* » (Math., xxi, 19)...

Le figuier représentait la nation juive qui, à cette époque, était frappée d'une coupable stérilité... Jésus vint pour la sauver... il prêcha pendant 3 ans... ayant faim et soif de son salut... Mais ils le méprisèrent... Dès lors la malédiction devait éclater... et c'est cette malédiction que le Sauveur prononce ici. (Jérôme, Chrys., Hilaire).

Une Retraite nous fixe dans le bien ou dans le mal... selon le profit que nous en tirons... « *Mane, Thecel, Pharès.* » Si on en profite, c'est le point de départ d'une chaîne de grâces qui assurent le salut... sinon c'est le point de départ d'une soustraction de grâces, qui conduit, insensiblement, à la damnation.

2^o La mort, cette année : « *Vigilate itaque quia nescitis diem neque horam.* » (Math., xxv, 13).

Et Notre-Seigneur s'adresse à vous : « *Simile est regnum cœlorum decem virginibus...* » (Math., xxv, 1).

II

Quelle est la manière de bien profiter de la Retraite ?

I. BONNE VOLONTÉ. — Voyez donc les cultivateurs, les commerçants, les gens de plaisirs... Et cependant ils font tout cela. « *... Et illi quidem ut corruptibilem coronam accipiant.* » (I Cor., ix, 25)... Et nous, « *nos autem incorruptam,* » nous oserions être sans ardeur ?... Ces gens-là doivent nous faire rougir !

Pour une si grande grâce que celle de la Retraite, nous ne nous gênerions pas ? Pour « *hereditatem incorruptibilem et incontaminatam et immarcescibilem conservatam in cœlis,* » nous reculerions devant quelques efforts ou sacrifices ?... « *Modicam nunc si oportet contristari in variis tentationibus.* » (I Petr., 4, 6).

II. LA PRIÈRE. — Autant vous priez, autant vaudra la Retraite. Et autant vaudra la Retraite, autant vaudra devant Dieu, pour les mérites, l'année qui va suivre cette Retraite...

Les Vestales, sous peine d'être enterrées vives, devaient entretenir, en présence des statues des dieux, le feu et l'encens... Voici l'autel, voici le tabernacle, voici le vrai Dieu... Seriez-vous moins diligentes que des païennes ?... Donc, feu de l'amour dans votre cœur, et prière sur vos lèvres, *perenniter*, et la rosée de la grâce inondera votre âme, « *et descendet sicut pluvia in vellus.* » (Ps. lxxi, 6).

III. LA SOLITUDE. — Notre-Seigneur, les Apôtres, les premiers chrétiens, S. Ignace (un an dans la grotte de Manrèze), S. Alphonse toute sa vie, depuis son jeune âge (un jour de promenade), sainte Amélie se cachant dans le confessionnal, les gens d'affaires... Donc, aussi pour nous, condition du succès. — Pourquoi la Règle recommande-t-elle si fort le silence, si ce n'est parce que son importance est capitale, et parce qu'on l'oublie trop facilement ?

Esdras récite et explique au peuple les paroles de la Loi, *facto per Levitas silentio* : « *Tacele, quia dies sanctus est.* » (II Esdras, viii, 11)... « *In multis enim offendimus omnes. Si quis in verbo non offendit, hic perfectus est vir...* » (Jacob, iii, 2)... On attire sur soi, ou les bénédictions ou les sévérités de Dieu, selon que l'on fait bon ou mauvais usage de sa langue. « *Ex ipso ore procedit benedictio et maledictio.* » (Ibid., iii, 10).

* *

Voilà la Retraite ; voilà les dispositions pour la bien faire... Dieu est en face de vous et vous dit : « *Vocate et videte quoniam ego sum Deus.* » (Ps. xlv, 14).

Confiance !... « *Quoniam tu, Domine, suavisset mihi, et multa misericordia omnibus invocantibus te.* » (Ps. lxxxv, 5). Oui, confiance, quand même il y aurait eu, depuis la dernière Retraite, faiblesse, découragement, rechute... Faut-il s'étonner des rechutes ? Non, parce que les Retraites ne

rendent pas impeccables... Elles font mieux connaître et la bonté de Dieu, et l'horreur du péché, et la grande misère des pauvres pécheurs... mais elles n'empêchent pas de dire : « *Omnes homo mendax* ! » (Ps. cxv, 11). Tant d'ennemis — démon, passions et monde — acharnés à notre perte !...

O vous qui êtes retombées, brebis perdues, blessées, meurtries dans les épines, confiance !... Nous serons pour vous « *Bonus pastor* », puisque « *sacerdos alter Christus* »... Nous venons vous dire de reprendre quand même l'affaire de votre salut... La persévérance, c'est se relever chaque fois que l'on tombe !... *Courage* ! — Une religieuse de l'Adoration réparatrice dit un jour à sa supérieure : « Ma Mère, permettez-moi de m'offrir en victime pour l'établissement de l'œuvre... » Son confesseur, consulté, y consentit et, le jour de sainte Madeleine, plaça sous le calice l'acte de victime de l'héroïque religieuse... *Huit jours après*, celle-ci apportait, en souriant, à sa supérieure son mouchoir rempli de sang ; son sacrifice était agréé¹.

Voilà du *courage*, du dévouement, voilà de l'amour de Dieu... Notre-Seigneur, sans doute, ne vous demande pas tant d'héroïsme ; il ne demande pas votre sang... Mais il demande, pour cette Retraite, votre bonne volonté, l'esprit de prière, l'amour de la solitude... Oseriez-vous lui refuser ces dispositions nécessaires ?...

Tout à l'heure, quand vous serez prosternées devant lui, et que sa main divine vous bénira, dites-lui donc : « Oui, Seigneur, nous voulons BIEN FAIRE cette Retraite, nous le voulons, même au prix des plus grands sacrifices... nous voulons apprendre, de plus en plus, à vivre, à souffrir et à mourir pour vous et le salut des âmes ! » Ainsi soit-il.

RÉSOLUTION DE LA RETRAITE. Chaque matin je dirai : « Mon-Dieu, je veux vous faire plaisir ! »

PREMIER JOUR

Méditation

LA CONFIANCE : SES MOTIFS

La confiance fondée sur 1^o le désir de N.-S. de nous donner ses grâces ; 2^o son titre de Rédempteur ; 3^o la puissance des grâces divines.

I — Préparation

Mon Dieu, je crois... je crois que je ne suis pas seule, ici... que vous êtes près de moi et en moi... que je vais vous parler... et que vous allez m'écouter... O miracle ! parler à Dieu !... Si je devais avoir un tête-à-tête avec un grand personnage !... Ce sera avec vous, mon Dieu ici présent... ici vivant... Je crois, j'adore... Je m'enhardis... Avec vous, je vais m'entretenir de la confiance filiale... et je commence !...

¹ Cf. la *Vie de la Vén. Marie-Térèse*, par Mgr d'Hulst (Paris, de Gigord)

II. — Considérations

1^{er} motif : DÉSIR DE DIEU DE NOUS DONNER SES GRÂCES.

1^o « *Petite, quærite, pulsate*. » Si un ami, si mon frère, mon père, ma mère me disaient : « Demandez ce que vous voulez, ce que vous souhaitez, et je vous l'accorderai, et *accipietis*, » avec quel empressement, avec quelle assurance, je ferais connaître mes désirs, mes préférences, mes besoins, mes détresses... J'irais avec une confiance entière à celui qui me ferait cet appel, sûr de recevoir des bienfaits ou des secours.

Or, c'est Dieu, source inépuisable d'amour et de bonté..., c'est Dieu, qui a mis dans le cœur de mon père et de ma mère l'amour et le dévouement dont ils sont remplis pour moi, ... c'est Dieu lui-même qui m'invite à m'adresser à lui, qui me presse, « *quærite, pulsate*, » d'aller puiser dans ses trésors les grâces et tous les secours nécessaires à mon salut, à cette Retraite... Et j'hésiterais à le faire ?... Et je ne répondrais pas avec la confiance la plus absolue à une invitation qui me vient de Dieu ?... J'affligerais son cœur si bon et si charitable en doutant de son amour ?...

2^o « *Venite ad me omnes*... » (Math., xi, 28). Voici encore une autre parole plus persuasive. On pourrait croire peut-être que Notre-Seigneur ne convoque à la distribution de ses faveurs que les âmes fidèles, parfaites, ... ses privilégiées !... Je dois croire tout le contraire. Ne prend-il pas soin, en effet, de désigner celles qu'il a surtout en vue, quand il dit : « *Omnes qui laboratis et onerati estis* ?... » Vous qui pleurez, qui êtes attristées, tentées, découragées... vous qui croyez tout perdu... qui dites peut-être : « A quoi bon essayer de me donner encore à Jésus, après tant d'expériences infructueuses ? »... Mais c'est vous principalement que Dieu appelle et cherche !

Et en m'appelant et en me cherchant, ô mon cher Jésus, ne vous faites-vous pas connaître comme le bon Dieu ?... comme le Dieu de toute miséricorde, de toute charité, « *ad me* » ? Est-ce qu'une mère ne montre pas surtout ce qu'elle est, en manifestant une inclination plus prononcée pour celui de ses enfants qui est moins bien partagé que les autres, pour la santé, le caractère et l'intelligence ?...

Que Dieu soit plein de sollicitude à l'égard de ses amis, je le comprends ; mais quand je le vois ouvrir ses bras et son cœur aux pécheurs et aux pécheresses, et leur crier de toutes ses forces d'aller à lui : « *Venite* ! » oh ! alors, mes doutes s'évanouissent, mes craintes se dissipent ; et, avec mon âme confiante et gagnée par une bonté toute divine, je vais à mon Sauveur, et je réponds : « Me voici ! »

3^o « *Revertere ad me et suscipiam te*. » Est-ce bien sûr que Notre-Seigneur m'appelle ainsi ? Est-ce que je ne me fais pas illusion ?.. je suis une si grande coupable !... Quand je songe à mes infidélités, à mes ingratitudes, à mes résistances à la grâce, je n'ose croire que ce « *Venite* » soit

pour moi... Non, je ne me trompe pas, je ne suis point une téméraire... Pour achever de me convaincre, pour triompher de mon opiniâtre incrédulité, le bon Maître s'adresse à moi telle que je suis... il m'appelle par mon nom... « *Revertere ad me, et suscipiam te.* » Oui, toi, une telle...

4^o « *Sto ad ostium et pulso...* *Præbe, fili mi, cor tuum mihi !* » Mais comment aller à Notre-Seigneur, comment parcourir la distance qui me sépare de lui ? Si je me mets en mouvement pour le chercher et le trouver, je perdrai mon chemin, je m'égarerai.

Notre-Seigneur a tout prévu, et, pour dissiper ses frayeurs, il ajoute : « *Sto ad ostium et pulso.* » Ma fille, il n'est pas besoin de te déranger, de te déplacer, de t'inquiéter... Me voici près de ton cœur, près de toi !... C'est moi qui frappe, c'est moi qui te parle, c'est moi qui te demande ton cœur : « *Præbe, fili mi, cor tuum mihi !...* » Aie confiance, je ne suis point ici pour te gronder, pour te punir, pour te maudire, pour te chasser, non, mais pour m'entretenir avec toi, pour t'éclairer, te soutenir, te pardonner et me faire aimer de toi, de plus en plus !...

Après de tels témoignages, je douterais encore de la bonté infinie de mon Seigneur Jésus ?... C'est lui qui vient de me redire ces touchantes invitations ; c'est lui, ce n'est pas un saint, ni un ange, ni la Sainte Vierge... C'est mon Jésus, et c'est sa parole que je viens d'entendre !... Oui, je crois. « *Credo... sed adjuva incredulitatem meam !* »

II^e motif : NOTRE SEIGNEUR EST LE RÉDEMPTEUR.

1^o *Il prend à son compte nos péchés.*

Vos paroles, mon Dieu, ouvrent mon cœur à la confiance ; mais le souvenir de mes péchés maudits est toujours là, et je tremble en pensant aux responsabilités qui pèsent sur moi.

Sans aucun doute, je suis coupable, très coupable, et je dois expier, par la pénitence, mes fautes commises. Toutefois Notre-Seigneur me remet entre les mains de quoi satisfaire : le Verbe éternel, le Fils de Dieu, a pris mes péchés à son compte. Il a dit à son Père céleste : « Mon Père, les péchés des hommes sont montés jusqu'à vous avec une sacrilège audace, et votre justice irritée doit punir les pécheurs... Mais les expiations que vous exigez, je me charge de les fournir... Ne voyez d'autre coupable que moi... faites-moi sentir tout le poids de votre colère... car j'aime les hommes, et je désire les sauver tous... Je le sais, à cause d'eux, vous allez me plonger dans un abîme de maux... Mais toutes mes souffrances, toutes mes ignominies, la mort la plus cruelle, je les accepte joyeusement, par amour pour les pauvres pécheurs ! »

Et le Père éternel accepte cette offre divine, et il demande à son Fils incarné de telles réparations, que le récit de toute sa vie de douleurs nous émeut, en nous faisant connaître l'énormité de nos péchés et la grandeur de l'amour que nous témoigne notre Rédempteur... De sorte que nos péchés deviennent ses péchés, en même temps

que ses mérites deviennent nos mérites : toutes ces vérités sont de foi.

2^o *Il nous passe ses mérites.*

Oui, ses satisfactions, ses trésors, sa gloire, son bonheur deviennent les satisfactions, les trésors, la gloire et le bonheur de chacun de nous... Ses œuvres saintes deviennent mes œuvres, comme si, étant à sa place, j'avais fait ce qu'il a fait lui-même. (II Cor., VIII, 9). O Dieu ! quel mystère, et quelle sublime réalité !... Quelles que soient ma misère, mon obscurité, mon ignorance, j'ai à ma disposition les trésors de mon Sauveur...

Sans doute, les pénitences offertes par Notre-Seigneur ne me dispensent pas de faire pénitence moi-même ; sans doute, ces richesses infinies de la Rédemption, je dois les attirer dans mon cœur par la prière, les sacrements et la pratique des bonnes œuvres... Mais toujours est-il que, sans mon Sauveur Jésus, ma perte était certaine, parce que jamais je n'aurais pu offrir à Dieu la compensation qu'il avait droit d'exiger de moi. Donc, en souffrant et en mourant pour moi ; donc, en prenant mes péchés à son compte et en me passant ses mérites, Notre-Seigneur me donne une preuve incontestable de son immense charité ; et je vois dans cette immense charité un second motif de confiance.

Seigneur, je crois, *Credo...* mais augmentez ma foi, et faites-moi comprendre que je dois me confier tout entière à vous !...

III^e motif : PUISSANCE DES GRACES DIVINES.

Ce n'est pas tout... Non seulement Notre-Seigneur a songé à moi, dans le passé ;... mais aujourd'hui, et pour toute cette Retraite, il s'offre à moi, il se donne à moi par sa grâce : « *Ecce ego, quia vocasti me. . Et mea omnia tua sunt...* »

Je l'ai appelé, je l'appellerai encore par mes prières, mes désirs, mes misères ; et, selon sa promesse formelle, il viendra : « *Ecce ego, quia vocasti me !...* » Je ne le vois pas, je ne le sens pas... mais je sais, mais je crois qu'il est là : il me voit, il me regarde, il me bénit, il m'encourage, il m'exhorte à prendre confiance, parce que sa grâce est à ma disposition... et sa grâce c'est lui-même.

Oui, la grâce, c'est Dieu prêt à l'homme... c'est Dieu venant au secours de l'homme... Mais la grâce est, tout à la fois, lumière, charité, sagesse et force ; et, comme chrétienne, surtout comme religieuse, j'ai besoin, un immense besoin de lumière pour mon esprit, d'amour pour mon cœur, de sagesse pour mon intelligence et de force pour ma volonté.

Eh bien ! Notre-Seigneur, par sa grâce, est tout cela pour moi, sera tout cela pour moi ; il m'offre tous ces secours.

Pendant cette Retraite, et dès ce moment, si je le prie et si je le lui demande, Notre-Seigneur, lumière du monde, sera la lumière de mon esprit, il se prêterà à moi pour m'aider à penser à lui, à mieux le connaître ; Notre-Seigneur, charité infinie, sera l'amour de mon cœur, il se prêterà à moi pour que je l'aime, et autant qu'il veut et

qu'il l'attend de moi ; Notre-Seigneur, la sagesse même, va se prêter à mon intelligence pour que je puisse suivre ses conseils, et me conformer à ses desseins sur moi ; Notre-Seigneur, la force même, va se prêter à ma volonté pour que je puisse soutenir les épreuves qui m'attendent...

Puisqu'il en est ainsi, qu'ai-je à craindre ? Si en ce moment la frayeur, la pusillanimité ou le découragement me dominant, si je redoute de ne pas bien faire ma retraite, si j'ai peur de ne pas en profiter, si je sens en moi comme une répulsion, de l'aversion pour ces exercices qui commencent... oserai-je, de parti pris, me laisser entraîner à cette mauvaise inspiration, qui ne peut venir que de Satan ?... Quoi ! Dieu, Dieu lui-même, Notre-Seigneur, mon frère, mon Sauveur, mon meilleur et unique ami, l'époux de mon âme, s'offre à moi... il m'offre, il me prête ses divines lumières pour m'éclairer, son divin amour pour l'aimer, sa propre sagesse pour bien comprendre mes vrais intérêts, sa force toute-puissante pour surmonter tous les obstacles, et je ne serais pas décidée à me mettre sérieusement en retraite ?... et je manquerais de confiance ?... et dans des conditions si avantageuses, je refuserais d'essayer une entreprise que Notre-Seigneur veut rendre efficace et très salutaire pour moi ?... Mais quel est cet aveuglement, pour ne pas dire cette folie ?

Et puis, ne serait-ce pas une injure sanglante faite à Dieu ?... Car enfin, voici la situation : « Ma fille, me dit Notre-Seigneur, je viens pour t'aider et faire, avec toi, cette Retraite. Tu ne seras pas seule, mais toujours je me tiendrai près de toi, pour agir avec toi... je serai là, alors même que tu ne sentiras pas ma présence, car je me cache quelquefois comme le soleil derrière un nuage... le nuage n'empêche point la présence du soleil... De même, sans m'éloigner, je me dérobe, de temps en temps, à l'âme qui m'appelle ou qui me cherche. Donc aie confiance, ouvre ton cœur, et, avec une sincère allégresse, mets-toi à l'œuvre, ma fille, et profite abondamment de cette Retraite. »

Et moi, je repousserais toutes ces avances et ces offres si pleines de bonté et de miséricordieuse tendresse ? Oui, si j'avais le malheur de le faire, je me rendrais coupable envers Notre-Seigneur de la plus sanglante injure !...

Ces considérations sont l'exacte vérité... C'est Notre-Seigneur qui me donne ces assurances, c'est lui qui me tient ce langage... Est-ce là ma foi ?... Puis-je dire : « Je crois, *credo* ? » Hélas ! hélas ! il suffit que Dieu me parle et me parle avec serment, pour que je me laisse aller au doute !... Mon Dieu, quel être suis-je ? mais je suis un âme d'incrédulité et de défiance vis-à-vis de vous !

Seigneur, donnez-moi la foi ; donnez-moi la confiance !... Plongez-moi en vous, abîme de vérité et de bonté, pour me changer et me renouveler !

III. — *Acte de confiance*

O Jésus, petit enfant par amour pour moi... Jésus persécuté, exilé, pauvre ouvrier, humilié par

amour pour moi... Jésus, aimable Sauveur, ami des pécheurs, port assuré de ceux qui, au milieu de la tempête, cherchent un refuge... Pasteur vigilant, plein de sollicitude pour la brebis perdue, plein de miséricorde pour la brebis retrouvée, je mets ma confiance en vous... Vous l'avez dit : « *C'est moi, ne craignez pas !* » Voilà pourquoi je chasse de mon cœur la crainte qui l'opprime...

Je me confie en vous, parce que vous êtes mon *avocat* et que vous prendrez en main ma propre cause pour en faire la vôtre... Je me confie en vous parce que vous êtes ma *caution* et que vous avez payé mes dettes... Je me confie en vous parce que vous êtes mon *bienfaiteur*, et que vos mérites sont à moi ; ... parce que vous êtes mon *sauveur* et que, pour me racheter, vous avez versé tout votre sang ; ... parce que je vous ai coûté trop cher pour qu'ensuite vous me rejetiez et refusiez de m'accorder vos grâces.

Non, mon Dieu, vous ne pouvez pas me repousser quand je vous cherche, vous qui êtes allé à la rencontre des soldats qui venaient pour vous outrager !... Vous ne pouvez pas vous détourner de moi quand je vous adore, vous qui avez présenté votre joue à celui qui vous souffletait...

Je ne puis pas douter de votre amour, en vous voyant, par amour pour moi, entre les mains de vos pires ennemis... Je ne puis pas douter de votre amour, en vous voyant chercher ceux même qui ne vous cherchent pas... Je ne puis pas douter de votre amour, parce que jamais vous n'avez dédaigné ni laissé sans secours ceux qui ont recours à vous.

O Jésus ! oui, j'espère tout de vous, parce que vous êtes tout-puissant et infiniment bon, et que vous me pressez de mettre en vous ma confiance : « *Ne craignez pas, ne craignez pas, c'est moi !* » J'espère tout de vous : vos lumières, votre amour, la sagesse, la force, le courage, la bonne volonté, le pardon, la perfection, la persévérance... tout, absolument tout... « *In te, Domine, speravi, non confundar in æternum !* »

IV. — *Résolution et prière*

Je viens de vous exprimer toute ma confiance... Je vais faire en sorte que ce sentiment domine en mon cœur. Voilà pourquoi je prends la résolution de chasser toute inquiétude et tout découragement. Si le démon s'efforce de me troubler, si la perspective de six jours de Retraite m'épouvante, si le souvenir de mes infidélités me poursuit, je dirai et répéterai : « *In te, Domine, speravi : in te confido !* » Confiance, confiance ! Il me semble que je suis bien décidée, et que ma résolution sera durable...

Tout à l'heure, pendant la sainte messe, je vous demanderai, ô Jésus, de me remplir de confiance... Et, pour mériter d'être exaucée, je veux me tenir dans le recueillement, dans le plus profond silence... Je veux bien prier.

Mais, Seigneur, puis-je compter sur moi ?... Hélas ! j'ai déjà tant promis, et si peu tenu !...

Tant de fois, je vous ai dit et répété que je m'abandonnais tout entière à vous ; et tant de fois je me suis mise en contradiction avec mes promesses ! — J'ai confiance en vous !... Est-ce bien sûr ?... Moi, l'inconstance même, moi, la lâcheté même, puis-je compter sur l'avenir et sur moi ?... Qu'une petite tentation, une distraction, un moment d'oubli, une parole peu charitable, un léger reproche, une humiliation aussi pénible qu'une piqure d'épingle surviennent, et adieu la résolution prise, adieu la confiance jurée !... Oui, me voilà, voilà mon portrait.

Mon Dieu, ayez pitié de moi !... de grâce, fortifiez-moi ! Donnez-moi, cette fois-ci, un vouloir qui dure, un vouloir qui remplace mes velléités... donnez-moi la constance... donnez-moi ainsi qu'à toutes mes compagnes, je vous en supplie, les grâces de la Retraite, le goût, l'attrait, la faveur d'une bonne et salutaire Retraite.

V. — Conclusion

Au revoir, Seigneur, je vais vous retrouver à la sainte messe... Prenez cette première journée de ma Retraite, je vous la donne avec tous les exercices, prières, lectures, réflexions, occupations, épreuves, difficultés, sécheresses et tous les événements qui doivent la composer. Seigneur, je mets toute ma confiance en vous... C'est ma résolution.

Gardez-la, ô Marie... gardez dans mon cœur la douce et filiale confiance. Ainsi-soit-il.

Première Instruction

NOS TITRES DE GRANDEUR

Quid est homo, quia magnificas eum ?
(Job, vii, 17).

Quelqu'un a dit que « l'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux, » c.-à-d. que l'homme trouve en lui des souvenirs de sa gloire originelle.

Qui ne sait, en effet, que l'homme a été créé parfait et placé ainsi dans le paradis terrestre ? S'il est déchu, s'il est tombé, c'est à cause de sa coupable révolte, c'est à cause de son péché.

Mais au milieu de ses humiliations, malgré la perte des étonnantes prérogatives qu'il avait reçues de son Créateur, il n'oublie pas son ancienne gloire... et il aspire à s'élever, à monter : qui est-ce qui ne rêve d'être ou de devenir plus qu'il n'est ? Oui, l'homme a des idées, des tentations ou desirs de grandeur !

Or, insensés que nous sommes, nous ne la cherchons pas où elle est, la vraie grandeur ; ou plutôt nous ignorons qu'elle est à nous, qu'elle est en notre possession, qu'elle est notre patrimoine...

Dites-moi, n'êtes-vous pas chrétiennes ?... Mais n'avez-vous pas oublié que toutes les distinctions de la terre, que tous les titres de noblesse de la terre, s'effacent et disparaissent devant votre titre de chrétiennes ?... C'est là cependant une vérité fondamentale, qui est aussi méconnue qu'elle est

indispensable dans le service de Dieu, dans l'organisation de la vie.

Hé bien ! c'est pour vous rappeler ce que vous avez plus ou moins oublié, que je me propose de vous montrer ce que vous êtes aux yeux de la foi, ce que vaut la grâce de votre baptême.

L'histoire raconte qu'Athénaïs était la fille d'un simple philosophe. Ses frères, jaloux et avarés, se mirent à la persécuter et finalement à la dépouiller de tous ses biens. L'orpheline sans appui, sans protection, sans défense, vint se jeter aux pieds de l'empereur Théodose, pour lui demander secours et justice... Ce prince, touché de son malheur, et admirant, du reste, toutes les qualités dont Dieu l'avait enrichie, la prit pour épouse et, par cet acte solennel, l'éleva jusqu'au trône, de sorte que celle qui, tout à l'heure, était chassée, dépossédée, devint reine et reçut les hommages de tout l'empire.

Or, par la grâce du baptême, vous avez acquis une parenté incomparable, plus noble, plus élevée, plus riche. Vous êtes entrées véritablement dans la famille des trois Personnes divines.

Donc, rien de plus précieux que cette grâce. En effet, elle nous rend : 1^o *Enfants de Dieu* ; 2^o *Frères ou sœurs de Jésus-Christ* ; 3^o *Temples du Saint-Esprit*

Voilà la couronne trois fois glorieuse que Dieu lui-même a placée sur notre front : méditons-le dans le ravissement de notre âme honorée d'une telle grandeur.

I. — Enfants de Dieu

I. LES ENSEIGNEMENTS DE LA FOI. — Il y a, pour nous, deux naissances, et par conséquent deux vies : une naissance naturelle et terrestre avec une vie naturelle et terrestre, et une naissance surnaturelle et céleste avec une vie surnaturelle et céleste.

La 1^{re} naissance et la 1^{re} vie, nous les tenons de nos parents ; la 2^e naissance et la 2^e vie, nous les avons reçues de Dieu par le baptême.

Ce jour-là, comme la foi nous l'enseigne, en même temps que l'eau sainte coulait sur notre front, la grâce sanctifiante était répandue dans nos âmes par le Saint-Esprit ; et c'est la grâce sanctifiante qui nous fait enfants de Dieu : « *His qui credunt in nomine ejus, dedit potestatem filios Dei fieri... Ex Deo nati sunt,* » dit S. Jean. En ce moment, Dieu verse de son cœur dans notre âme quelque chose qui nous transforme, nous divinise, et nous fait passer de notre bassesse naturelle à la sublimité de l'état surnaturel, à la qualité d'enfants de Dieu. Dieu met en nous quelque chose de lui, qui n'est pas sa propre substance, qui n'est pas lui, c'est absolument vrai, mais qui vient de lui. Et c'est ce qui établit, entre les autres créatures et nous, une différence essentielle.

Dieu, en tirant du néant les êtres sans raison, ne met en eux rien qui vienne de lui : il dit et parle seulement, et tout est fait : « *Dixit et facta sunt ; mandavit et creata sunt.* »

Mais pour nous donner notre naissance spirituelle, pour nous faire naître ses enfants, Dieu verse de son cœur dans notre âme ce que nous appelons la grâce sanctifiante. Et voilà pourquoi nous sommes enfants de Dieu, non point par une simple dénomination extérieure et stérile ; mais nous le sommes parce que Dieu nous a élevés jusqu'à lui, en nous donnant quelque chose qui vient de lui.

II. LES PREUVES. — a) En voici des preuves tirées de l'Écriture Sainte :

1^o « *Efficiamini divinæ consortes naturæ.* » (II Petr., 1, 4).

2^o « *Videte qualem charitatem dedit nobis Pater ut filii Dei nominemur et simus* » (I Joan., III, 1). Remarquez cette expression : « *simus*, » comme elle confirme bien ce que nous disions tout à l'heure : par le baptême, nous sommes enfants de Dieu, non par une simple dénomination extérieure, mais nous le sommes réellement...

3^o Et si, à ce double témoignage, nous joignons celui de Notre-Seigneur lui-même, n'aurons-nous pas, sur ce point, la plus claire notion de ce mystère et une parfaite conviction de nos grandeurs et de notre excellence ?... Notre-Seigneur porte un soin particulier, minutieux, à rappeler cette vérité : « *Lorsque vous prierez, nous dit-il, vous direz : Notre Père qui êtes aux cieux.* » Et dans une autre circonstance, il nous enhardit encore davantage et va jusqu'à nous appeler des « dieux » par participation, des enfants, des fils du Très-Haut, du grand Dieu éternel, infini, parfait ; et pour cela, il cite, en les ratifiant, les paroles du Ps. VIII : « *Nonne scriptum in lege vestra : Ego dixi : Dii estis et filii Excelst omnes ?* »

b) Et voici maintenant ce que nous dit la raison.

1^o S. Thomas voulant nous donner une idée frappante de la sublime vérité que nous méditons, nous compare au fer embrasé dans une fournaise...

2^o Mystère pour mystère, miracle pour miracle, la crèche et le calvaire, la naissance et la mort d'un Dieu... me surprennent plus que la dignité éminente d'un simple mortel élevé par le baptême ou la grâce sanctifiante, c.-à d. par la volonté, la bonté et la puissance divines, à la qualité d'enfant de Dieu !... Or je crois, de tout mon cœur, à ces premiers mystères ; pourquoi donc ne croirais-je pas à celui-ci ?...

O chrétienne, que vous êtes grande !... Oui, si vous avez encore dans votre cœur la grâce sanctifiante, vous êtes la fille de Dieu, vous êtes de la parenté, de la famille de Dieu ! — Quoi ! le Père éternel, mon Père ?... et moi, pauvre et chétive créature, ignorée, inconnue... moi, être d'un jour, je suis la fille de Dieu, d'un Dieu éternel ?... Il pense à moi et il m'aime ?... — Oui, tout cela est vrai, il pense à moi et il m'aime, parce qu'il a fait tomber de son cœur dans le mien quelque chose qui me fait participer à sa nature, qui m'élève jusqu'à lui, et me permet de dire, sans exagération : « Mon Père, mon Père ! » ... O mon Père du

ciel, bénissez-moi, bénissez ma Retraite, bénissez-nous toutes !... Ayez pitié de moi, pardonnez-moi, faites que je vous aime, que je vous prie, que je vous invoque, que je vous honore et vous glorifie !... Mon Père du ciel, je veux être une bonne religieuse, votre fille dévouée, généreuse, aimant vos intérêts, votre gloire, les âmes avant tout... Oui, je veux vous faire plaisir... Oui, vous toujours, vous par dessus tout... Mon Père ! mon Père !... Et c'est la grâce sanctifiante qui me donne cette parenté avec Dieu, et si je conserve la grâce sanctifiante jusqu'à la mort, cette parenté sera éternelle comme Dieu ; et tandis que ma parenté naturelle passe et fuit comme l'ombre, l'autre, ma parenté divine, durera toujours, toujours, si je le veux !...

Donc, la grâce sanctifiante est plus précieuse que toutes les richesses, et rien, ici-bas, ne peut lui être comparé. « *Pretiosior est cunctis opibus.* » (Prov., III, 15).

II. — Sœurs de N.-S. Jésus-Christ

N.-S. Jésus-Christ est Fils de Dieu par nature, ayant la même substance, la même nature que Dieu son Père. Par conséquent, Notre-Seigneur et vous, avez le même Père commun, quoique d'une manière bien différente. Vous, vous êtes les filles de Dieu, parce qu'il a bien voulu vous donner quelque chose venu de lui, mettre en vous quelque chose qui vous fait participer à sa nature. Quant à Notre-Seigneur, lui, il a plus que cela : il ne participe pas à la nature divine, mais il la possède tout entière. — Donc, puisque Notre-Seigneur et vous, avez le même Père commun, vous êtes Frère et sœurs.

LES PREUVES. — 1^o Vous l'êtes si bien, cette expression est si juste et si vraie, que Notre-Seigneur, après sa résurrection, dit à Marie-Madeleine : « *Allez dire à mes frères : Je monte vers mon Dieu et votre Dieu, vers mon Père et votre Père.* » Ces paroles s'adressent à ses disciples et par conséquent doivent être appliquées à tous ceux qui sur la terre, jusqu'à la fin du monde, seront ou deviendront ses disciples, croyant en lui, et cherchant en lui leur justification, leur sanctification : « *His qui credunt in nomine ejus* » (Joan., I, 12). Et S. Paul ajoute : « Notre-Seigneur n'a pas rougi de nous appeler ses frères (ou ses sœurs), *non confunditur fratres eos vocare.* » (Hébr., II, 11).

Non seulement il n'a pas rougi de cette parenté qu'il a voulu prendre avec vous ; mais il s'est condamné à toutes sortes de privations, de souffrances, de sacrifices, à la mort la plus ignominieuse, pour vous la procurer et pour vous procurer, en même temps, l'héritage du ciel qu'il veut partager avec vous, ses sœurs, comme étant tous les enfants du même Père céleste. « *Pater, quos dedisti mihi, volo ut ubi sum ego, et illi sint mecum.* » (Joan., XVII, 24).

2^o « Un riche et puissant seigneur fit un jour comparaître devant lui le fils orphelin de l'un de

ses fermiers. « Vous savez, lui dit-il, que les dettes de votre père sont le seul héritage qu'il vous ait laissé en mourant. Mais, à la demande de mon fils unique, je vous remets toutes ces dettes ; toutefois et malgré cela, vous n'en demeurez pas moins pauvre et sans fortune. C'est pourquoi, afin de me conformer à ses intentions, je vous adopte pour mon enfant, et vous constitue avec lui l'héritier de tous mes biens. » Et en vertu du pouvoir extraordinaire qu'il possédait, ce grand seigneur communiqua, en même temps, à ce jeune orphelin, à son esprit et à son cœur, une partie des qualités et des distinctions qu'il possédait lui-même.

« Et tout à coup, cet heureux enfant se vit transformé, riche et ennobli ; il ne vivait plus seulement de sa vie, mais il vivait encore de la vie de son seigneur et maître. Et celui-ci, de son côté, le considérait comme son fils, il le chérissait parce qu'il voyait en lui un rayonnement de sa propre vie. » (Gridel, *Bu-nème*)

Ce récit, qui excite votre admiration, n'est point seulement une parabole, ce que vous pourriez appeler une chose inventée pour faire plaisir, non, c'est une sublime et parfaite réalité.

Ce que je viens de raconter s'est fait pour vous et pour chacune de vous... Qu'étiez-vous, à votre naissance ? — Ennemies de Dieu, esclaves du démon, ignorantes et condamnées à l'enfer, chargées de dettes, c.-à-d. de péchés !... Et Dieu, le souverain Seigneur de toutes choses, Dieu, Père de son Fils unique, Jésus-Christ, a eu pitié de vous ! Au jour de votre baptême, par la vertu et au nom de son Fils unique, Jésus, mort pour vous, par la vertu de son sang divin, il vous a délivrées du péché et de la mort éternelle... Vous êtes devenues ses filles d'adoption, et, par là-même, les sœurs de Jésus-Christ, Fils de Dieu...

Oh ! quel glorieux titre que celui de sœur de Jésus-Christ ! Quelle noblesse et quelle grandeur il confère !... Pouvoir se dire : « Je suis la sœur d'un Dieu, d'un Dieu tout-puissant, éternel, présent partout, infiniment parfait, infiniment bon, qui a créé le ciel et la terre... en qui le Père éternel trouve ses complaisances, devant qui tout genou doit fléchir ! » Qu'il est consolant et doux de pouvoir se dire : « Et ce Frère, et ce Dieu, par amour pour moi, a été petit enfant, sauveur, victime, à cause de mes péchés ; il s'est fait Eucharistie pour demeurer avec moi jusqu'à mon dernier soupir ! »

O Jésus, ô Dieu, ô Frère bien-aimé, merci de toutes ces grandeurs dont vous m'honorez !... Votre sœur de la terre demande instamment votre secours pour qu'elle s'en montre toujours digne !

Ce n'est pas tout, car je vois une 3^e couronne de gloire que le baptême place sur votre front déjà si bien paré des deux autres : Vous êtes *les Temples du Saint-Esprit*.

III. — Temples du Saint-Esprit

Vous avez lu dans l'Histoire sainte avec quel soin, avec quelle somptueuse magnificence, Salomon fit bâtir le temple de Jérusalem, dont son

père David avait préparé, pendant de longues années, les nombreux matériaux. Ce grand roi, le plus sage que la terre ait jamais porté, puisque Dieu lui communiqua sa propre sagesse, avait une idée si haute de la majesté, de l'infinie perfection de Dieu, qu'il épuisa, pour ainsi dire, les richesses et les trésors du monde, pour la construction de la maison de Dieu. Il dépensa environ douze milliards, ce qui, en portant la dépense à un million par jour, suppose trente-deux années de travail pour l'achèvement de cette œuvre gigantesque... Il croyait, avec raison, ce puissant monarque, que tout ce que les hommes peuvent faire est infiniment au-dessous de ce que Dieu mérite, et que les ressources de mille mondes ne parviendraient pas à lui bâtir une demeure digne de lui !...

Mais il y a des temples plus précieux encore que celui de Jérusalem... Dieu veut habiter en nous ; il veut faire de notre cœur, de notre âme, sa demeure, sa maison, son tabernacle... Et pour rendre notre cœur et notre âme dignes d'être sa demeure, il veut travailler lui-même à cette œuvre merveilleuse... Il n'a pas chargé de ce soin un apôtre, un saint, un archange, S. Joseph, la Sainte Vierge Marie... non. C'est lui qui est l'architecte. Par le moyen de la grâce sanctifiante, reçue au jour de notre baptême, ou que nous avons recouvrée par une bonne confession après l'avoir perdue, nous sommes *les temples du Saint-Esprit*.

LES PREUVES. — 1^o Cette vérité, l'apôtre S. Paul ne cesse de la répéter aux fidèles, afin de les en pénétrer, afin de leur apprendre et de graver profondément dans leur cœur les prodiges et les effets merveilleux de la grâce sanctifiante. Ecoutez : « *Ne savez-vous pas, leur dit-il, que vous êtes le temple de Dieu, et que l'Esprit de Dieu habite en vous ?* » (I Cor., III, 16).

2^o « Lorsque vous entrez dans une église, dit S. Augustin, c'est un temple qui entre dans un autre ; c'est un temple animé, vivant, qui entre dans un autre qui n'a ni sentiment, ni intelligence du saint usage auquel il est consacré... »

C'est la même pensée qui inspirait à S. Bernard ces remarquables paroles : « Pourquoi bénit-on, sanctifie-t-on les églises de pierre et de marbre ? C'est à cause des chrétiens qui y viennent ; c'est à cause de l'Esprit-Saint qui habite dans leur âme, et parce que leur âme, à son tour, ennoblit et sanctifie leur corps ! »

3^o Pourquoi ces honneurs rendus aux reliques des saints, à leurs ossements ? Parce que ces restes ont appartenu à des corps qui étaient autrefois les tabernacles vivants du Dieu vivant.

4^o Voici un trait, tiré de l'histoire : le tyran Pasquasius et la vierge sainte Lucie... Dialogue : « ... Car ce n'est pas vous qui parlez alors, mais c'est le Saint-Esprit qui est en vous, et qui parle pour vous et par vous. » — « Tu as donc le Saint-Esprit en toi ? » — « Oui, certainement, reprend la courageuse martyre ; car ceux dont la vie est

pieuse et pure sont les temples vivants du Saint-Esprit...»

Conclusion

Comprenez-vous maintenant de quelle illustre parenté vous êtes?... que de noblesse et de grandeur en vous ?

Ah ! mon âme est comme éblouie lorsqu'elle envisage cette noblesse et cette grandeur, elle est comme opprimée par l'éclat qui en jaillit !... Et vous, qu'éprouvez-vous, en songeant qu'une si grande gloire est la vôtre ?

Voyez cette princesse née d'une illustre famille : il n'y a rien qui la rende fière comme la pensée de l'éclat de sa race, comme la vue des personnages au milieu desquels elle vit... Tout cela lui fait concevoir, désirer de grandes choses, rêver des seins, entreprises... Elle n'a que du mépris pour ce qui est bas et grossier... Et cependant, sa dignité, ses titres de noblesse, elle ne les trouve, elle ne les cherche que dans le nom de ses ancêtres, dans de vieux parchemins, dans des peintures murales, des statues de galerie, dans des inscriptions gravées sur le marbre des tombeaux, toutes choses que la main du temps effacera ou détruira !

Et vous, mes chères sœurs, vous devez chercher et vous trouverez votre dignité et vos titres de noblesse dans le ciel... dans le Dieu tout-puissant, éternel, infiniment parfait... dans le Dieu trois fois saint, créateur de toutes choses ;... qui vous a choisies pour ses filles ! — Filles du Roi du ciel, quels sont vos pensées, vos désirs et vos sentiments?... Savez-vous vous tenir sur les sublimes hauteurs où Dieu vous a placées?... N'avez-vous pas oublié cette parole : « Soyez parfaits comme votre Père céleste » ?... Où sont vos soins, votre amour, votre ardeur, votre culte de la perfection ? Etes-vous vraiment sur le chemin qui conduit à la maison paternelle ? au paradis ?... Y marchez-vous ou bien vous y traînez-vous, ou bien l'avez-vous quitté ?

Enfants prodigues, profitez de cette Retraite pour revenir à votre Père céleste. Enfants négligentes, profitez-en pour ranimer le feu presque éteint de votre amour envers votre Père céleste. Enfants dévouées et fidèles, profitez-en pour enflammer votre cœur d'un zèle encore plus pur, d'une charité encore plus ardente envers votre Père céleste, envers le bon Dieu dont vous êtes aussi les temples !

Oui, reconnaissez dans les autres et en vous-mêmes les temples du Saint-Esprit.

1^o Dans les autres. Vous ne supporteriez pas que l'on profanât cette chapelle ou tout autre objet sanctifié. Donc, empêchez que ceux et celles qui vivent avec vous et à côté de vous s'abaissent, se déshonorent, se profanent par des paroles, des conversations ou une conduite qui scandalisent...

Appelées à construire des temples à Dieu, c.-à.-d. à élever, à former de jeunes enfants, ne négligez jamais de réprimer leur orgueil, leur vanité, leur

ambition, leur amour des plaisirs, de la toilette et de l'indépendance, leur soif ardente d'amitiés ou d'affections sensuelles qui bouleversent le cœur et la tête et entraînent à l'impureté sous toutes ses formes.

Vous admirez une personne généreuse qui fait bâtir un hôpital, une maison d'école, une église... Mais que sont ces édifices comparés à une âme, dans laquelle Dieu veut habiter lui-même et dont il veut faire sa demeure privilégiée ?... Donc, bien plus digne d'éloges, de récompenses et de gloire ineffable, la religieuse chargée, par vocation divine, d'élever, d'instruire, de perfectionner une âme immortelle dans laquelle Dieu veut trouver ses complaisances.

Le bienfaiteur d'un hospice, d'une salle d'asile, d'un sanctuaire travaille pour le temps ; une religieuse travaille pour l'éternité. Les maisons de pierre s'écroulent avec les années ; les tabernacles vivants du Dieu vivant demeurent pour les siècles des siècles !

2^o En vous-mêmes En vous souvenant que les autres sont les temples de Dieu, reconnaissez en vous-mêmes une égale dignité. Oui, vous êtes les temples du Saint-Esprit. Or, dans l'église, dans la maison de Dieu, on prie, on offre des sacrifices, on prêche, on évite toute profanation.

Priez-vous dans les tentations et les doutes ? Priez-vous pour vaincre vos penchants et vos habitudes ?... Evitez-vous certaines occasions de péché ? N'existe-t-il pas une victime que vous ne pouvez vous résoudre à immoler : pensées, affections, vanités, curiosités, amour-propre ?... Dieu parle au-dedans de vous : pourquoi ne l'écoutez-vous pas ? Si vous ne l'écoutez pas, il s'en ira : *Time Deum transeuntem et non revertentem !*

Que diriez-vous d'un domestique qui apporterait des ordures, ne fût-ce que sur le seuil de vos appartements ?... Est-ce que les lèvres ne sont pas le seuil, l'entrée du temple du Saint-Esprit ?... Voudrez-vous les souiller par des baisers de coupable sensualité ? Oh ! laissez-moi vous le dire en finissant : vous oubliez trop facilement peut-être votre dignité de chrétiennes. Vous êtes trop indifférentes à votre illustre parenté. Vous semblez méconnaître que vous êtes grandes, nobles, élevées, enrichies d'une couronne de gloire et d'honneur dont la Très Sainte Trinité a pris plaisir à orner votre front... Il faut donc, pendant ces jours de grâces et de recueillement exceptionnels, remonter sur les hauteurs où la main de Dieu vous a placées, si vous en êtes descendues par vos imperfections ou vos fautes. Et vous souvenant que « Noblesse oblige, » vous vous efforcerez de redevenir, par le renouvellement et la transformation de vous-mêmes, par la promesse de faire plaisir à Dieu, les dignes filles de votre Père céleste, et les dignes temples du Dieu trois fois saint qui, pour vous récompenser, partagera son bonheur éternel avec vous. Ainsi soit-il.

Conférence

LES DEUX ESPRITS

Entrez dans une famille : si vous y trouvez l'ordre, l'harmonie, la paix, vous direz : « Les membres de cette famille sont animés d'un bon esprit... leurs dispositions sont excellentes. »

Pénétrez dans une école, dans un atelier, dans un lieu de récréation ou d'amusement : si, parmi ceux qui sont là, vous remarquez que les discours, la tenue, les occupations laissent à désirer, s'il y a querelle, négligence, désordre... vous ne craignez pas de vous tromper en affirmant qu'un mauvais esprit régné dans ces milieux, et que les dispositions des uns ou des autres sont détestables.

Donc, d'après les dispositions d'une personne, d'une famille, d'une communauté, on peut connaître l'esprit qui la gouverne : « *Ex fructibus eorum cognoscetis eos*, » a dit Notre-Seigneur. (Math., VII, 20).

Or deux esprits se disputent l'empire du monde ou des âmes : l'esprit de Dieu ou l'Esprit-Saint, et l'esprit du démon ou l'esprit mauvais ; et c'est l'un ou l'autre qui règne en nous, selon cette autre parole de N.-S. Jésus-Christ : « *Nemo potest duobus dominis servire*. » (Math., VI, 24).

Hé bien ! voulons-nous savoir, à ne pas nous y tromper, quel est l'esprit qui nous dirige ?

Voilà une question d'une importance capitale, et la réponse que notre conscience doit y faire, nous devons chercher à la connaître à tout prix. Oui, *quel est l'esprit qui nous dirige ?*... Est-ce l'esprit de Dieu, est-ce l'esprit du démon ? Tel est le sujet de cette conférence.

Pour savoir quel est l'esprit qui nous gouverne ; qui inspire et anime nos pensées, nos sentiments, nos dispositions, notre conduite, notre manière d'observer nos vœux, de pratiquer notre règle et d'accomplir nos devoirs de chrétiennes, il faut nous rappeler que l'esprit de Dieu gouverne les âmes qui sont à lui par deux moyens, qui sont *l'humilité et la mortification*. Donc les religieuses qui trouvent en elles l'amour et la pratique de ces deux vertus, ou qui s'appliquent à les acquérir, sont vraiment conduites par l'esprit de Dieu.

L'esprit mauvais, le démon, gouverné aussi par deux moyens les âmes qui sont à lui : *l'orgueil et la sensualité*. Donc les religieuses qui trouvent en elles, *sans les détester, sans les combattre, sans chercher à les dominer*, l'orgueil et la sensualité, vivent certainement sous l'empire de l'esprit mauvais.

Remarquez ce choix d'expressions : « *Qui trouvent en elles, sans les détester, sans les combattre, sans chercher à les dominer, l'orgueil et la sensualité*. »

Voyons donc quel est l'esprit qui nous anime.

I. — *L'esprit de Dieu : ses moyens*1^{er} moyen : L'HUMILITÉ

Textes : 1. « *Et Verbum caro factum est*. » 2. « *Et erat subtilis illis*. » 3. « *Factus obe-*

diens usque ad mortem. » 4. « *Hoc est corpus meum*. »

Notre-Seigneur s'est réduit à n'être plus qu'une apparence de pain !... Notre-Seigneur s'abaisse jusqu'à une étable, jusqu'à obéir à de simples créatures, à ses bourreaux, à Judas, aux mauvais prêtres, jusqu'à une apparence de pain...

1^o Or si, en face d'une cellule étroite, d'une salle de classe inconmode, d'un emploi pénible, d'un office répugnant, d'une charge quelconque qui n'est pas de notre goût, nous avons soin de nous abstenir de murmures, de plaintes exagérées, de reproches... si, à l'exemple de S. François Régis, nous répétons : « Quand on a mérité l'enfer, quelque mal placé et logé que l'on soit, on est toujours bien !... » *nous pratiquons l'humilité et l'esprit de Dieu nous anime...*

2^o Si, en recevant une obéissance qui nous coûte, qui exige le sacrifice de nos aises, de nos préférences, de notre liberté, de notre humeur ou de nos caprices, nous nous mettons en garde contre des lamentations ridicules, tout au plus pardonnables à une enfant mal élevée, oui, *nous pratiquons l'humilité et l'esprit de Dieu nous anime*.

3^o Si nous évitons de ressembler à celles qui habituellement sont préoccupées d'elles-mêmes ; si nous n'entretenons aucun froissement d'amour-propre, ne gardant jamais, vis-à-vis de telle ou telle compagne, un silence obstiné et blessant ; si nous repoussons même intérieurement toute attitude de résistance par rapport à une directrice ou une supérieure nouvelles..., *l'esprit de Dieu nous anime*.

4^o Si nous fuyons comme la peste tout sentiment de mépris pour celles que leur peu d'intelligence ou leur naissance rendraient inférieures... s'il ne nous arrive pas de manifester quelque prétention à un emploi ou à une charge... si nous ne craignons pas que l'on connaisse nos défauts, nos misères, nos échecs, nos insuccès... *nous sommes animées de l'esprit de Dieu, et nous pratiquons l'humilité inséparable de la mortification*, second moyen par lequel l'esprit de Dieu gouverne les âmes qui sont à lui.

2^e moyen : LA MORTIFICATION

Textes : 1. « *Et pannis eum involvit, et reclinavit eum in præsepio, quia non erat eis locus in diversorio*. » (Luc, II, 7). 2. « *Et fugit in Ægyptum...* ». 3. Vie de travail de Notre-Seigneur à Nazareth : « *In laboribus a juventute mea...* » 4. La Passion qui a duré toute sa vie : « *Dolor meus in conspectu meo semper*. »

Notre-Seigneur passe sa vie dans un dénuement tel qu'on le trouve à peine chez les plus pauvres... Il connaît les privations et les tristesses de l'exil... Il gagne sa vie comme un simple ouvrier... Il est sur la croix toujours !...

1^o Nous sommes animées de son esprit, si nous savons souffrir la gêne, les incommodités perpétuelles de la pauvreté ; si, pour la nourriture, les habits et le logement, quels qu'ils soient, nous

évitons de manifester ou des regrets ou d'impatients désirs...

2^o Nous sommes animées de l'esprit de Dieu lorsque, malgré l'éloignement de notre famille; de nos parents ou de ceux qui nous sont chers, nous savons nous résigner à ne pas les voir, à faire généreusement le sacrifice d'en être séparés, même pour toujours, nous rappelant cette sentence du divin exilé : *« Celui qui aime son père et sa mère plus que moi, n'est pas digne de moi ! »*

3^o Nous sommes animées de l'esprit de Dieu, lorsqu'à la vue d'occupations constamment les mêmes, au milieu d'exercices quotidiens qui engendrent une inévitable et fatigante monotonie; lorsque, malgré l'immolation mille fois renouvelée de notre amour-propre, et nous retrouvant toujours avec des misères et des fautes semblables, nous avons le courage persistant de nous écrier : *« Je resterai bon gré mal gré, je persévérerai, dussè-je mourir ! »*

Il faut étudier, travailler au jardin, coudre, faire la cuisine, balayer, laver, voyager, quitter sa résidence pour aller dans une autre...

Hé bien ! en dépit de la fatigue, de l'ennui et des labeurs, je ne reculerai pas, et ma disposition sera celle-ci : *« Mort à moi même, et vive mon Dieu qui me pénètre de son esprit ! »*

4^o Je suis languissante, malade, je n'ai pas un seul jour bon ou agréable; je reçois des affronts, des marques de mépris; je suis triste et j'agonise; je suis comme abandonnée; les ennemis de mon âme sont acharnés à ma perte; la mort seule peut mettre un terme à tous ces maux réunis : hé bien, soit ! *« Fiat voluntas tua ! »* Je sais, mon Dieu, que pour être animé de votre esprit, que pour vous appartenir, il faut sans cesse pratiquer la mortification dans son corps et dans son âme : *« Qui vult post me venire, obneget semetipsum, et tollat crucem suam quotidie, et sequatur me. »* (Luc, ix, 23). Voilà pourquoi je pratiquerai, sans relâche, avec le secours de votre grâce, la salutaire mortification...

Est-ce là votre langage ? est-ce là votre conduite ? . Vous reconnaissez-vous à ces traits ?... Et Notre-Seigneur voit-il en vous, comme dans autant de fidèles épouses de son cœur, l'humilité et la mortification, caractères obligés et indispensables de celles que son esprit anime et dirige ?

A vous de réfléchir, d'examiner et de répondre pendant cette retraite.

La réponse vous sera plus facile; si après vous avoir montré les moyens employés par l'esprit de Dieu pour gouverner les âmes qui sont à lui, je place ensuite sous vos yeux, comme dans un second miroir, les moyens que le démon emploie pour gouverner ceux et celles qui lui appartiennent. Ces moyens sont : l'orgueil et la sensualité.

II. — L'esprit mauvais : ses moyens

1^{er} moyen : L'ORGUEIL

Textes : 1. *« Non serviam ! »* 2. *« Ertis sicut dit. »* 3. *« Et duxit illum in Jerusalem, et*

statuit eum super pinnam templi, et dixit illi : Si filius Dei es, mitte te hinc deorsum » (Luc, iv, 9). 4. *« Nolumus hunc regnare super nos »* (Luc, xix, 14).

Voilà l'orgueil : la révolte, l'ambition, la présomption, l'indépendance.

1^o Donc, orgueilleuses et inspirées par un mauvais esprit, les religieuses qui se laissent aller à toutes sortes de lamentations pitoyables, lorsqu'elles reçoivent une obéissance qui leur coûte, qui exige le sacrifice de leurs aises, de leurs caprices, de leur liberté, de leur humeur et de leurs préférences... Si elles ne vont pas jusqu'à dire : *« Non serviam ! »* toujours est-il qu'elles obéissent malgré elles.

2^o Donc, orgueilleuses et inspirées par un mauvais esprit, les religieuses qui affectent des prétentions et regardent comme étant au-dessous de leurs aptitudes ou de leurs mérites telle cellule, tel emploi, telle salle de classe, telle charge, tel office; leur ambition est cause de leur obéissance forcée : c'est encore le *Non serviam !*

3^o Donc, orgueilleuses et animées par un mauvais esprit, les religieuses qui se confient en elles-mêmes, dans ce qu'elles nomment leur expérience; qui, se croyant plus sages, plus fortes, plus protégées contre les chutes que les autres, n'évitent pas soigneusement les occasions de péché : telles que les conversations ou paroles inutiles, la curiosité, les médisances légères, les petites rancunes et la vanité... Leur présomption a sa source dans l'orgueil : *« Mitte te hinc deorsum ! »*

4^o Donc, orgueilleuses et animées par un mauvais esprit, les religieuses qui se tiennent habituellement dans une disposition de résistance vis-à-vis d'une directrice ou d'une supérieure nouvelle... Animées d'un mauvais esprit, les religieuses qui n'obéissent pas sans réplique et sans retard, avec exactitude et simplicité, ne soumettant point leurs pensées et leurs jugements aux pensées et aux jugements de ceux ou de celles qui tiennent la place de Dieu : c'est l'indépendance dictée par l'orgueil; c'est toujours le *Non serviam !*

Oh ! quel mauvais esprit ! faut-il nous étonner qu'il soit le tombeau de la vertu et de la perfection, la ruine des communautés et la porte de l'enfer ?... Non, il ne faut pas nous en étonner. Car il marche ordinairement avec un auxiliaire qui le rend encore plus pernicieux et plus mortel : la sensualité.

2^o moyen : LA SENSUALITÉ

Textes : 1. *« Dixit autem serpens ad mulierem : Nequaquam morte moriemini. . Vidit igitur mulier quod bonum esset lignum ad vescendum, et pulchrum oculis aspectuque delectabile ; et tulit de fructu illius et comedit, deditque viro suo qui comedit. »* (Gen., iii, 4-6). 2. Déluge : *« Omnis quippe caro corruperat viam suam super terram »* (Gen., vi, 12) ; Sodome et Gomorrhe : *« Dominus pluit super Sodo-*

mam et Gomorrhæam sulphur et ignem... et subvertit civitates has. » (Gen., xix, 24-25). 3. « *Si filius Dei es, dic lapidi huc ut panis fiat.* » (Luc, iv, 3). 4. « *Quorum Deus venter est.* » (Philip., iii, 19). 5. Ce que les saints nous apprennent sur la sensualité, cause de la damnation du plus grand nombre.

Telle est la sensualité : *l'amour de ses aises, les intempérances du cœur et le plaisir trouvé à table.*

1^o Donc, sensuelles et animées par un mauvais esprit, les religieuses qui témoignent des regrets ou d'impatients desirs à la vue (*vidit pulchrum*) d'une cellule plus spacieuse, d'une robe mieux faite, d'un objet neuf, plus commode, ou quand il s'agit de la nourriture, des vêtements et du logement ; — qui trouvent l'obéissance trop lourde, la règle trop sévère, les exercices de piété trop ennuyeux, la vie des couvents trop austère, la croix trop dure ou trop écrasante pour leurs épaules délicates ; — qui ne veulent rien souffrir et cherchent, malgré les enseignements de l'Evangile, à rendre le chemin du ciel plus large et plus commode ; — qui ambitionnent la gloire d'être les épouses d'un Epoux couvert de blessures sanglantes, couronné d'épines, et ne peuvent supporter le bourdonnement d'une mouche ou la piqure d'une simple remontrance !...

2^o Donc, sensuelles et animées d'un mauvais esprit, les religieuses qui se troublent comme de petites pensionnaires nerveuses, au souvenir de leur famille, de leurs parents ou de leurs frères et sœurs ; qui ont besoin de témoignages d'affection sensible, de paroles tendres, de promesses ardentes et répétées, de confidences intimes, de lettres au style passionné... pour ne pas se décourager, pour consoler les sécheresses de leur cœur dans le service de Dieu, pour aller à Jésus, disent-elles, en s'appuyant sur le bras de l'amitié... Oui, sensualité coupable, toutes ces mollesse de paroles, de sentiments, de démonstrations et de gestes désordonnés, qui servent d'aliment au vice qui jette le plus d'âmes en enfer : *la luxure* !

3^o Donc, sensuelles et animées d'un mauvais esprit, les religieuses qui vont à table avec des dispositions autres que celles de réparer leurs forces, de travailler plus sûrement et plus longtemps au bien de la Congrégation, à la gloire de Dieu et au salut des âmes ; qui ne cherchent que la délectation éprouvée en prenant les mets qui leur sont servis ; qui, sans aucune raison, sans aucun motif de santé, réclament de leur supérieure, s'accordent à elles-mêmes, ou se font donner et envoyer par leurs parents, par des personnes complaisantes, des douceurs, des friandises, des adoucissements dont le seul profit est de flatter une gourmandise coupable !

Oui, sensualité, toutes ces recherches idolâtres de soi-même, toutes ces satisfactions égoïstes et désordonnées...

Je m'arrête... Ces considérations sont plus que suffisantes à faire connaître les moyens dont se

sert le démon pour gouverner, inspirer et perdre les âmes imprudentes qui se laissent prendre dans ses filets.

* *

Et maintenant, quelles sont les conclusions à tirer de cette conférence ?

Les religieuses qui sont animées d'un bon esprit sont humbles et mortifiées ; celles qui sont animées d'un mauvais esprit sont orgueilleuses et sensuelles. Quel est l'esprit qui nous gouverne, qui nous conduit, qui inspire nos pensées, nos sentiments, nos dispositions, nos actes, notre manière d'observer nos vœux, d'accomplir notre règle et d'être fidèles à nos devoirs de chrétiennes ?... Est-ce l'esprit de Dieu ? Est-ce l'esprit du démon ?

Il faut que notre conscience réponde ; il faut, pendant cette Retraite, que la lumière se fasse sur ce point, puisqu'il y va de notre salut : « *Si quis autem spiritum Christi non habet, hic non est ejus.* » (Rom., viii, 9).

Seigneur, vous êtes si bon que vous accourez, avec toutes vos grâces et vos miséricordes, vers l'âme qui vous désire et qui vous cherche. Plus cette âme est confuse, pauvre, coupable, découragée, plus vous la trouvez digne de votre pitié !... Hé bien ! la voilà devant vous, cette pauvre âme coupable, cette pauvre religieuse confuse et découragée ; la voilà près de votre cœur... Daignez donc l'éclairer, lui découvrir la vérité, la séparer complètement du monde, la préserver de l'esprit du monde et de Satan, et faire en elle le dépouillement de tout ce qui n'est pas vous !... Alors, conduite de nouveau par vous, et pénétrée de plus en plus de votre divin Esprit, elle sera docile à vos inspirations et toujours soumise à votre volonté sainte ; elle marchera résolument, par la pratique de ses vœux et de sa règle, dans le chemin de l'humilité et de la Croix. Car elle saura, pour ne plus l'oublier, que la porte du paradis étant étroite, il faut s'abaisser pour y entrer ; elle saura, pour ne plus l'oublier, que le chemin qui conduit à la porte du paradis, c'est *la voie douloureuse du Calvaire* : « *Per multas tribulationes oportet nos intrare in regnum Dei.* » (Act., xiv, 21).

Deuxième Instruction

LE SALUT

Rogamus autem vos... ut vestrum negotium agatis.

Nous vous en prions, appliquez-vous uniquement à votre grande affaire.

(I Thess., iv, 10-11).

Cornelius a Lapidé raconte le trait suivant : « Un homme fort riche était arrivé à ses derniers moments, et il sollicitait, de tous ceux de sa maison, des secours et, pour ainsi dire, main-forte contre la mort. Il appela donc auprès de lui sa femme et ses enfants : « Secourez-moi, mes enfants, secourez-moi !... Vous le savez, c'est pour

vous que j'ai travaillé nuit et jour, ne me laissez pas mourir !

— Hélas ! lui répondirent-ils, fondant en larmes, que pouvons-nous faire, à cette heure, pour vous ? que faire dans une maladie sans ressource ?... Ah ! plutôt à Dieu que nous puissions vous délivrer ! Mais nous ne le pouvons pas... il n'y a point de remède contre la mort.

— La mort, s'écria l'infortuné... il faut donc absolument mourir ?... O vanité, ô folie de tous les travaux des hommes !... Pour vous, ajouta-t-il, j'ai travaillé nuit et jour, j'ai usé mes forces, je me suis épuisé, j'ai consumé ma santé et ma vie, hélas ! j'ai perdu peut-être corps et âme, et, pour tout cela, voilà ma récompense ?... Maintenant que me voici à la dernière heure, je vous demande du secours et vous ne m'en donnez point !... Oh ! que j'aurais été bien plus sage, si j'avais bien servi mon Sauveur et sa sainte Mère ! Oh ! si je m'étais fait des amis dans le ciel, ils viendraient me secourir dans ce moment terrible ! Si j'avais le bonheur de revenir en santé, comme je vivrais bien autrement ! »

Tels sont, au moment de la mort, les regrets inutiles des religieuses qui, s'étant beaucoup occupées des autres pendant leur vie, se sont négligées elles-mêmes et arrivent ainsi les mains vides, à la dernière heure, au tribunal de Dieu !

En est-il, parmi vous, qui soient tombées, volontairement ou par insouciance, dans ce déplorable et fatal aveuglement ?...

A ces négligentes, je viens dire avec toute la force de mes convictions :

Sachez-le : avant tout, l'affaire de votre salut !

Pourquoi ? — Parce que : 1^o *C'est votre seule affaire nécessaire* ; 2^o *Si vous la perdez, tout est perdu et pour toujours* :

I. — *Affaire seule nécessaire*

Vous savez ce que c'est que faire son salut, aussi je ne m'arrêterai pas à vous l'expliquer.

PREUVES. — 1^o *N.-S. : « Porro unum est necessarium. »* (Luc, x, 42).. « *Si oculus tuus dexter scandalizat te ..* » (Math., v, 29).

2^o *Saints Docteurs.* — Après le langage du Maître écoutons celui des saints Docteurs : « *Aut vitis, aut ignis.* » (S. Aug.).

3^o *La raison.* — On se débarrasse d'un objet qui n'atteint pas la fin pour laquelle il a été créé. Or l'homme doit servir et aimer Dieu, c'est-à-dire faire son salut. Donc, s'il n'y travaille pas, Dieu s'en débarrassera, le chassera, le condamnera à l'enfer.

4^o *L'exemple des Saints.* — S. François-Xavier, S. Guillaume, sainte Thérèse... David...

Donc, puisque le salut est *l'affaire seule nécessaire*, vous vous trompez, lorsque vous regardez les talents, les succès, le développement de votre communauté, l'estime des hommes, une longue vie comme absolument nécessaires ; vous êtes en contradiction formelle avec Dieu, avec les saints

avec les lumières de votre raison, si vous vous occupez de ces divers intérêts plus que de votre âme ; vous vous perdez, vous êtes en route pour l'enfer, si vos pensées, vos désirs, vos jugements, vos appréciations, vos travaux, vos prières, votre vocation religieuse ne vous portent pas et ne vous déterminent pas à préférer le salut de votre âme à tout le reste. Puisque de plus, l'âme perdue, tout est perdu, et pour toujours !

II. — *L'affaire du salut perdue, tout est perdu et pour toujours*

On dit quelquefois : « Tout est perdu, » parce qu'on a perdu la santé, ses parents, sa réputation par la calomnie, qu'on est exilé, chassé de sa Congrégation. Oui, mais tout cela, souvent, n'est qu'une manière de parler : ces pertes sont réparables ou compensées... Mais l'âme perdue, tout est perdu, et pour toujours !

PREUVES. — 1^o *La raison.* Il y a deux sortes de biens : terrestres et célestes ; temporels et spirituels.

Celle qui a perdu son âme a perdu les uns et les autres... Donc elle est privée, dépouillée de tout...

Cette perte irréparable, le Saint-Esprit nous en donne l'idée de la manière la plus saisissante.

2^o *Sainte Ecriture.* Sap., v, 4-15. Ce passage, qu'il faut lire en entier, dépeint d'une manière saisissante les regrets des damnés.

« *Ergo erravimus !* » C'est ainsi que ces âmes déploreront, au jugement de Dieu, puis dans l'éternelle prison de feu de l'enfer, au milieu des plus affreux tourments, leur irréparable malheur. « *Finita est æstas, et nos salvati non sumus !* » (Jér., viii, 20).

Oui, irréparable malheur ! Car on ne meurt qu'une fois ; et l'affaire du salut perdue, et l'âme une fois perdue, tout est perdu et pour toujours : « *Peritisse semel, æternum est !* »

Entendez-vous, ma chère sœur ? Vous, négligente... vous, tiède... vous, peut-être gravement coupable... vous, peu obéissante... vous, peu modeste... vous, peu mortifiée... vous, peu attachée à la sainte pauvreté... vous, peu régulière... vous, routinière dans l'oraison, la sainte messe, la confession, la communion... entendez-vous ?... *Peritisse semel, æternum est !*

Représentons-nous une religieuse qui a négligé et manqué l'affaire de son salut, qui a perdu son âme, malgré toutes les grâces reçues, grâces sans nombre, grâces de choix... Après la mort, des horizons nouveaux se découvrent, la voilà détrompée ! Elle comprend l'importance du salut... mais c'est trop tard !!! Révélation écrasante... Malédiction divine : ses suites ! Plus de remède !

Une personne enterrée vivante peut conserver une lueur d'espoir... Ici, plus d'espoir ! Eternité de malheur... Perte consommée.

Quelle leçon ! Profitez-en !

* *

Donc, *avant tout, l'affaire du salut.* Et cependant, c'est la plus négligée !... Si je vous accusais

de cette faute, vous en seriez peut-être moins affectées que des reproches mérités par votre négligence dans les affaires temporelles !

Désormais, serez-vous si peu ferventes ? Il y a, parmi vous, des âmes dévouées à la grande affaire de leur salut. Mais quand donc les autres travailleront-elles plus sérieusement à sauver leur âme ?

Quoi ! elles sont toutes de feu pour l'étude, le travail manuel, les soins de la maison, les intérêts de leur famille... et si froides quand il s'agit des intérêts de leur âme immortelle ?... Pour posséder Dieu et acquérir une gloire sans fin, elles seront sans désir, sans flamme et sans enthousiasme ? Je n'ose pas le croire.

Cependant, si elles n'étaient pas décidées, je leur dirais, m'adressant à elles : « Regardez ce crucifix... et continuez maintenant, si vous l'osez, à rendre inutiles ces souffrances, ce sang versé et cette mort de votre Sauveur ! »

Mon Dieu, ce n'est pas en vain que vous aurez tout fait pour mon salut... Non, vous n'aurez pas la tristesse de vous écrier, en parlant de votre pauvre épouse : « *Quæ utilitas in sanguine meo ?* » Tout indigne qu'elle est de tant de faveurs dont vous l'avez comblée, elle vous conjure de la supporter encore. Pénétrée de regrets, au souvenir de ses ingratitude, de ses négligences, de ses fautes nombreuses, toute confuse d'avoir perdu tant d'années, au lieu de les employer au salut de son âme, elle vous demande mille fois pardon et vous promet de réparer le passé, en consacrant à votre service et à votre amour le temps que vous daignerez lui accorder... Oui, mon Dieu, mon Jésus, mon Père, mon salut avant tout ! Avant tout, travailler à ma perfection, me sanctifier, me sauver, persévérer dans ma sainte vocation, vous faire plaisir chaque jour, et mourir pour vous. Ainsi soit-il.

DEUXIEME JOUR

Méditation

LA VRAIE CONVERSION

I. — Préparation

II. — Considérations

J'ai pris, bien des fois, la résolution de devenir meilleure, d'être une religieuse plus parfaite, de mieux répondre aux exigences et à la sainteté de ma vocation... Après chaque retraite, et même souvent après mes confessions de chaque semaine, j'ai fait cette promesse au bon Dieu...

Mais pourquoi ces résolutions, dignes d'un sort plus heureux, n'ont-elles pas abouti ?... Pourquoi suis-je toujours à peu près la même ? — Est-ce que je n'étais pas sincère, lorsque je parlais à Notre-Seigneur ? — Est-ce que *volontairement* je retombais dans les désordres plus ou moins graves que je me proposais d'éviter ?...

Qu'est-ce donc, pour moi, religieuse, que la *vraie conversion* ? Que faut-il me rappeler sur ce point ? Et quand pourrai-je croire que, vraiment, je suis en voie de me changer, de me transformer ?

Seigneur, j'attends de vous les lumières dont j'ai besoin : « Parlez, car votre humble servante vous écoute ! »

Les caractères de la vraie conversion, je les trouve exprimés en deux mots très précis et très lumineux d'un grand saint.

Lorsque Clovis, converti par les prières de sainte Clotilde et par la grâce divine, demanda le baptême à S. Remi, ce Pontife, pour lui tracer le chemin dans lequel il devait marcher désormais, pour lui indiquer nettement ce qu'il devait faire, lui adressa ces mémorables paroles que l'histoire a conservées : « Baisse la tête, fier Sicambre ; brûle ce que tu as adoré, et adore ce que tu as brûlé ! »

Oui, voilà la conversion. L'humilité, « baisse la tête, » c'est le point de départ... Puis, « aime ce que tu détestais, et déteste ce que tu aimais, » c'est le changement du cœur, de la volonté : « brûle ce que tu as adoré, et adore ce que tu as brûlé ! »

1. Or, cette *humilité*, base de tout, fondement indispensable de la vraie vie religieuse, est-elle en moi ? — L'humilité qui rejette tout raisonnement, toute discussion, toute comparaison... qui évite de disséquer, d'analyser, d'éplucher les ordres reçus et les obédiences données, est-elle en moi ? — L'humilité qui porte à obéir promptement, avec allégresse, avec ardeur, avec exactitude, sans aucune modification et sans négligence, est-elle en moi ?...

Si je n'ai pas cette humilité, si mes résolutions ne reposent pas sur elle, je n'aurai pas même commencé l'œuvre de ma conversion, et je ressemblerai à une personne qui est au début d'une entreprise sérieuse, capitale, et qui a encore tout à faire.

« Baisse la tête ! » Non, je ne l'ai pas baissée, je ne suis pas humble. Au contraire, je la relève toujours, et mon orgueil est la source de tous mes maux !

2. Et ce *changement de cœur* ou de volonté, existe-t-il en moi ? Si j'examine ma conscience dans les détails, je serai forcée de me condamner moi-même :

J'ai pris tant de fois la résolution de voir Dieu dans la personne de mes supérieurs ; et aujourd'hui, comme par le passé, je me surprends à les considérer et à les juger sans esprit de foi et naturellement !...

J'ai pris tant de fois la résolution d'être charitable vis-à-vis de mes compagnes ; et aujourd'hui, comme dans le passé, je garde contre telle ou telle, une froideur ou une attitude certainement coupable !...

J'ai pris tant de fois la résolution d'observer ma règle, à la lettre et jusque dans ses plus petits détails ; et aujourd'hui, comme par le passé, je la transgresse sans aucun scrupule et pour un rien !...

J'ai pris tant de fois la résolution de ne pas manquer à mes vœux, de respecter et d'aimer ces

liens sacrés qui m'attachent au cœur de Dieu ; et aujourd'hui, comme par le passé, mes infractions aux devoirs qu'ils m'imposent ne peuvent plus se compter tellement elles sont nombreuses !..

J'ai pris tant de fois la résolution de préparer avec soin mes confessions et mes communions ; et aujourd'hui, comme par le passé, ces divins sacrements reçus si souvent ne me laissent pas sans inquiétude sur mes dispositions et sur les résultats !..

J'ai pris tant de fois la résolution de fuir certaines occasions de pécher, de veiller sur mes yeux, sur ma langue, sur mes sens ; et aujourd'hui, comme par le passé, toutes sortes de fautes contre la modestie, la chasteté et la mortification viennent s'ajouter aux anciennes !..

J'ai pris tant de fois la résolution de mieux m'appliquer à l'oraison, d'être plus recueillie dans mes prières, d'avoir un culte plus assidu pour Notre-Seigneur au Saint-Sacrement, pour la sainte Messe, pour la Sainte Vierge, pour mes dévotions de règle ; et aujourd'hui, comme par le passé, ces saintes choses me trouvent aussi peu zélée, aussi distraite et aussi indifférente !..

J'ai pris tant de fois la résolution de m'attacher corps et âme à ma vocation, et de la regarder comme l'une des plus grandes faveurs du ciel, de me dévouer à cette Congrégation et de l'aimer comme ma mère ; et aujourd'hui, comme dans le passé, j'entretiens des doutes sur la réalité de ma vocation, et je n'accorde à ma communauté d'autre affection que cette affection vulgaire due au commun des hommes !..

O Dieu ! le changement de cœur ou de volonté n'existe pas en moi ; et voilà pourquoi ma vie actuelle ne diffère pas de ma vie antérieure !.. Non, non, je n'ai pas brûlé ce que ma conscience me défendait d'adorer... Non, non, je n'ai pas aimé, recherché, pratiqué ce que Dieu et la perfection me pressaient de pratiquer, de préférer et d'aimer... Et tant que je différerai de prendre pour maxime et pour devise les paroles du grand évêque de Reims, tant qu'elles ne seront pas ma règle de conduite, je vivrai, je me trainerai et je risque de mourir dans le cercle monotone des mêmes infidélités, des mêmes répugnances, des mêmes découragements,... mécontente de moi, mécontente des autres, mécontente de mes supérieurs et injuste envers Dieu qui fait tout pour me sauver et me sanctifier, et n'obtient de moi que des refus, des oublis et des rechutes.

III. — Actes

Mon Dieu, le tableau que je viens de tracer de ma vie n'est pas fait pour me tranquilliser... Oui, en comparant mes devoirs à ma conduite, je suis contrainte d'avouer et de reconnaître mes torts.

1. *Je crois* à la nécessité d'un changement de vie, je crois à la nécessité de ma conversion... Et puisque votre grâce m'est nécessaire pour que cette conviction pénètre encore plus dans le fond de mon âme, je vous supplie de me l'accorder,

afin que je dise comme David, lorsque le Prophète lui montra la gravité de son état et de ses fautes : « *Peccavi !* » Oui, mon Dieu, je suis cette religieuse pécheresse à qui vous avez fait comprendre le besoin qu'elle a de se convertir...

2. Mais l'aveu que m'arrache le tableau de ma vie me consterne, me remplit de crainte, et j'avoue que je me croirais perdue, si je ne me rappelais que vous m'ordonnez d'avoir *confiance* quand même : « *Spera in Deo, quoniam adhuc confitebor illi, salutare vultus mei et Deus meus.* » Oui, vous me commandez d'espérer en vous, parce que vous êtes mon Sauveur et mon Dieu... Et pourvu que je vous confesse mon état, pourvu que je reconnaisse mes torts : « *quoniam adhuc confitebor illi,* » vous me délivrerez et vous me sauverez...

3. Hé bien ! *je me repens* de vous avoir tant offensé, je déplore mes fautes, et je voudrais ne pas les avoir commises... je gémis de ma conduite passée... Je voudrais pouvoir retrancher de ma vie les jours, les heures que j'ai employés à vous faire de la peine... Et pour que vous me pardonniez, je vous offre vos souffrances et votre sang qui sont à moi, et que vous mettez à ma disposition, puisqu'il s'agit de m'acquitter envers vous. Oui, votre passion et votre mort crient plus fortement vers votre cœur miséricordieux que mes fautes ne méritent les sévérités de votre justice !

4. Que vous êtes donc bien digne de *mon amour*, ô Dieu de miséricorde ! Maintenant que je vous ai demandé pardon, j'ose, oui, j'ose vous dire que je vous aime. Je vous aime, Bonté infinie ; je vous aime, mon cher Rédempteur. C'est le cri de mon cœur renouvelé, c'est le besoin de mon âme repenante ; ce sera, aujourd'hui et les jours suivants, comme la respiration de mon âme, de ma vie.

Et c'est parce que je vous aime ainsi que je prends à vos pieds mes résolutions, fruits et gage de mon attachement pour vous, et du désir que j'ai d'être à vous souverainement, tout de bon...

IV. — Résolution et prière

Mon Dieu, en ce moment, je ne fais pas attention au passé ; mais n'écoutant que les élans de mon cœur et les mouvements que votre grâce lui imprime, je ne dirai plus : « Je renonce à devenir meilleure, à me convertir ; cette vie que je mène, cette vie de contrainte et de sacrifices me fatigue et me brise ! »... Non, je ne tiendrai plus ce langage, qui est celui du découragement...

Confiante dans votre bonté qui m'offre aujourd'hui, malgré tout, de revenir à ma première ferveur,... reconnaissant que c'est moi qui vous ai abandonné, et que vous, Seigneur, vous ne m'avez jamais abandonnée, quelles qu'aient été mes fautes, je veux, par un nouvel effort, me soulever jusqu'à vous, jusqu'à votre cœur qui m'est toujours ouvert... Et dussé-je retomber encore, je me relèverai, parce que revenir à vous, quand même, vouloir d'une manière persévérante ma conversion, c'est, malgré tout ce qui semble la compro-

mettre et la rendre douteuse, c'est y travailler sûrement et efficacement...

O mon Dieu, gravez dans mon cœur, jusqu'au fond de mon pauvre cœur, cette capitale vérité ! Faites-moi bien comprendre que soutenir et reprendre, tous les jours, l'œuvre de ma sanctification (puisque tous les jours j'ai le malheur de me retrouver avec ma faiblesse et mes misères), c'est le sort qui m'est réservé, c'est ma condition ici-bas...

Quel motif de m'humilier, c'est vrai ! mais quel motif aussi d'avoir confiance en vous, et de reconnaître, pour votre gloire, que vos mérites sont l'unique fondement sur lequel je dois m'appuyer pour être vraiment votre épouse et aller au ciel !... Oui, mon Dieu, sans vous je ne puis rien ; mais avec vous, je puis tout : « *Omnia possum in eo qui me confortat.* »

V. — Conclusion

1. Voilà pourquoi je vous remercie des grâces, des lumières que vous m'avez accordées pendant cette oraison, et des résolutions que vous avez mises vous-même dans mon cœur... Je sens, ô mon Dieu, que votre main paternelle est sur moi et qu'elle me bénit ; je sens que dans cette Retraite vous allez vous emparer de moi... Que puis-je donc faire pour vous en exprimer ma reconnaissance ? O Marie, ma tendre Mère du ciel, aidez-moi à remercier mon Dieu !... Aidez-moi encore

2. à être fidèle à mes promesses et aux engagements que je viens de prendre. J'ai besoin de toute votre protection pour réussir dans mon entreprise et mener à bonne fin l'œuvre de ma conversion, de mon retour définitif vers Dieu...

O Mère, vous vous intéressez trop à mon salut et à ma persévérance, pour ne pas être touchée du sincère désir que j'ai d'être une religieuse fervente, ... assistez-moi et ne m'abandonnez pas que vous ne me voyez enfin sauvée, vous bénissant dans le ciel et chantant vos miséricordes pendant l'éternité...

3. Cette protection, je vous la demande aussi pour le Pape, la Sainte Eglise, les pauvres pécheurs, les âmes du Purgatoire, pour toutes mes compagnes... jusqu'à la fin... toujours... toujours !... Ainsi soit-il.

Première Instruction

L'OBSTACLE A LA VRAIE CONVERSION : LA TIÉDEUR

Hora est jam nos de somno surgere. (Rom., XIII, 11).

Vous savez ce qu'il faut entendre par la *vraie conversion* : Notre-Seigneur, dans la méditation de ce matin, vous a donné sur ce point si important, j'en ai la confiance, les lumières dont vous pouviez avoir besoin.

Mais quel est l'éternel obstacle à la conversion ? Quel est l'empêchement absolu qui s'opposera toujours à ce que nous soyons tout à fait à Dieu ?... Question brûlante d'intérêt, question de vie ou de

mort pour nous, question cent fois méditée et cent fois résolue, dont néanmoins nous ne sommes pas assez pénétrés, dont le démon s'efforce, avec un acharnement infatigable, à nous faire oublier l'importance, pour nous perdre plus sûrement : et il n'y réussit que trop !

Voyez-vous cet arbre ?... Il paraît vigoureux, il porte des feuilles et des fruits... Mais approchez et regardez avec attention... Vous découvrirez sans peine qu'il est languissant et qu'il périra dans un avenir prochain. Sous l'écorce encore verte, est caché un ver rongeur qui par son travail de destruction paralyse peu à peu l'effet de la sève, ruine l'arbre sourdement et bientôt le fera mourir...

« *Nomen habes quod vivas et mortuus es.* » (Apoc., III, 4). Mes chères sœurs, quelques-unes d'entre vous qui paraissent vivantes, « *nomen habes quod vivas,* » ne sont-elles pas, en réalité, languissantes ?... ne sont-elles pas déjà mortes ? « *et mortuus es !* »... Sous de belles apparences de vie surnaturelle et religieuse, ne trouverait-on point le germe de la mort ?... Caché à nos regards, mais non aux regards de Dieu qui sonde les reins et les cœurs, un ver rongeur ne travaille-t-il pas sourdement et sûrement à votre perte ?

En d'autres termes, et pour parler sans figure, quelques-unes d'entre vous n'auraient-elles point l'affreux malheur d'être tièdes dans le service de Dieu, dans l'exercice de leur sainte vocation ?

Oui, la tiédeur est un affreux malheur, plus redoutable que la peste, la guerre et la famine, plus redoutable que la destruction de cette chère Congrégation !

Pourquoi ? — Parce que : 1^o *Elle excite la haine de Dieu* ; 2^o *Elle entraîne à la damnation.*

Puissent ces quelques réflexions dont je recommande l'efficacité aux Cœurs de Jésus, de Marie et de S. Joseph, être pour vous aussi salutaires qu'elles sont dignes de toute votre attention : *Hora est jam nos de somno surgere !*

I. — La tiédeur excite la haine de Dieu

1. Avant tout, il est important de nous faire une juste idée de la tiédeur. *Qu'est-ce que la tiédeur ?* Ce point est capital dans le sujet qui nous occupe ; et il est absolument nécessaire de le bien comprendre : je vais donc m'efforcer de vous en donner l'intelligence.

Voici, je suppose, une religieuse fidèle, régulière, animée de bonne volonté. Mais elle est ennuyée, triste, elle a des larmes dans les yeux et dans l'âme une angoisse mortelle. Tout lui pèse, mais elle fait tout quand même ; la prière lui est à charge, mais elle prie quand même ; la fuite du péché lui coûte, mais elle fuit ; ses devoirs l'accablent.

(A suivre).

IMPRIMATUR

Lingonis, die 12 septembris 1928

EUG. LINDECKER, Vic. gen.

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES.—Imprimerie de l'AMI DU CLERGÉ

Ami du Clergé du 20 septembre 1928

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Retraite à des Religieuses. — DEUXIÈME JOUR (suite). *Première instruction* : L'obstacle à la vraie conversion, la tiédeur (suite), 545. *Conférence* : La charité fraternelle, 548. *Deuxième instruction* : Le péché mortel, 552.

Panégryque de S. François d'Assise. — Sa vie religieuse et son apostolat, 556.

cablent, mais elle les remplit; elle trouve l'obéissance bien lourde, mais elle obéit; la règle bien sévère et bien assujettissante, mais elle l'observe toujours et partout; elle trouve la vie religieuse bien austère, mais elle se plie à toutes les exigences de la vie religieuse; elle trouve ses croix bien lourdes et bien écrasantes, mais elle n'en refuse aucune...

Est-ce que cette religieuse est tiède? — Non, mille fois non! et si elle se croit tiède, elle se trompe. Chez elle, c'est vrai, le sentiment est froid; la ferveur sensible n'existe pas; mais la volonté est ardente, oui, ardente, puisqu'elle est fidèle quand même, malgré les luttes de chaque jour, malgré les réclamations et les révoltes de la nature.

Mais voici une religieuse qui a des larmes dans les yeux et des soupirs sur les lèvres, quand elle prie, quand elle se confesse ou qu'elle communie; qui est pénétrée de dévotion, qui dit à Dieu qu'elle l'aime et lui fait mille promesses, qui est enchantée de sa ferveur sensible et se croit alors capable d'opérer des merveilles.

Or, cette religieuse, dans sa manière d'agir avec Dieu, fait un partage entre le bien et le mal. D'une part, elle rejette le péché mortel, parce que le péché mortel donne la mort à l'âme, c.-à-d. la sépare de Dieu, la dépouille de tous ses mérites et ouvre, pour elle, les portes de l'enfer. D'autre part, elle accepte le péché véniel, parce qu'il n'est que véniel, c.-à-d. parce qu'il ne sépare point de Dieu, parce qu'il n'enlève pas à l'âme ses mérites acquis, parce qu'il ne la rend pas digne du feu de l'enfer, de la damnation éternelle.

Est-ce que cette religieuse est tiède? — Oui, car elle a dans l'âme, dans le fond de l'âme, de la chaleur et de la froideur : de la *chaleur*, puisqu'elle possède quelque chose de la charité, puisqu'elle ne voudrait pas pécher mortellement; de la *froid*eur, puisqu'elle a aussi quelque chose de l'inimitié de Dieu, puisqu'elle veut pécher véniellement. C'est du chaud et du froid; en d'autres termes, c'est de la tiédeur.

Aussi voyez-la après ses moments de ferveur... Elle se laisse aller à toutes sortes de péchés véniels : impatiences, petites colères, médisances, critiques, soupçons, sensualités de bouche et de cœur, affections déréglées, vanités, curiosités et

questions indiscretes. — On dirait que toutes ces fautes se précipitent comme à l'envi, et trouvent bon accueil dans cette âme, si sainte le matin et si coupable le soir!

Dans cette religieuse, je vois la sensibilité, la ferveur du sang et des nerfs; mais au fond, et par-dessus tout, je vois l'affreuse tiédeur.

2. A cette considération, je veux en ajouter une autre, pour mettre dans une plus grande lumière la vérité si importante qui nous occupe.

Puisque la tiédeur c'est la haine imparfaite du péché, de quel péché s'agit-il? Pour répondre à cette question, il faut distinguer : 1° *les fautes de pure fragilité* : « *Septies enim cadet justus et resurget* » (Prov., xxiv, 16); 2° *les fautes vénielles délibérées, mais non habituelles*. (à l'égard de ces fautes, bon acte de contrition, de ferme propos... prendre garde au découragement...); 3° *les fautes vénielles délibérées, mais habituelles*. Celles-ci constituent la tiédeur proprement dite, et, comme nous allons le prouver, elles *excitent la haine de Dieu*.

En effet, l'âme qui commet le péché véniel méprise Dieu. Donc, elle est odieuse à Dieu, elle excite la haine de Dieu.

Elle méprise Dieu, car elle met Dieu en balance, tantôt avec une pensée d'amour-propre, de vanité... tantôt avec un mensonge, une légère curiosité, une affection un peu trop naturelle, une médisance, une critique... une distraction volontaire... une rancune librement conservée ou entretenue... Et elle donne la préférence à ces péchés véniels sur Dieu. Donc elle méprise Dieu. Le mépris c'est la préférence injuste, or cette préférence injuste est de l'essence de tout péché quel qu'il soit, « *spreverunt me!* »

Et pour comprendre l'étendue de ce mépris et son caractère odieux, rappelons-nous la grandeur du mal d'un seul péché véniel délibéré.

Si, en effet, la cessation de tous les maux de l'humanité, la conversion et le salut de tous les hommes présents et futurs, la délivrance de tous les damnés, étaient au prix d'une seule distraction volontaire, il ne faudrait pas se la permettre. Pourquoi?

Parce que tous les maux qui peuvent affliger la créature sont finis; tandis que le plus petit outrage comme celui d'un péché véniel, étant fait à un Dieu infini dans ses perfections, devient un outrage d'un caractère infiniment odieux...

Or, que dire de l'habitude de commettre le péché véniel?... Que dire de ces nombreux péchés véniels que l'âme tiède commet, sous ce prétexte qu'après tout ce ne sont que des fautes vénielles, légères, qui ne lui ravissent pas la grâce de Dieu?...

Quoi, âme tiède! Dieu t'entendrait dire : « Seigneur, je ne veux pas vous causer la mort, mais, quant au reste, je mènerai une vie molle et sensuelle... Je me permettrai ce qui peut vous déplaire, pourvu que je ne vous offense pas mortellement!... » Dieu t'entendrait parler ainsi, et ne

se croirait pas méprisé par toi ?... — Quoi ! Dieu te verrait occupée à chercher jusqu'à quelles limites tu peux aller pour l'offenser le plus possible, sans toutefois encourir sa disgrâce... et Dieu ne se croirait pas méprisé par toi ?... Cette conduite ne serait pas un mépris, et un mépris sanglant pour son cœur ?...

Détrompe-toi !... Ce mépris qui vient de toi, Dieu le ressent plus, en quelque sorte, que le mépris dont l'accablent les plus grands pécheurs. Car, après tout, laquelle de ces deux personnes détesterons-nous le plus, ou de celle qui romprait absolument avec nous, ou bien de celle qui, gardant les apparences d'un entier dévouement, ne se soucierait nullement de nos intérêts, et ne serait à nos côtés que pour nous contrarier et abuser de notre patience ? N'est-ce pas cette dernière que nous détesterons le plus ?

Sans doute, tu n'as pas rompu avec Dieu, âme tiède ; mais es-tu, pour cela, plus dévouée à sa cause, plus occupée de ses intérêts ?... Hélas ! tu ne sembles l'aimer que pour en faire plus facilement l'objet de ton mépris !

Oh ! que sainte Thérèse voyait donc clair, lorsqu'elle disait à ses religieuses : « Que le Seigneur vous préserve de tout péché délibéré, quelque petit qu'il soit ; car un péché véniel délibéré vous fait plus de mal que tous les démons de l'enfer ! » Elle comprenait, cette grande sainte, l'horrible mépris renfermé dans la tiédeur résultant du péché véniel d'habitude.

Et cette tiédeur si odieuse, Dieu ne la détesterait pas ?... Elle n'exciterait pas sa haine ?... Oseriez-vous en douter ? Voici une religieuse qui met son Dieu en balance avec une satisfaction passagère, et qui fait pencher le plateau de son côté, qui refuse à Dieu le *don total* d'elle-même, et partage son cœur avec la créature... Et ce n'est pas là un affreux mépris ?... Et Jésus qui a tout donné, qui s'est sacrifié par amour, ne haïrait pas, ne détesterait pas la tiédeur ?

Oui, Jésus déteste la tiédeur qui est, pour lui, une si sanglante injure. Voilà pourquoi, afin de montrer, de la manière la plus saisissante, toute l'horreur que lui causent les âmes tièdes, il va jusqu'à menacer, — ô ciel ! quelle parole, elle me glace d'effroi ! — il va jusqu'à menacer de les rejeter de son cœur soulevé par le dégoût, comme l'estomac rend et vomit la nourriture malsaine qui l'incommode : « *Incipiam te evomere ex ore meo !* » (Apoc., III, 16). Si la haine que la tiédeur inspire à Dieu, ne suffit pas à vous faire prendre la résolution de n'être jamais des âmes tièdes, laissez-vous du moins persuader par la considération des *torts incalculables* que la tiédeur fait à l'âme. Nous l'avons dit :

II. — La tiédeur entraîne à la damnation

La tiédeur entraîne l'âme à la damnation :
1° *En la privant des grâces de Dieu ;* 2° *En multipliant ses fautes ;* 3° *En la faisant tomber dans le péché mortel.*

I. — En effet, comment se prive-t-on des grâces de Dieu ? — En *abusant* des grâces que l'on reçoit, et en mettant *obstacle* à celles qu'on pourrait recevoir.

1° *Abus.* Or, voyez combien l'âme tiède abuse des grâces.

Elle abuse d'abord des *grâces extérieures* : la prière est faite sans attention, la confession sans amendement ni changement, la communion sans fruit ; la parole de Dieu est entendue sans profit ; les bons exemples, les bons livres et les grandes vérités trouvent l'âme tiède indifférente ou insensible.

Quant aux *grâces extérieures*, les lumières sur le danger de la tiédeur sont étouffées, les invitations à la pratique de la vertu demeurent stériles, les remords salutaires sont écartés, le courage fait défaut, la dissimulation prend le dessus ; et on cherche, pour s'étourdir, des conversations de son goût, des sociétés de son choix et des plaisirs préférés... Et vous pensez que tant d'abus de grâces n'entraînent pas une âme à sa perte ?

2° *Obstacles.* Ce n'est pas tout ; considérez, en outre, quels obstacles la tiédeur oppose à l'effusion des grâces de Dieu.

« *Quilibet actus charitatis meretur vitam æternam.* » (S. Thomas). « *Toties coronaberis quoties resisteris.* » Or, que fait une âme tiède ? Elle méprise ces avantages ; elle estime peu ces couronnes ; elle n'a d'attention que pour elle et ses satisfactions ; elle mène une vie de dissipation et d'oubli de Dieu ; elle ne montre que dégoût et répugnance pour tout ce qui touche au service de Dieu ou du prochain, ou au soin des âmes et des corps ; elle donne la préférence aux vanités et aux légèretés... En un mot, elle néglige tout ce qui est propre à lui mériter une plus grande abondance de grâces et à lui assurer une couronne immortelle. Donc, la tiédeur prive des grâces de Dieu.

Non seulement la tiédeur prive des grâces de Dieu, mais elle multiplie les fautes.

II. — Habitée à regarder comme des riens tout ce qui ne lui paraît pas grave, ce qui ne va pas jusqu'au péché mortel, l'âme tiède admet avec une extrême facilité ce qui est véniel. Elle s'y complaît, dit un auteur, avec une avidité dévorante : « *Quælibet peccata devorat quæ sibi tantum venialia videntur.* »

La langue se prête librement aux mensonges officieux et joyeux, aux paroles équivoques, aux plaisanteries blessantes, aux médisances, aux critiques... Les yeux admettent les regards téméraires, faciles, vains... L'esprit se repaît de souvenirs inutiles, dangereux... de pensées d'orgueil, de prétentions et de jugements contraires à la charité... Le cœur se laisse envahir par des colères, des impatiences, des emportements, des aversions secrètes, des rancunes, des vengeances, des manières offensantes... des affections trop tendres, par toutes sortes de sensualités plus ou moins charnelles... Et le contraire de tout cela lui

paraîtrait exagération ou étroitesse d'esprit, tant l'habitude de ces mille soi-disant petits riens a faussé chez elle les notions de la vertu et de la perfection.

Si la tiédeur *prive* des grâces de Dieu, si elle *multiplie* les fautes, devra-t-on s'étonner qu'elle fasse tomber cette pauvre âme dans le péché mortel qui rend digne de l'enfer ?

III. — En effet, la diminution des grâces de Dieu et l'habitude des fautes vénielles qui se multiplient, affaiblissent l'âme et la font rouler insensiblement dans l'abîme.

Telle religieuse, par exemple, nourrit volontairement de petites aversions... bientôt elle ne se fera pas scrupule d'abriter, dans son cœur, des haines positives... Telle autre est habituée à ne repousser que faiblement des mauvaises pensées... un jour, la tentation est plus forte... et une faute grave est commise... Telle autre manque fréquemment à la règle ; à cause de cela, elle compromet sa persévérance et son salut, parce que Dieu ne peut point bénir une infidélité habituelle... « Non, dit S. Augustin, l'âme ne reste pas où elle tombe : *Nunquam illic anima quo ceciderit jacet.* » Le poids de l'habitude l'entraîne, l'entraîne toujours, la flamme de son zèle s'éteint, toutes ses forces l'abandonnent, et après avoir été longtemps incertaine et chancelante, à la moindre violence qu'elle est obligée de se faire à elle-même, la difficulté l'accablant, elle succombe sous le choc de la première tentation un peu plus forte, et sacrifie son salut et son Dieu. Tel est le châtement : « *Mea est ultio ut labatur pes eorum.* » (Deut., xxxii, 35).

Voilà pourquoi, tandis que ses compagnes et son confesseur croient cette âme bien en règle avec Dieu ; tandis qu'elle le croit peut-être elle-même, hélas ! cette pauvre âme, aux yeux du ciel, n'est qu'un cadavre, et Dieu lui crie : « *Nomen habes quod vivas et mortuus es !*... Tu parais vivante, et tu es morte !... » Terrible, mais incontestable vérité ! Du reste, qui lui aurait appris à mesurer l'espace qui sépare le péché mortel du péché véniel ? Il est en son pouvoir, pense-t-elle, de se permettre ces regards trop libres, ces imaginations ou curiosités impures à demi-combattues, ces affections ou témoignages d'affections auxquels son cœur la porte... et autres choses semblables... Mais qui lui donne la certitude que ce ne sont pas là des fautes mortelles ?...

Quoi ! les plus grands saints ont tremblé à la seule pensée qu'ils pouvaient être dans la disgrâce de Dieu ; le Prophète tremblait lorsqu'il s'écriait avec frayeur : « *Personne ne sait s'il est digne d'amour ou de haine !*... » S. Alphonse tremblait lorsqu'il songeait aux péchés de sa vie et il répétait souvent : « Qui sait si Dieu m'a pardonné ? » et cependant ce grand saint avait conservé la grâce de son baptême ; tous les chrétiens fervents tremblent, en songeant à leur conscience... et toi, pauvre âme tiède, tu oses dire avec une inconcevable assurance : « Je commettrai ce péché, parce qu'il n'est que véniel... je me permettrai cette li-

berté, cette sensualité, cette satisfaction, cette parole inutile, cette médisance, cette critique... mais je n'irai que jusqu'ici et pas plus loin... il suffit que je me sauve !... »

Malheureuse ! te crie S. Augustin : « *Si dixeris : sufficit. periisti !* » Sache-le, dès que tu as dit : « Il suffit ! » tu es perdue !... Tu as voulu croupir dans le péché véniel, tu tomberas dans le péché mortel !... tu ne voulais que commettre des fautes légères, — tu le pensais du moins, — mais dans ton aveuglement, tu offensais Dieu gravement, et, en réalité, « *Nomen habes quod vivas, et mortuus es !* » Tu parais vivante et tu portes, écrit sur ton front : « Réprouvée, » si tu meurs dans cet état !

Telle est la loi ; telle est la leçon fournie par l'expérience, car plus d'un fait malheureux vient chaque jour confirmer la vérité de cette doctrine. Oui, la tiédeur diminue les grâces de Dieu, augmente le nombre des péchés, et par conséquent rend le démon plus audacieux contre l'âme téméraire et négligente. De sorte que celle-ci, affaiblie et languissante, court insensiblement à sa perte ; et alors se vérifie, en toute justice, cette parole du Saint-Esprit : « *Qui spernit modica, paulatim decidet.* » Celui qui fait peu de cas des petites choses, tombera peu à peu. » (Eccli., xix, 1). Les fautes vénielles délibérées et habituelles l'ont conduit au péché grave qui rend digne de l'enfer, du feu éternel !

* *

Vous l'avez compris : puisque l'âme tiède fait mépris de Dieu, en lui préférant sa propre satisfaction, *Dieu doit nécessairement détester la tiédeur.* De plus, la tiédeur entraîne à la damnation. En affaiblissant l'âme par la diminution des grâces dont elle la prive, et par la multiplicité des fautes qu'elle lui fait commettre, la tiédeur cache à cette pauvre âme l'horreur et les caractères du péché grave, l'empêche de le distinguer du péché véniel, et la précipite ainsi dans l'abîme.

Donc, pour ces raisons qui vous consternent, mais que vous êtes forcées de trouver si justes et si vraies, la tiédeur est un *affreux malheur* !

Donc, vous devez continuer à l'éviter si, jusqu'à présent, vous avez eu la sagesse et la vertu de vous en préserver ; et vous devez, à tout prix, vous guérir de cette maladie mortelle, si vous en souffrez.

Mais, direz-vous avec anxiété, peut-on vraiment se guérir ?... Où sont les remèdes ?... Nous voulons les connaître... Oh ! dites-nous donc ce qu'il faut faire ! — Oui, on peut se guérir ; oui, il y a des remèdes efficaces, certains, pour le succès... Voici ceux qui sont infaillibles :

1^o Avoir un vrai désir de sortir de l'état de tiédeur ;

2^o Connaître son défaut dominant, et s'examiner souvent sur ce point ;

3^o Le combattre à outrance ;

4^o Oter les occasions qui l'ont fait naître, ou s'en éloigner résolument ;

5^o Surtout mettre toute sa confiance en Notre-Seigneur, en son divin Cœur ; en la Très Sainte

Vierge. Notre-Seigneur bouleverserait le monde pour venir au secours d'une âme qui veut se donner sincèrement à lui. En honorant son divin Cœur, « *les âmes tièdes deviennent ferventes* » (Promesses). La Sainte Vierge Marie est l'espérance des désespérés : impossible de l'invoquer et de n'être point exaucé.

Un père de famille avait accompagné son fils qui entrait au couvent. Après une journée passée ensemble, il fallut se séparer ; et ni l'un ni l'autre n'en sentait le courage. « Père, dit le jeune homme, mettons-nous à genoux et prions la Sainte Vierge de venir à notre aide. » Le père et le fils récitèrent avec dévotion trois *Ave Maria* ; puis se relevant, ils eurent la force chrétienne, malgré des larmes dans les yeux et de gros soupirs dans le cœur, de s'embrasser une dernière fois, et de se donner rendez-vous dans le ciel...

Vous ferez de même, si, à la vue du sacrifice, vous vous sentiez prises de découragement, vous invoqueriez Marie avec ferveur et persévérance, et la victoire vous restera. Ainsi soit-il !

Conférence

LA CHARITÉ FRATERNELLE

Dans toutes les congrégations religieuses, quelles qu'elles soient, une des premières pages des constitutions est consacrée à la recommandation de la charité fraternelle. Les fondateurs de ces divers Instituts ne pouvaient point, en effet, passer sous silence une vertu sans laquelle l'amour de Dieu n'existe pas : « *Et hoc mandatum habemus a Deo, ut qui diligit Deum, diligit et fratrem suum.* » (I Joan., iv, 21). Rappelez-vous ce que votre règle vous enseigne et vous prescrit sur ce point, et vous aurez facilement cette conviction : c'est que la pratique de la charité fraternelle, tout aussi bien que celle de l'amour de Dieu, doit remplir notre cœur et notre vie.

Ces deux amours, en effet, sont inséparables ; ils ont le même principe ; la charité est une, mais elle a deux actes : l'amour de Dieu et l'amour du prochain... Elle est comme un foyer unique d'où s'élèvent deux lumières, deux rayons distincts, mais tellement unis que l'un n'existe pas sans l'autre... La charité est comme une terre féconde sur laquelle croissent et grandissent en même temps et parallèlement deux plantes qui ont une destinée commune : quand l'une prospère, l'autre prospère aussi ; quand l'une languit et meurt, l'autre languit et meurt : la mort de l'une est la mort de l'autre : « *Qui non diligit, manet in morte.* » (I Joan., iii, 14).

Donc, de même qu'il n'y a pas de paradis sans amour de Dieu, il n'y a point non plus de paradis sans charité fraternelle. « *Et nos debemus alterum diligere.* » (I Joan., iv, 11).

C'est de la *charité fraternelle* que je veux vous entretenir dans cette conférence. Daigne Notre-Seigneur vous faire comprendre ce point de vos règles ! Et pour vous y aider de mon mieux, je

vous rappellerai : 1^o *Pourquoi* vous devez vous aimer ; et 2^o *De quelle manière* vous devez vous aimer les uns les autres.

I. — Motifs de charité

1^o En tête des motifs qui vous pressent d'exercer la charité envers vos compagnes, se trouve le *commandement formel et exprès de Dieu* : « *Le premier et le plus grand de tous les commandements*, a déclaré N.-S. Jésus-Christ, *c'est celui-ci : Vous aimerez le Seigneur votre Dieu...* » Mais il ajoute aussitôt : « *Voici le second qui lui est semblable : Vous aimerez votre prochain comme vous-même. Diliges proximum tuum sicut teipsum.* » (Math., xxii, 37-39). Remarquez quelle importance Notre-Seigneur attache à ce commandement. Il le met à la suite de celui qui ordonne d'aimer Dieu ; et il déclare qu'il lui est semblable. Venu sur la terre pour rendre à la loi divine sa force et son autorité, il cherche spécialement et presque exclusivement à rétablir parmi les hommes l'accomplissement du précepte de l'amour fraternel. « *Hoc est præceptum meum ut diligatis invicem sicut dilexi vos... Hæc mando vobis ut diligatis invicem.* » (Joan., xv, 12, 17)... C'est mon précepte... c'est celui que j'affectionne le plus, celui que je recommande avec le plus d'instance, celui que je tiens le plus à voir exécuté... Et c'est précisément à l'accomplissement de ce précepte que l'on reconnaîtra si vous êtes mes disciples. « *In hoc cognoscent omnes qui discipuli mei esis, si dilectionem habueritis ad invicem.* » (Joan., xiii, 35).

2^o *Tradition* Au rapport de S. Jérôme, que disait S. Jean, le disciple bien-aimé, celui qui connut si bien les secrets du divin Maître, puisqu'il eut le bonheur de reposer sa tête sur le cœur de Jésus ? Dans les dernières années de sa vie, alors qu'il était tout cassé de vieillesse, tout brisé par les infirmités et les supplices qu'il avait endurés pour la foi, S. Jean se faisait transporter dans l'assemblée des fidèles. Là, faisant venir tout le monde autour de lui, il prenait encore la parole pour l'édification du peuple... : « *Mes enfants, mes chers petits enfants*, disait-il, *aimez-vous les uns les autres. Filii, diligite invicem.* » Et comme il répétait toujours cette même recommandation, ses auditeurs voulurent savoir la raison de son insistance sur ce point en particulier. « *Ah ! répondit-il, c'est que c'est le précepte du Maître ; et si vous l'accomplissez, cela suffit.* »

En effet, S. Paul dit de son côté : « *Celui qui aime son prochain, accomplit toute la loi.* » (Rom., xii, 8).

3^o *Les liens surnaturels*. Parmi les motifs qui vous pressent d'exercer la charité envers vos compagnes, je découvre aussi les liens nombreux et très intimes qui vous unissent les uns aux autres dans l'ordre de la grâce.

N'avez-vous pas, toutes, le même Père qui est Dieu, la même Mère qui est la T. S. Vierge Marie,

et sur la terre une autre Mère, la Sainte Eglise catholique dont vous êtes membres ?... N'avez-vous pas été rachetées au prix du même sang, sur le Calvaire ?... N'avez-vous pas la même foi, les mêmes espérances ? N'êtes-vous point appelées au même amour divin ?... Ne devez-vous pas pratiquer la même morale et participer aux mêmes sacrements, à la même table sainte, à la même nourriture céleste ?... N'êtes-vous pas honorées de la même vocation ? N'est-ce point la même voix surnaturelle qui vous a dit, au fond du cœur : « *Veni, sequere me ?* » N'êtes-vous point de la même famille adoptive, soumises à la même règle, aux mêmes supérieurs, prononçant les mêmes vœux, vivant de la même vie ?... Ne devez-vous pas vous retrouver dans le paradis, associées à la même gloire et au même bonheur pendant toute l'éternité ?

O Dieu ! où donc trouver des motifs plus puissants de vivre et de travailler dans l'union et la charité mutuelles ?... Et comment ne pas goûter et réaliser cette invitation pressante de l'apôtre S. Pierre : « *Ante omnia autem, mutuam in vobismetipsis charitatem CONTINUAM habentes.* » (I Petr., IV, 8).

Voilà les *principaux motifs* de la charité fraternelle : le précepte formel de Dieu, les enseignements des grands saints et l'existence des liens les plus intimes de l'ordre de la grâce. Ne les oublions-nous pas quelquefois, ces motifs ? et à la place du commandement divin, ne mettons-nous pas nos caprices et notre volonté personnelle ?... Au lieu de nous unir de plus en plus, ne prenons-nous pas plaisir à nous regarder comme des étrangers les uns vis-à-vis des autres ?...

Si ce désordre existe, il faut le réparer pendant cette Retraite, et *pratiquer*, aussi parfaitement que possible, la charité fraternelle : c'est le deuxième point de notre conférence.

II. — Manière de pratiquer la charité fraternelle

1^o *Le support mutuel* : « *Charitas omnia suffert.* » (I Cor., XIII, 7).

Nous avons, tous, des défauts... Le nier, ce serait le plus grand de tous. Rappelons-nous l'apologue des deux besaces... Donc, sachons reconnaître franchement nos défauts : « *In multis offendimus omnes.* »

On rencontre, parfois, des personnes vraiment étranges, bizarres... elles ont des défauts qui sont, pour les autres, une grande gêne et une vraie souffrance : et elles veulent qu'on leur passe tout, se réservant pour elles-mêmes de ne rien passer à leurs voisins.

Disons-le, les personnes appelées à vivre en communauté doivent, plus que toutes les autres, fermer les yeux sur beaucoup de petites misères, user d'une grande patience et éviter, autant que possible, tout ce qui peut froisser ou faire de la peine... à moins, bien entendu, qu'il n'y ait néces-

sité de parler, et que le devoir de la correction ne s'impose.

Si l'on n'a pas ce support mutuel des défauts, il est impossible de vivre en paix, seulement un quart d'heure... Car, ne le savons-nous pas tous, par expérience ? si la vie commune offre d'immenses avantages, que de sacrifices elle commande !... Comment voulez-vous que, parmi tant de caractères différents, parmi tant de manières de voir, dans toutes ces rencontres qui ont lieu chaque jour, avec des santés si variables, avec une si grande différence d'âge quelquefois, comment voulez-vous qu'au milieu de tant d'éléments disparates, il n'y ait pas des chocs inévitables, des froissements, des surprises, des oppositions, des contradictions ?... Mais le contraire est chose impossible, c'est la nature humaine prise dans ce qu'elle est... Et vouloir qu'il en soit autrement, c'est ne pas connaître les hommes et ne pas se connaître soi-même.

Donc, que chacune soit animée de cet esprit de charité qui exerce sur le bien commun la plus salutaire influence : « *Charitas omnia suffert.* »

2^o *Point de jalousie* : « *Charitas non œmulator.* » (Ibid., 4).

Est-ce qu'il y a de la jalousie dans les communautés ? — Peut-être plus souvent qu'on ne pense... Oui, cette basse passion, grâce à la perfidie de Satan, parvient à s'introduire dans les maisons religieuses, dans quelques âmes imparfaites dont elle empoisonne l'existence. Oh ! que ce sentiment est vil, et à quel degré d'abaissement, j'allais dire de mépris, il fait tomber celle qui n'a pas su ou qui n'a pas voulu l'arracher de son cœur !

S'affliger du bien qui arrive aux autres et — oserai-je le dire ? — se réjouir du mal qui leur survient, quelle monstruosité ! Aussi, de combien de maux cette passion est-elle la source ! C'est elle qui a poussé les fils de Jacob à vendre leur frère Joseph, les Pharisiens à refuser de reconnaître Notre-Seigneur. C'est la jalousie qui, trop souvent, fait naître des haines ou des inimitiés dans les familles, entre parents et enfants, entre frères et sœurs, ouvriers, voisins, membres d'une même communauté.

Je me hâte de l'ajouter : ces excès se produisent rarement entre personnes consacrées à Dieu... Mais ôtez les excès ; puis regardez et cherchez. Serait-il donc si difficile de trouver les traces du vice dont nous parlons ?... On ne voudra pas l'avouer ; on masquera cette mauvaise disposition sous de faux prétextes, soit. Mais quoi qu'on fasse, dans la sincérité de son âme et devant Dieu, on sera contraint d'avouer que l'ennemi est là, et qu'il fait sentir sa présence. C'est une compagne qui est plus intelligente et qui remporte plus de succès ; c'en est une autre qui réussit à faire plus de travail, qui obtient les sympathies de tous et la confiance des enfants, qui paraît être mieux vue des supérieurs, qui devient directrice ou se trouve désignée pour l'être dans un avenir prochain, qui

marche ou parle autrement que dans le passé depuis qu'elle est en charge, qui demeure plus longtemps en direction ou au confessionnal, qui communie plus souvent, qui est plus démonstrative dans ses exercices de piété... Et à cause de cela ou d'autres motifs semblables, on est d'une humeur chagrine, on se sent troublée, on n'est pas éloignée de manifester des plaintes, de se laisser aller à des critiques, on cherche des oreilles complaisantes pour le faire et pour avoir des complices, parce que rougissant de ces dispositions que l'on est forcé de condamner au-dedans de soi-même, on voudrait en diminuer l'odieux, en cherchant et en obtenant une approbation.

Je vous le demande, ne voyez-vous pas dans ces agissements les traces certaines de la jalousie ? Peut-on excuser celles qui ne combattent point ce mauvais esprit, si contraire à la pratique de la charité chrétienne et religieuse ?

Mon Dieu, délivrez-nous de cette peste ! « *Charitas non œmulatur.* »

3^o *Ni haine ni rancune* : « *Charitas non irritatur.* » (Ibid., 5).

Rappelons-nous les paroles de Notre-Seigneur (Math., XVIII, 21-22) : « *Alors S. Pierre s'approchant lui dit : Seigneur, combien de fois pardonnerai-je à mon frère, lorsqu'il péchera contre moi ?... jusqu'à sept fois ?* — *Jésus lui répondit : Je ne vous dis pas sept fois, mais jusqu'à septante fois sept fois,* » c'est-à-dire toujours... Et, pour mieux nous le faire comprendre, Notre-Seigneur recourt à une parabole. Il nous montre un serviteur auquel son maître a remis une dette considérable : dix mille talents, environ 55 millions, et qui refuse de remettre cent deniers, environ 87 francs, à son compagnon qui s'est jeté à ses pieds et lui demande grâce : ce mauvais serviteur, sans vouloir l'entendre, le fait emprisonner jusqu'à ce qu'il lui rende ce qu'il lui doit. Le maître, irrité de la conduite du premier qui, ayant été libéré de sa dette par miséricorde, s'obstine à repousser les supplications de son infortuné compagnon, livre ce brutal et méchant serviteur entre les mains des bourreaux, jusqu'à ce qu'il ait payé intégralement ce qu'il doit à son maître. « *C'est ainsi,* ajoute Notre-Seigneur, *que mon Père céleste vous traitera, si chacun de vous ne pardonne à son frère du fond de son cœur ! Sic et Pater meus cœlestis faciet vobis, si non remis-eritis unusquisque fratri suo de cordibus vestris.* » (Ibid., 35).

Avez-vous compris ?... Voilà l'enseignement formel de Notre-Seigneur. C'est comme s'il nous disait : « En conséquence de cette disposition à toujours pardonner, dont je vous fais une obligation, je me conduirai envers vous, si vous ne pardonnez pas, comme s'est conduit envers le serviteur sans compassion le maître dont je viens de parler... Combien de fois n'avez-vous pas ressemblé au serviteur qui devait dix mille talents ?... c'est-à-dire que de péchés vous avez commis ! que de révoltes, d'infidélités, d'ingratitude, de rechûtes !... Et

cependant, sur votre demande, sur vos instances répétées, à cause de vos cris de peur et de détresse, je vous ai fait grâce, je vous ai pardonné, je ne vous ai pas jeté en enfer !... Et vous, pour une petite offense commise envers vous, pour une parole un peu vive, un léger reproche, un semblant de manque d'égards ou d'attention, vous éclatez en murmures, vous pousseriez facilement des cris aigus à faire croire que vous endurez les supplices du martyre !... Et si on vous parle d'oubli des injures, de pardon, vous ne pouvez vous y résoudre : c'est trop dur, c'est trop héroïque, vous ne vous sentez pas capable d'un tel acte de vertu ! »

Rappelez-vous la parole du Maître et ses infaillibles oracles : « *Vous serez traités comme vous aurez traité les autres !... Eadem mensura qua mensi fueritis, remetietur vobis.* » (Luc, VI, 38).

Donc, sous peine de faute grave et de damnation (c'est S. Jean qui nous l'affirme : « *Celui qui hait son frère, demeure dans un état de mort, il est homicide,* » I Joan., III, 14, 15), et sous peine de vous rendre coupables d'un pernicieux scandale, ne refusez point à ceux ou à celles qui vous ont offensés vos prières, les réponses ou les saluts auxquels ils ont droit ; n'évitez pas leur rencontre par un sentiment d'aversion ; accordez-leur le pardon qu'ils sollicitent ; acceptez les satisfactions convenables qu'ils vous offrent ; et sachez déposer généreusement toute pensée, tout sentiment de rancune et de haine, sans vous rappeler jamais volontairement l'offense reçue. « *Charitas non irritatur.* »

Il ne faut pas se le dissimuler : c'est là un des points de la morale chrétienne et religieuse les plus difficiles à pratiquer... Cela est si vrai, même pour nous, qu'il est presque passé en proverbe que les personnes dévotes pardonnent moins facilement que les autres !..

Notre-Seigneur le sait bien. Voilà pourquoi il nous met sur les lèvres ces paroles qui sont tout à la fois un ordre et une prière : « *Pardonnez-nous...* »

De plus, si, pour arracher de notre âme toute froideur, toute rancune, toute malveillance, nous ne recourons pas à la Sainte Vierge et aux sacrements, si nous n'arrêtons pas nos regards sur Jésus crucifié, qui nous a donné l'exemple, nous n'aurons jamais le courage ni la vertu de pardonner comme Dieu nous le commande, et nous nous perdrons ! « *Eadem mensura.* »

4^o *Point de médisance ni de calomnie* « *Charitas... non cogitat malum ; non gaudet super iniquitate.* » (Ibid., 5, 6).

(Définir la médisance et la calomnie ; puis rappeler que chacun tient et doit tenir à sa réputation : « *Curam habet de bono nomine.* ») Donc, ne touchez pas à la réputation de votre prochain ou de vos compagnes... Je n'ose pas ajouter : « de vos supérieurs, » je croirais vous faire injure en supposant, même un instant, que l'une ou l'autre d'entre vous puisse s'oublier et se déshonorer à ce point !..

Oh ! qu'il y a de mauvaises langues dans le monde, et quel mal elles font !... Un mot est bien-tôt lancé, mais les conséquences sont fréquemment bien déplorables, et il est quelquefois impossible d'y remédier !...

Ce mot, pourquoi donc le prononcez-vous, mauvaise langue ? Pourquoi cette rage de vouloir parler et de parler de ce qui ne vous regarde pas ?... Votre langue vous brûle-t-elle donc ? Trempez-la dans l'eau pure du silence et non dans le fiel de la mauvaise humeur !... « Mauvaise langue, prenez garde de vous mordre... vous renfermez tant de poison, que vous risqueriez de vous empoisonner !... »

Aussi, je ne m'étonne pas des *menaces* et des *enseignements* du St-Esprit. *Menaces* : « *Væ... labiis scelestis !* » (Eccli., II, 14). *Enseignements* : Ce feu qui brûle la langue, c'est le feu de l'enfer : « *lingua... inflammata a Gehenna...* » (Jac., III, 6). Cette passion de la médisance est la cause de toutes sortes de péchés et de souillures : « *lingua ignis est, universitatis iniquitatis... lingua quæ maculat totum corpus.* » (Ibid.).

Il est bien rare de ne point offenser Dieu par la langue : « *Quis est qui non deliquerit in lingua sua ?* » (Eccli., XIX, 17).

C'est pourquoi il faut surveiller sa langue et la gouverner : « *Attende ne forte labaris in lingua* » (ibid., XXVIII, 30), parce que bien la gouverner, c'est avoir en sa possession un frein puissant, capable de contenir toutes les autres passions : « *Potest etiam freno circumducere totum corpus.* » (Jac., III, 2).

Il faut aussi prier Dieu de travailler avec nous à garder notre langue : « *Pone, Domine, custodiam ori meo et ostium circumstantiæ labiis meis...* » (Ps. CVL, 3), et le remercier, jusqu'à notre mort, de nous avoir préservés des mauvaises langues : « *Liberasti me... a lingua injusta : laudabit usque ad mortem anima mea Dominum.* » (Eccli., II, 18).

En faut-il davantage pour nous porter à ne jamais manquer à la réserve que nous recommandent nos saintes règles, soit qu'il s'agisse de la charité, soit qu'il s'agisse du gouvernement de la congrégation ?

Que de fois les supérieurs se sont trouvés dans l'impossibilité de faire tel ou tel changement parmi les sujets, de décider à accepter telle ou telle obéissance, parce qu'une coupable indiscretion a pris les devants et instruit les intéressés de la nouvelle destination résolue par le conseil !

Donc, guerre à mort à l'envie de trop parler, puisque, « *si quis in verbo non offendit, hic perfectus est vir.* » (Jac., III, 2).

Mais qu'il est difficile d'acquérir cette perfection ! Un proverbe dit : « Il y a deux choses qu'on ne trouve jamais : la dernière parole d'une femme et le dernier écu d'un moine ! » Ne voulait-elle pas donner tort au proverbe, la religieuse dont voici l'histoire ? Un chanoine de St-Flour, mort le 29 mars 1887... confesseur de religieuses... dit un

jour à l'une d'elles, qui revenait toujours avec péchés de langue, ou bavardages : « Hé bien ! puisque vous ne pouvez vous corriger, ni retenir votre langue... coupez-la ! » En sortant du confessionnal, la sœur prit des ciseaux et se coupa le bout de la langue... (Récit de M. le Curé de Chaudesaigues (Cantal), qui a vu et connu la religieuse par trop obéissante).

* *

L'union et la pratique de la charité qui régnaient parmi les premiers chrétiens étaient si grandes que les païens s'écriaient dans le ravissement produit par cet édifiant spectacle : « Voyez donc comme ils s'aiment ! On dirait qu'ils n'ont qu'un seul cœur et une seule âme ! »

Votre maison, fermée aux regards des étrangers ou des profanes, ne l'est point aux regards des anges. Voilà pourquoi les anges émerveillés se diront les uns aux autres, si l'esprit de charité règne parmi vous : « Dans cette congrégation, dans cette communauté, toutes les religieuses ne forment qu'un seul cœur et une seule âme ! » Puisse-t-il en être ainsi ! Que dis-je ?... Cette Re traite va opérer ce prodige de grâce.

Oui, avec le secours de Dieu, avec les ferventes prières de toutes et de chacune, la charité fraternelle, basée sur le précepte divin et sur les liens qui vous unissent intimement, et sur les recommandations des grands saints, va régner parmi vous. Désormais plus de médisances, si légères qu'elles soient, plus de rancunes, si légitimes qu'elles paraissent, plus de jalousies, quels que soient les avantages assurés ou promis aux autres, plus de plaintes ou d'irritations, quel que soit le caractère de celles avec qui nous vivons ou travaillons... Guerre à outrance à tous ces ennemis de la charité !...

Il nous en coûtera pour les écarter de nous et pour les vaincre ; mais, dans cette lutte, nous ne serons pas seules, parce que Dieu, touché de notre bonne résolution, répandra sur nous son Esprit, Esprit de paix, de douceur, de force et de victoire ! — Et puis, que de récompenses promises à celles que l'esprit de charité anime ! « En vérité, je vous l'affirme, tout ce que vous ferez... (cette bonne parole, ce petit service, cette marque de bienveillance, cette démarche, cet empressement à obliger, à pardonner, à faire plaisir, cette délicatesse, ce soin apporté dans le but de songer aux autres et de s'oublier... tout cela, oui, tout cela), je le regarde comme fait à moi-même, » et je le récompenserai comme si j'étais personnellement l'objet de tous vos actes de charité ! « *Mihi fecistis.* »

Ne nous étonnons plus alors d'entendre S. Jean Chrysostome appeler la charité : l'art de gagner beaucoup auprès de Dieu ; d'entendre sainte Marie-Madeleine de Pazzi faire plus de cas de la charité fraternelle que de la contemplation. « Quand je contemple, c'est Dieu qui m'aide ; mais quand je secours le prochain, c'est moi qui aide Dieu et j'en espère une plus grande récompense... » ; d'entendre la Bienheureuse Baptiste de Varano nous dire :

« Si je ressuscitais les morts, je serais moins sûre d'être aimée de Dieu qu'en faisant du bien à mes ennemis. » Enfin ne nous étonnons pas d'entendre S. Paul affirmer que *« celui qui aime son frère accomplit toute la loi. Qui enim diligit proximum, legem implevit. »* (Rom., XIII, 8). Car, dit S. François de Sales, la vraie charité envers le prochain amène dans une âme le cortège de toutes les vertus...

Oui, la pratique de la charité suppose nécessairement l'esprit de foi, d'espérance et d'amour, et l'exercice de l'abnégation, de la patience, de la douceur et de l'humilité.

Donc, mes chères sœurs, aimez-vous les unes les autres : *« Et hoc est mandatum ejus, ut... diligamus alterutrum. »* (I Joan., III, 23). Aimez-vous toutes et toujours et jusqu'à la fin.

Quoi ! vous êtes pour si peu de temps sur la terre, vous avez à y travailler, à y souffrir, à y pleurer... et à toutes ces épreuves vous ajouteriez la cruelle amertume de vivre sans union, sans affection les unes pour les autres, sans charité fraternelle, vous, les filles et les épouses tendrement aimées du même Dieu... vous, choisies entre mille, vous, appelées à régner comme des reines dans le ciel, avec le Roi éternel des cieux ?...

Ah ! laissez-moi croire et espérer fermement que cette congrégation sera, pour vous, le vestibule du paradis, parce que vous y vivrez et y mourrez dans la pratique de l'amour de Dieu et de la charité fraternelle qui en est inséparable.

Ainsi soit-il !

Deuxième Instruction

LE PÉCHÉ MORTEL

Illumina oculos meos, ne unquam obdormiam in morte. (Ps. XII, 4).

Il y a quelques années, en sortant de la salle où se tiennent les Assises, les jurés s'entretenaient avec horreur d'un grand crime dont ils venaient d'entendre le récit, accompagné de détails d'une cruauté révoltante : il s'agissait d'un parricide... Deux jeunes hommes, l'un de 18 ans, l'autre de 19, avaient fait mourir leur père en l'étouffant ! « C'est affreux, disaient les jurés, c'est affreux ! »

Hé bien ! je connais quelque chose de plus affreux, non pas pour la sensibilité et les nerfs, non pas au point de vue des émotions que l'on éprouve en lisant les circonstances d'un assassinat, mais au point de vue de la foi, au point de vue de la Rédemption... Quoi donc ? — *Le péché mortel !*

Les théologiens nous enseignent que si Marie eût découvert en elle la moindre imperfection coupable, elle en serait morte sur-le-champ ;... que si le Fils de Dieu eût découvert en Marie la moindre imperfection coupable, jamais il ne se serait incarné en elle ;... et enfin que l'homme, même avec un seul péché véniel, ne serait jamais entré en paradis, sans l'Incarnation.

Donc, une simple imperfection coupable, un seul péché véniel, c'est quelque chose de bien affreux, puisque l'un ou l'autre peut produire de tels effets.

Mais alors, que penser et que dire du péché mortel ?... Quelle expression est capable de rendre l'horreur qu'il inspire ou qu'il doit inspirer ?... Ce n'est point assez dire qu'il est affreux.

Voilà pourquoi le Docteur angélique, S. Thomas, et avant lui S. Augustin, considérant, d'un côté, l'extrême bassesse, la profonde misère de l'homme ; et, de l'autre côté, la majesté, la grandeur, l'insondable perfection de Dieu, proclament que le péché mortel est un *mal infini*.

C'est à cause de cela que Dieu punit le péché mortel du supplice de l'enfer... Mais quel que soit le châtement, tous les théologiens conviennent qu'il reste bien au-dessous de ce que le péché mortel mérite.

— Avec le saint Evangile en mains, avec les SS. Docteurs, et au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, rappelons-nous que *le péché mortel est un mal infini*.

Pourquoi ? Parce que : 1^o *C'est un vrai déicide ;* 2^o *Celui qui commet ce déicide se sert des dons mêmes de Dieu pour le commettre.*

Mon but en traitant ce sujet n'est pas, certes, de vous faire croire que je vous soupçonne de n'avoir point, pour le péché mortel, toute la haine qu'il mérite. Mais je me propose surtout, en vous rappelant ce que vous savez, de vous montrer avec quel zèle vous devez préserver les autres du péché mortel, et l'expier pour eux et réparer la gloire de Dieu.

« Je donnerais mille fois ma vie pour empêcher une seule faute grave, » disait S. François Régis.

Daignent Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui est mort pour nous racheter du péché et de l'enfer, et la Très Sainte Vierge Marie, bénir mes paroles, éclairer votre esprit et vous préserver efficacement de toute faute mortelle ! *« Illumina oculos meos, ne unquam obdormiam in morte ! »*

I. — Le péché mortel est un vrai déicide

Les Juifs avaient résolu de se débarrasser de Jésus-Christ, et cela avait été prédit depuis longtemps par les Prophètes : *« Eradamus eum de terra ! »* Ils ne pouvaient plus le supporter ; sa vue seule les offusquait.

Voyez-les surtout, et entendez-les : *« Tolle, tolle eum ! »*

Pilate, parce que c'était la coutume de rendre, chaque année, la liberté à un prisonnier, leur proposa de choisir entre Jésus et Barabbas qui était un voleur de grand chemin, un scélérat. Il espérait qu'en face d'une telle proposition, les Juifs n'hésiteraient pas à donner la préférence à Notre-Seigneur. Pilate se trompait.

Ces malheureux, aveuglés par la haine, enflammés de colère, s'écrient tous ensemble : *« Nous ne voulons pas qu'il règne sur nous, nous en sommes fatigués... Enlevez-le, enlevez-le de nos*

regards... *A mort ! à mort !* » Et Pilate, lorsqu'il reconnût l'innocence du Sauveur, le livre à cette foule altérée de sang, puisqu'elle avait poussé cet autre cri : *« Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants ! »*

Et Jésus est lié, traîné hors de Jérusalem. On lui fait gravir, avec la croix sur les épaules, les pentes rapides du Calvaire ; et, après l'avoir dépouillé de ses vêtements, on le crucifie, et il meurt ! Voilà le crime des Juifs ; voilà leur *décide* ; ils chassent Jésus et le crucifient.

Or ce crime qui a bouleversé la nature tout entière, puisque le soleil s'est obscurci et que la terre a tremblé ; ce crime qui a remué les morts dans leurs tombeaux et rempli les vivants d'épouvante, *ce crime se renouvelle chaque fois qu'il se commet un péché mortel dans le monde !...* « Celui qui communie indignement est coupable du corps et du sang de Jésus-Christ ; ce qui ne signifie pas cependant que la communion indigne soit un crime aussi grand que celui des Juifs qui ont crucifié Notre-Seigneur. *« Peccatum indigne sumentium hoc sacramentum, dit S. Thomas, comparatur peccato occidentium Christum, secundum similitudinem, quia utrumque committitur contra corpus Christi : non tamen secundum criminis quantitatem. »* (S. theol., III^a P., q. 80, art. 3, ad 1).

Entendez-vous ? Un péché mortel, que le même S. Thomas (in corpore art.) appelle : *« non tamen omnium gravissimum, »* est semblable au *décide* des Juifs ! O mon Dieu, accordez-moi de ranimer, sur ce point, la foi de celles qui m'écoutent.

1^o D'abord, *le péché mortel chasse Dieu*. Il est de foi que, par le baptême, Dieu vient prendre possession de notre âme. Il l'habite réellement, personnellement ; et il désire s'y établir pour toujours, de telle sorte qu'il ne s'en séparera jamais, si elle-même ne s'en sépare la première. Comme dit le Concile de Trente, il ne nous quitte pas, à moins que nous ne le quittons d'abord. Or, que fait le pécheur ?... Que fait celui qui commet une faute grave ? — Il dit : *« Seigneur, retirez-vous ; votre présence me fatigue, partez ! », « Dixerunt Deo : Recede a nobis ! »* (Job, xxi, 14).

Sans doute, et il faut le remarquer, ce n'est pas toujours de bouche, mais par sa conduite, que le pécheur tient ce langage... Oui, et c'est élémentaire, le pécheur, même peu instruit de sa religion, sait fort bien que Dieu ne peut pas demeurer avec le péché mortel ; il comprend d'une manière suffisante que, si son cœur s'ouvre au péché, Dieu doit en sortir. Il lui dit, par conséquent : *« Puisqu'il est impossible, Seigneur, que vous demeuriez avec mon péché, partez vous-même, et allez-vous-en !... Recede a nobis ! »*

Quel étrange et indigne langage !... En vérité, diffère-t-il beaucoup de celui des Juifs disant à Pilate, en parlant de Notre-Seigneur : *« Nous ne voulons plus le voir, enlevez-le ? »*

Plus on y réfléchit, plus on acquiert cette conviction que le pécheur ressemble aux Juifs.

Ecoutez donc : lorsque le prêtre baptise un enfant, il intime au démon l'ordre de partir : *« Exi ab eo, immunde spiritus, et da locum Spiritui Paraclito. Retire-toi de cette âme, esprit immonde, et cède la place au St-Esprit. »...* Et lorsque cet enfant qui possède le St-Esprit, qui possède Dieu, est devenu grand et qu'il peut discerner le bien d'avec le mal, s'il consent au péché, il redit la parole du prêtre, mais en faveur du démon chassé qu'il rappelle : *« Seigneur, retirez-vous de moi et cédez la place à Satan, votre ennemi ! »*

Et la preuve que les choses se passent ainsi, c'est que Notre-Seigneur s'en plaignit lui-même, un jour, à sainte Brigitte, lorsque, lui parlant des effets du péché mortel, il se compara à un roi dépossédé de son trône, et lui dit : *« Je suis comme un roi chassé de son propre royaume, et c'est le plus infâme brigand qu'on appelle à me remplacer ! »*

2^o Ensuite *le péché mortel tue Dieu*. Mais, (et redoublez d'attention, parce que je touche ici au point capital de la vérité qui nous occupe), de même que les Juifs ne se contentèrent pas de dire : *« Otez-le de nos regards, faites-le disparaître, »* et qu'ils en vinrent à mettre à mort et à assassiner Jésus, ainsi *l'acte posé par le pécheur, c'est-à-dire le péché grave, n'a pas seulement pour effet de chasser Dieu, de l'expulser de l'âme, il a encore, et en même temps, cet autre effet, de le faire mourir, de le crucifier ! « Rursum crucifigentes sibimetipsos Filium Dei. »* (Hébr., vi, 6). C'est la doctrine de S. Paul.

Et voici comment S. Alphonse l'explique. Sans doute, Dieu ne peut ni souffrir, ni mourir, dans le sens naturel et ordinaire que nous donnons à ce mot. Mais s'il se pouvait qu'un Dieu fût accessible à la douleur et à la mort, un seul péché grave suffirait pour le faire mourir de pure tristesse !... Le péché grave anéantirait Dieu, si c'était possible ; car Dieu en ressentirait une peine infinie. Par conséquent, S. Bernard peut dire : *« Le péché grave, autant qu'il peut, détruit Dieu. Peccatum, quantum in se est, Deum perimit. »* Il en est comme d'une balle, comme d'une flèche qui, pouvant porter un coup mortel, ne produit pas ce résultat, parce que celui qui est atteint est couvert d'une cuirasse tellement épaisse qu'il demeure invulnérable.

Il est donc vrai de le dire, celui qui commet un péché grave porte à Dieu un coup mortel ; et si Dieu n'était défendu et protégé par sa nature divine, il en perdrait la vie.

Vincent de Beauvais raconte qu'un gentilhomme anglais, après s'être livré à une mauvaise conduite, avait loué une auberge où il tuait les voyageurs pendant la nuit et les dépouillait. Un jour, il vint à l'auberge un jeune cavalier. L'hôte infâme, méditant le même crime que de coutume, entre la nuit dans sa chambre pour l'assassiner ; et que voit-il ?... Au lieu du jeune cavalier, il aperçoit sur le lit Jésus crucifié, tout couvert de plaies, qui, le regardant avec bonté, lui dit : *« Ne*

te suffit-il pas, ingrat, que je sois mort une fois pour toi ?... Veux-tu, de nouveau, m'ôter la vie ?... Eh bien ! lève le bras, et donne-moi la mort ! » Saisi et tremblant à ce spectacle, le malheureux se jette à genoux en pleurant, promet de se convertir ; il mourut saintement, après avoir fait pénitence. (*Gloires de Marie*, ch. I, § 4).

O mon Dieu, puis-je y songer sans frémir ? Puis-je y songer sans que les larmes me montent aux yeux ?... Quoi ! si j'ai commis dans ma vie un seul péché mortel, au point de vue de la foi j'ai tué Dieu, et j'ai renouvelé le crime du Calvaire !... Et si, depuis mon entrée en religion, j'avais eu cet affreux malheur, moi, religieuse, choisie entre mille, moi, comblée de grâces sans nombre, moi, épouse de Notre-Seigneur Jésus-Christ, j'aurais attaché de nouveau, et par chacun de mes péchés mortels, j'aurais attaché Jésus à la croix !... j'aurais enfoncé les clous dans ses pieds et dans ses mains !... et, regardant ces mains, je les verrais couvertes de sang !... et on pourrait graver sur mon front cette parole qui fait reculer d'horreur : « Bourreau, meurtrière, assassine ! »

Oui, ma sœur, tout cela est vrai, non pour les sens et les yeux du corps, mais au point de vue de la foi... Tout cela, on pourrait le dire, et vous pourriez le dire de vous-même : « Assassine ! »

N'est-ce pas une vérité élémentaire d'affirmer que Dieu ne peut habiter dans une âme où se trouve le péché mortel ?... Donc si vous avez péché gravement, vous avez chassé Dieu ! « *Recede a nobis !* »

N'est-ce pas une autre vérité élémentaire de croire que le péché est la cause de la Passion et de la mort de Jésus-Christ ? « *Propter scelus populi mei percussit eum.* » (Is., LIII, 8).

Donc, si vous avez commis le péché, et chaque fois que vous l'avez commis (si vous l'avez commis plusieurs fois), vous avez fait l'office de bourreau ; comme les bourreaux, et autant qu'il dépendait de vous, vous avez, selon la parole et la doctrine de S. Paul, foulé aux pieds et crucifié de nouveau Notre-Seigneur Jésus-Christ : « *Qui filium Dei conculcaverit.* » (Heb., x, 29). « *Rursum crucifigentes sibi metipsos Filium Dei.* » (Ibid., vi, 6).

O mon Dieu, après ces considérations qui tirent leur valeur des lumières de la foi, et non des impressions de la raison humaine et des sens, je n'ai plus qu'une chose à faire, c'est de me jeter à vos pieds, et de vous dire, avec l'accent de la plus entière conviction : « Seigneur, je crois que le péché mortel est un mal affreux, épouvantable, infléchi, puisqu'il est un vrai déicide, puisqu'il renouvelle votre mort, puisque le cœur qui s'en rend coupable devient, pour vous, un autre Calvaire ; et je ne m'étonne pas que vous le punissiez par le plus grand et le plus épouvantable châtiment, par un enfer éternel de feu ! *Credo, credo !* »

Le péché mortel est un mal infini non seulement parce qu'il est un vrai déicide mais encore parce que celui qui commet ce déicide se sert des dons mêmes de Dieu pour le commettre.

II. — Le déicide se sert des dons mêmes de Dieu pour commettre son crime

Je fais une supposition : un pauvre se présente à la porte de ce couvent... Avec l'aumône qu'il a reçue, il achète un poignard... revient et enfonce son arme dans le cœur de sa bienfaitrice, qui meurt sur le coup !...

Faisons l'application de cet événement supposé. Il est certain que nous avons tout reçu de Dieu : « *Quid autem habes quod non accepisti ?* » (I Cor., iv, 7). « *De plentitudine ejus nos omnes accepimus.* » (Joan., i, 16).

Donc, toutes les fois que nous nous servons de nos yeux, de nos oreilles, de notre bouche, de notre langue, de nos mains, de nos pieds, de nos sens, de notre corps... de notre mémoire, de notre imagination, de notre volonté, de notre sensibilité, de notre liberté, de l'une ou de l'autre puissance ou prérogative de notre âme pour commettre un péché mortel, nous nous servons des bienfaits et des dons de Dieu pour le tuer ! « *Filios enutrivit, et exaltavi*, dit le Seigneur, *ipsi autem spreverunt me.* » (Is., i, 2).

Une pauvre mère victime des violences de son fils révolté lui jeta au visage cette cruelle apostrophe, à laquelle il ne sut rien répondre : « Misérable, tu oses frapper le sein qui t'a porté et nourri, tu oses meurtrir de coups les bras qui t'ont bercé... tu as moins de cœur que les animaux, tu es un monstre !... » Ce reproche mérité, est-ce que Dieu, notre Père du Ciel, n'a pas le droit de l'adresser à celui et à celle qui l'offense mortellement ?...

« Je t'ai donné une langue faite pour dire la vérité et pour la défendre ; et tu t'en sers pour m'offenser par des médisances, des critiques et des calomnies ?... Tu es un monstre, car tu me frappes et me fais mourir avec mes propres dons ! — Je t'ai donné des lèvres qui ne doivent s'ouvrir qu'à la louange et à l'adoration ; et tu t'en sers contre moi en les souillant par des actes de sensualité ?... Tu es un monstre, car tu me frappes et tu me fais mourir avec mes propres dons ! — Je t'ai donné des yeux pour me voir et me reconnaître dans les beautés de la création ; je t'ai donné des oreilles pour m'entendre et m'adorer dans les harmonies de la nature... et tu te sers de tes yeux pour contempler des objets indécents ou pour satisfaire une coupable curiosité par des lectures mauvaises, et tu te sers de tes oreilles pour écouter des récits scandaleux ou des rapports malveillants ?... Tu es un monstre, car tu me frappes et tu me fais mourir avec mes propres dons !

« Je t'ai donné un corps admirablement organisé pour le travail, pour les exigences de ta condition ici-bas ; et tu t'en sers contre moi, et tu fais de ton corps un instrument d'iniquité ?... Tu es un monstre, car tu me frappes et tu me fais mourir avec mes propres dons !...

« Je t'ai donné la liberté ; et tu t'en sers contre moi, et tu la changes en licence criminelle pour

satisfaire tes passions déréglées ?... Je t'ai donné *l'intelligence* pour chercher à me connaître, *la volonté* pour m'aimer... ; et tu n'as d'énergie que pour le mal, et ton cœur ne bat que d'un amour grossier, sensuel, où je n'ai aucune part ?... Tu es un monstre, car tu me frappes et tu me fais mourir avec mes propres dons ! »

Assez, mon Dieu, assez. Les reproches sanglants et les accusations méritées que je viens d'entendre me donnent la conviction que le péché mortel est un mal infini, abominable, puisque, pour le commettre, le pécheur se sert de vos propres bienfaits pour vous donner la mort !

L'histoire raconte que César, poignardé en plein Sénat de Rome, apercevant au milieu de ses meurtriers son propre fils, lui adressa cette parole où la surprise la plus profonde se mêlait au reproche le plus écrasant : « Et vous aussi, ô mon fils ! » — Seigneur, tous les jours, en face de vous, des ennemis sans nombre vous insultent et vous outragent !... Mais si vous aperceviez au milieu d'eux des chrétiennes, des religieuses que vous avez comblées de grâces, que vous avez appelées à vous suivre, que vous avez fait entrer, par privilège, dans le jardin fermé à tant d'autres de la vie religieuse, que vous nourrissez plusieurs fois chaque semaine de votre corps et de votre sang, il me semble que vous leur diriez avec la tristesse de l'agonie : « Et vous aussi, vous m'insultez ; vous m'outragez, et vous vous tournez contre moi, et vous me donnez la mort ! » *« Hæcine reddis Domino. popule stulte et insipiens ? »* (Deutér., xxxii, 6)...

« Vous que j'ai gratifiées des titres si merveilleux d'enfants de Dieu, de sœurs de Jésus-Christ, mon Fils unique, de temples du St-Esprit ; vous que j'ai élevées au sublime et rare honneur d'être mes épouses ; vous à qui j'ai fait les plus magnifiques promesses et les plus riches dons ;... vous vous joignez à mes pires ennemis pour me faire mourir !... Cieux, écoutez, terre, prête l'oreille... J'ai nourri des enfants, je les ai comblés de tous les biens, et, pour récompense, ils me donnent la mort : *« Filios enutriui et exallavi », Rursum crucifigentes sibi matris Filium Dei*. » *« Servire me fecisti in peccatis tuis. »* (Is., xliii, 24).

Assez, mon Dieu, assez ! Les reproches sanglants et les accusations méritées que je viens d'entendre me font croire que le péché mortel est un mal infini, puisque, pour le commettre, *le pécheur se sert de vos propres bienfaits pour vous donner la mort. « Servire me fecisti in peccatis tuis. »*

* *

Dans la ville de Cordoue mourut, en 1397, un homme qui, après avoir longtemps négligé son salut, avait fait de sérieuses réflexions et s'était converti. Etant tombé gravement malade, il appela auprès de son lit tous ceux de sa maison, leur donna ses avis avec une bonté touchante et, leur prenant la main, les conjura, avec des larmes dans les yeux, de ne se rendre jamais coupables d'un seul péché mortel.

A mon tour, je vous dirai avec toute la force de

mes convictions, avec des supplications aussi pressantes que le zèle pour votre salut puisse les inspirer : « Mes chères sœurs, jamais, non, jamais de péché mortel ! » C'est, chez vous, une résolution prise depuis longtemps... Vous le comprenez de plus en plus, *le péché mortel est un mal infini*, puisqu'il est un *vrai déicide*... puisque celui qui le commet, imitant la méchanceté, la perfidie, la cruauté des Juifs, chasse Dieu, lui préfère le démon et pousse la barbarie jusqu'à renouveler le crucifiement du Golgotha, en sacrifiant ce même Jésus qu'il immole sans pitié à ses passions triomphantes ! Oui, autant que cela est en son pouvoir, le coupable tue Dieu, et si Dieu pouvait mourir, un seul péché grave lui donnerait la mort.

De plus, le pécheur *se sert des dons mêmes de Dieu* pour l'outrager ; il tourne contre Dieu, comme autant d'instruments meurtriers, les mille bienfaits tombés du cœur de Dieu dans le sien... Et si, au dire de S Ambroise, un chien se laisse périr de faim à cause du regret qu'il ressentit d'avoir mordu son maître par surprise, il faut l'avouer, il a moins de cœur, ce chrétien qui reconnaît en Dieu son bienfaiteur suprême, et emploie ses bienfaits pour l'offenser et lui donner la mort.

Donc, redisons-le, *le péché grave est un mal infini* ! Et ce péché grave est commis des milliards de fois par jour !... Et ce mal infini, multiplié chaque jour, par ceux-là mêmes que Dieu a créés, rachetés et comblés de grâces sans nombre, monte, chaque jour, avec une sacrilège audace, jusqu'au trône de Dieu !...

Et nous n'en sommes pas émus ?... Et nous ne cherchons pas à consoler le cœur de Dieu abreuvé de tant d'amertume ?... Et nous ne jetons pas dans la balance de la justice divine si légitimement irritée, des prières plus ferventes, des actes de vertu plus répétés, des pénitences plus expiatoires, des résolutions plus sérieuses de mener enfin une vie plus parfaite et plus digne de notre sainte vocation ?

Quoi ! lorsque notre bon Jésus est de nouveau bafoué, outragé, maltraité, renié, crucifié, par presque tous les hommes en révolte contre lui, nous, ses religieux, qui avons juré d'être à lui, de le servir et de l'aimer, de le faire servir et de le faire aimer ; nous qu'il a placés par choix autour de lui, comme ses intimes, pour lui faire cortège, pour être sa garde d'honneur, nous serons les témoins insensibles et oisifs de tant d'insultes et d'opprobres ?... Nous n'éclaterons pas en cris de supplication humble et fervente ?... Nous ne promettrons pas une bonne fois, dût-il nous en coûter la vie, de faire éviter le péché mortel et toutes les occasions de le commettre ?... Nous ne serons pas d'un zèle de feu et d'un courage héroïque pour détourner du péché, par tous les moyens possibles, ceux qui nous entourent et qui sont encore accessibles à un avis ou à une réprimande ?...

Ah ! pour faire plaisir à Notre-Seigneur, ne sortons pas de cette réunion avant de nous être jetés, par la foi, aux pieds de Jésus, en présence de son

divin Cœur, pour lui dire, comme si nous devions expirer ensuite :

« O mon Dieu, que nous sommes coupables !... Nous vous avons beaucoup offensé... Nous méritons tous vos châtements et nous sommes mille fois dignes de l'enfer !... Mais de grâce, ne nous frappez pas. *Parce Domine, parce populo tuo !*... Si la voix de votre justice vous crie de nous perdre et de nous précipiter dans l'abîme éternel, la voix de votre miséricorde, de votre sang répandu pour nos péchés, s'élève aussi en notre faveur ! Au nom de vos souffrances, de vos mérites, qui sont pour nous, pitié ! pitié ! Nous vous demandons de nous pardonner... nous sommes pénétrés d'un extrême et sincère regret de vous avoir outragé. Si c'est un effet de votre bonté de nous laisser la vie, nous vous promettons de faire pénitence, de bien confesser toutes nos fautes, et, avec votre grâce, de les éviter à l'avenir ainsi que toutes les occasions de les commettre !

Oh ! puissions-nous dire avec tous les saints et tous les chrétiens vraiment convertis, et puissiez-vous graver, ô Jésus, avec votre propre sang, dans le cœur de tous et de chacun, cette parole et cette résolution : « *Potius mori quam fœdari !* » Ce serait, pour tous et pour chacun, l'assurance du ciel. Ainsi soit-il !

(A suivre).

PANÉGYRIQUE DE SAINT FRANÇOIS D'ASSISE

SA VIE RELIGIEUSE ET SON APOSTOLAT

Mes frères,

Un petit homme maigrelet, noiraud, vêtu d'une robe de grosse laine grise, qu'une corde serre à la taille, les yeux pleins de lumière et de feu, la barbe plantée en collier, peu fournie, les pieds nus, sort d'une hutte faite de roseaux et de boue séchée que recouvrent des feuillages, au bas de la ville d'Assise, dans la plaine où court le Rivo Torto. Quelques cabanes habitées surgissent avec celle-ci, dans les plants de légumes et les gazons émaillés de fleurs odorantes ; elles entourent une chapelle appelée « Notre-Dame-des-Anges, » parce que la Sainte Vierge est sculptée avec deux anges sur le haut de la porte, ou encore « la Portioncule, » pour son exiguité. Une haie vive enclôt le tout. — Le petit moine se dirige vers un figuier avoisinant ; d'une voix très humble, gracieuse et affectueuse, il appelle : « Ma sœur cigale ! » Et voici qu'une cigale saute sur sa main. « Loue le Seigneur, ma sœur cigale, par ta joyeuse chanson. » Alors elle entonne et continue son cri strident, et lui de chanter avec elle. — Pendant une semaine, il fit ainsi ; puis il dit aux ermites qui regardaient : « Congédions notre sœur cigale ; elle nous a assez réjouis ; nous finirions par en avoir de la vanité. »

Tel apparaît S. François d'Assise, sous un aspect de misère vivant ici-bas comme au paradis, en frère de tout ce qui existe, dans un perpétuel enchantement du cœur.

Un des rares hommes qui purent dire au moment de la mort : « J'ai confiance d'aller vers le Dieu

que j'ai toujours servi de toute l'ardeur de mon âme. »

Pourtant, jusqu'à vingt-deux ans, il avait aimé les festins, les chansons et parties gaies entre jeunes gens, le luxe, sans y perdre toutefois sa candeur d'âme, d'autant qu'il était fort généreux envers les pauvres. Une maladie menaça de le tuer ; elle le fit gravement réfléchir, et désormais il ne résiste plus à la grâce de Dieu ; il va au contraire à l'extrême possible, dans le sens où elle l'engage, avec son naturel audacieux, « *non modicum audax,* » écrit un contemporain qui l'a bien connu. N'avait-il pas croisé le fer au premier rang dans une bataille contre Pérouse ? Il brûle d'égaliser les hauts faits et les manières courtoises de la chevalerie, dont toute la jeunesse d'alors chante les aventures. Mais la dame, pour laquelle il se dévouera, lui, c'est... la Pauvreté. Oui, la Pauvreté ! Il sera son amant, son chevalier, son troubadour, se comparant à l'alouette au plumage terreux, qui monte du sol le plus qu'elle peut, haut et droit dans le ciel, en chantant. Ainsi éduqué, il se proposait, avec l'aide du Christ, d'accomplir des choses immenses.

Un merveilleux fait de conscience aiguilla tout de suite ses ambitions. A peine converti, il rencontre un lépreux et lui met une aumône dans la main, puis, malgré une répulsion telle qu'il en tremblait d'horreur, il baisa cette main pourrie. Peu après, il entra dans la chapelle de St-Damien, bâtie à mi-côte d'Assise, où l'on vénérât un crucifix antique. Là, il entendit Jésus lui parler au cœur. Depuis lors, il ne peut plus se rappeler le Calvaire sans être secoué de sanglots, il dira chaque jour un Office de la Passion, qu'il a composé, outre l'Office de l'Eglise qu'il récite comme diacre et comme religieux, et il fera méditer ses disciples tous les matins sur la Passion du divin Maître. La Crèche, le Calvaire, l'Eucharistie, les trois souveraines leçons de renoncement, seront ses grandes idées inspiratrices. Il assujettit son corps à la vie des mendiants, le précipite au milieu d'orties ou de ronces, le dépouille de sa tunique, tout grelottant contre le vent, dans une longue montée, le tient debout sous une pluie torrentielle de décembre pour n'être pas distrait jusqu'à ce qu'il ait achevé de réciter son bréviaire. A présent, son corps obéit en chien bien dressé, et il l'appelle « frère corps, » comme s'il était autre que lui-même.

Pour S. François, la joie suprême est d'être maltraité, injurié, et de le supporter patiemment par amour de Jésus-Christ en croix. Il demande de ressentir dans son âme et dans sa chair, autant que cela se pourra, le même supplice que le Divin Crucifié, et « cet amour démesuré dont tu brûlais, toi, le Fils de Dieu, qui t'a conduit à vouloir souffrir tant de peines pour nous, misérables pécheurs. » Dieu l'exauça : les pieds, les mains, le cœur de S. François reçurent les stigmates de la Passion. L'alouette avait fait son nid dans la couronne d'épines.

Le renoncement à soi, que le Christ proclame première disposition de qui veut l'entendre, la pauvreté d'esprit qu'il qualifie première des Béatitudes, non

seulement la foi de S. François les accepte, mais elle ne voit rien de plus réellement vivifiant. Il s'en nourrit, il s'en abreuve avec ivresse. La pauvreté devient l'épouse pour laquelle on quitte père et mère. Il pleure de ce qu'elle n'est pas aimée et il veut la faire chérir du monde entier, comme celle qui détruit tout ce qui sépare de Dieu, comme la mère du bel amour, de l'humilité, de la patience, du dévouement au prochain. De ce sommet, il s'écrie avec l'apôtre S. Jean : « *Celui qui n'aime pas demeure dans la mort* » (I Jo., III, 14), et avec S. Augustin : « Aime et fais, ce que tu veux. » Jusqu'à son dernier soupir, à quarante-cinq ans, il murmure la cantique de l'Amour, et quand sa voix n'en aura plus la force, il faudra que deux frères lui chantent les louanges de « notre sœur la mort, » qui va l'introduire au ciel.

Dieu voulut qu'il fondât un Ordre d'hommes et de femmes pour perpétuer cet esprit.

Les très chers fils de S. François m'ont demandé de vous parler de lui comme fondateur d'Ordre. Qui n'accepterait avec appréhension de traiter pareil sujet, quand il s'agit d'un homme aussi exceptionnel, aussi unique que S. François d'Assise ? Alors je priai mon père S. Dominique de me faire connaître celui qu'il avait vu, entendu, aimé. Ce me serait une vive joie si vous pensiez, ce soir, que S. François a été vu avec les yeux de son ami, S. Dominique, et qu'il vous fût parlé de lui avec son cœur.

Après ce que je vous ai dit de son caractère et de l'inspiration qui le guide, aisément vous comprendrez son œuvre de chef. Voyons ensemble ce que fut S. François d'Assise comme supérieur d'une grande Congrégation, *dans l'intimité de la vie religieuse*, parmi ses frères d'abord, et ensuite *dans l'apostolat au dehors* qu'il leur confie et qu'il assume lui-même.

I

Deux compagnons, puis encore deux, et bientôt quelques autres s'étant joints à François lorsqu'il eût quitté la maison paternelle pour vivre en ermite pénitent aux environs d'Assise, tous ils logèrent, en premier lieu, sous un hangar. Rien qui ressemblât à un couvent. La terre nue servait de siège et de table ; comme lits des sacs de paille. La place de chacun était marquée par un chiffre sur le mur. Les jours de pluie on piétinait dans la boue ; point de feu durant les nuits glaciales de l'hiver, et non plus aucun livre. Ils priaient devant une grande croix de bois plantée au dehors, puis s'en allaient nettoyer les églises, aider les paysans à cultiver leurs champs, soigner les malades, les lépreux, offrir leurs services çà et là, ou tressaient des nattes et des corbeilles, pour quoi on leur donnait des vivres et le vêtement, d'argent jamais : ils n'en acceptaient point.

Mais voici qu'un paysan veut installer son âne dans cette mesure. Sans contester, nos ermites se réfugient à la Portioncule et s'y bâtissent des cabanes.

La béatitude de la pauvreté qui rayonne de S. François les attira, c'est elle qui les retient. Il entraîne par l'exemple bien plutôt qu'il ne commande.

Son âme même n'est plus à lui, mais à tous. Ingénument, il leur découvre ses tentations, les fait prier pour l'éclaircissement de ses doutes ; il entend que chacun le connaisse à fond, et eux aussi lui dévoilent toutes leurs pensées. Un frère se plaint-il, pendant une nuit, de souffrir de la faim, François se lève et va manger avec lui, de crainte que ce frère ne rougît de sa faiblesse. Cette délicatesse, cette aimable bonhomie changeaient leur misère en douce joie du cœur. Comme il veut aller prêcher les Musulmans d'Egypte, ne pouvant admettre tous ceux qui s'offrent à le suivre, il prie un enfant de désigner ses compagnons, afin de ne blesser personne par son choix. Jamais intimité d'amis ne fut plus vraie, avec plus complète absence de respect humain et de quant-à-soi distant. Un jour que quelqu'un avait fait son éloge, François appelle un frère : « Dis-moi quelques bonnes vérités à l'encontre de ces mensonges. » Et, sous sa dictée, l'autre commence : « Vous êtes un homme sans éducation, un marchand, un homme sorti de rien... » — « Très bien, très bien, répondait François, continue, que Dieu te bénisse ! » Seule vaut entre eux la réalité du renoncement à soi et à tout pour vivre de Jésus-Christ. Il recommandait instamment « que les Frères, où qu'ils habitent et se rencontrent, s'empres- sent de se rendre service, et se manifestent leurs besoins en toute confiance, car si une mère nourrit et aime son fils selon la chair, avec bien plus d'affection chacun doit aimer et nourrir son frère selon l'esprit. »

Cette communauté fondée sur le bonheur d'aimer le Christ avec S. François augmentait sans cesse. Bientôt elle compta des prêtres et des savants et il fallut s'organiser de façon plus stricte. Au début, la Règle n'était faite que de textes évangéliques. Le fondateur entend vivre l'Evangile à la lettre : « *Si tu veux être parfait, va, vends ce que tu as et donne le prix aux pauvres. — Ne portes rien en chemin. — Que celui qui veut me suivre se renonce lui-même...* » Dans les cas embarrassants, les Frères ouvraient la Bible à n'importe quelle page, priant Dieu de les éclairer.

Plus tard, S. François compléta cette première Règle par des Admonitions sur le culte de l'Eucharistie et sur les vertus religieuses et leurs conséquences.

Comme preuve de vocation, il demande simplement : « Mon frère, vous voulez être de notre société ? Vendez tout ce que vous avez et donnez le prix aux pauvres. » Et avec ce réalisateur-là, il faut s'exécuter au plus vite, sans restriction. Un jeune Milanais important se présenta, escorté d'un brillant équipage. François consulte ses Frères ; tous conviennent de ne pas le recevoir parmi eux. Le postulant se mit à pleurer. Alors François : « S'il veut être notre cuisinier, je l'accepte. » Et ce fut fait.

Ces judicieuses hardiesses et fantaisies abondent dans son exercice de l'autorité. Il la conçoit comme en famille. Les Frères souhaitent-ils de se recueillir dans la solitude d'un bois ou d'une grotte de montagne, il décide qu'ils n'ont pas plus de quatre

ensemble, dont deux tiendront le rôle de mères, les deux autres seront les fils. Les mères ne permettront à personne d'entrer dans l'ermitage et entretiendront les deux retraits ; puis les fils, à leur tour, prendront l'emploi de mères. Les récalcitrants, il les envoie au cardinal Hugolin qu'il déclare « maître, protecteur et correcteur de l'Ordre tout entier, » car François a juré obéissance au Pape au nom de tous les Frères, et le Pape se décharge sur le cardinal. François, lui, se disait prêt à obéir à l'un quelconque de ses fils, fut-il le plus mal doué, racontant avec délices avoir vu un aveugle qu'une toute petite chienne conduisait. C'était sa manière de se laisser mener par la Providence. Il consulte Dieu sur toutes choses et ne cesse pas de prier.

Son abandon sans nulle réserve à l'amour paternel du Créateur, qui veut ou permet tout, jusqu'aux moindres détails, pour le bien de ses enfants, explique que, seul parmi les fondateurs d'Ordre, il ait obligé ses religieux d'obéir au supérieur en toutes choses qui ne sont pas contraires à la Règle, sous peine de péché, « comme un cadavre. » Ce mot, tant reproché à S. Ignace de Loyola, en réalité est de lui, le très bénin François d'Assise. Mais il faut l'entendre avec le fraternel et poignant amour qu'il y mettait.

Un religieux ayant désobéi, François ordonna de l'enterrer vivant, séance tenante, là sous ses yeux, et comme déjà la terre montait à hauteur du buste, il dit : « Mon frère, es-tu mort ? » — « Oui : je me repens », répond le coupable. — « Alors, viens, mais dorénavant ne résiste pas plus qu'un cadavre à la volonté de tes supérieurs. »

De ce total renoncement à soi provient encore l'exquise pureté de son cœur. Jamais il ne parlait à une femme seul à seule et sans que d'autres pussent entendre ce qu'il disait. Combien joli cet épisode de Bevagna, où, épuisé de fatigue, il fut ranimé par une dame et sa jeune fille : « Pourquoi n'avoir pas même regardé cette sainte fille ? » lui dit ensuite son compagnon. — « Eh ! repartit François, qui ne redouterait de jeter les yeux sur une fiancée du Christ ? » Il avouait ne connaître le visage que de deux femmes : celle qu'il appelait « frère Jacqueline » et sainte Claire d'Assise. Au surplus, les Sœurs, sous la conduite de celle-ci, vivaient aussi mortifiées que les Frères.

Mais pour S. François la meilleure inspiratrice et gardienne de l'obéissance, de la pureté, de toutes vertus, est la pauvreté à la fois spirituelle et matérielle, humilité et indigence. « Les Frères, disait-il, doivent errer par le monde comme des pèlerins et des étrangers, sans posséder rien autre sur la terre que le trésor inaliénable de la très haute pauvreté. » Même leurs cabanes de branches ont, il le veut, en dehors de la communauté, un propriétaire effectif. Il refuse la propriété de la Portioncule et en paie chaque année le loyer avec un panier de poissons. Dans le Chapitre des Nattes, ils sont des milliers qui l'entendent proclamer : « Au nom de la sainte obéissance, je vous ordonne à tous, pour nombreux que vous soyez, que pas un seul de vous se soucie de ce que vous devez manger ou boire, mais

que chacun ne pense qu'à prier ou à louer Dieu en lui abandonnant le soin de votre bien-être corporel, car lui-même se chargera de votre entretien. » Le fait est que l'inspiration vint aux gens d'alentour d'apporter des victuailles, et plus chacun en amenait sur son dos, sur son âne ou sur son cheval, plus son visage exprimait le bonheur. Car jusque dans le monde, S. François répand partout l'allégresse et il recommande aux siens d'y veiller. Lors d'un autre Chapitre, il fait afficher : « Que les Frères ne paraissent jamais tristes et sombres, comme des hypocrites. Au contraire, qu'ils soient toujours joyeux dans le Seigneur, gais, aimables et gracieux. » Indigents eux-mêmes, ils trouvaient le moyen de faire des heureux, de céder à qui leur demandait, fût-ce le capuchon de leur habit ou l'une des deux manches. Leur père ne disait-il pas : « Sotte avarice, celle qui refuse de donner tout pour gagner Dieu ! » Lui il traitait personnes, individus et choses comme frères et sœurs. Il sympathise avec tous. Les Souverains Pontifes, le Soudan d'Egypte, les clercs, les gens des villes et de la campagne, il les a tous mis sous le charme. L'exaltation était générale aussitôt qu'on allait le voir : on sonnait les cloches, on chantait ; des villages entiers, hommes et femmes, voulaient être reçus dans l'Ordre. Jamais le joug du Christ n'avait paru aussi vraiment doux et léger. Avec S. François comme chef, on vivait les Béatitudes.

II

La liberté d'esprit à l'égard de toutes créatures et « la joie dans le Seigneur » (Phil., iv, 4), S. François voulut les répandre par tout l'univers. C'est un Ordre apostolique qu'il institue. Dès le début il en avertit ses compagnons : « Dieu nous a miséricordieusement appelés, non seulement pour notre salut personnel, mais aussi pour le salut d'un grand nombre. Il veut que nous allions dans le monde et que, par exemples plus encore que par des paroles, nous exhortions les hommes à faire pénitence et à se souvenir des préceptes divins. » Les Frères portaient donc prêcher, logeant où ils pouvaient, imitant leur père de leur mieux. Deux fois l'an, à la Pentecôte et à la Saint-Michel, ils regagnaient la Portioncule. Du reste, S. François désirait-il les réunir, il priait Dieu de leur inspirer l'idée du retour et on les voyait bientôt arriver.

Puisqu'ils doivent prêcher et exercer le ministère sacerdotal, il faudra les instruire. François consent à la fondation d'une école, à Bologne, où les Frères jugés les mieux disposés suivront un cours de théologie. Il agréa, comme premier maître, S. Antoine de Padoue, « à condition, lui dit-il, que l'enseignement n'étouffera l'esprit de prière ni en toi ni dans les autres. » Il craint que la vérité livresque fasse oublier la vérité vivante et qu'on nourrisse la curiosité de savoir jusqu'à négliger d'aimer et d'agir. Alors l'étude devient un luxe intellectuel qu'il abhorre comme tous les luxes. Il n'attarde pas les siens dans la vie embryonnaire de la science pure. Toute science doit mener au Christ, qui est Verbe de Dieu fait chair, agissant et souffrant parmi nous, et le divin Maître, lorsqu'il donne aux apôtres mission d'ins-

instruire les nations, parle d'un enseignement en suite duquel on se fait baptiser, on obéit à des commandements : « *Docete... baptizantes... Docentes... servare quaecumque mandavi* ¹. » Ce sont des païens qui proclamèrent la science pure, uniquement théorique, l'idéal de l'homme, ignorants qu'ils étaient du Christ et de la possibilité de l'union réelle à Dieu en lui par la charité. D'ailleurs, la science pure ne résout aucun des problèmes profonds de l'univers et de la vie humaine, encore moins les mystères de Dieu. « *Ici-bas*, écrit S. Paul, *nous voyons les choses en énigme* » (I Cor., XIII, 12). La science que nous avons de Dieu veut connaître Celui en la plénitude de qui l'être, le vrai et le bien se confondent ; il faut, pour y pénétrer, joindre à l'étude l'amour et l'action. Quant aux notions qui dépassent notre âme, ici-bas la volonté, enseigne S. Thomas, est plus noble et va plus loin que l'intelligence, car l'intelligence atteint les êtres dans l'idée qu'elle en a, la volonté dans ce qu'ils sont eux-mêmes ². D'où les affirmations de S. François : « Dans les écoles, les hommes ne connaissent pas vraiment leur Dieu... Un seul démon en sait plus qu'eux tous... Le message de Dieu s'apprend plus sûrement en priant et en méditant du fond du cœur la divine vérité qu'en étudiant les livres... Je sais Jésus-Christ, pauvre et crucifié, c'est assez. » Un novice lui demande-t-il la permission de se procurer un livre, François répond : « Frère, moi aussi j'ai été tenté d'avoir des livres, mais alors j'ignorais la volonté de Dieu sur ce point. Je pris donc l'Evangile trois fois et suppliai le Seigneur de m'éclairer. Les trois fois je tombai sur ces paroles du Christ : « *A vous il est donné de connaître les mystères du royaume des cieux, mais pour les autres ils ne les connaîtront qu'en paraboles.* »

Au fond, il pense comme le prince des intellectuels, S. Thomas d'Aquin, qui affirmera, lui aussi, devoir sa science divine à la prière et au jeûne et apprendre plus de son crucifix que de tous les livres ³. C'est logique, Dieu s'étant défini lui-même « *Charité*, » amour par excellence. Nulle part, il ne nous montre sa charité aussi bien que sur la croix ; là, par conséquent, on le connaît le mieux.

Ne voyez donc pas en S. François un ennemi de la science. Il fonde une école et veut que l'on médite au fond du cœur la vérité divine. Ceci suppose qu'on la connaît. D'ailleurs rien ne peut se faire humainement sans déjà quelque connaissance ; une motion à l'aveugle, dirigée vers rien, ne se conçoit même pas. On n'aime que ce que l'on connaît et comme on le connaît : en tout et partout la vérité d'abord. « Elle est la mère de toute sainteté, » disait S. Jean Chrysostome ⁴. C'est elle qui provoque la charité, qui la nourrit, la soutient, la dirige, qui est comme le sang dont elle vit. Nécessairement les exemples du Christ et des saints traduisent des principes de conduite. Tout au plus S. François est-il

d'avis que, l'Evangile une fois connu, pas n'est besoin de beaucoup savoir pour aimer Dieu, et que le progrès dans cette science viendra surtout en la vivant. Oui, mais encore est-il que la science divine de prédicateurs et directeurs d'âmes, qui n'ont pas reçu comme lui des grâces exceptionnelles, devra répondre aux exigences de leur ministère, et ceci peut mener très loin.

Cependant S. François redoutait la prédication.

Par habitude, il soumit aux Frères son scrupule. « Lequel jugez-vous le meilleur, que je vaille à l'oraison ou que j'aie à prêcher ? J'ai plus reçu le don de la prière que celui de la parole. La prière, c'est la source des grâces. En prêchant on ne fait que distribuer aux autres les dons qu'on a reçus. La prière purifie le cœur et les affections, unit au seul vrai et souverain bien, donne à la vertu solidité et vigueur. La prédication rend poudreux les pieds de l'homme spirituel lui-même ; c'est un emploi qui distrait et dissipe, qui mène au relâchement de la discipline... Il y est souvent nécessaire de voir, d'entendre, de penser et de parler comme les hommes, d'une façon trop humaine. Et pourtant la prédication paraît l'emporter devant Dieu, puisque son Fils unique, la Sagesse souveraine, a quitté le sein du Père pour sauver les âmes, pour instruire les hommes par son exemple et par sa parole. Or, c'est notre devoir de faire toutes choses selon le modèle qui nous a été montré en sa personne... »

Il pria et fit prier, préférant consulter Dieu plutôt que les théologiens. S. Jean Chrysostome lui eût dit : « Ne vaut-il pas mieux gagner des âmes, au risque de perdre quelque peu de votre ferveur, que regarder périr vos frères ? ⁵ », et le pape S. Grégoire encore plus nettement : « Quand l'âme aspire à la contemplation des choses célestes, elle voit plus clair, mais elle engendre moins d'enfants à Dieu ; au lieu que, quand elle s'emploie au travail de la prédication, si elle voit moins clair, elle engendre une ample lignée ⁶. » Mais, Frères et Sœurs ayant prié, tous, sans s'être concertés, répondirent que Dieu voulait François hors de sa solitude et prêchant l'Evangile. A genoux, il reçut le message et partit immédiatement. Ses doutes étaient évanouis. Bientôt, il proclamera : « Rien n'est plus excellent que le ministère de la parole divine et le salut des âmes est le fruit le plus agréable à Dieu » ; il prêchera les oiseaux et les poissons eux-mêmes. Le divin Maître n'a-t-il pas dit : « *Prêchez l'Evangile à toute créature ?* » Il en vint à donner sa démission de Ministre Général de l'Ordre, afin de mieux se consacrer à l'apostolat ; il voit dans la prédication apostolique l'œuvre la plus plénière, la plus méritante, celle où doivent aboutir sciences et vertus, et qui les parfait toutes.

L'évêque d'Assise lui confia la station de l'Avent 1209 et le Carême de 1210 dans sa cathédrale. La foule accourut entendre ce concitoyen si étonnant,

¹ S. Matthieu, xxviii, 20. Cf. Lagrange : *docete*, ce verbe à l'aoriste (en grec) commande les deux actions qui suivent : baptiser et instruire pratiquement. (*Evangile selon S. Matthieu*, p. 344).

² Somme théol., I-II, q. 66, art. 6.

³ Cf. S. Thomas in *Epist. ad Philippenses*, Lectio II.

⁴ Homil. sup. Psalm. 118.

⁵ Rom. 1 sup. Ep. ad Cor.

⁶ Moral. in Job vi, 21. Cf. S. Bernard : « Noli nimis insistere osculo contemplationis, quia meliora sunt ubera predicationis. » (In Cantic. ix, § 8). Et S. Thomas d'Aquin : « Inter ecclesiasticas occupationes predicationis est utilior et dignior. » (*Contra Impug. relig.*, xvi, c. 5).

Les lettrés comme le peuple disaient : « Personne ne parle comme lui. »

Effectivement, son genre oratoire est très personnel. Exhortations, paraboles, comparaisons, explosent de son cœur. Il a pour principe que la prédication doit être courte, « parce que le Verbe de Dieu sur la terre fut un abrégé, mais comme d'un lion déchaîné qui emporte tout par l'ardeur de la charité. » Un jour qu'il va prêcher devant le Pape et les cardinaux, il apprend son sermon. Or, voici qu'au moment de le donner, la mémoire lui manque. Il se recueille et puis éclate en paroles vives, entraînant, se démenant des mains et des pieds. Personne ne songeait à rire tant il y avait, dans ce qu'il disait, d'autorité, de sagesse et de profondeur. Le séraphique Père touchait au prophétisme.

Néanmoins, il est capable de vrais discours. Le jour de l'Assomption 1220, à Bologne, dès qu'ils l'eurent aperçu, professeurs et élèves de l'Université accoururent et l'acclamèrent. On lui fit cortège jusque sur la grande place. Là, devant cet auditoire érudit, il parla des hommes, des anges et des démons avec tant d'exactitude et d'éloquence que tous furent surpris d'un tel sermon dans la bouche d'un homme aussi simple. Il conclut en suppliant d'éteindre les haines et beaucoup se réconcilièrent publiquement.

Il évangélisa surtout l'Italie. Un seul et même jour il parcourait quatre ou cinq villages. Son génie positif et spontané inventait des mises en scène originales. Jamais il ne s'en tient à l'idée pure. Il sait que la plupart suivent leurs passions et que l'imagination les domine donc ; il veut persuader de croire et d'aimer, entraîner à agir, plutôt que convaincre la raison spéculative, en psychologue averti que les actes seuls engagent tout l'homme, son esprit qui conçoit et commande et son corps qui exécute. Alors il chante, il danse en râclant deux morceaux de bois l'un contre l'autre en guise de violon, il mime l'Evangile, il reconstitue la grotte de Bethléem un jour de Noël. Apprend-il que l'évêque et les magistrats d'Assise sont en désaccord, il les réunit devant la foule et fait chanter son Cantique du Soleil par deux frères, y ajoutant la strophe : « Soyez loué, Seigneur, pour ceux qui pardonnent par amour pour vous et supportent les peines et les tribulations. Heureux ceux qui persévèrent dans la paix, car ils seront couronnés par vous, ô Très Haut ! » Pendant ce temps les autres Frères, debout, prient les mains jointes. Comme le chant s'achevait, évêque et magistrats se pardonnèrent mutuellement.

Sachant bien que l'homme est créé pour le bonheur, qu'il rêve de bonheur et le demande à tous et partout, François disait à ses religieux : « Nous sommes les jongleurs de Dieu, nous devons relever les cœurs des hommes et leur communiquer la joie spirituelle. Que par votre douceur, tous soient amenés à la paix, à la concorde et à la bienfaisance. » Aussi accourait-on vers lui comme vers l'ami le plus communicatif et le plus entraînant. Son seul regard jette dans les âmes un rayon du ciel. Chacun sent que François immolerait sa vie pour le rendre heureux. La foule se précipitait, tâchant de toucher au moins la corde qui lui servait à conduire son âne et des miracles en jaillissaient.

Y eut-il jamais scènes plus pathétiques que celles des dernières exhortations du « Poverello, » quand ce crucifié vivant, porté sur un âne parce que les stigmates de la Passion l'empêchent de marcher, plus pauvre que le dernier des mendiants, aveugle d'a-

voir pleuré le péché, parle d'aimer Dieu et de l'ineffable bonheur que l'on trouve dans le renoncement à tout pour gagner le Christ ? Il réalise le modèle suprême de la prédication par la divine puissance de la charité, par l'unction qui fond la glace des cœurs, les attendrit, les désarme, les gagne et les jette dans le cœur de Dieu.

* *

Pour conclure, un mot du pape Léon XIII : « La mission de S. François d'Assise, écrivait-il dans l'Encyclique *Auspicato concessum*, fut d'exciter les chrétiens à l'imitation du Christ. » Lui-même, le saint en a dit : « Je n'ai pas entendu autre chose que suivre les traces du Divin Maître. » Oui, essentiellement, il fut un excitateur, peut-être le plus puissant que le monde ait jamais vu et celui qui sut le mieux provoquer des mouvements de fond dans le cœur humain. La parole de S. Pierre aux premiers chrétiens lui convient tout à fait, et je l'aurais prise comme texte de ce panégyrique si je n'avais craint de lui donner une forme artificielle et préféré l'allure simple et vivante de la parole franciscaine : « *Excito in commonitione sinceram mentem* » (II Petr., III, 1), j'excite l'esprit sincère à se rappeler les enseignements de Jésus-Christ. Il est un excitateur qui évoque plus encore qu'il n'instruit, qui s'adresse aux esprits sincères, étant, lui, la sincérité incarnée. Ardent à sentir et à vouloir, il éveille le désir de Dieu, le sollicite, le stimule, persuade d'agir en conséquence. Mérite suréminent ! affirme un expert en ces choses, l'orateur que la Renommée appelle « le Démosthène espagnol, » le dominicain Louis de Grenade : « Pour ce qui est d'enseigner, note-t-il, c'est chose facile ; mais de toucher et gagner les cœurs, changer les affections et les habitudes, c'est le propre des grands génies ? »

Nos cœurs, voilà où vise S. François ; les cœurs innombrables qui pèchent par fragilité, par étiollement, par corruption plus que par ignorance de la vérité. Aujourd'hui encore difficilement on en trouverait un seul qui ne lui doive au moins quelque mouvement de sympathie vers le christianisme.

Et l'Ordre qu'il a fondé soutient ostensiblement la gageure de l'Evangile contre le monde. La morale du Christ est déclarée obstacle au progrès, folie, scandale. L'exemple, la prédication, même l'aspect extérieur des fils de S. François affirment au contraire très réelles la liberté et la joie de l'âme conquise par le renoncement que préconise le Sauveur. Le tout de la vie « la Loi et les prophètes, » n'est-ce pas de savoir aimer ? Or, elle est universelle la navrante *Confession d'un enfant du siècle*, dégoûté du péché, qui répétait comme un refrain : « Je n'ai pas su aimer, je n'ai pas su aimer ! » A ces enfants que nous sommes, S. François d'Assise donne une leçon de choses : chassez de vos cœurs les convoitises, l'avarice, la cupidité ; vous trouverez dès ce monde cent fois mieux à aimer Jésus-Christ. Regardez-moi : Est-il plus pauvre, plus mal partagé, plus endolori, est-il pareil crucifié ? Or, dans mon amour du Christ, j'exulte de joie, je répands le bonheur, je suis roi d'un divin et éternel royaume ; oui, « *Bienheureux, bienheureux les pauvres par l'esprit, le royaume des cieux est à eux !* »

⁷ *Rhétorique ecclésiastique*, trad. Bareille, p. 59.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 19 septembris 1928.

EUG. LINDECKER, Vic. gen.

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES.—Imprimerie de l'AMI DU CLERGÉ

Ami du Clergé du 27 septembre 1928

Deuxième
partie :

PRÉDICATION

SOMMAIRE

Panegyrique de S. Denys, Premier évêque de Paris. — Sa vie et sa mort, 561.

Retraite à des Religieuses. — TROISIÈME JOUR.
Méditation : La mauvaise mort, 564. **Première instruction :** Le jugement dernier, 567. **Conférence :** Les vœux de religion, la pauvreté, 573. **Deuxième instruction :** Le délai de la conversion, 576.

PANÉGYRIQUE DE SAINT DENYS

Premier évêque de Paris

SA VIE ET SA MORT

*Cupide volebamur tradere vobis
non solum Evangelium Dei, sed
etiam animas nostras.*

Nous étions avides de vous donner non seulement l'Evangile de Dieu, mais notre vie même.

(I Thess., II, 8).

Mes frères,

Personne ne songea, en voyant pénétrer dans Paris cet étranger, qui déclarait au gardien de la porte fortifiée s'appeler d'un nom grec, *Dionysos*, Denys, et venir de Rome, que sa parole et son sang y infuseraient une âme nouvelle.

Lui, l'étranger, observait de ses yeux lucides les gens et les choses.

Le ciel est moins bleu qu'aux bords de la Méditerranée, la lumière moins vive, mais douce et comme attendrie ; plus tempéré le climat, plus productif encore le sol. Descendant la voie romaine (aujourd'hui la rue Saint-Jacques), il remarque, à gauche, un camp de légionnaires et le palais du gouverneur romain ; il traversait le quartier neuf, le quartier des conquérants.

Un fourmillement d'hommes annonce le voisinage de la Seine, où se concentrent les affaires, et la Cité bientôt émerge du fleuve. Bâtie entre les confluent de la Marne et de l'Oise, par où s'échangent les produits de l'Est et du Nord, elle doit nourrir au moins cent mille personnes dans ses murs et sa banlieue, taxée qu'elle fut à huit mille guerriers, lors du soulèvement général contre César. On y entend toutes les langues, on y coudoie toutes les conditions : généraux en manteau de pourpre, bourgeois en tunique, ouvriers et paysans indigènes sous un collet à capuchon, reconnaissables encore à leurs grosses moustaches tombantes et à leur parler celtique. Des enfants jouent aux billes avec des noix-selles. Les hommes paraissent grands parleurs, grands buveurs de cervoise, grands amateurs de théâtre et surtout de combats de gladiateurs, car quantité de *graffiti* sur les murs annoncent de prochains spectacles.

Devant lui, à l'horizon, l'évêque découvre la colline de Montmartre, piédestal d'un temple de Mer-

cure. Ne trouve-t-il pas déjà nombreuses les idoles des Parisiens ? Ils adoraient leurs anciens dieux gaulois plus ou moins romanisés sous des noms latins, et la déesse Rome, et le Génie des empereurs, et la Seine elle-même, le béni fleuve qui amène la fortune. En outre, soldats et marchands importaient les cultes orientaux de Mithra et de Cybèle. Quelques juifs — on en rencontrait dans toutes les villes, rapporte Strabon — propageaient la notion d'un Dieu unique, créateur et justicier, et celle d'un Messie à venir. Encore plus influents, les Druides ont implanté si profondément dans les pensées la foi au bonheur d'une vie future imitant celle-ci, que les Gaulois se prêtent des sommes d'argent remboursables en l'autre monde. Mais l'empereur Claude ayant supprimé les Druides, nul sacerdoce ne guide plus les croyances, et le désarroi des esprits semble complet.

Rendu à lui-même par la nuit, S. Denys résumait ses premières impressions. Il aura affaire à des diocésains amis des discours, industriels, enjoués, pourvus de merveilleux dons naturels et d'un instinct religieux très éveillé. Malgré cela, quels désordres dans les mœurs ! quelle confusion des idées ! que de préjugés à vaincre ! La fondation d'une Eglise réclamera une prudence et une patience extrêmes. Il le sait, les premiers apôtres sont voués au martyre. A lui de semer largement le grain ; Dieu aidant, la moisson lèvera sur sa tombe.

Et plus humble et plus fervente que jamais, la prière de l'évêque monta de son cœur au ciel.

En ce panegyrique de S. Denys, je voudrais évoquer devant vous les jours de l'immortel fondateur, vous rappelant quelle dut être la vie du premier évêque de Paris et quelle fut sa mort.

Puissent nos cœurs s'enflammer de l'amour de N.-S. Jésus-Christ et de nos frères, au souvenir de son héroïsme ! Sa parole et son exemple nous ont transmis l'Evangile de Dieu, son sang nous a valu d'en vivre ; par sa vie et par sa mort, le grand initiateur réalisa son rêve d'apôtre : *Cupide volebamur tradere vobis non solum Evangelium Dei, sed etiam animas nostras.*

I

Paris possédait vraisemblablement quelques chrétiens lorsqu'arriva S. Denys. Vingt-cinq ans après le Christ, S. Paul assure déjà que « la parole évangélique est répandue par toute la terre jusqu'aux extrémités du monde, » et vers la fin du III^e siècle, S. Irénée soulignera l'identité de croyances des Eglises d'Egypte, de Germanie, d'Espagne et des nations celtes¹. Etape des plus importantes sur la route la plus fréquentée de la Gaule, Paris dut être évangélisé de bonne heure.

S. Denys lui est envoyé à titre d'évêque, pour prêcher d'office et organiser une Eglise. Désormais les brebis éparses auront un pasteur, un centre de ralliement, les sacrements assurés, et l'avenir lui-même, l'évêque pouvant ordonner des prêtres ; les veuves, les orphelins et les pauvres seront assistés régulièrement ; sur les ténèbres et les fluctuations des consciences une étoile polaire se lève, un chef ;

¹ *Adversus Hæreses*, I, 10.

la vie de société commence, évolution normale d'une foi très vivante.

Lecture donnée de la lettre d'évêque qui l'accréditait, S. Denys se fait présenter les uns et les autres. On le met au courant de la situation : telles recrues sont probables, telles défections appréhendées ; les charges s'annoncent lourdes, mais Paris est riche et généreux ; il aime qu'on lui fasse confiance.

Si radieuse était la joie de ces débuts que tout puissant, doué de quelque coup d'œil, reconnaissait les chrétiens à la pure et paisible allégresse de leur regard.

Un vaste logement servit de résidence épiscopale, de cathédrale, maison commune, bourse de travail, bureau de placement, à l'occasion d'hospice où l'on recevait les malades pauvres et les frères de passage, car l'isolement parmi les païens créait de tels dangers que l'hospitalité en devenait le premier devoir de l'évêque.

Peut-être S. Denys tint-il à honneur d'exercer un métier qui assurât son indépendance, les fidèles étant peu nombreux et pauvres pour la plupart. Dieu impose à tous la loi du travail ; elle sauvegarda les bonnes mœurs, puis peu à peu elle supprimera l'esclavage, et S. Paul en donnait l'exemple. Quoi qu'il en soit, la fonction principale de l'évêque étant de prêcher, il se réservera toujours le loisir d'enseigner aux fidèles et aux infidèles les dogmes chrétiens : la Trinité, l'Incarnation, la Rédemption, le Baptême, l'Eucharistie et les sanctions éternelles.

Tout n'offusquait pas les Parisiens dans ces propos. A fréquenter des Juifs, ils dégageaient des nuées mentales quelques clartés du Dieu unique, rémunérateur, et du Sauveur promis. Eux-mêmes les adorateurs de Mithra vulgarisaient des théories de rédemption, de résurrection, de repas sacrés. Nous possédons au Louvre un bas-relief, trouvé dans les substructions du boulevard Saint-Marcel, qui dénonce la vitalité de ce culte chez nos ancêtres. Mais sous des mots analogues, combien différentes les doctrines ! Le Dieu des Juifs, quoique véritable, partage le discrédit de son peuple. Les autres divinités n'exigent de leurs dévots que des rites extérieurs : « Toute leur religion est dans leurs doigts, » écrira Lactance. Le Dieu que prêche S. Denys attaque les convoitises même secrètes, il réclame une piété sincère, la pureté jusque dans les pensées, la justice dans les contrats, la véracité, le respect du lien conjugal. Interdites les « gauloiseries » du théâtre, abhorrés les combats de gladiateurs qui passionnent toute la ville. Le bonheur est caché en nous avec Dieu même ; voilà le trésor à ravir quoi qu'il en coûte. Dieu nous y aide, car il nous aime jusqu'à mourir en croix pour nous, et il veut que nous l'aimions de tout notre cœur. Oui, la vie future nous est promise heureuse, et plus encore qu'on ne l'a jamais pensé, puisqu'elle consiste à ne faire qu'un avec Dieu dans l'amour, à jouir éternellement de sa béatitude et de sa gloire.

Beaucoup d'auditeurs hésitaient. Si profondes sont les racines des vieilles habitudes ! Le paganisme représente les traditions des aïeux et la religion des

Romains, le maître-peuple, souverain dispensateur des emplois et dignités. Depuis toujours et à propos de tout on honore ses dieux : à l'entrée en charge d'un fonctionnaire, lors des semailles et des moissons, du lancement d'une barque sur la Seine ou de son retour ; et ils ne traitent pas mal leurs fidèles, puisque l'Empire triomphe de tous ses ennemis et que le commerce de Paris prospère.

Pourtant la grâce divine, infuse dans la parole et dans toute la personne de S. Denys, emporta la conviction de plusieurs Parisiens, de ceux en qui vivait déjà la crainte de Dieu. Leur nombre s'accrut même très vite, et l'évêque dut se faire aider d'un prêtre, nommé Rusticus, et du diacre Eleuthère, qui lui seront dévoués à la vie et à la mort.

Tout de suite les difficultés de surgir. « Père, interroge un sculpteur ou joaillier récemment converti, puis-je encore façonner et vendre les effigies des faux dieux ? Je ne connais pas d'autre métier ; celui-ci fait vivre tous les miens, tant les Parisiennes aiment la parure : sans cesse elles demandent des figurines, des colliers, camées, pendeloques, ex-votos avec image d'une idole favorite... » Un autre, professeur, voudrait expliquer Horace et Virgile sans enseigner les fables mythologiques. Ce troisième a entendu S. Denys prêcher l'unité, la sainteté, l'indissolubilité du mariage ; doit-il, en conscience, lui homme libre, épouser, malgré l'interdiction de la loi civile, une esclave qu'il aime ?... Un auditeur s'engage à libérer ses esclaves, mais il craint des complications matérielles... L'évêque répondait sans doute de les affranchir peu à peu, selon l'occasion, et de les traiter toujours avec douceur, ainsi que des frères. Mieux vaut être esclave aimé d'un bon maître, qu'homme libre et sans nulles ressources ni secours.

La prudence ! le tact ! la largeur d'esprit ! la patience ! la force d'âme ! l'oubli de soi ! dont S. Denys fit preuve pour instaurer les mœurs chrétiennes en de telles conjonctures ! Au plus grand nombre l'Eglise qu'il fonde tient lieu de famille, celle-ci étant restée païenne, et dès lors plus ou moins malveillante. Il faut organiser les consciences et le travail, en somme le bonheur de chacun, « transformer l'amour, » comme disait S. Augustin ; et cet homme génial, ce saint magnifique y réussit, parce qu'il aima sincèrement jusqu'à se dévouer de toute son âme. Il ne gouvernait pas, comme les infidèles, avec hauteur et faste, mais en vrai père, que dis-je ? on l'eût eu le moindre parmi les frères. Lui, le chef consacré, fondateur et âme de la petite communauté, qui travaille le plus, loin de tout ramener à soi, de parler sans cesse de soi, de ce qu'il a vu et entendu, et de ce qu'il a fait et de ce qu'il a dit, d'opprimer de sa personne toutes les autres, il s'efface autant que possible, heureux s'il voit épanouir en chacun l'Esprit de Dieu qui est sa vie et sa joie. Aussi les fidèles le vénèrent, le chérissent, l'exaltent à plein cœur. Pour leur évêque et pour leur Eglise rien n'est trop beau, car ils demeurent parisiens toujours, bien meilleurs encore à présent qu'est tombée l'écorce de paganisme qui obstruait la source des tendresses profondes. L'ingé-

nuité de leurs mœurs fleurait si bon qu'une jeune fille refusait-elle de se marier, en ville on la soupçonnait d'être chrétienne. Surtout leur dévouement les uns aux autres émerveillait. Ils accouraient à l'aide de quiconque souffrait, et les païens ne négligeaient pas d'en tirer profit. Qu'une calamité publique sévît, ouragan, épidémie, inondation, incendie, on voyait les chrétiens, les premiers, se dépenser pour le bien commun, parfois les seuls, et d'un élan si spontané, d'un effort si vaillant et si généreux, qu'évidemment de telles âmes avaient subi une re-fonte mystérieuse.

Leur nombre s'accroissait comme par une contagion de bonheur.

Cependant, chacun présentait des luttes inévitables, à raison même de l'influence que l'Eglise acquérait chaque jour dans la vie publique. Les yeux sur leur évêque, tout blottis dans son âme, les fidèles attendent le choc avec anxiété. S. Denys tient haut les cœurs ; il leur parle souvent du bonheur de mourir pour Jésus-Christ. Et puis, sans le leur dire, il remerciait Dieu avec ravissement de lui avoir confié cette élite charmante, ce type d'humanité incomparable : des Parisiens qui vivent les béatitudes de l'Evangile.

II

Impossible maintenant de passer inaperçus ou d'être considérés comme une petite chapelle parmi tant d'autres ! Les chrétiens de Paris, nombreux, unis solidement, fuient les cérémonies officielles et les fonctions publiques où quelque acte religieux s'impose ; ils ont leur calendrier, leurs fêtes propres, leurs jours de repos, qui ne sont pas ceux de tous, leur trésor, leur tribunal et leurs lois, parfois opposées à celles de l'Empire ; ils forment une cité à part, un Etat dans l'Etat, et antagoniste. Chaque jour produit de nouveaux griefs ou renforce les anciens. Prêtres des idoles, magistrats, pères de famille, négociants se plaignent à l'envi. Des chrétiens passent-ils ? Les vexations de pleuvoir : on les huait dans les rues, on les excluait du marché, on refusait de les loger, de les admettre dans la société. Les enfants se voyaient déshérités, les épouses répudiées, les amis dénoncés aux juges. Par-dessus eux l'évêque est visé, lui, auteur de toutes ces dissensions, qui a multiplié leur nombre et leurs agissements, lui, leur chef reconnu et obéi, lui le pouvoir rival. A mort, l'évêque des chrétiens !

Les prêtres idolâtres, raconte une tradition, pour-suivrent S. Denys devant le tribunal du gouverneur Fecenninus. Un fait paraît en convaincre : la mise à mort des trois martyrs sur le sol sacré de Montmartre, au pied du temple de Teutatès, le dieu national des Gaulois transformé en Mercure par les Romains.

Deux chefs d'accusation furent retenus, des plus graves : l'évêque refuse d'adorer le Génie des empereurs, crime de lèse-majesté ; il proclame faux les dieux de l'Empire et leur dénie tout hommage, crime de sacrilège.

J'imagine que S. Denys se défendit en exposant

d'abord la doctrine chrétienne des deux pouvoirs. Oui, il reconnaît légitime l'autorité des empereurs dans les choses temporelles ; bien plus, il la déclare venue de Dieu et réclamant une soumission non seulement extérieure, mais de conscience. Quant au reste, tout esprit cultivé sait que les deux pouvoirs, temporel et spirituel, furent soigneusement séparés jusqu'au règne d'Auguste, qui, le premier, les a concentrés en sa personne, afin de grandir à l'extrême sa puissance. Tout être intelligent sait que l'empereur est homme comme les autres ; aussi le culte s'adresse-t-il non précisément à la personne, mais au « *Numen*, » au Génie du souverain qui veille sur l'Etat. Puisque l'évêque accepte l'autorité impériale au for externe et la déclare même d'origine divine, que veut-on de plus ? — Qu'il adore Dieu personnellement en César ! — Ceci, jamais !

S'il y a scandale, c'est le pouvoir civil qui le crée. Légiférant en matière religieuse, premier abus que n'eussent jamais permis les vieux Romains de la République, et jusqu'à ordonner l'adoration comme dieux d'êtres qui n'y peuvent prétendre, il fausse toute la direction de la vie nationale et privée. Prières, cérémonies, sacrifices n'atteignent plus rien de réel. Ne proposât-il que vide ou chaos, le paganisme laisserait au moins les âmes affamées d'idéal, mais il prétend les assouvir, et les abandonne au dégoût et au désespoir. Est-ce que les turpitudes de la mythologie ne le prouvent pas surabondamment ? Chaque jour, des pères et des mères de famille, soucieux d'honnêteté, ne détournent-ils pas leurs enfants de ses fêtes et de ses mystères ? Combien tragique cette ruine des âmes ! Des païens modernes en furent torturés, et ils ont gémi, comme Baudelaire : « Pour moi, mes bras sont rompus à force d'avoir étreint des nuées ; » ou comme ce pauvre Alfred de Musset, que vous lisez trop :

Au fond des vains plaisirs que j'appelle à mon aide,
Je trouve un tel dégoût que je me sens mourir.

L'auditoire de S. Denys l'entendait, stupéfié, saisi de vertige. Quel abîme d'erreurs ! Quelles conséquences subversives de tout l'ordre établi cette prédication mettait au jour !

Restait au juge de répondre qu'il n'est pas un dialecticien appliqué à vérifier les fondements des choses, mais un magistrat chargé de faire observer les lois. — Eh quoi ! n'est-ce pas évident qu'une énorme démençe qualifiée de loi n'a point droit d'être obéie ? — Elle tient le glaive et imposera la soumission. — N'importe ! L'apôtre est prêt à mourir pour sa foi. Certaines acceptations de la mort témoignent en faveur d'une cause mieux que toutes les paroles. On ne méprise pas l'homme qui meurt plutôt que de renier la liberté de croire le vrai et le droit d'en vivre. L'étonnement, l'admiration, donneront à réfléchir (c'est le commencement de la sagesse), et l'exemple prêchera les fidèles eux-mêmes. S. Denys envisage cette mort comme la chose la plus raisonnable du monde ; il ne maudit pas des juges invinciblement égarés par des préjugés universels. Le Christ l'a prophétisé : « *L'heure vient où qui-*

conque vous tuera, croira rendre hommage à Dieu. » L'évêque prie donc la lumière divine d'éclairer cette piété abusée, d'aider les âmes à se laisser faire par la vérité.

Quelqu'un a traité sa foi de superstition ! — Non, certes ! Où constateriez-vous un fait moral plus réel que celui d'une foule de gens différents d'âge, de sexe, de conditions, venus au Christ en pleine maturité d'âme, rassasiés des mécomptes du paganisme, qui assurent avoir trouvé la vérité, la paix, la pureté, les délices de l'amour possesseur de Dieu ? Et leurs mœurs prouvent qu'ils disent vrai. Comment nier un fait dont tant de consciences vivent ? Avec joie ils mourront pour affirmer leur foi.

Marc-Aurèle traitera d'« insolente » cette façon chrétienne d'aller au supplice ; il observe mal. Nulle insolence ; de frénésie pas davantage ; mais le calme de la certitude, l'humble charité d'âmes maîtresses d'elles-mêmes, qui se sentent détenir la vérité et la demandent à Dieu pour leurs bourreaux, soucieuses de les voir partager un si grand bonheur. Sainte Félicité, au milieu de l'amphithéâtre, s'aperçoit que sa chevelure est dénouée ; ne voulant pas mourir dans ce signe de deuil, tranquillement, devant des milliers de spectateurs, elle y remet ordre. Seule la foi chrétienne réalise cet humble, ferme et total contentement de l'âme ; voilà pourquoi nous prêchons que le christianisme seul est la vraie religion, que seul il donne le vrai Dieu.

« La loi défend de parler ainsi ! — Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes ! — C'est la mort ! — Eh bien ! soit ! Tôt ou tard, elle finira, la brève journée de la vie. Grâce soient rendues à Dieu, qui nous juge dignes de mourir pour lui ! »

Et sous la hache du licteur, la tête de l'évêque tomba, dans un flot de sang.

* *

Une pieuse femme, recueillant les corps des martyrs, S. Denys, S. Rusticus et S. Eleuthère, les ensevelit dans une propriété qu'elle possédait ici même, sur l'emplacement de cette basilique.

L'Eglise de Paris entraînait dans l'histoire. Du sang de l'apôtre germa une multitude de croyants. Paris fut chrétien, chrétien comme l'est un fils de martyr. Toujours il y eut dans sa foi une accentuation de vaillance.

Ses portes se fermèrent devant Clovis, vainqueur de la dernière armée romaine, tant que Clovis adora les idoles ; après le baptême de Reims, Paris fut à lui. Lorsque Henri IV, huguenot, assiégea la capitale, les Parisiens mangèrent du pain fait avec les ossements des morts et trente mille d'entre eux périrent de faim plutôt que de reconnaître un roi hérétique ; Henri IV ayant abjuré le protestantisme ici même, la main sur les reliques de S. Denys, ils partirent en masse à sa rencontre et l'acclamèrent. Ils ne se confient vraiment à un homme que s'ils croient à sa foi en Dieu.

Une vertu de force, un rayonnement d'ardeur intrépide jaillissent de tout ce qui rappelle S. Denys : ses reliques et sa bannière. Quelque ennemi enva-

hissait-il le sol national, nos pères accouraient ici « lever l'oriflamme, » et toute l'armée marchait derrière la croix d'or sur fond de pourpre, symbole du premier évêque et premier martyr. Inaugurée contre un empereur d'Allemagne, cette levée de l'oriflamme décupla si bien la vaillance française, que l'empereur s'enfuit sans même livrer combat, et l'abbé Suger put écrire : « Alors toute la terre se tut devant la France. »

Même les pierres de cette basilique sont comme imprégnées de gloire et d'un pur et vivifiant parfum d'héroïsme : elles tressaillirent sous les pas de Charlemagne, de Philippe-Auguste, de S. Louis, de Jeanne d'Arc et de Napoléon ; elles vibrèrent à la voix solennelle de Bossuet prononçant l'oraison funèbre d'Henriette d'Angleterre ; elles gémissaient sous les cercueils des rois. Ah ! qu'il fait bon s'échapper des vulgarités de la vie pour venir ici respirer l'âme de la vieille France !

Ils vont enfin passer parmi vous les prestigieux trophées, reliques et oriflamme ! Rappelez-vous la vie et la mort du premier évêque de Paris, et du fond du cœur invoquons-le ensemble : « O Père, ô inspirateur de la France chrétienne, obtenez-nous une foi plus ferme, plus agissante et plus combative ! Nous voulons vivre en vrais fils de votre âme : des Parisiens infidèles, faites des croyants ; des Parisiens pécheurs, faites des enfants de Dieu ; et nous serons vôtres comme le furent les premiers, ceux qui ont entendu votre voix leur prêcher la Bonne Nouvelle, ceux qui ont vu votre sang répandu à flots pour donner à l'Eglise de Paris son plein essor ! »

RETRAITE A DES RELIGIEUSES

TROISIEME JOUR

Méditation

LA MAUVAISE MORT

I. — Préparation

II. — Considérations

Voici l'une des plus terribles vérités qui s'offrent à ma méditation, pendant le temps de la Retraite.

Est-ce qu'il peut y avoir une mauvaise mort pour des personnes consacrées à Dieu, pour des religieux, pour des religieuses ? — Hélas ! oui, oui !... Et, au moment où je parle, il y en a au fond de l'enfer, et de l'enfer éternel !... Mon Dieu, quel malheur pour eux !... Mais que ce malheur ne soit pas le mien !...

Il ne le sera pas si, aujourd'hui, dans cette méditation, je me pénétre bien des considérations auxquelles je vais m'appliquer.

Je suppose donc une religieuse en mauvais état de conscience, malgré la sainteté de sa vocation, malgré les sacrements tant de fois reçus, malgré des avertissements répétés, malgré les remords éloquentes de sa conscience, malgré toutes ses retraites mensuelles et annuelles ; je la suppose arrivée à ses der-

niers moments... Je cherche à savoir ce qui se passe dans son âme... et je trouve son âme en proie à des angoisses sans remède, ou du moins presque sans remède !

1^o Et d'abord, elle est *accablée sous le poids de ses péchés*.

S. Jérôme a dit une parole bien capable de me faire trembler : « Sur cent mille pécheurs qui s'obstinent à ne pas vouloir changer de vie, qui demeurent, malgré tout ce que Dieu fait pour les convertir, dans l'état du péché grave, à peine en est-il un seul qui se convertisse sincèrement, à l'heure de la mort ! »

S. Vincent Ferrier va encore plus loin, et il m'apprend, ce grand apôtre, cet incomparable missionnaire, que la conversion d'un tel pécheur, son retour sérieux à Dieu, est un plus grand miracle que la résurrection d'un mort !...

Est-ce là une exagération à effet, imaginée pour rendre une méditation plus frappante, une instruction plus dramatique ? — Non, il n'y a rien d'exagéré dans ce double témoignage.

J'en ai la preuve dans ces oracles du Saint-Esprit, que les SS. Docteurs appliquent à l'âme négligente dans le service de Dieu : « Sur la tête de ces pécheurs obstinés, éclatera comme une tempête furieuse, comme une calamité soudaine qui les accablera de maux et les écrasera... *Tempestas erumpens super caput impiorum veniet.* » (Jér., XXIII, 19). « *Cum irruerit repentina calamitas, et interitus quasi tempestas ingruerit.* » (Prov., I, 27).

Qu'est-ce que ces tempêtes, ces calamités ? — Sans aucun doute, les remords stériles, les vains regrets, les douleurs poignantes... mais surtout l'amour souvenir des péchés commis et traînés dans une vie d'infidélités et de tiédeur habituelle !...

C'est encore la menace du St-Esprit : « *Venient in cogitatione peccatorum suorum timidi, et traduent illos ex adverso iniquitates ipsorum...* » (Sap., IV, 20).

Du reste, comment la pauvre pécheresse pourrait-elle écarter cet importun et cruel souvenir d'un passé coupable ?

Pour y réussir, il faudrait, en ce moment-là même, changer des habitudes mauvaises qui sont devenues comme une seconde nature... Il lui faudrait aimer ce qu'elle a repoussé : la régularité, la mortification, l'esprit de pénitence, la croix, la fuite du monde, la résistance aux passions. Il lui faudrait détester ce qu'elle a caressé : l'amour de ses aïeuses, l'idolâtrie de son amour-propre, le culte de sa volonté personnelle et de tous ses caprices...

Oui, tel est le changement qui pourrait détruire et écarter le cruel souvenir d'un passé coupable.

Mais, par un juste châtement de Dieu, la pauvre pécheresse en est incapable : son esprit est alors aveuglé ; elle ne comprend plus rien, elle ne voit pas ce qu'il faudrait faire ; son cœur est endurci ; elle n'est plus sensible à la grâce de Dieu ; elle n'est plus capable d'aucun bon mouvement... « *Cor ejus indurabitur.* » (Job, XLI, 15). Et ses péchés, comme des bêtes féroces sorties de leurs prisons ou de leurs forêts, s'acharnent sur elle pour la perdre.

« *Virum injustum mala capient in interitu.* » (Ps. CXXXIX, 12).

C'est ainsi qu'Antiochus meurt dans le désespoir et Saül sans regret.

Tel est le sort dont est menacée la religieuse pécheresse qui, différant toujours de se donner une bonne fois et résolument au bon Dieu, persévère dans une vie molle et tiède... A son lit de mort, elle est accablée par le souvenir de ses péchés, qui la tourmentent, la harcèlent, l'abreuvent d'angoisses et d'amertume, en lui disant : « *Opera tua sumus, non te deseremus !* » (S. Bernard).

2^o La religieuse pécheresse, sur son lit de mort, est *assailli par le démon*.

A ces ennemis intérieurs dont je viens de méditer les redoutables vexations, il vient s'en joindre d'autres : ce sont les démons !

Je n'en suis plus à l'apprendre, le démon est sans cesse occupé à me tenter : « *...Adversarius vester diabolus, tanquam leo rugiens, circuit quærens quem devoret.* » (I Petr., V, 8)... « *Circuit* », il est partout, autour de moi, comme l'air que je respire : « *principem potestatis aeris hujus.* » (Ephes., II, 2). Il rôde... La Sainte Eglise me le rappelle bien, lorsqu'elle place sur mes lèvres, chaque jour, après la sainte messe, ces paroles significatives : « *S. Michael archangele, defende nos in prælio, contra nequitiam et insidias diaboli esto presidium...* Tuque princeps militiæ celestis, Satanam aliosque spiritus malignos qui... pervagantur in mundo, divina virtute in infernum detruide. » (Preces præscriptæ).

Je ne m'étonne donc pas d'entendre S. Léonard de Port-Maurice m'avertir qu'une *opinion commune*, appuyée sur des faits nombreux et sur l'autorité de plusieurs Saints Pères, enseigne que, à l'approche de leurs derniers moments, les moribonds voient le démon de leurs propres yeux.

Mais quand le lion infernal aperçoit une pécheresse obstinée sur le point de mourir, sa fureur ne connaît plus de bornes. C'est Dieu lui-même qui m'en avertit : « *Descendit diabolus ad vos, habens iram magnam, sciens quod modicum tempus habet.* » (Apoc., XII, 12).

D'autre part, la Sainte Eglise m'enseignant que l'extrême-onction est encore un remède et une force contre les derniers assauts que livre Satan à ceux qui vont mourir, m'avertit, par là, que le pécheur a tout à craindre de ce monstre de l'enfer !

Et refuserai-je d'ajouter foi à ces avertissements, lorsque les exemples les plus authentiques et les plus terribles viennent les confirmer ?...

Citerai-je ce fait bien connu de l'un de mes frères, qui en a été le témoin ? « Fermez donc la porte, disait un moribond, pécheur endurci, ne le laissez pas entrer !... Mais chassez-le donc... mais ne voyez-vous pas qu'il vient pour m'étouffer et pour me prendre... C'est le démon, je le vois... oh ! qu'il est affreux ! » — Et cet autre, dont j'ai été aussi moi-même le témoin consterné : « Non, me disait une malade bien peu chrétienne, hélas ! près de laquelle on m'avait appelé durant la nuit, non, pas le démon !... Va-t-en, va-t-en !... non, pas l'enfer ! »

Où, la religieuse pécheresse sera assaillie par le démon présent à son lit de mort, lui remettant sous les yeux tous ses péchés, et cherchant à lui enlever tout espoir de pardon... Il lui fera croire à l'impossibilité de remédier à des confessions mal faites, et à l'inutilité de songer à une dernière qui puisse réparer les autres... « *Replebuntur domus eorum draconibus.* » (Is., XIII, 21). « *Omnes persecutores ejus apprehenderunt eam inter angustias.* » (Jér., Thren., I, 3).

30° La religieuse pécheresse, à son lit de mort, ne peut guère compter sur Dieu.

Et de quel côté la religieuse pécheresse, accablée par le souvenir de ses fautes, assaillie par le démon en fureur, de quel côté se tournera-t-elle ? Du côté de Dieu ?... Mais n'est-il pas à craindre que Dieu ne se montre sourd à ses appels trop tardifs ? Isaïe me dit : « *Querite Dominum, dum inveniri potest.* Cherchez le Seigneur alors qu'il peut être trouvé. » (Is., LV, 6). Ce qui signifie : il y a des moments où l'on peut trouver Dieu, comme il y en a où l'on ne le trouve pas... Or, rien de plus certain que cette vérité : c'est que ceux qui remettent leur conversion à plus tard, ceux et celles qui continuent à végéter, à croupir dans la négligence et la paresse spirituelle volontaire, ceux-là risquent, sur leur lit de mort, de ne pas trouver le Dieu dont ils auraient alors si grand besoin, parce qu'en ce moment, à cause du passé, le Seigneur ne se laisse plus trouver... « *Vous me cherchez alors, me dit-il lui-même, et vous ne me trouverez plus ; vous mourrez dans votre mauvais état de conscience, Queretis me, et in peccato vestro moriemini.* » (Joan., VIII, 21). « *Cor durum habebit male in novissimo.* » (Eccli., III, 27). Dans l'extrémité où vous serez, votre cœur endurci ne méritera plus une visite de ma part... Et, en effet, qu'est-ce qui pourrait toucher le cœur de Dieu ?

Vous me direz : La moribonde ne peut-elle faire pénitence ?

Mais où en sont les signes ? Est-ce les frayeurs qu'elle manifeste ?... les cris de détresse qu'elle pousse ? Mais est-ce bien la marque d'une pénitence sincère ? Est-ce bien la détestation vraie des fautes commises ?... le repentir surnaturel fondé sur la grâce et produit par elle ?... Cette pauvre pécheresse ne ressemble-t-elle pas à une personne qui promet tout ce qu'on lui demande, parce qu'on lui tient un poignard sous la gorge ?... N'agit-elle pas seulement par peur, et sans même un commencement d'amour de Dieu ?...

Quelle est la réponse à faire à toutes ces questions ?...

Qu'est-ce qui pourrait encore toucher le cœur de Dieu ? Les prières du prêtre, des compagnes ?

Mais ces prières tournent plutôt à la condamnation de la pauvre pécheresse, coupable précisément d'avoir abusé de la bonté, de la miséricorde, de la charité, de la patience divine que l'on invoque alors en sa faveur !...

Elle n'a pas voulu se rendre aux sollicitations pleines de tendresse de son bon Sauveur ; elle n'a pu

se déterminer à se gêner un peu pour un Rédempteur qui a tant souffert pour elle... Et après qu'elle a lassé les patientes lenteurs du Dieu de l'Incarnation, du Calvaire et de l'Eucharistie, voici que ce Dieu, justement mécontent, prononce cette parole foudroyante : « A mon tour, maintenant, je te rejette, puisque tu m'as rejeté. Et, en ce moment, je me venge de ton indigne conduite, en m'éloignant de toi pour toujours ; *Mea est ultio, et ego retribuam in tempore.* »

Oh ! que cette mauvaise mort m'épouvante !... Et elle menace quiconque refuse de se donner une bonne fois à Dieu, et remet à plus tard la résolution de commencer une vie plus chrétienne et plus religieuse. D'après ce que je viens d'entendre, il ne m'est pas possible d'en douter un seul instant.

Or, où en suis-je ?... Où en suis-je, moi à qui le bon Dieu vient de donner, sur un sujet si important, de nouvelles et abondantes lumières ?... N'ai-je pas des raisons sérieuses de craindre une mauvaise mort ?... Si je savais, par révélation, l'une de mes compagnes en mauvais état de conscience, et si je la voyais subitement mourir à mes côtés, je serais affreusement bouleversée... La sachant damnée, je serais ou glacée d'épouvante, ou je jetterais des cris de douleur capables d'émouvoir les plus endurcis et les plus incrédules !...

Mais si je suis moi-même cette pauvre pécheresse, si je ne suis pas en règle avec mon Dieu, si l'état de mon âme me force à dire : « J'aurais tout à craindre si, en ce moment, je paraissais devant mon juge, » n'est-ce pas une folie sans pareille que de remettre à plus tard ma conversion ?... Aurais-je le triste courage de vouloir continuer à offenser mon Dieu, de propos délibéré ?... Et lorsqu'il m'avertit charitablement qu'il viendra à l'heure où j'y penserai le moins, « *Qua hora non putatis* », et que cette heure-là peut être l'heure actuelle, refuserai-je de profiter de cette Retraite pour sortir du désordre où je me trouve ? « *Ambulate dum lucem habetis.* » (Joan., XII, 35).

III. — Aôtes

Aôte de contrition. Non, mon Dieu, je n'ajouterai pas cette monstruosité aux fautes dont je me suis rendue coupable jusqu'à présent !... Non, mon Dieu, je ne veux pas vous attrister plus longtemps et me montrer cruelle envers vous qui vous montrez si miséricordieux envers moi !... Je vous demande sincèrement pardon ! Au nom de vos souffrances, de votre sang répandu et de votre mort sur la croix, Seigneur, oubliez mes péchés... oubliez mes ingratitude, mes négligences, mes révoltes, mes résistances à la grâce... oubliez mes sensualités, mes immodesties, mes désobéissances... oubliez mes confessions faites à la hâte et mes communions non préparées... oubliez mon orgueil, ma vanité, mes impatiences, mes colères... oubliez les scandales que j'ai donnés peut-être, par mes infractions nombreuses à mes vœux, par le mépris de ma règle, par mes résistances à la volonté de mes supérieurs et par mon peu de charité fraternelle... Oubliez que j'ai tout fait pour

perdre ma vocation et votre grâce... oubliez que j'ai mérité l'enfer, un enfer éternel de feu... et pardonnez-moi !...

Je me jette à vos pieds comme Marie-Madeleine, je les tiens pressés contre mes lèvres tremblantes et je ne les quitte pas que vous ne m'avez dit : « *Tes-péchés te sont remis !* »

Oui, mon Dieu, vous êtes disposé à m'accueillir, à me presser sur votre cœur, à m'admettre au nombre de vos vraies épouses : c'est ma conviction profonde, c'est ma foi inébranlable, et je n'ai pas le moindre doute... Vous me dites : « *Surge, propera, amica mea, columba mea, formosa mea, et veni.* » Ame chérie, lève-toi, sors de ta misère, me voici pour t'enrichir de grâces... *propera*, approche-toi de moi, que tes fautes ne te fassent pas craindre ma divine Majesté... *amica mea*, tu n'es plus mon ennemie, puisque tu m'aimes et que je t'aime... *formosa mea*, ma grâce t'a changée ;... *et veni*, viens donc à moi, jette-toi dans mes bras, et demande-moi ce que tu veux, avec une grande confiance ! »

O mon Dieu, cette douce et consolante parole est pour moi comme un baume salutaire qui guérit les plaies de mon âme, comme une lumière qui me montre mon chemin, comme une force qui me fait marcher vers vous, comme une assurance contre la mauvaise mort !

IV. — Résolution et prière

Mon Dieu, je vous promets de bien continuer ma retraite. Oui, de plus en plus, je m'appliquerai à ces saints exercices, je ne perdrai pas une minute, puisque chaque minute, une seule, consacrée à un acte d'amour ou de contrition, me vaut le ciel... Je multiplierai donc mes actes de repentir et d'amour, mes prières et mes oraisons jaculatoires... Je veux un recueillement encore plus profond, une union plus intime avec Dieu... Je suis décidée, de plus en plus, à écarter, à tout prix, l'obstacle quel qu'il soit, qui compromettrait le succès de ma retraite...

Je répéterai sans cesse : — Mon Dieu, accordez-moi la grâce de faire une bonne et salutaire confession qui répare tout le passé et assure l'avenir... Convertissez-moi, *converte nos, Deus salutaris noster !* Bénissez mes résolutions qui sont l'effet de votre grâce, et accordez-moi d'y être fidèle. Car, sans vous, je ne saurais trop me le redire, je ne puis rien ; sans vous, je retomberais dans mes négligences et mon découragement... Oui, bénissez-moi, faites que je persévère dans les sentiments qui remplissent aujourd'hui mon âme, surtout dans le désir de me changer et de vous aimer... Rappelez-moi, Seigneur, que je dois sans cesse vous demander ce double don : de m'attacher à vous de préférence à toutes les créatures, et de travailler jusqu'à la fin à mon salut, à ma perfection *en vous faisant plaisir chaque jour...*

V. — Conclusion

1. Seigneur, je vous remercie des lumières que vous m'avez accordées pendant cette méditation ; je me souviendrai, toute cette journée, que la mauvaise mort est le malheur des malheurs, afin d'éviter avec

soin tout ce qui m'exposerait à l'enourir... Soyez mille fois béni de m'avoir ouvert les yeux et de m'avoir montré l'affreux abîme qui menace toute âme négligente et tiède.

2. Oh ! que je sois fidèle à tenir mes promesses, et que rien ne vienne ébranler la résolution que j'ai prise de me donner sérieusement et complètement à vous ! Je compte, pour cela, sur votre grâce, sur votre assistance continuelle ; j'attends tout de vous...

3. Cette faveur, je vous la demande aussi pour mes compagnes, pour votre plus grande gloire, et pour le bien de chacune de nous, afin que toutes nous vous aimions et vous honorions comme vous vous y attendez.

Ayez pitié, Seigneur, des pauvres âmes du purgatoire... accordez-leur le repos éternel...

O Marie ! nous avons la plus entière confiance dans votre intercession... et nous nous unissons à vous pour demander et obtenir la conversion des pauvres pécheurs... Bonne Mère, rendez-nous fidèles à vous invoquer chaque jour de notre vie, car ce sera, pour nous, la persévérance, le salut, la délivrance d'une mauvaise mort ; ce sera le ciel !

Ainsi soit-il !

Première Instruction

LE JUGEMENT DERNIER

Venturus est judicare vivos et mortuos. (Symb.).

La mort est certainement suivie du jugement particulier qui se fait de chacun de nous : « *Statutum est hominibus semel mori, post hoc autem judicium.* » (Hébr., ix, 27).

Mais ce premier jugement doit être suivi d'un second appelé universel ou général, qui se fera de tous les hommes ensemble, et qui ne sera que la confirmation du premier, afin que Dieu manifeste, avec plus d'éclat, la gloire des justes et des bons chrétiens et la confusion des pécheurs : c'est de celui-ci que je vais vous parler.

Il s'agit de vous annoncer de grandes catastrophes et d'effrayantes vérités. Mais ne vaut-il pas mieux vous effrayer un moment, que de vous laisser périr pour toujours ?... Croyez bien que la charité seule inspire le langage que vous entendrez.

Armons-nous donc de courage, pour contempler cette formidable scène, et pénétrons-nous de cette crainte salutaire qui est le commencement de la sagesse et l'indispensable soutien de la vie chrétienne et religieuse.

La Sainte Ecriture en mains, nous allons méditer les principales circonstances de ce jugement dernier dont le souvenir peuplait autrefois les déserts de saints anachorètes et les faisait trembler au fond même de leur solitude.

I. — Y aura-t-il un jugement dernier ?

A cette question il faut répondre : Oui, c'est là une vérité que nous trouvons clairement affirmée dans l'Ancien et le Nouveau Testament.

1. « *J'assemblerai tous les peuples*, dit le Seigneur par la bouche du prophète Joël, *et je les conduirai dans la vallée de Josaphat, et là, j'enterrai en jugement avec eux.* » (Joël, III, 2).

D'après les explications des SS. Pères, et, en particulier, de S. Jérôme, ces paroles doivent s'entendre du Jugement dernier qui aura lieu à la fin du monde. *Dans la vallée de Josaphat*, c.-à-d. près de Jérusalem et de la montagne des Oliviers. Il est juste, en effet, que là même où Dieu a été condamné, où il a tant souffert, où il est mort sur une croix, les hommes le voient dans sa gloire, assis sur son trône et jugeant les vivants et les morts¹.

2. Notre-Seigneur, à son tour, parlant de la fin du monde, a déclaré qu'il y aurait un jugement général, et il s'en entretenait souvent avec les apôtres, afin qu'ils l'enseignassent aux hommes. « *Il nous a ordonné*, dit S. Paul, *de prêcher au peuple et de rendre témoignage que c'est lui qui a été établi de Dieu juge des vivants et des morts.* » (Act., x, 42).

Tantôt il leur annonçait cette vérité *en paraboles*, ou bien sous la figure d'un père de famille qui distribue son bien à ses serviteurs, et revient ensuite leur demander compte de leur administration... ou bien sous la figure d'un roi qui va prendre possession d'un royaume qui lui est échu, et qui, à son retour, récompense ses sujets fidèles et punit les révoltés... Tantôt il en parlait de la manière la plus claire et la plus formelle.

Ainsi, après avoir fait connaître les signes qui précéderont la destruction et la fin du monde ; après avoir montré les hommes ressuscités et réunis pour le jugement, il ajoute : « *Alors, ils verront le Fils de l'Homme venir sur les nuées du ciel avec une grande puissance et une grande majesté.* » (Math., xxiv, 30).

Voilà en quels termes N.-S. a parlé du jugement universel. Or toutes les prédictions qu'il a faites se sont accomplies exactement et à la lettre : sa passion, sa mort, sa résurrection, la descente du Saint-Esprit, la ruine de Jérusalem, l'établissement, les épreuves et les triomphes de l'Eglise. Donc, dit S. Augustin, la seule prophétie qui reste à vérifier est celle du jugement dernier ou général. Mais le passé nous répond de l'avenir ; et comme tout le reste s'est accompli, nul doute que ce qui regarde le grand jour du jugement universel ne se réalise avec la même infailibilité.

3. Aussi l'Eglise, dans ses *symboles* et ses *conciles*, a toujours professé cette croyance ; c'est donc une vérité de foi que personne ne peut ni ne doit mettre en doute.

4. Du reste, cette vérité est tout à fait conforme aux lumières de notre *raison*.

En effet, voici un principe incontestable, admis par tous : « *Il faut que justice soit rendue à chacun.* » Or, maintenant, justice n'est pas rendue à N.-S., Dieu et Sauveur de tous les hommes, puisque,

après avoir été méconnu des païens et des Juifs et crucifié par eux, il est encore blasphémé par les hérétiques, insulté par les impies et déshonoré par les mauvais chrétiens. Il a donc droit à une réparation... Il a droit, puisqu'il est le Sauveur de tous les hommes, depuis le commencement jusqu'à la fin du monde, à ce que tous les hommes le reconnaissent pour Dieu et Sauveur, tombent à genoux devant sa croix, et proclament sa puissance et sa souveraineté... Il a droit, en un mot, à une réparation complète, publique, universelle... Il a droit de manifester publiquement la conscience et la vie de tous les hommes.

Or, une telle réparation et une telle manifestation ne peuvent avoir lieu qu'en présence de tous les hommes ressuscités et réunis.

Donc, il y aura un jugement universel.

Dé plus, maintenant, justice n'est pas rendue aux justes, aux bons chrétiens, qui, souvent, sont méprisés, persécutés et tournés en dérision comme leur divin Maître... Ils ont droit à une réparation. Ils ont droit à ce que l'on sache, d'une manière certaine, quels sont ceux qui sont dignes d'être estimés et applaudis, soit pendant la vie, soit après la mort ; à ce qu'on sache quel est, devant Dieu, le vrai mérite, à qui Dieu accorde ses couronnes de gloire : — si c'est aux persécuteurs ou aux persécutés, si c'est aux voleurs, aux voluptueux, aux libertins, aux impies, aux blasphémateurs... ou à ces humbles chrétiens qui se sont sanctifiés par la pénitence et ont pris pour règle de conduite l'Evangile et les lois de Jésus-Christ. — Voilà ce qu'il faut que l'on sache...

En un mot, les justes ont droit à une réparation, les justes de tous les temps et de tous les pays ont droit à une réparation éclatante, solennelle, publique, complète... Il faut que l'on sache où est la vérité...

Or, une telle réparation et une telle manifestation ne peuvent avoir lieu qu'en présence de tous les hommes ressuscités et réunis, devant toutes les nations assemblées... Donc, il est conforme à la *raison* qu'il y ait un jugement universel.

Autre argument : le corps n'a pas été étranger au bien et au mal commis pendant la vie ; mais il en a été le complice et l'instrument.

Les martyrs ont souffert, pour la foi, dans leur corps ; les saints pénitents l'ont maté ; les vierges l'ont crucifié et environné d'épines ; tous les vrais chrétiens l'ont forcé à les servir dans les œuvres de charité, de zèle et la pratique des vertus... N'est-il pas juste que ce corps humilié et affligé ait part à la gloire de l'âme ?... N'est-il pas juste que le corps du libertin, de l'homme sensuel, animal, reçoive le prix de ses désordres et le châtiment de ses infamies ?... Or, assez souvent, le corps des justes, des bons chrétiens est dédaigné, méprisé, oublié ; tandis que celui des pécheurs est honoré, porté en triomphe et pompeusement enseveli.

Donc, il faut une réparation... Il faut que le corps soit jugé aussi bien que l'âme ; il faut que justice soit rendue au corps aussi bien qu'à l'âme... Il faut que justice soit rendue à tous les corps, et d'une manière complète, aux corps des bons et aux

¹ L'opinion commune aujourd'hui, c'est que la « vallée de Josaphat » n'a aucune localisation géographique précise : Josaphat (= Jahvé juge) se vérifie partout où Jahvé jugera. (*Dict. de Théol. cath.*, t. viii, col. 1819).

corps des pécheurs. Il convient donc *qu'il y ait un jugement général* où les corps des justes soient publiquement glorifiés et où les corps des pécheurs soient publiquement confondus !

Il y aura donc un jugement universel.

II. — Principales circonstances du jugement dernier.

I. LES SIGNES. — Le Sauveur ne s'est pas contenté d'annoncer le jugement universel, mais il a encore révélé les signes qui doivent le *précéder* et l'*accompagner*.

1^o Parmi les signes qui doivent le *précéder*, voici les principaux :

1. La prédication de l'Evangile par toute la terre. « L'Evangile du royaume, dit Jésus-Christ, sera prêché dans tout le monde, et après viendra la fin. » (Math., xxiv, 14).

Dieu, n'excluant personne du bienfait de la Rédemption, veut que le flambeau de l'Evangile éclaire toutes les contrées du globe, afin que tous puissent arriver à la vie éternelle, avant la fin du monde.

2. Après la prédication de l'Evangile par toute la terre, le second signe, c'est l'apostasie.

L'apostasie ou le renoncement à la foi, sera publique, éclatante. Des séducteurs de tout genre entraîneront hors de l'Eglise, non seulement de nombreux individus, mais des nations entières. De sorte que la perversion sera générale ; toute la terre sera inondée de péchés et de crimes, au point de porter à peine un véritable adorateur de Dieu !

3. Le troisième signe sera l'Antechrist. D'après S. Paul, ce sera un tyran impie et cruel à l'excès, qui doit régner sur la terre, lorsque le monde touchera à sa fin ; et les persécutions qu'il exercera contre les élus seront la plus terrible épreuve qu'ils auront eu à subir. C'est alors que, d'après une tradition très ancienne et très digne d'attention, fondée en particulier sur l'Epître de S. Paul aux Romains, les Juifs se convertiront en masse et reconnaîtront enfin Jésus pour le Messie promis à leurs pères.

2^o Voici maintenant les signes *les plus prochains, les avant-coureurs immédiats* de la venue de N.-S. Jésus-Christ.

Les prodiges qui arriveront, au dernier jour, seront aussi nombreux qu'effroyables.

1. Le soleil s'obscurcira, la lune paraîtra de couleur de sang ; les vertus des cieux (l'armée des étoiles) seront ébranlées avec un fracas épouvantable ; il se fera, en plusieurs endroits, de furieuses tremblements de terre ; on verra, partout, les abîmes qui s'entr'ouvrirent et par lesquels l'enfer commencera à vomir ses flammes ; la mer sera dans une agitation violente, les vents, venant à s'entrechoquer, y soulèveront d'horribles tempêtes, et, à la lueur des éclairs, on apercevra des spectres beaucoup plus affreux que ceux qui parurent en Egypte et à Jérusalem ; les bêtes sauvages courront de tous côtés, jetant partout l'épouvante ; les serpents quitteront leurs demeures souterraines, et, se répandant çà et là, rempliront l'air de leurs sifflements horribles. (Marc, xiii, 24 et 25 ; Sap., xvii, 14).

A la vue de tant d'objets si épouvantables, faut-il s'étonner de cette parole de nos SS. Evangiles : « *Les hommes sècheront de frayeur* » ? (Luc, xxi, 26). O mon Dieu, faites plutôt que mes os se dessèchent de regret de vous avoir offensé, avant que je sois saisi d'une frayeur inutile !... faites que je rougisse maintenant de mes péchés, afin qu'alors, espérant en avoir obtenu le pardon, je puisse lever la tête avec confiance.

2. Mais voici que déjà s'allume de tous côtés le feu terrible qui doit consumer la terre et tout ce qu'elle renferme... En quelques instants, prairies, forêts, hommes, animaux, palais, églises, chaumières, villages, bourgs, cités, capitales, royaumes... tout n'est plus qu'un monceau de ruines !... Et ce que dit Joël s'accomplit à la lettre : « *Un feu dévorant précédera la venue de Dieu, et il y aura des flammes qui embraseront tout. La terre, qui était un jardin délicieux, ne sera plus qu'un désert aride, parce que rien n'aura pu échapper à l'ardeur du feu !* » (Joël, ii, 3).

3. Après que la terre et les éléments auront été purifiés et rétablis en une forme nouvelle, un archange, avec une voix éclatante comme le son d'une trompette, fera sortir tous les morts de leurs tombeaux et les convoquera au jugement dernier, en disant : « *Levez-vous, ô morts, et venez au jugement !* » Aussitôt tout s'émeut, tout est en travail pour enfanter le genre humain qui va renaître : « *La mer, dit S. Jean, rendra les corps qu'elle aura submergés, la terre et la mort ceux qu'elles renfermaient.* » (Apoc., xx, 13).

Au même instant, les âmes accourent de leurs demeures, où de l'enfer où du ciel, pour se réunir chacune à son corps et pour le faire revivre... Mais quelle différence entre les uns et les autres !

Le corps du réprouvé, tout à la fois passible et immortel, afin qu'il puisse toujours souffrir sans jamais mourir, est sale, dégoûtant, horrible ! A cette vue, l'âme épouvantée veut s'enfuir... « Comment, dit-elle, être unie à ce tas d'ordures !... non, non, jamais ! » Et pendant qu'elle cherche à s'éloigner, malgré sa répulsion qui tient du désespoir, une force supérieure et toute puissante l'oblige à cette honteuse et fatale union !...

Entendez maintenant comme ces deux êtres se maudissent l'un l'autre : « Misérable corps, sois maudit, à cause de tes révoltes et de tes débauches, pour lesquelles je vais souffrir éternellement avec toi !... » — « Ame coupable, infâme séductrice, sois maudite toi-même, répond le corps, pour ne pas m'avoir réprimé et corrigé comme tu le devais... C'est à cause de tes molleses, de tes lâchetés, de tes raffinements de satisfactions voluptueuses, que je vais souffrir, avec toi, ces horribles tourments !... »

Et ces deux infortunés compagnons qui s'étaient si bien accordés, pendant cette vie, pour jouir des mêmes plaisirs et participer aux mêmes crimes, ne se réunissent que pour se servir de bourreau l'un à l'autre et augmenter leurs tourments !

Au contraire, le corps du juste est tout à la fois impassible et immortel, brillant, parfait, de la plus

grande beauté. A cette vue, son âme bienheureuse accourt ; et s'unissant pour ne plus se séparer jamais, ils s'adressent les plus consolantes louanges : « Sois béni, ô mon corps, compagnon de mon pèlerinage sur la terre, de mes luttes et de mes victoires... Tu as été méprisé, humilié, maltraité, tu as souffert les privations et les gênes de la pénitence... Réjouiss-toi, le temps des travaux et des peines est passé !... » — « Ame bien-aimée, répondra le corps, à toi aussi toutes les bénédictions et les actions de grâces... En te soumettant et en me soumettant avec toi aux commandements de Dieu et de l'Eglise, tu m'as dirigé dans le chemin du devoir et de la vertu... oh ! merci, merci !... »

Et ces deux fortunés compagnons qui s'étaient si bien accordés, pendant cette vie, pour préférer le salut à tout le reste, se réjouissent de louer Dieu et de régner avec lui éternellement...

Tout est prêt pour le jugement ; on n'attend plus que le Juge !

II. LE JUGEMENT. — 1^o Tout à coup on voit resplendir dans le ciel le royal étendard de Jésus-Christ, la croix. « *Parabit signum Filii hominis.* » (Math., xxiv, 30). Cette croix paraît d'une beauté ravissante, aux yeux des justes qui l'ont béni et aimée... Et, au contraire, elle n'est qu'un objet d'horreur pour les méchants qui n'ont pas cru en elle, et l'ont méprisée...

2^o Bientôt la nuée éclatante qui porte le divin Fils de l'Homme paraît aussi dans le firmament... elle attire tous les regards. « *Tunc videbunt Filium hominis venientem in nubibus* » (ibid.)... Plus beau qu'il n'était sur la montagne, lorsqu'il enseignait la multitude ; plus majestueux que lorsqu'il commandait aux flots irrités sur la mer de Tibériade ; revêtu d'une gloire et d'une majesté que l'esprit le plus subtil ne saurait comprendre. « *Cum potestate magna et majestate* ; » armé d'une puissance auprès de laquelle la puissance des plus grands monarques n'est rien ; escorté de millions d'anges et environné d'un océan de lumière... le Juge des vivants et des morts s'assied sur son trône. *Judex ergo cum sedebit* !...

Il se fait un moment de silence !

Puis, « *Liber scriptus proferetur*, » le Seigneur ouvre le livre des consciences devant tout l'univers réuni !

Devant tout l'univers réuni !...

Entendez-vous, vous qui craignez peut-être de découvrir les plaies de votre âme, sous le plus inviolable de tous les secrets, à un seul homme, au tribunal sacré de la Pénitence ?... Vous qui supportez difficilement une injure, un mot piquant, en présence de quelques personnes ?... Encore une fois, entendez-vous ?

O Dieu ! que deviendrez-vous donc à cet autre tribunal si redoutable, dressé à la face du ciel et de la terre ?... Dites-moi, que deviendrez-vous, lorsqu'un Juge irrité et tout-puissant manifestera, pour le désespoir de votre orgueil, non pas seulement tout ce que vous connaissez de vos péchés, mais encore tout ce que vous n'en connaissez pas, et même tout ce

que vous avez oublié ou voudriez oublier ! (1 Cor., iv, 5).

III. LE JUGEMENT. — Voici qu'il commence :

D'un côté, je vois les méchants ou les pécheurs ; de l'autre, les justes, car la séparation s'est déjà faite, au moment même de la résurrection. Oui, à gauche, les pécheurs traînant leur impur et hideux cadavre, qui les rend un objet d'horreur à tous les yeux, et les marque si visiblement du sceau des enfers ! A droite, les élus, les prédestinés, tout resplendissants de beauté, de magnificence, de lumière et d'éclat. « *Tunc justi fulgebunt sicut sol in regno Patris eorum.* » (Math., xii, 43).

1^o Je vois Jésus-Christ se tourner vers ces justes, et leur dire avec une voix pleine de douceur et de tendresse : « Venez, les bénis de mon Père, venez posséder l'héritage du ciel, entrez en possession de mon royaume... J'ai eu faim et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire ; j'étais sans vêtements et vous m'avez couvert ; j'étais prisonnier et vous m'avez visité ; j'étais étranger et vous m'avez accueilli... Tout ce que vous avez fait au plus petit d'entre les miens, c'est à moi que vous l'avez fait... »

Venez, vous qui avez conservé votre innocence, malgré les dangers et les séductions du monde ; qui avez méprisé les folles et indécentes railleries de ceux que votre généreuse conduite, votre piété et votre vocation condamnaient !

Venez, vous qui, ayant péché, avez purifié vos souillures dans le sang de l'Agneau, dans le bain salutaire de la pénitence, et qui avez été fidèles jusqu'à la fin de votre vie à la grâce qui vous a renouvelés...

Venez, vous qui avez porté la croix avec tant de générosité et d'amour ; vous que les gênes et les privations de la pauvreté n'ont pu détourner de la sainte résignation ; vous que les assujettissements de l'obéissance ont toujours trouvés humbles et exacts ; vous que les luttes pour la garde de la chasteté ont rendus plus vigilants et plus fermes, j'allais dire presque invulnérables ; vous qui, dans les jours d'affliction et de deuil, avez donné de si beaux exemples de conformité aux desseins de ma Providence...

Venez, ô mes épouses, afin que je fasse connaître à l'univers entier ces bons désirs, ces saintes pensées, ces pieux sentiments et toutes ces œuvres de charité et de salut que vous avez tenues dans le secret...

Venez régner avec moi !... Entonnez le chant de triomphe, et sur le démon vaincu, et sur vos passions soumises, et sur les maximes du monde foulées aux pieds, et sur vos chaînes brisées, et sur vos travaux, vos angoisses, vos larmes passées, et sur le ciel conquis où une félicité éternelle vous attend !...

Et les élus répondant à la voix de Jésus-Christ font retentir de toutes parts des acclamations et des chants d'allégresse ; et aussitôt, s'élevant comme des aigles au milieu des airs, ils s'envolent enivrés de joie dans les bras de leur Sauveur...

2^o Mais, à gauche, quel autre spectacle, grand Dieu !... Le juste Juge, après avoir couronné ses

élus, se tourne vers les réprouvés. O mon Dieu, que va-t-il se passer ?

Seigneur Jésus, j'aperçois votre divin visage irrité, enflammé de colère, semblable à un soleil brûlant qui dessèche... Vos regards sont comme autant de traits de feu...

« Approchez, ô pécheurs !... »

« Vous avez cru que je serais semblable à vous, et que je dissimulerais vos iniquités ?... Venez, afin que je les étale au grand jour... Je vais graver sur votre front et sur tous vos membres vos péchés... Je vais vous couvrir tout entiers de la souillure de vos désordres les plus secrets ; et vous saurez, à l'excès de votre honte, que je suis le Seigneur que l'on ne brave pas en vain. *Et scietis quia ego Dominus.* » (Ezéch., vii, 4).

Et aussitôt, ce Dieu juste et terrible, déchirant tous les voiles qui couvraient ces cœurs corrompus, fouille de sa main puissante jusqu'au fond de ces abîmes d'iniquités.

Et de même qu'on aperçoit toutes les taches d'un cristal placé vis-à-vis du soleil, ainsi, par l'effet de la lumière divine que répand le Souverain Juge, tous les péchés, tous les désordres se produisent à la fois, en un instant, aux regards de l'univers épouvanté...

Alors apparaissent les blasphèmes, les impiétés, les plaisanteries sur la religion, les sacrilèges de toutes sortes...

Alors apparaissent les parjures, les profanations et violations de la loi du dimanche, les faiblesses, les négligences des parents, les ingratitude, les révoltes, les désobéissances graves de leurs enfants...

Alors apparaissent les envies, les jalousies, les haines, les vengeances, les trahisons, les mensonges, les calomnies, les mauvais ou faux rapports...

Alors apparaissent les vols, les injustices, les ruses, les tromperies de toutes manières, dans les marchés, les ventes, le commerce, l'industrie, la fabrication, le travail, les transactions et opérations de bourse...

Alors apparaissent les mauvaises pensées, les imaginations obscènes, les désirs impudiques, les honteux regards, les discours criminels, les actions de ténèbres qui ont rempli peut-être toute une vie mondaine et déréglée...

Alors apparaissent les péchés de l'enfance, ceux de la première jeunesse, ceux de l'âge mûr, ceux d'une vieillesse désordonnée ; les péchés de chaque jour, de chaque nuit, de chaque instant, de chaque heure ; les péchés personnels et ceux dont on aura été l'instrument ou la cause ; les péchés ignorés, oubliés et cachés ; les péchés de tous les sens et de tous les membres du corps ; les péchés de l'âme et de toutes les facultés ou puissances de l'âme : mémoire, imagination, esprit, volonté... et tout cela avec les circonstances les plus humiliantes et les plus accablantes pour les pécheurs !... Voilà pour le commun des hommes. À cela, joignons la vie tiède et imparfaite des religieux et des religieuses, vie qui a compromis leur persévérance et leur salut... joignons les infidélités habituelles à la règle, les transgressions, toujours les mêmes, des vœux de religion, les

abus incorrigibles des grâces divines, toutes choses qui aboutissent au châtimant d'une mauvaise mort.

Grand Dieu ! qui pourra soutenir cette manifestation terrible ?... Est-ce vous, si vous avez l'affreux malheur d'être coupables ?...

Mon Dieu, quelle révélation ! « *Quidquid latet apparebit !* » Montagnes, écrasez-nous !... Gouffres de la terre, dévorez-nous !... Feu du ciel, consommez-nous !... diront les malheureux pécheurs.

Mais tous ces péchés et ces crimes doivent être punis : « *Nil inultum remanebit !* »

Écoutez maintenant la sentence et l'exécution de la sentence.

IV. LA SENTENCE. — 1^o D'une voix terrible qui ébranle les fondements du monde, N.-S. Jésus-Christ fait entendre aux pécheurs ces épouvantables paroles : « Retirez-vous de moi, maudits, allez au feu éternel !... Combien de fois j'ai voulu m'approcher de vous : au temps de Pâques, en temps de jubilé et de mission et de retraites, dans vos épreuves et vos maladies, par les troubles et les remords de votre conscience, et vous m'avez toujours rejeté... je vous rejette à mon tour : *Recedite !* »

Je suis votre Créateur, votre Rédempteur, votre Dieu, j'étais votre Père... et vous m'avez préféré d'indignes créatures ; allez maintenant chercher ceux que vous vous êtes donnés pour maîtres... *Recedite !* Retirez-vous !...

Ingrats et rebelles, vous avez méprisé ma miséricorde ; vous avez lassé ma patience ; vous avez foulé aux pieds le sang que j'ai répandu pour vous et chacun de vous... vous avez abusé de toutes mes grâces, en fermant l'oreille à la voix de vos supérieurs qui vous rappelaient la perfection de votre saint état ; vous avez résisté aux pressantes sollicitations de mes prêtres qui vous conjuraient de ne point abuser de mes sacrements et de tant de moyens de salut.

Hé bien ! désormais je ne suis plus ni votre Dieu, ni votre Père, ni votre Rédempteur, ni votre Epoux... Je brise pour toujours les liens qui m'attachaient à vous. Je ne suis plus que votre Juge inflexible et inexorable !... Ah ! malheureux, vous avez voulu la malédiction au lieu de la bénédiction... Hé bien ! que cette malédiction s'attache à vous, à votre corps et à votre âme, pour l'éternité !... Retirez-vous de moi !... Allez au feu de l'enfer, qui vous brûlera toujours, sans vous faire mourir jamais !... Allez au feu de l'enfer, non pas pour des années, non pas pour des siècles, non pas pour des milliards d'années ou des milliards de siècles... mais pour l'éternité... mais pour l'éternité, mais pour être éternellement les objets maudits de ma haine et de mes justes vengeances, mais tant que je serai Dieu... toujours, toujours !... »

À ce mot, une voix effrayante, sortie du trône de Dieu, retentit dans les hauteurs du ciel ; une autre lui répond, avec un horrible mugissement, du fond des enfers ; une troisième part des quatre coins du monde, et toutes répètent à la fois : « Malédiction ! malédiction !... Éternité ! éternité !... »

2^o Ah ! c'est donc Dieu qui a le dernier mot ;

c'est donc Dieu qui parle et qui juge le dernier ! Où est celui qui ajoutera une parole à celle-là ?... Non, non,... il n'y a plus rien à ajouter... et personne n'ajoutera rien !

Entendez-vous, pouvons-nous dire aux impies, aux libertins, aux incrédules, entendez-vous... vous qui riez, vous qui vous moquez des choses de Dieu, de la religion, du salut et de l'éternité ?...

Ah ! malheureux, si la sentence que vous venez d'entendre est la vôtre, que deviendrez-vous ? Si un sujet de Philippe II mourut de chagrin parce que, ayant dit un mensonge, le roi lui fit ce simple reproche : « Est-ce ainsi que tu me trompes ?... » Si, au jardin des Olives, ce seul mot de N.-S. Jésus-Christ : « *Ego sum*, c'est moi, » renversa par terre tous les soldats qui étaient venus pour le prendre... encore une fois, que deviendrez-vous, pécheurs obstinés, religieuses infidèles, lorsque ces paroles : « *Retirez-vous de moi, maudits !* » tomberont sur vous, plus terribles et plus écrasantes que la foudre ?...

V. EXÉCUTION DE LA SENTENCE. — 1^o Après avoir prononcé cet arrêt, Jésus-Christ lançant sur les pécheurs un dernier regard où se peint l'indignation, se détourne, pour toujours, de ces infortunés !... Et, dissipant les nuages qui couvraient son front, il repose ses yeux sur l'assemblée des justes, avec un sourire plein de douceur et de majesté.

Aussitôt commence le cantique éternel d'actions de grâces et de louanges, auquel se joignent toutes les créatures... Au bruit de ces concerts, les cieux ouvrent leurs portes et déploient leurs magnificences aux regards enchantés des élus qui, mêlés avec les anges, entrent à la suite de Jésus dans la Jérusalem céleste.

2^o Pendant que les réprouvés contemplant ce spectacle dans un morne silence, ô effroyable contraste, la terre s'écroule autour d'eux, et l'enfer, découvrant le fond de ses gouffres, dilate ses entrailles de feu et réclame ses victimes.

C'est alors que ces malheureux, mesurant toute la profondeur des abîmes qui vont les engloutir, ne mettent plus de borne à leur désespoir...

Ils comprennent, mais trop tard, que l'enfer n'était point fait pour eux, mais pour les démons... Ils comprennent qu'ils auraient pu, comme tant d'autres, obtenir leur pardon par la pénitence... ils lèvent, pour la dernière fois, les yeux vers la céleste patrie où ils n'entreront jamais... et, au dire de S. Ephrem, ils s'écrient d'une voix étouffée par les sanglots et les affreux gémissements : « Adieu, paradis de délices d'où nos crimes nous ont bannis sans retour... Adieu, Père des miséricordes dont nous ne sommes plus les enfants... Adieu, Rédempteur adorable, qui avez inutilement répandu votre sang pour nous... Adieu, ô Marie, qui avez eu beau nous redire que vous étiez l'avocate, l'espérance et le salut des pécheurs, et qui n'avez vu en nous que des obstinés, rejetant vos prières et vos maternelles miséricordes... Adieu, père, mère, frères, sœurs et compagnes qui ne pouvez plus que rougir de nous !... Adieu, prêtres de Jésus-Christ, supérieurs dévoués et pères de nos âmes, que nous n'avons pas écoutés... Adieu,

fortunés habitants du ciel... l'enfer nous réclame... nous descendons dans l'éternelle nuit... Adieu, joies, consolations, bonheur, espérance !... adieu pour toujours !... Les supplices sans nombre, le feu, la société des démons, la rage du désespoir, le ver rongeur du remords, la séparation d'avec Dieu... voilà notre sort, notre partage pour l'éternité !... Nous sommes des maudits !... Le maudit, c'est un être de feu éternel, c'est un habitant de l'enfer éternel, c'est un exilé, chassé de la présence et du cœur de Dieu, pour l'éternité !... »

A ces mots, ils tombent, ils roulent tumultueusement dans ces gouffres de feu qui mugissent avec un horrible fracas et dévorent, sans pitié, leur proie si impatiemment attendue !...

Les portes de l'abîme se referment sur eux, pour ne plus s'ouvrir ; un archange y imprime le sceau de Dieu, lequel ne sera jamais brisé... et l'éternité règne partout, au ciel et en enfer !... « *Consummatum est !* »

* *

Voilà quelque chose du jugement dernier !... Si le simple récit que nous venons d'en faire nous émeut..., que sera-ce d'assister à cet événement redoutable, de voir et d'entendre ces effrayantes scènes dont le seul souvenir fait trembler les sages eux-mêmes et leur arrache des cris de détresse ?...

Oui, un jour, chacune de nous doit se le dire, un jour, je serai donnée en spectacle à l'univers entier, en face du Souverain Juge des vivants et des morts !... Moi qu'une parole piquante révolte... moi qu'une légère humiliation décourage... moi que le regard sévère d'un homme glace d'effroi... moi qui suis intimidée en présence de quelques étrangers ou devant un conseil d'examineurs... comment pourrai-je soutenir les regards de tous les hommes réunis, les regards perçants et la condamnation sans appel de Dieu tout-puissant, si j'ai le malheur d'être alors coupable ?...

Mon Dieu ! et je n'y pense pas ou presque pas !... Oui, un jour, ou bien j'entendrai ces paroles : « *Venite, benedicti !* » ou bien j'entendrai ces autres paroles : « *Recedite a me, maledicti !* »

L'une ou l'autre sentence sera la mienne... Cette parole -- *bénédiction* ou *malediction* -- cette parole, la dernière, la plus décisive de toutes, je l'entendrai inévitablement, nécessairement.

D'un côté, c'est le ciel ; de l'autre, c'est l'enfer ! C'est le ciel éternel pour les bons ; c'est l'enfer éternel pour les méchants.

C'est l'éternité bienheureuse pour tous ceux qui seront morts en état de grâce ; c'est l'éternité malheureuse pour tous ceux qui seront morts en état de péché grave, avec une conscience en désordre... Il n'y a pas d'autre alternative, il n'y a pas d'échappatoire à cette situation !...

Mon Dieu ! si vous m'aviez punie comme je l'ai mérité, ma condamnation serait certaine, et je serais victime du plus épouvantable de tous les malheurs, puisque ce malheur est éternellement sans remède !

Et quand même je serais rassurée sur mon propre compte, le malheur qui menace ceux qui me sont

chers, ceux qui vivent à côté de moi, sous ma responsabilité, me préoccupe-t-il suffisamment ?... Ai-je tout le zèle, tout le dévouement que demande de moi le salut des autres ?... Suis-je disposée à travailler, à souffrir et à mourir pour eux ?... N.-S. Jésus-Christ voit-il en moi l'esprit et les exigences de ma vocation ?... Puis-je me rendre le témoignage que je m'efforce de soustraire les autres, autant que cela est en mon pouvoir, à la sentence de réprobation que n'éviteront pas les pécheurs morts dans la disgrâce de Dieu ?...

O mon Dieu, pendant qu'il en est temps encore, pendant que vous êtes mon Sauveur et que vous n'êtes pas encore mon juge, je me jette à vos pieds, et je vous demande pardon de mes négligences, de mes fautes et de ma vie passée dans le péché... Je vous en conjure par les peines et les amertumes que vous avez endurées pour mon amour, par le sang de vos plaies et de votre Cœur sacré, répandu pour moi, pour mon salut et le salut de tous, je vous en conjure, faites-moi miséricorde, ayez pitié de moi... Donnez-moi le temps de me préparer à une bonne mort et d'y préparer les autres par mes prières, mon zèle et les pratiques de la charité... Oui, avec votre grâce que je vous supplie de ne pas me refuser, je veux refaire ma vie, je veux me changer, me transformer par amour pour vous, et pour en sauver d'autres avec moi... Je veux m'assurer un jugement favorable ; car en méritant vos bénédictions, j'y associerai aussi, j'en ai la confiance, les âmes dont vous m'avez chargé de prendre soin ! Amen !

Conférence

LES VŒUX DE RELIGION : LA PAUVRETÉ

La religion nous oblige de tendre à la perfection... elle nous en donne les *moyens*. Ces moyens sont de deux sortes : les uns généraux et communs à tous les religieux, ce sont les *vœux* qui constituent la vie religieuse proprement dite, et qui donnent à ceux qui les prononcent un caractère particulier et *distinctif* des fidèles ; les autres moyens appartiennent en propre aux divers Instituts et Congrégations : ce sont les *règles et constitutions* adaptées à chacune de ces sociétés et déterminant la fin particulière de chacune ou le but qu'elle poursuit, qu'elle veut atteindre.

Nous parlerons successivement des *vœux* et des *règles et constitutions*.

I. — Le vœu de pauvreté

Le vœu de pauvreté oblige la religieuse à ne posséder aucun bien ou argent, et à ne faire usage d'aucune chose sans la permission de sa supérieure. En deux mots : n'avoir rien en propre, et ne disposer de rien sans permission.

Comment doit-on entendre l'obligation de n'avoir rien en propre ? — On doit l'entendre dans toute la rigueur des termes, c.-à-d., selon S. Augustin, que la religieuse ne peut ni avoir, ni posséder, ni donner, ni recevoir sans le consentement de la supérieure.

Ainsi, une religieuse pèche contre le vœu de pauvreté : 1^o en se servant des choses qui lui ont été données, pour un usage autre que celui pour lequel elles étaient destinées par la supérieure ; 2^o en consommant ou en donnant une chose sans y être autorisée ; 3^o en recevant de l'argent pour son usage particulier, ou pour l'employer à sa volonté, quand même elle l'emploierait à des œuvres pies ; 4^o en prêtant à un autre les choses qu'elle a reçues pour son usage ; toutes les fois, en un mot, qu'elle fait acte de *propriété*, en disposant d'une chose comme siennne, contrairement à l'esprit de la règle.

Mais si l'objet était de très petite valeur, manquerait-on pour si peu de chose à son vœu ? — Il n'est pas d'objet, si vil qu'il soit, s'il est estimable à prix d'argent, qu'une religieuse puisse avoir en propre, ou dont elle ait la faculté de disposer d'elle-même sans pécher, si elle ne présume au moins la permission de sa supérieure, puisque cet objet serait de l'essence du vœu de pauvreté. Seulement le péché ne serait que véniel, à raison de la légèreté de matière. Mais, ô ciel ! c'est là un écueil où beaucoup de personnes appartenant à l'état religieux trouvent leur perte.

Sainte Marie-Madeleine de Pazzi en vit un grand nombre qui étaient damnées, pour n'avoir pas observé le vœu de pauvreté. — On raconte, dans les chroniques des Capucins, qu'une fois un démon enleva, aux yeux de tout le couvent, un moine de la manche duquel on vit tomber un bréviaire qu'il s'était approprié contre le vœu de pauvreté.

S. Cyrille raconta à S. Augustin un événement encore plus terrible. Il y avait, dans la Thébaïde, un couvent de deux cents religieuses, qui ne vivaient pas selon la règle de la pauvreté ; c'est pourquoi S. Jérôme apparut, un jour, à l'une des plus fidèles d'entre elles, et lui ordonna de prévenir l'abbesse et les autres religieuses de se corriger ; car, sans cela, un grand châtimement les attendait. La bonne religieuse rapporta et renouvela, mais en vain, l'avis qu'elle avait reçu : elle ne fut point écoutée... Comme on menaçait de la chasser si elle parlait encore de pareilles menaces : « Oui, répondit-elle, je sortirai d'ici, sans que vous m'y forciez, car je ne veux pas m'exposer à la ruine commune qui vous attend. » A peine avait-elle mis le pied dehors, que le couvent s'écroula, et que toutes les religieuses furent tuées.

Examinez donc si vous tenez de l'argent ou autre chose, sans permission... Et vous devez savoir que la permission est nulle, si l'objet n'en est pas juste, la supérieure n'ayant pas le pouvoir de la donner, quand elle ne peut l'accorder justement. Ex. : aller, *sans aucune raison*, dans sa famille, même avec la permission de la supérieure.

Tout ce que vous avez en fait d'argent, de meubles, d'habillements ou d'autres choses ; ce que vous recevez de vos parents ; les rentes, le prix de vos ouvrages, tout cela n'est pas à vous, mais au couvent. Vous n'avez que le simple usage des choses que vous accorde la supérieure. De sorte que, si vous disposez de *quoi que ce soit*, sans permission, vous faites un vol et un vol sacrilège contre le vœu de

pauvreté. Il y a trois sortes de permissions : expresse, tacite, présumée. Les permissions tacites et surtout présumées exposent au relâchement de la pauvreté. Les bonnes religieuses ont toujours, pour tout, des permissions expresses ; et, lorsqu'elles doivent présumer la permission, elles ne manquent jamais d'avertir la supérieure de ce qu'elles ont fait...

Sachez que, sur la pauvreté, le Seigneur exige des religieux un compte rigoureux.

La Vénérable Constance de la Conception, religieuse carmélite, ayant jeté un voile vieux et déchiré, Jésus-Christ lui apparut et lui reprocha cet acte, comme contraire à la pauvreté, parce que ce voile pouvait encore servir.

Or, si une perte si légère a mérité un reproche de la part de N.-S. lui-même, combien d'autres manquements, moins excusables, dont on ne se fait souvent aucun scrupule, seront trouvés répréhensibles au jour du jugement !

Nous lisons dans les *Lettres* du P. Surin le trait suivant : « Une religieuse ursuline, morte depuis quelque temps, apparut à sa supérieure, avec un visage sur lequel se peignait une vive et profonde souffrance. Interrogée, elle répondit qu'elle satisfaisait à la justice divine, dans le purgatoire ; et comme la supérieure la pria de lui dire pourquoi surtout elle y était retenue, elle poussa un grand soupir et fit cet aveu : « La cause des supplices incompréhensibles que j'endure, ce sont plusieurs négligences aux exercices communs de la régularité ; mais, encore plus, l'habitude de retenir de petites choses particulières, et d'en disposer selon mes besoins, ou selon mon inclination naturelle. » — « Mais, lui répliqua la supérieure, vous aviez la permission... » — « Oui, le plus souvent, répondit-elle, ou bien je présumais la volonté des supérieurs... mais cela n'est d'aucun poids devant Dieu ! Le vœu de pauvreté et l'obligation de la perfection religieuse demandent une bien autre exactitude. Dieu voit les choses d'un autre œil que nous les regardons, et si, durant la vie, les religieuses savaient le tort qu'elles font à Dieu et à elles-mêmes de ne pas s'appliquer à la perfection, et combien il faut souffrir pour expier ses faiblesses, ses lâches complaisances, et les satisfactions qu'on se donne, elles auraient plus de facilité à se vaincre, et plus de fermeté à suivre les lumières de la grâce ¹. »

Avez-vous entendu ?... D'après cette révélation, il faut craindre que Dieu n'approuve pas certaines permissions présumées ou même demandées et obtenues, parce que lui, qui connaît tout, sait qu'on agit sans motif suffisant, pour couvrir ou excuser sa lâcheté... Est-ce que plusieurs de celles que vous avez connues, qui ont partagé votre vie au noviciat, dans cette communauté ou dans une autre, ne nous di- raient pas, au milieu de leurs sanglots et de leurs gémissements, si elles nous apparaissaient en ce moment : « Nous sommes en purgatoire, nous y souffrons des tortures inouïes, nous y subissons des châtiments pareils à ceux de l'enfer, pour avoir

manqué à la pauvreté, pour avoir fait ce que vous faites si facilement et quelquefois tous les jours ! »

Mes chères sœurs, instruisez-vous au malheur de vos compagnes !

C'est pourquoi les supérieurs fidèles à l'observance ont toujours été attentifs à punir sévèrement toute faute contre la pauvreté. (S. Alph. *passim*).

II. — La vertu de pauvreté

Elle consiste dans le détachement des choses créées. Par esprit de pauvreté, nous dégageons de la terre et de ce qu'elle renferme, notre cœur, notre volonté, nos affections ; et nous nous abandonnons à la divine Providence qui pourvoit à tous les besoins de ceux qui se sont volontairement dépourvus pour suivre Jésus. « *Jacta super Dominum curam tuam, et ipse te enutriet.* » (Ps. 54, 23).

« L'amour des créatures, dit S. Augustin, étant comme une glu qui empêche notre âme de s'élever vers Dieu, » nous arrachons de notre cœur cet amour des créatures, afin de nous porter à l'estime, à la recherche et à l'amour de Dieu seul, notre seul bien et notre fin dernière.

Ainsi, nous nous détachons de tout par amour pour Dieu, non point par mépris seulement ou par orgueil comme l'ont fait certains philosophes, dit S. Jérôme : « *Hoc enim et Crates fecit philosophus, et multi alii divitias contempserunt,* » mais par charité divine ; et c'est ce qui constitue la vertu.

« De même, fait remarquer ici S. François de Sales, dans son langage inimitable, qu'on jette tout par la fenêtre, lorsque le feu est à la maison ; ainsi une âme embrasée de l'amour de Dieu renonce volontiers à toutes choses, et arrache de son cœur toute affection aux créatures.

Voilà pourquoi S. François d'Assise a tant aimé la pauvreté. Voilà pourquoi on aime d'autant plus le bon Dieu que l'on abandonne plus volontiers ce que l'on possède : Dieu considère plus l'amour avec lequel on donne que la chose donnée. Aussi, j'admire autant, et même plus, cette humble fille de la campagne qui entre pauvre au couvent, mais riche d'amour de Dieu, je l'estime plus, parce qu'elle est plus méritante aux regards du ciel, que cette princesse qui, abandonnant des millions, mais avec moins d'amour, se fait Carmélite ou Bénédictine. Rappelons-nous l'*Ecce reliquimus omnia* de S. Pierre, et les récompenses promises par N.-S.

III. — La pratique de la pauvreté

Elle consiste à renoncer à faire usage, en *propriétaire*, des biens temporels. D'où :

1^o Ne rien recevoir, donner, échanger, prendre, retenir, remplacer, vendre, sans permission. Une religieuse qui se croirait pauvre, parce que, de fait, elle ne possède rien en propre, mais qui se montre exigeante et fort occupée d'elle, pour satisfaire tous ses besoins et tous ses désirs, demandant sans cesse des permissions pour avoir ceci ou cela à son usage, est complètement dans l'illusion ; car, après avoir re-

¹ Manuel de Direct., par un Chartreux, p. 309 ; — *Lettres du P. Surin*, 2^e partie, lettre 71.

noué à tout, elle reprend tout en détail, ne souffrant pas volontiers qu'il lui manque quoi que ce soit, dans le vivre, le vêtement ou autres commodités... Il y en a qui, sans aucun motif sérieux, ne vivent que d'exceptions... Ne l'oubliez pas : de telles exigences sont un signe certain de faiblesse et de relâchement dans la vie religieuse !...

Il faut donc être très sobre pour demander ces permissions ou ces exceptions, pour se faire les unes aux autres de petits présents ou pour en recevoir des personnes séculières : ces sortes de cadeaux entretiennent dans l'âme une préoccupation et une affection qui nuisent au parfait dépouillement demandé par le pur amour de Dieu... Non, rien de superflu.

2^o N'avoir rien de superflu à son usage, même avec permission, même sans attachement et sous quelque prétexte que ce soit. — Pourquoi ? — Parce que la fragilité humaine est si grande que, après avoir brisé des liens bien forts, on peut se trouver retenu par un fil et moins que cela. Aussi, lorsque nous nous sentons tant soit peu d'attache pour une chose, quelque petite qu'elle soit en elle-même : cellule, vêtement, meuble, livre, image, etc., allons sincèrement le dire, l'avouer en direction, et prenons garde de nous affectionner à *quoi que ce soit*.

Examinez donc souvent devant votre crucifix, devant N.-S. Jésus-Christ pauvre, privé de tout, dépouillé même de ses vêtements, examinez si vous observez bien la pauvreté ; et si vous trouvez, à votre usage, le moindre objet superflu, ne serait-ce qu'une épingle, une aiguille, un dé à coudre, une paire de ciseaux, un morceau d'étoffe, un crayon, une plume, une image, un livre, même un objet de piété, portez-le à votre supérieure... Sainte Tère se visitait tous les jours sa cellule, pour en retirer tout ce qui ne lui était pas absolument nécessaire...

Si mes chères sœurs qui m'écoutent visitaient tous les jours leurs poches, leur pupitre, leur cassette, la case où elles serrent les objets à leur usage, l'armoire dont elles ont la garde, que de choses il y aurait à sacrifier, que de petites idoles à éloigner ! C'est par ces *biens* devenus précieux comme des statues d'or et d'argent, à cause de l'affection qu'on y attache, que le démon tient enchaînés le cœur et l'âme de celles qui se croient libres. « *Auferte deos alienos de medio vestri.* »

La religieuse qui se plaint ou murmure intérieurement lorsqu'on lui retire ou change un objet quelconque, ne viole certainement pas son vœu dans le sens strict, mais elle manque à l'esprit de pauvreté puisqu'elle témoigne, par là, en certaine manière, qu'elle s'est comme approprié ce qui ne lui était que *prêté*.

Il peut se trouver des religieuses qui s'attachent aux objets qui sont à leur service, et cela avec d'autant moins de scrupule qu'elles traitent cela de bagatelles, ne voyant pas que, si elles sont sans affection pour des choses plus importantes, c'est parce qu'elles n'en ont point la jouissance. Car il est plus facile de ne tenir à rien de ce que l'on n'a pas, que de se détacher de ce que l'on possède. Et, au dire de

S. Thomas, souvent on ne ressent pas moins de douleur à se détacher de ce que l'on possède, qu'on en éprouve à perdre un bras ou une jambe.

Or ces religieuses ne sont pas dépouillées de l'affection aux choses terrestres, mais elles l'ont transférée des grandes aux petites, ce qui peut les rendre aussi coupables. Qu'importe, en effet, l'objet qui les attache à la terre, si, par là, elles sont empêchées de se donner tout à Dieu ?

Oh ! mes sœurs, mes sœurs, sera-t-il dit que nous, qui avons pu mépriser les biens du monde, renoncer à l'affection de nos parents, abdiquer notre volonté pour nous soumettre à celle des autres, nous condamnons à être enfermés dans un couvent comme en une prison, oui, sera-t-il dit que nous perdrons le mérite de tant de sacrifices, par notre folie et notre négligence, en rivant notre cœur et nos désirs à je ne sais quel futile ou ridicule objet que Dieu et notre conscience nous ordonnent de rejeter ?

On voit, dans les maisons de santé, des jeunes filles, des femmes à cheveux blancs passer des heures entières à s'amuser avec des poupées et des châteaux de carton, pousser des cris de douleur lorsqu'on fait mine de les leur prendre... et on sourit ou plutôt on pleure de pitié. Qu'est-ce qu'on éprouvera, qu'est-ce qu'on dira à la vue d'une religieuse qui, après avoir tout quitté, s'attache à des bagatelles sans nom ?... Ou plutôt, quelle peine pour le cœur de Dieu témoin d'une si honteuse faiblesse et d'une si indigne lâcheté !...

3^o Considérant toutes choses mises à notre usage comme *choses prêtées*, nous les recevons humblement, nous en servons dans un esprit d'ordre, d'économie, de sobriété, dans la seule fin de pouvoir à ce qui nous est nécessaire, mais non de jouir. Pour nos cellules, comme pour nos vêtements, évitons les deux extrêmes, d'une recherche ou propriété exagérée ; ou d'une trop grande négligence. En général, pour les choses qui nous concernent personnellement, prenons garde d'y consacrer trop de temps ou trop de soins ; et choisissons pour notre usage, si l'obéissance nous le permet, ce qu'il y a de moindre ou de plus capable de nous faire sentir davantage la gêne, l'humiliation, les privations de notre condition de pauvres et de pauvres ouvrières.

4^o Oui, vous devez vous considérer comme de pauvres ouvrières, puisque vous êtes les épouses de Jésus, pauvre ouvrier lui-même durant la plus grande partie de sa vie. Dans cette pensée, vous embrasserez le travail, les œuvres, les souffrances des pauvres : « *car il faut gagner son pain à la sueur de son front.* » De cette pensée, vous ne considérerez pas les différences de rang, de naissance et d'éducation qui peuvent exister parmi vous ; et si l'y a, en vertu de la règle, des distinctions entre sœurs converses et sœurs enseignantes ou de chœur, devant Dieu, il y aura toujours égalité parfaite.

La seule émulation qui doit exister c'est que chacune cherche, par amour pour Dieu, à être la plus petite, la plus humble, la plus mortifiée, s'efforçant ainsi de reproduire en elle le divin modèle, N.-S. Jésus-Christ, « *qui s'est fait si pauvre par amour pour*

nous, » et, en même temps, pour nous faire connaître le prix de la pauvreté. Car il a dit un jour à la B. Angèle de Foligno : « Si la pauvreté n'était pas un si grand bien, je ne l'aurais pas choisie pour moi ni laissée en partage à mes élus. » De là vient que les saints voyant Jésus si pauvre, ont tant aimé la pauvreté.

* *

Vous ne vous appartenez plus : « *Domini sumus* », pouvez-vous dire, « nous sommes au Seigneur. » Vous êtes liées à Dieu par vos saints engagements ; mais ces liens sont pour vous des liens de salut, la chaîne de la prédestination : « *Vincula illius, alligatura salutaris*. » (Eccl., vi, 31).

Donc, aimez ces liens sacrés, haïsez avec des transports d'amour ces chaînes d'or qui, allant de votre cœur à celui de Dieu, vous constituent ses épouses. Car au jour de votre profession, celui qui vous a reçues vous a dit : « *Je vous unis à Jésus-Christ, qui vous gardera chaste et pure ; recevez donc, comme étant son épouse, l'anneau de la fidélité, afin que, si vous le servez fidèlement, vous soyez couronnée pour l'éternité !* »

Cette bienheureuse éternité, elle vous est promise. « *Beati pauperes spiritu*, dit N.-S., *quoniam ipsorum est regnum cœlorum*. » Oui, selon Cornelius à Lapide, le paradis, dès à présent, est destiné aux pauvres volontaires par un décret divin : « *Ipsorum est*. » De sorte que, dès cette vie même, ils y ont plein droit : *Ex Dei decreto ad pauperes pertinet regnum cœlorum ; ipsi, in illud plenum jus habent*.

Voilà pourquoi moins nous possédons, plus nous nous dépouillons complètement, plus nous pratiquons la pauvreté avec perfection, plus notre gloire sera assurée.

Donc, à l'œuvre ; sachons nous priver, soyons de vrais pauvres ; c'est le secret de nous enrichir pour ce monde et pour l'autre.

Pour ce monde. « Oh ! qu'elle est riche, s'écrie S. Alphonse, la religieuse qui ne désire rien ; elle jouit de la véritable paix, trésor préférable à tous les biens de la terre, lesquels ne peuvent satisfaire le cœur de l'homme ; car le cœur de l'homme ne trouve qu'en Dieu seul son plein contentement. »

Riche dans l'autre monde, puisque la vie éternelle lui est promise : « *Vitam æternam possidebunt*. »

Pauvres volontaires par choix et par amour, je vous vois maintenant avec une robe et un voile usés, rapiécés, décolorés... Patience, encore quelques années, peut-être quelques jours, et je vous contemplerai montant au ciel, avec le manteau de gloire des élus et des prédestinés. « *Astitit regina... in vestitu deaurato, circumdata varietate...* »

Je vous vois maintenant assises à une table simple et frugale... Patience... et je vous contemplerai assises au banquet divin, à des places d'honneur : « *Intraverunt cum eo ad nuptias*. »

Je vous vois maintenant, augmenter chaque jour vos actes de privation, chaque jour multiplier les sacrifices qu'exigent une pauvre chambre, un mobilier misérable, une économie forcée, un travail ingrat... Patience... et je vous contemplerai couvertes

de pierres précieuses et de bijoux, récompense de toutes vos privations et sacrifices : « *Circumdatus varietate !...* »

Je vous vois inconnues et méprisées... Patience !... Si je prête l'oreille, j'entendrai le Roi des cieux vous appeler à lui, vous donner le nom d'épouses couronnées, et je le verrai placer sur votre tête le diadème royal : « *Veni, sponsa Christi... veni coronaberis... accipe coronam !* »

Et plus tard, je le verrai encore vous admettre à l'honneur de siéger à côté de lui, pour juger le monde avec lui. (Math., xix, 28). Ainsi soit-il.

Deuxième Instruction

LE DÉLAI DE LA CONVERSION

(La vie fervente)

**Convertimini ad me... et
convertar ad vos, dicit Do-
minus.** (Zach., 1, 3).

Le prophète, s'adressant au peuple de Dieu, lui disait : « *Hodie si vocem ejus audieritis, nolite obdurare corda vestra*. » (Ps. 94, 8). Ces paroles, le St-Esprit vous les adresse par la bouche du missionnaire.

Quelle puissante exhortation ! « *Nolite obdurare corda vestra...* » J'y vois un signe manifeste de la bonté divine. Oui, N.-S. se tient près de chacune de vous, et, d'une voix suppliante, pleine de larmes et d'une tendresse exceptionnelle, il lui fait cette demande : « Aujourd'hui, ma fille, ne t'endurcis pas, mais donne-moi ton cœur ! »

Vous l'avez compris par la méditation que nous avons faite : il faut nous convertir ; il faut mettre un terme à cette vie de velléités, d'inconstances, de fausses résolutions et de tiédeur ; c'est à cette condition seulement que nous ramènerons et que nous rétablirons dans notre conscience, d'une manière définitive, la tranquillité, la paix et le bonheur. « *Convertimini ad me... et convertar ad vos*. »

« *Hodie... nolite obdurare corda vestra*. » C'est aujourd'hui, c'est pendant cette retraite qu'il faut dire : « *Dici, nunc cœpi ; hæc mutatio dexterae Excelsi*. » (Ps. 76, 11). Oui, mon Dieu, avec votre grâce, je veux me convertir : c'est ma ferme, décisive et invariable résolution.

Mais à celles qui repousseraient cette détermination, je viens donner, avec l'effroi dans l'âme, cet avertissement : Prenez garde ! Si vous ne vous donnez pas sérieusement à Dieu pendant cette retraite, vous courez le risque de ne le faire jamais, vous courez le risque de faire une mauvaise mort ! C'est la doctrine des saints. Ce sera le sujet de cette instruction.

(A suivre).

IMPRIMATUR

Lingonis, die 26 septembris 1928

EUG. LINDECKER, Vic. gen.

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES.—Imprimerie de l'AMI DU CLERGÉ

Amt du Clergé du 4 octobre 1928

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Retraite à des Religieuses. — TROISIÈME JOUR (suite). *Deuxième instruction* : Le délai de la conversion (suite), 577. — QUATRIÈME JOUR. *Méditation* : Anéantissement du Verbe incarné, modèle de l'anéantissement religieux par les vœux, 581. *Première instruction* : La Passion de N.-S. Jésus-Christ, 583. *Conférence* : Le vœu de chasteté, 589. *Deuxième instruction* : La sainte messe, 592.

Différer de se donner à Dieu entièrement pendant cette Retraite, c'est pouvoir compter sur le temps, c'est pouvoir compter sur un *plus tard* ; c'est, en second lieu, compter sur sa volonté ; c'est, en troisième lieu, compter sur la grâce. — Or, on ne peut compter ni sur le temps ni sur sa volonté, ni sur la grâce de Dieu. — Donc, différer c'est courir le risque de se perdre.

I. — Vous ne pouvez pas compter sur le temps

S. Augustin nous dit que le démon, pour pousser les hommes à pécher et à continuer leurs offenses envers Dieu, leur fait croire qu'ils auront le temps de se repentir et de se convertir quand ils voudront.

Or, à celles qui diffèrent de se donner à Dieu tout entières et qui remettent à plus tard, je dis :

1^o *Le temps n'est pas à vous.* — Quoi, vous n'êtes pas sûres de la minute qui va suivre celle où je vous parle... et vous comptez sur l'avenir ?...

Du reste, vous savez si bien que vous ne pouvez pas compter sur l'avenir que, pour les choses de ce monde, quand vous formez des projets, vous mettez une condition à leur accomplissement : je ferai ce travail, dites-vous, j'écrirai cette lettre, je demanderai d'aller voir mes parents... si le bon Dieu me prête vie ! A chaque instant, nous entendons ce langage.

Or, en renvoyant dans la suite l'affaire et le soin de votre conversion, de votre salut, vous dites, par la manière dont vous vous conduisez : Oui, plus tard, je me donnerai entièrement au bon Dieu, si le bon Dieu me prête vie.

Cette dernière parole, j'en conviens, vous ne la prononcez pas à haute voix ; mais, pratiquement et en réalité, elle est l'expression juste, elle est la conséquence naturelle, logique de votre conduite.

Et j'ai le droit de vous dire, à vous, mes sœurs, qui n'êtes pas décidées à vous donner à Dieu tout de bon : « Vous risquez votre salut sur un *si*, sur un *peut-être*... vous vous obstinez à faire dépendre d'un *si*, d'un *peut-être*, le dénoement, le succès de l'affaire du monde la plus grave... Et au lieu de prendre le moyen le plus assuré d'éviter l'enfer, vous préférez courir les risques d'y tomber, puisque vous vous faites les maîtresses du temps qui n'est pas à vous et qui ne vous est pas promis. »

2^o *Le temps ne vous est pas promis.* — Vous es-

pérez que plus tard vous vous convertirez. Mais sur quoi fondez-vous cette espérance ?... Est-ce que Dieu, qui tient le fil de votre vie dans sa main, et qui peut le briser à chaque instant, est-ce que Dieu vous a promis de vous attendre ?... S'il en a pris l'engagement, sa promesse doit se trouver quelque part dans nos Saintes Ecritures, qui contiennent sa parole...

Hé bien ! parcourez toute la Bible, l'Ancien et le Nouveau Testament, et montrez-nous un seul texte, un seul mot qui vous autorise à vous renfermer dans votre dangereuse et illusoire sécurité !...

Vous ne pouvez absolument rien produire en votre faveur, rien !... Et nous, nous trouvons contre vous mille témoignages qui vous condamnent et qui doivent vous jeter dans la consternation.

Qu'il nous suffise de vous en citer un seul : il met à néant votre fausse confiance et ne vous laisse aucun espoir d'obtenir ce « *plus tard* » qui n'est promis à personne. Ecoutez : « *Mon fils, ne tardez pas à vous convertir au Seigneur, et ne différez pas d'un jour à l'autre ; car sa colère éclatera subitement, et il vous perdra, au jour de sa vengeance.* » (Eccli., v, 8-9). « *Marchez pendant que la lumière vous éclaire, de peur que les ténèbres ne vous surprennent.* » (Jo., xii, 35).

N'est-ce point la menace d'une mauvaise mort portée contre celles qui refusent de se donner, une bonne fois, à Notre-Seigneur ? Oui, oui, osez, après cela, vous tranquilliser !

Pauvres sœurs qui remettez à plus tard, sachez-le, ce « *plus tard* » sur lequel vous avez la témérité de compter, n'est promis à personne... à personne, entendez-vous ? Et s'il ne vous est pas promis, auriez-vous cette autre témérité de croire qu'il vous est dû ?...

Je vais vous le montrer, cette espérance est aussi fausse que les autres : non, *le temps ne vous est pas dû !*

3^o *Le temps ne vous est pas dû !* — Et c'est ce qui doit vous faire trembler. Car enfin, voici ce que vous dites pratiquement, en différant : « Plus tard, Seigneur, je penserai plus sérieusement à mon salut et à ma perfection... je serai plus généreuse, plus régulière, plus obéissante, plus mortifiée, plus sérieuse dans mes habitudes et mes affections... Aujourd'hui, je ne suis pas encore décidée ; j'attends une autre supérieure, un autre emploi, une meilleure santé... »

Qu'on l'admette ou qu'on ne l'admette pas, voilà pratiquement le langage de celles dont nous parlons : qui oserait soutenir le contraire ?

Et un « *plus tard*, » et un lendemain serait dû à ces audacieuses ?... Non ; et Dieu ne leur doit que le refus de leurs espérances et le châtimement de leurs outrages !... « Car n'est-ce point outrager Dieu, dit S. Alphonse, que de vivre, avec réflexion, dans la volonté de pécher ? » Et n'ont-elles pas la volonté de pécher et d'offenser Dieu, celles qui, malgré les réclamations de leur conscience tourmentée, disent : « Plus tard je me donnerai tout entière à Notre-Seigneur ? »

Je suppose que les enfants et les malades dont vous vous occupez vous tiennent ce langage : « C'est vrai, nous n'avons pas pour vous le respect, l'obéissance et l'affection qui vous sont dus ;... mais ayez patience, plus tard nous réparerons nos torts et nous reviendrons à de meilleurs sentiments... »

Est-ce que la conduite de ces enfants ou de ces malades ne vous révolterait pas ?... Convenez-en, votre indignation, à leur sujet, serait inexprimable !

Que faut-il donc penser des odieux calculs dont nous parlons ?... Ah ! qu'elles le sachent, ces téné-raises, Dieu n'est pas obligé de les attendre, et Dieu ne leur doit rien !

— Que l'une ou l'autre n'aille pas se récrier et dire : « Mais je suis jeune, je suis encore sur le seuil, sur la porte de la vie religieuse ; je puis attendre à *plus tard* pour devenir plus fervente et me donner plus complètement à Dieu... »

— C'est là une très dangereuse illusion dans laquelle plus d'une a trouvé sa perte.

Vous n'êtes pas avancée en âge, vous êtes forte, soit. Mais ne savez-vous pas que Dieu compte, non les années, mais les péchés de chacune ?... S. Basile, S. Jérôme, S. Ambroise, S. Jean Chrysostome, S. Augustin et d'autres docteurs enseignent que Dieu ayant déterminé, pour chacun, le nombre des jours de vie, les degrés de santé ou de salut qu'il veut lui donner, a fixé aussi, pour chacun, le nombre des péchés qu'il veut lui pardonner ; ce nombre une fois rempli, il ne pardonne plus : « *Dominus patienter expectat, ut eas (nationes) cum judicii dies adven-rit, in plenitudine peccatorum puniat.* » (II Mach., VI, 14).

Or combien de péchés avez-vous commis ?... Sans doute, c'est le secret de Dieu... Mais ne craignez-vous pas que, en différant de vous donner complètement et résolument à Dieu, la mesure des péchés ne soit comblée pour vous ?... Et si elle est comblée, ne tremblez-vous pas que Dieu ne vous abandonne et ne vous laisse sur le chemin de l'enfer où vous vous êtes vous-même placée ?...

Songez-y : PLUS TARD, TROP TARD !

II. — Vous ne pouvez pas compter sur votre volonté

Vous dites peut-être : « Je me convertirai plus tard... à la prochaine Retraite. » — Mais supposez que vous ayez le temps, aurez-vous, plus tard, la volonté de le faire ?... Car la question n'est pas de savoir si vous en aurez le temps, mais bien si vous le voudrez. « Or, dit S. Alphonse, la première chose, pour la conversion, pour le don total de soi-même à Dieu, c'est de le vouloir sincèrement. »

Hé bien, si vous n'êtes pas décidée maintenant, ma sœur, pensez-vous que vous le serez plus tard ?... Il est permis d'en douter, et voici les preuves de cette crainte bien fondée.

Que faut-il, en effet, pour que la volonté se décide ? — Il faut 1^o qu'elle soit éclairée ; 2^o qu'elle soit fortifiée. Or, quand sera-t-elle plus éclairée et plus fortifiée qu'elle ne l'est aujourd'hui ?

1^o Nous vous avons rappelé les grandes vérités

qui, semblables à des rayons célestes, vous ont fait voir le chemin du paradis et l'ensemble de vos obligations envers Dieu, envers la perfection et envers le prochain... Vous ne pouvez vous en défendre, oui, votre foi a été ranimée, éclairée, et elle brille, pour vous, d'un plus vif éclat...

Et malgré cette profusion de lumières surnaturelles qui vous inondent, vous n'êtes pas décidées, vous dites : « Plus tard, plus tard ! » Et vous croyez que, plus tard, vos résistances et votre obstination tomberont comme d'elles-mêmes et comme par enchantement ?... Je vous le demande, pouvez-vous raisonnablement l'espérer ?... Quoi ! lorsque la vérité aura cessé de luire à vos yeux, lorsque vous serez moins convaincues de la nécessité de sortir de l'état de tiédeur où vous êtes, lorsque le silence et l'oubli se seront faits sur cette retraite, vous osez prétendre qu'alors il sera plus facile, pour vous, d'être plus ferventes et plus détachées ?... Illusion ! Illusion !

2^o De plus, quand votre volonté sera-t-elle plus fortifiée et secourue qu'elle ne l'est maintenant ?

Que de bons exemples vous avez sous les yeux, que de touchantes exhortations vous entendez, que de prières suppliantes montent, pour vous, vers le ciel !... Vous parlerai-je des remords de votre conscience ?

Soyez sincère et avouez-le : après tout ce que vous avez entendu, votre conscience réclame contre vos négligences et vos hésitations. Le jour, la nuit, à la sainte messe, devant le tabernacle, dans les moments de silence profond et de réflexions solitaires, vous entendez une voix qui vous crie : « Reviens donc à Dieu, sois donc décidément fervente, régulière, généreuse, plus dévouée à la règle, plus fidèle à tes vœux qui sont la joie, l'honneur et la force de la vie religieuse ! »

Et malgré ces secours, ces avertissements, ces appels de toutes sortes qui sollicitent, qui pressent votre volonté, vous n'êtes pas décidée, vous dites encore : « Plus tard, plus tard ! » Et vous croyez que, plus tard, vous vous déterminerez à vous convertir, lorsque ces appels puissants de la voix de Dieu ne retentiront plus à vos oreilles, lorsque les alarmes de votre conscience auront cessé, lorsque le tonnerre de la parole de Dieu ne grondera plus autour de vous ?... Encore une fois, osez-vous l'espérer ?

Quoi ! lorsque tant de forces qui agissent aujourd'hui sur votre âme pour la décider n'y parviennent d'aucune façon, vous avez l'audace de vous attendre à ce que, plus tard, votre volonté laissée à elle-même, privée des auxiliaires qui lui sont offerts aujourd'hui, se détermine, comme par enchantement, à revenir à Dieu ?...

Je vous le répète : Illusion ! Illusion !

Où, illusion. Ecoutez :

N'est-il pas d'expérience de chaque jour que, plus on diffère de se donner résolument à Dieu, plus on est entraîné à différer ?... N'en avez-vous pas la preuve dans ces négligences volontaires qui font la matière habituelle de vos confessions ?

Est-ce qu'une première négligence ne vous fait pas

tomber dans une seconde, celle-ci dans une troisième ?... Est-ce que toutes ces négligences réunies ne sont pas comme une chaîne qui pèse lourdement sur votre âme ?... Et plus tard, vous croyez que vous briserez facilement cette chaîne dont vous aurez augmenté sans cesse la pesanteur ?... Vous croyez que vous triompherez, quand vous le voudrez, de toutes ces résistances aux appels de Dieu ?... Vous le croyez ?

Oh ! laissez-moi vous le dire avec mon cœur navré : « Vous prenez plaisir à vous faire illusion et à vous tromper ; vous niez, de gaieté de cœur, la force et la tyrannie de la mauvaise habitude, et vous voulez, pour vous, une exception que le Saint-Esprit et le bon sens repoussent et condamnent. » Est-ce que le St-Esprit ne nous dit pas que « *l'on ne quitte pas, dans un âge plus avancé, la route que l'on aura suivie étant plus jeune* ? »... N'est-il pas difficile, en effet, d'éviter le mal que l'on commet depuis longtemps, et de pratiquer les vertus dont on a, depuis longtemps, négligé la pratique ?

Est-ce que la raison, le bon sens et la logique ne vous avertissent pas que l'on n'attend point qu'un arbre incliné ou penché soit vieux pour le redresser ; qu'une maladie se soit aggravée pour la guérir ; qu'on soit près de mourir pour préférer l'emploi des remèdes efficaces ?... Et vous voulez attendre que vous soyez encore plus imparfaites pour opérer un changement dans votre vie, pour vous convertir, pour être, une bonne fois, religieuse selon le cœur de Dieu ?... Illusion ! Illusion !

Vous dites : « Plus tard ! » Ah ! craignez que ce « plus tard » ne vous trouve avec autant de résistance et d'indécision que vous en faites paraître maintenant !... Craignez que, voulant plus tard vous convertir, vous ne le puissiez pas !

Car, pour être une vraie religieuse, une vraie épouse de N.-S., il ne suffit pas de ne plus commettre le mal de propos délibéré ; mais il faut encore vouloir et pratiquer efficacement la perfection.

Or, pensez-vous qu'elles se plient facilement, du jour au lendemain, à toutes les exigences détaillées de la vie religieuse, celles qui auront passé une partie de leur vie dans le dégoût ou l'éloignement de ces exigences minutieuses ? — Pensez-vous qu'elles s'assujettissent facilement à toutes les prescriptions de la règle, celles qui auront vécu dans le mépris des petites choses ? — Pensez-vous qu'elles acceptent facilement toutes les privations de la pauvreté, celles qui se plaignent habituellement, même quand elles ont le nécessaire ? — Pensez-vous qu'elles se prêtent à toutes les résistances qu'imposent la chasteté et la stricte modestie, celles qui ne savent pas s'interdire la curiosité d'un regard ou endurer certaines importunités inévitables ? — Pensez-vous qu'elles soient disposées à massacrer leur volonté propre, celles qui, dans la pratique et de fait, refusent d'obéir, ou obéissent malgré elles quand les choses commandées leur déplaisent ? — Pensez-vous qu'elles embrassent facilement les exercices de la pénitence, celles qui ne portent, ni dans leur corps, ni dans leur âme, la moindre blessure faite par la mortifica-

tion ?... Et, tout d'un coup, se gêneront-elles pour Dieu et leur perfection, celles qui, pendant des années, se sont accoutumées à ne se gêner ni pour Dieu ni pour leur perfection ? — Non, mes sœurs, non !

Ah ! mon Dieu, vous l'avez dit : « *Votre fardeau est léger, et votre joug est plein de douceur* ; » c.-à-d. que, si vous servir et travailler à son salut est parfois pénible, votre grâce, vos consolations, la paix de la conscience, l'espérance du ciel dédomnagent amplement des sacrifices que vous exigez.

Mais, et c'est vous, Seigneur, qui nous l'apprenez : « *Votre fardeau est léger et votre joug est plein de douceur pour ceux et pour celles qui s'accoutument à le porter dès leur jeunesse*. »

Donc, malheur à celles qui le rejettent, cet aimable joug, dans l'intention de le reprendre lorsqu'elles auront passé de longues années dans la négligence et la tiédeur ! Car elles seront trompées, ou elles courent le grand péril d'être trompées dans leurs espérances.

Maintenant qu'elles pourraient le porter, elles n'en veulent point ; et, dans le temps où elles s'imaginent qu'elles le voudront, elles ne le pourront pas ! PLUS TARD, TROP TARD ! « *Maledictus qui facit opus Domini fraudulenter* ! » (Jér., XLVIII, 10).

Mais supposons que votre espérance se réalise et que, véritablement, vous ayez la volonté de revenir à Dieu et de sortir de la tiédeur, j'ajoute : Cela ne suffit pas ! Pour opérer cet heureux changement, il vous faut encore la grâce.

Or votre résistance actuelle, votre délai, la fâcheuse disposition dans laquelle vous vous placez, ne vous autorisent pas à compter sur la grâce de Dieu.

III. — Vous ne pouvez pas compter sur la grâce de Dieu

C'est ce qu'il me reste à vous démontrer. Rappelons d'abord quelques principes incontestables.

La grâce est absolument nécessaire à l'œuvre de notre salut et de notre perfection : « *Sine me nihil potestis facere*. Sans moi, dit N.-S., vous ne pouvez rien faire. » (Jo., xv, 5). Vous ne pouvez pas même avoir une bonne pensée, un bon désir... Vous ne pouvez rien, « ni commencer, ni continuer, ni achever dans l'ordre du salut, » dit S. Augustin. D'après le concile de Trente, il est donc aussi de foi que la vraie contrition, le repentir sincère des péchés ne peuvent exister sans que Dieu les donne. De plus, les théologiens enseignent avec S. Basile, S. Augustin, S. Jean Chrysostome, Clément d'Alexandrie, etc., que la prière est nécessaire aux adultes de nécessité de moyen, c.-à-d. que s'ils ne prient pas, il leur est impossible de se sauver... Ce qui fait dire à S. Alphonse : « Celui qui prie se sauve ; celui qui ne prie pas se damne ! »

Mais, alors même que vous priez pour obtenir les grâces de Dieu, tout votre devoir n'est pas rempli. En effet, d'après l'enseignement du même saint Docteur s'adressant aux religieuses, pour que Dieu accorde ses grâces de choix, les grâces de salut et de

perfection, il faut que ces âmes religieuses se montrent délicates et attentives vis-à-vis de lui... c.-à-d. que Dieu, qui est impassible, est extrêmement sensible aux procédés d'une âme qu'il a retirée du monde et placée dans le jardin de son Eglise : — dans l'état religieux. Si donc cette âme privilégiée, préférée à tant d'autres, ne se fait pas une peine de lui déplaire, même dans les petites choses ; si elle n'a pas ces ménagements, ces complaisances, ces soins de détail qui marquent mieux la délicatesse de ses sentiments que l'accomplissement de ses devoirs essentiels, Dieu ne sera point satisfait de cette conduite ; il sera froissé de ce manque d'égards, de cette mollesse dans le dévouement et le sacrifice ; et un jour viendra où il punira cette conduite, en privant l'âme de ces grâces de choix dont elle n'est plus digne !... Oh ! que d'âmes perdues pour avoir ainsi froissé le cœur si sensible de N.-S., que d'âmes aujourd'hui damnées pour avoir introduit dans leur vie ce genre d'infidélités qui a provoqué sa colère et ses châtements !

Or, n'est-ce point le cas dont il s'agit en ce moment ?

Voici une âme que Dieu appelle à sortir de sa tiédeur, à montrer plus de générosité, à se donner enfin à lui complètement... Il tente, pour l'obtenir, un dernier effort : il lui offre la faveur exceptionnelle d'une Retraite, avec prédications répétées, prières fréquentes, exemples édifiants, lumières vives et pénétrantes, remords salutaires, pensées et sentiments tout surnaturels... Et malgré l'offre d'une telle faveur, cette âme s'obstine, elle ne se décide point, elle hésite, elle diffère, elle répète peut-être : « Plus tard ! » Elle croit que, plus tard, Dieu, se prêtant à ses caprices, lui offrira d'autres grâces qui triompheront enfin de toutes ses résistances...

Mais sur quoi se fonde-t-elle pour y prétendre ?... Ne faut-il pas affirmer qu'elle s'expose à voir s'accomplir, en elle, la menace que Dieu a faite d'abandonner enfin celles qui s'obstinent à lui résister ?

Voici cette menace ; osez l'entendre sans frémir : « *Je vous ai appelées, et vous n'avez pas voulu m'entendre ; je vous ai tendu les bras, et vous avez détourné les yeux pour ne pas me voir ; j'ai couru après vous, et vous avez fui devant moi... J'aurai mon tour, je retirerai mes grâces, et vous tomberez dans l'aveuglement. Lors même que vous crierez, je ne vous écouterai point ; vous me chercherez et vous ne me trouverez point, et vous mourrez dans votre péché.* »

Après cela, jouez-vous donc de la grâce comme vous le faites, et osez croire que la grâce de Dieu est un bien dont vous pouvez disposer à votre gré, la rejetant dans telle circonstance et la reprenant dans une autre, la méprisant aujourd'hui et la redemandant demain !...

Ne vous y trompez pas, agir ainsi, c'est offenser Dieu, c'est l'outrager et provoquer ses justes punitions et ses inévitables châtements : « *In peccato vestro moriemini !* » (Jo., VIII, 21).

PLUS TARD, TROP TARD ! C'est la menace, et c'est la loi pour celles dont nous venons de parler, parce

que le Seigneur est lassé d'attendre. Sa miséricorde ne peut plus s'exercer envers ces religieuses négligentes et tièdes ; car, si la miséricorde divine est infinie, les actes de cette miséricorde ont une fin. Et quand cette fin est venue (et elle est venue lorsqu'on a abusé de la miséricorde et épuisé les grâces promises), Dieu ne tarde pas à faire éclater sur les coupables qu'il abandonne sa juste indignation : « *Dominus patienter expectat, ut eas, cum dies judicii advenierit, in plenitudine peccatorum puniat.* » (II Mach., VI, 14). Plus tard, trop tard !

* *

La vérité et la doctrine que je viens de vous rappeler paraissent vous émouvoir, je le comprends ; il vous serait difficile d'en nier ou d'en contester l'évidence, et vous êtes contrainte d'avouer que *remettre à plus tard votre retour à Dieu, ne pas vous donner sérieusement à lui, pendant cette Retraite, c'est, pour vous, courir l'immense danger de ne le faire jamais, c.-à-d. de faire une mauvaise mort !*

En différant : 1^o *Vous ne pouvez pas compter sur le temps.* Car, le temps n'est pas à vous, il ne vous est pas promis, il ne vous est pas dû, il n'est pas dû à celles qui en usent pour demeurer volontairement dans la négligence ou vivre avec une conscience embrouillée.

2^o *Vous ne pouvez pas fonder votre espérance sur votre volonté.* Aujourd'hui que la lumière vous environne ; aujourd'hui que tant de forces agissent sur vous pour vous décider, et agissent sans efficacité, vous est-il possible d'attendre, plus tard, de cette même volonté qu'elle se décide, alors que les habitudes de négligence se seront fortifiées, et que les diverses pratiques de la vie religieuse seront devenues plus routinières encore ?... Une telle prétention est une inqualifiable, j'allais dire une criminelle témérité.

3^o *Vous ne pouvez vous rejeter sur la grâce.* Les grâces dont il s'agit, les grâces nécessaires pour opérer le changement dont nous parlons, sont des grâces exceptionnelles, réservées pour telle ou telle circonstance choisie, mesurées dans leur nombre, comptées par Dieu, et susceptibles par là-même d'être un jour épuisées.

Or, qui vous assure que l'appel que Dieu vous fait en ce moment n'est pas le dernier ?... Si vous rejetez la main qu'il vous tend, si vous refusez d'entrer dans son cœur qu'il vous ouvre, croyez-vous qu'une telle conduite le dispose en votre faveur pour plus tard ?... Croyez-vous qu'il n'y ait pas un immense péril à négliger les avances miséricordieuses du Seigneur ?... Croyez-vous que la grâce absolument nécessaire à votre retour, au don total de vous-même à Dieu, vous l'obteniez sûrement et facilement dans l'avenir, en la refusant lorsqu'elle vous est offerte ?...

Franchement, agir ainsi, est-ce de la sagesse ? Si, dans des intérêts temporels, quelqu'un suivait cette ligne de conduite, vous le regarderiez comme un insensé ! Que faut-il donc penser de vous, et quel nom faut-il vous donner ?...

Où, craignez-le : PLUS TARD, TROP TARD !

Je vois, en ce moment, avec les yeux de ma foi et à travers mes larmes, je vois, près de vous, une Mère... la plus parfaite, la plus tendre, la plus miséricordieuse, la plus aimante de toutes : c'est la Très Sainte Vierge. De ses mains immaculées, dans ses bras frémissant d'une indicible émotion, elle tient, non pas la robe ensanglantée de son Fils... mais son Fils lui-même, mais son Jésus tout empourpré de son sang... Et s'adressant à vous, dans l'amertume de sa douleur, elle vous dit : « Mes enfants, mes chères filles, c'est à cause de vos péchés, c'est par amour pour vous qu'il a été ainsi maltraité... Regardez-le donc : ses yeux éteints sont encore pleins de sang, son beau visage semble être écorché, ses lèvres muettes sont encore humectées de fiel... regardez sa tête auguste pressée par les épines meurtrières, ses mains et ses pieds percés de gros clous, son cœur déchiré par le fer de la lance, tout son corps couvert de larges blessures et pendant par lambeaux... Oui, c'est par amour pour vous qu'il a été ainsi maltraité, à cause de vos péchés, par amour pour vous !

Est-ce que tant d'amour ne mérite pas, n'excite pas le vôtre ?... N'êtes-vous point décidées à mieux organiser votre vie, à vous montrer désormais de vraies religieuses, de vraies épouses de mon divin Fils ?... Voudriez-vous lui dresser un nouveau Calvaire et le crucifier de nouveau en vous exposant, par vos négligences et votre tiédeur obstinée, à l'offenser mortellement et à rendre inutile sa Rédemption ?...

Mes chères filles, vous ne serez pas si cruelles. Non, vous ne serez pas des bourreaux !...

Vous, des bourreaux !! A cette parole, votre cœur torturé doit battre avec violence... Non, vous ne serez pas si cruelles ! Au lieu de faire mourir Jésus, vous saurez, s'il le faut, mourir pour lui. Car, imitant les saintes femmes qui versaient des parfums sur les plaies du Rédempteur, vous offrirez à Jésus la résolution inébranlable de vivre en plus parfaites religieuses, afin d'obtenir de la miséricorde divine une bonne et sainte mort ! Ainsi soit-il !

QUATRIÈME JOUR

Méditation

ANÉANTISSEMENT DU VERBE INCARNÉ, MODÈLE DE L'ANÉANTISSEMENT RELIGIEUX PAR LES VŒUX

I. — Préparation

II. — Considérations

« *Exinanivit semetipsum.* » Il s'est anéanti... C'est S. Paul qui parle... C'est le grand apôtre... Celui qui, de tous, a reçu peut-être le plus de lumières divines sur le Verbe incarné...

Quel prodige qui confond et bouleverse ma pauvre raison !... Un Dieu éternel, tout-puissant, im-

menso, infiniment parfait, qui s'abaisse jusqu'à n'être presque rien, « *Exinanivit.* »

Où, c'est surtout avec la foi, et la foi la plus vive, que je dois méditer un pareil mystère !...

Qu'un insecte, une chenille, un ver soit anéanti, je ne m'en étonnerai pas... C'est si peu de chose et, sans m'en apercevoir, il m'arrive si souvent d'écraser sous mon pied un vil moucheron...

Mais que le Fils de Dieu, en tout égal à son Père, Dieu comme lui, et avec lui créateur du ciel et de la terre, se rapetisse jusqu'à se faire chétif enfant, jusqu'à paraître semblable au premier venu, et même jusqu'à paraître lui être inférieur, tant son dénuement est inouï et son abaissement profond... Voilà une merveille divine qui étonnera toute créature, pendant les siècles des siècles... Il n'y a qu'un Dieu pour l'opérer : « *Hæc mutatio dexteræ Excelsi.* »

« *Exinanivit.* » Par l'Incarnation, le Verbe, le Fils de Dieu anéantit sa gloire, sa toute-puissance et sa vie divine.

1^o *Sa gloire.* — Pendant la captivité de Babylone, un jour que le prophète Ezéchiel était assis sur les bords de l'Euphrate, les cieux s'ouvrirent devant lui, et il eut des visions divines... Ecoutez-le nous faire le récit de la première : « *J'aperçus, dit-il, comme un firmament, et, au milieu, comme l'aspect d'un trône ayant l'éclat d'un saphir ; et sur ce trône l'aspect d'un homme... Et je vis au dedans et autour de lui comme l'éclat d'un métal brillant, semblable à un feu qui étincelle. La splendeur qui l'environnait était semblable à l'arc-en-ciel qui paraît dans une nuée en un jour de pluie. Telle m'apparut l'image de la gloire du Seigneur... Et je vis, et je tombai la face contre terre ; et j'entendis une voix qui me parlait : « Fils de l'homme, relève-toi et je te parlerai. » (Ez., I, 26-II, 1).*

Un jour aussi, il est donné à S. Paul de voir le ciel et de contempler Dieu assis sur son trône et environné d'anges innombrables qui chantent ses perfections et répètent l'hosanna éternel... Tout est si beau, si ravissant que l'apôtre, revenu de son extase, se dit à lui-même cette parole d'Isaïe que les siècles répéteront jusqu'à la fin du monde : « *L'œil de l'homme n'a point vu, son oreille n'a point entendu, son cœur ne saurait goûter et son esprit ne comprendra jamais la gloire que Dieu réserve à ceux qui l'auront aimé...* » (I Cor., II, 9).

Or ce Dieu de gloire s'anéantit au point d'être tout à fait méconnaissable... C'est ainsi que je le vois dans cette crèche obscure, abandonnée... Ici, plus de cour céleste, plus de ciel... Pour palais une écurie !... pour cortège deux animaux !... Et si les anges disent : « *Gloria in excelsis !* » c'est pour mieux faire paraître son anéantissement... « *Exinanivit !* »

2^o *Sa toute-puissance.* — Qui a fait ce firmament dans lequel je contemple tous ces mondes lumineux qui roulent sur ma tête avec tant d'harmonie ?... Qui a donné à la terre la vertu de produire tous ces fruits qui servent à me nourrir ?... Qui donc a arrangé ces jours et ces nuits qui mesurent le temps ? — C'est Dieu, qui semble se jouer

dans la création de ces merveilles, et les tire du néant par une seule parole, par un seul signe de sa volonté : « *Dixit... mandavit.* »... C'est Dieu qui, en un instant, pourrait les détruire et, en un autre instant, pourrait en faire surgir de nouvelles, plus grandes, plus admirables, plus surprenantes que les premières, au point de me jeter dans des ravissements capables de me faire mourir de bonheur ! Or, ce Dieu d'une puissance infinie s'anéantit, s'abaisse tellement, se réduit à si peu de chose, qu'il est tout à fait méconnaissable... Je le vois emmaillotté, lié, serré dans de misérables langes... Il a des mains, et il ne peut agir... Il a des pieds, et il ne peut marcher... Tout mouvement lui est impossible. Il n'a d'autre pouvoir que celui de pleurer, et il pleure, il gémit, il souffre par faiblesse. S'il mange, s'il boit, c'est par le moyen de sa mère... Lui qui est l'auteur de toutes choses, il s'est condamné à ne pouvoir rien faire pour lui... Lui qui donne au dernier des oiseaux le grain de mil demande un peu de lait à l'une de ses créatures !... Lui qui porte l'univers dans sa main deviendrait victime du premier accident, serait foulé aux pieds, dévoré par un animal, s'il n'avait, pour être soustrait à un tel danger, un protecteur vigilant, et la Vierge sans tache, qui lui a donné le jour ! « *Exinanivit !* » Mon Dieu, mon Dieu, quel mystère !...

3^o *Sa vie divine.* — Par l'Incarnation, le Fils de Dieu anéantit sa vie divine !... Qu'est-ce que cette vie divine ? Je ne puis le savoir maintenant. Un jour, je l'espère, j'en saurai quelque chose... A l'heure présente, je ne puis en avoir qu'une idée bien imparfaite. Ce n'est pas le silence dans le ciel : quels sont les mystérieux colloques, les ineffables paroles du Père, du Fils et du St-Esprit ?... Qui nous dira ce langage divin, ces merveilles d'amour, qui se passent entre les trois Personnes ?... Quelle harmonie ! Quelle parfaite union ! Quel bonheur dans cette société !... O vie du ciel, vie de mon Dieu, vie d'amour, vie inimitable, vie du Verbe, Fils de Dieu !

C'est le Verbe, Fils de Dieu, seconde Personne de la Sainte Trinité, c'est lui qui fait vivre tout homme venant en ce monde ; c'est lui qui l'éclaire, qui le rend participant de son intelligence et de sa sagesse, parce qu'il est plein de grâce et de vérité.

Or, dans l'étable de Bethléem, il anéantit cette vie divine dans les vagissements et les sons inarticulés qu'il fait entendre comme un petit enfant... Il s'est réduit à n'avoir pour couche qu'un peu de paille froide et humide sur laquelle il est étendu... Je n'aperçois rien qui puisse adoucir ses privations, dans ce dénuement qui ne s'est jamais vu, même pour le dernier des mortels... Je n'aperçois rien qui puisse lui faire espérer, pour l'avenir, un sort meilleur... Je ne vois rien que de crucifiant, de telle sorte qu'en comparant Bethléem au Calvaire, je me demande si Jésus attaché à la croix est plus digne de compassion que Jésus couché dans la mangeoire des animaux... « *Exinanivit !* »

Tel est le triple anéantissement que la foi me montre dans le Verbe incarné, dans le Fils de Dieu fait homme : « *Et Verbum caro factum est !* »

III. — Actes

O mon Dieu, quel profond anéantissement ! Lorsque S. Paul le prêchait, les païens l'appelaient une folie : « *Stultitia,* » et les Juifs un scandale : « *Scandalum !* »... Je parlerais comme eux, si je m'en rapportais à mes sens, aux yeux de mon corps... Non, ce n'est point avec ma raison que je dois contempler un pareil mystère, mais avec ma foi...

1^o O sainte foi, vous êtes la lumière divine qui dissipe les ténèbres et les doutes... C'est avec vous que je m'approche de la crèche, c'est avec vous que je m'écrie avec une conviction que Dieu me donne lui-même : « *Credo, je crois !* »

2^o Cette foi profonde est la racine et la base de ma confiance... Puis-je, en effet, me laisser décourager par la crainte, lorsque je vois un Dieu se rendre si petit, afin d'être plus près de moi, se dépouiller de l'éclat de sa gloire, de sa puissance et de sa vie divine, pour se rendre plus abordable et se mettre à ma portée ?... Est-ce qu'on a peur d'un enfant ?... Est-ce que, au contraire, on ne se sent pas attiré vers lui par les charmes de sa douceur ?... Ah ! si je ne me laisse pas gagner par ces prodiges de condescendance, que faut-il donc pour satisfaire mes prétentions exigeantes ?... Et un Dieu qui se fait semblable à moi pour m'attirer jusqu'à lui aura-t-il la douleur de me voir le fuir, lorsqu'il vient si près de moi ?...

3^o Non, mon Dieu, je ne m'éloignerai pas, malgré mes péchés qui sont la cause de mes découragements et de mes doutes injurieux pour vous... Sans doute, je vous ai bien offensé !... Que de fois, par mon indigne conduite, j'ai rendu inutiles vos prodigieux abaissements et vos excès d'amour pour moi !... Que de fois mon cœur a dû vous paraître plus triste, plus repoussant que l'étable de Bethléem !... Vous n'y avez trouvé que de la froideur, des passions ou des désordres qui vous faisaient horreur !... Par ma mauvaise volonté rebelle à vos inspirations et à vos invitations répétées de me donner à vous, j'ai ressemblé à ces gens sans cœur qui vous repoussaient et vous refusaient une petite place à leur foyer !...

O Jésus, je me repens et je veux pleurer, détester mes fautes... Assez de péchés comme cela ! Assez de révoltes, de mépris et de monstrueuses ingratitude !... Oh !... pardonnez-moi, vous qu'une larme, un soupir, un regret touchent, attendrissez et disposez à la miséricorde, vous qui aimez aussitôt celui qui a, dans son cœur, le désir de vous aimer !...

4^o Oui, je vous aime, ô mon Dieu, je vous aime, Bonté infinie ; je vous aime, ô Jésus, dans votre berceau, dans votre pauvreté extrême, dans votre faiblesse, dans vos larmes et vos cris, dans votre dénuement absolu...

Je vous aime, ô Jésus, qui vous êtes fait si petit pour obéir à votre Père céleste, et qui avez accepté, avec une si ravissante douceur, l'anéantissement et toutes les humiliations qu'il a décrétées pour vous... A votre exemple, je ferai tout ce que Dieu veut de moi, et je veux tout ce qu'il fera de moi... Volonté

de Dieu, conformité au bon plaisir de Dieu, je vous aime, je vous aime !...

IV. — Résolutions et prière

La vie religieuse est aussi un anéantissement... Et de chaque religieux il peut être dit : « *Exinanivit !* »

Oui, le jour où, prosternée le front sur le pavé du sanctuaire, j'ai dit adieu au monde, le jour où j'ai prononcé mes vœux de religion, je suis morte à moi-même et à tout ce qui est créé ; je me suis vouée, à l'exemple de mon Sauveur Jésus, à un triple anéantissement : j'ai anéanti mes biens par le vœu de pauvreté, ma volonté par le vœu d'obéissance, les satisfactions de mon corps par le vœu de chasteté... Donc, dans cette Retraite, et à ce moment de ma Retraite, je dois contempler mon divin modèle avec une plus sérieuse attention, afin de m'affectionner toujours davantage à cet anéantissement qui est pour moi le grand moyen de perfection...

1^o Oui, en face de cette étable obscure, abandonnée par les animaux, et devenue le palais du Verbe incarné, je prends la résolution de souffrir les privations, l'insuffisance de la nourriture, les incommodités du logement, le froid, la vie dure et sans adoucissement... En face de cette solitude dans laquelle je vois mon Dieu, je suis déterminée à ne plus me plaindre de la froideur, de l'indifférence ou de l'oubli des hommes... et je m'écrierai : « Mon Dieu, pourvu que vous soyez avec moi, je ne serai jamais seule ; vous êtes tout pour moi et vous me suffisez !... »

2^o En face de cette sujétion absolue dans laquelle je vois mon Dieu, en face de cette impuissance à laquelle il s'est condamné, se mettant à la merci de ses créatures, je veux renoncer complètement à ma volonté propre... Je m'abandonne à mes supérieurs comme un instrument docile, ne désirant qu'une chose : consacrer les puissances de mon corps et les facultés de mon âme au bon plaisir de Dieu, par une obéissance prompte, totale et aveugle, aux ordres de ceux ou de celles qui tiennent sa place vis-à-vis de moi... Je ne veux plus m'appartenir, je ne suis plus à moi, mais à Jésus-Christ : « *Domini sumus.* »... Ma liberté, ma mémoire, mon intelligence, tout ce que j'ai, tout ce que je possède, je m'en dépouille, et je remets tout entre les mains de ceux qui le représentent, me parlent et me dirigent en son nom !...

3^o En face de cette paille humide, de ces langes grossiers qui tourmentent douloureusement le corps frêle et délicat de mon Sauveur Jésus... en face de ce dépouillement complet auquel il se condamne par choix, de cette mortification universelle par laquelle il s'interdit tout plaisir, je prends la résolution de repousser toujours et partout ce qui pourrait non seulement ternir en moi la belle vertu de chasteté, mais simplement la froisser... Je ne permettrai pas même à un souffle étranger, si légitime qu'il paraisse, d'effleurer ce lis du ciel avec lequel je veux vivre et mourir... Ma mémoire, mon âme, mon cœur, ma langue, mon corps, je veux les protéger par les épines d'une mortification constante et généreuse, afin de

les garder intacts pour le Dieu que j'ai choisi pour Maître et pour Epoux !...

Telles sont, mon Dieu, mes résolutions... Je les dépose à vos pieds, et je vous conjure d'y mettre votre sceau divin, en vous demandant la grâce de combattre victorieusement tout ennemi qui voudrait briser et me ravir mon trésor.

V. — Conclusion

1^o Mon Dieu, je vous remercie de ce que vous m'avez supportée en votre sainte présence... Je ne suis pas digne de vous parler, de m'entretenir si familièrement avec vous. Mais ce n'est pas à cause de mes mérites que j'ose ainsi m'être tenir devant vous, c'est parce que j'ai besoin de vous.

Et, dans votre bonté, vous avez bien voulu me bénir pendant ce saint exercice ; vous m'avez donné de saintes inspirations, vous m'avez éclairée, vous avez touché mon cœur, vous l'avez incliné vers vous... Merci, mon Dieu, ce que j'ai fait de bien, les résolutions que j'ai prises, tout est l'effet de votre grâce, tout vient de vous. Continuez, Seigneur, le cours de vos faveurs sur moi... Je vous le demande au nom de votre divin Cœur, et de mon salut qui vous est si cher, puisque vous êtes mort pour moi !...

2^o De mon côté, je prends l'engagement de répondre, avec le secours de votre grâce, à votre miséricordieux appel, en mettant en pratique les résolutions que j'ai prises... Gravez-les, Seigneur, avec votre sang, dans le fond de mon âme, ces résolutions, afin que je ne les oublie plus jamais ; remettez-les sans cesse sous mes yeux, afin que, à cette vue, ma volonté s'enflamme d'une sainte ardeur qui m'y rende fidèle... Avec vous, mon Dieu, je serai généreuse, et, mon zèle se ranimant au foyer de votre amour, j'aurai le bonheur de vous servir et de me dévouer, comme vous l'attendez de votre épouse...

3^o Plus on vous demande, plus on vous fait plaisir, parce que vos trésors sont pour nous, et qu'ils sont inépuisables... Je vous recommande la Sainte Eglise et Notre Saint-Père le Pape, la conversion des pauvres pécheurs, mes chers défunts, notre congrégation et cette communauté... O Marie, notre bonne Mère, joignez vos supplications aux nôtres, pour que nous soyons plus sûrement exaucées, et obtenez-nous la grâce de dire efficacement : « Seigneur, bénissez-nous toutes, et faites que, après vous avoir ressemblé dans vos anéantisements sur la terre, nous ayons le bonheur d'être associées à votre gloire dans le ciel ! » Ainsi soit-il !

Première Instruction

LA PASSION DE N.-S. JÉSUS-CHRIST

Passus est.

Notre-Seigneur aime que nous nous souvenions de sa Passion et de la mort ignominieuse qu'il a subie par amour pour nous. En voulez-vous la preuve certaine ? — Après avoir institué la Sainte Eucharistie, et après l'avoir distribuée à ses apôtres,

il leur dit, et par conséquent il nous dit aussi à nous : « Lorsque vous communiez, vous vous rappellerez les souffrances de votre Sauveur. *Quotiescumque enim manducabitis panem hunc et calicem bibetis, mortem Domini annuntiabitis.* » (I Cor., xi, 26).

Pour répondre à la volonté de notre bon Sauveur, nous allons méditer ensemble sa Passion.

Il n'est point d'exercice plus salutaire pour les âmes, dit S. Augustin... Et, bien avant ce saint Docteur, Origène avait assuré que le péché ne peut régner dans une âme qui considère souvent la mort de son Sauveur... Les plaies de Jésus-Christ, dit S. Bernard, sont capables de blesser les cœurs les plus durs et d'enflammer les âmes les plus froides. Aussi, l'occupation presque continuelle de tous les saints était de se souvenir des douleurs et des affronts que Notre-Seigneur eut à supporter pendant toute sa vie et principalement à sa mort. — Imitons-les, et nous deviendrons plus ferventes, plus dignes de notre baptême et de notre foi, plus fidèles et plus attachées à notre sainte vocation, parce que nous aimerons Dieu comme nous ne l'avons pas encore aimé, et que nous aurons pour le péché une horreur que nous n'avons pas encore sentie.

Le plus éloquent des discours sur ce sujet, le Saint-Esprit s'est chargé lui-même de le faire, et il en a comme dicté les paroles aux évangélistes, historiens minutieux et exacts de la douloureuse Passion du Sauveur. Nous allons donc suivre tout simplement leur récit, en l'accompagnant de réflexions propres à nous édifier ; et nous considérerons ce que Notre-Seigneur a souffert sur les trois principaux théâtres de sa Passion, je veux dire : 1^o au Jardin des Olives, 2^o à Jérusalem, 3^o au Calvaire.

Puissé-je répondre à votre religieuse attente, et graver de plus en plus dans votre cœur la haine du péché et l'amour de Jésus agonisant, maltraité et mort pour nous !

I. — Notre-Seigneur au Jardin des Olives

Ces scènes de la Passion sont d'incontestables réalités... Nous les savons par notre esprit, mais pas assez par notre cœur... Quand nous nous rappelons telle maladie, telles douleurs atroces, les cris, les gémissements d'un membre de notre famille, quelle émotion à ce seul souvenir ! Or Notre-Seigneur n'est pas pour nous un étranger, il est de notre famille, et nous sommes de la sienne... (S. Paul). Tous, nous lui sommes unis... Donc, pénétrons-nous des sentiments que doivent faire naître en nous le souvenir et le récit des réelles et émouvantes souffrances de notre divin Sauveur, au moment où il va consommer son sacrifice.

Vous le savez, après l'institution de la Sainte Eucharistie et l'action de grâces, Jésus sortit avec ses disciples et se rendit au Jardin des Oliviers ou de Gethsémani : c'était l'endroit qu'il affectionnait particulièrement et qu'il avait choisi comme étant plus favorable à la solitude et à la prière.

« Et ce fut là, nous dit le texte sacré, qu'il fut

accablé d'un grand ennui, d'une grande peur, d'une profonde tristesse, et qu'il tomba en agonie. »

Comment vous donner une idée de ces diverses souffrances ?

1^o Un Dieu qui s'ennuie !... quelle parole ! Il s'ennuie à cause de l'abandon où on le laisse... L'ennui, c'est une peine vague qui s'empare de l'esprit et du cœur... Cette peine peut devenir assez grande pour jeter dans le découragement et conduire quelquefois jusqu'au désespoir... Notre-Seigneur a connu cette souffrance, non pas certes jusqu'à se laisser entraîner au découragement et au désespoir — car ces faiblesses volontaires sont des péchés, et le Sauveur du monde, quoique prenant toutes les misères et tous les péchés de notre pauvre nature déchue, ne pouvait pas commettre le péché qui ne l'atteignit jamais — ...mais portez l'ennui jusqu'à ses dernières limites, jusqu'au plus haut point où il puisse arriver, et demandez-vous ce que Notre-Seigneur dut souffrir... Considérez le cœur et l'âme de Jésus comme pénétrés et enveloppés par cet inexorable ennui, et représentez-vous quel dut être son accablement !

Vous qui vous plaignez de l'abandon où on vous laisse, de la froideur de vos supérieurs, de l'indifférence de vos compagnes... vous qui attribuez vos chagrins et vos larmes à l'oubli dont vous prétendez être l'objet, mais qui n'existe souvent que dans votre trompeuse imagination... vous qui souffrez ainsi, à tort ou à raison, regardez et contemplez votre Dieu accablé de cette peine plus grande que tout ce que vous pouvez comprendre, puisqu'elle est proportionnée à la capacité de souffrir chez un Homme-Dieu, et vous aurez une idée de sa douloureuse Passion... Et en pensant qu'il souffre ainsi pour expier vos péchés, c.-à-d. vos propres abandons — car le péché n'est-il pas l'abandon de Dieu ? — en pensant qu'il vous mérite aussi la grâce de supporter les inévitables ennuis de la vie et de la vie religieuse... vous vous déterminerez à l'aimer et à concevoir la plus grande horreur pour le péché qui l'outrage !...

2^o A cet ennui dont souffre N.-S. Jésus-Christ, joignez la peur. Voici quelque chose de bien étonnant et de bien mystérieux : un Dieu qui a peur, « *capit pavere* ! » La peur, c'est une faiblesse ou une lâcheté. Loin de moi la pensée du blasphème qui voudrait attribuer à un mouvement de lâcheté la terreur qui s'est emparée de Jésus-Christ, mais en éloignant, comme on doit le faire, lorsqu'il s'agit d'un Dieu, l'idée de lâcheté, Notre-Seigneur a connu cette faiblesse en tant qu'elle est une souffrance, et sa frayeur a été si grande qu'il tremblait en faisant sa prière, et qu'il aurait voulu éloigner le calice d'amertume que lui présentait la main de son Père céleste !

Vous qui, pensant à vos épreuves d'autrefois ou entrevoyant celles que l'avenir vous réserve, regardez votre sort comme le plus malheureux, et redoutez de tomber et de mourir en chemin, songez donc à ce que dut éprouver notre Sauveur en prévoyant et en connaissant d'avance avec certitude le déluge de maux dans lequel il va être plongé ; et en vous

rappelant qu'il a ainsi souffert par amour pour vous et pour expier vos frayeurs exagérées, vos pusillanimités déraisonnables et vos nombreuses défaillances en face des sacrifices que demande l'honneur d'être religieuse, pourrez-vous refuser de l'aimer à votre tour, et ne sentirez-vous pas en vous le sincère regret de l'avoir tant offensé ?

3^e Continuons à suivre cette chaîne de douleurs qui pèsent si cruellement sur la sainte Victime de notre salut. « *Tristis est anima mea usque ad mortem*. Mon âme est triste jusqu'à me faire mourir !... » C'est le Dieu de vérité qui parle !... Quelle est donc la cause de ces accents désolés ? — C'est la pensée que son sacrifice sera rendu inutile par la malice d'un grand nombre, c'est l'insuccès de l'œuvre de la rédemption vis-à-vis de ceux qui se damneront quand même !... Quoi ! c'est un Dieu qui, malgré 33 années d'humiliations, d'opprobres et de tortures inouïes, ne parvient pas à se faire aimer de ceux qui sont l'objet de tant d'immolations, ... et vous voudriez qu'il n'en fût pas triste jusqu'à en mourir ?... Oui, mon Dieu, votre désolation était si grande que, sans un miracle de votre divinité qui seule a pu retenir votre âme unie à votre corps, vous deviez expirer au pied des arbres de ce jardin solitaire ; Gethsémani et non le Golgotha eût été le témoin de votre dernier soupir !... Et il ne m'est pas difficile de le croire, puisque cette tristesse vous fait tomber *en agonie* ?...

4^e L'agonie de Jésus fut, sans contredit, la plus cruelle de toutes ses peines.

Agonie signifie combat. Pour nous, l'agonie est la lutte suprême de la vie contre la mort ; c'est le moment où cette cruelle mort va triompher, où elle sépare et divise, où elle déchire et arrache : c'est le passage douloureux de la lumière du jour à la nuit du tombeau, du temps à l'éternité... Pour Jésus, ce fut la perspective de cette mort terrible, comble de la désolation dans laquelle, abandonné des hommes et abandonné de son Père céleste, il allait être submergé dans un océan d'opprobres et de douleurs, avec la certitude de l'inutilité de son sacrifice pour les obstinés et les pécheurs impénitents... Et ce fut là comme le pressoir qui fit jaillir le sang de tout son corps frémissant !...

O mon aimable Jésus, je ne vois dans ce jardin ni verges, ni épines, ni clous qui vous blessent ; d'où vient donc tout ce sang dont vous êtes baigné de la tête aux pieds ? — Ah ! d'abord c'est parce que vous êtes l'Agneau, la Victime chargée de tous les péchés de la terre, c'est pour cela que vous êtes déjà couvert de sang et comme immolé sous les coups de la justice divine... C'est ensuite parce que vous voyez l'inutilité de ce sang pour une foule d'âmes qui se perdront, après avoir rejeté la grâce du salut ! Oui, oui, c'est à cause de cela, et c'est alors que vous vous écriez : « O mon Père, mon Père, si c'est possible, éloignez de moi ce calice d'amertume ! »

Je suppose qu'après de nombreuses démarches, après des fatigues et des sacrifices inouïs, après avoir remué ciel et terre, vous êtes parvenues à fonder une

œuvre, une école, une maison de charité dont vous attendez les meilleurs résultats... On vient vous prédire, en vous en donnant les preuves les plus certaines, que votre œuvre instituée au poids de l'or, au prix de vos larmes et presque de votre sang, sera méprisée et rendue stérile par ceux-là même que vous aviez surtout en vue de rendre heureux...

N'est-il pas vrai que cette nouvelle serait capable, sinon de vous donner la mort, du moins de vous en faire éprouver les poignantes angoisses ?... N'auriez-vous pas devant les yeux ces ingrats, ces perfides auteurs de votre martyre ?... Ne vous écrieriez-vous pas : « Mon Dieu, mon Dieu, c'est trop, éloignez de moi, éloignez de nous ce calice ? »

C'est ainsi que Jésus, au Jardin des Olives, s'écriait, au milieu des tristesses accablantes de la plus douloureuse agonie : « Mon Père, éloignez de moi ce calice, si cela est possible ! »

Et la face prosternée contre terre, il laissait comme plonger ses regards dans les abîmes, et il y voyait tomber les chrétiens et les religieux infidèles... Ce jour-là même, il y voyait tomber Judas, l'un de ses disciples !... Ne m'y voyait-il pas tomber aussi, moi, religieuse qui, par mes péchés, déchire si fréquemment son divin Cœur ?... Mes péchés de chaque jour n'étaient-ils pas comme un poids énorme qui écrasait son âme agonisante ?... Ah ! mon Dieu, pardon, pardon !

Pourrai-je encore oublier cette agonie, cette sueur de sang que Jésus a voulue et acceptée avec tant d'amour pour expier mes faiblesses et les abattements auxquels je me laisse aller, lorsque les éloges ne viennent point flatter mon orgueil, ou lorsque le succès ne couronne point mes efforts ?...

O mon Jésus, au souvenir de l'ennui, de la peur, de la tristesse, de l'agonie, de toutes ces horribles tortures auxquelles vous vous êtes livré par amour pour moi et à cause de mes péchés, je sens mon cœur se remplir de repentir et d'amour, et je ne sais plus que dire et répéter : « Mon Dieu, je me repens de vous avoir offensé et je vous aime de tout mon cœur. »

II. — Jésus à Jérusalem

Du Jardin des Olives, suivons Notre-Seigneur à Jérusalem : c'est le second point de notre entretien.

1^o Le sang ruisselait encore sur les membres de Notre-Seigneur, lorsque les Juifs vinrent pour se saisir de lui. Jésus se leva, marcha à leur rencontre et, sans opposer de résistance, se laissa prendre et lier !... « C'est moi ! » Trahison de Judas, ... trahison des amis...

Pendant que le divin captif traverse les rues, les habitants, réveillés par le bruit, se demandent avec une inquiète curiosité quel est ce criminel, ... et ils apprennent que c'est Jésus de Nazareth !... Quel dut être leur étonnement ! Quel contraste entre l'hossanna du jour des Rameaux et cette arrestation !...

2^o Amené devant Caïphe, il est interrogé sur sa doctrine et sur ses disciples ; et quand il affirme qu'il est véritablement le Fils de Dieu, tous se mettent à hurler qu'il mérite la mort... « *Unus assia-*

tens ministrorum dedit aliam Jesu. » (Joan., xviii, 22). « *Tunc expuerunt in faciem ejus, et colaphis eum ceciderunt.* » (Math., xxvi, 67). « *Prophetiza nobis, Christe, quis est qui te percussit ?* » (Ibid.).

Le pieux Tauler assure que c'est le sentiment de S. Jérôme, que toutes les peines et toutes les insultes souffertes par Jésus, dans cette nuit, seront connues seulement au jour du jugement général...

3^o Puis, après avoir été accueilli avec une sottise vanité par Hérode et les officiers de sa maison, après avoir été accablé de leurs amères railleries, après avoir été traîné dans les rues de Jérusalem avec le vêtement que l'on donnait aux insensés, il est renvoyé à Pilate : « *Sprevit autem illum Herodes cum exercitu suo, et illis indulum veste alba, et remisit ad Pilatum.* » (Luc, xxiii, 11).

Selon le cardinal Hugues, Hérode traitait Notre-Seigneur comme un fou... Et selon S. Bonaventure, il voulait le taxer tout à la fois d'impuissance, d'ignorance et de stupidité...

4^o Ensuite Jésus se vit préférer Barabbas, un scélérat qui était en horreur à tout le monde : « *Non hunc sed Barabbam ! — Quid igitur faciam de Jesu ? — Crucifigatur ! — Quid enim mali fecit ? — Crucifigatur !* » (Math. et Jo.). « *Et cum sceleratis reputatus est.* » (Is., liii, 12). Que de fois nous avons préféré nos passions à Dieu !...

« Voilà donc, dit S. Bernard, comment le souverain Maître est devenu le dernier de tous... et qui a fait cela ? ajoute-t-il. — C'est l'amour de Dieu pour les hommes... Et nous, nous ne l'aimerions pas ? »

5^o Après toutes ces horreurs dont la seule pensée fait frémir, Notre-Seigneur est condamné par Pilate au supplice ignominieux de la flagellation, bien que ce juge inique ait reconnu son innocence : « *Tunc ergo apprehendit Pilatus Jesum, et flagellavit.* » (Joan., xix, 1).

Permettez-moi d'entrer, ici, dans quelques détails et de vous rappeler ce que l'on oublie trop.

Au milieu du prétoire se dresse une colonne qui est encore aujourd'hui conservée, et que l'on peut voir dans l'une des églises de Rome. Près de Jésus se trouve une cohorte de soldats excités par la haine que les Princes des prêtres leur ont soufflée dans le cœur, et par le vin qu'ils leur ont fait boire... Le signal est donné, et six d'entre eux, les plus robustes, armés de courroies terminées par des gros nœuds et des chaînettes hérissées de pointes extrêmement aiguës, frappent à grands coups sur Notre-Seigneur dont la chair sacrée devient livide et se couvre bientôt de sang. Puis, lorsque leurs bras fatigués se refusent à cette barbare exécution, ces bêtes féroces se reposent pour recommencer, l'instant d'après, avec une nouvelle fureur... Les verges, les chaînes et les mains des bourreaux sont couvertes de sang, la terre en est toute baignée !... Les coups sont d'une telle violence que des lambeaux de chair sont lancés avec le sang jusque sur les spectateurs... Et sur ce corps tout déchiré, les barbares frappent toujours, ajoutant blessure à blessure, douleur à douleur, au point qu'un historien a pu dire, selon une

tradition, que le bruit de tous ces instruments de supplice réunis retentissait comme celui de la grêle sur les toits de nos maisons, pendant une nuit d'orage !... Notre-Seigneur devait naturellement expier dans ce tourment ; mais il a voulu se conserver la vie par sa puissance divine, afin de souffrir encore de plus grandes peines pour notre amour.

En attendant, que fait Jésus ? — Il ne parle pas, ne se plaint pas, mais offre ses souffrances à la divine Justice irritée contre nous, *oui, irritée contre nous*, car les SS. Pères s'accordent à dire que Notre-Seigneur endura ce supplice ignominieux pour expier surtout les péchés contraires à la sainte Vertu.

Or, qui oserait se flatter de n'avoir jamais plus ou moins contristé Dieu sur ce point ?...

Ne l'oublions pas, ce que le monde considère comme usages reçus, comme libertés inoffensives, notre conscience et notre vocation doivent nous le faire éviter à l'égal d'une coupable profanation : profanation des yeux, profanation des lèvres, profanation de l'imagination, profanation du cœur, profanation des sens... N'insistons pas, et n'allons pas fouiller dans les profondeurs du cœur humain ! jetons plutôt un voile sur ces plaies intimes qu'il appartient à Dieu seul de compter, et qu'il est miséricordieusement disposé à guérir, lorsqu'on le lui demande et qu'on en fait le sincère et confiant aveu.

Mais si chacun peut rougir et si tous sont coupables, faut-il s'étonner que le Sauveur Jésus ait été déchiré et broyé de telle sorte qu'il ressemble à un lépreux couvert de plaies affreuses ? — Non, il ne faut pas nous en étonner, puisqu'il voulait purifier tant de corps et d'âmes infectés de luxures, et laver dans son sang ces souillures universelles !

6^o Après avoir été flagellé, dit le saint Évangile, Notre-Seigneur fut encore couronné d'épines : « *Et plectentes coronam de spinis, posuerunt super caput ejus.* » (Math., xxvii, 29).

Représentez-vous la douleur extrême causée par ce tourment : la tête sacrée de Jésus est toute percée ; et l'on sait que la tête est la partie du corps la plus sensible, parce que c'est là que se réunissent tous les nerfs qui forment le tissu du corps humain.

Ce fut aussi le tourment le plus long de la Passion, puisqu'il dura jusqu'au dernier soupir de Jésus, les épines étant demeurées fixées dans la tête, de sorte que les tortures de la divine Victime se renouvelaient chaque fois que l'on touchait à la tête ou aux épines. D'après le témoignage de tous les écrivains de la Passion, la couronne fut tressée de plusieurs rameaux et faite en manière de casque pressant toute la tête et descendant jusqu'au milieu du front. S. Laurent Justinien et S. Pierre Damien prétendent que les épines étaient si longues qu'elles pénétraient jusqu'au cerveau...

Et néanmoins Jésus se laissait tourmenter sans dire un seul mot, sans pousser un cri ! Seulement la douleur faisait tomber ses paupières, et il soupirait comme un malheureux qui est près de la mort, et le sang coulait des blessures en si grande abondance que son visage en était tout couvert : ce n'était plus ce beau visage du Seigneur qui réjouit les

anges, dit S. Bonaventure, c'était celui d'un homme écorché, *sed homin's excoiati* !...

Après que les bourreaux eurent placé sur la tête de Jésus cette couronne douloureuse, non seulement ils la pressèrent de toutes leurs forces avec les mains, mais encore ils frappèrent sur elle avec des bâtons pour en enfoncer les épines. Ensuite ils commencèrent à se moquer de lui : — ils le saluaient, le genou en terre, du titre de roi des Juifs ; puis ils se levaient, lui crachaient au visage, le souffletaient avec de grands cris et de grands éclats de rire !...

Un homme que le hasard eut conduit en ce lieu et qui aurait vu Notre-Seigneur perdant tout son sang, couvert d'un lambeau d'étoffe rouge, le roseau à la main, la tête ceinte d'épines, tourné en dérision, maltraité par cette vile soldatesque, et baignant dans son sang... un homme qui aurait été le témoin d'un tel spectacle, n'aurait-il pas pris Jésus pour l'être le plus abject et le plus scélérat ?

Et pourquoi ce supplice ? — Pour expier nos pensées et nos désirs d'orgueil, d'ambition, de vanité, d'amour-propre, de susceptibilité, de suffisance, de prétention, d'indépendance !...

O épouse orgueilleuse d'un Dieu si profondément humilié, regarde-le en ce moment ! Ose ne pas rougir, et ne pas désirer cacher la laideur de tes vanités dans l'abîme de ton néant !...

Ah ! sachons-le, ce péché d'orgueil est plus grave et offense plus le bon Dieu que la luxure, parce qu'il est le péché de l'esprit, tandis que l'autre est le péché de la chair. Voilà pourquoi Dieu a puni d'une manière si terrible les anges orgueilleux !... Et ce péché, ne le commettons-nous pas souvent ?... Où est l'œuvre de notre journée, même l'œuvre la plus sainte, dans laquelle l'amour-propre ne pénètre ou du moins ne cherche pas, par notre faute, à pénétrer ?

O épines cruelles et sanglantes qui avez déchiré la tête sacrée de mon Sauveur, déchirez mon âme orgueilleuse, donnez la mort, en les blessant dans leur racine, à toutes mes idées ou pensées de volonté propre, et percez mon cœur pétri d'orgueil et mille fois coupable, percez-le du sincère et ineffaçable regret d'avoir offensé mon Dieu !...

III. — Notre-Seigneur au Calvaire

Cependant, malgré son innocence plusieurs fois reconnue, Jésus est condamné et il entend lire l'injuste arrêt qui ordonne le crucifiement. Il écoute, et, tout résigné à la volonté de son Père, il l'accepte avec une humble soumission : « *Factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis.* » (Phil., II, 8).

« *Pilatus... accepta aqua, lavit manus coram populo, dicens : Innocens ego sum a sanguine justorum ; vos videritis... Et respondens universus populus, dixit : Sanguis ejus super nos et super filios nostros.* » (Math., XXVII, 24-25).

...En même temps que Pilate, du haut du balcon, montrait Jésus au peuple : « *Ecce homo !* » le Père éternel, du haut du ciel, nous montrait son

Fils, en disant aussi : « *Ecce homo !* » Voilà celui qui est mon Fils unique, celui que j'aime autant que moi-même.

Pilate a dit sur la terre : « Que Jésus meure ! » et les Juifs ont répété après lui : « *Sanguis ejus super nos et super filios nostros !* » Et le Père éternel, dans le ciel, a dit, à son tour : « Que mon Fils meure ! » Et le Fils lui-même répond : « Me voici, j'accepte, j'accepte la mort, la mort de la croix, *mortem autem crucis !* »

1^o Et voici les bourreaux qui se saisissent de sa personne, lui ôtent de nouveau le lambeau de pourpre qui couvre ses épaules et lui font reprendre ses vêtements pour le conduire au Calvaire, lieu destiné aux exécutions !... Puis, ils prennent deux solives grossières, forment sur-le-champ une croix, et ordonnent à Jésus de la porter sur ses épaules jusqu'au lieu du supplice.

Quelle barbarie que de contraindre un condamné à porter lui-même l'instrument qui doit le faire mourir !

Jésus ne refuse point la croix, il l'embrasse avec ardeur... C'est l'autel destiné à recevoir le sacrifice de sa vie pour le salut des hommes, pour ces mêmes hommes qui vont lui donner la mort.

O spectacle qui plonge dans la stupeur le ciel et la terre !... Mes chères sœurs, voilà votre Rédempteur qui passe, regardez-le... Il est chargé du bois de son sacrifice... le sang coule de toutes ses plaies... A chaque pas, à chaque mouvement, la douleur de ses blessures se renouvelle et augmente... La croix le torture, avant qu'il y soit cloué, en pesant sur ses épaules déchirées et en frappant contre les épines de la couronne !...

O Dieu ! que de souffrances réunies !

2^o Je ne m'étonne plus que les femmes qui le suivent soient saisies d'une telle compassion qu'elles ne peuvent retenir leurs cris et leurs larmes... Les bourreaux eux-mêmes ne peuvent s'empêcher d'avoir de la pitié pour cette auguste Victime, car ils arrêtent un homme qui passe et le forcent à prendre et à porter quelque temps la croix de Jésus épuisé et tombé à terre.

Simon le Cyrénéen, c'est vous, mes chères sœurs : lorsque, par vos bons conseils, vos exemples et vos actes de charité, lorsque, par vos prières et vos sacrifices, vous écarter un péché, un scandale, ne serait-ce qu'un seul, oui, vous aidez Jésus-Christ à porter sa croix, en rendant cette croix moins lourde et moins écrasante ! Ah ! soyez fières d'un tel honneur et montrez-vous en dignes.

3^o Mais voici, pour vous, un autre modèle.

Tout émue de voir Notre-Seigneur couvert de crachats, de poussière et de sang, une pieuse femme nommée Véronique s'approche, s'ouvre un chemin à travers la foule et les soldats et vient essuyer ce visage auguste qui réjouit les anges du ciel et qui fera, un jour, notre bonheur.

Oui, voilà votre modèle. Aujourd'hui comme au temps de la Passion de Notre-Seigneur, on lui crache au visage par les blasphèmes que l'on vomit contre lui et par les ignominies dont on l'accu-

ble !... Qui donc doit essuyer ces ignobles terreaux ?... Qui doit compatir et réparer ?... C'est vous, religieuses ; c'est nous, religieux. Mais, au lieu de le faire, ne songeons-nous pas exclusivement à nous-mêmes ? Oui, préoccupés, avant tout, de nos humiliations personnelles, nous oublions celles de Jésus, et, loin de nous agenouiller devant lui pour lui offrir nos bons offices, nos résolutions de le dédommager, nos protestations de parfait dévouement, nous nous mettons à l'écart pour pleurer à notre aise sur une parole piquante, sur une égratignure d'amour-propre : nous sommes plus préoccupés d'essuyer nos yeux, qui savent pleurer des journées entières lorsqu'il s'agit de nos petites souffrances, et demeurent secs lorsqu'il s'agit des outrages commis à chaque instant contre le Dieu infiniment parfait !

4^o A mesure qu'il s'approche du Calvaire, Jésus sent que ses forces diminuent. Déjà, il est tombé trois fois, et il lui semble qu'il va mourir. Mais la pensée qu'il n'a pas encore assez souffert, le désir de consommer sur la croix le sacrifice du salut le raniment, et il s'avance, plutôt porté par son amour que soutenu par ses forces. Enfin, il est arrivé au sommet de la montagne. Vite, les bourreaux lui arrachent ses vêtements et, avec les vêtements, la couronne d'épines, renouvelant ainsi toutes les blessures de la tête et de son corps déchiré. Pendant que le sang coule en abondance, Jésus est renversé ;... et l'on entend les coups de marteau qui enfoncent les clous dans ses pieds et dans ses mains sacrés.

Il s'agit maintenant d'élever la croix. Que font les bourreaux ? Ils la saisissent, puis la laissent retomber, puis la reprennent de nouveau, pour la laisser retomber encore !... Si vous le pouvez, essayez d'avoir une idée de ce supplice... Rappelons-nous que, d'après une révélation, l'aimable Jésus souffrit autant, en cette circonstance, qu'il avait déjà souffert depuis le commencement de sa Passion.

Oh ! mes chères sœurs, voyez donc sur son gibet votre Rédempteur... Chaque membre a sa douleur, et l'un ne peut secourir l'autre. S'appuie-t-il sur les mains ? la douleur devient plus aiguë ; s'appuie-t-il sur les pieds ? le supplice augmente, car le corps n'est suspendu que sur des chairs déchirées ; de sorte que, à chaque instant, il éprouve les angoisses de la mort, ou plutôt il souffre autant de fois la mort qu'il y a d'instant dans les trois heures de son agonie !

C'est alors qu'il pousse ce cri : « *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ?...* » Ce cri d'abandon, vous l'avez certainement entendu, un jour ou l'autre, dans votre vie... et peut-être, dans l'excès de votre chagrin, l'avez-vous exhalé de votre propre cœur, en un moment de suprême angoisse !... Au cimetière, au milieu d'une grande catastrophe, une veuve, des orphelins, des affligés nous ont jetés dans la consternation, ont fait jaillir de nos yeux des larmes de compassion, par leurs sanglots et leurs pleurs... Qui nous traduira ce qu'il y avait de déchirant dans cette exclamation que tous les maux réunis arrachent de l'âme agonisante et des lèvres

desséchées par la souffrance de la divine Victime ?... Je comprends que le cri de douleur des réprouvés puisse seul nous en donner une idée.

Et cependant, cet aimable Jésus, quoique plongé dans cet océan de souffrances, quoique délaissé du ciel et de la terre, et ne trouvant personne qui le console, oublie ses excès de douleur pour révéler, une fois de plus, l'amour qui remplit son cœur. S'adressant à son Père, il demande pardon pour les bourreaux qui le crucifient et pour nous qui, par nos péchés, avons renouvelé si souvent le drame de sa Passion : « *Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font !* »

« Ils ne savent pas ce qu'ils font ! » Quelle indulgence ! Quelle bonté ! Quelle miséricorde ! Quel amour !... Non, non, il n'y a qu'un Dieu, il n'y a que Jésus qui puisse parler ainsi !... O Jésus, dites-moi, redites-moi cette parole : j'y verrai une nouvelle preuve de votre infinie charité pour moi, et je la méditerai, non pour m'encourager à vous offenser encore, mais pour mieux déplorer la peine que je vous ai faite, et afin de vous aimer davantage !

5^o Enfin, Notre-Seigneur touche à ses derniers moments... Donc, mes chères sœurs, approchez-vous de plus près, comme vous le faites lorsqu'un malade qui vous est cher va rendre le dernier soupir.

Déjà les yeux de Jésus s'obscurcissent, son visage se couvre de pâleur, son corps s'affaisse, et son cœur n'a plus que de rares battements... Alors toutes les souffrances de sa vie : la pauvreté, l'obscurité, l'anéantissement, les privations, toutes les tortures et tous les sanglants détails de sa douloureuse Passion, tout se présente à ses regards, et il offre tout à son Père céleste... Puis, après lui avoir recommandé son âme, il appelle la mort et lui permet de prendre sa vie...

O mort ! viens, fais ton office, frappe le coup qui doit consommer l'œuvre du salut du monde !... Alors la terre tremble, les tombeaux s'ouvrent, le voile du temple se déchire, et Jésus, laissant retomber sa tête sur sa poitrine, soupire et meurt : « *Et inclinato capite tradidit spiritum.* » (Jo., xix, 30). Et le sacrifice de la Rédemption est accompli : « *Consummatum est.* »

* *

Voilà N.-S. Jésus-Christ, tel que l'ont fait nos péchés, tel que l'a fait son amour.

1^o *Tel que l'ont fait nos péchés.* Oui, il est de foi qu'il a été ainsi traité à cause de nos iniquités et de nos crimes : « *Ipse vulneratus est propter iniquitates nostras, attritus est propter scelera nostra.* » (Is., LIII, 5). C'est à cause de nous que le Fils de Dieu est percé de plaies, « *vulneratus* », et brisé, « *attritus* » ; le Père éternel frappe, dans la personne de son Fils, le genre humain tout entier, à cause de ses prévarications : « *Et posuit Dominus in eo iniquitatem omnium nostrum...* » (Ibid., 6). Ces mains clouées, ces pieds percés, ce cœur ouvert, ce corps tout déchiré, ce visage méconnaissable, ces yeux qui pleurent du sang, ce sont nos mains, nos pieds, notre cœur, notre corps, notre visage, nos

yeux, nos sens, avec tous leurs crimes et toutes nos iniquités : « *Posuit in eo iniquitatem.* »

Autrefois, lorsqu'on trouvait sur la route un homme assassiné, on faisait venir tous les habitants des villages voisins, et on forçait chacun d'eux à lever la main sur ce cadavre et à jurer qu'il n'était pour rien dans ce meurtre !

Je viens de vous montrer, sur le Calvaire, un homme déchiré de coups et criblé de blessures, suspendu à un gibet, mourant de pure douleur et vraiment assassiné !... Avant qu'on le descende au tombeau, venez devant ce corps inanimé, et osez dire que vous n'êtes pour rien dans ce meurtre !... Oui, mes chères sœurs, par vos péchés, par vos fautes volontaires, vous avez frappé avec les bourreaux sur l'auguste Victime... Regardez vos mains, et la foi vous les montrera teintes et rouges du sang du Calvaire !... Ah ! voulez-vous que ce sang répandu par votre malice soit votre salut et votre rédemption ? Aimez, aimez celui que son amour a fait monter sur la croix. Oui, regardons Jésus crucifié *tel que son amour l'a fait.*

2^o *Tel que son amour l'a fait.* Il est aussi de foi que Notre-Seigneur a été aimé par amour pour nous : « *Qui dilexit me, et tradidit semetipsum pro me.* » (Gal., II, 20). Et qui donc, s'écrie S. Alphonse, aurait pu faire mourir un Dieu tout-puissant, s'il n'avait lui-même, de son plein gré, voulu donner sa vie pour nous, comme il l'a déclaré lui-même : « *Ego pono animam meam...* » (Jo., x, 17).

« Par sa mort, dit un pieux auteur, Jésus nous a donné une telle preuve de son amour qu'après cela il ne lui restait vraiment plus rien à faire pour nous montrer combien il nous aime : *Summum dilectionis testimonium.* » (Contenson).

Oui, par sa couronne d'épines, Jésus, se tournant vers moi, me dit : « *C'est ainsi que je t'aime !* » Par ses yeux pleins de sang, il me dit : « *C'est ainsi que je t'aime !* » Par son visage tout souillé d'ignobles crachats, par ses pieds et ses mains déchirés, par son corps couvert de larges blessures, par son cœur dont la lance du soldat a fait couler la dernière goutte de sang, Jésus me dit, Jésus me répète : « *C'est ainsi que je t'aime !* »

« *Si nous savions combien Notre-Seigneur nous aime, disait le S. Curé d'Ars, nous mourrions de plaisir. Je ne crois pas qu'il y ait des cœurs assez durs pour ne pas l'aimer !* »

Mes chères sœurs, vous auriez le cœur dur, insensible ?... On dirait de vous : « *Elles n'aiment pas Notre-Seigneur* » ? Non, cette parole qui ferait pleurer Jésus ne sera jamais prononcée !

« *Si je pouvais croire à ce que je vois, disait un jeune Israélite, regardant le divin Crucifié, je voudrais vivre et mourir pour lui !...* » Un jour, ce juif, c'était Ratisbonne, eut à l'amour de Jésus, et il tint parole... Il est mort après une vie d'admirable apostolat.

Eh bien ! vous croyez, vous, à l'amour de Jésus... C'est son amour qui vous a choisis ; c'est son amour qui a captivé votre cœur, vous a conduites

dans cette sainte maison ; c'est son amour qui vous a donné la force de quitter votre famille, qui a mis ou mettra dans vos yeux les douces larmes de la prise d'habit, et dans votre âme les généreux desirs de la profession ; c'est son amour qui vous soutient dans les sacrifices répétés d'une vie religieuse déjà longue ; c'est son amour qui met de la douceur dans le joug que vous portez, et du baume dans les blessures faites par les croix de chaque jour, c'est son amour enfin qui vous tient prêtes à mourir !...

Oh ! dites-lui donc : « Jésus tout aimable, je vous aime ! Je veux vous aimer avec ardeur et dévouement, puisque vous m'avez tant aimée le premier. Je veux vous aimer de toute mon âme et de toutes mes forces, puisque vous m'avez aimée infiniment, et, les lèvres attachées sur le crucifix, et mon cœur appuyé sur le vôtre, je veux mourir en vous disant : *Mon Dieu, je vous aime, je vous aime !* » Ainsi soit-il.

Conférence

LE VŒU DE CHASTÉTÉ

Par le vœu de chasteté, vous renoncez à toute alliance dans le monde, pour vous consacrer entièrement à N.-S. Jésus-Christ comme ses épouses.

Voici à quoi vous oblige ce vœu de chasteté. « *Religiosus tenetur sub gravi abstinere ab omni voluntario actu luxuriæ, tum interno, ut a turpi gaudio, desiderio, delectatione morosa ; tum externo, ut ab impudico sermone, aspectu, tactu, etc.* ; simulque a *periculo probabili* peccandi contra castitatem. *Vovit enim et mentis et corporis castimoniam.* » (Marc, n^o 2160).

Donc, *quoad periculum*, prendre garde aux amitiés particulières, aux familiarités, à la correspondance, aux présents, aux visites, même aux rapports obligatoires, aux poignées de mains, aux occasions...

Celui qui pèche contre son vœu de chasteté commet un double péché mortel, s'il y a consentement parfait. En effet, puisque ce vœu est une consécration que l'on fait au Seigneur de son corps, de son esprit et de son cœur, celui qui aurait eu le malheur de le violer pêcherait non seulement contre la chasteté, mais encore contre la religion, et par là commettrait un sacrilège qui serait mortel ou véniel, selon le degré de malice dont il se rendrait coupable, c.-à-d. selon que le péché commis contre la sainte vertu serait mortel ou véniel.

I. — Esprit du vœu de chasteté

Mais outre cette obligation stricte que nous avons de pratiquer la sainte vertu et de garder la continence dans l'état religieux, l'esprit de notre vœu nous demande le dégagement de toutes les affections terrestres et de toutes les jouissances du cœur et des sens que les créatures peuvent nous procurer.

C'est ce qui nous est clairement prescrit par ces paroles de Notre-Seigneur : « *Si quis venit ad me, et non odit patrem suum et matrem... et fratres et sorores, adhuc autem et animam suam, non potest*

meus esse discipulus. » (Luc, xiv, 26). Haïr son père et sa mère... ou sa propre chair... Haïr son âme !... Ce mot semble dur et peu en harmonie avec la loi de charité si fort recommandée dans le saint Evangile.

Mais voici le sens de cet oracle : Haïr sa famille ou sa propre chair, c'est repousser, rejeter tout ce qui nous est propre, personnel... tout ce qui, dans les affections terrestres, sert à notre jouissance, nourrit la vie des sens, nous tient en bas et nous est un obstacle pour monter à l'union divine où nous sommes appelés. Haïr son âme, c'est se dégager de ces liens de péché qui sont l'amour-propre, l'égoïsme, la recherche du moi, l'amour de sa propre excellence, et nous procurer ainsi les moyens d'entrer dans l'heureuse liberté des enfants de Dieu.

D'après ces explications, il nous est permis et même ordonné d'avoir, pour nos parents, un amour d'honneur, de respect et d'assistance toute spirituelle : « *Honora patrem tuum et matrem tuam,* » d'aimer et de servir, selon Dieu, nos amis et nos bienfaiteurs, d'avoir un amour particulier pour la famille religieuse ou d'adoption : pères, mères et sœurs en religion. Car le vœu de chasteté, bien loin d'éteindre en nous ou de comprimer ce besoin, cette faculté d'aimer qui vient de Dieu, les développe et les perfectionne. Nous avons renoncé aux jouissances du cœur, c'est vrai, mais sans briser ce que Dieu lui-même a formé.

Le conseil évangélique de la chasteté ne vient pas abolir le précepte d'aimer, mais le purifier, le surnaturaliser, en lui enlevant tout ce qu'il pourrait avoir de charnel et de sensuel.

II. — Pratique du vœu de chasteté

La chasteté étant, de toutes les vertus, la plus délicate et la plus difficile, puisqu'il n'en est pas qu'on blesse plus grièvement et plus fréquemment tout à la fois, on ne saurait prendre trop de précautions pour la défendre de tant d'ennemis qui conspirent sans cesse contre elle : voici les principaux moyens de les combattre et de les vaincre. Ce sont : 1^o la prière, 2^o la mortification, 3^o les sacrements.

I. LA PRIÈRE. — Dieu est l'auteur de toute pureté, et si l'homme est faible, impuissant en quelque chose, c'est surtout dans la pratique d'une telle vertu : « *J'ai reconnu, dit le Sage, que je ne pouvais posséder la continence, si Dieu ne me la donnait.* » (Sap., viii, 21).

« *Si nous voulons, ajoute Cassien, surmonter l'esprit immonde, il ne faut pas compter sur nos propres forces ; notre nature ne saurait remporter la victoire dans un tel combat ; mais hâtons-nous de demander à Dieu son secours.* »

Aussi les démons font-ils tous leurs efforts pour nous détourner de la prière, afin de nous vaincre plus facilement dans les tentations : Une sainte religieuse étant un jour en prière, entendit le démon se vanter d'avoir détourné de l'oraison commune une sœur de son couvent, de l'avoir ensuite tentée contre la sainte vertu, de sorte que la pauvre fille était sur

le point de succomber. A cet avertissement que Dieu permit pour le salut de cette sœur, la servante de Dieu vint aussitôt à son secours, et par une grâce toute particulière qu'elle lui mérita, fut assez heureuse pour la délivrer du piège où elle s'était engagée. (Vie de Marie Crucifiée).

On ne succombe, en effet, à la tentation que parce qu'on ne prie pas ou qu'on ne persévère pas dans l'oraison ; et ordinairement l'on n'y persévère pas parce qu'on n'a que du dégoût pour elle. Car tandis qu'on goûte le péché, on ne peut, en même temps, aimer l'oraison, l'un étant incompatible avec l'autre, ce qui a fait dire à plusieurs saints que celui qui s'adonne à la prière ne peut en même temps se livrer au péché, et qu'il devra abandonner le péché ou renoncer à la prière. (*Praxis Confess.*, cap. 9).

N'oublions pas de prier Marie que S. Ambroise appelle « la Maîtresse de la chasteté, » S. Epiphane « la Princesse de la chasteté, » S. Grégoire de Nazianze « la racine de la chasteté, » et qui, étant très pure, immaculée et la Vierge des vierges, aime à prendre soin de ceux qui l'invoquent dans leurs tentations contre la chasteté. J'en citerai un exemple.

Sainte Justine, vierge, pour avoir conversé trop familièrement avec un jeune homme, devint pour lui, sans le vouloir, une occasion de tentation si violente que ce malheureux, pour la faire consentir à satisfaire sa passion, eut recours à un magicien nommé Cyprien. Celui-ci employa tous les secrets de son art pour l'entraîner au péché ; mais Justine résistait de toutes ses forces aux malignes impressions du démon, invoquant sans cesse la Sainte Vierge qui la soutint et la défendit constamment dans le danger qui la pressait. Cyprien, ne pouvant rien contre elle, demanda alors au démon d'où venait son impuissance à l'égard de cette fille. L'esprit immonde répondit que Justine avait recours à la Mère de Dieu et qu'il n'avait aucun pouvoir sur ceux qui s'adressaient à elle avec confiance. A cet aveu, Cyprien cessa toute opération et tout commerce avec le démon et mérita le bonheur de mourir martyr avec sainte Justine...

Prions aussi S. Joseph, père et protecteur des vierges, qui mérita par sa pureté d'être l'époux de Marie et le père légal de Jésus.

II. LES SACREMENTS. — 1^o Le sacrement de Pénitence n'a pas été seulement institué pour remettre les péchés, mais encore pour nous fortifier...

2^o Quant à l'Eucharistie, les saints la regardent comme le souverain remède... S. Denis enseigne que l'Eucharistie est le moyen le plus puissant pour conserver les âmes pures... « Par la sainte communion, dit le concile de Trente, nous sommes délivrés des fautes vénielles et préservés des mortelles. »

L'Eucharistie est « le froment des élus, le vin qui fait germer les vierges. » (Zach., ix, 17). Notre-Seigneur a promis la vraie vie à celui qui mange sa chair et boit son sang.

III. LA MORTIFICATION. — Sachons-le, en dehors des sacrements et de la prière, nous n'arriverons à garder intact le précieux trésor de la sainte pureté

que par la *mortification*. Donc, que la mortification embrasse notre être tout entier ; car nous devons être chastes non seulement de corps, mais d'esprit et de cœur : « *Vovit enim et mentis et corporis castimoniam.* » (Théol. Cl. Marc, n. 2160).

Voilà pourquoi nous devons nous mortifier *intérieurement et extérieurement*.

a) *Mortification intérieure*. Nous devons mortifier :

1^o *Les facultés de notre esprit* : ne pas entretenir volontairement, et pour nous y complaire, des pensées vaines ou inutiles, ni le souvenir de personnes et de choses que nous avons aimées dans le monde, et que nous avons quittées. Pour cela, il nous faut faire taire notre mémoire, notre imagination, et régler nos pensées de telle sorte qu'elles se rapportent toutes à Dieu.

2^o *Nos affections* : c.-à-d. n'occuper notre cœur d'aucune créature, en dehors des relations permises que nous pouvons avoir, par nécessité ou par charité, avec les personnes ou les choses, comme nous l'avons dit.

Mais cette pureté d'affection qui garantit le cœur de toute attache tant soit peu déréglée, de toute délectation hors de Dieu, va encore plus loin : elle va jusqu'à nous faire aimer Dieu pour lui-même, sans mélange d'amour-propre, sans aucune recherche de nous-mêmes dans les consolations et grâces sensibles, sans désir de jouissances spirituelles pour s'y reposer... Voilà jusqu'où doit tendre dans la délicatesse pour la belle vertu un cœur vierge appartenant à un Epoux infiniment jaloux de la pureté d'amour de ses épouses.

3^o *Nos actions* : c.-à-d. que nous devons agir sous le regard de Dieu, en vue de lui plaire, sans rechercher ni l'estime ni l'approbation des créatures. Nous ne devons avoir pour principe de notre conduite que Dieu seul : c'est ce qu'on appelle la *pureté d'intention*.

A la mortification intérieure qui tient le premier rang, puisqu'elle sacrifie à Dieu la plus noble partie de notre être, nous devons joindre la *mortification extérieure*, qui en est comme la servante, pour l'aider à arriver à la fin qu'elle se propose : la *chasteté parfaite*.

b) *Mortification extérieure*.

1^o *Nos sens* sont comme les portes ouvertes par où les impressions des choses extérieures pénètrent dans notre âme. Il est donc important, pour éviter le mal, de veiller à les contenir, de les mortifier, de les crucifier. Par conséquent, selon les recommandations expresses de notre règle, sachons imposer le sacrifice de la mortification à *nos yeux... à nos oreilles... et à notre langue !!* en gardant fidèlement le silence, la solitude, la séparation du monde... Renouons aux jouissances du *goût*, en ne prenant nos aliments que dans la mesure nécessaire pour réparer nos forces, sans jamais y rechercher de délectation... L'*odorat* peut avoir aussi ses sacrifices (salle de malades, salle de classe...).

Le *toucher* et *tout notre corps* doivent être sévèrement réglés par une tenue religieuse absolument modeste, réservée, digne, austère, qui ne permet jamais

le laisser-aller naturel, ni dans nos rapports avec les créatures quelles qu'elles soient, ni envers nous-mêmes par des complaisances ou des recherches de bien-être. On peut subir les satisfactions qui s'imposent, il ne faut jamais s'en permettre ou en favoriser.

2^o A ce renoncement joignons la *souffrance* inévitable qui résulte du travail, des privations de sommeil, des abstinences, des jeûnes... Faisons de tout cela un moyen de pénitence et de mortification.

3^o Enfin, dans la mesure de la grâce qui nous est donnée, toujours selon les avis docilement observés de notre directeur, recourons encore aux *austérités corporelles* tant recommandées par tous les maîtres de la vie spirituelle comme moyen efficace de conserver la *chasteté parfaite*.

Que ce mot de mortification et de mortification universelle ne nous épouvante pas ! Ce mot si dur rappelle, c'est vrai, l'idée de sacrifice et de mort dont la nature a tant horreur ; mais cette mort n'est qu'apparente... elle cache une vie délicieuse et toute divine dès ici-bas, celle du pur amour de Dieu !

III. — Tentations contre la chasteté

Mais je suppose que, malgré le glaive de la mortification dont vous vous servez généreusement, la tentation vient vous éprouver d'une manière tout à fait pénible et même violente.

Faut-il vous laisser aller au trouble, à l'inquiétude, au découragement ?

Sainte Catherine de Sienne fit, dès son enfance, le vœu de vivre dans la chasteté. Etant devenue religieuse, le démon la tourmenta par des pensées et des représentations horribles contre la sainte vertu ; mais elle n'y donna point le plus léger consentement, car elle ne cessait de prier et de résister. Un jour, en ayant essayé une plus violente que de coutume, et l'ennemi s'étant enfin retiré, Jésus-Christ lui apparut pour la consoler : — « Eh ! où étiez-vous, mon divin Epoux, dit-elle, lorsque je me voyais dans une situation si affreuse ? » — « J'étais avec vous, lui répondit Notre-Seigneur. » — « Quoi, reprit Catherine, vous étiez au milieu des abominations qui environnaient mon âme ? » — « Ces abominations ne vous ont point souillées, parce qu'elles vous faisaient horreur, et le combat que vous avez soutenu a été pour vous une source de mérites. »

Donc, ne nous étonnons pas de ce que *nous sentons* de misérable en nous... Faut-il voir dans cette sorte de persécution une indication providentielle vous avertissant que vous n'êtes pas faite pour la vie religieuse et pour garder le vœu de chasteté ?...

Ecoutez : ces tentations pénibles, crucifiantes, continues peut-être, sont ordinairement, dans les desseins de Dieu, une purification nécessaire pour nous-mêmes, ou bien une souffrance expiatoire et réparatrice pour les péchés si nombreux et si énormes qui se commettent dans le monde, ou bien encore un préservatif salutaire contre l'orgueil spirituel si dangereux dont l'âme est parfois assaillie, lorsqu'elle ne sent pas ou ne sent plus l'aiguillon et les révoltes de la chair,

Sur ce dernier point, vous savez ce que nous dit S. Paul : « *De peur que la grandeur de mes révélations ne me causât de l'orgueil, il a été donné à ma chair un aiguillon, ange de Satan, pour me souffleter. C'est pourquoi j'ai prié trois fois le Seigneur de l'éloigner de moi. Et il m'a répondu : Ma grâce te suffit.* » (II Cor., xii, 7-9). Nous nous souviendrons de cette parole, elle nous soutiendra et nous encouragera dans les mêmes épreuves.

Et puis, quels que soient les desseins de Dieu sur nous, soit que Dieu se propose de nous purifier nous-mêmes, soit qu'il nous demande, pour les autres, des réparations, nous saurons prendre, au milieu de ces tentations, les moyens de garder intact dans notre cœur et dans notre corps, l'inestimable trésor de la chasteté, et, par aucune négligence coupable, nous ne donnerons lieu à la tentation !

* *

Parmi les joyaux qui brilleront avec plus d'éclat sur votre front couronné, resplendira surtout celui de la chasteté. La chasteté, vous le savez bien, c'est la marque distinctive de celles qui approchent le plus près de l'Agneau dans les splendeurs éternelles. « *Hi sequuntur Agnum quocumque ierit.* » (Apoc., xiv, 4).

Donc, conservez à tout prix la chasteté ; qu'elle pénètre votre esprit, votre cœur et votre chair de ses parfums célestes ! Et, pour la conserver dans cette plénitude, ne craignez pas de vous couvrir du sang des blessures que doit faire, en vous, le glaive de la mortification. Efforcez-vous d'avoir et demandez à Dieu quelque chose des sentiments qui faisaient dire à sainte Claire de Montefalco « qu'elle consentirait à endurer les peines de l'enfer durant toute sa vie, plutôt que de perdre sa virginité qui lui était si chère. »

Baronius rapporte qu'à la mort d'une jeune vierge nommée Georgia, on vit voltiger alentour une grande multitude de colombes ; et lorsque son corps fut porté à l'église, ces colombes, qui étaient venues se reposer sur le toit, ne s'en allèrent qu'après la sépulture de la défunte : tout le monde crut que ces colombes étaient des anges qui honoraient ainsi son corps virginal.

Cette merveille ne se produira peut-être pas à votre mort ; mais gardez jusqu'à la fin votre vœu de chasteté, et ce qui sera caché aux yeux de celles qui auront reçu votre dernier soupir, s'accomplira aux regards des anges qui viendront recevoir votre âme bienheureuse et la porter au pied du trône de Dieu. Ainsi soit-il !

Deuxième Instruction

LA SAINTE MESSE

Venerunt autem mihi omnia bona pariter cum illa. (Sap., vii, 44).

Nous l'avons vu dans l'instruction précédente, N.-S. Jésus-Christ nous a donné, par sa Passion, les preuves les plus certaines et les plus authentiques de son amour. Mais ce n'est là que le premier an-

neau de cette chaîne par laquelle il veut lier son cœur au nôtre.

N'a-t-il pas dit, en effet, lorsqu'il a honoré ses apôtres du sacerdoce, lorsqu'il les a investis du pouvoir vraiment divin de consacrer son corps et son sang : « *Faites ceci en mémoire de moi ?* »

Cela signifiait, d'après les explications des SS. Pères : « Pour perpétuer parmi les hommes, jusqu'à la fin du monde, le souvenir de mon amour, vous et tous les prêtres, vos successeurs dans le sacerdoce, vous offrirez chaque jour l'auguste sacrifice de la messe. En renouvelant, par vous, jusqu'à la fin des siècles, ce sacrifice auguste, oui, je donne aux hommes la marque la plus certaine de mon amour infini ! » Et cependant la sainte messe est si peu comprise !... Ne pourrait-on pas nous appliquer ces paroles du Psalmiste : « *Oculos habent et non videbunt ; aures habent et non audient ?* » (Ps. cxiii, 5-6).

Que d'indifférence, de négligences et de fautes à nous reprocher ! Quoi ! la sainte messe est quelque chose de si grand que Dieu, tout Dieu qu'il est, ne peut rien faire de plus grand, et c'est à peine si nous y pensons ! Il est temps de réparer ce désordre, de ranimer notre foi distraite et notre amour refroidi. — Donc, pour bien comprendre toute la richesse du don que nous a fait le Cœur de Jésus, montrons dans cet entretien que *c'est par la messe que tous les biens nous arrivent.*

I. — La messe procure l'application des fruits de la Rédemption

I. FRUITS DE LA RÉDEMPTION ; MOYENS POUR LES APPLIQUER. — Par la Rédemption, N.-S. Jésus-Christ a satisfait pour tous les péchés des hommes et acquis des mérites qu'il passe à tous les hommes :

1^o *Il a satisfait.* « *Vulneratus est propter iniquitates nostras, attritus est propter scelera nostra... Et posuit in eo Dominus iniquitatem omnium.* » (Is., liii, 5-6)... « *Eum qui non noverat peccatum, pro nobis peccatum fecit, ut nos justificeremur justitia Dei in ipso.* » (II Cor., v, 21). Ce qui signifie, comme l'expliquent S. Ambroise et S. Anselme, que celui qui était l'innocence même a paru devant Dieu comme s'il était le péché même. En d'autres termes, il prit les dehors du pécheur, et voulut subir les peines dues à tous les pécheurs, afin d'obtenir leur pardon et de les rendre justes auprès de Dieu.

2^o *Il a mérité.* « *Pro nobis omnibus tradidit illum, quomodo non etiam cum illo omnia nobis donavit ?* » (Rom., viii, 32). « *In omnibus divites facti estis in illo... ita ut nihil vobis desit in ulla gratia.* » (I Cor., i, 7). — Voilà le trésor, les richesses infinies de la Rédemption ; voilà les mérites et les sa-

(A suivre).

IMPRIMATUR

Lingonis, die 3 octobris 1928.

EUG. LINDECKER, Vic. gen.

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES.—Imprimerie de L'AMI DU CLERGÉ

Ami du Clergé du 11 octobre 1928

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Retraite à des Religieuses. — QUATRIÈME JOUR (suite). *Deuxième instruction* : La sainte messe (suite), 593. — CINQUIÈME JOUR. *Méditation* : La Passion de N.-S. Jésus-Christ, motif d'amour, 596. *Pre-mière instruction* : Le Sacré-Cœur, 598.

Panégyrique de S. Pierre d'Alcantara. — Le miroir de la perfection séraphique, 603.

Retraite à des Religieuses. — *Conférence* : L'obéissance, 608.

tatisfactions de N.-S. Jésus-Christ. Voilà pour le rachat, pour le salut du monde, en général.

Mais cela ne suffit pas.

3^e Il faut que ces satisfactions et ces mérites de N.-S. Jésus-Christ nous soient *appliqués*, appliqués à chacun de nous, car, s'il en était autrement, ces mérites et ces satisfactions ne nous serviraient de rien et les souffrances et la mort de Notre-Seigneur ne nous empêcheraient pas d'être perdus.

Employons quelques comparaisons. Voici une source abondante... De quoi me servira-t-elle, si elle demeure fermée pour moi, si je ne puis en approcher, si je ne possède point les moyens d'y puiser ? Elle ne me servira de rien !

Voici un remède efficace, qui produit infailliblement la guérison, qui a toutes les vertus imaginables pour le genre de maladie dont je souffre... De quoi me servira-t-il si je ne puis me le procurer ni me l'appliquer ? Il ne me servira de rien !

Voici une somme d'argent qui suffit à éteindre toutes mes dettes, qui peut m'aider à échapper à la prison ou à l'exil... Mais quel service me rendra-t-elle, si elle n'est jamais versée à mes créanciers ou à ceux qui m'ont fait enfermer ? Elle ne me sera d'aucune utilité ; et, malgré la réalité et la présence de cette somme d'argent, je demeure bel et bien et avec mes dettes et dans les chaînes !

De même, chacun peut et doit dire : — Malgré les satisfactions que Notre-Seigneur a offertes pour moi, malgré les mérites acquis par lui, malgré la certitude et la présence des trésors infinis de la Rédemption, je n'en suis pas moins perdu et damné, si ces richesses ne sont remises entre mes mains ; je n'en serai pas moins un pécheur digne de l'enfer, si les divins remèdes du Calvaire ne me sont appliqués ; je n'aurai jamais dans mon âme la vraie vie chrétienne et surnaturelle, si l'eau de la grâce n'arrive pas jusqu'à moi, jusqu'à mon cœur !

Aussi, N.-S. Jésus-Christ qui est venu sur la terre pour sauver les hommes, et qui « *veut le salut de tous les hommes*, » N.-S. Jésus-Christ, après avoir accompli l'œuvre de la Rédemption par ses souffrances et par sa mort, nous a laissé, avant de monter au ciel, les *moyens* de puiser dans les trésors de la Rédemption, pour payer nos dettes contractées envers Dieu, pour nous guérir de nos maux,

pour nous faire vivre de la vie chrétienne et surnaturelle... Notre-Seigneur, avant de quitter la terre, nous a remis entre les mains les *instruments* nécessaires par lesquels nous pouvons arriver jusqu'au divin Réservoir de toutes les grâces.

Ces *moyens*, ces *instruments* sont : — a) *La foi*, première grâce par laquelle N.-S. Jésus-Christ nous met en communication avec lui, avec les richesses de la Rédemption ; — b) *la prière*, qui est la clé par laquelle nous ouvrons les trésors de la Rédemption : « *Petite et accipietis...* » — « *Amen, amen dico vobis, quodcumque petieritis Patrem in nomine meo, hoc faciam* » (Jo., XIV, 13) ; — c) *les sacrements*, signes sensibles et tout divins qui produisent ou augmentent en nous les grâces célestes ; — d) *les bonnes œuvres*, par lesquelles nous assurons notre salut ou nous attirons à nous les bénédictions du Sauveur.

Voilà donc les moyens par lesquels Dieu veut nous faire puiser dans les trésors de la Rédemption.

II. EMPLOI DES MOYENS DE SALUT. — Mais ces moyens, il faut les employer, c'est la condition ; et, de plus, il faut bien les employer... Il faut penser à s'en servir, et s'en servir de manière qu'ils produisent leur effet.

Par ex., le sacrement de Pénitence nous remet en grâce avec Dieu, lorsque nous avons eu le malheur de commettre le péché mortel... Oui, c'est vrai ; mais à la condition expresse que nous le recevons bien, avec les dispositions requises. La sainte Communion nous apporte la vie et une augmentation de vie surnaturelle, et elle est pour nous un gage de résurrection glorieuse et d'éternelle félicité... Oui, c'est vrai ; mais à la condition formelle qu'elle soit bien faite, puisqu'une communion sacrilège mérite la réprobation et l'enfer ! La *prière* et les *bonnes œuvres* sont comme un vase d'or avec lequel on puise dans les richesses du cœur de Dieu... Oui, mais à la condition que l'on prie bien ou que les bonnes œuvres soient accomplies avec les clauses qui les rendent méritoires...

Vous le voyez donc ; les moyens par eux-mêmes ne suffisent pas. Il ne suffit pas qu'un instrument soit bien fait en lui-même, qu'il ait la forme et les proportions voulues ; il faut encore que l'ouvrier songe à s'en servir, veuille s'en servir et s'en serve bien : rien de plus clair et de plus logique.

Donc, il ne suffit pas d'avoir à notre disposition les moyens d'obtenir les grâces de Dieu : la foi, la prière, les sacrements et les bonnes œuvres. Il faut, en outre, que ces moyens, si parfaits, si efficaces instruments qu'ils soient de par la volonté de Dieu, nous soyons disposés à nous en servir effectivement, puisque si nous ne nous en servons pas, ils seront inutiles pour nous. Or, qu'est-ce qui nous fera recourir à ces moyens, qu'est-ce qui nous disposera, nous déterminera à les employer et à bien les employer avec sécurité et avec profit ? — C'est N.-S. Jésus-Christ par la sainte messe. Et c'est dans ce sens que nous avons dit : Par la sainte messe nous arrivent tous les biens : « *Venerunt autem mihi omnia bona pariter cum illa.* »

III. LA MESSE ET L'EMPLOI DES MOYENS DE SALUT. — En effet, N.-S. Jésus-Christ, Prêtre et Victime d'un prix infini, consomme, sur le Calvaire, le grand sacrifice de la Croix. Mais ce sacrifice, nous le savons, ne s'offrira pas seulement une fois ; mais, par une invention de son Cœur divin, Notre-Seigneur va le renouveler chaque jour durant les siècles, car il est Prêtre, et Prêtre pour l'éternité : « *Tu es sacerdos in æternum* » ; « *Hic autem eo quod manet in æternum, sempiternum habet sacerdotium.* » (Hébr., vii, 24).

Donc, chaque jour, et des milliers de fois par jour, Notre-Seigneur, par les mains du prêtre visible, va s'offrir sur l'autel. Comme sur la croix, il est là suppliant, les yeux constamment tournés vers son Père ; il intercède, il prie pour nous, sans se lasser jamais : « *Semper vivens ad interpellandum pro nobis.* » (*Ibid.*, 25). Il est là, sur l'autel ; et, sur l'autel, il reedit en s'adressant à son Père : « Voilà mon corps ; je vous l'offre et je le livre pour votre gloire et le salut des hommes ;... voilà mon sang, je vous l'offre et je le verse pour votre gloire et le salut des hommes... ». Il est là, immolé, quoique d'une manière non sanglante, il est là, sacrifié sans mourir jamais ; il est là, les mains remplies de son sang divin... Il est là, en un mot, avec une surabondance de grâces qu'il répand autour de lui : telle est la sainte messe.

Hé bien ! maintenant, voulez-vous me dire pourquoi ce malade que vous soignez, pourquoi ce père, ce frère, cette sœur, cet ami auquel vous vous intéressez si fort a retrouvé la foi, est revenu à Dieu, dans le moment où vous croyiez tout désespéré ?

N'est-ce pas à cause de la sainte messe, par laquelle Notre-Seigneur lui a fait la distribution et l'application des grâces du Calvaire ?

Voulez-vous me dire pourquoi vous avez réussi à fuir ces occasions dangereuses, à briser ces liens d'affection trop sensible, qui étaient pour vous la cause de nombreux péchés et compromettaient votre persévérance et votre salut ?

Sans doute, vous me répondrez que vous avez triomphé parce que vous avez prié, parce que vous avez lutté et fui les occasions de péché... Mais d'où vous est venue la pensée de prier et de combattre ? D'où vous est venue la première grâce qui vous a disposées à la résistance et à l'emploi des autres moyens de persévérance ? N'est-ce pas de la sainte messe où Notre-Seigneur prie pour nous avec la voix de son sang, intercède pour nous, nous distribue et nous applique les trésors et les grâces de la Rédemption ? Voulez-vous me dire pourquoi vous avez eu la force de surmonter des tentations que, jusqu'alors, vous n'aviez pas soupçonnées, des difficultés que vous n'aviez pas encore connues, de soumettre des passions devenues plus vives, parce que votre cœur était devenu plus ardent ?...

Vous me répondrez, sans doute, que vous avez cherché dans les sacrements la force et le courage dont vous avez fait preuve... Mais d'où vous est venue la pensée de recourir aux sacrements ? D'où vous est venu le premier mouvement de bonne vo-

lonté qui vous a fait accomplir vos actes de fidélité et de sagesse ? N'est-ce pas de la sainte messe où Notre-Seigneur, s'offrant pour nous, suppliant pour nous, ouvre sur nous les trésors de la Rédemption et nous en fait l'application ?

Voulez-vous me dire pourquoi ces religieuses, cette communauté vont toujours grandissant, se perfectionnant dans la vertu, s'enrichissant d'une manière persévérante de nouveaux mérites ?... Vous me répondrez, sans doute, qu'il faut l'attribuer à leur fidélité à la règle, à leur zèle, au dévouement avec lequel elles remplissent leur charge... Oui, mais d'où leur vient cette constance qui ne se dément pas ? D'où leur vient cette bonne volonté soutenue ? D'où leur vient cet entraînement qui les porte aux progrès dans la perfection ? N'est-ce pas de la sainte messe où Notre-Seigneur, songeant à ces religieuses, vivant au milieu d'elles, les voyant, les connaissant toutes, prie pour elles, s'intéresse à elles, répand sur elles les grâces de la Rédemption qui les soutiennent et les déterminent efficacement à la pratique des conseils évangéliques et à l'amour de Dieu ?

Où, la sainte messe ressemble à cette grande roue que l'on voit dans les usines et qui met tout en mouvement ; elle est comme le soleil distinct de la lumière, et qui fait jaillir l'éclat et la splendeur de la lumière... C'est par la sainte messe que N.-S. Jésus-Christ fait employer les moyens de salut ; c'est par elle qu'il met en mouvement, en exercice ces moyens de salut, et que, divin soleil de justice éclairant les âmes rachetées par le sacrifice du Calvaire, il les rend lumineuses et brillantes par la vérité et les grâces dont il les enrichit.

II. — Preuves

Aussi, 1^o Je ne m'étonne pas de trouver dans le prophète Zacharie ces significatives paroles : « *In die illa erit fons patens domui David et habitantibus Jerusalem.* » (Zach., xiii, 1).

Cette source toujours ouverte que son regard inspiré entrevoit dans la suite des siècles, n'est-ce pas la sainte messe qui ouvre à tous les hommes les trésors de la Rédemption ?

Le prophète Isaïe donne cet autre témoignage : « *Haurietis aquas in gaudio de fontibus Salvatoris.* » (xii, 13). Cette fontaine d'amour dans laquelle tous les saints et les vrais chrétiens puisent des grâces avec une telle abondance, n'est-ce pas la messe par laquelle notre divin Sauveur nous dispense tous les mérites de sa Passion ?

2^o Je ne m'étonne pas davantage de trouver dans les écrits des SS. Docteurs et des Pères de l'Eglise la même doctrine exprimée en termes si justes et si frappants.

J'ouvre les livres de S. Ambroise et je lis : « C'est à l'autel que s'accomplit la perfection du sacrifice de la croix. » J'ouvre les livres de l'incomparable et illustre S. Thomas et je lis : « Le sacrifice de la messe n'est que le renouvellement et l'application du sacrifice de la croix. » J'ouvre les livres de S. Alphonse et je lis : « Par le sacrifice de l'autel,

tous les mérites de la Passion sont appliqués aux hommes. » Ecoutez encore : « La messe, dit S. Odon, abbé de Cluny, est l'œuvre à laquelle est attaché le salut du monde. » — « C'est à la messe, ajoute Timothée de Jérusalem, que la terre doit sa conservation ; car, sans elle, il y a longtemps que les péchés des hommes l'auraient anéantie. » S. Jean Chrysostome assure, de son côté, que les anges mêmes attendent le moment de la messe pour intercéder plus efficacement en notre faveur ; et il ajoute que ce que l'on n'obtient pas à la messe, on l'obtient difficilement en autre temps.

La sainte messe, dit S. François de Sales et avec lui S. Léonard de Port-Maurice, c'est l'abîme des miséricordes divines, la source de l'amour divin, le cœur de la dévotion, l'âme de la piété, le moyen le plus précieux d'obtenir les grâces.

« Quand je célèbre la sainte messe, et que je tiens mon Jésus entre mes mains, disait un religieux mort en odeur de sainteté, j'en obtiens tout ce que je veux. »

3^o Ajoutons à ces diverses citations cet oracle du concile de Trente, qui exprime toute la vérité qui nous occupe : « Le temps de la messe est précisément celui où le Seigneur se tient sur son trône de grâces... » (Sess. 22, cap. 2), et ces paroles liturgiques qui résument vraiment ce que nous venons de dire : « *Quoties hujus hostiæ commemoratio celebratur, opus nostræ Redemptionis exercetur.* » (Secreta e Dom. IX post Pentec.).

Après de si précieux et importants témoignages, ne devons-nous pas ranimer toute notre foi et concentrer toute notre attention sur l'incomparable faveur que N.-S. Jésus-Christ nous accorde par la sainte messe ?... N'est-ce point à la sainte messe surtout qu'il nous adresse, avec un amour plus ardent et comme avec des larmes dans la voix, cette invitation qui devrait nous faire mourir de bonheur : « *Venite ad me, omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos* » ?

Oui, sachons-le pour ne l'oublier jamais, si, au sommet de la croix, il a pu affirmer qu'il a tout accompli pour nous arracher à l'enfer, qu'il a bu jusqu'à la lie le calice de toutes les amertumes : « *Consummatum est* !... » sur l'autre Calvaire où il monte chaque jour, je veux dire à l'autel, il nous apprend que par la sainte messe il continue, d'une manière non sanglante, l'holocauste du Golgotha, par lequel il ouvre sur nous le fleuve des grâces et des trésors de la Rédemption. « *In illa die, erit fons patens domui David et habitantibus in Jerusalem.* » Donc croyons, et croyons de tout notre cœur que la sainte messe est l'application des grâces du Calvaire, que par elle nous arrivent tous les biens, qu'elle nous fait puiser les grâces de sanctification et de salut dans les trésors de la Passion, dans les satisfactions et les mérites infinis du Sauveur.

III. — Les fails

Du reste, voyons ce qui se passe dans les pays ou aux époques dans lesquels la sainte messe n'est pas

célébrée ou n'est plus fréquentée : c'est le règne du démon ou de l'indifférence ; c'est la diminution de la foi, l'anéantissement des œuvres chrétiennes, la résurrection du paganisme.

Ne savons-nous pas, en effet, que, dans les régions infidèles où la célébration de nos saints mystères n'a pas encore eu lieu, Satan est tout-puissant et tient les âmes dans les chaînes du plus honteux et du plus dégradant esclavage ?... Les missionnaires ne nous parlent-ils pas de possessions diaboliques très communes parmi ces peuples au milieu desquels le sang du sacrifice de la messe n'a pas encore été répandu ?

Ne savons-nous pas que quand les autels sont renversés et les temples fermés, que quand l'action divine du saint sacrifice est interrompue, la foi s'affaiblit et tend à disparaître ?... Rappelons-nous notre histoire nationale : les plus âgées parmi vous ne se souviennent-elles pas des récits de leurs ancêtres leur racontant la triste et douloureuse époque de la grande révolution du siècle dernier ?... La violence qui dispersait les prêtres et qui défendait à leurs mains consacrées d'offrir l'auguste Victime ne faisait-elle pas tarir, du même coup, la source des grâces et des secours surnaturels qui font naître et entretiennent les œuvres indispensables au salut ?

« Qu'on le sache, a dit le S. Curé d'Ars, si l'on parvenait à détruire les églises et les prêtres, dans moins de vingt ans le monde serait tombé dans la barbarie ! »

Et dans les paroisses où le prêtre offre le saint sacrifice dans une église solitaire, en présence des anges seuls ; dans ces paroisses où les fidèles ne vont plus à la messe, s'éloignant ainsi des sources d'eau vive de la grâce, ne voyons-nous pas l'indifférence la plus complète et la négligence comme l'oubli des devoirs les plus sacrés et les plus nécessaires ?

Oui, supprimer la messe ou s'en éloigner, c'est supprimer et éloigner par là-même la cause de tous les biens ; en être privé, c'est être privé du moyen qui rend efficaces, pour nous, les instruments établis de Dieu pour nous dispenser ses grâces. « C'est pour cela, dit S. Alphonse, que le démon s'est toujours efforcé de ravir au monde la sainte messe en suscitant des hérétiques, vrais précurseurs de l'Antéchrist, lequel, avant tout, tâchera d'abolir et abolira, en effet, en punition des péchés des hommes, le sacrifice de l'autel. »

IV. — La pratique

De plus, cette excellence de la sainte messe, la croyance à cette vérité, ne la voyons-nous pas solennellement exprimée dans les grandes circonstances de la vie ou dans les événements mémorables du monde ?

Sans doute, excellentes, toutes les industries du zèle le plus généreux auxquelles on a recours pour obtenir la guérison d'un malade, pour connaître une vocation, pour demander une faveur temporelle, pour multiplier ou rendre florissantes les œuvres de propagation du bien ou d'extension de la foi... Mais au-dessus de toutes ces industries on place la souveraine et salutaire influence de la sainte messe.

Excellentes les prières, excellents les sacrifices, les actes de charité et de mortification pour soulager les pauvres âmes du purgatoire. Mais au-dessus de tous ces moyens d'expiation ou de délivrance, on place la souveraine et salutaire influence de la sainte messe.

Excellents les efforts, les dévouements multiples qui ont pour but de préparer les enfants à la Première Communion ou d'attirer sur l'union des jeunes époux des bénédictions spéciales... Mais à cet ensemble, à ce déploiement de sollicitudes si diverses, on préfère la vertu toute-puissante du saint sacrifice de la messe.

Excellents les pèlerinages, les processions solennelles, les jeûnes publics, les supplications de tout un peuple, au milieu de grandes calamités, de fléaux dévastateurs et de sanglantes catastrophes... Mais pour obtenir plus sûrement le secours du ciel et le salut, on ne manque pas de faire couler sur toutes ces pénitences le sang du sacrifice auguste de nos autels ; c'est au pied de l'autel où s'immole la divine Victime qu'on demande à la Providence d'agréer les expiations offertes.

Je m'arrête. Ces considérations suffisent, me semble-t-il, pour vous donner, sur la vérité qui a fait l'objet de cet entretien, des lumières et des convictions capables de vous faire estimer et aimer plus que jamais la sainte messe.

* *

Si vous vous fussiez trouvées à Jérusalem, le Vendredi Saint, avec la Sainte Vierge et les saintes femmes, suivant le Sauveur à la trace de son sang ; si vous l'eussiez vu ployer et succomber sous le poids de la croix, jeté à terre, cloué sur l'instrument de son supplice, puis élevé en l'air, et expirant sur ce premier autel dressé entre le ciel et la terre... quels eussent été vos sentiments, votre émotion, les élans de votre cœur et vos transports d'amour ?... Comme l'auguste Marie et les pieuses femmes, vous eussiez pleuré amèrement, compati avec tendresse et aimé jusqu'à vouloir mourir avec Jésus !...

Or, vous ne pouvez en douter, c'est le même sacrifice, c'est le même prêtre, la même victime... Où donc est votre foi, votre confiance, votre amour ?... Ah ! puissiez-vous dire comme la prieure du Carmel de St-Chamond (janv. 1887) : « Ma grande dévotion, c'est la sainte messe ; c'est là que je suis heureuse, et que je renouvelle mes protestations d'amour à mon Jésus ! »

Vous vous plaignez de votre pénurie spirituelle, vous vous plaignez d'être encore si peu humble, si susceptible, si distraite, si jalouse, si peu généreuse, si imparfaite... A qui la faute ? Voici quelqu'un venant vous assurer que, à proximité de votre demeure, il existe une mine d'or la plus riche du monde, et qu'il ne tient qu'à vous d'y aller puiser, à pleines mains, pour vos bonnes œuvres, chaque jour, pendant une demi-heure. Quelle ne serait pas votre joie, alors même que cette démarche vous imposerait un réel sacrifice !... Oui, cette demi-heure de peine, vous vous l'imposeriez sans hésiter, alors même qu'il ne s'agirait que de vous procurer des richesses pas-

sagères et périssables. Or le Roi du ciel vous présente et vous offre une mine bien plus précieuse, contenant, non pas un métal terrestre, mais les biens éternels, mais les grâces divines, mais les mérites infinis de la Rédemption. Cette mine d'or, vous la connaissez maintenant, c'est la sainte messe.

Donc, aimons-la, courons-y avec une sainte avidité, et comme le cerf altéré cherchant les sources jaillissantes et pures, empressons-nous de puiser à cette fontaine sacrée, vrai fleuve de grâces coulant toujours pour nous !

Oh ! avec quelle foi, avec quel angélique tremblement, avec quel ardent amour, avec quel saint enthousiasme respectueusement contenu les âmes vraiment religieuses prennent part au divin mystère de l'autel ! Puissiez-vous avoir quelque chose de ces dispositions ! Vous y trouverez, en effet, pour vous, les gages certains d'une vocation féconde, et, pour les âmes qui vous sont confiées, des moyens infaillibles de sanctification ; en un mot, pour vous et pour les âmes, le chemin et la possession du ciel ! Ainsi soit-il !

CINQUIÈME JOUR

Méditation

LA PASSION DE N.-S. JÉSUS-CHRIST, MOTIF D'AMOUR

I. — Préparation

II. — Considérations

Hier, nous avons médité l'un des mystères les plus touchants de notre sainte foi : le Verbe, le Fils de Dieu fait homme ou l'Incarnation... Seigneur, je m'en souviendrai le plus souvent possible, répondant ainsi au désir de l'Eglise qui me le rappelle chaque jour, plusieurs fois, par l'*Angelus*.

Voici un autre mystère non moins surprenant et non moins consolant : celui des souffrances de Notre-Seigneur acceptant sa Passion et la mort par amour pour nous. Si je pouvais être insensible à l'amour que Jésus me témoigne en se faisant petit, en s'annéantissant pour moi, pourrais-je l'être lorsque je le considère au Jardin des Olives, dans le supplice de la flagellation, dans le couronnement d'épines, gravissant, chargé de sa croix, les pentes du Calvaire, et ne cessant de souffrir que quand il a épuisé le calice d'amertume de la Rédemption ?

Mon Dieu, je reviens sur ce sujet, parce que, médité souvent, il enflamme plus que tout autre mon cœur d'amour pour vous. Du reste, je ne puis oublier des oracles comme ceux-ci : « Si vous voulez, dit S. Bonaventure, aller de progrès en progrès, ne passez aucun jour sans méditer la Passion du Sauveur. Rien n'égale ce pieux exercice pour élever l'âme à tous les degrés de la perfection. » Déjà S. Augustin, comme le rappelle Bernardin de Bustis, avait dit : « Il est plus méritoire de verser une seule larme au souvenir de la Passion de Jésus-Christ que de jeûner, chaque semaine, durant toute une année, au pain et à l'eau. »

D'abord, je dois me rappeler que Dieu le Père a donné à son Fils un corps fait tout exprès pour la

souffrance. C'est ce que Notre-Seigneur déclare lui-même lorsqu'il dit : « *Corpus aptasti mihi.* » Par conséquent, si j'élève aussi haut que possible, dans mon imagination et par les efforts de mon esprit, la sensibilité de la chair et des nerfs de mon divin Sauveur, je serai encore bien au-dessous de la vérité : « *Corpus aptasti mihi.* » De plus, son âme, la plus parfaite, la plus pure, la plus sainte de toutes, est, par là même, la plus délicate, la plus impressionnable, si je puis ainsi dire, la plus capable de saisir et d'éprouver vivement et profondément tout ce qui l'affecte ou la touche.

Donc, lorsque je réfléchis à toutes les circonstances de la Passion, lorsque je les fais passer une à une sous mes yeux, je comprends mieux cette parole prophétique : « *Velut mare, contritio tua !* » Vos douleurs, ô Jésus, sont immenses comme la mer !

Aussi, je ne m'étonne pas de cette réflexion de S. Bonaventure : « Les douleurs de Jésus ont été si grandes que, si elles étaient répandues sur tous les hommes qui ont vécu depuis le commencement du monde, sur tous ceux qui vivent actuellement, et sur tous ceux qui naîtront jusqu'à la fin des siècles, tous expireraient à l'instant même. » Oui, mon Dieu, vos douleurs sont immenses comme la mer !

Mais ce qui doit m'étonner beaucoup plus encore, ce qui doit me jeter dans la stupéfaction et l'admiration la plus profonde, c'est que non seulement mon divin Sauveur pouvait me racheter et racheter le monde coupable sans souffrir et mourir... mais il était encore parfaitement libre de laisser périr tous les hommes et de les abandonner à leur funeste et malheureux sort. Pourquoi ? — Parce que Dieu, étant infiniment parfait et se suffisant pleinement à lui-même, ne peut rien acquérir ni rien perdre... Le malheur des créatures n'enlève rien à sa félicité, et leur bonheur ne lui ajoute rien.

Quelle est donc la raison pour laquelle il a voulu tant souffrir ? — La raison formelle, c'est l'amour de Dieu le Père et de son Fils. Et ce n'est pas un saint qui me l'assure, ce n'est pas un ange, ce n'est pas la Sainte Vierge, c'est Dieu lui-même. « *Sic Deus dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret.* » « *Ego pono animam meam pro ovibus meis.* » « *Dilexit me et tradidit semetipsum pro me.* » Dois-je croire à sa parole ?... Lui ferai-je l'injure d'en douter, en y ajoutant celle de ne pas l'aimer ?

Oui, Dieu m'aime jusqu'à souffrir, jusqu'à mourir d'amour pour moi ! Car je ne dois pas l'oublier, tout ce que Notre-Seigneur a souffert dans sa Passion, il l'a souffert pour moi en particulier. « *Je vis,* dit S. Paul, *en la foi du Fils de Dieu qui m'a aimé, et qui s'est livré lui-même à la mort POUR MOI.* » (Gal., II, 20). Or, ce que dit ici l'Apôtre, je dois le dire aussi, moi, pauvre pécheresse. C'est pourquoi S. Augustin conclut de là que l'homme racheté à un tel prix semble valoir autant que Dieu... Il ose même ajouter : « Seigneur, vous m'avez aimé, non comme vous-même, mais plus que vous-même, puisque pour me délivrer de la mort vous avez voulu mourir pour moi. *Dilexisti me plus quam te, quia voluisti mori pro me.* »

Ah ! je reconnais bien là le cœur et l'amour d'un Dieu. Le moyen le plus sûr, le secret infaillible de gagner quelqu'un, de se l'attacher pour toujours, n'est-ce pas en effet de souffrir pour lui, de se dévouer, de s'immoler pour lui ?... C'est ainsi que je vois le père, la mère d'un enfant compter pour rien leurs veilles, leurs travaux, leurs larmes, leurs douleurs, leur vie même, pourvu qu'à ce prix ils gagnent le cœur de leur enfant et qu'ils entendent de sa bouche ce témoignage si désiré et si doux : « Mon père, ma mère, je vous aime. »

Or si Dieu a mis dans ses créatures de tels sentiments, il en est le principe et la source ; il est l'auteur de tout ce qu'il y a de beau, de noble, de grand et de bon... Et si une goutte de son amour jetée par lui dans un cœur humain produit de si grands miracles de tendresse, de générosité et de force, quels miracles plus grands encore ne dois-je pas attendre de l'océan infini de son amour infini ?...

Le P. Paul Segneri conseilla à l'une de ses pénitentes d'écrire aux pieds de son crucifix ces mots : « C'est ainsi qu'on aime ! » Notre-Seigneur révéla à sainte Brigitte qu'il serait encore tout disposé à souffrir et à mourir pour les damnés, si les damnés étaient capables de rédemption ; et cela autant de fois qu'il y a de ces pauvres âmes dans l'enfer !... — Et S. Alphonse, de son côté, en rapportant cette révélation, ajoute : « Dieu désire tellement nous attirer à lui que, pour avoir notre cœur, il consentirait, si cela était nécessaire, à demeurer suspendu à la croix jusqu'à la fin du monde, et avec des tourments encore plus affreux ! »

Ah ! c'est sans doute pour que je n'oublie pas ces consolantes vérités que le crucifix, de préférence à toute autre image, est partout exposé à mes regards, offert à mes hommages, à mes adorations, à mon amour... Je le vois sur le tabernacle, je le vois au chevet de mon lit, je l'ai toujours vu dans les circonstances les plus graves de ma vie... Il est mon compagnon, mon livre, ma force, ma lumière, mon guide, mon consolateur, mon meilleur ami !...

O image sacrée de mon Sauveur, soyez bénie, adorée et aimée par toute la terre !... Laissez-moi vous approcher souvent de mes lèvres et couvrir des témoignages de ma tendresse et de ma reconnaissance votre tête couronnée d'épines, votre côté ouvert, vos pieds et vos mains percés !... Laissez-moi surtout vous presser sur mon cœur dont les battements répétés et les palpitations ardentes vous diront, mieux que mes paroles, le dévouement excité par vos bienfaits et les flammes allumées par votre amour !...

III. — Actes

1^o *Acte de foi.* Ma foi sur le mystère que je viens de méditer est-elle assez vive, assez profonde, assez pratique ?... Est-ce que le souvenir de la Passion de mon Sauveur m'occupe souvent ?... Oh ! que ne puis-je avoir les dispositions et les sentiments des saints, de S. Alphonse qui répétait si souvent dans la journée : « Un Dieu souffrant et mourant pour

moi ! » Il a été si passionné pour cet ineffable mystère, ce grand Docteur, il y a vu une si éloquentte prédication et une preuve si persuasive de l'amour infini de Dieu pour les hommes, qu'il fait un point de règle à ses fils spirituels de le méditer tous les jours durant une demi-heure.

O mon Dieu, donnez-moi donc quelque chose de ce zèle, de cet esprit de foi,... gravez donc profondément dans mon cœur le souvenir de vos divines souffrances capables, au dire de S. Bonaventure, d'attendrir les cœurs les plus durs et d'enflammer les âmes les plus froides...

Oui, je crois que vous, mon Sauveur, vous n'avez tant souffert que pour mon amour... Je crois à votre amour infini... Je crois que chacune de vos douleurs me redit cette parole aussi vraie qu'elle est mystérieuse et incompréhensible : « C'est ainsi que je t'aime !... » Je le crois, parce que vous me l'assurez, parce que tout votre Evangile me le répète : *Credo* !... Mais augmentez ma foi, rendez-la aussi grande que vous le désirez, pour votre gloire et pour mon salut. Il est sûr que je vous aimerai d'autant plus que ma conviction, sur ce point, sera plus ferme et plus éclairée.

2^o *Acte d'amour*. O mon doux Rédempteur, puisque vous avez voulu mourir pour moi, afin de me contraindre à vous aimer, je veux vous aimer... Ayant méprisé votre grâce et votre amour, je mériterais d'être condamnée à ne plus vous aimer ; mais non, mon Jésus, infligez-moi tout autre châtiment et non celui-là ; c'est pourquoi je vous supplie de ne pas m'envoyer dans l'enfer que j'ai mérité, puisqu'en enfer je ne pourrais plus vous aimer.

Pourvu que je vous aime, punissez-moi comme il vous plaît. Privez-moi de tout, et non de vous-même. J'accepte toutes les maladies, toutes les humiliations, tous les maux que vous voudrez me faire souffrir, il me suffit que je vous aime.

Maintenant que je connais, par les lumières que vous m'accordez, combien vous êtes aimable et combien vous m'avez aimée, je ne saurais plus vivre sans vous aimer.

Par le passé, j'ai aimé les créatures et je me suis éloignée de vous, qui êtes un bien infini ; mais à présent, je proteste que je ne veux plus aimer que vous, vous seul et rien de plus.

Ah ! mon bien-aimé Sauveur, si vous prévoyez qu'à l'avenir je dois encore cesser de vous aimer, je vous prie de m'ôter la vie ; je consens plutôt à être anéantie qu'à me voir encore séparée de vous !

IV. — Prière et résolution

Seigneur, à l'exemple du Prophète qui, prosterné à vos genoux, vous demandait la sagesse, c.-à-d. la grâce de vous préférer à tout, de vous aimer... je me jette à vos pieds et je vous conjure de me faire la grâce de vous aimer... car, par moi-même, je ne le puis pas. — O Vierge sainte, ô Mère de Dieu, Marie, aidez-moi de vos prières, obtenez-moi la grâce de ne jamais plus cesser d'aimer mon Jésus qui a daigné mourir pour moi, et de ne jamais

plus cesser de vous aimer, vous, ma Reine, qui m'avez obtenu tant de miséricordes jusqu'à ce jour.

Mon Dieu, je prends la résolution de répéter souvent, durant cette journée, cette parole qui traduira désormais le sentiment dont mon cœur sera rempli et dont il vivra : « *Je vous aime, je vous aime !* » Quoi qu'il m'arrive, quoi qu'il se présente à souffrir, à tout moment et à tout propos, je répéterai : « *Mon Dieu, je vous aime !* »

Je veux tellement le dire et le redire que mon bon ange comptera mes actes d'amour par les battements de mon cœur et les respirations de mon âme !...

V. — Conclusion

1^o Soyez béni, mon Dieu, des grâces sans nombre que vous m'avez accordées pendant ce saint exercice... Pour vous en remercier dignement, je vous offre vous-même à vous-même... Tout venant de vous, et moi étant riche de vous, c'est vous-même, Seigneur, qui serez glorifié par vos propres dons.

2^o Je vous promets d'y correspondre, et je compte encore, pour y réussir, sur votre secours. Mon Dieu, ayez pitié de moi, oui, ayez pitié de moi... Faites éclater votre miséricorde sur votre pauvre servante.

3^o Répandez-la aussi sur les pécheurs, objet de toutes vos sollicitudes, et sur les âmes du purgatoire, en particulier sur celles qui, sur la terre, ont été plus dévotes envers votre sainte Passion. Abrégez le temps de leurs souffrances, au nom de votre mort et de tous vos mérites... Faites-leur sentir, comme à nous toutes, que vous êtes leur bon et tout-puissant Rédempteur... Et que votre sainte Passion nous ouvre les portes du ciel ! Ainsi soit-il !

Première Instruction

LE SACRÉ-CŒUR

Redite ad cor. (Is., XLVI, 8).

Combien Dieu nous a aimés ! Nous ne saurions trop le répéter, il nous a aimés infiniment : « *In finem dilexit eos !* » ¹ (Jo., XIII, 1).

Voilà pourquoi il nous a créés de préférence à beaucoup d'autres, après avoir déclaré qu'il nous porte dans son cœur de toute éternité... Voilà pourquoi il s'est fait petit enfant, il est né dans une indigence et un dénuement affreux, afin de se rendre, par là, plus semblable au plus grand nombre des hommes... Il a vécu dans l'oubli et le travail, il s'est plongé dans un abîme de maux... Avant de mourir, il a voulu, par l'un de ses plus grands miracles, qui se renouvelle tous les jours, perpétuer sa présence sur la terre en instituant l'Eucharistie... Et sa mort n'est pas le dernier terme de son amour, puisqu'il continue par son Eglise, par ses sacrements et ses grâces, à nous offrir tous les moyens de salut, jusqu'à notre dernier soupir...

Et cependant, la plupart des hommes n'aiment pas Dieu !... Et nous, oserions-nous dire que nous l'ai-

¹ On peut en effet entendre ces paroles dans ce sens.

mons ou que nous l'aimons autant qu'il nous le demande ?

Or N.-S. Jésus-Christ veut être aimé ; il brûle du désir d'être aimé. Pour triompher de notre indifférence, pour vaincre les résistances que nous opposons à la réalisation de son immense désir, il fait un dernier effort... Il trouve dans son inépuisable charité une industrie, un procédé pour se faire aimer bon gré mal gré : il nous donne son Cœur, il veut que nous connaissions son Cœur.

Car, par son Cœur, 1^o il nous redit tout son amour et nous demande de l'aimer ; 2^o il nous révèle toutes ses souffrances et nous demande de le consoler.

En un mot, en nous donnant son Cœur, il nous demande un culte d'amour et de réparation. Pour le comprendre, nous n'avons qu'à examiner les signes ou symboles avec lesquels il nous montre et nous donne son Cœur.

O Cœur de Jésus, je vais parler de vous ! Pardonnez à ma témérité et suppléez à ma faiblesse... Révélez-vous vous-même avec vos amabilités ravissantes, et laissez tomber sur nous un seul rayon de votre grâce, une seule étincelle du feu qui vous consume, et nos âmes, captivées par ces attraits que vous savez rendre si doux et si forts, deviendront souples et dociles et n'aimeront plus que vous !...

I. — En nous donnant son Cœur,

N.-S. Jésus-Christ nous redit tout son amour

La simple considération de l'image du Sacré-Cœur suffira à nous en convaincre.

1^o L'ouverture ou la plaie. — Nous voyons d'abord cette ouverture, cette plaie béante faite par la lance du soldat Longin.

Remarquez, c'est lorsque Notre-Seigneur a rendu le dernier soupir qu'il reçoit ce coup de lance dont nous parle le saint Evangile. Par conséquent, ainsi que cela se produit dans un corps sans vie, cette blessure ne se ferme pas et demeure ouverte.

Cette circonstance est à noter. Pourquoi ? — Parce que cette plaie est comme la bouche du Cœur de Jésus. « *Tot vulnera, tot ora,* » dit S. Jean Chrysostome. Par elle, Jésus veut comme nous redire tout l'amour dont ce même cœur est rempli pour nous. En effet, ne nous affirme-t-il pas lui-même, ce divin Sauveur, que « *la bouche parle de l'abondance du cœur* » ? (Luc, vi, 45).

Donc, par cette plaie sacrée, comme par une bouche mystérieuse, Jésus nous redit, nous raconte les immenses trésors de charité divine que renferme son divin Cœur.

D'où viennent, si ce n'est de son Cœur, les paroles suivantes et tant d'autres que nous pourrions rappeler : « *Me voici, ô mon Père, pour accomplir, à la lettre, votre volonté ?* »... Vous voulez sauver l'homme coupable, mais vous exigez satisfaction pour les péchés qu'il a commis... Eh bien ! je m'offre à vous comme réparateur... Je prends sur moi, à mon compte, toutes les iniquités humaines, je les expierai ; et ainsi, votre justice étant satis-

faite, vous ferez éclater votre miséricorde sur le monde !... Oui, je le sais, je serai plongé dans un déluge de maux ; cette œuvre de la Rédemption, je ne l'opérerai qu'au prix de mon sang répandu et de ma vie sacrifiée... Mais j'aime ces pauvres pécheurs, et je consens à être malheureux pour qu'ils soient heureux ! « *Ce ne sont pas les justes, mais les pauvres pécheurs,* dit-il ailleurs, *que je suis venu appeler à la pénitence... Je suis envoyé aux brebis d'Israël qui ont péri... Il y a plus de joie dans le ciel pour un pécheur qui se convertit que pour 99 justes qui persévèrent... Réjouissez-vous,* dit-il encore en parlant du pécheur converti, *mon fils était perdu et il est retrouvé, il était mort et il est ressuscité !...* » *Ex abundantia cordis os loquitur !*

Sur un simple désir de Zachée, il va droit à lui, et lui adresse cette invitation capable de faire mourir de bonheur celui qui en est favorisé : « *Descendez de cet arbre, venez ; je veux loger dans votre maison.* » (Luc, xix, 5). Et cette visite fut pour tous ceux qui étaient là une grâce de salut.

C'est un publicain méprisé et détesté des autres hommes, à cause des fonctions qu'il remplit. Mais dans cet homme il y a les éléments d'un apôtre ; et, d'une voix dont rien n'égale la douceur, Jésus lui dit : « *Venez et suivez-moi !* » (Math., ix, 9).

Ce sont des pécheresses, scandale de la contrée... Mais elles trouvent Jésus qui leur fait comprendre l'indignité de leur conduite, les délivre de l'esclavage de leurs passions et du démon, leur rend la paix, leur pardonne et les renvoie tout heureuses ! « *Allez, vos péchés vous sont remis ;... allez, votre foi vous a sauvée !* »

C'est un traître qui le livre... Au lieu de l'accabler de malédictions ou de l'écraser sous les foudres de sa colère, il fait un dernier effort pour attendrir cette âme de bronze : « *Mon ami, vous trahissez le Fils de l'Homme par un baiser ?* » (Luc, xxii, 48).

Ce sont des bourreaux, qui ont encore les mains fumantes de son sang, et dont il demande la grâce en priant pour eux : « *Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font !* » (Luc, xxiii, 34).

De ces réflexions je conclus : Notre-Seigneur aime et recherche les pécheurs, parce qu'ils sont plus dignes de compassion, et, par là même, l'objet d'un amour aussi tendre qu'infini. Oui, toutes ces paroles sont des manifestations de l'immense charité qui remplit le cœur de Jésus... Oui, toutes ces paroles sont des témoignages infaillibles de la bonté et de l'amour divins concentrés dans le Cœur de Jésus, comme dans un foyer ardent ! *Ex abundantia cordis os loquitur !*

Après les pécheurs, ce sont les affligés qui sont aussi l'objet des manifestations de l'amour qui remplit son Cœur.

« Venez à moi, vous tous qui êtes éprouvés, vous qui pleurez, vous que le poids des chagrins et des amertumes de la vie décourage et écrase ; venez près de moi, près de mon cœur plein de mansuétude et de commisération... et je partagerai vos épreuves, je sécherai et je bénirai vos larmes, je vous consolerais... Appuyés sur moi et sur mon cœur, vous trou-

verez et vous goûterez les joies et les adoucissements du repos dont vos pauvres âmes agitées et tourmentées ont besoin ! »

Ici, c'est une pauvre veuve qui conduit au cimetière son fils unique, c.-à-d. ce qu'elle a de plus cher : son espérance, sa vie, son bonheur sur la terre... Elle arrose de ses larmes le cercueil qu'elle accompagne et le chemin qu'elle parcourt. Jésus l'aperçoit et, ne pouvant souffrir qu'elle pleure plus longtemps : « Mère, dit-il, ne pleurez plus ! » Il arrête le cortège : « Jeune homme, dit-il, je vous le commande, levez-vous ! » (Luc, VII, 13-14). Et l'enfant ressuscité se jette plein de vie dans les bras et au cou de sa mère, presque défaillante de ravissement et d'allégresse !...

Un autre jour, c'est un père désolé qui pleure sa fille chérie... Jésus apparaît au milieu de la foule qui remplit la maison de lamentations et de cris de douleur... Il ressuscite la défunte ; et à la consternation de la famille éplorée succèdent les acclamations retentissantes d'un bonheur inattendu !

Puis ce sont des malades, des affamés, des aveugles, des paralytiques échelonnés le long des rues et des chemins que doit parcourir celui que la foule acclame et adore comme Dieu. Tous ces infortunés demandent guérison, force, secours et bénédiction... Et le Fils de David, vraiment Dieu comme celui qui l'a envoyé, répand à pleines mains sur tous ces suppliants ses faveurs et ses grâces...

De ces autres réflexions, je conclus que Notre-Seigneur a vraiment comme un faible pour ceux qui souffrent et qui pleurent. Or « la bouche parle de l'abondance du cœur. » Donc, toutes ces paroles admirables que nous avons entendues révèlent, de la manière la plus saisissante, l'amour infini dont le Cœur sacré de Jésus est le foyer toujours vivant...

O plaie toujours ouverte, ô bouche divinement éloquente ! O plaie que je contemple au Cœur de mon Jésus, oui, vous me redites les prodiges d'amour infini multipliés en faveur des hommes par mon Rédempteur !... Et vous, mon très aimable Rédempteur, en nous donnant votre Cœur, en nous le montrant tel que vous l'avez révélé à votre pieuse servante Marguerite-Marie, vous n'avez d'autre intention que de nous répéter à tous : « Voyez s'il est un amour semblable à mon amour !... Aimez-moi donc ! A votre tour, aimez-moi donc !... »

2^o La croix et la couronne d'épines. — Si, après avoir contemplé la plaie qui se trouve au Cœur de Jésus, nous continuons à examiner la sainte image de ce Cœur, nous voyons la croix qui la surmonte et la couronne d'épines qui l'entoure.

Pourquoi Notre-Seigneur nous présente-t-il son divin Cœur avec ces signes ?

Ces signes sont encore symboliques, n'en doutons pas. Ne nous rappellent-ils pas, d'une manière frappante et vraie, toute la Passion de Jésus, toute sa vie de souffrances et d'immolation ?... Et par conséquent, cette croix et cette couronne ne nous prêchent-elles pas que c'est l'amour concentré de son Cœur qui lui a donné, pour nous, cette soif de souffrir et de mourir sur une croix ?

Voilà pourquoi, dès le premier instant de sa vie, Notre-Seigneur a enduré toutes les peines de sa Passion. Il nous dit, en effet, par son Prophète : « *Dolor meus in conspectu meo semper* (Ps. XXXVII, 18)... *In laboribus a juventute mea*. (Ps. LXXXVII, 16). Ma douleur est toujours présente à mes yeux... Dès ma jeunesse, j'ai été dans la souffrance. »

Notre aimable Rédempteur eut donc toujours présents, sous les yeux, les fouets, les épines, la croix, les outrages de sa Passion ; et toujours il endura ces divers supplices dans le fond de son cœur... Quand il voyait les victimes qu'on immolait dans le temple, elles lui apparaissaient comme autant de figures du sacrifice que lui-même, agneau sans tache, devait offrir sur l'autel de la croix... Quand il voyait la ville de Jérusalem, il savait bien que là il devrait expirer, dans un abîme d'opprobres et de douleurs... Quand il jetait les yeux sur sa tendre Mère, il s'imaginait déjà la voir agonisante au pied de la croix sur laquelle il devait consommer son sacrifice !...

Ne nous étonnons donc pas d'entendre Jérémie s'écrier, alors qu'il prophétisait le Messie : « Votre douleur est grande comme la mer. *Magna est enim velut mare contritio tua*. » (Thren., II, 13). Car, de même que les eaux de l'océan sont toutes salées et amères, ainsi la vie de Jésus fut toute remplie d'amertume et privée de toute consolation, selon qu'il l'a dit lui-même à sainte Marguerite de Cortone. De plus, comme dans la mer se réunissent toutes les eaux de la terre, ainsi en Jésus-Christ se réunissent toutes les souffrances dues aux péchés des hommes. C'est pour cela qu'il s'écriait par la bouche du Psalmiste : « Toutes les tribulations sont entrées dans le fond de mon âme, et je suis plongé dans une tempête d'opprobres et de douleurs qui me submergent tout entier. » (Ps. LXVIII, 2).

Donc, ô mon cher Jésus, quand je vous vois lié, garotté comme un criminel, traité de séditieux, d'imposteur, de magicien, d'insensé, délaissé même par vos amis ; quand je vous vois persécuté et haï de tous jusqu'à être cloué sur un infâme gibet, entre deux scélérats et au milieu des huées d'une multitude semblable à un troupeau de bêtes féroces ; quand je vous vois tout déchiré, à demi-mort... si, par la pensée et par la foi, je pénètre dans votre cœur, j'y trouve toutes les amertumes dont vous avez été abreuvé et toutes les angoisses qui vous ont torturé figurées par la croix et les épines meurtrières, et toutes vos plaies, je les vois écrites sanglantes sur votre Cœur que vous révélez à mes regards : « *Dolor meus in conspectu meo semper*. »

Si, après cela, ô mon Sauveur, vous m'adressez cette question : « *Scitis quid fecerim vobis ?* » (Jo., XIII, 12), il nous sera facile de répondre : « Oui, Seigneur, nous savons pourquoi vous avez tant souffert et pourquoi vous êtes mort... Nous savons pourquoi vous avez été tourmenté dans tous vos membres et dans tous vos sens ; nous savons pourquoi des douleurs encore plus cruelles ont rendu votre âme agonisante... Vous êtes Dieu, et vous nous aimez en Dieu, c.-à-d. avec un amour que nul autre amour ne peut égaler ; vous nous aimez, et voilà pourquoi

vous vous êtes livré : « *Dilexit nos et tradidit semet-
ipsum pro nobis.* » (Eph., v, 2).

« Telle est l'explication de la croix et de la couronne d'épines qui transpercent votre cœur ; et, pour m'en donner une nouvelle preuve et une preuve sans réplique, vous me présentez votre cœur environné de flammes. »

Oui, les flammes qui environnent le Cœur de Jésus, qui s'échappent vives et ardentes de l'ouverture faite par la lance et de toutes les plaies faites par la croix et les épines, sont le symbole incontestable de l'amour de Jésus pour nous.

3^o Les flammes. — C'est pour cela qu'il nous dit lui-même, ce cher Sauveur : « *Je suis venu apporter le feu sur la terre, et que désiré-je, sinon qu'il s'allume ?* » (Luc, xii, 49). Ce feu, c'est l'amour qu'il fait éclater partout et dont il cherche à embraser les cœurs...

Ne voyons-nous pas, au jour de la Pentecôte, des langues de feu se reposer sur la tête des apôtres ? Et ne savons-nous pas que, à ce moment-là, le St-Esprit les remplit de cette divine charité qui doit renouveler la face de la terre : « *Emittes Spiritum tuum et creabuntur, et renovabis faciem terræ.* » (Ps. ciii, 30).

Ne représente-t-on pas S. Augustin et d'autres bienheureux tenant dans leurs mains un cœur enflammé, symbole de l'amour qui inspirait leurs actes et sanctifiait leur vie ?...

Ne savons-nous pas que Notre-Seigneur apparut un jour à sainte Catherine de Sienne, dans l'Hostie consacrée, sous la forme d'une fournaise ardente d'amour d'où sortaient des torrents de flamme divine qui se répandaient par toute la terre ?... Et la sainte s'étonnait que les hommes pussent vivre sans être embrasés d'amour au milieu de ces flammes de l'amour de Dieu pour eux.

Oui, mon Dieu, votre cœur est comme trop étroit à contenir l'amour qui le remplit, et vous nous le faites comprendre en nous montrant votre cœur jetant de toutes ses blessures des rayons et des flammes qui en jaillissent avec abondance !...

C'est ainsi que Notre-Seigneur nous donne son cœur, pour que nous le connaissions ; c'est ainsi qu'il nous redit tout son amour. Et nous, aimons-nous Notre-Seigneur ? L'aimons-nous autant que nous le pouvons ?... L'aimons-nous plus que toute autre chose, de préférence à tout, par dessus tout ?... Notre cœur n'est-il pas divisé, partagé, rempli d'affections étrangères, même déréglées ?... Notre cœur est-il dégagé du monde et des plaisirs du monde, et des bagatelles du monde, et de tous ces liens terrestres qui l'enchaînent au souvenir et à l'amour des créatures ? — Interrogeons-nous, rendons-nous compte de nos dispositions intimes, et répondons !...

Ah ! malheureux que nous sommes, nous nous plaignons de ne pas arriver à aimer Dieu, nous gémissons d'être toujours froids, indifférents, sans ardeur pour Dieu ! Faut-il nous en étonner ?... Nous n'avons pas le courage d'écarter de nous ce qui nous éloigne de Dieu ; nous n'avons pas de générosité pour faire le sacrifice de nos aises, de notre

orgueil, de notre susceptibilité ; nous ne savons pas faire plaisir à Dieu à nos dépens ; nous ne savons pas nous gêner pour lui être agréables... et nous voudrions pouvoir lui dire : « Mon Dieu, je vous aime de tout mon cœur, de toute mon âme et de toutes mes forces ?... »

...Non, ce n'est pas possible, nous nous trompons ; nous sommes dans une voie mauvaise et fatale. Et nous aurons beau protester, en paroles, de notre dévouement envers Dieu ; nous recevrons mille sacrements, nous communierons dix fois par jour, que nous croupirions infailliblement dans le même état, bien plus exposés à déchoir qu'à grandir dans la grâce et l'amour de Dieu.

Ah ! sachons-le, l'amour de Dieu est un feu ; le bois qui alimente ce feu, ce sont les sacrifices, c'est l'esprit de pénitence, de prière, de soumission à la volonté de Dieu et aux desseins de la Providence ; c'est, en un mot, la vie des disciples et des enfants d'un Dieu crucifié ; c'est la vraie vie religieuse, avec toutes ses épines et ses croix de chaque jour !... Tant que nous n'aimerons pas Dieu à nos dépens, tant que nous ne dirons pas : « L'amour de Dieu avant tout, l'amour de Dieu au prix de tout, » et tant que notre conduite ne sera pas en harmonie avec notre langage, notre amour ne sera ni vrai, ni sérieux, ni durable !

O mon Dieu, gravez en nous, d'une manière ineffaçable, cette importante vérité, et faites-nous comprendre que, en nous donnant votre cœur, non seulement vous nous redites tout votre amour pour vous faire aimer de nous, mais encore que vous nous révélez vos souffrances pour nous inviter à vous consoler. C'est la deuxième partie de cet entretien.

II. — En nous donnant son Cœur, N.-S. Jésus-Christ nous révèle toutes ses souffrances

Oui, Jésus, en nous donnant son Cœur, nous révèle toutes ses souffrances et nous demande un culte de réparation.

En effet, le Sacré-Cœur de Jésus est réellement et substantiellement présent sous les voiles eucharistiques, puisqu'il fait partie de l'adorable humanité du Sauveur ; de sorte que là où est cette humanité sainte, là est le Sacré-Cœur.

Au pied du tabernacle, nous sommes donc devant le Sacré-Cœur ; dans la sainte communion, nous recevons en nous le Sacré-Cœur : « Par le St-Sacrement, ce mystère délicieux et sublime du Cœur sacré de Jésus devient une réalité pratique, accessible à tous les chrétiens, il devient présent sur tous les autels. » (Mgr de Ségur).

Le Sacré-Cœur est là, vivant, battant de vie et d'amour, aussi réellement qu'autrefois sur la terre. Là il nous dit, en nous montrant et en nous donnant son Cœur : « *Le voilà, ce Cœur qui vous a tant aimés, qui vous aime tant, et espère qu'en retour vous l'aimerez aussi.* »

Or Notre-Seigneur est-il aimé ?...

Hélas, combien il est offensé ! Que de millions de péchés mortels montent, tous les jours, avec une sacrilège audace, jusqu'au trône de Dieu, ou bien s'a-

battent avec une rage infernale sur Jésus-Eucharistie dans son tabernacle !... Comptez, si vous le pouvez, les blasphèmes, les impiétés, les attaques dirigées contre la religion, les profanations de toute sorte, les parjures, les violations de la loi du dimanche, les faiblesses et les négligences des parents, les scandales et les crimes des époux, les révoltes, les ingratitude et le dévergondage des enfants, les haines, les envies, les vengeances, les trahisons, les mensonges, les médisances et les calomnies !... Comptez, si vous le pouvez, les vols, les injustices, les ruses frauduleuses et tous les coupables raffinements de la cupidité et de l'avarice,... les mauvaises pensées, les imaginations obscènes, les désirs impudiques, les honteux regards, les discours lascifs, les actions de ténèbres, les sensualités et les voluptés du corps et de l'âme, de tous les sens du corps et de toutes les facultés de l'âme,... les confessions négligées ou faites à la hâte, ou mauvaises ; les communions sans ferveur, sans préparation ou sacrilèges,... les églises volées, les tabernacles profanés, les saintes hosties foulées aux pieds, jetées dans la boue, dans la mangeoire des animaux, ou emportées pour être clouées sur le plancher, piétinées dans les arrières-loges des sociétés secrètes !...

Oui, comptez, si vous le pouvez, les péchés de l'enfance, de la jeunesse, de l'âge mûr, de la vieillesse, avec les circonstances qui les rendent plus humiliants ou plus accablants pour leurs auteurs !... Comptez les péchés du monde entier !... O mon Dieu ! ô mon cher Jésus, combien vous êtes offensé !...

Donc, si nous déchirions les voiles eucharistiques qui nous cachent Notre-Seigneur et son Sacré-Cœur, ne l'entendrions-nous pas nous dire : « *Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes... Pour toute reconnaissance, je ne reçois de la plupart que des ingratitude, par les irrévérences et les sacrilèges qu'ils commettent, et par les mépris et la froideur qu'ils ont pour moi !... O vos omnes qui transitis per viam, attendite et videte si est dolor sicut dolor meus !* » (Ces dernières paroles composent une partie du graduel de la messe du Sacré-Cœur).

Et alors, ne verrions-nous pas ce divin Cœur surmonté d'une croix qui le déchire, environné d'une couronne dont les épines le pressurent et le transpercent, tout couvert de plaies et dégouttant de sang ?...

Oui, nos péchés et surtout nos péchés envers la Sainte Eucharistie... Oui, nos péchés à nous, religieux et religieuses : nos lâchetés, nos molleses, notre horreur de la souffrance et de la mortification,... nos oublis, nos froideurs, nos dissipations par rapport à l'Eucharistie, notre peu de zèle à venir devant le tabernacle, notre peur de la communion, nos faux prétextes par lesquels nous nous en tenons éloignés,... *telle est la cause de cette croix, de cette couronne d'épines, de ces blessures et de ce sang que mes yeux aperçoivent au Cœur de Jésus !* Nos péchés, nos maudits péchés, telle est la cause de la nouvelle agonie de Jésus au tabernacle et de ces plaintes qu'il nous fait entendre : « *Voilà ce Cœur*

qui a tant aimé les hommes, et qui n'est payé de retour que par de noires ingratitude en même temps qu'il est abreuvé de continuelles amertumes. »

Donc ce n'est pas assez d'aimer Jésus, d'aimer son divin Cœur. Voilà pourquoi le Seigneur Jésus demande lui-même à Marguerite-Marie non seulement l'institution d'une fête, mais encore *un culte habituel de réparation* envers son divin Cœur, comme dédommagement et expiation des irrévérences, délaissements, profanations, sacrilèges, crimes de toute sorte, qui, semblables à autant de traits acérés, viennent si douloureusement déchirer son cœur.

Ce divin Cœur souffre ; il se plaint, dans l'amertume de son affliction, qu'on lui rende « *l'injure pour le bienfait, et le mépris pour l'amour.* » Donc, à cette gloire offensée, il faut satisfaire ; cet amour méprisé, il faut le consoler. Or, quoi de plus propre que *le culte spécial de réparation* dont nous venons de parler et que Notre-Seigneur demande lui-même ?

Ah ! je vous salue, je vous bénis et je vous remercie au nom de Notre-Seigneur, pieuses et saintes maisons religieuses où mes regards rencontrent partout l'image du Sacré-Cœur. Cette image, par sa présence dans vos cloîtres, sur vos murs, dans vos oratoires, dans vos cellules, est significative : elle révèle l'existence du *culte de la réparation* ; elle réalise les pressants désirs du Cœur de Jésus ! Je vous salue, je vous bénis et je vous remercie au nom de Notre-Seigneur, vous toutes, mes chères sœurs, qui avez habituellement sous les yeux cette symbolique et éloquente image, qui la conservez dans vos livres de prière ou d'étude, la portez sur votre propre cœur comme une relique divine !... Continuez ; oh ! continuez à offrir à Jésus vos hommages, à l'environner d'honneur, de respect et de louanges ; renouvelez à son autel vos visites et vos communions ferventes ; consolez ses douleurs ; faites-lui des amis et des réparateurs !... Ah ! puissent d'autres, et en grand nombre, puissions-nous tous ensemble former au divin Prisonnier du tabernacle une cour choisie qui lui fasse oublier sa solitude, j'allais dire son exil, et répare efficacement les affronts, les outrages et les ingratitude dont il est l'objet !

Ne l'oublions pas, la France a été choisie par privilège pour être le berceau de la dévotion au Sacré-Cœur... Oui, le culte du Sacré-Cœur est français, parce que nos grandes villes (Marseille en particulier) se sont vouées à lui, reconnaissant devoir leur salut à sa protection ; il est français parce que l'élite du clergé de France, en 1765, a consacré par ses suffrages ce culte d'amour et s'est engagé unanimement à le propager ; il est français, parce qu'une légion catholique et française a fait de l'image du Sacré-Cœur son drapeau qu'elle a immortalisé par son héroïsme, son sang et ses victoires ; il est français, parce qu'aux jours des grandes calamités, la France s'est consacrée au Cœur de Jésus par un vœu national, qu'elle a renouvelé chaque jour, pour ainsi dire, en élevant par ses aumônes, sur les hauteurs de Montmartre, cette grandiose basilique qui monte vers le ciel pour offrir à Jésus la réparation et la pénitence qu'il demande !

Et nous, religieux et religieuses, demeurerons-nous étrangers à cet entraînement qui pousse les foules au pied du Sacré-Cœur ?... Ah ! il faut que, l'emportant sur tous, nous vivions de telle sorte que, par nos immolations et nos sacrifices répétés, nous puissions dire cent fois par jour : « Pitié, mon Dieu, pitié ; grâce, grâce, pardon ! »

* *

N.-S. Jésus-Christ, en nous donnant son Cœur, nous redit tout son amour POUR QUE NOUS L'AIMIONS ; il nous révèle toutes ses souffrances POUR QUE NOUS LE CONSOLIONS.

Tels sont les enseignements que vous venez d'entendre. Donc :

1^o Aimons le Sacré-Cœur de Jésus qui nous a tant aimés... oui, qui nous a tant aimés ; car, depuis l'instant où le premier souffle de vie l'anima jusqu'à son dernier battement au sommet du Calvaire, et par sa présence dans l'Eucharistie, ce divin Cœur n'a cessé d'être et continue d'être pour nous comme un océan insondable de cet amour dont S. Paul lui-même proclame ne pouvoir connaître la longueur, la largeur et la profondeur...

Aimons ce Cœur formé par l'Esprit-Saint du plus pur sang de la plus pure des Vierges, le chef-d'œuvre de la nature et de la grâce, l'image vivante de la bonté de Dieu ; ce Cœur dans lequel toutes les perfections divines viennent se concentrer comme dans un sanctuaire unique...

Aimons ce Cœur, admirable mélange de ce que l'on peut trouver de plus saint, de plus pur, de plus délicat, de plus tendre dans les affections du cœur de l'homme, et, en même temps, de ce que l'on peut trouver de plus généreux, de plus puissant, de plus riche dans les affections du cœur d'un Dieu... Rendons grâce à Jésus-Christ de ce don précieux qu'il nous a fait de son cœur...

Tous, allons au Cœur de Jésus ; cachons-nous dans le Cœur de Jésus ; nous y trouverons des consolations dans nos peines, des joies pour notre piété, un lieu de repos dans nos fatigues, un asile contre nos tentations, un refuge contre les terreurs de la mort... Cachons-nous dans le Cœur de Jésus, pauvres pécheurs que nous sommes tous, nous y trouverons un abri contre les traits de la justice divine... Il y a de la place pour nous tous : la plaie de ce divin Cœur est large et profonde ; oui, cachons-nous dans cette sûre retraite, la foudre n'y tombe jamais !

2^o Offrons à ce divin Cœur, multiplions nos amendes honorables pour nos péchés, pour les péchés de nos frères et sœurs, de nos parents, de la France, du monde entier... Mes chères sœurs, réparation, réparation ! Jésus le demande, Jésus l'exige, Jésus l'attend... Point de délai, point de retard !... C'est tout de suite, c'est d'urgence !... C'est nous, consacrés à Dieu, c'est nous surtout qui devons expier !...

Mes sœurs, ne séparons pas notre sort de celui des autres, de celui de nos familles, des pécheurs et de notre chère patrie... Car si, malgré nos péchés et les crimes qui s'accumulent, nous voyons que N.-S. Jésus-Christ nous aime encore, puisqu'il nous montre

son cœur enflammé d'amour, n'avons-nous pas à craindre qu'il ne se lasse de nous attendre ?...

Si nous continuons à pécher, ces flammes continueront-elles à brûler ?... L'océan de nos iniquités ne finira-t-il pas par éteindre la fournaisse de l'amour divin ?... La justice ne l'emportera-t-elle pas sur la miséricorde ?... Et Dieu, n'ayant pas réussi à nous convertir, à nous ramener à lui par le don de son Cœur brûlant d'amour pour nous, ne se verra-t-il pas forcé de nous jeter dans les flammes éternelles de l'enfer allumées par notre criminelle obstination ? « *Et incidit in foveam quam fecit.* » (Ps. VII, 16).

O mon Dieu, je veux espérer, et j'espère fermement qu'il n'en sera pas ainsi.

C'était un jour de Première Communion. Le père d'un enfant lui disait, tout ému : « Mon cher petit ami, quel beau jour pour toi !... Que veux-tu que je te donne ?... » Et l'enfant, après un moment de silence, se rappelant que son père, excellent homme du reste, ne remplissait pas ses devoirs de chrétien, posa sa petite main tremblante sur le cœur de son père et répondit comme avec l'inspiration d'un ange : « Père, ton cœur, voilà ce que je veux pour le bon Dieu... » Et le père, bouleversé par cette parole à laquelle il était loin de s'attendre, tout confus de ressembler si peu à son fils si pur et si pieux, promet, au milieu de ses larmes, de redevenir chrétien.

Mes chères sœurs, en ce moment, ce n'est pas un enfant de la Première Communion, si cher qu'il puisse être pour vous, ce n'est pas un ange du ciel, c'est Dieu lui-même qui met sa main paternelle sur votre cœur et vous dit avec son inimitable douceur : « Ma fille, ton cœur, voilà ce que je veux pour moi !... » Et vous le lui refuseriez ?... Donnez, mes sœurs, donnez votre cœur à Jésus qui vous a donné le sien ! Qu'il en prenne possession pour toujours ! Qu'il le transforme, qu'il le remplisse d'une ardeur qui en fonde à jamais la glace, afin que chacune de vous puisse s'écrier avec S. Paul : « Qui me séparera désormais de vous, ô Seigneur ?... Sera-ce la tribulation, l'angoisse, la faim, la soif, la pauvreté ? Sera-ce le péril, le glaive, la persécution ? — Non, car en vous aimant je suis au-dessus de toutes ces craintes : ni la vie, ni la mort, ni la puissance, ni la force, ni le présent, ni l'avenir, ni les hommes, ni l'enfer déchaîné contre moi, rien ne pourra me séparer de vous ! » (Rom., VIII, 35-39). Ainsi soit-il !

PANÉGYRIQUE DE S. PIERRE D'ALCANTARA

(19 octobre)

LE MIROIR DE LA PERFECTION SÉRAPHIQUE

Surrexit quasi ignis, et verbum ipsius quasi facula ardebat.

Il a surgi comme le feu et sa parole était ardente comme une torche enflammée.

(Eccli., XLVIII, 1).

Depuis un certain nombre d'années, les études d'ordre ascétique et d'ordre mystique ont été mises en honneur. La figure austère de S. Pierre d'Al-

cantara ne pouvait, dès lors, rester en pénombre. Au témoignage de sainte Thérèse, l'humble enfant de S. François méritait de prendre place parmi les guides les plus sûrs. Doctes et érudits s'en sont souvenus.

L'éloge décerné dans nos Livres Saints au prophète Elie résume les merveilles que nous allons admirer : « *Surrexit quasi ignis, et verbum ipsius quasi facula ardebat*. Il a surgi comme le feu, et sa parole était ardente comme une torche enflammée. » Telle est, en effet, la caractéristique du soutien de la Vierge d'Avila : il brûla des ardeurs les plus séraphiques, au point d'être obligé, au cœur de l'hiver, de s'éloigner de sa cellule et de gagner la campagne pour tempérer la vivacité du feu qui le consumait¹. Son cœur battait à l'unisson de celui du Séraphin de l'Alverne.

Aussi revient-il d'une manière plus particulière à la famille franciscaine d'explorer les trésors de grâces abrités sous la bure du Mineur aux pieds nus. Il a sa place réservée dans la galerie des illustrations de l'Ordre ; il apparaît comme un miroir de la perfection séraphique.

Le propre du miroir est de refléter l'image qui est devant lui, sans altérer la pureté des lignes, sans troubler l'harmonie des tons, sans amoindrir l'énergie de l'expression. Entre tous les soldats de la milice séraphique, le Réformateur des Mineurs Déchaussés a compris et réalisé l'idéal du Patriarche d'Assise. S. Pierre d'Alcantara deviendra un vrai miroir de la perfection séraphique par la sainteté de sa vie exemplaire, par la puissance de son apostolat et par la diffusion de ses écrits.

Le thème est riche ; il est inépuisable².

I. — Vie exemplaire

L'étude de l'ascétisme et celle du mysticisme devaient inéluctablement soulever des problèmes ardu ; nous n'avons pas ici à faire écho aux rumeurs d'école ; nous observerons toutefois que, du moment qu'il s'agissait de déterminer la part de l'activité humaine et celle de l'action de la grâce, nous ne devons pas être surpris de voir revivre les tendances d'anciennes opinions théologiques. La vie de S. Pierre d'Alcantara réalise la plus belle synthèse : il fut un grand ascète, il fut un grand mystique, orné des dons les plus extraordinaires ; il mérite d'être

proposé comme modèle aux aspirants à la perfection séraphique.

Les voies de Dieu sont admirables dans ses saints ; sa sagesse les prépare de loin au grand œuvre qu'il veut réaliser par leur intermédiaire. Au sujet du saint Précurseur, le nouvel Elie, David met dans la bouchée de Dieu ces paroles : « *Paravi lucernam Christo meo*. J'ai préparé un flambeau à mon Christ. » (Ps. cxxxi, 17). Nous savons que notre saint sera, lui aussi, un flambeau d'honneur ; Dieu, en le faisant naître au sein d'une famille des plus honorables du royaume d'Espagne, remarquable par sa piété, se préparait un vase d'élection. Au sujet de Pierre Garavite, gouverneur d'Alcantara, et de Marie Villele de Sonabrie, les parents du Bienheureux, on peut répéter ce que S. Luc écrit de sainte Elisabeth et de S. Zacharie ; aucun nuage ne troubla l'intérieur dans lequel ils se sanctifiaient par l'observance exacte de la loi.

Ce que l'on sait de l'enfance de S. Jean-Baptiste, c'est que l'Esprit de Dieu le conduisit dans le désert pour le revêtir de l'esprit de force : *Puer confortabatur spiritu : et erat in desertis*. (Luc, I, 80). Le trait de ressemblance est à souligner ; dès l'âge de six ans, le jeune Pierre a compris le bonheur de faire oraison. C'est lui-même qui gardera la clef de la chapelle de la maison paternelle ; là, il s'enfermera seul pour répandre son âme devant Dieu.

Ces heureuses dispositions se développèrent avec l'âge ; à Salamanque, où il fut envoyé pour étudier les sciences sacrées, il se fit remarquer par une piété exemplaire. Communier lui était une joie incomparable ; mais, comme le Précurseur, il sait qu'il faut allier à l'esprit de prière l'esprit de pénitence. Il devint pour ses condisciples un miroir des vertus et plusieurs s'appliquèrent à marcher sur ses traces.

Si le sol de la famille chrétienne et celui des institutions pieuses sont favorables à la culture du lis, celui de la vie religieuse est autrement plus riche. Il semble bien que le brillant étudiant ait cédé à une attraction irrésistible lorsque, dans la fleur de ses seize printemps, il demande à revêtir la bure franciscaine, il voudrait refléter la beauté du lis de Nazareth.

Dès cette heure, à l'aube de sa vie religieuse, il est épris de la beauté de l'idéal du Pauvre d'Assise ; dans l'élan de son enthousiasme, il se refuse à toute compromission ; il lui faut la vie franciscaine dans toute la rigueur de ses austérités, dans toute la sublimité de ses aspirations, dans toute la pureté de son esprit. C'est à la porte des Réformés Déchaussés qu'il est venu frapper pour partager leur vie d'abnégation et de crucifiement.

Le nouveau religieux, revêtu de son pauvre et saint habit, chemine par le mauvais temps pour demander l'aumône de porte en porte ; S. François l'a dit : la mendicité nous fait asseoir à la table du Seigneur. Sous la morsure du froid, ses pieds ont bleui ; agité par le vent, le drap vil et grossier érafle ses chairs par un frottement répété ; ses jambes écorchées saignent et bientôt on peut suivre sa trace à la tache de sang qui marque chacun de ses pas. Pour lui, il

¹ E cellæ angustis in apertum campum prosilire aerisque refrigerio conceptum ardorem temperare (cogebatur). (Brevar. Roman., Lect. V).

² Dom Paul Piolin a reproduit la note bibliographique de l'*Auréole Séraphique* dans le *Suppl. de la Vie des SS.*, III, p. 286. La nomenclature donnée par le P. Ubald d'Alençon dans les *Études francisc.* est plus complète. C'est en 1670 que parut la traduction française de la *Vie* italienne que le P. Marchese avait publiée en 1667 et que les Bollandistes appellent « *accuratissima et locupletissima* » (cf. *Ann. Séraph.*, IV, p. 45). Eux-mêmes ont reproduit la *Vie* du P. Jean de Ste-Marie, chronologiste de la Province de St-Joseph, et celle du P. Laurent de St-Paul, écrite en latin, qui n'est guère qu'une réplique de l'œuvre du P. Marchese.

Nous ne devons pas oublier Benoît XIV, *De Serv. Dei*, et Ste Thérèse, sa *Vie écrite par elle-même*, ch. xxx ; l'abbé Bouix en a reproduit le texte dans son livre : *Œuvres spirituelles de S. Pierre d'Alcantara*, dont il a donné deux éditions en 1862 et 1872.

Le P. Géry a utilisé la *Vie* de S. Pierre d'Alcantara par un membre du T. O. qui précède celle donnée en italien par Ferrante Ancito en 1869.

est heureux de souffrir pour son Dieu ; il commence à être hostie avec la Victime montant au Calvaire. O François ! vous qui baisiez l'épaule de vos quêteurs, « les collecteurs du pain des anges, » selon vos expressions, reconnaissez ici un fils digne de vous !

Rentré au couvent, le vaillant athlète ne pensait qu'à soutenir les plus rudes combats contre l'ennemi de tout bien, afin de progresser dans les voies de la perfection séraphique. Sa modestie était angélique. Après un an d'habitation dans la même cellule, il était incapable de dire si elle était voûtée ou lambrissée. Il y a mieux peut-être : le P. Gardien lui reproche un jour de n'avoir point servi du raisin à la communauté ; quelle ne fut pas la surprise du Supérieur lorsqu'il constata que le Frère Pierre n'avait pas remarqué, depuis six mois qu'il exerçait les mêmes fonctions, que des raisins étaient suspendus au plafond de l'office ! L'ascète se révélait.

Son cœur battait trop à l'unisson de celui du Séraphique Père, pour ne point vouer à la pauvreté séraphique un amour de prédilection. Sa pauvre cellule mesurait quatre pieds et demi de long sur trois de large ; une pierre servait de siège et de lit. L'aménagement était en harmonie avec cette richesse architecturale, une croix en formait l'ornement. Comme S. François, notre Bienheureux voulait que tout, dans les couvents de l'Ordre, exhalât le parfum de la pauvreté séraphique. Il était entré en religion pour y trouver un abri contre le souffle corrompateur du monde : durant sa vie tout entière, il veilla, avec un soin jaloux, à la conservation de son trésor. L'office liturgique rappelle qu'en sa dernière maladie il ne voulut point permettre le moindre contact au Frère chargé de le soigner. Bienheureux les cœurs purs, parce qu'ils verront Dieu ! Nous pouvons regarder comme une récompense de sa pureté virginale le don d'oraison dont il fut favorisé au plus haut degré.

Entre toutes les vertus, la pénitence a brillé en lui d'un éclat resplendissant. L'imagination a quelque peine à reconstituer les mortifications effrayantes auxquelles il se soumit. Pendant vingt ans, il a porté une espèce de chemisette en fer blanc offrant l'aspect et la forme d'une rape dont les pointes étaient tournées contre son corps. Pendant quarante-deux ans, il s'est imposé la pratique de la discipline sanglante deux fois par nuit. Son manger consistait dans un morceau de pain noir et dur. La mortification qui lui fut la plus dure fut la privation de sommeil : il ne dormait pas deux heures par nuit. Aussi, après sa mort, en apparaissant à sainte Thérèse, il fera entendre ce cri d'exultation : « *O felix penitentia, quæ tantam mihi promeruit gloriam !* O bienheureuse pénitence, qui m'a valu une telle gloire ! »

Il ne faudrait cependant point croire que le saint pénitent était dominé par des pensées sombres. Son cœur était dilaté, et la flamme qui l'embrassait était bien celle qui consumait le Séraphin de l'Alverne. On cite des prodiges inouïs qui attestent l'incandescence du foyer allumé dans son âme. En diverses circonstances, des témoins remarquèrent que lorsque

la neige tombait, les flocons fondaient en arrivant près de lui. Un jour qu'il était plus particulièrement embrasé, il s'élança dans le jardin pour se jeter dans un étang glacé où il eût dû trouver la mort ; or, en un instant, on vit l'eau bouillir et la glace se fondre ; et le Père resta plusieurs heures dans cette eau bouillante.

On dit que l'aigle emporte dans les airs, entre ses serres, un aiglon pour le contraindre à contempler le soleil face à face. Pierre d'Alcantara a suivi le Séraphin de l'Alverne dans la sublimité de son vol. Miroir de la perfection séraphique, le saint religieux est le portrait vivant du Séraphique Père.

II. — Action apostolique

Lorsque Dieu daigna révéler à Ananie la mission de S. Paul, il lui dit : « *Vas electionis est mihi iste, ut portet nomen meum coram gentibus, et regibus, et filiis Israel.* Il est pour moi un vase d'élection, il glorifiera mon Nom en présence des nations et des rois et devant les enfants d'Israël. » (Act., ix, 15). S. Pierre d'Alcantara, miroir de perfection, doit, par son action apostolique, faire rayonner l'idéal séraphique.

Les Supérieurs comprirent bien vite que le jeune religieux était un vase d'élection. Il n'était point encore ordonné prêtre, que déjà il était choisi pour la fondation du couvent de Battajoz et en était nommé supérieur. Or, telle était son humilité, qu'il fallut un ordre exprès et formel pour le contraindre à gravir les degrés de l'autel comme sous-diacre et comme diacre. Enfin, en 1524, il était ordonné prêtre et appelé à l'évangélisation des peuples. On signale cette particularité de son apostolat, qu'il aimait à planter sur les hauteurs de grandes croix, pour rappeler aux peuples le souvenir de la Passion et conserver la mémoire des fruits de salut produits par la grâce de Dieu.

Les biographes prennent soin d'observer que les grands et les puissants étaient subjugués par la force de cette parole apostolique. A la cour du roi de Portugal, c'est l'infante Marie qui se place sous sa conduite. Plus tard, la princesse Jeanne d'Autriche réclamera la même faveur. Il a beau fuir et se cacher dans la solitude de Rabida, d'un accès difficile et d'un aspect horripilant : la piété saura le découvrir ; Dieu bénira sa parole et un couvent sera créé. Il pouvait dire d'ailleurs avec l'Apôtre : « *Græcis ac Barbaris, sapientibus et insipientibus debitor sum.* Je suis le serviteur obligé des esprits cultivés et des gens sans culture, des sages et des inintelligents. » (Rom., i 14). Gentilshommes et gens de tout état pouvaient approcher de lui avec confiance ; à tous il parlait le langage de la croix. Il le faisait toutefois avec une telle onction qu'il désarmait les volontés les plus rebelles. Ceux qui ne pouvaient aller jusqu'à lui, seigneurs ou prélats, lui écrivaient pour le consulter ; et à tous, le saint adressait le mot qui apporte lumière et réconfort.

C'est surtout en faveur de ses Frères que S. Pierre d'Alcantara devait être un miroir de toute perfection,

un modèle à étudier et à imiter. Grâce à lui, la Réforme des Mineurs Déchaussés connaîtra une prospérité qui rappellera l'âge d'or de l'Ordre Séraphique.

Il exerce les fonctions de Gardien successivement au couvent de N.-D. des Anges et à celui de Plaisance ; partout il marque son passage par une action apostolique puissante et féconde ; les conversions les plus merveilleuses sont le fruit de sa parole évangélique.

Aussi l'attention de ses Frères fut-elle éveillée, et il fut nommé Provincial de la province de Saint-Gabriel. Dieu bénit visiblement son dévouement, les fondations se multiplièrent. Aussi, lorsque le temps de sa charge fut expiré, en vain essayait-il de se dérober à la reconnaissance de ses Frères et à la vénération de tous : il lui fallut se résigner à gagner le couvent de Plaisance.

Dieu cependant avait d'autres vues : l'intrépide ouvrier évangélique ne tarda pas à être mandé au Portugal pour fonder la Province de Rabida. Il semblait qu'une telle charge eût dû suffire à son zèle ; il n'en fut rien.

L'heure d'une action nouvelle allait sonner. En digne Fils du Pauvre d'Assise, S. Pierre a conçu le projet d'une réforme encore plus austère que celle de la province de St-Gabriel ; il en arbore l'étendard. Or, que peut-on lire dans la charte de la Réforme, je veux dire les nouvelles Constitutions ? « Très haute Pauvreté. Oraison soutenue. Charité pour les malades et les vieux Religieux. » Jamais l'idéal du Séraphique Père n'avait resplendi avec un plus vif éclat. A Rome, le Vicaire du Christ, le pape Jules III, bénira tous les projets du pieux Réformateur, et celui-ci, fort de l'approbation du Souverain Pontife, multipliera les fondations.

« Je lui montrerai, avait dit le Seigneur en parlant de S. Paul, ce qu'il aura à souffrir par amour pour moi. *Ostendam illi quanta oporteat eum pro nomine meo pati.* » (Act., ix, 16). L'étendard d'une Réforme est un étendard de contradiction. Il serait difficile de narrer les souffrances, les persécutions de tout genre qu'eut à endurer l'homme de Dieu pour assurer l'avenir de la Réforme. Mais rien ne parvenait à troubler la sérénité de son âme.

Dieu, d'ailleurs, manifestait ses vœux et affirmait la protection dont il couvrait l'œuvre naissante par les miracles les plus éclatants. En présence du corps inanimé du comte de Morat, fils du comte d'Osorne, S. Pierre s'est souvenu de l'exemple du prophète Elie. Comme lui, il s'est étendu sur le cadavre, pieds contre pieds, visage contre visage. O merveille ! le corps revient à la vie et tous les échos retentissent du cri de l'admiration et de la reconnaissance : « Miracle ! Miracle ! » La Réforme était bien l'œuvre de Dieu.

Le rayonnement de la sainteté du Réformateur, aussi bien que la puissance de son action apostolique, devait lui valoir l'estime des personnages les plus recommandables de son temps. Le P. Louis de Grenade le consulte pour savoir s'il doit consacrer ses dernières années à l'apostolat de la plume ; la réponse fut des plus affirmatives. Le P. Jean d'Avila,

d'une sainteté signalée, fut heureux de converser avec lui. S. François de Borgia lui écrivait en lui témoignant la plus grande confiance. Entre les maîtres de l'ascétisme, entre les princes de la mystique, il brille d'un éclat incomparable.

A ses côtés, parmi les grandes figures de l'époque, sainte Thérèse tient un rang à part. Nombreux sont les écrits de divine sagesse qu'elle a laissés, et dans lesquels les âmes pieuses trouvent un aliment pour aviver le désir de la patrie d'En-haut. Ce n'est pas la moindre des gloires de S. Pierre d'Alcantara que d'avoir dissipé les hésitations de la sainte, de l'avoir affermie dans ses voies surnaturelles, assistée dans ses fondations et de lui avoir prêté, en mille circonstances, le plus utile concours.

C'est lui qui lui inspira la plus grande confiance dans le patriarche S. Joseph ; il lui disait notamment : « Faites comme moi, placez votre Réforme sous le patronage du glorieux patriarche ; depuis que je lui ai confié les intérêts de ma propre Réforme, toutes les difficultés se sont évanouies. » L'intimité la plus grande s'établit entre ces deux âmes embrasées du divin amour, et sainte Thérèse, dans sa reconnaissance, ne se lassait pas de publier les louanges de l'homme de Dieu qui disait les mêmes choses qu'elle, quoiqu'en des termes différents, et qui, comme elle, lorsqu'il parlait des états mystiques, parlait d'expérience.

L'on ne saurait rien ajouter aux termes de la bulle de canonisation : « Pierre seconda puissamment sainte Thérèse dans l'établissement de la réforme du Carmel, si bien qu'au témoignage de la sainte elle-même, il peut être regardé comme le principal promoteur de cette nouvelle famille. »

III. — Doctrine vivifiante

L'astre touche au terme de sa course ; avant de disparaître, il illuminera l'horizon de ses derniers feux. Toutefois il est donné à quelques élus de prolonger leur action apostolique par les écrits qui leur survivent et perpétuent leur mémoire. S. Pierre d'Alcantara sera du nombre de ces privilégiés dont le diadème, dans l'éternelle gloire, est orné d'une triple rangée de fleurons.

C'est sur la demande d'un gentilhomme qui s'était placé sous sa direction, qu'il consentit à publier son *Traité sur l'oraison*. Lui-même a fait savoir à quelle pensée de charité il avait obéi en se décidant à cette composition : « *Pelierunt panem, et non erat qui frangeret eis.* Les peuples ont demandé du pain, et il ne s'est trouvé personne pour le leur rompre. » (Thren., iv, 4). Il a voulu mettre à la portée des humbles et des petits la suave doctrine de l'Evangile sur la prière.

L'Espagne salua l'apparition de ce petit livre d'or avec le plus vif enthousiasme ; sainte Thérèse pouvait écrire : « Il a composé en langue castillane un certain petit livre touchant l'oraison, qui est à présent dans les mains de presque tout le monde. On ne doit pas s'étonner qu'un homme qui l'a pratiquée avec tant de pureté en ait si bien écrit et avec

tant d'utilité. » Le jugement de sainte Thérèse devait être sanctionné par la plus haute autorité : celle du Vicaire de Jésus-Christ. Grégoire XV, qui mettra l'auteur au rang des Bienheureux, s'est exprimé en ces termes : « Après l'avoir lu, la sainte déclarait qu'il était une lumière d'une très grande pureté, bien propre à guider les âmes vers le ciel ; céleste est en effet sa doctrine et l'Esprit-Saint en a été l'inspirateur ¹. »

Nos contemporains qui ont écrit sur l'union de l'âme avec Dieu peuvent constater que par ce seul traité, S. Pierre d'Alcantara prend place parmi les meilleurs guides de la vie intérieure. Les Filles de sainte Thérèse faisaient volontiers la lecture des œuvres franciscaines, aussi bien que de celles du célèbre Louis de Grenade ². On comprend que Grégoire XV ait voulu que le tableau de la béatification représentât le Bienheureux écrivant son opuscule sous la dictée de l'Esprit-Saint.

Le *Traité de l'oraison* n'est pas le seul qui soit attribué à l'infatigable apôtre. On signale, en particulier, un *Traité de la paix de l'âme* qui eut également une réelle célébrité, même en dehors des limites de la péninsule. On a également publié sous son nom un *Traité de la dévotion*.

La parole de ce guide éclairé fait autorité parmi les doctes et les saints. Le mot de la reine Christine de Suède résume tous les éloges : aux cardinaux qui pénétrèrent dans sa bibliothèque au moment où elle lisait le *Traité de l'oraison*, elle dit : « Voici l'un des plus petits et l'un des plus grands livres que j'aie jamais lus. » S. François de Sales, lui aussi, avait la plus sincère admiration pour S. Pierre d'Alcantara et faisait grand cas de son autorité.

Elles aussi, les lettres du saint sont un monument digne de la vénération de la postérité. Hélas ! l'injure des temps a ravi à l'édification des âmes pieuses la plus grande partie de ce trésor. L'une des lettres les plus précieuses est assurément celle dans laquelle il justifie les voies de la vierge d'Avila.

La dernière lettre qu'un peu avant sa mort il adressa, de son lit de souffrances, à la Réformatrice du Carmel, vers le 15 octobre 1562, avait pour but de lui recommander l'amour de la pauvreté ; il lui demandait de ne jamais consentir à recevoir des revenus. Quant à la persécution, elle lui était un sujet de joie, parce que signe de la fureur du démon et gage des bénédictions divines ³.

Il pouvait s'endormir du sommeil des justes. La mort le frappa dans l'attitude qui convient à un athlète du Christ. Sainte Thérèse a décrit ses der-

niers instants : « Ce saint homme est mort comme il avait vécu, en instruisant et en exhortant ses frères. Quand il vit que son terme approchait, il récita le psaume : *Latus sum in his quæ dicta sunt mihi* et, s'étant mis à genoux, il expira. » C'était le 18 octobre 1562.

Nous n'avons point parlé des extases dont fut favorisé l'illustre Réformateur, des dons gratuits dont il fut enrichi. Benoît XIV fait écho au biographe : « Priant dans le chœur, dit-il, absorbé dans la contemplation de Dieu, le saint se sentait, par l'ardeur de l'esprit, élevé jusqu'à la voûte de l'église ;... les pâtres le virent bien des fois priant devant une croix de bois, les bras étendus, élevé à une grande hauteur ⁴. »

Il fut vraiment l'homme puissant en œuvres et en paroles, parce qu'il était un saint, et il semble bien que le ciel ait voulu donner un symbole de son action bienfaisante lorsque le bâton du saint, planté par lui, devint un figuier dont les fruits, envoyés par les Frères, réjouirent la cour d'Espagne.

Il avait passé, à l'exemple du Maître, en faisant le bien.

* *

Lorsque le prophète Elie eut consommé sa mission, il s'éleva vers le ciel sur un char de feu et laissa choir son manteau ; son disciple Elisée le recueillit, en couvrit ses épaules et fut, à l'instant, investi de l'esprit prophétique. Dans la vie de S. Pierre d'Alcantara, il est question du mantelet sous lequel il abritait des trésors, et les premiers compagnons de S. François ont vu, à Rio Torto, le char de feu qui emportait leur bienheureux Père. Il est constant que ce char n'est autre que l'esprit séraphique qu'il leur a légué pour les entraîner avec lui dans les cieux.

Le Réformateur des Mineurs Déchaussés a été tout embrasé des ardeurs de cet esprit, au point de devenir un miroir de la perfection séraphique. Par sa vie exemplaire, il a reproduit dans toute sa pureté l'idéal du Pauvre d'Assise ; par la puissance de son action apostolique, il l'a fait rayonner en splendeurs ; par la doctrine vivifiante de ses écrits, il lui a donné une expression de vigueur digne des plus beaux génies. Disons mieux : il est du nombre de ceux qui, écrivant sous la dictée de l'Esprit-Saint, doivent briller au ciel pour de perpétuelles éternités !

Du haut de son trône de gloire, il ne saurait rester indifférent à nos prières ; sainte Thérèse en donne l'assurance formelle et son témoignage a trouvé place dans la bulle de canonisation : « Tel est son crédit auprès de Dieu, qu'il suffit qu'il présente une demande pour qu'il soit exaucé ⁵. » Que demandons-nous ?

Dans une étude récente, cette réflexion a été émise : les Réformes, en leur forme spécifique, peuvent n'avoir qu'une durée temporelle ; dans l'harmonie du plan divin, elles assurent la permanence de l'esprit de S. François. Nous ne saurions adresser à S. Pierre d'Alcantara une supplique qui lui soit plus

¹ Cf. Bolland., t. viii Octobris, p. 651 ; — BOUX, *Œuvres spirituelles de S. Pierre d'Alcantara*, p. vi.

² Les érudits ont recherché quel lien il pourrait y avoir entre le petit traité de S. Pierre d'Alcantara et le grand traité de Louis de Grenade. Nous ne croyons pas, malgré l'avis du P. Ubald d'Alençon (*Et. Francisc.*, 1923, p. 198-213), qu'il y ait lieu de modifier la conclusion qui résulte de la bulle de béatification de S. Pierre d'Alcantara : « Scripsit exiguum tractatum valde manuale et proficuum, quem... Ludovicus de Grenada suscepit ampliandum. » Si la pensée première, la composition primordiale eût dû être attribuée à Louis de Grenade, sainte Thérèse n'eût point écrit : « Il a composé en langue castillane... » Il se peut que le P. Louis de Grenade ait utilisé le travail manuscrit de S. Pierre d'Alcantara ; car sa première entrevue avec le Serviteur de Dieu se place un peu avant l'apparition de son propre traité.

³ *Œuv. compl. de Ste Thérèse*, II, p. 421-2.

⁴ *De Serv. Dei canoniz.*, lib. III, cap. XLIX, n. 9.

⁵ Cf. BOUX, *Œuvres spirituelles de S. Pierre d'Alcantara*, p. 425.

agréable : Qu'ils se lèvent sous son patronage, les fils de la pénitence, les amis de la très haute pauvreté, les hommes d'oraison, et que, bénies par lui, les âmes réparatrices, en persévérant dans leur holocauste, deviennent hosties avec Jésus-Hostie ! Que l'esprit de S. François, grâce à ses écrits, se diffuse et sauve notre société qui dépérit faute d'esprit sur-naturel !

Un dernier mot. Le nom de Lorette venait d'être prononcé devant le Bienheureux. Tout aussitôt, à la pensée des merveilles opérées dans l'enceinte des murailles de la *Santa Casa*, il est saisi de transports extatiques. C'est bien aux pieds de Marie qu'il a appris la science des sciences, la science de l'amour séraphique. Qu'il daigne intercéder pour chacun d'entre nous et nous obtenir à tous, en ce mois de la Reine du T. S. Rosaire, la grâce de participer aux ardeurs séraphiques qui l'ont consumé et de marcher courageusement sur ses traces dans les voies de la pénitence chrétienne ! Amen.

RETRAITE A DES RELIGIEUSES

Conférence

L'OBÉISSANCE

Sainte Catherine de Bologne, morte en 1493 et honorée dans l'Eglise le 9 mars, a été abbesse d'un monastère de Clarisses.

Un jour, encore simple religieuse, elle venait d'envoyer ses pains, lorsque la cloche annonce le sermon... La sainte fait à l'instant le signe de la croix et dit à ses pains : « Je vous recommande au Seigneur ; » puis elle se rend à l'église. Le prédicateur, dit l'histoire, parla pendant cinq heures !... C'était plus qu'il n'en fallait pour que les pains fussent calcinés. Néanmoins, chose merveilleuse, lorsqu'on les retira du four, on les trouva plus beaux, plus à point, meilleurs que tous les autres !

Une année après sa mort, ses religieuses retirèrent son corps, conservé entier et sans corruption, de l'endroit humide où il avait été placé. Elles congruent, pour répondre à la piété des fidèles, le projet de le placer assis dans une petite cellule roulante. Mais la petite cellule construite, le corps, qui jusque là était demeuré souple, perdit tout à coup sa flexibilité, devint tout raide, de sorte qu'il fut impossible de l'asseoir. « Grand fut l'étonnement de ces pauvres filles, dit l'historien ; elles ne savaient plus que faire. » La Mère Abbesse, qui était présente avec toutes ses sœurs, poussée sans doute par un secret mouvement de l'Esprit-Saint, comme l'événement en donna la preuve, vint se prosterner aux pieds de la sainte et lui dit : « Mère et Sœur Catherine, en ma qualité d'abbesse, quoiqu'indigne, et en vertu de la sainte obéissance qui vous fut si chère pendant toute votre vie, et sur laquelle vous avez laissé de si beaux enseignements dans vos paroles et vos exemples, je vous demande et vous ordonne de vous laisser asseoir dans ce fauteuil que vos filles ont fait faire pour vous. » A l'instant le corps retrouve

sa flexibilité, se plie lui-même et s'assied, mais avec tant de grâce et de modestie et d'une manière si ferme et si correcte, qu'on crut voir une personne vivante et non un corps inanimé opérer ce mouvement.

Aujourd'hui encore, après 400 ans, la sainte est là. Tout le monde peut la voir majestueusement assise sur un trône, comme une reine, vêtue d'une robe de damas. Elle porte encore sur sa joue desséchée une rougeur très visible ; c'est l'empreinte d'un baiser laissée par l'Enfant Jésus que Marie lui avait remis entre les mains, le jour de Noël, et qui voulut bien lui accorder cette charmante faveur.

C'est donc à juste titre que sainte Catherine de Bologne est appelée la patronne de l'obéissance.

Devant vous parler ce soir de l'obéissance, je ne pouvais mieux faire que de vous raconter cette merveilleuse histoire. Plaçons cet entretien sous la protection de la Bienheureuse, invoquons-la et commençons.

I. — Nature de l'obéissance

1^o L'obéissance est le renoncement à la volonté propre. S. Thomas enseigne que le vœu d'obéissance est celui qui constitue proprement le religieux, car il nous donne à Dieu comme sa chose, sa propriété. Notre volonté unie à celle de Dieu fait que nous n'avons plus qu'un même esprit avec lui.

Voilà pourquoi, d'après S. Bernard, celle qui ne tend pas constamment à ce but d'obéir, de soumettre toujours sa propre volonté, ne peut être appelée une religieuse, mais une sacrilège. Quel plus grand sacrilège, en effet, que de reprendre à Dieu la volonté qu'on lui a une fois donnée ?

Voilà pourquoi encore S. Basile ordonna que les religieux qui demeureraient attachés à leur volonté propre fussent séparés de la communauté ; il les regardait comme des lépreux capables d'infecter les autres par leur mauvais exemple.

Enfin N.-S. Jésus-Christ, le premier des religieux, le religieux par excellence, n'exprime dans sa profession solennelle que cette seule promesse d'obéir, ce seul vœu d'obéissance qui renferme tous ses devoirs de Rédempteur du monde : « Me voici, dit-il à son Père céleste, pour accomplir votre volonté. *Ecce venio ut faciam, Deus, voluntatem tuam.* » (Hébr., x, 9).

2^o Le vœu d'obéissance est une promesse faite à Dieu d'obéir à ceux qui tiennent, vis-à-vis de nous, la place de Dieu, lorsqu'ils nous commandent en son nom. Par conséquent c'est à Dieu même que nous nous engageons à obéir. « *Qui vos audit me audit, qui vos spernit me spernit.* » (Luc, x, 16).

On pèche gravement contre le vœu d'obéissance : 1^o quand on refuse d'obéir en matière grave, par

(A suivre).

IMPRIMATUR

Lingonis, die 10 octobris 1928.

EUG. LINDECKER, Vic. gen.

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES.—Imprimerie de l'AMI DU CLERGÉ

Ami du Clergé du 18 octobre 1928

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Retraite à des Religieuses. — CINQUIÈME JOUR (suite). *Conférence : L'obéissance (suite)*, 609.
Deuxième instruction : La dévotion envers Marie, 612.

Cours de prônes sur le Credo. — LXX. Il y a une autre vie, 616.

Pour la Toussaint. — I. Les saints passent leur ciel à nous faire du bien, 618. — II. La certitude et le bonheur du ciel, 620. — III. La famille reconstituée au ciel, 622.

Allocutions de mariage. — V, 623.

En lisant. — Les deux Premières Communions de la comédienne, 624.

exemple, lorsque le supérieur commande « *in virtute sanctæ obedientiæ* » ; 2° lorsqu'on répond au commandement du supérieur en disant : « *Nolo obedire, nolo facere, non faciam*, » ou toute autre chose qui renferme un mépris formel de l'autorité ; 3° lorsque cette désobéissance scandalise gravement ou les membres de la communauté ou les séculiers, ou qu'il en résulte un grave dommage pour la communauté ou les âmes.

Dans les autres cas, la désobéissance n'excède pas une faute légère.

3° *La vertu d'obéissance.* On pèche seulement contre la vertu, et d'une manière qui presque toujours n'est que vénielle : 1° quand on refuse d'obéir à un supérieur *inferioris gradus*, qui n'a pas le pouvoir d'ordonner *vi voti* ; 2° quand, dans l'exécution de l'ordre qu'on a reçu, on murmure ou l'on ne se soumet pas intérieurement.

Il faut noter avec Clément Marc que « Si regula jubeat in omnibus obedire superiori (vel in omnibus in quibus peccatum non apparet), id non obligatione voti, sed de obedientiæ perfectione intelligitur. »

Une question : Tout supérieur, dans un corps religieux, a-t-il le droit de commander en vertu du vœu d'obéissance ? — Cela dépend des Constitutions ; ordinairement, ce pouvoir n'est conféré qu'aux supérieurs majeurs et au premier supérieur de la maison. Il y a des congrégations où celui-ci même ne l'a point, ou ne l'a qu'avec de sages restrictions.

II. — Excellence de l'obéissance

Comme notre volonté est ce que nous avons de plus cher, lorsque nous l'avons remise entre les mains de Dieu par l'obéissance, nous ne pouvons lui faire un don plus agréable, et il nous est permis de lui dire : « Seigneur, après vous avoir donné ma volonté, je n'ai plus rien à vous donner. » Et c'est le Saint-Esprit lui-même qui nous autorise à tenir un tel langage, en nous déclarant que « *Dieu préfère l'obéissance à tous les sacrifices*. » (I Reg., xv, 22).

D'autre part, puisque les supérieurs tiennent la place de Dieu, en leur obéissant, nous obéissons à Dieu lui-même.

Il s'agissait, pour sainte Thérèse, de fonder un Carmel ou à Madrid ou à Séville. Elle consulta le Seigneur sur la décision à prendre. Or Dieu lui révéla qu'il fallait préférer la fondation de Madrid ; mais le supérieur, qui l'ignorait, fut d'un avis contraire. Que va faire sainte Thérèse ? — Elle se rend à l'avis de son supérieur. Lorsque celui-ci connut ce qui s'était passé, il dit à sainte Thérèse : « Comment donc avez-vous pu vous décider à suivre si promptement mon sentiment contre une révélation que vous saviez certaine ? — C'est que je puis me tromper en jugeant de la vérité d'une révélation, repartit la sainte, et que je serai toujours dans le vrai en obéissant à mes supérieurs. » Humble et grande réponse qu'il est beau de recueillir sur les lèvres de sainte Thérèse à soixante ans, devant un supérieur qui n'avait pas la moitié de son âge.

S. Jean Climaque rapporte que le supérieur d'un monastère, pour donner un bel exemple aux plus jeunes, appela un vieux moine de 80 ans et le fit rester debout devant lui de grandes heures... On demanda ensuite à ce religieux comment il avait souffert une telle mortification ; il répondit : « Je me suis figuré que j'étais devant Notre-Seigneur, et que c'était lui qui m'imposait cette humiliation, et par là, il ne m'est venu aucune pensée contraire à l'obéissance. » Admirable esprit de foi qui nous donne l'assurance, lorsque nous obéissons, de faire plus sûrement la volonté de Dieu que si un ange du ciel venait en personne nous le déclarer.

Aussi le B. Gilles disait qu'on mérite plus en obéissant aux hommes pour plaire à Dieu, qu'en obéissant à Dieu même. Donc, pour le dire en passant, puisque Dieu se sert des hommes pour nous parler lui-même et nous manifester, par eux, sa propre volonté, obéissons à nos supérieurs quels qu'ils soient, ... même s'ils nous paraissent avoir des défauts, même s'ils ne nous sont pas sympathiques, peu importe, obéissons ! Une pièce d'or, malgré des taches de vert-de-gris, conserve toute sa valeur : de même, quel que soit l'instrument qui commande, c'est Dieu qui parle... obéissance, respect ! « *Qui vos audit, me audit...* »

Donec, mes sœurs, ayez soin de témoigner à vos supérieurs toute la vénération et tout le respect qui leur sont dus ; et cela, non pour en être estimées ou préférées, mais uniquement pour plaire à Dieu. Cette disposition, faites-la paraître même envers les simples officières ; car c'est par là que l'on reconnaîtra en vous le véritable esprit d'obéissance.

S. François d'Assise remerciait surtout le Seigneur de lui avoir accordé la grâce d'être prêt à obéir au dernier des novices.

D'après ces considérations, vous devez comprendre de quelle importance sont pour vous la pratique de l'obéissance et son étendue.

III. — Pratique et étendue de l'obéissance

L'obéissance doit s'étendre à tout. C'est comme une reine à laquelle tout doit être soumis : la piété, la pénitence, même l'humilité, l'oraison, la charité envers le prochain et autres vertus semblables. Car

lorsque nos œuvres sont faites, non plus par obéissance, mais par volonté propre, elles cessent de plaire à Dieu et d'être des actes vertueux ; et même, dit S. Bernard, elles deviennent inutiles : « *Grande malum propria voluntas, qua fit ut bona tua tibi bona non sint.* »

De sorte que, même les choses saintes, nous devons les vouloir sans aucune attache à notre volonté propre, mais uniquement par soumission à la volonté de Dieu, par obéissance. « Je veux peu de chose, disait S. François de Sales, et ce que je veux, je le veux fort peu. » C.-à-d. qu'il était prêt à les quitter, aussitôt qu'il aurait su qu'elles n'étaient pas selon la volonté du Seigneur.

Répétez-vous souvent à vous-mêmes, pour vous exciter à l'obéissance, ces paroles de S. Bernard : « Bernardus, ad quid venisti ? » Pourquoi suis-je venue au couvent, moi, sœur une telle ?... Est-ce pour faire ma volonté ? — Non ! si je voulais vivre à ma fantaisie, il fallait rester dans le monde... En embrassant l'état religieux, j'ai donné ma volonté à Dieu par le vœu d'obéissance ; pourquoi donc maintenant prétendre faire ce que je veux ?...

Ayez toujours devant les yeux cet avis d'un vénérable confesseur à une religieuse pénitente : « Une âme qui s'est donnée entièrement à Dieu n'aime rien, ne veut rien, ne demande rien et ne désire rien que l'obéissance. » (P. Torrés).

Voulez-vous vous prêter facilement à la pratique de l'obéissance ? — Retenez ces paroles de S. Philippe de Néri : « Les religieux sont assurés de n'avoir aucunement à rendre compte de leurs actions faites par obéissance » ; et c'est ce que Notre-Seigneur a révélé un jour à sainte Catherine de Sienne.

Ne soyez pas de ces religieuses qui s'irritent au moindre avertissement qu'on leur donne, qui obligent par leur conduite la supérieure à user envers elles de tous les ménagements possibles et même à attendre des mois et des mois pour trouver le moment favorable de leur parler sans les exposer à lui manquer de respect et à mettre toute la communauté en rumeur.

Ah ! les religieuses envers qui les supérieurs doivent prendre tant de précautions quand il faut les avertir sont bien à plaindre : elles donnent la preuve d'une grande imperfection !

Au contraire, quelle preuve certaine elles donnent de leur amour pour la perfection, celles qui pratiquent l'obéissance avec les qualités qu'elle doit avoir !

IV. Qualités de l'obéissance

1^o L'obéissance doit être *prompte*, c.-à-d. que nous ne devons jamais différer ce qu'on nous commande. Qui nous assure du moment qui suivra celui où l'obéissance devrait être remplie ?... et quel malheur pour une âme religieuse si la mort la surprenait en dehors de la fidèle obéissance ! Puis, il y a souvent de graves inconvénients à différer tant soit peu une obéissance : on peut l'oublier ou la faire à contre-temps et, par là, occasionner tout un désordre dans la communauté.

2^o Elle doit être *joyeuse*, malgré les répugnances et les contradictions que nous sentons en nous : « *Transcat a me calix iste... verumtamen...* » Oui, parfois notre cœur et notre volonté se révolteront en face des ordres reçus ou des sacrifices qui nous seront demandés... Notre premier mouvement sera de les repousser ; mais, la réflexion et la prière aidant, nous changerons de dispositions et nous nous écrierons : « Oui, mon Dieu, votre bon vouloir, votre volonté toute saine ! » De la sorte, le joug sera rendu plein de douceur et le fardeau sera de beaucoup allégé.

3^o Elle doit être *exacte*, c.-à-d. selon la forme indiquée, ce qui demande l'abnégation de notre jugement, de notre esprit et de nos vues personnelles. Cependant il ne nous est pas interdit de faire usage de notre raison pour mieux entrer dans l'intention de nos supérieurs et dans l'esprit de notre Règle.

Voyez quels beaux exemples nous donne ici Notre-Seigneur. A Nazareth, il demeurait caché, ouvrier pauvre et obscur, jusqu'à l'heure marquée pour prêcher la bonne nouvelle. Malgré l'ardent désir et l'amour qui le pressent de verser son sang pour racheter le monde, il n'avancera pas son sacrifice et attendra le moment fixé par son Père céleste. Il obéit à tous, à Marie, à Joseph, et plus tard, à ses juges et à ses bourreaux, avec la même soumission, le même amour.

Petit enfant, il s'est laissé coucher dans la crèche de Bethléem ; de même, Agneau plein de douceur, obéissant jusqu'à la mort, il se laissera clouer sur la croix. Comme preuve de sa divinité, les Pharisiens lui demandèrent de descendre de la croix ; il ne le fera pas, ce miracle ne lui étant pas indiqué par la Sagesse éternelle. A cette apparente raison de procurer la gloire de Dieu, N.-S. Jésus-Christ préférera l'obéissance, la folie de la croix. Par là, il nous montre que nous devons toujours nous attacher à l'obéissance et faire les actes qu'elle nous prescrit, de préférence à un bien qui serait plus excellent en soi.

Obéir ainsi, comme nous venons de l'expliquer, c'est avoir trouvé le secret et le gage de la paix la plus profonde et des mérites les plus abondants.

V. — Avantages de l'obéissance

1^o L'obéissance est une *source de paix*. Oh ! de quelle douce paix jouit une religieuse qui ne veut que ce que veut l'obéissance !

Une religieuse du St-Cœur de Marie était sur le point de mourir (avril 1888) ; celle de ses compagnes qui l'assistait lui ayant demandé quel moyen elle avait employé pour paraître si heureuse pendant sa vie et si tranquille sur son lit de mort, elle répondit : « *Je me suis appliquée à obéir toujours.* »

S. Dorothee ayant consacré à l'obéissance toute sa volonté, jouissait d'une paix continuelle, mais craignant qu'il n'y eût en cela quelque artifice du démon, il fit un jour cette question à l'abbé Jean : « Mon Père, dites-moi ce que vous pensez de la vie que je mène ; d'où vient que je jouis

d'une telle tranquillité que je n'ai plus rien à désirer sur la terre ? » — « Mon fils, lui répondit l'abbé, la paix que vous goûtez n'est que le fruit de l'obéissance. »

« Par contre, dit S. Alphonse, l'unique cause pour laquelle beaucoup de religieux ne goûtent pas ou ne goûtent presque jamais la paix, c'est le manque d'obéissance. »

Entrons dans les détails. Telle religieuse est inquiète parce qu'elle ne peut avoir le confesseur où la supérieure qu'elle désire. Une autre l'est parce qu'elle voudrait tel emploi qui ne lui est pas donné. Elle fait tant par ses démarches et ses plaintes que la supérieure, pour ne plus l'entendre, finit par la contenter, ... mais quand elle a obtenu ce qu'elle souhaitait si fort, elle n'a pas davantage la paix qu'elle s'imaginait trouver, parce que Dieu a promis la paix, non pas aux caprices satisfaits, mais à l'obéissance.

Une autre est inquiète, au contraire, parce qu'on lui a donné un emploi qui n'est pas de son goût ; une autre parce qu'on lui a défendu certaine relation ou correspondance ; une autre enfin, parce qu'elle a reçu un ordre qui lui répugne, et, pour cela, elle s'irrite, elle se révolte et va jusqu'à donner du scandale...

Non, la paix n'est point à ce prix ! Qu'on le sache bien, ne pas obéir, dans la vie religieuse, c'est se mettre dans une espèce d'enfer !

Pour vous, mes chères sœurs, vous jouirez d'une paix continue et vous vous sanctifierez en vous appliquant à contredire votre volonté propre, toutes les fois que vous le pourrez, et en suivant la règle que suivent les religieuses qui recherchent et aiment la perfection : « Ne faire jamais rien pour sa propre satisfaction, mais uniquement pour plaire à Dieu. »

2^o Source de paix, l'obéissance est encore le *secret* et le *gage* des mérites les plus abondants.

Cassien nous apprend que lorsqu'on mortifie sa propre volonté, on arrive à détruire en soi tous les vices, puisque tous les vices proviennent de la volonté propre : « Mortificatione voluntatum marcescunt universa vitia. »

S. Grégoire dit, de son côté : « Si, par obéissance, on finit par détruire tous les vices, on acquiert par là même toutes les vertus. *Obedientia virtus est que virtutes ceteras menti inserit, inserasque custodit.* »

Le Vén. Jean Léonardi, pressé par ses disciples de leur donner des règles, écrivit sur une feuille ce seul mot : « Obéissance. » Il leur faisait entendre ainsi que, dans l'état religieux, obéissance et sainteté sont une même chose, et qu'être obéissant, c'est être saint. Voici un fait bien connu, et qui confirme cette vérité.

S. Dorothee rapporte que S. Dosithée, son disciple, étant d'une santé trop faible pour suivre avec les autres les exercices de la communauté, se vint tout entier à l'obéissance, en se dépouillant complètement de sa volonté propre. Il mourut après l'espace de cinq ans ; après sa mort, le Seigneur révéla à l'abbé que ce saint jeune homme avait obtenu la récompense de S. Paul, ermite, qui avait passé 98 ans dans le désert, et de S. Antoine, qui n'était

pas moins illustre... Les moines s'étonnaient que Dosithée eût pu mériter une si grande gloire, satisfaire même ce que pratiquaient les autres... Mais Dieu leur fit savoir que Dosithée était si magnifiquement récompensé à cause de l'obéissance qu'il avait constamment pratiquée.

Une religieuse exacte à obéir gagne donc, dans tout ce qu'elle fait, des mérites immenses, puisqu'en toutes choses elle fait la volonté de Dieu, et que c'est en cela que consiste le mérite. Elle acquiert des trésors éternels non seulement quand elle jeûne, quand elle vaque à l'oraison ou à la prière, quand elle travaille péniblement ou quand elle souffre, quand elle repousse de violentes tentations ou qu'elle surmonte son caractère difficile, quand elle accepte des marques de mépris ou des humiliations, ... mais encore quand elle se repose, quand elle prend ses récréations, ses repas ou son sommeil, quand elle s'applique aux choses les plus matérielles et les plus vulgaires.

Donc, ne l'oublions jamais, le plus grand mérite que puisse avoir une action, dans l'état religieux, c'est qu'elle soit faite par obéissance.

Je ne m'étonne plus alors qu'un grand serviteur de Dieu nous dise qu'un acte d'abnégation de la volonté propre, et par conséquent tout acte d'obéissance, vaut mieux que l'érection de mille hôpitaux.

Un jour, un frère Carme déchaussé portait, par obéissance, un lourd fardeau de bois. Comme il était fort avancé en âge, il se plaignait intérieurement d'un tel travail... Une religieuse, connaissant par révélation les dispositions de ce cher frère, lui dit : « Portez, mon frère, portez ce bois avec joie ; ... sachez que cet acte d'obéissance est plus méritoire que toutes les pénitences que j'ai faites. » Et cependant celle qui parlait ainsi avait quitté la Cour d'Espagne, pour vivre dans le désert où elle passa de longues années en pratiquant des pénitences dont le seul récit fait frémir !

« Voilà pourquoi, dit sainte Thérèse, le démon fait tant d'efforts pour mettre obstacle à l'obéissance. » Et Trithème assure que le démon n'abhorre rien tant que l'obéissance.

* *

Eh bien ! vous, mes chères sœurs, vous n'aimerez rien tant que l'obéissance. Autant l'esprit mauvais met d'acharnement à vous en détourner, autant vous apporterez de zèle et d'ardeur à la pratiquer. Vous vous rappellerez ces paroles de Notre-Seigneur à sainte Marguerite-Marie : « Le démon n'a point de pouvoir sur ceux qui obéissent. »

Donc, que chacune de vous obéisse de manière à pouvoir dire, au moment de sa mort, cette parole de Notre-Seigneur : « Je n'ai jamais fait ma volonté ! » (Rom., xv, 3). Car l'obéissance est le chemin le plus court, le plus vrai et le plus sûr pour aller en paradis. Oui, certes, le paradis sera son partage.

Il se passait (mai 1887) une cérémonie bien touchante au monastère des Bénédictines de Solesmes. Une princesse jouissant de tous les prestiges de la beauté et de la fortune qui lui assuraient dans le

monde le plus brillant avenir avait subi, depuis un an, les épreuves du noviciat et venait de faire profession solennelle... Autour de la religieuse, on voyait cinq ou six princesses, ses sœurs et cousines germaines, bon nombre de dames nobles de l'Anjou, du pays Messin et de la Bretagne, et, au premier rang, son père portant sur sa poitrine les grandes décorations de la Toison d'Or et d'autres ordres honorifiques... La nouvelle professe, après avoir reçu au doigt l'anneau de l'éternelle alliance, et sur son front rayonnant de joie, avec une couronne de roses blanches, le voile béni des épouses du Christ, avait quitté le sanctuaire. Conduite jusqu'à la porte du monastère, selon le cérémonial de S. Benoît, par le T. R. Père Abbé qui avait présidé à l'émission de ses vœux, elle fut présentée par lui à la Rév. Mère Supérieure dans les termes suivants : « Ma Révérende Mère, au nom de Notre-Seigneur, je vous prie de recevoir au nombre de vos Filles Sœur Marie-Bénédictine dont vous allez devenir la mère et la sœur. Par vos soins et la sagesse de votre direction, par la pratique de l'obéissance, elle marchera toujours dans le chemin que Jésus, votre Epoux commun, a suivi le premier ;... et quand viendra pour elle le jour de lui être présentée, la pureté de son âme sera comme la couronne de fleurs qu'elle porte sur sa tête, et la lampe des vierges brillera dans ses mains comme le cierge qui se consume devant elle, et elle méritera d'entrer dans le royaume des cieux. » Après ces paroles, la porte s'ouvrit et se ferma pour toujours sur les pas de celle qui avait préféré une humble cellule aux somptueuses demeures de sa famille, et la vie d'obéissance à la trompeuse liberté dont elle eût joui dans le monde.

Il y a eu, ou bien il y aura moins de pompe et de solennité à votre profession. Mais ce que l'on peut affirmer, en s'appuyant sur les déclarations formelles de Notre-Seigneur, c'est que, après votre mort, le plus magnifique triomphe récompensera votre obéissance, car c'est par l'obéissance constamment pratiquée sur la terre que l'on fait la conquête suprême du ciel : « *Vir obediens loquetur victoriam.* » (Prov., xxi, 28). Au-devant de vous viendront avec allégresse les anges protecteurs de la congrégation, vos compagnes déjà bienheureuses et la T. S. Vierge elle-même qui vous présenteront à Jésus et assisteront à votre couronnement : « *Intra in gaudium Domini tui.* Entrez dans la joie de votre Seigneur » (Math., xxv, 21), vous dira l'Epoux divin ; partagez son bonheur pour l'éternité, réglez avec lui durant les siècles des siècles. Ainsi soit-il !

Deuxième Instruction

LA DÉVOTION ENVERS MARIE

Honora matrem tuam. (Ex., xx, 12).

Il y a trois sortes de dévotion envers Marie : 1^o *l'insuffisante*, qui consiste à honorer cette bonne Mère tout en voulant rester dans le péché, et parfois même pour y rester ; 2^o *la suffisante*, qui consiste à invoquer Marie contre le péché, pour se convertir ;

3^o *la parfaite*, celle que nous devons avoir à tout prix, parce que seule elle rend enfant de Marie, donne droit à la protection spéciale de Marie et obtient infailliblement la persévérance et le salut. Elle consiste en pratiques quotidiennes : le recours habituel dans toutes les difficultés, la célébration du samedì, des neuvaines et des fêtes, la constance au service de Marie, la demande fréquente de sa protection, la propagation de son culte, etc.

Or, en cette vie, tout est variable, la dévotion à la T. S. Vierge comme tout le reste. Pour nous, avons-nous été toujours les mêmes en ce qui concerne la dévotion à Marie ? Non, certainement ; et, à l'heure qu'il est, nous sommes en train de changer sous ce rapport : ou bien cette dévotion *augmente* en nous, ou bien elle *diminue*.

Notre foi en Marie et notre amour pour elle *augmentent* si, fidèles à cette bonne Mère, nous l'honorons de tout notre cœur ; mais notre foi et notre amour *diminuent* si nous abandonnons ou si nous négligeons nos anciennes pratiques de dévotion envers Marie. De sorte que, après un certain temps d'infidélités, nous risquons, après avoir été enfants de Marie, de n'être plus que des servantes ordinaires. Et voilà, sachons-le, la différence qui existe entre les enfants de Marie et celles qui ne sont que ses servantes ordinaires. Celles-ci n'ont droit qu'à une *protection commune* de la T. S. Vierge ; les autres, les enfants de Marie, ont droit à une *protection spéciale*.

Il est donc important de traiter ce sujet de la *dévotion envers Marie* ; et c'est ce que nous allons faire. Nous allons considérer ce qu'il faut se rappeler sur ce point.

Cet entretien apportera, je l'espère, un changement heureux dans notre dévotion à Marie, en la rendant plus parfaite.

I. — Pourquoi la dévotion envers Marie

I. MARIE, MÈRE DE DIEU. — Avant tout, il faut que vous vous fassiez une très grande idée de la dignité, de l'excellence de Marie ; il faut que vous croyiez de tout votre cœur à cette excellence et à cette dignité.

Sachez donc que, par sa dignité de Mère de Dieu, Marie a pris rang, en quelque sorte, parmi les trois Personnes divines : elle est entrée, pour ainsi dire, dans la famille de la T. S. Trinité. De sorte que, celui que Dieu le Père appelle « *son Fils bien-aimé en qui il a mis toutes ses complaisances*, » Marie l'appelle et doit l'appeler aussi son Fils bien-aimé !... Ce Jésus, Dieu-Homme, Verbe incarné qui a racheté et sauvé le monde, devant qui « *tout genou doit fléchir, au ciel, sur la terre et dans les enfers*, » est en même temps et tout à la fois le Fils unique du Père éternel, et le Fils unique de la Vierge immaculée, bénie entre toutes les femmes !...

Et à cause de cela, à cause de cette élévation qui la place dans un ordre à part, Marie participe aux attributs de Dieu. Voilà pourquoi elle est au sommet de toute la création ; voilà pourquoi Dieu a remis entre ses mains sa toute-puissance ; voilà

pourquoi il lui a communiqué des lumières et une science extraordinaires, au moyen desquelles le monde lui est présent comme il est présent à Dieu lui-même ; voilà pourquoi la sainte Eglise nous fait dire avec elle, en s'adressant à Marie : « Reine des anges, Reine des patriarches... Reine de tous les saints ! »

Je vous le demande, ne trouvez-vous pas dans ces considérations des motifs bien puissants et bien justes de la dévotion envers Marie ?

De plus, Marie, Mère de Dieu, est aussi *Mère des hommes*, autre motif de dévotion envers elle.

II. MARIE, MÈRE DES HOMMES. — N.-S. Jésus-Christ est tout-puissant, car il est Dieu. C'est pourquoi tout ce qu'il veut s'accomplit ; or il a voulu que sa Mère fut aussi la nôtre. Donc, la volonté de Dieu étant efficace, la Sainte Vierge, Mère de Dieu, est aussi la nôtre ; et chacun de nous peut dire : « la Mère de Dieu est aussi ma Mère. »

Sans doute, elle ne l'est pas de la même façon que celle qui nous a portés dans son sein et nous a bercés dans ses bras ; mais elle l'est d'une autre façon, parce que Dieu l'a voulu et que, le voulant, il a établi des liens, des rapports entre Marie et nous. Ces liens, ces rapports, il les a créés, de sorte que Marie est notre Mère, non selon la nature, mais selon la grâce. Au sommet du Calvaire, avant de rendre le dernier soupir, Jésus, Sauveur et Rédempteur de tous les hommes, a donné librement, mais réellement et efficacement, sa propre Mère à tous les hommes dans la personne de S. Jean. C'est donc au pied de la croix, alors qu'elle fait le sacrifice de son Jésus, qu'elle devient la Mère de tout le genre humain. C'est depuis ce moment qu'elle a reçu les hommages et les louanges de l'humanité, et qu'elle-même a répondu à la confiance de tous, en disant à tous et à chacun : « Je suis votre Mère, et vous êtes mes enfants. Et quand même celle qui vous a donné la vie vous oublierait, moi, votre Mère selon la grâce, je ne vous oublierai jamais !... »

N'y a-t-il pas là un nouveau motif et un motif bien puissant de dévotion envers Marie ?

III. AUTRES MOTIFS. — Ajoutons que la *volonté de Dieu*, le *désir et le vœu de l'Eglise*, les *enseignements* et les *exemples des saints* et la *rage du démon* constituent encore, pour nous, des motifs de dévotion envers Marie.

1^o *La volonté de Dieu*. Dieu aurait pu certainement nous donner ses grâces par un autre moyen que par l'entremise de Marie, soit qu'il le fît directement, sans intermédiaire, soit qu'il se servît du ministère de ses anges. Or il n'en a pas agi ainsi : pour honorer sa Mère, et pour la faire honorer, pour attirer à elle les esprits, les cœurs et la confiance universelle, c'est par sa Mère qu'il veut faire passer toutes ses grâces ; de telle sorte que toutes les grâces dues aux mérites du Sauveur, en vertu d'une volonté formelle de Dieu, n'ont jamais été distribuées, ne se distribuent maintenant et ne seront distribuées jusqu'à la fin du monde que par les mains et l'entremise de Marie : « *Sic est voluntas ejus qui totum nos habere voluit per Mariam. Hæc,*

inquom, voluntas ejus est, sed pro nobis. » S. Bern. (In Nativ. B. M. V.).

Après cela, hésiterons-nous à promettre et à observer la plus grande dévotion envers Marie ?

2^o *Le désir et le vœu de l'Eglise*. Attentive à tout ce qui peut assurer le salut des fidèles, l'Eglise ne cesse de leur rappeler les droits que possède la Reine du ciel à leur vénération, à leur confiance et à leur amour. De là ce culte universel qui a élevé partout des temples et des autels ; de là ces fêtes multipliées par lesquelles on célèbre les grandeurs, la puissance et les bontés de la Mère de Dieu ; de là ces pieuses associations formées en son honneur, enrichies des trésors spirituels les plus abondants.

3^o *Les exemples et les enseignements des saints* nous invitent à cette dévotion.

Cette dévotion, nous disent-ils, est la plus sûre marque de prédestination et l'un des plus puissants moyens de salut... Un serviteur de Marie ne saurait jamais périr... Marie commande au ciel plutôt qu'elle ne sollicite... Cette dévotion, affirme S. Alphonse après d'autres Docteurs, Dieu ne la donne qu'à ceux qu'il veut sauver.

4^o *La rage du démon*. La rage du démon contre le culte de Marie serait, à elle seule, un motif de la pratiquer avec zèle. Oui, la preuve que la dévotion à Marie est le chemin du ciel, c'est que l'enfer tout entier s'efforce avec acharnement d'effacer le nom de cette Mère bien-aimée du cœur des fidèles.

Un jour, S. Dominique venait de délivrer un possédé. En face d'une foule immense, il ordonna aux démons (ils étaient plusieurs) de dire tout haut ce qu'ils pensaient de la dévotion à Marie... Et ces esprits de ténèbres, en poussant des hurlements effroyables, déclarèrent qu'ils n'avaient aucune force contre les serviteurs de la Sainte Vierge, et que beaucoup de pécheurs, malgré leurs iniquités, se sauvent au moment de la mort en invoquant Marie ; et ils finirent en disant : « Nous sommes contraints d'avouer que nul ne se damne de ceux qui persèverent dans la dévotion à la Sainte Vierge et au Rosaire, parce que, s'ils pèchent, Marie leur obtient un vrai repentir avant leur mort. »

Tels sont les principaux motifs sur lesquels repose la dévotion envers Marie.

Je vous le demande, en faut-il davantage pour vous déterminer à entretenir une dévotion que rien n'ébranle jamais, ou à vous renouveler dans l'esprit de cette dévotion, si vous reconnaissez que vous l'avez négligée, que vous ne l'avez pas soutenue à ces degrés de ferveur qu'une religieuse ne doit jamais laisser décroître ?... En faut-il davantage pour remplir votre cœur d'une confiance filiale et sans bornes, de cette confiance qui fait dire : « Après Dieu, Marie est tout pour moi, ma vie, mon espérance, mon salut ?... »

II. — Pratiques de dévotion envers Marie

Mais cette dévotion si bien motivée doit s'exprimer, se traduire par des actes ; autrement, elle ne

serait qu'une admiration stérile, sans gloire pour Marie et sans profit pour nous.

Quelles sont les principales pratiques dont l'exercice rendra féconde la dévotion envers Marie, et qui doivent nous être plus habituelles ?

1^o *L'Ave Maria*. Il ne s'agit pas encore du chapelet, nous en parlerons tout à l'heure, mais de l'*Ave Maria* détaché, isolé, dit ou récité en allant, en venant, au milieu des occupations... Ces paroles rappellent à Marie le bonheur dont elle fut comblée : « *Beatam me dicent omnes generationes.* » Peut-on lui adresser un salut plus agréable ?...

Quiconque salue Marie en sera salué à son tour : « Je te salue, Bernard ! » répondit-elle un jour au salut de S. Bernard. Aux mots d'*Ave Maria*, l'enfer tremble et le démon prend la fuite, comme l'épervier contraint de lâcher le petit oiseau qu'il se prépare à emporter.

Trois *Ave Maria* le matin et le soir, à genoux, telle est une manière utile de nous acquitter de cette pratique.

2^o *L'Angelus*. *L'Angelus* rappelle la maternité de Marie, l'Incarnation,... en un mot, les premiers mystères de cette chaîne d'amour par laquelle Dieu veut prendre les cœurs des hommes... Aux quatre points cardinaux du monde, partout où il y a une église, une chapelle catholique, trois fois par jour, la cloche avertit les fidèles de se souvenir des grandes gloires de Marie et des ineffables bontés du Seigneur s'abaissant jusqu'à nous, pour devenir comme l'un de nous.

Quel excellent moyen de nous remettre en présence de Dieu et de Marie, de nous recueillir !

S. Charles Borromée ne rougissait pas de descendre de voiture et de s'agenouiller dans la boue. A son exemple, récitons l'*Angelus* sans respect humain et avec dévotion.

3^o *Les Neuvaines*. Sainte Gertrude vit un jour, sous le manteau de Marie, un groupe nombreux d'âmes que cette auguste Reine regardait avec une grande attention, et il lui fut dit que ces âmes étaient celles qui, les jours précédents, s'étaient préparées par des exercices de piété à la fête de l'Assomption...

Ces exercices comportent l'oraison ou lecture attentive, la messe, le chapelet, une visite, quelque mortification, l'imitation de la vertu en rapport avec la fête, la confession et la communion. Qui nous empêche de faire ces neuvaines préparatoires aux principales fêtes de Marie ? Quel excellent moyen d'entretenir et d'accroître notre dévotion !

4^o *Le Rosaire*. Un jour que S. Dominique était plongé dans l'affliction et se plaignait à Marie des Albigeois qui, en ces temps-là, faisaient beaucoup de mal à l'Eglise, elle lui révéla la dévotion du Rosaire qu'elle le chargea de répandre.

Aussitôt S. Dominique se mit à prêcher cette dévotion qui fut universellement embrassée, et l'hérésie cessa d'étendre ses ravages...

Cette pratique, actuellement encore, doit être en honneur, car elle fut indiquée par Marie elle-même, à Lourdes, et fortement conseillée par Léon XIII.

Par là, combien de pécheurs ont été délivrés du péché, ramenés à une vie chrétienne et conduits à une sainte mort ! Combien ont été sauvés par le chapelet que récitaient, pour leur conversion, une mère, une sœur, un ami, un confesseur !...

S. Vincent Ferrier disait à un moribond endurci : « Pourquoi veux-tu te damner, quand Jésus-Christ veut te sauver ? » Ce misérable répondit qu'il voulait se damner en dépit de Jésus-Christ. — « Hé bien ! reprit le saint, tu te sauveras en dépit de toi-même. » Il se mit à réciter le Rosaire avec les gens de la maison, et voilà que le malade demande à se confesser ; il le fait en versant des larmes, et meurt dans ces dispositions.

Sans notre chapelet, que deviendrions-nous ? Suspendu à nos côtés, il est là comme une épée que nous pouvons saisir pour nous défendre au moindre péril ; ou bien il ressemble à une douce chaîne qui nous unit à la Mère du ciel ; ou bien encore, il est l'emblème de l'esprit de prière qui doit nous animer sans cesse.

5^o *Les Lilanies*. On peut les comparer à une guirlande de fleurs ou à une couronne de pierres précieuses que nous attachons au trône ou au front de Marie. C'est en même temps une prière faite de traits d'amour que nous jetons dans le cœur de notre Mère, pour obtenir de sa miséricorde les vertus ou les grâces dont nous avons plus particulièrement besoin...

6^o *Le jeûne du samedi*. On sait que le samedi est un jour consacré par l'Eglise à la T. S. Vierge, parce que ce jour-là, dit S. Bernard, elle demeura inébranlable dans sa foi, après la mort de son divin Fils. « Je soutiens, dit S. Alphonse, que celui qui observe cette pratique sera difficilement damné, il obtiendra facilement, par elle, la persévérance dans la grâce et une bonne mort. »

Que de communions, de bonnes œuvres, de mortifications et de pénitences faites, le samedi, en l'honneur de Marie !... Ne nous ferons-nous pas une joie, un honneur, un devoir de prendre part à ce mouvement qui porte les esprits et les cœurs vers les autels, les images et le trône de Marie ?

D'après une remarque souvent faite, le soleil lui-même semble se mettre à l'unisson des âmes en lançant, ce jour-là, quelques rayons de lumière à travers le ciel le plus nuageux.

7^o *Les images de Marie*. La T. S. Vierge a souvent montré, par des prodiges, combien elle agréait le culte et les visites dont on honore ses images. Aussi tous les serviteurs de Marie ont-ils coutume de visiter fréquemment, et avec beaucoup de piété, les images, les chapelles et les églises bénites ou consacrées en son honneur, devenues souvent miraculeuses.

« Ce sont là, dit S. Jean Damascène, des cités de refuge où nous trouvons moyen d'échapper aux tentations et aux châtements que nous avons mérités par nos fautes ! »

Qui de nous ne possède, dans sa cellule, près de son lit, une image de Marie ?... C'est le portrait de notre Mère, jetons-y souvent un regard du cœur.

8^o *La médaille de Marie*. Il ne suffit pas à un enfant qui aime bien sa mère d'avoir son portrait à la maison, il veut encore l'avoir sur lui, ne s'en séparer jamais.

Tous, nous avons, nous portons la médaille, mais n'est-ce point par routine, sans y penser ? Ah ! si nous la regardons comme un bouclier, comme une cuirasse, les tentations, le monde et le démon auraient-ils aussi souvent prise sur nous ?

9^o *Le scapulaire*.

a) Scapulaire du Mont-Carmel. De même que les hommes tiennent à honneur d'avoir des gens qui portent leur livrée, ainsi Marie aime à voir ses serviteurs porter son scapulaire, comme un signe qu'ils se sont consacrés à son service et qu'ils appartiennent à sa famille.

Vers l'an 1251, la Sainte Vierge apparut à S. Simon Stock, anglais de nation, et, lui remettant son scapulaire, elle lui dit que ceux qui le porteraient seraient à l'abri des flammes éternelles. Des faits nombreux sont venus attester que Marie a tenu sa promesse.

De plus, la Sainte Vierge, apparaissant au pape Jean XXII, lui ordonna de faire savoir à ceux qui porteraient ce scapulaire du Mont-Carmel qu'ils seraient délivrés du purgatoire le 1^{er} samedi après leur mort, ou du moins très promptement, selon l'interprétation de Paul V et du Bréviaire romain. (Leçons du 2^e Nocturne, 16 juillet).

Voici les conditions à observer pour gagner cette dernière faveur : 1^o Garder la chasteté selon son état ; 2^o réciter le Petit Office de la Sainte Vierge ; 3^o si l'on ne peut réciter cet Office, ou si l'on est empêché, observer au moins les jeûnes de l'Eglise et s'abstenir de viande les mercredis et samedis (*Speculum Carmelitarum*, § 2258, et Rescrit de Grégoire XVI).

b) Au scapulaire de l'Immaculée Conception, outre beaucoup d'indulgences particulières, sont attachées toutes les indulgences accordées à quelque Ordre religieux, à quelque dévotion et à quelque personne que ce soit, spécialement lorsqu'on récite six *Pater*, *Ave* et *Gloria*, en l'honneur de la T. S. Trinité et de Marie Immaculée, pour les fins ordinaires. On gagne toutes les indulgences des Stations de Rome, de la Portioncule, de Jérusalem et de St-Jacques de Galicie, c.-à-d. beaucoup d'indulgences plénières, sans parler des indulgences partielles qui sont innombrables.

Telles sont les diverses pratiques qui entretiennent et mettent en acte la dévotion envers Marie. Evidemment, ce n'est une obligation pour personne de les adopter toutes. Cependant, en est-il une seule qui ne nous soit familière ? et quelle est celle que nous voudrions omettre volontairement ?

Dans tous les cas, dirigeons-nous d'après les principes suivants, et nous serons toujours dans le vrai :

1. La *générosité*. — Soyons généreux, car plus on donne à Marie et plus on reçoit d'elle : « *Data et dabitur vobis*. »

2. La *discretion*. — Choisissons, si nous avons un choix à faire, les pratiques les mieux adaptées à notre

situation et à nos ressources personnelles : « *Oportet sapere ad sobrietatem*. »

3. La *persévérance*. — Une fois que notre choix est arrêté, soyons opiniâtrément fidèles aux pratiques choisies, et persévérons coûte que coûte. « Si vous persévérez jusqu'à la mort dans votre dévotion à Marie, dit S. Alphonse, votre salut est assuré ! »

* *

N'avais-je pas raison de le dire ? Le sujet que nous venons de traiter est de la plus haute importance. Oui, *notre prédestination est attachée à la dévotion à Marie*.

Combien sont maintenant dans le ciel, et devraient être en enfer, sans le secours de Marie, et par conséquent sans cette dévotion qui leur a valu ce secours !... Et combien aussi sont maintenant en enfer, et devraient être dans le ciel, s'ils avaient invoqué Marie ou s'ils avaient persévéré dans leur dévotion envers cette bonne Mère !...

Où en sommes-nous donc par rapport à cette dévotion ? Oui ou non, augmente-t-elle, ou bien diminue-t-elle en nous... ? C'est l'un ou l'autre. Il nous faut répondre, et en ce moment même...

Sachons-le, si nous avons négligé cette dévotion ; si, en dehors de tout motif, nous avons abandonné quelque pratique, nous avons refroidi le cœur de notre Mère du ciel, nous avons perdu de sa bienveillance, et nous sommes en voie de quitter le chemin du ciel. Si, au contraire, avec une volonté soutenue, avec une conviction que rien n'ébranle, nous sommes attachées aux pratiques et aux œuvres qui honorent et glorifient la Sainte Vierge, non seulement nous avons conservé sa protection spéciale, mais nous l'avons rendue plus douce et plus éclatante, et nous marchons d'un pas assuré dans le chemin du ciel.

Voyons donc, et sans tarder, s'il n'y a pas lieu pour nous, de nous renouveler dans l'esprit de la dévotion à Marie : « *Renovamini autem spiritu mentis vestrae* ! » (Eph., iv, 23). Mettons-y autant de zèle que le démon déploie de fureur et de rage à diminuer en nous ou à nous faire perdre la dévotion à Marie. Lorsqu'il entraîne une âme surprise par ses ruses dans le péché, il est content ; mais rien n'égale sa joie lorsqu'il parvient à affaiblir, dans cette âme, le souvenir et le culte de Marie : c'est pour lui un vrai triomphe.

Lorsqu'une âme religieuse a, par sa négligence, amoindri la force des liens qui doivent l'attacher à la T. S. Vierge, elle ne tarde pas à se montrer infidèle sur beaucoup d'autres points et à porter le châtiment de sa lâcheté : elle a moins de goût pour la prière et l'oraison, pour la sainte messe et les sacrements ; elle a moins d'activité pour remplir son office ; elle est moins silencieuse, moins soumise, moins modeste ; elle a des tentations de découragement et n'est pas éloignée de mettre en cause sa persévérance dans la congrégation !

Cherchez, je vous prie, cherchez le pourquoi de certaine époque de tiédeur, de doutes, de regrets de la profession et des vœux, d'inconstances répétées et d'hésitations prolongées et peut-être entretenues, et

vous aurez bientôt la réponse : c'est le refroidissement de votre piété filiale envers Marie ! Vous n'êtes plus, vous n'étiez plus l'enfant de Marie ; vous avez perdu ce beau titre, et vous n'êtes plus ou vous n'étiez plus qu'une servante de Marie, descendue à un rang inférieur avec le danger de tomber plus bas encore !

O Marie, ô ma bonne Mère, mon cœur éclate en regrets lorsque je me souviens de mes négligences dans votre service. Quoi ! lorsque vous pensez tant à moi, lorsque vous m'aimez tant, lorsque vous vous intéressez tant à mon avenir, moi, cruelle, ingrate, lâche que je suis, je vous oublie, je vous aime si peu, je ne sais pas me gêner pour vous honorer et vous faire honorer ? Oh ! pardonnez-moi et faites-moi miséricorde ; laissez-vous toucher par mon repentir, mes larmes et mes supplications... Et puisqu'un acte de consécration peut réparer et expier mes infidélités d'autrefois, puisqu'il vous console, vous réjouit et vous fait oublier un triste et malheureux passé, je vais me prosterner devant vous, et me consacrer à vous du fond de mon cœur.

O T. S. Vierge Marie, notre Mère, la plus tendre, la plus aimable, la plus parfaite de toutes, voici, devant vous, vos filles qui désirent en ce jour se consacrer à vous.

O digne Mère de Dieu, Reine du ciel et de la terre, nous croyons que votre trône est si sublime, vos perfections si grandes, votre toute-puissance si extraordinaire que nous ne saurions rien y comprendre. — Nous croyons que vous êtes notre Mère, que vous avez pour nous une bonté et une miséricorde qui surpassent notre entendement ; nous croyons fermement que vous nous regardez et que vous nous écoutez avec tendresse.

Voilà pourquoi nous nous donnons entièrement à vous. Nous vous consacrons tout ce que nous sommes et tout ce que nous avons : notre corps avec tous ses sens, notre cœur avec tous ses sentiments, notre intelligence avec toutes ses pensées, notre volonté avec tous ses actes. Nous remettons entre vos mains tous nos intérêts du ciel et de la terre : les intérêts de la congrégation, de nos parents, de nos amis, de nos consœurs ; notre santé, notre corps, notre âme, nos travaux, nos peines, nos épreuves, notre persévérance, notre salut.

Nous vous aimons et nous n'aimons personne plus que vous, si ce n'est Dieu ; nous désirons vous aimer comme vos enfants les plus fidèles l'ont fait, et nous dirigeons dans ce but notre intention ; afin que toutes nos pensées et nos dévotions, nos actes de piété et de mortification accomplis en votre honneur pendant toute notre vie, à chaque jour et à chaque instant de notre vie, soient pour vous autant d'actes d'amour filial.

Nous vous promettons de vous honorer tous les jours, et plus particulièrement le samedi et à vos jours de fêtes ; et nous nous engageons à ne *jamais*, *jamais* négliger nos pratiques de piété envers vous.

Tels sont, ô bonne, tendre et incomparable Mère, nos promesses et nos engagements. Nous les déposons entre vos mains, dans votre cœur immaculé. Recevez, bénissez la démarche de vos filles bien-ai-

mées. Vous savez ce qu'elles désirent : elles veulent appartenir entièrement à Jésus, avec les vertus de simplicité, d'humilité, de pureté, de charité, d'abnégation, de renoncement et de soumission à sa très sainte volonté... Elles veulent être aussi *toujours*, *toujours* vos filles privilégiées ; mais elles ne peuvent être, rester et persévérer telles que par vous.

Donc, ô Mère, ô Marie Immaculée, ô notre Mère, notre Mère chérie, notre perpétuel secours, obtenez-nous la double grâce d'être à Jésus et à vous ! Obtenez-nous le vrai amour de Dieu et la persévérance finale ; accordez-nous de vous prier et de vous aimer tous les jours, jusqu'à notre dernier soupir, afin que nous vous aimions toutes ensemble, avec Jésus, dans le ciel, pendant l'éternité bienheureuse. Ainsi soit-il !

(A suivre).

COURS DE PRONES SUR LE CREDO

LXX

IL Y A UNE AUTRE VIE

Mes frères,

Nous mourrons, c'est-à-dire qu'un jour notre âme se séparera de notre corps. Celui-ci, fait de terre, retournera dans la poussière d'où il a été tiré ; quant à notre âme, créée à l'image de Dieu, simple, spirituelle et incorruptible comme lui, elle ne mourra pas, mais retournera vers son Créateur. Après cette vie, en effet, il y en a une autre qui ne finira point. Dieu nous l'affirme, notre raison le demande, et toute l'humanité le proclame.

I

Dieu nous l'affirme d'abord dans l'Ancien Testament, et c'était la croyance de tous avant Jésus-Christ. « Les âmes des justes, est-il dit au livre de la Sagesse, sont dans la main de Dieu, et les tourments ne les atteindront pas. Aux yeux des insensés ils paraissent être morts, et leur départ de ce monde semble un malheur et leur départ du milieu de nous un anéantissement ; mais ils sont dans la paix. » (Sag., III, 4) Car « Dieu a créé l'homme pour l'immortalité, et il l'a fait à l'image de sa propre nature. » (Sag., II, 23). Mais les Justes ne seront pas seuls dans cette vie future, les méchants y auront part aussi. A la vue du bonheur des Saints, « ils se diront les uns aux autres, pleins de regret et gémissant dans le serrement de leur cœur : « Les voilà donc, ceux qui étaient l'objet de nos moqueries, le but ordinaire de nos outrages ! Insensés, nous regardions leur vie comme une folie et leur fin comme un opprobre, et les voilà comptés parmi les enfants de Dieu et leur part est parmi les Saints. Nous nous sommes trompés ! » (Sag., V, 3).

« Je suis le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, » dit Dieu à Moïse en lui apparaissant dans le buisson ardent. Mais, fait remarquer Notre-Seigneur aux Sadducéens en leur rappelant ces paroles, « Dieu n'est pas le Dieu des morts, mais des vivants. *Non est Deus mortuorum, sed vi-*

ventium. » (Math., xxii, 32). Si donc Dieu déclare être le Dieu de ces patriarches qui ont quitté ce monde depuis longtemps, c'est qu'ils continuent de vivre dans un autre monde où ils sont entrés au sortir de celui-ci.

L'existence d'une vie future n'est pas affirmée moins expressément dans le Nouveau Testament. Qu'est-ce, en effet, que toutes les promesses de récompense que Notre-Seigneur fait aux bons ? qu'est-ce que les menaces de châtement qu'il fait aux méchants ? qu'est-ce que le ciel qu'il promet aux premiers, et l'enfer qu'il prédit aux seconds, sinon autant d'affirmations d'une vie future qui succédera à celle-ci et qui n'aura pas de fin ? « Voilà que nous avons tout laissé pour vous suivre, nos parents, nos barques, nos filets, » disent les apôtres à Jésus-Christ, « que recevrons-nous en récompense ? — Vous recevrez le centuple de ce que vous avez sacrifié pour moi, leur répond le Sauveur, et vous posséderez la vie éternelle. » — Que faut-il faire pour entrer en la vie éternelle ? lui demande un docteur de la Loi. — Si vous voulez entrer en la vie éternelle, lui répond Jésus, gardez les commandements. » Sans doute, par cette vie éternelle, comme nous le verrons, Notre-Seigneur entend surtout le bonheur qu'il réserve à ses élus ; mais il y aura une autre vie pour les méchants aussi, et pour eux comme pour les bons cette vie n'aura pas de fin, car N.-S. nous fait connaître d'avance la sentence qu'il prononcera contre eux : « Retirez-vous, maudits, leur dira-t-il, allez au feu éternel. »

Aussi nous recommande-t-il d'être prêts aux plus grands sacrifices pour éviter cet éternel malheur : « Si votre main vous scandalise, coupez-la, nous dit-il ; si votre œil vous scandalise, coupez-le, car il vaut mieux entrer en la vie éternelle avec un seul œil ou une seule main que d'être jeté avec vos deux mains ou vos deux yeux au feu éternel. » (Math., xviii, 8). Du reste, en quittant ce monde, n'a-t-il pas dit à ses apôtres qu'il allait leur préparer une place ? Et ne promet-il pas que « là où il est maintenant, là aussi seront ceux qui l'auront fidèlement servi, et que son Père les y comblera d'honneurs » ? (Jo., xii, 26).

Dieu qui a dit à l'homme : « Tu mourras, car tu es poussière et tu retourneras en poussière, » lui a donc également promis qu'il ne mourrait pas tout entier, mais ne quitterait cette courte vie que pour entrer dans une vie éternelle. Nous le croyons sans hésiter, — et il le faut bien, hélas ! — lorsqu'il nous dit que nous mourrons ; croyons-le avec la même certitude lorsqu'il nous dit que nous ne mourrons ni complètement ni pour toujours.

II

Notre raison, du reste, est parfaitement d'accord sur ce point avec les enseignements de la foi. Les secrètes aspirations de notre âme réclament l'existence d'une autre vie.

N'est-il pas vrai que nous ressentons tous en nous une secrète envie de nous survivre à nous-mêmes, d'éterniser notre nom dans la mémoire de

nos semblables ? Le paysan l'éprouve, cette envie, comme le savant et le guerrier ; le savant veut acquérir l'immortalité par ses ouvrages, le guerrier par ses exploits, le paysan voudrait vivre du moins dans le souvenir de ses enfants. Il s'afflige en pensant que bientôt peut-être il sera oublié ; il voudrait pouvoir attacher son nom au bâtiment qu'il construit, à l'arbre qu'il plante, au terrain ingrat dont il a fait de belles et riches propriétés.

Nous aspirons tous également au bonheur, mais ce bonheur, nous ne le rencontrons nulle part sur la terre. Rien ici-bas ne peut nous satisfaire complètement : ou bien le bonheur nous fuit comme une ombre que l'on poursuit et qu'on ne peut saisir, ou bien, quand nous l'avons trouvé, nous en sommes tout de suite dégoûtés. Au milieu de ses palais superbes, de ses jardins délicieux, de ses richesses et de ses trésors, Salomon avoue qu'il n'est pas heureux. Et pourquoi ne l'est-il pas ? C'est que son œil ne se rassasie jamais de voir, ni son oreille d'entendre, ni son cœur de désirer.

Or, qui a mis en nous ces désirs de bonheur et d'immortalité ? Ce n'est pas nous, mais celui qui nous a créés ; c'est Dieu. Nous les avons reçus avec la vie, et nous ne sommes pas maîtres de nous en dépouiller. Or, Dieu peut-il avoir mis en nous ce besoin impérieux de bonheur, ce penchant pour l'immortalité, sans jamais les satisfaire ? Evidemment non. Si Dieu ne satisfait pas ici-bas ces secrètes aspirations qu'il a mises en nous, c'est qu'il se réserve de les satisfaire au delà du tombeau.

N'est-il pas vrai également que notre raison nous dit que Dieu doit être juste et récompenser chacun selon ses mérites ou ses démérites ? Il ne peut voir du même œil le parricide et l'enfant respectueux, l'avare au cœur dur et l'homme au cœur généreux, l'assassin qui tue son prochain et le courageux sauveteur qui expose sa vie pour l'arracher à la mort. Dieu qui est juste doit punir les uns et récompenser les autres. Mais le fait-il toujours en cette vie ? Sans doute, pour encourager les bons et effrayer les méchants, pour rappeler aux uns et aux autres que sa providence a les yeux fixés sur eux et leur faire pressentir le sort qu'il leur réserve, Dieu fait quelquefois éclater dès ici-bas sa justice, envers l'homme de bien en le comblant de bénédictions, et envers le coupable en le frappant de coups si effrayants qu'il est impossible de ne pas voir en eux sa main vengeresse. Mais c'est là l'exception ; le plus souvent nous voyons la vertu méconnue et le vice honoré, les justes persécutés et les coupables triomphants. Si tout était fini à la mort, cette vie serait vraiment une énigme, un perpétuel désordre ; il faudrait nier l'existence de la Providence et cesser de croire en la justice de Dieu. Mais cela n'est pas ; Dieu est juste, et s'il ne punit pas toujours le mal, s'il ne récompense pas toujours le bien en ce monde, c'est parce qu'il a l'éternité pour le faire. « J'ai vu, dit le Sage, j'ai vu sous le soleil l'impunité au lieu du jugement et l'iniquité au lieu de la justice, et j'ai dit dans mon cœur : Dieu jugera le juste et l'injuste, et alors ce sera le temps

du rétablissement de toutes choses. » (Eccl., III, 16-17).

III

Ce pressentiment d'une autre vie est tellement inné dans l'âme humaine qu'on le retrouve partout et dans tous les temps. Dans son traité *De la Vieillesse*, Cicéron, après avoir rappelé la doctrine de Pythagore, de Socrate, de Platon, observe que la nature nous a placés sous une tente dressée pour un temps plutôt que dans une demeure fixe, et il fait dire à Caton : « O heureux jour que celui où, sortant du limon de cette terre, je m'élèverai vers l'assemblée divine des esprits qui m'ont précédé ! » Le même Cicéron, dans son traité *De l'Amitté*, fait dire à Lélius : « Je ne puis goûter ces novateurs qui avancent de nos jours que tout finit au tombeau ; je suis bien plus frappé de l'autorité des anciens, de celle de nos ancêtres et des personnages illustres qui ont été la gloire et l'ornement de la Grèce, et surtout de celui qui fut déclaré le plus sage de tous. » César nous apprend que les Druides animaient le courage des guerriers gaulois et les exhortaient à braver les périls par l'espoir de l'immortalité. Toute la mythologie ancienne avec son Elysée et son Tartare, son jugement de Minos et de Rhadamante, son évocation des ombres, n'est pas autre chose que l'expression de la croyance du paganisme antique tout entier en l'existence d'une autre vie !

Chez les peuples modernes, cette croyance n'est pas moins vivace. La foi en l'immortalité existait en Amérique avant que Christophe Colomb n'y abordât, dit l'illustre Robertson dans son *Histoire de l'Amérique*. — Pourquoi, au Dahomey et chez certains autres peuples de l'Afrique, immolait-on de malheureuses créatures humaines à la mort du chef, sinon pour lui procurer des serviteurs dans la vie nouvelle où il entrait ?

Admise par les peuples barbares, la croyance en une autre vie l'est, à plus forte raison, par les nations civilisées. « Quand je n'aurais d'autre preuve de l'immortalité de l'âme, a écrit l'impie J.-J. Rousseau, que le triomphe du méchant et l'oppression du juste en ce monde, cela seul m'empêcherait d'en douter. Une contradiction si manifeste me forcerait de dire : Tout ne finit pas pour moi avec la vie, tout rentre dans l'ordre à la mort. » — A l'un de ses amis qui se vantait de ne pas craindre l'enfer, Voltaire répondait : « Vous êtes plus heureux que moi, car je n'en suis pas là. » Et c'est de sa plume qu'est tombé ce beau vers : « Cette vie est un songe et la mort un réveil. » — Robespierre, le sinistre Robespierre lui-même, croyait à l'existence d'une autre vie, puisqu'il fit écrire au frontispice des temples cet acte de foi : « Le peuple français croit en Dieu et à l'immortalité de l'âme. » — En pleine Chambre des députés, le 15 janvier 1850, Victor Hugo proclamait à son tour cette vérité : « Il y a une autre vie où justice sera faite. Quant à moi, je crois profondément à ce monde meilleur, et, je le déclare ici, c'est la suprême joie de mon âme comme la suprême certitude de ma raison. »

Il y a bien, dans ce concert de tout le genre humain croyant et affirmant l'existence d'une autre vie, quelques voix discordantes qui prétendent que quand on est mort, tout est mort. Mais que vaut leur témoignage, comparé à celui de l'humanité tout entière ? Parce que deux ou trois aveugles ne voient pas le soleil, cela ne prouve pas qu'il n'existe pas et que tous ceux qui le voient et affirment son existence sont dans l'erreur. Du reste, quels sont ceux qui nient l'existence d'une autre vie ? Est-ce l'homme vertueux, chaste, charitable ? Est-ce l'époux fidèle, la mère dévouée, le serviteur empressé ? Non, vous le savez bien ; tous ces gens-là croient à l'existence d'une autre vie, et c'est même parce qu'ils y croient qu'ils font le bien avec tant de générosité et évitent le mal avec tant de soin. Ils seraient bien fâchés, tous ces honnêtes gens, qu'il n'y eût pas d'autre vie où ils recevront la récompense du bien qu'ils auront fait en celle-ci. Ceux qui prétendent qu'il n'y a pas d'autre vie sont ceux qui se conduisent mal ; ce sont les impudiques, les voleurs, les criminels, ceux en un mot qui ont tout à redouter de cette autre vie qui ne leur réserve que châtement, humiliations et souffrances. Vous comprenez que leur témoignage est trop intéressé pour avoir aucune valeur. N'y attachons donc aucune importance, mais avec le Symbole de Nicée que nous allons chanter, disons de tout notre cœur : « *Gredo... vitam venturi sæculi*, Je crois en la vie future ! » Ainsi soit-il.

POUR LA TOUSSAINT

I

LES SAINTS PASSENT LEUR CIEL A NOUS FAIRE DU BIEN

Mes frères,

Lé 29 avril 1923, le Souverain Pontife déclarait Bienheureuse, le 17 mai 1925 il canonisait une jeune sainte, Thérèse Martin, plus connue sous son nom de religieuse Carmélite, Thérèse de l'Enfant-Jésus. Née à Alençon le 2 janvier 1873, elle entra à 15 ans, avec une dispense d'âge du pape Léon XIII, au Carmel de Lisieux. Elle y passa 9 ans et 6 mois dans la pratique constante de toutes les vertus et s'y distingua surtout par un ardent amour de Dieu et une admirable confiance en Lui. Le 30 septembre 1897, elle y mourait en odeur de sainteté à l'âge de 24 ans.

Sa vie, quoique bien courte, avait été bien remplie ; mais la nouvelle vie dans laquelle elle entra devait l'être bien davantage. « Je sens, disait-elle en mourant, que ma mission va seulement commencer. Je veux passer mon Ciel à faire du bien sur la terre. Non, je ne prendrai aucun repos jusqu'à la fin du monde. Mais lorsque l'ange aura dit : « Le temps n'est plus, » alors, je me reposerais, je pourrai jouir, parce que le nombre des élus sera complet. »

Et la chère Sainte ne mentait point. Depuis sa mort, elle a fait tant de bien déjà, les faveurs obtenues par son intercession sont si nombreuses, la

pluie de grâces qu'elle a fait descendre du ciel sur ceux qui l'invoquent a été si abondante, que l'Eglise a dû écourter le délai qu'elle s'impose d'habitude avant de placer sur les autels ceux qui meurent en odeur de sainteté.

Ce qu'avant de mourir cette jeune sainte a promis de faire et ce qu'elle fait en réalité depuis qu'elle est en Paradis, tous les saints le font comme elle, tous passent leur ciel à faire du bien sur la terre, et voilà pourquoi, en cette fête de la Toussaint, l'Eglise nous invite à les invoquer, en nous assurant qu'ils *veulent* et qu'ils *peuvent* nous venir en aide.

I

Ils le veulent, d'abord.

Voyez comme ils étaient bons lorsqu'ils étaient sur la terre. — La Sainte Vierge voit la détresse des pauvres époux de Cana ; sans même qu'on l'en prie elle intercède pour eux près de son Fils et obtient qu'il fasse en leur faveur son premier miracle. — Un pauvre boiteux, assis à la porte du Temple au moment où S. Pierre et S. Jean y viennent prier, leur tend la main. « Je n'ai ni or ni argent, lui dit S. Pierre, mais ce que j'ai, je te le donne : au nom de Jésus, lève-toi et marche. » Et le boiteux se mit à gambader. — Un autre pauvre arrête l'officier S. Martin aux portes d'Amiens et lui demande l'aumône. C'est en hiver, il est nu et grelotte. S. Martin n'hésite pas : il prend son épée, coupe en deux son manteau et en jette la moitié sur les épaules du mendiant. — Vous savez tous avec quelle charité S. Vincent de Paul parcourait les rues de Paris et y recueillait les pauvres enfants abandonnés. — Vous savez également comment S. Jean-Baptiste de la Salle vendit tout son patrimoine afin de fonder des écoles où seraient instruits dans l'amour et la crainte de Dieu les enfants des pauvres. — Vous n'ignorez pas non plus comment sainte Jeanne d'Arc aimait à passer les nuits au chevet de ses compatriotes malades, et à céder sa pauvre couche aux mendiants qui recevaient l'hospitalité sous le toit de ses parents. — Oui, tous les Saints ont été bons, et faire leur histoire serait faire l'histoire de la charité dans le monde.

Or, serait-ce parce qu'ils sont au ciel maintenant qu'ils auraient cessé d'être bons pour leurs frères ? Non. Au ciel on n'a plus la foi : on n'a plus besoin de croire en Dieu, puisqu'on le voit ; au ciel on n'a plus l'espérance : on n'a plus besoin d'espérer Dieu, puisqu'on le possède. Mais au ciel on continue d'avoir la charité ; des trois vertus théologiques, c'est la seule que les saints continuent de pratiquer. Ils aiment Dieu, et c'est en cela que consistera leur bonheur pendant toute l'éternité. Mais si les saints continuent à observer le premier commandement qui nous oblige à aimer Dieu, ils doivent aussi observer le second qui commande d'aimer le prochain, puisque Notre-Seigneur a déclaré que le second commandement est semblable au premier et ne fait qu'un avec lui.

Oui, m. f., les saints au ciel continuent de nous aimer et de nous vouloir du bien, et ceux qui nous

aiment le plus, et ceux qui nous veulent le plus de bien, ce sont naturellement ceux qui nous aiment et nous voulaient du bien lorsqu'ils étaient sur la terre. Ce sont nos parents, ce sont nos frères, vos enfants, tous ces êtres chers qui nous étaient unis par les liens du sang, de la reconnaissance et de l'amitié. Ils ne peuvent pas nous porter moins d'intérêt que n'en portait à ses frères restés sur la terre le mauvais riche dont il est parlé dans l'Evangile. Condamné à l'enfer où il souffrait horriblement et où il implorait en vain une goutte d'eau pour le rafraîchir, le mauvais riche se souvient de ses frères qu'il a laissés sur la terre et qui s'y conduisent aussi mal que lui. Il demande à Dieu de lui permettre d'aller les avertir pour qu'ils changent de vie et n'aient pas le malheur de venir partager son supplice. Vous voyez que les morts continuent à penser à ceux qu'ils ont laissés sur la terre, de les aimer, de leur porter intérêt. Les damnés, si nous en croyons l'Evangile, le font en enfer ; combien plus les saints doivent-ils le faire au ciel !

Et pourquoi donc ne le feraient-ils pas ? Notre-Seigneur le fait bien. Avant de remonter au ciel, pour consoler ses apôtres que son départ attriste, il leur dit : « Il vous est avantageux que je m'en aille. » Et, en effet, S. Paul nous le montre intercédant sans cesse pour nous près de son Père et se faisant notre avocat. — La Sainte Vierge n'agit pas autrement. Apparaissant aux enfants de La Salette, elle leur dit d'un ton d'affectueux reproche : « Si mon peuple ne veut pas se soumettre, je suis forcée de laisser aller le bras de mon Fils ; il est si lourd que je ne puis plus le retenir. Depuis le temps que je souffre pour vous ! Si je veux que mon fils ne vous abandonne pas, je suis chargée de le prier sans cesse, et pour vous autres, vous n'en faites aucun cas. Vous aurez beau faire, jamais vous ne pourrez récompenser la peine que je prends pour vous ! » — Les anges font de même. Rejetant son déguisement et se faisant reconnaître de Tobie et de sa famille, l'archange Raphaël leur dit : « Je suis l'ange Raphaël, l'un des sept qui nous tenons en présence du Seigneur. Lorsque tu priais avec larmes, que tu donnais la sépulture aux morts, lorsque, quittant ton repas, tu cachais les morts dans ta maison pendant le jour et que tu les mettais en terre pendant la nuit, je présentais tes prières au Seigneur. » — Les saints, enfin, imitent Notre-Seigneur, la Sainte Vierge et les anges. Tandis que Judas Machabée lutte désespérément pour sa patrie, le ciel s'entr'ouvre et il voit le grand-prêtre Onias agenouillé devant le trône de Dieu, les mains étendues, et priant pour tout le peuple Juif. A ses côtés, dans la même attitude, se tient un personnage vénérable qu'Onias fait connaître à Judas : « Celui que tu vois là, lui dit-il, est l'ami de ses frères, il prie beaucoup pour le peuple et pour la Ville Sainte ; c'est Jérémie le prophète de Dieu. »

Oui, m. f., les saints au ciel pensent à nous, s'intéressent à nous, désirent nous faire du bien. Mais le peuvent-ils ?

II

Notre-Seigneur a dit : « Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, vous l'obtiendrez. » Ces paroles cesseraient-elles d'être vraies lorsqu'il s'agit des saints du ciel ? Maintenant qu'ils sont à tout jamais les amis de Dieu, qu'ils sont tout près de son trône, qu'ils le voient face à face, seraient-ils moins puissants sur son cœur qu'ils ne l'étaient sur la terre, loin de lui ? Cela ne se peut pas. Dieu qui se donne à eux ne saurait rien leur refuser et met sa toute-puissance à leur disposition.

Du reste, les faits sont là qui l'attestent. Que de prodiges obtenus par l'intercession des saints ! Les miracles se multiplient sur leurs tombeaux, l'attouchement de leurs restes sacrés rend la santé aux malades, la vie aux morts. S. Nicolas invoqué par les matelots en danger de perdition les sauve du naufrage ; S. Roch préserve de la peste et du choléra ceux qui ont recours à lui, sainte Agathe invoquée par ses pieux compatriotes arrête les flots de lave brûlante que l'Etna déverse sur eux ; sainte Geneviève sauve à maintes reprises la ville de Paris qui dans sa détresse vient prier près de son tombeau ; les reliques de S. Mammès portées en face d'un incendie qui menace tout un quartier de Langres l'arrêtent miraculeusement ; en 1923, le bras de S. François-Xavier vénéré par une mourante de Toulouse lui rend instantanément la santé. Et combien d'autres prodiges du même genre, qui prouvent le grand crédit dont les saints jouissent près de Dieu et le généreux empressement qu'ils mettent à nous venir en aide !

Cette aide, ce secours, ils nous l'apportent dans nos besoins temporels. Nos intérêts matériels ne les laissent pas indifférents : les exemples que je viens de vous citer en sont une preuve. Ce père, cette mère, ces enfants qui, de leur vivant, suivaient avec tant de sollicitude vos travaux et vos entreprises, tous ces bons parents que vos revers attristaient et que vos succès au contraire comblaient de joie, continuent au ciel de s'intéresser à votre vie. Ne pouvant plus vous aider de leurs conseils ni partager vos fatigues, ils s'en dédommagent en priant Dieu pour vous et en lui demandant de bénir vos foyers.

Mais vos intérêts terrestres, si chers qu'ils soient à leurs cœurs, ne viennent cependant qu'au second rang de leurs préoccupations. Mieux que jamais, maintenant qu'ils jugent de toutes choses à la lumière de l'éternité, ils comprennent qu'une seule chose est nécessaire : faire son salut ; et que tout ici-bas n'est que vanité, sauf aimer Dieu et le servir. Aussi, comme ils désirent vivement vous voir vivre en bons chrétiens, afin que vous ayez le bonheur d'aller un jour les rejoindre au ciel ! Comme ils sont heureux s'ils vous voient de là-haut remplir vos devoirs religieux et travailler à votre salut ! Au contraire, comme ils sont inquiets, tourmentés à votre sujet, s'ils vous voient vivre dans l'indifférence et compromettre votre éternité ! Comme ils prient alors pour votre conversion ! Si, au dire de Notre-Seigneur, il y a plus

de joie au ciel pour un pécheur qui se convertit que pour 99 justes qui persévèrent, quel ne serait pas le bonheur de ces chers disparus, sur la tombe desquels vous irez prier ce soir, s'ils vous voyaient revenir franchement à Dieu et vivre désormais en bons chrétiens !

Procurez-leur cette joie, m. f., procurez-la leur sans tarder, car peut-être dans un an sera-ce sur votre tombe qu'on ira prier. Qu'importe, si notre âme est au ciel ! Cette fête de la Toussaint sera alors notre fête, et à notre tour nous passerons notre ciel à faire du bien à ceux que nous aurons laissés ici-bas. Ainsi soit-il.

II

LA CERTITUDE ET LE BONHEUR DU CIEL

Justorum animæ in manu Dei sunt.

Les âmes des justes dans la main de Dieu.

(Sag., III, 1).

Mes frères,

L'Eglise nous présente aujourd'hui un grand spectacle : elle nous montre, à la suite de l'apôtre S. Jean dans l'Apocalypse, les légions triomphantes des trépassés et nous invite à considérer leur gloire, afin de réconforter notre âme dans son dur pèlerinage, afin que, dans les jours tristes, nous nous réfugions dans ces régions supérieures que notre foi nous ouvre et que nous y cherchions le secret d'une énergie virile et d'une impérissable confiance.

Entrons dans la pensée de notre Mère la Sainte Eglise, et en ce jour de fête rappelons-nous en premier lieu que *le ciel est une certitude*, et en second lieu, que nous y jouirons d'un *bonheur* qu'aucune souffrance n'assombrira plus.

I

Le premier et le plus impérieux désir de l'homme, c'est d'être heureux, et son travail, pendant sa vie entière, c'est de rechercher quelque chose qui puisse satisfaire ce désir, qui puisse procurer à toutes ses facultés cet apaisement et ce repos qui constituent le bonheur.

C'est pour l'atteindre que le laboureur devance le soleil aux champs, que le savant pâlit sur ses livres, que l'artisan se consume dans son atelier.

Cette passion du bien parfait est si tenace qu'elle survit à la banqueroute des sentiments et que pour l'anéantir, il faudrait anéantir l'homme lui-même.

Mais comment oser parler de bonheur devant des hommes dont toute la vie n'est qu'un long cri de souffrance ? Car il ne faut pas se le dissimuler, la parole de l'Apôtre est toujours vraie : *Toute créature gémit*, aucune ne peut rassasier les désirs qui la pressent, quelle qu'elle soit et quelque part qu'elle en cherche la réalisation.

L'homme n'est pas heureux dans son intelligence. Depuis la chute originelle, la raison de l'homme est courte, mutilée, boiteuse, et elle s'en va à travers les siècles, triste comme un aveugle

qui vit autrefois la lumière du soleil et qui garde mélancoliquement le souvenir de la lumière perdue. Plus l'homme cherche, plus il trouve ; plus il trouve, plus il sait ; plus il sait, plus il veut savoir. La science la plus étendue ne peut satisfaire notre désir de connaître. — L'homme n'est pas heureux dans son intelligence.

Il ne l'est pas non plus dans son cœur, et s'il faut dire l'entière vérité, il semble bien qu'il le soit moins encore dans son cœur que dans son intelligence. Qu'est-ce, en effet, que la vie du cœur, sinon une suite de désillusions et de douleurs ? Si vous aimez peu, quand le vide se sera fait autour de vous, la terre vous paraîtra aride comme un désert. Si vous aimez beaucoup, le domaine de votre sensibilité s'étendra et vous multiplierez les causes de vos larmes. Si vous aimez les honneurs, vous n'aurez pas de sommeil. Rechercherez-vous les plaisirs ? Si vous êtes de Dieu, vous aurez des remords ; si vous êtes du monde, vous aurez des déceptions, suivant la parole du poète :

Au fond des vains plaisirs que j'appelle à mon aide,
Je trouve un tel dégoût que je me sens mourir.

Toujours nous retombons sur le roc impitoyable et rude de la vie terrestre. Au point qu'on a pu dire que la terre est une région peuplée de fantômes où chaque bonheur est un rêve, chaque réalité une affliction et où le cœur, dans les consolations mêmes, trouve souvent des douleurs.

Et c'est là notre histoire à tous. Il y a bien longtemps, un homme s'est rencontré à qui Dieu avait donné la gloire, la richesse, les honneurs et qu'il avait illuminé de sa lumière. Cet homme goûta de tout, et quand il eut fini, un cri s'échappa de son âme : *« J'ai vécu et j'ai vu que tout cela n'était que vanité et affliction d'esprit. »* Cette parole désenchantée, que le roi Salomon prononça il y a quelques milliers d'années, chaque homme la répète au soir de ses jours comme un funèbre refrain, tant il est vrai que le bonheur, comme nous le rêvions étant enfants, comme l'ont tous rêvé, comme tous le rêveront, est une illusion, un mirage trompeur qui se dissipe dès qu'on approche.

Mais le bonheur nous échappera-t-il d'une fuite éternelle et devons-nous croire que Dieu, qui a mis ce désir, cet instinct au fond de nos cœurs, se soit joué de l'homme, sa plus noble créature ? Sans doute, des hommes l'ont dit, ceux-là mêmes qui ne connaissent d'autres dieux que ceux qui couvrent nos têtes ; mais qu'est-ce que la parole de l'homme, en face d'une seule parole divine ?

Or, voici ce que nous enseigne la parole divine. — Quand un homme a été frappé par l'ange de la mort, quand les entrailles de la terre se sont ouvertes pour recevoir ses restes refroidis, les vers, que protège la pierre du sépulcre, commencent leur ténébreux travail, et bientôt, du merveilleux édifice qu'était le corps, il ne reste plus qu'une aride poussière mêlée sans honneur à tous les éléments du globe : l'homme est effacé de la terre. Mais il reste de son passage autre chose qu'un

souvenir qui succombe, car il y a deux parts dans notre vie : l'une fugitive et changeante, où la joie et la douleur sont comme entrelacées ; l'autre stable et à jamais immobile, et c'est là que l'homme doit être heureux.

II

Quel sera ce bonheur ? L'apôtre S. Paul nous dit que l'œil de l'homme n'a point vu, que son oreille n'a jamais entendu, que son cœur n'a jamais senti les délices que Dieu réserve à ceux qu'il aime. Je n'aurai donc pas l'audacieuse présomption de tenter de vous dépeindre le bonheur du ciel. Qu'il suffise de vous rappeler que nous y verrons Dieu face à face et tel qu'il est.

Déjà, ici-bas, nous voyons Dieu, mais à travers les créatures. Lorsque nous contemplons ces plaines qui s'étendent comme des océans immobiles, ces collines qui ont des moutonnements et des abîmes pareils à des vagues tourmentées, ce soleil qui s'avance comme un roi précédé de splendeurs et de concerts et qui meurt dans la gloire de ses rayons, notre âme ravie laisse échapper ce cri du psalmiste : *« Vous êtes grand, Seigneur, et au-dessus de toutes louanges ! »* Mais que dirons-nous lorsque nous verrons, en pleine face, le Créateur de toutes ces merveilles ? Ah ! si devant une physionomie humaine, transfigurée par une belle âme, nous ressentons parfois une attraction quasi invincible, quelle extase s'emparrera de nos âmes lorsque nous contemplerons la divinité qui en est le modèle et l'éternel exemplaire !

Et ce bonheur ne finira pas. Ici-bas, la joie de certaines possessions n'est pas même viagère, traversée qu'elle est par bien des vicissitudes et bien des dégoûts. Mais il n'y a pas de vicissitudes dans ces sphères de l'infini où rien ne se termine et rien ne commence. Il n'y a pas de dégoûts en présence de cette beauté toujours nouvelle qui donne au front des soleils la perpétuité de la jeunesse et à la face des astres l'immuitabilité de leur éclat. Les siècles s'écouleront comme les ondes d'un fleuve impétueux, mais nous serons toujours en possession du Seigneur, nous le tiendrons et nous l'embrasserons encore : *Tenut eum nec dimittam*. C'est la parole de la Sainte Ecriture.

Iustorum animæ in manu Dei sunt, les âmes des justes sont dans la main de Dieu. *Et non tanget illos tormentum malitiæ*, aucune souffrance ne les troublera plus. *Visti sunt oculis insipientium mori*, ceux qui n'ont pas d'espérance, ceux qui ne veulent rien voir au delà du trou noir, où la mort les poussera un jour, ont cru qu'ils étaient perdus pour jamais. *Illi autem sunt in pace*, mais, eux, ils habitent les régions de la paix éternelle.

* *

Voilà, m. f., la destinée qui nous est promise. Donc, ne nous attardons point dans les délices de cette terre. Ne confondons pas le Paradis avec des bonheurs qui nous en éloignent. Ne nous arrêtons pas aux oasis de la route en croyant être arrivés au terme.

Cela me rappelle un trait de l'histoire de nos aïeux. Lorsque les chevaliers du moyen âge partirent pour la croisade, ils trouvèrent souvent, dit le chroniqueur Joinville, des chemins difficiles. Au soir des journées de fatigue, les femmes et les enfants, voyant fumer au loin les toits d'une paisible vallée, demandaient aux guerriers : « Est-ce là Jérusalem ? » et les guerriers attristés de répondre : « Non, ce n'est pas encore Jérusalem. » — Le lendemain, quand, par dessus les plaines désolées, on voyait pointer des arbres et des tours, les femmes et les enfants demandaient encore : « Est-ce là Jérusalem ? » et toujours les guerriers répondaient : « Non, ce n'est point là Jérusalem ! » Mais, un jour, l'aspect des sites devint plus solennel, des remparts majestueux couronnèrent le fond de l'horizon, Jérusalem apparut, haute, lumineuse et blanche, et les guerriers, les femmes et les enfants tombèrent à genoux et adorèrent leur Dieu.

Semblables à ces femmes et à ces enfants, souvent, m. f., en présence des joies de ce monde, nous avons dit : « Serait-ce là Jérusalem, serait-ce là le lieu du repos ? » De cruelles expériences nous ont répondu : « Non, ce n'est point là. »

Cherchons-la donc plus haut, la terre opulente et inaliénable, et pensons à la Jérusalem céleste. Cette pensée nous consolera dans nos peines, nous soutiendra dans les efforts que nécessitent l'acquisition et la défense de toute vertu, et nous aidera à supporter la charge des jours. Ainsi soit-il.

III

LA FAMILLE RECONSTITUÉE AU CIEL

Mes bien chers frères,

C'est aujourd'hui, pour l'Eglise, grande fête de famille : nous célébrons nos aînés, ceux qui, comme nous, ont vécu sur cette terre et qui maintenant, et pour l'éternité, vivent au ciel.

La famille humaine est appelée par le Père à se reconstituer Là-Haut.

Beaucoup déjà sont parvenus dans la Patrie... Beaucoup également sont en chemin et y parviendront un jour... Beaucoup, hélas ! n'y parviendront jamais.

I

Gloire à ceux qui entourent le trône de l'Agneau et chantent, avec le chœur des anges, l'éternel *Hosannah* !

Réjouissons-nous avec eux, m. f. Si le ciel nous était ouvert en ce moment, si nous pouvions voir, d'ici-bas, les splendeurs de la Cour céleste, ne reconnaitrions-nous pas, amoureusement inclinés vers nous sur les « balustres du ciel, » pour reprendre une expression de S. François de Sales, tels des nôtres que nous avons perdus, comme nous disons dans notre langage de mensonge, qui nous ont quittés en un jour de deuil pour nous, et pour eux, jour d'indicible et inaltérable allégresse ? Nous disions qu'ils étaient morts, et, penchés sur leur cercueil, nous versions des

larmes ; nous ne pouvions pas faire autrement, parce que nous restions, nous autres, sur cette terre où l'on souffre, où le cœur se fend et où la croix est lourde et que nous ne pouvons pas nous empêcher de pleurer, comme Marie au Calvaire, comme Jésus lui-même à Béthanie !... Mais eux, nos disparus, en réalité, ils « naissaient, » ils entraient dans la Vie, où ils passent maintenant le jour de joie qui ne finit pas, *dies lætitiæ*, à chanter, oui, à chanter les louanges du Seigneur et à célébrer ses bienfaits.

Il y a ceux qui ont toujours vécu pour Dieu, qui avaient appris sur les genoux d'une mère chrétienne à le nommer, à le prier, à le servir ; qui toute leur existence sont restés fidèles à la leçon, et qui, l'heure venue, se sont endormis dans cette paix du Seigneur qu'ils n'avaient jamais perdue.

Il y a ceux qui avaient passé des années et des années sans jouir du plus grand bonheur d'ici-bas : connaître Dieu et l'aimer, parce que personne, jamais, n'avait dirigé leur intelligence ni leur cœur du côté du ciel, mais qui, un jour, par grâce spéciale, ont ouvert les yeux, ont vu la Vérité et s'y sont donnés tout entiers, pour ne plus se reprendre.

Il y a ceux qui, pendant presque toute leur vie, ont été des martyrs, je dis bien : des martyrs, qui ont souffert des tentations, des suggestions, des promesses de Satan, qui se sont vus, plus d'une fois, sur le point de succomber, mais qui ont lutté, qui se sont battus, et qui, grâce à Dieu, ont remporté la victoire.

Il y a ceux qui, hélas ! n'ont pas lutté assez, ni assez longtemps, qui sont tombés, qui se sont roulés dans la poussière, qui se sont grièvement blessés, qui se sont même enlisés dans la fange, qui furent vaincus, mais qui n'ont jamais accepté la défaite et qui ont guetté le moment où se desserreraient les griffes du démon, où se présenterait encore le secours toujours espéré, même lorsqu'il était repoussé, et qui se sont enfin relevés et ont échappé au vertige.

Il y a ceux qui avaient eu une enfance pieuse, qui avaient passé tout près de Dieu leurs tendres années d'innocence, qui lui avaient même promis, au jour du renouvellement de leurs promesses baptismales, de vivre et de mourir pour lui, et qui, peu à peu, s'étaient laissés séduire par les biens de ce monde, ou par les passions, et ont abandonné Dieu ; mais qui, tout d'un coup, se sont réveillés parce que la mort les tenait à la gorge, qu'ils allaient paraître devant le Souverain Juge, et qui, par l'aumône d'une dernière pensée, de la contrition sincère de la dernière minute, ont quasi volé le Paradis.

Il y a tous ceux-là : les lys immaculés, tels Jean ou Thérèse de l'Enfant-Jésus, et les rescapés, tels Pierre, Madeleine ou Augustin.

II

Demain, dans un avenir plus ou moins proche, il y en aura d'autres, une foule d'autres.

Je veux parler de ceux qui sont encore sur cette

terre, qui mènent simplement leur vie chrétienne de chaque jour et qui vivent de Dieu et qui vivent pour Dieu, — ou qui s'égarèrent peut-être dans les fossés du chemin, mais à qui Dieu tend la perche et qui, au moment voulu, grâce suprême ! la saisirent et se sauveront.

Je veux parler surtout de ceux qui ont déjà quitté ce monde, qui étaient en état de grâce, mais pas suffisamment purifiés ; ceux qui ont fini de lutter, qui ont remporté la victoire, mais qui ont encore des blessures légères à guérir ; ceux qui se sont réconciliés avec Dieu, mais qui n'ont pas encore assez expié l'offense. Ce sont les âmes, les saintes âmes du Purgatoire.

Elles ne sont pas encore au ciel ; elles ne sont pas encore assises à la table du Père de famille, parce que leur robe nuptiale conserve quelques taches qu'il faut laver.

Elles n'y sont pas encore, mais elles y entreront un jour. Quand ? Ah ! c'est le secret de Dieu. Mais oublions-nous, m. f., que nous pouvons beaucoup pour hâter, en leur faveur, cette minute d'allégresse ? Elles aussi, elles ont leurs regards fixés sur nous, mais c'est pour nous crier du fond de l'abîme qu'elles comptent sur nos prières, sur nos bonnes œuvres, sur nos pénitences.

Aurions-nous le courage d'être insensibles ? Donnerons-nous raison à celui qui disait : « Le vrai tombeau des morts, c'est le cœur des vivants ? » Oh ! ne reconnaissons-nous pas, parmi cette foule innombrable, une âme, des âmes qui nous touchent de bien près : un père, une mère, des membres quelconques de notre famille ? — des amis, des bienfaiteurs ? — des chrétiens qui sont en Purgatoire peut-être à cause de nous, par notre faute, parce que nous les avons scandalisés par nos exemples ou nos conseils ?... N'entendez-vous pas ce cri de détresse immense ! « *Misere-mini mei, saltem vos amitet mei !* Ayez pitié de moi, vous du moins qui êtes mes amis ! »

Eh bien ! m. f., ayez pitié de ces âmes, vraiment. Faisons violence à la miséricorde de Dieu et hâtons pour elles l'entrée dans la gloire.

III

Beaucoup, ai-je dit enfin, n'y parviendront jamais.

Ceux-là, ce sont les réprouvés, les maudits que la divine Justice a précipités dans l'enfer éternel, où il y a des pleurs et des grincements de dents.

Tous ceux qui, ici-bas, ont prétendu se passer de Dieu, qui se sont moqués de Dieu, qui l'ont insulté, qui ont blasphémé contre lui, qui lui ont montré le poing, qui ont transgressé ses commandements, et qui ne se sont jamais repentis.

Tous ceux qui croupissent dans le péché, qui se sont jetés, volontairement, de gaieté de cœur, dans les griffes du démon et qui n'ont jamais voulu en sortir pour se précipiter sur le Cœur Sacré de ce Dieu patient et infiniment miséricordieux qui leur tendait les bras.

Tous ceux qui ont suivi dans l'erreur les mauvais bergers, qui ont tourné le dos à la Vérité,

qui n'ont jamais voulu incliner devant elle leur intelligence orgueilleuse, qui ont persévéré dans le péché contre le Saint-Esprit que Dieu ne pardonne jamais.

Tous ceux qui étaient de toutes les liesse d'ici-bas, qu'on eût rencontrés dans tous les lieux de plaisirs défendus, qui, comme le prodigue de l'Evangile, s'amüsèrent et gaspillèrent leur part d'héritage parmi les courtisanes ; qui se sont, un jour, étendus, haves, défaits, le corps terrassé, le cœur pourri, l'âme paralysée par la débauche, et qui n'ont pas eu le courage de revenir vers le Père pour lui dire en se frappant la poitrine : « Père, j'ai péché ! »

Tous ceux qui passèrent leur vie, non pas dans l'impiété, mais dans l'indifférence, le mépris, vis-à-vis de Dieu et des choses de Dieu, s'attachant sottement à la terre et aux choses de la terre, qui comptaient sur le dernier moment pour se repentir et qui furent surpris par la mort.

* *

Ah ! m. f., ne soyons ni de ceux-ci, ni des autres.

Comptons sur la miséricorde, mais craignons la justice. Je pourrais vous dire tout aussi bien : Craignons la justice, mais comptons sur la miséricorde. Car les deux propositions sont vraies l'une et l'autre. Ne soyons ni des présomptueux ni des désespérés.

Aidons-nous et le Ciel nous aidera. Faisons tout ce que nous pourrions dans l'œuvre de notre salut ; plaçons-la en première ligne de nos préoccupations quotidiennes : *Dieu premier servi*, toujours, et la grâce fera le reste. Ainsi soit-il.

ALLOCUTIONS DE MARIAGE

V

Mademoiselle, Monsieur,

Un mariage, tel que celui que je suis appelé à célébrer aujourd'hui, est vraiment l'une des plus belles fêtes de la vie. C'est l'union de la jeunesse avec la jeunesse ; c'est le rapprochement de deux familles dignes l'une de l'autre ; c'est enfin, car toutes les conditions de bonheur durable se rencontrent ici, — la perspective rassurante et charmante d'un avenir auquel aucune joie ne manquera, ni celle d'une affection réciproque que le temps ne fera qu'affermir et aviver, ni celle des succès légitimes qui est la récompense de l'entente des affaires et du travail, ni celle, plus haute, plus profonde, et meilleure encore, qui naît de l'accomplissement scrupuleux des devoirs si graves que Dieu impose à nos âmes.

Vous ne pouvez en effet l'oublier, chers fiancés : l'état dans lequel vous entrez va vous soumettre à des obligations nouvelles. Vous engagez aujourd'hui, au pied de l'autel, votre liberté pour toute la durée de la vie. Vous vous vouez l'un à l'autre une affection indéfectible qu'il vous est défendu de trahir et qu'on ne trompe pas sans forfaiture ; vous fondez une famille que vous devrez développer selon les lois de la nature et de la conscience ; vous vous promettez

un dévouement à toute épreuve, un dévouement de tous les jours, de toutes les heures, sans éclipses ni défaillances, absolu, dans la bonne et surtout dans la mauvaise fortune.

En toute vérité, ce sont des chaînes que vous prenez aujourd'hui tous les deux, et quand je pense à l'étroitesse de ces liens moraux qui vont vous attacher l'un à l'autre, je ne m'étonne plus que S. Paul ait appelé le mariage « un sacrement grand entre tous. » Il est grand par le but qu'il poursuit, qui est social au premier chef ; il est grand par les devoirs qu'il impose, devoirs si lourds que beaucoup de nos contemporains les rejettent lâchement.

Vous, Mademoiselle, et vous, Monsieur, vous les acceptez, ces devoirs, allègrement et vous les pratiquerez dans toute leur étendue et toute leur rigueur : j'en ai pour garants les sentiments qui vous animent en ce moment et qui sont si profondément ancrés dans vos âmes et dans vos vies qu'il est impossible que vous les perdiez jamais.

De vous, Monsieur, je ne sais qu'une chose : c'est que tout le monde dit du bien de vous, et l'on en dit tant qu'il m'est impossible de n'en pas croire la plus grande partie. Vous avez grandi dans ce village de T... qui est, dans la plate immensité de notre plaine, comme une verte et fraîche oasis. Ayant pour le commerce des goûts et des aptitudes marqués, vous avez quitté la culture paternelle et la jolie vallée de votre naissance, et vous vous êtes élancé vers les grandes villes. Mais c'est la cité voisine qui vous retint le plus longtemps. Là, dans les directeurs d'une maison importante, vous avez trouvé de vrais amis, dont l'estime et l'affection vous furent aussitôt acquises. A deux reprises différentes, ils durent vous retenir près d'eux, et je sais qu'ils ne se sont résignés à la séparation définitive que dans l'intérêt de votre bonheur. Heureux, Monsieur, les hommes capables d'inspirer de tels attachements : c'est qu'ils ont des qualités sérieuses de cœur, d'intelligence et de conduite ! Heureuse aussi la femme à qui de tels hommes tendent leur main loyale : elle peut être assurée qu'elle trouvera dans l'époux de son choix et la tendresse que son cœur appelle et l'appui solide nécessaire à sa faiblesse !

Pour vous, Mademoiselle, je vous connais davantage et je pourrais presque dire, si l'expression n'était trop audacieuse, dès avant votre naissance. Je vous connais dans votre ascendance maternelle, car j'ai connu, il y a vingt ans et plus, alors que je passais six mois à D... comme vicaire, et ce bon vieux grand-père que vous pleurez et cette vénérable grand-mère dont votre bonheur réjouit le grand âge, et votre mère, qui n'était pas plus grande en ce temps-là que ne l'est aujourd'hui votre jeune sœur, et cet oncle qui, sous ma direction de chef de fanfare assez inexpert, était l'un de mes meilleurs artistes. Je connais votre père, qui est l'un des plus honorables commerçants de cette ville. Et enfin, je vous connais vous-même, car, depuis dix ans, j'ai suivi vos heureux développements d'enfant et de jeune fille au pensionnat, à la paroisse où vous avez fait votre Première Communion, au Catéchisme de persévérance que vous avez fréquenté jusqu'à ces derniers temps, enfin aux réunions d'Enfants de Marie, auxquelles vous étiez digne d'appartenir, avec autant d'assiduité que de zèle. Aussi rien ne m'est-il plus agréable que de rendre hommage aujourd'hui à votre bon vouloir, à votre douceur, à votre modestie et à votre foi. J'ai la certitude absolue que la jeune

filie pieuse et consciencieuse que vous avez été sera tout naturellement à la hauteur de ses fonctions nouvelles, qu'elle fera la meilleure des épouses et, si Dieu le veut, la meilleure des mères.

Prononcez donc sans crainte, jeunes fiancés, les éternels serments du mariage. Tout nous dit que l'avenir où vous entrez sera un heureux et bel avenir. La plus complète harmonie règnera entre vous ; vos devoirs nouveaux, vous les accomplirez courageusement. Vous aurez vos tristesses, sans doute, — aucune vie n'en est exempte ; mais elles ne vous accableront pas, car vous vous appuierez toujours l'un sur l'autre. Et vous accomplirez ainsi votre destinée, qui est grande et belle, puisqu'elle est selon la nature et selon Dieu.

Pour nous, parents et amis, et pasteur, par les formules sacrées qui vont être répétées sur vous et par l'auguste Sacrifice qui va être offert à vos intentions, nous allons demander au Seigneur, auteur et maître de tous biens, de vous bénir.

Fasse sa bonté que nous soyons entendus : vous vivrez ensemble de longs jours ici-bas et vous serez réunis dans le ciel. Ainsi soit-il.

EN LISANT

LES DEUX PREMIÈRES COMMUNIONS DE LA COMÉDIENNE

M. Georges Claretie a raconté, dans *l'Ami du Peuple* du 22 septembre, cette anecdote « qui amusait tant Victorien Sardou » sur une comédienne du siècle dernier, Virginie Déjazet, morte à 77 ans en 1875 :

Déjazet accompagnait un jour à Lyon un de ses camarades de théâtre chez un homme d'affaires. Et comme cela l'ennuyait d'attendre dans l'antichambre, elle l'attendit dans une église voisine. Musique d'orgues sous les voûtes, cantiques, recueillement. Déjazet, qui n'était point baptisée, fut émue par ces chants religieux, si différents de ses couplets de vaudeville. Des jeunes filles en rang s'approchaient de la Sainte Table. Elle les suivit et, comme elles, s'agenouilla, reçut l'hostie, et sortit très émue. Retrouvant son camarade Levassor, elle lui raconta tout.

— Mais, malheureuse, tu as communiqué ! C'est effroyable !

— C'est possible. Mais j'ai fait comme ces petites ! Elles étaient si gentilles, ces petites !

— Mais c'est un sacrilège horrible ! répondit Levassor qui était très religieux. Tu iras en enfer ! Tu brûleras !

Et voilà Déjazet tout en larmes, terrorisée par l'image des diables. On va trouver un prêtre au plus vite. On lui raconte la chose. Il ne se fâche pas trop. Il pardonne, le bon vieux prêtre, mais à une condition : c'est que Déjazet se fera baptiser, et retera sa Première Communion.

Elle le jura, et tint parole, mais à soixante-deux ans !

— Et j'assistai à sa seconde Première Communion ! concluait Sardou.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 17 octobris 1928.

EUG. LINDECKER, Vic. gen.

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES.— Imprimerie de l'AMI DU CLERGÉ

Ami du Clergé du 25 octobre 1928

Deuxième

partie :

PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour le soir de la Toussaint. — I. La résurrection glorieuse, 625. — II. Le *De Profundis*, prière des morts, 629.

Panégyrique de S. Charles Borromée. — L'im-molation du sacerdoce, 632.

Allocutions mensuelles à la L. P. D. F. sur le règne social du Christ. — XII. L'Eglise et l'Etat, 636.

Allocutions de mariage. — VI, 639.

En lisant. — « J'ai prié tout le temps, » 640.

POUR LE SOIR DE LA TOUSSAINT

I

LA RÉSURRECTION GLORIEUSE

Et ego resuscitabo eum in novissimo die.

Moi-même, je le ressusciterai au dernier jour.

(Jo., vi, 55).

Mes frères,

Après les instructions que je vous ai apportées, en d'autres soirs de la Toussaint, sur les morts, sur les vertus, les mérites, la gloire, le bonheur et le nombre des élus de Dieu dans l'Au-delà, j'aborde aujourd'hui la description de leur destinée ultime, de leur vie d'inouïe félicité, quand après leur triomphante résurrection, ils seront enfin fixés dans leur définitive Patrie.

L'entreprise est difficile, car il s'agit de sonder ces secrets de l'avenir que Dieu seul connaît. Les Ecritures, il est vrai, nous donnent quelques clartés, mais ce ne sont que des éclairs, comme ces lueurs rapides qui sillonnent les horizons des soirs d'été, qui font saillir les objets proches en un puissant relief, mais qui laissent dans la confusion et le vague les réalités, certaines pourtant, des perspectives plus lointaines. J'estime, malgré tout, que ces lueurs suffisent, sinon à satisfaire totalement notre avide désir de lumière, du moins à nous donner une idée de ce qui attend les Saints et de ce qui nous attend nous-mêmes, après les derniers jours du monde, si nous avons leur courage, leurs vertus et leur persévérance.

Elle est difficile encore, cette entreprise, parce que de telles questions sont loin des préoccupations de nos générations actuelles, dont le grossier matérialisme semble ne plus rien voir au delà de cette terre et de cette vie, dont les espérances surnaturelles, sont mortes, dont l'incrédulité hausse les épaules à l'évocation de tous les mystères et particulièrement des mystères de la vie d'outre-tombe et de ce qui doit suivre. N'importe ! Nous devons maintenir l'intégrité de nos croyances ; nous savons qu'elles sont inattaquables ; que vingt siècles de persécutions, de raisonnements et de railleries ne les ont pas ébranlées.

Enfin, à ces difficultés un péril s'ajoute. Je ne puis vous parler de résurrection sans vous parler de la mort, et devant la troublante vision du spectre redouté, nous n'avons plus la virile et courageuse attitude de nos pères : nous avons peur. N'importe encore ! Il faut bien nous habituer à regarder en face celle qu'ont rencontrée les défunts dont le souvenir nous attriste aujourd'hui et que nous rencontrerons nous-mêmes fatalement, un jour ou l'autre.

Mais venons au fait. Que nous apprennent les Ecritures sur ce que j'appelle l'ultime destinée des Elus ? Quatre choses, mes frères : 1° qu'ils ressusciteront glorieux ; 2° qu'ils jugeront le genre humain et les anges eux-mêmes ; 3° qu'il sera fait pour eux de nouveaux cieux et une nouvelle terre ; et 4° enfin, que là où ils seront, ils jouiront à jamais de tous les biens.

Voilà par quelles phases passeront les Elus après ces derniers jours dont les catastrophes prédites les jetteront, je ne dis pas, avec plusieurs, dans l'immobile, mais dans l'immuable éternité. Vous m'écoutez, m. f., pendant que je déroulerai devant vous ces vérités surprenantes, car, je vous l'ai démontré, les saints, les élus, ce ne sont pas seulement les héros du christianisme, c'est vous, c'est moi, c'est nous tous, si nous savons nous sauver.

Ce soir donc, j'aborde la première partie de mon programme.

Les saints sont morts. Vous-mêmes, m. f., vous êtes morts depuis des centaines, des milliers d'années. De votre corps il ne reste rien. Les magistrats de la cité ont changé le cimetière en place publique ou en jardin. Les vivants se promènent, s'assoient, respirent, jouent, s'épanchent en causeries là où longtemps vous avez dormi votre dernier et pesant sommeil. Votre poussière, le vent l'a emportée, et elle est maintenant mêlée aux éléments de l'univers. Mais vous avez vécu en vrai chrétien, votre âme était avec Dieu ; vous étiez sauvé. Et voici que les signes annoncés s'accomplissent, les étoiles tombent, l'univers se détraque, la terre tremble, les sépulcres s'ouvrent. Quel va être le sort des Elus ? Quel va être votre sort ?

Voici. Alors que les réprouvés sortiront, eux aussi, des sépulcres, mais qu'ils en sortiront dans l'horreur et pour le désespoir de leur vie éternelle manquée, vous, les Elus, vous vous relèverez dans l'honneur et pour la félicité éternelle.

Vous *ressusciterez*. Vous *ressusciterez glorieux*. Contre cette double vérité, *pas d'objection valable*.

Telle est notre foi, m. f., et tel sera le thème de ce discours.

I

Et d'abord les Elus *ressusciteront* ; autrement dit : âmes longtemps séparées de leur corps, ils retrouveront, redevenus âme et corps en même temps, la totalité et l'intégrité de la nature humaine.

Là-dessus, m. f., pour nous, pas de doute permis ni possible. La résurrection des saints,

comme au surplus la résurrection générale de tout le genre humain, est affirmée solennellement dans les Ecritures, où nous trouvons, comme vous le savez, le fond de toutes nos croyances.

« Les justes, nous dit la Bible, seront revêtus de leur chair ; leurs os se ranimeront comme l'herbe des champs après l'hiver ; ceux qui dormaient dans la poussière se réveilleront pour la vie de l'éternité. » Magnifique espérance qui s'atteste dans les Psaumes, dans Job, dans Isaïe, dans Daniel, dans le Livre des Machabées ¹, et qui est d'ailleurs confirmée par le Christ en termes plus précis encore.

Ecoutez le Maître. Il nous dit : « Ceux qui sont dans le tombeau entendront la voix du Fils de l'Homme, ceux qui ont fait le bien s'avanceront dans la résurrection de la vie. Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang aura la vie éternelle et je le ressusciterai au dernier jour. Dieu n'est pas le Dieu des morts, mais des vivants ². »

Ces paroles sont répétées vingt fois par jour par Jésus ; elles sont formelles ; le sens en est clair ; pas moyen de douter de sa pensée ni de discuter là-dessus.

Les apôtres, du reste, qui ne sont que les échos de sa doctrine, eux aussi enseignent la résurrection des justes. Lisez les Actes ; lisez les Epîtres de S. Pierre, celles de S. Paul surtout ; lisez l'Apocalypse ; vous constaterez que cette résurrection des justes est le thème habituel et premier de leurs discours et de leurs écrits. Avec la Croix et le rachat du monde, c'est la bonne nouvelle qu'ils annoncent. Si j'osais m'exprimer avec cette liberté, je dirais que c'est leur refrain, la séduisante chanson d'espérance qu'ils s'en vont répétant dans les îles et sur le continent, sur les chemins et dans les bourgades et dans les villes, et jusqu'à cette Athènes rationaliste et sceptique qui refuse d'entendre le plus éloquent d'entre eux.

Voilà donc notre croyance, m. f. : tous les hommes ressusciteront. Après des siècles de séjour dans la terre, leur chair mortelle que les vers auront rongée et réduite en une impalpable poussière, leur corps entier retrouvera le mouvement et la vie. Le feu de l'âme ranimera leurs cendres. Entrés dans l'empire de la mort, ils lui échapperont et ne laisseront rien d'eux-mêmes entre ses mains. La mort sera vaincue, comme il est écrit.

Mais les saints, les justes, les élus ressusciteront, — c'est l'expression même de Notre-Seigneur, — pour la vie, et pour la vie éternelle. *Procedent in resurrectionem vitæ... Habet vitam æternam.* (Jo., v, 29 ; vi, 53).

« Pour la vie, » qu'est-ce à dire ? — Remarquez que le terme est pris absolument ; il s'agit donc de la vie absolue. Que faut-il entendre par là ? Il faut entendre la vie sans restriction, sans déficiences ni déficit ; la vie dans sa plénitude, et

puisque s'il s'agit d'être composés d'un corps et d'une âme, la vie complète et achevée des deux éléments constitutifs du composé humain ; c'est-à-dire une âme parfaite sans doute, mais aussi et en même temps un corps qui a réalisé son type et qui est parvenu à son idéal consommé.

Ce n'est pas tout. Les élus qui furent des morts, par la puissance de Jésus-Christ redevenus des vivants en possession de toute la vie dont est susceptible un corps d'homme, de femme ou d'enfant, conserveront cette vie à jamais. Leur vie ne sera plus seulement ce qu'elle est pour nous ici-bas, la petite flamme vacillante et pauvre qui s'use comme un flambeau, qui tremble au moindre souffle et qui finit si vite par s'éteindre. Elle sera la vie, la vie qui coule à pleins bords dans un corps désormais inusable et immortel, la vie que rien n'altère, la vie qui demeure, *vitam æternam*, la « vie éternelle. »

Voilà notre foi et voilà sur quels fondements elle s'appuie.

Mais que deviendrons-nous, et que serons-nous, charnellement, si je puis dire, dans ce changement radical de notre être ? Laissez-moi poursuivre.

II

M. f., si nous voulons savoir ce que nous vaudra notre métamorphose et ce que *physiquement*, comme l'on dit, nous serons après ce passage des ténèbres à la lumière et de la poussière à la vie, c'est à S. Paul surtout qu'il faut nous adresser. Il nous le dit dans un texte caractéristique de sa première lettre aux Corinthiens. Comparant le cadavre que l'on dépose dans la terre à une semence, voici comment il s'exprime (xv, 42-44) : « *Seminatur in corruptione, surget in incorruptione ; seminatur in ignobilitate, surget in gloria ; seminatur in infirmitate, surget in virtute ; seminatur corpus animale, surget corpus spiritale.* Le corps est semé corruptible, il ressuscitera incorruptible ; il est semé méprisable, il ressuscitera glorieux ; il est semé infirme, il ressuscitera plein de forces ; il est semé corps animal, il ressuscitera corps spirituel. »

Je pourrais vous citer d'autres textes ; je m'en tiendrai à celui-là, il dit tout ; autant de mots, autant d'éclairs.

Ce corps que nous livrons à la tombe est corruptible, nous dit l'Apôtre. Si j'ose user d'une expression vulgaire, je dirai que nous sommes payés pour le savoir ! Corruptible, cela veut dire qu'il se corrompt, qu'il s'altère ; que composé, il se décompose, qu'il se flétrit et se détériore ; qu'il se contamine et s'infecte, qu'il va jusqu'à moisir et pourrir, et qu'à la fin, tombé en ruine, il devient ce je ne sais quoi qui n'a plus de nom dans aucune langue, parce que l'homme n'a pas de terme pour exprimer les variétés du néant... Eh bien ! notre corps perdra tous ces caractères de la corruptibilité ; il sera incorruptible ; c'est-à-dire qu'il ne sera plus sujet ni à la décomposition, ni à la dissolution, et que, par conséquent,

¹ Voir Ps. ix, 7-10 ; iii, 13-16 ; xiii, 9-11 ; xiv, 6-7 ; xv, 13-15 ; — Job, xix, 25 ; — Is., lxxvi, 14 ; iv, 23 ; — Dan., xii, 1-3 ; — II Mach., vii et xii.

² Jean, v, 28-29 ; vi, 38-39 ; — Luc, xx, 27-41.

il sera délivré de la mort et de ses suites : *surget in incorruptione.*

Ce corps destiné à la tombe est méprisable, dit encore l'Apôtre. Nous ne pouvons dire non ! Il est méprisable parce qu'il est bien peu de chose ; méprisable dans la mesure où il est corruptible, et nous savons tous qu'à certaines phases de sa déchéance, il n'est ni plus ni moins que hideux ! Quand il en est là, on le cache, on le jette à la terre, ou on le brûle, selon l'usage des païens antiques et des païens modernes. Méprisable à cause de ses fonctions, dont quelques-unes sont si basses... Eh bien ! méprisable, il ne le sera plus. Il se relèvera transfiguré, dans la beauté et dans la gloire : *surget in gloria.*

Ce corps, dont l'aboutissement est la tombe, est infirme, dit encore l'Apôtre. Oh, oui ! il l'est, infirme ; c'est-à-dire mal affermi, mal conformé, gêné dans ses fonctions vitales, exposé aux maladies. A vingt ans, nous ne nous en doutons guère ; nous marchons dans la vie, forts, légers, comme de jeunes immortels. Mais plus tard, nous changeons de sentiment. Les infirmités, nous, les voyons en nous et tout autour de nous, au point que nous nous demandons si notre monde est autre chose qu'un immense hôpital. Qui n'est pas plus ou moins malade ? Qui ne cache pas quelque défaut physique sous le vêtement qui le couvre ? Asseyez-vous sur un banc du boulevard et observez la foule. Regardez les visages, regardez les attitudes, regardez les démarches. Allez à l'Hôtel-Dieu et faites la revue des pauvres gens, des vieux, des jeunes, étendus dans les lits blancs qui s'alignent. Vous saurez alors à peu près à quel point notre corps est infirme... Eh bien ! ces infirmités douloureuses, les Elus n'en connaîtront plus aucune. L'Apôtre l'affirme : nous ressusciterons dans la santé, dans la force, dans la vigueur : *surget in virtute.*

Notre corps est animal, dit enfin l'Apôtre. Et cela encore est vrai. Animal, parce qu'il est un organisme composé de matière, comme le corps de l'animal ; animal, parce qu'il est agité d'instincts qui troublent et humilient l'esprit et ravalent l'homme au rang de l'animal ; parce qu'il est chair et sang, et qu'en sa constitution purement physique il s'identifie aux mammifères et se classe dans leur rang... Eh bien ! ce corps animal, pour les Elus après leur résurrection, deviendra corps spirituel. Expression étrange, qui apparaît pour la première fois avec le christianisme dans l'histoire de la pensée. Elle vous paraît contradictoire ; elle est profonde. Un corps spirituel, c'est un corps allégé du poids et de la massive compacité de la matière ; un corps spirituel, c'est un corps que l'esprit anime sans doute, mais aussi qu'il domine, qu'il pénètre, qu'il rend autant que c'est possible semblable à lui, un corps qui, par sa subtilité, se rapproche de la substance de l'âme et qui en est l'enveloppe si légère qu'elle en laisse, comme un cristal, transparaître toute la beauté : *surget corpus spiritale.*

Tout cela est dit nettement ou équivalement dans notre texte.

Le corps des Elus gardera sa forme humaine et personnelle. Il gardera sa forme, mais la structure en sera plus parfaite, mieux équilibrée, et mieux proportionnée que les plus purs chefs-d'œuvre de l'art. Tout ce qui pouvait nuire à sa vigueur et à sa beauté a disparu. Ni défauts, ni infirmités, ni rides, ni taches.

Il jouira de tous ses membres et de tous ses organes et en même temps de tous ses sens. Seulement, ces sens seront spiritualisés, affinés à tel point que nous ne pouvons concevoir leur exquise délicatesse. Les sensations éprouvées par leur intermédiaire ne troublent plus l'âme, cette fois vraiment maîtresse du corps qu'elle anime ; ils sont devenus des organes de jouissance pure, et c'est ainsi qu'ils contribueront à la félicité éternelle des Bienheureux !

Quel changement, m. f., ! Quel progrès ! Quel prodigieux remaniement ! Quelle merveilleuse refonte !

Vous vous plaignez de souffrir. Soyez des saints : le jour vient où vous ne souffrirez plus. Après la résurrection, plus de maladies, plus de douleurs, plus de fièvres qui brûlent notre sang ; plus de ces rhumatismes ni de ces gouttes qui enflamment nos tissus et les déchirent ; plus de ces cancers qui mangent nos chairs comme des lous ; plus de ces maux de têtes qui font de nos fronts des foyers incandescents ; plus même de faim ni de soif, car, constitué dans sa forme définitive et éternelle, le corps n'a plus besoin de se développer ni de grandir. Plus rien de ces innombrables misères !

Vous vous plaignez d'être corruptibles ; votre corps composé d'humeurs et de sang vous fait parfois horreur. Soyez des saints. Plus de ces altérations, dégénérescences et détériorations qui précèdent la mort et l'annoncent, préludes odieux de la décomposition qui la suit. Votre chair, neuve, renouvelée, allégée, d'une fraîcheur toujours pareille et toujours dans sa fleur, gardera une jeunesse immortelle !

Vous vous plaignez de votre disgrâce physique, de ce que personne ne fait attention à vous. Soyez des saints : votre corps sera glorieux, et la gloire n'est que le rayonnement qui part de nous et retient le regard. On vous regardera, vous qui n'avez jamais été regardé par personne, parce que vous serez beau, lumineux des reflets de l'âme et de la clarté même de Dieu !

Vous vous plaignez de la lourdeur de votre corps si matériel, dont le poids vous enchaîne au sol. Soyez des saints : vous serez plus légers que les oiseaux. Semblables à ces fluides mystérieux qui ne connaissent dans leur course aucun obstacle, vous traverserez les espaces, tous les espaces, comme fait un rayon de soleil et une onde électrique. Agilité incomparable ! Rapide comme la pensée, rapide comme la foudre, votre corps suivra instantanément votre âme au but de ses désirs. Et

de plus, vous brillerez comme les astres diaphanes et resplendissants. Diaphanes, on verra tout ce qui se passera en vous, jusqu'au mouvement de votre esprit, et vous n'en serez ni effrayés ni même inquiets, car vous n'aurez plus rien à cacher. Resplendissants, vous brillerez comme tout ce qui est pur.

En résumé, votre corps, après la résurrection, reproduira l'image du corps du Christ tel qu'il est apparu à ses apôtres et à ses disciples au Thabor, au matin de Pâques, au Cénacle et le jour de l'Ascension et tel que, depuis, il trône à la droite du Père, glorifié, lumineux, impassible, subtil et agile, dans une beauté absolue et impérissable.

Voilà, m. f., ce que la religion nous enseigne sur la résurrection des Justes, — notre propre résurrection si nous vivons chrétiennement, et devenons des saints.

III

Je ne puis aborder, ce soir, la justification de la doctrine que je vous expose, mais c'est le temps seul qui me manque, croyez-le, et non pas les raisons.

Ce que je puis vous dire, et nettement, c'est qu'il n'y a pas, contre cet enseignement, une seule objection qui soit sérieuse et solide. Il est des gens qui tranchent ces questions avec une aisance et un dogmatisme qui m'amuse.

Ils vous diront : « Cette résurrection est une chimère ! » — Répondez : Qu'en savez-vous ? Qui vous l'a dit ? Renan ? Voltaire ? Thibault ? Un écrivain ? Un journaliste ? Un maître d'école ? Moi, je crois sur la parole des Prophètes, du Christ et de l'Eglise ; vous avouerez que mes autorités valent les vôtres !

Ils vous diront : « C'est chose impossible ! » — Répondez : Rien n'est impossible à Dieu !

Ils vous diront : « Comment voulez-vous qu'un corps réduit en poussière et dont tous les éléments se promènent par le monde, mêlés à l'eau, au vent, à la terre, comment voulez-vous que ce corps se reconstitue ? » Répondez : Le principe de la vie, l'âme, l'a constitué dans le sein maternel sans que la femme ait été pour rien ; pourquoi ce même principe de la vie ne pourrait-il, après l'avoir constitué, le reconstituer, et reprendre au moins l'essentiel de ses éléments perdus ?

Ils vous diront : « L'homme est détruit par la mort. Ce qui est détruit est détruit pour toujours ! » — Répondez : *Rien ne se perd ; rien ne se crée.* Tout ce qui fut notre corps subsiste toujours. Si, pour être heureux, il faut que l'homme soit complet, il faut qu'il retrouve son corps : la résurrection est nécessaire, et ce corps, bon gré, mal gré, il le retrouvera.

Et puis, le corps des justes a partagé toutes les fortunes de l'âme pendant sa vie terrestre. Dans la justice comme dans l'iniquité, il a été son instrument fidèle. Il a joué avec elle ; il a souffert avec elle. Il allait où elle le conduisait, aux jouissances défendues, aux souffrances volontaires et

expiatoires. Elle était la grande sœur qui conduit ; il était le frère, quelquefois révolté, qui finit par obéir et qui va où on le mène. Si tous ses sens ont été les complices du mal, tous ses sens également ont été les collaborateurs du bien. Son front s'est levé vers le ciel et s'est incliné vers le sol dans l'adoration, le repentir et la prière. Ses yeux ont reflété la bonté et la pitié, pleuré les nobles larmes de la solidarité humaine ; ses oreilles ont entendu la plainte des affligés ; ses lèvres ont prononcé les mots de consolation, de réconfort et de pardon ; ses mains ont distribué le pain aux pauvres ; sa sensibilité refrénée est devenue chasteté surhumaine ; son cœur a battu pour l'idéal ; son sang a animé un cerveau qui ne voulut accueillir que les pensées pures et hautes. S'il s'agit des soldats de la Grande Guerre, ces héros trop oubliés après dix ans à peine, leur corps a souffert un long martyre dans les tranchées et sur les champs de bataille, les marches et les contremarches, le froid, le chaud, la cruauté des blessures, le supplice de la mort dans le sang. S'il s'agit de ces chrétiens héroïques que nous appelons des saints, par la volonté d'une âme maîtresse, leur corps s'est immolé au devoir, à la vérité, à la pénitence, à Dieu, jusqu'au brisement de ses os. Eh bien ! je dis : avec l'âme, ce corps a été à la peine, n'est-il pas juste qu'il soit aussi à l'honneur ? Ce partage d'une même fortune est d'autant plus juste que ceux qui ont le plus de bien-être corporel sont le plus souvent des impies. Le corps des justes réclame ses droits. Vous surtout, martyrs dévorés par les bêtes, flagellés par les verges, labourés et déchirés par les instruments variés des plus atroces supplices, chairs lacérées et broyées, vous surtout, vous réclamez votre part des jouissances que vous n'avez pas connues. Il existe dans les trésors de la justice un arriéré formidable en votre faveur ; il doit être payé.

Non, non, m. f., je le déclare hautement, les ennemis de notre foi ne savent rien là-dessus, ne peuvent rien savoir, car ces mystères ne relèvent ni de la science, ni de l'expérience, ni de la raison raisonnante ; ils ne relèvent que de la Révélation. Nous les tenons de Dieu, de l'Esprit-Saint et de Jésus-Christ. Nous les tenons encore de l'Eglise et des Docteurs, et en face de la libre-pensée audacieuse, mais d'intelligence si faible, suffisante, mais insuffisante encore plus, nous n'avons ni à craindre la comparaison ni à redouter les objections et les railleries.

* *

Croyez donc, m. f., et vivons saintement pour mériter de ressusciter glorieusement. Rien de plus radieux, de plus doux, que notre dogme. Il nous annonce une transfiguration dont les plus favorisés de la nature eux-mêmes doivent sentir qu'ils ont bien grand besoin. Je gémis sous le fardeau d'un corps de boue, le fardeau s'allégera à tel point que son aérienne légèreté me sera insensible ; cette boue tombera comme aux rayons du

soleil la boue des routes qu'une secousse détache du vêtement qu'elle a souillé. Je suis plein d'infirmités, et la souffrance tantôt sourde, tantôt aiguë, me point jour et nuit, comme si la mort me travaillait déjà, me tenaillait en dedans ; ces infirmités, ces souffrances, frôlement de la mort prête à me prendre et à diviser mon être, toutes ces douleurs, toutes ces misères de la vie quitteront mes membres sans retour dans le miracle d'une anesthésie éternelle ! Je suis vieux, déprimé, cassé, ridé, flétri ; ma jeunesse, ma belle jeunesse me sera rendue pour toujours !... Quel avenir, et quelle joie quand l'heure aura sonné de cette renaissance dans la vigueur, dans la santé, dans le bien-être inamissible, dans la fraîcheur et dans la beauté, dans la vie absolue et sans terme !

Sanctifions-nous, en vue de cet avenir. Respectons notre corps que l'animalité tourmente et que les passions profanent tout en l'adorant. Voici l'hiver, Mesdames : l'hiver est un grand professeur de modestie. Habituez-vous, au cours de ses rudes leçons, à la réserve qui sied à des chrétiennes !

Et dormez, corps des justes, au champ du repos, dans la longue et sombre nuit de vos tombes ; dormez ou voyagez dans le roulement des éléments du monde ! Morts pour un temps, vous ne l'êtes pas pour toujours. La demeure d'une grande âme vaut bien que Dieu fasse pour elle le prodige qui transfigure en papillon la chenille repoussante, et l'intime compagnon d'un esprit immortel doit avoir l'honneur d'échapper à la corruption ! Nous ressusciterons avec vous, glorieux comme vous, transformés et pourtant encore les mêmes ! O joie ! nous reconnaitrons à leur cher visage ceux que nous avons connus sur la terre. Epoux fidèles, vous vous reconnaitrez ; frères et sœurs, vous vous reconnaitrez ; amis inoubliés, vous vous reconnaitrez ; enfants et parents, parents et enfants, vous vous reconnaitrez ! Après tant de siècles, vous vous reverrez avec vos mêmes yeux et vous pourrez vous tendre la même main que vous vous êtes serrée tant de fois !...

Au nom de ce peuple, que tu sois lointain ou proche, — qui sait ? — je te salue, jour du grand réveil et de la dernière félicité ! Ainsi soit-il.

II

LE *De Profundis*, PRIÈRE DES MORTS

Mes bien chers frères,

C'est une coutume, autant qu'un devoir, pour chacun de nous, en ce jour où nous célébrons la fête de tous les saints, d'aller saluer à leur dernière demeure ceux qu'on nous ont précédés dans l'éternité, et pour la fête des Morts, de vos morts, vous couvrez leurs tombes de fleurs et de couronnes. A vous approcher ainsi de ce qui fut leur corps et qui n'est plus que leur poussière, les souvenirs reviennent en foule dans votre âme. Et quand vous avez ainsi fleuri leurs tombes et

pleuré sur leur mémoire, vous pensez que vos morts sont contents, et cela vous console un peu.

Mes frères, vos morts vous demandent plus que des fleurs et plus que des larmes. Ils vous demandent aussi des prières.

Et dites-moi, quelle prière adresserez-vous à Dieu pour l'âme de vos morts ? Sans doute, votre cœur trouve en lui-même quelque ardente et pieuse pensée. Mais est-elle aussi ardente, aussi suppliante, aussi consolante que cette prière que l'Eglise a détachée du recueil du saint Roi David, ce *De Profundis* qu'elle a consacré spécialement aux morts que nous pleurons ? « Du fond de l'abîme, j'ai crié vers vous, Seigneur ! Seigneur, écoutez ma voix !... Si vous tenez compte de nos iniquités, Seigneur, qui pourra subsister devant vous ?... Mon âme a espéré dans le Seigneur... A Dieu appartient la miséricorde et généreuse est la rédemption que nous trouvons en lui. Il rachètera Israël de toutes ses iniquités. »

Méditez auprès du tombeau de vos morts chaque strophe de ce cantique et vous sentirez, ô mes frères, combien ce *De profundis* est vraiment leur prière, prière puissante sur le cœur de Dieu, prière consolante pour le cœur de l'homme. C'est que cette prière est non pas un plaidoyer devant la justice divine, mais un appel à la miséricorde de l'Infiniment Bon. Cette miséricorde ne peut, à cause de ses promesses et de sa rédemption, laisser sans réponse un appel aussi suppliant ; et cette réponse de la miséricorde divine fait germer dans l'âme réconfortée la plus douce des espérances, l'espérance à tout jamais victorieuse de l'oubli et de la mort.

I. — *L'appel à la miséricorde*

« Du fond de l'abîme, j'ai crié vers vous, Seigneur ! » Voilà le cri d'angoisse de nos morts. Ils se plaignent, ils supplient, ils crient vers le Seigneur du fond de l'abîme...

Vous avez encore présent à votre mémoire, m. b. c. f., cet inoubliable moment de la séparation suprême, quand, la gorge serrée, les yeux pleins de larmes, vous avez vu leurs lèvres trembler, leurs yeux s'éteindre, leurs têtes retomber inertes, vous vous êtes tournés vers ceux qui vous entouraient et éclatant en sanglots, vous avez dit : « C'est fini ! »

Oui, c'était fini pour la terre ; mais cela commençait pour l'éternité. Leurs âmes étaient devant le Souverain Juge. Toute leur vie passée leur apparaissait à la lumière de la justice divine, et Dieu prononçait sur eux le jugement définitif qui absout ou qui condamne pour toujours.

Oh ! rassurez-vous, m. f. ; parce que leur vie a été juste ou parce qu'elle a été pardonnée, le jugement divin a été favorable à nos morts. La justice a promis solennellement une éternité de bonheur ; mais elle a auparavant exigé une épreuve, une dernière réparation, et leurs âmes s'en sont allées vers ce royaume où, suivant l'expression du Dante,

« l'esprit humain se purifie et devient digne de monter au ciel. »

Voilà l'abîme d'où les âmes de nos morts crient vers le Seigneur. C'est un abîme de souffrance !

Nos morts y souffrent par le feu, — un feu d'autant plus redoutable qu'il a des énergies supérieures aux éléments de ce monde et qu'il atteint immédiatement l'âme comme mise à vif en se dépouillant de son corps de chair. Nos morts y souffrent par l'amour. A la lumière divine qui les éclaire, ils voient que Dieu, dans son amour infini, ne cesse de les attirer à lui. De leur côté, ils sont consumés du désir d'aller vers Celui qui est leur fin suprême, et ils se sentent en même temps arrêtés dans leur élan, retenus par les derniers empêchements du péché ; et c'est là pour eux le suprême tourment, la souffrance des souffrances.

Aux heures si longues de leur agonie, vous avez assisté aux tortures terribles qu'ils ont endurées. Vous avez tout fait pour les soulager, pour prolonger de quelques instants leur précaire existence, pour endormir le mal et desserrer les tenailles de la douleur. Quels renforts factices n'avez-vous pas voulu apporter à cette vie déjà vaincue qui luttait en désespérée contre la mort ? Et voilà qu'ils ne sont point arrivés au terme de leurs maux, que dans l'au-delà où vous espériez pour eux après tant de souffrances le bonheur, ils souffrent encore !

Mais ce doit être votre consolation, m. f., de pouvoir aujourd'hui les soulager efficacement dans cette tribulation expiatoire. Enchaînés dans l'abîme, ils vous chargent, vous, leurs parents, vous, leurs amis, de plaider leur cause devant l'Eternel, comme un prisonnier charge un parent, un ami, de porter sa requête au Souverain qui dispose du droit de grâce ; et c'est en leur nom que vous répéterez devant le Maître de la vie et de la mort : « Du fond de l'abîme, j'ai crié vers vous, Seigneur ! »

Puisque c'est la Justice divine qui les a condamnés à ces peines temporaires, est-ce donc à la Justice divine que vous vous adresserez ?

La justice, m. f., vous la connaissez chez les hommes. Vous savez que l'on peut, par un habile plaidoyer, modifier l'aspect de ses accusations, ou bien arrêter son cours par la corruption à prix d'argent. Vous savez que si ces moyens sont insuffisants, on peut, en profitant des faveurs du pouvoir, l'intimider par la menace, lui faire rendre des services et non des arrêts, ou bien, par une loi, la dessaisir d'une affaire, par un décret composer à son gré un tribunal sans conscience, par un subterfuge de procédure abuser des lois existantes.

Mais il n'en va pas de même avec la Justice divine, et vous useriez bien inutilement des mêmes moyens, car par quel plaidoyer influencerez-vous le tribunal de Dieu ? Avec quelle richesse corromprez-vous le Maître du ciel et de la terre ? Au nom de quel pouvoir et par quelle menace intimiderez-vous le Tout-Puissant ? Par quelle justice rempla-

cez-vous cette Justice infailible ? Quelle loi nouvelle donnerez-vous au Législateur de la loi éternelle ?

Mes frères, vous ne pouvez rien contre la justice divine. Elle a prononcé la sentence ; le jugement est sans appel.

« Alors, à quoi bon la prière ?... » Je sens mieux que personne tout le désespoir qu'il y a dans cette question que vous me posez. Mais il ne s'agit pas de changer la sentence dans sa sanction principale ; il s'agit d'obtenir une réduction de la peine temporaire qu'elle comporte. Le jugement est sans appel devant la justice ; il n'est pas sans appel devant la miséricorde. C'est vers la Miséricorde divine qu'il faut vous tourner ; c'est à elle qu'il faut jeter le cri de votre supplication :

— Seigneur, écoutez ma voix ! Que votre oreille soit attentive à la prière que je vous adresse. Si vous examinez nos iniquités, Seigneur, qui pourra se tenir devant vous ?... Mais en vous est la source infinie des miséricordes.

II. — La réponse de la miséricorde

« La miséricorde, me direz-vous, est donc supérieure à la justice, pour pouvoir nous donner la parole de consolation que nous voulions demander à cette justice ? »

Je vous répondrai avec S. Augustin : « Quelle espérance nous resterait-il, si la miséricorde ne l'emportait pas sur la justice ? »

Dans tout acte créateur, Dieu se doit à lui-même d'agir conformément à sa sagesse et à sa bonté, et il justifie sa propre justice dans les créatures en agissant selon leur nature et selon leur fin. Mais cette œuvre de justice suppose comme fondement, comme principe, une œuvre de miséricorde. Si Dieu doit quelque chose à l'être qu'il a créé, il le lui doit en vertu d'un don précédent, et si ce don dépend lui aussi d'un don antérieur, il ne peut le lui devoir que par suite d'une autre largesse qui remonte encore plus haut. Nous ne pouvons parcourir une série d'effets successifs, s'enchaînant les uns aux autres, sans atteindre une cause. Il faut nous arrêter à un acte gratuit qui ne dépende plus de la justice, mais uniquement de la bonté divine, de cette bonté qui est le but suprême de toutes choses. Le Créateur, dans sa justice, nous doit la liberté, le pouvoir d'agir à notre gré, le droit de choisir entre le bien et le mal. Pourquoi ? Parce qu'il nous a donné la raison. Et il nous doit la raison, parce qu'il nous a donné la dignité d'homme. Mais pourquoi nous a-t-il donné la dignité d'homme ? Ici je m'arrête ; j'ai touché le fond de la bonté de Dieu ; j'ai atteint la cause qui n'a pas de cause, je suis forcé de dire : « Parce que sa miséricorde l'a ainsi voulu, » cette miséricorde qui est comme la racine du premier acte divin, pénétrant de sa sève, de sa vie tous les autres actes qui suivent, les dominant avec plus de puissance que tout ce qui peut concourir à les produire, de toute sa force de cause première.

Ce n'est pas tout. La miséricorde est venue de plus loin que la justice ; elle va plus loin que la justice. Selon le mot de l'apôtre S. Jacques, « elle s'élève au-dessus du jugement. » Dans l'abondance de sa tendresse, Dieu donne toujours plus que n'exigent la nature et la condition des créatures. Un homme qui doit cent pièces d'or et qui en donne deux cents à son créancier tombé dans la misère, fait plus qu'œuvre de justice, il fait œuvre de miséricorde.

Au jugement de nos morts, quand il les a condamnés à des peines temporaires, Dieu a fait œuvre de justice. Une fois la sentence prononcée, la justice avait achevé son œuvre. Parce que la justice ne peut plus rien, nous ne pouvons rien sur elle. Mais il reste la miséricorde. Et celle-ci nous attend, elle nous écoute. Elle va nous consoler elle-même, car elle est le plus consolant des attributs divins. A l'égard de nos morts, elle nous assure qu'ils seront bientôt pardonnés et heureux comme nous-mêmes nous serons un jour pardonnés et heureux. Elle nous invite à hâter leur bonheur. En toute confiance nous pouvons dire à Dieu :

— Je vous ai attendu à cause de votre loi, Seigneur : mon âme a attendu le Seigneur à cause de sa parole !

Oui, dans cette loi, dans cette parole sainte, il est un privilège que Dieu réclame avec jalousie : c'est celui de pardonner, d'oublier les droits de sa justice, pour ne penser qu'à la tendresse de sa clémence. Il a dit à Moïse sur le mont Sinaï : « Je suis le Seigneur ton Dieu, fort et jaloux, visitant l'iniquité des pères jusque dans la troisième et la quatrième génération de ceux qui me haïssent, et faisant miséricorde jusqu'à la millième à l'égard de ceux qui m'aiment et qui gardent mes commandements. » Il a dit au peuple d'Israël : « Lorsque tu chercheras le Seigneur ton Dieu, tu le trouveras, si toutefois tu le cherches de tout ton cœur et dans la tribulation de ton âme, parce que le Seigneur ton Dieu est un Dieu miséricordieux, qui ne t'abandonnera pas et ne te détruira pas tout à fait. »

C'est au nom de ces promesses que le Psalmiste s'écriait : « Mon âme a espéré dans le Seigneur. Que depuis l'aurore jusqu'à la nuit Israël espère dans le Seigneur, car au Seigneur appartient la miséricorde ! »

Notre espérance, à nous chrétiens, qui avons été baptisés dans le sang du Christ, est motivée par bien d'autres promesses, car à la parole du Père s'est ajoutée la parole du Fils.

Un jour, devant la misère de l'homme déchu, une immense pitié a traversé le cœur de Dieu, et pour renouveler son éternelle promesse, la Miséricorde divine s'est revêtue de notre chair mortelle, elle a vécu notre vie, elle a parlé notre langage. Elle s'est comparée au bon pasteur cherchant sa brebis égarée, au père de famille fêtant le retour de son enfant prodigue. Elle est entrée dans la maison de Zachée le publicain ; elle a parlé à la

Samaritaine au puits de Jacob ; elle a relevé la pécheresse repentie ; elle a pardonné à la femme adultère. Comme nous aux tombeaux de nos parents et de nos amis, la Miséricorde divine a pleuré au tombeau de Lazare. Enfin elle s'est tournée vers nous et elle nous a donné cette parole d'espérance : « Bienheureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés... Je suis la Résurrection et la Vie... Celui qui croit en moi, quand bien même il serait mort, vivra, et quiconque vit et croit en moi ne mourra jamais. »

La Miséricorde divine a fait plus encore ; elle a réalisé dans sa plénitude la parole du Psalmiste : « Et généreuse est la rédemption que nous trouvons en lui. » Pour nous sauver, la Miséricorde divine a marché à la mort. Sur son passage, elle a semé avec son sang la pitié et le pardon. Elle a pardonné à Pierre ; elle a consolé le bon larron ; elle a prié pour ses bourreaux, et, chargée de toutes nos douleurs et de toutes nos misères, elle a jeté vers Dieu le cri de détresse de tout Israël, le *Lammà sabachani* de toute l'humanité.

III. — Un renouveau d'espérance

De telles promesses, une telle rédemption ont déjà fait germer dans vos âmes l'espérance. On prie mieux — n'est-ce pas, m. f. ? — quand on a l'assurance d'être exaucé.

Vous avez sans doute déjà dans la vie même de vos morts de puissantes raisons d'espérer. Leur existence a été une affirmation constante et publique de leur foi. Ils ont été des chrétiens dans toute la force du terme et ils sont morts de la mort du juste. Soldats de la Grande Guerre, ils sont tombés dans le plus généreux des sacrifices et pour la plus belle des causes, la cause du droit, de la liberté et de la civilisation. Ou bien, après quelques années d'erreur et d'abandon, ils sont revenus à leur foi première et leur vie s'est achevée dans une réconciliation parfaite. Et voilà des années et des années qu'ils ne sont plus. Leur expiation a atteint son terme, pensez-vous, et les portes de l'éternelle gloire se sont ouvertes devant leurs âmes purifiées. — Cette espérance, qui est presque une certitude, ne doit pas arrêter votre prière. Si c'est au ciel que votre *De profundis* leur parvient, ils le font leur et, à leur tour, ils le répètent à la Miséricorde divine, pour vous qui êtes restés dans le fond de l'abîme terrestre.

Par contre, je le sais, il est des morts qui demeurent un redoutable problème ; mais il n'est pas de mort assez manifestement inquiétante pour interdire tout espoir. Vous n'avez qu'un lambeau d'espérance ; gardez-le, gardez-le d'autant plus précieusement que nul ne peut vous le donner plus grand, gardez-le avec le soin dont on garde dans le coin d'une armoire le souvenir de ceux qui sont morts au loin, quelques riens leur ayant appartenu, une fleur qu'ils ont cueillie ou la dernière lettre qu'ils ont écrite, et dont on fait de véritables reliques. Que pour ceux-là surtout votre

De profundis soit d'autant plus suppliant que Dieu, dans sa science infinie, avait prévu votre prière et votre bonne volonté, et que la grâce toute-puissante, née de la Miséricorde divine que vous implorez, a déjà répondu à votre appel avant qu'il n'ait été prononcé.

Cette espérance est dans vos âmes, ô mes frères ; suivez-y son œuvre de consolation.

Dans le tombeau, le corps a pour ennemis tous les infiniment petits qui le réduisent en poussière. Dans notre propre cœur, nos chers morts trouvent un ennemi aussi terrible : l'oubli. On peut par des préparations scientifiques très coûteuses arracher un cadavre à la corruption du tombeau, lui garder une apparence de vie. Je ne crois pas que nous puissions arracher un souvenir à l'oubli.

Ne nous illusionnons pas ; l'oubli est nécessaire. Si paradoxal que cela puisse paraître, je dirai que l'oubli est en quelque sorte une des conditions du souvenir. S'il ne se produisait pas dans la mémoire des inconsciences momentanées, de ces trous que l'on cherche en vain à combler, puis un nivellement, la table rase de toute une série de souvenirs, il s'y ferait en peu de temps un encombrement, un désordre où nous nous égarerions sans cesse comme dans un labyrinthe obscur, sans issue et sans point de repère. C'est vrai dans l'ordre des idées ; c'est bien plus vrai encore dans l'ordre des sentiments.

Sans l'oubli, les émotions de la douleur et de la mort, plus intenses et plus durables que celles de la joie, resteraient donc en nous-mêmes plus fortes et plus nombreuses. Nos larmes ne tariraient pas. Nous serions sans cesse à des chevet d'agonisants ou devant des tombes entr'ouvertes. Mais l'oubli vient et il souffle sur nos souvenirs comme le vent d'automne sur des feuilles mortes.

Si l'oubli est déjà nécessaire comme une des conditions du souvenir même, autant que comme condition d'une vie supportable, il le serait bien davantage, si nous n'avions pas l'espérance, si nous n'avions pas la foi, la certitude qu'il y a, par delà les frontières de la vie, un monde meilleur.

Ah ! plus que l'oubli, l'espérance est un bienfait de Dieu. Elle remplace le souvenir à mesure qu'il fuit. Elle prolonge l'amour ; elle essuie les larmes ; elle console les cœurs douloureux. Elle réchauffe les cendres au foyer éteint. Elle rend aux mères le courage pour vivre sans enfant, aux épouses la force pour vivre sans époux. Elle donne à l'âme des ailes pour voler par delà la mort. Avec l'espérance, nous ne regardons plus vers le passé et vers la terre, nous regardons vers l'avenir qui est l'éternité, vers la patrie qui est le ciel, et notre *De profundis* devient un chant d'actions de grâces à Celui qui a racheté Israël de toutes ses iniquités.

* *

Je m'en voudrais, m. f., de vous avoir ravi quelques-uns des instants que vous tenez à consacrer à vos chers morts, si je n'étais rassuré par la pensée que je viens de parler d'eux à chacun de vous et que, dans l'intime communion de vos

âmes à leurs âmes, votre prière sera faite de plus de confiance, de plus d'espérance et de plus d'amour.

Des tombes vous attendent, mausolées de famille où reposent votre père et votre mère, tombes trop tôt fermées d'époux ou d'épouses, tombeaux d'enfants morts trop jeunes et d'amis trop tôt disparus.

Et si vous êtes de ces rares heureux qui n'ont jamais vu la mort entrer dans leur maison comme un voleur et leur ravir une de leurs affections, précisément la plus légitime et la plus tendre, je vous indiquerai d'autres tombes, les tombes modestes des morts qu'on ne visite pas, des morts qui ne connaissent ni les fleurs ni les larmes ni les prières, des morts qui sont morts deux fois parce qu'ils ne vivent plus dans aucune mémoire.

Allez et pleurez et priez sur ces tombes. Réalisez ce rêve symbolique d'un poète qui demandait à l'eau des pluies de traverser l'épaisse couche d'argile qui recouvre ces morts anonymes, et les planches vermoulues de leurs cercueils, pour tomber goutte à goutte sur leurs cadavres et leur donner dans la nuit du sépulcre la tardive illusion qu'ils sont pleurés.

C'est l'amour qui vous conduit vers les morts qui sont à vous. Que ce soit la pitié qui vous mène à ces morts qui ne sont à personne et que, pour tous, ce soit, sinon les mêmes larmes, du moins la même prière.

Et quand bien même, ô mes frères, vous ne trouveriez pas dans vos souvenirs assez d'amour, ni dans votre cœur assez de pitié pour vous inspirer une prière, pour mettre sur vos lèvres un *De profundis*. J'aurais, j'en suis sûr, raison de votre silence en vous montrant, non plus la terre qui garde leurs corps, mais le ciel qui attend leurs âmes et en vous disant :

Songez à la valeur infinie d'une âme, née du souffle d'un Dieu, faite à l'image d'un Dieu, rachetée par le sang d'un Dieu ! Songez au bonheur éternel, au bonheur sans mélange que votre prière peut à l'instant même donner à ces morts ! Songez au céleste baiser, au baiser de reconnaissance et d'amour, dont leurs âmes salueront vos âmes au seuil de votre éternité ! Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE DE S. CHARLES BORROMÉE¹

L'IMMOLATION DU SACERDOCE

Potestis bibere calicem quem ego bibiturus sum ? — Dicunt ei : Possumus.

Pouvez-vous boire le calice que je devrai boire moi-même ? — Ils lui dirent : Nous le pouvons. (Mt., xx, 22).

Monseigneur, Mes chers amis,

Vous connaissez cette scène que nous rapporte l'évangéliste S. Matthieu. Une mère avait donné au Sauveur ses deux fils, Jacques et Jean. Ambitieuse

¹ Discours prononcé dans un Grand Séminaire pour la fête patronale du clergé.

comme le sont toutes les mères et croyant à un Messie dont la gloire serait purement temporelle, elle rêvait pour eux l'éclat, la richesse, les honneurs qui distinguent et environnent les pouvoirs de ce monde : « Ordonnez, disait-elle au Sauveur, que mes deux fils soient assis, l'un à votre droite, l'autre à votre gauche, dans le royaume que vous allez fonder. »

Tels étaient les rêves de cette mère, et ses fils, n'ayant pas encore compris le véritable esprit de l'Evangile, partageaient les illusions de sa tendresse.

La réponse du Maître fut très nette ; sans précautions oratoires, il plaça ses interlocuteurs en face de la réalité : — « Vous ne savez pas ce que vous demandez. *Nescitis quid petatis*, » dit-il à la mère.

Puis, se tournant vers les deux jeunes hommes, vers ces deux privilégiés de son amour : — « Pouvez-vous boire le calice que je devrai boire moi-même ? »

Quel renversement de toutes les combinaisons de leur imagination hantée par la chimère d'un Messie conquérant ! Quelles perspectives douloureuses !

Au lieu de la joie, la tristesse ! Au lieu de la victoire, le combat ! Au lieu du bien-être, le travail rude, et qui sait ? peut-être, au bout de tout cela, la souffrance ignominieuse et la mort sanglante !

Et cependant ils n'hésitèrent pas un instant. L'amour qu'ils ont voué à leur Maître est tellement sincère, tellement passionné, qu'ils lui répondent par un seul mot dans lequel ils mettent toute l'énergie de leur âme : « *Possumus*. Nous le pouvons ! »

La souffrance, telle a été la loi de la vie du prêtre par excellence, du Christ, qui a voulu épuiser toutes les douleurs de ce monde, tous les calices jusqu'à la lie. Telle est aussi la loi qui s'impose à ceux qui veulent participer à son sacerdoce. La parole du P. Lacordaire sur ce sujet est classique : « Le sacerdoce est une immolation de l'homme ajoutée à celle de Dieu. »

Je voudrais vous montrer cette loi se réalisant dans la vie de S. Charles, et dans la vie de celui qui aspire à sauver les âmes.

I

C'était un calice bien enivrant que celui qui s'offrait à S. Charles dans le milieu où Dieu l'avait fait naître : une immense fortune, la noblesse du nom, les honneurs, les premières charges de l'Etat, une illustre alliance, en un mot, tout ce qui flatte la nature. Quelle éblouissante vision ! Quelle tentation pour une âme vulgaire ! Et même, s'il avait voulu rêver d'une vie correcte et honorée dans le sacerdoce, quelles perspectives s'offraient au jeune Charles Borromée, à 11 ans abbé de St-Gratien ; à 16 ans, de Momagnoni ; à 17 ans, prieur de Galvenzano ; à 20 ans, archevêque de Milan ; à 22 ans, cardinal !

Mais non ! De bonne heure il a compris qu'il y a quelque chose de plus grand que la gloire, que les jouissances légitimes de ce monde : c'est le sacrifice ; quelque chose de plus grand que de vivre pur et honoré : c'est de souffrir, jusqu'à en mourir, pour Dieu, pour les âmes rachetées par son sang, pour l'Eglise de Jésus-Christ.

Les jouissances terrestres, il les méprise. Les honneurs des situations brillantes dans le sacerdoce seront pour lui des charges. C'est le calice de la souffrance amère qu'il préfère au calice des voluptés charnelles.

1. Voyez-le porter *ses lèvres à ce calice dès ses premières années*.

Enfant, il a déjà dans son âme des aspirations inconscientes et comme des battements d'aile vers le sacrifice.

Pourvu d'un riche bénéfice, il n'en retire que le plus strict nécessaire. Tout le reste est pour les pauvres.

On fait dans la maison de son père des jeux d'armes, des joutes et autres exercices de guerre destinés à instruire et à récréer le comte Frédéric, son frère. Il se tient à l'écart ; il évite de s'y trouver.

Des camarades envieux ou corrompus cherchent à tourner en dérision sa gravité et ses vertus. Son humilité s'en réjouit et il voit dans ces épreuves une occasion d'affermir sa vocation. Les élèves de l'Université de Pavie sont d'une perversité rare. Leurs exemples ne peuvent entamer sa forte vertu, et il traverse les années périlleuses de son éducation sans fléchir ni dans sa piété, ni dans son cœur.

A 17 ans, il est chargé de mettre ordre aux affaires de sa famille et il donne dans ces conjonctures délicates une preuve non équivoque de son bon sens, de son art à manier les questions difficiles. Celui qui doit un jour s'immoler dans l'administration quotidienne des affaires de l'Eglise se prépare visiblement aux difficultés que l'avenir lui réserve.

Il reprend ses études, les poursuit sans relâche malgré la maladie, et les achève avec succès.

Contemplez ce jeune homme de 20 ans qui aspire au sacerdoce. Son corps, visité par la maladie, est assoupli et dompté. Son intelligence a parcouru successivement la région idéale des belles-lettres, la sphère moyenne du droit et le terrain inférieur des affaires temporelles. Sa volonté a pris dans le travail et la contradiction une consistance et une fermeté merveilleuses. Son cœur est détaché des choses basses et frivoles et habitué aux saintes émotions du devoir accompli. C'est une victime préparée par le sacrifice aux grandes immolations de sa vie de réformateur. Il est vraiment sur le chemin de la perfection qui conduit à ces sommets sublimes où l'homme, dépouillé de lui-même, peut dire avec S. Paul : « Je suis attaché à la croix avec Jésus-Christ. Je ne vis plus, c'est Jésus-Christ qui vit en moi. »

Il va boire à longs traits au calice amer que Dieu réserve à ses héros et à ses saints.

2. Son calice amer, *ce sont ses labours insaisissables*. Quel travailleur que S. Charles ! Il administre son diocèse ; il en visite toutes les paroisses, au prix de quelles fatigues ! Il travaillait, dit un de ses historiens, comme s'il eût eu trente corps au lieu d'un. Il étudiait tous les jours un temps considérable : « La Bible, disait-il, c'est le jardin d'un évêque. » Et parce que les jours ne suffisaient pas pour de pareilles occupations, il prenait sur ses nuits dont il faisait trois parts : l'une pour le travail, l'autre pour le sommeil, la troisième pour l'oraison.

Son calice amer, *ce sont ces longues et douloureuses maladies* que Dieu lui envoie et qu'il traite en disant qu'un évêque ne doit s'arrêter qu'au troisième accès de fièvre, — lui ne s'arrêtait qu'au dix-septième, et il ne s'arrêtait pas même devant la menace de la mort, lorsqu'il partit à Rome afin de prendre part à l'élection du successeur de S. Pie V.

Son calice amer, *c'est son détachement des choses de la terre*. Prince, évêque, cardinal, légat du pape, il ne peut pas absolument se dépouiller de tous ces hochets de vanité que le monde impose même aux ecclésiastiques, quand ils sont élevés en dignité. Mais il sentait d'autant plus le besoin de faire éclater le mépris qu'il en avait. Il portait des vêtements de pourpre, mais par dessous, ses hardes étaient si grossières que les pauvres n'en voulaient point. Un jour que son économe avait donné à un mendiant un vêtement que le saint archevêque venait de quitter, le mendiant crut qu'on avait voulu se moquer de lui et il vint le montrer au Saint, qui ne sut que balbutier et rougir.

Son calice amer, *ce sont ses héroïques pénitences*. Sous la pourpre, des vêtements grossiers et misérables ; et sous ces vêtements grossiers et misérables, une chair desséchée par la pénitence, lacérée par la discipline. Quand on le dépouilla après sa mort, on fut effrayé des cicatrices dont il avait meurtri son pauvre corps, et les larmes se mêlèrent aux cris d'admiration.

Il ne mangeait qu'une fois par jour, et dans cet unique repas, il s'était interdit la viande, le poisson, les œufs, le vin. Jugez de ce qui restait ! Encore se reprocha-t-il bientôt cet excès de sensualité ; et plusieurs années avant sa mort, il se fit une loi de jeûner tous les jours au pain et à l'eau, excepté les dimanches, où il ajoutait quelques légumes et quelques fruits secs. Il fallut que le pape intervînt pour modérer une telle pénitence, car plusieurs évêques et de saints religieux l'avaient essayé en vain.

Il couchait toujours sur une simple paille et souvent sur une chaise. Il avait en voyage, en tournées de Confirmation, des industries charmantes pour se réserver cette bienheureuse chaise. Il s'assurait d'abord un lit pour ceux qui l'accompagnaient et même pour ses domestiques, et comme après cela d'ordinaire il n'y en avait plus, il s'emparait d'une chaise disant gracieusement

qu'il avait une singulière infirmité : c'était de mieux dormir sur une chaise que dans un lit.

Il disait la messe de grand matin, quelque froid qu'il fit. Il allait lui-même réveiller son jeune secrétaire, allumer son feu et lui donner de la lumière. Et comme il passait devant la porte d'un bon vieux prêtre qui avait besoin de sommeil, il était ses souliers pour ne pas faire de bruit et ne pas le réveiller.

Et quand il avait ainsi brisé son corps, sa soif d'immolation n'était pas apaisée. Il le prosternait, ce corps amaigri, épuisé, il le prosternait des nuits entières dans la prière.

Et cela dura plus de vingt ans. Pendant plus de vingt ans, il offrit à la ville de Milan, à tout son diocèse, le spectacle d'un homme épris de la folie de la Croix, d'un prêtre pénitent, et portant toute vive dans sa chair l'image de Jésus crucifié.

Son calice amer, *ce furent ses peines de cœur*. La souffrance poignante, ce n'est pas de faire maigre chère et de coucher sur la dure ; c'est de prodiguer l'amour et de rencontrer la haine ; c'est de se dévouer corps et âme et de trouver au bout de ses dévouements l'ingratitude, l'insulte, la calomnie.

Ce supplice, S. Charles le connut. Il fut froissé dans toutes les délicatesses de son cœur d'homme, de son cœur de prêtre ; on le chansonna, on publia contre lui des pamphlets infâmes, on l'accusa en cour de Rome et en cour d'Espagne. Les choses allèrent si loin qu'il fallut que S. Pie V le couvrit de son autorité.

8. Mais où donc, mes chers amis, où donc ce prêtre puisait-il un tel amour du sacrifice ? Il le puisait dans le cœur du Prêtre éternel, de Jésus-Christ. Il avait toujours sur lui un livre où les douloureux mystères de la Passion étaient représentés. Ces mystères, il les méditait sans cesse. C'était surtout durant les longues nuits qu'il passait sous les combles de son palais, dans la petite cellule qu'il s'y était fait construire, qu'il s'abreuvait à longs traits, qu'il s'enivrait, selon l'expression de l'hymne sacrée, des souffrances de son Maître ; et quand au matin, brisé par les veilles, par la discipline, il descendait pour dire sa messe, quand il buvait le sang de la grande Victime qu'il avait contemplée toute la nuit dans une méditation ardente, alors l'enivrement divin était complet, et il n'y avait plus dans son âme qu'un mouvement, qu'une aspiration : s'immoler avec Jésus-Christ.

C'est Jésus-Christ qui lui apprit à souffrir, c'est lui aussi qui lui apprit à mourir.

Jeune encore, il sentit que sa vie allait s'éteindre. Il convoqua son XI^e synode, épancha une fois de plus son âme dans l'âme de ses prêtres, puis il partit pour Turin afin d'y vénérer le Saint Suaire et de retremper, dans cette vision du Christ mourant, son âme pour ses derniers combats. L'heure suprême, en effet, approchait. Il voulut, avant de rentrer à Milan, faire une retraite, et il gravit le Monte Sacro de Varallo qui lui était si connu. Il retrouva là, dans de petites chapelles élevées sur

les flancs de la montagne, tous les souvenirs de la Passion. Il passa à les méditer les jours et une partie des nuits, pleurant, se frappant la poitrine, et émouvant du spectacle de sa douleur les prêtres qui étaient avec lui. La fièvre le prit. Il descendit de la montagne, se coucha dans une barque afin de regagner Milan par le lac Majeur. Il y arriva mourant. Alors il se fit placer dans une salle où était représenté Jésus en croix ; il reçut les derniers sacrements et il mourut comme un tel homme devait mourir, les yeux fixés sur le crucifix.

Il avait bu le calice de la souffrance jusqu'à la dernière goutte. Il avait compris la parole du Christ à ses disciples : « Pouvez-vous boire le calice que je boirai moi-même ? » et il avait répondu à cette invitation par un énergique : *Possumus*.

II

Et vous, mes chers amis ?

Autrefois les parents, comme la mère des fils de Zébédée, en voyant entrer leurs fils dans le sacerdoce, pouvaient rêver pour eux des avantages temporels, une position honorable, un rang distingué parmi les hommes, une carrière où l'on avançait à la manière des professions civiles : « *Dic ut sedeat hi duo filii mei, unus ad dexteram tuam, et unus ad sinistram in regno tuo.* »

Ces idées mondaines qui chez les parents trouvaient leur excuse dans une sollicitude peu éclairée, sont-elles toujours, même maintenant, étrangères au cœur des fils ? Hélas ! les motifs surnaturels et désintéressés sont rares ; ils supposent la sainteté, et de très bonnes âmes n'échappent pas complètement à ces calculs tout terrestres. Et cependant, la véritable pierre de touche de la vocation sacerdotale, c'est l'esprit de sacrifice.

Là question que Jésus-Christ adresse à tous les aspirants au sacerdoce revient donc à dire : « Êtes-vous capables de sacrifice ? Vous sentez-vous au cœur la force de vous dévouer ?... Si vous cherchez vos aises, le plaisir, la jouissance matérielle, une existence douce, agréable et commode, une vie exempte de peines et de soucis, d'épreuves et de tribulations ; si c'est là ce que vous rêvez, ne venez pas à moi, n'aspirez pas à mon sacerdoce : il n'y a de place dans ses rangs que pour les hommes de sacrifice. »

Oui, mes chers amis, la vie du prêtre est une vie de sacrifice. Pour lui, il n'y a pas de joies du monde, pas de vains amusements, pas d'intérêt personnel, pas d'avancement du rang ou de la position. Toutes ces choses que le monde apprécie et recherche, qui l'agitent et le passionnent, n'ont aucun sens pour nous. Il importe peu que nous soyons riches ou pauvres, connus ou ignorés, estimés ou méprisés du monde ; ce qu'il nous faut, ce qui nous suffit, c'est de devenir entre les mains de Jésus-Christ un instrument propre au salut des âmes.

Or, une telle vie est une vie de sacrifice.

Rester constamment l'homme du devoir et de la règle ; suivre avec fidélité et jusqu'au bout la voie

des préceptes et des conseils évangéliques ; reprendre chaque jour, sans lassitude ni faiblesse, ce pénible labeur d'une âme en lutte avec elle-même, avec son indolence et sa mollesse, puiser dans le sacrifice de la veille la force d'accomplir celui du lendemain ; rattacher une bonne œuvre à l'autre comme les anneaux d'une chaîne dont chacun se relie à celui qui précède et soutient celui qui le suit ; consommer dans le silence cette immolation lente et prolongée des sens à l'esprit, de l'intérêt au devoir, de la passion à la loi, de la volonté propre à l'autorité, du bien particulier au bien général, de toute notre existence à Dieu : voilà le sacrifice que Notre-Seigneur demande à tous les aspirants au sacerdoce : *Potestis bibere ?*...

C'est le mérite du jeune clerc qui, loin de se laisser rebuter par les épreuves et les difficultés de la vie de séminaire, y cherche autant de moyens pour élever et purifier son âme. — C'est le mérite du jeune vicaire qui, se trouvant en face des anciens du sacerdoce, sait assouplir sa volonté et la plier devant l'autorité et l'expérience d'autrui. — C'est le mérite du jeune professeur qui, par son application à une tâche journalière et toujours la même, sacrifie sa liberté aux exigences d'un devoir souvent pénible, toujours assujettissant. — C'est le mérite du chef de paroisse qui, avec une patience inaltérable, poursuit son œuvre à travers les déceptions et les mécomptes. — De la base au sommet de la hiérarchie, tous les rangs et toutes les fonctions se joignent et se rencontrent dans la pratique du sacrifice. *Potestis bibere ?*...

Cette question de Jésus à ses apôtres, mes chers amis, Dieu vous la pose dans votre solitude du Grand Séminaire. Croyant répondre à l'appel divin, vous avez quitté vos parents, vos amis, toutes les choses qui vous tenaient au cœur. Dans votre cellule où vous apprenez à vous connaître en étudiant les sciences sacrées, dans les jardins où vous vous promenez, sur les dalles de cette chapelle où vous répandez votre âme, vous êtes hantés sans cesse par la pensée de votre vocation, et le dialogue entre Dieu et vous se poursuit nuit et jour :

— Mon fils, que veux-tu ?

— Je veux monter à l'autel du Dieu qui réjouit ma jeunesse.

— Mon fils, celui-là seul peut monter à l'autel qui a le cœur pur et les mains innocentes. Sonde ton âme. Est-elle assez forte pour boire ce calice de la chasteté parfaite ? Il faut que tu passes sans t'éprendre de leurs charmes, au milieu des plaisirs fascinateurs du monde ; il faut que tu traverses, sans brûler à ses ardeurs, le feu des passions ; il faut que tu ailles et que tu viennes, à travers la poussière et la boue, sans ternir la fleur de ta pureté ; il faut que tu portes dans tes mains, sans en souiller l'innocence, l'innocence elle-même... Sonde ton âme, ô mon fils, sois réservé, sois prudent, sois mortifié, sois chaste !

— J'ai sondé mon âme, je boirai à ce calice, ô mon Dieu ; la chasteté sera mon partage.

— Mon fils, que veux-tu ?

— Je veux être ministre de Jésus-Christ.

— Ecoute donc et comprends cette parole : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il prenne sa croix et me suive. » Tu ne seras pas ministre de Jésus-Christ parce que tu porteras l'habit ecclésiastique, parce que, au jour des solennités religieuses, tu marcheras revêtu des ornements sacrés, parce que tu obtiendras dans l'Eglise des charges et des dignités. Mais si tu es doux et humble de cœur, si tu sais souffrir les injures, si tu sais confesser avec une courageuse liberté le nom de Jésus ; si tu sais enseigner les pauvres, avoir pitié des foules, t'attendrir aux douleurs, alors, oui, tu seras mon ministre.

— Seigneur, j'ai entendu, j'ai médité ; avec votre grâce je boirai à ce calice.

— Mon fils, que veux-tu ?

— Je veux être apôtre dans votre sainte Eglise.

— Sens-tu en toi, ô mon fils, cette fournaise de l'amour des âmes où s'allume la flamme de l'apostolat ? Si tu n'as qu'une brillante intelligence, si tu ne possèdes que l'éloquence, que l'art d'écrire, tu seras, dans le monde, philosophe, orateur, écrivain ; mais dans l'Eglise tu ne seras qu'une cymbale retentissante. Aimer et se sacrifier : voilà tout l'apôtre. Celui qui comprend ces mots est le bon Pasteur, celui qui ne les comprend pas est le mercenaire.

— Seigneur, vous savez que je vous aime. Donnez-moi de paître vos brebis et de courir après la portion du troupeau qui manque au bercail ! Je veux aimer et me sacrifier !

— C'est là la conversation que vous tenez avec votre Dieu ! Ah ! qu'elle ne cesse pas pendant ces six ans de prière et d'étude que vous passez ici !

Par votre fidélité aux règles du noviciat ecclésiastique, exercez-vous à vous dépouiller de votre volonté propre, à immoler en vous les convoitises de la nature, à vous pénétrer de l'esprit d'humilité et d'obéissance, afin que le jour où Notre-Seigneur, avant de vous admettre à son sacerdoce, vous posera cette question : « Pouvez-vous boire mon calice ? » vous soyez en mesure de lui répondre avec confiance, à l'exemple des apôtres, de S. Charles, des saints prêtres : « *Possumus*, nous le pouvons ! » Ainsi soit-il.

ALLOCUTIONS MENSUELLES A LA L. P. D. F. SUR LE RÈGNE SOCIAL DU CHRIST

XII

L'EGLISE ET L'ÉTAT

*Quæ sunt Cæsaris, Cæsari, et
quæ sunt Dei, Deo.*

A César ce qui est à César, à Dieu ce qui est à Dieu.

(Mt., xxii, 21).

Mesdames,

Après avoir constaté et déploré l'apostasie des nations, à notre dernière conférence, nous terminions cependant sur un cri d'espérance. Le Sau-

veur n'avait-il pas dit lui-même : « Ayez confiance, j'ai vaincu le monde ? »

Notre espoir est qu'un jour les peuples, et notre France aussi, adopteront la royauté du Christ. Il nous faut dès lors chercher ce que devrait être un peuple, ce qu'il devrait faire pour réaliser cet espoir.

En fait, le royaume du Christ a pris une forme concrète et visible dans son Eglise. Autour d'elle gravitent les peuples, les Etats divers. Il faut donc nous faire d'abord une juste idée des rapports qui peuvent exister entre l'Eglise et l'Etat. Etats et peuples devront-ils se déclarer les sujets de l'Eglise et totalement s'incliner sous son sceptre ? Ou bien, pourront-ils revendiquer leur pleine indépendance et se soustraire à sa tutelle ? Les deux sociétés religieuse et civile devront-elles se fondre sous un seul et même chef, représentant direct de leur unique Roi, Jésus-Christ, ou se soumettre partiellement à deux princes différents tels que sont, suivant un vers célèbre :

Le Pape et l'Empereur, ces deux moitiés de Dieu ?

Il faudrait faire ici tout un cours de droit canonique. Ce n'est pas notre intention. Il nous suffira de dégager la primauté du Christ-Roi pour la proclamer nous-mêmes et la faire reconnaître autour de nous. Bornons-nous donc à dire : 1^o les *droits propres*, et 2^o les *rapports mutuels* de l'Eglise et de l'Etat, et nous rendrons à César ce qui revient à César, et à Dieu ce qui revient à Dieu : *Quæ sunt Cæsaris, Cæsari, et quæ sunt Dei, Deo*.

I

Les *droits propres* de l'Eglise et de l'Etat découlent de ce que l'une et l'autre sont, au sens juridique, des sociétés parfaites. Toutes deux, nécessités et spécifiées par leur fin particulière, tirent de cette fin leur existence et leur caractère, leur puissance et leurs droits. C'est ce que l'on appelait, au moyen âge, la théorie des deux glaives, par allusion à une parole de l'Evangile où les Apôtres, à la veille de la Passion, disent à Jésus : « Maître, voici deux glaives. » Et il leur répondit : « C'est assez ; ils suffisent. »

Il n'est en effet sur terre que deux puissances qui se partagent à titre souverain le gouvernement des hommes : la puissance ecclésiastique et la puissance civile, l'Eglise et l'Etat, parce qu'il n'est que deux fins vers lesquelles il faut les diriger, deux buts vers lesquels convergent tous leurs appétits, tous leurs efforts, toutes leurs espérances, le bonheur ici-bas et le bonheur au ciel, l'un dans le temps et l'autre dans l'éternité, tous deux indépendants en eux-mêmes et pléniers dans leur ordre.

Au bonheur temporel concourent tous les biens naturels, la vie, la liberté, l'honneur, la richesse, les arts et les sciences. De même, tout ce qui est institué pour les procurer ou pour les protéger, toutes les sociétés particulières qui les ont pour objet, sociétés commerciales et industrielles,

scientifiques et artistiques, institutions politiques et militaires, tout cela rentre dans le cadre de la société civile qui doit assurer le bien commun temporel et le bonheur de ses membres sous l'autorité de son gouvernement. C'est le domaine de l'Etat.

Ainsi en est-il des biens spirituels en regard du bonheur éternel. L'innocence et la pénitence, le devoir et la vertu, la grâce et la sainteté peuvent procurer la paix de la conscience, la satisfaction du devoir accompli, la jouissance intime du bien réalisé. Ce ne sont là que biens et jouissances partielles de l'âme, mais qui sont encore moyens et gages de la félicité dernière auprès de Dieu dans l'au-delà.

Aussi seront-ils, comme toute institution et toute société particulières qui les auront pour objet, des éléments de la société religieuse qui seule réalisera pleinement en faveur de ses membres les promesses de la vie éternelle. C'est le domaine de l'Eglise.

Il faut donc convenir que s'il n'est que deux sociétés parfaites, chacune aussi est indépendante et souveraine en sa sphère. L'Etat ne peut nullement empiéter sur le spirituel, ni l'Eglise sur le temporel en vue d'une fin du même ordre. Et si toutes deux ont leur fin propre, chacune a droit aux moyens d'atteindre cette fin. Toutes deux auront, chacune sur son terrain, les éléments juridiques de toute société parfaite, la puissance législative et préceptive, judiciaire et pénale, exécutive et coactive. Les moyens d'exercer ces pouvoirs seront conformes à la nature de chacune des deux sociétés. Temporelle, elle aura ses impôts, ses armées, sa police ; elle contraindra les corps pour courber les volontés. Spirituelle, elle agira sur les âmes par sa doctrine, ses conseils, son culte, par les sacrements et par la grâce.

Cependant, si distinctes que soient les fins des deux sociétés, il en est une, plus noble, qui s'impose à l'autre ; une plus ultime, plus finale, si j'ose dire, fin réellement dernière à laquelle l'autre se trouve subordonnée par la force des choses au même degré que le temps l'est à l'éternité.

Ainsi en est-il depuis que Dieu voulut, pour le plus grand bonheur de l'homme, lui montrer le ciel comme terme de sa route ici-bas. De ce chef, l'Eglise l'emporte donc sur la société civile qui lui reste indirectement subordonnée.

D'autre part, les moyens, si divers qu'ils soient, vont encore nécessiter des contacts. Société spirituelle, l'Eglise n'est pas une société de purs esprits. Les âmes qu'elle régit sont unies à des corps et ce sont les hommes qui la composent, tout comme la société civile. Aussi acquiert-elle encore ainsi des droits sur les choses matérielles qui lui sont nécessaires, en soi ou accidentellement, pour sa fin spirituelle, et peut-elle y exercer sa puissance. Sur ce terrain, elle sera tenue de respecter les lois civiles, mais le pouvoir civil ne pourra pas lui refuser ces moyens nécessaires ; au con-

traire, il rentrera dans son rôle de les lui procurer et de l'aider de ses propres moyens d'action.

Faut-il aller plus loin ? Il est des matières mixtes où l'Eglise, toujours en vertu de sa fin supérieure, peut légitimement intervenir et sur lesquelles il lui revient même de prononcer et de fixer son droit d'intervention. Le pouvoir temporel n'en pourrait donc pas légiférer à lui seul, au mépris des intérêts spirituels qui s'y trouveraient engagés. De là, si quelque système politique ou social s'inspirait d'erreurs doctrinales ou créait de dangereuses compromissions, nul ne pourrait refuser à l'Eglise le droit d'élever la voix pour en défendre ses enfants. C'est la méconnaissance de ce droit et de ce pouvoir indirect, ne fût-il que disciplinaire, qui fit le malheur de l'*Action Française* et des infortunés catholiques qui s'obstinèrent à la suivre, malgré les appels émouvants du Souverain Pontife.

Les principes que nous venons d'exposer choquent aujourd'hui, comme ces malheureux, beaucoup de politiques et de politiciens. Il suffit pourtant de réfléchir à tête reposée, en dehors de tout préjugé, pour convenir qu'ils ne sont que des conséquences de la nature et de la subordination relative, mais nécessaire et inévitable, des deux sociétés, et non pas le fruit abusif d'une suprématie que l'Eglise se serait arrogée de fait en des temps moins éclairés et réputés plus barbares.

Il fut, en effet, des temps, mais aux plus belles époques de l'histoire de l'Europe chrétienne, celles de Charlemagne et de S. Louis, par exemple, où ces principes étaient admis de tous. Les puissances temporelles, tout en défendant leurs droits propres, y voyaient un devoir et y cherchaient un appui ; les peuples y trouvaient leur sauvegarde et la paix ; le Souverain se disait alors l'Evêque du dehors et le bras droit du Pape.

Les temps de Charlemagne et de S. Louis ne sont plus. Bien vite les prétentions des Césars païens reparurent dans les Césars romains et les rois très chrétiens. Jaloux de leur autorité, avides d'omnipotence sans contrepoids, ils trouvaient facilement prétexte à des rivalités qu'avaient parfois aussi d'humaines ambitions de gens d'Eglise ; de là d'inévitables hostilités. Nous en avons un exemple fameux au moyen âge en ce que l'histoire appelle la lutte du Sacerdoce et de l'Empire. A vrai dire, les deux glaives se croisèrent souvent et cette lutte fut de tous les siècles.

Accord ou lutte nous disent déjà ce que peuvent être, et ce que doivent être les rapports mutuels des deux pouvoirs pour rendre à César, ce qui est à César et à Dieu, ce qui est à Dieu. *Quæ sunt Cæsaris, Cæsari, et quæ sunt Dei, Deo.*

II

Les rapports mutuels des deux pouvoirs se résument en trois mots : glaives qui se croisent, qui s'ignorent ou s'unissent. C'est, en effet, toute l'histoire de l'Eglise, on pourrait dire toute l'histoire du monde, en même temps que la synthèse

des relations entre les deux puissances qui s'en partagent le gouvernement. Selon que l'Etat rejette, ignore ou reconnaît les droits de l'Eglise, s'établit un régime d'hostilité ou d'apostasie, de neutralité ou de séparation, d'accord ou de concordat.

Entre les trois, le choix apparaîtra facile, car les deux pouvoirs, dans le plan divin, ne doivent ni se combattre, ni s'ignorer, mais s'unir et s'entraider.

Et d'abord ils ne doivent pas se combattre. N'ont-ils pas tous deux le même auteur, Dieu ; le même sujet, l'homme ; le même but, le bonheur de l'homme selon Dieu ?

Cette preuve suffit : l'histoire la confirme par ses excès. En fait, la lutte fut le premier régime imposé à l'Eglise du Christ. C'est au prétoire même de Pilate que les deux glaives se croisèrent pour la première fois, quand les Juifs accusèrent Jésus « de soulever la nation, d'empêcher de payer le tribut à César, de se dire le Christ-Roi. » (Luc, xxiii, 2). Ces griefs reviendront souvent dans les édits de persécution des empereurs romains. Ce seront les mêmes qui pousseront les Césars de Byzance, et les empereurs d'Allemagne, les légistes de Philippe le Bel et les régalistes de Louis XIV ou de Joseph II : « Si vous le laissez libre, vous n'êtes pas l'ami de César. » (Jo., xix, 12). Pour les uns, l'objectif était de détruire l'Eglise, pour les autres, de l'absorber, pour les derniers, de l'asservir.

De nos jours, la Franc-Maçonnerie, sous un nom ou l'autre, poursuit le même but. Le Naturalisme et l'Etatisme lui en fournissent les raisons : toutes se résument en deux mots ; pour eux, « L'Etat est tout, l'Eglise rien. » Le cri haineux de Voltaire reste le cri de guerre : « Ecrasons l'infâme. » Moins violent, d'autant plus sûr, celui de Gambetta lui fait écho : « Le cléricalisme, voilà l'ennemi. » Et pour tous, l'infâme qu'il faut écraser, l'ennemi de César, c'est celui qui s'est dit le Christ-Roi. *Nolumus hunc regnare super nos.* « Nous ne voulons pas qu'il règne sur nous. » Est-ce là ce que Dieu voulait normalement pour le Royaume de son Christ ?

L'injustice et l'insuccès de tant d'attaques, la vitalité de l'Eglise, ses innombrables bienfaits dans le passé, son utilité sociale évidente dans le présent désarment beaucoup de ses adversaires et frappent les esprits modérés ou timorés. Mais, tout à fait incapables de comprendre sa transcendance et d'admettre son origine divine et sa fin surnaturelle, ils cherchent un compromis dans la tolérance ou la neutralité. Ils voient l'idéal dans un régime de séparation et dans l'indépendance réciproque des deux pouvoirs. Quoi qu'il en ait été du passé, des persécutions violentes ou des ententes mystiques, pour eux, ces temps ne sont plus. Les temps modernes, basés sur la raison et sur la liberté, ne peuvent que tolérer ou ignorer.

Le Libéralisme catholique vint prêter son appui à de telles idées. Epris lui-même de liberté, fatigué des luttes antérieures, il rêva « l'Eglise libre

dans l'Etat libre » : l'Eglise libre à l'égard de l'Etat, l'Etat libre à l'égard de l'Eglise. Il devait s'en suivre des conséquences bien graves : aux yeux de l'Etat, l'égalité de tous les cultes, comme si la vérité pouvait être multiple et les religions toutes bonnes ; puis la sécularisation complète de l'Etat neutre ; enfin, ce laïcisme outré qui fit l'Etat sans Dieu et, dans une impossible neutralité, le dressa bientôt contre Dieu. C'était revenir à la guerre.

N'est-ce pas le cas de redire la parole fameuse de Madame Rolland en montant à l'échafaud : « O Liberté, que de crimes on commet en ton nom ! » Ces crimes, en notre temps, conséquences de la Séparation, nous ne les connaissons que trop déjà ; ce fut la suppression du budget des cultes et la confiscation des biens ecclésiastiques après celle du milliard des congrégations. Il ne tint pas à l'Etat neutre de mettre plus d'entraves à la liberté du culte et au droit de propriété de l'Eglise.

De telles conséquences suffisent à condamner la neutralité qui les engendre. N'eussent-elles pas existé que Dieu n'en serait pas moins banni de l'Etat et les droits de son Eglise méconnus. Aussi, quelque nécessité et quelque avantage qu'ait accidentellement le régime de la Séparation en face de plus grands maux, l'accord entre les deux puissances apparaît seul capable d'inspirer normalement leurs rapports mutuels dans une entente cordiale et une entr'aide réciproque.

Il leur est nécessaire et avantageux à toutes deux. Il leur est nécessaire, pour qu'aucune ne fasse rien qui puisse porter atteinte aux droits de l'autre ; pour qu'elles ne se heurtent point dans les matières mixtes ; pour qu'elles résolvent à l'amiable les difficultés qui pourraient les mettre aux prises. Il leur est avantageux, parce qu'avec lui l'Etat protège l'Eglise, garantit sa liberté, lui fournit les ressources temporelles dont elle a besoin ; parce que l'Eglise assure la tranquillité de l'Etat et la moralité publique par l'influence intime qu'elle exerce sur les consciences, sur la famille et sur la société tout entière.

La preuve en est dans les siècles de foi que déjà nous avons évoqués et qui réalisèrent cet accord idéal, quand surtout le pape Léon III l'eut consacré, la nuit de Noël de l'an 800, en déposant sur la tête de Charlemagne la couronne du Saint-Empire Romain, quand l'Eglise, au cours des âges, renouvela le même geste d'alliance en sacrant les empereurs et les rois.

Alors, dit dom Benoît dans ses *Erreurs modernes*, « la vivacité de la foi et du bon sens populaires, l'influence des évêques dans les affaires publiques, la nécessité même des choses dans les siècles écoulés, avaient amené peu à peu la reconnaissance du pouvoir direct et du pouvoir indirect de l'Eglise sur les peuples et sur les souverains... Peu à peu le droit humain se modelait sur le droit divin et conspirait avec lui à établir le règne de la vérité, de la justice et de la paix. Jésus-Christ régnait vraiment sur le monde. »

On comprend que nos modernes athées aient pris cette époque en horreur. Les idées ont marché depuis et l'on croit au Progrès. Est-ce pour le bien des peuples ? De fait, la Renaissance païenne, le Protestantisme, le Rationalisme ont trop modifié la mentalité des nations et de leurs chefs pour qu'ils voient dans le droit divin la source de tout droit. Aussi le régime même de l'accord entre l'Eglise et l'Etat dut-il être réglé par des Concordats.

Un concordat est un contrat bilatéral, un pacte solennel passé entre le chef de l'Etat et le chef de l'Eglise, pour sauvegarder dans leurs relations les droits originels et essentiels de chaque société et régler d'un commun accord leurs droits et devoirs secondaires et accidentels.

Tels furent en France, le Concordat de 1516 entre Léon X et François Ier, et celui de 1801 entre Pie VII et Bonaparte premier Consul. A ce dernier Concordat, l'Eglise dut un siècle de paix en notre pays. Un jour vint où l'anticléricalisme d'un gouvernement athée, après avoir essayé d'en faire un instrument d'oppression, en provoqua brutalement la rupture.

* *

Peut-être, en de telles mains, aurait-il fait courir de plus grands dangers à l'Eglise de France que la Séparation, qui pourtant causa tant de ruines. Dès 1892, Léon XIII qui la prévoyait déjà, disait, tout en en condamnant le principe, qu'elle pouvait avoir quelques avantages. Evêques et prêtres y gagnèrent tout au moins de n'être plus tenus en échec par des préfets jaloux et des maires grincheux. Peut-être aussi Dieu voulut-il briser des routines stériles et provoquer de nouveaux modes d'apostolat. Docile aux décisions du Souverain Pontife, le clergé supporta vaillamment l'épreuve ; ce fut un réveil pour les catholiques, dont l'union et le zèle feront peut-être un jour reconnaître plus nettement dans notre patrie les droits du Christ-Roi.

Nous pouvons, nous devons l'espérer. Un jour, l'Eglise et l'Etat, réconciliés par la reconnaissance de leurs prérogatives propres et dans l'accord parfait d'une entente et d'une entr'aide mutuelle, qui restent, somme toute, l'idéal à poursuivre, verront renaitre les plus beaux jours de notre histoire. Alors le Christ Jésus, vraiment roi sur notre terre de France, fera, lui aussi, de nouveau « ses gestes par les Francs. » Ainsi soit-il.

ALLOCUTIONS DE MARIAGE

VI

Mademoiselle, Monsieur,

Ces temps d'après-guerre sont des temps étranges. Quelqu'un me disait hier même, usant d'une image toute moderne : « Le monde a perdu la page et ne parvient pas à la retrouver. » Pour

tout observateur attentif, rien n'est plus vrai. Mais malgré tout, les foyers nouveaux continuent à réclamer l'abri des autels et la bénédiction du ministre de Dieu ; on sent que là seulement est la sécurité, et que, seule, la Religion peut faire indissolubles et éternels les liens que la passion et le caprice s'acharnent à briser.

Ce sont ces convictions qui vous amènent ici en ce jour, parce que vous voulez, vous, vous demeurer fidèles et, une fois unis, rester unis à jamais.

Vous venez donc vous engager l'un à l'autre, sous la sauvegarde de Dieu, non pour quelques jours, mais pour toujours. Tous les deux, vous aimez le monde, m'a-t-on dit. Possible. Cela passera. Il reste ceci : vous comprenez que les devoirs de l'état que vous avez choisi sont graves, graves devant Dieu, graves devant la Patrie, graves devant votre conscience. Il s'agit pour vous de remplir la première des fonctions humaines, qui est de multiplier la race, de perpétuer vos familles, de donner des hommes à l'Humanité, des chrétiens à l'Eglise et des serviteurs utiles à notre pays de France. Mais vous êtes trop instruits pour que j'y insiste. Laissant de côté toute autre considération, je me contenterai de vous féliciter, et d'appeler sur vous toutes les bénédictions de Celui que vous venez prendre ici comme témoin de la sincérité de vos serments, et de l'infrangible lien qui va vous attacher pour jamais.

Ne semble-t-il pas, au surplus, qu'une sorte d'harmonie providentielle préétablie vous ait préparés l'un pour l'autre, vous ait poussés l'un vers l'autre, vous ait jetés, si j'ose ce mot hardi, dans les bras l'un de l'autre pour le partage d'une même destinée ?

Vous, Mademoiselle, après vos jeunes années si pieuses, vous avez été élevée dans votre famille, par une maîtresse entre toutes choisie, dont les leçons d'amie ont contribué, sans doute, à former votre esprit, à enrichir votre cœur et à élever votre âme. C'est ainsi que vous êtes devenue, sous la journalière protection de votre excellent et distingué père et d'une mère si tendre et si dévouée, la jeune fille que vous êtes, prête à remplir désormais les devoirs qui vont être les vôtres.

De vous, Monsieur, je ne sais qu'une chose : c'est que votre modestie ne goûte guère les compliments. Aussi bien me garderai-je de vous en adresser. Dire que vous avez un père qui fut un industriel très honorable et très honoré, et que vous avez une mère profondément chrétienne et qui montre sa foi dans la pratique des bonnes œuvres, ce n'est pas vous faire un compliment, car en réalité vous n'y êtes pour rien. Dire que vous avez des convictions religieuses, ce n'est pas non plus un compliment, car c'est là une grâce de Dieu. Dire enfin que vous avez eu pendant la guerre une conduite qui a fait l'admiration de vos chefs et de vos camarades, ce n'est pas encore un compliment ; c'est dire simplement que vous avez accompli votre devoir de bon soldat et de bon

Français. Au reste, si je ne le disais pas, vos nombreuses citations le diraient plus hautement et plus éloquemment que moi. — Il n'y aurait qu'un cas, un seul, où vous pourriez me blâmer : c'est celui où je confierais à cette assistance que vous avez le caractère le plus aimable, gai, plein d'élan. Cette fois, je vous déplairais sans doute, mais je ne le dirai pas. Ce sont vos amis, Monsieur, qui le diront, et c'est vous, Mademoiselle, qui aurez le précieux avantage d'en jouir.

Sans me donner la peine de chercher beaucoup, je trouverais, n'en doutez pas, bien des rapprochements significatifs de cette harmonie providentiellement préétablie que je signalais tout à l'heure. Mais à quoi bon ? Les secrets et profonds accords que nous venons de constater constituent le meilleur terrain d'entente entre deux jeunes âmes, et c'en est assez pour nous faire envisager votre avenir avec un réel sentiment d'optimiste confiance. Vous vous êtes compris dès le premier instant ; vous vous comprendrez jusqu'à la dernière heure ; vous continuerez à penser l'un comme l'autre, à sentir de même, à agir de concert, et nous savons tous que cette parfaite concordance des âmes est la première condition du bonheur.

La seconde condition du bonheur dans le mariage réside, vous le savez comme moi, dans l'accomplissement des strictes obligations que la nature et la religion imposent aux époux : affection tendre, confiance réciproque, fidélité inviolable, inaltérable patience, support et aide mutuels. Le mariage est une union ; il ne faut donc pas que le mot mente à la chose. Les époux doivent être inséparablement unis, unis en tout, pour tout. L'un ne doit pas aller d'un côté, l'autre de l'autre : ils ont fondé un foyer, leur refuge habituel doit être le foyer. Sans doute, ils appartiennent à la grande famille civique, française et religieuse, et ils ne peuvent, en certaines circonstances, leur refuser leur dévouement ; mais leur première pensée doit aller à leur propre famille, c'est-à-dire à eux-mêmes et aux créatures que Dieu fera naître de leur union. Telle est la loi de l'état nouveau dans lequel vous entrez, et cette loi, je suis sûr que vous l'accomplirez tout entière. J'en ai pour garant votre sincère amour, les sentiments élevés qui vous animent, votre première formation chrétienne et morale, votre foi enfin, qui, dans l'avenir comme dans le passé, inspirera tous vos actes.

Ce bonheur que j'augure, tous tant que nous sommes ici, nous vous le souhaitons de toute notre sympathie qui est grande. Là-haut, des disparus très chers uniront devant Dieu leurs souhaits et leurs supplications aux nôtres : votre père vénéré, Monsieur, votre grand-père, Mademoiselle, ce vieillard si bon dont la suprême bénédiction suivra tous les vôtres dans la vie, mais qui aujourd'hui, me semble-t-il, penche avec plus d'amour vers sa petite-fille bien-aimée son sourire et son cœur.

Que le Seigneur nous entende ! Qu'il répande sur vous deux ses grâces les plus précieuses et les plus abondantes ;

Qu'il allume au fond de vos deux cœurs les inextinguibles feux des légitimes et fidèles amours ;

Qu'il infuse en votre sang sa force créatrice pour que nous voyons, un jour, croître et se multiplier, par votre entremise, vos deux excellentes familles ;

Qu'il vous accorde le courage d'accomplir les devoirs nombreux qui incombent à ceux qui, comme vous, ont des responsabilités sociales ;

Qu'il vous arme contre les épreuves inhérentes à la vie commune et à la condition humaine ;

Qu'il vous accorde, avec une générosité infinie, toutes les grâces qu'il a renfermées dans son sacrement !

Et puissiez-vous enfin, après de longs et heureux jours, vous retrouver, ayant rempli votre mission ici-bas, réunis de nouveau au séjour des félicités éternelles. Ainsi soit-il.

EN LISANT

« J'AI PRIÉ TOUT LE TEMPS »

M. Paul Chack (capitaine de frégate, chef du service historique de la Marine) a raconté, dans la *Revue des Deux Mondes* du 1^{er} septembre 1928, la catastrophe de l'*Amiral-Charner*, torpillé par un sous-marin allemand, l'*U-21*, le mardi 8 février 1916, au petit matin, à une vingtaine de milles de Beyrouth. Plus de 300 hommes supprimés d'un coup, tous à la fois. L'*unique survivant* fut le quartier-maître canonnier réserviste Joseph-Marie Cariou, de Port-Clet, près de Lorient. Ils étaient d'abord quatorze sur un petit radeau. Ses compagnons emportés par les lames ou morts de soif, Cariou se trouve tout seul le jeudi soir. Le samedi, il use ses dernières forces à graver sur une bouée de sauvetage : « Ici douze naufragés de l'*Amiral-Charner* ont péri de froid et de soif, priez p... » Il est enfin recueilli le dimanche matin vers 8 heures par le *Laborieux*. Pendant 36 heures encore, toute l'escadre cherche sur l'eau... Cariou est bien l'unique survivant...

« Deux jours après, le 15 février, le capitaine de frégate d'Adhémar de Cransac, sous-chef d'état-major de l'amiral Moreau, a pu interroger le quartier-maître et en obtenir tous les détails que j'ai dits. Lorsqu'à la fin de l'entretien, le commandant d'Adhémar a essayé de savoir quelles visions, quelles pensées avaient pu, dans les heures cruelles, hanter le Breton doux et rêveur, Cariou a simplement répondu :

— Commandant, j'ai prié tout le temps.

Lorsqu'il regardait vers l'Est, appelant un secours invisible qui n'a cessé de venir à lui, les yeux de Cariou cherchaient la Terre Sainte toute proche, Bethléem et la croix. » (Page 140).

IMPRIMATUR

Lingonis, die 24 octobris 1928.

EUG. LINDECKER, Vic. gen.

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES.—Imprimerie de l'AMI DU CLERGÉ

Ami du Clergé du 1^{er} novembre 1928

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Cours de prônes sur le Credo. — LXXI. La résurrection de la chair : ses preuves, 641.

Pour l'anniversaire de l'Armistice. — I. Les ressources de l'âme française, 643. — II. Il faut qu'ils vivent, 644.

A des Tertiaires franciscains. — X. La chasteté évangélique, 646.

Retraite à des Religieuses. — SIXIÈME JOUR. *Méditation* : La prière, 650. *Première instruction* : Le zèle, 652.

COURS DE PRONES SUR LE CREDO

LXXI

LA RÉSURRECTION DE LA CHAIR : SES PREUVES

Mes frères,

Le XI^e article du Symbole propose à notre foi un dogme très important, celui de la résurrection des morts, ou, pour parler comme notre Symbole, celui de la résurrection de la chair : *Credo .. carnis resurrectionem*. L'homme étant composé d'un corps et d'une âme et celle-ci étant immortelle, notre corps, notre chair seule mourra et seule, par conséquent, elle aura besoin de ressusciter.

L'importance de ce dogme apparaît, d'une part, dans l'acharnement que les ennemis de la religion mettent à le nier. « Quand on est mort, tout est mort, » répètent-ils sans cesse, comme s'ils trouvaient une sorte de gloire à se ravalier au rang des bêtes. Elle apparaît surtout dans le soin que Dieu a pris de l'affirmer et de le prouver de mille manières. C'est que ce dogme est comme le fondement de notre foi, la base et l'appui de tout le christianisme, car, comme l'écrivait S. Paul aux fidèles de Corinthe : « Si les morts ne ressuscitent pas, dès lors le Christ lui non plus n'est pas ressuscité. Mais si le Christ n'est pas ressuscité, notre prédication est vaine, et vaine est notre foi. » (I Cor., xv, 13).

Nous allons donc étudier cet article avec soin, comme nous le recommande le Catéchisme du saint Concile de Trente, et aujourd'hui nous nous contenterons d'exposer les preuves sur lesquelles repose ce dogme de la résurrection de la chair.

I

Ces preuves, nous les trouvons tout d'abord dans l'Ancien Testament. Si haut qu'on remonte dans l'histoire du peuple Juif, on y trouve affirmée la croyance en la résurrection des morts. Pourquoi les patriarches entourent-ils de tant de respect les restes de leurs défunts ? Pourquoi Abraham achète-t-il pour 400 sicles d'argent un lieu de sépulture, afin d'y déposer le corps de Sara son épouse et d'y dormir à son tour son dernier som-

meil ? Pourquoi les fils de Jacob reconduisent-ils avec tant de solennité le corps de leur père au lieu de sépulture de ses ancêtres ? Pourquoi Joseph veut-il à son tour qu'on y rapporte ses restes ? C'est parce que tous ces saints personnages croyaient à la résurrection de la chair.

Trois cents ans avant Moïse, Job, le saint patriarche de l'Idumée, proclame cette croyance qui lui donne le courage de supporter ses épreuves : « Je sais, dit-il, que mon Rédempteur est vivant, et qu'au dernier jour je ressusciterai vivant du sein de la terre, et de nouveau je serai revêtu de ma peau, et dans ma chair je verrai mon Dieu. Oui, je le verrai moi-même, mes yeux le contempleront, et non un autre que moi. Cet espoir repose inébranlable dans mon sein. » (xix, 25). Le prophète Daniel ne l'affirme pas en termes moins clairs : « Ceux qui dorment dans la poussière de la terre, dit-il, s'éveilleront, les uns pour la vie éternelle, les autres pour un opprobre qu'ils auront toujours devant les yeux. » (xii, 2).

C'est cette espérance qui soutient les sept frères Macchabées et leur mère au milieu des tourments. « Scélérat que tu es, dit le second à Antiochus, tu nous ôtes la vie présente ; mais le Roi de l'univers nous ressuscitera pour une vie éternelle, nous qui mourons pour rester fidèles à ses lois. » Le troisième dont le tyran fait couper les membres, tient le même langage : « J'ai reçu ces membres du ciel, mais à cause de ses lois je les méprise et c'est de lui que j'espère les recouvrer un jour. » — « Heureux, dit le quatrième, ceux qui meurent de la main des hommes avec l'espérance qu'ils tiennent de Dieu d'être ressuscités par lui ! Pour toi, ta résurrection ne sera point pour la vie. » — C'est dans la croyance en la résurrection que leur mère admirable puisait elle-même son héroïsme et les encouragements qu'elle leur adressait : « Courage, leur criait-elle en la langue de ses pères, courage ! Le créateur du monde qui a formé l'homme à sa naissance vous rendra dans sa miséricorde l'esprit de la vie qu'aujourd'hui vous méprisez pour l'amour de sa loi ! » (II Macc., vii). Il fallait que la foi en la résurrection fût bien vive dans ces saints martyrs pour leur inspirer un si grand courage dans les supplices et un pareil mépris de la mort.

Le prophète Ezéchiel nous a donné par avance une description de cette résurrection des corps. Dieu l'ayant conduit en esprit au milieu d'une plaine jonchée d'ossements desséchés, lui ordonna de leur dire : « Ecoutez l'ordre du Seigneur, ossements desséchés, je vais faire rentrer en vous l'esprit de vie. » Le prophète obéit et à sa voix un mouvement universel se fit dans le champ mortuaire : les os se rapprochèrent des os, ils se revêtirent de nerfs et de chair, et une peau les recouvrit. Sur un nouvel ordre du prophète, la vie entra en eux et ils se levèrent debout, formant une armée immense. (Ezéch., xxxvii). Voilà bien ce qui se passera à la fin du monde, quand l'ange sonnant de la trompette crierà à tous les habitants

des cimetières : « O morts, lèvez-vous et venez au Jugement ! »

Les Juifs de l'Ancien Testament ont donc cru à la résurrection des morts. Les nations païennes d'alors y croyaient avec le même empressement. Comment expliquer cette croyance universelle ? Il faut admettre une révélation de cette vérité faite aux premiers hommes, révélation que les païens aussi bien que le peuple de Dieu se sont fidèlement transmise.

II

Le Nouveau Testament, vous le devinez, est plus riche encore en preuves de la résurrection de la chair. Notre-Seigneur affirme ce dogme de la façon la plus précise : « L'heure vient, dit-il, où tous ceux qui sont dans les sépulcres entendront la voix du Fils de l'Homme. Et ils en sortiront : ceux qui auront fait le bien, pour une résurrection de vie, ceux qui auront fait le mal pour une résurrection de condamnation. » (Jo., v, 28). — « Voici, disait-il en une autre circonstance, quelle est la volonté de mon Père qui m'a envoyé en ce monde : c'est que je ne laisse périr aucun des hommes qu'il m'a donnés et que je les ressuscite tous au dernier jour. Cette volonté, c'est que celui qui croit au Fils de l'Homme obtienne la vie éternelle et soit ressuscité par moi au dernier jour. » (Jo., vi, 39). — Quelques instants après, il promet la Sainte Eucharistie et affirme que ceux qui mangeront de ce pain vivant descendu du ciel auront la vie éternelle et qu'il les ressuscitera au dernier jour. (Jo., vi, 54). — A Marthe et à Marie-Madeleine qui accourent au-devant de lui et lui adressent cet affectueux reproche : « Seigneur, si vous aviez été là, notre frère ne serait pas mort ! » Jésus répond : « Votre frère ressuscitera. — Oh ! je sais bien, dit Marthe, qu'il ressuscitera à la résurrection du dernier jour. » Mais Jésus de répondre : « Je suis, moi, la résurrection et la vie ; celui qui croit en moi, fût-il mort, vivra, et quiconque vit et croit en moi ne mourra pas pour toujours. » (Jo., xi, 21-26).

Je ne m'étonne pas qu'après avoir entendu leur Maître enseigner si clairement la résurrection des morts, ses apôtres l'aient prêchée à leur tour avec tant d'insistance, surtout S. Paul. Ce grand apôtre propose ce dogme si consolant aux chrétiens de Thessalonique comme un réconfort dans leurs deuils : « Mes frères, leur écrit-il, je ne veux pas que vous ignoriez ce que l'Evangile nous apprend de ceux qui dorment du sommeil de la mort, parce que je ne veux pas que vous vous abandonniez à l'excès de la douleur, comme les païens qui après la mort n'ont plus d'espérance. Sachez-le donc : comme Jésus, selon que nous le croyons, est mort et ressuscité, ainsi Dieu ressuscitera et réunira à Jésus ceux qui sont morts dans son amour. » (II Thess., iv, 3).

Le grand Apôtre prêche également cette résurrection de la chair aux fidèles de Corinthe : « De même, leur écrit-il, que par un homme est venue

la mort, ainsi par un homme également aura lieu la résurrection des morts. Comme tous meurent en Adam, ainsi tous revivront en Jésus-Christ. » (I Cor., xv, 16). Jésus-Christ est venu réparer le péché d'Adam et d'une façon si parfaite que là où le péché a abondé, la grâce a surabondé. Or la grâce surabonderait-elle, si nos corps ne devaient pas ressusciter ? Evidemment non. La réparation du péché, au contraire, ne serait pas complète, la victoire du Christ sur la mort ne serait pas entière, la rédemption serait imparfaite, puisque Jésus-Christ, en libérant l'âme du péché, n'en aurait pas libéré le corps.

III

Mais, m. f., Dieu ne s'est pas contenté de nous enseigner le dogme de la résurrection de la chair. Pour nous enlever toute raison d'en douter, il a multiplié au cours des siècles les résurrections de morts.

C'est Elie qui ressuscite le fils de la veuve de Sarepta. « Jehovah mon Dieu, supplie-t-il, je vous en prie, que l'âme de cet enfant revienne au dedans de lui. » Jehovah écouta la voix d'Elie et l'âme de l'enfant revint au-dedans de lui et il fut rendu à la vie. (III Reg., xvii, 22).

C'est Elisée qui ressuscite de la même façon le fils de la Sunamite. (IV Reg., iv, 34).

Notre-Seigneur ressuscite la fille de Jaïre qui vient de mourir et repose encore sur son lit funèbre ; le jeune homme de Naïm que, couché dans son cercueil, on conduit au cimetière ; Lazare qui est enfermé dans son tombeau depuis quatre jours déjà. L'Evangile ne nous raconte que ces trois résurrections, auxquelles il faut ajouter, naturellement, celle de Notre-Seigneur lui-même ; mais il nous laisse entendre que ce divin Sauveur a ressuscité bien d'autres morts.

Après lui, S. Pierre ressuscite à Joppé une pieuse et très charitable chrétienne du nom de Dorcas, et S. Paul à Troade rend la vie à un jeune homme tombé d'une fenêtre et qu'on a relevé mort.

L'histoire de l'Eglise mentionne de nombreux prodiges du même genre. A Lagny, sainte Jeanne d'Arc ressuscite un enfant pendant le temps nécessaire pour lui procurer le saint baptême. L'évêque martyr S. Stanislas de Pologne fait sortir du tombeau un défunt mort depuis trois ans, et l'amène devant le tribunal de l'impie Boleslas pour y affirmer qu'il a bien reçu le prix d'un champ vendu à l'évêque. — S. François Girolamo ressuscite une pécheresse de Naples morte dans l'impénitence et lui fait avouer, en présence des assistants terrifiés, qu'elle est en enfer. — Dans le procès de canonisation de S. François-Xavier, il est fait mention de quatre morts que Dieu rendit à la vie par l'intercession de ce saint. — Mais pourquoi multiplier les citations ? Il suffit de lire la vie des Saints pour y trouver de nombreux prodiges de ce genre. Sans doute, sauf celle de Notre-Seigneur et celle de la T. S. Vierge dont

l'Eglise en la fête de l'Assomption célèbre l'entrée au ciel en corps et en âme, toutes ces résurrections ne furent que temporaires, et ceux qu'elles rappelaient à la vie n'y revinrent que pour la perdre à nouveau ; mais elles sont une preuve que Dieu peut ressusciter les morts et les faire sortir vivants de la poussière du tombeau.

Croyons donc fermement, m. f., ce dogme de la résurrection de la chair, si consolant pour ceux qui servent Dieu ici-bas, et comme nous y invite le Symbole de Nicée que nous allons chanter, attendons pleins de confiance la résurrection des morts et la vie du siècle futur : *Et exspecto resurrectionem mortuorum, et vitam venturi sæculi. Amen.*

POUR L'ANNIVERSAIRE DE L'ARMISTICE

I

LES RESSOURCES DE L'ÂME FRANÇAISE

Mes frères,

La guerre entre les individus, comme la guerre entre les peuples, a toujours pour cause l'intérêt. Etendre son territoire, augmenter ses richesses, accroître sa domination commerciale, imposer sa loi dans l'Europe, telles étaient les pensées de l'Allemagne en 1914.

Pour les réaliser, naturellement, elle portait ses regards vers la France. Tout près de sa frontière de l'Est, notre pays possède de riches bassins houillers, et les coteaux de la Champagne excitent la jalousie. Et puis, la France, nation divisée, frivole, antireligieuse, la discipline prussienne aura bientôt fait de venir à bout d'un tel peuple !

Dans ses calculs et ses prévisions, l'Allemagne se trompait. Ce qu'elle ne connaissait pas, c'est la grandeur, la beauté, les ressources cachées de l'âme française ; et c'est cette âme-là, toute pétrie de vaillance et de foi, que nos soldats ont révélée au monde entier. Je voudrais vous le rappeler ce matin.

I

Dans ses calculs et ses prévisions, disons-nous, l'Allemagne considérait la France, divisée à l'intérieur, ruinée par les idées d'internationalisme, toute préoccupée de son plaisir ; à cet état de choses, d'ailleurs, elle n'était pas étrangère. Mais la mobilisation est décrétée ; les cloches de toutes les églises disent que la Patrie est attaquée, et aussitôt l'âme française se réveille, et se montre ce qu'elle est.

Le laboureur laisse la charrue au milieu des champs ; l'ouvrier, le marteau sur l'enclume ; le commerçant, la direction de sa maison à sa femme ; le père embrasse son enfant ; le fiancé reçoit des fleurs, symbole de la fidélité qu'on lui promet et de la gloire qu'il va moissonner ; et tous, comme un seul homme, partent faire front à l'ennemi. — « Enthousiasme du début ! Embellissement du tempérament français ! » dira-t-on. —

Non pas ! mais générosité, vaillance de l'âme française que nous retrouvons semblable pendant cinq années. Chaque classe que la France appelle répond : « Présent » comme les soldats d'Août 1914, et dans son ardeur chacune espère, veut être la classe de la Victoire.

Vaillante dans le départ, l'âme française est vaillante dans le combat.

Ne suffit-il pas, m. f., de rappeler les noms de nos provinces envahies, de nos villes attaquées, pour réveiller dans notre esprit le souvenir de luttes héroïques ? Dans l'élan de la première attaque, c'est la Belgique défendue ; puis c'est la Marne, l'Yser, la Somme, le plateau de Lorette, la Champagne, le Chemin des Dames, Verdun ; puis c'est l'expédition d'Orient. La lutte est longue, meurtrière, mais le mot d'ordre passe de bouche en bouche : « On les aura. » Et si, à des heures malheureuses du début, nos héros ont dû battre en retraite, ce n'est pas que le courage ait faibli. Regardez donc l'héroïque commandant Driant qui, le dernier de son bataillon, marche à reculer, face à l'ennemi, disant à ses soldats : « Si nous devons tomber, on ne dira pas que nous sommes tombés frappés dans le dos. »

Vaillante, l'âme française l'a été peut-être plus encore dans l'attente que dans le combat. Guerre singulière que celle où nos soldats ont dû se terrer dans les tranchées, les abris ; attendre pendant des jours, des nuits, des semaines, l'heure favorable où l'attaque, préparée par un savant bombardement, assurerait l'avance ou la conquête d'une position convoitée.

Vaillante, l'âme française l'a été dans la souffrance. Et quelles souffrances !

Mes frères, n'avez-vous pas frémi au récit de ces nuits sans sommeil, de ces jours sans ravitaillement possible, des semaines passées dans des tranchées remplies d'eau et de boue ? N'avez-vous pas tremblé à la pensée que vos époux, que vos fils vivaient sous une pluie de fer et de feu, que les mitrailleuses balayaient les terrains qu'ils devaient franchir, qu'ils ne terminaient une attaque que pour se lancer dans une autre ?

Et quand la balle ou l'éclat d'obus a ravagé sa chair, le héros du combat est devenu le héros de l'ambulance. — « Il faut bien souffrir pour vaincre. » Cette parole d'un soldat à l'heure où le chirurgien recherchait dans sa chair vive un éclat d'obus, n'est-elle pas l'expression même du courage français ? Avec de tels hommes, la France ne pouvait pas connaître la défaite.

Vaillante, l'âme française l'a été jusque dans la mort. La sinistre visiteuse n'a surpris aucun de nos soldats... Vous vous rappelez ce qu'ils écrivaient : « Il nous est à peu près impossible de dormir, tant la canonnade est forte. Ceux qui sont en première ligne ont subi d'assez fortes pertes, paraît-il. Ce sera donc notre tour bientôt. Que la volonté de Dieu soit faite et non la mienne ! Le sacrifice de ma vie est fait depuis longtemps : le Bon Dieu n'a qu'à la prendre si telle est sa volonté

je n'y trouverai rien à redire. Il vaut encore mieux que ce soit moi qu'un père de famille. Si donc je viens à disparaître, j'ai bon espoir d'aller retrouver là-haut tous ces chers amis qui y sont déjà. »

Nos soldats savaient que la victoire et la paix s'achètent au prix du grand sacrifice, et s'ils ne l'ont pas cherché follement, ils l'ont accepté généreusement. Ah ! chers amis tombés dans la tranchée, ensevelis dans un trou d'obus, endormis dans les bras d'une religieuse ou d'une infirmière sur un lit d'hôpital, à ceux qui disaient la France une nation frivole, vous avez démontré par un témoignage dont on ne peut douter — votresang ! — que l'âme de la France est toute faite de vaillance et de générosité !

II

Nos soldats ont révélé au monde que l'âme de la France est une âme de foi.

Il est vrai, il faut bien le dire, m. f., les apparences sont contre nous. Depuis longtemps déjà, on a tout fait pour déchristianiser la France : on a excité les haines religieuses, on a présenté l'Eglise comme l'adversaire du bien du peuple ; dans l'espoir de tarir les vocations sacerdotales, on a exigé le service militaire de nos séminaristes ; on a réalisé le divorce entre l'Eglise et l'Etat ; on a essayé de renfermer le prêtre dans sa sacristie, et quand il a voulu en sortir, il a été plus ou moins exposé aux insultes de gamins éhontés.

La guerre éclate ! Et l'on dirait que le canon vient de faire entendre un appel plus puissant que les carillons de nos clochers. Les églises se remplissent de femmes pour prier, et d'hommes pour se confesser. Les cœurs d'enfants avaient reçu la foi du baptême, et celle-ci se ravive dans des cœurs d'hommes. Nos soldats gardent avec confiance la médaille de la Vierge Marie, que l'épouse, la mère, la fiancée, leur a donnée.

Le prêtre, qu'on ne regardait que de loin, devient le camarade de tranchées, et à son contact, combien de préjugés, d'erreurs, d'antipathies disparaissent !

La prière, qu'on avait plus ou moins oubliée, revient comme naturellement sur les lèvres. Qui donc ose sourire ou montrer du doigt le camarade qui prie ? Qui, au contraire, ne se sent porté, par un attrait mystérieux, à appeler à son secours le Père qui règne dans les cieux et qui est le Maître de la destinée des hommes et de la destinée des nations ?

Où, la guerre a réveillé chez les indifférents la foi du baptême.

Elle l'a développée chez les croyants, et des scènes dignes de nos pères des premiers siècles se sont renouvelées sur la terre de France. Nos prêtres sont allés porter la divine Communion à nos soldats jusque dans les premières lignes, la veille d'une attaque. Nos soldats ont fait le sacrifice de leur vie, en disant à ceux qu'ils laissaient : « Ne pleurez pas, puisque c'est pour le Bon Dieu

et pour la France ! » Nos mourants ont accepté la mort, parce qu'ils avaient la confiance que ce jour même, N.-S. Jésus-Christ descendrait dans ce champ de carnage pour recueillir leurs âmes et les recevoir dans son paradis.

L'âme de la France est une âme vaillante et généreuse, parce que c'est une croyante. Par la foi, par la prière, par la sainte Eucharistie, nos soldats voulaient s'emplir l'âme de Dieu, parce que, selon la parole du général de Sonis : « Quand on a Dieu dans son cœur, on ne capitule jamais ! »

* *

Mes frères, quelles sublimes leçons de vaillance et de foi chrétienne nous ont données nos soldats !

Serait-il vrai que ces leçons ont été trop vite oubliées ? Certaines âmes légères, trop avides de plaisirs, ont pu le faire croire, et certes, m. f., vous avez dû être les premiers à protester contre cette course insensée vers les plaisirs dangereux. Certains esprits, hantés par une haine diabolique, ont pu essayer de ranimer les antiques querelles religieuses ; mais les religieux anciens combattants ont dit simplement : « Nous ne partions pas, » et tout le monde les a approuvés.

Puisque les années passent, et qu'une nouvelle génération se lève, notre devoir, m. f., est de lui rappeler, de lui apprendre si c'est nécessaire, les grands exemples de nos héros ; car notre devoir est de maintenir l'âme française dans son intégrité. Que sera l'âme de la France de demain ? Une âme anémiée par le luxe, le plaisir, la vie facile ; ou une âme généreuse, forte jusqu'à l'héroïsme comme celle de nos soldats ? Sera-t-elle une âme indifférente, païenne, antichrétienne ; ou une âme croyante, délicate, surnaturelle, élevée jusqu'à la sainteté, comme l'âme de ceux qui sont morts dans la paix de Dieu ?... L'âme de la France de demain, m. f., mais c'est l'âme de vos enfants, et cette âme-là sera ce que vous la ferez !

J'ai confiance, car le souvenir de nos héros vous inspirera, leur prière auprès de Dieu vous aidera, et votre volonté de faire une France plus grande, plus belle, plus chrétienne que par le passé vous guidera. Ainsi soit-il.

II

IL FAUT QU'ILS VIVENT

*In perpetuum vivent.
Ils vivront toujours.*

Mes bien chers frères,

Nous voici donc à nouveau réunis afin de prier tous ensemble pour nos grands Morts... Nous ne sommes pas, nous ne voulons pas être de ceux qui oublient, qui vivent aujourd'hui comme si, il y a seulement dix ans, la France n'avait pas souffert, comme si dix de ses départements n'avaient pas été dévastés, et des milliers et des milliers de tombes creusées pour enfermer la dépouille glorieuse de tant de jeunes hommes morts pour le salut commun !... Nous ne sommes pas, nous ne voulons pas être, il faudrait du moins que nous

ne soyons pas, de ceux et de celles qui ne se souviennent plus de la guerre que parce qu'ils en profitent, et des morts que parce que ceux-ci leur ont permis, par leur sacrifice, de « vivre leur vie » de plaisir et de débauche !

Nous, nous voulons, nous voudrions que ces morts-là vivent !

* *

Car, mes frères, pour l'honneur et le salut de la France, il faut qu'ils vivent !

Il faut qu'ils vivent *dans notre souvenir*. Ils ont enrichi l'Histoire nationale d'une page admirable, qu'ils ont écrite en lettres de sang. Ils furent des braves ; ils furent des héros : on doit le dire de tous indistinctement. Peu importe l'arme à laquelle ils appartenaient : armée de terre, armée de mer, armée de l'air... Peu importe le secteur où ils ont souffert : la Marne, l'Yser ou Verdun ; le front français, le front anglais, le front belge, le front italien ou le front oriental... Peu importe la manière dont ils sont morts : d'une balle en plein front ou en plein cœur, déchiquetés par un obus, ou bien éteints lentement et douloureusement sur un lit d'hôpital : ils sont morts pour la Patrie et cela suffit. Cela suffit pour que nous ayons le devoir impérieux de nous souvenir, aussi longtemps que nous vivrons, de ces hommes, la veille, pour la plupart, artisans, laboureurs, vignerons modestes et inconnus, et qui, devenus soldats, ont maintenant, parce qu'ils furent des héros, leurs noms inscrits sur les Livres d'or, gravés dans la pierre et le marbre, burinés dans nos cœurs !...

Oui, m. f., dans nos cœurs. Car ils faut qu'ils vivent *dans notre reconnaissance*. Cette bravoure dont je parle et cet héroïsme, c'est pour nous, en somme, qu'ils les ont dépensés. C'est pour nous qu'ils ont combattu, qu'ils ont souffert, qu'ils sont tombés et qu'ils sont morts. C'est pour nous faire de leur poitrine un rempart vivant contre l'envahisseur, qui menaçait nos villes et nos villages, nos maisons et nos terres, notre tranquillité et nos vies. C'est pour gagner — doit-on dire encore la « Victoire » ? on l'a tellement sabotée leur victoire — disons simplement : la paix glorieuse... la paix qui permettait, qui aurait dû permettre — pourquoi est-on obligé de parler ainsi par réticences ! — qui aurait dû permettre à tous le retour à la vie ordinaire, laborieuse, paisible sous le regard de Dieu. S'ils n'ont pas réussi, ce n'est pas de leur faute. Si, sur trop de points, leur sacrifice a été vain, ce n'est pas leur faute : ils ont tout fait pour que la France reprît sa place dans le monde, et fût, dans le monde, figure de grande dame. Si les autres nations, les ennemis d'hier même, les vaincus croient, trop souvent, pouvoir la traiter en petite fille, ce n'est pas leur faute. Ils ont droit à notre reconnaissance.

Mais nous ne devons pas nous contenter de nous souvenir d'eux et de les remercier : il faut qu'ils vivent *dans nos vies*. Recueillons leurs leçons et imitons-les !... Ah ! est-il besoin de le dire ? nous haïssons la guerre, de toutes nos forces. Nous,

chrétiens, j'ose l'affirmer, nous la haïssons beaucoup plus et beaucoup mieux, et plus efficacement, que quiconque. N.-S. Jésus-Christ, qui nous a dit : « Aimez-vous les uns les autres... Celui qui tire l'épée périra par l'épée... », nous en fait un devoir. Et si les peuples comme les individus mettaient une bonne fois ce précepte en pratique, il n'y aurait plus de guerre. Nous haïssons la guerre. Mais comment ne pas reconnaître les vertus dont la guerre est l'occasion ? Fraternité... Sacrifice... Dévouement... Charité. Rappelez-vous comme on se sentait frères pendant la guerre, au début tout au moins, et comme on oubliait, s'il y avait lieu, les vieilles inimitiés ! Rappelez-vous comme on piétinait l'égoïsme et comme tous voulaient se sacrifier à la cause de la Patrie ! Rappelez-vous comme on se dévouait pour s'entraider les uns les autres ! (Je parle évidemment de ceux qui voulaient faire leur devoir là où la divine Providence les avait placés)... Mais, m. f., c'est sur le front, dans les tranchées, dans les hôpitaux, que ces vertus furent pratiquées à un degré éminent. Nos soldats, on les appelait des « Frères d'armes », et ils l'étaient. Nos soldats, ils ont été crucifiés dans leur chair, dans leur cœur, et ils ont tenu jusqu'au bout. Et quel dévouement comparable au leur et qui a consisté à *mourir* !

Alors, m. f., soyons donc unis ; aimons-nous donc ; rappelons-nous donc que nous sommes tous frères ; n'oublions donc pas que nous avons tous besoin les uns des autres ; faisons donc de notre Patrie une grande, une vraie famille !

A cette condition, la France redeviendra le beau Pays que tous les Pays envient, — le Pays des pures gloires et des éclatantes lumières ; le Pays de la noble chevalerie et de la vraie liberté : la France, enfin, redeviendra la France.

Elle le redeviendra ! Il faut que nos morts vivent dans *notre espérance*. Il n'est pas possible que tant de sacrifices consentis, tant de sang répandu, tant de larmes versées, tant de vies fauchées en leur printemps n'aient servi à rien. Non, non ! Dieu, le Christ qui aime les Francs, ne le permettra pas. Seulement, s'il attend, si l'œuvre de nos soldats tombés au champ d'honneur n'a pas encore porté ses fruits, ne serait-ce pas notre faute, à nous ? N'attendrait-il pas que, par notre vie chrétienne, par notre abnégation, par notre dignité, par notre sérieux, nous devenions dignes d'eux ?

Enfin, m. f., il faut qu'ils vivent *dans nos prières*. Ne nous laissons pas de le redire : C'est bien de les glorifier ; c'est bien de leur élever des monuments ; c'est bien d'y déposer des couronnes et des fleurs ; c'est bien de graver leurs noms dans la pierre ou le marbre. Mais cela ne saurait suffire. Pour eux, maintenant, c'est inutile. S'ils ont encore besoin de quelque chose, ce ne peut être que des prières et des bonnes œuvres que nous accumulerons à leur intention, pour les soulager dans leurs peines, et les tirer du Purgatoire. Ils furent grands ; ils furent généreux ; ils mou-

rurent, comme on l'a dit, dans la beauté : mais nous savons qu'il n'est pas suffisant de tomber sur un champ de bataille pour monter d'emblée au ciel. Dites donc, m. f., après tout ce qu'ils ont fait pour nous, à présent que nous pouvons tant faire pour eux, si nous allions les abandonner ! Oh ! tout de même !...

Joignons les mains et prions pour eux ; mourons-nous pour eux ; gagnons des indulgences pour eux ; et procurons-leur ainsi, pour notre faible part, mais pour une part réelle, la Paix et la Gloire éternelles. Ainsi soit-il !

A DES TERTIAIRES FRANCISCAINS

X

LA CHASTÉTÉ ÉVANGÉLIQUE

O quam pulchra est casta generatio cum claritate !

Oh ! quelle est belle, la génération chaste, resplendissante de clarté !
(Sag., iv, 4).

A l'apparition de S. François d'Assise, les masses populaires s'ébranlèrent ; les hommes auraient voulu, désertant leur foyer, s'attacher aux pas du séraphique Père ; les femmes ne pensaient à rien de moins qu'à s'éloigner du toit conjugal pour embrasser la vie des Filles de sainte Claire. Benoît XV en fait la réflexion : « Comme le saint Fondateur ne pouvait recevoir dans le cloître tous ceux qui, de partout, venaient à lui pour se soumettre à sa discipline, il créa, en leur faveur, un Ordre : Ordre vraiment et proprement dit, celui des Tertiaires ¹. » Quelques-uns ont cru que, vigilant génie, le *Poverello* avait voulu sauvegarder ainsi la pureté de l'idéal de la pauvreté qu'il réservait pour une élite dans le premier Ordre et dans le deuxième ². Mû par l'Esprit de Dieu, le saint voulut surtout offrir aux âmes retenues dans le siècle le moyen de participer à la sainteté de la vie religieuse.

Dans notre conférence sur la pauvreté séraphique ³, nous avons essayé de nous rendre compte de sa pensée en ce qui concerne la pauvreté, et de voir en quoi et comment les Tertiaires pouvaient vivre de son esprit. En abordant l'étude de la chasteté évangélique, nous avons à examiner une question analogue. Les obligations du religieux ne sauraient incomber aux membres du Tiers Ordre ; mais la chasteté est une vertu dont la pratique ne leur est point inaccessible ; elle fait partie de leur héritage séraphique. S'ils réalisent les vœux de Léon XIII, ils mériteront l'éloge de l'auteur du livre de la Sagesse : « *O quam pulchra est casta generatio cum claritate !* Oh ! qu'elle est belle, la génération chaste, resplendissante de clarté ! »

La pensée du Pontife immortel mérite d'être scrutée : l'œuvre de ruines et de mort de la Révolution a consterné son grand cœur ; il ne s'est pas contenté de dénoncer le mal, il en a indiqué le remède. Il a dénoncé les doctrines funestes qui vouent le foyer à l'anéantissement, et il a proclamé que le T. O. était le moyen pratique de faire fleurir au foyer les *vertus domestiques*. Or, cette merveille sera réalisée par la chasteté évangélique.

Nous résumerons notre pensée en trois mots : 1^o La chasteté évangélique doit *préparer la création* du foyer ; 2^o Elle doit *assurer la prospérité* du foyer ; 3^o Elle doit *faire du foyer un sanctuaire* de bénédiction.

Et cette pensée ne nous est point personnelle : nous faisons écho aux voix autorisées qui l'ont exprimée avant nous, et tout notre désir n'est que d'être un écho fidèle.

I — La chasteté doit préparer la création du foyer

L'art chrétien s'est plu à remettre entre les mains des enfants de S. François, célèbres par l'innocence de leur vie, le lys symbolique. S. Antoine, lys séraphique, est le chef de cette glorieuse phalange ; S. Louis de Toulouse prévient S. Louis de Gonzague ; S. Félix de Cantalice demeure l'honneur de sa famille religieuse ; sainte Claire, la Vierge séraphique, et sainte Colette, l'illustre Réformatrice, sont à la tête des Vierges du deuxième Ordre. La milice du T. O. ne sera pas dépourvue de lys à la candeur rayonnante : sainte Rose de Viterbe fait penser à la Pucelle d'Orléans ; si sainte Zite est une humble violette, sainte Germaine Cousin embaume du parfum de son innocence le vallon où elle garde ses brebis, et le Saint Curé d'Ars, en son blanc surplis, est superbement beau.

Toutefois, il importe d'en renouveler l'observation, le T. O. est moins fait pour promouvoir des pratiques de perfection monacale que pour assurer le règne de Dieu dans l'intimité du foyer. Il doit tout d'abord préparer les futurs époux à la création du foyer par l'observance religieuse de la chasteté évangélique.

Un des fruits amers de l'éducation sans Dieu, c'est d'avoir ravi aux jeunes gens destinés à l'état du mariage l'idéal chrétien. Que peut être pour eux le contrat qui va river l'une à l'autre leurs deux existences ? La conjonction de deux propriétés, l'union de deux bourses, la rencontre de deux caprices, l'illusion de deux rêves en vue de rendre les chemins de la vie plus fleuris ? Si c'est là tout le bagage avec lequel on s'embarque pour gagner la haute mer, quelles déceptions ne réserve pas la traversée !

Constatant le débordement des passions, les Pontifes Romains ont voulu y remédier dans la mesure du possible en rendant au T. O. sa vitalité et ses énergies. Pour le Frère et pour la Sœur tertiaires, le mariage est l'alliance d'un chrétien

¹ BENOÎT XV, *Encycl. Propedem.*

² P. GRATIEN, *Hist. de la fond. et de l'évol. de l'O. des FF. Mineurs au XIII^e s.*, p. 87.

³ *Prédication* du 5 juillet, p. 394.

et d'une chrétienne qui entendent cheminer ensemble sur la route du ciel en répondant à l'appel du Dieu Créateur : « *Crescite et multiplicamini*. Croissez et multipliez-vous. » (Gen., I, 28).

L'apôtre de la charité, Frédéric Ozanam, l'a dit avec une grâce exquise : « Dans le mariage il y a autre chose qu'un contrat ; par dessus tout il y a un sacrifice, ou mieux deux sacrifices ;... ce sont deux coupes : dans l'une se trouvent la beauté, la pudeur, l'innocence ; dans l'autre un amour intact, le dévouement, la consécration immortelle de l'homme à celle qui est plus faible que lui... ; et il faut que les coupes soient également pleines pour que l'union soit sainte, et pour que le ciel la bénisse ¹ ». Le langage des Directeurs de Fraternités sera peut-être plus austère, mais c'est toujours la même doctrine appelant la même conclusion : « Le mariage, chose sainte, demande une préparation sainte. »

La vie de sainte Elisabeth fournit, sur les mœurs du moyen âge, des lumières qui ne sont pas à dédaigner. Elle était encore dans son berceau massif d'argent, elle n'avait que quatre ans lorsque le duc de Thuringe envoya une ambassade solennelle à la cour du roi de Hongrie, afin de demander la main de la jeune princesse pour son fils Louis, lui aussi encore enfant. Elisabeth sera élevée à la cour de Thuringe, pour être formée de bonne heure aux usages d'un peuple dont elle devait être la souveraine. Longue fut donc la préparation à la célébration du mariage. Plus d'une fois la jalousie et le dépit prirent ombrage de la piété austère de la sainte ; elle put entendre un jour la cruelle apostrophe : « Ou vous changerez, princesse Elisabeth, ou vous n'épouserez pas le duc Louis. » Le prince, toutefois, avait appris à connaître la valeur du trésor qui lui était échu en sa fiancée ; aussi répétait-il : « Quand on me donnerait de l'or haut comme une montagne, même à ce prix je ne voudrais pas être séparé de mon Elisabeth. »

La sève séraphique n'a rien perdu de sa vigueur ; les vieux moralistes auraient à citer plus d'un trait pour démontrer comment dans le T. O. les âmes se préparent au grand acte de la vie qu'est le contrat du mariage. Ici, c'est un jeune homme qui, le jour des fiançailles, s'excusera de ne point prolonger l'entretien : il entend payer son tribut de piété filiale et veut achever la récitation du Petit Office de la T. S. Vierge ; là, ce sont deux jeunes Tertiaires qui se rendent en un sanctuaire béni pour échanger aux pieds de Marie leurs premiers serments.

Les membres du T. O. qui observeront avec une sainte ferveur les prescriptions de la Règle, seront préservés des influences délétères qui amollissent les courages en favorisant les plaisirs faciles, et ne laissent subsister, pour les grands devoirs du mariage, que des tiges flétries. Pie XI a dénoncé avec une sainte intrépidité l'immoralité du siècle : ce n'est plus subrepticement, en se dissimulant,

que le vice exhibe ses tentations provocatrices ; le mal hideux étale partout l'horreur de ses nudités ; il n'est pas jusqu'aux familles réputées chrétiennes qui ne se soumettent au joug de la mode dissolvante. Les instances du Saint-Siège à rappeler les lois de la modestie chrétienne ne sont que trop justifiées. La Règle du T. O. en demandant aux Tertiaires d'éviter dans leur mise toute élégance trop luxueuse, écarte de leur voie les pierres d'achoppement ; en les éloignant des repas licencieux et des réunions dans lesquelles la vertu est en danger, elle les trempe de virilité et en fait des âmes de devoir.

Croissant dans cette atmosphère de vertus, les jeunes Tertiaires sont à même de comprendre l'enseignement de S. Paul sur le sacrement du mariage. Sans doute l'Apôtre s'adresse à tous lorsqu'il écrit : « *Sacramentum hoc magnum est ; ego autem dico in Christo et in Ecclesia*, c'est un grand sacrement contemplé dans le Christ et dans l'Eglise. » (Eph., v, 32). Tous, hélas ! ne sont pas à même de savourer la beauté de l'enseignement qui révèle dans l'alliance nuptiale chrétienne les reflets divins de l'alliance du Christ avec son Eglise. Or, entre les fidèles qui doivent faire de cet enseignement la lumière de leur vie, les Tertiaires ont leur place marquée. *Casta generatio cum claritate*. A eux de constituer la génération chaste. A eux de constituer la cité inviolable bâtie sur le flanc de la montagne et qui ne saurait se dérober aux regards. A eux de réaliser les préceptes du Maître : ils ont ceint le cordon de chasteté ; qu'ils tiennent en mains le flambeau des bonnes œuvres. Ils puiseront dans leurs réunions fraternelles le secret de cette vitalité ; les eaux qui ont jailli du côté droit du temple sont vivifiantes ; ils seront du nombre des justes dont parle le prophète, qui ressemblent aux lys plantés près du cours des eaux vives.

II. — La chasteté doit assurer la vitalité du foyer

En s'épurant, la flamme sacrée de l'amour ne perd rien de sa force. L'exemple de S. Louis permet de surprendre sur le vif l'affection recommandée par S. Paul : « *Viri, diligite uxores vestras sicut Christus dilexit Ecclesiam*. L'homme doit aimer sa femme comme le Christ a aimé son Eglise. » (Eph., v, 28). Le pieux monarque, patron des Frères du T. O., avait fait graver sur son anneau nuptial : « Dieu, France, Marguerite. » La source de l'affection pure et forte qui doit régner au foyer séraphique est indiquée par S. Elzéar de Sabran lorsqu'il écrit à sa compagne, la Bienheureuse Delphine : « Lorsque vous voudrez me trouver, cherchez-moi dans le Cœur de Jésus. »

L'histoire atteste la puissance de l'esprit franciscain pour la sanctification du foyer. En plus d'une circonstance, la merveille de l'alliance virginale de la T. S. Vierge avec S. Joseph a été renouvelée. Nous venons de nommer le comte de Sabran et la Bienh. Delphine de Glandèves. La

¹ OZANAM, *La civilité au 19^e siècle*, t. II, p. 85-86.

Bienh. Cunégonde¹ décida son époux Boleslas le Chaste à faire, entre les mains de l'évêque de Cracovie, le vœu de chasteté; pendant quarante ans les saints époux vécurent ensemble, respectant toutes les délicatesses de la chasteté virginale.

Selon la belle réflexion de S. Augustin, l'alliance de Nazareth ne fut pas privée de son fruit, et ce fruit fut le Christ en personne. Empruntant les accents du saint Docteur, nous dirons : — Les cœurs vierges, qui s'offrent en holocauste, feront rayonner la vie en versant dans le sein des pauvres le trésor de leur affection; le fruit de cette union angélique est encore le Christ, mais le Christ en ses membres souffrants.

Dans la pensée de Dieu, le mariage est l'union de deux personnalités pour les jours d'adversité comme pour les jours de prospérité, en vue du labeur procréateur. Le législateur romain avait compris, au moins en partie, le noble but de l'institution conjugale : « *Liberorum quærendorum causa*, les enfants à procréer². »

Aujourd'hui, le fléau de la stérilité criminelle désole les nations. Les causes du mal sont multiples. L'homme des champs répond à l'Etat qui lui demande des bras pour la défense du sol natal : « J'ai peine à vivre avec ma femme sur la motte de terre qui m'est échue; comment voulez-vous que je fasse subsister les enfants que vous réclamez ? » L'ouvrier des villes demande, lui, un logement pour abriter sa famille éventuelle. La vraie raison de la désolation des berceaux vides n'est autre que l'horreur du sacrifice et le raffinement des passions sensuelles.

La Révolution a donc fait du foyer un monceau de ruines; voilà le temple que les enfants de S. François, membres du T. O., ont à restaurer. La conscience chrétienne reste le sanctuaire de ce temple sacré; c'est là, dans l'intimité du recueillement, que retentit la voix de Dieu : « *Crescite et multiplicamini*. Croissez et multipliez-vous. » (Gen., 1, 28). Ce n'est pas le Tertiaire qui doit laisser choir dans la boue le diadème de roi que le Seigneur veut placer sur son front; il estimera comme un honneur souverain d'être associé au pouvoir créateur en communiquant la vie. Pareillement, l'épouse tertiaire connaît la sublimité de sa mission; elle n'oublie pas que c'est à elle de contribuer à peupler l'éternelle patrie des élus qui occuperont des trônes d'honneur et tiendront en mains des sceptres de gloire.

On peut prôner l'efficacité des mesures légales qui seront un encouragement à rendre le foyer prospère; tel le *ius trium liberorum* des Romains, qui assurait des privilèges aux parents qui avaient donné trois enfants à la patrie³. En vérité, ces mesures louables en elles-mêmes sont incapables d'endiguer l'égoïsme et de tuer la peur. L'expérience est faite d'ailleurs : les médailles d'honneur iront aux vraies chrétiennes, aux vaillantes tertiaires. En ces dernières années, dans une mo-

deste paroisse du diocèse de Lyon, huit médailles d'or étaient décernées pour honorer les familles nombreuses, avec la mention : 10, 11, 12 et même 14 enfants. Or, sur ces huit mères de famille, six appartenaient au T. O.⁴. Elles étaient dignes du patronage de sainte Elisabeth qui, à 20 ans, lors de la mort du prince Louis, son époux, avait déjà trois enfants; comme aussi de celui de S. Louis qui fut le père de onze enfants.

Au sein de la famille franciscaine, les âmes s'imprègnent d'esprit de sacrifice et la confiance du *Poverello* en la douce Providence dilate les cœurs. Frères et Sœurs du T. O. aiment à lire le saint Evangile pour méditer sans se lasser les leçons du divin Maître : « Considérez le passereau, il n'a pas confié son grain au sillon, et le Père céleste le nourrit. Contemplez le lis de la vallée, il n'a point appris à coudre ou à tisser, et cependant jamais roi ne fut vêtu avec pareille splendeur. Cherchez le royaume de Dieu et sa justice; Celui qui donne au passereau sa pâture et au lis sa parure vous donnera par surcroît tout ce dont vous avez besoin ici-bas, sans détriment de la récompense éternelle. »

Le grand devoir chrétien sera donc rempli dans la plénitude de l'amour et en parfaite conformité à la sainte volonté de Dieu. L'humble fille de S. François sait que tous les cheveux de sa tête sont comptés, que pas un ne peut tomber sans la permission de la Providence. Sa foi en Dieu décuple ses forces; la bénédiction patriarcale enrichira le foyer séraphique; la chasteté évangélique en a assuré la vitalité.

III. — La chasteté fait du foyer un sanctuaire

Combien est consolant le spectacle de la famille chrétienne! Autour de la table commune, ces beaux enfants ressemblent aux jeunes pousses d'olivier qui forment autour de la souche antique une couronne verdoyante. Vous voulez savoir ce qu'ils vont devenir? Pénétrez dans l'intérieur d'une famille franciscaine, vous constaterez que l'ange de la chasteté, en protégeant leur croissance, a transformé ce foyer en un sanctuaire de bénédiction.

On a dit que la paroisse était une grande famille dont le Pasteur vénéré était le véritable père. Par contre, les parents qui comprennent leurs devoirs en ce qui concerne l'éducation chrétienne de leurs enfants, savent qu'ils ont à remplir, dans l'intimité du foyer, des fonctions sacerdotales. Un père et une mère tertiaires ne sauraient oublier qu'ils ont à former le Christ dans le cœur de leurs enfants. L'atmosphère de piété dans lequel grandiront leurs fils et leurs filles ne peut que favoriser l'épanouissement des plus nobles sentiments.

Le cri de détresse de l'Episcopat sur la crise des vocations sacerdotales ne saurait laisser indifférents les enfants de S. François. Qu'il s'agisse du

¹ Cette Bienheureuse clarisse est fêtée le 24 juillet.

² OBANAM, *loc. cit.*, p. 76. — ³ OBANAM, *ibid.*

⁴ *Petit Messager de S. François*, 1922, p. 410.

sanctuaire ou du monastère, ils auront à cœur d'offrir au Seigneur les plus beaux lis de leur parterre. L'égoïsme des parents qui ont, dans un calcul criminel, lutté contre l'auteur de la vie, n'explique que trop l'âpreté du refus opposé au fils unique qui voudrait se consacrer au Seigneur. Tout autre sera la mentalité du Tertiaire chef d'une famille nombreuse.

Un jour, on discutait en présence du roi sur la vocation d'un des fils de S. Louis. Mis en cause, S. Bonaventure s'excusa et déclara qu'avant toute chose il tenait à connaître la pensée du roi. S. Louis de reprendre vivement : « A Dieu ne plaise qu'en la vocation de mon fils Pierre j'assume la responsabilité d'une décision ! C'est à vous, Père, à prononcer en toute liberté. »

Il y a vocation au mariage, comme il y a vocation au célibat ; c'est préparer des générations fortes que de former des générations chastes ; heureux les parents qui ont entendu, à l'occasion du vi^e centenaire de S. François, l'appel de Pie XI et qui ont eu à cœur d'enrôler sous la bannière du Séraphique Patriarche leurs petits garçons et leurs petites filles en leur faisant ceindre le cordon de l'archiconfrérie ! En vérité, en ces tiges qui montent comme des lis, la vertu de continence et de chasteté est un principe de force.

Rien n'est puissant comme la force de l'exemple. Le spectacle d'édification que S. Elzéar et la Bienh. Delphine donnaient autour d'eux par leur piété se perpétue au sein du T. O. Tels les parents d'un futur apôtre qui, au son de la cloche du monastère voisin, se levaient pour réciter ensemble leur Office du T. O. en union d'esprit avec les religieux. Nous connaissons une Fraternité où les chefs de famille se font, à la visite canonique, matière à coup de n'avoir point, avant le repas, récité à la table commune le *Benedicite*. Ce n'est pas sous leurs toits, où l'on observe même l'abstinence du mercredi, que la loi du maigre sera en souffrance le vendredi.

Les Pasteurs de paroisse savent apprécier le dévouement des belles familles franciscaines dans lesquelles parents et enfants sont heureux de porter les livrées de la pénitence séraphique. Ils savent qu'on ne frappe jamais en vain à la porte de ces sanctuaires ; la charité y est inlassable. Les Tertiaires, en effet, après avoir avivé au sein de la Fraternité la flamme sacrée, n'hésiteront pas à répondre aux appels les plus divers et se constituer l'âme des œuvres de la cité, soit des œuvres de pieuse édification, soit aussi de celles qui sont d'utilité sociale.

Après s'être sanctifiés par la fidélité à tous leurs devoirs, les Tertiaires peuvent s'endormir pleins de jours dans la paix du Seigneur. Les derniers instants du Bienh. Luchesius exhalent un parfum de douce édification. A son confesseur qui lui annonce l'approche de la délivrance et l'invite à préparer son âme, il répond avec sérénité qu'il n'a point attendu jusqu'à cette heure pour se préparer à la mort. Elevant alors les yeux au ciel, il

s'écrie : « Je remercie la T. S. Trinité, Père, Fils et St-Esprit, je remercie la Bienh. Marie toujours Vierge, je remercie mon Bienh. Père, S. François, je remercie tous les Saints de ce que, non par mes mérites, mais bien par les mérites de N.-S. Jésus-Christ, je me sens libre de tout lien terrestre et affranchi des pièges du démon. » C'est dans ces dispositions qu'il reçoit les derniers sacrements et qu'il s'endort en toute suavité dans le Seigneur, s'unissant jusqu'au dernier moment à la psalmodie des Frères venus pour l'assister¹.

Nos saints Livres parlent de la mère de famille qui se rit des terreurs de la mort ; ses enfants réunis autour de sa couche funèbre forment la plus belle couronne et la proclamation bienheureuse. (Prov., xxxi, 25-28). Trait pour trait, si vous parcourez les *Annales franciscaines* ou les revues du T. O., vous retrouverez à chaque mois la même description renouvelée avec le parfum de la même édification.

Ici, c'est une supérieure du T. O. qui a fait le sacrifice de sa vie pour la France, qui consomme l'holocauste au moment où le vent fait claquer joyeusement les drapeaux de la victoire ; là, c'est la femme qui, à l'exemple de sainte Monique, par une vie entière de silence et d'abnégation, a fait la conquête de son mari égaré dans les sentiers de la vie facile. Ailleurs, c'est une mère de cinq enfants dont deux se destinent à la vie religieuse et qui, s'adressant à ses enfants en pleurs, leur tient ce langage héroïque : « Ne pleurez pas... Vous avez la foi. Je suis sûre que le bon Dieu me prendra, je suis contente. J'aurais pu être un obstacle à votre vocation ; par charité vous seriez restés avec moi. Moi partie, vous pouvez suivre votre voie et être entièrement là où vous appellera le bon Dieu. Dieu sera votre père et la T. S. Vierge votre mère. »

Le langage que S. Louis tenait à son fils sous les murs de Tunis n'était pas empreint d'une piété plus séraphique. Parents tertiaires, vous vous en souviendrez à l'heure opportune ; vous aussi, sachez alors donner à tous vos enfants le rendez-vous suprême : au ciel !

* *

Dans l'Ancien Testament, l'ange de la chasteté prit un jour forme humaine et se présenta, le bâton des voyageurs à la main, au vertueux Tobie pour lui offrir d'accompagner son fils dans la lointaine et périlleuse pérégrination qu'il devait entreprendre. En fait, S. Raphaël, car c'est de lui qu'il s'agit, délivrait le jeune Tobie du danger du monstre marin, il lui facilitait le recouvrement de la créance des dix talents d'argent, il le préservait de l'assaut des démons de la luxure qui ne poussaient leurs victimes au plaisir criminel que pour les détruire. Ce n'est point tout : Sara deviendra l'épouse du jeune Tobie, l'union sera sanctifiée par la prière ; de retour auprès de son père, l'heureux fils appliquera sur les yeux fermés à la lumière le merveilleux collyre fait du foie du

¹ WADINGS, 2. ad ann. 1248, xv.

poisson, et le vertueux Tobie recouvrera l'usage de la vue.

Chaque tertiaire, comme tout chrétien, peut éprouver les bons offices de l'ange de la chasteté dans la personne de son ange gardien. C'est lui qui nous accompagne dans tous les chemins de la vie ; c'est lui qui protégera l'inexpérience contre les séductions de l'enfer.

Aux yeux du fils de François, le mariage n'est pas le voile jeté sur toutes les licences, il ne sera même pas le simple remède dont parle l'Apôtre : *mellus nubere quam uri*, pour éteindre des ardeurs trop brûlantes. L'union voulue de Dieu, bénie par Dieu, l'union patriarcale, l'union sanctifiée par les vœux de foi sera la fin que se proposeront des Tertiaires. Si, à l'exemple du jeune Tobie, il faut s'y préparer par la prière et la continence temporaire, rien ne sera négligé pour mériter les bénédictions de Dieu.

Aussi les voix les plus autorisées ont-elles, dans les congrès du T. O., proclamé qu'un des moyens de salut les plus efficaces contre le mal qui mine les nations, est d'intensifier la propagande du T. O. et de diffuser son esprit. Le Saint Curé d'Arns ne disait-il pas déjà : « Dans les desseins de Dieu, le T. O. doit servir grandement au salut de la société civile et religieuse. » C'est de cet oracle que s'est inspiré Léon XIII, lorsqu'il a convié la chrétienté à chercher le salut dans le T. O. de la pénitence de S. François d'Assise.

Plaise à Dieu que ces vœux soient comprises, que ces appels soient entendus ! La paix et la joie pour les foyers en seront le fruit ; l'ange de la chasteté y fera fleurir les vertus chrétiennes pour le plus grand bien des nations. *Amen !*

RETRAITE A DES RELIGIEUSES

SIXIÈME JOUR

Méditation

LA PRIÈRE

I. — Préparation

II. — Considérations

La grâce, c'est Dieu sous un autre nom, c'est Dieu prêté à l'homme, à l'âme humaine.

La grâce actuelle (celle dont il s'agit en ce moment) est la lumière même de Dieu prêtée à l'âme humaine, pour l'éclairer et en chasser les ténèbres que le péché y a répandues. La grâce actuelle, c'est encore la force même de Dieu prêtée à l'âme humble, pour la soutenir dans ses épreuves, pour remédier à la faiblesse que le péché y a introduite.

Quiconque n'est pas éclairé de cette divine lumière ou n'est point fortifié par ce secours d'en haut ne fait point un pas qui ne soit une chute. De sorte que si je tombe et si je m'égare si souvent, cela vient de ce que je ne prends pas la grâce pour guide et pour appui.

Voilà ce que je dois bien savoir. Il est certain, en effet, que, sans la grâce de Dieu, je ne puis que me

damner ; au contraire, avec cette grâce, si elle m'accompagne, efficace jusqu'à la fin, je suis sûr de me sauver. L'essentiel pour moi, c'est donc que je sois continuellement en communication avec les sources de cette grâce divine. Écoutons Notre-Seigneur et les saints : « *Sans le secours de la grâce, vous ne pouvez rien faire.* » (Jo., xv, 5). C'est la parole de Notre-Seigneur.

S. Augustin remarque, à ce sujet, que Jésus-Christ n'a point dit : « Vous ne pouvez rien achever, » mais : « Vous ne pouvez rien faire, *Nihil potestis facere.* » Notre Sauveur nous fait entendre par là que, sans la grâce, nous ne pouvons pas même commencer à faire le bien.

Il y a plus ; d'après l'Apôtre, nous ne sommes même pas capables d'en avoir la pensée : « *Non quod sufficientes simus cogitare aliquid a nobis, quasi ex nobis ; sed sufficientia nostra ex Deo est.* » (II Cor., iii, 5). Si donc, suivant l'expression de S. Paul, nous ne pouvons pas même penser au bien, à plus forte raison ne pouvons-nous pas le désirer.

Cette vérité, on la trouve exprimée dans beaucoup d'autres passages de la Sainte Ecriture : « *Deus qui operatur omnia in omnibus* » (I Cor., xii, 6) ; « *Faciam ut in præceptis meis ambuletis et judicia mea custodiat et operemini.* » (Ezéch., xxxvi, 27).

Ainsi, comme le dit le second concile d'Orange, nous ne faisons aucun autre bien que celui que Dieu nous fait opérer par sa grâce : « *Nulla facit homo bona quæ non Deus præstat ut faciat homo.* »

Un auteur dit, en parlant des animaux, que le Seigneur a donné aux uns la faculté de courir, aux autres des serres ou des ailes pour la conservation de leur être ; mais qu'il a formé l'homme de telle manière que Dieu lui-même fait toute sa force : « *Alios munivit cursu, alios unguibus, alios pennis, hominem autem sic disposuit ut virtus illius ipse sit.* »

L'homme est donc tout à fait incapable d'opérer son salut par lui-même, puisque Dieu a voulu que tout ce qu'il a et peut avoir lui vienne du seul secours de sa grâce.

Or, ce secours, Dieu ne l'accorde, suivant sa Providence ordinaire, qu'à celui qui prie, conformément à la célèbre sentence de Gennade : « *Nul ne vient au salut s'il n'est appelé de Dieu ; nul n'obtient ce secours sinon par la prière. Nullum credimus ad salutem, nisi Deo invitante, venire ; nullum invitatum salutem suam, nisi Deo auxiliante, operari ; nullum nisi orantem auxilium promereri.* »

Puis donc que, d'un côté, nous ne pouvons rien sans le secours de la grâce, et que, de l'autre, Dieu n'accorde ordinairement ce secours qu'à celui qui prie, qui ne voit que la conclusion à en tirer est celle-ci : la prière nous est absolument nécessaire ?

De là, tous ces textes dont l'Ecriture abonde : « *Clama ad me, ne cesses... Invoca me... Petite, quaerite, pulsate... Orate, oportet semper orare.* »

Voilà pourquoi S. Alphonse avait une maxime favorite qui fut peut-être la pensée dominante de son esprit : *Quiconque prie se sauve ; quiconque ne prie pas se damne.* Pénétré de cette grande vérité, il employa toute sa longue vie à la faire entrer dans

les âmes et dans les cœurs. Le petit traité qu'il composa sur la prière est un opuscule de quelques pages dont il disait lui-même : « Je voudrais que ce petit livre fût tiré à autant d'exemplaires qu'il y a d'hommes sur la terre, et que chacun le lût et le relût sans cesse. Je le dis, non pas à cause de l'excellence de l'œuvre, mais parce que je suis convaincu que, quand l'homme prie, il se sauve, et qu'il se perd quand il ne prie pas. »

Un évêque était naguère aux pieds de Léon XIII, implorant une dernière bénédiction et demandant un dernier mot qui servit à le guider. « Oui, lui dit le Pape, oui, je vous bénis. Quant à la parole que vous désirez entendre, la voici : appliquez-vous à répandre l'esprit de prière. C'est la seule force qu'il y ait au monde. Ceux qui ne prient pas n'obtiendront que des résultats passagers. » (*Sem. relig.* de St-Dié, 2 octobre 1887).

Il faut donc prier pour nous sauver et nous sanctifier. Pour nous sanctifier, nous le savons, nous devons posséder les vertus de mortification, d'humilité, d'obéissance, et principalement de charité ; et pour acquérir ces vertus, il faut prier... Et si nous ne prions pas, nous aurons beau méditer, communier, prendre des résolutions, nous ne serons ni mortifiés, ni humbles, ni obéissants, nous n'aimerons pas Dieu, nous ne résisterons pas aux tentations ; en un mot, nous ne ferons jamais rien de bien.

Cela étant, je puis et je dois juger du soin que je prends de mon salut ; je puis et je dois juger du degré de sanctification où je suis arrivé par l'esprit de prière qui m'anime...

Ce petit instrument qu'on appelle thermomètre sert à indiquer le degré de température plus ou moins élevé d'un appartement ; de même, mon goût, mon attrait pour la prière, mon esprit de prière est la règle, la mesure de ma vie religieuse et surnaturelle.

Or si j'avais eu, jusqu'à présent, le culte de la prière, est-ce que ma foi ne serait pas plus vive, ma confiance plus assurée et ma charité envers Dieu plus ardente ? Est-ce que mon humilité ne serait pas plus profonde et la mortification plus soutenue dans ma vie religieuse ? Est-ce que ma soumission à la volonté de Dieu ne serait pas plus parfaite et ma docilité envers mes supérieurs plus exemplaire ? Est-ce que mon recueillement ne serait pas plus constant, et tous mes devoirs de piété remplis avec plus d'exactitude ? Est-ce que mes confessions et mes communions ne seraient pas plus profitables ? Est-ce que mes tentations auraient été suivies de chutes aussi fréquentes ? Est-ce que ma vocation et la persévérance dans ma vocation auraient été traversées, ébranlées ou plus ou moins compromises par tant d'ennuis, de découragements et de fautes ? Est-ce que le succès de l'affaire de mon salut me laisserait dans de si grandes inquiétudes ?...

Tout mon malheur actuel vient donc de ce que je ne prie pas, ou de ce que je prie mal, ou de ce que je ne prie pas assez ; de sorte que, si je ne change pas de conduite, si, une bonne fois, je ne m'enchaîne pas et pour toujours à la pratique constante et courageuse de la prière, après avoir été malheu-

reux ici-bas, je le serai encore inévitablement après ma mort.

III. — Actes

1^o *Acte de confiance en la grâce.* Mon Dieu, je crois à la nécessité de votre grâce ; sans elle, je serais infailliblement perdue. Je crois que la grâce, c'est vous. Oui, c'est vous qui éclairez et qui soutenez la pauvre âme dénuée de tout. Je mets toute ma confiance dans votre grâce ; avec elle, je ne m'égarerai pas ; avec elle, je triompherai de tous mes ennemis et de tous les obstacles... N'en ai-je pas fait l'expérience ? Or, le passé me répond de l'avenir. Voilà pourquoi, avec votre Apôtre, avec tous les saints, j'ose dire et affirmer que je puis tout avec vous. Je puis tout, vaincre le démon, ... le monde, ... mes passions... Donc, après cette retraite, je me rappellerai la puissance miraculeuse de votre grâce, j'emporterai cette conviction, et c'est avec cette parole : « Je puis tout, *omnia possum*, » que je vais retourner à mes occupations, que je continuerai ma vie jusqu'à la fin !...

2^o *Acte de foi en la nécessité de la prière.* Mais, Seigneur (et vous m'avez donné des lumières aussi vives et des convictions aussi profondes sur cette autre vérité), cette grâce toute-puissante, je ne l'obtiendrai que par une prière constante et généreuse... Voilà pourquoi, après vous avoir offert mes résolutions, je vous adresserai une demande que cette méditation place naturellement sur mes lèvres.

IV. — Résolution et prière

Mon Dieu, je prends la ferme et invariable résolution de mieux prier jusqu'à la fin de la retraite, de vous demander chaque jour la grâce de vous prier. Et tout à l'heure ou dans la matinée, je vais déterminer le moment de la journée où je solliciterai de vous cette importante grâce.

Seigneur, puisque mon salut dépend du cours de votre grâce, et que ce cours de grâce dépend de la constance de ma prière, daignez écouter la supplication que je vous adresse pour obtenir la grâce de prier toujours. — O Jésus, accordez-moi la grâce de croire et de n'oublier jamais ce que vous avez dit sur la prière. Faites-moi bien comprendre quel est le grand moyen, le moyen nécessaire, infaillible, universel et principal. Rappelez-moi que c'est surtout au moment de la tentation qu'il faut prier. Éclairez-moi sur la vanité de tout ce que l'on fait sans prière ; éclairez-moi sur l'aveuglement de celui qui fait marcher l'action avant la prière, et sur l'inconcevable folie du religieux qui ne prie point dans les tentations !... O Jésus, ô Marie, par les mérites de votre serviteur S. Alphonse qui intercède pour moi, exaucez ma prière.

Je vous demande la grâce de prier tous les jours de ma vie ; je vous demande la grâce de prier surtout dans les tentations ; je vous demande l'instinct de la prière ; je vous demande l'amour prédominant de la prière, la sainte passion de la prière, l'esprit de prière. Je vous demande cette faveur pour moi et pour mes sœurs. « Demandez et vous recevrez, » avez-vous dit. Je vous demande donc, je vous sup-

plie, je vous conjure de m'exaucer. Faites que je prie avec goût, avec foi, avec amour, avec humilité, avec confiance, et surtout continuellement et avec persévérance !

V. — Conclusion

Seigneur, je vous remercie des lumières que vous m'avez accordées pendant cette méditation, la plus importante de tous ces exercices... Faites que mon esprit en soit toujours pénétré et que mon cœur soit toujours docile aux sentiments que ces lumières y auront fait naître.

Pour l'obtenir de votre bonté, je vous promets d'être fidèle à ma résolution de prier, puisque tout mon avenir est là...

Oh ! si tous ceux que j'aime avaient le bonheur d'être favorisés comme je le suis ; s'ils avaient la croyance ferme et inébranlable à la nécessité de la prière, je serais moins inquiète pour leur salut. Daignez donc, ô mon Jésus, leur accorder cette immense grâce, ainsi qu'à tous les pauvres pécheurs... Je vous le demande au nom de votre amour pour eux, comme je vous demande au nom de votre Passion et de votre mort, d'avoir pitié des âmes du purgatoire.

O Jésus, ô Marie, faites-nous aimer de plus en plus le saint et le salutaire devoir de la prière, de la prière confiante et soutenue qui ouvre les portes du ciel ! Ainsi soit-il !

Première Instruction

LE ZÈLE

Ignem veni mittere in terram, et quid volo nisi ut accendatur ?

(Luc, xii, 49).

Avez-vous remarqué ce phénomène tout particulier au feu ? — Outre la chaleur qui s'en dégage, vous voyez la flamme s'agiter, s'élancer tantôt à droite tantôt à gauche, comme si elle cherchait quelque chose à saisir : on dirait qu'elle cherche un objet présent, ou qu'elle veut, avec toute la force possible, trouver des aliments à consumer.

Ce phénomène, vous l'avez observé bien des fois, j'en suis sûr.

Or, quel est ce feu dont parle Notre-Seigneur ? Quel est ce feu qu'il est venu apporter sur la terre ? — C'est la charité ou l'amour de Dieu. Il sait, ce Dieu infiniment aimable, que les hommes ne pensent point à lui, sont pleins d'indifférence pour lui, malgré ses perfections, malgré les bienfaits sans nombre dont il les comble chaque jour. Il sait et il voit que les hommes, ses créatures et ses enfants, ne songent qu'à eux-mêmes, à leurs intérêts, ont le cœur vide de tout amour et sont remplis du plus coupable égoïsme.

Que fait-il alors ? — Il quitte le ciel, et, par l'Incarnation, par ses souffrances et sa mort, par les sacrements qu'il institue et l'Eglise qu'il fonde, il jette partout le feu sacré de son amour pour consumer, pour purifier les cœurs et les âmes, pour changer les affections et les rendre célestes : « *Ignem veni mittere in terram.* »

Mais ce feu ne doit pas être un feu caché ; mais cet amour ne doit pas être stérile. Car la volonté de Notre-Seigneur, c'est que ce feu lance des flammes : « *Ut accendatur ;* » c.-à-d. que vous, mes sœurs, qui avez le bonheur d'être chrétiennes, d'être religieuses, d'aimer et de servir Dieu, vous devez le faire connaître, aimer et servir par vos parents, par les pécheurs, par les enfants qui vous entourent : « *Et quid volo nisi ut accendatur ?* »

Voilà cette flamme qui doit embraser ce qui est autour d'elle ; voilà cette flamme qui doit s'agiter et chercher, à droite et à gauche, des êtres, des objets qu'elle enveloppe et qu'elle transforme... En un mot, voilà le zèle, le zèle qui s'efforce de former des âmes pour Dieu, de leur inspirer l'horreur du péché, l'amour du devoir et de la vertu ; le zèle qui travaille au salut des parents, des amis, des pauvres pécheurs ; le zèle qui continue l'œuvre admirable de la Rédemption.

C'est de ce zèle sacré que je me propose de vous entretenir. Il faut qu'une religieuse, aujourd'hui plus que jamais, soit un foyer de zèle. Donc, pour en remplir vos cœurs de plus en plus, ou pour l'y réveiller s'il était languissant, je vous rappellerai : 1^o combien le zèle est avantageux ; 2^o comment vous pouvez l'exercer.

I. — Combien le zèle est avantageux

L'homme est ainsi fait que la perspective d'une récompense, d'un avantage, le détermine à agir, à se dévouer, à souffrir. Donnez un ordre à quelqu'un. Vous verrez en lui, tout d'abord, une certaine hésitation, peut-être de la répugnance à obéir ; mais montrez-lui dans l'exécution de cet ordre l'appât de la récompense, aussitôt son indécision ou son mauvais vouloir s'évanouit, et vous réveillez sa docilité et son courage pour l'accomplissement du devoir.

Mes chères sœurs, ne le trouvez pas étrange ; je veux vous déterminer à la pratique du zèle par la considération des avantages qu'elle renferme.

Il y va tellement de vos plus chers intérêts dans cette question, et j'ai tant de biens à vous promettre que je suis embarrassé dans le choix à faire parmi ceux qui vous sont réservés.

1^{er} avantage : LA PRATIQUE DU ZÈLE, SOURCE DE PARDON.

Il y a, dans l'histoire de notre vie, telle page que nous voudrions bien déchirer ! Il y a telle circonstance malheureuse que nous voudrions bien jeter dans l'oubli !... Il y a tel péché, telle faute dont le souvenir nous arrache des soupirs et des larmes ! Où est celui d'entre nous qui ne puisse dire, en examinant son passé, en rentrant dans son cœur, dans son âme infidèle à Dieu : « Suis-je pardonné ? » Sans doute, bien des fois, nous avons confessé nos péchés, nous avons communie ; mais sommes-nous pour cela dans l'amitié de Dieu ?... « *Personne, dit le St-Esprit, ne sait s'il est digne d'amour ou de haine* » (Eccl., ix, 1), c.-à-d. nul ne sait s'il est en état de grâce ou en état de péché. Si nous mourions maintenant, aujourd'hui, quel serait notre sort ?

Quelle cruelle incertitude ! Souvent elle nous assombrit, n'est-il pas vrai ? et nous fait trembler pour notre avenir éternel ! L'histoire nous parle d'un homme qui, étant assis à table, avait au-dessus de sa tête, par ordre du tyran, une épée lourde et tranchante, suspendue seulement par un fil ; de sorte que la crainte de voir ce fil se rompre à chaque instant le glaçait d'effroi et l'empêchait de manger. Des angoisses pareilles ne nous saisissent-elles pas, lorsque nous songeons que Dieu nous demandera compte, à son redoutable jugement, même d'une parole inutile ?... Et nous avons à notre compte tant d'imperfections, de misères, de manquements à notre règle et à nos vœux !... Oui, sommes-nous pardonnés ?... Sommes-nous dans la disgrâce ou l'amitié de Dieu ?

Eh bien ! voulez-vous mettre un terme à ces angoisses ou, du moins, adoucir ces craintes si légitimes ? — Pratiquez le zèle ; vous y trouverez une source de pardon.

En voici la preuve. Nabuchodonosor tremblait pour les crimes et les attentats dont il s'était rendu coupable. Le souvenir de ses désordres le tourmentait et l'agitait comme un immense remords. Quel remède lui propose Daniel pour racheter ses péchés et lui rendre la paix ? « Faites l'aumône, lui dit le Prophète, et effacez ainsi les souillures de votre âme coupable. *Eleemosyna ab omni peccato liberat* (Tob., iv, 11)... *Peccata tua eleemosynis redime.* » (Dan., iv, 24).

Or, si le morceau de pain ou la pièce de monnaie donnés à un malheureux est un moyen très efficace d'obtenir le pardon de ses fautes, que dire de l'aumône spirituelle, c.-à-d. de ces prières ferventes, de ces charitables exhortations, de ces pieux exemples, de ces efforts multipliés, de ces études, de ces veilles, de ces peines, de ces sacrifices de toute sorte avec lesquels on travaille à former des âmes pour Dieu ou à convertir les pauvres pécheurs ?...

Est-ce que cette aumône spirituelle, est-ce que cette flamme de votre cœur embrasé, est-ce que cette pratique de zèle, en un mot, n'effacera pas plus sûrement vos péchés que l'aumône matérielle ?... Depuis quand le bien fait à l'âme serait-il digne d'une récompense moins grande que le bien fait au corps ?... Ah ! Seigneur, dites-nous et redites-nous par la bouche de l'apôtre S. Pierre : « *Charitas operit multitudinem peccatorum !* » (I Petr., iv, 8). Par tout ce que vous faites chaque jour, par votre vie de dévouement, par ces labeurs de l'enseignement, par l'exercice de votre charité qui se renouvelle sans s'épuiser jamais, vous obtenez le pardon de vos imperfections et de vos fautes, parce que la charité dont vous multipliez les actes vous couvre comme d'un manteau et ne laisse voir à Dieu que le bien fait aux âmes. C'est Dieu qui vous en donne sa parole, c'est Dieu qui va au-devant de vos craintes par cette consolante et magnifique promesse : « *Charitas operit multitudinem peccatorum.* »

Ce n'est pas tout. Source de pardon sur la terre, comme nous venons de le voir, la pratique du zèle est encore une source de mérites pour le ciel.

2^e avantage : LA PRATIQUE DU ZÈLE, SOURCE DE MÉRITES POUR LE CIEL.

Le ciel est une récompense. Or qui dit récompense dit travaux, généreux efforts, combats ; en un mot, une récompense suppose et exige des mérites. Cela est si vrai que, selon l'expression de S. Paul, pour obtenir le ciel, la gloire du ciel, il faut des mérites, des bonnes œuvres, il faut travailler sans relâche dans ce but : « *Abundantes in opere Domini.* » (I Cor., xv, 58). Ce n'est qu'à cette condition que nous nous assurerons le paradis.

Or un des meilleurs moyens d'amasser des mérites ou des trésors pour le ciel, c'est de travailler au salut des âmes par la pratique du zèle.

En effet, écoutez Notre-Seigneur.

1^o A qui donne-t-il le nom de *grands* et de *bienheureux* ?... Est-ce à ceux qui remplissent le monde du bruit de leurs actions ou de leurs paroles ?... A ceux qui construisent de superbes palais, qui enrichissent les arts et les sciences de nouvelles inventions, qui se font remarquer par leur force, leur adresse, leurs qualités extérieures ? — Non, mais il donne ces noms avant tout à ceux qui font du bien aux âmes, à ceux qui, par leur zèle, leurs bons exemples, leurs bons conseils, leurs prières, leur doctrine et leur enseignement lui ramènent de pauvres pécheurs, de malheureux égarés ou forment des âmes à son amour et à l'amour de la vertu.

Voilà, au jugement de Dieu, qui est le plus sûr de tous, voilà le cachet de la vraie grandeur, de la vraie gloire, du vrai mérite... Voilà celui qui brillera dans le ciel et y sera couronné d'une gloire éternelle : « *...Qui autem fecerit et docuerit, hic magnus vocabitur in regno celorum.* » (Math., v, 19). « *Fulgebunt... qui ad justitiam erudiunt multos, quasi stelle in perpetuas aternitates.* » (Dan., xii, 3). « *Beati qui audiunt verbum Dei et custodiunt illud.* » (Luc, xi, 28). Sur ce texte, le Vén. Bède s'exprime ainsi : « *Pulchre Salvator attestationi mulieris annuit, non eam tantummodo quæ Verbum Dei corporaliter generare meruerat, sed et omnes qui idem Verbum spiritaliter auditu fidei concipere, et boni operis custodia vel in suo vel in proximorum corde parere, et quasi alere studuerint, asseverans esse beatos.* » (Hom. in Offic. B. M. V.).

Je vous le demande donc, quoi de plus avantageux que la pratique du zèle à laquelle Dieu lui-même attache et promet les plus grands et les plus excellents mérites ?...

2^o Ailleurs, Notre-Seigneur affirme qu'un verre d'eau froide donné à un pauvre en son nom n'est pas sans mérite et aura sa récompense : « *...Amen dico vobis, non perdet mercedem suam.* » (Math., x, 42).

Or, vous en conviendrez, on ne fait pas un bien grand sacrifice en donnant un verre d'eau froide. L'eau est à notre portée et, pour en offrir à un malheureux, nous ne nous imposons pas une lourde charge.

Donc, et en vertu de la solennelle affirmation de Notre-Seigneur, si la moindre chose faite pour le corps n'est pas sans mérite pour le ciel, à plus forte raison la moindre chose faite pour l'âme, plus pré-

cieuse aux yeux de Dieu que l'univers, ne sera pas non plus sans mérite.

Donc, source de mérites, tout ce qui se fera ou se dira par zèle pour la formation ou le salut d'une âme, fût-ce la dernière ; source de mérites, ces paroles de bienveillance, et ces avis charitables, et ces sages remontrances, et ces moyens ingénieux de redresser le caractère d'une enfant, de rendre ses habitudes plus correctes, et ces prières de chaque jour, ces neuvaines, ces visites au St-Sacrement, ces communions, ces pénitences, ces mortifications, ces mille petits sacrifices de ses aises, de ses goûts, de ses caprices, de sa liberté, de son bon plaisir, de sa volonté.

Tout cela, oui, tout cela est une source de mérites pour le ciel. Toutes ces paroles et toutes ces actions en vue du salut d'une âme sont précieuses devant Dieu ; et Dieu en fera comme une guirlande de fleurs et de fruits célestes, je veux dire qu'elles seront autant de pierres précieuses formant la couronne qui parera vos fronts pour l'éternité !

30 Et ce n'est pas seulement Dieu qui vous donne de telles assurances : voici que les SS. Docteurs vous redisent cette vérité dans des termes si formels que le moindre doute ne peut plus subsister.

Ecoutez ce mot célèbre de S. Augustin : « Vous avez sauvé une âme, dit-il, vous avez prédestiné la vôtre. *Animam salvasti, tuam prædestinasti !* » C'est comme s'il disait : « Ma Sœur, vous avez gagné ou ramené une âme à Dieu, votre père, votre mère, votre sœur, votre frère, un parent, un bienfaiteur ; vous avez affermi dans l'âme des enfants qui vous ont été confiés des principes et des habitudes de vertus plus forts que toute passion et que toute influence pernicieuse... Réjouissez-vous, car à cause de cette bonne œuvre de zèle, vous avez mérité que Dieu vous aime d'une façon particulière et vous accorde telles grâces de choix qui vous aideront à persévérer et à obtenir la place qu'il tient en réserve pour vous dans le ciel. »

Est-ce que d'aussi belles promesses, est-ce que d'aussi précieuses garanties ne seraient pas capables d'enflammer votre zèle et de faire de vous des apôtres dans l'exercice de votre emploi comme pour la conversion des pécheurs ?

40 Ecoutez encore cette parole de S. Jean Chrysostome. Il déclare que « gagner une âme à Dieu, c'est une œuvre plus méritoire que de macérer son corps par les austérités les plus révoltantes. »

Or, représentez-vous les pénitences de toute sorte dont nous parlent les livres de piété, ou dont nous avons lu le récit dans la vie des saints et des serviteurs de Dieu : ces jeûnes prolongés, cette frugalité se contentant de racines d'arbres et d'eau,... ces instruments de discipline — fouets saignants, pointes aiguës, chaînettes de fer qui déchirent le corps et le sillonnent de meurtrissures, — ces veilles répétées qui privent le corps de sommeil et le forcent à n'être plus que le serviteur docile de l'âme généreuse et sainte... Oui, représentez-vous tout cela, et dites-moi si vous ne voudriez pas porter au fond de votre cœur et avoir à votre compte cette vraie moisson de mérites ?

Hé bien ! si vous le voulez, des mérites semblables vous seront acquis par la pratique du zèle. Convertissez une âme, gagnez, ramenez à Dieu une âme et vous aurez une gloire égale à celle des grands anachorètes et des illustres pénitents... O Seigneur ! quelle grande estime vous faites du zèle et quels éclatants mérites vous assurez à ceux qui le pratiquent !

Après ces diverses considérations, n'ai-je pas le droit de conclure qu'ils sont grands, les avantages attachés à la pratique du zèle, puisque, d'après la doctrine de Notre-Seigneur et des saints, nous y trouvons une source de pardon et de mérites ?... O Dieu, devons-nous dire, vous nous avez remis d'immenses richesses entre les mains, et nous ne le savions pas ; vous nous avez offert un sûr moyen de retrouver la paix du cœur et d'embellir notre couronne immortelle, et nous avons vécu dans l'ignorance de tous ces trésors !... Ah ! dès aujourd'hui nous allons nous mettre à l'œuvre, nous allons pratiquer le zèle de la manière que vous voulez, c.-à-d. selon votre volonté et notre pouvoir.

II. — Comment exercer le zèle

10 Le premier moyen qui s'offre à vous, c'est la parole. La parole se traduit par un bon conseil, une prudente exhortation, une ingénieuse réflexion, un mot cité à propos dans une occasion opportune. Donc, il ne faut point parler à tort et à travers, sans prudence, sans discernement, par boutade ou par caprice ; car alors vous obtiendriez juste le contraire de ce que vous vous proposez d'obtenir... Il faut choisir le moment favorable, et souvent il faut choisir une parole plutôt qu'une autre.

L'apôtre S. Paul recommande à son disciple Timothée de prêcher la parole : « *Prædica verbum.* » (II Tim., iv, 2). Sans doute, il s'adresse avant tout à ceux qui ont pour devoir ou office d'instruire les autres dans les vérités de la foi. Mais, et c'est la pensée de S. Augustin, cette recommandation, dans un sens plus large, peut vous convenir, mes sœurs, et effectivement elle vous convient à vous-mêmes. Oui, que vous soyez directement appliquées à l'instruction ou chargées d'offices qui paraissent y être totalement étrangers, cette première manière d'exercer le zèle vous regarde toutes.

Ah ! qui nous dira les fruits souvent merveilleux de l'éducation chrétienne telle qu'elle se donne dans cette maison ? Que de pensionnaires, devenues des mères de famille, vous devront, après le prêtre, d'avoir été l'honneur et la joie de leur foyer, et d'aller ensuite au ciel !... Qui les soutient sur le chemin de la vie ? Qui les rend sérieuses, régulières, dévouées ? — Ce qui les soutient, c'est le souvenir et la pratique de vos leçons reçues, de vos avis donnés à propos, de vos recommandations fermes, mais pleines de bonté.

Il n'y a qu'une chose à regretter : c'est que le nombre des jeunes filles formées par vous ne réponde pas à l'ardeur de vos désirs et à la légitime avidité de votre opiniâtre dévouement. Et si même, dans ce chiffre relativement restreint de vos élèves, quelques-unes ne semblent pas présentement ou plus tard ré-

pondre à vos espérances et justifier vos laborieux et persévérants efforts, n'allez pas croire que vous ayez perdu votre temps et que votre zèle soit stérile !... La semence jetée par vous dans ces jeunes âmes se conservera, malgré certains oublis et peut-être certains désordres qui paraissent l'avoir étouffée, et un jour, au jour marqué par la Providence, la foi, la crainte de Dieu et la piété renaîtront dans cette âme, dans cette personne formée par vous ; car elle se souviendra de cette maison, de la supérieure qui l'a élevée et dirigée, de la maîtresse de classe qui l'a reprise de ses défauts, ou d'une autre religieuse qui l'aura édifiée par sa douceur, son humilité, sa patience, qui, en passant dans un corridor, à l'infirmerie, en récréation, au jardin, en promenade... lui aura dit une parole du cœur, une parole inspirée par la charité et le zèle. Tout cela prouve suffisamment que l'empreinte qui résulte de l'instruction donnée par vous demeure ineffaçable.

Mais, — et permettez-moi de vous le faire observer, — c'est la parole de Dieu, « *Verbum*, » qu'il faut prêcher ; c.-à-d. que dans votre manière d'instruire, dans votre genre d'éducation, dans vos conseils, dans les démonstrations affectueuses dont vos enfants sont l'objet, vous devez vous abstenir sévèrement de tout ce qui serait trop sensible, trop naturel, trop mondain, trop mou, trop sensuel. Laissez aux pensionnats laïques ces allures suspectes, dangereuses, païennes, pour ne vous départir jamais de cette gravité, de cette pureté d'intention, de cette forme saintement correcte qui doivent toujours distinguer l'enseignement des religieuses.

Que de femmes élevées par des religieuses donnent, malgré les temps mauvais que nous traversons, ces beaux exemples, fruits d'une éducation sérieuse et chrétienne ! Puisse le Saint-Esprit, mes chères sœurs, mettre sur vos lèvres des paroles, des recommandations toujours choisies, toujours saintes, toujours efficaces !

2^o Si vos paroles ne sont point écoulées, si vos leçons, quoique prudemment données, ne produisent aucun fruit, vous n'êtes pas pour cela désarmées. Un second moyen que vous pouvez et que vous devez employer, c'est le *bon exemple*.

Notre-Seigneur, en effet, nous commande de porter dans nos mains des lampes ardentes, des flambeaux allumés : « *Et lucernæ ardentes in manibus vestris.* » (Luc, XII, 35). Qu'est-ce que cela veut dire ? Le divin Maître s'en explique lui-même, et les SS. Docteurs le répètent après lui. Par ces flambeaux allumés, il faut entendre les bonnes œuvres, une conduite régulière, en un mot ces exemples édifiants qui sont, pour le prochain, une lumière lui montrant le chemin qu'il doit suivre et la vérité qu'il doit croire : « *Lucernas quippe ardentes in manibus tenemus, cum per bona opera proximis nostris lucis exempla monstramus.* » (S. Grégoire, hom. 13 in Ev.).

J'en appelle à vos souvenirs. N'est-il pas vrai que, bien des fois, en voyant dans les autres une grande modestie, une patience angélique, un parfait recueille-ment à l'église, une sage retenue dans la conversa-

tion, une constante régularité, vous vous êtes dit : « Je voudrais lui ressembler, je voudrais être ainsi vertueuse. »

Oui, le bon exemple exerce un ascendant victorieux, et il est difficile, pour ne pas dire impossible, de résister tout à fait à l'entraînement qu'il produit ; le bon exemple est le plus éloquent des prédicateurs.

Le fait suivant va nous en donner une preuve éclatante.

Il y a quelque temps, une religieuse, Petite Sœur des Pauvres, faisait sa tournée, quêtant çà et là pour les vieillards abandonnés. Elle entre dans une maison où se trouvaient réunis bon nombre d'hommes causant, jouant, fumant et buvant. Sans se troubler et ne songeant qu'à l'aumône qu'elle sollicite, elle se présente avec simplicité et douceur devant tous ces messieurs ; et, avec la tranquille assurance que donne une telle vocation, elle présente la main au nom des pauvres vieillards délaissés.

L'un des assistants, inspiré sans doute par la lecture des mauvais journaux ou peut-être, pour parler plus juste, par le mauvais esprit, ramasse dans sa bouche un dégoûtant crachat, et lorsque la religieuse passe devant lui, il le lui vomit avec colère dans la main. La religieuse, sans manifester le moindre signe de mécontentement, répond à cet outrage par une parole d'une douceur angélique : « Monsieur, dit-elle, ceci, c'est pour moi ! » Puis, tendant l'autre main : « Maintenant, pour mes pauvres vieillards, s'il vous plaît ! »

L'insulteur, qui ne s'attendait pas à ce sublime langage, rougit, demeure confondu sous le regard indigné de ses voisins. Mais l'exemple avait son irrésistible éloquence ; car une grosse pièce blanche fut remise par ce malheureux dans la main de la religieuse tout heureuse d'une humiliation qui valait un secours plus abondant à ses pauvres vieux.

Je suis persuadé que, si je vous interrogeais, plus d'une d'entre vous raconterait tel affront reçu, telle parole outrageante entendue, tel procédé blessant, malgré des actes répétés de généreux dévouement envers des pauvres, des malades, des enfants ou des élèves bizarres et ingrates.

Oui, heureuses celles qui comptent à leur actif de glorieuses humiliations patiemment acceptées !... Des exemples, mes chères sœurs, des exemples qui triomphent de l'obstination et remportent des victoires sur les cœurs les plus endurcis et sur les âmes les plus rebelles !

3^o Voici un troisième moyen de pratiquer le zèle : c'est la *prière*. Si vous voulez, en effet, que vos paroles soient plus persuasives et vos bons exemples plus efficaces, il faut que vous priiez.

Celui qui compte, dit S. Paul (I Cor., III, 7), ce n'est pas celui qui plante ou qui arrose, mais c'est Dieu seul qui donne l'accroissement. »

Ainsi, la semence que l'on jette en terre non seulement a besoin de la rosée du ciel et de la chaleur du soleil, mais il faut encore que Dieu interviene et fasse croître et grandir cette semence dont vous espérez des fruits. De même, vous aurez beau

parler, vous aurez beau exhorter ceux qui vous entourent à se convertir, à se corriger ; vous aurez beau les édifier par vos bons exemples ; si vous ne priez pas, vous n'obtiendrez rien, et vos efforts n'aboutiront à aucun résultat sérieux ; vous ne récoltez que des mécomptes et des chagrins.

Quand un Dieu nous dit : « *Demandez et vous recevrez ; cherchez et vous trouverez ; frappez, et il vous sera ouvert.* » (Math., VII, 7)... *Je vous l'affirme, tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, je vous l'accorderai* » (Jean, XIV, 13), douterons-nous de sa parole et de sa promesse ? et ne regarderons-nous pas la prière comme le plus sûr moyen de faire du bien aux autres, et comme l'arme victorieuse la plus redoutable aux ennemis de la vertu et de la vie chrétienne ?

Ce n'est pas tout. Voulez-vous que votre prière soit encore plus puissante ?... Voulez-vous qu'elle monte vers Dieu, et que le cri de votre cœur touche et émeuve le cœur de Dieu ? — Joignez à votre prière des *sacrifices* et des *expiations*. Oui, si vous le pouvez, imposez-vous des pénitences, des mortifications, des gênes ; soyez disposées à donner votre vie par amour pour les âmes ; ou du moins, acceptez sans vous plaindre les contrariétés, les souffrances et les ennuis qui s'attachent inévitablement à notre pauvre vie ici-bas. Alors, votre prière montera vers Dieu plus suppliante et plus efficace ; comme le sang du Calvaire, elle sera féconde. Dieu vous écoutera ; et à la semence que vous aurez jetée en terre, à vos larmes, à vos expiations et à vos sacrifices volontaires, il donnera l'accroissement, c.-à-d. la bénédiction, la transformation et le salut de ceux que vous aimez !

Les exemples, les traits héroïques abondent en cette matière. Ecoutez celui-ci.

Une jeune fille, remplie de crainte et d'amour de Dieu, était inconsolable d'entendre son père blasphémer du matin au soir. Chacune des paroles coupables qui retentissaient à ses oreilles lui déchirait le cœur et provoquait en elle ces gémissements secrets qui sont le propre des âmes généreuses et dévorées du zèle du salut des âmes. A ces souffrances intérieures et aux prières ferventes qu'elle adressait à Dieu pour la conversion de son père, cet ange d'innocence, sous l'inspiration du Saint-Esprit qui l'animait, résolut d'ajouter des peines et des sacrifices volontaires. Elle se condamna donc à toutes sortes de privations. Bientôt elle dépérit à vue d'œil, et ses parents en furent vivement alarmés. Son père, qui l'aimait tendrement, ne savait à quel mal attribuer ce singulier phénomène ; et les médecins consultés avouaient n'en pas connaître la cause et se déclaraient impuissants à y porter remède.

Enfin, la jeune fille, croyant le moment venu, va trouver son père dans sa chambre et lui donne l'explication du mystère. « Ne cherchez pas plus longtemps, lui dit-elle, de médecin pour me guérir, celui qui peut me guérir n'est pas loin, il est ici... c'est vous ! »

Le père bouleversé ne comprend rien à ce langage qui lui fait craindre pour la raison de sa chère enfant. Il l'interroge doucement, et la prie de s'expli-

quer. « Oui, ô père bien-aimé, mon médecin, c'est vous ! » — Puis, avec des larmes dans les yeux et un accent incomparable de supplication et de tendresse, elle ajoute : « N'offensez plus le bon Dieu, ne blasphémez plus, reprenez vos devoirs de chrétien, et, je vous l'affirme, ma guérison sera bientôt parfaite. »

Le père comprit tout. Confus en même temps qu'émervillé des sacrifices de son héroïque enfant, il lui prend les mains dans les siennes, les presse contre son cœur et, au milieu des sanglots entre-coupés d'une émotion qu'on devinait aisément et de témoignages d'affection qui ne furent jamais plus tendres, il promet à sa fille de changer de conduite. Il tint parole, ne cessant de redire qu'il devait son bonheur et qu'il devrait son salut aux prières et aux pénitences de l'innocente victime que Dieu lui avait donnée pour enfant.

Ah ! si vous avez quelque chose de ce dévouement, si vous avez un cœur qui sait aimer les âmes des autres jusqu'à l'immolation, je vous en donne l'assurance, vous obtiendrez ce que vous demanderez. « *Petite et accipietis.* » Car Dieu qui l'a promis est en outre trop bon et trop miséricordieux pour ne point bénir et exaucer des prières et des larmes consacrées par le sang des sacrifices !

* *

Je ne crois pas nécessaire d'ajouter quelque chose et je vous laisse sous l'impression des vérités que vous venez d'entendre. Qu'il me suffise de terminer par ces deux paroles qui achèveront de vous donner l'idée du zèle tel que j'ai cherché à vous l'inspirer.

1^o S. Jean Chrysostome nous affirme que s'il était proposé à un Séraphin de venir souffrir sur la terre pour sauver une seule âme, à l'instant même, il se priverait de la félicité dont il jouit et quitterait son beau ciel. Donc, mes sœurs, coûte que coûte, intéressons-nous aux âmes qui nous sont chères, à celles dont nous sommes plus particulièrement chargées ; pour elles sachons souffrir souvent et beaucoup !...

2^o Le zèle de sainte Catherine de Sienne pour le salut des pécheurs était si grand qu'elle eût voulu pouvoir se placer à l'entrée de l'enfer pour empêcher les âmes de s'y précipiter désormais.

Ne voyez-vous pas sur le chemin de ce redoutable enfer l'un des membres de votre famille, un pécheur que vous connaissez, une enfant, une ancienne élève que vous aimez toujours, un malade que vous soignez ou que vous avez guéri ?... Et vous ne direz rien, et vous ne ferez rien pour les arracher au malheur qui les menace ?... Ah ! remuez donc ciel et terre pour sauver ces âmes... et si vos paroles ou conseils ne peuvent arriver jusqu'à elles, et si elles ne peuvent être témoins de vos bons exemples, jetez dans le cœur de Dieu des supplications d'une telle force et des cris de détresse d'une telle éloquence que vous obteniez leur conversion et leur salut...

Pour l'amour de Jésus-Christ, mes chères sœurs, sauvez, sauvez des âmes ; en les sauvant, vous vous préparez à vous-mêmes une éternité de bonheur que je vous souhaite ! Ainsi soit-il !

(A suivre).

IMPRIMATUR

Lingonis, die 31 octobris 1928.

EUG. LINDECKER, Vic. gen.

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES.—Imprimerie de l'AMI DU CLERGE

Ami du Clergé du 8 novembre 1928

Deuxième
partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Cours de prônes sur le Credo. — LXXII. Pourquoi et comment nous ressusciterons, 657.

Pour la fête de S. Martin. — Modèle et protecteur, 659.

Aux Enfants de Marie. — I. L'idéal de la vie, 661. — II. Le mot du ciel, 662.

Pour une messe de la Croix-Rouge. — Ce qu'est cette Œuvre, ce qu'elle fait, ce qu'il faut faire pour elle, 663.

Retraite à des Religieuses (fin). — SIXIÈME JOUR (fin). Conférence : L'oraison, 667. — Deuxième instruction : Les avantages de la vie régulière, 669.

COURS DE PRONES SUR LE CREDO

LXXII

POURQUOI ET COMMENT NOUS RESSUSCITERONS

Mes frères,

Nous ressusciterons : Dieu n'a cessé de l'affirmer, et tous les siècles l'ont cru. Il a fait mieux que nous enseigner cette vérité : il l'a réalisée à maintes reprises en ressuscitant, par lui-même ou par le ministère de ses saints, de nombreux morts. Mais pourquoi et comment ressusciterons-nous ?

I

Nous ressusciterons, d'abord *parce que Dieu est sage*. — En créant l'homme, Dieu lui a donné un corps et une âme raisonnable destinés à ne faire qu'un seul et même être, vivant d'une seule et même vie. Notre corps n'est pas une simple hôtellerie où notre âme habite pendant son pèlerinage terrestre ; ce n'est pas non plus un simple instrument dont elle se sert ici-bas et qu'elle déposera quand elle n'en aura plus besoin. Non ; notre corps est une partie essentielle de nous-mêmes ; c'est naturellement que notre âme lui est unie, et cette union est si étroite qu'elle ne peut être brisée par la mort sans que toute notre nature en frémit d'horreur. Sans doute, l'homme ayant désobéi à Dieu a mérité de voir son corps retourner en poussière, comme l'en avait menacé le Créateur. Il n'en reste pas moins que Dieu avait créé son âme pour être unie à un corps, et qu'il est contraire à la nature de cette âme d'être séparée de son compagnon. Or, ce qui est contraire à la nature ne peut durer toujours, car c'est Dieu qui est l'auteur de la nature et il ne peut vouloir que ses desseins soient à tout jamais contrariés. Dieu ayant créé l'âme pour subsister toujours, son immortalité semble exiger la résurrection du corps auquel elle avait été unie, afin que l'intégrité de la nature humaine soit pleinement rétablie. — Donc, nos corps ressusciteront parce que Dieu est sage et ne peut se résigner à être l'auteur de créatures à tout jamais tronquées.

Nous ressusciterons, en second lieu, *parce que Dieu est bon*. — Dieu nous a créés pour nous

rendre heureux. Or, nous ne pouvons pas être parfaitement heureux si notre corps, qui est la moitié de nous-mêmes, ne participe pas à ce bonheur. Sans doute, notre âme sera heureuse au ciel si ses mérites lui en ouvrent les portes au sortir de ce monde. Elle y verra Dieu face à face et y sera toute rayonnante de gloire. Mais tant qu'elle y sera seule et séparée de son corps, ne manquera-t-il pas quelque chose à son bonheur ? Sa félicité pourra-t-elle être complète, puisque le corps pour lequel elle avait été faite et qui avait été fait pour elle, sera privé de ce bonheur et demeurera sans honneur et sans joie, enseveli au fond de la tombe ? Non, évidemment. — Notre complet bonheur en paradis semble donc exiger la résurrection de notre corps, et sans elle la bonté de Dieu qui veut ce bonheur n'atteindrait pas son but.

Nous ressusciterons, enfin, *parce que Dieu est juste*. — Sur la terre, notre corps aura été de moitié avec notre âme dans toutes nos bonnes ou mauvaises actions. Ce sont nos yeux qui se lèvent suppliants vers Dieu, nos lèvres qui chantent ses louanges, nos oreilles qui écoutent sa parole ; ce sont nos mains qui font l'aumône ; c'est tout notre corps qui jeûne et fait pénitence, qui se fatigue dans l'accomplissement des devoirs d'état que Dieu nous impose ; c'est dans leur corps que les martyrs ont été tourmentés, que les confesseurs se sont mortifiés, que les vierges se sont par vertu abstenues de plaisirs défendus et sont restées pures. Serait-il juste que ce corps si méritant aille à tout jamais pourrir dans la terre pendant que l'âme serait au ciel ?

C'est également avec leur corps que les méchants commettent le mal. Ce sont leurs lèvres qui blasphèment, mentent ou vomissent l'injure contre le prochain ; ce sont leurs yeux qui contemplent les spectacles déshonnêtes, leurs mains qui commettent le vol, l'injustice ou l'assassinat ; ce sont leurs pieds qui courent dans les sentiers du crime. Serait-il juste que les membres reposent tranquillement au fond de la tombe, quand l'âme dont ils furent les complices brûle en enfer ? Non.

Dieu, qui est juste, ressuscitera le corps de l'homme vertueux et celui de l'impie ; il associera le premier à la récompense de l'âme dont il fut le collaborateur ; il associera le second au châtimement de l'âme dont il fut le complice. Notre-Seigneur, du reste, nous l'indique clairement quand il nous conseille d'arracher l'œil, de couper la main qui nous scandalisent, parce qu'il vaut mieux aller au ciel avec un seul œil ou une seule main que d'aller en enfer avec l'un et l'autre.

II

« Mais, me direz-vous, où Dieu ira-t-il donc chercher les éléments qui constituaient notre corps ? Après la mort, le corps redevient poussière et se disperse. Les atomes qui le composaient se dissocient et s'en vont de tous côtés ; l'air, la terre s'emparent de ses éléments. Parfois même le cadavre est brûlé ou dévoré et passe en d'autres êtres. Comment Dieu pourra-t-il donc reconstituer des

corps qui auront été successivement formés des mêmes éléments ? »

C'est là un mystère ; mais il ne m'empêche pas de dire du fond du cœur : « *Credo... carnis resurrectionem*, je crois en la résurrection de la chair, » parce qu'en même temps qu'il est sage, bon et juste, Dieu est tout-puissant.

Dieu qui a créé le corps de rien, sera-t-il plus embarrassé pour le ressusciter ? Un mot lui a suffi pour créer, un mot lui suffira également pour tout reconstituer. La science elle-même enseigne que rien ne périt dans la création, qu'aucun atome n'est anéanti. Dieu qui est tout-puissant, Dieu qui est le plus habile des naturalistes, saura bien retrouver les éléments de notre corps et leur rendre la vie.

Au reste, ce que la foi et l'Eglise enseignent, c'est que les corps ressuscités seront substantiellement et identiquement les mêmes que dans la vie présente. Mais en quoi consiste l'identité des corps ? On ne saurait dire que c'est dans les molécules qui les composent, puisque ces molécules se renouvellent incessamment : à chaque instant la respiration, la sueur, les phénomènes de la digestion emportent quelque chose de notre corps, que les aliments remplacent par des éléments nouveaux, en sorte que, dit la science, notre corps se renouvelle totalement tous les sept ans. D'après les plus habiles philosophes et les plus savants physiologistes, l'identité des corps, ce n'est pas l'identité des molécules, mais, dit Flourens, « c'est la force qui vit au milieu de la matière et qui la gouverne ¹. » Pour que nous ressuscitions, il suffira que cette force, éteinte par la mort, reprenne son activité et s'assimile, comme elle fait aujourd'hui, des éléments matériels qu'elle marquera de son empreinte. Mais encore une fois, ne nous inquiétons pas pour le bon Dieu. L'Esprit-Saint nous dit qu'il veille avec un soin jaloux sur ce qui reste de notre corps : *Custodit Dominus omnia ossa eorum*. (Ps. xxxiii), que même de notre vivant, il connaît le nombre de nos cheveux et qu'il n'en tombe pas un seul de notre tête sans sa permission ; ayons donc confiance en sa toute-puissance.

III

En quel état ressusciterons-nous ?

Nous ressusciterons exempts des défauts et des infirmités dont notre corps aura été affligé en cette vie. Ainsi, les aveugles de naissance ou qui le seront devenus par accident, les boiteux, les manchots, les sourds, les muets, les infirmes de toute sorte ressusciteront avec un corps entier et parfait. Il ne manquera aucun membre ni aucun organe aux élus, parce que si au ciel leur chair devait être mutilée et amoindrie, ce serait pour eux une cause de tristesse et leur bonheur ne serait pas complet. Il ne manquera aucun membre non plus aux réprouvés, parce que plus ils auront de membres et d'organes, et plus nombreux seront leurs tourments. Les premiers retrouveront

les membres dont ils auront usé pour accomplir le bien, afin qu'ils servent à leur récompense ; les seconds, qui les auront employés à faire le mal, les retrouveront aussi, mais pour qu'ils servent à leur châtement.

S. Augustin déclare que nous ressusciterons dans la force de l'âge, tels que nous étions dans les plus belles années de notre vie, si nous mourons vieux ; tels que nous aurions été, parvenus à l'âge viril, si nous sommes morts enfants.

Mais la bonté de Dieu réserve à nos corps ressuscités bien d'autres privilèges. « Nous attendons avec une ferme confiance notre Sauveur Jésus-Christ Notre-Seigneur, dit S. Paul, il transformera notre corps vil et abject et il le rendra conforme à son corps glorieux. » (Philip., iii, 20-21). « Semé corruptible, dit encore le grand apôtre, notre corps ressuscitera incorruptible ; semé dans le déshonneur, il ressuscitera dans la gloire ; semé faible, il ressuscitera puissant ; semé animal, il ressuscitera spirituel. » (I Cor., xv, 43). S. Paul, dans ces paroles, nous enseigne que comme Notre-Seigneur vainqueur de la mort, nos corps une fois ressuscités seront doués de quatre qualités très glorieuses : l'impassibilité, la clarté, l'agilité et la subtilité.

Ils seront incorruptibles, c.-à-d. qu'ils seront désormais à l'abri de la mort et de toute souffrance ; ils ne pâtiront plus ni du chaud ni du froid ; ils ne connaîtront plus ni la faim, ni la soif, ni la fatigue, ni aucune infirmité. Ils seront impassibles, mais ils ne seront pas pour cela insensibles ; au contraire, doués d'une capacité nouvelle de jouir, les sens des élus seront plongés dans un océan de délices aussi pures que profondes. Quant aux corps des damnés, ils seront incorruptibles eux aussi ; mais ils ne seront pas impassibles, ils endureront tous les tourments de l'enfer sans pouvoir mourir.

Les corps des saints seront doués de clarté, c.-à-d. qu'ils seront revêtus de gloire et brillants comme l'était Notre-Seigneur sur le Thabor au jour de sa Transfiguration, comme l'était le front de Moïse lorsqu'il descendit du Sinaï. La lumière qui auréolait le visage de celui-ci était comme un reflet de la gloire divine qu'il avait contemplée pendant 40 jours ; la splendeur du corps des élus sera, elle aussi, comme un reflet de la beauté et de la gloire de Dieu qu'ils contempleront face à face. « Les justes brilleront comme le soleil dans le royaume de leur Père. » — Toutefois, cette splendeur ne sera pas la même dans tous ; elle sera proportionnée à la sainteté de chacun. « Autre, dit S. Paul, est l'éclat du soleil, autre celui de la lune, autre celui des étoiles, et les étoiles elles-mêmes diffèrent l'une de l'autre en clarté. Ainsi en sera-t-il à la résurrection des morts. »

En troisième lieu, les corps des saints seront doués d'agilité. Durant cette vie, nous pouvons bien par la pensée aller visiter nos chers absents, mais notre corps demeure là où le fixe sa pesanteur. Après la résurrection, nos corps, doués d'une souplesse et d'une agilité merveilleuses se

¹ De la vie et de l'intelligence, p. 16.

transporteront partout en un clin d'œil, sur un simple acte de volonté émis par notre âme.

Enfin, les corps des saints seront doués de subtilité, c.-à-d. qu'ils seront tellement épurés et spiritualisés que, sans cesser d'être corps, ils pourront cependant, comme les purs esprits, pénétrer et passer à travers les corps les plus compacts, à l'exemple de Notre-Seigneur qui sortit de son tombeau en traversant la pierre qui en fermait l'entrée, et pénétra dans le Cénacle sans qu'aucune porte en fût ouverte.

Voilà ce que seront les corps des élus après la résurrection. Affranchis de toute infirmité, brillants comme le soleil, agiles et subtils comme des esprits, ils seront vraiment, selon le mot de Notre-Seigneur, comme des anges de Dieu. Combien différents seront les corps des damnés ! Enchaînés, lourds et difformés, ils seront dignes de l'âme affreuse qui les habitera, dignes de l'affreux séjour qu'ils devront habiter. * *

Que ce contraste nous encourage à supporter saintement, pour l'amour de Dieu, les fatigues et les souffrances physiques de cette vie ; qu'il nous donne la force de résister aux plaisirs coupables que pourrait convoiter notre chair ! N'oublions pas que nous nous préparons ici-bas le corps que nous aurons à la résurrection. Celui qui aime son corps, le caresse et le flatte maintenant, le perd infailliblement pour l'éternité ; au contraire, celui qui mate son corps et le réduit en servitude, comme S. Paul, celui-là le sauve et lui prépare une résurrection glorieuse. Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DE SAINT MARTIN

MODÈLE ET PROTECTEUR

Videte quæ sit via bonæ, et ambulæte in ea.

Voyez quel est le bon chemin et suivez-le.

(Jér., vi, 16).

Mes frères,

Quand nous voulons nous rendre parfaits dans une science ou dans une profession quelconque, nous choisissons un maître habile, un modèle. Or, la science, la profession la plus importante pour nous, c'est la science et la profession qui nous apprennent à bien vivre et à bien mourir ; puisque, sans elles, nous serons éternellement misérables.

Si donc nous voulons y faire des progrès, nous devons choisir des guides sûrs, des modèles parfaits.

Or, nous avons les maîtres les plus excellents : c'est N.-S. Jésus-Christ, c'est la Sainte Vierge, ce sont les saints dont l'Eglise nous propose d'imiter la vie et les vertus. — Dans la fête de ce jour, l'Eglise nous propose et à vous, tout particulièrement, d'imiter S. Martin. Je dis : à vous tout particulièrement, car S. Martin est votre Patron. Or, à ce titre, il est votre *modèle* ; et de plus, il est votre *protecteur*, comme je vais vous le montrer.

I

S. Martin naquit vers l'an 316, en Hongrie. Malgré ses parents qui étaient riches, mais idolâtres, il allait souvent à l'église, et, à peine âgé de dix ans, il demanda d'être reçu au rang de ceux qu'on préparait au baptême. Il y fut admis, et dès ce moment, il se sentit porté tout entier aux choses de Dieu, à ce point que la vie retirée et solitaire, la fréquentation des églises et des personnes consacrées à Dieu faisaient ses plus chères délices. Pourquoi ? Parce que c'est aux pieds des autels, c'est sous les yeux et la direction du prêtre que doivent se former et le cœur et l'esprit de l'enfant. A l'esprit, il faut la vérité, et c'est ici qu'on la trouve : il y a plus de doctrine sûre et salutaire dans une demi-ligne de catéchisme que dans toutes les conversations du monde. Au cœur, il faut l'amour, non pas cet amour profane qui réveille et nourrit de fiévreuses passions pour engendrer ensuite d'amères douleurs ; non, mais il faut cette charité que Jésus-Christ a apportée sur la terre, charité qui donne la paix, qui sanctifie et qui élève. Or, c'est ici, et ici seulement, qu'on la trouve ; c'est ici que l'enfant viendra la puiser dans les enseignements et le cœur du prêtre, dans la grâce et le cœur de Jésus-Christ qui attend aujourd'hui, comme autrefois, les petits enfants pour les embrasser et les bénir.

En venant à l'église pour former son cœur et éclairer son esprit, l'enfant se prépare des armes pour l'avenir. Il sera bientôt dans toute l'ardeur de la jeunesse, et la jeunesse est un temps difficile ; c'est le moment suprême où l'homme, où le chrétien doit se décider franchement. Il va sentir plus que jamais en lui-même le bien et le mal : car il entendra, autour de lui, un langage tout singulier, des maximes trompeuses malicieusement répandues par de prétendus savants dont le cœur est aussi vide de bonne volonté que la tête est pauvre de bonnes idées ; il sera témoin de scandaleux exemples, d'autant plus funestes et plus entraînants qu'ils partent de plus haut ; il verra battre en brèche ce qu'il y a de plus sacré, et il commencera à sentir peut-être le doute s'élever dans son âme, il hésitera, il n'aura plus le courage de ses convictions ; encore un pas, et il tombera dans l'abîme.

N'est-ce point là, m. f., la situation des jeunes gens ? Ne sont-ce point là les dangers qu'ils courent et qui amènent si souvent leur perversion ? Que doivent-ils donc faire, ces pauvres jeunes gens ? Imiter le saint dont nous célébrons les vertus. Ecoutez plutôt :

À l'âge de quinze ans, S. Martin fut enrôlé comme soldat. Le jeune catéchumène, ainsi jeté au milieu de la licence des camps, sut se conserver pur et bon, parmi tant d'occasions de chute et dans un si jeune âge. Sa fermeté dans le bien, sa charité, sa patience et sa modestie lui avaient conquis l'admiration de ses compagnons d'armes. Ils l'affectionnaient en le respectant, et ils étaient frappés d'une telle impression en voyant son extrême sobriété, qu'ils honoraient en lui l'austérité

d'un moine sous l'habit d'un soldat. — M. f., voilà ce qu'était S. Martin tout jeune encore et au milieu des dangers : un lis au milieu des épines, un vrai serviteur du bon Dieu au milieu des païens.

Jeunes gens, voilà votre modèle. Ce fut dans ce moment, lorsqu'il n'était encore que catéchumène, que S. Martin donna la moitié de son manteau à un pauvre. Vous connaissez tous ce trait de sa vie. C'était à la suite d'une marche pénible, au milieu d'un hiver rigoureux ; notre jeune soldat rencontra, aux portes d'Amiens, un pauvre à demi-nu et transi de froid, qui demande l'aumône aux passants ; tous continuent leur chemin, sans paraître ressentir la moindre pitié ; mais lui qui avait déjà donné sa dernière pièce de monnaie, tire son épée, coupe en deux son manteau, en jette une moitié sur le pauvre et se contente pour lui-même de l'autre moitié.

Voici venir la mauvaise saison ; il y a parmi vous des riches, et il y a parmi vous des pauvres qui souffrent, qui ont froid, qui ont faim. Vous qui pouvez donner, serez-vous insensibles ? fermerez-vous votre cœur à la pitié et à la commisération, à la vue des navrantes misères de vos frères ?

Si vous ne les secourez point, voici les terribles paroles que vous entendrez au dernier jour : « Retirez-vous de moi, je vous maudis, *Recedite* J'ai eu faim et vous ne m'avez point donné à manger ; j'étais nu et vous ne m'avez pas donné de vêtements ; retirez-vous, *recedite* : il n'y a point de miséricorde pour celui qui n'a point exercé la miséricorde. »

Quelles récompenses, au contraire, Dieu ne promet-il pas dans son éternité, à ceux qui auront été miséricordieux ! Il accorde son ciel, son ciel éternel, pour un verre d'eau froide donné à ses pauvres. Il tient pour fait à lui-même ce qu'on fait au dernier des malheureux. Lui qui est revêtu des splendeurs de sa gloire éternelle, c'est lui que nous habillons dans la personne des pauvres ! N'apparut-il pas à S. Martin, revêtu de son manteau, et disant aux anges qui l'entouraient : « C'est Martin qui, n'étant encore que catéchumène, m'a ainsi revêtu. » Enfin lui qui est le pain de vie des élus, le pain des anges ; c'est lui que nous nourrissons, quand nous donnons aux pauvres un morceau de pain, les restes de notre table !

Donnez donc, m. f., donnez l'aumône ; donnez aux pauvres ce que vous accordez inutilement à votre luxe, à vos plaisirs et à la mollesse ! Donnez, et le bon Dieu qui ne se laisse jamais vaincre en générosité, vous pardonnera vos péchés, bénira vos enfants, votre maison et vos entreprises ! Donnez, et les pauvres à leur tour appelleront sur vous toutes sortes de bénédictions !

II

Mais il y a d'autres pauvres que ceux dont je viens de parler, et ce sont les plus nombreux. Ces pauvres, c'est nous-mêmes, m. f.

En effet, l'homme ne vit pas seulement de pain ;

son âme, esprit formé à l'image de Dieu, son âme dont Dieu est le créateur et doit être la fin, doit vivre de la grâce. Or, m. f., cette grâce de Jésus-Christ si nécessaire pour le salut, est-elle bien abondante dans nos âmes ? Le sang de Jésus-Christ coule-t-il dans nos veines et va-t-il porter dans notre cœur la vie et la charité divines ? Sommes-nous revêtus de cette robe nuptiale sans laquelle on nous liera les pieds et les mains pour nous jeter dans les ténèbres extérieures ? Si nous sommes aussi pauvres que ces indigents qui demandent l'aumône, demandons-la nous-mêmes ; adressons-nous, après Dieu, aux riches du ciel ; faisons-nous des protecteurs qui viennent au secours de nos misères. Ces protecteurs, ce sont les saints, ce sont nos patrons, c'est S. Martin à la puissante intercession duquel cette paroisse est confiée : vous devez donc l'invoquer.

Une femme venait de perdre son fils unique. Ayant appris que S. Martin était dans le pays, elle vint le trouver, et plaçant devant lui le corps inanimé, elle s'écria : « Nous savons que vous êtes l'ami de Dieu ; ah ! rendez-moi mon fils, mon fils unique ! » Le saint, pénétré de la plus tendre compassion pour cette femme désolée, et averti de l'assistance du Saint-Esprit, prend l'enfant dans ses bras, fléchit le genou, adresse à Dieu une fervente prière, puis, comme Notre-Seigneur avait fait à la veuve de Naïm, il rend à la mère son fils ressuscité !

M. f., une âme sans la grâce de Dieu n'est autre chose qu'un cadavre. Il y en a peut-être parmi vous, de ces âmes ! Il y en a sûrement dans cette paroisse ! Pleurez, pauvre mère : votre enfant, par sa mauvaise conduite, montre qu'il est mort aux yeux de Dieu ! Pleurez, épouse désolée : votre mari, par ses désordres, montre qu'il est mort aux yeux de Dieu ! Pleurez, enfants dignes de pitié : vos parents, par leurs scandales, montrent qu'ils sont morts aux yeux de Dieu ! Oui, tous ceux-là sont des cadavres : ils ne voient plus, puisque la lumière de la foi paraît éteinte dans leur âme ; ils n'entendent plus, puisqu'il ne font attention ni aux avis ni aux reproches, ni aux menaces ; ils n'ont plus de vie ni de sentiment, puisque le feu de la charité de Jésus-Christ s'est retiré de leur cœur et de leurs membres glacés !...

Pleurez, mais ne perdez point l'espérance ; adressez-vous à votre Patron, ayez confiance en lui, il est votre Protecteur. Dites-lui comme cette mère désolée : « Nous savons que vous êtes l'ami de Dieu ; ah ! rendez-moi mon fils, mon mari, mon père, mon ami ; convertissez-le ; rendez-le moi, c'est mon unique ; ah ! rendez-le moi, puisque vous êtes l'ami de Dieu. »

M. f., la perversité humaine est bien grande ; mais nous savons par la foi que l'homme n'est pas seul quand il fait le mal. Souvent une puissance ennemie l'y pousse violemment. Outre nos anges tutélaires, les esprits séducteurs sont avec nous dans des rapports continuels. Le saint curé d'Ars disait dans l'une de ses instructions : « Quand vous allez dans un lieu dangereux, votre ange

gardien reste à la porte, et c'est un démon qui le remplace. » Faut-il s'étonner alors qu'il y ait, dans le monde, tant d'œuvres de ténèbres ! Combien de réunions, combien de plaisirs, combien de fréquentations présidés par des démons ? Combien de pensées, de désirs, d'actions, formés ou accomplis sous le souffle et l'influence du démon ! C'est assez vous dire que vous devez appeler le ciel à votre secours, et par conséquent, que vous devez invoquer S. Martin qui a livré à Satan une guerre incessante et qui a eu sur lui un tel pouvoir qu'il l'a toujours vaincu. « Partout où tu iras, avait dit le démon à notre saint, quelles que soient tes entreprises, tu me trouveras sur ton chemin pour les traverser. » Certes, il tint parole ; car jusqu'au lit de mort du grand thaumaturge, il ne cessa de le poursuivre. Mais alors ce fut pour subir un échec définitif et une honte éternelle, et pour s'entendre dire de la bouche du saint expirant : « Mauvaise bête, tu ne trouveras rien en moi qui t'appartienne, je serai reçu dans le sein d'Abraham ! »

« Je serai reçu dans le sein d'Abraham ! » Quelle assurance dans ces paroles ! Mais il faut avoir vécu bien saintement pour les prononcer ainsi. Toute la vie de votre saint Patron avait été pour le ciel ; c'est pour le ciel qu'il avait travaillé, combattu et souffert, jusqu'à dire, à l'âge de 80 ans : « Seigneur, si je suis encore nécessaire à votre peuple, je ne refuse point le travail ; que votre volonté soit faite ! » Et en ce moment même, il domptait encore son corps épuisé par les ans et la maladie ; étendu sur la cendre et le cilice, il priait, sans interruption, la nuit et le jour. Pour lui procurer quelque soulagement, on voulait le changer de position. « Laissez-moi, répondit-il, laissez-moi regarder le ciel plutôt que la terre, afin que mon âme prenne plus facilement son essor vers Dieu. »

Que ce soit là, m. f., toujours et partout, le cri de nos âmes. — On tendra des pièges à mon innocence en me flattant, en me faisant les plus belles promesses... Laissez-moi, laissez-moi regarder le ciel et non la terre ; c'est vers Dieu, la vérité et la vie que mon âme veut prendre son essor ! — Le démon cherchera à me faire prendre part à ces fêtes tumultueuses, à ces plaisirs fatigants, où il pousse ceux qui l'écoutent, afin de mieux les prendre... Retire-toi, Satan ! laisse-moi regarder le ciel et non la terre ; c'est vers Dieu, dont les joies sont éternelles et les fêtes pures et sans fatigues, que mon âme veut prendre son essor ! — On prêchera autour de moi le bonheur d'avoir et d'acquérir des richesses ; on glorifiera le dieu-argent ; on me dira de tout sacrifier, honneur, justice et devoir pour le servir... Laissez-moi regarder le ciel et non la terre ; c'est vers Dieu avec lequel on possède tout, et sans lequel on n'a et et on n'est rien, c'est vers Dieu que mon âme veut prendre son essor ! Dans les maladies, je regarderai le ciel ; au milieu des tristesses de mon âme et des déchirements de mon cœur, je regarderai le ciel ; au milieu des épreuves, des pertes, des séparations, je regarderai le ciel ; en face de la mort,

je regarderai le ciel, et je dirai avec S. Martin mon protecteur : « C'est vers vous, ô mon Dieu, que mon âme veut prendre son essor ! » Ainsi soit-il.

AUX ENFANTS DE MARIE ¹

I

L'IDÉAL DE LA VIE

Il faut avoir un idéal dans la vie, et la vie ressemble à l'idéal que l'on s'est fait de bonne heure. Il faut mettre notre âme en présence de Dieu et choisir le chemin que chacune de nous devra prendre et qui doit conduire à l'éternité.

* *

Il y a la vie *mondaine*, où l'on recherche pour tout l'amusement, le plaisir, la vanité. Combien de jeunes âmes de votre âge et de votre condition en sont là ! Selon l'expression de Bossuet, « elles ne respirent plus du côté du ciel. » Pour faire comme les autres, on n'ose pas s'écarter des sentiers frayés ; et, s'il le faut, on marche sur sa conscience, au risque de s'étourdir dans le tumulte du monde. Loin de nous cette manière d'agir, ce désir des fêtes et des dissolutions du siècle ! En tout cela, aucune pensée qui élève. Ces rêves de félicités sans nuages ne peuvent nous inspirer que le dégoût du devoir. Avec l'inattention d'un esprit frivole, on va sans s'inquiéter de savoir pourquoi l'on est ici-bas. Tant de jeunes filles, hélas ! boivent à la coupe des plaisirs d'un moment et cueillent au matin de leur vie ces roses qui s'effeuillent avant le soir pour laisser entre nos mains seulement la trace de leurs épines ! On se heurte à tous les mensonges, on se blesse à tous les obstacles. Et plus tard, il faudra dire après bien des déceptions : « Nous nous sommes donc trompées ! » Ce n'est pas l'idéal.

Il y a la vie à *demi-chrétienne*. La prière y aura bien sa petite part ; notre conduite sera régulière, correcte, estimée ; nous nous appliquerons au travail avec effort ; nous aurons pour notre famille le respect, la déférence, l'affection : voilà à peu près tout. Pour le reste, on marche avec son devoir, on sert Dieu d'une façon mercenaire, sans aucune générosité et presque sans mérite. La vie, toute préoccupée des douceurs de la terre, se passe entre le bien et le mal. Pour un rien, un simple prétexte, pour ne pas supprimer une partie de plaisirs, ou déranger l'heure d'un voyage, on manquera à la messe ; ou bien, si l'on ne se dispense pas totalement de paraître à l'église, on trouvera trop longue la messe la plus courte. Et même, on l'abrègera en arrivant en retard, et l'on se hâtera de sortir avant qu'elle soit terminée. Quelques vertus naturelles, le respect de soi-même, un peu de dignité personnelle, certaines pratiques religieuses que l'on conserve par un reste d'habitude : non, nous ne pouvons pas nous contenter de si peu. Ce n'est pas encore l'idéal.

¹ Ces allocutions sont dues à la même plume que les *Conférences populaires sur l'Histoire de l'Eglise et les Dominicales d'un petit Doyen*, publiées dans l'*Ami du Clergé* de 1921 à 1925.

Il faut, pour trouver l'idéal, monter plus haut, jusqu'à la *vie chrétienne véritable*, où Dieu et son service passent avant tout.

L'Écriture place la Sagesse sur les sommets, *in summis excelsisque verticibus*, loin des chemins battus, *extra viam*. Or ces hauteurs représentent Dieu lui-même notre modèle : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait. » (Mt., v, 48). Sous la lumière de cet idéal sublime, on accomplira ses obligations, sans en excepter aucune, avec zèle et avec élan ; notre âme, soulevée un peu vers les belles choses, dans le cadre professionnel que nous aurons choisi, conforme à notre milieu et à nos aptitudes, s'efforcera de monter. Alors dans la vie tout devient beau, tout est pur, tout est saint, parce que, en agissant, on s'élève aux régions sereines du surnaturel. Oui, jusque dans les limites de la propriété et du décor domestique, il y a place pour l'idéal chrétien, et l'on peut y tendre toujours vers le meilleur, vers une réalisation plus parfaite du devoir. Si on le veut sincèrement, persévéramment, on peut pratiquer non pas une vertu telle quelle, vulgaire, mais une vertu éminente qui recherche constamment le mieux, qui accepte, s'il le faut, son isolement, sans se laisser entamer par l'effrayante tentation de se sentir seule.

A notre âge, c'est le matin, on est radieux d'espérance, on a l'élan, l'enthousiasme ; mais la route est longue, et souvent il ne faut pas avoir fait beaucoup de chemin pour se ralentir, éprouver de la lassitude et se décourager. Et puis, que d'obstacles qui viennent à la traverse de notre idéal ! C'est le scandale du dehors, ce sont les dérisions, c'est le désenchantement intérieur ; nous croyons avancer sans encombre, et nous avons heurté l'écueil. — Coûte que coûte, et à tout prix, nous garderons notre idéal ; supposé que parfois nous trébuchions, après un faux pas nous reprendrons notre sentier. Nous irons par un effort constant vers le but ; et même, s'il semble s'éloigner à mesure que nous en approchons, malgré un recul apparent, notre effort sans cesse grandira. Avec quelques nuances de détail, le devoir est surtout émaillé de sacrifices : quel qu'il soit, nous voudrions vivre suivant les règles tracées par l'Évangile, les seules qui restent vraies. Au milieu des dangers dont nous sommes menacés, nous ferons bonne garde ; notre étoile sera la foi : avec elle nous envisagerons les choses d'ici-bas avec un regard calme, elle dirigera, elle pénétrera notre vie, à ce premier âge où, déjà, il convient de ne pas perdre la moindre partie d'un don précieux, et où l'âme peut recevoir jusqu'au fond le plus intime de son être l'empreinte du bien, de la grâce et de la vertu.

* *

Pour rester fidèles à notre idéal, et pour en faire la forme et l'honneur de notre vie, il faut nous dire souvent : « Une heure viendra où je serai couché sur mon lit, et je me débattrai pour mourir ; je mourrai, et ce sera fini. » De l'enfance à la vieillesse, ce n'est qu'une journée et qui s'évanouit

bien vite. Or, selon le mot d'une sainte, ne l'oublions pas, « c'est du temps perdu que celui qui n'est pas employé pour le paradis. »

II

LE MOT DU CIEL

Il y a pour chacune d'entre nous une vocation, un appel de Dieu, « le mot du ciel » qu'il faut entendre : car le chemin qu'il nous indique est pour notre bien spirituel et temporel.

* *

Tous les chrétiens ont une vocation générale qui est de sauver leur âme. Mais, pour y répondre, s'ouvre une infinité de voies diverses, d'états, que la sagesse divine a disposés. Si toutes ces voies conduisent au salut, c'est à la condition de suivre celle qui nous a été fixée. Dieu, qui a tracé aux astres leur route à travers l'immensité de l'espace, le même Dieu qui veille sur la petite fleur des champs et lui donne son éclat et son parfum, a voulu pour nous, de toute éternité et avec une sollicitude paternelle, un état spécial, une vocation marquée, et pas d'autre. Il a mis en nous, — et c'est une forme particulière de sa providence, — certaines dispositions harmonisées avec l'état où il nous appelle, qui composent l'ensemble de notre caractère et décident de notre vocation.

Il est donc bien important de connaître sa vocation. Sur ce point, nous devons tout d'abord demander à Dieu de nous éclairer. La vocation est la voix de Dieu qui se fait entendre à l'oreille de l'âme. Nous prions Dieu pour qu'il nous manifeste sa volonté et illumine notre chemin. Nous étudierons aussi nos attrait, nos goûts, nos inclinations, nos aptitudes particulières. Nous consulterons ceux qui sont appelés à la direction de notre vie, nos parents, quelques personnes éclairées et d'une vertu peu commune. En prenant ainsi conseil, nous trouverons facilement « le mot du ciel. » Nous pouvons être appelées à une vocation ordinaire, et qui le plus souvent nous a été préparée par une tradition de famille, mais aussi parfois à une vocation plus haute, plus élevée, celle de la vie religieuse. Quels que soient les desseins de Dieu à notre égard, — et il les manifestera souvent dans une fervente communion après le rayonnement de l'hostie, — nous les accepterons d'avance. Mais, une fois notre vocation connue, il faut la suivre résolument : et, je le répète, fût-elle la vocation commune, elle est bonne, méritoire, on peut y atteindre le plus haut degré de vertu et de sainteté, pourvu qu'on s'applique à en remplir sans défaillance toutes les charges.

A bien suivre notre vocation, il y a pour nous un double intérêt : notre bonheur d'ici-bas et notre bonheur éternel y sont également engagés.

De notre vocation acceptée avec zèle dépend le succès de notre avenir. La vocation est une chose capitale qui commande toute la vie pour en faire le bonheur ou le malheur, suivant qu'on y est fidèle ou non. Dieu, ayant tracé à chacun d'entre

nous la sphère dans laquelle il doit se mouvoir, c'est dans cette sphère assignée par sa Providence, le plus souvent en prenant le sentier tracé par nos aïeux, que nous trouverons le bonheur. Il y aura alors égalité et douceur dans notre vie : notre vie, orientée, conforme à notre vocation se passera harmonieusement. Aussi bien, que d'existences empoisonnées, pleines de déceptions et d'amertumes parce qu'on a mis obstacle à l'appel de Dieu ! Pour ne pas faire fausse route et marcher sur un terrain uni, il importe souverainement que chacun suive son propre sentier, non celui d'un autre, non le chemin qui plait, mais celui qui mène au but, serait-il plus épineux.

Il y a surtout ici une question de salut. Pour nous sauver, Dieu nous a préparé un certain enchaînement de grâces, mais de grâces qui sont adaptées à notre état. Si nous ne suivons pas cet état, ce ne sera plus autour de nous la même Providence inquiète, intéressée en quelque sorte à nous soutenir dans une voie où elle nous a conviés. Sommes-nous attentifs à écouter « le mot du ciel » en répondant à la condition qu'il nous a choisis ? Alors, Dieu fera plutôt des miracles, s'il est nécessaire, pour nous sauver. A agir différemment, Dieu, sans doute, ne nous abandonnera pas ; mais ce ne seront plus les mêmes faveurs et il est à craindre que notre volonté, insuffisamment préparée, ne vienne à défaillir ; au contraire, fidèles à notre vocation, et confiantes dans Celui qui ne laisse pas un passereau tomber à terre sans sa permission, nous sommes assurées que Dieu sera avec nous, dans les circonstances où il nous a placées, par un secours opportun de la grâce céleste, et aussi abondant qu'il le faudra. Si le salut est difficile pour une âme qui n'est plus aidée dans la conduite de la vie ni par ses dispositions personnelles ni par les circonstances ; si une sorte de tristesse et d'ennui enveloppe parfois l'existence, même dans les conditions en apparence les plus heureuses, c'est que l'âme porte la peine de sa légèreté ou de sa négligence dans une affaire aussi grave. En retour, cherchez Dieu avec sincérité en obéissant à votre vocation : vous trouverez une paix douce et solide à la fois, parce que vous vous sentirez sur le vrai chemin, et les touches de la grâce seront de beaucoup mieux comprises.

* *

Dieu a fixé votre place dans le monde, « comme celle de la plus petite étoile au firmament. » La trame de votre vie est là, et vous pouvez en disposer le tissu comme bon vous semble ; à cette époque même qui est la vôtre et où aboutissent et se croisent tous les sentiers et tous les chemins, vous pouvez choisir celui qui vous plaît davantage. En suivant votre état, vous avez la certitude que Dieu vous donnera son secours pour en remplir les devoirs. Pour une âme chrétienne, son état, c'est « le bon et cher présent » tel que Dieu l'a voulu, et elle ne songe qu'à s'y dévouer.

POUR UNE MESSE DE LA CROIX-ROUGE

CE QU'EST CETTE ŒUVRE, CE QU'ELLE FAIT,
CE QU'IL FAUT FAIRE POUR ELLE

Monseigneur, Messieurs,

Répondant à la fois à l'honorable invitation de votre distingué Président et à la prière amicale de votre dévoué Secrétaire, je viens parler ici de l'une des œuvres charitables les plus réellement utiles et les plus profondément sympathiques de notre temps. Je viens recommander à l'attention et à la générosité de cette assemblée la section spéciale de la Société Française de Secours aux blessés des Armées de terre et de mer, plus connue parmi nous sous le nom si pittoresque et si émouvant de la *Croix-Rouge*. Et, autant pour rendre justice à ses membres actifs que pour la faire connaître à ceux qui, sans l'ignorer, n'en auraient pas encore saisi le caractère tout ensemble évangélique et humain, je voudrais vous dire avec la plus grande simplicité *ce qu'elle est, — ce qu'elle fait, — et ce que vous, enfin, vous devez faire* pour l'aider dans sa noble entreprise.

Monseigneur, je sais quelqu'un qui, ayant à traiter ce sujet, eût fait vibrer cet auditoire aux accents de la plus haute éloquence. C'eût été pour l'Œuvre, non seulement une bonne fortune, mais simplement une fortune. J'affirme devant vous, Monseigneur, qu'elle mérite d'être glorifiée par un avocat illustre. Puisse, au moins, votre présence suppléer à mon insuffisance !

En attendant mieux, Messieurs, au nom de Dieu, au nom de la Patrie, au nom de ceux qui ont souffert et qui sont morts pour elle, au nom de ceux qui, dans l'avenir, se sacrifieront encore à son salut, écoutez la rapide et loyale exposition des faits que j'ai recueillis pour vous et qui m'ont été révélés par une étude attentive, et préparez-vous à prendre une résolution : celle de contribuer, selon la mesure de vos forces, à la prospérité de notre Croix-Rouge orléanaise.

Peut-être, en cours de route, blesserai-je quelques modesties ; je m'absous d'avance, sûr que je suis qu'en disant beaucoup, je resterai encore au-dessous de l'admirable vérité.

I

Disons d'abord de cette œuvre ce qu'elle est.

Le signe sacré qui lui donne son nom et dont elle a fait ses armoiries, qui empourpre ses fanions et qui teint, comme une tache de sang, le brassard de ses brancardiers et des ses infirmières, le dit avec la clarté du plus poignant des symboles. Comme toutes les œuvres qui, depuis dix-neuf siècles, ont été instituées pour le soulagement et la consolation des hommes, elle est fille du divin Crucifié du Calvaire ; elle est une œuvre chrétienne, inspirée par le sacrifice et inspiratrice du dévouement.

Elle est née aux plus mauvais jours de notre histoire, en 1870. Dure année, Messieurs, qu'on appela ensuite *l'Année terrible* et que ceux qui,

comme nous, l'ont vécue, appellent plus justement au fond d'eux-mêmes « l'Année horrible. » Nous l'avons vécue au milieu du bruit des canons, au milieu du choc des armes, dans l'humiliation des envahis et des vaincus, relevés un instant par quelques victoires et longuement abattus par d'incessantes défaites. Pour la plupart, nous n'étions que des enfants alors, mais ces spectacles nous ont impressionnés si fortement et si définitivement qu'ils nous ont marqués pour la vie. Nous n'avons rien oublié, non, rien ! Mais ce que nous avons encore moins oublié que le reste, ce sont les souffrances inouïes de ceux qui se battaient pour sauver l'honneur d'un pays qui n'avait plus que son honneur à sauver, leurs visages hâves de meurt-de-faim, leurs vêtements déchirés et sordides, les convois d'ambulance qui passaient sur les chemins de neige en laissant sur le sol une trace rouge, les blessés qu'on emportait à bras-le-corps ou sur des civières et qu'on entassait dans les maisons, dans les granges, sous les hangars, dans les églises. Infortunés qu'on ne pouvait remuer ni même toucher sans leur arracher d'affreux cris de douleur. Le dévouement professionnel des médecins, la charité des religieuses et des Frères des Ecoles chrétiennes, l'initiative émue du public les soignaient avec empressement ; mais, hélas ! sans pouvoir y suffire ! Il n'y suffisait pas, ce dévouement, parce que, d'abord, les infirmiers volontaires étaient trop peu nombreux ; mais surtout parce qu'ils manquaient des initiations indispensables. La bonne volonté était grande, le courage au-dessus de tout éloge ; la capacité était douteuse ou nulle, car, vous le devinez bien, si c'est un art que d'assister les malades en général, c'est un art plus difficile d'assister des blessés, des hommes dont la chair est déchirée et les os rompus par la fonte éclatée des obus et par le plomb des balles.

Au spectacle de ce drame douloureux, de cette Passion où la France, crucifiée dans ses plus braves enfants, agonisa pendant de si longs jours, le cœur des patriotes et des chrétiens s'émut d'une sainte piété, et, sous le feu même de l'ennemi, le comité de la Croix-Rouge fut fondé et s'organisa. Le but : soulager, par tous les moyens, les victimes de la guerre.

Formée en hâte, au milieu de la plus tragique des confusions, l'Œuvre, vous le devinez bien, ne pouvait posséder du premier coup les ressources ni le personnel nécessaires à des besoins immenses. Mais la charité et l'amour de la Patrie font des miracles : ils en firent d'incomparables. Trois mille cinq cents blessés furent recueillis dans les voitures de la Croix-Rouge d'Orléans, et huit mille furent soignés dans ses 350 ambulances.

Jours sanglants et funèbres, Messieurs, et pourtant magnifiques, magnifiques par l'union dans un dévouement inlassable de tous les braves gens et de tous les bons Français ! Il n'y avait alors ni monarchistes ni républicains se jetant l'anathème, ni catholiques ni anticatholiques, ni persécuteurs

ni persécutés ; il n'y avait plus qu'un seul peuple comme il n'y avait plus qu'une seule douleur ! Or, Messieurs, personne n'a plus contribué à cette union que les membres de la Croix-Rouge, et il faut les féliciter de cette largeur de cœur et d'esprit, autant que de leur dévouement même.

La guerre finie, il s'agissait de réparer les désastres. La Croix-Rouge voulut y contribuer encore, et elle le fit avec le plus noble et le plus infatigable empressément. Elle parcourut tous les champs de bataille de l'Orléanais ; elle releva les noms des soldats morts dans l'action ou des suites de leurs blessures ; elle distribua aux veuves, aux orphelins, aux familles des héros malheureux, aux incapables de travail du fait de la guerre, des allocations journalières qui les aidassent à vivre. En même temps, elle dressait des croix sur la tombe des vaillants ensevelis isolément dans nos campagnes ; elle élevait le glorieux monument de Coulmiers ; et, en six ans, elle parvenait à répartir, entre les nécessiteux qu'elle avait pris sous sa protection, 140.000 francs de secours !

Cela est beau, et ce n'est pas tout !

Ce n'est pas tout ! La Croix-Rouge, œuvre d'humanité, de charité et de patriotisme, aurait cru n'accomplir que la moitié de sa tâche, si elle n'avait suivi nos soldats jusque par delà la tombe. Chrétienne d'aspirations, de conviction et d'action, elle a voulu leur assurer la perpétuité du souvenir et des suffrages religieux. Et comme elle a eu raison, Messieurs ! Quoi ! Voilà des hommes qui ont affronté tous les périls, qui ont subi toutes les épreuves de la guerre, qui ont souffert dans leur corps, dans leur âme, dans leur légitime orgueil de Français ; des hommes qui sont morts vaincus ; ces hommes, au surplus, étaient des baptisés, des catholiques pour la plupart ; et leur sublime sacrifice accompli, on se contenterait de laisser se consumer leur dépouille sous des monuments plus ou moins fastueux, sans plus se préoccuper de leur âme immortelle que si tout avait été fini pour eux à leur dernier soupir ? Un tel oubli, pour des chrétiens, est l'ingratitude suprême. La Croix-Rouge n'a pu supporter l'idée que la France s'en rendît coupable. Elle a secouru nos blessés, elle a marqué d'une croix les sillons où sont ensevelis les corps mutilés ; mais elle a entendu aussi l'appel des âmes envolées dans l'au-delà, et, tous les ans, elle veut que de solennelles prières soient adressées à Dieu pour elles. C'est pour prier pour elles que le prêtre est monté tout à l'heure à l'autel, c'est pour prier pour elles que vous êtes réunis dans cette église. Pieuse démarche, qui est le couronnement de l'œuvre entreprise par la Croix-Rouge ; par elle, elle suit les soldats de France aussi loin que la fidélité du souvenir et des bienfaits peut les atteindre, jusqu'au sein de l'éternité et jusqu'au cœur même de Dieu !

Telle est, Messieurs, l'origine de la Croix-Rouge ; tel est le but qu'elle s'est proposé dès la première heure de son existence ; tels les premiers résultats de son action ; telle, enfin, sa visée ultime. Elle est une œuvre de charité, d'abnéga-

tion, de patriotisme, une œuvre de religion et d'humanité, l'œuvre la plus complète et la plus parfaite par laquelle les hommes aient honoré l'immolation de leurs semblables à la cause sacrée de la Patrie !

Mais vous allez voir que son domaine primitif s'est encore étendu, et que la force des choses, utilisant la passion de dévouement qui l'anime, l'a conduite à une plus large exploitation de ses moyens et de ses forces.

II

Depuis les jours sombres que je viens de rappeler, la France, hélas ! a été déchirée par des luttes encore plus sanglantes. Nous avons revu les horreurs de la guerre avec l'étranger, et combien plus longue et plus atroce ! C'est par millions que les blessés ont été amenés de ces champs de carnage dans nos ambulances et nos hôpitaux ! La Croix-Rouge, pendant ces quatre ans d'épreuves inouïes, a fait des prodiges. Elle a enrôlé des régiments d'infirmières, et jamais plus douces mains n'ont pansé plus cruelles blessures. Il en est résulté pour elle une gloire qui ne périra pas. Ses services, au surplus, sont encore dans toutes les mémoires.

Il semblerait maintenant que, depuis de longues années, son rôle est fini et qu'elle n'a plus qu'à se reposer sur ses lauriers. A quoi peut donc servir une organisation née pendant la guerre et pour la guerre ? Une fois nos désastres réparés, ne devait-elle pas disparaître, comme doit disparaître ce qui n'a plus de raison d'exister ?

Non, cette grande œuvre devait subsister, parce que, en dépit des idées de pacification et de désarmement dont se berce notre génération, il n'est point de paix éternelle pour un grand pays. Depuis 1914-1918, la Croix-Rouge entend encore le son des trompettes dans les casernes ; elle entend encore le grondement des canons qui tonnent aux polygones ; elle entend encore le sol trembler du Nord au Sud, de l'Ouest à l'Est, sous les pas lourds des soldats en manœuvres ; elle voit encore toutes les puissances du monde, armées, se surveiller d'un œil jaloux ; elle voit se perfectionner chaque jour leurs armements formidables, inventer de nouveaux engins meurtriers, lancer sur les mers les cuirassés énormes et les torpilleurs et les sous-marins perfides, chercher des chemins dans les airs pour ces farouches oiseaux qui, d'en haut, laisseront demain pleuvoir la foudre, le poison et la mort ; et elle se dit : « Il faut que l'heure venue, je sois prête ! »

Pour être prête, voici ce qu'elle fait.

Les peuples perfectionnent leur outillage de guerre : la Croix-Rouge perfectionne son outillage de secours et de salut. Au fur et à mesure que lui viennent les ressources, elle entasse dans ses magasins les brancards, les voitures, les harnachements, tout le matériel qui devra servir à ramasser les blessés et à les transporter.

Des peuples désarmés augmentent secrètement leurs effectifs de combattants : la Croix-Rouge

augmente son effectif de brancardiers et d'infirmières. Elle procède à des enrôlements, elle aussi. Elle enrôle, non les bras qui porteront le fusil, mais les bras qui soutiendront les corps rompus ; non les mains qui manieront l'épée, mais les mains plus douces qui étancheront le sang ruisselant des blessures ; non les forces qui tuent pour défendre ou venger, mais les forces bienfaisantes qui relèvent le défenseur et le vengeur abattus, pour les rendre à la lutte ou tout au moins à la vie. Ses bureaux de recrutement sont toujours ouverts, comme les autres, et il n'est pas de jour où elle n'inscrive sur ses registres quelque nouveau volontaire de la charité.

Les peuples multiplient les écoles de guerre, poussent leurs soldats aux études spéculatives et pratiques de tactique, de stratégie et de balistique : la Croix-Rouge fonde des dispensaires qui sont des écoles aussi, écoles spéculatives et pratiques où des femmes et des jeunes filles du meilleur monde apprennent la science délicate de guérir.

J'ai visité votre dispensaire, Messieurs, et c'est l'un des meilleurs souvenirs que je garde de ces dernières semaines. J'ai traversé la salle d'attente, où se trouvaient des blessés et des infirmes venus pour se faire panser. J'ai vu la salle des conférences, avec sa longue table, le fauteuil du maître qui est toujours un médecin qualifié, ses sièges et l'étagère où sont rangés les subtils instruments d'acier et d'argent destinés à sonder les blessures et à coudre les plaies. J'ai vu l'armoire où se cache le squelette qui sert à l'étude des fractures. J'ai vu enfin la salle des pansements : je l'ai vue pleine d'enfants, d'hommes et de femmes aux membres malades, et au milieu de tout ce monde, spectacle inoubliable, j'ai vu vos infirmières, actives et silencieuses, penchées sur les bobos et les ulcères, dans leur robe blanche, pareilles aux anges de la Résurrection.

Je ne sais si j'ai jamais rien contemplé de plus beau que ces chrétiennes et ces Françaises appliquées à soulager les souffrances présentes en vue des souffrances futures, prodiguant leurs soins désintéressés aux victimes du travail ou de la vie, en attendant qu'elles aient à les prodiguer aux victimes de la Guerre.

C'est ainsi que le domaine de la Croix-Rouge s'est agrandi ; l'amour de la Patrie et le dévouement à ses soldats lui ont dilaté le cœur et c'est ce qui fait que, dans les grandes catastrophes qui ont attristé ces dernières années, on l'a vue partout où l'humanité l'appelait à l'aide.

Merveilleux états de service !... Au Maroc, elle envoie ses infirmières. Ces nobles femmes soignent les blessés, les fiévreux et les contagieux avec une endurance et une discipline et un savoir qui jettent dans un véritable enthousiasme les médecins et les vaillants chefs de l'expédition.

A Messine, un tremblement de terre, vous vous le rappelez, suivi d'un raz de marée a secoué sur ses fondements la ville populeuse et charmante, et après l'avoir jetée à terre avec ses maisons et ses

monuments, l'a en partie ensevelie sous les eaux. Les innombrables morts qu'on retire des ruines, d'autres les enterrent ; mais les centaines de blessés qui gémissent dans les décombres, ce sont encore vos infirmières qui les soignent : elles pansent, comme l'a dit votre président, les membres fracturés, les mains écrasées, les plaies horribles, et tel est leur dévouement et telle leur habileté que les médecins italiens, un peu défiants d'abord, leur prodiguent à la fin l'hommage de leur admiration.

La même année, si je me souviens bien, les rivières de Provence débordent ; c'est la désolation et la misère dans les vallées de ce joyeux pays. Le Midi qui chante est devenu le Midi qui pleure et qui se lamente. Vos infirmières sont accourues au premier bruit du désastre, pansent encore les victimes, et partagent leur temps entre les soins donnés aux blessés et la distribution des secours.

En 1909-1910, Paris et les environs sont éprouvés à leur tour par une mémorable et formidable inondation. On compte les sinistrés par centaines de mille. Vos infirmières sont encore là, debout nuit et jour, infatigables, recueillant les affamés qui fuient leur domicile envahi, attentives aux besoins des enfants, réconfortant les parents et distribuant à pleine main l'argent envoyé de toute part.

Depuis, les catastrophes succédant aux catastrophes avec une déconcertante continuité, vous les avez vues à l'œuvre partout où les appelaient la douloureuse voix des blessés, les cris angoissés des victimes de ces sanglantes tragédies.

Voilà, jusqu'à ce jour, les principaux états de service de la Croix-Rouge, sont-ils assez beaux ?

Vous le voyez donc, Messieurs, partout où une catastrophe s'abat, partout où des hommes souffrent et appellent, la Croix-Rouge est là, au poste du sacrifice et du dévouement, et ses infirmières, vraies chrétiennes et vraies Françaises, mobilisées aussitôt, se transforment en sœurs de St-Vincent-de-Paul et en Petites Sœurs des Pauvres. Ah ! on parle de charité : où trouver, je vous le demande, une œuvre où les principes de la charité évangélique se traduisent en actes plus effectifs ? On parle de la pitié humaine et d'humanitarisme : où trouver, je vous le demande, une œuvre plus sincèrement, plus largement, plus noblement humanitaire ? Même parmi les plus renommées, je défie qu'on en rencontre une qui la dépasse ou même qui l'égale, et c'est pourquoi je veux vous dire, Messieurs, avant de finir : Soutenez-la, aidez-la, développez-la parmi vous !

III

Je dis, Messieurs, que vous devez aider la Croix-Rouge dans ses entreprises. Mais qui, *vous* ? Tous !

Si vous êtes chrétiens conscients, vous devez vous rappeler les préceptes du Maître : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même !... Fais aux autres ce que tu voudrais qu'à toi-même on te fît... Sois le bon Samaritain, qui a ramassé, soigné et fait soigner le voyageur blessé sur la route. »

Ces préceptes divins, vous ne les pratiquerez jamais mieux qu'en vous affiliant à la Croix-Rouge, ou en lui donnant votre concours.

Si vous n'êtes pas chrétiens de croyance, vous l'êtes d'instinct et de tradition : pour le moins vous êtes hommes et à ce titre, selon la belle parole du poète ancien, reprise par le philosophe Sénèque, « Rien d'humain ne doit vous être étranger, » car « l'homme est pour l'homme une chose sacrée. »

Qui que vous soyez donc, vous devez aider cette œuvre de fraternité dans toute la mesure de votre pouvoir.

Mais que ferez-vous pour elle ? — Rien de plus simple.

La Croix-Rouge a besoin d'un matériel considérable et d'immeubles pour l'abriter. Ce matériel, elle le possède en partie ; ces immeubles, elle les a à sa disposition ; mais tout cela est encore loin de la perfection qu'elle rêve. Ces Messieurs du Comité disent absolument comme nous tous, à certaines heures de détresse et d'impuissance : « Si seulement nous faisions un héritage, ou si nous gagnions le gros lot ! » Ce sont là, qui ne le sait ? de rares aubaines ; elles peuvent s'offrir néanmoins sous une forme ou sous une autre, et la générosité catholique, plus d'une fois, nous le savons tous, a donné plus qu'un gros lot et plus qu'un héritage, sans le malheur d'un deuil et la chance d'une loterie ! Réalisez cette merveille : la fortune, cette fois, n'aura pas été aveugle, comme on assure qu'elle l'est d'ordinaire.

La Croix-Rouge possède un dispensaire. Ce dispensaire, je vous l'ai dit, est admirablement aménagé et ordonné, propre et luisant, dans toutes ses parties. Mais ce que je ne vous ai pas dit et que cependant j'ai remarqué, c'est qu'il est trop exigu pour le nombre des blessés, des infirmes et des infirmières qui le fréquentent. J'y ai vu ces pauvres gens et ces nobles femmes entassées littéralement les uns sur les autres. Il faudrait un aménagement plus complet, et surtout plus d'espace. Ne pourriez-vous pas, par vos dons, remédier à cette insuffisance ?

La Croix-Rouge, pour remplir son but présent et sa mission future, a besoin de brancardiers et d'infirmières. Elle en a, certes, dont l'ardeur et la compétence sont incontestables ; mais en a-t-elle assez ? Je me dis que tout homme qui ne peut porter les armes et qui garde encore, Dieu merci, assez de sang et de force pour être utile, devrait s'enrôler parmi les brancardiers et être prêt, l'heure sonnée, à servir son Pays et l'humanité à sa manière. Je me dis que toutes les jeunes filles qui ont des loisirs, toutes les veuves qui n'ont plus le souci du foyer, par dessus tout et avant toutes les autres, les filles ; les femmes et les mères d'officiers et de soldats, devraient s'enrôler parmi les infirmières et être prêtes, l'heure sonnée, à la tâche nécessaire et glorieuse de panser les blessés et de sauver de la mort ceux que la mort aura touchés, mais non couchés pour jamais sur la poussière sanglante des champs de bataille.

La Croix-Rouge, enfin, distribue des secours aux sinistrés de toutes les catastrophes ; offrez-lui votre part d'aumône. Je sais que vous êtes sollicités de toutes parts, et que les mains qui se tendent vers vous sont aussi nombreuses que pressantes. Donnez à toutes les œuvres, si vos ressources le permettent ; mais n'oubliez pas celle-là. Vous le devez d'autant moins que celle-là se consacre aux misères les plus tragiques et les plus désespérées, d'autant moins surtout, qu'instituée pour la guerre, elle aura peut-être un jour à se consacrer à vous-mêmes et à vos enfants !

Voilà, Messieurs, comment vous pouvez donner à la Croix-Rouge, avec le témoignage de votre sympathie et de votre admiration, la contribution volontaire d'une collaboration efficace.

* *

Et maintenant, Messieurs, je finis ce discours ; je le finis en vous adjurant d'entrer dans la pensée si patriotique et si chrétienne qui nous réunit au pied de l'autel, à l'invitation d'une Société charitable, utile et bienfaisante au premier chef.

D'abord, priez, comme elle vous le demande, pour les morts de la Grande Guerre. Priez, c'est un devoir sacré de fidélité, de gratitude et de justice. Priez : aux âmes exilées de la vie, c'est la prière surtout qui importe, car la prière va plus loin que la pensée, plus loin que le souvenir, plus loin que la gloire même ; elle va retrouver les disparus jusque dans l'éternité !

Et puis, souvenez-vous ! — Souvenez-vous, Messieurs, que vous êtes les citoyens d'une cité que les malheurs publics n'ont jamais trouvée au-dessous d'elle-même, et montrez-vous les hommes chrétiennement patriotes que vos aïeux ont été dans tous les temps. — Souvenez-vous, Mesdames, que vos grand-mères ont soigné les blessés de bien des sièges, et que notre sainte Jeanne, patronne de toutes les Françaises, est surtout votre patronne à vous et votre modèle. L'immortelle enfant, en pleine mêlée, descendait de cheval pour soulever la tête d'un blessé ennemi : que sa grande âme inspire la vôtre et que son exemple vous enhardisse au soulagement de toutes les douleurs !

Tout en souhaitant la paix et la sécurité de la vie, disons-nous que la guerre est toujours possible, et qu'en tout cas il ne se passe guère d'année qui ne soit signalée par quelque catastrophe sanglante. Si l'humanité n'a pas besoin de nos secours aujourd'hui, demain elle pourra nous appeler à l'aide. Grâce à votre générosité, la Croix-Rouge volera à l'appel de toutes les détresses et elle les soulagera en votre nom. Vous aurez part à sa gloire devant les hommes et à ses mérites devant Dieu, — part aussi aux récompenses divines du dernier jour, car vous savez qu'il est écrit en toutes lettres dans l'Evangile : « Ce que vous aurez fait pour vos semblables, et surtout pour les plus malheureux, c'est pour le Sauveur lui-même que vous l'aurez fait. » C'est la charité qui est la clef, la clef d'or qui ouvre la porte du royaume éternel. Ainsi soit-il.

RETRAITE A DES RELIGIEUSES

Conférence

L'ORAISON (simple schéma)

Une manière, peut-être la meilleure de toutes, de se donner tous les jours à Dieu, c'est de s'engager chaque jour à la pratique de l'oraison d'après les principes suivants :

I. — L'oraison doit être simple et toujours faisable

1^o J'en veux faire une *occupation* à laquelle j'apporterai la diligence que j'apporte aux autres travaux : *pas plus, pas moins, pas autrement*. Cette occupation toute *surnaturelle* dans sa substance sera néanmoins *humaine* et *personnelle* dans son mode.

On s'en occupe moins qu'il ne faut, en y allant comme on va en récréation ; plus qu'il ne faut, en exagérant ; autrement, en songeant à autre chose.

L'oraison est surnaturelle dans sa substance, si on l'envisage du côté de Dieu, quant à l'acte de foi à produire pour se rendre présents à Dieu ou à la Sainte Vierge ou au personnage céleste avec lequel on converse.

Elle est humaine : c'est un acte humain, non un acte angélique ou surhumain, du moins le plus souvent.

Elle est personnelle, c.-à-d. appropriée au caractère de chacun ; l'un parlant beaucoup, l'autre moins, celle-ci mieux, celle-là médiocrement... Un enfant parle à sa manière, et ses parents s'y attendent, loin de s'en étonner ; une grande personne parle aussi à sa manière (songeons à ce que feraient deux pensionnaires, l'une de 6 ans, l'autre de 17 ans, écrivant l'une et l'autre à leur mère pour lui souhaiter une bonne fête...). Tous les oiseaux ne sont pas rossignols, et cependant le rossignol et le moineau chantent et louent le Seigneur chacun à sa façon.

2^o Je veux croire à la *réalité* de mon oraison, comme je crois à la réalité de mon étude lorsque j'étudie, d'autant plus que, dans l'oraison, Dieu compte pour œuvres les aspirations imparfaites quand elles sont produites selon les forces actuelles de l'âme et avec le désir de ce qui manque.

Nous disons donc qu'il faut croire à la réalité de l'oraison. On ne le fait pas, par exemple, quand on ne croit pas qu'on puisse ainsi parler familièrement et simplement avec Dieu. Or c'est là une erreur. Oui, nous parlons réellement à Dieu, et nous devons croire que nous lui disons de bonnes choses, des choses qui lui sont agréables... et il ne veut pas autre chose de nous que ce langage simple, familier, ordinaire.

3^o Je ne dois ni vouloir ni attendre un *résultat perceptible* de chaque oraison prise en particulier ; mais croire fermement au résultat de toutes, prises dans leur ensemble et poursuivies fidèlement.

Est-ce que l'on constate, à l'époque de la croissances, le résultat visible, appréciable, d'un seul repas ? Non, mais c'est seulement après des se-

maines, des mois ou des années que l'on constate le changement.

4^o Je dois savoir qu'un homme qui a été, qui est, qui sera pécheur, peut néanmoins et doit faire oraison ; et que l'oraison du pécheur, quand elle a un commencement de droiture, est une des plus agréables à Dieu.

Est-ce raisonnable, est-ce humble d'attendre que l'on soit digne pour parler à Dieu ?...

Donc, notre oraison sera *ordinaire* ; c'est celle qui convient aux hommes *actifs*. L'extraordinaire est réservée aux contemplatifs (Carmélites, Trappistes, etc.).

II. — L'oraison doit être toujours fondamentale

1^o Elle commencera par la *considération sérieuse* d'une des *vérités fondamentales* de la foi, ou de l'espérance, ou surtout de l'amour et de l'imitation de Jésus-Christ. C'est à ces *considérations capitales* que je dois *ramener* les sujets de détail.

Ma considération sera, non pas une *opération difficile* de l'esprit, mais un *colloque facile* avec Dieu. Je me rappellerai devant lui la vérité proposée, sans chercher à en être saisi, la lui exposant tout bonnement et surtout appliquant à cette vérité des actes de foi avec des prières pour obtenir un accroissement de foi et de lumières.

La *considération* se fait par la mémoire et la foi ; il ne faut pas d'esprit, ce qui montre que, vraiment, l'oraison est à la portée de tous. Qui est-ce qui n'a pas un peu de mémoire pour se rappeler un mystère ?... Qui est-ce qui ne peut pas dire et répéter : « Mon Dieu, je crois, je crois, ... augmentez ma foi, rendez-la plus vive, plus agissante ? »

Voici les *vérités fondamentales de la foi* : Etre de Dieu. Trinité de Dieu. — Charité de Dieu. Dieu créateur par charité. — L'Incarnation. Principe de l'Incarnation. — L'amour qui est en Jésus-Christ. — Le culte dû à Jésus-Christ. — Marie, mère de Dieu, mère des hommes, dépositaire constituée de la miséricorde. — Le vrai amour : Jésus désire être aimé, comme il l'a affirmé dans les révélations de son divin Cœur. — Le péché est le mal de Dieu. La haine infinie que Dieu lui porte. Le péché sur la terre. — Mystère de la Rédemption. Sentiments de Dieu après le péché. Les inventions de notre Dieu. Sentiments du Rédempteur. — L'œuvre de la Rédemption. Ce qu'elle est en elle-même. La fidélité du Rédempteur à cette œuvre. Son parfait dévouement à cette œuvre. — La Passion de Jésus-Christ : elle fut la joie de son cœur divinement religieux, la joie de son zèle à nous faire du bien, l'amour de son amour. — Le St-Sacrement. Il est la Passion de Jésus renouvelée pour chaque homme, la vie de Jésus continuée pour chaque homme, la personne de Jésus s'unissant à chaque homme. — Le St-Esprit. Communication du Saint-Esprit nécessaire pour les opérations intérieures de l'âme. Contristation du St-Esprit et de Notre-Seigneur provenant d'un défaut volontaire dans l'un ou l'autre des éléments de la vie chrétienne et religieuse.

Vérités fondamentales de l'espérance : Avenir éter-

nel de l'homme. Sa vie temporelle, préparation à cette éternité. — Le salut ou la grande affaire. L'assurance du salut par la pratique de l'amour et de la persévérance. — Marie et la mesure des grâces de salut. Marie et la mesure des grâces de perfection. — Ou le ciel ou l'enfer, pas de milieu, même si l'on est consacré à Dieu. — La mort et moi. La mort et ma pénitence. — Le jugement en lui-même. Le jugement et ma conversion quotidienne. — L'enfer et ce que j'y trouverai, si j'y tombe. L'enfer et ce dont je serai privé, si j'y tombe. — La scène du jugement général. Ce qu'il aura de particulier pour moi. — Le bonheur essentiel du paradis. Les joies du paradis. — La grâce : ses merveilles, les abus qu'on en fait.

Considérations sur l'amour ou l'imitation de Jésus-Christ : Les deux grandes lois imposées par le Créateur à l'homme, sa créature : 1^o abnégation de soi-même, d'où prière, et 2^o union avec Dieu, d'où amour. — Les plans étrangers à ces deux grandes lois et conduisant à la tiédeur. — Le culte parfait de Marie, grande grâce et grande vertu. — Le précepte de la charité. — La loi de la pénitence. — La volonté de Dieu sur la terre comme au ciel. — La réalité de notre coopération à l'œuvre de Jésus-Christ. — L'esprit de conformité avec Jésus crucifié. — La vertu d'abandon à Jésus-Christ.

Aux considérations capitales, il faut ramener les sujets de détail. — Mais, dira-t-on, ramener tout aux mystères, c'est monotone. — Oui, mais c'est précisément cette monotonie qui assure le succès en donnant pour résultat à l'âme une force et une énergie extraordinaires... Quoi de plus monotone que de manger toujours du pain, que d'ajouter des *Ave Maria* à d'autres ?... Or, c'est de cette monotonie que naît un très heureux résultat. — C'est difficile, insistera-t-on, de tout ramener ainsi aux mystères. — Oui, au commencement ; mais quand on s'est familiarisé avec ces mystères, la difficulté n'existe plus.

D'après l'ensemble de ce que nous venons de dire, on voit qu'il faut toujours ou presque toujours parler à Dieu. Pourquoi nous en étonner et nous en effrayer ?... Pendant un quart d'heure et plus, ne disons-nous pas notre chapelet, le Petit Office de la Sainte Vierge, les sept psaumes de la pénitence ?... Ne pouvons-nous donc pas dans l'oraison ce que nous pouvons dans les autres choses ?...

2^o Après la considération viendront un ou plusieurs *actes* ou *affections* toujours choisis dans les *actes fondamentaux* de S. Alphonse. Ces actes, je dois les faire par manière de colloque avec Dieu, en lui demandant la grâce pour les produire, et en me contentant de la simplicité de l'acte humain tout ordinaire. Dans le courant du colloque, je dois assez fréquemment renouveler ma foi en la présence et attention de celui à qui je parle.

Voici quels sont ces actes fondamentaux : O mon Dieu, je m'humilie... j'ai confiance... je demande pardon... je vous remercie... je vous aime... je désire vous aimer... je me conforme à votre volonté... j'unis ma croix à la vôtre... je m'abandonne à votre divine Providence...

3^o Après les actes, je dois me livrer à la prière toute seule en ravivant ma foi en la présence de celui que j'invoque. Cette prière doit invariablement se rapporter à l'amour et à la volonté de Dieu ainsi qu'à la persévérance ; on la termine par les nécessités de l'Eglise et du prochain.

III. — L'oraison doit être appliquée à notre vie

1^o Dans l'oraison même, je dois introduire souvent les difficultés du jour présent (s'il y en a de spéciales) pour leur appliquer les actes et les prières.

S'il y en a de spéciales, disons-nous, comme serait, par exemple, une humiliation survenue. Dans ce cas, si je médite sur la Passion ou sur l'Incarnation, après avoir contemplé Jésus ainsi maltraité ou le Verbe s'anéantissant jusqu'à prendre la forme d'esclave, je dirai : « Mon Dieu, j'unis cette humiliation à la vôtre... Moi, je la mérite, et vous, vous ne la méritez pas... »

2^o A la fin de l'oraison, je dois offrir à Dieu, sinon chaque fois une *résolution particulière*, du moins chaque fois la *résolution générale*.

Résolution. La résolution est à l'oraison ce qu'est le terme au voyageur. C'est vers elle que tout doit converger. Si l'on réfléchit, si l'on prie, si l'on demande pardon, si l'on promet à Dieu de l'aimer, tout doit aboutir à l'exécution de la résolution. Une oraison sans résolution serait un effort sans motif, comme aussi la résolution sans l'oraison serait la tentative de voler sans ailes.

Particulière, portant sur quelque point de la vie chrétienne ou religieuse, pour se corriger de tel défaut ou pour acquérir telle vertu.

Générale, concernant la volonté de reprendre chaque matin l'affaire de son salut et de sa perfection, de se stimuler sans se lasser jamais, de recommencer toujours comme si rien n'était fait ; promettant de faire aujourd'hui mieux qu'hier, et le répétant le lendemain, le surlendemain, le répétant cent fois, mille fois, après chaque nouvel essai infructueux...

IV. — L'oraison doit être préparée et contrôlée

1^o La *préparation* consiste à bien *retenir* ou *fixer* le sujet de la méditation ; à *faire choix* d'un ou plusieurs actes fondamentaux (ils ont été énumérés plus haut ; enfin, si cela est opportun, à *désigner* la *difficulté* actuelle à laquelle s'appliquera l'oraison.

2^o Le *contrôle* consistera en un coup d'œil, après chaque oraison, sur ce que l'on a fait, avec une invocation pour la persévérance dans ce saint exercice... et les jours de retraite dans un examen plus détaillé de la chose.

Sans ce contrôle, on ne se rendra pas compte de ce que l'on fait, on oubliera de s'enchaîner, coûte que coûte, à la volonté d'être tout à Dieu.

La conclusion de l'oraison consistera :

1^o à remercier Dieu des grâces reçues,

2^o à promettre d'être fidèle,

3^o à demander secours pour cela,

4^o en une prière pour les autres.

Deuxième Instruction

LES AVANTAGES DE LA VIE RÉGULIÈRE

Venerunt autem mihi omnia bona pariter cum illa. (Sap., vii, 11).

Notre-Seigneur, dans son Evangile, nous dit que « le Royaume des cieux est semblable à un marchand qui, cherchant des perles et trouvant la plus précieuse, se la procure au prix de tout ce qu'il possède. » (Math., xiii, 45-46).

La perle précieuse, pour vous, c'est la vocation que vous avez choisie et embrassée librement. Cette perle, Notre-Seigneur vous l'a montrée de préférence à beaucoup d'autres qui ne la connaîtront jamais, qui ne la soupçonneront même pas. A vos regards éclairés d'une lumière toute surnaturelle il a révélé, dans tout son éclat, cette pierre précieuse dont la beauté divine vous a captivées et attirées. Et pour vous la procurer, pour ne point la perdre, vous avez donné, vous avez sacrifié tout ce que vous aviez de plus cher au monde : votre famille, votre liberté, votre volonté, vos biens, tout vous-mêmes, en un mot.

Donc, elle est bien grande, bien noble, votre vocation. Mais il ne suffit pas d'avoir répondu à l'appel de Dieu. Il faut encore et surtout remplir les devoirs de sa vocation : c'est ce qu'on appelle la *vie régulière*.

Or, la *vie régulière*, la *vie selon la règle*, la *discipline religieuse*, c.-à-d. l'ensemble de vos devoirs, — « *disciplinam*, » comme parle le St-Esprit, — la *vie régulière*, dis-je, doit être l'objet de toute votre ambition, de tous vos efforts, de tous les actes de votre volonté, car avec elle vous viennent tous les biens ; c'est la solennelle et infaillible affirmation de ce même Esprit de Dieu qui nous donne la grâce de vouloir et d'agir : « *Venerunt autem mihi omnia bona pariter cum illa.* »

Puisse cette Retraite vous amener toutes et chacune à promettre, par amour pour Dieu, une parfaite régularité !

Pour obtenir de vous cette promesse, pour vous persuader, pour vaincre les dernières hésitations, s'il y en a, je me propose, dans cet entretien, croyant ainsi ne pouvoir mieux terminer cette Retraite, je me propose de vous montrer les *grands avantages* attachés à la *vie régulière*.

I. — La vie régulière, source d'amour de Dieu

En quoi consiste l'amour de Dieu ? A faire des miracles ? A être favorisé d'extases ? A jouir de privilèges réservés aux saints ou aux grands serviteurs de Dieu ? — Non, car il nous faudrait alors renoncer à l'amour de Dieu.

Il consiste à faire la volonté de Dieu. C'est Jésus, la Vérité infaillible, qui nous l'affirme : « *Qui habet mandata mea et servat ea, ille est qui diligit me.* » (Jo., xiv, 21).

Or la *vie régulière* n'est-elle pas l'expression vraie, authentique, de la volonté de Dieu ? N'est-ce point en parlant de nos supérieurs et de notre règle tout aussi bien que de son Eglise, que Notre-Sei-

gneur a prononcé cet oracle : « *Celui qui vous écoute m'écoute ; et celui qui vous méprise me méprise ?* » (Luc, x, 16).

Donc, actes d'amour, tous les points de la règle, tous ses détails minutieux fidèlement observés, tous les ordres, grands ou petits, des supérieurs généraux ou particuliers.

Actes d'amour de Dieu, le lever du matin, la première prière du cœur éveillé, le soin de sa chambre, la méditation, la sainte messe, les repas, les récréations, le repos, le sommeil, le travail au jardin, à la cuisine, dans toute autre partie de la maison, les études, la classe, la visite des malades, les lectures, les visites au St-Sacrement, la récitation du chapelet, la coupe, la direction, les mortifications ou pénitences, les confessions et les communions, les comptes de conscience, l'acceptation de tous les événements de la Providence, de la congrégation, de la famille, de la patrie.

Oui, tous ces actes sont autant d'actes d'amour quand la vie régulière est fidèlement observée. Et ces mêmes actes, on peut chaque jour les rendre et les tenir parfaits au moyen de la bonne intention, par l'esprit de sacrifice, par ces industries saintes qu'une âme dévouée à Dieu sait toujours trouver.

Comptez alors, si vous le pouvez, le nombre incalculable d'actes d'amour que chaque jour vous fournit l'occasion certaine d'offrir au ciel, et que votre ange gardien inscrit à votre compte dans le livre de vie... Et si nous ne pensons pas seulement à un jour, mais à plusieurs mois, à toute une année de noviciat, à une existence de cinq, dix, vingt, quarante années consacrées à la vie régulière, ne devons-nous pas avoir cette parfaite et consolante conviction que nous tenons entre nos mains les moyens très sûrs de gagner cent fois, mille fois le paradis ?...

Pourquoi cette réflexion n'occupe-t-elle pas plus souvent notre esprit ?... Si nous en étions mieux pénétrés, oui, elle suffirait à nous transformer, à nous remplir de courage, de zèle, et d'une confiance plus forte que toute épreuve ! Songeons-y : en négligeant de faire ce calcul surnaturel et en perdant, par notre faute, de si nombreux et efficaces moyens de nous enrichir pour l'éternité, nous méritons que Notre-Seigneur nous adresse ce reproche bien capable de nous confondre : « *Filii hujus sæculi prudentiores filiis lucis...* » (Luc, xvi, 8). Les gens du monde, dans leurs affaires temporelles, sont beaucoup plus habiles que les enfants de Dieu dans leurs intérêts célestes.

Nous nous plaignons de notre pauvreté spirituelle, nous craignons de mourir les mains vides... Si nous le faisons par humilité, rien de mieux ; mais si réellement nous sommes tels que nous le disons, il faut nous frapper la poitrine et dire avec tristesse : « *Mea culpa, mea maxima culpa !* »

Seigneur, espérons-le, cette Retraite acceptée, suivie et achevée avec tant de bonne volonté et d'édifiant courage, va devenir, par votre grâce, le point de départ d'une vie transformée, d'une vie nouvelle, d'une vie pleine d'actes d'amour de Dieu, et par conséquent d'une vie parfaite, puisque la per-

fection consiste dans l'amour de Dieu : « *Charitatem habet quod est vinculum perfectionis.* » (Colos., iii, 14).

La vie régulière, en effet, est une perfection.

Que sommes-nous venus chercher dans cette sainte congrégation ? — Le bien-être ? Une vie comode, ou, selon le langage du monde qui ne comprend rien à notre sublime vocation, une vie de fainéantise ? — Nous sommes venus y chercher et nous voulons y trouver la perfection.

Et cette perfection, nous en poursuivons l'acquisition par l'éloignement du monde, par l'obéissance complète qui doit détruire notre volonté propre, par les humiliations qui brisent notre orgueil, par les mortifications qui répriment nos sensualités, par la pauvreté qui nous fait chercher Dieu seul.

Or la pratique et l'observance de ces différents devoirs ne sont autre chose que la vie régulière en acte.

Donc cette vie régulière qui nous distingue des autres personnes, qui nous crée une place à part, qui nous applique à des occupations plus surnaturelles, qui nous rend plus semblables à Jésus dont elle nous fait, selon nos forces, imiter et reproduire les actions, les pensées et les sentiments, cette vie régulière est la source de la perfection.

Donc, aimons-la, chérissons-la ; qu'elle soit l'âme de notre âme, le cœur de notre cœur, la raison d'être de toute notre existence, d'autant plus qu'elle est encore la source d'autres vertus qui rehaussent l'amour de Dieu et complètent la couronne de la perfection.

II. — La vie régulière, source d'une foule de vertus

1^o *La foi.* Que d'actes de foi la vie régulière nous fait produire ! Voir Dieu dans les supérieurs et les ordres qu'ils donnent ; le voir dans les emplois et les fonctions ; voir sa volonté dans les obéissances reçues, dans les enfants à instruire, dans les malades à soigner, dans tous les événements de la vie religieuse, tel est le résultat de la vie régulière en même temps que de la foi.

2^o *L'espérance.* La vie religieuse est une gloire, mais aussi un martyre... Voilà pourquoi Notre-Seigneur promet le centuple à ceux qui l'embrassent généreusement.

Oui, on trouve de la peine dans l'obéissance, la pauvreté, la garde perpétuelle de la parfaite chasteté, dans les mille détails qui tourmentent la nature et forcent l'âme à se donner ! Mais après cela, et à cause de tout cela, on trouve « le centuple déjà en ce monde » par la paix du cœur, « et la vie éternelle dans l'autre. »

3^o *La patience et la douceur.* Où trouver mieux que dans la vie régulière l'école la plus sûre de la douceur et de la patience ?... Que d'occasions de pratiquer cent fois, mille fois dans la journée, l'une et l'autre à l'égard de ses compagnes, des étrangers, de soi-même, et dans les charges que l'on exerce, et dans les obéissances que l'on reçoit !...

4^o *L'humilité et la mortification.* Ah ! c'est ici qu'il y a une vraie mine à exploiter. Tout ce que nous savons de ces vertus nous les fait désirer. Or

où trouverons-nous à les exercer mieux et plus souvent que dans notre sainte vocation?... Disons-le, la vie religieuse, la vie de communauté, la vie que nous menons dans cette maison, c'est la mortification et l'humilité en acte, en pratique, ce doit être comme l'air que nous respirons, c'est le pain quotidien !

Si les battements de notre cœur et les soupirs de notre âme pouvaient se transformer en sons ou en paroles, il me semble que l'on entendrait comme le bruit régulier d'un pendule d'horloge redisant : « Humilité, mortification ! Humilité, mortification ! » Si j'avais à formuler ici un souhait, je demanderais à Dieu de donner cette harmonie à votre cœur et à votre âme.

Source de vertus, la vie régulière est encore un moyen de succès dans nos œuvres.

III. — La vie régulière, moyen de succès dans nos œuvres

L'Esprit-Saint, par la bouche du Prophète, fait un magnifique éloge de la vie régulière et annonce les succès de celui qui accomplit par ce moyen la volonté de Dieu : « *Beatus vir, qui... in lege Domini voluntas ejus... et omnia quaecumque faciet prosperabuntur.* » (Ps. 1, 1-3). Il l'appelle bienheureux et il affirme que tout ce qu'il fera réussira !...

Voulez-vous me dire à quel jour, à quel moment vous avez réussi dans votre travail, vos études, vos démarches?... à quel jour, à quel moment vos paroles, vos exhortations, vos soins et votre dévouement ont produit plus d'effet sur les enfants ou sur les malades qui vous sont confiés?... Quand vous êtes-vous senties plus fortes, plus courageuses, plus persuasives?... Quand avez-vous pressenti la victoire et prévu le triomphe dans les œuvres de votre vocation ? — C'est lorsque vous avez été plus fidèles à vos règles et constitutions, lorsque vous avez suivi à la lettre les indications, les avis ou les ordres de vos supérieurs. L'expérience que vous avez faite ne peut vous laisser, sur ce point, aucun doute, et la promesse divine s'est réalisée pour vous dans sa plénitude : « *Omnia quaecumque faciet prosperabuntur.* »

Si, vous rappelant le passé, vous me faites remarquer que l'une ou l'autre fois, malgré la pureté de vos vœux et le soin que vous avez mis à vous inspirer de l'esprit de votre vocation, vous n'avez trouvé que mécomptes et chagrins, je vous répondrai : « Quoi ! parce qu'au moment, au jour même où vous croyiez réussir, vous avez vu vos espérances s'évanouir et vos travaux demeurer stériles, vous vous imaginez que vous avez perdu votre temps et votre peine?... vous vous imaginez que Dieu s'est détourné de vous ou qu'il n'a pas jugé vos œuvres dignes de ses bénédictions, de la rosée céleste... Grande est votre illusion ! »

Dieu qui connaît l'avenir et qui a ses desseins sur vous, — toutes choses qui vous sont inconnues, — Dieu, en considération de ce que vous avez fait, donnera plus tard à ceux et à celles qui continueront vos œuvres le succès que vous n'avez pas obtenu et qu'il tenait en réserve pour une autre époque... Vous avez semé, peut-être dans les larmes ; celles qui viendront après vous moissonneront dans la joie : la vie des saints et l'existence des Instituts religieux sont remplies de ces étonnantes merveilles... Ainsi, au moment où S. Alphonse croit que sa congrégation, objet de tant de travaux, de souffrances, de prières et d'héroïsme, va prendre ra-

cine d'une manière définitive, c'est en ce moment précis qu'elle semble devoir s'effondrer dans une ruine complète !... Mais c'était l'épreuve de la Providence, et toutes les œuvres de Dieu portent ce cachet surnaturel... Quelques mois après, de nouveaux disciples venaient se joindre à l'illustre fondateur, et son Institut se développa avec une étonnante fécondité, selon l'oracle déjà cité du Saint-Esprit : « *Et erit tanquam lignum quod plantatum est secus decursus aquarum... quod fructum suum dabit in tempore suo.* » (Ps. 1, 3).

Donc, mes chères sœurs, retenons-le : la vie régulière est un moyen efficace de succès dans l'exercice de notre belle et sainte vocation ; aimons-la donc et pratiquons-la tous les jours de notre existence terrestre.

Mais je n'ai point encore épuisé l'énumération des avantages que procure la vie régulière, elle est encore la source de mérites expiatoires.

IV. — La vie régulière, source de mérites expiatoires

Dans un péché, on distingue deux choses : la faute ou la tache et la peine due à la faute pardonnée.

Le purgatoire, ne l'oublions pas, c'est la privation, temporaire il est vrai, mais enfin c'est la privation de Dieu ! Or, voulons-nous avoir une idée assez juste des souffrances que cause cette privation ?

Notre-Seigneur lui-même va nous l'apprendre. Pour augmenter le supplice qu'il endure sur la croix, il se prive volontairement de la présence sensible de sa divinité... Et au même instant, la douleur qu'il en éprouve lui arrache ce cri déchirant qui dut émouvoir le ciel tout entier : « Mon Dieu ! Mon Dieu ! pourquoi m'avez-vous abandonné ? »

Eh bien ! voulez-vous abrégé ce purgatoire dont la seule pensée fait frémir ? — Aimez et pratiquez la vie régulière. Car dans cet amour et cette pratique de chaque jour, que d'occasions d'endurer des peines, de faire des sacrifices qui deviennent d'excellentes expiations ! Ainsi, tous les jours et un nombre presque incalculable de fois par jour, vous pouvez éteindre ces flammes préparées par la justice divine pour enlever le reste des péchés.

Entrons dans quelques détails. Mes yeux, vous voudriez regarder, voir, fixer tel objet, telle personne ? — Non, vous ne verrez rien, je vous tiendrai fermés... Non, point de curiosité, point de regards indiscrets... je serai aveugle volontaire !...

Mes oreilles, vous voudriez entendre ce récit, cette narration, ces bavardages du monde ? — Non, vous n'entendrez rien et vous n'apprendrez rien de ce qui ne me concerne pas. Entre vous et les choses extérieures, je placerai un mur d'airain... je serai sourde volontaire !...

Ma langue, tu voudrais parler, contredire, te justifier, manquer au silence, discourir sur celle-ci ou sur celle-là, juger supérieures et compagnes ? — Tu resteras immobile dans ma bouche fermée : je t'enchaînerai si fortement que tu devras renoncer, bon gré mal gré, à proférer une seule syllabe, toutes les fois que ni le devoir, ni la charité, ni l'obéissance ne t'ordonneront le contraire : je serai muette volontaire !...

Puissances de mon âme, vous voudriez des satisfactions, des jouissances, des ménagements, des plaisirs que Dieu n'approuve pas et qu'une vraie religieuse doit toujours s'interdire ? — Je vous soumettrai au joug de la foi et je vous tiendrai soumises par le frein de la mortification ; et afin de ne ja-

mais me profaner par la moindre souillure, j'éviterai jusqu'à l'apparence même de la plus légère volupté : je serai morte volontaire !...

Je n'insiste pas ; car, sans que j'entre dans plus de détails, vous comprenez sans peine qu'une religieuse agissant de la sorte offre à Dieu des expiations qui paient largement ses dettes, et se rend digne, sinon d'échapper complètement au purgatoire, du moins de n'y faire qu'un séjour de bien courte durée...

Ajoutons, pour achever de composer cette couronne de mérites assurés à la vie régulière, que celle-ci est la source de la paix et du bonheur, même en ce monde.

V. — La vie régulière, source de paix et de bonheur

C'est le St-Esprit qui nous en donne l'assurance : « *Pax multa diligentibus legem tuam.* » (Ps. cxviii, 165).

Depuis notre entrée en religion, n'avons-nous pas entendu plus d'une fois les gens du monde, des frères et sœurs, peut-être des amis nous porter envie, lorsqu'ils ont vu l'intérieur de nos couvents ou qu'ils ont pu prendre part à quelques-unes de nos cérémonies de vêture ou de profession ?... La vie religieuse est si bien, en effet, le vestibule du ciel que la félicité qu'on y trouve et qu'on y goûte n'échappe point au regard des étrangers ou de nos parents.

N'est-ce pas ce qui nous a séduites nous-mêmes, alors que, préoccupées de l'appel de Dieu ou déjà fixées sur notre vocation, nous avons franchi, pour la première fois, le seuil sacré de la maison de Dieu ?... Oui, le couvent est la maison de Dieu et la porte du ciel : « *Non est hic aliud nisi domus Dei et porta cæli.* » (Gen., xxviii, 17).

Sans doute, ce n'est point le paradis assuré et définitif ; ce n'est pas le terme, ce n'est pas la vision de Dieu comme dans l'éternité. C'est même quelquefois la mer orageuse, les tempêtes, la persécution, l'exil, le désert, le Calvaire !... Mais au milieu de ces bouleversements, de ces épreuves, de ces luttes, de cette désolation, de cette agonie, de ces abandons mystérieux, de cette solitude fatigante, on croit et on sait que Dieu est là ; on croit et on sait que le divin Pilote conduit lui-même la frêle barque de notre existence ; on sait et on croit que l'Epoux céleste est fidèle à ses promesses, et que le joug de la vie religieuse est porté à deux ; on sait et on croit que, avec Jésus, on persévère, on triomphe de la nature et du démon, pour mourir appuyé sur le Cœur de Jésus et vivre ensuite avec lui éternellement !... « *Pax multa diligentibus legem tuam.* »

* *

D'après les considérations que vous avez entendues, n'est-il pas vrai de redire avec les saints : « *Qui regulæ vivit, Deo vivit ?* » Oui, vivre selon la règle, c'est vivre pour Dieu ; et vivre pour Dieu, c'est mériter le ciel. Donc, à quoi bon toutes nos plaintes, nos récriminations, nos stériles doléances, nos inutiles gémissements ?... « Je ne ferai pas mon salut, dit-on, je suis toujours la même... mon passé m'inquiète... je ne suis pas tranquille... que m'arriverait-il si je mourais maintenant ? »

— Je me le demande, quelle est l'utilité de ces raisonnements cent fois condamnés ?... Ne dirait-on pas que nous prenons plaisir à nous enfermer, par une sorte d'entêtement puéril, dans un cercle de ridicules inquiétudes ?

Laissons donc tout cela, et, une bonne fois, mettons-nous franchement, généreusement à la vie régulière ; et nous aurons la paix, et nous marcherons tranquillement vers l'avenir, vers la mort, vers le jugement, vers Dieu, vers le ciel.

Je me représente donc une âme religieuse qui a mené parfaitement la vie régulière, et qui vient de briser les liens qui l'attachaient à son corps de

boue ; je me la représente paraissant devant Dieu... Voyez-la : elle est humble, timide, mais elle est aussi pleine de confiance.

Et comment n'aurait-elle pas cette confiance, la religieuse qui peut dire comme son divin Maître, Epoux et Modèle : « *Consummatum est.* » O Jésus, tout est consommé, la victime a été immolée tout entière, l'holocauste est parfait. Vous m'avez appelée, et j'ai répondu : « Me voici, Seigneur, pour faire votre volonté. » Cette volonté, je l'ai accomplie dans tous ses détails ; j'ai obéi toujours en tout et partout. La règle, expression authentique de votre volonté, je l'ai suivie, observée du matin au soir... Parfois, cette règle me pesait, et comme l'apôtre S. Paul je m'écriais : « *Ego vincus in Domino*, je me trouve vraiment dans les chaînes ! » (Eph., iv, 1). Mais ces chaînes, par votre grâce et avec votre secours, en m'attachant plus étroitement à vous, faisaient ma joie et mon bonheur... Aujourd'hui, le souvenir de toutes ces prescriptions souvent pénibles pour ma pauvre nature, me laisse tout heureuse, et je comprends que ma règle fidèlement gardée a été pour moi les ailes qui élèvent au-dessus du monde et font voler jusqu'à vous : « *Christi sarcina penitus habet.* » (S. Augustin). Encore une fois, comment n'aurait-elle pas confiance, celle qui peut tenir ce langage ?

Aussi, voyez comme Dieu l'accueille ; il la bénit, l'embrasse, dit S. Alphonse, et lui adresse ces douces et ineffables paroles : « *Veni de Libano, sponsa mea, veni, coronaberis !* » (Cant., iv, 8). Et il place sur sa tête la couronne immortelle des vierges ses épouses.

Supposez que cette âme ne soit pas assez purifiée pour être admise dans la béatitude, Dieu la condamne, sans doute, à passer par le purgatoire... Mais elle accepte volontiers cette pénitence qui n'aura qu'un temps ; et, certaine que dans ce séjour de l'expiation elle aimera son cher Sauveur et qu'elle en sortira, elle suit tranquille son ange gardien qui la conduit en purgatoire.

Or voici que le temps de l'épreuve est passé. L'ange compagnon de sa vie terrestre revient près de cette âme maintenant resplendissante comme le soleil, il l'invite à accourir près de Dieu ; et, en même temps, se joignent à lui d'autres esprits célestes qui, d'un commun accord, disent à la vierge triomphante : « Soyez la bienvenue ! Soyez la bienvenue ! »

Puis, celle-ci retrouve ceux qu'elle a connus et aimés sur la terre : ses parents, son père et sa mère qui, grâce à elle, à ses prières et à ses sacrifices, à sa vie religieuse, se sont sauvés, ont fait une bonne mort, et sont déjà en possession de la gloire... Elle retrouve ses supérieurs, ses compagnes, et ces âmes dont elle a eu autrefois la garde et le soin, qui viennent lui faire cortège et la remercier du bonheur qu'elles lui doivent après Dieu...

Pendant qu'elle assiste à toutes ces merveilles et qu'elle entend des cantiques de victoire, elle arrive, avec une surprise et un ravissement qui ne se peuvent décrire, elle arrive auprès de Jésus, elle lui baise les pieds, et peut contempler, sans nuage et sans voile, celui que son cœur a aimé, son divin Epoux, l'aimable Jésus qu'elle a choisi, préféré et qu'elle va posséder pour toujours.

En effet, Jésus l'attire à lui, la couronne en présence du ciel, et désormais, celle qui a suivi partout son Dieu sur la terre, par sa parfaite régularité, le suivra partout où il va, au milieu des splendeurs éternelles de son Palais des cieux. C'est la grâce que je vous souhaite. Ainsi soit-il !

FIN

IMPRIMATUR

Lingonis, die 7 novembris 1928.

EUG. LINDECKER, Vic. gen.

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES.—Imprimerie de l'AMI DU CLERGÉ

Année du Clergé du 15 novembre 1928

Deuxième
partie :

PRÉDICATION

SOMMAIRE

Cours de prônes sur le Credo. — LXXIII. L'enfer, 673.

Instructions sur la Sainte Eucharistie. — XXII. Communion tiède, 675. — XXIII. Aridité, 677.

Panégirique de sainte Elisabeth de Hongrie. — Un modèle de perfection séraphique, 678.

Pour la fête de la Présentation. — Dans une chapelle de religieuses : Un idéal à imiter, 683.

Aux Enfants de Marie. — III. L'obéissance filiale, 685.

Les Saints de la vieille France. — XXXVII. S. Thomas Becket : 3^e Le martyr, 686.

En lisant. — Les funérailles d'un petit clerc, 688.

COURS DE PRONES SUR LE CREDO

LXXIII

L'ENFER

Mes frères,

Après cette vie, il y en a une autre, où notre âme entre immédiatement au sortir de celle-ci, et où notre corps à son tour entrera après sa résurrection.

Mais que sera pour nous cette autre vie ? Nous l'avons dit quand nous avons expliqué le septième article du Symbole et parlé de la sentence qui sera prononcée sur nous au jour du jugement. Ceux qui mourront en état de péché mortel iront en enfer ; ceux qui mourront avec des péchés véniels ou des péchés mortels pardonnés, mais non complètement expiés, iront en purgatoire ; enfin, ceux qui mourront exempts de tout péché mortel ou véniel, ou après avoir complètement expié ceux qu'ils auront commis, iront au ciel.

Aujourd'hui, m. f., nous parlerons de l'enfer. Nous allons voir 1^o qu'il existe, 2^o qu'il est éternel, et 3^o combien rigoureux sont les tourments qu'y endurent les damnés.

I

Il y a un enfer. Dieu, qui prévoyait avec quel acharnement les impies combattaient cette vérité si terrible pour eux, a pris soin de la proclamer tant de fois et si clairement qu'il n'est pas possible d'en douter.

Dès l'Ancien Testament il est dit : La voie des pécheurs est unie et pavée de pierres, mais elle conduit en enfer. » (Eccli., xxi, 11). Décrivant les tourments des réprouvés, Isaïe s'exprime ainsi : « Leur ver ne mourra point et leur feu ne s'éteindra point ; ils seront un objet d'horreur pour toute chair qui les verra. » (Lxvi, 24). — Et Notre-Seigneur nous rappelle cette vérité pour ainsi dire à chaque page de l'Evangile. « Ne craignez pas, dit-il, ceux qui peuvent tuer le corps et sont impuis-

sants à donner la mort à l'âme ; mais craignez ceux qui peuvent perdre l'âme et le corps et les précipiter tous deux en enfer. » (Math., x, 28). Émerveillé de la foi du centurion, Notre-Seigneur le donne, quoique païen, comme modèle aux Juifs qui l'entourent : « Je vous le déclare, leur dit-il, beaucoup viendront d'Orient et d'Occident et s'assoiront avec Abraham, Isaac et Jacob dans le Royaume des cieux ; mais les enfants du Royaume seront jetés dans les ténèbres extérieures : c'est là qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents. » (Math., viii, 11). En de nombreuses circonstances le divin Maître compare les méchants à un arbre stérile qui sera coupé et jeté au feu, à la menue paille ou à l'ivraie qui, séparée du bon grain, est livrée aux flammes. — Il nous a fait connaître d'avance la sentence qui sera portée contre les méchants, et cette sentence les condamne à l'enfer : « Retirez-vous de moi, maudits, allez au feu éternel. » (Math., xxv, 41). Il nous raconte même l'histoire d'un malheureux réprouvé contre qui cette sentence vient d'être portée. « Il y avait, dit-il, un homme riche, vêtu de pourpre et de lin, qui faisait chaque jour bonne chère. Il y avait aussi un pauvre appelé Lazare, tout couvert d'ulcères, couché à sa porte. Celui-ci eût bien voulu se rassasier des miettes qui tombaient de la table du riche, et personne ne lui en donnait. Les chiens, plus humains que leur maître, venaient lécher ses plaies. Or il arriva que ce pauvre mourut ; il fut transporté par les anges dans le sein d'Abraham. Le riche mourut aussi et fut précipité au fond de l'enfer : *Mortuus est autem et dives, et sepultus est in inferno*. Là il souffrait cruellement et s'écriait : « Je suis torturé dans cette flamme !... Père Abraham, envoyez Lazare dans la maison de mon père où j'ai cinq frères, afin de les avertir de ne point tomber avec moi dans ce lieu de tourments. » Mais Abraham de lui répondre : « Ils ont Moïse et les prophètes, qu'ils les écoutent. »

Mais à quoi bon multiplier les citations ? Toutes celles que nous venons de relater sont claires : ou bien il faut déchirer tout l'Evangile d'où elles sont tirées, ou bien il faut croire qu'il y a un enfer.

Et qu'on ne dise pas, comme on l'entend sottement répéter parfois, que personne n'est jamais revenu de l'enfer pour vous dire qu'il y en a un. A cette objection je pourrais répondre : Personne non plus n'est revenu nous dire qu'il n'y en a point. Par conséquent, la chose est au moins douteuse, et dans un doute d'une si haute importance, on doit prendre le parti le plus sûr et vivre saintement comme s'il y en avait un. — Personne n'est revenu de l'enfer pour nous dire qu'il y en a un et comment on y est ? Mais c'est précisément là ce qui doit nous faire trembler. On n'en revient pas ; quand on a le malheur d'y aller, ce malheur est irréparable ! Mais Notre-Seigneur a lui-même d'avance répondu à cette objection. Quand le mauvais riche demande qu'un messenger d'outre-tombe aille avertir ses frères qu'il y a un enfer, il lui est répondu que ceux-ci ont Moïse et les prophètes. Or, nous avons mieux encore, nous qui possédons Jésus-

Christ et l'Evangile. Quel messager d'outre-tombe, quel revenant de l'enfer sera jamais plus digne de foi que le Souverain Maître des vivants et des morts ?

L'existence de l'enfer est tellement évidente, elle s'impose tellement à notre esprit qu'on y a été de tout temps et chez tous les peuples. Juifs, mahométans, païens ont toujours cru et continué de croire à l'enfer. La main de Dieu a tellement gravé cette croyance dans l'âme humaine que ni les passions, ni les crimes, ni les préjugés, ni les égarements de la raison n'ont jamais pu l'effacer. Au sein de l'Eglise il s'est élevé des schismes et des hérésies ; mais aucune secte séparée n'a jamais songé à nier l'existence de l'enfer.

II

Il y a donc un enfer. Et combien de temps cet enfer durera-t-il ? Pendant combien de temps, combien d'années, combien de siècles les réprouvés souffriront-ils dans cet enfer ? Pendant toute l'éternité !

C'est l'enseignement de la sainte Ecriture. « Tous ceux, dit le prophète Daniel, qui dorment dans la poussière du tombeau s'éveilleront du sommeil de la mort, les uns pour jouir de la vie éternelle, et les autres pour des opprobres sempiternels. » (XII, 2). Nous avons vu que d'après le prophète Isaïe, le feu qui brûle les damnés ne s'éteint point, le ver qui les ronge ne meurt point. Le feu auquel le Souverain Juge condamnera les réprouvés sera un feu éternel : *Discedite a me, maledicti, in ignem eternum*. Parlant des pécheurs impénitents, S. Paul déclare qu'à la mort ils subiront les peines éternelles. (II Thess., I, 9). Ils auront en partage, dit S. Jean, un étang brûlant de soufre et de feu où ils seront tourmentés nuit et jour pendant les siècles des siècles. (Apoc., XXI, 8).

C'est l'enseignement de l'Eglise. Le Symbole de S. Athanase affirme que « ceux qui ont fait le bien, iront à la vie éternelle, et ceux qui ont fait le mal au feu éternel. » Le cinquième Concile oecuménique a condamné l'erreur des Origénistes qui enseignaient que les tourments des damnés étaient temporaires : « Si quelqu'un dit ou pense que le châtimement des démons et des hommes impies n'est que temporaire et qu'il finira un jour, qu'il soit anathème ! »

C'était la croyance des païens eux-mêmes. « Les chrétiens, dit Celse, ont raison de penser que les méchants subiront des supplices éternels. Du reste, ce sentiment leur est commun avec tout le monde. » Chez les poètes païens, les réprouvés du Tartare, Prométhée, Thésée, Tantale, Sisyphé, les Danaïdes sont représentés comme condamnés à un supplice éternel.

Mais, diront ceux que cette éternité de l'enfer épouvante à juste titre, quelle proportion y a-t-il entre une faute d'un instant et une peine éternelle ? »

La malice d'un acte, d'une faute, ne se mesure pas sur le temps employé à la commettre ; elle se mesure sur la grandeur de la personne outragée. Or, le péché s'attaquant à Dieu dont la grandeur est infinie ne revêt-il pas une malice infinie ? Il doit être puni par une peine infinie elle aussi, et comme

l'homme ne peut supporter des châtiments infinis en intensité, ils doivent du moins être infinis en durée, c'est-à-dire éternels.

« Il n'y a point, dit-on, de proportion entre la faute qui ne dure qu'un moment et le châtimement qui est éternel. » — Mais la justice humaine s'occupe-t-elle, pour punir un assassin, du temps qu'il a mis à commettre son crime ? Evidemment non. Combien lui faut-il de temps pour donner un coup de poignard ou tirer un coup de revolver ? Un instant. Et cependant, ce crime d'un instant, la justice humaine le punit par des travaux forcés qui durent des années, parfois à perpétuité ; elle le punit même par la mort, qui est en quelque sorte une peine éternelle.

L'action du péché est passagère, il est vrai ; mais le péché est éternel. Il dure tant qu'il n'a pas été désavoué et regretté. S'il ne l'a pas été avant la mort, il ne peut plus l'être après, puisqu'après la mort le pécheur, n'étant plus libre, ne peut plus ni se repentir ni expier ni par conséquent être pardonné. *In inferno nulla est redemptio*.

III

Quelles peines, quelles souffrances les réprouvés endurent-ils en enfer ? — Ils y endurent deux sortes de peines : la peine du dam et la peine du sens.

La peine du dam consiste dans la privation de la vue et de la possession de Dieu. Elle est indiquée dans le début de la sentence que le Souverain Juge portera contre les réprouvés ; c'est la plus terrible, aussi est-ce elle qui a donné leur nom aux « damnés. » « Retirez-vous de moi, maudits, » leur dira Notre-Seigneur. En entendant cette épouvantable malédiction, l'âme dégagée des liens du corps verra sans nuage toute la grandeur de la perte qu'elle fait, elle sentira vivement que Dieu est son centre, son principe et sa fin, qu'il est le souverain bien, le bien infini, l'unique bien, l'abîme de toutes les perfections, la source de tout bonheur. Elle comprendra qu'il ne dépendait que d'elle de jouir éternellement de ce bien suprême, et la pensée que par sa faute et pour toujours elle va en être privée, la jettera dans une rage et un désespoir qui n'auront pas de fin.

La peine du sens consiste dans le supplice d'un feu actif et dévorant. Quoique l'Eglise n'ait rien défini comme de foi touchant l'existence et la nature de ce feu, il est certain qu'il y a en enfer un feu véritable, qui par son action terrible fait sentir aux réprouvés des tortures atroces, sans les consumer. L'Ecriture nous représente l'enfer, nous l'avons vu tout à l'heure, comme un immense étang de feu et de soufre, comme une effroyable fournaise allumée par la colère de Dieu. Jésus-Christ dit aux réprouvés, et c'est la seconde partie de la sentence qu'il prononce contre eux : « Allez au feu éternel ! » Le mauvais riche crie au fond de l'enfer :

Je suis horriblement tourmenté dans cette flamme. » Ces expressions marquent clairement un feu réel et véritable, mais un feu qui, dirigé par le courroux de Dieu, distingue les crimes, leur nature, leur gravité, leur nombre ; c'est un feu qui proportionne ses rigueurs à la culpabilité de chacun et

dont le nôtre, dit S. Augustin, n'est qu'une ombre et comme une peinture.

Ces deux peines du dam et du sens sont encore aggravées par un remords déchirant, par la société de tout ce que la terre a produit de plus vil et de plus criminel, par la pensée surtout que les tourments qu'on endure n'auront pas de fin.

Ces tourments ne seront pas les mêmes pour tous, puisque, nous venons de le dire, ils seront proportionnés à la culpabilité de chacun. Mais l'enfer ne devant jamais finir, le moindre d'entre eux à la longue dépassera certainement toutes les souffrances limitées de cette vie.

* *

Voilà ce que c'est que l'enfer. Aurons-nous le malheur d'y aller ? La réponse à cette question dépend de chacun de nous. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il suffit d'un seul péché mortel pour y tomber. Et ne vous en étonnez pas, m. f. Est-ce qu'une seule maladie ne suffit pas pour faire mourir ? Est-ce qu'un seul meurtre ne suffit pas pour conduire son auteur à l'échafaud ? Fuyons donc le péché comme le plus grand de tous les maux, puisqu'il peut nous attirer un châtiment éternel. Si nous l'avons commis, hâtons-nous d'en demander pardon, et ne restons pas suspendus au-dessus de cet abîme où la mort peut à tout instant nous faire tomber. A l'exemple de S. Augustin, pendant notre vie descendons souvent par la pensée dans ce lieu de tourments et d'horreur, afin de ne pas y descendre après notre mort. Ainsi soit-il.

INSTRUCTIONS SUR LA SAINTE EUCHARISTIE

XXII

COMMUNION TIÈDE

Trop souvent, m. f., par légèreté, par faiblesse, par paresse ou pour d'autres causes, nous n'apportons pas à la Table Sainte les dispositions voulues. Notre âme est engourdie, inerte, presque sans foi, sans amour. Notre communion prend alors un nom particulier : c'est une *communion tiède*. Pour la définir plus complètement, je dirai que la communion tiède, c'est celle d'une âme « qui est volontairement languissante dans le service de Dieu, qui se traîne plus qu'elle ne marche dans les voies spirituelles, qui ne s'applique aucunement à vivre la vie intérieure, tout absorbée qu'elle est dans les vanités du monde. » Elle se garde du péché mortel, mais ne se gêne point pour pécher véniellement ; immortifiée, elle se permet toutes les satisfactions dont la jouissance ne l'expose pas à l'enfer. Si elle communie, c'est par habitude ou plutôt par routine ou forcée, et elle communie sans préparation, sans recueillement, sans tressaillement de l'esprit ni du cœur. Ses prières, après la divine rencontre, ne sont que des déroulements de formules, des prières toutes faites ou distraitements récités. Pas de froideur totale, mais pas de chaleur ; la tiédeur insipide.

On l'a dit et redit mille fois : une telle communion est une *faute*, une *déperdition de grâces*, un *danger*. Trois points que je veux m'appliquer à mettre en lumière, m. f., pour votre sauvegarde.

I

La communion tiède est une *faute*. Il y a, dans cette façon d'aller à Jésus-Christ, un manque de foi et un manque de respect.

1. *Un manque de foi*. Comment comprendre, en effet, qu'une âme croie sincèrement à la présence de Dieu dans l'Hostie, et s'approche de lui avec une telle absence de sentiment ? Comment comprendre qu'une âme croie sincèrement recevoir son Dieu, et l'accueille en elle avec cette légèreté et cette indifférence ?

Celui qui a la foi vraie et profonde en l'Eucharistie, alors même qu'il s'est déjà interrogé, en s'avancant vers la Table Sainte, s'interroge encore et se demande, parfois avec angoisse et en tremblant, s'il est prêt et s'il est digne. Que si la paix et la sécurité règnent en son cœur, il se sent plein de confiance, mais il est saisi par la grandeur de l'acte qu'il va accomplir, agité d'émotions à la pensée de la rencontre auguste et de la surnaturelle union dont il va être honoré et comblé.

Le pauvre communiant dont je parle ne sent rien de ces alarmes et de ces émois. Il n'éprouve aucune répulsion, mais non plus aucun attrait. Il va communier, mais il n'irait pas qu'il n'en serait pas autrement peiné ni même contrarié. Il y va, parce que c'est son habitude, parce que c'est *communion générale* et que tout le monde y va ; parce que l'on serait étonné s'il n'y allait pas. Apathie, léthargie, froideur, inappétence, indifférence : manque de foi !

2. Je vois, au surplus, dans cette étrange conduite un *manque de respect*. Il faut traiter sérieusement et saintement les choses saintes. Or, recevoir Dieu dans son cœur, quelle action plus sérieuse et plus sainte ? Vous faites là une démarche sacrée vers un hôte auguste. Et vous venez l'esprit et le cœur tout bourdonnants et étourdis de préoccupations étrangères ? Plus : vous ne prenez même pas la peine de vous purifier par un acte de contrition, avant de vous avancer à ce banquet dont les anges eux-mêmes ne sont pas dignes ?

Quand Jésus voulut donner à ses apôtres son corps et son sang, ce même corps et ce même sang qu'il nous prodigue à nous-mêmes, il se ceignit les reins et lava les pieds de ses apôtres, leur marquant, — à eux et à nous, — par ce geste symbolique, la nécessité de nous débarrasser, avant une action si grande, des souillures et des poussières menues de la route. Et nous, nous voilà tout poudreux des poussières ramassées sur le chemin des jours !

— Mais ce ne sont pas des fautes graves, ces fautes journalières, presque inévitables !...

Sans doute. Mais vous n'avez pas la volonté de vous en corriger pour donner satisfaction aux exigences du Maître. C'est là qu'est votre faute, ne le sentez-vous pas ? Vous êtes en état de grâce : c'est quelque chose. Vous avez la robe nuptiale, pour employer l'image dont use l'Evangile : c'est bien. Mais

vosre état de grâce n'est pas sans quelque légère éclaoussure, et vosre robe nuptiale sans quelque déchirure et quelque tache. Manque de respect.

D'autre part, alors même que vosre attitude extérieure est selon les convenances, — et elle l'est toujours, je le reconnais, — vosre attitude intérieure n'y répond pas. Je disais, il n'y a qu'un instant, que celui qui fait une communion tiède « a l'esprit et le cœur tout bourdoïnants et étourdis de préoccupations étrangères. » Ce n'est que trop vrai. Celui qui communique avec ferveur fait converger toutes ses pensées vers ce Christ qui va être son hôte divin. L'autre y pense à peine, ou, comme l'on dit, y pense sans y penser. Vols incessants de mouches dans une chambre close, des souvenirs, des rêves, des imaginations passent et repassent dans son esprit, sans qu'il tente rien pour les disperser et les chasser. Il est dans le temple et il n'y est pas ; il est présent et il est absent ; il est tout ensemble tout près de Dieu et fort loin !... Manque de respect.

II

La communion tiède, outre qu'elle est une faute et un manque de respect, amène avec elle, parce qu'elle ne produit pas tous les fruits que la communion normale est appelée à produire, une funeste *déperdition de grâces*. Alors qu'une bonne communion remédiera à vos infirmités spirituelles, renouvellera vos énergies morales, rendra à vosre âme cette vigueur que la nourriture corporelle rend à vosre organisme physique ; alors que, sûrement, elle vous préservera du péché qui est la mort et des tendances qui y conduisent, alors qu'elle fortifiera vosre piété, la communion tiède vous laissera le plus souvent sans force renouvelée et exposés à toutes les faiblesses. N'oubliez pas que la grâce sacramentelle est octroyée à l'âme en proportion des dispositions que celle-ci apporte à la réception du sacrement. Médiocrement disposés, vous ne recevrez que des grâces médiocres.

Et puis quelles joies, quelles consolations, quelles douceurs goûterez-vous à ce festin auquel vous allez vous asseoir sans l'attrait puissant qui vous y devrait conduire ? Vous ne l'éprouvez pas, cette « actuelle réfection de douceur spirituelle, » dont vous parle cet Ange de l'Ecole que l'on pourrait aussi bien appeler l'Ange de l'Eucharistie. Vosre communion sera, par la force des choses, sèche, fade, sans saveur : quelque chose comme ces repas que l'on fait en rêve et dont le souvenir s'évanouit au réveil.

Vous pouviez quitter la Table Sainte tout autres, forts, généreux, armés ; vous la quitterez, au contraire, inchangés, plus faibles même, laissant derrière vous le trésor qui vous était offert et que vous n'avez pas voulu emporter pour secourir vosre misère. Résultat déplorable, dont plus d'une fois, hélas ! nous avons fait la triste expérience.

III

Enfin la communion tiède est un danger. Elle est un danger en ce sens qu'elle nous expose à ne plus estimer à son prix le plus grand des dons de Dieu,

et cette mésestime, à la longue, doit finir par détacher l'âme de la communion et de Jésus-Christ lui-même. Comment continuer à communier, quand on n'y trouve aucun avantage appréciable, aucune jouissance profonde ? Un moment arrive où on lâche tout.

Combien en ai-je vu de ces désertions ! C'étaient des jeunes gens élevés dans un collège ecclésiastique, des jeunes filles élevées dans un couvent. Dans ces pieuses maisons, les uns et les autres avaient pris l'habitude de la communion fréquente ou pour le moins hebdomadaire. Sortis du pieux asile de leur enfance, ils continuaient quelque temps leur sainte pratique. Puis, emportés dans le tourbillon du monde, ils perdaient ce que j'appellerai « le goût du Pain de Dieu, » et bientôt ils arrivaient à s'en passer. Pourquoi ? Leur âme distraite s'était refroidie et la tièdeur avait fait son œuvre.

Des chrétiens et des chrétiennes plus âgés et plus ancrés dans la fréquentation eucharistique, se relâchent de même. Le besoin de communier, qui en eux fut longtemps si vif, s'est graduellement atténué. Sont-ils donc devenus de grands coupables ? Se jugent-ils par trop indignes ? Non. Leur âme, absorbée par d'autres soins, s'est lassée ; elle s'est refroidie comme celle de ces jeunes dont je viens de parler, et la tièdeur a fait son œuvre.

Péril immense, sous une apparence de droiture et de probité religieuse. Vous quittez Dieu ; Dieu vous quitte. Et parce que les plus forts sont faibles dès qu'ils sont privés des appuis surnaturels, on est bientôt la proie de l'ennemi et la victime défaillante du désordre.

Voilà le danger.

Les auteurs spirituels ont vu et signalé ce danger. S. Basile va jusqu'à dire que celui qui communie inutilement et sans fruit, mange, lui aussi, sa propre condamnation ¹, et l'on a souvent appliqué à l'âme tiède cette parole de nos saints Livres : « Une terre fréquemment arrosée des eaux du ciel et qui ne rapporte que des épines et des ronces, est repoussée et près d'être maudite. » (Héb., vi, 7-8).

M. f., examinons-nous sérieusement, sévèrement même, — la chose en vaut vraiment la peine, — sur le caractère de nos communions. Sont-elles ferventes ? Sont-elles tièdes ? Si elles sont tièdes, réagissons énergiquement et tout de suite. Apportons désormais à la Sainte Table une préparation appliquée, une foi, un respect sincères, une pureté d'âme autant que possible absolue.

Surtout, ne nous décourageons pas. Dès que nous sentons en nous un ralentissement du désir, un certain manque de goût caractéristique, une affluence momentanée de distractions au cours des rencontres divines, défions-nous. Par des actes de foi, par des actes d'amour, par une vie intérieure plus profonde et plus active, rallumons le foyer qui menace de s'éteindre. L'ancienne ferveur réapparaîtra, tous les fruits de la bonne communion afflueront de nouveau, et le terrible danger qui pèse sur les tièdes nous sera épargné. Ainsi soit-il.

¹ « Judicium sibi manducat otiose et inutile edens, »

XXIII

ARIDITÉ

Mes frères,

Je veux revenir sur les causes de ces communions froides et même glacées, dont quelques-uns d'entre vous connaissent ou ont connu la profonde affliction ou la désolante détresse. Il y a des âmes ici qui s'inquiètent de n'éprouver pas le bonheur ressenti et dépeint par les saints et les prédicateurs. Les unes se croient indignes ; les autres se croient perdues ou même damnées. Ce sont là des pensées douloureuses auxquelles il est de mon devoir de les arracher, en les aidant à dégager leur état d'âme et en leur permettant, ainsi, de secouer une torpeur dont il se peut qu'elles soient plus ou moins responsables et quelquefois tout à fait innocentes.

Ce n'est pas toujours la tiédeur qui produit cet état. Outre l'absence de foi profonde qui ne laisse pas l'âme pénétrer dans le monde surnaturel, une autre raison peut la glacer et l'empêcher de jouir de sa rencontre avec le Seigneur dans l'Eucharistie : c'est ce que les auteurs spirituels appellent la *sécheresse*. Nous allons définir cette infirmité douloureuse et en rechercher les causes. Sachant quels en sont les effets, et d'où ils viennent, vous pourrez juger alors, à supposer que vous en ayez souffert, et de votre état et de ce que vous avez à faire pour en sortir.

I

L'aridité ou sécheresse spirituelle est une sorte de dessiccation de l'âme, le tarissement des sources de la sensibilité. Alors que d'autres âmes sont, dans la communion, inondées de délices, émues d'ineffables émotions, qu'elles sentent comme d'incompréhensibles suavités, des joies divines, qu'elles vivent en un mot comme en un ciel anticipé, l'âme qui est atteinte d'aridité est insensible, inerte, léthargique. Cette pauvre âme éprouve une difficulté extraordinaire à se recueillir, à réfléchir, à se mouvoir dans la direction du divin Maître, que pourtant elle désire. Son esprit est comme emprisonné et paralysé, et de plus, peine plus grande, son cœur n'éprouve ni attrait ni élan. Elle voudrait aimer, ouvrir la source intérieure de la tendresse ; elle sent qu'elle n'aime pas et elle s'en désole ! Dieu ne l'a-t-il pas abandonnée ? Ah ! pauvrette, s'exclame S. François de Sales avec un accent de gentille pitié, ah ! pauvrette, où est ton Dieu ? Par quel chemin le pourras-tu retrouver ? Qui te pourra jamais rendre la joie de sa sainte grâce ? »

L'aridité n'est cependant pas la mort. L'âme aride souffre de sa sécheresse, comme une terre dont une chaleur torride a pompé toute la sève. Elle espère et elle attend la pluie. Elle fait ce qu'elle peut pour sortir de sa stérilité. Elle appelle les consolations dont la privation l'attriste si profondément.

C'est un état pénible, cruel même, parfois dangereux, parce qu'il peut conduire au désespoir, ou bien, par une réaction trop naturelle, au dégoût de la communion et à une vie relâchée, peut-être coupable. Mais il ne faut pas croire que cette sèche-

resse soit toujours et nécessairement une conséquence de nos fautes. Des saints et des saintes illustres ont connu cette épreuve. Sainte Thérèse en a gémi vingt ans, et S. Vincent de Paul, pendant deux années entières, en a été affligé à ce point qu'il ne pouvait pas même formuler un acte de foi. Je ne crois pas, au surplus, qu'il existe un seul saint qui n'ait rencontré sur sa route ces rudes épines. Dans toutes les vies, même dans les plus vertueuses, il y a des alternatives de haut et de bas, de plus et de moins, de plénitude et de vide, de richesse et de pauvreté spirituelle, de vie et de mort, de surcroît et de néant. Qui de nous, au cours de sa vie chrétienne, ne l'a éprouvé cent fois ?

Tel qui, hier, dans sa communion, a joui d'ineffables douceurs, aujourd'hui ne sent plus rien ; tel qui, hier, avait l'impression d'être tout proche de son Dieu, aujourd'hui a l'impression d'en être loin, loin ; tel qui, hier, serait mort pour lui au milieu des plus atroces supplices, qui allait jusqu'à rêver le martyre, aujourd'hui rougit des lâchetés dont il se croit capable ! Misère de la nature humaine, si changeante et aussi, hélas ! si infidèle ! Ah ! je comprends qu'on souffre !

Mais ne vous accusez pas trop vite, m. f. Nous pouvons être responsables de cette affliction spirituelle, mais nous pouvons aussi ne l'être pas. L'important en pareille matière est de rechercher et de découvrir les causes. C'est ce que nous allons essayer.

II

Les causes de l'insensibilité du cœur dans la communion sont nombreuses, et souvent, à vrai dire, elles proviennent de notre infidélité.

Une âme, quoique profondément croyante, s'abandonne aux divertissements du monde ou aux préoccupations d'ordre temporel. Elle se laisse ainsi distraire de Dieu, et quand elle le rencontre à la Table Sainte, elle n'est plus entièrement à lui. Il y a en elle trop de bruit ; la voix divine ne peut plus se faire entendre. C'est fini des jouissances qu'elle a connues lorsqu'elle était plus recueillie et plus généreuse.

Une âme s'est laissée prendre à quelque affection, coupable ? non, mais trop naturelle et quelque peu désordonnée. Sa pensée, qui devrait aller à Dieu, s'égare sur la créature. Son cœur s'est rapetissé ; l'infini de l'amour n'y entre plus, et le bonheur surnaturel la quitte.

Une âme a reculé devant le sacrifice que Jésus lui demandait ; elle a fait des réserves ; elle a songé à la peine de l'effort, et l'a refusé. Une voix intérieure l'appelait ; elle a fait la sourde oreille. Il fallait être courageuse ; elle a été lâche. Elle est justement punie. Telle l'Épouse du Cantique reposant mollement dans sa chambre : comme l'Époux frappait à sa porte, elle s'obstina à ne pas lui ouvrir ; elle perdit la douceur de sa présence.

Une âme se complaît dans les grâces sensibles ; elle les recherche, presque uniquement, par une sorte d'avidité spirituelle. Elle aime le Christ Eucharistique et elle le recherche surtout à cause des joies qu'il lui apporte ! Il y a ici un égoïsme qui dé-

plaît au bon Maître. Il veut être aimé et recherché pour lui-même ; il retire à cette âme l'effusion de ses suavités.

Une âme tire vanité des faveurs sensibles qu'elle reçoit dans la communion. Elle se flatte intérieurement de recevoir des grâces qui sont refusées à d'autres. Peut-être s'en vante-t-elle. Présomptueuse complaisance ! Cette âme doit être humiliée ; ces grâces dont elle s'enorgueillissait, elle ne les goûtera plus.

Dans tous ces cas, vous le voyez, il y a faute de la part de l'âme, et sa sécheresse n'est qu'un juste châtement. Rendez-vous compte, m. f., si par hasard, quand vous souffrez d'aridités pénibles, la cause n'en est pas l'une ou l'autre de celles que je viens de noter brièvement.

Il se peut cependant que ces aridités aient des raisons innocentes. Par exemple, vous êtes malades ou accablés par l'excès des veilles, des jeûnes ou des travaux obligatoires. Étroitement unie à votre corps fatigué, votre âme devient appesantie, assoupie, comme insensible. L'âme use du corps comme d'un instrument ; si l'instrument refuse de la servir, les opérations sont retardées ou suspendues¹. Ici, on peut vous reprocher peut-être d'imprudents excès d'ardeur au travail ou de mortification ; mais qui osera dire que vous êtes coupables ? Vous payez une rançon : ce n'est pas Dieu qui se refuse, c'est vous qui, présentement, ne pouvez le porter. Réparez vos forces ; vous aurez de nouveau des ailes pour vous élever jusqu'à lui et le goûter.

Il se peut encore que l'aridité soit une grâce de la sagesse et de la miséricorde de Dieu. Il arrive quelquefois que les douceurs spirituelles sont l'effet d'un tempérament sensible et d'une imagination ardente. Elles ne sont plus alors qu'une illusion dangereuse, car l'âme pourrait s'en autoriser pour s'endormir dans une fausse sécurité. Elle perdrait aisément le sentiment de sa faiblesse ; facilement même, elle se laisserait glisser sur la pente du mal. Il y a là un piège : Dieu le supprime pour votre plus grand bien.

Dites-vous aussi qu'en vous privant de ses douceurs, Notre-Seigneur veut peut-être vous faire rechercher plutôt « le Dieu des consolations que les consolations de Dieu. » Par la sécheresse dans laquelle il vous laisse, il épure votre amour ; il donne à vos actes vertueux un caractère plus désintéressé, il provoque votre constance et vous contraint à déployer votre force.

Enfin la sécheresse peut être une épreuve voulue positivement par Dieu pour notre bien et notre plus haute sanctification. Par elle, il nous humilie, il nous fait sentir notre dépendance, il nous impose une croix.

Dans ces derniers cas, l'aridité spirituelle, comme vous le voyez, loin d'être une faute ou un châtement, est plutôt une grâce. *

Je viens de vous dépeindre, m. f., un état d'âme assez fréquent et souvent fort pénible ; je vous en

ai dit les causes ; je termine en vous demandant de faire intérieurement un rapide examen de conscience et en vous donnant un conseil.

Quelle que soit la raison d'une insensibilité que vous connaissez peut-être, ne vous découragez pas. Si cette sécheresse d'âme et de cœur provient de votre faute, faites disparaître cette faute qui met un obstacle à l'écoulement en vous des douceurs divines. Si votre sécheresse vient de Dieu, bénissez-le. Mais, sous aucun prétexte, n'abandonnez pas la communion. Convaincus de votre néant et de votre humaine misère, humiliez-vous. Devenez plus fidèles. Priez, demandez que vous soit rendue la rosée des joies salutaires : la source coulera de nouveau du cœur aride comme un rocher ! Que si vous demeurez durs et desséchés, ne laissez pas d'approcher encore de la Sainte Table. Pour approcher le Seigneur, foi et pureté suffisent. Si vous ne trouvez pas toujours dans l'Eucharistie d'enviables délices, le sacrement n'en demeure pas moins la sanctifiante nourriture de votre âme. Les jouissances dont vous aurez été privés, la vie éternelle vous les donnera à profusion. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE DE SAINTE ELISABETH DE HONGRIE

UN MODÈLE DE PERFECTION SÉRAPHIQUE

Vas admirable, opus Excelli.
Vase admirable, elle est un chef-d'œuvre du Très-Haut.
(Eccli., XLIII, 2).

Entre toutes les gloires de la famille franciscaine, sainte Elisabeth de Hongrie apparaît comme l'une des figures les plus suaves. Les esprits cultivés et les nobles cœurs lui ont voué une admiration ardente et une dévotion profonde. L'Eglise la propose comme patronne aux Sœurs du Tiers Ordre de la Pénitence. Nous sommes assurés de trouver en elle un modèle de la perfection séraphique à laquelle doivent tendre tous les enfants de S. François. L'éloge de Grégoire IX mérite notre attention ; écrivant à Béatrice, épouse de Ferdinand le Catholique, il déclare : « Il nous a été présenté un vase admirable, œuvre du Très-Haut, destiné à servir de fournaise de charité par l'ardeur de ses bonnes œuvres. »

Nous pouvons, dès lors, comprendre en quoi et comment notre bienheureuse est vraiment un modèle de perfection séraphique. S. Bonaventure fait remarquer que le mot *séraphin* signifiant *feu*, le terme est excellemment attribué aux esprits les plus sublimes de la hiérarchie céleste parce que les propriétés du feu expriment, d'une manière lumineuse, les qualités qui les caractérisent¹. Sainte Elisabeth sera un modèle de perfection séraphique parce que le foyer allumé en son cœur est digne des séraphins. Cette comparaison nous permettra de suivre plus aisément le travail de la grâce en notre Sœur bien-aimée, sans nous écarter de la trame des événements historiques.

¹ Ribet, *L'Ascétique chrétienne*, p. 237.

¹ De septem titner, æternitatis, Distinct. V. art. III.

Dans le feu, nous pouvons distinguer trois propriétés : ses premières ardeurs, son activité incessante, son intensité suprême. Dès son enfance, sainte Elisabeth fera preuve d'ardeurs vraiment séraphiques ; — dans le saint état du mariage, l'activité de son zèle accusera la puissance du foyer allumé en son cœur ; — dans son veuvage enfin, elle connaîtra les suprêmes embrasements ; l'holocauste sera consommé.

I. — Ardeurs séraphiques de l'enfance

Pour exalter la sainte patronne du Tièrs Ordre, il ne serait pas déplacé de rappeler les gloires qui ont illustré son berceau ; on pourrait redire également les merveilles qui ont rendu son sépulcre glorieux ; mais c'est la sainte, modèle de perfection séraphique, que nous voulons étudier. Disons du moins que la famille dans laquelle le ciel la fit naître, était moins remarquable par ses qualités royales que par les grâces de choix répandues sur elle. Sainte était la souche, saints furent les rameaux : nous nommerons sainte Hedwige, la tante de sainte Elisabeth ; la bienh. Salomée, qui épousa le second de ses frères ; ses nièces la bienh. Cunégonde et sainte Marguerite de Hongrie. Entre toutes, notre Elisabeth devait briller comme un astre étincelant.

Il n'est pas jusqu'à son nom qui ne soit, au témoignage de Grégoire IX, d'un heureux présage. Elisabeth veut dire « *Rassasiement de Dieu* »¹. Elle rassasiera Dieu dans la personne des pauvres ; mais elle est elle-même du nombre de ceux dont le Maître a dit : « Bienheureux ceux qui auront faim et soif de la justice, parce que leur faim sera assouvie et leur soif étanchée. » Elle était prédestinée à la noble vocation séraphique qui suppose des ardeurs inextinguibles ; elle sera l'écritière de la flamme qui consumait le pauvre d'Assise.

Les anges qui avaient, à la naissance de l'Enfant Dieu, entonné le cantique : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix sur la terre aux âmes de bonne volonté, » pouvaient le répéter à la naissance de notre sainte. Les guerres que son père avait eu à soutenir jusqu'alors prirent fin ; les blasphèmes diminuèrent dans des proportions sensibles. Cette époque coïncidait avec celle où retentissait à Assise la voix qui clamait : « Paix et Bien ! » annonçant la conversion de S. François. D'ailleurs une voix prophétique retentissait à Eisenach et déclarait que la Hongrie venait de voir se lever une étoile brillante destinée à Marbourg.

L'enfant se montra digne de ces heureux présages ; les signes précoces de sa sainteté furent ceux que l'on signale dans les grandes saintes de la famille franciscaine. Ses lèvres ne paraissent s'être ouvertes que pour prier ; ses petites mains aimaient à verser l'aumône dans le sein des pauvres ; tout enfant, elle témoignait d'une pieuse avidité à entendre la parole de Dieu.

La connaissance de ces merveilles ne tarda point à parvenir à la cour du prince de Thuringe. Elisabeth avait à peine quatre ans que le duc Herman

sollicitait pour son fils Louis la main de la petite sainte. L'ambassade députée à cet effet eut plein succès : la princesse Elisabeth fut transportée à Eisenach et fiancée au prince. A la cour du landgrave, la dévotion de la nouvelle venue sera tout embaumée d'un parfum séraphique. La soif de Dieu croît en elle avec l'âge. Son bonheur est de passer de longues heures à l'église. Au milieu des jeux, elle s'échappe furtivement pour venir prier à la chapelle. En trouve-t-elle la porte fermée, elle colle ses lèvres contre la serrure, comme pour faire passer son cœur et le livrer à Jésus ; elle est bien déjà la fille de François se prosternant devant le tabernacle. Elle ne sait pas encore lire, qu'elle fait ouvrir néanmoins le grand livre du Psautier et, joignant ses petites mains, elle s'initie à la méditation.

Où va-t-elle maintenant, suivie de ses petites compagnes ? Elle les conduit devant les ossements des morts pour leur parler du néant des choses de ce monde comme le ferait un anachorète, comme S. François devait le faire avec ses premiers disciples, avec une ferveur toute séraphique. C'est dès sa première enfance qu'elle commence à rassasier Dieu dans la personne des pauvres. Qui n'admirerait son ingéniosité ? Pour venir en aide aux enfants indigents, elle convient avec ses petites compagnes que l'enjeu de la partie sera pour les bien-aimés pauvres de Jésus. Ses charités allèrent si loin que les officiers du château de la Wartbourg finirent par faire entendre des plaintes. Est-ce que Pierre Bernardone ne se plaignait point, lui aussi, des prodigalités de son fils ?

Donc dans ses rapports avec le prochain, Elisabeth connaît les secrets de l'humilité séraphique. Qui lui a appris à se prosterner comme le font les filles de sainte Claire ? Vous avez son âme tout entière dans cette ruse d'enfant : si elle n'a point fait autant de genuflexions qu'elle eût voulu, elle dira aux petites filles qui lui servent de demoiselles d'honneur : « Couchons-nous toutes à terre, pour voir qui sera la plus grande ; » et, ainsi prosternée, elle récitera à la dérobée un *Pater* et un *Ave*.

Le Seigneur allait mûrir cette âme pour une vie vraiment séraphique, par l'épreuve : sa mère, la reine Gertrude, était lâchement assassinée ; et un peu plus tard, son père partait pour la Croisade. La mort vint aussi frapper à la Wartbourg : le duc Herman fut ravi à l'affection des siens. Moins que jamais le cœur d'Elisabeth n'aura d'attraits pour les amusements ou les vanités de la parure ; de plus en plus elle aspire à une vie grave et sérieuse.

Cette conduite lui vaudra de faire l'expérience de l'axiome : « Ceux qui veulent vivre pieusement dans le Christ souffriront persécution. » La duchesse Sophie ne comprit que plus tard le prix du trésor confié à sa sollicitude ; elle eût voulu que demoiselle Elisabeth, fiancée à son fils, partageât les goûts mondains de la cour. Agnès, sœur du prince Louis, se faisait l'interprète de tous les censeurs ; elle n'épargnait aucune raillerie à sa future belle-sœur. Piquée au vif par cette piété austère qui faisait contraste avec sa propre conduite, elle finit par lui dire : « Demoiselle, ou vous changerez, ou vous

¹ Cf. *Hist. de sainte Elisabeth de Hongrie*, par Montakembert.

n'épouserez pas mon frère. » Les officiers du château faisaient écho à ces plaintes, répétant : « Non, la petite Elisabeth n'est pas faite pour être l'épouse de notre prince. »

Un trait révèle la future héritière du penser de l'humble François. En la solennité de l'Assomption, la duchesse Sophie et sa fille Agnès étaient descendues du château de la Wartbourg à la ville d'Eisenach, pour assister à la cérémonie de l'offrande des fruits ; elles étaient vêtues dans la splendeur de leur rang, et sur leur tête brillait la couronne ducal. Or, voici qu'à leur entrée dans l'église, à la vue du crucifix, Elisabeth est blessée au cœur. Elle ôte sa couronne d'or et se prosterne. En vain, la duchesse Sophie use-t-elle de reproches durs et hautains ; la sainte répond avec douceur : « Chère Dame, ne m'en voulez pas, mais je ne puis garder sur ma tête une couronne d'or, tandis que mon Jésus, doux et miséricordieux, n'a pour couronne que des épines. » Se couvrant la face du pan de son manteau, elle pleura longtemps.

Aux ardeurs qui embrasent son cœur, on peut présager que cette enfant, revêtue de la bure franciscaine, deviendra l'honneur de sa famille religieuse. Elle ne compte pas encore quinze printemps qu'elle se révèle âme séraphique. Oui, âme séraphique, elle l'est par son amour pour les pauvres ; âme séraphique, elle l'est par son humilité qui fuit le faste ; âme séraphique, elle l'est par son amour de l'Eucharistie et sa dévotion à la Passion. La flamme allumée en son cœur est digne des séraphins ; elle mérite de devenir fille de François d'Assise.

II. — Zèle séraphique dans l'état du mariage

La deuxième propriété qui distingue les Séraphins est l'activité incessante de la flamme qui les consume. Telle sera la caractéristique du zèle de la patronne du Tiers Ordre dans le saint état du mariage.

Sans se laisser émuovoir par la critique malveillante, ni influencer par les conseils défavorables, le prince Louis fut fidèle à la parole donnée. Elisabeth était dans la fleur de ses premiers avrils. Le mariage fut célébré, avec grande pompe, au château de la Wartbourg, en l'année 1220.

Vers ce temps-là, les Frères Mineurs pénétraient en Allemagne. Il y avait des affinités trop grandes entre la vie des enfants du Pauvre d'Assise et les aspirations secrètes du cœur de notre sainte, pour que la pieuse princesse leur refusât sa protection. Elle fit mieux : elle les honora de sa confiance. A peine eut-elle connu la règle du Tiers Ordre de la Pénitence qu'elle voulut revêtir la bure franciscaine, devenant ainsi la première tertiaire de toute l'Allemagne.

S. François, en instituant le Tiers Ordre, avait entendu vivifier et sanctifier le foyer. Nouvelle fille du vénérable Patriarche, Elisabeth comprend ainsi la vocation séraphique : elle sera une pieuse épouse, elle sera une mère vertueuse, parce que la flamme allumée en son cœur brûle avec une activité incessante.

L'Esprit-Saint trace le tableau de la femme forte ;

trait pour trait, c'est celui de l'épouse du prince Louis. « Quel est le prix de la femme forte ? Elle ressemble au navire qui revient de l'Orient chargé des plus précieuses dépouilles. La confiance de son époux fait son éloge. Voyez-la au travail, le fuseau court entre ses doigts ; elle met la main aux grandes œuvres. » (Prov., xxxi, 10-14). Le prince n'estimait point autrement la sainte que Dieu lui avait donnée pour compagne. Avant même la célébration de son mariage, il disait au seigneur Varilla : « Quand toute cette montagne (qui est devant nous) serait changée en or, je n'en voudrais point devenir le maître, si, pour l'acquérir, il fallait me séparer d'Elisabeth. »

De son côté, celle-ci brûlait pour son époux d'un amour profond ; on put le constater lorsque le prince Louis voulut partir pour la Croisade. Il hésitait à faire connaître son dessein ; or, un jour qu'Elisabeth tenait entre ses mains le ceinturon de son époux, elle trouve, en l'examinant, la croix des croisés. Elle a compris le secret : « O mon frère, s'écrie-t-elle, à moins que ce ne soit la volonté absolue de Dieu, ne t'éloigne pas de moi ; reste avec moi ! » Mais le prince avait fait le vœu sacré ; Elisabeth était trop chrétienne pour le retenir contre le gré de Dieu. La violence de l'orage n'avait pas éteint la flamme sacrée.

Epouse parfaite, Elisabeth sera pareillement un modèle accompli de la mère chrétienne. Honorée une première fois des bénédictions du ciel à l'âge de seize ans, elle comptera, à son vingt-et-unième printemps, quatre fleurons à son diadème de mère. Elle aime ses enfants d'un amour si vif que le divin Maître lui témoigna qu'il y avait en cet amour quelque chose d'excessif.

Son amour cependant était profondément chrétien. A l'époque de ses relevailles, voyez-la s'éloigner du château, vêtue comme une pauvre femme du peuple. Où va-t-elle ainsi, pieds nus, pressant sur son sein le nouveau-né ? Elle va tout droit au monastère de Notre-Dame ; elle veut consacrer son enfant à Marie.

Ne craignez point qu'elle oublie de veiller sur les intérêts matériels de ses enfants. Faut-il revendiquer les droits de son fils aîné et assurer l'avenir de chacun des orphelins, après la mort du père ? Elle n'aura aucun repos que lorsqu'elle aura conjuré tout danger. D'ailleurs, les enfants se montrèrent dignes de leur mère. Deux de ses filles devinrent abbesses. Lorsqu'elle eut été canonisée, ses enfants faisaient précéder, dans les chartes ou actes officiels, leurs titres de souveraineté ou de noblesse de leur qualité : fils ou fille de sainte Elisabeth.

Où donc cette jeune mère avait-elle trouvé le secret de cette sagesse consommée ? Les faits l'attestent : à l'heure où Dieu l'appelle à contracter l'alliance nuptiale, la Providence place près d'elle le guide franciscain qui saura lui inspirer l'esprit de pénitence et l'amour des pratiques austères en l'honneur dans l'intérieur des monastères. L'histoire raconte que l'humble reine avait emprunté aux enfants de S. François la pratique rigoureuse de la prière au milieu de la nuit. Les servantes ont témoigné qu'elle se retirait fréquemment dans une chambre

voisine de la chambre nuptiale pour se faire flageller.

Que voulons-nous de plus expressif que les termes employés par Grégoire IX dans la bulle de canonisation ? « Depuis l'aurore de sa vie jusqu'à son couchant, Elisabeth n'a jamais cessé de se délecter dans les embrasements de l'amour céleste et dans l'élan d'une ferveur toute spontanée ; elle employa toutes les puissances de son âme à aimer uniquement et souverainement Jésus-Christ notre Sauveur, qui étant vrai Dieu et vrai Fils éternel de Dieu, s'est fait fils de l'homme et fils de la T. S. Vierge, Reine des anges et des hommes. C'est cet amour très pur et très fervent qui a rendu Elisabeth digne de goûter à longs traits les douceurs célestes et de posséder les faveurs divines qui se communiquent aux noces de cet Agneau adorable. »

L'Esprit-Saint complète la description de la femme forte en mettant en un relief particulier la vaillance dont elle fait preuve dans l'exercice de la charité. C'est bien là le trait que Grégoire IX se plaît à signaler en notre glorieuse sainte : « Se montrant, dit-il, vraie fille de l'Evangile, regardant en la personne de son prochain le divin Jésus, objet unique de ses affections, elle l'a aimé d'une charité si admirable que toutes ses délices étaient de se voir environnée de pauvres, de vivre et de converser avec eux. »

Vous voulez quelques exemples ? Comment n'être pas touché, lorsqu'on voit cette jeune reine, qui hier seulement était une adolescente, désertir le château pour se rendre auprès des femmes pauvres au moment de leurs couches ; elle leur rendra les plus humbles offices. Quelle délicatesse dans sa charité ! Elle a rencontré le pauvre consciencieux qui se désole de ne pouvoir payer ses dettes ; elle les soldera pour lui. On vit bien jusqu'où pouvait aller ses largesses royales, lorsque dans la disette qui affligea la Thuringe, elle distribua, de ses propres mains, à 300 pauvres, le pain quotidien. C'est pour venir en aide à ses chers pauvres qu'elle filait la laine au château avec ses demoiselles d'honneur.

Le ciel devait glorifier cette charité maternelle. Le prince Louis, informé des largesses de son épouse, veut la surprendre dans ses libéralités. Il l'aborde au moment où elle franchit le seuil de la demeure seigneuriale. Il veut voir les pains qu'elle porte dans les plis de son manteau. O merveille ! les pains sont changés en roses parfumées. Or, on était au cœur de l'hiver.

« O femme bienheureuse ! ô dame admirable ! ô douce Elisabeth, » s'écrie encore le Vicaire de Jésus-Christ, « vous méritez bien le nom que vous portez, à savoir Elisabeth, qui signifie *rassasiement de Dieu*, puisque vous avez si charitablement apaisé la faim qui torturait les entrailles des pauvres. »

Aussi, vase d'élection, chef-d'œuvre du Très-Haut, sera-t-elle souverainement agréable au Seigneur. Vous voulez connaître à fond cette âme séraphique et l'activité incessante du foyer qui la consume ? Assistez en esprit à l'entretien qu'elle a avec son Père spirituel : « Je m'efforce, Père, d'aimer Dieu de toute mon âme, mais je crains de n'être point aimée à cause de mes péchés. — Ma fille, a repris le Père, Dieu nous aime plus que nous ne l'aimons ; — Je

ne puis me résigner à le croire, a-t-elle répondu. Je croirai plutôt que l'arbre de l'autre rive se transporterait vers nous, que de me persuader que Dieu m'aime comme je l'aime ; je suis trop pécheresse. »

Tel est le langage de cette âme pure ; mais, à l'instant, l'arbre désigné se transplante du côté où était la sainte. Vraiment Elisabeth méritait d'être proposée comme modèle de perfection séraphique aux tertiaires de tous les âges.

III. — Embrasements du suprême holocauste

L'intensité du feu, au moment de l'embrasement suprême, est la propriété qui nous permet de nous former l'idée la moins imparfaite de la nature de la flamme qui dévore les Séraphins. Alors son activité est telle que la flamme paraît immobile ; c'est l'intensité en sa plus haute puissance, faible image de Dieu acte pur ; symbole expressif cependant que Moïse put contempler dans le buisson ardent qui brûlait sans se consumer. Dieu, acte pur, produit, dans son immuable éternité, son Verbe, et le souffle d'amour qui va du Père au Verbe et du Verbe au Père n'est autre que l'Esprit d'amour. L'âme qui atteint, conduite par l'Esprit-Saint, les sommets de la perfection séraphique, participe, dans son holocauste, aux suprêmes embrasements des Séraphins, sa sérénité n'est jamais troublée ; mais la voie qui conduit à ces sommets resplendissants n'est autre que la tribulation et la souffrance. C'est ce travail de la grâce que nous avons à admirer dans la palme des Sœurs du Tiers Ordre.

La mort du prince Louis fut un des premiers coups portés au cœur sensible de la sainte. Lorsqu'il partit pour la Croisade, elle l'accompagna jusqu'à la frontière, et quand l'heure des adieux eut sonné, il sembla qu'elle ne pouvait plus s'arracher d'entre ses bras. Sainte restait son affection : en son époux, son seigneur et maître, elle voyait l'image vivante du Christ.

Déchirante fut la scène qui se déroula lorsqu'elle reçut la douloureuse nouvelle : « Il est mort ! » Elle était encore souffrante de ses dernières couches au moment où le messager de Brindes arrivait au château de la Wartbourg. La duchesse Sophie se chargea de transmettre le terrible message. Elle pénétra dans la chambre de la malade et le colloque commence. « Ma fille, ayez confiance en Dieu. — Qu'est-ce donc ? — Le messager de Brindes est arrivé. — Si mon mari est prisonnier, nous le délivrerons. — Il est mort. — Il est mort ! » reprend avec effroi la pauvre Elisabeth, et elle blémit. Bientôt le sang lui monte à la face, et s'élançant hors de la chambre, elle court éperdue, remplissant les salles du château des cris de sa douleur.

A quelque temps de là, les chevaliers partis avec le prince Louis ramenaient ses restes en sa chère Thuringe. Ils arrivèrent enfin à Bamberg ; la sainte prévenue accourt. Elle peut contempler ces ossements sans vie ; la blessure du cœur est ouverte à nouveau, ce ne sont plus des cris humains qui échappent à la douleur, ce sont des rugissements qui retentissent, les rugissements de la lionne qui

voudrait réveiller le lion de Juda. L'expression de la douleur de la sainte fut telle que le prince-évêque, son oncle, crut devoir parler le langage de la foi. Elisabeth de se ressaisir. « O mon Dieu, dit-elle, je vous l'avais offert, vous me l'avez pris, que votre saint Nom soit béni ! » La nature avait fait entendre un dernier cri ; l'amour divin était victorieux.

S. François a chanté ses combats avec l'Amour ; notre sainte a connu, elle aussi, la violence des coups de cet amour insatiable. Elle n'était point encore remise de la douloureuse nouvelle qui brisait si violemment son existence qu'une nouvelle épreuve plus terrible devait la broyer ; c'est dans son honneur et dans l'amour de ses enfants qu'elle sera frappée. Le prince Louis laissait deux frères, Henri et Conrad. Des conseillers perfides entourèrent les jeunes princes et leur persuadèrent qu'ils devaient, pour l'honneur de leur maison, enlever le pouvoir au fils d'Elisabeth. Comment va-t-elle supporter cette injure ?

La voici chassée de son propre château de la Wartbourg ; elle fuit avec ses quatre petits enfants : l'aînée n'a que cinq ans, Elisabeth porte entre ses bras sa petite Gertrude qui vient de naître. A la honte de cette expulsion, s'ajoutent les humiliations les plus dures. Henri, le malheureux, avait fait défense à quiconque de secourir Elisabeth, si bien qu'en cette ville emplie de ses bienfaits, toutes les portes se ferment devant elle. La sainte ne trouvera de refuge pour elle et ses enfants qu'une étable à pourceaux.

Que se passe-t-il alors dans l'âme de la sainte ? Son cœur a-t-il connu les amertumes de la colère ? Son esprit est-il accablé par l'angoisse et la tristesse ? Que nos pensées sont loin de la réalité ! Au milieu de la nuit, Elisabeth a entendu la cloche des Mineurs sonner les matines ; elle s'échappe à la faveur des ténèbres et vole au monastère. Que va-t-elle demander ? Appui ? Protection ? Commisération ? Elle demande au Père Gardien de faire chanter à ses frères un *Te Deum* d'action de grâces.

Elisabeth à sa naissance n'avait pas, comme François, exprimé la divine similitude avec le Christ qui était né dans une étable et avait eu une crèche pour berceau. C'est enveloppée dans une robe de soie brodée d'or et d'argent qu'elle fut remise au seigneur Varilla, qui la déposa dans un berceau d'or massif. La similitude lui était réservée pour l'heure de son veuvage. Elle entend remercier Dieu de l'avoir jugé digne de cette ressemblance avec le Christ Jésus.

Un nouveau calvaire va commencer pour elle. En vain a-t-elle engagé les bijoux cousus à ses vêtements, elle se voit obligée de mendier pour apaiser la faim de ses enfants qui l'entourent en répétant : « Maman, j'ai faim ! » Et elle se voit refuser le morceau de pain nécessaire à leur subsistance. Il faut se résigner au plus dur sacrifice : la séparation. Mais c'est aussi l'heure où l'âme épurée connaîtra la consommation de son union avec le divin Amour. Yssendrude, sa fidèle compagne, en a témoigné... Un jour, après complies, Elisabeth était

si faible qu'elle appuyait sa tête sur la poitrine de sa servante ; et, à l'invitation du Christ : « Elisabeth, pense à moi et je penserai à toi, » elle a répondu : « Oui, certes, je veux être avec vous et n'être jamais séparée de vous. »

Après cette vision, la sainte était mûre pour les épreuves suprêmes. Rappelons d'abord la suite des faits historiques. Grâce à l'appui de son oncle, le prince-évêque de Bamberg, elle était parvenue à faire reconnaître les droits de son fils Herman et à faire rendre à ses autres enfants les honneurs qui leur étaient dus ; sa présence n'est plus nécessaire, elle brisera avec le monde et la cité de Marbourg sera le lieu de sa retraite.

Voyez la noble fille des rois, hier épouse du brillant prince de Thuringe, vêtue aujourd'hui de la robe de bure, ayant pour ceinture une grosse corde à nœuds. Jusqu'à la mort, désormais, elle ira pieds nus, portant jusqu'à l'héroïsme consommé la pratique des vertus séraphiques. Elle vécut deux ans de cette vie, se faisant la servante des servantes ; après avoir donné dans le monde l'exemple des vertus que doit pratiquer une tertiaire séculière, elle devenait pour les âmes consacrées le miroir de la perfection évangélique.

Grégoire IX lui écrivit pour la féliciter et pour l'encourager à devenir la digne fille de François d'Assise, canonisé l'année précédente. Elle va marcher dans cette voie à pas de géant. Que lui importé que le prince Louis prétende qu'elle a perdu le sens ? Pour éclairer le seigneur Varilla qui lui représente les bruits accrédités, elle répondra : « Je ne veux plus vivre que pour la croix, et pour la croix je veux mourir. »

Avant l'embrasement, le feu exerce sur la victime qu'il enveloppe une action pénétrante. Vous vous demandez quel est l'holocauste réservé à cette nature d'élite ; le sévère Père Conrad sera l'interprète des divins vœux ; le moi humain sera consumé. Elisabeth voudrait se consacrer au service des lépreux ; toute communication avec eux lui sera interdite, alors qu'elle vient de bâtir pour eux un hôpital. L'austère directeur limite les aumônes ; la sainte essaye une objection. « C'est bien, puisque vous tenez à votre jugement, je cesse d'être votre directeur. » Ce n'est que par ses larmes qu'elle obtint qu'il revînt sur sa décision.

Mais voici que le regard impitoyable du directeur a encore discerné un appui humain. Gutta, la compagne d'enfance, et la fidèle Yssendrude ont suivi leur maîtresse à Marbourg ; elles seront inexorablement éloignées. Le dernier sacrifice fut la séparation absolue de son fils Herman, alors âgé de 7 ans. Elisabeth aimait à couvrir ce front innocent de baisers maternels. C'est ce fils si tendrement aimé qui est éloigné définitivement ; le foyer de l'incendie atteint l'intensité suprême.

Recueillons-nous pour assister aux derniers instants de notre sainte. Voici que le Seigneur apparaît à son épouse : « Viens, lui dit-il, viens, Elisabeth, viens, ma fiancée, viens, ma bien-aimée, viens dans les tabernacles que je t'ai préparés de toute éternité. » Elle peut cependant visiter encore une fois ses pau-

vres, mais, consumée par la fièvre, elle s'alite. Elle languit quelques jours, fait une dernière confession générale. Elle ne veut d'autre héritier que Jésus-Christ dans la personne des pauvres. Elle résume dans ses derniers entretiens tout ce qu'elle a reçu de lumières d'En-haut. C'est le testament de la patronne du Tiers Ordre.

L'heure suprême approche. Le démon essaye d'en troubler la sérénité. « Il s'en va, » s'écrie-t-elle, et son visage devient resplendissant. Ses dernières paroles seront : « Marie, venez à mon secours... Voici l'Époux qui vient chercher son épouse. Silence ! Silence ! »

La sainte incline la tête et exhale son âme en un dernier soupir. L'holocauste était consommé.

* *

Nous voici au terme de cette vie admirable, et nous n'avons point dit comment Dieu glorifia sa servante, même dès son vivant. Il faudrait rappeler comment, petite enfant, elle guérit un moine aveugle. C'est la connaissance de ce miracle qui décida le landgrave de Hesse à envoyer une ambassade au roi de Hongrie. Nous ne pouvons cependant passer sous silence le miracle du château de la Wartbourg. Elisabeth a recueilli un enfant lépreux ; elle vient de le déposer dans la couche nuptiale. Le prince Louis, informé, accourt ; d'un geste d'indignation, il a écarté la couverture. O stupeur : il est en face du divin Crucifié !... C'est surtout à Marbourg que les miracles furent plus nombreux et plus éclatants : les aveugles voient, les sourds entendent, les muets parlent, et tous bénissent le Dieu des vertus et la sainte, instrument de ses bienfaits.

A peine avait-elle rendu le dernier soupir que le Seigneur manifestait la gloire dont il la couronnait au ciel, par les merveilles opérées ici-bas, grâce à son intercession. Son corps revêtait une beauté ravissante, et lorsque, plus tard, on procéda à la translation de ses reliques, elles distillaient une huile odoriférante, qui servit à la guérison des malades. Les miracles opérés eurent un tel retentissement que Grégoire IX l'inscrivait au catalogue des saints quatre ans seulement après sa mort.

L'éloge prononcé dans ces circonstances solennelles par le Vicaire de Jésus-Christ laisse bien loin les timides louanges de l'admiration des siècles. « Oui, dit-il, c'est bien d'elle dont il est écrit : *Vase admirable, chef-d'œuvre du Très-Haut*. Vase admirable par la vertu de son humilité, l'abjection de son corps, la tendresse de sa compassion que toutes les générations futures admireront... Chef-d'œuvre du Très-Haut que le Seigneur a fait sur la terre. Elisabeth a enveloppé le Seigneur Jésus-Christ dans son cœur ;... elle a mérité, à la fin de ses jours, d'être reçue amoureusement par Celui qui se réserve d'exalter les innocents et les humbles. Il l'a délivrée des liens de la mort pour la faire asseoir sur le trône éclatant de l'inaccessible lumière.

Mes frères, il faut conclure. — Lorsque le prophète Elie s'éleva vers le ciel sur un char de feu, il laissa choir son manteau. Elisée le recueillit, en couvrit ses épaules et fut investi de l'esprit prophétique qui animait son maître. — La même mer-

veille s'est reproduite en faveur de sainte Elisabeth. Cédant aux instances du cardinal Hugolin, protecteur de la famille des Mineurs, S. François laissait expédier à la sainte son propre manteau. Or, elle le publiera elle-même : « Toutes les fois que, portant ce manteau, j'ai cherché la Face du Christ, mon Bien-Aimé s'est montré favorable à mes desirs. »

Elle est vraiment digne d'être proclamée la patronne du Tiers Ordre de la Pénitence. Elle en fut la première sainte canonisée ; couverte du manteau du séraphique Père, elle en a vraiment possédé l'esprit. Plus que nulle autre, elle projette sur sa famille religieuse le plus vif éclat, et, entre toutes les sœurs Tertiaires, elle reste l'expression la plus pure, la plus suave, la plus parachevée de la perfection séraphique.

L'ultime secret de cette perfection est peut-être dans le mot que S. François adressait à sainte Claire pour lui recommander d'imiter la pauvreté de Jésus et de Marie. Or, la Vierge bénie daigna révéler elle-même ce secret à sainte Elisabeth. C'était après les événements douloureux de la Wartbourg ; apparaissant rayonnante de gloire, l'auguste Mère de Dieu disait à la sainte proscrite : « Veux-tu être ma servante ? je serai ta maîtresse. Veux-tu être mon élève ? je serai ton institutrice. » Sur la réponse affirmative d'Elisabeth, Marie ajoutait : « Tu seras ma servante, mon élève, mon enfant, si tu t'appliques à imiter mes vertus. » Par Grégoire IX, la piété chrétienne peut apprendre quels furent les fruits de cette leçon. « Liée, dit-il, liée continuellement avec la Reine des vierges par la cordiale affection qu'elle avait à son service et par l'alliance d'une très parfaite conformité,... elle a conservé la grâce de Dieu dans l'intérieur de son âme, l'enfantant et la produisant à l'extérieur par de saintes et continuelles bonnes œuvres. »

O glorieuse sainte Elisabeth, c'est dans le Tiers Ordre que vous avez été initiée à cette voie royale de sainteté, que vous y avez progressé et que vous êtes parvenue aux embrasements suprêmes du saint amour ! Votre cœur battait bien à l'unisson de celui du Séraphin de l'Alverne. Priez pour nous ; qu'à notre tour, nous soyons les héritiers du séraphique Père ! Alors, après avoir marché ici-bas sur vos traces, en imitant Jésus et Marie, nous mériterons d'avoir part avec vous au calice d'exultation préparé par le saint Amour, dans la splendeur des siècles éternels. Amen !

POUR LA FÊTE DE LA PRÉSENTATION

Dans une chapelle de religieuses

UN IDÉAL À IMITER

Mes frères,

Nous célébrons aujourd'hui l'une des plus touchantes fêtes du culte toujours si touchant de la T. S. Vierge Marie : sa Présentation au Temple, où elle va vivre ses premières années conscientes, de son enfance sainte à sa jeunesse, jusqu'à la veille

du jour où l'ange se dressera tout à coup devant elle et lui apportera le divin message.

Réunis dans cette chapelle pour solenniser et goûter ce lointain et pieux souvenir, méditons quelques instants sur un événement que le monde a ignoré et ignore encore. Représentons-nous ce qu'il fut ou dut être, et tirons-en les leçons qui nous sont applicables. Même enfant, la Sainte Vierge est tellement au-dessus de nous que nous ne pouvons l'imiter en tout. Elle est un idéal. Si cet idéal, vivant, charmant et en même temps héroïque, nous ne pouvons le réaliser entièrement, nous pouvons du moins, avec la grâce de Dieu, nous en rapprocher. Mon but, dans cet entretien, sera de provoquer dans vos âmes cet effort d'imitation et de rapprochement.

I

Et d'abord, le fait que l'Eglise nous met sous les yeux, en nous invitant à célébrer la Présentation de Marie.

S. Joachim et sainte Anne, ce glorieux père et cette glorieuse mère de la Sainte Vierge, sont âgés. Ils sentent, ils savent qu'ils ne vivront pas longtemps, et qu'il faut qu'ils trouvent quelqu'un qui veille sur leur enfant à leur place, quand Dieu les aura rappelés et qu'elle se trouvera seule sur la terre. Ils songent à la confier au Temple, où sont comme cloîtrées de nombreuses jeunes filles appartenant aux plus nobles familles d'Israël. Et réflexion faite, après bien des hésitations, car leur cœur se déchire à la pensée de se séparer de ce qu'ils ont de plus cher au monde, par prudence, par amour paternel et maternel, par devoir enfin, ils se déterminent à la conduire à ce saint asile et à l'y laisser.

En résumé, à cet âge si faible où le pied chancelle encore, une toute jeune enfant, d'un pas rapide et sûr, gravit les degrés du Temple de Salomon, sous le regard de ses parents. Arrivée au seuil, près de la lourde porte qui va se refermer sur elle, elle se retourne, sourit et disparaît dans l'ombre des sacrés parvis.

Tel est le tableau qui s'offre à nous en ce jour, tableau émouvant s'il en fut, car il y a ici une séparation douloureuse et tout ensemble le don magnifique d'une jeune âme à son Dieu. Double spectacle bien fait pour remuer et attendrir nos cœurs.

— « Qu'elle est belle en sa démarche, s'écrie l'Eglise, cette fille du Prince, alors qu'elle s'avance vers le seuil du Temple ! » Oui, elle est vraiment belle dans son empressement, cette enfant, fille de Dieu ! A trois ans, elle nous donne, à nous qui sommes déjà bien loin de cet âge, un sublime exemple de courage et de fidélité à la grâce.

C'est qu'avant même qu'il y eût des chrétiens, par de célestes prévenances, Dieu l'avait faite telle que la voulait le Verbe qui devait naître d'elle. Longtemps avant que cette parole eût retenti dans le monde, cette parole qui depuis vingt siècles entraîne les saints aux plus hautes vertus : « Que celui qui veut être à moi quitte tout et se renonce lui-même, » une voix intérieure lui avait dit cela, et elle n'avait pas hésité. Appelée à être l'autel du

Rédempteur, elle commence par se faire sa victime : elle quitte tout, et se donne elle-même.

Elle quitte le foyer de sa famille, — le foyer, de tous les biens de ce monde celui qui nous tient le plus au cœur ; le foyer, cet horizon de nos premiers regards, ce berceau de nos premiers jours, ce sanctuaire de nos premières prières et de nos plus saintes et candides affections. A coup sûr, on peut dire que Marie ne s'éloigne pas sans douleur d'un lieu plein pour elle, si jeune soit-elle, de si doux et si chers souvenirs.

Et puis, elle dut souffrir encore d'une autre séparation. C'est que nous ne laissons pas seulement au foyer, quand nous le quittons, d'heureux et tendres souvenirs ; nous y laissons des âmes pour qui notre départ et notre disparition seront l'objet de cruels et longs regrets ; un père, une mère qui nous chercheront chaque jour des yeux de leur cœur, et dont le front vénérable et aimé se creusera chaque jour d'une ride nouvelle : car, je ne sais si je me trompe, mais il me semble que, pendant l'absence, la vie pèse plus lourde sur la tête de nos parents et qu'ils vieillissent plus vite.

Cette douleur-là, le cœur si délicat que Dieu avait formé exprès pour aimer et souffrir, dut la ressentir aussi. Je m'imagine que, lorsqu'elle vit disparaître la maison paternelle et surtout lorsque, du haut de l'esplanade du Temple, elle aperçut son vieux père et sa vieille mère pour la dernière fois, malgré son courage et son bonheur d'être à Dieu, je m'imagine que Marie, au moins en secret, pleura... Elle pleura, mais comme toutes les âmes prédestinées, la souffrance était pour elle un aiguillon, et c'est sa peine elle-même qui la poussa en avant.

Ce n'est pas tout. Si nous en croyons une tradition aussi ancienne que respectable, ce serait en ce même jour de la Présentation que cette enfant, qui devait être appelée la Vierge des vierges, fit le vœu de virginité. Or, dans ce sacrifice le plus beau qu'une créature puisse offrir à Dieu, il y a quelque chose de plus héroïque que tout ce qu'elle a fait jusque là. Vous le comprendrez, si vous vous rappelez que toutes les filles d'Israël caressaient au fond d'elles-mêmes une espérance plus chère à leur cœur que les réalités les plus douces : l'espérance de donner le jour au Messie. Or, par ce vœu, Marie renonce à cet honneur possible, cédant à cette vertu d'humilité si estimée de Dieu que c'est elle peut-être qui l'a rendue digne aux yeux de ce Dieu qui l'a choisie entre toutes les femmes.

Tel est, m. f., le fait que l'Eglise nous invite à commémorer aujourd'hui, dans cette fête de la Présentation. En pouvons-nous tirer quelques leçons utiles et pratiques pour nous ?

II

Oui, car cette Présentation de Marie au Temple, c'est un peu de notre histoire, à nous, les prêtres, et à vous, les religieuses consacrées à Dieu.

Un jour, un jeune homme se présentait au seuil d'une demeure sainte. Il avait 17 ans, 18 ans, et il laissait aussi derrière lui des parents très chers, de chers souvenirs, des réalités non moins chères et

quelques espérances, rêves de jeunesse que l'avenir aurait sans doute trahis, mais qu'il caressait avec amour. La porte s'ouvrit, et, quoique le cœur lui battît bien fort dans la poitrine, il entra. Le temps suivit son cours. A quelques années de là, un autre jour, on le vit couché, immobile comme un mort, sur les dalles du sanctuaire, au pied de l'autel. Et l'on dit autour de lui : « C'est fini, il n'est plus au monde, il est à Dieu ! »

Sous une autre forme et sur une autre scène, le même spectacle a été donné pour vous, mes Sœurs. Le seuil que vous avez franchi, vous aussi, en pleine jeunesse, c'est le seuil d'un couvent. Là, comme Marie dans le Temple, vous avez longuement médité et prié, et l'heure sonna enfin du don total. Vous avez alors prononcé, vous aussi, ces paroles si douces au cœur que les yeux pleurent la première fois que la bouche les profère : « Seigneur, vous êtes la part de mon héritage ! Je ne suis plus au monde, à peine à la terre. Je quitte tout, je laisse tout, j'abandonne tout. Rien ne comptera plus pour moi que vous, ô mon Dieu, et jusqu'à mon dernier soupir, mon corps, mon cœur, mon âme, ma vie, mon travail, mes joies, mes douleurs, tout ce qui est mon être et tout ce qui tient à mon être n'aura d'autre objet que vous ! »

Oui, l'histoire de Marie fut aussi la nôtre.

Nous nous sommes donnés, nous serons fidèles comme Marie.

Mais vous, m. f., est-il une leçon que vous puissiez tirer de ce religieux et sublime exemple ? Je le sais, vous êtes des laïques, vous n'avez pas de vœux et vous n'êtes pas disposés à en faire. Vous vivez dans le monde, et vous resterez dans le monde jusqu'à la fin, libres comme ne peuvent l'être ceux qui se sont enchaînés au temple. Cependant, ne vous êtes-vous pas, vous aussi, donnés à Dieu ? Si vous ne le croyiez, c'est que vous oublieriez les plus saintes étapes de votre existence de chrétiens.

Vous avez été donnés à Dieu au saint baptême ; et ensuite, jeunes encore il est vrai, mais en pleine liberté de conscience, vous vous êtes donnés à lui vous-mêmes. Quand ? Lorsque, au soir de votre Première Communion, vous avez renouvelé les vœux de ce bienheureux baptême, lorsque vous avez dit, à haute voix, devant vos familles, devant le peuple rassemblé, devant le prêtre : « Je renonce à Satan, à ses pompes et à ses œuvres, et je m'attache à Jésus-Christ pour toujours. » Que signifient ces paroles solennelles ? Quel est le sens et la portée de ce serment ? N'est-ce pas aussi que vous vous êtes donnés à Dieu, moins totalement que Marie, mais néanmoins comme elle ?

Tous, vous le voyez, prêtres, religieux, religieuses, chrétiens et chrétiennes, nous avons fait au Seigneur le don de nous-mêmes. Tous, nous avons fait le sacrifice de nos âmes et de nos vies à Celui de qui nous tenons tout. Si, tous, nous n'avons pas pris le Divin Maître pour notre unique partage, tous nous lui avons promis qu'il aurait dans nos pensées, notre cœur et nos actes, la première place, celle qui lui revient de droit.

Soyons fidèles, comme la divine Vierge. Vivons

saintement, comme elle vécut dans le Temple, courageux comme elle fut courageuse, détachés des plaisirs du monde comme elle le fut toujours, dociles à la grâce d'En-haut comme elle, comme elle humbles de cette humilité qui lui valut un si sublime honneur. Ces vertus, imitées des siennes, avec sa protection qui ne nous manquera jamais, nous mériteront, n'en doutez pas, de partager sa gloire et son bonheur dans le ciel. Ainsi soit-il.

AUX ENFANTS DE MARIE

III

L'OBEISSANCE FILIALE

Une des vertus les plus enviées qui puissent embellir votre vie, c'est la vertu d'obéissance.

I

Nous devons considérer dans nos parents les dépositaires de l'autorité de Dieu, ses représentants : aussi bien, de toutes les autorités du monde, la première et la plus ancienne est celle de la famille. Dieu a voulu qu'il en fût ainsi. Quand même certains parents, par une négligence coupable, laisseraient s'altérer en eux le caractère de l'autorité, ils ne cessent pas, quoi qu'ils fassent, d'être nos parents.

Nombreuses sont les pages des Saints Livres qui résument le précepte de l'obéissance filiale. Dieu nous dira, afin de faire resplendir l'aurole qui les entoure : « Je suis le Dieu de votre père. » (Exode, III, 6). Ailleurs, l'Écriture assimilera la bénédiction d'un père à la bénédiction même de Dieu. Dieu nous dira encore : « Honorez votre père et n'oubliez pas ce que votre mère a souffert pour vous. » (Eccl., VII, 29). L'un des commandements promulgués sur le mont Sinaï est celui-ci : « Honorez votre père et votre mère, afin de vivre longtemps. » (Exode, XX, 12). Et comme si cette vertu résumait toutes les autres, le Fils de Dieu a voulu passer sur la terre avec les livrées de l'obéissance : il a voulu obéir à Marie et à Joseph.

N'est-ce pas d'ailleurs, pour une enfant de votre âge, chose naturelle que d'obéir ? L'arbre a besoin d'être dirigé dans sa sève, et on ne saurait l'émonder de trop bonne heure pour que sa tige monte et s'élève vers le ciel ; il faut même nous plier au plus tôt à l'esprit de discipline et d'obéissance, car nous avons besoin de trouver un appui dans les lumières et le conseil de nos parents.

II

Mais comment faut-il obéir ? Vous devez à vos familles, à vos parents, outre le respect, une obéissance filiale, dévouée, joyeuse, toute remplie de délicatesse et de confiance.

Il ne convient pas de se faire répéter plusieurs fois les mêmes ordres, ni de les recevoir avec des plaintes, un mauvais vouloir, des murmures. On nous a commandé, obéissons sans réplique. Toujours oui, telle est la réponse invariable de l'obéissance filiale,

Bien mieux, pour obéir, un enfant prévient les désirs de ses parents : un mot, un signe, un regard, c'est assez ; et aussitôt le devoir est accompli, non pas vaille que vaille et à peu près, en calculant sa peine ou en craignant d'aller trop loin, mais aussi parfaitement que possible.

Votre soumission sera non seulement empressée, mais confiante, paisible. Vos parents savent mieux que vous ce qui vous est profitable et ce qui vous est nuisible. Dans vos relations avec le monde, pour vos lectures, pour ce qui touche le bon ordre de la maison, la conduite personnelle, les devoirs religieux, pour votre avenir, en tout soyez obéissantes. Au surplus, on trouve dans la pratique de cette vertu un gage de paix. En obéissant on n'a pas à se demander ce qu'il faut faire ; et, après coup, on n'a pas à s'inquiéter de ce qu'on a fait. Lorsqu'on a pu se dire : « J'ai obéi, » on se tient tranquille, quoi qu'il arrive. Même dans les choses les plus indifférentes et où la liberté vous est laissée, c'est encore le plus sûr moyen de ne pas s'égarer : car la bonne volonté que nous donnons à nos parents trouve toujours sa récompense. Enfants, nous étions heureux de suivre notre mère, sans regarder où elle nous menait, quelquefois simplement en saisissant le pli de sa robe. Il faut toujours en rester là : garder une ingénuité aimable dans nos rapports de famille, cette simplicité de cœur qui est si bonne, et cette obéissance, tout imprégnée d'abandon, par laquelle on fait de sa mère sa première et sa plus intime confidente.

Sans doute, un peu plus tard, quand vous aurez votre place dans le monde, « un âge arrive, l'âge adulte, l'âge d'homme, où le fils... n'est plus tenu à une obéissance aussi passive que celle de ses jeunes années. Mais encore l'obligation de la déférence subsiste quand la sujétion cesse. Le bon fils ne demande plus des ordres, mais il sollicite des conseils, et les conseils valent au double quand ce sont à la fois ceux de l'autorité et de l'expérience, de la paternité et des cheveux blancs ¹. » Non, nous n'avons rien à perdre à interroger la raison calme et éclairée qui se pose devant nous. Fallût-il quelquefois marcher sur nos répugnances, n'hésitons pas à suivre la voie de la soumission. Que notre âme soit tout imprégnée d'obéissance, que l'obéissance soit au premier rang de nos sollicitudes ! Nous trouverons de la sorte, à chaque pas, une avenue préparée. Et même, pour donner à cette vertu encore plus d'étendue, nous nous efforcerons entre frères et sœurs de la pratiquer à l'envi. Quel bonheur pour des parents de voir autour d'eux des enfants qui rivalisent à leur égard de déférence et de bonté ! C'est déjà un peu le ciel commencé sur la terre.

Du reste, chaque époque de la vie est une préparation pour celle qui doit suivre. Or nous ne pouvons pas mieux nous disposer à nos obligations de demain que par notre fidélité à celles qui nous incombent aujourd'hui. Si nous avons fait de l'obéissance une sainte habitude, si cette vertu a germé de bonne heure dans notre âme, plus tard nous éprouverons moins de peine, lorsqu'il nous faudra

suivre une autre volonté que la nôtre, ou lutter contre des obstacles que la jeunesse ignore.

* *

Si l'obéissance honore toute personne, elle forme pour vous un ornement à part. Il n'est guère de vertu plus désirable à votre âge, et c'est un bel éloge quand une mère peut dire de sa fille : « Elle ne m'a jamais désobéi. » Soyez donc des enfants respectueuses, soumises ; évitez la volonté propre ; goûtez au sein de vos familles le bonheur d'écouter la voix chérie d'un père, d'une mère et de prendre leurs conseils en toutes choses. Qu'à la simplicité de vos demandes, à la douceur de vos réponses, au calme de vos paroles, on reconnaisse toujours la jeune fille chrétienne qui adore et qui communie, en un mot, celle dont la religion a formé le cœur.

LES SAINTS DE LA VIEILLE FRANCE

XXXVII

S. THOMAS BECKET

III. — *Le martyr*

I

On ne rencontre peut-être pas, dans l'histoire des persécuteurs de l'Eglise, de prince plus retors, plus habile dans ses perfidies, et d'une mauvaise foi plus insigne que le roi Henri II. En face de lui se dressent le pape Alexandre III et Thomas Becket, modérés, calmes, doux, mais inébranlables. La situation est palpitante. La violence l'emportera-t-elle sur le droit, ou la force morale sur la force brutale ? Le pape négocie toujours pour la réconciliation. Il envoie en Angleterre deux nouveaux légats, Gratien et Vivian. Henri II se montre gracieux d'abord, de cette grâce enveloppante qui lui réussit toujours. Il presse, il exige, il menace : « Nous sommes au-dessus des menaces, » lui dit Gratien. Il exige que tous les excommuniés soient absous, les légats y consentent. On croit que tout est terminé, que S. Thomas va rentrer dans son archevêché : « Oui, dit le roi, mais sauf les droits et l'honneur de ma couronne. » Et tout est remis en question. Toujours il se renferme dans les fatales coutumes. Les légats reprennent le chemin de Rome : « Je n'ai jamais entendu un homme aussi menteur, » déclare Vivian.

S. Thomas se rend alors auprès de lui, comme le roi se trouve à Saint-Denis, et demande le baiser de paix ; le monarque le repousse. Le Pape essaie d'une nouvelle légation, composée de Simon, prieur du Mont-Dieu et de Bernard du Coudrai. Elle échoue encore. Alors Alexandre III rend à l'archevêque de Cantorbéry sa liberté d'action avec pleins pouvoirs pour agir.

Mais Henri II pousse au pire. Il veut faire sacrer son fils aîné. Ce droit, consacré par la coutume, revient à l'archevêque de Cantorbéry ; or il choisit pour prélat consécrateur l'archevêque d'York. Le Pape défend aux évêques anglais d'imposer les mains au jeune prince. Le monarque les réunit, il obtient d'eux le serment de ne pas obéir au chef de l'Eglise, et l'archevêque d'York, assisté des évêques de Lon-

¹ Mgr Bannard, *Le Collège chrétien*, t. I, p. 409.

dues et de Salisbury, donne l'onction au jeune homme, puis place la couronne sur sa tête. Thomas Becket fait parvenir au Souverain Pontife et aux cardinaux ses protestations indignées, il accuse même le Pape. Celui-ci se justifie. Il n'a pas permis à l'archevêque d'York de procéder au sacre, il somme celui-ci de réparer sa faute et mande au roi d'Angleterre qu'il va le frapper d'excommunication s'il ne rend la paix et son Eglise à l'archevêque de Cantorbéry.

C'était, on l'a vu, ce que Henri II redoutait le plus. Alors il cède de bonne grâce. Il veut se réconcilier directement avec celui qu'il a contraint à l'exil. La rencontre a lieu sur les confins de la Touraine et de la Normandie, en un lieu qu'on appelait le *champ de la trahison*. L'archevêque de Sens est là, représentant le Saint-Siège. Le roi se découvre avec respect, il prend à part Thomas et lui parle avec tant de confiance et d'abandon qu'on pouvait croire qu'entre eux il n'y a jamais eu l'ombre de dissentiment ou de discorde. « Les assistants pleuraient, raconte l'archevêque de Cantorbéry, ils glorifiaient Dieu, ils louaient la bienheureuse Madeleine dont c'était la fête, » et qui avait ainsi fléchi le cœur du monarque. On aborde tous les points, on traite toutes les questions, le roi consent à tout. On renouvellera le sacre de son fils qui sera couronné par Thomas Becket, selon la coutume ; la jeune reine, fille du roi de France, qui avait été exclue de la consécration, sera sacrée avec son époux, et l'injure faite à Louis VII sera ainsi réparée. Le roi s'adresse ensuite aux témoins et leur dit avec bonhomie : « Si, quand je trouve l'archevêque animé des meilleurs sentiments, je n'étais pas bon pour lui, je serais le dernier des hommes. »

L'entrefin avec Thomas se prolonge jusqu'à la nuit. Le roi écrit une lettre à son fils pour lui ordonner de rétablir l'archevêque et les siens dans toutes leurs possessions. Tout est à la joie de la réconciliation. Alexandre III envoie une lettre au roi Henri, où il fait un magnifique éloge de l'archevêque, tout en glissant cet avis : « Bien qu'il n'en dise rien, il est une chose que nous ne devons pas oublier, c'est que le péché n'est pas remis si la restitution n'est pas faite. Vous êtes donc dans l'obligation de restituer à l'Eglise de Cantorbéry les droits et les biens dont elle fut dépouillée. » Il parlait en père, mais il agissait en Pape.

Thomas Becket revint à Sens pour remercier l'archevêque de ses bontés, il se rendit à la cour pour offrir ses hommages et sa reconnaissance au roi, puis il s'embarqua pour l'Angleterre.

II

Avant de s'embarquer, Thomas a pris soin d'envoyer les lettres pontificales qui suspendent les évêques anglais et frappent d'anathème ceux d'York, de Londres et de Salisbury. On l'avertit que les sentiments du roi ont changé déjà, que les restitutions convenues sont ajournées. On le presse d'attendre : « Rien ne m'empêchera de partir, répond-il. C'est assez que le troupeau fidèle ait pleuré sept ans son pasteur. » Toutefois il notifie au Pape ses

crainces et mande au roi : « J'accours auprès de vous, pour périr peut-être. Je le fais, afin que mon Eglise soit épargnée. Mais que je vive ou que je meure, je serai toujours à vous dans le Seigneur. Quoi qu'il arrive, à moi ou aux miens, daigne Dieu vous combler de ses bénédictions, vous et vos enfants ! » Il conservait donc peu d'illusions, toutefois il gardait toute sa charité.

La traversée fut heureuse, or, avant même d'aborder, il vit des figures menaçantes. Le peuple accourt et l'acclame, mais à peine est-il dans son palais que les officiers du roi viennent le sommer d'absoudre les évêques excommuniés. A cette condition tous lui obéiront, sauf l'honneur de la couronne.

« Une sentence portée par un juge supérieur, dit-il, ne saurait être cassée par un juge inférieur. »

Cette sommation avait été inspirée par les évêques de Londres, d'York et de Salisbury. Les évêques allaient céder, quand Roger d'York les en dissuade et leur conseille d'aller trouver le roi Henri II. C'est alors que le roi prononce cette parole homicide : « De tous les lâches qui mangent mon pain et possèdent ma faveur royale, pas un ne me délivrera donc de ce prêtre turbulent et perfide ! »

Le primat reprend possession de son Eglise. Il témoigne le désir de rendre visite au jeune roi, son pupille, qui réside dans son château de Woodstock, et il se met en marche. Il reçoit l'ordre de rebrousser chemin, et de rester dans son diocèse. Survient la fête de Noël. Il est heureux de parler à son peuple, mais aux paroles d'allégresse que lui suggère la fête, et qui ravissent les fidèles, il en ajoute d'autres qui les consternent : « Je mourrai bientôt pour l'Eglise, dit-il, bientôt mon sang sera répandu pour maintenir les droits de l'Eglise ; mais rien ne saurait ébranler mon dévouement de pasteur, ni mon autorité de pontife. »

Le 28 décembre, arrivent quatre chevaliers dont les noms sont à retenir : Réginald Fitzurse, Guillaume de Traci, Hugues de Moreville et Richard Breton. Ils tiennent conseil pour concerter leur crime. Le lendemain 29, à deux heures de l'après-midi, sans se faire annoncer, ils envahissent les appartements du primat ; et, sans le saluer, ils s'assoient audacieusement devant lui. Ils se disent munis d'une lettre du roi qu'ils ne produisent pas, et somment de nouveau l'archevêque d'absoudre les évêques excommuniés.

J'ai publié les lettres du Pape, répond-il. Je l'ai fait avec la permission du roi. Je n'absoudrai les évêques, — sauf l'évêque d'York dont le cas est réservé au Souverain Pontife, — qu'après avoir reçu leur serment de se soumettre à la décision de l'Eglise.

Les chevaliers éclatent en colère et en reproches. Or tous avaient des obligations à l'archevêque.

Après ce qui s'est passé entre nous, dit celui-ci, je ne comprends pas que vous veniez me menacer dans ma propre demeure.

Nous ferons plus que menacer, déclarent-ils...

Et ils sortent, sans déguiser leur irritation. Les amis de l'archevêque sont alarmés : ils craignent qu'ils ne le frappent, dans leur courroux. Pour lui, il reste très calme, attendant que s'accomplisse ce

que Dieu permettra. On entend les voix des moines qui chantent les Vêpres dans le chœur de la cathédrale.

— L'église, disent-ils, sera plus sûre que la maison épiscopale.

Thomas hésite à les suivre, mais ils l'entraînent. A peine a-t-il franchi le seuil de l'édifice sacré que les portes se ferment. Il les fait rouvrir en disant : « Le temple de Dieu ne peut être fortifié comme une citadelle. »

Il monte les degrés du chœur, quand les chevaliers, suivis d'une douzaine de soldats, pénètrent dans l'église en poussant des cris de mort. L'archevêque se porte à leur rencontre avec son fidèle Edouard Grim.

— Où est le traître ? crient-ils.

Thomas se tait :

— Où est l'archevêque ? demande Réginald.

— Me voici, répond alors Thomas. Je suis l'archevêque et non le traître. Réginald, tu n'as pas oublié mes bienfaits. Quelle est ton intention maintenant ?

— Obtenir justice ou faire justice.

— Si vous en voulez à ma vie, je la donne pour mon Dieu, pour le droit et pour l'Eglise. Je vous défends seulement de toucher à personne de mon peuple.

— Meurs donc ! puisque tu veux mourir, s'écria l'assassin en le frappant au front.

Le sang inonde le visage. Thomas joint les mains, recommande son âme et l'Eglise à Dieu, à la Sainte Vierge, aux patrons de sa cathédrale. Un second coup d'épée le jette sur ses genoux. Un troisième l'abat près de l'autel de S. Bennet. Le crâne est brisé, un des bourreaux, avec la pointe de son glaive, fait jaillir la cervelle sur le pavé. Les meurtriers s'enfuient.

Le fidèle Grim avait eu le bras cassé en parant les coups.

Ainsi mourut, à 53 ans, Thomas de Cantorbéry, l'intrépide défenseur des droits de l'Eglise, martyr de la foi. A vrai dire, son martyre avait duré sept années, « sept années de tribulations continuelles et de calomnies, qui n'avaient pu, dit Jean de Salisbury, venir à bout de son courage. » Doux comme l'agneau et simple comme la colombe, il avait su aussi montrer la force du lion avec l'habileté du juriste consommé. Il était avant tout l'homme de la douceur et de la conciliation, mais quand il eut fait toutes les avances, toutes les concessions permises, il demeura ferme comme un mur d'airain et, plutôt que de transiger avec le droit et avec sa conscience, il préféra donner sa vie à la sainte et noble cause de l'Eglise.

Le roi d'Angleterre en parut inconsolable. « Il poussa des cris déchirants et répandit un torrent de larmes, raconte Arnoulf de Lisieux. On voyait en lui, non plus le prince, mais l'ami désespéré. Parfois il gardait un morne silence, puis ses lamentations recommençaient avec une sorte de frénésie. Trois jours durant, il se tint renfermé dans sa chambre, n'acceptant aucune consolation, repoussant toute nourriture. » Arnoulf est un panégyriste intéressé ; comme

Henri II était un habile comédien. Celui-ci se sentait sous le coup de l'excommunication, et sa grande frayeur était qu'elle ne s'abattît sur lui. Toutes ces démonstrations avaient pour but de l'écarter.

Le Pape n'en fut pas dupe, mais il épargna ce coup douloureux à l'Angleterre. Quand les ambassadeurs du roi se présentèrent ensuite à Rome, il leur interdit sa porte et refusa de les voir. Deux seulement furent enfin reçus et quand ils prononcèrent le nom du roi pour exprimer son respect et son dévouement filial à l'Eglise romaine, toute la curie s'écria : « Silence ! Silence ! » L'audience ne put continuer. Ils déclarèrent alors qu'ils avaient mandat du roi de jurer qu'il obéirait à toutes les décisions et qu'il viendrait jurer à son tour. Pour toute réponse, Alexandre III excommunia tous les meurtriers, tous ceux qui leur avaient donné conseil, aide et assentiment. Henri II jura ensuite tout ce qu'on voulut ; il fit toutes les pénitences imposées, mais l'histoire n'a pas pu nous dire que le Pape lui rendit son estime.

EN LISANT

LES FUNÉRAILLES D'UN PETIT CLERC

De la *Semaine Religieuse* de Lyon, 5 octobre :

Un tout petit clergeon de la Maîtrise, Jean-Marie Burnichon, âgé de dix ans à peine et qui allait tout juste franchir le seuil de la classe de Septième, est allé faire la rentrée scolaire au Paradis.

Il est mort, d'une longue maladie, après une rude opération, transformé par la grâce et la souffrance. Deux jours avant sa mort, comme on lui demandait à quoi il pensait, il eut cette réponse : « *Je pense à Jésus sur la croix.* »

Et la vieille Cathédrale [Saint-Jean], qui l'avait reçu parmi les siens, lui a fait, selon l'usage, des funérailles solennelles. C'est, en effet, une règle, qui ne trouve heureusement que de très rares applications, que lorsqu'un petit clerc de Saint-Jean vient à mourir à Saint-Jean, ses obsèques sont « capitulaires. »

Tous les élèves du Petit Séminaire avec MM. les professeurs, les vicaires, les chapelains et les chanoines, en habit de chœur, sont allés processionnellement chercher le petit cercueil drapé de blanc, sur lequel était épinglé le blanc surplis, insigne de la cléricature ; c'est Monseigneur le Doyen avec M. le Chanoine-Archiprêtre qui ont présidé la levée du corps. Les grandes portes de la cathédrale se sont ouvertes à deux battants ; les orgues ont salué l'entrée du petit défunt sous ces voûtes où sa petitesse disparaissait naguère parmi ses camarades ; M. le Chanoine Supérieur a chanté la grand'messe de *Requiem* ; M. le Maître des cérémonies, M. le Maître de chapelle ont dirigé avec un soin minutieux les mouvements ou les chants liturgiques, et Mgr l'Evêque d'Hadrumète, auxiliaire de S. E. le Cardinal Archevêque de Lyon, a donné l'absoute.

Ainsi toute la Cathédrale, penchée sur ce petit enfant de dix ans, fils d'une humble et chrétienne famille, lui a fait, maternellement, parce qu'il était un de ses clercs, des funérailles plus pompeuses qu'elle n'en ferait aux riches et aux grands de ce monde.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 14 novembris 1928.

EUG. LINDECKER, Vic. gen.

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES.—Imprimerie de l'AMI DU CLERGE

Amt du Clergé du 22 novembre 1928

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Cours de prônes sur le Credo. — LXXIV. Le purgatoire, 689.

Cinq minutes d'Evangile. — I. 1^{er} Dimanche de l'Avent : Le jugement particulier, 691.

Instructions sur la Sainte Eucharistie. — XXIV. La communion sacrilège : sa gravité, 692. — XXV. Même sujet, 694.

Panégyrique de S. François-Xavier. — L'apôtre-missionnaire, 695.

Aux Enfants de Marie. — IV. La modestie, 700.

Les Saints de la vieille France. — XXXVIII. S. Jean de Matha : 1^o Sa vocation, 701. — XXXIX. 2^o Son œuvre, 703.

COURS DE PRONES SUR LE CREDO

LXXIV

LE PURGATOIRE

Mes frères,

Au sortir de ce monde, les âmes vont, selon qu'elles le méritent, en enfer, en purgatoire ou au ciel. Nous avons parlé de l'enfer dans notre dernière instruction ; aujourd'hui nous parlerons du purgatoire. Après avoir montré qu'il existe et quelles peines on y endure, nous dirons comment nous pouvons soulager les pauvres âmes qui y sont retenues et quels pressants motifs nous avons de le faire.

I

Il y a un purgatoire : nous en trouvons la preuve dans l'Ancien Testament. — Le saint homme Tobie veut qu'on dépose sur le tombeau des morts du pain et du vin, qui en nourrissant les pauvres soulageront l'âme des défunts. (Tobie, iv, 18). — Judas Macchabée, après un combat où plusieurs des siens ont succombé, fait une quête dont le produit est envoyé à Jérusalem afin d'offrir dans le Temple un sacrifice solennel pour le repos de leurs âmes. Et l'Esprit-Saint le félicite de son geste, car, dit-il, « c'est une sainte et salutaire pensée de prier pour les morts, afin qu'ils soient délivrés de leurs péchés. » (II Mac., xii, 39-46).

Que signifient ces sacrifices, ces aumônes, ces prières que les Juifs de l'Ancienne Loi offraient pour leurs défunts, sinon qu'ils croyaient qu'entre le ciel et l'enfer il y a un lieu intermédiaire où vont les âmes qui ne sont ni assez criminelles pour mériter l'enfer, ni assez pures pour entrer au ciel, un lieu intermédiaire où ces âmes souffrent, expient, mais peuvent être secourues et délivrées par nos suffrages ? Ce lieu, c'est le purgatoire.

Il y a un purgatoire : nous en trouvons également la preuve dans le Nouveau Testament. — Jésus-Christ, parlant du péché contre le Saint-Esprit, dit qu'« il ne sera remis ni en ce monde ni en l'au-

tre. » (Mt., xii, 32). Il y a donc des péchés qui peuvent être remis dans l'autre monde. Or, cette rémission ne peut avoir lieu en enfer, où aucune grâce de pardon ne peut parvenir, ni au ciel, où rien de souillé ne peut entrer ; il faut donc que ce soit dans le purgatoire. — Au chap. v de S. Matthieu, Notre-Seigneur nous recommande de nous réconcilier avec nos ennemis sous peine d'être jetés en prison et de « n'en sortir qu'après avoir payé jusqu'à la dernière obole » (25-26). Il y a donc un lieu d'où l'on ne sort qu'après avoir satisfait complètement à la justice divine. Ce lieu n'étant pas la terre, c'est le purgatoire. — De son côté, S. Paul parle d'œuvres auxquelles se mêlent des imperfections. Celui qui les accomplit « sera sauvé, dit-il, mais en passant comme par le feu » (I Cor., iii, 15), c'est-à-dire qu'il n'entrera dans le ciel qu'après avoir expié dans le feu du purgatoire les fautes qu'il a commises.

Il y a un purgatoire : les païens eux-mêmes en convenaient. Ils croyaient que les âmes des défunts qui ne sont ni dans l'état de culpabilité qui mérite l'exil éternel de l'enfer, ni dans l'état de pureté requis pour être admises au bonheur, endurent des peines temporaires proportionnées à leurs fautes, jusqu'à ce qu'elles soient purifiées.

Dans tous les siècles, depuis Jésus-Christ jusqu'à nous, les Pères et les Docteurs de l'Eglise ont cru et enseigné cette vérité. Tertullien disait : « Tous les ans nous faisons des prières pour les morts, la coutume les confirme et la foi les observe. » Il exhortait une veuve à prier pour le repos de l'âme de son époux et à célébrer avec larmes l'anniversaire de son trépas. S. Jean Chrysostome disait pareillement : « C'est par des prières et des aumônes, c'est par le saint sacrifice de la messe et non par des larmes stériles, qu'il faut soulager les défunts. » S. Ambroise, archevêque de Milan, célébrait dans sa ville épiscopale les obsèques de l'empereur Théodose, disait au Seigneur : « Donnez un parfait repos à votre serviteur Théodose. Je l'aimais, et parce que je l'aimais, je ne puis l'oublier. Puissent mes larmes et mes prières le faire entrer dans le séjour des vivants ! » Vous savez d'autre part comment sainte Monique mourante se recommandait aux prières de son fils, et comment pendant plus de trente ans ce saint évêque porta au saint autel le souvenir de sa mère, demandant à ses amis de prier pour elle et pour lui-même après sa mort.

Fidèle à cette pratique des premiers siècles chrétiens, l'Eglise a toujours affirmé sa croyance en l'existence du purgatoire en priant pour les morts afin de les aider à en sortir. Au saint sacrifice de la messe, elle supplie Dieu de les faire entrer dans le lieu du rafraîchissement, de la lumière et de la paix. Chaque année, le lendemain de la Toussaint, elle célèbre la Commémoration de tous les fidèles défunts. Elle a un Office des morts et dans sa liturgie elle prie souvent pour les fidèles trépassés. Sur la dépouille des morts elle fait monter vers Dieu les plus touchantes prières. Enfin, elle accorde de nombreuses indulgences qui leur sont applicables.

En niant au *xvii^e* siècle l'existence du purgatoire, les protestants se sont donc mis en opposition avec la Sainte Ecriture dont ils font un si grand cas, et avec la Tradition tout entière. Aussi l'Eglise a-t-elle eu raison de les condamner quand, au concile de Trente, elle affirma sa croyance au purgatoire en ces termes : « L'Eglise catholique enseigne qu'il y a un purgatoire, et que les âmes qui y sont détenues reçoivent du soulagement par les suffrages des fidèles et principalement par le sacrifice de l'autel. »

II

Quelles peines endurent les âmes qui sont en purgatoire ? — M. f., l'Eglise n'a rien décidé sur la nature ni sur la rigueur de ces peines. On croit communément qu'elles sont les mêmes que les peines de l'enfer, avec cette grande différence toutefois qu'elles auront une fin ; ce qui adoucit singulièrement la souffrance des pauvres âmes qui les endurent.

La première peine du purgatoire consiste donc dans la privation de la vue de Dieu, et cette privation est pour elles quelque chose de si dur, affirme le concile de Florence, que cela seul leur ferait du purgatoire un enfer, si l'espérance ne les soutenait. La connaissance qu'elles ont de Dieu est si parfaite, leur amour pour lui est si fort, que ne point le voir, être retenues loin de lui, leur cause des tourments inexprimables. Imaginez-vous la douleur qu'éprouve l'enfant séparé de sa mère, l'épouse séparée de vive force de son époux, le prisonnier qui soupire après sa délivrance, l'exilé retenu loin de sa patrie : et vous n'aurez encore qu'une faible idée des poignantes angoisses qu'éprouvent les pauvres prisonnières du purgatoire, retenues loin du ciel et loin de Dieu.

La seconde peine du purgatoire est une souffrance physique produite par un feu réel et mystérieux qui agit sur l'âme comme si elle avait un corps. Ce n'est pas de foi, puisque, je le répète, l'Eglise n'a rien défini à ce sujet ; mais c'est le sentiment des Pères appuyé sur le passage que nous avons cité tout à l'heure et où S. Paul affirme que certaines âmes seront sauvées, « mais en passant comme par le feu. »

Les souffrances du purgatoire sont-elles bien grandes ? — S. Augustin déclare qu'elles surpassent toutes celles qu'on peut endurer en ce monde. Mais en parlant ainsi, S. Augustin et tous les écrivains qui l'imitent s'expriment plutôt en orateurs qu'en théologiens. Il veut amener ceux qui l'écoutent à faire pénitence et les porter à éviter les péchés qui conduisent en purgatoire ; en conséquence, il s'attache à fortement impressionner ses auditeurs et à leur inspirer une très grande crainte des châtiments de l'autre monde. Mais en réalité toutes les âmes du purgatoire n'endurent pas des tourments aussi cruels. — Parmi les justes qui meurent, il en est qui n'ont presque rien à expier, quelques fautes légères, quelques imperfections, et c'est tout. Dieu, qui est bon et qui est juste, ne peut pas infliger à de telles âmes des tortures comme celles qu'ont endurées les mar-

tyrs lorsque les tyrans les faisaient brûler vifs, déchirer par les bêtes féroces ou écarteler sur des roues hérissées de pointes aiguës. Le vénérable Bède affirme que ces âmes n'endurent en purgatoire aucune souffrance et voient seulement différer un peu leur entrée au ciel. — Par contre, il est en purgatoire des âmes qui ont mené une vie très coupable, passée tout entière dans le désordre et l'oubli de Dieu. Ce n'est qu'à leur lit de mort, peut-être quelques secondes seulement avant d'expirer, que par une faveur insigne, méritée par les prières d'une sainte fille ou d'une pieuse épouse, ces pécheurs se sont jetés dans les bras de la miséricorde divine par un bon acte de contrition. Ils ont quitté ce monde sans avoir rien expié et avec une dette formidable. De pareils pécheurs semblaient plutôt faits pour l'enfer que pour le purgatoire. Si Dieu, en considération de leur tardif repentir, leur fait grâce de l'enfer, sa justice exige que du moins ils expient et se purifient longuement en purgatoire. C'est à ces pécheurs que sont réservées les inexprimables souffrances dont parle S. Augustin. Mais loin de s'en plaindre, les pauvres âmes qui y sont condamnées les bénissent, puisque c'est grâce à ces souffrances qu'elles peuvent satisfaire à la justice de Dieu, expier leurs fautes et se rendre dignes du ciel. Quoique bien douloureuses, quoique longues peut-être, que sont-elles comparées à celles de l'enfer, qui ne finiront jamais et qui pouvaient devenir leur partage ?

III

Nous pouvons adoucir ces peines et en abrégier la durée.

Un premier moyen que Dieu met à notre disposition dans ce but est la prière. Redisons souvent les belles prières que l'Eglise a composées pour les défunts ou qu'elle nous recommande : l'Office des morts, le *De profundis*, le *Languentibus*, le *Dies iræ*, le *Libera*, etc. Assistons exactement aux exercices de l'Octave des morts et du mois des Trépassés, ainsi qu'aux services funèbres célébrés pour eux chaque lundi de Carême, le lendemain de la fête patronale et les lendemains de fêtes de confrérie.

Un second moyen est l'aumône. C'est le moyen par lequel Tobie demandait qu'on le soulageât après sa mort. « Vous aurez toujours des pauvres parmi vous, » a dit Notre-Seigneur ; par conséquent il est toujours possible de faire l'aumône. Si les pauvres sont moins nombreux aujourd'hui, parce qu'ils sont secourus officiellement, vous avez dans chaque paroisse un pauvre qui se recommande plus que jamais à votre générosité, puisqu'il a été dépourvu de tout : c'est Notre-Seigneur lui-même, c'est son église. Si vos moyens vous le permettent, à l'occasion du décès des vôtres donnez généreusement à l'église ; faites-leur des funérailles solennelles, non point par orgueil ni vanité, mais avec le désir de soulager leur âme en versant à l'église des honoraires plus élevés. Donnez aux œuvres catholiques, telles que le Denier du culte, les Vocations sacerdotales, la Propagation de la foi et autres œuvres similaires. Ces aumônes

paieront une partie de la dette de vos défunts, répareront les injustices dont ils auraient pu se rendre coupables pendant leur vie, et hâteront d'autant leur délivrance.

Un troisième moyen, ce sont les indulgences. Combien vous pouvez en gagner en récitant votre rosaire, en faisant le Chemin de la croix et en récitant les prières si nombreuses auxquelles l'Eglise a attaché ces indulgences ! Combien vous pouvez en gagner comme membres des différentes confréries et associations auxquelles vous appartenez ! Combien vous pouvez en gagner chaque fois que vous communiez, surtout les jours de grandes fêtes ! Ne manquez pas de le faire et appliquez-les aux pauvres âmes du purgatoire.

Mais le plus puissant moyen de soulager ces âmes est sans contredit le saint sacrifice de la messe offert à leur intention. « Faites de mon corps ce que vous voudrez, disait sainte Monique à son fils S. Augustin ; tout ce que je vous demande, c'est de célébrer pour moi le saint sacrifice de la messe. » Eh bien ! m. f., si vos chers défunts pouvaient se faire entendre, ils vous adresseraient la même recommandation : « Pensez moins à notre corps et davantage à notre âme, vous diraient-ils ; ne chargez pas notre cercueil de tant de couronnes, faites ériger sur notre tombe un monument funéraire moins coûteux, et faites dire pour nous plus de messes. » Oui, le saint sacrifice est efficace pour soulager les âmes du purgatoire, puisque alors c'est Notre-Seigneur lui-même qui prie pour elles, puisque c'est son sang qui descend jusqu'aux flammes qui les enveloppent pour les éteindre !

Vous voyez que nous pouvons soulager les âmes du purgatoire. J'ajoute, en terminant, que nous le devons.

C'est pour nous un devoir de justice. Qui sait si parmi ces âmes il n'en est pas qui sont en purgatoire par notre faute, à cause des scandales que nous leur avons donnés, des péchés que nous leur avons fait commettre ?

C'est pour nous un devoir de reconnaissance. Parmi ces âmes il en est qui nous touchent de près ; il y a peut-être l'âme de notre père, de notre mère, de votre époux, de votre épouse, d'un bienfaiteur insigne. Du fond de leur prison de flammes ces pauvres âmes vous crient : « *Miseremini mei*, ayez pitié de nous, oh ! de grâce, ayez pitié de nous, vous du moins que nous avons aimés ! »

Enfin c'est un devoir de charité, d'humanité. Vous verriez dans un incendie un pauvre malheureux vous tendre les bras au milieu des flammes, vous feriez tout au monde pour l'en tirer. Les pauvres âmes du purgatoire ne sont pas moins dignes de pitié.

Priions donc pour elles, afin qu'on prie un jour pour nous. Et comme nous ne sommes pas sûrs qu'on le fera, faisons notre purgatoire ici-bas afin de n'avoir point à le faire dans l'autre monde. Ainsi soit-il.

CINQ MINUTES D'EVANGILE

I.

1^{er} DIMANCHE DE L'AVENT

Le jugement particulier

Mes frères,

Dans l'évangile d'aujourd'hui, comme dans celui de dimanche dernier, il est question du jugement universel. Mais, avant ce grand jour, il y aura, pour chacun de nous, un jugement particulier. C'est de ce jugement que je veux vous parler.

I

Le jugement particulier a lieu *au moment même de la mort*. — A peine aurons-nous rendu le dernier soupir que nous comparaitrons devant le tribunal du Souverain Juge. Pour nous y rendre, il n'est pas nécessaire de faire un long trajet : Dieu est partout, in. f. Dès que le monde existe, il est dans le monde, non pas confondu avec les substances et les formes multiples dont le monde se compose, mais parfaitement distinct sans jamais cesser d'être en toutes choses. Il y est par sa puissance, sa présence et son essence, dit S. Thomas : par sa puissance, en tant que tout est soumis à sa souveraine volonté ; par sa présence, en tant que tout est à découvert sous son regard ; par son essence, en tant qu'il est perpétuellement pour tout être sa cause d'être. Notre imagination relègue souvent Dieu dans les profondeurs du firmament ; en réalité, dit l'apôtre S. Paul, « nous vivons, nous nous mouvons, nous existons en Lui. »

Lors donc que nos parents et amis, tout en larmes, se demanderont si vraiment nous avons rendu le dernier soupir, dans la chambre mortuaire même, nous serons au tribunal de Dieu.

II

Nous y serons seuls. — Ceux qui nous aimaient sur terre, dont l'affection tendre et forte nous suivait partout, ne peuvent plus rien pour nous. Nos biens, que nous avons amassés avec tant de peine, sont passés à d'autres. Nous sommes seuls devant l'immensité, la puissance, la justice de Dieu.

Je me trompe : *nos œuvres* nous accompagnent. Elles ne nous suivent pas comme une escorte, elles ne sont pas à côté de nous, mais en nous. Elles font partie de nous-mêmes comme les traits de notre physionomie, comme les lignes de notre visage.

Avec nous sont donc nos pensées mauvaises, nos paroles impies ou impures, avec nous les actions maudites que nous avons peut-être accomplies dans l'ombre ; avec nous tous nos péchés, ceux qui nous sont présents, ceux que nous avons oubliés. Il n'en manquera pas un seul. Avec nous aussi, toutes nos bonnes œuvres, même celles qui nous ont paru les plus insignifiantes.

III

Jour d'épouvante *pour les pécheurs*. On raconte que sainte Véronique Giuliani assista un jour, en vision, au jugement d'une âme. Écoutons ce qu'elle

dât au sortir de cette vision : « Tels furent les sentiments de crainte et de terreur qui me saisirent à la vue de ce jugement que toute expression, toute comparaison serait impuissante à les rendre. On peut, jusqu'à un certain point, se faire une idée d'une situation critique et terrible ; mais la situation de l'âme au jour du jugement défie toute conception et toute imagination. Nous ne comprendrons combien le jugement est redoutable que quand aura sonné pour nous l'heure de le subir. »

Mais pour les justes, le jugement n'aura rien d'épouvantable. « Venez, leur dira Jésus, venez, les bénis de mon Père, vous avez assez longtemps combattu, vous n'avez pas eu le goût du christianisme facile, vous avez fait pénitence, vous avez estimé la paille de mon étable et le bois de ma croix. Venez vous unir à moi pour l'éternité. »

* *

Serons-nous parmi les justes ou parmi les pécheurs ?... Nous pouvons répondre dès aujourd'hui, car on meurt ordinairement comme on a vécu. Si notre conscience nous rend aujourd'hui bon témoignage, il est probable qu'au jour du jugement nous serons parmi les amis de Dieu, mais, si notre conscience nous harcèle de ses reproches, il est probable qu'elle sera notre accusatrice à la mort. Secouons donc notre torpeur, réparons les brèches de notre âme, et nous nous assurerons ainsi un jugement favorable et un bonheur éternel. Ainsi soit-il.

INSTRUCTIONS SUR LA SAINTE EUCHARISTIE

XXIV

LA COMMUNION SACRILÈGE : SA GRAVITÉ

Mes frères,

Parmi les sujets qui s'imposent au prédicateur qui traite de l'Eucharistie, il en est un que j'aurais voulu laisser de côté, mais que j'ai le devoir d'aborder et de traiter comme j'ai fait des autres.

J'aurais voulu l'éviter, parce qu'il est douloureux à envisager pour un cœur croyant et aimant. Je dois l'aborder, parce qu'il se peut, à la rigueur, que quelques-uns d'entre vous trouvent du profit à l'entendre.

Je veux parler, vous le devinez, du sacrilège.

La communion eucharistique est licite à tous les baptisés, sauf à ceux dont la conscience est chargée de plusieurs et même d'un seul péché mortel. Ceux-là doivent s'arrêter sur le chemin de la Table Sainte, ou, s'ils s'y sont aventurés, s'arrêter à mi-route et revenir sur leurs pas. Pourquoi ? L'Apôtre l'a dit dans un langage d'une énergie troublante dans sa première Epître aux Corinthiens. Il avait appris que des désordres déshonoraient, dans leurs assemblées, le repas sacré de la Cène. Il leur écrit : « Quiconque mange le Pain eucharistique et boit le calice du Seigneur indignement, se rend coupable de crime envers le Corps et le Sang du Sauveur... Que l'homme s'éprouve donc avant de manger de ce Pain et de boire de ce calice, car, encore une fois, qui

mange et boit sans être digne, mange et boit sa propre condamnation, parce qu'il agit comme s'il ne croyait pas que le Corps du Seigneur est là. »

Pénétrez le sens de ces paroles ; vous ne pourrez pas vous défendre d'une sorte d'impression de terreur. Elles nous montrent qu'après la haine directe et formelle de Dieu, il n'est pas de faute plus grave que le sacrilège.

En effet, le sacrilège brave la Divinité ; il insulte l'humanité du Seigneur que l'on reçoit dans un cœur souillé ; il a des conséquences temporelles et éternelles réellement terribles.

Approfondissons ces pensées.

I

Le sacrilège brave la divinité.

L'Hostie que le chrétien est appelé à recevoir, c'est le Verbe incarné, par conséquent le Dieu-Homme ou l'Homme-Dieu. Comme, d'autre part, le Verbe ne saurait être séparé des deux autres Personnes de l'auguste Trinité, l'Etre suprême, au-dessus de toute puissance, de toute grandeur et de tous noms, Dieu, en un mot, est là tout entier, voilé par cette Hostie.

Dites-vous bien, m. f., car c'est la vérité, que, lorsque vous vous levez de votre place pour aller à la Sainte Table, vous marchez vers le Maître du ciel et de la terre, vers Celui dont il est dit qu'il tient le tonnerre et les éclairs entre ses mains, vers Celui qui a dit de lui-même : « *Je suis celui qui est*, » et dont les Juifs pensaient qu'on ne peut le voir sans mourir.

Que cet Etre admirable et adorable se donne à vous, c'est le prodige d'un amour incompréhensible. Un honneur vous est fait qu'aucun autre honneur ne saurait égaler. Un bonheur vous est offert que nul autre être ne vous offrira jamais.

Voilà Celui vers qui vous allez. Et vous iriez avec la conscience de le recevoir dans un cœur souillé, dans un cœur profané et impur !

Comment répondez-vous à ces divines avances ? Votre âme est souillée, vous en avez conscience ; votre cœur est impur, vous en avez conscience. Vous savez que dans les conditions et les dispositions où vous êtes, vous n'avez pas le droit de communier. Vous savez que le Dieu au-devant duquel vous allez, « découvre des taches dans les anges, » et vous vous avancez vers lui, couvert des plus épaisses souillures morales. Vous savez que vous êtes en présence de la Toute-Puissance à qui tout doit obéir et finit par obéir, en présence du Créateur toujours Maître de l'univers et des hommes, en présence de l'infiniment Grand et de l'infiniment Juste. Vous savez qu'il vous repousse ; sa voix parle en vous : « N'approche pas ; plus qu'au désert de Madian, la terre que tu foules est sacrée, et Celui qui est là dans le ciboire est le même qui se nomma dans le buisson ardent ! » Vous avancez quand même. Vous dites en vous-même : « Que m'importe ? »

Est-il concevable qu'un être humain, si petit devant Dieu, ait une pareille audace, et qui qualifiera ce défi ou cette provocation, cet affront et cette offense, cette insolence impudente ?...

II

Le sacrilège est encore un crime à un autre point de vue, car il *insulte l'humanité du Sauveur*.

Quoi de plus saint, de plus respectable, de plus pur et de plus sacré que cette humanité du Christ ? Ce corps qu'il vous offre, c'est le corps qu'il a pris dans le sein de la Vierge Marie, de la plus chaste des vierges ; le corps qui s'est fatigué à la recherche des âmes perdues ; le corps qui a souffert la Passion et que son amour a livré sur la croix « pour le salut d'un grand nombre, » ainsi qu'il s'est exprimé. C'est le corps sans tache qui fut trente-trois ans l'habitable de la divinité ; et qui, depuis vingt siècles et aujourd'hui encore, spiritualisé et transfiguré, demeure son tabernacle vivant.

Ceux-là sont déclarés odieusement coupables et portent le nom de sacrilèges, qui profanent le temple, soit en le faisant servir à des usages indignes, soit en y commettant des actions criminelles, soit en le souillant. Ceux-là sont encore déclarés sacrilèges qui frappent, blessent, tuent un ministre du culte. Ceux-là sont déclarés sacrilèges qui polluent le ciboire et le calice. — Ici, c'est bien autre chose !

Attentat monstrueux ! « Ici, ce que l'on profane, ce n'est pas la sainteté d'un temple, ce n'est point la dignité d'un ministre de Dieu, ce ne sont pas les vases sacrés qui servent à son culte : c'est la très sainte Humanité de Notre-Seigneur, la personne même du Verbe de Dieu. »

Ah ! porter la main sur un chef militaire est une faute passible du conseil de guerre, emporte la condamnation à mort, et le coupable est inexorablement fusillé. Quel sera le châtement d'une créature qui a outragé son Créateur ?

III

Le sacrilège *s'expose aux pires malheurs*. Croyez, en effet, que son injurieuse audace sera punie. Il y a toujours une heure qui paie. Quelquefois le profanateur paie tout de suite : Oza, dans la Bible, porte sur l'Arche une main téméraire ; il tombe mort. D'autres fois, le châtement est à retardement. C'est ainsi qu'un premier sacrilège a enlevé les vases sacrés du temple de Jérusalem. La justice suspendue attend. Un soir, Balthazar fait servir ces mêmes vases sacrés aux libations d'une orgie. Alors la mesure est comble, les trois mots fatidiques apparaissent sur la muraille, et la nuit profanatrice est la dernière nuit d'un règne.

Je sais que nous ne sommes plus sous la loi de crainte, et que la mansuétude de Jésus-Christ est sans borne. Je sais cela, mais je sais aussi que si son bras ne terrasse pas le sacrilège, il ne manque pas de moyens de le punir. Le plus terrible de ces moyens est l'abandon spirituel. Bravé, insulté, Jésus rejette l'audacieux insulteur ; trahi, il écarte de son royaume le traître infâme. Le profanateur laissé à lui-même est condamné à rester seul, privé de l'appui et des grâces de son Dieu.

Ces effets redoutables, S. Paul les a signalés aux Corinthiens. « Parce qu'il y en a chez vous, leur écrivait-il, qui ne discernent pas le corps du Sei-

gneur, à cause de cela beaucoup d'entre vous sont infirmes, faibles, et dorment du sommeil de la mort. *Ideo inter vos multi infirmi et imbecilles et dormiunt multi.* »

Multi infirmi. Il s'agit évidemment des infirmités de l'âme assimilées aux infirmes du corps. Ceux qui profanent l'Hostie seront donc réduits à toutes les infirmités morales. Il y a les sourds : ils seront sourds, ils n'entendront pas la voix du remords et la parole de Dieu ne leur parviendra plus. Il y a les aveugles : ils seront aveugles et ils ne verront plus la lumière de la foi et la beauté de la vertu. Il y a les boiteux : ils seront boiteux à leur manière, c'est-à-dire qu'ils ne pourront plus se soutenir et rester droits ni marcher fermement dans le chemin du devoir. Il y a les manchots : ils seront spirituellement manchots, c'est-à-dire qu'ils seront incapables d'actions vertueuses et même simplement de bonnes actions.

Imbecilles, « faibles. » Les sacrilèges n'auront que leur seule force ; et toute seule, la force humaine n'est rien. Vienne la tentation, ils seront tout de suite ébranlés et succomberont sans combat. Alors que le fidèle qui communie saintement puise dans sa communion une vigueur invincible, ils n'y trouveront qu'un surcroît de faiblesse.

Dormiunt multi, « beaucoup dorment du sommeil de la mort. » Les sacrilèges ne vivent plus de la vie divine : ils sont morts spirituellement. Frappés d'endurcissement, ils s'endorment dans l'incompréhension des mystères, dans une indifférence inerte, dans un refroidissement du cœur et de toutes les facultés, qui ressemble à la mort. Et si c'est la mort corporelle qui les attend ? Alors, ils tombent entre les mains du Dieu vivant, ce Christ, dont le sacrilège a profané le corps, se trouve devant lui sur le seuil de l'éternité, et c'est ce même Christ qui le juge.

* *

Je vous en adjure, m. f., approchez souvent de la Table Sainte ; mais ne vous en approchez qu'avec la pureté et dans les dispositions requises. Ne jouez pas avec ce qu'il y a de plus doux, mais aussi de plus redoutable au monde. Que s'il vous était arrivé le malheur de communier indignement, le crime que vous avez commis n'est pas irrémissible ; aucun crime ne dépasse l'infinie miséricorde. Confessez-vous, expiez, mais ne le renouvez pas, ce crime odieux, et ne vous exposez pas aux sanctions qu'il entraîne.

« Participer à l'Eucharistie, sacrement de sainteté, nourriture des vivants, mystère d'amour, symbole d'union, c'est signifier qu'on est pur, qu'on vit de Dieu, que l'on ne fait qu'un avec le Christ et avec ses membres. Le pécheur, privé de tout cela, commet donc, en s'approchant, une dissimulation et une hypocrisie ; c'est un défi à l'amour, une indignité ¹. » Vous ne vous rendrez coupables ni de cette dissimulation, ni de cette hypocrisie, ni de ce défi à l'amour, ni de cette indignité.

¹ P. Hugon, *La Sainte Eucharistie*. — Cf. S. Thomas, III^e P., q. 80, art. 4.

Parlant un jour de la communion à ses fidèles d'Antioche : « Ne savez-vous pas, leur disait S. Jean Chrysostome, ne savez-vous pas que, sur cette table, est un feu spirituel, et qu'il en sort une flamme mystérieuse, comme l'eau jaillit des sources ?... Ne venez pas ici, ajoutait-il en substance, avec une âme remplie de choses légères et inflammables, paille, bois, herbes sèches ; votre âme prendrait feu et serait consumée par un terrible incendie. » Que veut dire le grand orateur ? Quelle pensée y a-t-il sous ces images ?

Il entend dire que le devoir du chrétien et son intérêt le plus sacré est de ne s'approcher de l'Hostie sainte et de ne la recevoir qu'avec un cœur dégagé, autant que possible, de toutes les souillures terrestres, et qu'une menace terrible pèse sur ceux qui l'oublient.

Vous, m. f., vous vous en souviendrez, et vous éviterez, j'en suis sûr, l'affreux malheur dont toute la gravité vous apparaît maintenant. Ainsi soit-il.

XXV

MÊME SUJET

Mes frères,

Dans le *Lauda Sion*, cette prose où, à défaut de la grande poésie, la plus pure doctrine s'affirme, vous trouverez ces vers que je n'ai jamais pu lire, ni à plus forte raison chanter aux solennités eucharistiques, sans un petit frisson de crainte. Il s'agit du pain consacré, de l'Hostie divine. Cette Hostie, dit le poète, « Ils la reçoivent, les bons ; ils la reçoivent, les mauvais ; mais combien leur sort est inégal ! C'est la vie, ou c'est la mort ; la mort pour les méchants, la vie pour les bons ! *Sumunt boni, sumunt mali...* »

En lisant ou entendant ces mots pleins d'un sens redoutable, malgré soi on s'interroge. A quelle catégorie appartient-on ? Ne serait-on pas, par hasard, ce *méchant qui reçoit la mort*, en recevant, démon, le Pain des anges ? Et puis, quel est ce *méchant* dont on parle ici, et qu'est-ce que cette mort ?

Voilà, m. f., ce qu'il nous faut étudier aujourd'hui. Quand vous saurez quel est ce *méchant*, vous pourrez juger, et quand vous saurez ce qu'est cette *mort*, vous comprendrez tout le malheur des infortunés qui osent mal recevoir Jésus-Christ dans son sacrement.

I

Quels sont ces *méchants* qui reçoivent la mort en recevant Jésus ? — Ce sont les profanateurs du corps du Christ.

Or, ceux-là profanent le corps du Christ qui le touchent avec des mains indignes, qui le reçoivent avec des lèvres coupables, qui l'enterrent, pour ainsi dire, dans des consciences souillées.

Ce sont ceux qui osent se présenter à la Table sainte, encore attachés à l'objet de leur passion ; ceux qui refusent de pardonner à leur frère et qui forcent le Dieu d'amour à descendre et à demeurer dans un cœur plein de haine et empoisonné de fiel ;

ceux que l'envie ronge ; ceux que l'orgueil rend hautains et durs ; ceux qui retournent à leurs grossières impuretés comme le chien à son vomissement ; ceux dont l'habileté hypocrite réussit à cacher sous des dehors reluisants de dignité et d'honneur une vie d'indignité et d'abomination ; ceux qui, pour tuer les réputations, calomnient publiquement ou en secret les innocents sans défense ; ceux qui, publiquement ou en secret, se livrent au vice, violent les lois de la morale naturelle et révélée et les commandements de l'autorité inspirée d'En-haut, je veux dire de la sainte Eglise.

L'un ou l'autre des péchés ou des vices réprouvés habitent l'âme de cet homme, de cette femme, de ce jeune homme, de cet enfant. L'intéressé le sait, et il sait en même temps que sa volonté est liée au mal et qu'il n'est pas disposé à s'en séparer. Il est souillé par son vice, mais il y tient plus qu'à tout, plus qu'à Dieu. N'importe ! Par une sorte de respect humain à rebours, pour faire comme les autres, pour obéir aux usages de son milieu, l'heure vient de la communion : il se lève, il avance, il s'agenouille, et il prend dans ses mains la nappe blanche du festin céleste. Le prêtre lui présente l'Hostie ; il ouvre les lèvres, il consomme son forfait ! Selon la forte expression de S. Paul, « il est coupable du corps et du sang de Jésus ; il a bu et mangé sa propre condamnation. »

Il a fait plus que de profaner ce corps et ce sang divins ; il leur a fait « un outrage de même nature que celui qui leur a été fait par les Juifs, lorsqu'ils déchirèrent l'un et répandirent l'autre... Ils en ont méconnu la sainteté et le prix ! »

Et puis, ne comprenez-vous pas qu'il y a quelque chose de monstrueux dans ce contact réciproque, établi par la communion, de la sainteté et du vice ? C'est Jésus livré de nouveau dans une seule âme aux multiples bourreaux de sa Passion ; plus que cela, c'est Jésus « livré à Satan dans une conscience vendue à l'enfer. » Mais déjà la terrible sanction s'est comme automatiquement abattue sur le coupable, et cette sanction, comme il est écrit, c'est « la mort. » Quelle mort ?

II

Cette mort qui frappe le sacrilège, évidemment ce n'est pas la mort physique, c'est une mort pire. La mort physique terrasse le corps qu'elle livre à la pourriture du tombeau, jusqu'à la résurrection. La mort qui frappe le sacrilège tue son âme, quelquefois sans espoir de résurrection. Voici comment.

Cette mort, c'est l'aversion du plus grand amour ; c'est Jésus venu pour se donner, qui se détourne ; c'est sa tendresse refusée, offensée, méprisée, changée en son contraire. Or, rien n'est plus redoutable, dit Bossuet, que les colères de l'amour : « Plus fort que la mort pour qui lui est fidèle, en face de qui le mépris il est plus dur que l'enfer ! »

Ainsi, comme on l'a écrit, la douce et suave Eucharistie devient un poison mortel qui déchire les entrailles sacrilèges. Ce n'est pas Jésus qui se

venge, c'est la justice de Dieu qui suit les traces du sang divin profané. Ou plutôt, comme le Verbe est à la fois justice et miséricorde, et que le sacrilège repousse la miséricorde, il se trouve avoir seulement bu la justice, avoir mangé sa condamnation, et il la porte dans son sein ! S. Paul affirme cet épouvantable mystère : « Celui qui mange et boit indignement l'Eucharistie mange et boit son jugement, pour n'avoir pas discerné la sainteté du corps du Seigneur. »

Et rien n'est plus vrai, car en recevant le Christ dans son cœur souillé, le sacrilège reçoit son Juge, et dans l'esprit du Juge est déjà le jugement. Idée pleine d'épouvante. Il n'y a ici ni métaphore, ni mirage quelconque : c'est l'absolue vérité qu'en mangeant le pain sacré, le pécheur mange sa propre condamnation. Il l'introduit physiquement dans son corps, au centre même de sa chair, de son sang, de ses os !

Disons-nous-le bien, m. f. : il n'est pas de plus grand forfait que la communion sacrilège. C'est l'abus odieux de la chair et du sang d'un Dieu ; c'est ce Dieu jeté dans l'horreur d'une conscience coupable. Audace incompréhensible ! Témérité sans nom ! Effrayante course à l'abîme ! Comment n'être pas épouvanté, quand on se rappelle les châtements infligés aux sacrilèges de tous les temps, aux Juifs déicides, à un Judas abandonné de Dieu ? C'est qu'un sacrilège conscient est un crime atroce, un crime contre l'Humanité du Rédempteur, un crime fait de méconnaissance, de dédain, de mépris, d'outrage impudent, de secrète et profonde haine !

Ah ! fasse le ciel, m. f., que pas un de vous ne se hasarde jamais à commettre un acte aussi horrible !

Que si cependant, légèreté, respect humain, poussée de passion, il vous était arrivé de communier indignement, gardez-vous de désespérer et de vous croire perdus. Rien n'est jamais perdu, tant que dure la vie, et vous savez que Jésus a toujours une excuse pour ceux qui l'outragent, un pardon pour ceux qui se repentent. Sur la croix, pendant que ses ennemis le raillaient et l'insultaient : « Mon Père, disait-il à Dieu, pardonnez-leur, ils ne savent ce qu'ils font ! » Il saura bien encore couvrir votre faute. Mais, au nom de votre salut éternel, ne recommencez jamais ! Le jeu est tellement dangereux qu'il peut être irrémédiablement mortel. « *Les choses saintes sont pour les saints*, comme on criait autrefois au peuple fidèle, lorsqu'on allait distribuer le corps de Jésus-Christ. Ne le touchons pas avec des mains sacrilèges ; ne le recevons pas avec une bouche impure ; ne lui donnons pas un baiser de Judas, un baiser de traître ! »¹

* *

Je m'arrête ; c'en est assez sur ce triste et tragique sujet. Tournons-nous plutôt vers le tabernacle et, face à Jésus, protestons de notre foi, de notre respect, de notre amour, de notre fidélité éternelle. Nous viendrons à vous, Seigneur, vêtus de la robe nuptiale, comme vous vous exprimez dans votre

¹ Bossuet, *Ibid.*

Evangile. Nous vous apporterons une âme pure ou purifiée, pleine d'adoration, de tendresse, toute à vous ! Chacune de nos communions sera une rencontre d'amis, l'heureuse occasion d'un resserrement des liens qui nous attachent au Dieu qui nous a tant aimés ! Et de communion en communion, nous nous acheminerons vers le jour des noces divines où nous goûterons votre présence, ô Seigneur, dans une sécurité et une foi que rien ne troublera plus ! Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE DE S. FRANÇOIS-XAVIER

L'APÔTRE-MISSIONNAIRE

Sermo meus et prædicatio mea non in persuasibilibus humane sapientie verbis, sed in ostensione Spiritus et virtutis.

Ma parole et ma prédication n'ont rien du langage persuasif de la sagesse humaine, mais elles manifestent l'Esprit et la puissance de Dieu. (I Cor., II, 4).

Mes frères,

Un homme eût pu porter ce témoignage aussi véridiquement que S. Paul : c'est le fils spirituel de S. Ignace, canonisé en même temps que lui, voilà trois cents ans, S. François-Xavier. L'Esprit de Dieu révéla dans sa parole tant de puissance à convertir les âmes, qu'aujourd'hui encore tous les missionnaires invoquent S. François-Xavier comme un de leurs patrons et de leurs modèles.

Missionnaire, il le fut par excellence, missionnaire héroïque, missionnaire idéal.

Dieu, qui l'avait prédestiné à évangéliser des nations lointaines presque inconnues, le fit naître Basque, d'une race profondément religieuse, volontiers aventurière, au début de ce xvi^e siècle où les navigateurs espagnols et portugais découvraient à l'envi des mondes et des routes nouvelles. La jeunesse ardente suivait le sillagè des Albuquerque, des Vasco de Gama, des Almagro, des Pizarre et des Cortès. Lui aussi, François-Xavier sera un « conquistador. »

Pourtant, jusqu'à sa trentième année, ce sont les belles-lettres qui l'attirent ; si bien que, âgé de dix-neuf ans, ses parents l'envoyèrent à l'Université de Paris. Elève du collège de Sainte-Barbe, il acquit la réputation d'un Barbiste studieux, fier, enjoué ; solide et agile gaillard, il fréquentait le terrain de sports qu'était en ce temps-là l'île Saint-Louis. Il n'en conquît pas moins le grade de maître-ès-arts et commentait Aristote au collège de Dormans-Beauvais, lorsque Ignace de Loyola, venu à Paris pour compléter ses études, le remarqua, le détourne de quelques esprits imbus de luthéranisme, se l'attache, et, après trois années d'efforts sur « la plus rude pâte qu'il eût oncques maniée, » le décide à quitter l'enseignement du *sterilis veri*, du « vrai stérile, » comme disait un de leurs anciens maîtres en Sorbonne.

Le 15 août 1534, avec Ignace et quatre autres compagnons, don François de Jassu y Xavier prononçait les vœux de pauvreté, chasteté et pèlerinage à Jérusalem dans la chapelle du martyr de S. De-

nys, sur la colline de Montmartre. Ensuite, les six amis partirent vers l'Allemagne et la Suisse pour gagner Rome, où ils devaient se mettre à la disposition du Pape.

Le gentilhomme basque, devenu maître-ès-arts et quasi religieux, va s'initier maintenant aux mœurs des missionnaires. En cheminant sur les routes d'Allemagne, ou aux arrêts dans les auberges, il discute avec des luthériens, il brave le ridicule de parler mal une langue qu'il connaît peu et la honte de mendier sur les marchés un légume ou un fruit. Il fait son apprentissage d'infirmier dans les hôpitaux de Venise ; il s'aguerrit contre les répulsions et contre les attaques des fièvres. Durant ces cinq dernières années-là, il aura vécu d'avance, en abrégé, sa future existence aux Indes.

A Bologne, près du tombeau de S. Dominique, il célébrait sa première messe et passait des heures priant avec larmes. « Dès ce moment, il manifestait à ses amis son désir de travailler à la conversion des infidèles ¹. » Tous deux espagnols, gentilshommes, nourris d'études universitaires et de méditations assidues, passionnés de la croix de Jésus-Christ et du salut des pécheurs, préparés jusqu'à trente-cinq ans — serait-ce l'âge de prêcher ? — au ministère de la parole de Dieu, Dominique y avait répandu son âme sereine et fraternelle, appelé qu'il était à instruire des nations cultivées et affables ; François-Xavier y paraîtra plus impulsif et plus isolé, en homme voué au salut de peuples ignorants et sanguinaires dans des régions inexplorées ; mais il gardera, des jours passés à Bologne, une spéciale dévotion au Rosaire et une sincère amitié aux Dominicains, se recommandant volontiers « à leurs saintes oraisons et à leurs dévots sacrifices. »

En 1540, il se trouve à Rome, secrétaire de S. Ignace, lorsque survient une lettre du roi de Portugal qui réclamait l'envoi de missionnaires dans ses possessions des Indes. François-Xavier a trente-cinq ans, il va prononcer ses derniers vœux, il est mûr pour sa tâche providentielle ; Ignace le désigne ; vingt-quatre heures après, il partait.

Le voici à pied d'œuvre. Contemplons maintenant la grâce de Dieu travaillant par lui. Je voudrais vous parler surtout de son âme très sainte qui fut un si beau spectacle « au monde, aux anges et aux hommes. » Âme d'apôtre-missionnaire, il convient de lui demander des enseignements sur cette vie. Nous repenserons d'abord, avec lui, l'idée que S. François-Xavier se fit de l'apostolat par la prédication de la parole de Dieu, et nous verrons ensuite le prédicateur lui-même à l'ouvrage. Tout adonné au plus noble des ministères, il en fut un judicieux THÉORICIEN et un très ardent RÉALISATEUR.

Veuille le grand apôtre des Indes nous aider à profiter des leçons de son expérience et de ses exemples !

I

S. François-Xavier, nonce apostolique aux Indes, écrivait au Père Provincial des Jésuites résidant à

Goa : « Vous prendrez soin des intérêts publics, et, visant au bien le plus général, vous vous préoccuperez d'abord des prédications » ; et aux Pères Jésuites dispersés dans les « forteresses » portugaises : « Souvenez-vous par-dessus tout de ne jamais laisser le bien universel pour un bien particulier. Ne laissez jamais la chaire pour le confessionnal. » Il ressentait une vive peine de constater que la prédication des infidèles attirait si peu d'ouvriers. Dès le commencement de son apostolat, chez les Paravers, comme à la fin, chez les Japonais, il écrira aux Pères d'Europe son intention de venir dans les Universités recruter des missionnaires parmi les étudiants et les professeurs : « Un grand nombre sûrement de ces étudiants, disait-il, dirigeraient tous leurs désirs et leurs études à la conversion des infidèles, s'ils avaient une fois goûté la joie céleste qu'un tel labeur répand dans l'âme. Que si l'on savait communément, si l'on voyait à quel point l'esprit des Japonais est disposé à recevoir l'Evangile, certes bien des docteurs laisseraient là leurs livres, bien des prêtres, des chanoines, des évêques même laisseraient leurs bénéfices, leurs dignités, leurs évêchés, quelles qu'en soient les rentes ; ils échangeraient contre une vie pleine de vraies et douces joies leur triste et ennuyeuse vie. »

Sa voix faisait écho, de là-bas, au jugement que prononçait alors le concile de Trente : « La principale fonction des évêques est de prêcher. »

Pour S. François-Xavier, nul travail du prêtre ne doit l'emporter sur la prédication, parce que, plus qu'aucun autre ministère, elle transmet, défend et développe le principe en nous de tous les biens surnaturels, la foi ; elle atteint un plus grand nombre d'hommes et avec une énergie incomparable, exprimant d'une façon active les paroles de Dieu « *qui sont esprit et vie*. » Au moment de baptiser l'adulte, de l'absoudre, de régler ses mœurs, l'instruction est acquise et la conviction formée ; dans la prédication, au contraire, il faut extirper l'erreur et implanter la vérité. « Voilà le devoir le plus difficile ! » s'écriait l'expérience de S. Jean Chrysostome. Aussi le Christ n'a-t-il célébré qu'une seule messe ; on ne lit point qu'il ait jamais confessé, rarement il administra les sacrements ; il n'écrivit pas, remarque S. Thomas d'Aquin, la prédication étant un mode d'enseignement plus excellent que l'écriture, vu qu'« elle imprime la vérité immédiatement dans les consciences » et point sur du papier ; elle est l'expression propre d'une loi spirituelle et non littérale, « *inscrite dans les cœurs et non sur des tables de pierre*. » En prêchant, le Christ se montrait le vrai Dieu : sa parole infusait une lumière et une loi nouvelles, comme le Créateur avait éclairé d'un mot les ténèbres du premier jour, comme le Verbe allume le flambeau de la raison en tout homme qui vient au monde ¹. Sa vie publique fut de prier et de prêcher. Une fois qu'il eut commencé à prêcher, le Christ donna même plus de temps à la prédication qu'à la prière, et c'est la

¹ P. Laborde, S. J., *L'esprit de S. François-Xavier*, p. 25.

¹ Voir *Somma théologique*, III^e partie, q. 42, art. 4, et 1^{er} commentaire de Cajétan.

mission qu'il confie d'abord à ses apôtres : « *Allez, prêchez l'Evangile à toute créature.* »

Pour le plus délicat et le plus laborieux des ministères, François-Xavier veut que l'on prépare soigneusement le prédicateur, l'homme lui-même, bien avant ses sermons. Il n'appartient pas à la lignée intellectuelle des SS. Grégoire de Nazianze, Basile, Augustin et Chrysostome, qui produira plus tard les Bossuet, les Bourdaloue et les Lacordaire, orateurs exercés à l'art d'entretenir et de développer la foi en des âmes héritières d'une vie chrétienne de plusieurs siècles. Où il passe, François-Xavier est presque toujours le premier annonciateur de la Bonne Nouvelle, et il ne catéchise guère que des néophytes.

Or, comme préparation principale et indispensable du prédicateur, il exige avant tout l'humilité. Dans les débuts de son ministère aux Indes, il demandait qu'on lui envoyât des missionnaires bien pourvus, au moins, de santé et d'humilité. Il lui en faut un grand nombre pour instruire les Hindous, dont il écrivait à S. Ignace : « C'est une nation très barbare, inconstante, sensuelle, fourbe, vicieuse, déraisonnable. » De telles ouailles ne pouvaient s'accommoder que des rudiments du christianisme. Mais il vit bientôt que toute prédication soulève des polémiques. Les uns répondent qu'il n'y a pas de Dieu, d'autres, qu'il y en a des multitudes ; d'autres qu'il y en a de bons et de méchants ; ils adoraient les bons pour en recevoir des bienfaits et les méchants pour en être épargnés. La théorie de la métépsychose appelait aussi une réfutation compétente. Dès lors, il sera plus exigeant, au Japon surtout, et il écrira de nouveau à S. Ignace : « Pour le Japon, il faut des missionnaires instruits, des hommes rompus aux joutes universitaires. » Quant à lui, dans les disputes avec les bonzes, ses réminiscences d'Aristote faisaient merveille.

L'essentielle qualité du prédicateur n'en reste pas moins, à ses yeux, l'humilité. « Vous serez grand prédicateur si vous êtes humble, » écrit-il à un Père Recteur ; et encore, dans une autre lettre : « Premièrement, chercher une grande humilité dans la prédication. » Sans cesse, le répètera chaque courrier qui part pour l'Europe où l'on forme ses futurs auxiliaires. Il recommandait aux prédicateurs d'accomplir quelque humble besogne entre leurs sermons, comme de soigner des malades dans les hôpitaux, tant il craignait pour eux le péril d'infatuation qu'engendrent le relief et la notoriété de la parole publique. Certes, il requiert aussi la prudence, le désintéressement, la modestie, la gaieté, — « *Ut gaudens quisque catechizet,* » avait dit S. Augustin, — la concorde avec tous, le souci de se faire aimer par de bons procédés et de bonnes paroles, mais toujours sous la dépendance de l'humilité première.

Une telle prépondérance attribuée à l'humilité dans la prédication surprendra peut-être qui se rappelle la parole du divin Maître : « *La bouche parle de l'abondance du cœur,* » et l'axiome des Anciens : « C'est du cœur que jaillit l'éloquence, »

et l'acclamation par S. Paul de la suprématie de la charité, parlât-on la langue des anges, et la maxime du pape S. Grégoire : « Celui qui n'a pas la charité ne doit prêcher d'aucune manière, » et encore la réponse de S. Dominique au jeune homme lui demandant où il a puisé son éloquence apostolique : « Dans le livre de la charité, mon fils : il enseigne tout, » et enfin ce mot d'un autre prédicateur de race, S. François de Sales : « Il suffit de bien aimer pour bien dire. »

L'objet de la prédication n'est-il point de faire obéir le cœur aux deux commandements de l'amour de Dieu et du prochain, qui résument l'Evangile ? Or, on inspire un sentiment autant qu'on en est animé soi-même. Et quelles vertus intellectuelles et morales ne faudra-t-il pas à celui qui doit convertir les cœurs pour changer la face que les choses ont prise dans les imaginations et dans les intelligences ? Quelle culture générale ? quelle connaissance des âmes ? quel discernement des motifs à faire valoir ? quelle foi ? quelle discipline de l'esprit, de la mémoire, de la volonté, de tout l'être ? L'humilité est-elle vraiment l'Ecole normale des prédicateurs ?...

Etudiée attentivement, la thèse de S. François-Xavier s'accorde avec la doctrine commune. Il ne fait qu'appuyer sur un point. « *Nutrix amoris humilitas,* » a écrit S. Jean Chrysostome, proclamé par l'Eglise le patron des prédicateurs : « L'humilité est nourricière d'amour. » Prendrait-elle d'ailleurs forme sincère d'humilité, si la charité ne s'y mêlait quelque peu ? S. François-Xavier pense de même. Dans une de ses lettres aux Jésuites du Portugal nous lisons : « Amassez beaucoup d'humilité ; avec cela croîtront en vous la foi, l'espérance, la confiance en Dieu, son amour, l'amour du prochain. » Ce n'était donc pour lui qu'un moyen d'étendre et de soutenir la charité. Reste néanmoins l'accent posé sur l'humilité toujours.

Une notion est à préciser ici, et S. Thomas d'Aquin le fait péremptoirement. Dans l'ordre d'acquisition des vertus, enseigne-t-il, l'humilité vient en premier lieu, mais elle n'est pas la plus importante : « *primum locum tenet, non potissima virtutum,* » et il la qualifie de « *removens prohibens,* » tout occupée qu'elle est à réfréner et à préserver. D'elle-même, l'humilité n'éveille pas d'idées et ne stimule pas aux grandes choses ; elle n'a ni l'élan, ni la chaleur, ni la vie, elle ne fait point entendre « la parole de Dieu vivante et efficace, plus acérée qu'aucune épée à deux tranchants, qui pénètre jusqu'à la division de l'âme et de l'esprit, des jointures et des moelles et démêle les sentiments et les pensées des cœurs » ; une telle parole ne jaillit que des ardentes lèvres de la charité, mère et reine de toutes les vertus. Sans l'humilité pourtant, jamais la charité ne fût venue si haut. L'humilité a d'abord écarté de l'âme les obstacles au jeu normal de la raison et à la survenance de Dieu ; par elle, le disciple se renonce lui-même et peut donc comprendre l'Evangile ; par elle, l'âme prend conscience de sa création, et, nourrie de cette vérité primordiale, se

maintient toute réceptive sous l'influx éternel. L'humilité laisse le champ libre à Dieu, elle lui soumet la créature comme un instrument docile et bien en main. Pas un homme qui ne doive commencer par être humble s'il veut recevoir quelque don de Dieu ; à plus forte raison le prédicateur. L'acte de charité qu'il provoque est un amour divin surpassant tout pouvoir de créature. Dieu parle-t-il sur ses lèvres ? alors le prédicateur atteint le but.

En somme, S. François-Xavier s'efforce d'affermir le don de crainte dans l'âme du missionnaire, non qu'il ignore la portée supérieure du don de sagesse qui contient tous les autres en ses divines profondeurs ; mais la grâce qu'il a reçue et son expérience lui font surtout redouter la duperie d'une imagination impatiente, qui éblouit les yeux de l'attrait du don suprême en laissant les moindres dans l'ombre. « *La crainte n'est que le commencement de la sagesse* » et attend d'elle son couronnement, sans doute ; au moins pose-t-elle déjà la base réelle et solide, si étroite qu'elle soit, sur laquelle on peut édifier quelque chose, tandis que l'homme qui croit tenir la sagesse et néglige la crainte, s'étendue à vouloir construire dans les airs.

Et l'immense majorité des auditeurs eux-mêmes est-elle prête à des notions sublimes de Dieu et à des actes magnanimes ? Ils sortent à peine de la mort spirituelle ou y sont encore ensevelis. Ne s'adapteront à leurs états de conscience que des idées et des œuvres moyennes. S. François-Xavier vise à l'utilité immédiate, à l'utilité la plus sûre, à l'utilité la plus universelle, et, y formant ses auxiliaires, il leur donne pour mot d'ordre : humilité.

Effectivement, l'humilité interdit au prédicateur de mépriser les ignorants, les pécheurs, les petits, les pauvres ; elle l'empêche d'obstruer de sa personne le passage de la Vérité. Plus volontiers les consciences rebelles se laisseront vaincre par la Vérité que par un homme. Écartant les illusions de l'amour-propre, l'humilité réfrène l'impatience ou le découragement que cause un insuccès, elle aide à la vision exacte des choses, elle aiguise le sens de ce qu'il convient de dire, dont Quintilien écrivait : « La principale qualité d'un orateur, c'est le jugement. » Que ne lui devra pas l'action oratoire elle-même ? Nul orateur plus naturel, plus sincère, plus incapable d'émotions affectées que l'humble prédicateur habitué à s'effacer devant le vrai. Spontanément, il proportionne le ton au sujet, il n'interpose entre l'idée transmise et les auditeurs que les signes les plus appropriés et les plus simples ; il modère jusqu'au son de la voix, afin de ne pas submerger la pensée dans un flot tumultueux qui secoue seulement les nerfs, mais de la porter aux esprits toute radiante de vie mentale. De toute façon, l'humilité sauvegarde « *la parole saine et irréprochable* » que S. Paul exigeait de son disciple.

Enfin et plus que tout, S. François-Xavier se rappelle la divine confiance faite aux apôtres : « *Dieu résiste aux superbes et donne sa grâce aux humbles*¹. » Dieu bénira donc la parole de l'humble

prédicateur et en assurera la fécondité. Alors il s'en remet à Dieu et il écrit au P. Barzée : « Vous serez grand prédicateur si vous êtes humble. »

II

« *La porte étroite et basse de la crainte de Dieu où s'ouvre le chemin de la vie,* » S. François-Xavier la dépassa et de très loin.

Dix années durant, il prêcha des peuples gâtés par des siècles d'idolâtrie et de dépravation, accoutumés à toutes les extravagances d'un sentiment religieux que n'a jamais discipliné une doctrine authentique et organisée. Il leur enseignait les formules essentielles, le *Credo* et le Décalogue, et surveillait de près l'honnêteté des mœurs chez ces pauvres gens, qui devaient réapprendre les vertus naturelles d'abord. Une fois recouvrée la santé morale, les paroles de Dieu pouvaient germer dans les sillons vivants des consciences.

Partout il tâchait de laisser derrière lui, à défaut de missionnaires, du moins des catéchistes laïcs munis d'instructions courtes et très nettes, et, quand il le pouvait, des écoles. Le baptême des nouveaux-nés le préoccupait, et puis l'éducation qui assure l'avenir. Uniquement par l'école catholique, il pouvait soustraire l'enfant à la domination du paganisme et lui transmettre de profondes habitudes intellectuelles, morales et religieuses. Les règlements, les leçons, les exemples des maîtres, l'atmosphère ambiante, tout y concourra au même but, jusqu'aux plus menues choses : ce n'est pas indifférent à un enfant de former ses lettres en écrivant « Dieu est bon » plutôt que « La terre est ronde. » Parmi les jeunes indigènes, François-Xavier recherchait attentivement les vocations sacerdotales. Il exaltait la fréquentation des sacrements, et, d'une oreille plus éveillée que jamais, écoutait les confessions des marchands, dont beaucoup de pratiques, assurait-il, sont opposées à la justice. Une confession que lui fit l'un d'eux dura trois jours. Le ministère des hommes l'attirait de préférence, et il en écrivit à ses missionnaires : « Dépensez plus de temps à faire du bien aux maris qu'à leurs femmes ; car de là procède plus de fruit. Les hommes, en effet, sont plus constants, et c'est d'eux que dépend le gouvernement de la maison, et, outre ce fruit meilleur, on évite bien des scandales. »

Mieux que tout, prêchait l'exemple de sa vie. A le voir on apprenait l'Evangile, on aimait le Christ, qui apparaissait en lui si bon, si fraternel, dévoué si vaillamment. Peu d'hommes auront souffert autant que François-Xavier pour annoncer la parole de Dieu. La souffrance lui était, et bien plus, ce que les observances monastiques sont à d'autres : le coup de fouet qui stimule l'amour et l'empêche de s'endormir ; aussi la considérait-il comme une grâce précieuse.

Quoique anémié par des fièvres fréquentes, ne pouvant supporter que très peu de nourriture et dormant, vaincu par la fatigue, deux ou trois heures seulement, si absolue était la domination de l'âme sur son corps qu'elle en obtenait quand même des

¹ 1 Petr., v, 5 ; Jac., iv, 6.

labeurs inouïs. Il a parcouru, souvent pieds nus, des milliers de kilomètres sur le sol brûlant de l'Inde ou dans les neiges du Japon, à travers marécages, rivières, ravins, montagnes, forêts infestées de bêtes féroces et de serpents. Sans carte pour se guider, il accompagnait souvent l'un ou l'autre voyageur, et il lui arriva d'entrer dans la capitale du Japon en courant parmi les valets d'un prince qui suivaient la litière de leur maître.

Le mal de mer l'anéantissait presque ; néanmoins, il affronta les océans les plus perfides sur le frêle esquif des Indiens ou le premier navire en partance. Il s'intéressait aux jeux des marins, et, à l'occasion, y concourait, *tout à tous pour les gagner au Christ*. Trois fois, il fit naufrage ; il passa deux à trois jours sur une épave au milieu des flots. A Malacca, il débarqua quand une épidémie ravage la ville ; lui, aussitôt, de soigner les contagieux et d'ensevelir les morts. En plus d'un cas, il guérit miraculeusement des malades, et si grande est l'admiration de la foule, que des milliers de personnes le suivent. Alors il monte dans un arbre et les prêche familièrement. Ailleurs, au contraire, les farouches indigènes l'évitent. Dans l'île du More leur férocity dépassait tout ce qu'il avait vu. Les jeunes gens y tenaient à honneur d'offrir à leurs fiancées des têtes humaines bien coupées, pour témoigner de leur adresse et de leur courage. Sans broncher, François-Xavier frappait aux portes des huttes. Personne ne lui ouvrant, il appelait aimablement, tendrement. Une porte s'entrebâillait-elle, les sauvages, étonnés de sa candeur et de sa débonnairété, s'approchaient de lui. Il les prenait dans ses bras et les caressait comme un père fait à ses enfants.

Ces barbares lui furent moins hostiles que beaucoup de chrétiens. Vexations et intrigues des hommes politiques, malhonnêtetés des négociants portugais, « saintes jalousies, » comme il les appelait charitablement, contrecarrèrent maintes fois son zèle. N'en dit-elle pas long sur d'amères expériences, la suggestion qu'il glissait à l'oreille de ses missionnaires : « Traitez vos meilleurs amis comme s'ils devaient un jour se retourner contre vous ! »

Avisé qu'il y prêcherait fructueusement, il s'embarqua pour le Japon. Là un peuple l'entoure qui est très poli, frugal, fier, éveillé d'esprit, vraiment bon à certains égards ; ce furent ses délices. Mais François-Xavier reprochait si crânement aux bonzes leur hypocrisie et leurs turpitudes qu'il risquait sa vie tous les jours. Son compagnon, tremblant pour sa propre tête, s'entendait dire : « Vous devez modifier avant tout cette crainte de la mort. Par le mépris de la mort nous nous montrons supérieurs à cette gent superbe. » L'âpre joie de braver la mort pour Jésus-Christ, il la savourait comme un régal.

Ainsi parcourut-il des territoires immenses, prêchant fréquemment cinq à six fois par jour. Ici et là, Dieu le gratifia du don des langues. Le plus souvent François-Xavier apprenait comme un enfant les quelques phrases du dialecte usuel qui traduisaient le *Credo* et le *Décatalogue*, et il récitait son

thème avec tant de fautes que nombre d'auditeurs se moquaient de lui. Peu à peu il réussissait à se faire écouter. Le cri jaillissant des entrailles, fût-ce d'une bête qui souffre, est toujours poignant ; lorsque parlait le noble cœur de S. François-Xavier, son émoi gagnait le tréfonds des âmes. C'était une telle résonance de désintéressement, de pureté, de conviction, d'amour éperdument Bon ! Les plus coupables avaient l'impression d'être les plus aimés et sentaient renaître en eux un homme nouveau. Lui et eux se comprenaient par irradiation morale, comme se comprennent les anges. Nul homme après S. Paul n'eût pu affirmer aussi bien que lui : « *Ma prédication n'a rien du langage persuasif de la sagesse humaine, mais elle manifeste l'Esprit et la puissance de Dieu.* »

Aussi les pauvres gens lui vouaient une telle reconnaissance que, à Ternate et à Amboine, dans l'archipel de la Sonde, lorsque François-Xavier voulut partir, il dut le faire la nuit, afin de ne pas provoquer de scènes déchirantes.

Pour lui, plus le travail était pénible, plus il y mettait d'entrain. Il surabondait de joie dans toutes ses tribulations. De ces îles de la Malaisie, volcaniques, sans cesse trépidantes, brûlées au soleil de l'Equateur, où foisonnaient les moustiques, les scorpions et les serpents, où vivait une race sanguinaire, il a écrit : « Elles semblaient faites à souhait pour qu'un homme, en peu d'années, y perde les yeux à force de verser des larmes de joie. » Comme S. Paul encore, il annonçait l'Evangile avec d'autant plus d'assurance qu'il avait auparavant plus souffert. Il savait bien que le sang doit plaider devant Dieu en même temps que la bouche devant les hommes, et à voir les âmes converties par cette double prédication de son sang et de sa parole, il rayonnait d'un indicible bonheur. Quoique peu porté aux confidences sur sa vie intime, il l'a dévoilée, un jour, par une des plus belles paroles qui soient sorties des lèvres humaines : « Etre en ce monde sans jouir de Dieu, ce n'est pas vivre. »

A quarante-six ans il était usé par le travail, par les privations et par les fièvres. En l'espace de dix années, François-Xavier avait instruit et baptisé des dizaines de mille hommes : au Travancore, dix mille infidèles furent baptisés par lui en un seul mois. Sa direction et ses exemples leur inculquaient une si vive horreur du mal et une telle résolution d'affirmer sa foi, que beaucoup furent martyrs parmi les Moluques et les Japonais qu'il convertit.

Il fut l'éclaireur parti en avant pour reconnaître le terrain, le pionnier défricheur, plus que cela, le chef judicieux, intrépide et bon, lancé à l'assaut le premier, ouvrant la brèche et la rendant praticable aux colonnes qui vont suivre. Sur l'une de ces brèches, toute proche des côtes de la Chine, la mort le terrassa et lui ouvrit le ciel.

* *

Devant de tels bienfaiteurs de la cause humaine, spontanément on tombe à genoux.

Invoquons S. François-Xavier, afin qu'il nous procure cette humilité fervente qui fit de lui le mis-

sionnaire par excellence, manifestant l'Esprit et la puissance de Dieu ; prions-le de verser dans nos âmes, si glacées auprès de la sienne, quelques rayons de son soleil. Ainsi soit-il.

AUX ENFANTS DE MARIE

IV

LA MODESTIE

S. Paul disait aux chrétiennes de son temps : « Que votre modestie éclate devant tous les hommes. » (Philip., iv, 5).

I

La modestie est la vertu de la mesure. Elle établit dans un juste milieu ce qui regarde notre tenue, notre démarche, la manière de nous présenter ou de nous vêtir. Si nous avons une vraie modestie, nous saurons composer notre extérieur de façon que tous nos sens soient recueillis, restent dans les limites des convenances chrétiennes ; nous éviterons les recherches exagérées de la toilette, tout ce qui dépasse les soins d'une parure honnête. Tous nos mouvements seront si bien contenus que chacun en sera édifié ; il y aura dans l'ensemble de nos actes de la gravité et de la décence, un cachet particulier de noblesse et de dignité. Mais que nous sommes loin de cet idéal ! Et un défaut où, de notre temps, tombent beaucoup de jeunes filles, même sérieuses, c'est d'avoir une sollicitude inquiète pour les frivolités et les bagatelles de la vie mondaine : c'est ainsi qu'on dissertera des heures sur la forme d'une étoffe, sur le nœud d'un ruban ou sur les couleurs d'une robe.

Si la piété en est le rempart intérieur, la modestie est le refuge de l'innocence contre les périls du dehors. Gardienne de nos sens et de notre imagination, elle maintient notre vie dans des habitudes paisibles. « La nature ne produit point d'arbre sans enveloppe et elle n'a rien formé qu'elle ne l'accompagne d'une protection, d'un soutien ; ainsi la grâce qui agit toujours conformément à la nature, mais beaucoup plus parfaitement qu'elle, n'engendre aucune vertu sans l'envelopper d'une ombre protectrice ; c'est-à-dire de la modestie ¹. » Celle-ci est l'écorce sous laquelle se conservent la piété, le recueillement, la pureté. C'est elle qui marque la différence entre une âme recueillie et une âme dissipée, qui aime à se répandre.

II

Etant donné le prix de la modestie, quelle estime ne devons-nous pas en concevoir, et avec quelle vigilance ne devons-nous pas sauvegarder un pareil trésor ? Pour ne rien perdre de sa délicatesse, ni de cette réserve si noble, si élevée, qui inspire l'estime, notre maintien, nos regards seront toujours accompagnés d'une grande retenue. S. Vincent de Paul ne disait-il pas que « la modestie des yeux est le meilleur des voiles » ? Notre langage sera plutôt timide comme il convient à notre caractère et à nos jeunes années. Nous veillerons pour que nos oreilles ne soient pas ouvertes à tous les bruits, à tous les murmures, à toutes les nouvelles. De cette admi-

rable vertu que l'on a si bien défini « la plus belle des craintes après la crainte de Dieu, » la pudeur, nous aurons le plus vif sentiment. En témoignant toujours une politesse achevée et une extrême obligeance, nous nous souviendrons qu'en toutes choses nous avons pour témoins Dieu et ses anges.

L'important à votre âge, pour conserver une tenue grave et modeste, c'est d'acquérir l'habitude de la simplicité et de former votre goût. Traitez votre corps avec respect, mais ne lui permettez pas d'empiéter sur les privilèges de l'âme dont il doit être le serviteur docile. Sur ce point nous ne pouvons exercer trop de prudence. Sachons, selon le conseil de l'Écriture, « mettre une garde à notre bouche et une porte sur nos lèvres » (Ps. cxi, 3), c'est-à-dire parler quand il faut et nous taire quand il faut. Que de paroles inconsidérées, et étourdies, si on n'y veille pas ! Recherchez surtout la société des jeunes filles faisant preuve d'un esprit élevé, ayant le goût des choses sérieuses et fortes, éprises de la recherche du bien, aimant la décence et la simplicité, comme il convient à de vraies chrétiennes et comme le recommande S. Paul. Les préoccupations de la toilette et de la mode ont une influence plus grande qu'on ne pense ; et l'indécence des modes a pris de nos jours des proportions scandaleuses. Il y a cependant, dans ce domaine comme dans les autres, des règles dont on ne peut s'exempter. De beaucoup il faut préférer ces compagnes qui se distinguent par la gravité de leurs manières.

La modestie doit être comme l'effusion et le jaillissement d'une piété solide. Or le vrai moyen pour l'obtenir et la conserver consiste dans l'exercice de la présence de Dieu qui voit tout. Si le sentiment de la présence d'une personne que nous vénérons nous inspire une garde attentive sur nous-mêmes, sur nos paroles, sur notre maintien ; si la présence de notre bon ange nous inspire un respect encore plus profond ; combien le souvenir de Dieu ne doit-il pas être efficace et puissant ! Il faut se dire souvent, pour rester fidèle aux règles de la modestie : Dieu est le témoin de mes actes, je ne puis me soustraire à son regard. « Que votre modestie soit connue de tous les hommes : car le Seigneur est près de vous ! » Quel sens profond dans ces paroles ! Si vous pouvez vous conformer à des usages qui n'ont rien de contraire aux maximes de l'Évangile, n'oubliez pas que vous êtes chrétiennes ; pensez que le Seigneur est toujours « auprès de vous, » vous marcherez alors avec modestie en sa présence et vous garderez comme un trésor la candeur et la simplicité de votre esprit. Lorsque vous allez dans le monde et que vous prenez part à ses fêtes, ce souvenir de la présence de Dieu aura quelque chose de purifiant et vous protégera contre tout péril.

* *

La modestie, cette aimable et angélique vertu, est une couronne qui, au dire des Saints Livres, surpasse toutes les autres, « *Gratia super gratiam.* » (Eccli., xxvi, 19). Il n'y a dans le monde qu'une voix pour la louer. Elle est le reflet de la pureté qui embellit notre âme, et une jeune fille qui en est privée est comme une fleur sans éclat ni parfum.

¹ S. Bonaventura, *De perf. relig.*, l. II.

LES SAINTS DE LA VIEILLE FRANCE

XXXVIII

S. JEAN DE MATHA (1160-1213)

I. — Sa vocation

Les Croisades furent des temps héroïques. On y admire des prodiges de foi, de grands coups d'épée, de grandes vertus, des exploits surhumains. Il y eut aussi de grands désastres qui servirent eux-mêmes à la propagation de la foi et à la création d'œuvres nouvelles et nécessaires. Surtout elles brisèrent la puissance musulmane et préservèrent de la barbarie l'Europe qui, sans elles, eût été conquise par l'islamisme. Elles sauvèrent la civilisation.

La Palestine une fois conquise, il fallait la garder. Alors surgirent des Ordres militaires, comme les Templiers et les Chevaliers de Saint-Jean. Les musulmans avaient fait des milliers de prisonniers qui languissaient dans les fers, exposés à perdre la vie et la foi, en proie à la misère, à la cruauté de leurs maîtres, au désespoir. L'Esprit qui souffle où il veut inspira la formation d'Ordres nouveaux qui se chargèrent de les visiter, de relever leur courage, de les racheter et de les rapatrier. Tel fut l'Ordre des Trinitaires qui fut fondé par deux admirables français, Jean de Matha et Félix de Valois, et qui, en six cents ans, racheta 900.000 esclaves.

I

Jean de Matha naquit dans la petite ville de Faucon, au diocèse d'Embrun, d'une illustre famille de Provence. Il fut le fils de la prière, car ses parents furent longtemps sans enfant. On l'appela Jean, parce qu'il vit le jour la veille de la fête de S. Jean-Baptiste. On dit que sa mère, Marthe, avait eu la révélation de ses hautes destinées. Son père, Euphrème de Matha, vint se fixer à Marseille afin que le petit Jean pût étudier avec plus de fruit les belles-lettres. Ses maîtres lui ornèrent l'esprit ; mais Marthe lui forma un cœur pur et bon. Elle l'emmenait chez les pauvres, dans les hôpitaux, lui faisait comme toucher du doigt la grande misère, et le rendait compatissant à ceux qui souffrent. Ce sont des leçons et des spectacles qu'on n'oublie pas et qui élèvent, qui façonnent une vie par la charité. C'est en aimant Dieu qu'on apprend à aimer les hommes que Jésus a aimés jusqu'à verser son sang pour eux.

De Marseille, Jean vint à Aix, ville réputée par ses brillantes écoles. Il était alors un bel adolescent qui attirait les regards. Son innocence fut plus d'une fois exposée, et peut-être eût-elle succombé, s'il n'avait pris soin de « mettre sa chasteté sous la protection de la charité. » Un jour que la tentation avait été plus forte, il courut se jeter aux pieds de la Sainte Vierge et lui consacra de nouveau, mais cette fois irrévocablement, la pureté de son enfance immaculée. Puis il se fit apôtre auprès de ses jeunes camarades, il devinait leurs périls à leur langage, à leur tristesse, et il les ramenait à Dieu, à la joie

de la conscience pure, au bonheur d'avoir échappé au naufrage.

Ses premières études terminées, il revint au château de Faucon et se sentit appelé à la vie contemplative. Mais avant de suivre sa vocation, il demanda à venir à Paris pour y faire ses études supérieures auprès des maîtres les plus savants du siècle. Son père était l'ami de Maurice de Sully, évêque de Paris, des abbés de Sainte-Geneviève et de Saint-Victor, il fut donc affectueusement accueilli et entouré. Mais les leçons sévères étaient suivies de plaisirs bruyants et capiteux qui lui faisaient regretter l'heureuse solitude de Faucon. N'ayant personne dans cette jeunesse évaporée qui pût comprendre son angoisse, il allait souvent prier à l'église de l'abbaye de Sainte-Geneviève. Un jour, il entendit par trois fois résonner à ses oreilles ces paroles du Sage : « *Stude sapientia, fili mi, et latifica cor meum.* Etudie la sagesse, mon fils, et réjouis mon cœur. » (Prov., xxvii, 11). Son unique désir fut désormais de réjouir le cœur de Dieu par une vie spirituelle plus intense et par une plus ardente charité. Il se plaça sous la direction de Maurice de Sully, et choisit des amis qui voulaient devenir irréprochables et saints comme lui, et ensemble ils s'animèrent à la vertu, à la pénitence, au sacrifice, pour réjouir sans cesse le cœur de Dieu. Il comptait parmi ses amis un jeune gentilhomme italien, Jean Lothaire de Segni, qui devait s'asseoir un jour sur la chaire de S. Pierre.

Quand il fut docteur, l'évêque de Paris le dirigea vers le sacerdoce. On dit que lorsque le pontife l'ordonna prêtre et prononça ces paroles : « Recevez le Saint-Esprit, » une colonne de feu se reposa sur sa tête, et qu'à sa première messe, son visage parut rayonnant et pur comme celui d'un ange. Il avoua qu'il avait eu une vision : « J'ai vu l'Ange du Seigneur resplendissant de lumière, dit-il. Il portait sur sa poitrine une croix rouge et bleue. A ses pieds, j'ai vu, dans une posture de suppliants, deux esclaves chargés de chaînes, l'un maure, et l'autre chrétien. Les deux mains croisées de l'ange reposaient, la droite sur le chrétien, la gauche sur le maure. »

C'était sa vocation qui lui était ainsi révélée. Il dut apprendre aussi par révélation que Dieu lui préparait un compagnon dans la personne de Félix de Valois, qui vivait dans une solitude montagnaise au diocèse de Meaux. Il vint le trouver et vit un homme beaucoup plus âgé que lui, dont le front rayonnait d'une beauté surnaturelle, et dont les paroles étaient toutes célestes. Félix l'introduisit dans son pauvre oratoire ; ils prièrent ensemble longuement, et Jean lui découvrit les secrets de son âme, le suppliant d'être son guide. Ils ne connaissaient que vaguement les desseins de Dieu sur eux et attendirent d'autres lumières. Pendant ce temps ils achevaient de se sanctifier par l'oraison et la contemplation.

Les expressions manquent pour décrire leur vie d'union avec Dieu et leurs extases. Leur âme était comme un instrument harmonieux sur lequel Dieu voulait chanter ses victoires. Après trois ans, ils

eurent la claire intuition des desseins du ciel. Un jour qu'ils s'entretenaient de choses saintes dans leur solitude, ils aperçurent un cerf blanc qui venait se désaltérer à une source fraîche, et qui portait sur sa poitrine une croix rouge et bleue. Jean se souvint de la vision de sa première messe, des deux esclaves, l'un maure, l'autre chrétien ; il comprit que Dieu lui demandait de créer une œuvre pour le rachat des captifs. Un immense champ de dévouement s'ouvrait devant eux : ils étaient prêts pour le travail évangélique.

II

Ce lieu s'appela depuis Cerfroy, à cause de l'apparition du cerf.

Mais n'étaient-ils pas le jouet de leur imagination ? Qui les assurait qu'ils n'étaient pas victimes de celui qui sait si bien se transformer en ange de lumière pour éblouir et abuser les âmes ?

Ils allèrent communiquer leurs visions et leur projet à Eudes de Sully, évêque de Paris, successeur de Maurice, ainsi qu'aux abbés de Saint-Victor et de Sainte-Geneviève. Ceux-ci comprirent et approuvèrent, mais ils leur firent un devoir d'aller consulter la grande lumière de l'Eglise, à Rome, et leur donnèrent des lettres de recommandation pour Célestin III. C'était en décembre 1197. Quand ils arrivèrent, Célestin III n'était plus, c'était Lothaire de Segni qui occupait le siège de S. Pierre, sous le nom imposant d'Innocent III. Celui-ci reconnut son ancien condisciple de Paris, les logea dans son palais du Latran, les entendit longuement et fit offrir l'auguste sacrifice à la basilique, afin de connaître la volonté de Dieu. A la consécration, Innocent III fut favorisé de la même vision qu'avait eue Jean de Matha. Il vit aussi l'Ange du Seigneur, les deux esclaves, le même vêtement avec la croix rouge et bleue. Il n'hésita plus et leur dit que dans quatre jours il les revêtirait de cet habit qui deviendrait le costume de leur Ordre.

En leur remettant cette angélique et symbolique livrée, Innocent III définit l'œuvre nouvelle : « L'œuvre de la rédemption, dit-il, confère à ceux qui s'y consacrent la mission même de Jésus-Christ. Ils se vouent donc aux humiliations, aux souffrances de la croix ; ils s'obligent aux fortes et généreuses vertus. Votre vêtement a trois couleurs : le blanc qui rappelle la pureté du cœur ; le bleu, la mortification et la pénitence ; le rouge, le dévouement jusqu'au sang et l'ardente charité. Pour résumer les grands et les devoirs de votre vocation, je veux que votre Institut s'appelle *l'Ordre de la Très-Sainte-Trinité pour la rédemption des captifs*. »

C'était donc désormais un grand Ordre, né des nécessités présentes et approuvé par l'Eglise. Il lui fallait des constitutions particulières. Les deux fondateurs retournèrent en France achever de les élaborer, Jean à Paris, Félix dans sa solitude de Cerfroy.

La présence de Jean à Paris attira sur son œuvre l'attention générale : ses maîtres admirent, ses condisciples s'en entretiennent longuement avec lui. Tout pénétré de sa mission autorisée par le Pape, il

montre que son œuvre est voulue de Dieu et que les âmes des malheureux prisonniers l'attendent, qui non seulement souffrent des misères inouïes, mais sont l'objet de sollicitations incessantes et de persécutions pour renoncer à leur foi, si bien que les victimes des Croisades sont exposées à perdre la vie du corps et la vie de l'âme. Deux amis de Jean de Matha, Jean l'Anglais et Guillaume Scot, se sentent embrasés de zèle par sa parole, et ils s'attachent à lui. Un miracle vient les confirmer dans leur héroïque dessein : un Anglais, Roger, qui se moque de leur sainte entreprise, est frappé de la lèpre. Il se repent aussitôt, il demande pardon à Jean de Matha qui le guérit, et désormais il ne voudra plus être appelé que Roger le Lépreux. Les trois disciples unis par les liens indestructibles de la charité viennent à Cerfroy se placer sous la conduite de Félix. Jean de Matha leur a dit : « Il sera votre règle vivante. Vous écrirez ensuite les constitutions sous sa dictée. » Mais bientôt il s'y transporte lui-même et c'est dans ce Cénacle que l'Esprit-Saint leur inspirera ces règlements précieux qui les dirigeront à travers les difficultés surhumaines de leur vie libératrice.

Car ils vont dans l'inconnu. Quel est leur but ? C'est de racheter des captifs. Mais quand ils seront épuisés par leur rude travail, couverts d'infirmités, quelles seront leurs ressources ? Et s'il leur est impossible, faute d'argent, de payer le rachat des prisonniers, l'œuvre devra-t-elle tomber ?

Ils décident alors qu'à la rédemption des captifs, ils adjoindront le soulagement des malheureux et le soin des malades. Eux-mêmes seront recueillis par leurs frères, et il y aura toujours des malheureux dans le monde. L'Ordre est donc éternel, comme la misère et la charité.

Quant aux membres de l'Ordre, on ne les acceptera pas avant la vingtième année, on exigera d'eux la connaissance du monde, l'expérience et la maturité, jointes à un courage éprouvé.

Ces règlements établis, Jean revient à Paris les présenter à ses illustres protecteurs. Puis il part à Rome, pour les mettre aux pieds du pape Innocent III, qui est chargé de conduire les pasteurs, les chefs d'Ordres et les brebis. Jean l'Anglais et Guillaume Scot l'accompagnent. Ils arrivent à la fin de novembre 1108, pleins de zèle, impatients de commencer leur labeur apostolique, mais ne voulant se livrer à aucune tentative sans l'aveu, l'approbation, l'ordre du Pape, car sont bénies seulement et fécondes les œuvres qu'il fait siennes.

Le grand pape reconnaît dans ces règles l'esprit de Dieu ; elles lui paraissent tellement mûries, simples, pratiques, qu'il y fait à peine quelques légères retouches. Mais l'œuvre est si vaste, si catholique qu'il veut que le fondateur Jean ait aussi sa résidence à Rome, au centre du monde catholique. Enfin il le soumet à une dernière épreuve. Pour conduire une pareille entreprise, il faut au chef toutes les vertus, toutes les initiatives, tout le savoir-faire, toute la sainteté de l'apôtre. Il le nomme donc son légat pour aller en Dalmatie et en Serbie, afin d'y donner à la foi un nouvel essor et d'y réta-

blir la paix. Muni de pleins pouvoirs, Jean y réunit un concile, étudie les maux dont souffraient ces Eglises : unions illégitimes, divorces, tiédeur dans la foi, relâchement dans les mœurs du clergé, rétablit la discipline, évangélise les provinces, et quand il revient à Rome le pape veut lui décerner le titre d'apôtre de la Dalmatie. Sa modestie lui défend de l'accepter pour lui, mais son Ordre l'a gardé.

Maintenant il va se donner tout entier à son œuvre magnifique et ardue de la rédemption des captifs.

XXXIX

II. — Son œuvre

I

En même temps qu'il évangélisait la Dalmatie, Jean de Matha avait envoyé Jean l'Anglais et Guillaume Scot au Maroc, pour y racheter des prisonniers. Ils revinrent bientôt à Marseille avec 190 esclaves libérés. Ces heureux captifs se mirent en procession dans les rues de la grande cité, deux à deux, avec une casaque rouge ou brune, les mains encore chargées de fers qui maintenant ne leur pesaient plus, montrant les marques des coups qu'ils avaient reçus, les cicatrices de leurs blessures, et suivant leurs libérateurs qui les conduisaient à une église pour remercier Dieu. Tous les regardaient avec compassion. Qui sait si le lendemain ils ne seraient pas pris eux-mêmes par les croisières hardies des musulmans et, à leur tour, enchaînés, esclaves et soumis aux plus durs travaux ?

Ce spectacle émut les Marseillais. Ils contemplaient les sauveurs et les sauvés ; ils étaient touchés du bonheur de ceux-ci, qui avaient retrouvé leur patrie et dont le retour allait réjouir tant de foyers. Mais combien de milliers d'autres demeuraient dans leurs prisons et leurs geôles ! Il fallait les ramener aussi, leur fournir les moyens de regagner leur pays, construire des maisons de refuge où ils fussent accueillis en passant. La charité chrétienne pourvut à tout. On étendit aux séculiers les bienfaits de la confrérie de la Sainte-Trinité. Comme tous les fondateurs d'Ordre, Jean de Matha avait le génie de l'organisation ; il se trouva ainsi le chef d'une immense armée répartie sur tous les points du territoire, en France, en Italie, en Espagne. Les Pères s'en allaient au loin pour visiter les captifs et négocier leur rançon, et ceux-ci, ramenés sur les rivages de la patrie, rencontraient des frères empressés à les servir, à les conduire dans ces maisons de refuge où ils recevaient des indications et des soins bienveillants, fraternels, qui rendaient leur libération particulièrement douce.

Comme tous les organisateurs, Jean savait diviser le travail, mais il en prenait lui-même sa part, qui n'était pas la moindre. Il voulut aller briser lui-même les fers des malheureux qui étaient retenus à Tunis et à Tripoli. Les couleurs bleues et rouges apparurent sur les plages inhospitalières de Tunis, dont les habitants fanatiques se plaisaient à torturer les chrétiens captifs. Jean était muni de toutes les

recommandations des princes chrétiens ; il se présenta donc chez le gouverneur, il plaida la cause des prisonniers avec une éloquence si persuasive qu'il lui fut permis de les voir. Il descendit dans leurs prisons où ils étaient attachés comme des animaux, couchés sur leurs chaînes, déharnés, hâves, dans un état repoussant. Il leur parle ; la surprise, la joie éclatent sur les visages, les prisonniers lui baissent les pieds, lui montrent leurs fers, lui racontent leurs malheurs. Quand ils savent qu'il vient les chercher pour les ramener dans leur patrie, c'est une explosion de larmes et d'allégresse, leur misérable geôle se transforme en paradis. Sans doute, il ne peut les délivrer tous, car on exige des sommes énormes, mais il reviendra, il racontera ce qu'il a vu et les bourses des chrétiens s'ouvriront. Parmi cette multitude d'infortunés qui lui tendent les bras, il ressemble à l'ange qui vient tirer du purgatoire les âmes enfin purifiées pour les faire jouir de la vision du ciel.

Quand il accomplit sa mission, plus d'une fois il est maltraité, injurié, laissé pour mort sous les coups de cimeterre, mais c'est pour Dieu, c'est pour ses frères. Son âme est inondée d'allégresse. Il les fait monter sur le navire qui les attend, on quitte le port, des vents favorables les conduisent à Ostie et de là à Rome. Toute la cité leur fait fête ; il n'y eut jamais au Capitole triomphe plus heureux et plus doux que la montée d'actions de grâces, vers Saint-Pierre ou Sainte-Marie-Majeure, de ces chrétiens qui ont tant souffert, qui, dans leur félicité, ne peuvent croire que ce soit vrai et que le ciel soit descendu ainsi sur la terre avec ses splendeurs et ses douceurs enivrantes. De là il se rend chez le Souverain Pontife pour lui rendre compte de ses travaux et des grâces dont Dieu l'a comblé.

Puis il prépare de nouvelles ressources pour entreprendre d'autres conquêtes, car son organisation est méthodique. Félix de Valois propage son Ordre dans le nord de la France, Jean l'Anglais fait la relation des voyages de Tunis ; lui, il fonde à Marseille un nouveau convent de Trinitaires. Ensuite il reprend le cours de ses voyages, car il sent que le chef reçoit des grâces d'état particulières pour commander, disposer et agir.

II

Il se rend donc à Arles, où il laisse cinq religieux pour y établir une maison de son Ordre, puis en Espagne où l'appellent les rois catholiques, qui lui remettent de grosses sommes d'argent pour le rachat des captifs détenus à Majorque et à Valence. Il négocie leur mise en liberté, et les dirige sur Lérida, où il a construit déjà un vaste établissement pour abriter les prisonniers et les voyageurs indigents, avec un hôpital pour les infirmes et les malades.

C'est alors qu'il convertit un brillant jeune homme, Ferrario Gray, qui entre dans l'Ordre des Trinitaires, et qui l'étendra surtout dans la Castille et l'Aragon. L'Espagne en ce moment l'occupe tout entier. Il en ramène une nouvelle bande de captifs, après avoir essuyé une tempête, et retourne à Rome. Les maisons nouvelles éclosent sous ses pas comme des fleurs au printemps. L'Ordre donne en effet les plus belles espérances. Il revient encore en Espagne en 1206, et

le roi Alonzo de Castille, qui l'accompagne dans plusieurs villes, lui présente sa famille. Jean, à la vue de l'enfant âgé de sept ans, a une inspiration prophétique : il annonce que cet enfant deviendra un grand saint et que bientôt l'Espagne triomphera des musulmans dans une bataille décisive.

L'enfant s'appellera en effet le roi Ferdinand III que l'Eglise honore comme un saint, et quatre ans plus tard, ainsi que nous allons le raconter, les Espagnols remporteront la victoire célèbre de Tolosa.

Guidé par ces vues certaines sur l'avenir, Jean revient à Rome en 1209, pour exposer au Pape l'état et les travaux de l'Ordre des Trinitaires en France, en Italie et en Espagne ; et il reçoit de nouvelles Bulles de confirmation qui recommandent l'Institut à tout l'univers chrétien. Les guerres se préparaient plus acharnées que jamais, les Trinitaires seraient les infirmiers héroïques pour les futures batailles. Le fondateur visite les hôpitaux et les prisons de Rome, il y apporte la grâce de ses soins et le rayonnement de sa présence ; partout il encourage, il modifie, il transforme, il répand l'allégresse et l'espérance. Il apprend alors que la trêve conclue entre les musulmans et l'Espagne est sur le point d'expirer, l'occasion est propice pour délivrer et racheter des prisonniers. Il s'embarque avec Guillaume Scot à Ostie pour Tunis à la fin de mai. Arrivé à Tunis, il se présente chez le gouverneur, et traite avec celui-ci du rachat d'un certain nombre de captifs. Le marché est signé, mais les Tunisiens trouvent que les conditions faites par le gouverneur sont trop douces, ils exigent une double rançon, et, comme Jean leur résiste avec énergie, ils se jettent sur lui, l'accablent de coups et enlèvent ses prisonniers. Que faire ? Il avait épuisé toutes ses ressources. Laisserait-il donc ces infortunés, pour lesquels il avait dépensé tout son or, désespérés, sur la terre d'Afrique, entre les mains d'injustes et cruels ennemis ? Avec Guillaume il se prosterne devant une image de la Sainte Vierge, la suppliant d'avoir pitié de ces malheureux. Tout à coup une main invisible dépose à leurs pieds la somme exigée.

Déjà les Tunisiens se préparaient à reprendre leur proie quand ils voient qu'elle leur échappe. Ils deviennent furieux. Les captifs libérés ont déjà gagné leur vaisseau, les persécuteurs les y poursuivent, brisent le gouvernail, coupent les mâts, enlèvent les voiles, jettent les rames à la mer. Jean ordonne aux prisonniers de se défendre et de mettre en marche le navire. Ils saisissent ce qui leur tombe sous la main pour repousser les Tunisiens, qui se raillent de leurs inutiles efforts. Mais Jean a confiance dans le secours du ciel : Dieu ne peut pas permettre que ses bons serviteurs soient les victimes de ces barbares féroces et sans respect de la foi jurée. Il se dépouille de son manteau dont il fait une voile et, à genoux devant le crucifix qu'il tient dans sa main, il implore le Sauveur mort sur la croix, il implore Marie l'étoile de la mer. Equipage et passagers prient avec lui, les vents qui s'étaient déchaînés se calment, une brise propice met en mouvement la frêle embarcation qui sort du port, gagne la pleine mer comme si elle était poussée et guidée par les bons anges des pri-

sonniers, et, deux jours après, ils abordent à Ostie. Le Pape veut les voir et les bénir avant qu'ils soient dirigés sur leur pays.

Bientôt arrive à Rome l'évêque de Tolède envoyé par don Alonzo. Les Sarrazins s'avancent par bandes audacieuses, dévastant tout sur leur passage. Innocent III fait un appel pressant aux chrétiens de France et d'Italie, il charge l'évêque de Tolède de leur porter ses lettres ; ses exhortations enflammées soulèvent le Languedoc, la Provence, le Dauphiné, des armées s'organisent.

Pendant ce temps, Jean visite les maisons de son Ordre et désigne les religieux les plus aptes et les plus courageux pour aller soigner les blessés... Il passe à Cerfroy pour s'entretenir une dernière fois avec Félix de Valois qui est âgé de quatre-vingt-dix ans et ils se font leurs adieux, car ils ne devaient plus se revoir sur la terre. Grâce au zèle d'Innocent III et au génie organisateur de Jean, les préparatifs s'achèvent rapidement, les armées se rassemblent dans la plaine de Tolosa, la bataille, ou plutôt de multiples batailles s'engagent, les Dauphinois surtout se distinguent par leur vaillance, car ils ont été victimes des hordes sarrazines. Pendant que les chefs chrétiens combattaient, repoussaient, culbutaient les musulmans, Jean, à Tolède, recueillait et soignait les blessés. C'était le 16 juillet 1210. Le soir, les clairons annonçaient la grande victoire de Tolosa, prédite par Jean, et les bataillons rompus des Sarrazins fuyaient en pleine déroute.

En janvier 1213 mourait Félix de Valois, plein de jours et de mérites. Jean le pleura et lui donna pour successeur à Cerfroy Jean l'Anglais. Peu après, il fut ravi en esprit et vit son ami dans la lumière céleste. En même temps il lui fut révélé qu'il irait le rejoindre auprès de Dieu avant un an. Il réunit donc à Rome les chefs de ses nombreuses maisons, répandues dans toute l'Europe, et même en Asie, où ses enfants avaient suivi les Croisés. Il leur exposa ses dernières volontés, ses plans pour l'avenir de l'Ordre et pour le plus grand bien des âmes. Sa vie avait été admirablement remplie. Il s'était conformé aux événements qui lui avaient dicté sa conduite et ses fondations. Il leur recommanda sa grande œuvre de la rédemption des captifs et, sentant que sa dernière heure approchait, il reçut les sacrements de l'Eglise. Il passa le jour suivant dans l'extase de la contemplation. C'était un avant-goût du ciel. Le troisième jour, il réunit encore ses enfants autour de sa rude couche de religieux, leur fit ses adieux, les bénit et rendit son âme à Dieu. C'était le 17 décembre 1213.

Toute la ville de Rome s'émut de cette mort prématurée, causée par ses immenses travaux, et pendant quatre jours les fidèles défilèrent devant sa dépouille mortelle exposée dans l'église.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 21 novembris 1928.

EUG. LINDECKER, Vic. gen.

Le gérant : F. FRUSSARD.

LANGRES.—Imprimerie de l'AMI DU CLERGÉ

Ami du Clergé du 29 novembre 1928

Deuxième

partie :

PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour l'Immaculée-Conception. — I. Marie exempte d'une loi universelle, 705. — II. A des *Congréganistes* : Avantages de la Congrégation de la Sainte Vierge, 707.

Cinq minutes d'Evangile. — II. 2^e Dimanche de l'Avent : L'éloge de Jean-Baptiste, 708. — III. 3^e Dimanche : Le Baptême, 709.

Instructions sur la Sainte Eucharistie. — XXVI. Effets de la communion dans les âmes, 710. — XXVII. La vie après la communion, 712.

Pour une Adoration perpétuelle. — Le but de cette fête, 713.

Sermon de charité. — Les souffrances du pauvre, 715.

Les Saints de la vieille France. — XL. S. Félix de Valois, 718.

En lisant. — Le roi d'Ys et S. Guénolé, 720.

POUR L'IMMACULÉE-CONCEPTION

I

MARIE EXEMPTÉ D'UNE LOI UNIVERSELLE

Mes frères,

Il n'y a pas de lois, si absolues qu'on les suppose, qui ne soient infidèles à elles-mêmes et ne souffrent quelques exceptions. Rappelez-vous l'histoire ; observez la nature : mille exemples s'offrent à votre souvenir ou à votre pensée, et confirment cette vérité d'ailleurs proverbiale.

C'est une loi que le soleil, de l'orient où il se lève, à l'occident où il se couche, suit une marche réglée et immuable dans les hauteurs du ciel. L'avez-vous jamais vu hésiter au milieu de sa course ? Jamais ! La Sainte Ecriture, pourtant, nous raconte que Josué l'arrêta dans un jour de bataille, et que, quelques siècles plus tard, l'un des grands prophètes d'Israël, Isaïe, le fit reculer sous les yeux du roi Ezéchias ! (Is., xxxviii, 8).

C'est une loi qu'au sein des mers la vague s'attache à la vague et que les flots demeurent unis et mêlés sous la brise qui les berce et le vent des tempêtes qui les fait bondir. Cependant, un jour ils se séparèrent et laissèrent passer le peuple de Dieu entre leurs murailles dressées. C'est encore l'Ecriture qui nous l'affirme, alors qu'elle nous rappelle le passage de la Mer Rouge.

C'est une loi qu'entre leurs rives, les fleuves courent à l'Océan. Cependant, il est encore écrit qu'un jour le Jourdain « retourna en arrière. »

C'est une loi que les orages, quand ils troublent et bouleversent la nature, la terre et les cieux saisis d'effroi, ne s'apaisent que peu à peu. Cependant, un jour, sous la main toute-puissante du Christ, les soulèvements des flots et des vents tombèrent tout à coup.

Enfin, est-ce que les églantiers fleurissent en hiver ? Non, la loi c'est que leurs roses ne s'épanouissent qu'au printemps. Et cependant, au temps des

premières apparitions de la Sainte Vierge à Bernadette, un églantier fleuri abrita de son feuillage et de ses roses la source miraculeuse que Notre-Dame avait fait jaillir.

C'est que Dieu, qui a établi les lois directrices des choses et des êtres, peut les suspendre, quand il le veut.

Comme le monde physique, le monde moral, m. f., a aussi ses lois. Généralement ces lois sont invariables ; mais ne croyez pas que Dieu ne puisse leur faire subir aussi quelques exceptions, quand il le juge utile dans la sagesse de ses desseins éternels.

La fête d'aujourd'hui nous le rappelle, en nous obligeant à reconnaître la loi du péché originel et sa glorieuse exception. J'établirai donc l'universalité du péché originel, et je montrerai que, seule, la Sainte Vierge en a été exempte.

Je demande à Notre-Seigneur, par l'intercession de sa divine Mère, qu'il m'est si doux de glorifier en ce jour, de m'envoyer son Esprit et de m'aider dans mon entreprise.

I

Il existe, m. f., une loi morale, universelle et constante comme toutes les lois, qui nous fait coupables dès le premier instant de notre vie, avant l'heure même où notre responsabilité s'éveille avec notre raison. Cette croyance est la croyance catholique, et elle doit être la nôtre.

Vous vous rappelez sans doute la triste histoire de la Chute et vous revoyez, comme moi, par la pensée, la scène si simple et si tragique qui mit fin aux seuls jours vraiment heureux qu'ait connus la terre.

Nos premiers parents ont succombé à la tentation. Ils se cachent pour ne pas voir Dieu et pour que Dieu ne les voie pas. Mais tout à coup, une voix retentit dans ce jardin délicieux que fut le paradis terrestre : c'est Lui, leur Créateur. Il les force à sortir de leur cachette et à se montrer. Il les interroge. Il maudit le démon qui les a entraînés au mal en leur soufflant l'orgueil et la révolte. Il les condamne enfin eux-mêmes, mais non sans espoir ni sans rémission : car il leur promet, à eux et à leur race, un Sauveur qui les justifiera, un Rédempteur qui les rachètera.

Mais qu'est-ce à dire, un *Sauveur*, si le monde n'est pas en danger ? qu'est-il besoin d'un Rédempteur, si le monde n'est pas perdu ?

Nos premiers parents, m. f., en vertu d'un pacte mystérieux, mais réel, nous ont donc perdus, et dès le premier instant de notre existence, nous n'appartenons déjà plus au Dieu qui nous la donne. « Qui nous engendre, nous tue, » disait Bossuet. Nous recevons en même temps et de la même main, et la vie du corps et la mort de l'âme.

C'est ce qui faisait dire à Job, en ces jours lointains qui touchent presque au berceau du monde : « Personne n'est pur, pas même l'enfant d'un jour. » C'est le même sentiment qui mettait sur les lèvres de David ce mélancolique aveu : « J'ai été conçu dans l'iniquité, et ma mère m'a enfanté dans la faute. » Et c'est encore cette doctrine que S. Paul

formulait, quand il écrivait aux Eglises : « Par nature, nous sommes enfants de la colère. » Dieu nous repousse : c'est donc que nous sommes pécheurs, car Dieu ne nous repousserait pas, si nous étions purs devant ses yeux.

La tradition chrétienne est unanime, fixée sur ce point, et non seulement la tradition chrétienne, mais la tradition de tous les peuples. Au revers de toutes les pages qui racontent la création, on trouve l'histoire de la chute originelle, plus ou moins altérée, c'est vrai, mais toujours reconnaissable, et avec elle et en elle, la cause des malheurs du genre humain.

Et puis, qu'est-ce que ce besoin d'expiation qui tourmente tous les siècles ? Qu'est-ce que ce grand fait historique des sacrifices ? Pourquoi des autels ? Pourquoi tant de victimes et de sang ? — C'est que les générations du passé, se sentant loin de Dieu, espéraient le fléchir à force d'immolations, et se rapprocher de lui à force de prières.

Au reste, à quoi bon feuilleter les annales des peuples ? Est-ce que vous ne voyez pas autour de vous que le monde ne va pas suivant l'ordre ? Est-ce que vous-mêmes, chrétiens baptisés, vous ne sentez pas en vous, à cette prédisposition instinctive de votre âme pour le mal, que vous avez reçu une blessure dont le baptême a fermé la plaie, mais qu'il n'a pas complètement guérie ?

Il nous faut donc en faire l'aveu : nous sommes nés moralement malades, blessés, pécheurs, en un mot.

Comment ce péché d'origine nous est-il transmis ? C'est le mystère de l'hérédité. Comment se fait-il que le fleuve transporté jusqu'à l'Océan les impuretés de sa source ? Comment se fait-il que le sang vicié d'un aïeul, dont vous ne savez même plus le nom, vous a transmis la maladie dont il souffrait et que vous transmettez à vos fils ? Comment se fait-il que le fils hérite du père, suivant que ce père est riche ou pauvre, la fortune ou la misère ? Comment se fait-il que la honte s'attache au rejeton d'une famille déshonorée ? Comment se fait-il que les fautes des gouvernants, quelques noms ou titres qu'ils portent, retombent sur les peuples qu'ils gouvernent ? Pourquoi cette solidarité ?

— C'est injuste, dites-vous.

— Silence, vous blasphémez ! De grands génies se sont courbés devant le mystère de cette loi admirable. En prétendant qu'elle est injuste, vous prouvez vous-même que le péché originel est venu jusqu'à vous, car, s'il ne vous avait atteint, vous n'auriez jamais conçu et exprimé cette folle pensée.

II

La loi existe donc, universelle, constante, inflexible. « Être né de la race d'Adam à la façon ordinaire, dit Bossuet, enfermait infailliblement le péché. Il n'est pas plus naturel au feu de brûler qu'à cette damnable concupiscence d'infecter tout ce qu'elle touche, d'y porter la corruption et la mort. Il n'est point de poison plus puissant, ni de peste plus pénétrante. » Mais, ajoute-t-il, « je dis que ces malédictions si universelles, que toutes ces propositions si générales qu'elles puissent être, n'em-

pêchent pas les réserves que peut faire le Souverain, ni les coups d'absolue autorité. » C'est par un de ces coups d'absolue autorité que Dieu a exempté Marie, Mère de son Fils incarné, de la commune et terrible loi ; l'Eglise le proclame dans cette fête et nous le proclamons avec elle.

Ne l'avait-il pas promis, d'ailleurs ? N'est-il pas écrit à la première page du saint Livre qu'elle écraserait la tête, c'est-à-dire la puissance, du cruel adversaire qui nous a perdus alors, en perdant la première femme ? Le *Cantique des Cantiques*, dans ses chants révélateurs de l'avenir, ne salue-t-il pas sa grâce immaculée et l'éclat radieux de son âme sans tache ? Interprète de la pensée divine, l'Eglise entière, de son origine à nos jours, n'a-t-elle pas vu en elle une exception triomphante ? Et le dernier siècle, qui ne s'attendait peut-être guère à une pareille révélation, n'a-t-il pas entendu la plus nombreuse assemblée de Pontifes que Rome ait jamais réunis dans ses murs, la proclamer et l'acclamer immaculée dans sa conception ?

C'est que, m. f., l'exemption du péché devait être accordée à une créature qu'aucune créature n'égale et en qui tout est exceptionnel. Dès lors que le Verbe la choisissait pour sa Mère, il fallait qu'elle fût toute pure, que son âme et sa chair même fussent dignes de le recevoir et de le porter. Il fera donc pour elle ce miracle : elle ne connaîtra ni le péché ni la concupiscence. La vieille et inexorable loi sera pour elle abolie, et nous verrons en elle une chair sans fragilité, des sens sans rébellion, une vie sans tache. Tout sera surnaturel dans sa conception, comme tout sera surnaturel dans son être et dans sa destinée. Parce que son Fils est par nature la pureté même, elle sera innocente par grâce, la première des âmes humaines que le sang rédempteur a purifiées.

Ah ! je comprends maintenant cette scène, au premier regard surprenante, qui se passa sous l'humble toit de Nazareth. Je comprends que le plus beau des anges du paradis s'incline devant cette jeune fille de quinze ans, et lui dise ces paroles si expressives et si profondes quand on les médite : « Je vous salue, Marie, pleine de grâce ; le Seigneur est avec vous ; vous êtes bénie entre toutes les femmes. » Et je comprends mieux encore ces paroles de Marie elle-même dans le *Magnificat* : « *Fecit mihi magna qui potens est*, Le Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses. » C'est que cette fille de l'Humanité domine l'Humanité, et que son Fils l'a parée de tels dons qu'on devra l'appeler la divine Vierge et la Mère divine.

* *

Tel est, m. f., le double mystère que la Sainte Eglise nous rappelle en ce jour : notre souillure native et la préservation de Marie ; un mystère douloureux et un mystère glorieux entre tous. *Douloureux* pour nous, car eussions-nous conservé l'innocence baptismale, nous aurions encore à pleurer la flétrissure de nos premiers jours. Et que d'autres flétrissures se sont ajoutées à celle-là, d'autant plus déplorables que nous nous les sommes infligées à nous-mêmes dans la pleine liberté de notre âme !

Glorieux, car il couvre d'honneur notre Mère bénie, qu'il place au-dessus de toutes les grandeurs créées.

Rappelons-nous, fidèles, que ce qui la fait si belle et si grande est aussi ce qui l'a faite si puissante. Tournons-nous donc vers elle ; demandons-lui d'intercéder pour nous et d'obtenir, pour ses enfants de la terre, quelque chose de sa pureté, ou pour le moins cette miséricorde qui nous ouvre le ciel. Ainsi soit-il.

II

A des Congréganistes

AVANTAGES DE LA CONGRÉGATION DE LA SAINTE VIERGE

Mes chères enfants,

Votre Congrégation, dont nous célébrons aujourd'hui la fête patronale, est un groupement de jeunes filles chrétiennes qui, sous la haute approbation de l'Eglise, se sont réunies ensemble pour mieux honorer la Sainte Vierge, pour se préserver, sous sa protection toute-puissante, de la contagion du monde, pour se soutenir mutuellement dans la vertu par l'entraînement du bon exemple, en un mot, pour se sanctifier plus efficacement et se sauver plus sûrement.

Les Congrégations de la T. S. Vierge ont pris naissance à Rome même en 1563. Dès cette époque, elles se multiplièrent rapidement dans les collèges, les pensionnats et les paroisses, et firent beaucoup de bien partout où elles furent établies. S. Pierre Fourier, l'apôtre de la Lorraine à cette époque, aidé de ses deux familles religieuses, les Chanoines réguliers du St-Sauveur et les Filles de Notre-Dame, en dota sa paroisse de Mattaincourt et la plupart de nos paroisses de l'Est, où elles sont restées, depuis, très florissantes et en grand honneur. La Révolution les fit disparaître momentanément ; mais Madame Barat, fondatrice des Dames du Sacré-Cœur, les ayant rétablies à Lyon et dans toutes ses maisons d'éducation, elles ne tardèrent pas à reflourir partout, et avec elles la piété et les pratiques chrétiennes.

C'est en 1837 que cette pieuse Association fut établie en notre paroisse. Vos mères et vos aïeules en ont fait partie, et si cette paroisse est demeurée chrétienne et pratiquante, c'est certainement parce qu'enrôlées dans la Congrégation de la Sainte Vierge, elles en ont observé fidèlement le pieux règlement. Puissiez-vous les imiter et trouver vous aussi dans votre Congrégation un puissant moyen pour vous sanctifier !

I

Les sœurs de S. Thomas d'Aquin lui demandaient un jour ce qu'il faut faire pour devenir saint : « Il faut le vouloir, » leur répondit le grand Docteur.

Eh bien ! voilà un premier avantage de la Congrégation de la T. S. Vierge : c'est d'exiger de ses membres ce désir, cette volonté de devenir des saints. En effet, s'enrôler dans la Congrégation de la Sainte Vierge, c'est affirmer son intention de mener une vie chrétienne, de bien remplir ses devoirs religieux et d'édifier la paroisse, et c'est déjà beaucoup.

Pour parvenir à un endroit, il faut en prendre le chemin. Pour aller au ciel, la congréganiste prend le bon chemin, le chemin de la perfection, car on peut dire dans une certaine mesure des pieuses Congrégations d'Enfants de Marie ce que S. Bernard disait des monastères : « L'homme y vit plus purement, il tombe dans le péché plus rarement, lorsqu'il tombe, c'est moins grièvement, il se relève plus aisément, il marche plus soigneusement, il repose plus tranquillement, il est arrosé des pluies de la grâce et des faveurs du ciel plus abondamment, il satisfait à Dieu et évite le purgatoire plus facilement, il meurt avec plus de confiance et de contentement, il est couronné dans le ciel plus glorieusement. »

Sans doute, l'Enfant de Marie pourra être tentée tout comme les autres et parfois exposée à sortir du bon chemin. Mais la règle de la Congrégation lui rappellera ses devoirs et la maintiendra dans le droit chemin ou l'y ramènera. Qu'est-ce qu'une règle ? C'est un instrument dont on se sert pour aller droit en traçant une ligne sur un cahier, sur un mur, dans un travail quelconque. Or, tel est aussi le rôle de la règle de la Congrégation : c'est de diriger toujours les Enfants de Marie dans le droit chemin, le chemin de la vertu et de la perfection.

II

Si vous veniez à oublier les prescriptions de votre règlement, la voix de l'honneur se ferait entendre à votre conscience et vous rappellerait que noblesse oblige. Quand on est l'Enfant de Marie, on doit s'en montrer digne, se montrer digne d'une telle Mère ; on doit éviter les fréquentations, les compagnies, les divertissements où la Sainte Vierge n'aurait pas voulu aller et où la présence d'une Enfant de Marie serait déplacée. Même les personnes qui ne sont pas de la Congrégation ou celles qui l'ont quittée sentent cela. En présence de ces divertissements on les entend dire : « Oh ! moi, je ne suis pas congréganiste, je puis y aller ; je ne suis plus Enfant de Marie, maintenant je suis libre. » Evidemment, c'est là de leur part un raisonnement très faux, car pour n'être pas Enfants de Marie on ne l'être plus, elles n'en restent pas moins chrétiennes, elles n'en restent pas moins soumises aux saintes lois de la religion, de la morale et de la modestie ; elles n'en ont pas moins, tout comme les congréganistes, un Dieu à servir, une âme à sauver et un enfer à éviter... Du moins, ce raisonnement prouve que même les moins pieuses, les moins retenues, même les plus éhontées, sentent que les congréganistes sont tenues à une vie plus régulière, plus édifiante que les autres, et qu'une faute commise par une Enfant de Marie rejaillirait en quelque sorte sur la Sainte Vierge et aurait comme scandale une gravité toute spéciale.

Mais aucune congréganiste ne voudra jamais causer ce chagrin à sa Mère du ciel, cette peine à ses compagnes, ce déshonneur à sa Congrégation. Elle a du reste, pour se maintenir dans le chemin de la vertu et demeurer bonne, l'exemple de ses sœurs, Enfants de Marie comme elle. Sans doute, la Con-

grégation de la Sainte Vierge n'a pas dans une paroisse le monopole de la vertu, de la piété et de la bonne conduite, et chez nous en particulier, j'aime à reconnaître que parmi les jeunes filles qui ne sont pas de la Congrégation, un certain nombre mériteraient d'en être. Il n'en est pas moins vrai, cependant, qu'une Congrégation renferme ordinairement l'élite de la paroisse. Or, « dis-moi qui tu hantes, dit le proverbe, et je te dirai qui tu es. » Si les mauvaises compagnies entraînent au mal et perdent celles qui les fréquentent, la Congrégation, unissant entre elles par les liens de la charité et de la piété les jeunes filles les plus vertueuses de la paroisse, devient pour ses membres un puissant moyen pour se maintenir dans le bien. Tout ce qu'on y voit, tout ce qu'on y entend, tout contribue à encourager dans la pratique de la vertu.

III

Et puis, mes chères enfants, l'union fait la force. N'est-il pas vrai que ce qui arrête souvent les bonnes volontés, ce qui empêche de faire le bien, c'est la crainte d'être seule ? « Si je vais à la messe chaque matin, si je vais à cet exercice de piété, si je vais me confesser et communier pour telle fête, je serai seule. » Eh bien ! cette crainte, la congréganiste ne l'a pas. Elle sait qu'elle aura à ses côtés ses compagnes, ses sœurs, Enfants de Marie comme elle. C'est cette union qui fait la force des congréganistes, qui toutes se sont engagées à marcher hardiment à la suite de la T. S. Vierge et à imiter ses saints exemples.

La Congrégation offre donc de précieux avantages aux jeunes filles qui en font partie. Mais il en est un par lequel j'aurais dû commencer : c'est qu'elle assure à ses membres le secours, la protection toute-puissante de la Sainte Vierge. Comme une bonne mère, elle étend d'une façon toute spéciale son manteau maternel sur celles qui se sont enrôlées sous sa blanche bannière ; elle les garde, les soutient, les défend, les console pendant leur vie ; elle les assiste à l'heure de la mort. Tous les saints s'accordent à dire que l'enfant de Marie ne saurait périr. Or, qui est plus l'enfant de Marie que la congréganiste, puisque c'est là précisément le nom par lequel on la désigne ? Quand, chez nous, quelque congréganiste vient à mourir, ses sœurs portent l'image de la Congrégation, l'image de Marie près de son chevet, pour que la Sainte Vierge elle-même veille sur la dépouille mortelle de son enfant durant les quelques heures qu'elle a encore à passer sur la terre. Mais il y a longtemps que la Sainte Vierge était invisiblement au chevet de cette chrétienne ; elle était auprès d'elle pendant sa dernière maladie, pour l'aider à souffrir ; elle était auprès d'elle pendant son agonie, pour la défendre contre les suprêmes assauts du démon ; elle était là quand elle rendait le dernier soupir, pour recueillir son âme et l'assister au jugement particulier. Et notre pieux usage de conduire les membres de votre Congrégation au cimetière précédés des congréganistes entourant l'image de la Sainte Vierge et récitant leur chapelet, n'est que la figure

du cortège invisible de la Sainte Vierge entourée des anges et emportant au paradis l'âme de ses enfants.

Soyez donc toutes de ferventes congréganistes, des Enfants de Marie modèles, afin d'avoir un jour ce bonheur que je vous souhaite et demande instantanément pour moi-même. Ainsi soit-il.

CINQ MINUTES D'EVANGILE

II

2^e DIMANCHE DE L'AVENT

L'éloge de Jean-Baptiste

Mes frères,

Jean-Baptiste était en prison, en punition de la sainte liberté avec laquelle il avait osé reprocher à Hérode les scandales qu'il donnait à son peuple.

Devinant sa mort prochaine, il se préoccupa de l'avenir de ses disciples, dont quelques-uns avaient obtenu l'autorisation de le visiter dans son cachot.

I

Ce n'est pas, en effet, pour s'instruire lui-même qu'il les envoie demander au Maître : « Etes-vous celui qui doit venir, ou devons-nous en attendre un autre ? » Jean-Baptiste savait à quoi s'en tenir sur le Sauveur. Il avait vu l'Esprit-Saint descendre sur lui lors de son baptême, sur les bords du Jourdain. Il avait entendu la voix du Père proclamer que Jésus était son Fils bien-aimé. Il avait déclaré qu'il n'était pas digne de dénouer la chaussure du Seigneur. — Mais il craignait qu'après sa mort ses disciples ne méconnaissent Jésus-Christ. Jusqu'ici, en effet, ils n'avaient vu en lui qu'une sorte de concurrent de Jean-Baptiste. Ils avaient même conçu quelque jalousie contre lui, puisqu'ils lui avaient reproché de baptiser comme leur maître et de ne pas exiger de ses disciples le jeûne rigoureux et d'autres pratiques de pénitence.

Pour guérir leurs préventions, Jean les envoie à Jésus-Christ. En le fréquentant, ils apprendront à le connaître.

Jésus, connaissant les intentions de son Précurseur, entra dans ses vues et, au témoignage de l'Evangéliste S. Luc qui rapporte aussi ce passage, il fit en présence des disciples de Jean un certain nombre de miracles. Il ne leur dit pas qu'il était le Messie, il fit mieux : il le prouva. Puis il les renvoya en leur citant la parole du prophète Isaïe : « Quand Dieu viendra, il vous sauvera... Alors les aveugles verront, les sourds entendront, les boiteux bondiront comme un cerf et la langue des muets sera déliée, » et cette autre : « En ce temps-là, les pauvres se réjouiront, car ils seront évangélisés. » C'était leur dire : *L'oracle du prophète est accompli, c'est donc que Dieu a visité son peuple.*

II

Après le départ des disciples de Jean, Jésus se mit à parler au peuple de cet homme admirable.

Il loue d'abord sa *constance*, sa fermeté dans la vertu. « Qu'êtes-vous allés voir dans le désert ? Un

roseau agité par le vent ? » c'est-à-dire un homme sans convictions, changeant à tout instant d'état de vie, aujourd'hui pieux, demain indifférent, aujourd'hui vertueux, demain pécheur, le matin à la messe et le soir au spectacle ? — Non, Jean est, à la fin de sa vie, ce qu'il était dans ses premières années : un homme d'une foi robuste, de mœurs austères. La prison, la persécution ne l'ont point changé et il attend avec un courage invincible la mort qui lui est réservée.

Après avoir loué sa constance, Jésus fait l'éloge de sa *mortification*. « Qu'êtes-vous allé voir ? Un homme vêtu mollement ? » Aucun homme n'avait porté la pénitence aussi loin que Jean-Baptiste. Depuis son enfance, il avait vécu au désert, n'ayant pour tout vêtement qu'un tissu grossier et pour toute nourriture que des sauterelles et du miel sauvage.

III

En louant Jean-Baptiste, Jésus-Christ nous condamne. N'est-il pas vrai que notre âme, au lieu d'être *constante*, vit dans une mobilité perpétuelle ? A certaines heures nous voulons ardemment le bien, à d'autres nous ressentons une sorte de sympathie pour le mal, une sorte de regret de ne pouvoir l'accomplir sans trouble, sans remords, en toute liberté de conscience.

N'est-il pas vrai aussi que nous recherchons le *bien-être* avec trop d'ardeur ? Aujourd'hui toutes les classes de la société sont affamées de jouissance. On ne travaille plus que pour cela. Le pauvre en arrive à penser que seul le riche, avec l'abondance de ses biens, est l'homme parfaitement heureux. Aussi, pour jouir, on sacrifie la vie de famille, les bonnes mœurs, la réputation, la santé, la justice, la conscience. On oublie, m. f., que l'Evangile d'hier est aussi l'Evangile d'aujourd'hui, qu'il n'y a qu'un chemin pour aller au ciel : celui qu'a montré Jésus-Christ et qu'ont suivi les saints, le chemin de la mortification, de la gêne pour obéir aux commandements de Dieu, et que si nous refusons de suivre Jésus-Christ sur le chemin de la croix, nous nous préparons à nous passer du ciel.

* *

En ce temps de l'Avent, m. f., rectifions nos pensées et notre conduite, et nous mériterons de recevoir un jour de Jésus-Christ l'éloge qu'il fait aujourd'hui de son Précurseur. Ainsi soit-il.

III

3^e DIMANCHE DE L'AVENT

Le Baptême

Pourquoi baptises-tu, si tu n'es ni Elle, ni le Prophète ?

Mes frères,

Les prophètes Ezéchiel et Zacharie avaient indiqué que le Christ instituerait un baptême pour purifier les âmes. Le Précurseur, en faisant le geste de laver le corps, en même temps qu'il prêchait la pénitence, n'avait d'autre pensée que de *frapper l'imagination des foules*. Il s'en explique d'ailleurs avec

franchise devant la délégation des Pharisiens, qui lui demande pourquoi il baptise, puisqu'il n'est pas le Christ ? « Pour moi, répond-il, je baptise dans l'eau tout simplement pour faire comprendre que, de même que l'eau enlève les souillures du corps, ainsi la vraie pénitence enlève les souillures de l'âme. Mais mon geste n'est qu'un symbole, un rite figuratif qui n'opère pas la purification de l'âme. Celui qui viendra après moi, Lui, donnera le baptême véritable. Je baptise dans l'eau, lui baptisera dans l'Esprit-Saint et le feu. »

Qu'est-ce donc que le baptême institué par Jésus-Christ ? — Il est défini : « Un sacrement *qui efface le péché originel...*, nous donne la vie de la grâce... et nous fait chrétien irrévocablement. »

I

Le baptême efface le péché originel.

En vertu de la loi d'hérédité, en effet, nous naissons tous avec le péché, avec la tache de nos premiers parents. Ce qui faisait dire à Bossuet cette parole énergique : « Qui nous engendre, nous tue. » Sans doute, ce n'est pas l'acte d'Adam qui nous est imputé, c'est son *état* qui nous est transmis. De même qu'un père transmet à ses enfants son indigence, de même qu'un père déshonoré transmet à ses enfants innocents son déshonneur, ainsi Adam a transmis à sa postérité son dépouillement et sa dégradation.

Cette vérité a été reconnue par tous les peuples. Un incrédule fameux du XVIII^e siècle (Voltaire) a été obligé de dire que « la chute de l'homme est le fondement de la théologie de toutes les nations. » Et le grand économiste Le Play, après avoir exploré toutes les classes et toutes les races, nous déclare que le vice originel est un fait essentiel à l'humanité.

Donc, nous naissons avec le péché originel et le baptême l'efface, de telle sorte que si le baptisé mourait aussitôt après le baptême, il pourrait entrer tout de suite dans l'éternité bienheureuse.

II

Mais le baptême ne se borne pas à cicatriser la blessure du péché, il nous donne, ou plutôt *il nous rend la vie surnaturelle*, qu'on appelle encore vie de la grâce. La vie surnaturelle, m. f., c'est la vie même de Dieu en nous, c'est donc la vie éternelle commencée sur cette terre, ce qui faisait dire à Tertulien que le chrétien est un *Dieu en fleur*.

Quand donc l'Eglise remet dans les bras des parents un enfant baptisé, c'est un fils de Dieu, un héritier du ciel qu'elle leur remet. Souvent les parents ambitionnent pour leur postérité des distinctions honorifiques. En voilà ! Aux yeux de la foi, tous les berceaux sont glorieux du moment qu'un chrétien y repose.

Cette vie surnaturelle sommeille dans l'enfant comme la semence, tombée de la main du labourer, sommeille dans les sillons. Mais de même que les plaines, qui sont pendant l'hiver grises, stériles et mortes, deviennent au printemps vivantes, fécondes et resplendissantes, ainsi, dès l'éveil de la raison, les puissances surnaturelles entrent en exercice et se

développent plus ou moins, suivant la vaillance chrétienne du baptisé. C'est aux parents à favoriser par leurs exemples et leurs conseils, l'éclosion de ces vertus surnaturelles qui reposent dans les jeunes âmes.

III

Donc le baptême purifie l'âme du péché originel et nous donne la vie de la grâce. Reste un troisième effet : *il imprime dans l'âme un caractère ineffaçable*, c'est-à-dire qu'il nous rend irrévocablement chrétien.

Dans l'ordre de la nature, l'individu porte sur sa face la ressemblance de sa famille et de sa nationalité ; ainsi le baptême donne à l'âme la physiognomie du Christ et imprime sur son incorruptible substance l'auguste qualité de chrétien. Cette marque, rien ne peut la faire disparaître : ni la mort, ni le péché, ni la volonté de celui qui l'a reçue, ni même la volonté toute-puissante de Dieu. Le chrétien peut multiplier ses crimes : il ne fera pas disparaître le sceau de Jésus-Christ ; il ressemble à ces médailles antiques qu'on découvre après quinze ou vingt siècles, et qui gardent sous la rouille et la terre qui les enveloppent l'effigie du prince qui les a frappées. S'il meurt dans le péché, il s'en va porter au fond des enfers un front déshonoré où règne une empreinte que la morsure des flammes éternelles elle-même ne pourra pas détruire.

* *

Ainsi, le baptême efface le péché originel, nous donne la vie de la grâce, nous marque du caractère de chrétien : « Les fils de la chair, dit S. Augustin, sont devenus les fils de l'Esprit. »

Quelle transformation ! Si nous pouvions voir l'âme ainsi renouvelée, nous serions plus éblouis que celui qui de l'obscurité profonde passerait tout à coup aux clartés du jour. Cultivons donc en nos âmes, m. f., les énergies divines que le baptême y a déposées, car Dieu ne veut pas qu'elles demeurent inactives, stériles, mais, au contraire, qu'elles se développent de plus en plus et portent des fruits pour l'éternité bienheureuse. Ainsi soit-il.

INSTRUCTIONS SUR LA SAINTE EUCHARISTIE

XXVI

EFFETS DE LA COMMUNION DANS LES AMES

Mes frères,

Ce serait une erreur de croire que la communion vous confirme en grâce et vous rend impeccables. Non, notre personnalité persiste, notre nature subsiste avec tous ses instincts et toutes ses tendances, et si l'Eucharistie diminue en nous la concupiscence, elle ne la détruit pas. De plus, elle ne nous libère pas de nos mauvaises habitudes ; si nous avons accoutumé de faire le mal, elle ne déracine pas la force acquise qui nous pousse à renouveler nos fautes ; elle nous apporte seulement le secours nécessaire aux longues et victorieuses résistances, et prépare ainsi le définitif triomphe de la volonté.

« Il nous arrive par la communion ce qui arrive à un champ dont on a arraché les mauvaises herbes, et dans lequel on a jeté une bonne semence après l'avoir labouré. Au bout de quelque temps, il produira encore des herbes parasites, mais beaucoup moins, et si on continue à le cultiver avec soin, elles disparaîtront de plus en plus : c'est à peine si l'on en verra poindre quelques-unes ¹. »

Ces paroles de Sœur Marie-Aimée de Jésus résument admirablement la pensée que je voudrais développer ce soir, mon but étant de vous montrer les surnaturels effets de la communion dans les âmes, effets invisibles parfois, même insensibles, mais certains.

Après avoir exposé brièvement le principe qui domine la question, je vous montrerai que la communion réalise en nous une augmentation de grâce : c'est son premier effet. Le second, c'est de nous élever dans l'ordre des vertus du chrétien en nous délivrant de nos penchants au mal.

I

Posons d'abord le principe.

« Chaque sacrement, » nous dit un évêque dans une langue un peu abstraite, claire cependant, « produit en nous un fruit spécial destiné à pourvoir à un besoin particulier de notre âme, ce que les théologiens appellent la grâce sacramentelle. » Entendez que chaque sacrement produit ses effets spécifiques, comme chaque espèce d'arbres produit des fruits qui lui sont propres. « Cette grâce, continue-t-il, n'est autre que la grâce sanctifiante, mais accordée pour une fin spéciale, donnant droit à des secours de grâces actuelles qui seront nécessaires plus tard. Il y a dans la réception de tous les sacrements production ou augmentation de vie surnaturelle, » autrement dit, de forces divines prêtées par Dieu lui-même à la faiblesse humaine, en vue d'un but déterminé.

D'après cette doctrine, la communion apporte donc quelque changement en nous. Nous ne sommes plus, après avoir reçu l'Hostie, ce que nous étions avant. Nous possédons quelque chose de plus, un surcroît surnaturel conféré par la divine visite.

Nous savons ce que nous devons aux autres sacrements. Le Baptême imprime en nous le caractère ineffaçable du chrétien, enfant de Dieu, et nous rend aptes à vivre la vie chrétienne et à jouir un jour de la félicité éternelle dans l'éternelle gloire. La Confirmation nous donne l'Esprit-Saint et sa fidèle assistance. L'Ordre donne aux élus du sacerdoce la dignité, les pouvoirs et les grâces dont l'homme, toujours faible, a besoin pour l'accomplissement des devoirs les plus saints. Le mariage donne en germe les vertus nécessaires à la vie conjugale et aux obligations sacrées de la paternité et de la maternité. La Pénitence efface le péché. L'Extrême-Onction soulage le corps, et donne au malade le courage et la résignation devant la mort. Nous savons cela ; nous voyons clairement ce que chacun de ces sacrements nous apporte qui n'était pas en nous.

¹ Sœur Marie Aimée de Jésus, t. II.

Comme les autres sacrements, l'Eucharistie doit aussi nous apporter des grâces et des vertus nouvelles. Elle aussi, elle doit produire des effets spécifiques. Quels sont-ils ?

II

La communion a pour effet d'augmenter en nous ce bien inestimable auquel la langue chrétienne donne trois noms différents : la grâce, la charité, l'amour. C'est là, j'oserais dire, sa propriété essentielle : la grâce, la charité, l'amour étant la vie de l'âme, l'Eucharistie est l'aliment destiné à nourrir et à faire progresser cette vie.

Jésus, cet adorable ami, vient à nous, vient en nous, sous la forme du pain consacré. Nous nous nourrissons de lui comme d'un aliment, et l'aliment, c'est lui-même ! Mystère, mais réalité aussi, et combien émouvante ! En nous, il est en contact direct avec notre âme à laquelle il s'unit. Du moment que l'âme est pure et ne met pas obstacle à son action, la grâce s'écoule de lui et pénètre en nous selon l'étendue de notre capacité. La charité (ou l'amour), qui est inséparable de la grâce, augmente avec elle et dans la même mesure, et c'est ainsi que notre amour pour Notre-Seigneur s'accroît à chaque communion.

Tout cela, qui semble difficile à saisir, me semble pourtant facile à comprendre. Comme le péché appelle le péché, comme la haine appelle la haine, comme l'abîme appelle l'abîme, la grâce appelle la grâce, la charité appelle la charité, l'amour appelle l'amour. Vous communiez ; c'est donc que vous aimez Celui qui vient à vous dans l'Hostie. Vous communiez souvent ; c'est donc que votre charité pour lui est plus ardente. Vous communiez chaque jour ; c'est donc que votre amour est si tendre que vous ne pouvez pas un seul jour vous passer de lui ! N'est-il pas naturel qu'à son tour il s'incline de plus en plus vers cette âme qui l'aime, et qu'au fur et à mesure que son amour grandit, le sien aussi grandisse ?

Ainsi les deux amours, l'humain et le divin, se rapprochent par degrés. La sainte Humanité de Jésus, unie au Verbe hypostatiquement, c'est-à-dire jusqu'à l'unification, laisse échapper d'elle-même les trésors de la vie divine, et une sorte d'unité se forme à son tour entre l'âme qui la reçoit et elle qui se donne !

Voilà le premier effet de la communion : elle réalise en nous une augmentation de la grâce, de la charité, de l'amour, et finit par nous unir si intimement à notre divin et cher Sauveur que sa vie et la nôtre se compénètrent et n'en forment plus, pour ainsi dire, qu'une seule. C'est l'accomplissement de la profonde parole de S. Paul : « Ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi ! »

Ce phénomène surnaturel se produit dans tous ceux qui communient, s'ils n'y mettent pas d'obstacle, et il sera d'autant plus effectif que les communions seront plus fréquentes.

De tels résultats sont déjà admirables ; mais il y a plus et autre chose, et c'est ce qui me reste à vous dire,

III

Donc la grâce, la charité, l'amour, augmente en nous à chaque communion ; mais l'acquisition ne s'arrête pas là, et l'augmentation s'augmente encore. Grâce, charité, amour sont une force toujours prête à produire des actes. C'est, en nous, comme un feu qui flambe toujours plus, qui chauffe toujours plus, qui enflamme toujours plus l'âme qui la possède, pour le bien, pour la vertu, pour l'accomplissement de la volonté du Seigneur. Toute action bonne faite dans ces dispositions est méritoire ; d'où il suit que, par une sorte d'enchaînement, chaque action surnaturelle, par le fait même, ajoute un mérite nouveau à l'accumulation des mérites anciens. Heureux, vous le voyez, celui ou celle qui communie souvent sans jamais mettre obstacle aux grâces qu'il reçoit : d'augmentation en augmentation, d'accroissement en accroissement, il emplit son âme de vie divine ; littéralement il se divinise.

Dès lors, cette vie divine se traduit en actions saintes et rayonne en beaux exemples de vertus. En apparence, il ne semble pas que le chrétien qui communie diffère notablement des autres chrétiens ; il est vêtu comme tout le monde ; il travaille comme tout le monde ; il souffre comme tout le monde ; il va et vient, mêlé à la foule. En dedans et au fond pourtant, s'il fait tout ce que fait tout le monde, il ne fait rien comme tout le monde. En tout ce qu'il fait, il est uni de pensée au Christ, et parce que toutes ses intentions sont surnaturelles, soit qu'il travaille, soit qu'il souffre, soit qu'il ait des rapports avec ses semblables, toutes ses actions sont surnaturelles. C'est ainsi qu'il prépare son ciel ici-bas et que déjà, si je l'ose dire, il le commence.

Il résulte d'un tel état qu'alors que, dans ceux qui ne communient pas, les vices finissent par étouffer les vertus, dans ceux qui communient, les vertus finissent par étouffer les vices. Non seulement les vices, qui ne sont que des habitudes coupables, mais le péché grave, qui n'est dans une âme communiant qu'un accident passager. Non seulement le péché grave, mais même les fautes vénielles et jusqu'à ces imperfections que les saints se reprochent avec tant d'amertume. Les mauvaises herbes, comme dit la sainte religieuse dont je vous citais les paroles en commençant, sont arrachées ; la bonne semence germe dans le champ labouré, les herbes parasites disparaissent à leur tour et c'est à peine si l'on en voit poindre quelques-unes. La communion a fait d'un champ encombré d'ivraie un champ magnifique qui ne produit que du bon grain !

Il va de soi, m. f., et vous le comprenez, que ces heureux effets ne se produiront pas en nous sans notre collaboration. Dieu ne fait rien en nous sans nous. Il nous faut vouloir fortement profiter du divin Passager. « Plus l'âme est préparée, vide d'elle-même et des créatures, désireuse de recevoir cette divine charité, et plus aussi la grâce la remplit d'une manière complète et surabondante. » Ainsi parle un saint homme qui a expérimenté ce qu'il dit.

En résumé, la communion nous met avec Jésus

dans une relation d'intimité profonde. Plus elle est répétée, plus l'amour surnaturel qu'il allume en nous devient fort et intense, ardent et brûlant. Notre union avec lui, alors, devient telle que, notre cœur se perdant dans le sien, nous devenons pour ainsi dire une même chose, un même être avec lui. Nous sommes ses membres pénétrés de son sang divin, une partie de son corps mystique que son âme anime, des esprits aussi que sa lumière éclaire, des âmes sanctifiées et saintes sur lesquelles le mal n'a plus de prise. Résultat admirable ; idéal superbe que je suis heureux d'avoir fait briller quelques instants devant vos regards.

* *

Je terminerai ici cette instruction, m. f. Vous voilà, ce me semble, suffisamment enseignés et renseignés. Maintenant, que chacun de vous tire pour lui-même les conclusions qui s'imposent.

Nous nous plaignons souvent de n'être pas bons et de ne pas devenir meilleurs. Nous voudrions être des saints et nous demeurons de pauvres hommes, de pauvres femmes, de pauvres jeunes gens, de pauvres jeunes filles, toujours faibles, toujours loin du but que pourtant nous voudrions atteindre. La triste raison en est que nous ne communions pas avec assez de foi et d'amour, et aussi que nous ne communions pas assez souvent.

Accusons-nous de nos négligences, de nos lâchetés, de nos infidélités ; nourrissons nos âmes du pain sacré qui nous est offert si généreusement ; qu'il devienne, s'il est possible, notre nourriture quotidienne. Les effets surnaturels que je viens de décrire, vous les éprouverez sûrement ; votre vie en sera transformée, et vous saurez ce que c'est que de vivre de Jésus-Christ, en Jésus-Christ, pour Jésus-Christ. J'ose vous affirmer qu'il n'est pas de bonheur plus grand, si ce n'est dans le ciel que je vous souhaite. Ainsi soit-il.

XXVII

LA VIE APRÈS LA COMMUNION

Nous sommes, m. f., il faut le reconnaître humblement, des êtres étrangement et déplorablement légers. Je suis léger, et vous êtes légers comme moi, vous le constaterez pour peu que vous observiez votre conduite après vos communions.

Le devoir, c'est de vivre en chrétiens, de pratiquer les vertus chrétiennes. Que servirait d'avoir reçu le corps du Christ, si nous n'avons pas sa vie en nous ? Il l'a dit lui-même avec une brusque franchise : « C'est l'esprit qui vivifie ; la chair ne sert de rien. » Et c'est vrai ; la chair du Christ ne sert de rien à ceux qui n'ont pas l'esprit du Christ. Il faut communier à la fois à la chair et à l'esprit du Christ ; c'est en participant à celui-ci par celle-là, c'est en participant à l'un et à l'autre que l'âme possède la vraie vie.

Il s'agit aujourd'hui de nous juger et de nous réformer. Pour atteindre ce but, pour nous d'une si haute importance, voyons quelle est, en général notre vie après nos communions. Et voyons ensuite ce qu'elle devrait être.

I

Que faites-vous ? Vous devriez être parfaits ; l'êtes-vous ?

Certes, je sais que, vous qui communiez souvent, vous ne commettez pas de grands crimes, pas même de ces lourdes fautes qui signalent certaines gens au mépris du monde. Vous ne tuez pas ; vous ne volez pas ; vous ne vous abandonnez pas au péché impur. Vous êtes des hommes et des femmes honorables, des jeunes hommes et des jeunes filles d'une tenue morale pleine de dignité. Votre conduite appelle le respect, et généralement on vous l'accorde.

Cependant, êtes-vous tout ce que vous devriez être ? Vous qui recevez le Christ souvent, êtes-vous vraiment ses disciples et lui ressemblez-vous ? — Le Christ que vous aimez et qui habite votre âme a été l'homme de la paix, de la sérénité, de l'onction, de la joie, de la bonté, de l'aménité, de l'affabilité, du renoncement, du dévouement, de tous les sacrifices. Et vous, m. f. ? Etes-vous des âmes pacifiques et sereines ? N'êtes-vous pas mobiles, vifs, susceptibles, piquants, impatientes, bouillants, violents, irritables, agressifs, chatouilleux et même batailleurs ? N'êtes-vous pas, même dans le cercle pourtant aimé de la famille, amers, acerbés, acariâtres, emportés, colères ou pour le moins hérissés, hargneux et bourrus ? N'êtes-vous pas tristes, sombres, l'air toujours soucieux ou mécontents ? N'êtes-vous pas taquins, parfois brutaux, tyranniques souvent ?

Etes-vous simples, étrangers à toute austérité pharisaïque ? « Comme je servais la messe, il y a quelques années, » raconte un écrivain catholique de notre temps, « et que je tendais la nappe aux communians, je vis ce que sont des visages humains sur lesquels passe un instant le reflet de la divine Lumière. Je vis un homme qui, après avoir reçu la sainte Hostie, ne sachant comment marquer son respect à ce Visiteur, sa tendresse à cet Ami, et ne trouvant pas de meilleur geste de caresse pour le Dieu immolé que le symbole de son sacrifice, fit un lent, un magnifique signe de croix, puis ramena ses deux bras sur sa poitrine comme le père étroit son enfant. Le même homme, dans la journée, riait, parlait comme tout le monde. Je le vis même jouer aux dames. Mais c'est pour un chrétien un jeu de repos ¹. »

Cet homme est un modèle de foi, d'amour et aussi de cette simplicité dont nous ne devons jamais nous départir. C'est méconnaître l'esprit du Maître que de se montrer, après une communion, trop réservé, trop renfermé, froid et morose. Il nous faut être, comme S. Paul le voulait, « tout à tous, » et c'est pourquoi j'insiste et vous demande : — Etes-vous toujours aimables, polis, déferents ? Toujours courtois, obligeants, complaisants, doux ? N'êtes-vous pas quelquefois froids, disgracieux, brusques, contrariants, caustiques, revêches ? N'êtes-vous pas personnels, égoïstes, intéressés ?

Veillez-vous sur vos paroles ? N'êtes-vous pas de la race médisante, dépourvue de toute indulgence, prompt à déchirer le prochain, à fulminer contre lui ou à s'en moquer ?

¹ Paul Cazin.

Avez-vous dans vos propos la prudence et dans votre tenue la réserve et la modestie que vous commandent la fréquentation des sacrements ?

Etes-vous dévoués aux œuvres de bienfaisance et de jeunesse comme c'est votre devoir de l'être, et savez-vous au besoin, par élan de cœur et par zèle, vous montrer généreux ? Etes-vous capables de vous oublier pour penser aux autres ?

Répondez dans votre conscience à ce questionnaire, m. f. Ce n'est pas moi qui le mets sous vos yeux, c'est le Divin Maître lui-même.

Laissez-moi maintenant, toujours en son nom, vous rappeler ce que doit être votre idéal et ce que vous devez être.

II

Quelle doit être, à vous qui communiez, à vous surtout qui communiez souvent, votre conduite et votre attitude dans la vie ?

Vous le savez, mais souffrez que je vous le rappelle.

Parce que vous êtes les disciples les plus fidèles du Seigneur, parce que vous êtes à lui et qu'il est en vous, tout simplement vous devez suivre ses commandements et réaliser l'idéal qu'il est pour vous ; autrement dit, vous devez imiter Jésus et le reproduire en vous, autant que cela est possible à l'homme avec l'aide de la grâce.

Jésus, vous disais-je, a été l'homme de la paix, de la sérénité, de l'unction, de la joie, de la bonté, de l'aménité, de l'affabilité, du renoncement, du dévouement ! Voilà donc ce que vous devez être, vous aussi. Soyez bons, calmes, cordiaux, indulgents, d'autant plus indulgents pour les autres que vous savez bien que vous non plus, vous n'êtes pas parfaits !

Jésus fut l'humilité même. Soyez humbles à son exemple. Arrière l'orgueil et toutes les formes de l'orgueil, fierté, hauteur, morgue, arrogance, amour-propre, prétentions, suffisance, vaine gloire, vanité de toute sorte !

Jésus fut pauvre. A ceux qui veulent être tout à lui, aux religieux, aux religieuses, il donne le conseil de tout quitter. Ce conseil ne s'adresse pas à vous qui vivez dans le monde, qui avez une maison ou des biens, une famille. Mais, s'il ne vous demande pas de tout quitter, il veut que votre cœur ne s'attache à rien. Sans fortune, supportez votre état avec patience ; fortunés, soyez les caissiers de la Providence et prêts à vous séparer de votre fortune, si Dieu le veut.

Jésus fut chaste. Gardez-vous de toute action impure et même de toute liberté déplacée ; soyez modestes dans vos regards, pudiques jusque dans vos pensées et vos désirs.

Jésus n'a pas reculé devant le travail, la peine, la mort de la Croix. Sachez, à son exemple, vous oublier, vous renoncer, vous sacrifier pour l'amour de Dieu et le salut de vos frères ; le sacrifice est le résumé de toutes les vertus chrétiennes, il les contient toutes.

Ainsi, m. f., ayez toujours les yeux de l'âme fixés sur Celui que vous fait connaître l'Evangile et qui, par la communion, descend et vit en vous.

Faites un généreux effort pour vous élever jusqu'à le suivre et à l'imiter ; vous parviendrez, au moins dans une certaine mesure, à reproduire ses vertus. Vous lui ressemblerez comme un plus jeune frère ressemble à son frère aîné. On sera contraint de vous reconnaître de sa race.

Dans les épreuves, dans les tentations, soutenus par sa grâce, vous aurez sa force héroïque, et dans la vie de chaque jour, ces aimables vertus qui en font la douceur et le charme. C'est ce que vous dit un saint évêque dont il me plaît de vous citer les paroles en terminant : « Vous serez de vrais modèles et d'admirables soutiens pour tous les vôtres. Vous serez un bienfait vivant et constant pour tous ceux qui vous approcheront. Dans vos œuvres, vous aurez des lumières, un tact, une prudence, une simplicité, une puissance, une influence qui ne viendront pas de vous, mais de Dieu. Tout ce que vous ferez sera béni de Dieu, parce que vous l'aurez fait dans l'esprit de Jésus, dont vous serez remplis ¹. » Ainsi soit-il.

POUR UNE ADORATION PERPÉTUELLE

LE BUT DE CETTE FÊTE

Mes bien chers frères,

C'est à notre paroisse qu'échoit aujourd'hui l'honneur de représenter le diocèse devant le T. S. Sacrement. Acquittons-nous de notre mieux de cette mission. Pendant les quelques heures où Notre-Seigneur va demeurer exposé sur cet autel, venons avec beaucoup d'empressement et de ferveur l'adorer, le remercier, lui demander pardon et implorer ses grâces pour nous-mêmes, pour nos familles, pour la paroisse et pour le diocèse tout entier.

I

Adorer Dieu, c'est le reconnaître et le révéler comme le créateur et le Souverain Seigneur de toutes choses. Le premier but de l'Adoration perpétuelle est donc de reconnaître que Celui qui se tient habituellement caché dans le tabernacle, et que vous voyez en ce moment exposé sur ce trône de lumières et de fleurs, est notre Créateur et notre Souverain Maître, nous l'oublions trop. Afin de rester avec nous, comme il l'a promis, jusqu'à la consommation des siècles, N.-S. s'est caché sous les voiles mystérieux de l'Eucharistie. Pour que nous ne craignions pas d'approcher de lui, il ne veut point, autour du tabernacle, des éclairs qui illuminèrent le Sinaï, il impose silence au tonnerre qui saluait alors sa présence et glaçait d'effroi les Hébreux. Au lieu de lui en être reconnaissants, nous prenons occasion de cette condescendance pour oublier ce qu'il est dans la Sainte Eucharistie. En dépit des chétives apparences sous lesquelles il se cache, il y est et il y reste le Créateur du ciel et de la terre. Cette petite Hostie dont N.-S. a dit : « Ceci est mon corps, » c'est le Maître de la vie, Celui qui nous a donné l'existence et qui nous la

¹ Mgr de Giberques, *La Messe et la Vie chrétienne*

conserve, Celui qui envoie la maladie et qui rend la santé ; c'est le Maître de nos jours, il les a comptés, et quand il nous rappellera à lui, que nous le voulions ou que nous ne le voulions pas, il faudra obéir : ni remèdes ni médecins n'y feront rien. Oui, m. f., cette Hostie semble n'être que du pain, mais c'est un pain vivant, le Pain vivant descendu du ciel. C'est ce pain vivant qui vous donne votre pain de chaque jour ; c'est cette Hostie sainte qui fait luire le soleil qui mûrit vos récoltes, et c'est elle aussi et elle seule qui peut envoyer la pluie dont vous avez besoin pour labourer vos champs et faire germer la semence que vous leur confiez en vue de la prochaine moisson.

Eh bien ! le premier but de l'Adoration perpétuelle, c'est de vous rappeler tout cela, c'est de vous inviter à faire un acte de foi en toutes ces vérités que nous oublions trop, et de le faire non seulement en notre nom, mais au nom de tout le diocèse que nous représentons.

II

Un second but de l'Adoration perpétuelle, c'est de nous faire remercier Notre-Seigneur pour ses bienfaits. Si c'est à la munificence de Celui qui est là que nous devons tout ce que nous avons et tout ce que nous sommes, n'est-il pas juste que nous lui en témoignions notre reconnaissance ? Et n'est-ce pas ingratitude de notre part de recevoir tous ses bienfaits sans jamais lui dire merci ?

Nous agissons envers Notre-Seigneur comme vos enfants, pères et mères, agissent trop souvent envers vous. Vous leur avez donné la vie, vous vous imposez mille peines pour la leur conserver, vous travaillez tous les jours pour les loger, les nourrir, les habiller, leur procurer les mille choses dont ils ont besoin ; et ils ne le remarquent même pas, ils ne se rendent nullement compte de ce qu'ils vous coûtent ; ils bénéficient de vos fatigues et de vos sueurs, ils jouissent du fruit de votre labeur sans même songer qu'ils vous le doivent.

Dites-moi, m. f., n'est-ce pas ainsi que nous agissons avec Notre-Seigneur ? Nous recevons ses bienfaits comme s'ils nous étaient dus. Chaque dimanche au prône, le prêtre nous rappelle que nous sommes ici rassemblés en cette église pour l'adorer, le remercier de ses bienfaits ; et sourds à son invitation, nous ne songeons même pas à faire monter vers N.-S. le moindre sentiment de gratitude.

Eh bien ! cette fête de l'Adoration perpétuelle a pour but de réveiller notre attention. Profitons-en pour remercier Notre-Seigneur présent sur cet autel de tous les bienfaits dont nous lui sommes redevables, pour le remercier de tous les bienfaits qu'il accorde à nos familles, à notre paroisse, au diocèse tout entier.

III

En troisième lieu, l'Adoration perpétuelle a pour but de demander pardon à N.-S. des fautes innombrables qui se commettent chaque jour. Ces fautes, ce sont les prières quotidiennes qu'on ne dit pas ; ce sont les blasphèmes que profèrent tant de bouches ; ce sont les dimanches profanés par les man-

quements aux saints offices et les travaux que rien n'excuse, la participation surtout à des fêtes qui font du jour du Seigneur le jour de Satan. Ces fautes, ce sont encore les injustices de toute sorte, les haines et les désirs de vengeance, les crimes qui sont commis chaque jour ; ce sont les fautes d'inconduite publiques ou cachées qui jadis ont fait descendre le feu du ciel sur Sodome et Gomorrhe... Pourquoi ne descend-il plus sur notre société d'aujourd'hui ? Serait-ce parce qu'elle est moins coupable ? Non, hélas ! mais c'est parce qu'à côté de ceux qui provoquent la colère de Dieu, il y a ceux qui l'apaisent. Il y a, s'interposant entre la terre coupable et Dieu le Père justement courroucé, Notre-Seigneur qui dans la sainte Hostie comme autrefois sur la croix redit nuit et jour sa divine supplication : « Mon Père, pardonnez-leur !... » C'est parce qu'il y a autour de lui des milliers d'adorateurs qui, comme à Montmartre et en quantité d'autres sanctuaires, unissent leurs supplications aux siennes et nuit et jour, eux aussi, redisent : « *Parce, Domine, parce populo tuo...* Pardonnez, Seigneur, de grâce, pardonnez à votre peuple ! » C'est enfin parce que, grâce à cette belle institution de l'Adoration perpétuelle, il y a continuellement, tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre, des centaines de paroisses qui au nom de toutes les autres implorent la miséricorde divine. Jadis, Dieu ne demandait à Abraham que dix justes dans Sodome pour, faire grâce à cette ville. Eh bien ! ces dix justes qui ne se trouvèrent pas dans Sodome, soyez-les, m. f. Par vos fréquentes visites au Saint-Sacrement, par votre assistance à la messe en semaine, par vos ferventes communions réparatrices, soyez les paratonnerres qui détournerez la foudre, c.-à-d. les châtements du ciel, de vos personnes, de vos familles, de vos paroisses, du diocèse et de la société tout entière !

IV

Enfin, le quatrième but de l'Adoration perpétuelle, c'est de demander à Notre-Seigneur les grâces dont nous avons besoin. A qui pourrions-nous nous adresser plus sûrement qu'à Notre-Seigneur qui, comme Dieu, est l'auteur et le dispensateur de toute grâce et qui, comme homme, les a méritées pour nous ? Voyez plutôt ce qui se passe à Lourdes :

Le 21 août 1888, le Pèlerinage national venu à Lourdes avec de nombreux malades était sur le point de s'en retourner sans avoir obtenu aucune guérison. Il vient alors au directeur du Pèlerinage l'idée d'une procession du St-Sacrement circulant à travers les rangs des malades en sollicitant la miséricorde de Celui qui jadis guérit tant d'infirmités. Cette procession, qui se fait aujourd'hui tous les jours, n'avait jamais eu lieu. L'idée est accueillie et approuvée par l'autorité religieuse. A 4 heures, voilà donc que la procession s'organise ; on amène les malades devant la basilique, on les range de chaque côté, les uns à genoux, les autres assis dans leur fauteuil roulant, d'autres étendus sur un matelas, selon la gravité de leur mal. On apporte le St-Sacrement à la Grotte des apparitions, et la procession, formée de milliers de prêtres et de pèlerins, suivie

par les évêques présents et par la foule, se dirige vers l'esplanade où les malades attendent anxieux et suppliants. On se croirait revenu aux jours mortels de N.-S., quand de toutes parts on lui amenait des infirmes auxquels il imposait les mains et qu'il guérissait. Ce sont les mêmes supplications : « Jésus, Fils de David, ayez pitié de nous ! Seigneur, si vous le voulez, vous pouvez me guérir ! Seigneur, faites que je voie ! Seigneur, faites que je marche ! » Tandis que la foule redit pleine de foi ces acclamations, l'évêque qui porte le St-Sacrement, passe devant chaque malade et le bénit. Or voilà que tout à coup huit malades se lèvent au cours de la procession, instantanément guéris. Comme jadis Notre-Seigneur au paralytique, Jésus-Hostie a dit à ces malades : « Levez-vous, prenez votre lit sur vos épaules et allez dans votre maison ! »

Voilà 40 ans de cela. Depuis lors, la même scène se renouvelle plusieurs fois chaque année : sur le passage du Saint-Sacrement, des malades venus couchés sur un matelas s'en retournent chez eux pleins de santé.

Ce que N.-S. fait à Lourdes, il peut le faire ailleurs, il peut le faire partout. En cette fête de l'Adoration perpétuelle disons-lui donc de tout cœur et redisons-lui tous les jours : « Jésus, Fils de David, ayez pitié de nous, guérissez nos malades, bénissez nos travaux et nos entreprises, bénissez nos familles, bénissez notre paroisse, bénissez notre diocèse ! » Ainsi soit-il.

SERMON DE CHARITÉ

LES SOUFFRANCES DU PAUVRE

*Ego sum pauper et dolens.
Je suis pauvre et je souffre.
(Ps. LXVIII, 30).*

Mes frères,

Je veux commencer ce discours par cette vieille plainte dont David s'est fait l'écho. Ce n'est pas d'aujourd'hui, vous le voyez, qu'il y a des pauvres dans la société humaine. La pauvreté est née au pied de l'arbre de la science du bien et du mal ; elle est contemporaine et sœur du premier péché. Avec lui, elle s'est abattue sur le monde, et depuis, elle ne l'a plus quitté ; elle a dit : « Je suis chez moi ! » elle s'y est bâti une citadelle et s'y est faite inexpugnable : *Pauperies sicut vir armatus*.

Tout passe et s'évanouit ici-bas ; les générations succombent tour à tour ; les grandeurs, si hautes et si puissantes soient-elles, s'écroulent les unes sur les autres ; les peuples se dispersent et se renouvellent ; les fléaux eux-mêmes n'ont qu'un temps : ils frappent comme la foudre et s'en vont comme elle. La pauvreté demeure !

On a bien essayé, en nos temps surtout, de l'expulser du monde, comme on chasse un ennemi par delà les frontières. Vaines tentatives ! elle a résisté aux plus persévérants efforts ; elle a déjoué les combinaisons les plus savantes ; elle a découragé les plus opiniâtres espérances. A cette heure, elle reste maîtresse et règne comme autrefois, au fond toujours

aussi cruelle au genre humain, et tel est le nombre de ses victimes depuis le commencement que, de toutes les rives du temps et de l'espace, j'entends monter ce cri déchirant : « *Ego sum pauper et dolens*, je suis pauvre et je souffre ! »

Prêtez l'oreille, m. f. ; vous l'entendrez aussi, ce cri de suprême angoisse ; vous l'entendrez retentir par tous les quartiers de la ville ; vous l'entendrez retentir surtout dans cette grande paroisse ouvrière, et qui sait ? peut-être dans des maisons voisines des vôtres !

La pauvreté est-elle donc invincible ? Oui, m. f., et Jésus-Christ l'a prouvé : « Vous aurez toujours, dit-il, des pauvres parmi vous. *Semper pauperes habebitis vobiscum*. » — Est-elle sans remède ? Non, grâce à Dieu, et ce remède salutaire, vous n'êtes ici à cette heure que pour montrer qu'il existe.

Vous n'êtes pas venus, en effet, pour assister ici à une fête oratoire ou religieuse. Conduits par la charité, à la voix de nobles dames ardemment dévouées au bien des pauvres, vous êtes venus pour accomplir le grand devoir de l'aumône chrétienne. Ah ! permettez-moi de vous en féliciter et vous en bénir, car en remplissant les bourses qui vont vous être tendues, vous arracherez des frères à des misères plus complexes et plus profondes que vous ne vous l'imaginez peut-être. Vous les soulagerez dans les tortures qui accablent à la fois leur corps et leur âme ; vous les relèverez de l'état d'abaissement où la misère les plonge.

La pauvreté torture et dégrade l'homme dans les deux parties constitutives de son être : telle est la double pensée que je veux essayer de développer devant vous.

I

Quoi de plus fragile que notre corps, m. f. ? Le Psalmiste l'a comparé à l'herbe des champs et, pour être poétique, la comparaison n'en est pas moins juste. Comme l'herbe des champs, il fleurit quelques jours, puis dépérit et se fane ; comme elle, il frissonne au moindre souffle, comme si ce souffle était celui de la mort et devait l'arracher à ce sol des vivants où il enfonce ses racines ; et enfin, quand il s'est flétri et desséché, le vent qui emporte le brin d'herbe l'emporte à son tour, et promène à travers l'espace cette vaine poussière qui n'a plus rien de l'humanité.

C'est pourtant à cette partie si fragile de nous-mêmes que la pauvreté s'attaque d'abord ; elle condamne notre corps à une sorte de déchéance humiliante.

Quand le soleil tout jeune encore se coucha le soir du cinquième jour, il avait déjà éclairé sur la terre d'admirables spectacles. Les eaux étaient habitées, les airs étaient peuplés, et sur le sol, parmi les herbes et les fleurs, bondissaient, ivre de vie, tout un monde de créatures superbes. Le soleil du sixième jour vit cependant un spectacle plus beau : il vit Dieu, des sommets de l'infini se pencher, prendre de la poussière en ses mains créatrices, et avec application et précaution lui donner une forme ; puis, tout à coup, cette forme se dresser dans la beauté royale de l'homme. Cette fois, la création avait

atteint son faite et la dernière parole de Dieu avait opéré son chef-d'œuvre. Ni Phidias, ni Praxitèle, ni Michel-Ange, ni Canova, n'ont rien rêvé de semblable en leurs rêves d'artistes, et leurs statues immortelles ne sont que des images grossières auprès du corps d'Adam, à l'heure de sa naissance virile. Leurs marbres les plus renommés ne sont que l'idéal de l'homme ; Adam était l'idéal de Dieu !

Le péché a altéré ces formes quasi divines. Cependant le corps humain est beau encore ; il a conservé le signe de son origine et comme la trace des doigts divins qui le pétrirent et le cisèlerent. Il serait même ce qu'il y aurait de plus beau à voir dans le monde des choses sensibles. Mais ce chef-d'œuvre a deux ennemis : le vice d'abord, qui le rabaisse peu à peu aux formes bestiales ; et la pauvreté qui, lentement mais sûrement, par toutes sortes d'épreuves auxquelles elle le condamne, le dessèche, le décharne, le défigure, l'anéantit. Et ici, je ne veux pas essayer de tableaux ; j'aurais peur de faire rire là où il faudrait pleurer. Voyez seulement en sortant d'ici, par ces rues tortueuses où vous pourriez passer si vous voulez, ces figures blanchies et flétries, ces membres amaigris et grêles, ces corps de femmes, d'enfants et de vieillards ; voyez ces vêtements, je me trompe, ces loques hideuses...

Rien n'est beau sous le ciel comme le corps de l'homme. Reconnaissez-vous dans ces pauvres les rois de la création et l'image de Dieu ?

Voilà la première blessure que fait la pauvreté au corps du pauvre ; c'est la moins grave, car, à la rigueur, il n'est pas nécessaire que la beauté soit l'apanage de tous.

Mais, cette blessure n'est pas la seule que le pauvre ait à endurer ; acharnée contre lui, la pauvreté le torture encore par le travail, les privations, les maladies, la mort.

Si le pauvre veut vivre, en effet, il faut qu'il travaille ; avant de manger, il faut qu'il gagne son pain, comme dit l'Écriture, « à la sueur de son front. » Je le sais, le travail, dans certaines limites, est bon, il est béni, il est consolant, et beaucoup de vies, dans le monde, ne sont désolées que parce qu'elles sont oisives. Le travail de l'écrivain, du savant, de l'artiste, quelque effort qu'il suppose, est moins une peine qu'un délicat plaisir ; le travail du paysan a de magnifiques compensations dans la splendeur et la fécondité des libres plaines ; le travail de l'homme aisé, qu'il vive à la ville ou à la campagne, porte avec lui sa récompense. Mais le travail du pauvre ? Il semble que ce soit un travail maudit ; c'est la longue et fiévreuse agitation en des labeurs qui l'écrasent ; c'est le corps surmené du matin au soir, meurtri, épuisé, anéanti ; c'est l'effort désespéré et sans consolation ; c'est la lutte à outrance et la lutte contre la faim ! Le pauvre se tue pour vivre.

Encore s'il y arrivait !... Mais non, le cortège des privations le poursuit, le talonne, et quoi qu'il fasse, finit par l'atteindre.

Oui, m. f., il y a des familles de pauvres où tout manque à la fois : le pain pour rassasier les bouches avides, le vin pour fortifier les corps délabrés,

les vêtements et le bois pour réchauffer les maigres membres qui grelottent ! Je vous prends à témoins, Mesdames les Patronnesses : pour peu que vous exerciez votre noble apostolat depuis quelque temps, vous en avez connu, vous en connaissez, de ces foyers déshérités de tout, de ces réduits misérables, nus, glacés, immondes parfois, où toute une famille s'entasse dans un espace trop exigü pour la contenir, où l'on gèle et où l'on étouffe ; où l'homme, moins heureux que l'animal, n'a même pas de paille fraîche pour dormir ses tristes nuits.

Vous connaissez encore d'autres foyers de misère, moins faciles à découvrir, mais où l'on ne souffre pas moins : ce sont ces foyers de pauvres honteux et fiers qui ne vont pas crier leur dénuement sur les toits, qui ferment leur porte à l'heure du dîner pour que les voisins ne voient pas qu'ils jeûnent, et qui endurent ainsi silencieusement et stoïquement des souffrances qui, ailleurs, seraient regardées comme héroïques. Voyez ce spectacle : la mère sanglotte en un coin se couvrant le visage ; le père sans travail se mord la lèvre, muet, et les enfants, les pauvres petits enfants se débattent et crient en demandant quoi ? Des jouets ? Des friandises ? Non, m. f. : un morceau de pain ! Regardez-y de près maintenant : les privations vont engendrer les maladies et la mort.

Voyez ce nouveau-né. Pauvre petit être ! il penche sa douce tête pâle sur un sein jeune encore, mais que les privations ont tari. La mère n'a pas de pain ; l'enfant n'a pas de lait. Comment le nourrirait-on et comment vivrait-il ? Meurs donc, pauvre ange ! La mort vaut mieux pour toi que la vie ! L'enfant mourra peut-être, Mesdames ; mais quand sa mère verra passer vos fils et vos filles dans les bras de leur nourrice, elle rêvera, elle pleurera, elle dira : « Ah ! avec un peu d'argent, j'aurais pu le sauver !... »

Puis ce sont les vieillards que la pauvreté atteint. Ces pauvres êtres affaiblis, usés et sans défense contre la misère, sont relégués dans les hospices où ils meurent lentement, tristement, péniblement, misérables comme ils ont vécu. Mais s'ils ne rencontrent personne qui leur ouvre la porte de ces asiles, que deviennent-ils ? Comme on l'a vu plus d'une fois dans notre ville au cours de ces derniers hivers, on les trouve pendus à une poutre de leur pauvre demeure ou couchés sur leur grabat, morts de faim et de froid.

Dans les autres classes de la société, la funèbre moissonneuse ne fait que glaner ; là, elle fauche à faux pleine. Elle fauche les enfants, elle fauche les jeunes gens, elle fauche les jeunes filles, elle fauche les pères et les mères ; elle les fauche par l'anémie, par la phthisie, par la fièvre typhoïde, par tous ces fléaux qui naissent au foyer nauséabond et malsain de la misère et, de là, prennent leur élan pour ravager le monde. Et c'est ainsi que la pauvreté, avec ses coups répétés et constants, est plus funeste au peuple que la guerre elle-même. Ces pères et ces mères qu'elle enlève avant l'âge pouvaient agrandir encore le cercle de leur famille ; ces jeunes filles qu'elle frappe en leur fleur pouvaient devenir mères

à leur tour ; ces jeunes gens qu'elle frappe en leur force, avant de fonder un foyer, pouvaient être soldats et qui sait ? à l'heure redoutable des luttes sanglantes, sauver la patrie ou tout au moins mourir pour elle !

Non, nul ne dira jamais quels dommages la pauvreté fait au monde, à la Société, à la Patrie.

Nul ne dira jamais quelle souffrance surtout elle fait endurer au pauvre. Car ne l'oublions pas, m. f., les pauvres sont ce que nous sommes. Ils ne sont pas faits comme certains esprits égoïstes se l'imaginent parfois, d'une argile moins pure, moins délicate ou moins accessible à la douleur. Ils sont ce que nous sommes. Eh bien ! pensons à ce que nous souffririons, si nous étions à leur place !

Mais je ne vous ai dit qu'une partie des souffrances du pauvre, et ce qui me reste à vous faire entendre est bien plus triste encore.

II

Le pauvre a une âme, m. f., ne l'oublions pas non plus. Les païens l'ignoraient ou faisaient semblant ; nous, nous devons nous en souvenir. Le pauvre a une âme comme la nôtre ; une âme qui est le reflet de Dieu, cette grande âme du monde ; une âme libre et immortelle ; une âme créée pour le bonheur ; une âme rachetée par Jésus-Christ ; une âme appelée aux vertus divines et aux gloires impérissables ; une âme enfin sacrée, digne de vénération et d'amour. C'est à cette âme que la pauvreté s'attaque aussi, pour la torturer en mille souffrances et l'avilir à son tour.

Oui, le pauvre souffre dans son âme, et ces souffrances intimes et cachées ne sont ni les moins réelles, ni les moins douloureuses.

Si honorable que soit un pauvre aux yeux de Jésus-Christ, aux yeux de l'Eglise, aux yeux de quiconque a la foi, — un pauvre, avec les préjugés du monde, est méprisé, parce qu'il est pauvre. Après dix-huit siècles de christianisme, le mot dédaigneux de Virgile est encore vrai : *Turpis egestas* ; il y a de l'ignominie dans la pauvreté ; et il serait vrai de plus en plus, si par malheur les croyances continuaient à faiblir dans notre société. Car le pauvre n'a jamais eu qu'un ami au monde : Jésus-Christ ; et le jour où il perdrait cet appui divin, il perdrait tout sans espérances. Mais, même aujourd'hui et même parmi nous, m. f., le pauvre est trop souvent un homme qui ne compte pas. On passe à côté de lui sans même le voir, pour ne rien dire de plus. Or, un homme est un homme ; si bas qu'il soit tombé, il sent toujours, — à moins qu'il ne soit tombé au dernier degré de l'échelle morale, à ce degré où l'on ne sent plus rien, — il sent toujours au fond de lui, lui, fait pour des destinées immortelles comme nous, un reste de fierté ; il sent qu'il est quelque chose enfin, et sa perpétuelle humiliation lui est une perpétuelle souffrance.

De plus, le pauvre n'est pas seul dans sa misère. Le plus souvent, il a une femme et des enfants. Or, il les voit souffrir et s'alanguir, maigrir, dépérir, mourir ; il est époux et il est père, il a ce bonheur, et son bonheur devient son supplice.

Est-ce tout ? Non. Un tourment vient s'ajouter à tous ces tourments : je l'appelle le tourment de l'avenir.

Un jour, après 930 ans de vie et de douleurs, le premier homme, dit une tradition, gravit une montagne. Arrivé au sommet il eut une vision : Dieu lui montra en un instant tous les hommes et tous les siècles, et en même temps toute la série des calamités qui affligeraient sa race. Il vit les peuples se ruer en des guerres fratricides ; il vit le sang versé ; il vit les larmes répandues ; il vit les femmes veuves ; il vit les enfants orphelins ; il vit tout ce que le genre humain a souffert et souffrira. A ce spectacle, il tressaillit, poussa un cri de terreur et d'horreur, et mourut.

Le pauvre, m. f., dès qu'il réfléchit, a une vision moins tragique, mais presque aussi triste. Il se voit pauvre, malheureux ; il se voit dans le gouffre et il ne voit pas le moyen d'en sortir ; il est malheureux aujourd'hui, il le sera demain, longtemps, toujours peut-être ; il est malheureux et il aura des enfants malheureux, lesquels vivront comme il a vécu et donneront eux-mêmes la vie à des êtres qui n'auront d'autre héritage que ces mêmes souffrances et qui perpétueront la triste dynastie de la pauvreté.

M. f., un pauvre qui a du cœur, pensera ces choses. N'est-ce pas, je vous le demande, une perspective atroce ? Quand on y réfléchit, on mêle sa voix à la voix du peuple et de l'Ecriture, et l'on dit : « C'est presque un enfer, une vie pareille ! *Repleta est malis anima mea, et vita mea inferno appropinquavit.* » Ce mot d'enfer est une hyperbole, je le sais, mais il n'en peint pas moins assez fidèlement cette lamentable situation. L'enfer, c'est le malheur et c'est la dégradation ; et avec cette différence qu'elle n'est pas irrémédiable, la pauvreté, c'est aussi trop souvent la dégradation de l'âme.

Peu d'âmes gardent, sans la jamais ternir, leur originelle beauté. Le péché, si égale que soit notre vie, nous atteint tous plus ou moins et, plus ou moins, nous rabaisse aux yeux de Dieu et à nos propres yeux. Ce ne sont là cependant que des déchéances passagères. Nous nous relevons bientôt, semblables à ces princes qui, dépossédés un jour de leur couronne, un autre jour font un effort et la ressaisissent. Une heure revient où nous nous retrouvons honnêtes, justes, vertueux ; jusque dans nos chutes, le sentiment de notre dignité humaine et chrétienne nous reste. La racine de la vie morale n'est pas attaquée en nous. Notre conscience peut s'endormir, mais elle se réveille.

Eh bien ! m. f., la pauvreté menace non pas d'endormir, mais de tuer la conscience dans l'âme des pauvres. La promiscuité, inévitable chez eux, apprend de bonne heure aux enfants des mystères qu'on ne peut dire. L'habitude de vivre basement rabaisse leurs meilleurs instincts. L'habitude de s'humilier leur enlève le sentiment de leur dignité. L'habitude de mendier, pour ceux qui mendient, les encourage à la paresse. La privation de toute jouissance les pousse aux jouissances excessives et avilissantes... Et puis, ils comparent leur situation misérable à des situations plus heureuses, à la vôtre, m. f., et l'envie

naît dans leur cœur. Or, l'envie peut conduire aux derniers abîmes.

C'est l'envie et la faim qui donnent à des créatures sans pudeur le honteux courage de faire le métier du vice. C'est l'envie et la faim qui allument au sein du pauvre ces haines sourdes qui en font l'ennemi de la société. C'est l'envie et la faim qui, au jour des troubles politiques, viennent en aide au crime ambitieux et soulèvent les pavés des villes. C'est l'envie et la faim qui volent ; c'est l'envie et la faim qui tuent..

Voilà à quelles tentations, à quel vertige, à quels excès, à quelle dégradation vous arracherez l'âme des pauvres. Après cela, quand on est chrétien comme vous l'êtes, quand on sait, comme vous le savez, le prix d'une âme, il n'y a plus à hésiter. On veut prendre sa part dans la Rédemption. Jésus-Christ a sauvé nos âmes par le sang : vous, m. f., vous voudrez sauver l'âme du pauvre par l'argent et par la charité.

* *

Je sais, m. f., qu'on vous demande toujours des secours : aujourd'hui pour une œuvre, demain pour une autre. Mais je sais aussi que vous êtes toujours prêts à répondre aux appels de la religion, que votre chrétienne générosité est inépuisable, et que les nobles œuvres de cette ville et de cette paroisse n'ont pas de meilleurs soutiens que vous. Vos ressources sont-elles épuisées ? Non, à coup sûr. Si elles l'étaient, songez à S. Martin.

Un jour, au temps où il était encore sous les armes, il traversait les rues d'Amiens au galop de son cheval. Tout à coup, un vieillard à demi-nu s'élance sur la route et le supplie de lui donner l'aumône. Le jeune cavalier arrête sa monture. Il n'avait pour tout bien que le manteau militaire qui flottait sur ses épaules. Il prend son épée, le coupe en deux et en donne une moitié au mendiant.

Faites de même ! Voyez si, malgré l'exiguïté de vos ressources, vous ne pouvez pas encore partager. Voyez votre sort et voyez le sort des pauvres. Songez qu'ils sont vos frères, vos frères en Dieu qui nous a créés tous en Adam, de qui tous nous sortons ; vos frères en Jésus-Christ qui nous a tous rachetés ; songez que demain vous les rencontrerez peut-être sous les parvis éternels. Soulagez leurs misères corporelles, prévenez leurs chutes morales ; sauvez leur corps, sauvez leur âme. Vous aurez droit alors à la récompense du jeune légionnaire d'Amiens. Dieu, en souvenir de votre charité, vous bénira comme lui, en ce monde, et vous recevra comme lui au pays des richesses éternelles, là où il n'y a plus de pauvres et où l'on est toujours heureux ! Ainsi soit-il.

LES SAINTS DE LA VIEILLE FRANCE

XL

S. FÉLIX DE VALOIS (1127-1212)

I

Hugues, le compagnon et l'ami de S. Jean de Matha, naquit au château de Crépy en 1127. Son

père s'appelait Raoul, comte de Valois, d'une des plus nobles familles de France. Sa mère, Eléonore, était la sœur de Thibaut, comte de Champagne. Elle le présenta, à peine âgé de trois ans, à Clairvaux. S. Bernard et ses religieux le conduisirent à leur église au chant des psaumes, et le saint abbé récita l'Evangile sur la mère et sur l'enfant ; puis il bénit Hugues et le voua à la Sainte Vierge.

L'enfant fut élevé dans l'amour de Jésus-Christ et des pauvres. Son grand bonheur était de donner aux indigents. Le pape Innocent II, contraint de se réfugier en France, habita quelque temps au château de Crépy ; Hugues grandit ainsi fortifié par toutes les bénédictions de la charité. Il se plaisait à converser avec les pauvres de Jésus-Christ, à les nourrir, à les vêtir. Un jour il vit un pauvre tout couvert d'ulcères, malade et repoussant. Il lui donna ses riches vêtements. Le lendemain, il retrouva ses vêtements à son chevet. C'était le Sauveur sans doute qui lui était apparu et qui le récompensait de son acte de charité.

Sa bonté évangélique s'étendait jusqu'aux plus misérables. Un homme venait d'être condamné à mort pour meurtres. L'enfant n'avait que dix ans. Il se mit à prier avec ferveur pour qu'on lui fit grâce ; il eut une révélation qui lui montra que ce malheureux se convertirait et deviendrait un saint. Il l'alla visiter dans son cachot, lui fit voir la gravité de son crime et la bonté de Dieu qui a pardonné au bon larron. Cet homme fut touché, se repentit et versa des larmes amères. L'enfant fit alors des démarches si pressantes auprès de son oncle, auprès des juges, qu'il obtint le pardon de ce scélérat. Celui-ci se retira dans la plus austère des solitudes, fit pénitence et mourut saintement.

L'épreuve traversa la vie de ce jeune homme si pur et si bon, aimé des pauvres et adoré du peuple. Des dissentiments éclatèrent entre son père et sa mère, et Raoul répudia sa femme. Le Saint-Siège envoya des légats pour étudier la cause et réconcilier les époux. Mais Raoul s'obstina à repousser toute avance et à fermer son cœur à la voix de la justice ; il fut excommunié et l'interdit fut jeté sur ses biens et sur ses domaines. Le jeune homme en conçut un grand chagrin. Il aimait beaucoup sa mère et il était très attaché à la sainte Eglise ; or sa mère était malheureuse et son père désobéissait outrageusement à la loi de Dieu en se révoltant contre l'Eglise. Il fut pris d'un grand dégoût pour le monde et pour les choses du monde ; la vie lui apparut triste et souillée. Comment pouvait-on demeurer ainsi en rupture avec les commandements de Dieu ? Que deviendrait l'âme de son père ? Et lui-même n'était-il pas exposé aux mêmes périls dans ce monde mauvais et qui repose sur le mal ? Il fut effrayé de l'incertitude de son propre salut. Alors il se souvint que S. Bernard l'avait autrefois consacré à la Sainte Vierge. Sa place n'était donc pas dans cette famille, dans cette société où Dieu était oublié, où son zèle inutile se heurtait à des obstacles sacrilèges et insurmontables. Il n'y faisait rien ; et il n'y pouvait rien !

Il laissa donc à Thibaut, son oncle, le soin de ré-

cueillir son père et sa mère, si les circonstances devenaient propices, et courut à Clairvaux, qu'il regardait comme le berceau de son âme. Là, aucun bruit du monde ne venait le troubler, il ne pensait qu'à Dieu et à son âme. Il pria librement et avec ferveur. Nulle contestation, nulle dispute, nulle parole méchante, nul orgueil. C'était le séjour de la charité et de l'humilité, le ciel sur la terre. Sous la douce et fervente direction de S. Bernard, les religieux étaient des anges plutôt que des hommes. Parmi les moines, on voyait Henri de France, fils de Louis le Gros, qui donnait un exemple royal.

Les yeux se tournèrent aussitôt sur le fils du comte de Valois, dont la piété attirait l'admiration. Or il venait à Clairvaux pour y être ignoré, oublié. Il exposa à l'abbé de Clairvaux, qui l'approuva, son désir d'une solitude plus retirée et plus profonde, et il revint à la cour de Thibaut afin de se préparer à la quitter pour jamais. Il n'y demeura pas longtemps et résolut de visiter l'Italie, Rome, le siège de la chrétienté, la chaire de S. Pierre, le centre de la foi.

Au-delà des Alpes, partout il s'enquêrait du genre de vie des différents monastères, des saints personnages qui les édifiaient par leurs vertus. Il apprit ainsi qu'un pieux anachorète vivait, parmi les montagnes, dans la pénitence, les austérités, l'oraison, totalement inconnu des hommes ; il se rendit auprès de lui, vécut de sa vie et y trouva tant de bonheur qu'il renonça à son nom de Hugues pour prendre celui de Félix, c'est-à-dire heureux.

Il était heureux, en effet, dans l'obéissance, les jeûnes, les veilles et la prière. Plus on ôte à la chair, plus on donne à l'esprit. Plus on a au cœur de charité et d'amour du sacrifice, plus Dieu répand dans l'âme d'allégresse et de félicité intimes. Il était soumis en tout à ce saint vieillard comme à Dieu lui-même, et il s'exerçait à suivre ses conseils éclairés et ses beaux exemples. Son père spirituel le trouva si vertueux, si surnaturel et si pur qu'il voulut lui faire recevoir le sacerdoce. Félix y consentit, et il redoubla ses sacrifices et ses immolations afin de mieux offrir l'auguste Victime, d'être plus proche et plus digne de son bon Maître. Désormais son vieux et cher directeur lui témoigna un respect plus profond et, à son tour, lui demanda des conseils touchant la vie intérieure. Cette solitude était sûrement habitée par les anges qui retrouvaient la plus parfaite image du ciel dans ces deux âmes qui parlaient la langue du ciel. Le vieillard mourut entre les bras de son pieux disciple, à qui il laissait pour héritage sa cellule avec le souvenir de ses vertus, de ses tendres conseils et de ses saintes leçons.

II

Le pays où nos yeux se sont ouverts à la clarté du jour a toujours pour nous beaucoup d'attraits. Demeuré seul parmi les pics des Alpes, Félix éprouva un vif désir de revoir le château de Crépy. Il y revint donc, mais, comme il était vieilli, personne ne le reconnut et, de son côté, il ne songea point à se faire reconnaître. Il chercha une solitude où il pût continuer, silencieux et oublié, sa vie érémitique. Il

la trouva dans le diocèse de Meaux. C'était une forêt aux arbres séculaires, peuplée de bêtes sauvages et éloignée des habitations humaines. Il y construisit un petit oratoire et y vécut dans les délices de l'oraison qu'il interrompait à peine le travail des mains. Comme il allait chercher de l'eau à une fontaine assez éloignée, sa retraite fut bientôt découverte par les habitants des villages et des fermes voisins. On admirait sa bonté, sa douceur, sa charité, et on lui apportait le pain bis qui constituait sa nourriture. Il savait que les chrétiens se battaient contre les Musulmans, à qui ils avaient arraché le tombeau du Christ, que beaucoup de guerriers avaient succombé et que d'autres étaient devenus prisonniers des sultans. Quel triste sort devait être le leur ! Sans doute la Providence pourvoit aux besoins de ceux qui l'imploraient, et particulièrement à ceux des chevaliers du Christ. Elle a pour tous ceux qui souffrent des attentions et des ressources infinies ; mais les hommes ne doivent-ils pas aider la Providence et s'associer à ses œuvres ? Cette pensée lui revenait souvent. Un jour il reçut la visite de Jean de Matha, qui songeait aussi à soulager, à sauver, à racheter les captifs.

Ils s'entretenaient de ce sujet, ne sachant comment ils pourraient aider la Providence, quand ils eurent, non loin de la fontaine, la vision du cerf qui portait entre ses cors une croix rouge et bleue. Ils reçurent d'autres lumières encore, qui leur inspirèrent le dessein de fonder un Ordre de la Rédemption des captifs chrétiens. Déjà plusieurs disciples s'étaient adjoints à Félix dans sa solitude de Cerfroy, — nom qu'il lui avait donné depuis l'apparition du cerf — et, dans ces lieux sauvages, s'élevait maintenant un monastère où l'on chantait les louanges de Dieu le jour et la nuit. Les deux saints y demeurèrent trois ans ensemble, priant et mûrissant leur projet. On leur apportait des malades et Dieu leur accordait la grâce de les guérir. Ils avaient bon renom devant les hommes, Dieu les bénissait, les éclairait, leur révélait sa volonté et ils rédigeaient les règles de l'Ordre futur, qu'ils consacraient à la Sainte Trinité.

Ces trois années écoulées, ils laissèrent pour quelque temps leurs disciples et se rendirent à Rome où le grand pontife Innocent III les accueillit avec faveur et donna une première approbation à leur règlement.

Félix revint alors à Cerfroy dont il devint le seul abbé. On devine la joie de ses disciples en retrouvant leur maître bien-aimé. Le nombre des religieux s'augmenta rapidement, car les miracles se continuaient. Félix leur révéla ses projets ; il s'appliqua à former la jeune communauté et à la diriger suivant sa vocation. Il eut à subir des assauts et des difficultés terribles. Le démon comprit aussitôt quel bien immense ferait dans l'univers cet Ordre zélé, ardent et plein de ferveur, il s'attacha à décourager les religieux, leur montrant le but insensé qu'ils voulaient atteindre, l'œuvre irréalisable à cause de l'exiguïté des moyens. Que pouvaient-ils espérer en ce séjour dans les forêts, où ils étaient inconnus et impuissants ? S'ils voulaient agir et réussir, il n'y

avait qu'un moyen, c'était de rentrer dans le monde. Là ils pourraient donner carrière à leur zèle, et, par des influences politiques, délivrer des captifs. Ainsi raisonnait la sagesse humaine : raisonnements spécieux qui eussent paralysé l'action surnaturelle et étouffé l'Ordre dans l'orgueil, la vaine gloire et la stérilité. Félix sut relever les courages et faire voir aux religieux que, réduits à leurs seules forces humaines, ils ne se relèveraient pas de leur infirmité, mais que, conduits par la force de Dieu, ils triompheraient de tous les obstacles. Il leur faisait méditer la parole de S. Paul : « C'est lorsque je suis faible et que je sens ma faiblesse que je suis puissant, *Cum infirmor, tunc potens sum.* » (II Cor., xii, 10).

Pour lui, il bâtit des monastères, donnait l'exemple de la vie religieuse, travaillait le jour, présidait aux Matines la nuit, et après ce chant de la louange perpétuelle, il se retirait dans une petite chapelle où il passait le reste de la nuit. Comme S. Bernard, il faisait aimer la Sainte Vierge, qu'il invoquait sous le titre de « Notre-Dame du Remède, » parce qu'elle est le remède à toutes nos maladies morales, à nos tentations, à nos langueurs.

Devenu très vieux, il sentit que sa fin approchait. Son grand désir était de revoir son ami plus jeune, Jean de Matha. Pendant que de Cerfroy il préparait des sujets et affermissait l'œuvre, Jean voyageait dans toute l'Europe pour la faire connaître, pour organiser des missions auprès des musulmans, afin de négocier le rachat des captifs. On sait avec quels succès et quelle joie ces missions ramenaient à Marseille ou à Rome des légions de prisonniers. Dieu voulut que les deux saints eussent une dernière entrevue sur terre. Félix l'annonça d'avance à ses disciples, et quand Jean arriva, ce fut pour tous une allégresse indicible. Il raconta comment Dieu avait béni les maisons d'Espagne et d'Italie ; il énuméra les captifs rachetés sur les côtes de Barbarie, à Tunis, à Alger, dans le royaume de Valence. Félix parla de ses monastères de France, de la piété de ses disciples, des fondations nouvelles envisagées, des sommes qu'il avait recueillies pour ramener d'autres prisonniers. Rien n'était touchant comme ces suprêmes entretiens. Félix apparaissait, avec son front angélique, qui portait déjà le rayon du soleil des collines éternelles, comme un habitant des cieux, comme un être surnaturel qui se détachait chaque jour de la terre.

Jean repartit ensuite pour l'Italie. Bientôt une fièvre ardente saisit Félix. Il était plus que nonagénaire. En quelques jours la mort détruisit le peu de forces qui lui restaient. Il reçut avec ferveur les sacrements de l'Eglise et entra dans un saint ravissement. Il parlait du ciel comme un séraphin. Puis sa voix s'éteignit, il leva les yeux vers le ciel, baisa avec amour le crucifix et rendit à Dieu son âme innocente, purifiée par tant d'œuvres de charité. Son front était rayonnant, et une odeur exquise s'exhalait de son corps. Il apparut aussitôt à son ami Jean, environné de splendeur et comme baigné dans une lumière céleste, une atmosphère transparente et douce.

EN LISANT

LE ROI D'YS ET S. GUÉNOLÉ¹

Au temps d'autrefois, la ville d'Ys, capitale de Gradlon « Meur » (ce qui veut dire le Grand), était dans le prolongement de notre presqu'île, avec ses palais et son église où officiait S. Guénolé.

Gradlon était un bon roi converti par le moine Guénolé. Mais à sa fille Dahut, aussi belle et aussi méchante qu'un démon, Guénolé disait vainement : « Ne vous livrez point à l'amour, ne vous abandonnez pas à la folie. Après le plaisir, vient la douleur ; qui boit du vin, boira de l'eau ; qui goûte au péché en mourra. »

Dahut riait du moine à la tête tondue.

Or, une digue de pierre, avec une porte de fer, protégeait la ville d'Ys contre la mer. Et la porte se fermait avec une clé d'or que le roi portait toujours à son cou. Un soir où Dahut avait bu le vin et l'hydromel avec son amant, il arriva que celui-ci voulant se venger de plusieurs rivaux demanda cette preuve d'amour : « Douce Dahut, si tu m'aimes, prends, au cou de ton père endormi, la clé de la mer, nous submergerons la ville et nous partirons au loin. » — Dahut répondit : « Qu'il soit fait selon ta volonté. »

Dahut prit au cou de Gradlon endormi la chaîne d'or et sa clé, et ouvrit la porte de la mer.

De grands cris réveillèrent le vieux roi : « L'eau est lâchée, la mer a rompu ses digues, la ville est submergée ! »

Gradlon monta sur un cheval blanc sauvage, couronne en tête, son manteau pourpre et ses cheveux blancs flottant au vent, et il prit en croupe Dahut. A côté de lui, courait Guénolé sur un cheval royal. Ils allaient comme le feu, poussés par les vagues d'où montaient des cris : « Maudite la blanche jeune fille qui ouvrit, après le festin, les puits de l'abîme et la barrière de la mer ! » De grands goélards fouettaient de leurs ailes le visage de la fille aux cheveux de miel et criaient : « Maudite ! Maudite ! » Mais l'eau courait plus vite que les chevaux ; et Gradlon Meur enfonçait déjà dans la vague quand Guénolé lui cria, terriblement : « O Roi, tu vas périr, car tu portes le démon en croupe ! Repousse le démon assis derrière toi ! » Le roi repoussa Dahut, et la mer la dévora.

Or, plusieurs fois, à la pointe de Gwyddno, comme à la pointe de Keris, des pêcheurs ont vu Dahut la fille de la mer peignant ses cheveux, blonds comme l'or, au bord de l'eau. Par les jours de tempête, ils ont entendu chanter la blanche fille de la mer, et ses chants étaient plaintifs... D'autres voient encore, sous les flots, les tours rondes et les palais ; ils entendent des cloches sonnant le glas et des voix qui répètent : « Maudite l'écluse de la mort qui ouvrit l'huys de l'océan, la barrière de la mer sans frein ! » Les brûleuses de varech ont entendu cela très souvent... la complainte de Gradlon Meur... qu'on chante sur les binious.

¹ Nous empruntons cette légende au tout récent livre du P. Albert Bessières, *Le Désert fleurissant*, roman de double vocation religieuse et missionnaire (In-12 de 240 p., 10 f.; Paris, Editions Spes).

IMPRIMATUR

Lingonis, die 28 novembris 1928.

EUG. LINDECKER, Vic. gen.

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES.—Imprimerie de l'AMI DU CLERGE

Année du Clergé du 6 décembre 1928

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Sermons pour Noël. — I. Dieu est avec nous, 721.
Cours de prêches sur le Credo (An). — LXXV.
Le ciel, 724.

Cinq minutes d'Évangile. — IV. 4^e Dimanche de l'Avent : La pénitence, 726.

A des Tertiaires franciscains. — XI. La discipline franciscaine, 727.

Aux Enfants de Marie. — V. La prière, 731. — VI. Les soins domestiques, 732.

Les Saints de la vieille France (An). — XLI.
S. Pierre Nolasque : 1^o La vision, 733. — XLII.
2^o L'Ordre de N.-D. de la Merci, 735.

SERMONS POUR NOËL

I

DIEU EST AVEC NOUS

Et Verbum caro factum est.
Et le Verbe éternel s'est fait chair.

Mes bien chers frères,

Dieu s'est fait homme ! Celui qui a créé l'univers et qui remplit les mondes de son immensité, est là, enveloppé des langes de l'enfance débile, et dort couché sur la paille d'une crèche. Le Verbe éternel, parole substantielle de Dieu et lumière de toute raison, est là, dans l'impuissance d'articuler d'autres sons que les vagissements du nouveau-né. L'Éternel s'est soumis volontairement aux conditions et à la mobilité du temps. Et c'est ainsi que Dieu est glorifié par les abaissements de son Fils, et que l'homme est rétabli dans ses droits et racheté de son péché par les anéantisements d'un Dieu. Le ciel et la terre se réconcilient, pour ainsi parler, au-dessus d'un berceau dans un ineffable embrassement. Tel est le grand mystère de notre sainte religion que nous commémorons en ce jour de Noël, le fait d'histoire dont l'attente fut l'espoir de l'humanité tout entière depuis son origine, qui inaugure toute une ère nouvelle de civilisation et de progrès, et qui reste le principe fondamental de notre foi, l'article essentiel de notre *Credo*, en même temps que le gage de nos espérances éternelles.

Qu'est-ce en effet que l'Incarnation ? Dans le dessein de la Providence et dans ses effets sur nous, elle est le trait d'union entre Dieu et nous. Par l'Incarnation, d'un côté Dieu descend jusqu'à nous, et d'autre part nous montons jusqu'à Dieu. En ces deux considérations se trouve résumé tout ce que la théologie nous enseigne de plus beau sur ce mystère ineffable.

Mais si l'on se refuse à voir dans le Christ Jésus le Dieu fait homme, que reste-t-il ? Il reste, ou bien un Dieu étranger à l'homme, ou bien l'homme étranger à Dieu. Entre ces deux doc-

trines, dont on ne saurait dire laquelle est plus injurieuse pour Dieu et plus désolante pour nous, — et notre foi dans l'Enfant-Dieu, foi si raisonnable dans sa sublimité, si consolante dans sa simplicité, l'hésitation n'est pas possible. Nous adorerons, ô mes frères, dans le plein élan de notre confiance et de notre amour le Christ naissant et qui repose sur la paille de la Crèche, et nous redirons avec l'Évangéliste : « Oui, le Verbe éternel s'est fait chair ; oui, Dieu s'est fait homme et il est venu pour habiter parmi nous. »

I. — Dieu descend jusqu'à nous

J'ai dit, m. f., que l'Incarnation, c'est Dieu qui descend jusqu'à nous. Si l'on rejette ce mystère du Dieu fait homme, que reste-t-il et que nous offre-t-on ? Un Dieu peut-être, mais un Dieu étranger à nous, sans communication aucune avec nous.

Mais nous voici près d'un berceau dans lequel repose, un sourire divin sur les lèvres et dans les yeux, un tout jeune enfant. Des signes célestes ont annoncé sa venue et lui présagent de merveilleuses destinées. Voulez-vous savoir de quel nom il faut l'appeler, car à tout être, à tout enfant naissant, il faut donner un nom, et un nom qui soit vrai, qui soit l'expression de l'être dénommé et qui manifeste ses titres et ses qualités ? Le nom de cet enfant ? Isaïe l'a chanté, de sa voix prophétique, six siècles avant qu'il naisse et l'ange du ciel est venu le révéler à la terre. Écoutez : « Il s'appellera Emmanuel, c'est-à-dire Dieu avec nous. *Vocabitur Emmanuel, quod dicitur Deus nobiscum.* »

Et là est le sens profond de ce mystère de l'Incarnation que nous commémorons en cette fête de Noël. Cet enfant, c'est Dieu avec nous, Dieu au milieu de nous ; c'est Dieu ayant daigné se faire l'un de nous, poser le pied sur notre terre, rompre notre pain, pleurer nos larmes, et boire à la même coupe de douleur que nous. C'est Dieu avec nous, plaçant sa main divine dans notre main humaine, se rapprochant de nous afin de pouvoir toujours nous entendre lorsque nous l'invoquerons, toujours nous répondre lorsque nous aurons besoin de lui. Non pas qu'en s'abaissant il s'annihile, et qu'en prenant ce qui le fait homme comme nous, il perde rien de ce qui le fait Dieu. Non, il voile seulement les splendeurs divines qui sont en lui, pour ne pas nous éblouir et pour mieux nous attirer à lui ; mais il reste l'infini jusque dans cette humiliation.

Voilà, n'est-il pas vrai, m. f., voilà le Dieu qu'il faut à l'homme. Étudiez en effet l'humanité dans ses aspirations les plus vivaces et les plus profondes ; mettant la main sur sa poitrine, ne sentez-vous pas le besoin qu'elle a de Dieu ? Oui, il lui faut Dieu, il lui faut l'Infini vivant. Elle le cherche partout dans les immensités du ciel et dans les profondeurs de la terre. Elle le demande à tout ce qui a vie, mouvement, conscience,

n'ayant de repos que lorsqu'elle peut se dire : « J'ai un Dieu, il est là ! »

De ce besoin impérieux et inassouvi, de ce sentiment légitime dans son origine, mais vicié dans sa direction, est née l'idolâtrie. Qu'est-ce en effet que le culte idolâtrique ? S. Athanase, expliquant cette étrange aberration de l'homme, n'hésite pas à dire que c'est un appel de l'humanité à l'incarnation du Fils de Dieu. C'était en effet comme le cri désespéré de l'humanité, qui, avide de la présence de Dieu au milieu d'elle, lui disait : « Viens, descends jusqu'à moi, fais-toi homme, pour que mes yeux te voient et que mes mains te touchent. » Elle croyait trouver dans ses idoles à figure humaine cette divinité qu'elle demandait vainement à ses sages et que ceux-ci, avec tous leurs doctes raisonnements, ne pouvaient lui donner.

Eh bien ! ce Dieu tout à la fois infini et fini, idéal et réel, divin et humain, que notre nature appelle de tous ses vœux, voulez-vous le voir, ô mes frères ? Venez avec moi ! allons à la clarté de cette étoile miraculeuse, qui guide les bergers de la Judée et les mages de la gentilité, les petits et les grands, quiconque a le cœur simple et la volonté droite. Entrons dans l'enfoncement de cette roche nue et froide, berceau creusé par la main de la nature. Ne vous laissez pas étonner ni par l'étrangeté du spectacle ni par la pauvreté de ce réduit. Regardez !... Quoi ? Ce petit, enfant qui vient de naître !...

Oui, m. f., c'est le fils du vrai Dieu, vrai Dieu lui-même, qui vient à nous. C'est le Rédempteur promis dès l'origine des temps, attendu par les Patriarches, prédit par les Prophètes, préparé par tous les siècles passés. C'est Dieu fait homme !

Quel mystère ! Il est insondable, je ne le nie pas. Mais que de clartés jaillissent de ces ombres ! Comme cela nous fait mieux comprendre Dieu, et ses perfections infinies, et sa sagesse et sa bonté ! Elle est là, en effet, cette bonté de Dieu, visible et tangible, manifestée à tous. La miséricorde et la providence d'un Dieu père de tous les hommes n'est plus un mot vide de sens pour notre esprit. Nous saisissons par le fait comment notre Créateur s'occupe réellement de nous, s'intéresse à nous, jusqu'à naître pauvre, vivre persécuté et mourir martyrisé, pour notre rédemption. Oui, Dieu, notre Dieu qui est vie, bonté, amour, notre Dieu est là !

O humanité, ne cherche plus dans les mystères de la création ou dans les replis de tes raisonnements ; brise tes statues de pierre, brûle tes simulacres de bois et viens t'agenouiller avec nous, viens adorer le vrai Dieu qui s'est fait homme pour nous !

Hélas ! m. f., on ne veut plus, en nos temps modernes, de ce mystère d'un Dieu fait homme ; notre raison orgueilleuse ne veut plus voir dans le Christ Jésus que le fils de Marie, un sage qu'il faut peut-être admirer, mais adorer, jamais !

Et alors, quel Dieu nous reste-t-il ?

Notre siècle abonde en gens honnêtes et culti-

vés, gens de sciences et de lettres, à qui l'athéisme dans sa crudité fait peur. Tout en se séparant du culte de Notre-Seigneur, du Dieu fait homme, ils désireraient conserver quelque chose de la divinité. Mais enfin, quelle divinité ?... Parcourez tous leurs livres : sous des phrases éloquentes, vous ne trouverez jamais qu'un Dieu vague, insaisissable, une idée et non une réalité vivante. Ce Dieu, on le dotera de tous les attributs qui le font grand, éternel, infini ; mais à force de l'élever au-dessus de l'humanité, on le mettra en dehors d'elle. On le fait vivant, sans doute ; mais comment se manifeste sa vie par rapport à nous ? On ne le sait pas. On le dit bon ; mais par quels actes et par quels bienfaits se révèle cette bonté ? On ne le sait pas. On veut bien reconnaître qu'il est sage ; mais où sont les preuves de sa Providence ? On ne le sait pas davantage ; on les réduit aux lois générales qui dirigent le monde.

Non, m. f., une telle conception de Dieu est indigne de l'Etre infini, dont elle fait un Dieu solitaire perdu dans l'infini du ciel, un Dieu égoïste enfermé dans sa béatitude, indifférent à l'humanité, dont il est pourtant le Créateur et le Père. Un tel Dieu n'est pas celui qu'il nous faut ; il ne dit rien à notre cœur humain ; il est trop loin de nous.

Un simple fait, mieux que mes paroles, vous fera toucher du doigt le vide de toutes ces doctrines.

Ce Dieu fait homme, cet Enfant Jésus que nous adorons sur la paille de l'étable, est aimé et vous savez, m. f., de quel amour passionné, enthousiaste, tendre et fidèle, aimé jusqu'à l'héroïsme du sacrifice, jusqu'à la folie du martyre. Mais ce Dieu absent, ce Dieu lointain, ce Dieu insaisissable des savants professeurs du rationalisme, de ceux-là même qui ont le plus éloquemment écrit sur lui, où sont ses adorateurs ? Où sont ceux qui l'aiment ? A-t-il jamais fait battre un cœur dans une poitrine humaine ? A-t-il jamais fait couler des yeux humains une seule larme de reconnaissance et d'amour ? A-t-il trouvé, à vingt siècles de distance, des saints et des martyrs ?

Oh ! ce Dieu-là laisse bien sans émotion le cœur de ses plus ardents apôtres, et c'est la preuve même qu'il n'est pas le Dieu qui nous convient, le Dieu que nous cherchons pour combler toutes les aspirations de notre cœur humain. Quoi ! ceux qui le prêchent et l'annoncent sont incapables de prononcer son nom avec amour, et vous voudriez que l'humanité tout entière se mette à genoux devant lui ?

Oh ! faiseurs de mystères, gardez pour vous vos peu séduisantes théories ; mais laissez-moi mon Dieu fait homme, mon Dieu sorti de son éternité et apparaissant dans le temps, se mêlant à ses créatures et traversant nos horizons terrestres en semant à profusion ses bienfaits dans toutes les âmes humaines ; laissez-moi mon Enfant-Jésus : au moins, lui, je puis baiser ses mains divines et arroser ses pieds de mes larmes ; laissez-moi le

Dieu de la crèche et du tabernacle : au moins, lui, il est toujours présent avec nous !

II. — *Nous nous élevons jusqu'à Dieu*

J'ai dit encore, m. f., que le mystère de l'Incarnation, c'était l'homme élevé jusqu'à Dieu.

Oui, proclamons-le bien haut : c'est là notre honneur et notre salut. Si l'Incarnation est le mystère des abaissements d'un Dieu aimant sa créature jusqu'à venir à elle, elle est également le mystère de la glorieuse assomption de notre humanité, aimée de son Créateur jusqu'à être unie à lui. Ce Créateur, dans son infinie bonté, se rapetisse, pour ainsi dire, aux proportions de l'enfance, mais c'est pour nous grandir, nous moralement plus petits que des nouveau-nés, au-dessus de notre destinée naturelle.

Si, en prenant sur ses épaules divines le lourd manteau de notre chair mortelle, il pleure et peine comme nous, il veut par là alléger nos fardeaux et sanctifier nos larmes. Il ne descend du ciel que pour nous apprendre le chemin par où nous y remonterons avec lui. Les deux genoux en terre, plongé dans une extase d'adoration, je médite devant ce petit enfant et je ne saurais dire ce qui me ravit le plus en lui, ou de Dieu qui se fait homme, ou de l'homme qui se fait Dieu. C'est le mot de S. Augustin expliquant ainsi la suprême raison et le résultat final de l'Incarnation : « *Deus factus est homo, ut homo fieret Deus.* » Dieu s'est fait homme, pour que l'homme soit fait Dieu. »

O échange merveilleux et tout à notre avantage ! Dans cet enfant qui reçoit les hommages du ciel et de la terre, c'est toute l'humanité, et par conséquent c'est nous, qui sommes honorés. Toutes ses gloires rejaillissent sur nous, comme toutes nos infirmités sont transfigurées en lui. En s'unissant ainsi à notre nature, quelque misérable qu'elle soit par son origine, il l'élève jusqu'à sa dignité, quelque infinie qu'elle soit par son essence. Entre lui et nous s'établit une parenté mystérieuse qui nous donne le droit de l'appeler notre frère et qui nous fait coparticipants de ses privilèges éternels.

L'Incarnation n'est que le point initial d'une grande œuvre dont le complet épanouissement s'achève en nous par notre incorporation à Jésus-Christ et par lui à Dieu. Comme Adam est le chef de l'humanité déchue, le Verbe incarné est le chef de l'humanité régénérée. Nous sommes hommes, parce que nous avons reçu avec notre nature le germe de la vie humaine ; nous sommes chrétiens, c'est-à-dire des élus de Dieu, des êtres déifiés, parce que nous recevons du Christ avec la grâce le germe de la vie divine.

Tel est, selon l'apôtre S. Jean, le fruit de la venue du Verbe éternel dans notre chair humaine, la rédemption et la déification de tous ceux qui ont foi en lui : *quotquot autem receperunt eum, dedit eis potestatem filios Dei fieri.*

Ce n'est pas en vain, ô mes frères, que nous croyons à de telles vérités ! Ne soyons donc plus attristés dans nos prières et dans nos pensées, car nous avons un consolateur céleste ; ni découragés dans nos faiblesses, car nous avons un Sauveur ami ; ni humiliés par notre condition, car nous avons pour frère un Dieu, qui veut nous associer à toutes ses grandeurs. Elevons-nous donc dans nos désirs au-dessus des appétits grossiers et des intérêts passagers. Notre incorporation à Jésus-Christ nous donne le droit et nous fait un devoir de nourrir des ambitions plus hautes. Affiliés à Dieu lui-même, gardons-nous bien de forfaire à notre régénération et de déchoir de notre dignité, et méritons, par la noblesse de nos sentiments et par la sainteté de notre vie, de jouir un jour dans le ciel de cette union de tout notre être avec Dieu, fruit de l'union de Dieu avec notre nature humaine dans le Christ-Jésus.

On ne saurait, n'est-ce pas, m. f. ? prêcher une croyance qui soit plus honorable, plus consolante et plus salutaire... Mais, hélas ! on ne veut plus de cette croyance ; on dit que le Christ est un grand homme, mais l'Homme-Dieu, non !

Alors, que reste-t-il ?... Il reste, m. f., l'homme sans Dieu.

L'homme sans Dieu ! C'est aujourd'hui le mot final d'une raison révoltée et d'une science enivrée de ses progrès. Confinées dans l'étude des faits sensibles, elles nient effrontément ce qui est impalpable aux sens et supérieur à la matière. Elles professent sans réticence ces deux articles dans lesquels se résume tout le *Credo* de l'irréligion : la non-existence de Dieu et la non-immortalité de l'âme ; rien au-dessus de nous, rien au-delà de la vie.

L'homme sans Dieu, y avez-vous pensé, mes frères ? Mais c'est l'homme livré à toutes les incertitudes de sa raison personnelle et aux incohérences de tous les systèmes, flottant dans le chaos et dans le doute, sans lumière d'En-haut qui l'éclaire, sans Maître suprême qui l'enseigne et qui le guide. Puisque vous lui avez ôté Dieu en lui ôtant Jésus-Christ, dites-moi à qui et à quoi il faut croire. A la matière que je vois ? A l'or que je palpe, au plaisir qui me séduit ? Hors de là, rien, si je ne suis pas fait pour Dieu, s'offrant à moi comme ma récompense et mon bonheur éternel !

L'homme sans Dieu, mais c'est l'homme sans résistance contre ses passions, sans responsabilité devant ses fautes qui ne sont plus que des erreurs. Puisque, encore une fois, vous lui avez ôté Dieu en lui ôtant le Christ-Jésus, au nom de qui lui dicterez-vous des préceptes de morale ? Alors sa seule loi, c'est lui-même, et lui, c'est la convoitise brutale qui domine sa nature, c'est sa cupidité effrénée ou son intérêt égoïste. Vertu, justice, sainteté, ne sont plus que des conventions humaines.

L'homme sans Dieu, mais c'est l'homme sans consolation dans ses épreuves et sans espérance

dans ses sacrifices. Puisqu'enfin vous lui avez ôté Dieu en lui ôtant le Christ-Jésus, plus rien qui lui parle de récompense à venir, plus rien qui lui apprenne à supporter son sort sans plainte et sans révolte. Le présent devient la mesure de ses désirs comme de son être ; jouir est toute sa destinée ; son paradis, c'est ce coin du globe où il se meut et qu'il partage avec l'animal, et alors je ne sais pas et je ne puis dire si le sort de l'animal n'est pas plus enviable que le sort de l'homme : l'animal souffre moins et il jouit tout autant.

Non, mes frères, nous ne voulons pas, nous ne pouvons pas vouloir cela !

• • •

En cette fête de Noël, pour célébrer sa joie et pour honorer la naissance de son divin Fondateur, l'Eglise chante un hymne, dont la mélodie est dans toutes les oreilles et le rythme dans toutes les mémoires, l'*Adeste fideles*, appel jeté à tous ses enfants qu'elle invite à s'approcher du berceau de l'Homme-Dieu, et nous montrant l'amour immense dont il nous donne le témoignage par son Incarnation, elle nous supplie de lui rendre amour pour amour : *Sic nos amantem, quis non redamaret ?*

Que ce doux et pressant appel ne reste pas sans réponse ! Approchez-vous, m. f., vous d'abord qui vous appelez de ce beau nom, les fidèles, *adeste, fideles* ; âmes pieuses, chrétiens dévoués, la première place vous revient près de cette crèche, à côté de Marie et de Joseph, vos modèles ; ne la laissez pas vide. A Bethléem, l'Enfant-Jésus n'a trouvé qu'une étable pour logis ; faites-lui donc de votre cœur aimant un trône digne de sa grandeur et de son amour : *Sic nos amantem, quis non redamaret ?*

Mais n'y aurait-il place ici que pour les âmes fidèles, et faudrait-il s'en éloigner, si l'on se sentait coupable ? Non, l'accès de la crèche n'est interdit à personne : *Adeste !* Qu'ils viennent ceux-là dont la conscience est lourde d'un passé regrettable ; ils trouveront ici, non un juge, mais un sauveur et un ami. Qu'attendris par tant de condescendance et tant de bonté, ils pleurent sincèrement leurs fautes et que, vaincus par cet enfant, ils brisent à ses pieds les chaînes du péché, pour ne plus porter que la chaîne si douce de son amour : *Sic nos amantem, quis non redamaret ?*

De ce berceau du Christ, nous n'écarterons pas même ceux qui l'auraient jusqu'ici méconnu, victimes du doute et de l'indifférence, ces maladies de notre siècle. Qu'ils approchent, eux aussi, à la suite des Mages, mais avec la même droiture. *Adeste !* Que, venus infidèles comme eux, ils s'en retournent fidèles, et que devant ce mystère d'amour, faisant taire leur orgueilleuse raison pour n'écouter que leur cœur séduit par les charmes de cet Enfant, avec nous ils croient et qu'ils aiment Celui qui nous a tant aimés : *Sic nos amantem, quis non redamaret ?*

Et vous qui travaillez et qui souffrez, ne viendrez-vous pas à la crèche de Bethléem ? C'est à

vous, dans la personne des bergers de la Judée, que fut faite la première révélation de ce mystère de salut et de joie. Pourquoi donc vous tenir en dehors ? Pourquoi donc vous éloigner ? *Adeste*. Venez, venez à Celui qui, Fils de l'Eternel, a voulu s'appeler et être sur terre le fils de l'ouvrier. Il vous enseignera à sanctifier vos travaux et vos sueurs, et à les rendre méritoires d'un gain éternel. Il vous consolera dans vos privations, en répondant dans vos âmes et dans vos foyers un rayon de céleste clarté. A genoux donc devant lui et ne prononcez plus qu'avec amour le nom de Celui qui vous a tant aimés : *Sic nos amantem, quis non redamaret ?*

O Verbe fait chair, ô Christ Jésus, notre Sauveur et notre Dieu, acceptez ce serment de foi et d'amour que nous déposons à vos pieds, et donnez-nous à tous la grâce de ne jamais renier cette foi ni trahir cet amour ! Ainsi soit-il.

COURS DE PRONES SUR LE CREDO

LXXV

LE CIEL

Mes frères,

La vie qui sera notre partage au sortir de ce monde sera éternelle pour tous, pour les méchants qui auront mérité l'enfer aussi bien que pour les bons qui auront mérité le ciel. Toutefois, lorsque la Sainte Ecriture parle de la vie éternelle, elle a presque toujours en vue le bonheur dont jouissent les saints dans le ciel. En quoi consiste ce bonheur, c'est ce que nous allons essayer de dire dans cette instruction qui va terminer notre série de prônes sur le Symbole des Apôtres.

Le bonheur du ciel consiste dans l'exemption de tous les maux et la possession de tous les biens, et cela pendant toute l'éternité.

I

La vie éternelle, le bonheur du ciel, c'est d'abord l'exemption de tous les maux. Montrant à S. Jean les bienheureux dont la foule innombrable entoure le trône de Dieu, le vieillard de l'Apocalypse lui dit : « Ceux que tu vois revêtus de ces robes blanches, ce sont ceux qui viennent de la grande tribulation ; ils ont lavé leurs robes et les ont blanchies dans le sang de l'Agneau. C'est pour cela qu'ils sont devant le trône de Dieu et le servent jour et nuit dans son sanctuaire. Et Celui qui est assis sur le trône les abritera sous sa tente ; ils n'auront plus faim, ils n'auront plus soif, l'ardeur du soleil ne les accablera plus, ni aucune chaleur brûlante ; car Dieu essuiera toute larme de leurs yeux. » (Apoc., VII, 15 et suiv.). Dans une autre vision, l'apôtre bien-aimé entendit une voix forte qui lui dit en lui montrant le ciel : « Voici le tabernacle de Dieu avec les hommes, il habitera avec eux et ils seront son peuple et lui-même il sera le Dieu avec eux, il sera leur Dieu et il n'y aura plus ni deuil ni cri ni

douleur, car les misères de la terre auront disparu. » (Apoc., xxi, 3).

Quel bonheur sera donc celui du paradis où nous serons pour toujours exempts des maux qui font de cette terre une vallée de larmes ? — Exempts des maux qui ici-bas s'abattent sur notre pauvre corps. Plus de travaux, plus de fatigues, plus d'intempéries pour l'accabler ; plus de maladies ni d'infirmités pour le faire souffrir ; plus d'accidents à redouter : nos corps seront désormais impassibles et immortels. — Exempts des maux qui affligent notre âme ; nous n'aurons plus à craindre les persécutions secrètes ou ouvertes de nos ennemis, les trahisons de nos amis ; nous serons à l'abri des perfidies et des jalousies de toute sorte. Nous ne serons plus, surtout, exposés aux tentations et aux dangers d'offenser Dieu qui nous font sans cesse trembler pour notre salut. Au ciel, ce sera la paix, la sérénité, la tranquillité complètes.

Certes, une vie tout entière exempte de peine, d'inquiétude et de souffrance est déjà une vie heureuse et extrêmement enviable. Mais cette exemption de tous les maux ne sera que la moindre portion de notre félicité dans le ciel. Cette félicité consistera surtout dans la jouissance, dans la possession parfaite de tous les biens. Mais comment décrire ces biens ? Il nous est facile, dit S. Augustin, de parler des maux dont nous serons exempts au ciel, car ces maux nous ne les connaissons que trop, hélas ! par expérience ; mais il n'en est pas de même des biens qui y seront notre partage. S. Paul, qui ravi au troisième ciel avait eu le bonheur de les contempler, se déclare impuissant à nous les dépeindre : « L'œil de l'homme n'a jamais vu, dit-il, son oreille n'a jamais entendu, son esprit n'est pas capable de concevoir les grandes choses que Dieu a préparées à ceux qui l'aiment. »

Énumérons cependant quelques-uns de ces grands biens et tâchons, d'après ce que Dieu nous en a dit, de nous en faire une faible idée.

II

La première cause de notre bonheur au ciel sera la vue et la possession de Dieu. Comme il le promettait à Abraham, « c'est Dieu lui-même qui sera notre récompense. » (Gen., xv, 1). « La vie éternelle, dit Notre-Seigneur, consistera à vous connaître, ô seul vrai Dieu, et connaître Celui que vous avez envoyé, Jésus-Christ. » (Jo., xvii, 3). Et l'apôtre S. Jean commentant cette parole du Maître l'explique ainsi : « Mes très chers, maintenant nous sommes les enfants de Dieu et ce que nous serons n'a pas encore apparu. Nous savons que lorsqu'il aura apparu, nous serons semblables à lui, parce que nous le verrons tel qu'il est. » (I Jo., iii, 2).

Au ciel donc, nous verrons le bon Dieu, non plus dans le miroir des créatures qui reflète ses infinies perfections, mais nous le verrons en personne, face à face et tel qu'il est. Nous le verrons, c'est-à-dire que nous contemplerons non pas des yeux de notre corps, puisque Dieu est un pur esprit, mais du regard de notre intelligence, l'unité de l'essence divine

en trois personnes distinctes ; nous verrons ses perfections infinies, sa sagesse, sa bonté, sa toute-puissance, sa justice, sa sainteté. Mieux que cela : en Dieu, créateur de toutes choses et sans l'ordre ou la permission de qui rien n'arrive, nous verrons toutes les merveilles du monde de la nature, nous pénétrons les causes des phénomènes naturels, leurs lois intimes, leurs propriétés, leurs forces. L'histoire de tous les temps, les événements de tous les empires, le langage de tous les peuples, les découvertes de tous les génies, les sciences de tous les siècles, toutes ces choses et beaucoup d'autres, nous les contemplerons à découvert, en un seul point et d'un seul coup d'œil. « Que pourrions-nous ignorer au ciel, dit S. Grégoire, puisque nous y verrons clairement Celui qui connaît tout ? » Un jour, une femme du peuple qui ne savait ni lire ni écrire, raconte le P. Monsabré, fut introduite dans la bibliothèque d'un de nos couvents d'où nos religieux avaient été expulsés. Devant les milliers de volumes qui remplissaient les rayons, sa foi naïve fit explosion. Levant les bras au ciel elle s'écria : « Et dire, mon Dieu, que nous saurons là-haut tout ce qu'il y a dans ces livres-là ! » Elle avait raison. La science des plus grands génies n'est que ténèbres si on la compare à celle des bienheureux.

La vue d'un Dieu si grand, si beau et si bon, nous remplira d'amour pour lui : *videbimus et amabimus*. En le contemplant, nous trouverons en lui le souverain bien, la plénitude et la source de tous les biens. La violente inclination que notre cœur éprouve pour le bonheur et qui n'est jamais satisfaite ici-bas parce qu'aucun bien ne peut le remplir, le sera enfin. Notre âme affamée de bonheur, possédant Dieu le bien infini et pouvant en jouir pendant toute l'éternité, sera enfin rassasiée : « *Satiabor cum apparuerit gloria tua.* »

Au ciel, m. f., ce sera pour nous une autre cause de bonheur, nous verrons des yeux de notre corps glorifié l'humanité sainte de Notre-Seigneur, son visage auguste et brillant de tous les rayons de la divinité, ses membres sacrés où sont empreintes les cicatrices glorieuses de son combat victorieux contre l'enfer. Nous y verrons la T. S. Vierge, l'auguste Reine du paradis, assise sur un trône tout proche de celui de Jésus. Nous y verrons les saints patriarches, les apôtres, les martyrs, les pontifes, les confesseurs de la foi, les chœurs des vierges, en un mot, les troupes innombrables des élus de tous les temps et de toutes les nations.

Au ciel, nous retrouverons, pour ne plus les perdre, ceux que nous aurons connus et aimés ici-bas. Les enfants y retrouveront leurs parents, les parents leurs enfants, les époux leurs épouses, les amis leurs amis. Les affections légitimes de la terre rapprocheront de nouveau, transformées et perfectionnées par la charité du ciel, ceux que la mort avait séparés.

Au ciel, nous serons pour toujours avec les âmes les plus belles, les plus pures, les plus délicates ; nous jouirons avec elles de la plus douce et de la plus complète intimité. Alors s'accomplira à la lettre le vœu de notre divin Sauveur : « *Et sint connum-*

mati in unum. » Tous les bienheureux ne formeront plus qu'un seul cœur et qu'une seule âme pour aimer Dieu et s'aimer entre eux.

Une troisième cause de bonheur au ciel sera la gloire dont nous serons nous-mêmes revêtus et qui ne sera pas autre chose que la gloire de Dieu lui-même qui nous environnera de toutes parts : *Cum apparuerit, similes ei erimus.* De même qu'un morceau de fer jeté dans une fournaise se pénètre tellement du feu que sans cesser d'être fer, cependant on ne le distingue plus du feu, tellement il est incandescent, ainsi au ciel, nous serons unis si étroitement à Dieu, nous serons tellement environnés de sa gloire, que sans cesser d'être des créatures nous serons transformés en Dieu, nous deviendrons semblables à Dieu.

III

Mais ce qui mettra le comble au bonheur du ciel, ce sera son éternelle durée, ce sera l'infailible certitude que nous aurons de ne jamais le perdre, de ne jamais le voir finir. De même que l'enfer ne serait plus l'enfer si les damnés avaient l'espoir d'en sortir, de même le paradis cesserait d'être le paradis si nous pouvions en redouter la fin. Cette pensée gâterait toute notre joie, et l'appréhension que nous ressentirions serait d'autant plus grande que le bonheur dont nous jouirions serait plus parfait. Mais cette appréhension, nous ne l'aurons pas ; aussi répéterons-nous à tout instant dans notre allégresse ces paroles de S. Paul : « *Et sic semper cum Domino erimus.* Nous sommes heureux avec Dieu, et nous le serons toujours ; jamais notre félicité ne cessera, jamais elle ne s'interrompra un seul instant, elle durera pendant toute l'éternité ! *Et sic semper cum Domino erimus.* »

Et ne craignons pas, m. f., de nous fatiguer jamais de ce bonheur, comme si nous pouvions en éprouver de l'ennui ou du dégoût. La lassitude est un effet propre des biens d'ici-bas : étant finis, bornés, la jouissance qu'ils nous procurent est vite épuisée. Mais il n'en sera pas de même des biens surnaturels, de la possession de Dieu, surtout, dont les perfections sont infinies. « Les bienheureux, dit S. Augustin, seront toujours rassasiés et ne le seront jamais. Ils seront toujours rassasiés, parce qu'il ne manquera jamais rien à la plénitude de leur bonheur ; ils ne seront jamais rassasiés, parce que leur désir de jouir sera continu et sans cesse renaissant et qu'ils trouveront toujours en Dieu de nouvelles satisfactions pendant toute l'éternité. » S. Pierre, ravi de bonheur à la vue de son Maître transfiguré sur le Thabor, eût voulu que ce bonheur durât toujours. « *Bonum est nos hic esse...* Il fait bon ici, disait-il, faisons-y trois tentes. » Nous en dirons autant en paradis ; mais, plus heureux que S. Pierre, nous verrons notre souhait exaucé.

* *

Voilà une description bien imparfaite du bonheur que Dieu nous réserve au sortir de ce monde, en récompense du bien que nous aurons fait ici-bas. Ce bonheur est le but et le couronnement de tous les mystères du Symbole, dont nous terminons l'ex-

plication. C'est pour nous mettre en possession de ce bonheur que Dieu le Père nous a créés, que Dieu le Fils nous a rachetés, que Dieu le Saint-Esprit nous sanctifie. C'est pour nous conduire à la vie éternelle que l'Eglise nous instruit, nous dirige, nous fortifie, nous pardonne nos péchés par ses sacrements. C'est enfin pour nous faire jouir pleinement de la vie éternelle que Dieu nous rendra notre corps devenu désormais immortel. Puisse, m. f., cette vie éternelle être également le but de tous nos efforts ici-bas, afin qu'elle soit un jour la récompense de toute notre vie. Ainsi soit-il.

FIN

CINQ MINUTES D'EVANGILE

IV

4^e DIMANCHE DE L'AVENT

La pénitence

Mes frères,

Le début de cet Evangile est d'une solennité qui contraste avec la simplicité habituelle du Livre sacré. Quelle grande allure a cette première phrase : « L'an quinzisième de Tibère-César, Ponce Pilate étant gouverneur de la Judée, ... sous les grands-prêtres Anne et Caïphe, la parole de Dieu se fit entendre à Jean, fils de Zacharie, dans le désert. » C'est le style solennel des inscriptions que l'on grave sur la pierre des monuments, le style qu'on appelle « lapidaire. »

S. Luc a-t-il voulu annoncer simplement l'époque de la prédication de S. Jean-Baptiste ? C'est bien improbable. Assurément Jean-Baptiste est le plus grand des personnages des temps anciens, puisque Jésus-Christ a loué son éminente dignité ; mais cependant il ne semble pas de taille à supporter la majesté d'un tel prologue, qui met en scène l'empire romain, les princes, les gouverneurs, les prêtres, l'Esprit-Saint lui-même.

Ce n'est donc pas le Précurseur que l'Evangéliste a ici en vue, c'est le Rédempteur. Par ce luxe d'indications historiques, cette précision de dates, S. Luc veut clairement montrer que le sceptre est sorti du royaume de Juda, que les temps sont accomplis et que le Christ va bientôt paraître ; et Jean-Baptiste s'élance devant lui, comme ces courriers qui précédaient autrefois le char des rois et qui criaient à la foule : « Préparez-vous, le voici qui arrive, tout à l'heure vous le verrez, » et le thème ordinaire des prédications du Baptiste était LA PÉNITENCE : « Faites pénitence, car le royaume des cieux est proche. »

I. — Sa nécessité affirmée

Il faut croire que la pénitence est une condition bien importante de la vie chrétienne, car Notre-Seigneur, lui aussi, dès son premier discours, prêchera la pénitence, et le Prince des apôtres en fera autant, le jour de la Pentecôte, à la porte même du Cénacle. — Il faut croire que la pénitence est une

condition bien importante, puisque Jean-Baptiste, au lieu de grandir aux côtés de son père Zacharie et de lui succéder dans le service des autels, se retira, tout jeune encore, dans le désert, où il n'avait pour nourriture que des sauterelles et du miel sauvage, pour vêtements qu'un tissu grossier et pour demeure que les grottes de la montagne ; puisque Notre-Seigneur, quelque saint et innocent qu'il fût, a voulu mener une vie extraordinairement pénitente ; puisque, à sa suite, tous les saints ont eu la pénitence en singulière estime.

II. — Pourquoi ?

Mais pourquoi la pénitence est-elle si nécessaire ? C'est que, m. f., depuis la chute originelle nous avons tous une tendance à la mollesse et au bien-être ; et cette tendance, qui nous paraît anodine, est en réalité très dangereuse, car elle nous laisse sans force contre les attaques de nos ennemis : la nature, le monde et le démon. L'âme ressemble alors à un enfant qui voudrait faire la guerre, ou encore à une citadelle sans remparts. — Comment tremper l'âme, la durcir, la viriliser ? Par l'habitude de la pénitence.

Une autre raison, c'est que nous avons tous péché, c'est que nous avons tous quelque chose à expier, en ce monde ou en l'autre. N'allons pas dire que, Notre-Seigneur ayant pleinement satisfait pour nous à la justice de son Père, nous sommes dispensés de l'obligation de la pénitence, puisque lui-même a dit : « Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous. » — D'où il suit que, quoique la bonté de Dieu soit infinie, il ne sera pas fait miséricorde à quiconque n'aura pas fait pénitence.

III. — La pratique

Mais comment devons-nous faire pénitence ? Faut-il se retirer dans la solitude, comme S. Jean-Baptiste ? Faut-il se couvrir d'un cilice, ou jeûner au point de défaillir ? M. f., la religion, qui vient de Dieu, est trop raisonnable pour soutenir que ces extrémités de la pénitence soient nécessaires pour le salut, et elle nous suggère un moyen facile d'obéir à la loi. Vous menez une vie pénible et laborieuse, vous supportez les rigueurs de la saison. Endurez toutes ces peines avec patience, en les offrant à Dieu tous les jours, en les unissant aux souffrances de Notre-Seigneur, et dès lors elles vous tiendront lieu de pénitence aux yeux du Seigneur. Ainsi, sans souffrir plus que vous ne souffrez, en menant une vie commune et ordinaire, vous pourrez satisfaire à la justice de Dieu. C'est la doctrine consolante du Concile de Trente. Y a-t-il rien de plus propre à adoucir les rigueurs de notre état, et ne serions-nous pas inexcusables de ne pas employer ce moyen facile d'expier nos fautes ?

* *

M. f., prenons l'habitude de pratiquer ainsi la pénitence. Si les chemins de notre âme ont été ainsi préparés, quand le Rédempteur passera, au dernier jour de notre vie, il nous apportera vraiment le salut de Dieu. Ainsi soit-il.

A DES TERTIAIRES FRANCISCAINS

XI

LA DISCIPLINE FRANCISCaine

Le Tiers Ordre, bien compris, peut être défini la participation à la vie séraphique qui est celle des religieux du 1^{er} Ordre et des religieuses du 2^e Ordre. Or, la vie séraphique est constituée par les vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance observés avec un amour tout séraphique. Le Tertiaire ne saurait contracter, par le fait de sa profession, aucune obligation de conscience créée par le lien d'un vœu quelconque, mais il est appelé à vivre de l'esprit qui anime les âmes consacrées et à pratiquer les vertus qui forment leur apanage.

Dans nos derniers entretiens, nous avons vu que si les membres du T. O. ne faisaient pas le vœu de *pauvreté*, ils devaient au moins ne pas river leur cœur, par une attache immodérée, aux biens de la terre. Pareillement, en ce qui concerne le vœu de *chasteté*, les époux chrétiens doivent garder les saintes lois du mariage et mériter les bénédictions célestes en faisant fleurir au foyer les vertus domestiques. Nous avons à rechercher aujourd'hui comment les Frères et les Sœurs pourront participer au mérite de l'*obéissance* religieuse.

S. Bonaventure a écrit un opuscule d'une piété suave : *Le Miroir de la discipline*. A la clarté du flambeau allumé par le Docteur Séraphique, nous pourrions plus facilement nous initier aux secrets de la perfection à laquelle peuvent tendre les Tertiaires en suivant les traces des religieux du 1^{er} Ordre.

Pour la plus grande clarté de notre exposition, nous examinerons trois questions : 1^o Est-il utile aux membres du T. O. de se soumettre à une discipline ? 2^o Quelle est la nature de la discipline à laquelle ils doivent se soumettre ? 3^o Dans quel esprit doivent-ils en observer les prescriptions ?

I. — Utilité de la discipline

Multiples sont les objections contre l'utilité de la discipline. Pour les gens du monde, il peut paraître étrange de parler de discipline religieuse à des hommes qui vivent dans le feu d'une action dévorante : la lutte pour la vie, la préoccupation des affaires, le mouvement même des œuvres créent des impossibilités qui ruinent d'avance tout projet d'organisation disciplinaire. Par contre, si nous prêtons l'oreille aux discours de ceux qui sont réputés les meilleurs, il y aurait lieu de se demander si les inviter à s'assujettir à une réglementation ne serait pas entraver leur essor vers les régions supérieures de la vie mystique. La Règle, d'ailleurs, avec ses sages dispositions, ne suffit-elle point à révéler aux âmes de bonne volonté les sentiers qui conduisent directement à Dieu ?

On pourrait recueillir mille propos de cette nature ; tous trahissent une mentalité déplorable, tous accusent une indépendance réfractaire à toute gêne.

La défense de la vérité ne sera pas trop malaisée ; nous pouvons choisir dans le carquois du Docteur Séraphique l'une ou l'autre flèche qui pénètre dans le vif.

Avant tout, S. Bonaventure évoque l'autorité de S. Grégoire le Grand qui s'exprime en ces termes : « Le propre de la discipline est de proscrire ce qu'il y a d'illicite, de retrancher par motif de salubrité les ramifications exubérantes du mal ; dès lors il faut s'incliner devant sa censure et l'observer ¹. » Empêcher le mal de se développer, le combattre, l'atteindre dans ses racines profondes, voilà bien le but primordial de toute discipline religieuse. N'en point reconnaître l'utilité, serait oublier que nous sommes nés fils de colère et que l'homme, dès les jours de sa jeunesse, est incliné aux misères de la déchéance.

Plus l'homme est entraîné, avec une violence vertigineuse, dans le tourbillon des agitations du siècle, plus aussi il a un besoin impérieux d'entendre la voix puissante qui crie dans le désert : « Pénitence ! Pénitence ! » Le chrétien s'est-il enrôlé sous la bannière franciscaine ? la discipline lui rendra les services les plus éminents : il apprendra dans les réunions mensuelles qu'il a autre chose à faire ici-bas qu'à gonfler son portefeuille de toutes sortes de papiers de banque ; l'exemple d'illustres enfants de S. François lui fournira la preuve de fait qu'avec la grâce de Dieu, il est possible de se sanctifier dans toutes les conditions de la vie sociale.

Le Docteur Séraphique expose, avec une insistance toute particulière, le besoin que doivent éprouver de se soumettre aux exigences d'une sage discipline les hommes vertueux. « Celui-là seul, dit-il avec S. Grégoire, se préserve de tout entraînement aux choses illicites qui sait se restreindre prudemment dans les choses licites. » Avec le même saint Docteur, il donne la raison de la nécessité de la discipline, même pour les plus saints : c'est l'extrême mutabilité de l'esprit humain. »

Au fond des prétextes des faux mystiques qui se réclament de la liberté des enfants de Dieu, il y a une grande suffisance d'esprit et une paresse spirituelle réelle. S. Bonaventure leur répond en leur opposant l'autorité de S. Ambroise : « Ce n'est pas la nature, mais la folie qui vous rend esclave de vous-même ; et ce n'est pas l'indépendance, mais la discipline qui vous procurera la liberté. » Assurément, plus cette discipline sera le fruit de la sagesse des siècles, plus aussi nous serons assurés de son efficacité. Telle est la discipline franciscaine.

La discipline n'a pas seulement pour but de détourner l'âme des voies pernicieuses ; elle fait mieux : elle ouvre devant elle les chemins de la vertu. C'est ce que rappelle encore S. Bonaventure en citant l'autorité de S. Ambroise, et lui-même définit la discipline : « La sage ligne de conduite de celui pour qui éviter le mal est peu de chose, mais qui a encore l'ambition de se montrer irrépréhensible dans toutes ses bonnes actions. »

En vérité, ce n'est pas le sage qui répudiera les directions d'une sainte discipline ; l'Esprit-Saint le dit : « Fournissez au sage l'occasion de progresser, et il croîtra en sagesse. *Da sapienti occasionem. et addetur ei sapientia.* » (Prov., ix, 9). Il y a bien quelque impertinence à vouloir être soi-même son maître ; le désir de se soustraire à tout contrôle serait l'indice d'un esprit peu porté à l'humilité ; et ces dispositions ne seraient pas en harmonie avec les vues du Séraphique Père dans l'institution du Tiers Ordre.

Nous pouvons conclure que la négligence, le mauvais vouloir ou l'ignorance peuvent seuls méconnaître l'utilité d'une discipline pour les Tertiaires, qui font profession d'une vie chrétienne intégrale, et qui entendent se rapprocher, par la pratique des vertus, du sanctuaire de la vie religieuse, autant qu'il est possible aux fidèles retenus dans le siècle par devoir d'état. S'il faut juger l'arbre par ses fruits, l'expérience prouve quels sont les fruits de salut, les fruits d'honneur, les fruits de sainteté de l'observance de la discipline franciscaine. Elle a initié les âmes à la pratique de la Règle, leur en a fait savourer l'esprit et les a conduites au sommet de la perfection.

II. — Notion de la discipline franciscaine

Chaque corporation a sa discipline propre : il y a la discipline scolaire, la discipline militaire, la discipline de l'ouvrier, la discipline du patronage, etc. La discipline qui régit les corporations religieuses tend à un but de perfection ; elle aura des principes généraux qui conviendront aux Ordres divers, aux Congrégations multiples qui sont l'honneur et la gloire de l'Eglise ; mais chacune de ces familles religieuses, ayant un but qui lui est particulier, devra pareillement avoir une discipline qui lui est propre. Le nom qui convient à la discipline qui régit les enfants de S. François est celui de *Discipline franciscaine*.

Quelle notion devons-nous avoir de cette discipline ? Avant toute chose, une remarque s'impose : quel que soit l'Ordre, la Congrégation ou la simple Association religieuse, la discipline y sera d'autant plus en vigueur que le principe d'autorité y sera plus en honneur. Ce n'est pas une des moindres gloires de la famille séraphique que de faire profession d'un culte spécial à l'égard des dépositaires de l'autorité divine.

Belle est la scène de notre Père S. François se prosternant aux pieds du Souverain Pontife avec ses premiers compagnons ; il vient promettre, en son nom et au nom de tous ses enfants présents et futurs, obéissance et révérence au Seigneur Pape, vicaire de N.-S. Jésus-Christ. C'est là l'héritage qu'il transmettra à sa famille religieuse. Si tout catholique, si tout clerc, si tout religieux est tenu d'obéir au Chef suprême de l'Eglise, les membres de la famille franciscaine devant avoir à cœur de ne se laisser distancer par nul autre quand il s'agit d'entourer la personne auguste du Vicaire de Jésus-

¹ S. BONAVENTURE, *Pharetra*, lib. IV, cap. 9 (édit. Vivès, VII, p. 180).

Christ des témoignages de la plus sincère piété filiale.

Léon XIII, dans une audience accordée aux Supérieurs des Mineurs Capucins, daigna reconnaître que, dans la série des âges, la fidélité des Mineurs ne s'était pas démentie. « De même, disait-il, que chaque Ordre religieux a son caractère propre et distinctif, de même il a sa grâce spéciale. Votre grâce à vous, fils de S. François, est une fidélité totale et entière à la Sainte Eglise. Votre gloire et votre distinction, c'est de vous être toujours montrés les ouvriers fidèles et dévoués des Souverains Pontifes. Ce que vous avez été dans le passé, vous l'êtes dans le présent, vous le serez dans l'avenir ¹. »

S. Bonaventure fait observer que les sentiments de révérence dont nous faisons profession à l'égard du Souverain Pontife, doivent s'étendre à toute personnalité constituée en dignité ecclésiastique. Les Tertiaires sauront se souvenir de l'avertissement que formulait déjà S. Paul : « *Spiritus Sanctus posuit Episcopos regere Ecclesiam Dei*. C'est l'Esprit-Saint qui a établi les Evêques pour régir l'Eglise de Dieu. » (Act., xx, 28). Il est vrai que l'Apôtre s'adresse aux évêques pour leur rappeler l'obligation où ils sont de gouverner, mais cette obligation crée pour les fidèles le devoir corrélatif de dépendance et de soumission.

Nous devons aborder ici la question délicate de l'autonomie des Fraternités du Tiers Ordre. Pour l'érection canonique, en dehors des couvents de l'Ordre, l'autorisation par écrit de l'Ordinaire est absolument requise ; sans quoi l'érection serait frappée d'invalidité. Toutefois, aux termes du droit canon, les Tertiaires séculiers sont placés sous la sage direction du 1^{er} Ordre (can. 702, § 1).

Ces heureuses dispositions ne sauraient altérer en rien l'harmonie des bons rapports avec les pasteurs d'âmes, qui savent bien que les Tertiaires seront les piliers de l'église paroissiale. D'ailleurs, dans la pratique ordinaire, surtout dans les paroisses de campagne, le Directeur muni des pouvoirs délégués par les Supérieurs de l'Ordre n'est autre que le curé lui-même. Les Frères et les Sœurs du T. O. auront pour lui une déférence d'autant plus grande qu'ils vénéreront en lui leur père et leur frère en S. François.

Il est facile de s'expliquer le culte de reconnaissance et de piété filiale que les Tertiaires ont voué aux religieux du 1^{er} Ordre et qui se traduisent plus particulièrement à la visite canonique. Ils voient revivre en la personne de son modeste représentant S. François lui-même, et ils l'entourent du respect qu'ils avaient pour le Séraphique Père lui-même. C'est là le grand moyen ménagé par la Providence pour assurer la vigueur de la discipline franciscaine.

Le régime disciplinaire dont le Père Visiteur doit assurer le fonctionnement régulier est de même nature que celui qui constitue la force du 1^{er} Ordre et en assure la prospérité. Il n'entre point dans notre esprit d'amoin-drir le mérite de la discipline

en vigueur dans les autres Instituts, la variété de ces directives justifie l'oracle du Roi psalmiste : « *Circumdatus varietate*. Les ornements de l'Epouse du Christ sont multiples et variés. » Le Trappiste gardera un silence perpétuel en se souvenant des leçons de la mort ; la plus grande sagesse a présidé à la réglementation de l'emploi du temps pour le Chartreux ; l'obéissance demandée aux membres de la Compagnie de Jésus est totale : *Perinde ac cadaver*.

Il y a peut-être dans la discipline franciscaine moins de rigidité qu'ailleurs ; ce n'est pas, pour l'ordinaire, la rigueur de la parole brève d'un commandement militaire qui fixera à chacun ses fonctions. Il faut admirer dans l'œuvre de S. François une sagesse qui n'est point de la terre. En échange de tous les sacrifices qu'il a demandés à ses enfants, le Séraphique Père leur a donné le régime familial. Ce n'est pas un cœur de père qu'il veut aux Supérieurs : c'est un cœur de mère ; par contre, les sentiments qu'il veut au cœur des enfants sont ceux de la vraie piété filiale.

C'est bien au sein de la Fraternité que les Tertiaires peuvent goûter les charmes de cette vie de famille. Sous la direction d'un Frère Maître expérimenté, les novices apprendront le respect dû aux anciens ; ils se formeront à l'exactitude, à la ponctualité, à la fidélité aux petites choses. Les anciens, de leur côté, auront à cœur de donner le bon exemple ; comme les aînés dans une famille, ils seront les premiers à entourer d'affection et de respect les dépositaires de l'autorité.

Léon XIII l'a dit d'un mot : ils auront fait re-fleurir la charité des premiers chrétiens, et la fausse fraternité des Francs-Maçons aura été vaincue par la véritable cordialité des enfants du Séraphin de l'Alverne.

III. — Observance de la discipline franciscaine

Ouvrons de nouveau le *Miroir de la Discipline* écrit pour les Mineurs. Nous pourrions constater que la discipline franciscaine suppose une humilité sincère, demande une ferveur soutenue et conduit l'âme aux sommets resplendissants de la perfection séraphique.

Sur la première question, S. Bonaventure emprunte à Hugues de St-Victor une heureuse formule : « La cire qui doit recevoir une empreinte a besoin de perdre sa rigidité au contact du feu ; l'homme qui veut former son cœur à la vertu ne le pourra que par la force de l'humilité pratique qui le dépouillera de toute élévation d'esprit et de toute dureté d'un cœur résistant ¹. »

En fait, la première recommandation à faire à quiconque s'engage au service de Dieu n'est-elle pas de se tenir modestement à la dernière place parmi les invités au festin de la sainte pauvreté ? La discipline exercera ses droits de répression sur tout geste incorrect, sur toute parole de suffisance ; elle

¹ Allocution du 18 décembre 1884. (cf. GEORGES, *Expi de la Règle des FF. Mineurs*, p. 14).

¹ Pars I, ch. 2. (Œuvres, t. XII, p. 446).

réclamera la modestie dans l'attitude, la reconnaissance pour les avis donnés et les réprimandes infligées. Il faut lire dans l'œuvre du Docteur Séraphique le développement de chacune de ces pensées. Avec lui, nous pouvons conclure : « En fidèle servante, l'humilité prépare donc les voies à la discipline. »

Cette doctrine convient à quiconque veut se soumettre au joug suave du Seigneur. Toutefois, les enfants du Séraphique Patriarche doivent avoir la noble ambition de marcher sur les traces de leur Père. Or, S. François a été tellement imprégné de l'esprit d'humilité qu'il garda, comme vocable caractéristique, celui d'humble François. C'est à son école que les Tertiaires apprendront, comme les religieux du 1^{er} Ordre, la science de l'humilité. Il faut que cette vertu jette en leurs cœurs de profondes racines : elle crèvera en eux l'abcès de la présomption, de l'amour-propre, du sans-gêne irrévérantiel, vices qui procèdent de l'orgueil.

Le service de Dieu ne se borne pas à réclamer un extérieur modeste ; dans le siècle les gens du monde peuvent avoir une tenue de convention, pour ne pas heurter les convenances sociales. La discipline vise à la formation du cœur, et, quand il s'agit de la discipline franciscaine, son but ne tend à rien moins qu'à nous apprendre à mettre notre cœur à l'unisson de celui de notre Père S. François. Or, pour mettre en œuvre les moyens que nous propose la discipline franciscaine, nous avons besoin du secours d'une ferveur soutenue¹.

Est-il nécessaire d'énumérer ces moyens ? S. Bonaventure ne se borne pas à en donner la sèche nomenclature, il en expose l'efficacité avec une richesse de doctrine incomparable. Il demande avant tout que l'âme soit formée à l'esprit d'oraison ; il conseille la lecture spirituelle, il insiste sur la psalmodie du saint office.

La discipline franciscaine doit en vérité faire de tous les enfants du Séraphin de l'Alverne des hommes de prière. L'humble frère, la pieuse sœur du T. O. n'ont pas besoin d'être initiés aux controverses retentissantes des écoles pour apprendre à dire : « Notre Père qui êtes aux cieux. » Le saint Frère Félix de Cantalice se glorifiait de ne connaître que six lettres : cinq lettres rouges, les plaies du Christ, et une lettre blanche, la Vierge Immaculée. Avec ces six lettres, il savait la science des saints.

Le Séraphique Père a dit : « Que ceux qui ne connaissent pas les lettres ne se soucient pas de les apprendre. » Certes, il ne faisait point fi des saintes lettres ; lui-même était insatiable de la lecture des saints livres ; mais lisons pour connaître Dieu davantage et cherchons à le mieux connaître pour l'aimer de plus en plus.

Le Tertiaire doit se pénétrer de cette grande pensée que, par vocation, il est homme d'Eglise. C'est au nom de l'Eglise qu'il vient s'acquitter des fonctions divines, en mêlant sa voix à celle de ses frères dans le chant de l'office. La discipline en a réglé avec sagesse les harmonies.

La discipline règle la vie tout entière : dès le début de la journée, elle nous prend comme par la main pour nous conduire dans les sentiers de la vertu, elle nous assiste tout le long du jour, et le soir, c'est elle qui veillera sur nous pour nous protéger contre les traits de l'ennemi. Grâce à ses bons soins, écrit le Docteur Séraphique, Dieu sera près de nous à notre premier éveil et nous le trouverons sans peine ; elle nous apprendra à pénétrer dans la maison de Dieu en toute décence et à rendre à la T. S. Trinité le culte qui lui est dû. — Sans doute, il faudra déployer une sainte ferveur et faire preuve d'une certaine magnanimité pour extirper, à mesure qu'ils repoussent, les germes de mort. Ne rien pardonner à soi-même et se montrer toujours indulgent au frère le prochain : quel beau programme ! La discipline franciscaine permettra de le réaliser.

Tels sont ses bienfaits dans la pratique ordinaire de la vie. Il est toutefois des heures où son secours est encore plus indispensable. Les nuages se sont accumulés à l'horizon, le vide se fait autour de nous et au dedans de nous, c'est un effondrement, c'est l'heure de l'épreuve. Ce n'est point assez : Dieu ne se contente pas de voiler les splendeurs de sa Face, il permet à l'ange des ténèbres de déchaîner les tempêtes les plus violentes et l'âme se trouve comme accablée sous le poids des maux de toute nature qui ont fondu sur elle. Où sera le salut ? Écoutons la réponse de S. Bonaventure : « C'est alors que l'âme éclairée par le flambeau de la discipline gagne les sommets où la sérénité n'est jamais troublée. Elle avait été fidèle à son Dieu dans la vie ordinaire par l'observance exacte des préceptes de la sainte discipline ; l'épreuve n'avait pu arracher à la sainteté du devoir ; flagellée de la main de Dieu, elle porte au front l'auréole des saints. »

* *

S. Bonaventure a résumé d'un mot les éloges que l'on peut faire de la discipline : il l'appelle « la voie royale qui conduit à Dieu. » Aimer la discipline, dit encore le saint Docteur, c'est l'indice d'une âme qui est entrée dans la voie de la sagesse. Faire preuve d'une exactitude ponctuelle, d'une fidélité constante, c'est révéler les progrès réalisés dans le service de Dieu. Ne pas se laisser émouvoir par les coups de l'adversité et continuer, malgré l'enfer déchaîné, à donner le bon exemple, en tout et partout, c'est le propre des grandes âmes. Il suffirait de parcourir les Annales du Tiers-Ordre pour constater que ce sont bien là les fruits produits par la discipline franciscaine en faveur des Frères et des Sœurs vivants au milieu des préoccupations de la direction d'un foyer.

Léon XIII, dans l'encyclique *Auspiciato*, parlant des bienfaits de tout genre que le T. O. a apportés au monde, ajoute que « les moyens offerts par cette institution sont aussi efficaces dans les temps présents que dans les siècles passés. » Nous avons le droit d'espérer que la discipline franciscaine, qui a ouvert les voies du salut à la multitude, qui a soutenu les vaillants dans les voies de la sainteté, continuera à produire les mêmes fruits.

¹ S. Bonaventure développe ces pensées dans le chap. xxi (*loc. cit.*, p. 488).

Sachons en vivre et, suivant la belle expression du Docteur Séraphique, elle nous jettera dans les bras de l'Époux céleste ; elle nous conduira jusqu'à la vie éternelle. Amen !

AUX ENFANTS DE MARIE

V

LA PRIÈRE

Il faut aimer la prière, le premier et le plus grave de tous nos devoirs.

I

Que de belles choses ont été dites à la gloire de la prière ! Elle est l'échelle mystérieuse par laquelle les anges montent et descendent sans cesse pour porter au ciel nos vœux et y défendre nos intérêts ; elle est la chaîne d'or qui rattache notre cœur au cœur même de Dieu ; elle est le ciel même commencé sur la terre, en nous permettant, aussi souvent qu'il nous plaît, de nous entretenir avec Dieu. « Que faites-vous donc en passant de si longues heures à l'église ? disait au bon Curé d'Ars un de ses paroissiens. — Je parle à Dieu, et il me répond ; nous causons. » Telle est bien la prière : une conversation familière avec Dieu ; nous lui adressons nos demandes et il les exauce ; nous lui offrons notre repentir et il nous pardonne ; nous lui exprimons notre reconnaissance et il y ajoute un nouveau bienfait.

On entend quelquefois dire : « Je ne peux pas prier, » ou « Je ne sais pas prier ! » — Vous pouvez prier : car la prière est à la portée de tous, même de l'enfant, même du pécheur, puisque, pour la faire, il suffit simplement de parler à Dieu comme l'enfant parle à sa mère. N'eussions-nous à lui offrir que notre misère, c'est encore une prière, et peut-être la plus sainte de toutes. Le publicain de l'Evangile ne disait qu'un mot : « Seigneur, ayez pitié de moi ! » (Luc, XVIII, 13). Qui donc ne peut pas répéter ce mot dans l'humilité de son âme ? Toutes les fois que nous implorons une grâce spirituelle : l'esprit de foi, la bonne conscience, la pureté du cœur, tout ce qui sert à sanctifier l'âme, à la perfectionner, nous sommes sûrs d'être entendus. Nous ne pouvons pas moins solliciter les bénédictions de la terre, les choses qui ont rapport au temps, mais à la condition de les subordonner à nos intérêts spirituels. Dieu ne demande pour nous exaucer que la foi, la confiance. Notre prière, que nous la trouvons dans les inspirations de notre cœur, ou qu'elle soit la prière même de l'Eglise, « c'est la voix de notre indigence, c'est le parfum de notre amour, c'est le gémissement de notre douleur. »

II

Vous ne trouverez dans votre jeunesse aucun moment plus heureux que le moment consacré à la prière, si vous avez soin d'y apporter une âme re-

cueillie, une ferveur qui veut être exaucée, une foi vive qui parle à Dieu comme à un être réellement présent.

Au surplus, il n'y a pas, pour une âme, de marque plus assurée de salut que l'esprit de prière et l'effort pour bien prier. Les reproches que Notre-Seigneur faisait à ses Apôtres et que, bien souvent, nous méritons, sont courts, mais expressifs : « Vous n'avez pas assez de foi ! » « Hommes de peu de foi, leur disait-il encore, au milieu de la tempête qui les menaçait sur la mer, pourquoi tremblez-vous ? *Quid timidi estis, modicæ fidei ?* » (Mt., VIII, 26). Combien ne savent plus prier, exprimer un vœu, un sentiment de reconnaissance ! Beaucoup même, parmi nous, commencent et finissent leur journée sans songer à qui la leur donne, prennent leur repas et accomplissent leur travail sans penser à Dieu ! Combien plus encore ne savent pas prier comme il faut ! Quelques formules récitées sans attention, du bout des lèvres, pendant que l'esprit s'égare dans des pensées inutiles, et c'est tout. Ou bien notre prière n'est pas vraie ; si nos lèvres disent : « Seigneur, convertissez-moi, » notre cœur ajoute : « Non, je ne le veux pas encore ! » Et cependant nous avons besoin de prier autant que nous avons besoin de respirer.

La prière est un souffle rafraîchissant pour l'âme qui n'en peut plus, elle est souvent un appel à la miséricorde divine, plus souvent encore l'accent de notre désolation. Elle est toujours le secours que Dieu prépare à notre faiblesse : soit pour résister à la fougue de nos appétits et aux affections coupables qui se disputent notre cœur, soit pour porter sans défaillance le joug austère de la vertu, soit enfin pour servir Dieu de toutes nos forces et l'aimer de toute notre âme, elle nous est indispensable. Faute de cet aliment qu'est la prière, notre âme ne pourrait que languir. D'ailleurs, aux appels pressés de notre prière Dieu sait toujours répondre, et il le fait avec d'autant plus de miséricorde que nous l'avons supplié avec plus de ferveur.

Vous avez un malade, allez vers celui qui tient entre ses mains les clefs de la vie et de la mort, qui conduit au tombeau et qui en ramène. Mais priez avec foi, imitez la Chananéenne dans son humble et émouvante supplication : « Seigneur, faites pour moi ce que l'on fait pour les petits chiens ; on les laisse se nourrir des miettes tombées de la table du maître. » Et N.-S. se tournant vers elle, ne put s'empêcher de dire : « O femme, que votre foi est grande ! *O mulier, magna est fides tua ; fiat tibi sicut vis,* » et il l'exauça. (Math., XV, 27-28).

Notre esprit est-il captivé par les choses du monde ? rappelons-nous ce mot de l'Evangile : « Que sert à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme ! » (Math., XVI, 26), ce sera une prière. N'aurions-nous à exprimer que ceci : « Mon Dieu, que votre volonté soit faite, que votre nom soit sanctifié, » ce serait une prière. C'était encore une prière que celle de ce lépreux de l'Evangile qui disait : « Seigneur, si vous le voulez, vous pou-

vez me guérir ! » (Math., VIII, 2), ou le reproche confiant de la sœur de Lazare : « Si vous aviez été là, Seigneur, mon frère ne serait pas mort. » (Jo., XI, 21). Il est facile de trouver dans son cœur, quand on en connaît toutes les misères, de quoi parler à Dieu !

* *

Une prière n'est jamais perdue. Si Dieu ne nous exauce pas de suite, c'est pour nous rendre plus humbles, plus confiants, plus persévérants. Ou bien, si quelquefois la prière nous semble pénible, ennuyeuse, ne perdons pas courage ; il suffit de nous souvenir qu'il n'y a jamais de prière inutile.

VI

LES SOINS DOMESTIQUES

Il n'y a rien de vulgaire dans la vie : toutes nos occupations, même les plus ordinaires, ont leur importance, leur valeur relative.

I

« La femme forte, dit le Sage, considère les sentiers (c'est-à-dire les moindres nécessités) de sa maison, » elle en fait un examen attentif et minutieux, elle se rend compte de tout, rien n'échappe à son œil vigilant. Et quand elle a bien vu, elle se met à l'œuvre, son activité est tout au service du devoir : « Elle a cherché la laine et le lin, elle a travaillé de ses mains ingénieuses pour préparer les vêtements indispensables à tous, de sorte qu'elle ne craindra point pour son foyer le froid et la neige. » (Prov., XXXI). Il y a presque trois mille ans que ce portrait a été tracé sous l'inspiration de Dieu et, aujourd'hui comme au temps de Salomon, il reste celui d'une parfaite ménagère, économe et sérieuse.

Ménagères, vous l'êtes toutes un peu ; du moins, vous êtes appelées à le devenir. Le domaine de votre activité est presque celui de votre mère ou se partage avec le sien, et vous devez mettre tout votre zèle à en remplir les obligations.

II

Votre sollicitude se portera d'abord sur la *décence de la maison*. Il y aura dans vos appartements la plus exquise propreté, on n'y découvrira ni taches, ni toiles d'araignées, ni poussière ; les planchers comme les murs y apparaîtront d'une netteté irréprochable, les meubles seront parfaitement entretenus. En un mot, tout révélera un appartement en bon ordre. Notre petit domaine familial, c'est le cercle que nous devons aimer et où nous devons, par un travail soutenu, faire régner le souci des convenances.

Le *vestiaire*, la *tenu*e du linge et des vêtements de la famille, font aussi l'objet des soins de la femme forte. Elle prévoit en temps utile ce que demanderont son époux et ses enfants, combine ses plans de manière à ne point compromettre l'équilibre du budget domestique et s'efforce de ne mériter aucun reproche. Elle aura sous la main son double trousseau plus ou moins fourni, mais suffisant et tout préparé : les vêtements d'hiver et les vêtements d'été,

ou, comme dit le Sage, « des vêtements de laine et des vêtements de lin, » ceux qui réchauffent et ceux qui rafraîchissent. Après chaque saison, elle remettra un peu d'ordre dans le mobilier ; les habits et le linge seront revus et réparés. Ici encore, quelle belle part doit être la vôtre, en secondant votre mère dans les soins du ménage ! Une jeune fille judicieuse, appliquée, sait, par un nettoyage sérieux et des reprises habiles, conserver un caractère décent à un vêtement qui a déjà beaucoup servi. Elle peut ouvrir avec fierté ses armoires, tout y fait honneur à sa sollicitude diligente.

Un autre champ ouvert à l'activité, à la vigilance d'une bonne ménagère, est celui de la *cuisine*, de la préparation des aliments. Que la cuisine soit une chose vulgaire, commune, sans doute ; mais ce que l'on ne contestera pas davantage, c'est son importance. Tant que nous ne serons pas de purs esprits, il faudra donner de la nourriture à nos corps. Or, pour conserver la santé du corps, cette nourriture doit être bonne, saine, convenablement préparée. Il y va de la force pour le travail, il y va de la santé elle-même. Dès lors, comment une maîtresse de maison, — et vous l'êtes déjà un peu — pourrait-elle négliger un aussi grave devoir ?

III

Il est vrai, une activité incessante pour les soins du ménage provoque de la fatigue. Mais combien cette fatigue est récompensée par le contentement, la bonne harmonie des esprits et des cœurs ! C'est même là une question capitale pour le bonheur et la prospérité de la famille. Si, au lieu du triste intérieur d'une jeune fille indolente, sans prévoyance et sans volonté, on trouve à votre foyer familial les fruits d'une industrielle sollicitude, vous avez beaucoup fait. Il ne vous suffit pas, pour gagner l'estime de vos parents, d'avoir une piété sincère, ou même une affection fidèle ; il faut y joindre l'accomplissement de ces devoirs obscurs et humbles dont je viens de parler. Aussi la jeune fille qui fait aimer sa maison et s'attache de plus en plus le cœur des siens, est-elle la jeune fille active, attentive et soigneuse. A vivre dans un intérieur où la bonne ordonnance préside à tout, il y a une vraie joie ; on s'y dédommage facilement de ses fatigues. Au contraire, si vous êtes des négligentes, si vous êtes de ces jeunes filles qui plissent dédaigneusement les lèvres, quand on leur parle d'un ménage, vous ne ferez rien à temps et avec le soin désirable. Que la vie est douce, agréable, quand, dans un foyer même modeste, tout est disposé par vos soins avec goût ! On y trouvera une certaine élégance et même un peu de poésie jusque dans ces mille petits riens qui n'occasionnent aucune dépense, dans cette poterie populaire que supporte un vieux buffet, ou dans cette fleur, cultivée avec amour, qui ornara votre fenêtre. Notre bonheur, si nous le voulons, est tout entier entre nos mains ; il nous suffit, pour l'obtenir, de nous appliquer à faire régner dans la famille, pour qu'elles y soient vraiment pratiquées, toutes les vertus qui conditionnent la vie chrétienne.

* *

Il est très agréable de faire du crochet, d'essayer une aquarelle, de toucher du piano. Mais il est très utile de tenir des appartements en bon ordre, de coudre un vêtement, d'ourler un mouchoir, de faire disparaître quelque déchirure à l'aide d'une reprise opportune, d'avoir une table bien préparée. — Tous ces soins, soyez-en persuadées, sont dignes de vous. Même si l'on occupe un rang supérieur, on peut maintenir son esprit dans la région de l'idéal et se livrer aux occupations les plus humbles, ce qui n'empêchera pas d'ennoblir la vulgarité de la vie matérielle par de douces et paisibles distractions, comme la culture des lettres et des arts d'agrément.

LES SAINTS DE LA VIEILLE FRANCE

XLI

S. PIERRE NOLASQUE (1189-1256)

I. — *La vision*

L'œuvre de Notre-Dame de la Merci, de S. Pierre Nolasque, a été inspirée, comme l'Ordre des Trinitaires, par la même charité, la même compassion pour les malheureux captifs des Musulmans.

I

S. Pierre Nolasque naquit en 1189, près de Carcassonne, dans le diocèse de St-Papoul, en la paroisse de Mas-Saintes-Puelles, l'ancienne Recaudum. Trois jeunes filles de Toulouse, fuyant la persécution, s'étaient réfugiées à Recaudum, et cette paroisse prit depuis le nom, plus moderne, de Mas-en-Puelles.

Pierre était né compatissant, il ne pouvait voir un pauvre sans être touché de sa misère. Orphelin de père à quinze ans, il fut élevé par sa mère qui était pieuse et bonne, mais qui désirait pour lui un établissement digne de sa condition. Pour lui, il regardait plus haut, et les choses du temps ne le sollicitaient point. L'hérésie des Albigeois troublait alors le sud de la France et ravageait les âmes. Pour la combattre, il s'engagea à la suite de Simon de Montfort, et se battit à Muret (1213), où fut tué Pierre d'Aragon, qui était, avec le comte de Toulouse, un des plus fermes tenants de l'hérésie. Simon avait été l'ami de Pierre d'Aragon. C'était une âme vaillante autant que généreuse. Il fit prisonnier Jacques, âgé de six ans, le fils de Pierre d'Aragon qui avait succombé. Il recueillit l'enfant, confia son éducation à Pierre Nolasque, et les envoya tous deux en Espagne.

Pierre Nolasque vécut donc à la cour d'Aragon, à Barcelone, et, tout en élevant le jeune prince, il menait la vie d'un religieux. Il inspira à son élève une grande foi, avec l'amour de la justice, et lui donna l'exemple de la pénitence, de la piété, de l'intégrité de vie. Il fuyait les plaisirs de la cour et vivait retiré dans un hôtel dont le roi Jacques Ier lui avait fait don. Là, il s'adonnait à la prière, à l'étude des Saintes Ecritures, à la pénitence. Il con-

sacrait particulièrement à l'oraison tout le temps qu'il n'employait pas aux devoirs de sa charge. Ce qui le préoccupait surtout, à cette époque où l'Espagne était en lutte constante avec les musulmans, c'était la triste situation des prisonniers chrétiens. Il eût été heureux de se faire esclave à leur place et il confiait souvent ce dessein à S. Raymond de Pennafort, qui, tout en partageant ses idées généreuses, modérait un zèle qui eût versé dans l'imprudence. Pierre se borna donc à employer une partie de ses biens et à faire des quêtes auprès de ses amis pour secourir ces infortunés.

Il fit plus. Il organisa, avec plusieurs personnes, une pieuse association, sous le nom de Congrégation de la Sainte-Vierge, dont le but était de travailler à l'œuvre du rachat des captifs, et de créer des ressources afin de les sauver, de les tirer des mains cruelles des ennemis, de préserver ainsi leur foi et les rendre à leur patrie chrétienne.

Dieu lui témoigna par une vision combien ces efforts lui étaient agréables. Il lui sembla voir, au milieu de la cour d'un palais royal, un magnifique olivier, chargé de fleurs et de fruits. Deux vénérables vieillards lui montraient cet arbre et lui ordonnaient de s'asseoir au pied pour le garder. Il pensa que cet arbre était l'image de la Congrégation qu'il avait fondée dans la maison même du roi, arbre aujourd'hui bien humble, mais qui étendrait au loin ses rameaux féconds et protecteurs.

II

Il s'entretenait volontiers de son dessein avec le roi Jacques Ier d'Aragon, à qui l'histoire a conservé le nom de Conquérant, et ce prince entraînait pleinement dans ses vues. Une vision nouvelle vint les presser de l'accomplir, car c'était évidemment la volonté de Dieu.

En la fête de S. Pierre-ès-Liens 1218, sous le pontificat d'Honorius III, au milieu de la nuit, la Reine des anges descendit des cieux, environnée d'esprits célestes et de saints personnages, dans l'appartement où Pierre était en prière. Elle lui dit :

— Mon fils, je suis la Mère du Fils de Dieu qui a souffert la mort de la croix, et répandu tout son sang pour le salut et pour la liberté du monde. Je viens ici chercher des hommes qui, à l'exemple de mon Fils, donnent aussi leur vie pour le salut et la liberté de leurs frères captifs. C'est un sacrifice qui lui sera très agréable. Je désire donc que l'on fonde en son honneur un Ordre dont les religieux, animés d'une grande foi et d'une grande charité, rachètent les esclaves chrétiens du joug et de la tyrannie des Turcs. Ils se donneront même en gage, s'il le faut, pour ceux qu'ils ne pourront racheter autrement. Telle est, mon fils, ma volonté. Lorsque dans tes oraisons tu me priais avec larmes d'adoucir leurs souffrances, je présentais tes vœux à mon Fils. C'est lui qui, pour ta consolation, et afin que tu établisses cet Ordre sous mon nom, m'a envoyée du ciel vers toi.

— Je crois, répondit humblement Pierre à Marie, je crois que vous êtes la Mère du Dieu vivant et,

que vous êtes descendue des cieux pour soulager les malheureux chrétiens qui souffrent un barbare esclavage. Je crois que vous connaissez tous les secrets de Dieu. Mais qui suis-je, moi, pour accomplir une si difficile mission, parmi les ennemis de votre Fils, et pour tirer ses enfants de leurs cruelles mains ?

— Ne crains rien, Pierre, dit-elle, je t'assisterai, je t'aiderai. Je rendrai ta mission plus facile. Tu fonderas l'Ordre que je te demande, et tu verras bientôt mes fils et mes filles qui se glorifieront de porter cette livrée blanche dont je suis revêtue.

La Sainte Vierge ajouta que cet Ordre prendrait le nom de « Notre-Dame de la Miséricorde. » Puis, jetant un regard plein de tendresse sur son serviteur Pierre, elle remonta au ciel avec son cortège d'anges.

Pierre demeura en prières jusqu'au matin. Il remerciait Dieu qui avait entendu ses soupirs et qui les avait exaucés ; il admirait surtout sa bonté qui prend soin de toutes ses créatures, et ne les abandonne jamais. Quand leur sort paraît désespéré, sa Providence intervient, les saints du ciel ne demeurent pas des étrangers pour ceux qui souffrent sur la terre, ils pensent à ceux-ci, ils assiègent la clémence divine. Lorsque nous nous croyons perdus, sans ressources, dans les plus tristes délaissements, ils sont près de nous ; il s'établit entre le ciel et la terre une mystérieuse chaîne de courage et d'espérance, et Marie elle-même descend auprès de nous. Une bonne mère ne pense-t-elle pas toujours à ses enfants ? Or quelle mère est aussi bonne que Marie ?

Fortifié par ces pensées, dès que le jour parut, Pierre vint trouver son confesseur, Raymond de Pennafort, pour lui raconter la vision dont il avait été favorisé pendant la nuit. Il le rencontra à la cathédrale.

— Moi aussi, lui dit Raymond, j'ai reçu la visite de la Reine du ciel. Elle m'a exposé son désir, elle m'a donné l'ordre de travailler à créer une Congrégation qui rachèterait les pauvres captifs, et d'exhorter, dans mes sermons, les catholiques à secourir cette œuvre qui réalisera la charité parfaite. C'est pour remercier Dieu et la Sainte Vierge que je me suis rendu de si grand matin à la cathédrale.

Et ils se mirent à parler de cette œuvre parfaite de charité. Ils s'entretenaient des moyens d'accomplir la mission que Marie leur avait confiée, quand ils aperçurent le roi Jacques Ier qui entra à son tour à la cathédrale. Celui-ci courut à eux pour leur raconter la vision qu'il avait eue, lui aussi, et dont il venait rendre grâce à Dieu.

— La glorieuse Reine des anges, dit-il, m'a apparu cette nuit avec une beauté et une majesté célestes. Elle m'a ordonné d'instituer un Ordre qui portera le nom de Notre-Dame de la Merci ou de la Miséricorde, et qui se consacrerà la Rédemption des captifs. Je sais, Pierre, que tu as un grand désir de racheter les esclaves. Je te charge donc d'accomplir cette œuvre et d'établir cet Ordre. Toi, Raymond, je connais ta vertu, ta science et ton éloquence, tu seras, par tes prédications, le soutien de l'Ordre.

Ils se redirent les paroles de Marie. C'étaient exactement les mêmes avis, les mêmes prescriptions. La volonté de Dieu était claire, formelle : ils devraient travailler ensemble à créer le nouvel Ordre. — Ils se quittèrent donc avec la résolution d'entreprendre l'œuvre sans tarder.

Le roi fit appeler Bérenger de La Palu, évêque de Barcelone, car il devait d'abord en référer à l'autorité ecclésiastique, et il fut décidé que Pierre Nolasque recevrait le 10 août, en la fête de S. Laurent, l'habit religieux de l'Ordre de Notre-Dame de la Merci dont il serait le fondateur. C'est ce jour-là que l'on poserait la première pierre de ce splendide édifice voulu par la Mère de Dieu.

Le 10 août donc, au matin, le roi, accompagné de Pierre Nolasque et de Raymond de Pennafort, de toute la cour et des échevins de la ville, se rendit à Sainte-Croix-de-Jérusalem, cathédrale de Barcelone. L'évêque avec le clergé le reçut à la porte, en chantant le *Te Deum*, puis il célébra la messe pontificale. Après l'Evangile, S. Raymond de Pennafort parut en chaire. Il raconta avec la conviction d'un témoin la vision qu'il avait eue durant la nuit, et dont avaient été pareillement favorisés Pierre Nolasque et le roi. Il fit ressortir la bonté de la Sainte Vierge pour les malheureux qui l'avaient invoquée dans les fers, et la foi de ces apôtres qui allaient leur porter secours. Le peuple ne put contenir les sentiments qui l'animaient à ce récit et des acclamations retentirent dans la cathédrale.

Le discours terminé, le roi descendit de son trône, vêtu de son manteau royal et une couronne d'or sur la tête. Pierre Nolasque et Raymond de Pennafort étaient à ses côtés. Les conseillers de Barcelone et les grands du royaume le suivaient. Il alla jusqu'au maître-autel où l'évêque célébrait l'auguste sacrifice, s'arrêta devant le prélat, et dit :

— Nous voulons accomplir le commandement de Dieu que nous a transmis la T. S. Vierge Marie, Reine des anges, en fondant un Ordre religieux et militaire dont les membres se dévoueront au rachat des captifs, jusqu'à donner pour eux leur liberté et leur vie. Le premier religieux de cet Ordre sera notre compagnon et ami Pierre Nolasque, que la Mère de Dieu a choisi pour être la pierre fondamentale de cette grande œuvre de charité. C'est donc à vous, maintenant, Père, qu'il appartient d'exécuter les desseins de Dieu et de la T. S. Vierge.

L'évêque alors, avec l'aide du roi et de Raymond, revêtit Pierre d'une robe blanche, semblable à celle que portait Marie, lorsqu'elle leur apparut, puis du scapulaire sur lequel Jacques Ier plaça l'écu de ses armes. Au milieu de l'écu éclatait la croix blanche de la cathédrale de Barcelone. Il mit ensuite l'Ordre sous la protection des conseillers de la cité. Pierre Nolasque fit le vœu solennel de se donner en otage aux Turcs pour racheter les captifs, s'il était nécessaire, et il se releva sacré chevalier du Christ pour cette belle œuvre, par l'évêque, le roi et le peuple chrétien.

XLII

S. PIERRE NOLASQUE (*suite*)

II. — L'Ordre de N.-D. de la Merci

I

Le roi Jacques était un prince de grande foi et de grand cœur, un de ceux qui ont régné le plus longtemps et qui ont fait l'Espagne. Il ne séparait pas la foi de la patrie ; il savait au contraire que plus la foi serait florissante, plus la patrie serait prospère. Il voyait aussi dans l'Ordre nouveau un instrument pour le relèvement de son pays. C'est pourquoi il logea d'abord Pierre Nolasque dans une aile de son palais.

Bientôt les religieux affluèrent. Le fondateur demanda au roi un emplacement pour bâtir un monastère. On lui accorda l'église Ste-Eulalie et les terrains alentour. Située sur les bords de la mer, dans un endroit salubre, elle offrait un panorama splendide. Le roi Jacques avait une telle estime pour les religieux de la Merci, qu'il voulut se construire une résidence à côté d'eux, pour jouir de leur compagnie, de leur ferveur et de leurs exemples. Pierre en effet devint son meilleur conseiller.

Toutefois sa grande pensée était de réaliser le vœu de la Sainte Vierge. Pour se préparer à sa mission, il fit un pèlerinage à Notre-Dame de Montserrat, puis à Manrèse. Il fit ce dernier voyage pieds nus, pour s'habituer à la dure, et revint à Barcelone. Il réunit alors ses religieux et leur exposa les idées qui étaient le fruit de son pèlerinage.

« Racheter les captifs à prix d'argent, c'est une bonne œuvre, leur dit-il. Mais notre œuvre doit tendre à un but plus parfait. Il nous faut sortir des terres qui appartiennent aux princes chrétiens, et nous transporter dans les pays infidèles. Chez nous, nous n'avons aucun mérite, et ne courons aucun danger. Notre mission, c'est d'aller chez les musulmans, d'arracher les agneaux à la gueule des loups, de délivrer les chrétiens nos frères des mains de leurs ennemis qui ont fait d'eux des esclaves, et qui s'efforcent de leur enlever leur foi. Nous ne pouvons partir tous pour les terres infidèles. Nous allons donc choisir ceux qui feront les premiers ce périlleux voyage. Nous les appellerons des *Rédempteurs*. »

Il fut choisi le premier. Alors il définît la mission qu'ils devaient accomplir. « Nous emporterons, leur dit-il, les sommes que nous avons amassées pour le rachat de nos infortunés frères. Mais nous n'oublierons pas que nous leur devons aussi, outre ces deniers, notre sang et notre vie. »

Et il partit pour le royaume de Valence qui était occupé encore par les infidèles. Il espérait y trouver des persécutions et des outrages, être jeté dans quelque cachot et chargé de chaînes. Les musulmans furent frappés de son courage, de la noblesse de son entreprise, et ils lui accordèrent la grâce d'un certain nombre de prisonniers qu'il ramena pleins d'allégresse à Barcelone.

Ce succès redoubla son zèle. Il se reprit à quêter

de l'argent pour délivrer de nouveaux prisonniers et partir pour le royaume de Grenade. Il trouva les mêmes facilités, remporta les mêmes succès. Dans ces deux expéditions, il avait libéré environ quatre cents esclaves. En outre, il avait pu prêcher les vertus chrétiennes à ces musulmans fanatiques et sourds à la grâce.

Pendant ce temps, le roi Jacques entreprenait la conquête du royaume de Valence et remportait à Unéza une grande victoire sur Zaen, roi de Valence et des Maures. Il manda aussitôt Pierre, et dans sa reconnaissance pour Dieu qui l'avait fait triompher il donna au nouvel Ordre le château d'Unéza, où le fondateur bâtit un monastère en l'honneur de Notre-Dame. Comme on y préparait les fondations de l'église qu'on appelle Notre-Dame *del Puche*, on vit pendant quatre samedis paraître, la nuit, sept lumières brillantes comme des étoiles, qui descendaient du ciel et disparaissaient à l'endroit même où l'on creusait les fondations. Ces lumières attirèrent l'attention, on creusa plus avant et l'on découvrit une cloche d'une grosseur prodigieuse qui abritait une superbe statue de la Sainte Vierge. Pierre la prit dans ses bras et la fit placer sur un autel, à l'endroit même où elle avait été trouvée. Pour lui, c'était un riche trésor du ciel et la garantie de nouvelles faveurs. Pourquoi reparait-elle au jour après de longues années pendant lesquelles elle avait été totalement oubliée, sinon pour faire éclater la puissance de Marie ? N'était-ce pas le signe que la force musulmane allait s'évanouir comme s'évanouissent les brouillards aux rayons du soleil ? Il le crut, et pressa le roi de poursuivre le siège de Valence. Ce n'était point l'avis des généraux, mais, comme Jeanne d'Arc, Pierre avait assisté au conseil de Dieu, qui avait décidé que cette ville serait prise. Elle fut emportée d'assaut, la grande mosquée devint l'église cathédrale, consacrée à S. André, une autre mosquée servit d'église et de monastère aux religieux de la Merci, et Pierre revint à Barcelone.

II

Il avait si bien réussi dans ses deux premiers voyages chez les musulmans qu'il résolut d'en tenter un troisième, à Alger. Sa personne inspirait tant de confiance et de respect, qu'on lui permit de visiter les captifs chrétiens dans leurs prisons. Pendant qu'il écoutait le récit de leurs malheurs, et qu'ils le suppliaient de les rapatrier, il les consolait en leur rappelant qu'ils étaient les prisonniers du Christ, comme S. Paul, et en faisant briller à leurs yeux des rayons d'espérance. Qu'il eût voulu les racheter tous, et quel était son désespoir de les laisser, faute de ressources, entre les mains des infidèles ! Et presque chaque jour ceux-ci amenaient de nouvelles prises !

Un jour, un pirate arriva à Alger avec une frégate remplie de chrétiens. Parmi les prisonniers se trouvait une dame catalane, Thérèse de Vibaure, que Pierre avait rencontrée dans le monde. Elle revenait de Rome avec son frère pour y terminer un procès, quand elle fut accostée par le pirate. Celui-ci en entrant dans le port annonça qu'il amenait de nombreux prisonniers. Des cris de satisfaction retenti-

rent comme des hurlements de bêtes féroces qui ont saisi une belle proie. Pierre les entendit et il courut recevoir les infortunés captifs. Il mêla ses larmes aux leurs, offrit de prendre leur place et de leur sacrifier sa propre liberté. Mais il ne pouvait en sauver qu'un, n'être la rançon que d'un seul. Il aperçut alors Thérèse qu'il avait vue auparavant en pleine prospérité et qui était réduite au rang des esclaves. Il fut extrêmement touché de son misérable sort et courut chez le pirate pour conférer avec lui du rachat des chrétiens captifs.

Ce pirate ignorait le rang et la qualité de ses esclaves. Il en exigea un prix peu élevé, fut payé aussitôt et remit sa captive entre les mains de Pierre Nolasque. Un matelot, plus avisé, découvrit au pirate qu'il avait une prisonnière de marque. Celui-ci de nouveau se saisit de tous les prisonniers, déclarant qu'il avait été trompé par Pierre, injuria ce dernier et menaça de le tuer. Le bon religieux s'excusa et proposa une rançon plus forte. Mais il n'avait pas la somme nécessaire pour en verser immédiatement le prix.

— Accordez-moi un délai, dit-il. J'enverrai en Espagne, et je vous promets que je recevrai bientôt l'argent demandé. Mais il est bien entendu que jusque là les prisonniers seront en sûreté et que je pourrai les visiter.

La chose fut convenue. Il écrivit au roi d'Aragon, les captifs écrivirent à leur famille, cela exigea du temps. Les prisonniers perdirent patience, et, à l'insu de Pierre Nolasque ils traitèrent avec un juif du pays, qui les enleva une nuit et les fit passer en Espagne.

Quand le pirate s'aperçut que sa proie lui avait échappé, il entra en fureur, accabla Pierre d'injures et de coups, le jeta dans une basse-fosse, puis le fit comparaître en justice comme un voleur, un malhonnête homme qui n'avait pas tenu sa parole et qui avait au contraire favorisé la fuite de ses esclaves. Le juge, ou cadi, n'osa incriminer la sincérité de Pierre, il lui paraissait sûr que le saint avait été trompé lui-même par ses protégés, impatients de recouvrer leur liberté. Pierre, d'ailleurs, s'offrait à demeurer esclave à la place des fugitifs, pendant que le religieux qui l'accompagnait irait en Espagne pour chercher la rançon. Mais le pirate ne voulut rien entendre, il voulait son argent, surtout il voulait se venger.

Il retint donc le religieux et fit mettre en mer deux barques ou tartanes. Sur l'une, qui prenait eau, il embarqua Pierre ; sur l'autre il fit monter des matelots, avec ordre, quand ils seraient en pleine mer, d'abandonner la tartane dépourvue de voiles et de gouvernail, où était le chrétien. Au retour ils déclareraient que la tempête avait chassé et perdu le navire. Mais l'Esprit-Saint guida à travers la mer la fragile embarcation qui, après quelques heures, aborda, saine et sauve, au port de Valence. Là, Pierre Nolasque recueillit d'abondantes aumônes et il envoya un de ses religieux qui délivra les captifs d'Alger et les ramena en Espagne.

Il voulut alors se démettre de sa double charge

de général et de Rédempteur. L'Ordre se borna à lui donner un vicaire général, Pierre d'Amour, et Guillaume Bas fut élu Rédempteur. Pour lui, il se complaisait dans les offices les plus humbles du monastère, comme celui de distribuer des aumônes à la porte, et il s'adonnait, avec une ferveur plus libre, à l'oraison. Un jour qu'il se plaignait à Dieu que le nombre de ses religieux fût trop restreint pour une si grande œuvre, il entendit une voix qui lui répondait : « Ne craignez pas, petit troupeau, car il a plu à votre Père de vous donner son royaume. » Il vit en effet bientôt le nombre de ses religieux s'accroître, et il s'en réjouit d'autant plus qu'il en attribuait la gloire à ceux qui occupaient sa place. S. Louis l'avait en grande estime et il lui avait demandé de l'accompagner à la septième croisade. Le saint était dans son lit, malade, il fit des efforts surhumains pour se lever, mais la vieillesse était venue prématurément. La fête de Noël 1256 approchant, il manifesta un grand désir d'assister à l'office pour adorer l'Enfant Jésus dans sa crèche. Il lui était impossible de se lever ; cependant, à la grande joie de tous, il parut à sa place au chœur, sans que lui-même pût savoir comment il y était venu. L'office terminé, il s'en alla dans sa cellule sans aide, mais, dès qu'il y fut rentré, les convulsions le reprurent, il reçut le saint Viatique, se traînant sur ses genoux pour aller au devant du Saint-Sacrement. Puis il donna ses derniers avis à ses religieux, désigna Guillaume Bas comme général de l'Ordre, et, tranquille de ce côté, il s'entretint intimement avec Dieu, avec la Sainte Vierge, avec S. Pierre son patron, avec son ange gardien. Ensuite il regarda affectueusement ses enfants qui priaient autour de son lit, leva les yeux et les mains au ciel, les bénit, et expira en leur présence, la nuit même de Noël. Sa cellule fut alors remplie d'une odeur céleste d'une extrême suavité.

Son Ordre, en six siècles, racheta 300.000 esclaves.

Il avait été approuvé par Grégoire IX. Les Papes ensuite instituèrent la touchante fête de Notre-Dame de la Merci, le 24 septembre.

Alger a gardé un souvenir reconnaissant à celui qui racheta tant de captifs en ses murs ; et à Marie qui fut l'inspiratrice de ce dessein. Une vieille mosquée fut convertie en église sous le titre de Notre-Dame des Victoires. Au dix-neuvième siècle, quand l'Algérie fut conquise par les Français, Mgr Dupuch, premier évêque d'Alger, construisit la magnifique basilique de Notre-Dame d'Afrique. Ce sanctuaire domine la cité, elle domine les flots, la vaste mer. On croit encore entendre les cris de désespoir des captifs. Ces cris, Marie, en sa tendresse maternelle, en a fait un concert de bénédictions et de gratitude qui réjouissent la terre et le ciel.

FIN

IMPRIMATUR

Lingonis, die 5 decembris 1928.

EUG. LINDECKER, Vic. gen.

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES.—Imprimerie de l'AMI DU CLERGÉ

Ami du Clerge du 13 décembre 1928

Deuxième

partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Sermons pour Noël — II. Le récit évangélique 737.
Cinq minutes d'Évangile — V. Noël : Le récit du mystère, 738 — VI. *Dimanche dans l'Octave* : La Présentation au Temple ; Marie modèle d'obéissance et d'esprit de sacrifice, 739. — VII. *1^{er} Dimanche de janvier* : Retour à Nazareth ; le travail manuel, 740.
Pour le dernier dimanche de l'année — I. La grâce de Dieu, 741. — II. Faire son bilan, 743.
Pour la fête de Saint Nom de Jésus — La dévotion à ce Saint Nom dans l'Ordre Seraaphique, 744.
Aux Enfants de Marie — VII. L'esprit de foi, 748.
Instructions sur la Sainte Eucharistie — XXVIII. La communion spirituelle, 749. — XXIX. La communion des hommes, 750

SERMONS POUR NOEL

II

LE RÉCIT ÉVANGÉLIQUE

Mes frères,

Il y a 1928 ans, au soir du 24 décembre, il y avait grande animation dans les rues de Bethléem, et d'ailleurs sur toutes les routes de Judée et de Galilée. Désireux de connaître les ressources de son immense empire, en richesses et en hommes, l'empereur romain Auguste procédait au recensement de toutes les provinces soumises à son autorité. Obéissant aux ordres de son préfet Cyrinus, les Juifs, selon l'usage de leur nation, se rendaient chacun dans la localité d'où était originaire sa famille et où se trouvait le tableau généalogique de ses ancêtres.

I

Perdus dans la foule, deux voyageurs, un jeune homme et une jeune femme, se dirigeaient vers Bethléem. Ils venaient de loin, de Nazareth, située à trente lieues de là, et par des chemins montagneux et difficiles. Aussi, afin d'être moins fatiguée, la jeune femme, sur le point d'être mère, était assise sur un âne, monture des pauvres de ce pays.

Vous devinez quels sont ces deux voyageurs, m. f. : ce sont Marie et Joseph qui, descendant tous deux de David, se rendent à Bethléem où leur ancêtre, avant d'être roi d'Israël, gardait les brebis de son père Isai. C'est de là qu'il était parti le bâton à la main, la besace au côté, et armé de sa fronde et de pierres pour tuer le géant Goliath ; c'est là que la loi oblige Joseph et Marie à se faire inscrire pour le recensement.

Pourquoi Marie, dans la situation où elle se trouve, a-t-elle entrepris ce long et pénible voyage et n'a-t-elle pas laissé à S. Joseph le soin d'accomplir toutes ces formalités ? C'est sans doute parce qu'en qualité d'unique héritière de S. Joachim et

de sainte Anne, sa présence était nécessaire. — Malgré sa fatigue, elle admire la façon dont vase réaliser la prophétie de Michée, qui de longs siècles à l'avance a prédit que le Messie naîtrait à Bethléem, afin que soit mieux établie et apparaisse avec plus d'éclat sa royale descendance de David. Les nombreux Israélites qu'elle rencontrait se rendant à leur lieu de naissance croyaient bien obéir à l'empereur Auguste ; en réalité, celui-ci, en prescrivant son recensement, n'avait fait lui-même qu'obéir à Dieu sans s'en douter, et contribuait à l'accomplissement de ses éternels desseins.

II

Après avoir traversé Jérusalem, nos modestes voyageurs marchèrent encore l'espace de huit kilomètres et arrivèrent à Bethléem dans la soirée du 24 décembre. Les rues étaient encombrées par les arrivants et leurs montures, les maisons remplies par les parents, les amis et les riches venus pour le recensement. Joseph et Marie ne purent donc, malgré leurs instances, y trouver l'hospitalité. Il y avait bien, à l'entrée de la ville, un khan ou caravansérail auquel l'évangile de S. Luc donne le nom d'hôtellerie, mais qui était loin de ressembler aux hôtels et même aux plus modestes auberges d'aujourd'hui. C'était une vaste cour, entourée de quais abrités par des toits ; des voyageurs liaient leurs montures dans la cour et, enveloppés dans leurs couvertures, s'étendaient eux-mêmes sur le quai pour y dormir. S. Joseph et la Sainte Vierge s'y rendirent, mais ici encore, toutes les places étaient prises, et il leur fallut encore chercher un gîte ailleurs.

Dans le flanc de la colline calcaire sur laquelle était bâtie Bethléem, il y avait des grottes naturelles précédées d'un toit rustique, où les bergers et les habitants de Bethléem abritaient leurs troupeaux et leur bétail. S. Joseph avisa l'une de ces grottes. Il s'y trouvait une crèche où mangeoire destinée à recevoir la nourriture des animaux, de la paille, et un bœuf attaché là pour la nuit. S. Joseph lia près de lui l'âne qui les avait amenés de Nazareth, puis avec Marie pénétra plus avant dans l'étable pour y prendre un peu de repos. Les anges invisibles la remplissaient déjà : c'était là, en effet, le palais que le Père éternel avait choisi pour y faire naître son Fils.

« Pendant qu'ils étaient là, dit l'Évangile, arriva le terme auquel Marie devait enfanter. Elle mit au monde son fils premier-né, l'enveloppa de langes et le coucha dans la crèche. » Il était minuit, comme le chante l'Église : « Pendant que toutes choses se tenaient dans un profond silence et que la nuit dans son cours atteignait le milieu de sa route, votre Verbe tout-puissant, Seigneur, vint de sa royale demeure. » Cet enfantement, dit Bossuet, est exempt de cris, comme de douleurs et de violences ; conçu miraculeusement, le Sauveur du monde naît plus miraculeusement encore.

Mais déjà l'âpre froid de la nuit se fait sentir à ses membres délicats ; Marie les enveloppe de

langes qu'elle a apportés de Nazareth en prévision de la prochaine naissance. Son divin Enfant pleure, lui qui est la joie de toute la Création ; elle le console par ses maternelles caresses. Il ressent la faim, lui qui, comme nous le chantions cette nuit, empêche le petit oiseau d'en souffrir ; Marie va l'allaiter de son lait virginal. S. Joseph s'associe de tout cœur à ces soins de Marie pour l'Enfant-Dieu, et pendant quelques instants, avec elle et les anges invisibles, il forme toute la cour de ce Roi des rois. Mais ces anges vont bientôt lui amener de nombreux adorateurs.

III

Il y avait, continue l'Evangile, à quelque distance de là des bergers qui veillaient pendant les heures de nuit et restaient à garder leurs troupeaux... Tout à coup, l'ange du Seigneur apparut auprès d'eux et la clarté de Dieu les illumina. Ils furent saisis d'une grande frayeur, car c'était une croyance chez les Juifs qu'on ne pouvait voir un ange de Dieu, ni à plus forte raison, Dieu lui-même, sans mourir. Mais l'ange les rassura : « Ne craignez rien, leur dit-il ; je viens vous annoncer une nouvelle qui sera pour vous et pour tout le peuple le sujet d'une grande joie. Aujourd'hui, dans la ville de Bethléem, il vient de vous naître un Sauveur, et voici le signe auquel vous le reconnaîtrez : vous trouverez un enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche. » Et soudain se joignit à l'ange une multitude d'esprits célestes, louant Dieu et chantant : « *Gloria in excelsis Deo*. Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ! »

Quand les anges se furent retirés dans le ciel, les bergers se dirent les uns aux autres : « Allons jusqu'à Bethléem et voyons ce que les anges viennent de nous annoncer. » Et s'étant hâtés de partir, ils montèrent les pentes de la colline sur laquelle est bâtie Bethléem, et parvenus à la grotte de la Nativité ils y trouvèrent le Saint Enfant, tel que le messager céleste le leur avait décrit. Et s'étant prosternés, ils l'adorèrent.

Tous les jours suivants, il est permis de le croire, ils renouvelèrent leur pieux pèlerinage et apportèrent à la Sainte Famille des présents prélevés sur leur pauvreté. Ils firent mieux : l'ange du ciel leur ayant dit que la naissance du Sauveur devait être un sujet de joie, non pas seulement pour eux seuls, mais pour tout le peuple, ils parlèrent autour d'eux du Messie nouveau-né et racontèrent les prodiges dont ils avaient été témoins et qui avaient signalé sa naissance. Combien, alors, regretteront de n'avoir pas fait meilleur accueil à Marie et à Joseph et de s'être privés de l'honneur d'abriter sous leur toit la naissance du Messie attendu depuis tant de siècles et avec tant d'impatience ! Ils se hâtèrent sans doute de réparer leur faute en offrant à la Sainte Famille un gîte plus confortable, puisque l'Evangile nous dit que les Mages la trouvèrent non plus dans l'étable, mais dans une maison.

Voilà, m. f., dans toute sa simplicité, le récit du grand événement que le monde en fête commémore aujourd'hui. Vous le voyez : Notre-Seigneur a voulu dès son entrée en ce monde commencer sans tarder le grand œuvre de notre rédemption. Car, pourquoi a-t-il voulu naître si misérablement, sinon pour expier dès la première heure de son existence nos péchés, et nous racheter en payant notre dette à la justice de son Père ? Et cette tâche il la continuera pendant 33 ans jusqu'à son dernier soupir. De même qu'il n'a point eu de maison pour abriter son berceau, il n'en aura point pour abriter son lit de mort. Le premier, la crèche, était fait de planches dures et froides ; le second, la croix sur laquelle on le clouera, sera plus dure encore à ses membres meurtris. Entré pauvre et nu en ce monde, il en sortira dépouillé de ses vêtements. En sorte que sa vie tout entière, du premier instant jusqu'au dernier, n'aura été qu'un acte d'amour pour nous. Eh bien ! « *sic nos amantem, quis non redamaret* ? Qui n'aimerait un Dieu qui nous a tant aimés ? »

Il est raconté que S. Alphonse de Liguori ne pouvait songer au mystère de ce jour sans verser des larmes abondantes. Une nuit de Noël, tandis qu'on entonnait au chœur l'invitatoire : « *Christus natus est nobis*... Le Christ est né pour nous, venez, adorons-le, » son émotion fut telle qu'il éclata en sanglots devant l'assistance attendrie. — Nous éprouverons quelque chose de cette émotion en venant nous agenouiller devant la Crèche. Nous y verrons le Dieu du ciel qui pour mieux gagner nos cœurs s'y est fait petit enfant et nous y tend amoureusement ses petits bras pour nous attirer à lui, et nous rendrons amour pour amour au Dieu qui nous aime tant. Ainsi soit-il.

CINQ MINUTES D'EVANGILE

V.

NOËL : Le récit du mystère

En ce jour-là, dit le texte sacré, on publia un édit de César-Auguste, qui ordonnait le recensement de toute la terre.

I

L'Histoire ancienne rapporte, en effet, qu'à cette époque les légions romaines avaient subjugué tous les peuples connus et que Rome dictait ses lois au monde entier. L'empereur Auguste profita du silence des armes et de la paix universelle pour procéder au recensement de ses sujets. — Il servait ainsi, sans le savoir, les vues de la divine Providence qui voulait amener Marie et Joseph de Nazareth, où ils habitaient, à Bethléem, qui avait été désignée par les prophètes comme le lieu de naissance du Messie. C'était en effet l'usage chez les Juifs de se faire inscrire non pas au lieu de sa résidence, mais au lieu de son origine. Or les

aïeux de Marie et de Joseph étaient originaires de Bethléem.

Dès qu'ils eurent connaissance de l'édit, les deux saints voyageurs, porteurs du salut de l'humanité, se mirent en route. Ils traversèrent lentement les lieux autrefois soumis à leurs ancêtres (car ils étaient les descendants déchus de la race royale de David) et qui évoquaient au fond de leurs cœurs tant de souvenirs. Enfin, après un pénible voyage de cent kilomètres environ dans une région montagneuse, ils se trouvèrent en face de Bethléem, petite ville de Judée bien déterminée 700 ans à l'avance par les prophètes, parce qu'il y avait en Palestine une autre Bethléem, située dans la tribu de Zabulon.

Suivant une imposante tradition, la journée du 24 décembre tirait à sa fin. Le soleil couchant devait de ses derniers rayons le sommet de la colline de Bethléem, les étoiles sortaient une à une de leurs retraites, la nuit commençait à descendre. Marie et Joseph se présentèrent à l'unique hôtellerie, mais toutes les places étaient prises par la foule que le recensement avait attirée.

Une pensée, sans doute, vint alors à la pauvre jeune femme, qui sentait approcher son heure. La bourgade d'Hébron n'était qu'à 2 lieues de Bethléem; c'est là que demeurait sa cousine Elisabeth, qui lui donnerait l'hospitalité la plus généreuse, et le divin Enfant ne manquerait de rien à son entrée dans le monde. Mais le ciel en avait décidé autrement. Bientôt, en effet, Marie arrêtée par la fatigue, ne peut aller plus loin. A quelques pas du grand chemin Joseph aperçoit un abri, qui servait d'étable aux bergers du pays. Les humbles voyageurs y dirigent leurs pas.

Cependant la nuit avançait, les étoiles montaient silencieusement au-dessus de Bethléem. L'heure de minuit arriva et Marie, dit l'Évangéliste avec tant de simplicité et de charme, enfanta son Fils premier-né, elle l'enveloppa de langes et le coucha dans la crèche de l'étable, qui devint ainsi le berceau du Roi des rois.

Quel enseignement pour nous tous, mes frères ! Jésus, maître du ciel et de la terre, naît dans l'extrême pauvreté, dans l'embarras d'un voyage, où les plus précautionnés manquent souvent du nécessaire, pour nous apprendre à ne nous attacher aux biens de la vie qu'avec une sage modération, à réserver nos meilleures sollicitudes pour notre âme et les bonnes œuvres gravées sur sa substance.

II

A 2 kilomètres de Bethléem, dans la direction d'Hébron, s'étend une plaine célèbre dans les Livres Saints. Là, Booz eut ses champs d'orge et de froment où vint glaner Ruth la moabite. Là, le roi David, alors jeune pâtre ignoré, garda les brebis de son père. Là, à l'heure où nous place l'Évangile, des bergers veillaient à la garde de leurs troupeaux, lorsque tout à coup un ange du Seigneur leur apparut et ils furent saisis d'une grande crainte. Mais l'ange se hâta de les rassu-

rer : « Voici qu'il vous est né dans la cité de David, leur dit-il, un Sauveur qui est le Christ-Dieu. Vous le reconnaîtrez à ce signe : il est enveloppé de langes et couché dans une crèche. » Au même instant, les accents d'un cantique divin firent tressaillir les voûtes de la création : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux, chantaient les anges, et sur la terre paix aux hommes chéris de Dieu ! » Leur concert une fois achevé, les esprits angéliques se retirèrent au ciel et les bergers n'aperçurent plus autour d'eux que les collines dont la vue leur était familière, et leurs troupeaux qui paissaient avec leur placidité habituelle.

Cependant, fidèles à l'avertissement des anges, ils se dirigèrent vers Bethléem, et tout ce qui leur avait été annoncé apparut à leurs yeux. Ils adorèrent le Sauveur qui se montrait à eux sous les dehors d'une pauvreté aussi grande que la leur. Ce furent là les premiers chrétiens... Chose étrange, et qui nous montre avec une foudroyante évidence que, si personne n'est exclu du royaume spirituel que Jésus-Christ vient fonder sur la terre, cependant les préférences du Seigneur sont pour les hommes simples, droits et laborieux.

* *

Réjouissons-nous, m. f., nous qui peinons ici-bas. Quelle que soit la forme de notre travail, nos labeurs, qui nous pèsent si fort et dont parfois nous voudrions alléger notre vie, nos labeurs, si nous les accomplissons chrétiennement, nous rapprochent de Dieu plus que la richesse, plus que le repos et la jouissance. Plus tard, quand les temps seront révolus, nous serons heureux d'avoir travaillé et souffert, car nous verrons que nos labeurs auront été les artisans de cette paix éternelle que les anges chantaient au-dessus du berceau de l'Enfant-Dieu et que je vous souhaite à tous. Ainsi soit-il.

VI

DIMANCHE DANS L'OCTAVE

La Présentation au Temple : Marie modèle d'obéissance et d'esprit de sacrifice

Quarante jours s'étaient écoulés depuis que les anges avaient chanté la naissance du Sauveur. Or, d'après la loi de Moïse, la femme qui avait enfanté devait se présenter au Temple (après 40 jours, si elle avait mis au monde un garçon; après 80 jours, si elle avait mis au monde une fille) pour y offrir un agneau d'un an, qui devait être immolé en holocauste comme hostie d'action de grâces, et le petit d'une colombe ou d'une tourterelle pour se faire relever de la souillure légale qu'elle avait contractée. Ceux qui ne pouvaient faire la dépense d'un agneau pouvaient se contenter d'offrir deux tourterelles ou deux jeunes colombes, l'une pour l'holocauste, l'autre pour le sacrifice expiatoire.

La loi ordonnait également de présenter et de consacrer à Dieu tous les premiers-nés du sexe masculin. C'était un hommage rendu à la protection dont Jéhovah avait couvert les Hébreux en

cette fameuse nuit où furent exterminés les premiers-nés des Egyptiens. — Les parents ne pouvaient recouvrer la disposition de leur enfant qu'après l'avoir racheté pour 5 sicles au profit du culte. Ces 5 sicles correspondaient à quinze francs de notre monnaie d'avant-guerre.

Joseph et Marie se rendirent donc au Temple de Jérusalem pour accomplir le double rite légal : *la purification de la mère et la présentation de l'enfant*. Suivons-les et arrêtons notre pensée sur *l'exemple d'obéissance et d'esprit de sacrifice* que Marie nous donne dans cette scène évangélique.

I

Elle nous donne d'abord l'exemple de l'obéissance à la loi de Dieu.

Elle n'ignore pas qu'il n'y a aucune souillure en elle, elle sait que sa conception comme son enfantement n'eurent rien d'humain. L'archange l'a saluée *pleine de grâce*; Elisabeth l'a proclamée *bénie entre toutes les femmes*; elle-même s'est écriée, dans un élan extatique : *Toutes les nations m'appelleront bienheureuse, parce que le Seigneur a fait en moi de grandes choses!* Qu'avait-elle besoin de purification? Qu'avait-elle besoin des prières du prêtre de Jérusalem?

Néanmoins Marie se soumet à la coutume, par respect pour la loi de Moïse. Elle se mêle à la foule des femmes qui montent à l'autel de la Purification. Rien ne la distingue des autres mères, si ce n'est peut-être sa pauvreté qui la fera mépriser par quelque riche orgueilleuse.

A l'exemple de Marie, obéissons à la loi de Dieu *tout entière*. Il n'est pas rare de trouver des personnes qui observent la loi sur un point et qui la négligent sur d'autres. Or, voici la parole du Seigneur : « Gardez les commandements. » Dieu n'a pas dit : « Pourvu que vous gardiez *tel* commandement, je vous dispense de tel autre. » Il ordonne d'une manière absolue. « Rien ne sert, dit S. Chrysostome, de pratiquer certaines vertus, si on en néglige d'autres également nécessaires. Pourvu que le démon nous perde, il s'inquiète peu que ce soit par la transgression du premier ou du dernier commandement. »

II

Marie nous donne aussi en ce jour l'exemple de *l'esprit de sacrifice*.

La pauvre mère monte les degrés du temple de Jérusalem, comme elle montera les degrés de l'autel du Calvaire. Elle savait, par les Ecritures, que son Fils devait mourir ignominieusement pour nous. Mais pour qu'elle ne garde aucun doute sur ce qui l'attend, voici que le vieillard Siméon, poussé par l'Esprit-Saint, lui peint au vif l'horreur de son sacrifice : « Un glaive de douleurs transpercera votre âme, » lui dit-il. Cependant elle accepte tout ; et il ne faut pas s'étonner si, plus tard, elle ne fait aucune démarche devant Pilate, si elle n'emploie ni ses larmes ni ses supplications pour arracher son Fils aux mains de ses bourreaux, car aujourd'hui même elle com-

mence son immolation et elle la continuera jusqu'à ce que tout soit consommé sur la croix.

Malgré son innocence, Marie a été livrée aux angoisses et à la douleur. Comment pouvons-nous prétendre au salut sans l'esprit de renoncement et de sacrifice? Tous, nous ne pouvons pas offrir des sacrifices sanglants, « mais tous, dit S. Bernard, nous pouvons offrir notre corps et notre âme. » *En notre âme*, immolons nos susceptibilités orgueilleuses, nos aigreurs de caractère, l'âpreté des jugements que nous portons sur les autres. *En notre corps* offrons les fatigues, les souffrances qui accompagnent tout travail.

Ainsi, dans la mesure de notre pouvoir, nous imiterons la Sainte Vierge; ainsi nous serons vraiment les disciples de Celui qui a dit : « Si quelqu'un veut me suivre, qu'il renonce à lui-même et qu'il prenne sa croix, » et nous aurons part au bonheur des cieux. Ainsi soit-il.

VII

PREMIER DIMANCHE DE JANVIER

Retour à Nazareth : Le travail manuel

« (Joseph) se retira en Galilée et alla demeurer dans la ville de Nazareth, afin que cette parole des prophètes fût accomplie : Il sera appelé Nazaréen. »

Ce verset d'Evangile contient, sous son apparence simplicité, ce qu'il y a peut-être de plus extraordinaire dans la vie terrestre de l'Homme-Dieu. Jésus, qui a tout créé d'une seule parole, Jésus, qui est l'inspirateur de tous les arts, se retire dans une petite bourgade de Galilée et là, pendant qu'au dehors et sur le premier plan du monde vont continuer à s'agiter les hommes et les choses, les passions et les événements, il va apprendre un vulgaire métier, ses chères mains vont se meurtrir au dur maniement de l'outil, il va faire sa journée et gagner son pain à la sueur de son front.

Plaçons-nous, m. f., devant ce grand exemple.

I

Aujourd'hui encore, après dix-neuf siècles de christianisme, nous croyons difficilement à la noblesse du travail manuel. On est fier d'être homme de science, homme de lettres, homme d'affaires; mais travailler de ses mains une matière triviale, cela nous paraît humiliant, et ceux que la naissance ou la fortune ont affranchis de cette fatalité laissent parfois tomber sur l'ouvrier un regard de hautaine pitié.

Or, à l'époque où Jésus-Christ vint au monde, c'était bien autre chose : le travail manuel était l'objet d'un souverain mépris. Les plus grands génies de la Grèce, Platon et Aristote, n'hésitaient pas à proclamer le travail des mains indigne d'un homme libre. Formés par leur enseignement, les citoyens laissaient les professions mécaniques aux esclaves. A Rome on surprend, sous la plume élégante de Cicéron, cette phrase abominable qui traduisait l'opinion commune des

gens bien élevés : « Les artisans sont tous gens méprisables, et il ne peut y avoir rien de noble dans une boutique ou dans un atelier. »

II

Pour rendre au travail des mains sa noblesse, Jésus le divinise dans sa personne. Fils de la race royale de David, dans le temps, Fils de Dieu dans l'éternité, il aurait pu faire valoir ses droits dès sa naissance, il aurait pu transformer son berceau en un trône superbe. Loin de là ! Pendant trente ans, il va prendre ce titre d'incomparable grandeur : « ouvrier et fils d'ouvrier. » Quel effondrement de toutes nos idées humaines !

« O Dieu, s'écrie Bossuet, je suis saisi ! Jésus fils de charpentier et charpentier lui-même ! Ce n'est pas une docte plume qu'il exerce par de beaux écrits. Il s'occupe, il gagne sa vie laborieusement et, dans cette obscure condition, il accomplit, il loue la volonté de Dieu ; » et Bossuet ajoute : « Que ceux qui vivent d'un art mécanique se réjouissent et se consolent, *Jésus est de leur corps.* »

• •

M. f., nous sommes des ouvriers ; comprenons notre grandeur. Elle n'est pas dans la révolte, dans l'envie, dans l'âpre course après les biens de la terre. Elle réside dans la soumission à la volonté de Dieu, dans le travail consciencieusement accompli. Quand donc la fatigue nous accable, comprimons le murmure qui naît sur nos lèvres et acceptons allègrement le sort qu'un Dieu a voulu partager avec nous. Ainsi soit-il.

POUR LE DERNIER DIMANCHE DE L'ANNÉE

I

LA GRACE DE DIEU

Et gratia Dei erat in illo.

La grâce de Dieu était en lui.

Il faudrait, m. f., que cette parole de l'Evangile, appliquée à l'Enfant-Dieu vivant à Nazareth, pût s'appliquer aussi à nous. Il faudrait qu'au terme de cette année finissante, nos consciences pussent se rendre ce témoignage que nos âmes sont en la grâce de Dieu.

Je ne sais pas de matière plus sérieuse à notre examen de fin d'année ; je ne sais pas, non plus, de but plus noble, plus important à réaliser pour l'année qui va s'ouvrir, que de travailler à obtenir la grâce de Dieu, à vivre d'elle. Je dirai même que ce doit être là notre ambition suprême. Il n'importe pas que nous vivions de longs jours, que nous soyons heureux, que nous ayons la santé, que nous obtenions du succès. L'utilité de vivre n'est pas en longueur de temps ; elle est en l'usage ; tel a vécu longtemps, qui a peu vécu.

Demandons-nous donc, m. f., si réellement nous avons assez vécu. Avons-nous la grâce de Dieu ? notre vie est complète, et la mort peut venir ; nous sommes prêts. Avons-nous perdu la grâce ? nous

avons perdu notre temps, et notre vie est à recommencer. Car qui possède la grâce gagne tout ; qui l'a perdue, a tout perdu. Ce sont là deux considérations que je tiens à développer aujourd'hui devant vous.

I

Pour des chrétiens, c'est une vérité banale à rappeler que l'homme doit vivre pour Dieu. Le Très-Haut a tout créé pour Lui ; par conséquent l'homme, la plus grande des créatures de ce monde, est surtout fait pour Dieu. Il le sait bien et le sent bien, du reste, puisque, quand Dieu lui manque, il est infiniment malheureux.

Mais l'homme a été placé dans l'ordre surnaturel ; il doit donc vivre d'une vie surnaturelle, et chercher Dieu par des moyens surnaturels. Or, ces moyens se ramènent à un seul : la grâce, obtenue par la rédemption de N.-S. Jésus-Christ. Sans la grâce, l'homme ne peut donc s'acheminer vers Dieu, vers sa fin, vers le ciel. Elle est, pour employer une image, la paire d'ailes nécessaire pour nous soulever de ce monde et nous faire monter, avec le concours de notre libre volonté, vers Dieu. Elle est encore cette échelle mystérieuse que Jacob vit en songe, et que nous devons gravir, si nous voulons arriver au sommet de notre vie qui est encore et toujours Dieu.

Or, vous le savez, la grâce s'obtient par le baptême, et quand on l'a perdue, elle se récupère par le sacrement de pénitence. Elle se vivifie, s'augmente, se perfectionne par tous les sacrements, et aussi par les prières, par les bonnes œuvres, par toutes les actions faites en état de grâce. De ces données il est facile de conclure ce que nous avons gagné, si nous avons passé cette année dans la grâce divine.

Nous avons pris notre part du salut opéré par Jésus-Christ. C'est là un trésor que nous n'apprécions pas assez. Nous vivons sans penser d'une façon assez pratique que nous étions des malheureux, plongés dans une irrémédiable misère ; que nous étions des esclaves, condamnés à tous les malheurs ; que nous étions des rebelles, destinés à l'enfer. Nous oublions que de cette misère nous avons été tirés par la miséricorde infinie de Dieu qui a envoyé son Fils, qui en a fait un homme comme nous, et un homme qui a vécu, qui a parlé et fait des miracles, qui a souffert et est mort uniquement pour nous.

Nous sommes fiers d'être des chrétiens, et à bon droit. Mais nous devons en rougir et en pleurer si nous n'avons pas vécu de la vie du Christ, c'est-à-dire de sa grâce. Tandis que si, fidèles à notre vocation et à l'élection privilégiée de Dieu, nous avons marché à la lumière des enseignements du Christ Jésus, si nous avons accompli ses préceptes, imité ses exemples, nous avons lieu de nous réjouir. Nous avons bien employé notre temps, nous avons été des membres vivants de cette vigne mystique dont le Christ est la sève. Et c'est là la vraie vie.

En second lieu, si nous avons vécu dans la grâce, nous avons tiré parti de tout. Sans la grâce, rien n'est utile au salut ; mais avec elle, tout y sert et y conduit. Vous avez peiné et travaillé, vous avez eu de la santé et des plaisirs, vous avez rencontré des succès et bien conduit vos affaires. « Bonne

année, » dites-vous en jetant un regard en arrière. Oui, mais à une condition : c'est que la grâce aura été le principe de tous vos actes. Votre contentement, votre satisfaction doit être complète, si tout ce que vous avez fait a été accompli pour Dieu. Vos fatigues et vos travaux valent mieux que ce que vous pensez, et votre gain est infiniment plus grand que vous ne l'imaginiez. Nous n'attachons pas assez d'estime à ces biens de l'âme qui sont cependant les seuls biens. Nous serons étonnés de la valeur de nos actions, quand nous aurons sous les yeux le livre de vie dont Dieu a la garde et le soin. Ce n'est pas seulement de la besogne accomplie, des travaux bien faits, de l'argent amassé, que nous posséderons ; mais c'est Dieu même que nous aurons gagné. *Mercus tua magna nimis* : Notre rétribution est grande, grande à l'excès.

Pendant cette année encore, nous avons souffert. La maladie a pu nous visiter, des contrariétés ont pu nous accabler, des peines nous tirer des larmes, des épreuves nous briser. La misère a fondu sur nous, nos affaires n'ont pas marché, notre famille n'a pas prospéré ; nous avons eu des pertes à subir, d'argent, de temps, de travail, de réputation. Peut-être même la mort est-elle venue mettre le comble à nos épreuves, en nous enlevant quelqu'un des nôtres. En repassant dans notre mémoire tous ces événements, peut-être nous disons-nous, jetant sur l'année qui s'en va un regard plein de tristesse, mais vide de regret : « Mauvaise année. » — Nous nous trompons étrangement. C'est peut-être, c'est sûrement la meilleure de nos années, si nous avons vécu dans la grâce de Dieu, et le déficit que nous constatons est un vrai bénéfice, un gain considérable, pourvu que tout ait été accepté avec soumission et offert à Dieu. Tout ce qui nous est survenu était à notre désavantage, mais Dieu y a trouvé son compte, et toutes nos peines sont comme des avances que nous lui avons faites. Hélas ! m. f., que nous sommes loin ordinairement d'envisager les choses à ce point de vue ! Les meilleurs chrétiens souvent n'y pensent pas. Le christianisme auquel nous croyons a beau nous prêcher l'utilité des peines et des épreuves ; nous nous en affligeons et nous ne recherchons que la joie et le succès. Qu'ils sont rares, ceux qui acceptent de bon cœur leur croix, la portent allègrement, et remercient Dieu des tribulations plus que des bonheurs ! Ah ! oui, âmes qui savez souffrir, elle fut bonne pour vous, cette année, et en la terminant, c'est plutôt un *Te Deum* que vous devez entonner en l'honneur de votre Dieu, car vous avez été les préférés, et Dieu vous a rendus étonnamment riches.

Enfin, m. f., la grâce de Dieu avec nous, c'est la mort des justes qui nous est assurée. Nous devons mourir, et pour plusieurs la mort est proche. C'est par centaines qu'il faut compter ceux que la mort vient prendre chaque année sur cette paroisse. C'est effrayant, quand on y réfléchit.

Nous sommes donc tout près de la tombe, et la mort vient nous surprendre quand nous n'y pensons pas. Cruelle appréhension pour ceux qui ne croient pas, ou qui, croyant, vivent comme s'ils ne

croyaient pas et ne songent pas à se demander si la grâce de Dieu est en eux.

Mais consolation ineffable pour ceux qui vivent de la vie de la grâce. Ils sont prêts, et s'ils doivent toujours craindre les jugements de Dieu et se garder de toute présomption, ils peuvent néanmoins se réfugier avec plus d'assurance dans la miséricorde divine et se confier à sa bonté. Or, je dis que c'est là l'essentiel, et que leur année a été heureuse. Ils doivent remercier le ciel, et quoi que ce soit des bonheurs terrestres qui leur ait manqué, quel que soit le succès de leurs semblables, ils ne peuvent leur porter envie, car ils ont gagné plus que ces privilégiés tout ensemble. Ils ont gagné la paix de la conscience, l'assurance d'une bonne mort et l'espérance du ciel.

II

Bien différente doit être l'attitude des autres, de ceux qui ont perdu la grâce de Dieu, ou du moins ne l'ont pas recouvrée après l'avoir perdue.

Vous pouvez juger du résultat obtenu, par celui que je viens de mettre sous vos yeux. Autant les premiers sont riches et doivent terminer cette année avec de la joie au cœur et des hymnes de reconnaissance sur les lèvres, autant les derniers doivent s'attrister, se repentir et se laisser aller aux regrets amers.

En effet, le temps ne se rachète pas. C'est là une première cause de regrets. Ce n'est qu'au ciel que nous apprécierons justement ce que nous avons perdu en perdant la grâce. Nous verrons ce que c'est que des mérites en moins, des bonnes œuvres non accomplies, des bonnes inspirations et des bons mouvements négligés ; ce que sont surtout des fautes commises, des péchés multipliés, non seulement mortels, mais même véniels.

Et qui n'aura pas de tels regrets ? Je vous le dis, m. f., et je me le dis à moi-même, en en rougissant, puisque tous nous sommes pécheurs et plus ou moins infidèles à la grâce, je dis que nous sommes des insensés, des dissipateurs, et nous n'avons qu'une chose à faire : c'est de prier Dieu d'agréer pour excuse le limon dont il sait si bien qu'il nous a pétris, l'obscurité de notre esprit et la faiblesse de notre cœur ; c'est de le prier de ne se souvenir que de sa miséricorde et d'arrêter le bras de sa justice.

C'est qu'en effet notre erreur, si elle a été grande, nous aura été bien préjudiciable. Le bien que nous aurons fait, nos prières, nos bonnes œuvres, nos pénitences, nos travaux, si nous avons perdu la grâce, tout cela serait également perdu, et nos efforts auraient été vains, quelle que soit la récompense que nous aurions obtenue des hommes et dans cette vie terrestre.

De même nos peines et nos misères, nos larmes et nos épreuves, si douloureuses qu'elles eussent été, ne compteraient pas. Ou plutôt, si elles comptaient, elles seraient marquées au compte de l'enfer.

Enfin la mort qui guette le pécheur comme le juste, le mondain, comme le pieux chrétien, achèverait notre malheur en le rendant irrémédiable. Il faut bien s'en persuader, puisque la mort menace

tous les hommes et puisqu'il y a une autre vie. « Il n'y faut pas penser, dites-vous, et heureux sont ceux qui n'y songent pas. » Gardons-nous d'une telle aberration, m. f., et au nom des intérêts, trois fois sacrés de votre âme et de votre salut, quand même vous seriez les plus grands des pécheurs, vivez toujours comme des êtres qui mourront. Ce sera là, du reste, le meilleur moyen de sortir de votre péché et de revenir à la grâce de Dieu.

* *

Ce sont là, m. f., des considérations bien simples que je viens de vous rappeler. Mais si familières qu'elles nous soient, elles ne le sont pas devenues encore assez, si nous avons perdu la grâce, si nous avons commis quelque faute.

Une nouvelle année va s'ouvrir. Préparez-la ; promettez-vous d'y entrer avec la grâce de Dieu, d'y vivre avec la grâce de Dieu, et de la terminer, si Dieu vous la donne tout entière, avec la grâce de Dieu encore.

Et pour vous mettre dans ces saintes dispositions, faites monter vers le ciel, avec un *Miserere* plein de componction pour vos négligences et vos fautes passées, le *Te Deum* de la reconnaissance pour les innombrables bienfaits obtenus. Oui, innombrables, et le mot est vrai pour tous. Car si nous avons failli à nos devoirs, Dieu n'a pas failli à ses promesses de générosité. La grâce ne nous a jamais manqué ; efforçons-nous désormais de ne jamais manquer à la grâce. Croyons, et agissons en conséquence. Ainsi soit-il.

II

FAIRE SON BILAN

Redde rationem villicationis tue.
Rendez compte de votre administration.
(Luc, xxii, 2).

En ces derniers jours de l'année, mes b. ch. f., les hommes de commerce, penchés sur leurs livres, comptent et additionnent. Les yeux fixés avec la plus grande attention sur de longues colonnes de chiffres, ils remontent, avec ce fil conducteur, jusqu'au début de l'année qui va finir. Chaque opération est scrupuleusement examinée, les non-valeurs impitoyablement écartées et les dettes minutieusement relevées. Le total de l'actif s'aligne à côté du total du passif, la soustraction se fait, et le résultat s'épale criant sous les yeux !

Quelle terrible éloquence que celle de ce chiffre qui révèle soudain à l'intéressé s'il marche vers la prospérité ou vers la ruine, et dans combien de temps il y sera arrivé !

M. f., ce que les hommes de commerce font pour les choses du temps et pour leur fortune, nous, chrétiens, nous devons le faire pour notre salut, pour les intérêts de notre âme. Sans ce compte personnel, sans ce relevé de nos mérites et de nos démérites, nous nous exposons à courir le plus grand danger que l'on puisse courir ici-bas, le danger de la damnation !... Et si nous ne savons pas dans quel état se trouvent notre conscience et notre âme, nous sommes obligés de dire, en passant dans la rue :

« Il y a plus d'ordre dans ce magasin d'épicerie et dans ce bazar aux cent mille articles, qu'il n'y en a dans ma conscience et dans mon âme ! »

Or, pour ne point avoir à faire un si triste et humiliant aveu, recueillons-nous un instant et, sous le regard du Seigneur, livrons-nous aux réflexions suivantes.

I

Notre vie, n'est-il pas vrai ? est comme un fleuve qui se précipite vers l'Océan, et chacun de nos jours ressemble au flot qui disparaît pour ne plus revenir ; c.-à-d., que nous marchons sans cesse vers l'éternité, et que chaque jour nous en approche. Cependant, toutes ces années de notre vie, qui ne sont déjà plus, se recomposent plus tard ; elles rappelleront, passez-moi le terme, elles rappelleront à elles, en quelque sorte, leurs mois, leurs jours et leurs heures.

Et quand cela arrivera-t-il ? — Au jour solennel où chaque créature sera jugée et où il lui faudra répondre à la voix de Dieu siégeant sur son tribunal !... Donc, comptons maintenant, comptons avec nous-mêmes, avant ce jour de sévérité dans lequel Dieu nous parlera non plus en Père miséricordieux, mais en Juge inexorable ! Et comptons sans perdre de temps ; car pour nous ce jugement peut arriver demain ! Demain, Dieu peut nous réclamer ces jours qu'il nous mesure minute par minute !...

Que faisons-nous de notre vie ?... Qu'avons-nous fait de cette année dont nous contemplons les dernières et mourantes clartés ?... Telle est la question que nous devons nous adresser, en ce moment.

Si nous pouvons nous rendre le témoignage que cette année, qui va disparaître, ne s'est point passée dans la compagnie des méchants et des incrédules, que nous avons fui avec soin la société des mondains dont nous repoussons les plaisirs coupables et même les joies ou réjouissances frivoles, nous avons tenu une conduite qui mérite quelque éloge.

Mais, est-ce assez d'avoir évité les impies et d'avoir condamné leurs doctrines ? Est-ce assez de flétrir l'inconduite, le scandale et l'injustice, de se mettre en garde contre certains désordres plus criants et plus énormes, pour paraître irréprochables aux yeux de Dieu, et n'y a-t-il pas une infinité d'autres fautes qui, parce qu'elles sont moins graves aux yeux de notre ignorance, n'en sont pas moins de déplorables offenses contre la Majesté suprême ?...

Donc, d'après ce principe et en face de ce Dieu jaloux qui trouve des taches dans ses anges mêmes, oserons-nous compter pour rien ces pensées inutiles et peut-être dangereuses ?... ces désirs sans mesure et sans but, ces discours légers, ces rires et ces gestes sans pudeur ?... ces vœux déraisonnables et ces regards cupides jetés vers les choses de la terre, cette convoitise, en un mot, dont nous condamnons l'excès chez les autres, mais dont nous entretenons dans notre cœur les déplorables illusions ?...

Et puis, ces traits méchants lancés contre le prochain ; toutes ces petites jalousies et susceptibilités qui conduisent notre langue dans nos critiques injustes ; ces soupçons hardis et téméraires ; ces procédés d'indifférence calculée, d'aigreur mal combattue,

de mépris persévérant pour des personnes qui ne nous ont fait d'autre mal que de ne point partager notre manière de voir, ou de suivre une opinion différente de la nôtre !... Et puis encore ce zèle intempérant et faux qui, sous prétexte de blâmer le péché, déchire impitoyablement le pécheur et ne sait ce que c'est que l'indulgence !

O Dieu ! que de fautes contre nos frères !... Je ne m'étonne pas que S. Paulin affirme que, sous le rapport de la charité, il n'y a presque pas de fidèle qui n'ait de reproche à se faire !

Est-ce tout ? — Non, m. b. ch. f.

Quand il s'est agi de nos intérêts, de nos biens, de notre réputation, de nos enfants, de nos familles, de nos parents, quelle ardeur, quel mouvement, quelle attention, que de démarches, que de fatigues, que de travaux !...

Mais s'il s'est agi des intérêts de Dieu et de sa gloire, s'il s'est agi de sa Providence et des verges de sa justice, s'il a été question des lois de son Eglise, des principes que celle-ci ne peut pas sacrifier et de l'indépendance de son ministère qu'elle sauvegardera à tout prix, même au prix de la persécution et du martyre, et malgré les prétentions et les révoltes des potentats de ce monde : ...s'il a été question, en un mot, de dimanche, de confession, de communion, de jeûne, de Carême, de fins dernières, de purgatoire, d'enfer et d'éternité, de dogme et de morale, de pape et d'évêques, de prêtres et de religieux, de quêtes et de Denier du culte, que de plaintes, que de murmures, que de récriminations et d'accusations quand il a fallu, ou payer de notre personne et de notre bourse, ou nous gêner, ou nous soumettre ou obéir ou reconnaître la vérité !... Puis, d'autre part, que d'apathie, d'indifférence et de faiblesse vis-à-vis de la religion méconnue et de l'Eglise catholique persécutée, surtout si rien n'est venu troubler ou assombrir le ciel de notre vie et si nous espérons pouvoir conserver tranquillement ce qui en fait le charme et les délices !...

II

M. b. ch. f., je pourrais continuer cet examen, je pourrais détailler encore ce compte de fin d'année ; mais ce que j'ai dit doit suffire, je crois, pour nous permettre de constater quelles sont nos dettes envers Dieu.

Si donc nous nous reconnaissons coupables, il faut demander pardon à Dieu, nous humilier en sa présence et nous frapper la poitrine, en disant : « Oui, mon Dieu, nous sommes des pécheurs, et c'est par notre faute, *mea culpa* !... » Puis, si nous ne l'avons pas fait à l'occasion de la solennité de Noël, toujours si pleine de douceur, il faut encore mettre ordre à notre conscience par une bonne confession, et dire dans la sincérité de notre âme : « Seigneur, que de fois, pendant l'année qui va finir, nous avons formé le désir d'être à vous et de vous servir comme de vrais chrétiens ! Mais hélas ! c'était pour vous oublier presque aussitôt, parce que nous n'avions dans le cœur que des velléités et des résolutions imparfaites !... Aujourd'hui, pressés par votre grâce, mieux instruits de nos vrais devoirs, et fatigués de

ces demi-pratiques qui ne suffisent pas et de ce demi-christianisme qui ne conduit pas au ciel, nous vous promettons de travailler à notre salut et de procurer votre gloire, afin que nous puissions dire avec vérité : *Pater noster, qui es in caelis* ! Oh ! oui, vous êtes vraiment notre Père, et nous sommes vos enfants ! »

Voilà, m. b. ch. f., la résolution qu'il faut prendre tout de suite, sous le regard de Dieu, avant de quitter son autel et son église.

Et pourquoi donc, *tout de suite* ?... Parce que l'avenir ne nous appartient pas !

N'est-il pas vrai que l'année qui va commencer après-demain est pleine de mystères pour chacun de nous ?... Nous nous souhaiterons réciproquement toutes sortes de bonheurs, et nous ferons bien. Nous faisons bien de songer aux amis absents et d'embrasser les amis qui vivent à nos côtés ; vous faites bien surtout, dans vos familles, de vous dire entre parents et enfants combien sont doux et forts les liens qui vous unissent et combien vous seriez heureux de les voir durer toujours !... Mais ce sont là de simples vœux, sincères assurément, louables et dignes d'être exaucés, mais dont beaucoup pourtant ne se réaliseront pas !

En effet, si nous nous reportons à quelques mois en arrière et si nous regardons ensuite à nos côtés, nous voyons avec tristesse que plus d'un voyageur est resté en route. Il en sera de même cette année. Les hommes tombent comme les feuilles et comme elles sont emportés vers des rivages inconnus. Personne n'est assuré du lendemain, ni pour soi ni pour les objets de ses plus chères affections... Où serons-nous l'an prochain ?

Oh ! qu'il est donc bien vrai que la terre est un lieu d'exil, et qu'il est sage, souverainement sage de ne l'oublier jamais !... Aussi, tous les souhaits dont mon cœur est rempli pour vous se résument dans celui-ci : Mes bien chers paroissiens, rappelez-vous que cette terre n'est qu'un lieu d'exil, que votre vraie patrie est le ciel où vous retrouverez un jour vos parents et vos amis, et que le ciel vaut bien la peine que vous vous donniez pour l'acquérir ! Rappelez-vous surtout que si vous demeurez les enfants de Dieu, Dieu sera toujours pour vous un Père plein de miséricorde et de puissance, qui n'emploie sa miséricorde et sa puissance que pour le bonheur de ses enfants ! Ainsi soit-il !

POUR LA FÊTE DU SAINT NOM DE JÉSUS

LA DÉVOTION AU SAINT NOM DE JÉSUS DANS L'ORDRE SÉRAPHIQUE

*Donavit illi Nomen, quod est
super omne nomen.*

*Il lui a donné un Nom qui est
au-dessus de tout nom.*

(Philip., II, 9).

La dévotion au Saint Nom de Jésus est aussi ancienne que le christianisme. C'est dans le sentiment d'une foi profonde que S. Joseph imposait ce Nom béni à l'Enfant-Dieu ; et S. Paul fut choisi de

Dieu comme un vase d'élection pour exalter ce Nom en présence des rois.

Toutefois, il revient aux enfants du Pauvre d'Assise de vouer au Saint Nom de Jésus un culte plus spécial. Ce sont les apôtres de la famille franciscaine qui ont arboré, comme un étendard, le monogramme sacré pour prêcher au peuple le respect et la confiance. Cette dévotion est pour l'Ordre Séraphique un trésor de famille¹. Aussi allons-nous interroger les monuments de l'hagiographie de l'Ordre pour reconnaître quelle fut la dévotion de ses saints et de ses Bienheureux. La puissance de l'exemple est en effet souverainement efficace.

Nous pouvons constater que le caractère séraphique de la dévotion en fut fixé dès l'origine. Il ne faudrait pas croire cependant que le culte spécial, rendu à ce Nom trois fois saint, ait été établi sans laibours ; il fallut, au contraire, soutenir des luttes formidables. Les Mineurs finirent par triompher et ils continuèrent à exalter, dans un apostolat fécond, le glorieux Nom de Jésus. Nous dirons donc successivement les origines de la dévotion séraphique au Saint Nom de Jésus, ses luttes et son triomphe final.

I. — Origines.

En faisant profession d'une dévotion sincère envers le Saint Nom de Jésus, les Frères Mineurs se montraient les dignes héritiers de la piété de leur Père. Il faut, en effet, remonter jusqu'à S. François pour trouver les origines de la dévotion dans l'Ordre.

Le témoignage formel de S. Bonaventure est on ne peut plus précieux : « Lorsqu'il [François] prononçait le Nom de Jésus, ou qu'il l'entendait prononcer, son âme était emplie d'une sainte jubilation intérieure, et l'altération qui se produisait en tout son être trahissait son allégresse ; on eût dit qu'un rayon de miel avait passé sur ses lèvres et que de suaves harmonies avaient charmé ses oreilles². »

Aussi, lorsqu'en une lettre adressée à tous les clercs de l'Ordre, il leur recommande le culte de l'Eucharistie et celui des Noms du Seigneur³, sa pensée est bien qu'on ait pour le Nom de Jésus un respect analogue à celui que nous devons avoir pour le Corps du Christ dans le saint Sacrement de l'autel. S. Bonaventure fait allusion à une autre recommandation et en souligne la portée : « Ce n'est pas seulement le nom pensé ou parlé de Jésus qui excitait sa piété ; pour témoigner sa révérence, il recommanda un jour à ses frères de recueillir les écailles sur lesquelles il pourrait être écrit et de les placer en un lieu décent, pour éviter qu'il ne fût foulé aux pieds⁴. »

Il ne sera pas inutile de faire observer que sainte Claire fut conquise à l'idéal séraphique pour avoir entendu S. François prononcer avec tant de suavité le Nom de Jésus qu'elle fut embrasée de ferveur, et cette flamme ne devait jamais s'éteindre⁵.

Sur sa couche d'agonie, le Séraphique Père une dernière fois recommandait la vénération due au Saint Nom de Jésus ; le premier, il en avait donné l'exemple⁶.

Les Mineurs furent heureux de marcher sur les traces de leur Père. On sent passer dans leurs écrits un souffle puissant qui manifeste leur entière confiance en la vertu du Saint Nom de Jésus. S. Antoine de Padoue s'écrit, en citant d'ailleurs S. Pierre Chrysologue et S. Bernard : « Le voici, le Nom qui est un remède à tous les maux, qui restitue la vue aux aveugles, fait entendre les sourds, rend la parole aux muets, fait marcher les boiteux, ressuscite les morts et chasse les démons⁷. » Etablissant un parallèle entre Josué et le Christ, il conclut : « Jésus et le salut, c'est tout un ; sachons donc recourir au véritable Josué, c.-à-d. à Jésus, qui n'abandonne personne dans la tribulation⁸. »

Nous retrouvons les mêmes considérations dans S. Bonaventure⁹. Bien peu, d'ailleurs, ont exalté le Saint Nom de Jésus aussi brillamment, aussi suavement, aussi puissamment que le Docteur Séraphique. Aussi est-il cité par les meilleures autorités, lorsqu'il s'agit d'aviver la piété des fidèles. Ici, il en rappelle les origines divines : c'est Dieu le Père qui l'a extrait des trésors de sa sagesse ; c'est sur son ordre qu'un ange l'a apporté du ciel ; c'est lui qui a mandé qu'il fût imposé le jour de la Circoncision ; à cet instant, le ciel s'incline, Joseph et Marie sont dans le ravissement¹. Là, il montre que c'est bien le Nom qu'il fallait au Christ Rédempteur ; c'est son Nom propre, qui ne convient vraiment qu'à lui seul. L'Écriture peut lui donner d'autres noms : Emmanuel, Ange du grand Conseil, Prince de la paix ; le Nom de Jésus en renferme la signification. L'ange l'a déclaré : Jésus veut dire Sauveur, la réalité est que nos âmes seront arrachées à la servitude du péché et à la mort éternelle².

Que voulons-nous de plus pour exalter le Saint Nom de Jésus ? Connaître sa vertu ? Par lui, outre des bienfaits d'ordre temporel qui sont sans nombre, nous recevons notre pardon, nous obtenons la grâce, nous sommes enveloppés de miséricorde ; c'est lui qui nous assure la victoire et nous procure la gloire éternelle³. Il est vraiment le Nom au-dessus de tout nom ; au Nom de Jésus, tout genou doit fléchir au ciel, sur la terre et dans les enfers.

Nous pouvons reconnaître l'âme franciscaine dans les strophes qu'Ubertin de Casale a insérées dans l'*Arbor vitæ*. C'est en chantant cet hymne, « l'une des perles de l'hymnologie christologique »⁴, que les foules, conduites par S. Jean de Capistran traversent les rues de Rome pour se rendre au Vatican, où se déroulent les séances d'un des plus célèbres procès portés au tribunal du Pontife suprême. Nous

¹ A Greccio, on montre un fer à confectionner les hosties, dont on fait remonter l'origine à S. François ; on y voit l'empreinte de JESUS.

² S. In *Cana Domini*, in Op., p. 279.

³ *Sermo fer. v. Hebdom. II in Quadrag.* in Op., p. 170.

⁴ De *Quinque festis. Puert Jesu, III Solenn.*, in Op., xiv, p. 144.

⁵ *Medit. Vite Christi*, cap. viii (in Op., xii, p. 524).

⁶ *Exposit. in Luc.*, cap. ii (Op., x, p. 267-8).

⁷ *Serm. de circumcis.* (Op., xii, p. 68-9).

⁸ P. FREDÉRICQ, *Ubertin de Casale*, p. 81.

¹ Cf. MARIOTI, *Il Nome di Gesù ed i Francescani*, Fano, 1909.

² *Legenda. cap. x. n. 8* (in Op., xiv, 298).

³ *Opuscoli del S. P. S. Francesco, lettera XIII*, p. 46.

⁴ S. BONAV., *Legenda*, ut supra.

⁵ THOMAS DE CELANO, *Sainte Claire d'Assise*, ms. traduits par Madeleine Havard de la Montagne, p. 21.

allons en dire les phases. Mais écoutons d'abord les acclamations populaires : — « Jésus, l'honneur des anges, — la douce note qui charme les oreilles, — le miel le plus savoureux pour notre bouche, — céleste suavité pour notre cœur, et confessons que, dès l'origine, la dévotion franciscaine fut faite de tendresse respectueuse, de confiance filiale et d'amour séraphique ⁵.

II. — Luttres pour la défense de la dévotion

Nous voici à l'aurore du xve siècle, le siècle des luttres que soutiendront S. Bernardin de Sienne et ses Frères pour la défense de la dévotion au Saint Nom de Jésus. Loin d'innover en prêchant cette dévotion, les apôtres franciscains ne faisaient, nous venons d'en entendre la preuve, que continuer les traditions de leur famille religieuse. C'est d'ailleurs avec une science profonde qu'ils parlaient de la vénération due à ce Nom béni.

Pour aviver la dévotion du peuple, S. Bernardin a fait peindre sur une tablette le Nom de Jésus, au milieu d'un soleil resplendissant d'où s'échappent douze grands rayons lumineux, séparés entre eux par des rayons plus petits. Il parcourt les villes et les campagnes ; les populations accourent en foules compactes. Au moment où sa parole a éclairé les esprits, remué les consciences, ébranlé les volontés, l'apôtre arbore le monogramme sacré et présente au peuple ce Nom divin ; et tous alors tombent à genoux pour l'adorer.

Merveilleux furent les fruits de salut produits par cet apostolat ; mais l'ennemi veillait. Sous couleur de sauvegarder la croyance traditionnelle, un acte d'accusation en forme est dressé : idolâtrie, hérésie, superstition, ces gros mots en constituent les chefs. Martin V est informé ; on tâche de le circonvenir ; la comparution de Bernardin est demandée avec instances. Mais voici S. Jean de Capistran aux côtés de son ami et maître ; aux 62 docteurs qui demandent une condamnation, ils répondront par une splendide apologie.

Lorsque les adversaires eurent épuisé les flèches de leurs carquois, Bernardin prit la parole pour exposer la thèse franciscaine et démontrer qu'elle est fondée sur la plus pure orthodoxie. Les preuves scripturaires qu'il produit sont lumineuses et surabondantes : Saint et digne de vénération est le Saint Nom de Jésus. La parole des Souverains Pontifes est formelle : les hommages s'adressent au Christ. L'autorité des conciles est décisive, l'adoration du Nom de Jésus prononcée ou écrite est pleinement justifiée. Le témoignage des Pères et des Docteurs de l'Eglise est explicite.

Il semblerait qu'après une plaidoirie aussi solide et aussi éloquentes les adversaires auraient dû rendre les armes ; ils prétendirent que l'apôtre franciscain avait éludé les difficultés et n'avait pas répondu à leurs objections, qui n'étaient pas moins de 85. S. Jean

de Capistran se lève alors ; il suit l'opposition dans chacune de ses assertions et en démontre la futilité. Le nom est la prolongation de la personnalité humaine ; si les chrétiens ne sont ni hérétiques, ni idolâtres en adorant la croix, parce que ce culte se rapporte à la personne du Divin Rédempteur, il n'est pas davantage suspect d'idolâtrie, ou fauteur d'hérésie, l'apôtre qui fait adorer le nom de Jésus, puisque l'adoration va à la personne du Christ.

Fallait-il justifier l'étendard avec ses rayons flamboyants, ses inscriptions enthousiastes et surtout son monogramme étincelant comme un soleil ? Les acclamations répondaient aux réalités ; les documents en fournissaient la preuve ; aucune des espérances placées dans le Saint Nom de Jésus n'était restée vaine ⁶.

En ce qui concerne le monogramme, S. Bernardin avait démontré que l'abréviation n'amoindrisait en rien la signification et la vertu du Nom de Jésus. Il l'avait montré digne de vénération : il avait rappelé comment, sous l'Ancienne Alliance, le Grand-Prêtre portait sur son front, gravé sur une lame d'or, le nom sacré de Jéhovah ; si donc la Synagogue a voué au nom de Jéhovah un culte de respect, l'Eglise doit honorer d'un culte d'amour le Nom de Jésus.

« Le succès de la défense est complet. Le Pape, jusqu'alors si prévenu, reconnaît que rien ne prête à critique dans les paroles ou les écrits de l'accusé, et il lui paraît que la dénonciation a pu être inspirée par de méchants motifs. Le lendemain, il fait venir Bernardin, le comble de ses bénédictions, lui rend entière liberté de porter partout la parole de Dieu, de montrer aux peuples le « très doux nom de Jésus », et l'invite, pour commencer, à prêcher dans la basilique vaticane. Il ordonne en outre, afin de rendre la réparation plus éclatante, que des prières solennelles et une grande procession aient lieu, avec le concours de tout le clergé, en l'honneur du Nom de Jésus, dont les lettres sont dès lors partout inscrites sur les portes des églises et des maisons ⁷. »

III. — Diffusion de la dévotion

Forts de l'approbation du chef de l'Eglise, les Frères Mineurs propagèrent, avec l'ardeur d'un zèle nouveau, la dévotion au Saint Nom de Jésus. Le chef de la phalange apostolique était, sans conteste, S. Bernardin, nouveau Paul suscité pour l'exaltation du Nom du Seigneur. Autour de lui se groupent des thaumaturges, comme S. Jean de Capistran et S. Jacques de la Marche ; des apôtres, comme le B. Mathieu Agrigente, qui évangélisera la Sicile ; des bienfaiteurs du peuple, comme le B. Bernardin de Feltre, l'initiateur des monts-de-piété ⁸.

Ils peuvent arbore le saint étendard ; les miracles les plus nombreux, les prodiges les plus éclatants jus-

⁵ « Jesus decus angelicum, — In aure dulce canticum, — In ore mel mirificum, — Cordis pigmentum coelicum. » — Ubertin de Cazale, au chap. II de son deuxième livre, *Jesus prænuntians*, parle du Saint Nom de Jésus. (P. MARIOTTI, p. 59 ; — P. FREDÉRICQ, p. 90).

⁶ En trois sermons, S. Bernardin justifie les 12 rayons et les acclamations. Le 1^{er} fut donné pour la Circoncision ; le 2^e, pour le lundi après le 1^{er} dim. de Carême ; le 3^e pour le dimanche des Rameaux.

⁷ PAUL THUREAU-DANGIN, *S. Bernardin de Sienne*, p. 118 (Paris, Plon).

⁸ *Auréole Sérâph.*, I, p. 245 ; — *Annales francisc.*, 1864, p. 160.

tifieront leur confiance. C'est dans l'ordre spirituel que nous devons d'abord admirer les fruits de la dévotion franciscaine. Le premier rayon de l'aurore annonçait que le Nom de Jésus serait le *refuge des pécheurs*. Incalculable fut le nombre des pécheurs convertis par la prédication sur le Nom de Jésus. Blondus, le célèbre historien italien, contemporain de S. Bernardin, lui rend ce témoignage : « Souverainement éloquent, il était si entraînant et si puissant qu'en toute l'Italie ce fut une transformation, le vice étant évincé par la vertu. » Pour S. Jacques de la Marche, on reste stupéfait des chiffres accusés par la liturgie sacrée⁹.

Le second rayon annonçait l'aide des combattants. Sans doute, il s'agit de l'ordre spirituel avant toutes choses. L'Eglise, toutefois, devait recueillir les plus heureux fruits de cette dévotion, même dans l'ordre temporel. La victoire remportée, au Nom de Jésus, sous les murs de Belgrade en fournit la preuve : 20.000 croisés eurent raison de 80.000 musulmans ; S. Jean de Capistran avait donné pour cri de ralliement l'acclamation : « Vive Jésus ! »

Salut des infirmes, telle est la troisième invocation. C'est par la vertu du Nom de Jésus que S. Jacques de la Marche fait revivre l'âge d'or du christianisme : les malades sont guéris et les possédés délivrés. La tradition se continuera dans la famille franciscaine : S. Séraphin, un simple frère lai capucin, opérera les guérisons les plus belles en propageant de petites cédules sur lesquelles était écrit le Nom de Jésus¹. Les chroniques de l'Ordre sont remplies de faits édifiants de même nature.

Ce Nom sera aussi la *consolation de tous ceux qui souffrent*. C'est par la vertu de ce Nom béni que le B. Bernardin de Feltre a pu, en propageant les monts-de-piété, arracher à la misère les victimes de l'usure judaïque.

La terre de France devait également bénéficier de l'apostolat des Mineurs. Pour nos pères, le Nom de Jésus fut vraiment *l'honneur des croyants*. A Auxerre, fut érigé le premier oratoire placé sous le vocable du Saint Nom de Jésus. Un évêque de la contrée fut tellement édifié de la piété des Frères, qu'il étendit la fête de ce Nom sacré à tout son diocèse².

S. Bernardin appelle encore le Nom de Jésus « le charme plein de douceur de la prédication. » S. Louis d'Anjou, évêque de Toulouse, ne pouvait l'entendre prononcer sans éprouver une joie profonde, et à l'instant, il se prosternait à terre pour l'adorer.

Les succès de Thomas Illyriens n'ont pas d'autre explication ; en propageant cette dévotion, il avait trouvé l'*adjutorium proficientium*, le secret de la prospérité. On vit se renouveler à Toulouse les merveilles opérées par S. Bernardin à Rome et à Florence : les moules destinés à fabriquer les cartes de jeux furent brisés, les moules à reproduire le Nom de Jésus furent multipliés.

Parmi les prédicateurs les plus en vue qui propa-

gèrent la dévotion au Saint Nom de Jésus, durant le xve siècle, il faut mentionner le franciscain Richard, connu comme confesseur de sainte Jeanne d'Arc. L'héroïne de Domremy est la preuve vivante que ce Saint Nom est la *force des faibles*. C'est au Nom de Jésus peint sur son étendard qu'elle a délivré Orléans, chassé l'ennemi des rives de la Loire et fait sacrer le roi à Reims. Ce Nom béni fut sa force invincible à l'heure suprême : « Jésus ! Jésus ! » fut le dernier cri de la martyre de Rouen³.

A côté des pontifes, des apôtres et des militants, il y a les âmes pieuses et les contemplatifs. S. Bernardin eut pour chacun une invitation spéciale à la dévotion au Saint Nom de Jésus. Sainte Marguerite de Cortone avait fait l'expérience de la douceur du Nom de Jésus *Inspiratio meditantium*, lumière de ceux qui méditent ; par lui, elle put s'assurer que dans ses visions elle n'était pas victime de funestes illusions⁴. Sainte Jeanne-Françoise de Chantal était tertiaire, lorsqu'elle sculpta sur son cœur en caractères sanglants le Nom de Jésus. Le sceau de l'Epoux céleste était apposé ; l'*infaillible puissance de l'intercession* fut souveraine : la sainte avait établi, entre elle et le siècle, la barrière infranchissable.

Le Saint Nom de Jésus *délices des contemplatifs* a inondé de célestes consolations les saints de l'Ordre séraphique. La Bienh. Cunégonde encore enfant, portée dans les bras de sa nourrice, marque déjà le plus profond respect, elle incline pieusement la tête au Nom de Jésus. S. Félix de Cantalice ne se lasse pas de faire acclamer le Nom béni par les enfants de Rome, qui bientôt se précipitent au-devant de lui en répétant le cri : « Jésus ! Jésus ! » Entre toutes les âmes contemplatives dévotes au Saint Nom de Jésus, il faut encore signaler sainte Colette de Corbie : à l'exemple de S. François, au seul énoncé du Nom adorable, elle sent tout son être frémir. Jésus ! sera la devise nobiliaire de ses lettres ; en tête, à la fin, elle en retrace les caractères. S. Bernardin cite lui-même l'exemple du B. Frère Egide qui, au seul Nom de Jésus, entraînait en extase.

Enfin, il appelle le Nom de Jésus *la gloire des persévérants*. Le triomphe du Nom de Jésus a nimbé de gloire les enfants de S. François qui l'avaient préparé. Aux obsèques du B. Bernardin de Feltre 2.000 enfants vêtus de blanc, on eût dit des anges, accompagnaient sa dépouille mortelle, en portant chacun une oriflamme sur laquelle étincelait le Nom de Jésus.

Le vrai triomphe des Frères Mineurs fut l'introduction de la fête du Saint Nom de Jésus dans le cycle liturgique des fêtes de l'Eglise. Dans le Martyrologe de l'Ordre, elle est annoncée en ces termes : « *Fête du triomphe* du Nom de Jésus. » S. Bernardin de Sienne avait composé un premier office ; le Vén. Bernardin de Bustis le transforma par d'heureuses modifications et de nombreuses additions. Il avait multiplié les instances auprès de Sixte IV et d'Innocent VIII pour le faire approuver.

⁹ « Bis centena infidelium milia baptismi lavacro tinxisse et in Hungaria, brevi tempore quinquaginta hæreticorum milia ad Ecclesiam sinum reduxisse fertur. » (V^e lect. *Brev.*).

¹ S. Séraphin de Monte-Granaro mourut en 1604 ; il est fêté le 12 octobre.

² Wading témoigne de ces faits.

³ THUREAU-DANGIN *op. cit.*, p. 145-7.

⁴ Elle s'écriait alors : « Votre Nom est si doux à mon âme que je ne puis refuser aucun fiel, aucune amertume ! »

Clément VII, en autorisant l'Ordre Séraphique à célébrer solennellement cette fête, daignait accorder les indulgences octroyées par Urbain IV pour la fête du Corps du Christ. Finalement, Innocent XIII étendait à l'Eglise universelle la fête du Saint Nom de Jésus.

Au XVIII^e siècle, la Providence suscitait dans la famille franciscaine un homme qui, à lui seul, devait synthétiser la tradition et l'enseignement de son Ordre ; nous avons nommé S. Léonard de Port-Maurice. Héritier de la flamme du Séraphique Père, il avait voué au Nom de Jésus un culte d'honneur en esprit de réparation. Son bonheur était de le faire acclamer par les foules : de mille poitrines humaines, sur un geste impératif, jaillissait l'acclamation : « Loué soit Jésus-Christ ! » Emule de S. Bernardin et de S. Jean de Capistran, il obtint que le Nom de Jésus fût fixé aux portes des cités, comme aux portes des habitations particulières. A lui seul il a opéré, par la vertu du Nom de Jésus, toutes les merveilles énoncées dans l'auréole de gloire du monogramme béni. Lui aussi a célébré en un langage enflammé les avantages de la dévotion au Nom de Jésus.

A l'école franciscaine, apprenons à quel point le Nom de Jésus est doux, délectable, réconfortant. De chacun des saints de l'Ordre on peut répéter l'éloge : « *Nomen Jesu semper in ore et in pectore gerebat.* » Nous aussi, aimons à redire sans cesse : « Mon Jésus, miséricorde ! Mon Jésus, soyez-moi Jésus ! » Faisons reflurir la pieuse pratique du salut franciscain : « Loué soit N.-S. Jésus-Christ. » Selon la belle parole de S. Jean Chrysostome, rappelée par S. Bernardin, « Plus nous aimerons profondément le Saint Nom de Jésus, plus nous l'invoquerons souvent, plus aussi nous sommes assurés de notre exaltation dans la gloire par un accroissement de mérites et une accumulation de grâces. » Amen !

AUX ENFANTS DE MARIE

VII

L'ESPRIT DE FOI

Nous avons la foi ; mais la foi, souvent, est à côté de notre vie : elle n'en forme pas le principe.

I

Vivre de la foi, c'est prendre la foi comme règle de notre esprit, c'est juger des choses selon leur valeur exacte et les ordonner à leur véritable fin. Vivre de la foi, c'est mettre les sentiments que nous inspire l'Evangile à la place des sentiments du monde, et tout apprécier, non pas au faux jour des maximes du siècle, mais à la lumière de la vérité révélée. Vivre de la foi, c'est s'élever au-dessus des réalités contingentes, visibles, pour tendre vers ce qui est éternel et n'avoir d'autre désir que de plaire à Dieu. Dieu nous aime infiniment, et ce qu'il permet est toujours pour notre bien. Si, sous l'influence de cette pensée, nous nous abandonnons à sa volonté ; si nous lui confions notre bonheur et nos

peines avec une égale reconnaissance ; si sa volonté, toujours miséricordieuse, est le mobile de tous nos actes, nous avons l'esprit de foi : toutes nos œuvres, même les moindres, bien que dépourvues d'éclat au dehors, nous vaudront un jour, dans le royaume du ciel, un surcroît de bonheur.

Lorsque Notre-Seigneur rencontrait une âme souffrante, il lui disait toujours, avant d'accomplir un miracle : « Croyez-vous ? » C'est la parole qu'il adresse au paralytique, à la sœur de Lazare avant de ressusciter son frère, à la Chananéenne avant de guérir sa fille. Placée sous l'influence surnaturelle de la foi, une jeune fille chrétienne soumise à Dieu, lui consacre l'ensemble de ses efforts et ses aspirations journalières. Dans la situation que Dieu a voulue pour elle de préférence à toute autre, elle saura remplir ses devoirs avec une fidélité exemplaire, généreuse, elle évitera de se laisser surprendre par la vanité, et, de sa vie sagement ordonnée, Dieu recevra la meilleure part. Surtout, si longue que soit l'attente, elle priera sans perdre l'espoir d'être enfin exaucée.

II

Pour aider une jeune fille à progresser dans les vertus qui lui sont imposées, la foi ouvre devant elle un chemin de lumière. Sous son égide, les fatigues de la route lui paraîtront moins dures. Mettant toute sa confiance en un Dieu bon, elle vivra tranquille, persuadée que si Dieu permet à son égard la souffrance, c'est qu'il l'aime encore davantage. Ainsi sanctifié, notre travail se changera en un témoignage d'amour et nos sacrifices deviendront autant d'actes surnaturels. S'il survient une épreuve prolongée comme il s'en rencontre dans la vie, nous prendrons l'Evangile pour guide, nous priérons avec une confiance plus vive, et la pensée du bonheur qui sera la récompense de notre fidélité suffira à notre foi simple et forte.

Il en est si peu, même à votre âge, qui conservent une foi pure. On croit ou plutôt on se persuade que l'on vit dans la foi de l'Eglise ; mais, abusé presque sans le savoir par les mensonges du siècle, on fait la part du temps et de l'opinion, la part de ce que le monde permet d'accepter ou d'abandonner. On croit ou plutôt on se persuade que l'on vit dans la foi de l'Eglise ; et tout, dans notre manière de penser et d'agir, est en contradiction avec elle ; au lieu de cette foi vivante qui animait les saints, on n'a plus qu'une foi timide, malade, que le moindre souffle d'impiété peut atteindre ; on ne sait plus comprendre cet intérêt éternel auprès duquel s'effacent tous les intérêts du temps.

Ce n'est plus la foi. Aussi n'est-il pas rare d'entendre une parole comme celle-ci : « Que je serais heureuse si je croyais ! » Une âme sans la foi ressemble au voyageur qui s'en va le soir, à travers les ombres de la nuit et qui, jetant un regard vers les profondeurs du firmament, n'aperçoit que des nuages, derrière lesquels aucune étoile ne paraît. Pour nous, que la foi soit toujours notre règle ; que pour nous le bien soit toujours le bien, le mal toujours le mal ! Ne soyez pas de ces jeunes filles sans caractère, mobiles, inconstantes, qui adres-

sont indistinctement un sourire approbateur au mal comme au bien. Sachez voir le vrai côté des choses, sachez peser toujours les motifs qui vous font agir. Il en sera ainsi si vous prenez soin de puiser vos inspirations dans les principes de la foi et d'obéir à votre conscience, quels que soient les sacrifices d'intérêt ou d'orgueil qu'elle vous demande. Oui, il faut bien l'avouer, c'est un temps d'incrédulité et de négation impie que celui où nous sommes. Mais, à cause de cela, n'est-ce pas le moment de vivre notre foi et de porter haut l'affirmation de notre croyance ? L'époque où nous sommes est une époque d'apostasie et de blasphèmes ; à cause de cela, n'est-ce pas le moment de témoigner à Dieu un surcroît d'amour et de compenser par notre ferveur l'oubli et l'éloignement de tant d'âmes aveuglées et ingrates ? Nous que la main libérale de Dieu a conduits au printemps de la vie, non seulement nous voudrions garder la douce sérénité de notre foi au milieu du tumulte du monde, mais nous nous efforcerons de la faire partager à ceux et à celles qui l'ont malheureusement perdue.

* *

Laissons-nous dominer par l'esprit de foi, ayons cette vivacité de foi qui nous procure la recueilement dans la prière et donne à notre esprit toute lumière pour croire aux vérités révélées, plus fermement qu'à ce que nos sens voient ou touchent. La terre a pour lendemain le ciel : et le ciel qui aura la vérité pour reine sera l'épanouissement complet de notre foi.

INSTRUCTIONS SUR LA SAINTE EUCHARISTIE

XXVIII

LA COMMUNION SPIRITUELLE

Mes frères,

Le sacrifice de la messe, on l'a dit souvent avec raison, est comme un festin où tous les membres de la famille sont également invités, pour, assis à la même table, recevoir de la main de celui qui y préside le pain de Dieu. Cette participation de tous les fidèles à la communion réelle est le vœu de l'Eglise qui, par la voix des Pères du Concile de Trente, nous l'a signifié clairement. Mais il faut en convenir : si ardent que soit notre désir de communier, la communion sacramentelle ne nous est pas toujours possible.

Nous pouvons être retenus dans notre maison par les infirmités et la maladie. Nous pouvons avoir des occupations tellement absorbantes qu'elles ne nous laissent aucun loisir. Il se peut que nous habitions loin d'une église, que la longueur du voyage nous interdise de nous y rendre.

Il se peut plus simplement que nous n'ayons pas la permission de notre directeur de conscience, ou que nous ne soyons pas disposés.

Serons-nous donc, dans tous ces cas, frustrés de toute relation d'intimité avec le Dieu de l'Eucharistie ? Ce serait pour nos âmes une peine, une privation et un malheur. Mais, grâce à Dieu, cette peine,

cette privation et ce malheur peuvent être conjurés. Comment ? Le voici.

Il y a deux manières de participer à l'Eucharistie : premièrement la manducation sacramentelle ou communion proprement dite ; et en second lieu, la manducation purement spirituelle, qui n'est qu'une communion de désir. Celui qui communie sacramentellement reçoit tous les fruits divins de l'Eucharistie, c'est-à-dire la grâce qui nourrit, fortifie, répare, et prépare la gloire éternelle. Celui qui communie seulement en esprit, que reçoit-il ? Est-il vraiment utile, autant que le disent certains pieux auteurs, de communier spirituellement ? Nous le verrons au cours de cette instruction.

Deux questions : Qu'est-ce que la communion spirituelle ? Quels en sont les bienfaits ?

I

Qu'est-ce que la communion spirituelle ? — Le mot le dit : c'est une communion en esprit. Communier spirituellement, c'est donc s'unir à la Vierge sainte par un acte de foi et de désir.

Réveillez d'abord dans votre âme la foi à la présence réelle du Seigneur dans son Sacrement. Avivez-la par une représentation vive de votre Divin Maître dans l'Eucharistie. Tournez vers lui les regards de votre âme ; orientez votre cœur vers lui. Offrez-lui vos hommages et vos adorations.

Si vous êtes dans une église, dites : « Mon Dieu, vous êtes là. Je crois à votre présence au tabernacle aussi fermement que je crois à ma propre présence dans le saint lieu. »

Si vous êtes loin du temple où il demeure, que ce soit dans votre maison, dans les champs, dans les déserts ou sur l'Océan, pensez à ses tabernacles, allez l'y visiter en imagination. Votre esprit, plus rapide que la foudre et que les ondes électriques, sera bientôt devant votre Maître. Dites-lui alors : « Seigneur, je crois en votre Eucharistie. Je vous crois dans l'Hostie enfermée dans le ciboire. Mon corps est loin de vous, mais mon âme est à vos pieds ! »

En ces termes ou en d'autres termes, vous aurez formulé votre acte de foi.

Après cet acte de foi, formulez un acte de désir : désir de recevoir votre Dieu sur vos lèvres et dans votre cœur, désir de vous unir à lui et de vivre sa vie ; désir de ne faire qu'un avec lui. Dites : « Seigneur, je sais qu'une vertu émanait de votre corps sacré, une vertu qui non seulement guérissait les corps, mais aussi les âmes. Je sais que votre corps nous unit à vous tout entier et nous prépare à une union plus divine. Mais, vous le voyez, je ne puis approcher de votre Humanité sainte. Du moins, ce serait mon vœu le plus ardent de vous recevoir réellement et substantiellement dans l'adorable totalité de votre être. Puisque je voudrais communier et que je ne le puis, venez en moi, Seigneur, par votre Esprit et par votre grâce ! »

Après ces actes de foi et de désir, recueillez-vous et aspirez, attirez Jésus à vous par l'amour. Adorez et priez comme s'il était réellement présent en vous corporellement. Certes, il ne vous enverra pas un

ange, — du moins c'est vraisemblable, — qui, portant l'Hostie dans ses mains, la déposera sur vos lèvres, comme il l'a fait plus d'une fois pour ses saints. Il viendra cependant en vous par sa grâce, et, je ne crains pas de le dire, vous le sentirez vivre dans votre cœur.

Et ainsi, vous aurez fait la communion spirituelle.

II

Les bienfaits de la communion spirituelle, pour n'être pas comparables à ceux de la vraie communion, n'en sont pas moins considérables. Elle ne nous apporte pas la réalité humaine de Jésus-Christ, c'est entendu. Vous n'aurez pas sous les yeux cette Hostie qui est le signe visible et infaillible de sa présence ; vous ne le posséderez pas intégralement dans votre poitrine ; vous n'aurez pas la sensation de ce contact physique qui est d'un si grand secours pour stimuler la foi et allumer la flamme des saintes tendresses. Cependant, croyez bien que les résultats seront loin d'être nuls ou même médiocres.

D'abord, votre âme apaisera, en communiant spirituellement, sa faim de Dieu. « Tout fidèle, nous dit l'*Imitation*, peut à toute heure s'approcher spirituellement de la communion de Jésus-Christ... L'âme communie mystiquement et reçoit invisiblement sa nourriture toutes les fois qu'elle médite avec piété le mystère de l'Incarnation et des souffrances de Jésus-Christ et qu'elle s'enflamme d'amour. » (*Imit.*, IV, x).

De plus, votre âme nourrie retrouvera sa force dans cette communion, incomplète il est vrai et tout immatérielle, effective pourtant.

Il est raconté dans la *Vie* de la Petite Sœur Bénigne Consolata Ferrero qu'un jour que n'ayant pu communier, elle se plaignait de sa froideur : « Par la communion spirituelle, lui dit intérieurement Jésus, je te fais beaucoup de grâces, bien que tu ne reçoives pas celle qui est propre au sacrement. Une âme qui, par amour, est toujours unie à ma volonté, fait, pour ainsi dire, une communion perpétuelle. » De fait, « quand nous faisons la communion spirituelle, le Sauveur augmente en nous la grâce sanctifiante, détruit les causes de nos péchés, bannit les ténèbres de notre esprit, modère les passions de notre cœur, nous perfectionne dans les habitudes des vertus chrétiennes, s'unit moralement à nous par l'amour qu'il nous porte et par les actes de foi et de charité que nous produisons alors. »

Certains auteurs vont même plus loin. « Cette manducation purement spirituelle, lorsque vif et ardent est le désir du Pain céleste, lorsque la foi est également vive et agissante, opère, sans le sacrement, les effets du sacrement. » L'union, sans doute, n'est pas physique ; le chrétien, encore une fois, n'a ici aucun contact avec le corps et le sang du Sauveur, mais il reçoit son esprit.

Enfin, c'est encore un effet de la communion spirituelle de nous préparer et de nous disposer à la communion sacramentelle et réelle. Désirer Jésus, c'est le désirer tout entier, et c'est appeler sa présence totale. D'où il suit que celui qui communie spirituellement ira de lui-même, poussé par son dé-

sir, vers la Table Sainte et qu'il y apportera les dispositions les plus parfaites. Il sera le bois déjà échauffé qui plus vite que tout autre s'enflamme et s'embrase.

* *

Vous le voyez, les avantages spirituels sont nombreux et d'une qualité rare. Et maintenant, un dernier mot.

Fasse Dieu, m. f., que cette très simple instruction porte pour vous ses fruits, c'est-à-dire que tous, quand vous serez dans l'impossibilité de communier sacramentellement, vous recouriez à la pratique, si aisée et si féconde, de la communion spirituelle. Quoi de plus facile ? Il n'est pas nécessaire d'être à jeun, que dis-je ? il n'est pas même nécessaire d'être dans une église. Vous pouvez faire cette communion-là partout et à toute heure. Cependant, c'est à la messe surtout qu'il est bon de la faire, pendant la communion du prêtre et des fidèles qui, plus heureux que vous, s'approchent de la Table Sainte. Excitez en vous la faim et la soif de Jésus, enflammez-vous du désir sincère de le recevoir et de vous unir à lui. Vous participerez alors au sacrifice et vous en partagerez les bienfaits immédiats.

Les saints ont toujours conseillé la communion spirituelle comme une pratique très profitable, parce que le désir ardent de s'unir au Christ incline le divin Roi à se donner déjà par sa grâce. Ce désir appelle Jésus, et Jésus vient vers l'âme, s'approche d'elle, la pénètre de son esprit et de sa vie. Pas nécessaire qu'il soit corporellement présent pour qu'il agisse. Que de fois, dans l'Evangile, nous voyons qu'il a guéri des malades à distance ! Un acte de sa volonté suffit à sa puissance pour opérer des miracles.

Communiez donc spirituellement à chacune des messes où vous ne communiez pas sacramentellement ; mais ne vous contentez pas de cette occasion, qui peut être rare : communiez spirituellement, à l'exemple des saints, chaque jour et même plusieurs fois par jour. Votre désir ira chercher le Seigneur, et sa grâce vous sera donnée dans la mesure de votre ferveur. Ainsi soit-il.

XXIX

LA COMMUNION DES HOMMES

Je m'adresse aujourd'hui aux hommes, et je leur dis : — Messieurs, vous devez communier, et communier aussi souvent que vous le pouvez.

C'est un préjugé, dans le monde, que la communion fréquente est une pratique réservée aux femmes. Les femmes sont des créatures sentimentales, idéalistes, avides d'affection et rarement comblées à cet égard ; elles sont physiquement faibles, et leur faiblesse appelle un appui qu'elles ne trouvent généralement pas autour d'elles. La Table Sainte est pour elles un refuge très doux, une consolation paisible et suave, un soutien facile et fidèle dans leurs habitudes détreffées. Voilà ce que l'on dit.

On dit encore : Les hommes, en vérité, ont autre chose à faire que d'aller passer leur temps à l'église.

C'est pour eux que « le temps est de l'argent. » Qu'ils courent à leur travail, qu'ils accomplissent leur tâche, cette tâche dont dépend la vie de leur famille, leur avenir, l'avenir de leurs enfants ! Ils pratiquent ? Qu'ils communient à Pâques, l'Eglise n'en demande pas davantage. Ils sont dévots ? Qu'ils communient aux grandes fêtes ! Pour le reste, qu'ils fassent leur devoir pour tout et en tout, ce sera suffisant !

Eh bien ! moi je vous dis, m. f. : — Ceux qui proclament que la communion fréquente n'est bonne que pour les femmes et que les hommes n'ont rien à faire avec cette pratique, ceux-là se trompent ; et j'ajoute que la communion fréquente, en dépit de tous les préjugés, est aussi utile aux hommes qu'aux femmes.

Je le dis et je le prouve.

Vous devez communier souvent, Messieurs, 1^o parce que vous avez des passions ; 2^o parce que vous avez besoin d'énergie morale ; 3^o parce que c'est à vous qu'il appartient de rendre à Dieu le culte public et social qui lui est dû.

I

Vous avez des passions, Messieurs. Je ne vous l'apprends pas ! Chacun de vous sent dans le fond de son cœur que je dis la vérité. Combien y en a-t-il parmi vous qu'elles aient épargnés ? Aucun. Combien y en a-t-il qu'elles ont blessés ? Tous. Plus ou moins sans doute ; mais nous ne sommes pas des anges, et le ferment des sept péchés bouillonne dans l'âme et dans le sang corrompu de tous les fils d'Adam.

A vrai dire, les femmes ont aussi des passions ; toutes, non plus, ne sont pas des anges, et nous savons tous que de la corruption d'une âme de femme il peut sortir un monstre. Leur nature est cependant, sinon plus équilibrée, du moins, en général, plus douce que la nôtre. Nous, nous sommes soumis aux tentations de l'adolescence, souvent emportés par elles dans la jeunesse, tyrannisés par elles dans l'âge mûr, et c'est à peine si elles nous laissent quelques trêves quand notre sang se refroidit dans les glaces de la vieillesse.

Ce n'est pas tout : tentés intérieurement, nous avons encore à subir des tentations extérieures redoutables. La femme vit dans sa maison ; l'homme vit dehors. La femme est obligée à une certaine surveillance sur elle-même, étroitement épée qu'elle est par l'opinion ; l'homme est libre, il va où il veut, il fait ce qu'il veut, et l'opinion lui est indulgente.

N'est-ce pas la vérité ?

Eh bien ! Messieurs, ne voyez-vous pas que si vous êtes plus tentés que les femmes, la conclusion qui s'impose à vous, c'est que vous devez, pour rester honnêtes, justes, chastes, communier plus souvent que les femmes. Vous le devez, parce que vous devez vaincre vos tentations, vous fortifier contre les suggestions et surtout contre les occasions, et que vous resterez de volonté débile et sans énergie morale, si vous n'allez pas à la source de la grâce et de la force.

C'est seulement dans l'Eucharistie, vous le savez bien, que nous trouvons l'antidote aux poisons violents qui circulent dans nos veines, le cordial qui tonifie la conscience et le vouloir, le remède spécifique de la concupiscence, le réactif souverain contre la vie sensuelle, la vertu apaisante enfin, purifiante et confortante, la grâce, pour tout dire d'un mot, qui nous permet de vivre en homme probe et juste et en bon chrétien. Voltaire disait, parlant de l'Eucharistie : « Il était impossible d'imaginer un mystère qui retint les hommes plus fortement dans la vertu. » Il dit *les hommes*, Messieurs. Croire que la communion fréquente n'est bonne que pour les femmes est donc un préjugé ; vous en avez besoin autant et plus qu'elles.

II

Il existe pour vous une autre raison de recourir souvent au sacrement de nos autels : c'est le besoin d'énergie morale, non seulement pour vaincre vos passions, mais tout simplement pour vivre.

C'est vous, Messieurs, c'est vous, les hommes, quelles que soient les aspirations, les prétentions et les intrusions du féminisme, c'est vous à qui incombe le rôle et la charge de la direction de la famille et de la société. C'est toujours vous qui avez mission de multiplier la vie et, par voie de conséquence, d'alimenter le foyer. C'est toujours à vous de gagner à la sueur de votre front le pain quotidien de la femme et des enfants. C'est toujours à vous de veiller à la santé, à l'éducation, à l'établissement de votre jeune postérité. Toutes les responsabilités familiales retombent sur vous, pèsent sur vous, et il y en a parmi vous, j'en connais, qui savent, après avoir souffert le martyre de trop dures expériences, de quel poids ces responsabilités s'apaisant sur les épaules d'un mari ou d'un père...

Quelle énergie morale ne faut-il pas, Messieurs, pour porter sans défaillance un fardeau si lourd, pour être à la hauteur de tant de devoirs, d'une tâche aussi grave et aussi sacrée !

Et ce n'est pas tout.

Vous êtes des hommes, au simple sens du mot, mais vous êtes aussi des hommes *établis*. Vous avez un état, un emploi, un service, une profession, des fonctions, une carrière, des affaires, des entreprises. Vous êtes ouvriers, patrons, commerçants, soldats, industriels, professeurs, juges, peu importe. De votre fonction résultent pour vous des devoirs nouveaux. Ouvriers, vous devez être des hommes consciencieux dans votre travail, attachés au juste prix, et libérés tout à la fois des prétentions exagérées qui rendent la vie économique impossible et de ces revendications de parti qui sont de nature à troubler la paix d'une nation. Patrons, vous devez être équitables ; gagner votre vie comme l'ouvrier gagne la sienne, certes ; mais non tout accaparer pour vous des bénéfices, au dépens de travailleurs qui ne seraient plus que des esclaves. Commerçants, vous devez vous contenter de gains modérés dans le respect scrupuleux des lois de la vente. Soldats, vous devez garder, par une vie austère, la vigueur nécessaire à la défense de la patrie, vous entraîner à la fatigue et

à l'endurance, vous préparer au sanglant et suprême sacrifice. Industriels, vous devez veiller à n'employer que des matériaux irréprochables et, pour les travailler, que des ouvriers aptes et dignes de toute confiance. Professeurs, vous devez avoir la compétence voulue, entretenir vos connaissances, préparer vos classes, vous donner du mal pour faire entrer la science dans ces cerveaux lents à apprendre, bornés, fermés ; ne pas vous désintéresser de l'éducation et, tout en éclairant les esprits, élever les âmes. Juges, vous devez étudier à fond les causes qui vous sont soumises, et vous mettre en état, vous qui tenez dans vos mains l'honneur et quelquefois la vie de vos semblables, de ne prononcer un verdict qu'en toute équité, de sorte que votre justice soit aussi proche que possible de la justice de Dieu... Je pourrais ainsi passer en revue toutes les situations que peut occuper un homme, et vous verriez qu'il n'en est pas une seule qui n'impose des devoirs graves et difficiles.

La conclusion est toujours la même, Messieurs : de grands devoirs et de grandes responsabilités exigent de grands secours, et ces grands secours, soutiens de notre énergie morale, vous ne pouvez les trouver que dans l'Eucharistie.

Enfin, Messieurs, au troisième degré : après l'homme *simpliciter* et après l'homme *étabi*, il y a l'homme qui appartient à un pays et à une société. Or, le *citoyen* et l'*homme social* se voient chargés à leur tour d'autres devoirs encore et d'autres responsabilités.

Citoyens, vous avez les devoirs et les responsabilités du citoyen. Jouissant des bienfaits de la vie en corps de nation, vous devez payer l'impôt qui assure les services de la nation. Ce n'est pas, il faut croire, un devoir commode, car combien en avons-nous de notre temps qui ont voulu tromper le fisc et qui plus ou moins y ont réussi ! Vous devez payer l'impôt du sang, et ce n'est pas non plus un devoir commode, car, encore de notre temps, nous avons vu des légions de lâches qui, pour échapper aux périls du front, se sont fait embusquer dans les formations de l'arrière. Vous devez voter honnêtement, non point dans l'intérêt d'un parti, mais dans l'intérêt de la patrie que vous devez vouloir forte, unie, prospère et glorieuse, et cela encore n'est pas facile, puisqu'à chaque scrutin, nous voyons tant de citoyens porter leurs suffrages aux artisans de désordre et de ruine !... Il faut être un homme de devoir, pour être un bon citoyen.

Comme homme social, vous n'avez pas des obligations et des responsabilités moindres. Il s'agit de faire acte de solidarité à l'égard de ceux de nos concitoyens qui ont besoin d'aide fraternelle. Donc, il vous faut immoler votre égoïsme sur les autels de la prudence et de la pitié. Il s'agit de s'intéresser à nos concitoyens malheureux, de secourir les miséreux, et en travaillant au bonheur de tous, de freiner les haines et de conjurer le péril social. Il s'agit de n'être ni avare ni dur, de ne pas scandaliser le peuple par le spectacle d'un luxe odieux ou d'une vie fainéante et voluptueuse. Il s'agit d'être dans la société des membres équilibrés, bienfaisants et utili-

les... Vous avouerez bien encore que toutes ces obligations ne sont pas peu de chose.

Eh bien ! tous ces devoirs, l'Eucharistie vous les rendra aisés, et c'est pourquoi je vous dis : Communiez souvent !

III

Oui, Messieurs, c'est l'Eucharistie qui vous aidera à porter vaillamment les nombreux et lourds fardeaux que la vie vous impose.

C'est elle qui vous aidera à vaincre vos passions parce que, je vous l'ai déjà dit, c'est elle qui en amortira dans votre cœur et dans votre sang le feu dévorant. « Quand on est bien persuadé qu'on reçoit un Dieu dans son âme, on désire tout naturellement que cette âme soit non pas un cloaque, mais une demeure décente, un vase pur. » Il ne se peut pas que celui qui communie avec foi ne veuille d'une volonté ferme penser, agir et vivre proprement. Et puis, la participation à la vie divine élève nos idées, purifie nos désirs, épure dans nos veines jusqu'au torrent fangeux de notre sang.

C'est l'Eucharistie qui tempera notre caractère et qui l'élèvera à la hauteur de nos devoirs de citoyens et d'hommes sociaux. Pourquoi tant d'hommes sont-ils si faibles, si inertes, si veules, si vite découragés, paralysés en quelque sorte dès que le devoir leur dit : Il faut agir ! Ils n'ont pas en eux la force. Ils sont comme ces malheureux privés de tout, qui ne mangent pas, qui se débilitent, qui languissent et qui bientôt ne peuvent plus se soutenir sur leurs jambes, et deviennent incapables de travailler et même de marcher. Qu'ils mangent ; leur vigueur renaîtra. L'anémie morale d'un grand nombre de nos contemporains a une cause semblable. Leur cœur se dessèche, parce qu'ils n'absorbent pas la nourriture qui donne et entretient la vie : « Ma chair est un pain, » dit Jésus, *Panis angelicus*. Qu'ils mangent, et ce Pain les nourrira, et ils retrouveront la force qui leur manque.

Grâce à cet aliment substantiel et au delà de toute idée, *panem supersubstantialem*, tous les ressorts de leur être se tendront pour l'action. *Eucharistia movet ad actum* : vous sentirez le besoin de sortir d'un stérile repos et de vous mettre à l'œuvre ; l'amour du Christ vous poussera au travail patriotique et social ; l'Eucharistie est le sacrement de l'union et de la charité ; vous vous dépenserez pour l'union par charité, et, professant le christianisme intégral, vous serez parmi les hommes les plus dévoués et les plus utiles à la famille, à la patrie et à la société.

* *

Vous ai-je persuadés, Messieurs ? Si c'est oui, suivez le pressant conseil impliqué dans mon discours. Si c'est non, réfléchissez. Si vous écarterez de votre esprit les préjugés, de votre cœur les lâchetés du respect humain, surtout si vous réveillez en vous votre foi peut-être endormie, je ne doute pas que vous en veniez à penser comme moi. Une fois convaincus, vous répondrez tous à l'appel de l'Eglise et aux tendres sollicitudes du Dieu qui vous attend dans le tabernacle, prêt à vous prodiguer la force et les lumières dont vous avez besoin pour le fidèle accomplissement de tous vos devoirs, pour votre sanctification et votre salut. Ainsi soit-il.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 12 decembris 1928.

EUG. LINDECKER, Vic. gen.

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES.—Imprimerie de l'AMI DU CLERGE

Ami du Clergé du 20 décembre 1928

Deuxième

partie :

PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour le Jour de l'an. — I. Les souhaits d'un curé, 753. — II. Souhaits tirés des Litanies des Saints, 754.
Sermons pour l'Épiphanie. — I. Les Mages modèles de foi et de force, 756. — II. L'adoration des Mages, 758.

Panégistique de sainte Geneviève. — La part de la Sainte dans la formation de notre patrie, 760.

Plan de sermon pour la Circoncision. — Jésus est Roi et Sauveur, 764.

POUR LE JOUR DE L'AN

I

LES SOUHAITS D'UN CURÉ

Mes frères,

Une tradition heureuse veut que le renouvellement de l'année demande le renouvellement des vœux exprimés bien des fois déjà dans le passé.

Il ne manquerait pas d'intérêt d'écouter tous les souhaits qui sont aujourd'hui débités à travers le monde, pour en tirer des leçons pratiques. Ce matin, obéissant pour mon compte à mon devoir de pasteur, je veux vous dire ce que je désire pour vous : à savoir, que l'année qui commence soit bonne, excellente, pour la santé de vos corps, pour le succès de vos entreprises, pour le bonheur de ceux que vous aimez, surtout pour la sanctification de vos âmes.

Et je vais brièvement vous exposer les raisons pour lesquelles un curé doit désirer une bonne année pour ses paroissiens, et les raisons que j'ai personnellement d'espérer que l'année sera bonne pour la paroisse.

I

Oui, un curé doit vouloir une année excellente pour ses paroissiens.

Il doit vouloir leur bonheur temporel, car celui-ci est attaché à l'accomplissement de leur devoir d'état, qui est voulu par Dieu.

Il doit vouloir leur bonheur spirituel, car, de même que le corps n'est que le serviteur de l'âme, de même le bonheur de la terre n'est accordé que pour préparer le bonheur de l'éternité.

Et un curé doit vouloir le bonheur de ses paroissiens parce qu'il est leur pasteur.

Vous savez, m. f., que la richesse des Juifs consistait dans leurs troupeaux. C'est pourquoi, prenant cette image qui leur était familière, Notre-Seigneur comparait souvent son Eglise à une bergerie et ses apôtres à des pasteurs.

Le pasteur de la paroisse, c'est le *chef*, celui qui a la responsabilité de toutes les âmes : l'âme des enfants, qu'il doit éveiller à la foi ; l'âme de la jeunesse, qu'il doit mettre en garde contre les illusions et les dangers ; l'âme des parents, qu'il

doit soutenir dans les luttes de l'existence ; l'âme des vieillards, qu'il doit doucement préparer au passage dans l'autre vie. Et cette responsabilité, il la portera devant le tribunal de Dieu le jour où le Maître l'appellera et lui dira comme l'homme riche de l'Evangile disait à son économe : « Rends-moi compte de ton administration. »

Le pasteur de la paroisse, c'est le *père*, c'est-à-dire celui auquel Dieu a donné un cœur assez vaste pour vouloir le bonheur de tous et de chacun de ses enfants. Pères et mères de famille, vous me comprenez, car vous connaissez par votre grande expérience la mystérieuse puissance que Dieu a déposée en votre cœur en même temps qu'il déposait entre vos bras un enfant qui était le vôtre. Puissance qui s'est développée d'autant plus que le nombre de vos enfants a grandi. Ne demandez pas à un père, à une mère, quel enfant il préfère, quel enfant il est prêt à sacrifier. Il n'en abandonnera, il n'en sacrifiera aucun. Il a pour tous et pour chacun la même et égale affection ; ou bien, s'il a une préférence, c'est pour l'enfant qui souffre dans son corps ou dans son âme, comme le père du lunatique ou du prodigue de l'Evangile.

Le pasteur de la paroisse, c'est l'*ami*, l'ami dans le sens le plus élevé que comporte ce mot, car la véritable amitié est une fleur divine que le ciel a donnée à la terre. Un jour Notre-Seigneur dit à ses apôtres : « Désormais je ne vous appellerai plus mes serviteurs, je vous appellerai mes amis, parce que tout ce que j'ai appris de mon Père je vous l'ai donné. » La véritable et sainte amitié, celle qui est de Dieu, fait donc les âmes semblables. L'ami alors, c'est le confident des joies, le confident des peines, le confident des secrets ; celui dont l'âme est assez vaste pour recevoir le trop-plein de la nôtre, assez riche pour soulager les détresses de la nôtre, assez généreuse pour ne pas se lasser des infidélités de la nôtre.

Le curé, c'est le pasteur, c'est-à-dire : le chef responsable, le père, l'ami de toutes les âmes qui lui sont confiées, et à ce titre il doit vouloir et il ne peut pas ne pas vouloir le bonheur humain et le bonheur surnaturel de ses paroissiens. Et je remplis donc un devoir très doux de ma charge en vous exprimant à chacun de vous, et du meilleur de mon cœur, mes vœux de bonne année.

II

Et maintenant, m. f., je veux vous dire les raisons que j'ai personnellement d'espérer que l'année sera bonne pour notre vie paroissiale.

La première raison est fondée sur l'esprit chrétien de la paroisse. Je ne dis pas : sur la pratique religieuse, où il y a des progrès à faire ; je dis : sur l'esprit chrétien. Les générations passées ont dû être ici plus qu'en d'autres régions des générations profondément chrétiennes, car elles ont inculqué à notre pays des principes qui n'ont pas disparu. Elles ont donné aux âmes des manières

de penser inspirées par l'idée religieuse. Cela est si vrai qu'en d'autres régions il a suffi de dire : « Dieu n'existe pas, on ne l'a jamais vu, c'est une pure chimère, » pour que la foi disparaisse. Ici, la foi est demeurée au fond des âmes. Elle sommeille peut-être, mais elle y est. Depuis six mois, dans mes visites paroissiales, j'ai déjà frappé à près de cinq cents portes ; quelques-unes sont demeurées fermées parce que le travail retenait les habitants en dehors de la maison ; mais j'ai la joie de vous dire, pour l'honneur de notre paroisse, que l'accueil que j'ai reçu a toujours été très bienveillant, parfois très sympathique et très cordial. Et cela suffit à me démontrer que le fond de la paroisse est le fond d'une paroisse chrétienne.

Ma seconde raison d'espérer une bonne année repose sur votre attachement à la vie paroissiale. — Vous aimez votre église, nos offices. Et ici je veux remercier les personnes qui ayant constaté la grande détresse des soutanes de nos enfants de chœur, nous ont fait la surprise de reconstituer ce vestiaire si misérablement délabré. Je veux remercier notre Chorale, qui malgré la rigueur du temps n'a pas reculé devant les répétitions nécessaires pour préparer excellemment nos fêtes de Noël. — Vous aimez nos œuvres, d'abord la première et la plus importante de toutes : notre école. Vous vous intéressez aux efforts de nos maîtresses, qui sont des institutrices irréprochables et en même temps de si zélées et si parfaites éducatrices. M. f., Dieu vous récompensera des sacrifices que vous faites pour nous venir en aide, car élever un enfant par une éducation chrétienne, c'est non seulement gagner une âme, mais c'est gagner la génération qui monte. — Vous vous intéressez à nos catéchismes, à nos œuvres de persévérance, à nos patronages ; et, vous le savez, le succès de ces œuvres de jeunesse, c'est l'assurance de la paix et du bonheur des familles.

Enfin, m. f., ma troisième raison d'espérer une bonne année paroissiale, c'est que je crois pouvoir compter sur votre zèle, sur votre dévouement pour promouvoir le bien religieux dans notre paroisse. Vous le comprenez : la vie paroissiale doit être l'œuvre de tous. Voyez quelle désolation est celle d'une paroisse sans prêtre : plus de messe, plus de sacrements, plus d'instruction religieuse, plus d'éducation chrétienne ; la paroisse est un cadavre, un corps sans âme. Voyez quelle désolation, non moins poignante, est celle d'un prêtre sans paroissiens. Il a entre les mains les trésors divins qu'il ne peut faire fructifier. Il appelle chaque dimanche les fidèles, et son église demeure déserte. Il s'approche des enfants pour les instruire, et les enfants le fuient comme un homme dangereux. Il frappe à la porte des moribonds, et la porte demeure obstinément fermée.

M. f., il n'y a pas que le prêtre sans paroissiens qui souffre ; il y a aussi le prêtre qui ne peut pas atteindre tous ses paroissiens.

Le bien moral se fait par l'influence de tous les jours, de tous les instants, par la conquête des sympathies, par la conversation, par l'exemple ; par un bon conseil, par un encouragement, par la lumière jetée dans l'âme au moment opportun. Cette œuvre-là, m. f., c'est la vôtre en même temps que la mienne, et j'ai la confiance que vous ne refuserez pas à Dieu ni à votre curé l'action de votre apostolat, pour essayer de ramener dans la vérité et dans le devoir toutes les âmes qui vous entourent. Votre effort sera béni, notre paroisse sera meilleure, et notre année sera heureuse.

* *

Ah ! combien je voudrais, m. f., que le son de ma voix, dépassant les murailles de notre église, soit entendu par tous ! Combien je voudrais que tous, quels qu'ils soient, les fidèles, les négligents, les égarés, soient convaincus que je les aime tous d'une même affection, puisque Dieu m'a confié les âmes de tous ! Et combien à tous je souhaite le véritable bonheur en redisant la vieille mais si chrétienne formule des vœux d'autrefois : « Bonne année, bonne santé, et le paradis à la fin de vos jours ! » Ainsi soit-il.

II

SOUHAITS TIRÉS DES LITANIES DES SAINTS

Mes frères,

C'est un spectacle bien beau et bien édifiant que celui qu'offre dans nos paroisses encore chrétiennes ce premier jour de l'an. En cette matinée, les enfants expriment à leurs parents leur profonde affection et leur vive reconnaissance ; les parents, de leur côté, oublient la peine que ces chers enfants leur ont causée et les torts dont ils ont pu se rendre coupables ; c'est entre les uns et les autres un échange de marques d'affection et de souhaits de bonheur.

Ces heureux effets, le premier jour de l'an ne les produit pas seulement au sein de la famille. Il resserre les liens de parenté, rend plus étroites les relations d'amitié, il met fin aux dissensions et aux rancunes, il nous fournit à tous l'occasion de témoigner à chacun de nos semblables, à chacun de nos frères en Jésus-Christ, les sentiments de bienveillance que la religion nous commande d'avoir pour eux.

Tous, vous vous êtes acquittés ce matin de ces devoirs bien doux. Vous vous êtes souhaités les uns aux autres non seulement une bonne année et une bonne santé, mais encore, comme tout bon chrétien doit le faire, le paradis à la fin de vos jours. Ces vœux, je n'en doute pas, étaient sincères sur vos lèvres. Mais, m. f., il ne dépend pas de vous qu'ils soient efficaces. C'est à Celui qui tient entre ses mains souveraines notre destinée qu'il appartient de les réaliser pour chacun de nous. Et voilà pourquoi ces formules ne doivent pas seulement être des souhaits sur nos lèvres, mais des prières.

Aussi bien, est-ce dans une prière que j'adresse aujourd'hui au bon Dieu les vœux que je forme pour vous au seuil de cette nouvelle année. Cette prière est celle qui termine les Litanies des Saints que vous connaissez bien et que vous ne sauriez réciter trop souvent.

I

Et d'abord, j'y lis une prière pour l'Eglise notre mère à tous : « *Ut Ecclesiam tuam sanctam regere et conservare digneris* Daignez, Seigneur, nous vous en supplions, diriger et conserver votre Sainte Eglise. » Qu'elle puisse continuer la mission de salut que vous lui avez confiée dans le monde ! Daignez aussi, ô mon Dieu, protéger les pasteurs que vous avez établis pour la gouverner en votre nom. Donnez au successeur de S. Pierre la foi, le zèle, la fermeté et la charité que vous avez donnés à S. Pierre, afin qu'il puisse conduire d'une main sûre la barque dont il est le pilote. Répandez sur notre Evêque et sur tous ceux qui nous conduisent sous son autorité votre esprit de sagesse et d'intelligence, de conseil et de force, de science et de piété, et remplissez-les de l'esprit de votre crainte.

« *Ut inimicos Sanctæ Ecclesiæ humiliare digneris* Daignez, Seigneur, continuent les litanies, humilier les ennemis de votre Eglise. » L'Eglise, qui nous prêche la charité, nous ordonne d'aimer nos ennemis et de faire du bien à ceux qui nous persécutent, ne saurait obéir à un sentiment de rancune et de haine en demandant l'humiliation de ses ennemis. Tout ce qu'elle souhaite, c'est que leurs efforts pour entraver son action et perdre les âmes ne réussissent pas ; tout ce qu'elle désire, c'est que leur insuccès leur ouvrant les yeux, ils comprennent que l'Eglise a les promesses de vie et que les puissances de l'enfer ne sauraient prévaloir contre elle. Tout ce qu'elle demande à Dieu de tout son cœur, c'est que, comme S. Paul, ils trouvent leur chemin de Damas et comme lui se convertissent.

II

Après les vœux que je forme pour l'Eglise, mes vœux les plus ardents sont pour la France notre chère Patrie. Que Dieu daigne la maintenir en paix avec les nations qui l'entourent, et la préserver de ces épouvantables fléaux que sont la guerre, la famine et la peste : « *A peste, fame et bello, libera nos, Domine.* » Et dans ce but, qu'il veuille bien inspirer aux chefs d'Etats et à tous ceux qui président aux destinées des peuples, des sentiments de concorde : « *Ut regibus et principibus christianis pacem et veram concordiam donare digneris.* »

Que cette paix ne règne pas seulement entre nous et nos voisins ; qu'elle règne aussi au sein de notre propre patrie par la bonne entente de tous ses enfants. Que ceux qui sont pauvres ne jaloussent pas ceux qui sont riches ; que ceux qui obéissent ne jaloussent pas ceux qui commandent ;

mais que les uns et les autres s'aiment et s'entraident mutuellement. Et pour cela, ô mon Dieu, rendez-nous tous plus chrétiens, plus empressés à votre service : « *Ut nosmetipsos in tuo sancto servitio confortare et conservare digneris.* » Faites que nous élevions plus souvent nos cœurs vers le ciel, que nous soupirions davantage après les biens éternels, et nous serons ici-bas moins ambitieux, moins amateurs des biens et des honneurs de ce monde, moins envieux les uns des autres, et partant nous nous accorderons mieux.

III

Non pas, m. f., que l'Eglise nous défende de désirer la prospérité temporelle. Au contraire, elle nous met sur les lèvres une prière pour la demander, et cette prière je l'adresse de tout mon cœur à Dieu pour vous au début de cette année : « *Ut fructus terræ dare et conservare digneris.* » Daiguez, ô mon Dieu, je vous en supplie, accorder en abondance à cette paroisse les fruits de la terre ! » Donnez-lui de riches récoltes, bénissez ses étables, faites prospérer ses entreprises. Fécondiez les sueurs des travailleurs et récompensez dès ici-bas les travaux de mes paroissiens en leur accordant l'aisance, en faisant prospérer leurs maisons. A cet effet, ô mon Dieu, conservez la santé à ceux qui la possèdent, rendez-la à ceux qui sont aux prises avec la souffrance et la maladie. Mais par dessus tout, que tous sanctifient leur travail en vous offrant leurs peines et leurs fatigues, de manière à amasser, en même temps que les richesses d'ici-bas qui périssent, une abondante moisson de mérites pour l'éternité.

L'éternité, m. f., je ne dois pas oublier que ses portes se sont ouvertes, au cours de l'année qui vient de finir, pour plusieurs d'entre nous. Hélas ! des tombes trop nombreuses ont été creusées dans notre cimetière. Nous y avons conduit des vieillards chargés d'années. C'est vrai, mais aussi des personnes chères dont vous espériez n'être pas séparées d'ici longtemps. Nous avons la consolation d'en avoir vu plusieurs s'envoler tout droit en Paradis pour prendre place parmi les Anges. Mais il en est d'autres qui auparavant ont dû rendre à Dieu un compte sévère ; ne les oublions pas, m. b. c. f., en ce premier jour de l'an. L'an dernier, ils étaient là pour recevoir vos souhaits de bonne année ; que nos souhaits, cette année, soient une prière pour le repos de leur âme : « *Ut omnibus fidelibus defunctis requiem æternam donare digneris.* » Oh ! oui, mon Dieu, accordez à nos chers défunts le repos éternel ; ouvrez-leur à tous toutes grandes les portes du Paradis. C'est le souhait que nous vous adressons pour eux. C'est aussi la grâce que je vous demande de nous accorder à tous à la fin de nos jours, mais tout particulièrement à ceux d'entre nous pour qui cette année sera la dernière. Ainsi soit-il.

SERMONS POUR L'ÉPIPHANIE

I

LES MAGES MODÈLES DE FOI ET DE FORCE

*Vidimus stellam ejus in Oriente, et
venimus adorare eum.*

Nous avons vu son étoile en Orient,
et nous sommes venus l'adorer.

Mes frères,

Le champ ouvert à la parole chrétienne en cette fête de l'Épiphanie est vraiment magnifique.

Sans compter la double commémoration du premier miracle public de Notre-Seigneur et du baptême dans le Jourdain, c'est l'anniversaire du jour où Jésus-Christ commença à devenir, suivant la prophétie du vieux Simeon, un signe de contradiction parmi les hommes. Une nouvelle éclate dans Jérusalem ; Hérode tressaille et pâlit ; son palais est en rumeur et la ville elle-même tout entière, inquiète, effarée, s'agite comme à la veille d'une révolution. Un roi est né : « *Vidimus stellam ejus in Oriente, et venimus adorare eum.* Nous avons vu son étoile en Orient, et nous sommes venus l'adorer. »

C'est encore l'anniversaire de ce jour où des étrangers, venus de l'Orient, vinrent incliner au pied d'un berceau ignoré, avec la majesté de leur front royal, la majesté de l'autorité et de la science humaine. « *Vidimus stellam ejus in Oriente, et venimus adorare eum.* Nous avons vu son étoile en Orient, et nous sommes venus l'adorer. »

C'est enfin l'anniversaire du jour où nous avons été appelés, nous les fils des vieux idolâtres, peuples maudits assis à l'ombre de la mort, à l'indicible lumière de la Vérité. Plus tard, l'enfant de Bethléem, grandi, dira à ses apôtres : « Voici les Nations : il y en a au levant, il y en a au couchant, il y en a au midi, il y en a au septentrion. Debout ! allez, prenez votre essor : baptisez-les au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit ! » Et les apôtres se lèveront et ils prendront leur essor, et il arrivera ceci : qu'un beau jour, les nations du levant, du couchant, du midi et du septentrion, converties, confesseront le même Dieu dans le même élan d'adoration et d'amour.

Mais en attendant, l'Enfant-Dieu, — comme pour laisser voir son vaste dessein et préluder à son universelle conquête en humiliant l'égoïste espérance des Juifs, — appelle auprès de lui une caravane de païens et leur fait adorer en sa personne le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. « *Vidimus stellam ejus in Oriente, et venimus adorare eum.* Nous avons vu son étoile en Orient, et nous sommes venus l'adorer. »

Le développement de ces hautes pensées, m. f., ferait l'objet de cent discours. Mais, laissant de côté les questions trop générales, je veux vous montrer vos modèles dans les héros de l'Épiphanie. Je viens vous dire : — C'est aujourd'hui la

fête des croyants et des forts qu'aucun doute n'ébranle, qu'aucune preuve ne décourage ; des chrétiens, en un mot, qui s'en vont à Dieu à son premier appel, sans craindre les sacrifices, le respect humain et les humiliations.

Vidimus, nous avons vu : c'est la foi.

Venimus, nous sommes venus : c'est la force.

I

M. f., il est là-bas, du côté où le soleil se lève, des pays où le ciel a des splendeurs qui nous sont inconnues, à nous peuples d'Occident. Les jours y sont magnifiques et les nuits plus belles que les jours. Là, quand le soir est venu, les profondeurs s'illuminent comme pour une fête, et l'armée des étoiles apparaît avec des ondulations et des scintillements tels qu'on croit les voir remuer et vivre.

Au jour où nous reporte le grand souvenir que nous solennisons, trois hommes, trois mages, trois rois, sont en contemplation devant ce magnifique spectacle. Tout à coup, un astre inaccoutumé se lève à l'horizon. Il monte, rapide, les pentes abruptes du ciel. On dirait un flambeau porté par un ange.

Or, le monde entier, en ces temps-là, attendait le Sauveur, et, suivant la tradition universelle, l'apparition d'un astre nouveau devait être le signe de sa venue.

Eblouis des mêmes rayons, saisis par le même pressentiment, soulevés par le même élan de foi victorieux et surnaturel, les trois rois se lèvent, ramassent quelques présents à la hâte et partent, suivant l'Étoile.

Arrêtez, princes ! N'avez-vous pas peur de vous jeter dans une aventure ? Cette étoile que vous dites miraculeuse, n'est-ce pas plutôt un météore qui va fondre dans le ciel au bout de deux ou trois nuits ? Elle vous abandonnera peut-être dans l'inconnu, loin de votre pays, loin de tout secours, sans guide, sans espérance... Et puis, qui sait si vous le rencontrerez, ce Sauveur que l'univers attend ? Qui vous dit que l'heure a vraiment sonné de la délivrance du genre humain ?...

Dieu a parlé aux Mages dans leur cœur : rien ne les ébranle.

Leur foi est sûre d'elle-même et n'admet aucun doute ; leur foi est hardie et n'a peur d'aucun péril ; leur foi est confiante et s'abandonne à la Providence de Dieu.

La foi, m. f., prend cette vigueur quand elle tombe dans une âme sincère et droite. Elle devient inébranlable, comme ces arbres des montagnes dont le vent d'orage fait à peine fléchir les rameaux.

Telle était donc la foi de ces chrétiens de la première heure. Chrétiens d'aujourd'hui, quelle est la vôtre ? A-t-elle cette fermeté ? A-t-elle cette ardeur ? A-t-elle cette confiance intrépide ?

Je sors de cette église, et là, debout sous le porche, je regarde ce flux et reflux d'hommes de tout rang et de tout âge qui passent et repassent

dans l'infatigable agitation de nos grandes villes : où sont les vrais croyants ?

Certes, il y en a et le nombre est grand encore ; mais j'ai cette douleur de rencontrer des âmes qui raisonnent, qui discutent, approuvent, nient, agissant à l'égard des choses éternelles comme si elles étaient périssables et dépendantes des hommes, agités, en un mot, à tous les vents de l'incertitude et du scepticisme.

J'en rencontre d'autres, et celles-là c'est la foule, qui s'effraient de la foi, tout en l'admettant, et tremblent de se livrer à elle. C'est une chose en vérité étrange, mais c'est ainsi : le monde est plein d'hommes qui ont faim et qui ont peur, faim de la vérité et peur de la vérité, faim de la justice et peur de la justice, faim de Dieu et peur de Dieu ! La foi, la religion, l'Eglise les invitent, Dieu leur tend les bras, et ils s'en détournent, comme des enfants qui, subitement pris d'un caprice, se détourneraient des bras maternels.

Pauvres âmes ! Elles ne peuvent pas dire pourtant que la grâce et la foi leur ont manqué !

La grâce et la foi ? Elles sont tombées à flots, du Cœur même de Dieu, dans les profondeurs inconscientes de leurs âmes d'enfants.

La grâce et la foi ? On les respire, chaque jour, à chaque heure et partout, dans l'atmosphère de ce siècle incrédule. Car on a beau faire : l'Esprit de Jésus-Christ souffle encore partout.

La grâce et la foi ? Elles vivent, latentes, dans les pages de la Sainte Ecriture ; ils n'ont qu'à les ouvrir ! Elles vivent encore dans la Tradition ; ils n'ont qu'à l'interroger !

Non, non, la grâce et la foi ne leur ont pas manqué !

Et s'il faut parler d'étoiles, il n'en manque pas non plus. Il n'ont qu'à ouvrir les yeux et à regarder.

Il y en a une qui brille, depuis dix-neuf siècles, sur tout l'univers catholique et l'éclaire de sa clarté infaillible : c'est la Papauté.

Il y en a une qui brille dans chaque Eglise en particulier et sur toutes les Eglises en général : c'est l'Episcopat.

Eglise de ce diocèse, après tant de grands flambeaux éteints et dont le souvenir demeure impérissable, tu as encore ton étoile à l'heure qu'il est ; et si tu veux (et tu le veux) aller à Jésus-Christ, tu n'as qu'à la suivre : elle marche devant toi !

Laissons à leur malheur, m. f., les âmes incertaines que le doute agite ; ou plutôt prions pour elles. Mais nous, profitons de tant de clartés répandues. Croyons à la lumière, puisqu'elle a lui dans les ténèbres de ce monde.

Croyons aux étoiles, à nos chefs spirituels, à nos traditions sacrées, à nos divines Ecritures. Croyons, comme les Mages, d'une foi sereine, sûre d'elle-même, hardie, confiante, invincible !

II

Dieu ne donne jamais la foi sans donner en même temps la force. Car les principes de la foi

ne sont pas des idées en l'air qui n'atteignent que la surface de l'âme ; ils la saisissent tout entière et la dirigent dans tous ses actes. Il faut, comme dit S. Hilaire, que la volonté se mette d'accord avec l'esprit. La foi réclame deux choses : *croire et faire*, croire la vérité et faire le bien. Or, on ne peut faire le bien sans un don spécial de Dieu qui est la force.

Qu'est-ce à dire, la force ? — C'est-à-dire cette disposition toujours prête à tout sacrifier à sa foi et à son amour !

Tout ? Quoi ? — Ses aises, sa richesse, ses plaisirs les plus légitimes, son temps, ses sueurs, son sang, sa vie.

Voyons si les Mages, d'une fidélité si imperturbable à la grâce de la foi, ont su profiter aussi bien de cette grâce de la force.

Il y a trois sortes d'obstacles qu'ils ont rencontrés sur leur chemin et que vous rencontrerez sur le vôtre. Pour aller à Jésus-Christ, ils ont eu à affronter la souffrance morale et physique, à braver le respect humain et à fouler aux pieds cet orgueil vivace qui est au fond de l'humaine nature.

Les Mages sont partis. Les voici qui cheminent, caravane royale, vers les pays inconnus où les conduit l'Etoile.

Ils laissent derrière eux cette terre natale, cette terre de la patrie si chère à tout cœur d'homme.

Ils laissent des amis, des parents, des épouses, des enfants, toutes ces portions de soi-même qu'on ne peut quitter sans déchirement. Le cri de leur cœur a beau dire : « Arrêtez, rebroussez chemin ! » ils vont quand même et s'éloignent sans regarder en arrière.

— Qu'est-ce donc que cette immensité vide, ondulée comme l'Océan, mais immobile, sans bruit et sans vie ? — Princes, c'est le désert ! — Marchons !

— Qu'est-ce donc que ces masses énormes qui se dressent là-bas à l'horizon, dans la vapeur lointaine ? — Princes, ce sont les montagnes ! — Marchons.

Et ils marchent en effet, la nuit, le jour, fatigués et néanmoins infatigables. Voilà leur première et double victoire : ils ont vaincu leur cœur et leur corps.

Ils ont à vaincre en second lieu le respect humain. Croyez-vous, m. f., qu'on ne dut pas les montrer au doigt et rire d'eux ? Croyez-vous qu'on ne dut pas rire, dans leur pays, de leur foi naïve dans l'étoile, de cette foi qui les jetait dans des aventures et peut-être dans des périls ? Que font-ils cependant ? Ils préfèrent les applaudissements de leur conscience aux applaudissements des hommes, et ils se mettent en route !

On dut rire encore, quand après de longues semaines de fatigues, tout couverts de la poussière des déserts et des chemins, ils se présentèrent, parlant d'une étoile qu'on ne voit plus, à la porte du palais d'Hérode. On dut rire encore

dans cette cour du roi des Juifs, malgré le trouble intime des cœurs, de ce voyage qu'aucun grand événement humain ne justifiait. Se découragent-ils ? Sont-ils déconcertés ? Ils se font indiquer par les docteurs la bourgade où le Sauveur attendu doit naître, et ils repartent... Voilà leur seconde victoire.

Une dernière épreuve les attendait. Après une courte halte à Jérusalem, le soir venu, l'Étoile reparaît et les entraîne dans la direction de cette petite Bethléem de Juda où le Messie devait naître et était né. Les voilà en marche dans la nuit sereine, les yeux fixés là-haut. Soudain, l'étoile s'arrête. Ils s'arrêtent eux-mêmes et regardent : ils sont devant une étable délabrée, chétif réduit plus dénué que la cabane d'un pauvre ! Ils descendent néanmoins de leur monture, et ils entrent.

Qu'avaient-ils rêvé, en chemin, de ce roi qu'ils venaient voir ? De grandes choses sans doute : la splendeur proverbiale de Salomon, ses palais, son trône d'ivoire et d'or. Eh bien ! voici ce qu'ils trouvent : un enfant du peuple sur les genoux d'une femme du peuple, protégés l'un et l'autre par un homme du peuple.

Est-ce pour ce spectacle qu'ils ont marché nuit et jour pendant des semaines ? Est-il possible que cet enfant faible et muet, ce fils de paysan, soit l'objet de l'attente du monde, le Roi des rois, Celui devant qui tout front doit s'incliner et tout genou fléchir ? O Sagesse de Dieu, pour qui nous prends-tu donc ?...

Les Mages repoussent toutes ces pensées, inspirées par l'orgueil. Ils s'agenouillent devant l'Enfant, devant cette faiblesse sublime, et ils adorent... Puis, comme pour affirmer leur foi et consacrer leur triple victoire, ils offrent leurs présents symboliques : l'or au Roi, fils de David ; l'encens au Dieu, roi du monde ; la myrrhe à l'homme qui mourra pour le salut du genre humain !

Et maintenant, m. f., si j'examine quels sont ceux qui, ayant correspondu à la grâce de la foi, correspondent comme les Rois Mages à la grâce de la force, j'en vois certes, une légion. Il y en a dans le cloître. Il y en a dans le sacerdoce. Il y en a dans le monde, âmes d'une admirable vigueur qui se mettent au-dessus de la chair et du sang, qui rient des rires et qui ne reculent pas devant cette humiliation de s'avouer serviteurs de Jésus-Christ.

Mais je manquerais à la vérité si je ne le disais aussi : le grand nombre en ce monde possède la foi, mais n'a pas la force, et voilà pourquoi peut-être il y a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus !

« Êtes-vous chrétiens ? » A cette question posée, il n'y a pas un homme sur cent qui osera vous répondre sérieusement : « Je ne le suis pas. » Ils ont la foi, vous dis-je, mais pourquoi alors n'agissez-vous pas en chrétiens ?

— Je n'en ai pas le courage !

C'est qu'en effet, il faut du courage à celui qui ne veut pas seulement croire, mais qui veut agir

suivant sa foi. Il en faut dans ce grand combat de la vie où presque à chaque instant, nous nous trouvons face à face avec un ennemi qu'il faut vaincre : la chair, le monde, le démon. Ennemi redoutable, terrible, qui spirituellement nous tuera si nous ne le tuons ! Et c'est ainsi que la foi est stérile sans la force.

* *

En terminant ce discours, m. f., je vous en adjure, profitez de la grâce de la foi. Soyez sensibles à ses moindres inspirations. Croyez aux étoiles, c'est-à-dire à l'autorité éclairée qui est chargée de vous conduire dans la vérité : au pape, aux évêques, aux prêtres ; en un mot, à tous les dispensateurs des enseignements de Jésus-Christ dans le monde. Soyez des âmes croyantes.

Mais soyez aussi en même temps des âmes fortes. La destinée du chrétien est une destinée militante ; on ne va pas à Dieu sans souffrir. Combattez votre sensibilité ; combattez votre respect humain ; combattez votre orgueil. Imitiez les Rois Mages !

Pour que tous ceux qui sont ici vous reconnaissent et vous servent, ô mon Dieu, envoyez-leur votre Esprit ; qu'ils soient tous croyants et forts !

Mais non, Seigneur, je ne demande rien pour ceux-là : ils ont tous la foi ; ils ont tous la force. Accordez-leur seulement la persévérance.

C'est pour cette foule immense qui roule autour des temples et n'y entre jamais ; c'est pour ces âmes molles que le tourbillon emporte loin de vous, qui vous connaissent à peine et qui ne vous aiment pas ; pour toutes ces brebis égarées de ce grand troupeau que je vous prie, ô Divin Enfant de la Crèche, de toute l'ardeur de mon âme. Sauvez-nous, mais sauvez-les !

Et faites qu'après ce voyage de la vie qui ressemble bien, certes, pour la peine, les sueurs et les combats, au voyage des Mages venus d'Orient, nous vous trouvions un jour, ô mon Dieu, là-haut, — non plus faible Enfant couché sur la paille d'une étable, mais Dieu vivant assis sur votre trône inébranlable dans l'immortelle gloire, dans l'immortelle paix, dans l'immortelle félicité du ciel ! Ainsi soit-il.

II

L'ADORATION DES MAGES

Mes frères,

Jérusalem vient de recevoir le cortège des Mages. La venue de ces étrangers n'a rien qui étonne les Juifs, car la Ville sainte a coutume de voir dans ses murs les caravanes de l'Orient, aux costumes éclatants, aux longues files de chameaux chargés de bagages. Ce qui étonne Jérusalem, et ce qui va bouleverser son roi Hérode, c'est la question que posent ces étrangers : « Où est le Roi des Juifs qui vient de naître ? Nous avons vu son étoile en Orient, et nous sommes venus l'adorer. »

Ces paroles renferment le vrai sens de la fête de l'Épiphanie, et c'est à elles que nous allons de-

mander les leçons pratiques que nous devons recueillir aujourd'hui devant le berceau de l'Enfant-Dieu.

I

« Nous avons vu son étoile en Orient. » — Dans le langage des Perses au premier siècle, le mot « mage » signifie « prêtre. » D'après certains auteurs, il désigne une caste sacerdotale qui avait le monopole des sciences et des arts. Les Mages étudiaient l'astronomie. Dans leurs pratiques religieuses ils avaient le culte du feu, et comme tous leurs contemporains, ils croyaient que tous les grands événements du monde, et spécialement la naissance des grands hommes, étaient toujours accompagnés de phénomènes célestes. La dispersion des Juifs dans les régions voisines de la Palestine avait répandu leur croyance en la venue d'un Sauveur, et à l'heure où l'on était, on peut dire que l'univers espérait le voir paraître. Le prophète païen Balaam avait dit : « Je le verrai, non pas maintenant ; je le considérerai, mais pas de près. Une étoile sortira de Jacob. » (Nomb., xxiv, 47).

Or, Dieu, dans sa divine Providence, se servit des idées religieuses des Mages pour les amener à la vérité ; à l'heure voulue, il fit briller l'étoile révélatrice. Tandis que leurs yeux contemplant dans le ciel ce météore étrange qui ne ressemble en rien aux astres connus jusqu'alors, leur âme est illuminée par une lumière beaucoup plus éclatante, qui leur donne la conviction que l'étoile n'est rien autre que l'annonce certaine du Messie. Et cette certitude est si complète qu'ils n'hésitent pas un instant. Ils partent sans délai.

Le voyage fut long et dura tout au moins plusieurs semaines. Ils arrivent enfin à Jérusalem. La capitale de la Judée doit connaître l'événement ; car s'il intéresse le monde entier, il intéresse plus encore le peuple juif. Et personne cependant ne comprend le langage des Mages : « Où est le Roi des Juifs qui vient de naître ? » Hérode lui-même s'étonne et plus encore s'émeut, lui si jaloux de son autorité : un roi qui vient de naître ? Et les Mages, comme pour lui expliquer, comme pour justifier leur question, ajoutent : « Nous avons vu son étoile. »

Quelle confiance, m. f. ! Ils ont vu son étoile. Cela leur a suffi ; ils n'ont pas douté. Le voyage, le temps, les difficultés ne sont rien. L'étoile est parue, le Sauveur est né, ils doivent le trouver.

Hérode a consulté les princes des prêtres et les docteurs du peuple : le Messie doit naître à Bethléem. Voilà les Mages sur la route de Bethléem ; l'étoile de l'Orient se montre à nouveau. Et cette fois elle devient un guide sûr qui les conduit à l'endroit où se trouvait l'Enfant.

Hier les bergers, les pauvres, les âmes simples, le peuple choisi entouraient la crèche du Sauveur. Aujourd'hui la richesse, la science, l'autorité, le monde païen est prosterné devant Jésus-Enfant : « Nous avons vu son étoile, et nous sommes venus l'adorer, » et en témoignage de leur adoration les

Mages offrent ce qu'ils ont de plus précieux : l'or et les parfums de leur pays.

Que se passa-t-il dans l'âme de ces nouveaux convertis ? L'Evangile dit qu'un ange les fit revenir par un autre chemin, sans doute pour déjouer le déicide complot d'Hérode, mais peut-être aussi pour nous faire comprendre que par leur séjour près du Messie, leur âme docile à la grâce divine a été conquise à une vie nouvelle. Ils sont venus païens, et ils remportent la croyance au vrai Dieu ; ils ont apporté des biens terrestres, et ils remportent les trésors impérissables de la foi ; ils venaient remplis d'espérance, et ils rentrent dans leur pays l'âme débordante de consolations.

II

Le mystère de l'Epiphanie, comme tous les mystères de la vie de Notre-Seigneur, demeure également vrai à travers les âges, et pour les âmes de bonne volonté l'étoile du Messie brille toujours du même éclat.

Durant la vie publique du Sauveur, beaucoup de ses contemporains ont refusé de croire à sa divinité. « Nous vous jetons des pierres, lui disent-ils un jour, parce que étant homme vous vous faites Dieu. » Ils ont refusé de croire à sa puissance. Sans doute il fait des prodiges, mais c'est par Bêlzébul, prince des démons, qu'il les accomplit. « Si tu es le fils de Dieu, descends de la Croix et nous croirons en toi ! »

Mais à côté de ces âmes fermées comme était celle d'Hérode, nous découvrons des âmes droites, loyales, pures, éclairées par l'étoile du Messie comme était l'âme des Mages. Elles ont su reconnaître dans les gestes du Christ la main de Dieu qui agissait. Notre-Seigneur pose directement la question à ses apôtres : « Que disent les hommes de moi ? — Les uns que vous êtes Jean-Baptiste, les autres Elie, les autres Jérémie ou quelqu'un des prophètes. — Et vous, qui dites-vous que je suis ? » Simon-Pierre répond : « Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant. » Qui donc a ainsi éclairé l'âme de l'apôtre ? Notre-Seigneur le dit lui-même : « Tu as bien dit, Simon, car ce n'est ni la chair ni le sang (c'est-à-dire la raison humaine) qui te l'ont révélé, mais mon Père qui est dans les cieux. »

Notre-Seigneur annonce son divin sacrement de l'Eucharistie, après avoir opéré la multiplication des pains au désert : « Je suis le Pain vivant descendu du ciel. Le pain que je donnerai, c'est ma chair pour la vie du monde. En vérité, en vérité, je vous le dis : ma chair est vraiment une nourriture et mon sang est vraiment un breuvage. Si vous ne mangez pas ma chair, vous n'aurez pas la vie en vous. Celui qui mangera ma chair vivra par moi, et il vivra éternellement. » Mes frères, vous les voyez, ces âmes aveuglées, toutes matérialisées, qui entendant le Sauveur haussent les épaules et le quittent en disant : « Nous ne pouvons pas accepter un semblable langage. » Et vous les voyez, les âmes éclairées par la lumière

divine, qui, à la question, du Christ : « Et vous, allez-vous aussi me quitter ? » répondent avec Pierre : « Maître, à qui irions-nous ? Vous seul avez les paroles de la vie éternelle. »

L'étoile du Messie continue de jeter sa lumière pour nous faire trouver le Sauveur là où il est. Combien d'opinions, de doctrines sont lancées dans le monde pour obscurcir, défigurer même le divin visage du Christ ! Mais les âmes de bonne volonté, aujourd'hui comme au temps de Jésus, voient briller l'étoile qui les conduit avec les Mages à l'endroit où se trouve l'Enfant.

L'étoile du Messie nous donne sa lumière par l'Eglise catholique, seule société chrétienne qui puisse vraiment dire : « Je suis l'œuvre du Christ. »

L'étoile du Messie nous donne sa lumière par la lecture de l'Evangile et nous fait lire en traits de feu : « Le Maître est là et il vous appelle. »

L'étoile du Messie nous donne sa lumière dans le silence et le recueillement de la prière, où elle nous montre le Sauveur habitant dans nos âmes par sa grâce, comme il habitait la grotte de Bethléem.

L'étoile du Messie, m. f., mais c'est un de ses rayons qui brille dans la flamme de la petite lampe du sanctuaire ; elle nous montre sa demeure et elle nous conduit réellement comme les Mages à l'endroit où se trouve l'Enfant-Dieu.

Oui, c'est bien l'étoile des Mages qui vous conduit au pied de cet autel. Comme eux et avec eux, vous venez apporter à Notre-Seigneur les trésors de vos âmes, à savoir, l'hommage de vos adorations, de votre repentir, de votre amour. Et en le faisant vous avez conscience d'acquitter une dette envers Dieu.

Vous avez compris, en effet, que rien n'obligeait ce maître à quitter les splendeurs du Paradis pour venir habiter parmi nous. Rien ne l'obligeait à subir les affronts, les outrages, les douleurs du Calvaire. Ressuscité, vivant glorieux dans son ciel, rien ne l'obligeait à se cacher sous les voiles eucharistiques pour demeurer près de nous. Alors, pour tant de bonté, de délicatesse et d'amour, vous avez compris qu'il fallait répondre par un élan de générosité : « *Vidimus et venimus*. Nous avons vu et nous sommes venus. »

Hélas ! combien qui ne voient pas ; et combien qui, voyant, ne viennent pas ! M. f., puisque Notre-Seigneur est présent près de nous dans le tabernacle comme il était présent près des Mages à Bethléem, apportons-lui l'hommage le plus profond, le plus sincère, le plus entier de nos adorations ; faisons un effort pour assister au Saint Sacrifice de la messe, chaque jour, pour venir le visiter dans son église, pour lui rendre un hommage plus solennel chaque dimanche.

Puisqu'il est près de nous pour le plus grand bien de tous, amenons-lui des adorateurs en grand nombre. Réveillons la foi des endormis ; secouons la torpeur des engourdis ; ranimons le courage des affaiblis.

Puisqu'il est près de nous pour consoler nos peines et sanctifier nos joies, pour apaiser nos passions et développer nos vertus, offrons-lui

notre âme telle qu'elle est, pour qu'il y fasse son œuvre. Bien simplement, ouvrons-lui tout grand notre cœur comme nous ouvrons toutes grandes les portes de notre maison à un ami.

* *

« Nous avons vu son étoile et nous sommes venus l'adorer. » N'avais-je pas raison de dire que ces paroles des Mages renferment bien le sens de la fête d'aujourd'hui ? Comme les Mages, nous emporterons dans nos âmes le parfum de la présence de Dieu, la confiance en son inépuisable bonté, et la résolution de venir souvent lui offrir l'hommage de nos adorations, afin de puiser dans son Cœur les secours dont nous avons toujours un si pressant besoin. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE DE SAINTE GENEVIÈVE

LA PART DE LA SAINTE DANS LA FORMATION
DE NOTRE PATRIE

Mes frères,

Nous sommes bien préparés à comprendre la vie de sainte Geneviève et son époque, nous qui avons traversé des épreuves semblables ; préparés encore à saisir les desseins de Dieu dans ces immenses mêlées d'hommes que furent les Grandes Invasions. Après quinze cents ans, l'ensemble des résultats se dégage nettement, et il justifie sa Providence.

Au ve siècle, où vivait sainte Geneviève, on croyait assister à la fin du monde. Ce n'était que l'agonie de l'Empire romain ; mais il représentait si bien ce que l'on imaginait de mieux organisé, de plus puissant et de plus glorieux, qu'une fois converti au catholicisme, comme il l'était alors, on ne soupçonnait pas qu'une civilisation supérieure pût exister. Jadis les Juifs avaient cru, de même, que la ruine de Jérusalem entraînerait le dénouement de toutes choses ; elle annonçait, au contraire, l'enfantement d'une humanité nouvelle, formée à d'autres habitudes morales, sociales et religieuses.

Stupéfiante fut l'incurie devant les Barbares. « Personne ne veut périr, » écrit Salvien, le Jérémie du ve siècle, « et personne ne fait rien pour ne pas périr. Partout l'inertie, la négligence, l'ébriété, le sommeil. Nous sommes dans la misère, et pourtant futiles ! » La force morale a disparu de la société gallo-romaine au temps où un vent de tempête l'emporte comme une nuée brillante et légère.

Les armées qui doivent la défendre sont composées de mercenaires Barbares, les uns concentrés dans les camps romains, les autres éparpillés dans les domaines ruraux, où le propriétaire leur concède un coin de terre et un logement. On avait remis aux loups la garde du troupeau ; ils s'entendirent avec leurs congénères envahisseurs pour s'emparer des biens qu'ils étaient chargés de protéger contre eux : ce n'était plus que délation et pillage, et souvent le meurtre. Les Gallo-Romains assistèrent à la dissolution de l'état social en se disant qu'ils n'y pouvaient rien.

Néanmoins la rénovation se préparait. En ce même ve siècle, Dieu suscita deux hommes et une femme

dont l'accord devait la réaliser : S. Remi, évêque de Reims, représentant de la seule puissance restée organisée, l'Eglise ; il possédait l'instruction, l'habitude de l'autorité, l'ascendant des services rendus, et, plus que tout cela, l'intime ferment de la grâce de Dieu ; le roi Clovis, disposant de la force du glaive consacrée par la victoire ; et enfin sainte Geneviève, née quinze ans avant l'évêque et quarante-six avant le roi, la dernière venue cependant pour coopérer à l'œuvre providentielle. L'influence de sainte Geneviève lui assurera l'adhésion cordiale des âmes populaires, et le chef-d'œuvre de ces trois grands travailleurs, ce sera la France.

Je voudrais, ce soir, vous montrer la part de sainte Geneviève dans la formation de notre patrie. Toute sa vie s'y consacra en trois périodes : l'une d'élaboration éloignée, dans le profond amour du terroir dont s'imprègnent son enfance et sa jeunesse à Nanterre ; l'autre de préparation prochaine par les bonnes œuvres et le dévouement à la Cité de Paris, qui lui procurent une autorité morale hors de pair dans la future capitale des Francs ; la troisième enfin, de réalisation définitive, où elle travaille au bon accord des Francs et des Parisiens, vouée autant que quiconque à cette union intime d'où allait sortir la nouvelle direction du monde.

Que la douce et sainte Patronne de la France nous aide à bien penser d'elle !

I

Une fillette humble et pauvre sort de la bourgade de Nanterre en poussant devant elle les quelques brebis de ses parents sur les pentes du Mont Valérien ; c'est la première apparition de sainte Geneviève dans l'histoire. Elle conduisait le petit troupeau de préférence jusqu'au pied du Calvaire qui couronnait le sommet de la montagne ; là, elle priait longtemps et elle contemplait la campagne de Paris dans la souriante lumière de l'Ile-de-France. Comme elle devait l'aimer, ce pays gracieux et doux tel que son propre cœur ! De loin, elle admirait les tours et les clochers de la Cité et saluait la colline de Montmartre où le premier évêque de Paris, S. Denis, était monté au ciel dans la gloire des martyrs.

Elle avait sept ans lorsque passèrent, allant en Bretagne, deux grands personnages, S. Germain, évêque d'Auxerre, et S. Loup, évêque de Troyes. Elle s'était glissée au premier rang des curieux et regardait de toute son âme. Or, voici que S. Germain s'arrête près d'elle, l'observe quelques instants et lui dit : « Ma fille, veux-tu devenir l'épouse du Christ et lui consacrer ta vie ? — Oh ! père, répondit spontanément l'enfant, je le désire par-dessus tout. » Elle suivit l'évêque avec la foule jusque dans l'église, et, pendant qu'il priait, S. Germain tint sa main posée sur la tête de Geneviève. Le lendemain, en parlant, il lui donna une médaille de cuivre où était gravée une croix et lui recommanda de ne jamais porter d'autre bijou. Dès ce jour, le cœur de Geneviève fut à Dieu seul. Et Dieu voulut montrer qu'il était lui aussi avec cette enfant : comme la mère de Geneviève, dans un accès de colère, souffla-

it sa fille, l'impatiente femme devint subitement aveugle et le resta près de deux ans, jusqu'à ce que Geneviève lui ayant lavé les yeux avec l'eau du puits, ils s'ouvrirent miraculeusement à la lumière.

Jeune fille, elle ajoutait volontiers à la garde du troupeau familial le travail de la terre, de cette terre des bords de la Seine, aimée de qui la cultive à l'égal d'une personne vivante, tant elle est nourricière facile et généreuse, aimée plus encore à cause du cruel souci que tous en gardaient au fond du cœur : la crainte d'une nouvelle irruption des Barbares les hantait. Treize ans avant la naissance de Geneviève, avait déferlé la plus terrible des Invasions, comme une marée qui submergea la Gaule, l'Espagne et l'Afrique. Les Barbares emmenaient les troupeaux, enlevaient les moissons, entassaient sur leurs chariots meubles, vêtements, bijoux, brûlant ce qu'ils ne pouvaient emporter. Quiconque résistait était mis à mort. Et les sauvages portaient, des peaux humaines suspendues au poitrail de leurs chevaux en guise de trophées. Plus d'églises, ni d'écoles, ni de travaux publics ; des chômeurs et des brigands rôdaient partout. Il y avait eu des scènes de cannibalisme. « Doit se dire riche, qui a du pain, » écrivit un témoin de ces désastres.

On enviait les régions comme notre Bourgogne actuelle, où les Burgondes venaient de s'attribuer les deux tiers des terres, le tiers des esclaves, la moitié de chaque maison et la jouissance indivise des pâturages et des forêts. Le paysan y conservait du moins la vie et quelque chose, encore que seuls les grands propriétaires pussent garder légalement de quoi relever les ruines et subvenir au bien commun. Aussi élisait-on parmi eux la plupart des évêques, tels les SS. Remi, Loup, Germain, Sidoine Apollinaire, pour garantir l'existence des pauvres innombrables.

Les dix-huit ans de sainte Geneviève furent assombris de ces poignantes appréhensions : une bande de Francs s'avancait jusqu'à la Somme. De plus en plus éclatait aux yeux l'impuissance des empereurs romains à défendre leurs provinces lointaines, et le problème se posait d'une accommodation, si pénible fût-elle, au régime des Barbares ou du loyalisme quand même envers l'Empire. Les lettrés en discutaient passionnément.

S. Augustin, le premier, avait naguère semé dans le monde l'idée de la condamnation par Dieu de l'Empire romain, et, douze années durant, il insista, publiant les uns après les autres les chapitres de sa *Cité de Dieu*, dont le retentissement fut énorme. Il ne prêchait pas le ralliement aux Barbares, mais il séparait franchement la cause de l'Eglise de celle de l'Empire romain. L'Eglise étant une société parfaite par elle-même, pourquoi ne suffirait-elle pas à tout, quitte à mettre le glaive aux mains des chefs de son choix, pour le service du Christ ? L'idée portait en germe la future politique du moyen âge.

Mais un Gaulois de Trèves, qui s'était sauvé devant les Barbares jusqu'à Marseille, où il fut ordonné prêtre, Salvien osa davantage. Il lança son livre *Du gouvernement de Dieu* au temps où sainte Geneviève achevait sa vingtième année. — Somme toute, y disait-il, on peut s'entendre avec les Barbares. Que

leur reproche-t-on ? De ne pas s'accommoder d'une vie sédentaire sous la protection de lois écrites, de ne parler ni grec ni latin, d'avoir beaucoup d'enfants, de sentir mauvais, d'être païens ou ariens, de commettre mille atrocités. Oui, accorde-t-il, les Goths sont perfides, mais ils sont pudiques ; les Alains voluptueux, mais fidèles ; les Francs menteurs, mais hospitaliers ; les Saxons cruels, mais chastes ; les Vandales se sont montrés incorruptibles dans les villes les plus débauchées. Ils ignorent Dieu et toute loi ; dès lors, nous sommes plus coupables qu'eux, nous qui commettons des iniquités que nous savons être damnables. C'est donc par un juste jugement que Dieu les supporte et nous châtie. Nous sommes captifs au dehors parce que nos vices nous tiennent captifs intimement ; la ruine des choses suit celle des mœurs.

Tout ceci se répétait, dans le clergé surtout, et le clergé dirigeait l'opinion. Sainte Geneviève grandissait donc parmi des courants d'idées où son âme s'habituaient peu à peu à des possibilités nouvelles. Sur ces entrefaites, elle perdit ses parents. La culture des terres familiales était trop lourde aux bras d'une jeune fille seule, car il ne semble pas qu'elle ait eu des frères ou des sœurs. Elle vint habiter Paris chez sa marraine, qui demeurait près de la cathédrale, à l'endroit du futur parvis de Notre-Dame. Pour elle, quel changement ! Finie la vie retirée du monde dans les austères travaux d'une campagne aimée ! Fini le silence des solitudes nanterroises propice aux contemplations ! Paris a dans ses murs sa patronne devant Dieu, et il la gardera désormais comme son meilleur trésor.

II

Le Paris du ve siècle était déjà une cité extrêmement vivante, quoique resserré dans ses deux îles et fermé de remparts à cause des Invasions. De Nanterre, on y accédait par le faubourg de la rive gauche, où s'élevaient quantité de villas, le camp des légionnaires, les arènes, le théâtre et le palais des Thermes, occupé par le gouverneur ; mais le commerce et les affaires animaient surtout les rives de la Seine. Les indigènes gaulois, reconnaissables à leurs longs cheveux blonds et à leur parler, celtique, y coudoyaient des Romains, soldats et fonctionnaires pour la plupart, et des négociants venus de tous les pays du monde, Juifs, Grecs, Syriens, qu'attirait la situation avantageuse de la ville, sur un fleuve navigable entre les confluent de la Marne et de l'Oise, et au point de départ des deux grandes routes conduisant, l'une à Boulogne-sur-Mer et aux provinces maritimes, l'autre vers les régions du Nord. Tout ce monde turbulent, bavard, superstitieux, courait des entrepôts du commerce au théâtre assister à des spectacles tels qu'on citait le cas d'un gouverneur païen sorti par dignité, avant la fin, lorsqu'allaient commencer les... gauloiseries. Nulle école célèbre ; celles-ci s'ouvraient à Reims et à Lyon depuis la ruine d'Autun sous les coups des Barbares. Paris ne se souciait que de gagner de l'argent et de s'amuser. On y lisait beaucoup de romans. Il était de bon ton, dans la haute société, de donner des lectures à des auteurs distingués. Les villas des cam-

pagnes s'emplissaient alors d'invités devant lesquels on discutait les charmes de la solitude, les avantages ou les inconvénients de la calvitie et du mariage. Mais la vogue allait surtout aux vers récurrents, tour de force qui consistait à jouer avec les syllabes de telle sorte que, lu par un bout ou par l'autre, le vers donnait les mêmes mots et le même sens ; ou encore à cette acrobatie de l'esprit, arrêté au milieu d'une thèse pour soutenir la proposition contraire à celle qu'il venait de défendre. Société distinguée et futile, des précepteurs grecs l'ont formée à l'horreur de tout ce qui est dur, anguleux, sans goût, et elle observe soigneusement la loi de l'eurythmie en tout, dans le costume, dans le geste et dans le langage.

Sainte Geneviève y trouva quand même des ressources religieuses à souhait. Elle portait le voile des vierges consacrées à Dieu et prenait part le plus possible aux cérémonies du culte et aux diverses œuvres de miséricorde. La présence de l'évêque stimulait son dévouement. Elle vénérât en lui le successeur de S. Denys, qu'elle aimait depuis son enfance et sur la tombe duquel souvent elle allait prier. Cette tombe de l'évêque martyr, elle souffrait de la voir trop peu honorée à son gré ; mais bientôt l'influence de ses vertus dans Paris fut assez grande pour réussir à l'abriter sous une chapelle. Vraie parisienne déjà, Geneviève la fit construire et orner avec tant de bon goût que S. Ouen, qui visita cette chapelle deux siècles plus tard, l'appela « une vraie portraiture du paradis. »

Et les jours passaient à prier Dieu et à faire le bien.

Tout à coup retentit le cri d'effroi : *Les Barbares !* Les Barbares sont à quarante lieues ! Ils ont passé le Rhin, saccagé Metz, tué tout ce qu'ils rencontraient... C'étaient les Huns, une trombe de 600.000 Huns accourant au trot de leurs petits chevaux velus comme des ours, 600.000 Huns conduits par Attila ! Le sauve-qui-peut fut général. Chacun de rassembler ce qu'il avait de plus précieux et d'apprêter les barques pour la fuite. Pas un chef ne se montrait. Geneviève seule eut du cœur et du sang-froid pour tous. Elle rendit courage aux femmes d'abord, leur promettant, de la part de Dieu, qu'Attila n'atteindrait point Paris, si les habitants restaient et se montraient décidés à défendre leur ville. « Paris, affirmait-elle, sera sauvé grâce à la protection du Christ. » Convaincues par sa foi, les femmes déclarèrent aux hommes que s'ils partaient, ils partiraient seuls, elles resteraient avec Geneviève. Alors tout le monde resta. Le fait est qu'Attila épargna Paris, et sa défaite dans les plaines catalauniques sauva la ville.

Attila écarté, d'autres Barbares survinrent.

Les Wisigoths envahirent le centre et le midi de la Gaule, et telle fut encore la détresse des populations que S. Sidoine Apollinaire, évêque de Clermont dans la plantureuse Limagne, put écrire : « Nous avons mangé les herbes arrachées aux fentes de nos murailles. » Le désordre était partout. A Rome, la Rome des Césars, régnaient les Hérules au visage tatoué !... Il n'y avait plus que l'Eglise qui gardât

de la cohésion et de l'ascendant jusque sur les Barbares eux-mêmes.

Une de leurs bandes, installée depuis cent ans au nord de la Gaule, avec le consentement de l'Empire, était connue par son esprit d'ordre et de tolérance. Les Francs, quoique païens, respectaient les églises et les propriétés privées, satisfaits de prendre seulement les biens domaniaux ou abandonnés. Leur discipline militaire assurait la sécurité partout, si bien que, dans la confusion de toutes choses, « chacun, écrivait S. Grégoire de Tours, désirait avoir pour maîtres les Francs. » Leur roi Childéric venait de mourir, et un jeune prince de quinze ans lui succédait, Clovis.

De son évêché de Reims, où il priait Dieu pour son peuple, S. Remi jugea le moment venu de donner le coup de barre libérateur.

Elu évêque de Reims à 22 ans, S. Remi en comptait alors 45. Il avait le prestige d'un administrateur très énergique et très bon, particulièrement dévoué aux pauvres. Homme de cœur et d'initiative s'il en fût, aucune responsabilité ne l'effrayait. Il écrivit donc à Clovis pour le féliciter de son avènement. Sa lettre, à la fois déferente et remplie d'affectueux conseils, lui offrait l'appui des évêques. « Si vous êtes d'accord avec eux, disait-elle, tout ira bien dans votre province. » Il allait, la main tendue, au-devant du jeune roi. Celui-ci se montra bien disposé, mais laissa venir.

La victoire de Clovis sur Syagrius, qui commandait la dernière armée romaine chargée de défendre Paris et le foyer de sainte Geneviève parmi les autres, fit du roi des Francs le maître de l'heure. Toutefois, Paris ne se rendit point. Clovis ne voulait pas l'avoir par force, et peut-être disposait-il de trop peu de troupes ; il se borna donc à faire des incursions dans les campagnes avoisinantes. Bientôt la disette en ville fut si grande que beaucoup d'habitants moururent de faim. Sainte Geneviève, angoissée de voir périr ses chers Parisiens, n'y tint plus. Toute vieille femme de 75 ans qu'elle était alors, elle s'échappa dans une barque, et, par la Seine, put gagner Troyes et Arcis-sur-Aube. Elle équipa une flottille et entra dans Paris, au risque de sa vie, rapportant d'abondantes provisions. Je vous laisse imaginer la réception triomphale que lui firent les Parisiens. Du reste, la conversion de Clovis au catholicisme aplanit les derniers obstacles. La ville ouvrit ses portes et le roi fit de Paris sa capitale.

Maintenant sainte Geneviève appartient à la France.

III

Tout le monde, cette fois, était décidé à en finir avec les invasions et avec les bandes armées, avec l'insécurité et l'anarchie. Clovis, son autorité sanctionnée par la victoire, établit partout l'ordre résolument. On le vit tuer de sa main un soldat qui avait volé quelques bottes de foin à un paysan. Geste excessif, sans doute, mais salutaire tout de même.

S. Remi, nommé par le pape son légat dans tous les territoires soumis aux Francs, convoqua des Conciles qui reformèrent les cadres du clergé, s'attaquèrent au paganisme des campagnes et restaurèrent les

mœurs chrétiennes. Mais l'adhésion sincère des cœurs fut l'œuvre surtout de sainte Geneviève. Après tant de services rendus, les Parisiens lui avaient confié spontanément une sorte de magistrature maternelle, qui, sans aucun titre officiel, n'en était pas moins très effective. Elle avait affirmé et prouvé la protection spéciale du Christ sur Paris ; elle s'était dévouée, bravant la mort pour sauver la ville de la famine ; au-dessus des effroyables luttes, l'humble femme n'avait jamais recouru qu'à la suprême puissance de la foi et de la charité, puissance qu'elle poussa souvent jusqu'au miracle. Aussi exerçait-elle sur Clovis lui-même une influence acceptée par lui d'un cœur magnanime ; elle obtint du roi, entre autres, des mesures de clémence envers des Parisiens coupables, et la fondation d'une basilique dédiée aux apôtres Pierre et Paul. Sa pieuse déférence à l'égard de S. Remi, qu'elle allait volontiers visiter à Reims, aidait à faire accepter l'autorité du prélat qui avait pris parti pour les Francs, trop vite peut-être au gré des Parisiens. Toujours elle eut la note juste, femme de grand sens, d'esprit net, de volonté ferme et vaillante, vraie fille de France. Comme elle devait se réjouir de comprendre à présent sa vie, et bénir Dieu de l'avoir faite utile à une si grande œuvre ! Elle voyait Paris plus vivant et plus chrétien que jamais, l'union cordiale des princes et des sujets, la fusion des peuples dans l'égalité politique et dans l'unité religieuse.

Depuis plus de soixante ans mêlée à la vie de la Cité, et non, pas dans un monastère, mais au milieu de tous, personne ne connaissait Paris et les Parisiens aussi bien qu'elle. « En les aimant avec intelligence, devait-elle se dire, on fait d'eux à peu près tout ce que l'on veut. » Elle incarnait à leurs yeux la Parisienne idéale : celle dont le cœur ne vieillit jamais : âgée de 92 ans, ne pleurait-elle pas rien qu'à regarder le ciel, en songeant sans doute au bonheur d'y vivre bientôt ; Parisienne idéale par son amour des belles choses, comme en témoignaient les deux églises qu'elle fit construire, et par une naturelle aisance à s'oublier elle-même pour la cause de Dieu, des pauvres et de la patrie. Sur son passage, chacun devait envoyer ses enfants lui baiser les mains et lui demander de bénir toutes ces jeunes têtes.

Peut-être faut-il reconnaître quelque chose de son prestige dans cette disposition de la loi salique qui fixa l'amende, pour le meurtre d'une femme ou d'un enfant, à plus du double de celle qui punissait le meurtre d'un soldat franc, tant elle avait aidé au respect et à l'ennoblissement de la femme.

Aussi lorsqu'elle mourut, cinq semaines après le roi Clovis, princes, évêques et peuple s'entendirent pour déposer son corps auprès de celui du roi dans la crypte de la basilique des Saints Apôtres. L'humble Nanterroise dormait son dernier sommeil à côté du premier roi de France.

* *

Elle avait divinement aimé Paris, et Paris s'en souvient encore. Lorsqu'il fallut hausser leur inspiration ou leurs vertus au niveau des grands faits de notre histoire nationale, les Parisiens allèrent prier sur la tombe de S. Denys, en vrais fils de l'évêque

martyr ; mais souffraient-ils de quelque épreuve, siège, famine ou épidémie, c'est auprès du cœur maternel de sainte Geneviève qu'ils accouraient, et ils escortaient en foule la châsse contenant les reliques de celle qui avait formé avec eux le Paris de l'avenir, la capitale de la douce France. La châsse vénérée passait alors dans les rues sous une telle pluie de fleurs, que le ciel en restait embaumé toute la nuit.

Après eux, nous voici à notre tour aux pieds de sainte Geneviève. Chacun lui ayant recommandé son âme, nous la prions pour son cher Paris, dont le seul nom doit la faire tressaillir de joie dans la gloire du ciel, afin que Paris soit toujours ce qu'elle a tant contribué à le faire : la ville du suprême attrait par sa compréhension des nobles causes et par sa splendeur du culte chrétien ; — pour la France aussi nous l'implorerons, afin que s'y réalise aujourd'hui encore l'union de tous dans le patriotisme et dans la foi, telle que la fit sainte Geneviève au temps de S. Remi et du roi Clovis. Ainsi soit-il.

PLAN DE SERMON POUR LA CIRCONCISION

JÉSUS EST ROI ET SAUVEUR ¹

Vocabis nomen ejus Jesum : ipse enim salvum faciet populum.

(Matth., I, 21).

Jésus est le Roi Sauveur. « Comment est-il Sauveur ? Par son sang. C'est pourquoi en cette bienheureuse journée où il reçoit le nom de Jésus et la qualité de Sauveur, il commence à répandre son sang, par sa mystérieuse circoncision, pour témoigner que c'est par son sang qu'il est le Sauveur des âmes. »

I. — Jésus est Roi

Roi annoncé par les prophètes, et quel roi !

1. LES PROPHÈTES L'ONT ANNONCÉ. — *Super solium David et super regnum ipse sedebit... amodo et usque in sempiternum.* (Is., IX, 7). Les Juifs savent que le Christ doit être roi ; mais comme Jésus ne vient point dans l'appareil d'un roi, ils le pressent de questions : *Si tu es Christus, dic nobis palam !* (Jo., X, 24). Et ils se scandalisent de ses réponses. Jusqu'aux Apôtres, qui lui demandent : « Est-ce que vous rétablirez bientôt le royaume d'Israël ? » en gravissant, le jour de l'Ascension, la montagne des Oliviers. (Act., I, 6). Rappelez-vous la demande significative de la mère des fils de Zébédée. (Matth., XX, 21).

2. IL VEUT RÉGNER PAR LA PAUVRETÉ, LA SOUFFRANCE ET LA BONTÉ. — Ses pensées ne sont pas celles du monde. Il est roi, il entre à Jérusalem en roi, on le salue roi, *rex Israël* (Jo., XII, 13). Et comme les Pharisiens veulent faire taire la foule, Jésus qui approuve celle-ci répond : *Si hi tacuerint, lapides ipsi clamabunt* (Luc, XIX, 40). Il ne répondra qu'à une seule question de Pilate, c'est quand celui-ci dira : « Tu es donc roi ? — Tu l'as dit : Je suis roi. » (Jo., XVIII, 37). Et Pilate fait écrire : JESUS NAZARENUS REX.

Il est roi par sa *pauvreté*. Il est venu pour servir, non pour être servi. (Matt., XX, 22). Il est né et a vécu dans sa pauvreté. — Mais sa grande royauté, c'est la royauté de la *souffrance*. Aussi-

tôt que Judas s'est retiré, le Sauveur s'écrie : « Maintenant le Fils de l'homme va être glorifié. » (Jo., XIII, 31). Est-ce donc qu'il se prépare à foudroyer ses ennemis ? Non, il va à la mort, au supplice, et c'est ce qu'il appelle sa gloire ; de là sa joie. — Enfin, roi par sa *bonté*, il conquiert ses sujets au prix de son sang et il les fait rois. Dans son royaume nous devons être autant de rois que de citoyens. C'est tout un peuple de rois que Jésus a ramassé par son sang, que Jésus sauve, que Jésus couronne. qu'il fait régner en régnant sur eux, parce que servir notre Dieu, dit S. Léon, c'est régner : *Servire Deo regnare est.*

Les autres rois par leurs conquêtes « produisent plus de larmes qu'ils ne font naître de lauriers » ; Dieu les envoie sur la terre dans sa fureur. Jésus rend heureux ses peuples chrétiens, il remplit les âmes de grâce et d'allégresse. Dieu l'a envoyé dans sa miséricorde.

II. — Il est Sauveur

Un Sauveur *aimé et adoré*.

1. Jésus « c'est un capitaine qui sauve les peuples parce qu'il les dompte, et il les dompte en mourant pour eux. Il n'emploie ni le fer ni le feu pour les subjuguier, il combat par amour, il combat par bienfait... »

2. Aussi combien il est *aimé* ! Il est aimé pour sa beauté : « Il est beau dans le ciel, dit S. Augustin, il est beau dans la terre : beau dans le sein de son Père, beau entre les bras de sa mère. Il est beau dans les miracles, il est beau jusque sur la croix. » Quoiqu'il n'ait plus apparence humaine, dit le prophète Isaïe, « c'est pourtant dans cette physionomie effacée, dans ces yeux meurtris, dans ce visage qui fait horreur, que je découvre des traits d'une incomparable beauté. Sa douleur a non seulement de la dignité, elle a de la grâce et de l'agrément... »

3. Les peuples ont été émus, touchés par cette beauté royale de son front auguste, de son vêtement de roi, de sa couronne d'épines, de son sceptre de roseau, et ils l'ont *adoré* parce qu'ils ont compris qu'un si grand Sauveur devait être Dieu lui-même. Tertullien nous apprend que le nom de Jésus était déjà de son temps adoré par toute la terre. « Et ce ne sont point les nobles et les empereurs qui lui ont amené les simples et les roturiers » ; ils ont été amenés eux-mêmes par l'autorité des humbles pêcheurs que furent les Apôtres...

Enfin la *croix*, instrument de notre salut, est entourée d'honneur et d'amour ; elle est devenue le principal ornement de la couronne des empereurs...

« Concluons de ce discours que la croix est un trône magnifique ; que le nom de Jésus est un nom bien digne d'un roi ; et qu'un Dieu descendant sur la terre pour vivre parmi les hommes n'y pouvait rien faire de plus grand, rien de plus royal, rien de plus divin que de sauver tout le genre humain par une mort généreuse. »

Que n'ont pas fait les peuples pour glorifier ceux qui ont sauvé leur pays ?... Serons-nous donc de glace pour le Roi Jésus qui a sauvé nos âmes et sauvé les peuples ?

IMPRIMATUR

Lingonis, die 19 decembris 1928.

EUG. LINDECKER, Vic. gen.

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES.—Imprimerie de l'AMI DU CLERGÉ

¹ D'après Bossuet, Premier Sermon pour la fête de la Circoncision.

TABLE DES MATIÈRES

DE LA

TRENTÉ-CINQUIÈME ANNÉE DE L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

SUPPLÉMENT A L'AMI DU CLERGÉ

(Année 1928)

TABLE SYNTHÉTIQUE

Sermons pour les fêtes de l'année

I. — Fêtes de Notre-Seigneur

NOUVEL AN : Les souhaits d'un curé.	753
— Souhaits tirés des Litanies des Saints.	754
CIRCONCISION : Jésus est Roi et Sauveur (Plan).	764
SAINT NOM DE JÉSUS : La dévotion à ce Saint Nom dans l'Ordre Séraphique.	744
EPIPHANIE : Les Mages modèles de foi et de force.	756
— L'adoration des Mages	758
VENDREDI SAINT : Les mystères douloureux du Rosaire	197
— Les sentiments d'un vrai chrétien.	201
PAQUES : La résurrection de Notre-Seigneur	97
— Le tombeau glorieux.	202
— La paix du Christ.	204
ASCENSION : L'Ascension de Notre-Seigneur.	213
— Ce que sera le bonheur du ciel.	275
PENTECÔTE : Qu'est-ce que le Saint-Esprit	257
— Les bienfaits du Saint-Esprit et nos devoirs envers lui	273
— L'esprit de Dieu et l'esprit du monde.	291
SACRÉ-CŒUR : Le Sacré-Cœur	598
DÉDICACE : Le temple de l'Eucharistie.	328
NOËL : Dieu est avec nous	721
— Le récit évangélique.	737
DERNIER DIMANCHE DE L'ANNÉE : La grâce de Dieu.	741
— Faire son bilan.	743

II. — Fêtes de la Sainte Vierge

EPOUSAILLES DE LA T. S. V. : L'origine et le sens de la fête et les leçons qu'elle nous donne	24
PURIFICATION : La scène évangélique et ses leçons — Selon la loi.	26
APPARITION DE N.-D. DE LOURDES : Ce qu'est Lourdes	71
— La source de la grâce.	71
COMPASSION : Comment il nous faut compatir.	191
OUVERTURE DU MOIS DE MARIE : La vraie dévotion à Marie	226
N.-D. AUXILIATRICE : Marie secours de l'Eglise, de la France et des âmes.	285
VISITATION : Charité et humilité de Marie.	362
N.-D. DU MONT-CARMEL : Le scapulaire.	371
ASSOMPTION : Les raisons de la mort et du triomphe de Marie	451
— La royauté de Marie.	453
ROSAIRE : Les mystères douloureux du Rosaire.	197
PRÉSENTATION : Dans une chapelle de religieuses : Un idéal à imiter.	683
IMMACULÉE-CONCEPTION : Marie exempte d'une loi universelle.	705
— A des Congréganistes : Avantages de la Congrégation de la Sainte Vierge	707
MARIE MÉDIATRICE : Ce que signifie ce titre.	293

N.-D. DE PONTMAIN : Confiance en Marie ; prier pour la France.	20
N.-D. DU BON CONSEIL : Histoire et pratique.	230
N.-D. DU PERPÉTUEL SECOURS : Le recours constant à Marie.	360

III. — Fêtes des Saints

ANNE : Récit de sa vie et conclusions pratiques.	417
ANTOINE, ERMITE : L'ascète et l'apôtre.	17
ANTOINE DE PADOUE : Un modèle de piété séraphique.	321
BENOÎT-JOSEPH LABRE : Vocation, pèlerinages, trépas	215
CHARLES BORROMÉE : L'immolation du sacerdoce.	632
CLAIRE D'ASSISE : Sainte Claire libératrice d'Israël	455
COLETTE : La Servante du Seigneur.	137
DENYS, premier Evêque de Paris : Sa vie et sa mort	561
DÉSIRÉ : Quelques leçons de sa vie.	419
DOMINIQUE : Le prédicateur.	441
ELISABETH DE HONGRIE : Un modèle de perfection séraphique	678
EUBERT : L'intégrité de la foi et de la sainteté, conditions de l'apostolat chrétien.	56
FRANÇOIS D'ASSISE : Sa vie religieuse et son apostolat.	556
FRANÇOIS-XAVIER : L'apôtre missionnaire.	695
GENEVIÈVE : La part de la Sainte dans la formation de notre patrie.	760
JEAN-BAPTISTE DE LA SALLE : Sa vie et son œuvre.	266
JEANNE D'ARC : La formation et la vie d'une Sainte — Jeanne d'Arc et l'Eucharistie.	243
JOSEPH : A des jeunes gens.	259
LOUIS, roi de France : Le baptême, source de toute sainteté	158
MARIE-MADELEINE : Une triple leçon de progrès dans l'amour	183
— Les effets de l'amour de Dieu.	401
— Miséricorde de Notre-Seigneur envers Marie-Madeleine	403
MARTHE : Deux pages d'Evangile.	182
— Un modèle de femme chrétienne.	422
MARTIN : Modèle et protecteur.	424
PASCHAL BAYLON, Protecteur des Œuvres eucharistiques : Sa vie eucharistique.	659
PAUL, Apôtre : Sa vie	279
PIERRE : La papauté.	355
PIERRE D'ALCANTARA : Le miroir de la perfection séraphique	353
TOUSSAINT : Les Saints passent leur ciel à nous faire du bien	603
— La certitude et le bonheur du ciel.	618
— La famille reconstituée au ciel.	620
Pour le soir de la Toussaint : La résurrection glorieuse.	622
	625

Le De Profundis, prière des morts.	629
VÉRONIQUE GIULIANI : La copie fidèle du divin Rédempteur.	375
VINCENT DE PAUL : La charité personnifiée.	394

Cours de prênes sur le Credo (fin)

XLVIII. — L'arrestation de Jésus.	33
XLIX. — Le jugement de Notre-Seigneur.	49
L. — Le crucifiement et la mort de Notre-Seigneur.	65
LI. — La sépulture et la descente aux enfers.	67
LII. — La résurrection de Notre-Seigneur.	97
LIII. — L'Ascension de Notre-Seigneur.	213
LIV. — Le jugement particulier.	225
LV. — Le jugement général.	241
LVI. — Qu'est-ce que le Saint-Esprit.	257
LVII. — Les bienfaits du Saint-Esprit et nos devoirs envers lui.	273
LVIII. — Qu'est-ce que l'Eglise.	289
LIX. — Les marques de la vraie Eglise : L'unité.	305
LX. — ... La sainteté.	340
LXI. — ... La catholicité.	358
LXII. — ... L'apostolicité.	369
LXIII. — Les fidèles de l'Eglise.	388
LXIV. — Les pasteurs de l'Eglise.	406
LXV. — La primauté du Pape.	449
LXVI. — L'infailibilité du Pape.	465
LXVII. — La communion des saints.	484
LXVIII. — La rémission des péchés.	497
LXIX. — La mort.	513
LXX. — Il y a une autre vie.	646
LXXI. — La résurrection de la chair : ses preuves.	644
LXXII. — Pourquoi et comment nous ressusciterons.	657
LXXIII. — L'enfer.	673
LXXIV. — Le purgatoire.	689
LXXV. — Le ciel.	724

Instructions sur la Sainte Eucharistie

QUATRIÈME PARTIE : LA SAINTE COMMUNION (suite)

IV. — C'est bien Jésus que nous recevons.	5
V. — La communion, source de vie.	7
VI. — Autres effets de la communion.	34
VII. — Jésus désire s'unir à nous dans la communion.	37
VIII. — Merveilleuse apothéose de l'âme.	51
IX. — Le bonheur dans la communion.	54
X. — Dispositions prochaines à la communion.	88
XI. — La confession, la foi.	90
XII. — Le jeûne eucharistique.	232
XIII. — La préparation prochaine à la communion.	234
XIV. — L'action de grâces.	433
XV. — Encore l'action de grâces.	435
XVI. — Les tentations.	486
XVII. — Conditions d'une communion fructueuse.	488
XVIII. — La communion fréquente : 1 ^{re} Le vœu de Jésus.	499
XIX. — 2 ^e Réponse à une objection.	502
XX. — 3 ^e Réponse à de nouvelles objections.	515
XXI. — 4 ^e Vaines alarmes.	518
XXII. — Communion tiède.	675
XXIII. — Aridité.	677
XXIV. — La communion sacrilège : sa gravité.	692
XXV. — Même sujet.	694
XXVI. — Effets de la communion dans les âmes.	740
XXVII. — La vie après la communion.	742
XXVIII. — La communion spirituelle.	749
XXIX. — La communion des hommes.	750

Cinq minutes d'Evangile

I. — 1 ^{er} Dimanche de l'Avent : Le jugement particulier.	691
II. — 2 ^e Dim. : L'éloge de Jean-Baptiste.	708
III. — 3 ^e Dim. : Le baptême.	709

IV. — 4 ^e Dim. : La pénitence.	726
V. — Noël : Le récit du mystère.	738
VI. — Dimanche dans l'Octave : La Présentation au Temple; Marie modèle d'obéissance et d'esprit de sacrifice.	739
VII. — 1 ^{er} Dimanche de janvier : Retour à Nazareth; le travail manuel.	740

Instructions de Carême sur la religion

I. — Ce qu'on dit et ce qu'on lit.	113
II. — L'autre son de cloche.	115
III. — Nature du sentiment religieux.	129
IV. — Fausse origine attribuée au sentiment religieux.	131
V. — Les vraies sources du sentiment religieux.	141
VI. — (Suite). Le besoin de se mettre en relation avec Dieu.	148
VII. — La science ne détruira pas le sentiment religieux.	161
VIII. — La religion est nécessaire à l'homme.	164
IX. — La religion est nécessaire aux peuples.	177
X. — La religion est nécessaire à l'humanité.	179
XI. — Nécessité d'une religion positive.	193

Conférences de Carême sur les superstitions contemporaines

I. — Une époque de superstition.	68
II. — Le faux surnaturel.	81
III. — Signes et présages.	83
IV. — Les fétiches.	99
V. — Bonne aventure et chiromancie.	102
VI. — Cartomanciens et somnambules.	104
VII. — Les sorciers.	154
VIII. — Les guérisseurs.	156
IX. — Les songes.	172
X. — Magnétisme et hypnotisme.	174
XI. — Le spiritisme.	184
XII. — Magie noire et satanisme.	187
XIII. — La superstition contre la religion.	195

Pour les dimanches de Carême

Sur la miséricorde divine

I. — La miséricorde de Notre-Seigneur envers la Chananéenne.	118
II. — La miséricorde divine dans la parabole de l'Enfant prodigue.	120
III. — La bonté de Notre-Seigneur envers la Samaritaine.	133
IV. — Sa miséricorde pour la femme adultère.	135
V. — La résurrection de Lazare.	150
VI. — Miséricorde de Notre-Seigneur envers Marie-Madeleine.	182

Lectures de Carême sur la journée du chrétien

I. — Le réveil.	86
II. — Le lever.	87
III. — La prière du matin.	106
IV. — La méditation.	108
V. — L'assistance à la messe.	122
VI. — Le travail.	153
VII. — Les repas.	167
VIII. — La soirée, ou le respect du soir.	169
IX. — Le coucher.	170

Pour une Communion solennelle dans un Pensionnat féminin

A la Messe : La sainte communion.	218
Aux Vêpres : La piété.	220
— Consécration à la Sainte Vierge.	221

Pour une Confirmation

La nouvelle Pentecôte	284
---------------------------------	-----

Sermons d'Adoration perpétuelle

Triduum préparatoire

I. — Le jour de l'Eucharistie	325
II. — Le temple de l'Eucharistie	328
III. — Le ministre de l'Eucharistie	337

Pour le jour de la fête

L'Eucharistie, relique de la Sainte Vierge.	297
Les bienfaits de l'Eucharistie	385
Le but de cette fête.	713

Entretiens sur la vie chrétienne

3^e PARTIE : LES MOYENS DE MENER LA VIE CHRÉTIENNE
(suite)

CXIV. — Le sacrement de l'Ordre.	247
CXV. — Les devoirs des fidèles envers les prêtres	300
CXVI. — Le sacrement de mariage : <i>Ses grandeurs</i>	311
CXVII. — <i>Les lois du mariage chrétien</i>	342
CXVIII. — <i>Conseils pratiques.</i>	437

A des Tertiaires franciscains (suite)

VI. — L'habit du Tiers Ordre.	28
VII. — L'Office quotidien du Tiers Ordre.	209
VIII. — La pénitence séraphique.	307
IX. — La pauvreté séraphique.	394
X. — La chasteté évangélique.	646
XI. — La discipline franciscaine.	727

Allocutions mensuelles à la L. P. D. F.
sur le Règne social du Christ (suite)

IX. — Le Christ roi de la société.	40
X. — Le Christ roi des nations	373
XI. — L'apostasie des nations.	494
XII. — L'Eglise et l'Etat.	636

Conférences aux hommes (suite)

X. — La Ligue de l'Enseignement.	44
XI. — Le Socialisme	72
XII. — Le Communisme.	92
XIII. — La famille.	108
XIV. — Mariage civil et union libre.	236
XV. — Le divorce	331
XVI. — La dénatalité	409

Aux Enfants de Marie

I. — L'idéal de la vie.	661
II. — Le mot du ciel	662
III. — L'obéissance filiale.	685
IV. — La modestie.	700
V. — La prière	731
VI. — Les soins domestiques.	732
VII. — L'esprit de foi.	748

Retraite à des religieuses

Ouverture : La retraite, bienfait extraordinaire	529
PREMIER JOUR. Méditation : La confiance, ses motifs	531
— Première instruction : Nos titres de grandeur	534
— Conférence : Les deux esprits	538
— Deuxième instruction : Le salut.	540
DEUXIÈME JOUR. Méditation : La vraie conversion.	542
— Première instruction : L'obstacle à la vraie conversion, la tiédeur	544
— Conférence : La charité fraternelle.	548
— Deuxième instruction : Le péché mortel.	552

TROISIÈME JOUR. Méditation : La mauvaise mort.	564
— Première instruction : Le Jugement dernier	567
— Conférence : Les vœux de religion, la pauvreté	573
— Deuxième instruction : Le délai de la conversion	576

QUATRIÈME JOUR. Méditation : Anéantissement du Verbe incarné, modèle de l'anéantissement religieux par les vœux.	581
— Première instruction : La Passion de N.-S. Jésus-Christ	583
— Conférence : Le vœu de chasteté	589
— Deuxième instruction : La sainte messe.	592

CINQUIÈME JOUR. Méditation : La Passion de N.-S. Jésus-Christ, motif d'amour.	596
— Première instruction : Le Sacré-Cœur	598
— Conférence : L'obéissance	608
— Deuxième instruction : La dévotion envers Marie	612

SIXIÈME JOUR. Méditation : La prière	650
— Première instruction : Le zèle.	652
— Conférence : L'oraison	667
* — Deuxième instruction : Les avantages de la vie régulière	669

Les Saints de la vieille France

TROISIÈME PARTIE : A L'ÉPOQUE DES CAPÉTIENS (fin)

VII. — La Trêve de Dieu.	43
VIII. — La Féodalité	45
IX. — S. Odilon de Cluny	61
X. — S. Brunon, évêque de Toul.	63
XI. — S. Léon IX.	77
XII. — Le Bienh. Lanfranc.	79
XIII. — Lanfranc et Bérenger.	206
XIV. — S. Bruno.	251
XV. — La Chartreuse.	253
XVI. — S. Robert de Molesmes et de Cîteaux.	316
XVII. — Le Bienh. Albéric.	317
XVIII. — S. Etienne Harding	350
XIX. — Pierre l'Ermite	380
XX. — Le Bienh. Urbain II.	382
XXI. — Le Bienh. Robert d'Arbrissel.	398
XXII. — S. Anselme : 1. Le Moine	415
XXIII. — 2. L'Evêque.	429
XXIV. — 3. Le Docteur	431
XXV. — S. Bernard : 1. Sa vocation	459
XXVI. — 2. A Cîteaux et à Clairvaux	460
XXVII. — 3. Cluny et Cîteaux.	463
XXVIII. — 4. Le réformateur.	471
XXIX. — 5. Le schisme d'Anaclet	473
XXX. — 6. S. Bernard et Abailard.	475
XXXI. — 7. La deuxième Croisade.	490
XXXII. — 8. L'accroissement de Clairvaux.	492
XXXIII. — 9. Le docteur et l'écrivain.	504
XXXIV. — 10. Sa mort	506
XXXV. — S. Thomas Becket : 1. La première épreuve	523
XXXVI. — 2. L'exil	525
XXXVII. — 3. Le martyr.	686
XXXVIII. — S. Jean de Matha : 1. Sa vocation.	701
XXXIX. — 2. Son œuvre.	703
XL. — S. Félix de Valois.	748
XLI. — S. Pierre Nolasque : 1. La vision.	733
XLII. — 2. L'Ordre de N.-D. de la Merci.	735

Allocutions de Mariage

Voir aux pages 298, 309, 310, 347, 623, 639.

Sujets de circonstance

Pour un pèlerinage en l'honneur de la T. S. V. : Marie Médiatrice	467
Pour une Première Messe : Ce qu'est le prêtre.	348
— Le sacerdoce source de bonheur.	365
Pour une prise d'habit : L'état religieux et la vocation	58

<i>Pour une prise d'habit au Carmel : Honneur, bonheur, fécondité de la vie religieuse.</i>	40	<i>L'amour de Jésus crucifié.</i>	208
<i>Pour une profession : La religieuse, héritière de la mission de la Vierge-Mère.</i>	141	<i>Présentation d'un diocèse</i>	221
<i>Pour la bénédiction d'un Chemin de Croix : Les enseignements du Chemin de la Croix.</i>	520	<i>Le bon pasteur</i>	223
<i>Pour une bénédiction de cloches : Les rites et les leçons de cette bénédiction</i>	468	<i>Réponses aux objections contre la communion des petits enfants.</i>	255
<i>Pour l'anniversaire de l'Armistice : Les ressources de l'âme française</i>	643	<i>La mort du roi Ferdinand de Roumanie.</i>	256
— <i>Il faut qu'ils vivent.</i>	644	<i>Labeur et bonheur</i>	288
<i>Pour une messe de la Croix-Rouge : Ce qu'est cette Œuvre, ce qu'elle fait, ce qu'il faut faire pour elle.</i>	663	<i>Présentation d'une paroisse à l'Evêque en visite pastorale.</i>	352
<i>Pour une fête d'Anciens d'un Patronage : Œuvre nécessaire qu'il faut aider.</i>	319	<i>Pour une bénédiction de vitreaux.</i>	448
<i>Pour un Congrès féminin : Le devoir présent des femmes catholiques.</i>	124	<i>Travailler le dimanche, c'est voler Dieu</i>	448
<i>Sermon de charité : Les souffrances du pauvre</i>	715	<i>Comment établir dans une paroisse une Fraternité franciscaine</i>	477
		<i>Jésus Ouvrier</i>	480
		<i>Moyens surnaturels d'action dans les Œuvres populaires</i>	508
		<i>Fermeté d'un confesseur et persévérance d'un roi</i>	512
		<i>Le Pater d'une mère chrétienne</i>	527
		<i>Les deux Premières Communions de la comédienne « J'ai prié tout le temps »</i>	640
		<i>Les funérailles d'un petit clerc.</i>	688
		<i>Le roi d'Ys et S. Guénolé.</i>	720

En lisant

<i>Le mois de S. Joseph</i>	144
<i>Je ferai mes Pâques !</i>	176

TABLE ANALYTIQUE

Adoration perpétuelle. — *Le but de cette fête.* 1^o Adorer Dieu caché sous les voiles de l'Eucharistie. 2^o Le remercier de tous ses bienfaits. 3^o Lui demander pardon pour nos fautes personnelles et celles des autres. 4^o Implorer les grâces dont nous avons besoin, avec la ferveur des pèlerins qui prennent part à la procession du Saint-Sacrement à Lourdes, 713-15. — Les bienfaits de l'Eucharistie, 385 : voir *Communion*. — L'Eucharistie, relique de la Sainte Vierge, 297 : voir *Eucharistie*.

TRIDUUM D'ADORATION PERPÉTUELLE. — I. *Le Jour de l'Eucharistie.* 1^o Dieu nous a aimés au point de vouloir rester perpétuellement avec nous dans l'Eucharistie : restons aujourd'hui continuellement auprès de lui pour lui en témoigner notre reconnaissance. 2^o Il a voulu se cacher et s'anéantir dans l'ombre du tabernacle et l'humilité de l'hostie : glorifions-le aujourd'hui par l'hommage éclatant de notre vénération. 3^o Dans l'Eucharistie il souffre des outrages et de l'indifférence dont il est l'objet : ayons à cœur de réparer aujourd'hui ces outrages et ces mépris, 325-27. — II. *Le Temple de l'Eucharistie.* 1^o Il est plein de poésie. Cathédrales somptueuses ou modestes sanctuaires, toutes nos églises sont belles. Mais ce qui en fait le charme, c'est la présence de Jésus au tabernacle : grâce à lui, l'église devient une nouvelle Crèche, un autre Calvaire, et comme le vestibule du ciel. 2^o Il est plein de grâces. Si jadis Notre-Seigneur multipliait les bienfaits partout où il se trouvait présent, nul doute qu'il ne comble de grâces ceux qui s'approchent aujourd'hui de son trône de miséricorde, et surtout les âmes accablées par la souffrance, la tentation, la tristesse ou le péché, 328-30. — III. *Le Ministre de l'Eucharistie.* C'est le prêtre ; et c'est l'Eucharistie qui fait la grandeur incomparable et la force invincible du sacerdoce catholique. 1^o Grandeur. Si l'on est grand dans la mesure où l'on approche de Dieu et du Christ et qu'on leur appartient davantage, nul homme n'est plus grand que le prêtre qui, parce qu'il fait renaitre le Christ et en a la garde, et parce qu'il n'appartient plus qu'à lui et ne vit plus que pour lui, participe en quelque sorte à la grandeur de Dieu lui-même. 2^o Puissance. Si le sacerdoce catholique, en butte à tant d'attaques, triomphe de tout ce qui ruinerait une institution purement humaine, c'est que l'Eucharistie lui donne la toute-puissance même de Dieu, 337-41.

Adultère (Femme). — La miséricorde de Notre-Seigneur pour la femme adultère, 134 : voir *Miséricorde*. **Albéric (Bienh.).** — Fidèle compagnon de Robert de Molesmes, il reçoit de lui le gouvernement de Cîteaux. Les moines y observent strictement la règle antique et montrent une tendre dévotion envers la Sainte Vierge,

qui leur apparaît et leur donne des vêtements blancs. Mal vu des autres communautés bénédictines, Cîteaux sollicite et obtient l'approbation du Saint-Siège. Désormais les novices y affluent et, à la mort d'Albéric, l'avenir de la réforme cistercienne est assuré, 317-19. — Voir *Robert de Molesmes (S.)*.

Ame. — Voir *Immortalité*.

Amour de Dieu. — Les effets de l'amour divin, 403 ; Une triple leçon de progrès dans l'amour, 401 : voir *Marie-Madeleine (Sainte)*.

An (Jour de l'). — I. *Les souhaits d'un curé.* 1^o Il doit souhaiter pour ses paroissiens une année excellente, parce qu'il est leur pasteur, c'est-à-dire le chef responsable, le père et l'ami de toutes les âmes qui lui sont confiées. 2^o Il espère que l'année sera bonne pour la paroisse, parce qu'il compte sur l'esprit chrétien des paroissiens, sur leur attachement à la vie paroissiale, et sur leur zèle et leur dévouement pour travailler au bien religieux dans la paroisse, 753-54. — II. *Souhaits tirés des Litanies des Saints.* Ces litanies renforcent des prières : 1^o pour l'Eglise ; 2^o pour la patrie ; 3^o pour la prospérité temporelle et spirituelle des vivants et le bonheur éternel des morts, 753-55.

Angèle de Foligno (Sainte). — Une page de cette sainte sur l'amour de Jésus crucifié, 208.

Anne (Sainte). — *Récit de sa vie et conclusions pratiques.* 1^o Sa vie : son enfance à Bethléem ; son mariage avec Joachim ; la naissance et l'éducation de Marie. 2^o Conclusions pratiques à en tirer pour les jeunes filles, les mères chrétiennes et les religieuses, 417-19.

Année. — Pour le dernier dimanche de l'année. I. *La grâce de Dieu.* A la fin de l'année, nous devons nous demander si nous avons bien vécu. 1^o Si nous sommes restés en état de grâce, nous avons vécu de la vraie vie, toutes nos actions et toutes nos souffrances ont été méritoires, et la mort des justes nous est assurée. 2^o Si au contraire nous avons perdu la grâce, nous avons tout perdu : nos œuvres et nos peines n'ont servi de rien et la mort rendra notre malheur irrémédiable, 741-43. — II. *Faire son bilan.* Ce que les commerçants font à la fin de l'année pour leurs intérêts temporels, faisons-le pour les affaires de notre âme. 1^o Voyons où en sont nos comptes, avant que Dieu ne vienne nous les demander. Que de fautes ! 2^o Humilions-nous et demandons pardon ; et si les affaires de notre conscience ne sont pas en ordre, portons-y remède sans tarder par une bonne confession, 743-44.

Anselme (S.), 1033-1109. — I. *Le moine.* Né à Aoste et élevé très pieusement par sa mère, il hésite quelque temps entre le monde et le cloître, puis se met

sous la direction de Lanfranc et devient bientôt prieur et écolâtre de l'abbaye du Bec. Après la mort de Lanfranc, le roi Guillaume le Roux refuse d'abord de lui désigner un successeur ; puis il désigne Anselme. Celui-ci n'accepte qu'à regret l'archevêché de Cantorbéry et à la condition que le roi répare tous ses torts, 415-16.

— II. *L'évêque*. Wantant consulter le pape à propos des empiétements du roi, Anselme obtient à grand'peine la permission de se rendre en Italie. Urbain II l'accueille paternellement et l'emmène au concile de Bari. Anselme y défend magistralement la doctrine catholique touchant la procession du Saint-Esprit, et y fait approuver sa conduite vis-à-vis du roi, qui n'échappe à l'excommunication que grâce aux prières de sa victime. Après la mort de Guillaume le Roux, l'archevêque doit encore lutter contre les prétentions du successeur, Robert de Courte-Heuze, et finit par rentrer en Angleterre, 429-31. — III. *Le Docteur*. Précurseur des scolastiques, il cherche à montrer dans les dogmes l'accord de la raison et de la foi. Il compose de nombreux traités, entre autres le *Cur Deus homo?* et le *Prologium*, où il expose son argument, resté fameux, pour prouver l'existence de Dieu. Jusqu'à sa mort il lutte pour les droits de l'Eglise, 431-32.

Antoine (S.), ermite. — *L'ascète et l'apôtre*. Attiré de bonne heure au désert, Antoine y demeure jusqu'à sa mort. 1^o Ascète, il s'entraîne à la perfection par la jeûne, la prière, le travail manuel, et surtout par la contemplation. 2^o Apôtre, il édifie et instruit les nombreux pèlerins qui lui rendent visite ; il reconforte à plusieurs reprises son ami S. Athanase, 17-20.

Antoine de Padoue (S.). — *Un modèle de piété séraphique*. 1^o La vocation séraphique. Né à Lisbonne d'une illustre famille, il grandit comme un lis de piété et de pureté. D'abord petit clerc de la cathédrale, puis chanoine régulier de St-Augustin, étudiant à Coïmbre, où il se prépare au sacerdoce, il entre chez les Frères Mineurs. 2^o L'apostolat fécond. N'ayant pu être missionnaire, il aborde en Italie pour y vivre obscur. Mais la Providence le met en lumière : il enseigne la théologie à Verceil et devient le docteur de l'Ordre. Et tandis qu'il réfute les hérétiques et multiplie les miracles, il grandit encore en piété et en sainteté. 3^o Le puissant crédit. Il meurt le 13 juin 1231 et son crédit s'accroît d'âge en âge au point que sa dévotion est devenue aujourd'hui universelle, 321-24.

Apostolat. — L'intégrité de la foi et la sainteté, conditions de l'apostolat chrétien, 56 : voir Eubert (S.).

Apostolicité. — Voir Eglise.

Armistice. — Voir France, Guerre (Morts de la).

Ascension. — *L'Ascension de Notre-Seigneur*. 1^o Il est monté au ciel par sa propre puissance, en corps et en âme. 2^o Il y est assis à la droite de son Père. 3^o S'il est monté au ciel, c'est pour prendre possession de la gloire qu'il avait méritée, pour y être notre avocat auprès de son Père, pour nous y préparer une place et nous donner l'espérance de l'y suivre, 213-15.

Assomption. — I. *Les raisons de la mort et du triomphe de Marie*. 1^o Pourquoi la Sainte Vierge est-elle morte ? Parce que son humilité lui faisait souhaiter de subir la loi commune de l'humanité, et que son amour pour Jésus la poussait à mourir comme lui. Mais Dieu voulut que sa mort fût douce et bienheureuse. 2^o Pourquoi fut-elle emportée au ciel ? Parce qu'après lui avoir laissé suivre la voie commune jusqu'aux portes du tombeau, Dieu lui devait et se devait à lui-même de la glorifier d'une manière tout à fait exceptionnelle, 451-53. — II. *La royauté de Marie*. 1^o La Sainte Vierge est reine, et la plus glorieuse et la plus puissante de toutes les reines. 2^o Elle a une cour innombrable, au ciel et sur la terre ; elle n'use de son pouvoir que pour la miséricorde. 3^o Ayant plus de condescendance et de bonté que toutes les autres reines, elle est aussi la plus populaire de toutes, 453-55.

Auxiliaire (Notre-Dame). — *Marie, secours de l'Eglise, de la France et des âmes*. 1^o A tous les siècles de son histoire, l'Eglise trouve dans Marie un secours contre tous les dangers qui la menacent. 2^o La France garde une confiance inébranlable en Marie, qu'elle honore comme sa Reine et qui a toujours justifié ce titre. 3^o Marie est le secours de toutes les âmes, qu'elle conduit à Jésus, 285-88.

Baptême. — *Le baptême*. C'est un sacrement qui efface en nous le péché originel, nous donne la vie de la grâce et, par le caractère qu'il imprime, nous fait chrétiens irrévocablement, 709-10. — *Le baptême, source de toute sainteté*, 483 : voir Louis (S.).

Bernard (S.), 1090-1153. — I. *Sa vocation*. Né à Fontaine-les-Dijon, d'une famille noble et pieuse, il entre à huit ans à l'école de Châtillon-sur-Seine et y fait de brillantes études. Pour échapper aux séductions du monde, il se décide à entrer à Cîteaux avec ses frères, qu'il gagne successivement. Au mois d'avril 1112, il fait ses adieux à son père, qui ne garde auprès de lui que son plus jeune fils Nivard, 459-60.

— II. *A Cîteaux et à Clairvaux*. Bernard se présente alors avec trente compagnons à Etienne Harding, troisième abbé de Cîteaux, et tous commencent leur noviciat avec une ferveur extraordinaire, partageant leurs journées entre la prière et le travail manuel et intellectuel. Au bout d'une année, ils sont tous admis à prononcer leurs vœux. Deux ans après, l'abbé envoie Bernard avec douze religieux fonder le monastère de Clairvaux. Ordonné prêtre par Guillaume de Champeaux, évêque de Châlons-sur-Marne, le jeune abbé s'emploie à la fondation matérielle et spirituelle de la nouvelle maison. Sa direction, d'abord très rigide, s'adoucit peu à peu. Les disciples affluent, et bientôt la ruche, trop populeuse, doit essaimer, 460-62. — III.

Cluny et Cîteaux. Cependant la réforme de Cîteaux est mal vue des religieux de Cluny, qui suivent des pratiques différentes et inclinent au relâchement. L'affaire d'un jeune novice qui passe de Clairvaux à Cluny envenime les antipathies. L'abbé Pierre le Vénérable répond vivement aux critiques des Cisterciens. Bernard réplique par sa mordante « Apologie à Guillaume », où, tout en protestant de son respect pour Cluny, il s'élève contre le luxe qui s'y étale dans les repas, les vêtements, les équipages, et même dans l'architecture des églises. Pierre le Vénérable en fait son profit et provoque une réunion des principaux représentants de son Ordre pour réformer les abus reprochés aux moines de Cluny, 462-64. — IV. *Le réformateur*. Bernard ne déguise pas à ses novices les rigueurs de la vie monastique ; pourtant il se montre indulgent à la faiblesse humaine. Ses idées de réforme se propagent en dehors des monastères cisterciens. Elles déterminent Suger à réformer son abbaye de Saint-Denis. Bernard entretient de bonnes relations avec la Grande Chartreuse, qu'il visite, et avec S. Norbert et les Prémontrés. Son zèle s'étend même aux laïques, seigneurs et gens du peuple, 471-73. — V.

Le schisme d'Anaclet. A la mort d'Honorius II (1130), deux cardinaux revendiquent sa succession et se font sacrer, l'un sous le nom d'Innocent II, l'autre sous le nom d'Anaclet II. Le premier, chassé de Rome, vient demander la protection de Louis le Gros, qui réunit à cet effet le concile d'Etampes et y convoque Bernard. Celui-ci se prononce pour Innocent, comme étant le plus digne. Il le reçoit à Clairvaux, multiplie en sa faveur les démarches auprès des princes et se rend plusieurs fois en Italie. Grâce à ses efforts, Innocent II est enfin reconnu comme le pape légitime et le schisme prend fin, 473-75. — VI. *S. Bernard et Abailard*. Pierre Abailard attire sur la montagne Sainte-Geneviève une foule d'étudiants ; il enseigne, avec le conceptualisme, plusieurs erreurs théologiques. Après le scandale qu'il a donné avec Héloïse, il abandonne sa chaire, mais sans renoncer à ses erreurs, et soutient à ce sujet d'ardentes controverses avec l'abbé de Clairvaux. Condamné par Innocent II, il se soumet humblement et meurt en 1142, 475-77. — VII.

La deuxième Croisade (1147). Sous la minorité de Beaudouin III, les musulmans reprennent l'avantage sur les chrétiens. Le roi de France et le pape chargent l'abbé de Clairvaux de prêcher à Vézelay une nouvelle croisade. Bernard s'efforce d'y enrôler l'empereur d'Allemagne, le roi d'Angleterre et beaucoup d'autres princes. Mais l'expédition n'aboutit qu'à des insuccès, et l'opinion se retourne contre ceux qui en ont été les promoteurs et les organisateurs, 490-92. — VIII.

L'accroissement de Clairvaux. Cependant les novices affluent à Clairvaux, et Bernard se voit contraint d'élever des bâtiments plus vastes et de créer de nombreuses filiales. Ses frères meurent l'un après l'autre, et il pleure surtout Gérard, qui le déchargeait du soin des affaires temporelles, 492-94. — IX. *Le docteur et l'écrivain*. Il nous reste de lui plus de 300 sermons ou homélies. Il prépare soigneusement ses discours, puis s'abandonne au feu de l'improvisation, sans vaine recherche d'éloquence. Et sa parole, comme dans l'homélie sur le Nom de Marie, devient souvent un chant. Il se plaît à célébrer l'amour divin et commente longuement, moins en exégète qu'en mystique, le Cantique des cantiques. Parfois il se révèle comme un psycho-

logue et un moraliste très averti, par exemple dans le « De Consideratione », composé pour son disciple, le pape Eugène III, 504-6. — X. *Sa mort*. Ses dernières années sont éprouvées par des querelles entre Cisterciens et Clunisiens, par la trahison de son secrétaire et par des deuils auxquels il est très sensible. Épuisé par les fatigues, il sent que sa fin approche. La mort d'Eugène III achève de l'accabler : frappé d'une sorte d'anéantissement, il meurt doucement à Clairvaux le 20 août 1153, édifiant jusqu'au bout ceux qui l'entourent, 506-8.

Bernardin de Sienne (S.). — La dévotion au Saint Nom de Jésus, 746 : voir *Jésus-Christ*.

Bon Conseil (N.-D. du). — *Histoire et pratique*. En nous faisant invoquer la Sainte Vierge sous le titre de N.-D. du Bon Conseil, l'Eglise nous rappelle : 1^o L'apparition de l'image miraculeuse qui eut lieu le 25 avril 1467 à Genazzano et qui fut l'origine d'une Association et d'un pèlerinage célèbre. L'image miraculeuse, d'une idéale beauté, a été appelée la « Madone des Papes » à cause de la dévotion que lui ont témoignée les Souverains Pontifes. 2^o Les grâces que nous devons demander à Notre-Dame du Bon Conseil : bien connaître notre devoir et avoir la force de l'accomplir, 229-32.

Bonheur. — Il ressemble aux premières fleurs qui, sur la terre maudite, sont nées des larmes versées par Adam et Eve, 288.

Bruno (S.), 1030-1101. — Originaire de Cologne, il vient à Reims pour y compléter ses études et succède à son maître Hinemar. C'est alors qu'il compose son « Exposition des Psaumes. » Persécuté par l'archevêque simoniaque Manassès de Gournay, il se retire avec quelques amis dans la forteresse du comte Ebo de Roucy. Le prodige effrayant survenu aux obsèques de Raymond Diocrès, docteur de l'Université de Paris, le décide à quitter le monde. Sur le conseil de Robert de Molesmes, il va trouver l'évêque de Grenoble, qui lui désigne la solitude de la Chartreuse, 251-53. — *La Chartreuse*. Bruno y établit une communauté austère et fervente. Mais son ancien disciple de Reims, devenu le pape Urbain II, l'appelle auprès de lui. Il suit le Souverain Pontife dans sa vie errante, puis se retire dans une autre Chartreuse, que protège le comte Roger de Sicile, 253-55.

Brunon (S.). — Voir *Léon IX (S.)*.

Carême. — Instructions et sermons pour le Carême : voir *Table synthétique*, p. 766, et *Journée du chrétien, Miséricorde, Religion, Superstitions*.

Cartomanie. — Cartomancie et somnambules, 104 : voir *Superstitions*.

Catholicité. — De l'Eglise, 358 : voir *Eglise*.

Chananéenne. — La miséricorde de Notre-Seigneur envers elle, 118 : voir *Miséricorde*.

Charité. — Charité envers Dieu : voir *Amour de Dieu*. — La charité fraternelle, 548 : voir *Religieuses (Retraite)*. — Sermon de charité, 715 : voir *Pauvre*.

Charles Borromée (S.). — *L'immoliation du sacerdoce*. « Le sacerdoce est une immolation de l'homme ajoutée à celle de Dieu. » 1^o Cette loi s'est réalisée dans la vie de S. Charles. Dès ses premières années il trempe ses lèvres au calice dont parle Notre-Seigneur, et durant toute sa vie il en boit à longs traits l'amertume : labeurs inlassables, longues et douloureuses maladies, détachement et pénitences héroïques, peines de cœur. Car c'est de Jésus-Christ qu'il a appris à souffrir et à mourir. 2^o Cette loi doit se réaliser également dans la vie du prêtre. A tous les aspirants au sacerdoce, Notre-Seigneur pose la question : « Potestis bibere...? », 632-36.

Charles X. — Sa persévérance dans le bien après la mort de Mme de Polastron, 512.

Chartreuse. — Voir *Bruno (S.)*.

Chasteté. — Le vœu de chasteté, 589 : voir *Religieuses (Retraite à des)*. — La chasteté évangélique, 646 : voir *Tiers Ordre*.

Chemin de la croix. — *Ses enseignements*. Le Chemin de la croix est : 1^o L'école de la vertu, car il nous enseigne notamment la haine du péché, le pardon des injures et le courage dans les luttes et les souffrances de cette vie. 2^o La source du vrai bonheur, car il nous montre que par la souffrance nous devenons les amis, les aides et les consolateurs de Jésus crucifié, 520-23.

Chiromancie. — Bonne aventure et chiromancie, 102 : voir *Superstitions*.

Christ-Roi. — Jésus Roi et Sauveur, 764 : voir *Jésus-Christ (N.-S.)*.

ALLOCUTIONS MENSUELLES A LA I. P. D. F. SUR LE RÈGNE SOCIAL DU CHRIST (suite). — IX. *Le Christ, roi de la Société*. 1^o Dieu a voulu que les hommes vivent en société, car l'entraide leur est absolument nécessaire, tant pour la vie matérielle et intellectuelle que pour la vie morale et religieuse. 2^o C'est de Dieu que la Société tient ses lois, et c'est le Christ qui les a restaurées dans la justice et la charité, 39-42. — X. *Le Christ, roi des nations*. Jésus-Christ doit être Roi dans l'Etat ; parce que dans tout Etat : 1^o L'autorité ne vient que de Dieu ; quelles que soient la forme et l'origine historique des gouvernements, les gouvernants ne tiennent leur pouvoir que de Dieu. 2^o Les lois n'ont de valeur que par Dieu : toute loi humaine prend en lui sa première source, sa force obligatoire la plus efficace et sa dernière sanction, 373-75. — XI. *L'apostasie des nations*. Elle se résume aujourd'hui dans le laïcisme : 1^o Ce qu'il est. Le Protestantisme avec son libre examen, le Philosophisme avec ses droits de l'homme, le Libéralisme avec son esprit d'indépendance, ont frayé la voie au laïcisme, qui est l'exclusion totale de Dieu et la négation absolue des droits du Christ-Roi sur l'individu et la société. 2^o Ce qu'il a fait. En France, les ennemis du Christ-Roi ont procédé par étapes : ils ont successivement laïcisé l'Etat, la famille, l'école et l'armée ; ils ont enrôlé les clercs dans l'armée et chassé le crucifix des présbyteres, banni les religieux de leurs écoles et de la patrie, et enfin séparé l'Eglise de l'Etat, 493-96. — XII. *L'Eglise et l'Etat*. 1^o Droits propres. Ce sont deux sociétés parfaites, ayant pour fin, la première, le bonheur éternel, et la seconde, le bonheur temporel des hommes. Par suite ces deux sociétés sont indépendantes et souveraines chacune dans leur sphère, l'Etat restant toutefois indirectement subordonné à l'Eglise comme les biens temporels le sont aux biens éternels. En outre il y a des matières mixtes, que les deux pouvoirs doivent régler de concert, comme ils le faisaient au temps de Charlemagne et de S. Louis. 2^o Rapports mutuels. L'histoire de l'Eglise nous montre qu'ils se résument en trois attitudes : hostilité, neutralité, accord. L'Etat ne doit pas combattre l'Eglise ; il n'a pas non plus le droit de l'ignorer ; il doit entretenir avec elle une entente cordiale et une entraide également avantageuse pour les deux sociétés, 636-39.

Ciel. — *Le ciel*. 1^o Le bonheur du ciel consistera d'abord dans l'exemption de tous les maux du corps et de l'âme. 2^o Mais le ciel, c'est surtout la possession de tous les biens : la vision de Dieu, la compagnie de la Sainte Vierge, des saints et de ceux que nous aurons aimés sur la terre, la gloire dont nous serons nous-mêmes revêtus. 3^o Et ce qui mettra le comble à ce bonheur, c'est la certitude de ne le perdre jamais et d'en jouir éternellement sans en être rassasié, 724-26.

— *Ce que sera le bonheur du ciel*. Il peut se résumer en trois mots : 1^o Lumière : nous verrons Dieu tel qu'il est, et Dieu dans son œuvre : le monde surnaturel et le monde de la nature. 2^o Amour : les créatures ne peuvent combler le vide de notre cœur, qui a soif d'infini ; mais Dieu sera assez grand pour le remplir. 3^o Eternité : nous jouirons de ce bonheur pour toujours : il est impossible d'en douter, car la justice le demande, et le bonheur des élus ne serait pas complet s'ils craignaient de le perdre, 275-79. — *La certitude et le bonheur du ciel*. 1^o Il y a en nous un besoin impérieux de bonheur. Mais ici-bas nous ne sommes heureux ni dans notre intelligence, ni dans notre cœur. Il faut donc que Dieu satisfasse cette aspiration dans l'autre vie. 2^o Cette béatitude est inexprimable ; mais il nous suffit de savoir que nous verrons Dieu face à face, et que ce bonheur ne finira point, 620-22.

— *La famille reconstituée au ciel*. La famille humaine est appelée par le Père à se reconstituer là-haut. 1^o Beaucoup déjà, innocents ou repentis, sont parvenus dans la patrie : réjouissons-nous avec eux. 2^o Beaucoup sont en chemin et y parviendront un jour, soit qu'ils luttent encore sur la terre, soit qu'ils attendent au purgatoire : prions pour eux. 3^o Beaucoup n'y parviendront jamais, parce qu'ils sont dans l'enfer éternel : craignons la justice divine, 622-23.

Circconcision. — Jésus est Roi et Sauveur, 764 : voir *Jésus-Christ (N.-S.)*.

Cîteaux. — Voir *Robert de Molesmes (S.)*, *Albéric (Bienh.)*, *Etienne Harding (S.)*, *Bernard (S.)*.

Claire (Sainte). — *Sainte Claire libératrice d'Israël*. L'éloge que l'Ecriture fait d'Esther peut s'appliquer à sainte Claire. 1^o La petite source qui coule d'abord silencieuse, c'est la préparation à sa mission. 2^o Cette

source devient un grand fleuve : c'est l'accomplissement de sa mission. 3^e Le fleuve se change en lumière : c'est le couronnement de sa mission, 455-58.

Cloches. — *Les rites et les leçons de leur bénédiction.* 1^o Pour glorifier Dieu dignement, les cloches sont d'abord purifiées : symbole de la pureté d'âme qu'exige de nous le service de Dieu. 2^o Elles sont ensuite consacrées par l'onction de l'huile sainte : consacrées nous aussi par les sacrements, nous devons mener une vie sainte, 468-71.

Cluny. — Voir *Odilon de Cluny (S.) et Bernard (S.)*.
Colette (Sainte). — *La servante du Seigneur.* Ce titre résume toute la vie de sainte Colette. 1^o Sa vocation séraphique. Née à Corbie en 1381, elle grandit miraculeusement et, par un nouveau miracle, perd une beauté qui pourrait être dangereuse pour sa vertu. Elle cherche d'abord sa voie et la trouve enfin dans l'Ordre de S. François. 2^o Sa mission réparatrice. Soutenue par la grâce divine, elle réussit à faire adopter la réforme par les trois Ordres de la famille franciscaine, 136-41.

Communión. — *Les bienfaits de l'Eucharistie.* Par l'Eucharistie nous sommes : 1^o Vivifiés : elle est en effet le Pain vivant, l'aliment indispensable qui entretient en nous la vie surnaturelle. 2^o Déifiés : la communion établit entre le Christ et notre âme une union si étroite qu'elle nous fait réellement participer à la nature divine. 3^o Immortalisés : l'Eucharistie n'est pas seulement le gage de notre bonheur éternel, elle en est aussi le germe et même le commencement ou l'anticipation, 385-88.

Réponses aux objections contre la communion des petits enfants, 256-56.

INSTRUCTIONS SUR LA SAINTE EUCHARISTIE. — QUATRIÈME PARTIE : LA SAINTE COMMUNION (suite). — IV. *C'est Jésus que nous recevons.* 1^o Notre-Seigneur lui-même nous l'affirme par les paroles de la Cène : « Ceci est mon corps... Faites ceci en mémoire de moi. » Et dans tous les temps l'Eglise a tenu à la présence réelle. 2^o Mais comment Jésus peut-il être à la fois présent dans l'Hostie tout en restant dans le ciel ? C'est que la présence sacramentelle est une présence à part, la présence d'une substance qui n'a plus de relation avec aucun lieu et se multiplie par les espèces sacramentelles, à peu près comme se multiplient sans se diviser le son par la télégraphie sans fil et la pensée par la parole, 5-7. — V. *La communion source de vie.* 1^o Tous les êtres vivants entretiennent leur vie par la manducation et l'assimilation ; la vie surnaturelle de l'âme s'entretient par l'aliment divin de la communion. 2^o L'Eucharistie est en effet pour notre âme la source principale et le principal aliment de la vie divine. Comme le fait pour le corps la nourriture matérielle, la communion répare, soutient, conserve, accroît et délecte, 7-10. — VI. *Autres effets de la communion.* 1^o Elle est illuminatrice, car elle donne aux communicants des clartés étonnantes sur Dieu et sur les mystères de la religion. 2^o Elle est excitatrice de charité, car elle enflamme les cœurs du double amour de Dieu et du prochain. 3^o Elle est génératrice de pureté, car l'expérience prouve qu'elle donne la force de triompher des entraînements des passions, 34-37. — VII. *Jésus désire s'unir à nous dans la communion.* Ce désir se manifeste : 1^o par les paroles mêmes de Notre-Seigneur qui nous invite à communier et nous en donne même l'ordre ; 2^o par le fait de sa présence au milieu de nous, qui réclame non pas seulement l'adoration et la prière, mais la communion ; 3^o parfois par des miracles : on a vu Jésus-Hostie aller de lui-même à ceux qui aspiraient à le recevoir ou leur apporter la lumière et la guérison, 37-39. — VIII. *Merveilleuse apothéose de l'âme.* 1^o S'appuyant sur l'Écriture, l'Église a toujours enseigné que par la communion l'âme se trouve vraiment divinisée. 2^o Comment expliquer cette apothéose ? C'est que la communion établit non seulement un contact étroit entre notre chair et celle du Christ, mais encore une assimilation réelle qui transforme non pas Jésus en nous, mais nous en lui, 51-53. — IX. *Le bonheur dans la communion.* 1^o L'Eglise, les Pères et les saints attestent la douceur ineffable de la communion, union intime avec Dieu, honneur infini dont l'homme n'est aucunement digne. 2^o Si pour notre part nous ne ressentons pas ce bonheur en communiant, c'est que nous sommes trop souvent légers et distraits. Il reste cependant le bonheur dont jouit l'intelligence, et, du moins à certaines heures, le grand bien-être et la paix profonde que produit la commu-

nion fervente, 54-55. — X. *Dispositions prochaines à la communion.* 1^o Il faut penser à la mériter, car en toutes choses la réflexion préalable est la condition du succès : y penser dès la veille et dès le réveil. 2^o Il faut faire de généreux efforts pour la mériter : s'offrir soi-même comme hostie par des sacrifices spirituels et corporels. 3^o Après cette préparation on peut s'approcher avec confiance de la Table Sainte, 88-90.

— XI. *Dispositions prochaines : la confession, la foi.* Pour communier fructueusement, il faut : 1^o purifier sa conscience par une bonne confession, car tout ce qui touche l'Hostie doit être pur, et la pureté de l'âme ne s'obtient que par une confession sérieuse, sincère et généreuse. 2^o Communier avec foi, car si Notre-Seigneur a fait de la foi la condition indispensable de ses miracles et de ses bienfaits, il l'exige à plus forte raison de l'âme qui aborde le « Mystère de foi », 90-92.

— XII. *Le jeûne eucharistique.* Pour communier dignement, il faut être à jeun depuis minuit. 1^o Ce jeûne eucharistique n'est pas un jeûne de pénitence, mais de convenance. 2^o Il convient en effet que, par respect pour le Saint-Sacrement, le corps du Seigneur prévienne dans la bouche du chrétien toute autre nourriture ; et d'ailleurs l'esprit est plus libre quand le corps est à jeun, 232-34. — XIII. *La préparation prochaine à la communion.* Elle consiste : 1^o à offrir au Seigneur des arrhes, c'est-à-dire des efforts et des sacrifices ; 2^o à se recueillir ; 3^o à prier ; 4^o à aller avec confiance à la Sainte Table, 234-36.

— XIV. *L'action de grâces.* Tandis que Jésus est réellement et corporellement présent en nous, nous devons : 1^o nous mettre à genoux et nous recueillir ; 2^o le remercier de s'être montré si bon pour nous ; 3^o l'adorer ; 4^o lui offrir notre cœur ; 5^o lui demander toutes les grâces dont nous avons besoin, 433-35.

— XV. *Encore l'action de grâces.* Deux conseils à ce sujet : 1^o Il ne faut pas chercher à faire de beaux discours à Notre-Seigneur, mais lui confier, en toute simplicité, nos sentiments et nos besoins. 2^o Il faut aussi lui laisser la parole et l'écouter, 435-37. — XVI. *Les tentations.* Ceux qui communient doivent s'attendre à plus de tentations qu'à l'ordinaire. 1^o Avant : c'est la paresse, le respect humain ou le découragement qui cherchent à les détourner de la communion. 2^o Pendant : c'est le scrupule, le doute ou les suggestions impures qui viennent les troubler. 3^o Après : c'est la crainte d'avoir fait une mauvaise communion. Mais toutes ces tentations ne font que purifier leur âme et augmenter leurs mérites, 485-88.

— XVII. *Conditions d'une communion fructueuse.* Comme la nourriture corporelle, l'aliment eucharistique n'est profitable qu'à trois conditions : 1^o La vie : un cadavre n'assimile plus aucune nourriture ; de même la communion ne profite qu'à ceux qui vivent de la vie de la grâce. 2^o La santé : les malades n'ont que peu ou point de profit de ce qu'ils mangent ; l'âme aussi à ses maladies et ses langueurs qui l'empêchent de profiter de la communion. 3^o L'appétit : pour que la communion soit fructueuse, il faut que l'âme ait faim de l'Hostie, 488-90. — XVIII. *La communion fréquente* : a) *Le vœu de Jésus et de l'Eglise.* Il faut communier fréquemment. 1^o C'est le vœu de Notre-Seigneur, comme on le voit par les paroles mêmes de l'institution et par le choix qu'il a fait du pain pour matière de l'Eucharistie. 2^o C'est la suggestion de la raison éclairée par la foi : nous avons continuellement besoin de réparer nos forces et de remédier à nos maladies. 3^o C'est le désir de l'Eglise, comme le prouvent les paroles du Concile de Trente, la tradition de tous les siècles, les déclarations des Papes et des directeurs de conscience. 4^o C'est l'avantage de notre âme, qui trouve dans la communion le plus efficace préservatif du péché, 499-502. — XIX. b) *Réponse à une objection.* « La communion fréquente ou quotidienne, dit-on, est bonne pour les religieux et les religieuses, mais non pour les gens du monde. » C'est une erreur, car : 1^o Notre-Seigneur appelle à sa Table tous les chrétiens sans distinction ; et tous ont besoin de communier souvent, parce que c'est le grand moyen de salut. 2^o La communion fréquente était en usage parmi les simples fidèles dès les premiers siècles chrétiens ; et les déclarations du Concile de Trente et des Papes n'ont fait que confirmer sur ce point les enseignements de la Tradition, 502-4. — XX. c) *Réponse à de nouvelles objections.* 1^o « La communion fréquente est inutile, car l'Eglise n'en demande pas tant, et de plus il est visible que ceux qui communient fréquemment ne valent pas mieux que les autres. » Mais si l'Eglise

n'exige absolument que la communion annuelle, elle conseille et désire certainement davantage. Et peut-on savoir ce que vaudraient, sans la communion fréquente, ceux qui n'arrivent pas, avec elle, à valoir mieux que les autres ? 2^o « Il faudrait avoir le temps. » Notre-Seigneur demande donc des choses impossibles ? Non, puisqu'il y a des gens très occupés qui communient tous les jours. 3^o « Je n'ose pas. » Mais il suffit, pour se guérir du respect humain, de songer qu'en communiant fréquemment on est en bonne compagnie, et que le seul fait de communier affranchit de la fausse honte les timides, 516-18. — XXI. *d) Vaines alarmes.* Il ne faut pas s'exagérer les difficultés de la préparation à la communion fréquente. 1^o L'état de grâce réalise en nous l'habitation permanente de la Trinité : pourquoi ne suffirait-il pas pour la réception quotidienne du corps et du sang de Jésus-Christ ? 2^o La communion n'est pas une récompense réservée aux parfaits, mais un remède et un fortifiant pour les malades et pour les faibles. 3^o Il y a des signes qui permettent de reconnaître qu'on peut, en toute sûreté de conscience, communier fréquemment. 4^o Et l'on trouve tant d'avantages dans la communion fréquente ! 518-20. — XXII. *Commun-ion tiède.* C'est la communion d'une âme qui est volontairement languissante dans le service de Dieu. 1^o C'est une faute, car il y a dans cette façon d'aller à Dieu un manque de foi et un manque de respect. 2^o C'est une déperdition de grâces, puisque l'on n'y reçoit pas toute la force et toutes les consolations que l'on devrait y trouver. 3^o C'est un danger, car elle nous expose à ne plus estimer la communion à sa valeur et par suite à nous en détacher, 675-76. — XXIII. *Aridité.* 1^o L'aridité est le tarissement des sources de la sensibilité ; ce n'est pas la mort, mais une sorte d'engourdissement pénible. 2^o Elle provient souvent de notre infidélité ou de notre manque de générosité ; elle est parfois l'effet de la fatigue corporelle ; il peut se faire encore qu'elle soit une grâce de la sagesse et de la miséricorde de Dieu, 677-78. — XXIV. *La communion sacrilège : sa gravité.* 1^o Le sacrilège brave la divinité. 2^o Il insulte l'humanité du Sauveur. 3^o Il s'expose aux malheurs que signale S. Paul aux Corinthiens, 692-94. — XXV. *Même sujet.* Dans le « *Lauda Sion* » il est question des méchants qui, en communiant, reçoivent la mort. 1^o Ces méchants qui reçoivent la mort en recevant Jésus, ce sont les profanateurs du corps du Christ. 2^o Et la mort qu'ils reçoivent, c'est la mort spirituelle, qui risque de devenir la mort éternelle, 694-95. — XXVI. *Effets de la communion dans les âmes.* 1^o Comme tous les autres sacrements, l'Eucharistie produit en nous des effets qui lui sont particuliers, des grâces et des vertus nouvelles. 2^o D'abord elle augmente en nous la grâce, la charité, l'amour. 3^o Ensuite elle nous élève dans l'ordre des vertus chrétiennes en nous délivrant de nos penchants au mal, 710-12. — XXVII. *La vie après la communion.* 1^o Ce qu'elle est : bien imparfaite encore. 2^o Ce qu'elle devrait être : une imitation parfaite de la vie du Christ, 712-13. — XXVIII. *La communion spirituelle.* 1^o Elle consiste à s'unir à Jésus-Hostie par un acte de foi, de désir et d'amour. 2^o Elle apaise dans l'âme la faim de Dieu ; elle lui donne une provision de forces et y opère en quelque sorte les effets du sacrement ; elle la dispose à la communion réelle, 749-50. — XXIX. *La communion des hommes.* Il n'est pas vrai que la communion fréquente soit réservée aux femmes. Les hommes aussi doivent communier souvent : 1^o parce qu'ils ont des passions plus fortes et sont plus tentés que les femmes ; 2^o parce qu'ils ont besoin de plus d'énergie pour remplir comme il faut leur rôle de chefs de famille, leurs obligations professionnelles, leurs devoirs civiques et sociaux ; 3^o parce que c'est à eux qu'il appartient de rendre à Dieu le culte public et social qui lui est dû, 750-52.

Communions solennelles. — A LA MESSE : *La communion.* 1^o Si Dieu se donne à nos âmes dans la communion, c'est pour les faire vivre de sa vie. 2^o Et si la communion ne nous rend pas meilleurs, c'est que nous n'y apportons pas les dispositions requises, 218-19. — AUX VÊPRES : *La piété.* Elle consiste à aimer Dieu de tout son cœur, c'est-à-dire à éviter de lui faire de la peine ; à s'ingénier pour lui faire plaisir ; à travailler sans cesse à le faire aimer ; à donner sa vie pour lui, 220-21. — *Consévation à la Sainte Vierge.* 1^o Personne n'a aimé Dieu comme l'a fait la Sainte Vierge. 2^o Elle s'efforce toujours de le faire aimer et ne demande qu'à conduire les âmes à Jésus, 221.

Les deux Premières Communions de la comédienne, 624.

Communion des Saints. — On appelle de ce nom les relations et la communication de biens qui existent entre les membres de l'Eglise. 1^o Cette communion existe d'abord entre les fidèles de la terre, qui prient et qui méritent les uns pour les autres. 2^o Elle établit aussi des relations entre les fidèles de la terre d'une part et les saints du ciel ainsi que les âmes du purgatoire, 481-83.

Communisme. — 1^o *Histoire.* Il est le fils du socialisme, et a les mêmes origines et le même but : la suppression de la propriété individuelle. Le communisme révolutionnaire aboutit à la Terreur, celui de 1871 aux horreurs de la Commune, et celui des bolchevistes à l'effondrement de la Russie par les violences des Soviets et les crimes de la Tcheka. 2^o *Doctrine.* Il s'attaque à Dieu, « un mensonge, » et à la religion, « l'opium du peuple » ; à l'Etat, qu'il remplace par une dictature tyrannique et sanguinaire ; à la famille, qu'il ruine par la base en soustrayant l'enfant à l'autorité des parents et en faisant de la femme une émancipée et une révoltée. 3^o *Danger.* Le communisme a fait des progrès indiscutables, parce qu'il exploite toutes les passions humaines, qu'il soumet ses adhérents à une discipline de fer, et qu'il s'appuie sur une organisation remarquable. Une seule force est capable de le faire reculer : c'est la religion catholique, 92-96.

Compassion de la T. S. Vierge. — *Comment il nous faut compatir.* Pour honorer les souffrances de la Mère de douleurs : 1^o Associations-nous comme elle aux souffrances que Jésus a endurées dans sa Passion. 2^o Affligeons-nous à la vue des persécutions auxquelles est en butte, dans la personne de l'Eglise, Jésus-Christ toujours insulté, dépouillé, renié et crucifié, 191-92.

Confesseur. — Permet d'un confesseur et persévérance d'un roi, 512.

Confiance. — La confiance et ses motifs, 531 : voir *Religieuses (Retraite à des)*.

Confirmation. — POUR UNE CONFIRMATION : *La nouvelle Pentecôte.* 1^o Le Saint-Esprit est descendu invisiblement sur les confirmands comme il est descendu visiblement sur les apôtres le jour de la Pentecôte. 2^o Ils étaient alors en compagnie de Marie ; la Mère du ciel est aussi au milieu des confirmands, qu'entourent leurs mères de la terre, 284-85.

Congrégation. — Avantages de la Congrégation de la Sainte Vierge, 170 : voir *Enfants de Marie*.

Conversion. — La vraie conversion, 542 ; L'obstacle à la vraie conversion, 544 ; Le délai de la conversion, 576 : voir *Religieuses (Retraite à des)*.

Coucher. — Le coucher, 170 : voir *Journée du chrétien*.

« *Croix-Rouge*. » — Pour une messe de la « *Croix-Rouge* » : *Ce qu'est cette Œuvre, ce qu'elle fait, ce qu'il faut faire pour elle.* 1^o Ce qu'elle est : c'est une Œuvre fondée en 1870 pour soulager par tous les moyens les victimes de la guerre. Après avoir soigné les malades et les blessés dans ses ambulances, elle a honoré les tombes et le souvenir des morts, secouru leurs familles et fait prier pour leurs âmes. 2^o Ce qu'elle fait : persuadée que la guerre est toujours à craindre, elle s'y prépare à sa manière en perfectionnant son outillage de secours, en augmentant l'effectif de ses brancardiers et de ses infirmières et en leur donnant une instruction aussi parfaite que possible. Et c'est ainsi qu'elle a pu rendre des services exceptionnels, partout où l'on a fait appel à son dévouement. 3^o Ce qu'elle demande : les moyens d'abriter et d'augmenter son matériel ; des brancardiers et des infirmières de bonne volonté ; des aumônes pour lui permettre de distribuer des secours, 603-7.

Curé. — Présentation d'une paroisse à l'Evêque, 352. — Les souhaits d'un curé, 753 : voir *An (Jour de l')*.

Dénatalité. — La fécondité des mariages est une bénédiction pour les familles et pour les peuples. La dénatalité est un fléau qui sévit particulièrement en France. 1^o *Le mal.* Pour prévenir l'excès de population, Malthus conseillait de restreindre par des moyens honnêtes le nombre des naissances. Mais aujourd'hui les néo-malthusianistes préconisent par la *Ligue de la régénération humaine* les pratiques anticonceptionnelles et celles des « faiseuses d'anges. » Leur propagande est favorisée par la frano-maçonnerie et un grand nombre d'instituteurs ; elle trouve d'ailleurs un appui dans l'égoïsme des parents et la complicité des pouvoirs publics et des tribunaux. Et les statistiques ac-

cusent la décadence de la France. 2^o *Les conséquences.* La restriction volontaire des naissances est un fléau, et pour les enfants qui, élevés mollement, deviennent des jouisseurs et des égoïstes, et pour les familles trop souvent affligées par l'inconduite du fils unique ou anéanties par sa mort, et pour la patrie, qui se trouve privée de valeurs intellectuelles et économiques et mise en état d'infériorité vis-à-vis de l'Allemagne toujours plus populueuse. 3^o *Les remèdes.* Il faut lutter à la fois sur le terrain politique, en instituant le vote familial; économique, en favorisant matériellement les familles nombreuses; moral et religieux, en fortifiant dans les âmes le sentiment du devoir, 409-15.

Denys (S.), PREMIER EVÊQUE DE PARIS. — *Sa vie et sa mort.* 1^o Sa vie. On aime à se représenter ce que dut être la vie du fondateur de l'Eglise de Paris : la cité gallo-romaine, les dispositions des auditeurs, les difficultés que rencontre l'apôtre et les vertus par lesquelles il conquiert son peuple. 2^o Dénoncé par des prêtres idolâtres jaloux de ses succès, il doit se justifier, devant le tribunal du gouverneur, des crimes de lèse-majesté et de sacrilège. Sa tête tombe sous la hache du licteur, mais son martyr assure pour les siècles la vitalité de l'Eglise de Paris, 561-64.

« *De profundis* ». — Le « *De profundis*, » prière des morts. 1^o Ce n'est pas un plaidoyer devant la Justice divine, c'est un appel à la miséricorde de l'infiniment Bon. 2^o Cette miséricorde ne peut, à cause de ses promesses et de sa rédemption, laisser sans réponse un appel aussi suppliant. 3^o Et cette réponse de la miséricorde fait germer dans l'âme reconfortée l'espérance, à jamais victorieuse de l'oubli et de la mort, 629-32.

Désiré (S.). — *Quelques leçons de sa vie.* 1^o Né à Lons-le-Saunier, dans une famille très chrétienne, il répond parfaitement aux soins dont ses parents ont entouré son enfance. Telle est la récompense réservée aux parents qui se préoccupent de donner de bonne heure une éducation chrétienne à leurs enfants. 2^o Envoyé par sa famille dans une école cléricale, Désiré y grandit à la fois en science et en sagesse; le monde l'attire, mais il y renonce pour entrer dans les ordres sacrés. Ainsi les parents ne doivent confier leurs enfants qu'à des maîtres chrétiens; et les jeunes gens doivent se mettre en garde contre les séductions du monde. 3^o Il devient bientôt évêque de Besançon et travaille avec un zèle admirable à la gloire de Dieu et au salut des âmes. De même le chrétien doit se sanctifier par l'accomplissement fidèle et généreux de ses devoirs quotidiens, 419-22.

Dimanche. — Travailler le dimanche, c'est voler Dieu, 448.

Discipline. — La discipline franciscaine, 727 : voir *Tiers Ordre*.

Divorce (Loi du). — 1^o *Histoire.* Préconisé par les philosophes du XVIII^e siècle, introduit dans la législation par la Convention, il est aboli en 1816. Mais sous l'influence des Lozes le juif Alfred Nacot mène une campagne tenace qui, grâce à la complicité de M. de Marcère et malgré l'opposition de Mer Frennel, aboutit en 1884 à la promulgation de la loi sur le divorce. 2^o *Prétextes invoqués.* On alléguait en faveur du divorce quantité de mauvaises raisons : il devait diminuer le nombre des adultères, des ménages désunis et des crimes passionnels; il adoucirait le sort des enfants dont les parents ne s'entendent pas; il donnerait satisfaction au prétendu « droit au bonheur » que réclament les époux. 3^o *Conséquences déplorables.* En fait, le divorce a multiplié les adultères et les crimes; accordé de plus en plus facilement, il favorise le désordre des mœurs; enfin et surtout il désorganise la famille et fait le malheur des enfants aussi bien que des divorcés eux-mêmes, 330-36 (cf. 345-46).

Dominique (S.). — *Le prédicateur.* 1^o Il procure la gloire de Dieu par son zèle dans le ministère de la parole : zèle charitable, sage et patient. 2^o Dieu procure la gloire de Dominique par des succès extraordinaires : succès reconnus par ses ennemis, célébrés dans tout l'univers, durables dans tous les siècles, 441-48.

Ecoles. — Les écoles chrétiennes, 266 : voir *Jean-Baptiste de la Salle (S.)*.

Eglise. — *Qu'est-ce que l'Eglise ?* 1^o L'Eglise patriarcale est comme l'enfance et l'Eglise mosaïque comme l'adolescence de l'Eglise chrétienne, qui est l'âge parfait. Les membres de l'Eglise triomphante, ceux de l'Eglise souffrante et ceux de l'Eglise militante ne forment qu'une seule et même Eglise. 2^o L'Eglise est la société des fidèles qui font profession de la même foi et participent aux mêmes sacrements

sous la conduite des pasteurs légitimes dont le chef visible est le Pape. 3^o En fondant l'Eglise, Jésus-Christ a voulu qu'elle soit visible, perpétuelle, indéfectible et infaillible, 289-91. — *Les marques de la vraie Eglise :* a) *L'unité.* 1^o Notre-Seigneur a voulu que l'unité soit la marque de son Eglise : unité de chef, invisible et visible; unité de foi; unité de culte. 2^o Il est certain que cette triple unité se trouve dans l'Eglise romaine. 3^o Les autres Eglises chrétiennes, l'orthodoxe et la protestante, ne l'ont pas. Donc l'Eglise romaine est seule la vraie Eglise de Jésus-Christ, 305-7. — b) *La sainteté.* 1^o Notre-Seigneur a voulu que son Eglise soit sainte et qu'elle soit une école et une source de sainteté. 2^o Ni l'Eglise grecque schismatique, ni l'Eglise protestante ne possèdent cette sainteté. 3^o Seule l'Eglise catholique romaine a ce privilège d'être sainte, de produire des saints et de faire des miracles. C'est donc qu'elle seule est la véritable Eglise de Jésus-Christ, 341-43. — c) *La catholicité.*

1^o L'universalité du royaume messianique dans le temps et l'espace a été annoncée dans l'Ancien Testament et clairement affirmée par Notre-Seigneur. 2^o Elle n'appartient ni aux Eglises grecques schismatiques ni aux sectes protestantes. 3^o Seule l'Eglise romaine a réalisé les promesses de Jésus-Christ : simple grain de sénévé à l'origine, elle s'est merveilleusement développée dans le temps et dans l'espace, 358-60. — d) *L'apostolicité.*

1^o Notre-Seigneur ayant chargé les Apôtres de fonder l'Eglise, la véritable Eglise est donc celle qui remonte aux Apôtres, dont les pasteurs seront les successeurs des Apôtres et dont la doctrine sera identique à l'enseignement apostolique. 2^o Ni l'Eglise schismatique grecque, ni les protestants ne peuvent revendiquer ces prérogatives. 3^o Elles n'appartiennent qu'à l'Eglise catholique, et par conséquent elle seule est la véritable Eglise, 369-71. — *Les fidèles de l'Eglise.* 1^o Tous les chrétiens baptisés qui n'ont pas rompu avec elle font partie du corps de l'Eglise; mais les justes seuls font partie à la fois du corps et de l'âme de l'Eglise. 2^o Les infidèles, les catéchumènes, les apostats, les hérétiques, les schismatiques et les excommuniés ne font pas partie du corps de l'Eglise; mais il peut s'en trouver parmi eux qui appartiennent à l'âme de l'Eglise. 3^o La maxime : « Hors de l'Eglise point de salut, » doit s'entendre en ce sens qu'il n'y a pas de salut possible pour ceux qui sont hors de l'Eglise par leur faute, 388-90. — *Les pasteurs de l'Eglise.* 1^o Notre-Seigneur a choisi douze apôtres pour prêcher son Evangile et continuer sa mission; il a établi S. Pierre comme chef visible de l'Eglise. 2^o L'évêque de Rome, qui a le titre de Pape ou de Souverain Pontife, est le successeur de S. Pierre; il est élu par le Sacré-College, qui se compose de l'ensemble des cardinaux. 3^o Les évêques sont les successeurs des apôtres; ils doivent recevoir l'institution du Pape et la consécration d'un autre évêque, 406-8. — L'Eglise et l'Etat, 636 : voir *Christ-Roi*.

Eglises. — Le temple de l'Eucharistie, 328 : voir *Adoration perpétuelle*.

Elisabeth de Hongrie (Sainte). — *Un modèle de perfection sraphique.* Le foyer allumé dans son cœur par la charité est vraiment digne des séraphins. 1^o Dès son enfance, elle fait preuve d'ardeurs sraphiques dans son amour des pauvres, son humilité, sa dévotion envers l'Eucharistie et la Passion. 2^o Durant son mariage, la flamme qui la dévore devient encore plus ardente. La première de toute l'Allemagne, elle entre dans le Tiers Ordre; elle montre toutes les qualités de la femme forte et réalise l'idéal de l'épouse et de la mère. 3^o Dans son veuvage, c'est l'embrassement suprême de l'amour divin qui la consume tout entière. Amèrement affligée de la mort de son mari, bannie du palais royal et réduite à l'indigence, elle accepte de grand cœur ces cruelles épreuves et se consacre au service des pauvres, 678-83.

Enfant prodigue. — La miséricorde divine dans la parabole de l'Enfant prodigue, 120 : voir *Miséricorde*.

Enfants. — Réponses aux objections contre la communion des petits enfants, 255.

Enfants de Marie. — A des Congréganistes : *Avantages de la Concrégation.* 1^o Elle exerce de ses membres la volonté de devenir des saints et les y maintient par ses règlements. 2^o Elle leur fait un point d'honneur de se rendre dignes de leur Mère et de suivre les bons exemples donnés par les autres membres. 3^o Elle les soutient par l'union qui rend fort contre le respect humain et par la protection toute spéciale dont les entoure la Sainte Vierge, 707-8.

AUX ENFANTS DE MARIE. — I. *L'idéal de la vie.* L'idéal que doit avoir l'Enfant de Marie, ce n'est ni la vie mondaine, ni la vie à demi chrétienne, mais la véritable vie chrétienne, 661-2. — II. *Le mot du ciel.* Outre la vocation générale au salut, commune à tous, chaque âme a sa vocation particulière. Il faut demander à Dieu de nous la faire connaître; il faut ensuite la suivre, car il y va de notre bonheur en cette vie et de notre bonheur éternel, 662-3. — III. *L'obéissance filiale.* Nous devons obéir à nos parents parce que Dieu nous en fait un devoir, et que c'est d'ailleurs chose toute naturelle. Cette obéissance doit être filiale, dévouée, joyeuse, pleine de délicatesse et de confiance, 685-6. — IV. *La modestie.* C'est la vertu qui règle tout notre extérieur; elle est la gardienne de l'innocence contre les périls du dehors. Elle s'acquiert par la vigilance exercée sur tous les sens, par l'habitude de la simplicité et de la bonne tenue, par l'exercice continu de la présence de Dieu, 700. — V. *La prière.* La prière, n'étant qu'une conversation familière avec Dieu, est à la portée de tout le monde. Il suffit, pour être exaucé, de demander à Dieu, avec foi et confiance, tous les secours dont on a besoin, 731-2. — VI. *Les soins domestiques.* A l'exemple, de la femme forte, toute jeune fille doit être une bonne ménagère. Elle doit veiller à la décence de la maison, à la tenue du linge et des vêtements, à la préparation des aliments. Si humbles qu'ils soient, les soins du ménage apportent avec eux leur récompense, puisqu'ils assurent la paix et la joie du foyer, 732-3. — VII. *L'esprit de foi.* Avoir l'esprit de foi, c'est prendre la foi comme règle de notre esprit, et tout apprécier, non pas d'après les maximes du monde, mais à la lumière de la vérité révélée. C'est la foi qui aide la jeune fille à sanctifier son travail et ses peines. Si beaucoup ont perdu le sens de la foi, raison de plus pour nous de nous laisser guider par elle, 748-9.

Enfer. — *L'enfer.* 1^o Il y a un enfer : Notre-Seigneur l'affirme presque à chaque page de l'Evangile, et les objections que l'on fait contre l'existence de l'enfer sont faciles à réfuter. 2^o Il est éternel; c'est l'enseignement de l'Ecriture et celui de l'Eglise; c'est la croyance des païens eux-mêmes; et la raison admet aisément que les peines du péché mortel soient éternelles. 3^o Les réprouvés endurent en enfer deux sortes de peines : la peine du dam, qui consiste dans la privation de la vue de Dieu; la peine du sens, qui consiste dans le supplice d'un feu actif et dévorant, 673-75.

Enseignement. — Voir *Ligue de l'Enseignement*.

Epiphanie. — I. *Les Mages modèles de foi et de force.* 1^o Modèles de foi : ils ont vu l'étoile et, la grâce ayant touché leur cœur, ils ont cru d'une foi vive, qui n'admet aucun doute. La grâce ne manque pas aux âmes de notre temps; mais pourquoi leur foi reste-t-elle incertaine et hésitante? 2^o Modèles de force : ils sont venus sans se laisser arrêter ni par leur attachement à leur patrie et à leur famille, ni par les fatigues d'un si long voyage, ni par le respect humain; et, sans se laisser déconcerter par la déception qu'ils éprouvent en trouvant Jésus, ils s'agenouillent devant lui et l'adorent. Grande leçon pour les chrétiens qui, ayant la foi, n'ont pas le courage de la mettre en pratique, 756-58. — II. *L'adoration des Mages.* 1^o La foi généreuse des Mages les a conduits au berceau du Sauveur, et, en échange des biens terrestres qu'ils lui offrent, ils reçoivent des grâces infiniment plus précieuses. 2^o L'étoile de la grâce brille toujours pour les âmes de bonne volonté et les conduit à Jésus. Mais combien qui ne voient pas, ou qui ayant vu ne viennent pas! 758-60.

Epousailles de la T. S. Vierge. — *Origine et sens de la fête et les leçons qu'elle nous donne.* 1^o Cette fête se rattache au culte de S. Joseph; instituée d'abord à Chartres, elle s'est répandue peu à peu dans toute l'Eglise. Elle a pour objet le mariage véritable de Marie et de Joseph. 2^o Elle offre à quelques âmes d'élite une leçon d'héroïsme; à tous les chrétiens elle recommande la chasteté conjugale, la simplicité et la modestie dans les moeurs, et la confiance absolue dans la Providence, 24-26.

Esprit. — *L'esprit de Dieu et l'esprit du monde.* 1^o Le christianisme étant l'œuvre de l'esprit de Dieu est à la fois un dogme, une morale, une société. 2^o L'esprit du monde, qui voudrait le supplanter, n'a rien à mettre à la place de notre dogme, de notre morale, de nos œuvres charitables, de la Crèche, de la Croix et du Tabernacle, 291-93.

Les deux esprits, 538 : voir *Religieuses (Retraite à des)*. — L'esprit de foi, 748 : voir *Enfants de Marie*.

Etat. — L'Eglise et l'Etat, 636 : voir *Christ-Roi*.

Etienne Harding (S.). — Après la mort du Bienh. Albéric, le gouvernement de Cîteaux passe aux mains de son ami, le prieur Etienne Harding. Il maintient la règle dans toute son austerité, et la complète sur certains points. Mais cette sévérité nuit au recrutement de l'abbaye. Cependant Etienne tient bon, encouragé par une révélation d'outre-tombe qui lui annonce de nombreuses recrues. Bientôt le jeune Bernard lui amène trente novices; et désormais Cîteaux s'accroît et fonde de nouvelles abbayes. Jusqu'à sa mort Etienne donne l'exemple du travail, de la régularité et de la piété, 350-52.

Eubert (S.). — *L'intégrité de la foi et la sainteté, conditions de l'apostolat chrétien.* 1^o A la fin du III^e siècle où vivait S. Eubert, la propagation de la foi semblait humainement impossible; elle s'est pourtant réalisée parce que la foi et la morale chrétiennes s'imposaient, dans leur intégrité, par un caractère tout divin. 2^o Aujourd'hui encore, pour convertir les âmes redevenues païennes, rien n'est plus efficace que l'intégrité de la doctrine et la sainteté de la vie, 56-58.

Eucharistie. — *L'Eucharistie, relique de la Sainte Vierge.* 1^o Si Dieu ne nous a point laissé les restes de la Sainte Vierge c'est que, les enfants étant les reliques des parents, nous avons dans l'Eucharistie la plus précieuse relique de la Mère de Jésus. 2^o Rappelons-nous donc que Jésus-Hostie est le fils de Marie, et honorons la Sainte Vierge en adorant le Saint-Sacrement, 297-98. — Jeanne d'Arc et l'Eucharistie, 259 : voir *Jeanne d'Arc (Sainte)*. — Voir *Adoration perpétuelle*, *Communions*, *Messe*.

Instructions sur la Sainte Eucharistie : voir *Table synthétique*, p. 766, et *Communions*.

Famille. — *La famille.* 1^o La famille devant la raison. Tous les êtres vivants perpétuent la vie et l'homme désire instinctivement se survivre par la famille. Entre autres avantages, elle fixe les hommes sur un point de la terre et leur donne le besoin de la tranquillité et de la paix. 2^o La famille et le cœur de l'homme. L'affection que l'homme a puisée au foyer natal ne lui suffit bientôt plus; il a besoin de fonder lui-même une autre famille où son cœur trouvera une épouse et des enfants à aimer. 3^o La famille et l'âme de l'homme. C'est Dieu qui prédestine l'une à l'autre l'âme de l'époux et celle de l'épouse; c'est lui qui a institué le mariage et l'a ennoblé et protégé en l'élevant à la dignité de sacrement; et ceux qui violent la loi divine ne le font qu'à eux dépens de leur bonheur, 108-12. — La famille reconstituée au ciel, 622 : voir *Ciel*. — Voir *Mariage*.

Félix de Valois (S.). 1127-1212. — Né à Crépy, au château de son père, le comte de Valois, le jeune Hugues se distingue par sa charité envers les pauvres. Très affecté du désaccord survenu entre son père et sa mère, il renonce au monde et se réfugie d'abord à Clairvaux; puis, afin d'être complètement ignoré, il passe les Alpes et s'attache à un pieux anachorète qui lui fait recevoir le sacerdoce. C'est alors que, se trouvant parfaitement heureux, il prend le nom de Félix. Revenu plus tard en France, il se choisit une solitude dans le diocèse de Meaux. Il y reçoit la visite de Jean de Matha et travaille avec lui à la fondation de l'Ordre des Trinitaires. Mais tandis que son ami est toujours en voyage, Félix se confine à Cergy, où il meurt, après avoir eu la joie de revoir Jean de Matha, 718-20. — Voir *Jean de Matha (S.)*.

Femmes. — *Le devoir présent des femmes catholiques.* 1^o Les raisons d'agir : le concours de la femme est indispensable pour conjurer la terrible crise familiale, sociale, civique et religieuse qui menace de ruiner notre pays. 2^o Un programme : se grouper; se former; se dévouer, 123-28. — Les soins domestiques, 732 : voir *Enfants de Marie*. — Voir aussi *Anne (Sainte)*, *Marthe (Sainte)*.

Féodalité. — *La féodalité.* Après l'effondrement de la puissance carolingienne, la féodalité est seule capable de protéger les faibles; et les droits féodaux ne sont, à l'origine, que la juste récompense des services rendus. Sous l'influence de l'Eglise, les rudes seigneurs s'humanisent : ils prennent soin des pauvres, des malades et des lépreux; la poésie et les arts fleurissent dans leurs châteaux avec les troubadours et les trouvères, 14-16.

Ferdinand de Roumanie. — Il est mort pieusement dans la communion catholique, 256.

Fétiches. — Les fétiches, 99 : voir *Superstitions*.
Fidèles. — Les fidèles de l'Eglise, 388 : voir *Eglise*.
— Les devoirs des fidèles envers leurs prêtres, 300 : voir *Prêtre*.

Foi. — L'esprit de foi, 748 : voir *Enfants de Marie*.

France. — *Les ressources de l'âme française*. Elles se sont révélées pendant la guerre. 1^o Nos soldats ont montré que l'âme française est vaillante et généreuse : dans le départ, dans les combats, dans l'attente, dans la souffrance et jusque dans la mort. 2^o Ils ont montré que l'âme française est une âme de foi : la guerre a réveillé la foi du baptême chez les indifférents, et l'a fortifiée chez les croyants, 643-44. — La part de sainte Geneviève dans la formation de notre patrie, 760 : voir *Geneviève (Sainte)*. — Prier Marie pour la France, 22 : voir *Pontmain (N.-D. de)*.

François d'Assise (S.). — *Sa vie religieuse et son apostolat*. 1^o Sa vie religieuse. La béatitude de la pauvreté qui rayonne de sa personne lui attire tout de suite des compagnons. Et cette première communauté, toute familiale, se contente de vivre l'Evangile à la lettre. Elle pratique l'obéissance et la pureté, mais en les mettant sous la sauvegarde de la pauvreté. 2^o Son apostolat. Puisque les Frères doivent prêcher, il faut les instruire. François n'est pas l'ennemi de la science ; mais il se défie de la science théorique, et soutient qu'il vaut mieux méditer de tout son cœur la vérité divine que de l'étudier dans les livres. Bien qu'il redoute la prédication, il prêche avec un succès extraordinaire et évangélise une bonne partie de l'Italie. Son genre d'éloquence est très personnel : il cherche moins à convaincre qu'à toucher et à persuader ses auditeurs en leur communiquant la joie et la charité dont son âme déborde, 556-60.

François-Xavier (S.). — *L'apôtre-missionnaire*. François-Xavier, qui jusqu'à l'âge de trente ans s'était voué à l'étude des belles-lettres, est arraché à cette vanité par Ignace de Loyola, qui l'emmène à Bologne et à Rome et l'envoie évangéliser les Indes. 1^o Le théoricien. Dans les labeurs de l'apostolat, François-Xavier n'estime rien au-dessus de la prédication. Et comme préparation à celle-ci, il exige avant tout l'humilité, source et gardienne de la charité qui doit enflammer le missionnaire. 2^o Le réalisateur. D'après ces principes il prêche inlassablement ; et l'exemple de sa vie est encore plus éloquent que sa parole, tant il se montre courageux, ardent et mortifié, 695-700.

Geneviève (Sainte). — *La part de la Sainte dans la formation de notre patrie*. 1^o Durant ses années d'enfance et de jeunesse, qui s'écoulent à Nanterre, Geneviève se prépare de loin à son rôle futur. En faisant pâtre ses brebis sur les pentes du Mont Valérien, elle admire la beauté de la Cité. Docile à l'appel de S. Germain, elle ne veut avoir d'autre époux que Jésus-Christ. Elle vit comme ses contemporains dans l'appréhension des Barbares, avec lesquels on souhaite déjà que l'Eglise s'entende. 2^o A l'âge de dix-huit ans, ses parents étant morts, elle vient se fixer dans la Cité, tout près de la cathédrale : dès lors elle se dévoue au service des Parisiens. Bien qu'ils soient légers et frivoles, elle trouve au milieu d'eux des ressources pour sa piété. A l'approche d'Attila, elle les décide à rester dans la ville ; et lorsque Clovis vient l'assiéger, elle réussit à la ravitailler. 3^o C'est surtout grâce à son influence que Paris se rallie à Clovis. Elle s'entremet plus d'une fois pour rétablir la concorde entre le roi et les Parisiens. Et ceux-ci lui rendent un juste hommage de reconnaissance en déposant son corps tout près de celui du premier roi de France, 760-64.

Grâce. — La grâce de Dieu, 741 : voir *Année*.

Guénolé (S.). — Le roi d'Ys et S. Guénolé, 720.

Guérisseurs. — Les guérisseurs, 156 : voir *Superstitions*.

Guerre (Morts de la). — *Il faut qu'ils vivent dans notre souvenir, dans notre reconnaissance, dans nos vies, dans notre espérance et surtout dans nos prières*, 644-46. — Les ressources de l'âme française, 643 : voir *France*.

Hommes. — La communion des hommes, 750 : voir *Communion*. — Conférences aux hommes : voir *Table synthétique*, p. 767.

Hypnotisme. — Magnétisme et hypnotisme, 174 : voir *Superstitions*.

Immaculée-Conception. — *Marie exempte d'une loi universelle*. Comme les lois physiques, les lois morales sont généralement invariables ; mais Dieu peut les

suspendre quand il veut. 1^o C'est une loi constante et universelle que tous les enfants d'Adam naissent avec le péché originel : l'Ecriture, la Tradition, la croyance de tous les peuples et la simple expérience le prouvent assez. 2^o Cependant Dieu a exempté de cette loi celle qui devait enfanter le Verbe, afin qu'elle fût digne de le recevoir dans son sein, 705-7.

Immortalité. — *Il y a une autre vie*. 1^o Dieu nous l'affirme dans l'Ancien Testament et dans l'Evangile. 2^o Notre raison le demande, car il y a en nous un désir d'immortalité et de bonheur qui doit être satisfait au delà du tombeau ; et il faut bien que le bien et le mal reçoivent dans l'autre monde la juste sanction qu'ils ne trouvent pas ici-bas. 3^o L'humanité le proclame : les barbares comme les civilisés croient à une autre vie ; et si quelques-uns la nient, leur témoignage est sans valeur parce que trop intéressé, 616-18.

Incarnation. — Dieu avec nous, 721 : voir *Noël*.

Infailibilité. — L'infailibilité du Pape, 465 : voir *Pape*.

Installation. — Installation d'un évêque : Présentation d'un diocèse (le diocèse de Troyes), 221-23. Discours d'intronisation (de Mgr. Feltin, évêque de Troyes) : Le bon pasteur, 223-24.

Jean-Baptiste (S.). — *Son éloge*. Notre-Seigneur loue la constance et la mortification du Précurseur ; et par là il condamne notre mobilité et notre amour du bien-être, 708-9.

Jean-Baptiste de la Salle (S.). — *Sa vie et son œuvre*. 1^o Sa vie. Envisagée de l'extérieur, sa vie est d'abord celle d'un enfant pieux, puis d'un jeune homme généreux, puis d'un prêtre actif et zélé. Mais sa vie intérieure est celle d'un saint qui s'attache à reproduire en lui les traits de Jésus-Christ, le grand Adorateur, le modèle de la pureté, de la pauvreté, de la charité et de l'humilité, la grande Victime. 2^o Son œuvre : c'est d'avoir organisé, christianisé et propagé l'instruction populaire en France, et par là la France dans le monde. Sans doute l'Eglise s'est toujours préoccupée d'instruire le peuple ; mais alors cette instruction est en souffrance parce que les maîtres manquent : il fait de sa maison la première Ecole normale française. Il donne la première place à la formation religieuse des enfants. Et l'œuvre des Frères des Ecoles chrétiennes prend un essor merveilleux, parce que Dieu bénit toujours les œuvres entreprises pour sa gloire, parce que cette œuvre gagne invinciblement la sympathie des familles et répond admirablement aux besoins de nos temps modernes. Vénérons le saint et soutenons son œuvre, 266-72.

Jean de Matha (S.). 1160-1213. — *Sa vocation*. Né à Faucon, au diocèse d'Embrun, il fait ses études à Marseille puis à Paris, où il se distingue par une pureté angélique. Ordonné prêtre, il se retire pendant trois ans, avec Félix de Valois, dans la solitude appelée depuis Cerfroy, à cause d'une vision qui leur montre à tous deux que Dieu leur demande de fonder une œuvre pour le rachat des chrétiens tombés aux mains des musulmans. Sur la recommandation de l'évêque de Paris, il se rend à Rome avec son ami pour faire approuver l'Ordre nouveau par le pape. Innocent III, ayant été favorisé de la même vision, approuve le but et le règlement de l'Ordre des Trinitaires pour le rachat des captifs, 701-3. — *Son œuvre*. Il se met alors en campagne avec Félix de Valois et quelques compagnons pour propager l'Ordre en France et en Espagne, et pour travailler personnellement, à Tunis, à la libération des prisonniers, et revient mourir à Rome le 17 déc. 1213, 703-5. — Voir *Félix de Valois (S.)*.

Jeanne d'Arc (Sainte). — I. *La formation et la vie d'une sainte*. 1^o C'est à l'Eglise de Domremy et à la chapelle de Notre-Dame de Bermont que se forme la sainteté de Jeanne d'Arc : c'est là qu'elle apprend à se conformer en tout à la volonté de Dieu. 2^o Ce qui constitue sa sainteté, ce n'est pas sa mission extraordinaire, mais son héroïsme dans l'accomplissement du bon plaisir divin. Imitons-la, 243-47. — II. *Jeanne d'Arc et l'Eucharistie*. 1^o L'œuvre et l'ouvrière. Il y a une disproportion évidente entre l'œuvre à réaliser : la France à reconstruire et à refaire dans les circonstances les plus critiques, et l'ouvrière qui a réalisé cette œuvre : une simple fille des champs, vertueuse mais ignorante, et dépourvue de tout annui humain. Si la France a été sauvée par elle, c'est qu'ainsi le voulait le Christ qui aime les Français. 2^o L'Eucharistie dans la vie de Jeanne d'Arc. De bonne heure elle est attirée par le mystère de l'autel et du tabernacle : à Domremy, elle assiste pieusement à la messe et com-

munie avec ferveur. A Vaucouleurs, dans la chevauchée qui la conduit à Chinon, dans toutes les étapes de sa campagne, dans sa prison et jusqu'au matin de sa mort, elle témoigne une tendre dévotion envers l'Eucharistie. C'est là qu'elle a trouvé la force d'accomplir sa mission divine, 259-65.

Jésus-Christ (N.-S.). — *Jésus est Roi et Sauveur (Plan).* 1^o Il est Roi : les prophètes ont annoncé sa royauté ; il veut régner par la pauvreté, la souffrance et la bonté. 2^o Il est Sauveur : un Sauveur aimé et adoré, 764. — *La dévotion au Saint Nom de Jésus dans l'Ordre séraphique.* 1^o Les origines en remontent jusqu'à S. François, qui recommande aux Frères le culte du Saint Nom, et à S. Bonaventure, qui l'exalte magnifiquement. 2^o Mais bientôt les pratiques de dévotion inaugurées par S. Bernardin de Sienne soulèvent une vive opposition. Il comparait devant le pape Martin V et, appuyé par S. Jean de Capistran, se justifie sans peine. 3^o Dès lors les Frères Mineurs propagent partout la dévotion au Saint Nom et réussissent à faire célébrer dans toute l'Eglise une fête spéciale en son honneur, 744-48. — *Jésus Ouvrier,* 480 : voir *Ouvrier*.

Voir Ascension, Christ-Roi, Communion, Noël, Pâques, Passion, Sacré-Cœur.

Jeunes filles. — Voir *Enfants de Marie*.

Jeunes gens. — Voir *Joseph (S.)* et *Patronage*.

Joseph (S.). — *A des jeunes gens.* La vie de S. Joseph leur offre un modèle admirable 1^o d'obéissance ; 2^o de travail ; 3^o de pureté, 158-60. — Voir *Epousailles de la T. S. Vierge*.

Journée du chrétien. — *LECTURES DE CARÊME SUR LA JOURNÉE DU CHRÉTIEN.* — I. *Le réveil.* Il faut l'offrir à Dieu ; l'amour, la reconnaissance et notre propre intérêt nous en font un devoir, 86-87. — II. *Le lever.* Il doit être prompt, courageux, matinal, et se faire à heure fixe, 87-88. — III. *La prière du matin.* 1^o Pourquoi prier le matin ? Parce que la raison nous en fait un devoir et que Dieu nous en fait un précepte. 2^o Comment prier ? Sans retard ; dans sa chambre ; en récitant de préférence les formules officielles de l'Eglise et en y ajoutant l'offrande des actions de la journée, 106-8. — IV. *La méditation.* Pour la bien faire, il faut 1^o savoir sur quoi l'on va méditer ; 2^o regarder, aimer et imiter, 108. — V. *L'assistance à la messe.* Pour bien entendre la messe, on peut y considérer : 1^o le type de la messe, c'est-à-dire le sacrifice de la croix : n'imitons pas les blasphémateurs ou les bourreaux, ni les indifférents et les tièdes, mais avec le petit groupe des amis unissons-nous à l'immolation du Christ ; 2^o le rite de la messe : préparation, action proprement dite, action de grâces ; 3^o les fins de la messe : adorer, remercier, demander pardon, implorer des grâces, 122-23. — VI. *Le travail.* C'est une dette ou un devoir : 1^o envers Dieu de qui nous tenons tout et que par surcroît nous avons offensé ; 2^o envers le prochain, car la famille et la société ont besoin que nous travaillions pour elles ; 3^o envers nous-même, car le travail est la sauvegarde de tous nos devoirs personnels, 153-54. — VII. *Les repas.* Le chrétien doit toujours y inviter comme convives supplémentaires : 1^o la religion ; 2^o la pénitence ; 3^o la charité, 167-69. — VIII. *La soirée ou le respect du soir.* Soirées consacrées uniquement aux plaisirs ruinent : 1^o l'intelligence ; 2^o la piété ; 3^o la vie de famille, 169-70. — IX. *Le coucher.* Avant de prendre son repos, le chrétien doit faire : 1^o son examen de conscience, nécessaire pour se connaître, s'accuser, et se corriger ; 2^o sa prière du soir, qui comporte un acte de repentir, une action de grâces et une supplication confiante, 170-71.

Jugement. — *Le jugement particulier.* — I. 1^o Dieu a décidé que tout homme mourra et sera jugé. 2^o Ce jugement aura lieu à l'instant même de la mort. 3^o Les témoins à charge, ce seront nos péchés ; la matière du jugement notre vie tout entière ; la sentence, le bonheur ou le malheur éternel, 225-26. — II. 1^o Il a lieu au moment même de la mort. 2^o Nous y serons seuls, avec nos œuvres, devant la justice de Dieu. 3^o Jour d'épouvante pour les pécheurs, mais non pour les justes, 691-92.

Le jugement général. 1^o Il y aura un jugement général, précédé de signes avant-coureurs. 2^o Peu nous importe de savoir quand il arrivera. 3^o Il aura pour but la manifestation de la gloire et de la justice de Dieu, la triomphe des saints et la confusion des méchants, 241-43. — I. *Le jugement dernier,* 567 ; voir *Religieuses (Rebaptême à des)*.

Labre (S. Benoît-Joseph). — *Vocation, pèlerinages, trépas.* Il est la réplique du christianisme à Voltaire et à l'école voltairienne. 1^o Né en Artois le 26 mars 1748, d'une famille profondément chrétienne, il reçoit une éducation pieuse et, après avoir quelque temps cherché sa voie, il la trouve à Lorette. 2^o Comme Voltaire, il voyage continuellement, mais c'est pour édifier, et non pour détruire ; pour vivre dans la pauvreté, et non pas à la poursuite des honneurs et de la fortune ; pour manifester son amour envers Dieu et sa charité envers les hommes, et non pour « éraiser l'Infamie » et bouleverser l'ordre social. 3^o Tandis que Voltaire fait une fin misérable, il meurt saintement à Rome et sa gloire ne cesse de grandir, 215-18.

Laïcisme. — Voir *Christ-Roi*, XI, 493-96.

Lanfranc (Bienh.), 1005-1089. — I. Né à Pavie, Lanfranc fait de brillantes études et devient un maître très réputé. Fixé à Avranches, il reconnaît la vanité de la gloire humaine et va chercher l'oubli du monde à l'abbaye du Bec, sous la direction de l'abbé Herluin qui lui confie bientôt la charge de prieur. Mais on découvre le secret de sa retraite, et de toute part les disciples affluent à l'abbaye. L'orgueilleux Béranger, un ancêtre de Luther, qui enseigne à Tours, va trouver enfin un maître capable de le confondre, 79-80. — II. Lanfranc compose un livre pour réfuter les erreurs de Béranger et le fait condamner par le pape Léon IX. Mais Béranger tient bon, jusqu'au jour où, touché par la grâce, il abjure ses erreurs et donne l'exemple d'une austère pénitence. Lanfranc s'interpose ensuite entre le pape et Guillaume, duc de Normandie, à propos d'un mariage irrégulier. Après la conquête de l'Angleterre, il devient archevêque de Cantorbéry et régent du royaume. Il encourt la disgrâce du fils du Conquérant, Guillaume le Roux, et meurt saintement le 28 mai 1089, 206-8.

Lazare. — La résurrection de Lazare, 151 : voir *Miséricorde.* — Voir aussi *Madeleine* et *Marthe*.

Léon IX (S.). — Il s'appela d'abord Brunon, et fut évêque de Toul. Né à Egisheim ou Dabo en 1002, sa mère le confia dès l'âge de cinq ans à l'évêque de Toul, Berthol. La persécution le force à se retirer à la cour de son cousin, Conrad le Salique. Tandis qu'il conduit des troupes à Rome, il est élu évêque de Toul. Il montre dans l'administration de son diocèse de grandes qualités, et une haute sainteté. Tous les ans il fait un pèlerinage à Rome, alors en proie à l'anarchie. Désigné pour le Saint-Siège par la diète de Worms, il refuse la tiare, parce qu'il n'est pas l'élu du clergé et du peuple de Rome, 63-4. — Cependant il prend le nom de Léon IX et se met en route pour Rome. A Besançon, il rencontre Hildebrand sous-diacre de l'Eglise romaine, dont il dissipe les scrupules. Arrivé à Rome, il se prosterne sur le tombeau de S. Pierre et demande ensuite au clergé et au peuple de désigner le pape légitime : c'est lui qu'on acclame d'une voix unanime. Il déploie alors un zèle admirable pour lutter contre la simonie et les autres abus réunissant des conciles, visitant les églises de l'Italie et des Gaules. Tombé au pouvoir des Normands, il chance si bien leurs dispositions qu'ils deviennent ses plus fidèles défenseurs. Il meurt saintement le 19 avril 1054, 77-9.

Lever. — Le lever, 87 : voir *Journée du chrétien*.

Liberté. — *La liberté.* (Pour une réunion d'hommes). 1^o La liberté n'est pas la licence : c'est la faculté par laquelle l'homme est maître de ses actes pour le bien. Elle est conforme à la fois au droit naturel, au tempérament français et à l'esprit du christianisme. 2^o Il y a surtout trois libertés communes qui doivent rester sacrées et inviolables : la liberté de conscience, la liberté d'enseignement et la liberté de vocation, 397-98.

Ligue de l'Enseignement. — 1^o Son histoire : fondée en 1866 par Jean Macé, elle prend rapidement une grande extension, grâce à l'appui de la Franc-Maçonnerie, malgré les protestations de Mer Dupont des Loges et de Mer Dunanloup. 2^o Ses campagnes : pour atteindre son but, elle multiplie les Sociétés réplicatives d'instruction, les Bibliothèques, les pétitions, les conférences, les fêtes et les concerts, et ne recule pas devant la délation. 3^o Ses résultats : elle est responsable des lois néfastes qui ont chassé Dieu de l'école : elle n'a pas diminué le nombre des illettrés, mais elle a favorisé chez les instituteurs la propagande socialiste et communiste, 42-8.

Ligue Patriotique des Françaises. — Allocutions mensuelles sur le règne social du Christ : voir *Table synthétique*, p. 767, et *Christ-Roi*.

Louis (S.), roi de France. — *Le baptême, source de toute sainteté.* 1^o Nous admirons, dans l'homme privé, les vertus de l'enfant, de l'époux, et du père ; et dans le roi, celles du chef, du législateur, du diplomate et du soldat. 2^o Or toutes ces vertus ont leur source dans le baptême qu'il reçut à Poissy, 488-85.

Lourdes (N.-D. de). — Plans de sermons pour la fête de l'Apparition. — I. *Ce qu'est Lourdes* : 1^o le pays du miracle ; 2^o le sanctuaire du surnaturel ; 3^o le vestibule du Paradis, 71. — II. *La source de la grâce.* On trouve à Lourdes : 1^o un accroissement de foi ; 2^o l'esprit de prière ; 3^o l'esprit de ferveur ; 4^o l'amour envers la Sainte Vierge, 71-2.

Madeleine (Sainte). — I. *Une triple leçon de progrès dans l'amour.* 1^o Dans la maison de Simon le lépreux, Madeleine représente l'amour pénitent, la contrition parfaite qui procède surtout de l'amour de Dieu. 2^o En s'attachant aux pas de Jésus qu'elle suit jusqu'au Calvaire et jusqu'au tombeau, elle est le modèle de l'amour persévérant, qui suit Jésus dans le renoncement et le sacrifice et le sert jusqu'à la mort. 3^o Dans la maison de Béthanie, elle est le modèle de l'amour contemplatif, l'amour des âmes saintes à qui la présence de Jésus fait oublier tout le reste, parce qu'elle est un avant-goût du bonheur céleste, 401-3. — II. *Les effets de l'amour de Dieu.* 1^o La vie de Madeleine les met en évidence. Une fois qu'elle a obtenu son pardon de la miséricorde de Jésus, elle s'attache uniquement à lui, oublie tout le reste pour l'écouter et le servir généreusement jusqu'au Calvaire et durant les trente années de sa retraite à la Sainte-Baume. 2^o C'est en imitant Madeleine que nous prouverons que nous aimons véritablement Dieu : mettons tout notre bonheur à jouir de sa présence, à le servir dans le renoncement et le sacrifice, à vivre et à mourir pour lui, 403-6. — La miséricorde de Notre-Seigneur envers Marie-Madeleine, 182 : voir *Miséricorde*.

Mages. — Voir *Epiphanie*.

Magie. — Magie noire et satanisme, 187 : voir *Superstitions*.

Magnétisme. — Magnétisme et hypnotisme, 174 : voir *Superstitions*.

Mariage. — *Mariage civil et union libre.* 1^o Quelques mots d'histoire. Le mariage civil, à peu près inconnu avant la Révolution, a été institué par l'Assemblée législative et confirmé par le Code Napoléon. L'un des Articles organiques prescrit que les curés ne devront pas donner la bénédiction nuptiale sans avoir une attestation du mariage civil ; et le Code pénal édicte des peines contre les ministres du culte qui procéderaient au mariage religieux avant la célébration du mariage civil. 2^o Que penser du mariage civil ? Ce n'est pas un mariage, car l'Etat ne peut réglementer un contrat tout intime et qui est antérieur à la société. Le mariage a toujours été considéré comme un acte religieux, et pour les catholiques le mariage civil est radicalement nul. Sans doute la société civile a intérêt à connaître les mariages ; mais il suffit que le mariage religieux lui soit notifié par les ministres du culte. 3^o Conséquences de l'établissement du mariage civil. Il tend à la suppression du mariage religieux, et même, en vertu de la logique du principe qu'il pose, à la suppression du mariage civil et à l'union libre, 236-40.

LE SACREMENT DE MARIAGE. — I. *Ses grandeurs.* 1^o Le mariage chrétien est le contrat passé devant Dieu et l'Eglise entre deux époux chrétiens dans le but de fonder une famille. Si Dieu l'a érigé en sacrement, c'est à cause de son importance et de ses besoins. 2^o Il a pour effets : d'abord de procurer aux époux un accroissement de l'état de grâce et des grâces utiles à leur état, puis de créer entre eux le lien conjugal et de leur donner le droit à la paternité et à la maternité qui viennent de Dieu. 3^o Les ministres de ce sacrement sont les époux eux-mêmes. 4^o Les cérémonies comportent un enseignement et une exhortation : l'expression du consentement mutuel, la bénédiction et l'imposition de l'anneau conjugal, et enfin la bénédiction nuptiale, 311-15. — II. *Ses lois.* 1^o Lois négatives : ce sont les empêchements. Les uns sont divins et rendent le mariage nul, comme la parenté du sang et la parenté par alliance, la crainte ou la contrainte. Les autres sont prohibitifs et rendent

le mariage illicite, à moins qu'ils n'aient été levés par une dispense régulière. 2^o Lois positives : elles se résument en trois mots : unité, indissolubilité, fidélité, 343-47. — III. *Conseils pratiques.* 1^o Les jeunes gens appréhendent le mariage comme un fardeau et une servitude qu'ils ne sont pas pressés de subir ; les jeunes filles y aspirent prématurément comme à un affranchissement : double écart à éviter. 2^o Avant de chercher à se marier, il importe d'avoir étudié et résolu la question de sa vocation. 3^o La préparation au mariage, devant répondre aux besoins de la famille future, exige des ressources immédiates, des moyens réguliers et permanents de subsistance, de grandes vertus qu'il faut acquérir, et la bénédiction divine qu'il faut implorer et mériter. 4^o Pour faire un bon choix, les futurs époux doivent respecter les empêchements canoniques, écarter les personnes ouvertement hostiles à la religion, prendre des renseignements et demander conseil. Les jeunes filles auraient grand tort de faire les premières avances et de s'afficher par une mondanité de mauvais aloi. 5^o Une fois le mariage décidé, il est bon de le célébrer le plus tôt possible, ou de l'assurer par les fiançailles. 6^o Le jour des noces est un jour de réjouissances, mais aussi de haute sainteté. 7^o L'état conjugal subordonne l'épouse à l'autorité de l'époux, mais les égalise dans le devoir de l'amour. Leur principal devoir est d'avoir des enfants et de les bien élever, 437-41.

ALLOCUTIONS DE MARIAGE. — I. *Heureux les époux qui invitent Jésus, à leurs noces !* Il leur apprendra qu'aimer c'est avant tout servir, se dévouer, se sacrifier, et il les rendra heureux, 298-300. — II. *Un regard sur le passé pour remercier Dieu ; un regard sur l'avenir pour demander sa protection,* 309-10. — III. *Félicitations, enseignements et vœux,* 310-11. — IV. *Le foyer doit avoir pour fondement non seulement le travail et l'affection mutuelle des époux, mais encore et surtout la foi et la piété chrétienne,* 347-48. — V. *Rappel des devoirs du mariage et compliments,* 623-24. — VI. *Deux conditions de bonheur pour les époux : l'harmonie providentielle qui les a préparés l'un pour l'autre, et l'accomplissement des obligations du mariage,* 639-40.

Marie (T. S. V.). — *La vraie dévotion à Marie.* (Ouverture du Mois de Marie). Elle exige de nous : 1^o Des convictions : les déviations de la dévotion envers la Sainte Vierge viennent de ce qu'on la connaît mal ; cherchons à la bien connaître, afin d'acquiescer des convictions qui règlent notre conduite. 2^o Des affections : nous devons vivre avec Marie de la vie d'intimité, et par conséquent la regarder vraiment comme notre mère, avoir pour elle un amour d'enfant et ne pas craindre de l'aimer trop. 3^o Des actes : célébrer pieusement ses fêtes, aimer à prier devant ses autels ou ses images, travailler à embellir ses sanctuaires, prendre part aux pèlerinages établis en son honneur, réciter souvent les prières que l'Eglise lui adresse, 226-30. — La dévotion envers Marie, 612 : voir *Religieuses (Retraite à des)*. — L'Eucharistie, relique de la Sainte Vierge, 297 : voir *Eucharistie*. — La religieuse, héritière de la mission de la Vierge-Mère, 141 : voir *Religieuses*.

Voir Assomption. Auxiliatrice. Bon Conseil (N.-D. du). Compassion. Epousailles de la T. S. V. Médiatrice. Perpétuel Secours (N.-D. du). Pontmain (N.-D. de). Présentation. Purification. Scapulaire. Visitation.

Marie-Madeleine (Sainte). — Voir *Madeleine (Sainte)*.

Marthe (Sainte). — I. *Deux pages d'Evangile.* 1^o Jésus chez Marthe et Marie : sans blâmer Marthe, Notre-Seigneur proclame l'excellence de la vie contemplative. 2^o La résurrection de Lazare : avant d'exaucer la prière de Marthe, Notre-Seigneur veut lui faire exprimer un acte de foi complet, 422-24. — II. *Un modèle de femme chrétienne.* 1^o Les vertus qu'on admire en sainte Marthe et qu'on aime à retrouver dans la femme chrétienne : sa vie d'intérieur, simple et sans bruit ; son activité à s'occuper des soins domestiques : son amour pour les siens. 2^o Les vœux dont Notre-Seigneur avertit sainte Marthe et dont doit se défier aussi la femme chrétienne : trop se préoccuper des choses matérielles au point d'en oublier les choses spirituelles ; trop s'absorber dans l'amour des siens au point de manquer de confiance en la Providence. 3^o Les cloires de sainte Marthe, et que doit ambitionner la femme chrétienne : elle est admise dans l'intimité de Notre-Seigneur ; elle est appelée à être son auxiliaire dans la conversion du monde ; elle s'élève à une grande sainteté, 424-29.

Martin (S.). — *Modèle et protecteur*. 1^o Il est le modèle des enfants par sa piété, des jeunes gens par sa fermeté au milieu des dangers du monde, de tous les âges par sa charité. 2^o Protecteur. Nous aussi nous sommes des indigents : recourons à sa charité. Il a ressuscité un enfant mort : demandons-lui la résurrection spirituelle des âmes qui sont mortes à la vie de la grâce. Il a déjoué les ruses de Satan : prions-le de nous aider à triompher de toutes les tentations du démon, 659-61.

Médiatrice (Marie). — Deux sermons. — I. Bénoît XV a reconnu à la Sainte Vierge le titre de Médiatrice de toutes les grâces. 1^o Marie a coopéré à l'acquisition de la grâce comme rédemptrice du genre humain. Jésus-Christ est l'unique Rédempteur ; mais il a voulu associer Marie à l'œuvre de la rédemption : elle y donne consentement ; elle fournit au Rédempteur la matière de son sacrifice ; elle l'immole elle-même ; elle s'immole avec lui, 2^o Et c'est ainsi que Marie est devenue notre médiatrice. Il convenait qu'entre les pécheurs et le Rédempteur il y eût une médiatrice de grâce, et ce rôle a été confié à Marie, notre Mère. 3^o Elle remplit toutes les conditions d'une médiatrice parfaite : elle connaît nos desirs et nos besoins, elle est toute-puissante, elle est toute bonne, 293-97. — II. 1^o Le titre sur lequel est fondée la médiation de Marie est sa maternité divine, en vertu de laquelle elle a droit au respect, à l'amour et à l'obéissance de son Fils ; et qui l'a faite aussi Mère des hommes. 2^o Au ciel Dieu continue à nous dispenser toutes ses grâces par Marie : sa médiation est immédiate et universelle, mais subordonnée à celle de Jésus, 467-69.

Méditation. — La méditation, 108 : voir *Journée du chrétien*. — L'oraison, 667 : voir *Religieuses (Retraite à des)*.

Mères chrétiennes. — Le « Pater » d'une mère chrétienne, 527. — Voir *Anne, Femmes, Marthe*.

Messe. — La sainte messe, 592 : voir *Religieuses (Retraite à des)*. — L'assistance à la messe, 122 : voir *Journée du chrétien*.

Miséricorde. — POUR LES DIMANCHES DE CARÊME. —

I. *La miséricorde de N.-S. envers la Chananéenne*. 1^o En voyant passer Notre-Seigneur, la Chananéenne saisit avec empressement l'occasion de salut qui lui est offerte. 2^o Mais Jésus reste insensible à sa prière et même à l'intervention des apôtres : sa mission ne s'étend pas aux païens. 3^o Cependant elle insiste avec tant d'humilité et de persévérance que, touché de sa grande foi, il lui accorde la faveur qu'elle demande, 118-20. — II. *La miséricorde divine dans la parabole de l'Enfant prodigue*. 1^o Le départ, les égarements et la déchéance du prodigue : c'est l'histoire de beaucoup d'âmes. 2^o Il rentre en lui-même et se décide à retourner vers son père ; il se met immédiatement en route et après avoir avoué sa faute retrouve, avec le pardon, tous les biens qu'il avait perdus : c'est ainsi que Dieu fait miséricorde au pécheur repentant, 120-22. — III. *La miséricorde de N.-S. envers la Samaritaine*. 1^o Il va l'attendre au puits de Sichem : et pour gagner sa confiance il commence par lui demander un service. 2^o Par ses questions, il l'aide à faire l'aveu de ses fautes. 3^o Et il l'amène ainsi à reconnaître qu'il est le Messie, 133-34. — IV. *La miséricorde de N.-S. pour la femme adultère*. 1^o C'est surtout pour embarrasser Notre-Seigneur que ses ennemis lui dénoncent la femme adultère. 2^o Mais au lieu d'accabler la coupable, il couvre de confusion ceux qui l'accusent. 3^o Demeuré seul avec elle, il l'absout à condition qu'elle renonce au péché, 134-36. — V. *La résurrection de Lazare*. C'est l'image de la résurrection spirituelle du pécheur. 1^o Comme il a été sollicité par les sœurs de Lazare, ainsi Notre-Seigneur veut que les justes le prient pour les pécheurs. 2^o A condition que l'on ait foi en lui, il promet de ressusciter Lazare et de rendre aux pécheurs la vie de la grâce. 3^o Par l'effet de sa toute-puissance miséricordieuse il fait revivre les pécheurs comme il a ressuscité Lazare, 151-53. — VI. *Miséricorde de N.-S. envers Marie-Madeleine*. 1^o Les égarements de la pécheresse. 2^o Son repentir sincère, humble et généreux. 3^o Non content de lui assurer qu'elle est pardonnée, Notre-Seigneur la réhabilite publiquement, 192-94.

Modestie. — La modestie, 700 : voir *Enfants de Marie*.

Mont-Carmel (N.-D. du). — Voir *Scapulaire*.

Mort. — La mort. Ce qui se passe à la fin de notre vie et à l'heure de notre mort : 1^o Indisposition : maladie qui s'aggrave ; confession ; Extrême-Onction et

saint Viatique. 2^o Agonie et prière des agonisants ; toilette funèbre ; glas. 3^o Travail du menuisier et du fossoyeur ; mise en bière ; cérémonie des funérailles et sépulture, 513-15. — La mauvaise mort, 564 : voir *Religieuses (Retraite à des)*.

Morts. — Le « De profundis », prière des morts, 629 : voir *De profundis*. — Voir *Ciel, Immortalité, Résurrection*.

Morts de la Guerre. — Voir *Guerre (Morts de la)*.

Noël. — I. *Dieu avec nous*. L'Incarnation est le trait d'union entre Dieu et nous. Par elle, en effet, 1^o Dieu descend jusqu'à nous : il se fait petit enfant, afin de donner satisfaction au besoin de notre cœur qui réclame un Dieu tout proche de lui. Et ceux qui n'admettent pas que le nouveau-né de Bethléem est le vrai Dieu descendu du ciel, ne laissent plus au cœur humain qu'un Dieu lointain et inaccessible. 2^o Nous nous élevons jusqu'à Dieu. Car l'Incarnation, qui rapproche Dieu de nous, n'est que le point de départ d'une grande œuvre qui s'achève par notre incorporation au Christ, et par lui à Dieu. Et ceux qui rejettent cette déification de l'homme en sont réduits à prôner l'homme sans Dieu, c'est-à-dire l'homme sans lumières, sans force et sans consolation, 721-24. — II. *Le récit évangélique*, 737-39.

Nom de Jésus (Saint). — Voir *Jésus-Christ (N.-S.)*.

Obéissance. — L'obéissance, 612 : voir *Religieuses (Retraite à des)*. — L'obéissance filiale, 685 : voir *Enfants de Marie*.

Odilon de Cluny (S.), 962-1049. — Né en Auvergne, il entre à 26 ans à Cluny, où l'abbé, S. Mayeul, le choisit pour successeur en 991. Il agrandit et embellit le monastère, se distingue par une charité inépuisable et institue les prières du lendemain de la Toussaint pour les défunts. Il jouit de la faveur des papes et des rois, et opère des miracles. Il est éprouvé par de grandes souffrances durant les dernières années de sa vie, qu'il passe à Souvigny et où il meurt après avoir désigné pour lui succéder le moine Hugues de Cluny, 61-63.

Œuvres. — *Moyens surnaturels d'action dans les Œuvres populaires*. 1^o Il y a chez nous des élites intellectuelles et sociales qui sont animées d'un profond esprit chrétien ; mais les masses populaires se paganisent de plus en plus. Et puisque c'est la loi du nombre qui régit notre société contemporaine, l'œuvre la plus urgente est, la conquête spirituelle des masses populaires, c'est-à-dire avant tout la conquête des âmes. 2^o Pour cela, il faut d'abord attirer la masse pour la faire vivre dans une atmosphère d'esprit chrétien, l'attirer par une ambiance franchement chrétienne, par le contact habituel avec le prêtre, par la diffusion des vérités religieuses, par les grandes manifestations de piété collective, par les facilités qu'on lui procure pour la pratique des devoirs religieux. 3^o D'autre part, il importe de ne pas négliger l'élite. Il faut la cultiver en développant chez elle l'esprit de foi et le sens catholique, en lui inspirant le désir de s'élever à la ferveur, en l'amenant chaque année à une retraite fermée ; mais il faut aussi la mettre en contact avec la masse afin qu'elle agisse sur elle comme le levain sur la pâte : le rôle de l'élite, c'est de seconder les prêtres dans leur apostolat, 508-12.

Oraison. — L'oraison, 667 : voir *Religieuses (Retraite à des)*.

Ordre. — *Le sacrement de l'Ordre*. 1^o Nature : les ordres mineurs, les ordres majeurs, la tonsure. 2^o Éléments. 3^o Sujet : les hommes seulement et à certaines conditions. 4^o Ministre. 5^o Effets. 6^o Cérémonies, 247-51. — Voir *Prêtre*.

Ouvrier. — *Jésus Ouvrier*. 1^o Dans sa vie cachée : Notre-Seigneur a voulu placer son berceau chez d'humbles artisans, y appeler avant tous les autres des bergers, et se faire lui-même ouvrier. 2^o Dans sa vie publique : il se choisit pour apôtres des pêcheurs, parle un langage simple, aime à s'entretenir avec les petits gens et meurt du supplice réservé aux esclaves, 480. — Voir *Travail*.

Paix. — *La paix du Christ*. La paix régnerait parmi les hommes divisés par leurs intérêts s'ils écoutaient le Christ et se laissent conduire par l'Eglise. 1^o La doctrine du Christ : aux riches il demande de se considérer comme les économes de Dieu et les frères des pauvres ; aux pauvres il prêche la résignation et apporte l'amour. 2^o La pratique de l'Eglise : quoi qu'en

disent ses ennemis, elle a toujours pris soin des pauvres, des petits et des abandonnés et suscité pour les secourir des institutions charitables et des âmes dévouées, 204-6.

Pape. — *La Papauté.* 1^o Ce n'est pas une puissance occulte et malfaisante, ni une illusion, ni une institution purement humaine : c'est une mission divine et surnaturelle confiée par Jésus-Christ à Pierre et à ses successeurs. 2^o Elle a duré, malgré tous les obstacles ; elle a soutenu la vérité contre l'erreur, et la morale contre les passions des princes. 3^o En travaillant pour le ciel, elle a travaillé pour le bonheur, la paix et la liberté des peuples ; elle a favorisé les sciences et les arts, 353-55. — *La primauté du Pape.* 1^o S. Pierre a reçu de Notre-Seigneur et exercé la primauté d'honneur et de juridiction. 2^o Cette double primauté étant le soutien de l'Eglise, est passée à tous les successeurs de S. Pierre. 3^o En vertu de cette prérogative, le Pape est le centre de l'unité catholique ; il a le droit de porter des décrets doctrinaux et des règlements disciplinaires qui obligent tous les fidèles ; seul, il peut nommer et déposer les évêques, 449-51. — *L'infaillibilité du Pape.* 1^o Elle nous est garantie par la parole même de Jésus-Christ. 2^o En la définissant, le Concile du Vatican n'a fait que confirmer la croyance de tous les siècles. 3^o L'infaillibilité du Pape ne procède ni de sa sainteté ni de sa science, mais de l'assistance du Saint-Esprit ; et elle ne s'exerce que lorsqu'il parle « ex cathedra » pour définir un point de dogme ou de morale, 465-67.

Pâques. — I. *La résurrection de Notre-Seigneur.* C'est le grand miracle qu'il invoque souvent pour prouver sa divinité. Qu'il ait vraiment réalisé ce miracle, c'est ce qu'établissent : 1^o la conduite de ses ennemis, qui font garder soigneusement le tombeau et répandent ensuite le bruit que, pendant le sommeil des gardes, les apôtres sont venus enlever le cadavre ; 2^o les apparitions nombreuses dont le divin ressuscité favorise les saintes femmes et les disciples ; 3^o la conduite des apôtres qui, après avoir hésité à croire à la résurrection du Maître, prêchent ensuite avec une confiance invincible Jésus ressuscité, 97-99. — II. *Le tombeau glorieux.* 1^o Les ennemis du Christ n'ont rien négligé pour le faire mourir et garder son tombeau ; mais toutes ces précautions se retournent contre eux, quand il apparaît vivant et glorieux. 2^o Par sa résurrection il rend la vie aux hommes : celle de l'âme et celle du corps. 3^o Il est encore une source de résurrection pour les peuples en leur assurant les seuls biens capables de les faire vivre : la vérité, la justice et l'amour, 202-4. — III. *La paix du Christ,* 204 : voir *Paix*.

« Je ferai mes Pâques, » 176.

Pascal Baylon (S.). — *Sa vie eucharistique.* 1^o Modeste berger, il est un modèle de dévotion envers le T. S. Sacrement. 2^o Fervent religieux dans l'Ordre séraphique, il devient l'apôtre du dogme eucharistique. 3^o Puissant thaumaturge après sa mort, il se survit pour glorifier encore l'Eucharistie, 279-83.

Passion. — *L'arrestation de Jésus.* 1^o Tandis que Notre-Seigneur prie au jardin de Gethsémani, Judas s'apprête à le saisir. 2^o Le traître entre dans le jardin avec sa bande armée... 3^o Jésus se livre lui-même à ses ennemis, 33-4. — *Le jugement.* 1^o N.-S. est d'abord conduit chez Anne, et Pierre le renie. 2^o Il comparaît ensuite deux fois devant Caïphe. 3^o Pilate seul a le droit de prononcer la peine de mort : après l'avoir interrogé, il l'envoie à Hérode, le fait flageller et enfin le condamne au supplice de la croix, 49-51. — *Le crucifiement et la mort.* 1^o Le parcours de la Voie douloureuse : l'aide du Cyrénéen ; la rencontre de Marie, de Véronique et des femmes de Jérusalem. 2^o Le crucifiement : Jésus est dépouillé de ses vêtements, cloué sur la croix et insulté jusqu'à la fin par ses ennemis. 3^o Les sept paroles que Jésus prononce avant d'expirer, 65-7. — *La sépulture et la descente aux enfers.* 1^o La conversion du centurion, la descente de la croix et la mise au tombeau. 2^o L'âme de Jésus va consoler dans les Limbes les âmes des justes qui attendent l'heure de la rédemption, 67-8. — *La Passion de N.-S. J.-C.,* 583-89 : — *La Passion de N.-S. J.-C., motif d'amour,* 596 : voir *Religieuses (Retraite à des).* — *Les Mystères douloureux du Rosaire.* (Pour le Vendredi Saint). 1^o L'agonie de Jésus : la conversion. 2^o La flagellation : la patience et l'humilité. 3^o Le couronnement d'épines : la mortification. 4^o Le portement de la croix : la résignation. 5^o Le crucifiement : la pénitence, 197-201.

— *Les sentiments d'un vrai chrétien au soir du Vendredi Saint :* foi, amour, dévouement, 201-2. — *L'amour de Jésus crucifié d'après sainte Angèle de Foligno,* 208.

Pasteur. — *Le bon pasteur.* 1^o Il connaît ses brebis. 2^o Il les sert, 223-4. — *Les pasteurs de l'Eglise,* 406-8 : voir *Eglise*.

« *Pater* ». — *Le Pater d'une mère chrétienne,* 527.

Patronage de jeunes gens. — Pour une fête d'Anciens : *Œuvre nécessaire qu'il faut aider.* 1^o Le Patronage est nécessaire pour éclairer et soutenir le jeune homme à l'âge où il traverse les dangers d'une triple crise : crise de la foi, crise des sens, crises du cœur. 2^o C'est une œuvre collective à laquelle doivent collaborer de tout cœur le directeur, les familles et les jeunes gens eux-mêmes, 319-20.

Paul (S.). — *Sa vie.* 1^o Son éducation à Tarse et à Jérusalem ; son zèle pour la Loi, qui fait de lui un persécuteur des chrétiens. 2^o Sa conversion à Damas, ses travaux apostoliques et son martyre, 355-58.

Pauvre. — *Sermon de charité : Les souffrances du pauvre.* La pauvreté dégrade et torture l'homme dans son corps et dans son âme. 1^o Le pauvre souffre dans son corps : sa beauté se flétrit de bonne heure ; et son corps est torturé par le travail, les privations, les maladies et la mort. 2^o Il ne souffre pas moins dans son âme : il est le plus souvent méprisé et compté pour rien ; il ressent vivement les souffrances des siens ; il s'inquiète pour l'avenir ; sa conscience s'émousse et se fausse, parce que la pauvreté est mauvaise conseillère et conduit trop souvent au vice, 715-18.

Pauvreté. — La pauvreté séraphique, 394 : voir *Tiers Ordre*. — Le vœu de pauvreté, 573 : voir *Religieuses (Retraite à des)*.

Péché. — Le péché mortel, 552 : voir *Religieuses (Retraite à des)*. — *La rémission des péchés.* 1^o Notre-Seigneur a pu donner à ses apôtres le pouvoir de remettre les péchés, car il le possède comme Dieu et comme Homme-Dieu, et il l'a exercé à maintes reprises au cours de sa vie publique. 2^o Il l'a réellement transmis à ses apôtres : ainsi qu'il l'avait promis, il le leur a donné après sa résurrection, avec mission de l'exercer par les sacrements de Baptême, de Pénitence et d'Extrême-Onction. 3^o Ce pouvoir confié à l'Eglise s'étend à tous les péchés, si énormes qu'ils soient ; elle peut en user à l'égard du même pécheur autant de fois qu'il en a besoin, 497-99.

Pénitence. — *La pénitence.* S. Jean-Baptiste et Notre-Seigneur affirment son extrême importance. Elle nous est nécessaire pour tremper notre âme et pour expier nos péchés. Et la meilleure façon de faire pénitence est de souffrir patiemment toutes les peines de la vie, 726-27. — *La pénitence séraphique,* 307 : voir *Tiers Ordre*.

Pentecôte. — Voir *Saint-Esprit*.

Perpétuel Secours (N.-D. du). — *Le recours confiant à Marie.* 1^o Ayons confiance dans le perpétuel secours de Marie. Elle est toute-puissante sur le cœur de Dieu, car elle a le droit de lui commander ; elle possède un pouvoir égal à sa dignité et à sa fonction ; et Jésus aime trop sa mère pour lui refuser quelque chose. 2^o Recourons au perpétuel secours de Marie dans nos tentations, dans nos souffrances, dans nos chutes, au moment de la mort, et en toute occasion, 360-62.

Pierre (S.). — Voir *Pape*.

Pierre d'Alcantara (S.). — *Le miroir de la perfection séraphique.* 1^o Vie exemplaire. De bonne heure il comprend la beauté de l'idéal franciscain. Entré chez les Réformés Déchaussés, il s'y montre un modèle achevé d'humilité, de chasteté, de pauvreté, de pénitence et de ferveur. 2^o Action apostolique. Il fait rayonner l'idéal séraphique parmi les peuples par sa prédication ; il entraîne ses Frères à une réforme austère ; il seconde sainte Thérèse dans l'établissement de la réforme du Carmel. 3^o Sa doctrine vivifiante. Elle est renfermée surtout dans son « Traité sur l'oraison », qui est accueilli partout avec enthousiasme et fait un bien immense, 603-8.

Pierre l'Ermite (1053-1115). — D'abord précepteur de Godefroy de Bouillon, il se marie et, après la mort de sa femme, devient prêtre. Au cours d'un pèlerinage en Terre Sainte, il est vivement ému de la situation des chrétiens, et, à son retour, il ne songe plus qu'à la délivrance des Lieux-Saints. Bien accueilli par le pape Urbain II, il l'accompagne aux conciles de Plaisance et de Clermont et y prêche éloquentement la

croisade. Il y prend part lui-même, et, une fois Jérusalem délivrée, il rentre en France et termine sa vie dans la solitude, à Huy, 381-82. — Voir *Urbain II*.

Pierre Nolasque (S.), 1189-1256. — I. *La vision.* Né près de Carcassonne, Pierre Nolasque combat à Muret avec Simon de Montfort qui l'envoie à la cour du roi d'Aragon, à Barcelone, pour y faire l'éducation du fils de Pierre d'Aragon. Il y mène une vie très pieuse et se préoccupe déjà du rachat des chrétiens tombés au pouvoir des musulmans. Le 1^{er} août 1218, la Sainte Vierge lui apparaît et lui enjoint de fonder l'Ordre de la Merci. Son confesseur, Raymond de Pennafort, et le roi d'Aragon, Jacques I^{er}, ont été favorisés de la même vision. Et peu après l'Ordre est définitivement fondé, et Pierre en est le premier religieux, 733-35. — II. *L'Ordre de N.-D. de la Merci.* Grâce à l'appui de Jacques I^{er}, les religieux et les ressources affluent. Wantant inaugurer lui-même l'office de « Rédempteur », Pierre entreprend deux missions dans le pays occupé par les musulmans, et contribue à la reprise de Valence. Il fait ensuite un autre voyage à Alger, d'où, après avoir connu les plus grands dangers, il rentre miraculeusement à Valence. C'est là qu'il meurt paisiblement le jour de Noël 1256, 735-36.

Pontmain (Notre-Dame de). — *Confiance en Marie ; prier pour la France.* 1^o Mettons en Marie toute notre confiance, car, ayant coopéré à l'acquisition de la grâce, elle en est devenue la dispensatrice. 2^o Prions Marie d'accorder à la France l'union des cœurs, des chrétiens à la foi vive et agissante, et les prêtres dont nous avons tant besoin. 20-4.

Première Messe. — Voir *Prêtre*.

Présages. — Signes et présages, 83 : voir *Superstitions*.

Présentation de la T. S. Vierge. — Dans une chapelle de religieuses : *Un idéal à imiter.* 1^o Dès l'âge de trois ans Marie donne un sublime exemple de courage et de fidélité à la grâce en quittant son foyer et ses parents et en faisant le vœu de virginité. 2^o Les prêtres, les religieuses, les laïques eux-mêmes se sont donnés à Dieu : puissent-ils ne jamais se reprendre, 683-85.

Prêtre. — Pour une première messe : I. *Ce qu'est le prêtre.* 1^o Un homme choisi par Dieu : comme il l'a dit lui-même, Dieu se réserve de choisir ses prêtres et de les prendre où il veut. 2^o Un homme consacré à Dieu : il est comme le temple soustrait aux choses profanes et voué aux choses divines. 3^o Un homme immolé pour Dieu dans les ardeurs de la piété et les labeurs de l'apostolat, 348-51. — II. *Le sacerdoce, source de bonheur.* 1^o D'abord pour le prêtre lui-même : aujourd'hui moins que jamais il ne peut compter sur la richesse, la considération et les agréments de la vie ; mais il trouve le vrai bonheur dans le dévouement et le sacrifice. 2^o Ensuite pour les fidèles : il y a des barrières que lui seul peut opposer au déchaînement des angoisses et des convoitises ; et il procure au troupeau fidèle les secours dont chaque âme a besoin, 364-68. — L'immolation du sacerdoce, 632 : voir *Charles Borromée (S.)*. — Ministre de l'Eucharistie, le prêtre tient d'elle sa force et sa grandeur, 337-41 : voir *Adoration perpétuelle*. — *Les devoirs des fidèles envers leurs prêtres.* 1^o Prendre une juste idée de leur dignité. Comme S. Paul le prêtre peut faire valoir et les droits naturels qu'il tient de ses origines et de son passé, et les droits surnaturels que lui donne son sacerdoce et sa mission. 2^o Leur prêter la collaboration dont ils ont besoin pour leur entretien personnel, l'entretien et la décoration des églises, les œuvres et les actes du culte, et d'une manière générale s'intéresser à leur apostolat, 300-4.

Prière. — La prière, 650 : voir *Religieuses (Retraite à des)* : 731 : voir *Enfants de Marie*. — La prière du matin 106 : du soir, 171 : voir *Journée*.

Prodigue. — La miséricorde divine dans la parabole de l'Enfant prodigue, 120 : voir *Miséricorde*.

Purgatoire. — *Le purgatoire.* 1^o Il y a un purgatoire : l'Ancien et le Nouveau Testament l'affirment : c'est l'enseignement de la Tradition et de tous les siècles, comme l'attestent non seulement des témoignages formels, mais encore la pratique de la prière pour les morts et des indulgences applicables aux âmes du purgatoire. 2^o Les peines que celles-ci endurent sont d'abord la privation de la vue de Dieu : puis une souffrance physique produite par un feu réel et mystérieux. Ces souffrances ne sont pas égales pour toutes les âmes, et d'ailleurs elles sont atténuées par l'espé-

rance. 3^o Nous pouvons adoucir et abrégier les peines des âmes du purgatoire par la prière, l'aumône, les indulgences et surtout les messes offertes à leur intention, 689-91.

Purification de la T. S. Vierge. — I. *La scène évangélique et les leçons qu'elle nous donne.* 1^o Contemplons tous les détails du tableau de S. Luc. 2^o Offrons-nous à Dieu avec Jésus et comme lui acceptons d'avance toutes les peines qui nous attendent ici-bas, 26-28. — II. *Selon la loi.* 1^o En allant se purifier au Temple et en rachetant son fils, Marie obéit à la loi, qui pourtant ne concerne ni la Vierge-Mère ni le Fils de Dieu. 2^o Son obéissance condamne notre révolte. 3^o Elle en condamne aussi les prétextes, puisque Marie veut nous donner l'exemple de l'obéissance, malgré les bonnes raisons qu'elle avait de s'abstenir, 42-44. — *Marie modèle d'obéissance et d'esprit de sacrifice.* 1^o Bien qu'elle n'y fût pas obligée, Marie se soumet à la coutume par respect pour la loi de Moïse : à son exemple, obéissons à la loi tout entière. 2^o D'avance elle accepte le sacrifice qui l'attend : comme elle, sachons offrir à Dieu des sacrifices dans notre corps et dans notre âme, 739-40.

Règle. — Les avantages de la vie régulière, 669 : voir *Religieuses (Retraite à des)*.

Religieuses. — *L'état religieux et la vocation.* (Pour une prise d'habit). 1^o Nature de l'état religieux. Il n'est pas autre chose que la vie surnaturelle évoluant vers sa perfection par le plein épanouissement de la charité. Les trois vœux, en effet, éloignent les obstacles qui s'opposent au règne de l'amour divin ; et la vie religieuse en assure directement l'expansion dans l'âme qui devient à un titre tout spécial l'épouse du Christ. 2^o Economie de la vocation religieuse. Ce n'est pas une vocation élective, comme l'appel au sacerdoce, mais une vocation dispositive, et qui est avant tout une question de libre générosité. On n'est pas strictement obligé d'y répondre, mais la prudence surnaturelle en fait un devoir. Au cours de l'année de noviciat, il faut éprouver ses aptitudes et ses inclinations, et surtout faire un effort généreux pour accepter le bon plaisir de Dieu et supporter patiemment les épreuves qui viendront de la vie commune, de l'infirmité personnelle et peut-être de la divine Providence, 58-60. — *Honneur, bonheur, fécondité de la vie religieuse.* (Pour une prise d'habit au Carmel). 1^o Honneur : si la jeune fille renonce à sa famille et au monde, c'est pour s'attacher au plus noble des époux. 2^o Bonheur : elle trouvera la joie dans les prières continues, l'obéissance, les grilles et les sacrifices qui l'uniront plus étroitement à son Epoux divin. 3^o Fécondité : du fond du cloître les religieuses font rayonner la vertu de leurs prières et la vertu de leurs sacrifices. 10-13. — *La religieuse, héritière de la mission de la Vierge-Mère.* (Pour une profession). 1^o Marie a compris la première l'excellence de la virginité et suscité des légions de vierges chrétiennes. Ainsi la religieuse prêche aux âmes d'élite l'héroïsme de la virginité et aux autres le précepte de la chasteté conjugale ; et de plus elle enseigne les moyens de sauvegarder la vertu : la fuite du monde, la mortification et la prière. 2^o La virginité de Marie était ordonnée à sa maternité divine : de grand cœur, elle accepte de ne vivre plus que pour son Fils. Ainsi la religieuse n'appartient plus qu'à Jésus : elle passera sa vie à le contempler, le recevoir, le servir, le servir dans l'humilité et la pauvreté. 3^o Marie est aussi la Mère adoptive de tous les chrétiens, parce qu'elle a coopéré d'une manière très étroite à l'immolation rédemptrice de son Fils. Comme le prêtre continue l'action du Christ, ainsi la mission de la religieuse contemplative ressemble à celle de Marie : elle collabore au salut des âmes d'abord par ses prières, puis par les souffrances qu'elle trouvera dans les exigences de l'état religieux et de la vie commune, les infirmités personnelles et les épreuves ménagées par la Providence, 141-4. — Un idéal à imiter, 683 : voir *Présentation*.

Religieuses (Retraite à des). — *Ouverture de la Retraite : La retraite, bienfait extraordinaire.* 1^o C'est un très grand bienfait, car elle renferme beaucoup de grâces : grâces de lumières, de force et de prière : elle est réservée à quelques privilégiées, accordées rarement, et peut-être dérisoire. 2^o Les moyens d'en bien profiter : bonne volonté, prière et solitude, 529-31.

Premier jour. — *Méditation : La confiance : ses motifs.* Il faut avoir confiance, car 1^o Dieu désire nous donner ses grâces ; 2^o Notre-Seigneur est notre

Rédempteur : il prend à son compte nos péchés ; il nous passe ses mérites ; et ses grâces sont toutes-puissantes, 581-84. — Première instruction : *Nos titres de grandeur*. En vertu de la grâce du baptême, nous sommes : 1^o enfants de Dieu ; 2^o sœurs de N.-S. Jésus-Christ ; 3^o temples du Saint-Esprit, 534-37. — Conférence : *Les deux esprits*. Ce sont l'esprit de Notre-Seigneur et l'esprit de Satan : 1^o L'esprit de Dieu gouverne les âmes par l'humilité et la mortification. 2^o L'esprit mauvais les gouverne par l'orgueil : révolte, ambition, présomption, indépendance, et par la sensualité : amour de ses aises, intempérances du cœur, gourmandise, 537-40. — Deuxième instruction : *Le salut*. Songeons avant tout à notre salut, car 1^o c'est notre seule affaire nécessaire ; 2^o si nous la manquons, tout est perdu et pour toujours, 540-42.

DEUXIÈME JOUR. — Méditation : *La vraie conversion*. Comme celle de Clovis, elle comporte essentiellement : 1^o l'humilité : « Baisse la tête... » et 2^o le changement de cœur ou de volonté : « Brûle ce que tu as adoré, et adore ce que tu as brûlé, » 542-44. — Première instruction : *L'obstacle à la vraie conversion : la tiédeur*. C'est un affreux malheur, car : 1^o Elle excite la haine de Dieu contre nous, quand il s'agit bien de la tiédeur véritable qui se caractérise par l'habitude de commettre délibérément des fautes vénielles. 2^o Elle entraîne les âmes à la damnation, parce qu'elle les prive des grâces de Dieu, dont elle abuse et auxquelles elle met obstacle ; parce qu'elle multiplie leurs fautes en leur faisant admettre très facilement ce qui ne paraît que véniel ; parce qu'elle les fait tomber facilement dans le péché mortel, 544-48. — Conférence : *La charité fraternelle*. 1^o Pourquoi la pratiquer : parce que Dieu nous le commande formellement ; que les apôtres et les premiers chrétiens nous en ont donné l'exemple ; et que les liens surnaturels qui existent entre les membres de la communauté l'exigent. 2^o Comment la pratiquer : support mutuel ; point de jalousie ; ni haine ni rancune ; point de médisance ni de calomnie, 548-52. — Deuxième instruction : *Le péché mortel*. 1^o C'est un vrai déicide, car il chasse Dieu et il le tue. 2^o Quiconque le commet se sert des mots mêmes de Dieu pour commettre un crime, 552-56.

TROISIÈME JOUR. — Méditation : *La mauvaise mort*. 1^o Au moment de la mort la religieuse en mauvais état de conscience est accablée sous le poids de ses péchés. 2^o Elle est assaillie par le démon. 3^o Elle ne peut guère compter sur la miséricorde de Dieu, 564-67. — Première instruction : *Le jugement dernier*. 1^o Existence. Il y aura un jugement universel : Dieu nous l'affirme ; l'Eglise l'a toujours cru ; la raison l'exige. 2^o Principales circonstances. Après qu'auront paru les signes qui le précéderont et ceux qui en seront les avant-coureurs immédiats, la trompette de l'archange donnera pour tous les corps le signal de la résurrection. Puis le Juge souverain apparaîtra dans le ciel. Il jugera les justes avec miséricorde ; puis il se tournera vers les réprouvés, dont toutes les fautes seront alors dévoilées, et il prononcera contre eux la sentence impitoyable : « Allez, maudits, au feu éternel. » Car c'est lui qui aura le dernier mot, 567-73. — Conférence : *Les vœux de religion : la Pauvreté*. 1^o Le vœu de pauvreté : il oblige la religieuse à n'avoir rien en propre et à ne disposer d'aucune chose sans permission. 2^o La vertu de pauvreté : elle consiste dans le détachement des choses créées et dans l'abandon à la divine Providence. 3^o La pratique de la pauvreté : elle consiste à renoncer à faire usage, en propriétaire, des biens temporels, et par suite : à ne rien recevoir, donner, échanger, prendre, retenir, remplacer, vendre sans permission ; à n'avoir rien de superflu pour son usage ; à considérer les choses dont on a l'usage comme des choses prêtées ; à embrasser de bon cœur le travail et les souffrances des pauvres pour gagner son pain à la sueur de son front, 573-76. — Deuxième instruction : *Le délai de la conversion*. Différer de se donner entièrement à Dieu, c'est courir le risque de se perdre, car : 1^o Nous ne pouvons pas compter sur le temps, qui n'est pas à nous, qui ne nous est pas promis, qui ne nous est pas dû. 2^o Nous ne pouvons pas compter sur notre volonté, qui ne sera jamais mieux éclairée et plus fortifiée qu'elle ne l'est aujourd'hui. 3^o Nous ne pouvons pas compter sur la grâce de Dieu, car il faudrait pour nous convertir à la dernière heure une grâce exceptionnelle dont notre indolence vis-à-vis de Dieu nous a rendues indignes, 576-81.

QUATRIÈME JOUR. — Méditation : *l'Anéantissement du Verbe incarné, modèle de l'anéantissement religieux par les vœux*. 1^o Par l'incarnation le Verbe anéantit sa gloire, sa toute-puissance et sa vie divine. 2^o Ainsi par les trois vœux de pauvreté, d'obéissance et de chasteté la religieuse imite l'anéantissement de son divin modèle, 581-83. — Première instruction : *La Passion de N.-S. Jésus-Christ*. 1^o Au Jardin des Olives : l'ennui, la peur, la tristesse, l'agonie. 2^o A Jérusalem : l'arrestation, chez Caïphe, chez Hérode, chez Pilate, la flagellation, le couronnement d'épines. 3^o Au Calvaire : le portement de la croix, les saintes femmes, Simon le Cyrénéen et Véronique, les chutes, le dépouillement, le crucifiement, l'élévation de la croix, la grande détresse, le dernier soupir. Voilà Notre-Seigneur tel que l'ont fait nos péchés et tel que l'a fait son amour pour nous, 583-89. — Conférence : *Le vœu de Chasteté*. 1^o Esprit du vœu de chasteté : il consiste à se dégager de toutes les affections terrestres et de toutes les jouissances du cœur et des sens que les créatures peuvent nous procurer. 2^o Pratique. Les moyens à prendre pour garder la chasteté sont : la prière et particulièrement la prière à la Sainte Vierge ; les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie ; la mortification, tant intérieure qu'extérieure. 3^o Tentations contre la chasteté : elles ne doivent pas nous troubler, ni nous inquiéter, ni nous décourager, car la grâce de Dieu nous suffit, 589-92. — Deuxième instruction : *La sainte messe*. La messe procure l'application des fruits de la rédemption. Notre-Seigneur a satisfait et mérité pour tous les hommes et il veut que ses satisfactions et ses mérites soient appliqués à tous les hommes. Et c'est par la messe que se fait cette application, comme le prouvent l'Écriture, la Tradition et les faits eux-mêmes. Il faut donc attacher le plus grand prix à la sainte messe et y assister avec les sentiments qu'éprouvaient la Sainte Vierge et les saintes femmes sur le Calvaire, 592-96.

CINQUIÈME JOUR. — Méditation : *La Passion de N.-S. Jésus-Christ, motif d'amour*. Si dans sa Passion Notre-Seigneur a voulu endurer les souffrances les plus cruelles, alors qu'il pouvait nous racheter sans souffrir, c'est afin de nous prouver combien il nous aime et de s'attirer ainsi notre amour, 596-98. — Première instruction : *Le Sacré-Cœur*. 1^o En nous donnant son Cœur, N.-S. Jésus-Christ nous redit tout son amour, pour que nous l'aimions. 2^o Il nous révèle toutes ses souffrances, afin que nous le consolions. Aimons-le donc et cherchons à le consoler, 598-603. — Conférence : *L'obéissance*. 1^o Nature : l'obéissance est le renoncement à la volonté propre ; il faut distinguer entre la vertu et le vœu d'obéissance. 2^o Étendue : l'obéissance doit s'étendre à tout, parce qu'elle est l'abdication totale de la volonté propre. 3^o Qualités : elle doit être prompte, joyeuse, exacte. 4^o Avantages : elle est une source de paix, le secret et le gage des mérites les plus abondants, 608-12. — Deuxième instruction : *La dévotion envers Marie*. 1^o Raisons d'être : elle est exigée par le fait que Marie est la Mère de Dieu et la Mère des hommes ; et de plus la volonté de Dieu, le désir et le vœu de l'Eglise, les enseignements et les exemples des saints et la rage du démon nous en font un devoir. 2^o Pratiques : l'« Ave Maria, » l'« Angelus, » les neuvaines, le rosaire et le chapelet, les litanies, le jeûne du samedi, les images et les scapulaires. On peut dire que notre prédestination est attachée à la dévotion envers Marie, 612-16.

SIXIÈME JOUR. — Méditation : *La prière*. Puisque sans la grâce nous ne pouvons rien faire pour notre salut, et que Dieu ne nous la donne que si nous la lui demandons, la prière est pour nous une nécessité absolue, 650-52. — Première instruction : *Le zèle*. 1^o Avantages : le zèle est une source de pardon et de mérites pour le ciel. 2^o Pratique : il faut l'exercer par la parole, mais surtout par le bon exemple et la prière, 652-56. — Conférence : *L'oraison*. L'oraison doit être toujours : 1^o simple et faisable ; 2^o fondamentale, c'est-à-dire appuyée sur la considération des vérités fondamentales de la foi, de l'espérance et surtout de l'amour de Dieu ; 3^o appliquée à notre vie et aboutissant à des résolutions pratiques ; 4^o préparée et contrôlée, 667-69. — Deuxième instruction : *Les avantages de la vie régulière*. Elle est : 1^o une source d'amour de Dieu ; 2^o une source d'une foule de vertus : foi, espérance, patience, douceur, humilité, mortification ; 3^o un moyen de succès dans nos œuvres ; 4^o une source de mérites expiatoires ; 5^o une source de paix et de bonheur, 669-72.

Religion. — La superstition contre la religion, 195 : voir *Superstitions*.

INSTRUCTIONS DE CARÊME SUR LA RELIGION. — I. *Ce qu'on dit et ce qu'on lit.* 1^o On répète partout que la religion ne mérite plus de retenir l'attention des hommes intelligents ; en apparence les idées religieuses n'ont plus de prise sur les esprits ; au nom de la science, on assure que la religion n'est qu'une illusion que les progrès de la raison achèveront de dissiper. 2^o De là vient que nos contemporains se laissent glisser à l'indifférence ou même à l'hostilité ; le positivisme les a conduits à un matérialisme grossier, 113-15. — II. *Autre son de cloche.* 1^o En réalité jamais la religion n'a plus préoccupé les âmes que de nos jours : on étudie avec passion l'idée religieuse dans toutes ses manifestations ; le problème religieux hante plus que jamais les esprits ; et les persécutions religieuses elles-mêmes prouvent que la religion demeure bien vivante. 2^o Effrayés des conséquences de l'incrédulité, nos contemporains se rendent mieux compte qu'il y a dans l'esprit et le cœur de l'homme un instinct secret qui l'entraîne vers Dieu, et que l'humanité a besoin d'une religion, 115-18. — III. *Nature du sentiment religieux.* 1^o C'est une inspiration instinctive de tout notre être vers Dieu, avec le pressentiment que nous trouverons en lui tout ce qui nous manque. 2^o Parce qu'il fait partie de notre nature, il se retrouve chez tous les hommes ; il peut se défigurer, s'altérer ou s'endormir, mais il demeure indestructible ; il existait dès les temps les plus anciens et il reste toujours vivant chez nos contemporains, 129-31. — IV. *Fausse origine attribuée au sentiment religieux.* 1^o Les libres-penseurs prétendent que le sentiment religieux tire son origine de la peur, ou de la recherche du bien-être, ou de l'orgueil, ou du sentiment de notre misère, ou encore d'un intérêt social. 2^o Mais toutes ces explications sont fausses, d'abord parce qu'elles sont incertaines et contradictoires, et ensuite parce que nulle ne suffit à rendre compte de tous les caractères du sentiment religieux, qui est comme l'aboutissement de tous les sentiments humains, 131-33. — V. *Les vraies sources du sentiment religieux.* Ce sont : 1^o L'inquiétude devant le mystère. Ne trouvant pas ailleurs l'explication des grands problèmes qui l'inquiètent, l'âme humaine la demande, d'instinct, à la religion. 2^o Le sentiment de la dépendance. Malgré son orgueil, l'homme est bien forcé de reconnaître sa misère et son impuissance ; et c'est dans la religion qu'il va chercher un appui et un espoir. 3^o Le besoin de croire. Les aspirations infinies de notre intelligence, de notre cœur et de notre imagination nous poussent à croire en Dieu ; et nous avons également besoin de croire à l'âme et à son immortalité, 145-48. — VI (suite). *Le besoin de se mettre en relations avec Dieu.* 1^o Cette aspiration, très nette chez les peuples sauvages, n'est pas moins impérieuse chez les civilisés, qui, ayant abandonné le culte du vrai Dieu, éprouvent le besoin de créer des cultes nouveaux. 2^o Et tous ces cultes trahissent le besoin d'approcher de Dieu et de s'unir à lui par la prière, le sacrifice et l'amour, 148-51. — VII. *La science ne détruit pas le sentiment religieux.* 1^o Elle ne peut rien contre lui, car pour en détruire les sources, il faudrait qu'elle pût changer la nature de l'homme en supprimant chez lui l'inquiétude devant le mystère, le besoin de croire et d'entrer en relation avec Dieu. 2^o Elle ne peut pas non plus suppléer le sentiment religieux qui est antérieur à elle, se meut dans une sphère différente et nous élève bien plus haut ; ni le remplacer, car elle ne saurait nous offrir ni dogme, ni morale, ni satisfaction aux besoins profonds de notre âme, 162-64. — VIII. *La religion est nécessaire à l'homme.* 1^o Elle répond à un besoin essentiel et vital de sa nature ; elle seule donne un sens à la vie humaine et permet à l'homme de s'élever au-dessus de lui-même. 2^o Elle lui apporte une règle et une force pour sa conduite morale. 3^o Elle le soutient au milieu des épreuves de cette vie et le rassure en présence du mystère de la mort, 164-67. — IX. *La religion est nécessaire aux peuples.* 1^o Sans elle, un peuple ne peut pas se constituer, car il n'existe pas de lien plus étroit et plus fort pour réunir les hommes. Tous les peuples se sont formés par la religion ; et c'est pour cela qu'ils s'attachent à leurs croyances et à leur culte autant qu'au sol de leur patrie. 2^o Sans elle, un peuple ne peut pas durer, car ni la loi politique ni même la morale naturelle ne sont des freins assez puissants pour réprimer les pas-

sions anarchiques. L'histoire des révolutions confirme sur ce point les dires des philosophes : l'ordre social ne se maintient que s'il s'appuie sur la religion, 177-79. — X. *La religion est nécessaire à l'humanité.* 1^o La religion est la mère de la civilisation, car celle-ci suppose un certain idéal de perfection et un ensemble de règles morales qui permettent de l'atteindre ; et tout cela est l'affaire non de la science ou de la philosophie, mais de la religion. 2^o Pas de civilisation sans religion : pour s'en convaincre il suffit de voir à quelle barbarie le bolchevisme a réduit la Russie. 3^o On peut donc conclure que ceux qui cherchent à détruire la religion poursuivent une entreprise immorale, absurde et néfaste ; et que le sentiment religieux, parce qu'il est naturel, vient de Dieu et a le droit d'être respecté, 179-82. — XI. *Nécessité d'une religion positive.* 1^o Une religion sans forme définie n'a plus de la religion que le nom, car le sentiment religieux abandonné à lui-même est incapable de trouver l'aliment qui lui convient et porté plus que tout autre à s'égarer. 2^o Une religion doit être une règle de vie et par conséquent il faut qu'elle promulgue des lois et des sanctions. C'est dire qu'une religion positive est nécessaire, 193-94.

Repas. — Les repas, 167 : voir *Journée du chrétien*.

Résurrection. — *La résurrection de la chair : ses preuves.* 1^o C'est la croyance des Juifs de l'Ancien Testament, comme aussi des peuples païens. 2^o C'est une vérité formellement enseignée par Notre-Seigneur et par S. Paul. 3^o Et Dieu l'a confirmée en multipliant au cours des siècles les résurrections de morts, 642-43. — *Pourquoi et comment nous ressusciterons.* 1^o Nous ressusciterons parce que Dieu est sage, bon et juste. 2^o Comment Dieu pourra-t-il rassembler les éléments qui constituaient notre corps ? Nous l'ignorons ; mais il nous suffit de savoir que Dieu est tout-puissant. 3^o Nos corps ressusciteront non seulement exempts des défauts et infirmités de cette vie, mais encore transfigurés : ils seront incorruptibles et doués de clarté, d'agilité et de subtilité, 657-59. — *La résurrection glorieuse.* 1^o Les élus ressusciteront : il faut le croire, car c'est là une vérité formellement affirmée par Notre-Seigneur et par les apôtres. 2^o Ils ressusciteront glorieux : selon la doctrine de S. Paul, le corps qui était corruptible, méprisable, infirme et animal, ressuscitera incorruptible, glorieux, plein de vigueur et spirituel. 3^o Il n'y a pas lieu de s'arrêter aux vaines objections que l'on fait contre la résurrection des corps ; la justice demande en effet que le corps, qui a participé aux efforts et aux mérites de l'âme, ait lui aussi sa récompense, 625-29. — Voir *Immortalité*.

La résurrection de Notre-Seigneur : voir Pâques.

Robert d'Arbrissel (Bienh.), 1045-1117. — Né en Bretagne, il complète ses études à l'Université de Paris et seconde l'évêque de Rennes dans l'administration de son diocèse. Après la mort de celui-ci, il dirige une école à Angers, puis fonde le monastère de Notre-Dame de Roë. Sur l'invitation d'Urbain II, il prêche la croisade et en profite pour convertir les âmes. Il crée ensuite près de Candes un monastère d'hommes et un de femmes, qu'il place tous deux sous l'autorité d'une abbesse. Cette disposition insolite lui vaut des contradictions dont il finit par triompher. Il intervient courageusement et efficacement dans l'affaire du mariage adultère de Philippe Ier et de Bertrade ; il s'emploie également à faire cesser les différends et les querelles et meurt saintement dans une maison de son Ordre, à Orsan, 398-400.

Robert (S.) de Molesmes et de Cîteaux, 1017-1110. — Né à Troyes, il prend à quinze ans l'habit bénédictin et devient bientôt prieur de St-Ayout de Provins. Il fonde ensuite près de Tonnerre l'abbaye de Molesmes, qui compte parmi ses moines Albéric et Etienne Harding. Désireux de suivre intégralement la règle de S. Benoît, il dépose la dignité abbatiale pour aller fonder une communauté plus austère ; mais sur la demande de ses anciens frères, le pape lui ordonne de retourner à Molesmes. Il s'en éloigne encore une fois pour fonder, près de Dijon, le monastère de Cîteaux ; et l'obéissance le ramène de nouveau à Molesmes où il meurt, 316-17. — Voir *Albéric (Bienh.)*.

Sacré-Cœur. — Le Sacré-Cœur, 598 : voir *Religieuses*.

Saint-Esprit. — I. *Qu'est-ce que le Saint-Esprit.* 1^o Il y a en Dieu une troisième personne qui s'appelle le Saint-Esprit. 2^o Le Saint-Esprit est Dieu. 3^o Il procède à la fois du Père et du Fils, 257-59. — II. *Les bienfaits du Saint-Esprit et nos devoirs en-*

vers lui. 1^o Il nous gratifie de ses dons. 2^o Et ces dons produisent en nous les fruits du Saint-Esprit. 3^o Respectons-le donc en nous et dans les autres et invoquons-le souvent, 273-75. — Voir *Confirmation*.

Saints. — *Les saints passeront leur ciel à nous faire du bien.* Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus l'a promis; mais cela est vrai de tous les saints. 1^o Ils le veulent. S'ils étaient si bons sur la terre, ils n'ont pas cessé de l'être au ciel. A l'exemple de Notre-Seigneur, de la Sainte Vierge et des anges, ils continuent de nous vouloir du bien. 2^o Ils le peuvent, car leur prière n'est pas moins efficace au ciel qu'elle ne l'était sur la terre; et l'expérience prouve que leur intercession opère souvent des miracles, et qu'ils nous viennent en aide dans nos besoins temporels et surtout spirituels, 618-20. — Les Saints de la vieille France : voir *Table synthétique*, p. 767.

Salut. — Le salut, 540 : voir *Religieuses*.

Samaritaine. — La miséricorde de Notre-Seigneur envers la Samaritaine, 133 : voir *Miséricorde*.

Scapulaire. — 1^o Son origine remonte à l'apparition de la Sainte Vierge à Simon Stook. 2^o L'authenticité de cette apparition nous est garantie par les documents, l'autorité des Papes et la Tradition, 371-73.

Séminaristes. — A des séminaristes : L'immolation du sacerdoce, 632 : voir *Charles Borromée (S.)*.

Socialisme. — 1^o Son histoire. La légitimité de la propriété privée n'a guère été sérieusement contestée avant Rousseau. Au XIX^e siècle apparaissent les docteurs du socialisme, Proudhon et surtout Karl Marx, qui prétendent que la propriété, c'est le vol, et que la seule valeur réelle, c'est le travail. Organisé en parti politique, le socialisme dénonce l'exploitation des travailleurs par les capitalistes et prêche la haine des classes. 2^o Sa doctrine. Sur l'origine, la nature et la destinée de l'homme, sur l'Eglise, sur la famille, la propriété et le rôle de l'Etat, le socialisme prend le contre-pied des enseignements de la philosophie et de la théologie catholiques. 3^o Sa fausseté. On ne saurait nier que le désir de posséder est naturel et inné chez l'homme, et que lui enlever le stimulant de la propriété c'est diminuer ou anéantir son activité. Il n'est pas vrai que l'Eglise prend parti pour les capitalistes contre les ouvriers; c'est elle au contraire qui la première a défendu les droits des humbles. D'autre part il est facile de se rendre compte que le socialisme a provoqué la désertion des campagnes et ruiné l'épargne en France, 72-77.

Soir. — La soirée ou le respect du soir, 169; la prière du soir, 171 : voir *Journée du chrétien*.

Sonnambules. — Cartomanciennes et sonnambules, 104-106 : voir *Superstitions*.

Songes. — Les songes, 172 : voir *Superstitions*.

Sorciers. — Les sorciers, 155 : voir *Superstitions*.

Spiritisme. — Le spiritisme, 184 : voir *Superstitions*.

Superstitions. — CONFÉRENCES DE CARÊME SUR LES

SUPERSTITIONS CONTEMPORAINES. — I. *Une époque de*

superstition. 1^o Notre âge incrédule est un âge superstitieux. La décadence de la foi amène toujours une

recrudescence de la superstition; partout, à la campagne comme à la ville, on constate que les âmes les

plus dégagées de croyances positives sont en proie aux

superstitions les plus grossières et les plus absurdes.

2^o D'où vient le mal? Du matérialisme qui a libéré

les âmes des rêgles de la morale; de la famille qui

s'étiole et se désagrège; de l'école laïque, qui est elle-

même une superstition; de l'esprit révolutionnaire et

des formules mystiques mises en crédit par certains

politiciens, 68-71. — II. *Le faux surnaturel.* C'est la

déformation d'idées ou pratiques d'origine religieuse.

1^o On voit des âmes passionnées se tourner, quand

elles ont rencontré des obstacles insurmontables, vers

le surnaturel avec une confiance aveugle; elles at-

tendent tout du pouvoir du prêtre ou de la vertu des

clous du cierge pascal. 2^o Souvent la crainte du dan-

ger, de la maladie ou de la mort donne lieu à des

superstitions que les devins et guérisseurs savent ad-

mirablement exploiter, 81-83. — III. *Signes et pré-*

sages. 1^o Pour les gens superstitieux presque tous les

faits ont une cause surnaturelle et sont autant de pré-

sages de bonheur ou le plus souvent de malheur. 2^o Il

en est de même de certains gestes qui doivent infail-

liblement attirer des malheurs. 3^o Enfin il y a des

nombres et des dates fatidiques et néfastes, comme le

nombre treize et le jour du vendredi, 83-86. — IV.

Les fétiches. On attribue aux talismans et aux fétich-

es la vertu de préserver du malheur. 1^o Ils sont

extrêmement nombreux et variés : pierres précieuses,

peau de serpent, petits éléphants, pantins ridicules, mascottes de tout genre, treffle à quatre feuilles, fer que l'on touche, bout de corde de pendu, tout cela « porte bonheur ». 2^o Rien de plus ridicule et de plus extravagant que ces puériles superstitions : il est plus simple et plus raisonnable d'invoquer la protection du Tout-Puissant, 99-102. — V. *Bonne aventure et chi-*

romancie. 1^o Les chiromanciens et diseurs de bonne

aventure sont légion et leur métier est très lucratif.

2^o Ils tirent leurs horoscopes de l'observation des li-

gnes et des monts de la main du consultant. 3^o Si la

main d'un homme peut faire connaître son caractère,

on ne voit pas comment elle pourrait révéler l'avenir.

En fait les prédictions des chiromanciennes ne se réa-

lisent pas souvent, 102-4. — VI. *Cartomanciennes et*

sonnambules. 1^o Les gens du peuple ont une confiance

aveugle dans les prédictions des tireuses de cartes et

des sonnambules extra-lucides. 2^o En réalité les car-

tomanciennes ne font que jouer la comédie; et si

les sonnambules ont parfois le don de seconde vue,

elles ne sauraient pénétrer le mystère de l'avenir, dont

Dieu s'est réservé le secret, 104-6. — VII. *Les sor-*

ciers. 1^o Il existe encore des jeteurs de sorts, non pas

seulement chez les sauvages, mais chez nous, surtout

dans les campagnes. 2^o Les sorciers ne sont ordinaire-

ment que des ignorants vaniteux ou des exploitateurs

de la crédulité populaire; ils peuvent être parfois les

agents du démon, mais alors ils ne sont guère à

craindre pour les vrais croyants, 155-56. — VIII.

Les guérisseurs. 1^o Il y a encore des guérisseurs par

paroles et dont le pouvoir tient soit à la personne soit

aux formules employées. 2^o Ce n'est pas la parole

mais la suggestion du guérisseur qui peut opérer les

guérisons; seule, la parole de Dieu est créatrice, 156-

58. — IX. *Les songes.* 1^o Les anciens, surtout en

Chaldée, ont connu la superstition des songes. La

Bible distingue nettement des songes ordinaires ceux

qui viennent de Dieu. 2^o De nos jours encore

beaucoup de naïfs croient aux oracles que l'on tire

des rêves et consultent avec une confiance aveugle

la « Clef des songes », 172-74. — X. *Magnétisme*

et hypnotisme. 1^o Le magnétisme est un fluide émané

de certaines personnes et qui produit des effets

extraordinaires. Le plus souvent il prend la forme de

l'hypnotisme : le sujet endormi par un autre se laisse

suggestionner par lui. Et plusieurs se sont efforcés,

en vain, de tirer parti de ces phénomènes contre la

religion. 2^o Ces pratiques, outre qu'elles favorisent la

superstition, ont le grave inconvénient d'enlever au

patient sa conscience et sa responsabilité, de détra-

quer le cerveau, et de faire le jeu d'exploiteurs sans

vergogne, 174-76. — XI. *Le spiritisme.* 1^o Tout en

réagissant contre le matérialisme, le spiritisme est

l'ennemi du catholicisme. 2^o Les spirites interrogent

les esprits, qui répondent par les tables ou par la

bouche du médium, et confirment toujours les doc-

trines de la secte. 3^o C'est la superstition la plus dan-

gereuse de notre époque. Bien que ses agissements

soient souvent ridicules, charlatanesques ou puérils,

le spiritisme séduit des gens de bonne foi et les con-

duit à la folie. Même si l'on ne découvre pas dans

ses pratiques l'intervention du démon, il faut s'en

abstenir, 184-87. — XII. *Magie noire et satanisme.*

1^o On désigne sous le nom de magie noire le recours

au démon dans un but intéressé et par des procédés

secrets. Elle emploie surtout l'envoûtement. 2^o Cet

envoûtement est encore pratiqué de nos jours; il est

imprégné de superstition, religieuse ou purement laïque.

3^o On n'a pas constaté qu'il ait été efficace, et ses

promoteurs semblent être surtout des charlatans ou

des maniaques. Cependant l'activité du démon est tou-

jours puissante; et certaines pratiques ont tout l'air

d'une parodie sacrilège, 187-90. — XIII. *La super-*

stition contre la religion. 1^o C'est un fait incontestable

qu'en France la superstition envahit de plus en plus

les populations qui n'ont plus de foi positive. 2^o La

superstition s'attaque à la religion, la défigure et la

fait oublier. 3^o On a bien tort d'accuser l'Eglise d'en-

tretenir la superstition : le devoir des catholiques est

de s'en défaire et de la combattre surtout en éclairant

les masses, 195-97.

Surnaturel. — Le faux surnaturel, 81 : voir *Supers-*

titions.

Tentation. — Les tentations du communiant, 480 :

voir *Communion*.

Thomas Becket (S.), 1117-1170. — I. *La première*

épreuve. Nommé tout jeune archidiacre de Cantorbéry,

Thomas Becket est choisi comme chancelier par le roi Henri II, qui veut ensuite lui donner le siège archiepiscopal de Cantorbéry. Thomas refuse d'abord, craignant d'avoir des démêlés avec le roi, qu'il sait enclin à violer les droits de l'Eglise; mais il finit par céder aux instances de Henri II. Le conflit éclate bientôt, au sujet de coutumes du royaume défavorables à l'Eglise. L'archevêque résiste aux prétentions du roi et en appelle au pape Alexandre III, 523-25. — II. *L'exil*. Ne se jugeant plus en sûreté, Thomas s'enfuit en France, où il est très bien accueilli du roi de France et du pape, qui, malgré toutes les intrigues de Henri II, reconnaissent son bon droit, 525-27. — III. *Le martyr*. Pour échapper à l'excommunication qui va fondre sur lui, le roi d'Angleterre consent enfin à se réconcilier avec l'archevêque et à lui rendre son siège. Thomas rentre en Angleterre, mais il se heurte de nouveau aux prétentions injustes de Henri II. Le 29 décembre 1170, il est massacré dans le chœur de sa cathédrale par quatre chevaliers amis du roi, 686-88.

Tièdeur. — La tièdeur, obstacle à la vraie conversion, 544 : voir *Religieuses (Retraite à des)*.

Tiers Ordre. — *Comment établir dans une paroisse une Fraternité franciscaine.* 1^o Utilité. Les Tertiaires forment une élite, agissant dans un esprit exclusivement surnaturel, et avec un dévouement à toute épreuve. 2^o Obstacles à vaincre pour fonder une Fraternité : c'est surtout, chez les femmes, la question de l'habit, et chez les hommes, celle de l'Office. 3^o Moyens à employer, 477-80.

A DES TERTIAIRES FRANCISCAINS (suite). — VI. *L'habit du Tiers Ordre*. Il se compose du petit scapulaire et du cordon. Il faut le porter : 1^o avec respect, en raison de son honorabilité, car les rois et les princes se sont fait un honneur de s'en revêtir, et les Souverains Pontifes ont eu à cœur d'en assurer le caractère religieux ; 2^o avec fidélité, en raison de son utilité, car il donne droit à tous les précieux privilèges du Tiers Ordre ; 3^o avec piété, en raison de sa sainteté, car le scapulaire prêche la pénitence, le cordon symbolise le lien moral qui enchaîne au service de Dieu, et l'un et l'autre revêtent le Tertiaire du Christ pauvre et souffrant, 28-32. — VII. *L'Office quotidien du Tiers Ordre*. 1^o Pourquoi il a été institué : pour que les Tertiaires, en union avec les prêtres et les moniales, prient au nom de l'Eglise pour ceux qui ne prient pas, en récitaient l'Office canonique, ou le Petit Office, ou encore 12 *Pater*, *Ave* et *Gloria Patri*. 2^o Comment le réciter : avec une exacte fidélité, avec attention, avec dévotion, 209-12. — VIII. *La pénitence séraphique*. 1^o Nécessité : que la pénitence soit nécessaire, c'est ce qui résulte des enseignements de Notre-Seigneur et des châtiments dont notre génération a été frappée. 2^o Pratique : quand on sait la pratiquer dans l'esprit séraphique, la pénitence est à la fois facile et consolante, 307-9. — IX. *La pauvreté séraphique*. 1^o Elle demande l'esprit de désappropriation. Si les Tertiaires ne sont pas obligés de renoncer effectivement à leurs biens, ils doivent s'en détacher au moins de cœur ; et c'est pour cela qu'on les invite à faire de bonne heure leur testament. 2^o Elle inspire l'horreur de l'or. Il ne leur est pas interdit de faire des économies ; mais ils doivent s'attacher à observer scrupuleusement la justice et à pratiquer généreusement la charité. 3^o Elle règle l'usage discret des choses nécessaires à la vie, notamment en ce qui regarde la nourriture et le vêtement, 394-97. — X. *La chasteté évangélique*. Comme on le voit par les exemples qu'ont donnés les membres de la famille séraphique, 1^o la chasteté évangélique doit préparer la création du foyer ; 2^o elle doit assurer la vitalité du foyer ; 3^o elle doit faire du foyer un sanctuaire, 646-50. — XI. *La discipline franciscaine*. 1^o Utilité : quoi qu'on en ait dit, la discipline est très utile, tant pour détourner l'âme des habitudes vicieuses que pour la conduire dans les chemins de la vertu. 2^o Nature :

la discipline franciscaine professe un culte tout spécial à l'égard des dépositaires de l'autorité : Souverains Pontifes, religieux du premier Ordre chargés de diriger le Tiers Ordre ou curés délégués par eux ; dans son exercice elle s'inspire moins de la raideur militaire que de la charité chrétienne. 3^o Observance : elle suppose une humilité sincère, demande une ferveur soutenue et conduit l'âme aux sommets de la perfection séraphique, 727-31.

Toussaint. — Voir *Ciel, Morts, Saints*.

Travail. — Le travail, 153 : voir *Journée du chrétien*. — *Jésus à Nazareth : le travail manuel*. 1^o Au temps de Notre-Seigneur plus encore que de nos jours, le travail manuel était considéré comme humiliant. 2^o Jésus le divinise en sa personne et ennoblit ainsi la condition des ouvriers, 740-41. — *Jésus Ouvrier*, 480 : voir *Ouvrier*.

Trêve de Dieu. — Elle est due à l'initiative du pape Jean XVI, à la fin du x^e siècle. Promulguée au concile du Puy (997), elle s'impose rapidement partout ; et le concile de Limoges (1031) y ajoute la sanction de l'interdit. L'Eglise en bénéficie la première ; mais les paysans et les pauvres en profitent tout autant, en attendant que l'autorité royale soit assez forte pour l'imposer à tous les seigneurs, 13-14.

Unité. — L'unité de l'Eglise, 305 : voir *Eglise*. **Urbain II (Bienh.).** — Né à Châtillon, en Champagne, évêque d'Osie, il est élu pape en 1088. Il continue la politique ferme et hardie de S. Grégoire VII, et lutte énergiquement contre l'empereur Henri IV, alors maître de Rome. Au cours de sa vie errante, il défend les lois du mariage contre Henri I^{er}, roi de France, et les droits de l'Eglise contre Guillaume le Roux, roi d'Angleterre. Avec Pierre l'Ermite, il prêche la première croisade et meurt avant d'en avoir vu le succès, 382-84. — Voir *Pierre l'Ermite*.

Vendredi Saint. — Voir *Passion*.

Véronique Giuliani (Sainte). — *La copie fidèle du divin Rédempteur*. 1^o Sa vocation séraphique rappelle l'oblation du Christ en sa vie cachée. 2^o Sa vie religieuse justifie le message du Verbe Incarné. 3^o Sa vie mystique renouvelle les scènes de la Passion, 375-80.

Vie. — Il y a une autre vie, 616 : voir *Immortalité*. — L'idéal de la vie, 661 : voir *Enfants de Marie*.

Vie chrétienne (Entretiens sur la). — Voir *Table synthétique*, p. 767.

Vincent de Paul (S.). — *La charité personnifiée*. 1^o Ses œuvres charitables. Elles ont pour but de soulager toutes les misères, morales et matérielles, de son temps : « Charités » en faveur des pauvres, apostolat des prisonniers et des galériens, œuvre des retraites pour le clergé, Société des prêtres de la Mission pour l'évangélisation des campagnes ou des pays païens, Institut des Filles de la Charité pour soigner les orphelins et les malades, sans parler de ce qu'il fait pour remédier aux maux causés par la guerre en Champagne et en Lorraine. 2^o Son âme charitable. L'Esprit-Saint lui a donné l'intelligence du pauvre : il voit en lui un autre Jésus-Christ, et il le sert avec un détachement et une humilité extraordinaires, avec une charité inlassable parce qu'elle se nourrit de l'Eucharistie, 391-94.

Visitation. — 1^o Dans sa visite à Elisabeth, Marie fait preuve d'une charité vive et agissante. 2^o Elle est aussi un modèle d'humilité. 3^o A son exemple, sachons nous oublier et nous donner, 362-64.

Vitraux. — Pour une bénédiction de vitraux, 448.

Vocation. — Voir *Enfants de Marie et Religieuses*.

Voltaire. — La vie et la mort de Voltaire offrent un contraste saisissant avec la vie et la mort de S. Benoît-Joseph Labre, 215-18. — Voir *Labre (S.)*.

Ys. — S. Guénolé et le roi d'Ys, 720.

Zèle. — Le zèle, 652 : voir *Religieuses*.



L'Ami du clergé

v.45
1928
suppl.

CBPaQ

v.45
1928
suppl.

41277

GRADUATE THEOLOGICAL UNION LIBRARY
BERKELEY, CA 94709

